

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LXI

QUARANTIÈME ANNÉE



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

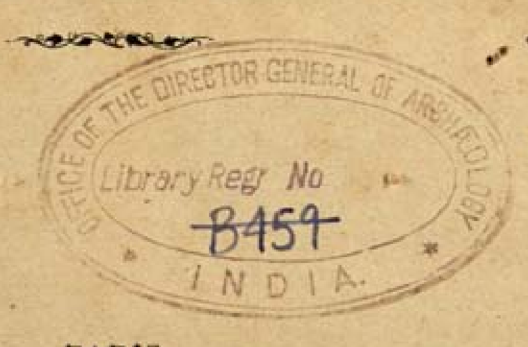
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXI



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1906

ANNÉE 1906

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Agnistoma (l'), trad. Caland et V. Henry (A. Cuny) 293
Allard, Dix leçons sur le martyre (P. L.). 330
Altmann, Les autels funéraires romains de l'époque impériale (R. Cagnat). 502
Amante, Vers homériques.
— Notes sur Parthénius (My). 221
Ancona (A. d'), La poésie populaire italienne, 2e éd. (Ch. Dejob). 102
Ancona (Paul d'), L'art français en Piémont. — Ch. Dejob. 295
André, Étude sur l'enseignement primaire en Grèce (My). . 451
Anglade, Deux troubadours narbonnais (A. J.). 126
Apostoli, Les Lettres Sirmiennes, p. Bigoni et d'Ancona (Ch. Dejob). 438
Appien, p. Viereck, II (J.-B. Chabot). 456
Arbois (d') de Jubainville, La famille celtique (G. Dottin). . 225
Arbois de Jubainville (d'), Mélanges qui lui sont dédiés. — A. Meillet. 352
Archives de sténographie, LVI, 1. 199
Aristophane, Acharniens, p. Graves (Albert Martin). 18
Arvanitopoullos, Un fragment de l'édit de Dioclétien (My). 431
Augustin, Traité sur l'accord des Évangélistes, p. Weihrich (Paul Lejay). 8
Aulard, Les orateurs de la Révolution, I (A. C.) 271
Azan, Sidi-Brahim (R.). 207
Bacchylide, p. Jebb (My). 400
Bacha, Le génie de Tacite, la création des Annales (Em. Thomas). 427

pages
Bally, Précis de stylistique (A. Meillet) 16
Bangofsky, ses étapes, p. A. de Roche (A. C.) 275
Barozzi, not. nécr. (H. C.) 183
Barral-Montferrat, De Monroë à Roosevelt (L. R.) 53
Basset, Le synaxaire arabe jacobite, I (Gaudefroy-Demombynes) 169
Batterel, Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire, IV (R.) 234
Batiffol, Études d'histoire et de théologie positive (J.-B. Ch.) 156
Batiffol, La question biblique dans l'anglicanisme (A. L.). 239
Batiffol, L'enseignement de Jésus (Alfred Loisy) 212
Baudot, Études historiques sur la pharmacie en Bourgogne avant 1803 (Ch. J.) 411
Baudrillart, Saint-Paulin (P. L.) 198
Bauemer (Mme), Le Satyros de Gœthe (L. R.) 19
Baumgarten (O.), Carlyle et Gœthe. (F. Baldensperger) . . . 414
Baumgarten, Poland, Wagner, La civilisation grecque (My) 374
Bautz, L'Enfer (C. Pitollet) 237
Beaumont et Fletcher, I, p. Glover (Ch. Bastide) 268
— II (Ch. Bastide) 335
Beccari, Documents éthiopiens, II (J.-B. Chabot) 397
Beccari, Écrivains éthiopiens, I (J.-B. Chabot) 59
Bellier-Dumaine, Alexandre Duval et son œuvre dramatique (F. Baldensperger) 51
Benoist (Charles), La crise de l'État moderne, I (E. d'Eichthal) 162
Béréchiah, Commentaire de Job, p. Wright et Hirsch (A. L.) 165
Berger (H.), Cosmographie mythique des Grecs (My) 138
Berlière (Dom Usmer), Analecta Vaticano-Belgica. — (L.-H. Labande) 402
Berlière (Dom Usmer), Un ami de Pétrarque, Louis Sanctus de Beeringen (H. H.) 184
Berthet, Fables et poésies de La Fontaine (L. R.) 133
Berzeviczy, Voyageurs hongrois en Italie dans la première moitié du dernier siècle (J. K.) 119
Besançon (Académie des sciences, belles-lettres et arts), Bulletin, I (C.) 372
Beyssier, Note additionnelle à l'étude sur Guillaume de Puylaurens (L.-H. Labande) 70
Bildt (Baron de), Christine de Suède et le conclave de Clément X (R.) 379
Billot (A.), La France et l'Italie, histoire des années troubles, 1881-1899 (R. Guyot) 209

pages
Bittlinger, La matérialisation des idées religieuses (P. L.). 157
Blase, Études de Syntaxe latine, II. (F. Gaffiot) 246
Blinkenberg et Kinch, Fouilles de Rhodes (My) 239
Blumhardt, Catalogue de l'India Office, II, 4. (G. Cœdès). 293
Boas, Les épigrammes de Simonide, I (My). 324
Boisacq, Traduction des Ménechmes et du Pseudolus (E.T.) 375
Boislisle (J. de), Mémoriaux du Conseil de 1661 (R.) 193
Boissier (Recueil de mémoires dédié à Gaston) — P. Lejay. 11
Bonner, Les témoignages à Athènes (My). 241
Bordeaux, Pèlerinages littéraires (A. C.). 473
Bouché, Percier et Fontaine (H. de C.). 134
Bourdeau, Poètes et humoristes de l'Allemagne (A. C.) . . . 287
Bourgeois (Em.), Les archives d'art de la manufacture de Sèvres (H. de C.) 235
Bourguet, L'administration du sanctuaire pythique (My) . . 242
Bourne, Essais de critique historique (Ch. S.) 515
Bouyer, Claude Lorrain (H. de C.) 134
Boyer et Spéranski, Manuel pour l'étude de la langue russe (A. Meillet). 395
Brakman, Le texte de Sidoine (P. L.). 198
Brandstetter, L'allemand du pays de Romont (E. Bourciez). 38
Braun, Sur la folie religieuse (Z.). 20
Braun (W. A.). Types du pessimisme dans la poésie allemande (L. R.) 288
Brémond, Newman (Alfred Loisy). 212
Brière et Caron, Répertoire méthodique de l'histoire moderne de la France (H. Hauser) 235
Brizzolara, La France de 1814 à 1870 (Ch. S.) 500
Bruckner (A.), Sources du pélagianisme. — P. L. 290
Brugmann, Abrégé de grammaire comparée, trad. Meillet et Gauthiot (V. Henry) 73
Brünnow et Domaszewski, La province d'Arabie, II (R. Cagnat). 248
Brunot, La réforme de l'orthographe (E. B.). 164
Buck, Grammaire de l'osque et de l'ombrien (P. L.). 44
Budé (Eugène de), Les Bonaparte en Suisse. (Jacques Rambaud. 206
Bultingaire, Le Club des Jacobins de Metz (A. Mz.) 381
Bünger, Choix des Helléniques de Xénophon (Albert Martin) 17
Burnett, Quelques passages des Upanishads (G. Cœdès) . . 42
Bury, La vie de saint Patrick (G. Dottin). 227
Butin, La Bataille de Fontenoy (A.) 322
— Une frontière en péril (A.). 320
Cabrol (Dom), Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, VIII. (P. L.) 289

pages
Calmes, Évangile selon saint Jean (A. Loisy) 297
Canat, La littérature française par les textes (J. Bury) 210
Capart, Recueil des monuments égyptiens, II (G. Maspero). 41
Cappelli, Chronologie et calendrier perpétuel (S.) 509
Cara (Le P. Antonio Cesare de), Notice nécrologique (A. Barth) 69
Carnahan, Le prologue des Mystères (A. Jeanroy) 174
Cauer, L'enseignement de la langue allemande (L. R.) . . . 416
Cauer, L'Iliade et l'Odyssée (My) 132
Chadwick, Études sur les institutions anglo-saxonnes (Ch. B.) 332
Chaminade et Casse, Chansons populaires du Périgord (Léon Pineau) 16
Chandon de Briailles et Bertal, Les sources de l'histoire d'Epernay, I. (L. H. Labande) 511
Chardon, Robert Garnier, sa vie, ses poésies inédites. (P. Laumonier et M. Navarre) 82
Chatelain, L'onciale des manuscrits latins (Paul Lejay) . . . 95
Chevrillon, Sanctuaires et paysages d'Asie (H. de C.) 479
Cholat, Le bréviaire de sainte Claire (P. L.) 199
Christ, Histoire de la littérature grecque, 4e éd. (A. Hauvette) 3
Christensen, La poésie courtoise en Perse (L. P.) 55
Cian, Nugellae vulgares, question pétrarquesque (H. H.). 184
Cian, Venise sous la Renaissance (Ch. Dejob) 291
Cicéron, Discours, p. Clark (E. Thomas) 281
Cirot, Études sur l'historiographie espagnole, I. Histoires générales, II. Mariana (H. Léonardon) 266
Clergeat, Cartulaire de l'abbaye de Gimont (L.-H. Labande) 511
Clouzot, Nouvelles notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres (L.-H. L.) 512
Clugnet, Vie et office de Sainte Marine (J.-B. Chabot) . . . 454
Colin, Le culte d'Apollon Pythien à Athènes (A. de Ridder). 221
Constans, Chrestomathie de l'ancien français (E. Bourciez). 489
Coptes (documents) du Musée de Berlin, I, 3-7; II, 1. (G. Maspero) 43
Cordier, L'expédition de Chine de 1860 (A. C.) 473
Counson, Dante en France (Ch. Dejob) 142
Counson, Petit manuel et morceaux célèbres de la littérature française (L. R.) 182
Cour, L'établissement des dynasties des Chérifs au Maroc (Gaudefroy-Demombynes) 177
Crozier, Histoire du développement intellectuel, III (Ch. Seignobos) 513

pages
Cumont, Une inscription d'Éphèse (R. C.). 132
Cunningham, La civilisation occidentale (Ch. Seignobos). 284
Damaschke, La réforme agraire (P G.) 392
David, L'esquisse de la science du bonheur (Th. Sch.). . . . 240
De Boor, Excerpta de insidiis (My). 377
Dehérain, Études sur l'Afrique (A. Biovès). 390
Dehérain, L'expansion des Boers au xixe siècle (A. Biovès). 498
Dehio, Les monuments au xixe siècle (L. H. L.) 87
Delboulle (A. C.). 39
Della Torre, Bibliographie de Pétrarque 184
Del Vecchio, Auguste Franchetti (Ch. Dejob). 346
Denys d'Halicarnasse, Opuscules, II, 1, p. Usener et Radermacher (Am. Hauvette) 189
Dibelius, L'arche de Iahvé. (A. Loisy). 295
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, XXXVII. 196
Diehl, Études byzantines (My). 252
Dieterich (A.), La Terre-mère (V. Henry). 1
Dietrich (O.), Les limites de la linguistique (A. Meillet). 53
Dignan, L'acteur muet dans Eschyle (My). 423
Dimnet, La pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine (L. S.). 183
Dino Compagni, trad. Weiss (H. H.) 463
Diodore, IV, p. C. Th. Fischer (My) 244
Dittrich, Les limites de l'histoire (Th. Sch.) 240
Donat, I, p. Georgii. (E. T.) 26
Dorient, Le Japon et la politique française (A. Biovès). . . . 516
Doumic, Les lettres d'Elvire à Lamartine (F. B.) 72
Dreyfus et Mirza Habid Ullah, Les Pensées cachées, trad. du persan (B. M.) 124
Dubois et Guy, Album géographique. V (H. de C.). 212
Dubroux, Le Collège des Jésuites à Charleville (A. C.). . . . 337
Du Corail, La jeunesse de Soubrany (A. C.). 469
Dufourcq, Saint Irénée (P. L.). 198
Dujardin, La source du fleuve chrétien (A. Loisy). 483
Dulaure, Des divinités génératrices, p. Van Gennep (M. G. D.). 120
Dupuy (Ernest), La jeunesse des romantiques, Victor Hugo, Alfred de Vigny (Fernand Baldensperger) 161
Duvernoy, Les États généraux de Lorraine et de Bar — Le duc de Lorraine Matthieu I (L.-H. Labande) 29
Eden (Nils), La Suède veut la paix. — L. R. 54
Ehrenreich, Les mythes et légendes des peuples primitifs de l'Amérique du Sud (Léon Pineau). 172
Eichthal (d'), La formation des richesses et ses conditions sociales (Paul Guiraud). 446

pages
ELIADE, Histoire de l'esprit public en Roumanie au XIXe siècle, I (R. Guyot) 368
ELTZBACHER, L'Allemagne moderne (Camille Pitollet). . . . 130
ENGERT, Mariage et famille chez les Hébreux (A.-L.). . . . 166
ERBT, Les Hébreux (A. Loisy). 296
ERNOUT, Le parler de Préneste (Paul Lejay). 140
ESCHER, Erechtée et Europe (A. de Ridder). 481
Euripide, Hécube, p. WEIL.
— Iphigénie, p. WECKLEIN (A. Martin) 224
EUSÈBE, La préparation évangélique, p. GIFFORD (J. Bidez). 506
Evangile da-Mephareshé, p. BURKITT (J.-B. Chabot) 218
FAGUET, L'anticléricalisme (Charles Dejob). 370
FARAL, Courtois d'Arras (L-H. Labande) 70
FARNELL, L'évolution de la religion (A. Loisy). 66
FAUCHÉ (P.), J.-B. Fauché. — Ch. Dejob 320
FEILBERG, La fête de l'hiver (Léon Pineau). 201
FERRERO, Jules César (Paul Guiraud). 111
FIEBIG, Babel et le Nouveau Testament (A.-L). 166
FIERENS, Jordaens (H. de C.). 134
Finlande (La diète de) 1904-1905. — L. R. 134
FLAMINI, Varia, pages de critique et d'art (H.-H.) 148
Flodoard, Annales, p. LAUER (R.) 333
FOLZ, L'empereur Frédéric II et le pape Innocent IV, 1244-1245 (E.) 192
FOROT, L'année de la peur à Tulle (R.). 194
François de Sales, Lettres de direction, p. Moïse CAGNAC (A.). 118
FRANZ (Arthur), Le portrait littéraire en France au temps de Richelieu et de Mazarin (F. Baldensperger). 435
FRANZ (W.), Orthographe et phonétique dans Shakspeare (Ch. Bastide) 465
Fredericq (Mélanges). — P. L. 250
FREY, Les Égyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites (G. Maspero) 42
FREYCINET (C. de), La question d'Égypte. — A. Biovès. . . . 309
FRIEDLAENDER, Souverain, discours et études (F. B.). 19
GALLAVRESI, Le système électoral de la Constitution cisalpine (R. Guyot) 36
GANDIGLIO, Les chantres d'Euphorion (My) 63
GARDINER, Histoire d'Angleterre, I, trad. M. Beck (R.). . . . 432
GAULTIER (P.), Le rire et la caricature (H. de C.). 477
GAUTHIEZ, Milan (H. de C.). 135
GAUTIER (Léon), La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (F.-B.). 161
GAYE, Platon et l'immortalité de l'âme (My) 90
GEBHARDT (H.), La composition de l'Évangile de Jean (A.-L.) 166

pages
GEBHART, Florence (H. de C.). 88
GEDEON, Le dialecte allemand de Also Meczenzéf (J. K.). . . 520
GEFFCKEN, Le drame grec (A. Hauvette). 3
Genèse (la), trad. STRACK (A. Loisy). 99
GENESTAL, La légitimation des enfants naturels en droit canonique (A. L). 239
GENTILE, Les dialogues de Platon possédés par Pétrarque (H. H.) 184
Georges le Moine, p. DE BOER, II (My). 93
GEROLD, Redslob (R.). 383
GESS, Actes et lettres sur la politique ecclésiastique de George de Saxe (R.). 232
GEVAERT, Traité d'harmonie théorique et pratique, I (Jules Combarieu). 253
GIRAU, Jésus de Nazareth (Alfred Loisy). 21
GLACHANT, Benjamin Constant sous l'œil du guet (F. Baldensperger). 341
GOBINEAU (comte de), Capodistrias et le royaume des Hellènes (L R.). 181
GODET, Madame de Charrière et ses amis (F. Baldensperger). 493
GOESER, Prières et méditations avant et après la messe (A.). 199
GOUVEL, Wilhelm Hermann et le problème religieux actuel (A. B.). 67
GOMPERZ, Contributions à la critique des auteurs grecs, VIII (My). 455
GOMPERZ, Les penseurs de la Grèce, trad. Reymond, II (My). 398
GOYAU, Moehler (Alfred Loisy). 242
GRAUE, La liberté protestante d'enseigner (A. B). 240
GRAY, Carliell (Ch. Bastide). 18
GRÉGOIRE, Saints jumeaux et dieux cavaliers (J.-B. Chabot). 454
GREIN, Les Idylles prussiennes de Banville (F. B.). 365
GROJEAN, Sainte Beuve à Liège (L. R). 19
GROSS, La stichomythie (My). 89
GROSSMANN, Zollern ou Hohenzollern (A. C.). 465
Grove, Dictionnaire de la musique et des musiciens, p. FULLER-MAITLAND (H. de Curzon). 517
GRUPP, Celtes et Germains (A. Meillet). 351
GRUYER, Napoléon, roi de l'île d'Elbe (Ty). 497
GUILLAUME, L'Internationale, I (A. Mathiez). 342
GUNNERSON, Les thèmes u- en grec (My). 171
GUTJAHR, La langue et les origines du Sachserspiegel (F. P.). 133
HAFFNER, Textes de lexicographie arabe. (B. M.). 75
HALL (Edith), Poteries de Gournia (S.). 17
HALLER, La papauté et la réforme de l'Église (R.). 11
HAMPE, Urbain IV et Manfred (E.). 191

pages
Harnack, Histoire des dogmes, 4e ed. (Alfred Loisy)..... 66
Harnack, Le reproche d'athéisme dans les trois premiers siècles (P. L.)........ 46
Harvard Studies, XV (P. L.)........ 154
Haskins, Les sources de l'histoire de la pénitencerie papale (L.-H. L.)........ 71
Hauser, La patrie, la guerre et la paix à l'École (Ty)..... 87
Hauser, Ouvriers du temps passé, 2e ed. (R.)........ 361
Hautpoul (d), Amand et Alphonse, leurs Mémoires, p. Fleury et Heuret de Goutel (Ty)........ 440
Hegediis, Deux poèmes de Pétrarque (J. K.)........ 520
Helbig, Les Saliens de Rome (J. Toutain)........ 18
Hennet, Les volontaires nationaux de Paris, III (A. C.).. 271
Hense, La modification du masque dans la tragédie grecque (My)........ 328
Hermant (Godefroi), Mémoires, II, p. Gazier (A.)...... 47
Hérodote, IV, p. Shuckburgh (Am. Hauvette)........ 424
Hessoises (feuilles) pour le folklore III (V. H.)........ 54
Hirsch (F.), Le Journal de Thierry de Buch (A. Waddington). 179
Hirst, Le dialecte de Kendal (V. Henry)........ 174
Hirt, Les Indo-Germains (V. Henry)........ 121
Histoire (l'enseignement de l') en Angleterre (Ch. Seignobos). 287
Holder, Trésor celtique, 15-16 (G. Dottin)........ 226
Hollaender, Guillaume d'Orange à Strasbourg en 1568 et en 1569 (R.)........ 404
Homère, Iliade, 3e ed. p. Christ (My)........ 132
Horn, Rakoczi (R.)........ 160
Horovitz, Mimes grecs en Orient (J.-B. Ch.)........ 261
Hourst, Dans les rapides du Fleuve Bleu (B. A.)........ 347
Houtin, La question biblique au xxe siècle (S. Reinach)... 448
Hubert, La représentation du temps dans la religion et la magie (S. Reinach)........ 153
Huguet, La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo (F. Baldensperger)........ 15
Hühn, Manuel biblique, IV (Alfred Loisy)........ 21
Humpf, L'article défini en ancien français (E. Bourciez).. 31
Hunt, Histoire politique de l'Angleterre, X (R. Guyot).... 436
Ilberg, La carrière médicale de Galien (My)........ 375
Imbert, La vie florentine au xviie siècle (Henri Hauvette)... 378
Isambert, L'indépendance grecque et l'Europe (Ch. Seignobos)........ 286
Isée, p. Wyse (My)........ 92
Jacobs, Mommsen écrivain (P. L.)........ 481
Jacquemin, Les Annales de la vie de Joscelin de Vierzi (L.-H. Labande),........ 70

pages
JAQUESSON, Du nom de famille (L.-H. L.) 464
JAMES, Catalogue des manuscrits de Pembroke College (P. L.) 61
Jean XXII, Lettres, p. MOLLAT. V (L.-H.-L.) 464
JÉNOUVRIER, La situation légale de l'Église catholique en France (A. L.) 239
JIBÉ, L'armée nouvelle (Henri Baraude) 475
JOHNSON (S.), La pièce de Ben Jonson, The devil is an ass. (Ch. Bastide) 372
JORAN, Le chapitre des beaux-arts du siècle de Louis XIV (S. R.) 146
JORET, Cacault écrivain (A. C.) 270
JOVY, Les Mémoires de Pierre Feydeau.
— Quelques notes sur Pascal (G. G.) 436
JUDEICH. Topographie d'Athènes (My) 329
JÜLICHER, Introduction au Nouveau Testament (A. Loisy) . . 297
JUNDT, Le développement de la pensée religieuse de Luther jusqu'en 1517 (A. B.) 308
KALBFLEISCH, Un texte de Galien traduit par Nicolas de Reggio (My) 76
KALBFLEISCH et SCHÖNE, papyrus grecs (My) 325
KAMEL PACHA, Égyptiens et Anglais (A. Biovès) 444
KARMAN, Madach et sa Tragédie de l'homme (J. K.) 135
KAYE, Les colonies sous Clarendon (A. Waddington) 144
KERN, Règlements des cours allemandes du XVI[e] et du XVII[e] siècles, I (R.) 203
Kisfaludy (Société), tome XXXIX de ses Annales (J. K.) . . 119
KLEINCLAUSZ, La Bourgogne (A.) 347
KLEINERT, Les prophètes d'Israël au point de vue social (A. Loisy) 100
KNUTTEL, Catalogue des brochures politiques de la Bibliothèque de La Haye (R.) 158
KORNEMANN, L'empereur Hadrien et le dernier grand historien de Rome (A. Merlin) 126
KOULOMZINE, Le Transsibérien, trad. du russe par J. LEGRAS (A.) 69
KRAATZ, Les textes coptes du Concile d'Éphèse (P. L.) . . . 198
KRETSCHMAYR, Histoire de Venise, I (R.) 432
KRÜGER, Trinité et Incarnation (A. Loisy) 66
KRUMBACHER, Un Miroir des femmes en grec moderne (My) . 403
KUHN, Les vieux Weimar, esquisses et souvenirs (R.) 204
KUNOS. Chansons populaires turques d'Ada-Kalé (J. K.) . . 520
KURTH, Notger de Liège et la civilisation au X[e] siècle (S.) . . 142
LA BRIÈRE (Yves de), Nations protestantes et nations catholiques, où est la supériorité sociale ? (H. Hauser) 149

pages

Lacombe, La psychologie des individus et des sociétés chez Taine (F. Baldensperger) 366
Laloy, Aristoxène de Tarente (My) 139
Lameire, Les occupations militaires en Espagne (Fb.) 34
Lancrenon, Impressions d'hiver dans les Alpes (H. de C.) . . 479
Lang (A.), Le secret du totémisme (Salomon Reinach) 316
Lanson, Fréminet, Dupin, Des Cognets, Mélanges d'histoire littéraire (F. B.) 365
Lanzac de Laborie, Paris sous Napoléon, administration, grands travaux (A. Mathiez) 382
Lea, Histoire de l'Inquisition en Espagne, I (Salomon Reinach) 300
Lébédew (Olga de), L'Histoire de la conversion des Géorgiens au christianisme, du patriarche Macaire d'Antioche (J.-B. Ch.) 289
Le Camus, L'œuvre des apôtres (A. Loisy) 297
Leclercq (Dom), Les Martyrs, III. — Manuel Dohl 141
— IV. (M. D.) 157
Legendre, Le Setchouen (H. de C.) 479
Legendre, Un manuel tironien du xe siècle (Paul Lejay) . . 264
Legras (L.), Les légendes thébaines en Grèce et à Rome, la Thébaïde de Stace (A. Cartault) 279
Lehmann, Les attaques des trois Barcides contre l'Italie (My). 425
Lemoine, Sous Louis le Bien-Aimé, correspondance amoureuse et militaire (A. C.) 466
Lemonnier, Gros (H. de C.) 134
Léonard, Souvenirs, p. Vitrac et Galopin (A. C.) 340
Léouzon le Duc, Ce que l'État doit à l'Église (M. D.) 183
L'Estoile, Journal, p. Brette (R.) 334
Lætaconnoux, Le régime de la corvée en Bretagne au xviiie siècle (A. Mz.) 84
Lewin, Les scolies de Théodore bar Koni (R. D.) 25
Lindenschmit, Le dialecte allemand de Verbasz (J. K.) . . . 520
Lindsay, Plaute, II. (P. L.) 197
Lipsius, Le droit attique, I (A. Martin) 222
Littmann, Bibliotheca Abessinica (J.-B. Ch.) 345
Litzmann, Mon but dans l'enseignement (L. R.) 346
Loisy, Morceaux d'exégèse 165
Longin, Le Sublime, p. Vahlen (Am. Hauvette) 425
Lorentz, (Fr.). Textes slovinces (A. Meillet) 451
Louis XI, Lettres, vol. IX, p. Vaesen (R.) 192
Lucain, p. Hosius (Paul Lejay) 45
Lysias, p. Vogel (My) 132
Macler, Contes arméniens (A. Meillet) 53
Mahaffy, L'hellénisme dans l'empire d'Alexandrie (My) . . 243

pages
MAILLARD, La cité des intellectuels (C. E. R.) 236
Manuel (Eugène), Mélanges en prose, p. A. CAHEN (L. R.). 133
MARCÈRE (de), L'assemblée nationale de 1871. Gouvernement de M. Thiers (Ch Seignobos). 500
MARÉCHAL, La clef de Volupté (F. Baldensperger). 71
MARÉCHAL, Lamennais et Victor Hugo (F. Baldensperger). 382
MARGUERON, Campagne de Russie, IV (Ty) 496
MARQUART, Recherches sur l'histoire de l'Iran (G. Maspero). 24
MARQUISET, La phrase et le mot de Waterloo (N.) 196
MARSAN, La pastorale dramatique en France à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle (P. Laumonier). 405
MARTI, La religion de l'Ancien Testament (A. Loisy). 294
MARTINIEN, Guerre de 1870-71. État nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés dans la seconde partie de la campagne (Ty). 414
MARTINON, Les drames d'Eschyle, traduits en vers français (My). 323
Marx, L'Allemagne en 1848 (Ch. Seignobos). 286
MATAGRIN, Histoire de la tolérance religieuse (A. B) 68
MAYR, Les nécropoles de Malte (A. de Ridder). 217
MAZZIOTTI, La révolte du Cilento en 1828 (Ch. Dejob) . . 291
MAZZONI, Exercices sur la littérature religieuse en Italie aux XIIIe et XIVe siècles (Ch. Dejob) 231
MAZZONI, Articles et discours (H. H.) 148
MEDIN, La fortune de Pétrarque (H. H.) 184
MEISTER (K.), Le génétif dans les inscriptions crétoises (My). 189
MÉLIDA, Les seulptures du Cerro de los Santos (Pierre Paris).. 255
MÉLY (F. de), Exuviae sacrae Constantinopolitanae (III). — J. B. Ch. 175
METHNER, L'irréel du présent en latin (F. Gaffiot). 245
MEYER (A.), La vie d'après l'Évangile de Jésus (A. L.) 167
MEYER (A. O.), Clément VIII et Jacques I (C. B.) 269
MEYER (E. W.), Christianisme et civilisation (Z.) 165
MÉZIÈRES, Au temps passé, I. (H. de Curzon). 369
MICHEL (André), Histoire de l'art, I et II (H. de Curzon) . . 487
MIGEON, Le Caire (H. de C.). 88
MINOCCHI, Les Psaumes (A. Loisy). 99
MINUCIUS, Félix et Tertullien. 197
— et Sénèque (P. L.). 197
MISENER (Geneva), La particule γάρ — A. Meillet 353
MOLLAT, Lettres communes de Jean XXII, fasc. 4. (L. H. L.). 70
MOMMSEN, Écrits juridiques, II (P. L.) 481
MONDAINI, Les origines des États-Unis d'Amérique (Ch. S.). 515
MONTEIL, La christologie de saint Paul (A. Loisy). 483
MONTORGUEIL, Louis XI (H. de C.) 55

pages
MOORE, Les fouilles de Carthage (C.) 217
MOREAU-VAUTHIER, Gérôme (H. de C.). 477
MORIN, Mgr Hacquard (H. de C.). 443
MOUREY, Gainsborough (H. de C.) 88
MUN (de), Contre la séparation (My) 183
MUNRO, Catulle, p. DUFF (P. L.) 197
MURET, La littérature italienne d'aujourd'hui (H. de C.) . . 478
Musonius, p. HENSE (My) 376
NAEGELI-AKERBLOM, Quelques résultats de l'examen des preuves historiques employées par les auteurs traitant de l'hérédité. (R. et L.-H. L.) 392
NÉMETHY, L'élégie romaine (A. Meillet 355
NEWBERRY et GARSTANG, Histoire de l'ancienne Égypte (G. Maspero). 57
NICOL, Édition du Pro Roscio (E. T.) 330
NIEDERMANN, Notes sur les gloses latines (A. Meillet). 6
NIEDERMANN, Précis de phonétique historique du latin (A. Ernout). 4
501
NOBLEMAIRE, Concordat ou séparation (M. D) 183
NORDLUND, La crise suédo-norvégienne (L. R.) 54
OERI, Euripide et les guerres de Sicile et de Décélie (A. Hauvette) 4
OERTEL et MORRIS, La flexion indo-européenne (A. Meillet). 351
OLTRAMARE, L'Épître à Auguste (E. T.) 330
OMONT, Le manuscrit de Beauvais de Grégoire de Tours (P.L.). 290
OTTO, Prêtres et temples dans l'Égypte hellénistique, I G. Maspero) 22
OVIDE, L'art d'aimer, p. BRANDT (P. L.) 503
PACHALERY, Anthologie du XIX[e] siècle, I (E. Bourciez). . . . 442
PACHEU, Du positivisme au mysticisme (A. B.) 309
PAHNCKE, Willibald Beyschlag (L. Roustan). 13
PARIS (G.) (Histoire poétique de Charlemagne, 2[e] éd., par P. MEYER (A. Jeanroy) 28
PARIS (G.), La littérature du moyen âge, 3[e] éd. (A. C.) . . . 265
PASCAL, Un manuscrit de Prudence (P. L.). 198
PAULHIAC, Promenades lointaines (H. de C.). 478
PÉLICIER, Lettres de Charles VIII, tome 5 (R.) 232
PÉLISSIER (L. G.), Quinze paquets de lettres, XI. Les correspondants du duc de Noailles (L. R.) 337
PERDRIZET, La peinture religieuse en Italie jusqu'à la fin du XIV[e] siècle (E. Bertaux) 334
PEREIRA, La vie de saint Abunafre (J.-B. Ch.). 348
Petit Thouars (Bergasse du). 181
Pétrarque. 183
PFISTER (A.), La révolution américaine (Ch. Seignobos). . . 285

pages
PHILIPPIDE, Les éléments grecs du roumain (E. B.)...... 451
PICAVET, Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales (J. Bidez)............ 127
PICCO, Salons français et poésie italienne au XVII[e] siècle (H. Hauvette)........................... 491
PILASTRE, Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon (E. B.)........................... 147
PINEAU, Le romancero scandinave (A. C.)............ 267
PIRANESI, La maison de Dante (H. H.)............... 167
Platon, Cliphon, Timée, Critias, p. BURNET (My)....... 399
Platon, Commentaire sur son Théétète, p. DIELS et SCHUBART (My)............................. 325
PLETSCHER, Les contes de Perrault (F. Baldensperger).... 466
POLLARD, Henry VIII, nouvelle édition (L.-H. L.)...... 71
POLOZEW (M[me] de), Pauvre Tolstoi. — L. R........... 346
POPPER, Voltaire (R.)............................. 180
PRELLWITZ, Dictionnaire étymologique de la langue grecque, 2[e] ed. (A. Meillet)........................ 354
PREUSCHEN, Antilégomènes (A. Loisy)................ 100
PREUSS, Index d'Isocrate (Am. Hauvette)............. 26
Prior, poèmes, p. WALLER (Ch. Bastide)............. 335
Proclus, Commentaire sur Timée, II, p. E. DIEHL (My)... 91
PROU, Recueil de facsimilés d'écriture du V[e] au XVII[e] siècle (P. L.)................................. 249
QUIGNON, L'abbé Nollet physicien (L. R)............. 181
RABBATH, Documents inédits sur l'histoire du christianisme en Orient (J.-B. Ch.)......................... 373
RAUCH, Un traité sur la diète du XVI[e] siècle (R.)........ 233
RÉE, Nuremberg (H. de C.)......................... 135
Reinach (Papyrus Théodore). — P. Jouguet........... 105
REINACH (Salomon), Lettre au directeur; le Stace des *Poètes latins* de Nisard est Lamartine, et le Lucain, Hugo ... 372
REINCKE, L'ancien Reichstag et le Bundesrat actuel (R.)... 385
Religions et sociétés, leçons professées à l'Ecole des hautes études sociales (M. D.)....................... 291
RENDTORFF, Le baptême dans le christianisme primitif (A. L.). 167
RESA, Le Théodose de Nathaniel Lee (Ch. Bastide)...... 19
REUSS, L'Eglise protestante d'Alsace pendant la Révolution (A. C.)............................... 470
Revue d'histoire et de littérature religieuses, X (M. D.).... 289
RIAT, Ruysdall (H. de C.)......................... 88
RICHTER (E.), Xénophon dans la littérature romaine (E. T.). 53
RIGAL, La mise en scène dans la tragédie du XVI[e] siècle (L. R.). 133
ROBERTS et GARDNER, Les inscriptions de l'Attique (My)... 397
ROCHE, Les grands récits de l'épopée française (E. Bourciez). 462

pages
ROCQUAIN, Notes et fragments d'histoire (A. C.). 386
ROSCHER, Les nombres 7 et 9 chez les Grecs (My). 185
ROTH, Histoire de l'empire byzantin (N. Jorga). 33
Rousseau (Annales de la Société J.-J.), I. — L. R. 100
Russe (Loi fondamentale de l'empire). — L. R. 133
RUTHERFORD, Les scolies d'Aristophane (My). 327
RYDER, Traduction du Mrcchakatika (A. Cuny) 241
SABATIER (Aug.), Les religions d'autorité et la religion de l'esprit (Manuel Dohl). 49
SABATIER (Paul), Quelques travaux récents sur les opuscules de saint François (H. H.). 168
SAHLER, Notes sur Montbéliard (R.). 196
SAINT-LÉGER et SAGNAC, Les cahiers de la Flandre maritime en 1789 (Albert Mathiez). 12
SALOMON, L'esprit du temps (A. L.). 240
SARRAZIN, Les grands poètes romantiques de la Pologne (F. B.). 19
SCERBO, Notes sur Job (A. L.) 165
SCHAEFER (H.), Documents des anciens rois éthiopiens (G. Maspero) 43
SCHANTZ, Histoire de la littérature romaine, III, 2e éd. (E. Thomas). 64
SCHEEL, Le baptême (P. L.) 290
SCHMIDT (L.), Histoire des peuplades germaniques jusqu'à la fin de la grande invasion (R.). 431
SCHMITTHENNER, Schiller et la religion (L. R.). 381
SCHÖN (Ed.), La formation de l'adjectif en vieil anglais (E. Doin). 401
SCHRADER (F.), Année cartographique (H. de C.) 134
SCHRADER (O.), Linguistique et histoire primitive, I, 3e éd. (A. Meillet). 349
SCHROEDER (O.), Le style de papier, 6e éd. (L. R.). 417
SCHUBERT-SOLDERN, L'éducation humaine (Th. Sch.). 240
SCHULDT, La formation du verbe faible en vieil anglais (P. Doin). 401
SCHULTE, L'empereur Maximilien candidat à la papauté (R.). 356
SCHULTEN, Numance (A. Merlin). 94
SCHULTHESS, Fragments syropalestiniens (R. D.) 2
SCHULTZE (K.), La Passion d'Abo de Tiflis (P. L.). 46
Science et religion, collection Bloud (P. L.). 155
SCOTT, Le vocatif grec (My). 172
SÉGUR (Marquis de), Julie de Lespinasse (C. Stryienski). . . 409
SELLIN, Les fouilles en Orient et la religion d'Israël (A. L.). 166
SETTEGAST, Les sources de l'épopée gallo-romane (A. Jeanroy). 228

pages

Sicardi, La sincérité artistique de Pétrarque (H. H.) 184
Sicile orientale, Archive historique, I (H. H.) 167
Sievers, Études métriques, II, la genèse (A. Loisy) 98
Simonyi, Mémoires linguistiques, 18-24 (J. K.) 136
Sinko, Apulée et Albinus (P. Lejay) 331
Société pour le progrès des études philologiques et historiques (P. L.) 199
Sol, Les rapports de la France avec l'Italie du XIIe siècle à la fin du premier Empire (R) 159
Solari, Plutarque et Catulus (My) 239
Soloviev, Impressions d'un chef de compagnie (Henri Baraude) 393
Sophocles, Antigone, p. Bruhn.
— p. Bleydes (A. Martin) 321
— Philoctète, p. Jebb et Shuckburgh (A. Martin) 321
Sorbelli, L'archigimnasio 347
Sorbelli, Le traité de Vincent Ferrier sur le grand schisme (L.-H. Labande) 463
Sortais, Le procès de Galilée (Ch. Dejob) 291
Soubies, Les membres de l'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut (H. de Curzon) 389
Staehlin, Les Walsinghams (E. B.) 267
Staehelin, Le chevalier Bernard Stehelin (R.) 403
Staehelin, L'entrée des Germains dans l'histoire (E. T.) . . 375
Stael (Mme de), Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution (E. d'Eichthal) 272
Staerck, Religion et politique du vieil Israël (A. L.) 166
Stapfer, Victor Hugo à Guernesey (F. Baldensperger) 15
Stein et Le Grand, La frontière d'Argonne (L.-H. Labande) . 112
Steinweg, Études sur Corneille (L. R.) 270
Stendhal, Promenades dans Rome, traduction italienne (Ch. Dejob) 292
Stenger, La société française pendant le Consulat, IV (Albert Mathiez) 495
Stevenson, La vie d'Alfred le Grand, par Asser (Ch. Bémont) . 298
Stewart, Les mythes de Platon (A. Hauvette) 457
Stoll, Webster (Ch. Bastide) 336
Strack, Introduction à l'Ancien Testament, 6e éd. (A. Loisy) 483
Streitberg, Manuel gotique, 2e éd. (V. Henry) 173
Suau, Saint François de Borgia (M.-D.) 118
Suétone, De Vita Caesarum, p. Preudhomme (E. Thomas) . 261
Sully-Prud'homme, La vraie religion selon Pascal (A.) . . . 145
Taccone-Galeucci, Inscriptions chrétiennes des Abruzzes (P.-L.) 198
Tacite, Histoires, III, p. Valmaggi (E. T.) 53

pages
TCHERNOFF, Associations et sociétés secrètes sous la deuxième République (R. Guyot). 37
TER-MINASSIANTZ, L'église arménienne (P.-L.). 158
TERQUEM, Généraux de débacle et de coup d'état (Ty). . . . 20
THALBITZER, Les Skrœlinger (L.-P.). 55
THAYER, Sterone en Allemagne (F. Baldensperger). 36
THEWREWK DE PONOR, Discours universitaires (J.-K.). 136
THIRION, Madame de Prie (R.). 363
Thucydide, VI, p. SPRATT (Am. Hauvette) 424
Tibulle, p. NEMETHY (E. T.). 7
Tibulle, p. POSTGATE (E. T.). 505
TOBLER, Mélanges de grammaire française, trad. Kuttner et Sudre (E. Bourciez). 13
— Jeanroy (A.). 150
TORO Y GOMEZ, Dictionnaire espagnol-français et français-espagnol (H. de C.). 478
TOUZARD, Grammaire hébraïque abrégée (A.-L.). 167
TRENDELENBURG, Le Ménexène de Platon (My). 188
Turgot, Le ministre, l'économiste, l'homme, discours de MM. LEVASSEUR, Fr. PASSY et NEYMARCK (A.-C.) 339
TURNER, Correspondance des envoyés français aux États-Unis, 1791-1797 (R.). 194
VACZY, La Correspondance de Kazinczy (J.-K.) 519
VADNAY, Souvenirs littéraires (J.-K.). 118
VAGANAY, Vocabulaire français du XVIe siècle (E. Bourciez). 434
VALENTINO, Notes sur l'Inde (A. Cuny). 137
VAN DEN VEN, Saint Jérôme et sa vie de Malchus (P.-L.). . . 290
VAN GILS, Hengeuinius (P.-L.). 197
VERBAEREN, Rembrandt. 134
VERÍTY, Le Coriolan de Shakspeare (Ch. Bastide). 512
VERWORN, Les couches à hipparion d'Aurillac (S. Reinach). 278
VIANZONE (M[lle]), Impressions d'une Francaise en Amérique (H. de C.). 237
VILLARI, Discussions critiques et discours (H.-H.). 149
VIOLA, Le drapeau tricolore italien (Ch. Dejob). 320
VIOLLET (Paul), Histoire du droit civil français (L.-S.) . . . 144
— Infaillibilité et Syllabus (M.-D.) 199
VOGT (Ernst), Mathias, archevêque de Mayence. — R. . . . 177
VOLLMER, Jésus (A.-L.). 166
VON DEN DRIESCH, La place de l'adjectif en ancien français (E. Bourciez). 31
VORETZSCH, Introduction à l'étude de l'ancienne littérature française (E. Bourciez). 460
VOSSLER, La langue comme création et développement (A. Meillet). 350

pages
WASYNSKI, La location du sol en Égypte (G. Maspero) . . . 58
WATZINGER, Sarcophages grecs du temps d'Alexandre (S. Reinach) 62
WEBER (L.), San Petronio de Bologne (S.). 199
WECKLEIN, Etudes sur l'Iliade (My). 187
WEINGARTEN, Tables de l'histoire ecclésiastique, 6e éd. (P. Lejay) 458
WELSCHINGER, Le Pape et l'Empereur (Albert Mathiez) 85
WENCK, Philippe le Bel (R.). 176
WHIBLEY, Un compagnon pour les études grecques (My). . 190
WILAMOWITZ, KRUMBACHER, etc., La littérature et la langue grecque et latine (My) 422
WILKINSON, Les Malais, I (A. Cuny). 453
WIMMER, Les monuments rustiques du Danemark, III (Léon Pineau). 10
WISEN, Un nouveau commentaire de la Rhétorique à Hérennius (E. T.). 53
WOODWILL-ROCKHILL, Les relations de la Chine et de la Corée depuis le XVe siècle (Maurice Courant) 11
WULFF, Une strophe de Pétrarque (H.-H.). 184
Xénophon, République des Lacédémoniens, p. PIERLEONI (Albert Martin). 354
ZAPLETAL, Le cantique de Débora (A.-L.) 165
ZIELINSKI, L'antiquité et nous (L. R.) 171
ZUCCANTE, De la pensée antique à la pensée moderne (H.-H. 147

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Janvier-Juin 1906. (Léon Dorez).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue musicale.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 8 janvier — 1906

DIETERICH, La Terre-Mère. — SCHULTHESS, Fragments syropalestiniens. — CHRIST, Histoire de la littérature grecque, 4e éd. — GEFFCKEN, Le drame grec. — OERI, Euripide et les guerres de Sicile et de Décélie. — NIEDERMANN, Notes sur les gloses latines. — Tibulle, p. NEMETHY. — Augustin, Traité sur l'accord des évangélistes, p. WEIHRICH. — WIMMER, Les monuments runiques du Danemark, III. — WOODWILL-ROCKHILL, Les relations de la Chine et de la Corée depuis le XVe siècle. — SAINT-LÉGER et SAGNAC, Les cahiers de la Flandre maritime en 1789. — PAHNCKE, Beyschlag. — TOBLER, Mélanges de grammaire française, trad. KUTTNER et SUDRE. — STAPFER, Hugo à Guernesey. — HUGUET, Les métaphores de Hugo. — BALLY, Précis de stylistique. — CHAMINADE et CASSE, Chansons populaires du Périgord. — Miss HALL, Les poteries de Gournia. — Xénophon, Helléniques, p. BÜNGER, 2e éd. — Aristophane, Les Acharniens, p. GRAVES. — HELBIG, Les Saliens de Rome. — GRAY, Carliell. — ROSA, Le Théodose de Nathaniel Lee. — Mme BAUEMER, Le Satyros de Gœthe. — GROJEAN, Sainte-Beuve à Liège. — FRIEDLAENDER, Souvenirs, discours et études. — SARRAZIN, Les grands poètes romantiques de la Pologne. — TERQUEM, Généraux de débâcle et de coup d'État. — BRAUN, La folie religieuse.

Mutter Erde, ein Versuch ueber Volksreligion, von Albrecht DIETERICH. — Leipzig et Berlin, Teubner, 1905. In-8°, vj-124 pp.

Partant de trois rites qui nous sont attestés pour l'antiquité romaine, — dépôt momentané de l'enfant nouveau-né sur le sol, interdiction d'incinérer les cadavres d'enfants très jeunes et obligation de les inhumer, coutume de sortir un agonisant de son lit afin qu'il expire en contact avec la terre, — M. Dieterich en recherche les parallèles dans tous les domaines de religion et de folklore à nous connus [1], et en induit une croyance primitive à la « Terre-Mère », laquelle, au propre et sans figure, enfanterait les hommes [2], les rendrait à la lumière en tant que vivants après les avoir conçus en tant

1. Il a omis de dire (p. 26) — ce qui me paraît de première importance — que cette dernière prescription est de règle absolue chez les Parsis : on étale sur le sol un drap de coton blanc et l'on y couche le mourant.

2. A cette idée se rattacheraient (p. 19) les contes que l'on fait aux enfants sur la façon dont on se procure les nouveau-nés. Je le veux bien pour ceux qu'on trouve sous des rochers ou dans un chou, mais non pour ceux qu'on pêche dans les lacs ou les sources (en Alsace cela s'appelle le Sûrbrunnen). Si ce sont là vraiment des survivances d'anciennes croyances, elles relèvent de deux concepts tout différents : celui de la Terre mère et celui des Eaux mères. Mais sont-ce des survivances ? pour ma part, j'en doute fort ; il a bien fallu que les civilisés trouvassent des expédients pour déjouer la curiosité de leurs enfants.

que défunts dans ses entrailles[1]. L'auteur poursuit avec beaucoup de sagacité les diverses applications de cette croyance à travers les religions de l'antiquité et même des temps modernes : les phallus et les représentations obscènes qui souvent accompagnent les sépultures seraient des charmes de mimétisme destinés à inciter cette puissance génératrice de la Terre, et l'on comprend mieux, à le lire, comment les « mystères » des anciens pouvaient tout à la fois pénétrer les initiés de la croyance à l'immortalité de l'âme et peut-être recéler les rites immondes que certains témoignages nous laissent entrevoir. L'étude est intéressante et solide, la plupart des rapprochements convaincants ou du moins séduisants, et ce n'est pas moi qui y contredirai, persuadé depuis longtemps que les plus nobles et précieuses spéculations de la mystique plongent par leurs racines au tréfonds de la mythologie populaire.

V. HENRY.

FRIEDRICH SCHULTHESS. **Christlich-palaestinische Fragmente** aus der Omajjaden-Moschee zu Damaskus ; Abhandlungen der Koenigl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen, Neue Folge, Band VIII, nº 3, Berlin, Weidmann, 1905, in-4º, p. 138.

Les fragments syropalestiniens découverts en 1900 par M. Bruno Violet dans la mosquée des Omayades de Damas et transmis en 1903 à Berlin, viennent d'être publiés par M. Schulthess qui les avait déjà utilisés pour son *Lexicon syropalaestinum*. Ces fragments, pour la plupart des palimpsestes, fournissent de nouveaux extraits non seulement de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais aussi d'apocryphes, de vies de saints et de martyrs, et d'hymnes. L'édition de M. S., très soignée, a coûté à l'auteur un grand labeur pour déchiffrer des textes qui sont dans un état lamentable et pour reconnaître à quels documents ils appartiennent.

Les textes syropalestiniens qui, depuis quelques années, ont été retrouvés de côtés et d'autres forment d'importants matériaux pour la connaissance de la langue et surtout de la littérature syropalestinienne qu'on croyait autrefois beaucoup moins riche qu'elle n'apparaît maintenant. Il reste une étude d'ensemble à faire de cette littérature d'après les récentes publications, auxquelles viendront peut-être s'ajouter encore d'autres trouvailles.

Les cinq tables phototypiques de la fin témoignent des difficultés de lecture que présentent ces fragments. M. S. a tiré de ses nouvelles recherches quelques additions et corrections à son *Lexicon syropalaestinum*, p. 137-138.

R. D.

---

1. On s'attendrait à voir citées ici les tombes où l'on trouve des squelettes accroupis le menton aux genoux, dans la posture d'un foetus en la matrice.

CHRIST (Wilhelm), **Geschichte der griechischen Literatur,** IVᵉ revidierte Auflage (Siebenter Band des **Handbuchs der Klassischen Altertumswissenschaft,** herausgegeben von Dʳ Iwan von Müller), München, Beck. 1905. P. XII-996 in-8°.

La 4ᵉ édition de la *Littérature grecque* de Christ a suivi de près la 3ᵉ (1898) : aucun des ouvrages qui composent l'excellent *Manuel* d'Iwan Müller n'a eu le même succès. Le savant professeur de Munich a pris soin, non pas de modifier son travail, mais de le rendre chaque fois plus complet : non content de mettre la bibliographie au courant, il a tenu compte aussi, dans le corps même du livre, des principales solutions apportées aux nombreux problèmes qu'il discute. La question homérique se présente, ici encore, sous la forme que lui avait donnée dès l'origine l'auteur des *Prolegomena* publiés en tête d'une édition critique de l'*Iliade* (1884) ; mais elle s'est enrichie d'observations nouvelles, puisées dans de récents récits, notamment dans le volume de M. Drerup sur Homère. Dans l'examen du problème que soulève l'histoire de la tragédie grecque au Vᵉ siècle, l'auteur reste fidèle à la théorie classique ; mais il met sous les yeux du lecteur les arguments contraires. Partout apparait le souci d'une information exacte et étendue. En outre, un appendice, entièrement nouveau, fournit, sur l'iconographie des auteurs grecs, des notices et des planches dues à la collaboration de MM. Furtwaengler et Sieveking. En dépit des lacunes qu'il serait aisé encore de signaler, ce livre demeure pour les hellénistes le meilleur instrument de travail..

Am. HAUVETTE.

GEFFCKEN (Dʳ Johannes), **Das griechische Drama, Aischylos, Sophokles, Euripides,** Leipzig u. Berlin, Theod. Hofmann, 1903, S. II-114, in-8°.

Puisque l'auteur annonce, dans le sous-titre de son livre, une étude sur les trois grands tragiques d'Athènes, on se demandera peut-être : pourquoi ce titre général, *Le drame grec*, et non pas, plus simplement, *La tragédie attique* ? M. Geffcken ne s'explique pas expressément sur ce point ; mais la lecture de ses premiers chapitres fait bien comprendre sa pensée. Le mot *tragédie* évoque tout d'abord, dans nos esprits formés par une longue éducation classique, l'idée d'un spectacle sombre et douloureux, destiné à produire dans l'âme du spectateur un sentiment de terreur ou de pitié. Or cette définition aristolélicienne de la tragédie ne convient pas, selon M. Geffcken, à toutes les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide ; elle tend beaucoup trop à limiter l'inspiration des maîtres, à réduire le nombre des effets dramatiques. C'est au drame de Shakespeare qu'il faut penser, si l'on veut comprendre la riche variété, l'ampleur grandiose des sujets mythiques ou historiques qui forment la matière du théâtre grec. La définition classique de la tragédie ne tient compte ni de l'élément lyrique ni de l'élément épique du drame, alors que presque

toutes les pièces d' Eschyle, jusqu'à l'*Orestie*, empruntent encore à l'épopée et au lyrisme leurs effets les plus heureux. Et que dire d'une œuvre comme *Œdipe à Colone*, où domine une inspiration purement religieuse? En réunissant toutes ces œuvres sous le nom de *drame*, M. Geffcken s'attache, on le voit, au sens romantique de ce mot; et c'est bien aussi avec une ardeur toute romantique qu'il combat les erreurs où s'attarde encore, au sujet de la tragédie grecque, un classicisme aveugle et béat. Trop longtemps les maîtres de la philologie, victimes de préjugés classiques, ont eu de l'antiquité une idée conventionnelle et fausse; ils en ont méconnu la valeur vraiment humaine. Nulle part l'erreur n'a été aussi grave et aussi prolongée qu'au sujet du théâtre; mais nulle part aussi la réfutation, due aux efforts de la critique contemporaine, n'a été plus décisive. Grâce à des savants comme Wilamowitz, à des archéologues comme Dœrpfeld, le mirage s'est évanoui, qui dressait à nos yeux les personnages d'Eschyle et de Sophocle, drapés comme des statues grecques, au milieu des somptuosités architecturales d'un théâtre à portiques et à colonnes! La belle simplicité de l'*orchestra* primitive est aujourd'hui un fait reconnu, et l'estrade ou tente provisoire (σκηνή), adossée à l'orchestre, nous apparait comme une innovation dont l'usage remonte peut-être seulement à l'époque de l'*Orestie*, 458 av. J.-C. Les œuvres antérieures à cette date ont pu se jouer dans l'orchestre même, au milieu des évolutions du chœur, autour de l'autel consacré à Dionysos, et voilà sous quel aspect nouveau doit se présenter à notre imagination la tragédie des *Perses* ou celle des *Sept chefs*.

M. Geffcken est donc un disciple fervent de Wilamowitz, et son livre s'inspire partout des opinions contenues dans la fameuse préface de l'*Héraclès* d'Euripide. Nous ferions volontiers, sur le fond de cette théorie, quelques réserves; mais il faut reconnaître qu'une idée maitresse, même un peu systématique, ajoute un vif intérêt à l'exposé théorique d'une histoire aussi complexe. L'auteur s'est appliqué en outre à mener de front l'étude historique du drame et l'appréciation esthétique des œuvres: il insiste avec raison sur la nécessité de ne jamais séparer l'un de l'autre ces deux éléments indispensables de tout jugement littéraire. En résumé, l'ouvrage se lit avec agrément, et présente, sous une forme accessible au grand public, les résultats les plus nouveaux, sinon toujours les plus sûrs, de la critique historique et archéologique sur la tragédie attique du ve siècle.

Am. Hauvette.

Oeri (Dr Jakob), **Euripides unter dem Drucke des sicilischen und des dekeleischen Krieges**, Wissenschaftliche Beilage zum Bericht uber das Gymnasium, Schuljahr 1904-1905, Basel, Buchdruckerei Kreis, 1905, 52 S. in-4°.

Cette savante dissertation appartient à un genre de recherches qui ne manque certes pas d'intérêt, mais qui inspire encore quelque

défiance à des critiques en général fort peu timides. Dans quelle mesure un classement chronologique des tragédies non datées d'Euripide peut-il se faire d'après les allusions qu'on y découvre à des faits contemporains ? Et jusqu'à quel point des indices de cette nature peuvent-ils nous éclairer sur les idées et les sentiments d'Euripide à certaines époques de sa vie ? La question, pour M. Oeri, souffre à peine la discussion : c'est fermer les yeux à la lumière, que de se refuser le droit de lire entre les lignes dans une foule de passages où perce la pensée personnelle d'Euripide ; et M. de Wilamowitz, dans la préface de son *Héraclès*, limite beaucoup trop le domaine de ces investigations subtiles, quand il pose en principe « qu'il ne faut chercher dans un texte quelque allusion à un fait étranger au drame que si l'interprétation directe, immédiate, ne suffit pas[1]. » Quelle erreur ! Les plus fines allusions, les équivoques les plus heureuses, sont précisément celles qui conviennent tout ensemble à la situation dramatique et aux intentions discrètes du poète ! C'est dans ces mots à double entente que se plaît Euripide, et voilà où doit s'exercer aussi la sagacité du critique moderne ! Avec cette belle confiance dans la sûreté de sa méthode, M. Oeri entreprend de résoudre plusieurs problèmes chronologiques dont la discussion nous obligerait à entrer ici dans de trop minutieux détails. Aussi bien chaque argument, pris à part, n'a-t-il par lui-même, de l'aveu de l'auteur, qu'une valeur hypothétique : c'est le rapprochement de ces menus faits qui donne au système sa cohésion et sa force. Ajoutons que les observations pénétrantes de M. Oeri intéresseront les lecteurs même que sa thèse ne convaincra pas. L'interprétation des quatre pièces qui forment le principal objet de cette étude, *Electre* et *Hélène*, *Iphigénie à Aulis* et *Iphigénie en Tauride*, ne peut que gagner aux fines analyses d'un savant aussi versé dans la connaissance d'Euripide. Indiquons, en quelques mots, les résultats essentiels de cet important travail : *Hélène*, dont la représentation est généralement placée aux Dionysies de l'année 412, doit être antérieure de deux ans (Dionysies de l'année 414), et *Electre* date, non pas des Dionysies de 413, mais des Lénéennes de la même année. Quant à *Iphigénie à Aulis*, le poète en avait tracé les grandes lignes et composé les parties essentielles dès le début de l'expédition de Sicile (415), et c'est aux circonstances politiques qu'il faut attribuer les retards apportés à la représentation de cette pièce. *Iphigénie en Tauride* trahit, au contraire, les impressions que la guerre de Décélie dut faire sur l'esprit du poète, et elle se place, selon toute vraisemblance, en l'année 412. Enfin ces quatre tragédies se rattachent à une vaste composition, à une sorte de cycle troyen, dont Euripide avait conçu le plan, et que les événements l'empêchèrent de parcourir jusqu'au bout.

Am. Hauvette.

1. Wilamowitz-Moellendorff (U. von), *Herakles*, Bd I, S. 13, Anm. 19.

Max Niedermann, Contributions à la critique et à l'explication des gloses latines (premier fascicule du **Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres** de l'Académie de Neuchâtel, in-8°, ix-49 p. Neuchâtel, 1905 (prix : 3 fr.).

L'Académie de Neuchâtel inaugure heureusement ses publications par un recueil de notes sur les gloses latines où M. Max Niedermann a déployé l'érudition et l'ingéniosité singulières qu'on lui connaît. Le recueil se divise en deux parties : des corrections au texte des gloses et des remarques exégétiques. Par la nature des choses, les corrections échappent souvent à la démonstration; mais M. N. sait tirer de ces textes corrompus des conclusions linguistiques; ainsi un lemme *ergastar*, corrigé en *ergast[ulum : locus vel carc]ar*... fournit un témoignage de la forme *carcar*, déjà attestée épigraphiquement, dont l'auteur rapproche *ansar, lasar, passar*. Les remarques exégétiques sont surtout consacrées à des faits de dissimilation, dont elles fournissent de curieux exemples et des discussions très fines. Ainsi les gloses convenablement interrogées donnent les deux intermédiaires : *nilbus*, positivement attesté, et *nibulus*, obtenu par une correction hardie, entre le latin *milvus* et l'italien *nibbio*. — Voici quelques observations de détail : A la p. 31, M. N. attribue à M. Grammont la loi. « La labiale appuyée *b, p, v* fait perdre à l'*m* intervocalique l'élément labial »; ceci semble juste pour un moment donné du latin vulgaire, mais la proposition générale ne peut se formuler autrement que : la labiale... *tend à* faire perdre..., car il ne manque pas de cas où *m* se maintient dans les conditions indiquées, notamment en grec : μέλπω, μέμφομαι, μορφή, ou en allemand : *mürbe*, etc. A la p. 34, M. N. dit que le féminin lat. *equa* et *equus* reproduit un type indo-européen; et en effet le sanskrit et le lituanien ont des formes correspondantes; mais le grec ἵππος, à la fois masculin et féminin, montre qu'il y a là des innovations dialectales; le latin a conservé l'usage indo-européen de l'emploi du thème en *-o-* pour les noms d'animaux femelles dans *lupus femina, porcus femina* que cite M. N. lui-même, p. 35; le développement des féminins tels que *equa, lupa, porca*, qui est en partie antérieur aux textes, s'est poursuivi à date historique, et plusieurs de ces féminins ne sont attestés qu'à basse époque. P. 41 et suiv., M. H., montre comment on a pu passer de *rhododendrum* à *rodandrum, rorandrum, lorandrum*, toutes formes attestées par des gloses, et de là à *oleandrum* sous l'influence de *olere;* il aurait été bon d'ajouter que ces altérations violentes s'appliquent à un mot d'emprunt et d'une langue spéciale : le fr. *oléandre* est un mot « savant »; or, s'ils viennent à être employés populairement, les mots de ce genre sont sujets à des changements étendus; il y a là un cas linguistique particulier trop peu observé. — On voit combien de réflexions suggèrent à chaque page les remarques de M. Niedermann.

A. Meillet.

Editiones criticæ scriptorum Græcorum et Romanorum a collegio philologico classico Academiæ Litterarum Hungaricæ publici juris factæ. Albii **Tibulli** carmina. Accedunt Sulpiciæ elegidia. Edidit, adnotationibus exegeticis et criticis instruxit Geyza Némethy. Academiæ Litterarum Hungaricæ sodalis. Budapestini. Sumptibus Academiæ Litterarum Hungaricæ, MCMV, in-8°, 346 p.

Le vieux Dissen date de 1835, et nous n'avons toujours pas, pour la critique du texte de Tibulle, d'édition qui fasse nettement autorité. Toute publication nouvelle sur l'œuvre du poète est donc sûre d'être bien reçue. Seulement, il s'agit de savoir quelle impression restera après la lecture.

Le présent livre fait partie d'une collection d'auteurs grecs et latins en latin que vient de commencer l'Académie hongroise de Buda-Pesth, en y joignant toute une série d'histoires de la littérature, en hongrois. Ont paru les *Scholia recentia in Pindari Epinicia* de M. Eug. Abel; les *Scholia vetera in Nicandri Alexipharmaca* de MM. Abel et Rud. Vari; une édition de Festus et la reproduction du *Farnesianus* de M. Thewrewk de Ponor; enfin de M. Némethy antérieurement : *Evhemeri reliquiæ*, *Dicta Catonis*, et un Perse ; voici un Tibulle composé en même temps qu'une histoire de l'élégie romaine, faisant suite à une Vie et œuvres de Virgile (en hongrois). Après le texte des *Adnotationes exegeticae* (233 p.) puis des *Adnotationes criticae* (10 p.) ; enfin, dix Excursus : Élégies à Marathus ; Guerres de Messalla ; Élégies à Délie ; Tibulle a-t il suivi Messalla en Orient ? Délie était-elle mariée ? Le Cérinthus de Sulpicie ; à qui attribuer Él. IV, 7 ; sur IV, 2-6 ; Élégies du livre II ; sur IV, 13-14. L'ordre des élégies est ici l'ordre de composition chronologique, tel que le conçoit M. N. On a prudemment ajouté un tableau de concordance avec l'ordre traditionnel [1]. Sont laissées de côté et réservées à une publication ultérieure les Élégies de Lygdamus et le panégyrique de Messalla. Pour le commentaire, en tête de chaque élégie, analyse détaillée ; puis notes exégétiques.

Le texte est celui de Haupt-Vahlen sauf quelques exceptions qui ne sont pas très heureuses [2].

Le livre est écrit dans un latin clair et élégant ; l'impression est très correcte. Je crains que le lecteur ne soit cependant quelque peu déçu ; dès lors que M. N. se plaignait d'avoir vainement cherché des secours dans les publications précédentes, on pouvait, de sa part, s'attendre à des nouveautés qui ne paraissent guère ici ni dans le texte, ni dans le commentaire. M. N. laisse de côté à peu près toutes

1. Est-ce par cette nouvelle disposition que M. N. a cru faire œuvre originale ? Il a réussi bien plutôt à nous donner un livre incommode que cet ordre particulier, avec les *Excursus* multipliés et les *Addenda* auxquels il ne faut pas manquer de se reporter, rendent d'un maniement compliqué.

2. I, 3, 17 : *dant* omina dura, entre parenthèses ; I, 4, 44 : *portendat pluvias* (?) etc.

les questions controversées qui touchent à Tibulle (Vie ; originaux ; classement des mss., etc.) ; c'est un bon moyen pour ne pas commettre d'erreur. Mais y a-t-il si grand mérite à omettre ou éluder en un sujet les problèmes embarrassants ? De même, on s'étonne de voir M. N. si chatouilleux sur une question de priorité (p. 344 et s.), alors qu'il omet, ce semble, systématiquement toute bibliographie depuis Dissen et toute allusion claire à des travaux contemporains. Donc livre de vulgarisation assez soignée ; mais où il ne faut pas chercher d'originalité bien marquée ni de progrès sensible dans la solution des difficultés [1].

E. T.

Sancti Aureli Augustini De consensu euangelistarum libri quattuor. Recensuit et commentario critico instruxit Franciscus Weihrich (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*. Vol. XXXIII ; *Augustini opera*, sect. III, pars 4). Vindobonae, F. Tempsky ; Lipsiae, G. Freytag, MDCCCCIII, XXXI-467 pp. in-8°. Prix : 15 Mk.

Le traité de saint Augustin sur l'accord des évangélistes est le terme et le résumé de toute une littérature. Le premier livre défend la divinité du Christ contre ceux qui ne veulent voir en lui qu'un sage éminent, non un dieu. C'est un des derniers traités d'apologétique contre les philosophes païens. On y trouve une grande érudition, souvent de seconde main, et l'écho des œuvres antérieures de Cyprien, de Minucius Félix, d'Arnobe, de Lactance, surtout d'Eusèbe de Césarée. Les trois autres livres continuent l'œuvre apologétique ; car les contradictions des évangélistes avaient été un des thèmes de la polémique païenne contre le christianisme. En même temps, Augustin ouvre une longue file de traités, où la théologie chrétienne va s'efforcer par des procédés qui lui sont propres, de concilier les témoignages et de fournir une base à la dogmatique ; les exégètes catholiques de notre époque sont les derniers représentants de cette méthode.

M. Weihrich place le *De consensu* à la fin de 399 (p. VI), à cause du rapport établi par Augustin lui-même entre ce traité et d'autres écrits, et aussi à cause des allusions à l'interdiction du paganisme ; il raconte l'histoire de cette interdiction d'après les documents juridiques, non sans menues erreurs (pp. III-VI). Il ne fait que reprendre la date et développer les arguments indiqués en trois lignes par

---

1. Forte distraction : le véritable nom de Délie, suivant M. N., serait Hostia ; et, pour comble, M. N. cite lui-même, en la mutilant, la phrase d'Apulée où ce nom est donné comme étant celui de Cynthie, tandis que, de Délie, Apulée dit nettement qu'elle s'appelait *Planie*. — Autre défaut : le livre ne se suffit pas à lui-même ; ainsi, le lecteur sera forcé de prendre une autre édition pour s'expliquer le désordre des vers II, 3, 14 et s. (ici p. 54 au milieu). — Le nom fictif *Titius* (I, 3, 73), bien expliqué par Dissen, est ramené ici (p. 80 en haut) aux anciennes erreurs.

TILLEMONT, *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, t. XIII, pp. 325-326. Ajoutons, avec l'historien français, que les allusions à la suppression de l'ancien culte ne se trouvent que dans le premier livre; les suivants sont nécessairement un peu postérieurs, ou, suivant la formule réservée de Tillemont : « Les livres qu'il met après ceux-ci nous obligent aussi à croire qu'ils ne furent pas faits depuis l'an 400 ».

M. W. énumère brièvement les sources d'Augustin. Il faudrait aussi parler des adversaires païens que ses devanciers certainement et peut-être lui aussi ont eus en vue. Mais toute cette question ne saurait être traitée avec la sûreté suffisante que dans une étude de toute la littérature du sujet.

Les manuscrits qui servent de fondement à l'édition sont au nombre de dix-neuf (vingt-et-un si l'on compte certaines parties de manuscrits); les plus anciens sont un manuscrit de Lyon, du VIe siècle (avec un cahier suppléé au VIIe siècle) et un manuscrit de Corbie, à Paris B. N. 12190, du VIIIe siècle. En outre, M. W. a consulté et cité quelquefois dix-neuf autres manuscrits, du XIIe siècle ou postérieurs.

Malgré cette abondante moisson, il n'a pas tout vu. Presque en même temps que son édition, paraissait la collation d'un manuscrit de Dresde, A 120 a, par M. MANITIUS, *Analecta Bollandiana*, t. XXIII (1904), nº II-III (publié le 10 juin), p. 278 et suivantes. Ce manuscrit est rapporté par M. Manitius au milieu du VIIIe siècle; on pourrait peut-être descendre, d'après les caractères paléographiques qu'il indique, à la fin du siècle. Les renseignements sommaires des Bénédictins lui ont permis de le rapprocher du manuscrit de Corbie utilisé par eux. Ce n'est pas le manuscrit de Corbie, comme a pu le soupçonner M. Manitius : il est à Paris; mais c'est un de ses proches parents. On peut s'en convaincre en comparant la collation avec l'apparat de M. W.; *C* désigne le manuscrit de Corbie, *G* celui de Dresde. Les premiers feuillets paraissent dérivés d'une autre source : WEIHRICH, p. 4, 12 : *pedis eius* C, *pedesecus* G; 5, 1 : *expiandos* C, *expiandos nos* G ; 7, 2 : *quem* C, *quod* G ; 7, 8 : *patrem meum* CPV, *patrem* G. Mais la suite montre un grand nombre de concordances avec *C* seul ou accompagné de ses dérivés *PF* : 8, 17 *uirtutem* om. CPFG¹; 10, 14 *oculis cordis* : *cordis oculis* G seul avec une édition parue à Laugingen en 1473; 11, 12 *quam* : *quod* CPG¹; 12, 11 : *tunc* om. CPG; 14, 12 : *trepedasset* C, *trepedas et* G¹ (*trepidas et* Augustin), 15, 6 *legisse se* : *legisse* (*se* om.) CPFG¹; 18, 6 *Romuli* : *rumoli* C¹PFG; 18, 12 : *perpetrarat* C avec beaucoup de manuscrits et Augustin, *perpetrabat* RVG (désaccord, mais sur une bonne leçon conservée par *C*); 18, 15 *quin* : *qui* CPFG. Je ne poursuivrai pas; je laisserai à d'autres le soin d'établir le rapport exact de *C* et de *G*. M. Manitius n'a d'ailleurs collationné que le premier livre. Il faudrait voir les autres, surtout vérifier si la transposition de feuillets con-

mune à *C* et à *P* (p. 303, 12-312, 18) signalée par M. W. p. xv, se retrouve aussi dans *G*. La rencontre avec l'incunable de 1473, p. 10, 14 (et enfin p. 18, 12 *perpetrabat*) est certainement un hasard.

Cela me ramène à M. W. Il ne s'est pas assez préoccupé d'établir, dans ses quatre classes de manuscrits, les rapports mutuels. Il nous dit lui-même que *P*, un manuscrit de Salzbourg du ix[e] siècle, est une copie de *C*. Dès lors il devait être éliminé de l'apparat et ne figurer que dans l'introduction, avec un choix de variantes caractéristiques. Mais je ne reviens plus sur ces questions de méthode. Depuis vingt ans que je rends compte de ces éditions, je n'ai cessé d'inviter les consciencieux savants du *Corpus* à simplifier leur apparat. Evidemment, nous avons sur ce sujet des idées opposées. Mais je suis tout heureux de trouver dans le P. Odilo Rottmanner un auxiliaire, ou s'il veut, un successeur dans ce rôle peu agréable. Car je lui abandonne ce genre de critiques bien volontiers.

Il ne me restera plus qu'à louer ces éditions des progrès qu'elles font faire au texte. Dans ce volume, ils sont sensibles. J'en citerai un exemple entre mille, d'autant plus significatif qu'il est très secondaire. Augustin indique l'ordre des évangiles (p. 3, 10) : *primus Mattheus, deinde Marcus, tertio Lucas, ultimo Johannes.* Les Bénédictins avaient écrit *primum*, texte qui n'est justifié que par un manuscrit de xiv[e] siècle parmi les trente-huit qu'a dépouillé M. W.; quelques manuscrits inférieurs donnent *primo* (suggéré par *tertio, ultimo*); enfin, la masse des autres se partage entre *primus* et *prius*, *prius* étant une altération évidente de *primus*. En rétablissant le texte authentique, on rend du même coup, à l'énumération d'Augustin sa libre allure et sa dissymétrie, éloignées de la pesante régularité didactique. Détail infime; mais comme le cas n'est pas rare, le style d'Augustin reprend par ce travail minutieux sa vivacité première et perd cette banalité scolaire où s'énervent les textes trop souvent copiés et édités. Voir de même, p. 123, 22, la suppression de *a mortuis* après *resurgere;* p. 135, 2, *aliter quam se res habet*, donné par tous les manuscrits, au lieu de *quam res se habet*, ordre du latin scolastique adopté par toutes les éditions sauf une; etc. Chaque page presque peut fournir de ces exemples.

M. Weihrich a réuni sur le premier livre un grand nombre de références, profanes et ecclésiastiques. Le volume se termine par un *index scriptorum*, un *index nominum et rerum* et un *index sypnoticus*.

Paul Lejay.

Ludv. F. A Wimmer. De danske Runemindesmœrker. Afbildningerne udførte af J. Magnus Petersen. III B. Runestenene i Skane og pa Bornholm. København, Gyldendalske Boghandel, 1904-1905, In-folio de 328 p.

J'ai déjà eu l'occasion (19 sept. 1904) de signaler le magnifique

ouvrage de M. le Prof. Ludv. Wimmer sur les monuments runiques du Danemark et je ne reviendrai point sur les éloges que j'en ai faits. Le 3e vol. qui vient de paraître est divisé en deux parties : la première consacrée aux pierres runiques de la Scanie — M. W. en a relevé 44 ; la seconde à celles de Bornholm, au nombre de 39. Les pierres de la Scanie sont particulièrement curieuses au point de vue décoratif : par ex., celle de Krageholm, qui représente un homme, casqué et barbu, portant une croix, et surtout deux, restant du monument de Hunnestad, qui, à l'origine, en comprenait huit. Sur l'une un personnage casqué, la hache sur l'épaule, rappelle les « œxebœrende Barbarer » ; sur l'autre, un cavalier, chevauchant un animal fantastique, a pour rênes et pour cravache des serpents. C'est ainsi que, d'après l'Edda de Snorri, la géante Hyrrokin vint du Jötunheim, montée sur un loup, pour assister aux funérailles du dieu Baldr. La pierre de Tulstorp, encadrée de runes avec au milieu un loup et au-dessous un navire de vikings, ce qui indiquerait qu'elle fut élevée en l'honneur d'un roi de la mer, sans doute appelé Ulv, offre cette autre particularité qu'elle se dresse sur un tumulus de l'âge de la pierre ou du bronze, dont les Scandinaves du xe siècle se sont servis pour ensevelir leurs morts. Les pierres de Bornholm, plus récentes, mais très nombreuses relativement à la petite étendue de cette île, sont intéressantes parce qu'elles nous montrent mieux la décadence de la vieille coutume païenne : les runes servant de plus en plus à des formules chrétiennes, comme « Dieu et le Christ aident son âme » et, finalement, disparaissant pour faire place à de simples croix. Avec ce volume la description des monuments runiques du Danemark se trouve achevée. Il ne nous reste plus à attendre que l'introduction générale et un index des mots qui sera le couronnement de cette œuvre monumentale.

Léon PINEAU.

China's intercourse with Korea, from the XVth century to 1895, by William WOODVILLE-ROCKHILL. 1 vol. in-12, 60 pp. London, Luzac and Co, 1905.

Cet opuscule cite des faits exacts et formule, particulièrement dans le premier chapitre, des observations intéressantes. Mais, contrairement à ce que semble promettre le titre, il n'y faut pas chercher une histoire des relations sino-coréennes à l'époque indiquée : si les invasions mantchoues sont traitées avec quelques détails, par contre l'intervention chinoise lors de la guerre japonaise (1592-1598) est expédiée en une ligne et demie. Le dernier chapitre (some laws and customs of Korea) n'a aucun rapport avec le reste et contient un mélange d'observations contemporaines, de règles tirées des ouvrages juridiques et en partie tombées en désuétude, sans qu'il soit fait un départ assez net entre les uns et les autres. L'auteur est familier avec

quelques ouvrages indigènes et avec plusieurs ouvrages européens antérieurs à 1888 ; postérieurement à cette date, son information est bien plus restreinte. Aussi y a-t-il lieu de demander s'il était utile de réimprimer un article qui pouvait avoir une valeur de nouveauté quand il a paru pour la première fois, et qui est dépassé maintenant.

Maurice Courant.

Les cahiers de la Flandre maritime en 1789, publiés avec une introduction et des notes par A. De Saint Léger et Ph. Sagnac. Paris, Picard. 1995. T. I. LXIII et 472 p. in-8°.

La place me manque pour dire en détail tout le bien que je pense de la présente publication. D'un mot, c'est un modèle de critique et d'interprétation, un modèle que devront tâcher d'imiter tous les futurs éditeurs des cahiers de 89. Critique, cette édition l'est par son souci de ne rien laisser dans l'ombre soit pour l'établissement du texte, soit pour son intelligence. Les cahiers sont groupés par circonscriptions judiciaires (bailliages, châtellenies, etc.), selon l'ordre logique et géographique, l'organisation judiciaire ayant réglé les formes de la convocation. Des notes abondantes et précises comparent sans cesse les cahiers entre eux, les éclairent, les commentent. Une forte introduction, due à Ph. Sagnac, ouvre le volume. Elle renferme dans sa première partie (I-XXXIV) un tableau vivant et précis de la Flandre maritime sous la domination française, du pays et des habitants, des classes sociales, du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, de l'administration. On y voit que ce pays récemment conquis était très différent de nos autres provinces, que le clergé, réputé étranger, et la noblesse n'y avaient pas d'exemptions pécuniaires, que les vieilles traditions d'indépendance municipale y restaient très fortes, etc. Nous sommes ainsi replongés dans le milieu général d'où sont sortis les cahiers. La seconde partie de l'introduction (XXXV-LXIII) nous replace dans le moment, en nous renseignant sur les élections, sur les incidents auxquels elles donnèrent lieu, sur les compétitions qui s'y manifestèrent entre les gens des villes et ceux des campagnes, entre Dunkerque et le reste du pays, entre les habitants et les échevinages ou Magistrats, etc. Elle nous apprend enfin sous quelles influences, personnelles ou locales, par les représentants de quelles classes sociales furent rédigés les cahiers et quel est l'esprit qui les anime.

J'en ai assez dit pour montrer l'intérêt de ce recueil qui est considérable.

Albert Mathiez.

K. H. PAHNCKE. **Willibald Beyschlag.** Tubingen, Mohr, 1906. in-8°, p. 191. Mk. 3.

Cette biographie inspirée par la piété filiale, mais écrite en toute sincérité, s'adresse surtout aux théologiens, et c'est à eux qu'il appartiendra d'apprécier d'après elle le savant, disciple attardé de Schleiermacher, le prédicateur, le professeur, le polémiste dont M. Pahncke a retracé rapidement la carrière. Son livre néanmoins, pour lequel il a largement puisé dans le journal et la correspondance de son beau-père, mérite aussi d'être signalé à un public plus étendu. Les années d'études de Beyschlag l'ont rapproché de personnages intéressants : il a connu à Bonn en 1840 Arndt qui venait d'être réinstallé dans sa chaire et il en est resté toute sa vie le disciple patriote ; il a écouté aussi Welcker, A. W. Schlegel et naturellement les théologiens ; il a fréquenté beaucoup dans la maison de Gottfried et de Johanna Kinkel et appartenu au cercle littéraire des *Maikäfer*. A Berlin, il a été en relation avec Hoffmann von Fallersleben, Bruno Bauer, ceux-ci nouvellement destitués ; il s'est intimément lié avec J. Burckhardt ; il a été l'hôte du salon de Bettina et de quelques autres. Ses études terminées, Beyschlag a passé de 1844 à 1849 cinq ans comme *candidat* à Francfort, sa ville natale. Il a donc été le témoin de la Révolution de 1848, et un témoin actif et curieux, qu'on trouve à la fois dans la rue patrouillant avec la milice bourgeoise et mêlé aux réunions publiques et aux séances du Parlement. Ses notes et ses lettres ont fourni à son biographe un vivant chapitre d'histoire contemporaine. Il faut le remercier de nous avoir conservé ces souvenirs littéraires et politiques de Beyschlag.

L. ROUSTAN.

Ad. TOBLER : **Mélanges de Grammaire française,** traduction française de la deuxième édition par MAX KUTTNER avec la collaboration de LÉOPOLD SUDRE. — Paris, A. Picard, 1905 ; un vol. in-8° de XXI-372 pages.

MM. Kuttner et Sudre viennent de rendre un très grand service à la philologie en donnant une traduction française de la première série des célèbres *Vermischte Beitraege* de M. Tobler. Cette traduction a tous les mérites et offre toutes les garanties qu'on peut demander aux travaux de ce genre : elle est complète, rigoureusement exacte, a été revue par l'auteur en cas de doute, et se lit d'un bout à l'autre très facilement [1]. Cela étant, et puisque voilà le public studieux dûment

1. A signaler seulement quelques rares fautes d'impression, ainsi dans la note de la p. 106 *Du Ménil* pour *Du Méril* ; et aussi quelques tournures louches, comme celle-ci qui se trouve à la p. 45 : « *A mon avis, ce procédé de langage me parait...* »

averti, je pourrais m'en tenir là, car l'éloge n'est plus à faire de l'ouvrage en question. Mais, alors que l'occasion s'en présente, comment ne pas chercher à dégager un peu la caractéristique générale de ces belles études, d'une originalité si puissante, qui, non seulement en français, mais dans tout le domaine des langues romanes, pour ne pas dire ailleurs, ont renouvelé depuis vingt ans la syntaxe historique, et dont il faut se demander cependant si elles-mêmes sont historiques au sens strict du mot? Qui dit histoire en effet suppose: 1° qu'on cherche l'origine des faits en remontant aussi haut que possible; 2° qu'on suit leur évolution d'une façon ininterrompue dans le temps. Or ce n'est point cela en somme, semble-t-il, qu'a fait M. Tobler. Car remarquez d'abord qu'il remonte assez rarement jusqu'au latin dans ses considérations; que, d'autre part, il n'allègue jamais (ou à peu près jamais) d'exemples empruntés au xv° et au xvi° siècle, et qu'enfin pour la période classique de notre langue il se contente en général de quelques indications rapides. Quel est donc son domaine propre? Avant tout, l'ancien français, — j'entends celui du xii° et du xiii° siècle, — qu'il a fouillé et retourné dans tous les sens, analysé dans ses fibres intimes, dont il possède, comme pas un je crois bien, tous les textes publiés ou même manuscrits. D'autre part, il a incontestablement une documentation très riche aussi sur le français écrit de l'époque actuelle, notamment sur notre production romanesque pendant le dernier tiers du xix° siècle. Il tient ainsi solidement les deux bouts de la chaîne, se préoccupant assez peu, semble-t-il, des anneaux intermédiaires. Est-ce un bien? est-ce un mal? Ce qu'il y a de sûr, c'est que sur ces deux « moments » de la langue française il a projeté une lumière incomparable; il les a rapprochés l'un de l'autre d'une façon inlassable et avec la plus rare sagacité, tantôt partant du xii° siècle pour aboutir à l'époque contemporaine, tantôt suivant la marche inverse, — et peu importe au fond, — mais démêlant toujours avec une autorité souveraine ce qui dans notre usage le plus moderne se rattache à un passé lointain, et donnant les raisons philosophiques des modifications qui se sont opérées dans l'allure de la pensée française. Telle est cette œuvre, capitale en dépit de sa forme fragmentaire, qui mérite de faire époque, et que la traduction dûe aux bons soins de MM. Kuttner et Sudre vient de rendre plus accessible au public français et — qui sait? — peut-être aussi à une partie du public allemand, car n'est-ce pas une des vertus de la langue française que de clarifier les idées trop concises et un peu abstruses par leur profondeur même? Il est à souhaiter que la traduction annoncée de la deuxième et de la troisième série des *Mélanges* se fasse attendre le moins longtemps possible.

E. Bourciez.

I. Paul Stapfer. **Victor Hugo à Guernesey, souvenirs personnels.** Ouvrage orné de nombreuses reproductions de photographies inédites et de fac-simile d'autographes. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905; in-12 de 247 pages.

II. Edmond Huguet. **La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo.** Paris, Hachette, 1905; in-8° de VIII-379 pages.

I. Il n'y a pas trace, dans l'attitude de M. Stapfer, interlocuteur de Victor Hugo en 1867 et 1868, de ce que Macaulay appelait du « Boswellisme »: il est certain que les belles inintelligences et les ignorances hautaines du poète ne devaient guère inciter un jeune licencié parisien à jouer les Eckermann auprès de lui. On peut se demander cependant si l'ironiste désabusé qu'est devenu M. Stapfer n'a pas donné leur dernière forme à ces entretiens guernesiais, d'une malice si enveloppée, ou si, préparant alors un livre sur Sterne, il était tenté de faire un peu d'humour en action. Quoi qu'il en soit, l'histoire des idées de Victor Hugo ne manquera pas de s'informer auprès de lui de maint détail. Sans parler des aperçus qu'ouvre son livre sur l'intimité et sur l'entourage du poète, Hugo faisant des réserves à Shakespeare et épluchant Racine, pourchassant tout ce qui lui semblait suspect d'athéisme ou de matérialisme et défendant le manichéisme et l'espoir d'une immortalité individuelle, fonçant contre Veuillot et portant Juvénal aux nues, Hugo aprioriste, subjectif et passionné reparaît dans ces pages, qui commentent ainsi plus d'un passage des *Châtiments* ou des *Contemplations*.

II. La *Revue Critique* a déjà signalé (n° du 25 février 1905) l'utile et copieux répertoire où M. Huguet a entrepris de répartir sous quelques grandes rubriques les métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de V. Hugo. Ce deuxième volume, consacré à tout ce qui, dans son vocabulaire et sa poétique, relève de la lumière et de la couleur, confirme plusieurs des idées ou des hypothèses courantes sur le rôle de la vision dans le rythme sensoriel et imaginatif du poète. Mais, comme il se pourrait bien que l'importance des sensations et des images de lumière et d'ombre se fût accrue à partir du moment où Hugo habita au bord de la mer, on est tenté de regretter que le répertoire de M. H. écarte délibérément — il s'explique là-dessus dans son *Avant-propos* — toute intervention de la chronologie. Lui-même y revient implicitement, malgré tout, lorsqu'il note dans la *Conclusion* que « l'attrait vers les ténèbres se manifeste surtout à partir de l'exil, parce que le poète considère l'ombre comme le symbole de sa destinée [1] ».

F. Baldensperger.

---

1. L'*albâtre*, dans la citation de *Toute la Lyre* donnée p. 2, a-t-il une signification de couleur ? Et plusieurs des exemples illustrant le mot *pourpre* (p. 335 et suiv.) ne mettent-ils pas en cause l'emblème ou le costume plutôt que la couleur et l'éclat ?

Ch. Bally. **Précis de stylistique.** Esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne. Genève (1905), in-8°, 185 p.

La stylistique qu'enseigne M Bally n'a pas pour objet l'art d'écrire, mais les moyens par lesquels on exprime — oralement ou par écrit — la pensée dans une langue donnée. Les questions que se pose l'auteur ne sont pas entièrement neuves : la valeur des mots, les synonymes, la manière dont les mots se groupent entre eux, le langage figuré, l'ordre des mots, l'expression des sentiments sont autant de sujets étudiés depuis longtemps, et les idées générales qui dominent l'exposé sont celles qui ont cours parmi les meilleurs des linguistes : M. B. est lui-même un linguiste savant et ingénieux, élève distingué de M. F. de Saussure. Ce qui est neuf dans l'ouvrage, c'est le rapprochement de ces idées et leur adaptation à l'étude pratique des langues que les progrès mêmes des méthodes mènent à un dangereux empirisme; et par là, le livre est propre à intéresser les linguistes auxquels M. B. ne le destine pas ; mais surtout, les personnes qui apprennent des langues trouveront à le lire et à s'en pénétrer un profit singulier.

L'ouvrage de M. B. est un programme de travail plutôt qu'un exposé approfondi et prêterait à un nombre infini de discussions. La principale critique à lui adresser serait que la langue y est trop considérée d'une manière générale, au point de vue de l'humaniste ; sans doute pour le grammairien, il n'y a qu'une langue française dont les règles sont les mêmes pour tous et « régentent jusqu'aux rois » ; mais il y a autant de manières de s'exprimer, donc autant de « stylistiques » qu'il y a de groupes sociaux distincts : sans violer aucune règle grammaticale, on ne parle pas dans un salon comme dans un atelier, dans une caserne comme dans une église; les mots ont des sens différents suivant les milieux sociaux, et les sentiments se manifestent de manières diverses dans les diverses classes de la société. Dans un livre tel que celui de M. B., il semble que ces considérations auraient dû dominer l'exposé : elles ne font qu'y apparaître plus ou moins fugitivement, et en passant. Une seconde édition permettra sans doute à M. B. de se placer plus souvent à ce point de vue.

A. Meillet.

Chansons populaires du Périgord, avec adaptation en vers blancs ou rythme musical par Eug. Chaminade et E. Casse. gr. in-8° de 68 p. Paris, H. Champion, éditeur. Prix : 2 fr. 50.

J'exprimais, en rendant compte des chansons populaires des Alpes françaises de M. J. Tiersot (22 juin 1903), le regret qu'un comité compétent n'eût pas reçu mission de recueillir et de publier nos vieilles chansons populaires en un Corpus semblable aux recueils danois et

écossais de Grundtvig et de Child : ce regret m'est revenu, plus vif, en recevant les chansons populaires du Périgord que vient de faire paraître la Schola Cantorum. Ce fascicule vient après des chansons populaires du Limousin ; il sera suivi, annonce-t-on, de chansons populaires de la Bretagne. Voilà donc encore une fois le trésor éparpillé et une chance de moins de le voir jamais rassemblé en un tout ! Ceci est d'autant plus fâcheux que telle ou telle des variantes ici données n'est point la meilleure connue et que si l'on devait juger d'après cela de notre poésie populaire, on s'en ferait une idée absolument fausse. Cette critique, plutôt d'ordre général, n'empêche que je souhaite très vivement, pour ma part, de voir continuer cette publication ; car, outre des mélodies aussi sûrement notées qu'il est possible, elle nous apportera peut-être quelques variantes, ou même quelques chansons nouvelles.

Léon PINEAU.

— A Gournia en Crète, miss Edith H. HALL a exploré, en 1904, un vaste amas de tessons de vases, d'un style intermédiaire entre celui dit de *Kamares* et la plus ancienne céramique géométrique de Cnossos. En dehors de la Crète, on a trouvé des poteries analogues à Phylakoyi, dans l'île de Mélos ; mais ces dernières offrent quelques caractères plus archaïques. Le mémoire de miss Hall a paru, accompagné de 8 planches, dans les *Transactions of the Department of Archæology* de l'Université de Pensylvanie (*Early printed pottery from Gournia, Crete*, Philadelphie, 1905, in-4°). — S.

— La maison Freytag et Tempsky publie une seconde édition d'un *Auswahl aus Xenophons Hellenika*, dû aux soins de M. C. BUNGER (un vol. in-16 de XVIII-144 p., Leipzig et Vienne, 1905). L'ouvrage commence par une biographie de Xénophon, qui tourne un peu trop au panégyrique : il y a aussi trop d'affirmation sur bien des points douteux. Il n'est pas sûr que Xénophon soit mort en 354, à l'âge de 75 ans ; nous ne savons rien sur la date de sa naissance et sur celle de sa mort. Le choix des extraits est satisfaisant. Le texte est celui de la grande édition O. Keller, 1890, Cependant M. B. n'indique pas toujours, comme il l'affirme, tous les passages où il s'écarte de cette édition. Ainsi I, 6, 4, Keller adopte l'addition du mot ἀεί proposée par Cobet ; un peu plus loin il ajoute οὐ devant γιγνωσκόντων ; ces deux corrections manquent dans B. Les changements les plus considérables faits par B. au texte grec, consistent en suppression de mots, et même de phrases entières, là où ce texte est probablement altéré. Le moyen est vraiment trop commode. De ce qu'un texte nous est parvenu en mauvais état, nous ne sommes pas en droit de le supprimer. Quelques exemples montreront ici le vice de la méthode. Ainsi I, 7, 4, l'existence d'une lettre écrite par les stratèges athéniens est prouvée par I, 6, 35 ; il était d'ailleurs dans l'intérêt de Théramène de citer une lettre où n'était pas mentionné l'ordre qui lui aurait été donné par les stratèges d'enlever les morts. L. II, ch. 3, M. B. supprime les deux paragraphes 19-20, en tout 13 lignes de l'édition Keller. Mais la critique prêtée à Théramène du chiffre de 3.000 citoyens est attestée par la *Politeia* d'Aristote, § 19. L'interpolateur aurait donc transcrit Aristote ? — Albert MARTIN.

— M. C. E. Graves, qui donne aujourd'hui une édition des *Acharniens* d'Aristophane dans la collection Pitt Serie Press de Cambridge (un vol. in-32, de XVI-143 p. 1905), a déjà publié dans cette même collection les *Guêpes* en 1894, les *Nuées* en 1898. Ce sont de bonnes éditions de classe fournissant ce qui est nécessaire aux écoliers pour comprendre Aristophane. On peut cependant reprocher à l'auteur un peu de sécheresse et de timidité. Ainsi, v. 52, il semble accepter les calomnies d'Aristophane sur Aspasie, à propos du scandale de *Mégare* (c'est ainsi croyons-nous, qu'il faut lire dans cette note). V. 326, il aurait fallu dire quelques mots sur la question du logéion ; car comment expliquer que Décéopolis ait pu pendre au chœur son panier à charbon, si l'acteur et le chœur ne sont pas sur un sol de plain pied ? L'excellente étude de M. Mazon sur la composition des comédies d'Aristophane semble avoir été inconnue à M. Graves ; il y aurait trouvé de bons secours. L'explication donnée sur cinq talents omis par Cléon, v. 6, est véritablement par trop insuffisante. — Albert Martin.

— Dans une savante étude, communiquée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. W. Helbig a déterminé avec sa précision coutumière les diverses pièces du vêtement et les principaux attributs des Saliens de Rome : boucliers (*ancilia*), coiffures en forme de bonnets (*apices*), plaques pectorales de bronze (*aenea pectoris tegumina*), lances, épées, tuniques et ornements qui les décoraient, toges courtes (*trabeae*), chaussures (*caligae, ocreae*). En terminant, M. W. H. prouve fort ingénieusement que les Saliens n'ont jamais été ni pu être des cavaliers. La méthode employée par l'auteur est exactement la même que celle dont M. W. H. a fait un si heureux usage dans son livre classique sur l'*Epopée homérique*. Grâce à sa parfaite connaissance de l'archéologie italique, il a relevé sur de nombreux monuments, pierres gravées, pièces de mobilier funéraire, vases peints, plusieurs reproductions certaines des attributs qui caractérisaient les Saliens. Aux descriptions plus ou moins exactes des auteurs, il ajoute pour nous la vision directe des objets. Il établit que plusieurs des attributs des Saliens, spécialement les *ancilia* et les *apices*, présentent des analogies indéniables avec les boucliers et les casques mycéniens, et il en conclut que le costume et l'équipement des Saliens ont été fixés à l'époque où l'Italie centrale subissait encore l'influence mycénienne, c'est-à-dire bien avant la colonisation grecque proprement dite du VIIIe siècle av. J.-C. — J. Toutain.

— M. Jusserand, dans le deuxième volume de son *Histoire littéraire du peuple anglais*, signale les affinités des successeurs immédiats de Shakespeare avec les auteurs dramatiques de la Restauration : Dryden n'imite pas seulement le théâtre français, il continue Massinger. On dira donc des pièces jouées depuis 1660 qu'elles marquent, non la naissance d'un genre nouveau importé de l'étranger, mais la transformation d'un genre national. C'est une preuve à l'appui de cette thèse qu'a fournie M. Gray en tirant de l'oubli une pièce d'un auteur dramatique de second ordre, Lodowick Carliell, gentilhomme et courtisan de Charles I. (*Lodowick Carliell, his Life, a Discussion of his Plays, and the* « Deserving Favourite », Chicago. University Press. 1905, in-8°, 177 pp.). La tragi-comédie, éditée par M. G., rappelle par son intrigue romanesque et son cadre de pastorale les comédies de Shakespeare, et elle fait pressentir par l'*héroïsme* de ses caractères les tragédies de Dryden. Peut-être faudrait-il attribuer ce dernier trait à une influence espagnole. Carliell devait trouver dans Corneille la réalisation de son idéal dramatique, aussi termina-t-il sa carrière par une traduction d'*Heraclius*. Sur ce dernier essai du vieux courtisan de Charles I, M. G. aurait pu consulter

utilement Canfield, *Corneille and Racine in England* pp. 64, ssq. — L'introduction biographique est excellente: M. G., grâce aux documents inédits sur lesquels il a eu le bonheur de mettre la main, nous révèle un Carliell inconnu jusqu'ici. Nous souhaitons que M. Gray puisse faire bientôt suivre sa thèse d'une édition des œuvres complètes de Carliell. — Ch. BASTIDE.

— Nathaniel Lee a été considéré au commencement du XVIIIe siècle comme un des meilleurs tragiques anglais. Plus tard on lui a préféré Otway, aujourd'hui enfin il est à peu près oublié. M. Fritz RESA a naguère entrepris de réimprimer une de ses pièces (*Nathaniel Lees Trauerspiel Theodosius*. Berlin und Leipzig, Felber. 1905, in-8°, 219 pp., 4 m. 50) et il s'est appliqué à sa tâche avec zèle et compétence. Introduction biographique et critique, étude des sources, rien ne manque. Grâce aux recherches de M. Resa on voit très bien que Nathaniel Lee combinait des emprunts à la littérature romanesque française avec des réminiscences du théâtre national. — Ch. BASTIDE.

— La pasquinade de *Satyros* avait été étudiée jusqu'ici surtout au point de vue du personnage que le jeune Goethe y voulut persiffler et dans lequel la critique moderne s'accorde à reconnaître Herder. Dans sa brochure, *Gœthes Satyros, eine Studie zur Entstehungsgeschichte* (Teubner, Leipzig, 1905, in-8°, p. 125). Mme Gertrude BAUEMER s'est proposé d'examiner l'œuvre sous un autre aspect. Elle a recherché les divers éléments d'où est sortie la conception de Gœthe, le rôle que joue le satyre dans la littérature de la Renaissance, chez les poètes anacréontiques et idylliques du XVIIIe siècle ; elle a montré comment Gessner, Wieland, Winckelmann par Oeser, puis Rousseau, qui identifie le satyre avec l'homme primitif de ses utopies, ont fourni des traits au héros de Gœthe ; elle a découvert les liens intimes qui pour la genèse psychologique unissent l'œuvre à d'autres compositions de la même période, au *Prométhée* en particulier. Enfin les questions de forme ont été l'objet d'un examen scrupuleux, surtout pour ce qui concerne l'emploi du *Knittelvers*. La discussion bien conduite de ce petit problème littéraire complète ainsi heureusement et rectifie parfois une étude dont on ne connaissait guère que le côté biographique. — L. R.

— M. Oscar GROJEAN a raconté en détail et en utilisant des documents inédits l'histoire des deux nominations de Sainte-Beuve à l'Université de Liège en 1831 et en 1848 : *Sainte-Beuve à Liège*. (Bruxelles, Misch et Thron, Paris, Fontemoing, 1905, in-16, p. 66). En nous présentant les négociations de la première, les raisons d'ordre intime qui la firent rester sans effet, la violente campagne de presse qui accueillit la seconde et l'impression pénible que laissa au critique son court passage en Belgique, M. G. a écrit un intéressant chapitre qui complète notre information sur Sainte-Beuve. — L. R.

— Il y a un peu de tout dans les *Erinnerungen, Reden und Studien* que publie M. L. FRIEDLAENDER (Strassburg, Trübner, 1905, 2 vol. petit in-8°, 656 p.) : des renseignements et des documents sur Kœnigsberg et sur Berlin au temps des guerres de l'indépendance, des Souvenirs et des Etudes biographiques concernant la vie scientifique de Kœnigsberg, des lettres de Tourguénief, plusieurs discours et essais d'un grand intérêt pour cette histoire de la civilisation où l'auteur a trouvé son meilleur champ d'activité. C'est ainsi qu'on y retrouve avec satisfaction un important article, paru jadis dans la *Deutsche Rundschau*, sur la *survivance de l'antiquité au moyen âge*, qui garde sa valeur de synthèse en raccourci, bien que la documentation puisse en être rafraîchie sur plusieurs points. — F. B.

— L'espèce de byronisme magnanime et d'idéalisme fougueux et agissant des

Grands Poètes romantiques de la Pologne, Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, vient de trouver en M. Gabriel Sarrazin un critique et un historien sympathique et enthousiaste (Paris, Perrin, 1906, 1 vol. in-16 de XIII-340 p.). Un rattachement continu de la grande poésie lyrique ou symbolique à l'action nationale et aux aspirations populaires de la Pologne donne à la destinée et à l'œuvre de ces « bardes » un accent particulièrement poignant, que M. S. serait sans doute plus disposé à renforcer qu'à atténuer, qu'il est, en tout cas, très bien préparé, par son œuvre antérieure, à comprendre et à faire comprendre dignement. — F. B.

— Dans le petit livre qu'il a intitulé: *Généraux de débâcle et de coup d'état* (Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, in-18 de XII-240 pages, prix 3 fr. 50), M. Emile Terquem a voulu établir que « les tares » intellectuelles et morales des grands chefs de l'armée impériale de 1870 se retrouvent au même degré dans le haut commandement de l'armée actuelle. Pour le montrer, M. E. T. a choisi dans les dépositions faites à Trianon par les principaux témoins du procès Bazaine les passages qui lui ont paru caractériser le mieux la conduite du général en chef de l'armée du Rhin et de quelques-uns de ses lieutenants. Certes, dans l'histoire de la débâcle de 1870-1871, il est peu de pages aussi tristes à lire que celles du procès Bazaine où sont dévoilés au sommet de l'armée l'affaissement des caractères, le désarroi des consciences, l'oubli des prescriptions les plus élémentaires de l'honneur militaire; des crimes comme la remise des drapeaux aux Prussiens, comme l'inaction imposée à une armée en vue de défendre « l'ordre social » de préférence à la patrie envahie sont plus douloureux à enregistrer dans l'histoire d'un peuple que la perte de plusieurs batailles. Toutefois, quelque ait été la solidarité de certains généraux avec Bazaine, il semble excessif de prétendre que le général en chef de l'armée du Rhin « ne faisait que représenter... toutes les tares morales de la haute armée de son époque » (p. 12). — La bourgeoisie doit, suivant l'auteur, être rendue responsable de cette décadence du haut commandement aussi bien en 1870 qu'à l'époque actuelle. Il faut changer l'esprit de la haute armée, laquelle, presque toute entière est « issue de la bourgeoisie cléricale, napoléonienne et conservatrice » (p. 220). Il faut qu'elle cesse d'être une caste fermée et qu'elle s'imprègne de l'esprit laïque et républicain. Pour hâter cette rénovation, M. T. propose, avec la suppression, déjà réalisée, de la dot réglementaire, les moyens suivants : le remplacement du grade de général par des commissions temporaires, la proportionnalité des appointements réglée d'après le temps de service et non plus d'après le grade, le transfert de l'état-major de l'armée et de l'Ecole de guerre dans quelque ville tranquille, la suppression de « la tyrannie du mess » et du « particularisme du cercle militaire » (p. 190). Mais n'est-il pas à craindre que des réformes de ce genre, celles du moins qui sont réalisables, ne portent atteinte à l'esprit militaire et à la situation sociale de l'officier ? — Ty.

— L'étude de M. T. Braun sur la folie religieuse (*Die religiöse Wahnbildung*; Tübingen, Mohr, 1906; in-8, IV-74 pages) contient surtout la description et la discussion d'un certain nombre de cas pathologiques. La conclusion de l'auteur est que la religion, prise en soi, n'induit pas plus à la folie que la politique, par exemple, mais qu'une certaine forme de religiosité peut la favoriser. Il y aurait peut-être quelque réserve à faire sur les remèdes préventifs : littérature religieuse, emploi de la Bible, etc. — Z.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 15 janvier. — 1906

Hühn, Manuel biblique, IV. — Giran, Jésus de Nazareth. — Otto, Prêtres et temples dans l'Egypte hellénistique, I. — Marquart, Recherches sur l'histoire de l'Iran. — Lewin, Les Scholies de Théodore bar Koni. — Preuss, Index d'Isocrate. — Donat, I, p. Georgii. — G. Paris, Histoire poétique de Charlemagne, 2e éd., p. P. Meyer. — Duvernoy, Les Etats-Généraux de Lorraine et de Bar, Le duc de Lorraine Mathieu I. — Humpf, L'article défini en ancien français. — Von den Driesch, La place de l'adjectif en ancien français. — K. Roth, Histoire de l'empire byzantin. — Lameire, Les occupations militaires en Espagne. — Thayer, Sterne en Allemagne. — Gallavresi, La Constitution Cisalpine. — Tchernoff, Les sociétés secrètes de la deuxième République. — Brandstetter, L'allemand du pays de Romont. — A. Delboulle. — Académie des inscriptions.

Hilfsbuch zum Verständnis der Bibel, von E. Hühn. IV. Geschichte Jesu and der ältesten Christenheit. Tübingen, Mohr, 1905 ; in-16, IV-158 pages.

Jésus de Nazareth, Notes historiques et critiques, par E. Giran. Paris, Fischbacher, 1904; in-16, 168 pages.

L'excellent manuel biblique de M. Hühn s'achève par une histoire de Jésus et du christianisme primitif. Cette partie se recommande par les mêmes qualités que les précédentes. La critique des Évangiles est plutôt modérée. Des récits de l'enfance on a retenu seulement la descendance présumée davidique ; mais le caractère artificiel des deux généalogies dans Matthieu et dans Luc permet de trouver que ce peu est encore trop : Joseph n'a pas été censé descendre de David avant que Jésus fût considéré comme Messie : ce point acquis, l'origine davidique en fut immédiatement déduite ; puis les généalogies furent élaborées à l'appui de la croyance. L'enseignement de Jésus est analysé de telle sorte qu'on ne se douterait pas de la place qu'y a tenue l'annonce du prochain avènement messianique : lacune équivalant à une erreur essentielle dans la représentation historique de l'Évangile. Un aperçu des discours proprement eschatologiques est rejeté dans la relation du ministère hiérosolymitain, comme si ces discours appartenaient en bloc aux derniers jours de Jésus; point de vue artificiel et critique insuffisante, l'authenticité du discours sur la fin du monde (*Marc*, XIII, et parallèles) étant pour le moins contestable. En ce qui regarde les récits de la dernière cène, la question

n'est pas précisément de choisir entre les Synoptiques et Jean, car il pourrait se faire qu'aucune des relations ne soit à prendre ou à rejeter absolument; la représentation du dernier repas peut être symbolique et artificielle dans le quatrième Évangile, sans que celui-ci ait tort de ne pas identifier ce repas au festin pascal ; d'autre part, l'identification peut être artificielle dans les Synoptiques, sans que l'on soit obligé de regarder comme non historiques tous les éléments de leur narration; les paroles sur « le sang de la nouvelle alliance » sont en rapport avec la pâque, mais la déclaration : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne » etc., en est indépendante.

M. Giran a voulu écrire « un manuel scolaire de critique et d'histoire concernant Jésus de Nazareth ». Il s'est inspiré principalement de M. Albert Réville. La forme du livre répond assez bien au but que l'auteur s'est proposé. On peut regretter néanmoins un certain abus de la discussion critique et des jugements abstraits. Des phrases comme celles-ci : « L'essénisme est une puissance d'asservissement ritualiste et de mort spirituelle », ne sont pas tout à fait à leur place dans un manuel scolaire. Quelques réserves seraient aussi à faire sur le fond. L'Évangile n'est pas, à vrai dire, « la proclamation de l'amour et du pardon inlassables de Dieu », mais l'annonce du prochain avènement du Messie. Il n'est pas exact de dire, à propos des miracles, que pour Jésus, « la volonté de Dieu a quelque chose de nécessaire, de fatal » ; c'est le contraire qui est la vérité. Il est douteux, pour le moins, que « l'activité de Jésus en Galilée » ait « duré trois ans ». Il est arbitraire de contester, à raison de leur objet, la parabole de Lazare et celle du Juge inique, quand on retient, et à bon droit, la parole : « Bienheureux les pauvres », et la parabole de l'Ami importun. On n'a pas le droit d'affirmer que Jésus ait été averti, par Joseph d'Arimathie, du complot tramé contre lui et de la trahison de Judas. L'enlèvement du corps de Jésus par les membres du sanhédrin est une hypothèse aussi invraisemblable que superflue. La donnée de Matthieu, touchant les gardes du tombeau qui auraient été payés pour dire que les disciples avaient soustrait le cadavre, ne saurait être alléguée en sa faveur : les gardes ne sont qu'une fiction apologétique imaginée pour réfuter une autre fiction, l'enlèvement par les disciples, que les Juifs, de leur côté, avaient d'abord inventée contre l'argument du tombeau vide.

Alfred Loisy.

Walter Otto, **Priester und Tempel im Hellenistischen Ægypten, ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Hellenismus,** Erster Band, in-8°, 1905, Leipzig et Berlin, B. G. Teubner, p. xiv-418.

Le second chapitre de cet ouvrage avait déjà paru comme dissertation inaugurale, celui qui a rapport à *l'Organisation du Sacerdoce*

grec en Egypte, et j'en ai rendu compte ici même, il y a un an : il m'avait donné des espoirs que la publication du premier volume a justifiés complètement. On sait quel rôle les sacerdoces et les religions égyptiennes ont joué dans l'histoire politique ou économique de la vallée du Nil depuis la conquête d'Alexandre jusqu'aux derniers temps de l'empire romain ; les ruines des cités thébaines nous ont conservé plusieurs des temples où leur action s'exerça, mais nous en étions réduits à la conjecture sur presque tout ce qui touche à leur organisation intérieure. Ici comme dans la plupart des questions relatives à l'Egypte gréco-romaine, la découverte d'innombrables documents sur papyrus a renouvelé la science. Qu'elle ait permis d'élucider le problème dans tous ses détails, on aurait tort de l'imaginer, mais elle a produit une quantité innombrable de faits nouveaux qu'il fallait réunir et coordonner dans un tableau d'ensemble : c'est ce que M. Otto a fait avec beaucoup de conscience et beaucoup de succès.

Ce premier volume comprend quatre chapitres. Il débute, ainsi qu'il convient, par une courte revue des dieux de l'Egypte hellénistique, dieux à noms purement Egyptiens, dieux à nom double égyptien et grec, dieux à noms purement grecs, dieux à noms purement romains, et enfin, seul dans une section particulière, Sérapis. Le chapitre second traite de l'Organisation du Sacerdoce, d'abord du Sacerdoce des dieux indigènes, puis du Sacerdoce des dieux grecs : c'est celui qui a déjà été examiné l'an dernier et je n'y reviens pas. Il est question dans le troisième chapitre de l'ordre sacerdotal, de ses divisions et des procédés d'avancement qui y prévalaient tant chez les indigènes que chez les Grecs. M. Otto rejette avec raison les témoignages des auteurs classiques qui ont été longtemps invoqués en faveur de l'existence des castes ; il rappelle toutefois avec autant de raison qu'au moins dans les derniers âges, les diverses catégories de prêtres avaient une tendance de plus en plus forte à se transmettre leurs charges de père en fils. Sur certaines stèles d'Akhmôn, des débuts ou du milieu de l'époque ptolémaique, on trouve mentionnées six, huit, quelquefois dix et plus, générations d'individus revêtus d'une même fonction et s'y succédant dans un même temple : des cas de ce genre ne sont pas rares sur les quelques monuments que nous possédons du Delta, et l'hérédité était assez constante en tous lieux pour qu'elle donnât l'impression d'une caste religieuse à des voyageurs grecs tels qu'Hérodote qui n'y regardaient pas de si près. M. Otto a lui-même établi la généalogie de la famille des grands prêtres de Memphis depuis Ptolémée Sôter jusqu'à Cléopâtre, et il serait aisé d'en faire autant pour d'autres familles : l'erreur des Grecs s'explique donc. La manière dont cette hérédité se conciliait avec la prérogative royale et tout ce qui touche aux mécanismes qui mouvaient la hiérarchie est bien exposé et assez longuement pour ce

qu'il en est des sacerdoces indigènes : si le développement n'est pas aussi considérable en ce qui concerne les sacerdoces grecs, c'est que les renseignements que nous possédons sur eux sont peu nombreux. La matière mise en œuvre dans le dernier chapitre, celui qui a trait aux biens et aux revenus des temples, est la plus riche sans contredit, et occupe plus du tiers du volume : terres de culture, manses et dépendances des temples, manufactures avec ou sans monopole, esclaves, entreprises commerciales et maniements d'argent, contributions de l'état et dons des particuliers, tout ce qui constituait la fortune du dieu ou qui était de nature à la maintenir ou à l'augmenter, est passé en revue tour à tour et défini avec quantité de documents à l'appui. Une assez longue liste d'additions et de corrections, dont plusieurs sont importantes, termine le volume.

Cette sèche énumération ne peut donner qu'une idée insuffisante de l'étendue du terrain exploré par M. Otto et de l'abondance de son information. M. Otto, s'il n'est pas Egyptologue militant, s'est du moins renseigné aux meilleures sources égyptologiques, et il a pu rechercher jusque dans l'Egypte pharaonique les antécédents de beaucoup des questions qu'il débat. La lecture de son livre m'a prouvé combien plus que je ne le pensais nous avons à apprendre sur les monuments égyptiens de l'âge classique, et je souhaiterais vivement qu'un de nos étudiants reprît, avec les renseignements que M. Otto nous fournit, pour l'époque hellénistique l'étude des époques auxquelles M. Otto n'a pas pu s'attaquer. C'est alors qu'on verrait nettement ressortir avec les quelques lacunes que le livre renferme, les quantités de faits précieux qu'il contient et le bénéfice immense qu'il confère à notre science.

G. Maspero.

J. Marquart, **Untersuchungen zur Geschichte von Erân**, zweites Heft (Schluss) in-8°, Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1905, 258 p.

C'est un recueil d'articles parus presque tous avant 1899 et qui ont été réunis en volume : *les Noms des Mages*, *la Marche d'Alexandre de Persépolis sur Hérat*, *Parachoatras-Paropanisadæ-Paradhata*, *Sur quelques noms de peuples scytho-iraniens*, *Sur quelques inscriptions de Cappadoce*, *la Chronologie de Cambyse et des rois Imposteurs et le calendrier de la Perse antique*, plus une trentaine de pages d'additions, de suppressions et de modifications. Le texte de chacun des mémoires est non seulement très étudié, mais il est presque amusant à lire malgré l'aridité des matières examinées, tant les documents d'origine diverse y sont nombreux et le traitement original : les notes y sont souvent plus étendues que le texte qu'elles accompagnent, et elles forment chacune une petite dissertation complète en

soi sur le point en litige. Je me suis attaché de préférence à l'article sur Cambyse qui rentre plus que la plupart des autres dans le cadre de mes études personnelles, et j'y ai noté beaucoup de conjectures et de conceptions nouvelles, dont toutes ne m'ont point paru présenter le même degré de vraisemblance. Pour n'en prendre qu'un exemple, M. Marquart, après avoir discuté les témoignages relatifs à la fin tragique de Cambyse, en arrive à conclure qu'il se donna la mort à Ecbatane de Médie où il s'était réfugié en revenant d'Egypte. Les documents relatifs à ces évènements sont si incomplets et les plus explicites d'entre eux d'une nature si légendaire, qu'après tout M. Marquart pourrait bien avoir raison. Toutefois il me semble qu'en critiquant le récit d'origine égyptienne qu'on lit dans Hérodote, il a passé trop rapidement sur le trait caractéristique. Les prêtres de Bouto, voulant prouver par l'exemple de leur ennemi que la vengeance divine, après avoir prévenu ironiquement ceux qu'elle poursuit de leur destinée véritable, les atteint là même où ils se croient le plus sûr de l'éviter, insistaient sur ce fait que Cambyse, croyant n'être en danger que dans l'Ecbatane de Médie, périt dans une Ecbatane de Syrie dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Sans rechercher ce qu'était cette Ecbatane, ni quelle ville avait un nom assonant à celui de l'Ecbatane de Médie pour que l'imagination du peuple et des dévots pût y trouver une aide à la création de la légende, il me parait que celle-ci ne se serait pas produite au moins sous la forme où nous la connaissons si Cambyse était mort où M. Marquart le veut : que ce soit en Syrie ou ailleurs, il faut que l'endroit où le suicide eut lieu ne fût pas l'Ecbatane célèbre dans tout l'Orient. Je n'insiste pas, car, lorsqu'il s'agit de légende, il est périlleux de pousser l'analyse trop loin, et je pense qu'il est préférable de ne rien affirmer : un peu de scepticisme, en matière aussi conjecturale, n'offensera pas M. Marquart, surtout lorsqu'il s'agit d'un point somme toute secondaire dans sa démonstration.

G. Maspero.

Martin Lewin. **Die Scholien des Theodor bar Kôni** zur Patriarchengeschichte (Genesis xii-l). Berlin, Mayer et Müller, in-8°, xxxvii et 35 p. Prix : 2 m. 40.

La publication de M. Martin Lewin fournit une bonne contribution à l'étude des Scholies de Théodore bar Koni. L'introduction et les notes développées avec une parfaite connaissance du sujet complètent ou rectifient les premières recherches de MM. Pognon, Baumstark et Sachau. Jusqu'à plus ample informé, on admettra avec M. L. que Théodore bar Koni était un évêque nestorien de Kaschkar, lequel vivait à la fin du vie siècle de notre ère ou au commencement du viie. Son livre des Scholies se trouve dans deux manuscrits anciens : un ms. à la Mission américaine d'Ourmia, sur lequel a été

copié le ms. de Berlin; et un ms. à Alqosch, dont proviennent la copie de M. Baumstark, les fragments de Cambridge, la partie (livre XI) en la possession de M. Goussen, et probablement aussi les copies de M. Pognon.

En dehors du livre XI, qui traite des hérésies et que M. Pognon a fait connaître, les Scholies de Théodore bar Koni possèdent un intérêt historique qui éveille l'attention du critique. M. L. en a cherché les sources avec une solide érudition [1].

Cette brochure se recommande aux orientalistes que l'exégèse biblique intéresse.

R. D.

PREUSS (S.), **Index Isocrateus.** Lipsiae, Teubner, 1904, 1 vol. in-8, 208 p.

L'intérêt d'un tel ouvrage n'est plus à signaler : tous les auteurs grecs classiques auront bientôt leur lexique, et M. Preuss a donné lui-même, dans son *Index* d'Eschine, un modèle du genre. L'œuvre d'Isocrate devait moins qu'aucune autre manquer de cet indispensable complément : une étude minutieuse du vocabulaire et de la syntaxe est surtout nécessaire quand il s'agit d'un pareil écrivain. On remerciera donc M. Preuss de son excellent travail et de l'infatigable patience qu'a dû lui coûter une tâche aussi ingrate. S'il m'était permis de faire une légère réserve, je dirais que l'impression typographique semble ici plus serrée, plus compacte que dans l'*Index* d'Eschine : les citations grecques sont plus rares, plus courtes, et, par suite, les tournures de syntaxe moins explicitement indiquées. Joignez à cela une série d'abréviations conventionnelles, fort obscures, pour les titres des discours d'Isocrate. Ces détails matériels gêneront peut-être quelque lecteur; mais, dans de tels travaux, l'agrément d'une lecture facile n'est que secondaire : il suffit qu'ils répondent, comme celui-ci, aux besoins de la science.

Am. HAUVETTE.

Tiberi Claudi **Donati** ad Tiberium Claudium Maximum Donatianum filium suum *Interpretationes Vergilianae*. Primum ad vetustissimorum codicum fidem recognitas edidit HENRICUS GEORGII [1]. Vol. I. Æneidos libri I-VI. Teubner, Lipsiae MCMV (dans la Bibliothèque in-12) XLVI-619 p.

Le nom de M. H. Georgii est bien connu des savants depuis ses remarquables études sur la critique des poèmes de Virgile chez les anciens. Quand la librairie Teubner, à laquelle nous devons déjà le

---

1. P. XXXIII, note 6, le mot « en grec » est exact et ne doit pas être changé « en syriaque »; il s'agit de κόπος qui, suivant une mauvaise étymologie, était le second composant de ἐπίσκοπος, cf. BB. 260, 11.

2. Voir la *Revue* de 1892, I, p. 290 et de 1902, II, p. 11. M. G. a étudié l'ancienne critique de l'Énéide, dans le commentaire de Donat, en un programme de Stuttgart, 1893.

Servius de Thilo-Hagen, a voulu nous donner un Donat, il était naturel qu'elle s'adressât, pour l'éditeur, au professeur de Stuttgart. Il nous donne la première partie de l'ouvrage avec une préface qui nous permet de nous faire une idée exacte de ce que sera la publication.

Le commentaire de Donat n'était jusqu'ici à la disposition des lecteurs que dans les éditions de Fabricius de Bâle qui sont très mauvaises. Nous sommes enfin délivrés de cette sujétion. Le mérite du nouveau livre est avant tout de nous fournir une base solide; grâce à M. G. nous savons, dans ces remarques, ce qu'on lit dans les manuscrits connus et ce qu'ont corrigé les premiers éditeurs. Sans doute l'apparat n'est pas complet; on ne publie ici qu'un choix de variantes; la reproduction complète aurait été trop coûteuse et inutile. L'important est que l'essentiel ne nous échappe plus.

Dans la description des manuscrits, M. G. rectifie quelques indications données par Thilo sur les manuscrits connus; il a trouvé de plus un *Reginensis* contenant les livres I-V et la moitié du livre X que n'a pas connue Thilo. Pour les trois manuscrits fondamentaux (Laurentianus, Reginensis et Vaticanus, IX[e] s.), M. G. les a collationnés en quatre voyages successifs, tout en se voyant forcé de recourir à des amis pour les vérifications. M. G. s'est adressé pour cela à l'obligeance de savants italiens; chez nous, c'est M. P. Lejay qui lui a fourni les éléments nécessaires pour caractériser deux *Parisini* (7957 et 58).

Dans l'établissement du nouveau texte, M. G. revient le plus souvent à la leçon des manuscrits; je ne suis pas sûr qu'on lui donne toujours raison, tant certaines corrections de la vulgate paraissent simples et raisonnables [1]; mais ces détails n'importent pas beaucoup.

Autre avantage que nous offre ce nouveau texte : avec l'appui des manuscrits, on note plus sûrement désormais les particularités de langue ou de sens de ce commentaire : superlatif avec *quam* ou avec l'ablatif; significations ou constructions rares, etc.

M. G. nous promet pour son index des notes intéressantes, par ex. la liste des scolies sur les termes empruntés au droit.

Dans l'Introduction, M. G. s'applique à réfuter ce qu'il y avait d'arbitraire et d'étroit dans les jugements portés récemment sur Donat ou plutôt contre Donat par quelques savants (surtout Burckas et Hoppe). Il soutient aussi (p. x au bas), comme il l'avait fait précédemment, que Burckas et d'autres n'ont nullement prouvé que Donat ait précédé Servius et qu'il soit indépendant de son commentaire.

Bref, à tous les les points de vue, excellente publication [2].

E. T.

---

1. Pour citer un exemple, en conservant p. 355, 32, quie*tis*, ani*mis* des mss., et p. 565, 20, Dido*nis* de V., M. G. ne se montre-t-il pas conservateur à l'excès ?

2. Petites critiques : pour la commodité de la lecture, j'aurais voulu que l'indication des vers commentés ne fût pas notée seulement à la marge, mais aussi au « titre

G. Paris. **Histoire poétique de Charlemagne. Reproduction de l'édition de 1865, augmentée de notes nouvelles par l'auteur et par M. Paul Meyer, et d'une table alphabétique des matières.** Paris, Bouillon (H. Champion, successeur), 1905 ; in-8° de xix-554 pages.

Gaston Paris avait formé le projet, il y a bien des années, de publier une nouvelle édition, complètement remaniée, de cet admirable livre qui avait marqué si brillamment ses premiers pas dans la carrière scientifique. Le temps lui ayant toujours manqué pour cette refonte totale, il s'était résigné à en laisser faire une reproduction mécanique, qu'il eût fait suivre de notes rectificatives et complémentaires. Mais ses occupations, toujours plus nombreuses et absorbantes, ne lui permirent même pas de rédiger ces notes et c'est M. P. Meyer qui, à la mort de notre maître, voulut bien se charger de ce travail. Il l'a accompli, — est-il besoin de le dire ? — avec un soin pieux, digne de la chère mémoire qu'il voulait honorer. Il a mis à profit un exemplaire où G. Paris avait, à des époques diverses, consigné de nombreuses observations. « J'ai transcrit, nous dit-il, sauf à en modifier çà et là la rédaction, à peu près toutes les notes ajoutées sur cet exemplaire. Mais c'eût été insuffisant. Beaucoup de ces notes, en effet, se rapportent à des détails d'importance secondaire que Paris avait notés parce qu'ils auraient pu lui échapper au moment de la refonte du livre. Pour les points les plus importants, il s'en fiait, selon sa coutume, à sa mémoire... Il m'a donc fallu écrire un très grand nombre de notes nouvelles ». Il y en a de deux sortes : les unes consistent en de brèves additions ou corrections, ou sont de simples renvois bibliographiques ; les autres résument et parfois apprécient des travaux récents. M. Meyer a intentionnellement donné à celles-ci un caractère aussi impersonnel que possible et, voulant s'effacer devant G. Paris, a renvoyé aux dernières lignes écrites par lui sur la matière. Si l'on songe à l'immense mouvement d'études qui a suivi la publication de l'*Histoire poétique* (et a été en grande partie suscité par elle), on reconnaîtra que ce n'était pas là un mince travail [1]. Pour l'exécuter avec succès, il fallait posséder des innombrables questions abordées une connaissance approfondie et personnelle, avoir suivi depuis l'origine les discussions qu'elles ont provoquées : c'est dire qu'il y avait peu de personnes en Europe aussi capables de le mener à bonne fin que l'homme qui fut si longtemps le plus fidèle compa-

courant » en haut des pages. — Il n'aurait pas été mauvais que les mots ajoutés par M. G. à la recension du mss. fussent signalés, dans le texte même (et non seulement au bas) par un caractère ou quelque signe spécial. — P. xxxv, l. 12 : quis iste *Satyrus* sit nescio ; lire *Satiricus* et reconnaître dans la citation un hémistiche de Juvénal : viii, 234. — P. xxiii, 9 l. avant la fin supprimer : p. 1, après *supra*.

1. Les « Notes additionnelles » ne remplissent pas moins de trente-trois pages en petit texte.

gnon d'études de G. Paris[1]. Ajoutons que ce que M. Meyer n'a pas pu ne pas y mettre de lui-même, c'est cette brièveté limpide et nerveuse dont il a le secret. Il a rendu aux travailleurs un nouveau service en rédigeant une table alphabétique dont l'absence avait été maintes fois regrettée, et d'autant plus nécessaire en effet, que, conformément au plan du livre, les mêmes compositions y sont étudiées dans les deux parties. Il est donc bien certain que l'*Histoire poétique*, ainsi rajeunie, sera longtemps encore un livre indispensable à tous ceux qui voudront étudier cette inépuisable légende de Charlemagne, ou, plus généralement, l'histoire de notre ancienne épopée.[2].

A. JEANROY.

Les États généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559), par Émile DUVERNOY... — Paris, A. Picard et fils, 1904. In-8° de XXIV-477 pages.

Le duc de Lorraine Mathieu Ier (1139-1176), par Émile DUVERNOY.... — Paris, A. Picard et fils, 1904. In-8° de XXIV-222 pages.

Ce sont les deux thèses présentées par M. E. D. à l'Université de Paris pour le doctorat ès-lettres. Elles sont toutes deux excellentes et définitives en bien des points.

La première est consacrée à l'étude des États des duchés de Lorraine et de Bar. Ceux de Lorraine sont particulièrement intéressants avec l'ordre prépondérant de la noblesse ou plutôt de la chevalerie, quintessence de la noblesse du pays. Cependant les États généraux proprement dits furent lents à se constituer : le clergé n'avait pas assez de puissance et les évêques avaient surtout de l'importance quand ils appartenaient aux familles les plus aristocratiques : alors, ils n'avaient plus d'intérêt à réclamer pour leurs successeurs des privilèges dont ils jouissaient eux-mêmes par droit de naissance ; quant aux communes, leur évolution, dans les quelques villes vérita-

1. Malgré cette préparation unique et tous les soins apportés, M. M. ne se flatte pas d'avoir été, dans cette mise à jour de la bibliographie, tout à fait complet et il ne doute pas que « des indications, même importantes, aient été omises ». Je ne crois pas qu'on ait à regretter un grand nombre d'omissions de ce genre. Voici cependant quelques renvois qu'on regrette de ne pas trouver. A propos des interprétations mythologiques données aux légendes carolingiennes (p. 436), il était utile de rappeler les articles de M. Osterhage dans la *Zeitschrift fur roman. Philologie* XI, XII, XIV et les fins de non recevoir très catégoriques qu'y opposa G. Paris (*Romania*, XVII, 318, XVIII, 324). — Sur *Gormont et Isembart* (p. 400) ajouter Zenker, *Neues zum Isembart, ibid.*, XXIII, 249.— Sur le « Farolied », ajouter les artilles de Körting dans la *Zeitschr. fur franz. Sprache* XVI, 235 et de Grœber dans la *Raccolta.. dedicata ad Al. d'Ancona*, p. 583. A la page 302, n. 2, l. 2, le renvoi : « *Fierabras*, p. XII » devait être corrigé en p. I-XII ».

2. Les procédés de reproduction « anastatique » ont réellement fait de grands progrès. Il faut examiner le volume avec quelque attention pour s'apercevoir que l'on n'est pas en présence d'une réimpression.

blement industrielles ou commerçantes, fut retardée par la situation économique de la province, qui tirait sa richesse de l'agriculture. Si les nobles furent au xive siècle, à l'occasion de leurs Assises, consultés quelquefois pour les affaires intéressant tout le duché, on ignore si avant l'année 1435 ils s'adjoignirent les deux autres ordres pour délibérer. En général, le peu de documents bien clairs et bien explicites ne permet pas des affirmations et laisse place à bien des conjectures et des hypothèses : il ne serait donc pas impossible que les États de Lorraine aient eu leur organisation régulière et aient été réunis avant cette date de 1435 ; peut-être même est-il imprudent à M. E. D. d'écrire qu'ils ont été un principe avant de devenir un acte. D'autant plus que le duché de Bar avait vu déjà ses États réunis en 1419.

C'est l'emprisonnement et l'éloignement du duc René (le bon roi), c'est la guerre de Bourgogne, ce sont les nécessités du duché, l'obligation de pourvoir à sa défense et à sa sûreté, qui amenèrent les nobles, le clergé et le tiers état de Lorraine à s'occuper d'une façon attentive des affaires du pays. Ils le firent avec sagesse et prudence : même la chevalerie, qui jouissait d'une prépondérance incontestable et incontestée, ne profita pas de sa force pour écraser les deux autres ordres et pour arracher au duc des privilèges et des franchises qui auraient eu ailleurs leur contre-coup funeste ; elle géra les affaires publiques comme elle aurait fait des siennes : c'est le plus bel éloge qu'on puisse lui donner. Du reste, une sélection était faite parmi les nobles lorrains : tous n'étaient pas convoqués aux États, il suffisait que les plus expérimentés eussent part aux délibérations. Il est difficile en général de bien connaitre quels étaient les députés des trois ordres que le duc était obligé de convoquer : il ne semble pas y avoir eu de règles précises et permanentes, et encore celles qui existaient souffraient-elles des exceptions. On tenait grand compte des circonstances.

Le livre que M. E. D. a écrit sur ce sujet est des plus attrayants et des plus clairs : il détermine bien le caractère de la féodalité lorraine et l'origine de ses privilèges, il montre la situation des communautés urbaines et rurales aux xive et xve siècles, ainsi que l'affaiblissement du pouvoir ducal ; il retrace avec autant de précision que le permettent les documents l'histoire des États jusqu'au moment où le duc Charles III va commencer la lutte contre eux ; il entre enfin dans le détail de leur organisation et de leurs attributions. Il est donc très complet et si de nouvelles pièces d'archives se retrouvent un jour, elles ne pourront corriger et améliorer que peu de parties essentielles.

L'histoire du duc de Lorraine Mathieu Ier ne pouvait prêter toujours, faute de documents, à des développements bien étendus : il était surtout difficile de les présenter dans un récit suivi, où les événements racontés s'enchainassent les uns aux autres. M. E. D. a eu moins d'ambition : son plan plus modeste lui a cependant permis de grouper

tout ce qu'il était possible de savoir sur le duc et sa parenté (il était allié aux plus grands personnages de la région, neveu et cousin des comtes de Flandre et du comte de Boulogne, beau-frère du comte de Bourgogne et du comte d'Auxonne, neveu de l'empereur Conrad III, beau-frère et oncle par alliance de Frédéric Barberousse). M. E. D. a exposé ensuite ses relations avec l'Empire, plus familiales que féodales, avec le haut clergé de son duché et des pays voisins, dont plusieurs représentants lui étaient apparentés, avec les chapitres de Saint-Dié et de Remiremont, avec les ordres religieux, avec les États voisins, surtout avec les comtes de Bar et de Champagne ; il a également essayé de connaître les rouages de son administration, et examiné la législation qu'on lui attribue. L'ouvrage se termine par l'étude détaillée de la diplomatique et de la numismatique de Mathieu Ier et de sa femme Berthe de Souabe et par un catalogue critique des actes du duc.

L.-H. LABANDE.

G. HUMPF : **Beitraege zur Geschichte des bestimmten Artikels im Franzoesischen** (dissertation de Marburg). Marburg, R. Friedrichs, 1904 ; in-8° de VI-64 pages.

J. VON DEN DRIESCH : **Die Stellung des attributiven Adjektivs im Altfranzoesischen** (dissertation de Strasbourg). Erlangen, Junge, 1905 ; in-8° de 124 pages.

Comme le champ de la philologie française n'est pas après tout illimité, je m'aperçois que depuis quelque temps les auteurs des dissertations qui nous viennent d'Allemagne sur cette matière reprennent volontiers des sentiers déjà frayés par leurs devanciers. Et je n'y vois aucun mal : car le tracé n'en ayant pas été, que je sache, arrêté *ne varietur*, il est toujours bon qu'on cherche à le rectifier, à le rendre plus commode et plus praticable. C'est précisément là ce qui vient d'être tenté dans les deux dissertations que j'ai sous les yeux, et qui toutes les deux sont honorables à bien des égards, attestant chez leurs auteurs du jugement, de la réflexion, le goût des recherches exactes.

M. Humpf a traité la question de l'article défini, non point à toutes les époques de la langue française, — comme le laisserait supposer le titre adopté, — mais en se bornant essentiellement à la période ancienne. Il a commencé par une critique détaillée de la théorie de M. Meyer-Lübke qui dans sa Grammaire fait dépendre, comme on le sait, l'extension de l'article surtout de la fonction remplie par le substantif dans la phrase, l'extension ayant été plus ou moins rapide suivant qu'il y était sujet, complément direct, ou placé après une préposition. Ce n'était là au fond que l'application raisonnée d'une opinion jadis émise par Grimm, et à laquelle M. Tobler n'avait pas

cru pouvoir donner son assentiment : c'est du côté de ce dernier que se range au contraire M. H. Pour lui, d'après son origine même, l'article est essentiellement un pronom démonstratif, dont l'emploi graduel est en relation avec le degré d'individualité qu'on a voulu donner au nom, quel que fût du reste le rôle du nom dans la phrase : il ne nie pas cependant que cette dernière considération n'ait pu avoir parfois une certaine influence, et je crois que cette restriction est prudente. Mais enfin la raison déterminante n'est pas là, et ce qui fait notamment qu'en ancien français l'article manque souvent lorsque le nom est accompagné d'un adjectif, d'un second substantif attributif ou d'une phrase relative, c'est que dans tous ces cas l'individualisation du nom est suffisante. M. H. a présenté des remarques ingénieuses et délicates sur le nom désignant l'espèce, qui n'a pas eu tout d'abord besoin d'article, parce qu'il se présente avec un haut degré d'abstraction : et il en a été de même pour les substantifs représentant un certain nombre d'individus, et tenant lieu de l'espèce entière ; de là les pluriels employés sans article. Mais sur la question des noms abstraits eux-mêmes, je me demande si la théorie de M. Humpf (conforme ici à celle de M. Meyer-Lübke) est de tous points satisfaisante. Je crois pour ma part que les abstraits comme *folie*, *sagesse*, etc. se sont passé si longtemps de l'article, parce qu'ils ont été considérés comme des objets uniques, ou pour mieux dire comme des êtres pleinement réalisés, ce qui me paraît bien d'accord avec la métaphysique du moyen âge. Pour justifier cette opinion, il me faudrait d'ailleurs plus de place que celle dont je dispose en ce moment.

La seconde dissertation, celle de M. von den Driesch, traite une question déjà maintes fois débattue : la place de l'adjectif par rapport au substantif en ancien français, M. D. connaît bien les travaux de ses prédécesseurs, il les énumère et les apprécie dans son introduction ; son enquête personnelle est bien conduite, méthodique, méritoire par le grand nombre d'exemples classés. A vrai dire, elle n'a porté en somme que sur le XIIIe siècle, et encore dans cette période s'est-elle sagement bornée à un dépouillement des textes en prose. Aussi je ne vois pas trop l'intérêt qu'il y avait à y ajouter Froissart, qui est d'un siècle environ postérieur, et dont la prose offre des influences dialectales assez particulières : cela ne contribue guère à délimiter nettement l'enquête et à la faire porter sur une époque précise. M. D. cherche à combattre évidemment la théorie exposée naguère par M. Clédat, et d'après laquelle l'adjectif se place avant ou après son substantif en français, suivant qu'il s'agit d'une épithète « essentielle » ou simplement « circonstancielle ». Mais je ferai remarquer d'abord que cette théorie de M. Clédat concerne surtout le français moderne, puis au fond diffère-t-elle autant qu'on le croirait d'abord, de la conception antérieure de M. Groeber, à laquelle nous

ramène la présente dissertation? Pour M. D., l'adjectif placé après marque une *distinction logique ;* placé avant il se rapporte à une *attribution affective* (p. 52). Et il est possible en effet qu'en gros il y ait quelque chose de cela, mais une telle distinction, et aussi rigoureusement posée, n'est-elle pas parfois fragile? Ainsi, pour ne citer ici que deux phrases alléguées à la p. 63, l'une de Villehardouin : *Veez ici vostre seignor naturel*, l'autre de Froissart : *Je désire veoir mon naturel signeur le roi d'Engleterre*, j'avoue que je ne saisis pas très bien en quoi l'épithète *naturel* est plus affective dans le second cas et plus logique dans le premier. N'y a-t-il pas plutôt ici en jeu une de ces influences dialectales dont M. D. n'a guère tenu compte? Enfin, s'il faut tout dire, je crains bien que cette question de la place de l'adjectif ne soit une de celles sur lesquelles il sera difficile d'arriver jamais à une solution précise et à des lois déterminées : c'est du moins l'opinion que je me suis faite pour ma part après l'avoir assez longuement examinée. On est parti évidemment d'une étape du latin vulgaire où l'adjectif se plaçait assez régulièrement en tête (comme le prouvent les adverbes du type *fermement*—firmamente) ; mais après cela toutes sortes de dérogations se sont produites suivant les lieux et les temps, et ces dérogations semblent avoir été souvent capricieuses. Il n'en faut pas moins remercier M. von den Driesch d'avoir cherché à leur assigner une loi, comme M. Humpf d'avoir étudié celle de la diffusion de l'article.

E. Bourciez.

K. Roth, **Geschichte des byzantinischen Reiches**, Leipzig, Göschen, (1904 ; 128, pp. in-12.

Depuis quelque temps la science historique veut bien abandonner l'isolement de l'érudition et communiquer ses résultats les plus nouveaux dans des petits livres à la portée de tous les lecteurs, rédigés par des spécialistes. S'il y a une partie de l'histoire qui exige impérieusement d'être refaite, c'est l'histoire de ce Bas Empire tant méprisé pour sa faiblesse et les vices de ses empereurs, qui doit intéresser cependant de la manière la plus vive quiconque étudie le développement de la civilisation humaine, dont l'empire byzantin a été jusqu'à sa fin un des foyers. M. K. Roth n'est pas le premier à tenter ce sujet d'un autre point de vue que les écrivains moralisateurs et déclamateurs du XVIIIe siècle. A la fin de l'histoire de la littérature byzantine qu'on doit à M. Krumbacher, son collègue d'Iéna, M. H. Gelzer, avait donné un résumé d'histoire byzantine, très vivant et plein d'allusions, souvent piquantes, à des événements analogues d'autres temps et d'autres pays. Mais pour avoir le récit de M. G. il fallait se procurer le coûteux ouvrage de M. Krumbacher. M. R. aura donc

ses lecteurs en publiant aujourd'hui une nouvelle histoire de Byzance dans la collection populaire Göschen. M. R. a le talent qu'il faut pour résumer sans amoindrir et populariser sans affaiblir. Tout ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie politique byzantine se trouve ici dans un récit sobre et uniforme ; beaucoup moins cependant les traits qui caractérisent la vie intellectuelle et artistique, les conditions sociales et économiques, les relations avec les voisins. L'auteur ne se donne pas la peine de ranger son sujet immense d'après des points de vue généraux et d'expliquer ainsi la vie byzantine dans toutes ses manifestations, d'après le développement de ses principes. C'est tout bonnement un récit chronologique sans prétention.

N. Jorga.

Les occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit, par Irénée Lameire. Paris, libr. Arthur Rousseau, 1905, un vol. in-8°, xv-755 p.

M. Lameire, professeur d'histoire du droit public à la Faculté de Lyon, continue ses recherches sur la théorie et la pratique de la conquête dans l'ancien droit ou, pour reproduire ici une expression qu'il paraît affectionner, car il n'est peut-être pas une page de son livre où elle n'apparaisse au moins une fois, sur « le déplacement de la souveraineté » résultant, non de conventions diplomatiques, mais de l'occupation militaire. On ne saurait trop le féliciter de sa persévérance quand on voit avec quelle scrupuleuse méthode il approfondit son grave et difficile sujet, avec quel bonheur il le renouvelle et tout le profit que les historiens peuvent tirer de ses trouvailles, les historiens au moins autant que les jurisconsultes et les économistes. Il y a deux ans, M. L. avait étudié « les occupations militaires en Italie pendant les guerres de Louis XIV » et cette étude nous avait valu un volume de 400 pages tout plein de faits précis et de minutieuses données. C'est à l'Espagne qu'il a consacré son nouveau livre, presque deux fois plus considérable en étendue que le premier et dont il y aurait encore à dire plus de bien. Négligeant tout travail de seconde main, il est allé consulter sur place les archives municipales, plus ou moins classées, non seulement de villes telles que Barcelone, Girone, Saint-Sébastien ou Fontarabie, mais celles de localités moins importantes ou moins connues, comme Besalu, Castellfollit, San-Feliu-de-Quixols, Banolas, Arenyo-de-Mar, etc., et il en a extrait tout ce qu'elles pouvaient fournir, soit pour la période antérieure à la paix de Nimègue, soit pour la guerre de la ligue d'Augsbourg, soit pour l'expédition de 1719 : ce sont là en effet les trois grandes divisions chronologiques de son travail. A l'aide de ces vieux papiers, il

ressuscite toute une partie de l'ancienne vie municipale en Espagne, plus particulièrement en Catalogne. Les résultats de cette enquête nous étant présentés successivement par ville ou bourgade explorée, on pouvait s'attendre à des répétitions et, par suite, à quelque monotonie ; en fait, il y a dans le livre de M. L. beaucoup plus de variété qu'on ne le croirait, parce que les institutions et les coutumes changeaient presqu'à l'infini tant avec les époques qu'avec les lieux. C'est en raison de cette extrême diversité que M. L. se garde soigneusement des généralisations trop larges, des conclusions trop absolues. Personne n'est plus que lui l'ennemi du vague et de l'à peu près : la *Revue Critique* ne songera point à le lui reprocher. On souhaite seulement qu'il puisse mener son entreprise assez loin pour ne laisser de côté aucun théâtre de guerre, aucune période d'occupation. Alors pourra s'édifier, en toute sûreté, une synthèse, qui, avec des bases aussi solides, sera définitive.

Toutefois, et à cause même de l'importance et de la valeur de l'œuvre, peut-être est-on en droit de regretter, pour ce nouveau volume comme pour le précédent, que l'auteur n'ait pas cherché à compléter où à contrôler les documents exclusivement locaux qui constituent le fond de son ouvrage à l'aide d'autres archives plus centrales, notamment, à Paris, celles du Ministère de la Guerre, c'est-à-dire la correspondance échangée entre Versailles et les généraux, les intendants, les commissaires des guerres employés en Espagne. D'une part il y aurait rencontré de quoi combler utilement certaines lacunes des archives municipales espagnoles [1]. D'autre part, et cela eût été le principal intérêt de ce rapprochement, il y aurait retrouvé, mais envisagé d'un autre côté et comme sous un autre angle, les sujets dont il traite ; il reproduit nombre de lettres adressées par Vendôme, Noailles, etc., aux fonctionnaires et aux municipalités d'Espagne, et il a eu parfaitement raison, mais il n'eût pas été insignifiant non plus pour le lecteur de connaître ce que, le même jour, Vendôme ou Noailles écrivait au roi ou au ministre sur le même sujet.

Fb.

---

1. Par exemple, M. L. écrit (p. 351) : « les sources de l'histoire de l'occupation de Besalu sont presque inexistantes... Besalu fut pourtant un centre important d'occupation » : or les archives de la Guerre (vol. 1338 et 1417) possèdent sur l'occupation de Besalu en 1695 et 1697 quelques renseignements de nature à suppléer, du moins en partie, les documents brûlés à Besalu par les carlistes. De même le vol. 2330 contient, pour l'année 1711, un état détaillé par communautés des contributions que peuvent payer les vigueries de Girone, Besalu, Camprodon et Ribas : cela n'est pas étranger, semble-t-il, à l'objet du travail de M. L. etc. — Page 478, note 2, M. L. croit qu'il faut, dans une lettre de Vendôme, lire « M. de Nanclar » au lieu de « M. de Nanclas » : c'est ce dernier nom qui est exact, car il s'agit du marquis Isaac Lainé de Nanclas, maréchal-de-camp en 1696, lieutenant général en 1704, gouverneur de Palansos.

Harvey Waterman Thayer, **Laurence Sterne in Germany**, a contribution to the study of the literary relations of England and Germany in the eighteenth century. (Columbia University Germanic Studies, II, 1). New-York, Columbia University Press. 1905 ; in-8° de 198 pages.

Bien que l'auteur semble remettre à un prochain ouvrage l'étude de l'influence de Sterne sur les plus curieux des humoristes allemands de la fin du xviiie siècle, son livre complète utilement les travaux déjà consacrés à cette action qui fut si forte sur l'Allemagne de 1770. Un ample dépouillement de périodiques (qui ne sait pas toujours distinguer l'essentiel de l'accessoire) permet à M. Thayer de préciser les points principaux du sujet et de marquer les phases de cet accès. *Tristram Shandy* tenu en échec pour les aspects scabreux de son humour, le *Voyage sentimental* accueilli très vite, au contraire, imité et copié de tous côtés. Il n'eût pas été indifférent de voir M. Th. tenter de définir par où des dispositions antérieures de l'esprit germanique s'apparentaient d'avance à certaines particularités de Sterne. Son enquête n'épuise pas non plus la série des manifestations qui étendirent la renommée de Yorick sur cette partie du continent : il n'est pas douteux, par exemple, que des intermédiaires tels que l'abbé Raynal, avec sa fameuse tirade de l'*Histoire des Deux Indes*, ouvrage qui fut lu et traduit en Allemagne, aient servi à confirmer la notoriété d' « Eliza » et de l'auteur original, son admirateur et son ami » (1).

F. Baldensperger.

G. Gallavresi, **Il diritto elettorale politico secondo la Costituzione della Republica Cisalpina.** Milano, Cogliati, 1905, in-12, 248 p.

M. G. s'est demandé si le système électoral actuel de l'Italie qui est celui du statut piémontais de 1848, remanié en 1881, donne une image fidèle de l'opinion nationale, et s'il n'aurait pas mieux valu pour le pays que la Constitution cisalpine de 1797 demeurât la base de son régime représentatif. Pour répondre à cette question, l'auteur a fait un examen méthodique et détaillé de la loi cisalpine, en la comparant avec les institutions similaires françaises et étrangères, et

(1) Est-il exact de dire (p. 96) que l'immense popularité de Richardson se place près de vingt ans avant le moment où Sterne commença d'écrire, puisque cinq ans seulement séparent *Grandisson* de *Tristram*? L'influence de Rabelais peut très bien avoir sa part dans les excentricités typographiques signalées p. 108. Loin d'être contraire à la sentimentalité, la brochure de Mistelet, *De la sensibilité, par rapport aux drames, aux romans et à l'éducation*. (Amsterdam et Paris, 1777), prenait la défense des comédies larmoyantes (p. 167). La bibliographie des traductions allemandes de *Tristram* ne mentionne pas une édition de Frankfurt und Leipzig. 1777, de *Tristram Shandis Leben und Meynungen*, absente aussi dans Kayser et Gœdeke, dont je me trouve posséder un volume.

même avec les projets nombreux publiés en Italie pendant la période révolutionnaire. La conclusion de M. G. est un peu indécise : il semble en ressortir une préférence de l'auteur pour le suffrage indirect, la représentation proportionnelle, et le renouvellement partiel de la Chambre des députés.

Ce petit livre est une très bonne étude de droit constitutionnel. Au point de vue proprement historique, l'information de M. G. quoique remarquablement étendue, est quelquefois en défaut. Il n'est pas exact par exemple (p. 20, 83 et *passim*) d'attribuer à Trouvé la réforme de la Constitution cisalpine, qui fut ordonnée de Paris sur la demande expresse des députés cisalpins, et sur leurs indications. On ne peut dire non plus que le principe de cette « réforme de Trouvé » ait été appliqué plus tard (*poi*) dans la Constitution romaine, car c'est à la Constitution romaine que furent empruntés les éléments mêmes de la réforme. M. G. accepte aussi trop aisément les affirmations des *Mémoires de Barras*, et même des *Mémoires de Barthélemy*, qu'il sait pourtant être apocryphes. Quelques *lapsus* : il faut écrire : *octidi*, *nivôse*, la *Revellière*, *Reubell*, *Faipoult*, etc.

R. Guyot.

J. Tchernoff. **Associations et sociétés secrètes sous la deuxième République (1848-1851).** Paris. Alcan, 1905. in-8°, 396 p.

La Révolution de 1848 eut pour résultat immédiat la formation dans toute la France d'un nombre considérable de sociétés républicaines, qui avaient surtout pour objet l'instruction civique et la décentralisation politique. A côté de jeunes gens enthousiastes et désireux d'apprendre, elles contenaient un certain nombre d'anciens conspirateurs, ayant gardé l'habitude de venir en armes aux réunions et de s'y livrer à des violences de langage. De là des méfiances et des craintes, exprimées, dès le 19 avril 1848 (et non le 21 février, comme il est dit p. 8), par une proclamation du gouvernement provisoire. Après les journées de juin, l'Assemblée Constituante veut éviter d'être désormais surprise par un mouvement organisé à son insu, et vote le décret du 28 juillet 1848 sur les clubs, réunions et sociétés politiques. Ce décret, d'apparence libérale, est interprété et appliqué dans un sens restrictif par le gouvernement, qui assimile les réunions politiques non publiques, soumises à l'autorisation municipale, aux sociétés secrètes interdites par la loi. Les sociétés de secours mutuels restaient libres, mais bientôt (juillet 1850) une nouvelle loi les réglementa très étroitemeut, en soumettant les infractions aux tribunaux correctionnels. Les ministres de Louis Napoléon se servirent de ces textes pour disperser tous les groupements républicains : ainsi toute résistance fut paralysée au moment du coup d'état. M. T. résume ces

constatations dans son premier chapitre. Le reste de l'ouvrage est un recueil de documents, destinés à les compléter et à les justifier. Il contient : 1° les circulaires du garde des sceaux et du ministre de l'intérieur relatives à l'application des lois et décrets sur les sociétés ; 2° les rapports des procureurs généraux renfermant de nombreux détails sur les clubs républicains dans les ressorts de Montpellier, Nîmes, Lyon, Paris, Rennes, Metz et en Algérie ; 3° une compilation de ces rapports, du 1er décembre 1851, destinée à être publiée pour justifier le coup d'Etat. Ces documents sont tous inédits et fort instructifs. Il faut savoir gré à M. T. de les avoir découverts et publiés. Mais son livre est le résultat d'un choix entre des pièces évidemment beaucoup plus nombreuses ; il ne nous dit rien des raisons de ce choix, ni de l'importance des fonds où il a puisé. L'index alphabétique devrait contenir les noms de lieux et les noms des associations et sociétés. L'impression n'a pas été surveillée d'assez près, et les fautes sont nombreuses. L'ouvrage de M. T. rendra de réels services : il s'en faut de peu, mais d'un peu, que ce soit un bon instrument de travail.

R. Guyot.

R. Brandstetter. **Raetoromanische Forschungen. I.** Das schweizerdeutsche Lehngut im Romontschen. — Lucerne, J. Eisenring, 1905 ; in-8° de 82 pages.

M. Renward Brandstetter, qui est déjà connu par de savantes études sur les langues maléo-polynésiennes, a fait cette fois-ci une incursion dans le domaine roman. Etant de Lucerne, il a regardé tout près de lui et a trouvé à glaner dans les idiomes rhétiques un ensemble de faits dont l'intérêt linguistique et psychologique ne le cède point à ceux qui peuvent être constatés en Extrême-Orient : car il s'agit essentiellement ici, comme l'indique le titre de l'opuscule, d'une étude sur ce que les Allemands appellent la *Sprachmischung*. Inutile de dire que M. B. était bien préparé pour un travail de ce genre, qu'il l'a abordé avec un esprit délié et très averti, puisant aux meilleures sources et s'entourant de tous les secours nécessaires. Je remarque toutefois que, si l'*Archivio Glottologico* est mentionné dans la bibliographie, il ne semble pas avoir été fait grand état ici de l'étude pénétrante qu'Ascoli y avait publiée en 1883, et où sous les titres un peu pompeux de *Materia romana e spirito tedesco*, *Materia tedesca e forma romana* (t. vii, p. 556 suiv.), l'éminent linguiste envisageait déjà les choses sous un biais vraiment philosophique, notamment ce qui concerne les particules prépositives rejetées à la fin de la phrase. Le mérite de M. B. est d'avoir appliqué une méthode plus rigoureuse encore, moins discursive que n'était celle d'Ascoli. Et avant tout, car c'est là la nouveauté capitale, il a pris son point de départ non dans une forme générale de la langue allemande,

mais dans l'allemand populaire usité en Suisse : c'est de ce *Schweizerdeutsch* qu'il a examiné patiemment l'infiltration à travers les villages roumanches. Son étude se divise en deux parties, la première ayant un caractère plus général et consistant surtout en un exposé de méthode, tandis que l'autre cherche à analyser et à classer les faits recueillis. Ce n'est pas que l'ordre adopté par M. B. dans cette seconde partie me paraisse absolument impeccable : comme il s'est débarrassé d'abord de tout ce qui a trait au vocabulaire (emprunts historiques ou développements sémantiques), il en résulte que les faits phonétiques viennent ensuite, avant ceux qui concernent la morphologie ou la syntaxe ; l'évolution mécanique des sons se trouve placée de la sorte au milieu de considérations d'ordre intellectuel, et ces dernières sont par là-même scindées en deux. J'ajouterai encore que l'emploi évidemment commode, mais très répété, de fortes abréviations, donne à l'ensemble du livre un aspect un peu schématique. Ceci dit, il n'y a qu'à louer du reste la précision et la sagacité avec laquelle M. B. a conduit son enquête. Parmi les faits ici constatés, il en est qui sont assurément fort curieux et d'une véritable portée : ainsi, pour ne citer qu'un exemple parmi bien d'autres, en roumanche on fait un verbe d'un infinitif germanique en le joignant à *far* (faire) en qualité de substantif ; *chifflen* (gronder) devient *far il chifflen*, et c'est là un processus intéressant. Parmi les détails de syntaxe notés, quelques-uns me paraissent un peu fragiles. Ainsi il est constaté p. 81, qu'à côté de *in glas vin* (qui est le tour allemand), on dit aussi en roumanche *in glas cun vin*, d'après le suisse allemand *en Glas mit Bier*. Mais il ne faudrait pas oublier qu'on dit de même en italien *un bicchiere con vino*, et en espagnol *un vaso con agua* ; de sorte que le tour se retrouve sur une grande partie du domaine roman, et il serait possible après tout que le suisse *en Glas mit Bier* en fût issu, loin d'avoir servi de modèle. M. Brandstetter n'a rien dit, ou presque rien, sur les pronoms et les démonstratifs : cette espèce de mots offre généralement des faits curieux dans les cas de *Sprachmischung*, comme j'ai eu l'occasion de le constater pour ma part sur un tout autre territoire. En est-il de même en Rhétique ? C'est une question à laquelle on ne pourrait répondre qu'après une enquête minutieuse.

E. Bourciez.

— C'est avec le plus vif regret que nous apprenons la mort d'un de nos plus anciens et fidèles collaborateurs, Achille-Jacques-Arsène Delboulle, ancien professeur au Lycée du Havre, décédé le 20 décembre 1905, dans sa 72e année, à Grandcourt (Seine-Inférieure) ; c'était un de nos meilleurs lexicographes et l'un des plus profonds connaisseurs de notre vocabulaire d'autrefois ; nos lecteurs se rappellent sûrement ses articles si instructifs sur le *Dictionnaire* de Godefroy. — A. C

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 décembre 1905.* — L'Académie procède à l'élection de son président et de son vice-président pour 1906. Sont élus : président, M. Cagnat, et vice-président, M. Salomon Reinach.

L'Académie procède au vote pour la désignation de deux candidats aux chaires de philologie et d'archéologie assyriennes et de grammaire comparée vacantes au Collège de France. Sont présentés, pour la chaire d'assyrien, en première ligne, le R. P. Scheil, par 26 voix, et en seconde ligne, M. Thureau-Dangin, par 19 voix ; — pour la chaire de grammaire comparée, en première ligne, M. Meillet, par 32 voix, et en seconde ligne, M. Grammont, par 27 voix.

L'Académie délègue à la commission du prix Debrousse MM. Delisle et Cagnat, et à la commission du prix Osiris MM. Delisle et Collignon.

M. Senart est élu membre de la commission du prix Volney, en remplacement de M. Oppert, décédé.

L'Académie procède à l'élection des commissions annuelles suivantes :

Commission administrative : MM. Delisle et Alfred Croiset ;

Commission des travaux littéraires : MM. Delisle, Bréal, Barbier de Meynard, Senart, P. Meyer, d'Arbois de Jubainville, Alfred Croiset, de Lasteyrie ;

Commission des Antiquités de la France : MM. Delisle, P. Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, P. Viollet, de Lasteyrie, Thédenat, Lair ;

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Foucart, Meyer, Boissier, Homolle, Collignon, Pottier, Chatelain ;

Commission de l'École française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth, Chavannes ;

Commission de la fondation Benoît Garnier : MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth ;

Commission de la fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, de Lasteyrie, Homolle, Collignon, Babelon, Pottier ;

Commission du prix Gobert : MM. Longnon, Paul Viollet, Lair, Elie Berger.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 janvier 1906.* — MM. Collignon, président sortant, et Cagnat, élu président pour l'année 1906, prononcent les allocutions d'usage.

M. Léopold Delisle communique les fac-similés des miniatures du second volume du Josèphe copié pour le duc de Berry et complété au temps de Louis XI par Jean Foucquet. Ces peintures, dont la communication est due à M. Warner, du Musée Britannique, doivent être rangées sur la même ligne que les plus célèbres peintures de Foucquet. La publication en sera faite par sir Richard Holmes, bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne.

M. Élie Berger, au nom de la commission du prix Gobert, donne lecture de la liste des ouvrages adressés au concours.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique la situation des concours de l'Académie.

L'Académie procède à la nomination des commissions suivantes :

Commission du prix ordinaire : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes ;

Commission du prix Duchalais : MM. le marquis de Vogüé, Schlumberger, Longnon, Babelon ;

Commission du prix Bordin : MM. Delisle, Paul Meyer, Schlumberger, J. Lair ;

Commission du prix Fould : MM. Saglio, Collignon, Babelon, Pottier ;

Commission du prix Brunet : MM. Delisle, de Lasteyrie, Emile Picot, Omont ;

Commission du prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes ;

Commission du prix Delalande-Guérineau : MM. Boissier, Alfred Croiset, Bouché-Leclercq, Chatelain ;

Commission du prix de La Grange : MM. Delisle, P. Meyer, Longnon, Emile Picot ;

Commission du prix Saintour : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes ;

Commission du prix Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, le duc de La Trémoïlle, Lair.

M. Salomon Reinach établit pourquoi Vercingétorix renvoya sa cavalerie d'Alésia. Réfugié à Alésia avec 80,000 hommes, Vercingétorix, sachant qu'il n'avait plus de vivres que pour un mois, congédia, au début du siège, toute sa cavalerie, qui comprenait encore plusieurs milliers de chevaux. Pourquoi ne garda-t-il pas ces chevaux pour en nourrir ses troupes ? C'est que les Gaulois, comme la plupart des peuples de l'antiquité, n'étaient pas hippophages, même dans le cas d'extrême besoin. M. Reinach part de ce fait pour retracer l'histoire de l'hippophagie dans les temps anciens et modernes.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 22 janvier — 1906

Capart, Recueil des monuments égyptiens, II. — Frey, Les Egyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites. — Documents coptes du Musée de Berlin, I, 3-7, II, 1. — H. Schaefer, Documents des anciens rois éthiopiens. — Buck, Grammaire de l'osque et de l'ombrien. — Lucain, p. Hosius. — Harnack, Le reproche d'athéisme dans les trois premiers siècles. — K. Schultze, La Passion d'Abo de Tiflis. — Augar, Les procès de christianisme intentés aux femmes. — Godefroi Hermant, Mémoires, II, p. A. Gazier. — Aug. Sabatier, Les religions d'autorité et la religion de l'esprit. — Bellier-Dumaine, Alexandre Duval et son œuvre dramatique. — Dietrich, Les limites de la linguistique. — Macler, Contes arméniens. — E. Richter, Xénophon dans la littérature romaine. — Wisen, Un nouveau commentaire de la Rhétorique à Hérennius. — Tacite. Histoires, III, p. Valmaggi. — Barral-Montferrat, De Monroë à Roosevelt. — Nordlund, La crise suédo-norvégienne. — Eden, La Suède veut la paix. — Feuilles hessoises de folklore, III. — Publications scandinaves. — Montorgueil, Louis XI. — Académie des inscriptions.

Jean Capart, **Recueil des monuments Egyptiens**, deuxième série, in-4°, 1905. Bruxelles, Vromant et Cie, 50 planches photographiques avec texte explicatif.

Le second fascicule de ce *Recueil* important surpasse le premier non par le choix des monuments et par l'intérêt du texte, mais par l'exécution matérielle. M. Capart n'avait pas encore au début l'expérience complète de ce genre de publications et on le sentait à certains détails ; ici la mise en train est presque parfaite et il y a très peu à relever dans l'impression du texte et des planches. Peut-être le tirage de certaines des figures reproduites est-il un peu lourd, tandis que celui des inscriptions hiéroglyphiques est un peu grêle : ce sont-là de légers défauts qui disparaîtront de la série prochaine et qui ne diminuent pas sensiblement la valeur intrinsèque de l'œuvre.

Les monuments se suivent sans classification et pour mon compte le mélange d'objets et d'époques ne me déplaît pas. Autant je trouverais fâcheuse aujourd'hui l'application du procédé des premiers Egyptologues, Lepsius, Brugsch, qui, placés devant un édifice complet ou ruiné, y recueillaient çà et là quelques tableaux ou quelques lambeaux d'inscriptions dont ils comprenaient le sens et qui négligeaient le reste, autant, lorsqu'il s'agit d'objets épars dans des musées et dans des collections privées, je crois que le glanage tel que M. Capart le pratique, produit des résultats heureux. Sans doute il vaudrait mieux que le

Musée de Marseille par exemple fût publié en entier, mais comme les monuments qu'il renferme n'ont aucun lien l'un avec l'autre et ne formaient pas un ensemble dans l'antiquité, je ne vois nul inconvénient à ce qu'on y choisisse quelques spécimens pour les publier isolément à côté de monuments tirés d'autres musées. Il n'y aurait de mal à cela que si M. Capart avait pris pour les faire connaître des pièces de peu de valeur artistique et historique. Ce n'est certes pas le cas. Rien qu'à parcourir la table des matières, on se rend compte de l'importance des morceaux aussi bien que de leur variété et l'examen des planches confirme l'impression produite par celui de la Table. Tout ce qu'il y a dans ce fascicule valait la peine d'être mis en lumière pour une raison ou pour une autre, la statuette archaïque de Naples pl. LI) et les figurines en terre cuite de la collection Petrie (pl. LXV, LXVI, XCI), pour leur intérêt archéologique, la stèle du Musée d'Athènes (pl. XCII) parce qu'elle est un monument unique de Tafnakhti devenu Pharaon, plusieurs bas-reliefs (pl. LVI, LXIX, LXXIV) et plusieurs statuettes en bois (pl. LV, LXVIII, LXXX, LXXXI, LXXXII, LXXXIII) à cause de la finesse de l'exécution : si l'on étudie chaque planche, on constatera qu'il aurait été fâcheux que le monument ou les monuments qu'elle renferme demeurassent inédits plus longtemps.

Les notices descriptives sont courtes en général, mais toujours utiles et complètes. La bibliographie y est abondante, ce qui n'est pas fréquent dans les livres d'Eyptologie, et les opinions des savants y sont énumérées brièvement, sans pourtant que l'assemblage de beaucoup de témoignages divers réduise l'ouvrage à n'être qu'une simple compilation. M. Capart ne s'est jamais fait faute d'émettre son jugement à côté de celui de ses confrères lorsqu'il y avait lieu, et, sur plusieurs points, il a trouvé des explications qui méritent d'être retenues : s'il a péché, ç'a été plus tôt par être trop bref que par trop développer son texte. Le premier fascicule avait été bien accueilli : j'espère que celui-ci le sera mieux encore et que le succès décidera l'auteur et l'éditeur à entreprendre prochainement la suite de l'œuvre qu'ils ont commencée si bien.

G. Maspero.

H. Frey, **Les Egyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites d'après les inscriptions hiéroglyphiques** par le général H. Frey, de l'armée coloniale, in-12°, Paris, Hachette, 1905, 106 p.

Les Egyptiens sont des Annamites dépaysés avant les premiers temps de l'histoire ; voilà la thèse que le général Frey a développée rapidement et dont il s'est efforcé de démontrer l'exactitude par des arguments tirés de la philologie et des idées religieuses. Il est assez difficile de rendre compte d'un ouvrage dont le corps se compose de menus détails accumulés, et je ne l'essaierai pas, mais il me faut bien

dire qu'au point où nous sommes arrivés de nos études, tout rapprochement entre l'Egypte et les peuples de l'Extrême-Orient ne saurait être que prématuré. Je ne crois pas que les comparaisons instituées entre les mots égyptiens et les annamites soient de nature à plus satisfaire les savants qui s'occupent des langues de l'Indo-Chine qu'elles ne satisfont les Eyptologues ; elles ne m'ont point convaincu de la réalité de la thèse et je n'ai rencontré personne dans mon entourage qui soit disposé à l'admettre.

G. Maspero.

Ægyptische Urkunden aus den Königlichen Museen. — Koptische Urkunden, erster Band, Hefte 3-7 zweiter Band Heft, 1, in-4°, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1902-1904.

La publication des documents coptes appartenant au Musée de Berlin se poursuit un peu moins vite que celle des documents grecs, mais avec autant de méthode et de sûreté. Elle comprend des copies cursives exécutées par divers savants ; Erman, Turajeff et surtout Krebs se sont chargés des *Ostraca*, Leipoldt des Papyrus,et l'ensemble est très satisfaisant. Le gros de la collection se compose de textes conçus dans le dialecte thébain, mais on y voit également quelques fragments écrits dans les dialectes d'Akhmîm, de Fayoum et du Delta. Les traductions de la Bible y occupent une grande place et je signalerai parmi elles un morceau malheureusement trop court de la version akhmimique de la Genèse, I, 18 — 2,5. On y rencontre toutefois beaucoup de textes originaux, littéraires ou administratifs. Le plus curieux des littéraires est à coup sûr ce fragment du roman de Cambyse dont Schæfer avait déjà publié une édition il y a sept ans, mais plusieurs autres, ceux surtout qui sont empruntés aux sermons de Chenoudi présentent une certaine valeur. Il y a dans le reste beaucoup de lettres, des quittances, des contrats, des pièces d'intérêt privé, analogues à celles que nous possédions déjà, rien de bien nouveau en somme. Tout cela pourtant sera utile aux savants qui s'efforceront de reconstituer le tableau de la vie égyptienne à l'époque byzantine ou aux premiers temps de la conquête arabe.

G. Maspero.

H. Schæfer, **Urkunden der älteren Æthiopienkönige, I, Siegesinschrift des Pianchi, Traumstele, Bruchstück Berlin, 1068,** in-4° 1905, Leipzig, Hinrichs' sche Buchhandlung, p. 79 autog. Prix 6 fr. 25.

Ce volume qui appartient à la collection des *Urkunden des Ægyptischen Altertums* publiée sous la direction de Steindorff, ne contient qu'une pièce nouvelle, le fragment d'ailleurs insignifiant qui porte à Berlin le n° 1068. M. Schäfer ne se figure pas bien comment un successeur de Tandamané a pu rencontrer sur les champs de bataille les

troupes des princes du Delta, mais le texte dit simplement *les soldats de la terre du Nord*, et l'Egypte entière étant la *terre du Nord* pour l'Ethiopie, on peut comprendre qu'il s'agit de troupes égyptiennes et d'une expédition analogue à celles qui menèrent Psammétique II, au-delà d'Ibsamboul, puis Cambyse dans le désert de Korosko; cette explication serait repoussée qu'avec le recrutement féodal des armées égyptiennes, on comprendrait encore que les Ethiopiens aient pu avoir à combattre des levées provenant du Delta. Il est grandement fâcheux que nous ne possédions pas ce texte au complet et que nous n'ayons aucun renseignement sur l'origine du fragment qui nous permette de rechercher le reste du monument. Les deux autres monuments sont très exactement reproduits; toutefois en ce qui concerne la *Stèle de Pianchi*, il aurait fallu citer l'édition de Rougé dont le texte établi sur les estampages du Louvre renferme déjà presque toutes les corrections que Schäfer apporte à celui de Mariette.

Comme les volumes précédents de cette collection, celui-ci est très correct, très clairement établi et il contient d'excellentes éditions de textes qui seront utiles aux savants déjà formés comme aux étudiants.

G. Maspero.

A grammar of Oscan and Umbrian, with a collection of inscriptions and a glosary, by Carl Darling Buck. Boston, Ginn and Cᵒ, The Athenaeum press; Londres, J. Matheson, 9, St Martin's street, W. C.; 1904, xvii-352 pp. et 5 pl. Prix : 12 sh. 6.

Tous les linguistes connaissent le livre de M. Robert von Planta, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*, qui est comme une encyclopédie des dialectes italiques et où tous les points litigieux sont longuement discutés. Mais on n'avait pas de manuel précis et pratique. Un philologue américain, connu par de bons travaux sur le vocalisme de l'osque et sur le système verbal osco-ombrien, M. Buck, nous donne ce livre précieux. L'introduction traite des langues de l'Italie, de la classification des dialectes indo-européens en Italie, des caractères généraux et spéciaux de l'osque et de l'ombrien. Une liste de mots principaux, avec étymologie et rapprochements, sera souvent consultée. La phonétique et la morphologie ont leurs divisions ordinaires et naturelles; mais on reconnait un sens particulièrement éveillé des nécessités de l'enseignement aux tableaux, aux résumés, aux classifications qui rendent si clair et si aisé à consulter le livre de M. B. La formation des mots est étudiée avec assez de détail et mise en parallèle constant avec celle du latin. On pourrait peut-être désirer plus de développements dans la syntaxe, qui a une trentaine de pages. L'omission constante du mot *filius*, dans l'indication de la filiation, devait être notée, pour citer le premier cas amené par le plan de M. B. Cette omission donne un caractère « italique », si l'on peut

s'exprimer ainsi, à certaines inscriptions anciennes d'ailleurs rédigées en latin. Voy. Willmanns, dans l'*Ephemeris epigraphica*, t. I, pp. 132-138. Mais M. B. a l'essentiel. Après la syntaxe, on trouve un recueil d'inscriptions. Tous les textes principaux, et même beaucoup d'autres fort courts, comme les légendes monétaires, sont reproduits avec une traduction latine et un commentaire. Cette partie du livre est très soignée. Le commentaire n'est pas seulement grammatical. Il est aussi historique : voir p. 235, sur l'*intercessio* à Bantia; p. 237, sur la procédure suivie; p. 237, sur le recensement, etc. Un glossaire de chacun des dialectes contient toutes les formes avec traduction, identifications et renvois aux textes et à la grammaire. Enfin les planches reproduisent quelques inscriptions; la dernière est une carte de l'Italie centrale. On ne peut imaginer manuel plus commode et plus complet dans sa brièveté. Les latinistes et les historiens seront désormais inexcusables de négliger la comparaison des documents osques et ombriens.

P. L.

M. Annaei Lucani De bello ciuili libri decem. G. Steinharti aliorumque copiis usus iterum edidit Carolus Hosius. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri (*Bibliotheca teubneriana*), MCMV. LX-364 pp. in-12.

La première édition, parue en 1892, était fondée surtout sur des manuscrits collationnés par Steinhart et par Usener, les mss. de Paris 7502 (*P*), de Montpellier 113, deux Vossiani (dont *U*), un ms. de Bruxelles (*G*), etc. Cette base était trop étroite. Les travaux postérieurs l'ont élargie. M. Hosius en tient compte, dans une certaine mesure. Il nous donne aujourd'hui partout les leçons de *Z*, Paris B. N. 10314. Je crois que c'est encore insuffisant. Mais, de tous les manuscrits nouveaux signalés depuis 1892, *Z* est probablement le plus important. La préface est un long exposé, lucide et bien ordonné, des travaux antérieurs et des rapports de quelques manuscrits entre eux. La question est trop complexe pour qu'une solution soit certaine; auparavant, il faudra définir exactement la position de plusieurs manuscrits et, par suite, en avoir la collation complète. Malgré la gêne que lui a imposée la librairie, M. H. apporte d'utiles contributions à ce travail. Déjà, par un coup d'œil sur l'apparat, on se rend compte de l'étroite parenté de *Z* avec le ms. de Montpellier 113. Un autre groupe paraît être formé par *PUG*. Je continue à rester sceptique et indifférent à l'égard de l'intervention de Paul de Constantinople. Quand on compare le stemme de la p. XLIX, de M. H. avec celui de M. Beck, *Untersuchungen*, p. 57, on voit qu'ils diffèrent surtout parce que M. H., établit entre *P* et *U* un lien plus étroit. Il y a là, je crois, un progrès vers la solution. M. Hosius a soigneusement revu le texte et l'apparat, et dépouillé avec conscience et méthode la

littérature du sujet. Ce sont les qualités ordinaires de tous ses travaux. Cette seconde édition sera, pour des recherches ultérieures, un guide sûr et de consultation facile.

Paul Lejay.

Adolf Harnack, **Der Vorwurf des Atheismus in den drei ersten Jahrhunderten**; Karl Schultze, **Das Martyrium des heiligen Abo von Tiflis**; Friedrich Augar, **Die Frau im römischen Christenprocess.** Leipzig, Hinrichs, 1905 (*Texte u. Untersuchungen*, N. F., XIII, 4). 16, 41 et 82 pp. in-8°. Prix : 4 Mk. 50.

M. Harnack a réuni les textes où les chrétiens qualifient les païens d'athées, appellent le paganisme athéisme (y compris *Ephes.*, 11, 12); où les chrétiens attribuent la même note aux hérétiques; où ils sont traités eux-mêmes d'athées. Il rattache ces derniers textes aux lois contre le sacrilège. L'athéisme est le refus de reconnaître les dieux de la cité. Cela est exact. Cependant, nous ne touchons pas encore au motif profond, à la philosophie de l'accusation. Voir sur cette raison dernière, Gomperz, *Les Penseurs de la Grèce*, t. I, p. 173-174 (trad. Reymond).

La passion d'Abo de Tiflis, traduite par M. Schultze, nous ramène en Géorgie, dans ce pays d'où l'on a tiré depuis quelque temps d'intéressants documents pour l'histoire de l'Église. Abo de Tiflis, arabe converti, a été mis à mort par les Arabes, le 6 janvier 786. Sa vie est mêlée à celle de son peuple adoptif, principalement à celle d'un petit prince nommé Nersé. Le pieux auteur a intercalé au commencement de son œuvre une véritable homélie sur les noms du Christ, porte, voie, agneau, pasteur, etc. Il ne l'a probablement pas inventée. C'est un sujet que la polémique contre l'arianisme avait mis à la mode quatre siècles plus tôt.

M. Augar a recueilli toutes les mentions de procès de christianisme intentés à des femmes, dans les auteurs ecclésiastiques, dans les actes et dans le martyrologe hiéronymien. Il essaie ensuite de déterminer les éléments de la procédure, le délit, la marche du procès, la peine. Il compare ces données avec celles que l'histoire et la jurisprudence fournissent d'autre part sur les procès intentés à des femmes. Quatorze cas, attestés pour la plupart dans de bons documents, s'échelonnant de 31 (la fille de Séjan) à 309 environ (Théodora), prouvent que le viol et l'internement dans un lupanar étaient des peines que le juge pouvait prononcer. Le viol des jeunes filles précédait l'exécution de la peine capitale, parce qu'on voulait éviter de mettre à mort des vierges. Sur la procédure et les accusations, M. Augar en est resté aux travaux de MM. Harnack, Mommsen, Weis. Les recherches, poursuivies depuis plusieurs années par M. Callewaert, eussent dû être mentionnées et discutées.

P. L.

Mémoires de Godefroi Hermant, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, ancien recteur de l'Université, sur l'histoire ecclésiastique du XVII[e] siècle (1630-1663). Publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe et sur les anciennes copies authentiques, avec une introduction et des notes par A. GAZIER. Tome II (1653-1655). Paris, Plon, 1905, 2 ff. 744 pp., in-8°.

Ce deuxième volume contient des morceaux du plus haut intérêt [1]. Il débute par l'histoire de M. Manessier, docteur de Sorbonne. Appelé régulièrement à professer la théologie par l'Université de Caen, les jésuites veulent à tout prix lui interdire l'accès de sa chaire. Ils ne ménagent aucune intrigue : procès devant le Parlement, dénonciation au bureau des trésoriers de France, bavardages calomnieux dans tous les salons de la ville, tentative de lui fermer la chapelle des carmélites où il disait la messe, coalition d'ursulines, opposition du gouverneur, démarches d'un président à mortier, tout fut employé, avec cette variété de ressources et cet art des mouvements obliques qui sont les qualités les plus connues de la célèbre Compagnie. Finalement, une lettre de cachet écarta pour toujours l'importun M. Manessier. Cette histoire paraît ancienne : elle est d'hier ; les chaires de théologie, dans plus d'une université catholique que ne protège pas le contrôle de l'État moderne, sont encore accaparées par les jésuites avec la même âpreté et par la même méthode.

L'événement principal des trois années 1653, 1654, 1655, est la constitution d'Innocent X contre les cinq propositions. Les renseignements d'Hermant complètent ceux de Saint-Amour. Surtout, ils nous font suivre de près les incidents qui, en France et aux Pays-Bas, furent la conséquence et l'accueil de la bulle. La grande affaire théologique est comme croisée par l'affaire toute personnelle du cardinal de Retz. La mort de Gondy, la prise de possession du siège par Retz, son évasion et la nomination de ses grands vicaires alternent avec les épisodes de la condamnation d'Arnauld. Le démêlé du duc de Liancourt avec les Sulpiciens est le sujet d'un chapitre où l'on trouvera quelques variantes intéressantes. Une note du manuscrit déclare : « Tout ceci est le propre récit de M. de Liancourt, écrit de sa main ». On sait que le refus d'absolution, opposé au duc par le sulpicien Picoté, fut l'origine de la condamnation d'Arnauld et des premières *Provinciales*. Malheureusement tout cet épisode avait été réservé par Hermant à une publication spéciale et se trouve tronqué dans ses mémoires. Cependant ces pages ne seront pas inutiles à qui voudra connaître le milieu des *Provinciales*. On rapprochera aussi utilement l'analyse d'une des réponses à l'*Almanach* des jésuites avec le début de la onzième Provinciale.

L'histoire religieuse aura bien d'autres détails à glaner à côté de la querelle janséniste. Le conclave d'où sortit l'élection d'Alexandre VII

---

1. Sur le premier volume, voy. *Revue*, 1905, t. I, p. 248.

est raconté d'après des correspondances de Rome (p. 609 suiv.). L'ambassadeur de France fait à Innocent X le compliment suivant : « Vous avez détruit, vous seul, les hérésies dans tout le monde ». Le perspicace Hermant commente ce *vous seul* et découvre la force que les débats du jansénisme donnèrent à la doctrine de l'infaillibilité personnelle du pape (p. 218). Hermant nous renseigne sur l'attitude de certains personnages. Il nous montre (p. 93-94) saint Vincent de Paul accueillant au lendemain de la bulle d'Innocent X, « la déclaration que faisaient les disciples de saint Augustin, qu'ils avaient toujours condamné et condamnaient encore les cinq propositions que le pape avait condamnées, et, comme il était persuadé qu'ils parlaient sincèrement, il entra dans des pensées de paix dont il donna même depuis des témoignages publics ». Une bonne scène de comédie est l'audience accordée par Innocent X à M. Hallier et concertée entre M. Hallier et l'ambassadeur de France (p. 222). Hallier termine l'entretien sur un éloge pompeux de M. de Marca et des services rendus à l'Église par ce prélat. En fait de services, M. de Marca comptait surtout un livre qui est une des sommes du gallicanisme et qu'il tenait à faire oublier depuis qu'il aspirait à l'archevêché de Paris. Hallier avait autrefois ferraillé contre le livre de Marca. Tout ce monde se réconciliait et se coalisait contre le jansénisme, sous le regard sceptique et malicieux d'Innocent X.

Mais le morceau le plus curieux peut-être, pour un lecteur de notre temps, est la conversation tenue par M. Taignier, janséniste de marque, chez Conrart, avec deux ministres calvinistes. Les ministres objectent que « pour se mettre à couvert de cette persécution, il n'y a qu'à passer du côté des calvinistes ». « Le plus considérable des deux ministres » pose la question que l'on posera toujours aux esprits novateurs (ou retardataires) qui veulent garder leur sentiment propre dans l'Église catholique : « Mais, Monsieur, si on vous chasse de l'Église, que l'on vous excommunie et qu'ensuite on vous déclare hérétique, que ferez-vous ? » M. Taignier répond : « Nous ne ferons rien de contraire à l'obéissance et qui puisse, en cette occasion, donner le moindre scandale à l'Église de Dieu par quelque rébellion. » Et il développe et enveloppe cette réponse avec des citations de l'Écriture et ces maximes dévotes qui ont, de tout temps, servi à dissimuler la pensée. Hermant triomphe de cet entretien « si considérable ». Le lecteur moderne aura sans doute une tout autre impression. Sainte-Beuve l'a formulée : « Une fois entré dans cette voie double, le jansénisme est perdu, et, j'ajouterai, il le mérite » (*Port-Royal*, t. III, p. 20). Mais c'est la question, plus générale, de la sincérité de la pensée dans l'Église catholique que posaient les ministres calvinistes. On ne leur a pas encore répondu.

A.

Les religions d'autorité et la religion de l'esprit, par Auguste SABATIER. Paris, Fischbacher, 1904, XII-570 pp. In-8°.

Très beau livre, qui complète et couronne l'*Esquisse d'une philosophie de la religion*, parue en 1897. Les religions d'autorité sont le catholicisme et le protestantisme orthodoxe. Le catholicisme subit l'autorité d'une institution ; le protestantisme, celle d'un livre. Tous deux sont systèmes humains, qui périront comme ils se sont édifiés. La critique et l'histoire en ont ruiné les bases. Ils impliquent en eux-mêmes un cercle vicieux. L'infaillibilité du pape repose, en dernière analyse, sur sa propre affirmation. Elle a été proclamée par un concile, mais ce concile n'était infaillible que par l'autorité du pape. Elle n'a donc pas d'autre preuve qu'elle-même. Si on la rejette, le vieux système gallican de l'infaillibilité du concile s'écroule, puisque c'est un concile qui a proclamé l'infaillibilité du pape. L'Église reste infaillible, dit-on : seulement elle n'a plus d'organes pour s'exprimer. L'autorité de la Bible est aussi fragile. La Bible ne peut pas être considérée ni comme divine ni comme un tout. L'histoire et le sentiment chrétien s'accordent pour lui enlever son caractère absolu. Sur la ruine des deux grandes constructions du christianisme, M. Sabatier élève celle de la religion de l'esprit.

Cette construction est-elle plus solide ? Elle repose sur le sentiment intérieur du sujet religieux, sur la foi. Dans chaque âme humaine, elle est à elle-même sa propre justification. Elle a le droit d'être parce qu'elle est. C'est transporter dans le domaine psychologique le cercle de l'infaillibilité du pape. La foi est légitimée par la foi. Mais la foi et le sentiment religieux sont-ils inhérents et nécessaires à la nature humaine ? Ne sont-ils pas plutôt, dans les âmes où ils subsistent, les dernières attaches au passé dogmatique ? Et peut-on donner à un pur sentiment le nom de religion ? Enfin M. S. rattache ce sentiment à la personne de Jésus : pourquoi cette personne s'impose-t-elle plutôt que celle de Bouddha ou de Confucius ? M. Sabatier a voulu sauver la religion : « Si la religion pouvait rester à l'état de pur sentiment, elle échapperait à la juridiction de la science. » (P. 4). L'hypothèse et la conclusion sont également discutables. Tous ces raisonnements ont pour base une équivoque. On admet que le phénomène religieux est un objet d'étude expérimentale et on passe de cette proposition incontestable à celle-ci qui ne l'est plus : L'expérience du phénomène religieux en prouve la légitimité. « La méthode expérimentale a ruiné l'ancienne physique et l'ancienne astrologie, mais elle a créé une physique et une astronomie nouvelles. Pourquoi cette même méthode, introduite en théologie, n'y aurait-elle pas le même effet du rajeunissement et de fécondité ? » C'est parfaitement juste. Mais la nouvelle théologie n'aura que le nom de commun avec l'ancienne. Il y a un phénomène religieux bouddhique, un phénomène

religieux fétichiste. La méthode expérimentale permettra de les analyser, d'en déterminer les lois. Arrivera-t-elle à prouver que ce ne sont pas des diathèses qui peuvent être corrigées, des phénomènes pathologiques? La médecine est-elle la raison des maladies? On confond à nouveau, d'une manière plus illogique que les anciennes théologies, deux notions complètement distinctes, la science et la croyance.

L'ouvrage n'en est pas moins intéressant. On pourra discuter certaines assertions de détail [1]. Mais, à côté, on trouvera maintes

1. P. XII. n. 1 : la bibliographie générale du sujet ne contient que des travaux protestants. — P. 2, le miracle est donné comme le signe qu'offrent les religions d'autorité pour prouver leur mission. Cela ne saurait s'entendre du christianisme ancien, même au temps de saint Augustin, qu'avec beaucoup de réserves. — P. 20 et souvent, S. compare les religions d'autorité et les monarchies de droit divin. Si la comparaison est juste, il faut aller plus loin que ne veut S. Les monarchies tombent le jour où leur droit cesse d'être établi. — P. 39, la théorie du pape qui « accorde gracieusement » un concordat est une survivance, comme l'idée de Charles X qui « concède » la Charte. — P. 72 suiv., S. néglige trop le rôle des éléments orientaux dans la gnose ; les initiations et les pratiques de théurgie ne sont pas les produits naturels de « l'esprit spéculatif de la Grèce ». — P. 74, l'antithèse développée entre le gnosticisme et le montanisme est forcée. Pour S., la gnose est trop exclusivement une philosophie. La comparaison de l'explosion montaniste avec les *revivals* anglo-saxons, p. 75, est au contraire assez heureuse. — P. 76, il est risqué de dire que le montanisme est un réveil de l'esprit juif. — P. 79-80, les origines du symbole et de la notion d'orthodoxie sont exposées d'une manière inexacte ; S. n'était pas au courant. De même, p. 105. — P. 87, n. 1 ; « Justin... faisant de la foi au Christ, logos de Dieu, le signe qu'on appartenait à l'Église chrétienne, y introduisait même des philosophes païens, comme Socrate et Héraclite (I[e] *Apol.*, 46). » On n'a qu'à se reporter au texte pour voir que Justin dit tout autre chose. — P. 85, S. attribue à la critique historique le rôle de nettoyer la tradition et de la maintenir intacte ; par suite, de conserver l'idéal religieux. Il oppose le droit de la critique au droit de la tradition et prétend les concilier. C'est une erreur. La critique établit, aussi exactement que possible, les faits passés. Elle conserve et ne représente nullement un élément de progrès religieux. La tradition, en s'enrichissant, par un travail inconscient, d'éléments nouveaux qui sont pris pour anciens, réalise le vrai progrès religieux. C'est parce que toute tradition se modifie et altère l'histoire qu'elle vit et s'adapte ; il y a progrès, là où l'homme croit seulement qu'il y a fidélité. Le protestantisme enrichit l'expérience religieuse de l'humanité avec la prétention de restaurer le christianisme apostolique. Quand une religion est rivée à la lettre d'un livre, elle meurt ou s'évade par l'exégèse. — P. 113, Papias et ses curiosités : « Ce qu'il recherchait ainsi, c'était un moyen historique d'augmenter ses connaissances. » Voilà une idée moderne qu'il n'avait sûrement pas. — P. 115, n. 1, énumération des listes épiscopales : Hippolyte est placé entre Eusèbe et Rufin. — P. 117, l'attribution de chaque article du Symbole à un apôtre est plus ancienne qu'Isidore. — P. 122, l. 1 de la n., lire : *Lachat*. — P. 127, l'idée que l'Église est un peuple est fort ancienne, sinon aussi ancienne que la notion d'Église; voy. Harnack, *Die Mission*, p. 177. — P. 230 et ailleurs, S. paraît considérer le schisme oriental comme une conséquence de l'affirmation par le pape de sa primauté. Cela est une erreur. L'Église d'Orient a des origines politiques. Le schisme a commencé le jour où Constantin a convoqué un concile à Nicée. Alors presque personne ne s'aperçut de la fissure, et des intérêts trop pressants obli-

formules lumineuses, maints aperçus profonds sur l'histoire [1]. Il faut aussi ne pas oublier que Sabatier est mort après avoir écrit le manuscrit, mais avant de le faire imprimer et même de le revoir. Il eût été fâcheux, néanmoins, de le laisser inédit. La littérature religieuse de ce temps aurait manqué d'un de ces livres qui marquent une date, parce qu'ils résument éloquemment et ferment une époque de pensée. On doit remercier la veuve du regretté professeur pour sa décision de nous le donner et les amis du défunt pour le soin pieux qu'ils ont pris d'en surveiller l'impression.

Manuel DOHL.

Charles BELLIER-DUMAINE, **Alexandre Duval et son œuvre dramatique**. Etude suivie de notes et de documents inédits. Rennes, Plihon et Hommay ; Paris, Hachette, 1905 ; in-8° de 543 et CXLV pages.

Comme tous les auteurs de troisième rang qui, dans les vicissitudes des genres, ont occupé des positions d'attente et de transition, Alexandre Duval, qui fut classique avec indécision et novateur avec pusillanimité, ne peut plus compter aujourd'hui que sur des curiosités purement rétrospectives. Mais la nature de son œuvre, la faveur qu'elle trouva auprès du public contemporain, la conviction avec laquelle on l'opposa aux innovations romantiques, sont peut-être intéressantes, pour l'histoire littéraire, dans la mesure même où son théâtre a perdu toute efficacité. Aussi n'en voudra-t-on pas trop à M. Bellier-Dumaine d'avoir consacré un gros volume à la biographie de ce fertile auteur et à l'étude de son œuvre dramatique. Il ne semble pas cependant que son travail eût perdu en documentation ce qu'il eût gagné

---

gèrent les Occidentaux à passer outre. Peu à peu se constitua un épiscopat de cour. L'Occident voulut réagir contre ces influences, et c'est en partie cette lutte qui fortifia, par réaction, la puissance de l'Église romaine.

1. « L'histoire d'un dogme en est la véritable critique », p. XI. — « L'autorité infaillible du concile créa infailliblement l'autorité infaillible du pape, et du même coup elle en est morte. Il ne saurait y avoir deux infaillibilités dans l'Église. » P. 32. — « Lorsque la foi n'est plus que la soumission à une autorité extérieure, la théologie se réduit nécessairement à la rédaction d'un code de droit canonique... La vérité religieuse n'est pas affaire de science et de raison, mais de politique et de diplomatie. » P. 40. — La théocratie romaine relève de la discussion. « Elle ne saurait s'y soustraire, et elle ne peut la soutenir. » P. 41. — P. 56, note précise et excellente sur l'union des espérances messianiques et des idées apocalyptiques au temps de J.-C. Voy. aussi p. 59, note. — P. 69 suiv., la constitution et les tendances de l'Église romaine. Voy. aussi, p. 186 suiv. — P. 402 : « Le dogme de l'infaillibilité du pape est mort en naissant, car personne, au point de vue de l'histoire et de la philosophie religieuse, ne songe à le discuter. La plupart même de ceux qui l'acceptent, l'omettent par prétérition ; pour les autres, ce n'est qu'une sorte de loi politique ou de convenance sociale qu'il y aurait autant de mauvais goût à contredire que de naïveté intellectuelle à prendre au sérieux. »

en allègement, si M. B.-D. avait réussi à fondre en une seule la seconde et la troisième parties du livre : celle-ci, consacrée à *la valeur et l'influence de l'œuvre*, est vraiment intéressante ; celle-là, qui dépouille le contenu de l'*œuvre dramatique*, est d'un détail fatigant. A rattacher les pièces de Duval aux diverses tendances par où il était un attardé, un précurseur, un habile, l'auteur évitait peut-être certaines redites [1] ; il animait certainement les analyses du théâtre de son héros, que la meilleure volonté du monde ne suffit pas à faire prendre en patience. Qu'on fasse l'histoire de la littérature sous l'Empire, qu'on étudie le développement du drame historique ou de la comédie anecdotique et politique, qu'on suive les destinées en France des dramatistes étrangers [2] et de Shakespeare lui-même [3], qu'on débrouille enfin la terrible question du mélodrame et de ses rapports avec les genres « de style » [4], il faudra tenir quelque compte de l'auteur de *Guillaume le Conquérant* et des *Hussites* : une répartition plus ingénieuse de l'abondante documentation de M. B.-D. aurait pu rendre de meilleurs services à tous ceux qui auront à aborder par quelqu'un de ces côtés la féconde activité d'Alexandre Duval [5].

F. Baldensperger.

---

1. Quelques-unes sont fâcheuses par leur proximité même : p. 493 et 505.

2. C'est en 1764, non vers 1760 (p. 44), qu'une adaptation de *miss Sara Sampson* avait été jouée : cf. *Corr. Litt.*, VI, 140. Il y a quelque approximation chronologique à faire voisiner (p. 77) le succès des *Brigands* (1792 et 93) avec celui de *Misanthropie et Repentir* (1799). Le *Caleb* donné aux Nouveautés (p. 178) se rattache plutôt à Godwin qu'à Scott. Il convient de noter que le *Tasse* de Duval fut à peu près unanimement jugé supérieur à l'original de Gœthe : cf. le *Drapeau blanc*, le *Constitutionnel*, la *Quotidienne* du 28 déc. 1826 ; même les romantiques ne défendaient que mollement ce dernier.

3. L'utilisation de poète anglais par Duval, tout extérieure et de *procédé*, aurait pu être indiquée et précisée chemin faisant ; l'*Enfant prodigue* semble devoir quelques scènes à *Timon d'Athènes* ; le personnage même du poète, tel qu'il paraît dans *Shakespeare amoureux*, offrait matière à des remarques intéressantes.

4. Les anonymes auteurs du *Traité du Mélodrame* (p. 333) passent pour être Abel Hugo, Armand Malitourne, J. Ader. cf. à ce sujet le feuilleton des *Débats* des 9 et 12 mars 1817.

5. J'ai entre les mains la première rédaction de la dédicace de la *Jeunesse de Henri V* au père de Delphine Gay ; elle peut intéresser M. B.-D. (et peut-être M. Albalat !) : « Pour me conformer à l'usage, je devrais, dans ma dédicace, entrer dans de longs détails sur ma comédie *de la Jeunesse de Henri V* et finir par faire ton éloge et le mien ; je devrais dire que tu es aussi bon époux que bon père et bon ami, que tu joins aux qualités d'hommes (*sic*) laborieux et intègre, celles d'un connaisseur et d'un homme aimable ; mais tous ces éloges, si vrais pour tous ceux qui te connaissent, n'en seraient pas plus intéressants pour le public. Je me bornerai donc à te dire le plus brièvement que je pourrai : Mon ami, voilà ma comédie, le public l'a accueillie, je t'en fais hommage — il doit d'autant plus te flatter que tu sais ne le devoir qu'à notre vieille amitié. »

— M. O. Dittrich revient, dans un article intitulé *Die Grenzen der Sprachwissenschaft* (1905, Leipzig, 20 p. in-8°), sur l'idée très juste — et même évidente — que la linguitisque n'est pas seulement une science historique ; il propose une classification des diverses parties d'une théorie complète du langage. — A. Meillet.

— M. Frédéric Macler vient de traduire un recueil de *Contes Arméniens* modernes (Paris, Leroux, 194 p. in-18) ; la traduction de ces textes, souvent difficiles, se lit avec agrément, et, à en juger par le premier conte que j'ai examiné à ce point de vue, elle est fidèle ; elle mettra à la portée des folkloristes des éléments jusqu'ici peu utilisés. — A. Meillet.

— M. Ernest Richter, dans un programme de Charlottenbourg (*Xenophon in der rœmischen Literatur*, 24 p. in-4°), recherche ce que les Romains ont su de Xénophon et de ses écrits, autant que nous pouvons en juger par ce qui nous est resté de la littérature latine. On est surpris d'apprendre que beaucoup d'auteurs et non des moindres (Varron, Népos, Sénèque, les deux Pline, Tacite) l'aient quasi ignoré, et qu'en lui ce soit le philosophe qu'aient admiré surtout les Romains. La critique de M. R. est partout très prudente, et son étude a été faite avee le plus grand soin. — E. T.

— La Rhétorique à Hérennius présentait jusqu'ici par rapport au *De Inventione* cette particularité qu'on n'avait d'elle que le texte, sans que rien nous soit parvenu des commentaires anciens. Or, voici que dans la bibliothèque royale de Holm, en Suède, le bibliothécaire, M. Magne Wisen, a trouvé un ms. de Cicéron du xve siècle, écrit à Laon en 1465, achevé à Paris en 1485, et contenant un commentaire de la Rhétorique à Hérennius. Dans une thèse d'Upsal de cette année, il publie des extraits étendus du I et du IVe livre de ce commentaire en même temps que des notes sur le *De Inventione*, tirées d'un manuscrit de Corbie. On se doute bien que ces notes de toute date, de toute origine ne nous donnent qu'une idée bien médiocre de ce qu'était devenu vers la fin l'enseignement dans les écoles anciennes. Les citations d'auteurs anciens, dans ce commentaire, sont, autant que nous pouvons le vérifier, souvent fort inexactes. Mais avec tous leurs défauts, ces scolies auront tout au moins le mérite de suppléer pour nous à une lacune de la tradition. — E. T.

— Dans la collection Lœscher, les *Annales* de Tacite ont été éditées par M. Menghini ; M. Valmaggi y a donné antérieurement le *Dialogue* et de plus deux livres de *Histoires* (que jusqu'ici je ne connais pas). Voici que paraît le livre III. En tête, en vingt pages, une étude fort bien faite, quoiqu'elle dépasse la portée d'une édition classique, sur la critique des Histoires dans les années 1896-1905. A la fin petit appendice critique d'un peu plus de cinq pages. L'édition est très soignée ; elle est complète, à tous les points de vue. Toutes les publications se rapportant à Tacite, de près ou de loin, ont été utilisées dans le commentaire et sont notées dans l'introduction. Si sur tel sens, telle leçon, tel ouvrage, on ne partage pas l'avis de M. V. on doit lui savoir gré de n'avoir éludé aucune difficulté. Grâce à lui nous sortons de cette lecture sinon édifiés, du moins avertis. Beaucoup de sagacité dans l'effort dépensé pour l'identification des lieux, le commentaire des campements, déplacements, mouvements divers, tactique, etc. M. V. s'est attaché surtout à suivre pour le texte du plus près possible le manuscrit que la reproduction de Leyde nous permet d'avoir sans cesse sous les yeux. — E. T.

— Dans son ouvrage *De Monroë à Roosevelt* (avec une préface de M. le comte d'Haussonville, Paris, Plon, 1905, in-16, pp. xv, 356. Fr. 4), M. le marquis de Barral-Montferrat vient d'esquisser l'évolution de la politique étrangère des

Etats-Unis depuis le jour où elle s'affirma dans la célèbre formule de Monroë jusqu'aux derniers événements contemporains. Il a montré comment, de défensive qu'elle était à l'origine, cette politique est devenue de plus en plus envahissante et agressive, intervenant par la diplomatie ou par les armes, d'abord dans les affaires de l'Amérique centrale (annexion du Texas, du Nouveau-Mexique, question des canaux interocéaniques, conquête de Cuba, etc.), puis étendant dans l'Océan Pacifique et jusqu'en Extrême-Orient son expansion grandissante. Les discours et messages du dernier Président de l'Union, dont l'auteur reproduit d'abondants extraits, ont précisé les ambitions de cet impérialisme qui a fait de l'Amérique moderne un des facteurs les plus puissants et les plus inquiétants de la politique mondiale. Seulement il ne faudrait pas d'après ses paroles transformer M. Roosevelt en une manière de mystique et de prophète conquérant : on doit faire la part de la rhétorique anglo-saxonne. Malgré quelques longueurs et des redites, l'étude de M. de B., pour n'être faite que de seconde main, présentera à ses lecteurs un exposé succinct et net de l'histoire extérieure des Etats-Unis et des transformations qu'a subies au cours de cette évolution la mentalité américaine (quelques lapsus çà et là : *Calhoum*, *Weiler*, *Ketterer* pour Calhoun, Weyler, Ketteler ; p. 238, Mac-Kinley fut assassiné à la fin et non *au commencement* de 1901). — L. R.

— Nous avons reçu deux brochures sur la révolution norvégienne. Celle de M. K. Nordlund, *La crise suédo-norvégienne* (Upsal et Stockholm, Almquist et Wiksell, Paris, Le Soudier, sans date (1905), in-8°, p. 94. Fr. 2), expose au point de vue suédois le conflit qui vient de s'élever entre les deux Etats scandinaves et dont l'occasion fut, comme on sait, la création de consulats distincts que réclamait la Norvège. Ces négociations se heurtèrent au règlement délicat de la subordination des consuls au ministre des Affaires étrangères en matière diplomatique, et de résistance en résistance le Storthing en vint à la mesure révolutionnaire du 7 juin 1905 qui supprimait l'Union. M. N. a donné de la crise un historique succinct qu'il a fait suivre des documents les plus importants. S'il y a dans sa discussion un peu d'humeur excusable à l'égard des Norvégiens, on ne saurait mettre en doute sa bonne foi ; cependant *audiatur et altera pars*. — L. R.

— L'autre brochure, de M. Nils Eden, *La Suède veut la paix* (ibid., in-8°, p. 37. Fr. 0,75), écrite au même point de vue suédois, refaisant mais avec plus de calme et plus brièvement l'historique de la crise, traite surtout des conditions de la liquidation de l'union et du programme que le Riksdag a adopté pour assurer aux frères ennemis un avenir pacifique. Dans ce but la Suède se borne à réclamer : pas de fortifications sur la frontière des deux peuples, maintien du droit de transhumance pour les Lapons suédois, mesures d'ordre économique garantissant la sécurité du trafic de transit et la liberté des voies d'eau. — L. R.

— Le tome III des *Hessische Blätter für Volkskunde* (Leipzig, Teubner, 1904, in-8°, iv-204-281 pp.) contient, comme articles de fond : le folklore dans l'évolution actuelle de la civilisation (conférence de E. Mogk) ; un manuscrit de la bibliothèque municipale de Trèves (1744, chansons et formulettes tant françaises qu'allemandes) ; souvenirs du passé du village d'Eschenrod en Vogelsberg ; l'église des morts à Meiches (Haute-Hesse) ; les débuts de l'art et la théorie de Darwin (conférence de K. Groos) ; croyances populaires relatives aux phénomènes célestes ou autres dans la partie orientale de la province de Posen (notamment, dans quelles conditions devait se produire la fin du monde en 1886) ; charmes d'amour et de mort (très variés) ; un miroir magique de l'Odenwald (extrêmement

curieux, avec figure); puis, des recensions d'ouvrages et, comme d'habitude, la bibliographie étonnamment abondante de tous les articles de périodiques de 1903 qui de près ou de loin touchent au folklore. — Exemple d'une légende née d'un calembour (p. 85) : l'église de Meiches a été transportée de ciel en terre par les anges; arrivés à Engelrod, comme ils étaient las de leur charge, le Bon Dieu leur cria : « Anges, reposez-vous (*ihr Engel ruht*) » ; de là, le nom de l'endroit, qui dans le dialecte local se prononce *Engelrued*. — V. H.

— A signaler parmi les nouvelles publications scandinaves : le 6e fasc.(B. III, 1) de « *Vårt Språk* » et la grammaire de suédois moderne de M. Ad. Noréen (Lund, Gleerups Förlag). Cet ouvrage, qui sera complet en neuf volumes, tout en étant essentiellement scientifique,ne s'adresse pas seulement aux professeurs et aux philologues ; il est destiné à rendre de réels services à tous ceux qui s'occupent de langues scandinaves.

— Le 2e fasc. du 2e vol. des *Historiske Samlinger*, par le comité de publication des documents historiques de la Norvège (Christiania, 1905, Jac. Dybwad), contient : des Notes de Chr. Lange sur différentes questions et quelques personnages de la Norvège de 1844 à 1845 ; des lettres au recteur Fr. Moltke Bugge de 1836 à 1844 ; des lettres de la fin du xviiie et du com. du xixe s. de et au conseiller d'État Anker ; et enfin une étude du Dr Yngvar Nielsen sur la commission des finances installée à Eidsvold le 14 mai 1814.

— Le 66e fasc. des « *Studier fra Sprog-og Oldtidsforskning* », une collection très variée qui mériterait d'être plus connue, nous apporte une étude d'Arthur Christensen sur la poésie courtoise en Perse, « *Hofdigtning og Digterhofferne hos Perserne* » (Copenhague, 1905. Librairie Tillge). L'auteur, après avoir étudié le caractère extrêmement artificiel de cette poésie, passe en revue les principaux poètes de l'âge d'or de la poésie persane, c. à d. de la seconde moitié du xiie s. De nombreuses citations font de ce petit travail une lecture aussi instructive qu'intéressante.

— *Skrælingerne i Markland og Grænland. Deres Sprog og Nationalitat*, par William Thalbitzer. Tirage à part des publications de la société royale des sciences de Danemark, 1905. No 2. Sur le vieux nom des « Skrœlinger » que les Islandais trouvèrent au commencement du xie s. établis dans le Vinland et le Markland; que ces Skrœlinger de l'Amérique du Nord étaient bien des Esquimaux apparentés à ceux du Grœnland. — L. P.

— Il n'est rien de plus rare, et pourtant de plus essentiel, que de voir un peu d'histoire *vraie* dans les livres destinés à amuser les enfants. M. Georges Montorgueil, depuis quelques années, s'y applique avec une dextérité et un sens juste des faits et des choses dont on a rarement vu l'égal. Son dernier album, consacré à *Louis XI* (Paris, Combet, éditeur, in-4° av. ill. en couleurs de Job), est peut-être le meilleur qu'il ait écrit. Au-dessus des anecdotes dont la vie de ce roi est pleine, des moyens mesquins ou criminels dont il usa, des côtés haïssables de son caractère ou de ses actes, il a su montrer l'intelligence politique exceptionnelle, la claire vue d'avenir, qui fit de Louis XI un des rois les plus utiles à la grandeur de la France. « Il n'y eut de noble chez Louis XI que le but ; il n'y a de grand que les résultats. C'est quelque chose.... S'y fut-il pris autrement, il n'aurait pas fait mieux ; car ce qu'il a fait, c'est la France. » Très heureux également est le soin que M. Montorgueil a pris de *dater* son sujet en parlant d'une façon frappante aux imaginations de ses petits lecteurs, en montrant par exemple Louis XI, enfant, arrêté dans ses jeux par l'apparition de Jeanne d'Arc venant chercher Charles VII

pour le conduire à Reims : rencontre toute naturelle, mais qui étonne tant d'enfants, si moderne et d'un autre âge semble la politique de Louis XI. C'est d'ailleurs dans ce sens de reconstitution vivante que l'illustration est surtout composée. — H. de C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 janvier 1906.* — Au nom de la commission Benoît Garnier, M. Senart propose d'accorder une subvention de 3,000 francs à la mission saharienne de M. de Motylinski, et une somme de 12,000 francs pour la mission Pelliot au Turkestan. — Les propositions de la commission sont adoptées.

M. Babelon communique et commente une monnaie grecque nouvelle qui porte le nom d'Hippias, le tyran d'Athènes expulsé en l'an 511 a. C.

M. Héron de Villefosse lit un rapport du R. P. Delattre sur les fouilles de Carthage. Il s'agit de la découverte, faite dans les premiers jours de novembre 1905, d'un énorme sarcophage en marbre blanc rehaussé de couleurs et mesurant 2 m. 75 de longueur. Le couvercle est orné, sur chacun de ses grands côtés, de 11 acrotères recouverts de peinture bleue. Sur les deux frontons apparaît, au milieu des flots bleus et entre deux dauphins, une représentation peinte de Scylla, ailée, brandissant une sorte de massue; des chiens hurlants s'élancent de ses flancs. Le corps du défunt reposait dans un cercueil en bois décoré de peintures et de dorures qui était placé au fond de la cuve en marbre blanc. Ce sarcophage a été placé au Musée Saint-Louis en attendant son transfert au Musée du Louvre auquel le R. P. Delattre l'offre par l'intermédiaire de l'Académie. M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. Antoine Thomas attire l'attention sur une liste des noms d'animaux due à Polemius Silvius, auteur d'un ouvrage composé en Gaule en 449 et dédié à saint Eucher, évêque de Lyon. Cette liste, publiée deux fois par Mommsen, comprend 480 mots dont un cinquième environ est encore inexpliqué. M. Thomas signale l'emploi, par Polemius Silvius, d'une vingtaine de termes qui fournissent l'étymologie de mots français, provençaux ou italiens actuellement vivants, notamment *camox* (le chamois), *darpus* (la taupe, dite dans le S.-E. de la France *darbon*), *gaius* (le geai), *lacrimusa* (le lézard gris, dit en provençal moderne *lagremuso*, *larmuso*, etc.), *marisopa* (le marsouin, dit *marsoupe* sur les côtes du Poitou), *mus montanus* (la marmotte), *plumbio* (le plongeon), *sofia* (l'ablette, appelée à Lyon *soife*, en Provence *sofi*), *taxo* (le blaireau ou *taisson*). Bien que l'ouvrage de Polemius Silvius ne soit contenu que dans un manuscrit du XIIe siècle, il n'y a pas lieu de considérer ces mots, si intéressants au point de vue étymologique, comme provenant d'interpolations postérieures au Ve siècle.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 janvier 1906.* — M. Cagnat, président, donne lecture d'une lettre d'un élève du collège de Grasse (Alpes-Maritimes) signalant la découverte, à Tourrettes-Levens, d'une inscription romaine relative à une famille de cette région.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de reviser un certain nombre d'articles du règlement. Sont élus MM. Delisle, Lair, Heuzey, Barbier de Meynard, Héron de Villefosse et Senart.

M. Paul Foucart communique une note de M. Naville, correspondant de l'Académie, sur le dieu de l'oasis d'Ammon. — M. Heuzey présente quelques observations.

M. Bréal établit l'origine d'un doublet latin non encore signalé : *finis*, *funis*, dérivé du mot grec σχοῖνος, σχῖνος par iotacisme (câble ou corde en jonc, puis mesure de longueur), qui a donné le verbe σχοινίζω, délimiter. Il énumère plusieurs exemples du changement de la sifflante grecque en *f* dans les mots latins. Quant au passage du mot dans la troisième déclinaison, il s'expliquerait facilement par la forme d'un verbe tel que σχοινίζω. — MM. S. Reinach et d'Arbois de Jubainville présentent quelques observations.

M. Babelon, au nom de la Commission du prix Duchalais (numismatique), annonce que la Commission a jugé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix cette année.

M. Salomon Reinach communique une série de photographie d'importantes sculptures grecques conservées au Musée de Boston et rapportées de cette ville par M. Eugène d'Eichthal, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 29 janvier. — 1906

Newberry et Garstang, Histoire de l'ancienne Egypte. — Waszinski, La location du sol en Egypte. — Écrivains éthiopiens, p. Beccari, I. — James, Catalogue des manuscrits de Pembroke College. — Watzinger, Sarcophages grecs du temps d'Alexandre. — Gandiglio, Les chantres d'Euphorion. — Schantz, Histoire de la littérature romaine, III, 2e éd. — Harnack, Histoire des dogmes. — Krüger, Les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. — Farnell, L'évolution de la religion. — Goguel, W. Hermann et le problème religieux. — Koulomzine, Le Transsibérien, trad. J. Legras. — Le P. de Cara. — Mélanges d'histoire: Jacquemin, Joscelin de Vierzi; Faral, Courtois d'Arras; Beyssier, Guillaume de Puylaurens. — Mollat, Lettres communes de Jean XXII, 4. — Haskins, La pénitencerie papale. — Pollard, Henry VIII. — Chr. Maréchal, La clef de Volupté. — Doumic, Les lettres d'Elvire à Lamartine. — Académie des inscriptions.

Newberry et Garstang, **a Short History of Ancient Egypt.** in-12 Londres, A. Constable, 1904, p. x-111.

Ce petit volume est d'une lecture agréable et l'intérêt s'y soutient d'un bout à l'autre. Les auteurs, contrairement à l'usage reçu, ont assez peu insisté sur les personnes et ils ont résumé très brièvement les actes des souverains : ils ont concentré leur attention sur le développement des mœurs, des arts, des institutions, et ils ont tracé pour chaque époque un tableau assez complet de la vie égyptienne. Leur œuvre, malgré « sa brièveté », a donc sa valeur propre à côté des histoires plus positives, et elle fera pénétrer ceux qui la liront assez avant dans l'intimité de la civilisation égyptienne, mais elle présente plusieurs défauts. Le plus grave est le manque de proportions entre les parties. Les périodes archaïques occupent à elles seules un quart du volume, ce qui est vraiment trop pour ce que nous en savons. MM. Newberry et Garstang, marchant sur les traces de Petrie, se sont plus à décrire l'organisation des clans, leurs mouvements, les actes des rois qu'ils placent avant Ménès, les limites de leurs états : on dirait presque qu'ils étaient là et qu'ils ont enregistré les événements au passage. Tout cela repose sur des conjectures et sur des faits si légers qu'il vaut mieux n'y pas trop croire jusqu'à nouvel ordre. Dans le reste du volume, la trame du récit est plus solide et je n'y ai relevé que des erreurs de détail inévitables. Les Khétas ne sont pas

mentionnés sur les monuments de la XIIe Dynastie et c'est une méprise que de les reconnaître dans un passage de la stèle CI du Louvre. De même, l'endroit de la statue du Louvre où Wiedemam avait signalé une invasion de Nabuchodonosor en Egypte s'applique à une révolte locale et ne nous renseigne pas sur les luttes contre les Chaldéens. Beaucoup d'autres détails appelleraient la correction : ce sont taches légères qui ne nuisent ni à la valeur générale ni à l'utilité de l'ouvrage.

G. Maspero.

Stefan Wasynski, **die Bodenpacht, Agrargeschichtliche Papyrus-studien**, erster Band : **das Privatrecht**, 1905, Leipzig et Berlin, B. G. Teubner, in-8°, XII-178 p.

M. Waszinski s'est proposé de relier l'une à l'autre les notions éparses dans les Papyrus sur le sujet qu'il traitait, d'en déduire des lois générales et d'en reconstituer l'évolution historique : c'est la synthèse d'une multitude de faits et d'idées accumulés depuis un quart de siècle bientôt et qu'il était nécessaire de grouper et de condenser en corps de doctrine, ne fût-ce qu'afin de bien préciser le point où nous en sommes arrivés aujourd'hui dans cet ordre de recherches. Les contrats de location du sol, dont il s'occupe, forment une chaîne ininterrompue qui s'étend sur plus de mille ans et ils jettent une lumière très vive sur les conditions juridiques et économiques de la vie égyptienne. Le volume est consacré aux contrats entre particuliers et il se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur discute la forme matérielle des contrats, et il fixe de son mieux la valeur des termes techniques qui y interviennent, ainsi que les différents types qu'ils présentent, les rapports de ces différents types entre eux et le mode de location qui y est le plus souvent employé. Dans la seconde il examine le contenu matériel des contrats, la nature de la propriété foncière, et par suite les origines de la location, les relations des parties contractantes, les époques auxquelles les contrats étaient conclus de préférence dans l'année, les genres de terrains qui faisaient l'objet du contrat ainsi que leurs dépendances et les restrictions dont ils pouvaient être l'objet, et, d'une manière générale les conditions qui règlent l'accord entre les particuliers ainsi que toutes les conséquences qui en découlent. Le tout est exposé de la façon la plus nette et la plus brève, avec de nombreuses références aux documents les plus instructifs. M. W. cite en première ligne les contrats rédigés en langue grecque, mais il en confirme le témoignage ou il les éclaircit par les contrats écrits en démotique. Je souhaiterais, pour ma part, qu'il eût été plus en état de se référer aux originaux égyptiens : il en aurait certainement tiré des faits que les traductions en langue moderne lui ont tenus cachés. Il serait à désirer qu'un helléniste rompu à toutes les

difficultés qu'offre l'étude des textes grecs de l'Egypte se décidât à aborder sérieusement le déchiffrement des textes démotiques et hiéroglyphiques des bas temps : ce serait un gain pour l'histoire générale autant que pour l'Egyptologie. En attendant que ce phénomène se manifeste, nous devons nous contenter d'ouvrages où tantôt le côté égyptologique, tantôt le côté hellénique est pris en considération, et où par conséquent le traitement des questions est nécessairement incomplet. Celui de M. Waszynski a du moins ce grand mérite d'être si bien conçu et si clair que les démotisants de métier n'auront qu'assez peu à y ajouter de leur côté pour que nous sachions sur le sujet traité tout ce qu'il est possible d'en savoir aujourd'hui.

G. Maspero.

Rerum Aethiopicarum Scriptores Occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX curante C. Beccari, S. I. Romae, C. de Luigi (Paris, Alph. Picard). — Tome Ier; 1903, pp. x-520 grand in-8°; t. II, 1905, pp. 644.

Je signalerai ailleurs plus en détail, avec les développements que réclame l'importance de cette collection, les mérites de l'œuvre entreprise par le P. Camille Beccari. Je dois me borner ici, bien à regret, à des indications générales. Depuis un quart de siècle, les événements politiques ont appelé l'attention sur l'Éthiopie ; en même temps, les Orientalistes accordaient une plus large part dans leurs travaux, aux études éthiopiennes ; ainsi, à mesure que l'état éthiopien prenait une plus grande place politique, son histoire et ses traditions étaient de jour en jour mieux connues. Les sources de l'histoire d'Éthiopie se divisent en deux classes. D'une part, les Chroniques indigènes; d'autre part, de nombreux documents d'origine occidentale, principalement d'origine portugaise, qui complètent ou rectifient sur beaucoup de points les récits quasi officiels des chroniqueurs.

Au commencement du xvie siècle, les souverains Éthiopiens, sur le point d'être asservis par le sultan d'Adal, demandèrent le secours des Portugais : l'intervention de ceux-ci sauva le petit royaume chrétien de la ruine; mais elle amena de graves complications intérieures. Les Portugais voulurent détacher les Éthiopiens de l'Église d'Alexandrie pour les amener à l'union avec l'Église Romaine. Le zèle des missionnaires fut parfois intempestif. En 1560, la mission fut confiée aux Jésuites qui se montrèrent en général beaucoup plus habiles et plus prudents que leurs prédécesseurs. Leur mission fut très florissante jusqu'au moment de la grande persécution suscitée sous le règne du roi Fasilidas (1632-1667), d'abord contre les missionnaires, ensuite contre tous les Européens. Parmi les missionnaires Jésuites, la plupart portugais, il y eut quelques hommes fort distingués ; leurs travaux sur l'histoire d'Éthiopie, renfermant le récit des événements dont ils furent les acteurs ou les témoins, sont pour

nous de précieuses sources d'informations. La presque totalité de ces documents, dont l'importance surpasse de beaucoup ce que l'on pouvait imaginer, était restée jusqu'à ce jour inédite, et à ce point méconnue qu'on ignorait même où se trouvaient les principaux manuscrits, et qu'on les croyait en partie perdus. Tandis qu'on les supposait généralement en Portugal, ils étaient oubliés à Rome, dans les archives de la Compagnie de Jésus; ils y seraient sans doute encore demeurés de longues années, au grand détriment de la science, si le P. Beccari n'avait eu la bonne pensée de les mettre au jour en publiant la collection que nous annonçons.

Le premier volume est divisé en trois parties : 1° Un catalogue général des documents recueillis par l'éditeur, savoir : *a*) quatre ouvrages historiques de longue haleine, inédits[1]; *b*) 270 lettres et relations de missionnaires jésuites; et 541 lettres et relations d'origine différente. Quelques-uns de ces documents sont assez étendus. Sur l'ensemble, une vingtaine seulement ont été publiés ou utilisés partiellement. — 2° Une analyse des principaux manuscrits. — 3° Un choix de documents, qui met en évidence l'importance de la collection patiemment réunie par le savant éditeur. L'histoire politique et religieuse, la géographie, l'histoire du commerce, le folk-lore trouveront dans ces documents matière à d'amples développements. Parmi ceux qui sont publiés ici je signalerai, comme présentant un intérêt de curiosité, les chapitres des divers historiens sur les sources du Nil, et la carte d'Éthiopie du P. d'Almeida (reproduite en fac-similé), d'une singulière précision pour l'époque à laquelle elle fut dressée. — Ce volume est donc une sorte d'Introduction générale à la collection qui n'en comprendra pas moins de seize; les tomes II à X renfermeront les grands ouvrages historiques, les t. XI-XVI, les lettres et relations. Il faudra sans doute y ajouter un dernier volume de Tables générales.

Par l'édition de ce premier volume, le P. Beccari s'est montré à la hauteur de la tâche qu'il a entreprise : historien sincère, il n'a point écarté de sa collection les pièces qui pouvaient être moins favorables à son Ordre; les documents sont édités avec une fidélité scrupuleuse, selon toutes les règles de la paléographie et de la critique moderne; les notes ajoutées par l'éditeur témoignent de son érudition et de sa connaissance de l'histoire d'Éthiopie. Le meilleur éloge que je puisse lui adresser est de rapporter l'opinion du professeur Guidi, le maître incontesté des études éthiopiennes à l'heure actuelle; il m'écrivait que la collection du P. Beccari serait un véritable monu-

---

1. Ce sont : l'*Historia de Ethiopia* du P. P. Paez; les *Trois traités historiques* du P. Em. Barradas, écrits à Aden en 1634, *Historia de Ethiopa a alta ou Abassia* du P. Man. d'Almeida, achevée à Goa, vers 1644; et *Expeditionis aethiopicae patr. Alph. Mendez*, libri III et Auctuarii liber quartus, ouvrage achevé vers 1650.

ment historique et que l'auteur était en état de la publier de manière à satisfaire aux exigences de la critique la plus rigoureuse.

Le second volume contient la moitié seulement de l'*Histoire d'Éthiopie* du P. Paez, écrite en portugais, et publiée ici pour la première fois. L'auteur arriva en Éthiopie en 1603 et y mourut en 1622; il possédait parfaitement l'arabe et l'éthiopien tant littéraire (geez) que vulgaire (amharique); esprit distingué et curieux, il a consigné dans son volumineux récit une foule d'observations intéressantes et y a inséré la traduction ou le résumé d'un grand nombre d'ouvrages éthiopiens qu'il avait lus dans leur texte original. Son histoire est divisée en quatre livres. Le premier parle de la géographie physique de l'Éthiopie, des mœurs et des coutumes des habitants, de la constitution civile du royaume, et en raconte brièvement l'histoire, d'après les Chroniques indigènes, depuis les origines jusqu'à l'époque de l'arrivée des Portugais. Dans le second, il expose la religion professée en Éthiopie, les rites et cérémonies ecclésiastiques; il parle des moines et des principaux saints honorés dans le pays. — Le IIIe et le IVe livres formeront le tome III de la collection.

Dans quelques années, quand l'œuvre du P. Beccari sera terminée et quand les dix volumes du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* réservés aux Chroniques Éthiopiennes auront vu le jour, on pourra écrire l'histoire de l'Éthiopie pendant les cinq derniers siècles avec presque autant de précision et de détails que celle de plusieurs nations occidentales [1].

J.-B. CHABOT.

A descriptive catalogue of the manuscripts in the library of Pembroke college, Cambridge, by Montague Rhodes JAMES; with a handlist of the printed books to the year 1500, by Ellis H. MINNS. Cambridge, at the university press, 1905; XL-314 pp. grand in-8°.

Les manuscrits de Pembroke college sont connus depuis le catalogue sommaire qu'en a donné M. Henri Schenkl. On pouvait d'ailleurs s'en faire auparavant une idée par le recueil de Bernard. Mais ces indications étaient assez abrégées. M. James nous donne un catalogue détaillé, où toutes les pièces sont relevées, où la composition des volumes est exactement décrite, où sont publiés les essais de plume, les petits morceaux anonymes, tout ce que la vie du moyen

1. J'ajouterai que les *Rerum aethiopicarum Scriptores* ne laissent rien à désirer au point de vue de l'exécution typographique et que, malgré la grosseur des volumes, malgré les complications résultant de la disposition et de la diversité des caractères, l'insertion continue de manchettes présentant le sommaire de chaque paragraphe, etc., l'ouvrage est mis en vente au prix relativement très modéré de 20 francs le volume pour les souscripteurs à la collection complète (25 fr. pour un volume isolé).

âge mettait en marge des livres. Le fond ancien de Pembroke n'est ni considérable ni fort intéressant. La plupart des volumes proviennent de donations postérieures à la Réforme et sont dus au souvenir reconnaissant d'anciens fellows. En première ligne, il faut placer une centaine de manuscrits de l'abbaye de Saint-Edmond de Bury. Ils furent donnés, à l'instigation d'un fellow, par William Smart, bailli d'Ipswich.

Dans l'ensemble, la collection contient plus de manuscrits curieux que de manuscrits importants. L'antiquité classique est peu représentée : 105, Valère-Maxime (com. du XIII[e] s.); 113, Juvénal et Perse (fin du XII[e] s.); 114, Salluste, *Catilina* et *Jugurtha* (XII[e] s.); 168, Aulu-Gelle (XV[e] siècle, écrit en Italie); 249, Cicéron, *Pro Caelio, Pro Archia, Pro Marcello, Pro Deiotaro, De senectute*; Q. Cicéron, *De petitione consulatus;* invectives de Salluste et de Cicéron; le tout, à la suite de l'*Afrique* de Pétrarque (XV[e] s.); 260, Virgile avec scolies (XII[e] s.): 279, Nonius complet (de 1454); 280, Ovide, *Fastes* (XII[e] s.); 286, Térence avec scolies (XV[e] s.). Les manuscrits ecclésiastiques dominent, surtout les copies de glossateurs et de scolastiques. De cette foule, émergent deux manuscrits de Jérôme, du IX[e]-X[e] s. (17 et 91), un Bède du IX[e] s. (81), les *Morales* de saint Grégoire, du IX[e] s. (88); ce n'est rien de très rare. Mais il faut mettre à part deux manuscrits d'évangiles, avec miniatures, du XI[e] s. (301 et 302); un *Nouveau Testament*, auquel on a joint une série de peintures et de dessins du XI[e] siècle (120); un *Ezechiel glosatus*, du XII[e] siècle, avec la reliure originale, fort remarquable (147); enfin un commentaire de Raban Maur sur saint Paul, du IX[e] siècle (308), offert par Hincmar à l'Église de Reims (*Hincmarus archiep(iscopu)s dedit s(an)c(t)ae Mariae Remensi*). Ce manuscrit se recommande à l'attention, non seulement par son origine, mais par des notes qui indiquent la distribution des tâches des copistes : *Hic incoat portio Iostmari* (f° 1), *et hic finit* (f° 47 v°). Les noms des autres copistes, indiqués de même, sont au génitif: *Saluioni, Hrañigili, Bernardi, Hrotaldi, Haimoni, Adelradi, Ausoldi, Communis* (je ne vois pas quel sens aurait *portio communis*). Le texte des Épîtres est écrit en capitale.

Un catalogue sommaire des cahiers d'anciens élèves (sermons, dissertations, notes) et des incunables termine le volume. Sept planches reproduisent des miniatures ou des reliures.

P. L.

C. WATZINGER. **Griechische Holzsarkophage aus der Zeit Alexanders des Grossen.** Leipzig, Hinrichs, 1905. In-4°, VIII-96 p., avec 4 planches en couleurs et 135 gravures dans le texte. Prix : 35 Mark.

De 1902 à 1904, M. L. Borchardt a conduit des fouilles à Abusir au nom de la *Deutsche Orient-Gesellschaft*. M. Watzinger a été

chargé de la publication des trouvailles grecques, à l'exception du papyrus de Timothée, dont le fac-similé a paru dans un fascicule spécial.

A l'est de la pyramide de Newoserre, les fouilles ont mis au jour une petite nécropole grecque composée de trente tombes à inhumation, avec des sarcophages de bois d'une conservation remarquable. Le style des objets recueillis, notamment celui des vases peints, indique la première moitié du IVe siècle. C'est peut-être le lieu de sépulture d'un corps de mercenaires grecs, au service du roi de Perse, qui était stationné dans la ville voisine de Busiris. Ces gens n'étaient pas riches; les offrandes placées dans leurs tombes ne sont pas d'un grand prix, mais elles prennent une réelle importance par leur état surprenant d'intégrité. Signalons particulièrement un coffret à parfums, avec couvercle à charnière (p. 3) et une sandale en cuir (p. 14), qui ont désormais leur place marquée dans les albums archéologiques.

Les sarcophages en bois, avec leur vive polychromie, sont intéressants pour l'histoire de l'architecture, de l'ornement et aussi pour celle de la céramique grecque de la décadence, dont leur décoration reproduit plusieurs motifs. M. W. ne s'est pas contenté de décrire et de publier les sarcophages d'Abusir; il a catalogué les objets analogues connus jusqu'à présent, en première ligne ceux qui ont été découverts en grand nombre dans les tombes de la Russie méridionale. Un voyage à Saint-Pétersbourg l'a mis à même de consulter les archives de la Commission impériale archéologique, qui lui ont fourni beaucoup d'indications nouvelles. On doit également à M. W. la publication d'autres sarcophages en bois de style hellénique qui ont été exhumés plus anciennement en Égypte, en particulier de deux beaux spécimens des environs du Sérapéum de Memphis et de Magdola (ce dernier découvert par MM. Jouguet et Lefebvre). Dans les sarcophages gréco-égyptiens, la décoration peinte ou incrustée prédomine; dans ceux de la Russie Méridionale, beaucoup plus riches, c'est la décoration plastique, les reliefs d'applique en bois, en argile ou en plâtre. Le travail de M. W. est une véritable monographie des sarcophages en bois dans l'antiquité et mérite d'être lu avec attention.

Salomon REINACH.

Adolfo GANDIGLIO. **Cantores Euphorionis.** Sulle relazioni tra Cicerone e i poeti della nuova scuola romana. Bologne, Zanichelli, 1904; v-131 p.

Dans cet opuscule, M. Gandiglio, professeur au gymnase de Fano, revient sur une question souvent traitée, qu'il a su rajeunir à l'aide de considérations nouvelles et d'arguments plus étudiés. Il recherche qui sont ces *cantores Euphorionis*, auxquels Cicéron fait une allusion dédaigneuse dans les Tusculanes (III, 19, 45), quelles

furent les raisons de l'attitude de Cicéron à l'égard des poètes de la jeune école, des νεώτεροι, et quelle étaient ses opinions relativement à l'opposition faite par ces poètes novateurs aux procédés de l'ancienne poésie nationale. M. G. s'attache surtout à démontrer, dans la première partie, que Cicéron n'a pu penser ni à Virgile, comme le croit témérairement un de ses compatriotes, M. Marchesi, ni à Gallus, qui s'est inspiré d'Euphorion seulement dans ses élégies; car les premières élégies de Gallus ne peuvent être rapportées à une période antérieure à 709 (45), date de la composition des Tusculanes. Quant au mot même de Cicéron, M. G. estime qu'il désigne seulement, par une allusion générale, les admirateurs du poète de Chalcis, et non ses imitateurs et traducteurs; et il en prend occasion pour expliquer les tendances des poètes nouveaux, leurs opinions sur la poésie, leur engouement, si l'on veut, pour les modèles alexandrins, et, en fait, une certaine faiblesse de leurs productions dans l'intervalle qui sépare Catulle et Calvus de Gallus et de Virgile. C'est là ce que Cicéron a voulu blâmer, et attribuait au mépris des poètes anciens, bien qu'en réalité il n'y eût pas dans ces tendances nouvelles une réaction à proprement parler; le mouvement était au contraire des plus naturels, puisque les auteurs d'élégies amoureuses devaient nécessairement se tourner vers les poètes alexandrins. Cicéron, malgré son admiration pour la culture hellénique, et bien que lui-même semble avoir, à ses moments perdus, cultivé l'ἐπύλλιον, ne pouvait certainement approuver cette direction d'esprit des νεώτεροι. On pourra reprocher à M. Gandiglio de s'attarder trop complaisamment en des digressions qui ne touchent que d'assez loin au sujet; mais son livre est généralement bien composé, documenté sérieusement, purement et vivement écrit; il est plein d'intérêt, et on ne le lira pas sans plaisir ni profit.

My.

Handbuch der Klassischen Altertums-Wissenschaft von Iwan-Müller. Achter Band. **Geschichte der römischen Litteratur,** bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian von Martin Schanz. Dritter Teil : Die Zeit von Hadrian 117 bis auf Constantin 324. Zweite Auflage mit alphabetischem Register. München 1905. Oskar Beck. 512 p. gr. in-4°.

Afin d'amorcer la quatrième partie du Manuel, les administrateurs avaient retardé jusqu'ici la réédition de la troisième partie, parue d'abord en 1896. Mais il a bien fallu revenir à cette autre tâche, et l'auteur l'a remplie, comme il l'a fait pour les autres volumes, en augmentant beaucoup l'étendue de l'ouvrage (512 pages au lieu de 410) et en y ajoutant un index de 13 pages.

Tandis que, dans la nouvelle édition, les deuxième et quatrième parties se subdivisent en deux volumes, la première et celle dont nous traitons n'en comprendront qu'un. Ont les honneurs du présent livre:

Tertullien (70 p.); S. Cyprien (62 p.); Lactance (29 p.); Apulée (41 p.); Suétone (20 p.), etc. La bibliographie a été mise au courant et toute renouvelée. Entrent maintenant dans le texte et dans les notes les travaux de Keller sur Acron, de Hirschfeld sur Florus, de Harnack, sur la littérature chrétienne; parmi les publications françaises : Monceaux et Macé.

A louer sans réserve l'esprit de décision que montre M. Sch. dans toutes les questions obscures et controversées; aussi le soin avec lequel sont analysés tous les ouvrages, même ceux dont bien peu de lecteurs voudront voir le texte; ce qui arrivera sans doute pour les polémiques des auteurs chrétiens. M. Sch. retrouvait ici des sujets qu'il a traités à part : la composition des *Prata* de Suétone (Hermes, 1895; ici p. 62, etc.); le passage difficile de l'Octavius; 14, 1 (ici p. 272, etc.); Censorinus et ses sources (ici p. 232 au bas). Il est tout naturel que l'auteur du livre expose ses idées en bonne place, et, pour quelques-unes, il a certainement raison. Il indique aussi où l'on trouvera les objections de ses contradicteurs qui, de leur côté, bien souvent n'ont pas tort.

A côté des recherches personnelles de M. Sch., relevons son intervention constante dans les travaux d'autrui; il analyse, mais ne se dérobe pas, pour notre grand profit, surtout dans les questions controversées. Après avoir lu n'importe quel chapitre, tout lecteur sera surpris d'avoir appris tant de choses sous une forme si claire et si brève. Nous avons donc ici, ou il s'en faut de bien peu, un manuel idéal; rien d'étonnant que, comme les grands chênes de la forêt, il fasse le vide autour de lui.

Mes critiques ne porteraient que sur des détails : la rédaction ici et là ne me paraît pas assez claire ou assez simple; ailleurs, au lieu de traductions, le texte même aurait mieux valu et aurait eu un tout autre accent (ainsi pour Fronton, en haut de la p. 100); tel jugement est bien dur (p. 74 au bas sur le *Pervigilium Veneris*); l'exactitude de telle ou telle analyse peut être contestée; mais toutes sont soignées et consciencieuses et nous n'allons pas nous perdre dans ces minuties. La conclusion est évidente : à chaque nouveau volume, cette histoire paraît mieux mériter l'accueil qui lui a été fait; donc tout va bien pour l'auteur comme pour nous[1].

Émile Thomas.

---

1. Ce n'est pas sans quelque surprise qu'à la première page, nous voyons cité le nom de Rochefort parmi les auteurs dont la maîtrise, la pureté de style courait le danger d'être altérée par suite de leur séjour à l'étranger. Voila bien des illusions d'étranger. — Dans l'article sur Hele*nius* Acron, il eût fallu une explication ou une rectification à côté des mots cités (p. 176, 12 lignes avant le bas) de Usener : Hele*nus* et Acro — P. 208, l. 19 : lire patro*norum* ou patro*nalia* (au lieu de patri*monia*). — P. 355, 22e l. avant le bas, lire Blam*p*ignon; p. 64, l. 13 avant le bas, lire Preud'homme.

Dogmengeschichte von A. Harnack. Vierte Auflage. Tübingen, Mohr, 1905; in-8, xii-446 pages.

Das Dogma von der **Dreieinigkeit und Gottmenschheit** in seiner geschichtliche Entwicklung dargestellt von G. Krüger. Tübingen, Mohr, 1905; in-8, viii-312 pages.

The Evolution of Religion by L. R. Farnell. London, Williams, 1905; in-12, viii-234 pages.

Le très utile précis d'histoire des dogmes, de M. Harnack, paraît en quatrième édition, avec un certain nombre de retouches et d'additions. Le savant professeur honore mes écrits d'une citation dans ses prolégomènes, et il croit pouvoir résumer ainsi ma pensée : « Critique ce que tu veux, mais laisse subsister comme enseignement de l'Église ce que la critique a détruit; car c'est l'Église qui porte le développement ». Cela peut être assez piquant, mais cela pourrait prouver aussi que M. H. ne m'a pas très bien compris. Il faudrait s'entendre sur les destructions de la critique. M. H. raisonne toujours comme si l'Évangile avait si bien réalisé la perfection absolue de la religion que le christianisme n'ait pu faire ultérieurement aucune acquisition de valeur appréciable, ou plutôt qu'il ait dû fatalement déchoir. Or ce principe me paraît historiquement, et philosophiquement, indéfendable. Et c'est pourquoi je ne trouve pas que la critique de la Bible puisse détruire et condamner la vie séculaire de l'Église.

On ne saurait traiter avec plus d'aisance, de méthode et de clarté que M. Krüger l'histoire des dogmes de la trinité et de l'incarnation. L'auteur prend pour point de départ la plus ancienne profession de foi chrétienne, le symbole dit apostolique, et il s'efforce d'en déterminer l'origine et le sens primitif; après quoi il remonte vers les antécédents du symbole, aux premiers temps de l'Église, pour reprendre ensuite le développement du dogme trinitaire et christologique depuis la fin du second siècle jusqu'au quatrième concile de Latran (1215). L'interprétation des articles du symbole apostolique en opposition à la doctrine de Marcion est très ingénieuse et doit contenir au moins une bonne part de vérité. Un dernier chapitre expose sommairement la critique du dogme depuis la Réforme (sociniens) jusqu'à nos jours.

Malgré son titre général, le livre de M. Farnell traite seulement de l'étude comparée des religions, du rituel de purification, de l'évolution de la prière. Œuvre de vulgarisation, suffisamment documentée, un peu diffuse, mais très bien conçue pour instruire le grand public touchant la méthode, l'intérêt, les principaux résultats de l'histoire des religions. A la fin du dernier chapitre, l'auteur cite comme exemple de prière où entrent des gestes liturgiques analogues à ceux des cultes primitifs, un rite de la bénédiction de l'eau baptismale, la veille de l'Épiphanie, dans l'ancienne Église romaine. Ce rite subsiste encore dans la bénédiction des fonts baptismaux qui a lieu le samedi saint : le prêtre purifie l'eau de la main par un signe de croix tracé à

la surface, en soufflant dessus trois fois *in modum crucis*, puis en y descendant à trois reprises le cierge pascal qu'il a béni auparavant, le tout au cours d'une préface où l'on rappelle la création, la source du paradis et les quatre fleuves, le déluge, l'eau jaillissant du rocher dans le désert, le baptême du Christ, etc.

Alfred Loisy.

Wilhelm Hermann et le problème religieux actuel, par M. Goguel. Paris, Fischbacher, 1905; gr. in-8, 267 pages.

Le système que le professeur W. Hermann a développé dans ses divers ouvrages, notamment dans son *Ethik*, est un effort original et puissant pour donner à la foi chrétienne, disons évangélique, une base inébranlable en l'identifiant avec la morale. M. Goguel donne de ce système un exposé complet, suffisamment clair, qu'il fait suivre d'une critique impartiale et pénétrante, mais qui laisse subsister les parties essentielles de la doctrine; il n'a pas écrit pour réfuter les idées de M. Hermann, mais plutôt pour les faire valoir. Il s'agit bien d'un système théologique, non d'un essai de morale positive, fondée sur l'anthropologie, la psychologie et l'histoire.

D'après M. H., le domaine de la morale et celui de la religion se confondent presque, parce que ce sont deux fonctions solidaires de la personne humaine; celui de la morale et celui de la science sont essentiellement distincts; la foi n'est pas une connaissance; le monde moral et la nature sont deux ordres différents de réalité; la nécessité de la loi morale ne peut être constatée par la science, car le phénomène moral fait partie d'une réalité qui n'a d'existence que pour la personne; l'individu qui se soumet à la loi morale se pose nécessairement à lui-même comme fin; mais il s'agit de réaliser cette fin dans le devoir; or la tâche morale est un tout qu'aucun individu ne peut réaliser à lui seul; il y a là une antinomie que résout la religion seule et non pas une religion quelconque mais la religion de Jésus, le révélateur du Dieu Père, révélation qui se fait dans l'homme au contact de la personne historique du Christ.

Il faut suivre dans l'ouvrage de M. Goguel tout le développement de cette théorie, que le lecteur non initié aux controverses théologiques du monde protestant serait tenté de prendre pour un système renouvelé de la gnose ou pour une vision mystique. M. Goguel considère comme définitivement acquise la distinction du domaine de la foi et de celui de la science, tout au plus admet-il que M. H. a porté un peu loin la défiance contre les spéculations de la philosophie religieuse; mais il lui reproche nettement d'avoir méconnu le rôle pédagogique du dogme; il l'approuve d'avoir donné comme fondement historique à la foi l'impression produite sur le chrétien par la personne historique de Jésus et avant tout par sa vie intérieure, la

résurrection du Christ, fait indémontrable, n'appartenant pas au fondement de la foi, mais à son contenu, et comme élément essentiel ; il trouve que son auteur est allé trop vite en identifiant l'éthique formaliste de Kant et la morale de Jésus ; que la conception de l'autonomie doit être complétée par l'idée de la théonomie et par le principe de l'action en vue des biens moraux objectifs qui ont leur synthèse dans le Royaume de Dieu ; que la science de la nature n'aboutit pas nécessairement au matérialisme, mais que la nature elle-même devient, par l'activité morale de l'homme, comme une révélation de la moralité ; enfin que le rapport de la religion et de la morale ne semble pas se résumer dans le simple fait de l'impuissance à laquelle subvient la révélation personnelle de Jésus.

Cette dernière critique, qui est capitale, a été seulement ébauchée en une page du dernier chapitre. Il y aurait lieu de l'élargir, dût le système s'écrouler tout à fait. Si la doctrine protestante du péché et du salut par la foi n'est pas le fond de toute psychologie humaine et religieuse, la théorie de M. Herrmann n'est pas scientifiquement recevable. Or on ne prouvera jamais que cette doctrine soit la base de toute religion et la condition de la moralité. Quant à la distinction des domaines respectifs de la foi et de la science, il ne faudrait pas en abuser. Toutes les formes de l'activité psychologique, y compris l'évolution de la foi et du sentiment religieux, aussi bien que celle du sens moral, peuvent être matière d'observation et ne sauraient par conséquent échapper au contrôle de la raison. Le théologien a beau vouloir fermer la porte de son petit sanctuaire, il reste toujours possible d'en étudier la structure et l'ameublement, et même d'en apprécier la solidité.

A. B.

Histoire de la tolérance religieuse, par A. Matagrin. Paris, Fischbacher, 1905 ; in-8, 447 pages.

Cet ouvrage est bien composé, mais le sujet n'est pas traité à fond. Au lieu de remonter toujours aux sources, l'auteur se sert ordinairement de livres dont plusieurs ont beaucoup vieilli. C'est le moins qu'on puisse dire quand il s'agit des écrits de Voltaire, que l'auteur cite constamment dans les chapitres qu'il consacre aux premiers siècles chrétiens et au moyen âge. Après tout, depuis que Voltaire est mort nous avons eu Renan, et rien que dans notre langue, soit en original, soit en traduction, les bons travaux ne manquent pas sur les religions de l'Égypte et de la Chaldée, l'histoire d'Israël, les origines chrétiennes, les persécutions, l'Islam, les croisades, l'inquisition. M. Matagrin cite bravement le c. LVI d'Isaïe pour prouver les tendances universalistes du prophète contemporain d'Ézéchias ; il écrit sans broncher : « Ce moraliste (Jésus), qui dans notre siècle même, paraîtrait peut-être hardi, pouvait avoir, à cette époque, l'esprit assez

large pour maintenir sa religion indépendante et tolérante vis-à vis du régime politique » ; et encore : « Les Antonins.... tolérants à un tel point que, sans la crainte d'un soulèvement populaire, ils eussent probablement embrassé le christianisme. » Les conclusions générales ne laissent pas d'être acceptables, et l'on suit à peu près, mais beaucoup mieux à partir de la Renaissance, la fortune et le développement de l'idée de tolérance jusqu'en 1789. Les chapitres concernant le XVIIe et le XVIIIe siècle sont satisfaisants.

A. B.

A. N. de Koulomzine, **Secrétaire d'État,** Membre et Chargé d'affaires du Comité du Transsibérien. **Le Transsibérien.** Traduit du Russe par Jules Legras (Paris, Hachette, 1904 VIII 326 p., 32 gravures, 9 diagrammes et cartes.)

C'est l'histoire administrative, technique et financière de l'entreprise, rédigée avec une précision bureaucratique. Mais l'auteur consacre un substantiel chapitre à la portée sociale de l'œuvre, c'est-à-dire à la colonisation qui se poursuit non seulement dans l'axe de la voie mais dans le rayon du réseau ferré, c'est-à-dire dans l'Altaï, et aussi le long de la ligne Perm-Kotlas, dont le rôle sera si important. L'entreprise a été fécondée aussi et annoblie par la science; ce dont fait foi la liste des publications géologiques « suscitées par le Comité du Transsibérien ». Les diagrammes dénoncent le mouvement des voyageurs, spécialement des immigrants, et le trafic des marchandises jusqu'à la veille de la guerre d'Extrême-Orient. Peut-être, en raison même des défaites de la Russie, le Transsibérien sera pour le relèvement de la puissance russe en Asie un précieux instrument : il desservira et drainera sans doute plus exclusivement la Sibérie, jusqu'alors sacrifiée, mais prédestinée aujourd'hui à devenir le foyer d'appel et d'expansion des forces russes. Le livre, pour être signalé un peu tard, n'a rien perdu de son actualité et, affirme M. Legras, « vient à son heure ».

A.

— On nous annonce de Rome la mort du P. Antònio Cesare de Cara, S. J., décédé à Castelgandolfo, à la suite de longues crises cardiaques, le 27 décembre, au début de sa 71e année. Né à Reggio, en Calabre, le 13 novembre 1835, et entré fort jeune dans la Compagnie de Jésus, le P. de Cara, après avoir résidé, d'abord comme élève, bientôt comme maitre, dans diverses maisons de l'Ordre en Italie, en France et en Belgique, fut attaché, à partir de 1881, à la rédaction de la *Civiltà Cattolica*, qui se publiait alors à Florence et qu'il suivit ensuite à Rome. Au cours de cette longue collaboration, où il aborda des questions variées de linguistique, de philologie, d'archéologie, de critique biblique et profane, il s'est fait surtout connaître par ses travaux — réunis ensuite en volume et signalés plusieurs fois ici-même, par exemple *Rev. crit.*, du 22 décembre 1890 — sur les Hyksos (1889) et sur les Héthéens (1891-1892), où ces deux peuples sont rattachés aux Chamites et identifiés aux Pélasges des écrivains classiques. A ces mêmes études

se rattache étroitement, mais sans qu'il ait eu le temps de l'achever et de formuler ses conclusions, une dernière série d'articles sur les antiquités et sur les dialectes des peuples italiques. En s'attaquant ainsi aux périodes les plus obscures de l'ancien monde méditerranéen, le P. de Cara a certainement soulevé plus de questions qu'il n'en a résolu. Mais si, pour quelques unes de ses théories, il est permis de demeurer sceptique, on ne saurait ne pas rendre hommage au vaste savoir et à la candeur avec lesquels il les a défendues, ni lui marchander la reconnaissance pour les matériaux infiniment nombreux et variés qu'il a réunis de toute part avec une inlassable patience. Quant à ceux qui l'ont connu de plus près et ont eu le bonheur de jouir de son amitié, ils n'oublieront jamais ce qu'il y avait de tendresse et de délicatesse dans cette âme ardente, de franche et large tolérance dans cet esprit aux convictions si fermement arrêtées. — A. Barth.

— La plus grande partie du volume des *Quatrièmes Mélanges d'histoire du moyen âge*, publiés par les élèves de la Faculté des lettres de Paris sous la direction de leur professeur M. A. Luchaire (Paris, Fr. Alcan, 1905, in-8° de 235 pages), est occupée par les *Annales de la vie de Joscelin de Vierzi, 57e évêque de Soissons (1126-1152)*, rédigées par M. L. Jacquemin. Le prélat qui eut l'honneur d'être l'ami de S. Bernard et de Suger a eu un pontificat extrêmement bien rempli : il fonda des églises et des monastères, il fit respecter les droits de son évêché non seulement par les bourgeois de Soissons mais encore par le comte de cette ville, il tint une grande place dans les conciles et synodes de son temps, il apaisa nombre de querelles, fut choisi comme arbitre même par de grands personnages, se trouva fréquemment dans l'entourage des rois Louis VI et Louis VII, devint même conseiller de ce dernier, ce qui ne l'empêchait pas de philosopher et d'entrer en lutte contre Gilbert de la Porrée. En somme, c'est une figure sympathique que M. L. Jacquemin a fort heureusement mise en lumière. Les tables que celui-ci a jointes à son travail appellent une double observation : il a classé les personnes d'après les prénoms; pourquoi n'avoir pas eu une ligne de rappel aux noms, par exemple Roger de Montmorency et Montmorency (Roger de)? Pour les noms de lieux, pourquoi n'avoir pas placé les monastères ou les églises au nom de la ville où ils se trouvaient (St-Remi à Reims, etc.) ou au moins ne les avoir pas mentionnés, après le nom de cette ville, comme les évêques, abbés et prieurs ? — Le deuxième mémoire est celui de M. E. Faral, *Courtois d'Arras*, édition critique de ce poème dialogué, agrémentée d'une introduction et d'un glossaire. Cette publication d'un drame sur la légende de l'enfant prodigue est recommandable par le soin apporté; oserai-je dire que l'introduction manque d'une certaine précision et que les différentes hypothèses présentées se succèdent trop facilement ? Tout ce qui est relatif à l'origine et à la date du poème vaut mieux. — A la fin du volume M. J. Beyssier dans une *Note additionnelle à l'étude sur Guillaume de Puylaurens*, signale un nouveau manuscrit de ce chroniqueur : le 12714 latin de la Bibliothèque nationale. Il est exactement de la même famille que le 5212 dont M. Beyssier s'était servi précédemment pour son édition. — L.-H. Labande.

— M. l'abbé G. Mollat, qui publie avec une activité des plus louables l'analyse des *Lettres communes de Jean XXII*, nous a donné, en août 1905, le 4e fascicule de cet ouvrage; il forme la seconde partie du t. II et contient toute la série des documents de ce genre, expédiés par la chancellerie pendant la troisième année du pontificat (5 septembre 1318-4 septembre 1319); il comprend presque 2,000 numéros. On sait que les lettres communes concernent des collations de bénéfices, des nominations à des évêchés, des dispenses de consanguinité ou de bâtardise, des

privilèges spirituels, etc. L'historien de nos églises françaises y fera une ample moisson. Les analyses succinctes de M. Mollat sont extrêmement bien faites : la rapidité de sa publication ou la mauvaise écriture du texte lui a fait cependant commettre quelques fautes de lecture : *Augonto* pour *Augouto* (Agout, nº 8455; cf. nº 8638 où il faut corriger encore *Agonto* en *Agouto*); *Manseolo* pour *Mauseolo* (nº 8658), *Ferandi* pour *Feraudi* (nº 8660); *Genevi* pour *Genesii* (nº 9466), etc. Mais dans tous les cas, il est très facile de rectifier. — L.-H. L.

— Le professeur Charles H. Haskins a publié en juillet dernier dans le vol. IX, du *The American Journal of theology*, p. 421-450, une étude approfondie sur *The Sources for the history of the papal penitentiary*. L'histoire de la pénitencerie est loin d'être bien connue : les quelques mémoires qui ont paru ces dernières années et les éditions de textes ont cependant commencé à apporter un peu de lumière. M. Haskins examine surtout les formulaires qui ont été conservés depuis le xiiiᵉ siècle : le premier, qui a été publié par Lea sous le nom de Jacobus Thomasus Gaetanus, est attribué par lui à Thomas de Capoue, cardinal de Sainte-Sabine. Il fut réformé sous Benoît XII par une commission, dont l'œuvre se retrouve dans plusieurs manuscrits. C'est en décrivant l'un d'eux que M. Haskins, à propos du 336 d'Avignon, relève une grossière erreur qu'avec un peu d'attention, je n'aurais certainement pas dû commettre dans le catalogue que j'ai rédigé : une bulle d'Étienne IX ne pouvait pas être adressée à un monastère Cistercien. Je le remercie donc de me permettre d'allonger ma liste d'errata. — L.-H. L.

— M. A-F. Pollard vient de donner une réédition à bon marché du luxueux volume qu'il avait publié il y a trois ans avec la maison Goupil et Cⁱᵉ sur le roi Henri VIII d'Angleterre (*Henry VIII*, new edition, London, New-York et Bombay, Longman, Green and Co.; in-16 de xii-470 pages). On sait déjà tout le bien qu'il faut penser de cet ouvrage sur le roi qui a introduit la Réforme en Angleterre; son caractère et l'esprit de son gouvernement y sont analysés avec la compétence bien connue de M. Pollard. La différence entre cette nouvelle édition et la première, c'est que celle-ci présente dans des notes encore un peu trop rares l'indication des sources utilisées. Un index détaillé termine le volume et rend extrêmement faciles les recherches. — L.-H. L.

— *La Clef de « Volupté »* que nous apporte M. Christian Maréchal (Paris, Savaete [1905]; in-8ᵉ de xxiii-119 pages) est une ingénieuse et pressante exégèse du fameux roman de Sainte-Beuve. Amaury est l'auteur lui-même; le marquis et Mᵐᵉ de Couaën représentent Hugo et sa femme; Élie est Lamartine; Maurice, Béranger; Hervé, Lamennais; le détail des situations est de même interprété dans le sens d'une sorte de cryptographie subtile, machinée par Sainte-Beuve amoureux de Mᵐᵉ Victor Hugo, et confessant ici, sous le masque, la fausseté de ses attitudes et la bassesse de ses désirs. L'identification paraît en général convaincante; mais M. M. ne compromet-il pas un peu cette vérité d'ensemble, en rapportant à sa « clef » les plus minces témoignages (p. ex. p. 51, note 3)? Pourquoi (p. 42 et 47) ne s'agirait-il pas de la candidature de Sainte-Beuve à Liège, qui avait bien son importance, elle aussi? En tout cas, il n'est pas exact d'écrire qu'à son retour de Juilly il « entame » des négociations à ce sujet, puisque sa lettre à Ch. Rogier demande : « si la Régence a enfin décidé quelque chose » et si le postulant « est toujours aux prises avec une faculté de philosophie... » Lire, p. 28, l. 6, août au lieu de septembre, octobre au lieu de novembre. — F. Baldensperger.

— Les amis de Lamartine liront avec plaisir le petit volume où M. René Doumic a publié, accompagnées d'un commentaire, les *Lettres d'Elvire à Lamartine* (Paris, Hachette, 1905; in-16 de 97 pages). Les lettres, « ne sont, à coup sûr, qu'une faible partie du trésor qu'avait longtemps conservé le poète. Mais elles forment un tout. Et elles nous donnent le ton de cette correspondance. » Le commentaire dégage avec justesse et mesure les principaux traits de la personnalité morale de Mme Charles et insiste sur l'influence qu'a eue ce romanesque épisode sur le développement du poète du *Lac*. — F. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.— *Séance du 26 janvier 1906*. — La Société philosophique américaine invite l'Académie à se faire représenter aux fêtes organisées pour le mois d'avril prochain, à Boston, à l'occasion du 200e anniversaire de la naissance de Benjamin Franklin.

M. Cagnat, président, adresse à M. Léopold Delisle, qui vient de recevoir de l'empereur d'Allemagne l'Ordre du Mérite, les félicitations de l'Académie et dit que l'Académie se trouve ainsi honorée en la personne de son doyen. — M. Delisle répond que cet honneur rejaillit aussi sur la Bibliothèque nationale, qui rend journellement des services aux savants étrangers, avec la même libéralité qu'aux savants français.

M. Henri Omont lit une notice sur un nouveau manuscrit des œuvres mathématiques de Gerbert récemment acquis par la Bibliothèque nationale. Les textes contenus dans ce manuscrit, qui date du xie ou xiie siècle, présentent des variantes importantes pour différents traités mathématiques de Gerbert et de Hériger de Lobbes; il renferme aussi quelques opuscules mathématiques encore inédits.

M. Léon Heuzey lit une notice sur les dieux à turban dans les cylindres chaldéens. Il signale, dans les représentations religieuses gravées sur ces petits monuments, une curieuse modification, à partir de l'époque où les rois de la ville d'Our s'emparent de l'hégémonie en Chaldée. Le dieu auquel s'adressent les adorations ne porte plus que très rarement la coiffure à cornes de taureau. Cet emblème traditionnel de la divinité est remplacé d'ordinaire par le simple turban, que portent les rois et les chefs des cités chaldéennes. Faut-il en chercher la cause dans une certaine épuration du sentiment religieux, qui aurait repoussé pour les dieux les symboles empruntés aux animaux? M. Heuzey cherche une explication plus naturelle dans ce fait que les rois d'Our, comme on le voit par leurs inscriptions, acceptaient les honneurs divins. Par une confusion voulue, ce serait en réalité le roi régnant qui recevrait l'adoration sous l'apparence de quelque divinité.

M. Cagnat communique une série de bornes portant des inscriptions trouvées dans le Sud Tunisien par M. le capitaine Donau. Elles apprennent qu'en l'année 29 p. C. le terrain a été divisé par la légion IIIe Auguste suivant la méthode des arpenteurs romains.

M. Paul Monceaux communique les principaux résultats de ses recherches sur la versification à tendances populaires des chrétiens d'Afrique. Il étudie successivement le rythme des inscriptions métriques, des œuvres de Commodien, de plusieurs poèmes d'époque vandale ou byzantine. Il insiste sur l'importance de l'ouvrage de saint Augustin intitulé : *Psalmus contra partem Donati*. Le vers de ce psaume présente déjà les traits essentiels du vers roman : c'est un vers de 16 syllabes, qui est régulièrement coupé en deux parties de 8 syllabes chacune, et qui a pour principes l'isosyllabie, la césure régulière, la rime ou l'assonance, l'accent fixe à la fin du vers et de l'hémistiche. — MM. Louis Havet et Salomon Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 5 février — 1906

Brugmann, Abrégé de grammaire comparée, trad. Meillet et Gauthiot. — Textes de lexicographie arabe, p. Haffner. — Un texte de Galien traduit par Nicolas de Reggio, p. Kalbfleisch. — Mélanges Boissier. — Chardon, Robert Garnier. — Letaconnoux, La corvée en Bretagne. — Welschinger, Le Pape et l'Empereur. — Hauser, La patrie, la guerre et la paix à l'École. — Gebhart, Florence. — Migeon, Le Caire. — Mourey, Gainsborough. — Riat, Ruysdael.

K. Brugmann. **Abrégé de Grammaire comparée des Langues Indo-Européennes,** traduit par J. Bloch, A. Cuny et A. Ernout, sous la direction de A. Meillet et R. Gauthiot. — Paris, Klincksieck, 1905. Gr. in-8°, xxij-856 pp. et 4 tableaux. Prix : 20 fr.

Tous les indogermanistes connaissent la *Kurze vergleichende Grammatik* de M. Brugmann, et j'ai eu mainte occasion d'en dire ici tout le bien que j'en pense [1]. Je puis donc me borner à féliciter M. Meillet et ses collaborateurs de l'excellente idée qu'ils ont eue de la mettre à la portée des étudiants français, et à constater que leur difficile entreprise a été conduite avec toute la promptitude et le soin désirables. L'exécution matérielle de l'ouvrage est d'une agréable netteté et, malgré la diversité et la complication inévitables des caractères, d'une correction presque parfaite. Quant à la traduction, tout au plus, dans certaines parties, dans les paragraphes d'exposition générale, les préambules de chapitres, y souhaiterait-on un peu plus d'aisance, le « je ne sais quoi » qui fait qu'on sent qu'une idée a été repensée en français, et non pas simplement une phrase décalquée de l'allemand. Mais, pour la fidélité, elle est généralement irréprochable, et je ne saurais en faire mieux juger que par le petit nombre de mes observations critiques qui se répartissent sur près d'un millier de fortes pages.

P. 59, l. 16 du bas, lire « séparez-vous ». — P. 67, l. 17 du bas, « enseigne », lire « atteste ». — P. 68, l. 15, lire « comme faisant corps avec lui » (tout le contraire de ce qui est dit). — P. 78, M. Uhlenbeck n'est pas le premier qui ait essayé d'établir un lien

1. Cf. *Revue Critique*, LIII (1902), p. 501, LVI (1903), p. 461, et LVII (1904), p. 165.

entre le svarita sanscrit et le changement d'*o* en *á* [1]. — P. 144, l. 6, lire « articulatoires ». — P. 148, l. 13, lire *bhávitum*. — P. 198, l. 9 du bas, v. h. a. *ʒihu*, etc. » est insuffisant pour des étudiants français : il fallait donner tous les temps du vb. *ʒihan* qui répondent à ceux du verbe gotique. — P. 233, l. 7, après le mot « était », par un malencontreux hasard, ont dû tomber les deux mots « suivie de », dont l'absence est absolument déconcertante. — P. 248, l. 19 du bas, lire « et norrois ». — P. 276, l. 11 du bas, au lieu de « vache », « pièce de bétail ». — P. 283, l. 16, plus simple et plus clair « et que ces dialectes ne déaspiraient pas les aspirées ». — P. 299, l. 2, « *tu tens* » est bizarre à plus d'un point de vue, et *tu tiens* le remplacerait mal. — P. 316, l. 16, remplacer *ó* par *o*. — P. 325, l. 17, lire « non [plus] enfant, adolescent ». — P. 335, l. 7, ῥυτός. — P. 352, l. 5, *sceffid*. — P. 376, l. 3 du bas, lire « et du génitif ». — P. 439, l. 5 du bas, « président à ». — P. 455, l. 5, « Jâtavedas ». — P. 485, l. 17 du bas, περι-καλλής. — P. 489, l. 5 du bas, le ʒ de l'allemand *ûʒ* est inexact. — P. 505, l. 4, « lit du sacrifice » est une traduction un peu étrange du sk. *védi*. — P. 510, l. 16, « il semblait », lire « il brilla » (grave contresens). — P. 564, l. 4, il fallait traduire got. *armaiô* « compassion ». — P. 576, l. 7 du bas, lire « elle est », et la phrase est terriblement tirée de longueur. — P. 581, l. 5 du bas, « je sus ». — P. 596, l. 18 du bas, *manushyèshv*. — P. 599, l. 12, *skámbhanena*, mais l'omission de l'*s* est de l'auteur. — P. 604, l. 1, supprimer la virgule après « indicatif ». — P. 614, l. 11 du bas, et p. 618, l. 11 du haut, on lit deux syllabes sanscrites d'une part indûment séparées et de l'autre indûment réunies. — P. 620, l. 6 du bas : « En grec aussi *se rattacha* à cet emploi celui de l'optatif en tant qu'irréel ». — P. 621, l. 3, *ávakshyo* devrait être en caractères espacés. — P. 637, l. 11 du bas, le « sacrifiant » védique est tout autre chose qu'un « sacrificateur ». — P. 638, l. 4, « désigner », lire « exprimer » ou « suppléer ». — P. 639, l. 4 du bas (inintelligible) : « Cet infinitif s'introduisit dans le domaine fonctionnel des formes d'impératif en -τω ». — P. 642, l. 3, au lieu de « châtient », lire « flagelleront » (le vb. gr. indiquait bien le futur). — P. 651, l. 4, il fallait laisser la phrase en allemand : le fr. *pourtant* n'est ici nullement l'équivalent de *doch*. — P. 653, l. 9, « croyant », et non pas « crédule » : la « libre pensée » seule confond les deux sens. — P. 690, l. 6 du bas, « rends-le-moi ». — P. 720, l. 8, remplacer le mot « jouissance », qui semble avoir un sens tout abstrait, par le concret « consommation ». — P. 728, l. 11, une lettre anglo-saxonne à remplacer par une lettre allemande (je ne dispose ni de l'une ni de l'autre). — P. 734, l. 14, la faute *wir* pour *mir* est bien légère typographiquement, mais grave pour les inexpérimentés qui ne sortiront pas de la phrase. — P. 739, l. 2 du bas (étonnant et bien fâcheux non-sens) : « Comment donc, là

1. *Bull. Soc. Ling.*, VII, p. lviij (14 décembre 1889).

où je suis, y aurait-il absence de héros? » — P. 784, le mot *accerso*, traité en note de la p. 258, n'est pas relevé à l'Index [1].

L'utilité pratique de cette traduction ne se restreindra pas, si les jeunes linguistes savent s'en servir, à son usage immédiat. Beaucoup d'entre eux doivent se rendre compte de la nécessité absolue de pouvoir lire un ouvrage de linguistique allemand dans l'original. A ceux-là je conseillerais d'étudier la *Grammatik* de M. Brugmann en se reportant à l'édition française chaque fois qu'ils rencontreraient une difficulté : au bout de quelques semaines de cet exercice consciencieusement pratiqué, je crois qu'ils seraient de force à aborder toute autre lecture du même genre.

V. HENRY.

Texte zur arabischen Lexicographie, *nach Handschriften herausgegeben von Dr August Haffner, privatdocent an der Universitat Wien.* Leipzig, Harrassowitz, 1905, in-8°, XIV et 328 p.

On trouve ici trois documents importants pour la lexicographie, et à l'occasion, pour la grammaire arabe. Les spécialistes seuls sauront apprécier ce qu'il a fallu d'application non seulement pour fixer les leçons d'un texte que les copistes ont singulièrement maltraité, mais principalement pour établir avec certitude la lecture des *chawahid*, c'est-à-dire des vers appartenant presque toujours à l'ancienne poésie et cités comme les *témoins* de la véracité du commentaire.

Le fragment placé en tête du volume a pour auteur Ibn Sikkit grammairien du IIIe siècle de l'hégire, qui jouit d'une incontestable autorité dans les écoles musulmanes du temps jadis. C'est une liste des permutations de lettres dans un même mot, le *bâ* pour le *mîm*, le *lam* pour le *noun*, etc.; ce que les grammairiens nomment *qalb wa ibdal*. Il y a dans ce morceau des renseignements curieux sur la phonétique et la sémantique des tribus nomades; c'est par conséquent une contribution dont il devra être tenu compte dans les recherches nouvelles relatives à l'arabe classique.

Vient ensuite en double rédaction, un opuscule sur les noms, épithètes, termes figurés, etc. donnés au chameau. On sait que les poésies de l'époque antéislamique et celles des deux premiers siècles de l'hégire chantent les mérites de cet utile mais peu poétique animal avec la ferveur que les maîtres du quatro cento mettent à peindre la Vierge ou le *bambino*. Les dictionnaires indigènes réputés les plus complets et les meilleurs, tels que le *Tadj*, le *Lisan*, le *Mokassas*, etc., ont puisé abondamment dans le recueil qui porte le nom d'El-Asmayi;

---

1. Je ne voudrais pas que cette dernière observation, tout à fait accessoire, jetât une ombre défavorable sur les Index du livre : ils sont très copieux (cent pages en tout) et beaucoup plus complets que ceux de l'édition originale, où au surplus le même mot manque également.

néanmoins leurs définitions ne sont pas toujours claires ni complètes. Le fragment publié par M. H. (p. 137 à 157) sera donc d'un grand profit ponr combler ces lacunes.

C'est un secours du même genre que fournit le troisième Traité dont El-Asmayi est également l'auteur et qui a pour titre *Kitâb Khalk el-insân*, ce qui doit se traduire ici non par « création de l'homme » mais par « structure du corps humain ». L'auteur prend le fétus dans le sein maternel, suit l'enfant dans ses premières évolutions depuis la naissance, l'allaitement, jusqu'à l'âge du développement parfait et, bien qu'il s'attache surtout à expliquer les termes techniques, il donne à l'occasion des détails qui intéressent l'histoire de la médecine arabe.

M. H. a utilisé plusieurs copies de ces opuscules devenus rares par la date de leur composition et dont la meilleure recension lui a été fournie par la Bibliothèque *Lalély* à Constantinople. Les variantes paraissent avoir été relevées avec une exactitude scrupuleuse et les citations ou références de nature à éclairer le texte original sont l'objet d'un chapitre spécial qui suppose de longues et minutieuses recherches. Enfin un index des mots cités dans les trois Traités et un autre index des vers mentionnés comme preuves du sens exact des mots, complètent l'utilité de cette édition et en facilitent la lecture. C'est en somme un bon travail qui rendra d'utiles services à la lexicographie de l'arabe littéraire, comme aux recherches dialectales, si en honneur aujourd'hui, et l'auteur a, par là, bien mérité des études orientales.

B. M.

Galeni de Causis continentibus libellus a Nicolao Regino in sermonem latinum translatus, primum edidit C. Kalbfleisch. Marbourg, Elwert, 1904; 24 p. in-4°, prix 1 fr. 50.

Galien mentionne dans le catalogue de ses ouvrages un traité Περὶ τῶν συνεκτικῶν αἰτίων, aujourd'hui perdu, et qu'il y a peu d'espoir de retrouver. Mais il en existe une traduction latine due à Nicolas de Reggio, conservée dans deux manuscrits, l'un du xiv° siècle à Paris, l'autre du xv° à Dresde. M. Kalbfleisch, qui a déjà publié plusieurs opuscules de Galien, a jugé utile de faire connaître cette traduction, qui est intéressante pour l'histoire de la médecine, et principalement pour celle de l'école pneumatique; dans le manuscrit de Dresde, le seul qui donne l'index des chapitres, on lit, en effet, au chapitre second : De tribus causis morborum et differentiis harum secundum Athineum medicum; et l'on sait qu'Athénée d'Attalia est le fondateur de la théorie du πνεῦμα. On remarquera, dans les notes qui accompagnent le texte, que l'éditeur, grâce à sa connaissance de la langue et de l'usage de Galien, a essayé avec succès de retrouver sous la traduction latine les expressions probables de l'original.

My.

Mélanges Boissier. Recueil de mémoires concernant la littérature et les antiquités romaines dédié à Gaston Boissier, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie française, professeur d'histoire de la littérature latine au Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, ancien directeur d'études à l'École pratique des hautes études. A l'occasion de son 80e anniversaire. Ouvrage contenant un portrait, pointe sèche de Gusman, 4 planches hors texte et plusieurs illustrations dans le texte. Paris, Fontemoing, 1903, IV-468 pp. gr. in-8°. Prix : 20 francs.

Soixante-quinze articles, plus ou moins étendus, précédés d'une spirituelle dédicace en strophes alcaïques de M. Emile CHATELAIN. J'indiquerai au moins le titre de ces études. — 1. F. ANTOINE, *L'attraction modale en latin :* voir l'article de M. GAFFIOT, *Revue*, 1904, I, p. 7. — 2. A. AUDOLLENT, *Deuotio ou defixio?* La *deuotio* des Décius ne peut être confondue avec l'envoûtement ; il faut donc dire *tabellae defixionum*. — 3. AUDOUIN, *De l'origine du tablinum*. Il aurait d'abord été une sorte d'alcôve, close en planches (*tabula, tabulinum*), servant au père de famille. — 4. E. BABELON, *Un nouveau médaillon en or de Constantin le Grand*. Il commémore la rencontre de Constantin avec Licinius d'où sortit l'édit de Milan (février 313). Les attributs païens de Constantin prouvent que l'empereur n'était pas encore chrétien à cette époque. — 5. M. BESNIER, *Sulmo, patrie d'Ovide :* comparaison des vers d'Ovide avec la réalité. — 6. G. BLOCH, *Note sur un passage de Diodore de Sicile* [t. V, p. 184 Teubner ; t. II, p. 581, v, Didot] *à propos de la première catilinaire*. — 7. Max BONNET, *Sonipes :* synonyme de *equus*, qui lutte avec *quadrupes, cornipes, alipes* ; cf. RITTWEGER, dans l'*Archiv für lat. Lexicogr.*, VII, 324 suiv. — 8. H. BORNECQUE, *La rhétorique à Hérennius et les clausules métriques*. La *Rhétorique* présenterait les premiers exemples connus, et ce serait un argument contre l'attribution à l'atticiste Cornuficius. En tout cas, la question d'histoire littéraire ne peut être aussi facilement tranchée que ne le croit M. B., à la suite de M. Marx : voy. *Revue*, 1895, I, 126. — 9. M. BRÉAL, *Souvenirs romains subsistant en grec moderne :* mots empruntés à l'époque ancienne. — 10. F. BUECHELER, *Amantissimo suis*, dans plusieurs inscriptions a le sens passif. — 11. E. CAETANI LOVATELLI, *Al sepolcreto degli equiti singolari*, avec vue de Tor Pignattara. — 12. R. CAGNAT, *Sabinius, non Licinius Barbarus*. Il faut ainsi corriger le gentilice mutilé d'un nom de consul dans les Actes des frères arvales, en 118. — 13. A. CARTAULT, *Sur un emploi particulier des noms propres dans les Épigrammes de Martial*. Martial, dans une épigramme satirique, interpelle un tiers, généralement un confrère, un amateur intelligent, pour lui faire un compliment détourné ou pour lui offrir un spécimen de son talent. — 14. S. CHABERT, *Le tremblement de terre de Pompéi et sa véritable date* (*5 février 62 après J.-C.*). Les noms des consuls dans Sénèque, *N. Q.*, VI, 25, sont une interpolation ; Tacite, *An.*, XV, 22, fixe l'année. Par suite,

le livre VI des *N. Q.* est de 62. — 15. A. Collignon, *Remarques sur deux passages de la Pharsale de Lucain*, le songe de Pompée (livres VII) et IX, 950 suiv. — 16. M. Collignon, *Les peintures de la caupona de la rue de Mercure à Pompéi*, peintures réalistes; 1 pl. — 17. L. Constans, *Corrections au texte de Tacite et de Sénèque : An.* I, li, 8, *proelio < paratus >; H.*, II, xi, 20, *usui et; Ep.*, 52, 6, *in fundamentis suis occupanda*; 59, 2, *uiribusque fidentis*; 59, 5, *uocentur* est défendu; 64, 8, *cursus pituitae et umor* (non *humor*). Plusieurs de ces corrections sont fondées sur l'hypothèse d'abréviations dont la réalité paléographique me paraît discutable. — 18. E. Courbaud, *Sur le De oratore*, I, 3, 5, 11 : il n'y a rien à corriger; le style de Cicéron, plus parlé qu'écrit n'a pas la régularité pédantesque que lui imposent les éditeurs. Très juste. — 19. A. Croiset, *Deux observations de Quintilien sur la littérature grecque*. Dans XII, 10, 17, et surtout dans XII, 10, 27-39, Quintilien a eu l'intuition d'un certain rapport entre la littérature et la race. — 20. Ed. Cuq, *Les préfets du prétoire régionaux*. Explication des cas où l'on trouve indiqués dans les textes plusieurs préfets simultanés. — 21. L. Dautremer, *Une anecdote tirée d'Ammien Marcellin*, XIX, 9, 3-8. — 22. D. Delaunay, *Le terme* sententia *dans la langue technique du droit public à Rome*; avis produit au cours d'une consultation du sénat, sur interpellation du président, et susceptible d'être soumis au vote. — 23. H. Dessau, *Le consulat sous les empereurs des Gaules* : recueil des noms de consuls particuliers à la Gaule, Victorinus, Lepidus, Dialis, Bassus, Censor. — 24. L. Duchesne, *Sur une inscription damasienne*. L'épitaphe des saints Félix et Philippe (Ihm, 91 et 47) est une et doit être rapportée dans sa totalité à Damase. Elle n'a rien à voir ni avec le concile d'Éphèse ni avec le pape Célestin. — 25. Durand, *La date du « De diuinatione »* : le traité était écrit tout entier aux ides de mars 44; Cicéron s'est contenté de le retoucher et d'y ajouter la préface du livre II. — 26. R. Ellis, *De locis quibusdam ouidianis : Tr.*, I, iii, 73-76; *Ibis*, 330, lire : *Echidnea*; 478 : *tibi magar erit; A. Am.*, II, 308 : *quae clam gaudia noctis habes*; III, 288 : *cum risu uisa est* ou *fusa est*; 343 : *deue recente libris titulo quos signat Amorum*. — 27. Ph. Fabia, *Tacite, Hist.*, IV, 68. — 28. P. Foucart, *Un sénateur romain en Égypte sous le règne de Ptolémée X*. Commentaire d'une lettre adressée aux fonctionnaires royaux du nome Arsinoïte en vue de la réception du sénateur L. Memmius, en 112 avant J.-C. — 29. P. Gauckler, *« Castellum Biracsaccarensium »*. — 30. P. F. Girard, *Les assises de Cicéron en Cilicie*. La durée des *conuentus* était en province très variable. — 31. G. Goetz, *De Prisciani in glossariis latinis uestigiis*. — 32. St. Gsell, *Le fossé des frontières romaines dans l'Afrique du Nord*. — 33. F. W. Gustafsson, *De parricidio*. Le premier élément du mot se rattache à *patrare*. — 34. J. J. Hartman, *Genestetiana noua*. Traduction en vers latins de trois poèmes du Hollandais P. de Genestet. — 35. E. Hauler,

Frontonianum : Epist., III, 12 ; p. 49, 14 Naber. — 36. F. HAVERFIELD, *Cornish tin.* — 37. L. HAVET, *Un morceau dénaturé de Plaute, Captiui*, 93 suiv. Ordre des vers. Un mot du type *senis* devant un monosyllabe long au commencement du vers a toujours la deuxième syllabe brève : important complément à l'étude sur *s* finale caduque publiée par M. H. dans les *Mélanges Gaston Paris.* — 38. F. HEERDEGEN, *De locis quibusdam qui in Ciceronis Oratore sunt emendandi.* 22 : *singulis < aetatibus > consecuti sunt ;* 33 : *< ui > prudentiae ;* 170 : *plerumque casu suapte natura.* — 39 W. HELBIG, *Sur l'aes pararium.* C'était l'argent mis à la disposition du chevalier pour acheter deux chevaux et sans doute un esclave servant de valet. — 40. HÉRON DE VILLEFOSSE, *Crustae aut emblemata* (CIC., *Ver.*, IV, 52). *Crustae* désigne l'enveloppe extérieure ciselée, qui recouvre le vase, mais peut s'en détacher ; *emblemata*, un ornement d'applique en relief, rapporté à une pièce d'argenterie d'apparat. — 41. J. A. HILD, *Quelques observations à propos de Juvénal au* XVII*e* *siècle.* Certains jugements littéraires de Boileau s'inspirent directement des philologues contemporains, de D. Heinsius et de Rigault. — 42. O. HIRSCHFELD, *Dellius ou Sallustius.* Les détails de la guerre faite aux Parthes proviennent d'un discours de Ventidius composé par l'historien Salluste. La mort de Salluste doit être placée le 13 mai 35 avant J.-C., en tout cas après novembre 38. — 43. HOMOLLE, *Le trophée de Paul Emile à Delphes, une illustration antique pour le texte de Tite-Live*, XLV, XXVII ; figures, concordant avec le récit de Tite-Live et de Plutarque. — 44. Ch. HUELSEN, *Der sogennante Paedagogium auf dem Palatin :* c'est une garde-robe. Le graffite Ἀλέξαμενὸς *fidelis* est l'œuvre « de quelqu'un de ces séminaristes qui, en robe noire ou rouge, animaient d'une manière si pittoresque les ruines du Palatin ». L'Y ne paraît pas se rapporter à l'image du Christ à la tête d'âne. Sur une nouvelle explication, voy. *Revue*, 1905, II, 415. — 45. C. JULLIAN, *La fontaine de Nimes : « Matrebo Namausikabo ».* Le nom est ligure, mais le ligure est apparenté au celtique. — 46. O. KELLER, *Comment les scolies non-porphyrioniennes d'Horace ont-elles pris le nom d'Acron?* Dans certains manuscrits ce nom est déjà mis en tête. Le rédacteur d'un groupe de scolies, écrivant peut-être en Italie au XII*e* siècle, pour donner plus d'autorité à son œuvre, a été le premier à lui attribuer ce nom, qui a été étendu ensuite à tout le recueil. — 47. G. LAFAYE, *L'adoption de Jugurtha dans Salluste.* — 48. H. DE LA VILLE DE MIRMONT, *C. Popilius Laenas.* Carrière de cet orateur, mentionné par Cicéron, *Brutus*, 95, et dont la *Rhétorique à Herennius*, IV, 34, nous a conservé un fragment. — 49. J. LE COULTRE, *Notes sur Pétrone :* sur l'étendue du roman, le rôle de Priape, l'élément de parodie. — 50. Ch. LÉCRIVAIN, *L'origine de l'impôt dit* lustralis collatio *ou chrysargyre ; note sur la vie de Marc-Aurèle*, XI, 7. — 51. L. LEHANNEUR, *Une page de saint Ambroise :* analyse du *De Nabutha.* — 52. Paul LEJAY, *Lexicographie*

latine : 1. *ab normis*, non *abnormis* (Hor., *Sat.*, II, II, 3); 2. *patriae* n'est pas un locatif dans Virg., *En.*, XI, 594; 3. *protinus*, non *protenus*; 4. *quassa nuce* (Hor., *Sat.*, II, v, 36). — 53. F. Leo, *Vestipica*, vient de *uestispica* (cf. Nonius, p. 12; Plaute, *Trin.*, 251) et a été altéré par l'étymologie populaire. — 54. W. M. Lindsay, *Anthologie latine*, I, xxvi. — 55. J. Martha, *Comment Cicéron est arrivé aux honneurs*. M. M. montre très bien à quel point il a été servi par le hasard. — 56. E. Michon, *Deux colonnes de porphyre ornées de bustes au musée du Louvre* : 2 pl. Ces colonnes proviennent du Vatican. L'origine romaine des deux autres paires de colonnes analogues affaiblit leur valeur de preuve pour la thèse de M. Strzygowski. — 57. Th. Mommsen, Δωδεκάδελτος : *lex* désigne la loi des douze tables; quand on précise, on dit *duodecim tabulae* ou simplement *duodecim*. — 58. P. Monceaux, *Les actes de sainte Crispine, martyre à Theveste*, ont été interpolés très anciennement, probablement par un donatiste; saint Augustin connaissait une autre rédaction. — 59. G. Paris, *Sur l'Appendix Probi, III*. L'origine carthaginoise est défendue contre MM. Ullmann et Foerster. — 60. G. Perrot, *L'Hécyre de Térence et la Dame aux Camélias d'Alexandre Dumas fils*. De cette comparaison d'un détail de *l'Hécyre* avec la pièce de Dumas, il ressort, que Dumas est factice et déclamatoire, là où Térence est fin, délicat, naturel. Conclusion qui venge l'*Hécyre* de mépris souvent injustes. — 61. E. Petersen, *Panthéon*. Comparaison d'un temple de Timgad avec le Panthéon d'Hadrien. — 62. R. Pichon, *La bataille d'Actium et les témoignages contemporains* : étude et comparaison des allusions dans Horace, Virgile, Properce : « L'idée dynastique, absente chez Horace, apparaît chez Virgile à côté de l'idée nationale, et la domine chez Properce. » — 63. F. Plessis, *Troica Roma*. Il entre une arrière-pensée hostile aux Grecs dans la manière dont Horace, Properce et Virgile ont identifié Rome, la Rome victorieuse des Grecs, avec Troie, détruite par les Grecs. — 64. E. Pottier, *Sinister*. Le mot a un sens favorable dans la langue augurale, défavorable dans la langue courante. Le sens défavorable est dû à l'influence grecque (ce qui me paraît tout à fait contestable, car le sens favorable est artificiel) et il est conforme à l'usage des peuples indo-européens. Le sens favorable vient d'Orient, d'Égypte plus exactement, par l'intermédiaire des Étrusques. L'Égyptien qui prie se tourne vers le midi; par suite, il a l'Orient, côté favorable, à sa gauche. Voir, sur le même sujet, Darbishire, dans les *Transactions of the Cambridge philological society*, vol. III, part. III, p. 154. — 68. S. Reinach, *Inuentio ancorae*. La découverte du roi Midas est une trouvaille, non une invention. Cette trouvaille, rapprochée du récit de Pythagore dans Ovide, *Mét.*, XV, 265, prouve l'existence d'une légende phrygienne du déluge. — 66. M. Rostovtsew, *Inscriptions des* antes *du* σεβαστεῖον *d'Ancyre*. Elles montrent l'empressement des provinciaux galates à latiniser leur nom. — 67.

C. Thiaucourt, *Les* Académiques *de Cicéron et le* Contra Academicos *de saint Augustin.* — 68. Emile Thomas, *La critique de Tacite.* Très vigoureuse et très juste défense du bloc traditionnel. — 69. Paul Thomas, *Notes critiques sur les opuscules philosophiques d'Apulée : De deo Soc.*, xx (p. 23, 13 G.), ponctuer : ... *bonus : qui hominibus ceteris antecellit, quam ipse a dis immortalibus distat? De Plat.*, I, I (p. 64,4). lire : *in conuentu amicorum*; II, xiii (p. 91, 6) : *ut ament <at>que redamentur*; II, xx (p. 96, 13) : *hoc ipso nisu deorum*; *De mundo*, xvii (p. 119, 9) : *poetae ciunt*; xxii (p. 123, 4) : *iuuenali constat*; *hic animalium*, etc.; xxv (p. 124, 28) : *ad ultra* signifie *ad ea quae ultra sunt*; xxix (p. 128, 9) : *spiritus nautis secundi.* — 70. J. Toutain, *Les prétendues druidesses gauloises.* Les *Dryades* de l'*Histoire auguste* sont des prophétesses. — 71. L. Traube, *Die Ueberlieferung des Ammianus Marcellinus.* Au commencement du moyen âge, un seul manuscrit antique, écrit en capitale rustique passa en Allemagne, à Lorsch probablement. Copié en écriture insulaire à Fulda, le fils de ce manuscrit donne naissance après 850, à Fulda, à une nouvelle copie en écriture continentale. De cette copie dérivent les deux manuscrits conservés en tout ou en partie, le manuscrit de Fulda (Vat. 1873) et le manuscrit d'Hersfeld dont subsistent seulement six feuillets. — 72. L. Valmaggi, *Sur quelques passages du IIIe livre des* Histoires *de Tacite* : v, 9 : *gens fidei, commissi patientior*; vii, 4 : *Minicius*; x, 23. — 73. L. Vernier, *Sur un passage de l'épitre aux Pisons, Horace et Boileau, juges de l'ancienne versification.* — 74. J. P. Waltzing, *Minucius Félix et Platon.* Minucius Felix lisait Platon dans le texte. — 75. E. Woelfflin, *Zur Alliteration.* Nouveaux exemples de l'époque classique. Ce que les Grecs présentent à cet égard, n'est pas l'allitération, mais l'à-peu-près et le jeu de mots.

Ce volume fait honneur à MM. Cagnat et Chatelain qui en ont pris l'initiative et à l'éditeur qui en a supporté la charge. Les trois directions de la féconde activité de M. Boissier convergent dans ce recueil, explication et critique des textes, histoire et archéologie, histoire littéraire; là où, seul, il suffit, d'autres doivent s'unir. Il a fallu aussi le concours de MM. Duchesne, Monceaux, Waltzing, pour que fût représenté un genre d'études, trop ordinairement étranger aux philologues classiques, mais brillamment cultivé par M. Boissier.

Pour associer, dans la limite de mon autorité privée, la *Revue critique* à l'hommage qui était rendu au maître français des études latines, j'ai eu la curiosité de rechercher les articles qu'il a donnés à ce journal. Le premier (*Revue*, 1866, t I, p. 281) est un compte rendu de l'édition Riese des *Satires ménippées* de Varron. Sous cette forme, M. Boissier élucide en deux pages précises les origines de la satire romaine. Je crois bien que le dernier article a paru en 1883 (t. I, p. 383), sur le livre de M. Germain, *La faculté des arts et l'ancien collège de Montpellier*, longue étude, où M. Boissier contribue de la

manière la plus intéressante à l'histoire de l'enseignement en France depuis la Renaissance. Entre ces deux termes, 1866 et 1883, c'est M. Boissier qui analyse et souvent complète des livres comme l'*Histoire de la Tragédie latine* de Ribbeck, l'*Anthologie latine* de Riese, le *Fronton* de Naber, le *Lucilius* de L. Müller, l'*Histoire de la littérature* d'Ebert. Mais j'ai peut-être eu tort de remonter à ces vieux articles. Les dimensions et la diversité des *Mélanges* m'ont fait reculer ce compte rendu au delà du terme permis. Pendant que je tournais autour, M. Boissier nous donnait coup sur coup deux volumes. Il est vain de prétendre se mettre à jour, quand il est prouvé que l'on sera constamment dépassé.

Paul Lejay.

Robert Garnier. Sa vie, ses poésies inédites, par Henri Chardon (Paris Champion; Le Mans, A. de Saint-Denis, 1905).

On a beaucoup écrit sur l'œuvre de Garnier, mais nous ne savions pas encore grand'chose sur sa vie. C'est une lacune qu'un érudit manceau, M. Chardon, s'est donné la tâche de combler. Après de longues et minutieuses recherches, il a pu reconstituer cette intéressante physionomie de magistrat poète qui, au dire de Scévole de Sainte-Marthe, « ne laissa pas couler un seul moment de sa vie qu'il « n'étudiât pour son utilité particulière, dès qu'il ne rendit quelque « service au public ». L'ouvrage est précédé d'un portrait authentique de R. Garnier pour lequel le même Sainte-Marthe écrivit un sixain latin.

M. Chardon rectifie la date de la naissance de Garnier. Ce n'est pas 1534, comme on l'a cru jusqu'ici, mais bien 1545. Il rectifie aussi la date de sa mort : ce n'est pas 1600, comme le répètent les dictionnaires biographiques, mais le 20 septembre 1590. Garnier n'a donc vécu que 45 ans. Sur sa famille, qui tient le milieu entre l'aristocratie et le peuple; sur sa vie d'étudiant en droit à Toulouse, où il prend part aux concours des Jeux Floraux et où il souhaite un jour la bienvenue au roi Charles IX en vers délicats; sur la probité avec laquelle il exerça la charge de conseiller au présidial du Mans, puis celle de lieutenant criminel à une époque où de telles fonctions étaient particulièrement difficiles; enfin sur la tristesse de ses dernières années, l'auteur de ce livre très documenté nous donne d'intéressants détails. On y retrouve le savant consciencieux et avisé, qui a publié des recherches si utiles sur les écrivains Manceaux, notamment sur J. Tahureau et sa famille, sur les Greban et les Mystères dans le Maine, sur Scarron et les personnages du Roman Comique.

Il a pourtant laissé échapper quelques à-peu-près et inexactitudes qu'il est bon de relever :

P. 47, note 1, il est question d'une édition des œuvres de Ronsard

de 1633. C'est une faute d'impression. On a voulu dire 1623, car la dernière édition au XVIIe siècle est de 1629.

P. 105, on lit à propos des poésies qui composent le *Tombeau de Charles IX :* « A côté de nombreuses pièces de Ronsard, à côté de trois poésies d'Amadis Jamin, on voit deux sonnets de Robert Garnier ». Le mot *nombreuses* peut induire en erreur. Ronsard n'a fait paraître dans cet opuscule que trois pièces : 1° un long poème, *Doncque entre les souspirs, les sanglots et la rage;* 2° un sonnet, *Comme une belle fleur qui commençait à naistre;* 3° un quatrain latin, *Carolus in terris terrarum gloria vixit.*

P. 116, on lit que R. Garnier a connu Ronsard à Toulouse, lors du voyage de la Cour en 1565. Ce n'est pas exact. Ronsard a simplement rejoint la Cour à Bordeaux quelques semaines après, venant directement de son prieuré de Saint-Cosme en l'Isle (près de Tours).

P. 121, il est question d'une poésie adressée par Belleau à Garnier en 1585. Or Belleau mourut en 1577. De même il est inexact qu'il ait dédié l'*Escargot* d'abord à Garnier et plus tard à Ronsard. C'est le contraire qui eut lieu : Belleau dédia cette pièce d'abord à Ronsard, dans la *Continuation des Amours*, parue en 1555, puis à Garnier quand il l'eut connu à Paris.

P. 122, les initiales P. P. désignent certainement Germain Vaillant de la Guerle, abbé de Paimpont. Le mot *peut-être* employé par M. Chardon doit être remplacé par une expression affirmative.

Enfin, il est regrettable que, pp. 241 et suiv., M. Chardon ait reproduit l'élégie composée par Garnier « sur le trespas de P. de Ronsard » avec les lacunes que l'on constate dans l'édition de Blanchemain (tome VIII, pp. 243 et suiv.). Il manque à ce texte neuf quatrains, que l'on trouve dans le *Tombeau de Ronsard* en 1587 et que voici :

La jeunesse de l'an n'est de longue durée,
Mais l'Hyver aux doigts gours
Et l'Esté embruny de la torche éthérée
Durent presque toujours [1]....

Et que vos sacrez vers, qui de honte font taire
Les plus grans du mestier,
Nous facent choir des mains, quand nous en cuidons faire
La plume et le papier [2]....

O destin lamentable! Un homme qui approche
De la divinité
Est ravy de ce monde, et le front d'une roche
Dure en éternité [3]....

1. Cette strophe était insérée immédiatement avant celle qui commence par : *Mais las! ô doux printemps* (p. 242 de l'ouvrage de M. Chardon).

2. Cette strophe était insérée avant celle qui commence par : *Si verrez vous le fleuve* (p. 243).

3. Cette strophe était insérée avant celle qui commence par : *Qui pourra desormais* (p. 243).

Et qui sera-ce donc ? Quelle voix suffisante
Pour sonner gravement
Joyeuse nostre Achil, dont la gloire naissante
S'accroist journellement?
Qui dira son courage indomtable à la peine,
Indomtable à la peur,
Et comme il appareille avec une âme humaine
Un magnanime cœur?
Comme il est de l'honneur, du seul honneur avare,
D'autres biens liberal,
Cherissant un chacun, fors celuy qui s'egare
Du service royal [1]?...

Le Souysse aguerri, qui au combat se loue,
L'Anglois fermé de flots,
Ceux qui boivent le Pau, le Tage et la Danouë
Fondre dessus son dos;
Ainsi que le Vautour, qui de griffes bourrelles
Va sans fin tirassant
De Promethé le foye en pastures nouvelles,
Coup sur coup renaissant [2]....

Là le Cèdre gommeux odoreusement sue,
Et l'arbre du Liban
Et l'Ambre et Myrrhe au lit de son père reçue
Pleure le long de l'an [3]....

Quelque médiocres que soient ces trente six vers, les éditeurs de Ronsard les ont conservés dans son *Tombeau* au moins jusqu'en 1609 [4]. Nous aurions aimé à savoir de quel droit d'autres éditeurs les ont supprimés depuis lors. Est-ce que R. Garnier les aurait lui-même supprimés dans une édition collective de ses œuvres publiée entre janvier 1587, date de la première édition posthume de Ronsard, et septembre 1590, date de la mort de Garnier? Il y a là un petit problème que M. Chardon résoudra certainement dans la deuxième édition de son intéressant ouvrage, qui ne saurait tarder.

P. Laumonier et M. Navarre.

J. Letaconnoux. **Le régime de la corvée en Bretagne au XVIII[e] s.** Rennes, Plihon et Hommay, 116 p. in-8 (extrait des *Annales de Bretagne*).

On lira avec beaucoup d'intérêt et de profit cette étude très documentée, très critique, très claire et très complète, quoique très courte. Elle jette de vives clartés tant sur la misère profonde des paysans Bretons que sur l'égoïsme des classes privilégiées (bourgeois,

1. Ces trois strophes étaient insérées avant celle qui commence par : *Ne permette Clion* (p. 244).

2. Cette strophe était insérée avant celle qui commence par : *Les meurtres inhumains* (p. 245).

3. Cette strophe était insérée avant celle qui commence par : *En grand foule accourus* (p. 245).

4. Paris, Nic. Buon, in-folio.

nobles et prêtres) représentées aux États de la province. Si la corvée, chose nouvelle en Bretagne, où elle fut introduite en 1730, y fut plus lourde et plus vexatoire qu'ailleurs, si elle y subsista sans interruption ni adoucissement jusqu'en 1789, la faute en fut presque uniquement aux États. Ainsi, les « libertés », les institutions représentatives que l'ancien régime avait laissées à quelques provinces se retournaient contre le peuple. Ce sont les États, en effet, qui s'opposent à la plupart des mesures intelligentes et humaines proposées par les agents du Roi pour soulager les paysans. Ils empêchent l'exécution en Bretagne des édits royaux qui remplaçaient la corvée par une taxe pécuniaire qui atteindrait les privilégiés (en 1776 et en 1786). Ils s'emparent de l'administration des chemins enlevée à l'intendant, mais n'inscrivent au budget que des sommes dérisoires et préfèrent s'adresser à la corvée pour la construction des routes et leur entretien, parce que la corvée ne retombe que sur les paysans. Les paysans feront entendre des plaintes énergiques dans leurs cahiers de 1789 et Gohier les montrera avec vérité « condamnés aux chemins comme chez d'autres peuples on est condamné aux mines, asservis à des travaux qui semblent n'avoir été rendus humiliants qu'afin qu'ils fussent gratuits ».

A. Mz.

Henri Welschinger. **Le Pape et l'Empereur (1804-1815).** Plon, 1905, iv et 473 pages. Gr. in-8°.

Quand le comte d'Haussonville composa son grand ouvrage, l'*Église romaine et le premier Empire*, le gouvernement de Napoléon III lui ferma l'accès des archives publiques. M. Welschinger était donc fondé à reprendre l'étude de son devancier en recourant aux documents officiels inédits qu'il n'avait pas été permis à celui-ci de consulter. Aux archives des affaires étrangères, la correspondance de Rome, aux archives nationales, les papiers du concile de 1811, conservés dans les cartons AF^IV 1047 et 1048, lui ont fourni bien des détails intéressants jusqu'ici ignorés et lui ont donné le moyen d'en préciser d'autres déjà connus, notamment en ce qui concerne le concile national de 1811, le Concordat de Fontainebleau et le retour de Pie VII à Rome. J'ajoute que M. W. a fait aussi un excellent usage de toutes les autres sources d'information postérieures à la publication de M. d'Haussonville et, en première ligne, des lettres inédites de Napoléon. Et cependant, c'est surtout par le détail que ce livre est nouveau. Il ne change rien ou presque rien « au fond même des choses », c'est M. W. qui se plaît à le reconnaître (p. II).

Si l'inspiration des deux historiens est sensiblement analogue, s'ils sont l'un et l'autre de très sincères catholiques, il y a pourtant entre

leurs manières de sensibles différences. D'abord, toute arrière-pensée polémique a disparu chez M. W., et par suite, le récit a pu s'alléger. Il tient maintenant en un volume au lieu de cinq. Ne soutenant pas de thèse politique, M. W. ne s'est pas cru obligé de soumettre au lecteur tous les pièces du dossier. Il lui a été facile d'ailleurs de renvoyer à son devancier. Comment se fait-il donc que l'œuvre ait peut-être perdu en intérêt ce qu'elle a gagné en brièveté? Malgré les digressions et les discussions nombreuses qu'on y rencontre presque à chaque pas, le livre de M. d'H. se lit avec plaisir. Le style en est alerte et surtout l'auteur sait retenir l'intérêt en s'élevant de temps en temps au-dessus de son sujet pour l'éclairer de vives lumières. Le livre de M. W. est d'une lecture plus austère. Il manque un peu trop d'air et de liberté. L'auteur suit pas à pas les documents et les enchaîne bout à bout dans l'ordre chronologique. On passe presque sans répit d'une analyse à une autre analyse et cela nécessite une attention constante qui cause quelque fatigue. Je ne veux pas dire que la préoccupation littéraire fasse défaut à l'ouvrage. M. W. s'efforce au contraire de reposer le lecteur par la description soignée des scènes pompeuses ou impressionnantes, du Sacre, du Concile de 1811, de l'entrevue de l'Empereur et du Pape à Fontainebleau, etc. Il lui arrive même de parler en écrivain sentimental de la « lamentable histoire », du « sujet émouvant » qu'il traite. Mais ces bonnes intentions n'atteignent pas leur but parce que l'auteur ne sait pas se faire oublier là même où le lecteur aurait toute envie de se laisser prendre.

Dans son admiration pour Pie VII et son respect pour l'Église, M. d'H. conserve une certaine mesure. Ses jugements nuancés témoignent d'un sens critique très aiguisé. M. W., lui, est, à la lettre, prosterné aux pieds du pape dans une vénération immuable, humble, pitoyable et attendrie. « Jamais Pie VII, s'écrie-t-il, n'a été dirigé par ses intérêts ou par ses passions. Jamais il n'a obéi à des sentiments personnels. Dans toute la durée de son Pontificat, il n'a eu en vue que le bien et les intérêts de l'Église, dont il était le Pasteur suprême... » (p. 62). Nous voilà loin du « Polichinelle sans conséquence », dont parlait Joseph de Maistre! Mais comment M. W. peut-il être sûr de ces choses-là ?

Sous sa plume l'histoire devient un peu trop matière à édification. S'il ressort de son livre une idée générale, une conclusion, ce ne peut être que celle-ci, qu'on dirait empruntée au *Discours sur l'Histoire universelle* : c'est que la prospérité des souverains dépend de leur docilité à l'égard de l'Église romaine. Napoléon signe le Concordat, il est grand, il est puissant. Mais sa puissance lui fait commettre le péché d'orgueil. Il entre en lutte avec le chef de la Religion. Sa perte dès lors est résolue. Il est précipité du faîte où la Providence l'a élevé. M. W. est cependant pris de pitié pour le titan déchu. Il suppose, car il ne prouve pas, que N. se repent à Sainte-Hélène. Il se repent, donc

il est absous, car à tout péché miséricorde. Les fils de rois feront bien de lire ce livre et de le méditer.

Les simples historiens regretteront que le parti-pris, dont il témoigne, ait pour effet de diminuer par endroits sa valeur critique. M. W. ajoute en général trop de confiance aux *Mémoires* de Talleyrand, si suspects, et aux récits de Montholon, si arrangés. La seule autorité de Montholon lui suffit pour rejeter l'authenticité du mot célèbre de Napoléon rapporté par De Pradt « Le Concordat a été la plus grande faute de mon règne » et cependant M. W. est obligé de convenir qu'à la date même où de Pradt place ce mot, aux alentours du concile de 1811, Napoléon avait songé sérieusement et à plusieurs reprises à déclarer le Concordat aboli ; de là à regretter sa signature il n'y avait qu'une nuance.

Ces quelques réserves faites, je suis à l'aise pour reconnaître que l'étude exacte, consciencieuse et complète de M. W. est une de celles qu'on ne recommencera pas de sitôt.

Albert MATHIEZ.

— Les articles que M. Henri HAUSER a publiés dans l'*École nouvelle* et qu'il vient de réunir en volume (*La patrie, la guerre et la paix à l'École*. Paris, Édouard Cornély, 1905, in-16, 90 pages) nous sont présentés comme un témoignage sur « la crise du patriotisme à l'école. » De cette crise, le patriotisme, pense l'auteur, « sortira transformé, épuré, fortifié » et aura dépouillé tout « caractère chauvin, cocardier, agressif et querelleur » (p. 44). Si, toutefois, M. H. redoute les incartades du patriotisme nationaliste et militariste, il n'appréhende pas moins le danger des doctrines ultra-pacifistes ; il insiste sur la nécessité de répandre dans les âmes une saine et intelligente notion du sentiment patriotique, et d'y entretenir une virile conscience de l'obligation du devoir militaire en temps de guerre. « Il y aurait, dit-il, un moyen de désarmer la France qui serait plus sûr que de démolir ses forteresses ou de réduire ses effectifs : ce serait d'installer au cœur de ses soldats une peur excessive de la guerre. Contre ce *désarmement moral* de la France, l'école ne saurait prendre trop de précautions. » (p. 86). Ainsi, pas de chauvinisme vis à vis de l'étranger, mais un sentiment raisonné de la dignité nationale. Quoi de plus sensé qu'une telle formule du patriotisme ; ne mérite-t-elle pas l'adhésion générale ? L'auteur l'a d'ailleurs développée et commentée avec un tact, une mesure et une précision exempts de toute déclamation. — Tʏ.

— Dans le discours qu'il a prononcé le 27 janvier 1905 à l'Université de Strasbourg (*Denkmalschutz und Denkmalpflege in neunzehnten Jahrhundert:* Strassburg, J.-H.-Ed. Heitz, 1905, in-8° de 27 pages), M. George Gottfried DEHIO, professeur d'histoire de l'art, a rappelé tous les efforts accomplis au XIXe siècle par les artistes, archéologues et amis des choses du passé pour la conservation des monuments dont la disparition serait regrettable tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique. Il y a émis quelques idées fort justes et il s'est élevé avec force d'une part contre le commerce des objets mobiliers qui les enlève à leur milieu

et leur fait perdre une partie de leur valeur ou de leur intérêt, d'autre part, contre les restaurations infligées aux monuments sous prétexte de rétablir les parties détruites, de leur rendre leur unité de style, etc. Il est toujours bon que des voix autorisées répètent des avertissements, qui hélas! sont si peu écoutés. — L.-H.-L.

— Une fois de plus, et coup sur coup, l'éditeur H. Laurens oppose les arts et les races et mêle les contrastes, en faisant paraître dans sa collection des *Villes d'art célèbres* (pet. in-4° à 4 fr.) *Florence* et *Le Caire*, à la fois, comme il nous donne dans sa galerie des *Grands artistes* (in-8°, à 2 fr. 50) *Ruysdael* et *Gainsborough* tout ensemble. On appréciera tout particulièrement la brillante et suggestive monographie de *Florence* : elle est dûe à la plume élégante et aimable de M. Emile Gebhart, qui ne s'est pas contenté des monuments, des édifices publics ou privés, de ce que voit le promeneur indifférent d'aujourd'hui, mais qui a cherché et réussi à rendre la vie aux pierres, à donner l'impression de cette effervescence artistique qui les a fait élever, de ce goût affiné qui fit éclore tant de trésors d'art. Et plus que pour toute autre de ces villes, plus peut-être qu'il n'est dans le plan de la collection (mais qui s'en plaindrait ?), ces trésors de peinture et de sculpture sont passés en revue, ces artistes sont interrogés, dans leur état d'âme, dans leurs productions, dans leur évolution, de Giotto à Michel Ange et Cellini. Une profusion de photographies (176) anime encore toutes ces pages déjà si vivement écrites. *Le Caire* piquera peut-être davantage la curiosité, en ce sens qu'on a moins parlé, au point de vue où s'est placée cette collection, de ce milieu qui n'est pas seulement pittoresque mais précieusement artistique aussi. M. Gaston Migeon, le conservateur de notre Musée du Louvre, est l'auteur de cet intéressant volume, qu'éclaircissent 133 photographies. Ici c'est la vie actuelle qu'on saisit à travers la vie ancienne, plus ou moins immuable comme l'art qu'elle fit éclore; le livre est fait d'observation en même temps que d'archéologie. Il ne s'en tient d'ailleurs pas à la seule enceinte du Caire, mais nous fait parcourir la vallée du Nil, interroger les Pyramides et le Sphinx, visiter Memphis. — L'étude sur *Gainsborough* est dûe à M. Gabriel Mourey ; elle est attachante en proportion de l'attrait qu'offre à l'étude l'artiste anglais, cet « impulsif », ce « peintre-né.... développé seul, par l'étude, la contemplation et le respect attendri de la nature », qui ne doit rien à ses contemporains, rien à ses prédécesseurs, qui a vécu un peu à part mais dans une saine et joyeuse harmonie de travail et d'art. La séduction de ses portraits, on la connait et on l'aime ; celle de ses paysages est des plus ignorée et le critique y a justement insisté. On a d'ailleurs plaisir à suivre cette belle vie d'artiste dans la reconstitution historique de son milieu. *Ruysdael* a été analysé par Georges Riat : c'est le dernier travail de ce jeune érudit si prématurément enlevé. Figure d'artiste très noble et sympathique aussi, mais qui ne s'est pas formée dans la joie et la liberté comme celle de l'artiste anglais, celle de Ruysdaël attache par la profondeur, et retient par le mystère qu'elle garde encore. Après bien d'autres, le regretté critique l'a étudiée avec goût, et non sans personnalité. — H. de C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 12 février. — 1906

Gross, La stichomythie. — Gaye, Platon et l'immortalité de l'âme. — Proclus, Commentaire du Timée, II, p. E. Diehl. — Isée, p. Wyse. — Georges le Moine, p. De Boor, II. — Schulten, Numance. — Chatelain, L'onciale des manuscrits latins. — Sievers, Études métriques, II, la Genèse. — La Genèse, trad. Strack. — Les Psaumes, trad. Minocchi. — Kleinert, Les prophètes d'Israël au point de vue social. — Preuschen, Antilégomènes. — Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, I. — D'Ancona, La poésie populaire italienne. — — Académie des inscriptions.

Adolf Gross. **Die Stichomythie** in der griechischen Tragödie und Komödie, ihre Anwendung und ihr Ursprung. Berlin, Weidmann, 1905; 108 p.

Il faut rendre à M. Gross cette justice que, s'il ne nous apprend pas dans sa dissertation sur la stichomythie « viel Neues und Frappierendes », il sait lui-même à quoi s'en tenir (p. 12). Cette modestie est d'autant plus louable qu'en réalité l'ouvrage de M. G. est fait sur un plan bien conçu et que l'histoire du dialogue stichomythique est fort bien exposée dans l'évolution de la tragédie grecque, d'Eschyle à Euripide. Partant de ce fait que cette forme de dialogue fut vraisemblablement la seule employée par la tragédie primitive, M. G. en étudie d'abord les caractères extérieurs, comment elle est amenée et comment elle se termine, comment aussi et pour quels motifs elle est parfois interrompue, et recherche s'il n'y a pas, dans les morceaux qui l'encadrent, cette responsion que certains savants ont voulu à toute force ériger en système. M. G., on peut l'en féliciter, est loin de vouloir plier le texte des tragiques à une pareille exigence. La suite nous amène aux divers emplois de la stichomythie : disputes, invocations faites par deux personnages, questions et réponses; puis à l'usage des particules et de certaines figures de style comme l'anaphore; enfin à des considérations, qui auraient pu être poussées plus loin, sur l'origine de la stichomythie : elle a sa source, selon M. G., dans la musique, c'est-à-dire que son type primitif a été — cela est fort probable — le chant alterné de monostiques ou de distiques, et que ces répliques chantées engagèrent les premiers poètes tragiques à faire de la stichomythie un des éléments principaux de leur dialogue. Eschyle en use fréquemment et avec une certaine raideur; Sophocle est plus varié et la règle avec plus d'art selon le caractère et la passion

des personnages ; Euripide, d'abord plus naturel dans le dialogue, en fait abus dans ses dernières œuvres, l'emploie plus artificiellement et en fait un instrument de vaine rhétorique, au point que les vers de remplissage, introduits comme soutiens de la forme, s'y trouvent en très grand nombre. Si la dissertation de M. G. n'est pas, comme on le voit, absolument neuve, elle a le mérite de rassembler une foule d'observations jusqu'ici éparses, et surtout de traiter le sujet d'une façon rationnelle et méthodique. Des notes quelquefois très étendues sont consacrées à l'étude du texte de certains passages ; M. Gross y montre de bonnes qualités de critique ; mais pourquoi ne dit-il pas, à propos du vers 1235-1236 d'*Oreste*, que leur répartition entre les personnages, telle qu'il la donne d'après Wilamowitz, est déjà faite ainsi, dès 1868, par Weil, qui d'ailleurs note que cette distribution des rôles est indiquée par la seconde main du Marcianus ?

My.

R. K. Gaye. **The Platonic conception of Immortality** and its connexion with the theory of Ideas. Londres, Clay et fils, 1904 ; viii-257 p.

L'auteur de cet élégant petit livre, M. Gaye, a choisi pour sujets d'étude deux points importants de la philosophie platonicienne, la théorie des idées et la théorie de l'immortalité de l'âme ; mais il s'est volontairement restreint, en ce sens qu'il a plus spécialement recherché comment l'une et l'autre doctrine se sont développées dans l'esprit de Platon, et plus spécialement encore comment sa conception de l'immortalité est en relation avec la théorie des idées. Il devait donc, pour traiter son sujet, déterminer en quel sens Platon croyait à la continuité de l'âme individuelle, et par suite analyser la conception platonique de la nature de l'âme, et les rapports établis par le philosophe entre l'âme et le corps. En outre, comme les opinions de Platon ont subi, dans le cours de sa vie, des modifications assez importantes, à mesure que son système métaphysique se précisait, M. G. a dû examiner la théorie de l'âme dans son entier développement et dans son aspect final ; il arrive ainsi à montrer que Platon conserva jusqu'à la fin sa croyance à l'immortalité de l'âme individuelle, et qu'il attacha toujours une grande importance à cette doctrine. M. G. use à cet effet d'un moyen de discussion fort simple ; il étudie, dans les dialogues, les passages les plus importants où Platon a donné à entrevoir et à comprendre ses théories sur la question, et il suit, cela va de soi, l'ordre chronologique. En dehors de ses investigations personnelles, il s'appuie, tout en les critiquant quelquefois, sur des observations déjà formulées par MM. Jackson (*Plato's later theory of Ideas*, dans le *Journal of Philology*) et Archer-Hind (notamment ses éditions du *Phédon* et du *Timée*). Ces études de M. G., faites avec

une sérieuse connaissance de Platon et de son œuvre, ont produit un ouvrage d'une lecture fort intéressante ; la doctrine de l'immortalité est suivie dès sa première apparition, à travers ses variations successives, jusqu'à son expression la plus haute et la plus complète, dans toutes ses relations avec la théorie des idées, avec celles de la métempsychose et de la réminiscence, et l'on peut dire que M. G. ne laisse aucun point important dans l'obscurité. Il serait trop long de suivre l'auteur dans les détails de ses considérations philosophiques, et dans l'interprétation, le plus souvent fort juste, qu'il donne de certains textes (p. 181 *Lois* 903 *d* ἐπεὶ δὲ ἀεὶ ψυχὴ συντεταγμένη σώματι... μεταβάλλει, etc., n'oblige pas à la conclusion qu'il n'y a pas d'état où l'âme, comme dans le *Phédon*, soit sans corps) ; mais il est un point que M. G., malgré l'habileté de ses raisonnements, n'a pu établir, à mon sens : c'est que le *Phédon* soit postérieur à la *République*. Bien que la doctrine de l'immortalité, dans le *Phédon*, soit plus complète et plus amplement exposée, on ne saurait tirer de là un argument suffisant pour en conclure l'antériorité de la *République*, où le sujet n'exigeait pas un examen approfondi de la question ; et d'autres considérations de diverse nature incitent trop sérieusement à penser que le *Phédon* fut composé le premier, pour que l'opinion de M. Gaye puisse avoir gain de cause.

My.

Procli Diadochi in Platonis Timæum commentaria edidit E. Diehl, tome II, Leipzig, Teubner, 1904; vi-333 p. (*Bibl. script. græc et rom. Teubneriana*).

M. Diehl publie, dans ce second volume, le troisième livre du commentaire de Proclus sur le *Timée*. J'ai exposé, à propos du tome I (*Revue* du 25 mars 1905), d'après quelle méthode l'édition est conçue ; je noterai seulement que, sur les quatre principaux manuscrits, deux, C et N, font défaut pour la partie présentement publiée ; M. D. s'appuie sur M et P, auxquels s'ajoute le Parisinus suppl. græc. 666 (Q), manuscrit représentant une tradition inférieure, bien qu'il donne parfois une meilleure leçon que les deux autres. La bonne tradition est représentée généralement par MP ou MQ ; là où P et Q sont seuls en présence, M. D. semble parfois indécis : il lit par exemple dans une citation (*Tim.* 36 *e*) 107, 32 διαπλακεῖσα avec P (διαπλεκ. Q), et dans la même citation 282, 25 διαπλεκεῖσα avec Q (διαπλακ. P). Ailleurs il se prononce pour la lecture de P sans qu'on en voie clairement la raison : 277, 22 δυοδεκάς P contre δωδεκάς Q est d'autant plus surprenant que 228, 2 δυοδ. P est rejeté pour δωδ. MQ ; car si Q est meilleur ici que P parce qu'il est soutenu par M, il ne saurait être considéré comme inférieur dans le premier cas parce que le témoignage de M fait défaut. De même si 208, 7 et 232, 14 et 16 πεμπάς M (πεμπτάς Q) et

208, 15 et 17 πεμπαδικῶς MQ sont meilleurs que πεντάς et πενταδικῶς P, il semblera que 126, 33 et 127, 3 πεμπάς Q doive également être préféré à πεντάς P, qui est dans le texte ; et cela est d'autant plus vraisembable que P lui-même donne πεμπάς 233, 18, πεμπαδικῶς 236, 13. L'éditeur, comme dans le tome I, s'est montré plein d'une sage réserve en ce qui concerne les corrections ; il y a lieu de signaler plus spécialement quelques additions indispensables, dues soit à M. Diehl lui-même, soit à M. Kroll, par exemple 165, 2 εἴη ἂν ἓν <καὶ οὐχ ἓν> ἡ ψυχή ; 171, 26 ὑπερέχει <τοῦ ἐλάττονος> ; 265, 4 ἀντιτιθέναι πρὸς τοὺς ἀνίσως <τοὺς ἴσως> θέοντας, etc. A la fin de ce volume, comme dans le précédent, sont données les scholies les plus importantes. Cette excellente édition sera terminée par un tome troisième qui contiendra, avec des tables, les deux derniers livres du commentaire de Proclus.

My.

The Speeches of Isaeus, with critical and explanatory notes, by William Wyse. Cambridge, University Press, 1904 ; LXIV-735 p.

Au moment où paraissait dans la Teubnérienne la révision de l'*Isée* de Scheibe par Thalheim, un professeur anglais, M. W. Wyse, s'occupait de donner une nouvelle édition de cet orateur, et en avait déjà imprimé, comme il nous l'apprend (p. LIX), le texte et la presque totalité de l'introduction. A part quelques divergences d'importance secondaire, les vues de M. W. concordent avec celles de Thalheim en ce qui concerne les principes critiques d'après lesquels doit être établi le texte. La base est le Crippsianus (A), sur l'autorité duquel il n'est plus de doute aujourd'hui ; avec lui, pour les deux premiers discours, l'Ambrosianus Q ; mais Buermann a exagéré la valeur des leçons de A, en ce sens que c'est le premier correcteur (A') qui représente l'archétype, comme le prouve la comparaison de A avec Q et N, un manuscrit d'Oxford qui contient entre autres textes ceux de Dinarque et d'Antiphon, corrigés de la même main, celle du scribe lui-même. M. W. a donné à ce sujet, dans son introduction critique, une excellente étude de A et de ses correcteurs. L'abondance du commentaire, qui occupe environ les trois quarts de l'ouvrage, est digne d'être remarquée ; non seulement M. W. y discute très clairement les nombreuses questions soulevées par les discours d'Isée relativement au droit et aux usages athéniens, mais il examine en même temps, avec une incontestable érudition personnelle et une solide connaissance des travaux antérieurs, les passages du texte sur lesquels peut s'exercer la critique verbale. Je ne dirai pas qu'à ce dernier point de vue il n'y ait plus rien à faire au texte d'Isée ; on sait combien il est difficile et combien il a jusqu'ici exercé la patience et la sagacité des hellénistes ; des passages encore assez nombreux attendent une heureuse restitution, et certaines des corrections proposées, admises dans nos

textes, auraient besoin d'être étudiées de plus près en regard des manuscrits. L'édition de M. Wyse, néanmoins, grâce à ses chapitres d'introduction, à son appareil critique, à son intéressant commentaire, sera un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui voudront étudier les plaidoyers d'Isée.

My.

Georgii Monachi Chronicon edidit C. de Boor. Vol. II, textum genuinum inde a Vespasiani imperio continens. Leipzig, Teubner, 1904; p. 383 à 804. A la fin, la préface du vol. I, de LXXXIII p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le second volume de l'édition de Georges le Moine, par M. de Boor, contient la *Chronique* depuis Vespasien, jusqu'à la fin du texte original, c'est-à-dire jusqu'à Michel III. Un troisième volume donnera les passages interpolés et les continuateurs, avec ceux des passages de P qui diffèrent du texte publié et qui étaient trop étendus pour prendre place dans le tome second. Ce manuscrit P (Coislinianus 305) a une importance toute particulière pour l'histoire du texte de Georges le Moine, et M. de B., dans une préface longuement étudiée, qui a paru avec ce second volume, expose très logiquement comment il se distingue des autres. Ceux-ci, assez nombreux, et que M. de B. subdivise en deux familles, remontent à un même archétype, tandis que P dérive d'une autre source. Cette source de P, si nous en croyons M. de B. — et il l'établit avec une grande vraisemblance — serait une sorte d'ébauche écrite par Georges lui-même, comme une esquisse de son ouvrage; plus tard, l'Hamartole aurait refondu son œuvre et donné en quelque sorte une seconde édition, à laquelle se rapporte l'archétype des autres manuscrits; et le scribe de cet archétype aurait utilisé le manuscrit P. Il résulte de cette condition des manuscrits que le travail de l'éditeur était fort difficile, car non seulement les manuscrits ont subi des interpolations et des retouches, mais encore une question se posait, à savoir s'il convenait de publier le texte de P ou celui des autres manuscrits. M. de B. a pensé avec raison que celui-ci était le plus important, parce qu'il est le seul, à une exception près, qui soit cité par les chroniqueurs postérieurs, qui, comme on le sait, ont puisé largement dans la *Chronique*; c'est donc l'archétype de la seconde rédaction que M. de B. a essayé de retrouver sous les nombreuses variantes des manuscrits. Les divergences de P sont d'ailleurs toutes notées au-dessous de l'appareil critique, sauf, comme il est dit plus haut, celles qui sont de trop grande étendue, réservées pour le tome III. On n'aura plus besoin, maintenant, de recourir à l'édition de Muralt et à sa reproduction dans la Patrologie de Migne; et M. de Boor a bien mérité, une fois de plus, de l'hellénisme en général et des études byzantines en particulier.

My.

A. Schulten, **Numantia** (*Abhandlungen der Königlich Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse*, Neue Folge Band VIII, N° 4), tirage à part, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1905. x-112 p., 3 cartes et 11 figures dans le texte.

Moins heureuse qu'Alésia, Numance est restée jusqu'ici presque entièrement inconnue : c'est à peine si, en 1861, on y a fait quelques recherches succinctes. M. Schulten tente aujourd'hui de soulever le voile qui cache à notre curiosité le passé de cette ville : dans une étude très documentée, à la fois topographique et historique, il a entrepris principalement de soumettre à la double épreuve du terrain et de la critique le récit du siège de 133 av. J.-C., tel que nous l'a laissé Appien. Après une introduction bibliographique, M. S., dans une première partie (*Topographie der Stadt*), s'occupe de la position géographique de Numance et des murs qui, au nombre de trois, protégeaient la cité ; il en détermine aussi exactement que possible le tracé et le type, puis il parle avec détails du *Vorwerk*, c'est-à-dire de l'espace fortifié qui s'étendait autour du noyau urbain et était destiné à abriter, en cas d'attaque, les combattants de la tribu ordinairement dispersée. Tout particulièrement intéressants et instructifs sont les rapprochements indiqués par l'auteur avec les autres enceintes et les autres *oppida* connus en Ibérie ou ailleurs. — Après la défense, l'attaque. La seconde partie (*Topographie der Belagerung*) est consacrée à l'examen des travaux de circumvallation faits par Scipion (nombreuses comparaisons avec Alésia) ; M. S. cherche à en localiser les diverses parties et les décrit minutieusement. — La troisième partie (*Die antiken Berichte*) passe en revue les diverses sources de notre information sur le siège et la prise de Numance. M. S. s'attache surtout à démontrer que les chapitres 44-98 des *Iberica* d'Appien sont empruntés directement, — et non par l'intermédiaire d'un autre écrivain latin ou grec, comme on le soutient souvent, — à l'œuvre de Polybe sur la guerre de Numance. Nous avons ainsi chez Appien la relation d'un témoin oculaire et d'un parfait observateur, et c'est ce qui fait la valeur remarquable de son témoignage, qui est celui de Polybe, le « maître de la description topographique et de la représentation exacte des opérations de guerre » (p. 1). — Dans sa conclusion, M. Schulten insiste sur la nécessité qu'il y aurait à exécuter des travaux étendus à Numance ; il espère qu'ils nous fourniraient des renseignements précieux sur l'antiquité ibérique et l'organisation militaire romaine au temps d'Émilien. On ne peut que se joindre aux vœux exprimés par ce savant et souhaiter que son opuscule, si plein de renseignements précis, soit la préface magistrale d'une série de fouilles fécondes.

A. Merlin.

Aemilius CHATELAIN, **Vncialis scriptura codicum latinorum** nouis exemplis illustrata ; 6 ff. et C pl. in-f° dans un carton. Explanatio tabularum; VIII-182 pp. in-8°. Lutetiae Parisiorum, H. Welter, 1902.

Une des plus grandes difficultés que présente l'étude des manuscrits latins est la date de ceux qui sont écrits en onciale ou en demi-onciale. Les recueils de paléographie leur font un place restreinte, et il n'y avait guère que dans l'ouvrage de Zangemeister et Wattenbach que l'on pouvait chercher quelques données et des points de repère. Depuis de longues années, M. Chatelain amassait les specimens qu'il publie aujourd'hui. On peut suivre maintenant le développement de cette écriture, depuis le ve siècle jusqu'au IXe. L'onciale et la demi-onciale apparaissent presque en même temps, se modifient et s'altèrent parallèlement pour céder graduellement la place à la minuscule (voy. p. 94, 96, 99). La demi-onciale est au surplus une minuscule : le fragment d'Autun est à cet égard un document unique remontant à l'antiquité (ve siècle). Le volume joint aux planches contient les justifications et les observations de détail. M. Ch. fait appel non seulement à la forme des lettres et aux abréviations, comme ses devanciers, mais en outre à l'orthographe, à la disposition générale, aux signatures de cahiers. Ainsi les manuscrits les plus anciens portent les signatures, non au milieu de la dernière page, mais dans le coin. Les mêmes copistes distinguent les citations en les écrivant sur des lignes plus courtes, de sorte que la marge déborde à droite et à gauche. Ces critères, anciens et nouveaux, permettent de préciser et de rectifier la date d'un assez grand nombre de manuscrits (voy. les discussions, p. 76, 80, 83-84, etc.) Il faut espérer que les philologues sauront mieux se servir de ce nouveau recueil que de la *Paléographie des classiques latins* et ne répèteront plus, de confiance, les dates fixées un peu au hasard, il y a cinquante ou cent ans.

Ce recueil profitera surtout à l'étude des textes ecclésiastiques. M. Ch. n'a pas voulu montrer à nouveau le *Puteanus* de Tite Live ou l'inscription du Moissonneur. Les ouvrages profanes dont nous avons ici des pages sont l'itinéraire d'Antonin, Clédonius, un commentaire sur Gaius, des glossaires, les *gromatici*, la traduction de Josèphe, la *lex romana Wisigothorum*, Oribase, les *sortes sangallenses* et Végèce. Ambroise, Augustin, Basile, Cassien, les *Recognitiones* clémentines, les conciles, Cyprien, Effrem, Eucher, Eugippius, Facundus d'Hermiane, Fulgence de Ruspe, Gélase, Grégoire le grand, Jérôme, Hilaire, Isidore, Lactance, Léon le grand, Maximin l'arien, Maxime de Turin, Optat, Origène, Paterius, le prêtre Philippe, Priscillien, Prosper, Prudence, Rufin, les sacramentaires, Vigile de Thapse, les *Vitae Patrum*, la Bible, ont fourni le reste des planches. On jugera de l'importance de ces manuscrits si on les rapproche de la date des œuvres. Nous avons là le plus ancien manuscrit de saint Augustin (pl. III), qui est du ve siècle, et plusieurs autres du même siècle : du

v[e] siècle également, toute une série de manuscrits d'Hilaire de Poitiers, l'unique manuscrit de Priscillien (mis à mort en 385), un manuscrit de Maxime de Turin, le manuscrit des actes du concile d'Aquilée (381) et de la polémique entre les Gots ariens et saint Ambroise (voy. *Revue*, 1902, t. I, p. 6); du VI[e] siècle, un manuscrit des *Épigrammes* de Prosper († vers 463); du VII[e] siècle, un manuscrit de Facundus d'Hermiane (vers 547); et du VII[e]-VIII[e] siècle, un manuscrit d'Isidore de Séville († 636) (pl. VII, IX, X, XI, XII, XIII, LXIII; LXIV, 2°; XVIII, 1°; LXXXVI; XXXII, 1°). Ajoutons à cette liste le plus ancien manuscrit connu de grammairien latin, le Clédonius de Berne, du VI[e] siècle. Bon nombre de ces manuscrits sollicitent encore une étude. En reportant du VII[e] au V[e] siècle, le ms. de Paris, B. N. 17225, des évangiles, M. Ch. pose un des problèmes de l'histoire de la Bible latine; car dans ce manuscrit, si peu postérieur à la mort de saint Jérôme, l'ancienne version est déjà interpolée d'après la Vulgate. L'exemplaire le plus ancien de demi-onciale, du V[e] siècle, un manuscrit des évangiles dans la version hiéronymienne, a été négligé par les savants éditeurs anglais, MM. Wordsworth et White (pl. LXVI, 2°). De même un fragment d'Hilaire (B. N. 152, V[e] s.) a échappé à M. Zingerle, alors qu'il l'aurait aidé à suppléer les lacunes du palimpseste de Saint-Gall. J'ai signalé ici (1901, I, 69) le ms. B. N 2235 des *Tractatus Hieronymi in Psalmos*, que M. Ch. date du VI[e] siècle. Un manuscrit de saint Ambroise, *De fide*, attend encore une étude à Saint-Paul de Carinthie; espérons que l'édition de l'Académie de Vienne nous le fera connaître. Un manuscrit d'Eugippius (extraits d'Augustin), du VIII[e] siècle, a échappé à M. Knoell. On savait déjà que l'*Ambrosianus*, D 26 sup., du VI[e] siècle, avait été négligé par l'éditeur surfait de Prudence, Dressel. D'autres textes appellent des recherches, comme ce fragment de Paris qui porte pour titre courant : *Effrem*. Ce n'est pas seulement par les renseignements directs sur un manuscrit et sur un ouvrage, que l'*Onciale* de M. Ch. sera utile. Elle est une contribution importante à la méthode philologique; elle place sous les yeux les déformations propres à l'écriture; elle renseigne sur les écoles, sur les habitudes des copistes, sur les reviseurs (p. 127, 129, 133, 149, etc.). Telle remarque devra entrer dans l'enseignement de la critique des textes : p. 138, M. Ch. note que le nombre des lignes, dans un Cassien, varie de 22 à 28, « quod documento sit ne philologi de amissis archetypis coniecturas temere adstruant ». Partout reviennent les noms des bibliothèques les plus anciennes, Bobbio, Fleury, Corbie. L'histoire des lettres et de leur tradition se trouve éclairée et complétée. Dans le renouveau des études religieuses, ce recueil sert déjà de guide et de point de départ aux établissements scientifiques où l'on a le souci d'une méthode rigoureuse. Peut-on espérer que les jeunes théologiens seront avertis d'un ouvrage si honorable pour l'histoire de l'Église et si utile à une formation saine et réaliste de leur esprit?

Parmi les singularités paléographiques que nous révèle M. Ch., je noterai un nouveau manuscrit à trois colonnes, la traduction de la règle de Basile par Rufin, manuscrit de Fleury du VIIe siècle dont il reste un fragment. On l'ajoutera à la liste assez courte des livres anciens à trois colonnes, psautiers, *schedae* de Weingarten, Heptateuque de Lyon, *Basilicanus* des discours de Cicéron. Un Isidore du VIIIe siècle (B. N. 9561) nous offre un exemple d'onciale avec les abréviations caractéristiques de l'écriture insulaire (*autem*, *eius*, *enim*, *con-*). D'autres planches révèlent l'influence que ces anciens modèles ont exercée sur les *scriptoria* de la renaissance carolingienne et avec quelle perfection ils ont été imités : M. Delisle avait signalé le fait dans son célèbre mémoire sur l'école calligraphique de Tours (p. 25). Nous avons maintenant de nouveaux termes de comparaison; à côté du manuscrit de saint Augustin *Contra duas epistulas Pelagianorum* (*Mémoire*, pl. V; Ch., pl. LXIV, 2°), on pourra placer le plus ancien manuscrit de la Vulgate des évangiles (Saint-Paul de Carinthie : Ch., pl. LXVI, 2°). On voudrait être mieux renseigné sur la provenance des manuscrits; malheureusement il est impossible souvent de remonter bien haut. Dans quelle région ont pu être écrits le plus ancien manuscrit de saint Augustin (Saint-Pétersbourg Q. v. I, 3; plus ancienne provenance connue : Corbie, pl. III), le fragment des *Enarrationes* du Ve siècle (Orléans 169, pl. V, 2°), le manuscrit de Fleury qui contenait le traité d'Augustin contre les lettres des Pélagiens (Orléans 169; Ve s., pl. LXIV, 2°), le ms. Ottoboni 319 du Vatican (VIIe s., pl. XXII, vient du duc d'Altaemps)? Ces manuscrits présentent *quum*, *quuius*, *aliquuius*. *Quum* est fréquent dans les manuscrits wisigothiques ou de provenance espagnole. Ce barbarisme est cependant plus ancien; il remonte à l'antiquité elle-même. C'est ce que prouvent nos manuscrits. Il faut ajouter à leur témoignage celui d'une inscription de Rome qui est peut-être du temps des Flaviens (*C. I. L.*, VI, 21521; PLESSIS, *Épitaphes*, p. 85, le petit fragment qui subsiste encore montre justement deux fois *quum*). Enfin l'hagiographe notera le plus ancien témoin, peut-être, du culte de saint Bénigne de Dijon, *Memor n(os)tri s(an)c(t)e Benigne*, au bas d'une page du Cassien d'Autun (pl. LXXV) : nous sommes dans la région centrale du cycle bénignien, non loin de Saulieu. Faut-il rapprocher de cette note la provenance d'un autre manuscrit d'Autun, les évangiles de Saint-Pierre de Flavigny?

M. Ch., à l'explication des planches, a joint la transcription complète des textes avec références. Il n'y a pas de référence aux planches XCIII et XCIV; elles appartiennent probablement au commentaire du prêtre Philippe sur Job, publié dans *Migne*, *P. L.*, t. XXIII, col. 1407 suiv. Pl. XIII et p. 21, le texte n'est pas de Jérôme, mais d'Hilaire; l'erreur est corrigée tacitement à l'index.

Plusieurs de ces manuscrits sont palimpsestes. C'est en effet surtout aux VIIe et VIIIe siècles que la rareté du parchemin a forcé de gratter

et d'utiliser des feuillets de manuscrits détériorés. Sous l'onciale et la demi-onciale on trouve du Pline, des textes juridiques, d'anciennes versions de la Bible, des auteurs classiques. Peu après son *Onciale*, M. Ch. a établi une liste des palimpsestes les plus importants [1]. Cette liste, avec d'utiles observations, est le complément naturel du grand ouvrage dont je viens de parler.

Tous ceux qui ont pris place, depuis vingt ans, autour de la table de l'Ecole pratique des hautes études, seront heureux de retrouver coordonnées et rédigées les sagaces indications qui les initiaient à ces délicates recherches. Plus que jamais, il importe de faire remonter les philologues et les historiens aux témoins les plus anciens. Cette habitude d'esprit est la meilleure garantie contre le travail superficiel et contre les préjugés de toute nature. Après la *Paléographie des classiques*, l'*Onciale* continue l'œuvre d'éducation scientifique poursuivie par M. Chatelain.

Paul LEJAY.

Metrische Studien, II : Die hebräische Genesis. Erster Teil : Texte. Zweiter Teil : Zur Quellenscheidung und Textkritik, von E. SIEVERS. Leipzig, Teubner, 1904 et 1905 ; deux fascicules in-4°, 394 pages.

Die Genesis übersetzt und ausgelegt, von H. L. STRACK. Zweite Auflage. München. Beck, 1905, gr. in-8°, XII-180 pages.

I Salmi tradotti dal testo originale e commentati da P. MINOCCHI. Secunda edizione interamente nuova. Roma, Pustet, 1905 ; in-12, XXXII-448 pages.

Die Profeten Israels in sozialer Beziehung, von P. KLEINERT. Leipzig, Hinrichs, 1905 ; in-8°, V-168 pages.

Antilegomena, die Reste der ausserkanonischen Evangelien und urchristlichen Ueberlieferungen herausgegeben und übersetzt von P. PREUSCHEN. Giessen, Töpelmann, 1905 ; Zweite Auflage. In-8°, VIII-216 pages.

M. Sievers poursuit un grand travail sur la métrique biblique, et l'on sait qu'il applique son système non seulement aux morceaux poétiques, caractérisés comme tels par un parallélisme régulier et par leur objet, mais à une grande partie des récits bibliques de l'Ancien Testament (voir *Revue* du 26 mai 1902, p. 406). Cette fois, c'est la Genèse tout entière dont il nous donne le texte imprimé selon la métrique nouvelle et transcrit de même en caractères latins, le tout suivi d'un commentaire très copieux et très serré. Il ne semble pas qu'un si grand effort aboutisse à des résultats bien certains. Un fait qui semblerait, à première vue, plaider en faveur du système, à savoir la conformité générale des conclusions de M. S. avec celles des exégètes critiques pour la distinction des sources, est loin d'être décisif, si l'on considère que le sectionnement de M. S. a été nécessairement aidé par celui des critiques et qu'une différence de style, portant aussi

---

1. *Les palimpsestes latins* dans l'*Annuaire* de l'Ecole pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques, 1904 (Paris, MDCCCCIII), p. 5 suiv.

bien sur la structure et le rythme des phrases que sur le vocabulaire, correspond réellement à la différence des sources. Il y avait une cadence de la prose dans les vieux récits légendaires ; mais la répartition du texte en lignes parallèles et régulièrement proportionnées ne s'impose pas, et elle serait plutôt contredite en maint endroit par la construction logique des phrases que l'on veut découper. Les remarques de M. S. ne laissent pas d'avoir leur utilité pour la critique des morceaux qu'il a étudiés.

Les tendances et les opinions de M. Strack sont d'une critique très conservatrice. Il admet la distinction des sources, mais il s'efforce d'en ramener les divergences au minimum. Il risque des arguments comme celui-ci : puisqu'un rédacteur consciencieux a cru pouvoir compiler ces documents, c'est qu'il n'y voyait pas de contradictions flagrantes. Mais la Bible ne contient-elle pas encore des contradictions flagrantes que des interprètes très consciencieux ne veulent pas reconnaître ? Les compilateurs de l'Écriture ont eu, suivant les cas, alternativement ou simultanément, le tour de main preste et l'esprit accommodant. Les rapports, que l'on tâche de réduire le plus possible, entre le récit biblique de la création et les textes cunéiformes ne seraient pas à expliquer par une dépendance de la tradition israélite à l'égard de la tradition babylonienne, mais par une dépendance commune à l'égard d'une tradition plus ancienne encore que celle de la Chaldée. Tradition pure, vénérable... et insaisissable. L'ordre suivi dans le récit de la création serait un ordre fondé sur la nature des choses, non chronologique, mais très compatible avec l'historicité (!?) de la narration. La malédiction du serpent (*Gen.* III, 14-15) prouverait clairement qu'un être spirituel est visé derrière le funeste reptile. Si le récit du premier péché n'existait pas, nous devrions supposer à l'origine quelque chose de semblable, pour expliquer la présence du péché dans le monde..... Ce commentaire a néanmoins une assez grande valeur au point de vue de l'interprétation grammaticale et littérale du texte.

Plus satisfaisant au point de vue critique est le travail de M. Minocchi sur les Psaumes. L'introduction générale est un peu courte, l'auteur ayant exposé dans un ouvrage spécial l'origine du psautier (*Storia dei Salmi;* Florence, 1904). Chaque psaume est pourvu d'une petite introduction spéciale où sont discutés l'origine, la date et le rythme de la pièce ; la traduction, très élégante en italien, est faite sur l'hébreu soigneusement critiqué ; les notes explicatives sont très utiles et sobrement rédigées. Par ci par là on peut sentir l'intention de se mettre en règle avec la théologie officielle et avec l'autorité qui a donné l'*imprimatur*. Il y a bien un peu d'équivoque dans « les prérogatives surhumaines » attribuées au roi-Messie de Ps. II, 7. L'hypothèse d'un psalmiste postexilien qui, un peu avant la réforme d'Esdras et de Néhémie, aurait composé la majeure partie des psaumes

attribués à David, ne manque pas de vraisemblance ; mais peut-être vaudrait-il mieux admettre l'existence d'un groupe de psalmistes écrivant dans le même style.

Les prophètes d'Israël étaient étrangers à l'économie politique. Quoi qu'en ait dit Renan, ce n'étaient pas non plus des socialistes parlant au nom de Dieu. Cependant ils s'intéressent, par principe religieux, à l'ordre social, à la justice, à la condition du peuple, à ses misères, auxquelles, d'ailleurs, ils ne proposent que des remèdes moraux. C'est ce côté de la prédication des prophètes que M. Kleinert a voulu analyser et mettre en relief, groupant sous ce point de vue les données bibliques et exposant le rôle social des prophètes depuis Elie jusqu'à Malachie. Travail consciencieux, mais sans grande originalité. Critique trop circonspecte en beaucoup de détails (par exemple, l'attribution de la seconde partie d'Isaïe à un seul auteur).

Dans sa seconde édition, le très utile ouvrage de M. E. Preuschen est augmenté de quelques morceaux : nouveaux *logia* de Grenfell et Hunt, fragment d'évangile copte publié par Jacoby, les citations de la Didascalie syriaque. Noter, p. 119, référence inexacte, à corriger dans la troisième édition : Batiffol, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1897, 424-438. L'article en question est du soussigné.

Alfred Loisy.

Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. Tome premier, 1905. Genève, Jullien, in-8°, pp. xvi, 327. Fr. 10.

Il s'est constitué à Genève une *Société Jean-Jacques Rousseau* qui s'est proposé à la fois d'organiser en un dépôt central les matériaux intéressant le philosophe et de coordonner les études dont il sera l'objet. De cet effort dont l'initiative tardive seule peut surprendre, sortira, il faut l'espérer, ce qui nous manque encore : une édition scientifique des œuvres et de la correspondance et une biographie critique de Rousseau. Un recueil périodique est destiné à la publication des documents originaux et des travaux de la nouvelle société. Elle vient d'en éditer le premier volume qui fait bien augurer de l'entreprise.

A la suite des statuts et de la liste des membres actuels, M. E. Ritter, l'érudit genevois bien connu par ses publications sur Rousseau, a écrit une sorte de préface au volume (p. 1-23) sur la formation de la Société, son but et ses projets ; l'intéressant rapport de son président, M. Bernard Bouvier, a trouvé sa place légitime dans cette introduction. Le premier article (p. 25-65), le plus nourri peut-être, est emprunté à un livre que va faire paraître M. Henry Tronchin sur le docteur Tronchin. Il y étudie les rapports de Rousseau avec le médecin genevois, d'après des documents en grande partie inédits.

Les relations ont commencé en 1756 : Rousseau a mis Tronchin en rapport avec Mme d'Épinay et celui-ci à son tour a servi d'intermédiaire entre Rousseau et Voltaire. Le docteur s'emploie pour faire entrer la mère de Thérèse Levasseur dans un hospice, il essaie aussi de retenir son concitoyen à Genève dans les fonctions de bibliothécaire. La brouille avec Diderot refroidit leurs rapports qui restent cependant corrects ; mais la *Lettre sur les spectacles*, les démêlés provoqués par la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile* amènent la rupture. Jean-Jacques ne voit plus dans le « jongleur » qu'un de ses pires adversaires et pour Tronchin il n'est maintenant qu'un « scélérat », un « charla-tan », cachant « sous un masque de vertu sa face catilinaire ». Le chapitre sera un des plus précieux pour le futur biographe de Rousseau.

L'article de M. Ph. Godet sur *Mme de Charrière et Rousseau* (p. 67-93) intéresse moins la biographie que l'édition des œuvres et il utilise des documents de moindre intérêt. L'amie de Du Peyrou, le confident avec Moultou de Rousseau, avait écrit une *Plainte et Défense de Thérèse Levasseur*, puis à l'occasion de l'édition des *Confessions* de 1790, des *Éclaircissements*, deux brochures l'une et l'autre très rares dont le critique nous donne des extraits, ainsi que d'un *Éloge de Rousseau*, proposé par l'Académie et pour lequel Mme de Charrière avait concouru. M. G. me semble s'exagérer l'importance de ces opuscules et en général les mérites de leur auteur. Mais il faut noter la correspondance avec d'Oleyres relative aux recherches faites pour retrouver les personnages mêlés au récit des *Confessions* : elle renferme plusieurs détails intéressants. — M. G. Lanson (p. 95-136) a tiré des Archives nationales et de la Bibliothèque nationale des documents se rapportant à la condamnation de l'*Émile* et des *Lettres écrites de la Montagne*, et il s'efforce de prouver par une discussion très serrée qu'il n'y a pas eu seulement simulacre de poursuite contre Rousseau. — M. Istel a collaboré aux *Annales* par un chapitre traduit de son livre, *Jean-Jacques Rousseau als Componist* (Leipzig, 1901), sur la *Partition originale de Pygmalion* (p. 141-177). Outre la musique écrite par Coignet, il existe une partition manuscrite entièrement dûe à Rousseau et qui s'est retrouvée dans la Bibliothèque de Frédéric-Guillaume II : elle est de tout point conforme à une édition du *Pygmalion* parue à Vienne en 1771 dont elle suit toutes les indications. — Enfin M. Th. Dufour, un des Rousseauistes les mieux informés, publie (p. 179-245) dix fragments, inédits en majeure partie, qu'il rapporte au séjour de Chambéry ; deux parmi ces morceaux, deux *Prières*, sont de grande valeur ; une note de Rousseau sûr la mort de Deschamps à Trye fournira aussi une utile contribution à l'histoire de sa maladie. En éditant ici ces premiers documents, M. D. a dressé un inventaire critique de ceux qu'ont apportés ses prédécesseurs de 1826 à 1905 ; par ses notes et ses corrections ce pre-

mier examen ne sera pas seulement le bienvenu pour des études de détail ; il servira encore utilement à battre le rappel pour les documents qu'attendent les *Archives*.

J'ai brièvement signalé les principales études du volume. Je ne peux pas énumérer toutes les autres qui suivent ; il faut mentionner cependant une page empruntée aux Mémoires manuscrits de P. Picot sur une visite à Rousseau en 1771, un court article sur le portrait de Mme de Warens et des notes inédites de Voltaire sur la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Une Bibliographie critique et une Chronique terminent l'ouvrage dont l'exécution matérielle mérite tous les éloges ; le portrait de Ramsay en tête et les divers fac-similés sont bien venus, les fautes matérielles dans le texte très rares [1]. Ce volume de début laisse l'impression d'une œuvre solide, bien conduite, servie par une érudition informée et prudente, animée d'un patriotique orgueil et d'une légitime chaleur, sans parti-pris d'apologie. Lui souhaiter le succès est inutile. L'empressement qui a répondu à l'appel des premiers membres de la Société, l'autorité de ceux qui la dirigent sont un garant suffisant de l'accueil réservé à ses travaux.

L. R.

D'Ancona (Alessandro). **La poesia popolare italiana,** 2e édit. augmentée. In-8, et VIII-571, p. Livourne, Giusti, 1906.

M. D'Ancona croit qu'il se repose, et certes il aurait bien le droit de regarder travailler les autres, mais enfin il se repose si peu qu'il vient de mener à terme une seconde édition singulièrement augmentée de sa *Poesia popolare italiana*. Il a pris naturellement la question par le côté le plus difficile ; il s'est attaché à marquer la filiation de ces poésies. Il les montre naissant en Sicile d'une veine dont (p. 328, entre autres), il fait voir l'incroyable richesse et, de là, envahissant l'Italie, quelquefois pour se fixer dans une région, plus souvent pour parcourir la péninsule entière. Déjà l'on conçoit la difficulté de son entreprise : connaître la masse des poésies déjà imprimées ne demandait que de la patience ; accroître par ses propres explorations ce matériel considérable, demandait déjà non plus seulement du labeur, mais l'art de chercher aux bons endroits ; ce n'était rien encore ; il fallait la sûreté du tact qui distingue entre quinze ou vingt pièces roulant sur le même sujet et, au premier regard, identiques celle d'où les autres découlent ; il en fallait autant pour fixer à peu près l'ordre

1. P. 93. Le baron de Trenck ne fut enfermé à Magdebourg qu'en 1763 ; son arrestation à la suite de ses prétendues relations avec la princesse Amélie et son emprisonnement à Glatz sont bien antérieurs. P. 288. La bibliographie tchèque devait laisser à *Komenský* son nom familier aux Français de Comenius.

dans lequel celles-ci sont sorties de la première. Mais M. d'A. a tenu à compliquer le problème et du coup il a donné une bien plus grande portée à son travail. C'était déjà beaucoup d'avoir discerné l'originalité de la Sicile à une époque où la critique n'était peut-être pas disposée à l'admettre, l'école dite Sicilienne de Frédéric II ne paraissant plus aujourd'hui avoir autant de droit qu'on le croyait jadis à la reconnaissance de Dante; c'était beaucoup que d'être arrivé à établir que la plupart de ces chants répétés encore aujourd'hui dans les campagnes remontent au XV[e] siècle, qu'ils pullulèrent surtout à l'époque de Savonarole; mais M. d'A. a voulu de plus démêler dans la poésie populaire celle que le peuple a véritablement composée et celle qu'on a composée pour lui et, dans cette dernière catégorie, celle que le peuple a réellement adoptée d'avec celle dont les lettrés seuls ont fait cas. Il prouve qu'une très grande partie des chants qu'on attribue aux villageois parce qu'ils les chantent sont d'origine littéraire quoique les auteurs aient essayé d'attraper la manière de penser et de parler des humbles; c'est surtout, dit-il, par ses gracieuses fêtes, par sa finesse naturelle, que le campagnard italien a bien mérité de la poésie; il a suggéré beaucoup plus de jolis vers qu'il n'en a fait. D'autre part, il discerne dans Lapo Gianni des motifs populaires (p. 37); il montre ce que la *Nencia da Barberino*, *la Beca da Dicomano* doivent à des chansons de même provenance (p. 150-6); il retrouve avec un bonheur (le bonheur des gens d'esprit) dont il a raison de se féliciter les poésies rurales dont Agnolo Allori dit le Bronzino a composé sa Sérénade. Enfin, il fait voir que le peuple n'a adopté les imitations que lui offraient les lettrés que du jour où sa verve créatrice a été épuisée et qu'il n'a jamais accepté celle où, en en l'imitant, les Laurent le Magnifique et les Pulci se moquaient plus ou moins de lui (p. 473).

On pourra sans doute glaner après lui : par exemple, en joignant les morceaux qu'il a découverts à ceux que d'autres ont examinés déjà, on pourra composer une histoire générale de l'Italie d'après les chansons populaires, généralisant ainsi l'intéressant travail de M. Medin sur l'histoire de Venise dont nous avons récemment parlé. Il sera curieux à ce propos de vérifier si, comme le conjecture M. D'A. (p. 75), les nouvelles grâce aux chansons pénétraient plus qu'aujourd'hui au fond des villages. Une légende veut que Napoléon revenant de l'Ile d'Elbe se soit entendu demander par une montagnarde comment allait le bon roi Louis XVI : il serait piquant que les couplets en Italie eussent tenu lieu de journaux. Malheureusement l'étude de la poésie populaire hors de Venise se heurte vite à l'indifférence, au manque de dignité avec lesquels de bonne heure l'Italie accueillit les événements politiques : M. D'A. nous apprend que la seule pièce qui se rapporte à Ferruccio, le dernier champion de Florence, lui fait demander pardon aux Impériaux! (p. 85). Resteraient les jugements

émis sur les nations étrangères qui envahissaient l'Italie; M. d'A. cite les chants pour et contre nos rois; le plus piquant est d'un de nos adversaires qui s'écrie que Louis XII a voulu faire de Jules II un petit curotin et que Jules II a fait de lui un petit coq (*galletto*; on voit le jeu de mots) sans crête ni queue (p. 71). On pourra aussi comparer pour le caractère moral les chants populaires et la poésie classique des Italiens : à ce qu'il semble, on arriverait à cette conclusion que les chants populaires, du moins quand ils émanent de la campagne et non des villes, ménagent bien davantage la pudeur et le clergé.

J'engage le lettré qui hésiterait à s'engager dans ce savant ouvrage à débuter par la p. 376 où l'auteur, livrant sa méthode, mais non pas, hélas! l'art de s'en servir, définit la poésie pseudo-populaire que le peuple aime, mais qu'il ne sait pas faire lui-même parce qu'elle est contraire à sa vraie nature, ou les pages pleines de fraîcheur sur la mystérieuse Aréthuse dont il fait un symbole (p. 322-4) : on ne devient un érudit aussi pénétrant qu'avec une âme de patriote et de poète.

Charles Dejob.

Académie des inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 février 1906*. — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

M. B. Haussoullier communique trois inscriptions grecques inédites provenant de Babylone. La plus intéressante est un palmarès d'une distribution de prix au gymnase de Babylone en l'an 110 a. C. Elle porte une double date, d'après l'ère des Arsacides et d'après l'ère des Séleucides. Les inscriptions grecques de Babylone sont encore très rares : la plupart proviennent des fouilles des Allemands à Homéra, sur l'emplacement de l'ancienne Babylone.

M. Cagnat, président, rappelle que depuis longtemps on connaissait à Pompéi un édifice situé sur le forum, que l'on croyait être un temple des dieux protecteurs de la cité. La comparaison du plan de cet édifice avec celui de la bibliothèque de Timgad el celui de la bibliothèque d'Ephèse récemment publiés prouve que c'est aussi une bibliothèque. — M. Héron de Villefosse annonce qu'il a reçu du R. P. Jalabert une photographie de la bibliothèque d'Éphèse, et ajoute qu'il la met à la disposition de M. Cagnat. — MM. Heuzey, Collignon et Philippe Berger présentent quelques observations.

M. S. Reinach appelle l'attention sur un passage de la lettre des communautés de Vienne et de Lyon, relatant la violente persécution de l'an 177. Une esclave chrétienne, mise à la torture, et à laquelle on voulait faire dire que les chrétiens de Lyon tuaient des enfants pour les manger, répondit : « Comment nous soupçonner de pareille chose, puisque nous ne mangeons même pas le sang des animaux? » Ainsi la petite communauté chrétienne de Lyon se conformait aux décisions prises, suivant le livre des Actes, au premier concile de Jérusalem. Mais, pour ne point manger le sang des animaux, il fallait que ces animaux fussent immolés suivant le rite juif. Comme il ne peut être question d'une boucherie chrétienne à Lyon et qu'en général il n'est jamais question de boucheries chrétiennes, force est d'admettre que les chrétiens de 177 s'approvisionnaient à la boucherie juive; ce qui implique l'existence, à cette époque, d'une communauté juive à Lyon dont les historiens n'ont pas parlé. — MM. Bouché-Leclercq, Ph. Berger, Boissier, Thomas, Dieulafoy, Viollet et Clermont-Ganneau présentent diverses observations dont la plupart confirment l'hypothèse de M. Reinach.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 19 février — 1906

Papyrus Théodore Reinach. — Ferrero, Jules César. — Stein et Le Grand, La frontière d'Argonne. — Haller, Papauté et réforme de l'Église. — Saint François de Sales, Lettres de direction, p. Cagnac. — Suau, Saint François de Borgia. — Vadnay, Souvenirs littéraires. — Annales de la Société Kisfaludy, XXXIX. — Berzeviczy, Voyageurs hongrois en Italie. — Académie des inscriptions.

Papyrus Th. Reinach. Papyrus grecs et démotiques recueillis en Égypte et publiés par Théodore Reinach avec le concours de MM. W. Spiegelberg et Seymour de Ricci. — Paris, Leroux, 1905.

Les documents publiés dans cet élégant recueil ne sont pas de nature à frapper l'imagination d'un lecteur superficiel, comme certaines grandes découvertes papyrologiques ; mais rien ne montre mieux que dans cet ordre d'études les progrès les plus sûrs sont souvent des progrès de détail. La place manquerait s'il fallait ici marquer toutes les nouveautés que les Papyrus Th. Reinach nous apportent.

Le très savant éditeur s'est décidé pour la méthode qui consiste à donner les textes sans accent ni ponctuation. Il a même raffiné sur ses devanciers dans cette voie, en éliminant de ses transcriptions le ς à forme de ς final. L'inconvénient d'un pareil système est de n'être toujours qu'à demi logique, puisque du moment que l'on sépare les mots, on commence à interpréter ; de plus, la lecture d'un document ainsi transcrit est plus lente et plus difficile. Mais Th. R. a très heureusement remédié à ce dernier désavantage en donnant de chaque pièce une traduction, et, tout bien pesé, il semble qu'avec des documents comme ceux de son recueil où reviennent fréquemment les mêmes formules, c'était le meilleur parti à suivre ; on regrettera peut-être de ne pas voir apparaître l'accentuation dans les index. Ajoutons que le volume contient de belles planches, sur lesquelles il est facile, pour certains papyrus, de vérifier les lectures des éditeurs.

Après les textes littéraires, dont le plus remarquable est l'ostrakon

paru déjà dans les *Mélanges Perrot*, viennent les documents ptolémaïques qui concernent tous un même personnage, Dionysios, fils de Céphalas, Perse de l'Épigoné, et sa famille. Presque tous, sauf quatre pétitions, sont des prêts (ou quittance de prêts) de blé. L'origine du dossier paraît être Tehneh, l'ancienne Τῆνις ou Akoris, appelée peut-être encore, selon une hypothèse de Seymour de Ricci, Crocodilopolis, et c'est la colonie militaire de Tehneh qu'il nous fait connaître. Les fouilles que MM. Gustave Lefebvre, Léon Barry, et un peu moi-même, avons faites à Tehneh ne nous ont guère donné que des papyrus byzantins, et la trouvaille de textes ptolémaïques dans ce kôm profond, où les couches les plus basses seules paraissent être de ce temps, n'a pas laissé de nous étonner. Je me suis demandé si ce n'était pas d'Hermoupolis où l'on signale souvent des découvertes de ce genre que provenaient les papyrus Th. Reinach. Dionysios aurait pu, à une certaine époque, se transporter là, avec sa famille et ses papiers. Mais ce n'est qu'une impression et nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître que les voleurs d'antiquités sont souvent plus habiles et plus heureux que les archéologues.

L'édition des textes est précédée d'une introduction savante, claire, élégante, où les faits principaux établis par les documents qui suivent sont résumés d'une manière qui ne laisse rien à désirer, ou presque rien, car sur quelques points on aurait voulu que Th. R., qui les connaît bien, ait fait plus souvent appel aux textes d'autre provenance, pour poser plus nettement certaines questions qu'il a touchées. Telle est par exemple la question des ξένοι. Il semble, à lire Th. R. que tous les Grecs d'Akoris aient été des ξένοι, au moins tous les colons militaires. C'est bien possible, et pour ceux-ci je le crois. Cependant, il est remarquable qu'aucun d'eux ne se donne jamais cette qualification, même dans les pétitions, où l'on ne trouve pas la phrase significative, si fréquente dans les *Pap. Magd.* : μὴ περιιδεῖν ὅτι ξένος εἰμί. Il est bien vrai que c'est le ξενικῶν πράκτωρ qui est chargé de l'exécution des actes. Mais l'éditeur a noté lui-même qu'avec l'interprétation de Gradenwitz la conclusion que les ξενικῶν πράκτορες n'instrumentent que contre les ξένοι ne s'impose pas. Admettons pourtant que tous les colons militaires, comme tels, soient tous réputés ξένοι. Il était important de préciser le sens de ce terme. Grenfell et Hunt ont justement posé les éléments du problème dans une note à *P. Tebt.* 5, l. 221 à laquelle il eût fallu renvoyer. On y verra que ce mot ne peut être synonyme ni d'Ἕλληνες ni d'Αἰγύπτιοι (= λαοί) puisqu'on trouve à la fois des Grecs et des Égyptiens ainsi désignés (*P. Magd.* 24 et *Mél. Nicole* p. 282). J'avais un moment pensé que ξένος pouvait avoir le sens de *mercenaire* et, dans ce sens, la femme d'un mercenaire pouvait être dite ξένη. Cf. Περσίνη. Mais les colons militaires ne sont pas des mercenaires et il y a des colons militaires parmi les ξένοι. Mieux vaut donc revenir à l'explication des Anglais,

que nous avons aussi adoptée G. Lefebvre et moi dans notre édition des *P. Magd.* et entendre ξένος = ἐπὶ ξένης. S'il en est ainsi, et si tous les colons militaires sont des ξένοι — ce qui n'est pas rigoureusement démontré — c'est un fait remarquable et qui mérite d'être mis en lumière, dans son vrai sens : les soldats colons ne comptent pas dans la population proprement dite de la κώμη. Tout d'ailleurs semble confirmer cette hypothèse. Administrativement, ils ont peu à faire avec les fonctionnaires du bourg (comogrammates, comarques). L'épistate seul, délégué du stratège, paraît avoir sur eux quelque autorité.

Je ne laisserai pas la question des colons militaires sans exprimer encore quelques doutes sur un autre point. Th. R. distingue parmi ces colons : 1° ceux qui cultivent un κλῆρος ; 2° ceux qui reçoivent un μίσθος et qui peuvent aussi avoir un κλῆρος ; 3° ceux qui sont établis à titre de fermiers sur les terres royales. Il ne me semble pas que ces derniers puissent être tenus pour former une classe de colons soldats. Sans doute les nos 18 et 19 montrent bien qu'un soldat peut être βασιλικὸς γεωργός, mais s'il est fermier royal, rien ne dit que ce soit en tant que colon soldat ; et, de fait, Dionysios, dans les textes en question, laisse tomber ses titres militaires, pour ne prendre que la qualification de fermier royal. Rien ne prouve qu'en même temps que cette parcelle de γῆ βασιλική qu'il cultive comme fermier, il n'ait pas eu son κλῆρος comme soldat, de même qu'il semble bien posséder des ψιλοὶ τόποι à titre de propriété individuelle.

Le chapitre le plus intéressant de cette introduction est peut-être celui que Th. R. a consacré aux contrats. C'est une bonne fortune pour nous de voir la question traitée par un helléniste qui est en même temps juriste, et traitée sans l'appareil de notes et de citations qui obscurcissent souvent pour les profanes les dissertations de ce genre. La classification proposée est de nature à jeter beaucoup de clarté sur cette difficile question. Elle dissipe plusieurs fantômes. D'abord, et je regrette que Th. R. ne l'ait pas assez nettement marqué, les contrats d'Akoris comme ceux de Tebtynis tendent, il me semble, à atténuer de plus en plus, le contraste que bien des auteurs voyaient entre le notariat de l'Égypte romaine et celui de l'Égypte grecque. Au IIe siècle avant J.-C., nous retrouvons maintenant comme au IIe siècle après, non seulement le γραφεῖον, l'ἀγορανομεῖον, et l'ἀρχεῖον, mais encore le μνημονεῖον. Le γραφεῖον [1] ne nous apparaît plus comme uniquement destiné à l'enregistrement des contrats égyptiens, mais aussi à l'enregistrement des contrats grecs. Un γραφεῖον est installé

1. Puisque l'occasion m'en est donnée, je signalerai le *Pap. Paris* 65 (que Th. R. aurait pû citer, à ce propos, avec *P. Taur.* I) pour prévenir l'erreur qui consiste à voir un souverain dans le Πτολεμαῖος à qui cette lettre est adressée (Révillout, *Rev. Eg.* II, 103 sqq. ; Mitteis, *Hermes* 30, p. 397). La formule du début aussi bien que l'ἔρρωσο de la fin, montrent que cette interprétation est impossible.

vraisemblablement dans tous les chefs-lieux de toparchies, tandis que l'agoranome n'apparaît que dans les métropoles, et ceci nous explique pourquoi les contrats agoranomiques manquent au Fayoum. Il n'y a pas entre l'Arsinoïte et les autres nomes la différence qu'on a crue. Presque tous les contrats du Fayoum proviennent de villages éloignés de la métropole; il était plus simple pour les habitants d'avoir recours à des sous-seings privés enregistrés au γραφεῖον. Il n'en faut pas conclure (comme peut-être P. M. Meyer, *Beitræge* f. *Alt. Gesch.* IV, p. 292 sqq. et G. A. Gerhardt., *Philologus* 63, p. 500) qu'il n'y avait pas d'agoranomes au Fayoum. Cf. d'ailleurs, *P. Magd.*, 31 sur lequel notre attention a été récemment attirée par M. Bouché-Leclercq.

La classe la plus curieuse des contrats est celle qui comprend les actes que Th. R. appelle des syngraphés sous seing privé enregistrées. Ici encore peut-être une comparaison plus suivie avec les textes de Tebtynis et certains papyrus Amherst, aurait amené l'éditeur à préciser davantage la procédure en usage dans le cas de ces contrats, et à faire quelques remarques qui confirment, à mon sens, l'appellation qu'il leur a donnée. Il est à noter par exemple que les contrats de Tebtynis sont rédigés au γραφεῖον. (Cf. aussi *Leyde* O). Mais puisqu'il en est autrement pour ceux d'Akoris il est visible que les scribes du γραφεῖον, à Tebtynis, n'interviennent pas à d'autre titre que les scribes professionnels qui ont rédigé les contrats d'Akoris à titre privé. Le γραφεῖον n'agit donc pas comme notaire et les *P. Tebt*, n'ébranlent pas la thèse de Th. R. Le savant éditeur croit, pourtant, que le notariat gardait des copies de ces actes et pouvait en délivrer. Il est bien possible en effet que le γραφεῖον ait eu des copies des contrats; en tout cas, il en transcrivait un résumé sur ses registres (εἰκονίζειν. *P. Paris* 65, Mitteis, *Hermés*, 30, p. 597, mais *Id.*, *Ibid.*, 34, p. 97). Mais dans le cas auquel l'éditeur fait allusion qui est celui du *P. Petrie* II, 47; il ne s'agit pas de copies délivrées par le notariat, mais d'une copie apportée par l'une des parties contractantes au γραφεῖον pour l'enregistrement (ἐχρηματίσθη = ἐντέτακται εἰς χρηματισμόν, cf. *Pap. Paris* 65 et Naber, *Archiv*, I, p. 317, κεχρημάτικα) au lieu de l'original, qui est entre les mains du συγγραφοφύλαξ empêché. J'en conclus que les parties prenaient copies de l'acte [1]. Le *P. Petrie* II, 47 est une de ces copies, ainsi que le *P. Amh.* 43. Ce qui les distingue c'est qu'elles ne contiennent ni le reçu du συγγραφοφύλαξ ni l'approuvé du ou des contractants. Et le fait est intéressant, puisque nous trouvons là une procédure analogue à celle qui est employée dans le cas des χειρόγραφα, dont chaque partie garde un exemplaire. Comme le dit Th. R., en doutant, (p. 47) l'original est dit κυρία par apposition aux copies.

Quant à l'édition même elle est soignée et digne en tout point du

1. Une étude du *P. Petrie* 47, avait indépendamment amené mon collègue et ami M. Jean Lesquier à cette même conclusion.

savant helléniste qui l'a signée. Mais comme il est impossible que l'accord se fasse du premier coup sur des textes aussi difficiles, j'oserai ajouter ici quelques remarques de détail.

P. 7. l. 12-13. La restitution τό τῆς [ὠνῆς σύ]μβολον me paraît discutable. Il est étrange que l'acte de vente soit remis à l'acheteur, après paiement partiel du prix. Il n'est d'ailleurs pas question jusqu'ici d'un autre acte que le χειρόγραφον que le vendeur ne veut pas rendre (l. 14). Les lettres ne sont pas tout à fait assez nombreuses pour la lacune (8 lettres à 10). La pièce remise à ce moment par le vendeur serait plus naturellement une quittance et c'est sans doute parce que l'acheteur a cette quittance en main que le vendeur n'exigera pas plus tard paiement du prix entier mais seulement d'une somme équivalente, à peu près, au reste du prix (10 talents pour 11 talents. Σύμβολον a précisément le sens de quittance quand il s'agit d'une quittance donnée par les banques royales (*Rev. Law*. XX, 14, *P. Grenf.* I, 23, 6, etc). Serait-il trop hardi de supposer que si σύμβολον seul peut avoir ce sens, ce serait par abréviation de ἀποχῆς σύμβολον, et de restituer ici ce mot? Peut-être : mais ὠνή ne s'impose pas et il est sans doute plus méthodique de laisser la lacune. — Comme le dit l'éditeur, il y a probablement une erreur dans les chiffres.

p. 61, n. 8. Est-il exact de dire que l'ordonnance d'Evergète II rendait justiciables des Laocrites les Grecs qui contractaient en Égyptien? Si l'on remet la phrase citée par Th. R. dans son contexte, on verra qu'il n'est peut être ici question que des Grecs qui ont passé contrat avec des Égyptiens, et non des Grecs qui ont contracté avec des Grecs, cas que l'ordonnance ne règlerait pas. De plus comme la même ordonnance déclare que dans les procès entre Égyptiens, ce sont toujours les Laocrites qui sont compétents, je croirais plutôt que, inversement, les Grecs étaient toujours justiciables des chrématistes.

P. 15. Pl. V. Il me semble que je lis quelques lettres de plus dans le sommaire, au début des lignes. — L. 2. Κς απο[δοτω. L. 3 επι[τιμον. — A la l. 2 de l'acte ογδοου vient de ογδουου corrigé. — L. 1-5. Th. R. signale la faute θεω pour θεων. Mais dans les deux cas l'ω a sa dernière branche montant sensiblement au-dessus de la ligne. Serait-ce une abréviation pour ων? A vrai dire je n'en connais pas d'autres exemples.

P. 18, l. 16 [Καὶ] devant νυν δε. Trop grand pour la lacune. N'y aurait-il pas simplement un petit blanc?

P 40. Περι ιδιων φαγη[ματος]. On attendrait plutôt ὑπὲρ. Περὶ ἰδίων pourrait bien être pour περὶ ἰδίων (κώμην). Quant à l'énigmatique φαγη( ), φαγου, ce serait le nom d'une redevance.

P. 42. Ce n'est pas un acte de vente, mais un fragment de registre, où étaient résumés plusieurs contrats. Cf. par ex. *P. Grenf.* II. 33. Mais tandis que là tous les actes sont des ventes, ici nous avons à faire à des actes divers. Des fragments de registres de ce genre

existent certainement pour l'époque romaine. Ici l. 1-5, vente ; l. 7 prêt. Les autres sont plus difficiles à déterminer.

L. 4-5, lire peut-être ἀκολούθως ᾗ ἀνήνεγκα ὁμολογ(ία).

P. 43. Το ε[π]ι μηνι, « le mois suivant » Th. R. Mais peut être ε[π]ι est-il pour ἐπιφὶ.

P. 44. Pl. VII. Je ne suis pas d'accord avec les éditeurs pour la lecture des chiffres. L. 5. ια', est incertain, peut être να'. L. 6. au lieu de ιὰ', lire γ' d = 3 1/4. — L. 7 au lieu de κδ' lire Kd = 20 1/4. — L. 10, au lieu de (αρουρας) αμ(πελωνος) ις, lire (αρουρας) λ' η' ις' = 30 1/8 1/16

A la l. 22, au lieu de Αρτυσας (nom d'esclave), je vois plutôt ορτυγας (Ὀρτυγᾶς sobriquet formé sur ὄρτυξ). Dans la seconde main κατὰ τὸν νόμον, très douteux,

P. 46, la μηχανή dont il est question est probablement un sakkich. Cf. *Archiv* I, p. 131.

P. 47, l. 7, κτηνο]τ[ρο]φος non κτηνο]τρ[ο]φους. C'est sans doute de ce personnage, non de l'epistate, que se plaint le placet.

P. 49. Des ἀπογραφαὶ κατ' οἰκίαν de la même année sont connues et publiées par Wessely, *Studien* II, p. 26 et suiv., et il est très intéressant de les comparer avec cette pièce qui provient d'Antinoé. Ce parallèle montre combien était différentes, même après les réformes de Sévère, qui avait donné des βουλαί aux métropoles, l'administration des *cités* et celles des villes égyptiennes de la χώρα. Pour ces dernières, rien ne distingue les ἀπογραφαί du IIIe et celles du IIe siècle : elles sont toujours adressées aux mêmes fonctionnaires, ceux du nome (stratèges, basilicogrammates, etc.). Dans les cités, au contraire, ce sont des citoyens de la cité qui président aux opérations du recensement. Il est remarquable que cette commission soit composée de trois personnes de la même tribu. Peut-être y en avait-il une pour chaque tribu. Le rôle de la tribu, au point de vue administratif, a été déjà quelque peu éclairé par le *P. Ox.* 477.

P. 53, l. διαστολι. La lecture est-elle bien certaine? En tout cas *B. G. U.* 614, il faut, ce me semble admettre la lecture de Wilcken. Sur le διαστολικόν, cf. Vitelli, *Atene e Roma* VI, n° 59, p. 337.

P. 55. Le διαδότης n'est pas connu seulement par les glossaires, mais depuis assez longtemps déjà par les papyrus. Cf. *P. Grenf.* II, 65. Ses fonctions consistent à distribuer aux troupes les fournitures en vin, viande, paille, blé, etc., qu'il reçoit généralement des épimélètes. Voyez *B. G. U.* 1025 et ma *Chronique des Papyrus, Rev. Et. anc.* 1905, p. 271. Mais dans cette administration de l'annonne militaire, nous voyons intervenir des quantités de fonctionnaires, dont les fonctions se confondent et se croisent et il est difficile de donner un tableau très net de l'institution, malgré l'abondance des documents. La charge de diadote est une liturgie. Dans certains cas ce rôle paraît joué par des gradés, optio, tesserarius, protector (cf. Ostraka de Dakkeh ; *P. Ox.* 53). Le P. Reinach nous

montre que cette liturgie, pour certaines fournitures du moins, pouvait être recherchée. L. 10-11 ἐπί τόπων ne signifie peut-être pas, comme le dit Th. R. « sur les lieux-mêmes ». Dans *B. G. U.* 1025 il est question de distribuer les fournitures, tantôt dans les camps (à Philé d'après ma conjecture), tantôt à Syène, tantôt ἐπὶ τῶν τόπων. Je crois que ἐπὶ τόπων du P. Reinach s'oppose à Antinoé comme ἐπὶ τῶν τόπων s'appose à Syène dans le papyrus de Berlin, et je traduirais soit « dans les toparchies », soit « dans les postes ». Il s'agit des soldats dispersés dans le nome par opposition à la garnison de Syène, de Philé ou d'Antinoé.

P. 58. Le σχολαστικός = scholastichus, un étudiant, un homme d'école, rhéteur ou juriste. Cf. *Archiv* III, p. 168, lettre de recommandation écrite par un certain Vitalis pour le scholasticus Théofanes. L. 5. Ἕως Ἑρμοῦ. Suppléez ἡμέρας plutôt que πόλεως dit Th. R. Je penche pour l'opinion contraire. Et je remarque que le scholasticus Théofanes est aussi d'Hermoupolis, où il devait y avoir une école.

L. 8. τῶν δημοσίων = Les taxes, non les intérêts publics.

Des papyrus démotiques je ne dirai rien par incompétence. Les traductions de W. Spiegelberg les mettent très heureusement à la portée de tous, et, comme toujours, il y a, pour nous, beaucoup à apprendre dans ses commentaires.

En résumé, beau volume où se reconnaît partout la science et le goût du principal éditeur; le seul reproche un peu sérieux que je suis tenté de lui faire, est, dans les notes bibliographiques, de laisser toujours tomber le nom de l'un des éditeurs des Papyrus de Magdola.

Pierre Jouguet.

G. Ferrero, **Grandeur et décadence de Rome**, tome II, *Jules César* (trad. franç.). Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-8°.

Dans ce volume, l'auteur raconte les événements qui se sont accomplis depuis le départ de César pour la Gaule jusqu'à sa mort. Il n'expose pas à part le récit de la guerre et celui des faits intérieurs; il les mêle, au contraire, d'une façon très étroite, et il montre par là, sans qu'il en résulte la moindre confusion, toute la complexité de cette histoire. Ce tableau, fort habilement présenté, donne une idée très nette de l'action réciproque qu'exercèrent les unes sur les autres les opérations militaires de César et les agitations de Rome. M. F. prouve après M. Jullian, qu'il suit en général, mais avec une certaine indépendance, combien la conquête de la Gaule fut difficile et combien César y essuya de revers. Mais je crains qu'il n'ait un peu exageré la portée de cette longue guerre, lorsqu'il prétend « qu'elle a régénéré le monde antique », en précipitant deux grandes crises, « la crise poli-

tique de l'Italie, qui devait en un siècle transformer l'essence même de l'Etat et de la société latine, et la crise du monde celtique vieillissant ». Je doute encore plus qu'il faille voir dans la latinisation de la Gaule « le véritable commencement de la civilisation européenne » (p. v). M. F. n'a pas besoin de recourir au paradoxe pour être original; il renouvelle presque toujours les sujets qu'il traite ; son seul défaut est de glisser parfois dans l'exagération et de céder volontiers à l'attrait d'une vue ingénieuse, qui malheureusement n'est pas toujours juste.

J'aurais bien envie de lui chercher querelle à propos de la fin du proconsulat de César, qu'il prolonge jusqu'au 1er mars 49. J'ai soutenu, il y a longtemps, qu'il se terminait légalement en mars 50, et j'ai eu le plaisir de constater que M. Hirschfeld s'était rallié dernièrement à cette opinion. Il eût été intéressant de savoir pourquoi M. F. est d'un avis contraire ; mais il ne discute pas la question dans son livre.

L'histoire de la dictature de César est aujourd'hui un sujet banal. M. F. l'a rajeuni partiellement, d'abord en plaçant à leur date les diverses mesures de César, et surtout en établissant que la plupart de ses réformes ont été provoquées par les circonstances. La vérité y gagne, si la mémoire de César y perd. Nous sommes habitués à les ramener toutes à une conception d'ensemble. M. F. ne partage pas cet avis et il va jusqu'à accuser le dictateur « d'incohérence » (p. 380). Peut-être en effet ce reproche est-il justifié. On hésitera davantage à accepter le jugement que l'auteur porte sur l'œuvre politique de César. Il ne voit en lui qu'un « destructeur », et il lui refuse les qualités « d'un grand homme d'Etat » (p. 391 et 393). C'est montrer, je crois, une sévérité excessive à l'égard d'un personnage qui a eu si peu de temps devant lui, et qui, malgré la brièveté de son gouvernement, a exécuté tant de choses durables. Je ne veux pas entamer sur ce point une controverse qui me mènerait trop loin. Je rappellerai seulement que les bases essentielles du régime impérial ont été posées par lui, que le meilleur de l'œuvre d'Auguste émane de lui, et que très probablement, si sa vie avait été moins courte, il aurait donné à Rome une constitution franchement monarchique, au lieu de cette organisation bâtarde et hypocrite, qui engendra tant de maux. Auguste a peut-être été le plus habile ; mais César a été le plus grand des empereurs.

Paul Guiraud.

Henri Stein et Léon Le Grand, **La frontière d'Argonne,** 843-1569. Procès de Claude de la Vallée (1585-1561). Paris, Picard, 1905, in-8°, viii et 326 p.

En 1535, Claude de la Vallée, prévôt, receveur et gruyer de la ville de Clermont-en-Argonne, fut poursuivi à tort ou à raison pour malversations. La sentence rendue par les officiers du duc de Lorraine,

maître du Clermontois, condamna l'accusé et ordonna la confiscation de ses biens. Claude de la Vallée en appela au parlement de Paris, qui avec l'assentiment du roi et après quelques hésitations se mit en mouvement; on reçut donc l'appel et l'on prétendit que le Clermontois était du royaume; depuis le traité de Verdun, la limite de la France et de l'Empire aurait été la Meuse. Le duc de Lorraine repoussa cette affirmation et montra qu'il tenait le Clermontois de l'évêque de Verdun, qui en rendait lui-même hommage à l'empereur; la frontière était la rivière de Biesme, qui séparait le Clermontois de la Champagne et délimite encore aujourd'hui les départements de la Meuse et de la Marne. Le procès qui s'engagea à cette occasion (on s'en occupa jusqu'en 1561) n'eut pas de solution : la politique et les armes favorisèrent plus tard le roi de France, qui réussit au xvii[e] siècle à englober dans le territoire national la province contestée. MM. Stein et Le Grand ont raconté toute cette affaire dans un intéressant volume; ils ont exposé avec érudition quelles furent réellement en Argonne les limites de la France et de l'Empire et ils ont publié un grand nombre de documents ou pièces justificatives qui élucident complètement cette question si controversée jadis. Pour la conquête du Clermontois par Louis XIII, il y aura à rapprocher leur récit de l'introduction écrite par M. A. Lesort en tête de ses *Chartes du Clermontois*.

L.-H. Labande.

Papstum und Kirchenreform. Vier Kapitel zur Geschichte des ausgehenden Mittelalters, von J. Haller, Professor an der Universitaet Marburg. Band I. Berlin, Weidmann, 1903, xx, 556 p. in-8°. Prix : 15 francs.

Nous sommes un peu en retard avec le remarquable et volumineux travail de M. Haller sur les origines du mouvement conciliaire de la première moitié du xv[e] siècle. Le professeur de Marbourg avait conçu d'abord le projet d'écrire une *Histoire du concile de Bâle*. Pour s'y préparer, il se mit à étudier les courants d'idées contemporaines, les luttes engagées pour et contre cette réforme de l'Église, qui avait été mise en discussion dès le concile de Constance; des voix autorisées y avaient réclamé la *reformatio capitis;* d'où sortait ce programme? M. Haller constatait qu'il a ses racines profondes dans les libertés de l'Église gallicane proclamées de 1407 à 1408. Mais celles-ci, à leur tour, d'où viennent-elles? Quels événements extérieurs, quelles tendances religieuses ont poussé à formuler ces « libertés » plus citées que connues? Pour trouver une réponse à cette dernière question, il faut étudier l'histoire du Grand Schisme, et c'est en poursuivant ses études dans cette direction que l'auteur a trouvé aux Archives du Vatican le document qui l'a convaincu que l'origine des libertés gallicanes est à chercher en Angleterre. Il s'est donc mis à étudier en détail le développement de l'Église d'Angleterre au cours du xiv[e] siècle.

Conçu de la sorte, le simple chapitre introductoire de son *Histoire du Concile de Bâle* s'était déjà transformé en un volume de dimensions sérieuses. Mais cela ne suffit pas encore à M. H.; estimant que pour comprendre le mouvement réformiste du xv[e] siècle, il faut avoir, avant tout, une idée nette et précise de l'administration de la chrétienté par la curie romaine vers 1400, date approximative à laquelle tout le monde se met à parler de la nécessité d'une « réforme de la tête et des membres du corps du Christ », il a joint encore cette nouvelle exploration préliminaire à toutes celles que nous avons mentionnées déjà. Les matériaux de cette étude existent, plus abondants peut-être que sur nulle autre question historique; malheureusement ils n'ont pas encore été suffisamment explorés. Chaque gouvernement a délégué des travailleurs de choix pour exploiter aux archives du Vatican sa mine nationale, mais on ne s'occupe pas assez, selon M. H., de l'œuvre commune, grandiose, d'y reconstituer l'histoire même de l'Église, considérée dans son ensemble. Réduit, ou à peu près, à ses propres forces, il a donc essayé d'esquisser au moins *l'ancien régime* de l'Église, tel qu'il s'était constitué dans Avignon. Son premier volume se divise en deux chapitres (le mot de *livres* aurait été plus exact, vu leurs dimensions), subdivisés eux-mêmes, chacun en une dizaine de paragraphes qu'il aurait fallu intituler *chapitres*.

Le premier livre porte comme titre *La papauté à Avignon et le programme des réformes au* xv[e] *siècle*. L'auteur cherche à établir que les appels à la réforme ne se sont pas seulement produits *après* le schisme, qui aurait démoralisé l'Église, mais qu'ils se sont fait entendre bien *avant*, dès le xiv[e] et même le xiii[e] siècle; peut-être même sont-ils aussi anciens que l'Église elle-même. Assurément cette thèse peut se soutenir, dans une certaine mesure. Il n'en est pas moins vrai que le *mot* et la *chose* furent compris de façon très différente, selon les époques. Surtout M. H. nous semble aller bien trop loin en concluant de ce fait que tous ceux qui ont lancé contre l'Eglise de leur temps l'accusation de décadence, les Gerson, les Nicolas de Clémanges, les cardinaux qui déclaraient d'elle en 1408 : « *a planta pedis usque ad verticem non est in ea sanitas* » n'ont fait que de la déclamation, des phrases à effet et qu'on devrait cesser une bonne foi de composer, avec des citations de leurs écrits, une mosaïque trompeuse de la situation religieuse et morale de l'Église d'alors [1].

Ce qui est plus vrai, c'est que les conciles du xv[e] siècle n'ont pas précisément visé une véritable *réforme morale;* au fond, la lutte n'était pas entre les *bons* et les *mauvais* chrétiens; nous assistons à une *lutte pour le pouvoir* entre la curie romaine et l'aristocratie épiscopale de la chrétienté d'Occident. Celle-ci veut réformer la *tête*, bien plus que les *membres*; elle désire *réviser*, avant tout, les rapports

1. M. H. me semble d'ailleurs se contredire lui-même en parlant de Nicolas de Clémanges, comme il le fait, par exemple p. 209.

réciproques de la papauté et de l'Église, pour les transformer, pour revenir du pouvoir despotique du Saint-Siège sur l'Église à ce pouvoir plutôt féodal, moins absolu, moins constant, qu'il exerçait jadis, alors que les évêques étaient encore comme des vassaux, tandis qu'ils sont devenus maintenant des fonctionnaires et presque des domestiques. Sans doute déjà Innocent III avait réclamé pour lui la *plenitudo potestatis*, mais ce sont les papes d'Avignon qui l'ont établie dans la pratique; aux prières, ils ont fait succéder les recommandations, puis sont venus les ordres [1]. C'est un tableau très intéressant, très fourni de détails, que l'auteur nous donne sur ce développement prodigieux de l'administration financière de la curie et des ressources qu'elle tire des pays de son obédience, sans trop se soucier d'examiner si elle ne risque pas de tuer la poule aux œufs d'or [2]. Le schisme de 1378 a conservé à l'Église la possibilité de réagir contre la centralisation complète, qui aurait été mortelle, en opposant l'un à l'autre deux prétendants au pouvoir absolu. M. H., très disposé à plaider les circonstances atténuantes en faveur du Saint-Siège, insiste sur ce point que c'était une tâche impossible pour la curie, même avec la meilleure volonté du monde, même avec le vif désir d'être consciencieuse et scrupuleusement honnête, de conserver l'aperçu d'ensemble sur la valeur du personnel immense de l'Église chrétienne à cette époque, ni les moyens d'apprécier le rendement licite de ses multiples ressources. On ne disposait ni du temps ni des moyens nécessaires à Rome ou à Avignon, pour contrôler le plus vaste appareil administratif qui fut jamais, et à Rome même il fallait employer les grands moyens (l'interdit) contre les prélats et les curés qui refusaient de payer leurs créanciers, les bourgeois romains (p. 178) [3]. Tous les abus devaient être tolérés pour que le budget de la curie romaine ne diminuât point, pour que la papauté pût maintenir la splendeur qu'elle

---

1. M. H. reproche volontiers aux chroniqueurs d'exagérer les doléances contre l'Église. A propos des dires de Mathieu Paris sur les bénéfices conférés à des clercs italiens en Angleterre, il essaie de prouver par les registres d'Innocent IV et de ses successeurs, que, pour certaines années au moins, on n'en a presque pas octroyé. Mais alors comment expliquer les plaintes officielles des rois, les promesses surtout des papes, de ne plus abuser de leurs droits? La conséquence naturelle à laquelle lui-même ne peut se soustraire (p. 35), c'est que les registres pontificaux, du moins au XIIIe siècle, ont bien des lacunes; mais alors de quel droit accuser les chroniqueurs?

2. M. H. qui proteste volontiers contre l'exagération de certains accusateurs des « sangsues romaines » cite (p. 144) certaines diminutions de taxes accordées en France par Urbain V et Grégoire XI; mais il ne faut pas oublier qu'il n'y avait plus d'argent dans le pays ruiné par de longues guerres.

3. Déclarer après des énonciations pareilles (p. 169), que « l'historien qui ne veut pas travailler avec des préjugés traditionnels », doit « s'abstenir de juger la situation », me paraît être le fait d'une *exagération* d'impartialité, qui peut s'expliquer dans les discussions politiques, mais ne nous semble pas désirable sur le terrain purement scientifique.

croyait indispensable à son autorité suprême [1]. Mais on comprend que, devant la persistance de ces abus, mal fondamental et nécessaire, on ait formulé le programme radical de la destruction de toutes provisions, annates, services, etc., quand une fois l'autorité pontificale fut diminuée par le schisme et que d'autre part l'entretien de deux cours rivales eut doublé, pour ainsi dire, le fardeau de la chrétienté.

Le second livre nous expose l'origine des « libertés gallicanes ». Elles sont sorties du mouvement antischismatique en France, mouvement provoqué par l'Université de Paris, et dont M. H. suit, dans tous leurs détails, les phases diverses, du synode de 1396 à celui de 1406, et à l'ordonnance royale de mai 1408, qui proclamait ces mêmes libertés gallicanes [2]. Mais la France fut vaincue bientôt après, au concile de Constance ; elle dut se soumettre, malgré elle, à l'ascendant de l'empereur Sigismond et de l'Angleterre et, à partir de ce moment, la papauté fut soustraite à l'influence française, au point de vue religieux. Le rôle de l'Université de Paris est un rôle tout politique et un petit groupe seulement y poursuit, avec Gerson, un but plus élevé, poussé par des motifs de conscience religieuse. L'Université est pour l'*union* de la chrétienté parce qu'elle meurt du schisme ; cependant, il y a les Cramaud, les Pierre d'Ailly, les Jean Petit, les Pierre Leroy qui nourrissent plus ou moins vaguement l'idée d'une *Église nationale* et, par surcroît, veulent procurer aux autres nations ces mêmes libertés gallicanes dont ils jouissent. D'où leur vient cette idée d'une *unité dogmatique* s'accordant avec la *liberté ecclésiastique* au sein de l'Église ? C'est ce que M. H. examine dans les cent dernières pages de son volume et ces deux chapitres comptent certainement parmi les plus neufs et les plus intéressants de tout l'ouvrage. Il entend y démontrer que les théoriciens gallicans ont choisi leur modèle en Angleterre ; c'est le concordat signé par Richard II en 1399, qui est le point de départ de cette situation nouvelle de l'Église anglicane ; les successeurs de Richard II, Henri IV et Henri V, ont légiféré sans scrupule sur des questions du domaine ecclésiastique, si bien que l'Église d'Angleterre est devenue, *de fait*, une Église *nationale*, longtemps avant le bouleversement amené par Henri VIII ; ce dernier n'a fait qu'ajouter la *théorie* à une *pratique* déjà ancienne. C'est cette attitude de la couronne d'Angleterre qu'on

---

1. Quand Eugène IV, se débattant contre les décrets du concile de Bâle, s'écriait : « *Non solum enervatur et minuitur auctoritas et dignitas Romanorum pontificum et Sedis apostolicae, sed tollitur penitus omnis decor eorum* », il disait la vérité, à son point de vue, ne voulant pas déchoir.

2. M. H. n'est pas toujours d'accord sur les faits et leur interprétation avec le plus récent historien français de ces événements, M. Noël Valois, de l'Institut. Nous renvoyons, sans entrer ici dans cette controverse, ceux qu'elle peut intéresser, aux pages 216, 218, 234, 240, 262, 263, 300, 315, 316, 374, du présent ouvrage. M. N. Valois aura sans doute des réponses toutes prêtes à plusieurs des remarques de M. Haller.

a voulu imiter en France; les contemporains en ont encore eu conscience; plus tard, le souvenir de cette filiation des idées s'est perdu. Mais les déductions scientifiques, la théorie raisonnée du gallicanisme, ses conséquences juridiques, ses œuvres littéraires sont, dit M. H., « l'indiscutable propriété intellectuelle des Français » ; on ne s'est nullement préoccupé, à cette époque, en Angleterre, de ces problèmes plus abstraits. Il est arrivé à la fin du XIVe siècle ce qui est arrivé encore une fois, plus tard, à la fin du XVIIIe, quand les Français ont pris le droit coutumier anglais, l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne, et en ont tiré les droits de l'homme, présentés comme un postulat de la civilisation générale. Ici, ils ont pris note de la situation de l'Église d'Angleterre, empiriquement déterminée par des circonstances fortuites, pour refondre cet état de choses en un système de libertés de l'Église, et pour introduire ce système dans toute l'Europe occidentale. Au fond, et par le but poursuivi, le mouvement de Constance et de Bâle n'a rien de religieux; il n'intéresse aucunement la morale. C'est une lutte essentiellement politique qui, pour une faible part, peut fournir un paragraphe à l'histoire des dogmes, et qui, pour une part infiniment plus large, constitue une phase curieuse de la lutte centenaire entre l'Église et l'État. — Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans cette appréciation générale qui termine le volume de M. Haller; il y a certainement aussi quelque exagération dans cette ardeur à nier le côté éthnique des manifestations du XIVe siècle. Quel que soit le talent dialectique et la science historique de l'auteur, il ne nous persuadera pas que les plaintes de tant d'âmes honnêtes, qui se sont fait jour à travers plus d'un siècle, n'aient été que des exercices de rhétorique et que bien des cœurs n'aient battu dans toute la chrétienté, à cette espérance de réformes nécessaires qui régénèreraient l'Église divisée, humiliée et corrompue. Mais le livre du professeur de Marbourg est néanmoins des plus instructifs et des plus curieux, précisément parce qu'il représente une espèce de réaction conservatrice contre cette thèse de la corruption générale de l'Église au XVe siècle telle que les historiens ecclésiastiques, luthériens ou catholiques, étaient assez généralement d'accord pour l'admettre. Ce n'est pas un des traits les moins piquants de cette controverse scientifique, que de voir un narrateur protestant soutenir avec tant de force et d'arguments solides les doctrines et les faits favorables à la papauté [1].

R.

1. M. Haller a joint trois appendices à son récit. Le premier discute l'auteur des traités *Squalores curiae romanae* et *Speculum aureum*; entre Albert Engelschalk, André Didaci d'Escobar et Mathieu de Cracovie, il se prononce pour le dernier qui aurait utilisé le concours d'un jurisconsulte anonyme. Le second s'occupe de Pierre de Luna (le futur Benoît XIII, qui, pour l'auteur, fut un grand homme et le plus grand caractère du siècle) au temps où il fut légat du pape en France. Le dernier excursus s'occupe du vote du Synode de Paris, en 1398, et le défend contre M. Valois qui croit que le chancelier avait falsifié le scrutin.

Saint François de Sales, **Lettres de direction**, p. p. Moïse Cagnac. Paris, Poussielgue, 1905, in-12, iv et 328, p. 3 fr. 50.

M. Moïse Cagnac, auteur d'un bon livre sur Fénelon, directeur de conscience, a entrepris une collection de lettres de direction. Je vois annoncé des choix de celles de Fénelon et de celles de Bossuet. Aujourd'hui c'est le tour de saint François de Sales. 20 pages caractérisent la méthode ; le choix comprend 100 lettres, dont l'orthographe a été modernisée. Certaines phrases de l'introduction détonnent : « Les problèmes psychiques n'apparaissent que dans l'âge mur des peuples. » Mais le choix est fait avec intelligence et c'est une occasion de lire quelques lettres de l'évêque de Genève. On connait moins cette partie de son œuvre.

A.

P. Suau, **Saint François de Borgia**, 1510-1572. Paris, Lecoffre, 1905, v et 204 p. in-12, 2 francs.

Le P. Pierre Suau nous donne là un des meilleurs volumes de la collection « *Les Saints* ». L'ouvrage est divisé en trois parties, correspondant aux trois étapes de la vie, l'homme de cour, l'homme d'État, l'homme de Dieu. Le récit repose sur des documents d'archives (archives du duc d'Ossuna, de Simancas, de France, de la compagnie de Jésus à Rome) et sur des récits, manuscrits ou imprimés. La qualité de l'auteur lui a ouvert l'accès d'archives fermées aux savants séculiers. Il a tiré un très bon parti de ces documents. Ce livre, que le P. Suau présente comme l'ébauche d'un travail plus complet, fait déjà sortir de l'ombre le troisième général des jésuites et répare les faiblesses de leur historiographe, Crétineau-Joly.

M. D.

— La Société *Kisfaludy* vient d'éditer les *Souvenirs littéraires* de Charles Vadnay (Budapest, Franklin, 1905, 598, in-12). Romancier très estimé, surtout à cause du grand souci qu'il a de la forme et de ses peintures exquises de l'âme de la jeune fille, Vadnay, comme journaliste et comme directeur des « Feuilles de la capitale » (1867-1892) a été intimement mêlé au mouvement littéraire de son temps. Jeune homme, il était admirateur fervent d'Alexandre Petőfi ; après la Révolution, à laquelle il prit part à l'âge de seize ans, il se lia d'amitié avec les rares survivants du mouvement national ; plus tard, directeur d'un journal purement littéraire, il a assisté aux débuts de toute une génération d'écrivains. Les « Feuilles de la capitale » étaient très hospitalières aux jeunes talents et aux traducteurs des poètes et des romanciers français. Vadnay a publié un volume de Mémoires sous le titre *Temps passés* (1886), qui a plutôt un caractère anecdotique. Après sa mort la Société *Kisfaludy* s'est chargée de réunir les études plus étendues qu'il avait consacrées à ses contemporains. Le recueil contient d'abord neuf Eloges prononcés soit à la Société, soit à l'Académie, sur les poètes Sárosy et Czuczor, sur les romanciers Degré et Pálffy — ces deux études sont particulièrement intéressantes — sur l'humoriste Ladislas Beöthy, sur les dramaturges

Szigligeti et Csiky, sur le biographe de Széchenyi, Antoine Zichy, et sur le Mécène Anastase Tomori qui a rendu possible la traduction complète des œuvres de Shakespeare. — Les vingt-deux notices qui suivent les Eloges, vont de la Révolution jusqu'à la fin du XIXe siècle. Nous y trouvons des détails curieux sur le voyage de Petőfi dans le Nord de la Hongrie, peu avant son mariage avec Julie Szendrey (1847), sur la feuille révolutionnaire de Pálffy : *Le quinze mars* (1848), sur la vie de Jókai après l'avortement de la Révolution; des pages très émouvantes sur la vie des soldats hongrois incorporés dans des régiments autrichiens pour avoir participé au mouvement national et envoyés en Italie (Vadnay était du nombre); des nécrologies sur Coloman Tóth, le fondateur du journal que Vadnay a dirigé pendant vingt-six ans, sur le romancier Abonyi et finalement une notice lue à l'Académie sur un poème dramatique inédit de Sigismond Czakó, notice dont la *Revue critique* a rendu compte (1902, n° 22). — La Société *Kisfaludy* a obligé tous les lettrés en recueillant ces études et notices qui nous montrent en Vadnay un styliste de premier ordre. — J. K.

— Le tome XXXIX des *Annales de la Société Kisfaludy*. (Budapest, Franklin, 1905, 405 pages, in-8°) reflète l'activité de la Société pendant l'année 1904-1905. Elle a célébré le centenaire de la mort de Michel Csokonai, le poète populaire, le précurseur de Petőfi. Elle s'est fait représenter aux fêtes d'Arezzo en l'honneur de Pétrarque. L. Négyesy consacre une étude pénétrante au critique Joseph Bajza qui, par sa revue *Athenaeum*, a exercé une grande influence sur la littérature avant 1848. Nous trouvons dans ce tome la traduction magistrale de *Mireille* d'après le texte provençal et dans le rythme de l'original par Andor Gábor (p. 219-376), des parties de l'*Hippolyte* d'Euripide par Jean Csengeri, quelques passages de la version de l'Iliade par Emile Thewrewk de Ponor et la traduction complète de l'*Hitopadesa* par Charles Fiók. La notice de Jules Viszota sur *Charles Kisfaludy, journaliste* démontre que le célèbre écrivain dramatique a demandé au gouvernement l'autorisation de fonder un journal (1829), que cette autorisation lui fut accordée, grâce à l'intervention de Széchenyi, mais que sa mort prématurée (1830) l'a empêché de le lancer. — J. K.

— M. Albert BERZEVICZY vient de publier une brochure en langue française : *Voyageurs hongrois en Italie dans la première moitié du dernier siècle* (Budapest, Fritz, 1905, 29 pages, in-8°). Les premiers écrivains magyars qui aient visité l'Italie sont des officiers dont les régiments étaient envoyés dans la péninsule. Tel Alexandre Kisfaludy (1772-1844), l'auteur des *Amours de Himfy* qui prit part aux guerres contre Napoléon; fait prisonnier après Lodi, envoyé ensuite à Draguignan où il lut ses deux modèles, Pétrarque et Rousseau; tel encore le romancier Nicolas Jósika qui se distingua à la bataille de Vallegio. Après les guerres napoléoniennes, le courant européen entraîna quelques Magyars en Italie. Le premier fut le comte Étienne Széchenyi qui y fit six voyages. Il y louait surtout quatre choses : l'air, la chaleur, les bonnes routes et les bons chevaux de poste. Mais si les riches et influents magnats pouvaient s'y rendre facilement, il n'en était pas de même des autres; « il fallait de hautes protections et de longues attentes à Vienne pour se faire délivrer un passe-port. » Malgré ces entraves, les voyageurs, à la suite de Széchenyi, devinrent plus nombreux. L'auteur énumère tous ceux qui en ont rapporté des descriptions de voyage ou qui s'y sont initiés aux arts et à l'archéologie. Parmi les premiers figurent un parent de l'auteur, Albert Volstan de Berzeviczy, Joseph Papp qui a publié ses impressions dans l'Almanach *Hébé*

(1821, 1823, 1826), Louis Goró d'Agyagfalva dont les « Pérégrinations à travers Pompéi ». (Vienne, 1825) eurent un certain retentissement; Jean Lakos, Fédore de Karacsay, Gabriel Fejérváry, Grégoire Herepei, Daniel Fábián : leurs relations enfouies dans les revues de l'époque ont été exhumées par l'auteur. Les livres de deux dames : J. Paget, née baronne de Wesselényi, et la comtesse A. de Csáky, sont plus connus. Parmi ceux qui, en Italie, se sont initiés aux arts, ils faut mentionner Auguste Trefort, et surtout François Pulszky, tout étonné de trouver à la bibliothèque du Vatican le cardinal Mezzofanti qui parlait le hongrois comme un bourgeois de Debreczen et qui avait réalisé ce qui semblait alors impossible aux princes de la maison des Habsbourg. M. Berzeviczy dans sa brochure instructive nous apprend encore que « la haine toujours croissante et l'aversion qu'on éprouva, au siècle passé, pour la domination de l'Autriche, ne s'étendaient nullement aux troupes hongroises. » — J. K.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 février 1906.* — M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, une note sur la découverte d'une nécropole punique à Utique, dans la propriété du comte de Chabannes. Les sarcophages trouvés jusqu'ici sont en tuf coquillier; les puits ne sont pas disposés en rangées comme à Carthage, mais placés en tous sens. L'un d'eux renfermait un squelette de femme : près de la tête, on a recueilli plusieurs bijoux ainsi qu'un collier composé de petits globules en or et, vers les pieds, deux grands anneaux d'argent. On n'a pas encore constaté la présence de ces poteries communes si nombreuses dans les tombes de Carthage. Près de cette nécropole, le comte de Chabannes a déblayé une maison romaine ornée de fresques et de mosaïques.

M. Héron de Villefosse offre à l'Académie une photographie de la *bibliotheca Celsiana*, découverte à Éphèse et dont M. Cagnat a parlé dans la précédente séance. Cette photographie, exécutée l'an dernier par le R. P. Jalabert, professeur à l'Université de Beyrouth, permet de saisir dans tous ses détails la disposition intérieure de l'édifice.

M. Cagnat, président, donne lecture d'une lettre de M. Diakovitch, qui rend compte de fouilles par lui pratiquées dans un tumulus, à l'E. de la ville de Plovdiv (Philippopoli, Bulgarie). Quelques photographies sont jointes à cette lettre.

M. Franz Cumont, correspondant étranger, communique une note sur les mystères de Sabazius et le judaïsme. Un texte de Valère Maxime prouve que Jupiter Sabazius avait été identifié avec le Iahwé Sabaoth des Juifs, et les croyances de ceux-ci ont laissé des traces nombreuses dans les monuments du dieu phrygien. Ce mélange d'idées bibliques et païennes se manifeste en particulier dans les célèbres fresques du tombeau de Vincentius découvertes aux catacombes de Prétextat. — MM. S. Reinach, Ph. Berger, Dieulafoy et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Au nom de M. le Dr Simon, président de la Société archéologique de Semur, M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, fait une communication relative aux résultats de récents sondages pratiqués sur le plateau du Mont Auxois. Ces sondages ont fait découvrir des débris de toutes sortes, clous, poteries, monnaies gauloises et romaines dont la plus récente est du temps de Valentinien II. Ils ont, en outre, permis de constater que les ruines d'Alésia existent encore à quelques centimètres de la surface du sol, et qu'il suffirait de recherches suffisamment étendues pour reconstituer le plan de la ville antique. La Société de Semur espère que les ressources, dont elle manque actuellement, ne lui feront pas toujours défaut.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 26 février. — 1906

Dulaure, Des divinités génératrices, p. Van Gennep. — Hirt, Les Indo-Germains. — Les paroles cachées, trad. Dreyfus et Mirza Habib Ullah. — Kornemann, L'empereur Hadrien. — Anglade, Deux troubadours narbonnais. — Picavet, Les philosophies medievales. — Eltzbacher, L'Allemagne moderne. — Lysias, p. Vogel. — Iliade, p. Cauer et Christ. — Cumont, Une inscription d'Ephèse. — Gutjahr, Eyke de Repgowe. — Rigal, La mise en scène dans les tragédies du XVI[e] siècle. — La Fontaine, p. Berthet. — Manuel, Mélanges en prose, p. A. Cahen. — Loi fondamentale de l'Empire russe. — La diète de Finlande. — Supplément de l'Année cartographique. — Verhaeren, Rambrandt. — Fierens, Jordaens. — Bouché, Percier et Fontaine. — Bouyer, Claude Lorrain. — Lemonnier, Gros. — Rée, Nuremberg. — P. Gauthiez, Milan. — Karman, Madach et la tragédie de l'homme. — Thewrewk de Ponor, Discours universitaires. — Simonyi, Mémoires linguistiques, 18-24. — Académie des inscriptions.

J.-A. Dulaure, **Des Divinités génératrices chez les anciens et les modernes**, avec un chapitre complémentaire par Q. Van Gennep. Nouvelle collection documentaire. Paris, Mercure de France, 1905, vii-238 pp.

Peut-être n'y avait-il pas une nécessité absolue à réimprimer le livre de Dulaure sur le culte phallique. Quelque intérêt de nouveauté et de hardiesse qu'ait pu avoir, lors de son apparition, un ouvrage où se manifeste pourtant une passion de polémiste antichrétien qui semble un peu pesante, il est aujourd'hui terriblement démodé, ainsi que M. Van Gennep l'a démontré indirectement dans l'excellent chapitre complémentaire, informé et précis, qui termine le volume et qui, par son allure scientifique, tranche brutalement avec les pages précédentes. Les chapitres : usages indécents, nudités, flagellations, appartiennent à une littérature très spéciale : il ne faut point penser que ce soit en leur honneur que reparaît un livre qui n'était pas rarissime.

M. G. D.

Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur, von Herman Hirt. Erster Band, mit 47 Abbildungen im Text. — Strasbourg, Trübner, 1905. In-8, x-407 pp. Prix : 9 mk.

Il y a peu de livres d'érudition aussi instructifs, suggestifs et attrayants que ceux dont M. d'Arbois de Jubainville a donné le

modèle dans ses *Premiers Habitants de l'Europe :* livres où la linguistique, l'anthropologie et l'archéologie préhistorique conspirent, avec les traditions colligées parmi les historiens anciens, à nous faire entrevoir quelque lueur du passé lointain de notre continent, à ranimer cette poussière humaine, cent fois séculaire, qui nous enveloppe et nous échappera toujours. C'est dans le même esprit, bien que sur un plan tout différent, que M. Hirt a conçu son ouvrage, où naturellement il apporte beaucoup de nouveau et se sépare assez souvent de ses devanciers, mais toujours en leur rendant pleine justice. On voudrait seulement que le scepticisme qui est de mise en pareil sujet fût parfois chez lui plus fortement motivé : sans doute, M. d'Arbois n'a pas démontré de façon irréfragable l'origine indo-européenne des Ligures (p. 47), mais il l'a rendue infiniment probable, et en tout cas on ne voit pas bien pourquoi le suffixe ligure *-usco* n'aurait pas « une physionomie indo-européenne », alors que le suffixe *-sko-* l'est sans conteste et qu'il a donné naissance dans trois domaines à un suffixe *-isko-*.

L'auteur débute par une introduction et des considérations générales sur les langues, leurs transformations et leurs relations avec les races. Puis il passe en revue les populations que les Indo-Européens ont supplantées dans le domaine qu'ils détiennent aujourd'hui : Ibères; habitants primitifs de la Grande-Bretagne; Ligures; Étrusques; peuples anté-helléniques de la Grèce et de l'Asie-Mineure, parmi lesquels les Lyciens seuls auraient chance d'être Indo-Européens; Finnois enfin, pour lesquels M. H. n'est pas éloigné d'admettre la téméraire conjecture de M. Sweet. Il passe ensuite aux Indo-Européens avérés, dont il établit les degrés d'affinité et qu'il étudie dans l'ordre suivant : Indo-Éraniens, y compris Ossètes et Scythes; Balto-Slaves; Thraces et Phrygiens; Arméniens; Albanais; Hellènes; Macédoniens; Illyriens (Vénètes, Iapyges, Messapiens, etc.); Italiotes; Celtes; Germains. A propos de ces derniers, on peut se demander ce qu'il entend par « le changement d'accent » (p. 175), qui aurait précédé et causé la mutation consonnantique : ce doit être la conversion d'accent tonique en accent d'intensité, puisque précisément la mutation, telle que la règle la loi de Verner, implique la permanence de l'accent indo-européen.

Arrivé là, M. H. rencontre nécessairement l'éternel problème de l'habitat primitif des Indo-Européens. D'autres l'ont résolu avant lui, et il le résout à son tour, autrement qu'eux : dirai-je « mieux » ? Je ne sais : je suis de ces réfractaires qui l'ont toujours tenu pour insoluble, et il me faudrait une évidence contraignante pour revenir de ce préjugé. Je ne me dissimule pas la force des considérations qui militent contre la région des steppes de la Russie méridionale (Schrader) et en faveur de la région montagnarde et forestière de l'Europe moyenne (Hirt), et parmi elles le nom du hêtre (p. 183) me

paraît en effet d'une importance capitale; mais je ne puis oublier que les Grecs appellent φηγός un tout autre arbre que le hêtre, et rien ne m'assure que les Latins et les Germains soient plus impeccables dans leur nomenclature botanique. Surtout, si les Indo-Éraniens sont partis de l'Europe centrale, je ne m'explique point que la civilisation nous apparaisse en premier lieu chez ceux qui précisément ont eu le plus long chemin à faire pour arriver à destination et qui en conséquence ont dû y mettre le plus de temps. Soit qu'ils aient contourné la Caspienne ou franchi le Caucase, — et je ne vois pas pourquoi l'on n'admettrait pas simultanément les deux voies, — leur migration même semble une sorte de miracle, si, relativement sédentaires dans leurs étroites vallées boisées, ils ont affronté de gaieté de cœur la désolation de la plaine nue et sans limites. En somme, une seule donnée est aujourd'hui certaine et, je crois, unanimement reconnue : les Indo-Européens ne sont pas venus d'Asie. C'est peu, sans doute; mais c'est quelque chose, étant donné que l'Europe est bien petite et que l'Europe occidentale est naturellement hors de cause; et peut-être vaut-il mieux se contenter modestement de ce résultat [1].

La seconde partie du livre (p. 201-407) retrace, à la faveur des découvertes archéologiques les plus récentes, les conditions économiques des Indo-Européens et en général des anciens habitants de l'Europe : plantes de culture et bestiaux; vivres et façon de les apprêter; plantes sauvages et applications qu'on en savait déjà faire; commerce et industrie rudimentaires; technologie; armes et outils; costume; habitation, groupement d'habitations et mobilier; voies de communication. On sait quelles sont dans ce domaine les idées qui prévalent : la succession des trois états, — chasseur, pasteur, agriculteur, — est une classification commode, mais artificielle; la plupart du temps ils ont coexisté; tandis que les époux chassaient, les femmes, gardant la maison, inventaient peu à peu la culture, et sur bien des points celle-ci a précédé la domestication des animaux. Alliant l'agrément littéraire à la méthode scientifique [2], M. Hirt nous a donné un tableau sobre et pittoresque, probablement fort approché, de la vie de nos premiers pères.

V. Henry.

---

1. Dans un autre ordre d'idées, celui de la chronologie, je suis heureux d'applaudir à la modération des conclusions de M. H. : la littérature védique ne remonterait guère au-delà du XIIe siècle, la première migration indo-européenne au delà du XXe siècle avant notre ère (p. 81 et 100). En chiffres ronds, disons respectivement 1,500 et 2,500.

2. Jusqu'à quel point est-il vrai de dire (p. 234) que *tous* les Indo-Européens actuels aient perdu le mot *ekwos* « cheval »? L'espagnol a *yegua* « jument », et, à l'autre bout de la ligne, l'hindoustani a emprunté *asp* au persan.

Les paroles cachées, en persan; traduction française par Dreyfus et Mirza Habib-Ullah Chirâzi. Paris, E. Leroux, 1905, 1 volume in-12, 116 p.

La religion du Bâb, dont il m'a été donné de voir les premières et héroïques manifestations en Perse, il y a un demi-siècle, a pris un essor merveilleux depuis quelques années, non seulement dans son pays d'origine, mais aussi au-delà de ses frontières naturelles. « L'arbre de la prédication » arrosé du sang de ses premiers martyrs étend aujourd'hui sa luxuriante végétation au dehors de l'Irân et déjà presque sur le monde occidental. Le *béhaïsme*, qui doit son nom à Béha Ullah, un des fils du Bâb, mort à Saint-Jean-d'Acre en 1892, se présente avec un caractère nouveau : la propagande morale, qui faisait le fond de l'enseignement du premier, est devenue dans les écrits du second une religion à tendance universelle. C'est, à vrai dire, une étude profondément captivante que celle de ces évolutions de la conscience orientale, depuis son laborieux enfantement si bien décrit par Gobineau dans ses *Religions et philosophies de l'Asie-Centrale*, jusqu'à ses récentes transformations qui ont eu pour historiens MM. Ed. Browne, Nicolas, Dreyfus et Phelps.

Quelles seront les destinées de cette incessante révolte du génie arien en lutte depuis treize siècles contre le dogmatisme étroit et infécond de l'Islam ? Sera-ce la religion de l'avenir, comme le proclament ses enthousiastes initiés ? Ou bien, après avoir jeté un éclat passager, le météore ira-t-il s'éteindre dans les ténèbres du néant, parmi les cendres de tant d'autres sectes toutes issues des Kharidjites du 1er siècle de l'hégire, qui ont essayé d'opposer un *beyân* quelconque au Coran, un Mehdi à Mahomet ? Toute prédiction à cet égard serait téméraire, et ce qu'il y a de mieux à faire en attendant, c'est de recueillir avec sollicitude ce qui peut nous éclairer sur la genèse et les développements de la religion nouvelle.

A ce titre, le recueil des quatre petits traités dont MM. Dreyfus et Mirza Habib Ullah viennent de nous donner la traduction, mérite d'être accueilli avec faveur. Le premier de ces opuscules, qui a donné son nom « les sept vallées » à tout le livre, est une sorte d'épître ou de sermon dont lequel Béha expose les conditions que la pensée doit remplir pour atteindre à la connaissance de Dieu : tout cela est pénétré du souffle mystique qui anime les odes de Hafiz et de Djélâl-ed-dîn mais reste presque inintelligible, faute d'un commentaire interlinéaire, à quiconque n'a pas fait une étude approfondie de la poésie persane. Dans le second traité, l'auteur inspiré, toujours habile à changer de ton selon l'auditoire auquel il s'adresse, cherche à persuader au clergé chrétien que le Béhaïsme est la croyance même, que le Christ a répandue dans le monde, il y a dix-huit siècles. *L'épître sur la sagesse*, qui forme le troisième traité, démontre que la croyance en Dieu, loin d'être incompatible avec la science, a été implicitement professée par

les sages de l'antiquité avant d'être proclamée par les prophètes, et qu'elle trouve dans la raison une alliée dont le secours lui est précieux. Mais c'est surtout le dernier de ces opuscules qui semble exercer une attraction irrésistible sur l'âme des initiés. Par son origine d'abord : Béha Ullah l'aurait tiré du mystérieux écrit que l'ange Gabriel apporta à Fatimah la fille du Prophète, et dont la révélation ne sera donnée au monde qu'au moment de la venue du *Kaïm*. Composé en prose cadencée, mais divisé en strophes comme un poème lyrique, le livre, au dire des traducteurs, « rivalise, par la noblesse des idées et l'élévation de la forme, avec les plus belles productions de toutes les littératures, et rien ne saurait rendre l'émotion que les Persans ressentent, lorsque réunis chez l'un d'eux, un vendredi ou un dimanche, un des affiliés chante les *Kalematé maknouné* (les paroles cachées). »

Nous ne demanderions pas mieux que de nous associer à ces transcendantes auditions, mais encore faudrait-il avoir le texte sous les yeux ; or MM. Dreyfus et Habîb Ullah ne nous donnent qu'une traduction. Celle-ci est fidèle, nous le voulons bien, puisqu'elle a pour auteur un persan, un initié, imbu de cette phraséologie arabo-persane qui s'inspire à la fois du livre d'Allah et du haut mysticisme des grands poètes persans. Mais enfin ce n'est qu'une traduction et qui n'a pas été revue avec soin : il y a telle page (la seule du reste qui donne quelques citations textuelles) où presque chaque mot est une faute. Par exemple, p. 45, l. 3, *sounèh* au lieu de *siwahou ;* l. 6, *sifât* par un *ta marbouta* au lieu du pluriel féminin, l. 10, *anankar* au lieu de *ochkor*, « remercie », *ibid.*, *qy* au lieu de *fy* « dans », l. 15, *kaffer* au lieu de *kacchaf* « écarte le voile » *ibid.*, *'ariqtabou* au lieu de *'ariftihou* « que tu *le* saches », etc. Relevons aussi quelques légères inexactitudes dans les notes. Ainsi, p. 26, l. 9, « chante les mélodies de Hidjaz et d'Irak » ne signifie pas « l'arabe et le persan » mais les modes spéciaux qui, dans la musique orientale, portent ces deux noms ; voir aussi, p. 33, l. 12. — P. 31, l. 10, à propos du bateau brisé par le prophète Khizir (Elie ?) ; il ne s'agit pas seulement d'une légende de la tradition musulmane, il y a aussi une allusion au texte même du Coran, XVIII, 70. Enfin, p. 63, l. 7. « C'est celui qui dans le Livre de Dieu est appelé *Nabil* ». Il n'est pas exact de dire, comme le veut la note 1, *ibid.*, que ce nom, mal traduit d'ailleurs par *vertueux*, a été donné à Mahomet. Il ne se trouve pas dans le Coran et la valeur numérique ne correspond pas à celle du nom du Prophète. Mais ce sont là des inadvertances de peu de gravité qui n'enlèvent rien à l'intérêt que présente ce petit livre : Accueillons-le comme un document nouveau et non sans valeur pour l'histoire d'un grand mouvement religieux appelé peut-être à infuser une sève nouvelle dans le tronc vieilli de l'Islam.

B. M.

E. Kornemann, **Kaiser Hadrian und der letzte grosse Historiker von Rom.** Leipzig. Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1905, 136 p.

En 1904, M. Schulz a fait paraître une étude critique sur les sources et la valeur historique de la *Vita Hadriani* de Spartien [1]. M. Kornemann reprend aujourd'hui la question. Dans une première partie, il donne son avis sur les arguments de M. Schulz, et sur les théories soutenues presque en même temps par M. Lécrivain [2], les discute minutieusement, propose des solutions personnelles. Il cherche surtout à retrouver les passages où l'on peut reconnaître la trace du modèle anonyme, suivi par l'auteur de l'histoire Auguste. Dans la seconde partie, M. K. s'efforce de déterminer la personnalité de cet écrivain qui a servi de guide principal au compilateur. Déjà les travaux récents avaient montré que Marius Maximus n'avait été, quoi qu'on en ait dit jusqu'ici, qu'une source secondaire pour les *Scriptores historiae Augustae*. Aux yeux de M. K., c'est Lollius Urbicus (cf. *Vita Diadum*, 9, 2) qui a composé l'ouvrage auquel ils ont puisé de préférence. Ce Lollius, « le dernier grand historien de Rome », est probablement le fils de Q. Lollius Urbicus qui fut consul vers 135/136 et préfet de la ville de 150 à 162 environ. Né vers 140, il écrivit sous le dernier des Sévères une œuvre historique considérable, digne d'être comparée à celle de Tacite, allant d'Hadrien aux premières années de Sévère Alexandre, de tendance sénatoriale, mais pourtant favorable aux grands empereurs, même à ceux qui, comme Hadrien ou Septime Sévère, entrèrent en lutte avec l'aristocratie. En ce qui concerne en particulier le règne d'Hadrien, il avait utilisé l'autobiographie de ce prince, ce qui donne à son témoignage, là où nous en découvrons l'écho chez Spartien, une valeur exceptionnelle. La dissertation de M. Kornemann, quelque réserve de détail qu'on puisse faire à son hypothèse, est une contribution importante pour l'étude du règne d'Hadrien : on peut désormais aborder la monographie de ce souverain qui est « un des plus pressants besoins de la science aujourd'hui » (p. 3-4) [3].

A. Merlin.

J. Anglade, **Deux troubadours narbonnais**, Narbonne, Caillard, 1905. In-8, 35 p.

M. J. Anglade publie dans une plaquette, extraite (ce que le titre devrait indiquer) du *Bulletin de la Commission archéologique de Nar-*

1. *Leben des Kaisers Hadrian*. Leipzig, Teubner. Cf. *Revue critique* du 23 septembre 1905, p. 231 à 233.
2. *Études sur l'histoire Auguste*. Paris, 1904.
3. M. Kornemann a publié, dans les *Beiträge zur alten Geschichte*, 1905, p. 290-291, quelques additions et rectifications à son volume.

bonne (1903-4) tout le legs poétique de Guillem Fabre et de Bernart Alanhan, formant en tout trois pièces; au texte, déjà publié par Azais et M. Appel, M. A. a ajouté une bonne traduction et d'intéressantes notes grammaticales. Dans une longue introduction, il a exposé le résultat des recherches qu'il a faites dans les archives de Narbonne sur ces deux personnages. Ce résultat a été négatif : le nom du second ne s'est pas retrouvé; quant au premier, c'est l'excès de richesse qui nous embarrasse; les Guillem Fabre étaient légion à Narbonne au XIIIe siècle, et rien ne nous indique lequel, parmi tous ces homonymes, cultiva la poésie; aussi est-ce en somme pour des raisons fort peu convaincantes que M. Anglade finit par se décider.

A. J.

Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales, par F. PICAVET. Paris, Alcan, 1905, XXXII et 367 pages.

Que faut-il entendre par philosophie médiévale ? Ces mots se prêtent à des acceptions fort variées. M. Picavet réussit à leur donner un sens extrêmement large. Pour lui, la philosophie médiévale comprend toutes les manifestations les plus élevées de la pensée, depuis Philon jusqu'à Descartes, c'est-à-dire ce qui sépare les deux époques, antique et moderne, où la spéculation a été scientifique, laïque et libre.

Si l'on doit s'exprimer ainsi, M. Picavet n'aura pas de peine à montrer que tout ce qui, jusqu'à présent, a été intitulé histoire de la philosophie médiévale, est fort incomplet. Si l'on préfère parler sans se mettre en révolte contre l'acception traditionnelle des mots, on dira qu'il y a, dans la façon de présenter l'histoire de la philosophie, des cadres qu'il conviendrait de faire sauter, afin d'établir dans les faits des groupements nouveaux.

De plus, d'après M. Picavet, tous les historiens de la philosophie médiévale, — jusqu'à présent — qu'ils soient rationnalistes, thomistes ou protestants — ont eu le tort de se borner à un seul point de vue, et de regarder le moyen âge avec les préoccupations d'un occidental, et d'un homme de parti.

Hauréau, par exemple, est idéologue et voltairien. Il se plait à voir dans la philosophie du moyen âge un commencement d'émancipation, des essais de révolte de la libre pensée contre le dogme. Pour lui, l'hérétique seul mérite de passer au premier plan, et l'hérétique lui-même est plus ou moins intéressant, suivant qu'il est plus ou moins près du nominalisme, c'est-à-dire, pour Hauréau, de la vérité.

Évidemment, répartir ainsi l'ombre et la lumière, c'est faire œuvre de critique et de penseur peut-être, mais non œuvre d'historien. C'est renoncer en tout cas à donner une histoire *générale*. Il n'y aura guère que certaines parties, et même, en fait, il n'y en a qu'une seule,

la scolastique, c'est-à-dire la pensée de trois siècles sur quinze, qui soit étudiée avec sympathie et attention.

Une telle histoire aura un second défaut : celui de n'être pas *comparée*. Faite par un occidental, elle n'accorde une place aux orientaux, byzantins, syriens, arabes ou juifs, que pour autant qu'ils ont été mis à contribution pour nos écrivains à nous. Il y a cependant dans ces différents milieux, autant de philosophies qui méritent d'être étudiées pour elles-mêmes. Il siérait de suivre à loisir, dans tous leurs détours, chacun de ces courants d'idées qui sont sortis des sources antiques pour venir se rencontrer à la Renaissance. De ce rapprochement, on aurait tiré sans doute d'importantes généralisations.

Ces mêmes critiques — qui ne laissent à Hauréau que les mérites de son érudition et de sa probité scientifique — portent à l'œuvre des historiens thomistes un coup tout aussi dur. Elles n'épargnent pas même les historiens protestants, Ueberweg-Heinze par exemple, qui ont le tort de séparer la spéculation hellénico-romaine du mouvement chrétien, qui trouvent le christianisme des premiers temps supérieur au catholicisme du XIIIe siècle, pour qui la Réforme est un retour à la perfection primitive, et qui enfin, tout autant que les autres, ne considèrent l'orient qu'en fonction de l'occident.

Ces critiques indiquent suffisamment quel est le programme de l'histoire à venir : elle doit être générale et comparée. Et déjà, sous forme d'esquisse, M. Picavet nous montre l'aspect nouveau que prendra la philosophie du moyen âge, si on l'étudie dans son intégralité et sans parti pris.

Ce qui caractérise partout les philosophies médiévales, c'est qu'elles sont théologiques : elles font une part prépondérante à Dieu, aux questions relatives à Dieu, aux moyens par lesquels l'homme peut se réunir à lui. Partout aussi, elles ont pour postulat la nécessité d'une révélation ; seulement elles entourent cette révélation — qu'il s'agisse de la Bible, de l'Évangile ou du Coran — de toute une exégèse fournie par la raison humaine, pour la systématiser, l'expliquer et la justifier.

Si l'on prend les philosophies médiévales dans toute leur étendue, à la fois dans l'espace et dans le temps, le fameux problème des universaux cesse d'avoir un rôle prépondérant. A côté de ce problème, on en aperçoit une foule d'autres, qui ont préoccupé les esprits au moins autant : le dualisme de l'âme et du corps ; la conciliation de la prescience de Dieu et de la liberté humaine ; la primauté de l'intellect ou de la volonté ; l'opposition à établir entre un règne de la nature et un règne de la grâce, etc., etc.

Enfin, si l'on examine de près la filiation qui rattache le moyen âge à l'antiquité, on constate qu'Aristote n'est pas, au point où on le dit, le maître des philosophes médiévaux. Longtemps, le moyen âge n'a connu d'Aristote que ce que les néo-platoniciens lui avaient

emprunté, c'est-à-dire l'organon; et l'organon même, on ne le connaissait que par les commentateurs néo-platoniciens. La philosophie antique que le moyen âge s'est assimilée, c'est celle que lui enseignaient les Boèce, les Macrobe, les Chalcidius, les Martianus Capella, c'est-à-dire des disciples des néo-platoniciens; celle que Psellus a fait revivre, et qui a inspiré à la fois le pseudo-Denys l'aréopagite et saint Augustin. C'est à Plotin qu'en réalité les philosophies médiévales doivent leur esprit. C'est lui qui fournit au moyen âge le moyen d'expliquer toute chose par Dieu, et de trouver l'immortalité et la béatitude dans l'union avec lui.

Résumée dans ce qu'on entend d'ordinaire par la scolastique, la philosophie du moyen âge semblait être une œuvre formelle, abstraite, sans profondeur et sans âme; étrangère à la foi religieuse qu'elle avait pour tâche de servir respectueusement, sans entrer dans sa familiarité. Tout autre elle apparait, si l'esprit de Plotin, et non le syllogisme aristotélique y domine. Il est à peine besoin de faire remarquer ce qu'elle gagne en noblesse, en richesse et en dignité.

Les vues de M. Picavet sont fort belles. Il a le talent de nous les présenter dans des tableaux saisissants, et personne ne lui contestera, je pense, le droit de grouper les hommes et les doctrines comme il l'a fait. Les rapprochements qu'il établit sont, en tout cas, pleins d'enseignements et de suggestions, et son exposé est fort abondamment documenté. Toutefois, avant de faire de cette esquisse une œuvre définitive, il conviendrait d'attendre que les textes aient été plus complètement explorés. Déjà, la publication des commentaires grecs d'Aristote, que l'Académie de Berlin va terminer bientôt, et celle des commentateurs de Platon, qui ne fait guère que commencer, permettent de constater que la philosophie médiévale, dans la plus grande partie de son existence, s'est contentée de plagier les écrits des néo-platoniciens.

M. Picavet rend un hommage mérité au *Plotin* de Bouillet. Il aurait pu invoquer aussi le témoignage d'un bon nombre de contemporains qui travaillent à ouvrir les mêmes voies que lui. Je citerai, un peu au hasard, MM. Louis Stein, Windelband et Rehmke.

Je me demande d'ailleurs si le point de vue de M. P. lui-même ne devra pas être dépassé. S'arrêter à Plotin est dangereux. N'est-ce pas risquer d'être victime soi-même de certaines illusions, qu'un horizon plus large dissiperait? M. P. n'exagère-t-il pas, par exemple, l'originalité de Plotin, dans l'interprétation des mystères d'Éleusis? Quand Plotin parle des mystères, fait-il autre chose, le plus souvent, que reprendre et développer des images et des comparaisons introduites par Platon déjà dans la langue philosophique? Pour exposer dans toute son ampleur la période théologique de la pensée humaine, ne faudrait-il pas remonter jusqu'au fondateur de l'Académie, et même jusqu'aux doctrines des Orphiques? Et l'on constaterait une fois de

plus, à cette occasion, que l'histoire est souvent le récit de singulières méprises. Le moyen âge invoque Aristote, et c'est l'esprit religieux, mystique et théologique du platonisme qui revit en lui. La pensée moderne s'affirme dans une révolte contre le péripatétisme, et c'est l'esprit laïque et scientifique du Stagirite qui réapparait dans notre civilisation.

J. Bidez.

Modern Germany. *Her political and economic problems, her policy, her ambitions and the causes of her success.* By O. Eltzbacher. — London ; Smith, Elder and Co., ix et 346 pp.

Il est naturel que l'on étudie d'un peu près, de plus en plus, en Angleterre, cette Allemagne qu'une tradition point trop vieille représente comme un agrégat d'ilotes menés à la baguette par la double légion sacrée des pédagogues et des prétoriens, et qui menace aujourd'hui d'évincer du marché mondial Albion par ses banques colossales comme par ses bateaux gigantesques. Et le procédé le plus simple, semble-t-il, consisterait à rechercher quelles sont les causes efficientes de cet essor germain, pour, une fois scientifiquement établies, les transporter en Angleterre, où, en vertu du principe : *les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets*, elles agiront, sans doute, d'une manière identique. Ce procédé serait excellent, s'il n'était le plus difficile à poursuivre, le plus captieux et le plus sophistique.

M. O. Eltzbacher a fait siennes les idées de ces politiciens anglais qui veulent que toute la force de l'Allemagne réside en l'État allemand. Dès lors, le problème se réduit à donner à l'Angleterre un fonctionnement gouvernemental calqué sur celui de l'Empire. Laisser choir la vieille machine, d'ailleurs croulante, de la centralisation britannique et la remplacer par un mécanisme flambant neuf, *made in Germany* en tout bien tout honneur ; se débarrasser de ces conceptions archiusées qui se nomment libre-échangisme et parlementarisme absolu ; proclamer résolûment l'obligation universelle du service militaire et de l'établissement de grosses armées permanentes : telle est la recette pour que le Royaume-Uni recouvre la suprématie économique pour laquelle il est avéré que Dieu l'a créé et mis au monde...

Rien, malheureusement, n'est moins prouvé que la vérité *absolue* du point de départ de l'auteur. Il renferme, c'est vrai, un gros élément de vérité. L'atavisme de servilité résignée qui a façonné l'âme allemande agit au mieux de l'actuelle organisation, méticuleuse sans cesser d'être précise. Et il est certain d'autre part que cet amour inné pour les réalisations individuelles qui caractérise l'insulaire anglo-saxon ne cadre plus guère avec notre époque de trusts et de milita-

risme intégral. Mais vouloir désirer de la docilité moutonnière du Teuton et des baïonnettes prussiennes l'origine des conquêtes économiques germaines, c'est révéler ou une insuffisance regrettable de vision — que devient, en face de cette thèse, Hambourg? — ou une ignorance des faits plus regrettable encore. C'est ainsi que M. O. Eltzbacher écrit que les Tchèques remplacent rapidement et irrémissiblement en Bohême l'élément allemand, qu'ils détruisent. Cette assertion, qui, si elle était exacte, corroborerait sa thèse, est démentie par de récents travaux, en particulier par Rauchberg avec toute l'exactitude statistique désirable. Rien de plus inexact, aussi, que de prétendre que les Suisses allemands vont à une francisation prochaine. Quiconque connaît la vie intellectuelle si intense de la Suisse allemande saura à quoi s'en tenir sur ce chapitre, sans même avoir eu besoin de parcourir le pays, pour y constater *de visu* avec quelle jalouse susceptibilité les nationalités y défendent leurs positions.

M. Eltzbacher eût, à mon humble avis, été infiniment plus proche du vrai si, au lieu de ramener la prospérité industrielle et commerciale de l'Allemagne à une manière de fatalisme nécessaire, il l'eût rattachée pour une large part — en fortifiant sa démonstration d'exemples (et ils sont faciles) empruntés à la réalité — à un esprit d'initiative, fort différent, à vrai dire, de l'esprit d'aventures, esprit d'allures prudentes, cherchant toujours son point d'appui en la science, que d'intelligents calculs ont su gagner et retenir, pour des collaborations fructueuses. Il y avait sur ce terrain, il me semble, matière à d'instructives leçons. Il reste que l'ouvrage renseignera substantiellement ses lecteurs anglais sur l'organisme social allemand et son fonctionnement. L'inévitable contraste entre la bureaucratie d'outre-Rhin, qui est une bureaucratie de carrière, avec tous les avantages et les défauts — mais ceux-ci sont moindres que ceux-là — de la conception, et l'administration d'amateurs parlementaires anglaise s'imposait, et l'auteur l'a mis fort judicieusement en lumière. Après l'exposé du mécanisme politique suit une description concise, mais substantielle, de l'organisme économique, sans oublier les développements que requéraient l'exploitation agricole, la navigation intérieure, la politique des chemins de fer et l'industrie chimique. M. Eltzbacher étant protectionniste, il est fort légitime qu'en ses considérations finales, dédiées à la politique économique, il recommande à ses compatriotes l'exemple de l'Allemagne, au risque, à en juger par l'issue des dernières élections anglaises, de prêcher dans le désert.

Camille PITOLLET.

— Les discours choisis de Lysias (*Lysias' ausgewählte Reden, mit einem Anhang aus Xenophons Hellenika* für den Schulgebrauch) publiés dans la collection Freytag, de Leipzig, par A. Weidner, viennent d'être publiés à nouveau par M. P. Vogel (1905; 164 p.), qui en a donné en même temps le *Schülerkommentar* (1905; 45 p.). Le discours *Sur le meurtre d'Eratosthène* est remplacé par le *Contre Alcibiade*. Le texte est celui de Thalheim. Nos lecteurs connaissent cette excellente collection, conçue dans un but éminemment scolaire, et le plan selon lequel les commentaires sont composés. On a surtout pour but d'empêcher les élèves d'avoir trop souvent recours à des traductions, ce qui est d'une saine méthode. — My.

— La *Revue* a également reçu de la librairie G. Freytag les ouvrages suivants, relatifs à Homère : *Homeri Ilias*, scholarum in usum edidit P. Cauer. pars II, carm. XIII-XXIV, ed. minor (1904; 351 p.); c'est une seconde édition, comprenant exclusivement le texte et un index des noms propres. — P. Cauer, *Beigaben zu Ilias und Odyssee* (1905; 78 p.); c'est la réimpression, en une brochure à part, des introductions et des appendices ajoutés par M. C. à ses éditions classiques des deux épopées : témoignages anciens sur Homère, division en jours de l'action de l'Iliade et de l'Odyssée, analyse par chants de chaque poème, table détaillée, suivant l'ordre alphabétique allemand, des termes relatifs à la civilisation homérique (v. *Revue* du 26 janv. 1903). — *Homeri Ilias* in verkürzter Ausgabe für den Schulgebrauch von A. Th. Christ, 3e éd. (1905; xxiv-415 p.). L'édition est conçue comme celle de l'Odyssée qui a été signalée par la *Revue* (4 mars 1905) : en tête quelques mots sur les événements qui précèdent l'action, et une analyse du poème; à la fin un index des noms de personnes, une table des noms géographiques, un appendice, illustré de 17 figures, sur la plaine troyenne et l'armement des guerriers d'Homère. Les principaux morceaux supprimés sont Β 484-779 et 816-877 (catalogue); Η 313-475 (νεκρῶν ἀναίρεσις); Ξ 157-361 (Διὸς ἀπάτη) et ce qui en est la suite Ο 13-156; Φ 383-514 (bataille des Dieux); Ψ 653-897 (les derniers jeux à partir du ceste); l'épisode de Méléagre au chant Ι et celui d'Asios au chant Μ; les 202 premiers vers de la Dolonie (Κ), quelques morceaux de la Patroclie (Π), etc., en tout plus de 5,000 vers, environ le tiers du poème. — My.

— Dans une note de quelques pages (extraite des *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, avril 1903), M. Franz Cumont commente une inscription récemment trouvée à Éphèse et relative à un gouverneur de Cappadoce du temps de Vespasien; il y établit que cette province resta réunie à la Galatie sous l'autorité d'un seul et même légat depuis Vespasien jusqu'à la fin du règne de Trajan. On trouvera aussi dans cette note d'utiles indications sur la petite Arménie et sur la Cilicie. — R. C.

— Après l'admirable travail de M. Roethe sur les préfaces rimées du *Sachsenspiegel*, il semblait que tout fût dit sur les questions linguistiques se rattachant au plus ancien monument du droit allemand. Voici cependant M. Emil A. Gutjahr qui, dans un programme dont le titre est significatif (*Zur neuhochdeutschen Schriftsprache Eykes von Repgowe, des Schöffen beim obersten sechsischen Gerichtshofe und Patriziers in der Bergstadt zu Halle a. d. Saale*. Leipzig, Dietrich 1905. IV-80 pp.; 3. 50 m.), fournit de nouveaux renseignements sur les origines et la langue de l'auteur du *Sachsenspiegel*. Comme l'opuscule de M. G. contient sur les points essentiels des affirmations péremptoires plutôt qu'une argumen-

tation documentée et que le critique annonce l'apport de preuves dans un ouvrage qui doit paraître prochainement, il convient, avant de le juger, d'attendre l'œuvre promise. — F. P.

— L'étude que M. E. Rigal avait écrite pour la *Revue d'Histoire littéraire de la France* a été publiée en tirage à part : *La mise en scène dans les tragédies du* XVIe *siècle* (Paris, Colin, 1905, gr. in-8°, p. 74 — n'est pas dans le commerce). L'examen de dix-neuf œuvres dramatiques, de Jodelle à Montchrestien, permet au critique de conclure, à l'encontre d'autres historiens (Petit de Julleville, Faguet), que la préoccupation scénique chez les poètes est nulle, la multiplicité des décors arbitraire, indépendante de l'intention de l'auteur, pleine d'ailleurs de contradictions qu'on ne peut résoudre qu'en admettant une unité de lieu toute factice. La discussion très serrée de M. R. ne devra pas être négligée par les historiens du théâtre du XVIe siècle. — L. R.

— M. Jules Berthet a publié de La Fontaine une édition qui se distingue par l'abondance des renseignements de toute sorte que les élèves y pourront puiser : *Fables et Choix de poésies diverses* (Paris. Librairie d'éducation nationale, in-16, p. 562). L'introduction les orientera sur la biographie et la légende du poète, sur la manière dont les contemporains l'ont jugé et dont il s'est jugé lui-même, sur la fable avant La Fontaine et chez quelques-uns de ses imitateurs au XVIIe siècle, enfin sur les divers éléments constitutifs de l'œuvre du fabuliste que M. B. montre avec raison intimement liée à celle du conteur. Le texte est celui des dernières éditions publiées par La Fontaine. Les notes qui l'accompagnent sont sobres, parfois un peu sèches, et auraient dû être allégées de bien des redites. La reproduction réduite d'un choix des compositions d'Oudry ajoutera à l'agrément de ce volume classique. En vue du public pour lequel l'éditeur a voulu condenser les résultats des travaux de ses devanciers, j'aurais seulement souhaité une petite bibliographie critique. — L. R.

— M. Albert Cahen a recueilli dans l'œuvre d'Eugène Manuel un ensemble de morceaux destinés à tenir la place de Souvenirs que l'auteur n'eut pas le temps d'écrire : *Mélanges en prose* (Paris, Hachette, 1905, in-16, pp. XLVIII, 268. Fr. 3 50). Ce sont pour la plupart des articles de revue, des notices nécrologiques, des discours officiels ou des rapports de l'Universitaire. Ces pages sur Brizeux, Soulary, Laurent-Pichat, le général Pittié, Ad. Franck, Jules Simon, étaient déjà connues, mais jointes à celles que l'éditeur a tirées du portefeuille de l'Inspecteur général, elles méritaient d'être réunies et peuvent en effet suppléer à une autobiographie. D'ailleurs la dernière partie, sans rien apporter d'inédit non plus, retrace des souvenirs personnels, souvenirs des années passées au Lycée Charlemagne et à l'École normale. Un chapitre surtout est à signaler : la visite à Chateaubriand en janvier 1846. L'éditeur en tête du volume a résumé dans une substantielle introduction la carrière d'Eugène Manuel. — L. R.

— Un groupe du parti constitutionnaliste-démocrate russe a élaboré un projet de constitution dont il a publié une traduction française : *Loi fondamentale de l'Empire russe* (Paris, 1905, Société nouvelle de librairie et d'édition. In-8°, pp. XXXV, 139. Fr. 2 50). Nous n'avons pas ici à discuter les 80 articles du projet ni les 45 articles de la loi électorale qui lui fait suite. Les auteurs ont d'ailleurs joint aux articles un commentaire et à l'ensemble du projet un mémoire explicatif destiné surtout à répondre aux objections que tel point de leur réforme peut soulever. Il suffira d'en signaler les traits principaux. L'empereur gouverne avec

le concours d'une Assemblée nationale composée de deux Chambres, chambre des représentants (650 membres) et Grand conseil des Zemstvos (269 membres), élues toute deux au suffrage universel direct et au scrutin secret. Les ministres sont responsables devant les Chambres. Un tribunal suprême est chargé de veiller à l'inviolabilité de la Constitution. Le projet, s'il paraît escompter trop facilement l'avenir et attendre du jeu des nouvelles institutions une régénération de l'Empire, donne néanmoins l'impression d'avoir été sûrement et sagement élaboré. Il a emprunté, avec un éclectisme raisonné et sans perdre de vue leur fonctionnement dans la pratique, les différents rouages des constitutions d'Europe et d'Amérique et il s'est naturellement préoccupé de les adapter aux conditions particulières où se trouve placé le pays qu'il s'agit de doter d'une autre organisation politique. — N.

— Des membres de la diète finlandaise, dans le but de faire connaître au public européen le régime illégal auquel la Finlande a été soumise depuis 1899, ont publié en plusieurs langues la pétition du 31 décembre 1904 adressée par les États à l'empereur et dans laquelle la diète signalait toutes les mesures anti-constitutionnelles dont elle demandait le rappel. Un résumé de l'ensemble de ses travaux destinés aussi à corriger des abus analogues à ceux que vise la pétition forme la seconde partie de la brochure qui, dans l'édition française, a été publiée par la Société nouvelle de librairie et d'édition : *La diète de Finlande 1904-1905*. (Paris, 1905, in-8º, p. 63, Fr. 1.). — N.

— Le « supplément annuel » publié par M. F. Schrader sous le nom de l'*Année cartographique* vient de paraître à la librairie Hachette (3 feuilles in-fº, de cartes avec texte au dos. Prix : 3 fr.). C'est le quinzième : il contient les modifications géographiques et politiques de la Carte du Monde, pendant l'année 1904. L'*Asie* comporte surtout les itinéraires en Chine de V. Obroutcheff analysés par M. Aïtoff ainsi que d'abondantes notes sur les travaux du service géographique de l'Indo-Chine, par M. Friquegnon, L'*Afrique* présente des études avec cartes de M. Chesneau sur le Sahara et de M. Boudry sur le lac Tchad. L'*Amérique du Nord* nous donne des relevés des monts Appalaches et des grands lacs Canadiens, et l'*Amérique du Sud* des explorations dans la Haute Argentine et la Bolivie : texte de M. V. Huot. — H. de C.

— La petite collection des *Grands artistes* (H. Laurens, éditeur, vol. in-8º de 128 p. et 24 reproductions photographiques ; prix 2 fr. 50), vient de s'accroirre, coup sur coup, de 5 nouveaux volumes : sauf erreur, ce sont les nºˢ 24-28 de cette attrayante série. Avec celle des *Villes d'art* et une nouvelle qui vient d'être consacrée aux *Musiciens célèbres*, nous posséderons peu à peu une véritable bibliothèque d'histoire de l'art qui fera le plus grand honneur à notre librairie française. Voici, cette fois, les monographies de *Rembrandt* par M. Verhaeren, de *Jordaens* par M. Fierens-Gevaert, de *Percier et Fontaine* par M. Maurice Bouché, de *Claude Lorrain* par M. Raymond Bouyer, de *Gros* enfin, par M. Lemonnier. On ne doit, naturellement, pas perdre de vue que ces études critiques, dans leurs brèves proportions, ne sont pas destinées à tout apprendre sur l'artiste dont elles esquissent la vie, le talent et l'œuvre. Elles ont pour but de caractériser d'une façon sensible et synthétique l'expression de son art, de son génie original, de le placer à son rang dans l'évolution artistique générale, de le montrer dans son milieu et dans son temps, enfin de formuler, si possible, quelques idées neuves sur sa personnalité. Il n'est pas donné à tous les écrivains qui collaborent à cette œuvre commune d'y réussir également. Cependant chacune de ces petites monographies fait preuve d'une familiarité sérieuse avec son sujet et se distingue, selon

l'esprit de l'auteur, par une érudition solide ou une fine critique. Certes, Rembrandt n'était pas aisé à juger en peu de pages, mais M. Verhaeren, son compatriote, l'a judicieusement placé dans l'art hollandais et résumé dans son libre et fécond génie. Claude Lorrain a été conté avec esprit et jugé avec originalité par M. R. Bouyer, qui a su très habilement mettre en lumière les traits de vie et les claires vues de ce précurseur. Jordaens a été largement esquissé, de visu et non sans érudition, par son compatriote M. Fierens, profitant de l'exposition spéciale de ses œuvres ouverte à Anvers. Gros a été étudié avec précision et goût par M. Lemonnier, et les noms inséparables de Percier et de Fontaine ont heureusement représenté ici, sous la plume de M. Bouché, la catégorie des architectes décorateurs. — H. de C.

— Après la collection des *Grands artistes*, celle des *Villes d'art célèbres* vient de s'accroître de deux unités, chez l'éditeur H. Laurens (vol. pet. in-4°, à 4 fr., ornées d'une centaine de reproductions). Ce sont les volumes 17 et 18 de la série : *Nuremberg*, par M. P.-J. Rée, et *Milan*, par M. Pierre Gauthiez, contraste très amusant, comme ville, comme art, comme milieu, et sujets particulièrement intéressants à étudier. Ils le sont d'ailleurs avec une compétence qu'on ne peut nier : M. Rée est le conservateur du Musée germanique de Nuremberg et à courir avec lui les rues de cette ville si essentiellement pittoresque et caractéristique, ces rues tortueuses aux toits de tuiles rouges, sous l'imposant ensemble de la Burg et entre la ceinture des vieilles murailles, on a un peu, comme il le dit, l'impression de tourner les pages d'une de ces anciennes « chroniques au papier résistant, à la typographie robuste, où les caractères, d'un dessin énergique, encadrent des xylographies taillées d'une main nerveuse. » L'histoire de la ville, l'histoire de ses industries, l'histoire de son esprit, l'histoire de l'art, se confondent et revivent dans ces pages très nourries et documentées d'excellentes reproductions. La « promenade d'artiste » de M. Gauthiez à travers Milan est plus d'un dilettante, mais d'un dilettante qui a vécu des années dans cette ville bien plus « opulente en chefs-d'œuvres » que ne le croit le voyageur hâtif. Aussi que des motifs précieux de sculpture ou d'architecture il sait nous indiquer que nous aurions peut-être dédaignés ! Mais en effet, c'est moins la ville même que ce qu'elle renferme d'œuvres d'art, qui est intéressant à Milan. — H. de C.

— M. Maurice Kármán vient de publier une étude sur la *Tragédie de l'homme*. (Budapest, 1905. — 61 pages, in-8°) d'Émeric Madách, la seule pièce du théâtre hongrois qui soit traduite en français. Il croit y voir une véritable théodicée qui, dans la littérature universelle, se rangerait à côté du livre de Job et du quatrième livre (apocryphe) d'Esdras, mais une théodicée où le mouvement philosophique de la première moitié du xixe siècle a laissé des traces. Comme le poète Arany qui a présenté ce chef-d'œuvre, en 1861, à la Société *Kisfaludy*, M. Kármán trouve la clef du poème dans les trois scènes qui précèdent les tableaux historiques et dans la scène finale. Ce qui rend la lecture de cet essai fort intéressante, ce sont les renvois aux œuvres d'Auguste Comte, de Lamennais, de Pierre Leroux, de Saint-Simon, de Quinet que Madách a lues et étudiées, puis des concordances avec l'*Illustrirte Weltgeschichte fürs Volk* de Held et Corvin, ouvrage très répandu entre 1850 et 1860. Dans la scène du phalanstère, M. Kármán voit plutôt l'influence des théories de Cabet que de celles de Fourier. La *Tragédie de l'homme* prouve que l'esprit hongrois n'est nullement rebelle à la recherche philosophique ; seulement cette recherche n'a trouvé jusqu'ici de représentant que dans le domaine de la poésie. — J. K.

— M. Emile Thewrewk de Ponor vient de réunir les discours qu'il a prononcés en qualité de doyen et de recteur (Budapest, Hornyánszky, 1905, 166 pages, in-8°). Ces discours au nombre de cinq, se rapportent à l'histoire de l'Université, à sa vie présente, à son prodigieux développement depuis le dualisme. Avant 1848, ce n'était guère qu'une école pratique; l'enseignement des lettres et des sciences s'y rapprochait beaucoup de celui des cours supérieurs des lycées. Même des philologues de la valeur de Révai, le fondateur de la méthode historique, qui y enseigna au début du XIXe siècle le magyar, ne purent exercer aucune influence. Si la réaction autrichienne après 1849 a commis beaucoup de péchés envers l'autonomie hongroise, on avoue aujourd'hui qu'au point de vue de l'instruction, elle a été salutaire. Dans l'exposé historique que M. Thewrewk trace des sciences philologiques à l'Université, il insiste sur ce point et met surtout en relief le rôle du philologue allemand, nommé par les bureaux viennois, Conrad Halder dont l'auteur est le disciple. — J. K.

— M. Sigismond Simonyi vient de publier sept nouveaux fascicules des *Mémoires linguistiques* (Budapest, Athenaeum, 1905), n° 18. Joseph Gacser : *La langue de Nicolas Telegdi* (74 pages) Telegdi, évêque de Pécs — Cinq Eglises — a publié trois volumes de Sermons (1577-1580) contre les protestants : c'est le meilleur polémiste du camp catholique au XVIe siècle; il peut être considéré comme le précurseur du cardinal Pázmány. — n° 19. Albert Vallo : *Mots slovaques en hongrois*; V. Stan : *Éléments hongrois dans la langue des Mócz* (peuplade de la Transylvanie habitant la vallée du fleuve Aranyos) (50 p.). — N° 20. J. Szűcs : *Le dialecte des Palócz dans le comitat de Nyitra*; J. Gencsy : *Le dialecte des Sicules de Gyergyó* (62 p.). — N° 21. M. Kertesz : *L'analogie dans la construction des phrases* (mémoire couronné par l'Université de Budapest; 56 p.). — N° 22. J. Vertes : *La phonétique de la langue des enfants* (31 p.) — N° 23. J. Szegleti : *L'infinitif substantivé dans Jean Arany* (32 p.). — N° 24, B. Réger : *L'article défini* (exposé historique de l'emploi de l'article en magyar depuis les temps les plus anciens 41, p. 1. — J. K.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 janvier 1906.* — M. le Secrétaire perpétuel fait diverses communications relatives à l'Association internationale des Académies. — M. Léopold Delisle présente quelques observations à ce sujet.

M. Salomon Reinach communique une note de M. Seymour de Ricci donnant le texte et la traduction d'un fragment, récemment publié en Allemagne, de l'historien grec Sosylos, professeur de grec d'Annibal. Ce fragment, déchiffré par M. Wilcken sur un papyrus grec de la bibliothèque de Wurzbourg, décrit en grand détail un épisode d'une bataille navale livrée en 217 a. C. à l'embouchure de l'Ebre et dans laquelle une heureuse manœuvre de la flotte marseillaise assura le triomphe des Romains sur les Carthaginois. Ces derniers avaient réussi à traverser la ligne des vaisseaux marseillais, mais ceux-ci avaient eu soin de laisser en arrière des réserves qui intervinrent à propos. — MM. Alfred Croiset et Dieulafoy présentent quelques observations sur cette tactique.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un mémoire sur le rôle de Bérenger Frédol dans les différends entre Boniface VIII et Philippe le Bel.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 5 mars — 1906

VALENTINO, Notes sur l'Inde. — BERGER, Cosmographie mythique des Grecs. — LALOY, Aristoxène de Tarente. — ERNOUT, Le parler de Préneste. — Dom Leclercq, Les Martyrs, III. — KURTH, Notger de Liège. — COUNSON, Dante en France. — VIOLLET, Histoire du droit civil français. — KAYE, Les colonies sous Clarendon. — SULLY-PRUDHOMME, La vraie religion selon Pascal. — JORAN, Le chapitre des Beaux-Arts du Siècle de Louis XIV. — PILASTRE, Lexique de Saint-Simon. — ZUCCANTE, Etudes philosophiques. — FLAMINI, Varia. — MAZZONI, Lectures et conférences. — VILLARI, Articles et discours. — LA BRIÈRE, Nations protestantes et nations catholiques. — TOBLER, Mélanges de grammaire française. — Académie des inscriptions.

Notes sur l'Inde. Serpents, Hygiène, Médecine, Aperçus économiqnes sur l'Inde française, par le Docteur Ch. VALENTINO, médecin de l'armée coloniale. 1 vol. in-16, VI-360 pp. Paris, Alcan, 1906.

Rien de nouveau dans ce livre pour le spécialiste. Il peut intéresser le grand public en lui fournissant sur les mœurs des Hindous des renseignements qu'il n'ira peut-être pas chercher dans des ouvrages plus sérieux. On peut faire en outre de curieux rapprochements entre l'empirisme médical décrit par M. V. et les formules conjuratoires de l'*Atharva-Véda* (une partie de cet ouvrage a été traduite par M. V. Henry, cf. aussi *La Magie indienne* du même savant). — Il est à regretter seulement que M. V. ne soit pas mieux au courant des langues du pays. Il lui arrive de donner des mots sanskrits pour tamouls et inversement. On a ainsi l'étonnement d'apprendre que *mantra vadi* (sic) est un mot tamoul et celui plus grand encore de lire au pluriel des *mantras vadis* (!). Évidemment l'auteur ignore que *mantravadin-* est un composé sanskrit. On regrette encore qu'il n'ait pas suivi la transcription universellement adoptée aujourd'hui pour le sanskrit. — En revanche, dans la partie économique du livre, M. V. fait preuve d'une grande clairvoyance et d'une riche documentation. L'idéal serait de joindre au sens le plus réel des choses modernes la connaissance approfondie des langues et du passé de l'Inde comme l'a fait M. S. Lévi dans son livre sur le *Népâl*. Mais cela ne s'improvise pas.

Malgré ces réserves, les indianistes eux-mêmes liront avec sympa-

thie M. V. parce qu'il aime l'Inde. On le sent à la lecture de son livre. Il ne manque jamais de donner un bon point à la tradition hindoue quand elle se trouve en accord avec la science moderne.

A. Cuny.

H. Berger. **Mythische Kosmographie der Griechen** (Supplément du *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie* de Roscher), Leipzig, Teubner, 1904; 41 p.

Cette dissertation, publiée comme supplément au *Lexikon* bien connu de Roscher, est le dernier travail du professeur Hugo Berger, mort le 27 septembre 1904. L'éditeur n'a pas cru devoir ajouter une préface qu'avait dictée l'auteur avant de mourir; cela est peut-être regrettable; le lecteur y aurait pu voir sans doute l'idée maîtresse qui a présidé à la composition du livre, et par conséquent mieux en apprécier la portée. Bien qu'il ait été entièrement achevé, l'ouvrage n'est cependant pas d'une coordination complète; il semble plutôt, à la lecture, composé d'une série de morceaux unis, il est vrai, par un lien facile à discerner, mais dont l'ensemble ne laisse pas une impression de parfaite unité. Les premières pages exposent les antiques conceptions des poètes grecs sur le monde, sa nature et sa forme, sur le séjour des dieux, sur le ciel et les astres, c'est-à-dire les représentations cosmographiques de l'ancienne mythologie, antérieures aux premières tentatives d'explication rationnelle; et vers le milieu du volume, les peuples fabuleux et les régions qu'ils habitaient, les voyages de Ménélas et les longues pérégrinations d'Ulysse nous ramènent nettement dans le domaine de la géographie mythique. Mais on ne lira pas sans fruit ces pages d'une étonnante érudition, pleines de vues neuves et d'observations ingénieuses, où nulle place n'est laissée aux écarts de l'imagination, et où se trouve condensée, trop condensée peut-être, la substance d'une science dans laquelle on a jusqu'ici encore peu pénétré.

My.

L. Laloy. **Aristoxène de Tarente**, disciple d'Aristote, et la musique de l'antiquité. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904; 4 p. de préface sans pagination; 372 p.

Bien que les théories des anciens Grecs sur la musique ne soient pas inaccessibles aux hellénistes, puisque ceux-ci, pour peu qu'ils aient souci d'étendre et de parfaire leur connaissance de la langue, doivent étudier les musicographes aussi bien que les autres écrivains,

M. Laloy n'aurait cependant pas tort de récuser mon autorité de critique sur le sujet tout spécial qu'il traite dans son livre, intitulé *Aristoxène de Tarente*. Mon incompétence ne va pas, toutefois, jusqu'à ne pouvoir apprécier les qualités de l'ouvrage, et aussi ses défauts. Car cette excellente étude a, selon moi, un défaut que M. L. aurait pu éviter : elle est écrite trop exclusivement pour les initiés. M. L. aurait dû songer que, parmi les amis de la musique, il en est dont l'éducation musicale, si sérieuse soit-elle, n'a cependant pas été poussée à un degré tel qu'ils comprennent sans explications préalables tous les principes sur lesquels reposent les divers systèmes musicaux de l'antiquité grecque. Une introduction, quelque courte qu'elle fût, eût été utile pour mettre au courant le lecteur insuffisamment informé, et l'ouvrage y aurait gagné, parce qu'il aurait pu avoir plus d'amis. A part cela, je ne vois qu'à louer dans le livre de M. L. : la sûre connaissance des textes, leur commentaire méthodique, la précision presque mathémathique de leur interprétation [1], et surtout ce sens musical que M. L. nous a déjà révélé par plusieurs articles, et qui se montre ici dans toute son originalité. Les rapports d'Aristoxène avec ses devanciers, ce qu'il doit à l'école pythagoricienne, à Aristote, et surtout à lui-même, son système musical, car il fut non seulement un historien, mais bien plus encore un théoricien de la musique, tout cela est mis en vive lumière. Et ce qui n'est pas moins intéressant, c'est que M. L., en recherchant dans les fragments qui nous restent et dans quelques manuels de basse époque quelles furent les conceptions musicales d'Aristoxène, ne se contente pas de synthétiser la doctrine, d'en montrer les qualités et les lacunes, et d'en faire ressortir la portée jusqu'en des comparaisons avec la musique moderne ; il nous représente l'homme lui-même, avec son esprit de critique, sa rigueur de géomètre, ses dédains pour les systèmes arriérés, sa nature intransigeante d'homme à théories et à principes. C'est pour cela qu'Aristoxène, médiocre par d'autres côtés, « a été fort bien inspiré en se vouant à l'étude de la musique », et qu'il a pu « en édifier une théorie vraiment originale et puissante ». Ce sera l'honneur de M. Laloy, de l'avoir reconstituée, et de nous avoir fait pénétrer, en guide aussi agréable que sûr, dans cette précieuse partie de l'art grec.

My.

---

1. Dans la notice de Suidas sur Aristoxène, p. 1 et 2, M. L. corrige à tort avec Müller υἱὸς Μνησίου τοῦ καὶ Σπινθάρου en ἢ καί, pour interpréter « fils de Mnésias ou de Spintharos ». Cette manière de s'exprimer n'est pas inconnue, et l'on traduira « fils de Mnésias, appelé aussi Spintharos ». — Je ne sais vraiment pas quand nous pourrons être débarrassés de « Er l'Arménien », que M. Laloy nomme encore ainsi p. 10, au lieu de « Er fils d'Arménios, le Pamphylien » ; il y a des erreurs qui ont la vie dure.

A. Ernout, **Le parler de Préneste d'après les inscriptions.** Paris, Bouillon, 1905 ; 63 pp. in-8° ; prix : 4 fr. (extrait des *Mémoires de la société de linguistique de Paris*, t. XIII, pp. 293-349).

Le parler de Préneste est un dialecte latin, un frère du romain qui est, pour la plupart d'entre nous, tout le latin. Il s'est assez bien conservé jusqu'au moment où Sulla fonda dans Préneste une colonie romaine. Nous en avons des échantillons dans une série d'inscriptions anciennes, fort courtes, et dans six gloses : Plaute cite du prénestin, quand il veut faire parler patois à un personnage. M. E. a réuni tous ces documents en tête de son mémoire et en a discuté la valeur de témoignage. Les renseignements qu'il en extrait ensuite sont assez abondants pour la phonétique, plus clairsemés pour les formes casuelles, réduits à l'unité pour les formes verbales (*fhefhaked*, de la fibule) et pour la syntaxe (construction de *capere* avec l'ablatif). L'omission des voyelles, à Préneste et ailleurs, est expliquée comme un usage étrusque et rapprochée d'un texte connu de Terentius Scaurus (Keil, *Gr. lat.*, VII, 14-15) : mais l'usage est plus large et contredit la règle posée par Scaurus. Car il parle d'une suppression de la voyelle seulement quand elle est contenue dans le nom de la consonne précédente, d'où *knus*, *krus* (*canus*, *carus*) ; mais il exclut formellement *cnus*, *crus*. Or, dans un même cimetière, on a trouvé *decmbres* (*decembres*, où d'ailleurs l'*e* omis est bref) et *Licnia* (*Licinia*), *C. I. L.*, I, 974 et 892. M. E., à côté de l'explication d'ordre purement graphique, admet une explication phonétique pour *r*, *m*, *n*, qui auraient conservé leur valeur vocalique. Il démontre l'étendue de cet usage au territoire italique entier et rend probable l'influence étrusque. La phonétique est fort bien exposée : le traitement de *i* et de *e*, des diphtongues (surtout de *-ai* final à voyelle longue), des consonnes (voir en particulier la discussion sur *f*) témoignent d'une prudence et d'une précision égales. M. E. cite la forme *pesna* (p. 333). J'ai honte de répéter, pour la troisième ou quatrième fois, que *pesna* pourrait bien être une forme de Pomponius Laetus (*Revue*, 1897, I, p. 288). On ne devrait citer Festus qu'après s'être assuré de l'existence du texte sur le fac similé du manuscrit de Naples, en attendant le deuxième volume de l'édition Thewrewk de Ponor. Ce n'était pas l'occasion, ici, de parler de « l'imprécision ordinaire des grammairiens et lexicographes latins ». Le prénestin, avec d'autres patois voisins, étend le nominatif pluriel en *-es* (de **-eis*) à la 2ᵉ déclinaison. Les Romains ont emprunté cette particularité, mais paraissent, suivant une ingénieuse remarque de M. E., l'avoir réservée à la fonction du duel ; cependant quelques exemples de véritable pluriel le conduisent à supposer une influence parallèle des formes démonstratives, *hisce*, *eisdem*. P. 331, Varron ne dit pas qu'Aelius Stilo prononçait *filium* pour *Fidium* (*L. L.*, V, 66 : non 65), mais que Dius Fidius était le fils de Juppiter : hypothèse mythologique du savant de Lanuvium,

qui pouvait être fondée sur la prononciation, mais qui ne l'atteste qu'indirectement. P. 324, « Paulus Festus » est une faute d'impression. P. 349, on peut douter que *sid* d'une inscription de Lambèse (*C. I. L.*, VIII, 3028) nous conserve la désinence secondaire *d*, et non pas un des nombreux exemples de la confusion de *t* et *d* final. Il fallait citer *sied* (Duénos). L'inscription dite de Duénos n'est plus la plus ancienne de Rome (p. 348). Ces détails sont des vétilles. Le mémoire de M. Ernout est d'un excellent augure; il promet un bon travailleur aux études de grammaire latine.

Paul Lejay.

Dom H. Leclercq. **Les Martyrs,** *recueil de pièces authentiques sur les martyrs, depuis les origines du christianisme jusqu'au* xx[e] *siècle : Julien l'Apostat, Sapor, Genséric.* Troisième volume. (Paris, Oudin, 1904 ; ccxxxiv-422 p., in-12 ; prix : 3 fr. 50).

L'auteur est inconsolable de ce que nous avons traité de niaiseries certains apocryphes et défend vivement le charme littéraire des romans hagiographiques. Il ne s'agit pas de littérature (des goûts, on ne discute pas) mais d'histoire, et ces romans sont le témoignage très authentique de tout autre chose que la sincérité et la vraie dévotion. Dom L. perd deux pages à déclarer qu'il ne se fâchera pas contre nous : qu'il ouvre, pour se calmer, le livre du P. Delehaye, *Les légendes hagiographiques.* Puisque « le suffrage des membres de l'illustre Compagnie de Jésus est, pour ceux qui entrent dans la vie littéraire, un brevet tout à la fois d'orthodoxie et de goût (p. x-xi) », cette lecture ne peut manquer de lui plaire. Mais qu'il me pardonne : j'avais pris au sérieux l'expression : « pièces authentiques » du titre général. Ce volume contient, dans l'introduction, trois notices sur dom Ruinart, J.-B. de Rossi et Le Blant; une préface : sur quelques martyrs dont les noms sont connus de Dieu, unité du mobile surnaturel chez tous les martyrs, de quelques supplices et de leur représentation dans l'antiquité ; une traduction (partielle) du *De mortibus persecutorum* et de l'*Apologie* d'Athanase. L'appendice commence à la p. 59, par cet avis : « Les documents que l'on va lire jouissent pour la plupart, d'une autorité historique dont le degré resterait seul à établir ». Suivent les actes ou récits relatifs à Salsa, Cyrille ; Eusèbe, Nestabe et Nestor ; Macédonius, Théodule et Tatien ; les jeunes gens de Pessinonte, Publia, les vierges d'Héliopolis, Jean et Paul, Théodoret, Juventin et Maximin, Bonose et Maximilien, Basile d'Ancyre, Sabas le Goth ; les actes des martyrs perses ; les vers attribués à Prosper d'Aquitaine ; l'ouvrage de Victor de Vit sur la persécution des Vandales, etc. A la fin, une note protestant contre M. Pio Franchi et les bollandistes qui considèrent la légende des saints Jean et Paul comme un démarquage de celle des saints Juventin et Maximin.

Manuel Dohl.

G. Kurth, **Notger de Liège et la civilisation au xe siècle**; 2 vol., xxi-391, 88 p. in-8° et une pl.,; Paris, A. Picard et fils, 1905; prix : 10 fr.

Travail consciencieux. La vie de Notger a été écrite environ soixante ans après sa mort, par un Liégeois, très au courant de tout ce qu'il a fait dans sa ville épiscopale, mais nullement informé de son activité politique. M. K., très patiemment, à l'aide des diplômes et des chroniques, a refait les itinéraires de son héros à la suite d'Otton III et mis en lumière son rôle politique sous ce prince et Henri II. Sans doute, la conjecture a une certaine part à cette reconstruction, et on lit quelquefois : « Notger a dû être mêlé à cet épisode ». Mais, dans l'ensemble, le récit a une trame solide et on voit bien se dégager le rôle du serviteur des Ottons, hostile à la France, tout dévoué à cette cour germanique d'où il est sorti. M. K. admire ce rôle avec des sympathies allemandes qui feront sourire plus d'un lecteur. Quand le récit amène une personnalité aussi imposante que celle de Gerbert, il reçoit cependant aussitôt un subit accroissement d'intérêt. Notger est avant tout le fondateur de Liège, ville et principauté, ou plutôt il a mis la dernière main à une œuvre habilement préparée par ses prédécesseurs, Richaire surtout. L'épiscopat de Notger (972-1008) a été marqué par un développement des arts auquel M. K. compare celui d'Hildesheim, sous le contemporain Bernward. Il rejette cependant toute influence des artistes d'Hildesheim sur la dinanderie et les arts mineurs de Liège. On avait cru que les ouvriers mosans, en allant chercher le cuivre à Goslar, pouvaient avoir pris des leçons sur leur chemin à Hildesheim. Mais les mines de Goslar ne furent ouvertes que sous Otton le Grand et ne durent attirer les ouvriers que plus tard; Bernward n'est devenu évêque qu'en 993, alors qu'un lutrin célèbre, exécuté sous le patronage de Notger, entre 972 et 990, paraît déjà dans le chœur de Lobbes. M. K. indique donc, à regret et discrètement, la France comme l'initiatrice probable de l'art liégeois, sauf pour l'architecture qu'il rattache à l'influence de Cologne. De nombreuses indications et un plan permettent de se représenter l'ancien Liège. Malheureusement le vandalisme des successeurs de Notger, les évêques Théoduin et Notbert, dès le xie siècle, dépouilla les églises et détruisit leurs richesses artistiques. Le travail de M. Kurth fait revivre la figure d'un de ces évêques fondateurs et organisateurs de cités, qui laissèrent, malgré tout, une trace profonde dans la vie des peuples. Il a, par suite, un intérêt général.

S.

Counson (Albert). — **Dante en France**, Erlangen. Junge; Paris, Fontemoing, 1906. In-8 et 276 p.

Précisément parce que l'on devine les conclusions de M. C., on ne devinerait jamais le travail considérable auquel il s'est livré afin d'en

fournir la preuve précise année par année. Si avant le milieu du XVIIIe siècle, Dante a été chez nous absolument étranger à la masse, je ne dis pas des ignorants, mais des lettrés, si, avant le milieu du XIXe, il n'a guère inspiré que des travaux superficiels (et, hors de l'Italie, il en fut partout de même), en revanche, le nombre des personnes qui auraient pu s'occuper de Dante ou qui l'ont lu sans le comprendre, a été presque incroyable; et c'est ce double total que M. C. est parvenu à établir. L'ampleur, l'exactitude de ses informations sont vraiment remarquables; on pourra regretter qu'il ait dépensé tant de science à confirmer des assertions incontestables, et surtout que son plan l'ait empêché d'insister sur la partie vraiment intéressante de son étude, c'est à-dire sur la période qui offre enfin des commentaires savants, pénétrants, originaux; son plan l'oblige en effet à traiter d'une manière beaucoup trop rapide et, pour ainsi dire, anecdotique les travaux qui, depuis Ginguené jusqu'à M. Gebhart, ont fait vraiment honneur à Dante et à la France. Mais, du moment où un auteur fait bien ce qu'il a voulu faire, l'équité veut qu'on soit bref dans l'expression d'un regret qui, trop marqué, tiendrait de l'ingratitude. L'extrême érudition de M. C., consacrée, si l'on veut, à des détails, a d'ailleurs le mérite d'être dégagée de toute discussion superflue; l'auteur rapporte les erreurs de faits, de jugement, des soi-disant critiques d'autrefois, mais ne perd pas son temps à les leur expliquer; il sait que le lecteur en fera de lui-même justice. Puis, il fournit des données utiles touchant quantité de lettrés que l'historien de notre littérature rencontrera sur d'autres chemins et dont il ne sera pas fâché de savoir comment ils ont déraisonné sur Dante, ce qu'il apprendra en un instant, grâce à l'index final. Enfin nombre de pages sont réellement curieuses en elles-mêmes : les chapitres sur la furtive connaissance que nos écrivains du XVe et du XVIe siècle ont eue de Dante, offrent quelquefois du piquant; de même, les passages sur la fortune de la traduction de la Divine Comédie par Rivarol et les chapitres sur les passions heureuses ou malheureuses que Dante a faites dans le monde des poètes et artistes romantiques.

Il est vivement à souhaiter que l'auteur reprenne la dernière partie de son travail pour l'approfondir, qu'il montre la part de la France dans l'interprétation de Dante depuis le jour où elle s'y est sérieusement mise, en quoi elle a fait avancer la question, par où sa contribution diffère de l'apport des Anglais et des Allemands : il trouvera là un sujet plus fécond et qu'il paraît, l'éloge n'est pas mince, digne de traiter.

M. C. demande l'indulgence pour les typographes allemands qui ont imprimé son volume; il ne m'a pas semblé qu'il ait beaucoup à se plaindre de leur diligence; seulement, puisqu'il imprime tout d'abord pour le lecteur français, il fera bien, s'il recourt encore à leurs services, de leur imposer quelques procédés français qui auraient

donné plus de variété à l'aspect de ses pages compactes, j'entends l'emploi d'italiques pour les titres et de guillemets un peu plus saillants. Un livre d'érudition ne gagne rien à un air rébarbatif.

Charles Dejob.

Paul Viollet, **Histoire du droit civil français, accompagnée de notions de droit canonique et d'indications bibliographiques.** Paris, Larose et Tenin, 1905 ; viii-1012 pp. in-8°, 12 fr.).

Je me rappelle avec quel plaisir j'ai lu autrefois la première édition de ce livre, quand il s'appelait encore *Précis de l'histoire du droit*. Car toute la science de l'auteur n'empêche pas d'en faire une des lectures les plus passionnantes que je connaisse. Ou plutôt, elle en explique l'intérêt puisqu'elle nous donne par l'histoire l'intelligence de notre état social et des aspects divers qu'il a traversés. Le texte de cette troisième édition a été augmenté de 66 pages. La bibliographie a été mise à jour. Elle est très abondante. On voudrait parfois quelque signe faisant surnager de cet océan les livres essentiels. Sur le baptême, p. 496 suiv., il eût été utile de renvoyer à Duchesne, *Origines du culte chrétien* (que M. V. cite à propos du mariage). L'article du même auteur, cité p. 497, n. 2, se trouve maintenant dans son livre, *Autonomies ecclésiastiques* (Paris, 1896). Quelques articles sont seulement cités d'après les tirages à part. M. V. a la coquetterie des anciennes éditions ; mais renvoyer à la page d'un Tertullien de 1583, d'un Hincmar de 1615, c'est rendre la vérification à peu près impossible ; sans compter que, tout au moins pour Tertullien, le texte a fait quelques progrès depuis 1583. La plus curieuse référence est la suivante (p. 460, n. 1) : « Lire un fragment de Sénèque, qui fut communiqué par Paul Sadolet à Arnoul le Ferron et que cite Rivier dans son excellent livre, etc. » ; voy. l'édition Haase de Sénèque, fragm. 88 et t. III, p. xvi. Le latin n'est pas toujours imprimé correctement ; p. 433, n. 2, l. 1, lire : *felicitatem* ; p. 442, n. 6, lire : *prooemium*.

L. S.

John Hopkins University studies. English colonial administration under lord Clarendon (1660-67), par P. L. Kaye, in-8°, 150 p., Baltimore, 1905.

Les études historiques et politiques publiées par l'Université John Hopkins de Baltimore en sont à leur vingt-troisième série. M. Kaye, professeur d'histoire au City College, vient d'y écrire un livre intéressant et solide, composé presque exclusivement à l'aide des Calendars of State Papers, de la série coloniale ; il a mis à contribution des documents peu connus et a ainsi renouvelé la connaissance d'une des périodes capitales de l'histoire anglo-américaine, celle de l'administration de Clarendon. En cinq chapitres, sobres et nourris à la fois, il a exposé le système colonial officiel de l'Angleterre au

XVIIe siècle, les efforts de Clarendon pour renforcer l'Acte de Navigation de 1651, la protection accordée par lui aux colonies de Connecticut et de Rhode Island, la conquête des Nouveaux Pays-Bas qui devinrent en 1664 le territoire de New-York, enfin les tentatives stériles faites en 1664-65 pour soumettre l'importante colonie puritaine de Massachussets à la souveraineté royale. Suivant M. K., Clarendon chercha avant tout à chasser les Hollandais des rives de l'Hudson et la soumission du Massachussets ne fut pour lui que l'accessoire; le point de vue est nouveau, mais contestable, et la résistance des puritains du Massachussets aux injonctions des commissaires royaux eut une portée considérable; Clarendon, que minait déjà l'influence croissante d'Henry Bennett, bientôt lord Arlington, s'en consola malaisément.

Albert WADDINGTON.

SULLY-PRUDHOMME : **La vraie religion selon Pascal,** *recherche de l'ordonnance purement logique de ses pensées relatives à la religion, suivies d'une analyse du Discours sur les passions de l'amour* (Paris, Alcan, 1905; x-444 p. in-8°; prix : 7 fr. 50).

M. Sully-Prudhomme a fait une tentative intéressante. Ce n'est pas un nouvel essai pour retrouver le plan de l'ouvrage, mais une construction logique des idées de Pascal d'après les éléments fournis par les *Pensées*. Le texte de Pascal est reproduit et encadré des considérations et des raisonnements qu'il suppose. M. S.-P. nous donne donc un exposé de la théologie des *Pensées*, autant que possible dans les termes mêmes de l'auteur. Il désire qu'un théologien examine son travail. Je ne sais ce qu'en penseront les théologiens. Mais les historiens trouveront peut-être que Pascal est bien isolé de ses sources. Sa théologie n'est pas originale : c'est le pur augustinisme. On ne peut donc guère l'étudier qu'en la confrontant avec celle du modèle. M. S.-P. l'a tenté pour quelques questions, mais en prenant ses renseignements de seconde main : il l'avoue avec une simplicité qui interdit d'insister. D'autres théories de Pascal, comme celles du miracle, ne sont pas moins augustiniennes. Ce sont des problèmes complexes, que les spécialistes, familiarisés avec l'histoire des croyances chrétiennes, peuvent seuls aborder ; voy. sur le miracle d'après saint Augustin, un article de M. E. Nourry, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1903. L'idée centrale de la théologie de Pascal paraît être celle qui s'est imposée à saint Augustin à la fin de sa carrière, celle du péché et de la grâce. C'est autour de ce point qu'il faut rattacher les pensées éparses de Pascal. Le plan de M. S.-P. est beaucoup trop banal, si j'ose dire, et trop diffus pour exprimer un système aussi particulier : 1° preuves psychologiques et historiques du christianisme ; 2° en quoi consiste et comment s'opère la rédemption ; 3° recensement complet des marques de la vraie religion, preuve du christia-

nisme par le jeu des partis, la machine ; 4° étude psychologique, le penseur et le croyant chez Pascal. On ne fera pas les mêmes réserves sur l'appendice, *Critique des formules dogmatiques par les règles de Pascal pour les définitions*. M. S.-P. tire ces formules du catéchisme de Paris. S'il se méprend, ce qui n'est pas douteux pour quiconque a l'habitude de la théologie catholique, il est évident que c'est la condamnation des formules : elles devraient être sans équivoque pour un penseur et un écrivain comme M. S.-P. Rien ne montre mieux l'écart qui s'est produit entre les théologiens catholiques, enlisés dans un formulaire et une philosophie vieillie, et leurs contemporains : ils ne parlent plus la même langue. On pourrait cependant contester le critérium de M. Sully-Prudhomme, emprunté à Pascal. L'infirmité de la méthode, chez Pascal, est d'être une méthode purement géométrique : « Ce qui passe la géométrie nous surpasse ». Ernest Havet avait très bien démêlé le sophisme. C'est la première apparition, dans notre littérature, de ce qu'on pourrait appeler « l'esprit polytechnicien ».

A.

Le chapitre des Beaux-Arts du siècle de Louis XIV de Voltaire. Edition classique, précédée d'une étude sur Voltaire critique littéraire, par Th. Joran. Paris, Croville-Morant, 1906, in-12, 103 p.

C'est un plaisir de relire un chapitre du *Siècle de Louis XIV* dans une petite édition imprimée avec netteté et qui se manie sans fatigue ; on voudrait un *Voltaire* sur le modèle du *Boswell* ou du *Macaulay* des *Temple Classics*, pour lire à la promenade. Mais l'introduction et les notes de M. J. ne causent pas une satisfaction sans mélange. L'introduction est un réquisitoire, le commentaire, un «éreintement» perpétuel. Pourquoi publier un écrit que l'on n'aime pas ? Pourquoi gloser sur une critique que l'on déclare en bloc *superficielle et frivole* (p. 25) ?[1] M. J. est chicanier et chicane souvent hors de propos. Ainsi Voltaire condamne certains sermons où, dit-il, « le texte devient une espèce de devise, ou plutôt d'énigme, que le discours développe ». Et il ajoute : « Jamais les Grecs et les Romains ne connurent cet usage. » Rien de plus clair : il s'agit d'un procédé littéraire que Voltaire désapprouve ; mais M. J. observe (p. 49) : « Espèce de truisme. Évidemment les païens ne connurent ni les sermons, ni même la prière. » Ces quatre derniers mots sont, par surcroît, une énormité. A propos des imperfections de Corneille, Voltaire écrit : « Les fautes considérables d'Homère n'ont jamais empêché qu'il ne fût sublime. » Là dessus, M. J. part en guerre : « Où sont les *fautes considérables* d'Homère ?

1. Je rappelle, en guise d'antidote, ces lignes de mon cher maître Nisard (III, p. 366) : « Rien n'a vieilli des jugements sommaires et pourtant si pleins qu'il a portés; la critique la plus parfaite ne réussit qu'à nous en donner les motifs ».

C'est tout au plus si ceux qui l'ont lu de près ont avoué qu'*il sommeillait quelquefois*. Il serait aisé de soutenir que le génie d'Homère est plus égal que celui de Corneille. » Type de note oiseuse. En voici une autre de même valeur, mais tendancieuse et révélatrice. Voltaire : « Molière fut, si on ose le dire, un législateur des bienséances du monde ». Glose de M. J. : « Oui, pour tout ce qui touche à la conduite de la vie, à la profession [*quid ?*], au commerce avec nos semblables ; non, pour ce qui est de l'âme, de la religion, de l'idéal. » C'est entendu, on ne pardonne pas *Tartufe* à Molière ; Voltaire, accablé par son nouveau scoliaste, est en bonne compagnie.

S. R.

E. PILASTRE, **Lexique sommaire de la langue du duc de Saint Simon**, Paris, Firmin Didot. In-8°, V et 148 p.

En attendant le lexique complet de la collection des Grands écrivains, M. E. Pilastre vient de nous donner un *Lexique de Saint-Simon*. C'est un travail fait sans prétention, qui a consisté à recueillir soit dans le texte des Mémoires, soit au besoin dans le Dictionnaire général, ou dans celui de Littré, un millier de mots et d'expressions assez typiques, puis à les ranger par ordre alphabétique avec une phrase à l'appui et quelques explications complémentaires. Telle est la vertu de ce style de Saint-Simon, fait d'archaïsmes, d'expressions populaires sinon populacières, tout semé de métaphores et de trouvailles de génie, que cette petite collection a un certain intérêt et pourra rendre quelques services. M. Pilastre a cru devoir faire suivre d'une étymologie chacun de ses articles : mais était-il indispensable de nous apprendre que *ciel* vient de *caelum*, ou *œil* de *oculum* ? Ailleurs, il a montré à maintes reprises que les méthodes philologiques actuelles lui sont assez étrangères.

E. B.

Guiseppe ZUCCANTE, **Fra il Pensiero antico e il pensiero moderno.** Milan, Hoepli, 1905, in-16, XII et 510 p.

Fr. FLAMINI, **Varia, pagine di critica e d'arte.** Livourne, Giusti, 1905. In-16, X et 350 p.

Guido MAZZONI, **Gloria e Memoria dell' arte e d'alla civiltà d'Italia.** Florence, Alfani et Venturi, 1905. In-16, XI et 433 p.

Pasquale VILLARI. **Discussioni critiche e discorsi.** Bologne, Zanichelli, 1905, in-16, 598 p.

Dans un élégant volume M. Zuccante réunit quatorze études se rapportant à l'histoire de la philosophie. L'antiquité y est représentée par Socrate, Platon (la femme, le beau et l'art dans leur doctrine), Démocrite, Épicure, Zénon d'Élée ; le moyen âge, comme on peut l'attendre d'un Italien, y est résumé par le nom de Dante (la philoso-

phie du *Convivio*, le symbolisme de la Divine Comédie et ses sources principales); parmi les philosophes et penseurs modernes, M. Zuccante s'occupe de Stuart Mill, de H. Spencer, et d'un milanais, essayiste distingué, récemment enlevé à l'affection de ses amis, Gaetano Negri, dont le nom et l'œuvre sont trop peu connus chez nous. L'auteur fait preuve à son tour, dans le genre de l'essai philosophique, moral et littéraire, des plus heureuses qualités, variété des sujets, art d'ouvrir des aperçus ingénieux, d'exprimer des observations pénétrantes sous une forme facilement accessible et même agréable. C'est là un genre de mérite qui n'est pas commun, et dont certains érudits de l'Italie contemporaine se montrent assez jaloux. Longtemps leur principale ambition a été de composer péniblement des ouvrages d'une science solide mais parfois peu attrayante. Ils paraissent aujourd'hui comprendre que les livres les plus doctes perdent quelque chose à ne pas trouver de lecteurs, et, sans rien sacrifier de leur rigoureuse méthode, ils s'appliquent à revêtir leurs pensées d'une forme soignée, aussi éloignée d'un maniérisme déplacé que d'une rigidité pédantesque. Le livre de M. Zuccante appartient à cette catégorie d'ouvrages fortement pensés qui doivent trouver des lecteurs et beaucoup.

Des préoccupations tout à fait analogues ont inspiré M. Flamini, lorsqu'il a réuni une série d'articles littéraires sous ce titre modeste : *Varia : pagine di critica e d'arte*. Il écrit dans sa préface : « L'art de *vulgariser*, qui n'est ni facile, ni méprisable en est encore à ses débuts chez nous, alors que, en d'autres pays, il est en pleine prospérité; nos savants ne se sont pas encore convaincus, en général, que l'utilité de leurs études n'est pas proportionnée aux longs et pénibles efforts qu'ils y consacrent, si le profit doit en rester limité, et comme emprisonné dans un cercle étroit. » Les articles et les conférences qui paraissent dans ce volume sont donc destinés au grand public plutôt qu'aux spécialistes : ils portent sur l'œuvre de Dante (quatre études), sur Pétrarque, sur quelques poètes moins connus du XIVᵉ et du XVᵉ siècle; puis sur Leopardi Tommaseo; G. Verdi, A. Graf, et j'en passe. Mais n'oublions pas un substantiel article sur l'italianisme à l'époque de la Renaissance en France. M. Flamini possède toutes les qualités nécessaires pour réussir dans la voie qu'annonce sa préface, exposition claire, style châtié, et, il est à peine besoin de le dire, information solide et précise.

M. Guido Mazzoni a fait depuis longtemps ses preuves dans ce genre difficile — justement parce qu'il paraît trop facile — de la vulgarisation, par la plume et surtout par la parole. Son nouveau volume est destiné à confirmer sa légitime réputation de critique et d'orateur; l'auteur y a distingué avec soin les *lectures*, plus soutenues de ton, et les *conférences* débitées avec plus d'abondance et rédigées après coup, soit d'après des notes, soit d'après la sténographie. L'usage du dis-

cours est encore très général en Italie; M. Mazzoni est un des conférenciers les mieux doués et les plus capables de faire sentir toute la supériorité du discours improvisé quant à la forme, encore que solidement préparé. Les noms qui défilent dans cet excellent volume sont ceux de Dante, Giotto, Pétrarque, Politien, les poètes lyriques et politiques du XVI[e] siècle, Métastase, Alfieri, Parini, Berchet et toute l'époque du *Risorgimento*, enfin G. Carducci.

Dans le même ordre d'idées, signalons encore un recueil d'articles et de discours d'un vétéran de l'enseignement, d'un grand historien et d'un patriote éclairé, M. Villari. On y trouvera les discours que M. Villari a prononcés, comme président de la Société « Dante Alighieri », de 1897 à 1903, des études sur Machiavel, sur Savonarole, sur l'histoire de Florence et la Renaissance — chacun sait quelle est l'autorité de M. Villari en ces matières —, sur la république napolitaine, sur les événements de 1866 et sur le grand peintre Domenico Morelli.

H. H.

Yves de LA BRIÈRE. **Nations protestantes et nations catholiques.** Où est la supériorité sociale? Étude historique et économique. Ed. des « Questions actuelles » s. d. (1905, extr. des *Études*), 32 p.

M. Y. de la Brière veut répondre au livre fameux de Laveleye. En fait il a raison de protester contre une généralisation qui ne tient compte ni de l'essor du Canada, ni de celui de l'Italie et de la Prusse rhénane. Mais il fait trop bon marché lui-même des différences entre les cantons suisses de confession différente[1], et il passe trop facilement sur ce détail que les *groupes catholiques prospères* (groupe américain, canadien, allemand, suisse) sont précisément en contact avec des majorités protestantes, et que les *peuples catholiques* (comparez l'Italie et l'Espagne) semblent prospérer dans la mesure où ils se sont évadés du catholicisme [2]. La Belgique seule fait actuellement exception. Après avoir accepté de traiter le sujet à un point de vue purement économique, M. de la Br. reproche aux tenants de la supériorité protestante de « mesurer la vérité d'une religion d'après la prospérité matérielle de ses adeptes ». C'est là sortir de la question. C'en est sortir également que de nous parler des bienfaits de l'ancien

1. Quand il s'agit de communes valaisanes et vaudoises *situées sur une même rive du Rhône*, les différences de civilisation ne peuvent s'expliquer par des raisons géographiques. Inversement je ne vois point (p. 16) que la Suède et surtout la Norvège, étant donnée leur situation naturelle, soient des nations arriérées.

2. M. Y. de la Br. déclare (p. 16) que la France, l'Espagne, l'Autriche « ne peuvent plus être nommées, sans réserve, des *nations catholiques* » parce que des forces très anticatholiques y agissent (en Espagne!) : « révolution, libre-pensée, franc-maçonnerie, protestantisme, finance juive ». Ces forces n'agissent-elles pas en Italie? en Belgique? dans les pays protestants?

catholicisme : la position même du problème indique qu'il s'agit du catholicisme tel que l'a fait le concile de Trente. Et s'il est vrai, comme le dit M. de la Br., que d'autres causes, géographiques, économiques, historiques influent sur la prospérité des peuples, il semble bien que les pays protestants doivent à leur éducation individualiste une part de leur grandeur [1].

H. Hauser.

Adolf Tobler. **Mélanges de grammaire française.** Traduction française de la deuxième édition par M. Kuttner, avec la collaboration de L. Sudre. Paris, Picard, 1905; in-8° de xxi-372 pages.

Les *Vermischte Beitraege zur französischen Grammatik* de M. Tobler sont un des livres les plus indispensables à quiconque s'occupe de l'étude historique du français. Nulle part ailleurs, sauf peut-être dans les travaux de quelques-uns des disciples du maître, on ne trouve la même largeur d'information, la même abondance d'exemples heureusement choisis, et surtout cette profondeur dans l'analyse des faits syntaxiques qui fait ici de la grammaire une province de la psychologie. Mais la délicatesse même de cette analyse, la condensation de la pensée, et le principe, — au reste excellent en soi — habituel à l'auteur, d'enfermer dans chaque phrase une pensée complète rendent ces substantiels articles fort difficiles à lire, surtout pour ceux dont l'allemand n'est pas la langue maternelle. C'est donc un signalé service que MM. Kuttner et Sudre ont rendu aux travailleurs, en en faisant passer la première série dans notre langue, cette « langue de mathématiciens », comme l'appelle M. Tobler lui-même, où l'on ne peut pas ne pas être clair [2].

Tout a été fait pour rendre cette traduction facile et agréable à lire : la typographie est admirable d'élégance et de netteté; le texte, un peu dense dans l'original, a été scindé en un plus grand nombre de paragraphes et certains détails moins importants rejetés en note ; le style périodique de l'auteur n'a pas été servilement calqué et les traduc-

---

1. M. de la Br. explique, en dernière analyse la prospérité des peuples protestants par leur « inconsciente fidélité aux principes catholiques ». Mais pourquoi cette fidélité inconsciente donnerait-elle de meilleurs fruits matériels que la fidélité consciente des Espagnols, des paysans siciliens, des montagnards tyroliens? Pour ce qui est de la France, inutile d'en parler, car (p. 6) « un innommable régime y entretient, avec l'instabilité politique, la guerre sociale et la guerre religieuse ; combattant ou laissant combattre la propriété, l'armée, aussi bien que chacune des libertés nécessaires, il alarme et les intérêts matériels et les intérêts moraux ».

2. M[lle] Obert, la traductrice du livre classique de Haase, avait traduit les onze premiers chapitres ; elle a dû, pour des raisons de santé, renoncer à continuer ce travail, qui « complètement remanié, disent MM. K. et S., est devenu la base du nôtre ». — La traduction de cette première série doit être suivie de celle de la deuxième et de la troisième : nous souhaitons vivement que le succès du présent volume décide les traducteurs et leur éditeur à tenir bientôt leur promesse.

teurs ont fait de louables efforts pour l'adapter au génie de notre langue. Toutefois j'avoue que j'aurais voulu les voir aller plus loin encore dans cette voie, supprimer certaines inversions, donner plus de souplesse à des phrases encore trop chargées pour nos habitudes. Si je n'ai point parlé d'abord de la fidélité, c'est qu'il était inutile de la louer, l'auteur ayant été consulté chaque fois qu'un doute se présentait à l'esprit des traducteurs [1].

Pour que ce compte rendu ne soit pas consacré uniquement à ceux-ci, on me permettra, j'espère, deux ou trois brèves remarques sur le texte même.

P. 80. L'expression « avec ça que », fréquente dans la langue populaire (*avec ça qu'il faut être un aigle pour s'enrichir dans les draps !*) a été parfaitement comprise, mais l'origine ne m'en paraît pas suffisamment expliquée. Elle a dû introduire d'abord une proposition par laquelle on ajoute un argument à ceux qui viennent d'être invoqués, soit par la personne qui parle, soit par l'interlocuteur (*avec ça qu'il est devenu un beau parti*) ; mais il arrive souvent que cette proposition, qui prend alors la valeur d'une interrogation, soit ironique, et qu'en ayant l'air de fournir un argument de plus à son adversaire. on ruine en réalité sa thèse par une objection sans réplique. La pensée complète serait : « J'admets votre raisonnement, mais *avec ça*, c'est-à-dire après tout cela [que vous venez de dire] je vous demanderai s'il n'est pas vrai que..., et je vous défie de répondre : *non* à ma question ». Le langage populaire de la Lorraine emploie exactement dans le même cas la locution « *sans compter que*.., qui me paraît fortifier singulièrement cette explication. — C'est par un tour ironique très analogue que me paraît s'expliquer la locution *plus souvent*, que Littré me semble en somme avoir mieux comprise que M. Tobler. « Cette affirmation, cette invitation, explique celui-ci (p. 81), il faudra venir me la faire plus souvent; en attendant, je refuse ». Littré a bien compris le caractère ironique de la locution, mais il interprète mal l'ellipse : « C'est, comprend-il, ce que je fais le plus souvent ». Je crois qu'il faut entendre : « Je le ferai [comptes-y], plus souvent [encore que tu ne le demandes]. — M. Tobler me paraît avoir tort contre G. Paris dans son interprétation de la maxime suivante de La Bruyère, qu'il faut citer en entier : *L'on se repent rare-*

---

1. Je relèverai pourtant quelques remarques, au reste sans importance. *Collègue* (p. 77) n'est pas exactement le synonyme de *Fachgenosse*. — Dans la phrase : « rien n'est plus aisé, paraît-il, que d'expliquer... » (p. 157), *paraît-il* me semble mal employé : cette locution n'est d'usage aujourd'hui que quand l'apparence est jugée conforme à la réalité (de même pour *il paraît*); or c'est précisément l'idée contraire que l'on voulait exprimer. — L'épithète *berüchtigt* aurait dû être traduite (p. 242, n.), non par « mal noté », mais par « fameux, célèbre »; elle s'applique en effet à deux propositions incontestables qui ne méritent pas cette flétrissure.

ment de parler peu, très souvent de trop parler : maxime usée et triviale, que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas (De l'Homme, 149) ». M. Tobler (p. 246) voit là un jugement universel négatif, et en effet la logique pure n'a rien à objecter à cette explication. Il me semble pourtant que La Bruyère n'a pu vouloir dire que personne au monde ne s'abstenait de trop parler ; cette proposition, au reste évidemment inexacte, serait peu conforme à la manière d'un écrivain ami des nuances et dont la litote est l'une des maîtresses formes. — Le mot *chaude* en ancien français me paraît traduit peu exactement (p. 238) par « action de travailler son adversaire avec l'épée ou le poing », ce qui serait une extension du sens primitif « action de faire chauffer le fer, puis de le battre ». Je crois qu'on le traduirait plus exactement par « moment où l'on a eu chaud » (par suite d'une émotion violente ou d'un effort), sans qu'au reste il y ait lieu de sous-entendre un substantif déterminé, comme serait *passe* (moment), *alarme*, *alerte*, etc. Cet adjectif doit être employé ici comme dans les locutions : *Vous me la baillez belle ! Elle est bien bonne, celle-là !*

A. JEANROY.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 23 février 1906.* — M. Léopold Delisle communique une lettre de M. Henry Yates Thompson annonçant le don, fait par le roi Édouard VII à M. le Président de la République, du tome second des *Antiquités* de Josèphe. Le tome premier est à la Bibliothèque nationale. Du second, acquis par M. Thompson à Londres, on a récemment retrouvé dix miniatures à la Bibliothèque royale de Windsor; M. Thompson a offert au roi le volume qui ne contenait plus qu'une peinture ; le roi a fait réintégrer dans ce volume les miniatures retrouvées dans sa bibliothèque, et, après cette reconstitution, il a offert ce beau livre à la France.

M. Cagnat, président, annonce que l'Académie a modifié le règlement relatif aux communications faites par des savants étrangers à l'Académie. Ceux-ci devront désormais présenter leur communication au Président, qui l'inscrira à l'ordre du jour sous son nom ou sous le nom d'un membre consulté à cet effet par le Président. De cette manière, les communications de personnes étrangères à l'Académie seront faites à leur tour d'inscription et ne seront plus renvoyées indéfiniment de séance en séance.

M. Salomon Reinach tente d'expliquer le célèbre récit de Plutarque, où Rabelais, après Eusèbe, voyait l'annonce surnaturelle de la mort de Jésus. Le pilote d'un vaisseau, allant de Grèce en Italie, s'entendit appeler trois fois par une voix mystérieuse qui lui annonça que le grand Pan était mort. Les passagers, parmi lesquels se trouvait un professeur de grammaire, informateur de Plutarque, témoignèrent de la véracité de l'histoire, qui fut rapportée à l'empereur Tibère et l'inquiéta. M. S. Reinach fait observer que, d'après Plutarque, le pilote du bateau s'appelait *Thamous* et que Thamous est le nom syrien d'Adonis, dont les fidèles pleuraient chaque année la mort. A cette occasion, ils psalmodiaient une sorte de cantilène composée du nom trois fois répété de Thamous et de trois mots signifiant : *Le très grand (dieu) est mort* — ὁ πανμέγας τέθνηκε. Le pilote et les passagers, qui ignoraient l'identité de Thamous et d'Adonis, crurent que le cri de Thamous appelait le pilote par son nom et que l'épithète *panmégas* (très grand) signifiait « le grand Pan ». Ce malentendu nocturne est l'origine de l'histoire, vraie en substance, que Plutarque a rapportée de bonne foi et qui a inspiré aux commentateurs, depuis quinze siècles, tant de singulières hypothèses. — MM. Alfred et Maurice Croiset, MM. Bréal, Louis Havet, Boissier, Dieulafoy, Clermont-Ganneau présentent diverses observations.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 12 mars. — 1906

Hubert, La représentation du temps dans la religion et la magie. — Harvard Studies, XV. — Science et religion, collection Bloud. — Battifol, Études d'histoire et de théologie positive. — Dom Leclercq, Les Martyrs, IV. — Bittlinger, La matérialisation dans la Bible. — Ter-Minassiantz, L'église arménienne. — Knuttel, Catalogue des brochures politiques de la Bibliothèque royale de La Haye, V. — Sol, La France et l'Italie du XII[e] siècle à 1815. — Horn, Rackozi. — L. Gautier, La médecine à Genève. — Ernest Dupuy, La jeunesse des romantiques. — Ch. Benoist, La crise de l'État moderne, I. — Brunot, La réforme de l'orthographe. — Loisy, Morceaux d'exégèse. — E.-W. Meyer, Christianisme et civilisation. — Béréchiah, Commentaire de Job, p. Wright et Hirsch. — Zapletal, Le cantique de Débora. — Scerbo, Notes sur Job. — Sellin, Israël et les fouilles d'Orient. — Engert, Mariage et famille chez les Hébreux. — Staerck, Religion et politique dans le vieil Israël. — Vollmer, Jésus. — Fiebig, La Bible et le Nouveau Testament. — Gebhardt, L'Evangile de Jean. — A. Meyer, La vie d'après l'Evangile de Jésus. — Rendtorff, Le baptême dans le christianisme primitif. — Touzard, Grammaire hébraïque abrégée. — Archive historique pour la Sicile orientale, I. — Piranesi, La maison de Dante. — P. Sabatier, Quelques travaux récents sur les opuscules de Saint François. — Académie des inscriptions.

H. Hubert, **Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie.** Programme de l'École pratique des Hautes-Études, section des Sciences religieuses. Paris, Leroux et Fischbacher, 1905. In-8, 39 p. [1].

Ce mémoire, fortement pensé et bien écrit, n'est pas facile à lire; mais ceux qui le liront jusqu'au bout ne regretteront pas leur peine. L'auteur y traite de la notion du temps au point de vue religieux et, successivement, de la mesure du temps. « Le calendrier est l'ordre de la périodicité des rites...; il est le code des qualités du temps. Les premiers calendriers sont des almanachs qui enregistrent, jour par jour, les pronostics et les prescriptions magico-religieuses. »

Toutes les fois qu'on aborde l'étude d'une institution générale et qu'on en démontre l'origine religieuse, à l'encontre du bon sens vulgaire qui la croit économique ou rationnelle, on a de grandes

1. Ces programmes sont une plaie ajoutée à tant d'autres qui empoisonnent la bibliographie et les bibliothèques. Pourquoi emprunter une absurdité à l'Allemagne? N'existe-t-il pas déjà trop de Revues qui insèrent des articles sur tous les sujets imaginables?

chances d'être dans la bonne voie et l'on fait vraiment œuvre d'historien. La grande supériorité de nos sociologues sur ceux du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle, c'est d'avoir compris que la religion n'est pas quelque chose d'adventice, d'ajouté, si l'on peut dire, à l'humanité, mais la vie de l'humanité elle-même avant la naissance de la science et, grâce au phénomène des survivances, longtemps après — aujourd'hui encore — dans une mesure qu'il est toujours intéressant de déterminer.

La conception de M. H. l'amène à l'étude qualitative, et non pas seulement quantitative du temps. L'institution des calendriers, en effet, procède de l'idée du temps qualitatif, composé de parties discontinues et hétérogènes. « Pour la religion et la magie, dit M. H., le calendrier n'a pas pour objet de mesurer, mais de rythmer le temps. » La continuité du temps est interrompue par des dates critiques qui marquent le commencement de nouvelles périodes; à l'intérieur de chaque période, mais là seulement, tout acte ou tout phénomène d'ordre religieux conserve sa pleine efficacité. C'est pourquoi l'on accomplit, au commencement de chaque période, des rites prophylactiques et sympathiques qui valent pour la période entière. La nécessité de délimiter ces périodes, de situer un même rite récurrent au début de deux périodes semblables, a conduit à mesurer le temps avant que la vie agricole n'en ait fait une obligation économique. « Le rythme du temps n'a pas nécessairement pour modèles les périodicités naturelles constatées par l'expérience, mais les sociétés avaient en elles-mêmes le besoin et le moyen de l'instituer. » (p. 29).

M. H. se demande encore comment les individus ont, chacun pour soi, abstrait de leur conscience la notion du temps. Je crois que ce problème est du ressort de la psychologie infantile; l'enfant apprend la notion du temps par la périodicité du jour et de la nuit, de ses appétits et de ses besoins. La réponse de M. H. me paraît bien métaphysique; je la transcris pour justifier ce que j'ai dit plus haut de la difficulté qu'on éprouve parfois à le suivre : « De même que, de la conscience d'efficacités particulières, a surgi la notion du *mana*, qui est l'ordre des efficacités, de même, de la perception aiguë des concomitances changeantes, s'est dégagée peut être la notion générale du temps, qui est l'ordre des concomitances possibles. » *Peut-être* n'est pas ici de trop.

Salomon Reinach.

Harvard Studies in classical philology, volume XV (1904). Londres, Longmans Leipzig, O. Harrassowitz; 244 pp. in-8°; prix : 6 Mk. 50.

Ce volume contient les cinq mémoires suivants : Edward Kennard Rand, la composition de la *Consolation* de Boèce : contrairement à

la thèse d'Usener, Boèce est un écrivain original qui a donné un caractère chrétien à des matériaux antiques; il oppose la foi et la raison et, même dans cet ouvrage, on retrouve l'auteur des traités théologiques, le premier des scolastiques. — Arthur Stanley PEASE, Notes sur quelques usages des cloches chez les Grecs et les Romains. Longue analyse, avec corrections et compléments, du livre de M. l'abbé MORILLOT, *Étude sur l'emploi des clochettes chez les anciens et depuis le triomphe du christianisme* (Dijon, 1888). — Edw. CAPPS, La Némésis de Cratinus le jeune. Elle peut avoir été représentée entre 410 et 404. Il n'y a pas lieu de corriger le scoliaste d'Aristophane, *Oiseaux*, 521. — Floyd G. BALLENTINE, Quelques phases du culte des nymphes. Recueil de textes prouvant que les nymphes étaient des divinités des eaux, du mariage et de la naissance. M. B. cite, pour chacun de ces points, d'abord les textes grecs, puis les textes latins, les discute et les explique. A la fin, un index alphabétique des noms des nymphes et des néréides avec références. — G.-W. BAKER, Les jugements littéraires des comiques grecs : soit qu'ils parlent d'eux-mêmes, soit qu'ils critiquent d'autres auteurs. Ce mémoire, écrit en latin, est le plus étendu du volume (120 pages). Ces cinq études sont d'une grande précision et témoignent d'une extrême conscience à rechercher les détails.

P. L.

Science et religion. Paris, Bloud, 1905.

L'éditeur Bloud publie une collections de brochures de vulgarisation et d'apologétique, qui ont toutes 64 pp. in-12 (prix : 0 fr. 60). Suivant que le texte à imprimer est plus ou moins étendu, on le ramène à la mesure voulue en choisissant des caractères plus ou moins fins. Comme on le pense, ces brochures sont de valeur très inégale ; mais quelques-unes méritent d'être signalées. Nous avons reçu les suivantes : Vicomte Robert d'ADHÉMAR, *Le triple conflit, science, philosophie, religion* (s. d.); R. SCHINKLER, *La vie et l'être vivant* (1905); Abbé de BROGLIE, *Le surnaturel, leçons données au cercle du Luxembourg (1873-1874)*, avec préface et notes par A. LARGENT (2 vol., 1905) ; Abbé de BROGLIE, *Monothéisme, hénothéisme, polythéisme, Leçons faites à l'Institut catholique de Paris*, avec préface par A. LARGENT (2 vol., 1905) ; ALFARIC, *Aristote* (1905) ; André BAUDRILLART, *La religion romaine* (1905) : exposé clair, mais un peu bref; l'auteur ne cite ni Wissowa ni W. Warde Fowler; A. PAULUS, *Les Juifs avant le Messie* (3 vol., 1905) : il suffit pour juger ce travail de savoir que l'ouvrage de M. Schürer est ignoré; Th. CALMES, *L'Apocalypse devant la tradition et devant la critique* (1905) : excellent exposé, d'un esprit vraiment historique; H. Cou-

GET, *La sainte Trinité et les doctrines antitrinitaires* (2 vol., 1905) : bon, malgré une certaine sécheresse; M. C. ne recule pas devant les citations textuelles; J. A. CHOLLET, *La doctrine de l'eucharistie chez les scolastiques;* Anthyme SAINT-PAUL, *Architecture et catholicisme, la puissance créatrice du génie chrétien et français dans la formation des styles au moyen âge* (2e éd., s. d.) : livre bizarre, où un certain illuminisme se mêle à des connaissances historiques et techniques fort sérieuses; J. BRUGERETTE, *Grégoire VII et la réforme du XIe siècle;* du même, *Innocent III et l'apogée du pouvoir pontifical;* A. RASTOUL, *Les Templiers* (1905) : ne cite ni Langlois ni Schnürer; Yves de LA BRIÈRE, *La conversion de Henri IV, Saint-Denis et Rome, 1593-1595* (1905); G. LECARPENTIER, *Le catholicisme en Écosse* (1905) : cette brochure repose sur Bellesheim; mais l'auteur, qui a séjourné dans le pays, ajoute quelques détails sur le temps présent; H. MAILFAIT, *La constitution civile du clergé et la persécution religieuse pendant la Révolution* (1905); J. RICHÉ, *Les articles organiques, étude historique et juridique* (s. d.); Eugène BEURLIER, *Fichte* (1905) : résumé un peu aride; Émile THOUVEREZ, *Herbert-Spencer* (1905) : clair et vivant; P. BASTIEN, *Des censures qui atteignent la liquidation des biens ecclésiastiques et des congrégations religieuses.*

P. L.

Études d'histoire et de théologie positive, Deuxième série, par P. BATTIFOL. Paris, Lecoffre, 1005, in-12, pp. 288.

Cette série d'études est entièrement consacrée à l'histoire du dogme de l'Eucharistie, depuis l'origine jusqu'à S. Jean Damascène (VIIIe s.) dans l'Église grecque, et jusqu'au IVe concile de Latran (1215) dans l'Église latine. L'histoire du développement du dogme est précédée d'un commentaire exégétique des textes du N. T. qui s'y rapportent. Dans cette partie, comme d'ailleurs dans le reste de l'ouvrage, l'auteur se montre trop préoccupé du côté apologétique de son étude, qui aurait gagné à être conduite sous un point de vue plus exclusivement objectif. L'interprétation des textes johanniques, en particulier, est assez sujette à caution. Dans la suite de son travail, M. B. expose par quelle série d'hésitations et de tâtonnements sont passées les diverses écoles théologiques avant d'arriver à formuler, non le dogme lui-même, mais la théorie du dogme, qui, laissée dans le vague chez les Grecs, s'est finalement concrétisée chez les Latins dans le mot de de « transubstantiation ». L'auteur remarque en terminant que l'aristotélisme n'a pas eu de part aux discussions qui ont abouti à l'adaptation de cette formule. La conclusion, sous entendue, est que cette expression et d'autres sont susceptibles d'une interprétation différente de celle qui leur est assignée par la scholastique. Je doute fort que le

livre de M. B., malgré son conservatisme assez accentué, plaise à la majorité des théologiens catholiques près desquels la scholastique trouve encore actuellement plus de faveur que la méthode historique, la seule cependant qui puisse être vraiment féconde en résultats.

J.-B. Ch.

Dom H. Leclercq. **Les Martyrs.** Volume IV. **Juifs, Sarrasins, Iconoclastes.** Paris, Oudin, 1905. cxlii et 355 p.

Le quatrième volume de dom H. Leclercq a paru quand, à peine, avions-nous fini de lire le troisième. Il contient, dans l'introduction, deux mémoires : Les chrétiens et les juifs, La critique officielle des actes des martyrs ; dans le texte une série de récits sur Vartan et ses compagnons, Herculanus de Pérouse, les martyrs du Nedjran, les douze martyrs de Léon, saint Herménégild, la prise de Jérusalem par les Perses, Jésus-Sabran, Oswald de Northumbrie, le pape Martin Ier, Aigulphe de Lérins, les deux saints Ewald, sainte Julie, la persécution iconoclaste, sainte Théodosie, les martyrs de Constantinople, Porcaire et cinq cents moines de Lérins, saint Paul le nouveau, André de Crète, vingt moines établis près Jérusalem, saints Saulve et Lupère. Nous ne sommes pas pris à partie, cette fois, dans l'introduction ; c'est le tour des bollandistes. Dom L. s'est servi d'un article « Actes des martyrs » publié dans un dictionnaire par un bollandiste, le P. van den Gheyn, il y a cinq ans. Un autre bollandiste, le P. Delehaye, a critiqué les assertions de dom Leclercq. Aujourd'hui, dom L. met en regard les textes contradictoires du P. van den Gheyn et du P. Delehaye. C'est assez piquant. Mais c'est périlleux. Le P. van den Gheyn serait fondé à reprocher à dom L. de se servir de ses propres écrits sans critique. Dom Leclercq révèle trop clairement son procédé de composition.

M. D.

Ernst Bittlinger, **Die Materialisierung religiöser Vorstellungen, eine religionsphilosophische Studie auf geschichtlicher Grundlage,** Tübingen, Mohr, 1905 ; iv-128 pp. ; prix : 2 Mk. 40.

Esquisse utile d'un sujet intéressant. A côté de l'allégorisme et de l'explication par le sens spirituel, l'exégèse biblique a pratiqué de bonne heure la « matérialisation », c'est-à-dire l'explication littérale de ce qui a été écrit en figures. Des actes symboliques sont pris en eux-mêmes ; des formules anthropomorphiques ou mythologiques, qui sont simples locutions traditionnelles, sont entendues à la lettre ; des personnifications de peuples deviennent des individus ; etc. Un exemple typique est l'histoire de Josué arrêtant le soleil. M. B. pré-

tend que ce procédé domine toute l'ancienne exégèse. En tout cas, il en a recueilli de nombreux exemples, à commencer par la Bible elle-même, puis dans Justin et dans Irénée. On peut différer avec lui sur tel ou tel détail. Sa brochure n'en constitue pas moins l'amorce d'une partie importante de l'histoire de l'exégèse.

P. L.

Erwand Ter-Minassiantz, archidiacre d'Etchmiadsin, **Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den syrischen Kirchen bis zum Ende des 13. Jhdts. nach den armenischen u. syrischen Quellen bearbeitet,** Leipzig, Hinrichs, 1904; xii-212 pp. in-8°; *Texte u. Untersuchungen*, N. F. XI 4; prix : 7 Mk. 50.

Ce livre est, avant tout, une histoire des croyances de l'église arménienne. L'auteur veut établir qu'il a subsisté un accord au moins inconscient entre cette église et l'église jacobite de Syrie. Toujours est-il qu'il y eut entre elles des discussions et des querelles très certaines, que M. Ter-M. ne peut dissimuler. Après un chapitre fort intéressant sur les origines, M. Ter-M. montre que l'église d'Arménie adopta les vues de Julien d'Halicarnasse et une position hostile au concile de Chalcédoine. Mais le chapitre IV, sur les discussions entre Arméniens et Syriens jacobites au sujet des rites, prouve qu'ils furent loin d'être en constant accord. Le livre de M. Ter-Minassiantz sera très utile par la quantité de données et de documents qu'il rend accessibles à l'historien du christianisme.

P. L.

Catalogus van de pamfletten-verzameling berustende in de Koninglijke Bibliotek... door Dr W. P. C. Knuttel, onderbibliothecaris. Tom. V (1776-1795). S'Gravenhage, Bockdrukkerij van Belinfante, 1905, 502 p. in-4°.

Voici seize ans bientôt que nous annoncions aux lecteurs de la *Revue* la publication du premier volume du grand *Catalogue des brochures politiques* conservées à la Bibliothèque royale de La Haye, entrepris par M. Knuttel, qui n'a cessé d'y travailler depuis avec un zèle à toute épreuve ; il vient de nous en donner le cinquième volume, qui embrasse la littérature éphémère des pamphlets, feuilles volantes, brochures en tout genre, se rapportant aux années 1776-1795. Nous avons dit ici même, à plusieurs reprises, la richesse de cette collection, son utilité pour l'historien, qui ne trouvera nulle part une aussi grande abondance de sources divergentes pour fixer l'opinion publique du temps, la Hollande ayant été depuis deux siècles et demi une terre de liberté relative et la terre nourricière par excellence de la littérature des pamphlets. Ce cinquième volume est un des plus intéressants pour nous, puisqu'il comprend les produits de la période révolutionnaire ; il commence au n° 19,114 pour s'arrêter au n° 22694, c'est-à-dire

qu'il renferme 3580 titres de pièces diverses, relatives presque toutes à la guerre d'Amérique, aux premiers soulèvements de la Belgique, à la Révolution française. Elles sont écrites en langues diverses, mais en majeure partie pourtant en hollandais et, comme on le pense bien, la plupart sont anonymes. Ces écrits, classés chronologiquement et accompagnés parfois de notes explicatives. se rapportent soit à la politique proprement dite, aux luttes des partis, aux conflits internes, soit à des problèmes économiques, soit encore aux discussions et querelles internationales. Les indications contenues dans la table des auteurs, pour autant qu'ils sont connus, fournissent de précieux renseignements bibliographiques; rien qu'en feuilletant un des volumes de M. Knuttel, et spécialement le plus récent d'entre eux, on se rend compte de l'abondance de matériaux réunis à La Haye et mis à la disposition des travailleurs qui voudront, si je puis m'exprimer ainsi, venir tâter le pouls à l'opinion publique, pour une époque déterminée de l'histoire moderne. Quand aurons-nous un instrument de travail anologue pour l'histoire de France, d'Allemagne ou d'Angleterre?

R.

Les rapports de la France avec l'Italie du XIIe siècle à la fin du premier Empire, d'après la série K. des Archives nationales, par Eugène SOL, diplômé des Archives Vaticanes. Paris, Champion, 1905, 165 p. gr. in-8°.

L'auteur du présent volume dont nous avons eu l'occasion de mentionner à plusieurs reprises déjà [1] les travaux sur des fonds d'archives italiennes, avait conçu le plan d'un grand travail d'ensemble sur les documents relatifs à l'histoire de la péninsule, qui se trouvent dans des dépôts publics de la capitale. Des circonstances personnelles douloureuses l'ont arraché momentanément à ses études scientifiques et il n'a pu mener à bonne fin le dépouillement général qu'il se proposait de faire. M. Sol n'a pas voulu du moins que le labeur entrepris par lui fût entièrement perdu, et il nous offre ici le catalogue des pièces concernant l'Italie, et qui se trouvent dans la série K (*Histoire étrangère*) des Archives nationales, soit dans les cartons, soit dans les registres. L'auteur a groupé les documents par territoires; on y trouvera de tout, des traités d'alliance, des correspondances politiques, des négociations d'affaires ecclésiastiques, etc., depuis le milieu du moyen âge, jusqu'à l'ère napoléonienne. Le travail d'analyse est un peu inégal; tantôt on ne nous donne que la simple nomenclature de la pièce, tantôt une analyse sommaire, tantôt des extraits, voire même le document tout entier, sans qu'on se rende compte toujours des motifs qui ont pu déterminer cette différence de traitement. La majeure partie des 561 numéros du catalogue de M. Sol se rapportent au XVIIe et au XVIIIe siècle et plus d'un des

---

1. Voy. *Revue critique* du 25 mai 1903, 15 février 1904, 2 janvier 1905.

documents encore inconnus, inventoriés ici, sera certainement utile aux historiens des différents territoires de l'Italie. Le volume se termine par un index alphabétique très détaillé des noms de lieux et personnes. L'auteur qui, après un assez long et fructueux séjour en Italie, professait au Grand Séminaire de Meaux, vient d'être relégué par l'autorité ecclésiastique dans la cure d'un petit village perdu dans les montagnes de la Lozère, loin de tout centre scientifique, et mis de la sorte dans l'impossibilité absolue de continuer ses travaux historiques. Il mériterait certainement qu'on lui procurât la satisfation de retourner à ses études de prédilection, et que quelque poste vacant, quelque mission scientifique lui permît de reprendre ses recherches dans les dépôts d'archives italiens qu'il avait commencé à dépouiller [1].

R.

François Rakoczi II, prince de Transylvanie (1676-1735), par Émile Horn. Paris, Perrin, 1906, VIII, 4386 p. in-18, portrait; prix : 5 fr.

M. Émile Horn nous donne un assez gros volume sur le prince transylvanien, François Rackoczi, deuxième du nom ; les dimensions en sont peut-être un peu exagérées si l'on considére l'importance véritable du personnage qui est son héros, et auquel les passions du temps ont valu, durant les dernières années du XVIIe et les premières du XVIIIe, une certaine célébrité. L'état des esprits en pays magyar, la haine surtout des Habsbourgs expliquent cette popularité que ni la valeur intellectuelle de l'homme, ni ses capacités militaires ne justifient plus à nos yeux. On peut constater d'ailleurs, dans le récit même de M. Horn, que c'est bien plus sous l'impulsion des traditions de famille, et poussé par son entourage, que par suite d'un impérieux besoin de figurer sur la scène politique, que Rackoczi s'est mêlé aux grands mouvements de la chrétienté d'alors. Saint-Simon, qui le connut à Versailles et qui le juge avec cette sagacité qu'il montre toujours dès que ses antipathies ne sont pas en jeu, disait de lui : « C'est un très bon homme et fort aimable et commode pour le commerce, mais après l'avoir vu, on demeurait dans l'étonnement qu'il eût été chef d'un grand parti et qu'il eût fait tant de bruit dans le monde ». Le locataire des Camaldules, le quasi-hermite de Grosbois, qui passait de longues heures en prières et en exercices religieux avec le maréchal de Tessé, le solitaire de Rodosto qui sur les bords de la Propontide rédigeait les *Réflexions sur les principes de la vie civile et de la politesse du chrétien*, n'était au fond ni un homme d'État ni un homme d'épée. Mais M. H. a su nous donner un tableau agréable des vicissitudes de cette existence agitée, quasi-romanesque, et le public français, qui connaît encore si peu l'histoire étrangère, y

1. P. 31, lire *Wurtemberg* pour *Wittemberg*.

apprendra bien des choses qu'il ignore sur l'état de l'Europe orientale, il y a deux siècles [1].

R.

Dr Léon Gautier, **La Médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.** Genève, Jullien et Georg, 1906, in-8°, XVI et 696 p.

En dépit de ce que son titre et son objet ont de spécial ou de local, le volumineux et soigneux ouvrage de M. le Dr Léon Gautier offre un certain intérêt pour l'histoire de la civilisation en général. « La tâche essentielle des anciens médecins génevois a été de servir de propagateurs, de vulgarisateurs aux faits et aux méthodes dont la science s'enrichissait dans divers pays... Au XVIIIe siècle, Genève devint de plus, en médecine comme dans les autres sciences, le centre d'où les idées et les méthodes anglaises se répandaient sur le continent. » C'est ainsi que Genève fut, en pays chrétien, la première ville continentale où le procédé de l'inoculation fut appliqué. On aimerait savoir, par ce livre où le Dr Tronchin a naturellement sa place, où en était à Genève, au temps de Rousseau, l'allaitement maternel et si, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, le « citoyen de Genève » a transposé, pour ainsi dire, quelque préoccupation de sa petite patrie.

F. B.

Ernest Dupuy. **La Jeunesse des Romantiques ;** Victor Hugo, Alfred de Vigny. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905 ; in-18 de 396 pages.

Ce livre, où M. Dupuy a réuni quelques articles qu'on a plaisir à retrouver, tient à la fois moins et plus que ne promet son titre : les romantiques ne sont que deux, et c'est épisodiquement que des comparses figurent dans le voisinage de ces coryphées ; en revanche une même analyse prudente et fine, aidée de maints documents inédits, lettres, mémoires ou pièces d'archives, mais sachant toujours les faire servir à des fins littéraires, s'applique aux débuts poétiques, aux jeunes amitiés de Hugo et de Vigny, et aussi à leurs antécédents de famille [2] et à leurs attaches intellectuelles [3]. Si, en littérature comme

1. L'auteur aurait pu corriger ses épreuves avec un peu plus d'attention ; nous ne doutons pas qu'il ne sache qu'en 1694, il n'y avait ni *ducs* de Bade (p. 75), ni *duchesses* de Hesse (p. 79) mais des *margraves* et des *landgravines*. Nous ne doutons pas surtout qu'il ne sache que Stanislas Leczinski fut le *beau-père* et non le *gendre* de Louis XV, comme il le raconte p. 408.

2. Malgré l'absence de parenté entre le poète et les Vigny de Courquetaine, on me permettra de citer ici les lignes consacrées à Jean-Baptiste de Vigny, à propos de son mariage, par le *Mercure galant* de mai 1685 (p. 210) : « M. de Vigny, lieutenant-général de l'artillerie et lieutenant-colonel commandant le régiment des fuzeliers bombardiers du roi, épousa sur la fin du dernier mois Mlle Piques, fille aînée de M. Piques, conseiller en la cour des aides, et ci-devant résident pour S. M. en Suède, lorsque la reine Christine possédait cette couronne. M. de Vigny est un homme singulier. Je vous en ai parlé plusieurs fois, et les relations des sièges de Valenciennes, de Cambrai et de Luxembourg font son éloge ».

3. L'étude de l'influence de Nodier sur Hugo (p. 63) aurait pu être poussée

ailleurs, « l'enfant est le père de l'homme », on saura gré à M. D. d'avoir étudié, avec une minutie dont lui-même croit devoir s'excuser, les débuts, dans la vie du sentiment et de l'intelligence créatrice, de ces deux poètes — que pourraient très bien suivre un jour Lamartine et Musset, présentés selon la même méthode. Quelques redites, des doubles emplois résultant de la juxtaposition d'articles primitivement séparés [1], n'enlèvent rien à l'agrément de ces études romantiques, qui apportent sur plusieurs points — la première manière de V. Hugo, la naïveté aristocratique de Vigny, le rôle de Sainte-Beuve entre les deux poètes, — des conclusions que l'histoire littéraire ne manquera pas d'adopter [2].

F. Baldensperger.

La Crise de l'État moderne. — L'organisation du travail. — Tome I : Le Travail, le nombre et l'État. — Enquête sur le travail dans la grande Industrie par Charles Benoist, député. Plon-Nourrit et Cie, éd. Paris, 1905, 1 vol. in-8°, 1-496 p.

La complexité même des titre et sous-titre de l'ouvrage de M. Charles Benoist indique un certain manque d'homogénéité du volume actuellement édité. Publiant une enquête et une thèse qui devrait être la conclusion de cette enquête, M. Ch. B. commence son livre par la thèse. On pourrait être d'autant plus surpris de la trouver à cette place que le présent volume ne nous donne que le commencement de l'enquête qui s'étendra, à voir le programme de l'auteur, dans de vastes proportions. La thèse est assez hardie pour avoir besoin d'être appuyée sur un examen complet des faits contemporains. Telle qu'elle se présente dès les premières pages, elle part d'un rapide coup d'œil sur l'évolution générale du mouvement poli-

---

davantage; noter que la dissertation sur le *Genre romantique*, avant de figurer dans les *Tablettes romantiques* de 1823, avait été publiée dans les *Annales de la littérature et des arts* (1821, t. II, p. 77). D'une manière générale, un dépouillement de ce périodique, organe attitré de la Société des bonnes-lettres dont faisaient partie Hugo et Vigny, aurait pu fournir à M. D. nombre d'indications précieuses. On y trouve, entre autres, un *Eginhard et Imma* (1822, VII, 116) un *Trappiste* postérieur, il est vrai, à celui de Vigny (1823, XI, 241). Peut-être y retrouverait-on l'anecdote anglaise qui me semble avoir fourni son dénouement à *Dolorida*, et que les *Lettres champenoises* donnèrent en 1823, tome XII, p. 271.

1. Une contradiction au moins apparente attribue au *Trappiste* les dates de juillet (p. 292) et d'octobre 1822 (p. 240).

2. L'intéressant chapitre des *Origines littéraires de Vigny*, qui rattache presque uniquement à Milton et à Byron les premières inspirations du poète d'*Eloa*, devra être rapproché de l'article de M. Schultz-Gora, *Studien zur Eloa*, dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, 1904, I, où la part qui revient à Klopstock est équitablement mise en valeur. Pour Dante, « lu de fort près, mais, si je ne me trompe, assez tard », cf. Counson, *Dante en France*, p. 133. Corriger *élégant* par *éloquent*, p. 339.

tique et industriel depuis la Révolution, pour conclure à la nécessité d'une évolution parallèle dans la conception de l'État et des devoirs du législateur. M. B. pense que de même que la Révolution politique ne s'est apaisée que par la confection d'un code civil, l'agitation industrielle ne s'apaisera que par la rédaction d'un code du travail. M. B. a dû lire beaucoup Tocqueville. Il a le même penchant que lui aux généralisations et aux simplifications rapides, parfois à l'affirmation un peu sentencieuse. Il parle du *Nombre* et de la *Concentration* industrielle, comme l'illustre penseur parlait de la *Démocratie* à propos de l'Amérique, et il en déduit toutes sortes de conséquences. Ces grandes thèses sont habituellement précises dans une de leurs parties, et inexactes ou incomplètes dans d'autres. On a reproché à Tocqueville de n'avoir pas publié assez de pièces justificatives. M. B. n'encourt pas le même reproche puisque les deux tiers de son volume sont consacrés à une étude et à une description détaillée de certains faits d'industrie, et que cet examen sera continué dans d'autres volumes : mais encore une fois j'aurais préféré qu'il réservât ses conclusions pour la fin de son ouvrage. A les présenter ainsi au début, il a l'air de faire œuvre plutôt de philosophe politique *a priori* que d'observateur des choses à la fois politiques et économiques.

« La généralisation, écrit M. B. à la fin de son volume, la systématisation la plus prudente est toujours une imprudence : nous ne construirons pas, et nous ne concluerons que sur les faits, sur des faits qui nous seront connus dans toutes leurs circonstances. » Voilà qui est sage et bien pensé : mais alors pourquoi conclut-il dès la page 145 : « Opposons au socialisme la politique sociale » qu'il a définie ainsi p. 26 : « Pourquoi l'État, ayant organisé la propriété, ne pourrait-il pas *organiser le travail ?* et pourquoi, le pouvant, n'en aurait-il pas le droit ? »

On sent combien de difficultés et d'objections soulèvent les définitions et les questions posées ainsi par M. Ch. B. Il ne suffit pas pour les résoudre de rapprochements de mots ou d'idées, si ingénieux soient-ils, et de considérations générales, même éloquemment exprimées. On est ici dans le domaine des faits, et les intentions comptent peu au point de vue des résultats. Les répercussions économiques n'obéissent pas aux désirs des cœurs et dire « que la politique économique moderne a le devoir d'adoucir les maux qu'engendre la lutte entre individus et individus », ce n'est pas dire qu'elle le peut ni comment elle le peut, et cela seul importe au politique vraiment épris du bien général. Or, pour le savoir, l'unique moyen est de constater les résultats déjà obtenus dans la voie qu'on préconise, et de les comparer avec ce qu'a réalisé l'initiative individuelle sous la pression de la concurrence et de la liberté. Raisonner autrement c'est raisonner dans le vide. La résolution de M. Ch. B est bonne : « Nous chercherons, partant de ce qui est, la formule de ce qui peut être, dans le milieu

actuel du monde et de la France » : mais en prenant parti trop tôt, il manque à la règle qu'il vient de poser.

L'enquête descriptive à laquelle l'auteur s'est livré porte sur les mines de houille, la métallurgie, la construction mécanique, la verrerie, les textiles. Elle s'applique exclusivement aux établissements dits par lui « de grande industrie, c'est-à-dire « occupant plus de 500 ouvriers ». Il avait déjà fait ses preuves de bon explorateur dans ses monographies du travail féminin. Ici, l'auteur a le tort de ne pas nous indiquer quelle est la proportion du total des ouvriers français qui est occupée dans les 80 établissements rentrant d'après lui dans cette rubrique de « grande industrie [1] ». Car vouloir conclure de ce qui se passe dans quelques établissements renfermant un certain nombre de milliers de travailleurs, au régime qui conviendrait aux 6,959,122 patrons petit ou grands, et ouvriers qui représentaient (en 1901) le total du personnel industriel de la France, ce serait imprudent. Cette réserve posée, son enquête est bien dirigée et fournit un tableau vivant de quelques-uns de nos grands champs de production. Faisons crédit à l'auteur pour le ou les volumes où, après nous avoir décrit les conditions du travail « à l'état de santé », puis, comme il le dit, les « maladies du travail — ce qui comprendra l'hygiène, la médecine ou la thérapeutique » il « essaiera de généraliser quant au travail, dans toute la grande industrie concentrée, puis aux degrés supérieurs, dans toute l'industrie, puis dans la société et dans l'État moderne ; puis partout où il aura légitimement généralisé, tâchera de conclure, et partout où il aura légitimement conclu, s'efforcera d'agir » (p. 157). Si le corps social continue à être malade, ce ne sont pas, le langage de M. Ch. B. le prouve, les médecins qui lui auront manqué pour essayer de le guérir. M. Ch. B., outre qu'il observe bien, est un de ceux qui ont le plus de logique dans l'esprit et qui en mettent le plus dans leurs écrits.

Eugène d'Eichthal.

F. Brunot. **La réforme de l'orthographe.** Paris, Colin, 1905, in-8°, 72 p.

Sous forme de « Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Instruction publique », M. F. Brunot vient de publier à son tour un opuscule sur *La Réforme de l'orthographe*. Venant après le *Rapport* de M. P. Meyer, ce petit livre est toujours un épisode du grand combat engagé contre les tendances rétrogrades de l'Académie au nom des principes d'une saine phonétique. On lira avec plaisir ces pages pleines de science et de détails curieux notamment sur la période révolutionnaire, où est mise en relief une fois de plus la parfaite incohérence de notre graphie officielle. Quel en sera le résultat ? Ceci

1. Je ne sais où M. Ch. B. prend ce chifre de 80. La statistique officielle de 1901 donne 346 établissements comptant plus de 500 ouvriers.

est autre chose, le zèle des réformistes n'ayant d'égal que l'indifférence et l'apathie du bon public. Quant à la question qui est à vider entre novateurs et traditionnalistes, elle se ramène, comme je l'ai déjà dit quelque part, il me semble, à la différence qu'ont établie les psychologues contemporains entre les *auditifs* et les *visuels* : dans la première catégorie doivent être rangés ceux qui veulent écrire *cintiller;* dans l'autre, ceux qui tiennent à conserver *scintiller*. Voilà tout le mystère : mais il est évident que le débat n'est pas près d'être clos. C'est égal, je crois bien que depuis longtemps, depuis le XVIe siècle peut-être, il n'y avait eu telle levée de boucliers : heureusement que les polémistes luttent aujourd'hui à armes plus courtoises que ne le faisaient jadis les Meigret et les Guillaume des Autels.

E. B.

— Sous le titre : *Morceaux d'exégèse* (Paris, Picard, 1906, gr. in-8, 215 pages ; prix : 5 francs), notre collaborateur A. Loisy vient de publier le tirage à part de six études qui ont paru dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* : Beelzeboul ; Le message de Jean-Baptiste ; La mission des disciples ; Le pardon divin ; Le grand commandement ; Les pharisiens.

— L'accord du christianisme et de la civilisation est un thème que traitent volontiers les théologiens, catholiques ou protestants. Quand on fait du christianisme un esprit plutôt qu'une doctrine ou une institution, la conciliation n'est pas trop difficile à établir. Tel est à peu près le procédé suivi par M. E. W. Meyer (*Christentum und Kultur*; Berlin, Trowitzsch, 1905 ; in-8, VII-63 pages), qui ramène le christianisme au principe de la confiance en Dieu et de la charité. Ces discussions théoriques seraient bien superflues si elles ne contribuaient à pousser les chrétiens sur le chemin de « la culture ». En se défendant de la combattre, ils y viennent. — Z.

— Vient de paraître, sous le patronage de la *Text and translation Society*, un commentaire hébreu de Job, par un juif du XIIIe siècle, dont on ne connaît que le nom, Béréchiah (*A Commentary on the Book of Job*, from a Hebrew manuscript in the University Library, Cambridge. London, Williams, 1905 ; in-8, VIII-130 et 284 pages). Le texte est édité par les soins de M. W. A. Wright ; la traduction est de M. S. A. Hirsch. Publication très soignée, plus importante pour l'histoire de l'exégèse rabbinique que pour l'interprétation du texte scripturaire, et exécution typographique remarquable. — A. L.

— Le texte du cantique de Débora (*Jug.* V) paraît altéré en beaucoup d'endroits. Après bien d'autres, le P. V. Zapletal, O. P., entreprend de l'améliorer (*Das Deboralied* ; Fribourg, Gschwend, 1905 ; in-8°, VIII-52 pages). Il propose un certain nombre de corrections ingénieuses qui ont leur probabilité ; d'autres semblent assez risquées et peu satisfaisantes, (par exemple, v. 7 : « On manquait de fruits en Israël, on manquait de lentilles et d'orge »). — A. L.

— M. F. Scerbo poursuit sa campagne contre les critiques intempérants. Cette fois son zèle s'exerce sur le livre de Job dans une série de notes principalement dirigées contre M. Siegfried, éditeur du texte hébreu dans la Bible polychrome de M. P. Haupt. Ces notes (*Note critiche ed esegetiche sopra Giobbe* ; Firenze,

Libraria editrice Fiorentina, 1906; in-8°, 66 pages) ne sont pas dépourvues de valeur; et puisque l'auteur paraît trouver grand plaisir à la tâche, ingrate en soi, qu'il s'est assignée, il rendra service à la critique elle-même en persévérant dans son labeur. — A. L.

— Les découvertes qui ne cessent pas de s'accomplir en Orient renouvellent l'histoire du peuple israélite et celle de sa religion. En ce qui concerne cette dernière, M. E. Sellin (*Der Ertrag der Ausgrabungen ins Orient für die Erkenntnis der Entwickelung der Religion Israëls*; Leipzig, Deichert, 1905; in-8°, 44 pages) estime qu'on est parfois trop pressé de conclure à des emprunts; il donne un aperçu sommaire et instructif des résultats obtenus; mais peut-être exagère-t-il lui-même l'originalité de la religion d'Israël et la profondeur de l'abîme qui la sépare de tous les autres cultes orientaux. — A. L.

— « Jusqu'à plus ample informé, je maintiens que, selon l'opinion commune des Sémites, encore subsistante, les hommes, qui engendrent selon la ressemblance de Dieu, sont eux-mêmes d'origine divino-humaine ». Cette déclaration faite contre l'hypothèse totémistique (elle n'y contredit peut-être pas autant qu'il paraît), M. T. Engert procède à un exposé suffisamment érudit et exact des règles et coutumes concernant le mariage et la famille chez les Hébreux (*Ehe = und Familienrecht der Hebräer*; München, Lentner, 1905; in-8°, viii-108 pages). Il reconnaît, même en Israël, quelques vestiges et survivances du matriarchat. — A. L.

— Dans quelles conditions historiques se posait la question religieuse en Israël au temps où s'est définitivement constitué le monothéisme, depuis l'époque d'Achab jusqu'à celle d'Esdras, c'est ce que M. W. Staerck expose avec méthode et clarté dans sa brochure : *Religion und Politik im alten Israel* (Tubingen, Mohr, 1905; in-8°, 25 pages). Question de culte étroitement liée aux circonstances de la vie politique. Le triomphe du monothéisme moral est assuré par la ruine de l'Etat juif. — A. L.

— L'étude de M. H. Vollmer : *Jesus und das Sacaenopfer* (Giessen, Töpelmann, 1905; in-8°, 32 pages) se lit facilement, mais ne semble pas apporter de lumières nouvelles sur le problème soulevé en 1898 par M. Wendland et que nous avons vu discuté en France par M. Salomon Reinach. On y trouve cependant une bonne critique de l'hypothèse proposée par M. H. Reich (voir *Revue* du 25 novembre 1905, p. 415), qui est jugée insuffisante. — A. L.

— Y a-t-il des éléments mythologiques, spécialement des éléments de mythologie babylonienne dans le Nouveau Testament et jusque dans les récits évangéliques ? Après M. Gunkel, qui répond : « Oui, et cette mythologie ne peut pas être de l'histoire »; après M. A. Jeremias, qui répond : « Oui, et cette mythologie est réalité dans l'histoire de Jésus », vient M. P. Fiebig (*Babel und das Neue Testament*; Tübingen, Mohr, 1905; in-8°, iv-23 pages) qui répond : « Non, et les principaux traits prétendus mythologiques de l'Evangile sont purement historiques ». Ainsi le dimanche, surlendemain de la Passion, serait garanti comme jour de la résurrection. Mais cela dépend du crédit qu'on accorde au récit de Marc concernant la découverte du tombeau vide. Les réserves que M. F. croit devoir faire sur divers autres points semblent d'ailleurs fondées, ainsi que sa critique de M. Jeremias. — A. L.

— Que le quatrième Evangile ait été écrit vers 60-66 par l'apôtre Jean, et le ch. xxi en 67, par les apôtres Philippe et André, ce peut être une thèse édifiante, mais qu'on ne démontre pas en une quarantaine de pages, même bourrées d'érudition

et de subtiles remarques (*Die Abfassungszeit des Johannesevangeliums*; Leipzig, Deichert, 1906 ; in-8°, 39 pages). Le défenseur de cette thèse, M. H. Gebhardt, a voulu rajeunir les principales conclusions de M. Wuttig (*Das johannische Evangelium und seine Abfassungszeit*; Leipzig. 1897). — A. L.

— Après avoir analysé la prédication du Christ, M. A. Meyer (*Das Leben nach dem Evangelium Jesu*; Tubingen, Mohr, 1905; in-8°, 44 pages) pose la question : « Y a-t-il jamais eu des chrétiens ? » Et il croit pouvoir répondre affirmativement, parce que le nouveau et l'essentiel de l'Evangile n'est pas dans l'annonce du prochain royaume de Dieu, mais dans la révélation de Dieu même et du moyen de vivre heureux en Dieu. Assertion de foi, non donnée d'histoire. Déjà vu dans Harnack. — A. L.

— C'est une question très obscure que celle de l'origine du baptême chrétien et cette obscurité se tourne facilement en embarras pour le théologien. On a supposé une influence des mystères païens sur la liturgie ecclésiastique et déjà sur saint Paul. M. F.-M. Rendtorff (*Die Taufe im Urchristentum*; Leipzig, Hinrichs, 1905 ; in-8°, 55 pages) combat cette hypothèse, qui est certainement fausse si l'on entend parler d'un emprunt direct; mais ses propres conclusions ne semblent pas en parfait équilibre. Jésus aurait seulement promis l'Esprit saint à ses disciples, les apôtres auraient repris le baptême de Jean, et de cette association serait né le baptême chrétien, symbole efficace mais d'une efficacité toute religieuse et morale, nullement magique. Une critique plus pénétrante des discours attribués au Christ ressuscité serait indispensable. Paul a trouvé le baptême en usage, mais on ne voit pas qu'il le rattache en quelque manière à une volonté du Christ, et sa façon de le concevoir ne semble pas autant dépourvue d'analogie avec les mystères que M. R. tient à le penser. — A. L.

— C'est avec la plus vive satisfaction que nous pouvons annoncer ici une très bonne grammaire hébraïque, écrite en français, par M. J. Touzard, de Saint-Sulpice (*Grammaire hébraïque abrégée*, précédée des premiers éléments, accompagnés d'exercices à l'usage des commençants. Paris, Lecoffre, 1905; in-8°, xxiv-395 et 40 pages). Le titre de l'ouvrage est un peu long et surchargé ; mais le contenu est excellent. Livre conçu de façon très pratique par un homme compétent qui a l'habitude de l'enseignement. Mais, pour une grammaire abrégée, ce n'est pas précisément une grammaire abrégée. — A. L.

— Il vient de se constituer à Catane une « Società di storia patria per la Sicilia orientale », qui publie, depuis l'année 1904, un *Archivio storico per la Sicilia orientale*. Les trois premiers fascicules de la première année, que nous avons sous les yeux, contiennent d'importants articles de fond : A. Olivieri, Contributo alla storia della cultura greca nella Magna Grecia e nella Sicilia; F. Guardione, Documenti sul secondo assedio di Catania e sul riordinamento del regno di Sicilia (1394-1396); G. Verdirame, Le istituzioni sociali e politiche di alcuni municipi della Sicilia orientale nei sec. XVI-XVIII; N. Vaccalluzzo, Giuseppe Borghi e il suo corso di letteratura dantesca nell' università di Palermo, etc... Le nouveau périodique, imprimé avec une élégance sobre, paraît né sous les meilleurs auspices; nous lui souhaitons une brillante carrière. — H. H.

— S'il y avait encore des gens assez simples pour croire, sur la parole des guides et d'une inscription peu ancienne, que la maison de Dante existait encore à Florence, et était précisément celle que l'on montre : « In questa casa degli Alighieri nacque il Divino Poeta », M. Giorgio Piranesi leur ôterait cette illusion.

Dans une étude très documentée sur la topographie de l'ancienne Florence, et sur les recherches faites par les commissions municipales pour retrouver la maison du poète (*Le case degli Alighieri*, Florence, Lumachi, 1905; in-8°, 60 pages), il réduit à néant cette légende de fabrication récente. La cause est entendue pour tous ceux à qui ces questions sont tant soit peu familières; mais il faut s'attendre à une résistance désespérée de la part des ciceroni! Pour le brave vieux qui ouvre trois fois par semaine aux visiteurs la « Casa di Dante », c'est la ruine! — H. H.

— Dans les Opuscules de critique et d'histoire (Fasc. X, avril 1904, pp. 117 et suiv.), M. Paul Sabatier examine les résultats de *Quelques travaux récents sur les Opuscules de saint François*, ceux de MM. Goetz, Lemmens et Boehmer. Il se réjouit, en concluant, de voir que « aujourd'hui historiens et critiques ne sont plus séparés que par des détails : tous s'accordent à voir dans les Opuscules la pierre de touche sur laquelle il faut éprouver la valeur des diverses légendes. Un autre résultat.... est que l'authenticité des principaux documents publiés jadis par Wadding est bien assurée, ainsi que celle du Cantique du soleil. Il n'y a de doute possible que pour quelques pièces secondaires. Enfin l'accord est presque fait aussi sur la date approximative de beaucoup de ces pièces. » En appendice, M. P. Sabatier publie le texte de l'*Oratio seu expositio beati Francisci super Pater noster*. — H. H.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 février 1906.*
M. Auguste Coulon communique un certain nombre de moulages de sceaux exécutés pour les Archives nationales dans les Archives de la Côte-d'Or. On sait que des dépouillements semblables furent faits pour la Flandre, l'Artois, la Picardie et la Normandie. Le travail, interrompu depuis 1868, est donc repris aujourd'hui pour la Bourgogne : M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Paul Viollet continue la lecture de son mémoire sur le rôle de Bérenger Frédol dans les différends entre Boniface VIII et Philippe le Bel.

M. Henri Omont fait une communication sur un manuscrit nouvellement acquis par la Bibliothèque nationale et qui contient un traité inédit de Jean d'Argilly, chanoine de Saint-Etienne de Dijon. Le nom de Jean d'Argilly n'avait pas encore été signalé; il apparaît aujourd'hui pour la première fois dans l'histoire littéraire de la France au XIIe siècle. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Jalabert, professeur à l'Université de Beyrouth, le texte d'une nouvelle inscription latine renfermant les noms réunis des trois membres de la triade héliopolitaine. Cette inscription a été trouvée dans un village druse, situé au sud de Beyrouth, à Choueifat, sur la route de Saïda. Les trois divinités nommées sont Jupiter, Vénus et Mercure. Dans le Jupiter et la Vénus d'Héliopolis on s'accorde à reconnaître les grands dieux Hadad et Atargatis; il est beaucoup plus difficile de déterminer la personnalité divine qui recouvre le nom de Mercure, d'autant que jusqu'à présent aucune sculpture n'a fait connaître la façon dont les Syriens représentaient le Mercure héliopolitain.

M. Héron de Villefosse communique ensuite, au nom du R. P. Delattre, une base portant l'inscription suivante : *Deo Libero | amplissimae Karthaginis | oenopolae cum meraris omnibus*. Une statue de Bacchus devait s'élever sur cette base. M. de Villefosse pense qu'il s'agit d'une dédicace faite par les marchands de vins en gros auxquels se sont joints tous les cabaretiers ou peut-être tous les buveurs de vin pur de Carthage.

M. Foucart commence la lecture d'une étude sur Didymos.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 19 mars — 1906

Basset, Le synaxaire arabe jacobite, I. — Zielinski, L'antiquité et nous. — Gunnerson, Les thèmes en u. — Scott, Le vocatif grec. — Ehrenreich, Les mythes et légendes des deux Amériques. — Streitberg, Manuel du gotique, 2ᵉ éd. — Hirst, Le dialecte de Kendal. — Cornahan, Le prologue des Mystères. — F. de Mély, Exuviae sacrae Constantinopolitanae, III. — Wenck, Philippe le Bel. — Vogt, Mathias archevêque de Mayence. — Cour, Les Chérifs au Maroc. — Journal de Thierry de Buch, p. F. Hirsch, II. — Popper, Voltaire. — Quignon, L'abbé Nollet physicien. — Gobineau, Capodistrias et le royaume des Hellènes. — L'amiral du Petit Thouars. — Counson, Manuel de littérature française. — Noblemaire, Concordat ou séparation. — Léouzon Le Duc, Ce que l'État doit à l'Eglise. — Dimnet, La pensée catholique en Angleterre. — Nic. Barrozi. — Études et articles sur Pétrarque (Della Torre, Cian, Sicardi, Wulff, Gentile, Medin, Usmer-Berlière).

René Basset : **Le Synaxaire arabe jacobite** (rédaction copte). I. Les mois de Tout et de Babeh; texte arabe publié, traduit et annoté. Patrologia orientalis, t. I, fasc. 3. Paris, Firmin-Didot (1905), in-8° 165 pp.

M. Basset a indiqué, dans un court avertissement, la place qu'occupe, dans la littérature orientale chrétienne, cet ouvrage qui est le complément nécessaire de l'histoire des patriarches d'Alexandrie publiée antérieurement par M. Ewetts dans la même collection, et qui sera suivi du synaxaire éthiopien, traduction du texte arabe jacobite. Il n'y a pas à insister ici sur son importance pour l'histoire de la vie intime des populations qu'il fait revivre par des détails familiers et naïfs; mais il faut dire d'un mot qu'il présente aussi un grand intérêt pour l'étude de la langue arabe. Il n'a point encore été possible de déterminer d'une façon précise quel était l'état des dialectes que parlaient les Arabes des premiers siècles de l'hégire soit à la cour des Khalifes, soit dans les grandes cités orientales, soit enfin dans les tribus agricoles et bédouines, ni dans quelle mesure ces langages différaient de ceux qui restent vivants aujourd'hui. Les textes littéraires, mieux lus, ont fourni et fourniront encore des renseignements précieux; mais les ouvrages qui, comme le synaxaire, ont un caractère à demi littéraire et à demi vulgaire, peuvent être considérés, dans une certaine mesure, comme les documents d'une ancienne langue vivante que l'on cherche en vain; sans doute, comme l'a remarqué

Basset dans son avertissement, le clerc demi-lettré du synaxaire gâche, comme à plaisir, la langue arabe, et son ignorance prétentieuse combine des effets avec des souvenirs du grec et du syriaque. Cependant l'étude des textes arabes chrétiens peut conduire à des observations utiles, ainsi que le prouve l'ouvrage très consciencieux que Dr G. Graf vient de donner sous le titre de *der Sprachgebrauch der ältesten christlicharabischen Litteratur*. Il est donc nécessaire que ces textes soient publiés par des hommes qui, comme René Basset, unissent à une vaste érudition des choses orientales une connaissance profonde de l'arabe littéraire et vivant; il faut qu'ils sachent conserver des « fautes » qui sont de précieux fossiles linguistiques.

Les manuscrits que B. a étudiés (Paris) sont désignés dans l'avertissement, ainsi que les ouvrages spéciaux qui ont été utilisés; d'autres manuscrits, énumérés à la note de la page 7, fourniront des variantes qui, jointes à une bibliographie et à des textes arabes inédits, formeront la matière d'un volume d'additions. Le fascicule paru comprend les deux premiers mois; la traduction est, comme on pouvait s'y attendre, exacte et précise.

Peu de temps après la publication de ce fascicule, paraissait, dans une autre collection, la première partie du même ouvrage publié, sans traduction, par M. Forget (les trois premiers mois et six jours du quatrième). Tout en me gardant d'introduire le « doigt » dans une querelle où l'on semble avoir pris à tâche d'égayer des études austères, je ne puis cependant taire mon regret devant l'abondance des éditions d'un texte dont l'intérêt est un peu spécial. J'ignore quels sont les quatre manuscrits étudiés par M. Forget, car ils ne sont pas indiqués en tête de son très honorable travail; mais une comparaison faite au hasard des pages montre que le texte qu'il a établi est assez différent de celui de Basset. P. 22, l. 2, Basset donne une ligne entière qui manque dans Forget, p. 7, l. 11, et qui est nécessaire au sens; ibid., l. 6 B. a *hâhenâ*, qui manque à F. l. 15 et qui bien connu de la langue littéraire usuelle, a gardé une vie dans le langage; — p. 23, l. 2 B. a conservé un *min tabiyatâni moukhtalifâni*, qui est une jolie prétention de faux lettré qui ne veut pas employer comme tout le monde la forme de la langue parlée (F. p. 7. l. 20); — p. 59, l. 1 B. lit *takriz*, où F. (p. 26) lit *takrir;* — p. 60, l. 6. B. a six mots, qui manquent dans F. p. 26, l. 15 et qui sont un trait de mœurs; — p. 52, l. 8 F. lit *Barkhoum*, où B. p. 105, l. 9. lit *Yarhoum* = Jéroham des traductions courantes de la Bible et renvoie à Samuel I. 1; de même ibid. *Fennâtha* de F. est chez B. *Fennâna* = Pennina des traductions; — etc., etc.

On a vu plus haut l'intérêt linguistique de ces textes; en voici un exemple au hasard: *lemma an, lorsque*, qui est fréquent (B. p. 59, l. 5, 8; etc.) serait à étudier avec les *lima an*, *laki an*, *lakima an* de Graf (pp. 70 et 76); etc.

J'en ai dit assez pour montrer l'intérêt de cet ouvrage qu'il est bon de savoir aux mains d'un éditeur aussi complètement informé que le savant chef de l'École Algérienne.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Th. ZIELINSKI. **Die Antike und Wir,** übersetzt von E. SCHOELER. Leipzig, Dieterich, 1905. In-8°, 126 p. 2 marks 40.

Devant un public d'élèves bacheliers des écoles de Saint-Pétersbourg, M. Th. Zielinski, professeur à l'Université, a fait en 1903 une série de huit conférences sur le rôle de l'antiquité dans la société moderne. Ces conférences publiées en volume ont eu une seconde édition dont nous annonçons la traduction allemande. L'auteur examine la valeur éducative des anciens, ces maîtres de sincérité, tant dans l'étude de leur langue que dans l'interprétation des œuvres classiques. Puis en dehors de l'école, il passe en revue les bienfaisantes influences que la culture générale peut attendre du monde antique dans le domaine des sciences morales et politiques, dans ceux du droit et de l'art, à la condition de ne pas chercher dans l'antiquité une norme, mais seulement une force vivifiante et un principe de progrès. La thèse de M. Z. a été souvent soutenue chez nous et ailleurs; la place manque ici pour en reproduire l'argumentation dans ce qu'elle apporte de nouveau; mais il est juste d'en reconnaître la discussion serrée, l'heureux choix des exemples, l'éloquente chaleur de ton. En outre, M. Z. n'a pas voulu étudier la place de l'antiquité dans un monde abstrait : c'est la société russe qu'il a toujours en vue, c'est aux choses de Russie qu'il rapporte toutes les déductions de sa thèse. A ceux donc qu'intéresse ce débat international si souvent rouvert des anciens et des modernes, il convient de signaler sa brochure.

L. R.

William Cyrus GUNNERSON. **History of U-stems in Greek.** Chicago, Univ. Press. 1905, 72 p.

Dans cette thèse de doctorat, M. Gunnerson étudie la déclinaison des substantifs et adjectifs dont le thème est terminé par un *u* bref ou long, appartenant soit à la racine, soit à un suffixe formatif. L'ouvrage se divise naturellement en trois parties : Substantifs en υς, υ gén. εος (att. εως); subst. en υς, υ gén. υος ; adjectifs ; suivent quelques remarques sur les composés et une liste de mots qui semble complète. Un chapitre d'introduction étudie la forme des thèmes en *u* long ou bref dans les autres langues indo-européennes, avec des considérations sur l'accent, le genre et la signification; il n'est pas inutile, mais il dépasse le sujet, car il conviendrait plutôt à une étude d'ensemble sur les thèmes en *u* dans le domaine indo-européen.

MY.

Scott, **Studies in the Greek Vocative.** Evanston (Illinois), 1905.

Sous ce titre M. Scott a réuni trois articles publiés dans l'*American Journal of Philology* : Le vocatif dans Homère et Hésiode (vol. XXIV, nº 2, p. 192-196); le vocatif dans Eschyle et Sophocle (vol. XXV, nº 1, p. 81-84); notes additionnelles sur le vocatif (vol. XXVI, nº 1, p. 32-43); le cas y est étudié dans les lyriques, Hérodote, Euripide, Aristophane, Platon. Il s'agit seulement de l'emploi du vocatif précédé ou non de ὦ; M. Scott montre que l'usage de ὦ appartient plutôt au ton familier, tandis que dans le langage élevé le vocatif n'est pas précédé de l'interjection. On ne peut pas dire que ce soit bien neuf; mais les statistiques données sont instructives.

My.

Die Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nordamerikas und der alten Welt. Von Dr Paul Ehrenreich. Berlin, Verlag von A Asher. 1905. Pr. M. 3.

C'est un intéressant problème d'ethnologie que celui des rapports des populations primitives des deux Amériques entre elles d'une part et, d'autre, avec les habitants de l'Ancien Monde.

M. Ehrenreich a essayé dans le travail annoncé ci-dessus d'en faciliter la solution par la comparaison des mythes et légendes. Après avoir regretté la rareté des matériaux recueillis dans l'Amérique du Sud, leur dispersion dans toutes sortes de revues et de relations de voyages, et aussi le peu de sûreté qu'ils offrent au point de vue scientifique, il étudie d'abord le caractère général de la mythologie des Primitifs de l'Amérique du Sud, puis leurs légendes sur la création du monde, les cataclysmes, déluges et incendies, qui ont bouleversé la terre aux premiers âges, sur le ciel et la terre, le soleil et la lune, les étoiles et les constellations, sur l'apparition des êtres vivants, sur les ancêtres et les héros; alors, les comparant aux mythes et légendes de l'Amérique du Nord, il conclut que : on doit considérer un grand nombre de mythes, légendes et contes de l'Amérique du Sud comme les restes d'une vaste couche de traditions qui s'étendait autrefois sur tout le Nouveau Monde; d'autre part, il est indiscutable qu'à une époque plus récente il y a eu, venant du nord tout le long de la côte du Pacifique, une pérégrination ou infiltration non seulement d'éléments et de motifs légendaires, mais aussi de certaines combinaisons de ces éléments, toujours identiques, et même de mythes entièrement formés, dont on peut suivre la trace au moins jusque dans l'hémisphère oriental; quant aux éléments légendaires appartenant à l'ancien Monde, on peut désormais assurer qu'il s'en trouve beaucoup plus en Amérique qu'on ne l'avait supposé jusqu'à ce jour. Bien que le processus de formation et d'expansion des mythes soit moins facile à suivre dans l'Amérique du Sud que dans celle du Nord, où les

matériaux sont infiniment plus abondants, il est cependant impossible de n'y pas reconnaître la présence d'un certain nombre de phénomènes tout à fait analogues. Comment expliquer ce fait? Par la génération spontanée, la transmission par les Normands, ou par une importation postérieure à Colomb?

Personnellement, ce qui m'a surtout frappé dans ces embryons de mythes sud-américains, c'est leur caractère nettement solaire et la ressemblance vraiment étonnante de certains détails avec tels ou tels traits de nos mythes solaires européens, les germaniques notamment; le soleil porté par deux oiseaux, par exemple, ne rappelle-t-il pas tout à fait Odin, le dieu borgne, flanqué de ses deux corbeaux? Et la conception miraculeuse par l'influence du soleil? Et la captivité du héros solaire? Et l'homme barbu, qui vient de l'Orient pour apporter la richesse? S'attendait-on à les rencontrer chez les Moscovi et les Caraïbes?

Allons! la théorie solaire pourrait bien encore une fois percer à travers les nuages orageux dont a essayé de l'étouffer.

Léon Pineau.

Gotisches Elementarbuch, von Dr. Wilhelm Streitberg. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage, mit einer Tafel. — Heidelberg, C. Winter, 1906. In-8, xvj-350 pp. Prix : 4 mk. 80 ou 5 mk. 60.

La première édition de ce livre, qui fait partie de l'excellente collection de grammaires germaniques dirigée par M. Streitberg, date de 1897, et il en a été rendu compte en son temps. La nouvelle est, dans certaines parties, une refonte presque complète, et quant à l'ensemble l'ouvrage a à peu près doublé d'étendue. L'accroissement est surtout très sensible dans la syntaxe, qui passe de 32 pages à 98, et où les divers aspects du verbe gotique, — duratif, perfectif, etc , — sont étudiés en combinaison avec les temps, éclairés de nombreux exemples, psychologiquement analysés avec un soin minutieux. Les textes n'ont été augmentés que dans une moindre proportion; mais ils sont fort suffisants, et l'auteur a eu l'heureuse pensée de les accompagner de l'original grec, si utile, soit à l'intelligence littérale de la traduction d'Ulfilas, soit surtout à la saine appréciation des particularités grammaticales et syntaxiques de sa langue. Il y a joint en appendices un chapitre entier de l'Évangile de S. Luc en grec, gotique, anglo-saxon et vieux haut-allemand, qui fournira aux étudiants un collationnement instantané des plus anciennes formes du germanisme [1], et les informations rapportées par Oger de Bousbecque de sa visite aux Goths de Crimée. Les linguistes, au surplus, ne seront pas les seuls à se féliciter de la réédition de ce précieux manuel : dans son introduction, l'auteur a agité avec tact et discrétion, toujours en s'appuyant sur les

1. *Cum grano salis*, toutefois, puisque Ulfilas a travaillé sur le texte grec, et les autres traducteurs sur la Vulgate; mais les lecteurs en sont avertis.

meilleures autorités, les principales questions historiques et dogmatiques qui rayonnent aux entours de la rédaction ulfilane, et dont la solution n'importe pas moins à la théologie qu'à la philologie. Il était difficile d'enfermer sous un plus mince volume plus de notions solides et utiles.

V. Henry

A Grammar of the Dialect of Kendal (Westmoreland) descriptive and historical, with specimens and a glossary, by T. O. Hirst. — Heidelberg, Winter, 1906. In-8, viij-170 pp. Prix : 4 mk.

Les monographies de dialectes anglais dont M. Wright a donné le modèle dans son *Dialect of Windhill* tendent heureusement à se multiplier : grâce à elles s'éclaircira peu à peu l'histoire si compliquée du développement phonétique de la langue officielle. La présente grammaire forme le 16e fascicule de la collection des *Anglistische Forschungen* que dirige M. Hoops. Ainsi qu'on doit s'y attendre, la description des voyelles et des consonnes occupe les trois quarts de l'ouvrage : elle répond entièrement aux caractéristiques essentielles d'un dialecte septentrionnal : l'*á* anglo-saxon n'est pas devenu *ó*, et l'*r* a gardé même devant consonne sa vibration alvéolaire; le *k* en aucune position ne s'est changé en *ch*, et ce dernier phonème ne s'entend que dans les mots empruntés à la langue courante, comme *church* qui a assez naturellement remplacé l'écossais *kirk*. La morphologie n'offre au surplus que peu de particularités remarquables : le pluriel en *-s* a sévi avec une intensité plus grande encore qu'en anglais propre, puisque *oxen* même ne paraît plus exister et que *childer* a disparu, remplacé par *barns;* toutefois, on constate *in* « les yeux », comme en Yorkshire, et *shoon* n'a été que récemment évincé par *shoes* [1]. A la fin du livre se trouvent dix pages de spécimens linguistiques, dont une liste des noms d'oiseaux et une des noms de végétaux usités dans le dialecte de Kendal. Un glossaire renvoie à chacun des paragraphes du livre où le mot afférent a été traité. On observera que l'élément roman n'y figure que pour un onzième environ de la totalité du vocabulaire : proportion vraiment infime, si on la compare à celle de la langue littéraire. On aurait bien étonné les puristes du dernier siècle en leur disant que les langues pures sont celles des populations illettrées et rurales.

V. Henry.

D. H. Cornahan, **The Prologue in the Old French and Provençal Mystery.** New Haven, 1905, in-8° de 200 p.

Comment, sur ce sujet qui comportait une vingtaine de pages, M. Cornahan a-t-il pu en écrire dix fois plus? Tout simplement ne

1. J'ai à peine besoin de dire que je remplace par l'orthographe usuelle la graphie phonétique et extrêmement minutieuse de M. Hirst.

copiant une bonne partie des textes qu'il étudie, en copiant même deux fois un grand nombre d'entre eux, dans son texte et en divers Appendices. Ces Appendices sont du reste la seule partie utile du travail, et ils eussent pu dispenser l'auteur des cent vingt pages dont il les a fait précéder. Ces pages elles-mêmes ne sont guère en effet que des listes d'exemples : mais certaines de ces listes sont inutiles, car aucun résultat ne s'en dégage, et les autres mal dressées, car elles réunissent des faits d'ordre différent. Il ne peut y avoir aucun profit à étudier en bloc la versification et la langue d'une centaine de textes, s'échelonnant sur deux siècles, appartenant à des régions très diverses, et dont plusieurs (ce dont M. C. ne paraît pas s'être aperçu) sont lamentablement incorrects et manifestement fort éloignés de la leçon originale. Dans le chapitre intitulé « Proverbes et comparaisons » (p. 67) sont réunies des choses fort hétéroclites. Plus hétéroclites encore sont celles qui sont groupées sous les titres « érudition » (p. 69) et « formes irrégulières du prologue » (p. 96) : M. C. y mentionne pêle-mêle des ballades introductives, des titres, des listes de personnages, des dédicaces, et jusqu'à une signature de possesseur. En somme, simple compilation, faite sans aucune méthode, et qui ne peut rendre de services que par la réunion des textes qui la termine.

A. JEANROY.

Exuviae sacrae Constantinopolitanae (III) par F. DE MÉLY. Paris, Leroux, 1904; in-8°, pp. III-440.

Cet ouvrage n'a guère que le titre de commun avec les deux volumes publiés jadis par le comte Riant. M. de Mély s'intéresse beaucoup plus à l'archéologie qu'à la critique littéraire et s'occupe beaucoup moins de l'histoire des reliques que des reliquaires. A côté des descriptions « on trouvera simplement réunis des textes et des documents dont la valeur historique est à commenter et à discuter [1] ».

1. On se demandera peut-être si M. de Mély n'aurait pas dû se livrer lui-même à ce travail de commentaire et de discussion. Il ne faut pas lui tenir rigueur de ne l'avoir point fait. A la p. 28, il attache grande importance à un dessin, conservé dans un manuscrit de la bibliothèque ambroisienne, qui prétend donner une reproduction exacte de la sainte Lance de Rome. Ce dessin est authentiqué par une déclaration de l'auteur qui assure 1° qu'un décalque en papier a été pris sur l'original secrètement « en sa présene » à la fin de l'année 1599; 2° qu'il a consulté, le 13 avril 1618, les chanoines de S. Pierre pour savoir si le dessin était fidèle. M. de M. n'a pas remarqué ce qu'il y avait de suspect dans ces affirmations. — P. 186, l'auteur signale consciencieusement et sans réserve un fragment d'une histoire arménienne de Jérusalem dans lequel il est dit que « le premier chef des Abassides Abou-Zafar-Mansour, celui qui fonda Bagdad en 762, a donné l'ordre au patriarche, pendant un pèlerinage à Jérusalem, en 784, d'envoyer à Charlemagne les clés de la ville ». Or, Abou Djafar al-Mansour ne fut pas le premier, mais le second kalife abasside; et il mourut en 775. — A plusieurs reprises M. de Mély utilise pour fixer des points de chronologie,

Fort bien ; mais encore faudrait-il que textes et documents soient présentés avec une certaine méthode et non dans un pêle-mêle général où l'on a peine à se reconnaître. Tout ce qu'il y a de vraiment utile dans ce volume aurait pu facilement être condensé en une centaine de pages. Il débute par une étude sur la forme de la croix des premiers croisés, qui n'a naturellement aucun rapport avec les reliques de Constantinople. L'étude sur la sainte Lance qui fait suite, est accompagnée de 60 pages de pièces justificatives, tirées pour la plupart de recueils comme la *Patrologie*, les *Historiens des Croisades*, les *Monumenta Germ.*, et autres, qui sont accessibles à tous les érudits; ce qui en rendait la reproduction parfaitement inutile ; cinq ou six pages auraient suffi pour donner les pièces éditées dans des ouvrages moins communs. La troisième partie (près de 300 pages) est consacrée à la Couronne d'Épines, à l'histoire de sa translation à Paris, à l'énumération des nombreux sanctuaires de France et de l'étranger qui prétendent posséder des parcelles ou des épines détachées de la vraie Couronne. Cette étude se poursuivra dans un autre volume qui sera, heureusement, accompagné d'un index. Le travail de M. de Mély témoigne de nombreuses et patientes recherches et d'un zèle qu'on ne saurait trop louer; et il est assurément regrettable qu'il n'ait pas présenté au public sous un aspect plus favorable le résultat de ses labeurs très méritoires.

J.-B. Ch.

K. Wenck. **Philipp der Schöne von Frankreich, seine Persönlichkeit und das Urteil der Zeitgenossen,** Marburg, Elwert. 1905. In-4°, 74 p.

Peu de règnes ont marqué dans l'histoire de France comme celui de Philippe-le-Bel. C'est à lui que l'on rapporte d'ordinaire le « grand tournant » du moyen-âge, et la conclusion naturelle était que peu de princes ont été des personnalités plus importantes et plus marquées que lui. Aujourd'hui une réaction curieuse se produit et beaucoup d'historiens en sont arrivés à déclarer ce monarque insignifiant; d'autres désespèrent d'arriver là-dessus à une certitude historique, et déclarent le problème insoluble, comme M. Langlois, qui pense qu'on « ne saura jamais ce qu'était Philippe-le-Bel». C'est contre l'historien français et contre M. Fincke (mémoire présenté au Congrès des historiens allemands à Saltzbourg, en 1904) que M. K. Wenck entreprend de réhabiliter, dans une certaine mesure, le type traditionnel, tout en accen-

l'inscription du cierge pascal de la Sainte-Chapelle pour l'an 1327, et il commet chaque fois une erreur d'une année. S'il avait eu à faire état de la mention « Anno regni Caroli Regis 6° », il aurait sans doute établi que Charles le Bel commença à régner en 1321 ! Ces quelques remarques montrent que M. de M. a agi prudemment en ne s'aventurant point dans le domaine autrement difficile de la critique intrinsèque des documents.

tuant la dévotion toute moyen-âgeuse de l'adversaire de Boniface VIII. Les arguments ne nous semblent pas tous également probants, mais la lecture du travail est intéressante par le soin minutieux avec lequel l'auteur discute les sources, ne s'occupant pas seulement des *jugements* des contemporains (il n'y en a quasiment pas de topiques), mais tâchant de tirer des moindres actes de la vie de Philippe, pour autant qu'ils nous sont connus, des conclusions sur ses capacités mentales et son caractère. Certains savants, si prompts à conclure dans leurs travaux, trouveraient là un exemple utile à suivre, et verraient quel énorme *apparatus criticus* exige la discussion consciencieuse et la solution probable du plus petit problème historique.

R.

Ernst Vogt. **Erzbischof Mathias von Mainz**. 1321-1328. Berlin, Weidmann, 1905, In-8°, 2 fr. 50.

M. Vogt a consacré une monographie consciencieuse, mais en somme inutile, de près de soixante-dix pages à l'un des titulaires les moins intéressants du siège archiépiscopal de Mayence au moyen-âge. Fils d'un petit dynaste, vassal des comtes de Habsbourg, frère cadet de l'évêque de Strasbourg, Berthold de Buchegg, dont le chroniqueur Mathias de Neubourg a écrit la biographie, Mathias fut d'abord moine au couvent de Murbach, en Alsace, puis prévôt de l'abbaye des Bénédictins de Lucerne, et finit par devenir électeur du Saint Empire, par la faveur du Saint-Siège et de Frédéric-le-Beau. Son activité politique fut toujours insignifiante, soit qu'il favorisât la cause des Habsbourgs, soit qu'il penchât vers Louis de Bavière, et son biographe déclare lui-même (p. 65) que son peu de goût pour un rôle plus marquant n'était que la conséquence naturelle de ses capacités médiocres. Ce fut un bon abbé, mais un assez triste archichancelier du Saint-Empire romain. Si tel est le résumé fidèle de sa carrière — et je crois que personne ne songera à s'inscrire en faux contre ce verdict — à quoi bon lui consacrer tout un long mémoire, alors qu'il reste tant de sujets intéressants à traiter dans l'histoire allemande?

E.

L'Établissement des Dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la Régence d'Alger (1509-1830), par Aug. Cour. Paris, Leroux. 8°. 1904. Publ. Ec. Lettres Alger, t. XXIX.

L'histoire de l'Afrique du Nord depuis la conquête musulmane a été considérée jusqu'ici avec quelque dédain ; il a paru que c'était seulement un ramassis de minces querelles et de petits faits sans cesse répétés, dont le récit importait peu à des lecteurs soucieux d'apercevoir quelque vue nouvelle sur l'unique et diverse humanité ; on est tout au plus disposé à sauver du mépris les légendes des premières

invasions arabes et l'épopée de la conquête française, parce que ce sont récits « artistes ». Les auteurs d'histoires générales du Maghreb ont semblé très soucieux d'entretenir cette opinion défavorable; leur conscience à la besogne a été à la hauteur de l'ennui que distillent leurs ouvrages. J'ai déjà dit ici qu'une réaction se manifeste grâce aux travaux de l'École des Lettres d'Alger, et le livre de M. Cour est l'une de ces études spéciales, auxquelles l'histoire générale empruntera des idées.

M. Cour, sur les conseils de son maître René Basset, a cherché à préciser les faits de la politique maghrébine qui ont permis la naissance et la durée de la dynastie des Chérifs Saadiens et de celle des Chérifs Alides, dont le sultan 'Abd el 'Aziz est le représentant actuel. Dès le XIe siècle, c'est à la force d'une petite foi particulière, d'un lien congréganiste que les Almoravides doivent leurs succès, en même temps qu'à l'ardeur des convoitises de tribus à demi sauvages, jetées dans l'opulence relative du Maroc septentrional et de l'Espagne; car le but du zèle religieux et du désir terrestre des Almoravides, c'est la guerre sainte contre les chrétiens de la péninsule, le djihad qui procure le paradis et qui remplit le trésor de la communauté musulmane. C'est encore ce lien congréganiste qui fait la puissance almohade, et qui sous la dynastie mérinide achève la formation des confréries, sur quoi s'appuient enfin les premiers Chérifs dits Saadiens. Mais ceux-ci, dont M. Cour a tracé pour la première fois l'histoire d'une façon intelligible, se trouvent en face d'un adversaire nouveau, les Turcs, qui s'installent à Alger au début du XVIe siècle et qui, par une loi constante de l'histoire méditerranéenne, marchent vers l'ouest. Pour se protéger contre les Turcs, les Chérifs nouent des relations avec les puissances chrétiennes, Espagne, France; et cette politique, qui va tout droit à l'encontre de l'action religieuse des confréries, est une cause constante de conflits, de compétitions et de revirements, que M. Cour a fort bien exposés. Au milieu des désordres qui en résultent, naît un pouvoir nouveau, celui des Chérifs Alides, qui les premiers au Maroc copient en quelque façon l'organisation militaire des Turcs et se donnent une armée permanente; sans dédaigner l'accord possible avec les confréries, les Alides s'appuient sur les innombrables chérifs plus ou moins authentiques qui pullulent dans toute l'Afrique du Nord; malgré l'affaiblissement des Turcs d'Alger, ils ne réussissent point à les entourer, mais ils subsistent en face d'eux, indépendants, et assistent sans intervenir au désastre de 1830. Bien des faits de l'histoire contemporaine s'éclairent si on en recherche l'origine dans la lutte constante de ces divers éléments.

L'œuvre de M. Cour n'est point à l'abri de toute critique de détail. Il a omis quelques faits qui concourent cependant à appuyer sa thèse : on est surpris, par exemple, de ne point trouver mentionné

dans son livre un événement aussi important que le siège de Mazagan de 1556, sur lequel les « Sources Inédites » de M. de Castries viennent d'apporter quelques renseignements nouveaux. A l'inverse, M. Cour semble parfois se laisser entraîner par ses thèses : quand il montre l'envoyé du Chérif marocain Zidan demandant à la Porte « la répression du brigandage des infidèles et des Arabes dans le golfe arabique », il semble citer El Oufrani, alors que cette dernière phrase est empruntée au passage cité de Hammer, auteur redoutable et de petite foi ; le nozhet el Hadi, dit au contraire qu' « Eth Thaalabi « demandait au sultan des secours tels que ceux qu'on avait envoyés « à l'oncle de son maître, Abd el Malek ». Je crois que M. Cour se trompe quand il pense que le sultan n'aurait pas vu dans la phrase de Hammer une prétention de la dernière insolence[1]. — Mais ce sont là de bien petites critiques à jeter sur un livre de début qui dénote un effort très heureux vers l'histoire vraie, et qui fait le plus grand honneur à son auteur et à l'École des Lettres d'Alger qui l'a récompensé et publié[2].

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Das Tagebuch Dietrich Sigismund von Buchs (1674-83), tome II et dernier, publié par M. F. HIRSCH, in-8°, 278 p., Leipzig, Duncker et Humblot, 1905.

M. Hirsch est un travailleur infatigable. Tout en s'occupant de la grande collection des *Urkunden* du Grand Électeur, dont il prépare la suite, il vient de compléter sa publication du Journal de Thierry de Buch. Ce second volume, aussi utile que le premier, contient le récit détaillé des années 1677 à 1679, et des fragments pour les années 1680, 1682 et 1683 ; il est accompagné d'un index des noms de personnes et pourvu de notes explicatives. Il confirme et accentue les impressions données par le tome précédent. On y retrouve l'auteur du journal, jeune et solide gaillard (il a trente et un ans en octobre 1677), toujours prêt à boucler son sac et à enfourcher son cheval pour une reconnaissance ou pour une mission, presque toujours de bonne humeur, même lorsqu'à Vienne on le mène voir dîner l'Empereur, puis l'Impératrice douairière, avant de le faire dîner lui-même (p. 49-50), fort galant et amateur du beau sexe, batailleur et peu commode à ses heures (voir notamment son duel avec Schlieben qu'il blesse mortellement en juin 1678 et avec lequel il prie Dieu ensuite de son mieux, p. 78-79), enfin dévoué corps et

1. Cour, p. 163 et note; El Oufrani : nozhet El Hadi trad. Houdas, p. 398; Hammer, VIII, p. 249.

2. Les « Archives Marocaines », III. 1, publient un catalogue des « Chorfa Filala et Djilala de Fas », d'après le Dour es Sani, et ne citent point le travail de M. Cour. Ce silence qui rappelle la manière de quelques orientalistes allemands contemporains, est fort regrettable pour l'auteur de l'article.

âme à l'électeur, à l'électrice et au prince électoral, auquel il donne, lors de son mariage, les conseils les plus intimes et les plus délicats (p. 224-25, en août 1679). On y retrouve aussi l'électeur Frédéric Guillaume, ardent au feu et s'exposant dans les tranchées devant Stettin et Stralsund, sur mer près de Rügen, ou sur les glaces des Haffs prussiens, en poursuivant les Suédois; prince de goûts simples et familiaux, parfois paralysé par la goutte, mais de tempérament passionné : la colère que lui cause la défection de l'Empereur en 1679 éclate en paroles violentes : « Ce n'est pas le Roy de France », s'écrie-t-il », « qui me force à la paix, mais l'Empereur et l'Empire, et mes plus proches parents et alliés, lesquels pourtant un jour s'en repentiront... » (p. 219-20). On regrette d'autant plus les lacunes du journal à partir de 1680, et son arrêt en 1683, qu'il éclaire d'un jour très vif l'histoire du Grand Électeur durant les années précédentes [1].

Albert WADDINGTON.

Josef POPPER. **Voltaire.** Eine Charakteranalyse in Verbindung mit Studien zur Æsthetik, Moral und Politik. Dresden, Reissner, 1905, in-8°, p. 388.

Pour laver Voltaire des nombreux reproches, à son sens tous injustes, qu'on a adressés en Allemagne et ailleurs à l'homme, au poète et au philosophe, M. Popper a écrit une longue plaidoirie entremêlée de digressions de tout ordre, morales, esthétiques, sociales et politiques. Il les a jugées lui-même très utiles et nous en signale le premier l'importance. Sa thèse eût néanmoins gagné à être resserrée, comme aussi à présenter les faits dans un esprit plus critique, avec un sens plus juste des nuances et dans une forme moins absolue. On ne reprochera pas à l'auteur de manquer d'enthousiasme pour son héros en qui il ne cesse d'exalter un libérateur de l'humanité et un admirable ouvrier de progrès intellectuel et social; mais on pourra penser qu'il était permis de louer Voltaire sans se montrer aussi dur pour tous ceux que M. P. s'est avisé de lui comparer ou de lui opposer. L'intérêt du livre pour des lecteurs français me paraît résider surtout dans la revue critique qu'il fait des jugements qu'ont porté tour à tour sur Voltaire Lessing (il fallait au moins mentionner les travaux d'Erich Schmidt), Gœthe, Schiller, Schlosser, Hettner, Rosenkranz, Freytag, Strauss et de plus modernes. Cette histoire de la réputation de Voltaire en Allemagne, si incomplète et si décousue qu'elle soit, mérite d'être lue, bien qu'avec précaution [2].

L. R.

---

1. Je signale à l'éditeur quelques doutes : p. 129, le colonel suédois Macken est appelé en note Maclear; ne serait-ce pas plutôt Makelier, envoyé de Suède à Berlin en 1688? p. 185, note 8 : 10,000 e. e. o. doivent signifier 10,000 écus en or, et non pas : 10,000 écus et ordres.

2. Lire p. 242, Göschen, p. 332, Tronchin, p. 360 Wootton au lieu de *Goschen*, *Tronchet*, *Wotton*. — Quelques passages de Voltaire sont maladroitement traduits.

Hector QUIGNON, **L'abbé Nollet physicien.** Amiens, Yvert et Tellier, Paris, Champion, 1905, 8° p. 67.

Cette étude complètera les renseignements assez maigres qu'on possède sur l'abbé Nollet, ce modeste savant et vulgarisateur. L'auteur a extrait du *Voyage en Piémont et en Italie* dont la Bibliothèque de Soissons conserve le manuscrit inédit, les détails les plus curieux et caractérisé le genre d'observations que l'esprit positif, sagace et critique, un peu froid du savant et de l'homme du monde avait recueillies d'avril à octobre 1749 dans la haute Italie, à Rome et à Naples. De piquants rapprochements avec les plus illustres prédécesseurs de Nollet en Italie, Montesquieu, de Brosses, font mieux ressortir la physionomie originale de son journal. Les recherches et découvertes scientifiques, surtout celles qui intéressent l'électricité, mais aussi les applications des sciences à l'industrie, l'activité économique des régions traversées, en particulier la sériciculture, ont plus retenu l'attention du voyageur que la politique, l'archéologie ou les beaux-arts.

L. R.

Comte de GOBINEAU. **Deux études sur la Grèce moderne.** Capodistrias. Le royaume des Hellènes. Paris, Plon. 1905, in-16 : 325 p. 3 fr. 50.

La faveur posthume du comte de Gobineau continue. Un éditeur resté anonyme vient de réimprimer de lui deux petits travaux historiques, datant de 1841 et 1878. L'auteur avait essayé d'apporter un peu de lumière dans le rôle qui demeure encore assez obscur de l'ancien Président de la Grèce ; il le juge diplomate habile, mais mauvais gouvernant. La seconde étude a plus d'étendue (p. 87-325) et plus de valeur. Elle retrace les origines et les diverses phases de la révolution grecque, analysant avec beaucoup d'esprit les erreurs, les maladresses et les déconvenues du philhellénisme européen ; les derniers chapitres présentent des années d'apprentissage du petit État, de son essor économique et intellectuel un tableau très vivant d'où la sympathie n'exclut pas la perspicacité. Ces pages d'observations personnelles méritaient d'être republiées ; elles serviront mieux la mémoire de Gobineau que ses théories ethniques.

L. R.

Le vice-amiral Bergasse du Petit Thouars d'après ses notes et sa correspondance (1832-1890), avec une préface du contre-amiral Dupont. Paris, Perrin et Comp., 1906, VI, 415 p. in-8°, portrait ; 7 fr. 50.

Ce livre n'est pas une bibliographie complète de l'amiral. Il se compose de quatre parties distinctes et qui ne sont que vaguement reliées par quelques indications rapides. La première comprend la correspondance familiale du jeune aspirant durant sa croisière dans les mers du sud, jeune Loti chrétien, très travailleur et très réservé au

milieu des amabilités que lui prodiguent, à cause de son nom, les sujets et les sujettes de la reine Pomaré. Elle se termine par des impressions de Chine, de 1850 à 1852. Le second chapitre appartient à l'histoire de la guerre de Crimée. Le jeune enseigne y raconte le débarquement dans la péninsule, la bataille de l'Alma, les commencements du siège, bientôt interrompu pour lui par une grave blessure qui le force, bien à contre-cœur, à rentrer en France. Si ces deux premiers tableaux ne nous fournissent guère d'éléments historiques d'importance majeure, il n'en est pas de même de la troisième partie, qui nous montre le commandant Bergasse du Petit Thouars au Japon, avec le *Dupleix*, au moment de la grande révolution de 1868, qui vit le renversement du taïconnat, la guerre des daimios et le triomphe final du Mikado, préparant la civilisation nouvelle de l'Empire du Soleil. Non seulement on y suit avec intérêt le jeu de la politique internationale à cette époque, qui nous semble déjà si lointaine, mais on est frappé des observations sagaces de notre marin sur les forces latentes de ce pays, émergeant à peine de son moyen-âge. Les dernières pages du volume ne sont pas inédites; elles ont paru dans le *Correspondant* en 1871 ; ce sont des notes sur le siège de Strasbourg en 1870 et sur la captivité de l'auteur dans la forteresse badoise de Rastatt jusqu'à la signature de la paix; on les relira — ceux-là surtout qui ont *vécu* ces heures lugubres dans l'enceinte de la vieille forteresse assiégée — avec une émotion sincère et, sous le coup de cette émotion, l'on ne s'arrêtera pas à marquer les dissidences d'opinion sur certains points qui nous séparent, soit au point de vue des convictions politiques ou religieuses, soit sur certains détails historiques, du vaillant soldat et de l'honnête homme que fut assurément l'amiral Bergasse du Petit Thouars.

R.

Albert Counson. **Petit manuel et morceaux célèbres de la littérature française.** Halle, Waisenhaus, 1905. In-8°, 276 p.

M. Counson, lecteur à l'Université de Halle, a composé ce volume pour familiariser le public scolaire étranger avec l'histoire de notre littérature en même temps qu'avec les pages les plus universellement connues de nos poètes et prosateurs. Il y aurait bien des réserves à faire sur l'utilité de ces histoires littéraires *in nuce*, mais le genre admis, le manuel-recueil de M. C. donne de l'évolution de notre littérature une caractéristique suffisamment exacte, quoique dans une forme un peu lâchée et parfois émaillée de germanismes. Le choix des morceaux est satisfaisant aussi ; mais la place trop large faite aux classiques (presque la moitié du livre pour les seuls Molière, Racine et La Fontaine!) a bien restreint la part des autres auteurs.

L. R.

— On peut rapprocher ici deux livres sur la séparation des Eglises et de l'Etat. *Concordat ou séparation, réflexions sur les rapports* de l'Eglise catholique et de l'Etat français, *précédées d'une lettre de M. Ribot*, par Georges Noblemaire (Paris, 4e édition, 1904, Plon; xxiv-363 p. in-18; prix: 3 fr. 50); et : comte Albert de Mun, *Contre la Séparation* (Paris, Poussielgue, 1905; 222 p. in-12; prix: 2 fr.). Tous deux soutiennent la thèse concordataire. Mais M. Noblemaire se place du point de vue libéral, tandis que l'opuscule de M. de Mun est animé, suivant l'expression même de l'annonce-réclame, du « souffle vengeur » du « grand tribun catholique ». Le premier ouvrage, antérieur à la discussion de la Chambre, est une étude, un peu discursive et diffuse, des divers régimes de l'Eglise en France depuis la constitution civile et des projets de séparation, surtout des projets Pressensé et Briand. Le deuxième ouvrage est un recueil d'articles de journaux, qui va du voyage de M. Loubet à Rome jusqu'au vote de l'article 4. Tous deux sont pleins de considérations historiques ; M. de Mun surtout trouve une ample matière dans le rapport et les discours de M. Briand, bien qu'il n'ait remonté ni au concile de Nicée ni même à celui « des trente ». Le volume de M. Noblemaire contient en appendice un certain nombre de documents, notamment le concordat et diverses propositions de séparation (Flourens, Réveillaud, Grosjean et Berthoulat, Boissy d'Anglas, Dejeante, Pressensé, Briand). — M. D.

— M. C. Léouzon le Duc recherche : *Ce que l'Etat doit à l'Eglise* (Paris, Plon, 1905, 116 pp. in-8°). C'est une étude historique fort sérieuse de la question des biens ecclésiastiques. Si la question était purement historique, personne ne discuterait ; il est certain que l'indemnité concordataire est la continuation d'une propriété incontestable. Mais il est des matières où le droit, fondé sur l'histoire, n'a aucune valeur. La raison d'Etat, ce déguisement politique de la force, prime le droit. Au surplus, M. Léouzon le Duc raisonne d'après la constitution actuelle, ou ancienne, de la société. Or, la désaffectation des biens des collectivités n'est qu'une première étape dans la désaffectation générale de toutes les propriétés privées. Si l'on raisonne d'après ces principes nouveaux, toutes les preuves historiques ne sont que du papier noirci. — M. D.

— *La pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine* par Ernest Dimnet est un recueil d'études : Le précurseur, Wiseman ; le voyant, Newman ; Théologie et dévotion, le P. Tyrrell ; Théisme et morale, W. S. Lilly ; Le prêtre littérateur, William Barry ; Evolution et Théologie, Wilfrid Ward. L'effort de donner un titre général à chaque essai paraît avoir été malheureux pour Newman, qui a été autre chose qu'un voyant. Mais ces études sont précises et exactes, et il y a un bon index. Le style n'est pas toujours très soigné ; p. xiii : « les fidèles relisant *en* hommes l'histoire sainte qu'ils ont lue enfants » ; dans les collections allemandes de gravures, où le texte est en trois langues, *Iesus als Knabe*, est traduit par « Jésus en garçon » ! — L. S.

— Nous avons le vif regret d'apprendre la mort à Venise, le 14 janvier, du commandeur Nicolo Barozzi, patricien de Venise, directeur du Musée Archéologique. En dehors de nombreux travaux personnels, B. avait pris une part active à la publication des *Diarii* de Marino Sanuto ; extrêmement bienveillant à l'égard des étrangers et particulièrement des Français, il a aidé plus d'un de nos compatriotes dans leurs recherches dans la ville des doges ; personne mieux que lui ne connaissait les archives d'Etat et particulières ; B. avait été fait officier de la Légion d'honneur. — H. C.

Études et articles sur Pétrarque.

— Le sixième centenaire de la naissance de Pétrarque, célébré au mois de

juillet 1904, a donné lieu à une multitude de discours, d'articles, d'études plus ou moins approfondies. M. A. Della Torre a rendu un service signalé en donnant une revue méthodique et analytique dans l'*Archivio storico italiano* (1 a Disp. de 1905; 88 pages); nous y renvoyons les pétrarquisants. Nous nous contenterons d'enregistrer ici une demi-douzaine de tirages à part qui nous ont été adressés en ces derniers temps.

M. Victorio Cian (*Nugellae vulgares? — Questione petrarchesca*, extrait de *la Favilla*, Pérouse, 1904) résume magistralement toutes les raisons qui permettent d'affirmer que Pétrarque n'eut jamais pour ses poésies amoureuses le dédain qu'il affecta dans la dernière partie de sa vie, et qui est passé à l'état de légende (voir encore F. Brunetière, au début de sa nouvelle *Histoire de la litt. franç. classique* p. 9) ; Pétrarque au contraire n'a pas cessé, jusqu'à la fin de sa vie, de polir amoureusement les bijoux qui composent son Canzoniere. Les mêmes idées ont été exprimées par le même savant critique dans la *Nuova Antologia* du 16 juillet 1904; sous le titre : *La coscienza artistica nel poeta del Canzoniere.*

C'est de la *Sincerità artistica del Petrarca* qui s'occupe dans la « Fanfulla della Domenica » (Févr. Mars 1905), M. Enrico Sicardi, un des avocats les plus ardents et les mieux informés de la bonne foi, souvent suspectée, du poète. Il s'agit cette fois de montrer que l'on a tort de considérer certaines pièces, et en particulier le sonnet *Aspro core e selvaggio...*, comme occupant dans le Canzoniere une place destinée à tromper sur la date de leur composition et sur l'objet véritable des soupirs de Pétrarque. Ce sonnet n'aurait pas été composé le 21 sept. 1350, plus de deux ans après la mort de Laure ; cette date ne se rapporterait qu'à la première transcription d'après un brouillon antérieur ; et M. Sicardi parait avoir parfaitement raison.

Les brouillons de Pétrarque, conservés dans le ms. Vat. 3196, ont servi à M. F. Wulff pour étudier les états successifs d'une strophe — la septième — de la canzone *Che debb'io far* (*Nyfilologiska Sällskapets i Stockholm Publikation*, 1905, p. 63-70).

M. Giov. Gentile s'applique à corriger une interprétation donnée par M. P. de Nolhac à un passage du traité *De sui ipsius et aliorum ignorantia* (Pétrarque et l'humanisme, p. 323 et suiv.), pour en tirer la preuve que Pétrarque posséda réellement seize volumes de Platon en grec, et en vit nombre d'autres entre les mains de Barlaam (*I Dialoghi di Platone posseduti dal Petrarca*; extrait de la *Rass. critica della lett. ital.*, Naples, 1904, p. 193-218). La discussion porte sur un texte imparfaitement établi, preuve nouvelle de l'utilité de donner une meilleure édition des œuvres latines de Pétrarque ; en attendant, l'interprétation de M. Gentile, soutenue d'une façon un peu verbeuse en 25 pages, est intéressante ; il faudra voir quel accueil y fera M. de Nolhac dans la seconde édition, dès maintenant annoncée, de son beau livre.

L'histoire de la fortune de Pétrarque à l'époque de la Renaissance reçoit une importante contribution grâce au discours de M. A. Medin : *Il culto del Petrarca nel Veneto fino alla dittatura del Bembo* (extrait du *Nuovo Arch. Veneto*, N. S. t. viii, p. ii, 1904 ; 47 pages).

Le directeur de l'Institut historique belge de Rome, D. Usmer Berlière, O. S. B., consacre une étude très documentée à *Un ami de Pétrarque* : *Louis Sanctus de Beeringen* (Paris-Rome, 1905; in-4°, 59 pages) ; cet ami est celui que Pétrarque appelle toujours « Socrate ». — H. H.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 26 mars. — 1906

Roscher, Les nombres 7 et 9 chez les Grecs. — Wecklein, Études sur l'Iliade. — Trendelenburg, Le Ménexène de Platon. — Denys d'Halicarnasse, Opuscules, II, 1, p. Usener et Radermacher. — Meister, Le génitif dans les inscriptions crétoises. — Whibley, Un compagnon d'études grecques. — Hampe, Urbain IV et Manfred. — Folz, L'empereur Frédéric II et le pape Innocent IV. — Lettres de Louis XI, p. Vaesen, IX. — Mémoriaux du Conseil de 1661, p. J. de Boislisle. — Forot, L'année de la peur à Tulle. — Turner, Correspondance des envoyés français aux États-Unis, 1791-1797. — Sahler, Notes sur Montbéliard. — Marquiset, La phrase et le mot de Waterloo. — Dictionnaire des antiquités romaines, XXXVII. — Plaute, p. Lindsay, II. — Munro, Catulle, p. Duff. — Van Gils, Hengeuinius. — Ramorino, Tertulien et Minucius. — Burger, Minucius et Sénèque. — Actes coptes du Concile éphésien de 431. — Pascal, Un manuscrit de Prudence. — Dufourcq, Saint Irénée. — Baudrillart, Saint Paulin. — Brakman, Le texte de Sidoine. — Taccone-Gallucci, Inscriptions chrétiennes des Abruzzes. — Cholot, Le bréviaire de Sainte-Claire. — Prières et méditations avant et après la messe, p. Goeser. — L. Weber, San Petronio de Bologne. — Bulletin de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — Archives de sténographie. — P. Viollet, Infaillibilité et Syllabus. — Académie des inscriptions.

W. H. Roscher. **Die enneadischen und hebdomadischen Fristen und Wochen** der ältesten Griechen. Ein Beitrag zur vergleichenden Chronologie und Zahlenmystik. Leipzig, Teubner, 1903 : 92 p.

Le même : **Die Sieben- und Neunzahl** im Kultus und Mythus der Griechen, nebst einem Anhang : Nachträge zu den « enneadischen und hebdomadischen Fristen und Wochen » enthaltend. Leipzig, Teubner, 1904 ; 126 p. (Extraits des *Abhandl. der philol.-hist. Klasse der Kön. Sächs. Gesellsch. d. Wiss.* XXI, 4 et XXIV, 1).

D'où vient que les Grecs ont attribué aux nombres 7 et 9 une valeur mystique? Pourquoi les rencontre-t-on si souvent, dans les anciens monuments de leur littérature, employés pour déterminer certains laps de temps, et jouent-ils un si grand rôle dans le culte et la mythologie ? C'est cette recherche que les deux dissertations de M. Roscher ont pour objet. L'auteur s'est déjà occupé de la question dans plusieurs articles de périodiques; cette fois il a composé ses ouvrages sur un plan méthodique et uniforme. Il réunit, soit dans le texte, soit dans les notes, les témoignages anciens où sont mentionnées des périodes

de 7 et 9 jours (respectivement des groupes de 7 et 9 personnes ou objets), en discute la portée au point de vue de la mesure du temps, et cherche à préciser l'origine de cette manière de s'exprimer. Dans le second de ces volumes, il s'agit plus spécialement des nombres 7 et 9 dans leurs rapports avec les différentes divinités grecques ; M. R. constate que le nombre 7 est en relation intime avec les cultes d'Apollon et de Dionysos et avec les mythes béotiens. La fin de chaque dissertation résume les résultats obtenus par la discussion et l'interprétation des textes. La principale de ces conclusions, dont l'importance ne saurait échapper, est que ce ne sont pas les 7 planètes astrologiques qui ont donné au nombre 7 son caractère sacré, bien qu'elles aient sans doute, après l'époque de Pythagore, contribué à le développer encore ; ce caractère repose simplement sur une division naturelle du mois lunaire de 28 jours en quatre périodes ou semaines de 7 jours chacune, dont les phases de la lune marquaient nécessairement le commencement et la fin. Les périodes ennéadiques, et ensuite le caractère mystique du nombre 9, proviennent de même d'une antique division du mois lunaire en trois parties, bien qu'ici le point de départ de cette division soit assez obscur ; j'avoue pour ma part ne pas voir exactement quel principe a présidé à ce partage en trois du mois de 27 jours. D'autres conclusions ne sont pas d'une certitude absolue ; mais il ressort encore des dissertations de M. R. qu'il y eut chez les anciens Grecs une sorte de concurrence entre les principes septénaire et novénaire ; alors que dans l'ancienne épopée, les périodes de 9 jours sont de beaucoup les plus fréquentes, [1] le nombre 7 a au contraire une influence prépondérante dans la religion ; les groupements hebdomadiques sont d'ailleurs plus anciens, et se sont maintenus plus fermement dans le culte, tandis que dans la poésie héroïque, ils se trouvèrent réduits au minimum, repoussés et chassés de l'usage, pour ainsi dire, par l'influence croissante des périodes novénaires. Dans un appendice M. Roscher défend contre P. Stengel l'explication qu'il a proposée de l'expression βοῦς ἕβδομος dans l'*Archiv. f. Religionsw* VI (1903) et VII (1904). Ces mots désignent un gâteau en forme de bœuf offert en septième lieu après six différents animaux vivants ou six gâteaux ronds appelés σελῆναι. Je crois que cette interprétation, qui a pour elle, entre autres témoignages, ceux de Suidas et du lexicographe Pausanias, est exacte ; toutefois la correction περιστέριον pour πετεινόν, dans la liste des animaux du sacrifice, est forcée et me semble inacceptable.

My.

---

1. *Enn. und. hebd. Fristen* p. 76 M. R. remarque dans une note additionnelle que les tragiques ont considéré la guerre de Troie comme δεκέτης, et il cite comme exemple un passage de Sophocle et deux d'Euripide. Il pouvait ajouter qu'Eschyle parle de cette guerre comme ayant en réalité duré 9 ans, les Grecs étant retournés dans leur patrie la dixième année, p. ex. *Agam.* 504 δεκάτου σε φέγγει τῷδ' ἀφικόμην ἔτους, exactement comme Homère.

N. Wecklein. **Studien zur Ilias.** Halle, Niemeyer, 1905; IV-61 p.

Le nom de l'auteur appellera l'attention sur cette brochure. M. Wecklein, qui sait comme tout le monde que la question de l'origine et du développement de l'Iliade est loin d'être résolue, apporte une solution qui repose sur des observations nouvelles, dont la lecture est des plus intéressantes. Il estime que l'Iliade a pris sa forme actuelle par l'adjonction, à d'anciens chants populaires sur la chute de Troie, d'un poème en l'honneur d'Achille. Il remarque en effet que dans cette partie qu'on peut appeler l'Achilléide (A, I, Π-X) l'homme de génie qui l'a composée et fondue avec le reste fait preuve de qualités bien différentes et toutes nouvelles, dont on voit à peine quelques traces dans les chants antérieurs de la première Iliade. Certaines figures, l'ἔμφασις par exemple, appelée par Cornificius *per consequentiam significatio*, y sont fréquentes et ne se trouvent pas ailleurs; la psychologie y est plus subtile, la connaissance du cœur humain plus profonde, la peinture des sentiments plus vive et plus raffinée. Ce qui doit corroborer ces observations, c'est que toutes les mentions d'Achille en dehors de l'Achilléide se rencontrent dans des parties visiblement ou vraisemblablement ajoutées plus tard. La conclusion est celle-ci, formulée p. 42 : « Si les chants qui n'appartiennent pas à l'Achilléide ne connaissent pas Achille, tandis que l'Achilléide renvoie à ces chants et les présuppose, c'est qu'ils étaient connus de l'auteur de l'Achilléide, et celle-ci est étrangère à l'Iliade primitive »; et plus loin p. 44 : « Les chants où il n'est pas question d'Achille roulent sur la destinée d'Ilion, et forment ainsi une Iliade à proprement parler ». Mais que devait être cette Iliade? Pas autre chose que l'histoire de l'attaque de Troie par un ennemi venu sur des vaisseaux (Ajax), qui prend et incendie la ville après avoir tué son défenseur Hector. M. W. se rencontre ici avec E. Bethe. Notre Iliade, en mettant à part les additions des poètes postérieurs, serait donc une fusion, en quelque sorte, de deux poèmes anciens, une Iliade et une Achilléide (Notons en passant que ce dernier mot est peu exact, car une Achilléide qui n'irait pas jusqu'à la mort du héros serait bien mal conçue, et C. Robert est plus conséquent avec lui-même en admettant la mort d'Achille dans sa reconstruction). M. W., au fond, reprend après bien d'autres l'hypothèse de Wolf, en la particularisant; mais ses arguments ne m'ont point convaincu. « Celui-là, nous dit-il en terminant p. 61, qui saura faire comprendre comment il se fait qu'un poème dû à des chantres différents porte la marque du plus grand génie poétique de la Grèce, sans faire d'accrocs aux résultats de la critique scientifique, celui-là seul peut compter être approuvé ». Rien de plus juste; et pourtant, parmi ceux qui se sont occupés de la question homérique (ils sont nombreux), quel est celui qui n'a pas cru, de la meilleure foi du monde, se maintenir

exclusivement dans le domaine de la critique scientifique ? Et quel est celui qui a su y rester ? M. Wecklein lui-même est-il bien sûr d'y rester dans l'explication qu'il propose de la manière dont la figure d'Achille a été introduite dans ce qu'il conçoit comme la primitive Iliade ? Gardons-nous de l'hypercritique ; il y a dans notre Iliade, nous le savons, des passages ajoutés après coup ; mais n'oublions pas qu'à faire de trop savantes combinaisons, on risque de perdre le sens de la simplicité et du naturel.

My.

Adolf Trendelenburg. **Erläuterungen zu Platos Menexenus** (Beil. zum Jahresber. des Friedrichs-Gymn.). Berlin, Weidmann, 1905 ; 30 p. in-4°.

Il n'y a pas actuellement en Allemagne d'édition du *Ménexène* à l'usage des classes. M. Ad. Trendelenburg a été frappé, nous dit-il, de ce fait que depuis 1896 cet ouvrage est porté au programme de nos classes de seconde ; et il estime que les éditions classiques de Couvreur (Garnier) et J. Luchaire (Hachette) pourraient être mises, provisoirement, entre les mains des élèves des gymnases allemands. Il pense toutefois que pour les classes supérieures, les seules où le *Ménexène* puisse être lu et étudié avec fruit, les notes de ces éditions, sous le rapport de la syntaxe, sont trop élémentaires ; et dans ce programme, il publie un commentaire étendu, disposé de telle façon que pour chaque division de l'ouvrage les annotations de détail sont précédées d'un résumé de l'ensemble, où les phrases les plus caractéristiques sont traduites en entier. Ces notes sont généralement fort bien rédigées, d'un développement suffisant, et ne laissent guère de points difficiles, relatifs tant à la grammaire qu'à la rhétorique et à l'histoire, sans explication. J'y ai remarqué particulièrement les notes sur Konnos (235 *e*) ; sur la prise d'Érétrie par les Perses et les expressions employées par Platon (240 *a-b*) ; l'interprétation grammaticale de la longue phrase avec quatre infinitifs (243 *b*) ; et celle de la phrase difficile ἀπηλλάγημεν τοῦ πολέμου οὕτως ἀγαπητῶς ἀπηλλάττοντο καὶ οἱ πολέμιοι (245 *e*), où certains commentateurs ponctuent après πολέμου et donnent à οὕτως un sens exclamatif, tandis que d'autres, après Madvig (M. T. écrit Madwig), intercalent ὥστ' après οὕτως, et d'autres, plus radicaux, suppriment οὕτως... πολέμιοι comme une glose. M. T. lit très simplement οὕτως ἀγαπητῶς <ὡς> [1]. Un premier chapitre recherche quelle a été l'intention de Platon en écrivant le *Ménexène*. M. T. pense que Platon a voulu railler non seulement les rhéteurs, mais encore les Athéniens eux-mêmes et leur goût pour un genre

1. 244 *d*. M. T. semble ne pas connaître le texte de Burnet οὐ γὰρ πάλαι οὐδὲ παλαιῶν ἀνθρώπων, excellente leçon due à F (Vindob. 55 suppl. gr. 39), pour οὐδ' ἐπ' ἄλλων ἀνθρ. ou οὐδὲ πρὸ πολλῶν ἐτῶν ; il propose « quelque chose comme οὐδ' ἐπ' ὀλωλότων », qui ne vaut guère mieux que les textes courants.

d'éloquence qui n'avait plus alors rien de sacré ni de sérieux; « ses traits sont dirigés à la fois contre les orateurs et les auditeurs, contre les flatteurs et les flattés ». C'est juste, mais M. Trendelenburg a le tort de penser que Platon emprunte toute la couleur extérieure de son opuscule à l'*Epitaphios* de Lysias, alors qu'il est impossible d'y méconnaître en même temps une imitation voulue et ironique des procédés de style de Gorgias.

My.

Dionysii Halicarnasei **Opuscula**, vol. II, fasc. 1, ediderunt H. Usener et L. Radermacher, Lipsiae, Teubner, 1904, 387 p. in-12.

Nous aurions voulu pouvoir annoncer, en même temps que ce fascicule 1 du tome II des *Opuscula* de Denys d'Halicarnasse (t. VI, 1 des œuvres complètes), le second fascicule, qui doit contenir le titre, la préface et les *indices*. Mais, comme ce complément se fait encore attendre, ne tardons pas davantage à signaler ici l'importance du volume qui nous est offert : dès aujourd'hui nous avons entre les mains, en deux tomes, une excellente édition de tous les écrits de Denys sur la rhétorique, avec toutes les variantes essentielles du texte. Ainsi l'œuvre inaugurée par Usener, il y a près de trente ans, dans son étude sur la traduction manuscrite des traités de rhétorique (1878), touche à sa fin, et les résultats de cette longue enquête se présentent à nous sous une forme qu'on peut dire définitive. Il suffit de jeter les yeux sur quelques pages du traité Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων pour apprécier l'étendue et la valeur de ce travail : l'établissement du texte, le renvoi aux témoignages anciens, le choix des variantes et des conjectures, tout y est conforme aux règles de la meilleure critique. Si l'on songe que cet écrit, à lui seul, nous a conservé quelques perles de poésie grecque (le fameux dithyrambe de Pindare, la plus belle ode de Sappho, et le chef-d'œuvre de Simonide), sans parler d'une foule de détails techniques sur le style des plus grands écrivains grecs, on doit remercier MM. Usener et Radermacher d'avoir fourni une base désormais solide à toutes les discussions que soulève encore l'histoire de la critique littéraire dans l'antiquité.

Am. Hauvette.

Karl Meister. **Der syntaktische Gebrauch des Genetivs** in den kretischen Dialektinschriften (diss. inaug. Leipzig). Strasbourg, Trübner, 1905.

Cette dissertation, qui est une thèse de doctorat, a été publiée dans les *Indogermanische Forschungen*, t. XVIII, p. 133-204; l'auteur, M. K. Meister, est le fils de M. Richard Meister ; c'est dire qu'il a été élevé à bonne école, et cette étude sur un point de syntaxe dans les inscriptions crétoises prouve une sérieuse culture dialectologique.

La thèse procède selon les divers emplois du génitif : g. indépendant, à savoir le g. absolu, et le g. en fonction d'adverbe de temps et de lieu ; g. construit avec des verbes ; g. complément de substantifs, épithète et attribut. M. M. insiste avec raison, au cours de ses observations, sur les différences que présentent les inscriptions en caractères archaïques et celles qui sont écrites avec l'alphabet ionien ; ces différences, en ce qui concerne la syntaxe du génitif, sont en certains points assez grandes pour que l'on puisse constater une évolution chronologique ; quelques emplois du génitif, par exemple, se rencontrent dans les inscriptions archaïques et ont soit totalement disparu, soit perdu beaucoup de terrain, dans les inscriptions de date plus récente. Ce sont là d'ailleurs des phénomènes qui ne sont pas exclusivement propres au dialecte crétois, puisque la tendance à l'expression des circonstances par d'autres procédés que l'usage des cas indépendants se peut constater dans l'ensemble de la langue grecque ; mais il n'était pas inutile que cela fût montré, pour l'emploi particulier d'un cas, à l'aide d'exemples puisés dans les documents épigraphiques d'un dialecte. Je pourrais relever, à côté d'heureuses interprétations de quelques textes [1], plusieurs théories qui me paraissent peu exactes ou tout au moins d'une sûreté discutable [2] ; mais il ne s'agirait que de détails, et il suffit de dire que l'ensemble est un excellent travail, très utile pour l'histoire de la langue grecque.

My.

A Companion to greek Studies edited for the Syndics of the University Press by Leonard Whibley. Cambridge, Univ. Press, 1905 ; xxx-672 p.

Ce manuel sera certainement un très bon compagnon pour les étudiants anglais dans leurs études grecques. On y a réuni, en effet, tout ce qui peut faire connaître, dans leurs traits généraux, la Grèce ancienne et son histoire, ses arts et sa littérature, la vie publique de ses habitants, les institutions des principales cités, les relations internationales, enfin les mille détails si intéressants de la vie privée. Un premier chapitre roule sur la géographie et les productions de la Grèce ; un autre, sur la philologie grecque et l'histoire de son développement jusqu'à nos jours, termine dignement ce beau volume, élégamment imprimé, pourvu de bonnes illustrations, et rédigé par une pléiade de savants compétents. Des tables chronologiques (p. 55-88) disposées sur deux colonnes résument les événements historiques et les principaux faits de l'histoire littéraire et artistique de la

1. Entre autres Collitz-Bechtel 5018 l. 11 χώρας ἇς ἔχοντες et non χώρας ἅς ; 5101 l. 21 τᾶς... ἔχθρας et non τᾶς.

2. P. ex. sur le génitif avec εἶναι, qui est rapproché du gén. indépendant (p. 153) ; ou encore sur le gén. d'un nom de personne avec καταστᾶσαι et autres verbes : le cas est rattaché à l'action verbale, ce qui me semble bien incertain (pp. 158, 159, 162).

Grèce, depuis la première olympiade jusqu'à la fin de l'indépendance grecque en 146. Je ne veux pas entrer dans la critique des détails; relever quelques omissions ou certaines inexactitudes serait peu utile [1]. Mais je dois signaler tout au moins une grave lacune dans le chapitre *Littérature*. On est surpris en effet de ne voir citer nulle part les orateurs chrétiens comme Basile, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome; leurs noms sont mentionnés, il est vrai, mais voici comment (§ 180) : « Parmi ses lettres, il en est qu'il (Libanius) écrivit à Basile et à Jean Chrysostome, ses élèves », et quelques lignes plus loin : « Grégoire de Nazianze et Basile furent parmi ses élèves (d'Himérius) ». Le nom de Synésius n'est même pas prononcé. Même pour un manuel, c'est insuffisant, et le lecteur est bien imparfaitement renseigné sur la littérature du IVe siècle.

My.

K. Hampe, **Urban IV und Manfred,** 1261-1264. Heidelberg, Winter, 1905. In-8°, VIII et 101 p. 3 fr. 25.

M. K. Hampe nous fournit une nouvelle étude sur Manfred, le fils de l'empereur Frédéric II et sur ses rapports avec le pape Urbain IV, Jacques Pantaléon, fils d'un cordonnier de Troyes. Ce pontife chercha et trouva dans l'alliance avec Charles d'Anjou l'appui nécessaire pour vaincre les derniers Hohenstaufen dans l'Italie méridionale; mais ses négociations, puis ses luttes contre Manfred n'avaient point encore abouti quand il mourut en octobre 1264. Cependant il avait préparé les voies à ses successeurs en habile politique, et, à ce point de vue, il mérite de figurer en place notoire parmi les papes du XIIIe siècle. Quant à Manfred, il sort un peu diminué — un peu trop peut-être — des recherches de M. Hampe, qui lui reproche son manque d'énergie et de volonté. Il y avait, ce nous semble, moins de sa faute, dans l'attitude indécise qu'on lui reproche; elle provenait de la situation générale de la chrétienté d'alors et de l'incontestable supériorité des forces coalisées contre lui.

E.

---

1. Il est dit par exemple, p. 543, que Théocrite parle d'un vin de sept et même de 4 ans comme d'un vin exceptionnel, et que les Grecs entendaient par παλαιὸς οἶνος probablement un vin qui n'avait pas plus de deux ou trois ans. On aurait pu cependant citer le vin de onze ans de l'Odyssée γ 391. P. 206, lire Serenus d'*Antinoé* et non d'*Antissa*. — On ne parle pas de Jamblique, de Clément d'Alexandrie, de Musæus, ni d'autres, comme Tryphiodore et Colluthus, etc. Il est question d'Hippocrate dans l'article *Médecine*, qui fait partie de la section *Antiquités privées* ; mais pourquoi n'a-t-il pas sa place dans l'histoire de la littérature, alors qu'on y a réservé un paragraphe spécial pour Galien ?

Auguste Folz, **Kaiser Friedrich II und Papst Innocenz IV. Ihr Kampf in den Jahren 1244 and 1245.** Strassburg, Schweickardt u. Schlesier, 1905, 158 p., 8°.

Le travail de M. Folz sur l'empereur Frédéric II et le pape Innocent IV est une thèse pour le doctorat en philosophie, présentée à l'Université de Strasbourg, qui s'occupe principalement du concile de Lyon où fut déposé Frédéric II. On ne voit pas que l'ensemble du tableau bien connu de cet épisode marquant de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire ait été notablement modifié par le nouvel examen consciencieux des sources afférentes, entrepris par l'auteur; celui-ci conclut, comme plus d'un de ses devanciers, que la lutte entre l'empereur et le pape fut essentiellement politique et que les accusations d'hérésie, etc. lancées contre Frédéric ne peuvent être prises au sérieux. Si la convocation des dignitaires de l'Église fut générale, le concile, en réalité, ne fut rien moins qu'œcuménique; les propositions de paix, faites de part et d'autre, n'étaient pas sérieuses, puisque le point capital du litige, la renonciation à toute influence sur la Ligue lombarde n'était pas acceptable pour Frédéric, aussi peu qu'Innocent pouvait accepter la continuation d'une puissance impériale capable de l'attaquer à la fois au nord et au sud de la péninsule. Ce qu'on relèvera de plus important dans cette étude un peu prolixe, ce sont quelques rectifications d'ordre secondaire sur la procédure suivie par l'assemblée de Lyon; le reste avait été dit déjà par l'un ou l'autre des nombreux historiens qui depuis Raumer, Schirrmacher et Héfelé nous ont raconté ce concile.

E.

Lettres de Louis XI, p. Joseph Vaesen. Tome IX. Paris, Renouard, 1905. In-8°, 373 p., 9 fr.

M. Joseph Vaesen touche au terme de sa longue et utile, mais parfois pénible tâche. Ce nouveau tome renferme les numéros 1570 à 1809 et renferme la correspondance royale, de janvier 1481 à octobre 1482. De ces deux cent-quarante pièces, un assez petit nombre seulement se rapporte à des négociations politiques proprement dites avec l'Allemagne, l'Angleterre, le soudan d'Égypte, etc. La plupart sont adressées au Parlement pour hâter des procès et montrent une ingérence singulièrement tenace de la personne du roi dans le cours de la justice rendue en son nom; elle va jusqu'à s'occuper de nominations d'huissiers. D'autres documents se rapportent à des questions de finances, qui intéressaient également beaucoup le vieux roi, puis encore à une foule d'affaires diverses (envoi de lévriers et demande d'un léopard au duc de Ferrare (p. 103); demande de prières pour le roi, d'un « compaignon dévôt homme », le prieur de Notre-Dame de Salles (p. 150); ordre « pour sçavoir à la vérité où

est le chef et aussi le corps de Monsieur Saint-Lazare » (p. 237); ordre de faire examiner par les médecins de Paris l'archevêque d'Auch qui « fait le malade », pour s'assurer qu'il ne joue pas la comédie, en alléguant ce prétexte afin de ne pas venir vers le roi (p. 273) ; ordre de bâtir « une petite estable pour mes mulles » (p. 303); lettre au pape pour solliciter une enquête préparatoire à la canonisation d'un « bon sainct homme hermite », Jean de Gand (p. 317), etc., etc. M. Vaesen a joint comme d'habitude, aux lettres une douzaine de pièces justificatives, dont les plus curieuses sont deux *Informations* faites par ordre du roi, l'une sur un « grenetier du grenier à sel de Beaucaire, Hugues de Coppons, en 1481, accusé d'avoir « mal parlé » de Louis XI ; l'autre contre certains officiers de la garnison du Mont Saint-Michel, inculpés en 1482 d'extorsions et de violences commises dans les environs.

R.

Mémoriaux du Conseil de 1661, p. p. Jean de Boislisle. Paris, Renouard. Tome I, 1905. In-8°, 394 p. 9 fr.

Les magnifiques collections du Musée Condé à Chantilly renferment un manuscrit de cent-soixante-quinze pages in-folio (n° 565) qui contient une espèce de procès-verbal sommaire des séances tenues, sous la présidence de Louis XIV, par Le Tellier, Fouquet et Lionne, depuis le 9 mars 1661 (date de la mort de Mazarin), jusqu'au 3 septembre, avant-veille de la chute de Fouquet. Il a été rédigé d'abord par H. L. de Loménie de Brienne, puis par Michel Le Tellier. C'est un document curieux qui nous a conservé de la façon la plus authentique les débuts du règne personnel du roi. M. Jean de Boislisle a entrepris de publier pour la Société de l'histoire de France ces *Mémoriaux du Conseil de 1661* ; il y a joint les notes prises à la même époque (9 mars-20 août) par le « jeune » Brienne lui-même, secrétaire par survivance des Affaires étrangères, notes qui sont conservées aux Archives de ce ministère, dans la section des Mémoires et documents (France, vol. 415). Les deux textes étant fort succincts, l'éditeur y a joint un abondant commentaire, puisé presque toujours à des sources inédites, et qui en facilite singulièrement l'usage. M. J. de Boislisle, qui tient de race, y a fait preuve d'une connaissance approfondie de l'histoire de France à cette époque, et l'on ne peut que se féliciter de voir un document, si intéressant par lui-même, gagner encore par les éclaircissements qui l'expliquent et le complètent. Espérons que le second volume paraîtra bientôt, et surtout que l'éditeur y joigne une bonne table des matières pour les noms de personnes et de lieux, table qui engloberait non seulement le texte même, mais aussi les notes de l'éditeur!

R.

Victor Forot, **L'année de la peur à Tulle.** Paris, Cherronnet. 1906. In-8°, 116 p.

M. Victor Forot, ingénieur civil et président du Comité départemental de recherches sur l'histoire de la Révolution française, a réuni depuis longtemps des documents nombreux sur la période révolutionnaire dans la Corrèze. C'est un de ses dossiers qu'il offre au public dans *l'Année de la peur à Tulle*, après plusieurs autres, qui ont déjà vu précédemment le jour. Les recherches sur cette singulière panique, qui se propagea d'un bout du royaume à l'autre, dans les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août 1789, sont à la mode depuis quelque temps, sans qu'on ait encore pu en donner une explication complètement satisfaisante, et ce n'est pas dans la brochure de M. Forot que nous trouverons des éclaircissements nouveaux. Ce qui s'y rapporte à la *Grande peur* est peut-être la partie la moins intéressante de son travail. On apprécie d'ailleurs toute la difficulté de traiter. même aujourd'hui, l'histoire de cette époque en province — dans certaines provinces au moins, — en constatant que l'auteur n'ose pas désigner, autrement que par une initiale, tel personnage coupable des pires violences en 1790, puisque ses descendants existent encore à Tulle (p. 18). Par contre, les pièces relatives aux émeutes qui se produisirent autour du château de Favars et à leur répression, en janvier 1790, ont à nos yeux, une très sérieuse valeur, puisqu'elles nous font voir avec quelle violence l'autorité centrale réprimait encore, à cette date, des actes qu'on n'osera plus, un an plus tard, qualifier de séditieux, et qui, de toute façon, ne méritaient ni les chaînes, ni les fustigations, ni surtout le gibet. Le procureur de la commune de Tulle, M. Brival, fut d'ailleurs le premier à protester contre les sentences de la cour prévotale auprès de la Constituante, qui renvoya ceux d'entre les condamnés qui n'étaient pas déjà pendus, devant un autre tribunal, lequel plus tard les acquitta tous. Signalons également quelques documents curieux sur les approvisionnements du chef-lieu de la future Corrèze et les craintes de famine qui y régnèrent un moment. Nous relèverons seulement une forte anticipation sur l'avenir, dans la phrase où l'auteur parle des « candidats républicains révolutionnaires » à Tulle, en août 1790. A cette date, on ne connaissait pas de « républicains révolutionnaires » dans les clubs de la capitale, à plus forte raison n'y en avait-il pas en province.

R.

Rapport annuel de l'Association d'histoire américaine pour 1903. Septième rapport de la Commission des manuscrits historiques. Correspondance des envoyés français aux États-Unis, 1791-1797, Washington, Government printing office, 1904, 1110 p. in-8°.

C'est M. E. J. Turner qui a été chargé de présenter au public et de commenter cette longue série de dépêches envoyées d'Amérique,

durant la période révolutionnaire, par les représentants de la France au pouvoir central, à Paris, qu'il s'appelât Louis XVI, la Convention ou le Directoire. Ces pièces ont été copiées sur les originaux; grâce à leur publication on peut se rendre entièrement compte aujourd'hui de la politique suivie vis-à-vis de la jeune république des États-Unis par la monarchie constitutionnelle, puis par la république française. Je ne pense pas cependant que le nombre de ceux qui parcourront avec une satisfaction sans mélange ce dossier compact de plus de onze cents pages, soit bien grand. Tout d'abord, il faut bien avouer que les questions traitées alors entre les deux pays ne sont pas généralement d'un intérêt majeur; mais surtout la France est alors si médiocrement représentée de l'autre côté de l'Atlantique que l'on s'étonne seulement que le président Washington ne l'ait pas encore prise davantage en grippe. Le premier chargé d'affaires que nous rencontrons dans ce recueil, le chevalier de Ternant, est du moins un homme de la carrière et de mœurs policées; mais quel triste négociateur, quel bavard vaniteux et grossier que ce Genet, qui rappelle parfois les matamores de la farce italienne! (Il suffirait, pour le juger, de lire par exemple sa dépêche du 10 décembre 1793; d'ailleurs on l'appréciait à sa juste valeur, à Paris; il faut voir comment le traite le Comité exécutif, dans sa dépêche du 30 juillet 1793 (p. 228)). Il a pour successeur un Fauchet, personnage faux et cauteleux, qui fait soustraire sans scrupule la correspondance de Laforest, son collègue en mission (p. 389). Celui-ci est remplacé à son tour par le citoyen Adet, le grand ami des banquets et des toasts, l'inepte calomniateur du président Washington; il est obligé par son attitude à un départ précipité qui est une véritable fuite, et ce n'est guère qu'à l'arrivée du consul-général Létombe que la France est de nouveau convenablement représentée aux États-Unis. Aussi l'on comprend trop bien quelle répugnance des hommes politiques de la valeur de Washington, Jefferson, Hamilton, Randolph, etc. durent avoir à traiter, à discuter et souvent à se laisser brusquer par des mandataires officiels d'une nation amie, aussi dénués de talent, de bon sens et parfois même d'honnêteté. Ce fut un heureux hasard pour notre pays qu'il n'ait pas eu, dans ce temps là, des intérêts vitaux à défendre auprès du gouvernement des États-Unis; ce fut une chance aussi que le rôle encore modeste de ces derniers dans la politique générale d'alors ne permît pas au gouvernement fédéral de marquer son mécontentement à l'égard de la France; car on voit bien en parcourant cette volumineuse correspondance qu'on y était excédé, par moments, de l'attitude de ces jacobins mal élevés qui s'avisaient de donner des leçons de républicanisme à des gens qui auraient pu avantageusement leur servir de modèles. — Certains noms propres sont parfois légèrement estropiés; ainsi le nom d'Arcambal est successivement imprimé *Arcambal*, *Arcambel* et *Arcumbul*, etc.

R.

Léon Sahler. **Notes sur Montbéliard,** Paris, Champion 1905. In-8°, 160 p. avec planches. 5 fr.

M. Léon Sahler a réuni dans cette brochure, extraite des Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard, une série de *Notes sur Montbéliard* qui forment une utile contribution à l'histoire locale. On y remarquera surtout une étude sur le château d'Etupes, création éphémère des princes-ducs de Montbéliard, mise en vente et démolie après la Révolution. On y trouvera des détails curieux sur le « dépècement » du mobilier et des objets d'art qui s'y trouvaient par l'entremise d'une espèce de « bande noire », inspirée et protégée par le conventionnel Bernard de Saintes. Signalons encore des notices sur F. Japy (+ 1812), fondateur de l'industrie horlogère dans le pays, sur Ch. L. Duvernoy (+ 1808) juge de paix, sur P. Louis Sahler, (+ 1847), l'ancêtre de l'auteur, sur la dissolution des corporations ouvrières de Montbéliard, etc. Ce sont des causeries sans prétention, bien documentées pourtant, relatives à la fin du XVIIIe et à la première moitié du XIXe siècle ; on y trouvera plus d'un détail intéressant sur l'histoire des mœurs de ce petit coin du pays, auquel son groupement confessionnel et la domination prolongée d'une dynastie allemande jusqu'en 1792 ont conservé, même de nos jours, un cachet original au milieu des populations environnantes.

R.

Alfred Marquiset. **La phrase et le mot de Waterloo.** Paris, Champion, 1906. In-18°, 71 p.

M. Alfred Marquiset s'est préoccupé de rechercher l'état-civil de la *Phrase et du mot de Waterloo* ; on connaît l'une, et l'autre on le connaît encore mieux. Il résume ses recherches consciencieuses et détaillées sur l'authenticité de ces deux locutions fameuses dans la conclusion suivante : « Jugeant en historien que je voudrais être et en dragon que j'ai été, je crois que Rougemont (dans le *Journal général de France*, du 24 juin 1815) a composé la *phrase* et que Cambronne a dit le *mot*. ». Les admirateurs de Victor Hugo triompheront de voir la critique contemporaine donner raison à l'illustre auteur des *Misérables* contre tant de témoins qui se sont efforcés, depuis bientôt un siècle, de donner une tournure noble et classique à la rage du général qui commandait les derniers carrés de Waterloo. Une *Bibliographie* très abondante fait voir au lecteur combien de fois déjà ce petit problème a sollicité la curiosité des historiens, des littérateurs et des journalistes.

N.

— Le trente-septième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, rédigé sous la direction de Daremberg, Saglio et Pottier (*Olympia-Paries*, tome IV, 1re partie, pp. 177-336 ; 1905) contient les articles suivants : *Olympia* (C. Gaspar); *omophagia*, *oraculum*, *Orpheus*, *Orphici* (Monceaux) ;

Omphalos, oon, ooskyphion, oxis, oxybaphon, (G. Karo); *onos, orca, panna* (Pottier); *opera publica* (G. Humbert); *opinator, optio, palatini, paludamentum* (R. Cagnat); *oppugnatio* (A. de Rochas); *Ops, oscillum, paganalia, Pales, Palilia, Pan, parentalia, parentatio* (Hild); *opus publicum, oratio principis, ordo iudiciorum, orgeones, ornamenta, paredroi* (Lécrivain); *orarium, Paionia, pamboiotia, panamareia, parathenaia, Pandia, paxhellenia, paxionia* (E. Cahen); *ordinarius, ordo, organum, ornamenta muliebria, ornator, ornatrix, pala, Palatium, palus, panegyris, Pantheon, paragauda,* (Saglio); *Orestes, ostrakismos, parapresbeias graphè* (A. Martin); *orgyia, palmus, parasanga* (Sorlin Dorigny); *orichalcum, othoné* (Jacob); *origo* (Cuq); *orphanistai, orphanotrophium* (André Baudrillart); *oscillatio, Osiris, ostrakinda, papyrus, par impar* (G. Lafaye); *ostrakon* (P. Jouguet); *ousias diké, pactum, parakatabolè, paraka thèkès dikè, paranoias dikè* (Beauchet); *paean* (Th. Reinach); *paedagogium, paedagogus, pantomimus, parasitus* (Navarre); *pagani, pagus* (Toutain); *paidonomos* (Girard); *paidotribès, palaestra, paries* (Fougères); *Palici, paragraphè, paranomon graphè* (Glotz); *pallium* (G. Leroux); *Pallor, Pauor* (Babelon); *pandectae, digesta* (F. Baudry); *panthea signa,* (F. Cumont); *parazonium* (A. J. Reinach). A ce fascicule est jointe une table partielle pour les lettres *K* à *O*.

— Dans la *Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis,* a paru le deuxième volume de *T. Macci Plauti comœdiae*; recognovit breuique adnotatione critica instruxit W. M. Lindsay; Oxonii, e typographeo Clarendoniano [1905], 3 feuillets, 36 cahiers de 16 pages non paginés et 2 ff.; Prix: 5 sh. Ce volume contient: *Miles gloriosus, Mostellaria, Persa, Poenulus, Pseudolus, Rudens, Stichus, Trinummus, Truculentus, Vidularia, Fragmenta.* En parlant du premier volume (*Revue*, 1904, I, p. 450), nous avons indiqué la méthode de M. L. et ce que le lecteur pourra trouver dans son édition. La méthode est la même. C'est aussi la même conscience, le même soin à s'informer des plus récents travaux, la même indépendance de jugement. — P. L.

— Depuis longtemps, les *Criticisms and elucidations of Catullus* de H. A. J. Munro, le célèbre éditeur de Lucrèce, étaient épuisés. M. J. D. Duff en donne une seconde édition (Londres, G. Bell et sons, 1905; xii-250 pp. in-8°). On a joint deux courts articles insérés par M. dans le *Journal of Philology* après la publication du volume; on a corrigé quelques fautes d'impression, ajouté quelques notes marginales portées par M. sur son exemplaire et une ou deux références. Pour le reste, le livre paru en 1878 est reproduit sans changement. Il trouvera certainement, après vingt-sept ans, de nouveaux amis. — P. L.

— M. P.-J.-M. van Gils, *Hengeuinius?* (dans la *Mnemosyne*, xxxii, 323), signale une erreur commise par M. Fr. Marx, éditeur des livres *Ad Herennium* (Leipzig, 1894), qui a découvert dans des essais de plume le nom d'un certain *Hengeuinius* et a bâti tout un roman, à cette occasion, sur un ms. de Würzbourg. C'est en réalité l'hymne du carême où on lit: *hoc ieiunium*, non *hengeuinium*. Mais M. Gils eût pu se contenter de renvoyer à la *Revue critique* du 18 février 1895. — P. L.

— Deux brochures sur Minucius Félix: 1° F. Ramorino, *L'apologetico di Tertulliano e l'Ottavio di Minucio* (*Atti del congresso internationale di scienze storiche*, XI, vii; Roma, 1904; 38 pp.): longue liste de parallèles tendant à démontrer l'influence et l'antériorité de Tertullien; — 2° *Minucius Felix und Seneca* von F. X. Burger (Munich, 1904, Beck; 65 pp.): dissertation très soignée qui complète les *testimonia* de l'édition Boenig et prouve l'influence de Sénèque;

je ne trouve pas très convaincantes les analogies de construction et de style, comme *per incertum sortis* (construction de l'adjectif neutre). — P. L.

— Bouriant avait publié et traduit dans le tome VIII des *Mémoires de la mission archéologique française au Caire* les actes coptes du concile d'Ephèse de 431. Mais le travail de traduction, tout au moins, portait les marques de la fatigue. M. Wilhelm Kraatz reprend le document, sans toutefois le publier à nouveau. *Koptische Akten zum Ephesinischen Konzil vom Jahre 431; Uebersetzung u. Untersuchungen*; Leipzig, Hinrichs, 1904 (*Texte u. Untersuchungen*, Neue Folge, XI, 2); VIII-220 pp. in-8°. Prix : 7 Mk. La traduction allemande est accompagnée du texte grec original des lettres, qui a été conservé par ailleurs; et, pour certaines parties, d'une traduction d'un second ms. copte. Le document fondamental a été rédigé en grec, très probablement à Alexandrie, pour servir les intérêts de Cyrille et de son parti. Les moines coptes ont ajouté ce que des moines désirent, le rôle de premier ordre assigné à leur Apa Victor, qui, envoyé à Constantinople par le patriarche, tourne à son gré les volontés de Théodose II. M. K. fait de vains efforts pour sauver ce trait invraisemblable. En somme, ces actes sont un pamphlet de circonstance, dans lequel on a inséré quelques pièces authentiques. Il n'a de valeur historique que comme illustration des idées et des passions ecclésiastiques dans l'Alexandrie du milieu du Ve siècle. — P. L.

— M. C. Pascal, *Il poemetto « Contra orationem Symmachi » in uno codice antichissimo di Prudenzio* (Estrato degli *Studi italiani di filologia classica*, vol. XIII, p. 75-81), signale le ms. de Prudence conservé à l'Ambrosienne de Milan D 36, du VIIe et du Xe siècle, et publie une collation du livre premier du poème indiqué, d'après la partie la plus ancienne du ms. — P. L.

— M. Dufourcq a publié *Saint Irénée* dans la collection « Les Saints » (Paris, Lecoffre, II-202 pp. in-12; prix : 2 fr.) : étude très solide qui complète son recueil d'extraits du même auteur. L'introduction est discutable et pourquoi refaire l'*Histoire universelle* à propos d'Irénée ? Après avoir cité Pyrrhon (mort en 270 *avant* J.-C.), Enésidème, S. Empiricus (mort en 200 *après* J.-C.), M. D. s'écrie : « L'heure de l'idée claire est passée ». Quand ? P. 29, quels éléments Philon emprunte-t-il à la *religion* hellénique? Les références sont appropriées à ce genre d'éloquence : « Voyez la *Dogmengeschichte* de M. Harnack » (p. 40); « Cf. les beaux travaux de M. Harnack » (p. 12). P. 66 : « L'hellénisme de saint Irénée se marque d'abord à son savoureux bon sens,... à son horreur des songes creux » : trait aussi romain qu'hellénique. Mais quand M. Dufourcq entre dans le détail précis et quitte les généralités, il est excellent. Qu'il n'essaie donc pas de recommencer Bossuet : c'est assez d'une fois. — P. L.

— Le *Saint-Paulin, évêque de Nole* (Paris, Lecoffre, 1905; VII-190 pp. in-12; collection « Les Saints », prix : 2 fr.), de M. André Baudrillart, est un volume agréablement écrit, qui répond bien à son but. Les analyses des œuvres de Paulin sont délicates et justes. — P. L.

— *Sidoniana et Boethiana* (scripsit C. Brakman, J. f.; Traiecti ad Rhenum, Kemink, MCMIIII; 1 fr. 80; 38 pp. in-8°) est une série de corrections ou de notes critiques sur le texte de Sidoine. M. Brakman utilise à cet effet une collation partielle qu'il a faite du ms. de Naples IV B 39 (XVe-XVIe s.) et essaie de déterminer sa valeur. Comme Boèce a souvent imité Sidoine, M. Brakman examine dans les dernières pages de la brochure quelques passages de Boèce. — P. L.

— Un petit recueil a été publié par Mgr D. Taccone-Gallucci, *Epigrafi cristiane del Bruzzio* (*Calabria*); Reggio Calabria, 1905; 52 pp. in-8°. Le vénérable

auteur ignore le sens de l'épisèma, auquel il attribue la valeur V, et témoigne d'une certaine inexpérience dans le maniement du *Corpus*. Dans les circonstances présentes, il y aurait mauvaise grâce à insister. Mais l'imprimeur n'aurait pas dû imprimer la p. 42 au verso de la p. 37, ni la p. 48 au verso de la p. 51, etc. — P. L.

— M. Auguste Cholat décrit : *Le bréviaire de sainte Claire, conservé au couvent de Saint-Damien à Assise et son importance liturgique* (*Opuscules de critique historique*, fasc. VIII ; Paris, Fischbacher, 1904 ; 64 pp. in-8° et 1 pl.). Frère Léon, disciple de saint Françots d'Assise, l'aurait écrit pour sainte Claire : M. Ch. ne va pas au-delà de démontrer la possibilité de cette tradition. Mais le manuscrit est assez intéressant par lui-même. De certaines données du calendrier on peut conclure qu'il représente le bréviaire antérieur à 1230. Il a dû être écrit entre 1227 et 1230. Or, nous n'avons justement pas de bréviaire de cette époque, c'est-à-dire un livre représentant l'abrégé de l'office, tel qu'Innocent III l'a constitué pour la curie. On pourrait donc dire que ce livre est le premier bréviaire romain. De plus, il contient le cérémonial du pape pour le mercredi des cendres, le jour des Rameaux, la semaine sainte, Pâques, la vigile de la Pentecôte, le jour de la Purification. M. Cholat publie ces rubriques et les compare avec d'autres *ordines* romains. Il analyse avec soin le bréviaire lui-même et les offices surérogatoires ; il publie le calendrier. Monographie très intéressante et fort utile pour les historiens de la liturgie. — P. L.

— La librairie H. Laupp de Tübingue nous a envoyé : *Preces et meditationes ante et post missam, precibus piisque exercitiis in usum sacerdotis quotidianum adiectis*. Collegit et edidit Joannes Evang. Goeser, tertia editio (1905 ; xv-480 pp. in-16 ; prix : 3 Mk.). En dehors du but édifiant et pratique de ce livre, il offre l'intérêt de réunir un grand nombre de pièces, méditations, prières, formules, dont l'origine n'est pas toujours certaine et dont le texte n'est pas toujours aisé à retrouver. — A.

— L'étude de M. L. Weber, *San Petronio in Bologna, Beiträge zur Baugeschichte* (Beiträge zur Kunstgeschichte, XXIX, N. F. ; Leipzig, E. A. Seemann, 1904 ; 96 pp. et 5 pl.) est une étude minutieuse des divers projets et des phases successives par lesquels a passé la construction. Ce travail, très sérieux, est constamment documenté par des pièces d'archives. — S.

— Nous avons reçu le *Bulletin de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques* ; *Séances du dimanche 14 mai 1905, tenues à l'université libre de Bruxelles* ; 34 pp. pet. in-8°. Étymologies : *requin* de **leurquin*, cf. it. **lurchino*, lat. *lurcus*, *lurco*, etc. (Boisacq) ; — αἶρα, « marteau de forge », de **mry-â*, se rattache à la même racine que *marcus* (même sens) ; cf. μυῖα et *musca* (Boisacq) ; — celt. *markos* « cheval », est identique à *Marcus* (prénom) et à *marcus*, « marteau de forge » ; cf. chèvre, grue, bélier, mouton (Monseur). — P. 13, nous ne disons pas : « Il a *de* quibus », mais : « Il a *du* quibus ». — P. L.

— Dans le n° 1 de l'année LVI de l'*Archiv für Stenographie* (Berlin, Reimer, 48 pp. et une pl. ; mensuel, 5 Mk. par an), ont paru trois articles importants pour l'histoire de la bibliographie ancienne : O. Morgenstern, *Cicero u. die Stenographie* ; Ed. Preuschen, *Die Stenographie im Leben des Origenes* ; C. Wessely, *Der Vertrag eines Tachygraphielehrers aus Aegypten*.

— M. Paul Viollet publie : *Infaillibilité et Syllabus, réponse aux Études* (Besançon, Jacquin ; Paris, Roger et Chernowiz, 1905 : 61 pp. in-8°). Il démontre que les rédacteurs du Syllabus se sont mépris sur la doctrine traditionnelle de l'Église et sur la pensée du pape auquel ils servaient de porte-parole. Démonstration qui assène un nouveau coup sur le fameux document, mais qui laisse intacte la posi-

tion des adversaires de l'Église. Tel quel, il exprime à une date donnée la pensée des milieux dirigeants et des autorités de l'Église romaine ; il reste le fondement de l'enseignement pour ses docteurs, et les successeurs de Pie IX s'y réfèrent expressément. Ces maîtres de la foi n'ont pas voulu admettre que le mariage fût autre chose qu'un lien par nature indissoluble ; ils n'ont pas voulu admettre que l'Église pût se réconcilier avec le progrès et la civilisation moderne (propositions 67 et 80). Cela suffit pour que ce document reste le témoin le plus éloquent de l'intolérance religieuse. S'il est aussi un recueil de sottises, cela est parfait, mais ne lui enlève pas une once de l'autorité qui lui a été attribuée. — M. D.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 mars 1906*. — M. Philippe Berger communique une lettre de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de Tunisie, accompagnée de la photographie d'une inscription néo-punique trouvée dans les ruines de Ziane par M. le lieutenant de Pontbriand. Une inscription latine, dédiée à la déesse *Caelestis*, et trouvée au même endroit, semble prouver que l'on est sur l'emplacement d'un temple. Les fouilles, qui continuent, établiront sans doute le bien-fondé de cette hypothèse.

M. Edmond Pottier décrit et commente les épisodes de la prise de Troie qui sont représentés sur un vase de Brygos conservé au musée du Louvre.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 mars 1906*. — M. E.-T. Hamy, président du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, écrit que ce Congrès tiendra sa XIII[e] session à Monaco, du 16 au 22 avril inclusivement.

M. Chavannes, au nom de la commission du prix ordinaire, annonce que cette commission a décidé de ne pas décerner le prix et d'accorder un encouragement de 500 francs au seul mémoire présenté au concours et intitulé : *Shôtoku Taishi et son époque*.

M. Philippe Berger présente, de la part de M. le D[r] Carton, un chaton de bague en or acheté à Tunis à un arabe par M. le capitaine Marty. Ce chaton représente une Athéna casquée, vue de trois quarts. Le casque est surmonté d'un cimier et porte des deux côtés des garde-joues. Au-dessous, on remarque une sorte de treillis dans lequel il faut peut-être reconnaître des boucles de cheveux. En haut, à droite et à gauche de la tête, on lit les deux lettres puniques *alef* et *tav*. M. Berger propose de voir dans ses deux lettres l'abréviation d'un nom propre, et de lire soit *Ummat Astoret*, nom de femme assez fréquent à Carthage, soit peut-être Ummat Tanit, « la mère Tanit ». Ce serait alors le nom propre de la divinité figurée sur le chaton, et on aurait là un nouvel exemple de l'identification d'Athena avec la déesse Tanit à Carthage. — MM. Clermont-Ganneau et Derenbourg présentent quelques observations.

M. Cagnat communique en seconde lecture son mémoire sur les bibliothèques municipales du monde romain.

M. Paul Foucart lit le résumé d'une note de M. Naville, correspondant de l'Académie, sur les découvertes qu'il a faites cette année à Deir el Bahari, et présente des photographies envoyées par lui. Le 7 février, M. Naville a découvert une chapelle de la déesse Hathor creusée dans le rocher. Des bas-reliefs peints, d'une couleur merveilleuse, représentant des actes du culte accomplis par Thotmès III et les membres de sa famille. La déesse est figurée en forme de vache, de grandeur naturelle. Entre les cornes est un disque lunaire, surmonté de deux plumes, de chaque côté du cou, une gerbe de plantes aquatiques. Elle allaite un jeune garçon, qui est évidemment Aménophis II, le fils de Thotmès III ; son cartouche est gravé sur le cou de la vache. Le même roi est représenté, en homme fait, sous le mufle de l'animal. C'est la première fois que l'on trouve en Egypte une pareille chapelle avec une déesse de cette grandeur.

M. Paul Foucart continue ensuite la lecture de son mémoire sur Didymos. — MM. Maurice Croiset, Reinach et Boissier présentent quelques observations.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, annonce que la deuxième partie du tome XXXVII des *Mémoires* de l'Académie vient de paraître et contient les mémoires suivants : *Le culte de Dionysos en Attique*, par M. P. Foucart ; *Sur les attributs des Saliens*, par M. W. Helbig ; *La déviation de l'axe des églises est-elle symbolique*? par M. R. de Lasteyrie ; *Sénatus-consulte de Thisbé* (170), par M. P. Foucart.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — **2 avril** — **1906**

FEILBERG, La fête de l'hiver. — KERN, Règlements des cours allemandes, I. — KUHN, Le vieux Weimar. — E. de BUDÉ, Les Bonaparte en Suisse. — AZAN, Sidi-Brahim. — BILLOT, La France et L'Italie, histoire des années troubles 1881-1899. — CANAT, La littérature française par les textes. — M. DUBOIS et GUY, Album géographique, V. — BATTIFOL, L'enseignement de Jésus. — GOYAU, Moehler. — BRÉMOND, Newman. — Académie des inscriptions.

H. F. FEILBERG, **Iul. IB. Allesjaelestiden, hedensk, kristen Julefest.** 365 p. IIB. Julemœrkets Löndom, Juletro, Juleskih, VIII, 395. København. Det Schuboteske Vorlag, 1904.

En deux beaux volumes, parus à la Noël de 1904 et de 1905, le savant et vénérable Dr H. F. Feilberg a entrepris de grouper tous les fils divers qui dans la littérature, la tradition ecclésiastique, les coutumes et les croyances populaires se rattachent à la grande et antique fête de l'hiver. Travail considérable, qui témoigne d'une merveilleuse érudition. Est-il complet? Je ne saurais le dire. Mais ce que je n'ignore pas, c'est que rien d'important n'y manque, au moins pour les pays scandinaves, et les 66 pages de notes et références qui, en plus de l'index analytique, terminent le deuxième volume, seront désormais pour quiconque voudra étudier cette question une mine des plus précieuses et des plus faciles.

M. H. F. Feilberg n'a pas seulement amassé et classé une énorme quantité de matériaux; il a voulu y chercher l'origine et y trouver l'explication de cette fête. Je me demande si, au lieu de tirer scientifiquement sa conclusion de l'examen des faits, il n'a pas été amené à colliger ses documents pour en étayer une théorie préconçue. « Comme tout le monde, dit-il dans la préface de son second volume, je croyais qu'à l'origine la Noël avait été une fête solaire célébrant la victoire du soleil aux jours les plus courts et les plus sombres de l'hiver. Mais, en même temps, je m'étonnais que ce fût juste à ce moment que les morts et les esprits eussent le plus de pouvoir et je me demandais comment dans l'Europe du sud il y avait toute une série de légendes communes à cette fête et à celle de la Toussaint; lorsque je lus dans la Mythologie de Mogk (Paul's Grundriss, 1126) que la fête, que l'on célébrait au milieu de l'hiver,

alors que les tempêtes sont le plus violentes et que tous les esprits infernaux sont déchaînés, avait dû être, chez les anciens Germains, une fête des morts, j'eus l'idée que c'était là la véritable solution ». Effectivement, M. F. conclut (II, p. 308) : que tout dans la tradition indique une fête des morts, alors que rien (II, p. 310) ne semble justifier l'existence d'une fête solaire; que, si, dans le Nord, il a pu y avoir une telle fête, elle a dû raisonnablement avoir lieu à l'époque du renouveau, au commencement du printemps. « Enfin, ajoute-t-il, je pourrais faire remarquer que, si l'on conserve à la fête de Noël un caractère solaire, on ne s'explique plus que précisément à cette époque de l'année les morts et les esprits soient le plus puissants; au point que les hommes, pour s'en défendre, aient recours à tous les moyens magiques en leur pouvoir. »

Est-il bien sûr qu'il n'y ait à cela aucune explication ?

Noël est le minuit de l'année. Si dans la tradition des Primitifs, minuit est l'heure des morts et des esprits, à plus forte raison Noël, l'époque où le soleil, leur ennemi, le soleil qui les met en fuite, quand il ne les pétrifie, semble avoir tout à fait disparu. Contre ces morts et ces esprits alors tout-puissants les hommes cherchent à se défendre : ils en ont peur, ils les redoutent; s'ils ne réussissent à les éloigner, ils essaient de se les rendre favorables en les recevant dans leur ancienne demeure et en leur offrant à manger. C'est un culte, si l'on veut, mais un culte de crainte et qui n'a de raison d'être que parce que le protecteur naturel des hommes est momentanément absent. Aussi ce protecteur, les hommes s'efforcent-ils pendant son absence momentanée de le remplacer : par les lumières qu'ils allument, non point pour faire honneur aux morts, mais pour les tenir à distance, et par le feu sacré, qui, de neuf jours au moins, ne doit s'éteindre au foyer. Non seulement on cherche ainsi à remplacer le soleil, mais on veut par des moyens magiques l'obliger à revenir. C'est un principe de magie universellement répandu que celui de l'analogie : de même qu'en agitant l'eau des fontaines on appelle la pluie, les feux de Noël doivent ramener la source de toute lumière, de toute chaleur et de toute vie. Les roues que, le matin de ce jour, les petits Jutlandais roulent dans la direction de l'Orient à travers les rues de leur village, n'ont point d'autre but : aussi bien, sans doute, que primitivement cette étoile que l'on promène processionnellement par les campagnes, de ferme en ferme, et qui est censée représenter aujourd'hui l'astre guidant les rois mages à Bethléem. Je trouve dans le livre même de M. Feilberg quantité de traditions à l'appui de cette interprétation et qui, en retour, n'ont absolument rien à faire avec le culte des morts : les coutumes de la sainte Lucie, le 13 décembre; la fête de saint Étienne et ses courses de chevaux, le cheval étant un animal solaire; les roues, symbole du soleil, que l'on dessine sur certains gâteaux, etc., etc. Est-ce que, si l'on veut bien juger par comparaison avec ce

qui se fait chez les sauvages et était d'usage dans les anciennes religions de l'antiquité, ce ne sont pas là autant de restes, les « superstitions » au sens étymologique du mot, des pratiques magiques par lesquelles, jadis, au moment du solstice d'hiver, les hommes pensaient pouvoir aider le soleil à remonter à l'horizon ?

A mon avis, la Noël primitive était donc bien une fête solaire, où la peur des morts et des esprits jouait, il est vrai, un rôle considérable. Aussi est-ce logiquement que l'Église chrétienne qui, en conservant les fêtes du paganisme, les a morcelées pour mieux les vaincre, a séparé la Toussaint de la Noël : à la première le culte des défunts ; à celle-ci la naissance du Christ, c'est-à-dire la victoire de la lumière sur les ténèbres et de la vie sur la mort.

Léon PINEAU.

Deutsche Hofordnungen des 16. und 17. Jahrhunderts herausgegeben von Dr Arthur KERN. Erster Band : Brandenburg, Preussen, Pommern, Mecklenburg. Berlin, Weidmann, 1905, XVI, 315 p. in-8°. Prix : 12 fr. 50.

La seconde série des *Denkmaeler der deutschen Culturgeschichte*, publiés sous la direction de M. G. Steinhausen, par la librairie Weidmann, à Berlin, doit comprendre une série de règlements administratifs, d'*Ordnungen* de tout genre. M. Arthur Kern vient de l'inaugurer par un premier volume de Règlements de cours allemandes du XVIe et du XVIIe siècle. Ils se rapportent à la cour électorale de Brandebourg ainsi qu'aux cours ducales de Mecklembourg, de Prusse et de Poméranie. Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, des *codes du cérémonial*, c'est-à-dire des créations de l'étiquette, des prescriptions minutieuses sur la hiérarchie des charges officielles ; ces *Hofordnungen* se rapportent à un état de choses antérieur au degré de civilisation qui produisit le protocole et les querelles de préséance. Il s'agit, avant tout, d'actes princiers déterminant la sphère d'activité de chaque fonctionnaire de l'entourage, assez nomade, que le maître du territoire, grand ou petit, traînait après lui, quand il exploitait pour l'entretien de sa cour, les produits en nature de ses domaines. Ces règlements indiquent à chacun, depuis le plus humble marmiton, depuis la recureuse des planchers, jusqu'au conseiller intime et au grand maréchal de la cour, quels sont les devoirs de sa charge, les serments professionnels qu'il doit prêter. Ils indiquent surtout aussi — et sans doute c'était chose mieux observée que l'autre — quelles sont les *compétences* de chacun des hauts et petits fonctionnaires, à combien de plats à table, à combien de cruches de bière ou de vin, ils ont droit, combien de bottes de foin ou de boisseaux d'avoine leurs chevaux peuvent consommer aux frais du prince. Dans ces petites cours de l'Allemagne du nord, au budget fort modeste et qui se sustentent avant tout grâce aux produits des terres du souverain lui-même, l'exis-

tence des « courtisans » n'a rien de bien somptueux ; ni pour le logis, ni pour le couvert, ni pour l'habillement, ils ne sont gâtés et si leur nourriture est assurée, on n'a pas à craindre pour eux les dangers d'une cuisine trop raffinée.

A ce point de vue surtout, les pièces éditées par M. Kern (qui n'apportent pas d'ailleurs des *révélations* pour les historiens qui se sont occupés quelque peu de l'histoire des mœurs en Allemagne) sont intéressantes ; elles nous montrent à Berlin comme à Kœnigsberg et comme à Stettin, une certaine simplicité de mœurs, qui contraste étrangement avec le luxe et le raffinement de nos derniers Valois, ou celui des princes italiens de la même époque. Cette rusticité de manières, qui ressort de certains paragraphes de nos règlements, avait ses avantages, mais aussi ses inconvénients. Les demoiselles de compagnie des princesses étaient protégées par des prescriptions sévères contre les témérités du sexe fort ; à certaines heures seulement, sous l'œil d'observateur de la majordome, les cavaliers de la cour pouvaient pénétrer dans le « salon des dames », le *Frauenzimmer*. Mais s'il faut en croire l'un de nos documents, l'éternel féminin prenait sa revanche et l'on s'arrangeait pour rencontrer dans les escaliers et jusque dans les greniers, les dangereux visiteurs qu'on excluait des appartements princiers. Que serait-ce si l'on voulait conférer nos textes officiels, si prudes, avec certains récits que cette mauvaise langue de Hans von Schweinichen donne dans ses *Mémoires* (éd. Oesterley, 1868), sur les *Junker* et les *Edelfraeulein* des cours du XVI[e] siècle que son maître et lui honoraient de leur présence ?

C'est donc un travail intéressant à la fois pour l'administration des domaines princiers et pour l'histoire des couches sociales supérieures en Allemagne que celui de M. Kern et l'on ne peut qu'encourager l'éditeur à le poursuivre pour d'autres régions du Saint-Empire, afin de compléter son tableau.

R.

Aus dem alten Weimar. Skizzen und Erinnerungen, von Karl KUHN. Wiesbaden, Bergmann, 1905, 186 p. in-8°.

M. le « conseiller d'État intime » Kuhn est assurément un fonctionnaire supérieur très distingué du grand-duché de Saxe-Weimar, mais c'est surtout un connaisseur émérite des hommes et des choses de sa ville natale ; il l'a prouvé en rédigeant, dans ses rares moments de loisir, l'intéressant petit volume que nous signalons aux lecteurs de la *Revue*. On sent, en le feuilletant, que l'auteur aime profondément le coin de terre où il a vu le jour, qu'il a recueilli de bonne heure les traditions et les légendes du terroir, qu'il s'est pieusement efforcé depuis de protéger les restes encore visibles des monuments, comme le souvenir à demi effacé des personnages du passé, contre la

pioche des démolisseurs et contre l'oubli. Aussi les *Esquisses du vieux Weimar* n'intéresseront-elles pas seulement ceux qui ont visité autrefois la modeste capitale sur les bords de l'Ilm, mais aussi tous ceux pour qui le nom de Weimar rappelle une des plus splendides floraisons de l'esprit humain, les noms de Gœthe, de Schiller, de Herder et de Wieland, sans compter tant de célébrités secondaires qui ont vécu dans cette petite cité, longtemps privilégiée, de la Thuringe.

Sans doute M. le Dr Karl Kuhn, né en 1840, — comme il nous l'apprend lui-même, — n'a plus vu, de ses propres yeux, aucun des héros de la grande période classique; mais il a fréquenté encore plusieurs de ceux qui les ont eux-mêmes connus dans leur vieillesse, et il s'est attaché à en recueillir les souvenirs. C'est grâce à ses persévérants efforts qu'a été retrouvée la tombe de Christiane Vulpius, la maîtresse, puis la femme de Gœthe, tombe longtemps ignorée, bien qu'elle ne se soit fermée qu'en 1816; c'est lui qui a fixé le lieu de sépulture de cette jeune actrice, Amélie-Louise Becker, l'*Euphrosyne* du grand poète, morte en 1797 avant d'avoir accompli sa dix-neuvième année. M. K. a causé avec Johanna Spath, la vieille surveillante du *Gœthehaus;* il nous renseignera sur le contenu de la cave de l'auteur de *Faust*, d'après l'inventaire après décès, fait en 1832 (*Gœthe's Weinkeller*); il a manié sa défroque, conservée par la postérité, trop respectueuse peut-être des reliques matérielles du génie. Du moins, s'il mesure avec minutie la largeur de ses épaules, et la pointure de ses chaussures, c'est pour nous faire admirer la belle harmonie des membres du poète, les parfaites proportions de ce privilégié des dieux (*Aus Gœthe's Kleiderschrank*). Parfois nous remontons plus haut, jusqu'au XVIe siècle, quand l'auteur nous parle, par exemple, du lieu de sépulture du peintre Lucas Kranach ; tantôt, nous nous rapprochons des contemporains que l'auteur a connus, comme le vieux peintre Bonaventura Genelli, l'artiste génial, un peu bohême, mort en 1868. M. Kuhn a vu se promener dans les allées du parc Franz Liszt avec son *amie*, la princesse Marie de Wittgenstein, « coiffée comme Cléo de Mérode » (p. 21); il nous montre le *maëstro* dirigeant en 1857, les concerts de la cour, en grand costume de chambellan, chamarré de décorations. Il nous dépeint aussi dans d'amusantes esquisses cette petite bourgeoisie de la « résidence » weimarienne, si *philistine* encore au temps où mourut Gœthe, et nous en exhibe les types caricaturesques, avant que le souvenir en soit complètement et à jamais effacé. Il nous montre les rues et les places de la petite ville et les pittoresques environs, le rocher du parc, du haut duquel, par une belle nuit de l'été 1782, Corona Schrœter chantait l'*Erlkœnig* au poète et au duc Charles-Auguste, et tous ces sites qui, depuis sa propre enfance, ont tant changé déjà sous la poussée du temps.

Tout cela, les *Esquisses et Souvenirs* de M. Kuhn nous le racontent

avec une simplicité un peu mélancolique, qui n'exclut pas une bonne dose d'humour. La gaieté de cœur et la volonté tenace, tendue vers l'action utile, que nous connaissions au jeune étudiant, sur les bords de la Saale, il y a bientôt un demi-siècle, il les a conservées dans sa vieillesse, à travers les expériences souvent amères de la vie, sur les bords de l'Ilm; cet optimisme souriant n'est pas un des moindres charmes de cet agréable petit volume.

R.

Eugène de Budé, **les Bonaparte en Suisse,** Genève, H. Kündig et Paris, Alcan, 1905, in-16 de 311 pages.

Réunion d'articles parus à Lausanne dans la *Bibliothèque Universelle* et dans la *Revue historique vaudoise*, et enrichis grâce à des communications ultérieures, le livre est sans prétentions : c'est de l'histoire anecdotique, limitée aux séjours et pérégrinations en Suisse des Bonaparte et de plusieurs de leurs serviteurs, donnant sur ces sujets restreints d'abondants détails, discours officiels et rapports de police, prix d'achat de terres et libellés de passeports, nomenclature des équipages et des suites, figures d'hôtes, familiers ou visiteurs de marque. C'est en tout cas une riche moisson, recueillie soigneusement de tous côtés, aux archives et bibliothèques des divers cantons, dans les gazettes du temps, dans les papiers de famille (notons des lettres inédites de la reine Hortense et de Madame de Staël, des fragments de Louis-Napoléon), en particulier dans ces journaux manuscrits qui paraissent avoir été alors un usage répandu : l'histoire napoléonienne y trouve plaisir et profit.

Le premier chapitre est consacré aux deux passages de Bonaparte en Suisse, en 1797 et en 1800. M. de Budé insiste sur le contraste dans les propos de Bonaparte, garantissant en 1797 l'indépendance de la patrie de Rousseau, indépendance nécessaire à une cité commerçante, et conforme à un système bienfaisant de « petites républiques » autour de la France ; puis en 1800, démontrant les avantages de l'incorporation de Genève. Quelques traits expressifs de son caractère, habileté à séduire par sa conversation, et accès subits de brusquerie. — Le séjour de Joséphine à Genève, puis à son domaine de Pregny, offre de nouveaux témoignages de sa bonne grâce, de sa générosité, de ce besoin aussi de réceptions et de fêtes qui la rendit populaire tout en déconcertant un peu la paisible société du pays. On peut déplorer un nouveau contraste, entre l'accueil enthousiaste fait à l'impératrice et les tracasseries qui accablent sa fille fugitive, en 1815. — Intéressants détails sur Joseph à Prangins, avant les Cent-Jours, sur l'intervention de ses amis pour déjouer un de ces projets, dont M. Houssaye a montré la réalité, d'assassiner l'empereur, sur

les menées qui précédèrent son retour et qui auraient, disait-on, gagné beaucoup de Vaudois.

Avec la Restauration, la Suisse inaugure son grand rôle d'asile des proscrits politiques ; elle s'y refuse de toutes ses forces, par crainte des alliés : harcelées par ceux-ci, les polices fédérales et cantonales sont sur les dents, multipliant, non sans conflits de juridiction, enquêtes et perquisitions, scrutant les passeports à noms supposés, arrêtant à chaque frontière, pour les rejeter sur un autre canton, la malheureuse Hortense ou le duc de Bassano, auquel on ne laisse même pas le recours désespéré de rentrer en France, s'égarant souvent sur de fausses pistes et, tandis qu'elles pourchassent en vain le général Ameil, fouillant à fond le canton de Vaud pour retrouver Joseph, qui vogue vers l'Amérique, ou le maréchal Ney, qui n'a pas quitté la France.

Très appréciable est l'étude sur Louis-Napoléon en Suisse, déjà analysée, lorsqu'elle parut dans la *Bibliothèque universelle*, par M. Muret (*Débats*, 12 août 1902). Hortense avait fini par retrouver l'hospitalité suisse (un brave homme de landammann avait même aspiré à sa main) et, dans son asile d'Arenenberg, avait pu présider à l'éducation remarquable de Louis-Napoléon, dont le caractère, la générosité spontanée, la confiance, tout jeune encore, en l'avenir des Bonaparte, sont présentés avec beaucoup de sympathie. Puis nous le voyons à l'école militaire de Thoune, sous l'illustre Dufour, ensuite capitaine d'artillerie fédérale, zélé, bon camarade et excellent chef, développant les sentiments qui l'attacheront toujours au pays qui l'avait adopté.

J. Rambaud.

Récits d'Afrique. Sidi-Brahim, par Paul Azan, lieutenant détaché à l'Etat-Major (Section historique). Paris, H. Charles-Lavauzelle (1906), 811 p. gr. 8° avec gravures et cartes.

M. Paul Azan, l'auteur d'une intéressante thèse de doctorat, *Annibal dans les Alpes*, présentée à la Faculté des lettres de Paris, nous donne avec *Sidi-Brahim* le premier volume d'une série de monographies, qui « sous cette dénomination intentionnellement vague de *Récits d'Afrique*, comprendra les épisodes les plus divers relatifs à la conquête et à la colonisation de l'Afrique du Nord. » C'est un heureux début que cette étude si fouillée sur la défense de la Koubba de Sidi-Brahim, restée légendaire dans les annales de notre armée, mais tôt défigurée par le fait même que la légende s'en est emparée presque sur l'heure où s'accomplissait l'évènement historique. Peut-être l'auteur aurait-il dû réduire quelque peu, sinon les trois cent cinquante pages

de son récit, du moins les quatre cents pages de pièces justificatives [1]; il y en avait un certain nombre qu'il n'était pas absolument nécessaire de réimprimer in-extenso, après les avoir citées au cours de la narration elle-même, et si l'on devait raconter avec la même profusion de détails toute l'histoire de la conquête de l'Algérie, une bibliothèque n'y suffirait pas. Mais il n'est que juste de dire que le volume de M. Azan nous donne l'historique de toute la campagne contre Abd-el-Kader en 1845, depuis la sortie de Nemours du lieutenant-colonel de Montagnac, et ne se borne pas à l'examen du combat de Kerkour, de la défense de Sidi-Brahim par le capitaine de Géreaux, et de la rentrée des derniers débris de la colonne à Djemmaa Ghazaouet. On ne lira pas ces quelques feuillets de l'histoire militaire de la France en Algérie, sans partager l'émotion que l'auteur éprouvait en les écrivant lui-même, car si de graves reproches peuvent être faits à certains chefs, le courage des officiers subalternes et le dévouement des soldats mérite assurément l'admiration du lecteur. La masse des documents réunis par M. A., ses enquêtes poursuivies méthodiquement dans les dépôts publics, auprès des survivants de la campagne de 1845 ou de leurs héritiers, dont il a sollicité les souvenirs oraux ou écrits, depuis le simple soldat jusqu'au gouverneur-général et au ministre de la guerre, nous montrent son ardeur infatigable à percer partout jusqu'à la vérité vraie à travers les déformations involontaires de la tradition locale. La façon dont il discute ces documents, après les avoir contrôlés et classés, nous fait voir en lui un véritable érudit habitué à la critique des sources et l'impartialité, la retenue voulue dont il fait preuve dans tous ses jugements sur les hommes et les choses d'Afrique, soit qu'il s'agisse d'un Bugeaud, d'un Lamoricière, d'un Cavaignac ou de quelque subalterne obscur, nous inspire une confiance entière en l'équité de ses conclusions. On les trouve au chapitre x, intitulé *les Responsabilités*; elles sont très nettes, dans leur évident désir d'être juste pour tout le monde et de ne blesser inutilement personne. Pour l'historien, les lieutenants-colonels de Montagnac et de Barral restent responsables du désastre de Kerkour, l'un par sa trop grande témérité, l'autre par sa trop grande prudence; le capitaine Coffyn, commandant de Nemours, porte, lui, la responsabilité principale du massacre des derniers carabiniers de la colonne, qui tentaient de se réfugier dans cette place, en n'allant point à leur secours. Et le glorieux désastre personnifié par le nom de Sidi-Brahim dans son ensemble est, comme presque toujours, le résultat nécessaire de *frictions* entre les supérieurs indifférents à un succès qui ne sera pas le leur, ou jaloux, et des

1. L'ouvrage de M. A. est divisé en cinq parties; la première comprend le récit de l'auteur (p. 20-373); la seconde les documents contemporains (p. 377-615); la troisième les Récits et mémoires (p. 617-748); la quatrième, la bibliographie et l'iconographie (p. 747-775); la cinquième enfin, l'index et la table des matières (p. 776-810).

défaillances de leur subordonnés, qui tantôt manquent de l'esprit de subordination quand il serait nécessaire et tantôt se courbent sous l'esclavage de la lettre des ordres reçus, quand un peu d'initiative les aurait sauvés.

R.

A. Billot, **La France et l'Italie. Histoire des années troubles. (1881-1899).** Paris, Plon, 1905, 2 vol. in-8°, 489 et 464 p.

M. B. fut ambassadeur au Quirinal de mars 1890 à décembre 1898. Son étude remonte donc fort en deçà du moment où il fut à même d'observer de près les rapports de la France avec l'Italie. Tout le livre Ier (« La lutte économique »), soit un bon tiers du premier volume, retrace des événements où l'auteur n'a pris personnellement aucune part. Au tome II, huit chapitres (155 pages sur 404) sont consacrés à une histoire détaillée de la guerre d'Abyssinie. Cette digression a paru utile à M. B. pour montrer « la correction de notre attitude et l'injustice des soupçons souvent formulés contre nous ». La valeur documentaire du travail doit donc être limitée aux livres II et III du premier volume, I et III du second.

Toutefois, l'impression d'ensemble n'est pas disparate. C'est que tout l'ouvrage a été composé selon les mêmes procédés et, sauf exception, d'après les mêmes sources. Très peu de documents diplomatiques ont été utilisés, pour ne pas dire aucun. L'auteur s'est cru tenu sur cet article à la plus expresse réserve. Si quelquefois il cite une anecdote ou un fragment de conversation, c'est lorsqu'il est sûr de ne « commettre aucune indiscrétion », et il en avertit le lecteur. Même sur la préparation de l'arrangement exclusivement commercial de 1896, où il a pris part, M. B. s'enveloppe du silence diplomatique, en nous informant que « le secret des négociations n'a pas transpiré ». Les préliminaires de l'entente douanière de 1898 sont retracés de même sous la forme exotérique, d'après l'exposé des motifs du projet de loi ratifiant la convention conclue. Les principales sources auxquelles l'auteur a puisé (du moins autant qu'on peut en juger en l'absence de références suffisantes), sont les documents parlementaires et les journaux, avec trois ouvrages italiens : *l'Italia*, du général Corsi, les *Pagine di Storia contemporanea* du sénateur Chiala, et les *Mémoires d'Afrique* de Baratieri. L'exposé, très sommaire, des affaires de Crète, parait devoir quelque chose aux *livres jaunes*, qui du reste ne sont pas cités ; les *livres verts* ne semblent pas avoir été utilisés.

Ce gros ouvrage sera donc une déception pour ceux qui y chercheraient tout ce que le nom de l'auteur et la place qu'il a remplie pouvaient faire attendre aux historiens. A part quelques anecdotes significatives et bien contées (v. par ex. la première entrevue avec

Crispi, I, 200, ou la sortie du marquis di Rudini contre les banquiers juifs, *ibid.*, 292) c'est presque exclusivement un travail de seconde main, du reste complet, bien ordonné, écrit d'un style simple et clair, et sur un ton louable d'impartialité. La lecture en est facile, et souvent attachante en raison même des événements retracés. L'auteur montre bien l'intérêt qu'il y avait pour la France à détruire l'œuvre de méfiance et d'hostilité du cabinet Crispi. Il n'est que juste de reconnaître que ses longs efforts en ce sens ont en partie réussi et rendu la tâche plus facile à ses successeurs et à ses chefs.

On ne peut que regretter la rareté des renvois aux sources, qui empêche de compléter l'information en cas de besoin, et peut faire illusion à beaucoup de lecteurs sur la valeur documentaire du livre.

R. Guyot.

R. Canat. **La littérature française par les textes.** In-12 de VIII-747 pp. P. Delaplane, Paris.

Le titre annonce une nouveauté pédagogiquement intéressante. Morceaux choisis et « manuels » d'histoire littéraire vont-ils désormais conspirer ? Les textes vont-ils enfin rendre raison — ou avoir raison — des appréciations sommaires qui semblent parfois leur devoir si peu ? Pas encore cette fois. Ce livre, trop complet puisqu'il fait tenir toute notre histoire littéraire dans son volume médiocre et ne sacrifie guère que des parties du moyen âge, réputé comme un domaine surtout historique et philologique, — ce livre, après tant d'autres, n'est qu'un compendium de formules critiques. Les extraits, dont il veut tirer sa nouveauté, sont trop rares et trop hachés de coupures pour être toujours signifiants et quelquefois intelligibles. Or, les formules critiques — il faudrait qu'on le reconnût enfin — peuvent être, tout aussi bien qu'un beau vers, la propriété de l'esprit qui, le premier, les mûrit et les fit éclore. On sait qui, le premier, distingua en Boileau le « petit poète » curieux ouvrier de style réaliste, du moraliste commun et du théoricien de la technique classique ; ou bien qui opposa nettement dans l'œuvre de Molière « comique et vérité » ; ou bien qui marqua à travers tout le XVIIIe siècle une persistance et à la fin une renaissance du goût antique ; ou qui intitula une division de ce siècle « la lutte philosophique », etc. Ces idées ont pu devenir le bien de tous ; raison de plus pour que nul, en les ramassant, ne se les approprie. Si tout cela, dans le manuel primitif, fruit de longues lectures, de patientes réflexions et de quelque audace, apparaît trop fort et trop dense, si l'on juge à propos de l'adapter, de le vulgariser, il sied de le faire sans rien démarquer et de le dire nettement. On admet à la rigueur une combinaison, à peu près objective, de travaux originaux, avec d'abondantes références, comme était l'œuvre ancienne de M. Lintilhac et surtout le récent *Précis de l'Histoire des Lettres françaises* de M. Herriot. Mais M. Canat a le

dédain voulu de la biographie et de la précision bibliographique; par là il revendique les droits de la *critique pure*. De fait, son livre semble surtout, multipliant les divisions, les abstractions, les filiations artificieuses, mais toutes de provenance antérieure, une compilation, souvent adroite et même agréable, mais une compilation, de manuels.

Non pas, toutefois, dans toutes ses parties. M. Canat a, conformément à l'usage, terminé par un défilé chaotique et arbitraire de la littérature contemporaine. Il n'a pas eu, dans les livres des autres, le dégoût de ces exécutions pêle-mêle, pédantesques et iniques, ou de ce palmarès dérisoire. Il n'a pas eu le courage qu'il faudrait avoir, si l'on nous réserve encore des manuels prochains, d'amputer résolument cette fin du XIX[e] siècle, qu'on ne sait, ou ne peut, ou ne veut pas traiter. Du moins parle-t-il, à cette occasion, de ce qu'il aime et connaît le mieux, de l'art parnassien, qu'il venge de ses critiques, et, apparentés par lui aux parnassiens, de quelques *minores* de son goût, Barbier, Ballanche, Maurice de Guérin, Quinet, Laprade, etc., qu'il tenait à amplifier. Mais lui fallait-il, en faveur de cette cause qu'il pouvait plaider ailleurs avec ampleur et avec talent, manquer au précepte de Renan, écrire d'autre chose encore que de ce qu'il aime? Pourquoi décider de ce qu'on n'a pas lu, ou relu même, à cette fin spéciale? Quelle nécessité, quelle hâte peut excuser d'écrire que Homais est « au demeurant, *honnête homme*, obligeant, serviable »? Honnête homme, l'auteur des articles au *Fanal de Rouen* sur l'aveugle de Bois-Guillaume! Les bonnes gens qui lisent Flaubert et ne composent pas un nouveau volume de jugements sur *toute* la littérature française ne commettront pas de ces bévues.

Mais peut-être l'humble exactitude n'a-t-elle pas, aux yeux de M. Canat tout le prix qu'il faudrait. Il conclut avec à propos son ouvrage par ces lignes sur la critique et l'histoire littéraire : « Il faut regretter qu'une exagération trop rigoureuse des méthodes scientifiques, ou du moins un dédain trop marqué de tout ce qui n'est pas la pure érudition, enlève à l'art littéraire certains hommes qui y feraient très bonne figure, qui avaient donné dans leurs premiers travaux des preuves de finesse, et que la pratique un peu étroite de la science a comme desséchés ». Voilà un danger, du moins, que M. Canat, d'autant qu'il a fait, lui aussi, ses preuves de finesse, a trop bien vu pour risquer d'y tomber jamais.

J. Bury.

Marcel Dubois et Camille Guy, **Album géographique,** V[e] tome. Paris, Colin. In-4°, 244 p. et 650 gravures, 15 fr.

Ce n'est pas sans impatience qu'on attendait depuis quelque temps, parmi les écoliers surtout, à qui cet ouvrage rend tant de services, l'achèvement du bel *Album géographique* de MM. Dubois et Guy.

Le cinquième et dernier tome est consacré à *la France* : c'était évidemment le plus facile à préparer et celui aussi qui pressait le moins, mais encore celui peut-être qu'il fallait rendre le plus éloquent et dont on exigerait le plus. Nous avons déjà dit la façon dont cette publication a été conçue : des images, et rien que des images, mais suivant un plan mûrement combiné pour cette instruction par les yeux, et avec une explication de 5 à 10 lignes, aussi pleine de faits que possible (et d'idées suggestives) pour chacune de ces images; mais d'ailleurs aussi d'intéressantes préfaces, plus largement développées, en tête des divisions diverses du volume. Il y a 15 chapitres à celui-ci, la France étant étudiée, non seulement suivant ses régions, mais dans ses plaines et montagnes, ses rivières et lacs, ses côtes, son agriculture, ses industries, ses voies commerciales, etc. Les photographies utilisées sont comme des spécimens, les jalons d'une étude plus approfondie sur chaque point. Elles étaient plus aisées à récolter que celles qu'il a fallu trouver pour les premiers volumes de l'*Album*, d'autant que, il y a 10 ans, on était bien moins outillé en photographies « vraiment géographiques ». Néanmoins il y a toujours cette difficulté que leurs reproductions ici sont extrêmement réduites, et risquent de devenir confuses si le paysage n'est pas accidenté; mais l'exécution typographique en est irréprochable, ce qui est le grand point.

H. de C.

L'enseignement de Jésus, par P. Batiffol. Paris, Bloud, 1905; in-12, xxvi-303 pages.

Moehler, par G. Goyau. Paris, Bloud, 1905; in-12, 367 pages.

Newman, par H. Brémond. Paris, Bloud, 1906; in-12, xv-428 pages.

Ces trois volumes ne proviennent pas de novices en l'art d'écrire. Ils ont pour commun mérite d'être conçus avec ordre, rédigés avec intelligence et clarté.

La position que M. Batiffol a prise dans la critique des Évangiles peut sembler très défendable, puisqu'elle est, au moins pour ce qui concerne la date et la composition, celle d'exégètes allemands et surtout anglais très recommandables; elle peut même, aux yeux du public catholique, passer pour traditionnelle, puisqu'elle est et se présente comme opposée à la mienne. Il n'y a pas lieu de la discuter à fond, l'auteur partant de conclusions que l'objet de son livre l'autorisait à ne pas justifier par une argumentation spéciale à chacune. Il traite en autant de chapitres les points suivants : la méthode d'enseignement de Jésus, et c'est là que vient naturellement la question des paraboles; l'enseignement de Jésus et la Loi; la paternité de Dieu; l'âme de l'homme nouveau, titre qui n'est pas tout à fait dans le style évangélique, mais auquel on rattache ce qui concerne l'attitude de Jésus à l'égard des enfants et des femmes, spécialement des péche-

resses, le caractère intérieur de la morale évangélique, l'amour du prochain, le tout suivi de considérations qui tendent à montrer le Christ conservateur de la propriété, de la justice civile, de la famille (il n'y manque plus que la science et l'art); le royaume de Dieu; Jésus lui-même; l'avenir.

Le thème du royaume et celui de l'avenir ont été soigneusement séparés : c'est que l'effort de l'apologétique chrétienne tend maintenant à annuler dans l'Évangile la perspective de la prochaine fin du monde, soit en regardant comme non essentiel à l'enseignement de Jésus ce qu'il a pu dire à cet égard, et c'est le parti qu'adoptent volontiers les exégètes protestants, soit en interprétant les textes de telle sorte que le Christ se trouve n'avoir rien dit qui ne soit littéralement vrai, et que c'est ce que font d'ordinaire les exégètes catholiques. Comme la même préoccupation a existé, d'une certaine manière, chez les premiers chrétiens et chez les évangélistes, les textes ne laissent pas de fournir une base aux revendications des théologiens. Les principes religieux et moraux de l'Évangile ont pris relief et développement par l'intérêt que les prédicateurs chrétiens ont eu de les faire servir à l'édification des communautés nouvelles; et, d'autre part, la tradition s'est ingéniée à élargir le cadre des prévisions du Christ sur l'avènement du royaume céleste, afin d'y inclure la passion du Sauveur, sa résurrection, la prédication chez les païens, l'organisation du règne de Dieu dans l'Église. Pour mettre toutes choses au point, il faudrait reprendre dans le détail l'analyse des sentences et discours évangéliques, étudier les diverses combinaisons rédactionnelles, y saisir le travail de la tradition, restituer à celle-ci ce qui lui appartient et ne rendre à Jésus que ce qui vient de lui.

Ainsi l'on se fait la partie belle en supposant que les éléments allégoriques des paraboles et les paraboles qui sont de pures allégories ont été contestés à raison d'une définition abstraite de la parabole. A ne regarder que les possibilités, rien n'empêche que Jésus, qui use de métaphores, ait employé parfois dans son enseignement une série de métaphores enchaînées en allégorie; mais le fait est que les parties allégoriques ne sont pas en rapport avec le fond commun de la prédication du Sauveur et qu'elles correspondent aux préoccupations de l'âge apostolique. Voilà de quoi il s'agit, et l'on n'en dit rien. Les traits allégoriques de la parabole du Festin dans Matthieu, de la parabole des Mines dans Luc, dérangent l'économie du récit, et leur caractère adventice peut se démontrer par la relation parallèle du Festin dans Luc et des Talents dans Matthieu : voilà l'objection, et l'on n'y répond pas. On affirme très gratuitement que, l'allégorie retranchée, « cet enseignement parabolique finirait par être d'une platitude inconciliable avec la pensée si élevée du Sauveur ». Effet de rhétorique. La parabole n'est ni un genre bas ni un genre sublime, c'est un genre populaire et simple. L'allégorie ne le relève pas, mais le complique.

Des remarques analogues seraient à faire sur la plupart des textes mis en œuvre par M. Batiffol, notamment sur le discours de mission (*Matth.*, x), où se reflètent les expériences de l'âge apostolique ; sur les paroles : « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde » (*Matth.*, v, 13-14), que la comparaison des autres Synoptiques invite à attribuer au rédacteur du discours sur la montagne ; sur la parole : « Ne crains pas, petit troupeau », etc. (Luc, xii, 32), dont on croit pouvoir tirer parti pour trouver l'Église dans l'enseignement de Jésus, mais qui paraît n'être qu'une transition rédactionnelle entre deux sentences fournies par le recueil des *Logia* ; sur les paroles du Christ à Simon Pierre, dans *Luc*, xxii, 31-32, et *Matth.*, xvi, 18-19, qui, nonobstant leur « métal tout juif », sont de rédaction secondaire (est-ce que le metal juif manque dans saint Paul, dans les récits de l'enfance et même dans le quatrième Évangile ?) ; sur l'emploi des passages évangéliques où Jésus prédit sa passion, comme témoignage authentique du sens que le Christ lui-même donnait à la formule « Fils de l'homme » ; sur l'allégation, dans le même sens, de *Marc*, x, 45, comme si ces passages étaient au-dessus de toute contestation ; sur la prière du Christ dans *Matth.*, xi, 25-27 (*Luc*, x, 21-22), pour l'authenticité de laquelle on nous renvoie à trois auteurs dont aucun n'explique pourquoi Jésus, dans cette action de grâces, parle du « Père » et du « Fils » comme un chrétien récitant une profession de foi ; sur les récits de la dernière cène, à propos desquels on semble n'avoir pas songé à mentionner les objections d'une « certaine critique » (et pourtant les paroles : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne avant de le goûter nouveau dans le royaume de Dieu », si elles sont authentiques, ce qu'on se garde bien de contester, se rattachent à la conception « eschatologique » du royaume céleste et ne cadrent pas du tout avec la formule paulinienne : « Cette coupe est la nouvelle alliance dans mon sang ; vous boirez de même en souvenir de moi » ; celle-ci insère l'Église entre l'Évangile et le royaume annoncé par le Christ) ; sur le grand discours apocalyptique (*Marc*, xiii, et parallèles), que l'on dissèque très habilement et dont on défend l'authenticité intégrale, quant à la substance, pour cette double raison, que l'hypothèse d'une petite apocalypse recueillie par Marc s'accorde mal avec la méthode de composition du second Évangile, et que « la pensée de la fin et du jugement est un élément intégrant du christianisme le plus primitif, comme s'il était bien certain que Marc ne suppose pas derrière lui de sources écrites, et comme si le principal argument en faveur de l'hypothèse en question n'était pas que, Jésus enseignant ordinairement que le jugement, censé imminent, arrivera sans qu'on s'y attende, « comme un voleur », le discours énumère une série de signes auxquels on reconnaîtra l'approche de ce jugement, qui souffre des retards, et a pour but de montrer que Jésus a prédit ces retards et les événements qui devaient s'accomplir entre sa mort et la consommation des choses.

Est-ce pour ménager la délicatesse de ses lecteurs que M. B. cite (pp. 34-36), en l'attribuant à « un pèlerin moderne », sans autre indication de provenance, un long passage de Renan, dans la *Vie de Jésus* (c. IV)? On se demande aussi ce que peut bien signifier la phrase suivante (p. 201) : « Jésus, écrira saint Paul, est « né de la postérité de David selon la chair » (*Rom.*, I, 3), et nul mieux que saint Paul ne savait la qualité d'une pareille naissance ». Cela veut-il dire que saint Paul était mieux renseigné que personne touchant l'origine davidique de Jésus, ou bien qu'il comprenait mieux le prix ou le caractère de la filiation dont il s'agit? Dans un cas comme dans l'autre l'assertion est risquée, car saint Paul était moins bien informé que les premiers disciples touchant la parenté de Jésus et il a cru à son origine davidique comme à une chose réelle, qui devait être, « selon les Écritures », non comme à un pur symbole de la dignité messianique.

Le livre de M. Goyau appartient à la collection dite de *la Pensée chrétienne*, dont on a déjà signalé ici quelques volumes. On y trouve une excellente préface sur l'œuvre de Mœhler, puis, dans le corps du volume, l'analyse, avec de copieux extraits, des principaux écrits de ce théologien, à savoir *Die Einheit in der Kirche* (1825), et *Symbolik* (1832), avec les *Neue Untersunchungen* (1834), composées pour la défense du précédent ouvrage. Pour ses extraits, M. G. a utilisé les traductions existantes, en les corrigeant quelque peu. Est-ce la faute de Mœhler ou de ses traducteurs, ou de tous ensemble? Le style de ces morceaux est assez lourd. Peut-être le livre aurait-il gagné en intérêt, sans rien perdre en utilité, si l'on eût poussé plus avant l'analyse de la doctrine et réduit la place des citations.

Avec le *Newman* de M. H. Brémond, nous sommes transportés sur le terrain de la psychologie religieuse. Il ne s'agit pas, en effet, d'une « histoire chronologique », mais d'un « essai de biographie psychologique », d'un essai, disons-le, tout à fait remarquable, digne du grand homme que fut Newman, et aussi de l'écrivain délicat et pénétrant à qui la littérature religieuse et française doit déjà plusieurs « essais » fort louables en ce genre, sans compter de récents volumes sur *Le développement du dogme chrétien*, *La psychologie de la foi*, *La vie chrétienne*, d'après Newman, écrits pour la même collection et dans la même manière que le Mœhler de M. Goyau. Après un chapitre d'introduction sur le « secret de Newman », c'est-à-dire la complexité de sa nature et de sa physionomie (l'auteur écrit : « Il ne ressemble à personne.... Les biographes auront assez de peine à montrer comment il se ressemble à lui-même, assez de peine à se reconnaître au milieu des surprises et des contradictions qui les attendent et dans sa pensée et dans sa vie »), M. B. étudie dans son héros la vie affective (l'isolé volontaire, le suspect, le controversiste), la vie de l'esprit (le poète, l'historien, le théologien), l'écrivain et le

prédicateur, la vie intérieure et, en épilogue, la philosophie religieuse. Raison subtile, pénétrante, même inquiète, dans une âme profondément religieuse, cette raison, dans ses plus grandes hardiesses, étant toujours contenue par cette âme et s'exerçant d'ailleurs principalement dans l'ordre de la pensée théologique, même quand elle touche à l'histoire et à la philosophie : tel est, semble-t-il, le jugement d'ensemble qui se dégage de cette étude. Il est clair aussi, M. B. le remarque en finissant, que Newman n'a pas établi, au moins théoriquement, et qu'il n'a même pas songé à prouver l'accord du « primat de la conscience », principe de sa philosophie religieuse et morale, avec le principe catholique du dogmatisme intégral, qu'il a toujours énergiquement maintenu. Son toast : « A la conscience d'abord, au Pape ensuite! » n'est pas une solution, et si c'en était une, on ne la ferait peut-être pas ratifier du premier coup par les deux parties intéressées.

Alfred Loisy.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 mars 1906.* — M. le Ministre de l'Instruction publique adresse à l'Académie un rapport sommaire de M. de Morgan sur sa nouvelle campagne de fouilles en Perse. Parmi les objets découverts, il faut signaler principalement une sépulture achéménide renfermée dans une cuve de bronze analogue à celle qui figure dans les collections du Louvre; une énorme stèle de grès portant sur ses deux faces une longue inscription anzanite en deux colonnes et brûlée dans l'incendie de Suse; une pierre portant un texte en caractères proto-anzanites qui remonte à une très haute antiquité; quelques cylindres très archaïques, etc.

M. Paul Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur Didymos.

M. Saglio, au nom de la commission du prix Fould, annonce que ce prix est décerné à M. Henri Lechat, pour ses deux ouvrages intitulés : *La sépulture attique avant Phidias*, et *Au Musée de l'Acropole d'Athènes*.

M. Pottier communique une note de M. Pierre Paris, correspondant de l'Académie, sur le trésor de Javéa (Espagne). Ce trésor se compose d'un bandeau, de colliers et de pendeloques d'or, qui offrent des comparaisons intéressantes à faire avec les parures portées par les statues de femme de Cerro de los Santos. M. Paris croit à une fabrication due à des artistes grecs et en particulier attiques, s'exerçant d'après des modèles indigènes.

M. Clermont-Ganneau étudie un fragment d'inscription bilingue, grecque et nabatéenne, qui vient d'être découvert d'une façon bien inattendue, à Milet et publiée par MM. A. Wiegand et Mordtmann dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Berlin (1906, p. 260), malheureusement sans reproduction figurée. Il critique la lecture et l'interprétation proposées par M. Mordtmann et pense qu'il s'agit, en réalité, d'une dédicace faite au Zeus Dusaris, le grand dieu national des Nabatéens, pour le salut d'un roi Obodas par l'épitrope ou premier ministre de celui-ci, portant en cette qualité le titre officiel de frère du roi. Le nom mutilé et douteux du personnage est peut-être à lire *Choullai*. Le document s'éclairerait ainsi d'une vive lumière historique; car on aurait alors affaire au fameux *Syllæus*, épitrope d'Obodas II (25-9 a. C.), ennemi acharné d'Hérode, et qui avait fait le voyage de Rome pour plaider sa cause auprès d'Auguste. Il avait pu toucher à Milet et y élever un monument votif pour le succès de sa mission, — acte de piété qui d'ailleurs ne lui réussit guère, puisqu'il fut finalement condamné à mort par l'empereur sur le réquisitoire de Nicolas de Damas.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 9 avril. — 1906

MOORE, Les fouilles de Carthage. — MAYR, Les nécropoles de Malte. — L'Évangile da-Mepharreshê, p. BURKITT. — AMANTE, Le mythe de Niobé et Notes sur Parthénius. — G. COLIN, Le culte d'Apollon Pythien à Athènes. — LIPSIUS, Le droit attique, I. — Euripide, Hécube, p. H. WEIL. — Euripide, Iphigénie en Tauride, p. WECKLEIN. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, La famille celtique. — HOLDER, Trésor celtique, 15-16. — BURY, La vie de Saint Patrice. — SETTEGAST, Études sur les sources de l'épopée gallo-romane. — MAZZONI, Exercices sur la littérature religieuse en Italie aux XII[e] et XIV[e] siècles. — Lettres de Charles VIII, p. P. PÉLICIER, 5. — Actes et lettres sur la politique ecclésiastique du duc Georges de Saxe, p. GESS. — Le traité sur la diète au XVI[e] siècle, p. RAUCH.— Batterel, Mémoires sur l'histoire de l'Oratoire, p. INGOLD et BONNARDET, IV. — Em. BOURGEOIS, Les archives d'art de la manufacture de Sèvres. — BRIÈRE et CARON, Répertoire de l'histoire moderne de la France, VI. — F. MAILLARD, La cité des intellectuels. — M[lle] VIANZONE, Impressions d'une Française en Amérique. — BAUTZ, L'Enfer. — BLINKENBERG et KINCH, Les fouilles de Rhodes. — SOLARI, Plutarque et Catulus. — GENESTAL, La légitimation des enfants naturels en droit canonique. — JÉNOUVRIER, La situation légale de l'Église catholique en France. — BATIFFOL, La question biblique dans l'anglicanisme. — M. SALOMON, L'esprit du temps. — GRAUE, La liberté protestante d'enseigner. — Fr. DAVID, La science du bonheur. — O. DITTRICH, Les limites de l'histoire. — SCHUBERT-SOLDERN, L'éducation humaine. — Erratum.

Mabel MOORE, **Carthage of the Phœnicians in the light of modern excavation.** Londres, Heinemann, 1905. In-8°, 176 p. 6 sh.

M. Mabel Moore publie, dans ce volume élégant et accompagné de nombreuses planches, un résumé méthodique des résultats obtenus par les fouilles de Carthage depuis une trentaine d'années. Il n'a d'autre prétention que d'écrire un ouvrage de vulgarisation pour le public anglais. Les illustrations, et même le texte en grande partie, sont empruntés aux travaux du P. Delattre auquel l'auteur rend un hommage mérité. Le livre sera lu avec intérêt par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Carthage.

C.

Albert MAYR, **Aus den phœnikischen Nekropolen von Malta.** Extr. des C. rendus de l'Académie des Sciences de Bavière, 1905, Heft III. Munich, in-8°, p. 467-609, pl. I-IV.

Après les monuments préhistoriques de Malte, M. en étudie les antiquités phéniciennes. Le sujet était très peu et très mal connu et nous devons être reconnaissants à l'auteur de l'avoir traité d'une

manière scientifique. Un séjour dans l'île lui a permis de voir personnellement plusieurs tombes phéniciennes, de connaître les musées et les collections particulières, enfin d'utiliser des publications locales. Des rapprochements continuels avec les nécropoles de Pantelleria, de Gouraya, et de l'Afrique punique indiquent ce que fut cette civilisation insulaire, très voisine de celle de Carthage et plus encore de celle des villes qui, comme Sousse, étaient plus rapprochées de Malte. Ce qu'on y rencontre de plus particulier, ce sont quatre sarcophages anthropoïdes en terre cuite et des bustes funéraires, de style plus ou moins barbare. Le reste, ossuaires, lampes à coquille, poteries grecques importées, amulettes en faïence égyptienne, étuis magiques, bijoux phéniciens, est de découverte courante en terre punique. Les poteries indigènes sont nombreuses et d'un décor généralement assez pauvre : ces formes rappellent celles des vases de Gouraya, et, plus que l'auteur ne l'a indiqué, celles de la céramique chypriote.

A. de Ridder.

Evangelion da-Mepharreshê. The Curetonian Version of the Four Gospels, with the readings of the Sinai Palimpsest and the early Syriac Patristic evidence, edited, collected and arranged by F. Crawford Burkitt, M. A. Cambridge, University Press; in-4°, 1905; t. I (Text) pp. xx-556; t. II (Introduction and notes) pp. viii-322.

Il est nécessaire pour l'intelligence du titre de cet ouvrage de rappeler que les Syriens connaissaient, au v[e] siècle, trois recensions du N. T., ou tout au moins des Évangiles : l'Év. *da-Mepharreshê*, c'est-à-dire *séparés*, par opposition au *Diatessaron* aussi appelé Év. *da-Mehalletê*, c'est-à-dire *combinés* ou *mélangés*, et, en troisième lieu, la version qui est encore aujourd'hui comme la Vulgate syrienne et qui reçut plus tard le nom de *Peshittâ*, c'est-à-dire *Simple*, par opposition aux révisions postérieures de Paul de Tella (basée sur le texte des Hexaples) et de Thomas d'Héraclée (d'après celle de Philoxène de Mabboug † 523), qui parurent l'une et l'autre en 616-617.

L'utilité des versions syriaques pour la critique textuelle du N. T. avait été reconnue depuis longtemps ; elle prit une importance capitale depuis la découverte de l'antique recension maintenant connue par deux manuscrits indépendants. Le premier est celui que Cureton édita en 1858 ; le second, celui que M[mes] Smith Lewis et Gibson découvrirent au Sinaï en 1892 et dont la publication a suscité de nombreux et importants travaux signalés ici-même en leur temps. Si l'édition du manuscrit sinaïtique est facilement abordable, la curetonnienne, au contraire, était devenue à peu près introuvable ; et de plus, la critique rigoureuse des textes demandait une nouvelle et méticuleuse collation du manuscrit. — M. Burkitt s'est chargé de satisfaire aux desiderata de la science en nous donnant une réédition très

exacte du texte de Cureton, reproduisant fidèlement, jusque dans les plus petits détails de ponctuation, le manuscrit de Londres et les trois feuillets détachés qui sont aujourd'hui à Berlin. La nouvelle édition n'est cependant pas un travail en quelque sorte purement matériel, M. B. a soigneusement collationné son texte avec le manuscrit sinaïtique, d'après l'édition et, chaque fois qu'il y avait le moindre doute, d'après les photographies originales. Les variantes ont été notées au bas des pages, et les lacunes du texte curetonnien ont été comblées par l'insertion du texte sinaïtique. Enfin, l'auteur a ajouté, page à page, une version anglaise aussi littérale que possible, traduisant même les variantes du texte sinaïtique. M. Gwilliam ayant donné à Oxford une édition critique (qu'on peut regarder comme définitive) des Évangiles selon la Peshîttâ, et l'ayant accompagnée d'une traduction latine qui permettait de serrer l'original de plus près, je regrette pour ma part que M. B. n'ait pas suivi l'exemple en prenant la version de Gwilliam pour base de la sienne. Les divergences entre l'ancienne et la nouvelle recension auraient été mises ainsi plus en évidence. Voilà pour le premier volume, qui se termine par une liste d'environ 300 corrections (pour la plupart fort légères, ou même sans aucune importance) à introduire dans l'édition du texte sinaïtique.

Le second volume, comprenant l'Introduction et les notes, doit être considéré comme une des plus sérieuses contributions à l'histoire des versions syriaques des Évangiles. L'éditeur rend justice aux travaux de ses devanciers qui ont assurément facilité sa tâche, mais son mérite n'en est pas amoindri. Ce n'est point un simple résumé des études antérieures que nous présente M. Burkitt, mais bien le résultat d'un examen personnel, qui s'étend à toutes les questions soulevées en ces derniers temps à propos des Évangiles syriaques. Je laisse de côté les chap. I et II, consacrés à la description des manuscrits et à une étude grammaticale et lexicographique du texte des deux manuscrits, curetonnien et sinaïtique. Mais je dois présenter, en les résumant autant que possible, les conclusions auxquelles l'auteur a été amené par l'examen comparatif de ces deux textes entre eux et avec le Diatessaron et la Peshîttâ : 1° La Peshîttâ est une révision des Év. *séparés*, faite sur le grec, au v[e] siècle, par les soins de Rabboula, év. d'Édesse (411-435) et substituée par son autorité au Diatessaron de Tatien ; — 2° Le *Diatessaron* est la forme la plus ancienne de l'Évangile syriaque. Il fut traduit du grec du vivant même de Tatien, vers 170 ; — 3° Les Év. *séparés* datent de l'an 200 environ ; leur traducteur était familiarisé avec le Diatessaron ; la version fut probablement faite sous les auspices de Sérapion, év. d'Antioche, et le traducteur fut peut-être Palout, 3[e] évêque (connu) d'Édesse ; — 4° Le texte grec en usage à Antioche à la fin du II[e] siècle a servi de base à la traduction des Év. *séparés* ; il est d'une grande valeur critique, et très médiocrement représenté dans les manuscrits grecs existants ; —

5° L'usage du Diatessaron, familier au traducteur, a introduit quelques leçons occidentales dans la traduction des Év. *séparés* ; la Curetonnienne et la Sinaïtique présentent aussi des leçons qui ont été conformées au Diatessaron par des copistes ; — 6° Le texte sinaïtique se rapproche de la traduction primitive plus que le curetonnien qui porte des marques de révision sur des manuscrits grecs postérieurs.

Nous ne pouvons entrer dans la discussion des arguments qui ont amené M. B. à ces conclusions. Nous nous bornerons à indiquer le degré de probabilité qu'elles nous paraissent présenter. Que la Sinaïtique soit antérieure à la Curetonnienne, c'est ce que j'ai toujours soutenu ; que la Peshîttâ soit l'œuvre directe ou indirecte de Rabboula, la preuve en paraît faite. Mais que le Diatessaron soit la plus ancienne version syriaque des Évangiles, et que les Év. *séparés* lui soient postérieurs d'une trentaine d'années, c'est ce qui paraît moins certain. La chose n'est pas impossible ; mais elle est tellement peu vraisemblable *à priori* que, seule, la découverte de nouveaux documents pourrait nous amener à cette manière de voir. On ne conçoit guère, en effet, une Église chrétienne, si restreinte qu'elle fût, n'ayant pas à son usage un évangéliaire. Or, l'établissement d'une Église à Édesse est historiquement constaté dès le milieu du IIe siècle, une vingtaine d'année avant la date assignée à la traduction du Diatessaron, et tout porte même à croire qu'elle existait plus anciennement. M. B. reconnaît lui-même que certaines leçons des Ev. séparés, conformes au Diatessaron, sont le fait de copistes. Est-il vraiment possible de distinguer, avec assez de certitude pour appuyer une théorie, celles qui viennent des copistes de celles qui viendraient du traducteur ? Surtout si l'on songe que le Diatessaron ne nous est connu que par les citations d'Aphraat, par le commentaire de S. Ephrem, qui n'existe plus que dans une traduction arménienne, et par une version arabe du IXe ou Xe siècle. — A part cette réserve, nous n'avons qu'à louer le travail consciencieux de M. Burkitt. Il a mis au point avec beaucoup de sagacité et d'érudition, dans un exposé clair et méthodique, la question des versions syriaques des Évangiles. Son ouvrage servira de point de départ à toute étude nouvelle sur la matière.

Les Universités de Cambridge et d'Oxford qui rivalisent de zèle et de générosité pour nous donner de belles et bonnes éditions critiques des textes bibliques, ne pourraient-elles l'une ou l'autre parfaire l'œuvre commencée en se chargeant d'éditer une Concordance des Évangiles syriaques, s'appliquant simultanément aux éditions de Gwilliam, Lewis et Burkitt ; soit sous la forme habituelle, soit sous celle (moins pratique) d'un *Lexicon concordantiale* destiné à remplacer celui de Schaaf ? Ce serait un nouveau et important service rendu à la critique biblique et aux études orientales.

J.-B. Chabot.

Antonio AMANTE, **Sui versi Omerici. Ω 602 sqq. — Note Parteniane.**

Ce sont deux extraits de la *Rivista di Storia antica* (IX, 1, p. 121-131 et IX, 4, p. 515-529). Il est question, dans le premier, du mythe de Niobé au vingt-quatrième chant de l'Iliade (*Sui versi Omerici* Ω 602 sqq.). Deux traditions y seraient représentées, l'une, la vraie tradition homérique, suivant laquelle Niobé est punie par la mort de ses enfants de ses dédains pour Léto, mais reste vivante; l'autre, qui la transforme en pierre ainsi que son peuple, pour une offense grave faite à Léto ou à une autre divinité. Outre les vers 614-617, qui sont rejetés depuis Aristophane et Aristarque, M. Amante considère comme interpolés les vers 610-612. La discussion est intéressante, mais je doute qu'elle convainque; les difficultés d'ordre grammatical relevées dans les vers 610-612 sont purement imaginaires; de plus, les vers 607-609, que M. A. conserve, ou tout au moins 608-609, sont extrêmement suspects. — La seconde brochure, *Note Parteniane*, expose : 1° que l'histoire de Daphné (*Parthenius* XV), a été très remaniée, et résulte, dans son état actuel, du mélange de deux légendes; 2° que les indications d'origine mises en tête de chaque récit proviennent de scholiastes et non de Parthénius lui-même; 3° que l'œuvre de Parthénius a subi un remaniement général qui a troublé l'ordre primitif des légendes. Ces démonstrations sont ingénieuses et vraisemblables. M. Amante annonce qu'il montrera, dans un travail spécial, que la plupart des récits de Parthénius ont été sérieusement altérés par les scholiastes et les lecteurs.

MY.

G. COLIN, **Le culte d'Apollon Pythien à Athènes.** Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 93e fascicule. In-8°, p. 1-178. Paris, Fontemoing, 1905.

Parti de la Tétrapole et de la côte orientale de l'Attique, confiné d'abord chez certaines familles nobles au premier rang desquelles étaient les Eupatrides, le culte d'Apollon s'était vite implanté à Athènes, au Céramique et sur l'Ilissus. Nous savons qu'il fut important, et sous le nom d'Apollon Patrôos, l'un des premiers de la cité, mais nous le connaissons très mal et C. n'a guère pu l'étudier en lui-même. En revanche, une soixantaine d'inscriptions, découvertes à Delphes dans le Trésor des Athéniens le font connaître dans l'une de ses manifestations extérieures, les pythaïdes, ambassades solennelles qui, à des intervalles irréguliers, partaient d'Athènes pour sacrifier à Pytho. C'étaient vers la fin du IIe siècle, avant notre ère, de singulières théories qui comprenaient les neuf archontes et le principal stratège, presque tout le gouvernement de la cité, tout un cortège de prêtres, des canéphores, la pyrphoros qui ramenait de Delphes le feu

sacré, la prêtresse d'Athéna, une députation des familles « apolliniennes », un cortège d'éphèbes et de cavaliers, des artistes dionysiaques, voire des délégués de la compagnie des poètes épiques! Outre les sacrifices, des jeux, des représentations et des concours de toute espèce étaient donnés par les théores que Delphes récompensait par des décrets, des couronnes et des statues de bronze doré. Ce fut l'époque brillante des pythaïdes, qu'on tenta de renouveler alors tous les neuf ans, et même tous les ans. Sous l'empire, la pompe fut plus modeste et réduite à la dodécade; avant le IIe siècle, nos documents sont presque muets. Le terrain choisi par C. est donc, par la force même des choses, des plus limités et l'auteur n'a pas cherché à l'élargir par d'aventureuses hypothèses. Les inscriptions, données en facsimile exact, sont étudiées avec mesure et sobriété. C. n'a pas cherché, comme maint épigraphiste, à bouleverser, par d'ingénieuses combinaisons, la chronologie généralement suivie. C'est ainsi qu'il accepte les dates de Pomtow en se réservant de les modifier au besoin dans le détail (p. 66, p. 158). On pourrait souhaiter plus de personnalité dans l'exposition, moins de timidité et plus d'ampleur dans les conclusions. On ne saurait demander plus de conscience, plus de méthode, un jugement plus sain et plus sûr. C. fait honneur au maître dont il a suivi la tradition. Confiée à M. Bourguet et à lui, la publication épigraphique de Delphes est en bonnes mains [1].

A. DE RIDDER.

Das Attische Recht und Rechtsverfahren mit Benutzung des Attischen Processes von M. H. E. Meier und G. F. Schömann dargestellt von Justus Hermann Lipsius. Erster Band. Leipzig, Reisland, 1905. Un vol. in-8° de 233 p.

Le bel ouvrage de Meier et Schömann sur le *Procès attique* a été publié en 1823. En 1883 commençait la publication d'une nouvelle édition de cet ouvrage : elle n'était terminée qu'en 1887. Ce n'était pas proprement une nouvelle édition; c'était un remaniement; *Der Attische Process...* neu bearbeitet, disait le titre; mais ce remaniement ne consistait qu'en corrections et en additions; la disposition primitive de l'ouvrage était respectée. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : ce n'est plus un remaniement, une refonte de l'œuvre de Meier et Schomann que nous donne aujourd'hui M. Lipsius : c'est un ouvrage nouveau, une œuvre propre à son auteur : le livre ancien

1. J'aurais des réserves à faire sur l'itinéraire proposé p. 170. La route Daphni-Acharnes-Tanagra me paraît difficilement acceptable : il y aurait lieu de revoir ce point et de comparer les autres dèmes de l'Attique où l'on rendait un culte à Apollon. — De même le poète épique Ἀγίας Βοῦ[λωνος, mentionné p. 131, est un homonyme du phylarque dont le nom apparaît plusieurs fois dans nos documents (p. 81, p. 97, p. 162). A ce propos, C. aurait rendu les renvois plus faciles en numérotant les lignes des inscriptions.

n'est plus qu'une des sources principales d'information, mit Benutzung des *Attischen Processes*.

On ne peut qu'approuver M. L. d'avoir procédé ainsi. En effet, un remaniement nouveau n'était guère possible. Depuis 1883-1887, notre connaissance des antiquités juridiques d'Athènes s'est considérablement accrue; sans parler des ouvrages modernes publiés sur la question, il suffit de rappeler la découverte de la Constitution d'Athènes d'Aristote. Cet accroissement de nos moyens d'information devait porter M. L. a élargir le cadre de son livre; aussi a-t-il fait entrer dans la nouvelle publication diverses questions, que Meier et Schömann avaient systématiquement écartées, par exemple ce qui concerne le côté pratique et matériel du droit et la question des cours criminelles. Il faut ajouter que M. L. ne croit pas qu'il soit possible d'exposer un système du droit attique. Une telle entreprise, dit-il avec raison, serait aujourd'hui chimérique.

Le livre s'ouvre par une introduction historique dans laquelle l'auteur expose l'évolution des institutions juridiques d'Athènes. Pour la question des origines, l'auteur remonte naturellement plus haut qu'Athènes; c'est la société homérique qui sur ce point, comme sur tant d'autres, nous fournit les renseignements précis les plus anciens. Aujourd'hui cette partie nous semble un peu sèche à côté des chapitres que M. Glotz a consacrés à la question dans son beau livre sur la *Solidarité de la famille en Grèce*.

Après cette introduction, ce premier volume traite de l'organisation judiciaire. Cette question remplit un livre qui comprend les six chapitres suivants : magistratures judiciaire, cours criminelles, jurys, tribunaux, compétence judiciaire du peuple et du Conseil, arbitres.

Voici quelques observations faites au courant de la lecture de ce livre.

P. 114. Ce qui est dit sur les officiers de cavalerie est un peu trop sec. Sans doute le service dans la cavalerie peut-être assimilé à une liturgie : mais, cette liturgie présente un caractère si particulier : le cavalier reçoit une solde : il ne jouit pas de l'exemption de sa charge après une année d'exercice, comme c'est le cas pour les autres liturgies, etc. (cf. nos *Cavaliers Athéniens*, livre III).

P. 176-211. Une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage concerne l'eisangélie. M. L. apporte quelques explications nouvelles. Il croit que la nouvelle loi de l'eisangélie, telle qu'elle est exposée par Hypéride au début du discours pour Euxénippe, ne fait pas partie de cet ensemble de réformes qui commence à l'archontat d'Euclide; il recule la promulgation de la loi jusqu'au milieu du quatrième siècle. Vers cette époque, un changement se serait produit, qui aurait consisté à faire juger par un tribunal d'héliastes, et non plus par l'ecclésia, tous les procès par voie d'eisangélie : la première pratique, qui nous soit connue de cette nouvelle procédure concerne le procès

intenté en 343 par Hypéride à Philocrate, un des instigateurs de la paix de 348 avec Philippe. La discussion, établie sur cette question par M. Lipsius, n'entraine certainement pas la conviction : il a montré du moins à quelles difficultés se heurte l'ancienne explication.

P. 185-187. M. L. nous semble bien indulgent pour le récit de Xénophon relatif au procès intenté aux stratéges vainqueurs à la bataille des Arginuses. M. L. trouve que, grâce au récit détaillé de Xénophon, nous connaissons très exactement cette affaire. Que de points obscurs cependant ! En vertu de quelle loi le Conseil ordonna-t-il leur arrestation ? Quelle accusation précise fut-elle formulée contre eux ? Pourquoi le droit de défense leur fut-il arbitrairement limité ? etc.

Ces réserves ne portent que sur des points de détail ; elles ne nous empêchent pas de reconnaître la haute valeur de l'ouvrage commencé par M. Lipsius.

Albert MARTIN.

Euripide, Hécube. Texte grec, recension nouvelle avec un commentaire critique et explicatif et une notice par Henri WEIL. Troisième édition. Paris, Hachette, 1905. Un vol. in-8°, p. 201-299.

Ausgewæhlte Tragœdien des Euripides für den Schulgebrauch erklärt von N. WECKLEIN. 2. **Iphigenie im Taurierland,** 3e éd. Leipzig, Teubner, 1904. Un vol. in-8° de 135 p.

La publication de la troisième édition que M. H. Weil, dans sa verte vieillesse, donne de son bel ouvrage sur sept tragédies d'Euripide, touche à sa fin ; la sixième pièce, l'*Hécube*, vient de paraître ; il ne reste plus à publier que l'*Iphigénie en Tauride*. Des pièces déjà parues dans la présente édition, l'*Hécube* est celle qui a subi le moins de changements. Nous indiquons les principaux : v. 367, retour à la leçon des manuscrits; sont adoptées les corrections : φίλον de Wecklein, v. 460 ; δισσοί de F. G. Schmidt, v. 525 : ἀμφιχρύσου d'Herwerden, v. 543 : θήκτῳ de Hartmann, v. 566 ; la conjecture proposée au v. 745 ne nous paraît pas acceptable ; on peut en revanche approuver l'athétèse sur le v. 1046. M. Weil abandonne aujourd'hui la correction du v. 580, ἕδρων pour λέγων des manuscrits (corrigé en 'λεγον) qu'il avait proposée, *Rev. de Philol.*, XVIII, 1894, p. 206 ; c'est cependant encore aujourd'hui la meilleure façon de corriger ce locus desperatus.

La nouvelle édition de l'*Iphigénie en Tauride* de M. Nic. Wecklein témoigne, elle aussi, d'un travail de révision très sérieux. Le commentaire et l'appendice critique ont été allégés de diverses observations vieillies ou inutiles. La grande édition critique d'Euripide publiée par l'auteur a donné une base plus solide pour la constitution du texte. En ce qui regarde l'*Iphigénie en Tauride*, nous sommes mieux renseignés sur la valeur de nos manuscrits ; il est établi aujourd'hui que le Palatinus n'est qu'une copie du Laurentianus ; il

n'a d'autre utilité qu'à nous aider à bien fixer la leçon de ce dernier manuscrit; les variantes qu'il donne ne sont autre chose que des fautes dues presque toujours à la négligence du copiste. Ce fait important déjà signalé par M. W. dans la grande édition, a été définitivement établi dans une étude que M. W. a publiée dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1899, 2, p. 207. Pour cette nouvelle édition M. W. suit naturellement le texte qu'il a donné en 1898 dans la grande édition; mais il ne le reproduit pas servilement; il met à profit les travaux qui ont été publiés dans ces six dernières années; il propose lui aussi quelques corrections nouvelles. Signalons d'abord un certain nombre de conjectures qui données simplement en note dans la grande édition ont passé cette fois dans le texte, l'auteur ayant eu plus de confiance en lui-même. La meilleure de ces conjectures nous paraît celle du v. 145, où l'auteur a tiré d'un texte traditionnel inintelligible une leçon très acceptable et qui s'éloigne, en somme, assez peu de ce texte; il en est de même pour le v. 189. Nous n'approuvons pas en revanche les corrections des v. 452, 513, 894. Parmi les conjectures véritablement nouvelles, il faut signaler, celle du v. 15, obtenue par un léger changement à ce que l'auteur avait déjà proposé, il écrit aujourd'hui :

δεινῆς δ'ἀπλοίας πνευμάτων τυχὼν κακῶν.

Nous ne pouvons accepter la suppression des vers 34-35 ; la réticence τὰ δ'ἄλλα σιγῶ au v. 36 indique clairement qu'Iphigénie vient de formuler un blâme sur le culte d'Artémis, tel qu'il est pratiqué en Tauride; le texte de ces deux vers est gâté, mais les deux vers sont nécessaires ; il reste à trouver la correction.

Albert MARTIN.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *La famille celtique, étude de droit comparé*. Paris, Champion, 1905, in-16, XX-221 p.

Sur la famille dans l'antiquité celtique, nous n'avons guère, outre la mention par César (V, 14), Strabon (IV, 5, 4) et Dion Cassius (LXXVI, 12) de la communauté des femmes dans les Iles Britanniques qu'un texte, d'ailleurs obscur, de César (*De bello gallico*, VI, 18-19). Nous en sommes réduits à chercher dans le droit coutumier de l'Irlande et du pays de Galles les traces des conditions anciennes de la famille chez les Celtes. Le plus vieux traité de droit irlandais, le *Senchus Mór*, conservé dans des manuscrits du XIV[e] siècle, était glosé à la fin du XI[e] siècle. Les lois galloises, dont le plus vieux manuscrit date de la fin du XII[e] siècle, auraient été promulguées par Horwel Dda qui vivait dans la première moitié du X[e] siècle. Lorsque l'on a déterminé les cas où l'influence étrangère, en particulier l'influence romaine, s'est exercée, il faut encore distinguer du fonds primitif les développements successifs qu'a pris le droit celtique au cours

d'une dizaine de siècles. On peut néanmoins arriver à des résultats assez précis par la comparaison du droit irlandais et du droit gallois et, sauf le cas d'emprunt d'un peuple à l'autre, considérer comme anciennes les parties du droit qui sont communes aux Irlandais et aux Gallois. Enfin les récits épiques irlandais qui remontent au VIIe siècle fournissent parfois quelques détails intéressants sur l'ancienne société gaélique.

Le livre de M. d'A. de J. se divise en deux parties. La première a pour sujet la famille, la responsabilité pour crimes et les successions. La famille irlandaise est plus étendue que la famille galloise ; en Irlande, on peut succéder au dixième degré; en Galles, il n'y a pas de droit successoral après le sixième degré du droit romain ; sauf quand il s'agit de la propriété d'un ancêtre exilé ; dans ce cas, le descendant au neuvième degré peut hériter. En Irlande comme dans le nord du pays de Galles, une faveur spéciale est accordée lors de la succession d'un père au fils de la fille ou de la sœur. Dans la législation la plus ancienne du sud du Pays de Galles, la fille héritait à défaut de fils ; en Irlande, la propriété de la fille revenait dans certains cas à la famille du père. Dans la seconde partie de son livre, M. d'A. de J. étudie le mariage, les épouses légitimes, les concubines, les prostituées. Le mari paie au père le prix d'achat de la femme ; en Galles, le père transmettait ce prix au roi ou à son seigneur. Le douaire n'apparaît que dans le droit gallois ; mais il y est fait allusion dans l'épopée irlandaise. Le divorce par consentement mutuel figure dans le droit irlandais et dans le droit gallois. Dans un appendice, M. d'A. de J. traite de la pédérastie chez les Celtes. Il pense qu'Aristote a généralisé un fait isolé qu'un voyageur grec avait observé. Mais la même accusation est répétée avec des détails précis par Diodore, Strabon et Athénée dont la source commune est vraisemblablement Poseidonios qui avait voyagé en Gaule. Ce qui fait la principale originalité du livre de M. d'A. de J., car les questions dont il traite avaient déjà été étudiées par lui dans le tome VII du *Cours de littérature celtique*, c'est l'instructive comparaison qu'il établit entre certaines coutumes celtiques et d'autre part, le droit assyrien, tel que nous le fait connaître la loi d'Hammurabi, le droit grec et le droit romain.

G. DOTTIN.

Alfred HOLDER, **Alt-celtischer Sprachschatz**, fünfzehnte Lieferung. *Sezana-Telonnum;* sechzehnte Lieferung, *Telorus-Tyticus*, Leipzig, Teubner, 1903-1904, col. 1537-2026.

Avec ces deux livraisons se termine le second volume du *Thesaurus* de A. Holder. On peut prévoir que le troisième volume se composera surtout d'additions et de corrections. Les articles les plus importants des seizième et dix-septième livraisons sont : *Silvanus, Suessiones*,

Tacitus, Tagos, Tascodrugi, Taurini, Taurisci, Tectosages, Teutones, Thule, Tolistobogii, Tolosa, Treveri, Tricasses, Tungri, Turones. Comme dans les livraisons précédentes, un certain nombre de noms semblent devoir s'expliquer par d'autres langues que le celtique : tels sont : *Sidonius*, gr. Σιδώνιος; Syagrius, cf. gr. Σύαγρος; *Tacitus*, lat. *tacitus; Taurus*, lat. *taurus, Tritullus*, gr. Τρίτυλλος; *Trita*, gr. Τρίτα; *Speratus*, lat. *speratus ; tragula* lat. *trahere, tractus*; *Tritogeno*, gr. Τριτογένεια; *Tullus*, lat. Tullus. Mais on ne saurait faire grief à M. H. de les avoir admis, quelque improbable que soit leur origine celtique. Car nous savons si peu de chose du celtique continental que nous devons chercher dans le *Alt-celtischer Sprachschatz* non seulement des réalités mais souvent aussi des apparences.

Smert[al]us. Smert[a]tius semblent des formes hypocoristiques de *Smerto-rix. Smertullus* parait, de même, une forme hypocoristique de *Smertulitanus*; *Sinatos*, de *Sinorix* ou de *Sino-marus.*

A *Tarv-essedum* « char à taureau » on pourrait comparer *Manduessedum* « char à cheval » cf. *mannus.*

L'étymologie de *Ticinus* Tessin par l'irlandais *techim* « je fuis » est peu vraisemblable; car il est difficile d'admettre que ce fleuve ait été dénommé par les Celtes et nous ne savons pas, faute d'exemples sûrs quelles étaient les idées que les Celtes exprimaient dans l'onomastique des fleuves. En tout cas, l'énumération des mots indo-européens de la racine *teq-*, que donne M. H., est inutile. De même, l'explication du nom de *Trebia*, la Trébie, fleuve de Cisalpine par le celtique *trebo-* « demeure » est singulière. On ne peut interpréter les noms de fleuves *Tragisa*, la Traisen, *Tragisama*, la Dreisam, par « la rapide », « la très rapide », si l'on n'a d'autre raison que l'existence de l'irlandais *traig* qui signifie « pied » et non « vitesse ».

On pourrait sans doute augmenter le nombre de ces remarques de détail, qui n'enlèvent rien à la valeur totale du livre de M. H. Je ne suis pas compétent pour critiquer de près les identifications de noms de lieux. Mais il serait utile que les géographes et les linguistes communiquassent à M. H. leurs observations sur cette partie du *Sprachschatz*.

G. Dottin.

J. B. Bury, **The life of St. Patrick and his place in history**, London, 1905, gr. in-8°, xv-404 p.

Jusqu'à la publication du *Saint Patrice* de M. B., le principal ouvrage sur l'apôtre de l'Irlande était le livre de Todd, *Saint Patrick apostle of Ireland*, qui date de 1864. Depuis cette époque, il a paru quelques travaux sur les sources de l'histoire de saint Patrice et, d'autre part, les méthodes historiques sont devenues plus précises

et plus sûres. Il faut se féliciter que le sujet traité par Todd ait été repris par un historien aussi bien informé que M. B. Après un chapitre sur la diffusion du christianisme dans l'empire romain, M. B. nous expose la vie et la mission de saint Patrice, sa captivité et sa fuite, son séjour à Lérins, en Grande Bretagne, à Auxerre, puis, après une étude sur la situation politique et sociale de l'Irlande, l'établissement de saint Patrice à Dalaradia, ses voyages en Meath et ses démêlés avec le roi Loégairé, ses voyages en Connaught, la fondation d'Armagh et l'organisation ecclésiastique, les écrits de saint Patrice et sa mort. Dans un dernier chapitre qui sert de conclusion. M. B. étudie la place de saint Patrice dans l'histoire. Les pages 225-392 sont occupées par un copieux appendix qui comprend : 1° une étude détaillée des sources de la vie de saint Patrice : écrits du saint, documents du v[e] siècle, vies, mémoires, annales, catalogues hagiographiques ; 2° les notes aux dix chapitres de l'ouvrage ; vingt et un excursus sur les questions les plus discutées. Deux cartes, l'une de l'Ulster oriental, l'autre de Meath et de Connaught permettent de suivre les voyages de saint Patrice. M. B. combat à la fois l'ancienne théorie d'après laquelle saint Patrice aurait été le premier à introduire la religion chrétienne en Irlande et aurait converti l'île entière, et la théorie de Zimmer d'après laquelle l'action de saint Patrice ne se serait exercée que sur un district du Leinster. Il établit qu'il y avait des communautés chrétiennes en Irlande avant saint Patrice, que saint Patrice organisa les chrétientés existantes, qu'il convertit plusieurs tribus païennes, et qu'il mit l'Irlande en rapport avec l'Église romaine. C'est surtout l'importance historique de ce dernier fait que M. B. met en évidence dans la conclusion de son remarquable ouvrage.

G. Dottin.

F. Settegast. **Quellenstudien zur galloromanischen Epik**. Leipzig, 1905 ; in-8° de 375 pages.

On n'accusera pas M. Settegast de se traîner dans les sentiers battus ; peut-être lui reprochera-t-on plutôt d'avoir un faible pour les nouveautés aventureuses. Les quatre longues dissertations qui forment ce volume sont consacrées respectivement à quelques épisodes de la *Chanson de Roland* et de *Garin le Loherain*, à *Elédus et Serena* (roman provençal conservé seulement dans une version française), à *Aigar et Maurin* et à *Généridès* (roman français conservé dans deux rédactions anglaises). M. Settegast se propose de montrer que ces poèmes ou romans nous ont transmis des souvenirs précis d'événements historiques remontant à la période des invasions ou à l'histoire byzantine et qu'ils ont en outre utilisé des sources mythiques ou légendaires très diverses et lointaines. Dans le prologue du *Garin* et dans quelques

vers de *Roland* (ceux où il est question des *vals de Moriane* et d'un *conte chataigne*) se serait perpétué un écho de la bataille où, en 454, les Huns furent écrasés dans les *campi Mauriaci* ou *Catalaunici*. L'histoire des deux amants Elédus et Serena et de Maugrer, le rival malheureux du héros, serait calquée sur celle d'Ataulf, successeur d'Alaric, de Placidia, sœur d'Honorius, et de Constantius qui disputa au prince wisigoth la possession de Placidia (410-4); elle aurait été au reste quelque peu altérée par le souvenir du pillage de Rome en 455. Aigar serait Justinien et le rebelle Maurin serait Bélisaire. Quant à la fable de *Généridès* qui présente avec celle d'*Elédus* les plus grandes analogies (au point qu'on a vu dans ces deux romans des rédactions du même récit), elle serait empruntée à l'histoire des empereurs Justinien et Zénon et de la reine Zénobie (475-7). Voilà pour les éléments historiques. — Quant aux éléments mythiques ou légendaires, ils proviendraient, dans le *Roland*, de la *Saga* nordique *de Hervarar*, dans *Elédus*, des légendes de Troie et de Thèbes, dans *Généridès*, d'un récit hindou qui, dans ses voyages vers l'Occident, en aurait annexé d'autres, d'origine perse, syriaque, byzantine et grecque.

Il n'est pas mauvais, à mon avis, que des affirmations hardies, voire téméraires, comme celles-ci, se produisant de temps en temps, nous fassent réfléchir et nous ouvrent des horizons nouveaux. Quand elles sont appuyées, comme c'est ici le cas, sur des recherches aussi vastes que consciencieuses, elles ne peuvent manquer de s'imposer à la critique et de la discussion qu'elles provoquent jaillit nécessairement quelque lumière.

Je ne puis, pour ma part, entrer dans le détail de cette discussion : il faudrait, pour le faire sans outrecuidance, avoir approfondi plus que je ne l'ai fait, des questions multiples et complexes : il y faudrait aussi consacrer une place dont cette Revue ne dispose point. Je me contenterai donc de quelques réflexions générales.

La première est que les choix de M. S. me paraissent assez malheureux. Des quatre poèmes qu'il étudie (laissons de côté le *Roland*, dont quelques épisodes seulement sont ici touchés) deux (*Elédus*, *Généridès*) ne nous sont parvenus que dans des rédactions étrangères, modernes et médiocres; du troisième (*Aigar*) nous n'avons que des fragments épars, peu étendus, écrits dans une langue souvent inintelligible, si bien que la reconstitution de l'action et des caractères présentent d'immenses difficultés; du quatrième enfin nous n'avons pas d'édition critique. Quel espoir peut-on nourrir, dans des conditions aussi défavorables, de se rapprocher du récit original [1]? Si M. S. a voulu jouer la difficulté, il y a pleinement réussi.

1. C'est précisément ce qu'a fait ressortir M. Stengel dans un très instructif compte rendu (*Zeitschrift für franz. Sprache*, XXVIII, II, p. 13), où il s'est borné à

En raison même de cette difficulté du sujet, il eût fallu procéder avec une extrême prudence, ne pas se départir un instant de la plus rigoureuse méthode : c'eût été là le seul moyen de donner quelque crédit à des idées aussi hardies. Tout au contraire, M. S. a pris avec la méthode les plus étranges libertés. Se présente-t-il (dans *Aigar*) quelque mot inconnu? Il l'identifie sans hésitation avec un mot grec, dont il serait, dans toutes les langues romanes, l'unique représentant. C'est ainsi qu'il tire *conge* de κόμιον, *efange* de εὐφημία, *dogne* (qui paraît bien être une faute de copiste pour *pogne*, *ponha*), de δίωγμα, *Enfrun* de ἔμφρουρος, *ges* (dans *ges, mar*) de διά. Il ne se demande même pas comment une langue aussi bigarrée pouvait être comprise des populations d'entre Charente et Garonne, pour lesquelles le poète écrivait[1].

Mais ce sont surtout les noms propres (de personnes et de pays) que M. S. traite avec une superbe désinvolture, comme s'ils étaient au-dessus des lois ordinaires de la phonétique : or on sait que, tout au contraire, ils sont les témoins les plus sûrs de l'évolution phonétique d'une langue. Changements dans l'accentuation, aphérèses, épenthèses, chassés-croisés de voyelles et de consonnes, rien de tout cela n'effraie M. S. et les tours de prestidigitation auxquels il nous fait assister provoquent à un égal degré l'ébahissement et la défiance. Ainsi (car il faut bien citer quelques exemples) *Bec de Saint Ilaire* est tiré de *Bélisaire*, *Aigar* de γαίδαρος (parce que le peuple de Byzance donnait à Justinien ce sobriquet qui signifie « âne »), *Eledus* de *Ataulf* (par les intermédiaires *Attalus*, *Alatus*, *Alatheus*, *Elidius*); le mot *Durandal* s'explique le plus naturellement du monde par le croisement de *Tyrfing* (nom d'une épée dans la Saga de Harvarar) et de *Dyrinn* (nom d'un des forgerons de cette épée), plus le suffixe *al* ou *ard*. Et il y a près de deux cents étymologies de ce genre! Elles évoquent invinciblement le souvenir du légendaire *fabaricotus* ou de l'équation moins célèbre, mais non moins géniale *Ténarèse* > *iter Cæsaris*, et nous font, il faut bien le dire, reculer d'un bon siècle. Il est fort à craindre qu'elles ne rejettent dans l'ombre certaines suggestions intéressantes de M. S. et ne découragent les esprits pondérés d'entrer dans une voie où il y aurait peut-être quelques découvertes à faire[2].

A. Jeanroy.

---

examiner la première dissertation de M. Settegast. Il a montré qu'une édition critique du prologue de *Garin* modifierait sensiblement l'analyse donnée ici et que, les noms propres variant énormément selon les manuscrits, M. S. qui y attache une importance particulière, s'est souvent appuyé sur des formes dénuées de toute autorité.

1. L'hypothèse que je viens de résumer suppose l'existence d'un original grec; mais la confusion admise un peu plus loin (p. 197) de *dealbati* avec *abbates* suppose nécessairement l'existence d'un original latin : il faudrait choisir, ou du moins faire allusion à la difficulté.

2. M. L. Jordan croit aussi retrouver la légende de Bélisaire dans un épisode d'*Ogier le Danois* (voy. *Archiv für das Studium der n. Sprachen*, CXII, 135 ss.).

Esercitazioni sulla letteratura religiosa in Italia nei secoli XIII[e] et XIV[e], dirette da Guido Mazzoni nel R. Istituto di studj superiori in Firenze durante l'anno scolastico 1904-1905. Florence, Alfani et Venturi. In-8° et XII-345 p. 1905, 3 fr. 50.

Bien que les morceaux qui composent ce volume soient très courts et partent de la main de tout jeunes gens, il convient d'en dire un mot; car c'est une tentative originale dirigée par un des plus savants et des plus brillants maîtres de l'Italie. M. G. M. a distribué entre ses élèves les principaux chapitres de l'histoire de la religion en Italie entre 1200 et 1400 (légendes, hagiographie, *laude*, écrits ascétiques, voyages en Terre-Sainte, sentiment religieux dans Pétrarque, dans Sainte Catherine de Sienne, etc.). Naturellement ces morceaux sont d'inégale valeur; pourtant, il y a profit à les lire; par exemple, du premier coup d'œil on aperçoit les lacunes de la bibliographie qui ouvre le volume, mais je crois que même les spécialistes y trouveront des indications utiles. Quant aux erreurs de détail qui ont pu échapper à ces jeunes étudiants, peu importe. S'il y avait un souhait à exprimer pour quelques-uns d'entre eux, ce serait qu'ils sacrifient moins dorénavant l'analyse psychologique à l'érudition; ils ont raison de chercher des sujets neufs, de viser à l'exactitude scientifique; mais, quand ils ont la bonne fortune de rencontrer sur leur chemin un livre comme les *Fioretti* ou simplement comme le *Specchio della vera penitenza*, il faudrait le lire d'un peu plus près et tâcher de le pénétrer davantage; ils se laissent arrêter par la crainte de répéter ce qu'on a dit; mais, à vingt-cinq ans, on a une fraîcheur de sentiment, une chaleur d'âme qui ont toujours leur prix. Ce n'est pas imiter assez leur maître que de viser à une méthode rigoureuse; ils me répondront qu'on n'est pas poète ou orateur à volonté; mais ils n'ont pas assez envie de le devenir; et s'ils attendent, pour essayer, d'avoir la barbe grise, ce sera peut-être trop tard. En revanche, certaines de ces études font preuve de finesse, par ex. celle qui roule sur Pétrarque. Quant aux morceaux curieux et instructifs, ils sont nombreux; je citerai seulement, pour être court, ceux qui se rapportent aux monuments ligures, dont un est signé du fils de M. Mazzoni et donne d'heureuses espérances.

On voit par la préface que ce volume est en partie destiné à répondre à certaines personnes qui en sont, paraît-il, à croire que les professeurs des Universités italiennes ne travaillent pas. Chez nous, il intéressera à un autre égard. M. Mazzoni a voulu que chacun de ses élèves traitât ces matières souvent délicates en toute liberté de conscience; mais il a voulu aussi qu'aucun n'y choquât, par l'expression, la conscience d'autrui; il a pensé que de futurs professeurs devaient apprendre l'art de tout dire sans blesser personne et, pour s'assurer qu'ils y étaient parvenus, il a soumis le manuscrit à deux

ecclésiastiques qui, par parenthèse, ont, nous dit-il, amélioré l'ouvrage par leurs doctes et précises observations.

Charles Dejob.

Lettres de Charles VIII, roi de France, tome V, par P. Pélicier. Paris. Renouard, 1905. In-8°, xii et 343 p. 9 francs.

La Société de l'Histoire de France vient de mettre au jour le cinquième et dernier volume des *Lettres de Charles VIII, roi de France*, que M. Pélicier publiait depuis quelques années. Il embrasse la correspondance royale du 11 janvier 1496 au 14 mars 1498. A côté du nom du regretté archiviste de l'Yonne, décédé en 1903, figure celui de M. B. de Mandrot, qui a bien voulu se charger d'achever le travail que le premier éditeur n'a pu mener à bonne fin. Quand on parcourt d'affilée les onze cents pièces de cette correspondance, on est frappé du peu d'intérêt qu'elles éveillent pour la plupart dans l'esprit du lecteur, soit que celui-ci désire connaître l'homme dans Charles VIII, soit qu'il veuille y étudier surtout la potitique du souverain. La différence est sensible surtout quand on sort de la lecture des lettres de Louis XI. Même en se rappelant que le jeune conquérant de l'Italie monta sur le trône encore enfant, qu'il est mort à vingt-huit ans, qu'il n'a jamais passé pour un prince intelligent ni de volonté ferme, en est frappé de la monotonie de cette correspondance royale. Dans ce dernier volume, sauf quelques missives adressées à des princes italiens, nous rencontrons surtout des lettres au Parlement de Paris, recommandant des clients royaux à la Cour suprême. C'est une constatation (toute négative, il est vrai) de l'effacement de la royauté française au dehors, dans ces dernières années du xve siècle.

R.

Akten und Briefe zur Kirchenpolitik Herzog Georg's von Sachsen, herausgegeben von Felician Gess. Leipzig, Teubner, 1905, lxxxviii, 848 p. gr. in-8°, 63 fr. 25 c.

La Commission royale d'histoire saxonne, à laquelle nous devons déjà, entre autres publications, les *Rapports de Jean de Planitz* sur la Régence impériale de Nuremberg (1521-1523), édités par M. Virck et le premier volume de la *Correspondance politique de Maurice de Saxe*, publié par M. Brandenburg, dont nous avons rendu compte ici, vient de mettre au jour un autre volume de dimensions respectables; c'est un choix de documeuts relatifs à la politique ecclésiastique du duc George de Saxe. De même que Frédéric-le-Sage, Jean-le-Constant, Jean-Frédéric le Confesseur, ces trois frères de la branche ernestine, ont représenté le luthéranisme naissant, triomphant, puis momentanément écrasé, de même George de Saxe, leur cousin de la branche

albertine, a été jusqu'au bout de sa carrière le champion fervent de l'Église catholique. Il a commencé à régner dès 1500; mais comme il ne doit être question que de son attitude confessionnelle dans le présent recueil, M. Gess n'a fait commencer celui-ci qu'en 1517, au moment où éclate la crise religieuse en Allemagne. On aura une idée de l'abondance des matériaux conservés dans les archives saxonnes, en constatant que ce gros volume, de plus de neuf cents pages, n'embrasse qu'une période de sept années (1517-1524). On nous en annonce encore deux autres, de dimensions pareilles, et il est permis de trouver que 2,700 pages sont un peu beaucoup pour « documenter » les idées religieuses et les actes ecclésiastiques d'un souverain d'ordre secondaire en définitive. Mais il ne faut pas oublier pourtant qu'il s'agit également ici d'une publication *régionale*, où doivent entrer beaucoup de pièces que n'utilisera pas sans doute l'*histoire générale*, mais qui pourront être précieuses pour les *historiens locaux*. Comme le gouvernement royal fournit les fonds ponr exploiter consciencieusement les archives si riches de Dresde, de Weimar, Marbourg, etc., il ne faut pas se plaindre de cette surabondance de matériaux, même si certains de ces documents sont déjà connus, ayant été édités mais mal édités jadis. Une substantielle introduction de M. Gess permettra aux lecteurs un peu pressés de faire connaissance avec le prince lui-même, figure originale, ennemi de la Réforme, mais non pas de réformes partielles, et qui se donna beaucoup de peine pour obtenir celle des mœurs de son clergé, dès les premières années de son règne. Il y mit de la fougue et de la ténacité, mais sans succès durable, comme dans sa lutte quasi-personnelle contre Luther. Parmi les pièces les plus curieuses nous signalerons au nº 763 le récit d'un conflit du duc George avec un prédicant de Freyberg (décembre 1524).

R.

Traktat über den Reichstag im 16. Jahrhundert, p. p. Karl Rauch. Weimar, Boehlau. 1905. In-8º, VII et 122 p. 5 fr. 25.

Une nouvelle série d'études historiques et juridiques va paraître à Weimar sous le titre de *Quellen und Studien zur Verfassungsgeschichte des deutschen Reiches im Mittelalter und Neuzeit*, sous la direction de M. le professeur Karl Zeuner, de Berlin. Le premier fascicule renferme une dissertation de M. Karl Rauch, sur un texte curieux du XVIᵉ siècle, imprimé dès 1612 et assez souvent publié depuis, mais d'une façon incomplète et avec des variantes assez considérables, d'après des manuscrits plus ou moins fautifs. On trouve le *Traktat über den Reichstag im 16 Jahrhundert* dans les grandes collections de Goldast, Lünig, Londorp, etc., mais on sera content d'en avoir enfin une édition critique précédée d'une bibliographie détaillée et enrichie des notes nécessaires. On a de tout temps discuté

sa provenance et sa valeur officielle, et l'opinion la plus répandue en plaçait l'origine vers 1582. M. Rauch vient démontrer, d'une manière fort plausible, que le document a été composé dans les derniers mois de l'année 1587, à l'occasion du *Deputationstag* de la Diète, qui devait se réunir à cette date et que son rédacteur ne pouvait être qu'un fonctionnaire supérieur de la chancellerie électorale de Mayence. Il a fait ressortir en même temps l'intérêt majeur que présente une source de cette nature, pour une époque où nous possédons très peu de documents authentiques sur les sessions des Diètes de l'Empire, sur les règlements intérieurs de ce corps suprême, sur les rapports de ses membres entre eux, etc. Pour le xvii[e] et le xviii[e] siècle, ils abondent; en même temps ils sont généralement tendancieux. Ici le manuel de la chancellerie de Mayence semble encore colligé sans arrière-pensées secrètes, et compilé *bona fide* par une autorité des mieux orientées, l'Électeur de Mayence étant l'archi-chancelier du Saint-Empire-romain-germanique. C'est donc un document de premier ordre pour l'histoire du droit public de l'Allemagne au xvi[e] siècle dont l'éditeur nous entretient ici et l'on doit remercier M. Rauch de l'avoir remis au jour en l'entourant de tous les commentaires désirables.

R.

A. M. P. Ingold et E. Bonnardet, **Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire,** par le P. Louis Batterel, volume IV (Paris, A. Picard, 1905, VII, 566 p. in-8°).

Ce tome renferme « les pères de l'Oratoire qui ont vécu sous le P. de Sainte-Marthe, cinquième supérieur général »; nommé en 1672, il dut démissionner en 1696, par suite des cabales incessantes du P. La Chaize et mourut quelques mois plus tard. On trouvera, comme dans les volumes précédents, toute une série de personnages intéressants parmi les Pères qui défilent devant nous : les anciens militaires du Saillant et de Chevigny; le P. Poisson, que son penchant pour le cartésianisme mit en soupçon d'hérésie; le P. Boyer, le grand convertisseur des Cévennes, qui échouait parfois, comme le dit naïvement son biographe, « faute de finances ». Le P. Richard Simon est l'un des plus maltraités naturellement, puisque entaché d'hétérodoxie; aussi le P. Batterel le compare-t-il galamment à la coquette *Galatée* de Virgile! Exclu de la Congrégation, l'auteur de l'*Histoire critique du Vieux Testament* est malmené par les éditeurs, ce qui ne l'empêche pas de rester l'un des plus remarquables théologiens que la France catholique ait produit au xviii[e] siècle ou plus tard. Voici encore le P. Malebranche, bataillant contre les Jésuites d'une part, contre Arnaud de l'autre; le P. Michel Levassor, « traître à son Dieu et à sa patrie » et suspect de *malebranchisme*, qui se retire en Hollande et y écrit les dix-neuf volumes de son *Histoire de Louis XIII*; le P. Pasquier Quesnel, l'auteur des *Lettres spirituelles*;

le P. Billard, qui comparait les Jésuites à la Bête à sept cornes de l'Apocalypse et paya ce blasphème d'un long séjour à la Bastille, puis à Saint-Lazare, etc. Mais je me reprocherais de ne pas mentionner encore au moins deux des *confrères* de l'Oratoire à cette époque, François Gacon, le « poète sans fard », le traducteur d'Anacréon et de Sapho, et le P. Raphaël Lévi, ce juif levantin, dit le P. Louis de Byzance, qui termina son existence agitée dans la maison des fous de Charenton. On le voit, c'est une galerie de physionomies très variées du monde religieux d'alors que le P. Batterel, encore qu'il ait évidemment poursuivi avant tout un but d'édification, ou si l'on préfère, de glorification de ses devanciers à l'Oratoire, a placé sous nos yeux. Croyant écrire pour ses confrères seulement et non pour le grand public, ni surtout pour les dévots du xxe siècle, il ne s'est pas refusé les détails ingénus, les anecdotes caractéristiques, les coups de griffe occasionnels; il nous a donné de la sorte un tableau, naturellement partial, mais très vivant d'un des aspects de la vie et de l'activité de l'Église au xviie siècle. On ne peut qu'être reconnaissant aux savants éditeurs d'avoir exhumé ce manuscrit curieux et à la librairie Picard de l'avoir fourni au public à un prix si modique.

R.

Émile Bourgeois, **Les archives d'art de la manufacture de Sèvres.** In-4°. Paris, Cerf.

Le rapport adressé le 31 mars 1905 au Ministre, par M. Émile Bourgeois, sur les Archives d'art de la manufacture de Sèvres, a été imprimé en une brochure avec l'inventaire sommaire de ce fonds précieux de documents. C'est une idée excellente et qui rendra plus d'un service, car on ignorait tout, de ces papiers conservés pourtant depuis 1741, dans leur presque entière intégrité (elle serait complète avec ce qui a émigré aux Archives nationales), et qui ne comprennent pas moins de 350 cartons et 630 registres. Le travail a été considérable, mais le résultat a dépassé l'attente, et le relevé, rapide mais déjà plein de renseignements précis, qu'en fait M. Émile Bourgeois (y compris la *Réserve*, les registres du personnel, les *secrets*, les modèles) est d'un extrême intérêt.

H. de C.

Gaston Brière et Pierre Caron. **Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France.** Année 1903 (sixième année). Paris, Ed. Cornély et Cie, 1905. In-8°, xxxii-361 p.

La sixième année du précieux répertoire « publié par la Société d'histoire moderne » comprend le chiffre énorme de 5977 n^os^. La cinquième (à laquelle collaborait M. Henri Maistre) n'en comptait que 3897. C'est que les auteurs y ont réintégré cette année les histoires des sciences, littéraire, de l'art, qu'on avait eu le regret de les en voir

bannir l'an dernier; et, pour qu'il n'y ait pas de lacune dans la collation, ils ont inséré dans leur répertoire de 1903, en ce qui concerne ces trois spécialités, la production de 1902 aussi bien que celle de 1903.

Certaines des données qu'ils nous apportent intéressent l'histoire des idées et des modes intellectuelles. On n'apprendra pas sans curiosité que le père Hugo absorbe à lui seul près de 150 nos, qu'il a fallu subdiviser en sept rubriques, tandis que Lamartine doit se contenter de 14 fiches, Sand de 20; Sainte-Beuve monte à 28.

Il y a forcément de l'arbitraire dans la classification adoptée par MM. Brière et Caron, et des spécialistes leur ont déjà adressé, à ce sujet, des reproches qu'une autre classification se fût peut-être également attirés. — On peut assurément se demander pourquoi le 516 : *les électeurs de Pépieux*, est à « Histoire des Institutions », tandis que 152 et 167-175, qui sont aussi relatifs aux élections de 1789, sont à « Histoire des Faits »; pourquoi 529, où il est question de délibérations consulaires de 1566 à 1800 et de listes consulaires allant de 1243 à 1800 est classé dans la section « de 1789 à nos jours ».

De même le parti pris de constituer, non pas seulement une section générale de biographie et généalogie, mais des sections spéciales pour la biographie de l'histoire intérieure, diplomatique, militaire, religieuse, etc., entraîne les auteurs à placer à « biographies militaires » les lettres de prison et d'exil de la Fayette (1248), parce que la Fayette était général. Un de ces renvois, dont nos auteurs sont d'ordinaire moins avares, aurait été utile à « histoire intérieure ».

Les inconvénients que nous signalons sont d'ailleurs largement atténués par l'existence des trois tables de noms d'auteurs, de personnes, de lieux. Aussi, sans craindre d'avoir l'air de râbacher, je répèterai que d'année en année le *Répertoire* devient un instrument de plus en plus indispensable pour toute recherche d'histoire moderne. On se félicitera donc d'apprendre que la septième année est en préparation.

Henri HAUSER.

Firmin MAILLARD, **La cité des intellectuels,** Paris, Daragon, s. d. In-8°, 526 p.

M. F. Maillard, dont nous avons signalé *Les passionnés du livre* et *Le Requiem des gens de lettres*, apporte aujourd'hui une nouvelle contribution — moins lugubre que cette dernière — à l'histoire anecdotique de la littérature française du XIXe siècle : *La cité des intellectuels*, tableau bien posé, très vivant, qui caractérise avec une bonhomie quelque peu malicieuse les relations des écrivains avec leurs éditeurs, les démêlés entre confrères, parfois aussi les petites faiblesses des grands hommes. Toutes les célébrités littéraires défilent devant le lecteur, qui se demande comment M. F. Maillard a pu recueillir ces milliers d'informations, souvent piquantes, dont pourra d'ailleurs

faire son profit un historien sérieux des lettres contemporaines. 20 pages à 2 colonnes sont consacrées à la table des noms cités.

C. E. R.

Impressions d'une Française en Amérique (*États-Unis et Canada*) par Mlle Thérèse VIANZONE. Paris, Plon, 1 vol. in-12 av. photog.).

Ce livre est très vivant, très personnel; seulement il ne faut pas lui demander plus que ne promet son titre, et c'est une Amérique à part qui est décrite ici au lecteur. Venue pour donner des conférences d'histoire et de littérature, et unanimement appréciée, mais plus encore peut-être dans sa verve aimable de française et sa grâce distinguée de femme du monde, Mlle Vianzone, attendue par des amies, reçue dans la meilleure société, dans les *homes* les plus raffinés, les plus fermés, choyée, appréciée de tous, a vécu comme dans une fête continuelle, et c'est l'écho d'un enchantement presque incessant, d'une gratitude profonde, qu'elle donne. Elle a fréquenté d'ailleurs les clubs féminins, les hôtels réservés aux femmes, les collèges de jeunes filles, les couvents de religieuses hospitalières ou éducatrices, et à peine a-t-elle eu le temps et le goût de voir (aux États-Unis du moins) quelques petites choses au delà de ce cercle si infiniment restreint des personnes qui, en dehors des affaires, trouvent encore le temps de penser, de s'intéresser à l'histoire, aux lettres, aux arts. Aussi, à part quelques personnalités entrevues, telles que M. Roosevelt (c'est à sa femme qu'est dédié le livre), ou le cardinal Gibbons, Mlle Vianzone a-t-elle étudié peu d'hommes, et pas davantage ce qui les occupe uniquement, et ce qui est surtout la vraie Amérique. Mais, comme elle observe bien, et dit avec finesse et esprit ce qu'elle a vu, comme elle n'est ni une « intellectuelle » ni une « féministe », mais une femme de cœur ouvert et de parole simple et sincère, ses lettres quotidiennes à une amie sont attachantes et neuves, ses impressions aussi justes que délicatement formulées : bref, le volume, d'ailleurs attrayant, est encore un *document*. Et d'être bien ce qu'il est, est justement ce qui fait son prix.

H. de C.

Dr. Joseph BAUTZ, ao. Theol. Prof. an der Königlichen Universität Münster : **Die Hölle. Im Anschluss an die Scholastik dargestellt.** Zweite verb. und verm. Auflage. Mainz, 1905. Kirchheim u. Ko., 256 p.

Voici un livre qui — le simple énoncé de la méthode suivie dans sa composition nous le dit sur le titre — nous transporte au moyen âge. N'en déplaise à son très sérieux auteur, qui nous l'offre de nouveau après 22 années, le seul succès auquel il a droit de prétendre en bonne logique est celui auquel il aspire, certes, le moins : un succès de fou rire.

Il est humiliant pour la science universitaire allemande de compter au XXe siècle des productions comme celle-ci. D'autre part, il est con-

solant pour tout esprit libre de trouver sur sa route un document semblable d'orthodoxie catholique. Et l'on est tenté, en considération justement de la valeur d'une telle trouvaille, de passer légèrement sur le premier point, qui cependant mériterait d'être développé un peu en détail.

Donc, comme aux âges où fleurissaient les arguments en *barbara, celarent, darii, ferio, baralypton*, nous pouvons nous offrir la pérégrination dantesque à travers les régions infernales. Nous y entendrons toute sorte de révélations édifiantes sur les cheminées de l'abîme vomissant un venin fumeux, sur la caléfaction centrale de l'enfer et du purgatoire, sur la nature gazeuse des flammes infernales, sur l'organisation des diables — qui, aujourd'hui encore, ainsi qu'aux époques messianiques, peuvent utiliser comme moyen de locomotion le ventre des porcs —, sur l'odeur de soufre qu'ils laissent derrière eux, etc., etc. Nous y entendrons l'énumération fastidieusement absurde de toutes les opinions des Pères en la matière, opinions qui, naturellement, s'effacent devant les élucubrations de l'Ange de l'École. Nous nous y initierons à cette méthode superbement dédaigneuse du bon sens que de « savants » théologiens cultivent au xxe siècle avec la même ferveur que naguère — et qui est le précieux soutien de l'orthodoxie —, grâce à laquelle on nous démontrera à la façon du médecin de Molière que le « feu de l'Enfer » est bien un feu, une chose en soi, tandis qu'au contraire le « ver rongeur » doit être tenu pour une simple métaphore, un être de raison. Nous nous y convaincrons que c'est en vain qu'il existe une critique biblique scientifique, qu'elle est nulle et non avenue, que la seule façon de procéder en bonne discipline scientifique avec les textes sacrés est de les prendre en leur teneur littérale telle que nous la donnent les recueils traditionnels. Et enfin, nous nous convertirons à l'idée salutaire que tout le soi-disant progrès moderne n'est qu'un artifice démoniaque et que ses suppôts expieront impitoyablement en une éternité de peines le péché de leur orgueil, révolté contre Dieu. Car il est certain de toute certitude que les peines infernales sont éternelles (p. 242 et suiv.) !

Ce livre, production adéquate de ce thomisme pétrifié qui est toute la science de l'Église Romaine, montre que le Diable n'est pas où l'auteur est allé l'étudier. Ai-je besoin de développer davantage ce thème ? Si le Diable est l'ennemi du Bien, et si le Bien ne fait qu'un avec le Vrai, on tirera facilement la conclusion que j'insinue. Un ouvrage comme celui-ci, pur défi à la science, possède, je le répète, sa valeur scientifique. Il montre combien est irrémédiable la banqueroute spirituelle du catholicisme. Et cette constatation n'est pas de trop, à une heure où des esprits inquiets et faibles semblent redouter une sorte de renaissance vengeresse de l'ultramontanisme en France.

Camille PITOLLET.

— Le troisième rapport sur les fouilles de Rhodes, par MM. Blinkenberg et Kinch (*Exploration archéologique de Rhodes*, fondation Carlsberg ; extrait du (*Bull. de l'Ac. royale des sc. et des lett. de Danemark*, 1905, n° 2, p. 29-125) nous informe de découvertes importantes, principalement dans le domaine épigraphique : un décret de proxénie que les explorateurs datent de quelques années avant le synœcisme rhodien (407), une dédicace à Athéna Lindia par l'équipage d'un navire de guerre, et une autre inscription dédicatoire en l'honneur d'un prêtre et de sa femme, offrant cet intérêt particulier qu'elle apporte un élément nouveau pour la date du groupe de Laocoon (milieu du Ier siècle avant J.-C.). Les fouilles, en outre, ont mis au jour une sorte de dépôt ou de cachette où étaient entassés une foule d'objets votifs, statuettes, protomes, vases et fragments, provenant du temple d'Athéna ; ce dépôt se rapporterait à la fin du ve siècle. — My.

— Au congrès international des sciences historiques tenu à Rome en 1903, M. Solari a fait une communication sur les sources de la narration de la guerre des Cimbres dans la *Vie de Marius* ch. 23-27 (*Lutazio Catulo nella narrazione della guerra Cimbrica in Plutarco;* Extr. des *Atti del congresso*... vol. II, sect. I ; Rome, 1905 ; 11 p.). Il y expose avec beaucoup de bonnes raisons que Plutarque a puisé ses renseignements dans le récit de Catulus, plein de partialité à l'égard de Marius, mais qu'il le cite de seconde main, et qu'il l'a connu, selon toute vraisemblance, par l'intermédiaire de Posidonius, plutôt que par les commentaires de Sylla. — My.

— *L'histoire de la légitimation des enfants naturels en droit canonique*, par M. R. Genestal (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études, section des sciences religieuses*, XVIII ; Paris, Leroux, 1905 ; in-8, IV-238 pages) est un modèle de dissertation érudite et méthodique. L'auteur traite de la légitimation *ad spiritualia*, c'est-à-dire de l'irrégularité *ex defectu natalium* et des modes de légitimation par lesquels cette irrégularité pouvait être réparée en vue de la réception des ordres, et de la légitimation *ad temporalia* en tant qu'elle a pu trouver place dans le droit canonique. Origine et développement de la discipline ecclésiastique sont parfaitement exposés. On lira surtout avec intérêt, dans la seconde partie, ce qui concerne la légitimation par Innocent III des enfants de Philippe Auguste et d'Agnès de Méranie. — A. L.

— Dans le livre de M. L. Jénouvrier sur la *Situation légale de l'Église catholique en France* (Paris, Poussielgue, 1905 ; in-12, XII-295 pages), abstraction faite d'une lettre de l'archevêque de Rennes et d'une brève introduction qui sont dans le style ordinaire des publicistes catholiques quand ils apprécient « la loi de persécution », l'on trouvera un commentaire documenté, sobre, précis et, autant que nous en pouvons juger, exact, de la récente loi sur la séparation des Églises et de l'État. M. J. s'est proposé de venir en aide aux membres du clergé catholique en leur fournissant un petit manuel du nouveau droit qui va régir les cultes dans notre pays. C'est leur rendre un meilleur service que de les exciter à la rébellion. — A. L.

— En traitant de *la question biblique dans l'anglicanisme* (article du *Correspondant* reproduit en brochure ; Paris, Bloud, 1905 ; in-12, 64 pages), Mgr P. Batiffol s'est proposé de montrer que « la critique historique est une phase inévitable de la science religieuse ». Grandes apparences d'esprit scientifique, mais voir pp. 38-44, la prestigieuse habileté avec laquelle on esquive la difficulté que créent à l'orthodoxie des récits tels que ceux de l'annonciation, de la transfiguration, de la résurrection, de l'ascension du Christ. — A. L.

— Un ouvrage sur *L'esprit du temps* (Paris, Perrin, 1906; in-12, xi-336), où l'on passe en revue la philosophie, la littérature, l'art, l'opinion et les mœurs, voire la religion des contemporains, a quelque chance d'être un peu superficiel, du moins en certaines parties, inégal et parfois inexact, même avec l'information la plus complète. M. M. Salomon ne s'est pas effrayé de ces dangers et il nous donne un livre bien fait, bien écrit, intéressant, où il a su réduire au minimum les inconvénients du genre. Le chapitre de la religion est écrit avec bienveillance et optimisme. M. S. a constaté « qu'on ne se marchande plus estime ni respect entre gens d'Église, d'une confession à une autre » (mais je crains que certains ne soient toujours un peu enclins à déchirer leurs coreligionnaires). Il y a, dans une note, deux lignes sur le *liber pontificalis* que la prochaine édition fera bien de supprimer, car elle dépasse la mesure d'inexactitude permise, je ne dirai pas à un praticien, mais à un contempteur de la philologie. — A. L.

— Nous avons reçu *Die Protestantische Lehrfreiheit* (Berlin, Schwetschke, 1905; in-12, 32 pages), conférence de M. G. Graue sur l'attitude à prendre dans l'enseignement pastoral vis-à-vis de la critique et de la science : orthodoxie modérée. — A. B.

— L'*Esquisse de la science du bonheur* (Paris, Giard et Brière, 1905, 336 p. 3 fr. 50) par M. François David, juge au tribunal civil de Gex, est un essai d'application d'un *Plan méthodique pour la construction de sciences nouvelles et la reconstruction des sciences incomplètes* publié par l'auteur en 1897 et qui, « basé sur les notions de temps, d'espace et de nombre, est susceptible de s'appliquer à tout objet d'étude ». Il paraît que « ce livre prépare une révolution scientifique et laisse entrevoir une complète rénovation morale ». Nous sommes désolé et confus de n'y avoir trouvé aucun symptôme de ce genre. — Th. Sch.

— Le débat au sujet des limites de l'Histoire, débat assez dénué d'intérêt pratique malgré la passion que les savants allemands y apportent, se continue en une série d'articles et de brochures, parmi lesquels *Die Grenzen der Geschichte* (Leipzig et Berlin, Teubner, 1905, 32 p.) de M. Ottmar Dittrich, privat docent à Leipzig, est un tirage à part de l'*Historiche Vierteljahrschrift* VIII, et ne se signale ni par plus de clarté ni par plus d'actualité que ses congénères. — Th. Sch.

— D'une valeur presqu'aussi purement théorique et abstraite que l'opuscule précédent est *Die menschliche Erziehung* (Tubingue, Laupp, 1905, 197 p. 3 m. 60, ouvrage de plus longue haleine, dans lequel le prof. R. de Schubert-Soldern essaie de fixer les principes essentiels et les conditions générales de toute pédagogie, c'est-à-dire d'écrire un manuel pédagogique théorique ou, si l'on préfère, d'esquisser une philosophie de la pédagogie. Il étudie d'abord la notion et les buts de l'éducation et de la morale en général, puis les effets éducateurs des sciences et des aptitudes, ensuite ce qu'il faut entendre par éducation morale, enfin il trace les limites de l'éducation et un plan général d'éducation. Il a déjà publié, en 1896, un grand in-8° sur *Das menschliche Glück und die soziale Frage*. — Th. Sch.

ERRATUM. — N° du 19 mars, p. 174, l. 1 et 4 du bas au lieu de *Cornahan*, *Carnahan*. — l. 1 (id.) au lieu de *ne* lire *en*.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 16 avril — 1906

La Mrcchakatika trad. Ryder. — Bonner, Les témoignages à Athènes. — Bourguet, L'administration du sanctuaire pythique. — Mahaffy, L'hellénisme dans l'empire d'Alexandre. — Diodore, IV, p. C. Th. Fischer. — Methner, L'irréel du présent en latin. — Blase, Études sur la syntaxe latine, II. — Brünnow et Domaszewski, La province d'Arabie, II. — Prou, Recueil de fac-similés d'écritures du Ve au XVIIe siècle. — Mélanges Paul Fredericq. — Diehl, Études byzantines. — Gevaert, Traité d'harmonie théorique et pratique, I. — Mélida, Les sculptures du Cerro de Los Santos. — Académie des inscriptions.

The little clay-cart (Mṛcchakaṭikâ)..... translated... by A. W. Ryder. xxx-176 pages. Cambridge Massachusets. Published by Harvard University 1905.

Cette belle traduction de la *Mṛcchakaṭikâ* forme le neuvième volume de la collection (*Harvard Oriental Series*) dirigée par M. Lanman, annoncée et appréciée ici même par M. V. Henry. Elle témoigne d'une évolution dans les idées en Amérique pour ce qui regarde les choses de l'Inde. Jusqu'ici les travaux publiés étaient purement philologiques. Cette fois, M. A. W. Ryder qui est en même temps un scrupuleux philologue et un littérateur délicat, a tenté de faire passer dans la langue anglaise les beautés d'une œuvre hindoue. On peut dire que l'essai est tout à fait réussi : la prose de M. R. est élégante et les vers par lesquels il a rendu les parties versifiées du drame, sont très bons. On ne peut donc que souhaiter que bientôt M. R. nous donne la traduction de *Çakuntalâ*, traduction annoncée déjà pour la même collection.

A. Cuny.

Robert J. Bonner, **Evidence in Athenian courts.** Chicago, Univ. Press, 1905, 98 p.

Le sujet traité dans ce volume intéressera sans doute tous ceux qui s'occupent du droit grec et qui étudient le fonctionnement des tribunaux à Athènes ; mais M. Bonner l'a conçu d'une façon particulière : il s'est placé au point de vue de la loi anglaise, et a adopté une division en chapitres qui correspond plutôt aux usages anglais qu'à la procédure des Athéniens. Il se sert aussi de la terminologie anglaise, bien que l'équivalence des expressions ne soit souvent qu'approxima-

tive. Il s'agit du témoignage et des témoins en justice. M. B. étudie successivement les formes et les qualités du témoignage, la capacité des témoins et la valeur de leurs dépositions, l'usage et l'autorité de ces dépositions devant les tribunaux athéniens, les témoignages sous serment, les faux témoignages et leur appréciation au point de vue légal, en un mot toutes les règles relatives à l'audition des témoins, en matière civile et en matière criminelle. Il s'appuie, naturellement, sur les orateurs attiques, et ses assertions sont toujours appuyées soit par une simple référence, soit par la discussion de quelques passages des textes se rapportant au cas examiné. En même temps, il signale, lorsqu'il y a lieu, les différences entre la coutume anglaise et la législation d'Athènes. Si l'on met à part les exemples assez nombreux discutés par M. B., son livre peut être considéré comme une sorte de code d'une partie de la procédure athénienne ; on y trouvera en effet tout ce que l'on peut savoir, d'après les orateurs attiques, relativement à la preuve testimoniale. M. Bonner n'a pas fait un travail inutile, et les exégètes du texte des orateurs lui seront reconnaissants, car son livre leur en facilitera l'interprétation ; même après le grand ouvrage de Meier-Schœmann-Lipsius, il pourra être consulté avec fruit.

My.

E. Bourguet, **L'Administration du sanctuaire Pythique** au IVe siècle avant J.-C. Paris, Fontemoing, 1905 ; 186 p. (Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. XCV).

L'ouvrage de M. Bourguet, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Montpellier, est le résultat d'une longue et patiente étude sur les inscriptions de Delphes relatives aux finances du sanctuaire pythique, dont M. B. lui-même a publié et commenté les plus importantes dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*. Son travail porte sur environ cinquante années du IVe siècle, depuis 369, quatre ans après la destruction du temple, jusqu'en 326. Le plan de M. B. est des plus simples. Il étudie d'abord les diverses monnaies qui se sont rencontrées dans le trésor du dieu, et examine les sources de ses revenus ; c'étaient des locations et des fermages, des souscriptions et des dons volontaires, et plus particulièrement l'amende à laquelle furent condamnés les Phocidiens après la guerre sacrée, et qu'ils payèrent par versements successifs à partir de 343, jusqu'au moment où ils furent tenus quittes (326) après avoir fourni au trésor 420 talents. Ils avaient payé régulièrement 30 talents à chaque pylée pendant cinq ans ; les paiements, réduits alors à 10 talents, n'eurent plus lieu qu'une fois par an, à la session de printemps. Après un second chapitre où il nous fait connaître le rôle du conseil delphique et des prytanes, au nombre de huit, dans les opérations financières, M. B.

arrive à ce qui fait la partie essentielle de son sujet. Les prytanes ne réglaient pas directement les comptes des entrepreneurs; un collège international, celui des naopes, servait d'intermédiaire; M. B. étudie son organisation, ses attributions et son fonctionnement, le rôle de l'ἐπιμήνιος, et les importantes fonctions du naope delphien, qui furent partagées entre deux Delphiens vers 337. On remarquera ici la solide discussion p. 71 et svv. sur le mode de nomination des naopes, où M. B. fait très bien ressortir que la composition du collège subissait des variations suivant les événements politiques. La question de l'épiménie (p. 78 sv.) est au contraire traitée en termes embarrassés et quelquefois contradictoires; on sent que M. B. est là sur un terrain peu sûr, et qu'il est moins bien soutenu par les documents. Le chapitre IV est consacré à l'étude d'un autre collège international, celui des trésoriers, institué en 339. M. B. expose d'une manière très logique, et en même temps très vraisemblable, les raisons de cette création, bien qu'ici les textes épigraphiques fassent presque complètement défaut. La cause déterminante fut l'accroissement considérable des revenus du temple par suite de l'amende des Phocidiens; mais l'intervention indirecte de Philippe fut certainement d'un grand poids. « La réforme de 339, dit fort justement M. B. (p. 125), consista essentiellement à établir l'unité de caisse », bien que cette unité n'ait été pleinement réalisée qu'en ce qui concernait les dépenses. L'œuvre des trésoriers est résumée p. 139; ils cessent leurs fonctions après le dernier versement des Phocidiens en 326. Suivent des considérations sur le rôle des amphictyons en matière financière, pendant la période étudiée. L'ouvrage, dans son ensemble, est un travail sérieux, bien conçu et bien ordonné, qui fait honneur à la fois à son auteur et à l'École française d'Athènes, dont M. Bourguet a été membre; il sera le bienvenu non seulement pour les hellénistes et les archéologues, mais aussi pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la civilisation des anciens Grecs.

My.

Mahaffy, **The Progress of Hellenism in Alexander's Empire.** Chicago, Univ. Press; Londres, Fisher Unwin, 1905, vi-154 p.

Sous ce titre, M. Mahaffy a réuni six conférences qu'il a faites pendant l'été de 1904 à l'Université de Chicago. Il y a retracé à grands traits la vie politique et la civilisation de la Macédoine, de l'Égypte et de la Syrie, pour faire comprendre à ses auditeurs le développement et la diffusion de la culture grecque dans les royaumes qui se formèrent après le dénombrement de l'empire d'Alexandre. Ces caractères de l'hellénisme sont plus spécialement rappelés, au point de vue littéraire, scientifique et artistique, dans la cinquième leçon, tandis que la dernière expose l'influence de la pensée et de la civilisation

hellénistiques sur le christianisme. La première de ces conférences a un caractère plus original et très suggestif : M. M. y parle de la vie, des voyages et des écrits de Xénophon, qui lui paraît, par sa langue, ses idées intellectuelles et ses opinions politiques, représenter la première étape dans la transition de l'hellénisme proprement dit à ce qu'il aurait pu appeler, dit-il, « l'hellénicisme ». On conçoit sans peine que ces conférences, où l'esprit et l'humour ne manquent pas, aient été très appréciées par les auditeurs de M. Mahaffy.

My.

Diodori bibliotheca historica. Editionem primam curavit Imm. Bekker, alteram L. Dindorf, recognovit C. Th. Fischer. Vol. IV. Leipzig, Teubner, 1905, 426 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La révision du texte de Diodore, édition Bekker-Dindorf, entreprise pour la bibliothèque Teubnérienne par Fr. Vogel, s'était arrêtée au troisième volume, en 1893, l'éditeur, pour des raisons de santé, ayant dû interrompre son travail. Le soin de continuer la publication a été confié à M. Curt Th. Fischer, qui vient de donner le tome IV, contenant les livres XVI-XVIII. L'appareil critique fournit les lectures complètes de quatre manuscrits : Patmius ou Patmensis (P), Ven. Marcianus 376 (X), Parisinus 1665 (R), Laurentianus LXX 12 (F). Le tome V, qui est sur le point de paraître, doit comprendre des prolégomènes étendus, où M. F. exposera ses principes de critique; nous connaîtrons alors quelle opinion il s'est faite sur la valeur respective des manuscrits, dont il a collationné lui-même les principaux, à l'exception du Patmius, pour lequel il a eu la collation de Bergmann. Nous saurons également quelle position il a prise relativement à l'orthographe de Diodore, dont Vogel semble avoir eu trop peu de souci; car on ne saurait se dissimuler qu'à côté de minuties et de variantes insignifiantes il se trouve des doublets qui ne sont pas purement orthographiques, et dont l'importance pour l'histoire de la langue ne peut être niée. Nous attendrons donc le cinquième volume pour porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre de M. F.; toutefois nous pouvons dès maintenant remarquer qu'il a introduit dans le texte de bonnes corrections, dont un grand nombre ont leur source dans l'usage même de l'historien. Ce n'est pas qu'il n'aille quelquefois trop loin, à mon sens ; par exemple p. 97, l. 6 l'addition de δεῖν ne me paraît pas nécessaire, le mot étant exprimé précédemment, et 78, 10 celle de ἐπὶ τὴν προδοσίαν est superflue; mais 51, 16 <στρατηγὸς> αὐτοκράτωρ est bien justifié; de même 167, 15 <τοὺς> σύμπαντας, 279, 19 κατασκηνώσεις... <ἐχούσας>, 110, 12 παρασκευάς pour μηχανάς. Moins sûr est 261, 1 ἐφθείροντο <τὴν ὅρασιν>. Je citerai encore 40, 13 ἤθροιζε (codd. ἤθροισε), 67, 19 γυμνασίαις d'après Polybe (codd. -σίοις), 224, 6 στρατηγίαν (codd. στρατιάν), 379, 20 ἀλῶν pour ἄλλων d'après Plutarque *Eum*. 11.

Le texte est d'ailleurs très étudié, et M. Fischer semble n'avoir négligé aucun des travaux antérieurs sur le texte et la langue de Diodore; les notes critiques montrent qu'il a su en faire son profit [1].

My.

R. Methner, **Der Sogenannte Irrealis der Gegenwart im Lateinischen.** (2 art. dans Neue Jahrbücher, 1905.)

On aime à parler des tendances généralisatrices et simplificatrices de l'esprit français et, bien des fois les étrangers nous ont invités, où nous nous invitons nous-mêmes, à nous méfier de ces tendances. Voici pourtant un grammairien, professeur au gymnase de Bromberg, M. Rudolf Methner, qui, quoique n'étant pas Français, s'expose allégrement au reproche d'avoir les fâcheuses tendances de l'esprit français. Depuis plusieurs années, il met son application à débarrasser la grammaire latine de ses complications et de ses obscurités [2]. C'est ainsi que la syntaxe de *cum* — encore que je ne partage pas toutes ses vues — lui doit des tentatives de simplification, auxquelles j'ai souscrit d'autant plus vivement que je les faisais de mon côté : il jette par dessus bord *cum inversum*, *cum interea*, *cum iteratif*, etc.

Aujourd'hui, dans ces deux articles des *Neue Jahrbücher*, il s'efforce de montrer, avec une grande abondance de développements et de commentaires, qu'il n'y a pas d'*irréel du présent*. On dit communément que l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif ont perdu peu à peu leur sens passé et ont fini — chez les classiques — par s'employer dans le présent pour marquer une hypothèse contraire à la réalité. R. Methner prétend que c'est là une erreur et que, dans tous les cas cités, l'imparfait et le plus-que-parfait ont bien leur signification de temps passés; il supprime donc la rubrique *irréel du présent* dans la syntaxe des propositions conditionnelles et des propositions optatives.

Je ne puis aborder ici d'une façon sérieuse cette question du potentiel et de l'irréel : à mon avis, elle ne doit pas se détacher de la syntaxe générale des conditionnelles; quant à cette syntaxe elle-même, — en ceci je partage pleinement les idées de H. Blase — elle doit se traiter historiquement, par un examen des faits recueillis depuis la période archaïque. Pourtant, sans entrer dans la discussion, je crois pouvoir dire qu'à mon sentiment, R. Methner a raison d'attaquer la dénomination *irréel du présent* et l'application qu'on en fait à la forme *si esset (fuisset)... esset (fuisset)*. De vrai, même une *conditionnelle*

---

1. 213, 12 lire διορθούμενος ; 8, 1 ἐξοπλασίας est une inadvertance pour ἐξοπλισίας.
2. Voir notamment *Untersuchungen zur lateinischen Tempus und Moduslehre*. Berlin, Weidmann, 1901 ; *Die Darstellung der lateinischen Temporalsätze in der Obertertia. Nebst einem Anhang über die Bedeutung von Postquam*. Bromberg, 1901. Progr. n. 171.

potentielle peut être une *irréelle* au regard du présent : lorsque dans une hypothèse nous envisageons une éventualité, une possibilité pour l'avenir, la plupart du temps c'est qu'elle n'a pas d'existence, de réalité dans le présent. J'estime donc que la *réalité* ou *non réalité* n'est pas en cause quand les Latins emploient l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif dans une conditionnelle. Je crois également que R. M. a raison de revendiquer pour l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif la valeur passée qu'on leur enlève. Mais, en dernière analyse, la théorie de R. M. n'est peut-être pas aussi éloignée qu'on le croirait au premier abord de la théorie courante. Au fond, il n'y a entre elles, à bien expliquer les choses, qu'une différence de définition. J'essaierai de le montrer prochainement en établissant la syntaxe de *si*.

Félix Gaffiot.

H. Blase. **Studien und Kritiken zur lateinischen Syntax.** II Teil. Mainz. 1905. Progr. n. 768.

L'auteur de ces nouvelles études critiques [1], M. H. Blase, est bien connu pour ses travaux de syntaxe latine, particulièrement pour ses recherches sur la syntaxe des propositions conditionnelles. Depuis sa dissertation (*De modorum temporumque in enuntiatis conditionalibus latinis permutatione*, Strasb., 1885), il n'a pas cessé d'explorer ce domaine, et la science grammaticale lui doit beaucoup. Le présent fascicule comprend deux chapitres. Le premier, le plus important, est consacré à l'emploi du subjonctif présent dans la proposition que commande *si* : il se subdivise en plusieurs paragraphes. Dans le premier, H. Blase écarte à nouveau, — comme il l'avait déjà fait (*Arch. f. lateinische Lexik.*, IX) à la suite d'Hoffmann — la théorie de Madvig, reprise récemment et défendue par Lebreton (*Études sur la langue et la grammaire de Cicéron*. Paris, Hachette, 1901), p. 349 et suiv., d'après laquelle le subjonctif à la deuxième personne du singulier sert à exprimer l'indétermination du sujet et rend notre *on* français. Cette théorie est généralement acceptée en France; les grammaires de Riemann, Riemann-Gœlzer, Riemann-Lejay l'enseignent; pour mon compte personnel, je confesse que je l'ai longtemps tenue pour légitime, et dans la discussion que je faisais naguère du prétendu subjonctif de répétition en latin (*Rev. de philol.*, 1903) j'expliquais encore par elle maints exemples de subjonctif à la deuxième personne du singulier. Aujourd'hui, après un examen plus approfondi des faits, je me

1. Déjà en 1904 avait paru sous le même titre une première partie très intéressante, comprenant : 1° une étude sur l'imparfait de l'indicatif dans l'ancien latin ; 2° une étude détaillée sur un cas particulier des conditionnelles au passé, l'emploi de l'indicatif dans la principale à côté du subjonctif dans la subordonnée. Progr. n° 743. Mainz. 1904.

suis rangé entièrement à l'opinion d'Hoffmann-Blase, représentée chez nous par le regretté Ferdinand Antoine (voir notamment son pénétrant article : *Du mode de l'indétermination et de la répétition en latin*, Musée Belge, oct. 1903); de fait, je n'ai trouvé nulle part, quoi que prétendent les tenants de Madvig, ni dans la période archaïque, ni dans la période classique, un seul exemple où le subjonctif de la deuxième personne ne s'explique par les règles ordinaires de la syntaxe. J'espère du reste le montrer un jour.

Dans deux autres paragraphes, Blase combat les idées de Dittmar sur le potentiel et l'irréel du présent. Je ne puis entrer ici dans le vif de la question. Il me semble seulement que le point de vue de Dittmar — je ne parle pas de ses explications dans le détail — n'est pas éloigné d'être le vrai. Je pense, comme lui, qu'à le prendre *en général, dans sa syntaxe*, le latin n'a pas sensiblement varié de Plaute à Tacite; où je me sépare entièrement de lui, c'est dans la manière d'établir cette syntaxe. Pour les conditionnelles, en particulier, je crois que beaucoup des vues de Blase sont exactes, mais je crois également qu'en ce qui concerne la période archaïque, il s'est mépris quelquefois, comme la plupart des grammairiens, en confondant des questions d'ordre différent; il n'a pas suffisamment distingué les faits de style des faits de langue.

Dans le paragraphe 5, consacré aux propositions de la forme *si sit... sit*, il reprend son exposé de l'*Archiv* et, établissant une distinction qu'il n'avait pas établie alors, il sépare des cas où le subjonctif de la principale est un potentiel, les cas où il est un jussif.

Dans le paragraphe 6, il catalogue, sous différentes rubriques, les conditionnelles de la forme *si sit... est* tirées de Plaute et de Cicéron; dans le 7e et dernier, il les envisage à la période post-classique.

Le deuxième chapitre, enfin, touche à la théorie de R. Methner sur l'irréel du présent. Blase la rejette. Il ne m'appartient pas d'entrer ici dans une discussion; comme je le disais en rendant compte des articles de R. Methner, cette question doit être traitée en même temps que la question générale des conditionnelles. Mais je veux relever au passage un argument de Blase, qui me paraît faible et reposer sur une confusion. D'après lui, la présence d'abverbes comme *nunc*, *hodie*, *jam* à côté de l'imparfait ou du plus-que-parfait dans la principale est une preuve que ces temps perdent leur signification de passé pour prendre celle du présent et devenir les irréels que conteste R. Methner. Rien n'est moins exact : ces adverbes peuvent se trouver aussi bien à côté d'aoristes, qui, malgré cela, n'en restent pas moins des aoristes, c'est-à-dire des temps du passé. Il ne faut pas confondre, en effet, le moment de la durée où se trouve celui qui parle et le moment de la durée où se trouve le fait dont il est parlé; et les mots *hodie* ou *nunc* ne doivent pas donner d'illusion là-dessus. Ainsi ils n'empêcheront pas qu'une conditionnelle comme la suivante soit dans le

passé : « Je t'aurais donné *aujourd'hui, en ce moment*, l'argent que tu me demandes, si je l'avais eu en ma possession. » Ni le latin, ni le français, ni l'allemand n'ont jamais, dans l'usage ordinaire, mis sous ce genre de mots le concept philosophique du présent absolu.

En résumé, quelque opinion qu'on ait sur tels ou tels points de la syntaxe des conditionnelles, on ne peut nier que les études de H. Blase soient du plus haut intérêt : il n'est personne qui puisse aborder sérieusement cette partie de la grammaire sans en tenir le plus grand compte.

Félix GAFFIOT.

R. E. BRÜNNOW et ALF V. DOMASZEWSKI. **Die Provincia Arabia**, t. II, Strasbourg, 1905, in-4°, 358 pages et pl. hors texte, chez K. J. Trubner.

J'ai déjà signalé aux lecteurs de la *Revue* le premier volume de ce somptueux ouvrage. Dans le second, M. B. donne la description du *limes* à partir d'El-Maân, en remontant vers le Nord, jusqu'à El-Castal et de la route qui joignait ce dernier point à Bosra. Nous sommes là dans un pays essentiellement militaire que les Romains avaient semé de fortins et armé pour la défense; aussi M. v. D, qui s'est chargé dans le travail commun de la partie technique relative aux choses de l'armée, a-t-il eu plus d'une fois l'occasion d'exercer son érudition. C'est à lui que sont dues les études du petit camp de Daganiya, de la grande forteresse de Leggun, de Kasr-Bser, de Oum-er-Ressas et de Kastal. Toutes ces constructions, surtout celle de Leggun, sont d'un véritable intérêt pour la castramétation et la fortification romaines. C'est à M. B. au contraire que revient l'honneur d'avoir décrit en détail le poste d'El-Mechetta. On sait que cette immense enceinte, flanquée de tours, remonte sans doute aux Sassanides; que toute la façade en est ornée d'arabesques et qu'une partie d'entre elles ont été transportées depuis le passage de M. B. au musée de Berlin. L'originalité et la richesse de l'édifice méritaient une étude détaillée et des reproductions soignées; on trouvera l'un et l'autre dans le présent volume; on y trouvera aussi, en appendice, l'analyse et la discussion de l'excellent travail que MM. Schulz et Strygowski ont consacré à El-Mechetta dans le *Jahrbuch der Kön. pr. Kunstsammlungen*.

La dernière partie du volume nous conduit dans les ruines de Ammân, Bosra, Derat, Djerach. M. B. a reproduit toutes les inscriptions de ces dernières localités qu'il avait lui-même publiées antérieurement ou que ses prédécesseurs avaient vues. La route de Bosra à Philadelphie, qu'il n'a pas visitée, est décrite à la fin du travail d'après le P. Germer Durand.

Quand le troisième volume de cette belle publication aura paru, on

pourra tenter d'écrire une histoire générale de la province romaine d'Arabie; on nous annonce, d'ailleurs, que M. v. D. l'esquissera comme conclusion de la publication.

R. CAGNAT.

Recueil de fac-similés d'écritures du ve **au** XVIIe **siècle** (manuscrits latins, français et provençaux), accompagnés de transcriptions par Maurice PROU; Paris, Picard; 50 pl. contenant 63 documents et texte en 1 carton in-4°; prix : 20 fr.

Le nouveau recueil paléographique publié par M. Prou a ceci de caractéristique qu'il permet de comparer les écritures de diverses régions en un même temps. Ce n'est pas encore le recueil géographique général que nous n'avons toujours pas. M. Prou s'est limité à la France, n'a guère reproduit que des documents d'archives, enfin se trouvait forcé par le prix de la publication à ne donner qu'un nombre restreint de planches. Telle quelle, cette collection rendra de grands services.

Voici sa composition :

Tite-Live, ve siècle; Prudence, VIe; Lectionnaire Gallican, VIIe; Vie de saint Vandrille, VIIIe; Authentiques de reliques, VIIIe; Bible (822); Diplôme de Louis le Pieux (832); Diplôme du roi Eudes (893); Acte de donation (931); Acte de donation (1001); Collection de canons (1009); Saint Augustin (vers 1029); Acte de donations (1034); Acensements (1100-1136); Actes divers (1144, 1163, 1201); Association et échange (1205-1227); Copie authentique (1249); Table de saint Augustin (1256); Charte de l'officialité de Soissons (1258); Charte de l'officialité de Laon (1261); Enquête (1261); Charte de Ferry, duc de Lorraine (1263); Lettres patentes de saint Louis (1268); Registre d'Alphonse de Poitiers (1269); Charte de l'échevinage de Lille, Enquête (1278); Notes brèves de notaire (1278); Amortissement (1286); Registre du trésor (1300); Arrentements (1302-1303); Brunetto Latini (1310); Minute de lettres royaux et accord au Parlement (1322-1323); Accords au Parlement (1324; 1367; 1382); Minute de lettres royaux (1401); Accord au Parlement (1401); Aveu et dénombrement (1436); Mandement royal et hommage (1446); Quittance et vente (1456-1475); Bail à cens (1486); Chronique de Monstrelet (1510); Actes d'échange (1520); Registre de comptes (1521); Notes brèves de notaires (1536); Actes d'hommage (1548-1549); Lettre de François de Guise (1563); Logis des troupes à la bataille de Jarnac (1569); Aveu et dénombrement (1581); Frais de criées (1620); Plumitif du Parlement (1625); Acte de vente (1650).

On le voit par ce sommaire, si l'on met à part quelques manuscrits anciens, l'ensemble offre, par une série des pièces datées, tout le développement de l'écriture en France entre le XIe et le XVIIe siècle,

au moins telle qu'elle était employée dans les documents d'archives. Grâce aux transcriptions, il sera facile de s'exercer soi même à la lecture de ces documents.

Un autre avantage du recueil de M. Prou est le format qui permet de placer une planche sur sa table de travail sans la recouvrir ou sans y faire place nette.

Une partie des documents reproduits est inédite. La consultation du recueil s'impose donc aux historiens.

Les planches, exécutées par la maison Longuet, sont bonnes.

M. Prou a rendu une fois de plus un service à la paléographie et à la préparation des étudiants [1].

P. L.

Mélanges Paul Fredericq; Hommage de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 10 juillet 1904. Bruxelles, Lamertin, 1904. XIII-375 pp. grand in-8°. Portrait.

La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a été fondée en 1873. M. Paul Fredericq en avait été un des secrétaires d'origine. En 1898, c'est lui qui l'a réorganisée. En 1902, il a

1. P. 5. Les « philologues » rencontrent au cours de leurs recherches des écritures un peu différentes de celles que reproduit ici M. P. S'agit-il des romanistes? — Pl. 1, *Puteanus* de T. Live en onciale. Le système de transcription peut égarer un étudiant en philologie. M. P. donne comme lecture les corrections du texte. En critique verbale, comptent seulement comme leçons du manuscrit les leçons de première main. Il arrive aussi que la lecture de M. P. n'est ni le texte du manuscrit ni celui du correcteur. Col. 2, l. 3 : le copiste a d'abord écrit *ductus iunius*; puis, le premier correcteur de *P* a corrigé en surchageant une *m* sur l'*s* de *ductus* et en écrivant *i* au-dessus du premier *u*; on a alors de seconde main : *dictus m iunius* (*dictus M. Iunius*). M. P. lit *dictus Junius*, qui n'est ni la première ni la seconde leçon. *Ib.*, l. 9, *legionibus*, *u* est en italique, comme s'il devait être suppléé dans une abréviation. Or il est écrit en ligature avec l'*s*, comme dans *sequi*, l. 3, ou comme l'*ae* de *publicae* (dernière ligne). — Pl. 3, la définition du lectionnaire est un peu vague. Il fallait citer la 3e édition des *Origines du culte chrétien*. Ce fac-simile, une page du lectionnaire de Luxeuil, est le bienvenu; sauf erreur, c'est le premier qu'on en ait d'une page complète. — Pl. 5, importante. Ce sont de curieux authentiques de reliques, conservés à Sens, différents de ceux que MM. Prou et Chartraire ont si bien publiés dans les *Mémoires de la Société des antiquaires*, LIX, 141. A noter le n° 4 : *Reli(quiae) de s(an)c(t)a cruce, de sepulchru(m) D(omi)ni, de s(an)c(t)o a(n)gelo Michael*, etc.; n° 5 : *S(an)c(t)or(u)m reliquias gemenor(u)m Expeosippi et Leosippi et Mioleosippi*, etc.; n° 11 : *Espunia (spongia) unde D(omi)n(u)m prouinauerant et pallio s(an)c(t)i Mariae*; n° 16 : *de martireb(u)s miltriginta*. On remarquera, avec intérêt, les reliques des jumeaux cappadociens, Speusippe, Eleusippe et Méleusippe. Par une audacieuse transformation, un faussaire en a fait des martyrs Langrois vers le VIe siècle (*Rev. d'hist. et de littérature religieuses*, VII [1902], p. 78). Les authentiques de Sens sont probablement postérieurs à 678. Les reliques de Sens peuvent venir de Langres. Si elles étaient d'origine orientale, elles montreraient comment le culte des Jumeaux a pu se développer à Langres. A l'occasion de ces documents, M. Prou donne la bibliographie des authentiques de reliques écrits en mérovingienne. — Pl. II, l. 9 de la notice, lire : *Coustant*.

donné sa démission de secrétaire général. Ce volume de *Mélanges* lui est offert en témoignage de gratitude.

Les mémoires, généralement assez courts, sont répartis en quatre sections. Les mémoires de philologie germanique, écrits en flamand, sont dûs à MM. Basse, Van Veerdeghem, Sabbe, Tack, Rudelsheim, Van Hauwaert, De Cock, Vercoullie, Logeman; le mémoire de M. Bley est en allemand. Les mémoires d'histoire sont en français ou en flamand et sont signés par MM. Leclère (*A propos du couronnement de l'an 800*), Mœller, Dupréel, Vanderkindere, Huisman, Fris (*Documents gantois concernant la levée du siège de Calais en 1436*), Az, Pirenne, Vander Haegen, Des Marez, Kurth, Cuvelier, Vander Linden, Lonchay, Cauchie, Hubert, Hansay, Discailles (*Metternich et les universités allemandes de 1817 à 1819*). Il y a deux mémoires de pédagogie : P. Hoffmann, *Catalogue des ouvrages pédagogiques publiés par des auteurs néerlandais du* XVIe *siècle*; E. Dony, *A propos de l'art à l'école.*

La première section des *Mélanges* contient les articles de philologie classique et romane. A. Willems, *Qu'est-ce que la monodie crétique?* Un hyporchème, c'est-à dire un ballet avec chant. Le chœur dansait et les acteurs chantaient. Un exemple typique est l'exodos de l'*Assemblée des femmes*, dont M. Willems restitue la distribution. — J. Bidez, *Bérose et la grande année*. La grande année de Bérose est une longue période cosmique, dont l'été, marqué par l'embrasement du monde (ἐκπύρωσις), arrive quand toutes les planètes sont en conjonction au même point du Cancer; l'hiver, où se place un déluge universel (ὑδάτωσις), quand la même conjonction a lieu dans le Capricorne. M. Bidez étudie les formes diverses données à cette théorie par Proclus, Psellus et autres, Gennadius, Nigidius Figulus dans Lucain (I, 651), Olympiodore, chez les stoïciens et les platoniciens. En somme, la doctrine de Bérose n'a trouvé de faveur que dans les milieux astrologiques ou qui étaient sympathiques à des idées analogues, eschatologie messianique, chiliasme. — L. Parmentier, *Note sur deux mss. d'Euthymios Zigabenos conservés à la bibliothèque de Patmos*. La *Panoplie dogmatique* d'Euthymios, réfutation byzantine de toutes les hérésies, a de l'importance pour l'histoire des hérésies contemporaines, Arméniens, Pauliciens, Messaliens, Bogomiles, Sarrasins. Les mss. décrits et collationnés partiellement sont Patmos 102 (Sakkelion) du XIIIe siècle, et 103, écrit après 1272. — E. Boisacq, *Sur le traitement du sigma intervocalique en Laconien*. Contre une hypothèse de Müllensiefen. — Ch. Bonny, *Horatiana. Sat.*, I, III, 6 : lire *imae* (conjecture inutile); I, 88-89, *nullo labore* se rapporte seulement à *retinere* et *seruare*, comme dans *A. p.*, 29, *prodigialiter* seulement à *appingit* (peu vraisemblable); *Epit.*, I, II, 18, lire : *Vlixes* (à retenir). — P. Thomas, *Notes sur Lucain, Suétone et le Querolus. Pharsale*, III, 111, excellente explication de *Di melius;* Suétone, *Tib.*, 59, lire : *sed re*, *re* s'opposant à

specie; *Nero*, 33 : *Locusta, uenenorum artifice* (très ingénieux); parmi plusieurs corrections et interprétations du *Querolus*, noter le sens de *tympanum* « rondelle », p. 38, lig. 14-16. — L. Preud'homme, *Notes sur Suétone*. Liste de leçons sans autorité, passées des éditions antérieures dans celle de Roth, sans indication du texte des mss. *Sestertium* étant figuré partout par HS dans l'archétype, les mss. n'ont aucune autorité en ce qui concerne la traduction de la sigle; même observation pour les chiffres. Corrections à faire en conséquence. — J. P. Waltzing, *A propos d'un monument romain d'Arlon*, 4 fig. Base ornée de scènes de la vie quotidienne : homme conduisant une charrette à deux roues, artisan à son atelier. Ces scènes sont fréquentes sur les monuments gallo-romains, comme le remarque M. Waltzing. Aux musées qui contiennent des sculptures analogues, ajouter Dijon, et renvoyer au musée de Saint-Germain pour l'ensemble (moulages et originaux). — Fr. Cumont, *Pourquoi le latin fut la seule langue liturgique de l'Occident?* La situation est antérieure au christianisme. La culture latine a nivelé l'Occident, tandis qu'en Orient les cultes et les langues ont subsisté. Cette diversité n'a pas cessé quand le christianisme est survenu. — E. Monseur, *L'origine danubienne des Francs*. La *Pannonia*, par laquelle Grégoire de Tours fait passer les Francs, est un mot altéré par *Batauia*. — J. Feller, *L'idolâtrie de la chanson de Roland*. Sur l'unité du poème. — P. Bergmans, *Une lettre inédite de Sainte-Beuve* : remerciement de quinze lignes au ministre Rogier pour sa nomination à Liège. — M. Wilmotte, *De quelques wallonismes* : défense savante et juste. « Une figure qui ne revient pas » se dit partout, et non pas seulement en Wallonie.

Ces indications suffisent, je l'espère, à montrer que ce volume de *Mélanges* est digne du savant à qui il est offert.

P. L.

Charles Diehl. **Études byzantines.** Paris, Picard, 1905; VIII-437 p.

On retrouvera avec plaisir, réunies dans ce volume, plusieurs des études consacrées par M. Diehl à l'histoire et à la civilisation byzantines, études dont on a pu apprécier la finesse, en même temps que la solidité, au moment où elles furent publiées pour la première fois. M. D. n'est pas le seul, en France, qui s'intéresse aux choses de Byzance, et les trois premiers articles de ce recueil (*Introduction à l'histoire de Byzance; Les études byzantines en France au* XIX*e* *siècle; Les études d'histoire byzantine en 1905*) rendent pleine justice aux travailleurs les plus modestes aussi bien qu'aux plus illustres, comme Schlumberger et Rambaud, qui cherchent à faire mieux connaître au public lettré cette période si négligée de l'histoire générale, et pourtant si intéressante à tant de titres. Mais il est un des plus ardents

promoteurs, et des plus convaincus, de cette sorte de renaissance des études byzantines que nous constatons aujourd'hui ; et ce volume montrerait suffisamment, si on ne le savait déjà, qu'il a toutes les qualités nécessaires pour être un initiateur. On y voit en effet qu'il n'est pas moins versé dans l'histoire administrative et sociale de l'empire (*La civilisation byzantine*) que dans son histoire politique (*Byzance et la papauté depuis le schisme du* XIe *siècle jusqu'à la chute de l'empire; L'empire byzantin sous les Paléologues*); que les institutions de Byzance (*L'origine du régime des thèmes dans l'empire byzantin; Sur la date de quelques passages du* Livre des Cérémonies) lui sont aussi familières que sa vie artistique et intellectuelle (*Les monuments de l'Orient latin ; Les origines asiatiques de l'art byzantin*; *Le trésor et la bibliothèque de Patmos au commencement du* XIIIe *siècle*) ; et qu'un coin spécial de l'art, la mosaïque, a trouvé en lui un connaisseur délicat, qui sait se faire à l'occasion un aimable vulgarisateur (*Les mosaïques de l'église de la* Κοίμησις *à Nicée ; Les mosaïques du monastère de Saint-Luc; Les mosaïques de Kahrié Djami*). Si l'on ajoute à ces publications que nous venons de citer un article sur *La colonie vénitienne à Constantinople à la fin du* XIVe *siècle*, on remarquera que l'ouvrage, quoique composé de morceaux sur des sujets différents, forme néanmoins un tout bien constitué, et qu'il nous présente, dans une série de tableaux, une esquisse rapide, mais caractéristique de la vie byzantine. Des vues de monuments et des reproductions de mosaïques et de miniatures, au nombre de cinquante-huit, illustrent l'article sur la civilisation byzantine et les trois morceaux sur les mosaïques, et donnent un attrait de plus à ce beau volume, auquel il ne manque, pour que la vue d'ensemble soit complète, qu'une peinture de la vie privée ; M. Diehl l'avait pourtant à sa disposition dans son intéressante étude *Une famille de bourgeoisie à Byzance*.

My.

Fr. A. Gevaert, Directeur du Conservatoire de Bruxelles : **Traité d'harmonie théorique et pratique**, 1re partie, 1 vol. 152 p. in-4°, H. Lemoine.

Alors même que cet ouvrage serait purement technique et destiné aux seuls virtuoses, nous n'hésiterions pas à en parler dans la *Revue critique*, car nous le considérons — ainsi que la science musicale tout entière — comme se rattachant à une partie de la philologie générale. Mais le livre de M. Gevaert est tout autre chose qu'un répertoire d'analyses formelles et de recettes; l'éminent auteur de *L'Histoire et théorie de la musique de l'antiquité* et de *la Mélopée antique dans le chant de l'Église latine*, se souvient à chaque instant, dans le Traité d'harmonie, de ses études antérieures : il applique la

méthode expérimentale ; il vivifie la doctrine par l'histoire ; au lieu de présenter les règles de l'art comme une « révélation » (c'est le mot dont se servait Reber, professeur de notre Conservatoire, dans un travail analogue), il les replace au milieu des faits d'où elles sortent et les éclaire par de belles vues d'ensemble. Ce livre est l'œuvre d'un très grand esprit qui se meut avec une aisance parfaite et une très élégante précision de style dans le domaine musical. J'ai cependant quelques réserves à formuler sur un ou deux points.

M. Gevaert nous fait trop voir qu'il a longtemps vécu dans la familiarité des théoriciens grecs de la musique. Je crois caractériser exactement son Traité d'harmonie en disant qu'il est nettement pythagoricien. Cela signifie que pour expliquer soit la formation du mode majeur diatonique, soit le mode mineur, M. G. ramène tout au premier intervalle évalué par les Anciens, — l'intervalle de quinte (3 : 2) — qui, multiplié indéfiniment par lui-même (et grâce à une disposition *arbitraire* des éléments ainsi obtenus), donne tout le matériel dont la musique a besoin. Depuis la critique décisive qui en a été faite dans ses *Premiers éléments d'acoustique* (Alcan, 1904, p. 216 et suiv.), par M. Guillemin, professeur de physique à l'École de médecine d'Alger, ce système est inadmissible. Il suppose les opérations les plus compliquées, là où elles sont inutiles ; et de plus, il est impossible de les justifier. Eh quoi ! pour trouver *mi*, tierce d'*ut* — ce que le chant populaire effectue le plus simplement du monde —, il faudrait que je franchisse 4 intervalles successifs de quinte ($\frac{3}{2} \times \frac{3}{2} \times \frac{3}{2} \times \frac{3}{2}$...), puis que je *rabaisse de deux octaves* le son obtenu, pour obtenir la tierce ? Mais, une fois sur cette échelle de Jacob qu'est la série des quintes, comment trouverai-je le son qu'il me faut, si, auparavant, je n'en ai aucune idée ? Comment le *re*connaitrai-je, si, d'abord, je ne le connais pas ? En second lieu, lorsque je rabaisse d'un certain nombre d'octaves le son obtenu, afin d'organiser une gamme diatonique, ai-je le droit de dire que ce son, transporté d'une partie supérieure de l'échelle, à une partie inférieure, n'a pas changé ? Je ne veux pas énumérer ici toutes les objections qu'on pourrait accumuler. M. de Lapalisse en eût trouvé plusieurs d'irréfutables, sans le secours des acousticiens. M. G. n'hésite pas devant des formules comme celles-ci : « *quinze* quintes enchaînées aboutissent à l'intervalle *ré-la* ;... *seize* quintes enchaînées aboutissent à l'intervalle de seconde doublement augmentée, etc. (p. 8) ». Qui procéda jamais ainsi ? La musique primitive est vocale ; quel chanteur fut jamais capable de cette chimérique opération ? En tout cas, si la série des quintes fait trouver une note comme le *la double dièze*, pourquoi cette note n'a-t-elle pas un nom spécial dans la gamme ? Pourquoi est-elle considérée comme une « altération » du *la?* C'est à peu près comme si on disait : 3 est une « altération » de 2 ; c'est 2 plus 1 ! ou bien encore : pour trouver le nombre 3, il faut ajouter le nombre 2 quatre fois à lui-même, puis diviser par 2, enfin

retrancher 2 !... — Cette théorie pythagoricienne a pesé pendant plusieurs siècles sur la musique et en a arrêté les progrès, à l'époque du moyen âge où théorie et composition ne faisaient qu'un. C'est à elle que nous devons les barbaries de l'organum et du déchant. Nous n'en sommes pas encore définitivement affranchis, dans la théorie. C'est dommage !

Sur un second point, d'importance moindre, M. G. reprend à son compte les idées grecques. Un Traité d'harmonie a pour base une théorie de la consonance et de la dissonance. Or M. G. déclare qu'il y a consonance là où il y a « mélange » des deux sons émis simultanément (p. 1). C'est la définition de ceux qui comparaient leurs consonances préférées (l'octave, la quinte et la quarte) au « mélange du vin et du miel ». Aristote, corrigeant en cela les idées de Démocrite, allait même jusqu'à considérer le mélange (κρᾶσις) comme nécessaire à l'œuvre des atomes pour la formation du monde. D'après lui, deux sons forment consonance lorsque l'unité (ἕν τι) résulte de leur fusion. Rien ne me paraît plus contraire à la réalité, au moins en matière musicale. Le contrepoint ne peut l'admettre. D'ailleurs, les lois de la consonance régissent la mélodie pure, où tout est *successif*, aussi bien que l'harmonie (classique) ; alors, que devient l'idée du mélange ?

Je me borne à ces deux remarques. Au lieu de prendre son point de vue dans l'art moderne, pour qui certaines idées du passé ne comptent plus, et au lieu de tenir compte de l'état de la discussion chez les acousticiens professionnels, M. Gevaert nous présente, avec un calme qu'entretient sa grande autorité, un système tout classique et traditionnel. (Sa classification des accords de septième n'est autre que celle de Reicha). On est parfois surpris ou contrarié de ce dogmatisme qui regarde plus volontiers derrière soi qu'autour de soi, tout en rendant hommage au talent et à la haute compétence de l'auteur.

Jules COMBARIEU.

José Ramon MÉLIDA. **Les Esculturas del Cerro de los Santos, Cuestión de autenticidad**. Madrid, 1906, in-8, 112 p. et 10 pl.

Du 27 septembre 1871 à mars 1885 s'est formée, au Musée archéologique de Madrid, la collection dite du *Cerro de los Santos*, comprenant 566 pièces, dont 300 sculptures environ. En Espagne, hors d'Espagne, ces œuvres ont naturellement attiré l'attention des critiques. Elles sont en partie si extraordinaires, on s'est si peu mis d'accord sur leur compte, les uns les disant ibériques, d'autres romaines, d'autres visigothes, que les sages et les prudents les ont longtemps tenues pour suspectes, sinon pour fausses. A l'exposition

de Paris, en 1878, A. de Longpérier en mélangea les moulages, non sans ironie peut-être, avec des produits de l'Espagne moderne. Même pour ceux qui, malgré quelques doutes, tenaient au moins la plus grande partie de la collection pour authentique, il restait à résoudre un problème très obscur, celui des origines d'un art si étrange et si inattendu. En 1891, un article de M. Léon Heuzey, publié successivement dans la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* (II, 1891, p. 96-114) et dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (1891, p. 608) vint jeter une vive lumière dans ces ténèbres. Par une analyse précise des principaux caractères de la plus grande statue du Cerro et des deux têtes séparées les plus importantes, l'une féminine, l'autre virile, par des considérations aussi savantes qu'ingénieuses, M. Heuzey établissait avec force : 1° que, s'il y avait des pièces modernes parmi les sculptures du Cerro, il y en avait certainement de vraies ; 2° que l'art du Cerro de los Santos est un art espagnol formé de trois éléments, indigène, oriental, grec, intimement unis et habilement dosés.

Un peu plus tard M. Arthur Engel se rendait en Espagne, et par une enquête activement menée, confirmait les conclusions de M. Heuzey. Il prouvait qu'il y avait eu certainement au Cerro de los Santos des trouvailles d'antiquités, comme en font foi des témoignages et des écrits non suspects; il pratiquait lui-même quelques sondages heureux au Cerro, et recueillait pour le Louvre une petite collection de sculptures absolument authentiques; il dénonçait, comme l'auteur responsable des sculptures manifestement fausses, un certain Vicente Amat, ancien horloger à Yecla, qu'il avait retrouvé à moitié fou dans un asile d'Alicante; enfin, d'après ses renseignements et ses observations, il tentait une classification, la première, croyons-nous, des objets antiques et des objets modernes [1].

Nous-même, quelques années après, préparant notre *Essai sur l'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive*, nous eûmes l'occasion de visiter le Cerro, de retrouver à Yecla quelques intéressants débris, qui rejoignirent au Louvre ceux qu'avait rapportés M. Arthur Engel, et, suivant les traces et les indications de notre ami, nous tentâmes avec prudence une classification presque toujours d'accord avec la sienne.

Dans l'intervalle, d'ailleurs, la découverte du buste d'Elche donnait un renouveau d'intérêt aux sculptures du Cerro, auxquelles on la voyait si curieusement apparentée, et confirmait de façon éclatante les théories qu'avait émises M. Heuzey.

Aujourd'hui M. Mélida, adoptant à dessein une partie du titre de l'article de M. Heuzey, publie le livre dont nous rendons compte.

---

1. Arthur Engel, *Rapport sur une mission archéologique en Espagne*, in *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. III, 1892.

C'est l'enquête de M. Engel reprise avec l'autorité qui s'attache aux travaux de M. Mélida, aujourd'hui le plus informé des archéologues espagnols. M. Mélida a longtemps vécu au milieu des œuvres du Cerro; il les a examinées d'un œil attentif, soit seul, soit en compagnie des visiteurs qu'intéressait le plus le problème; il a eu à son entière disposition les archives du Musée. Tout cela donne une singulière valeur au livre qu'il a écrit, et qui vient bien à son heure.

Il faut retenir de son étude trois certitudes :

D'abord, MM. Heuzey et Engel ont eu raison ; il y a des statues et des fragments dont l'authenticité est hors de doute; il y en a un grand nombre, un trop grand nombre, qui sont fausses, et le faussaire est bien Vicente Amat, l'horloger d'Yecla.

Ensuite, il y a dans la collection de Madrid des pièces *truquées*, c'est-à-dire antiques véritablement, mais auxquelles Amat a fait subir des métamorphoses à son goût, auxquelles il a imposé l'adjonction d'accessoires de haute fantaisie, en particulier des inscriptions qu'il a fallu tout l'enthousiasme naïf de D. Juan de Dios de La Rada y Delgado pour accepter, lire et traduire.

Enfin, si l'on a raison en somme d'appeler toutes ces sculptures *Sculptures du Cerro de los Santos*, en ce sens que vraiment toutes se réclament d'un même art et d'une même technique, nombre d'entre elles ne proviennent pas du Cerro même, mais de la région, et cela indique qu'il y aurait lieu d'explorer avec un plus grand soin qu'on ne l'a fait jusqu'ici les environs du Cerro, la sierra de l'Arabi, et, en particulier, Montealegre et le Llano de la Consolación [1].

Quant à la classification établie par M. Mélida, nous craignons qu'elle ne soit pas encore définitive. Certes, nous nous garderons de lui en faire un grand reproche. Les sculptures du Cerro sont des œuvres extrêmement maladroites et barbares, malgré de significatives exceptions; elles sont d'une imitation aisée, même pour un faussaire très novice dans son art, et M. Mélida n'a pas manqué d'en faire l'observation (p. 85). Elles sont, ajouterons-nous, représentatives de types, d'attitudes, de costumes très originaux et très bizarres, tout à

1. Nous avions déjà fait remarquer que, selon Amat lui-même, plusieurs objets vendus par lui provenaient d'autres stations que celle du Cerro (*Essai*, I, p. 169). Mais nous expliquions cet aveu par la nécessité où s'était peut-être trouvé le faussaire de donner des explications à propos de certains objets véritablement trop peu apparentés à ceux du Cerro, et qui étaient de sa composition. Il ne serait pas impossible que cette hypothèse fût bonne, bien que les acheteurs de la collection de Madrid aient plusieurs fois affirmé que des objets entrés au musée par leurs soins ne provenaient pas du Cerro. Il se peut fort bien qu'ils ne soient en cela que les porte-parole d'Amat, qui avait tant d'intérêt à les tromper. D'ailleurs, il est fort surprenant que jamais personne n'ait pu recueillir le moindre renseignement sur ces prétendus champs de fouilles de la région du Cerro, et qu'il ne soit fait mention par personne du seul qui ait été exploité, le *Llano de la Consolación*, à Montealegre.

fait inconnus jusqu'au jour où fut découvert et fouillé le sanctuaire, et que rien ne faisait prévoir. Il y avait donc pour un mystificateur à l'imagination maladive, comme il est prouvé que l'avait Amat, champ ouvert aux plus délirantes fantaisies. Les savants envoyés de Madrid pour faire des recherches et des achats, tombés au milieu d'un monde si extraordinaire et si nouveau, s'y sont laissés prendre; cela nous paraît assez excusable; que celui qui dans pareilles circonstances n'eût pas hésité, leur jette la première pierre!

Il n'en est pas moins vrai que la difficulté est maintenant presqu'insurmontable de séparer l'ivraie du bon grain, et l'effort de M. Mélida, que l'on ne pouvait tenter avec plus de documents, plus de connaissance du sujet, ni plus de critique, en est bien la preuve.

Il est des sculptures que l'auteur déclare fausses, et sur lesquelles l'accord se fait de lui-même; ce sont les statues du style pseudo-égyptien qu'Amat a imaginées de toutes pièces et que rien ne saurait défendre; ce sont ces objets et ces monstres pseudo-grecs que désignent de façon si amusante des inscriptions ingénues, le navire Argo, la vache Nemano, l'Hippocampe, le Phénix, le Pastophoros et plusieurs autres, tous également grotesques ou absurdes. Mais, parmi ceux-là même, comment par exemple prouver péremptoirement que le cadran solaire est authentique, comme le veut M. Mélida, et que les hiéroglyphes seulement en sont de la main d'Amat? La caution de M. Saavedra, qui le trouve bon, n'est peut-être pas suffisante, si l'on songe qu'Amat était horloger[1].

Quant aux statues, nous craignons que M. Mélida n'ait été un peu timide. S'il accepte pour légitime une horrible image de monstre grimaçant avec des oreilles pointues (n° 70, p. 72), et veut même y reconnaitre peut-être l'unique image sacrée de la collection, nous avons peine à le suivre, car nous ne voyons rien dans cette ébauche si laide qui rappelle les meilleures sculptures du Cerro et nous ne serions pas étonné que quelque image populaire du diable l'ait inspirée à Amat. Dans tous les cas, si elle est authentique des pieds à la tête, cela doit rendre circonspect lorsqu'il s'agit d'anathématiser beaucoup d'autres figures qui ne sont pas plus invraisemblables, loin de là. C'est pourquoi nous éprouvons quelques scrupules à admettre avec M. Mélida que 36 statues des mieux conservées sont l'œuvre du faussaire. Par malheur, les documents d'archives relatifs aux achats du Musée sont très incomplets et très obscurs; on n'y trouve ni catalogue précis, ni descriptions suffisantes, et le seul critérium reste au fond le goût et l'instinct de l'observateur. Cela est bien fragile. M. Mélida condamne en particulier la grande statue de femme qui a sur la poitrine des symboles astronomiques (n° 3501 du Musée), et celle qui porte, entre ces mêmes symboles placés de même, un vase au-dessus duquel est

1. P 83.

suspendu un mouton parmi des flammes (nº 3502). Certes, il y a matière à hésitation, et nous-même avons hésité et hésitons encore; mais, sans rappeler les raisons qui justifieraient au besoin la présence de ces symboles si étonnants à première vue [1], n'y a-t-il pas lieu de tenir compte du talent, si rude qu'il soit, dont il est fait montre dans ces œuvres, et qui contraste tellement avec la barbarie des élucubrations certaines, des statues égyptiennes, par exemple, d'Amat? On en peut dire de même de la femme qui fait le geste de bénir (nº 3505). M. Mélida la repousse parce qu'il y trouve un mélange étrange de caractères, joint à une exécution défectueuse, qui forment un ensemble malheureux (p. 91). Certes, l'œuvre est singulièrement suspecte, mais on est en droit de demander pour l'exclure des raisons plus précises, et surtout d'ordre moins subjectif, et l'on peut continuer à leur opposer celles que nous avons fait timidement valoir [2].

Nous ne pouvons pas reprendre pour chaque statue ou fragment les motifs que nous pourrions avoir d'être en accord ou en désaccord avec M. Mélida, d'autant que nous semblerions vouloir retirer en détail ce que nous avons accordé en bloc; nous tenons à répéter, au contraire, que si M. Mélida ne réussit pas à imposer un classement définitif des œuvres du Cerro, c'est qu'assurément ce classement ne peut pas se faire encore. Mais son livre nous apporte l'histoire très complète, très bien informée, très sagace d'un ensemble d'œuvres qui garderont toujours un intérêt capital, car elles constituent comme la base de l'archéologie ibérique.

Reste un point que M. Mélida n'a fait qu'indiquer, car il était en somme en dehors de son sujet : c'est la question de dates.

Lorsque fut trouvé le buste d'Elche, M. Mélida n'a pas manqué de reconnaître avec tous les critiques qu'il y avait d'étroits rapports entre l'art qu'il révélait et celui du Cerro ; il était donc naturel qu'il rappelât dans son livre et la découverte du chef-d'œuvre, et les travaux qu'il a inspirés. Avec le regretté Emil Hübner, M. Mélida avait soutenu que la grande statue de Madrid, et aussi sans doute les têtes qu'a si parfaitement étudiées M. Heuzey, sont postérieures à la Dame d'Elche. Il reprend et soutient encore aujourd'hui cette thèse, qui n'est pas la nôtre, et ses arguments ne nous ont pas convaincu, car il semble attacher trop d'importance à certains caractères de technique lourde et maladroite, même routinière, que l'on ne peut nier d'ailleurs, et qui lui paraissent la marque d'un art en décadence, et, d'autre

---

1. *Essai*, t. I, p. 172 et 207 et s.

2. *Ibid.*, p. 175, note 1. Un des principaux arguments de M. Mélida contre la statue nº 3501 est qu'elle a été cédée *généreusement* aux Commissaires du Musée, à la première demande, par Amat. On pourrait peut-être tirer de ce fait des conclusions opposées; peut-être le faussaire n'aurait-il pas donné cette *preuve de son patriotisme* s'il avait vraiment exécuté cette statue, que l'on devait regarder à bon droit comme son chef-d'œuvre.

part, pas assez de valeur aux caractères d'archaïsme, qui sont si évidents dans la statue de Madrid et la grande tête mitrée[1]. Qu'on se rappelle en particulier le sourire de l'une des figures féminines[2], conventionnel sans doute, mais d'une convention si sincère, à la manière des sculpteurs grecs de la fin du VIe siècle! Pour nous, nous continuons à voir dans les artistes qui façonnèrent la statue de Madrid et quelques-unes des plus belles têtes, des précurseurs du maître à qui l'on doit le buste du Louvre. Mais l'histoire du sanctuaire du Cerro fut longue, et nous pourrions désigner telle tête d'homme ou de femme qui peut bien être contemporaine de celle d'Elche, de même que tant et tant de statues ou de fragments qui lui sont certainement postérieurs. C'est encore là, d'ailleurs, un de ces thèmes trop nombreux de discussions chronologiques où deux avis se mettent malaisément d'accord. Ici, du moins, il y a tout lieu d'espérer que de nouvelles découvertes éclairciront le problème.

Pierre PARIS.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 6 avril 1906.* — La prochaine séance est avancée, en raison du vendredi saint, au mercredi 11 avril.

M. Cagnat, président, annonce que M. le commandant Donau a découvert dans le Sud tunisien de nouveaux monuments relatifs à l'arpentage exécuté aux environs des chotts sous Tibère.

M. Héron de Villefosse rappelle que, par une lettre adressée à M. le Secrétaire perpétuel, le R. P. Delattre avait offert au Musée du Louvre un des grands sarcophages exhumés des nécropoles de Carthage. L'administration des Musées, jugeant qu'il y aurait un véritable intérêt scientifique à posséder non pas un, mais deux des sarcophages anthropoïdes désignés à son choix par le P. Delattre, chargea M. Héron de Villefosse d'exprimer ce désir au savant explorateur : la réponse, toute favorable, ne s'est pas fait attendre. — M. Cagnat, président, charge M. de Villefosse d'exprimer au R. P. Delattre les remerciements de l'Académie.

M. Besnier, professeur adjoint à l'Université de Caen, fait une communication sur la géographie économique du Maroc dans l'antiquité. Il énumère les productions naturelles de la Maurétanie Tingitane, en indiquant leur répartition territoriale. Il montre, ensuite avec quels pays étrangers cette contrée se trouvait en relations d'échanges et quel était le caractère des établissements que les Carthaginois et les Romains y avaient fondés. — MM. Joret et Cagnat présentent quelques observations.

M. B. Haussoullier signale une importante découverte épigraphique faite à Milet par M. Th. Wiegand, dans les fouilles entreprises par les Musées royaux de Berlin. On a retrouvé sept listes comprenant les noms de 434 stéphanophores ou fonctionnaires éponymes de Milet, depuis la fin du VIe siècle a. C. jusqu'aux premières années du Ier siècle p. C. M. Haussoullier montre l'importance historique de ces listes qui lui ont été obligeamment communiquées par M. Th. Wiegand et A. Rehm. — MM. Perrot, Bréal, Babelon et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

---

1. N° 7510.
2. N° 7506.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 23 avril. — 1906

Horovitz, Mimes grecs en Orient. — Suétone, De vita Caesarum, p. Preudhomme. — P. Legendre, Un manuel tironien du X[e] siècle. — G. Paris, La littérature française au moyen-âge, 3[e] éd. — Cirot, Études sur l'historiographie espagnole; Mariana historien. — L. Pineau, Le romancero scandinave. — Staehlin, Les Walsingham. — Beaumont et Fletcher, Œuvres, I, p. Glover. — A. O. Meyer, Clément VIII et Jacques I. — Steinweg, Études sur Corneille. — Joret, Cacault écrivain. — Aulard, Les orateurs de la Révolution, I, 2[e] éd. — Hennet, Les volontaires nationaux de Paris, III. — M[me] de Staël, Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution, p. Viénot. — Les étapes de Bangofsky, p. A. de Roche. — Académie des inscriptions.

J. Horovitz, **Spuren griechischer Mimen in Orient**. Berlin, Mayer et Müller; 1905, p. 105.

M. H. a recherché les traces que le « mime » grec a pu laisser dans la littérature rabbinique, syriaque et arabe. En donnant au terme « mime » le sens le plus étendu, il arrive à peine à trouver quelques points d'analogie. Pour ce qui concerne la littérature syriaque (pp. 34-76) il n'a rencontré que l'histoire de Théophile et Marie, deux chrétiens qui, après avoir distribué leurs biens aux pauvres, vivaient comme des « mimes » vagabonds, afin d'être exposés aux mépris et aux dérisions du public (*Land, Anecd. Syr.*, II, 333); et quelques bouffonneries placées dans la bouche d'un mime, et rapportées dans le *Livre des anecdotes amusantes* de Barhébréus. Un appendice de six pages (par F. Kern) donne l'analyse de quelques pièces du « Théâtre des Ombres » au Caire.

J.-B. Ch.

Bibliotheca batava scriptorum graecorum et romanorum curantibus K. Kuiper, J. S. Speyer, J. van Wageningen. **C. Suetoni Tranquilli** de vita Caesarum libri VIII rec. Leo Preud'homme. Groningae, in aed. J.-B. Wolters anno MCMVI. xii-338 p. in-12, 2 fl. 25.

Comme la *Bibliotheca Batava* n'est pas chez nous très connue, rappelons d'abord que, dans cette collection, ont paru jusqu'ici huit volumes : un Sophocle de M. Kuiper (2 vol.); la table de Cébès de M. van Wageningen ; un Phèdre de M. Speyer; un Quinte Curce de

M. Damsté; un Lysias de M. van Herwerden; un Tacite de M. van d. Vliet; enfin les *Colloquia* d'Erasme de M. N. J. Singel.

Le nouveau volume, l'édition critique, depuis longtemps attendue, de Suétone, est sûre d'être fort bien accueillie; elle le mérite par la conscience avec laquelle elle a été préparée; aussi par la commodité élégante du volume. L'auteur est professeur à l'Athénée et à l'Université de Gand. Il a préludé au présent livre par trois « Études sur l'histoire du texte de Suétone *De vita Caesarum* » qui ont paru dans le Bulletin de l'Académie royale de Belgique, Classe des lettres (mai et août 1902), et dans le tome LXIII des Mémoires couronnés et autres Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique, 1904.

L'apparat est clair, sobre, trop sobre à mon gré, par ci par là, où j'aurais voulu l'addition de quelques mots pour prévenir toute équivoque. Les sigles sont assez peu nombreuses pour qu'on s'y habitue vite et pour que la lecture se fasse presque toujours sans la moindre fatigue.

M. Pr. avertit que, conformément au plan de la Bibliothèque dont son livre fait partie, l'apparat ne contient pas toutes les variantes des manuscrits, mais seulement celles qui peuvent être utiles et qui représentent le plus exactement la tradition, soit qu'elle se trouve encore dans un de nos exemplaires, soit qu'elle se soit établie dans un exemplaire maintenant perdu et qu'il faut reconstituer. L'orthographe est, sauf les fautes grossières et le contrôle par Brambach, d'une manière générale, l'orthographe du *Memmianus*. Passim des conjectures ou corrections de savants belges: MM. Fr. Cumont, P. Willems, surtout de M. P. Thomas; un assez grand nombre, dont quelques-unes très hardies, de M. Polak. Le texte est conservateur, parfois, jusqu'à l'excès; car je ne comprends pas que M. Pr. y ait maintenu des mots comme : 13, 13 : *de*cedentibus.

Notre premier mot doit exprimer notre reconnaissance à l'auteur. Il nous a délivré d'une bien fâcheuse sujétion. Nous avions beau nous fatiguer les yeux dans les pages préliminaires de Roth; nous perdre dans les notes de Wolf : comment être jamais sûrs que l'essentiel ne pût nous échapper? Au moins nous pourrons désormais faire une lecture méthodique de ces vies; nous avons une base solide pour les recherches d'histoire comme pour l'étude de la langue. Que M. Pr. reçoive donc, pour le service qu'il nous a rendu, nos meilleurs remerciements.

Cela dit, j'indique ici à l'auteur quels seraient, suivant moi, nos desiderata. Je ne sais pas de meilleure manière de témoigner à M. Pr. combien j'ai d'estime pour son livre.

Tout d'abord quelles sont les lacunes? La plus importante est celle qui concerne les manuscrits. M. Pr. n'a pas voulu se répéter; il suppose connues les trois « Études » auxquelles il renvoie. Il n'a pas réfléchi qu'un bon nombre de ses lecteurs ne pourront pas s'y repor-

ter. Il était donc de toute nécessité d'en résumer les résultats d'une manière claire et complète. A la page x, il n'eût pas beaucoup coûté de joindre, à côté des sigles des manuscrits, l'âge de chacun d'eux, avec un tableau répartissant les manuscrits dans les trois classes. Dans la préface on a bien rattaché à une classe les manuscrits énumérés dans le tableau des sigles, pas tous cependant ; le lecteur forcément se demandera pourquoi et à quel titre, il y voit δ ζ η θ κ λ.

De même, en ce qui concerne les noms des savants et des auteurs de corrections ou de conjectures. La liste du bas de la p. XI ne suffit pas certainement. J'aurais voulu un court index bibliographique indiquant avec précision où se trouvent les publications des savants contemporains qui sont cités dans l'apparat. Quelques noms sont sans doute dans la troisième partie de Schanz ; beaucoup d'autres y manquent ; c'était à l'éditeur de nous orienter sur ses références.

Un mot encore sur la note singulière qui suit la liste des savants. M. Pr. nous avertit qu'il partage l'avis de Roth, et ne croit pas que Fulvio Orsini ait eu à sa disposition quelque manuscrit et cependant, pour abréger (*compendii causa*), qu'il emploiera, dans son apparat, la forme *cod. Ursini*. Voilà bien de l'inconséquence, et une abréviation qui risque de mettre dans l'erreur plus d'un lecteur.

La sobriété de l'apparat très condensé mérite des louanges ; mais elle devient dangereuse et agaçante quand nous ne comprenons plus, et cela arrive plus d'une fois, surtout à cause de l'absence systématique de tout lemme dans l'apparat, qui produit certainement plus d'une équivoque [1]. Que pour comprendre telles notes de M. Pr. sur quelques leçons (p. 298, 3, Gronov ; p. 29, 4-5, Juste-Lipse, etc.) il faille recourir à une autre édition, n'est-ce pas un défaut grave ?

Pourquoi, contrairement à l'usage, les prénoms sont-ils très souvent, dans le texte, écrits en entier, et par contre pourquoi le surnom de Suétone est-il écrit en abrégé (TRANQ.) dans le titre courant? Dans ses *Corrigenda*, M. Pr. relève quatre *u* retournés et devenus *n* ; je puis l'assurer qu'il y en a bien d'autres dans son livre, et aussi nombre d'autres erreurs ou omissions [2].

---

1. Que veulent dire p. 93, 21 : in D y *a* ?

2. A la liste des sigles, ajouter l'indication que A^a est une correction de la première main de A ; de même pour β^a. P. 30, à l'apparat, lire 28 pour 29. P. 40, à la dernière ligne, lire *Cal*purnia. D'après une indication directe de M. Pr. je crois bon d'avertir, que *Aug.* 16, p. 52, 13 *e* entre *pugnae* et *tam arto* n'est qu'une faute d'impression et doit être supprimé. P. 72, 12, lire *ac*. P. 121, 21, les parenthèses, pour le mot qu'ajoute Bergk devaient être, d'après la p. XI, autres que celles qui sont employées : < > et non [ ]. P. 124, il faut ajouter une unité à tous les chiffres des notes. P. 157, 33, lire secanda*sque*. P. 134, supprimer aux notes 24 — devant 25. P. 166, 15, à la note, il manque le point après *symphro*. Sur quoi portent les variantes de la dernière ligne de la p. 192 ? Je suppose, (sans en être sûr), que le chiffre 29 est tombé et que *reisque* porte sur *auratisque*. Petite erreur dans les numéros de lignes p. 211, 19-21. De même p. 220, il faut retrancher une unité à

Sur quelques points aussi je serais d'un avis différent de celui de M. Preud'homme [1].

Autant de vétilles qui ne diminuent en rien le mérite du Suétone de M. Preud'homme. Ce n'est pas non plus le rabaisser que de nous souvenir de son prédécesseur. Au moment où va disparaître, devant de nouveaux livres, l'ancienne édition que C. L. Roth, en 1857, avait dédiée à Renan, rappelons, pour être juste, ne fût-ce que par un mot, combien elle nous a été utile, et comment pour tout l'ensemble, elle était sagement conçue et solidement construite. De tous les livres de l'époque, c'est l'un de ceux qui ont le plus duré et qui, certes, ont le mieux mérité leur succès. Nous ne l'oublierons pas, alors même que la voilà dépassée.

Emile Thomas.

Un manuel tironien du X[e] siècle, publié d'après le ms. 1597 A de la Bibliothèque nationale par Paul Legendre. Paris, Champion, 1905, xxii-139 pp. in-8°. Autographié sauf pp. i-x. Prix : 5 francs.

A la suite des actes du synode réuni à Paris en 825, pour traiter la question des images, on trouve dans le ms. B. N. 1597 A, du ix[e] siècle, un lexique tironien écrit au x[e] siècle. Ce lexique était surtout un manuel pour apprenti. Outre le signe et sa traduction, il contenait la décomposition du signe en ses éléments, analyse d'ailleurs tout empirique et que l'on ne peut comparer à celle de Kopp et de ses successeurs. Ce manuel nous fait donc entrer dans la pratique de l'enseignement medieval. A partir de la page 5, cette copie ne porte plus le tracé du signe ni sa traduction ; il ne reste que son analyse. On peut supposer que le scribe s'est lassé. En tout cas, les *Notae Bernenses* permettent de rétablir signe et traduction; c'est ce qu'a fait M. Legendre.

---

tous les chiffres à partir de 17. P. 244, 29, écrire en un mot *postquam*. P. 266, 19, lire obvio*s*. P. 267, 7 : les parenthèses sont gauchement mises; elles ne devaient se fermer que l. 8, après *antecessit*. — Autres passages obscurs : P. 35, 25 : comment comprendre *perseverat* cet. alors qu'aucune leçon de manuscrit déterminé n'est donnée? P. 67, 8, la variante de Mommsen *mallent* ne peut se comprendre que si l'on indique le sens qu'il donne à *facere gratiam*, ou mieux si l'on renvoie au Staatsrecht, VI², p. 88, n. 1. P. 215, 17, Nero, 14, je ne m'explique pas ces deux corrections contradictoires données comme de Bentlei. A la note, p. 302, 6, écrire avec l'accent : Macé.

1. Il me semble que p. 84, 21, il eut fallu d'après Ax², écrire et *in*de (au lieu de et *dein*de). P. 87, 16 : je ne sais ce que veut dire : *lotus* donné comme de Juste-Lipse. P. 10, 24 : Je ne crois pas bonne la conjecture *aliter*. Nihil *aliud* quam... se comprend et a un autre sens. Calig., I, p. 145, 14, *expulsus* est pour moi une glose de *electus* lu *eiectus*. Cf. *Pro S. Roscio*, 10, 27 : *ejectum*... atque *expulsum* *Calig*. 10, p. 149, 28, malgré Roth, pourquoi n'avoir pas imprimé Trans*iit*? Il eût fallu absolument recevoir une des conjectures proposées : p. 188, 27, Car *Absen. tibus*... *dabat* n'a pas de sens. Pourquoi p. 277, 13, *sus*censens (contrairement aux mss.) et 283, 10, *suc*censuit?

Ce manuscrit permet de combler la lacune initiale des *Notae Bernenses* et, partiellement, une lacune intérieure du même recueil. L'ordre suivi est à peu près le même de part et d'autre. Cependant le manuscrit de Paris contient des notes qui manquent aux *Notae;* inversement celles-ci permettent de restituer celles que la négligence du copiste a omises ou imparfaitement décrites. M. L. a donc complété son manuscrit par une comparaison perpétuelle. Il a joint au texte une table des éléments simples, au nombre de 340 environ, qui étaient considérés comme combinés dans les signes complexes. Il me semble que la méthode suivie pour l'enseignement des signes tironiens par les scribes du moyen âge ressemble beaucoup à celle des Chinois pour l'enseignement de leur écriture.

Le manuscrit de Paris apporte la solution d'une abréviation jusqu'ici inexpliquée. Le mot *ipsum* sert très souvent à indiquer que les éléments constituant le radical d'un mot sont au complet et que, si quelque chose doit suivre, c'est une désinence. Dans les manuscrits que l'on connaissait jusqu'ici, il y a *is*, au lieu de *ipsum*, et on s'était perdu en conjectures sur le sens de cet *is*. « Il resterait à expliquer comment *ipsum* avait pu finir par être lu et copié *is* par les scribes », ajoute M. L. On pourrait peut-être supposer qu'au lieu de *ipsum*, la source commune portait la forme vulgaire *issum*. *Isse*, *issa*, pour *ipse*, *ipsa* sont connus (Neue, *Formenlehre der lateinischen Sprache*, 3e éd., t. II, p. 409). Ce ne serait pas le seul vulgarisme ni le seul exemple d'assimilation inattendue que présenteraient les notes tironiennes : *agnomen* est altéré en *anomen* (cf. Kopp, *Pal. crit.*, t. II, p. 24) ; on a de même *connomen*, *ammonet*, *ammonstrat* : *Commentarii notarum tironianarum*, éd. G. Schmitz, pl. 21, 72 ; 21, 74 ; 53, 55 ; 47, 5.

Ce travail forme un supplément aux publications de M. Schmitz et fournit une nouvelle base pour la reconstitution du lexique tironien. Il fait grand honneur à la patience et à l'ingéniosité de M. Legendre. C'est un excellent fruit de la conférence de M. Chatelain à l'École des hautes études.

Paul Lejay.

Gaston Paris. **La littérature française au moyen âge, XIe-XIVe siècle.** 3e édition, revue, corrigée et augmentée d'un tableau chronologique. Paris, Hachette, 1905, in-8°, 344 p. 3 fr. 50.

Cette troisième édition a été faite par MM. Paul Meyer et Joseph Bédier d'après l'exemplaire de Gaston Paris qui portait de nombreuses corrections et additions. La partie bibliographique, à la fin du livre, a été profondément remaniée. M. Paul Meyer ne s'est pas contenté, comme Gaston Paris, de citer le dernier travail sur le sujet, fût-ce un simple article ; il renvoie le lecteur à la dernière édition de chaque ouvrage en y joignant la mention des comptes-rendus de cet

ouvrage qui contiennent soit des faits nouveaux soit d'importantes rectifications. Nul besoin de recommander un pareil livre, exact et complet dans sa brièveté, un livre déjà célèbre et qui fait époque : un texte de Gaston Paris, une bibliographie rédigée par Paul Meyer, cela suffit, et l'on aime à retrouver ensemble les deux grands romanistes, les deux amis et fidèles compagnons d'études qui fondèrent jadis de concert la revue où paraît cette annonce.

A. C.

Georges Cirot. **Études sur l'historiographie espagnole.** I. Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II (1284-1556). — II. Mariana historien. Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing, 2 vol. in-8°, xi-180 et xiv-481 pages.

Dans le premier de ces deux ouvrages M. Cirot a étudié les chroniques postérieures à la Chronique générale d'Alphonse X jusqu'aux histoires publiées vers le milieu du xvi[e] siècle. Depuis la fin du xiii[e] jusqu'à celle du xv[e] siècle c'est une époque de traditionalisme sans curiosité ni critique. Le goût de la recherche se réveille enfin avec Juan de Margarit, évêque de Girone, avec quelques contemporains, ses émules, surtout avec Florian de Ocampo, dans les écrits duquel le sens critique et le flair du chercheur se mêlent d'une façon déconcertante aux plus étranges libertés d'invention. M. Cirot a examiné en détail toutes ces chroniques, d'une bien lassante monotonie, suivant patiemment la filière des erreurs transmises des unes aux autres, relevant les étymologies fantaisistes, retrouvant les sources et dénonçant les truquages. C'est un travail technique consciencieux, qui sert comme de prologue à son ouvrage sur Mariana.

Cette seconde étude, très développée, débute par une biographie fort intéressante du savant Jésuite, entremêlée d'analyses des divers traités d'érudition et de politique qu'il publia au cours de sa longue carrière, en plus de son *Historia de rebus Hispaniæ* et de son *De rege*, les seules de ses œuvres encore un peu connues aujourd'hui. M. Cirot nous raconte la genèse de cette histoire d'Espagne, classique pendant près de trois siècles, écrite d'abord en latin, puis traduite en espagnol, sans qu'on sache encore bien si cette traduction, d'une indiscutable valeur littéraire, doit s'attribuer à l'auteur même ou à une équipe de collaborateurs anonymes. Il défend enfin le P. Mariana contre la vivacité des attaques auxquelles son œuvre prête le flanc. Il est indéniable en effet que sur bien des points Mariana s'est trompé, qu'il a reproduit des traditions sans fondement transmises de chronique en chronique, mais qu'en les reproduisant il les ait acceptées les yeux fermés, sans un doute, sans jamais songer à les contrôler, c'est ce qui est moins admissible et M. Cirot sur ce point défend Mariana de façon convaincante. Peut-être le Jésuite se méfiait-il du précédent d'Ocampo, qui, en vingt-six ans, n'avait réussi à écrire que les six premiers livres

d'une histoire qui devait en avoir quatre-vingts. Il marcha donc droit devant lui, sans s'arrêter longemps là où il se sentait hésiter, mais au moins sans inventer de rois ni fabriquer de faux documents, comme le pratiquèrent encore plusieurs religieux de son temps. C'est ainsi qu'il put aller jusqu'au bout de son œuvre et offrir à ses concitoyens une histoire générale de leur pays d'une suffisante vérité dans l'ensemble.

Ces quelques lignes sont trop brèves pour la grande complexité des deux études de M. Cirot. L'une et l'autre se recommandent par une minutieuse information qui en fait des œuvres solides et profitables à consulter.

H. LEONARDON.

Le romancero scandinave, choix de vieux chants populaires du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Islande et des îles Feroé, traduction en vers populaires assonants par Léon PINEAU, professeur de littérature étrangère à l'Université de Clermont-Ferrand. Paris, Leroux, 1906, in-8°, 241 p.

Le *Romancero scandinave* de M. Pineau comprend soixante vieux chants danois, suédois, norvégiens et islandais composés du XIIe siècle à nos jours : souvenirs des anciens dieux et légendes héroïques de Svendal et de Sivard, de Didrik et de Holger ; croyances aux elfes, aux géants et aux nains, runes, enlèvements et métamorphoses ; chants historiques du roi Valdemar, de la reine Sophie, de la reine Dagmar, de Marsk Stig, et quelques-uns, comme *la Mort du chevalier Stig*, vraiment poignants en leur simplicité épique ; ballades et chansons où s'exprime tout ce que le moyen âge avait de courtois et de chevaleresque ; chants lyriques qui représentent des drames terribles et de gracieuses idylles. Ces textes qu'on a commencé de recueillir dès le XVIe siècle et qu'on entend encore dans les forêts de la Suède, dans les landes du Jutland et sur les fjords de Norvège, M. Pineau les a traduits, pour ainsi dire, littéralement, selon le rythme original, en vers populaires assonants, et avec un tel bonheur, avec une telle maestria que, n'étaient les noms propres et les idées propres aux pays du nord, on croirait lire un recueil de chants populaires de notre France. Gaston Paris exprimait le désir que M. Pineau fît un choix des plus belles *folkeviser* et il assurait que ce recueil ravirait tous les amateurs de vraie poésie. En nous offrant ce tableau où se reflète l'âme scandinave, M. Pineau n'a pas trompé la prévision du maître regretté auquel il a dédié pieusement son œuvre.

A. C.

Die Walsinghams bis zur Mitte des 16 Jahrhunderts. von Dr Karl STÆHLIN, Heidelberg, Winter, 1905. In-8° VI-76 p.

L'auteur qui prépare une biographie de Sir Thomas Walsingham, le secrétaire d'état bien connu d'Élisabeth, a fait des recherches sur les ancêtres de celui-ci, et ce sont les résultats de ces recherches qu'il a

consignés dans la présente brochure. Il ne remonte pas plus haut que le xve siècle ; le premier ancêtre, connu avec certitude, de Sir Thomas, Alan, est mentionné en 1403 dans les archives judiciaires de la cité de Londres (Hustings rolls); il appartenait à la compagnie des cordonniers. Son fils, Thomas, épousa la fille d'un orfèvre et se fit recevoir dans la compagnie des marchands de vins ; en 1424, il acheta des propriétés à Chislehurst et à Scadbury (Kent). Le fils aîné de Thomas (Thomas, mort en 1467) et son petit-fils James (né en 1462) épousèrent des héritières appartenant à la petite noblesse de Kent; cette famille de riches bourgeois de la Cité fit dès lors partie de la gentry : James fut shériff du comté en 1497 ; son fils aîné Edmond fut armé chevalier sur le champ de bataille de Flodden (1513), plus tard il devint juge de paix en Surrey. Le frère cadet d'Edmond, William, fut un juriste; il fut « reader » à Gray's Inn en 1530. C'est lui qui fut le père du secrétaire d'état.

Ces faits auraient pu être résumés en 20 pages; mais l'auteur, soucieux de décrire avec précision le milieu où se forma l'homme dont il se propose d'écrire l'histoire, y a joint des digressions, qui ne sont pourtant pas des hors d'œuvre, sur la condition des marchands affiliés aux compagnies à livrée de Londres, sur la fusion de la bourgeoisie avec la petite noblesse, sur les fonctions de shériff et de juge de paix, auxquelles n'étaient guère appelés que les membres de la gentry, sur les écoles de droit et sur Gray's Inn en particulier. Ce travail est le fruit de recherches étendues; d'utiles documents inédits y sont utilisés ; l'exposition est claire et judicieuse. Si l'ouvrage se poursuit et s'achève d'après la même méthode, il pourra être une bonne contribution à l'histoire du xvie siècle anglais.

Ch. B.

The Complete Works of Beaumont and Fletcher. Cambridge English Classics Series. Vol. I. Cambridge University Press. 1905. In-8°, 455 pp. 4 s.

Nous avons déjà parlé des excellentes réimpressions de classiques anglais publiées sous les auspices de l'Université de Cambridge. Grâce à la munificence de cette célèbre Université, M. Arnold Glover, a pu préparer une édition critique des œuvres complètes de Beaumont et Fletcher. L'importance du travail se mesure à l'étendue de la publication qui ne comptera pas moins de dix volumes, soit un peu moins de cinq mille pages in-octavo imprimées en caractères fins. Le texte du second in-folio (1679) est reproduit sans aucune variation, les variantes fournies par le premier in-folio (1647) et par les in-quartos sont rejetées en appendice. Le premier volume qui vient de paraître contient *The Maid's Tragedy*, *Philaster*, *A King and no King*, *The Scornful Lady*, *The Custom of the Country*. C'est non sans un sentiment de profonde tristesse qu'on apprendra que M. Glover

ne verra pas l'achèvement de l'entreprise à laquelle il avait consacré ses dernières années; M. A. R. Waller, l'éditeur de Hobbes, s'est chargé de compléter la tâche si bien commencée par son confrère et ami.

Ch. Bastide.

Clemens VIII und Jakob I von England, par Arnold Oskar Meyer. Rome, Lœscher, 1904, 41 pages. (Tiré à part des *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*. Vol. VII, p. 268-306).

Cette brochure aurait été plus exactement intitulée « Jacques I, roi d'Angleterre, et Clément VIII », car elle traite des tentatives faites par le roi Jacques, avant et après son avènement au trône d'Angleterre (1596 à 1605), pour engager des négociations avec le pape Clément VIII. Quel profit espérait en retirer le fils de Marie Stuart, l'héritier d'Élisabeth? Il cherchait à tromper le pape au moyen de promesses feintes; en laissant croire qu'il ne serait pas hostile à l'idée de se convertir au catholicisme, il espérait obtenir la neutralité du pape, sinon même son appui, ainsi que celui des puissances catholiques, dans ses efforts pour s'assurer la succession au trône d'Angleterre; une fois roi de la Grande Bretagne, il voulait éviter d'être excommunié, comme l'avait été Élisabeth, supprimer par là même ou du moins atténuer la principale cause des soulèvements qui avaient ébranlé le trône et des complots qui avaient menacé la vie de la feue reine. Quant à lui, il entendait bien demeurer protestant, c'est-à-dire maître absolu dans l'Église comme dans l'État. Les négociations qu'il engagea dans cette intention furent conduites avec une duplicité qui n'avait pas encore été mise aussi complètement en lumière. Le roi Jacques n'employa que des agents subalternes qu'il pouvait désavouer et qu'il désavoua en effet; il envoya au pape une lettre signée de sa main; il prétendit plus tard qu'on avait abusé de sa signature et ses dénégations en ont imposé à de grands historiens, comme S. R. Gardiner. Il fit écrire par sa femme, la reine Anne de Danemark, deux lettres où celle-ci déclarait qu'elle était secrètement convertie au catholicisme; M. Meyer tient cette déclaration pour sincère; ne pourrait-on soupçonner, ici encore, un coup de partie? A son lit de mort, la reine Anne déclara qu'elle mourait fidèle à la foi luthérienne dans laquelle elle avait été élevée. Mentait-elle à ce moment ou l'avait-on fait mentir vingt ans plus tôt? Quoi qu'il en soit, les actes publiés par M. Meyer et qui proviennent des archives du Vatican appuient très solidement la thèse qu'il présente. Plus piquant encore est l'argument tiré des différentes éditions du *Basilicon Dôron*. Dans l'édition *princeps*, le roi Jacques dit qu'il n'est pas catholique (« because I am no Papist »); cette déclaration est soigneusement omise dans la traduction qu'il fit faire en France et qui fut envoyée officiellement au pape; elle se retrouve dans une traduction latine (« quum me

Pontificium esse plane negarem ») qui n'était pas destinée à passer sous les yeux du pape, mais qui n'en fut pas moins mise à l'*Index*.

C. B.

Carl. Steinweg. **Kompositionsstudien zum Cid, Horace, Cinna, Polyeucte.** Halle, a. S., Niemeyer, 1905, in-8°, p. 303. Mk. 8.

Cette étude sur Corneille se lira avec intérêt, avec profit aussi, mais elle n'emportera pas l'assentiment de tous les lecteurs. Corneille y est étudié beaucoup trop du dehors, précisément par les côtés où il est le plus facile de lui adresser critiques et chicanes. L'auteur a analysé dans le détail pour chacune des quatre pièces l'action et les caractères, en insistant sur les erreurs de la technique de Corneille, sur les fautes et les contradictions de l'évolution de ses caractères tragiques, sur la reprise des mêmes thèmes d'une œuvre à l'autre. Il s'est attaché surtout à la structure de ces tragédies, en signalant dans la facture du morceau, de la scène, de l'acte, de la pièce entière, une symétrie tout architecturale dont *Horace* offre l'exemple le plus typique. C'est suivant un schème a + b + c + b + a, à la manière du nome de Terpandre, que le poète procède le plus volontiers. Cette composition symétrique ordonnant autour d'un centre les parties accessoires existe en fait chez Corneille et d'autres encore, mais elle est loin de tout gouverner. Si M. St. eût fait rentrer dans son étude d'autres œuvres que celles auxquelles il a voulu se borner — et *Nicomède*, *Rodogune* le méritaient au moins — il fût peut-être arrivé à des conclusions moins absolues. Il eût été juste en tout cas de faire ressortir davantage l'intérêt psychologique des conflits tragiques imaginés par Corneille et d'insister sur ce qu'il y a de virilité et de hauteur morale dans les figures de son théâtre.

L. R.

Cacault écrivain par Charles Joret, membre de l'Institut. Paris, Picard, 1905. In-8°, 24 p.

Cacault a joué dans ses dernières années un rôle diplomatique assez notoire. On sait aussi qu'il a été professeur à l'École militaire et qu'il a voyagé pendant cinq ans après la suppression de son emploi. Mais on ignore ce qu'il fit pendant cet exil volontaire et dans les premiers temps de son retour. M. Joret nous fait connaître, autant que le permet la pénurie des documents, ce côté inconnu de l'activité de Cacault. Il raconte son séjour en Allemagne, notamment à Berlin, à Halberstadt, à Wolfenbüttel, à Hanovre, à Bückebourg, à Weimar, et ses relations avec Lessing, Nicolai, Ramler, Knebel, Gleim, Zimmermann, Herder, Wieland. Il nous apprend que Cacault traduisit la *Dramaturgie de Hambourg* et les *Odes* de Ramler; mais la traduction des *Odes*, d'ailleurs médiocre, fut publiée à Berlin par les soins

de Ramler, et celle de la *Dramaturgie* à Paris par les soins de Junker, sans le nom du traducteur. On lit avec intérêt et profit ces pages qui forment un épisode curieux, non seulement de la vie de Cacault, mais de l'histoire des rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne au XVIII[e] siècle [1].

A. C.

A. AULARD, **Les orateurs de la Révolution.** L'Assemblée constituante. Nouvelle édition, revue et corrigée, avec deux portraits en héliogravure et un fac-similé d'autographe. Paris, Cornély, 1905. In-8°, 573 p. 7 fr. 50.

M. Aulard s'est décidé à réimprimer son livre sur les orateurs de la Révolution, et il a bien fait, puisque le livre, tiré à petit nombre en 1882, était depuis longtemps épuisé. Nous avons autrefois analysé cet ouvrage, si intéressant et si remarquable, plein de jugements solides et de citations choisies avec goût, plein d'une juvénile fraîcheur. L'auteur, en le relisant, nous fait de charmante façon l'aveu très naturel qu'il se plaçait alors à un point de vue littéraire et qu'aujourd'hui il concevrait ses études d'une manière plus historique, qu'il ne s'est pas toujours reconnu. Mais il ajoute avec raison qu'il n'a rien à changer à l'esprit du livre, aux résultats, aux vues générales, et que l'ensemble des faits, des textes, des renseignements peut être aussi utile en 1905 qu'en 1882. Voici donc le premier volume de cette publication. Il est consacré à l'assemblée constituante, M. Aulard a corrigé les erreurs de détail, atténué quelques vivacités trop littéraires, précisé ou rectifié des assertions vagues ou inexactes; c'est, dit-il à la fin de son avertissement, une édition revue et corrigée, mais c'est le même livre.

A. C.

L. HENNET, **Les volontaires nationaux pendant la Révolution.** Tome III, Paris, Cerf, Noblet, Quantin. 1906. In-8°, 751 p.

Le nom de Chassin ne figure plus sur le titre de cette publication consacrée aux volontaires du Paris de la Révolution, et ce tome troisième du recueil appartient à M. Hennet seul. Le zélé chercheur s'est de nouveau acquitté de sa tâche avec succès. Il puise ses renseignements aux sources mêmes, et il nous donne une masse incroyable de détails : formation des bataillons, état-major et effectif, marches et combats, embrigadement, états de service des officiers, des sous-officiers, des soldats. Les bataillons dont il retrace ici les destins, sont tous des bataillons de 1792 : le 19[e] bataillon dit du Pont-Neuf ou encore bataillon révolutionnaire; le 1[er] bataillon des sections réunies

1. P. 15, remarquons que Cacault a connu Boie à Gœttingue; « il y a ici, écrit Boie à Bürger le 12 août 1773, un Français qui voyage pour connaître l'esprit allemand, qui a entendu parler de vous et qui courberait volontiers devant vous les genoux du cœur. »

de la Commune et des Arcis; le 1er bataillon de Popincourt; le bataillon de Saint-Denis ou 1er bataillon de Franciade; le 1er bataillon des Amis de la République; le 2e bataillon de la République (dénommé aussi 2e bataillon des Amis de la République); le 3e bataillon de la République; le 1er bataillon de la République. Ces bataillons se signalèrent. Celui du Pont-Neuf combattit à Arlon et à Kaiserslautern; celui des Arcis, à Neerwinde, à Raismes et à Catillon; celui de Popincourt, à Pellingen; celui de Saint-Denis fut fait prisonnier à Landrecies; celui des Amis était au siège de Mayence et aux premières affaires de la Vendée; etc. Au cours de ces historiques et de ces listes et notices, M. H. communique plusieurs documents importants, comme le rapport de Durutte sur l'attaque de Furnes et de Nieuport, le mémoire des autorités de Landrecies, la correspondance de Le Pareur, le récit d'une grande reconnaissance faite par Dusirat le 2 septembre 1794, etc. L'auteur n'a pas oublié les chasseurs et les compagnies franches, compagnie des Quatre-Nations, compagnies de l'Observatoire, compagnies du Louvre; nombre d'hommes distingués servirent dans ces chasseurs et ces corps francs; il suffit de citer Gouvion Saint-Cyr, et c'est le maréchal qui, dans ses *Mémoires*, nous raconte qu'une des compagnies du Louvre, formée d'artistes de Paris, jouait la comédie à Kirchheimbolanden lorsqu'elle fut attaquée par les Prussiens; nos jeunes gens coururent aux armes sans quitter leur costume d'arlequin, de pierrot ou de scapin, et tiraillèrent avec l'ennemi « qui, d'abord fort étonné, finit par s'en amuser et boire avec eux ». Le volume se termine par un chapitre consacré aux réquisitions de grenadiers et de chasseurs. Nous comptons qu'il n'est pas le dernier, et que M. Hennet pourra nous donner encore plus d'un tome aussi abondant et aussi instructif sur les levées parisiennes [1].

A. C.

Baronne de Staël. **Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la république en France.** Ouvrage inédit publié par John Viénot, 1 vol. in-8°. Intr. de l'édit. I-C., p. 1 à 343 p. Librairie Fischbacher, 1906.

« Ce sont les philosophes qui ont fait la révolution, ce sont eux qui la termineront. Les généraux... auront beaucoup moins d'influence sur l'intérieur de la France que les penseurs écrivant ou parlant à la tribune ou dans les livres. » Ainsi s'exprimait Mme de Staël dans un manuscrit qu'elle achevait en 1799 et qui devait, pense l'éditeur actuel, former la seconde partie d'un ouvrage dont la première a été le volume : *De l'influence des passions sur le bonheur des indivi-*

1. P. 181, le prénom *Nissafort* de Branet ou Brault doit être « Nicéphore »; — p. 197 consulter sur Bélichon qui se défendit héroïquement à Talltendre le 26 juin 1794 notre *Dugommier*, p. 348; — p. 494 (Meunier) lire Giromagny et non *Miromagny*.

dus et des nations (1796)[1]. Elle devait rentrer à Paris le soir même du 18 brumaire, — 9 novembre 1799. Elle se proposait, dans son livre, de sauver la république et de mettre la liberté au-dessus des atteintes du pouvoir personnel. Elle fut devancée par Bonaparte. Elle garda comme désormais inutile, au moins pour quelque temps, son manuscrit dans ses papiers. Puis lorsqu'elle fut exposée aux visites domiciliaires de la police impériale, elle le confia à son amie Mme Récamier, de qui le tenait sa nièce Mme Lenormant. Celle-ci le légua à la Bibliothèque nationale en 1885. C'est là que l'a, après d'autres qui l'ont signalé et analysé (notamment MM. Gautier et Herriot), repris pour le publier l'éditeur actuel M. Viénot.

La seconde moitié du titre explique mieux que la première le sujet de l'ouvrage. Il y est plus question de principes que des « faits actuels ». Mme de Staël écrit dans un de ses chapitres qu' « elle a toujours aimé Dieu, son père et la liberté ». C'est un peu exclusif au point de vue de l'histoire de son cœur : mais elle a aimé la liberté à un moment où les modérés effrayés par les horreurs de la Révolution la craignaient[2] et allaient volontiers vers un rétablissement monarchique. Mme de Staël, après avoir été « d'Angleterre en Amérique », est, on le sait, restée républicaine; elle déclare que « les crimes de la Révolution ne sont en aucune manière une conséquence des principes dont ils se sont si injustement appuyés, mais que c'est au contraire dans ce système qu'on peut en trouver le meilleur remède. » Il faut dire qu'elle considère la république ou « le régime de l'égalité politique comme le rétablissement de l'inégalité naturelle » (par le libre choix des plus capables). C'est une vue profonde, mais qui n'est guère d'accord avec les tendances d'égalité de la démocratie.

On voudrait souvent dans les réflexions de Mme de Staël un peu moins de généralités et un peu plus de précision et d'analyse réelle des faits; mais elle faisait de la philosophie historique et non de l'histoire politique, et elle l'écrivait dans un style élevé, éloquent, chaleureux, mais tendu et parfois sentencieux. Quelques-unes de ses affirmations sont cependant appuyées sur une observation exacte et pénétrante. Celle-ci par exemple : « En France il faut sans doute autant qu'on le

1. M. Viénot me paraît un peu trop affirmatif sur ce point : qu'il y ait un lien entre les « Passions » et l'ouvrage inédit qu'il publie, cela paraît manifeste d'après l'*introduction* même des « Passions »; mais rien ne prouve que dès 1796 Mme de Staël concevait la suite de l'ouvrage sous la forme qu'elle lui a donnée. C'est, semble-t-il, plus un livre de « circonstance » que ne le dit M. Vienot, au moins dans la pensée de l'auteur. M. V. rappelle d'ailleurs lui-même « sous la pression de quels faits » — récents — il a été rédigé. Il ne tient peut-être pas assez compte de l'influence de Benjamin Constant qui avait publié « *De la force du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier* (1797) ». Un grand nombre des corrections du manuscrit qu'il publie seraient d'après M. V. de la main de B. Constant.

2. « Plus de la moitié de ceux, écrit Mme de S., qui voulaient la révolution de 1789, n'y prennent aucun intérêt maintenant. »

pourra, un esprit national, mais ne pas perdre de vue que l'opinion publique sera fondée sur l'amour du repos, le désir d'acquérir de la fortune, le besoin de la conserver. » Elle a une juste appréciation du rôle grandissant et pour ainsi dire écrasant de la presse et notamment des journaux [1]. Ceux-ci, dit-elle, « souvent faiseurs de gros mensonges, exécutent la danse des sauvages autour du malheureux qu'ils vont dévorer. »

Son analyse des raisons, tirées de la psychologie respective des royalistes et des républicains, pour lesquelles les royalistes seront définivement battus par les républicains dans la poursuite du pouvoir, cette analyse a conservé même aujourd'hui beaucoup de parties de vérité; elle est d'une bonne observatrice de ce qui fait la force réelle des partis. Elle constate que les royalistes sont trop distraits de leur but par leurs goûts, leurs amusements, leurs hochets de vanité ou de tradition. « Ils disposent d'une sorte d'opinion pas assez étendue pour faire de la gloire, mais suffisante pour consoler d'une défaite ». Les républicains, malgré leurs divisions, forment un parti « où l'intérêt personnel de chacun est le succès de la République... Ils ont quelque chose de direct dans l'esprit qui exclut les nuances des idées et encore plus les délicatesses du sentiment. » Malgré leurs fautes, ou les crimes de quelques-uns, ils seront les plus forts. « Les malheureux royalistes, demande Mme de S., ne sont-ils pas las de fonder quelque espoir sur l'excès des maux de la Révolution ? » Mieux vaudrait accepter l'inévitable, que le parti royaliste se rangeât de lui-même dans la classe des gouvernés et détruisit à jamais l'influence des terroristes en calmant l'inquiétude des républicains. A ceux-ci, elle donne à leur tour de bons conseils. La plus grande partie de son ouvrage est une série de bons conseils aux futurs républicains. Elle y est d'un optimisme qui quelquefois fait sourire et dont la racine est dans cette opinion fondamentale que « rien ne doit différer plus que la République et les moyens qui l'ont amenée ». C'est beaucoup espérer des principes. M. Sorel a dit que Mme de Staël était restée « aristocrate avec les républicains ». C'est ce qu'ils n'ont jamais aimé. Et cependant il y a encore beaucoup à prendre dans les conseils de l'auteur des *Circonstances actuelles*. Ses idées sur la « Science politique », même avec leurs erreurs, devancent et annoncent toute la sociologie du XIXe siècle. Son penchant vers une Église d'État est d'une élève de Rousseau. Elle se prononce pour le protestantisme. — M. V. aura rendu un véritable service en publiant intégralement le manuscrit de Madame de Staël [2].

Eugène d'EICHTHAL.

1. L'éditeur M. Vienot cite un bien joli passage d'un rapport de Reubell (Archives nationales) qui est d'avis de faire donner par le Directoire un subside au journal l'*Indépendant* « pour le rendre véritablement indépendant ».

2. M. V. a tort de ne pas citer, au sujet de Godwin, l'instructif ouvrage de M. E. Halévy sur le *Radicalisme philosophique anglais*.

Les étapes de Georges Bangofsky, officier lorrain. Fragment de son Journal de campagnes, 1797-1815, recueillis par son petit-neveu Alexandre de Roche du Teilloy. Avec son portrait. Paris, Berger-Levrault, 1905. In-8°, 114 p.

Ce *Journal* n'a pas, comme le reconnaît l'éditeur, une grande valeur littéraire, et il ne révèle rien d'inconnu, n'offre rien d'original. Toutefois l'auteur est sincère, et il n'exagère pas (sauf lorsqu'il dit p. 6 que Robespierre venait chaque jour à l'École de Mars); il raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait sans nulle forfanterie, sans nulle affectation de modestie, et on lit avec intérêt le récit de la prise de Stettin, de l'assaut de Lübeck, de la retraite de Russie. L'éditeur, M. Alex. de Roche, a reproduit le texte avec grand soin; il a vérifié très exactement les noms propres; il a rédigé des notices; il a retrouvé, en consultant les maires des communes, les familles allemandes avec lesquelles son grand-oncle Bangofsky avait noué de cordiales relations; les studieux de l'histoire napoléonienne et les amateurs de *Mémoires* lui sauront grand gré de sa publication [1].

A. C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 30 mars 1906.* — M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, un texte curieux trouvé récemment entre La Goulette et Radès, sur le bord du lac de Tunis, à la saline « la Princesse ». Il s'agit d'un tarif établi pour le passage d'un bac, genre de document peu commun; malheureusement l'inscription est très mutilée de la fin. La monnaie indiquée par l'abréviation FL parait être le *follis*, petite monnaie de bronze en usage dès le IIIe siècle p. C., mais surtout très répandue depuis Constantin et dont le nom revient plusieurs fois dans les textes relatifs à l'Afrique.

M. Héron de Villefosse communique ensuite, de la part du Dr Carton, l'empreinte d'un plomb de bulle recueilli à Carthage par un Arabe. Ce plomb porte le nom de Fortunius qui était évêque de Carthage au milieu du VIIe siècle, car il prit part au concile de 655. Le nom du même prélat a été retrouvé sur un autre plomb de bulle, signalé dès 1887 par le P. Delattre, mais qui fut volé il y a quelques années au Musée Lavigerie : il portait d'un côté le nom de Fortunius et de l'autre les lettres RG || VI. Après quelque hésitation, on reconnut qu'il fallait transcrire *r(e)g(io) sexta*. L'église de Carthage était donc divisée comme celle de Rome en régions ecclésiastiques. Plusieurs de ces régions sont mentionnées dans les Actes des Conciles et dans les inscriptions. Mais jusqu'ici on n'avait encore rencontré aucune indication de la *prima regio*; le plomb signalé par M. Carton vient heureusement combler cette lacune. Il est vraisemblable que ces régions ecclésiastiques étaient au nombre de sept comme celles de Rome, mais on ne connaît encore aucune mention de la *regio septima*.

M. Philippe Berger communique une inscription découverte par le R. P. Delattre. Cette inscription, tracée en caractère très fins sur le rebord d'une corniche en pierre, est la dédicace d'un autel au Dieu Sadrafa, dans lequel M. Clermont-Ganneau a reconnu tout de suite le dieu Satrapès, déjà trouvé par lui sur des monuments tant de Grèce que de Syrie. L'inscription se termine par la date, indiquée comme d'habitude par les noms des deux suffètes éponymes, Adonibaal et Adonibaal fils de Bomilcar. La présence du dieu Sadrafa à Carthage est d'un haut intérêt; il faut espérer que l'explication de la fin de la première ligne, contribuera à éclaircir le mystère qui entoure encore ce nom divin.

M. Paul Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur Didymos.

---

1. Lire p. 30 Zehdenick, p. 51 Mölk ou Melk, p. 67 Hammerstein pour *Zehdnik*, *Mölck*, *Hannerstein*.

M. Senart présente quelques spécimens des plans et photographies rapportées par M. Dufour des travaux d'exploration du Bayon à Angkor qu'il a exécutés en 1904 avec des subventions de l'Académie et l'aide de l'École française d'Extrême-Orient. Il fait valoir l'énorme travail fourni par le missionnaire de l'Académie pendant les longs mois qu'il a consacrés à sa tâche. Il insiste sur l'intérêt capital que présente pour l'archéologie orientale la connaissance exacte et complète du monument reconnu pour le plus important et le plus beau spécimen de l'art khmer, sur les indications inestimables que fournira à l'histoire l'étude de ces longues séries de bas-reliefs qui présentent tous ses aspects les plus variés la vie du Cambodge dans le IXe siècle. Les reproductions sont vraiment admirables. Il est de l'honneur de la science française que toutes facilités soient données à M. Dufour pour mettre au point ses vastes recherches et pour en préparer la publication.

M. l'abbé J.-B. Chabot lit une note sur une mosaïque découverte à Edesse en 1901. Cette mosaïque, qui décorait un tombeau, date de la fin du IIIe siècle. Elle représente le propriétaire du tombeau et cinq autres personnages de sa famille. Elle est accompagnée d'inscriptions syriaques qui présentent un certain intérêt pour l'onomastique araméenne et pour l'histoire de l'écriture syriaque.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 avril 1906.* — M. Héron de Villefosse annonce que le commandant Guénin, commandant supérieur du cercle de Tébessa, a découvert, en mars dernier, une petite basilique située à 28 kil. environ de Tébessa, et où il a trouvé une inscription mentionnant plusieurs martyrs africains, Vincentius, l'un des confesseurs d'Abitina, Crispine de Thagora, martyrisée à Théveste le 5 décembre 304, etc., en tout cinq confesseurs africains qui ont tous subi le martyre en 304, sous le proconsulat d'Amilinus. L'évêque de Théveste, Faustinus, était inconnu. L'inscription est de l'époque byzantine.

M. Maurice Croiset lit une étude sur la légende de Calypso. Il montre que deux traditions relatives à cette déesse se trouvent superposées et confondues dans l'Odyssée. L'une, plus ancienne, la représente comme une Océanide, habitant une grotte; divinité redoutable, elle ne se laisse toucher ni par les regrets ni par les larmes de son captif. L'autre, plus récente, fait d'elle la fille d'Atlas. La première tradition appartient aux éléments les plus anciens du cycle odysséen. On la trouve encore, en ce qu'elle a d'essentiel, dans le 5e chant de l'Odyssée, mais elle y est déjà sensiblement adoucie.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur les nombreux *simulacra* de Mercure qui existaient en Gaule. C'étaient, selon la remarque de M. Salomon Reinach, des pierres levées, des *menhir* auxquels on rendait un culte. La Vie de Saint Samson désigne par le mot *simulacrum* une pierre levée, *lapis stans* qui était l'objet d'un culte en Grande-Bretagne au milieu du VIe siècle et sur laquelle l'évêque grava une croix. Au siècle précédent, saint Patrice en Irlande trouva une pierre élevée sur un monticule artificiel, décorée d'ornements d'or et d'argent et qui était l'objet d'un culte. Des sacrifices humains avaient été, disait-on, célébrés en l'honneur de cette idole. En Gaule, le culte des pierres a été prohibé aux Ve et VIe siècles par des conciles; malgré ces défenses, il persistait encore au VIIIe siècle où Charlemagne l'interdit.

M. de Mély communique une note sur le retable de Boulbon, offert l'an dernier au Musée du Louvre par le Comité de l'Exposition des Primitifs français. M. de Mély rapproche ce retable d'une miniature contenue dans un manuscrit conservé à Aix-en-Provence et orné des armes du pape Nicolas V; miniature signée « Chugoinot » et portant dans la bordure, comme le retable, une petite cigogne (« Chugoinot » signifie « petite cigogne »). M. de Mély en conclut que ces deux belles œuvres, de même date, de la même région, puisque le tableau a été peint pour la collégiale de Saint-Agricol-d'Avignon, appartiennent à un même artiste nommé Chugoinot.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 30 avril — 1906

Verworn, Les couches à hipparion d'Aurillac. — L. Legras, La Thébaïde de Stace. — Cicéron, Discours, p. Clark. — Cunningham, La civilisation occidentale. — A. Pfister, La révolution américaine. — Isambert, La Grèce et l'Europe. — Marx, L'Allemagne en 1848, trad. Remy. — Essais sur l'enseignement de l'histoire. — Bourdeau, Poètes et humoristes de l'Allemagne. — Braun, Le pessimisme dans la poésie allemande. — Macaire d'Antioche, La conversion des Géorgiens, trad. O. de Lébédew. — Revue d'histoire et de littérature religieuses, X. — Dom Cabrol, Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, VIII. — Van den Ven, Saint Jérome et la vie de Malchus. — Bruckner, Les sources du pélagianisme. — Omont, Le manuscrit de Beauvais de Grégoire de Tours. — O. Scheel, Le baptême. — Religions et sociétés, leçons professées à l'École des hautes études sociales. — Sortais, Le procès de Galilée. — Mazzioti, La révolte du Cilento. — Cian, Venise sous la Renaissance. — P. d'Ancona, L'art français en Piémont. — Stendhal, Promenades dans Rome, trad. — Académie des inscriptions.

Max Verworn, **Die archaeolitische Cultur in den Hipparionschichten von Aurillac (Cantal).** Extrait des *Abhandlungen der Kön. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*. Berlin, Weidmann, 1905. In-4, 56 p., avec 5 planches de phototypie. Prix : 4 marks 50.

M. Max Verworn est un converti. Récemment encore (*Verh. berl. Ges. für Ethnol.*, 1903 et 1904), il opposait à la pluie des éolithes un calme scepticisme ; mais il a été à Bruxelles voir le musée de M. Rutot ; il a fouillé lui-même près d'Aurillac et y a trouvé une série de silex travaillés dans une couche tertiaire ; sa conviction est désormais faite et il la proclame hautement. L'Allemagne, autrefois si rebelle aux conclusions les plus assurées de l'archéologie quaternaire, où l'on se demandait sérieusement si les haches de Saint-Acheul n'étaient pas des *lusus naturae,* si toutes les gravures sur os n'étaient pas des fraudes modernes, l'Allemagne, à la voix de MM. Klaatsch et Schweinfurth, admet aujourd'hui les silex travaillés d'époque miocène et vient en chercher des spécimens jusque chez nous. Ce *rush* vers l'avant-garde a suivi de près la mort de Virchow ; la réaction se fera sans doute, mais elle n'a pas encore commencé.

J'admets sans hésiter avec l'auteur et avec ses prédécesseurs français Tardy (1869) et Rames (1878) que les couches à hipparion des environs

d'Aurillac, où l'on recueille les silex en question, appartiennent bien à la seconde phase des temps tertiaires et qu'elles n'ont pas été remaniées ; mais je n'admets pas que ces silex trahissent l'intervention d'un être intelligent ; je crois que les prétendus racloirs, grattoirs, percuteurs, etc., sont le produit de causes naturelles dont l'explication incombe aux géologues. Nombre de ces derniers, et des plus éminents, sont de mon avis. La discussion, qui dure depuis 1867, se prolongera longtemps encore, parce que c'est plutôt un conflit d'impressions que d'arguments. En présence d'une belle hache de Saint-Acheul, d'un beau racloir du Moustier, le doute, entre gens de bonne foi, est impossible ; comme le disait Lubbock, ce sont là des outils non moins manifestes qu'un couteau de Sheffield. Mais quelle preuve veut-on tirer d'un silex pointu ou d'un silex dentelé d'éraflures qu'on qualifie de retouches? « Je suis bien fier de l'antiquité de ma famille, disait autrefois John Evans, mais j'en veux d'autres indices qu'un bulbe de percussion ». Maintenant, ce n'est plus même d'un bulbe qu'il s'agit, mais d'une retouche ; c'est vraiment trop peu pour faire remonter à des centaines de millions d'années l'ancienneté des êtres pensants !

L'emploi actuel du terme *éolithes* est équivoque, comme l'a très bien vu M. V. (p. 51). Les uns entendent par là des silex qui portent des traces d'emploi, mais non de taille ; les autres, comme M. Rutot, désignent ainsi des pierres travaillées, retouchées sur les bords, mais qui n'affectent pas de type déterminé. La nomenclature proposée par l'auteur échappe à cette ambiguité et mérite d'être recommandée aux archéologues ; on peut la résumer brièvement comme il suit :

1° *Civilisation éolithique*. Pierres employées dans l'état où les fournit la nature, reconnaissables, en tant qu'outils, aux traces d'usage (ces traces me semblent impossibles à définir) ;

2° *Civilisation archéolithique*. Pierres taillées, transformées en outils, surtout en grattoirs, par des retouches sur la tranche utile ; ces retouches indiquent la destination de l'outil (je n'en crois rien) ;

3° *Civilisation paléolithique*. Pierres taillées, travaillées à la surface et sur les bords, suivant des types définis où se révèle un rudiment de sens esthétique (ce sont nos outils quaternaires) ;

4° *Civilisation néolithique*. Pierres taillées, travaillées à la surface, épannelées, polies, perforées, donnant l'impression d'outils complets (ce sont les « pierres de foudre » des anciens).

M. V. ajoute que les types inférieurs se retrouvent, à l'état de survivances, dans toutes les civilisations supérieures. Sans doute ; mais alors c'est le voisinage d'outils incontestables qui permet d'affirmer que les autres silex ont été l'objet d'un rudiment de travail. Isolés ou en tas, ces outils *im Werden* paraissent dépourvus de toute signification.

Salomon Reinach.

Léon Legras, **Les légendes Thébaines en Grèce et à Rome.** — *Etude sur la Thébaïde de Stace* (thèse de doctorat), Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, in-8°, 351 p.

L'idée primitive d'où ce livre est sorti était l'examen des sources de la Thébaïde de Stace. Il est fâcheux qu'il ne se soit pas développé conformément à la conception primitive logiquement réalisée et qu'il se soit surchargé chemin faisant d'éléments parasites. Cette déviation n'est pas imputable exclusivement à un manque de fermeté et de décision propre à l'auteur, mais à la persistance de mauvaises méthodes émanant de la Faculté des Lettres, qui pendant longtemps a demandé aux candidats au doctorat non pas une recherche nouvelle sur un point non encore éclairci, mais un travail d'ensemble de visées ambitieuses et générales, et qui mettait la vulgarisation habilement présentée bien au-dessus de la solution scientifique de questions particulières. Il en est résulté que le travail de M. Legras s'est étendu et élargi de façon à devenir une étude totale de la Thébaïde ; de l'examen des sources de Stace au début, nous passons par une série d'intermédiaires variés, qui n'y ont point de rapport, à une note finale sur la prosodie et la métrique, très incomplète d'ailleurs et dans laquelle il n'est point question de prosodie. Or l'auteur ne pouvait être également compétent sur tant de matières diverses ; on le voit de reste dans son chapitre sur le style [1]. Un autre défaut de l'auteur lui est commun avec nombre de candidats au doctorat et vicie beaucoup de thèses dès l'origine ; on prend pour sujet un écrivain qu'on ne connaît pas et sur lequel on s'imagine qu'il n'y a pas grand chose de fait ; en se mettant au courant, on s'aperçoit du contraire ; on note au fur et à mesure les résultats acquis ; quand on en a réuni une quantité suffisante on en compose un gros volume, dont les dimensions sont en raison inverse de la nouveauté et de l'intérêt ; on n'a fait en somme qu'un travail de seconde main ; ainsi à propos des comparaisons, p. 294 sqq., des métaphores, p. 324 sqq. etc., M. Legras s'est trouvé en présence de travaux antérieurs, auxquels il n'a pas pu ajouter grand chose ; il a eu au moins le mérite d'en faire la critique, ce que d'autres ne font pas toujours.

Il aurait dû définir ce qu'il entend par *Sources* : sous ce mot resté vague il a réuni des choses assez diverses, les faits que Stace tirait des ouvrages grecs où la légende de Thèbes était traitée, l'influence exercée sur lui par les écrivains latins qu'il considérait comme des maîtres, Virgile, Ovide, Lucain, Sénèque le Tragique, qui, en géné-

---

1. Les remarques grammaticales qui y figurent témoignent d'une science de fraîche date et d'assez mauvaise qualité : p. 319, dans la liste des verbes employés par Stace au sens transitif, *consonare* III, 494 est rapproché de Virg. En. VI, 418 où il y a *personare*, les deux acc. n'étant pas d'ailleurs de même nature ; *manare* IV, 730 n'est employé transitivement que si on prend *equum* pour un acc. sing. ; or c'est un gén. pluriel. Note 1 *inultus* est bien antérieur à Stace, etc.

ral, lui ont fourni non pas le fond mais la couleur de ses développements. Le premier ordre d'idées eût gagné à être traité séparément et aurait formé avec profit le complément de la thèse secondaire de M. Legras, *Les légendes Thébaines dans l'épopée et la tragédie grecques* : on aurait eu ainsi une vue totale du développement et des modifications de ces légendes depuis la Thébaïde primitive jusqu'à celle de Stace et c'est là un genre de recherches que l'auteur pratique avec intelligence : on ne sait pas trop pourquoi cette étude a été coupée en deux. Dans la thèse sur la Thébaïde ainsi allégée l'auteur se serait consacré aux imitations de détail des poètes latins et en particulier de Virgile. M. Legras a suivi de très près et relevé avec soin cette imitation perpétuelle de Virgile par Stace en l'exagérant quelquefois [1]. Mais il l'a fait suivant un procédé défectueux, qui ne va pas au fond des choses et qui mène à des conclusions erronées ; il s'est borné à signaler ou à mettre en regard les passages parallèles ; la confection de ces listes patiemment dressées n'est que la préparation du travail intéressant et qui reste à faire, à savoir de déterminer comment Stace a imité Virgile ; si M. Legras l'avait entrepris, nul doute qu'il n'eût été conduit à des vues différentes de celles qu'il a adoptées ; il se serait aperçu que la plupart du temps Stace ne reproduit pas servilement son modèle, mais qu'il le transforme et qu'il conserve son originalité propre malgré tout ; en réalité il n'y a peut-être pas de poète qui ait imité Virgile plus que Stace, et il n'y en a pas qui soit moins Virgilien. En se bornant à rédiger le catalogue des passages similaires, M. Legras s'est tenu à la superficie ; s'il n'avait eu que la prétention de fournir des relevés, il n'y aurait rien à dire, mais il en a tiré des conclusions prématurées ; l'impression qu'il a ressentie et exprimée, celle qui ressort de son livre pour le lecteur, c'est que Stace n'est qu'un faible et maladroit imitateur, que, très pauvre de son propre fond, il cache son dénuement sous un centon perpétuel et que dans sa Thébaïde il n'est qu'un médiocre compilateur ; or rien n'est médiocre chez Stace, pas plus les défauts que les qualités ; il fatigue souvent par l'exagération du mauvais goût, mais il a des beautés qui ne sont qu'à lui ; on chercherait vainement chez Virgile des tableaux aussi saisissants dans leur étrangeté que l'engloutissement d'Amphiaraüs, les derniers moments de Tydée, l'exploit surhumain et l'anéantissement de Capanée foudroyé par Jupiter.

Il y a chez M. Legras une foule d'assertions de détail contestables et inadmissibles. Il se trompe en outre souvent sur des points importants : p. 232, il juge les personnages de Stace « composites et pâles » ; pour un certain nombre d'entre eux c'est juste le contraire de la vérité ;

1. Ainsi, p. 38 et *passim*, c'est une assertion gratuite de prétendre que l'ouragan que traverse Polynice au 1er l. de la Thébaïde n'a été imaginé qu'en souvenir de la tempête qui se déchaîne contre les Troyens au 1er l. de l'Enéide. Il n'y a aucun rapport entre les deux morceaux.

ils apparaissent comme des êtres simplifiés et typiques, qui sont en dehors de l'humanité parce qu'ils n'ont pas la complexité des sentiments humains, qu'ils sont raidis dans une attitude forcée, hyperbolique, en dehors des conditions de la vie; mais ils s'imposent par leur énergie forcenée. De même M. Legras n'a pas vu clair dans le pittoresque de Stace, auquel il trouve peu d'imagination, p. 2, sans définir ce qu'il entend par là (il veut dire sans doute peu d'invention); il reconnaît que les descriptions de la nature sont parfois jolies; il ne voit pas qu'elles ont souvent une grandeur simple, qui saisit d'admiration. M. Nisard avait mieux compris jadis le caractère de la poésie de Stace; s'il l'a maltraité avec une aigreur systématique et injuste, c'est que par derrière lui il voulait atteindre Victor Hugo; or il est incontestable qu'entre Stace et Victor Hugo il y a en effet quelques affinités.

Une des causes initiales des erreurs de M. Legras, c'est qu'il s'est souvent mépris sur le texte même de son auteur et qu'il a commis nombre de contre-sens, qui témoignent d'une certaine légèreté. Ainsi VII, 352 (p. 92), il a pris le géant Tityos pour une île qu'il dit être « asséz connue »; XII, 810 sqq. (p. 147, note 2), dans l'épilogue où Stace se demande, non sans modestie, quel cas les jugements des hommes feront de son épopée et où il lui assigne un rang décidément inférieur à l'Enéide, il croit que le poète « proclame sa volonté de suivre Virgile pas à pas »; VIII, 61 (p. 201), il imagine que Proserpine « a la charge d'inscrire sur la porte des Enfers le nom des ombres » et il note conscienscieusement que c'est une fonction qui ne lui est attribuée nulle part ailleurs; or le texte dit tout autre chose; XII, 234 (p. 257 note 2) la course nocturne d'Argie à la recherche du cadavre de son mari, à travers tous les obstacles qu'elle surmonte, franchissant les fossés dont les champs sont coupés, n'est pour lui que « le rapide souvenir d'une promenade nocturne dans les vignobles, au printemps » etc. L'ouvrage est défiguré par des fautes si nombreuses qu'il faudrait des pages entières pour les relever et si grossières qu'elles arrêtent et déconcertent le lecteur; un errata fait au dernier moment n'en signale qu'une partie. Ceci s'explique, paraît-il, par une mésaventure singulière : le livre aurait été imprimé, sans que l'auteur ait donné un seul bon à tirer.

En résumé le travail de M. Legras soulève bien des critiques et des critiques graves; il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il contient une foule d'indications précieuses, qui seront d'un grand secours pour l'étude de la Thébaïde; M. Legras fera sûrement plus tard œuvre utile dans le domaine de la littérature latine, lorsqu'il pratiquera une méthode plus exacte et fera preuve de moins de précipitation.

A. Cartault.

Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis **M. Tulli Ciceronis** orationes. Pro Sex. Roscio. De imperio Cn. Pompei. Pro Cluentio. In Catilinam. Pro Murena. Pro Caelio. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Albertus Curtis Clark collegii reginae socius. Oxonii. E typographeo Clarendoniano. Préface (xiii p.) datée de sept. 1905. 1 vol. in-12.

J'ai analysé ici [1] l'ouvrage de M. Clark sur le *Vetus Cluniacensis*. Voici l'application, par l'auteur, à plusieurs discours, de la découverte qu'il a faite de nouvelles sources.

Les discours sont ici dans l'ordre chronologique. Sur les neuf, huit ont ce lien commun que les représentants du manuscrit de Cluny (Σ B) fournissent une base nouvelle et des plus précieuses à l'établissement du texte. Je ne me charge pas d'expliquer pourquoi, à ces huit discours, M. Cl. en a joint un, le *De Imperio*, qui n'a pas de rapport avec le manuscrit de Cluny. S'est-il dit que le manuscrit de Cologne, retrouvé dans un Harleianus, pouvait être regardé comme un équivalent? De toute manière, cette intrusion a troublé un ordre qui, sans cela, semblait naturel.

La recension du Cluniacensis nous est également précieuse, quoique d'une manière différente, dans les deux cas qui se présentent; soit que nous n'ayons pour le discours que des manuscrits récents et interpolés (Pro S. Roscio, Pro Murena); soit que nous possédions déjà quelque bon manuscrit carlovingien qui se trouve dès maintenant contrôlé par la nouvelle recension (Pro Cluentio, Catilinaires, Pro Caelio). L'avantage saute aux yeux dès qu'on essaie de rapprocher, de ce que nous avons ici, les anciens apparats de Nohl, de Müller ou d'autres. Tout est pour nous désormais plus simple et plus clair [2]. Sensible partout, le progrès l'est surtout dans le *Pro S. Roscio*, dans le *Pro Murena* et dans les Catilinaires. Sans doute nous ne sommes pas au but; il reste encore, dans beaucoup de ces discours, surtout dans le *Pro Murena*, des passages qu'on peut tenir sûrement pour altérés. Mais pour les tentatives de correction, la base nouvelle est infiniment meilleure. Pour le classement des manuscrits dans les Catilinaires, on reconnaît dans notre texte l'influence de Nohl; mais à sa première classe vient ici très heureusement s'ajouter le *Cluniacensis* retrouvé (Holkhamicus, ixe s.), et, en dehors de ce classement, reste l'Harleianus du xie siècle, qui a un rôle intermédiaire.

---

1. *Revue* du 23 sept. 1905, p. 228.

2. Dans le *Pro Caelio*, le manuscrit de Cluny nous a conservé de petits membres de phrases tombés dans le manuscrit de Paris. Dans telle addition Σ (ainsi Cael. 17, 39, 20 : *ut*) est appuyé contre P par le palimpseste de Turin. Le Cluniacensis rétablit des titres pour indiquer l'audition de témoins : Mur. 27, 37, 9; Cael. 8, 19, 23. Et de même, dans le *Pro Caelio*, quelques leçons de ΣB sont, sans conteste, bien meilleures que celles de P; ainsi, 15, 36, 4; par*atos* au lieu de par*asti*. Seul il a : 16, 37, 21, dis*sice*, et Cat. I, 9, 22 : *duint* : le ms. de Cluny confirme ici la variante de Cujas. Belles conjectures de Madvig, confirmées par le ms. de Cluny : Cael. 19, 45, 24, et 46, 5 : la leçon *offendit*.

Autre nouveauté de l'édition : elle nous offre une application des récentes études sur les Clausules. Des renvois à Zielinski soulignent les passages où la vérification des clausules révèle quelque corruption, et ceux où, à cause des clausules (*clausulae gratia*), on peut préférer une leçon à une autre. Ici sans doute il y a lieu d'hésiter, et plus d'un lecteur refusera de suivre M. Clark[1]. Le terrain est glissant et l'on pouvait bien concevoir des inquiétudes quand on nous faisait tant de promesses. Car où s'arrêter? Allait-on, sur des résultats plus ou moins hypothétiques et qui ne sont pas tellement anciens, se mettre à bouleverser nos textes? Le principe même est contestable : de ce que telle clausule paraît plus rare, d'après la statistique, est-ce une raison pour l'écarter, et de quel droit lui substituer une clausule riche? L'application, telle qu'on la trouve ici, est propre à nous rassurer, tant M. Cl. y apporte de mesure, et d'autre part, nous ne pouvons nous plaindre d'avoir un instrument de plus pour préciser le rapport et la valeur de nos manuscrits.

Je donne encore un exemple de ce que nous vaudra le livre de M. Clark. Jusqu'ici nous ne savions pas quelle est exactement la patrie de Caelius que mentionnait Cicéron, *Cael.* 2, 5, 1. La leçon du manuscrit de Cluny (*Praestutiani*) a l'avantage de fournir à nos recherches une meilleure base (les autres manuscrits ont le mot certainement corrompu : *Praetoriani*). De *Praestutiani*, du manuscrit de S. Victor, leçon connue de Lambin, Gruter autrefois avait tiré *Praetutiani*. L'objection de Graevius (num Praetutianus ager... est municipium?) ne porte pas, puisque, devant un auditoire, qui connaissait l'origine de Caelius, Cicéron pouvait bien, au lieu du nom rare des habitants de telle ville, par exemple d'Interamnium (car c'est à elle que je songerais), préférer le nom des habitants de la région. Florus II, 9 (III, 21), 28, pendant la guerre de Marius, cite Interamnium à côté de Spolète, de Préneste et de Florence, comme un fameux municipe (municipia Italiæ splendidissima); sur les 75 inscriptions que nous avons de cette ville l'une (5067) donne le surnom Rufus, un autre (5099) cite une Caelia. Nous n'avons pas là sans doute de quoi fonder une certitude; mais n'y a-t-il pas au moins une vraisemblance?

Quelques rapprochements, dans l'apparat, conduisent à de bonnes remarques générales[2]. M. Cl. suggère dans les notes de petites cor-

1. Pour mon compte j'avoue n'être pas convaincu pour Cael. 6, 14, 5. N'est-il pas risqué de changer, avec Zielinski, à cause de la clausule : Rosc. 63, 124, 10, laesos se *esse* putent, en : laesos *se putent*, etc.?

2. *Primo* pour *primum*; sans doute l'archétype avait *prim.* (Rosc. 34, 96, 18); ibid. 45, 132, 5 : les mots ajoutés par les manuscrits *hoc judicium* sont interprétés comme une corruption de h. d. (= hic deest); *applicatus* pour *implicatus* (ibid., 30, 85, 14); déplacement de *quoque* (ibid., 33, 92, 2); *ibi* pour *ubi* (ibid., 29, 82, 22), etc. — Pour appuyer *devinctum* que M. Cl. propose en note, *Cael.* 16, 38, 10, on citerait Tacite, A. XIII, 4, 10 et 13.

rections qui ne sont pas toutes convaincantes [1], mais qui ont leur intérêt.

L'impression est des plus soignées et des plus correctes, et je n'ai relevé que des minuties [2].

Donc œuvre considérable, des plus originales et qui servira de base désormais pour toute étude sur ces discours.

Émile THOMAS.

W. CUNNINGHAM, **An Essay on western civilisation in its economic aspects** (mediaeval and modern times). Cambridge. University press, 1900, XII-310 p. in-16.

M. Cunningham, professeur à Cambridge, bien connu par ses travaux d'histoire économique, dans cette esquisse à l'usage des étudiants, a décrit à grands traits l'évolution de la vie économique de l'Europe depuis le moyen âge, pour faire apercevoir « dans le passé les causes qui ont concouru à donner à l'industrie et au commerce leurs formes actuelles ». C'est la seconde partie d'une histoire d'ensemble (l'antiquité formait la première). Elle se divise en 3 « livres » (IV à VI), *Christianisme* (c'est le moyen âge), *Nationalités* (du XV[e] au XVII[e] siècle), *Expansion de la civilisation occidentale*. Par une symétrie un peu artificielle, chaque période répond à l'une des trois grandes « étapes du progrès » depuis l'antiquité ; l'homme a pris connaissance 1° de lui-même ; 2° de sa place ; 3° de ses pouvoirs. 1° Le christianisme lui a donné la conscience du devoir, qui a produit le règlement du travail ; 2° Les découvertes lui ont donné la conception de la terre d'où est sortie l'économie politique nationale ; 3° La période des inventions lui a donné le pouvoir sur la nature qui a rendu possible l'utilisation du capital.

L'ouvrage est clair, vivant, agréable à lire. Comme on pouvait s'y attendre, la partie la plus solide est la période moderne. La révolu-

---

1. Je ne crois pas bonne la correction : *Quin*, adoptée : Cat. II, 5, 12, 8 (le mot va revenir deux phrases après, l. 13) ; mais bien plus mauvaise est la conjecture suggérée en note : *fort.* Quirites. — Au contraire excellente correction : Mur. 25, 51, 16 : partim quia *omnia*. Très heureuse interprétation d'un mot peu clair des meilleurs manuscrits : Mur. 25, 51, l. 27 : *cue* : lire *que* = quære (aliquid omissum esse significans).

2. A la seconde page, à l'avant dernière ligne des notes, *om.* est tombé avant *Weiske*. Cat. 5, 18, 3, lire fortun*atam*. Rosc. 43, 126, à l'apparat : **3**, modo (et non **2**). Je ne comprends pas pourquoi : *Imp. Pomp.*, 1, 2, 17, *præscriberetis* est suivi d'un point d'interrogation. Dans la correction de Madvig à Mur. 4, 9, le mot *beneficii* a été omis dans l'apparat avant *adipiscendi*. Légère équivoque : il faut le secours d'une autre édition pour voir que *Fæsulas* est Cat. II, 9, 20, 24 ; dans la plupart des manuscrits après le premier (non après le second) *quas*. Cael. 19, 44, 3 : la leçon *quandam* est équivoque, puisqu'elle pourrait aussi bien porter sur le mot qui précède *audeo* que sur le mot qui suit. N'est-elle pas de plus fautive ? Halm et Vollgraff donnent *quondam*.

tion industrielle surtout est décrite avec une précision qui fait admirablement comprendre la désorganisation de l'industrie, la réadaptation de la société aux nouvelles conditions de vie et les répercussions sur le régime fiscal.

Le moyen âge paraît traité moins scientifiquement; les faits ne semblent pas sortir d'une connaissance directe des documents. On a l'impression que l'auteur a travaillé de seconde main, et pas toujours avec les ouvrages les plus exacts et les plus récents. On est un peu déconcerté de voir citer l'*Histoire des classes agricoles* de Dareste, les *Moines d'Occident* de Montalembert, l'*Histoire de Grèce* de Finlay; la *Trève de Dieu* du Sémichon, et même Berthelot dans l'Histoire générale, et la *Lex salica* dans l'édition de Pardessus. On s'étonne de voir reparaître comme un fait historique la légende de l'évêque Saint Loup sauvant sa ville d'Attila. Peut-être aussi M. Cunningham est-il un peu timide en face des affirmations traditionnelles sur le *defensor civitatis*, la survivance de l'industrie romaine dans les villes, l'action civilisatrice des couvents. Sans doute il n'est pas ici sur son véritable terrain; mais dans la partie moderne on retrouve l'auteur de l'excellente histoire du Développement de l'industrie et du commerce.

Ch. SEIGNOBOS.

A. PFISTER. **Die Amerikanische Revolution, 1775-1783.** Entwicklungsgeschichte der Grundlagen zum Freistaat wie zum Weltreich unter Hervorhebung des deutschen Anteils. 2 vol. Stuttgart et Berlin, 1904, Cotta. Erster Band x-408-II Zweiter Band vi-429 p. in-8°.

L'auteur, officier allemand, a voulu faire œuvre patriotique en rappelant aux Américains la part prise par les Allemands à la Révolution d'indépendance. Il a voulu donner « une vue claire... à travers la suite des événements » et « découvrir les lois d'après lesquelles les choses ont dû se développer comme elles l'ont fait et les principaux événements se sont passés précisément aux lieux où ils devaient se placer ». Il nous dit que ses sources ont été « les ouvrages américains, anglais, allemands et français bien connus »; il ne dit pas lesquels et comme il n'y a ni bibliographie ni notes il n'est pas facile de les déterminer. Il y joint les écrits de Washington et la *Diplomatic Correspondence* (Pourquoi ces documents plutôt que d'autres?), une revue « gehaltvoll », le « Deutsche Pionier », et quelques auteurs dont les noms seuls sont cités, « l'histoire de l'état-major de l'armée des États-Unis » et le Winsor (placé ici on ne sait pourquoi).

Il n'y a aucun indice que l'auteur ait connu les plus récents travaux, en particulier ceux de Hart et de Channing. Le plan de l'ouvrage et l'exposition sont conformes à la tradition américaine, sauf les points où la discipline militaire est en cause (le « massacre de Boston »). Mais l'auteur a ajouté à la vulgate des détails sur le rôle militaire des Allemands, extraits des ouvrages spéciaux.

Le récit est d'ailleurs consciencieux et assez vivant. Il porte surtout sur les événements militaires qui devaient naturellement attirer davantage l'attention d'un officier. L'histoire politique est à peine esquissée, il n'y a presque rien sur les révolutions intérieures des États qui ont transformé les colonies en 13 républiques indépendantes. L'auteur parait avoir été, comme il le dit, préoccupé de raconter les épisodes où des Allemands ont joué un rôle.

Ce livre ne peut rendre aucun service à ceux qui savent l'anglais. Mais c'est un honnête travail de vulgarisation ; on ne peut que féliciter l'auteur d'avoir employé ses loisirs d'une façon si noble.

Ch. Seignobos.

G. Isambert. **L'indépendance grecque et l'Europe.** Paris, Plon, 424 p. in-8°.

Ce livre, écrit par un juriste, est destiné à faire connaître au public cultivé les principaux épisodes de la formation du royaume de Grèce par l'intervention des États européens. C'est un ouvrage de vulgarisation assez clair, écrit par un homme assez bien informé des principaux travaux [1], comme on peut s'en assurer par les références mises en note et la petite bibliographie de la fin.

L'auteur croit à une race hellénique nettement distincte de la race albanaise.

Une singulière confusion (p. 117, n. 1) lui fait appeler le tableau de Delacroix « *Les Pestiférés de Chio* ».

Ch. Seignobos.

Karl Marx. **L'Allemagne en 1848. — Karl Marx devant les jurés de Cologne. — Révélations sur le procès des communistes;** traduit de l'allemand par L. Remy. Paris, Schleicher, 1901, xii-402 p. in-16 (Bibl. intern. des sciences sociolog.).

La moitié du volume se compose d'une série d'articles écrits par Marx dans un journal américain, le *Daily Tribune*, de New-York, en 1851-1852, réunis par sa fille mariée en Angleterre, publiés en anglais en 1896 et traduits en allemand par Kautsky. On y a joint le compte rendu du procès de Cologne de 1849 publié dans la *Neue Rheinische Zeitung*, une longue notice de Engels et une étude de Marx sur le procès des communistes de Cologne en 1852 parue d'abord en Amérique.

Les deux récits sont écrits avec la verve de journaliste qu'avait Marx dans sa jeunesse ; le premier n'a pas grande valeur historique ; le second n'intéresse que l'histoire de la petite secte communiste. Le traducteur, en les mettant à la portée du public français, a eu en vue moins l'histoire de l'Allemagne que l'histoire de la pensée de Marx.

Ch. Seignobos.

---

1. On trouve aussi quelques indications de documents inédits des affaires étrangères; le principal est un mémoire de La Ferronnaye de 1822.

Essays on the teaching of history. Cambridge, University press, 1901, xx-104 p. in-8°.

Ce petit recueil est formé de neuf articles de neuf auteurs qui, sur la demande de lord Acton, ont traité chacun une question relative à l'enseignement de l'histoire.

C'est M. Maitland, le grand historien du droit anglais, qui s'est chargé de l'*Introduction*. Il y rappelle brièvement comment l'enseignement de l'histoire s'est introduit dans les Universités anglaises.

Par une survivance très anglaise de la période de domination théologique, c'est « l'enseignement de l'histoire ecclésiastique » qui ouvre la marche; et c'est l'auteur de l'essai, M. Gwatkin, professeur à Cambridge, qui donne les conseils pratiques communs à tous les enseignements sur la méthode des cours, les plans, la diction, les notes, les travaux d'étudiants. Il a soin d'ailleurs de faire remarquer que l'histoire ecclésiastique n'est qu'un « département de l'histoire générale comme l'histoire politique ou sociale ou économique ». Ses conseils sont judicieux et indiquent un homme expérimenté habitué à des étudiants d'un niveau intellectuel médiocre.

M. Poole, d'Oxford, traite l'enseignement de la paléographie et de la diplomatique (et de la chronologie) au point de vue du moyen âge.

M. Heitland, de Cambridge, écrit quelques pages sur l'histoire ancienne; M. Cunningham, de Cambridge, sur l'histoire économique. L'essai de M. Tanner, de Cambridge, sur « l'enseignement de l'histoire constitutionnelle », donne des détails intéressants sur l'action exercée par le grand ouvrage de Stubbs qui pendant longtemps a figé les études d'histoire constitutionnelle en Angleterre.

Les deux essais de M. Woodward, professeur à Liverpool, et de M. Marten, professeur à Eton, sur « l'enseignement de l'histoire dans les écoles » montrent comment cet enseignement est compris et pratiqué dans les établissements d'instruction secondaire.

M. Ashley a exposé « l'enseignement de l'histoire en Amérique », en prenant surtout pour exemple l'Université de Harvard où il a enseigné.

Ce petit recueil est plein de remarques justes et de renseignements instructifs.

Ch. SEIGNOBOS.

J. BOURDEAU, **Poètes et humoristes de l'Allemagne**. Paris, Hachette, 1906, in-8°, 282 p. 3 fr. 50.

M. Bourdeau a recueilli neuf études dans ce volume. I. *Simplicissimus*: il voit avec raison dans Grimmelshausen un réaliste de la bonne école. II. *Un Gil Blas allemand* : spirituelle analyse des Mémoires du chevalier Lang, si instructifs sur les mœurs des cours allemandes vers la fin du XVIII[e] siècle. III. *Schiller et la Révolution française* : M. B. rappelle, à l'occasion du centenaire de Schiller,

quels sentiments inspira la Révolution à l'élite intellectuelle de l'Allemagne. IV. *Nicolas Lenau :* pages intéressantes sur la vie et l'œuvre lyrique de celui que M. B. nomme un Leopardi hongrois et le sensualiste de la douleur. V. *Le poète des étudiants :* c'est Scheffel qui nous apprend « comment les Allemands s'esbaudissent » et qui « par sa verdeur native, par sa gaîté salubre représente en perfection l'Allemand du Sud » ; la meilleure et la plus originale étude du volume. VI. *Gustave Freytag et le patriotisme allemand* : excellente appréciation des *Ancêtres* dont l'idée de patrie fait le fond et l'inspiration. VII. *Un réaliste, Gottfried Keller :* M. B. relève dans l'œuvre de l'écrivain zurichois tous les caractères de l'humour et un comique, qui n'est pas le comique tempéré, mais ce comique qui s'enfle jusqu'à la bouffonnerie, le seul que goûtent les Allemands. VIII. *Le bonheur dans le pessimisme* : montre la sincérité du pessimisme chez Schopenhauer, les conséquences pratiques qu'il en a tirées, les contrastes que présentent sur ce point sa doctrine et sa destinée. IX. *La France et les Français jugés à l'étranger* : résume avec beaucoup d'agrément les impressions et notes de trois écrivains étrangers, Karl Hillebrand, Hamerton et Brownell sur les traits qui nous distinguent des Allemands, des Anglais et des Américains. On accueillera volontiers le nouveau volume de M. Bourdeau; ces études d'histoire littéraire témoignent, comme toujours, de son savoir étendu, de la souplesse et de la sagacité de son esprit, de la finesse de sa critique [1].

A. C.

Wilhelm Alfred Braun, **Types of Weltschmerz in German poetry**. New-York, Columbia University Press, 1905, in-8°, 91 p.

M. Braun a écrit une étude attachante sur l'aspect différent que présente cette forme de pessimisme poétique connue sous le nom de *Weltschmerz* dans Hölderlin, Lenau et Heine. Les causes qui pour chacun d'eux ont concouru à produire cet état d'esprit particulier ont été soigneusement relevées : atavisme, tempérament, éducation, expériences personnelles, surtout d'ordre amoureux, raisons tirées de la situation politique, mécomptes de toute nature, etc. Dans ce groupe Hölderlin est l'idéaliste et le *Weltschmerz* chez lui affecte une forme universelle et altruiste ; il est passif dans Lenau et plus égoïste, plus tragique aussi dans son expression; dans Heine, chez qui il s'enveloppe d'ironie et n'est pas toujours exempt de pose, il est surtout destructeur. L'auteur a sans doute enfermé son travail dans des bornes

1. p. 18. Montbéliard échut à la France en 1793, et non en 1792 ; p. 30 lire le vin de Hochheim et non de *Hochheimer;* p. 34 de Bry et non *de Brie*; p. 35 Lefebvre et non *Lefèvre;* p. 47 duchesse de Saxe-Weimar, et non *grande-duchesse*; p. 51 approuve, et non *autorise.*

trop étroites pour une analyse aussi complexe que celle qu'il a tentée, mais il a justement caractérisé chacune de ces trois figures et montré les plus saillantes de leurs divergences. Une bonne bibliographie qui pouvait être complétée sur quelques points, termine l'étude. (Lire p. 54 geschlagen au lieu de *geschlungen*).

L. R.

— Mme Olga de Lébédew a publié et traduit, d'après le ms. arabe 689 du Vatican, l'*Histoire de la conversion des Géorgiens au christianisme*, écrite par le patriarche Macaire d'Antioche. Ce patriarche, revenant de Moscou, en 1669, séjourna chez les Géorgiens et écrivit lui-même, à son retour à Alep (1671), le récit de cette partie de son voyage. Le reste aurait été écrit par son fils, l'archidiacre Paul, mort à Tiflis, pendant la route. Ce petit opuscule, où les faits sont rapportés sans ordre ni méthode, donne de très curieux détails sur la situation politique et sur les mœurs du pays. L'auteur s'étend longuement sur la cupidité et l'ignorance du clergé : les évêques eux-mêmes faisaient le commerce des esclaves, et bien des prêtres ignoraient les prières les plus élémentaires. Un premier chapitre raconte, avec quelques amplifications légendaires, l'histoire de Sainte Nina (cf. Socr., I, 20; Sozom., II. 7), et une sorte d'appendice relate quelques pratiques singulières du culte de S. Georges dans ce pays. (Rome, Casa Editrice, 1905, in-8, texte, pp. 54; trad. pp. 58.) — J. B. Ch.

— La dixième année (1905) de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* contient : A. Boudinhon, Note sur le concile d'Hippone de 427; Claude Cochin, Recherches sur Stefano Colonna, prévôt du chapitre de Saint-Omer, cardinal d'Urbain VI et correspondant de Pétrarque; A. Dufourcq, Rutilius Namatianus contre saint Augustin; J. Labourt, Le patriarche Timothée et les Nestoriens sous les Abbasides; Paul Lejay, Le rôle théologique de Césaire d'Arles (quatre articles réunis aussi en volume, iv-192 p. in-8°; Paris, Picard, 1906); Alfred Loisy, une série d'études sur les évangiles synoptiques (réunies en volume sous le titre de : *Morceaux d'exégèse*); Pierre de Nolhac, La « conversion » de Madame de Pompadour; J. Turmel, La controverse prédestinatienne au ixe siècle. Cette revue contient en outre des chroniques de MM. De Wulf (philosophie médiévale), Lejay (ancienne histoire et littérature chrétienne), Loisy (Bible), L. de la Vallée Poussin (religions de l'Inde). — M. D.

— Le huitième fascicule du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, publié par dom Cabrol (*Anges-Antiphone dans la liturgie grecque*, t. I, col. 2145-2464; Paris, Letouzey et Ané, 1905) contient les articles suivants : *anges* (fin), *Angoulême, Anne* (*sainte*), *anneaux, Anniser, Annonciation dans l'art, annone, antienne, Antinoé, Antioche* (*archéologie*), *antiphonaire* [dom H. Leclercq]; *annonce des fêtes, Annonciation (fête de l')* [dom Cabrol]; *anthologion, antiphone dans la liturgie grecque* [L. Petit]; *antimension* [S. Pétridès]; *Antioche* (*liturgie d'*) [A. Gastoué et dom Leclercq]; *antipendium* [W. Henry]. Avec ce fascicule commence une excellente amélioration que j'avais réclamée plus d'une fois : la liste des articles et leur sommaire sont imprimés à la seconde page de la couverture. Puisqu'on est entré dans cette voie, je demande que cette liste soit annexée à la fin de chaque volume, sans préjudice de tables méthodiques éventuelles. — P. L.

— M. Paul VAN DEN VEN a étudié Saint Jérôme et la vie du moine Malchus le captif (Louvain, Istas; extrait du *Muséon*, VIII-161 pp. in-8°). Il existe une rédaction grecque de cette vie écrite en latin par saint Jérôme : le texte en était resté inédit et n'était connu que par une traduction latine due au cardinal Sirlet. M. Kunze avait soutenu que le grec, inconnu cependant, était l'original et que Jérôme s'était rendu coupable d'un audacieux plagiat. M. van den Ven publie le texte grec, d'après trois manuscrits, et, en plus, une version syriaque. Il démontre longuement que le latin de Jérôme est l'original Les quatre ouvrages de Jérôme dont nous possédons une traduction grecque, supposent trois traducteurs, un pour le *De uiris*, un pour la vie de Paul de Thèbes et un pour les vies de Malchus et d'Hilarion. Ce dernier pourrait être Sophronius. Dissertation excellente, conduite avec une méthode irréprochable. — P. L.

— M. A. BRUCKNER a réuni la plupart des textes utiles dans ses *Quellen zur Geschichte des pelagianischen Streites* (Tübingen, Mohr, 1906; VIII-103; dans la collection Krüger; prix : 1 Mk. 80). Les textes sont répartis en deux séries : histoire du pélagianisme, doctrines. Une bibliographie est placée en tête. Les travaux modernes de langue française, comme ceux de M. Turmel, sont entièrement passés sous silence. — P. L.

— La collection de fac-similés réduits de manuscrits complets, entreprise par M. Omont avec le concours de la phototypie Berthaud, a été annoncée déjà dans la *Revue* (1903, I, 352). Un nouveau volume vient de paraître : *Bibliothèque nationale, Département des manuscrits, Histoire des Francs de Grégoire de Tours, ms. de Beauvais, reproduction réduite du ms. en onciale, latin 17654 de la Bibliothèque nationale;* Paris, imprimerie Berthaud (en dépôt à la librairie Leroux), s. d. [1905], 6 pp., 109 ff. et 1 pl., in-18; prix : 20 fr. Ce ms. est, avec le ms. de Corbie (B. N. lat. 17655), le plus ancien des mss. de l'*Histoire des Francs*; ils nous font remonter, l'un et l'autre pour les six premiers livres, à un temps fort voisin de Grégoire; ils « représentent sans doute assez exactement son orthographe et jusqu'à l'apparence des écrits de sa main » (Max BONNET, *Le Latin de Grégoire de Tours*, p. 18). Le ms. de Corbie, écrit en mérovingienne, ne se prête guère à une reproduction réduite; mais M. Omont nous en a donné une édition diplomatique en 1886. Il complète son œuvre aujourd'hui par la reproduction du ms. de Beauvais. Cette reproduction est faite de la même manière que celle de l'*Anthologie* de Saumaise : réduction au quart environ; feuillets séparés formant autant de planches et correspondant, recto et verso, aux feuillets du ms.; reproduction d'une page en grandeur exacte, pour comparaison; sobre introduction sur l'aspect, le contenu, les propriétaires (chapitre de Beauvais, Loisel, Cl. Joly, chapitre de N. D., bibliothèque du Roi), la composition et la date du ms. Nous avons là un excellent instrument de travail, qui aidera à se retrouver dans l'apparat compliqué de l'édition Arndt. Il n'est pas indifférent non plus, même pour les philologues classiques, de savoir matériellement ce qu'était devenu le latin à l'époque mérovingienne; on peut seulement mesurer par là l'étendue de la restauration et de la reconstruction dues aux écoles carolingiennes. — P. L.

— M. Otto SCHEEL étudie : *Die dogmatische Behandlung der Tauflehre in der modernen positiven Theologie* (Tübingen, Mohr, 1906; VIII-258 pp. in-8°; prix : 4 Mk. 50). Il passe en revue successivement les théories anciennes et modernes du luthéranisme sur le baptême. Ce travail, purement confessionnel, témoigne d'une lecture étendue. — P. L.

— Dans le volume *Religions et sociétés, leçons professées à l'école des hautes études sociales* (Paris, Alcan, 1905; XII-287 p. in-8° cartonné; prix : 6 fr.), ont été réunies six études : Th. REINACH, *Du progrès en religion* : « Le progrès en religion est essentiellement la mise en harmonie de la religion avec le progrès séculier... Ce n'est pas nier le progrès religieux, tant s'en faut, c'est au contraire l'affirmer, de douter que les formes religieuses, même les plus élevées que l'histoire ait connues, puissent se flatter d'être immortelles ». — A. PUECH, *Le christianisme primitif et la question sociale :* excellente étude sur la conception et la pratique de la bienfaisance dans le christianisme aux quatre premiers siècles. — R. ALLIER, *Les frères du libre esprit.* Histoire curieuse, mais dont il n'est pas sûr que l'objet n'ait pas varié au cours du temps. On voudrait être sûr que les paysans alsaciens et allemands du XV° siècle sont les continuateurs des illuminés condamnés à Paris le 9 novembre 1209 : la preuve n'en est pas donnée. Des distinctions et des précisions seraient sans doute nécessaires, et elles seraient rendues faciles par le livre de M. ALPHANDÉRY, sur *Les Idées morales chez les hétérodoxes latins au début du* XIII° *siècle*, qui n'est pas cité. — A. LEROY-BEAULIEU, *Le christianisme et la démocratie, le christianisme et le socialisme :* deux conférences qui montrent l'incompatibilité du christianisme avec la démocratie et le socialisme comme fondée sur l'erreur ou les erreurs de ce qu'on entend aujourd'hui par démocratie et socialisme. — CARRA DE VAUX, *L'islamisme en face de la civilisation moderne.* Cinq traits essentiels de l'islamisme, le précepte de la prière et du pélerinage, le fatalisme, la condition de la femme, le principe politique, sont opposés à nos mœurs, mais sont ou conciliables avec elles, ou susceptibles d'évolution. — H. DREYFUS, *Le babisme et le béhaïsme*, Récit enthousiaste d'un mouvement où l'on trouve les idoles du jour, la solidarité, la tolérance, le pacifisme, une religion vidée de tout élément religieux. Le phénomène est-il si nouveau qu'on le dit? Il semble que le confucianisme et le bouddhisme auraient quelques droits de réclamer. — M. D.

— M. G. SORTAIS, dans une brochure de 61 p. *Le procès de Galilée* (Paris, Bloud et Cie), soutient avec raison que les décisions du Saint-Office ne sont pas articles de foi. Sur l'affaire de Galilée elle-même il paraît ne pas connaître les plus récents travaux, ceux de M. Favaro notamment; il ne prend avantage ni de la persistance avec laquelle Galilée avait condamné la doctrine de Copernic jusqu'au jour où il crut pouvoir la faire accepter, ni de la presque unanimité des astronomes du temps contre le mouvement de la terre ; mais les textes qu'il cite p. 40-47 pour dégager la responsabilité du monde catholique dès le XVII° siècle et de la papauté à partir du XVIII° siècle sont intéressants. — Ch. DEJOB.

— Nous ne pouvons naturellement que signaler d'un mot un volume de 246 p. tout entier consacré aux troubles qui éclatèrent en 1828 dans un petit coin du royaume de Naples (*La rivolta del Cilento nel 1828*, par M. Matt. MAZZIOTTI, Rome, Albrighi, Segati et Cie, 1906, in-8). Il nous a d'ailleurs paru fait avec soin, orné de cartes, de portraits; il se recommande au surplus de l'excellente collection à laquelle il appartient, la *Biblioteca storica del risorgimento italiano* dirigée par MM. Casini et Fiorini qui fait heureusement suite à la Revue qu'a dirigée avec succès M. Ben-Manzone, et l'on y trouverait des détails utiles sur les sociétés secrètes en Italie dans le premier chapitre. — Ch. DEJOB.

— Ce n'est pas une pure dissertation, toute solide et tout étendue qu'est la science sur laquelle il repose, que le discours récemment prononcé à Venise par

M. V. Cian sur la *Coltura e l'italianità di Venezia nel Rinascimento* (Bologne, Zanichelli, 1905). A la chaleur qui y règne, on s'aperçoit vite que c'est une réplique et une menace; réplique et menace vont à peu près à la même adresse; la première vise un savant allemand qui prétend que dans la vieille Venise les nobles seuls étaient cultivés; la deuxième vise les compatriotes de ce savant qui naguères, dans une cité dalmate, précipitaient du haut en bas d'une tour le lion de Saint Marc dans l'espérance de le briser. A ceux-ci M. C. déclare que l'Istrie ne gémira pas toujours en vain. Le patriotisme de M. C., loin de l'aveugler, lui ouvre les yeux : il lui suggère cette solide et fine remarque qu'il n'est pas très sage de vouloir peser l'apport de chaque ville italienne à la civilisation nationale et qu'il vaut mieux le définir. Oui, dit-il, Venise a produit moins de beaux livres que Florence; mais c'est peut-être chez elle que l'humanisme a été le plus viril, qu'il s'est le mieux préservé des puérilités et qu'il a le plus contribué à la défense de la patrie. — Ch. Dejob.

— Un article paru dans l'*Arte* de M. Ad. Venturi (*Gli affreschi del castello di Manta*, 3e fascic. de la VIIIe année) n'a pas besoin d'être signalé aux historiens de la peinture, mais il peut être bon de le signaler à ceux d'entre nous qui étudient les rapports intellectuels de la France et de l'Italie. M. Paolo D'Ancona, qui porte bien un nom difficile à porter, y montre comment au xve siècle l'art français fournissait aux seigneurs piémontais les motifs des décorations de leurs châteaux. En particulier, le château des marquis de Saluces à Manta reproduit dans ses salles d'apparat des miniatures françaises où l'on voit les personnages chantés par Thomas III dans son *Chevalier Errant*. L'article est accompagné de nombreuses photographies où les dames, malgré les armes qu'elles tiennent à la main, ont une mine éveillée qu'on leur trouve rarement dans les peintures purement italiennes du temps. — Ch. Dejob.

— La librairie romaine Roux et Viarengo vient de publier sous le titre de *Roma* une traduction italienne des *Promenades dans Rome* de Stendhal (8 francs). A défaut de notes qui auraient été nécessaires, moins encore pour indiquer les transformations physiques et morales subies par la ville éternelle que pour éclairer sur l'esprit dans lequel Stendhal la regardait, cette traduction est ornée d'abondantes illustrations photographiques (vues de monuments, portraits, etc.), et par là mérite d'être signalée. — Ch. Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 avril 1906.*

M. Chavannes explique un passage d'une encyclopédie chinoise, publiée vers 1609, où se trouve racontée l'histoire de la source miraculeuse qui jaillit dans l'endroit appelé plus tard la Mecque (Mo-K'ia) pour secourir le petit Ismaël (Sseu-ma-yen), fils du patriarche Abraham (P'ou-lo-heou). Cette tradition a pu être apportée en Chine par les pèlerins qui, dès le xve siècle p. C., ont visité les lieux saints de l'Arabie.

M. Paul Monceaux fait une communication sur les inscriptions chrétiennes d'Afrique relatives à des martyrs.

M. Cagnat, président, communique le résultat des recherches archéologiques faites au S. de l'Aurès par M. le général de Torcy, commandant la subdivision de Constantine, avec l'aide du commandant Guénin et des capitaines Daugan et Guéneau. Il insiste particulièrement sur la description de l'ancien fortin de *Bades*.

M. Chavannes annonce que le prix Stanislas Julien est décerné par la commission à MM. Et Raguet et T. Ono pour leur *Dictionnaire français-japonais*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 7 mai. — 1906

Blumhardt, Catalogue de l'India Office, II, 4. — L'Agnistoma, trad. Caland et Henry. — Marti, La religion de l'Ancien Testament. — Dibelius, L'arche de Jahvé. — Erbt, Les Hébreux. — Jülicher, Introduction au Nouveau Testament, 5e éd. — Calmes, Evangile selon Saint Jean. — Le Camus, L'œuvre des apôtres. — Stevenson, La Vie d'Alfred le Grand par Asser. — Lea, Histoire de l'Inquisition en Espagne, I. — Jundt, Luther. — Pacheu, Du positivisme au mysticisme. — Freycinet, La question d'Égypte. — A. Lang, Le secret du totémisme. — P. Fauché, J.-B. Fauché. — Viola, Le drapeau tricolore italien. — Butin, La bataille de Fontenoy; Une frontière en péril.

J. F. Blumhardt. **Catalogue of the library of the India Office.** Vol. II, Part. IV : *Bengali, oriya and assamese books*; Londres (Eyre and Spottiswoode), 1905, in-8°, pp. viii, 353.

Ce volume complète la série des catalogues de l'India Office dont il a déjà paru trois fascicules : I. Sanskrit Books, by Dr. Reinhold Rost, 1897. — II. Hindustani books, by Profess. Blumhardt, 1900. — III. Hindi, Panjabi, Pushtu, and Sindhi Books, par le même, 1902. Les ouvrages bengalis sont classés par ordre de sujets suivant la méthode adoptée pour les précédents catalogues; les livres en langue oriya et en assamais, trop peu nombreux, ont été classés par ordre alphabétique. Des index de noms d'auteurs et de noms d'ouvrages permettent de s'orienter facilement à travers ces inventaires.

G. Cœdès.

L'Agnistoma, Description complète de la forme normale du sacrifice de soma dans le culte védique par W. Caland, lecteur de sanscrit à l'Université d'Utrecht et V. Henry, professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université de Paris. Tome I, lvii-257 pages avec 4 planches. (Publié sous les auspices de la Société asiatique). E. Leroux, 1906.

C'est l'abondance des termes techniques et l'infinie complexité des notions rituelles qui seules rendent difficile l'intelligence des textes védiques en général et du Rg-*Veda* lui-même. La langue en effet, bien que très variée et très riche, se laisse facilement maîtriser grâce à son admirable régularité. MM. V. Henry et W. Caland ont donc

rendu un signalé service non seulement aux études du rituel védique, service qu'il n'appartient pas à l'auteur de cette note d'apprécier [1]; mais de plus, ils se sont acquis un droit indiscutable à la reconnaissance de tous ceux qu'intéresse la langue savante de l'Inde ancienne et en particulier de ceux que leurs travaux amènent à étudier de près la langue des Védas. — Tout le monde connaît la science étendue et la scrupuleuse conscience des deux savants qui se sont unis pour mener à bonne fin la tâche difficile d'exposer méthodiquement et sans rien omettre le sacrifice de soma dans tous ses détails. La préface apprendra comment ils se sont partagé cette tâche : M. C. « a dépouillé la littérature des Sutras » et M. H. « s'est chargé de la traduction des stances soit récitées soit chantées et des formules murmurées au cours des opérations; celui-ci, en outre, a donné à la rédaction sa forme française ». — Une courte bibliographie (p. xix sqq.) ne laisse qu'entrevoir l'immense étendue des textes qui ont été dépouillés. — Un *Répertoire des termes techniques les plus usuels* (pp. xxiii-xlv) est d'un prix inestimable dans le sens indiqué plus haut pour ceux qui de près ou de loin ont à s'occuper d'études védiques. — Le corps de l'ouvrage décrit toutes les opérations du sacrifice jusqu'au pressurage de midi et donne en une élégante traduction toutes les récitations concomitantes. De plus, les divergences de détail qui séparent les différentes écoles védiques sont toujours relevées. — Enfin, parmi les quatre planches qui sont à la fin du livre et qui sont accompagnées d'une notice explicative (*p. 253 sqq.*), les trois premières donnent une belle reproduction des ustensiles nécessaires au sacrifice (d'après la collection Haug à Munich et celle du Pitt Rivers Museum à Oxford); la quatrième est un plan très clair de l'emplacement du sacrifice. Ce plan est à très peu de chose près celui que M. Eggeling a donné dans les *Sacred Books of the East*, t. XXVI.

L'exécution matérielle répond à la valeur intrinsèque du livre : elle est on ne peut plus soignée. On ne peut donc souhaiter qu'une chose, c'est que MM. H. et C. publient à bref délai la suite de ce monumental ouvrage qui sera pour longtemps sans doute le compendium indispensable des antiquités religieuses de l'Inde védique.

A. Cuny.

Die Religion des Alten Testaments unter den Religionen des vorderen Orients, von K. Marti. Tübingen, Mohr, 1906; gr. in-8, vi-88 pages.

Die Lade Jahves, von H. Dibelius. Göttingen, Vandenhoeck, 1906; in-8; viii-128 pages.

Die Hebräer, von W. Erbt. Leipzig, Hinrichs, 1906; iv-236 pages.

Publié dans le même format que le *Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament*, la substantielle histoire de la religion israélite, que

1. Puisque c'est précisément à l'enseignement de M. V. Henry à la Sorbonne qu'il doit tout ce qu'il a appris sur le sujet.

nous donne maintenant M. Marti, peut lui servir d'introduction ou de supplément. On y suit aisément l'évolution de la science et du culte iahvéistes à ses différentes étapes : chez les Israélites nomades, chez les Israélites devenus sédentaires et agriculteurs, au temps des prophètes, dans la loi. Chacune de ces étapes est caractérisée aussi exactement que le permet l'état présent de la science biblique. M. M. ne reconnaît pas seulement en Moïse un personnage historique mais le véritable fondateur de la religion israélite et le premier des prophètes. Iahvé aurait été probablement le dieu du Sinaï (Horeb), peut-être un dieu de l'orage, avant de devenir le dieu propre de la confédération israélite.

M. Dibelius s'est attaché à une question particulière, assez obscure, la question de l'arche dite communément arche d'alliance, de son origine et de sa signification. Les textes relatifs à ce meuble sacré, qui est censé avoir amené Iahvé du Sinaï avec les tribus conduites par Moïse, et dont il n'y a plus trace à partir de la captivité, demandent à être interrogés et utilisés avec discernement. On ne reprochera pas à M. D. de ne les avoir pas scrutés avec toute la finesse et la sagacité désirables. Ce n'est pas sa faute, assurément, si ses conclusions, très habilement déduites, ne dépassent pas un certain degré, peut-être assez modeste, de probabilité. On a supposé que l'arche était par elle-même une sorte de fétiche, M. D. ne l'admet pas; on a supposé aussi que l'arche pouvait contenir une ou deux pierres sacrées, symbole du dieu qui y aurait été censé présent, M. D. ne l'admet pas davantage. Nonobstant sa forme de caisse ou de coffre, l'arche aurait été le siège de la divinité invisiblement et réellement présente : ainsi s'expliquerait la formule : « Iahvé-Sebaoth, assis sur les *kerubim* », ceux-ci étant sculptés en relief sur les parois du coffre. Quelques passages bibliques peuvent s'accorder avec cette hypothèse ; d'autres n'y répugnent pas ; l'archéologie fournit des exemples analogues. La conjecture paraît donc soutenable, mais ce n'est qu'une conjecture. L'arche est-elle venue du désert avec les tribus, et a-t-elle été d'abord construite pour Iahvé ? Sur ces deux points M. D. croit pouvoir répondre négativement. Un antique palladium cananéen, dont les affinités originelles seraient avec le culte et l'art babyloniens, aurait été approprié au Dieu d'Israël quand les clans de Joseph s'emparèrent de Silo. On ne saurait dire comment l'arche de Silo, prise par les Philistins, se retrouva plus tard aux mains de David, qui s'en servit pour refaire l'unité nationale. Certains indices confirment, en effet, l'hypothèse de l'appropriation, les plus anciens textes parlant de « l'arche d'Élohim ». Dans ce cas, je me demande s'il n'y aurait pas plus qu'un rapport de mots entre l'*arôn*roséphite et l'*arôn* où l'on racontait que les os de Joseph avaient été rapportés d'Égypte au lieu saint de Sichem. Il y avait une arche en ce sanctuaire, et comme Joseph est à identifier plus ou moins avec le dieu de l'endroit, il n'est

pas téméraire de penser que cette arche n'a jamais renfermé le moindre ossement. Si la divinité de Sichem était analogue à Tammuz, et on peut l'inférer de ce que le lieu saint contenait une caverne sépulcrale (cf. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1897, pp. 134-140), l'arche pouvait passer à la fois ou alternativement pour le cercueil du dieu mort et le siège du dieu ressuscité (hypothèse de Winckler). Et comme le dieu de Sichem était « le dieu d'alliance », *El-berith*, la formule biblique : « arche d'alliance », pourrait également n'être qu'une adaptation d'une formule plus ancienne. Tout ceci soit dit sans attribuer aux rapprochements indiqués plus d'importance qu'ils ne méritent.

La reconstruction de l'histoire ancienne d'Israël par M. W. Erbt est assez difficile à apprécier. C'est un tissu de conjectures la plupart du temps ingénieuses, mais qui manquent trop souvent d'une autre recommandation. D'une idée juste, à savoir que l'évolution de la littérature biblique et spécialement celle des documents et la Loi doit être en étroit rapport avec le développement de l'histoire nationale et religieuse d'Israël, l'auteur déduit les conclusions les plus neuves, les plus inattendues et, à ce qu'il semble, les moins solides. Une érudition assez abondante lui permet, je ne dirai pas d'appuyer, mais plutôt d'illustrer ses hypothèses. Le lecteur est intrigué, amusé, presque émerveillé de la prestigieuse liberté avec laquelle M. E. dissocie, groupe, interprète les textes bibliques et les données de l'archéologie orientale; mais s'il est ébloui comme par un feu d'artifice, il ne peut que fermer le livre sans être convaincu. Avec la meilleure volonté du monde, on ne voit pas bien comment la première rédaction du document iahviste de l'Hexateuque a pu être conçue pour servir la politique de David organisant la monarchie israélite; comment une seconde rédaction aurait figuré le programme du parti sacerdotal qui renversa Athalie; comment le document élohiste exprimerait la politique d'Achaz, etc., etc. Bien que maint passage de la Bible recouvre plus qu'il ne représente la réalité de l'histoire, ce n'est pas une raison pour qu'on entreprenne de lire presque toute cette histoire entre les lignes du texte traditionnel. Il est, du reste, telle hypothèse qui pourra être utilement discutée, par exemple celle d'un rapport quelconque, non immédiat comme le suppose M. E., du Cantique des cantiques avec la liturgie d'un ancien culte de Tammuz-Adonis et d'Astarté.

Alfred Loisy.

Einleitung in das Neue Testament, von A. Jülicher, Fünfte Auflage; Tübingen, Mohr, 1906, in-8°, xvi-581 pages.

Évangile selon S. Jean, par T. Calmes. Paris, Lecoffre, 1906; in-12, xxviii-204 pages.

L'œuvre des apôtres, par E. Le Camus. Paris, Oudin, 1905; trois vol. in-12, XLIX-376, XLV-407 et 611 pages.

On ne peut que se féliciter de voir paraître une nouvelle édition revue et augmentée de l'excellent ouvrage de M. Jülicher (sur la précédente édition, voir *Revue*, 29 avril 1901, p. 329). Soigneusement tenue au courant des plus récents travaux, bien ordonnée, clairement rédigée, cette introduction est de tout premier ordre. Je ne vois pas que nous ayons rien de comparable en français. Lire, pp. 338-341, une critique très judicieuse des conclusions dernièrement proposées par Wellhausen touchant l'origine et le caractère des trois premiers Évangiles, spécialement de la préférence donnée à Marc sur le recueil de discours qu'ont exploité Matthieu et Luc. Peut-être pourrait-on aller plus loin et montrer que Marc, loin d'être une autorité indépendante et unique aussi bien pour l'enseignement que pour la carrière de Jésus, est, du moins en ce qui regarde l'enseignement, une autorité secondaire, dépendante du recueil de discours que Matthieu et Luc ont plus largement utilisé.

Le petit volume du P. Calmes est comme une réduction de son commentaire du quatrième Évangile (voir *Revue*, 30 mai 1904, p. 421). Allégé de son appareil d'érudition, des discussions critiques, des références, etc., ce travail, introduction, traduction et notes, devient accessible au commun des lecteurs. Très utile vulgarisation.

Les trois volumes de M. Le Camus, évêque de la Rochelle, ont le même cadre que les Actes des apôtres ; le premier, qui est une réédition, a pour objet la fondation de l'Église chrétienne; les deux derniers concernent la diffusion de l'Église, et le troisième s'arrête à la captivité de saint Paul à Rome. Intentions de critique et de largeur d'esprit dans les limites de l'orthodoxie. Connaissances archéologiques et descriptions géographiques ; considérations pieuses et développements oratoires. Exemple du procédé dans l'explication du récit de la Pentecôte : « Ils (les disciples) louaient Dieu, et prodige singulier ! c'était en parlant toutes les langues de la terre. A Babel, l'esprit du mal avait amené avec la confusion du langage, la division de l'humanité... A la Pentecôte, l'esprit de Dieu venait supprimer cette séparation détestable... Le miracle consista en un pouvoir donné aux croyants de parler, non pas toutes les langues, mais des langues nouvelles, et de les parler, non à leur gré, mais selon que l'Esprit-Saint leur en communiquait la faculté. En outre, ce n'est pas pour prêcher à la multitude qu'ils reçurent ce don, mais pour louer le Seigneur. L'hypothèse qui a prêté aux apôtres le pouvoir d'entendre tous les peuples et de leur parler dans leurs langues respectives ne s'appuie ni sur le miracle de la Pentecôte ni sur aucun autre fait consigné dans l'histoire de l'Église primitive. La manière dont les apôtres écrivent le grec ferait peu d'honneur au Saint-Esprit ». Pour concilier l'Épître aux Galates avec les Actes, le docte prélat suppose

que l'accord de Paul avec les « colonnes », et la dispute d'Antioche sont antérieurs à l'assemblée de Jérusalem (*Act.* xv). T. II, 152, il parle des « grands dignitaires » de la communauté hiérosolymitaine (chanoines ?); p. 170, il représente saint Paul montrant « triomphalement » aux gentils le décret d'*Act.* xv, 23-29 (dont chacun sait que l'Apôtre ne dit mot en ses Épîtres); p. 342, il insinue que les idées des premiers disciples sur la parousie auraient été inexactes « par leur faute », mais, p. 370, il parle de « l'illusion salutaire » (donc, *felix culpa !*); III, 176, il reconnaît, sans paraître soupçonner les conséquences, que le récit de l'institution eucharistique dans I Cor. xi, 23-26, n'est pas emprunté à la tradition apostolique mais reproduit une vision de S. Paul. Nonobstant les approbations qu'elle reçoit et les mérites qu'elle-même s'attribue, je doute fort que cette exégèse « sagement progressiste » ait devant elle un bien long avenir.

Alfred Loisy.

Asser's Life of king Alfred, together with the Annals of Saint Neots, erroneously ascribed to Asser. Edited, with introduction and commentar, by William Henry Stevenson. Oxford, at the Clarendon Press, 1904. In-8°, cxxxi-386 p. Prix : 12 sh.

L'authenticité de la vie d'Alfred le Grand par l'évêque gallois Asser a été très vivement contestée. Thos. Wright a prétendu [1] que c'était une œuvre fabriquée au x[e] ou même au xi[e] siècle au moyen des Annales dites de saint Neot et de la chronique anglo-saxonne; Henry Howorth est arrivé à des conclusions semblables par d'autres arguments [2]. Or le témoignage d'Asser est un des plus intéressants que nous possédions sur le roi Alfred, sur son caractère, sur les aventures parfois romanesques de sa vie. Faut-il le repousser, comme celui d'Ingulf pour Guillaume le Conquérant? Tel est le problème que M. Stevenson s'est proposé d'étudier et qu'il a, on peut le dire hardiment, résolu.

Problème malaisé, parce que le principal élément d'une étude critique nous manque désormais. La chronique d'Asser paraît en effet avoir été connue, dès le xii[e] siècle, par un seul manuscrit, plusieurs fois copié au xii[e] siècle, puis oublié pendant le reste du moyen âge. Au xvi[e] siècle, il passa par les mains de Leland avant d'appartenir à l'archevêque de Cantorbéry, Mathieu Parker, qui donna la première édition de la Vie d'Alfred (1574). Le volume possédé par Parker était un recueil composé de morceaux différents. Autant qu'on peut le conclure des descriptions incomplètes, peu précises ou même erronées des anciens érudits qui l'ont vu, il avait été exécuté au xi[e] siècle;

1. *Archæologia*, t. XXIX, 1841.
2. *Athænaeum*, mai et sept. 1876, mars 1877.

la *Vita* était l'œuvre de deux mains dont la première avait écrit à une époque très rapprochée de l'an mille. Par malheur, il ne suivit point la plupart des autres manuscrits de Parker légués à l'Université de Cambridge; on le retrouve au xvii[e] siècle chez Sir Robert Cotton et il périt dans le désastreux incendie du 23 octobre 1731. On a bien pu en trouver quelques feuillets, catalogués aujourd'hui au British Museum sous l'ancienne cote Otho. A xii, mais aucun d'eux ne se rapporte à l'œuvre d'Asser.

Ce manuscrit détruit, qui représentait, non point l'œuvre originale d'Alfred, mais une copie ancienne, exécuté, à ce qu'il semble, avec une certaine négligence, peut néanmoins être reconstitué d'une façon assez certaine avec l'aide, soit des chroniqueurs qui l'ont copié dans leurs compilations, soit des éditeurs modernes qui ont pu le consulter. La Vie d'Alfred est passée en effet en grande partie dans la chronique de Florent de Worcester (mort en 1118), dans les Annales dites de Saint-Neot, compilation anonyme du xii[e] siècle, dans la chro. nique qui a servi de base à celle de Siméon de Durham. En comparant ces extraits au texte publié d'après le manuscrit par Parker et religieusement reproduit par les autres éditeurs, M. Stevenson est parvenu à retrouver la rédaction primitive, à la dégager des prétendues corrections qu'on lui avait fait subir et des interpolations qui l'avaient défigurée par endroits. Le premier auteur de ces méfaits est Parker lui-même; non content de corriger çà et là le texte, il s'imagina que les Annales de Saint-Neot étaient l'œuvre d'Asser et qu'elles contenaient un texte plus complet que celui de la *Vita;* aussi a-t-il pris soin d'incorporer au texte d'Asser la plus grande partie de ces Annales. C'était absurde, mais comment qualifier l'acte de Camden introduisant dans le texte comme étant l'œuvre d'Asser un chapitre qu'il avait fabriqué lui-même pour prouver que l'Université d'Oxford existait déjà au temps d'Alfred et longtemps même avant ce roi!

M. Stevenson nous a rendu, dans son intégrité, la rédaction d'Asser; il a fait imprimer, en caractères romains, les parties conservées par Florent et Worcester, en italiques celles qui ont été omises par Florent; il a indiqué au bas des pages les variantes fournies par les éditeurs modernes. Pour mettre définitivement en lumière les rapports entre la *Vita* et les Annales de saint Neot, il a fait imprimer le texte de celles-ci en appendice, en indiquant exactement les sources auxquelles a puisé le compilateur anonyme qui les composa au xii[e] siècle. Il ne sera plus désormais permis d'alléguer un passage d'Asser sans recourir à cette édition; elle seule fera foi pour les biographes du roi Alfred.

Ce n'est pas encore tout; M. Stevenson a joint au texte d'Asser, sous forme de notes (p. 147-344), un commentaire historique et critique dont les historiens de l'époque anglo-saxonne lui sauront le plus grand gré. Beaucoup de ces notes sont de véritables disserta-

tions sur la diplomatique anglo-saxonne, l'histoire militaire et la géographie historique, les institutions, etc. Il y a déployé une variété de connaissances, une précision dans le détail, une pénétration de jugement, une prudence dans les conclusions, qui n'appartiennent qu'aux maîtres; et M. Stevenson est un maître éminent.

Armé comme il l'est, ce n'était plus qu'un jeu pour lui de réfuter et de confondre les érudits trop peu circonspects qui avaient attaqué l'authenticité du récit d'Asser; les meilleurs de leurs arguments étaient fondés sur des erreurs qu'Asser n'avait pas commises, sur des additions dont les éditeurs modernes étaient seuls responsables. La *Vita Ælfredi* est authentique; elle a été composée vers 893 par un homme qui avait connu le roi, qui avait, à deux reprises, vécu à sa cour, avec lequel il avait eu de longs entretiens. Asser était un lettré pour son temps; il avait voyagé sur le continent : il était sans doute à Fulda lors de l'éclipse de soleil du 9 octobre 878. Il aimait et admirait le roi qui le nomma évêque de Sherborne, mais ce n'est pas un plat apologiste. Il raconte ce qu'il a entendu dire et parfois ce qu'il a vu. Sans doute, il a de grands défauts qui d'ailleurs sont beaucoup ceux de son temps : il écrit dans une langue emphatique et pédantesque dont le sens ne se laisse pas toujours aisément pénétrer; parfois il paraît manquer de jugement, mais c'est en somme un témoin direct qui a pu faire revivre la personne d'un grand roi.

Ainsi la question d'Asser est vidée maintenant. Quel érudit entreprendra sur la personne et l'œuvre d'Ingulf une œuvre définitive comme celle de M. Stevenson?

Ch. Bémont.

Henry Charles Lea. **A History of the Inquisition in Spain.** Tome 1er. New-York et Londres, Macmillan, 1906. In-8, xii-620 p.

L'histoire de l'Inquisition d'Espagne, faisant suite à celle de l'Inquisition au moyen âge [1], doit occuper quatre volumes, dont le manuscrit est déjà aux mains des imprimeurs. Celui que nous avons sous les yeux comprend deux grandes divisions : 1° L'origine et l'établissement de l'Inquisition dans la péninsule ibérique; 2° Les relations de cette institution avec l'État, la société laïque et le clergé séculier. L'exposé méthodique de ces deux ordres de faits est rendu particulièrement malaisé par le peu d'homogénité de l'Espagne à la fin du moyen âge; ce qui est vrai de l'Aragon ne l'est souvent pas de la Castille; la Navarre, la Catalogne, les îles Baléares doivent, à leur tour, être étudiées séparément. Ceux qui connaissent les ouvrages

1. De la traduction française que j'ai donnée de cet ouvrage, le tome Ier a déjà paru en deuxième édition. Une traduction allemande, revisée et mise au courant, paraît depuis 1905 à Bonn, sous la direction de M. Joseph Hansen.

antérieurs du grand historien américain ne s'étonneront pas qu'il se soit montré, cette fois encore, supérieur aux difficultés de son sujet.

M. Lea raconte sans émotion apparente; il accumule et interprète les faits que les documents originaux (en grande partie manuscrits) ou les meilleurs travaux de l'érudition espagnole lui fournissent. Il ne cherche ni le pittoresque ni l'éclat de la couleur; *scribit ad narrandum*. Jamais il ne s'attarde à des polémiques dirigées contre les opinions des historiens antérieurs; c'est tout au plus si, de loin en loin, il en fait justice dans une ligne du texte ou une courte note. Pourtant, les idées générales ne lui font pas défaut; elles se dégagent même, avec une netteté singulière, de la sérénité presque dédaigneuse de son récit. Ces idées sont en contradiction avec celles qui courent les livres et méritent d'autant plus d'être mises en lumière qu'elles n'ont pas encore subi l'épreuve de la discussion.

A l'encontre de la thèse qui fait de l'Espagne comme le pays prédestiné du fanatisme religieux, M. Lea a montré que les diverses populations de l'Espagne ont témoigné, pendant de longs siècles, d'un remarquable esprit de tolérance. A l'encontre de la thèse qui rejette sur le pouvoir civil, sur la royauté, la responsabilité des méthodes de l'Inquisition et de ses crimes, M. Lea a mis en pleine lumière celle de l'Église et des papes. L'Espagne était plus tolérante que les autres pays de l'Europe; elle a été fanatisée peu à peu par la papauté; l'avidité des princes et des moines a fait le reste. Telles sont, très brièvement résumées, les conclusions de sa laborieuse enquête; il faut entrer dans quelques détails pour les préciser.

Le préjugé touchant l'intolérance espagnole se fonde, chez beaucoup d'historiens, sur quelques faits généralisés à tort. C'est un empereur espagnol, Théodose, qui rendit les premiers édits menaçant de mort les hérétiques; c'est un autre empereur espagnol, Maxime, qui, circonvenu par deux évêques espagnols, fit mourir à Trèves l'évêque espagnol Priscillien, inaugurant ainsi, au profit de l'Église victorieuse, la longue série des meurtres juridiques pour délit d'opinion. Assurément, cela est curieux et peut prêter à des développements oratoires; mais l'histoire de Priscillien n'autorise pas à parler du fanatisme espagnol; bien d'autres faits démontrent qu'il n'existait pas.

L'Espagne du moyen âge fut tour à tour ou simultanément arienne, catholique, juive et musulmane. Les envahisseurs Visigoths étaient ariens; les Hispano-romains étaient catholiques; le judaïsme se développa à la faveur de la paix religieuse et l'islamisme s'implanta par la conquête. Or, les Visigoths furent tolérants tant qu'ils restèrent ariens; ils ne commencèrent à persécuter les Juifs et à les convertir de force que lors de leur propre conversion au catholicisme. Au IVe siècle, le concile d'Elvire était obligé de prohiber les mariages entre Juifs et chrétiens, d'interdire aux chrétiens de manger avec les

Juifs et même de faire bénir par eux leurs moissons; preuve évidente de l'intimité qui régnait entre ces communautés religieuses et du respect que la moins nombreuse inspirait à l'autre. Au VII[e] siècle, tout change; alors qu'Isidore de Séville écrit son Traité contre les Juifs et que le roi Sisebut les baptise de force (612), il n'est plus question de tolérance. Dès 633, le concile de Tolède proclame le principe qui, introduit dans le droit canon, devait donner naissance à l'Inquisition d'Espagne huit siècles après : le sacrement du baptême, qu'il ait été reçu de gré ou conféré de force, est indélébile; donc, les convertis sont des chrétiens de fait et, s'ils font mine de revenir à leurs anciennes croyances, ils doivent être traités comme des hérétiques. L'Église ne prêche pas la violence, mais elle est prête à en profiter pour augmenter le nombre de ses sujets. En 694, le roi Egiza demanda au concile de Tolède les moyens d'exterminer le judaïsme; dans leur réponse, les évêques firent allusion à une prétendue conspiration des Juifs pour détruire le royaume; ils opinèrent que les Juifs devaient être réduits en servitude et leurs biens confisqués au profit du roi. L'exécution de ces mesures sauvages, dictées par l'Église, fut arrêtée par le règne de Wiliza (700-710) et surtout par l'invasion musulmane, qui marque le début d'une nouvelle ère de tolérance. Les chrétiens sujets des Musulmans (Mozarabes) furent moins opprimés par les Califes de Cordoue qu'ils ne l'avaient été par les Goths. Le fanatisme des Almoravides et des Almohades vint, il est vrai, troubler ce régime pacifique; mais, la tourmente passée, il ne tarda pas à renaître. La condition des Juifs, dans les États musulmans, fut soumise aux mêmes vicissitudes que celle des chrétiens. Les Musulmans ne leur en voulaient pas à cause de leurs croyances. Grâce à leurs talents de médecins et d'administrateurs, les Juifs avaient acquis de hautes situations qui les désignaient à l'envie; vers l'an 1000, ils passaient pour les vrais maîtres de Grenade. De temps en temps, l'animosité qu'ils éveillaient se traduisait par des spoliations et des violences; mais il n'y eut pas de persécution religieuse.

On n'en vit pas davantage pendant les longues luttes qui rendirent la domination de l'Espagne aux princes chrétiens. C'est une profonde erreur de chercher dans ces guerres l'origine du fanatisme qu'on dit castillan et qu'il faudrait, pour être juste, appeler romain. La tolérance entre Chrétiens et Musulmans était telle qu'elle scandalisait les Croisés arrivant d'Europe, comme les Sarrasins encore incultes qui venaient d'Afrique. Au XIII[e] et au XIV[e] siècle, les princes chrétiens concluaient des traités et des alliances avec les Infidèles; à l'exemple du Cid, les nobles chrétiens entraient sans scrupule au service de princes musulmans et commandaient des troupes chrétiennes sous leurs ordres. Dans les provinces reconquises par la croix, les Mores étaient traités avec plus de tolérance encore que l'avaient été les chrétiens dans l'Espagne moresque. Les *Mudéjares* conservèrent leurs terres,

leurs esclaves (mêmes chrétiens) et purent exercer librement leur religion. Cela faisait d'ailleurs l'affaire du Castillan, dont le vrai métier était la guerre et le brigandage; il laissait volontiers aux Mudéjares et aux Juifs l'agriculture, le commerce et l'industrie.

Les princes espagnols avaient d'autant moins de raison de haïr les Juifs qu'ils ne pouvaient se passer de leurs services en luttant contre les Sarrasins. Les Juifs ne leur apportèrent pas seulement le concours de leur intelligence, de leur activité commerciale, de leurs aptitudes administratives, mais celui de leur courage militaire. Sur le champ de bataille de Zaleca, en 1086, quarante mille Juifs, dit-on, suivaient les étendards d'Alphonse VI; à Ucles, en 1108, ils composaient presque toute l'aile gauche de l'armée castillane. On sait que la civilisation juive atteignit, dans l'Espagne du moyen âge, une prospérité qu'elle ne connut nulle part ailleurs; la protection des rois et des nobles n'aurait pas suffi à l'assurer si le gros de la population avait nourri des préjugés religieux contre les Juifs.

De bonne heure, Rome s'émut de cette tolérance, qui n'était pas conforme à ses enseignements séculaires; elle employa toute son influence à déchaîner la haine populaire contre les Juifs et les Mores. Les Juifs, plus remuants, plus en évidence, furent particulièrement dénoncés par elle, d'abord dans le Midi de la France, puis en Espagne. Si, malgré cette politique constante de l'Eglise, malgré le tort que se faisaient les Juifs eux-mêmes par l'ostentation de leur puissance et de leurs richesses, l'explosion fut si lente à se produire, cela prouve combien le caractère espagnol répugnait aux suggestions du fanatisme.

L'Eglise considérait comme inadmissible qu'un Juif fût investi d'une autorité quelconque sur des chrétiens; dès 438, elle obtint de Théodose que cette doctrine fût érigée en loi d'Etat. Elle ne voulait pas non plus qu'il existât entre Chrétiens et Juifs des relations d'amitié; vers 890, le pape Etienne VI se plaignait à l'archevêque de Narbonne que les Juifs pussent posséder des terres et qu'ils entretinssent de bons rapports avec les chrétiens. L'enseignement de Rome n'a pas varié à ce sujet, car, en 1581 encore, Grégoire XIII déclarait que les fautes de judaïsme, aveugle et déicide, s'accumulaient avec chaque génération et que la seule condition qui convînt aux Juifs était une perpétuelle servitude. Le concile de Rome (1078) et le pape Grégoire VII (1081) protestèrent contre l'admission des Juifs d'Espagne aux emplois publics. Au XIII[e] siècle, l'intolérance de Rome s'accrut encore. Innocent III écrivait en 1208 au comte de Nevers qu'il fallait, à la vérité, respecter la vie des Juifs, mais à la condition de les disperser comme des vagabonds à la surface de la terre; le comte de Nevers passait pour les protéger et le pape le menaçait non seulement de la colère du Ciel, mais des foudres de l'Eglise. En 1216, le concile de Latran prescrivit que les infidèles se distinguassent des chrétiens par leurs

vêtements ; Grégoire IX (1233) et Innocent IV (1250) réitérèrent cet ordre, qui avait évidemment pour but d'empêcher toute assimilation, toute fusion. Clément IV, dans un bref de 1266, exhorta Jaime Ier d'Aragon à expulser les Mores de ses domaines ; Nicolas III, en 1278, blâma Alphonse X d'avoir conclu une trêve avec eux. Un des canons du concile de Vienne (1311-1312) dénonça comme intolérables les prières que les Musulmans prononçaient du haut de leurs mosquées ; ce dernier vestige de la liberté religieuse ne fut cependant aboli qu'en 1482, malgré les réclamations très légitimes du Grand Turc. Mais le concile de Vienne en voulait surtout aux Juifs ; il défendit aux chrétiens de les fréquenter à un titre quelconque. A leur retour du concile, les prélats espagnols s'assemblèrent à Zamora (1313) et donnèrent libre cours à un fanatisme anti-juif que l'Espagne n'avait pas encore connu. Dès lors, l'Eglise d'Espagne, jusque-là tolérante elle-même, travailla, sous l'impulsion de Rome, à transformer la mentalité populaire, à éveiller ou plutôt à créer le fanatisme. Les décisions du concile de Valladolid (1322) prouvent combien les relations entre gens de différents cultes étaient encore libres et cordiales ; Juifs et Mores assistaient au service dans les églises chrétiennes, participaient aux vigiles ; les chrétiens se rendaient ouvertement aux mariages et aux obsèques des Infidèles ; Juifs et Mores occupaient des places dans l'administration, étaient médecins et chirurgiens. Tout cela devait immédiatement cesser, sous peine d'excommunication. La défense faite aux infidèles d'exercer la médecine, renouvelée du concile de Constantinople (706), était colorée du prétexte odieux que les médecins juifs ou mores essayaient de faire mourir leurs clients chrétiens. Toutefois, on eut grand peine à détourner les chrétiens des médecins et des chirurgiens juifs ; il arriva même une fois, en 1489, que les Dominicains réclamèrent d'Innocent IV une dispense pour avoir le droit de se faire soigner par eux. Bien que les lois de 1412 eussent imposé une amende énorme aux médecins infidèles qui visiteraient des chrétiens, le franciscain Alonso de Espina se plaignait encore, en 1462, que tout noble, tout prélat espagnol fût accompagné d'un diable de médecin juif. La prohibition dut être renouvelée par Grégoire XIII en 1580, preuve que l'intérêt des malades tendait invinciblement à l'éluder.

Les premiers massacres de Juifs en Espagne remontent à l'an 1108 ; mais ils ne prirent un caractère grave qu'en 1210, à l'instigation du légat pontifical, Arnaud de Narbonne, qui conduisait des bandes de Croisés au secours d'Alphonse IX. Quoique les nobles du pays essayassent de protéger les Juifs, des milliers de gens paisibles furent mis à mort sans forme de procès. Ce fut pis encore après la mort de Jaime I, en 1276. Clément IV avait déjà sommé Jaime de sévir contre les Juifs, de les dépouiller de leurs emplois, de châtier leur insolence ; Nicolas IV, en 1278, ordonna au général des Dominicains d'envoyer

partout des frères pour travailler à la conversion des Juifs *et de dresser des listes de ceux qui refuseraient le baptême*. La même année, Pierre III écrivait à l'évêque de Gérone pour lui rappeler qu'il l'avait déjà prié maintes fois de mettre un terme aux violences de son clergé contre les Juifs; il venait d'apprendre que la *juiverie* avait été dévastée, que l'intervention de l'officier royal avait été méprisée et que l'émeute avait été organisée par l'évêque lui-même. Au XIIIe et au XIVe siècle, on voit souvent les princes séculiers défendre la cause des Juifs contre le clergé espagnol; ainsi, en 1307, Ferdinand de Castille protestait contre le doyen et le chapitre de Tolède, qui avaient obtenu des bulles oppressives du pape Clément V.

Le XIVe siècle fut marqué, dans toute l'Espagne, par d'effroyables hécatombes de Juifs. Chaque fois qu'on peut en démêler les causes, on trouve que les instigateurs des tueries sont des moines ou des prêtres. En 1328, un Franciscain, Fray Petro Olligoyen, conduisit lui-même les Navarrais au pillage et au massacre. Le fanatique Ferran Martinez, archidiacre d'Ecija, devint le chef d'une véritable croisade intérieure; 4,000 juifs furent tués à Séville. L'année 1391 vit mettre à feu et à sang des villes entières; tout Juif qui refusait de se convertir était tué. C'est ce que Villanueva appela la *guerra sacra contra los Judios*. L'effet immédiat de ces violences fut la conversion de milliers d'individus qui, sous le nom de *Conversos* ou de *Marranos*, formèrent désormais une classe nouvelle dans la population; à Valence seule, il y eut 11,000 baptêmes. Les *nouveaux-chrétiens*, très hostiles à leurs anciens coreligionnaires, quoique pratiquant parfois en secret quelques-uns de leurs rites, devinrent bientôt, à leur tour, riches et puissants, excitèrent l'envie et éveillèrent les soupçons de l'Eglise. C'est contre eux que fut fondée et dirigée l'Inquisition d'Espagne. On avait massacré leurs pères en qualité d'infidèles; on les brûla en qualité d'hérétiques. Quelle est la part de responsabilité de l'Église dans cette série de crimes qui a imprimé une tache indélébile à l'histoire de l'Espagne? M. Lea paraît l'avoir nettement établie.

La thèse des apologistes, Hefele, Gams, Pastor et autres, consiste à mettre surtout en lumière le caractère politique de l'Inquisition d'Espagne. Ferdinand et Isabelle se seraient servis de ce puissant instrument pour abaisser la noblesse, pour dompter l'insolence des *Conversos*, pour briser le particularisme provincial et municipal, enfin et surtout pour remplir les coffres de l'État par le produit incessant des confiscations. Quant à Rome, elle aurait résisté à l'établissement de l'Inquisition espagnole; elle aurait même parfois insisté pour en atténuer les rigueurs.

Tout cela est en contradiction formelle avec les faits. Pendant la longue tragédie de meurtre et de spoliation qui se poursuit de 1328 à 1391, pas un pape, pas un prélat n'a élevé la voix pour défendre les victimes. Comme le judaïsme espagnol semblait renaître de ses

vipère moribonde sous son talon. Elle se réveilla lors de la Restauration et tâcha de mordre encore; mais les jours de Torquemada et de Lucero étaient passés.

Le caractère particulier et la puissance terrible de l'Inquisition espagnole tiennent au fait qu'elle réunit dans ses mains, pendant plus de trois siècles, le glaive spirituel et le glaive temporel. L'ancienne Inquisition romaine était une institution ecclésiastique, qui pouvait faire appel à l'État pour exécuter ses sentences, mais n'était pas sûre d'en être obéie. En Espagne, l'Inquisition n'avait pas de résistance à craindre, parce qu'elle représentait à la fois le pape et le roi. Il y eut même un jour, dans l'histoire de l'Espagne, où l'Inquisition faillit devenir l'État lui-même et réduire le prince au rôle d'un roi fainéant. C'était en 1574, sous Philippe II. On parla d'instituer un ordre militaire sous le vocable de *Santa Maria de la Espada Blanca*, ayant à sa tête l'inquisiteur général; tous les membres devaient lui jurer obéissance en temps de paix et en temps de guerre; ils devaient lui abandonner la nue-propriété de leurs biens; ils devaient reconnaître, à titre exclusif, sa juridiction. Pour entrer dans cet ordre, la seule condition nécessaire était la *limpieza*, la pureté du sang ancestral, libre de toute infiltration juive ou moresque. Neuf provinces acceptèrent le projet avec enthousiasme et envoyèrent des procurateurs à Philippe pour lui demander son approbation. Après mûr examen, le roi s'aperçut qu'on en voulait tout bonnement à sa couronne; il ordonna de livrer tous les papiers relatifs à cette affaire et défendit qu'on en reparlât jamais. Si l'on eût surpris son assentiment dans un moment plus favorable, l'Espagne serait devenue, en quelques années, la plus monstrueuse des théocraties.

L'illustre vieillard de Philadelphie auquel nous devrons ce beau livre, après tant d'autres, n'occupe peut-être pas encore, dans l'estime de ses contemporains, la place éminente où il aurait droit de prétendre. Avec une modestie qui n'a rien de dissimulé, une austérité de savant qui a vécu uniquement pour la science, il se défend contre les éloges et les hommages. Je veux respecter ses scrupules et me contenter, en terminant, d'émettre le vœu que l'histoire de l'Inquisition d'Espagne soit bientôt traduite en espagnol, pour l'édification de ceux dont les ancêtres ont tant souffert et qui doivent apprendre d'un Américain à connaître la cause véritable de leurs maux.

Salomon Reinach.

Le développement de la pensée religieuse de Luther jusqu'en 1517, d'après des documents inédits, par A. Jundt. Paris, Fischbacher, 1906; grand in-8° VIII-252 pages.

Du positivisme au mysticisme, étude sur l'inquiétude religieuse contemporaine, par J. Pacheu. Paris, Bloud, 1906; in-12, 355 pages.

Le travail de M. Jundt est conduit avec beaucoup de méthode. Il

est besoin d'un certain effort pour découvrir dans les tout premiers écrits de Luther quelques rudiments de ses doctrines réformatrices. C'est par ce qui est arrivé ensuite que ces indices acquièrent une signification. Mais un point très important semble acquis avec certitude, c'est que Luther, deux ans avant que n'éclatât la querelle des indulgences, était en possession de sa doctrine sur la justification par la foi. M. J. montre fort bien comment Luther, qui a d'abord professé l'orthodoxie de son temps, est arrivé à cette théorie. Que la pensée du réformateur soit précisément celle de saint Paul, c'est une autre affaire. En toute hypothèse, il ne s'agit que d'une adaptation.

M. Pacheu fait, au point de vue de la psychologie religieuse, une critique sensée, assez pénétrante, du positivisme de Comte et de Littré, du pessimisme de Schopenhauer, de l'individualisme de Nietzsche, de l'évangélisme de Tolstoï, de l'ésotérisme. Il traite les personnes et les doctrines avec une mansuétude peu ordinaire chez les théologiens. Sa tendance est à montrer que les aspirations religieuses de l'homme, mal satisfaites par les doctrines précitées, trouveraient leur aliment légitime et leur paix définitive dans le christianisme catholique. Il aurait dû examiner d'un peu plus près les motifs qui ont poussé tant de gens hors des orthodoxies officielles et qui les éloignent spécialement du catholicisme. Ce ne doit pas être uniquement la part d'idées fausses qu'ils ont pu avoir de celui-ci.

A. B.

La question d'Égypte par C. de Freycinet, de l'Académie française, Paris, Calmann Lévy, in 8°, 447 p., 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. de Freycinet sur la question d'Égypte a été accueilli partout avec intérêt : nul parmi nos hommes politiques n'avait autant à raconter sur ce sujet, nul n'était mieux placé pour parler des événements pendant lesquels la domination anglaise s'est établie sur ce pays que celui qui gérait le ministère des affaires étrangères au plus fort de la crise, du 30 janvier au 29 juillet 1882, et qu'on a accusé d'avoir fait perdre la Méditerranée à la France. Aussi, en ouvrant le livre, on cherche instinctivement ce qui a trait à cette époque, et on est un peu déçu de voir qu'elle n'occupe que le quart à peine du volume.

Ce volume se divise en quatre chapitres à peu près égaux : I : de 1798 à la fin de la crise de 1841 ; II : création du canal de Suez, khédivat d'Ismaïl, condominium anglo-français, débuts de la révolution égyptienne; III : du 14 novembre 1881 au 13 septembre 1882; IV : occupation anglaise, Fachoda et convention du 8 avril 1904. Il se termine par une conclusion d'une quinzaine de pages. Parcourons-le rapidement et exposons, apprécions les points principaux.

I. M. de F. a entendu traiter toute la question d'Égypte; pour lui elle s'ouvre au moment du départ de Toulon de l'expédition de Bonaparte qu'il nous narre, mais si brièvement (p. 1-14) que son récit manque d'intérêt. Il nous parle ensuite de Méhémet Ali, et là encore, comme la place et peut-être les connaissances lui font défaut, il abrège beaucoup. Arrivé aux négociations, aux traités, aux firmans de 1832 à 1841, il entre enfin dans quelques détails; il constate (p. 31) que « l'Angleterre n'abandonne jamais ses craintes en ce qui touche l'Égypte et les grandes routes de l'Orient », et qu'elle agit vigoureusement contre Méhémet Ali par peur de l'influence française qu'il favorisait. M. de F. est assez sévère pour les ministres de Louis Philippe et les hommes politiques du temps; il montre (p. 77) « les uns perdant de vue les réalités, les autres manquant de suite et de décision, d'autres enfin contribuant à développer un état d'opinion qui s'opposait aux solutions raisonnables », et il ne songe pas que le lecteur appliquera ces critiques aux ministres et aux hommes politiques de 1882. L'intervention des puissances, qui arrêta les conquêtes de Méhémet Ali, lui fournit l'occasion d'exposer pour la première fois la théorie qui sera désormais le refrain de son ouvrage : l'Égypte ressort du concert européen; toute tentative pour régler, en dehors de ce concert, ce qui la touche est une faute et une imprudence.

II. Au deuxième chapitre, M. de F., s'engageant dans l'historique du canal de Suez, rappelle les différents projets depuis le règne d'Henri III, et on est très étonné de lui voir omettre le plus connu, celui de Leibnitz. Il s'attarde (p. 101-131) à toutes les difficultés que la mauvaise volonté de l'Angleterre suscita à Lesseps. Revenant à l'Égypte même, il avoue (p. 140) que le firman de 1873 se substitua à tous les actes antérieurs, et il nous semble que M. de F. aurait dû faire partir de là son étude; il se serait alors étendu plus à son aise sur les événements dont il a été acteur et qui ont amené l'occupation anglaise. Tout le reste n'est en somme qu'une très longue, trop longue introduction. Après 1873 seulement, les difficultés financières obligèrent Ismaïl à créér la caisse de la dette, puis le contrôle général ou condominium anglo-français. M. de F. condamne rigoureusement cette institution, très appréciée pourtant par les contemporains et considérée par eux comme donnant à la France une situation privilégiée : « Nous avions, dit-il (p. 167), commis deux fautes qui sont allées s'aggravant et qui devaient produire leurs fruits. La première a été de nous enfermer dans une sorte de tête à tête avec les Anglais en Égypte. Il y a toujours une victime dans de semblables unions. Il aurait fallu appeler en tiers les autres puissances. Notre seconde faute a été de trop subordonner notre politique à la question financière. » Il blâme très justement l'instabilité de nos représentants en Égypte, mais il néglige de nous faire remarquer plus loin que, pendant le premier semestre de

1882, lui-même changea le contrôleur français, M. de Blignières ainsi que le consul général, M. Sienkiewicz, et l'on a constaté que M. Dormet de Vorges, choisi pour remplacer M. Sienkiewicz au plus fort de la crise, en fin juin, revenait du Pérou et n'avait jamais dépassé Livourne dans le bassin de la Méditerranée. En revanche M. de F. raconte avec complaisance que, ministre des affaires étrangères, le 27 décembre 1879 il réussit à unir toutes les puissances dans la rédaction de la loi de liquidation de 1880, restée la charte financière de l'Égypte (p. 187-192). Mais, lorsqu'il parle de l'émeute du 1er février 1881, ce premier symptôme de la révolution, pourquoi reproche-t-il au khédive (p. 196) de ne pas s'être débarrassé du chef du complot en le chargeant d'une mission au Soudan? Comme si Arabi et ses complices eussent accepté bénévolement cet exil déguisé! M. de F. ignore donc que tous les Égyptiens considéraient le Soudan comme un lieu de déportation? Et pourquoi se tait-il sur la complicité de Mahmoud Sami avec les militaires? Il ne voit pas que l'éloignement de cet intrigant du ministère de la guerre fut la vraie cause du pronunciamiento du 9 septembre 1881, qui le ramena à la tête de l'armée et obligea le khédive à convoquer une chambre des délégués.

III. Le troisième chapitre de l'ouvrage, qui aurait pu offrir un intérêt considérable, appelle les plus sérieuses critiques, et il convient d'y insister. A Gambetta qui sur ces entrefaites était parvenu au pouvoir, M. de F. reproche vivement son attitude décidée; il objecte que Gladstone et ses collègues se montraient peu disposés à suivre l'initiative hardie du grand ministère, et que Bismarck conseillait d'éviter une intervention armée (p. 218). Soit : mais lorsque M. de F. succède à Gambetta, lorsque il cherche à justifier le changement de front qu'il imprime à la politique française, quelle est sa méthode? Il se contente la plupart du temps de recopier ses discours et ses dépêches dans l'*Officiel* et dans les livres jaunes; il ne produit généralement pas les réponses de ses adversaires; système habile : parlant seul, il se fait la partie belle et se donne toujours raison.

Il n'accepta, paraît-il, le principe de l'intervention turque qu'avec la réserve d'un mandat européen, soigneusement limité, imposé au Sultan. Mais il oublie qu'il repoussa cette intervention jusqu'au 12 mai. Pas un seul mot de la crainte, si souvent exprimée par les orateurs et les journaux du temps, du contre-coup que pourrait avoir sur le fanatisme en Algérie et en Tunisie le débarquement des armées du calife, artisan notoire d'un mouvement panislamique. M. de F. n'insiste pas sur le désir de Mahmoud de profiter des circonstances pour réduire l'Égypte à la condition des autres provinces de l'empire. Il n'indique pas que l'opinion publique du monde ottoman se prononçait ouvertement en faveur d'Arabi, considéré comme le champion de la religion de Mahomet, et qu'elle liait les mains au Sultan. Il

ignore absolument les relations et la correspondance d'Arabi avec Yildiz Kiosk.

Il fait à peine une allusion à l'hostilité de l'Italie contre la France, et, s'il remarque qu'elle ne nous pardonnait pas Tunis, il n'ajoute pas qu'elle voulait être représentée dans le contrôle.

Il passe sous silence l'offre faite par lord Granville à M. Mancini d'intervenir avec l'Angleterre à la place de la France qui s'effaçait (Voir *Blue Book* 1882, *Egypt*, n° 7, pièces 445, 461, 466, etc.).

Mais c'est surtout quand il parle de l'Égypte que M. de F. est inexact. Il se trompe absolument sur le caractère du ministère Mahmoud Sami dans lequel Arabi tenait le portefeuille de la guerre, et il semble ne pas savoir que ce ministère, c'était le parti révolutionnaire au pouvoir : « En somme, dit-il (p. 249), l'administration de Mahmoud fut assez bienfaisante, les mois de février et de mars s'écoulèrent dans une tranquillité qui donnait un démenti aux prévisions pessimistes des contrôleurs. » Et pourtant, dans une note au bas de la même page, il rappelle qu'au commencement de ce même mois de mars, à la suite d'une tentative d'empoisonnement « vraie ou fausse » contre un des principaux complices d'Arabi, « les chefs militaires poussèrent les hauts cris et parlèrent bruyamment de déposer le khédive » !

Il est d'une sévérité excessive pour le malheureux Tewfik ; il le traite d'incapable, presque de lâche ; il lui reproche (p. 254) d'avoir excité la fureur de ses ministres en ayant recours à la Porte au sujet de la condamnation de quarante officiers circassiens. Ici comme ailleurs M. de F. n'a pas pris soin de consulter les *Blue Books* anglais ; sans quoi il aurait vu (1882, *Egypt*, n° 7, pièce n° 142) que c'est la Porte qui, la première, a demandé des explications, comme elle en avait le droit d'après les firmans.

Il ne fait nulle mention des intrigues reprochées à l'ex-khédive Ismaïl que les conspirateurs essayèrent d'impliquer dans l'affaire des Circassiens, pas plus qu'il ne parle des complots du prince Halim, dernier fils de Méhémet Ali, dont il fut fort question à l'époque comme successeur éventuel de Tewfik.

Il omet la proposition de lord Granville d'envoyer au Caire un commissaire anglais, un français et un ottoman pour y rétablir l'ordre (*Blue Book* 1882, *Egypt*, n° 7, pièces 115, 116, 119, etc.).

Comme il a critiqué la note du 7 janvier 1882 inspirée par Gambetta, il risque à peine quelques mots sur une autre note qui n'est qu'une aggravation de la première, et qu'on désigne sous le nom d'ultimatum anglo-français : « Nous fîmes une nouvelle tentative pour obtenir l'éloignement d'Arabi et de quelques meneurs. La mesure eût été décisive. Le khédive n'en eut pas le courage, et cette nouvelle défaillance mit le comble à l'audace de ses ennemis » (p. 264). M. de F. ne sait-il pas que Tewfik accepta cette note ; que le ministère Mahmoud Sami démissionna pour protester ; que les offi-

ciers signifièrent à Tewfik lui-même leur refus de se soumettre; que le même jour, le 27 mai, des réunions eurent lieu chez le président de la Chambre des délégués et chez Arabi ; que dans ces réunions le parti national proclama la déposition du khédive et Arabi donna l'ordre à un colonel de cerner le palais ; qu'enfin le khédive ne céda qu'aux prières des délégués, des notables et au désir de préserver les Européens que les militaires d'Alexandrie avaient menacé de massacrer, si Arabi ne rentrait pas au ministère dans les vingt-quatre heures? Mais M. de F. ne nous dit même pas que le chef révolutionnaire resta seul ministre jusqu'au 18 juin, et qu'alors Tewfik, sur les instances des consuls des puissances germaniques, confia le pouvoir à un octogénaire affaibli qui maintint Arabi à la guerre !

Lorsque vient le récit de la conférence de Constantinople, M. de F. tente d'expliquer l'échec de ce recours au concert européen qu'il prône depuis la première page comme une panacée, et il rejette l'insuccès sur la lenteur des puissances : « Si la conférence s'était réunie dans un délai raisonnable, la crise finale eût sans doute été conjurée, car il s'écoula plusieurs semaines avant qu'elle devint inévitable » (p. 267). Mais la circulaire anglo-française, qui invitait les gouvernements à la conférence, est du 2 juin, et les massacres d'Alexandrie sont du 11 juin!

M. de F. narre d'ailleurs ces massacres comme auraient pu le faire les révolutionnaires égyptiens. Il ignore la conduite plus que louche du préfet de police, créature d'Arabi, les prédications d'un individu décoré par le même Arabi du titre d'orateur de l'armée, la participation des gendarmes indigènes aux tueries. En somme il répète ses déclarations au parlement, et, à l'en croire, ce ne fut qu'une simple rixe comme il y en a parfois dans les ports ; mais si on lui pardonne d'être mal renseigné le 13 juin 1882, il n'en va pas de même vingt-trois ans après.

Il n'est pas plus heureux quand il parle de l'incendie d'Alexandrie qui eut lieu le 12 juillet 1882. Il l'attribue aux Bédouins (p. 283-284), tout en ajoutant, avec le consul général : « Isiman bey, colonel d'un régiment égyptien, a lui-même donné le signal du pillage. » Mais on ne connaît pas de colonel de ce nom, et si M. de F. avait pris la peine de consulter n'importe quel ouvrage, il y aurait lu que la ville a d'abord été pillée, puis brûlée par les soldats égyptiens, en particulier par ceux du 6e régiment d'infanterie auquel son kaïmacan ou lieutenant colonel Soliman Sami donnait l'ordre et l'exemple. La culpabilité de cet individu fut si bien établie que les Anglais n'osèrent pas étendre leur protection jusqu'à lui, et le laissèrent pendre à Alexandrie en 1883.

Quant au bombardement du 11 juillet et au refus du gouvernement français de s'y associer, peu de Français, assure M. de F. (p. 284), regrettent à l'heure actuelle que notre pays soit resté étranger à ces

lugubres événements. Sans doute, mais l'escadre aurait pu rester à portée et débarquer des marins après l'action pour sauver quelques victimes et combattre l'incendie ; c'est ce que firent les navires américains et grecs. M. de F. ne le dit pas.

Revenant à ce qui se passait en France, M. de F. s'étend sur les séances de la Chambre et du Sénat, et, selon son habitude, il cite de longs extraits de ses discours. Mais pourquoi n'accorde-t-il pas la parole de temps en temps à ses adversaires, à Gambetta, par exemple, qui prononça à cette époque quelques-unes de ses plus belles harangues ? Le livre que nous avons entre les mains y eût certainement gagné. Il est vrai que l'argumentation de l'auteur y eût perdu !

M. de F. paraît avoir conservé toutes ses illusions sur le projet d'occupation du canal de Suez, qui causa la chute du ministère le 29 juillet 1882 : « J'insistai sur le caractère manifestement neutre des positions que nous projetions d'occuper militairement. Ce n'était pas de ce côté que pourraient se porter les forces d'Arabi, trop occupées ailleurs, sur la route d'Alexandrie au Caire. En fait pas une amorce ne fut brûlée au canal » (p. 308 et 310). M. de F. a-t-il donc oublié les combats de Néfiche, de Tel-el-Mahuta, de Maksamah, de Kassassin? Ou bien place-t-il ces localités dans les environs d'Alexandrie ? On serait tenté de le croire : « Ses troupes (de l'Angleterre) débarquèrent à la fois à Suez et à Alexandrie. De ce dernier point le gros de l'armée se dirigea sur le Caire. Les Égyptiens étaient faiblement retranchés à Tel-el-Kébir, dans le vague dessein de barrer la route. Le choc se produisit le 13 septembre au matin, il fut de courte durée » (p. 316). L'auteur ne sait donc pas que le général Wolseley opéra un brillant changement de front, qu'il chargea sur la flotte la majeure partie des troupes concentrées à Alexandrie, trompa l'ennemi par une démonstration vers Aboukir, et transporta le gros de ses forces à Port Saïd et à Ismaïlia, si bien que le canal devint sa vraie base d'opération ? M. de F., mal servi par ses souvenirs, n'a pas songé à regarder une carte ; il y aurait vu que Tel-el-Kébir se trouve sur le canal d'eau douce du Caire à Zagazig et Ismaïlia !

Il insinue (p. 316) que la faible défense des rebelles est due à « une sorte d'entente » entre Arabi et l'état-major anglais. C'est chercher à plaisir à compliquer les choses. M. de Blignières, le contrôleur général, qui connaissait certainement mieux l'Égypte — où il séjournait depuis 1878 — que nos consuls si fréquemment remplacés, avait affirmé dans un interview, reproduit par le *Daily News* du 1er avril 1882, qu'un seul régiment anglais ou français suffirait à mettre en déroute toute l'armée khédiviale.

Cependant il faut reconnaître que si M. de F. se trompe souvent dans l'exposé des faits, certains de ses jugements paraissent justes et impartiaux, en particulier ceux qu'il porte sur la politique de l'Angleterre. Il ne pense pas (p. 318) qu'elle ait prémédité les événements

qui lui livrèrent l'Égypte. Il examine les trois phases de la crise égyptienne, et, selon lui, dans celle qui l'a précédée les Anglais ont pu chercher à utiliser la situation et à étendre leur influence, mais on ne saurait le leur reprocher : « Notre tort fut de nous enfermer dans un tête à tête qui ne pouvait tourner à notre avantage. Entre les Anglais et nous, la partie en pareil cas n'est pas égale. » Et cela à cause de « leur suite, de leur ténacité », de la supériorité de leurs agents qui occupent longtemps les mêmes postes et possèdent un esprit d'initiative inconnu des nôtres, enfin parce que les ministres de S. M. Britannique ne craignent pas « de prendre des décisions devant lesquelles les nôtres reculent ». Pendant la crise M. de F. affirme que Gladstone et ses collègues ont fait tout ce qu'ils ont pu pour s'assurer notre concours; afin de nous décider, l'Angleterre « se serait engagée au-delà d'une coopération spéciale et limitée; mais une telle alliance ne couvrait pas nos frontières de l'Est. » (p. 319)! Après l'occupation, M. de F. juge la conduite de la Grande Bretagne toute naturelle, et attribue un dénouement, si fâcheux pour nous, à trois causes principales (p. 320) : 1° l'erreur du point de départ qui a consisté à ne pas internationaliser la solution; 2° la conduite de Bismarck qui « a fait soupçonner quelque but caché; on a supposé qu'en permettant à l'Angleterre d'intervenir seule, il voulait créer une mésintelligence permanente entre elle et la France » (p. 321); 3° la Chambre française au dernier moment a manqué d'énergie. — Oui, mais il fallait ajouter que le cabinet Freycinet lui aussi, avait tout le temps, manqué d'énergie.

IV. Dans le dernier chapitre l'auteur étudie les différentes tentatives de la France pour obtenir l'évacuation. On est assez surpris qu'il accuse Jules Ferry d'avoir manqué une occasion par crainte d'être mis en minorité (p. 339). M. de F. est cruel pour les autres ministres, surtout pour les défunts, et il leur reproche volontiers ce qu'on lui a reproché si souvent. Il estime que la seule chance favorable se présenta en 1884, et qu'on la perdit pour n'avoir pas su imposer un léger sacrifice aux créanciers français de l'Égypte (p. 340). Il expose toutes les négociations jusqu'en 1896, et, à propos de l'affaire de Fachoda, retrace la victoire du Mahdi et les campagnes du général Kitchener. Il considère comme équitable la convention du 21 mars 1899 qui termina ce triste épisode de la mission Marchand. Il approuve enfin la convention du 8 avril 1904, dominée par la pensée supérieure du rapprochement des deux nations, mais il ne peut s'empêcher de remarquer que « l'Angleterre nous abandonna des droits éventuels au Maroc en échange de droits certains que nous possédions en Egypte » (p. 431).

Dans sa conclusion, M. de F. prédit que « à un moment de l'histoire, l'Égypte cessera d'être sous la domination anglaise » (p. 440),

et il offre une compensation à l'empire britannique; il propose de reconnaître sa souveraineté sur le Soudan dont on apprécie actuellement la richesse (p. 442-445). Il ne se souvient plus qu'il a lui-même démontré l'intérêt que l'Angleterre attache à la possession de ses voies de communication avec l'Inde! C'est sur cette véritable utopie qu'il termine, et, comme il doute pourtant que l'Angleterre, rarement naïve, lâche la proie pour l'ombre, il fait appel « à la conscience humaine, aux idées de droit, de paix et de justice. J'attends beaucoup, dit-il (p. 447), du temps et des méditations solitaires de la Grande-Bretagne » !

M. de Freycinet cite rarement ses sources, à peine indique-t-il trois auteurs. Evidemment il tire le reste des livres jaunes, de l'*Officiel* et de ses souvenirs. On peut regretter qu'il n'ait pas cherché à se mieux renseigner. Et, malgré tout, son livre nous intéresse parce qu'il est écrit par un des personnages dont le nom demeure particulièrement lié à « la question d'Égypte », parce que c'est manifestement un plaidoyer et qu'on est curieux de voir les efforts impuissants de l'auteur pour justifier le politique [1].

A. Biovès.

Andrew Lang. **The Secret of the Totem.** Londres, Longmans, 1905. In-8, x-215 p.

Dans ce volume d'une lecture facile et saupoudré de l'esprit aimable qu'on lui connaît, M. Andrew Lang a présenté une solution des problèmes que soulèvent l'origine du totémisme, les scrupules exogamiques et l'existence des phratries. Comme l'auteur le reconnaît, cette solution n'est pas entièrement neuve; il l'avait d'ailleurs formulée lui-même, en 1903, dans son ouvrage intitulé *Social Origins*; elle a déjà été discutée et contestée. Laissant de côté, pour abréger, ce qui concerne la genèse des idées de M. L. et les réponses qu'il a opposées à ses premiers critiques, je vais essayer de résumer sa manière de voir et de mettre en relief les déductions logiques dont elle s'autorise.

Il s'agit de rendre compte de la quasi universalité de groupes familiaux, généralement dénommés d'après des animaux, des plantes et d'autres objets, au sein desquels prévaut la règle (exogamique) qu'un membre d'un groupe ne peut épouser un membre d'un groupe homo-

---

1. Méhémet Ali est arrivé en Egypte en 1800 et non en *1799*, il a été proclamé pacha par les cheikhs du Caire et non par les *Albanais* (p. 16). — Abbas pacha est le petit-fils et non le *fils* de Méhémet Ali, et Saïd pacha n'est pas le *dernier survivant* des fils de Méhémet Ali, M. de F. oublie Halim pacha dont il a dû pourtant s'occuper en 1882 (p. 109). — L'Ouganda n'a jamais fait partie des domaines du khédive (p. 391). — Ce n'est pas *l'armée de secours* qui parut devant Khartoum, le 28 janvier 1885, mais 4 officiers et une vingtaine de soldats anglais (p. 395).

nyme, qu'un Corbeau ne peut épouser un Corbeau, un Loup un Loup, etc.

Soit donc l'hypothèse de Darwin, que l'homme primitif était un animal non encore sociable, qui, comme le gorille, vivait avec plusieurs femmes. Quand les jeunes mâles atteignaient l'âge de la puberté et devenaient menaçants pour les femelles, le mâle adulte les chassait et ils étaient obligés de chercher des épouses en dehors du groupe familial. Cette jalousie du chef suffisait à condamner les autres hommes à l'exogamie ; mais le chef lui-même cohabitait avec ses filles. Avec le temps, cette exogamie imposée devint consciente et voulue ; le principe « pas de mariage à l'intérieur du groupe » prit un caractère d'obligation morale. L'obligation résultante, pour les jeunes mâles expulsés, fut le rapt de femmes appartenant à d'autres groupes.

Plus tard seulement se forma l'idée du totem, c'est-à-dire d'un animal ou objet sacré apparenté au groupe et solidaire avec lui. Comment cette idée prit-elle naissance ? M. Lang répond : par l'usage des sobriquets donnés aux différents groupes par leurs voisins. Aujourd'hui encore, même dans des pays civilisés, les sobriquets tirés de noms d'animaux sont très fréquents. Le jour vint où les membres d'un groupe, familièrement désignés sous le nom d'une plante ou d'un animal, oublièrent complètement comment ils avaient reçu ces noms et s'imaginèrent que, s'ils les portaient, c'est qu'il existait entre eux et l'animal ou l'objet en question une connexion particulièrement étroite, un rapport d'alliance intime ou de parenté.

Objection : les gens à qui l'on inflige des noms d'animaux comme sobriquets n'en sont pas contents et ne les acceptent pas. Réponse : cela est vrai aujourd'hui, mais ne l'était pas à une époque primitive où le sauvage, persuadé du pouvoir magique qui résidait, à ses yeux, dans les animaux, les plantes, etc., considérait le nom qui lui était donné comme un hommage, non comme une dérision.

Maintenant, dans le groupe à nom d'animal, se développa l'idée mystique du sang considéré comme sacré, du sang principe de toutes les interdictions. Le *tabou* du sang défend de tuer un individu de son groupe ; il défend aussi de déflorer une vierge du groupe. Ici, M. L. cite le mémoire de M. Durkheim (*Année sociol.*, t. I, p. 47-57) et le mien (*L'Anthrop.*, t. X, p. 65), en ajoutant que M. Arthur Platt, il y a de longues années, lui a proposé la même théorie alors qu'il publiait les œuvres posthumes de Mac Lennan. Mais il ajoute que l'idée du sang sacré n'est pas nécessaire à sa thèse, car, dit-il, « le tabou du totem exclut tout contact du totémiste avec le totem » et le totémiste en vient bientôt à croire qu'il ne doit user de rien qui touche à son totem (p. 125). Je ne comprends pas comment on peut expliquer cela sans l'idée du tabou du sang. D'ailleurs, si cette idée n'était pas, comme je l'ai soutenu, antérieure à tout groupement familial ou social, jamais un groupement n'aurait pu se constituer, puisque

qui dit groupement dit association d'individus (animaux ou hommes qui ne s'entre-dévorent pas. Enfin, M. L. ne paraît pas avoir saisi la différence essentielle entre la thèse de M. Durkheim et la mienne. M. Durkheim a insisté sur le *tabou* du sang menstruel; j'ai mis en lumière celui du *virgineus cruor* et l'assimilation résultante de la défloration au meurtre. Il est évident que M. L. fait intervenir l'idée du tabou du sang pour compléter sa thèse, mais en s'efforçant d'en réduire l'importance; cela est inadmissible. Ou ce tabou, le plus fort de tous, est à l'origine de toute organisation, ou il vaut mieux n'en rien dire. M. L. a commencé par déduire un rudiment d'exogamie de l'idée de la jalousie du mâle; puis, après la constitution des groupes totémiques, il admet que le tabou du totem a produit, comme une sorte de complément ou de consécration, l'exogamie totémique. De ces deux manières d'expliquer l'exogamie, l'une au moins doit être inadéquate. Poursuivons.

A l'époque où naquit le totémisme, la descendance par la mère était seule connue. Les groupes totémistes Loup, Corbeau, etc., se réclamant chacun d'un ancêtre commun, ne toléraient pas l'intermariage. Donc, les femmes du groupe *local* Corbeau appartenaient toutes au groupe du Loup, étaient des Loups. Les enfants, suivant la condition de la mère (le père est supposé inconnu), sont des Loups. Avec le temps, chaque groupe local devint forcément hétérogène; le groupe local des Corbeaux ne fut plus peuplé que de Loups, etc. D'où cette conséquence que tout membre d'un groupe *local* Corbeau est un Loup par descendance et ne peut épouser un Loup. Mais chaque groupe local possédait des hommes et des femmes qui, en vertu de la filiation utérine, portaient les mêmes noms d'animaux que beaucoup de membres d'autres groupes locaux. Alors naquit l'idée que les hommes de différents groupes, mais portant les mêmes noms d'animaux, étaient apparentés, que, par suite, chacun devait se marier à l'amiable hors de son totem, au lieu de risquer, par suite d'un rapt commis au détriment d'un groupe local voisin, de verser le sang d'une fille du même totem. « Si deux groupes locaux puissants, disons Aigle et Corbeau, ont pris l'initiative de ce traité d'alliance et de *connubium* et si d'autres groupes locaux ont choisi deux groupes de ce genre pour organiser à leur profit l'échange pacifique des filles nubiles, nous avons, dans ces deux groupes locaux à nom animal, maintenant unis et s'intermariant, l'Aigle et le Corbeau, les formes primitives des phratries que l'on observe encore aujourd'hui. » (p. 147).

Mais pourquoi seulement *deux* phratries dans chaque tribu? — En Amérique, il y a des exemples de trois phratries et davantage dans une tribu; en Australie, on constate des traces de phratries plus nombreuses. Toutefois, la forme la plus ordinaire d'une alliance a dû être l'accord entre deux groupes puissants, qui auront attiré les

groupes voisins dans leur rayon d'influence. Une fois le type de tribu à deux phratries créé, il se sera généralisé par imitation. Dans certaines parties de l'Australie, les phratries ont disparu et leur place a été prise par les *classes* matrimoniales, avec prohibition de mariage entre générations non *hométiques* (la fille d'un A ne peut épouser le père d'un B, etc.). Comme cette disposition ne se rencontre pas dans les tribus australiennes les plus primitives, où les règles du mariage dépendent seulement des phratries et des totems, elle doit être postérieure en date. Les classes matrimoniales, originairement constituées dans chaque phratrie, sont maintenant seules à régler les unions chez les Arunta et la phratrie a disparu, même de nom, comme la fleur qui s'est transformée en fruit (p. 149).

Arrêtons-nous ici, bien que nous n'ayons esquissé qu'une partie de la vaste synthèse de M. Lang ; mais, au point où nous sommes arrivés, il ne s'agit plus de l'origine du totémisme et de l'exogamie ; il s'agit de leur évolution et de leurs conséquences sociales, dont l'exposé nous entraînerait trop loin.

Pour tous ceux qui ont approfondi la question — grâce surtout aux précédentes publications de M. Lang — le totémisme apparaît comme un fait religieux et social de premier ordre, le plus important et peut-être le plus général dans l'histoire de l'humanité à ses débuts. Est-il vraiment possible d'expliquer un pareil phénomène par la collation de sobriquets à des groupes d'hommes ? M. L. sent si bien que cela ne suffit pas qu'il fait intervenir, à titre accessoire, l'idée du *mana*, de la « vertu latente » attribuée, par les primitifs, aux animaux et aux végétaux. C'est le même procédé auquel il a recours pour expliquer l'exogamie, en admettant *accessoirement* comme cause le tabou du sang. Ces hypothèses surajoutées éveillent la méfiance. A mes yeux, celles que M. L. allègue à titre secondaire sont bien plus fécondes que celles dont il s'autorise au premier chef; s'il fallait admettre les unes et les autres, je ne concéderais qu'une importance minime à l'influence (toujours possible) des sobriquets et du respect du totem *quia* totem. Jusqu'à ce que l'on m'ait convaincu du contraire, je croirai trouver l'origine de l'exogamie non dans la jalousie du mâle (qui peut vieillir ou encore mourir jeune, auxquels cas les mâles éloignés par lui reviendront à son *harem*), ni dans un respect mal motivé du totem, mais dans le tabou primitif du sang, fondement de toute société ; je pense aussi que le totémisme s'explique par une hypertrophie de l'instinct social, conséquence de l'attrait singulier qu'exerce sur les primitifs, comme sur les enfants, le mystère du monde animal et végétal. Quant à l'explication de l'origine des phratries et à celle des classes matrimoniales, je n'en vois pas de tout à fait satisfaisante ; mais je suis tenté de croire qu'elles ne peuvent se justifier que par un rudiment d'organisation politique, ce qui est, d'ailleurs, l'opinion de M. Lang.

Salomon Reinach.

— On sait que Garibaldi, pour couvrir la responsabilité de la Compagnie maritime qui lui prêta les deux vapeurs nécessaires à l'expédition des Mille, feignit de s'en emparer par force. Ce qu'on oublie trop souvent, c'est que le consentement avait été donné, non par le directeur titulaire de l'entreprise, Rubattino, mais par un de nos compatriotes, ancien défenseur de Venise en 1848, J.-B. Fauché, à qui Rubattino avait depuis quelque temps délégué l'administration de la Société. Le plus piquant est que Fauché, prudemment congédié par Rubattino, puis nommé ministre de la marine en Sicile par Garibaldi, retomba simple capitaine de port et mourut à l'hôpital en 1882, tandis que Rubattino passa pour auteur de l'acte qu'il avait puni, peut-être à son corps défendant, mais enfin qu'il avait puni, et lui dut en partie le monument qu'à sa mort, en 1893, on lui éleva. Tels sont les faits que raconte, avec modération, M. Pietro Fauché, fils de Jean Baptiste, dans un récent volume de la *Biblioteca del Risorgimento* dirigée par MM. T. Casini et V. Fiorini (Rome, Albrighi, Segati et Cie, 1905). — Ch. Dejob.

— M. Orazio Viola nous envoie une bibliographie relative au drapeau tricolore italien qu'il vient de publier à Catane chez Battiato. C'est un catalogue accompagné, quand il y a lieu, de commentaires et suivi d'un index et de deux appendices, l'un qui contient la mention des lois et circulaires concernant le drapeau; l'autre celle des drapeaux décorés de la médaille militaire. — Charles Dejob.

— M. le commandant A. Butin nous communique en tirages à part deux articles parus dans les *Études* de 1903 et 1904. Le premier *La bataille de Fontenoy et l'inscription commémorative de 1902* (Lille, impr. Lefèvre-Ducrocq, 1904, 37 p.), n'a qu'un intérêt assez rétrospectif : c'est une protestation contre l'inscription qu'un Irlandais de San Francisco fit graver sur le champ de bataille en l'honneur de la brigade irlandaise « qui changea une défaite en victoire ». Le commandant B. s'efforce de démontrer que le succès de la journée du 11 mai 1745 est dû aux troupes françaises et à la Maison du Roi surtout. Le récit est composé d'après les relations imprimées. Pourquoi M. B. n'a-t-il pas consulté les archives de la guerre ? — *Une Frontière en péril!* (ibid., 32 p.), c'est notre frontière du Nord, menacée non par l'ennemi, mais par les adversaires théoriques des places fortes : ceux-ci s'étaient ménagé un triomphe par la loi de déclassement du 39 juin 1899, triomphe éphémère : car le projet fut retiré depuis. Le plaidoyer chaleureux du commandant B. méritera discussion; en tous cas il expose clairement les services rendus en 1870 et que doivent rendre encore les camps retranchés et groupes fortifiés du Nord. Pour les pages consacrées au front Nord-Est, peut-être M. B. eût-il consulté avec avantage les écrits du commandant Barré, — mais ce dernier auteur semble condamné comme hétérodoxe. Signalons, aussi simplement pour rappeler que la controverse n'est pas close, la condamnation portée par le général Langlois contre les ouvrages fortifiés. — A.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 14 mai. — 1906

Sophocle, Antigone, p. Bruhn, p. Blaydes; Philoctète, p. Shuckburgh. — Martinon, Les Drames d'Eschyle, traduits en vers français. — Boas, Les épigrammes de Simonide. — Commentaire sur le Théétète, p. Diels et Schubart. — Papyrus grecs, p. Kalbfleisch et Schöne. — Rutherford, Scholies d'Aristophane, III. — Hense, La modification du masque dans la tragédie grecque. — Judeich, Topographie d'Athènes. — Pro Roscio, p. Nicol. — Oltramare, L'Épitre à Auguste. — Allard, Dix leçons sur le martyre. — Sinko, Apulée et Albinus. — Chadwick, Études sur les institutions anglo-saxonnes. — Flodoard, Annales, p. Lauer. — Perdrizet, La peinture religieuse en Italie. — L'Estoile, Journal, p. Brette. — Prior, Poèmes, p. Waller. — Beaumont et Fletcher, p. Waller et Glover, II. — Stoll, Webster. — L.-G. Pélissier, Les correspondants du duc de Noailles. — Dubroux, Le Collège de Charleville. — Levasseur, F. Passy, Neymarck, Turgot. — Léonard, Souvenirs, p. Vitrac et Galopin. — Glachant, Benjamin Constant sous l'œil du guet. — Guillaume, L'Internationale. — Vie d'Abou Nafre, p. Pereira. — Littmann, Bibliotheca abessinica. — Del Vecchio, Auguste Franchetti. — Litzmann, Mon but dans l'enseignement. — Mme de Polozew, Pauvre Tolstoï. — Livres en néo-grec. — Hourst, Dans les rapides du Fleuve bleu. — Kleinclausz, La Bourgogne. — Sorbelli, L'archigimnasio. — Académie des inscriptions.

Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin u. A. Nauck. Viertes Bändchen : **Antigone,** 10 Aufl; Neue Bearbeitung von Ewald Bruhn. Berlin, Weidmann, 1904, Un vol. in-8° de 205 p. Prix 1 m. 80.

Sophoclis Antigone. Denuo recensuit et brevi Annotatione critica instruxit Fr. H. M. Blaydes. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria 1905. Un vol. in-8° de 104 p. Prix 2 m.

The Philoctetes of Sophocles with a Commentary abridged from the larger edition of Sir Rich. Jebb C. by E. S. Shuckburgh. Cambridge at the University Press, 1906. Un vol. in-12 de xliv-228 p.

Nous avons fait connaître aux lecteurs de cette Revue (cf. le numéro du 14 mai 1900), sous quelle forme nouvelle était publiée aujourd'hui l'édition de Sophocle de la collection Weidmann de Berlin. Cette édition avait été une des plus heureuses créations de Schneidewin ; à sa mort, elle fut confiée à Nauck, qui en avait fait une de ses œuvres de prédilection. Grâce à lui, cette édition de Sophocle a pris rang parmi les meilleures productions que la science allemande nous ait données dans le domaine de l'exégèse et de la critique des œuvres classiques. Ce n'est pas à une simple révision que le nouvel éditeur a soumis

l'œuvre de ses devanciers, c'est à un remaniement complet qui porte sur toutes les parties de l'ouvrage. L'introduction a été refaite en entier. Plusieurs questions y sont examinées d'une façon très approfondie et y sont résolues d'une façon qui est en général satisfaisante. La première est relative à l'origine de la légende adoptée par Sophocle. Cette origine, M. B. ne la trouve ni dans l'épopée, ni dans la poésie lyrique; il ne croit pas cependant que le poète l'ait créée : il a dû très probablement l'emprunter à la tradition populaire. La conséquence de cette explication est que l'on doit considérer comme une addition postérieure la scène finale des *Sept Chefs* d'Eschyle. La seconde question examinée par M. B. concerne le caractère de Créon. Il rejette l'explication de Hegel et de Boeckh; il ne fait pas de Créon le type du bon magistrat, du chef d'état idéalisé : il croit que Sophocle a simplement voulu dépeindre en lui un tyran. Bien entendu, M. B. ignore la remarquable étude que J. Girard a consacrée à ce sujet. Cette introduction se termine par deux paragraphes. Dans l'un, M. B. cherche à prouver que Sophocle, d'après la description qu'il fait de la grotte où a été enfermée Antigone, a connu quelque tombe à coupole de l'époque mycénienne, probablement même celle de Ménidi; dans l'autre, il traite de l'authenticité du célèbre enthymème que Sophocle a mis dans la bouche d'Antigone voulant excuser l'acte commis par elle. M. B. croit à l'authenticité du passage; il admet que Sophocle a voulu faire à Hérodote son ami la politesse de lui emprunter un joli thème de discussion, chose qu'il renouvellera plus tard quand il écrira l'*Œdipe à Colonne;* M. B. croit seulement que le morceau ne se trouvait pas dans la pièce quand elle a été représentée : Sophocle l'aurait ajoutée au moment où il publia sa tragédie. C'est vouloir un peu trop préciser. Ici encore, bien entendu, M. B. ignore l'excellent article que M. H. Weil a écrit sur ce sujet (*Rev. des études grecques*, t. VII, 1894, p. 262).

Le commentaire a été aussi remanié en bien des endroits, le plus souvent d'une façon très acceptable. Nous avons dit précédemment que la partie critique de cette édition était un peu sacrifiée; nous ne reviendrons pas là-dessus. En somme, cette nouvelle édition de Sophocle est une œuvre bien personnelle de M. Bruhn; nous devons ajouter que cette œuvre a été faite avec beaucoup de soin et de compétence et qu'elle fait honneur à l'auteur.

Le troisième volume de l'édition de Sophocle que M. Blaydes a commencé de publier l'an dernier, à l'âge de 85 ans, vient de paraître; il est consacré à la tragédie d'*Antigone*. Nous n'avons pas à répéter ce que nous avons déjà dit dans un précédent article (cf. nº du 26 août 1905). C'est toujours la même méthode, la même critique exubérante, qui bien souvent imagine des fautes pour se donner le plaisir de les corriger. Souvent rien de plus facile que ces changements. Au v. 73, M. B. écrit : φίλη γὰρ αὐτοῦ κτλ., ce qui affaiblit singu-

lièrement la pensée ; v. 78, il remplace μέν par νιν, ce qui est bien inutile ; v. 269, il met ἔπος à la place de εἷς ; mais ce dernier mot est absolument nécessaire à cause du mot πάντας qui suit. V. 756, les collations connues donnent la leçon με, la correction de M. B. est donc inutile. De même v. 226, la correction ποδοῖν serait acceptable ; mais les manuscrits donnent la leçon ὁδοῖς et non ὁδοῖν comme le dit M. B. On ne sera pas surpris de savoir que M. B. renonce aujourd'hui à bon nombre de corrections qu'il avait proposées jadis et dont quelques-unes cependant avaient même été favorablement accueillies par la critique. Dans la présente édition, il ne manque pas de ces bonnes corrections qui aujourd'hui aussi seront favorablement accueillies par la critique.

M. Shuckburgh, chargé d'abréger la grande édition de Sophocle de M. Jebb, publie aujourd'hui la tragédie de *Philoctète*. Cette édition ainsi réduite nous paraît mériter les éloges que nous avons déjà donnés à l'édition d'*Antigone* (cf. n° du 11 mai 1903). Au moment où paraissait le présent volume, on apprenait en France la mort de M. Jebb. L'Angleterre perd en lui un de ses savants les plus estimés. M. Jebb était certainement son meilleur helléniste. Il a publié d'excellentes études sur Théophraste, sur les orateurs attiques, sur Homère. Mais c'est surtout par son édition de Sophocle qu'il est connu en France. Cette édition est un véritable monument. La richesse de l'information, la sûreté de la critique y égalent la largeur de vues et la finesse des observations. « Les tragiques grecs, a dit M. H. Weil, doivent beaucoup à la patrie de Shakespeare. » M. Jebb était donc dans la vraie tradition anglaise : il continuait l'œuvre des Barnes, des Murgrave, des Porson, des Elmsley. Grâce à lui la connaissance d'un des plus grands tragiques grecs a fait un progrès sérieux.

Albert MARTIN.

Ph. MARTINON, **Les Drames d'Eschyle,** traductions en vers français. Alger, chez l'auteur s. d. (achevé d'imprimer le 30 septembre 1904. Tir. à 200 exemplaires. Un petit nombre d'exemplaires seulement seront mis en vente au prix de 6 francs), 172 pages.

Après avoir traduit en vers plusieurs pièces de Sophocle, M. Martinon essaie maintenant de traduire Eschyle, en vers également. La difficulté était grande ; et, bien que M. M. ait supprimé les chœurs, « écueil, dit-il, où doivent nécessairement échouer les traductions en vers », je ne saurais affirmer qu'il ait pleinement réussi. « La traduction en vers, dit M. M., est plus une œuvre de vulgarisation qu'une œuvre d'art ». Il me permettra de n'être pas de son avis. Traduire en simple prose un chef-d'œuvre de la poésie antique, afin que le public connaisse la pensée et les conceptions d'un auteur

dont il ignore la langue, c'est là vulgariser, et il n'est pas nécessaire, pour cela, de faire une œuvre d'art. Mais du moment que vous choisissez la forme poétique, vous assumez une tâche d'une toute autre nature; vos vers doivent être un écho fidèle des vers du poète, surtout en ce qui concerne le ton, la couleur, l'allure générale de son style; votre poésie doit refléter le plus exactement possible la manière de l'original, surtout dans ce que cette manière a de plus saillant et de plus individuel; vous devez faire l'œuvre d'un artiste qui non seulement comprend, mais encore sent et interprète; et c'est là précisément ce qui vous distingue d'un traducteur en prose, qui, lui, a le droit de se borner au rôle de vulgarisateur. Le vers de M. M. ne manque ni de coulant ni de naturel, sa langue est claire et correcte, ses rimes, sans être remarquablement riches, sont suffisantes, et si l'on découvre parfois des mots de remplissage, il est juste de reconnaître que c'est là une exception. Mais il manque ici ce qui fait l'un des caractères principaux de la poésie eschyléenne, cette sonorité de langage, cette magnificence d'expression, cette hauteur de ton poétique qu'une traduction en vers ne peut se dispenser de reproduire, sous peine de ne donner d'Eschyle qu'une idée incomplète et inexacte. Malgré toute l'industrie et tous les efforts que M. Martinon a déployés dans ses traductions, et que je suis loin de méconnaître, je crains que ses lecteurs, ceux qui ne peuvent lire le texte — c'est à eux, dit-il, que s'adresse la traduction en vers — n'aient une opinion bien imparfaite du génie du grand poète athénien.

My.

M. Boas. **De epigrammatis Simonideis.** Pars prior : Commentatio critica de epigrammatum traditione. Groningue, Wolters, 1905, xvi-256 p. (Diss. inaug. Amsterdam).

La tradition des épigrammes de Simonide eut lieu, suivant M. Boas, de la manière suivante : elles furent d'abord citées par les écrivains, Hérodote, Thucydide, Éphore, et autres, mais sans être attribuées nommément à leur auteur; vers la fin du IVe siècle, un grammairien en composa un recueil, sous le nom de Simonide; des extraits passèrent dans la Couronne de Méléagre; de là enfin quelques-unes trouvèrent place dans l'Anthologie de Céphalas, par conséquent dans l'Anthologie Palatine. Mais ce processus ne s'accomplit pas sans de grandes variations dans le texte et dans le nombre des épigrammes; des imitations en furent faites, des confusions de noms se produisirent, des erreurs de diverse nature furent commises, de sorte qu'un grand nombre d'épigrammes furent ajoutées indûment à la collection primitive. Sur les 102 épigrammes des *Poetæ lyrici* de Bergk[4], M. B. n'en compte que 34 qui faisaient partie de ce premier recueil. La dissertation comprend cinq chapitres : dans le premier, M. B. expose

sa méthode et le principe de ses recherches ; dans le second, il détermine l'origine et la date du recueil des épigrammes ; le troisième étudie les sources auxquelles ont puisé les écrivains qui citent des épigrammes avec le nom de Simonide ; le chapitre IV montre quelle fut la nature de la collection et la manière de procéder de l'auteur ; enfin M. B., dans le dernier chapitre, récapitule les résultats obtenus, et annonce une seconde partie de son ouvrage, dans laquelle il essaiera d'établir quelles sont les épigrammes de la collection qui peuvent être avec raison attribuées à Simonide ; elles seront seulement, dit-il, au nombre de onze, et sur ces onze, il n'en est que trois dont l'authenticité est vraiment certaine, les trois épigrammes relatives aux Thermopyles (91, 92, 94 Bergk). La critique de M. B., on le voit, est plutôt négative ; il est cependant moins radical que certains autres savants, comme Kaibel et v. Wilamowitz, pour lesquels Simonide, en tant que poète épigrammatique, n'eut pas auprès de ses contemporains cette haute réputation que lui attribua la crédulité des âges postérieurs. Mais cette question est réservée pour la seconde partie. Pour la première, qui constitue le présent volume, on rendra à M. B. cette justice qu'elle représente un travail considérable ; toutes les épigrammes attribuées à Simonide y sont l'objet d'une critique approfondie et subtile, parfois déconcertante ; pour quelques-unes, particulièrement celles qui sont citées anonymement par les écrivains, les formes diverses de la tradition sont analysées dans leurs moindres détails ; l'ensemble de la discussion est d'une logique serrée et sérieuse, et, bien que les arguments n'aient pas toujours la portée qui leur est attribuée, lorsqu'il s'agit de prouver, par exemple, qu'une épigramme était ou n'était pas comprise dans la collection, ils donnent néanmoins à réfléchir et méritent d'être pesés attentivement. Le latin de M. B. n'est pas toujours d'une pureté exemplaire ; on y relèvera surtout un assez grand nombre de subjonctifs qui n'ont rien de classique ; le style n'est pas sans quelque prolixité ; la lecture de l'ouvrage est rendue difficile par de nombreux renvois à des paragraphes subséquents et à la seconde partie. Mais ce sont là des taches extérieures, et avec M. Boas la question simonidéenne a certainement fait un grand pas.

My.

Anonymer Kommentar zu Platons Theætet (papyrus 9782), nebst drei Bruchstücken philosophischen Inhalts (pap. N 8; p. 9766, 9569); unter Mitwirkung von J. L. Heiberg bearbeitet von H. Diels und W. Schubart. Mit zwei Lichtdrucktafeln. Berlin, Weidmann, 1905, XXXVII-62 p. (Berliner Klassikertexte, fasc. II).

Griechische Papyri medizinischen und naturwissenschaftlichen Inhalts, bearbeitet von K. Kalbfleisch und H. Schöne. Mit 9 Lichtdrucktafeln. Berlin, Weidmann, 1905; 40 p. (Berliner Klassikertexte, fasc. III).

La collection des *Berliner Klassikertexte* s'est enrichie, dans le

courant de l'année 1905, de deux nouveaux fascicules (v. *Revue* du 13 mai 1905). L'un (fasc. 2) contient le texte d'un commentaire sur le *Théétète*, malheureusement très mutilé, car il ne porte guère sur plus d'un cinquième du dialogue, mais dont le peu qui subsiste n'est pas dépourvu d'intérêt. MM. Diels et Schubart en ont établi le texte grâce à un examen attentif et répété de l'original (pap. 9782), et M. Heiberg leur a apporté le concours de sa science pour la partie mathématique du commentaire (col. 25-46). L'introduction, due pour la plus grande partie à M. D., nous renseigne sur l'origine et sur l'état actuel du papyrus, qui est rapporté au IIe siècle après J.-C., et sur les variantes qu'il fournit au texte de Platon. Il est remarquable que les leçons de ce papyrus concordent le plus souvent avec celles du cod. Vindobonensis suppl. gr. 7 (W Burnet); quelques-unes d'entre elles, qui lui sont propres, semblent être le vrai texte de Platon, par exemple 147 *a* πλινθουλκῶν au lieu de πλινθουργῶν. L'auteur, selon M. Diels, est un philosophe académicien de l'école de Gaïos; mais il est difficile de préciser davantage [1]. En appendice, trois courts fragments, dont l'un contient une citation du *Phèdre*, et un autre un sommaire de quelques passages des *Lois*.

Dans le troisième fascicule sont publiés, par MM. Kalbfleisch et Schöne, dix fragments de papyrus; deux contiennent quelques-unes des lettres attribuées à Hippocrate; un semble plutôt appartenir à un ouvrage d'histoire naturelle; les sept autres ont rapport à la médecine : ce sont des fragments de traités ou des recettes. L'un d'eux est d'une époque tardive (Ve ou VIe siècle); les autres s'étendent sur une période qui va du Ier siècle avant au IIIe siècle après J.-C. Le pap. 9095, qui contient un traitement pour faciliter les évacuations, avait déjà été publié par M. K. (Progr. Rostock, 1902); une lecture plus attentive y a donné le mot πυκνοσύγκριτον, au lieu de πυκνοσύναπτον. Aux lignes 2 et 3 M. K. lit ἕω[ς] οὗ OTH ἀπὸ τῆς | [τῆς] χρίσεως ἀποκαταστῇ τα[ρ]αχῆ[ς, δ]ι' ἐλαίου, etc.; en note : « OTH ou OTN (non OYN) inintelligible; on attend quelque chose comme ὁ πάσχων ou ὁ κάμνων » (cf. progr. p. 8, col. 2). Je vois différemment; dans le groupe OYOTH la deuxième lettre est T; la quatrième peut être un Y, qui, se trouvant dans un pli du papyrus, peut d'autant plus facilement ressembler à un T; l'H est certain, et nettement distinct des N; dans la première lettre visible de la ligne 3 je distingue la partie supérieure de la hampe d'un K; l'intervalle entre ταραχη et l'ι suivant, tombant dans le même pli, me semble bien étroit pour contenir les deux caractères σδ. Il peut enfin paraître singulier que ce texte, généralement bien rédigé

1. A corriger, p. xx, l. 10 d'en bas συμφωνοῦσιν; col. 3, 45 ἄγκυλα; 28, 13 ἐπιστήται; 28, 34, σύμμέτρους; 46, 27 et 29 καὶ; 65, 19 παθεῖν; 73, 8 τρίψις; fr. 4, 20 εἰρημενα; *id*. 22 κεφαλαίων. L'orthographe constante étant γίνομαι (sauf dans les citations), il valait mieux suppléer col. 2, 32, γίνεται; de même je préférerais 25, 48 πεντ[έ]πουν, πεντάπους ne se trouvant qu'une fois 29, 35.

et clairement écrit, ait négligé le sujet de ἀποκαταστῇ, qui d'ailleurs, avec le sens qu'a ici le verbe, est généralement un nom de chose. Je lis donc ἕω[ς] ὅτου ἡ ἀπὸ τῆς | [ἐκ]κρίσεως ἀποκαταστῇ τα[ρ]αχή, [δ]ι' ἐλαίου, etc. « jusqu'à ce que le trouble consécutif à l'évacuation (ἔκκρισις est exprimé plus haut) se soit apaisé [1] ».

My.

William G. Rutherford. **A chapter in the history of annotation**, being Scholia Aristophanica, vol. III. Londres, Macmillan, 1905, xi-494 p.

Il y a déjà plusieurs années que M. Rutherford a publié, corrigé et traduit les scholies du *Ravennas* d'Aristophane ; le présent volume, qui forme le tome III de l'ouvrage entier, n'est pas autre chose, dans son ensemble, qu'un commentaire, illustré par ces scholies (avec celles du *Venetus* et un certain nombre de scholies des tragiques), de la définition de la grammaire donnée par Denys le Thrace. Le livre II, en effet (l'ouvrage est divisé en deux livres de longueur très inégale), suit pas à pas cette définition, selon les six parties de la grammaire, sous le titre général, d'ailleurs assez peu exact, de *Scholies relatives à l'interprétation des lettres* (sons de la langue) : lecture à haute voix (ἀνάγνωσις) ; tropes et figures poétiques (ἐξήγησις κατὰ τοὺς ποιητικοὺς τρόπους) ; explication des mots étrangers à l'usage et des détails mythologiques ou autres (γλωσσῶν καὶ ἱστοριῶν ἀπόδοσις) ; étymologie (ἐτυμολογίας εὕρεσις) ; analogie (ἀναλογίας ἐκλογισμός) ; appréciation des poèmes (κρίσις ποιημάτων). Le livre I, qui est en dehors de cette subdivision, traite des scholies en tant qu'elles ont rapport à la forme extérieure des textes, ou plus généralement de leur valeur comme instrument de critique verbale. On ne peut dire que le sujet soit d'un intérêt exceptionnel, et peut-être trouvera-t-on que M. R. a dépensé beaucoup de temps et d'érudition pour montrer que les scholiastes, ceux d'Aristophane en particulier, étaient tout autre chose que des esprits fins et des intelligences ouvertes ; M. R. lui-même ne manque guère l'occasion de déplorer leur mesquinerie, leur absence de goût littéraire et leur attachement servile à la lettre des textes. Mais il a su apporter dans son analyse très minutieuse de l'animation et de la vie, souvent aussi de la bonne humeur et de l'esprit ; il a su découvrir et montrer pourquoi ces anciens annotateurs ont été tels qu'ils se révèlent à nous, et quels étaient les principes qui les guidaient dans leurs remarques ; il expose lumineusement comment ils concevaient la grammaire, γραμματική, c'est-à-dire l'art d'interpréter les lettres, γράμματα, et pourquoi ils s'attachaient bien plus à commenter la forme

1. Lire p. 7, l. 10, ἀρίστοις ; 28, 6 d'en bas δρυοκολαπτῶν ; 34, 22 Αἰγυπτίου. Le texte du papyrus 9770 (fragments d'un écrit sur le système nerveux) a été reproduit, je ne sais pour quel motif, sans accentuation.

extérieure des mots qu'à étudier leur valeur intrinsèque et la musique de la phrase parlée. Après tout, s'il est permis de dire du mal des scholiastes, et de penser qu'ils étouffent les textes sous un fatras d'annotations puériles et banales, il est juste cependant de reconnaître qu'ils ont fourni aux philologues modernes de précieux renseignements, et que l'interprétation et même la constitution des textes leur sont redevables de nombreux services. Mais M. Rutherford n'avait pas à examiner ce bon côté des choses, et il voulut montrer seulement, en étudiant les scholies à différents points de vue, ce qui attirait spécialement l'attention des scholiastes. Le lecteur s'instruira dans son livre, surtout dans les notes développées qui l'accompagnent, et de bonnes tables, principalement l'index des scholies, lui seront très utiles pour s'orienter.

My.

Otto Hense. **Die Modificirung der Maske** in der griechischen Tragödie. 2te Auflage. Fribourg en Brisgau, Herder, 1905; vi-38 p.

L'original de cette dissertation se trouve dans le recueil publié par l'université de Fribourg à l'occasion de la cinquantième année de règne du grand duc Frédéric de Bade, en 1902. M. Hense a bien fait de la donner à part. Les poètes tragiques de l'ancienne Grèce se rendaient très bien compte des inconvénients inhérents à l'usage du masque, dont l'immobilité empêchait totalement les jeux de physionomie; et il y avait des circonstances où une modification du masque était le seul expédient auquel ils pussent avoir recours. Il va de soi que cette modification ne pouvait se produire sur la scène, ou du moins aucun texte n'autorise cette supposition, sauf en ce qui concerne l'arrangement de la chevelure. Mais la tragédie grecque comportait des sorties et des rentrées d'un même personnage; et il est généralement admis qu'alors une substitution de masque avait lieu, si la nouvelle situation du personnage entraînait une altération quelconque de ses traits. L'exemple d'Œdipe est connu. Mais il s'agit plutôt, pour M. H., d'une modification extérieure du masque que d'une substitution à proprement parler; il la cherche dans les tragiques, se bornant, avec une sage méthode, à examiner les cas où le poète lui-même fait par ses expressions une allusion indubitable au changement d'aspect d'un masque. Ces cas ne sont pas nombreux; en dehors de ceux où le héros, comme Œdipe et Polymestor, doit reparaître aveugle sur la scène, M. Hense étudie certains rôles tragiques comme ceux de la Pythie dans les *Euménides*, d'Ismène dans *Antigone*, de la nourrice dans les *Trachiniennes*, de Créon dans les *Phéniciennes*, et quelques autres encore, qui ne nous sont connus que par des fragments. Ses conclusions, dans un sens ou dans l'autre,

sont fort vraisemblables ; la finesse de ses analyses n'implique pas toutefois que l'on doive y adhérer sans plus d'examen, car l'absolue nécessité d'une modification du masque n'est pas toujours suffisamment évidente, et les poètes semblent bien n'en avoir usé que lorsqu'il s'agissait de produire un effet spécial. De toute façon, cette question importante ne peut être négligée par celui qui veut pleinement comprendre la technique dramaturgique des anciens Grecs.

My.

Walther Judeich. **Topographie von Athen** (Handbuch der klass. Altertumswissenschaft, hgg. von Iwan von Müller; 3ter Band, 2te Abteilung, 2ter Teil). Munich, Beck, 1905; xii-416 p.

Cet ouvrage fait partie du *Manuel de Philologie classique* publié par Iwan von Müller, où il remplace le travail de Lolling sur la topographie d'Athènes. Il est beaucoup plus développé; il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, les nombreuses fouilles exécutées sur plusieurs points de l'ancienne Athènes ayant amené d'importantes découvertes, qui ont permis d'identifier certains restes de constructions antiques, de préciser la situation de quelques monuments pour lesquels on n'avait que de vagues indices, et aussi de lancer — les archéologues le savent bien — des hypothèses plus ou moins hasardées. Mais tout cela est resté exposé dans des ouvrages spéciaux, et M. Judeich, qui non seulement a puisé ses informations aux meilleures sources, mais a contrôlé les solutions proposées en les vérifiant lui-même sur le terrain, a fait une œuvre fort utile en réunissant dans ce volume les résultats des plus récentes recherches. Le texte, malheureusement encombré de parenthèses, est illustré d'une cinquantaine de plans et de photographies, et complété par des notes très substantielles au bas des pages. En outre, trois grands plans d'ensemble aident le lecteur à suivre la description : l'ancienne Athènes au 5000e, l'Acropole au 1000e, le Pirée au 15000e. L'ouvrage, après une introduction sur les sources antiques, les relations des voyageurs et les fouilles modernes, se divise en trois parties : I Histoire de la ville; II Division de la ville : 1) murs d'enceinte et fortifications; 2) dèmes, quartiers, rues, sources et aqueducs; III Description de la ville : 1) Acropole; 2) pentes de l'Acropole; 3) ville basse; 4) faubourgs, avec la description du Pirée. Il n'est pas toujours facile de se décider entre des opinions parfois totalement différentes émises par les savants; mais en général M. J. n'affirme qu'à bon escient; et dans les cas où il prend parti sur une question encore controversée, il expose au moins les points principaux du débat, et en même temps (le plus souvent dans les notes) la position des adversaires de la solution qu'il adopte. Au reste, pour peu que la question laisse place au doute, M. Judeich n'hésite pas à restreindre la portée de ses expres-

sions, même quand son opinion personnelle est bien assise, par des mots comme « vraisemblablement, selon toute vraisemblance », et autres de même genre. C'est dire à quel point l'ouvrage a été fait consciencieusement.

My.

Pro S. Roscio p. J. C. Nicol, N. A. late fellow of Trinity Hall, Cambridge, Head master of Portsmouth Grammar School.

En ouvrant ce nouveau volume des Pitt Series, on approuvera sans doute les références de la préface à Landgraf et Le Breton; mais on est stupéfait de constater que l'auteur ignore ou à peu près les travaux de M. Clark sur le *Vetus Cluniacensis* et ses collations. Oxford est-il donc si loin de Cambridge? Soyons exact : le volume des Anecdota est cité tout juste en une demi-ligne, pour une petite note critique sur le § 67 *: hae pour haec* : c'est tout ce que l'auteur a tiré du nouveau travail. Par contre M. N. a laissé dans la collation des leçons comme : 14 fin, auda*cias*; 34, *occisus*, etc. Au § 18, quelle idée aussi de changer le texte de Müller *ipse* (correction de Eberhard) pour reprendre la leçon des mss. *iste* qui embrouille tout? Je crains que « l'expérience pratique », que s'attribue l'auteur, ne suffise pas à couvrir de tels lapsus.

E. T.

Oltramare, **L'Épitre à Auguste.** (Tirage à part des Mélanges Nicole).

En partant de ce que nous savons, par Suétone, des circonstances où a été composée l'épitre à Auguste, M. Oltramare, dans les Mélanges *Nicole*, tente de reconstituer la suite des idées qui se sont présentées à l'esprit du poète, en d'autres termes, la « genèse » de l'épitre, et il y oppose la composition, l'ordre en partie artificiel auquel s'est arrêté Horace, qui, par retenue, a voilé ici, comme en d'autres occasions, les intentions qui l'avaient amené à écrire. Beaucoup de remarques fines; mais, je l'avoue, plus d'une expression que je n'approuve pas. Peut-être suis-je trop difficile en ces sujets qu'il n'est pas commode d'exposer, et sans doute ce n'est pas sans raison que autrefois, pour la sincérité de son admiration, on passait tous ses défauts au bon Patin.

E. T.

Paul Allard, **Dix leçons sur le martyre.** Paris, Lecoffre, 1906, xxxi et 373 p.

M. Paul Allard revient encore une fois sur l'histoire des persécutions. Dans le premier chapitre de ce volume, il décrit, d'après M. Harnack, l'expansion du christianisme. Dans les suivants, il étu-

die la vie intense de l'Eglise primitive, la législation persécutrice, les causes des persécutions, le nombre des martyrs, les conditions sociales des martyrs, leurs épreuves morales, les procès et les supplices, le témoignage rendu par les martyrs, les honneurs rendus après leur mort. Ce livre pourra rendre service comme une sorte de table méthodique détaillée du grand ouvrage du même auteur.

P. L.

Thaddaeus Sinko, **De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione.** Cracouiae, sumptibus Academiae litterarum Cracouiensis, apud bibliopolam societatis librariae, 1905. Seorsum impressum e tomo XLI Dissertationum philologicae Classis Academiae litterarum Cracouiensis (pp. 129-178). 50 pp. in-8°.

En 1789, Freudenthal a restitué, dans le troisième volume de ses *Hellenistische Studien*, au platonicien Albinus un Λόγος διδασκαλικὸς τῶν Πλάτωνος δογμάτων attribué jusque là à un certain Alcinoüs. Cet Albinus était le disciple d'un académicien nommé Gaïus ; Galien entendit ses leçons à Smyrne en 152 après J.-C. Mais ce que personne n'avait remarqué, sauf M. Kroll dans des notes inédites, c'est que le plus étroit rapport existe entre l'Exposition d'Albinus et l'opuscule d'Apulée *De Platone et eius dogmate*. M. Sinko en fait la démonstration par une analyse parallèle des deux opuscules.

Il y a des différences. D'abord Apulée est remonté directement à la source et a consulté Platon, notamment le *Timée*, peut-être aussi la *République*, les *Lois*, le *Banquet*, le *Politique*. D'ailleurs, quand Apulée abandonne son guide pour l'original, il se trompe souvent : ainsi sur les deux espèces de connaissance, sur les causes des maladies, etc. Au chapitre VI d'Albinus, correspond le Περὶ ἑρμηνείας, troisième livre d'Apulée, dont M. S. défend l'authenticité contre Hildebrand. La méthode est la même que dans les autres parties. Ce livre continue le parallèle avec Albinus. S'il est d'un style plus sec, cela tient au sujet. Mais Albinus n'est pas la source d'Apulée. Le rhéteur africain ne paraît pas avoir séjourné assez longtemps en Asie. De plus, le *De Platone* est un de ses premiers écrits. Plus tard, Apulée fait preuve de connaissances plus complètes et plus exactes. Il a dû entendre lui-même les leçons du maître d'Albinus, Gaïus, à Athènes. M. S. conjecture que l'opuscule fut rédigé d'après ces leçons en latin pour un jeune étudiant de bonne famille, Faustinus, et que, quelque temps après, Apulée écrivit le *De mundo* pour le même, afin de servir de supplément au *De Platone*.

La biographie de Platon, dans Apulée, est étroitement apparentée avec les deux premiers chapitres des Προλεγόμενα τῆς Πλάτωνος φιλοσοφίας ; ces deux ouvrages diffèrent d'Olympiodore. Mais M. S. les fait remonter tous trois à l'enseignement de Gaïus.

D'après ces résultats, la chronologie des œuvres d'Apulée devra être

étudiée à nouveau. M. Sinko était plus préoccupé de l'histoire de la renaissance du platonisme, dont Gaïus est en quelque sorte la tête.

A noter, p. 8-9, le fait qu'Apulée, Chalcidius, Augustin et d'autres écrivains ecclésiastiques ne paraissent pas avoir eu entre les mains la traduction du *Timée* par Cicéron.

P. 15, l. 18, lire : *Latine*.

P. L.

Studies on anglo-saxon Institutions, by H. Munro Chadwick, fellow of Clare College, Cambridge. Cambridge, at the University press. 1905. In-8°. xiii-422 p. Prix : 8 sh.

Ces études sont consacrées aux sujets suivants : 1° le système monétaire des Anglo-Saxons (monnaies frappées à l'époque anglo-saxonne; termes employés pour désigner les monnaies frappées et les monnaies de compte; valeur et poids des monnaies; valeur relative de l'argent et de l'or; origine du shilling), avec un *excursus* où l'auteur discute les opinions de Soetber sur le système monétaire des Francs, sans même mentionner les travaux des érudits français; 2° le système social; la condition des personnes est étudiée dans les lois des divers royaumes anglo-saxons, d'après le taux du wergeld et des diverses amendes ou compensations qui frappaient les délits et les crimes; 3° le comte (*earl*); ses privilèges et ses fonctions; organisation progressive des comtés avec un excursus sur le *Danelagh*; 4° le système administratif : les comtés, les bourgs et les centaines; origine, caractère et fonction des *reeves* en général, du *reeve* royal ou *sheriff* en particulier; avec un excursus sur le *Tribal hidage*; 5° histoire des anciens comtés dans les différents royaumes anglo-saxons; du principe de la transmission héréditaire des groupes de comtés soumis à l'autorité de l'*earl* ou *earldoms*; 6° constitution du Conseil national : les thaines et les comtes, avec deux excursus, sur les fonctions du Conseil, surtout en ce qui regarde l'élection des rois, et sur le mode de tenure des terres à l'époque antérieure à celle où commencent les documents écrits; 7° l'origine de la noblesse anglo-saxonne.

L'auteur, qui est très versé dans la connaissance de l'ancienne langue anglo-saxonne, qui a étudié de près les lois et les chartes, a soumis les problèmes que soulève pour ainsi dire chacun des termes de la langue des institutions, chacun des chiffres qui peuvent servir à évaluer la condition relative des personnes, à une critique minutieuse, pénétrante, subtile peut-être à l'excès; sur aucun point peut-être, il n'apporte de solution ferme; il multiplie les doutes et les hypothèses, combine les chiffres avec une dextérité parfois inquiétante, mais sans pourtant se faire lui-même la dupe de ses raisonnements et de ses conjectures. La lecture de son ouvrage laisse une idée d'ensemble peu nette; il vaut surtout par l'étude du détail. Aussi faut-il regretter que

dans la table ne soient pas marqués tous les mots de la langue des institutions qu'il a étudiées; un index très détaillé ajouterait beaucoup à l'utilité du livre.

En général, l'auteur tend plutôt à réagir contre les théories présentées par M. Seebohm. M. Seebohm avait construit un système complet; M. Chadwick démonte pour ainsi dire ce système, en examine de nouveau chaque pièce sur toutes ses faces et la laisse sur le chantier, en indiquant à peine les principales lignes du plan qu'il faudrait suivre pour la remettre en place. Il vous met en garde contre toutes les difficultés de l'entreprise; il vous laisse averti, instruit, désorienté et comme découragé.

Ch. B.

Annales de Flodoard, publiées d'après les manuscrits avec une introduction et des notes, par Ph. Lauer, Paris, Picard. 1906 LXVIII, 307 p. In-8°, planches; prix : 8 fr.

Les Annales de Flodoard font partie de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, éditée par MM. A. Picard et fils, qui contient déjà tant de volumes intéressants et utiles. L'introduction de M. Lauer renseignera le lecteur sur la vie et les écrits du chanoine de Reims qui reste assurément le témoin le plus précieux de notre histoire nationale au dizième siècle, grâce surtout à ses *Annales* un peu frustes et d'un style médiocre; « ce sont en réalité des matériaux très abondants et variés, jetés là pêle-mêle, incohérents, d'une œuvre historique future qui malheureusement n'a pas été faite ». (p. xx). J'ajouterais volontiers que nous ne devons pas trop nous plaindre de ce que Flodoard n'ait pu traiter ses notes comme il a fait de celles réunies pour son *Histoire de l'Eglise de Reims*. Pour quelques traits d'une latinité plus élégante, nous aurions risqué de perdre ce qui fait précisément le charme et la valeur des *Annales* et nous inspire toute confiance, cette spontanéité d'expression, cette absence de toute recherche, de toute rhétorique, qui distinguent avantageusement, par exemple, le chroniqueur de Reims de son quasi contemporain Richer. M. Lauer a joint au texte (qui n'avait plus été réimprimé d'après les manuscrits depuis Pertz (1839), les variantes des principaux d'entre eux, en prenant pour base de son édition celui de la Bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier; il y a joint aussi tous les éclaircissements, toutes les notes désirables, et mis en appendices divers autres textes qui se rattachent plus ou moins à son sujet, surtout les *Visions de Flothilde*, également renfermées dans le manuscrit de Montpellier. Une excellente table alphabétique et analytique des matières clôt le volume et permettra de retrouver facilement les données qu'on cherche sur les personnages ou les lieux mentionnés par le chroniqueur de Reims.

R.

La peinture religieuse en Italie jusqu'à la fin du XIVe siècle, Leçons professées à l'Université de Nancy, par M. Paul Perdrizet, professeur à l'Université, Nancy, 1905; brochure de 53 p. in-8°.

Des exemples récents, dont l'un est illustre, ont montré quels services des savants formés à l'étude de l'archéologie antique pouvaient rendre aux études d'histoire de l'art moderne, en appliquant à ces études leurs méthodes « philologiques ». M. Perdrizet, ancien membre de l'École d'Athènes et professeur à l'Université de Nancy, vient, à son tour, de diriger ses recherches vers l'art italien. Il publie une série de conférences qu'il a données sous les auspices de la Société lorraine des Amis des Arts et consacrées au *Trecento.*

Les conférences ont eu grand succès; il est à souhaiter qu'elle préparent à Nancy l'organisation d'un enseignement complet de l'Histoire de l'Art. La brochure sera lue avec fruit même par les spécialistes. Ils y trouveront reproduite pour la première fois la Vierge siennoise du Musée de Nancy, qui porte la fausse signature de Duccio et que M. Perdrizet attribue, avec Crowe et Cavalcaselle, à Taddeo di Bartolo. L'auteur connaît la bibliographie de son sujet, jusqu'aux travaux les plus récents; il la cite à la fin de chaque leçon et la met à profit dans un exposé clair et vivant. Il a raison de revendiquer les droits des artistes trop longtemps sacrifiés à la thèse exclusive de l'hégémonie florentine dans l'art; le Romain Pietro Cavallini, le Siennois Duccio di Buoninsegna. Il cite avec autant d'ingéniosité que d'à-propos Dante et la littérature franciscaine.

Je ne vois à reprendre dans cet écrit plein de promesses que le titre. M. Perdrizet a étudié exclusivement la peinture *toscane.* Dans un essai sur *la Peinture italienne jusqu'à la fin du XIVe siècle*, il faudrait faire une large place aux artistes du Nord de l'Italie, et surtout à cet Altichieri de Vérone qui semble être à la fois le précurseur de Paul de Limbourg, le miniaturiste des Très-riches Heures du duc de Berry, et celui de Pisanello.

E. Bertaux.

Journal de l'Estoile, pp. Armand Brette. Paris, Colin, In-8° 1906, xxxvii et 359 p.

M. Armand Brette se délasse de ses recherches érudites sur l'histoire de la Révolution en résumant, avec la collaboration de M. Edme Champion, les *chroniqueurs* célèbres de notre histoire moderne, à l'usage du grand public, un peu pressé et peut-être aussi de la jeunesse scolaire. Les deux écrivains nous ont déjà donné deux volumes, *La France au milieu du* xviie siècle, d'après la correspondance de Gui Patin, et *La France au milieu du* xviiie *siècle*, d'après le *Journal* du marquis d'Argenson; en voici un troisième, qui nous reporte au XVIe siècle, le *Journal de l'Estoile*. Il renferme des extraits des

Mémoires-Journaux du célèbre chroniqueur parisien, empruntés à l'édition en douze volumes in-8°, publiée chez Jouaust et Lemerre, de 1880 à 1896. On peut évidemment discuter en principe l'utilité de publications de ce genre, qui ne sauraient jamais remplacer pour l'historien les sources complètes et qui peut-être détourneront un écrivain superficiel de son devoir, qui est de les étudier dans leur ensemble. Mais il est certain d'autre part qu'un travail d'adaptation pareil fait pénétrer des notions exactes, précises et vivantes dans bien des milieux qui seraient rebelles à tout appel à des recherches approfondies. Le volume de M. Brette mettra le lecteur en contact immédiat avec les horreurs de cette seconde moitié du seizième siècle, la plus néfaste époque peut-être que la France a vécue. M. Champion a bien raison de dire (p. XXXVI) que « les fureurs de la Ligue, quand on les compare aux fureurs jacobines, ont été au moins égales en violence et bien supérieures en durée. »[1] Une notice biographique sur Pierre de l'Estoile, sur l'homme et l'écrivain, une notice bibliographique sur les manuscrits et les différentes éditions de son Journal, au commencement et à la fin de ce volume, orienteront les lecteurs en les renvoyant, pour plus de détails, à l'édition critique citée plus haut.

R.

PRIOR, **Poems on Several Occasions,** éd. A. R. Waller; Cambridge, 1905, 367 pp. 4 s. 6 d.

BEAUMONT AND FLETCHER, **Works,** vol. II, Cambridge, 1906, 527 pp. 4 s. 6 d.

Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner l'excellente collection des classiques anglais publiée par l'Université de Cambridge. Les œuvres de Prior comprendront deux volumes de la collection. Le premier volume, que nous avons reçu, est une réimpression du *Recueil de poésies,* publié en 1718. Suivant la méthode adoptée pour toute la série de ces publications, l'éditeur conserve l'orthographe et la ponctuation de l'original. Il rejette en appendice les variantes empruntées aux deux éditions non autorisées de 1707 et 1716 aussi bien qu'à l'édition de 1709. Il est vrai que Prior répudia les deux éditions de 1707 et 1716 pour des raisons politiques plutôt que par scrupule d'artiste. Le deuxième volume comprendra les œuvres en

---

1. Encore pourrait-on dire que l'anthologie de MM. Brette et Champion ne traduit pas suffisamment cette impression d'horreur, précisément par la masse des faits éliminés du récit. Les plus scandaleux précisément n'y figurent guère, par suite d'une préoccupation, très légitime, puisque le volume est destiné, entre autres, à la jeunesse des classes supérieures de nos lycées. Il n'en est pas moins vrai que l'écœurement produit sur nous par cette cour crapuleuse des derniers Valois est forcément atténuée, par ces suppressions nécessaires, pour tous ceux qui n'en connaîtront pas la corruption, mêlée de férocité, toute entière.

prose et particulièrement des *Dialogues* qui sont restés manuscrits jusqu'à ce jour.

Le deuxième volume de l'admirable édition de Beaumont et Fletcher comprend les pièces suivantes : *The Elder Brother, the Spanish curate, Wit without Money, Beggars Bush, the Humorous Lieutenant, the Faithful Shepherdess.* Les savants éditeurs, MM. Waller et Glover, ont collationné les manuscrits partout où cela a été possible. Grâce à la sagacité de Mme Glover, un manuscrit de *the Humorous Lieutenant,* intitulé *Demetrius et Enanthe,* a été retrouvé dans la bibliothèque de lord Harlech. *The Elder Brother*, imprimé comme de la prose dans l'in-folio, fut publié dans l'in-quarto de 1637, comme une comédie en vers. Les éditeurs réimpriment les deux versions. Les imprimeurs du XVIIe siècle, cet exemple le prouve, ne cherchaient pas toujours à distinguer la prose et les vers; ou plutôt en subordonnaient la distinction à des considérations typographiques. MM. Glover et Waller ont agi sagement en s'abstenant partout de chercher un rythme aux passages qui figurent comme de la prose dans les originaux.

Ch. Bastide.

E. E. Stoll, **John Webster**, Cambridge, Mass., 1905, 216 pp.

Travail intéressant mais mal ordonné. C'est un fouillis parfois déconcertant de renseignements, de jugements et d'hypothèses sur le théâtre anglais du XVIe siècle. Autour d'une étude préliminaire — thèse de doctorat d'Université allemande — sont venus se cristalliser les résultats de recherches conduites avec plus d'enthousiasme que de méthode. Le caractère typographique minuscule augmente les difficultés de la lecture. Voici les conclusions générales : Webster n'est pas exclusivement le génie sombre et pessimiste qu'on se représente; en réalité, il n'a pas eu une personnalité poétique très accusée; il s'est laissé guider par les modes littéraires du moment; ses deux grands drames sont des accidents dans sa carrière. A proprement parler il n'a jamais rien créé, c'est un imitateur conscient; au lieu de transformer ses modèles comme Shakespeare, il se contente de les copier. Sans doute M. Stoll n'avance pas ces conclusions sans des arguments très forts; mais il ne convaincra jamais ses lecteurs. Ceux-ci lui répondront qu'à rechercher les sources d'un auteur, l'érudit finit toujours par ne voir en lui qu'un copiste. Webster a produit peu : il est probable qu'il avait le travail de composition pénible, il a donc emprunté ses matériaux à droite et à gauche. Un jour il a rencontré un sujet qui convenait particulièrement à sa forme d'esprit et il a écrit un chef-d'œuvre : nous avons le droit de négliger les pièces médiocres et de ne voir en Webster que l'auteur de la *Duchesse de Malfi*, et de nous le représenter comme un tragique puissant qui réussit surtout dans le genre horrible.

Ch. Bastide.

Léon G. Pélissier, **Quinze paquets de lettres,** fascicule XI, **Les Correspondants du duc de Noailles.** Paris, Colin, 1905, in-8°, p. 139.

Ce sont des lettres inédites de Le Verrier, Renaudot et Valincour tirées d'une collection de la bibliothèque Laurentienne de Florence. Elles vont de 1699 à 1724, avec quelques lacunes que présentent les originaux. La correspondance de Le Verrier, la moins copieuse des trois, est surtout littéraire et intéresse particulièrement les dernières années de son ami Boileau. Celle de Renaudot, presque exclusivement politique au contraire, plus informée, plus perspicace, plus savoureuse aussi, abonde en détails précieux et pittoresques sur les affaires d'Italie, les campagnes dans les Flandres et en Espagne, la guerre sur mer, et forme souvent un heureux complément aux renseignements de Dangeau et de Saint-Simon. Les lettres de Valincour ont un caractère plus personnel; c'est des trois correspondants de Noailles le plus aimable et aussi le plus courtisan; ses biographes surtout profiteront de cette publication; mais les historiens aussi y trouveront à glaner, en particulier pour les années critiques de 1709 et 1710. Toutes ces lettres ont été publiées avec grand soin, et l'érudition bien connue de l'éditeur les a accompagnées, partout où il en était besoin, de courtes mais substantielles notes comme d'utiles rapprochements.

L. R.

C. Dubroux, **Le collège des Jésuites de Charleville, 1612-1762,** Paris, Picard, 1906.

Cet excellent travail remplit tout le fascicule de mai-juin de la *Revue historique ardennaise* (p. 137-208). Il a été composé d'après les documents des archives nationales, des archives départementales des Ardennes et de la Marne, des archives communales de Charleville. M. Dubroux expose d'abord la fondation du collège de Charleville : elle est due à Charles de Gonzague qui voulait à la fois accroître la cité de Charleville et édifier ses sujets, opposer une école catholique à l'Académie de Sedan, cette Genève des Ardennes. Aussi le père Cossart écrivait-il — très lourdement — après la mort de Charles de Gonzague.

En Caroli monumenta vides, en condita dudum
Mœnia, quamque suo voluit de nomine dici
Carlopolim..
Hic etiam, hic magnis delubra ingentia Divis
Erigit; hic doctos tibi enim, tibi, maxime, sacrat
Phœbe, lares, ubi te Musis operata juventus
Et colere et sacras adolescere discat in artes.

L'auteur indique ensuite les biens et les revenus des Jésuites (provenant de quelques acquisitions et surtout des dons de Charles

de Gonzague et autres personnages), leurs charges assez nombreuses, et leurs dépenses — dont beaucoup furent causées par des procès qu'ils soutenaient « avec la ténacité particulière à la compagnie » — et il conclut que la situation financière du collège fut toujours médiocre. Il décrit l'établissement qui occupait un vaste emplacement, mais qui eut toujours une installation matérielle assez défectueuse et négligée (à l'appui de cette description, il reproduit, dans une planche double, une vue générale du collège, extraite d'un plan gravé de Charleville au xvii[e] siècle et un plan du collège du 24 novembre 1762). Viennent des pages intéressantes et fournies de détails sur le personnel du collège, sur son recrutement — pas d'internes, les externes logés chez des maîtres de pension ou des particuliers et parfois causant du scandale dans la ville par leur conduite — sur l'enseignement gratuit que donnaient les jésuites, sur leur discipline, sur les moyens dont ils se servaient pour encourager et récompenser les bons élèves, sur les distributions de prix. Il signale parmi les élèves des jésuites ceux qui leur ont fait le plus d'honneur : Casimir Oudin qui abjura et devint sous-bibliothécaire de l'Université de Leyde, Billuart, Drouet, Carpentier qui fit paraître le supplément au Glossaire de Du Cange, Courtois qui remporta deux fois le prix d'éloquence décerné par l'Académie française et qui écrivit un poème sur *l'aqua picata* ou eau de goudron, Ninnin qui traduisit Celse, Cosson (celui à qui Delille prouve dans un piquant dialogue qu'il a dans un repas blessé à tout instant les usages du grand monde), L'Ecuy, Lambinet et Dubois-Crancé. Le travail se termine par un chapitre consacré à la propagande des jésuites qui fut organisée avec une grande habileté et variété de moyens. Il fait honneur à M. Dubroux et on y trouve, nous le répétons, une foule de particularités curieuses, par exemple, sur les maîtres de langue latine qui préparaient des recrues au collège, sur le système tutorial qui avait ses inconvénients, mais qui était économique pour les familles, sur les représentations scolaires, sur les livres de prix offerts par des habitants de la ville que les jésuites décoraient à cette occasion du titre d'*agonothètes*, sur la congrégation des Messieurs, etc. Ajoutons enfin qu'on trouve dans l'appendice les lettres patentes de Charles de Gonzague fondant le Collège et les noms des jésuites qui vécurent au Collège de 1612 à 1762 ; à remarquer, en 1762, un Franc-comtois, Billot, et trois Alsaciens, Bœldinger, de Haguenau, François Berger, de Delle, et Georges Cosman, des environs de Belfort [1].

A. C.

---

1. M. Dubroux vient de publier dans la *Revue universitaire* (n° 4, p. 316-320), sous le titre *Un collégien de Louis-le-Grand*, un attachant article sur les frais qu'entraînait au xviii[e] siècle l'instruction d'un enfant et sur l'enseignement donné alors par les jésuites du collège Louis-le-Grand.

Société d'Economie politique. Séance du 5 mars 1906. **Turgot. Le ministre, l'économiste, l'homme.** (Extrait du *Rentier* de 27 mars 1906). Paris, Alcan, 1906. In-8°, 35 p.

Le mois de mars est le mois de Turgot. Le 18 mars de cette année, il y a exactement cent vingt-cinq ans que Turgot est mort; le 12 mars a été le 130e anniversaire du lit de justice où furent enregistrés ses fameux édits; et c'est le 5 mars que sa mémoire a été célébrée par la Société d'économie politique. Les discours prononcés dans cette réunion par MM. Levasseur, Frédéric Passy et Neymarck ont été recueillis en brochure et méritent d'être lus. M. Levasseur a fait voir que Turgot avait prévu la sécession de l'Amérique et tracé le plan d'une géographie politique qui est, avec un discours sur l'histoire universelle, une ébauche d'histoire de la civilisation. Il a mis en relief la largeur d'esprit et l'impartialité de Turgot qui disait que la société n'est pas compétente pour juger de la fausseté des religions et qu'elles ne peuvent être l'objet de ses lois prohibitives. Il a montré que Turgot avait précisé la nature et la mesure du crédit, exposé la théorie du prêt, et dans les *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses,* présenté de façon la plus simple, la plus méthodique et la moins étroitement systématique la doctrine des physiocrates. Il a rappelé les actes de Turgot ministre, le rétablissement de la liberté du commerce des grains, l'édit sur les maîtrises où on lit ces mots que « le travail est la propriété de tout homme, et sa première propriété, la plus sacrée et la plus imprescriptible de toutes », la lettre où Turgot dit à Louis XVI : « l'expérience vous manque ; n'oubliez jamais que c'est la faiblesse qui a mis la tête de Charles I sur le billot ». Le jugement final de M. Levasseur sur Turgot est excellent : Turgot, comme s'exprimait Marie-Thérèse, n'a manqué que d'avoir trop entrepris à la fois ; il n'était ni un Richelieu ni un Colbert ; il a vu le but sans mesurer l'obstacle et accumulé par sa précipitation les résistances qu'il aurait dû surmonter peu à peu et une à une ; il avait, selon le mot de Malesherbes, la rage, et non l'amour du bien public ; mais il a trouvé dans Louis XVI un prince qui n'était ni ferme ni clairvoyant, et s'il n'a pas été un habile ministre, il a été un grand homme de bien et un bon citoyen au ministère. — M. Passy a pris la parole après M. Levasseur. Turgot, dit-il à peu près, a posé en principe que la marche de l'humanité, en son ensemble, est progressive ; il a fait preuve, dans ses *Lettres sur le commerce des grains*, d'une puissante dialectique, d'un grand bon sens, d'une fermeté courageuse; il a fourni la démonstration la plus complète et la plus irréfutable de la légitimité du prêt à intérêt; il a donné une belle définition de l'impôt; il avait vu clair dans l'avenir et il était capable de faire les réformes qui auraient évité la Révolution — M. Neymarck a raconté comment il avait trouvé la date exacte de la mort de Turgot et l'endroit où reposent les restes du « maître des maîtres » : le corps de

Turgot fut, au lieu d'être porté à sa paroisse et inhumé en un cimetière voisin, conduit aux Incurables, aujourd'hui hôpital Laënnec, et il est maintenant dans la chapelle de cet hôpital, rue de Sèvres. A son récit M. Neymarck a joint quelques réflexions : il a fait voir que toutes les noblesses, d'argent, d'épée, d'église, de robe, même d'atelier, s'étaient liguées contre Turgot, mais que c'est à Turgot, beaucoup plus qu'à la Révolution, qu'on doit la liberté du travail, que Turgot a relevé la situation sociale de la femme et voulu qu'elle pût vivre du travail de ses mains.

A. C.

Souvenirs de Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette, préface de Jules Claretie, introduction et notes de MM. Maurice Vitrac et Arnould Galopin. Paris, Arthème Fayard, 78, boulevard Saint-Michel. In-8°, 160 pages.

On ne peut conseiller à l'historien de consulter ces *Souvenirs*. M. Claretie, dans sa préface, avoue que le livre confine au roman; que si les notes sont excellentes, le mémorialiste est discutable; que le d'Artagnan de Dumas dialogue moins que Léonard et donne l'impression d'un chroniqueur un peu moins méridional que le perruquier; qu'il ne lui appartient pas de défendre l'authenticité des anecdotes. Les deux éditeurs font le même aveu : ils conviennent que l'auteur brode; qu'il modifie et transforme les événements; que ses récits sont de pure fantaisie (p. 101); qu'il ne faut engager personne à faire, historiquement, état des affirmations de Léonard. Il ne nous reste donc qu'à dire, comme eux et comme le préfacier, que le livre est amusant, et nous louerons volontiers leur introduction où ils ont retracé l'histoire de Léonard, débarrassée d'inexactitudes et étudiée à l'aide de documents d'archives; nous louerons leur annotation puisée aux bonnes sources, et surtout l'exécution du volume qui est faite avec goût : les vignettes, très bien choisies, reproduisent des gravures, des tableaux du XVIIIe siècle, des croquis du Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, et constituent, selon l'expression de M. Claretie, un véritable album historique.

A. C.

Victor Glachant, **Benjamin Constant sous l'œil du guet.** D'après de nombreux documents inédits. Paris, Plon, 1906, in-8° de XXXIX-600 pages avec un portrait en héliogravure.

L'auteur de ce copieux volume s'expliquant en plus d'un endroit sur son intention, qui est de « déblayer le terrain » et de « réunir quelques nouveaux éléments d'information pour la biographie totale de Constant, qui ne saurait tarder à paraître », on aurait mauvaise grâce à s'étonner de l'apparence un peu désordonnée de l'ouvrage. Il est entendu que ce n'est pas un livre, mais un recueil de documents, où les redites, les retards, les retours en arrière dans les notes et le

commentaire [1] n'ont pas grande importance. Ces documents comprennent : les lettres de Constant à Fauriel d'après les originaux conservés à la Bibliothèque de l'Institut; les pièces de police et d'administration, relatives surtout à la vie politique de Constant de 1814 à 1830, et déposées aux Archives nationales; un certain nombre de textes concernant la carrière et la personnalité du publiciste libéral ; une bibliographie fragmentaire et une excellente iconographie.

Tout n'est pas, il s'en faut, d'une égale importance dans cette récolte. Les lettres à Fauriel sont intéressantes au premier chef : mais pourquoi ne se suivent-elles pas, en 1803 et ailleurs, dans l'ordre chronologique [2] ? M. Glachant aurait très bien pu y incorporer l'importante lettre à Fauriel, datée du 18 ventôse an XII, que publia jadis la *Revue rétrospective* (1890, t. I. p. 138) : on regrette de ne pas la retrouver à sa place dans cette belle série, assez ingénieusement commentée par M. Glachant.

Les dossiers de la seconde partie ne paraissent pas aussi indispensables à la connaissance de Constant, ou à la chronique de sa vie politique qu'à une histoire des sottises et des mauvaises fois policières, et je crains que M. G. n'ait cédé ici à l'enivrement de l'inédit. Combien plus utile, et non moins méritoire, eût été un dépouillement des principaux journaux, soit de Paris, soit d'Alsace, à propos de quelques épisodes caractéristiques qui font ouvrir tout grand « l'œil du guet » ! Rien que l'affaire du colonel Caron ou les polémiques sur la situation des protestants donnaient matière à un exposé de l'état de l'opinion, qui, pour provenir de sources imprimées, n'était pas moins précieux que tant de littérature occulte. Du même coup, l'idyllique développement de M. G. sur l'Alsace de la Restauration (p. 286 et suivantes) avait chance de prendre des teintes plus nettes et plus vraies; et le rôle de Constant apparaissait assez différent de ce qu'il semble être comme député d'un pays où selon M. G., « les conflits de castes comme les jalousies confessionnelles étaient apaisés. »

F. BALDENSPERGER.

1. Fichte ne pouvait pas, et pour cause, faire les honneurs de Weimar à Constant (p. 12); est-il exact de dire que le *Génie du Christianisme* a été « rédigé pendant l'été de 1801 » (p. 34)? Il est peu probable que ce soient ses entretiens avec Schiller qui aient donné à Constant l'idée de traduire *Wallenstein* (p. 111) : Narbonne avait déjà demandé à Schiller, en janvier 1800, l'autorisation de traduire la dernière partie de la trilogie ; une note peu exacte sur Delille p. 126 ; Barante est destitué en décembre 1810 et remplacé par Capelle en mars 1811 (p. 517). Un certain nombre de *sic* concernant des graphies tout à fait usuelles à l'époque sont inutiles; inutiles aussi, pourra-t-on trouver, quelques allusions, compliments ou « actualités ». De nos jours, présume M. G., Constant « se fût affirmé comme une façon de *républicain libéral progressiste* » : est-ce bien sûr ? Pour continuer ce petit jeu, ne le voit-on pas mieux en Clémenceau qu'en Méline ?

2. Les lettres XXV et XXVI doivent être certainement remises à 1809; la lettre XXXI, en revanche, me semble devoir être ramenée à 1808, et il faut lire (p. 127) *Bergers* au lieu de *Bergen*.

James Guillaume. **L'Internationale, Documents et souvenirs (1864-1878),** tome I avec un portrait de Constant Meuron. Paris, Soc. nouv. de librairie et d'édition, 1905, in-8 de 302 pages, 4 francs.

Ce livre n'est pas une histoire générale de l'Internationale et pourtant on y trouve le récit détaillé et précis de tous ses congrès ; ce n'est pas non plus une monographie du mouvement socialiste dans la Suisse française au temps de l'Internationale, bien que la Suisse française soit au centre du récit ; ce n'est pas enfin une simple autobiographie, encore que les « souvenirs » y tiennent une bonne place. C'est un peu tout cela à la fois. Livre très attachant au reste, malgré sa composition touffue, mais livre inachevé, qui intrigue parfois le lecteur en excitant sa curiosité sans la satisfaire.

M. J. Guillaume avait vingt-deux ans quand il entra dans l'Internationale. Fils d'un imprimeur de Neuchâtel, membre du Conseil d'État du canton, il appartenait par sa famille à la bourgeoisie radicale. Ses études terminées à Neuchâtel et à Zurich, il devint professeur d'histoire et de littérature à l'école industrielle du Locle, un des centres de l'horlogerie jurassienne. Un médecin de la ville voisine, Pierre Coullery, établi à La Chaux de Fonds, l'initia au socialisme vague et humanitaire des premiers temps de l'Internationale. Avec l'aide d'un vieux proscrit de la Révolution neuchâteloise de 1831, Constant Meuron, M. G. organisa la section du Locle en 1866. Pendant deux ans, il subit l'influence de Coullery, qui était le chef reconnu des sections des Montagnes. Alors, le credo de l'Internationale n'avait pas encore été formulé avec quelque rigueur et les radicaux se montraient en général sympathiques à un mouvement dont ils n'avaient pas mesuré la force. Il n'en était pas de même à La Chaux de Fonds, où Coullery avait groupé 500 adhérents. Très attaqué par les radicaux, Coullery s'allia avec les conservateurs et se fit élire avec leur appui au Grand conseil neuchâtelois (1868). M. G. et ses amis du Locle blâmèrent « l'erreur de tactique » de leur chef, mais lui restèrent fidèles. Dans cette première période, l'Internationale était encore sous l'influence modératrice de ses fondateurs, les mutualistes parisiens, Tolain, Fribourg, Murat, Chemallé. Les Congrès de Genève (1866) et de Lausanne (1867) n'avaient pas songé à déclarer à la démocratie bourgeoise une guerre à outrance. Le Congrès de Lausanne, où siégea M. G., décida au contraire d'adhérer pleinement au Congrès bourgeois de la Ligue de la paix et de la liberté qui eut lieu à Genève la même année.

Au cours de l'année 1868, l'esprit de l'Internationale se modifia. Karl Marx prit sur le Conseil général de l'association qui siégeait à Londres, une influence de plus en plus décisive. Malgré l'opposition des mutuellistes, le troisième Congrès (Bruxelles, 1868) vota une résolution en faveur de la propriété collective et décida de refuser l'invitation du deuxième Congrès de la paix qui se tint à Berne.

Les décisions de Bruxelles parurent très hardies aux sections de la Suisse française. M. G. avoue que la question de la propriété collective le laissa perplexe et qu'il se tâta le pouls quelque temps avant de se décider pour le collectivisme. Coullery, lui, n'hésita pas. Il prit vigoureusement la défense de la propriété individuelle. M. G. se sépara dès lors de plus en plus de son ancien chef. Son évolution qui commençait, fut singulièrement précipitée par l'arrivée en Suisse de Michel Bakounine.

La personnalité du révolutionnaire russe domine toute la seconde partie du livre. N'ayant pas pu faire triompher ses idées de fédéralisme économique au second congrès de la Paix, Bakounine entra dans l'Internationale pour y prendre sa revanche. Il avait formé dès 1864 une société secrète révolutionnaire, l'Alliance de la démocratie socialiste, qui comptait quelques sections en Italie, en France et en Espagne. Il eut l'idée de faire admettre en bloc son organisation particulière dans l'Internationale. Aux Congrès annuels, la délégation de l'Alliance devait siéger dans un local séparé. Le but de Bakounine était trop visible, il voulait se servir de l'Internationale comme d'un « outil [1] ». Les socialistes belges le comprirent : « Alors, écrivaient-ils à Bakounine et à ses amis, vous seriez vous, socialistes athées [2] et révolutionnaires, les guides moraux du reste des travailleurs groupés dans l'Association internationale ; mais ne comprenez-vous pas que si les travailleurs ont fondé l'Internationale, c'est précisément parce qu'ils ne veulent plus d'aucune sorte de patronage, pas plus de celui de la démocratie socialiste que de tout autre ; qu'ils veulent marcher par eux-mêmes et sans conseillers... [3] ». Le Conseil général de l'Internationale rejeta les prétentions de Bakounine par des considérants assez durs et ne consentit à admettre les sections de l'Alliance qu'isolément et après révision de leurs statuts. Bakounine, qui savait allier beaucoup de souplesse pratique à son intransigeance de théoricien, ne s'entêta pas. Il prononça en apparence la dissolution de l'Alliance, mais conserva avec ses chefs des liens étroits [4]. Établi à Genève à la fin de 1868, il ne tarda pas à y exercer une action prépondérante.

C'est lui qui rédige les statuts de la Fédération romande, constituée en janvier 1869 pour grouper toutes les sections de la Suisse française, lui qui inspire ou rédige le nouveau journal officiel de la Fédération, l'*Égalité*, qui succède à la *Voix de l'Avenir* de Coullery, devenu suspect. Dès le premier jour, en quelques heures d'entretien, il fait la conquête de M. G. M. G. fonde au Locle le journal le *Progrès*. Il y combat l'héritage et conseille l'abstention politique. Sur son conseil, la section du Locle refuse de prendre part à la fête

1. Voir l'aveu de Bakounine dans son mémoire traduit du russe par M. G., p. 78.
2. L'*Alliance* se proclamait athée.
3. Voir la lettre des socialistes belges, probablement écrite par de Paepe, p. 112.
4. Il correspondait avec ses « intimes » en langage chiffré.

nationale du 1er mars, anniversaire de la fondation de la République neuchâteloise en 1848. Coullery et les radicaux s'émeuvent de cette tactique de plus en plus révolutionnaire. A la fin de l'année scolaire, M. G. est invité à donner sa démission de professeur. Il se retire alors à Neuchâtel où il continue à rédiger le *Progrès*.

Au 4e congrès de l'Internationale, qui se tint à Bâle (1869), le conflit éclata entre la thèse de l'action politique préconisée par Marx et le conseil de Londres et la thèse de l'action révolutionnaire défendue par Bakounine. Liebknecht, appuyé par les délégués de la Suisse allemande, essaya vainement de faire discuter la question de la législation directe par le peuple. Hins, de Bruxelles, partisan de Bakounine, s'écria que l'Internationale ne devait pas appuyer les gouvernements bourgeois de sa moralité, qu'elle devait les laisser tomber en pourriture et s'abstenir de toute action politique jusque-là, jusqu'à ce que l'Internationale fût assez forte pour se mettre à la place de tous les États. Marx, qui n'assistait d'ailleurs pas au Congrès, subit un second échec. La motion qu'il avait rédigée sur l'héritage, au nom du Conseil de Londres, fut repoussée comme trop modérée.

Depuis un an déjà, une rivalité sourde couvait entre les deux hommes qui se disputaient la direction de l'Internationale. Le Congrès de Bâle transforma cette rivalité en lutte implacable. Déjà, à Bâle, Bakounine avait demandé et obtenu la constitution d'un jury d'honneur qui prononcerait sur les accusations infamantes que Liebknecht avait portées contre lui en Allemagne [1]. Le jury d'honneur obligea Liebknecht à se rétracter. Mais les amis de Marx, Moritz Hess, Outine, continuèrent leur campagne d'insinuations perfides. Marx lui-même, dans une communication confidentielle aux sections allemandes, dressa contre Bakounine un violent réquisitoire où tout d'ailleurs n'était pas faux. De leur côté les partisans de Bakounine répliquaient. Paul Robin, dans l'*Égalité*, s'en prenait au Conseil de Londres, lui posait des questions indiscrètes, auxquelles le Conseil faisait une verte réponse. M. G. accommodait M. Hess dans le *Progrès* et accusait Liebknecht de renier le programme de l'Internationale par ses concessions aux tendances bourgeoises.

Bakounine ayant quitté Genève pour Locarno, son absence fut mise à profit par ses adversaires. Tandis que les ouvriers du bâtiment, la plupart étrangers, lui restaient fidèles, les ouvriers horlogers, citoyens genevois, se détournaient de plus en plus de la tactique révolutionnaire. Ils présentaient l'un des leurs sur la liste radicale, ils refusaient d'admettre dans leur fédération locale la section de l'Alliance, c'est-à-dire le groupe Bakounine. Ils réussirent enfin à mettre la main sur l'*Égalité* dont la rédaction nouvelle traitait les collectivistes de sectaires et poussait au « coopératisme ». Coullery, flétri

1. Liebknecht avait représenté Bakounine comme un agent du tsar.

depuis un an, réapparaissait sur la scène et s'alliait aux dissidents genevois. Quand Bakounine revint à Genève en mars 1870, sa popularité était compromise. La Fédération romande, jusque là si unie, était profondément divisée et le schisme tout proche. M. G. arrête là son récit qu'il continuera jusqu'en 1878.

Cette rapide analyse ne peut donner qu'une faible idée de la richesse de ce premier volume. Il renferme des documents très précieux, des circulaires introuvables, des lettres et des manuscrits inédits de Bakounine d'un vif intérêt. Les différentes éditions des statuts de l'Internationale sont données avec toutes leurs variantes. On reconnait le scrupuleux éditeur des procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Législative et de la Convention. Certaines pages de souvenirs, écrites d'après les lettres de M. G. à sa fiancée, sont pénétrées d'un charme évocateur. Une foule de personnages très vivants traverse le récit, depuis M. Ferdinand Buisson, qui prélude à sa campagne contre le protestantisme orthodoxe, jusqu'à M. Paul Robin, qui jette l'émoi parmi les bons bourgeois de Neuchâtel en collant sur leurs maisons d'innombrables petites étiquettes révolutionnaires.

Et pourtant ce livre si plein ne satisfait pas entièrement la curiosité qu'il éveille. M. G qui reste, 40 ans après, fidèle aux idées de sa jeunesse, est sobre de détails sur les adversaires de Bakounine qui furent aussi les siens. Il les traite avec trop de dédain pour trouver intéressant de nous les faire connaître. J'aimerais bien cependant à être un peu plus renseigné sur ce Coullery qui fut le chef de l'Internationale suisse avant l'arrivée de Bakounine. J'aimerais à lire les réponses de son journal aux articles du *Progrès* que M. G. reproduit copieusement. Mais M. G. répondra que je suis trop difficile, qu'un homme qui écrit ses souvenirs, n'est pas tenu de tout dire et qu'à cacher ses partis-pris, il manquerait de sincérité. Et en effet, il faut bien laisser quelque chose à faire à l'historien.

Albert MATHIEZ.

— M. EST. PEREIRA vient de publier en une élégante plaquette de 26 pages (Lisbonne, typogr. do Commercio, 1905), le texte éthiopien de la *Vida de Santo Abunafre*, d'après le ms. Orient. 763 du British Museum. Abou Nafre est le moine que nous appelons vulgairement S. Onufre. Comp. *Acta Sanct.*, juin, t. II, p. 519 et suiv. — J.-B. CH.

— M. E. LITTMANN se propose de publier sous le titre de *Bibliotheca Abessinica* une série de travaux sur l'Ethiopie et principalement sur l'Ethiopie moderne. Les deux premiers fascicules ont paru : I. *The Legend of the Queen of Sheba in the tradition of Axum*, by E. LITTMANN (Leyden, 1904; in-8°, p. 40) ; II. *The text of the Ethiopic version of the Octateuch, with special reference to the age and value of the Haverford manuscript* by J. Oscar BOYD (Leyden, 1905; in-8°, pp. 30). Le premier étudie une rédaction nouvelle, quelque peu modifiée, de la classique légende éthiopienne de la reine de Saba. Le second montre l'utilité qu'il y aurait

d'utiliser un manuscrit inconnu de Dillmann, conservé à la bibliothèque du Haverford College, pour une nouvelle édition de la version éthiopienne de l'Octateuque. On regrettera que l'éditeur n'ait pas jugé à propos de donner à ces études une pagination continue qui permît de les réunir en volume. — J.-B. Ch.

— M. Alb. Del Vecchio vient de publier une commémoraison de feu M. Augusto Franchetti (Florence, typ. galiléienne, 1906). On y trouvera une fidèle et attrayante image d'un des esprits les plus ouverts, d'un des hommes les plus laborieux et des plus aimables de la Florence contemporaine. M. F. était profondément versé dans la jurisprudence, l'économie politique, la connaissance du grec et de l'histoire moderne de l'Italie; il trouvait néanmoins le temps de faire partie de l'administration municipale et de jouer un rôle actif dans toutes les Sociétés littéraires qui se fondaient autour de lui. La bibliographie qui remplit les 52 dernières pages du volume donne d'ailleurs la mesure de sa souple intelligence et de sa puissance de travail. — Charles Dejob.

— M. Berthold Litzmann a adressé une réponse, *Meine Ziele im akademischen Lehramt* (Dortmund, Ruhfus, 1905, in-8°, p. 15) à la critique que M. Erich Schmidt avait faite dans la *Deutsche Literaturzeitung* de son *Goethes Faust, Eine Einführung*, auquel il reprochait de n'être pas un travail scientifique. M. B. revendique le droit et même le devoir pour le professeur d'ouvrir aussi ses cours à un enseignement sans appareil d'érudition — elle a sa place dans les séminaires — et de ne pas s'adresser seulement à des spécialistes, aux futurs germanistes et philologues. Le Faust qu'il a écrit n'était pas destiné à prendre rang dans la *Goethe Forschung*, mais à faire pénétrer, après les étudiants, le grand public dans l'intelligence d'une œuvre d'art considérée comme un tout organique. — L. R.

— Les derniers ouvrages de Tolstoï ont soulevé beaucoup de protestations. En voici une nouvelle : *Pauvre Léon Tolstoï ! par une Ex-sœur de la Croix Rouge* (Me A. de Polozew) (Genève, Atar, 1905, in-8°, p. 33). La brochure, d'un ton trop souvent déclamatoire, uniquement remplie de raisons de sentiment, est écrite à un point de vue tout traditionaliste et vise par dessus Tolstoï et ses disciples ou admirateurs tous les mécontents, dévoyés, pacifistes et constitutionnels qui ne croient pas l'évolution de la Russie nécessairement inséparable du régime autocratique. — L. R.

— On nous signale d'Athènes plusieurs livres parus depuis quelque temps et qui peuvent intéresser nos lecteurs :

— Σύγχρονος Ἑλληνικὴ ἱστορία (Histoire grecque contemporaine) par D. Gr. Cambouroglou, fasc. I. Introduction (1905, chez Elefthéroudaki).

— Κεφαλληνιακὰ Σύμμικτα (Mélanges de Céphalonie), *symbolae* relatives à l'histoire et au folklore de l'île de Céphalonie (sous les Vénitiens, les deux occupations française, la république septinsulaire sous le protectorat russe, et le protectorat anglais). L'ouvrage entier aura trois volumes. Le premier volume que nous annonçons (Athènes, typ. Léonis, 1904, 939 pages) contient : biographies, histoire de familles, publications.

— M. A. Triantaphyllides, Ξενηλασία ἢ ἰσοτέλεια ou étude sur les mots étrangers en grec moderne. Faut-il les chasser ou leur donner droit de cité ? Cette étude aura, paraît-il, une longue étendue. C'est le 1er fasc. de la 1re partie qui vient d'être publié (Athènes, Sakellarios, 1905).

— G. Derbos, Histoire de la littérature chrétienne (Χριστιανικὴ γραμματολογία) en deux volumes (Athènes, Léonis, 1903-1904).

— Em. Zolotas, Ὑπόμνημα εἰς τὴν πρὸς Γαλάτας ἐπιστολὴν τοῦ Ἀποστόλου Παύλου (Athènes, Sakellarios, 1905).

— J. E. Mésolaras, Συμβολικὴ τῆς Ὀρθοδόξου Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας. 2 vol. en fasc. 1883-1904. Athènes.

— La Bibliothèque Marasli continue son cours. Mentionnons la traduction (par MM. Voutyras et Lambridis) de l'*Épopée Byzantine* de Schlumberger, la collection de 260 chants populaires grecs de Pachtikos, l'Histoire de la ville d'Athènes au moyen âge de Gregorovius (trad. Lambros), le *Problème* de la langue grecque moderne de Krumbacher, auquel a été jointe une Ἀπάντησις de Hadjidakis (la traduction est anonyme), la traduction en vers de Shakespeare (par A. Vlachos), les Μεσαιωνικὰ καὶ Νέα Ἑλληνικὰ de Hadjidakis.

— Le lieutenant de vaisseau Hourst a renouvelé *Dans les rapides du Fleuve Bleu* (*Voyage de la première canonnière française sur le Haut Yang-tse-Kiang*, Paris, Plon, 1904, III + 368 p., 50 gravures), les tours de force nautiques qu'il avait accomplis sur le Niger. Les plus intéressantes pages du volume sont consacrées au récit de cette navigation laborieuse sur la canonnière l'Olry jusqu'à Tchong King et en amont sur la chaloupe le Takiang jusqu'à Tchentou ; malheureusement ces reconnaissances hydrographiques ne sont pas illustrées en des croquis appropriés et l'exposé technique engendre chez le lecteur qui le suit à l'aveugle quelque fatigue, dont M. Jules Lemaître lui-même, avoue, dans sa Préface, avoir ressenti l'effet. La mission Hourst avait un objet politique aussi, qui consistait à surveiller le mouvement insurrectionnel des Boxeurs dans le Haut Setchouen; les troubles qui éclatèrent à Tchentou furent apaisés par l'autorité morale du consul Bons d'Anty, dont M. Hourst fut l'auxiliaire. Les résultats géographiques de l'exploration sont médiocres, les résultats politiques insignifiants. Le livre finit sur une note découragée. — B. A.

— *La Bourgogne*, de M. A. Kleinclausz, fait honneur à la série des *Régions de la France* dont la *Revue de Synthèse historique* poursuit la publication. (Paris, Cerf, 1905, 81 p. V. *Rev. Crit.*, 5 déc. 1904). Ce n'est pas seulement un répertoire de tous les travaux parus sur cette région complexe, formation politique plutôt que province naturelle; c'est aussi un résumé vigoureux de son histoire, où le récit des faits essentiels et l'exposé des institutions est soutenu et comme illustré par l'indication et la critique des sources. C'est un cadre, un programme et une méthode que M. Kleinclausz a tracés avec une indiscutable autorité; car son enseignement à l'Université de Dijon a donné une impulsion plus vive et une direction plus sûre aux recherches. — A.

— La bibliothèque municipale de Bologne publie à partir du 28 février un bulletin qui paraîtra tous les deux mois sous la direction de M. A. Sorbelli : *L'Archigimnasio* (5 francs par an, 6 francs pour l'étranger). Ce bulletin comprendra une partie officielle (acquisitions nouvelles, statistiques, doubles à céder, etc.) et une partie scientifique (monographies, catalogues raisonnés, reproductions, etc.). Dans le premier fascicule commencera le catalogue des inscriptions et des gemmes conservées à l'archigymnase.

— Le tome dix-septième des *Conférences faites au Musée Guimet* (Leroux, in-8°, 277 p. avec gravures, 3 fr. 50) contient les conférences suivantes faites par M. Emile Guimet : La statue vocale de Memnon; Les récentes découvertes archéologiques faites en Egypte; Les musées de la Grèce; Des antiquités de la Syrie et de la Palestine; Le théâtre en Chine.

— La librairie Rosenthal à Munich (Hildegardstr., 16) nous envoie son *Catalogue 110* : Danemark, Suède et Norvège; Invasion des Suédois en Allemagne; le Slesvig-Holstein jusqu'en 1864; les pays polaires (178 pp., 2944 numéros).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 avril 1906.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, annonce que l'auteur du mémoire qui a obtenu récemment un encouragement de 500 francs au concours du prix ordinaire (*Etude d'une période de l'histoire ancienne du Japon*) est le R. P. Léon Balet, missionnaire à Tokio. Son mémoire a pour titre : « Shôtoku Taishi et son époque. »

M. Lair annonce que la commission du prix Auguste Prost a pris les décisions suivantes : deux tiers du prix sont accordés à MM. Stein et Léon Legrand pour l'ouvrage intitulé : *La Frontière d'Argonne* (843-1659) ; l'autre tiers du prix est attribué à M. Edmond Pionnier pour son *Essai sur l'histoire de la Révolution à Verdun* (1789-1795). En outre, une mention est accordée à M. G. Ducrocq pour la revue l'*Austrasie*, revue du pays Messin et de Lorraine ; une autre mention à M.Pierrot, pour son ouvrage sur *L'arrondissement de Montmédy sous la Révolution.*

M. Emile Picot annonce que la commission du prix de La Grange a décerné cette récompense à M. Joseph Bédier, pour sa publication du *Roman de Tristan.*

M. Collignon communique une note de M. Gustave Mendel sur des fouilles exécutées en 1905 à Aphrodisias par M. Paul Gaudin. C'est la seconde campagne d'une exploration commencée en 1904 et déjà très riche en résultats. Les fouilles de 1905 ont porté principalement sur l'emplacement des Thermes qui, avec le temple d'Aphrodite et le stade, constituent les ruines les plus importantes d'Aphrodisias. Elles ont fait connaître de nouveaux éléments décoratifs, provenant de la façade principale, donné des renseignements sur la disposition de la cour de l'Est, et mis au jour la dédicace qui date du temps d'Hadrien la construction du portique oriental. Les travaux ont commencé en outre le dégagement de l'*aleiptérion* et livré un certain nombre de statues de l'époque romaine. Enfin des sondages ont été exécutés dans le temple d'Aphrodite par MM. Mendel et Replat, architecte de l'Ecole française d'Athènes.— MM. Reinach, Haussoullier, Clermont-Ganneau, Cagnat et Perrot présentent quelques observations.

M. Clermont-Ganneau communique de la part du R. P. Lagrange, de Jérusalem, correspondant de l'Académie, une inscription consistant en un fragment d'édit byzantin très important pour l'étude de la géographie de la Palestine.

M. Vidier communique quelques documents concernant divers ermitages fondés dans l'Orléanais au XIIe siècle par les familiers du roi et que les puissantes abbayes de Sainte-Euverte et de Saint-Benoît-sur-Loire parvinrent à confisquer. C'est un épisode de l'absorption des petites institutions par les grandes et un exemple des moyens par lesquels se constituèrent les vastes domaines fonciers que détruisit la Révolution.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 mai 1906.* — M. B. Haussoullier communique une inscription grecque archaïque de Cumes, récemment publiée dans les *Notizie degli scavi*, et qu'il interprète autrement que l'éditeur, M. Sogliano. La pierre était placée dans une partie de la nécropole réservée à ceux qui s'étaient fait initier aux mystères de Dionysos.

M. Henri Omont lit une notice sur une ancienne édition gothique, sans date, des *Chroniques de Gargantua*, qui lui a été communiquée par M. Fécamp, bibliothécaire de l'Université de Montpellier. C'est l'unique exemplaire actuellement connu peut-être de la première édition parisienne de ces Chroniques imprimée vers 1533 par Alain Lotrian et D. Janot.

M. Salomon Reinach montre que l'épisode des douze vautours aperçus par Romulus sur le Palatin a été interprété, dès l'époque de la République, comme limitant à douze siècles la durée de la puissance romaine. Cette prédiction s'est accomplie presque exactement au cinquième siècle de notre ère, non sans avoir énervé la résistance des Romains au temps d'Alaric et d'Attila. Un historien, écrivant en 527, veut que l'Empire d'Occident ait disparu en 454, soit 1,200 ans après une des dates adoptées pour la fondation de Rome (748). M. Reinach croit trouver, dans un passage de la *Germanie* de Tacite, une allusion à la même prophétie et aux craintes qu'elle inspirait. Elle avait peut-être pénétré aussi dans le recueil des vers sibyllins, ce qui expliquerait la destruction de ces documents par Stilicon entre 404 et 408. — MM. Havet, Boissier, Bouché-Leclercq et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

L'Académie procède à l'élection d'une commission pour la publication des fmosaïques de la Gaule et de l'Afrique. Sont élus MM. Babelon, Héron de Villeosse, Saglio et Pottier.

M. de Mély présente une tête en marbre de Paros qui est une des plus belles répliques du Cupidon de Lysippe. Cette tête appartient à M. de Bioncourt, gendre de la comtesse d'Harcourt, qui la découvrit dans les fouilles faites avec le baron des Michels, pendant qu'elle était ambassadrice à Rome en 1870-1871.

M. Adrien Blanchet fait une communication sur les villes romaines de la Gaule aux premier et quatrième siècles de notre ère.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 21 mai — 1906

Schrader, Linguistique et histoire primitive, I, 3e éd. — Vossler, La langue comme création et développement. — Oertel et Morris, La flexion indo-européenne. — Grupp, Celtes et Germains. — Mélanges d'Arbois de Jubainville. — Geneva Misener, Le sens de γάρ. — Prellwitz, Dictionnaire étymologique de la langue grecque, 2e éd. — Xénophon, République des Lacédémoniens, p. Pierleoni. — Némethy, L'élégie romaine. — Schulte, L'empereur Maximilien candidat à la papauté. — Hauser, Ouvriers du temps passé, 2e éd. — Thirion, Madame de Prie. — Grein, Les idylles prussiennes de Banville. — Lanson, Fréminet, Dupin, Des Cognets, Mélanges d'histoire littéraire. — Lacombe, La psychologie des individus et des sociétés chez Taine. — Eliade, Histoire de l'esprit public en Roumanie au XIXe siècle, I. — Mézières, Au temps passé. — Faguet, L'anticléricalisme. — Lettre de M. Salomon Reinach. — Ben Jonson, The devil is an ass, p. Johnson. — Bulletin de l'Académie des belles-lettres de Besançon, I.

O. Schrader. **Sprachvergleichung und Urgeschichte.** Linguistisch-historische Beiträge zur Erforschung des indogermanischen Altertums. Dritte neubearbeitete Auflage. I Teil. Zur Geschichte und Methode der linguistisch-historischen Forschung. Iena, 1906, in-8°, 236 p.

M. Schrader s'est consacré depuis longtemps à l'étude du vocabulaire indo-européen, examiné au point de vue des choses. Mais tandis qu'il était assez isolé au moment où a paru la première édition de l'ouvrage dont il publie un troisième remaniement, il a maintenant un grand nombre d'émules, et l'apparition de ce premier fascicule de la nouvelle édition suit de près celle du 1er volume des *Indogermanen* de M. Hirt. On trouvera dans cette première partie un historique bien fait des diverses recherches sur les antiquités des peuples de langue indo-européenne, et une discussion détaillée de la méthode à employer dans ces recherches; c'est cette discussion qui est la partie profondément remaniée de la troisième édition. M. S. ne prétend pas renouveler la question; il constate que les méthodes anthropologiques et archéologiques ne permettent jamais de définir si un squelette ou un objet fabriqué appartiennent à un groupe parlant une langue indo-européenne ou une autre langue; sans négliger les résultats acquis par l'anthropologie et l'archéologie préhistorique, il faut donc avant tout tirer parti des témoignages historiques, parce que seuls ces témoignages s'appliquent à des hommes parlant une langue définie.

Les vues théoriques et les faits cités par M. S. prêteraient à beaucoup de discussions; p. 144, M. S. constate avec joie l'unanimité des linguistes à admettre que les innovations linguistiques soient des innovations individuelles généralisées; il ne voit que M. Wundt qui ait protesté contre cette doctrine; mais cette unanimité n'existait pas, même avant la publication de M. Wundt. Il est fait un abus du signe d'égalité, par exemple quand on trouve écrit par deux fois got. *gaits* = lat. *haedus* : les deux mots n'ont ni le même thème, ni le même genre, ni le même sens, car l'un signifie « chèvre » et l'autre « bouc ». Les mots sanskrits sont cités sous la forme du thème, sans qu'un trait avertisse le lecteur que les formes citées sont des abstractions. Il n'est pas exact que l'on ne puisse décider si le skr. *duhitar-* « fille » est à rapprocher de la racine *duh-* « traire », comme le dit M. S., p. 185; car l'élément *-i* de *duhitar-* ne se retrouve dans aucune forme de la racine *duh-*, et d'ailleurs cette racine est purement sanskrite, alors que le mot *duhitar-* a des correspondants dans toutes les langues indo-européennes autres que l'italo-celtique et (sans doute par hasard) l'albanais. A propos de l'observation de la p. 189, on notera que le sanskrit *dhâman-* et le gr. θέμις ne sont pas les seuls témoignages qui établissent que la racine **dhê-* servait en indo-européen à exprimer l'idée de « poser » une loi, une convention; le gotique *doms*, le lituanien *sam-das*, le russe *su-d* montrent que cet emploi de la racine est vraiment indo-européen.

A. Meillet.

Karl Vossler, **Sprache als Schöpfung und Entwicklung**. Eine theoretische Untersuchung mit praktischen Beispielen. Heidelberg, 1905, in-8, VIII-154 p.

M. Vossler poursuit sa polémique en faveur d'une conception esthétique et idéaliste de la linguistique. On lui concédera volontiers que les phénomènes phonétiques dépendent de faits psychiques, mais il y a loin de là à une démonstration du caractère esthétique des changements phonétiques; et l'analyse, si juste et si fine soit-elle, de passages de poètes français, n'éclaire guère l'histoire de la prononciation française; toutes les ressemblances qu'on pourra noter entre le changement phonétique et le changement analogique n'empêchent pas les deux types de différer essentiellement: car l'un est un pur changement dans le mode d'articulation, abstraction faite du sens, tandis que l'autre a lieu en fonction du sens et du rôle grammatical. M. V. essaie d'établir des rapports entre le développement de la langue et celui de la civilisation en France; sa tentative repose assurément sur une idée juste, et les observations qu'il présente à cet égard sont intéressantes: mais elles demeurent vagues et très incertaines. La manière de M. V. est élégante; on en goûtera le tour souvent paradoxal et le ton de polémique à la fois vif et courtois.

A. Meillet.

Hanns OERTEL and Edward P. MORRIS, **An examination of the Theories regarding the nature and origin of Indo-European inflection** (extrait des *Harvard studies in classical philology*, XVI, 63-122).

MM. Hanns Oertel et Edward P. Morris reprennent dans cette étude la vieille question : *agglutination ou adaptation?* Constatant que la complication de la flexion indo-européenne, et notamment les différences de désinences entre le singulier, le pluriel et le duel, ne concorde pas avec ce qu'on observe dans les langues telles que le turc ou le finnois, et constatant d'ailleurs que certaines vues nouvelles, notamment de M. Hirt et de M. van Wijck, ne cadrent pas avec la théorie de l'agglutination, les auteurs concluent à l'adaptation. Et ils tirent de là de vastes conclusions sur la manière dont doit se faire la théorie de l'emploi des formes grammaticales indo-européennes. — Sans entrer dans une discussion détaillée, on notera que la question doit sans doute être prise d'une façon moins générale et moins philosophique ; il faut étudier chaque forme séparément : de ce que *chanterai* et *chanterais* en français ou les secondes personnes comme *gibst* en allemand sont obtenus par agglutination, personne ne conclut que toutes les formes françaises ou allemandes s'expliquent par agglutination. C'est aussi beaucoup se hâter que de contester la distinction indo-européenne du subjonctif et de l'optatif ; cette distinction n'est, il est vrai, attestée qu'en indo-iranien et en grec ; mais aussi ce sont les deux seuls groupes dialectaux qui soient attestés à un certain degré d'archaïsme ; l'italique est déjà plus altéré ; quant aux autres langues indo-européennes, elles n'apparaissent qu'à l'époque chrétienne ; du reste la distinction de l'optatif et du subjonctif a été éliminée avec le temps en indo-iranien et en grec comme ailleurs, et, si l'on n'avait pas les anciens textes de ces dialectes, on n'en soupçonnerait pas l'existence.

A. MEILLET.

G. GRUPP. **Kultur der alten Kelten und Germanen,** mit einem Rückblik auf die Urgeschichte. Münich, 1905, in-8°, XII-319 pp.

Esquisse d'une archéologie celtique et germanique destinée au grand public. L'entreprise serait intéressante et le rapprochement des Celtes et des Germains est très justifié. Mais l'auteur n'est pas assez sûr de sa doctrine. Il commence par affirmer que les Indo-Européens étaient un peuple de bergers et de chasseurs, alors que toutes les dernières recherches établissent que les langues indo-européennes ont des mots qui supposent la pratique de l'agriculture. Il écrit sans hésiter des phrases comme celle-ci : « Les Indogermains ou Aryens, comme on les appelait (*sic*), étaient caractérisés par un type blond, des cheveux clairs, etc. » ; c'est oublier que l'expression *indo-germa-*

nique n'a de sens qu'en linguistique ; sur le peuple ou les peuples qui parlaient l'indo-européen on ne saurait faire que des hypothèses invérifiables. Les quelques allusions que fait M. Grupp à la langue attestent une ignorance totale de la grammaire comparée ; voir par exemple, p. 17, n. 1.

A. Meillet.

Mélanges H. d'Arbois de Jubainville, Recueil de mémoires concernant la littérature et l'histoire celtiques, dédié à M. H. d'Arbois de Jubainville, par MM. Collinet, Dottin, Ernault, Grammont, Jullian, Le Braz, Le Nestour, Le Roux, Lot, Loth, Meillet, Philipon, S. Reinach, Vendryes. Paris, [1906], in-8°, VII-289 p.

Ce recueil, à la composition duquel les organisateurs n'ont convié que des Français, pour garder un caractère d'intimité à la démonstration en l'honneur de M. d'Arbois de Jubainville, ne donne qu'une idée incomplète et inexacte de la large activité du maître auquel il est dédié ; en effet, des quatorze articles qu'il comprend, huit sont consacrés à la linguistique (dont le titre ne parle pas), et le linguiste éminent qu'est M. d'Arbois ne s'en plaindra pas, mais un seul porte sur le droit celtique dans l'étude duquel le savant celtisant a si profondément marqué sa trace, et aucun sur la littérature irlandaise, qui n'est à vrai dire étudiée en France que par M. d'Arbois lui-même ; la philologie irlandaise, qui est la partie capitale de la philologie celtique, n'est, du reste, représentée dans le volume que par MM. Dottin et Vendryes, qui ont écrit tous les deux des articles sur la linguistique gaélique. Voici la liste des travaux que comprend le volume. — Paul Collinet. *Les éléments d'importation étrangère dans les lois du Pays de Galles*. Le droit romain, le droit canonique, et peut-être le droit anglo-saxon ont exercé une certaine influence sur le droit gallois. — G. Dottin. *Les diphtongues toniques en gaélique d'Irlande*. Étude instructive du développement des diphtongues irlandaises depuis le celtique commun jusqu'à l'époque moderne (p. 22, la phrase « *ei* est complètement confondu en vieil-irlandais avec *é* » est assez malheureureuse). — E. Ernault. *Le mot* dieu *en breton*. Notes de lexicographie bretonne. — M. Grammont. *La métatèse en breton armoricain*. Après avoir marqué l'insuffisance de toutes les descriptions des dialectes bretons, l'auteur, avec sa maîtrise ordinaire, ramène à des lois précises le traitement du celtique commun *wr-* et *wl-* dans ces dialectes. — C. Jullian. *Les Salyens celto-ligures*. Histoire du peuple gaulois qui occupait la Provence et sur lequel, grâce au voisinage de Marseille, on a quelques témoignages que M. Jullian rassemble et dont il tire élégamment parti. — A. Le Braz. *L'origine d'une* gwerz *bretonne*. Démonstration péremptoire du fait qu'une certaine complainte bretonne est la mise en œuvre d'un fait-divers languedocien introduit

en Bretagne au XVIIIe siècle par le colportage; de la Villemarqué a enjolivé le récit en se servant d'une ballade serbe. — Le Nestour. *Le mystère en moyen breton de la destruction de Jérusalem*. L'auteur recherche et découvre en partie les originaux français de ce mystère breton, dont on n'a que des fragments. — P. Le Roux. *Une chanson bretonne : la mort de Duguay-Trouin*. Édition, traduction et commentaire d'une chanson bretonne, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale. — F. Lot. *Recherches de toponomastique*. A côté des *Uxellos* gaulois, désignant des lieux hauts, il y a eu des *Oscellos* désignant au contraire des endroits situés près des rivières, dans des îles, etc.; le résultat roman est le même que celui de *Uxellos*, de là des *Usseau*, *Oisseau*, *Huisseau*, etc.; mais chacun de ces mots présente en gaulois des différences dialectales, ce qui est très remarquable; M. Lot s'appuie ensuite sur le résultat roman des formes *Oxima* et *Oxisama* pour affirmer que l'*m* intervocalique s'est maintenue en Gaule sans altération. — J. Loth. *Contribution à la lexicographie et à l'étymologie celtiques*. Remarques lexicographiques et discussions étymologiques à propos d'un assez grand nombre de mots de dialectes brittoniques. — A. Meillet. *Le génitif singulier irlandais du type* tuaithe. On reconnaît au singulier deux types de thèmes en *-ā-*. Par une singulière inadvertance, l'auteur omet de rappeler l'accusatif *tuaith*, qui aurait une importance capitale pour sa thèse. — E. Philipon. *La déclinaison dans l'onomastique de l'Ibérie*. Les suffixes qui apparaissent dans les noms de lieu seraient indo-européens. Des formes déclinées à la manière indo-européenne seraient plus probantes; M. Philipon en offre quelques exemples, mais tous sont plus ou moins douteux. — S. Reinach. *Un tabou guerrier chez les Gaulois du temps de César*. Explication par un tabou de l'usage mentionné par César, B. G., VI, 18. — J. Vendryes. *L'évolution de l'adverbe* cid *en vieil-irlandais*. Exposé aussi ingénieux que convaincant du développement de l'emploi de l'adverbe irlandais *cid* qui, parti du sens de « même » (cf. skr. *cid* et lat. *quidem*), a fini par être senti comme la combinaison de la conjonction *ce* et du verbe « être ».

A. MEILLET.

Geneva MISENER, **The meaning of γάρ**. Baltimore, 1904, in-8, 75 p.

La dissertation de Mlle Geneva Misener est une étude précise et attentive des emplois de γάρ qu'on constate en fait; bien que, seule la première partie soit encore publiée, il en ressort clairement que le rôle fondamental de γάρ est d'annoncer une cause, une explication. L'étymologie traditionnelle de γάρ par γ' ἄρ ne rend pas compte de cet emploi; et il convient d'ajouter qu'elle rend moins encore compte de l'accentuation.

A. MEILLET.

W. PRELLWITZ, **Etymologisches Wörterbuch der griechischen Sprache**, 2ᵉ édit. Göttingue. 1905, in-8°, xxiv-524 p. (prix 10 mk.).

La seconde édition du dictionnaire étymologique de M. Prellwitz se distingue par une heureuse innovation : l'auteur a ajouté des indications bibliographiques ; ces indications sont sommaires et ne visent nulle part, même de loin, à être complètes, mais, telles qu'elles sont, elles rendront service. Par ailleurs, sauf de nombreuses améliorations de détail, et sauf les changements faits pour mettre le livre au courant, l'ouvrage a gardé son aspect ancien. Toute discussion en demeure exclue ; si, par exemple, ἅζομαι est rapproché de skr. *yajati* « il sacrifie », les objections que M. Kretschmer a faites à cette étymologie ne sont pas signalées ; la critique que M. Zubaty a faite de l'explication de κυνέω ne l'est pas davantage. Le plus grave défaut du livre est que les mots de certaines langues, et notamment les mots sanskrits et slaves, sont imprimés d'une manière extrêmement fautive ; les citations sont aussi parfois fausses, par exemple sous ἀλφός, il faut lire I. F., VIII, 64 et non V ; M. P. a négligé certaines trouvailles récentes, ainsi à l'article εἰνατέρων, il convenait de noter que ἐνατηρ se lit maintenant sur des inscriptions d'Asie-Mineure.

A. MEILLET.

Xenophontis Respublica Lacedaemonierum Recensuit G. PIERLEONI, Berlin, Weidmann, 1905. Un vol. in-8° de vi-63 p. Prix 1 m. 80.

Voici le quatrième des *Scripta minora* de Xénophon, qui est publié dans la collection des textes grecs et latins de la librairie Weidmann de Berlin, par de jeunes philologues italiens. M. Cerocchi a publié l'*Hipparchicus* en 1901 ; M. Tommasini le *De re equestri* en 1902 ; M. G. Pierleoni, qui a déjà édité le *Cynegeticus*, nous donne aujourd'hui la *Respublica Lacedaemoniorum*. Tous ces travaux paraissent sous le patronage de M. H. Diels ; ces philologues d'au-delà des Alpes sont ses élèves : ils ont été formés dans les Universités allemandes ; et, grâce à l'éducation qu'ils y ont reçue, ils sont aujourd'hui en état d'exploiter les trésors que renferment les bibliothèques italiennes. L'édition de M. Pierleoni a été précédée par une étude sur les manuscrits de l'opuscule de Xénophon, étude qui a été insérée dans le *Bollettino di Filologia classica*, année X, fasc. 11 et 12. Ces manuscrits sont au nombre de 28 ; le plus ancien est le Vaticanus 1335 du xiiᵉ siècle. Tous ces textes ont été étudiés par M. L. avec le plus grand soin. La conclusion qu'il tire d'un travail si pénible et si méritoire est assez pessimiste ! « Cave credas te genuinum iam textum prae « manibus esse habiturum, pleniorem tamen quam in superioribus « editionibus et accuratiorem adparatum quem dicunt criticum invenies ». La critique de M. P. est quelquefois flottante. Ch. ii, 3-4, il

approuve l'athétèse de M. v. Herwerden sur le passage ἀνυπόδητον-ὑποδεδεμένον, omis d'ailleurs par Stobée ; mais il insère ce passage dans le texte, tandis que quelques lignes plus bas, il supprime deux morceaux, dont un est assez long, en alléguant cette même raison qu'ils sont omis par Stobée. Les conjectures proposées par l'auteur sont très rares ; celle-ci paraît excellente, XI, 4 : καθίστανται εἰς ἐνωμοτίας, τοτὲ μὲν εἰς τρεῖς, τότε δὲ εἰς ἕξ. Citons encore XIII, 1 : κᾆτα οἱ σὺν αὐτῷ.

Conformément au plan tracé pour ces éditions, M. L. donne tous les testimonia, c'est-à-dire les passages transcrits ou imités par les écrivains postérieurs. Enfin un index verborum très complet termine cet ouvrage, qui, comme les précédents, fait grand honneur à la jeune école philologique italienne.

Albert Martin.

A római elegia. (L'élégie romaine) par Géza Némethy. Budapest, Académie, 1905, xvi-422 pages. In-16.

Dans ce volume, M. Némethy continue les études sur la poésie romaine qu'il poursuit depuis vingt ans. Après son « Étude sur Virgile », il aborde les Elégiaques et donne en quatorze chapitres tout ce que le public lettré doit savoir sur le rapport de l'élégie romaine avec celle des Grecs, sur Catulle, sur Calvus, sur Gallus, et notamment sur Tibulle et sur Properce. C'est comme la quintessence de ses nombreuses dissertations publiées dans les Mémoires de l'Académie, dans la Revue philologique de Budapest et dans son édition critique de Tibulle.

Le premier chapitre sur le rapport de l'élégie romaine avec l'élégie grecque soulève un problème assez délicat. On croyait jusqu'ici que Gallus dont il ne reste qu'un vers, mais qui est considéré néanmoins comme le premier représentant de l'élégie romaine, avait pris comme modèle Euphorion, tandis que Tibulle et Properce s'inspirèrent de Philétas et de Callimaque. M. Némethy prouve qu'Euphorion n'a pas écrit d'élégies erotiques et que les deux autres écrivains grecs n'exprimaient pas leurs sentiments propres, mais composaient des récits mythiques à sujet érotique. L'élégie lyrique qui exprime les sentiments du poète, est donc une création romaine, au même titre que la satire et l'épitre. Ces idées que M. Némethy avait déjà émises en 1903 furent également exposées par F. Jacoby dans le *Rheinisches Museum* (1905. 1.) Sur la réclamation du savant hongrois, Jacoby a reconnu, dans la même revue, qu'il n'avait pas eu connaissance du mémoire de M. Némethy. La découverte reste donc acquise à ce dernier.

Dans les chapitres suivants de son ouvrage, M. Némethy s'efforce surtout de grouper tout ce qui se rapporte à la vie des Élégiaques et

de la contrôler par leurs œuvres, de démontrer dans quelle mesure les poèmes reflètent leur vie intime, leurs amours, et d'établir l'ordre chronologique de ces poèmes. Le volume étant destiné au public lettré, l'auteur a intercalé de nombreuses traductions empruntées à M. Csengeri qui a rendu Catulle, Tibulle et Properce dans un rythme essentiellement magyar. Nous préférons, pour les auteurs antiques, le rythme de l'original que la langue hongroise peut rendre à merveille et dont se sont servis tous les traducteurs renommés. Ces rythmes magyars appliqués aux auteurs grecs et romains nous font souvent l'effet d'un manteau de berger hongrois jeté sur une statue antique. On peut voir par la traduction d'Homère de Baksay où cette manie de « nationaliser » les Anciens peut mener.

Dans un long appendice (p. 327-415) M. Némethy explique et défend plusieurs assertions du texte. Il est regrettable qu'il ne mentionne que les travaux des savants allemands et semble ignorer tout ce qu'on a écrit en France et en Angleterre sur la matière. Malgré cette lacune, son volume est une contribution précieuse à l'étude des Élégiaques romains et le premier ouvrage d'ensemble en langue hongroise.

J. Kont.

Kaiser Maximilian I als Kandidat für den paepstlichen Stuhl, 1511, von Dr Aloys Schulte, Professor der Geschichte an der Universitaet Bonn. Leipzig, Duncker, u. Humblot, 1906, VI, 86 p. in-8°.

Parmi les idées bizarres qui surgirent dans l'imagination vagabonde de l'empereur Maximilien I, durant un règne assez long et très agité, l'une des plus fantastiques à coup sûr fut celle de réunir sur sa propre tête la tiare pontificale avec la couronne du Saint-Empire romain. Elle a paru si étrange aux historiens postérieurs qu'ils ont longtemps douté de la réalité du fait, et qu'il se rencontre encore aujourd'hui des savants pour le nier, après que la question a été examinée très en détail, par M. M. Albert Jaeger (1854), Willy Boehm (1873), Henri Ulmann (1888 et 1891), etc. et tranchée d'ailleurs d'une façon contradictoire. Elle vient d'être reprise par M. Aloyse Schulte, dans le mémoire dont nous transcrivons plus haut le titre, et l'on peut croire que l'exposé du savant professeur de Bonn mettra fin pour le moment à cette longue controverse; tout au moins a-t-il expliqué d'une façon fort lucide les circonstances où ces aspirations au Saint-Siège se sont produites chez Maximilien, les raisons qui ont pu lui faire croire un instant que la réalisation n'en était pas impossible, et surtout, il a mis hors de conteste l'authenticité des documents peu nombreux actuellement connus, qui se rapportent à son projet [1].

1. Le style de M. S. est parfois un peu trop familier; p. 3, par exemple, il appelle tel document « le Malakoff de notre Sébastopol » et p. 22, le catalogue des dettes de Maximilien est comparé à « l'album de Leporello », etc.

Il n'y en a que deux, à vrai dire; le premier est une *instruction* de l'empereur, adressée à son agent, messire Paul de Liechtenstein, à la date du 16 septembre 1511, le second une lettre intime écrite par Maximilien, deux jours plus tard, à sa fille Marguerite, régente des Pays-Bas. Cette dernière pourrait, à la rigueur, être considérée comme une plaisanterie paternelle, assez singulière, il est vrai; mais les ordres adressés à Lichtenstein sont formels, rédigés sur le ton le plus grave, et ne permettraient le doute, quant aux intentions du souverain, que pour le cas où l'on déclarerait la pièce *fausse;* du moment qu'on en reconnaît l'*authenticité*, il n'y a plus moyen de se refuser à admettre également la candidature de l'empereur à la succession de Saint-Pierre. Il importe de scruter de très près les origines de ce dossier, de peser les documents qu'il renferme, de rechercher s'il est des faits et des pièces d'ordre secondaire qui les infirment ou les confirment en quelque mesure, de reconstituer, en un mot, le milieu dont ils sont sortis.

On peut dire que M. Schulte a très soigneusement accompli cette délicate besogne critique et qu'il examine avec une sagacité toujours en éveil les arguments pour et contre allégués au cours de la controverse. La lettre à Marguerite d'Autriche, publiée d'abord par Godefroy dans ses *Lettres de Louis XII* (1712) a été reproduite par Le Glay dans sa *Correspondance de Maximilien I*[1]. Elle existe encore aujourd'hui aux Archives départementales de Lille, et en voici les passages importants, pour le sujet qui nous occupe. Pour en comprendre le début, il faut savoir que la régente avait fait tenir à son vieux père le conseil de se remarier une fois de plus. Il lui répond en ces termes :

« Très chière et très amée fylle... Ne trouvons point pour nulle résun bon que nous nous devons fraichement [2] marier, mais avons plus avant mys notre délibération et volenté de jamès plus hanter faem nue. Et envoyons demain M. de Gurce, evesque, à Rom devers le pape pour trouver faschon que nous puyssons accorder avec ly de nous prendre pour ung coadjuteur, affin que, après sa mort, pouruns estre assuré de avoer le papat et devenir prestre et après estre sainct, et que il vous sera de nécessité que, après ma mort, vous serés contraint de me adorer, dont je me trouveré bien gloryoes.

« Je envoye sur ce ung poste devers le roy d'Arogon pour ly prier quy nous voulle ayder pour à ce parvenir, dont il est aussy contant, moynant (moyennant) que je résingne l'empire à nostre commun fyls, Charl..... Je commence aussi practiker les cardinaulx, dont II ou III cent mylle ducas me feront un grand service, aveque la parcialité

1. Le Glay, Correspondance, Paris, 1839, II, p. 37, avec corrections aux *Errata*.

2. Il nous semble que l'original doit avoir *fraichement*; M. Schulte, suivant Le Glay, écrit *franchement*; mais ce doit être une faute de lecture de ce dernier, puisque le mot n'aurait ici aucun sens, l'empereur ayant été déjà très authentiquement marié deux fois, à Marie de Bourgogne et à Béatrice Sforza.

qui est déjà entre eos... Je vous prie, tenés ceste matère empu secret... A Dieu! Faet de la main de vostre bon père Maxi, futur pape... Le XVIII[e] jour de septembre. »

Certains critiques n'ont voulu voir dans ce document qu'une plaisanterie d'un goût douteux; ce qui est certain pourtant, c'est que Marguerite a pris la lettre très au sérieux; une épitre d'elle, non datée (Le Glay, I, 439) et que M. S. place à cette même époque, en la considérant comme une réponse à la pièce que nous venons de citer, le renvoie avec une insistance respectueuse, à sa principale tâche « en ses vieulx jours », de s'occuper « soigneusement au gouvernement de la personne et des biens » du jeune Charles, « qu'est la chose que plus vous touche après le salut de vostre âme. » — Mais on ne peut conserver de doute sur le sérieux du projet, quand on étudie la seconde pièce, l'*Instruction* qui charge Paul de Liechtenstein de se rendre à Augsbourg pour obtenir de Jean Fugger, le banquier de Maximilien à Rome, et son agent confidentiel, une somme de 300,000 ducats, qu'il juge nécessaire pour gagner les cardinaux, par l'entremise de son factotum ecclésiastique, Mathias Lang, évêque de Gurk; il lui engagera comme garantie le trésor de famille des Habsbourg, et lui promettra en sus le tiers des revenus du Saint-Siège, en même temps qu'il s'engage à nommer comme trésorier pontifical un personnage agréé ou désigné par Fugger lui-même. De cette pièce on ne connaît actuellement, il est vrai, ni l'original, ni même aucune copie manuscrite; elle existe sous sa forme allemande, certainement la plus ancienne [1], et dans une version latine. *Mentionnée* pour la première fois dans une brochure anonyme du juriste Eberhard von Weyhe, en 1606, elle fut *publiée* par Goldast en allemand et en latin, sous le pseudonyme de Cesarius a Branchedoro (*Monita politica*, Francfort, 1609), puis sous son propre nom, et d'une façon plus complète, dans ses *Politische Reichshaendel* (Francfort, 1614). D'où ce publiciste remuant, ce polygraphe parfois peu scrupuleux, tenait-il un document aussi curieux? On n'a pu le découvrir jusqu'ici. M. S. l'a cherché en vain dans les archives d'Autriche; celles des barons de Liechtenstein (famille éteinte au XVIII[e] siècle) ont disparu, sans laisser de traces. Il faut donc juger nos *Instructions* uniquement d'après des preuves intrinsèques, et M. S. a réussi à grouper un certain nombre de faits qui, pour un esprit impartial, font tout au moins pencher fortement la balance en faveur de l'authenticité. Dans les comptes de la Chancellerie d'Innsbruck, il a découvert d'abord qu'en effet on avait organisé des relais de poste spéciaux, à la mi-septembre, pour recevoir plus vite les dépêches que Liechtenstein devait envoyer d'Augsbourg, où le « ministre des dettes impériales » (comme l'appelle M. S.),

1. Jamais le souverain ni sa chancellerie ne correspondaient en latin avec les fonctionnaires des territoires héréditaires. Toutes les lettres de Maximilien à Liechtenstein que l'on connaît sont rédigées en allemand.

venait de se rendre en mission. Il a prouvé aussi que l'évêque de Gurk avait bien réellement reçu l'ordre de partir pour Rome, au moment où l'on croyait Jules II mourant; en confrontant le texte même des instructions, de la façon la plus minutieuse, avec les menus détails connus d'autre part, en y constatant une coïncidence complète, notre auteur conclut avec une conviction entière que jamais le faussaire le plus habile n'aurait pu arriver à pareil accord, et que la pièce est donc certainement authentique [1].

Les difficultés mentionnées jusqu'ici ne sont qu'accessoires; il en reste une plus notable; la voici. La lettre à Marguerite, du 12 septembre, et celle à Liechtenstein, du 16 septembre, ne cadrent pas absolument; elles présentent les projets de Maximilien sous un angle assez différent. *D'abord* l'empereur parle de *réunir* sur sa tête la couronne impériale et la tiare pontificale; il veut obtenir l'une sans quitter l'autre. *Ensuite* il est question *d'abdiquer* l'Empire en faveur de Charles d'Espagne, pour obtenir le pontificat ou même seulement le titre de coadjuteur du Saint Père. Comment expliquer cette différence assez notable? C'est ce que M. S. a entrepris de nous exposer dans la seconde partie de son travail.

Quand la nouvelle (fausse) de la mort prochaine de Jules II parvint à la cour impériale [2], Maximilien pensa d'abord à ce cumul étrange qui aurait, selon lui, mis fin à la longue lutte entre le sacerdoce et l'empire. Il était bien capable, tel que nous le connaissons, de se bercer de l'illusion qu'un si beau cas de césaropapisme serait accepté par la chrétienté. Mais en réfléchissant de plus près aux moyens dont il disposait pour atteindre ce but, il dut se convaincre que, pour réussir, il lui fallait certains concours, et que ces concours, il devait les acheter. Le roi Ferdinand d'Aragon était une figure absolument nécessaire dans son jeu, sur l'échiquier politique, et le rusé monarque n'était guère accessible aux considérations sentimentales. Sans doute il n'a consenti à promettre le concours des cardinaux espagnols et son appui personnel qu'à la condition que son petit-fils, don Carlos, arrivât de suite à la couronne impériale [3]. Il y a quelque possibilité, voire même quelque probabilité que la réponse du

1. Quant à prétendre que Maximilien a pu inventer cette histoire pour *duper* Fugger, pour lui « carotter » son argent, c'est une hypothèse si absurde que M. S. aurait pu s'épargner la peine (p. 36-37) de la réfuter.

2. Un des courriers parvenus à Maximilien annonçait de Rome que le pape était entré en agonie.

3. En réalité cette seconde combinaison était encore plus difficile à réaliser que la première, puisqu'elle exigeait une double opération des plus délicates, la négociation simultanée à Rome, avec les cardinaux, pour la tiare, et l'entente à Francfort, avec les électeurs, pour la couronne impériale. Et s'il y eut parfois des *rois des Romains* du vivant de l'empereur, il n'y eut *jamais*, depuis que l'Église existe, de *coadjuteur* constitué pour une pape vivant.

roi d'Aragon parvint en Tyrol vers la mi-septembre, et modifia de la sorte les intentions primitives de Maximilien [1].

M. Ulmann, qui n'admet pas les prétentions de Maximilien au pouvoir spirituel lui-même, admet pourtant qu'il a voulu posséder le domaine temporel de l'Église, pour se dédommager de ses pertes au nord de la péninsule, et parce qu'il avait besoin de Rome, pour en faire le centre de la lutte contre les Infidèles [2]. Cette hypothèse est peu vraisemblable, car nous connaissons assez Maximilien pour savoir que la guerre contre les Turcs était le cadet de ses soucis. Et puis, pourquoi aurait-il eu besoin de l'énorme somme d'argent qu'il demandait aux Fugger, pourquoi surtout l'aurait-il voulue payable à Rome (ainsi que le demandent les instructions de Liechtenstein), au moment d'un conflit quasi inévitable dans cette ville, s'il s'agissait d'une saisie du territoire?

Une dernière et bien curieuse modification du projet primitif se rattache aux négociations secrètes avec la couronne de France, dès septembre 1511. Louis XII et son agent, le cardinal de San-Severino, sont instruits de bonne heure des visées impériales, sans qu'on sache au juste comment ils les ont connues [3]. Ils s'en servent dans les intrigues compliquées qui se poursuivent avant et après la constitution de la Sainte-Ligue, et qu'il serait trop long d'exposer ici. Il suffit de dire que dans les plans de San-Severino, Maximilien serait devenu *l'antipape* du groupe dissident des cardinaux, réunis alors en concile à Pise, après que le pape Jules II aurait été déposé par eux. Toutes ces combinaisons étaient-elles bien sincères et l'Espagne et la France entendaient-elles vraiment se prêter à ces arrangements bizarres? N'y voyaient-elles pas plutôt un moyen passager pour arriver en Italie à des résultats purement politiques plus immédiats? Cela est plus que vraisemblable, d'autant que chacune des cours avait pu faire tout à loisir les calculs, refaits par M. S., sur le partage éventuel des voix du Sacré Collège. En faisant le total des cardinaux dissidents à Pise, des Français et des Espagnols, cela ne donnait toujours que seize votants sur trente-neuf électeurs, et ces seize voix n'étaient nullement assu-

1. M. S. a calculé avec un soin minutieux, la marche des courriers circulant entre Tolède et Brixen (p. 39-41). Le trajet semble au moins possible dans les délais assignés.

2. D'après U. l'empereur aurait proposé le cardinal Adriano comme pontife purement spirituel. M. S. fait remarquer avec raison qne le fait de voir Adriano mis en avant par Maximilien comme pape futur, dans un entretien avec l'envoyé anglais, Sir Robert Wingfield, ne constitue pas une preuve bien convaincante, puisque nous savons que l'empereur se défiait à ce moment de la politique anglaise.

3. Le cardinal Sigismond de Gonzague en parle dès le 2 octobre, dans une lettre retrouvée par M. Pastor (*Geschichte der Paepste* III, p. 687). En décembre 1511 les Français saisissent à Milan une dépêche de Ferdinand à son envoyé auprès de l'empereur, où il discute le partage de l'Italie après que celui-ci aura réalisé son projet « che e de farsi lui papa ».

rées [1]. Une pression simoniaque très intense aurait donc été absolument requise pour recruter les votes nécessaires à la formation d'une majorité, même modeste, en faveur de Maximilien. D'ailleurs la bulle récente de Jules II, *Cum tam divino*, dirigée contre la simonie dans l'Église, suffisait pour rendre toute tentative de ce genre passablement téméraire. Puisqu'il survivait, toujours énergique et batailleur, au bruit de sa mort, il n'y avait pas lieu d'ailleurs de lui donner un successeur, non plus qu'un vicaire, et l'affaire n'eut aucune suite. Nous ne savons même pas si Fugger, homme pratique avant tout, consentit à prêter son argent au souverain capable de méditer d'aussi folles aventures. En tout cas, cette histoire semble donner raison à ceux qui se refusent à voir dans Maximilien une espèce de réformateur religieux et qui nient les velléités de ce genre qu'on lui attribua, surtout après sa mort. L'idée de coiffer la tiare, au moyen d'une corruption en masse des cardinaux, n'est pas précisément à qualifier de *pium desiderium* et celle de cumuler la puissance spirituelle et temporelle à son profit fait ressortir surtout la décadence absolue de l'idée impériale à cette époque. Pour exercer encore quelque influence en Italie, le successeur de Charlemagne et de Barberousse ne voyait plus que ce moyen chimérique, se faire pape lui-même. Peut-être — et sous ce rapport, on peut se rapprocher de la manière de voir d'Ulmann — le souverain allemand, toujours à court d'argent, visait-il surtout les profits matériels de la situation qu'il ambitionnait; son escarcelle vide se serait volontiers accommodée d'encaisser les bénéfices de la chrétienté. Il n'est pas probable, en tous cas, que l'on parvienne jamais à connaître plus à fond sa pensée, à moins que le hasard ne fasse découvrir quelque part des documents nouveaux. L'excellent mémoire de M. Schulte reste pour le moment le dernier mot de la question.

R.

Ouvriers du temps passé (xve-xvie siècles) par Henri Hauser, professeur à l'Université de Dijon (2e édition, Paris, Félix Alcan, 1906, XLII, 268 p. in-8°; prix : 6 fr. [2].

Ce n'est pas une refonte complète de la première édition dont nous avons rendu compte dans la *Revue*, du 14 août 1899, comme M. Hauser avait d'abord songé à l'entreprendre, en y joignant certains développements esquissés dans sa nouvelle préface. Le moment ne lui

---

1. On peut même affirmer que dans un conclave les cardinaux espagnols et français n'auraient jamais voté d'accord, puisque les deux couronnes poursuivaient en Italie une politique absolement divergente.

2. La reliure du volume porte, par oubli sans doute, sur le plat de la couverture, la date de la *première* édition, *1899*.

semble pas encore venu, nous dit-il, « d'enlever à ce livre sa forme brève, son dessin un peu grêle, mais par là-même plus net, son ton quelque peu tranchant. » L'enquête ouverte par de trop rares travailleurs dans les différentes provinces, sur les conditions d'existence des ouvriers à la fin du moyen âge, n'a pas encore fourni des renseignements nouveaux en nombre suffisant et il convient d'attendre que la chasse aux dossiers dans nos archives départementales et municipales ait été un peu plus fructueuse. Il n'y a donc à peu près rien de changé dans notre volume [1], comme nous venons de nous en assurer par une comparaison attentive, sauf l'adjonction de quelques notes bibliographiques, une nouvelle préface, et le remplacement de l'appendice la *Grande Aumônerie de Lyon, 1531*, par une autre étude sur les *Questions industrielles et commerciales aux Etats de 1560*, se rattachant de plus près au sujet général de l'auteur [2]. Le seul morceau d'importance qui ait un peu modifié la physionomie de l'ouvrage, c'est la *Conclusion* (p. 235-253). Il y a sept ans, M. Hauser ne se sentait pas encore assez sûr des résultats acquis pour les formuler d'une manière plus générale ; les adhésions qu'il a recueillies depuis l'ont encouragé à résumer cette fois sa façon de voir d'une façon plus explicite ; il conclut nettement à la décadence de l'ouvrier au XVIe siècle, à sa déchéance politique, et nous le montre, non seulement exclu du gouvernement du métier par le capitalisme, mais encore exclu de la cité, et tombant dans un état d'infériorité, puis de misère, dont il ne s'est plus relevé sous l'ancien régime [3].

En remerciant l'auteur d'avoir remis au point son intéressante étude, nous lui demanderons pourtant de rester fidèle à son projet de « refonte générale », même au risque « de doubler le volume et d'en bouleverser le plan. » Nous avons encore parmi nous si peu de travailleurs experts en ces matières, si peu d'historiens qui soient économistes, si peu d'économistes qui s'intéressent ou s'entendent aux recherches historiques, qu'il faut bien mettre doublement à contribution ceux que nous possédons déjà.

R.

---

1. La ressemblance est si grande qu'on peut citer à peu près partout d'après la 1re ou la 2e édition, à volonté ; la pagination correspond entièrement, pour le corps du volume.

2. M. H. déclare aussi qu'il « a rectifié quelques sottises » ; mais je crois bien qu'il se calomnie, car je ne les avais pas aperçues lors de ma première lecture. Il a surtout tiré parti, en quelques endroits, de ses recherches récentes aux Archives de Dijon.

3. Parmi les sujets effleurés par M. H., nous relevons celui de l'influence de la Réforme sur les idées économiques du temps et les aspirations ouvrières. Il y aurait certainement là matière à une étude aussi curieuse que neuve pour un travailleur laborieux ; mais ce ne serait pas une besogne d'improvisateur ni de dilettante.

H. Thirion, **Madame de Prie** (1698-1727). Paris, Plon-Nourrit et Comp. 1905, xxiv-361 p. in-8° avec deux portraits (Prix 7 fr. 50).

Auteur d'un ouvrage intéressant sur la *Vie privée des financiers au* XVIIIe *siècle*, M. H. Thirion a eu la curiosité d'étudier, après les fermiers généraux de l'époque de Louis XV et leurs maîtresses, quelques autres groupes sociaux voisins, grands seigneurs et hommes d'affaires, et leur séquelle féminine ; c'est de la sorte sans doute qu'il a fait connaissance avec le minois chiffonné et les yeux « un peu chinois » de Mme la marquise de Prie, la bonne amie de M. le Duc, ce Bourbon si peu sympathique, ministre du jeune roi après la mort de Philippe d'Orléans. Du moment qu'il est admis que l'étude de la galerie des maîtresses royales et princières, infiniment plus connue d'ailleurs que celle des reines de France, constitue une tâche quasiment obligatoire pour nos historiens nationaux, je ne songe pas à protester contre l'introduction dans cette galerie de Mlle Agnès Berthelot de Pléneuf, devenue Mme de Prie ; elle vaut la Montespan, la Pompadour ou la Du Barry, mais je ne m'explique pas que l'auteur se soit imaginé que celle dont il nous raconte l'histoire était inconnue, ou à peu près, jusqu'à lui [1]. Il ressort pourtant assez clairement de tous les textes qu'il cite et qu'il a pris à cœur de réfuter, qu'on a passablement jasé sur le compte de son héroïne dans le premier tiers du XVIIIe siècle, avant que son souvenir fut éclipsé par le rayonnement des favorites nouvelles qui régnèrent à leur tour sur la cour de France. M. Thirion ne se fait-il pas également un peu illusion en affirmant que Mme de Prie fut « la première puissance du royaume durant près de trois années ? » Rien qu'en étudiant son propre récit, il parait bien que, durant le ministère de M. le Duc, il s'est passé des événements où elle ne tint aucun rôle et qu'on a fait encore autre chose que de « s'occuper presque uniquement de sa personne, à la cour et à la ville ». La maîtresse influente — cette influence, personne ne songera certes à la nier — et « désintéressée » ne fut, au dire de l'auteur, « ni méchante ni vicieuse » ; elle était « sans fiel ». Si la haine des courtisans et celle du public en général, ne peuvent être niées, M. Th. nous affirme qu'on détestait dans la marquise « l'intruse bourgeoise », et que cette pauvre Mme de Prie fut « la victime expiatoire sacrifiée aux haines de parti et de caste ». Sans pousser l'indulgence aussi loin, on peut accorder qu'elle eut, pour sa chute, quelques circonstances atténuantes. Née d'une mère plus que galante et restée jusqu'à la fin son ennemie déclarée, Agnès Berthelot fut mariée à quinze ans à un personnage aussi prétentieux que nul, bientôt à peu près ruiné par les frais

1. S'il ne l'a pas cru, pourquoi des phrases comme celle-ci : « Mme de Prie, qu'est-ce ? Qui est-elle ? Ne s'est-on pas obstinément tû sur son compte, etc., » dans la préface ?

de son ambassade à Turin. La jeune femme vint en solliciteuse à Paris, en octobre 1718; elle y apprit vite « à connaître le pouvoir de sa beauté »; elle devint l'Egérie du duc de Bourbon, et, comme elle savait lui pardonner ses menues infidélités, sans les lui rendre, dit-on, elle resta la conseillère préférée jusqu'à la chute de son protecteur en 1726.

La partie la plus curieuse du récit de M. Th., bien documenté d'ailleurs dans son ensemble, est celle qui se rapporte aux nombreuses intrigues de la cour à cette époque [1], à la lutte incessante entre les deux factions des Orléans et des Bourbons, qui se disputent le pouvoir pour l'exploiter dans le but le plus égoïste et sans qu'il y ait lieu de s'intéresser à l'une plus qu'à l'autre, toutes deux constituant une fort laide cabale. On peut admirer, si l'on veut, l'habileté avec laquelle la maîtresse du ministre sut gagner l'amitié de Marie Leczinska, la nouvelle reine de France, mais il serait un peu naïf de lui en faire un mérite spécial, puisqu'elle ne poursuivait dans ses machinations politiques qu'un intérêt purement égoïste; on pourrait aussi bien mettre sur le compte des vertus chrétiennes de l'évêque de Fréjus les manœuvres souterraines qui amenèrent brusquement la disgrâce du duc, le 11 juin 1726, et par une suite naturelle, celle de sa maîtresse.

La partie la moins connue de l'existence de Mme de Prie, la seule durant laquelle on soit tenté de la plaindre un peu, ce sont les quinze derniers mois de sa vie, passés d'abord à Chantilly auprès de son amant, puis — quand elle eut été chassée de là bas par les affronts réitérés de la douairière de Bourbon — dans son propre château de Courbépine, en Normandie, où elle mourut dès le mois d'octobre 1727. La rumeur publique, toujours hostile à l'ex-favorite, la poursuivit même au-delà du tombeau; on raconta qu'elle s'était empoisonnée à cause d'un nouvel adorateur, absolument obscur; ce qui parait très peu vraisemblable, après les explications données à ce sujet par l'auteur [1]. M. Th. qui compte revenir sur la marquise et son entourage [2], aurait pu se résumer peut-être davantage; certains épisodes de son récit n'ont qu'un rapport lointain avec l'histoire de France. Il aurait pu plaider aussi les circonstances atténuantes en faveur de sa cliente avec un peu moins de chaleur, car en somme ce qu'il trouve de plus favorable à dire sur son compte, c'est qu'elle « n'a pas coûté cher à la France » et qu'elle a propagé parmi nous le goût pour la musique italienne. Sur le premier point, nous ne savons au fond rien de précis, et même s'il était établi, cela ne suffirait pas pour l'absoudre.

---

1. Nous appelons surtout l'attention sur les pages nombreuses consacrées à la personnalité peu sympathique du ministre de la guerre Le Blanc.

1. Pas pourtant, pour la raison qu'elle était trop « chrétienne » pour se suicider, comme le veut M. Th.

2. En effet il nous annonce un second volume, intitulé *Madame de Prie et ses amis*, comme devant paraître bientôt.

Nous tenons à remercier, en finissant, l'auteur d'avoir, contrairement au goût du jour, traité un sujet aussi scabreux avec une correction de langage parfaite, sans souligner l'effronterie des mœurs d'alors par l'effronterie des mots d'aujourd'hui.

R.

H. GREIN, **Die « Idylles prussiennes » von Théodore de Banville** (Progr. du Realgymnasium de Neunkirchen), 1906, in-8°, 50 p.

L'auteur de cette brochure, examine au point de vue du fonds et de la forme — celle-ci surtout ramenée à la qualité de la rime — ces poésies de circonstance suscitées par le siège de Paris et l'invasion. Il faut louer le grand effort d'objectivité de cette étude, qui se place au point de vue d'un « neutre » vis à vis d'une œuvre partiale par définition. Il eût été important de marquer davantage (p. 38 et suiv.) dans quelle mesure Banville adhère à la brusque désillusion, manifestée chez nombre d'intellectuels de ce temps, sur la psychologie même du peuple allemand. La « Résistance » modelée par Falguière dans la neige des remparts est plus connue que M. G. ne l'imagine (p. 21) : il en trouvera la reproduction dans un numéro de l'*Illustration* de l'hiver 1870-71.

F. B.

Mélanges d'histoire littéraire, publiés sous la direction de M. LANSON. Paris, Alcan, 1906, in-8° de VI-200 pages, fascicule XXI de la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Ces *Mélanges* se composent d'un *Avant-propos* très court et net de M. LANSON et de trois études de sources ou de manuscrits poétiques. M. FRÉMINET recherche dans Hérodote, et plus particulièrement dans la traduction de Du Ryer, *les sources grecques* du poème de V. Hugo les *Trois cents*. M. H. DUPIN étudie *la chronologie des Contemplations*, et, au moyen d'arguments externes et internes, il restitue leur date véritable aux pièces antidatées ou postdatées. M. DES COGNETS examine *les manuscrits de Lamartine, Nouvelles méditations* et *Harmonies poétiques*, conservées à la Bibliothèque nationale, et donne l'état exact des corrections, des additions, des remaniements. Ces trois travaux, d'un scrupule absolu et d'une conscience vraiment scientifique, sont loin d'être indifférents, comme leur méthode pourrait le faire croire, à des fins littéraires et esthétiques : la qualité de l' « hellénisme » de V. Hugo, la façon dont il entendait imposer à sa vie une sorte de développement idéal, le procédé de composition de Lamartine se trouvent éclairés, par ces patientes investigations, d'un jour aussi franc, et beaucoup plus sûr, que les clartés intuitives de l'impressionisme.

F. B.

Paul Lacombe. **La psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures.** Étude critique. Paris, Alcan, 1906, in-8 de 374 pages.

La juste revision à laquelle est soumis depuis quelque temps le système explicatif de Taine n'a pas, en ce qui concerne l'histoire des littératures, d'ouvrier plus actif que M. Lacombe ; et le présent ouvrage nous donne, dans un ensemble assez vigoureux, un certain nombre d'objections qu'il avait déjà exposées ailleurs en partie. On voudrait le trouver informé plus à fond, et sur la genèse des idées de Taine, et sur l'objet des études de Taine. N'est-il pas singulier qu'il n'ait pas à mentionner, parmi les ouvrages qui ont pu le renseigner, l'excellente *Philosophie de Taine* de M. Barzellotti dont le titre figure assez fallacieusement au-dessous des ouvrages « du même auteur », au verso du faux-titre [1] ? N'est-il pas étrange que, transcrivant pour l'examiner le développement de Taine sur l'*âge moderne*, il écrive d'une plume tranquille, à propos du mouvement d'idées qui marque la fin du XVIIIe siècle : « les Gœthe, les Schiller, les *Heine* et bien d'autres... » (p 109) ? C'est que la méthode adoptée par M. L. pour procéder à son enquête, « une lecture plusieurs fois réitérée des ouvrages de Taine », la « réflexion personnelle », la confrontation de l'*Histoire de la littérature anglaise* avec l'*Histoire littéraire du peuple anglais* de M. Jusserand, tout cela, malgré l'excellence de ces éléments d'information, ne suffit pas [2] à entourer de toutes les garanties désirables un examen critique qui porte en toute première ligne sur l'ensemble de la *Littérature anglaise*. « Le procédé dont j'use avec Taine, écrit M. L. dans son *Avertissement*, consiste à le suivre de près, pas à pas, à confronter ses affirmations avec les faits, à sonder ses généralisations pour en vérifier le contenu, à les rapprocher les unes des autres pour voir si elles s'ajustent » : il est permis de croire que c'est surtout de cette dernière arme que l'auteur s'est servi ; c'est la plus commode à manier, celle à laquelle était le plus exposé ce hasardeux constructeur de synthèses, mais ce n'est pas celle qui inspire le plus de sécurité à tous les lecteurs émancipés de Taine. Trop souvent, cette tactique aboutit à opposer des contre-généralisations aux généralisations de l'adversaire : c'est ainsi qu'on écrit (p. 79) que, sous la Restauration anglaise, « la production comique abonde, comme abondait la tragique au temps de Shakespeare », ou (p. 287) que « la liberté de ton, de langage, l'élargissement de sympathie... caractérisent notre romantisme ». Comme il serait plus sûr de choisir un ou deux terrains d'expérience nettement délimités, et d'y vérifier aussi soigneusement que possible ce que

1. M. Barzellotti y est d'ailleurs appelé « professeur de littérature étrangère ».
2. D'où sans doute aussi les graphies courantes de Congrew pour Congreve (p. 93 et 97), de Ben Johnson (p. 99 deux fois) ; Massingers (p. 90) ; pourquoi ne pas écrire *Un cœur simple* (p. 150 et 289) au lieu de *Trois contes* ?

valent, en tant qu'explications de phénomènes littéraires, la faculté maîtresse, la race, le milieu et le moment !

Ceci dit, je ne fais pas difficulté d'admettre que la réfutation de M. L., surtout lorsqu'il s'agit de mettre Taine en contradiction avec lui-même, est assez pressante et serrée. Sur la vanité psychologique de l'idée de race, sur le danger qu'il y a à « concevoir la moyenne des esprits dans une génération d'après l'excellence d'un esprit rare », sur la nécessité de rechercher, en bonne méthode, les explications immédiates avant de recourir aux catégories plus lointaines de la race et du milieu général, incidemment aussi sur la fausse analogie entre l'évolution physiologique et les vicissitudes des genres littéraires, il y a des remarques tout à fait bonnes, et parfois assez neuves. L'exposé des idées de Taine est en général objectif et équitable : c'est mal traduire cependant (p. 48 et suiv.) sa théorie de la conception mentale chez le Français et chez le Germain que d'interpréter « demi-vision » comme « vision partielle et lente », et Taine au contraire veut parler d'intuitions qui touchent à une sorte d'hallucination. Ailleurs, l'insertion dans le chapitre du *milieu*, aux pages 167 et suivantes, de la théorie de la *faculté maîtresse* et du balancement des organes ne contribue en rien — au contraire — à la clarté de la démonstration. Et pourquoi n'avoir pas, suivant l'ordre même de la pensée de Taine, exposé et examiné cette première théorie avant de passer au reste du système ? C'est ici qu'il eût été bon de refaire, avec un philosophe pour guide, un peu du chemin que fit l'auteur de l'*Intelligence* sur un terrain qu'il croyait scientifique.

En dehors de remarques incidentes qui sont parfois assez suggestives, deux chapitres presque entiers sont consacrés à « quelques causes qui semblent avoir été méconnues par Taine » et à des « propositions relatives à une méthode différente de celle de Taine ». Cette partie positive et constructrice du livre de M. Lacombe se fonde surtout sur deux principes, d'origine sociologique, dont il lui semble que Taine n'a pas assez tenu compte. Le premier est la tendance à l'imitation ; mais pour s'appliquer à tel objet plutôt qu'à tel autre, cette tendance ne suppose-t-elle pas, chez l'individu ou dans une collectivité, des dispositions préalables qu'il importerait de déterminer ? Le second est la loi de l'offre et de la demande ; mais n'est-elle pas irrecevable chaque fois qu'un artiste littéraire est allé à l'encontre du goût dominant ou qu'il n'a travaillé que pour sa propre satisfaction ? Enfin il n'est pas sûr que le littérateur prétende saisir, par définition, « le particulier, le singulier, l'individuel », et des époques entières de la littérature protesteraient contre une définition aussi exclusive ; il n'est même pas sûr (M. L. y revient à plusieurs reprises) que le littérateur s'interdise par définition ce qui est le « but du savant, de découvrir entre des phénomènes d'aspect différent une similitude plus ou moins cachée, masquée, mais essentielle et profonde », et le

procédé intuitif de bien des poètes, parmi les plus grands, s'accommoderait à merveille d'un tel signalement.

L'ouvrage de M. L. parait valoir bien plus par les objections faites au système de Taine, par cette « critique des défauts » dont il croit devoir s'excuser, que par les tentatives proposées pour amender et compléter cette méthode insuffisante. Il partage du moins avec la *Critique scientifique* d'Émile Hennequin ou la *Méthode scientifique de l'histoire littéraire* de M. Renard, qu'il tente de continuer à sa manière, le mérite de croire que « tout est causé » et que « le sentiment du déterminé, du nécessité est le premier fonds de tout esprit scientifique ».

F. BALDENSPERGER.

Pompiliu ELIADE, **Histoire de l'esprit public en Roumanie au XIXe siècle.** T. Ier. Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, in-12, XXXIX-402 p.

M. E., qui avait déjà publié en 1898 un ouvrage sur l'*Influence française en Roumanie*, revient aujourd'hui sur un sujet qui lui est cher et où presque rien de sérieux n'a été publié en France. Le tome Ier de ce travail (qui en aura cinq ou six, sans doute), comprend deux parties : la *Vie politique* et la *Vie intellectuelle et morale.* C'est une étude, documentée avec soin, de l'histoire et de la littérature roumaines de 1821 à 1828. M. E. s'est initié en France, à l'Ecole Normale, à la méthode historique et critique moderne ; il en suit diligemment les préceptes et son ouvrage en présente l'appareil : notes, références, index, bibliographie (celle-ci excellente). Ce livre n'est pas cependant sans défauts ; il n'est pas assez *serré*, contient des digressions ou discussions oiseuses (cf. p. 297-298 l'aperçu sur *Britannicus*), des longueurs fatigantes, un excessif fatras de citations, commentées à coups d'épithètes (p. ex. p. 342). Mais le livre Ier est presque entièrement neuf pour des lecteurs français. Le réquisitoire de M. E. contre les Phanariotes, qui choquera les idées reçues, parait cependant justifié en grande partie. Le livre II a deux chapitres curieux, sur le « premier Roumain moderne » et les « premiers *Bonjouristes* » ou étudiants Roumains venus en France. Dans le chapitre III règne une trop patriotique indulgence pour les œuvres des « littérateurs » roumains de l'époque. Dans les volumes suivants, l'auteur voudra sans doute être plus concis, plus sobre de citations et moins prodigue de points suspensifs. Son *Histoire de l'Esprit public en Roumanie* sera certainement, en même temps qu'une sorte de monument national, un bon instrument d'information et de travail [1].

R. GUYOT.

---

1. Lire, pp. XXIV, part*is*; 19, Silistr*ie*; 77, pr*être* réfractaire, 245, dep*en*ser ; 249, La*n*geron; 275, paisible; 321, tache, etc. M. E. est-il bien sûr que Massillon ait prêché devant Louis XV « à la Chapelle des Tuileries » ?

A. Mézières, **Au temps passé.** Paris, Hachette, 1 vol. in-12.

Ces souvenirs remontent à plus d'un demi-siècle : ils embrassent surtout les années 1848 à 1851, temps où M. Mézières était à l'Ecole normale supérieure, puis à l'École française d'Athènes, mais d'ailleurs évoquent des temps plus anciens encore, la vie provinciale de la Lorraine et spécialement de Metz après 1830. « Beaucoup de choses s'estompent déjà dans le lointain de ma mémoire (nous dit-il). Avant que tout s'efface, je voudrais rassembler quelques souvenirs, non pour la satisfaction de parler de moi, mais pour faire revivre les traits essentiels d'une société aujourd'hui presque disparue ». Et je ne puis assez dire avec quel charme simple, de quel style ferme et vivant, ce récit est fait, ces milieux sont reconstitués, ces personnages remis en scène, ces idées, ces convictions relevées et formulées à nouveau.

Ce sont les premières impressions de l'enfant, parmi les souvenirs toujours vivants des guerres de l'Empire, au côté de cet aïeul maternel Aubrion (O'Brien) Irlandais et Lorrain tout ensemble, qui avait construit les fortifications de Mayence sous les yeux de l'Empereur, — et dont M. Mézières peint avec amour le portrait vénéré, — et au contact de cette race énergique et patriote dont Metz était le centre, Metz la ville si profondément française par la langue, les mœurs, les traditions, les archives (je recommande la page 10 du livre : il n'en est pas de plus éloquente). Ce sont les premières ambitions de l'écolier auprès de son père, brillant recteur de l'Académie de Metz, et les luttes qu'il soutint avant de renoncer à toute carrière militaire ou navale, avant d'adopter résolument cette voie des études littéraires où il devait se montrer rapidement de premier ordre. Ce sont les portraits finement tracés, cordialement colorés des maîtres ou des camarades qui l'entourèrent, ce père d'abord, dont la conversation éblouissait par la variété et l'étendue des souvenirs, puis Rinn, Despois, Wallon et cette promotion de 1848 où Caro, Beulé, Gandar, Girard côtoyaient Taine, Sarcey, About, Weiss, où Challemel-Lacour se rencontrait avec Pasteur.

Mais quelles aventures inattendues que celles de cette promotion qui traversa la Révolution en soldats et en défenseurs de l'ordre ! Le chapitre où M. Mézières raconte cette période, où son rôle à lui se trouva être si actif, si dangereux, si glorieux même, est d'un intérêt des plus vifs, d'une éloquence simple, tout-à-fait entraînante. La situation, l'esprit de l'Université après cette crise est aussi caractérisé d'une façon très attachante. Puis surtout, l'histoire de la naissante École française d'Athènes, le voyage de M. Mézières, par Rome et Naples, jusqu'à la terre classique des lettres et des arts, les premières excursions enthousiastes à travers tant d'illustres souvenirs, sont contés ou décrits avec un charme rare. Une série de lettres écrites par le jeune helléniste à ses parents, en les années 1850-1851, achève très heureuse-

ment le volume. Plus heureux que d'autres du même temps (que je sais bien), M. Mézières a retrouvé la majeure partie de cette correspondance, et elle est si vivante et si pleine de choses, au cours de ces voyages d'archéologie et de linguistique à travers les terres de Sparte et de l'Arcadie, des Cyclades et des Ioniennes ou de la Béotie, puis de Malte à Naples et à Florence, avant de revenir en Eubée et à Salonique, qu'on ne peut que réclamer énergiquement la suite du récit, un second volume.

Celui qu'il vient de publier s'arrête trop tôt, en 1851 : il semble brusquement interrompu, car l'auteur n'est pas rentré en France à ce moment comme il eût dû; il avait obtenu une prolongation, il était encore en Grèce en 1852, et que de choses nouvelles et attachantes il aurait encore à nous dire sur les hommes et les choses, sur les nouveaux venus à l'École et les artistes de l'École de Rome en tournée, sur ses propres travaux, sur son retour et les débuts de sa brillante carrière dans les lettres. C'est ce dont nous escomptons d'avance l'extrême intérêt et dont nous voulons absolument croire la rédaction prochaine.

H. de Curzon.

Faguet (Emile). **L'anticléricalisme.** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906. In-8° de 381 p.

Le premier et très curieux chapitre de ce livre prête à d'assez fortes objections. M. F. y soutient que sans doute il y a toujours eu dans notre nation des groupes d'hommes profondément religieux mais que dans son essence le Français est irréligieux, vu qu'il est léger, vaniteux, fanfaron de vice, ennemi de la métaphysique, de l'obscurité, de la tradition. Il semble que, comme un des écrivains qu'il a le mieux compris, Mme de Staël, il juge du caractère français d'après la génération où il vit. Le Français d'avant le xviiie siècle était beaucoup moins léger et, loin de détester la tradition, il s'y attachait de toutes ses forces. Il n'avait point peur de ce qui applique, témoin le système pédagogique auquel il se soumettait et la lourdeur, la diffusion qu'il pardonnait à quiconque voulait l'instruire. D'ailleurs il n'avait pas besoin de métaphysique pour croire : le sentiment de la faiblesse humaine et l'Évangile le menaient au pied de la croix.

Mais ce premier chapitre ne fait pas, à vrai dire, partie intégrante du livre, et au surplus M. F. reconnaît que la France du xviie siècle était pénétrée de foi; il prouve même dans le chapitre suivant que la haine contre l'Église au xviiie siècle fut beaucoup plus bruyante que profonde. La partie essentielle de l'ouvrage, celle qui porte sur le présent et l'avenir, est aussi pleine de vigueur que d'esprit. Elle dénote une étude attentive des faits, des doctrines, un art singulier pour analyser

les principes, pour démêler tout ce qui en retarde ou en accélère le développement.

L'idée générale est qu'on ne s'en tiendra évidemment pas aux mesures prises récemment à l'endroit de l'Église, et cela non seulement parce que plusieurs de ceux qui les ont appuyées déclarent ne s'en contenter que provisoirement, non seulement parce que toute atteinte à la liberté prépare des restrictions nouvelles, mais parce que la logique veut que l'on pousse plus loin. On a, dit M. F., dissous les corporations religieuses et confisqué leurs biens; mais tous les griefs invoqués contre elles portent également contre le clergé séculier. Les moines relèvent du Pape, mais les prêtres aussi; les moines ont fait vœu de chasteté, mais les prêtres aussi. L'enseignement que donnent les uns et celui que donnent les autres s'inspirent des mêmes principes. Les uns et les autres professent que le vrai bonheur est dans l'effort pour mériter d'être heureux ailleurs. Si un système politique veut persuader aux hommes que le bonheur consiste au contraire dans la croyance que tout finit avec la mort et dans le partage égal des jouissances terrestres, si de plus ce système se croit le droit d'être seul propagé, il est clair qu'il ne peut pas plus tolérer les contradicteurs en soutane ou même en redingote que les contradicteurs en froc; il est clair que la simple pratique publique des croyances opposées formerait encore une protestation muette qu'il ne supportera pas toujours. Si l'on ôte à l'Église le droit de répandre des idées réputées inadmissibles, ce n'est pas pour le conférer à d'autres. M. F. signale deux motifs qui hâteront la marche des événements : les besoins d'une certaine politique qui sacrifie l'Église pour retarder d'autres sacrifices et les calculs d'une autre politique qui, en préparant pour l'État le monopole de l'enseignement, lui prépare pour plus tard la libre disposition des fortunes particulières. La séparation a été proposée par des hommes qui, la veille, en frappant les congrégations, se déclaraient sincèrement pour le maintien du Concordat; M. F. en conclut que les mêmes hommes pour les mêmes motifs entameront prochainement la guerre contre le clergé séculier qu'ils viennent d'émanciper en le cassant aux gages.

Le livre de M. F. écrit avec sa verve habituelle, frappe d'autant plus qu'il part d'un homme convaincu que la séparation de l'Église et de l'État, dans quelques conditions qu'elle s'accomplisse, doit tourner au profit de l'Église.

A voir de plus haut, à embrasser tous les livres de politique écrits par M. F. au cours de ces dernières années, je crois que l'on peut dire que jamais publiciste n'avait autant approfondi les conséquences auxquelles conduit l'abandon du principe de la liberté.

Charles Dejob.

Nous recevons, de M. Salomon Reinach, la lettre suivante :

« Mon cher Directeur, permettez à un ami de Désiré Nisard de rectifier une assertion de M. Cartault (*Revue*, n° 17, p. 281.) Le Stace des *Poètes Latins* n'est pas Hugo, mais Lamartine; Nisard fait de Stace un *ovidien* en se souvenant de ce que Lamartine doit à Parny. Dans ce beau livre, c'est Lucain qui tient la place de Hugo; Nisard n'en a jamais fait un secret. »

— L'Université de Yale continue, sous la haute direction du professeur A. J. Cook, la publication des comédies de Ben Jonson. Nous avons rendu compte des quatre pièces déjà parues. M. W. S. Johnson vient d'éditer *The Devil is an Ass*. (Yale Studies in English. XXIX, New-York, Henry Holt, 1905, in-8°, 252 pp.). Le texte est emprunté à l'édition originale (1631). Les variantes sont rejetées au bas des pages. Au contraire des notes toujours abondantes et touffues, l'introduction est sobre. L'essentiel était de distinguer les trois éléments de la pièce : le diable, la satire personnelle, l'intention didactique ; M. Johnson s'est très bien acquitté de sa tâche. Il ne faut pas oublier que cette excellente édition des œuvres de Jonson a été entreprise grâce à la générosité d'un ancien élève de l'Université de Yale, M. G. E. Dimock. — Ch. Bastide.

— Le bulletin du premier trimestre de l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* contient deux notices, l'une de M. Vaissier, sur *Bernard Prost*, l'inspecteur-général des archives et des bibliothèques, l'autre, de M. Rossignot sur *le cardinal Perraud*; un compte-rendu détaillé, par M. Ledoux, du chapitre que M. A. Chuquet a consacré à Besançon dans son livre sur le prince Charles de Hesse-Rheinfels ; une étude de M. Chipon sur l'exposition rétrospective de Besançon en 1906; un rapport de M. R. de Lurion sur le prix Marmier (le prix est décerné à l'ouvrage de M. Henri Prost sur *les États-généraux du comté de Bourgogne d'après les origines jusqu'à 1477*, et une mention très honorable attribuée à M. E. Pajot pour ses *Confins des Séquanes et des Rauraques aux temps des Romains et des Mérovingiens*); des pages fort intéressantes de M. le commandant Allard sur *l'histoire du tunnel et des travaux du Simplon*. Le kilomètre de tunnel (on sait que le tunnel compte vingt kilomètres) a coûté quatre millions. Mais M. Allard insiste particulièrement sur les motifs qui ont empêché la France de participer aux travaux et sur les voies d'accès qui seraient les plus avantageuses à notre commerce. La ligne de Lons-le-Saulnier à Genève par la Faucille, « sorte de métropolitain traversant le Jura de part en part », durera dix ans et entraînera une dépense de cent cinquante millions au minimum. Un projet plus modeste et plus réalisable est le raccourci de Frasne-Vallorbe ; on diminue ainsi les déclivités de certaines parties de la ligne de Pontarlier, le prix de revient serait d'une vingtaine de millions, et le travail serait achevé en quatre ans. Provisoirement, le doublement de la voie Pontarlier à Vallorbe faciliterait les communications avec le Simplon, durerait un an et coûterait quatre millions et demi. En tout cas, au moyen de la nouvelle percée du Simplon, de Paris à Milan par Pontarlier et Vallorbe, on met quinze heures et demie, tandis qu'il faut dix-neuf heures par le Mont-Cenis et vingt et une heures par le Gothard. Le trajet par Frasne-Vallorbe demanderait quinze heures et par la Faucille, quatorze heures trois quarts. — C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 28 mai. — 1906

Rabbath, Documents inédits sur l'histoire du christianisme en Orient. — Baumgarten, Poland, Wagner, La civilisation grecque. — Staehelin, L'entrée des Germains dans l'histoire. — Ménechmes et Pseudolus, trad. Boisacq. — Ilberg, La carrière médicale de Galien. — Musonius, p. Hense. — Excerpta de insidiis, p. De Boor. — Imbert, La vie florentine au XVIIe siècle. — Baron de Bildt, Christine de Suède et le conclave de Clément X. — Schmitthenner, Schiller et la religion. — Bultaingaire, Le club des jacobins de Metz. — Lanzac de Laborie, Paris sous Napoléon. — Gerold, Redslob. — Chr. Maréchal, Lamennais et Victor Hugo. — Reincke, L'ancienne Diète et le Conseil fédéral actuel. — Rocquain, Notes et fragments d'histoire. — Soubies, Les membres de l'Académie des Beaux-Arts. — Dehérain, Études sur l'Afrique. — Naegely-Akerblom, Des preuves historiques employées par les auteurs traitant de l'hérédité. — Damaschke, La réforme agraire. — Soloviev, Impressions d'un chef de compagnie. — Boyer et Spéranski, Manuel pour l'étude de la langue russe. Académie des inscriptions.

P. Ant. Rabbath, **Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient depuis le xvie siècle.** Paris, Picard [1905]. Tome I, p. vii-188, In-8°.

Le P. Rabbath commence la publication d'un recueil qui sera très utile. Il nous donne des pièces tirées des archives de la Compagnie de Jésus, du Vatican, de notre ministère des affaires étrangères et des bibliothèques de Paris, Rome, Londres et autres villes, en général, des lettres et relations de missionnaires, et des rapports officiels sur les missions, notamment sur celles de Syrie. On trouve dans le premier volume que nous annonçons, une trentaine de pièces tant en français qu'en italien, quelques-unes en arabe avec leur analyse ou leur traduction ; elles se rapportent à des époques et à des matières très diverses. L'auteur fera bien à l'avenir de s'astreindre à un classement méthodique et chronologique et d'éliminer les documents qui concernent l'Ethiopie, puisqu'ils doivent trouver place dans le grand ouvrage du P. Beccari dont nous avons récemment parlé ici-même. On regrette qu'il n'ait pas mis en tête de ce volume un catalogue général des pièces qu'il a copiées ou analysées. Mais le recueil qu'il a publié et qui lui a coûté beaucoup de temps et de peine, rendra de grands services.

J.-B. Ch.

Die hellenische Kultur, dargestellt von F. Baumgarten, F. Poland, R. Wagner. Avec 7 planches en couleur, 2 cartes, environ 400 figures dans le texte et 2 planches doubles. Leipzig, Berlin, Teubner, 1905; x-489 p. grand in-8°.

« Beaucoup d'hommes dont l'Allemagne peut être fière ont été formés et mûris à l'école de l'antiquité, et ils lui doivent, qu'ils en aient conscience ou non, une bonne part de ce qu'ils sont devenus ». Cette phrase, qu'écrivent les auteurs dans leur préface, est vraie des autres pays; quoi qu'on puisse penser des civilisations antiques, la Grèce restera toujours un foyer de lumière, et la connaissance de ses institutions, de ses arts et de sa littérature ne cessera d'être indispensable à quiconque veut cultiver son esprit, élargir ses vues et affiner sa pensée. Il n'est pas besoin d'être helléniste de profession; il peut suffire, à notre époque affairée et utilitaire, de prendre contact avec la civilisation grecque, d'en saisir d'une façon raisonnée les traits distinctifs, et d'en apprécier intelligemment le génie. Pour cela un bon guide est nécessaire, et c'est en s'inspirant de cette pensée que MM. Baumgarten, Poland et Wagner ont composé ce manuel. Une introduction due à MM. P. et W. conduit le lecteur dans la Grèce antique, et le met en relation avec son peuple, sa langue et sa religion; et après un chapitre préliminaire où M. B. expose la civilisation mycénienne (Troie, Mycènes et Tirynthe, la Crète d'après les dernières découvertes) sous le titre *das griechische Altertum*, on entre dans la période historique. Celle-ci est divisée en deux chapitres, *das griechische Mittelalter*, que les auteurs terminent à la fin du VIe siècle, et *die griechische Blütezeit*, de 500 à 323. Chacun de ces chapitres est partagé en trois sections parallèles, traitées séparément par l'un des collaborateurs: dans l'une M. P. étudie les institutions politiques, la vie publique et privée, la famille et le culte, en y comprenant la civilisation homérique; la seconde, rédigée par M. B., traite de l'art (architecture, sculpture, peinture, etc.); la littérature fait l'objet de la troisième, dont M. W. s'est chargé. Cette division en deux périodes, qui interrompt le développement général d'un même sujet, prêterait peut-être à certaines critiques; ce n'est là cependant qu'une disposition tout extérieure; les trois sections restent nettement indépendantes, et l'unité de chacune d'elles ne perd rien à cette séparation. On y verra au contraire cet avantage que chacun des deux groupes forme un tout bien déterminé par ses dates extrêmes; et que tout en pouvant suivre d'un seul trait l'histoire littéraire, par exemple, en faisant abstraction des autres sections, le lecteur aura en même temps une vue d'ensemble de la culture hellénique à une époque donnée, dans toutes ses manifestations politiques, artistiques et intellectuelles. Cet ouvrage me paraît appelé à avoir un vif succès en Allemagne, d'autant que rien n'a été épargné pour le rendre attrayant : l'impression est soignée et élégante, et de nombreuses illustrations, reproduisant des monuments, des restaurations, des sculptures, des vases, etc., accompagnées pour la plu-

part d'une brève notice explicative, charment l'œil du lecteur et complètent son instruction. Les auteurs ont su, en outre, rester dans les limites d'un manuel destiné aux gens du monde et à la jeunesse désireuse de s'instruire (l'ouvrage est qualifié de *Geschenkwerk* dans les catalogues) en s'abstenant de pénétrer, sauf de rares exceptions, dans les questions encore insuffisamment éclaircies par la science contemporaine.

My.

Félix Stæhelin, **Der Eintritt der Germanen in die Geschichte.** Bâle, 1905, 30 p.

Dans un tirage à part d'un article d'une *Festschrift zum 60 Geburtstage von Theodor Plüss*, M. Félix Stähelin, professeur au gymnase de Bâle, connu du monde savant par de nombreuses publications, discute à nouveau la thèse de l'identification des Galates nommés dans l'inscription d'Olbia. Il combat l'opinion de Schmidt qu'ils soient de vrais Galates, se donnant eux-mêmes ce nom. M. Stähelin croit qu'il s'agit des Bastarnes, donc justement de voisins d'Olbia. Cette étude témoigne d'un grand soin et d'une grande compétence.

E. T.

Les Ménechmes et le Pseudolus de Plaute, traduction nouvelle par Émile Boisacq, professeur de philologie et d'archéologie classiques à l'Université libre de Bruxelles, lauréat de l'Académie royale de Belgique; deuxième édition, Bruxelles, Pierre Boisacq, 1905, 214 p. in-12.

Les deux pièces de Plaute sont précédées de très courts avant-propos contenant les titres et dates des imitations les plus connues. J'ai rencontré dans ce livre qui paraît fait à la hâte, des fautes d'impression, des phrases inintelligibles et incorrectes, des notes à prétention savante contenant parfois de fortes méprises, et des fautes de tout genre. Le bon public, chez nos voisins, n'en est pas choqué : tant mieux pour lui [1].

E. T.

J. Ilberg. **Aus Galens Praxis**, ein Kulturbild aus der römischen Kaiserzeit. Leipzig, Teubner, 1905, 41 p. (Tir. à part des *Neue Jahrbücher für das klass. Altert., Gesch. und deutsche Liter.* t. XV, p. 276-312).

Galien a beaucoup parlé de lui-même dans ses ouvrages ; s'il a une haute culture philosophique et une profonde science médicale, il ne se fait pas faute de le rappeler à tout propos, et cette vanité n'est pas

---

1. Je vois que l'auteur a publié la même année une traduction de Térence avec une introduction sur la Comédie romaine en général.

sans causer quelque préjudice à la bonne opinion que l'on peut avoir de lui. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup expérimenté, et ses traités sont pleins de remarques curieuses, d'observations intéressantes, d'anecdotes humoristiques qui sont contées en homme d'esprit et en médecin non moins soucieux de sa renommée qu'habile dans son art. M. Ilberg a rassemblé tous ces traits épars, et a donné dans sa brochure un aperçu de la vie de Galien et de sa carrière médicale; nous suivons le praticien depuis ses débuts à Pergame, sa ville natale, où il fut médecin des gladiateurs, jusqu'à Rome, où il séjourna à deux reprises, où l'empereur Marc-Aurèle l'attacha à la personne de son fils Commode, et où les grands, les femmes du monde, ses confrères eux-mêmes, qui pourtant ne l'aimaient guère et auxquels il joua plusieurs mauvais tours, avaient recours à ses soins et à ses conseils. Nous voyons comment Galien comprenait sa profession, quelles études lui paraissent nécessaires, quelle attitude il recommande auprès des malades, quelle recherche incessante, quel travail sans relâche — il se donne lui-même comme exemple — il exige du véritable médecin, comment enfin il veut qu'une expérience continuelle intervienne toujours pour confirmer ce que la théorie croit avoir découvert. C'est ainsi que Galien s'était imposé à Rome; et en exposant la carrière et les opinions du plus grand médecin de l'époque impériale, M. Ilberg a donné en même temps un exemple de ce que savaient et pouvaient faire, dans la société romaine, ces *Græculi* dont parle Juvénal [1].

My.

C. Musonii Rufi reliquiae edidit O. Hense. Leipzig, Teubner. 1905: xxxvi-148 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La préface de cette édition explique comment M. Hense a compris la publication des fragments du philosophe stoïcien C. Musonius Rufus, qui florissait à la fin du premier siècle de notre ère. Musonius n'a rien écrit; ce qui est connu de lui nous est parvenu, pour la plus grande partie, par un de ses disciples du nom de Lucius; un fragment, dans Stobée, porte en effet ce nom, et les autres, conservés également par Stobée, sont en toute probabilité de la même main. Mais M. H. n'a voulu admettre dans son édition que les morceaux qui nous ont été transmis avec le nom de Musonius, et qui offrent ainsi une garantie d'authenticité; tout ce qu'on peut ou croit pouvoir retrouver dans le *Pædagogus* de Clément d'Alexandrie a été écarté avec raison. L'édition se compose donc seulement des 21 textes plus ou moins étendus

---

1. Je me reprocherais de ne pas rappeler ici que le même sujet a été traité, avec moins de science peut-être et avec moins de détails, mais d'une manière plus littéraire et plus élégante, par M. Maurice Albert, au chap. xi de son intéressant volume *Les Médecins grecs à Rome* (1894).

provenant de la collection de Lucius, plus une trentaine de courts fragments expressément attribués au philosophe par Stobée, Plutarque, Arrien et Aulu-Gelle. M. H. n'a pas négligé toutefois de mettre en parallèle, dans une annotation spéciale, au-dessus des notes critiques, les passages de Clément, et d'autres philosophes grecs et latins, qui offrent quelque analogie avec le texte, et qui peuvent servir au commentaire. A la fin du volume sont publiés la lettre apocryphe de Musonius à Pankratidès, et les quatre billets plus que suspects échangés entre Musonius et Apollonius de Tyane. Une esquisse de la vie de Musonius (les témoignages anciens sont cités) est donnée à la fin de la préface. L'édition sera d'autant plus utile que celle de Venhuizen Peerlkamp est bien ancienne (1822) et difficile à se procurer. On remarquera dans le texte, qui est très soigneusement étudié, plusieurs heureuses corrections de M. Hense : 9, 13 διὰ τί ποτ' οὖν (cod. πρότερον) ; 71, 11 φαίνεται ὄν (libri οὖν) ; 92, 11 τῶν ἀλη<θῶς ἀγα>θῶν ἢ κακῶν ; 97, 4 ἐδωδήν pour ἡδονήν, etc.

My.

Excerpta historica jussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta ediderunt U. Ph. Boissevain, C. de Boor, Th. Büttner-Wobst. Vol. III. *Excerpta de Insidiis* edidit C. de Boor. Berlin, Weidmann, 1905, xxi-228 p.

La préface de M. de Boor fait, avec d'intéressants détails, l'historique du texte des extraits Περὶ ἐπιβουλῶν, qui font partie de la grande collection d'extraits des historiens rassemblés par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Ces *Excerpta de Insidiis* n'avaient pas jusqu'ici été intégralement publiés, malgré d'assez nombreuses éditions partielles ! Cramer n'avait connu que le manuscrit de Paris (P, Parisinus 1666), qui contient seulement les extraits de Jean d'Antioche. Feder n'avait donné que les fragments de Diodore, Denys d'Halicarnasse et Nicolas de Damas, d'après le manuscrit de l'Escurial (S, Scorialensis Ω I 11). Müller (*Fragm. hist. græc.*) reprit tout ce qui était connu, plus quelques fragments de Malalas. D'autres éditeurs, comme Piccolos, Dindorf, Mommsen, et récemment Boissevain, ont également publié quelques-uns de ces textes. M. de B. ajoute dans son édition les extraits de Georges le Moine et une partie de ceux de Malalas, qui sont publiés pour la première fois. Il a collationné les deux manuscrits, et tout spécialement, pour Jean d'Antioche, le Scorialensis, de sorte que le texte s'appuie maintenant sur un fondement beaucoup plus sûr. La préface donne ensuite la description et l'histoire des deux manuscrits, dont l'archétype, aujourd'hui perdu, comprenait des extraits de plusieurs autres écrivains anciens. A la fin de l'ouvrage, M. de B. ajoute un supplément d'annotation critique aux extraits de Polybe dans les *Excerpta de Legationibus*, provenant d'une nouvelle collation du manuscrit de l'Escurial noté E. Le texte publié est,

autant que possible, celui de l'excerpteur; il était difficile à restituer, car l'archétype contenait de nombreuses abréviations, que les copistes des manuscrits ont mal interprétées. M. de Boor a terminé la tâche qu'il avait assumée dans la publication des *Excerpta historica;* nous ne doutons pas que ses collaborateurs ne s'acquittent de la leur avec le même succès [1].

My.

Gaetano Imbert. **La vita fiorentina nel Seicento secondo memorie sincrone (1644-1670), con 14 illustrazioni.** Firenze, Bemporad, 1906, in-8°, viii-307 pages).

Ce livre est presque aussi amusant qu'une reconstitution romanesque du milieu florentin dans la seconde moitié du xviie siècle; il est aussi riant, aussi pittoresque et infiniment plus sérieux. M. Imbert, élevé à l'école des études historiques les plus sévères, n'a emprunté les traits dont il a composé son tableau qu'aux sources les plus sûres. Parmi les mémoires du temps qu'il a soigneusement dépouillés, les plus importants sont les récits de voyages où des observateurs étrangers, en majorité des Français, ont curieusement relevé mainte particularité qui n'était surprenante que pour eux, et pour nous. Ces relations de voyages, en grande partie demeurées manuscrites dans les bibliothèques de l'Arsenal, d'Aix-en-Provence et de Dijon, ont été interrogées avec une sagacité qui donne au livre de M. I. une haute valeur historique. De cette reconstitution rigoureusement exacte de la vie florentine au xviie siècle, résulte une série de scènes et de tableaux tantôt comiques, tantôt bouffons, la plupart franchement grotesques. Comme nous sommes déjà loin du xviie siècle, et comme il faut peu le regretter! Un des épisodes les plus attachants, sur lequel M. I. s'arrête avec une complaisance justifiée, est le mariage du prince Cosme, fils du grand duc Ferdinand II, avec Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston, en 1661; les noces donnèrent lieu à des fêtes d'une splendeur inusitée; mais la pauvrette fut très malheureuse au milieu de cette cour bigote et gourmée, qu'elle scandalisait par son humeur gamine d'enfant mal élevée, prenant un plaisir singulier par exemple à chatouiller son cuisinier!

Un autre ordre de remarques que soulève ce livre, concerne l'inin-

1. Relevé, au cours de la lecture, quelques erreurs d'imprimerie : lire p. 41, l. 2 Κλεοπάτραν αὐτῷ; 61, 7 ὡμοφρόνουν; 62, 7 ἐπαναστάσει; 195, 12 Κίρκης; 196, 34 ἔξεστιν; 196, 35 ἐναντιουμένους; 212, 5 Διοδώρου. Dans Nicolas de Damas p. 29, 15 ἕκαστά τε σαφῶς διηγήσατο τοῦ τε ὀνείρου καὶ τῆς χρηστύος M. de Boor marque le dernier mot d'une croix; on corrige ordinairement κρίσεως. C'est à tort; quoique inconnu d'ailleurs, le mot est régulièrement formé, comme bien d'autres substantifs en τύς; et il a un sens analogue à χρησμός, qui convient bien à l'interprétation du songe de Mandane par le sage Chaldéen.

telligence de la plupart de ces voyageurs, dont les relations sont pleines de détails insipides, et relativement pauvres en observations pénétrantes et vraiment significatives; leur inaptitude à goûter les œuvres d'art a de quoi confondre. Le charmant président de Brosses, dont les jugements sont parfois si cocasses, est un phénix qui n'a pas son pareil parmi ces voyageurs du XVIIe siècle. Je sais bien qu'aujourd'hui encore il ne manque pas de gens qui voyagent de la façon la plus stupide ; mais c'est égal, il y a progrès !

Henri HAUVETTE.

Christine de Suède et le conclave de Clément X (1669-1670) par le baron de BILDT, de l'Académie Suédoise. Paris, Plon-Nourrit et Comp. 1906, X, 281 p. grand in-8°, avec portraits (Prix : 8 fr.).

Il y a quelques années, M. le baron de Bildt, ambassadeur de Suède à Rome, publiait un premier volume sur *Christine de Suède et le cardinal Azzolino* (Paris, 1899, in-8°). Il nous y faisait faire la connaissance du prince de l'Église, dernier successeur de Monaldeschi dans la cour de cette reine impérieuse et déséquilibrée qui aurait tant voulu être grande et ne réussit qu'à être bizarre ; il nous y communiquait une partie de la correspondance intime échangée entre la fille de Gaston-Adolphe et le *porporato* romain. Dans ce nouvel ouvrage, supérieur en intérêt historique à son devancier, M. de Bildt retrace un épisode bien curieux de la collaboration politique de cette ex-souveraine hérétique et de cet ex-secrétaire d'État au lendemain de la mort du pape Clément IX, pendant le conclave, qui, pendant quatorze mois, tint en haleine la diplomatie de la chrétienté. L'auteur, encore qu'il soit lui-même du métier, n'est pas de ceux qui parlent de leurs prédécesseurs dans la carrière avec une solennité toute confite en convenances protocolaires ; il nous retrace, avec un grain d'humour, le tableau très détaillé, très amusant aussi de cette élection pontificale si lente à aboutir, et nous égaie, en même temps qu'il nous instruit, par la variété des types ecclésiastiques qu'il fait passer sous nos yeux, par le conflit incessant des intérêts en présence. Nous apprenons à connaître la souplesse et la fourberie des uns, l'entêtement, la faiblesse et la bêtise des autres, parmi tous les acteurs, protagonistes et comparses, réunis dans les cellules du Vatican, de décembre 1669 à avril 1670. S'il existait encore quelque part des âmes naïves croyant à l'influence directe du Saint-Esprit sur les élections pontificales, il ne faudrait pas leur recommander la lecture de l'ouvrage de M. de B.; elles seraient trop cruellement désabusées. Dans cette lutte occulte au sein du conclave, Azzolino fut le chef de ce qu'on appelait « l'Escadron volant », c'est-à-dire des cardinaux indépendants, non inféodés à l'une des couronnes ni à l'un des *cardinaux-népotes*, directeurs naturels des groupes formés par ceux que leur

parent avait créés, durant son passage sur le Saint-Siège. En présence de tant d'adversaires prononcés ou cachés, l'ancien ministre de Clément IX ne pouvait guère espérer triompher dans la lutte et rester au pouvoir; mais il y fit preuve à la fois d'une souplesse et d'une ténacité qui fait d'ailleurs plus honneur à ses ressources intellectuelles qu'à ses vertus chrétiennes et il paralysa longtemps les forces infiniment supérieures de ses adversaires réunis. S'il a pu combattre aussi longtemps, il le dut avant tout au dévouement à toute épreuve de la reine Christine, qui ne cessa de travailler au dehors pour le reclus du Vatican, le tenant au courant des menues péripéties et des intrigues quotidiennes, faisant ses commissions partout, lui écrivant parfois jusqu'à quatre lettres par jour [1] et ne se refusant à aucune démarche pour soutenir la politique fort embrouillée de son grand ami [2]. Et durant les anxiétés de cette longue attente, elle n'avait d'autre consolation, nous affirme l'auteur, que de se promener dans le petit jardin du palais d'Angleterre, d'où l'on pouvait apercevoir la fenêtre de la cellule d'Azzolino au Conclave; cette fenêtre était murée, il est vrai, mais « aux cœurs sensibles, même la contemplation du mur qui cache l'être aimé est douce » (p. 23) [3].

Pour le détail de cet imbroglio prolongé, nous devons renvoyer au récit même de M. de B. Impossible de résumer en quelques pages cet amas d'intrigues, de réticences et de mensonges, de petites perfidies et de grandes trahisons qui occupèrent et énervèrent le Sacré Collège pendant une bonne partie de l'hiver 1669-1670 [4]. Les diplomates étrangers, le principat romain, deux des nièces de Mazarin, les souverains étrangers eux-mêmes, contribuent à embrouiller de plus en plus le jeu compliqué des factions, si bien que le peuple de la Ville-Sainte, en présence de la *sfumata* quotidienne, commençait à ne plus croire possible la formation d'une majorité quelconque. L'extrême

---

1. La correspondance de Christine avec Azzolino, avec Mgr Zétina, prélat espagnol, celle d'Azzolino avec le cardinal Vidoni, son candidat favori au Saint-Siège, sont conservées dans les archives de la famille Azzolino, et les copies en ont été communiquées à M. de B. C'est un dossier autrement instructif que celui des dépêches officielles du duc de Chaulnes, ambassadeur de France, conservées aux Affaires Étrangères ou que celui des lettres du marquis d'Astorga, ambassadeur d'Espagne, copiées aux archives de Simancas.

2. L'auteur s'avance assurément beaucoup en affirmant de Christine que le cardinal est « le seul homme qu'elle ait jamais aimé » (p. 7). Mais il a bien raison de dire qu'elle « l'aimait de toutes les forces de son cœur de quarante-deux ans » (p. 89). Une femme amoureuse, seule, pouvait se prodiguer ainsi pendant de longs mois.

3. Une lettre bien curieuse au point de vue des sentiments amoureux de la reine pour le cardinal, se lit p. 89.

4. Citons, à titre de curiosité, le cardinal Rasponi « montrant aux conclavistes les pots de chambre avec les pierres qu'il dit qu'il a fait », afin de racoler ainsi des électeurs comme candidat plus ou moins moribond. « Comme il est ridicule ! », s'écrie Azzolino en racontant l'anecdote à la reine (p. 200).

désarroi des électeurs [1] suscitait même des espérances folles dans le cœur de la reine de Suède, qui, le 23 avril, écrivait à Azzolino : « Mon Dieu, si vous pouviez profiter de tout ce désordre pour vous-même ! » (p. 214) [2]. Mais la Providence ne lui accorda pas la satisfaction, pour le moins étrange, qu'elle souhaitait, d'être la maîtresse d'un pape, et, comme on le sait, de guerre lasse, et pour sortir de prison, les cardinaux s'entendirent pour nommer le vieux cardinal Altieri, par 56 voix sur 59 votants, le 29 avril 1670. Ils comptaient bien qu'il ne vivrait pas trop longtemps, mais Clément X leur joua le mauvais tour de ne mourir que six ans plus tard.

En résumé, livre intéressant et très instructif pour le psychologue comme pour l'historien, et dont on doit remercier l'auteur.

R.

Adolf Schmitthenner, **Schillers Stellung zur Religion.** Berlin, Schwetschke. 1905. In-16, 32 p.

M. Schmitthenner, pasteur à Heidelberg, a publié en brochure cette conférence sur l'attitude de Schiller à l'égard de la religion. La question religieuse a laissé le poète toujours indifférent ; il y a dans ses créations des représentants des différentes religions, mais il n'y a pas une seule figure religieuse ; il s'est même volontairement écarté de tons les sujets qui l'auraient amené à aborder le problème religieux. Chez lui l'art et la morale n'ont laissé aucune place au sentiment du divin ; le noble idéalisme qui se dégage de toute son œuvre lui a tenu lieu de religion et quelque parenté qu'il offre avec elle, surtout par l'influence qu'il a exercée, il n'en reste pas moins distinct. La discussion de M. Sch. se lit avec intérêt ; mais elle eût gagné, il semble, à tenir compte du point de vue historique : l'indifférence religieuse de Schiller est en somme celle de la plupart de ses contemporains, elle ne tient pas seulement à la nature de son esprit.

L. R.

Léon Bultingaire. — **Le club des Jacobins de Metz.** Paris, Champion. Metz, Vanière, 1906, 103 p. in-8.

Les papiers des Jacobins de Metz ont disparu de très bonne heure. Un arrêté de la municipalité les employa en l'an IV à la confection des gargousses ! Reconstituer l'histoire du club était donc une tâche passablement délicate. M. L. Bultingaire a fait des recherches

---

1. Pour essayer de s'entendre, les deux chefs de clan hostiles, les cardinaux Chigi et Azzolino se donnèrent rendez-vous, le 28 janvier, à onze heures du soir, aux latrines du Vatican (p. 214), sans pouvoir s'accorder sur un candidat commun.

2. Quel « état d'âme » singulier ne révèle pas un vœu pareil ! Il est évident que Christine, en souhaitant de voir son amant au trône de Saint-Pierre, n'entendait nullement renoncer à lui.

consciencieuses aux archives de Metz, il a glané quelques renseignements dans le grand recueil que M. Aulard a consacré aux Jacobins de Paris et il est ainsi parvenu à composer une esquisse provisoire qui se lit sans fatigue.

Les Jacobins de Metz ont d'abord subi l'impulsion de Rœderer et d'Anthoine. Ils entrèrent en lutte sous la Constituante avec Bouillé et avec l'administration départementale. Ce fut leur belle époque. Ils applaudirent au 10 août et montrèrent leur patriotisme sous la Terreur. Après le 9 thermidor leur influence déclina très vite. Ainsi le club de Metz a fidèlement suivi la marche de la Révolution.

Si M. B. reprend un jour cette étude, je souhaiterais qu'il y fasse la place plus grande aux portraits. Ce qui est intéressant dans l'histoire d'un club, c'est la physionomie des hommes qui le dirigent. J'aimerais à être renseigné sur ce Trotebas, qui fut plusieurs fois président en 1793, et dont le nom paraît avoir concentré ensuite tant de haines, sur ce Dupleit, ancien prêtre constitutionnel, qui jeta le froc aux orties lors de la déchristianisation et qui fut aussi président de la Société, etc. Il n'est pas facile, je le sais, de contenter ma curiosité. Il faudrait pour cela connaître à fond l'histoire locale, mais écrire l'histoire des Jacobins d'une ville, n'est-ce pas du même coup écrire l'histoire de cette ville? M. B. ne sait sans doute pas qu'il a sous la main à Paris même tous les matériaux nécessaires. Qu'il consulte à cet égard l'instruction communicative que M. Ch. Schmidt a faite à la Société d'histoire moderne sur les sources de l'histoire d'un département aux Archives Nationales, (*Révolution française* du 14 mars 1902); il sera surpris de voir combien il aurait pu enrichir sa documentation, sans quitter Paris.

A. Mz.

L. de Lanzac de Laborie. **Paris sous Napoléon.** *Administration. Grands Travaux*. Plon, 1905, in-8° de 382 pages.

Le nouveau volume de M. de Lanzac de Laborie est digne du précédent[1]. Même documentation complète et précise, où l'inédit tient une bonne place, même clarté, même intérêt dans le récit. Le sujet pourtant n'était pas sans dangers. L'administration est une matière assez aride, la description des monuments tourne facilement au Baedeker. Avec beaucoup d'adresse, M. L. de L. a triomphé de toutes les difficultés. Son tableau est animé, parce que derrière les choses il montre constamment les hommes pensant et agissant. En nous introduisant à la préfecture de la Seine, à la préfecture de police, au Gouvernement militaire de Paris, il nous peint les êtres qui s'y agitent, Frochot, Dubois, Pasquier, Junot, Murat, etc. Ainsi, « l'administra-

1. La *Revue critique* du 11 novembre 1905 a publié un compte rendu du premier volume de la série : *Consulat provisoire et Consulat à temps*.

tion » n'est plus quelque chose de figé et de mort, c'est la pensée et la vie des administrateurs. De même, M. de L. de L. ne s'est pas borné à décrire les « Grands Travaux », monuments, quais, ponts, canaux, etc., il est remonté sans cesse à la pensée qui les a conçus et réalisés, c'est-à-dire à Napoléon et à ses auxiliaires, les architectes Fontaine, Percier, Poyet, Chalgrin, etc. La correspondance et les papiers de la Secrétairerie à la main, il nous initie à ce qui se dit dans les « conseils d'administration » que le maître composait à sa fantaisie et qu'il présidait en personne. Nous assistons à l'élaboration des projets, à leurs transformations nécessaires, à leur réalisation plus ou moins complète, plus ou moins rapide, souvent aussi à leur ajournement ou à leur échec. Napoléon est au centre du livre et cela seul suffirait à en expliquer l'intérêt [1].

Albert Mathiez.

Theodor Gerold, **Franz Heinrich Redslob, ein Strassburger Professor am Anfang des XIX Jahrhunderts.** Strasbourg, Heitz. 1906, 100 p. in-18°, portraits.

On rencontrera dans toute biographie, même dans celles des plus humbles, certains détails utiles à l'historien des idées et des mœurs, désireux de faire revivre au naturel une époque disparue. A plus forte raison devons-nous être reconnaissants à ceux qui nous racontent l'existence des personnages vraiment recommandables par leurs talents ou leur caractère, sans trop dépasser pourtant le niveau intellectuel et moral de leur temps, et mieux désignés par là pour *représenter* leurs contemporains que les coryphées de l'espèce humaine. C'est une de ces biographies que nous offre M. Théodore Gérold, en résumant pour nous la carrière d'un pédagogue et d'un philosophe strasbourgeois, François-Henri Redslob, né en 1770, et mort en 1834 doyen de la faculté de théologie à l'Académie de sa ville natale. Volontaire de 1793, prisonnier de guerre en Allemagne après la capitulation de Fort-Vauban, précepteur dans la famille du baron Frédéric-Bernard de Turckheim, l'ex-maire de Strasbourg, étudiant à Erlangen, professeur au gymnase de Strasbourg, prédicateur, directeur d'une maison d'éducation longtemps fort en vogue, il fut surtout apprécié comme orateur sacré et comme professeur de psychologie et longtemps après sa mort le souvenir de son enseignement est resté vivant dans la mémoire et le cœur de ses auditeurs et de ses élèves. Un peu oublié des générations suivantes, il va revivre tout au moins pour certains milieux, grâce à l'esquisse vivante et sympathique de M. G., qui dans ses papiers de famille a retrouvé les éléments nécessaires pour retracer cette vie de savant, utile et modeste, où il nous

1. Le lecteur suivrait plus aisément les descriptions si elles étaient accompagnées de croquis et de plans.

donne une image fidèle du monde académique protestant de Strasbourg au début du XIXe siècle. Ceux-là même que n'intéresseraient pas la vie peu mouvementée de Redslob et ses spéculations philosophiques, liront, à titre de documents curieux, la correspondance de Mme de Turckheim avec le jeune étudiant, précepteur de ses fils; car Mme Frédéric de Turckheim, c'est l'ancienne fiancée de Gœthe, Elisabeth Schoenemann, la *Lily* du grand poète; son portrait, gravé d'après un bas-relief d'Ohmacht, est joint à ses lettres dont les effusions sentimentales caractérisent bien l'époque révolutionnaire et nous paraissent un peu étranges aujourd'hui. A ces lettres, M. G. a joint encore quelques pièces de vers inédites et épitres d'un ami de Redslob, du doyen de la faculté de droit de Strasbourg, G. Arnold, connu par toute l'Alsace et au dehors comme auteur de la comédie en dialecte local, *Der Pfingstmondâ*.

R.

Christian Maréchal. LAMENNAIS et VICTOR HUGO. Paris, Savaète, sans date; in-8° de 152 pages.

Il y a, dans cette étude, des confidences assez personnelles sur la manière dont on devient traditionaliste, sur les « publicistes de génie » qui s'inspirent aujourd'hui « des Bonald, des de Maistre et des Lamennais » et sur l'impatience avec laquelle est attendu le *Christianisme de Chateaubriand* de M. V. Giraud; il y a aussi une recherche ingénieuse et documentée, telle qu'on pouvait la demander à l'auteur de la *Clef de « Volupté »*, de l'influence exercée par Lamennais sur V. Hugo [1]. Ce n'est pas à dire que *cela* — j'entends les sympathies particulières de l'auteur — n'ait point quelque retentissement sur *ceci*. Si la Préface des *Nouvelles Odes* doit être considérée comme une réponse à l'article du *Mémorial catholique* sur les écoles littéraires, on peut la croire déterminée par l'article où le baron d'Eckstein, dans le *Drapeau blanc* des 2 et 4 janvier 1824, définissait le *romantique*. « Une école se forma, qui est encore à se débattre entre ses désirs, qui l'inspirent un peu vaguement, et son but, qui n'est pas

1. La pièce sur les *Avantages de l'étude* témoigne-t-elle d'un voltairianisme si évident (p. 11)? « Si le ciel, me lançant sur le torrent du monde, Livre mon frêle esquif à la merci du monde... » Le titre complet de l'article du *Mémorial catholique* cité p. 64 et 65 est *Du principe d'autorité dans la littérature*; lire *s'ensevelir* pour *s'engloutir* dans la citation de la p. 66; il est entendu que cet article se continue en mars; à propos de l'évolution que M. M. juge à peu près parallèle, entre le libéralisme littéraire de V. Hugo et le libéralisme politique du groupe mennaisien, il faut remarquer que le *Catholique* pouvait encore écrire en 1826 (t. I, p. 496) : « Nous restons stupéfaits quand nous lisons dans le *Globe* que la littérature romantique est du *protestantisme*, et dans le *Mémorial catholique* que la littérature classique est du *catholicisme*. » Certaines démonstrations de M. M. gagneraient en clarté si des crochets y remplaçaient les parenthèses.

clairement fixé devant ses yeux. Après l'écrivain illustre qu'on peut considérer comme le chef de cette école nouvelle (l'admiration publique nomme ici d'elle-même M. le vicomte de Chateaubriand), deux hommes du plus haut mérite, MM. de Bonald et le comte de Maistre, suivis par M. l'abbé de La Mennais, leur digne successeur, ont marché dans cette voie, bien qu'engagés dans des routes diverses suivant la nature particulière de leur génie... Une impulsion commune les réunit, souvent à leur insu ; ils sont animés du désir de secouer le joug du dernier siècle et des contemporains, pour devenir *indépendants*, tout en exaltant avec raison la beauté des génies qui brillèrent sous le règne du grand Roi. » Le rapprochement établi p. 94 entre une des idées de la *Préface de Cromwell* et certaines suggestions de la *Théorie du Pouvoir* ne sont convaincantes que jusqu'à un certain point : et Bonald parle de poésie familière et pastorale où Hugo parle de lyrisme. Les contrastes prévus par Bonald et Lamennais, et cités p. 101 et 102, ne semblent pas non plus comprendre le *grotesque :* et il y a là, dans la Préface, un élément d'écart presque incommensurable. Enfin, ce que M. M. appelle « la conversion des Mennaisiens à la littérature nouvelle » doit évidemment être entendu avec des réserves : je m'étonne qu'il ne fasse pas état, à cet égard, des articles parus dans l'*Avenir* le 25 décembre 1830, les 2 et 31 janvier 1831 sur la *liberté en littérature*. L'influence de tout ce groupe semble avoir été plus diluée et indirecte que M. M. ne le dit [1] : d'où une moindre dette, apparemment, au passif de V. Hugo, — et partant moins d'ingratitude au moment des ruptures.

F. Baldensperger.

H. Reincke, **Der alte Reichstag und der neue Bundesrat.** Tübingen, Mohr. 1906, xiii et 101 p. in-8°, 3 fr. 50 (recueil des *Abhandlungen aus dem Staats = Verwaltungs — und Vœlkerrecht*).

Le travail de M. H. Reincke est une étude comparative de l'ancienne Diète du Saint-Empire romain et du Conseil fédéral de l'Empire d'Allemagne actuel, dont certains paragraphes sont assurément indiscutables, mais dont certains autres nous paraissent assez sujets à caution ; ce sont avant tout ceux dans lesquels l'auteur affirme, contrairement, ce me semble, à tous les faits historiques, que les Etats de l'Empire n'ont jamais joui de la *souveraineté* complète que leur attribuaient pourtant les traités de Westphalie et veut que l'autorité impériale soit restée suprême et très vivante en Allemagne jusqu'au moment de l'agonie du Saint-Empire en 1805. Deux formations aussi

1. L'influence de Nodier, plus immédiate à coup sûr, peut bien avoir servi d'intermédiaire entre celles que signale M. M. et la pensée d'Hugo ; cf. par exemple ce qu'il disait des « âges épiques » d'une littérature, dès 1815 (*Journal de l'Empire*, 4 avril).

dissemblables au fond que l'ancien *Reichstag* et le nouveau *Bundesrat* ne nous paraissent guère avoir de « parenté interne » (p. 97) puisqu'aussi bien au XVIIIe siècle, l'Empereur n'était plus rien, hors de ses terres d'Autriche, la Diète impériale plus grand chose et les puissances territoriales à peu près tout, tandis que au XXe, l'Empereur est, en réalité, à peu près tout puissant, du moment qu'il sait mettre le Parlement de son côté, alors que le *Bundesrat*, où siégent les représentants des propriétaires de territoires plus ou moins médiatisés n'a plus *en fait* qu'une influence très secondaire, quelque importance qu'on puisse attribuer à ce facteur constitutionnel *en théorie*. La conclusion finale de M. R., c'est que malgré toutes les analogies signalées au cours de son travail, le Conseil fédéral d'aujourd'hui n'est ni une copie de la Diète impériale des temps jadis, ni de celle de la Confédération germanique d'avant 1866; « c'est une création originale, *proles sine matre creata* » (p. 101).

R.

Félix Rocquain, membre de l'Institut. **Notes et fragments d'histoire.** Paris, Plon, 1905. In-8°, 364 p. 7 fr. 50.

Ces *Notes et fragments d'histoire* se composent des morceaux suivants :

De quelques faits d'hypnotisme au moyen âge (p. 1-15). M. Rocquain retrace dans cette étude quelques faits d'hypnotisme qui se sont produits au début du XIIIe siècle en Belgique et qui se rattachent à l'histoire du sentiment religieux et de ses manifestations : ils sont empruntés à la *Vie* de la bienheureuse Marie d'Oignies, écrite par Jacques de Vitry (*Acta sanctorum*, junii, t. IV, p. 636 et ss.)

Une légende sous Philippe le Bel (p. 17-59). Par une argumentation sagace et serrée, M. R. prouve que Philippe le Bel n'a pas fait brûler solennellement la célèbre bulle *Ausculta fili*. Tout d'abord, si la bulle avait été brûlée, elle l'aurait été sans l'éclat et la publicité que mentionne le texte de Dupuy (*Preuves du différend de Boniface VIII et de Philippe le Bel*, le seul texte sur lequel s'appuient les historiens), en présence du roi, sans doute, mais non sur son ordre, et par l'effet d'une circonstance à laquelle on ne peut affirmer qu'il ait eu aucune part. Ensuite, si cette bulle *Ausculta fili* a été brûlée dans ces conditions qui sont les seules possibles, il faut admettre que deux bulles ont été brûlées, car, de l'aveu du roi, une bulle relative à l'église de Laon a été jetée au feu. Or, la destruction de la bulle *Ausculta fili* n'est mentionnée que par deux chroniqueurs, Bernard Gui et Villani, dans des récits entachés d'inexactitudes nombreuses et dont M. R. démontre la faible autorité ; la destruction de la bulle qui concerne

Laon est au contraire attestée par un document authentique émané de Philippe lui-même. Et de là, M. R. tire ses conclusions. La destruction de la bulle *Ausculta fili*, si l'on persiste à l'admettre, a eu lieu dans des conditions qui lui ôtent toute portée; l'événement n'a plus le caractère que lui attribuaient les historiens; il est même plus que douteux, et les raisons solides apportées par M. R. le relèguent parmi les légendes.

Les travaux de Michelet aux archives nationales (p. 61-92). Michelet, chef de la section historique aux Archives nationales d'octobre 1830 à juin 1852, a fait œuvre d'archiviste, a fait des rapports, et notamment un rapport très considérable sur les archives du Vatican, c'est-à-dire sur les notices que la commission dite italienne avait rédigées sur une trentaine de cartons des Archives pontificales transportés à Paris en 1810 et restitués en 1814. M. R. analyse ce rapport de Michelet. Il montre que l'historien a déployé dans ce travail ses qualités coutumières, exposant des vues générales, caractérisant une époque en quelques lignes, marquant d'un trait un personnage, rapportant des anecdotes, signalant au passage les détails, les documents qui présentent de l'intérêt : on reconnaît dans ce simple rapport, et aux considérations que fait l'auteur, et au style de certains passages, un historien et un écrivain.

La vie et les œuvres de Chéruel (p. 93-121). M. R. juge bien cet historien qui manquait de force et de couleur, mais qui donne souvent l'impression juste des événements et dont les récits, toujours appuyés sur des pièces d'archives, peuvent être consultés avec confiance : « il porta dans ses travaux la conscience qu'il porta dans sa vie ».

Du style révolutionnaire (p. 123-149). Cette étude méritait d'être développée et pouvait faire un livre; mais M. R. n'a voulu, comme il dit, que faire les principales observations, étudier seulement les écrits, et seulement ceux de 1793, et telle quelle, dans sa brièveté, elle est originale, précise, très substantielle; M. R. a su dégager avec finesse les principaux caractères du style de la Révolution, abstractions, néologismes, mouvement oratoire, répétitions, épithètes, etc., et il ne manque pas de dire que ce style est le style de Rousseau exagéré dans ses défauts.

Une lettre de Fourier (p. 151-179). Après avoir exposé avec beaucoup de clarté les doctrines de Fourier, M. R. reproduit une lettre inédite que l'inventeur du phalanstère écrivait en l'an XII au grand juge.

Notes sur Napoléon (p. 181-256). C'est la plus longue étude, et la plus curieuse, du volume. Il y a dans ces notes, bien qu'elles n'aient trait qu'à des points de détail, nombre de particularités intéressantes sur le caractère de Napoléon et les procédés de sa politique, et la plupart, puisées dans les papiers de la secrétairerie d'État, ont le mérite de l'inédit. Nous lisons, par exemple, ce billet de Lucien à

son frère : « Si la France a un Auguste, je veux qu'elle ait un Tacite »; cette prophétie d'un étranger : « Trompé par son ambition, Bonaparte, devient, sans le savoir, le précurseur du roi légitime, il aplanit ses voies »; ce mot de Napoléon rejetant le sceau que lui offre le conseil d'État « lion au repos d'or sur un champ d'azur » et, après avoir biffé « lion au repos » écrivant par dessus d'un trait fort et rapide *un aigle éployé*. M. R. montre comment Napoléon prend le langage des monarques de droit divin, comment le despote se substitue en lui au souverain, comment il rentre dans les voies de l'ancien régime, pensant à faire de la noblesse une classe privilégiée, menaçant, méconnaissant l'égalité civile et la liberté politique. Il fait voir la puissance de travail qu'avait l'empereur, fatiguant ministres et secrétaires, portant son attention sur toutes choses, notamment sur l'armée et les finances. Il rappelle ce que César — ce nom échappe à Napoléon quand il parle de lui-même — avait souvent de théâtral et d'emprunté. Notons surtout l'endroit où M. R. avance que les desseins de Napoléon varièrent selon sa fortune et que sa politique extérieure révèle les successions, les incertitudes de sa pensée (p. 220). L'historien n'hésite pas à dire que le grand empereur a fréquemment trahi sa parole, déserté ses engagements, violé les droits de l'humanité ; s'il reconnait le génie de Napoléon, il lui reproche son aveuglement : Napoléon n'eut jamais le sentiment des fautes qui le menèrent à sa perte, et « il tomba, non en s'accusant lui-même, mais en accusant la fortune ».

La police politique sous le second Empire (p. 257-289). Chargé d'examiner après le 4 septembre 1870 les archives politiques de la préfecture de police, M. Rocquain nous apprend qu'il ne put dans ces documents trouver matière à une publication qui aurait montré l'action occulte du gouvernement dans les événements de 1851 à 1870. Mais il a tiré de certaines pièces des renseignements qui ont leur prix, et il prouve que les « indicateurs » dirigés par le commissaire Lagrange étaient meneurs de grèves, promoteurs de sociétés secrètes, instigateurs d'émeutes, provocateurs de complots.

Le volume se termine par deux appendices (p. 293-364) : l'un qui contient le rapport de Michelet sur les travaux de la commission italienne chargée d'inventorier en 1810 les archives du Vatican; l'autre où l'on trouvera la liste, tenue à jour jusqu'à la fin de 1869, des personnes qui devaient être arrêtées en une nuit, lorsque l'empire voudrait, par un coup d'État comme celui du 2 décembre 1851, frapper d'une seule fois ses ennemis déclarés.

Nous en avons assez dit sur le nouvel ouvrage de M. Rocquain, si remarquable par l'impartialité du jugement et par la variété, par l'étendue des recherches ; il offre une instructive et attachante lecture ; il est écrit avec vigueur, avec agrément, et on pourrait dire de ces morceaux d'histoire ce qu'il dit des études de Mignet (p. 99) que

l'intelligence pénétrante des événements, la hauteur des aperçus et la netteté des conclusions sont relevées par un style sobre et ferme [1].

A. C.

Albert Soubies. **Les Membres de l'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut.** 1re et 2e séries (1795-1852), Paris, Flammarion, 2 vol. in-8° de 230 et 320 pp.

Cet important ouvrage a déjà été signalé ici, je crois, car le premier volume date de quelques années, mais avait attendu son camarade pour être mis officiellement en vente. L'ensemble, qui comprend la moitié de la carrière de la Classe des Beaux-Arts du nouvel Institut, est ainsi plus caractéristique comme représentant de l'évolution artistique de la première partie du XIXe siècle, de la Révolution au second Empire. Il va sans dire que plusieurs tomes suivront, mais déjà, comme pour nous faire prendre patience, M. Albert Soubies a pris soin de dresser, en appendice du second, un tableau général, par fauteuils et par années, de 1795 à 1905 : on sait qu'il s'est fait comme une spécialité de ces tableaux si éloquents par leur simple disposition typographique. Il n'y a pas moins de 290 noms, sans qu'il y paraisse : ce sont donc 290 personnalités à caractériser, à peindre, à juger dans ces pages.

En effet, comme l'indique le titre, ce n'est pas une histoire de l'Académie que M. A. Soubies a voulu faire : aussi bien le comte Delaborde, d'une part, dans son captivant volume de 1891, l'avait contée très suffisamment, cette histoire, et, de l'autre, M. le comte de Franqueville, dans un relevé général qui comprenait toutes les classes de l'Institut, a en quelque sorte documenté, plus récemment, cette chronique. M. Soubies, mettant à profit toutes les monographies des secrétaires perpétuels, les notices des membres mêmes, les journaux du temps, les correspondances, les souvenirs personnels au besoin, a voulu simplement nous donner un « croquis » aussi vrai, aussi vivant que possible, de chaque artiste, dans son originalité et dans son talent, mais d'ailleurs placé dans son milieu, en son temps, « sous son jour ». C'est une « galerie » plus qu'un livre. De là les groupes qu'il a combinés, période par période, et dont le quatrième peut servir de spécimen : c'est la période de 1830-1848, à peu près, qui rapproche les noms suivants, de *peintres :* Blondel, Delaroche, Drolling, Abel de Pujol, Picot, Schnetz, Langlois, Couder, Brascassat ; de *sculpteurs :* Roman, Nanteuil, Petitot, Dumont, Duret, Lemaire ; *d'architectes :* Le Clère, Guénepin, Huvé, Caristie, Gauthier, Le Sueur ; de *graveurs* : Forster, Gatteaux ; de *musiciens :* Paër, Rei-

---

1. P. 225 il faudrait noter que Napoléon, fabriquant de faux assignats, ne fit qu'imiter les émigrés ; p. 244, lire Malet et non *Mallet* ; p. 247, on ne peut se fier aux *Souvenirs contemporains* de Villemain.

cha, Halévy, Carafa, Spontini, Onslow, Adam; avec le *secrétaire perpétuel :* Raoul Rochette; et les *membres libres :* Clarac, Dumont, Montalivet, d'Houdetot, Rambuteau, Cailleux, Duchatel, Taylor. — N'est-il pas vrai que, quelques artistes plus indépendants mis à part, un tel groupe, ainsi constitué par les simples dates, est bien caractéristique d'une époque d'art, de ses tendances et de sa signification ?

Ce qu'on peut appeler les autres périodes de l'histoire de la classe des Beaux-Arts, de l'Institut de 1795, ne sont d'ailleurs pas moins significatives, ainsi mises en relief. La première, celle qui comprenait 3 comédiens (Préville, Molé et Monvel) n'avait ni classe de gravure, ni secrétaire perpétuel, ni membres libres. C'est avec la seconde que les uns disparaissent et que les autres arrivent. Vien, David, Houdon, Pajou, Grétry, Méhul caractérisaient surtout la première; Girodet, Gros, Guérin, Chalgrin, Percier, Bervic, Monsigny, brillent dans la seconde; Prudhon, Ingres, Horace Vernet, Heim, Bosio, Corot, David d'Angers, Pradier, Vaudoyer, Le Bas, Tardieu, Cherubini, Lesueur, Berton, Boïeldieu, Auber, et bien d'autres, dans la troisième, une des plus glorieuses. Enfin, la dernière traitée ici touche presque à notre temps avec Léon Cogniet, Robert-Fleury, Ambroise Thomas, Henriquel-Dupont.

La difficulté, dans cette galerie de portraits au classement uniforme, était d'éviter la monotonie, au point de vue de leur mise en lumière, et la banalité, à celui des mérites et du talent qui forcément ont distingué tous leurs modèles. Heureusement que ces mérites sont des plus divers et ces talents des plus disparates : les uns sont caractérisés en quelques lignes, quand les autres nous retiennent, sans fatigue, des pages entières. M. Albert Soubies a su avec adresse et esprit faire la part du passager et du définitif dans ses appréciations, dans ses jugements; des mots typiques, des anecdotes documentaires ont achevé de rendre cette lecture des plus attrayantes, parfois même des plus neuves. Il est à souhaiter que la suite ne nous fasse pas trop attendre.

H. de Curzon.

Études sur l'Afrique par Henri Dehérain, 1 vol. Paris, 1904 in-16, 296 pages, 11 cartes, 3 fr. 50.

Ce livre contient un certain nombre d'articles parus de 1894 à 1904, dans différents périodiques et tous relatifs à l'exploration, à la colonisation et à la toponymie de l'Afrique. M. Dehérain les a groupés en quatre parties : le *Soudan oriental* (p. 1-106), l'*Éthiopie* (p. 107-138), l'*Afrique équatoriale* (p. 139-198), l'*Afrique du sud* (p. 199-296). Division un peu factice puisque nous trouvons sous le

titre *Soudan oriental* une étude sur Emin pacha qui, après avoir gouverné la province équatoriale égyptienne, voyagea et mourut dans l'Afrique équatoriale.

Cette étude sur Emin est la plus étendue, et, à notre avis, la plus intéressante des vingt et une que nous présente l'auteur. La biographie de ce curieux personnage est bien documentée[1], équitable et se lit avec facilité. M. D. s'y montre justement sévère pour Stanley et pour les promoteurs de l'*Emin pasha relief expedition*, dont il fait entrevoir les plans secrets (p. 39-52).

Nous signalerons aussi le court chapitre, qui a trait au commerce de Siout avec le Darfour : c'est le plus personnel de l'ouvrage, l'auteur a pris ses renseignements sur place.

Mais on comprendra que nous ne pouvons nous arrêter à chaque article. Indiquons seulement dans la deuxième partie un passage relatif à l'Érythrée (p. 134-139) où M. D., s'appuyant sur les résultats obtenus, prédit un bel avenir à la colonisation italienne ; et, dans la troisième, un portrait de Stokes, l'ex-missionnaire devenu trafiquant d'ivoire et exécuté pour complicité avec les traitants arabes sur l'ordre du commissaire Lothaire; ce qui donna lieu à un incident assez vif entre les autorités du Congo belge et le gouvernement britannique.

La quatrième partie est surtout consacrée à l'histoire des Hollandais et des Boërs dans l'Afrique australe aux XVIIe et XVIIIe siècles : M. D. a tiré des documents publiés par M. Leibbrandt, conservateur des archives de Cape Town, et de ceux que ce savant lui a communiqués (p. 216) trois articles tout a fait attachants.

Rappelons enfin quelques pages dans lesquelles M. D. rend à un voyageur anglais, William Cotton Oswell, la part très considérable et peu connue jusqu'ici qui lui appartient dans les découvertes de Livingstone.

Il faut être reconnaissant à M. Dehérain d'avoir réuni des articles dispersés en un volume qui se lit avec autant de plaisir que de profit[2].

A. Biovès.

---

1. M. D. ne paraît pas connaître une lettre du 11 septembre 1876, écrite par Gordon alors gouverneur de l'Équatoria, qui jette un jour tout particulier sur la première mission d'Emin auprès du roi de l'Ouganda. Cette lettre a été publiée par M. Birkbeck Hill (*Colonel Gordon in central Africa*, p. 185 à 189). M. D. ne parle pas non plus dans son chapitre sur Emin des relations de ce voyageur avec Stokes, et des conséquences qu'elles auront pour lui. Il aurait pu consulter son propre ouvrage, p. 179.

2. M. D. nous explique deux fois (p. 200 et 245) la composition du conseil suprême de la compagnie néerlandaise des Indes orientales. Nous regrettons aussi que M. D. ne se soit pas efforcé d'établir une concordance plus parfaite entre l'orthographe des noms de lieux dans le texte et sur les cartes qui l'accompagnent : p. 104, çomalis et sur la carte 4 Somalis; p. 143 Doryongaï et sur la carte 8 Donyo Ngaï; p. 144 Mlagarasi et sur la carte 8 Malagarasi, etc.

Dr Naegeli-Akerblom, **Quelques résultats de l'examen des preuves historiques employées par les auteurs traitant de l'hérédité.** Genève, Kündig, 1905, 84 p. in-8°.

I. — Depuis quelque temps les médecins s'occupent beaucoup d'histoire, ce dont on ne peut que les féliciter, quand ils se livrent à cette étude avec la patience et l'attention nécessaires, encore qu'ils exagèrent peut-être en demandant que dorénavant tout historien, pour être pris au sérieux, soit doublé d'un adepte d'Hippocrate et de Galien. Mais il en est d'autres dont les excursions dans le domaine des sciences historiques ont été singulièrement fugitives et c'est ce qu'un de leurs confrères suisses, M. le Dr Nægeli-Akerblom, s'est donné le malin plaisir de dire et de prouver dans sa brochure dont on nous envoie la seconde édition. Sa brochure est dirigée surtout contre le volume du Dr Paul Jacoby, *Études de la sélection chez l'homme*, (Paris, 1904) et celui de M. Galippe, *L'hérédité des stigmates de dégénerescence et les familles souveraines* (Paris, 1905), dans lesquels M. N. a relevé un nombre invraisemblable de données généalogiques, incomplètes ou erronées, et témoignant parfois d'une incroyable étourderie, plus encore que d'une simple ignorance des faits. Nous en recommandons la lecture attentive à certains esprits, toujours prêts à s'emballer en faveur de toute théorie nouvelle qui surgit à l'horizon. Elle leur fera comprendre tout au moins qu'avant de raisonner sur les faits d'hérédités royales ou princières, il faudrait se donner la peine de les établir avec plus de soin.

R.

II. — L'auteur fait une critique très vive et très justifiée des ouvrages prétendus historiques écrits par certains auteurs, tels que le Dr Paul Jacoby (*Études de la sélection chez l'homme*), qui faussent des généalogies princières pour établir leurs conclusions médicales ou philosophiques. Le tableau des erreurs relevées par le Dr Nægeli est vraiment réjouissant : des familles données comme éteintes existent encore, la stérilité de religieuses ou de femmes mortes à 10 ou 12 ans est donnée comme preuve de l'impuissance d'une race à se perpétuer; ailleurs ce sont des princesses qui auraient eu des enfants nés après leur mort, etc. Le plus étonnant n'est pas que des ouvrages semblables aient été écrits, mais c'est qu'ils soient adoptés sans examen et sans contrôle par des « scientifiques » qui se sont donné pour mission d'établir la vérité.

L.-H.-L.

Damaschke, **La réforme agraire.** Contributions théoriques et historiques. Paris, Girard et Brière, 1906, 3 fr.

M. Damaschke, président de la ligue allemande pour la Réforme agraire, a publié un petit volume dont l'objet est de propager le pro-

gramme de cette société, et il a prié M. Karmin, privat-docent à l'Université de Genève, de le traduire et de « l'adapter à la situation de la propriété foncière en France ». Comme l'indique le titre, l'ouvrage contient deux parties. La première préconise cette idée que la rente foncière, aujourd'hui perçue par le propriétaire du sol, doit appartenir à la société, parce qu'en réalité c'est la collectivité qui la produit. La seconde étudie la réforme agraire chez les Juifs, en Grèce et à Rome. Là où j'ai pu contrôler les assertions de l'auteur, il m'a semblé qu'elles étaient exactes en gros, mais bien sommaires; elles n'apprendront rien en tout cas à un historien. Quant à la traduction, elle est souvent incorrecte.

P. G.

Capitaine Soloviev du 34e régiment de tirailleurs de Sibérie Orientale. — **Impressions d'un chef de compagnie** (guerre Russo-Japonaise) Paris, Chapelot, 1906, brochure in-8°, 1 fr.

Le capitaine Soloviev a eu la bonne fortune de faire la campagne de Mandchourie tout entière à la tête de sa compagnie. Observateur intelligent, autant que critique avisé, il a condensé le résultat de ses remarques et de ses réflexions dans une brochure d'une soixantaine de pages, intéressantes comme un livre d'histoire, passionnantes comme un roman.

Ce qui fait le charme de ces lignes, c'est qu'elles sont écrites sans prétention, dans un style simple et saisissant, sans recherche d'effets, sans métier, et qu'elles sont le fruit de l'expérience acquise à cette rude école, qui s'appelle la guerre.

Tout est à méditer, qu'il nous parle de la tactique du combat, des formations à prendre sous le feu, de la direction du tir, de l'assaut ou bien des marches, de l'habillement, de l'équipement, de l'armement et des approvisionnements, il intéresse même ceux qui ne sont pas appelés à prendre une part directe à la guerre.

Mais c'est dans l'étude de l'homme, de la *Psychologie du combat*, qu'il se montre un maître.

Nul, quelque savant qu'il soit en l'art de la guerre, nul ne sera vraiment un chef s'il ne connait parfaitement le cœur humain, ses défaillances et ses héroïsmes.

« Je passe maintenant, dit le capitaine, au côté le plus important du combat, mais qui se soumet le moins au calcul et à la direction, je veux dire au côté moral ». Et il nous montre « l'état pénible d'incertitude et de défiance » au début du combat devant l'inconnu, l'invisibilité de l'adversaire, qui cependant vous accable d'une grêle de balles ; puis « l'abattement physique et moral » de la troupe qui doit rester sous un feu préventif longtemps avant de prendre part à l'action.

Dans le combat, « le centre de gravité se transporte sur le chef, sur

l'officier, et c'est ici que se manifeste son véritable rôle, et toute l'énorme responsabilité qui repose sur lui »..... « L'autorité de l'officier peut s'élever très haut, mais en revanche tomber très bas. » « .....Au combat, l'officier doit être plus que jamais un chef, et la discipline doit être de fer. Nulle part le rôle de la discipline ne se manifeste comme dans le combat. Malheur à la troupe qui en temps de paix, n'a pas été imbue de l'esprit d'une discipline de fer! A la guerre elle le paiera très cher ».

Profonde vérité, que nous devrions méditer et faire nôtre. A l'heure du danger le chef est tout : « dans les moments les plus critiques, une interjection énergique, résolue, sur un ton de maître, calme merveilleusement les hommes. Si l'officier jouit de l'autorité et de la confiance que comporte son rôle, s'il est soucieux des intérêts du soldat, s'inquiète qu'il soit nourri convenablement et en temps opportun, s'il entre dans ses besoins personnels, il peut être certain que sa compagnie au combat ne le lâchera pas d'une semelle ».

Dès le commencement de la brochure, le capitaine Soloviev avoue qu'au premier combat il acquit la conviction que beaucoup de choses qui lui avaient été enseignées en temps de paix, étaient inapplicables dans un combat réel et qu'en revanche on ne lui avait pas appris bien des choses qu'il devait y faire. On a prétendu voir là l'affirmation, qu'on ne devait instruire l'armée qu'en vue de la bataille et que tout ce qui n'est pas conçu dans ce but est nuisible. C'est du reste le principe qu'émettent nos derniers règlements. Mais certainement ce n'est pas la pensée de l'écrivain. Il a voulu dire que beaucoup de choses *du combat* lui avaient été enseignées comme devant servir au combat, qui étaient inutilisables, et qu'on avait omis de lui en enseigner qui eussent été utiles. Il n'a nullement prétendu que l'armée ne devait être instruite qu'en vue du combat. Que ce soit le but primordial, c'est évident; mais que ce soit le seul, on ne peut l'admettre. Il faut alors supprimer la participation de l'armée à la vie de la nation. Plus de revues, plus d'honneurs, plus de postes, de gardes, de piquets. On devra l'éloigner du théâtre des grèves. Et pourquoi l'enfermer dans les villes où l'instruction en vue de la guerre se donne mal et avec de grandes fatigues, au lieu de la faire vivre dans des camps, sous la tente, ou courir les grands chemins, logée chez l'habitant? Et puis, dans cette instruction exclusive en vue de la guerre, que vient donc faire l'idyllique *éducation morale* du soldat, tant prônée par d'innombrables conférences et écrits depuis quelques années? A quoi servira sur le champ de bataille, à l'heure où le grand souffle de la mort fait courber les têtes, à l'heure où « les soldats, deviennent sérieux, se découvrent et se signent, » à quoi servira ce chef, qui, éducateur de ses hommes, leur a appris les bienfaits des engrais chimiques, les progrès de la navigation à vapeur, ou les merveilles de l'électricité? Et que deviendront la confiance et le respect nécessaires pour assurer la discipline et faire de grandes

choses? Ne serait-ce pas plutôt ce fatras indigeste, enseigné par l'officier moderne, instituteur de ses hommes, que le capitaine Soloviev a pensé désigner comme « inapplicable dans un combat réel » ?

Henri BARAUDE.

Paul BOYER et N. SPÉRANSKI. **Manuel pour l'étude de la langue russe.** Textes accentués, commentaire grammatical, remarques diverses en appendice, lexique. Paris, Colin, 1905, in-8°, xvi-386 p.

Au premier abord, une simple chrestomathie avec un glossaire; mais il suffit de regarder d'un peu plus près et de commencer à employer l'ouvrage pour y reconnaître la description la plus complète, la plus minutieuse et la plus personnelle de la langue russe moderne. Les auteurs de manuels s'attachent d'ordinaire à offrir à l'étudiant des textes faciles; MM. Boyer et Spéranski ont voulu en présenter où l'on apprendrait à connaître toutes les ressources de la langue; ils ont recouru à un écrivain qui unit le naturel le plus exquis à la connaissance la plus profonde, au sentiment le plus juste de sa langue maternelle, le comte L. Tolstoï; soixante pages de textes font défiler quelque trois mille mots devant l'étudiant; et la variété des tours est à proportion du nombre des mots. Le débutant aurait été incapable de se reconnaître dans cette richesse et cette variété si le commentaire ne lui expliquait chaque difficulté lorsqu'elle apparaît, et ne renvoyait à l'explication connue à la seconde fois que se rencontre le même fait. L'étudiant qui aura lu attentivement tous les textes et se sera pénétré du commentaire se trouvera à la fin ne rien ignorer des particularités remarquables du russe. Ainsi, les auteurs ont réussi à unir l'enseignement approfondi et complet de la grammaire à l'apprentissage direct et immédiat de la langue; ils ont donc résolu un problème pédagogique capital, et leur manuel est appelé à servir de modèle à une série d'autres pour toutes les langues.

Mais c'est un modèle difficile à imiter. Malgré sa connaissance profonde du russe, M. Boyer n'a pas estimé qu'il pût donner à son exposé la précision désirable s'il n'avait un collaborateur russe, et il s'est adjoint un Russe hautement cultivé, excellent connaisseur de sa langue, avec qui il a discuté tous les détails de l'ouvrage. Enseignant le russe en commun à l'École des langues orientales, MM. Boyer et Spéranski ont expliqué les textes mêmes qui figurent dans leur manuel, et ont vu exactement les besoins des élèves, et adapté leur ouvrage à ces besoins. Ils ont compris que la description et l'explication d'une langue sont choses distinctes; ils se sont bornés à la description, sans y mêler de théories générales ni d'historique; excellent linguiste et disciple de M. F. de Saussure, M. P. Boyer sait que les explications fragmentaires sont dénuées de valeur scientifique, et qu'une description précise et complète est plus vraiment scientifique que les mélanges informes qu'on publie trop souvent sous le nom de

grammaires historiques ; ce Manuel, où il n'y a pas une ligne de théorie proprement dite, offre au linguiste la plus savoureuse des lectures, parce que c'est un recueil inépuisable de faits de langue rigoureusement contrôlés et exprimés d'une manière à la fois concise et exacte. Tous les détails du texte, toutes les particularités de la grammaire russe sont amenés à la pleine lumière ; l'étude directe de la langue acquiert une valeur éducative, en apprenant à l'étudiant à ne se jamais contenter d'à peu près. Le glossaire qui clôt l'ouvrage fournit sur les difficultés principales du russe, l'accentuation des noms et l'aspect des verbes, une série de renseignements dont on chercherait en vain l'équivalent dans les dictionnaires même les plus étendus (sauf le vaste dictionnaire de l'Académie, dans sa nouvelle forme, à peine commencée). La correction typographique à peu près impeccable et la beauté de l'impression ne font que marquer aux yeux le soin avec lequel a été parfait un ouvrage, pour lequel on n'a épargné aucun effort, et qui mérite les peines qu'il a coûtées.

A. MEILLET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 6 mai 1906.* — M. Collignon donne lecture d'une lettre de M. Mendel, relative à une inscription contenue dans son récent rapport sur les fouilles de M. Paul Gaudin à Aphrodisias,

M. Michel Bréal fait une communication sur l'origine et le sens du mot ἥρως. Après avoir fait remarquer que ce mot a une désinence assez rare et qui se trouve dans plusieurs mots indiquant des relations de famille (πάτρως, oncle paternel ; γάλως, belle-sœur), M. Bréal le rapproche de ἠριγένεια, « celle qui naît le matin », càd. l'aurore, et de ἠριθαλής, « qui fleurit au printemps ». On remonte ainsi à un troisième sens du mot ἦρ, printemps, matin, et par extension, matin des premiers temps. La seule difficulté qui s'opposerait à cette étymologie est l'esprit rude du mot ἥρως, mais il est certain qu'il a été ajouté plus tard, ainsi que l'attestent ἥριον (tombeau), ἡριέργης (fabricant de tombeaux), ἡριεύς (mort). De sorte que le sens de ἥρως serait « homme des anciens temps », « ancêtre ». C'est le sens que présente ce mot dans beaucoup d'inscriptions funéraires. — MM. Henri Weil et S. Reinach présentent quelques observations.

M. Pottier lit un fragment de son Catalogue des vases du Louvre (en préparation), où il étudie l'influence du théâtre sur la céramique grecque au ve siècle. Il montre que cette influence dans les vases antérieurs aux guerres médiques se manifeste déjà par une composition plus serrée qui devient une véritable trilogie, et par des attitudes plus pathétiques. Elle se précise surtout dans l'époque qui suit les guerres médiques et introduit des changements importants dans la disposition des personnages, dans leurs costumes. On peut même se figurer assez exactement le costume tragique du ve siècle d'après certains vases et voir combien il est différent de l'ajustement scénique que l'on connaît surtout par l'art hellénistique.

M. Eugène Lefèvre-Pontalis fait une communication sur les châteaux de Loarre, de Medina del Campo et de Coca en Espagne. Le premier, situé entre Huesca et Jaca, n'est pas une œuvre homogène du dernier quart du XIe siècle, comme on l'a prétendu. M. Lefèvre-Pontalis distingue plusieurs campagnes du XIIe siècle qui marquent les étapes de la construction du château et de son enceinte. Il étudie ensuite le château de Medina del Campo dont il a relevé le plan et montre comment l'architecte qui a remanié cette forteresse au XVIe siècle a su l'adapter à l'usage de l'artillerie au moyen d'un chemin de ronde couvert analogue à celui du bastion de Schaffouse. Le château de Medina doit être considéré comme le prototype de celui de Coca, près de Ségovie, qui présente le même plan et un donjon d'angle du même type. On y retrouve un chemin de ronde identique, mais les créneaux offrent un caractère décoratif très original.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 4 juin — 1906

Documents ethiopiens, p. Beccari, II. — Roberts et Gardner, Les inscriptions de l'Attique. — Gomperz, Les penseurs de la Grèce, II, trad. Reymond. — Platon, le Clitophon, le Timée et le Critias, p. Burnet. — Bacchylide, Poèmes et fragments, p. Jebb. — Schuldt, La formation des verbes faibles en vieil anglais. — Schoen, La formation de l'adjectif en vieil anglais. — Dom Bellière, Analecta Vaticano-Belgica. — Krumbacher, Un Miroir des femmes en grec vulgaire. — Félix Staehelin, Le chevalier Bernard Stehelin. — Hollaender, Guillaume d'Orange et Strasbourg dans les années 1568 et 1569. — Marsan, La pastorale dramatique à la fin du XVI° et au commencement du XVII° siècle. — Marquis de Ségur, Julie de Lespinasse. — Baudot, Études historiques sur la pharmacie en Bourgogne avant 1803. — O. Baumgarten, Carlyle et Gœthe. — Martinien, État nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés dans la deuxième partie de la guerre franco-allemande. — Cauer, L'enseignement de la langue allemande. — O. Schroeder, Le style de papier 6° édition. — Nouvelles diverses. — Académie des inscriptions.

Rerum Aethiopicarum scriptores occidentales inediti. p. p. P. C. Beccari. Tome III, Rome, 1906; Paris, Picard, grand in-8°, pp. xiii-585.

Nous avons dit récemment (cf. *Rev. Crit.* du 29 janv.) tout le bien que nous pensions de cette très utile et instructive publication. Le présent volume contient la seconde moitié (Livres III et IV) de l'*Histoire d'Ethiopie* du P. Paez. Au point de vue historique, ces deux livres sont les plus importants de l'ouvrage; le troisième s'étend longuement sur les premières relations officielles de l'Éthiopie avec le Portugal; et dans le quatrième, l'auteur rapporte, le plus souvent comme témoin oculaire, les principaux événements des règnes de Za-Dengel, de Iacob et de Susenyos, depuis son entrée en Ethiopie (1603) jusqu'à l'année 1620. Une table alphabétique très détaillée (pour les tomes II et III) termine le volume.

J. B. Chabot.

E. S. Roberts et E. A. Gardner. An introduction to Greek epigraphy. Part II, **The inscriptions of Attica.** Cambridge, Univ. Press, 1905; xxiv-601 p.

Il y a près de vingt ans qu'a été publié le premier volume de ce recueil d'inscriptions, dont il n'est pas inutile de rappeler le sous-titre :

The archaic inscriptions and the greek alphabet (1887) ; M. Roberts, alors sans collaborateur, y avait réuni les inscriptions qui pouvaient servir à étudier l'histoire et les variations des différents alphabets en usage dans le monde grec, jusqu'aux dernières années du v[e] siècle. Pour le présent volume, M. R. a eu la collaboration de M. Gardner, ancien directeur de l'école anglaise d'archéologie à Athènes. Le dessein des auteurs a été de réunir, dans un volume maniable, un assez grand nombre d'inscriptions typiques, réparties suivant des groupes rationnels, de telle façon qu'elles puissent servir de point de départ pour l'étude des autres inscriptions de même nature. Ils ont disposé ces documents d'après l'ordre adopté dans le CIA, puisque le volume ne comprend que des textes attiques ; chacun d'eux est accompagné d'un commentaire : d'abord un bref résumé du sujet de l'inscription, et ensuite l'explication des termes les plus remarquables et des autres particularités. En outre, on trouve disséminées dans l'ouvrage, sous le simple titre de *Remarques*, des notions générales sur les différents genres d'inscriptions et leurs formules. Si j'ajoute qu'une introduction expose l'histoire de l'alphabet post-euclidéen, et reprend sommairement ce qui a été dit sur l'ancien alphabet attique dans la première partie ; que les inscriptions sont publiées par lignes séparées, comme dans les originaux eux-mêmes, et non sous la forme d'un texte continu, où la fin des lignes est marquée par un trait vertical ; que le type de l'écriture est soigneusement indiqué pour chaque inscription, soit par une liste complète des caractères, soit par des renvois à deux planches à la fin du volume, j'aurai montré suffisamment comment l'ouvrage a été conçu et exécuté, de quelle utilité il sera pour les étudiants, et quel service les auteurs ont rendu aux études d'épigraphie grecque.

My.

Th. Gomperz. **Les Penseurs de la Grèce,** histoire de la philosophie antique. t. II. Ouvrage traduit de la deuxième édition allemande par Aug. Reymond, professeur. Paris, Alcan, 1905; VIII-710 p.

L'ouvrage de M. Gomperz a déjà été présenté aux lecteurs de la *Revue critique* par M. Bidez (29 novembre 1897) ; le même recenseur eut l'occasion de préciser son appréciation à propos de la traduction française du tome premier (15 avril 1905). Voici maintenant le tome second, dont M. Reymond donne la traduction aux lecteurs français, et c'est un plaisir, pour ceux qui peuvent lire le texte allemand, que de trouver dans le français un aussi complet accord avec l'original. On ne reprochera pas au traducteur d'avoir trahi son modèle ; rien n'est lourd ni incertain ; le style est clair, élégant et plein de vivacité ; l'allure de la phrase est si souple et si française que, si l'on n'était prévenu, on ne se croirait pas en présence d'une traduction. Il eût été dommage

qu'un ouvrage si profondément pensé, d'une érudition si sûre et si prudente, si bien conçu pour être, malgré la gravité du sujet, accessible à tous, n'eût pas été mis à la portée des esprits intelligents et éclairés de notre pays. Ce volume les intéressera — j'allais dire les passionnera — plus encore que le premier. Il comprend en effet l'histoire de la pensée grecque dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus intellectuel, à l'époque où la vie athénienne était dans sa plus grande intensité politique et sociale. Socrate et les écoles socratiques, Platon, ses écrits, le développement de ses idées, « le mouvement intérieur de sa puissante intelligence », y font le sujet des livres quatrième et cinquième de l'ouvrage entier. Je ne veux pas revenir ici sur ce qui a été si bien dit, à l'éloge de M. Gomperz, dans les deux articles ci-dessus cités ; et d'ailleurs, le lecteur ne saurait avoir oublié la belle préface dont un maître de l'hellénisme en France a orné la traduction du premier volume. Ce que je pourrais dire, de l'ouvrage et de l'auteur, perdrait à la comparaison.

My.

Platonis opera recognovit brevique adnotatione critica instruxit J. Burnet. Insunt Clitopho, Timæus, Critias, seorsum impressi e tomo quarto. Oxford, Clarendon, s. d. (1905 à la fin de la préface) ; non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Il n'est pas besoin de rappeler au lecteur les mérites de cette édition de Platon. Jusqu'ici trois tomes ont déjà été publiés, qui contiennent les tétralogies I-VII ; M. Burnet y a fait preuve d'une remarquable sûreté de méthode et d'une science incontestable des questions relatives au texte de Platon. De la huitième tétralogie, qui forme le tome IV, a déjà été publiée la *République*, dont le texte, aussi bien d'ailleurs que celui des autres dialogues, marque certainement un progrès sur ceux des précédents éditeurs. Le reste de cette tétralogie, à savoir, le *Clitophon*, le *Timée* et le *Critias*, est donné dans le présent volume. Le texte repose sur le Parisinus 1807 (A) et sur le Vindobonensis 55 (F), ce représentant d'une famille plus ancienne sur la valeur duquel M. B. revient encore dans sa préface ; l'appareil critique donne en outre, pour le *Clitophon*, les leçons du Marcianus 185 (D), et pour le *Timée* celles du Vindobonensis 21 (Y) et du Vaticanus 173 (P), dont la source, selon M. B., serait aussi celle des corrections de A. Les variantes dues aux commentaires anciens, qui sont soigneusement relevées, complètent les notes critiques. J'ai remarqué seulement six corrections dues à M. Burnet : *Tim.* 24 *e* virgule après ὡς φατε ; 38 *d* εἰς [τὸν] τάχει... κύκλον ; 60 *e* del. νόμου ; 71 *a* κοινῇ <καὶ ἰδίᾳ> συμφέροντος d'après Y et F ; *Crit.* 114 *b* ὄνομ' ἂν παράσχοι pour ὄνομα π. ; *Critias* 108 *d* αὔτ' ἤδη (codd. αὖ τ' ἤδη, αὐτὸς ἤδη) ; mais M. B. ne note pas la correction αὐτό ἤδη, qui a déjà été faite, et qui ne diffère pas de la sienne. On notera encore l'excellente lecture de M. Rawack *Tim.* 27 *b* εἴη καλέσαντα d'après Y.

My.

Bacchylides, the poems and fragments, edited with introduction, notes, and prose translation by Sir Richard C. Jebb. Cambridge, Univ. Press, 1905 ; xviii-524 p.

On sait que M. Jebb a contribué pour une bonne part, par d'heureuses corrections et restitutions, à l'établissement du texte de Bacchylide, dès l'édition princeps de Kenyon. Il a eu plusieurs fois, depuis lors, l'occasion de s'occuper du poète de Céos, et maintenant il en publie une édition qui est telle qu'on pouvait l'attendre du savant helléniste anglais. Le volume s'ouvre par une introduction générale où M. J. expose la vie de Bacchylide, ses rapports avec les poètes contemporains, et les caractères distinctifs de sa poésie ; sa langue est ensuite étudiée dans ce qu'elle a de plus typique, et les mètres de chaque morceau sont représentés schématiquement, avec les observations nécessitées par certains vers qui ne répondent pas exactement aux conditions de la forme normale. On n'ignore pas que ces irrégularités, si toutefois elles doivent être considérées comme telles, sont assez nombreuses, et qu'elles coïncident fréquemment avec un état du texte plus ou moins susceptible de corrections. Cette introduction, qui se termine par une description du papyrus (avec trois planches) et une reproduction de son texte en capitales, avec les signes diacritiques, a un second chapitre qui pourra sembler superflu. Il est intitulé *Place de Bacchylide dans l'histoire de la poésie lyrique grecque.* Il y est question, naturellement, du poète ; mais ce n'est en réalité qu'une rapide notice sur le développement de la poésie lyrique, sur ses divers genres et sur ses principaux représentants, en somme un bref chapitre d'une histoire de la littérature grecque dont la place n'est pas plus spécialement ici qu'ailleurs. Vient alors le texte des odes et des fragments, accompagné de la traduction et de notes critiques, [1] précédé d'un argument sur chaque ode et de réflexions sur les passages mythologiques. Le texte de Bacchylide, bien qu'il ne soit pas, en général, d'une grande difficulté, a cependant besoin d'être commenté, soit pour le sens, soit pour le mètre ; les notes explicatives de M. J. seront d'un utile secours, et satisferont les plus difficiles. Une partie pleine d'intérêt est l'appendice, où M. Jebb discute, en même temps que le sens d'un grand nombre d'expressions, plusieurs des restitutions proposées pour suppléer aux lacunes du papyrus; toutes ces discussions sont instructives, et le professeur comme l'étudiant en pourront retirer beaucoup de fruit. [2] A juger

---

1. J'aurais voulu voir mentionnée, sinon admise dans le texe, l'excellente lecture de Th. Reinach III, 78 διδύμους <σ'> ἀέξειν γνώμας, où l'addition de σέ est justifiée par les secondes personnes ὄψεαι et τελεῖς.

2. L'explication proposée p. 474 pour χλωρηὶς ἀηδών *Odyss.* XIX, 518, à savoir ἐν χλωροῖς διατρίβουσα, suivant le scholiaste, a déjà été donnée par G. Schmid dans le *Journal du Minist. de l'Instr. publ. de Russie* (1904). Le même savant (même article) interprète χλωραύχην, épithète de Déjanire *Bacchyl.* V, 172 (et du rossignol dans Simonide) par *pallido collo*, ce qui me paraît préférable au sens de *fresh*, la fraîche

l'ensemble, nous avons là une belle et bonne édition, digne de son auteur et de l'Université de Cambridge.

My.

Kieler Studien zur englischen Philologie, hrsg. von Dr F. Holthausen, o. Professor an der Universität Kiel. Kiel, Cordes, 1905,

Heft I. Die Bildung der schwachen Verba im Altenglischen, von Dr Claus Schuldt. In-8°, 95 p. 2 mark. 50.

Heft II. Die Bildung des Adjektivs im Altenglischen, von. Dr Eduard Schön. In-8°, 110 p. 3 mark.

Les « *Kieler Studien zur englischen Philologie* » ont publié en 1905 deux fascicules qui contiennent des études inspirées par les conférences de M. Holthausen sur la « Formation des mots en anglais ». Ces études portent sur des catégories grammaticales dans lesquelles la dérivation joue un rôle très important, celle des verbes faibles et celle des adjectifs.

L'étude contenue dans le 1er fascicule est intitulée « *Formation des verbes faibles en Vieil-Anglais* ». Son auteur, M. Claus Schuldt, divise son sujet en trois chapitres : Verbes appartenant au vocabulaire national, Verbes empruntés aux langues étrangères, Verbes d'origine inconnue. Les formes groupées sous ces trois titres sont très méthodiquement passées en revue suivant leur origine et le type de conjugaison faible à laquelle elles se rattachent. L'étude des causatifs dérivés de verbes forts, qui commence le premier chapitre, est particulièrement intéressante au point de vue de l'anglais moderne. Les dérivés de substantifs occupent une catégorie importante et bien divisée d'après la nature de la voyelle radicale. Les verbes isolés qui se rattachent à des racines germaniques connues par d'autres langues que le Vieil-Anglais, constituent une liste de formes très diverses d'origine : un certain nombre ayant passé d'une conjugaison à une autre, et gardant, en particulier, des restes de conjugaison forte. Dans l'étude des suffixes dérivatifs, certaines listes permettent de dégager assez nettement le sens intensif ou itératif du suffixe (suffixes -r, -t). Quelques doubles mentions étaient inévitables dans la seconde partie de ce travail : la classe de mots dont il traite a en effet absorbé nombre de formes hétérogènes, et le doute est permis pour un grand nombre : l'auteur a raison d'avouer son hésitation en pareil cas, et de mentionner les formes contestées aux divers paragraphes où les chercheurs futurs pourront se reporter utilement.

Le 2e fascicule contient une étude de M. Édouard Schön sur la « *Formation de l'Adjectif en Vieil-Anglais* ». Cette étude, qui est,

---

fleur de la jeunesse, proposé par M. Jebb. — La bibliographie (p. XIII-XVIII) « ne prétend pas être complète ; » il serait facile, en effet, d'y ajouter, en consultant, par exemple, la *Bibliographie annuelle* dans chaque volume de la *Revue des Etudes grecques*.

comme la précédente, une classification des formes du Vieil-Anglais, comprend trois parties intitulées : Adjectifs sans syllabe de dérivation, Adjectifs avec suffixes dérivatifs, Adjectifs composés dont le second terme est un adjectif jouant le rôle de suffixe dérivatif.

Il y a dans la première partie un essai intéressant pour déterminer le sens actif ou passif des formes étudiées d'après le degré de leur racine, et pour diriger les recherches sur la question obscure de la formation des adjectifs composés sans suffixe (bahuvrîhi). Dans la seconde partie, l'auteur s'efforce de dégager le sens général de certains suffixes : suffixe -l, -ol, marquant la tendance ; suffixe -en, exprimant la matière ; suffixe -ni, exprimant la possibilité ; suffixe -t, à sens perfectif,... etc. L'auteur établit une séparation nette entre les participes passés faibles et les adjectifs en -d, -de, adjectifs dénominatifs dérivés de noms suivant le type de ces participes.

La troisième partie étudie les adjectifs intermédiaires entre les adjectifs composés proprement dits et les adjectifs dérivés : le second élément de ces composés étant en voie de devenir suffixe de dérivation par l'effacement et la généralisation du sens. A signaler comme particulièrement complète la classification des formes en -lic, selon que le premier élément est un substantif, un adjectif, un participe présent, un participe passé fort ou faible, une racine verbale, un mot invariable ; sans toutefois que cette classification aboutisse à une détermination satisfaisante du sens et de l'emploi originel de l'élément -lic. En somme, il y a dans ce travail un excellent répertoire de formes bien et commodément classées.

P. Doin.

D. Ursmer Bellière, **Analecta Vaticano-Belgica.** Bruges et Lille, Desclée, de Brouwer et C[ie]; Paris, Champion, 1906. In-8°, xl et 939 p.

L'Institut historique belge de Rome, dont nous avons annoncé récemment la première publication (*Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes*), faite par les soins de son directeur D. Ursmer Bellière, vient de faire paraître sous la même signature le premier volume des *Analecta Vaticano-belgica*, consacré au texte ou aux analyses des suppliques adressées au pape Clément VI de 1342 à 1352. L'éditeur a écrit en tête une substantielle introduction, où il nous fait connaître l'histoire de ce mode de concessions de bénéfices ou privilèges par les papes, la forme adoptée pour la rédaction des suppliques, la procédure pour leur présentation, leur acceptation par le souverain pontife et leur enregistrement. 99 volumes de suppliques sont conservés pour les papes du xiv[e] siècle : ce sont les 22 de Clément VI qui ouvrent la série et qui par conséquent ont fourni la matière de ce premier tome des *Analecta*. On sait tout le parti qu'ont tiré de ces sortes de documents des historiens

récents, tels que le regretté P. Denifle : on ne peut donc qu'approuver D. Berlière d'avoir commencé à livrer au public toute la série intéressant les anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai : ce sera une source précieuse de renseignements. — Il a identifié le plus possible, surtout dans la table finale, les noms de personnes et de lieux. Quelques rectifications seront à apporter, comme bien on pense (le contraire serait invraisemblable). Ainsi, n° 100, il faut lire *Agouto* et non *Agonto* (famille d'Agoult ; le pays dont elle tire son nom est aujourd'hui Goult en Vaucluse); *Insula Venayssini*, au diocèse de Cavaillon, doit être traduit par l'Isle ; le nom de l'évêque Jean Cot est à rajouter à la liste de ceux de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Un évêque de Vaison est appelé Pierre de Besse à la page 482, Pierre de Berrette à la page 556 et Pierre tout court à la page 390.

L.-H. LABANDE.

K. KRUMBACHER, **Ein vulgärgriechischer Weiberspiegel** (Extr. des Sitzungsber. der philos.-philol. und d. hist. Kl. der kgl. Bayer. Akad. d. Wiss. 1905, fasc. 3, p. 335-433). Munich, en commission chez G. Franz (J. Roth).

Il y a quelques années, M. Krumbacher a découvert au Collège grec, à Rome, dans un manuscrit dont il donne la description, un poème en grec vulgaire, du XVIe siècle, également curieux pour le fond et pour la forme. Ce poème, en vers à rimes plates, se compose de deux parties, l'une en vers politiques de 15 syllabes (La femme est une créature inférieure, depuis qu'Ève a été séduite par le diable ; et de nombreux exemples, tirés de l'histoire sacrée et des littératures anciennes, prouvent bien que les femmes sont des êtres pervers), la seconde en trochaïques de 8 syllabes (Défauts et vices des jeunes filles, des femmes mariées et des veuves). La souscription finale lui donne le titre de Ἔπαινος τῶν γυναικῶν, ironique évidemment, car c'est tout le contraire, comme on le voit, dont il s'agit. C'est un document unique en son genre, dont M. K. donne l'analyse, étudie la langue et la métrique, et publie le texte, en le faisant suivre d'intéressantes remarques. Mais toutes les questions soulevées par ce texte sont loin d'être épuisées, et M. Krumbacher remarque lui-même qu'il n'a pas cherché à être complet et s'est borné à dire le nécessaire.

MY.

Félix STAEHELIN, **Ritter Bernhard Stehelin**. Bâle. 1905, 53 p. in-8°.

M. Félix Stæhelin nous envoie le tirage à part d'une étude du vol. III des *Basler Biographien*, consacrée à son quasi-homonyme du XVIe siècle, capitaine de mercenaires au service de la couronne de France. Fils d'un chirurgien, né lui-même à Schlestadt, en Alsace, et immigré vers 1515 dans la petite république helvétique, Bernard

Stehelin y vit le jour vers 1520, et y devint en 1543 secrétaire des hospices, puis plus tard aubergiste à la *Tête d'or*. Pillé par les lansquenets de la Régence d'Ensisheim pendant un voyage d'affaires qu'il fait en Alsace, au cours de l'année 1552, il semble s'être dit qu'en ces temps troublés il était encore préférable d'être du côté des pillards que de celui des victimes et il se laisse enrôler peu après dans un des régiments suisses au service de Henri II. Dès 1553, il y est capitaine, et revient, la bourse bien remplie, dans sa ville natale. L'année suivante, il reprend du service et se distingue si bien à la bataille de Renty (août 1554) que le roi l'arme chevalier sur le champ de bataille même, en présence du duc François de Guise et du connétable de Montmorency; il raconte lui-même longuement ses exploits dans une curieuse lettre au Magistrat de Bâle. En janvier 1555 le roi de France lui envoyait des lettres de noblesse et Stehelin s'en montra reconnaissant en se battant pour lui, avec une égale bravoure, en Piémont. Le butin qu'il y fit derechef lui permit de céder son auberge et d'acheter le petit castel de Pratteln, sur le territoire de Bâle; mais il se dégoûte bientôt de la vie monotone de gentilhomme campagnard et retourne au métier des armes; il se bat en Picardie en 1557 et 1558, et quand il revient se reposer chez lui, c'est en qualité de correspondant ou d'agent de la couronne de France. M. Staehelin a retrouvé aux Archives bâloises et à la Bibliothèque Nationale toute une série de pièces intéressantes concernant le chevalier, mort à Bâle en août 1570.

R.

Alcuin HOLLAENDER, **Wilhelm von Oranien und die Stadt Strassburg in den Jahren 1568 und 1569.** Heidelberg, Winter, 1906, in-8°.

M. Alcuin Hollaender auquel nous devons déjà toute une série de bonnes monographies sur l'histoire de Strasbourg pendant la seconde moitié du XVIe siècle, basées sur des recherches faites aux archives de l'ancienne ville libre, vient de publier une étude sur les rapports de Guillaume d'Orange et la ville de Strasbourg en 1568 et 1569, dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, vol. XXI, dont le tirage à part nous est récemment parvenu. On connaissait déjà plus d'un détail de cet épisode douloureux de la vie du Taciturne; jamais il ne sembla plus près de sa ruine que dans ces jours sombres de février 1569 où il dut s'enfuir nuitamment de Strasbourg pour échapper à la vindicte de ses reîtres non soldés et furieux qui refusaient de marcher à sa suite. Mais M. Hollaender a réuni dans les dossiers du temps et surtout dans les procès-verbaux des Conseils de la république une riche moisson de renseignements qui permettront de retracer d'une façon plus vivante ce chapitre de l'histoire d'Alsace, en même temps qu'ils fournissent quelques renseignements nouveaux pour celle de nos guerres de religion et pour la Révolution des Pays-Bas.

R.

La Pastorale dramatique en France à la fin du XVIe **et au commencement du** XVIIe **siècle.** (Thèse pour le Doctorat), par Jules MARSAN. Paris, Hachette, 1905. XII-526 pp. in-8°.

Ce livre est une merveille d'érudition probe et probante, sans ombre de pédantisme. Il donne l'impression très nette que l'auteur a exploré son sujet dans tous les sens, avec une conscience, une méthode et une sagacité remarquables. C'est l'histoire de l'*évolution d'un genre* en Italie, en Espagne, surtout en France, mais présentée dans un esprit vraiment scientifique : pas de construction ambitieusement systématique, pas d'idée préconçue ni de partialité ; mais une recherche patiente et sereine, un emploi constant et judicieux de la chronologie, un exposé lumineux de documents très abondants d'où découle nécessairement la vérité rationnelle. Pas de théorie des quantités négligeables, pas d'affirmations dogmatiques, pas d'enchaînements forcés ni de cadres rigides, pas de déductions aventureuses, pas de généralisations superbes ; mais l'analyse dominant la synthèse, la réalité ondoyante et fuyante serrée du plus près possible, des faits, des faits rangés par ordre d'importance et d'influence, mais des faits, et tous les faits. Comme le dit l'auteur dans son Introduction « les arguments les plus solides ne valent rien contre les faits ».

L'ouvrage, divisé en dix chapitres, comprend en somme trois parties d'inégale longueur : 1° les origines étrangères de la pastorale dramatique et la période de formation du genre en France ; 2° la période de sa maturité et de son apogée ; 3° la période de sa décadence et de sa transformation. On pensera peut-être que le contenu de ces dix chapitres ne correspond pas exactement au titre du volume entier, les quatre premiers ayant exclusivement pour sujet la pastorale en Italie et en Espagne, et formant une véritable « introduction » de 130 pages aux six derniers, qui seuls traitent de la *Pastorale dramatique en France*. Mais que l'on ne perde pas de vue ces déclarations de l'auteur ; « La pastorale dramatique française dérive de la pastorale italienne ; chercher les origines de celle-ci, c'est marquer l'importance et le rôle de celle-là » (page 1). « La pastorale italienne nous intéresse seulement en fonction de la pastorale française » (p. 31). Après avoir montré que de la pastorale italienne sont issus la tragi-comédie et l'opéra italiens, il conclut que « c'est déjà en raccourci toute l'histoire de la pastorale dramatique française » (p. 68). Le genre de la pastorale dramatique, ajoute-t-il, « nous est venu, entièrement formé d'Espagne et d'Italie » (p. 132). Ce sont autant de réponses à l'objection possible, autant d'arguments en faveur de ces quatre chapitres préliminaires. Mais J. Marsan a d'autres moyens de défense et des plus séduisants : que de choses intéressantes dans ces quatre chapitres ! Entre autres une étude de l'*Arcadia* de Sannazar, les deux portraits du Tasse et de Guarini, antithèse vivante, une étude de l'*Aminta*, une autre du *Pastor fido*, une autre des *Églogues* de

Garcilasso de la Vega, une analyse détaillée et critique de la *Diana* de Montemaior. Ces fondations de l'édifice sont étendues et profondes. Qui oserait s'en plaindre? Outre qu'elles lui donnent une solidité inébranlable, elles en décuplent la valeur aux yeux des lecteurs qui ne sont pas initiés à la connaissance des langues italienne et espagnole, et qui ne peuvent lire dans le texte ni les œuvres, ni les ouvrages de critique littéraire écrits au delà des Alpes et des Pyrénées.

L'histoire de la pastorale dramatique en France offrait à J. Marsan un nombre considérable de noms et d'œuvres. Il a dû limiter le champ de son étude et s'en tenir aux œuvres qui sont à la fois dramatiques et lyriques « à égale distance de la tragédie et de la comédie, hors du réel, hors du possible parfois, *ayant pour objet la peinture de l'amour absolu* ». Il a donc délibérément laissé de côté les Églogues et les Bergeries officielles, ou funèbres, ou politiques ou religieuses, même celles qui furent représentées, par exemple l'unique *Bergerie* que Ronsard ait écrite, une œuvre de plus de mille vers qui fut jouée par les princes de la maison de France soit à Fontainebleau, soit à Troyes, en mars ou avril de 1564 : ce n'est en effet qu'une allégorie politique, à la louange de Catherine de Médicis, avec intermèdes lyriques, mais sans aucune intrigue amoureuse, et même sans intrigue d'aucune sorte. Les précurseurs principaux du genre sont Nicolas Filleul (1566), François de Belleforest (1569), Jacques de Fonteny (1587), Nicolas de Montreux (1585-98) ; mais il manque à leurs œuvres l'analyse et la dynamique des sentiments. Deux pièces « résument au début du XVIIe siècle les acquisitions de la pastorale et offrent, comme un tableau d'ensemble, toutes les ressources et les éléments qu'elle mettra en œuvre » : la *Bergerie* de Montchrestien (1600) et les *Amantes* de Chrestien des Croix (1613).

Avec Alexandre Hardy et Honoré d'Urfé, la double influence de l'Italie et de l'Espagne « se perpétue en se précisant ». Les cinq pastorales dramatiques qui nous sont parvenues du premier, sont pleines de cette « vie extérieure » qui manquait au genre jusque-là ; le roman du second « lui ouvre d'incomparables trésors de psychologie ». Hardy a dégagé la pastorale d'une partie de ses conventions, « l'a rendue digne de la scène, lui a donné avec plus de mouvement un certain caractère général et humain ». D'Urfé introduit dans son *Astrée* « les analyses subtiles de sentiments, les dissertations morales, les tableaux poétiques », la logique du cœur humain, des peintures de caractères, dont s'inspireront désormais les auteurs de pastorales dramatiques. Ce sont les deux grandes influences françaises qui permettent au genre de se développer et de se parfaire.

Le chapitre VIII traite de la pastorale dramatique depuis l'apparition du premier livre de l'*Astrée* (1607) jusqu'à la publication des *Bergeries* de Racan (1620 environ). En ces années, le théâtre n'est pas encore centralisé et fixé à Paris, à part l'installation de la troupe de

Valleran à l'Hôtel de Bourgogne, et c'est dans les provinces qu'il faut chercher les traces de la vie dramatique, surtout à Lyon, à Poitiers et à Rouen. Sur ces divers points apparaît l'érudition abondante et précise de J. Marsan; de même que lorsqu'il s'agissait des pastoraliers italiens ou espagnols, ou des précurseurs du genre en France, il semble bien avoir tout lu de cette littérature provinciale et de ce qu'on a déjà écrit d'elle. On s'en aperçoit vite non seulement aux notes critiques dont il accompagne ses références, où il résume en quelques lignes le fort et le faible des œuvres et des ouvrages, mais encore au choix qu'il a su faire dans cette luxuriante production de pièces d'amateurs et de professionnels du théâtre. Quelques noms émergent : parmi ceux là R. Bouchet sieur d'Ambillou, Paul Ferry, Fr. Ménard, Bernier de la Brousse [1]; parmi ceux-ci Troterel, Isaac de Ryer, Gervais Basire, Du Pescher. Il a su enfin apporter sa note très personnelle à l'étude des *Bergeries* de Racan, déjà faite dans la thèse de Louis Arnould, comme il avait parlé avec une réelle originalité des pastorales de Hardy, malgré la thèse de Rigal.

Le chapitre IX traite de la « pastorale et des origines du théâtre classique » et étudie la période d'apogée, qui va des *Bergeries* de Racan à l'*Amaranthe* de Gombauld (1620-1631). Il est de tout premier ordre. Il y a là 50 pages qui paraissent définitives sur les germes de la comédie et ceux de la tragédie contenus dans la pastorale, laquelle prépare d'un côté la *Mélite* de Corneille et les comédies de Rotrou, d'autre côté la *Sophonisbe* de Mairet. — Mairet avec sa *Sylvie* et sa *Sylvanire* domine à bon droit toute cette période préparatoire; il en est le représentant le plus brillant; avec lui, la pastorale dramatique se régularise, l'intrigue s'ordonne logiquement, les caractères se rapprochent très sensiblement de la vérité humaine [2].

Après l'*Amaranthe* de Gombauld, la pastorale s'épuise et se meurt, attaquée déjà depuis plusieurs années par quelques adversaires redoutables, entre autres Charles Sorel, dont le *Berger extravagant*, réimprimé plusieurs fois de 1633 à 1646, lui donne le coup de grâce. D'ailleurs, elle se transforme naturellement, par la force des

---

1. A propos du recueil poétique de cet avocat poitevin, dont il est question page 298, note 1, que J. Marsan nous permette de lui signaler un ouvrage bibliographique précieux d'un autre poitevin : *L'Imprimerie et la Librairie à Poitiers* pendant les XVII[e] et XVIII[e] siècles, par A. de la Bouralière, paru dans le Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, année 1904, 2[e] série, t. XXVIII. On y trouve, p. 9, l'indication d'une édition princeps des *Œuvres poétiques du sieur Bernier de la Brousse* publiée en 1617, dont quelques exemplaires portent la date de 1618, notamment celui de l'Arsenal. Le privilège, au demeurant, doit être pour les deux séries d'exemplaires, celui-là même qui est relevé dans la note de Marsan.

2. J. Marsan parle avec d'autant plus d'autorité de la *Sylvie* de Mairet, qu'il en a élaboré pour sa première thèse une édition critique, qui est un modèle d'exactitude et de précision (collection de la Société des Textes modernes français, série rose).

choses et l'évolution du goût, d'abord en tragi-comédie, plus tard en opéra.

Telle est, trop brièvement résumée, cette thèse intelligente et utile s'il en fut dans le domaine de l'histoire littéraire. Un Appendice historique sur l'*Astrée*, les deux *Sylvanires*, les costumes de la pastorale dramatique; un Appendice iconographique composé de 15 gravures extraites de différentes œuvres du XVI[e] et du XVII[e] siècle; un Appendice bibliographique très copieux, relatif aux principales sections du développement, et contenant la liste de toutes les vraies pastorales représentées en France de 1561 à 1654, terminent le volume. — Il y manque seulement un index des noms propres; mais, c'est un petit mal pour un grand bien, car cela forcera les chercheurs trop pressés à lire intégralement cette étude de sources, de rapprochements et d'influences, dont une psychologie fine et juste, légèrement ironique, répandue partout, dans les notes comme dans le texte, constitue l'un des principaux charmes. Le style en est un autre, par sa variété surtout, allant de l'élégance la plus correcte, sans raideur, au négligé le plus aimable, sans abandon. La vérité, seul souci de l'auteur, n'est jamais sacrifiée aux jeux stériles de la phrase; elle se dégage du simple exposé des faits, elle apparaît sans affiquets ni voile, dans sa nudité, simple, sévère et gracieuse tout ensemble; elle s'impose tellement à l'esprit par les conclusions particulières à chaque chapitre, qu'il n'est pas besoin d'en retracer les grandes lignes dans une conclusion générale. Rien ne finit en histoire, dit J. Marsan lui-même. L'histoire de la pastorale dramatique ne pouvait donc guère avoir d'autre fin que l'exposé de ses dernières métamorphoses et cette spirituelle réflexion : « Pourquoi toujours des bergers? demande M. Jourdain, qui parfois est un homme de sens. La vie maintenant est ailleurs ».

Nous n'avons à signaler que deux errata. P. 159, il faut lire évidemment : les poètes ne peuvent plus être ignorants (de l'espagnol), — au lieu de : les poètes ne peuvent être plus ignorants, — ce qui donne un sens tout à fait contraire à celui que demande le contexte, ou du moins laisse subsister une équivoque fâcheuse. — P. 197, ne faudrait-il pas lire *accravanter* (c.-à.-d. abattre en écrasant, vieux mot qu'on trouve dès le Roman de la Rose), au lieu de *accramanter*, dans l'un des vers que prononce le berger Motin? — Enfin, une légère contradiction s'est glissée dans les listes d'œuvres pastorales françaises : à la p. 175, note, la *Pastorale* à quatre personnages de G. Bonin (1561) et celle qui est imprimée à la suite de l'Esther de P. Matthieu (1585) ne sont que de « simples églogues » étrangères à la thèse; mais à la p. 504 les mêmes œuvres sont comprises parmi les véritables « pastorales dramatiques », au même titre que les *Ombres* de N. Filleul et l'*Athlette* de N. de Montreux.

P. Laumonier.

Marquis DE SÉGUR : **Julie de Lespinasse**, un volume, in-8°. Calmann Lévy, 1906 VIII-651 pages.

Sur Mademoiselle de Lespinasse nous n'avions guère qu'une seule étude qui comptât, celle de Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, II), car l'on ne saurait avoir confiance en des auteurs qui travaillaient de seconde main comme Arsène Houssaye ou Imbert de Saint-Amand. Le sujet était loin d'être épuisé : l'auteur de *Port-Royal* nous avait donné une délicate psychologie de la célèbre amie du comte de Guibert, il nous l'avait montrée victime de ce violent amour qui, dans ses lettres, « est partout à l'état de lave et de torrent », de cette passion dévorante qui rappelle la passion de Phèdre ou de Didon; toutefois Sainte-Beuve ne nous disait rien autre que ce qu'il y a dans la correspondance[1] de Julie de Lespinasse; il lisait entre les lignes, et nous faisait comprendre mille choses délicates, mais l'âme de cette femme d'esprit, de cette grande amoureuse avait d'autres secrets.

Le marquis de Ségur a pu composer tout un volume sur Julie de Lespinasse, et, grâce à ses recherches dans les archives particulières (en Espagne chez le marquis d'Alcedo, en France chez les marquis de Vichy et d'Albon, chez les descendants du comte de Guibert), et dans la collection des manuscrits de la bibliothèque de Roanne, il a écrit une biographie complète, *exhaustive*. Nous savons maintenant tout de la naissance illégitime de Julie, nous connaissons sa mère : Julie-Claude-Hilaire d'Albon, et nous sommes presque sûrs que son père était Gaspard III, comte de Vichy, frère de M[me] de Deffand. Cette constatation, toute nouvelle, explique l'intérêt que prendra cette tante de la main gauche à sa « nièce batarde », et justifie « le pied d'égalité sur lequel, du jour au lendemain, elle l'établira sous son toit, le soin jaloux avec lequel elle évitera toute interrogation sur le mystère de sa naissance, et plus tard enfin sa colère, son indignation violente, alors qu'elle se croira trahie par une personne de son sang, à laquelle elle s'est efforcée de refaire un foyer et de rendre une famille. »

Sur l'enfance et l'éducation, les renseignements deviennent tout à fait précis. Julie reçut les plus tendres soins de sa mère, à l'égal de son frère et de sa sœur légitimes, dans le vieux manoir d'Avauges sur la route de Lyon à Tarare ; et c'est de là que la marquise de Deffand devait l'emmener à Paris, ou, comme nous le dit un peu solennellement M. de S., « vers les mers aux larges horizons, mais semées de récifs et peuplées de tempêtes ! »

On sait ce que furent les relations de ces deux femmes : l'une et l'autre, trop supérieures et trop indépendantes, ne pouvaient occuper le

---

1. Cette *correspondance entre Mlle de Lespinasse et le comte de Guibert* vient d'être éditée à nouveau par le comte de Villeneuve-Guibert d'après le texte original : un vol. in-8°, Calmann Lévy, 1906, VI-536 pages. Il ne manque à ce volume qu'une table analytique des noms.

même trône et se séparèrent pour fonder deux puissances rivales qui devaient se disputer ce qu'il y avait à Paris de gens intelligents et distingués, toute la fleur des esprits d'alors; dans cette lutte inégale ce fut Mlle de Lespinasse qui l'emporta; après la rupture, le salon de Mme du Deffand fut un désert, elle n'avait plus dans son entourage que des indifférents, des gens attirés par sa réputation qui ne se souciaient pas plus d'elle qu'elle ne se souciait d'eux, « quelquefois même des parasites qui mangeaient ses soupers, clignaient de l'œil de l'un à l'autre et abusaient de sa cécité pour la tourner en dérision. »

La haine de la marquise resta farouche; quand elle apprit la mort de celle qu'elle avait regardée comme sa fille adoptive, elle lui fit une étrange oraison funèbre : « Si elle est en Paradis, s'écria-t-elle, la Sainte-Vierge n'a qu'à y prendre garde, car elle lui enlèvera l'affection du Père Eternel ! » Ces incidents assez connus sont présentés très agréablement par l'auteur. et nous valent un très beau portrait de Mme du Deffand.

Mais la partie la plus intéressante et, par endroits, la plus nouvelle du livre est celle où sont exposées les trois grandes passions de Julie de Lespinasse : d'Alembert, le marquis de Mora et le comte de Guibert. Pour d'Alembert, il faut, paraît-il, s'en tenir à l'opinion de Rousseau : « Elle a fini par vivre avec lui (d'Alembert), s'entend en tout bien, tout honneur, *et cela ne peut s'entendre autrement* », allusion directe à la vertu sans tache et à « l'innocuité » du philosophe-mathématicien. Mora était bien peu connu, du moins d'une façon très incomplète. M. de S., ayant eu communication d'un recueil imprimé fort rare des papiers du marquis, a pu retracer une biographie très substantielle de celui qui « domine toute la vie sentimentale de Mlle de Lespinasse. » Ce fut entre eux le coup de foudre (décembre 1766), malgré les vingt-quatre ans de l'un, et les trente-quatre ans de l'autre. « Combien j'ai été aimée ! dira plus tard Julie, une âme de feu, pleine d'énergie, qui avait tout jugé, tout apprécié, et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'était abandonnée au besoin et au plaisir d'aimer... Voilà comme j'étais aimée ! » A dater de cette époque le passé s'évanouit, la vie pour elle semble ne dater que du moment où elle a rencontré Mora. Cet amour fut-il platonique ? Tout nous dit : non. Et pourtant M. de S. après avoir, avec une extrême délicatesse, étudié cette question, conclut à un simple échange d'âmes. Les arguments qu'il nous présente ne sont pas sans réplique. Si Julie, par exemple, devenue la maîtresse de Guibert, lui écrit qu'elle a été honnête jusque là, devons-nous croire à la lettre une femme qui est alors infidèle à Mora lui-même ? Si Mora et Julie s'étaient promis le mariage, est-ce une raison pour supposer que des idées « bourgeoises » arrêtèrent l'élan de leur fougueux amour ? La question reste bien douteuse, malgré l'éloquent plaidoyer de M. de S. Ce qui est clair, c'est la trahison de Julie : elle vient de voir Mora partir, tuberculeux et con-

damné, pour l'Espagne, et se jette dans les bras du comte de Guibert. Et c'est pour elle une lutte douloureuse, une long martyre ; elle est rongée par les remords et plaide d'avance son propre procès : l'intérêt de sa correspondance s'en accroit, mais cet intérêt devient tout *littéraire*, et amoindrit la personnalité de Julie qui n'est plus une créature d'exception. La pauvre femme n'aura rien gagné aux indiscrétions de l'histoire.

Ce problème psychologique et sentimental ne doit point nous faire oublier certaines pages, dans lesquelles revit M[lle] de Lespinasse en son milieu, entourée de ses habitués, pages qui sont aussi attachantes, si ce n'est plus, que celles où est retracée cette tragédie intime.

M. de S. à qui nous devons déjà le *Royaume de la rue Saint-Honoré* est tout à fait à l'aise dans ces évocations d'un monde qu'il connait si bien, et dont, mieux que personne, il sent et exprime tout le parfum. Mais M. de S. n'est-il pas un peu trop indulgent pour Guibert, ce bellâtre, qui se croit un grand auteur dramatique et un grand homme de guerre ? Julie, elle-même, aura plus de sévérité pour celui qui, suivant La Harpe, prétendait à rien moins [1] qu'à remplacer Turenne, Corneille et Bossuet.

Casimir Stryienski.

A. Baudot, **Études historiques sur la pharmacie en Bourgogne avant 1803.** Paris, librairie Maloine, 1905, in-8, 547 p. Prix : 12 fr.

Ce n'est pas la Pharmacie, en tant que science, dont M. Baudot a voulu retracer l'histoire dans une région particulière, mais celle de la corporation des pharmaciens. « Nous nous sommes, dit-il, p. 535, de préférence, attaché à l'homme qui fait œuvre de pharmacie, laissant de côté l'étude progressive et comparée des remèdes en Bourgogne [2] ». On le voit, ce qu'il nous donne, c'est l'historique d'une « communauté » professionnelle, ou plutôt même, il le reconnait expressément, des « études », sur ce que fut cette communauté dans une de nos provinces. Sans reculer devant les difficultés qu'il devait rencontrer, M. B. est remonté jusqu'aux temps les plus reculés de notre passé ; la première des cinq périodes entre lesquelles il a divisé son sujet nous reporte à l'époque celtique, gallo-romaine et burgonde. Il est trop évident, qu'il ne peut être ici question de l'histoire des pharmaciens — la corporation n'existait pas —, mais de ce qu'était d'une manière générale l'art de guérir à cette époque lointaine. M. B. lui

---

1. Les documents publiés en appendices sont précieux à signaler, entre autres un portrait du Dauphin, fils de Louis XV, des lettres inédites de M[me] de Lespinasse à sa famille, des lettres de d'Alembert au duc de Villa-Hermosa, etc.

2. M. Baudot n'a, en réalité, compris dans son étude, que le centre de la Bourgogne, la région de Dijon, de Beaune et d'Autun.

attribue tout d'abord un caractère religieux[1], pour le mettre, à l'époque burgonde, surtout entre les mains des sorciers ; mais l'existence et le rôle des sorciers dans la médecine remonte bien plus haut ; on en trouve chez tous les peuples primitifs ; ce n'est pas, comme il semble le dire, un produit de la « barbarie germanique ».

C'est pendant la seconde période, du XIIIe siècle à 1490, qu'on peut seulement parler de véritables apothicaires. M. B. a retracé leur histoire avec beaucoup de soin, et en s'appuyant le plus souvent sur des documents d'archives ; toutefois la différence, qu'il croit devoir signaler entre les épiciers et les apothicaires proprement dits, était-elle toujours aussi réelle qu'il le dit ? Il est permis d'en douter, souvent il s'agit de la même industrie désignée sous deux noms différents. Mais ces commencements de l'histoire pharmaceutique sont bien exposés ; on trouve rassemblés ici une foule de détails ignorés sur les apothicaires des ducs en particulier et les apothicaires en boutique, de la fin du XIVe et au XVe siècle ; les listes de médicaments aussi données p. 55-62, sont d'un intérêt très grand pour l'histoire de la pharmacopée au moyen âge.

Avec la troisième période (1480-1630) ou des « pays d'états », le sujet s'élargit et se précise à la fois ; c'est l'époque où les corporations se constituent, et celle des apothicaires prend bien vite une grande importance en Bourgogne ; elle a des représentants célèbres, comme Claude Dariot et Brice Bauderon, l'auteur d'une des plus anciennes pharmacopées françaises. M. B. a fait un tableau très complet de la vie corporative des apothicaires pendant cette période ; il nous les montre successivement dans leurs officines, puis dans leurs relations avec les autres métiers ; il nous raconte leurs luttes ou leurs rivalités avec les médecins, les chirurgiens et les charlatans ; puis il nous montre leur vie sociale et leur constitution définitive aux débuts du XVIIe siècle, époque où leur profession transformée est soumise à des statuts plus fixes et plus en rapport avec le nouvel état de choses. Deux chapitres, dont le premier nous transporte en plein domaine médical, nous font connaître les mesures d'hygiène, prises dans les temps d'épidémie, et le service hospitalier depuis les premiers temps de la Renaissance.

Dans la quatrième période (1630-1789), celle de « la Bourgogne royale », M. B. nous montre ce que firent les communautés d'apothicaires au XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle (chap. 2 et ss.) ; puis il poursuit l'histoire de leurs rivalités avec les médecins, les chirurgiens et les charlatans ou les empiriques ; subordonnés, par les statuts de 1639, aux médecins, soumis à leur inspection, ils restent toujours supérieurs aux chirurgiens, dont la situation mal définie était

1. Il y aurait beaucoup à objecter à ce qu'avance ici M. Baudot ; mais comme il s'est borné à répéter à peu près les théories émises dans les Mémoires de la Société eduenne, je crois inutile d'y insister.

une cause d'abus et surtout aux charlatans, qui pullulent à cette époque et se rencontrent dans les villes — quelques-uns sont restés célèbres —, comme dans les campagnes. Après un chapitre sur les empoisonnements qui sort un peu du sujet, M. B. recherche ce qu'était devenue la pharmacie dans les hôpitaux, et ce qu'elle était dans les services de santé et dans les campagnes, puis il nous montre quel enseignement recevait l'aspirant apothicaire et quels examens il devait subir. Un dernier chapitre, où il examine, comme dans le livre précédent, quelle était alors la « vie particulière et sociale de l'apothicaire », offre un intérêt inattendu ; nous y voyons les apothicaires arrivant non seulement aux premières fonctions civiles, mais pouvant revêtir des charges militaires ; quelques-uns même se livraient au culte des muses, tel Aimé Piron le père de l'auteur de la *Métromanie*, qui fut poète lui aussi et écrivait en patois des satires plaisantes, fort bien accueillies.

La fondation de l'Académie de Dijon fut le signal d'un réveil scientifique en Bourgogne vraiment remarquable ; dès son ouverture en 1741 [1], des conférences, toutes limitées qu'elles étaient aux matières de physique, de morale et de chimie, attirèrent sur elle l'attention ; mais ce fut surtout depuis sa transformation, vingt et un ans plus tard, en Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, qu'elle devint célèbre ; elle fut une véritable École de médecine et de pharmacie. L'enseignement ou les publications de Legouz de Gerland, fondateur du jardin botanique, du D[r] Durande, professeur de botanique, du chimiste Guyton de Morveau et de son successeur Chaussier, de l'apothicaire Tartelin, démonstrateur de botanique, jetèrent sur elle un vif éclat, et le « Règlement de ville » de 1782, qui imposait à quiconque voulait être admis dans le corps des maîtres apothicaires, l'obligation de suivre pendant deux ans des cours de chimie et de botanique, contribua à assurer sa prospérité jusqu'à l'époque où, comme toutes les institutions analogues, elle fut supprimée par un décret de la Convention. Après cette excursion sur le terrain historico-scientifique, M. B. revient à son sujet dans les deux derniers chapitres, qui ont pour titre, le premier, « la publicité des remèdes à la fin du XVIII[e] siècle », — il y est surtout question des remèdes secrets et empiriques, — le second, « les apothicaires pendant la Révolution ». Supprimés en tant que corporation, les apothicaires virent leur profession déclarée libre ; une anarchie de six ans, conséquence de cette mesure, ne prit fin qu'avec l'organisation des commissions de santé par l'arrêté du 29 floréal, an V.

C'est au moment où une ère nouvelle va s'ouvrir pour l'apothicaire, devenu le pharmacien moderne, que M. Baudot termine son long et consciencieux travail : « La pharmacie traditionnelle, dit-il en

1. On est surpris que M. Baudot ait placé dans la cinquième période (1789-1823), l'histoire de l'Académie de Dijon qui commence 48 ans plus tôt.

terminant, comporte nécessairement le soin et l'accord des forces matérielles naturelles et des formes immatérielles et morales. — Les ancêtres du phamacien actuel ont su s'adapter aux circonstances séculaires et se hausser graduellement jusqu'à l'élite du monde du travail ». Telles sont les deux idées qu'il a voulu développer dans la suite d'études qu'il nous offre ; on doit reconnaître qu'il y a parfaitement réussi ; et son livre luxueusement édité, enrichi d'illustrations bien choisies et curieuses, ne pourra manquer d'être accueilli avec faveur dans le monde de l'érudition.

Ch. J.

Otto Baumgarten. **Carlyle und Goethe** (Lebensfragen, Schriften und Reden herausgegeben von Heinrich Weinel, nº 13). Tübingen, Mohr, 1906; in-8 de 177 pages.

Cet ouvrage n'ajoute rien, au point de vue documentaire, aux études que nous possédions déjà sur la dépendance de Carlyle à l'égard de Goethe : aussi bien l'intention de l'auteur n'est-elle nullement de reprendre, de vérifier ou de préciser les recherches de cet ordre. La suite de conférences qui a été le point de départ du livre devait surtout rendre plus conscient et plus fort, pour des « chrétiens du temps présent », le rattachement des « idéaux modernes » à ces deux grands noms. Le *Gœthe* de Bielschowsky, le *Carlyle* de Hensel complétant Froude sur quelques points, fournissent à M. B. une documentation très suffisante qui lui permet de mettre dans un jour assez juste les extraits qu'il donne des deux écrivains. Sur le lien qui relie le culte des héros à la « philosophie des habits », sur l'irréductible fonds calviniste de Carlyle, sur l'extrême subjectivisme de son culte gœthéen, il y a des remarques intéressantes et neuves parfois. Mais l'effort principal de l'auteur se manifeste dans les derniers chapitres : le sentiment chrétien de notre temps, éclairé par le meilleur de l'activité de Gœthe et de Carlyle, ne doit pas hésiter à ranger parmi les « héros » « la personne sainte, et cependant entièrement humaine et naturelle de Jésus », représentative par excellence de l'esprit de sacrifice pour les humbles. Reste à savoir si c'est bien là « développer », sans infidélité ni méprise, l'idée du « héros », de la personnalité complète et parfaite, dont M. B. souhaite ainsi la conciliation avec le christianisme de notre âge.

F. Baldensperger.

Guerre de 1870-1871. État nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés dans la deuxième partie de la campagne (du 15 septembre 1870 au 12 février 1871) par A. Martinien. Paris, H. C. Lavauzelle, 1906, in-8° de 242 pages.

Cet ouvrage, publié sous les auspices de la section historique de l'État-major de l'armée, forme le complément d'un précédent volume

consacré aux officiers tués ou blessés dans la première partie de la guerre franco-allemande. Il est juste de reconnaître une fois de plus le soin, la méthode et la persévérance dans les recherches que M. A. Martinien a déjà fait apprécier ici-même, particulièrement quand il publia son ouvrage sur les officiers tués ou blessés pendant les guerres du 1er Empire. Le travail de dépouillement, pour être cette fois plus circonscrit, n'a pas été moins ardu; et M. M. a été obligé de compulser les nombreuses séries, toutes considérables, des archives historiques et administratives de la guerre franco-allemande, à savoir : les correspondances et rapports sur les opérations, les journaux de marche, historiques, des corps de troupes, situations des armées, dossiers des officiers, contrôles, feuilles de journées, etc., sans préjudice des imprimés dont la bibliographie est, pour cette période, si considérable. Les listes, ainsi établies par M. M. à force de temps et de recherches, seront précieuses à consulter pour l'histoire du corps d'officiers pendant la guerre de 1870-1871 ; mais elles pourront aussi suggérer maintes réflexions d'ordre plus général. Notamment, en faisant ressortir la valeur des troupes improvisées de la Défense nationale au cours d'une lutte désespérée de cinq mois, ne montrent-elles pas le parti qu'une organisation opportune aurait permis de tirer de cette immense réserve d'hommes aptes à faire la guerre, mais la plupart sans instruction ni éducation militaires ? A la bataille de Loigny, le 75e provisoire (mobiles du Loir-et-Cher et Maine-et-Loire) compte 27 officiers tués ou blessés ; le 22e provisoire (mobiles de la Dordogne) 17 officiers; à la bataille de Nuits, la 1re Légion du Rhône a 23 officiers atteints. Les régiments de marche, force principale de l'armée, ont été particulièrement éprouvés : à Loigny, le 27e de marche perd vingt-deux officiers, le 37e seize, le 38e vingt, le 39e vingt-deux.

Les pertes les plus considérables en officiers ont eu lieu à Loigny (256 officiers), à Villiers (247), à Champigny (182), à Buzenval (205), à Beaune la Rolande (123). Par contre, le succès de Coulmiers n'a coûté que 62 officiers.

Le sacrifice de ces troupes a été d'autant plus méritoire qu'elles sentaient peser sur elles la déprimante influence des désastres antérieurs, qu'elles n'ont pas connu elles-mêmes — ou si peu — la victoire, qu'elles semblaient vouées enfin à la mauvaise fortune [1].

Ty.

---

1. L'auteur a pris soin d'indiquer, pour chaque corps d'infanterie, avec le nombre de bataillons et de compagnies qui ont servi à le former, la provenance de ces unités : indication essentielle qui permet au lecteur de se retrouver dans cette organisation complexe des armées de la Défense nationale.

Paul Cauer, **Von deutscher Spracherziehung.** Berlin. Weidmann, 1906, 8°, p. 272. Mk. 4,80.

Otto Schroeder, **Vom papiernen Stil.** 6. durchgesehene Auflage. Leipzig et Berlin, Teubner, 1906, 8°, p. 102. Mk. 2,80.

I. M. Cauer, ancien professeur de Première, a recueilli dans ce volume les expériences amassées au cours d'un enseignement de vingt ans. L'*Oberprima* du gymnase allemand est la classe qui prépare les jeunes gens à aborder les études universitaires ; elle doit donc éveiller en eux le goût de la recherche personnelle, le sens de la méthode scientifique, l'indépendance du jugement. Cette idée qui a été le premier principe pédagogique de l'auteur est aussi celle que fait l'unité de son livre à travers le menu détail des observations. Ainsi compris, le rôle de professeur suppose une collaboration constante entre les élèves et le maître; elle se devine à chaque page du livre de M. C. et n'en constitue pas le moindre attrait.

La matière du programme en *Prima* pour l'enseignement de l'allemand comprend, comme chez nous, l'étude de la littérature et la lecture des auteurs. M. C. souhaite que la première s'inspire d'un sage éclectisme et que sans prétendre à épuiser toute l'histoire littéraire, elle s'attache plutôt à faire ressortir tout ce qui a été impulsion féconde dans l'évolution intellectuelle de la nation. Il caractérise alors en quelques traits essentiels pour la période classique ce que les élèves doivent s'en assimiler. Quant à la lecture des auteurs, il défend l'utilité du commentaire qu'une certaine pédagogie voudrait supprimer pour laisser l'œuvre d'art agir par elle-même ; M. C. n'a pas de peine à montrer par un choix d'heureux exemples que l'interprétation du maître est souvent indispensable pour parvenir à l'intelligence pleine d'un morceau. Le gymnase allemand ne connaît pas notre classe de philosophie, mais cet enseignement trouve cependant sa place dans l'*Oberprima*, moins étendu et moins précis seulement. Le chapitre intitulé *Philosophische Propædeutik* expose tout un programme de l'enseignement philosophique scolaire qui naturellement reste rattaché par des liens étroits à la discipline principale, l'étude de l'allemand. Dans les pages consacrées à la langue et au style l'auteur oublie davantage ses conseils pédagogiques pour défendre des idées qui lui sont chères et en faveur desquelles il a déjà engagé plus d'une polémique, en particulier contre l'*Allgemeiner deutscher Sprachverein*. A son sens on régente trop la langue, on ne sent pas assez l'allure libre de son évolution. Il y a dans ces deux chapitres de judicieuses et fines remarques sur le respect dû au dialecte même à l'école, sur quelques innovations malheureuses de puristes patriotes, sur l'écart souvent fâcheux entre l'allemand écrit et l'allemand parlé. La dernière partie de l'ouvrage a plus encore que tout l'ensemble un caractère professionnel : elle traite de la composition, du plan et du

développement, du choix des sujets (l'emploi du parallèle paraît bien excessif), etc., et abonde aussi en détails précis, mais échappe à l'analyse d'un compte rendu.

C'est au personnel enseignant d'Allemagne que s'adresse avant tout le livre de M. C.; c'est lui seul d'ailleurs qui est compétent pour apprécier et discuter les méthodes et les conseils de l'auteur. Pour nous il a surtout la valeur d'un document intéressant qui nous permet de nous faire une idée assez complète du couronnement des études secondaires en Allemagne et du bagage littéraire de ceux qui comptent parmi les *Gebildete*.

II. On peut nommer ensemble M. Otto Schroeder et M. Cauer. Ils veulent tous deux défendre la langue contre le rigorisme des grammairiens ou les coupables négligences de l'usage et les travers de la mode. Le volume de M. Sch. est plein d'esprit et d'entrain : les tournures pédantes, les formules gauches, les expressions vides qu'un « allemand de papier » a par degrés introduites dans la langue sont caractérisées et ridiculisées avec une verve moqueuse; seule l'indignation jouée ou sincère est parfois excessive dans un si mince sujet. Dans ces pages rapides, l'auteur a déployé une véritable virtuosité à montrer le premier qu'on peut écrire comme on parle. Cette forme brillante assez inattendue chez nos voisins dans cet ordre de questions n'a pas été étrangère sans doute au succès de ce petit livre dont la *Revue* annonçait en 1889 la première édition; il est cependant quelque chose de plus qu'une piquante diatribe. D'un sens très fin M. Sch. a noté les nuances de la langue parlée, de la littérature populaire, du *Volkslied* en particulier, et il est aussi familiarisé avec les habitudes de style des auteurs classiques qu'avec l'évolution du parler usuel. Son volume se compose de trois articles. Le premier, *der grosse Papierne*, raille les plus choquantes des sottises du langage moderne; les deux autres sont de petites monographies. L'une d'elles traite du pronom *Derselbe* dont les variations de sens et les emplois chez les différents auteurs, chez Gœthe entre autres, sont analysés avec une grande abondance de détails. L'autre intitulée *Wörter und Worte* contient d'intéressantes remarques sur la liaison des mots et l'hiatus; ici encore c'est la langue de Gœthe que l'auteur a surtout envisagée. Si des livres du genre de ceux de MM. Schroeder et Cauer — ils ne sont pas d'ailleurs isolés — rappellent enfin le public allemand au souci de la forme et au respect de sa langue, le monde des lecteurs étrangers n'aura qu'à s'en féliciter.

L. R.

— On trouvera dans la *Revue des idées* du 15 avril (n° 28, 3e année) la leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France, lue le 13 février par M. A. Meillet : *l'état actuel des études de linguistique générale*.

— M. Auguste Seraphim a pris, à la place de feu Reicke, la direction de l'*Altpreussische Monatsschrift* (Königsberg, Beyer) et l'on annonce qu'il donnera une plus grande place dans ce recueil à l'histoire politique et littéraire de la Prusse.

— L'Université de Leipzig célébrera son cinquième centenaire le 14 décembre 1909 ; à cette occasion, la commission royale d'histoire de Saxe prépare une grande publication sur l'Université et la ville de Leipzig ; l'histoire des écoles sera traitée par M. Kaemmel ; celle de l'art, par M. Haehnel ; celle de l'administration, par M. Kötzschke ; celle de la musique, par M. Wustmann ; celle de la vie intellectuelle par M. Wittkowski.

— E. Böhmer, le théologien et romaniste que l'on connait et qui est mort récemment à Lichtenthal près de Baden-Baden, a légué à la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg, outre sa collection d'ouvrages relatifs à Pindare, tout ce qu'il possédait d'imprimés et de manuscrits sur le mouvement évangélique en Espagne et en Italie.

— Un séminaire pour la langue bulgare va être ouvert à l'Université de Leipzig. Il sera dirigé par le professeur Gustave Weigand, qui dirige déjà le séminaire de langue roumaine. Le gouvernement bulgare a décidé de soutenir l'entreprise par un crédit annuel de 5,000 francs.

— On a compté dans le dernier semestre universitaire en Allemagne 42,390 étudiants, dont 22,422 prussiens. De ces étudiants prussiens, 6,997 étudient le droit ; 5,336, la philosophie et l'histoire ; 2,903, les mathématiques et les sciences naturelles ; 2,855, la médecine ; 1,025, la pharmacie ; 508, la chirurgie dentaire ; 999, la théologie évangélique ; 853, la théologie catholique ; 483, l'agronomie.

— La bibliothèque de la ville de Hambourg a récemment acquis la précieuse collection de feu le Dr Lévy, consistant en 170 manuscrits et 1,000 imprimés hébreux.

— A la vente de livres faites du 26 au 28 mars à Leipzig par la librairie Boerner, on a payé 2,560 marks un exemplaire non coupé de la première édition des *Brigands* de Schiller, 3,200 marks un portrait original de Heine, 920 marks un dessin crayonné de Marianne de Willemer.

— Le conseil municipal de Montmorency a décidé d'élever une statue à J.-J. Rousseau à l'aide d'une souscription internationale : « Il y aura bientôt cent cinquante ans que J.-J. Rousseau vint habiter Montmorency. C'est dans la solitude de nos bois, sous l'ombrage de nos chataigniers, qu'il a conçu et enfanté ses chefs-d'œuvre. Tout parle de lui à la Chevrette, à l'Ermitage, à Eaubonne et à Mont-Louis. Les statues que les grandes villes lui ont élevées, sont un hommage au génie du philosophe ; celle de Montmorency sera un souvenir plus intime ». Parmi les membres du comité d'honneur nous relevons les noms de M. Berthelot, président, Alexieff, Altamira, Bertaux, Bernard Bouvier, Cabanès, Chuquet, Claretie, Compayré, Dastre, Dufour, Grand-Carteret, comte de Girardin, O. de Gourcuff, Hugues Clovis, Istel, Jansen, Monod, Pelletan, Pougin, Poupin, Ritter, Erich Schmidt, Tiersot, H. de Varigny. Adresser sa souscription, si modeste qu'elle soit, à M. le receveur municipal de Montmorency.

— Une statue de Herder, due au sculpteur Arthur Schulz, de Charlottenbourg, qui a reçu à cet effet une somme de 6,500 marks, sera élevée au printemps de 1907 à Bückebourg.

— Un comité auquel appartiennent MM. Erich Schmidt, G. Minde-Pouet et R. Steig (tous trois éditeurs de Kleist), s'est formé il y a quelques semaines pour ériger un monument au poète Henri de Kleist à Francfort-sur-l'Oder.

— Un *Musée Andersen* va être fondé à Odense en l'île de Fionie dans la maison natale de l'écrivain ; on y réunira non seulement toutes les éditions et traductions de ses œuvres, mais tous les objets qui lui ont appartenu ou qui se rapportent à lui ; ses livres d'école, sa table, la plume dont il se servit pour écrire ses dernières lignes, son lit, sa chaise longue, ses ordres, son parapluie, et divers portraits de cette Jenny Lind « le rossignol suédois » qui lui avait inspiré une passion profonde.

— Le comité exécutif (MM. R. Koser, Édouard Meyer, U. de Wilamowitz-Möllendorff) du Congrès international pour les sciences historiques annonce que ce Congrès, projeté pour l'année 1906, ne se tiendra que dans l'été de 1908 à Berlin ; le programme sera envoyé dans le cours de l'année 1907.

— Le quinzième Congrès international des américanistes aura lieu cette année à Québec, du 10 au 15 septembre.

— Le 1er mars est mort à Gœttingue un des meilleurs germanistes de l'Allemagne, Moritz Heyne, à l'âge de 69 ans ; le 22 mars à Charlottenbourg, le poète et critique Édouard Grisebach, à l'âge de 61 ans ; le 1er avril, à Leipzig, l'éditeur Jean Grunow, à l'âge de 60 ans ; le 6 avril, à Dresde, le philologue et jadis recteur de la Kreuzschule, Fr. O. Hultsch, à l'âge de 73 ans ; le 18 avril, à Forli, l'historien italien Giuseppe Mazzatinti, à l'âge de 40 ans ; le 22 avril, à Nervi, le libraire berlinois Hermann Paetel, à l'âge de 71 ans ; le 24 avril, à Koenigsberg, l'écrivain Émile Krause, à l'âge de 63 ans ; le 25 avril, à Colmar, le directeur des archives Heino Pfannenschmidt, à l'âge de 78 ans ; le 26 avril, à Dresde, le critique et historien littéraire Robert Prölss, à l'âge de 85 ans ; le 10 mai, à Leipzig, M. Oscar de Gebhardt, directeur de la bibliothèque de l'Université, à l'âge de 62 ans.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 mai 1906*. — M. Salomon Reinach annonce, d'après une lettre de M. le commandant Espérandière, que les fouilles, reprises le 14, ont donné d'excellents résultats. On a trouvé une cave contenant 60 kilogrammes d'outils en fer, des monnaies, une statuette en bronze de Mercure et surtout un grand peson en bronze représentant un buste de Silène, qui est un morceau de premier ordre. M. Reinach fait observer que ces découvertes sont très encourageantes, car elles prouvent que l'Alésia gallo-romaine a été détruite subitement et que le sous-sol est resté intact. Dès qu'il a eu connaissance de ces résultats, M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, a donné mille francs à la Société de Semur pour la continuation des fouilles.

M. S. Reinach annonce ensuite que MM. Grenfell et Hunt ont découvert à Oxyrhynchus, en Egypte, des papyrus d'une grande importance, entre autres 135 vers de *péans* de Pindare, 100 vers d'une tragédie perdue d'Euripide, *Hypsipyle*, 70 vers des méliambes de Cercidas, un fragment considérable d'une histoire de la Grèce au début du IVe siècle. La trouvaille la plus surprenante est peut-être

celle d'un Evangile complètement inconnu. Jésus et ses disciples se rendent au temple de Jérusalem; ils y rencontrent un Pharisien qui leur reproche de n'avoir pas accompli certaines cérémonies pour se purifier; alors Jésus prend la parole et, dans un discours éloquent, fait contraster la pureté du cœur avec la pureté rituelle. Tout ce récit est absolument nouveau.

M. Jules Lair communique les décisions de la commission du prix Bordin. Ce prix est partagé de la manière suivante : 2000 francs à M. Jules Gay, pour son livre sur *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avènement de Basile Ier jusqu'à la prise de Bari par les Normands* (867-1071); — 600 fr. à MM. Samaran et G. Mollat pour leur travail sur *La fiscalité pontificale en France au XIVe siècle*; — 400 fr. à M. Pierre Champion, pour son livre sur *Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne.*

M. l'abbé Thedenat communique les décisions de la commission des Antiquités de la France : 1re médaille, M. Léon Mirot, pour ses deux volumes intitulés : *Isabelle de France, reine d'Angleterre, comtesse d'Angoulême*, et *Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI*; — 2e médaille, M. Ph. Lauer, *Les Annales de Flodoard*; — 3e médaille, M. Serbat, *Les Assemblées du clergé de France de 1561 à 1615*; — 4e médaille, M. Henry d'Allemagne, *Les cartes à jouer du XIVe au XXe siècle.* — 1re mention, G. Dottin, *Manuel pour l'étude de l'antiquité celtique*; — 2e mention, l'abbé C. Allibert, *Histoire de Seyne*; — 3e mention, L. Bégule, *Les incrustations décoratives des cathédrales de Lyon et de Vienne*; — 4e mention, l'abbé J. M. Abgrall, *Architecture bretonne* (diocèse de Quimper) et *Livre d'or des églises de Bretagne*; — 5e mention, Emile Bonnet, *Antiquités et monuments du département de l'Hérault*; — 6e mention, Henri Moris, *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*; — 7e mention, J.-C. Demarteau, *L'Ardenne belgo-romaine.*

M. Charles Joret présente, de la part de M. Vasseur, professeur à la Faculté des sciences de Marseille, les photographies de nombreux objets découverts dans les fouilles que le savant géologue a pratiquées dans l'arrondissement d'Aix. En 1903, M. Vasseur avait déjà fait les plus curieuses trouvailles; pendant ces deux dernières années, il a exploré un hameau détruit probablement au second siècle a.C. et resté depuis lors ignoré. M. Vasseur a recueilli avec soin les objets brisés et enfouis sous les décombres et les a presque tous reconstitués; les plus petits remplissent aujourd'hui deux vitrines du Musée de Longchamp. D'après M. Vasseur, ces poteries ont une double origine; les unes, plus finies, mieux cuites, sont grecques ou marseillaises; les autres, plus grossières, mal cuites, sont indigènes. A côté d'elles, M. Vasseur a trouvé quelques objets en bronze, des fragments de bracelet, des serpettes, une hache à deux tranchants, etc. M. Joret insiste sur l'intérêt et l'importance de ces découvertes. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Emile Chatelain communique divers fragments d'imprimés du XVIe siècle trouvés dans quelques reliures de la Bibliothèque de l'Université : 58 feuillets d'un Bréviaire de Rodez, totalement inconnu, imprimé probablement à Lyon avant 1525; — quelques pages mutilées de la *Melusine* de Jean d'Arras, texte différent de l'édition Brunet; — une *Pronostication* de Gaspard Laet, « médecin et astrologue de la puissante Université de Louvain », pour 1516; — 5 feuillets d'une édition du Pseudo-Bérose donnée par Jean Gourmont, vers 1510; — 8 pages d'épreuves du traité de Raoul de Monthiquet sur le mariage (vers 1520); — un cahier du *Jouvencel* de Jean de Bueil, imprimé probablement par Philippe Lenoir en 1523 ou 1533.

M. Antoine Thomas donne lecture d'un mémoire de M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, intitulé : *Le sac de la cité de Limoges et son relèvement.* En comparant les différents récits de la prise de Limoges-cité par le prince de Galles (19 sept. 1370), M. Leroux ramène cet événement à ses justes proportions : puis il montre le long effort que durent faire les habitants pour relever peu à peu leur ville de ses ruines : le palais épiscopal ne fut reconstruit qu'en 1534-1537 et les murailles de la cité réédifiées qu'en 1545-1552. Il fallut donc près de deux siècles pour effacer toute trace matérielle des terribles conséquences de la colère du Prince Noir.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 11 juin. — 1906

Barnett, Quelques passages des Upanishads. — Wilamowitz, Krumbacher, Wackernagel, Leo, Norden, Skutsch, La littérature et la langue grecque et latine. — Dignan, L'acteur muet dans Eschyle. — Thucydide, VI, p. Spratt. — Hérodote, IV, p. Shuckburgh. — Longin, Le sublime, p. Vahlen. — K. Lehmann, Les attaques des trois Barcides contre l'Italie. — Bacha, Le génie de Tacite, la création des Annales. — Arvanitopoullos, L'édit de Dioclétien. — L. Schmidt, Histoire des peuplades germaniques, II. — S. R. Gardiner, Histoire d'Angleterre, I, trad. M. Beck. — Kretschmayr, Histoire de Venise, I. — Vaganay, Vocabulaire français du XVI° siècle, 1 et 2. — Franz, Le portrait littéraire en France au temps de Richelieu et de Mazarin. — Jovy, Les Mémoires de Mathieu Feydeau; Quelques notes sur Pascal. — Hunt, Histoire politique de l'Angleterre, 1760-1801. — Apostoli, Lettres Sirmiennes, p. Bigoni et A. d'Ancona. — Mémoires des marquis Amand et Alphonse d'Hautpoul, p. comte Fleury, p. Hennet de Goutel. — Pachalery, Anthologie du XIX° siècle. — Abbé Marin, Vie, travaux et voyages de Mgr Hacquard. — Kamel pacha, Égyptiens et Anglais. — D'Eichthal, La formation des richesses. — Houtin, La question biblique au XX° siècle. — André, L'enseignement primaire en Grèce. — Lorentz, Textes slovinces. — Philippide, Les éléments grecs du roumain. — Académie des inscriptions.

L.-D. Barnett, **Some sayings from the Upanishads;** Londres, Luzac. 1905, in-12°, p. 59.

Cet opuscule, dont l'auteur ne précise pas lui-même la portée, mais qui est évidemment destiné au grand public, donne la traduction de quelques passages des upaniṣads.

Ce sont successivement :

1) le chapitre VI de la Chândogya, vue d'ensemble assez complète et assez cohérente de la cosmogonie et de la métaphysique des upaniṣads ;

2) le paragraphe 14 du chapitre III de la même upaniṣad, définition et exaltation du Brahman (neutre) ;

3) le chapitre IV (§§ 3-5) de la Bṛhadaraṇyaka, doctrines de Yâjñavalkya sur l'âtman ;

4) une traduction presque complète de la très courte Kaṭhopaniṣad.

Ces quatre morceaux sont heureusement choisis : ils comptent parmi les plus caractéristiques de cette littérature et aussi parmi les plus capables d'intéresser le lecteur étranger aux doctrines indoues.

La traduction, à dessein bourrée d'archaïsmes, n'est pas dépourvue par endroits d'une certaine emphase qui convient bien au sujet. Quinze pages de notes où se trouvent éclaircis les termes et les idées peu familières au public non indianiste complètent cette petite plaquette sans prétention, qui aura sur ses semblables l'avantage de ne pas répandre d'idées fausses, et qui est d'une lecture agréable.

G. Cœdès.

Die griechische und lateinische Literatur und Sprache, von U. von Wilamowitz-Moellendorff, K. Krumbacher, J. Wackernagel, Fr. Leo, E. Norden, F. Skutsch (Die Kultur der Gegenwart, ihre Entwickelung und ihre Ziele, herausgegeben von Paul Hinneberg, Teil I, Abteilung VIII). Berlin-Leipzig, Teubner, 1905; vii-464 p. gr. in-8°.

Ce beau volume forme la huitième section de la première partie dans la vaste encyclopédie publiée par M. Hinneberg sous le titre général de *Die Kultur der Gegenwart*. Il comprend deux grandes divisions : I. Littérature et langue grecques; II. Littérature et langue latines, partagées chacune en trois chapitres : 1) La littérature de l'antiquité, jusqu'à la fin du vi° siècle après J.-C. ; 2) La littérature de transition et du moyen âge; 3) La langue. Les noms des collaborateurs, à la première ouverture du livre, sont déjà une garantie que la partie confiée à chacun est traitée de la manière la plus compétente ; ce sont en effet ceux de professeurs d'une autorité indiscutable, universellement reconnue, et dont les travaux jouissent dans le monde savant, à des titres divers, d'une juste renommée : pour le premier chapitre de chaque subdivision, respectivement MM. von Wilamowitz, de Berlin, et Leo, de Göttingue ; pour le second, MM. Krumbacher, de Munich, et Norden, de Breslau ; et pour le troisième, MM. Wackernagel, de Göttingue, et Skutsch, de Breslau. La lecture de l'ouvrage confirme pleinement cette opinion, et dès les premières pages l'introduction de M. v. Wilamowitz, où il expose sur quels principes il convient de s'appuyer pour étudier et comprendre l'ensemble de la littérature grecque ancienne, éclaire d'un jour particulier tout ce qui va suivre ; c'est par périodes, et non par genres, que les productions littéraires nous sont présentées ; et c'est selon la continuité des temps que nous embrassons l'histoire de cette littérature, et non plus suivant une division qui n'est pas, il est vrai, dépourvue d'une certaine unité, mais qui a cependant quelque chose d'artificiel, et de toute façon manque de vie. Les esprits curieux verront ainsi qu'en dehors de ce qu'on est accoutumé à vénérer comme classique — avec raison, certes — il y a encore autre chose ; que chaque époque a ses goûts et ses tendances, dont l'origine n'échappe pas à celui qui cherche et réfléchit ; que chaque siècle a vu fleurir des écrivains dont les œuvres sont en rapport étroit avec ces tendances et

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Paris, le 30 mai 1906.

Par un commun accord et pour clore définitivement le différend soulevé par la publication des deux articles : « Lettre à un Ami » du 8 janvier 1906, et « Réponse à cette Lettre » du 19 mars 1906, MM. Graffin et Chabot, après explications échangées en présence de M. le chanoine Adam, promoteur du diocèse de Paris, ont demandé l'encartage dans la « Revue Critique » de la note explicative qui suit :

Mgr Graffin reconnaît :

1° Qu'il n'a pas eu besoin de conseiller en 1890 à M. Chabot « de ne pas prendre d'inscription au secrétariat de l'Institut catholique, pour ménager sa bourse », puisque les droits d'inscriptions n'ont été établis qu'après 1896 ;

2° Que « la lettre insolente et injurieuse à l'adresse de Mgr D'Hulst » pouvait, comme l'affirme M. Chabot, n'être qu'une lettre de protestation, nullement injurieuse, adressée par ce dernier au gérant du Bulletin de l'Institut catholique, qui l'aurait communiquée à Mgr le Recteur sans l'expliquer suffisamment ;

3° Qu'il ressort de la lecture de l' « Annuaire des Hautes-Études », année 1895, que M. Chabot ayant déposé sa thèse à la fin de 1893, a mis à contribution la copie à lui prêtée en 1895 par Mgr Graffin pour faciliter et achever l'impression de ladite thèse. A propos de cette thèse, M. Chabot reconnaît que Mgr Graffin a pu, comme d'autres professeurs, lancer l'idée de ce travail encore à faire ;

4° Que la traduction du texte de l'histoire de « Jaballaha » n'a pas été soustraite frauduleusement par M. Chabot, mais qu'elle a été indûment confiée à ce dernier, en l'absence de Mgr Graffin, par son secrétaire M. Babakhan ;

5° Mgr Graffin, invité à s'expliquer sur l'accusation d'escroquerie portée contre M. Chabot — pour terminer à l'amiable le différend — retire purement et simplement cette accusation.

Approuvé :
R. Graffin.

Approuvé :
J.-B. Chabot.

Certifié conforme à l'original :

E. Adam,
Ch. h. promoteur.

ces goûts; et qu'en fin de compte la valeur historique d'un écrivain ne se mesure pas exclusivement à son éclat littéraire et à la distance qui le sépare des grands modèles. Cette méthode n'empêche pas, au reste, de caractériser l'œuvre d'un auteur et son génie propre; et M. v. W. n'a pas manqué de le faire avec sa précision habituelle, parfois d'une manière saisissante et originale; le relief de chaque figure n'en est que mieux accusé. Ce que je viens de dire de la première partie s'appliquera aussi bien au reste du volume; les auteurs ont suivi le grec byzantin, la littérature latine classique et post-classique, dans leur évolution historique, en un vaste tableau d'ensemble où sont dépeints non seulement les personnages individuels, mais aussi les traits caractéristiques des époques et leurs mutuelles relations, et où les conditions mêmes de la production littéraire sont substantiellement analysées. Les chapitres sur les langues, où l'on trouvera exposées les étapes successives de leur développement, jusque dans leurs dernières transformations et dans l'influence qu'elles ont exercée et exercent encore sur les langues modernes, complètent heureusement chacune des deux grandes divisions du volume, et font de cette partie du manuel un ouvrage qui ne peut manquer d'exciter un vif intérêt dans le public lettré.

My.

Frank W. Dignan. **The idle actor in Æschylus** (Thèse de doctorat). Chicago, Univ. Press, 1905; 43 p.

J'entends par « idle », nous dit M. Dignan (p. 14, n. 18) l'acteur qui ne parle pas et auquel on n'adresse pas la parole. Aristophane, *Gren.*, 908 svv. a reproché à Eschyle, par la bouche d'Euripide, d'avoir laissé ses personnages sans parler pendant des scènes entières; Danaos, Atossa, Prométhée, Cassandre, dans les pièces subsistantes, en sont des exemples connus, et le comique mentionne Achille et Niobé. Il semble à M. D. que l'on n'ait pas suffisamment recherché les motifs d'une telle technique dramatique, et il s'est demandé si l'emploi de « l'acteur muet » — ne pas confondre avec le personnage muet, comme Bia dans *Prométhée* — n'était pas dû à des motifs d'ordre purement matériel bien plutôt qu'au désir du poète de produire un effet. Il se prononce pour la première alternative, bien qu'il ne nie pas absolument, pour quelque cas, l'effet dramatique obtenu. La prédominance du chœur, la préférence du poète pour le dialogue à deux personnages, et surtout, dans les pièces antérieures à l'*Orestie*, l'état encore imparfait du théâtre et de la scènerie sont pour lui les raisons déterminantes qui ont forcé le poète à laisser sur la scène un personnage inoccupé. Les observations de M. D. sont pour la plupart fort justes; mais il est exagéré de conclure que ces silences des acteurs sont dus uniquement aux conditions matérielles du théâtre.

Le poète dramatique est soumis, évidemment, à certaines exigences; il les connaît et les prévoit; et c'est suivant cette connaissance et cette prévision qu'il construit son drame, dispose les scènes et prépare ses effets. Mais s'il est vraiment un maître du théâtre, ces exigences, au lieu de commander à son plan et de forcer les situations, disparaissent au contraire devant son génie, et s'effacent devant ses conceptions artistiques. Les critiques, nous dit M. D. à propos du long silence de Cassandre, ont tous perdu de vue ce fait que pour une bonne part il était imposé au poète par les conditions matérielles, et que par suite « l'habileté du poète a consisté, non à inventer ce silence comme moyen dramatique, mais à l'accepter comme inévitable et à en tirer un effet brillant ». La thèse est soutenable; mais je crois tout au contraire qu'Eschyle, dans la conception de sa pièce, a voulu ce long silence, sans se préoccuper d'abord des moyens de le réaliser, et c'est cette volonté consciente, cette haute conception de l'art dramatique qui a entraîné la mise en œuvre et le développement de toute la scène. Paul Girard dit fort justement, à mon sens, « il y a eu là, de la part d'Eschyle, préméditation. » Il serait trop long d'examiner tous les autres cas du silence d'un acteur étudiés par M. D. Ils ne sont pas tous d'ailleurs de même nature, et l'on admettra volontiers qu'il est arrivé au poète de se plier, peut-être malgré lui, aux conditions défavorables du théâtre, et de donner à certains personnages un rôle nécessité par les imperfections de la scène ou par d'autres raisons d'ordre matériel; Danaos des *Suppliantes* peut, à ce point de vue, servir de type. Mais, de ce qu'il en fut ainsi parfois, conclure (p. 31) que dans aucune des pièces connues d'Eschyle le silence prolongé d'un acteur n'est dû à une intention dramatique, c'est certainement dépasser le but. Quoi qu'il en soit, la thèse de M. Dignan est fort intéressante; ses observations sur les drames d'Eschyle, ses comparaisons finales avec les pièces de Sophocle et d'Euripide sont pleines d'aperçus ingénieux; ses conclusions générales sur les acteurs silencieux suivant trois types de tragédies, quoique cette division soit bien artificielle, méritent de retenir l'attention; l'ouvrage entier est une bonne contribution à l'histoire de l'évolution de la tragédie grecque.

My.

Thucydides, **Book VI, edited with introduction and notes**, by A. W. Spratt, Cambridge, University Press, 1905, 407 p, in-12.

Herodotos, IV **Melpomene, edited** by Shuckburgh (E. S.), Cambridge, University Press, 1906, 315 p. in-12.

Très bien imprimé, comme en général tous les volumes de cette collection classique, le travail de M. Spratt se recommande encore par d'autres mérites. L'*Introduction* contient, avec un exposé de l'histoire de la Sicile jusqu'en 415, une intéressante étude sur l'ordre

des mots dans Thucydide. Le texte est accompagné d'un choix judicieux de variantes et de conjectures : on y trouve en général signalées, à titres de curiosités sans doute, les corrections hardies de Cobet et de Herwerden ; rarement l'auteur lui-même s'éloigne de la tradition des manuscrits. Les notes explicatives ont un caractère surtout grammatical : elles comportent à chaque page plusieurs renvois au livre bien connu de Goodwin, *Moods and tenses*. L'index grec est également conçu de manière à permettre une étude approfondie du vocabulaire et de la langue de l'historien.

L'édition du livre IV d'Hérodote, publiée par M. Shuckburgh dans la même collection, s'adresse à des élèves évidemment plus jeunes. De notes critiques, il n'y a pas trace au bas des pages. Le commentaire explicatif, généralement très simple, contient peu d'observations sur la syntaxe. L'*Introduction* expose les principales données historiques et géographiques du livre IV, contrôlées d'après des ouvrages modernes. Pour l'établissement du texte (p. XXVII-XXXIII), l'auteur a utilisé, entre autres, le livre de Blaydes, *Adversaria in Herodotum* (1901).

Am. HAUVETTE.

Διονυσίου ἢ Λογγίνου, Περὶ Ὕψους, *de sublimitate libellus*, in usum scholarum edidit O. Iahn (1867), tertium edidit (1905) I. Vahlen. Lipsiae, Teubner, 1905, xx-92 p. in-8.

Dans la préface de cette troisième édition, M. Vahlen énumère les différents travaux dont le traité du *Sublime* a été l'objet depuis 1887 (p. XIII-XV), y compris les comptes-rendus de l'édition Rhys Roberts (1899) ; puis il expose la méthode qu'il a suivie dans les notes critiques (p. XV-XVI) et dans le choix des *testimonia* (p. XVI) ; enfin il discute quelques leçons ou interpolations proposées par divers savants (p. XVII-XX). Parmi ces dernières, je relève le passage du ch. XXXIII où l'auteur du traité parle d'Archiloque, en le comparant à Eratosthène. M. Vahlen persiste à croire qu'il y a dans la phrase en question une lacune : son argumentation (p. XIX) ne me paraît pas décisive, et la ponctuation adoptée par Wilamowitz (*Griechisches Lesebuch*, p. 379) donne un sens à tous égards satisfaisant.

Am. HAUVETTE.

K. LEHMANN. **Die Angriffe der drei Barkiden auf Italien.** Drei quellen-kritisch-kriegsgeschichtliche Untersuchungen. Leipzig, Teubner, 1905 ; x-309 p.

La marche d'Annibal à travers la Gaule et son passage des Alpes donnent lieu à plusieurs questions dont l'une me paraissait, après l'examen d'un ouvrage récent, avoir reçu une solution fort acceptable, appuyée sur une démonstration aussi intéressante que sérieuse.

M. Lehmann ne m'a pas fait modifier mon opinion. Il est regrettable qu'il n'ait pas connu le livre du capitaine Colin (v. *Revue* du 16 janvier 1905), qui pourtant a paru avant le sien. Il n'eût pas sans doute modifié ses vues, puisqu'il se flatte (préface, cf. p. 6) d'avoir définitivement résolu tout le problème, à part quelques détails de minime importance; mais il eût été obligé d'en discuter les conclusions et de les réfuter, ce qui lui eût été facile pour plusieurs points, mais l'eût fort embarrassé, selon moi, pour certains autres. Il eût pu, en tout cas, constater que sa méthode, qui s'écarte, dit-il, des méthodes employées par les précédents chercheurs, est précisément celle dont a usé M. Colin : examen comparatif des sources (Polybe, Tite-Live et quelques notions éparses dans d'autres écrivains), étude des textes et des données qu'ils fournissent, épreuve topographique de ces renseignements. Non moins que les précédents travaux (je parle seulement des plus sérieux) l'ouvrage de M. L. prête à la critique; car si sa méthode est en elle-même inattaquable, il n'en est pas de même de la manière dont elle est employée; l'interprétation des textes est trop souvent forcée, et M. L. en diminue ou augmente la portée suivant les besoins de son système. C'est ainsi, pour ne donner qu'un exemple, qu'il écarte sans plus de façon le passage pourtant si précis où Polybe (III, 48, 12) affirme de la manière la plus expresse qu'il a vu les lieux et fait la route γνώσεως ἕνεκα καὶ θέας. C'est qu'en effet M. L. conduit l'armée carthaginoise par le Petit Saint-Bernard, revenant ainsi à l'hypothèse de Deluc; qu'il est impossible, de ce col, d'avoir sur l'Italie la vue dont parle l'historien grec (III, 54, 2-3); et que, pour parler net, ce texte gêne sa théorie; d'où cette phrase surprenante p. 130 : « Polybe n'a pas vu lui-même cette partie des Alpes, comme cela résulte en toute évidence de la soi-disant vue qu'on a du sommet du col sur les plaines du Pô. » On comprendra que je ne puisse ici, dans les courtes limites d'une recension, exposer toutes les objections auxquelles se heurte le système de M. L.; la détermination du point de passage du Rhône (à Saint-Étienne des Sorts, quelques kilomètres au sud de Pont-Saint-Esprit) ne tient pas compte de la distance donnée par Polybe au chap. 39, 1,600 stades environ d'Emporion à ce point; M. L. veut qu'Annibal ait pénétré dans l'Ile (ses arguments pour démontrer qu'il s'agit de la région au sud même de l'Isère sont insuffisants), alors qu'il suffit de lire le texte pour voir qu'une interprétation « naturelle et sans parti-pris » ne prouve pas « décisivement » qu'il en soit ainsi, car il suffit d'admettre qu'Annibal, sans modifier son itinéraire, a simplement envoyé un détachement; l'armée carthaginoise remonte l'Isère, tantôt sur la rive gauche, tantôt sur la rive droite, sur la presque totalité de son cours, ce qui est inconciliable avec les données de Polybe; l'entrée des Alpes, cette fameuse entrée sur laquelle on s'est tant mépris, M. L. comme bien d'autres, est placée au bec de l'Echaillon ou dans ses environs immé-

diats, par une combinaison de chiffres qui appelle les plus sérieuses réserves ; la vue des plaines de l'Italie, comme je l'ai dit plus haut, est écartée par des subtilités ; le διὰ Ταυρίνων de Strabon, qui est gênant, serait une addition inconséquente du géographe ; bien d'autres objections encore. Je ne nie pas l'intérêt des recherches de M. L. ; je ne saurais méconnaître la justesse de nombreuses observations de détail, ni de la discussion, en particulier, du passage de Tite-Live où il est question de la Druentia ; j'admire même l'habileté, l'ingéniosité, le talent de combinaison qui sont déployés dans cette première partie de l'ouvrage ; mais justement M. L. est trop habile, trop ingénieux, et combine trop. Le problème est compliqué : mais sa solution me paraît demander plus de simplicité, plus de formalisme si l'on veut, dans l'interprétation de Polybe. Je ne sais quel accueil le public qui s'intéresse à la question pourra faire aux conclusions proposées par M. Lehmann ; mais il en est une que, pour ma part, je repousse décidément, parce qu'elle n'est pas suffisamment soutenue par les textes : c'est qu'Annibal ait franchi les Alpes au col du Petit Saint-Bernard.

Les deux autres dissertations du volume se rapportent également aux Barcides : l'expédition d'Asdrubal et la bataille du Métaure, et la campagne de Magon dans l'Italie septentrionale. Ici l'auteur était dans un domaine moins exploré, surtout pour le dernier sujet, et les résultats acquis ne me semblent pas contestables ; ils jettent un nouveau jour sur ces épisodes de la seconde guerre punique, et sont d'une grande importance pour faire comprendre la tactique romaine. Je me borne à en constater l'intérêt, ayant préféré m'arrêter plus longuement sur ce qui concerne Annibal [1].

My.

Eugène Bacha. **Le génie de Tacite. La création des Annales.** Bruxelles, Lamertin ; Paris, Alcan, 1906, 321 p. in-12.

Décidément l'œuvre de Tacite est un miroir aux esprits faux, et c'est sur elle que, de préférence, ils viennent faire « leurs découvertes ». Nous avons eu chez nous Hochard après Dubois-Guchan ; voici à son tour un Belge dont je lis le nom pour la première fois [2].

D'après M. B., Tacite aurait mystifié la postérité comme ses contemporains. Il s'est donné l'air d'un historien consciencieux et véridique ; mais les Annales ne sont qu'un roman « gravement facétieux », « malicieux », « fantastique », un recueil de « contes extravagants, vains,

1. Au volume sont jointes 7 planches, qui contiennent 3 cartes, 6 croquis topographiques, 6 photographies et 2 reproductions de gravures.

2. La Minerva indique M. Bacha comme conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Lorenz cite de lui une traduction de la paléographie latine de Arndt (Liège, 1891) et un livre : *Le chancelier de Flandre*, Bruxelles, 1897.

mensongers, aussi éloignés que possible de la réalité vraisemblable [1] » (p. 19). On fait tort à Tacite en le prenant pour un historien ; c'est un « poète » et tel est le nom qu'avec emphase, M. B. lui donne partout, sans doute pour le dédommager de tout ce qu'il compte bien lui ôter [2].

Qu'il y ait peut-être dans tous ces noms et faits, au fond, tout au fond de ces récits une petite part de réalité, M. B. veut bien l'accorder ; le nier serait « téméraire et ridicule » ; mais cette part est réduite; il nous est quasi impossible de la mesurer, et nous ne savons au juste qu'une chose, à savoir qu'ici l'imagination prédomine.

Et voici les preuves sur lesquelles repose ce beau système. M. B., qui a pratiqué le folklore, sait que, pour suivre les contes dans leurs voyages, on distingue leurs variétés, surtout leurs répliques ; par cette clef, et rien que par elle, il a pénétré la « structure des Annales » ; il a vu et il nous apprend que tous ces règnes des premiers Césars ne représentent qu'une série de « contes géminés » ; même redoublement « dans les idées mères », dans le développement et dans les diverses parties ; partout « la loi de la dualité » ou « la loi d'opposition des idées contraires » se vérifia avec « une régularité mécanique » ; « c'était fatal ; la loi du génie de Tacite lui imposait » de telles créations. Les moindres détails ont pris cette forme : telle expédition en Orient ou en Bretagne, telle conjuration à Rome, tel portrait a reçu aussitôt son pendant ; faits et personnages sont toujours « appariés », la production de l'artiste ne se limitant jamais, paraît-il, à un seul exemplaire ; l'unité lui répugnait ; où il ne double pas, il dédouble ; et M. B. ne manque pas d'arguments : tels récits aboutissent à la même fin, c'est qu'il y a réplique ; à une fin contraire ; c'est le cas d'une variété par contraste ; que des accusés soient absous ou condamnés,

1. Voir dans les Mémoires de Morellet (I, ch. 3, p. 73, éd. Lavocat) les idées d'un certain Boullanger sur l'histoire ancienne. Lui aussi proclamait que l'histoire de tous les héros de l'antiquité est un roman. — Mais voici que dans la Revue de Paris (1er juin, p. 455) M. Ferrero s'étonne que « les hommes, pendant tant de siècles, aient lu Tacite sans s'apercevoir des *invraisemblances incroyables, des absurdités et des contradictions* dont son œuvre fourmille » ; « l'histoire de la famille de César, telle qu'elle nous a été racontée par Tacite et par Suétone, est un *roman sensationnel*, une légende qui ne contient pas beaucoup plus de vérité que la légende des Atrides » (p. 471). M. Ferrero ne croit pas aux débauches de Capri ; pour lui, Agripine s'est perdue « par une noble action » etc. — Je pense au mot de Rivarol : « les visions ont un heureux instinct ; elles ne viennent qu'à ceux qui doivent y croire ».

2. Nous aurons il est vrai, p. 26, cette perle : « le poète avait *l'hystérie du mensonge* » ; p. 29 : « dans les Annales, *tout le monde ment*, tout le monde trompe ». — M. B. (p. 127) raille les orientalistes qui « toujours reviennent aux Annales comme à une source unique, précieuse, inattaquable ». Ne leur en déplaise : « l'histoire des Parthes aussi bien que celle de l'Arménie, est comme la presque totalité des Annales, de la pure invention. » — C'est l'imagination de M. B. bien plus qu'aucune règle claire qui lui permet d'essayer un triage entre les inventions de Tacite (passim) et au contraire les faits historiques dont l'authenticité ne peut être mise en doute (p. 84 note).

pour M. B., cela revient au même. Telle anecdote nous frappe par sa singularité ; nous la croyons caractéristique du temps ou du personnage ; pour nous ce sont choses qu'on n'invente pas : point du tout, assure M. B., tout cela est pure invention, parfois invention calomnieuse, paradoxale ou absurde [1]. De même pour telle proposition toute romaine faite au sénat : retour aux sévérités de la loi Cincia, répression du luxe, projets de réparations aux cours des fleuves, pour prévenir les inondations : pures fictions « du poète », dit M. Bacha ; tout cela eût été en fait déraisonnable et ridicule. Il n'y a que nos Chambres, paraît-il, qui aient le privilège de pouvoir déraisonner à plaisir ; les anciens en furent incapables [2].

M. B. met en doute les choses les plus connues : que les accusés aient eu de fait la possibilité d'échapper au châtiment par le suicide (p. 170 en haut) ; que la loi ait permis, dans les procès de majesté, de soumettre à la question les esclaves de l'accusé (p. 168 au bas). Pour M. B. ce sont là de pures imaginations de l'auteur qui a voulu produire des effets de contraste ou décevoir l'attente du lecteur. « Tacite ne tient aucun compte ni de la réalité, ni de la vraisemblance » (p. 170 en haut) ; tel est l'arrêt.

Mais comment les lecteurs de l'époque se sont-ils accommodés d'apprendre tant de choses qu'ils ignoraient pour cause, et surtout qu'ont-ils pensé en voyant régulièrement revenir le même plat ? Tel était leur goût, dit M. B. ; et l'œuvre leur a plu à ce point que Suétone, qui avait commencé à recueillir les faits vrais, s'est mis aussitôt à retoucher ses biographies pour y répandre les couleurs de Tacite, tant ce faux l'a ravi. L'hypothèse est énorme ; M. B. la trouve naturelle.

D'autres ont pu s'y laisser prendre ; dans les Annales (il n'est pas ici question des Histoires, je ne sais pourquoi) on avait cru jusqu'ici trouver des hommes, le reflet d'une vie morale intense, le portrait de Rome à son déclin ; quelle erreur ! il n'y avait là qu'imagination et fantaisies de rhéteur-poète ; M. B., le scalpel en main, a vu et nous montre que « tout ce canevas se ramène en dernière analyse à des variations brillantes sur quelques thèmes différents ».

Ainsi lancé, on ne s'arrête pas : M. B. plie à sa thèse tout ce qui pourrait l'avertir ; Velleius, Josèphe, Philon [3], sont employés gravement pour rectifier Tacite. Enfin le critique arrive à cette conclusion qui paraît édifiante : « Les épisodes qui constituent l'histoire de Néron et ceux qui se succèdent dans l'histoire de Tibère, *sont les mêmes*.

1. Ainsi le viol de la fille de Séjan avant l'exécution (tant de fois rappelé ici) ; les anecdotes fameuses des procès de lèse-majesté (ici p. 157 et suiv.), etc.

2. Autre avantage des Romains sur nous ; il arrive à nos gouvernants, dans leur ministère ou ailleurs, de s'adjoindre leurs fils ou de leur passer la main : Tacite avait osé raconter la même chose pour quelques douzaines de cas (p. 131, note). M. B. soutient que ce fut impossible à Rome.

3. Note bien bizarre p. 240 sur l'Apokolo*kin*tose, « satyre... inepte ».

Seuls les noms des personnages ont changé; mais dans ses grandes lignes la composition dramatique du règne de l'un est une réplique de la composition dramatique du règne de l'autre » (p. 183). Preuve fort claire à mon sens que ce n'est pas l'historien qui a fait double, mais que c'est le critique qui décidément voit double. Tournons quelques pages et voici mieux encore : « En fait Tacite a si peu pris contact avec la réalité historique, que, dans ces drames mystérieux du palais, il a fait jouer le même rôle à tous ses protagonistes et leur a composé le même caractère. La *psychologie* de ses personnages, *si tant est qu'on puisse parler ici de psychologie*, ne varie pas » (p. 188), et p. 190 : « il y a dans les Annales *un seul personnage* et qu'il s'appelle Tibère, Séjan, Pison, Sénèque ou encore le Sénat romain, il se comporte toujours de la même façon. C'est un personnage *sans réelle complexité*... ; c'est l'hypocrite... ». P. 189 en haut : « vous trouverez dans l'entourage des Césars *un seul type de femme,... aussi simple que faux*, toujours le même sous divers noms... » L'unité dans le faux, fort bien : mais le faux est-il vraiment où M. B. l'a cru? En critique avouer qu'on voit si flou et qu'on ne distingue rien, est-ce si différent de dire qu'on ne voit rien ou qu'on ne sait rien voir?

Par les extraits qui précèdent, l'on a pu au moins entrevoir comment écrit M. Bacha; le dernier prouve sans conteste, suivant moi, comment M. B. sait lire et comprendre son auteur.

Il me semble que cela peut suffire. Le suive et le croie qui voudra [1].

Émile THOMAS.

---

1. M. B. ne manque pas de se faire le patron de ces innocentes « victimes », les Césars, qu'il oppose aux prétendues victimes dont l'imagination de Tacite a « créé des séries » en intervertissant les rôles. Viennent à la suite : « Claude *esprit très cultivé* qui avait acquis par l'étude une connaissance *approfondie* des choses de l'histoire et de la politique »; Tibère qui « avait mis au service de la chose publique *ses éminentes qualités d'administrateur* », (p. 199); Tibère « aux *admirables qualités* duquel Velleius rend un éloquent hommage » (p. 167 au bas); « Néron *nature d'élite* qui prisait au dessus de tout les mérites de la *haute culture* et l'amour du beau », etc. — P. 29, note, l. 7, écrire *Su*brius; p. 255, l. 3, *Nym*phidius; p. 75, à la première ligne de la note, lire *Cn.* Pompée; ibid., à la ligne 5, lire *Caninius* Gallus. — M. B. connait mal ce qui concerne les noms romains; sans quoi il n'aurait pas écrit en abrégé les *noms* (Valerius, Asinius, Junius, Togonius) de Messala, de Gallus, de Gallion, d'un autre Gallus; p. 62, note, l. 5. — A deux pages de distance, de vains arguments sont ressassés (p. 73, n. 7 et 75 note) sur le nouveau livre sibyllin (M. B. écrit : *sy*billin); magistratures demandées par Tibère pour son petit neveu avant l'âge légal (p. 75 au bas et p. 76, note). — P. 162, l. 3 : Tacite ne prend-*t*-il pas... P. 115 au bas : « dans ce récit, pas un seul événement qui *réponde de sa réalité* (!) ». P. 182, l. 4 : « *instigué* par son amante Poppée, Néron... »; p. 20, l. 4 « il a *œuvré* en artiste... », etc. — P. 237, 10 l. avant le bas : *endéans* ces quelques mois... — Est-ce une gageure? M. B. prétend que Pauline, qui ne voulait pas survivre à Sénèque, lui a *joué le bon tour* de le laisser mourir seul, en passant dans une chambre voisine où *elle se referme les veines* (p. 207 en haut).

Arvanitopoullos. Τοῦ Διοκλητιανείου διατάγματος νέον ἐκ Τεγέας ἀπόσπασμα (Extr. de Ἀθηνᾶ t. 18). Athènes, typ. Sakellarios, 1905; 20 p.

M. Arvanitopoullos a récemment découvert à Palæo Episkopi (Tégée) une inscription grecque disposée sur deux colonnes, de onze lignes, intacte seulement à gauche; c'est un fragment de l'édit de Dioclétien, qui par lui-même n'aurait peut-être pas un grand intérêt, mais qui cependant, pour plusieurs raisons, mérite de retenir l'attention. Il confirme d'abord l'hypothèse qu'à Tégée se trouvaient à la fois un exemplaire du texte latin, dont Bérard a publié un court fragment (B C H, 1893), et une traduction en grec. En outre, et c'est là ce qui en fait l'importance, les données qu'il renferme permettent de compléter les renseignements fournis par les fragments de Geronthræ et de Trézène, sur certains aromates et leur prix. M. A. a fort bien compris la connexion qui existe entre le nouveau fragment et ces deux autres, et a restitué très ingénieusement le fragment de Trézène, bien qu'il soit fort mutilé. Quant à son interprétation des maigres restes de la seconde colonne, qui, selon lui, contiendrait des distances, elle semblera vraisemblable, mais il est préférable, provisoirement, de n'admettre ses conjectures qu'avec réserve.

My.

Ludwig Schmidt, **Geschichte der germanischen Stämme bis zum Ende der Völkerwanderung.** Berlin, Weidmann, 1905, pp. 103-231. 2 cartes, 7 fr.

Nous avons récemment annoncé la première partie du travail de M. Ludwig Schmidt sur l'histoire des peuplades germaniques jusqu'à la fin de la migration des peuples, paru dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie* publiées par M. V. Sieglin, professeur à l'Université de Berlin. Une seconde livraison de ce travail vient de nous parvenir; elle comprend le chapitre II, Histoire des Ostrogoths depuis l'invasion des Huns jusqu'à l'établissement de Théodoric en Italie, et le chapitre III, Histoire des Wisigoths jusqu'à la création du royaume wisigoth d'Aquitaine. On remarquera dans cette double étude, fort érudite, mais un peu trop touffue, qui aurait gagné à être coupée en chapitres plus nombreux, une réaction assez prononcée contre les opinions courantes sur plus d'un des personnages marquants qui figurent dans le récit. Nous citerons comme exemples Théodose-le-Grand, déclaré traître à sa parole et incapable de conceptions politiques, et Théodoric, également très surfait au dire de M. Schmidt. Tous ceux qui s'occupent de cette période gothique devront donc étudier en détail et contrôler, d'après les sources, les jugements de l'auteur et ses polémiques contre ses prédécesseurs (avant tout contre M. Hartmann, dans sa *Geschichte Italiens*). — Il est permis de douter qu'Athaulf ait voulu fonder « ein rœmisches Reich deutscher Nation » (p. 169).

R.

Samuel Rawson Gardiner, **Manuel d'histoire d'Angleterre, depuis les origines jusqu'à la mort de la reine Victoria,** traduit par Mme Marie Beck, avec une préface de Ch. Seignobos, et un appendice de documents justificatifs traduits par M. E. Reybel et revus par M. Pfister. Paris, Joanin, 1895, tome I, iv, 437 p., in-18.

L'excellent résumé du célèbre historien anglais nous est présenté dans les meilleures conditions possibles pour qu'un public français intelligent puisse en tirer profit. Ce n'est pas un livre de lecture ; c'est un guide pour *étudiants* sérieux. La traductrice, Mme Marie Beck, l'a réduit « sous le plus petit volume possible » en y supprimant « tous les développements qui ne contenaient aucun fait précis », en retranchant et résumant aussi tous les passages relatifs à l'histoire extérieure de l'Angleterre, quand cette histoire se confond avec celle de l'Europe. Peut-être est-on allé bien loin dans cette direction et il est permis de douter que l'ouvrage, tel qu'il est sorti de ce remaniement, puisse satisfaire *tous* les besoins du public français. L'ouvrage de Green, traduit par M. Aug. Monod, est certainement plus attrayant ; mais je suis entièrement d'accord avec les éditeurs français que quiconque voudra vérifier un fait précis, trouver une date, un nom propre, depuis l'homme paléolithique jusqu'à la mort de Henri VII, trouvera dans ce petit volume de 440 pages une moisson abondante de données précises, exactes, immédiatement utilisables et que l'on peut accepter avec confiance, encore qu'il n'y ait nulle part des renvois aux sources, Rawson Gardiner ayant longtemps été un travailleur des plus consciencieux. Comme c'est du xviie siècle qu'il s'était constitué l'historien spécial, le second volume que nous souhaitons prochain, l'emportera certainement encore en valeur intrinsèque sur celui que nous annonçons, déjà si utile. La traduction de Mme Marie Beck est excellente ; les documents joints au volume (Grande Charte, Statuts, etc.) seront utiles pour nos étudiants. On ferait bien de joindre une *Bibliographie*, au moins sommaire, à la fin de l'ouvrage.

R.

Geschichte von Venedig von Heinrich Kretschmayr. Erster Band. Gotha, F. A. Perthes, 1905, XVII, 522 p. in-8° avec deux cartes. Prix : 15 francs.

De tous les volumes de la *Allgemeine Staatengeschichte*, collection créée jadis par Heeren et Uckert et dirigée actuellement par M. K. Lamprecht, il n'en était point qu'il fût plus urgent de remanier que ceux relatifs à la péninsule de l'Apennin, vu que l'*Histoire d'Italie* de Henri Léo date déjà des années 1829 à 1832. C'est ce que le nouveau directeur de la collection a compris, et depuis une série d'années nous avons vu paraître successivement l'*Histoire des États de l'Église* de M. Maurice Brosch en deux volumes, l'*Histoire de Toscane*, de M. A. de Reumont, en deux volumes aussi, les trois premiers

volumes de l'*Histoire d'Italie* de M. L.-M. Hartmann, dont le plus récent s'arrête au couronnement de Charlemagne, en 800. Aujourd'hui c'est le tome premier d'une *Histoire de Venise*, qui en aura trois. M. Kretschmayr y raconte les origines de la cité et son développement économique et politique jusqu'à la mort du doge Enrico Dandolo en l'an 1205. L'auteur s'est acquitté avec un véritable talent d'une tâche difficile. Ainsi qu'il le déclare lui-même dans son introduction, l'historien du passé de la république a tout d'abord à constater que les sources relatives à ce passé ne sont pas encore toutes connues, que le dépouillement des archives étant loin d'être achevé, et par suite de l'absence de documents authentiques, on se trouve souvent, pour les temps plus reculés, et la légende aidant, devant les assertions et les conclusions les plus contradictoires. M. K. a sagement refusé d'augmenter le nombre des hypothèses vaines, en se bornant à fournir au lecteur les données à peu près certaines et se résignant, pour le reste, à avouer que nous ignorons encore pour le moment, que nous ignorerons peut-être toujours le comment et le pourquoi des événements ou des états sociaux antérieurs. Ce dont on doit également le féliciter, c'est qu'il se soit senti obligé de donner une forme aussi littéraire et artistique que possible à son récit, puisqu'il racontait l'histoire d'un des principaux centres de la civilisation, des sciences et des arts. On peut dire qu'il y a réussi, et qu'on suit avec un vif intérêt le tableau de ce peuplement des lagunes par les immigrations successives des fugitifs de la *Terra firma*, depuis la seconde moitié du VIe siècle [1]; la formation de toute une série de localités prospères sous la suzeraineté byzantine ; les origines du *ducat ;* son transfert à Rialto ; la crise séparatiste entre la nouvelle Venise et les empereurs de Constantinople ; enfin, vers la fin du Xe siècle, sous le doge Pierre II Orséolo, la reconnaissance de la république comme puissance indépendante entre les deux empires des Comnènes et les Hohenstaufen, et bientôt aussi son influence comme l'un des principaux foyers industriels et marchands du monde d'alors. Elle atteint son apogée, dans un sens tout au moins, dans les dernières années du XIIe et au début du XIIIe siècle, alors qu'on voit, sur le parvis de Saint-Marc l'empereur Frédéric Barberousse s'humilier devant Alexandre III, puis Venise profiter, plus que les croisés eux-mêmes, de la conquête de Constantinople par les Latins.

Parmi les chapitres les plus intéressants de ce premier volume, il faut signaler le troisième, le sixième et le neuvième, consacrés spécialement à l'histoire économique et au développement social de Venise, à la formation de son régime politique, au prodigieux essor qu'y prit

---

1. La tradition légendaire fait, on le sait, remonter infiniment plus haut les origines de Venise ; M. K. déclare que s'il fallait absolument indiquer une *date de naissance* pour la cité, ce devrait être, de préférence, l'année 568.

le capitalisme dès le xiie siècle. A la suite du récit nous trouvons d'abord une bibliographie critique assez détaillée des sources les plus anciennes pour l'histoire de la cité, puis une quarantaine de notes plus ou moins développées sur divers points d'histoire en litige, notes qui sans doute donneront lieu à plus d'une controverse entre les spécialistes, étant donné les divergences radicales qui les séparent actuellement, selon qu'ils sont plus enclins à la critique ou plus attachés à la légende reçue [1]. Sans pouvoir prétendre à l'honneur d'avoir tranché tous ces problèmes d'une façon définitive, M. K. peut au moins revendiquer le mérite d'avoir fourni au public qui s'intéresse au passé de Venise, un travail d'une lecture agréable au point de vue littéraire, bien mis au courant, au point de vue scientifique, et qui, pour le moment, satisfait à tout ce qu'on peut raisonnablement demander d'un ouvrage de ce genre.

R.

H. Vaganay, **Vocabulaire français du xvie siècle :** I. Deux mille adverbes en *-ment* de Rabelais à Montaigne (Paris, 1904). — II. Deux mille mots peu connus (Halle, 1905). — Un vol. in-8°, de 220 pages.

M. Vaganay vient de réunir sous une même couverture deux études qu'il a publiées récemment, l'une dans la *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, l'autre dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*. Ces deux études, inspirées du même esprit et puisées aux mêmes sources, attestent une lecture étendue et constituent une contribution importante à la lexicographie française. Elles seront fort utiles à tous ceux qu'intéresse l'histoire de notre langue. Mais on comprendra qu'il est assez difficile de rendre compte par le menu de recherches de ce genre, et qu'il serait périlleux de vouloir y signaler des lacunes : l'essentiel est de les avoir rappelées à l'attention du public. Je me bornerai donc ici à remarquer que, pour arriver à son juste nombre de deux mille adverbes, M. V. semble avoir çà et là grossi la liste de quelques formes qui font double emploi, ou ne sont du moins que des variantes orthographiques sans grande importance : ainsi *oblicquement* à côté d'*obliquement*, ou bien encore *également*, *égallement*, *égualement*, etc. D'autre part, parmi les *Deux mille mots* je trouve *jangleresse* signalé sans doute parce qu'il manque dans Cotgrave, car autrement il est bien connu de l'ancien français; inversement *lucidité*, qui nous est resté, est signalé dans un texte de 1551, sans doute parce que Godefroy n'en cite qu'un exemple de 1579. Je ne prétends pas d'ailleurs

1. Pour juger l'*apparatus criticus* du récit de M. K. il ne faut pas oublier que les volumes de l'*Allgemeine Staatengeschichte* ne s'adressent pas aux savants seulement ni même de préférence, mais surtout au grand public, du moins à ses couches éclairées. Si l'*Histoire de Venise* était destinée aux érudits, il y faudrait évidemment des notes bien plus nombreuses et surtout des renvois continuels aux sources, qu'on ne trouvera point au bas des pages.

qu'il soit inutile de relever ces choses-là; et l'on trouvera ici des listes fort intéressantes de mots formés à l'aide de *my-* (demi), ou bien encore du préfixe populaire *non-*, celui qu'a évincé le *in-* des Latins. Des épithètes composées, du genre de celles que la Pléiade mit à la mode, ont été aussi relevées en nombre appréciable, par exemple dans une traduction de Virgile de 1583 ou chez des poètes oubliés. On voit l'intérêt des recherches de M. Vaganay : il a rempli là une tâche modeste mais utile, plus utile que d'autres en apparence brillantes; il a collaboré par avance à ce *Thesaurus* définitif de la langue française, qui était un des rêves caressés par Gaston Paris. En dépouillant attentivement des ouvrages peu lus et d'anciennes impressions rares, il a aussi marché dans la voie ouverte par un de nos collaborateurs qui vient précisément de disparaître, le regretté A. Delboulle : nous ne pouvons que lui en savoir beaucoup de gré.

E. BOURCIEZ.

Arthur FRANZ, **Das literarische Porträt in Frankreich im Zeitalter Richelieus und Mazarins.** Diss. Leipzig. Berlin-Leipzig-Chemnitz, 1906; in-8° de 57 pages et supplément de 32 pages.

Le problème est intéressant et valait d'être examiné : comment la mode du *portrait*, qui se développe dans la première moitié du XVIIe siècle jusqu'à devenir, vers 1658, un sport et une manie, s'est-elle introduite dans la société et dans la littérature ? Quelles variétés suppose-t-elle ? Jusqu'où vont ses aptitudes à rendre compte des physionomies individuelles ? On ne peut pas dire que M. Franz apporte à ces questions des solutions vraiment définitives. Ni pour les origines, où les rapports avec la peinture de portraits auraient dû être étudiés de plus près, ni pour le conflit qui met vite aux prises la tendance à l'abstrait et au général et le sens de l'individuel dans les signalements, son étude ne dépasse une moyenne assez faible d'exactitude, de méthode et d'ingéniosité, que ne compense pas l'abondance de la littérature consultée [1].

F. BALDENSPERGER.

---

1. Les erreurs de dates et de noms sont fréquentes dans la bibliographie des pages 9-11. Au lieu de la simple mention de la p. 47, il n'était pas indifférent d'étudier comment le « je ne sais quoi » — sorte de renonciation à la complète fidélité dans les signalements — s'insinue dans les portraits. Ceux des romanciers burlesques sont plutôt des hyperboles à rebours, et n'existent la plupart du temps que par dérision et parodie. En revanche, il eût été infiniment révélateur de montrer comment le même objet se trouvait décrit par les inhabiles et par les experts dans cet art du portrait; — voir un exemple, entre autres, dans les *Mémoires* de Mademoiselle, éd. Chéruel, t. III, p. 303 et 307, où Louis XIV et Mademoiselle se trouvent décrire la princesse Marguerite de Savoie, en 1658, l'un tout à fait schématiquement, l'autre avec netteté (sauf les yeux).

Jovy (Ernest), **Les Mémoires inédits de Mathieu Feydeau,** curé de Vitry-le-François (1669-1676), commentés par une relation contemporaine, Vitry, 1905, in-8°.
Quelques notes sur Pascal. Paris, Leclerc, 1905. In-8°, 29 p.

Sainte Beuve avait signalé l'intérêt des Mémoires de Feydeau pour l'histoire du jansénisme. M. Jovy a donc bien fait de les publier. On peut regretter toutefois que l'éditeur se soit contenté d'une copie imparfaite de ces Mémoires au lieu de se reporter aux originaux et aux excellentes copies qui sont connues. Pourquoi aussi dans sa préface prend-il parti avec tant de vivacité contre les amis de Feydeau? Ce n'est peut-être pas le meilleur moyen de recommander une publication qui en somme est utile.

Les *Quelques notes* concernant l'histoire des *Provinciales* et des *Pensées*, auraient plus d'intérêt si la plupart des documents qu'elles renferment, n'avaient déjà été publiés, comme du reste M. Jovy l'a constaté lui-même. Les historiens de Pascal y trouveront toutefois à glaner quelques renseignements utiles.

G. G.

William Hunt, **The political History of England,** vol. X (1760-1801). London, Longmans et Ce, 1905, 8°, xviii-495 p., 7 s. 6 d.

Jusqu'en 1904, l'Angleterre ne possédait pas de recueils historiques généraux destinés à remplir, auprès des étudiants et du grand public, le même rôle que la collection Oncken en Allemagne, ou, en France, l'*Histoire générale* et l'*Histoire de France* publiées sous la direction de M. Lavisse. Les historiens anglais ont compris l'utilité de ces grands manuels, et la nécessité pour les entreprendre, d'avoir recours à un certain nombre d'auteurs, spécialistes de chaque époque : une bonne histoire générale ne peut plus être l'œuvre d'un seul. Les deux grandes Universités britanniques semblent s'être partagé la besogne : en 1904 avait commencé de paraître la *Cambridge modern history*, en douze volumes dont nous avons ici même annoncé naguère le huitième; l'année suivante, les éditeurs Longmans et Green donnaient au public une *Political History of England*, également en douze volumes, dont les auteurs appartiennent presque tous à l'Université d'Oxford.

Le tome X a pour auteur M. William Hunt, président de la *Royal Historical Society* et directeur de la publication. Il s'étend de l'avènement de Georges III jusqu'à la fin du premier ministère Pitt en 1801. Il est entièrement composé suivant un plan chronologique, et relate les événements de l'histoire intérieure et extérieure à mesure de leurs dates. La disposition même de la table des matières fait intentionnellement ressortir cet ordre de l'exposé, qui n'est pas sans inconvénient lorsqu'on veut étudier le développement d'une série d'événe-

ments comme la guerre d'Amérique ou la question catholique en Irlande. Les titres mêmes de certains chapitres trahissent leur défaut d'unité (cf. chap. XI, XIX, XX). Il est vrai que ce procédé peut avoir des avantages dans un manuel, destiné avant tout à servir d'aide-mémoire, mais l'index y suffirait. Une exception heureuse a du reste été faite au chap. XIII, où l'exposé de l'évolution sociale et économique de l'Angleterre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle est fait rapidement, mais présenté avec beaucoup de netteté et de précision, et appuyé de chiffres significatifs et bien choisis. Toute la partie du volume qui est relative soit à l'histoire parlementaire, soit aux événements de la guerre maritime, a été traitée avec un soin particulier. Il est peut-être même permis de se demander si dans un recueil qui s'intitule *Histoire politique*, le récit des batailles navales devrait tenir autant de place[1] (cf. surtout p. 363 et suiv.). Quoi qu'il en soit, l'auteur s'est attaché principalement à ces deux parties de son sujet et s'est entouré pour les traiter de tous les renseignements utiles. Aux nombreux documents imprimés que lui fournissait la littérature historique anglaise, très abondante pour cette période, il a ajouté le résultat de ses recherches personnelles au Record Office, et même il a fait appel à la compétence d'un technicien pour les questions militaires. Il ne paraît pas, pour l'ensemble de l'ouvrage, avoir eu recours aux sources étrangères, autrement que par l'intermédiaire d'un nombre assez restreint d'ouvrages de seconde main. L'histoire diplomatique de la première coalition, par exemple, est vue surtout à travers les documents anglais. M. H. a consulté, au Record Office, les papiers du duc de Newcastle et ceux de W. Pitt, ainsi que la correspondance, en partie imprimée, de Grenville. Les publications de textes faites récemment par le Record Office, dont il se sert également, sont excellentes et peuvent dispenser de consulter les pièces originales. Mais il n'en est pas de même de certains recueils plus anciens, incomplets, et dont M. H., après tant d'autres, s'est servi sans les avoir contrôlés avec les docucuments. C'est le cas, par exemple, de la Correspondance de Malmesbury sur sa mission à Lille en 1797 (p. 396)[2]. Quant à la politique générale de l'Europe pendant la période révolutionnaire, elle est traitée presque exclusivement d'après les ouvrages de MM. de Sybel et Albert Sorel, ouvrages justement renommés, mais dont les conclusions n'apparaissent plus tout à fait comme indiscutées et ne

1. Il y a toutefois, p. 383, une allusion assez obscure au projet d'échange des Pays-Bas Autrichiens, qui ne paraît pas venir des *Diaries and Correspondence*. Mais le passage est sans référence. Cf. sur ces négociations de 1796-97 l'art. de M. Holland Rose dans l'*English historical Review* d'avril 1903, que M. H. ne paraît pas avoir utilisé.

2. Cela frappe surtout par contraste avec la brièveté dont l'auteur fait preuve dans d'autres cas, notamment dans l'exposé des phases diplomatiques de la guerre d'Amérique (cf. ch. IX, p. 182-83, avec ch. XI, p. 216 et suiv., XII, p. 233 et suiv.).

s'appuient pas toujours sur une étude assez directe des textes (cf. p. 340 et suiv., les origines de la guerre avec la France en 1793). De cette information un peu rapide, surtout en ce qui concerne la France, procèdent certainement des jugements comme ceux qu'on lit p. ex. p. 316 et p. 336, sur la population de Paris pendant la Révolution.

Ces réserves faites, il n'est que juste de mettre en valeur les très réelles qualités de l'ouvrage. M. H. a fait effort pour être complet en demeurant toujours clair et précis, et pour rester constamment impartial. De fait, son récit est d'une lecture facile autant qu'agréable, même pour un étranger, et il est toujours remarquablement net (peut-être même avec un peu de sécheresse par endroits), aussi bien dans l'exposé des faits que dans leur appréciation. Ses jugements paraissent quelquefois sujets à discussion (p. ex. sur Fox et Paine, p. 335-36, ou sur les projets maritimes du Directoire, p. 397), mais ce n'est jamais faute d'être clairs. Si l'on hésite du reste à y souscrire, ce n'est pas non plus que l'auteur ait présenté les événements sous une forme tendancieuse; au contraire. Les passages sur le séjour de Nelson à Naples en 1799, les deux chapitres de l'Irlande, entre autres, sont significatifs à cet égard. Peut-être cependant, à l'endroit de la « rébellion » américaine, M. H. s'est-il moins aisément détaché du préjugé national, auquel il est du reste bien difficile de ne pas céder en pareil sujet.

L'ouvrage est présenté avec le luxe typographique particulier aux grandes publications historiques anglaises. L'impression a été surveillée de très près, et les fautes sont rares. (Lire pourtant, p. 361 et Index, Clerfa*y*t; p. 365, Bar*è*re; p. 376, Sombr*eu*il et Lorient; p. 386 et Index, Orl*é*ans; p. 377 et Index, P*e*nthièvre; p. 424 et Index, Toussaint-L*o*uverture; la Vendée doit figurer à l'Index à la lettre *V*.) Une bonne table alphabétique et trois excellentes cartes complètent cet utile et intéressant volume.

R. Guyot.

Apostoli (Franç.). **Le lettere Sirmiensi riprodotte e illustrate da Alessandro d'Ancona colla vita dell' autore scritta dal prof. G. Bigoni.** Rome-Milan, Albrighi et Seguti, 1906. In-8 de 455 p. 4 fr. 50.

Le titre peu clair de cet ouvrage vient du nom antique de la ville d'Esclavonie d'où ces lettres furent écrites. Ce sont comme les Mémoires des patriotes italiens que l'Autriche y interna entre 1799 et 1801. L'auteur, Fr. Apostoli, n'avait peut-être pas mérité l'honneur de souffrir pour une grande cause; il avait jusque-là promené sa bosse (il en possédait une) à travers le monde en dilettante, pas tout à fait parasite, pas tout à fait agent de police secrète, mais un peu de l'un et de l'autre. Il s'était lié avec les Français et venait d'obtenir un emploi par leur faveur, quand les Autrichiens mirent la main sur lui.

Bien accueilli à Paris après sa libération, il en fut renvoyé on ne sait trop pourquoi, retrouva un emploi dans le royaume d'Italie, le perdit au retour des Autrichiens et s'en dédommagea peut-être en reprenant, à leur service, un poste dans la police.

Ses *Lettere Sirmiensi* sont le seul ouvrage de lui qu'on relise. Elles aident à comprendre les beautés des *Prigioni* de Pellico, à y démêler tout ce que la religion, entre 1800 et 1820, a introduit de sérieux chez des Italiens même peu fortement trempés. Apostoli ne comprend pas que sa situation le dispense de faire le bel esprit, le lettré; il lui arrive de déclamer, de s'échauffer à froid; il met sur la même ligne Parini et Casti (p. 137), ce qui est fort. Puis, si les martyrs du Spielberg n'ont pas toujours fait une figure héroïque devant leurs juges, ils n'offrent pas du moins des fêtes à leurs geôliers. Que des prisonniers de guerre jouent des comédies dans la caserne où on les détient et fassent rire les bourgeois, il n'y a pas grand mal, dans une guerre courte qui ne met pas en jeu des haines de race, mais des fonctionnaires, des hommes politiques mis à la chaîne contre la foi des traités, devraient garder plus de décorum. Il faut reconnaître que l'Autriche ne se montrait pas alors aussi cruelle qu'elle le fut plus tard. Quelquefois, si le gouverneur était un homme aimable, on tenait les captifs proprement, on les laissait sortir de six heures du matin à six heures du soir, on leur permettait de lire les journaux, on leur prêtait des livres (voy. p. 322, 362). Mais souvent aussi on les faisait vivre dans l'obscurité, l'humidité, la pourriture, sous la gueule d'un canon chargé à mitraille. Un fonctionnaire autrichien qui sollicitait la pitié de son gouvernement pour un groupe de déportés, l'avertissait que sur les 160 hommes qui le composaient, 42 venaient de mourir en deux mois.

Néanmoins le malheur grandit quelquefois les âmes médiocres. Non seulement Apostoli raconte avec esprit ces représentations où les auditeurs, autrichiens et italiens, étaient si naïvement dupes du spectacle que quand les acteurs qui jouaient la garde civique entraient en scène avec des fusils minuscules et des uniformes de contrebande, l'officier allemand leur rendait gravement le salut et personne n'en riait; mais Apostoli peint avec force le jeu de révolution qui le donne comme compagnon de chaînes au célèbre médecin Moscati, naguère président du Directoire de la Cisalpine, à qui il avait respectueusement présenté un placet, et il ressent une fierté qui fait plaisir à voir la population s'attendrir sur le passage des déportés et les prisonniers français leur faire des gestes d'encouragement (147-8 et 150).

M. Bigoni a consciencieusement fouillé la biographie d'Apostoli. M. d'Ancona, avec sa science ordinaire, a commenté les Lettres, recueilli beaucoup de poésies composées par les déportés et dressé un catalogue de tous ceux dont il a pu retrouver la trace; le nombre total dépasserait, paraît-il, 800. M. d'Ancona fait remarquer que parmi les déportés on trouve des hommes de toutes les castes, de toutes les con-

ditions, des personnes connues, des noms ignorés, des nobles, des prêtres, des marchands, et qu'ainsi dans toutes les classes on recommençait à penser et à vouloir [1].

Charles Dejob.

Général marquis Amand d'Hautpoul. Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, mémoires inédits publiés par le comte Fleury, Paris, Emile-Paul, 1904, in-8° de VI-547 pages.

Mémoires du général marquis Alphonse d'Hautpoul, pair de France (1789-1865) publiés par son arrière petit fils Estienne Hennet de Goutel. Paris, Perrin, 1906, in-8° de IV-372 pages. Prix 7 fr. 50.

Les deux frères Amand et Alphonse d'Hautpoul, cousins éloignés du général d'Hautpoul-Salettes, tué à Eylau, sans avoir parcouru une carrière aussi brillante que ce dernier, sont cependant montés jusqu'au grade d'officier général et ont pris part d'une manière intéressante à des événements politiques importants. Nés, le premier en 1780, le second en 1789, ils eurent une enfance assombrie par les jours d'épreuve que leurs parents traversèrent pendant la Révolution : presque aveugle, leur père avait dû en effet se résigner à ne pas émigrer. La famille eut pourtant la chance d'échapper à la tourmente. Amand entre en 1799 à l'Ecole polytechnique ; il participe ensuite avec l'artillerie à cheval de la garde aux grandes campagnes de l'Empire; en 1814, il est colonel et officier d'ordonnance de l'Empereur. Son frère a été moins heureux : sorti de l'Ecole de Fontainebleau en 1806 et envoyé en Allemagne, puis en Espagne, il est fait prisonnier à la bataille des Arapiles comme capitaine au 59e et ne rentre d'Angleterre qu'à la chute de l'Empire.

Tous deux avaient servi la France avec vaillance, et Napoléon avec une loyauté exempte de tout royalisme boudeur. Les circonstances leur permettaient maintenant de renouer tout naturellement avec le passé monarchique de leur famille.

Amand d'Hautpoul, maréchal de camp en 1819, devient commandant de l'Ecole d'Etat-major, poste qu'il occupe encore en 1830. La révolution de juillet le trouve fidèle à la Royauté : réfugié aux Invalides avec les élèves de l'École, il seconde le général Latour-Maubourg qui tient tête aux émeutiers, et il refuse d'arborer le drapeau tricolore. La relation de ces événements est la partie la plus curieuse et la plus dramatique de ses *Souvenirs*. Amand d'Hautpoul ne voulut pas continuer à servir sous un gouvernement élevé dans les ruines de la monarchie légitime, conduite qui lui fait honneur et qu'il a expliquée en ces termes : « Je ne crois pas que ce soit bien servir son pays que d'apporter à l'instant son appui à tout ce qui par

1. Je signale quelques rares fautes d'impression, il faut lire, p. 173, Marat et non Murat, p. 214, Valmy et non Valmye.

force ou par adresse parvient à s'emparer de l'autorité; c'est au contraire le moyen d'encourager les bouleversements politiques... en assurant d'avance ceux qui font les révolutions qu'en réussissant ils seront soutenus » (p. 508).

Son frère pensait différemment, comme le prouva sa conduite politique dans la même circonstance. Et cependant, en 1815, il avait donné au gouvernement de Louis XVIII un gage de fidélité non équivoque : il combattit au premier rang pour la cause royaliste à l'affaire du pont de la Drôme. Ce service pouvait bien être mis en balance avec ceux dont faisaient état les émigrés. — Colonel de la Légion de l'Aude en 1815 — il avait été nommé chef de bataillon par la première Restauration — puis colonel du 4e de ligne, à la tête duquel il fit la campagne de 1823, Alphonse d'Hautpoul fut nommé maréchal de camp à la suite de cette expédition. En 1830, il est directeur de l'administration de la guerre; malgré sa haute situation militaire, il est contraint, par l'apathie du gouvernement, d'assister passivement au triomphe d'une révolution qu'une répression énergique et opportune eût à son avis conjurée : « Le succès n'aurait pas été douteux » (p. 180). Dans la suite, il se montre légitimiste assez tiède. Il donne bien sa démission de directeur de l'administration de la guerre, mais continue de siéger à la Chambre. Les raisons de sa conduite paraissent spécieuses; il avoue d'ailleurs que son frère Amand ne l'approuve pas (p. 198). Alphonse d'Hautpoul accepte en 1838 le commandement du département de la Charente-Inférieure. Complètement rallié au gouvernement de Louis-Philippe, il est nommé, en 1841, lieutenant général et chargé de l'inspection des troupes d'Algérie. Les détails qu'il donne dans ses *Mémoires* sur le désordre de l'administration de ces troupes, principalement dans le service des vivres, sont à lire; il y a des actes de friponnerie inouïs au préjudice du soldat.

Lors de la révolution de 1848, Alphonse d'Hautpoul commandait à Marseille la 8e division militaire. Les circonstances de l'humiliante abdication de Louis Philippe le révoltent. Il n'est pas pour les gouvernements qui s'abandonnent. Il aurait voulu du moins que les princes de Joinville et d'Aumale eussent débarqué en Provence avec l'armée d'Afrique; il se serait joint à eux avec les 20,000 hommes qu'il commandait pour marcher sur Lyon et de là sur Paris. Décidé de ne pas servir la République, il donne sa démission, puis se rapproche du prince Louis Napoléon et fait pour lui une active propagande dans le midi, ayant été, se rappelle-t-il, « profondément dévoué à Napoléon ».

Son zèle bonapartiste était assez chaleureux pour lui faire pardonner sa campagne de la Drôme. Peu de temps ministre de la guerre (octobre 1849-octobre 1850), moins longtemps encore gouverneur de l'Algérie, le marquis Alph. d'Hautpoul vécut dès lors dans la demi-

retraite qu'était sa situation de grand référendaire au Sénat, et mourut en 1865.

Les mémoires d'Alphonse et d'Amand d'Hautpoul se complètent sans se contredire. Comme attrait anecdotique, ceux du marquis Amand d'Hautpoul l'emportent parfois sur ceux de son frère, qui sont d'ailleurs concis, solides et sans frivolité; mais on doit regretter leur état incomplet, l'auteur n'ayant pas relaté la période de sa carrière comprise entre 1807 et 1830 : une lacune considérable en résulte pour le premier Empire et la Restauration. Il est fâcheux que M. Fleury n'ait pas cru devoir y suppléer par les documents qu'il aurait pu trouver aux archives de la guerre sur cette période de la carrière du général [1].

Ty.

A. Pachalery, **Anthologie des Prosateurs et des Poètes français du XIXe siècle,** précédée d'une introductiou par E. Faguet. I Prosateurs, 1800-1850. — Odessa, G. Rousseau, 1905; un vol. in-8°, de VII-318 pages.

Dans la courte introduction qu'il a écrite pour présenter ce volume au public, M. Faguet a très justement rappelé que « l'étranger est une première postérité ». Il s'ensuit qu'à la condition d'être homme de goût et très informé, un étranger est bien placé pour choisir dans chaque auteur la page « la plus représentative » en un sens de cet auteur. Et c'est en effet ce qu'a réalisé, avec un certain bonheur en général, M. Pachalery dans cette *Anthologie* dont le tome I est consacré aux prosateurs français de la première moitié du XIXe siècle, et n'en renferme pas moins d'une cinquantaine. Cependant qu'il n'y ait aucune « lacune » non plus, et que la page la plus significative ait toujours été choisie, voilà ce dont je ne me porterais pas garant. Ainsi, à propos de Châteaubriand, M. P. a cité deux fragments des *Mémoires d'outre-tombe*, un fragment du *Génie du Christianisme*, et enfin la page célèbre des *Martyrs* relative aux Francs : voilà qui va bien, mais que sont devenus *René* et *Atala*, et peut-on vraiment se faire une idée du style de Châteaubriand sans avoir lu quelque description des savanes du Nouveau-Monde? De Victor-Hugo prosateur sont rapportées une page de *Bug-Jargal*, un longue page du *Rhin* sur les pour-

---

1. A la page 338 des *Mémoires du marquis Alphonse d'Hautpoul*, il y a des points qui semblent indiquer une coupure : quelle en est la raison? Dans les mêmes mémoires. p. 86 : lire Fauchet (au lieu de *Faucher*), p. 106 : Petion (*Pethion*). — p. 207 : Barère (*Barrère*). — p. 178 : les ordonnances de juillet 1830 parurent au *Moniteur* le 26 et non le 25. — p. 297 : la prise de la Smala est du 16 mai 1843 (et non du 16 mai 1831).

Dans les souvenirs d'Amand d'Hautpoul; p. 232 : lire général Hanicque, au lieu de Hanique. — p. 237 : Ettenheim (*Etthenheim*). — p. 254 : major Moncabrié (*Moncabré*); — p. 284 et ailleurs : commandant Baltus (*Bathus*). — p. 519 : Guernon de Ranville (*Guesnon de Fauville*).

boires d'hôtel, et un court fragment des *Misérables:* ici encore je réclame, et je trouve que quelque page moyenageuse de *Notre-Dame* eût été bien à sa place. Et ainsi de suite. Les notes mises par M. Pachalery sont abondantes et tiennent à peu près la moitié du volume: ces notes sont d'ailleurs très variées, les unes littéraires, les autres grammaticales et faites pour expliquer spécialement aux Russes certaines finesses de notre langue: il y aurait à discuter la façon dont sont établies quelques-une de ces notes, mais cela nous entraînerait loin. En somme, cette *Anthologie* pourra rendre des services, et même ailleurs qu'en Russie.

E. BOURCIEZ.

Algérie, Sahara, Soudan. *Vies, travaux, voyages de Mgr. Hacquard*, des Pères blancs, d'après sa correspondance, par l'abbé MARIN. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1 vol. In-8 avec nombr. reprod. (prix : 18 fr.).

Un très beau livre, à tous les points de vue, vivant, fort, plein de lumière, vibrant de l'enthousiasme du travail civilisateur, chaud de l'effort accompli pour la patrie, et en même temps documenté d'une profusion de photographies originales et reproduites en perfection, ainsi que de quelques cartes, telle se présente cette vie d'un homme simple et bon, qui fut un vrai héros d'énergie calme. Une très éloquente lettre du commandant Hourst, qui le vit à l'œuvre, sert de préface à cette vie de l'évêque de Tombouctou : elle le peint bien, en traits inoubliables, dans sa haute stature et son abord loyal, dans la force communicative de sa patience et de sa constance inaltérables. Son action, d'intuition et de raisonnement, sur ces populations ennemies qu'il savait amener à la France, sans violence, sans combat, même devant la provocation et l'hostilité ouverte, fut extraordinaire, et c'est surtout grâce à lui, qu'avec le commandant Hourst, put s'accomplir si heureusement cette exploration complète du Niger, toujours inachevée malgré les tentatives des plus persévérants pionniers.

Bien que se retranchant surtout derrière les lettres mêmes du P. Hacquard, qui en effet sont d'une vivacité piquante et d'une bonne humeur vraiment attachante que le récit s'efforcerait vainement de reproduire, l'abbé Marin a étudié de près la vie et la carrière du père blanc et de l'évêque depuis sa naissance en Lorraine, en 1860, jusqu'à sa mort prématurée, en 1901, dans les eaux de ce Niger qui semblait se venger ainsi d'avoir été dévoilé enfin et conquis. Sans le suivre dans le détail, qui est traité avec une information très complète, rappelons que cette carrière débuta par les campagnes anti-esclavagistes organisées par le cardinal Lavigerie au Sahara; continua avec la mission d'Ouargla, puis celles de l'explorateur Gaston Méry et de Bernard d'Attanoux au pays des Touareg (1892-4); se pour-

suivit en caravanes au Soudan jusqu'à Ségou, la capitale de l'ancien empire toucouleur (les lettres et le journal de cette période sont particulièrement attachants); se fixa à Tombouctou comme centre (1895), et de là mit son action au service de la mission hydrographique du Niger (1896), à l'exécution de nouvelles explorations au Mossi et dans la boucle du Niger, à la fondation de postes au Mossi, au Gourma, dans le Haut-Dahomey (1898-1901). Mgr. Hacquard se montre à notre souvenir comme un « semeur » infatigable : il était bon et utile de le montrer à l'œuvre.

H. de C.

Égyptiens et Anglais, par Moustapha Kamel pacha, 2e édition, in-16, 328 pages, Librairie académique Perrin et Cie, Paris, 1906, 3 fr. 50.

Dans la préface de cet ouvrage (5-19) Mme Juliette Adam profite de l'occasion pour traiter avec une rigueur bien excessive M. Delcassé, destructeur « d'une œuvre admirable que la France avait mis un siècle à édifier » (p. 14). Ainsi le ministre de 1904 serait un criminel pour avoir sagement liquidé la triste situation léguée par le ministre de 1882, M. de Freycinet, et ses successeurs ? Mme Adam va plus loin : « N'est-ce pas, dit-elle, insensé, incompréhensible, inexplicable à moins de se résoudre à prononcer le mot qui est dans tous les esprits ? » (p. 17). Et, entre temps, elle nous présente Moustapha Kamel pacha comme « un jeune tribun national » animé du plus ardent patriotisme, orateur, journaliste, créateur d'écoles.

Moustapha Kamel pacha n'était pas pour nous un inconnu. M. Cocheris nous l'a signalé (Situation internationale de l'Égypte et du Soudan, p. 526) comme « l'un des chefs les plus autorisés du jeune parti national ». La presse s'est occupée de lui en 1896 à propos d'une correspondance qu'il avait échangée avec Gladstone, et dans laquelle le *great old man* reconnut que le moment de l'évacuation était déjà arrivé depuis quelques années. Ces lettres et trois articles de grands journaux de Paris constituent le quatrième chapitre du livre (p. 101-118), qui contient en outre onze discours prononcés de 1895 à 1904 par Kamel pacha, dont trois en France et un quatrième devant la colonie européenne d'Alexandrie ; les sept autres ont probablement été traduits par l'auteur qui a étudié dans nos facultés et parle couramment notre langue, mais non sans quelques incorrections, sans enflure orientale [1].

Dans toutes ces harangues nous retrouvons le même patriotisme et la même sévérité pour l'Angleterre, infidèle à ses promesses solen-

1. Nous lui reprocherons de ne pas avoir accompagné chacune de ses harangues d'une courte notice, retraçant les grands traits des événements qui l'ont inspirée, car généralement on connaît assez mal l'histoire contemporaine égyptienne.

nelles. Ce n'est pas Kamel pacha qui admettrait avec lord Milner[1] que « ce n'est que dans un monde idéal, et non dans la pratique des choses humaines, qu'on peut exiger d'une nation qu'elle se conforme rigoureusement, après la victoire, aux professions de foi qu'elle a faites avant la guerre. » Loin de témoigner de la reconnaissance à la Grande-Bretagne pour les remarquables travaux d'irrigation et l'amélioration des finances, il les attribue à un égoïsme intelligent. Une phrase nous explique son apparente ingratitude : « Je préfère mille fois errer dans le désert sur un cheval et me sentir libre, plutôt que de traverser en automobile à une allure triplée mon pays dominé par les Anglais ! » (p. 215).

Pour arriver au but rêvé, à l'émancipation de l'Égypte, Kamel pacha conseille, non la lutte à main armée, mais l'union, surtout l'éducation qui seule fera une nation des habitants de l'Égypte, et il s'appuie sur les paroles de Jules Simon : « Les peuples qui ont les meilleures écoles sont les premiers ; s'ils ne le sont pas aujourd'hui, ils le seront demain » (p. 321). Naturellement il méprise, il maudit ceux de ses compatriotes qui sont partisans de l'occupation (p. 88, 93, 120, 160, etc.).

Dans ses premiers discours, il étale son amour pour la France ; il nous montre les patriotes égyptiens traités de parti français, la presse nationaliste taxée de francophile (p. 50-51) ; il dénonce les tentatives pour ruiner notre influence, les efforts pour supprimer les tribunaux mixtes, derniers vestiges de l'internationalisation du pays, et il ajoute « tant que les Anglais occuperont l'Égypte, les Égyptiens comprendront qu'il est de l'intérêt de tous de maintenir les tribunaux mixtes » (p. 52). Ceci est à noter au moment où lord Cromer propose, dans son rapport annuel, la transformation, ou plutôt l'abolition de cette juridiction. « L'échec de Fachoda, dit Kamel pacha (p. 227), a ruiné toutes les espérances que les Égyptiens fondaient sur la France. J'ai entendu de mes propres oreilles, des pères de famille demander, après Fachoda, aux directeurs des écoles où leurs enfants reçoivent leur instruction, de leur apprendre une autre langue étrangère que le français ». La convention anglo-française du 8 avril 1904 est un désastre plus grand encore : « Je ne m'attendais pas à voir la France suivre l'exemple de l'Angleterre, renier ses promesses et ses engagements » (p. 301). Pour un peu, il nous accuserait de trahison.

Nous excuserons ces violences de langage si nous songeons un instant que l'œuvre de Kamel pacha est essentiellement une œuvre de polémique. Si nous perdions de vue cette restriction, nous aurions à relever bien des inexactitudes. L'auteur affirme (p. 72-73) que les Égyptiens ont toujours respecté scrupuleusement les arrangements financiers, et il cite comme exemple le programme ministériel du

---

1. *L'Angleterre en Égypte*, p. 67.

cabinet dans lequel Arabi détenait le portefeuille de la guerre ; pourtant le ministère précédent, présidé par Chérif pacha, était tombé pour n'avoir pas consenti aux empiètements de la chambre des délégués sur les attributions des contrôleurs généraux. Il attribue (p. 213) « un rôle des plus louches aux Anglais » dans les fameux massacres d'Alexandrie et il accuse (p. 218) Gordon d'avoir fait « l'impossible pour diviser les Soudanais et les Égyptiens et pour semer la haine entre eux » : aveuglé par son chauvinisme, il accueille des calomnies. Il critique l'expédition de lord Kitchener contre les derviches, et assure (p. 132) que la force est inutile, « qu'il suffit de leur envoyer, au nom du Khédive et du Sultan, une ambassade religieuse composée de savants et d'ulémas » ; et pourtant il n'ignore certainement pas que la révolte avait été principalement dirigée contre les Turcs et les Égyptiens, que Gordon avait fait lancer sans succès l'anathème contre le Madhi par les ulémas.

C'est qu'il aime passionnément son pays. Il se laisse entraîner à des exagérations dans le genre de celles-ci : « Mohamed Ali a fait de ces fellahs, si longtemps malmenés par les événements, des invincibles qui ont fait trembler la terre, et avec lesquels nulle armée n'a osé se mesurer » (p. 255) ; « l'escadre égyptienne était l'une des premières du globe » (p. 257) ; « Mohamed Ali a étonné le monde par l'intelligence et la haute capacité des petits fellahs dont il a fait de grands savants » (p. 260) ; « quel éclatant prestige était donc celui de l'Égypte ! Hélas ! qu'est devenu l'Égyptien qui partout où il passait attirait l'attention admiratrice du monde ? » (p. 266). Évidemment dans tout cela il ne faut pas voir l'écrivain, mais l'orateur, désireux de glorifier une cause éminemment juste.

Ce livre nous laisse une profonde estime pour le jeune homme qui l'a écrit, et qui semble incarner le noble et poétique personnage que l'imagination d'Edmond About a créé dans « le Fellah ». Nous sommes persuadés que si jamais l'Égypte recouvre sa liberté, elle le devra en grande partie aux efforts persévérants de Moustapha Kamel pacha et de ses amis : « Il n'est pas difficile aux Égyptiens de briser les chaines de leur pays. Le rocher le plus gros s'émiette sous l'action de l'eau qui tombe sur lui goutte à goutte ! » (p. 201).

A. Biovès.

E. d'Eichthal, **La formation des richesses et ses conditions sociales actuelles.** Paris, Alcan, 1906 ; un vol. in-8° de 456 p. Prix : 7 fr. 50.

Sous ce titre, M. d'Eichthal a écrit un véritable traité d'économie politique, sans lui donner la forme didactique. Ce ne sont pas de simples notes, comme il le dit trop modestement, mais plutôt des aperçus, — les aperçus que suggère à un homme réfléchi et studieux

le spectacle des phénomènes contemporains éclairé par les lumières de la science. M. d'E. n'a pas des connaissances purement livresques. Quoiqu'il ait beaucoup lu, il est visible qu'il a consulté encore plus le livre de la vie. Il ne néglige pas les théories ; il en expose quelques-unes, notamment celles de la valeur et du salaire, avec une grande exactitude et une grande précision; il croit à l'existence d'un petit nombre de lois économiques ; mais ce qui l'intéresse surtout, c'est la réalité. Il n'y a rien de métaphysique dans cet ouvrage; tout y est fondé sur l'observation, et ce sont les faits qui ont toujours le dernier mot.

M. d'E. est un esprit libre et lucide, qui n'accepte jamais de confiance les opinions reçues, qui tient à se rendre compte des choses par lui-même, et qui aime à voir clair dans les questions. Rien de curieux comme le soin qu'il met à définir les termes dont il se sert. Il rappelle qu'une foule d'obscurités et d'erreurs proviennent de ce que dans les discussions on emploie souvent des expressions vagues et équivoques, que chacun interprète à sa manière, en sorte que les deux interlocuteurs ne parlent pas la même langue. Pour obvier à cet inconvénient, il commence régulièrement par déterminer le sens des mots, et il prouve que dans bien des cas cette précaution, qui au premier abord paraissait superflue, était, au contraire, indispensable.

Dans une matière où les opinions sont fréquemment influencées par l'intérêt personnel, par la situation sociale, par les préjugés de la naissance ou de la fortune, M. d'E. fait un effort très louable d'impartialité. Il n'a pas l'optimisme béat de ces privilégiés qui trouvent que tout est pour le mieux, du moment qu'eux-mêmes ont des motifs d'être satisfaits. Il reconnait les maux actuels ; il en parle avec émotion ; il souhaite vivement qu'on les combatte et qu'on les atténue. Mais il se déclare hostile à l'ingérence exagérée de l'État, moins peut-être pour des raisons théoriques que pour des raisons de prudence. « L'économiste, dit-il, est obligé d'invoquer des conséquences lointaines ou de plaider le moindre mal en repoussant la situation pire que ferait naître l'intervention d'un État soi-disant justicier ; il est dans le relatif, et par le principe même de son sens des choses humaines, forcé d'y rester » (p. 344). Il n'est pas moins défavorable à la thèse récente du *solidarisme*, et, là encore, ce qui le frappe, ce sont principalement « les difficultés et les périls d'application » (p. 390). Enfin, lorsqu'il arrive au collectivisme, ce n'est pas la doctrine de Marx qu'il envisage, c'est plutôt la façon dont les réformateurs socialistes prétendent réorganiser la société, et il prend pour exemple les plans de MM. Kautzky et Menger, dont il n'a pas de peine à montrer le caractère utopique et parfois enfantin. Le point de vue pratique domine constamment chez lui.

Paul GUIRAUD.

A. Houtin. **La question biblique au xxe siècle.** Paris, Nourry, 1906. In-8°, 300 p., avec un index des noms propres.

Les premières années du xxe siècle tiendront une place considérable dans l'histoire de l'évolution dogmatique du christianisme ; M. l'abbé Houtin a été bien inspiré d'en fixer le souvenir presque au jour le jour, avec cette finesse de touche et cette sûreté d'information qui rendent ses écrits aussi divertissants qu'instructifs.

Léon XIII avait institué, le 30 octobre 1902, la commission des études bibliques ; mais il refusait prudemment de frapper l'abbé Loisy, déjà victime de mesures disciplinaires. Ce savant continuait à travailler, entouré du respect silencieux de ses lecteurs. C'est en Allemagne que le bruit commença, lorsque M. Delitzsch, le 13 janvier 1902, fit, devant la cour de Berlin, sa fameuse conférence *Bibel und Babel*. Guillaume II y répondit par l'encyclique « mon cher Hollmann », dont on s'est fort égayé, mais qui est un morceau très remarquable, car le théologien novice comprit nettement où était le péril et s'en tira, comme un théologien expert, par la théorie de la révélation discontinue : Hammourabi, Moïse... mon grand-père. M. Harnack eut le courage d'exprimer un avis différent ; dans une très belle lettre qu'a reproduite M. H. (p. 17), il nia la révélation. Ainsi les questions les plus graves sortirent de l'ombre des écoles pour être portées par un empereur devant le public.

Dans le monde des professeurs protestants, tant en Allemagne qu'en Angleterre et en France, les doctrines du moyen âge s'étaient depuis longtemps atténuées ; des conceptions très radicales avaient même pu se produire impunément. En pays catholique, l'encyclique *Providentissimus Deus* (1893), qu'on relit cent fois sans y trouver ce qu'on cherche, laissait la porte ouverte à des *distinguo*. L'abbé Loisy passa par cette porte ; d'autres suivirent ; tous ne comprirent pas où elle menait. C'est que la doctrine de l'abbé Loisy est subtile ; il ne procède pas par affirmations brutales ; curieux des nuances, sans lesquelles la vérité historique est insaisissable, il pose les questions et les définit plutôt qu'il ne les tranche. M. H. a raconté avec beaucoup de clarté la controverse suscitée par l'*Évangile et l'Église* (novembre 1902), qui fut condamné et interdit par le cardinal Richard ; Rome garda le silence. L'avènement de Pie X l'en fit sortir. Le nouveau pape sembla tout imbu de l'ancienne théologie et peu sympathique à la nouvelle. M. H. a cité son encyclique sur l'Immaculée Conception, où on lit qu'Adam se consola de sa disgrâce « à voir, dans l'avenir, Marie écraser la tête du serpent » et que « Marie occupa la pensée de Noé dans les flancs de l'arche libératrice. » Ce genre d'exégèse avait un peu vieilli ; il étonna. Un mois après l'intronisation du successeur de Léon XIII, la congrégation de l'Index commençait à s'occuper des livres de MM. Loisy et Houtin ;

le 4 décembre 1903, ces livres étaient interdits; peu de jours après, l'abbé Loisy était condamné par le Saint-Office, mais sans aucune spécification des passages réprouvés. C'était pourtant là ce qu'on attendait. L'abbé Loisy abandonna son enseignement public, se retira dans un ermitage et se remit au travail — à supposer qu'il ait cessé un instant de travailler [1]. Les hommes de foi et de bonne foi ignorent encore au juste pour quelles hérésies il a été condamné; l'abbé Naudet n'a pas été seul à s'en plaindre. Comment veut-on que l'auteur *se laudabiliter subjiciat* s'il continue à ne pas être instruit de ses témérités?

« Au lendemain des controverses suscitées par les livres de M. Loisy, écrit avec raison M. H. (p. 140), la situation de l'apologétique des catholiques de France est plus grave qu'à l'époque de la *Vie de Jésus* de Renan. » Assurément, car la *Vie de Jésus* — le plus faible ouvrage de son auteur — avait plutôt insinué la religion aux sceptiques que le scepticisme aux esprits religieux. On admettra sans peine que « les deux petits livres de M. Loisy ont eu plus d'influence que la *Vie de Jésus*. » Il est vrai qu'ils sont moins à la portée du public; mais le public a pu lire l'excellent et très exact résumé qu'en a donné M. Paul Desjardins. La preuve qu'il a lu ce résumé, c'est qu'on ne le trouve déjà plus en librairie.

Vainqueurs — en apparence — de M. Loisy, les théologiens zélés se retournèrent contre ceux qui semblaient avoir certaines idées communes avec lui. Malgré sa prudence et les va-et-vient de sa critique, le R. P. Lagrange fut attaqué par le R. P. Delattre; Mgr Mignot, archevêque d'Albi, fut dénoncé par M. l'abbé Maignen; enfin, Mgr Batiffol, bien qu'ayant encore plus mal parlé de M. Loisy que le P. Lagrange, s'attira les « horions » du R. P. Fontaine. D'autre part, des théologiens honnêtes, en première ligne M. Blondel, élève d'Ollé-Laprune, essayèrent de montrer que la théologie loisyenne était défendable. Chose insolite en France, quelques laïcs intervinrent. M. Brunetière, le 9 mai 1904, prit à partie l'exégèse rationaliste et affirma que le fait historique de la résurrection de Jésus résultait du témoignage de Saint Paul. « Cette apologétique, dit M. Houtin, n'a qu'un tort : de reposer sur un texte tronqué. » Et il le prouve. Du reste, l'Église n'aime pas que les laïcs se mêlent à ses controverses; M. Brunetière s'en est aperçu depuis.

Qu'a fait, pendant ce temps, la commission biblique de Rome? Progressiste d'abord, puis réactionnaire, elle n'a encore rendu que deux décisions, l'une relative aux *citations implicites* des Livres Saints, l'autre sur le caractère strictement historique de ces livres. Ces réponses sont prudentes et n'arrêteront aucun critique avisé. Mais le Saint Père paraît moins « opportuniste » que la commission.

---

1. Nos lecteurs n'admettront pas cette hypothèse.

La chaire d'Écriture étant devenue vacante à l'Apollinaire, il a daigné la confier à un capucin tyrolien, le P. Hetzenhauer, dont le cours a fait sensation par une naïveté plus que scolastique. Il faut lire ces choses pour croire qu'elles ont été débitées à Rome de nos jours (p. 207 et suiv.); Catherine d'Emmerich, chargée d'un cours d'Écriture, n'aurait pas fait mieux; elle n'eût peut-être pas découvert, comme le capucin, qu'*Ave* est l'anagramme du nom d'*Eva*. Le P. Alphonse Delattre, nommé professeur à l'Université grégorienne, est plus savant que le capucin, mais débite aussi des étrangetés : « Nous trouvons inouï, invraisemblable que Sara ait plu, à n'importe qui, par ses charmes, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Mais il faut tout prendre ou tout laisser. » Le P. Lagrange protesta doucement; on le fit venir à Rome pour le tancer (avril 1905.)

Cette doctrine du « tout ou rien » serait la fin de toute théologie et de toute exégèse si Rome se l'appropriait officiellement; mais une pareille erreur de tactique n'est pas à craindre. Devenue impossible dans le monde catholique, l'intransigeance dogmatique n'est plus guère qu'un souvenir dans le monde protestant. Les deux Dictionnaires anglais d'Hastings et de Cheyne ont sonné le glas de l'orthodoxie biblique. En 1904, un comité de cent-un membres du clergé de l'église d'Angleterre réclama le droit de connaître la vérité et de la dire, même sur le Nouveau Testament. Bientôt les points en litige se précisèrent : il s'agissait surtout de la Naissance virginale et de la Résurrection. Ceux qui suivent les Revues anglaises savent de quel côté penche aujourd'hui l'opinion des *divines* instruits. M. H. a pris la peine d'exposer avec méthode les difficultés historiques et textuelles que soulèvent ces dogmes. Il l'a fait d'une main légère et délicate, sans hasarder de conclusions doctrinales, mais en demandant respectueusement à l'Église la permission de « sonder les Écritures » (*Jean* V, 39) afin d'y trouver des réponses aux objections des incrédule. « Si la Naissance virginale, la Résurrection et l'Ascension sont des faits, les Églises chrétiennes n'ont pas à craindre qu'on pèse les témoignages qui les attestent » (p. 261). Je ne vois pas ce qu'on peut objecter à cette opinion, sinon que les dogmes ne sont pas seulement fondés sur les textes, mais sur l'autorité de l'Église qui les certifie et qu'au cas où l'on mettrait, par aventure, les textes en conflit avec les dogmes, l'autorité de l'Église en recevrait une atteinte; il est donc prudent de réfréner les indiscrètes curiosités de l'exégèse et de rappeler aux curieux les sages conseils qu'un personnage de Ponsard croyait exprimer en vers :

Que n'imitez-vous pas ces doctes professeurs
Qui disent ce qu'ont dit tous leurs prédécesseurs? [1]

S. R.

1. Par décret du cardinal-vicaire (14 mai 1906), le nouveau livre de M. Houtin a été interdit à Rome, avant même qu'il y eût été mis en vente.

ANDRÉ, **Étude sur l'enseignement primaire en Grèce.** Athènes, Sakellarios, 1905, 60 p.

Cette intéressante étude dont une bonne partie avait déjà paru dans la *Revue pédagogique*, est due à M. André, bibliothécaire de l'École française d'Athènes. Il nous y montre comment l'instruction primaire s'est fondée et développée en Grèce, quelles lois l'ont réglementée et la réglementent actuellement, nous informe des programmes et des méthodes, de la manière dont se recrutent les instituteurs (et institutrices) et les inspecteurs, et termine, après avoir exposé les desiderata du corps enseignant, par quelques mots sur l'enseignement privé et les écoles primaires françaises. On verra dans cette brochure que, si l'organisation de l'enseignement primaire laisse encore à désirer, à cause de difficultés financières, les résultats de longs efforts du gouvernement et des communes sont néanmoins fort appréciables, et que le peuple grec sait comprendre les bienfaits de l'instruction.

MY.

Friedrich LORENTZ, **Slovinzische Texte.** 1905. Leipzig, Voss' Sortiment (G. W. Sorgenfrey). In-8°, VI et 150 p.

M. Fr. Lorentz a publié dans les éditions de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg une description très soignée et très intéressante des dialectes slovinces, qui sont actuellement en voie de disparition. Il complète maintenant cette description par un choix de textes recueillis dans les diverses localités où subsistent encore quelques individus parlant le slovince ; les textes sont pour la plupart de courts récits, auxquels sont jointes quelques chansons ; trois mélodies notées sont données en appendice.

A. MEILLET.

A. PHILIPPIDE, **Altgriechische Elemente im Rumänischen,** Halle, Niemeyer, 1905. In-8°, 14 p.

Parmi les mémoires composant le recueil de Philologie romane offert à Mussafia, M. A. Philippide en a inséré un intitulé : *Les éléments grecs du roumain* où il essaie de rattacher au grec ancien un certain nombre de mots roumains (entre autres *cĭurică cĭurilă*, *cĭumărat*, *cĭutură*, *cĭuc*, *cĭucĭulesc*, *cimbru*, *cimel*, *cioc*). Les lexicographes consulteront cette étude avec intérêt. Mais les lois qu'a posées d'abord M. Ph., pour appuyer ses étymologies, ne semblent pas reposer toujours sur des exemples parfaitement sûrs : pourquoi supposer à *in-cet* un ancêtre *kiétu ?* La réduction de *quietum* à *quetu* est un fait

bien connu, et le cas de *ce = quid* prouve qu'en roumain comme ailleurs on peut partir de ce type. Il paraît hardi également de faire dépendre du grec θυμός des mots comme *cimel, cimilitură* (énigme, devinette).

E. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 25 mai 1906.* — M. Clermont-Ganneau entretient l'Académie d'un rapport qu'il a reçu du R. P. Lagrange, correspondant de l'Académie à Jérusalem, sur une exploration archéologique et géographique entreprise au mois de mars dernier par une caravane de l'École des Dominicains sous la direction des PP. Jaussen et Savignac. L'expédition a traversé une région presque inconnue jusqu'ici et d'un accès très difficile, celle qui correspond au pays des anciens Édomites. A ce rapport est joint un levé détaillé de l'itinéraire suivi. L'expédition a, en outre, profité de son séjour à Pétra pour y vérifier le texte de l'inscription nabatéenne du *Corpus Inscr. Semit.*, II, 393 bis. La vérification a pleinement confirmé la restitution conjecturale des éditeurs pour la dernière ligne; il faut bien lire « devant (le dieu) Dusarès ».

M. Salomon Reinach rappelle que Totila, roi des Goths, dans l'intervalle entre les deux conquêtes de l'Italie par les Byzantins, réagit contre la politique d'assimilation suivie par Théodoric et ses successeurs. Il eut même l'idée d'abolir en Italie la langue latine et d'y faire enseigner celle des Goths par des professeurs de cette nation. On ne trouve l'indication de ce fait dans aucun des auteurs grecs ou latins actuellement connus; mais M. Reinach montre que le cardinal Jean de Médicis, plus tard Léon X, en recueillit un témoignage dans un manuscrit grec aujourd'hui perdu et le cita devant un humaniste, Petrus Alcyonius, qui l'a livré à la publicité. Seulement, le futur pape attribuait le projet en question à Attila, qui ne pouvait, étant Hun de nation, songer à répandre la langue gothique et qui, d'ailleurs, ne fut jamais maître de l'Italie. La correction *Totila* pour *Attila* est tout indiquée. C'est là, de beaucoup, le plus ancien texte connu sur l'enseignement officiel d'une langue germanique et le premier exemple d'une tentative des Barbares pour combattre la suprématie du latin.

M. Chavannes expose le résultat des recherches auxquelles il s'est livré avec M. Sylvain Lévi au sujet de trois fragments de manuscrit chinois qui proviennent du Turkestan oriental et qui sont en la possession de M. Rudolf Hœrnle, à Oxford. Ces débris appartenaient à la version chinoise de l'ouvrage bouddhique intitulé « Prajnâpâramitâ ». Cette copie a dû être exécutée entre le VIIe et le Xe siècle p. C.

M. Émile Chatelain annonce que la commission du prix Delalande-Guérineau a décerné ce prix à M. Edmond Courbaud, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, pour son édition du premier livre du *De oratore* de Cicéron.

M. Henri Omont annonce que la commission du prix Brunet a partagé ce prix de la manière suivante : 2,000 fr. à M. Lachèvre, pour sa *Bibliographie des recueils collectifs de poésies* publiés de 1597 à 1700 (4 vol. in-4°); 500 fr. à M. A. de La Bouralière pour son étude sur l'*Imprimerie et la librairie à Poitiers aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles;* 500 fr. à M. Pierre-Paul Plan, pour sa *Bibliographie rabelaisienne*.

M. Chavannes annonce que la commission du prix Saintour a partagé ce prix de la manière suivante : 1,500 fr. au R. P. Lagrange, pour ses *Études sur les religions sémitiques*; 500 fr. à M. Victor Chauvin, pour les fasc. 7, 8 et 9 de sa *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes;* 500 fr. à M. Moïse Schwab, pour son *Rapport sur les inscriptions hébraïques de la France;* 500 fr. à M. l'abbé Labourt, pour son volume intitulé : *Le christianisme dans l'empire Perse*.

M. Émile Chatelain continue la lecture de sa notice sur des fragments de livres imprimés des XVe et XVIe siècles retrouvés par lui dans des reliures de la Bibliothèque de l'Université.

L'Académie procède au vote sur l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Ernest Petit de Vausse, pour son *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne*, en neuf volumes; et, le second prix est continué à M. Alfred Richard pour son *Histoire des comtes de Poitou*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 18 juin — 1906

Wilkinson, Les Malais, I. — Clugnet, Vie et office de sainte Marine. — Grégoire, Saints jumeaux et dieux cavaliers. — Gomperz, Contributions à la critique des auteurs grecs, VIII. — Appien, p. Viereck, II. — Stewart, Les mythes de Platon. — Weingarten, Tables de l'histoire ecclésiastique, 6e éd., p. F. Arnold. — Voretzsch, Indtroduction à l'étude de l'ancienne littérature française. — Roche, Les grands récits de l'épopée française. — Dino Compagni, trad. Weiss. — Sorbelli, Le traité de Vincent Ferrier sur le grand schisme. — Lettres de Jean XXII, p. Mollat, V. — Jacquesson, Du nom de famille. — Grossmann, Zollern ou Hohenzollern. — W. Franz, Orthographe et phonétique dans Shakspeare. — Pletscher, Les Contes de Perrault. — Lemoine, Sous Louis le Bien-Aimé, correspondance amoureuse et militaire. — Du Corail, La jeunesse de Soubrany. — Reuss, L'Église protestante d'Alsace pendant la Révolution. — Cordier, L'expédition de Chine de 1860. — Bordeaux, Pèlerinages littéraires. — Jibé, L'armée nouvelle. — Moreau-Vauthier, Gérôme. — P. Gaultier, Le rire et la caricature. — Muret, La littérature italienne d'aujourd'hui. — Toro y Gomez, Dictionnaire espagnol-français et français-espagnol. — Paulhiac, Promenades lointaines. — Lancrenon, Impressions d'hiver dans les Alpes. — Legendre, Le Setchouen. — Chevrillon, Sanctuaires et paysages d'Asie. — Académie des inscriptions.

Malay Beliefs by R. J. Wilkinson Londres et Leyde, Luzac et Brill 1906, in-8e de 82 p. Prix : 2 fr.

Ce petit volume n'est que la première partie d'un ouvrage dont le titre général est : *The peninsular Malays*. Les autres parties traiteront ensuite : de la littérature malaise ; de la vie et des coutumes des Malais ; du gouvernement et des lois des Malais ; de l'histoire malaise ; enfin, des différentes industries malaises. — Le livre est destiné aux commençants et s'adresse surtout aux fonctionnaires de la Malaisie anglaise. Il présente d'après l'auteur lui-même « an elementary or introductory character ». — Le chapitre 1er (*Malay Muhammadanism*) répète des choses trop connues sur l'islamisme en général. — Il en est de même du 2me (*B. regarding the world of spirits)* et du 3me (*B. regarding our world and its history*). Le seul intérêt général qu'ils présentent, c'est de faire voir le mélange des religions antérieures (hindouisme et indo-nésisme) avec la religion de Mahomet. Ce syncrétisme nous était déjà bien connu par l'Inde. Mais il est beaucoup plus considérable dans les matières que traitent le chap. IV (*B. regarding*

life and living things) et surtout le chap. v (*B. regarding science and magic*). Malgré le vernis superficiel d'islamisme dont elle a été revêtue, la magie de la presqu'île de Malacca est toujours en grande partie celle de l'Inde et maint passage du chapitre rappelle vivement l'Atharva-Veda et le Kançika-Sutra. C'est sur quoi M. W. n'a pas assez insisté. — Il note en terminant que ces survivances tendent à s'effacer, du moins dans les hautes classes qui rêvent d'un islamisme épuré et même de panislamisme. — M. W. semble non seulement avoir bien étudié les Malais de cette région, mais leur porter beaucoup d'intérêt, chose méritoire pour un Anglais. Souhaitons qu'il donne bientôt la suite de son intéressant ouvrage.

A. Cuny.

I. **Vie et Office de sainte Marine,** textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-allemand et français publiés par L. Clugnet. — Paris, Picard; 1905; in-8°, pp. xl-296.

II. **Saints jumeaux et dieux cavaliers.** Étude hagiographique par H. Grégoire. Paris, Picard, 1905; in-8°, pp. 77.

I. M. Clugnet a réuni en volume des articles publiés dans la *Revue de l'Orient chrétien*, sur la vie et le culte de sainte Marine. La légende se résume en peu de mots : Marine, qui menait la vie monastique dans une communauté d'hommes, dissimulée sous des habits masculins, fut accusée d'être le père d'un jeune garçon que mit au monde une fille du voisinage. Elle supporta cet affront avec grande humilité ; elle fut chassée de la communauté et accepta les rudes pénitences qui lui furent imposées. Après sa mort on reconnut son sexe, et l'admiration pour sa sainteté succéda au mépris dont elle avait été l'objet pendant sa vie. — Nous avons là, à mon avis, un de ces récits purement légendaires, une de ces pieuses paraboles imaginées pour l'édification des moines, et, dans le cas présent, pour leur enseigner qu'il ne faut jamais penser mal du prochain même malgré les apparences. M. Clugnet paraît croire à la réalité des faits; cependant dans son introduction, il nous avoue que : « Le nom de Marine peut être l'objet d'une sérieuse discussion... Quant à l'époque où vivait sainte Marine..., pas le moindre détail historique dans le récit de sa vie ne nous aide à la préciser avec exactitude... Nous ne sommes pas renseignés davantage sur la région où Marine est née... La véritable date de sa fête n'est pas moins difficile à établir. ». Était-il donc vraiment bien utile de publier un gros volume pour arriver à un pareil résultat? Était-il surtout nécessaire de réimprimer les textes déjà édités? Et même, parmi les textes inédits, à quoi peut servir le plus insignifiant de tous, le texte syriaque de l'office maronite de sainte Marine (qui occupe 50 pages) dont la rédaction primitive est de la fin du xviii° siècle? Autant d'interrogations que le lecteur se posera sans doute et aux-

quelles il répondra selon la disposition de son esprit. La question d'opportunité mise à part, je me plais à reconnaître que la publication est faite avec tout le soin désirable et que les savants qui y ont collaboré ont apporté dans l'édition des textes une attention aussi minutieuse que s'il s'était agi de documents de la plus haute importance [1].

II. Le travail de M. Grégoire est une étude fort bien conduite sur les Actes des SS. martyrs jumeaux Speusippe, Élasippe et Mélésippe, qu'un faussaire du VIe siècle rattacha aux origines de l'Église de Langres. Ces actes étaient connus jusqu'ici par une version latine (*Act. SS.*, janv., II, 70) M. Gr. donne une édition du texte grec conservé dans un ms. unique (le Saulianus 33, de Gênes). La légende doit être localisée en Cappadoce, près d'Andaval, dans la région de Tyane. « Ses renseignements géographiques sont d'une très grande valeur; elle met en scène des personnages certainement historiques, Hermogène et Palmatus; elle a été rédigée certainement avant le milieu du IVe siècle, et sa rédaction première date peut-être de la fin du IIIe », mais il est difficile à croire qu'elle repose sur des actes authentiques et que les trois jumeaux soient des personnages historiques. Le récit ne semble avoir d'autre base qu'un fait local : la statue de Némésis qui ornait le prædium de Palmatus fut brisée par des chrétiens, et ceux-ci furent mis à mort. Tout ceci paraît certain. Mais, malgré les analogies, les coïncidences, les points de contact, relevés par M. Gr. avec beaucoup d'érudition, le lecteur ne sera peut-être pas aussi convaincu que l'éditeur que la légende des trois jumeaux est une adaptation chrétienne du culte local des Dioscures. La première partie du travail de M. Gr. avait été publiée dans la *Revue de l'Orient chrétien* (1904).

J.-B. CHABOT.

Th. GOMPERZ. **Beiträge zur Kritik und Erklärung griechischer Schriftsteller,** VIII. — *Platonische Aufsätze*, IV (Deux extraits des *Sitzungsber. der Kais. Akad. d. Wiss. in Wien*, philos.-hist. Klasse, t. CLII, 1, 31 p, et t. CLII, 4, 16 p.). Vienne, C. Gerold, 1905.

Avec le premier de ces fascicules, M. Gomperz termine la série des *Beiträge* qu'il a commencée en 1875. Il y publie des observations sur

1. Voici la liste des principaux documents, et le nom des éditeurs. Textes latins par L. Clugnet : B. N. mss. 2328, 10840, 5296 (inédits); Réimpression de Rosweyde (12 févr.) et de Surius (8 févr.). Textes grecs par le même : 6 textes inédits, tirés de divers mss. Textes coptes par H. Hyvernat : deux fragments. Textes arabes : « Vie » par I. Guidi (Vat. syr. 196), et extraits du Synaxaire par E. Blochet. Textes syriaques par F. Nau (Réimpression, traduction inédite). Textes haut et bas-allemand par Clugnet (réimpression). Textes français par Clugnet : sept textes en prose, inédits (mss. du XIII-XVe s.) et deux textes en vers (mss. du XVe s.) Texte étiopien (synaxaire) par Pereira. Office maronite en syriaque, par L. Cheikho.

une vingtaine de passages de la *Rhetorique* d'Aristote. Quelques-unes méritent d'être retenues, par exemple les corrections B 23 (1400^b 33) προαισθανομένοι<ς>, Γ 7 (1408^b 9) δ' αὖ pour οὖν, et l'explication générale du passage Γ 12 (1414^a 8 svv.), J'aurais à faire des objections à plusieurs des corrections proposées ; mais je vois, dans le second des fascicules que je signale, appendice § 2 *Nachtrag zu Beiträge... VIII*, que des rectifications ont déjà été faites soit par d'autres, soit par M. G. lui-même, et je n'ai pas à insister. Dans un appendice, M. G. revient sur plusieurs points des précédents fascicules, pour compléter ses remarques; il y note en même temps comment certaines d'entre elles ont été accueillies, et reconnaît la justesse de quelques critiques, notamment de mes interprétations de Platon *Resp.* 556 *e*[1] et de Libanius *Apol. Socr.* 169. — Dans le second fascicule, M. G. rappelle d'abord un fragment du rhéteur chalcédonien Thrasymaque, conservé dans le commentaire d'Hermias sur le *Phèdre* (p. 239, 22. Couvreur, avec cette note : *fragmentis oratorum addendum*) en montrant dans quel rapport il se trouve avec les expressions de Platon *Lois* 948 *c;* un second article est une polémique contre Blass, *Ueber die Zeitfolge von Platons letzten Schriften*, dans le recueil *Apophoreton*, offert par les savants de Halle au 47e congrès des philologues allemands (1903). Dans l'appendice, deux notes relatives aux *Lois* (on remarquera la correction de M. Horna προῃρημένων pour προειρ. 794 *b*) et les additions dont j'ai parlé plus haut.

My.

Appiani Historia romana ex recensione L. Mendelssohnii. Editio altera correctior curante P. Viereck. Vol. alterum. Leipzig, Teubner, 1905 ; xvi-645 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Pour préparer cette nouvelle édition d'Appien, destinée à remplacer dans la bibliothèque Teubnérienne l'édition de Mendelssohn bientôt épuisée, M. Viereck a dû, par suite d'une révision plus complète des manuscrits, modifier en quelques points les vues du précédent éditeur. Dans le premier volume qui paraîtra ultérieurement, M. V. exposera ses conclusions sur l'ensemble de la tradition manuscrite ; pour le moment il se borne à donner de brefs renseignements sur les manuscrits des *Guerres civiles*, dont les cinq livres sont contenus dans ce second volume. Leur archétype ne remonte pas au-delà du xiie ou

1. M. Gomperz remarque, d'après l'édition de Burnet (1902), que la lecture ἄνδρες ἡμέτεροι · εἰσὶ γὰρ οὐδέν avait été proposée antérieurement par J. Adam. Elle se trouve en effet, avec l'interprétation, dans l'édition du savant anglais parue en 1902, après mon article de la *Revue* (11 mars 1901). Mais Adam l'avait déjà admise dans son texte de la *République* publié en 1897, Cambridge, que je ne connaissais pas quand j'écrivais mon article. Il donnait alors ἅνδρες; il conserve maintenant ἄνδρες avec les manuscrits. L'omission de l'article, dit-il, augmente l'effet dramatique. Je doute cependant qu'elle soit légitime. Burnet : ἅνδρες.

du XI[e] siècle, comme l'a démontré Mendelssohn, et ils se divisent en deux familles, dont l'une est sensiblement inférieure. Mais pour le groupe des meilleurs manuscrits, Mendelssohn, qui n'avait pas examiné lui-même le Venetus Marcianus 387 (B), pensait à tort que ce manuscrit était inférieur au Vaticanus 134 (V), et M. V., d'après le peu qu'il en dit dans sa préface, semble avoir raison en lui attribuant une autorité au moins égale ; de là il donne parfois la préférence à ses leçons : p. 126, l. 14, τὸν ἀνδρῶνα pour τῶν ἀνδρῶν, 266, 15 μενεῖ pour μένει, 272, 11 μέχρις (devant voyelle) pour μέχρι, 324, 23 στρατιάν (aussi les mss. inférieurs) pour στρατιάς, 370, 19 θέλοι pour θέλει, 630, 11 ἀστρατείας pour στρατείας, etc. [1]. Quant au Monacensis 374 (A), M. V. a reconnu qu'il dérive directement de V. et qu'il est par conséquent négligeable. Il en est de même de la traduction latine de Candidus, faite en réalité avec peu de soin, et estimée par Mendelssohn au-dessus de sa valeur; M. V. la cite néanmoins souvent dans les notes. Une autre erreur de Mendelssohn fut de vouloir, en ce qui concerne plus spécialement les temps des verbes, accommoder la langue d'Appien à l'usage classique ; de là ses nombreuses corrections comme 269, 10 μέλλοντος λέξειν (codd. λέγειν), 278, 16 ἐφεδρεύσειν (codd.-εύειν), etc., et ses plus nombreuses conjectures, souvent inutiles, comme 216, 25 ἡττημένοις pour ἡττωμένοις, 268, 12 ἐγεγένητο ou ἐγένετο pour ἐγίγνετο, 352, 20 πρεσβεύσουσι pour -εύουσι, 487, 20 δοκεῖ pour ἐδόκει, etc. M. V. doit revenir sur ce point, ainsi que sur la question de l'orthographe, dans la préface du premier volume. Cette réédition est donc à juste titre qualifiée de *correctior ;* et si l'on remarque en outre que M. V. y a introduit plusieurs bonnes corrections, entre autres 201, 2 ἐκ μέθης pour ἐς μέθην, et 406 11 ἀνελόντα pour ἀνελόντι ; qu'au-dessous des notes critiques se trouvent des références aux ouvrages historiques qui peuvent éclairer le texte; que des titres courants sont en tête des pages et les dates des événements dans les marges ; qu'enfin à la division en chapitres M. Viereck a ajouté une numérotation par paragraphes, on verra qu'au point de vue pratique comme au point de vue critique elle constitue un sérieux progrès.

MY.

STEWART (J. A.), **The Myths of Plato,** translated with introductory and other observations, London, Macmillan, 1904, 532 p. in-8.

M. Stewart ne s'est pas contenté de mettre sous les yeux du lecteur tous les mythes de Platon, avec le texte grec, une traduction anglaise et des notes; il a placé en tête de cette édition une longue étude sur le rôle du mythe dans la philosophie platonicienne, et l'a fait suivre d'une conclusion historique, où il définit l'influence de Platon *mytho-*

---

1. Il ne lit cependant pas 152, 13 πιεζούμενοι avec B, bien que cette forme se trouve encore 95, 15, donnée, il est vrai, par BV et un des manuscrits inférieurs.

logue sur l'école moderne des *idéalistes* anglais. L'ouvrage intéresse donc avant tout l'histoire générale de la philosophie ancienne et moderne. M. S. y expose des vues parfois un peu systématiques peut-être, mais propres à relier entre eux, dans un ordre logique, des morceaux trop souvent considérés comme de brillants hors-d'œuvre. Les *Observations* de l'auteur, comme aussi son *Introduction*, abondent en exemples, en rapprochements curieux : une table détaillée des matières et un index permettront, à ceux mêmes qui ne liront pas ce gros livre, de le consulter du moins avec profit.

Am. Hauvette.

Weingartens Zeittafeln und Ueberblicke zur Kirchengeschichte. Sechste Auflage vollständig umgearbeitet und bis auf die Gegenwart fortgeführt von Carl Franklin Arnold. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1906, vi-264 pp. Lex. 8°. Prix : 4 Mk. 80.

Ce volume est un précieux vade-mecum. Dans un format commode, il embrasse toute l'histoire ecclésiastique, depuis le 7 avril 30 jusqu'au 19 août 1905, date du premier manifeste de Nicolas II transformant la Russie en état constitutionnel. Les faits sont répartis sur quatre ou cinq colonnes. La première a pour objet l'histoire politique ou politico-religieuse. Les suivantes exposent le développement du dogme, l'histoire littéraire, l'évolution des institutions. Les rubriques changent d'ailleurs avec les temps. Depuis la Réforme, l'histoire du protestantisme et du catholicisme forment deux subdivisions, sinon trois, suivant les époques. Dans les temps modernes, une colonne est réservée à la philosophie associée à la théologie.

La rédaction est excellente. Il ne faudrait pas croire que ces tables soient de simples listes de dates avec une indication. Sous une forme naturellement abrégée et le plus souvent télégraphique, elles donnent la substance d'une véritable histoire. Élaborées par un savant de la compétence de Weingarten, revues par lui en trois éditions successives, puis par Deutsch, et enfin en cette sixième édition par M. Arnold, elles ont reçu le contrôle de l'expérience et de l'enseignement. Sur les événements, sur les personnes, sur les œuvres, sur les mouvements religieux ou philosophiques, nous y trouvons l'essentiel, filtré en quelque sorte et rendu assimilable. Un professeur d'histoire ecclésiastique peut les prendre pour base de son cours. Il aura un guide sûr et précis qui ne lui laissera guère que des mots et la bibliographie à ajouter. On peut s'en convaincre en prenant tel article en particulier, la longue histoire du concile de Nicée et des luttes qui suivirent (pp. 26-32), celles de l'origénisme et du pélagianisme (p. 54), la note sur les écoles (p. 49), l'exposé des idées de Grégoire VII, avec des extraits caractéristiques des *Regestes* et du *Dictatus* (p. 59), l'article Thomas à Kempis (p. 91). Je cite quelques exemples d'espèce différente.

La mise au point a été faite avec soin par M. Arnold, comme le prouvent de nombreuses rectifications (voy. entre autres, p. 91, la note sur Jean Népomucène). Dans des milliers de faits et de dates, on pourrait sans doute trouver matière à correction (p. 169, 2, supprimer le point d'interrogation après le nom de De Brosses; p. 237, 2, l. 8, lire : *Riese*, et plus bas, *Geay*). Il ne faut pas oublier que l'auteur s'est placé au point de vue du protestantisme allemand. Cependant on peut se demander quel intérêt présente la date de la mort du cardinal de Hohenlohe ou de celle de l'élévation du Dr Simar au siège de Cologne (p. 233). Des données beaucoup plus importantes pour l'histoire intérieure du catholicisme, comme la fondation de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (1896), la publication de *La question biblique*, par M. Houtin, et de *l'Évangile et l'Église*, par M. Loisy (1902), sont entièrement omises. Je ne vois pas non plus qu'il est question de l'américanisme; la lettre au cardinal Gibbons (22 janvier 1899) n'est pas mentionnée; les noms du P. Hecker et de M. l'abbé Klein ne figurent pas à l'index : il s'en faut, au reste, que tous les noms propres s'y retrouvent.

Dans d'autres parties, on pourra solliciter quelques additions. Dans les premières pages paires, on trouverait aisément la place pour une indication plus complète des procurateurs de Judée et des grands-prêtres et pour une généalogie de la famille des Hérodes.

Au tableau chronologique, sont joints dix cartouches supplémentaires : maison des Sévères; maison de Constantin; ascendance et descendance de Théodose; princes normands d'Italie, de Sicile et de Jérusalem (ce tableau, difficile à dresser, rendra les plus grands services; il a été mis au courant des derniers travaux et est accompagné d'une bibliographie pour trente-deux personnages); liens existant entre les maisons de Habsbourg, Luxembourg, Pologne, Bohême et Brandebourg; maison de Valois et ses affinités avec d'autres maisons régnantes d'Europe; famille des Médicis, Visconti, Este, Gonzague, Borgia, la Rovère et Guise; Habsbourg et Wittelsbach au temps de la Contre-Réformation; stemme des formules de concorde; liens de parenté des principales dynasties protestantes.

Deux appendices sont consacrés, l'un à l'art religieux, l'autre à l'hymnologie dans l'Église évangélique. M. A. fera bien de revoir sa liste de monuments datés et de la comparer avec celles de M. Enlart dans son *Manuel d'archéologie*.

La dernière colonne pour les temps modernes est plus détaillée : chaque œuvre littéraire vient à sa date. Par suite, il y a moins de notices générales sur les écrivains et un assez grand nombre de dates manquent : les dates de naissance de Leibnitz et de Fénelon, la date de naissance de Bossuet (celle de sa mort a été rétablie à l'index); etc. On peut se demander si on ira chercher à sa place, 1694, celle de la naissance de Voltaire, et surtout, sous 1704-1711 : « Voltaire wird in dem Jesuitencolleg Louis-le-Grand erzogen ».

Ces menues observations témoignent de l'intérêt que j'ai pris à feuilleter ces *Zeittafeln*. On doit les recommander chaudement à qui désire des renseignements rapides et précis.

Paul Lejay.

C. Voretzsch, **Einführung in das Studium der Altfranzoesischen Literatur.** Halle, Max Niemeyer, 1905 ; un vol. in-8, de xvii-573 pages.

M. Voretzsch vient de publier, formant le tome II de la *Sammlung kurzer Lehrbücher der Romanischen Sprachen und Literaturen* édités chez Niemeyer, une sorte de pendant à l'*Introduction* qu'il nous avait donnée il y a quelques années, et qui était relative à l'étude de l'ancienne langue française. Je retrouve dans ce nouveau livre, bien qu'il soit conçu sur un plan forcément différent et aussi dans des proportions plus vastes, les qualités de méthode et de précision que j'avais déjà signalées ici dans l'autre (voir *Revue Critique* du 28 avril 1902). M. V. a une information étendue et généralement sûre, le don de résumer clairement les questions obscures ou difficiles : son manuel sera d'un usage pratique, très propre à orienter les débutants... ou même les autres à travers le dédale de notre littérature du moyen âge. Il a aussi le grand mérite de ne laisser dans l'ombre aucune des portions de son vaste sujet. C'est ainsi que le livre débute par un exposé préliminaire des conditions historiques au milieu desquelles se sont formés la langue et l'esprit français : vient ensuite (p. 55-65) une bibliographie générale assez sobre, mais où rien d'essentiel cependant n'est omis. Je ne vois guère à relever là-dedans que quelques rares inadvertances de détail, comme celle par exemple qui se trouve à la note 2 de la p. 51 (et qui a été répétée à la fin du volume dans le glossaire) assignant *hoc illud* comme origine à notre particule *oïl*.

L'ouvrage proprement dit débute naturellement par une analyse des plus anciens textes littéraires. Puis vient un chapitre II assez original sur la « littérature non écrite », consistant en Contes, Fables et surtout Chansons : la réalité de son existence est mise hors de doute par les témoignages qui sont ici énumérés, et du reste habilement groupés, témoignages tirés avant tout des Conciles et des Capitulaires. Après cela M. V. aborde l'étude de l'épopée, et il se trouvait à sur un terrain qu'il connaît très bien, y ayant depuis longtemps pratiqué des recherches personnelles. Aussi il a donné beaucoup d'ampleur et de précision à toute cette partie de son livre, insistant sur la question capitale des origines et alléguant les faibles indices qui nous permettent d'en entrevoir la solution, ceux qui s'appellent le *Chant de Clotaire*, le Fragment de la Haye, quelques phrases éparses chez des chroniqueurs postérieurs. On trouvera là, résumées avec impartialité et d'une façon commode, les théories essentielles

qui ont été émises depuis trente ans sur les origines de notre épopée nationale, théories dues à L. Gautier, P. Meyer, G. Paris, Pio Rajna, Nyrop, Groeber, G. Kurth, etc. De ces opinions en partie contradictoires, M. V. a su extraire ce qui semble acquis désormais à la science, et l'a résumé en cinq propositions prudentes, qui occupent les pages 135-36. Je ne puis pas le suivre à travers les chapitres où, après avoir traité de la littérature légendaire et biblique, des Romances et des Pastourelles, il revient à la matière épique et l'envisage dans sa triple division : il me suffira de dire que sur chaque œuvre ou chaque groupe d'œuvres important on trouvera toujours tous les renseignements historiques, tous les détails bibliographiques nécessaires à leur intelligence ; puis des biographies d'auteurs, de sobres analyses de poèmes, et le plus souvent des fragments de quelque étendue, qui permettent d'en juger le style dans son ensemble. Grâce à ces morceaux bien choisis, où les difficultés de texte sont élucidées par des notes, et dont tous les mots ont été groupés à la fin du volume dans un glossaire de cinquante pages, le Manuel de M. V. est en même temps une sorte de chrestomathie et, comme l'indique d'ailleurs son sous-titre, une véritable « introduction à l'étude de l'ancienne langue française ». Que pourrait-on donc lui reprocher, sinon une absence sans doute voulue de critique littéraire proprement dite ? Il nous oriente très bien à travers le dédale de ces œuvres multiples, mais ne renseigne guère sur leur valeur intrinsèque. A vrai dire, tout est à faire dans ce sens, ou peu s'en faut : pendant le siècle dernier, en France aussi bien qu'en Allemagne, on n'a guère porté de jugements critiques sur nos œuvres du moyen âge ; on a été au plus pressé en les cataloguant, en publiant des textes, bref on a fait de l'histoire littéraire plutôt que de la critique au sens propre du mot. C'est encore de ce point de vue que M. V. a rédigé son livre, et je le constate sans lui en faire bien entendu un grief. Ce qu'on pourrait au contraire lui reprocher un peu, c'est qu'il y a évidemment quelque inégalité dans la rédaction du Manuel : si l'épopée par exemple y a reçu tous les développements nécessaires, la place au contraire y a été mesurée fort parcimonieusement à d'autres genres, comme celui de la chronique en prose. Villehardouin et Joinville (p. 463-64) n'occupent ici chacun qu'une demi-page, et c'est vraiment bien peu : il est évident que la proportion ne serait point la même dans un livre tenant compte des préoccupations littéraires que j'indiquais tout à l'heure. Comme celui-ci procède d'ordinaire par une division en siècles et en genres (qui cependant n'est pas tout à fait rigoureuse), il s'ensuit que l'œuvre de certains auteurs s'y trouve singulièrement morcelée : l'index de la fin remédie un peu à cette dispersion, mais elle n'en subsiste pas moins. Tel est par exemple le cas de Jean Bodel : il faut chercher en quatre ou cinq endroits différents les détails qui le concernent. Ceci était peut-être inévitable ; mais ce qui ne l'était pas, c'était de se con-

tenter de signaler à la p. 157 son *Jeu de saint Nicolas* : je trouve que ce drame encore valait beaucoup mieux qu'une si sèche mention. D'ailleurs ce qui concerne les origines du théâtre est fort bref aussi, et tout ce qui se rapporte au genre dramatique aurait gagné, semble-t-il, à être mieux groupé et traité d'une façon plus suivie. Malgré ces légères défectuosités, ces petites lacunes auxquelles l'auteur pourra facilement remédier dans la seconde édition que je lui souhaite, le livre de M. Voretzsch n'en reste pas moins une œuvre solide et méritoire : plus développé que celui de G. Paris, et conçu sur un plan un peu différent, son Manuel est un des guides les plus sûrs, les plus pratiques, que nous ayons désormais à notre disposition.

E. Bourciez.

L. Roche, **Les grands récits de l'Épopée française.** Paris, Plon, 1905 ; un vol. in-12 de VI-291 pages.

On s'efforce beaucoup depuis quelque temps, par des imitations, traductions, adaptations, de faire rentrer notre ancienne littérature dans le courant de la pensée moderne. Et à vrai dire on s'y essayait déjà il y a quelque soixante ans, puisqu'il a été démontré d'une façon piquante que la science de notre Épopée diffuse par exemple dans la *Légende des siècles* était essentiellement due aux fragments qu'avaient vulgarisés les Génin et autres. Mais nos traducteurs actuels ont sur leurs aînés le mérite de la fidélité, et d'être moins entichés qu'eux de souvenirs romantiques. Ainsi la tentative que vient de faire M. Roche se distingue par le choix heureux des morceaux mis en français moderne, et par un effort constant pour conserver aux textes leur couleur véritable. L'auteur s'est borné à ce qu'on appelle proprement l'Épopée française, et il a bien fait. On retrouvera donc ici le *Charroi de Nîmes* (une coquille typographique regrettable a introduit *charron* pour *charroi* dans la table des matières), la *Prise d'Orange*, *Aliscans*, *Garin le Loherain*, *Raoul de Cambrai*, *Renaud de Montauban*, etc. Les scènes principales des poèmes qui pouvaient seules être données sont reliées entre elles par des résumés un peu secs sans doute, mais du moins exacts. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur d'avoir, dans son désir de conserver la couleur, laissé subsister quelques expressions qui risquent d'embarrasser le lecteur : ainsi, à la p. 18, je rencontre *prendre de faux loyers*, et, bien que La Fontaine se soit encore servi du mot en ce sens, sera-t-il compris aujourd'hui ? Inversement, il y a çà et là quelques formules explicatives (*faute d'habitude*, p. 9, etc.) qui sont un peu bien modernes : mais j'avoue qu'il était difficile de les éviter entièrement. En somme, l'essai de M. Roche est très honorable. Son livre mérite de figurer dans toutes les bibliothèques, surtout dans celles des gens qui lisent et qui, n'ayant pas les

connaissances indispensables pour aborder directement les textes français du XII[e] siècle, désirent cependant se faire une idée juste de notre vieille Épopée.

E. Bourciez.

La Chronique de Dino Compagni, traduite par M. Weiss. Paris, Foulard, 1905, gr. in-8°, 166 p. avec quatre illustrations.

L'idée de présenter au public français une traduction de la *Chronique* de Dino Compagni est heureuse. M. Ch. Weiss s'est acquitté de ce travail avec tout le soin désirable, complétant sa tâche de traducteur par une introduction, à laquelle il n'y a rien à reprendre, et par des notes, généralement empruntées à celles de M. I. Del Lungo, dans son édition classique du texte italien. Mais, puisqu'il suivait pas à pas cette excellente édition, M. Ch. Weiss aurait bien fait de conserver la numérotation des chapitres, et de les répéter au haut de chaque page, avec les dates auxquelles se rapporte le récit du chroniqueur; la consultation du livre aurait été d'autant plus facile. Il y aurait d'ailleurs fort à dire sur l'interprétation du texte, qui offre de sérieuses difficultés. M. W. s'est assez souvent mépris, comme à la page 50 (texte et note 6), où il dit exactement le contraire de l'auteur italien et de son annotateur. Le style, enfin, est parfois impropre et peu naturel. Et pourtant, cette traduction rendra des services.

H. H.

Albano Sorbelli, **Il trattato di S. Vincenzo Ferrer intorno al grande scisma d'Occidente,** seconda edizione rifatta. Bologne, Zanichelli, 1906. In-8°, 509 p.

M. Albano Sorbelli donne une seconde édition du traité que S. Vincent Ferrier adressa en 1380 à Pierre IV, roi d'Aragon, pour l'engager à se départir de la neutralité qu'il avait proclamée entre Urbain VI et Clément VII et à reconnaître le pape d'Avignon. Dans une substantielle introduction, l'éditeur expose les conditions dans lesquelles S. Vincent Ferrier écrivit son œuvre : il montre le roi d'Aragon reconnaissant d'abord Urbain VI, puis ramené vers Clément VII par les paroles imprudentes du pape romain et surtout par l'influence du cardinal Pierre de Luna, le futur Benoît XIII, mais proclamant quand même une neutralité, qui lui permettait de retenir les revenus de la Chambre apostolique dans son royaume, et défendant les prédications des partisans de l'un ou l'autre pontife. Sous l'inspiration de Pierre de Luna, S. Vincent Ferrier, ne pouvant faire entendre sa voix, écrivit donc son *De moderno Ecclesiæ schismate tractatus*, pour démontrer au roi l'impossibilité où il était de conserver la neutralité, les irrégularités qui entachaient l'élection d'Urbain et l'obligation de reconnaître le pape d'Avignon. C'était en même temps une réponse

au *De fletu Ecclesiæ* de Giovanni da Legnano, que les Urbanistes avaient répandu et auquel les Clémentins avaient déjà opposé les réfutations de Jean Le Fèvre, de Pierre Barrière, cardinal d'Autun et de Pierre Ferdinand, cardinal de Saint-Eustache. Cette seconde édition de M. A. S. est faite avec beaucoup de soin et dénote une connaissance parfaite de toute l'histoire du Grand schisme. Elle est suivie de quelques appendices, où sont publiés des documents relatifs à cette question religieuse en Aragon et à l'action de Pierre de Luna.

L.-H. Labande.

Lettres communes de Jean XII, 1316-1344, p. p. G. Mollat. Ve fascicule, Paris, Fontemoing, 1905. In-4°, 178 p.

Le cinquième fascicule des *Lettres communes de Jean XXII*, analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican, et publiées par M. l'abbé G. Mollat, comprend toute la série de collations de bénéfices, dispenses, pouvoirs apostoliques conférés à des prélats pour le temporel et le spirituel, prescriptions d'enquêtes, nominations de juges conservateurs, indulgences pour construction d'églises et de chapelles, absolutions, etc., datés de la quatrième année du pontificat, qui forment la principale matière des registres de ce genre. On remarquera parmi ces documents la multiplicité de ceux qui sont relatifs à l'Angleterre. A la suite sont analysées 236 *litterae de curia,* concernant pour la plupart l'administration des biens de l'Église en Italie : noter les instructions envoyées au recteur du duché de Spolète et l'envoi de légats en Lombardie et Toscane ; signalons aussi incidemment l'affectation de sommes d'argent à des travaux en la basilique de Latran (nos 12070 et 12279). Enfin sont présentés les *miscellanea* de cette quatrième année du pontificat de Jean XXII, avec leurs nombreuses quittances du plus haut intérêt.

Je n'ai qu'à répéter ici encore les éloges que j'ai déjà donnés à M. l'abbé Mollat, éditeur de ces registres, pour la concision et la clarté de ses analyses et l'activité de son travail. J'aurais bien aussi quelques errata à proposer (*Vederia* pour *Vedena*, n° 10397 ; *Conciaco* pour *Couciaco*, n° 11722 ; *Novis Castris* pour *Novo Castro*, n° 11765, etc.), mais c'est de très peu d'importance.

L.-H. L.

Paul Jacquesson. **Du Nom de famille. Particule et noms de terre.** Paris, Larose et Tenin, H. Champion, 1906. In-8°, 185 p.

Cet ouvrage est plus juridique qu'historique. Ce qu'on y lit sur l'origine des noms est plus spécialement historique, mais l'auteur se contente de résumer la doctrine généralement admise sans présenter des idées nouvelles. C'est qu'en effet, il est surtout juriste et les pages

qu'il a écrites sur les modes d'acquisition, de transmission, de transformation ou de conservation des noms de famille, exposent avec science les théories aujourd'hui consacrées; elles les discutent, en montrent les points faibles et marquent en quoi elles devraient être réformées.

L.-H. L.

Julius Grossmann, **Ist der Familienname unseres Kaiserhauses Zollern oder Hohenzollern ?** Eine familiengeschichtliche Untersuchung. Berlin, Moeser. 1906. In-4°, 19 p. 1 fr. 25.

On ne peut qu'accepter les résultats de cette courte et claire brochure qui, malgré sa brièveté, semble épuiser le sujet. Faut-il croire que le nom de la montagne et du château de Zoller vient de *mons Solarius?* Quoi qu'il en soit, et, comme le démontre M. Grossmann, Zollern est la plus ancienne forme du nom de famille puisque Hohenzollern ne paraît qu'en l'année 1350 où, le 13 avril, le comte Frédéric IX de Zollern se qualifie « von der Hochen Zolr ». Pendant des siècles, les deux lignes de la famille, la ligne franconienne ou impériale, la ligne souabe ou princière, issues de la même souche, c'est-à-dire des comtes de Zollern, portent également le nom de Zollern. Ce n'est qu'au XVIe siècle que le nom de Hohenzollern est presque exclusivement employé. Il est depuis 1575 le nom de la ligne souabe, et à la fin du XVIIe siècle, les électeurs de Brandebourg le prennent officiellement pour justifier leurs prétentions sur le pays de Hohenzollern. En somme, cette noble maison appelée à de si hautes destinées a Zollern pour nom de famille.

A. C.

Wilhelm Franz, **Orthographie, Lautgebung und Wortbildung in den Werken Shakespeares.** Heidelberg, Winter, 1905, in-8°, 125 p.

Ce petit travail est intéressant parce qu'il aborde certains problèmes dont la solution peut conduire à une intelligence plus complète des passages difficiles de Shakespeare. Le vers de *Macbeth*, « But here upon this bank and school of time » (I, 7.6), qui a tant exercé la sagacité des commentateurs, se comprend sans peine quand on sait que *school* n'est qu'une autre orthographe de *shoal*. Pour bien apprécier la métrique shakespearienne, il faut avoir des notions précises sur la prononciation de l'anglais vers la fin du XVIe siècle. Bien des Anglais seraient surpris d'apprendre que leur façon de prononcer ne date — en gros — que du XVIIe siècle ou plus exactement de la guerre civile. Aussi rien n'est plus curieux que la transcription phonétique que donne M. W. F. d'une page de *Jules César* et d'une page de *Beaucoup de bruit pour rien*. La troisième partie du livre offre moins

d'intérêt que les deux précédentes. M. W. F. aurait très bien pu la laisser de côté pour insister sur la ponctuation des in-folios et des in-quartos. Quand on saura la valeur exacte attribuée par les imprimeurs des xvie et xviie siècles au point virgule et aux deux points, on comprendra par exemple le vers de *Coriolan* (I, 6, 75) : « Oh me alone, make you a sword of me ». Il ne faudrait pas borner ces recherches à Shakespeare, mais soumettre au même examen les textes originaux de Spenser et de Jonson.

Ch. Bastide.

Theodor Pletscher. **Die Märchen Charles Perraults. Eine literarhistorische und literaturvergleichende Studie.** Berlin, Mayer und Müller, 1906; in-8° de vi-75 pages.

Comme son titre l'indique, il y a à la fois, dans ce petit travail attentif et documenté, une étude d'histoire littéraire et une étude de littérature comparée, ou plutôt de folk-lore. Celle-ci donne, à propos des différents contes de Perrault, l'indication d'un certain nombre de versions analogues ou identiques (en se ralliant à ce qu'il appelle la théorie « polygénétique au sens strict »). Celle-là s'attache à définir dans quelles circonstances le fameux recueil a vu le jour, à quelles causes aussi il faut attribuer la mode des contes de fées qui sévit à la fin du xviie siècle. L'auteur a raison de voir dans ce phénomène une forme de réaction contre les romans démesurés — parallèle au développement des « petites histoires » ou nouvelles psychologiques (voir à ce sujet le livre récent de M. von Waldberg); mais le conte de fées, par la simplicité et le surnaturel de ses ressorts, s'opposait en même temps à la complication sentimentale de ces dernières. Il est très significatif, d'autre part, en ce qui concerne un retour du goût, que le merveilleux le moins « rationnel » soit à l'ordre du jour dans la dernière décade du grand siècle. On s'intéresse extrêmement, entre 1692 et 1697, à la baguette divinatoire, aux vampyres, aux revenants : le *Mercure galant* en fait foi, et rien n'explique mieux la vogue du conte de fées en 1698.

F. Baldensperger.

Jean Lemoine. **Sous Louis le Bien-Aimé. Correspondance amoureuse et militaire d'un officier pendant la guerre de Sept Ans. 1757-1765.** Paris. Calman-Lévy, 1906, in-8°, xii et 482 p. 7 fr. 50.

Le Rémois Antoine-Rigobert, comte de Mopinot, aide de camp et intime ami du colonel comte de Talleyrand-Périgord, fit en Allemagne les campagnes de la guerre de Sept Ans et vécut ensuite dans la retraite. Son plus beau titre de gloire, c'est sa correspondance avec une belle inconnue.

M. Jean Lemoine vient de publier cette correspondance qui va,

avec de très nombreuses intermittences, du 7 mars 1757 au 9 novembre 1765. C'est une des plus attrayantes et des plus instructives correspondances que nous ayons sur le XVIII[e] siècle, et tous les chercheurs et amateurs d'histoire remercieront M. Lemoine de la faire connaître en l'accompagnant d'une introduction très fournie sur Mopinot, ainsi que d'un sobre et utile commentaire.

Les lettres de l'amante l'emportent de beaucoup sur celles de l'amant. Qui était-elle? M. Lemoine n'a pu percer son anonymat. Nous voyons bien qu'elle possédait un hôtel à Paris, non loin de la rue Montmartre et qu'elle avait de nombreuses relations parmi les fournisseurs et les financiers : c'est ainsi qu'elle connaît très bien le contrôleur général Boulogne et le chef des fourrages Millin de Grandmaison. Nous voyons qu'elle est riche, qu'elle reçoit, qu'elle entend souvent « bourdonner à ses oreilles un langage qu'on veut lui persuader être celui de l'amour », qu'elle reste fidèle à Mopinot. C'est tout ce que nous pouvons savoir.

Quoi qu'il en soit, elle est très intelligente et très instruite. Elle aime Rousseau, non ses « sarcasmes », non son « humeur atrabilaire », mais son style « fort et nerveux ». Sa passion s'exprime soit avec délicatesse, soit avec flamme. Quelle lettre ardente que celle du 30 juin 1758, où elle se félicite que son amant ait échappé aux périls d'une bataille malheureuse! Que de jolies excuses elle trouve pour se faire pardonner un accès de jalousie et d'injustes reproches qui lui ont échappé! Quel piquant tableau elle trace des jouissances que Mopinot trouvera près d'elle, au coin du feu, à son retour de la guerre!

Elle a même du patriotisme, et elle se pique d'être « citoyenne » autant qu'amante. Elle s'indigne d'apprendre que les Français se sont laissés chasser et pourchasser « comme un troupeau de lièvres que le mouvement des feuilles effraie »; elle gémit de voir que la nation « dégénère si prodigieusement ». Son sang bouillonne quand elle pense à toutes les « sottises » qui se font à l'armée. Elle trouve que l'esprit de cabale qui règne parmi les troupes est un crime de lèse-patrie, puisque la France peut être la victime des étourdis qui sacrifient tout à leurs intérêts particuliers. Il lui arrive de faire l'éloge de Frédéric II dont l'activité ne se ralentit jamais. Toutefois, elle est trop bonne Française pour l'aimer. Elle s'irrite des « propos indécents » que tiennent dans les cafés ces *Prussiens* dont le nombre est plus grand à Paris que celui des Français, et elle s'étonne que la police n'impose pas silence à ces nouvellistes qui souhaitent le succès de Frédéric et parlent de lui comme d'un phénix.

Si elle a par instants — et elle-même l'avoue — envie de trop moraliser, les jugements qu'elle porte sur la politique de l'époque témoignent d'un esprit avisé, perspicace et d'un solide bon sens. Elle ne se contente pas de raconter des anecdotes de la cour et de la ville, et de narrer, par exemple, le « grand coup » que le Parlement a frappé

contre les jésuites. Elle remarque la fermentation des esprits. Elle trouve qu'au milieu d'une misère extrême chez un peuple qui paraît tranquille, mais qui peut se révolter sous l'impulsion d'un homme habile, les ministres se conduisent « comme si le hasard présidait à tout ». Fréquemment elle revient sur ce point. Elle assure en 1757 qu'on essaie depuis six mois de soulever le peuple et en 1758 que la misère est au dernier période, que le sort du peuple ne peut pas empirer. Elle écrit — et l'on dirait du Rousseau — que la moitié de Paris périt par le besoin et que l'autre insulte à la détresse générale par son luxe et ses dépenses énormes. Elle ne croit pas que les choses puissent rester longtemps comme elles le sont, et elle annonce une Révolution, que d'ailleurs personne ne craint et que tous désirent soit hautement, soit dans le fond du cœur.

M. de Mopinot, lourd et rusé Champenois, est visiblement inférieur à la dame. Il a moins de finesse, moins de justesse et d'étendue d'esprit, et on chercherait vainement en lui ce que sa correspondante a de vif, de brillant, de scintillant. Ne dit-il pas que la paix le trouvera toujours bon citoyen et le rendra amant plus heureux? Mopinot eut toujours, pour nous servir d'une de ses expressions, quelque chose d'un peu gothique. S'il avait parfois la fougue de la passion, il restait « un militaire philosophe et raisonnable », et ce mot de raison se croise trop souvent dans ses épîtres avec celui d'amour. Il est heureux d'avoir des lettres de sa maîtresse, non pas seulement parce qu'il l'aime, mais parce qu'elle lui envoie des nouvelles de toute espèce qu'il répand dans son entourage ; « vous désirez, lui écrit-elle, être instruit de tout. »

Mais les lettres de Mopinot éclairent et commentent singulièrement l'histoire des armes françaises durant la guerre de Sept Ans. C'est sur le Rhin qu'il combat, d'abord contre le duc de Cumberland, puis contre le duc Ferdinand de Brunswick, le « général habile » qui sait tantôt pousser ses bataillons en avant, tantôt les « escamoter ». Tout ce que raconte Mopinot fait peu d'honneur à nos généraux. D'Estrées croit inattaquable le camp de Cumberland qui n'est nullement retranché et il le laisserait échapper si son laquais, monté par hasard dans un clocher, ne l'avertissait de la fuite des Anglais. Il se croit perdu et il ordonne de rétrograder quand il s'aperçoit soudain qu'il a, bien malgré lui, gagné la bataille. De même, Richelieu : c'est non seulement un « corsaire », mais un imprudent qui s'enfonce sans nulle précaution dans les marais et les bruyères. Vient la débandade de Westphalie en mars 1758 : l'armée abandonne ses munitions, ses pontons, tout ce qui peut ralentir la retraite; les soldats ne se défendent même plus; c'est un délabrement affreux; rien de plus honteux, de plus déshonorant. Le comte de Clermont essaie de rétablir la discipline, et il y réussit. Mais il opère en juin des mouvements si bizarres qu'il laisse bloquer Wesel sous ses yeux et le voilà battu à Crefeld.

Hélas! si les soldats sont excellents, les généraux, oubliant leur devoir, passent leur temps à intriguer, à cabaler. Quelle « pétaudière d'armée! » Que d'hommes qui sont plus courtisans que militaires! Le combat de Lützelberg console Mopinot : c'est la cavalerie du corps de Chevert qui a tout fait, et — ici reparaît le philosophe — loin de se réjouir de ce succès, Mopinot se lamente sur la cruauté humaine, sur la cruauté de nos escadrons couverts de sang et qui s'applaudissent de la victoire. Puis les « sottises » recommencent. Que de marches fâcheuses, que de fatigues excessives imposées à l'armée aux mois de juin, de juillet et d'août 1761! Quel désolant spectacle elle présente en août 1762! Un immense état-major qui ne fait que dormir, jouer, manger et qui ne monte à cheval que pour éviter les coups; des officiers de grand nom qui tombent pour la troisième fois aux mains de l'ennemi sans jamais recevoir la moindre blessure et qui se laissent prendre et mener à coups de bâton par un vil goujat! Mopinot désespère d'être « avec tant de lâches qui sont ses supérieurs » et il est autant humilié qu'attristé de voir l'État si mal servi.

M. Jean Lemoine a donc eu une heureuse idée en tirant des manuscrits de la Bibliothèque nationale cette attachante correspondance que Paulin Paris avait longtemps possédée et qui lui paraissait contenir des lettres admirables.

A. C.

Robert du Corail. **Amable Soubrany de Macholles, sa jeunesse,** d'après quelques lettres et des documents inédits (1752-1789), Paris, Vanier, Messein succ. 1906, in-8°, 59 p. 2 francs

M. du Corail publie dans cette brochure huit lettres de Soubrany qu'il a trouvées dans les archives paternelles et, d'après ces lettres, il reconstitue autant que possible la jeunesse du futur conventionnel, sur laquelle nous possédons si peu de renseignements. Il nous fait connaître en détail la famille de Soubrany qui se prétendait originaire de Gênes, son père qui fut, comme son grand-père, trésorier de France au bureau des finances de la généralité de Riom, sa mère, Marguerite du Boys de Macholles, ses oncles maternels, officiers retraités qui habitaient, l'un Macholles et l'autre le Puy Saint-Bonnet (château dont M. du Corail fait, p. 17-18, une intéressante description), son grand-oncle, le lieutenant-colonel de Combes, ancien page de Louis XIV. Nous voyons Soubrany, élève du collège de l'Oratoire à Riom, élève du collège de Juilly, sous-lieutenant à Royal-dragons, courant de garnison en garnison, projetant en 1780 de se marier avec une jeune fille riche de son pays, se querellant en 1781 avec Capony, marquis de Combronde, faisant des dettes, contractant des emprunts, obligé de vendre en 1789 le château et la terre de Beaubost. Mais cette année même, Soubrany donnait sa démission de sous-lieutenant.

Était-ce parce que sa santé physique, comme il disait, était altérée, ou, ainsi qu'assure M. du Corail, parce que « seule sa santé morale souffrait du virus mortel de la Révolution ? » (p. 32). En tout cas, il appartient dès lors entièrement à la politique. Il est l'intime ami de Gilbert Romme; il fréquente Dubreul, l'abbé Chassaing, Tailhand, Bordes, Lapeyre; il réunit dans sa maison de Riom, « ce joyau de la Renaissance devenu le foyer de la Révolution », les champions des nouveaux principes et l'on sait qu'il devient maire de Riom en 1790, député à la Législative en 1791, membre de la Convention en 1792. Nous ne ferons pas à l'auteur de cette brochure quelques critiques faciles : il méconnaît ce qu'il y avait en Soubrany d'enthousiaste et de généreux; il le regarde comme un ambitieux déçu, comme un homme d'esprit aigri et de cœur ulcéré, qui « offrait un excellent terrain de culture au bacille révolutionnaire »; il lui reproche d'avoir « cherché en dehors de la Religion le bonheur de l'humanité », d'avoir salué « le soleil levant, ce dieu populaire et impur qui allait supplanter la monarchie très chrétienne ». Mais quoi qu'on puisse dire du style et des opinions de M. du Corail, il aura le mérite d'avoir éclairé les commencements obscurs de Soubrany et révélé des « circonstances précieuses à connaître [1] ».

A. C.

Les églises protestantes d'Alsace pendant la Révolution, 1789-1792. Esquisse historique par Rodolphe Reuss, correspondant de l'Institut. Paris, Fischbacher. 1906, in-8°, x et 320 p. 3 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage de M. Reuss témoigne, comme ses œuvres précédentes, d'un labeur consciencieux et étendu; comme ses œuvres précédentes, il apporte des résultats intéressants, neufs, et qu'il est utile de connaître.

M. R. montre d'abord la fâcheuse situation des protestants d'Alsace avant la Révolution : privilèges accordés à ceux qui se convertissent; emplois réservés aux seuls catholiques; les enfants naturels et les enfants issus des mariages mixtes acquis à l'Eglise dominante; l'*alternative* qui partage les dignités et les charges municipales entre les deux cultes, etc.

Il analyse ensuite les mémoires et les débats qui précèdent le décret du 17 août 1790 : l'*alternative* n'existe plus, et les protestants continuent à jouir de leurs droits.

Toutefois, le décret qui devait régler les affaires particulières des

---

1. Pourquoi dire p. 27, à propos du séjour de Soubrany à Lille, que « les clubs commençaient à s'organiser ? » Nous sommes alors en 1781. — P. 35, est-ce pour faire face à une nouvelle existence » et parce qu'il « prévoit la marche rapide des événements » que Soubrany vend Beaubost, le 26 juin 1789 ? N'est-ce pas plutôt pour payer ses dettes ?

protestants d'Alsace — décret préparé par Koch et discuté vivement dans nombre de projets et de motions — ne fut jamais rendu, et l'année 1791 est entièrement remplie par l'âpre conflit qui s'éleva malheureusement entre l'Eglise catholique et l'Assemblée nationale.

Les protestants, comme le fait voir M. R., étaient du côté de l'Assemblée. Leurs ministres prêtèrent le serment et servirent dans la garde nationale. Leurs professeurs qui usaient de la langue allemande dans leurs cours, assuraient que « les sentiments de l'âme ne tiennent pas au rudiment des mots » et qu'ils tiendraient religieusement leur serment, quoiqu'il ne fût pas prêté en français. Bref, selon le mot de Meiners, dont M. R. rapporte à propos le témoignage, les protestants étaient les amis les plus zélés de la Révolution.

Mais, ainsi que le remarque M. R. — et cette importante observation fait honneur à sa sagacité — les protestants étaient modérés; ils étaient constitutionnels; en 1792, ils désapprouvèrent la journée du 20 juin, puis celle du 10 août; ils abandonnèrent les prêtres assermentés après les avoir soutenus; ceux-ci se tournèrent contre eux en s'alliant aux Jacobins, et les Jacobins firent la guerre aux protestants comme aux catholiques. Schneider les attaqua violemment et il déclare dans l'*Argos* qu'on doit s'en prendre aux riches protestants, aux prébendiers de la fondation de Saint-Thomas. En octobre et en novembre 1793, le maire Monet fait saisir tous les temples de Strasbourg. Le ministre Fischer de Dorlisheim est exécuté. Une foule de pasteurs et de professeurs en théologie, entre autres Blessig, sont emprisonnés. Les lieux du culte sont pour la plupart « vandalisés », les grandes écoles fermées, et dans une lettre jusqu'ici inédite que nous communique M. R., le Directoire du Bas-Rhin demande le rapport du décret du 17 août 1790.

Au commencement de 1795 a lieu l'inévitable réaction. Peu à peu, sous l'influence de Blessig à qui M. R. rend un juste hommage, le culte se réorganise. Il naît un régime nouveau que notre auteur compare ingénieusement à celui des congrégations américaines de nos jours, et, si l'on trouve parmi les pasteurs des aventuriers ou des ignorants comme celui qui assure avoir lu jadis du *Cicerus*, s'il y a bien des froissements et des querelles, presque toutes les anciennes paroisses, grâce à Blessig, sont rétablies dès le mois d'août 1795.

L'Eglise protestante d'Alsace, ainsi devenue Eglise libre, eut alors cinq années relativement heureuses. En mars 1799, il est vrai, sur la proposition de Couturier — qui déjà en 1793, durant sa mission, avait pris spontanément cette mesure — les Cinq Cents votèrent une résolution qui supprimait les biens de l'Eglise protestante d'Alsace (on les évaluait à une soixantaine de millions). Le 18 brumaire annula ce projet, et le gouvernement consulaire, n'écoutant pas les idéologues de Strasbourg, les Blessig et les Koch, fit voter la loi du 18 germinal an X ou du 8 avril 1802. Cette nouvelle constitution avait certes des

inconvénients. Mais elle fut accueillie, comme le constate M. R., avec un contentement véritable.

Arrivé ici au terme de sa tâche, M. R. expose en un tableau d'ensemble la vie intime des églises d'Alsace pendant la période révolutionnaire, et on lui saura gré de cette esquisse des courants religieux de l'époque et des conflits dogmatiques, des litiges ecclésiastiques qui se produisirent alors. Sa conclusion ne mérite pas moins d'éloges : il juge que cette rude secousse de la Révolution donna à l'Eglise protestante d'Alsace une plus grande indépendance à l'égard du pouvoir civil et une plus complète liberté de conscience à l'égard de ses propres autorités supérieures.

Des faits de grande conséquence — et lui-même ne peut s'empêcher de noter le sérieux intérêt d'actualité que présente sa publication — ressortent du récit de M. Reuss. Le protestantisme d'Alsace ne pouvait combattre l'esprit nouveau qui le rendait l'égal du catholicisme, et, d'un autre côté, il ne pouvait s'allier aux ultra-révolutionnaires. Aussi fut-il frappé, persécuté, et il sembla succomber. Mais il se releva, et sa réorganisation, si provisoire, si défectueuse qu'elle fût, était vivante, et bien vivante depuis sept ans, lorsque le gouvernement fit pour les protestants ce qu'il faisait pour les catholiques.

M. Reuss a tiré parti des travaux antérieurs sur la question, notamment de l'ouvrage de M. Jean Schneider qui renferme de nombreux renseignements d'histoire locale, et de deux brochures d'Ernest Lucius sur la loi de 1802. Mais il a joint à l'étude de ses devanciers un attentif dépouillement des brochures de l'époque — sermons, traités, pamphlets, arrêtés administratifs, etc. — et une vaste glane dans les documents des archives départementales de la Haute et Basse Alsace, ainsi que dans les archives municipales de Strasbourg. De la sorte, il a marqué d'un trait vigoureux la lutte des idées, peint avec une saisissante exactitude ses personnages [1], et fait connaître à son lecteur une foule de détails peu connus ou inconnus jusqu'ici. Il est d'ailleurs impartial : il critique le décret qui ordonne l'élection des évêques et des curés par tous les citoyens sans distinction de culte et il trouve contraire aux principes et à la saine raison l'intervention des luthériens qui, au nombre d'une centaine, participèrent le 6 mars 1791 à la nomination de Brendel, « *l'évêque luthérien* des polémiques futures ». Enfin, il a su éviter l'écueil du sujet : tout en rappelant avec brièveté les évènements de l'histoire générale de la Révolution en Alsace, tout en faisant de nécessaires et courtes allusions à l'Eglise catholique, il ne parle que de l'Eglise protestante et ne traite que la matière qu'il s'est fixée.

A. C.

1. Citons à ce propos, dans l'appendice, l'excellente notice sur ce Metz, pasteur de Gries, dont nous avons parlé dans notre *Hoche et la lutte pour l'Alsace* ; on y voit « à quel point les passions ont été surexcitées par la Révolution » ; c'est le « naufrage lamentable d'une conscience humaine. »

Henri Cordier, **L'expédition de Chine de 1860. Notes et documents.** Paris, Alcan, 1906. In-8° (Bibliothèque d'histoire contemporaine).

Ce volume de « notes et documents » concerne l'expédition de Chine de 1860. Par les traités de Tien-Tsin, conclus en 1858, les Européens avaient obtenu des avantages considérables, notamment le droit pour leurs diplomates de résider à Pékin et ce droit offensait, blessait au vif les Chinois qui regardaient la présence de nos agents comme une honte et la qualifiaient d' « avilissant contact ». Aussi, peu de temps après ces traités, lorsqu'il s'agit d'établir le tarif commercial, les Fils du ciel tentèrent de révoquer leurs engagements. Il fallut de nouveau recourir à la force et en 1860 eut lieu l'expédition commandée par Cousin de Montauban — plus tard comte de Palikao — et par Grant. En même temps s'engageait une campagne diplomatique menée par le baron Gros et par lord Elgin. Mais, comme le montre M. Cordier, contre l'obstination et la duplicité des commissaires impériaux de la Chine nos diplomates eurent fort à faire, et plus d'une fois la marche des colonnes alliées fut ralentie par les atermoiements de l'adversaire qui savait trouver à tout instant des subterfuges et des faux-fuyants. Ces négociations ardues et passablement embrouillées, les préparatifs de la guerre et son organisation assez laborieuse, l'enlèvement des forts de Takou, le guet-apens de Toung-tchéou, la bataille de Palikao, la destruction du Palais d'Été, les conventions de Péking, tel est l'objet de l'ouvrage de M. C. On y trouvera d'importants détails sur le sac du Palais d'Été; la correspondance des diplomates européens fixe clairement les responsabilités sur ce point. Pareillement, on notera le texte des instructions données à Montauban ainsi qu'au baron Gros et à lord Elgin, l'état du corps expéditionnaire et des forces navales, les particularités relatives aux opérations. Dans ce volume comme dans les précédents, M. Cordier a commenté sobrement, nettement et avec impartialité les documents qu'il cite, et, de même que dans les volumes antérieurs, ces documents jettent un jour nouveau sur les événements diplomatiques et militaires.

A. C.

Henry Bordeaux. **Pèlerinages littéraires.** Paris, Fontemoing, 1906. In-8°, VII et 425 p. 3 fr. 50.

M. Bordeaux est critique en même remps que romancier et un critique de souple analyse et de pensée robuste. Ses *Pèlerinages* — qu'on remarque le mot — témoignent qu'il est un dévot du beau; le critique lui semble chargé d'entretenir un culte, le culte des belles

lettres. Mais il ne flatte pas ceux qu'il aime, et il sait leur faire entendre la vérité. Dans les *deux méditations sur la mort* qui devaient faire partie d'un livre sur la sensibilité contemporaine, il étudie chez Barrès et Loti le sentiment de la mort. Il expose dans *Sainte-Beuve ou le critique malgré lui* comment Sainte-Beuve a « dosé savamment charme et réalité, poésie et physiologie », a mêlé l'intelligence et la sensibilité, a préféré sa sensibilité d'artiste à son intelligence de savant. Il fait voir comme Alphonse Daudet fut un « amoureux de la vie ». Il apprécie Faguet et Gebhart ; celui-là plait par la force et la logique de sa pensée, par la santé, par l'entrain de son expression, et son *Histoire de la littérature française* semble intéressante comme une image d'Epinal aux couleurs crues et aux légendes lapidaires ; celui-ci — qui n'est pas, nous l'espérons, « notre dernier humaniste » — évoque plutôt qu'il ne juge, et vivifie ses analyses du passé en les ornant de petits tableaux actuels. Il montre dans Bourget, non pas seulement un historien « un peu snob » des complications sentimentales et mondaines, mais un moraliste, un philosophe qui tire d'un trait banal de savantes déductions. Faut-il mentionner les essais suivants : *Edouard Rod, Le roman autobiographique, Chateaubriand et Michelet, Taine, Le sentiment de la nature chez quelques poètes contemporains* (Mme de Noailles qui n'a pas évité la monotonie non plus qu'une certaine confusion de pensée ; Moréas, trop loué, ce nous semble; Henri de Régnier dont les « vers ont dans leur calme affecté une grâce émouvante » ; Charles Guérin qui sait exprimer ses émotions en vers d' « une plénitude admirable »)? Faut-il citer enfin les pages sur *deux Vénitiens* (Ruskin qui n'a rien de neuf et qui prêche un utopique socialisme d'Etat, mais qui répandit dans ses écrits un cœur passionné et grâce à « la qualité de son âme », revêtit ses paroles d'un accent de nouveauté; d'Annunzio, « le rhéteur de la sensualité », qui a consacré à Venise l'un de ses romans les plus surchargés de réalisme, le *Feu*) et deux études qui terminent dignement le volume, l'une, très piquante et savoureuse, *sur l'amitié amoureuse et l'amour platonique*, l'autre, vraiment vigoureuse et réconfortante, sur *la peur de vivre?* M. Bordeaux a bien fait de « mettre à part » ces études qui appartiennent à « son passé de critique » et qui lui paraissaient avec raison « garder quelque intérêt ». Il y a dans ce recueil nombre de passages attachants et instructifs, nombre de jugements précieux, nombre de réflexions fines et joliment, poétiquement exprimées. L'auteur est de ceux qui savent comprendre et rendre la manière des écrivains qu'ils étudient [1].

A. C.

---

1. Lire p. 384 Wolfgang pour *Volfgang* et Cornelia au lieu de *Cordelia*, p. 385 Krüdener et non *Krüdner*.

L'armée nouvelle, ce qu'elle pense et ce qu'elle veut, par le capitaine d'Etat-major Jibé. Paris, Plon. 1 vol. In-16 1906.

Voilà un titre plein d'alléchantes promesses : mais dès la préface l'auteur, avec beaucoup de sincérité et de conscience, se hâte de mettre les choses au point.

Ce ne sont pas, dit-il « des idées personnelles ». Il n'est que le « porte-paroles » des camarades de sa génération ; et nous le regrettons, car dans le cours de l'ouvrage, nous trouverons ces desiderata, exprimés avec une netteté et une vigueur, qui mériteraient d'être mises au service de considérations d'un ordre plus élevé.

Les questions traitées sont purement techniques, et l'auteur n'aborde pas du tout l'étude de « l'état d'âme actuel du corps d'officiers », ce qui « aurait conduit fatalement à faire une incursion dans le domaine politique. »

Il semble pourtant qu'il eût été fort intéressant d'analyser *cet état d'âme* des officiers, par suite précisément de la funeste introduction de la politique dans l'armée. Plus que jamais, à l'heure actuelle, ce sujet est passionnant. L'armée est une force, bien moins par son matériel, son armement, son nombre et son instruction, que par sa cohésion, son vouloir et ses sentiments. Quelles que soient les améliorations apportées à sa tactique, ou à l'organisation de ses divers rouages, elles demeureront sans valeur si les grandes vertus d'honneur, d'abnégation, de patriotisme ne la font pas vibrer tout entière. C'est le problème le plus angoissant qui se pose dans les jours troubles que nous traversons. Quel est l'esprit de l'armée aujourd'hui ; quel sera-t-il demain ? En un mot, demain l'armée existera-t-elle ?

L'ensemble de l'ouvrage est divisé en huit chapitres, dont le dernier renferme un résumé, sous forme de conclusion. Chacun d'eux est consacré à l'étude d'une question particulière d'un intérêt exclusivement technique, et pas toujours traité complétement. Ainsi, nous nous étonnons que dans le chapitre « Ecoles » il soit parlé uniquement de l'École de guerre, de son organisation, des défectuosités de son service intérieur. De l'école de Saint-Cyr et de la transformation radicale qu'elle subit par suite de l'application de la loi de deux ans, il n'est pas dit un mot : il en est de même de l'unité d'origine des officiers et des diverses autres écoles militaires. Pourtant la question est d'un intérêt majeur.

Les chapitres traitant des grandes manœuvres et de la création d'unités cyclistes, ne sont que l'exposé des améliorations ou modifications nécessaires et demandées par tous les officiers.

Mais il en est trois, qui appellent plus particulièrement notre attention. Ce sont ceux qui étudient le haut commandement, l'Etat-Major, et la crise de l'avancement.

L'opinion en France est unanime sur la nécessité impérieuse de

rajeunir les cadres et en particulier le haut commandement. Le meilleur argument se tire d'une comparaison avec le monde des affaires : « l'homme qui est à la tête d'une maison d'une certaine importance, dès qu'il approche de la soixantaine, même auparavant, considère comme un devoir de se retirer ». Dans l'armée où « en plus de la vigueur intellectuelle, la résistance physique joue un rôle prépondérant », nos généraux sont maintenus jusqu'à soixante-cinq ans. Le mal est profond, le remède est dans la réglementation de l'avancement.

Quant à l'Etat-Major, beaucoup de dispositions sont à modifier. La comparaison de l'ancien corps et du service actuel nous montre qu'il n'y a presque pas de différence entre eux. L'officier d'Etat-Major de nos jours est essentiellement un bureaucrate, s'occupant de travaux longs et fastidieux, sans profit ni pour l'armée, ni pour lui ; surtout il n'apprend pas le métier qu'il fera à la guerre. Toutes les pièces d'ordre administratif devraient être confiées à des officiers d'administration et ne pas encombrer le commandement. Les officiers d'ordonnance, ceux des maisons militaires, etc. ne devraient pas être pris parmi les brevetés. Enfin, bien des modifications sont nécessaires dans la répartition du personnel et pourraient être exécutées sans augmentation de dépenses. « Le mal est partout, se présentant sous le même aspect, l'absorption de tout ce que nous avons de meilleur dans notre armée par les funestes papiers. » Il faut donc créer une direction d'Etat-Major « qui débarrasse le chef d'Etat-Major général de toutes les questions administratives » et souhaiter que cet officier général soit toujours « choisi en dehors de toute considération politique ».

De tous les maux, qui fondent actuellement sur l'armée, un des plus grands est sans doute le découragement provenant de l'avancement. Sur ce sujet si délicat et si difficile l'auteur a écrit d'excellentes pages, remplies de réflexions judicieuses et de critiques justifiées. Malheureusement il ne résout pas la question. Avant tout il est nécessaire de connaître les officiers pour choisir parmi eux ceux dignes d'être distingués. Quel que soit le système que l'on propose, omnipotence ministérielle, commission de classement, brevet des trois armes, etc., etc. tout dépend d'un seul homme, *le chef de corps*. Or rien n'est plus difficile que de juger un homme. L'auteur le dit : « Aucune méthode ne peut être infaillible quand les hommes sont conduits à apprécier d'autres hommes ». Mais il aurait dû ajouter que rarement, nous allions dire jamais, le supérieur porte un jugement vrai sur son inférieur. On n'est justement apprécié que par ses inférieurs ou par ses égaux. Le jugement du chef de corps dépendra de la sympathie ou de l'antipathie qu'il éprouvera pour l'officier, et mille causes viendront augmenter ou diminuer cette impression, amour propre flatté ou froissé, vanité blessée, relations mondaines, rancunes personnelles, etc. En un mot, l'officier est jugé le plus souvent, non sur sa valeur personnelle, mais sur des qualités ou des défauts étrangers à toute question militaire. Les

notes que l'on vient de communiquer cet hiver sont à ce sujet étrangement suggestives. Il existe pourtant un moyen d'apprécier la valeur militaire de l'officier, avec autant de justesse que le comporte l'imperfectibilité humaine; mais ce moyen, il faudrait vouloir l'appliquer, et notre esprit n'est peut-être pas encore assez mûr pour les réformes radicales.

L'ouvrage se termine par une comparaison des armées française et allemande, faite avec conscience et impartialité par l'auteur, qui a eu l'heureuse fortune de voir les Allemands chez eux. Cette comparaison est tout à notre avantage. Mais ne nous laissons pas aller à un optimisme exagéré.

Henri BARAUDE.

— L'un des meilleurs élèves de Gérôme, M. Charles MOREAU-VAUTHIER, a consacré à son maître l'un des meilleurs volumes de souvenirs ou de croquis qu'on ait écrits depuis longtemps sur un artiste. Son *Gérôme, peintre et sculpteur, l'homme et l'artiste* (Paris, Hachette, 1 vol. in-12), est vivant, criant de vérité, très heureusement composé, très joliment écrit, et d'attrayante et légère allure, quoique documenté. Il est vrai que cette documentation, de toute première main, consiste uniquement en notes prises au cours de conversations du maître, en souvenirs consignés par des camarades ou des élèves, en lettres inédites de Gérôme même. La carrière, les succès, l'œuvre du peintre-sculpteur, sont indiqués, dans leurs grandes lignes, mais incidemment. C'est un portrait surtout qu'a voulu tracer M. Moreau-Vauthier, un portrait où il y eût comme un reflet de la vivacité toujours jeune d'esprit et de verve de ce grand laborieux, comme un parfum de la séduction qu'il exerça jusqu'au bout : il y a pleinement réussi; et pas seulement par l'éloquence de son œuvre, mais par celle d'une vraie plume d'écrivain. — H. DE C.

— *Le Rire et la Caricature*, tel est le titre d'un joli livre de M. Paul GAULTIER, relevé d'une préface de M. Sully Prudhomme et commenté (le mot n'est pas de trop) par 16 planches ou 35 reproductions d'œuvres diverses (Paris, Hachette, 1 vol. in-12). Il n'est pas tout à fait exact, et peut-être eût-il été plus heureusement remplacé par celui du dernier chapitre : *La Caricature et les mœurs*; car M. Gaultier établit dès les premières pages, et très justement, que le rire n'est en somme qu'une résultante accidentelle et variable (selon les temps et les modèles) dans la caricature, et que l'essence de celle-ci est surtout satirique et déformatrice. C'est même si bien là le caractère propre de la caricature, qu'on en est arrivé à classer dans ce genre de fantaisie plastique des œuvres parfaitement normales, artistiques même, voire charmantes, dont l'effet est surtout dans la *légende* qui la souligne. En passant en revue ces différents et contrastants aspects de la caricature, depuis Breughel « le Drôle » (qui nous paraît aujourd'hui si peu drôle), jusqu'à Forain, qu'on appellerait plutôt « le Vengeur », M. Gaultier a été amené à nous donner surtout une monographie solide et attrayante de Daumier, le grand maître de *l'art* de la caricature, et, pour en représenter le *réalisme* et le *pessimisme*, de Gavarni et de Forain. Une revue rapide de la caricature contemporaine, politique, morale, humoristique, achève le volume, complété encore par une utile bibliographie. — H. DE C.

— Nous connaissons assez mal, en France, la littérature contemporaine des races latines, nos sœurs, plus mal assurément que les littératures germaniques ou slaves. Ce n'a pas toujours été notre faute, ces dernières offrant un champ plus fertile aux recherches et aux études, et les premières vivant surtout sur leur passé. Il serait pourtant grand temps de nous apercevoir un peu qu'en Italie, comme en Espagne, un mouvement fécond et audacieux s'est produit, où, si les génies sont rares encore, les esprits intelligents, ingénieux, profondément intéressants et originaux sont nombreux et commandent l'attention. On devra donc remercier M. Maurice Muret d'avoir réuni, sous le titre commun *La littérature italienne d'aujourd'hui* (Perrin, éd. 1 vol. in-12), les articles de diverse importance qu'il avait publiés entre 1902 et 1905, soit au *Journal des Débats*, soit dans plusieurs revues. Il en est de très complets en eux-mêmes, il en est qui serviront surtout de référence et pour lesquels il n'est pas mauvais d'être déjà renseigné par ailleurs. C'est en effet un peu le défaut de ces sortes de livres, que les chapitres qui les composent, n'ayant aucun lien entre eux, laissent le lecteur un peu indécis quand ils ne le découragent pas, s'il y cherche une idée d'ensemble et suivie du mouvement littéraire dont ils donnent seulement quelques éléments. M. Muret est sans doute le premier à s'en apercevoir, mais il a voulu surtout indiquer de quels côtés devrait se porter la curiosité ou l'étude des lecteurs, et formuler sur les principales figures de ce renouveau littéraire des jugements documentés et personnels. Sur ces 24 articles, sur les quelque 33 *portraits* qu'ils renferment, j'ai surtout apprécié comme critique, comme finesse et sûreté de goût, comme impartialité, ceux dont Mme Mathilde Serao, Gabriel d'Annunzio, Marco Praga, Roberto Bracco, Fogazzaro sont les modèles. — H. de C.

— On nous envoie un *Nuevo diccionario francés-español y español-francés*, de format portatif in-16, en un volume de 1,200 pages environ, publié, à la librairie Armand Colin, par Miguel de Toro y Gomez (prix cartonné, 6 fr.) qui sera, croyons-nous, sérieusement apprécié, surtout par les personnes déjà familiarisées avec la langue. Il est clair, net, et malgré la réduction forcée de chaque article à sa plus simple expression, plus complet que tous les lexiques que nous connaissions dans le même format. Il y a sans doute quelque mauvaise grâce de la part de l'auteur à déclarer sans hésitation que tous les dictionnaires parus avant le sien « sont copiés les uns sur les autres, et que pendant tout le xixe siècle il ne s'est publié aucun dictionnaire espagnol-français vraiment original. » Mais nous l'en croyons plus volontiers quand il ajoute que son travail a été longuement et sérieusement préparé. Peut-être même a-t-il été un peu loin en donnant place à une foule de termes absolument inusités (nous ne parlons que de la partie française), ainsi qu'à nombre de provincialismes qu'on ne s'attendrait pas même à rencontrer dans un dictionnaire approfondi de la langue. Peut-être s'est-il un peu trop souvenu du dictionnaire « encyclopédique » espagnol qu'il a rédigé précédemment dans le même format. Mais enfin, le trop n'est qu'un défaut relatif, et ici il n'empêche pas les articles essentiels d'être étudiés avec beaucoup de détails et de comporter les acceptions les plus variées, les idiotismes les plus divers. On ne peut suppléer plus habilement et avec plus de précision au défaut de développement et d'analyses qu'implique un simple lexique en deux langues. — H. de C.

— Nous avons reçu de la librairie Plon plusieurs récits de voyages, ou études ethnographiques, qui présentent à la fois un vif intérêt et une utilité documentaire incontestable, et méritent donc doublement d'être signalés ici. Dans les *Promenades lointaines*, le lieutenant H. Paulhiac étudie à fond, et au point de

vue de la colonisation effective, pratique, progressive, *le Sahara, le Niger, Tombouctou*, les colonies françaises de l'Afrique occidentale et centrale : les détails qu'il donne sur la géographie de ces contrées, sur leurs races, sur leurs religions, sur les divers systèmes possibles de colonisation et de mise en valeur des richesses latentes du pays et même des forces utilisables des indigènes mêmes ; sur la possibilité d'une éducation agricole des nègres, sur l'avantage des voies simples et économiques, des procédés hydrauliques, mais l'absurdité aussi d'entreprises telles qu'un *transsaharien*, font de son livre une monographie précieuse, dont l'attrait est d'ailleurs relevé par une illustration photographique abondante et deux cartes nouvelles, surtout utiles au point de vue des voies de communication (1 vol. in-8°). Sous le nom d'*Impressions d'hiver dans les Alpes, de la mer bleue au mont Blanc*, M. P. Lancrenon, chef d'escadron d'artillerie, nous donne sous une forme moins technique, et à la fois en alpiniste et en officier instructeur, des détails pleins de vie et d'intérêt sur la ligne frontière franco-italienne, sur les postes qu'il a eu l'occasion d'inspecter, et, par suite, sur les admirables montagnes qu'il a parcourues, de Nice au Mont Blanc, par la Tinée, l'Ubaye, le Queyras, le Briançonnais, la Maurienne et la Tarentaise. Au point de vue spécial du grimpeur, la curiosité de beaucoup de ces courses est dans l'époque où elles ont été faites, en plein hiver, dans une neige profonde; elle est aussi dans les photographies reproduites ici, dont la plupart sont vraiment de toute beauté, d'une finesse et d'une lumière extraordinaires. Au point de vue militaire, elle est dans les indications apportées ici, par une expérience spéciale, pour l'utilisation de cette vie de montagnes à l'éducation morale des soldats. Il faut tremper l'âme des soldats; à notre époque, c'est plus nécessaire encore que l'instruction militaire même, et rien ne vaut, dans ce but, les manœuvres alpines (1 vol. in-8°). — Le *Setchouen* où il a passé deux années, et qu'il appelle *le Far-West chinois*, a inspiré au dr Legendre un récit de voyage qui est surtout une étude géographique, sociale et économique très étudiée de cette contrée aussi considérable que mal connue. Médecin-major des troupes coloniales, il fut appelé à fonder et à diriger une École de médecine impériale à Tchentou, et, après nous avoir raconté son itinéraire jusqu'à cette capitale, et surtout cette montée du fleuve Yang-Tsé qui est une des plus pittoresques expéditions qu'on puisse trouver sur cette terre et pour aboutir à une région montagneuse et riche aux vues splendides, le dr Legendre décrit dans le détail les diverses parties du Setchouen, en peint les aspects émouvants, en note les ressources incalculables, et part de là pour étudier la civilisation chinoise en général. Il est assez curieux de suivre le double courant d'impressions qui conduit sa plume. Frappé des richesses latentes du pays et de notre ignorance à son égard comme à celui des indigènes mêmes, il serait souvent tenté d'excuser la race blanche de ne pas savoir s'y prendre avec les jaunes, de ne pas comprendre leur avenir; et quand il en vient à étudier ceux-ci de plus près, et leur âme, et leur caractère, et leur coutume, le tableau qu'on sent bien vécu et absolument véridique, est tellement décourageant, pour ne pas dire repoussant, qu'il ôte toute envie de l'aller voir (1 vol. in-12). — A ces trois volumes ajoutons, puisque nous sommes en Asie, celui de M. André Chevrillon, *Sanctuaires et paysages d'Asie* à la librairie Hachette (1 vol. in-12). Son caractère est tout autre, comme on s'en doute bien. Le style seul de M. Chevrillon fait presque une œuvre d'art de ses récits, celle d'un impressioniste plus encore que d'un voyageur, mais ses peintures sont d'ailleurs pleines de pensée; on y sent un esprit inquiet de sensations et fébrile de curiosités. Cet esprit l'a conduit surtout, cette fois, à évoquer l'âme des sanctuaires, à interroger l'impassibilité de leurs

gardiens, à faire parler les brahmes et à formuler leur sagesse. Ceylan d'abord, le Ceylan boudhique, passe sous nos yeux; puis Bénarès et le Gange, au matin de la fête de Siva, en février, dans l'affluence des pèlerins; puis c'est la conversation avec un brahme de cette ville sainte et les problèmes qu'elle soulève; et le spectacle de la mort, plus impressionnant peut-être ici que partout ailleurs; enfin la Birmanie, et son autre Boudha, et ses autres sanctuaires, ses autres brames, ses autres pèlerins. Un livre étrange au demeurant, mais ensoleillé de cette lumière d'Asie. — H. de C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 1er juin 1906*. — M. Cagnat, président, donne lecture d'une lettre de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de Tunisie, relative aux fouilles de M. le capitaine Benet à Bulla Regia. M. Benet poursuit le dégagement d'un monument tout voisin de l'endroit où, en 1902, M. Lafon a exhumé une tête colossale de l'empereur Vespasien et une base honorifique à Plautien. Ce monument se compose d'une *area* dallée qu'entourait sur trois côtés un portique soutenu par des colonnes et pavé de mosaïque à gros cubes. Les bases découvertes sont au nombre de cinq. Sur la seconde, qui paraît dater du ive siècle, apparaît pour la première fois dans l'épigraphie le nom de Bulla Regia. La troisième montre qu'Antonius Marcellinus, consul en 341, avait été proconsul d'Afrique avant d'en arriver au consulat. En avant de la cinquième base, on a trouvé une statue brisée, mais presque entièrement conservée, représentant une femme âgée, et qui est sûrement un portrait. M. Benet a en outre découvert une autre statue de femme, peut-être une Cérès, deux statues d'homme, de type municipal; une petite statue malheureusement acéphale, portant sur la poitrine une égide et la tête de la Gorgone; enfin, deux autres statues, l'une de Jupiter, portant encore quelques traces de peinture, et l'autre de Minerve ailée. — On peut dès maintenant affirmer qu'il s'agit d'un monument public et qui presque certainement s'ouvrait sur le Forum. Les statues ont été transportées au camp de Souk-el-Aba et doivent sous peu être expédiées au musée du Bardo.

M. Ph. Lauer communique les photographies des reliquaires composant le trésor de la chapelle pontificale du *Sancta Sanctorum* au Latran, à Rome. Ces objets mentionnés seulement deux fois jusqu'à présent, n'avaient été ni vus ni décrits depuis le moyen âge. Plusieurs d'entre eux remontent aux ive, ve, ixe et xe siècles.

M. Paul Monceaux expose les principaux résultats de ses recherches sur la littérature donatiste. Il étudie spécialement une série d'ouvrages qu'il a reconstitués plus ou moins complètement : les ouvrages de Petilianus, évêque donatiste de Constantine au temps de saint Augustin. M. Monceaux signale, en terminant, l'intérêt que présentent ces ouvrages : intérêt historique pour l'étude du donatisme; intérêt psychologique et littéraire, pour la connaissance de la personnalité de Petilianus et pour l'intelligence des polémiques d'Augustin.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 juin 1906*. — M. P. Jouguet, maître de conférences à l'Université de Lille, communique une note sur la date de la fin de la guerre entre Constantin et Licinius. Un papyrus du Fayoum permet d'établir, semble-t-il, qu'il faut placer cet évènement non pas en 323, mais en 324, comme l'avait déjà pensé M. Otto Seeck.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur deux petits fragments de vases en albâtre recueillis par M. de Morgan au cours de sa dernière campagne de fouilles à Suse et portant, gravés sur la lèvre du goulot, une suite de caractères d'apparence sémitique. M. Clermont-Ganneau a reconnu là de très anciennes inscriptions hébraïques, écrites dans le même alphabet phénicien, que celui de l'inscription de l'aqueduc d'Ezéchias à Jérusalem et des cachets israélites archaïques antérieurs à l'exil. La langue est de l'hébreu pur, et les épigraphes indiquent la jauge respective des deux vases. Ces deux *alabastra*, qui paraissent dater d'une époque antérieure à la captivité, étaient probablement destinés à contenir des parfums précieux dont il importait d'évaluer exactement la quantité. — MM. Bouché-Leclercq, Pottier et Babelon présentent quelques observations.

M. Pottier donne lecture d'un mémoire où M. Georges Radet, correspondant de l'Académie, étudie le type de l'Artémis persique d'après une plaque de terre cuite trouvée à Sardes et récemment acquise par le Musée du Louvre. M. Radet montre que l'origine du type est bien orientale, mais qu'au nom impropre d'Artémis persique il conviendrait de substituer celui de la déesse lydienne Kybébé.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 25 juin. — 1906

Escher, Erechthée et Europe. — Mommsen, Écrits juridiques, II. — Jacobs, Mommsen écrivain. — Strack, Introduction à l'Ancien Testament, 6e éd. — Dujardin, La source du fleuve chrétien. — Monteil, La christologie de saint Paul. — André Michel, Histoire de l'art, I et II. — Constans, Chrestomathie de l'ancien français. — Picco, Salons français et poésie italienne au XVIIe siècle. — Godet, Madame de Charrière et ses amis. — Stenger, La société française pendant le Consulat, IV. — Margueron, Campagne de Russie, IV. — Gruyer, Napoléon, roi de l'île d'Elbe. — Dehérain, L'expansion des Boers. — Brizzolara, La France de 1814 à 1870. — M. de Marcère, L'assemblée nationale et le gouvernement de M. Thiers.

J. Escher. **Erechtheus, Erichthonios, Europa,** extr. du *Lexicon* de Pauly-Wissowa, Stuttgard, 1906. In-8°, p. 1-13.

Les trois articles réunis par E. se réduisent par le fait à deux, car Erichthonios, comme l'auteur a eu raison de le montrer, n'est qu'un doublet d'Erechtheus. Signalons en passant qu'E. n'admet pas l'hypothèse singulière de Lechat dans les *Monuments Piot*, suivant laquelle l'Athéna « mélancolique » de l'Acropole regarderait l'enfant Erichthonios. L'étude sur Europe est la plus intéressante et, aussi bien, la plus développée. Le nom (qui se rattache à Zeus Eury-opa) n'a rien de sémitique et il va de soi que la légende ne tire son origine ni de Tyr, ni de Sidon. Elle est foncièrement grecque et localisée en Épire et en Béotie, d'où elle a essaimé vers l'Orient. Parmi les monuments figurés qu'E. n'a pas connus, on peut citer un fragment de vase à relief archaïque que Brœndsted a dû rapporter de Béotie et que j'ai publié dans les *Mélanges Perrot*.

A. de Ridder.

Gesammelte Schriften von Theodor Mommsen, Zweiter Band; **Juristische Schriften**, Zweiter Band. Berlin, Weidmann, 1905. viii-459 pp. et 2 pl. gd. in-8°. Prix : 12 Mk.

Theodor Mommsen als Schriftsteller. Ein Verzeichnis seiner Schriften, von Karl Zangemeister. Im Auftrage der kœniglichen Bibliothek bearbeitet und fortgesetzt von Emil Jacobs. Berlin, Weidmann, 1905. xi-189 pp. in-8°. Prix : 6 Mk.

La promptitude avec laquelle les savants allemands se sont empressés à recueillir l'œuvre éparse de Mommsen a été louée quand a paru

le premier volume. Cette activité ne se ralentit pas et le second volume est venu sans tarder se placer à côté du premier. On avait encore ici des instructions et des indications de l'auteur. M. Kübler, qui donne ses soins à la section juridique des opuscules, n'a eu qu'à compléter la liste dressée par Mommsen, et à insérer, d'après le plan général élaboré par M. Hirschfeld, un certain nombre d'articles qui rentraient dans ce volume.

Ils concernent tous l'histoire littéraire du droit et des collections juridiques, de sorte que ce volume forme un tout. Salvius Julianus, S. Pomponius, Gaius, Ulpien, Papinien, Q. Mucius Scaevola, les Digestes, le « code égyptien », les décrets et rescrits des empereurs, le *Gregorianus*, le code Théodosien, le code Justinien, les échos des textes juridiques romains au moyen âge forment une série chronologique à peu près continue. On aura un autre aspect de la curiosité de Mommsen dans quelques observations sur la langue et les formules, sur le sens du mot *Digesta*, sur la désignation des douze tables, sur celle des empereurs chez les jurisconsultes, sur la formule *recognoui*, sur la manière d'appeler les collections de constitutions, sur *pragmaticus* et *sanctio pragmatica*. Il n'est pas utile de répéter combien de science ingénieuse et précise se trouve enfermé dans les opuscules du philologue qui signait fièrement un des mémoires de sa jeunesse : *Theodorus Mommsen iurisconsultus*.

La plupart de ces articles avaient paru dans la revue de Savigny. Certains cependant étaient cachés dans des mélanges offerts à des savants. Entre tous, se distingue le long et célèbre mémoire sur la chronologie des constitutions de Dioclétien et de ses collègues. A ce mémoire est jointe une des deux planches du volume, des fac-similés du code Justinien dans les mss. de Munich 6375 et de Darmstadt 2000; les éditeurs ont remplacé l'ancien fac-similé par une héliogravure. L'autre planche est destinée à la comparaison entre des rescrits sur papyrus et les tablettes de cire.

Les éditeurs ont inséré quelques notes. Ce sont des rectifications ou des compléments, et pour certains mémoires, la bibliographie des discussions qu'ils ont suscitées. Ces notes étaient nécessaires. Elles demandaient autant de science que de tact. C'est évidemment ce que Mommsen lui-même eût voulu ajouter pour guider le lecteur.

Ce volume fait honneur à M. Kübler. Il faut lui savoir gré du désintéressement qu'il met à négliger ses travaux personnels pour nous donner les œuvres de son maître.

La bibliographie dressée par MM. Zangemeister et Jacobs sera le complément nécessaire des *Gesammelte Schriften*. Zangemeister avait rédigé un premier catalogue pour le 70e anniversaire de Mommsen (30 novembre 1887). Il est mort avant Mommsen, le 6 août 1902. M. Jacobs a remanié et complété cette liste, et il l'a continuée jusqu'en 1905, bien que Mommsen soit mort le 1er novembre 1903; mais on a

publié de lui et on publiera encore sans doute plus d'une note inédite, plus d'un ouvrage où il a mis la main. Les œuvres sont groupées année par année, depuis 1837, avec les références et les indications nécessaires. Cette bibliographie compte 1513 numéros. A côté des articles et livres scientifiques, on y voit figurer des articles de journaux, le télégramme du 27 mai 1900 envoyé à l'occasion de la fondation du « Gœthesbund », celui de 1903 à Bénévent « nello XLIII anniversario della liberazione dall'oscurantismo pontificio ». On y trouvera naturellement la célèbre lettre *Agli Italiani* de *La Perseveranza*. Il semble même que les auteurs ont commis une légère erreur sur ce point. Le n° 591 paraît être la publication originale et le n° 573 une réimpression (« Ristampa permessa »). Les deux articles devraient être échangés. De même le n° 593 (lettre au *Secolo*) est la première édition. Si l'expression « Wiederabdruck » vise les n°ˢ 591 et 593, elle ne paraît pas exacte. Les publications auxquelles Mommsen a inséré quoi que ce soit sont mentionnées à leur rang : ainsi le Velleius Paterculus de Haase (corrections de M.), les *Exempla* de Willmanns, l'Aulu-Gelle de Hertz (n°ˢ 603, 654, 962, 1042). Les traductions forment aussi autant de numéros distincts, même l'annonce d'une seconde édition de la traduction polonaise, laquelle édition n'a point paru (n° 836).

On retrouve les publications, livres, revues et recueils, où Mommsen a collaboré, dans un catalogue final. Précieux pour les périodiques, *Festschriften* et albums divers, ce nouveau catalogue aurait peut-être pu omettre les éditions comme l'Arrien de Hercher, l'Asconius de Kiessling et Schœll, le Florus de Halm et tant d'autres. Un bon index termine ce volume exact, et presque aussi amusant à feuilleter qu'utile à consulter.

P. L.

Einleitung in das Alte Testament, von H. L. Strack. Sechste Auflage, München, Beck, 1906; gr. in-8, VIII-256 pages.

La source du fleuve chrétien : I. Le Judaïsme, par E. Dujardin. Paris, Mercure de France, 1906; in-12, 419 pages.

Essai sur la christologie de saint Paul. Première partie : l'œuvre, par S. Monteil. Paris, Fischbacher, 1906; gr. in-8, 264 pages.

M. Strack est un critique très circonspect. Il ne se résigne pas encore à faire du Code sacerdotal le plus récent document de l'Hexateuque, à contester au roi David la composition de tous les psaumes qu'on lui attribue, à Salomon toute participation au livre des Proverbes. Son introduction n'en est pas moins un ouvrage très bien ordonné, très clair, très documenté. Bibliographie complète. L'auteur fournit tous les renseignements utiles, même ceux dont on peut se servir pour n'être pas de son avis.

C'est à une toute autre école qu'appartient M. E. Dujardin. Son exposé de l'histoire juive, de ce que l'on a cru pouvoir appeler jusqu'à présent histoire d'Israël, se fonde sur une critique radicale et sommaire de l'Ancien Testament, qui serait, dans son ensemble et dans toutes ses parties, postérieur au temps de la captivité. « La littérature juive, nous dit-il, naît, à Jérusalem, à la fin du vᵉ siècle avant notre ère. Et elle naît avec tous les caractères, nécessairement, des littératures primitives ». Les divers documents qui sont entrés dans la Loi auraient été rédigés entre la fin du vᵉ siècle et la fin du ivᵉ; les écrits prophétiques, sans exception et tout entiers, appartiendraient au temps de la domination grecque, le dernier en date serait le second Isaïe, vers l'an 200; Daniel, vers l'an 164, inaugure l'ère des apocalypses; tous les psaumes ont été composés vers la fin du IIIᵉ siècle et le commencement du second. Ainsi les Prophètes sont remis après la Loi, et le plus clair résultat du grand travail critique accompli au siècle dernier serait la distinction des sources du Pentateuque; tout le reste ne serait guère qu'insuffisance et erreur.

Il ne semble pas que la critique se soit grandement émue lorsqu'un système semblable a été proposé par M. Maurice Vernes. On peut croire que M. Dujardin ne la convertira pas davantage. Sans doute elle a été amenée progressivement à reconnaître dans la plupart des écrits prophétiques une élaboration rédactionnelle qui n'a guère cessé qu'avec la constitution du Canon; après avoir distingué deux Isaïe, elle a renoncé à compter les mains qui ont eu part à la rédaction du livre traditionnellement attribué au prophète contemporain d'Ezéchias; elle a modifié de façon analogue ses conclusions sur Jérémie; elle a distingué des sources et un encadrement rédactionnel dans les Juges, dans Samuel, dans les Rois. Des milliers de conjectures ont pu être perdues sur le détail: dans l'ensemble, cette minutieuse analyse littéraire, qui était indispensable, aboutit à des conclusions suffisamment certaines; elle s'appuie d'un côté, sur les particularités de langage, de style et de rédaction, de l'autre, sur le rapport du contenu avec les circonstances de l'histoire, autant qu'elles nous sont connues; si ses résultats sont susceptibles de perfectionnement, et nul exégète sérieux ne le contestera, ce ne peut être que par l'emploi d'une méthode plus sévère, par un examen plus attentif encore des textes et de leur signification naturelle. Or on ne voit pas que la thèse de la modernité de l'Ancien Testament repose sur cette considération plus exacte des faits littéraires et historiques qui serait la condition nécessaire d'un véritable progrès. Non seulement ceux qui la défendent ne semblent pas avoir discuté à fond l'œuvre de leurs devanciers, mais ils procèdent, pour leur compte personnel, avec moins de rigueur que ceux-ci; moins méticuleux dans l'observation, ils sont plus hardis dans les conclusions. Ainsi M. D. parle du livre de Jérémie comme d'une composition homogène et d'un roman lyrique dans la forme, politique dans le

fond. Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais une compilation médiocrement agencée de récits et de discours qui ne sont pas tous du même auteur ni de la même époque et qui ne peuvent sans violence être tous interprétés en fictions littéraires dont l'application réelle serait différente de leur objet apparent. De même M. D. partage seulement en deux le livre d'Isaïe, trouvant dans les trente-neuf premiers chapitres « une unité d'inspiration qui permet de les étudier d'ensemble », et attribuant toute la seconde partie à un seul auteur. Or la première partie contient des éléments très disparates; il est bien difficile, par exemple, de reconnaître la même inspiration dans les ch. XXIV-XXVII, composition apocalyptique de basse époque, et dans tel morceau des dix premiers chapitres qui concerne le roi d'Assyrie; quant à la seconde partie, on admet volontiers, et pour de bonnes raisons, que les ch. LVI-LXVI ne sont pas du même auteur que les précédents.

Ce n'est pas sans beaucoup d'artifices exégétiques et de suppositions invraisemblables que l'on arrive à entendre comme des fictions relatives à la période hellénique les écrits des prophètes qui s'appliquent tout naturellement aux époques assyrienne, chaldéenne, persane. Quel morceau d'histoire ancienne se présente avec plus de garanties que l'oracle d'Isaïe à l'occasion du siège d'Asdod par l'armée de Sargon (Is. XX)? Comment le fond des chapitres VII et VIII du même prophète, concernant la situation du royaume de Juda vers 734-730, aurait-il pu être imaginé au temps des Séleucides? Et que signifient dans la même hypothèse la plupart des récits relatifs à la carrière de Jérémie? Osée et Amos ont-ils véritablement un sens quand on les arrache à la période assyrienne, et les chapitres XL-LV d'Isaïe se comprennent-ils ailleurs qu'au début de la période persane? On n'a que cet argument à faire valoir contre la thèse de M. D. : les textes ne s'y prêtent pas. Non seulement il n'a pas démontré « qu'il n'y eut jamais de prophètes » en Palestine, si ce n'est « au premier siècle de notre ère », Jean-Baptiste, Jésus de Nazareth, Theudas, « pâles imitateurs de héros fictifs », mais l'effort qu'il a fait sert plutôt de contre-épreuve aux résultats communément admis par les critiques et les confirme indirectement. Si jamais dans la Loi il n'est « question du prophétisme en tant qu'institution », tandis qu'il y a « mille et une lois concernant le sacerdoce », c'est tout simplement que le prophétisme n'était pas une institution et que le prédication inspirée des prophètes ne pouvait pas être réglementée comme le service du culte.

Certaines inexactitudes plus ou moins importantes seraient à relever dans le détail : p. 39, « les résistances d'Omri » à l'invasion assyrienne, qui seraient mentionnées sur « les monuments cunéiformes » (les dits monuments connaissent seulement le nom d'Omri, dans la formule « pays de Humri », pour désigner le royaume d'Israël, et ils attribuent la prise de Samarie à Sargon, non à Salmanasar); p. 44, la prise de Babylone par Cyrus, pendant un festin de « l'empereur Balthasar »

(on a maintenant des indications plus autorisées que le livre de Daniel sur cet événement); p. 91, doute sur l'emploi historique du nom d'Israël (ce nom a été certainement usité comme désignation du royaume du nord, et l'on ne voit pas pourquoi il n'aurait pu servir antérieurement à l'ensemble des tribus apparentées sur lesquelles ont régné David et Salomon). Qu'après Daniel, le Messie ait été identifié définitivement à un ange, l'assertion est risquée; partir de là pour affirmer que Jésus s'est donné comme le précurseur du Messie, non comme le Messie lui-même, est sacrifier l'histoire à la conjecture.

M. D. a mis dans son œuvre beaucoup de talent et de sincérité. Peut-être a-t-il eu tort de penser que l'histoire d'Israël était tout entière à refaire, et de se persuader en même temps que la chose était relativement facile.

On dirait que M. S. Monteil a voulu tirer de saint Paul une théorie de la justification par la foi au Christ crucifié qui satisfasse le sens moral des personnes que choque la doctrine de l'expiation. Son exégèse, d'ailleurs très bien informée, très déliée, un peu trop subtile peut-être, conclut à ce que la rédemption, d'après Paul, serait le salut accordé à celui qui croit en Jésus, refusé à celui qui ne croit pas. C'est-à-dire qu'il n'y aurait pas de rédemption proprement dite. On ne voit pas, observe M. M., comment la justice de Dieu se fût révélée par le supplice d'un innocent, non par celui des coupables. Sans doute, mais il ne s'agit pas de savoir si cette idée est bien consistante; il s'agit de savoir si elle est dans saint Paul. On ne voit pas non plus comment l'immolation d'un animal quelconque ou d'un être humain pouvait concilier à l'homme la faveur de la divinité: cela n'empêche pas le sacrifice de tenir une belle place dans l'histoire de la religion. Et il est incontestable que Paul applique, en la purifiant, si l'on veut, mais enfin qu'il applique l'idée commune du sacrifice et de ses effets propitiatoires à la mort de Jésus considéré comme chef de l'humanité. A propos de I *Cor.* xi, 23, M. M. dit qu'attribuer le récit de la dernière cène à une révélation du Christ serait « statuer trop facilement un miracle ». Ici encore la question est de savoir ce que veut signifier Paul; et Paul rapporte au Christ, non à la tradition des témoins, ce qu'il raconte de l'institution eucharistique. Le contenu même du récit invite à y reconnaître une vision de l'Apôtre. Vision de foi, non relation historique de la dernière cène. Et du livre de M. M. l'on peut dire aussi que c'est une œuvre de foi, l'œuvre d'un croyant et d'un prédicateur (on s'en aperçoit à son style) très éclairé, mais aussi très convaincu, non précisément une étude critique sur la doctrine christologique de saint Paul.

Alfred Loisy.

Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, ouvrage publié sous la direction de M. ANDRÉ MICHEL. Tome I : *Des Débuts de l'art Chrétien à la fin de la période Romane.* — Paris, Libr. A. Colin, 2 vol. gr. in-8°, de 450 et 510 pp. (Prix : 15 fr. le vol.).

C'est une vaste publication qu'a entreprise ici la maison Armand Colin. Après l'histoire générale, après l'histoire littéraire, il convenait assurément de penser à entreprendre résolument la plus difficile, la plus neuve de toutes, l'histoire de l'Art. Aussi bien était-ce relier d'avance jusqu'à nous l'admirable histoire de l'Art antique de MM. Perrot et Chipier et marquer les jalons, tout au moins, de cette évolution de l'imagination plastique des peuples. « Dégager des milliers de monographies et de *contributions* entassées sur les rayons des bibliothèques, les résultats positifs et les vues générales qu'il semble permis désormais de considérer comme assurés », tel est en effet le but que se pose le directeur de cette publication, M. André Michel, que sa situation de conservateur-professeur en nos Musées Nationaux, autant que sa déjà longue carrière de critique d'art, rendaient particulièrement compétent pour coordonner les recherches et discuter les conclusions des divers collaborateurs de l'œuvre commune. Il ajoute, — car sans doute il s'est rendu compte autant que personne, qu'en réalité cette histoire générale de l'Art aboutissait tout de même, forcément, à une série de monographies, — que la tentative offrira au moins ce résultat certain, « d'orienter plus utilement les recherches des érudits et de marquer plus nettement sur la carte les frontières des *terrae incognitae* », déclaration dont la modestie désarmerait les plus exigeantes critiques. Il conclue enfin que cette série d'études spéciales, cette collection de volumes copieusement illustrée par des reproductions dont l'exactitude n'a plus rien à voir avec les à-peu-près qui rendent vaines et ridicules tant d'anciennes encyclopédies, devra être considérée comme un tableau de l'évolution des formes et de la vie des monuments, avec assez de détails pour que l'enchaînement puisse en être suivi, avec des références bibliographiques ou graphiques suffisantes pour que les affirmations puissent être contrôlées, en limitant d'ailleurs à l'essentiel le choix des monuments et des preuves ; une histoire en un mot, non pas un répertoire ou un traité d'esthétique ».

Le défaut de ces sortes de publications, surtout quand elles s'attachent à une histoire qui soulève autant de problèmes à chaque pas, c'est que, pour rester dans les proportions normales et relatives qu'exige cette réunion d'études, chaque auteur en est réduit à cette alternative : ou de passer à côté de ces problèmes et de les laisser intacts, en les indiquant ou non ; ou bien, de les résoudre suivant son sentiment mais sans avoir la faculté de les discuter ou en tous cas d'armer de documents et de preuves sa discussion. Il faut, partout et surtout, qu'on l'en croie sur parole. Ces sortes d'histoires générales ne comportent pas les notes au bas des pages, et l'on a pris depuis

longtemps le parti de s'en passer, reportant les indications essentielles à la bibliographie qui termine chaque chapitre. En revanche, le style du texte est autrement serré et nourri que celui qu'on adoptait jadis dans les livres de ce genre : on y cherche moins l'agrément que l'exactitude et l'on ne perd jamais de vue qu'il importe avant tout de fournir des indications au travailleur. Le Directeur de l'entreprise se réserve de formuler, à la fin de chaque volume, une sorte de synthèse historique où, d'école à école, d'époque à époque, sont marqués l'enchaînement et la filiation des œuvres. Et c'est ainsi que M. André Michel, en une vingtaine de pages, a su donner, pour conclusion des deux premiers tomes que nous annonçons, une très heureuse et exacte physionomie de cette évolution artistique de dix siècles, de ces tâtonnements de la foi chétienne à la recherche d'un art nouveau et bien à elle, et de cette floraison d'écoles dites Romanes qui constituent la première partie de cette publication et nous conduisent au seuil de l'art libre et déjà moderne né au XIIe siècle de la consultation directe de la nature, de l'expression simple de la vie.

Maintenant, que renferment ces deux tomes dont l'ensemble atteint presque 1000 pages ? C'est ce qu'il faut dire au moins, à défaut d'une étude de détail impossible à aborder ici. L'art « Pré-Roman », qui est passé en revue dans la première partie, a donné lieu aux études suivantes : de M. André Pératé, *les commencements de l'art chrétien en Occident* (les catacombes, les basiliques, mosaïques et peintures, sarcophages, jusqu'au XIIe siècle); de M. Camille Enlart, *l'architecture romaine en Occident* (basiliques latines et mérovingiennes, églises carolingiennes et saxonnes); de M. Gabriel Millet, *l'Art Byzantin* (architecture, peintures, miniatures, mosaïques et pavements, tissus et métaux, sculpture, iconographie... Un chapitre très étudié); de M. Paul Leprieur, *la peinture en Occident du* V^{e} *au* X^{e} *siècle, en dehors de l'Italie* (miniatures surtout); de M. Emile Bertaux, *la peinture et la sculpture en Italie* aux mêmes époques ; de M. Marquet de Vasselot, *les influences orientales;* de M. Emile Molinier, *l'art de l'époque barbare* (bijoux, émaillerie).

L'art Roman, que comprend la seconde partie, a été étudié dans les chapitres suivants : de M. Camille Enlart, *l'Architecture Romane* (en France, en Allemagne, en Scandinavie, en Italie et jusqu'en Syrie.... une revue étendue, établie sur d'excellents principes et suffisamment documentée) ; de M. André Michel, *la sculpture Romane en France* (étude aussi artistique qu'informée) ; de M. Emile Bertaux, *la sculpture en Italie*, de 1070 à 1260, et *la peinture dans l'Italie méridionale*, aux mêmes époques; de M. Arthur Haseloff, *les peintures et miniatures dans les pays du Nord* (chapitre très neuf) ; de M. Emile Mâle, *la peinture murale et la peinture sur verre en France*; de M. Emile Molinier, *les ivoires, le bronze, l'orfèvrerie, l'émaillerie*; de M. Marquet de Vasselot, *les influences orientales;* de M. Maurice

Prou, *l'art monétaire;* enfin la *conclusion* de M. André Michel. — Douze planches hors texte et 471 reproductions dans le texte élucident toutes ces monographies; elles sont généralement excellentes.

Le tome II sera naturellement consacré à l'*Art Gothique*, et signé à peu près des mêmes érudits.

H. DE CURZON.

L. CONSTANS, **Chrestomathie de l'Ancien français** (IXe-XVe siècles), ouvrage couronné par l'Académie française, 3e édition soigneusement revue. Paris et Leipzig, H. Welter, 1906; un vol. gr. in-8°, de 244 pages.

Voici parvenu à sa troisième édition un ouvrage bien connu, qui n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs, ayant déjà rendu de grands services à l'étude raisonnée de l'ancien français, et étant appelé à en rendre encore sous sa nouvelle forme. Il a été imprimé cette fois de façon à servir de complément au Lexique abrégé qu'on a tiré du grand dictionnaire de Godefroy, et pour lequel MM. Bonnard et Salmon ont écrit de leur côté une *Grammaire sommaire* dont j'ai rendu compte ici naguère (voir *Revue Critique* du 23 mai 1904). Il va de soi que M. Constans a revisé avec soin les divers textes dont se compose sa Chrestomathie : il a supprimé deux ou trois morceaux qui ne lui ont plus paru indispensables; il en a déplacé deux ou trois aussi par suite de scrupules sur la chronologie; quant aux autres, il les a fait largement profiter des éditions et des travaux qui ont paru depuis une quinzaine d'années. C'était son droit et son devoir : tout cela va bien, tend à rapprocher cet ouvrage du degré de perfection où l'on peut aspirer, et quoi qu'il y eût à dire à propos de quelques-unes des notes afférentes aux premiers textes, je ne vais faire porter ma critique que sur un seul point. Aussi bien l'auteur nous y engage lui-même, faisant dans son Avertissement appel au concours bienveillant de ses collègues pour l'amélioration de son livre.

C'est du Glossaire que je veux parler. Depuis la première édition, celle de 1883, ce Glossaire n'a guère été remanié : il s'ensuit qu'il n'est plus au courant de la science et présente de nombreuses défectuosités, ce qui est regrettable étant donné le public auquel il s'adresse et qui est appelé à le feuilleter. Encore entendons-nous bien, ce Glossaire est précieux en ce qu'il offre un classement de toutes les formes et de toutes les locutions comprises dans les textes; ce que j'y trouve défectueux, ce sont les étymologies données, et la façon dont elles y sont données. Je m'explique, en citant quelques exemples à l'appui, et en réduisant sous un certain nombre de chefs mes critiques. 1° Tout d'abord il ne me parait pas admissible que, dans un glossaire destiné surtout à des débutants, les mots savants ou d'emprunt ne soient pas distingués des mots héréditaires, et que *glorieus* par exemple ou *passion* soient suivis simplement de *gloriosum, passionem*, mis entre parenthèse, comme

chanter peut l'être de *cantare*. Il faudrait faire accompagner les premiers d'une mention quelconque, ne fût-ce que *s.* ou *sav.*, et voilà un point auquel il est facile de remédier. — 2° En second lieu, n'est-il pas un peu bien arbitraire d'exclure de propos délibéré toute étymologie non latine, toutes celles notamment qui se rapportent aux termes germaniques? Et en quoi après *eschine*, je suppose, ou bien *garnir*, ne sommes-nous pas en droit d'attendre la mention de *skina* ou de *warnjan*, au lieu d'un simple astérique entre parenthèses? Comment le lecteur pourrait-il autrement se faire une idée juste de la composition de l'ancien lexique français? Lacune regrettable, et d'autant plus choquante qu'elle est soulignée par quelques dérogations faites, çà et là, je ne sais pourquoi, à la règle adoptée : ainsi aux mots *boisdie*, *orgueil*, *tochier*, je trouve qu'il est fait mention de types empruntés au germanique, et il s'agit précisément de cas contestés ou contestables. Ce n'est pas là être conséquent; et ce n'est pas l'être non plus que d'indiquer *senescalcum* après *seneschal*, si plus haut on n'a pas fait suivre *mareschal* de *mariscalcum*. — 3° J'arrive au système adopté — et qui n'a pas varié depuis la 1re édition — pour donner une idée de la formation des mots : ce système est contestable, il prête par maint détail le flanc à la critique, et dans son ensemble ne me paraît guère conforme aux données de la science. D'abord il me semble inutile ou même dangereux, à propos des mots français, de chercher à donner par intermittence des leçons d'étymologie latine : tout ce qu'on doit faire, dans un lexique de ce genre, c'est indiquer entre parenthèses et tels quels les termes latins qui représentent une étape plus ancienne de nos mots français; pour ceci on n'a qu'à se baser sur la nomenclature d'un dictionnaire comme celui de Georges ou bien encore celui de Benoist-Goelzer. Je ne voudrais donc pas voir figurer ici des mentions telle que *cantare-ionem*, *gelu-are*, *re-patria-are*, etc., à la place de *cantionem*, *gelare*, *repatriare*, qui sont des mots parfaitement latins. Je trouve plus contestable encore l'explication de *empevré* par un type hybride *in-peivre-atum*, puisque *piperatus* au moins est fort usité en latin, et que la 1re édition de M. C. tenait compte du fait, si j'ai bonne mémoire. Mais que penser de *duchoise* expliqué à l'aide de *duc-ensam!* Qu'est-ce qu'un suffixe *-ensam?* Je ne le connais pas, et tout cela est décidément bien barbare. — 4° Une inconséquence d'un autre genre consiste à avoir admis certains types de basse latinité, quelques-uns fort hypothétiques ou très tardifs, comme *buscam*, *multonem*, *roccam*, tandis qu'on refusait cet honneur à des mots bien connus tels que *spatha* par exemple, ou *gamba*, le premier dans Tacite, le second dans Végèce (voir *espée* et *jambe* qui ne sont accompagnés d'aucune étymologie). Il ne faudrait pas non plus munir d'un astérique *carruca*, qui est un mot de bonne latinité, quelle que soit d'ailleurs son origine (vraisemblablement gauloise). — 5° Après les inconséquences et les oublis, viendraient les inadver-

tances proprement dites. Ainsi *escolier*, dont la forme primitive est *escoler*, remonte en réalité à *scholarem* : je ne connais pas en latin *scholarium*, qui est ici allégué. Les formes parallèles dans les autres langues romanes ne permettent pas de donner comme ancêtre un type *jacire* à notre verbe *gesir*, et d'ailleurs les lois phonétiques expliquent facilement comment il remonte à *jacēre*. En revanche, et précisément pour ne pas embrouiller l'idée que les débutants peuvent se faire de l'action de ces lois phonétiques, il importerait en bien des cas (parfois à côté des formes classiques) d'indiquer les prototypes exacts de nos mots français, j'entends les formes du latin vulgaire : ainsi *estoile* sort directement de *stēla*, non de *stella; fornaise* de *fornatia*, non de *fornacea; glouton* de *gluttonem*, non de *glutonem; place* de *plattea*, non de *platēa ; plovoir* de *plovēre*, non de *pluēre*. Tout cela est bien connu, et il faut ajouter encore que *sospecon* représente *suspectionem*, non *suspicionem;* que *reison* n'est point la « forme normale » de *rationem*, ni comparable à *oreison*, *veneison*, puisque l'*a* non accentué se conserve précisément en syllabe initiale. Ce sont donc là autant d'indications fausses : il n'est point exact non plus que *rogeier* représente *rubicare*, puisque dans tous les verbes de ce genre le suffixe *-oier* remonte à *-idyare* et non à *-icare*. Je ne veux pas insister sur les cas douteux et contestés comme celui de *encombrer* qui ne doit pas venir de *incumulare*, ou celui de *encore* qui représente peut-être *in qua hora* (*hanc ad horam* aurait abouti à *enchore*). D'ailleurs, quoique je sois loin d'avoir épuisé la liste des étymologies qui sont ici défectueuses ou présentées d'une façon inacceptable, j'en ai dit du moins assez pour indiquer dans quel sens devra être remaniée toute cette portion du glossaire. Il eût été désirable que M. Constans, dans l'intérêt même des étudiants, réalisât d'ores et déjà cette amélioration, et il y serait facilement parvenu, ne fût-ce qu'en se basant sur les données fournies par le *Dictionnaire Général* ou par des traités de phonétique récemment parus : le temps lui aura probablement fait défaut pour cette révision, et ce sera l'affaire d'un édition subséquente.

E. Bourciez.

Francesco Picco. **Salotti francesi e poesia italiana nel Seicento ;** Turin-Gênes-Milan, R. Streglio, 1905 ; 1 vol. in-8° de 231 pages.

Cet élégant volume, écrit d'une plume alerte, aussi agréable à lire qu'à manier, est destiné à mettre en lumière l'influence de la poésie italienne sur la société polie de France pendant la première moitié du XVIIe siècle ; en d'autres termes, l'auteur revient sur les relations du célèbre G. B. Marino avec les Précieuses. Parti de l'idée que ces relations sont incontestables, il retrace, avec le secours de Tallemant des Réaux, de Rœderer, de V. Cousin et de Livet, le tableau connu de la

société précieuse, et y ajoute un certain nombre de rapprochements entre la manière de Marino et celle d'écrivains comme Voiture. Mais l'intérêt de ces comparaisons est subordonné à ce postulat : Marino a été à Paris de 1615 à 1623; donc la formation de l'esprit précieux se rattache à l'accueil triomphal qui lui fut fait alors en France. Cependant paraissait en 1904 la thèse de M. Ch. W. Cabeen sur le même sujet, où, malgré bien des lacunes, la question était renouvelée par ce doute assez grave : Marino a-t-il réellement exercé une influence quelconque sur la société et la poésie précieuses ? On ne trouve pas trace de sa présence à l'hôtel de Rambouillet, et cette présence paraît en effet tout à fait invraisemblable pour des raisons que j'ai exposées ailleurs (*Bulletin italien*, Bordeaux, V, 1905, p. 54). Cette façon nouvelle d'envisager le problème n'a pas été sans créer quelque embarras à M. Picco : il admet et confirme que Marino n'a eu sans doute aucun rapport personnel avec le cercle de Mme de Rambouillet (p. 149-150), mais il s'empresse d'ajouter que son influence sur les précieuses reste hors de toute discussion (p. 150-151); dès lors la question de savoir si le poète napolitain a réellement fréquenté le célèbre hôtel lui paraît « peu ou point intéressante » (p. 188), et cette attitude un peu trop cavalière lui permet de raisonner comme si Marino avait été l'un des assidus de la chambre bleue (p. 181 et passim). Il y a là une équivoque fâcheuse. L'erreur de M. P. est de n'avoir pas assez vu que le débat a revêtu aujourd'hui une forme purement historique : quand, où et comment s'est formé l'esprit précieux ? Quels en furent les caractères propres jusqu'en 1623, date du départ de Marino ? Ces caractères s'accordent-ils avec ceux de la poésie de l'*Adone* ? Il ne faut confondre ici ni les époques ni les « milieux » : l'hôtel de Rambouillet s'étant mis en opposition avec la grossièreté de la cour, les faveurs que Marino put recevoir de Marie de Médicis ne prouvent rien en faveur de son influence auprès de la « société polie », bien au contraire. Autre question nettement distincte : après 1623, l'influence personnelle de Marino étant mise à part, l'*Adone* a-t-il contribué à égarer le goût, à préparer cette préciosité ridicule dont Molière et Boileau ont fait justice ? Cela est vraisemblable ; encore faudrait-il le montrer par des rapprochements plus probants que ceux dont M. Picco dit lui-même (p. 180), à propos de Voiture : « Le poète français a-t-il eu sans cesse sous les yeux le modèle italien ? Non, peut-on répondre d'une façon générale, mais il en a l'esprit.... » Sans doute il y a un certain air de famille entre le style précieux et celui de Marino ; on ne l'a que trop répété sans essayer d'aller au fond des choses; il n'est pourtant pas sûr que ce fond soit identique, ou du moins il vaudrait la peine d'y regarder de plus près. Pour cela, il faudrait faire abstraction de Livet, de Cousin et de Rœderer, s'adresser directement aux contemporains, se pénétrer de leur esprit, de leur goût, de leur style et de leurs affinités littéraires, en tenant un compte

sévère de la chronologie : on pourrait dire alors avec précision quand et comment la littérature précieuse s'est rapprochée du marinisme, et en quoi elle s'en distingue.

Il en coûte de constater qu'une étude qui atteste tant de bonne volonté, d'amour de son sujet et même de talent, ne réussit pas mieux à résoudre les problèmes qu'elle pose, peut-être justement parce qu'elle ne les pose pas avec une rigueur suffisante. Mais M. Picco est jeune ; il lui était difficile de faire mieux avec les secours que lui offraient les bibliothèques de Florence, et son livre est en somme un début fort honorable. Il trouvera prochainement, avec un sujet moins complexe, l'occasion de mettre en pleine valeur des qualités qui paraissent devoir mieux le servir dans la critique littéraire proprement dite que dans l'enquête historique.

Henri HAUVETTE.

Philippe GODET. **Madame de Charrière et ses amis d'après de nombreux documents inédits (1740-1805),** avec portraits, vues, autographes, etc. Genève, A. Jullien ; 2 volumes in-8° de XIII-519 et de 448 pages.

Cette biographie d'une femme d'esprit dont la destinée resta, somme toute, inférieure à son mérite et dont la production littéraire ne reflète pas tout le talent, est consciencieuse, abondante et informée à souhait[1]. Le lecteur est parfois tenté de la trouver un peu lente, sinueuse et dispersée : c'est que tant de sentiers de traverse venaient solliciter le biographe de Mme de Charrière qu'il ne faut pas trop s'étonner s'il a permis aux amis de son héroïne, et souvent aux plus humbles et aux plus obscurs de ses familiers, de retenir longuement son attention. Il va sans dire, d'ailleurs, que lorsque l'ami s'appelle Benjamin Constant, c'est tout bénéfice ; même quand de moindres personnages, un Du Peyrou, un Chaillet, un Huber, viennent graviter autour de la résidence du Colombier, on trouve vite à rattacher à des choses importantes ou connues quelque détail de ces conjonctures quelque peu « cantonales » ou médiocres. Et même lorsque les partenaires de l'auteur de *Caliste* sont de simples figurants de la chronique locale ou de l'histoire générale, un piquant tableau de mœurs — l'Emigration, par exemple, au début du second volume — prend la place de l'étude de caractères, et la toile de fond arrête le regard que les premiers plans ne sollicitent plus.

C'est dans une heureuse préparation à rester dans le ton qui con-

1. Mme de Charrière n'a-t-elle fait à Lausanne que de brefs séjours ? Je ne vois pas que M. G. fasse état d'un article du *Conservateur Suisse*, t. VII, 1815, p. 278, signé P. B., *Souvenirs de mon séjour à Lausanne de 1779 à 1787* et où (sauf erreur) il est question de son « cercle ». Dans un article du *Journal de Genève* du 14 mai 1906, M. G. vient de publier quelques documents nouveaux, tombés trop tard entre ses mains.

venait au tableau que je chercherais volontiers le principal mérite de M. Godet. Pour son héroïne comme pour les hommes et les milieux qui l'environnent, il était bon d'être au fait de ces pays qui faisaient bordure à notre XVIIIe siècle sans s'absorber en lui, Hollande, Alsace, Suisse, Savoie, toute cette zone qui — telle Mme de Charrière — est grande tributaire intellectuelle de la France tout en admettant mille particularités d'un autre ordre qui forment souvent avec notre culture des contrastes savoureux. Sainte-Beuve lui-même n'a pas toujours eu, en la matière, l'angle optique le plus convenable. Peut-être en a-t-il porté la peine dans son interprétation, si vivement combattue par M. G., de la liaison de Mme de Charrière avec B. Constant : il lui fallait, comme on sait, que les deux amis eussent « planté le clou d'or », et que la camaraderie de ces intarissables causeurs, de ces épistoliers infatigables, eût son arrière-plan amoureux. Or, en dehors de toutes sortes de raisons fort judicieuses que M. G. fait valoir en faveur de sa thèse de l'absolu platonisme, il y a ici je ne sais quelle atmosphère insinuante qui nous fait admettre une hypothèse dont « ces Messieurs de Paris », comme M. G. écrit quelque part, ne parlaient le plus souvent qu'avec un sourire.

Les deux seuls *trous* qu'il faille signaler dans la trame serrée de cette biographie ont dû faire le désespoir du biographe avant d'attirer le regard du critique. L'une de ces lacunes, la plus regrettable sans doute, et qu'on peut désespérer de jamais combler après M. G., concerne la vie sentimentale de Mme de Charrière; il s'agit de l'épisode qu'il a intitulé *Un Mystère* et dont le bouleversement a dû contribuer à laisser à cette âme désabusée et trop consciente son désenchantement suprême : et il est assez probable qu'on peut voir dans cette crise d'une femme de quarante ans, peu avant sa rencontre avec B. Constant, un argument de plus en faveur du caractère surtout intellectuel et moral de leur liaison. L'autre ignorance confessée par M. G. peut très bien n'être que provisoire : elle a trait à la publication de pamphlets, d' « épingles » dardées par Mme de Charrière, en 1789, contre les premières violences de la Révolution (I, 405).

Dans le même ordre d'idées, et puisque en son héroïne l'écrivain avait droit à l'intéresser autant que la femme, regretterons-nous que M. G. prenne en général si peu de soin de situer les romans de Mme de Charrière dans l'histoire des idées ou des formes littéraires? Il a des remarques très fines sur la dépendance de *Corinne* à l'égard de *Caliste* : pourquoi le rapport de *Caliste* ou de *Trois Cœurs* à la littérature sentimentale du temps ou à l'ancienne tradition romanesque ne lui suggère-t-il pas des remarques du même genre? Rien qu'à propos de *Werther*, de ce *Werther* dont Chaillet notait avec tant d'enthousiasme l'acquisition en 1777 et dont Mme de Charrière, en 1775, loue si fort l'auteur pour son « génie » et sa « sensibilité exquise », il y avait là une sorte d'orientation dont on aurait su gré à

M. Godet. D'autant plus que, par l'excellente bibliographie des œuvres de son héroïne, par l'utile index des noms cités, il marquait son dessein de rattacher à la plus grande histoire cette aimable et séduisante chronique d'un petit monde d'autrefois, avec l'histoire d'une âme désenchantée et d'un pénétrant esprit qui en forme le centre[1].

F. BALDENSPERGER.

Gilbert STENGER. **La société française pendant le Consulat.** Quatrième série. Les écrivains et les comédiens. Paris, Perrin, 1905, in-8° de 533 pages.

On trouvera dans ce quatrième tome la liste de tous les théâtres de Paris, de toutes les pièces qui y furent représentées, de tous les acteurs et actrices qui les jouèrent, de tous les auteurs et critiques de quelque renom, avec un coup d'œil aussi indiscret que possible sur les salons, les loges et les coulisses, le tout saupoudré d'anecdotes « émouvantes, curieuses, topiques », voire scandaleuses et illustré enfin de citations congrûment choisies, empruntées aux œuvres, aux journaux, aux chroniques, même aux historiens de la littérature, depuis M. Merlet jusqu'à M. Ferdinand Brunetière.

La méthode n'a pas varié d'un tome à l'autre, mais l'esprit des jugements évolue visiblement à droite. Les révolutionnaires et les philosophes, qui étaient quelque peu ménagés dans les premières séries, passent maintenant de vilains quarts d'heure. La *Guerre des dieux* de Parny est vertueusement qualifiée de « mauvaise action » (p. 82).

M. G. Stenger s'efforce, dit-il, de rendre l'histoire « attrayante ». Je n'aurai garde de le contredire, d'autant que je ne me suis pas ennuyé à la lecture de certains passages de son livre[2].

Albert MATHIEZ.

---

1. Les *errata* sont très peu nombreux ; rectifier la date de 1788 (I, 346, note); l'éloge fait t. I, p. 222 des sympathies shakespeariennes de Chaillet fait trop bon marché de Diderot, de Mercier, de Letourneur aussi ; plusieurs erreurs dans la note 2 du t. I, p. 321 consacrée à la *Fair Penitent* de Rowe : une adaptation de cette pièce se trouve au tome V du *Théâtre anglais* de La Place (1747); l'imitation de Mauprié (jouée le 27 *avril* 1750) figure dans le *Théâtre de la Haye*, tome VI (1753) et c'est peut-être là que Belle de Zuylen a connu cette tragique histoire; la *Caliste* de Colardeau est de 1760, et la *Lénore* d'Andrieux est une adaptation de *Jane Shore*, et non de cette pièce-ci. Lire plutôt Louveciennes que Versailles (I, 334, note 2). Pourquoi Baillif (II, 206) ne serait-il pas pris dans un sens symbolique et ne serait-il pas nom commun ?

2. P. 71, on voit Robespierre chargeant Chaumette de commander des vers à Delille pour la fête de l'Être suprême. Chaumette — alors guillotiné — ne donne que 24 heures au poète pour s'exécuter. Delille se venge en « écrasant le masque du misérable de son mépris et en soufflant la terreur et le remords en cette âme de boue »; ailleurs (p. 83), on apprend qu'il n'y avait plus d'églises ouvertes de l'an III à l'an VII, que « La Révellière-Lépeaux avait inauguré la théophilanthropie », etc.

Colonel L. Margueron, breveté d'état-major. **Campagne de Russie. Deuxième partie : marche de la Grande Armée à travers l'Allemagne et sa réunion sur le Niémen, du 1er février au 24 juin 1812.** Tome IV (publié sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée). Paris, Henri-Charles Lavauzelle, in-8° de 632 pages.

M. le colonel Margueron poursuit la publication de son grand ouvrage sur la campagne de Russie. Le tome IV va du 1er février au 31 mars. Fidèle à sa méthode, M. M. donne d'abord une analyse des documents, puis les documents eux-mêmes. A vrai dire, il y a beaucoup plus de choses dans le volume que n'en annonce le sous-titre. Que s'est-il passé en effet dans cette période de l'année 1812? Les premiers ordres de mouvements sont donnés : de tous les points du vaste empire, les troupes s'ébranlent en colonnes innombrables et s'acheminent vers la frontière russe; c'est déjà en somme l'état de guerre, et cependant, l'organisation de l'armée, surtout sur ses derrières, n'est pas terminée. C'est ainsi que dans le volume, les mesures relatives à l'organisation sont entremêlées avec les ordres de mouvement et s'exécutent concurremment. L'impulsion, comme toujours, même pour les détails, part de l'Empereur qui pense à tout, a l'œil à tout.

En tête du volume, se trouvent d'utiles « généralités et notions techniques sur les différentes armes ». Dans ce chapitre, M. M. analyse deux documents provenant de la correspondance du maréchal Davout tombée entre les mains des Russes pendant la campagne et publiés en 1903 seulement par le général Harkiewitch : ce sont deux instructions pleines d'intérêt relatives à la tactique de l'infanterie au 1er corps. On ne saurait faire trop de cas de documents de ce genre qui montrent de quelle façon étaient appliqués, dans certaines circonstances et dans certains corps, les règlements tactiques en vigueur.

Souhaitons à M. M. assez de persévérance pour mener à bonne fin l'œuvre considérable qu'il a entreprise; car, une fois terminé, ce recueil de documents sera utilisé, ainsi que d'ailleurs les autres ouvrages de la Section historique publiés sur le même plan, comme un excellent instrument de travail par tous les officiers studieux, et particulièrement par les officiers des lointaines garnisons [1].

Ty.

1. Page 186. — *Note de l'empereur pour le ministre de la guerre sur un projet d'organisation de la garde nationale.* Signalons à M. M. une variante intéressante du paragraphe de cette note qu'il n'a pu déchiffrer complètement. Cette variante fait partie d'un document qui est lui-même une variante de la note en question et qui est intitulé : *ordre dicté par Sa Majesté le 5 mars à M. le comte Daru, ministre secrétaire d'état.* Voici la variante du paragraphe; elle énonce un nouvel argument en faveur de l'organisation de la garde nationale. « Des émeutes pour les blés et d'autres désordres ne pourront plus avoir lieu. Qu'est-ce donc auprès d'un tel avantage, le sacrifice à faire; on aura 80,000 hommes vieillissant sous les armes, ayant la sûreté de ne pas sortir de France. Certainement, le sacrifice de 20 à 30 millions annuellement n'est pas trop pour s'assurer ce point de tranquillité. » (Arch. de la guerre).

Paul GRUYER. **Napoléon, roi de l'île d'Elbe.** Ouvrage contenant vingt-quatre gravures hors texte. Paris, Hachette, 1906, in-4° de 288 pages.

Le livre de M. Paul Gruyer tient à la fois de la relation de voyage et de l'étude d'histoire. L'auteur est allé à l'île d'Elbe ; son voyage l'a charmé et il nous le raconte en traçant des lieux qu'il a visités une image pittoresque et précise. D'autre part, les mémoires sur le séjour de Napoléon lui ont permis de constater que les lieux témoins de l'exil de l'empereur déchu n'avaient pas sensiblement changé d'aspect. Il a retrouvé debout le palais des Mulini, la maison de campagne de San Martino, la maisonnette de Marciana, le vieux port, la place, tous les cadres, sinon tous les décors au milieu desquels Napoléon a représenté son personnage falot de souverain de l'île d'Elbe. Ces dix mois de souveraineté furent vides d'événements, mais quel drame muet a dû se jouer dans l'âme de Napoléon! drame en grande partie impénétrable même pour ceux qui approchaient familièrement l'Empereur, à en juger du moins par le peu de confidences recueillies dans les mémoires de ses compagnons de captivité. C'est, croyons-nous, travestir et diminuer la grandeur tragique de cette lutte intérieure que de ne voir, comme le veut M. G. que ruse et hypocrisie dans l'attitude de l'empereur à l'île d'Elbe. « Il avait feint de prendre au sérieux sa royauté de Sancho Pança » pour donner le change à l'Europe (p. 257-258). Bien habile qui pourrait jamais savoir à quel point Napoléon a été sincère, et quelle conduite il aurait eue si l'Europe avait tenu ses engagements à son égard, si elle l'avait traité comme un souverain et non comme un proscrit, si enfin le gouvernement de Louis XVIII avait su se concilier l'attachement des Français !

De non moindres réserves seraient nécessaires sur la prétendue dépression intellectuelle et morale qui s'est manifestée chez l'empereur à l'île d'Elbe. Aucun document sérieux ne permet d'y croire. Enfin, l'auteur a omis de consulter les archives de la guerre : il y aurait cependant trouvé plusieurs documents importants [1]. Mais le livre de M. G. est d'une lecture agréable ; l'auteur vise à l'effet pittoresque et y atteint parfois : l'entrée solennelle de Napoléon à Ferto-Ferrajo est un récit très vivement mené [2].

TY.

---

1. Par exemple : les lettres du général Dalesme au ministre de la guerre Dupont relatives à la remise de l'île d'Elbe à Napoléon, le procès-verbal original de la remise de l'île, les rapports de Bruslart à Dupont (surtout celui du 1er février où il annonce que, dit-on, « Bonaparte entrera en campagne au printemps »), deux billets de Drouot à Pons de l'Hérault relatifs à la frégate anglaise stationnée dans les eaux de l'île le 24 février, etc.

2. Cependant quelques impressions sont par trop romantiques, comme, à propos de Porto-Ferrajo, l'évocation de Salammbo et de Carthage (p. 14).

Henri Dehérain, **L'Expansion des Boers au XIXe siècle**, ouvrage orné de 8 cartes, Paris, Hachette, 1905, 1 vol. in-16, 453 p., 3 fr. 50.

Nous signalions récemment (n° 21) dans un ouvrage du même auteur une série d'études fort intéressantes sur les aïeux des Boers ; elles semblaient promettre un livre entier consacré à ce peuple dont l'héroïsme a passionné le monde.

M. Dehérain a réalisé cet espoir et retrace aujourd'hui la formation de la nationalité boer dans l'Afrique Australe de 1795 à 1854, c'est-à-dire depuis la première conquête de la colonie hollandaise jusqu'à la reconnaissance par l'Angleterre de l'indépendance de la République Sud Africaine ou Transvaal et de l'État libre d'Orange.

Il nous montre les colons d'abord disposés à accepter la domination anglaise qui respecte leurs langues et leurs institutions ; il prouve que l'insurrection de 1815 ne fut l'œuvre que de quelques aventuriers désavoués et combattus par leurs compatriotes (p. 28-43). « Si, dit-il (p. 18), le Cap avait conservé un gouvernement animé du même esprit de modération, les colons n'auraient pas eu de motifs pour émigrer dans les régions inconnues de l'Orange et du Vaal, et l'histoire moderne de l'Afrique Australe eût été complètement modifiée ».

A partir de 1821, on favorisa l'émigration anglaise dans la colonie, et, pour angliciser la région, une administration maladroite s'efforça de déraciner la langue hollandaise et de supprimer les vieilles institutions libérales. Le mécontentement ne fut pas suffisant pour obliger les fermiers néerlandais, les Boers, à s'expatrier. Le parti négrophile porta le coup décisif. Le généreux mouvement suscité par un Wilberforce et ses amis eut des conséquences bizarres : des voyageurs, parmi lesquels le célèbre John Barrow, mais surtout des missionnaires, John Philip et les membres de la *London Missionary Society*, partirent en guerre contre les Boers « rustres, grossiers, mal élevés, paresseux, ignorants, pas gentlemen pour un penny », bourreaux des pauvres noirs. L'évangile de ces philanthropes se résumait ainsi : « Les nègres sont des êtres bons, justes et vertueux ; ils sont cruellement opprimés par les colons d'origine européenne et même par les gouverneurs anglais du Cap ». Les autorités de Londres et de Cape Town adoptèrent ces vues, et protégèrent si stupidement les tribus indigènes, quoique pillardes et féroces, que la vie n'était plus tenable pour les Boers. Alors commença l'exode, et les Boers allèrent chercher de nouveaux territoires où ils pouvaient lutter contre les tyranneaux africains sans craindre d'être réduits à recevoir les coups et à ne pas les rendre.

M. D. suit les émigrants dans leurs différentes tentatives pour constituer des républiques au Natal ou au nord de l'Orange. Il

indique, d'une façon trop succincte à notre avis, un caractère qui persistera jusqu'à la conquête et qui ne fut pas la moindre cause du succès final des armes anglaises : « Le même amour d'indépendance qui les avait forcés à s'expatrier, les rendait impropres à fonder une nation » et encore : « Si les Boers perdirent le Natal, ce fut d'abord à cause de leur incapacité politique ». Il retrace leurs luttes contre les tribus, en particulier contre les barbares Zoulous, dont il esquisse, un peu longuement (p. 122-177), l'histoire depuis le début du XIX[e] siècle.

Ce volume est très bien documenté, il fourmille de détails, il témoigne d'une conscience extrême, et il se termine non seulement par un index des noms de personnes (pourquoi pas un index des noms de lieux ?), mais par une bibliographie précieuse pour tous ceux qui seront attirés par le sujet. On le lit avec beaucoup d'intérêt, malgré la difficulté inhérente au grand nombre de vocables cafres et hollandais, et bien que le lecteur suive un peu péniblement le récit à travers les trois régions distinctes où des groupes boers essayèrent simultanément de s'implanter.

Cet ouvrage manquait en France, et il faut regretter seulement que l'auteur ait cru devoir s'arrêter au moment où triomphent en Angleterre les idées de Cobden et de Peel (p. 336-339), considérés par les *jingoes* actuels comme les fondateurs du *little Englandism*, et où le gouvernement de la reine Victoria, sous leur influence, abandonna les républiques boers à elles-mêmes. Ne pouvait-il nous amener jusqu'à la veille de la guerre de 1900, ou tout au moins pousser jusqu'à la bataille de Majuba Hill et à la convention de Pretoria par laquelle le ministère Gladstone reconnut derechef l'indépendance du Transvaal [1] ?

A. Biovès.

---

1. P. 19 et 21 lire Sémonville et non *Semonville* — p. 26, au bas de la page, 5 millions de livres sterling et non 5 millions — p. 31, on aurait voulu plus de détails sur ce mouvement insurrectionnel de 1799 dont il n'est pas fait mention plus haut — p. 135, l'auteur attribue la défense du Vechtkop à Hendrik Potgieter, tandis que d'autres en donnent le mérite à Carel Cilliers ou Celliers. — M. D. ne parle pas d'une commission dont fit partie Caspar Kruger, père du dernier président du Transvaal, et qui alla en 1844 à Delagoa Bay pour délimiter la frontière, ce qui amena l'année suivante la fondation d'Ohrigstadt — p. 368, lire le 17 janvier et non le *17 février*. — En retraçant la rivalité de Potgieter et de Prétorius (p. 367-368), M. D. ne dit pas que Potgieter avait été élu commandant général à vie par l'assemblée populaire de 1849, mais que, pour éviter des discordes, on décida de partager ces fonctions entre trois chefs égaux : Potgieter conserva les districts de Lijdenburg et Zoupantsberg et Pretorius eut ceux de Potchefstroom et Rustemburg.

G. Brizzolara. **La Francia della Restaurazione alla fondazione della terza Republica, 1814-1870.** Milan, Hoepli, 1903, xx-695, in-16. (Collection historique Villari.

M. Brizzolara, élève de Crivellusci et professeur au Lycée d'Avellino, s'est proposé de donner un exposé général de l'histoire contemporaine de la France dans la période 1814-70 où cette histoire est si souvent mêlée à celle de l'Italie. Il n'a pas eu la prétention de faire œuvre de science ni de critique; il a, en se servant des ouvrages généraux français, fait un livre de vulgarisation, bien divisé, facile à lire, dans un esprit libéral et sympathique au pays dont il écrit l'histoire.

Ch. S.

M. de Marcère. **L'Assemblée nationale de 1871. Gouvernement de M. Thiers.** Paris, Plon, 1904, 334 p. in-16.

M. de Marcère a de 1871 à 1878 été mêlé activement à la vie politique, il a été membre influent du centre gauche et ministre; il a vu beaucoup de choses, il avait pris des notes au jour le jour (il en donne ici quelques extraits) qui devaient être instructives. Pourquoi n'a-t-il pas publié ces notes? Pourquoi a-t-il préféré composer un petit abrégé d'histoire politique de la France? Il s'est condamné ainsi à ne donner qu'un récit de faits connus, la plupart tirés de documents officiels à la portée de tout le monde.

Il ne reste guère à glaner dans ce livre que des impressions personnelles et quelques menus détails sur la constitution du centre gauche, les relations personnelles de l'auteur et les conversations de Thiers. Le ton n'est pas du tout scientifique. M. de Marcère croit à un « travail secret des sectes juives et maçonniques » (p. 205) qui a abouti au « triomphe de la Maçonnerie » et à « la République du Bloc »!

Ch. Seignobos.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 2 juillet. — 1906

Niedermann, Précis de phonétique historique du latin. — Altmann, Les autels funéraires romains de l'époque impériale. — Ovide, L'art d'aimer, p. Brandt. — Tibulle, p. Postgate. — Eusèbe, Préparation évangélique, p. Gifford. — Cappelli, Chronologie et calendrier perpétuel. — Chandon de Briailles et Bertal, Les sources de l'histoire d'Epernay, I. — Clergeac, Cartulaire de l'abbaye de Gimont. — Clouzot, Nouvelles notes sur l'imprimerie de Niort et des Deux-Sèvres. — Verity, Le Coriolan de Shakspeare. — Crozier, L'évolution de la civilisation, III. — E. H. Bourne, Essais de critique historique. — Mondaini, Les origines des Etats-Unis d'Amérique. — Dorient, Le Japon et la politique française. — Fuller-Maitland, Le Dictionnaire de la musique et des musiciens, de Grove. — Vackzy, Correspondance de Kozinczy, XV. — Gedeon et Lindenschmidt, Dialectes allemands de la Hongrie. — Szabo, La chanson populaire Hongroise. — Hegedüs, Deux poèmes de Pétrarque. — Kunos, Chants turcs d'Ada-Kalé.

Max Niedermann. **Précis de phonétique historique du latin,** avec un avant-propos de A. Meillet, in-12. xii, 151 pages. Paris, Klincksieck. 1906, prix : 2 fr. 50.

Sous l'heureuse influence de la grammaire comparée, on avait vu à l'étranger se substituer à l'enseignement empirique de la grammaire une doctrine plus scientifique qui tâchait de coordonner les faits et d'en donner les raisons. MM. Hale et Buck aux États-Unis, Willing en Allemagne avaient été les principaux représentants de ce mouvement. Grâce à M. Niedermann, nous avons maintenant en français un excellent livre, sagace, prudent, plein d'exemples indiscutables, où tout sera nouveau pour les élèves, et qui pour maint professeur sera également une révélation. Sans sortir du domaine latin, sans même recourir aux dialectes italiques, comme il aurait pu sembler légitime, avec le seul appui des textes et des inscriptions, l'auteur a réalisé ce tour de force de nous donner en cent cinquante pages un tableau complet du vocalisme et du consonantisme latins. Grâce à lui, des parentés qui paraissaient obscures à l'élève s'éclaireront, des alternances seront expliquées, des étymologies révélées ; et au chaos des notions incohérentes qu'on enseigne encore sous le nom de grammaire latine pourront succéder des notions coordonnées, systématiques, capables d'exercer la réflexion intelligente et non plus la mémoire automatique.

Ceux qui ont lu les précédents travaux de M. Niedermann connaissent la sûreté de son information. On ne trouvera donc ici

presque rien qui ne soit incontestable. Tout au plus soumettrai-je à l'auteur quelques doutes venus au cours de la lecture. — § 10 p. 20 les 3 exemples de *ŭ>i* ne sont pas sûrs ; *caput* peut représenter un ancien **capot* ; à côté du thème *manŭ* existe un thème consonantique attesté par les dialectes voisins du latin, et peut-être en latin même par *malluviae*, on peut donc supposer un suffixe *-icus ;* quant à *corniger* c'est un composé récent ; id. p. 21 il est abusif de prétendre que l'analogie de *quodlibet*, qui a toujours dû être senti comme un composé, a pu amener le passage de *lubet* à *libet ; lŭbet* ancien a abouti naturellement à *lĭbet* de même que ** lŭber* (de **leuber* pel. *loufir* fal. *loferta* gr. ἐλεύθερος) est devenu *līber ;* dans les deux cas il est probable que le *b* initial de la seconde syllabe a contribué au développement de la voyelle palatale ; § 11 à côté de *numerus* il eût été bon de citer le nom propre *Numisius* qui sous l'influence du rhotacisme a abouti à *Numerius ;* 75 je crois que la syncope en 3ᵉ syllabe dans *disciplina* résulte moins de l'intensité initiale que de la tendance à réduire les mots polysyllabiques ; § 38, p. 68 *airid* est un ablatif refait analogiquement sur celui des thèmes en *-i* (osq. *slaagid* etc...), et *aere* est la forme d'instrumental ablatif régulière (ombr. *karne*), le locatif étant en -ī (*Karthaginī*) ; § 45 parmi les exemples de dissimilation latine il faut ajouter *d-d* > *d*-our *r-d* ; *meridies* de **medidies* ; *maderatus* de *madidatus*.

Ces minces rectifications n'enlèvent rien au mérite d'un livre qui peut être le point de départ d'un grand progrès dans les études latines, et l'occasion d'un rajeunissement.

A. Ernout.

Walter Altmann, **Die Römischen Grabaltäre der Kaiserzeit,** Berlin, grand in-8°, 1905, 306 pages, 208 illustrations dans le texte et 2 héliogravures. Librairie Weidmann, 18 marks.

Nous devons déjà à M. Altmann une étude sur l'architecture et l'ornementation des sarcophages ; le présent travail, consacré aux autels funéraires romains de l'époque impériale est, pour ainsi, dire la suite et le complément du précédent. L'auteur, il faut en prévenir le lecteur tout d'abord, se limite aux monuments de Rome, plus faciles à recueillir et à photographier, qui, d'ailleurs, ont servi de modèles dans le reste de l'Empire. Il a fait de ces monuments un recueil, non pas complet, mais méthodique ; il a reproduit les plus caractéristiques d'entre eux, en les classant suivant la nature des représentations ornementales ou figurées, suivant aussi la chronologie qu'il croit pouvoir établir pour chaque catégorie de représentations : telle, la guirlande, type augustéen, dont les extrémités sont attachées à des bucranes — ceux-ci peuvent être remplacés par des têtes de bélier à partir de Claude et même par des têtes d'Ammon ; telles encore les torches, les

candélabres, les trépieds qui apparaissent à la même époque, ou les frises qui sont contemporaines des premiers Césars, etc. Un long chapitre est consacré aux portraits funéraires, qui sont de tradition hellénistique, mais qui prennent, à l'époque romaine, un grand développement, comme aussi les représentations des défunts en pied, avec leurs insignes de prêtres ou de magistrats, ou bien encore leurs instruments professionnels. Un autre chapitre, important également, est celui que l'auteur a intitulé : *Die figürlichen Darstellungen*. On y trouve énumérés les différents objets représentés sur les tombes et auxquels les anciens attribuaient une valeur parfois assez obscure pour nous, au premier abord : cistes, têtes de Gorgones, offrandes sur un autel, Eros, Dionysos, Héraclès, etc.

La conclusion du livre est que l'art romain funéraire est fils de l'art hellénistique et lui emprunta d'abord ses thèmes décoratifs; c'est sous cet aspect simple et élégant qu'il apparait au début de l'Empire. Peu à peu, il est envahi par des nouveautés ; les motifs se transforment en faisant place à des éléments personnels aux défunts; on veut être représenté dans les cimetières seul ou avec les siens; les tombes se chargent de détails qui se superposent les uns aux autres. L'esthéthique y perd; l'intérêt historique y gagne.

Le livre de M. Altmann est savant, clair et plein de faits. L'illustration est fort soignée.

R. Cagnat.

P. Ouidi Nasonis de arte amatoria libri tres. Erklärt von Paul Brandt. Zwei Abteilungen in einem Band. Leipzig, Dieterich, 1902. xxiii-255 pp. in-8°. Prix : 8 Mk.

Le livre de M. Brandt comble une lacune. Nous n'avions pas de commentaire moderne sur l'*Art d'aimer* ; car celui de J. H. Williams ne peut guère compter. Dans son introduction, M. B. a groupé dans un ensemble les traits disséminés qui permettent de peindre la société de l'époque et le milieu où elle s'agite. Le texte est, sauf rare exception, celui d'Ehwald. Le commentaire est distribué en deux parties. L'une court au bas du texte. L'autre forme un appendice qui lui-même se subdivise en trois parties : supplément à l'introduction, discussion critique de quelques passages, supplément au commentaire. Cette disposition est très incommode. M. B. n'a pas voulu accabler le texte sous le poids des notes. C'est entendu. Mais ceux qui se serviront de son livre, le prendront à cause du commentaire, et rien ne leur sera plus agaçant que de chercher des renseignements en trois endroits différents. Quant aux autres lecteurs, il existe assez d'éditions sans notes pour leur distraction. M. B. a été la dupe d'une illusion. Parce que son texte est frivole, il s'est imaginé qu'il ne devait

pas se montrer avec trop de lunettes. Mais on ne gagne jamais à vouloir paraître plus léger que nature. En cherchant à éviter une faute de goût, il n'est pas sûr que M. B, ne l'ait pas commise.

Le commentaire est surtout explicatif et riche en rapprochements : éclaircissement du sens, notes mythologiques ou d'antiquités, nombreux passages parallèles, tels en sont les éléments. Il n'y a pour ainsi dire pas de notes de syntaxe. On ne trouve pas un mot sur une construction aussi rare que celle de III, 129 : *Vos quoque non caris onerate lapillis*; l'impératif avec *non* paraît particulier à Ovide (encore *Pont.*, I, 2, 103; *Hér.*, 17, 164). — A plus forte raison, il n'y a rien sur I, 631 : *Nec timide promitte*; sur III, 764 : *Ne uide*; ou sur le datif complément de *damnare*, II, 387. En poésie, ce datif paraît au moins depuis Lucrèce, VI, 1229; il ne faut pas confondre dans cette catégorie un certain nombre de passages présentant l'ablatif de cause : Lucr., IV, 1179. En prose, le datif ne se rencontre pas avant Sulpice Sévère, Riemann, *Synt. latine*, 4e édition, p. 118, note 5; mais le datif est la transposition poétique de l'accusatif précédé de *in* (jurisconsultes) ou de *ad* (Tacite, Suétone). Cette substitution du datif, chez les poètes, à un accusatif précédé ou non de préposition, qui serait l'énoncé pur et simple du mouvement, est un des faits les plus généraux et les plus instructifs de l'histoire de la langue latine. Une autre construction rare, du moins en prose, est celle de II, 208 : *Pereat ab hoste*. On pouvait comparer *Pont.*, III, 3, 46 : *Discipulo perii ab ipso meo*; *Mét.*, V, 191 : *A tanto cecidisse uiro*; XIII, 597 : *Occidit a forti Achille*.

Même sur le terrain qu'a choisi M. B., on pourrait glaner après lui. Dans le deuxième livre, les complaisances de l'amant pour sa maîtresse (177 suiv.) sont l'objet de recommandations qui rappellent celles de Tirésias à Ulysse dans Horace, *Satires*, II, v. Le rapprochement ne laisse pas d'être piquant; les manœuvres du jeune débauché sont les mêmes que celles du captateur de testaments et demandent, si l'on peut dire, les mêmes qualités. Je croirais volontiers qu'Ovide s'est amusé au parallèle et n'aurait pas été fâché que le lecteur s'en avisât. Il y a plus d'humour et d'ironie légère dans ce poème que ne le laisserait supposer le commentaire de M. Brandt. Des expressions analogues permettaient de soupçonner le parallélisme : II, 178, *perfer et obdura*; Hor., *l. c.*, 39, *persta atque obdura*; II, 210, *ipse fac in turba qua uenit illa locum*; cf. Hor., 94, *extrahe turba oppositis umeris*; II, 231 : *Nec graue te tempus sitiensque Canicula tardet, nec uia per iactas candida facta niues* : Hor., 39, *seu rubra Canicula*, etc.; II, 263 et suiv., la mention des fruits et du *turdus* : cf. Hor., 10 suiv.; II, 265, *rure suburbano* est à comparer aussi avec Hor., *Sat.*, II, iv, 15, et *Epit.*, I, vii, 76; II, 302, *timida caueat frigora uoce roga* et Hor., *l. c.*, 93, *mone si increbruit aura cautus uti uelet carum caput*; II, 311 suiv., l'avis de ne pas détruire par la physiono-

mie l'effet produit par des paroles peu sincères : Hor., *l. c.*, 101 suiv. Il semble qu'il y a plus qu'une rencontre entre les deux auteurs. Mais Ovide a adapté ses leçons de diplomatie au but de son disciple et a développé avec son abondance ordinaire les thèmes indiqués par Horace. On pouvait aussi rapprocher III, 788, d'Horace, *Satires*, I, II, 125. P. 233, ajouter sur Philénis, la mention de Justin, *Deuxième apologie*, XV, 3, qui la cite avec Sotadès, Archestrate et Épicure.

Les observations précédentes ne doivent pas tromper le lecteur. Le commentaire de M. Brandt est très bien fait et rendra de grands services.

P. L.

Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis, **Tibulli** aliorumque carminum libri tres. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Johannes Percival Postgate. Oxonii, e typographeo Clarendoniano. Pref. IX p., datée de Cambridge, MDCCCCV. Index nominum. In-12.

Un mot d'abord sur ces autres poètes (*aliorum*) que mentionne le titre : le lecteur a compris qu'il s'agit des poèmes que, dans le recueil traditionnel, la critique moderne attribue à d'autres que Tibulle : panégyrique de Messala ; élégies de Lygdamus (livre III) et de Sulpicie (l. IV) ; ces groupes sont ici rejetés à la fin, les deux livres authentiques restant en tête.

Le texte est fondé sur les quatre manuscrits bien connus : Ambrosianus, Vaticanus, Guelferbytanus, Cujacianus, d'après les collations de Baehrens et de Hiller, avec le secours d'autres savants pour les vérifications de détail. Par M. Joh. S. Phillimore, M. Postgate a eu a sa disposition la collation de trois manuscrits italiens (Vallicellianus B 61 ; Barberinius, VII, 34 ; Bononiensis, 2875) qu'il range dans le même groupe que les manuscrits de Lachmann. La disposition générale de la collection a ici tous ses avantages et permet au lecteur de voir du premier coup d'œil où et quelles peuvent être les difficultés. Dans aucun autre texte, la lecture n'est aussi commode ou aussi claire. Partout l'apparat indique les sources du texte ; il donne, mais seulement, pour les livres, les titres de l'Ambrosianus. Assez peu de corrections d'autres savants ; des conjectures nombreuses, parfois bien risquées de l'éditeur [1]. Sur certains passages et pour quelques questions controversées, renvoi à des articles publiés par M. Postgate dans la *Classical Rewiew* ou dans le *Journal of Philology*. Pour les transpositions, M. P. d'une manière générale [2] a la sagesse de n'en faire

---

1. Certaines conjectures, telles qu'elles sont présentées ici, sont inintelligibles : ainsi II, 5, 18 : *eventusque precor* S. Allen. L'apparat est certainement incomplet et plus d'une fois équivoque. De même, obscurité dans beaucoup de notes qui, mieux disposées, auraient été très claires.

2. Exception : III, 10.

lui-même aucune, sauf à indiquer en note quelques-unes de celles qui ont été proposées et qui lui paraissent heureuses.

Voici le côté de l'ombre : que de fois dans l'apparat des avertissements tels que : *corruptus*, *vix bene*, *mire dictum*, *locus conclamatus!* Et après toute lecture attentive, malgré les beaux passages qu'on aime à revoir en pleine lumière, à cause des lacunes et de la médiocrité des ressources de la tradition, sentiment pénible d'incertitude que la méthode capricieusement éclectique de M. P. n'est pas pour diminuer[1].

É. T.

Eusebii Pamphili evangelicae praeparationis libri XV. Ad codices manuscriptos denuo collatos recensuit, anglice nunc primum reddidit, notis et indicibus instruxit E. H. Gifford. Tom. I-IV (en 5 volumes). Oxford, 1903-1904. Clarendon Press (Frowde). — L. 5, 5 sh.

Parmi les ouvrages d'auteurs grecs dont une bonne édition critique serait le plus nécessaire, il faut ranger certainement la *Préparation évangélique* d'Eusèbe. Cette compilation apologétique a sauvé de la destruction beaucoup d'extraits considérables d'écrits perdus, spécialement de philosophes et d'historiens des débuts de l'ère chrétienne : du péripatéticien Aristoclès, du platonicien Atticus, de Numénius, de Porphyre, d'Alexandre Polyhistor, etc. Il y a là toute une littérature qu'on ne peut songer à reconstituer et à étudier, avant d'avoir une édition scientifique du recueil où elle est conservée.

Pour remplir son office, cette édition devrait nous donner une description particulièrement minutieuse de la tradition manuscrite : relever les moindres des indices qui peuvent nous éclairer sur l'étendue des extraits, les guillemets par exemple ou tout ce qui en tient lieu ; nous faire connaître exactement le début et le titre de chaque chapitre : ce sont là parfois les seules données que nous ayons sur la provenance des extraits des auteurs cités, et tout celà remonte sans doute jusqu'à Eusèbe lui-même. Pour peu qu'on ait eu à manier l'Eusèbe de Viguier, celui de Gaisford, et celui de Dindorf, on sait que tout restait à faire à cet égard. Les défauts de ces éditions sautent aux yeux. Les manuscrits ne sont pas classés ; les collations ne sont ni exactes, ni complètes ; nulle part, il n'y a une description méthodique de la tradition.

M. Gifford a entrepris de fournir ce qui manquait. Y a-t-il réussi ?

Pour le classement des manuscrits, il a utilisé les prolégomènes de M. Heikel[2], qui va éditer la *Préparation évangélique* dans la collection de l'Académie de Berlin. M. Heikel avait fait œuvre solide et cons-

---

1. III, 10, 24, lire : Martínon.
2. *De praeparationis evangelicae Eusebii edendae ratione*, Diss. Helsingfors, 1888.

ciencieuse, mais il n'avait pas dit le dernier mot. Le rapport exact de H avec le *Parisinus* A n'était pas déterminé, et la place de G (*Laurentianus* VI 9) restait fort hypothétique. M. Heikel n'avait pas montré, peut-être même n'a-t-il pas vu la valeur du *Parisinus* B, qui, d'après lui (p. 27), peut-être négligé presque complètement. Et encore, dans le travail de M. Heikel, la traduction latine de George de Trébizonde était écartée, provisoirement je suppose, ainsi que le témoignage de la *Graecarum affectionum curatio* de Théodoret, où la *Préparation évangélique* est très abondamment citée.

M. Gifford s'est contenté de reproduire les conclusions de son devancier, en les confirmant au moyen de quelques arguments nouveaux. Il a eu tort de s'arrêter là. Déjà M. Stählin vient d'indiquer que, très probablement, H peut être omis, du moment que le texte de A est connu[1]. De plus, il me paraît que, malgré toutes ses défectuosités, le témoignage de George de Trébizonde (= tr) ne peut être passé sous silence complètement. Il est des cas où, actuellement, nous devons bien le prendre en considération : par exemple, III 9 (101 c. 3) : προφέρει Eusèbe et Stobée ; *producuntur* tr. = προφέρεται, conjecture de Wachsmuth ; — *ibidem* (101 d 7) : *creativus enim intellectus rex spiritusque vivificans mundi est* tr. ; vu l'endroit où Eusèbe se répète (119 c. : ὁ τὰ πάντα ζωογονῶν), on se demande s'il ne faut pas suppléer : βασιλεὺς γὰρ τοῦ κόσμου ὁ δημιουργικὸς νοῦς <ὁ τὰ πάντα ζωογονῶν> ; — 115 a 6 : Κνήφ] *Eneph* tr. : cf. Ἠμήφ, *de mysteriis*, 8, 3 ; — *ibidem* : tr. supplée *faciunt* ; le grec réclame <ποιοῦσιν>, comme M. Börtzler l'a fait observer ; sont-ce là des conjectures ou des remaniements ? Ces leçons, et plus d'une autre du même genre, imposent à l'éditeur un examen attentif de la traduction latine, et autre chose que la simple répétition des phrases dédaigneuses de Viguier et de Fabricius. Pour autant que je puisse en juger, George de Trébizonde a dû employer un manuscrit assez bon, et singulièrement voisin de I ; ex. 114 d 3 : λόγον] Διόνυσον I ; *dionysi* tr. ; — 115 c 5 : δι' ἀνθρώπου] διανόων I : *om.* tr. ; — 116 a 4 : δύναμις] γῆ I. ; *terram* I. ; — 116 b 2 : παραδίδοται I ; *traditur* tr. ; etc.

Quant à la dépréciation du *Parisinus* B, qui risque d'être approuvée partout sans contrôle, elle est loin de paraître justifiée, si l'on y regarde de près. Par exemple, 113 d 5, avant les mots τόξα δὲ φέρει, B (d'accord en ceci avec G, un autre des manuscrits dédaignés par M. Heikel) nous conserve toute une phrase, dont M. Börtzler a fait voir la nécessité [2] : καὶ Εἰλείθυια δὲ ἡ αὐτὴ τῆς γεννητικῆς δυνάμεως σύμβολον — phrase qu'une homéoteleute a fait omettre dans les autres manuscrits.

---

1. Voir ce que dit M. Stählin, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1905, col. 1008 et suiv.

2. *Porphyrius' Schrift von den Götterbildern*, diss. Erlangen, 1903, p. 7, note 2.

Il est un point sur lequel M. Gifford n'est pas tout à fait d'accord avec M. Heikel. L'excellence du *Parisinus* A lui paraît telle, qu'il en fait, aux livres I-V, le fondement — ou plutôt le guide préféré dans tous les cas douteux — pour la reconstitution du texte. L'appréciation de M. Heikel était beaucoup plus modérée, et elle me paraît plus juste [1]. A est très souvent fautif, altéré, remanié. Un coup d'œil jeté sur l'apparat critique de M. Gifford même, fera voir qu'à tout instant il vaut moins que les chefs de file de la seconde famille. On ne peut le préférer, dans les cas douteux, que s'il s'agit de ces détails d'orthographe (ν euphonique, etc.) où les manuscrits de son âge (A est de l'an 914) ont toujours droit à des égards spéciaux. Bien nombreux sont les endroits où M. Gifford a eu tort de prendre A pour arbitre (un ex. : 110 d 9 ἀπομειλίσσεσθαι A devait être rejeté).

Dans la reproduction des leçons des manuscrits, l'édition de M. G. marque un progrès sensible. On lui doit de connaître le *Bononiensis* O, manuscrit fort important, qui — pour les sept derniers livres — forme avec le *Marcianus* I presque toute la base du texte. Ce *Bononiensis* O a été collationné par MM. Bate et Redpath. De plus, les données de Gaisford étant notoirement peu sûres, M. Lake a recollationné A, et M. Redpath a fait de même pour I. Il reste le *Parisinus* B, pour lequel on en est encore réduit à une reproduction, incomplète d'ailleurs, de l'apparat critique de Gaisford. Ici aussi, par conséquent, M. G. a laissé du travail pour ceux qui reprendront la tâche après lui. La collation du *Parisinus* A elle-même devra être refaite : la part de chacune des deux mains n'est pas déterminée avec assez de soin. Il faut faire une remarque analogue pour le *Marcianus* I. Au début du livre XV, on a deux copies, la *manus antiquior* (I^a) ayant répété une partie du texte donnée déjà par l'autre main (I^b). Les indications de M. G. sur ces deux transcriptions manquent parfois de clarté. De plus, j'ai constaté des différences entre l'apparat critique de M. G. et les spécimens de collation publiés par M. Heikel (par ex. : 115 c 5, πλοῖον serait donné par tous les manuscrits suivant M. H.; par A I seulement, d'après M. G.); — 113 c 2, M. G. ne mentionne même pas la leçon Ἀθρηνᾶ, qui devait d'ailleurs être conservée. Enfin, les indications relatives à l'étendue des citations insérées dans le texte d'Eusèbe — les guillemets par exemple — n'ont pas été relevées, et M. G. a eu le tort de ne pas rompre avec la tradition et de ne pas placer les titres au dessus de chaque chapitre. Il arrive que ces titres soient la seule donnée qu'on ait sur la provenance d'un extrait (par ex., livre XV, ch. XVII, pour un chapitre tiré tout entier de Numénius).

1. *L. l.*, p. 27 : « *altera familia* (a) *altera* (iob) *non potior est, quare inter utriusque familiae lectiones, ut res et usus scriptorum postulat, optimum quodque eligendum est* ».

Il y aurait d'autres remarques à faire encore, sur la pagination, la numérotation des paragraphes, l'indication des sources et des *testimonia*, la confection des *indices*; en tout cela, M. G. a trop suivi les errements de Gaisford son devancier. Mais je me dispenserai de répéter des critiques qui ont été faites ailleurs déjà.

Si je me permets de présenter au savant éditeur d'Eusèbe cette longue série d'observations, l'idée ne peut me venir de méconnaître les services qu'il a rendus, d'abord en composant une traduction anglaise pour laquelle il avait tout à créer et qui lui a valu l'approbation des juges les plus compétents; ensuite, en se chargeant de composer un volume de notes, où les spécialistes eux-mêmes trouveront à s'instruire abondamment; enfin et surtout, en ne reculant pas devant la tâche ardue de l'édition critique du texte grec. On l'a vu, cette édition repose sur une base excellente et elle constitue un progrès considérable. La beauté des caractères employés, la différence marquée entre le texte d'Eusèbe et celui des auteurs qu'il cite, toute l'exécution matérielle de l'œuvre devrait être prise pour modèle. Et si M. Gifford a eu pour but de faciliter et de répandre la lecture de la *Préparation évangélique*, il peut être assuré d'un plein succès. Enfin, cette édition nous aidera singulièrement à nous tirer d'affaire, en attendant que M. Heikel ait fait paraître celle qu'il prépare. Puisse ce dernier trouver le moyen de tenir compte de tous les desiderata qui se sont exprimés à l'occasion du travail de son devancier.

J. Bidez.

A. Cappelli, **Cronologia e calendario perpetuo**; Tavole cronografiche e quadri sinottici per verificare le date storiche dal principio dell' era cristiana ai giorni nostri. Milano, U. Hœpli (*Manuali Hoepli*), 1906, xxxiii-421 pp. in-16. Prix relié : L. 6,50.

Ce petit volume sera d'un usage très pratique et son format le rend portatif. Après une introduction précise et complète sur les styles, les ères et les divers modes de comput, M. Cappelli a réuni les données suivantes : 1° Consuls romains; 2° Tables chronologiques de l'an 1 à l'an 2000 (ère chrétienne, ère d'Espagne, ère byzantine, indiction, date de Pâques; empereurs romains, empereurs et rois de Germanie et d'Italie, papes); 3° date de Pâques du calendrier julien de 1583 à 2,000, pour les pays qui n'ont pas accepté la réforme grégorienne; 4° index alphabétique des tables chronologiques; 5° calendrier romain ancien; 6° calendrier perpétuel julien et grégorien; 7° glossaire des dates (en particulier noms liturgiques et populaires de certaines fêtes; surtout développé pour l'Italie); 8° liste alphabétique de noms de saints, avec quelques dates et celle de leur fête; 9° (partie indiquée par erreur sous le chiffre X) hégire mahométane avec une

table de concordance et la date du commencement de l'année musulmane, depuis 622 jusqu'en 2000 ; 10° (noté XI) ère de la république française (tables de concordance du 22 septembre 1792 au 31 décembre 1805) ; 11° (XII) tableaux chronologiques des souverains des principaux états de l'Europe.

Cette dernière partie est la plus importante et occupe 157 pages. Les états sont groupées en grandes divisions classées alphabétiquement : Autriche-Hongrie; Danemark, Suède et Norvège; France et annexes; Allemagne (Germanie); Grande-Bretagne ; Italie ; Pays-Bas, Belgique et Luxembourg; péninsule balkanique (y compris l'ancien Empire d'Orient, la Grèce et la Turquie); péninsule ibérique ; Russie et Pologne; Suisse. L'ordre n'est pas irréprochable. On ne pourra trouver l'empire de Constantinople au chapitre « Penisola balcanica » sans recourir à l'index. Les groupements sont en général assez logiques. Chaque région comporte autant de séries successives qu'il est nécessaire. Le chapitre « Italie » a 33 subdivisions : Bologne, Camerino, Faënza et Imola, Ferrare, Forli, Gênes (liste des doges), Guastalla, Lucques, Mantoue, Massa et Carrare, Milan, Mirandole et Concordia, Modène et Reggio, Montferrat, Naples, Padoue, Parme, Plaisance, Pesaro, Pise, Piombino et Elbe, Pouille et Calabre, Ravenne, Rimini, Rome (ducs, patrices, sénateurs), Saluces, Savoie et Piémont, Sicile, Toscane, Trévise (Feltre et Bellune), Urbin, Venise, Vérone. Le livre de M. C. sera surtout consulté par le « forestiere » pour toutes ces petites principautés sur lesquelles on a rarement des données exactes sous la main. Les autres pays sont moins bien traités. Mais les indications sont encore nombreuses. Ainsi la France, outre ses souverains légitimes, depuis Clodion jusqu'à M. Loubet (qu'est devenu Pharamond, hélas ?), fournit encore sept subdivisions : Aquitaine et Guyenne, royaume de Bourgogne ou d'Arles, duché de Bourgogne, Bretagne, Flandre, Normandie, Provence. Il est fâcheux qu'une table analytique ne révèle pas au premier coup d'œil le plan et les divisions du livre. On verrait mieux ce que l'on peut lui demander. L'index ne remplit pas le même office. Si M. Cappelli avait dressé cette table, il se fût aperçu de la petite erreur de numérotage que nous avons signalée.

Chaque division du chapitre Italie est accompagnée d'une courte bibliographie, qui sera aussi très appréciée hors d'Italie. Dans l'introduction, outre des renvois aux ouvrages généraux, on trouve mention de livres aussi spéciaux que les études de M. Pfister sur le règne de Robert-le-Pieux.

L'orthographe n'est pas toujours constante. M. C. écrit « Mecklenburgo » (p. 268), et « Glücksbourg » (p. 267). Dans un ouvrage technique, la simplification italienne est un peu déroutante : M. C. doit traduire (p. 267) « Aquino » par Hakon, ajouté entre parenthèses.

Le livre fait honneur à M. Capelli et à la librairie Hœpli. L'exécu-

tion matérielle est excellente. Pourquoi cependant si souvent dans les notes l'A de petite capitale est-il remplacé par un v renversé? C'est une faute vénielle, qu'on ne relèverait pas dans une typographie moins parfaite. Il ne reste plus à l'éditeur qu'à nous donner dans la même collection un manuel de chronologie pour la période antérieure à l'ère chrétienne. Les ouvrages d'ensemble que nous possédons sont tout à fait arriérés. C'est une lacune à combler.

S.

Raoul Chandon de Briailles et Henri Bertal. **Les sources de l'histoire d'Epernay**. Première série. Archives municipales d'Epernay. Tome premier. Paris, Leclerc, 1906. In-4°, xcvi et 449 p.

MM. Chandon de Briailles et Bertal ont entrepris une vaste publication sur les *Sources de l'histoire d'Epernay*, qu'ils veulent livrer au public à peu près intégralement. Ils nous donnent actuellement le tome Ier de la première série, consacré aux *Archives municipales d'Epernay*. Ce tome contient en entier le texte du plus ancien registre des délibérations des assemblées particulières ou générales de cette ville (1540-1570). Ils présentent leur publication en une introduction un peu courte sur l'histoire politique et économique d'Epernay, mais il faut remarquer que ce sont de simples notes qui nous sont aujourd'hui données, uniquement pour ouvrir la série et exposer surtout le but poursuivi par les éditeurs. Ils ont par contre développé par trop leur étude biographique sur le principal historien d'Epernay, le président Bertin du Rocheret. Il ne paraît pas mériter cet excès d'honneur, car en somme son œuvre était bien incomplète et bien sujette à caution. Les pièces justificatives, jointes à cette biographie, occupent plus de 120 pages du volume, c'est beaucoup. Mais ne chicanons pas trop sur cet excès de zèle. Il faut plutôt louer MM. Chandon de Briailles et Bertal de se sentir le courage d'entreprendre une aussi grosse publication, qui ne pourra que rendre des services aux historiens et aux économistes : ce sera en même temps un véritable monument à la gloire de leur pays.

L.-H. Labande.

Abbé Clergeac, **Cartulaire de l'abbaye de Gimont**, 2e série des Archives historiques de la Gascogne, fascicule IX. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1905. In-8°, xvii et 503 p.

La méthode suivie par M. l'abbé Clergeac pour la publication des chartes du *Cartulaire de l'abbaye de Gimont* n'est pas à recommander.

En supprimant les formules, en abrégeant ses textes, il a sans doute pu condenser en moins de pages ses documents, mais il leur a fait subir une opération qui ne laisse pas que d'être inquiétante. L'original du cartulaire présente des titres assez courts : l'éditeur les a complétés et a très fréquemment ajouté les noms de concessionnaires qui n'y figurent pas; après cela, il s'est cru autorisé à remplacer ces noms, même au début de la pièce, par le mot *predicti*. C'est tout à fait inadmissible pour la publication de pareils documents. Le Cartulaire de l'abbaye cistercienne de Gimont (fondée en 1142) et des différentes granges ou centres d'exploitation établis par les religieux dès 1151, est extrêmement important, aussi bien pour l'histoire féodale que pour l'histoire économique de la région. On aurait aimé cependant voir l'éditeur développer davantage son introduction et on aurait aimé lire plus de détails sur l'apport que donne ce recueil à nos connaissances. Cependant, malgré ses lacunes et son imperfection de méthode, la publication de M. l'abbé Clergeac est appelée à rendre de véritables services à l'érudition locale.

L.-H. L.

Henri Clouzot, **Nouvelles notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres.** Paris, H. Champion; Niort, G. Clouzot, 1905, in-8° de 51 pages.

M. H. Clouzot, dans ces *Nouvelles notes*, complète l'ouvrage qu'il avait publié il y a une quinzaine d'années sur la typographie niortaise. On sait que les premières presses qui ont roulé à Niort avaient été établies en 1594 par Thomas Portan; M. H. C. ne peut faire remonter à une date antérieure les débuts de l'imprimerie ; il a retrouvé par contre une nouvelle série de documents sur les typographes qui l'intéressent et surtout des produits assez nombreux de leurs ateliers, qui étaient restés ignorés du public. Je citerai seulement les éditions de Jean Moussac, l'imprimeur particulier d'Agrippa d'Aubigné, et des Bureau, fils et petit-fils de l'imprimeur de Duplessis-Mornay, à la Forêt-sur-Sèvre. Les deux derniers paragraphes sont consacrés aux libraires-papetiers de Niort, Bressuire et Saint-Maixent et à l'imprimerie à Thouars (chapitre entièrement nouveau).

L.-H. L.

A. W. Verity. **The Tragedy of Coriolanus edited for the use of students.** Cambridge University Press, 1905, 308 pp. 1 s. 6d.

M. Verity a entrepris pour l'Université de Cambridge une édition classique de Shakespeare qui utilise les travaux d'érudition les plus

récents. Il suit cependant pour l'établissement du texte une méthode aujourd'hui généralement abandonnée. Au lieu de réimprimer purement et simplement le premier in-folio, en indiquant les variantes des autres in-folios et en adoptant certaines corrections s'il y a lieu, M. V. établit une espèce de texte idéal fait d'emprunts aux éditions originales et de conjectures plus ou moins ingénieuses. Ainsi dans son édition de *Coriolan* que nous avons entre les mains, pourquoi corriger *you'st hear* (A. I, Sc. 1. l. 119), surtout après avoir justifié cette forme dans une note? Pourquoi accepter « l'admirable correction » de Theobald, *bisson*, alors que le *beesome* (II, 1, 58) du premier in-folio n'en est qu'une variation orthographique? Si ce même texte original porte *forset-seller* (II, 1, 64), c'est que l'imprimeur, peut-être Shakespeare lui-même, a préféré une orthographe phonétique. Pourquoi donc substituer à cette forme, la forme *fosset* qu'il faut expliquer comme un archaisme? Partout M. V. imprime *Corioli*, mais le premier in-folio porte généralement *Corioles* (*Carioles* et *Corialus* sont de manifestes fautes d'impression), comme la traduction de Plutarque dont Shakespeare se servit pour composer sa pièce. La méthode de M. V. l'oblige à discuter toutes les corrections proposées à *taintingly* (I, 1, 103) alors que le quatrième in-folio en donnant *tauntingly*, offre un sens acceptable. — Les notes sont trop abondantes. C'est faire étalage de fausse érudition que de donner l'étymologie de *augurer*, de copier les articles *alarum*, *allow*, *complexion*, *damask* du dictionnaire de Skeat ou de Murray. L'édition de Cambridge n'est pas destinée à des commençants. Au milieu de ce grand nombre de notes inutiles se distinguent mal les remarques vraiment intéressantes sur le style de Shakespeare, par exemple l'emploi du mot abstrait pour le mot concret (generosity = generous men), de l'adjectif pour un substantif précédé de préposition (sterile curse = curse of sterility). Ces réserves faites, nous n'avons qu'à féliciter l'Université de Cambridge d'avoir mis à la portée de tout étudiant des éditions de Shakespeare sérieusement préparées et d'une correction typographique irréprochable.

Ch. Bastide.

J. B. Crozier. **History of intellectual development in the lines of modern evolution.** Vol. III, Political; educational; social; including an attempted reconstruction of the politics of England, France, and America for the xx century. — Longmans, Green; Londres, New-York et Bombay, 1901, xiv-355 p. in-8°.

Il est difficile de se soustraire à un sentiment de malaise en lisant ce livre où tant de questions sont abordées par un homme assurément bien intentionné et instruit, mais qui donne l'impression d'un ama-

teur. Il se divise en deux « parties ». La première est théorique, la seconde pratique.

L'idée théorique fondamentale, c'est que la connaissance indispensable à la politique est la science de l'évolution de la civilisation. « Les illusions de l'histoire » (chap. 1) viennent de ce que les historiens, travaillant sur des catégories de faits isolées les unes des autres, n'ont pas pu trouver la courbe de l'évolution et reconnaître que tous les faits sont des « parties d'un seul grand mouvement organique ». L'idée est moins neuve que ne le croit l'auteur, il la trouverait même chez Lamprecht, sous une forme plus prétentieuse et plus obscure. « Les illusions du présent » (ch. 2), c'est de prendre notre civilisation pour un produit naturel, tandis qu'il est artificiel et de prendre l'idéal abstrait d'une époque pour une fin tandis qu'il n'est qu'un moyen. Le XIXe siècle s'est laissé guider par l'idéal de Liberté et d'Égalité, par la théorie du *laisser-faire* économique et le suffrage universel. De là sont sortis les sophismes du socialisme dont l'essence est cependant sympathique à l'auteur. Le XXe siècle devra remplacer ces idéaux abstraits et révolutionnaires par la conception de l'utilité et de l'évolution graduelle pour élever au bonheur les grandes masses d'hommes. Cela conduit le politique à adopter quatre règles : 1° Ne rien introduire dans la politique d'une nation qui tendrait à détruire le caractère que lui a imprimé la tradition (maintien du type) ; 2° Expulser de la politique tout idéal abstrait et réformer en partant des habitudes du peuple (comme procède la nature) ; 3° Détruire toutes les barrières de castes et privilèges pour que toutes les carrières soient ouvertes à tous ; 4° Diriger tous les progrès vers les conditions matérielles et sociales, non vers le caractère des habitants.

La deuxième partie est un essai pour appliquer ces règles à l'Angleterre, la France, les États-Unis. Chaque pays est décrit avec ses caractères propres ; puis est posé « le problème », pour aboutir à la reconstruction. Il ne serait guère utile de suivre l'auteur dans les détails de ses projets ; il suffira d'en indiquer les formules générales. Ce qu'il faut à l'Angleterre, c'est un système d'enseignement laïque et national, — à la France la conciliation du « rousseauisme, du catholicisme et du militarisme » en maintenant la République et évitant des utopies, — aux États-Unis il faut se débarrasser du régime des partis et des *trusts*.

Le livre est écrit dans une forme un peu lâche, comme il convient pour un public anglais ; il se lit facilement et avec plaisir parce, qu'il est vivant et sincère, parsemé de réflexions personnelles et de détails ingénieux. A quoi servirait d'en discuter ici les conclusions !

Ch. Seignobos.

E. G. Bourne. **Essays in historical criticism**. New-York, Scribner, Londres, Arnold, 1901, xii-304 p. in-8.

L'auteur, professeur à l'Université de Yale, a réuni en recueil treize études parues dans diverses revues. La plupart sont de courts articles sur divers points de l'histoire d'Amérique, trois sur le *Federalist* et les études de Madison, un sur un passage de Sénèque où l'on voyait une allusion à l'Amérique, un sur la bulle du pape Alexandre IV, un sur le projet de conquête du Mexique, en 1847 ; quatre sont des études sur un historien : Ranke, la méthode d'enseignement de Ranke, Parkman, Froude; un porte sur le prince Henri le Navigateur. Tous ces articles sont de bons exposés, clairs, fermes, précis ; la question y est posée nettement; les traits caractéristiques de l'auteur y sont bien marqués, toujours avec sympathie mais sans exagération.

Les deux premières études de ce recueil sont de beaucoup les plus importantes. — *La légende de Marcus Whitman*, p. 3-112, est un excellent travail critique sur un personnage bizarre à qui une tradition très populaire aux États-Unis attribua le mérite d'avoir décidé le gouvernement fédéral à occuper le territoire désert qui devait devenir l'Orégon. M. Bourne, par une analyse des documents conduite avec une rigueur de méthode irréprochable, a démontré que la tradition n'apparaît pas avant 1864, il en a retracé l'origine et en a suivi la propagation et les variantes. Il reconstitue ensuite l'histoire réelle. Whitman était simplement un missionnaire établi chez les Indiens de l'Orégon en 1836 qui refusa en 1842 d'abandonner sa mission et alla à Washington et à Boston obtenir son maintien ; mais ce voyage n'avait aucun rapport avec l'annexion de l'Orégon. J'ai vu avec plaisir que M. B. (p. 41, n. 5) a rendu justice à l'admirable compilation de W. W. Bancroft, ce répertoire sans pareil pour l'histoire de l'Ouest, que tant d'Américains affectent de mépriser.

La seconde étude « L'auteur du *Federalist* » est un travail critique de comparaison de sources suivant la méthode suivie pour les textes du Moyen âge. Les auteurs des différents numéros sont déterminés en mettant en regard du texte anonyme des passages signés de Madison, de Hamilton et de Jay ; le résultat est concluant.

Ch. S.

G. Mondaini. **Le origini degli Stati Uniti d'America.** Milan, Hoepli, 1904, xvi-438 p. in-16. (Collection historique Villari).

Dans cette collection d'exposés sommaires d'histoire à l'usage du public cultivé de langue italienne, M. Mondaini s'est chargé de raconter la formation des États-Unis, depuis le temps des Indiens jusqu'à

la constitution de l'État fédéral en 1787. C'est un travail de vulgarisation ; l'auteur s'est servi des histoires d'usage courant : Higginson et Hopp (de la collection Oncken) qu'il a lues dans les traductions italiennes, G. Bancroft (qu'il cite dans la vieille édition de 1854, etc. Il ne paraît connaître ni l'excellent abrégé de Channing, ni la collection de documents choisis de Hart, ni le *Guide* si commode de Channing et Hart. Sa bibliographie, esquissée dans la Préface et dans des notes à la fin de quelques-uns des chapitres, est insuffisante Le livre est d'ailleurs bien composé et facile à lire et suffira pour donner à ses lecteurs une vue d'ensemble de la question.

Ch. S.

Le Japon et la politique française par Roger Dorient. Paris, Plon, 1906, 1 vol. in-16, 334 pages, 3 fr. 50.

Le titre de l'ouvrage ne semble pas très justifié : ce n'est qu'à la page 249 que l'auteur aborde la politique française et examine l'influence que pourra avoir sur elle l'avènement d'une grande nation en Extrême-Orient ; et encore, dans ces derniers feuillets, M. Dorient s'égare trop souvent. En nombre d'endroits, il ne met le Japon qu'au dernier plan. Il a l'habitude des digressions ; on citerait aisément nombre de passages inutiles ou qui ne méritaient pas un si long développement : sur l'histoire ancienne du Japon, la langue et l'écriture chinoises, les causes de l'infériorité de la Russie, les vices du régime autocrate, les comparaisons entre la guerre franco-allemande et la guerre russo-japonaise, l'émigration des Aryens, la conquête de l'empire romain par les barbares, les projets de sir Robert Hart et Yuan Shikaï pour la réorganisation de la Chine, la valeur comparée du cuirassé et du croiseur cuirassé, le parallèle entre les diverses marines, le programme de constructions navales à adopter en France, la stratégie maritime à suivre par notre pays dans une guerre contre l'Angleterre ou contre l'Allemagne, etc.

Cependant il y a des enseignements à tirer de ce livre. M. D. connaît bien l'empire du Mikado et sait rester impartial. Il ne cache pas ses sympathies pour les Japonais (p. 183), mais ne dissimule pas non plus leurs défauts. A côté de leurs qualités militaires, universellement reconnues aujourd'hui, de leur persévérance, de leur esprit d'imitation, de leur minutie, de leur dissimulation qu'il regarde comme une vertu (p. 60), il nous les peint, paresseux, légers, dissipateurs, amis du plaisir (p. 126), bouffis d'orgueil (p. 127), sans aucune largeur dans les idées, incapables de conceptions élevées (p. 129), absolu-

ment dépourvus de probité commerciale [1] (p. 143-148), et l'impression finale n'est pas favorable aux vainqueurs de Moukhden.

M. D. ne se montre pas rassurant pour l'avenir : « Appuyé sur une nation nombreuse et pourvue de qualités morales qui la rendent invincible, le Japon sera puissant. Remuant, étouffant dans ses îles, aimant la guerre, ambitieux, il sera dangereux » (p. 248). L'Indo-Chine constitue naturellement notre point vulnérable. Si leurs récentes conquêtes les détournent actuellement du sud, les événements peuvent rejeter les Nippons ou les attirer dans cette direction, et leurs sentiments à l'égard de la France ne sont pas précisément amicaux depuis le séjour de la flotte russe de la Baltique sur les côtes de notre colonie. Nous serions disposé à admettre avec M. D. que contre le Japon allié à l'Angleterre ou à la Chine la défense de nos possessions asiatiques deviendrait impossible. Contre le Japon seul nous lutterons sans trop de désavantage si nous nous préparons certains points d'appui, et si nous maintenons notre marine sur un pied respectable. « Mais, dit M. Dorient (p. 291), si le peuple français, las des entreprises lointaines, des dépenses militaires, renonçant définitivement aux aventures, résolu à se cantonner chez lui, à continuer en l'accentuant de plus en plus sa politique de protectionnisme à outrance, de fonctionnarisme, de malthusianisme, s'il décide d'abandonner l'Indo-Chine, il fera bien; car, dans ces conditions, elle est en tout cas perdue pour lui et plus tôt il le fera, plus il évitera de sacrifices. »

A. Biovès.

Grove's Dictionary of music and musicians, ed. by J.-A. Fuller-Maitland. London, Macmillan, t. I et II, 2 vol. in-8°, 1904, 1906.

Voici déjà quelque temps qu'a commencé de paraître cette nouvelle édition d'un dictionnaire de la musique et des musiciens universellement réputé. Depuis des années, le monde musical la réclamait, car l'ouvrage de Grove était devenu rare et d'ailleurs nécessitait une mise au point. C'est M. Fuller-Maitland qui s'en est chargé : on ne pouvait mieux inspirer la confiance des chercheurs et des érudits de la musique, et l'estime et la faveur générales ont accueilli le premier volume paru par ses soins diligents à la fin de l'année 1904 (lettres A à E). Aujourd'hui que voici le second (lettres F à L), le moment est venu d'étudier d'un peu plus près ce travail remarquable, où collaborent tant d'écrivains spéciaux, de compétences reconnues (une centaine environ, de tous pays, y compris ceux que déjà la mort a fauchés). Il doit comprendre, cette fois, 5 volumes au lieu de 4, dans les

---

1. D'après M. D., le gouvernement japonais aurait « créé à l'Université *une chaire de probité commerciale* ! Le plus fort, c'est que les Japonais en sont fiers ».

proportions de 800 pages ou 1,600 colonnes; et, bien qu'on ne semble pas prévoir d'Appendice, étant donné la rapidité relative de la publication, il est probable pourtant qu'il en faudra un, ne fût-ce que pour réparer les petits oublis laissés au passage.

Le plan de l'ouvrage n'a pas été modifié. Il comporte toujours des articles techniques sur la musique pure, accompagnés d'exemples, des monographies d'instruments, illustrés de figures, puis les biographies de musiciens, créateurs ou interprètes, enfin de courtes références aux noms des œuvres les plus connues du théâtre et du concert. C'est naturellement sur les biographies d'artistes et les citations d'œuvres que peuvent surtout porter les observations, les objections : elles sont inévitables; aussi n'hésité-je pas à en présenter une ou deux à M. Fuller-Maitland.

Deux conditions me semblent indispensables à remplir, de la part de l'éditeur qui assume la responsabilité d'un dictionnaire de ce genre, œuvre de tant de collaborateurs divers dont il doit collationner les articles : la *compétence* et la *proportion*. La compétence, il ne peut être question de l'examiner ici de près, mais les noms des auteurs des articles en dépendent, et les recherches que la curiosité ou l'occasion entraînent à faire de ci, de là, confirment cette impression. Mais la proportion offre plus de prise à la critique. L'éditeur n'a évidemment pas assez prévu et la discrétion de certains de ses collaborateurs et l'indiscrétion de certains autres. On est choqué de voir, par exemple, que l'article consacré à M. Vincent d'Indy n'a pas deux colonnes, celui de M. Gabriel Fauré pas même une, tandis que des virtuoses de notre temps, des violonistes ou des pianistes de vingt ans, bénéficient de deux colonnes pleines. J'estime, au surplus, qu'il eût fallu une règle générale et presque uniforme pour les *interprètes* dans un dictionnaire essentiellement consacré de l'art musical. Il est nécessaire que les interprètes aient leur place, et même une place plus grande qu'on ne leur en laisse généralement, *mais* surtout à titre de référence et de document, parce qu'il est utile de marquer leur action personnelle dans l'évolution de l'art et comme porte-parole des compositeurs. C'est pourquoi il me semble qu'il en faudrait citer davantage, tout en restreignant les proportions des articles qui leur sont consacrés : une demi-colonne, une colonne au plus devrait suffire pour caractériser leur talent original, leurs créations, la place qu'ils méritent de garder dans l'histoire du théâtre ou du concert.

S'il est excessif, par exemple, de voir attribuer jusqu'à cinq colonnes à une Jenny Lind ou à un Lablache, il devient inadmissible pour l'histoire, non seulement de la scène française, mais de l'évolution générale du théâtre lyrique, qu'on ait totalement oublié les créateurs des chefs-d'œuvre de Gluck ou de l'opéra-comique français du XVIIIe siècle, encore si justement en honneur en France et à l'étranger :

les Legros, les Caillot, les Clairval, les Jélyotte et les Elleviou, ou les Favart, les Gavaudan, les Levasseur (Rosalie), les Laruette ou les Laïs.... D'autant que plus d'un de leurs successeurs, de bien moindre mérite, mais notre contemporain, a reçu sa bonne place dans le dictionnaire. C'est sur quoi j'appellerai l'attention de M. Fuller-Maitland quand il en sera à préparer son Appendice final, comme aussi sur les lacunes de la catégorie des œuvres qui bénéficient d'un article spécial.

Il y aurait bien quelque chose à dire encore au sujet des informations *bibliographiques* du Dictionnaire : elles sont souvent très insuffisantes et peu *critiques*. Leur utilité n'apparait guère qu'en ce qui concerne les publications anglaises; pour les autres, les lacunes sont continuelles et parfois considérables, même dans l'article *Histories of Music* (uniquement bibliographique), qui est d'une insuffisance notoire. Peut-être l'Appendice pourrait-il aussi y porter quelque remède. Mais j'aime mieux, actuellement, terminer en citant quelques-uns des articles les plus importants des deux volumes parus : c'est la meilleure idée qu'on puisse donner du mérite de la publication.

Pour l'étude technique de la musique, voici des articles très serrés de M. E. Prout (*Accent, Additional accompaniments*), de feu J. Hopkins (*Accompaniment*), de Capstick (*Acoustics*), de F. Taylor (*Appoggiatura*), de remarquables monographies de Sir Hubert H. Parry (*Arrangement, Cadence, Form, Harmony*), de Vaughan Williams (*Conducting*), de Wulford Davies (*Countrepoint*), de Walker (*Degrees in music*), de M. Krall (*Fingering*, doigté), de feu Rockstro (*Fugue* et *Hymn*), enfin de F. Corder (*Instrumentation*). — Pour les biographies, les plus développées sont celles de *Bach*, par Edwards, de *Beethoven*, par feu Sir G. Grove, travail bien connu de 61 pages, de *Bellini* par Sutherland Edwards, de *Bennett* par Statham, de *Berlioz* par Hadow, de *Brahms* par Fuller-Maitland, de *Cherubini* par Maczewski, de *Chopin* par Dannreuther, de *Goudimel* par Stainer, de *Haendel* par feu J. Marshall, de *Haydn* par feu F. Pohl, de *Lassus* par Sterndale-Bennett, de *Liszt* par feu F. Hueffner, etc. — Enfin, outre les instruments : *Bell* (les cloches, par Troyte), *Clarinet* et *Horn* (par feu W. H. Stone), *Clavichord* (par feu J. Hipkins), il faut signaler les études sur le *God save the King* (de Kidson), sur la *Greek music* (de Macran), sur l'*Irish music* (de Kidsan, avec bibliographie) et sur les *Libraries and collections of music*, très utile et considérable relevé, dû à Barclay Squire et à Krehbiel.

H. DE CURZON.

— M. J. VACZY continue avec une grande régularité la publication de la *Correspondance de Kazinczy* (*Kazinczy Ferencz levelezése*, Budapest, Académie 1905, XXXVII-687 p. in-8°). Le tome XV qui vient de paraître, va du 1er janvier 1817 au 31 mars 1818, et contient 231 lettres dont 128 de Kazinczy. La plupart roulent

sur la lutte engagée par la réforme de la langue. Kazinczy stimule ses partisans au combat contre les écrivains du district « d'au-delà du Danube » et engage une vive polémique avec Paul Beregszászi Nagy et Joseph Sipos. D'autres lettres se rapportent à l'appui que Kazinczy prêta aux deux grandes revues d'alors : le *Musée transylvanien* et le *Magasin scientifique;* il parle aussi très souvent de la préparation de son *Voyage en Transylvanie* et de sa traduction des Discours de Cicéron. La correspondance reflète également la grande misère qui régnait en 1817 et dont des milliers de paysans furent victimes. — L'éditeur a fait précéder ce volume d'une bonne introduction et il y a ajouté de nombreuses notes et un index détaillé (p. 557-678). — J. K.

L'Académie hongroise a décidé dernièrement de consacrer une série d'études aux Dialectes allemands parlés en Hongrie. Elle a chargé M. Petz, professeur à l'Université, de diriger ce recueil. Deux fascicules viennent de paraître. Dans le premier M. A. Gedeon étudie la *Phonétique du dialecte allemand de Alsó Meczenzéf* (Budapest, 1905-77 pages in-8°), localité du comitat d'Abauj-Torna, à l'ouest de Cracovie. Le nombre des habitants de cette commune est de 3000 qui sont tous des Allemands. Ils y demeurent depuis le xiv[e] siècle. Le travail de M. Gedeon est fait d'après les méthodes les plus rationnelles de la dialectologie. — Dans le second fascicule M. Lindenschmidt étudie la *Morphologie du dialecte allemand de Verbász* (37 p. in-8°), commune située dans le comitat de Bacs, dans le Sud de la Hongrie. Ce dialecte est proche parent des dialectes rhénans. — J. K.

Sous le titre : *Les époques de la chanson populaire hongroise* (Balassa-Gyarmat, 1905, 53 p. 8°), M. Alexandre Szabó donne un résumé clair et méthodique du *lied* magyar depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours. Il insiste surtout sur les chansons des Kouroucz, les soldats de l'indépendance du xvii[e] siècle et montre, d'après les travaux et les recueils de Thaly, de Kriza et de la Société *Kisfaludy*, le charme qui se dégage de la chanson populaire et qui a exercé une si grande influence sur les principaux poètes lyriques du xix[e] siècle, notamment sur Petőfi. — J. K.

Dans les Mémoires de l'Académie hongroise ont paru : 1° Etienne Hegedüs : *L'Appel de Pétrarque et une de ses Epitres latines*, (Budapest, 1905, 21 p. in-8°). C'est un commentaire historique de la seizième Canzone : *Italia mia* que l'auteur compare, d'abord, avec l'*Appel* du poète magyar Vörösmarty, puis avec l'Epitre de Pétrarque à Enée di Tolomei. Dans « Italia mia », Pétrarque exhorte ses compatriotes à s'unir contre l'invasion des Allemands ; dans l'Epitre, il déplore celle des Français. Habile traducteur en vers, M. Hegedüs fait suivre son commentaire de la traduction en vers de ces deux poèmes de Pétrarque. — 2° J. Kunos : *Chansons populaires turques d'Ada-Kalé* (Budapest, 1906, 119 pages in-8°). Ada-Kalé est une petite île du Bas-Danube dont les habitants, au nombre de 500, sont tous des Turcs. Enclavés entre les différentes nationalités chrétiennes, ils ont conservé leurs coutumes, leur langue, — elle se rapproche du dialecte bulgaro-turc — et leur religion. M. Kunos a fait plusieurs séjours dans cette île et a étudié la langue et les mœurs de ces débris turcs sur la terre hongroise. Il nous donne aujourd'hui la transcription et la traduction magyare de quatre-vingt-deux chansons populaires recueillies de la bouche du peuple. Les chants d'amour y tiennent la première place, mais on trouve aussi des poésies sur la chute de la puissance turque et notamment une plainte sur la perte de Bude qui était restée 150 ans sous la domination ottomane. — J. K.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 1 Quarantième année. 8 janvier 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Athenaeum, n° 4078 : COLLINS, Studies in poetry and criticism. — Lord Hobhouse, a memoir. — Edith. B. CUTHELL, Wilhelmina margravine of Bayreuth. — Life of Sir John Gilbert. — German books. — The study of national history. — Notes from Bangkok. — Hist. mss. commission. — John Cleland (Karkaria). — A famous French duel (Marquise de Mores). — BOND, Gothic architecture in England.

Deutsche Literaturzeitung, n° 50 : Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen. Hgb. von A. von Sydow. I. — HAUSRATH, Luthers Leben. II. — ROLLA, Storia delle idee estetiche in Italia. — Das Unterrichtswesen im Deutschen Reich. — PREUSS, Phallische Fruchtbarkeitsdämonen als Träger des altmexikanischen Dramas. — ROMAGNOLI, Origine ed elementi della commedia d'Aristofane. — Una farsa ellenistica. — Aristofane, Le Tesmoforiazuse. Versione poetica con introduzione e note. — Von SALIS, De Doriensium ludorum in comoedia attica vestigiis. — HAULER, Die in Ciceros Galliana erwähnten convivia poetarum ac philosophorum und ihr Verfasser. — BAYER, Litterarisches Skizzenbuch. — LUCANI, De bello civili libri X. — SEELIGER, Ist der König Oedipus des Sophokles eine Schicksalstragödie ? — PACHE, Naturgefühl und Natursymbolik bei Heinrich Heine. — ENZIO, Dichter der Gegenwart im deutschen Schulhause. — MEYER, Notice d'un manuscrit de Trinity College (Cambridge) contenant les vies en vers français de saint Jean l'Aumônier et de saint Clément, Pape. — FRANKL, Der Friede von Szegedin und die Geschichte seines Bruches. — OVERMANN, Die Abtretung des Elsass an Frankreich im Westfälischen Frieden. — GEYER, Topographie und Geschichte der Insel Euboia. I. — DEHERAIN, L'expansion des Boers au XIXe siècle. — SMITH, The organisation of Ocean Commerce.

Deutsche Literaturzeitung, n° 51-52 : BAUMGARTEN, Herders Lebenswerk und die religiöse Frage der Gegenwart. — GIRGENSOHN, Die moderne historische Denkweise und die christliche Theologie. — KROSE, Konfessionsstatistik. — ARCHAMBAULT, Le témoignage de l'ancienne littérature chrétienne sur l'authenticité d'un traité attribué à Justin l'apologiste. — Stoicorum veterum fragmenta p. Arnim. — Dr HAUFF, Die Überwindung des Schopenhauerschen Pessimismus durch Friedrich Nietzsche. — GRAF, Die christlich-arabische Literatur bis zur fränkischen Zeit (Ende des 11. Jahrhunderts); Der Sprachgebrauch der ältesten christlich-arabischen Literatur. — ZACH, Lexikographische Beiträge. III. — FRANK, Attraction of mood in early Latin. — FRITSCH, Der Sprachgebrauch des griechischen Romanschriftstellers Heliodor und sein Verhältnis zum Attizismus. — SCHULZE, Die Gräfin Dolores. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Geisteslebens im Zeitalter der Romantik. — Mme de STAËL, Dix années d'exil, p. Gautier. — ZUPITZA, Alt- und mittelenglisches Übungsbuch. 7., Aufl., bearb. von Schipper. — WINCKLER, Auszug aus der vorderasiatischen Geschichte. — SCHUBERT, Untersuchungen über die Quellen zur Geschichte Philipps II. von Macedonien. — ZECK, De recuperatione Terre Sancte. Ein Traktat des Pierre Dubois. I. — Beiträge für die Geschichte Niedersachsens und Westfalens, hgb. von Erler. I, 1 : M. Hartmann, Geschichte der Handwerkerverbände der Stadt Hildesheim im Mittelalter. — E. BERGER, Le Vicomte de Mirabeau (Mirabeau-Tonneau) 1754-1792. — MÜSEBECK, Ernst

Moritz Arndt und das kirlich-religiöse Leben seiner Zeit. — USENER, Uber vergleichende Sitten- und Rechtsgeschichte. — Russen über Russland. Hgb. von Melnik. — GIESE, Die Grundrechte. — M. G. ZIMMERMANN, Sizilien. II.; Rolfs. Neapel. I.

Literariches Zentralblatt, n° 52 : MÜLLER, Geschichtskerne in den Evangelien. — Die Pistis Sophia, p. C. SCHMITT. — DUKER, Gisbertus Voetius. II, 1. — ELKIN, Hume. — SCHUBERT, Quellen zur Gesch. Philipps II von Macedonien. — Württ. Geschichtsquellen. V-VIII. — Briefe u. Akten zur Geschichte des 30 jährigen Krieges. VII. p. MAYR. — SCHROETTER, Das preuss. Münzwesen im 18 Jahrh. — SUNDER, Das Finanzwesen der Stadt Osnabrück. — Genealog. Taschenbuch der adeligen Häuser Osterreichs, I. — HACKMANN, Vom Omi bis Bhamo. — GÜNTHER, Varenius. — Aegypt. Urk. aus den kgl. Müseen zu Berlin (suite). — KÚNOS, Türk., Volksmärchen aus Stambul. — SANDYS, Harvard lectures on the revival of learning. — Keat, Hyperion, p. SÉLINCOURT. — OEHLKE, Bettina von Arnims Briefromane. — K. STRÜNZ, Schematischer Leitfaden der Kunstgesch. — RASPE, Die Nürnberger Miniaturmalerei bis 1515. — P. WAGNER, Neumenkunde. — STERN, Helen Keller.

— N° 1 : WÜNSCHE, Die Schönheit der Bibel. — JAHR, Das Buch Ezechiel. — HOENSBROECH, Der Syllabus, — WINDELBAND, etc., Die Philosophie im Beginn des 20 Jahrh. — Urk. der aelteren Aethiopenkönige, p. SCHÄFER, I; Urk. der 18 Dynastie, p. SETHE, 1. — ROCKHILL, China's intercourse with Corea (cf. *Revue*, n° 1). — SCHAUROTH, Im Rheinbund-Regiment während der Feldzüge 1809-1813. — Deutsche Hofordnungen des 16 u. 17. Jahrh. p. KERN, I. — MITTELSTÄDT, Der Krieg von 1859, Bismarck und die öffentl. Meinung in Deutschland. — Monatshefte der Comenius-Gesellschaft, p. L. KELLER, XIV. — HACQUARD, Algérie. — Sahara-Soudan. — LANDBERG, Datinah, I. — Didymos, Komm. zu Demosthenes; p. DIELS u. SCHUBART. — ROTH, Der Einfluss von Ariosts Orlando furioso auf das franz. Theater. — PRÖLSS, Von den ältesten Drucken der Dramen Shakspeares. — SCHUMANN, Leitfaden zum Studium der Lit. der Verein. Staaten. — Gesch. Lieder u. Sprüche Württembergs, p. STEIFF. — WOERMANN, Gesch. der Kunst. II (bis zum Ende des 15 Jahrh.).

Museum, n° 2, nov. : MARBE, Ueber den Rhythmus der Prosa. — V. LEEUWEN, De Boogschutter en de Weefster. — C. Lucilii Carminum Reliquiae, rec. MARX, I. — Lewin, Die Scholien des Theodor Bar Kôni zur Patriarchengeschichte. — LOEWE, Germanische Sprachwissenschaft. — Van der Veen, Het Taaleigen van Bredero. — Pol, Die Vorbedingungen zu einem richtigen Verständnis Schillers. — KOSSMANN, Schillerfeier te's-Gravenhage, met Nederl. Schillerbibliographie van W. NIJHOFF. — Die Kildare-Gedichte, her. von HEUSER. — RATHKE, De Romanorum bellis servilibus capita selecta. — STERN, Geschichte Europas von 1830 bis 1848, I. — BEZEMER, Volksdichtung aus Indonesien. — AGAHD, Griechisches Elementarbuch aus Homer; Ergänzung des Elementarbuchs aus Homer; Attische Grammatik. — Bos, Beknopt Leerboek der Aardrijkskunde, 11[de] druk, door NIERMEYER. — MÜNCH, Aus Welt und Schule.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, RUE DE MÉZIÈRES, 5, PARIS

HISTOIRE DE L'ART

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS CHRÉTIENS JUSQU'A NOS JOURS

Ouvrage publié sous la direction de

ANDRÉ MICHEL

CONSERVATEUR AUX MUSÉES NATIONAUX, PROFESSEUR A L'ÉCOLE DU LOUVRE

TOME I

DES DÉBUTS DE L'ART CHRÉTIEN A LA FIN DE LA PÉRIODE ROMANE

PREMIÈRE PARTIE

L'Art Pré-Roman

Un volume in-8° grand jésus de 450 pages, 207 *gravures et 5 héliogravures hors texte*, broché............... **15** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. **22** fr.

SECONDE PARTIE

L'Art Roman

Un volume in-8° grand jésus de 510 pages, 264 *gravures et 7 héliogravures hors texte*, broché .... **15** fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. **22** fr.

« *La seconde partie du Tome I de cette œuvre importante vient de paraître. Architecture, sculpture, peinture, miniature, vitraux, arts mineurs, etc., de cette glorieuse période d'art surtout français y sont successivement étudiés par des spécialistes comme MM. Enlart, André Michel, Bertaux, Mâle, Molinier, etc. En goûtant le charme des illustrations et la clarté du texte on peut être entièrement rassuré sur la valeur scientifique de l'œuvre* ».
(Revue de Paris, *15 déc. 1905*).

L'Histoire de l'Art formera **huit tomes in-8°** grand jésus, divisés chacun en deux parties ou volumes de 450 pages environ qui seront mis en vente séparément. Chaque tome contiendra 12 *héliogravures hors texte* et environ 500 *gravures* dans le texte.

L'Histoire de l'Art **paraît par fascicules,** à raison de *un fascicule par quinzaine.* **Chaque fascicule**........................ **1** fr. **50**

(Le **fascicule 21** (1er fascicule du Tome II) paraîtra le 5 mars 1906).

Envoi **franco** du Prospectus illustré « **Histoire de l'Art** ».

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 2 Quarantième année 15 janvier 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique de janvier-février 1906 : G. Glotz, Les ordalies en Grèce.— Ed. Rossier, L'affaire de Savoie en 1860 et l'intervention anglaise.— Rod Reuss, Le général Dupont et la capitulation de Baylen, d'après un ouvrage récent. — *Correspondance :* Lettre de M. Alfred Richard, archiviste de Vienne. — *Bulletin historique :* France. Moyen âge, par Ph. Lauer. — Allemagne. Epoque moderne, 1904, par Martin Philippson.— Bohême, 1899-1904, par I. Goll; *3e article.* — Suisse. Travaux relatifs aux sources de l'histoire du moyen âge (1884-1905), par Victor van Berchem ; (*suite et fin*).— *Comptes-rendus critiques* : Ouvrages de M. J.-R. Dieterich, La Mantia, Flajshans et M. Kominkova, Fitz-Maurice, (sur G.W.F. de Brunswick).— Boyé, Les corvées en Lorraine. — Roosevelt, La Conquête de l'Ouest. — F. Dreyfus, L'Assistance sous la Révolution. — Johnston, The Napoleonic Empire in Southern Italy.— Spadoni, Cospiratori nello stato pontificio all' in domani della Restaurazione. — Dito, Massoneria, carboneria nella storia del Risorgimento. — Mutter, Bismarck et son temps.

Deutsche Literaturzeitung, n° 1 : Schrempf, Goethes Lebensanschauung in ihrer geschichtlichen Entwicklung. I. T. — Verzeichnis der laufenden Zeitschriften der Freiherrlich Carl von Rothschildschen Oeffentlichen Bibliothek in Frankfurt a. M. — Heigl, Verfasser und Adresse des Briefes an die Hebräer. — Schönbach, Studien zur Geschichte der altdeutschen Predigt. III : Das Wirken Bertholds von Regensburg gegen die Ketzer. — Harnack, Reden und Aufsätze, 2. Aufl. — Saenger, Kants Lehre vom Glauben. — Goldscheider, Lesestücke und Schriftwerke im deutschen Unterricht.— Winternitz, Geschichte der indischen Literatur.— The little clay cart (Macchakatika) Translated by Ryder.—Plauti Comoediae, Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Lindsay. — De oratore I. p. Courbaud. — Dilthey, Das Erlebnis und die Dichtung. — Annette von Goethe, hgb. von H. Landsberg. — Obrador y Bennassar, La nostra Arqueologia Literaria. — Schuldt, Die Bildung der schwachen Verba im Altenglischen.— Baumgarten, Poland, Wagner, Die Hellenische Kultur. — Zur Geschichte, Proben von Darstellungen aus der deutschen Geschichte hgb, von Scheel.— Göller, Das Liber Taxarum der päpstlichen Kammer. — Records of the borough of the Leicester edited by M. Bateson, revised by Stevenson and Stocks, III. — Jacob, Bismarck und die Erwerbung Elsass-Lothringens. — Kretschmer, Historische Geographie von Mitteleuropa. — Engerrand, Six leçons de préhistoire. — Mieser Kräuter-und Arzneienbuch.— Peltzer, Albrecht Dürer und Friedrich II, von der Pfalz.

Literarisches Zentralblatt, n° 2 : Soden, Die wichtigsten Fragen im Leben Jesu. — Roth, Augsburgs Reformationsgesch. II. — Stange, Theol. Aufsätze. — Unger, Hamanns Sprachtheorie.— Gremplowicz, Grundriss der Soziologie, 2e ed. — Dahn, Die Germanen, volkst. Darst.— Bont, De regale abdy van Egmond.— Pastor, Reise des Kardinals Luigi d'Aragona 1517-1518. — Jacob, Von Lützen nach Nördlingen. — R. Waddington, La Guerre de Sept Ans, II-III — Wüst, Eine Entgegnung auf die Grundlagen des 19 Jahrh. von H. S. Chamberlain. — Friedrich, Der Herbstfeldzug 1813, III. — Janson, Das Zusammenwisken von Heer und Flotte im russ. japan. Krieg.— Hollärden, Die Karikatur und Satir in der Medicin — Diels u. Schubart, Anon. Comm. zu Platons Theetet. — Kretschmer, Der heutige lesbische Dialect. — Bertani, Carlo Buragna.— Creighton, Shakspeares story of his life.— Volks=und Gesellschaftslieder des XV u. XVI

Jahrh. I, p. Kopp. — Henning, Grisebach in seinem Leben und Schaffen. — Deutsche Sagen, hrsg. von den Brüdern Grimm, 4e ed. p. Steig. — Dehio, Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler, I. Mitteldeutschland. —Pinder, Zur Rythmik romanischer Innenräume in der Normandie. — P. Cornelius, Literarische Werke, II, 4.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 3 Quarantième année. 22 janvier 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 2 : Beiträge zur Gelehrtengeschichte des siebzehnten Jahrhunderts. Hgb. von E. Kelter, E. Ziebarth, C. Schultess. — H. Barge, Andreas Bodenstein von Karlstadt. I. II. — Die neuhebräische Dichterschule der spanisch-arabischen Epoche. Ausgewählte Texte mit Einleitung, Anmerkungen und Wörterverzeichnis hgb. von Brody und Albrecht. — Le Gita-Govinda, pastorale de Jayadeva. Traduite par Courtellier, avec une préface de S. Lévi. — Deutsche Liebesbriefe aus neun Jahrhunderten. Gesammelt, eingeleitet und mit einem erklärenden Anhang hgb. von Zeitler; — Kleine deutsche Liebesbriefe. — Binns, A Life of Walt Whitman. — Prein, Aliso bei Oberaden. — E. Meyer, Der Mauerbau des Themistokles. — Jocksch-Poppe, Die historischen Grundlagen der kommunalständischen Verfassung in den beiden Markgrafentümern Ober-und Niederlausitz. — Jusselin, Notes tironiennes dans les diplômes. — Angyal, Geschichte der politischen Beziehungen Siebenbürgens zu England. — G. de Lauris, Benjamen Constant et les idées libérales. — Mommert, Aenon und Bethania; Topographie des alten Jerusalem. 3. — Schaub, Der Kampf gegen den Zinswucher, ungerechten Preis und unlautern Handel im Mittelalter. Von Karl dem Grofsen bis Papst Alexander III. — J. J. Michel, Die Bockreiter von Herzogenrath, Valkenburg und Umgebung (1734-1758 und 1762-1776). — Zeuthen, L'œuvre de Paul Tannery comme historien des mathématiques. — Sahm, Geschichte der Pest in Ostpreufsen. — K. Raupp, Handbuch der Malerei. 4 Aufl.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : Farin, Der sakram, Charakter. — Heussl u. Mulert, Atlas zur Kirchengeschicte. — Sören Kierkegaard u. sein Verhältnis zu ihr, trad. R. Meyer. — Gaye, The Platonic conception of immortality. — Jerusalem, Gedanken u. Denker. — Gerland, Gesch. des lat. Kaiserreiches von Konstantinopel, I. Balduin I und Heinrich. — Kalkoff, Forsch. zu Luthers römischem Prozess — Eiler, Leipziger Magisterschmäuse in 16, 17 u. 18 Jahrh. — Pepy's Diary, p. Wheatley, I-VIII. — Drolsum, Das Königreich Norwegen als souveräner Staat — Kaiser Wilhelms des Grossen Briefe, Reden und Schriften, ausgew. von Berner I, 1797-1860, II, 1861-1888. — Von Janson, Der Feldzug 1814 in Frankreich, II — Moltke in der Vorber. und Durchf. der Operationen, hrsg. von Grossen Generalstab. — Reinsch, Colonial Administration. — The Nokaid of Jarir and Al-Farazdak, p. Bevan, I, 1. — Stoicorum veterum fragm. p. Arnim. I. Zeno et Zenonis discipuli. — Lucilii rel. p. Marx. II. Commentarius. — Holzer, Shakspeare's Tempest in Baconian light. — Sanders, Deutsche Sprachbriefe, 18e ed. et Gesch. der deutschen Lit. 23e mille. — G. Bäumer, Gœthes Satyros. — A. Michel, Hist. de l'art, I. — O. Piper, Oesterr. Burgen, III. — A. Springer, Handbuch der Kunstgesch. IV, 7e ed. — Knapp, Michel Angelo. — A. Becker, Methodik des geogr. Unterrichts.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 4 Quarantième année 29 janvier 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'Alsace, janvier-février : OBERREINER, Cernay aux XII[e] et XIII[e] siècles. — WALTER, Notice historique sur la Cour colongère de Gundolsheim. — LAUGEL, De la nécessité de conserver à nos villes alsaciennes leur véritable caractère. — SCHWARTZ, Correspondance de Malouet. — BARDY, Anne-Françoise Petitjean de Belfort, victime de la Révolution. — Dom de DARTEIN, bénédictin, L'Evangéliaire d'Erkanbold. — GASSER, l'Assistance publique à Soultz. — Livres nouveaux : Mgr Colmar, évêque de Mayence (Angel Ingold). — La bataille de Turckheim (A. M. P. I.). — Der Ursprung des Klosters Klingenthal und sein Zinshof in Rufach. — Un homme d'autrefois : Le chanoine Mechler (Alsata), etc. — Articles de revues et de journaux.

Revue musicale, n° 23 : M. Adalbert Mercier. — Lettres de R. Wagner à Mathilde Wesendonk. — Publications nouvelles. — Cours du Collège de France (d'après la sténographie) : Grammaire musicale (I) et Origines du rythme, d'après Bücher (*fin*). — L'oratorio Christus de Liszt (1[re] partie : la Nuit de Noël). — Concerts du Conservatoire : Symphonie sur un thème montagnard, par Vincent d'Indy. — Concerts Colonne et Chevillard. — Actes officiels et Informations. — Prélude symphonique (inédit), par Adalbert Mercier.

— N° 1, Franck CHOISY, éphore du Conservatoire d'Athènes : faut-il diriger par cœur? Lettres de MM. Camille CHEVILLARD, Ed. COLONNE. Félix WEINGARTNER, Henry WOOD, Vincent D'INDY, Th. THOMAS. — COLLANGETTE, professeur à l'Université de Beyrouth (Syrie) : Notes sur la musique orientale et la magie musicale chez les Arabes. — Lettres d'Orient et envois d'instruments orientaux. — E. DUSSELLER : la Ronde des Saisons, de M. Busser; la Coupe enchantée, de M. Pierné, et les Pêcheurs de Saint-Jean, de M. Widor, à l'Opéra-Comique. — Jules COMBARIEU : Cours du Collège de France; le mode majeur. — A. SOL : Les envois de Rome au Conservatoire; MM. Malherbe et Lévadé. — Le chant dans les lycées de jeunes filles de Paris. — D[r] ETTLINGER : Concerts Lamoureux; M. Safonoff. — René DIRKS : la musique à Berlin. — Les Concerts. — Matinées Danbé. — Actes officiels et informations. — Recettes des théâtres lyriques. — Le Salon musical. — Publications nouvelles. — Table des matières contenues dans la Revue musicale (1905).

Deutsche Literaturzeitung, n° 3 : PETROW, Russlands Dichter und Schriftsteller. Ubers. von Mickwitz. — SCHNITZER, Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas. — Nerses Ter-Mikaëlian, Das armenische Hymnarium. — CLASSEN, Der geschichtliche Jesus von Nazareth. — LITTMANN, Semitic inscriptions. — MERSIER, Conversation en langue malaise. — Transactions and Proceedings of the American Philological Association. Vol. XXXV. — H. de la Ville de Mirmont, Le poète Lygdamus. — DEETJEN, Immermanns Jugenddramen. — O. SCHROEDER, Vom papiernen Stil. 6. Aufl. — BRIE, Geschichte und Quellen der mittelenglischen Prosachronik The Brute of England oder The Chronicles of England. — SPINGARN, La critica letteraria nel rinascimento. Traduzione italiana del Dr. A. Fusco. Con correzioni e aggiunte dell' autore e prefazione di B. Croce. — TELEEN, Milton dans la littérature française. — K. LEHMANN. Die Angriffe der drei Barkiden auf Italien. — DRUMMOND, Studien zur Kriegsgeschichte Englands im 12. Jahrhundert. — STURMHOEFEL, Wie wurde Sachsen

ein Königreich? — WOLTMANN, Die Germanen und die Renaissance in Italien. — Beiträge zur Kenntnis des Orients. Hgb. von Grothe. — BAUER und Strzygowski, Eine alexandrinische Weltchronik.

Literarisches Zentralblatt, n° 4 : Blütenkranz des heil. Franciscus von Assisi. Aus dem Italienischen übersetzt von Otto Frhr. v. TAUBE. Mit Einführung von Henry THODE. — Apocalypsis Anastasiae. Ad trium codicum auctoritatem Panormitani Ambrosiani Parisini nunc primum integram ed. HOMBURG. — EISLER, Kritische Einführung in die Philosophie. — Eucken, Beiträge zur Einführung in die Geschichte der Philosophie. — GÜRSCHOW (Else). Innocenz III und England. — PITRE, La vita in Palermo cento e più anni fa. Vol. I, II. — SCHMIDT (Charles), Le grand-duché de Berg. — OVERMANN, Die Abtretung des Elsass an Frankreich im Westfälischen Frieden. — Wilhelm und Caroline v. Humboldt in ihren Briefen. hrsg. von Anna v. SYNDOW. 1. Band. — MONOD, Jules Michelet. — VARNHAGEN, Das französische Ostheer unter Bourbaki vom Anbeginne bis zum Gefechte von Villersexel. — Hessenland. Zeitschrift für hessische Gesch. u. Literatur. Red. W. BENNECHE. — HEARN, Kokoro. — ZEDLER, Gottfried, Das Mainzer Catholicon. — De sublimitate libellus. In usum scholarum edidit Otto Iahn tertium edidit Ioannes VAHLEN. — WERNER (Iak), Beiträge zur Kunde der lateinischen Literatur des Mittelalters aus Handschriften gesammelt. 2., verm. Aufl. — Das Beowulflied, hgb. v. TRAUTMANN; Beowulf nebst dem Finnsburg — Bruchstück. Hgb. v. HOLTHAUSEN. — NEUSCHLER, Militär-Wörterbuch. — Rudolfs von Ems Willehalm von Orlens, hrsgb. von JUNK. — Goethe = Briefe. hrsgb. v. STEIN. — SIMONYI, A magyar nyelv. — DECHARME, La critique des traditions religieuses chez les Grecs. — SAKOLOWSKI, Moderne Renaissance. — Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, hrgb. v. Clemen. 8. Bd. II. bearb. v. RENARD. — ROTHES, Die Blütezeit der sienesischen Malerei u. ihre Bedeut f. die Entwickl. d. ital. Kunst. — Graphik u. Weltanschauung. — FLEISCHER, .Neumen-Studien — KNEPPER, Das Schul=u Unterrichtswesen im Elsass von den Anfängen bis gegen das Jahr 1530. — THOMAS (Robert) Unter Kunden, Komödianten u. wilden Tieren. Lebenserinnerungen. Hsgb. von HAARHAUS.

PAUL REGNAUD

Professeur à l'Université de Lyon.

La métrique de Bharata, texte sanscrit des deux chapitres du Nâtya-Çastra, suivi d'une interprétation française. In-4.......... 6 fr. »

La rhétorique sanscrite, exposée dans son développement historique, et ses rapports avec la rhétorique classique, suivie des textes inédits du Bhâratiya-Natya-Çastra et de la Rasatarangini de Bhamidatta. In-8.................................... 16 fr. »

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Delalande-Guérineau.

Essais de linguistique évolutionniste, application d'une méthode générale à l'étude du développement des idiomes indo-européens. In-8.................................... 20 fr. »

Mélanges de philologie indo-européenne. In-8........... 7 fr. 50

Stances sanscrites inédites. — Étude sur le rhotacisme proethnique et ses rapports avec le développement morphologique des langues indo-européennes. — Sur les traces en sanscrit d'un esprit initial disparu aux temps historiques. — Nouvelles observations sur le vocalisme indo-européen.

Le Rig-Véda et les origines de la mythologie indo-européenne. Première partie. In-8.................................... 12 fr. »

Les premières formes de la Religion et de la Tradition dans l'Inde et la Grèce. In-8.................................... 10 fr. »

Etudes védiques et post-védiques. In-8.................. 7 fr. 50

Le chariot de terre cuite, drame sanscrit, traduit et annoté. 4 vol. in-18.................................... 10 fr. »

Les stances érotiques, morales et religieuses de Bhartrihari, traduites en français. In-18.............................. 2 fr. 50

GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT

Allégories, récits poétiques et chants populaires de l'Inde, traduits de l'arabe, du persan, de l'hindoustani et du turc. In-8.. 7 fr. 50

KALIDASA

La Reconnaissance de Sacountala, texte sanscrit et traduction par Chézy. In-4,.................................... 12 fr. »

Malavika et Agnimitra, drame, traduit pour la première fois du sanscrit en français, par Ph.-Ed. Foucaux. In-18........ 2 fr. 50

Les héroïnes de Kalidasa et les héroïnes de Shakespeare, par Mary Summer. In-18.................................... 2 fr. 50

MAHABHARATA

Mahabharata (Le). Suite à la traduction de Fauche. Traduit du sanscrit par L. Ballin. (Tome XI). — Livre IX. Çalyaparva. Livre de Çalya. In-8, de 450 pages.............................. 10 fr. »

— (Tome XII). — Livres X, XI, XII. Sauptikaparva, ou livre des événements arrivés pendant le sommeil. — Striparva, ou livre des femmes. — Çantiparva, ou livre de l'apaisement. In-8°. 10 fr. »

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 5 Quarantième année. 5 février 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Histoire littéraire de la France, n° 4, octobre-décembre 1905 : I. Paul BONNEFON, Charles Perrault littérateur et académicien. L'opposition à Boileau. — Ch. M. des GRANGES, Notes romantiques. Augustin Thierry journaliste (d'après des documents inédits (1819-1820). — Louis MOREL, « Hermann et Dorothée » en France. — II. *Mélanges :* Une lettre autographe de Pierre Forcadel, lecteur du roi en mathématiques, à Jean de Morel (Richmond-Laurin Hawkins). — Bernardin-de-Saint-Pierre, Dernières correspondances avec Désirée. etc. (lieutenant-colonel Largemain). — Un autographe de Collé (Edmond Estève). — Notes lexicologiques (A. Delboulle). III. *Comptes rendus* : Emile ROY, Le mystère de la Passion en France du XIVe au XVIe siècle (Henri Chatelain). — Engelbert HEGAUV et Dr OWLGLASS, Traduction allemande de Gargantua, de François Rabelais (F. Ed. Schneegans). — Albert COUNSON, Malherbe et ses sources (Joseph Vianey). — Charles HETTIER, Une lettre inédite de Voltaire (Gustave Lanson). — IV. Périodiques. — V. Livres nouveaux. — VI. Chronique.

Annales des sciences politiques, janvier 1906 : J. IMBART DE LATOUR, Le nationalisme arabe. — A. de LAVERGNE et L.-Paul HENRY, La banque nationale suisse. — R. VAULTRIN, Un siècle d'union suédo-norvégienne et la formation du royaume de Norvège. — Paul FEUILLATRE, Le port de Londres. — Pierre PÉGARD, La mission du citoyen Comeyras dans les Ligues Grises (1796-1797) (*fin*). — Daniel BELLET, Chronique des questions industrielles (1905). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Correspondance historique et archéologique, nov. déc. 1905 : Ed. de PONTALBA, Quelques pièces inédites sur le maréchal Ney. — L. GILLET, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'histoire de Paris et exposés aux divers Salons de 1763 à nos jours (suite). — Ouvrages nouveaux. — Périodiques.

Deutsche Literaturzeitung, n° 4 : MICHEL, Knaust. — WUSTMANN, Geschichte der Leipziger Stadtbibliothek. 1. — Biblische Zeit-und Streitfragen zur Aufklärung der Gebildeten, hgb. von BÖHMER und KROPATSCHECK. H. 1-11. — BRAND, Der niedere Kirchendienst. — HEYN, Herder und die deutsche christliche Gegenwart. — AWXENTIEFF, Kulturethisches Ideal Nietzsches. — KNABE, Geschichte des deutschen Schulwesens. — WEBER, Märchen und Schwank. — GEYER, Zwei Gedichte von Al-'A'sâ, herausgegeben, übersetzt und erläutert. I. : Mâ bukâ'u. — Die ionischen Inschriften. Bearbeitet von BECHTEL. — FRIZ, Sogenannte Verbal-Ellipse bei Quintilian. — GOETHE-BRIEFE. Mit Einleitungen und Erläuterungen hgb. von Stein. Bd. II-VIII. — Diary and Letters of Wilhelm Müller, with explanatory notes and a biographical index ed. Allen and HATFIELD. — GONCOURT, Die Frau im 18. Jahrhundert. I. — SWOBODA, Lehrbuch der englischen Sprache für höhere Handelsschulen. I. — LÉCRIVAIN, Etudes sur l'histoire Auguste. — BIBERFELD, Die Entwickelung des Königtums im alten Israel. — RUDOLPH, Die Entwicklung der Landeshoheit in Kurtrier bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts. — Fr. MICHEL, Die Herren von Helfenstein. — SALZER, Der Übertritt des Grossen Kurfürsten von der schwedischen auf die polnische Seite während des ersten nordischen Krieges in Pufendorfs « Carl Gus-

tav » und « Friedrich Wilhelm ». — Voïnov, La question macédonienne et les réformes en Turquie. — Löffler, Dänemarks Kultur und Volk. — Palästinajahrbuch des Deutschen evangelischen Instituts für Altertumswisssenschaft des heiligen Landes zu Jerusalem, hgb. von Dalman. I. — Heldmann, Rolandsspielfiguren, Richterbilder oder Königsbilder? — Lehmkuhl, Die soziale Not und der kirchliche Einfluss. 4. Aufl. — Griechische Papyri medizinischen und naturwissenschaftlichen Inhalts. Bearbeitet von Kalbfleisch und Schöne. — R. Klein, Arnold Böcklin. 2. Aufl.

Literariches Zentralblatt, n° 5 : Steinschneider, Die Geschichtslit. der Juden, I. — L. Schmidt, Gesch. der deutschen Stämme I, 2-3. — Friis, Die Bernstorffs, I. — Monum. Boica, XLVI. — Kästner, Generalmajor von Mayr u. sein Freikorps in Kursachsen. — Mollinary, 46 Jahre im öst. ung. Heere, 1833-1879. — A. Hettner, Das europ. Russland. — G. Graf, Der Sprachgebrauch der ältesten christlich-arch. Literatur. — Wendland, Anaximenes von Lampsakos. — Tibullus, p. Nemethy. — Abbott, Catalogue of xv century books in the library of Trinity College, Dublin, — Gœthes Werke, ed. Cotta, 5, 7, 11, 39 ; ed. Heinemann, 16, 17, 20, 27. — Hayer, Vier neue Kuriositäten Bibliographien. — Führer zur Kunst. : 1. — Volbehr, Gibt es Kunstgesetze ; 2. E. v. Mayer, Die Seele Tizians ; 3. Semper, Das Fortleben der Antike in der Kunst des Abendlandes. — Statsmann, Zur Gesch. der deutschen Früherenaissance in Strassburg. — Humann, Die Kunstwerke der Münsterkirche zu Essen. — F. Hartmann, Sechs Bücher braunschweigischer Theatergeschichte.

PAUL REGNAUD

Professeur à l'Université de Lyon.

La métrique de Bharata, texte sanscrit des deux chapitres du Nâtya-Çastra, suivi d'une interprétation française. In-4......... 6 fr. »

La rhétorique sanscrite, exposée dans son développement historique, et ses rapports avec la rhétorique classique, suivie des textes inédits du Bhâratiya-Natya-Çastra et de la Rasatarangini de Bhamidatta. In-8.. 16 fr. »

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Delalande-Guérineau.

Essais de linguistique évolutionniste, application d'une méthode générale à l'étude du développement des idiomes indo-européens. In-8.. 20 fr. »

Mélanges de philologie indo-européenne. In-8........... 7 fr. 50

Stances sanscrites inédites. — Étude sur le rhotacisme proethnique et ses rapports avec le développement morphologique des langues indo-européennes. — Sur les traces en sanscrit d'un esprit initial disparu aux temps historiques. — Nouvelles observations sur le vocalisme indo-européen.

Le Rig-Véda et les origines de la mythologie indo-européenne. Première partie. In-8.................................. 12 fr. »

Les premières formes de la Religion et de la Tradition dans l'Inde et la Grèce. In-8.. 10 fr. »

Etudes védiques et post-védiques. In-8................... 7 fr. 50

Le chariot de terre cuite, drame sanscrit, traduit et annoté. 4 vol. in-18.. 10 fr. »

Les stances érotiques, morales et religieuses de Bhartrihari, traduites en français. In-18............................ 2 fr. 50

GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT

Allégories, récits poétiques et chants populaires de l'Inde, traduits de l'arabe, du persan, de l'hindoustani et du turc. In-8.. 7 fr. 50

KALIDASA

La Reconnaissance de Sacountala, texte sanscrit et traduction par Chézy. In-4... 12 fr. »

Malavika et Agnimitra, drame, traduit pour la première fois du sanscrit en français, par Ph.-Ed. Foucaux. In-18........ 2 fr. 50

Les héroïnes de Kalidasa et les héroïnes de Shakespeare, par Mary Summer. In-18.. 2 fr. 50

MAHABHARATA

Mahabharata (Le). Suite à la traduction de Fauche. Traduit du sanscrit par L. Ballin. (Tome XI). — Livre IX. Çalyaparva. Livre de Çalya. In-8, de 450 pages.............................. 10 fr. »

— (Tome XII). — Livres X, XI, XII. Sauptikaparva, ou livre des événements arrivés pendant le sommeil. — Strîparva, ou livre des femmes. — Çantiparva, ou livre de l'apaisement. In-8o. 10 fr. »

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 6 Quarantième année 12 février 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung n° 5 : Schaumkell, Geschichte der deutschen Kulturgeschichtsschreibung. — Bédier et Roques, Bibliographie des travaux de Gaston Paris. — Bittlinger, Die Materialisierung religiöser Vorstellungen. — Theologische Arbeiten aus dem rheinischen wissenschaftlichen Prediger-Verein. Hgb. von Simons. N. F. 7. — Antilegomena Hgb. u. übers. von Preuschen. 2. Aufl. — Kants Kleinere Schriften zur Logik und Metaphysik. Hgb. von K. Vorländer. 2. Aufl. — A. Hoffmann, Zur geschichtlichen Bedeutung der Naturphilosophie Spinozas. — Münch, Das akademische Privatstudium der Neuphilologen. — Cramer, Lehrplan des deutschen Sprachunterrichts. — Steyrer, Der Ursprung und das Wachstum der Sprache indogermanischer Europäer. — Du Toit, Afrikaansche Studies. — Niedermann, Contributions à la critique et à l'explication des gloses latines. — Harder, Homer. — Fischer, Schwäbisches Wörterbuch. I. — Anz, Die lateinischen Magierspiele. — Stunden mit Goethe, hgb. von Bode. II, 2. — Beowulf nebst dem Finnsburg-Bruchstück. Mit Einleitung, Glossar und Anmerkungen hgb. von Holthausen. — Constans, Chrestomathie de l'ancien Français. 3e éd. — Sternfeld, Der Kardinal Johann Gaëtan Orsini 1244-1277. — Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde. 17. Jahrg., 1 Hälfte. — Geschichtsquellen der Stadt Hall. 2. Bd. : Widmans Chronica. Bearb. von Kolb. — Küntzel, Thiers und Bismarck. Kardinal Bernis. — Goetz, Historische Geographie. — Deutsche Sagen, hgb. von den Brüdern Grimm. 4. Aufl. bes. von Steig. — Greenfield, Die Verfassung des persischen Staates. — Kusenberg, Entstehung und Beendigung des Bergwerkseigentums nach dem in Elsass-Lothringen geltenden Rechte. — Luckenbach, Kunst und Geschichte. III. T.

Literarisches Zentralblatt. n° 6 : Joh. Müller, Die Bergpredigt. — Blötzer, Die Katholikenemanzipation in England. — Winckler, Auszug aus der vorderasiat. Gesch. — Werminghoff, Gesch. der Kirchenverf. in Deutschland im M. A. — Borrelli de Serres, Recherches sur divers services publics. — Corr. de Jaucourt avec Talleyrand. — Dehérain, L'expansion des Boers. — Rooseveldt, Die rauhen Reiter. — Ottenthal, Das Institut für oesterr-geschichtsforschung. — Takaishi, Japans Frauen und Frauenmoral. — Woltmann, Die Germanen u. die Renaissance in Italien. — Rozwadowski, Wortbildung u. Wortbedeutung. — Bacchylides, p. Jebb. — Hartmann, De Ovidio poeta. — Popper, Voltaire. — A Middle English Reader, p. Emerson. — Binns, A life of Walt Whitman. — Gœthes Unterhalt. mit Soret, trad, Burkhardt. — Grupp, Kultur der alten Kelten und Germanen. — Volbehr, Bau und Leben der bildenden Kunst. — Schulze-Kolbitz, Das Schloss zu Aschaffenburg. — Collignon, Lysippe ; Perrot, Praxitèle ; Pottier, Douris. — Roessler, Neu-Dachau, Dill, Holzel, Langhammer.

PAUL REGNAUD

Professeur à l'Université de Lyon.

La métrique de Bharata, texte sanscrit des deux chapitres du Nâtya-Çastra, suivi d'une interprétation française. In-4........ 6 fr. »

La rhétorique sanscrite, exposée dans son développement historique, et ses rapports avec la rhétorique classique, suivie des textes inédits du Bhâratiya-Natya-Çastra et de la Rasatarangini de Bhamidatta. In-8.. 16 fr. »

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Delalande-Guérineau.

Essais de linguistique évolutionniste, application d'une méthode générale à l'étude du développement des idiomes indo-européens. In-8.. 20 fr. »

Mélanges de philologie indo-européenne. In-8.......... 7 fr. 50

Stances sanscrites inédites. — Étude sur le rhotacisme proethnique et ses rapports avec le développement morphologique des langues indo-européennes. — Sur les traces en sanscrit d'un esprit initial disparu aux temps historiques. — Nouvelles observations sur le vocalisme indo-européen.

Le Rig-Véda et les origines de la mythologie indo-européenne. Première partie. In-8 .... 12 fr. »

Les premières formes de la Religion et de la Tradition dans l'Inde et la Grèce. In-8................................ 10 fr. »

Etudes védiques et post-védiques. In-8.................. 7 fr. 50

Le chariot de terre cuite, drame sanscrit, traduit et annoté. 4 vol. in-18.. 10 fr. »

Les stances érotiques, morales et religieuses de Bhartrihari, traduites en français. In-18.......................... 2 fr. 50

GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT

Allégories, récits poétiques et chants populaires de l'Inde, traduits de l'arabe, du persan, de l'hindoustani et du turc. In-8.. 7 fr. 50

KALIDASA

La Reconnaissance de Sacountala, texte sanscrit et traduction par Chézy. In-4,....................................... 12 fr. »

Malavika et Agnimitra, drame, traduit pour la première fois du sanscrit en français, par Ph.-Ed. Foucaux. In-18........ 2 fr. 50

Les héroïnes de Kalidasa et les héroïnes de Shakespeare, par Mary Summer. In-18.. 2 fr. 50

MAHABHARATA

Mahabharata (Le). Suite à la traduction de Fauche. Traduit du sanscrit par L. Ballin. (Tome XI). — Livre IX. Çalyaparva. Livre de Çalya. In-8, de 450 pages............................ 10 fr. »

— (Tome XII). — Livres X, XI, XII. Sauptikaparva, ou livre des événements arrivés pendant le sommeil. — Strîparva, ou livre des femmes. — Çantiparva, ou livre de l'apaisement. In-8°. 10 fr. »

Le Puy. — Imp. R. Marchessou, Peyriller, Rouchon et Gamon, succ., boulevard Carnot, 23.

N° 7 Quarantième année 19 février 1906.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Recueil d'Archéologie Orientale, par CH. CLERMONT-GANNEAU. Tome VII, 8e à 12e livr. Oct-Déc. 1905 : Une inscription néo-punique datée du proconsulat de L. Aelius Lamia (Planche I). (Suite et fin). — La relation de voyage de Benjamin de Tudèle. — Le pélerinage de Louis de Rochechouart. — Fiches et Notules : L'inscription punique C. I. S., I. n° 293. — Inscriptions judéo-grecques d'Alexandrie. — Anses d'amphores estampillées découvertes à Carthage. — L'Heracleion de Rabbat-Ammon Philadelphie et la déesse Astéria. — Une nouvelle inscription nabatéenne de Bostra. — Une ghazzia romaine contre les Agriophages. — La fête de l'empereur Hadrien à Palmyre. — Le tâdj-dâr Imrou'l-Qais et la royauté générale des Arabes. — Le dieu Echmoun. — Inscriptions grecques de Palestine. — Nouvelles inscriptions latines et grecques du Haurân. — Inscription samaritaine de Gaza et inscriptions grecques de Bersabée. — Les comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. (A suivre).

Revue Musicale, n° 3 : HENRI QUITTARD, Les maîtres violonistes français du XVIIIe siècle, d'après la publication de MM. J. Jongen et Debroux. — FR. A. GEVAERT, directeur du Conservatoire de Bruxelles : Lettre sur les chefs d'orchestre et question de rythme (suite de notre enquête). — Le P. THIBAUT : Notes sur la musique orientale (Arabes, Turcs et Persans). — J. COMBARIEU : Cours du Collège de France, leçon III sur le mode majeur (d'après la sténographie). — A. LEMOINE : Les Concerts. — G. MONTREUIL : Les Girondins, de M. Le Borne, à Rouen. — EDOUARD PERRIN : Siberia, de M. Giordano, à l'Opéra de Nice. — P. FERRARIS : correspondance de Genève. — Recettes officielles des théâtres lyriques subventionnés. Branche (XVIIIe siècle) : Sonate pour piano et violon, transcrite par J. Debroux.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6 : Die Ausländerfrage an den Universitäten und Technischen Hochschulen. I. — STEPHAN, Herder in Bückeburg und seine Bedeutung für die Kirchengeschichte. — Jahrbuch der deutschen Bibliotheken. 4. Jahrg. — Manuale Ambrosianum edidit Magistretti. I. II. — MÜNCHMEYER, In der Fremde. — ERMONI, Les premiers ouvriers de l'Evangile. I. II. — JOACHIMI, Die Weltanschauung der Romantik. — Philosophische Abhandlungen, Max Heinze zum 70. Geburtstage gewidmet. — BAUMANN, Sprachpsychologie und Sprachunterricht. — MANN, Von der Mathematik zur Logik. — Vitae sanctorum indigenarum. I. Acta S. Ferë-Mikäël et S. Zar'a-Abrehäm. Edidit et interpretatus est Turaiev. — WÜNSCHE, Die Pflanzenfabel in der Weltliteratur. — PECZ, Okori Lexikon (Lexikon des Altertums). 2 Bde. — JAHN, Aus Vergils Dichterwerkstaette. Georgica IV 281—558. — Goethes-Unterhaltungen mit Friedrich Soret. Nach dem französischen Texte hgb. von Burkhardt. — GOLTHER, Nordische Literaturgeschichte. I. — Annales de la société Jean-Jacques Rousseau. I. — SKEAT, The Knight's Tale or Palamon and Arcite by Geoffrey Chaucer, done into modern English. — DAHN, Die Germanen. — J. MÜLTER, Osterode in Ostpreufsen. — SILVESTRE, De Waterloo à Sainte-Hélène (20 juin — 16 octobre 1815). — ZIEHEN, Quellenbuch zur deutschen Geschichte von 1815 bis zur Gegenwart. — HOOPS, Wäldbume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 8 Quarantième année. 26 février 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 7 : Die Ausländerfrage an den Universitäten und Technischen Hochschulen. II. — R. M. Meyer, Gestalten und Probleme. — Tolstoj-Buch. Hgb. von H. Meyer-Benfey. — Hunzinger, Lutherstudien. I. Heft. — Benrath, Luther im Kloster 1505-1525. — Platzhoff-Lejeune, Religion gegen Theologie und Kirche. — Gebhardt, Die Abfassungszeit des Johannesevangeliums. — Sri Brahma Dhàrà, « Shower from the Highest ». — I. Kant, Critik der reinen Vernunft, Faksimilierter Neudruck. Mit Geleitwort von L. Goldschmidt. — B. Männel, Vom Hilfsschulwesen. — Grimme, Mohammed. — Oertel, Contributions from the Jaiminiya Brahmana to the history of the Brahmana litterature. 5 th series. — Schmiedeberg, De Asconi codicibus et de Ciceronis scholiis Sangallensibus. — Tuckwell. Horace. — Boerschel, Joseph Viktor von Scheffel und Emma Heim. — Etudes sur Schiller publiées pour le centenaire de la mort du poète par la Société pour l'Etude des Langues et des Littératures modernes et la Société d'Histoire moderne. — Freund, Die moralischen Erzählungen Marmontels. — K. Fr. Schmid, John Barclays Argenis. — Hirschfeld, Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian. 2. Aufl. — Schumann, Verfassung und Verwaltung des Rates in Augsburg von 1276-1368. — Blötzer, Die Katholikenemanzipation in Grossbritanien und Irland. — B. Friedberg, Luchot Sikaron. 2. Aufl. — Hirt, Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur. 1. Bd. — Frahne, Die Textilindustrie im Wirtschaftsleben Schlesiens. — G. v. Buchka, Landesprivatrecht der Grossherzogtümer Mecklenburg-Schwerin und Mecklenburg-Strelitz. — Poesie im Zuchthause, Hgb. von Joh. Jäger.

Literarisches Zentralblatt, n° 8 : Grossmann, Der Ursprung der isr. jüd. Eschatologie. — Platzhoff-Lejeune, Religion gegen Theologie u. Kirche. — Leder, Die Diakonen der Bischöfe und Presbyter und ihre urchristl. Vorläufer. — Oehler, Nietzsche und die Vorsokratiker. — Frazer, Lectures on the early history of the kingship. — Schulten, Numantia. — Monum. de l'hist. des abbayes de S. Philibert, p. Poupardin. — Heck, Der Sachsenspiegel und die Stände der Freien. — Witte, quinze ans d'histoire, 1866-1881. — Muller, Feith und Fruin, Anleitung zum Ordnen und Beschreiben von Archiven, trad Kaiser. — Hertz, Moderne Rassentheorien. — The Brhad-devata p. Macdonnel. — The Peace of Aristophanes, p. Sharpley. — Seneca, I. 1. Dialogi, p. Hermes. — Münch, Das akad. Privatstudinm der Neuphilologen. — P. A. Becker, Gesch der span. Liter. — Ben Jonson, Sad Shepherd, p. Greg. — Louise von François und C. F. Meyer, p. Bettelheim. — Holzmann u. H. Bohatta, Deutsches-Anonymenlexicon, III. — Hoops, Waldbäume und Kulturpflanzen im germ. Altertum.

GREC ANCIEN

ALLÈGRE (F.). De Ione Chio. In-8.................................... 3 fr. »
Voy. Cucuel.

ANNUAIRE de l'Association pour l'encouragement des études grecques. XXe année. In-8. 8 fr. — XXIe année. In-8.................................... 9 fr. 50

ANTIPHON. Voy. Cucuel.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (Dr), de l'Institut. La source du Danube chez Hérodote. In-8.................................... 1 fr. »

ARISTOTE. Traité de l'âme, traduit et commenté par G. Rodier. — I. Texte et traduction. — II. Notes. 2 volumes in-8.................................... 25 fr. »

BACCHYLIDE. Poèmes choisis, traduits en vers par Eug. d'Eichtal et Théod. Reinach. Texte grec revisé et notices par Th. Reinach. Illustrations et héliogr. d'après des œuvres d'art contemporaines du poète. In-4.................................... 10 fr. »

BOUCHÉ-LECLERCQ, de l'Institut. L'Astrologie grecque. In-8, fig.. 20 fr. »

BRÉHIER (Louis). De Græcorum judiciorum origine. In-8.............. 3 fr. 50

CAMPOS-LEYZA (E. de). Analyse étymologique des racines de la langue grecque In-8.................................... 7 fr. 50

CHABOT (J.-B.). Voy. Waddington.

CHAIGNET (A.-E.), recteur honoraire. Les Problèmes et solutions touchant les premiers principes de Damascius. Traduits pour la première fois en français. 3 volumes. In-8.................................... 22 fr. 50
Académie française. — Prix Janin.

— Proclus le philosophe. Commentaire sur le Parménide, suivi du commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses, traduit pour la première fois en français, avec notes et index. 3 vol. In-8.................................... 22 fr. 50

— La philosophie des oracles de Porphyre. In-8.................................... 1 fr. 50

— Damascius. Fragment de son Commentaire sur la troisième hypothèse du Parménide. In-8.................................... 2 fr. »

CONSTANTIN LE RHODIEN. Description des œuvres d'art et de l'église des Saints-Apôtres de Constantinople, poème en vers iambiques, publié d'après le manuscrit du Mont-Athos, par Ém. Legrand et suivi d'un commentaire archéologique par Th. Reinach. In-8, fig. et planches.................................... 4 fr. »

CUCUEL (Ch.). Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon. In-8.................................... 5 fr. »
Mention honorable de l'Association pour l'encouragement des études grecques.

— Œuvres complètes de l'orateur Antiphon. Traduction. In-8.......... 5 fr. »

— Mélanges grecs (en collaboration avec F. Allègre). In-8.............. 3 fr. »

— Quid sibi in dialogo, cui Cratylus inscribitur, proposuerit, Plato. In-8. 3 fr. »

DAMASCIUS. Voy. Chaignet.

DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH. Recueil des Inscriptions juridiques grecques. Première série. In-8, publié en 3 fascicules.............. 22 fr. 50

— Le même ouvrage. Seconde série. 3 fascicules. In-8.............. 17 fr. 50

DEMOSTHENIS Codex Σ. Fac-simile du mss. grec 2934 de la Bibliothèque Nationale, publié par Henri Omont. 2 forts volumes in-folio........ 500 fr. »

FOUCART (Paul), de l'Institut. Traité d'alliance de l'année 362. In-8. 1 fr. 25

GIRARD (P.). L'expression des masques dans les drames d'Eschyle. In-8.................................... 3 fr. 50

GRAUX (Ch.) et A. MARTIN. Notices sommaires des manuscrits grecs de Suède. In-8.................................... 2 fr. 50

— Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal. In-8.................................... 7 fr. 50

GUIMET (Em.). Plutarque et l'Égypte. In-8.................................... 2 fr. »

HYPERIDE. Le plaidoyer A d'Hypéride contre Athénogène, publié et reproduit en héliogravure, d'après le papyrus du Louvre, avec traduction par Eug. Revillout. In-4, 15 planches en héliogravure.................................... 40 fr. »

INSCRIPTIONES GRAECAE AD RES ROMANAS PERTINENTES, auctoritate et impensis Academiae collectae et editae (curante R. Cagnat).
Tome I, fasc. 1 à 5. In-8.................................... 10 fr. 50
Tome III, fasc. 1 à 4. In-8.................................... 10 fr. 50

JACOB (Alfred). Sylloge vocabulorum ad conferendos demonstrandosque codices graecos utilium. In-8.................................... 2 fr. »

LAPIDAIRES GRECS (Les), par F. de Mély et Ch. Ruelle.
— Tome I. Texte grec, publié par Ch.-Em. Ruelle. Un tome en 2 vol. in-4 .... 30 fr. »
— Tome II. Traduction par F. de Mély. Première partie. In-4........ 15 fr. »
LEGRAND. Voy. Constantin.
LEUCIAS. Aphorismes sur la peste orientale, en dialecte ionien. In-8. 3 fr. 50
MICHEL (Ch.), professeur à l'Université de Liège. Recueil d'inscriptions grecques pour servir à l'étude de l'histoire et des institutions de la Grèce ancienne jusqu'à la conquête romaine. In-8 .... 20 fr. »
MILLER (E.), de l'Institut. Fragments inédits de littérature grecque (Extraits des Ποικίλη ἱστορία, histoires variées d'Elien). In-8........ 3 fr. »
OMONT (Henri), de l'Institut. — Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale. Tome IV. In-8. .... 15 fr. »
Les Tomes I-III sont épuisés.
— Catalogue des manuscrits grecs, etc., recueillis par Emm. Miller avec fascicule. In-8........ 5 fr. »
— Catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II. Gr. in-4, imprimé avec les caractères de Garamond........ 25 fr. »
— Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et minuscule de la Bibl. nat. du IVe au XIIe siècle. In-folio, 50 pl. .... 32 fr. »
— Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale. In-folio avec 100 planches. (Epuisé).
— Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale du VIe au XIe siècle. In-folio, 76 pl........ 60 fr. »
— Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècle. In-4, 50 pl.. 15 fr. »
— Demosthenis Codex Σ. In-folio, 1100 pl........ 500 fr. »
— Lettre grecque sur papyrus, émanée de la Chancellerie impériale de Constantinople, conservée aux Archives nationales. In-8........ 2 fr. »
— Lettres d'Anisson à Du Cange, relatives à l'impression du Glossaire grec (1682-1688). In-8........ 2 fr. 50
— Inscriptions grecques de Salonique, recueillies au XVIIIe siècle par J.-B. Germain. In-8........ 1 fr. »
PLESSIS (J.). Propertiana. In-8........ 1 fr. »
PLUTARQUE. De la musique. Edition critique et explicative, et traduction française, par Henri Weil, de l'Institut, et Th. Reinach. Précédé d'une introduction par Th. Reinach. In-8, illustré de nombr. clichés musicaux.... 12 fr. »
PROCLUS. Voy. Chaignet.
REINACH (Salomon), de l'Institut. Traité d'épigraphie grecque, précédé d'un essai sur legs inscriptions grecques, par C.-T. Newton, conservateur du British Museum. Un fort volume in-8, avec figures et planches........ 20 fr. »
— Xerxès et l'Hellespont. In-8........ 1 fr. »
REINACH (Théodore). Textes d'auteurs grecs et romains, relatifs au Judaïsme, réunis, traduits et annotés. In-8........ 10 fr »
— Papyrus Th. Reinach. Papyrus grecs et démotiques recueillis en Égypte et publiés avec le concours de W. Spiegelberg et S. de Ricci. Gr. in-8, 17 pl. 16 fr. »
— De Archia poeta. In-8........ 3 fr. »
— La musique grecque et l'hymne à Apollon. In-8........ 2 fr. »
— Le second hymne delphique à Apollon, transcription pour chant et piano, par Th. Reinach et Léon Boëllmann. In-8........ 3 fr. »
— Un document nouveau sur la chronologie artistique et littéraire du Ve siècle av. J.-C. In-8........ 1 fr 50
Voy. Bacchylide. Constantin. Dareste, Plutarque.
RISTELHUBER (P.). Les mimes de Hérondas, trad. avec notes. In-12. 2 fr. 50
RODIER. Voy. Aristote.
STAVRIDES (J). Remarques critiques sur les « Perses » d'Eschyle. In-8. 2 fr. »
TOUBIN (A). Correction à un texte de Strabon. In-8........ » 50 c.
TZETZAE Allegoriæ Iliadis, Pselli allegoriæ, curante J.-F. Boissonnade In-8........ 5 fr. »
VELLAY (Ch). Etudes sur les hymnes de Synésius de Cyrène. In-8. .. 2 fr. »
VITRY (P). Etudes sur les épigrammes de l'Anthologie palatine. In-8. 1 fr. 50
WADDINGTON, de l'Institut. Inscriptions grecques et latines de la Syrie. Index alphabétique et analytique, *rédigé par J.-B. Chabot*. In-4........ 4 fr. »
REVUE DES ÉTUDES GRECQUES. Tomes I à XVIII. In-8. Chaque volume........ 10 fr. »

Le Puy, Imp. R. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 9 Quarantième année 5 mars 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 8 : Die Ausländerfrage an den Universi versitäten und Technischen Hochschulen. III. — Bolin, Pierre Bayle. — Abbott, Catalogue of fifteenth-century books in Library of Trinity-College, Dublin, and in Marsh's Library, Dublin. — Euagrii altercatio legis inter Simonem Iudaeum et Theophilum Christianum. Ex recensione Eduardi Bratke. — Bratke, Epilegomena zur Wiener Ausgabe der Altercatio legis inter Simonem Iudaeum et Theophilum Christianum. — Schnürer, Franz von Assisi. Die Vertiefung des religiösen Lebens im Abendlande zur Zeit der Kreuzzüge. — Die Hexenbulle Papst Innöcenz' VIII. Übertr. und hgb. von P. Friedrich. — G. W. Fr. Hegel, Encyklopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundriss. Neu hgb. von G. Lasson. — Budde, Geschichte der fremdsprachlichen schriftlichen Arbeiten an den höheren Knabenschulen von 1812 bis auf die Gegenwart. — Littmann, The legend of the Queen of Sheba in the Queen of Sheba in the tradition of Axum. — Boyd, The Text of the Ethiopic version of the Octateuch with special reference to the age and value of the Haverford manuscript. — Coyajee, The Persian language, and its connection with the older Iranian language. — Manilii, Astronomicon Liber primus. Recensuit et enarravit A. E. Housman. Accedunt emendationes librorum II. III. IV. — Wohlrab, Sophokles' König Odipus. — Piquet. L'originalité de Gottfried de Strasbourg dans son poème de Tristan et Isolde. — Bäumer, Gœthes Satyros. — Loseth, Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum. — Trampe Bodtker, Bear and Take in Middle English Phrases. — Jampel, Die Wiederherstellung Israels unter den Achämeniden. — Muller, Feith u. Fruin, Anleitung zum Ordnen und Beschreiben von Archiven. Für deutsche Archivare bearbeitet von H. Kaiser. Mit einem Vorwort von W. Wiegand. — Schöttle, Verfassung der Stadt Tübingen im Ausgang des Mittelalters. — Hauck, Über die Exkommunikation Philipps von Schwaben. — Fridericia, Den nyeste Tids Historie. II. — Scheel, Deutschlands Seegeltung. — Brünnow und A. v. Domaszewski, Die Provincia Arabia. — Jelinek, Eine Nordlandsreise mit dem Doppelschrauben-Postdampfer « Fürst Bismarck » der Hamburg-Amerika-Linie. — Ilgner, Die volkswirtschaftlichen Anschauungen Antonius von Florenz (1389-1459). — Ortloff. Deutsche Konsumgenossenschaften im neuen Zentralverband und die Hamburger Grosseinkaufs-Gesellschaft. — D. H. Müller, Das syrisch-römische Rechtsbuch und Hammurabi. — Zum Erbrecht der Töchter. — Vogel, Aus Goethes römischen Tagen.

Literarisches Zentralblatt, n° 9 : Harper, The text of Hosea. — Kirn, Grundriss der theol. Ethik. — Müsebeck, E. M. Arant und das kirchl. relig. Leben seiner Zeit. — Das vollst. Registrum Slavorum, p. Helmling und Horcicka. — Die Traditionen des Hochstifts Freising, I, p. Bitterauf. — Fürstenbildnisse aus dem Hause Wettin. — Eiermann, Lazarus von Schwendi. — Catal. van de Pamfletten-Verzameling 1776-1795, p. Knuttel. — Nolhac, Ludwig XV u. Maria Leczynska. — Lehautcourt, Hist. de la guerre de 1870, 5, Rezonville et Saint-Privat. — Ratzel, Kleine Schriften. — Betz, La litt. comp. 2ᵉ éd. p. Baldensperger. — Brody und Albrecht, Die neuhebr. Dichterschule der spanisch-arab. Epoche. — Köhm, Altital. Forschungen. — Mira de Mesqua, Esclavo del demonio, p. Buchanan. — Boerschel, Scheffel und Emma Heim. — Vetter, Der Staubbach in Hallers Alpen. — Vogel, Aus Gœthes römischen

Tagen. — DRECHSLER, Sitte, Brauch und Volksaberglaube in Schlesien. — SCHWEITZER, Gesch. der deutschen Kunst. — KNORR, Die verzierten Terra-Sigillata-gefässe von Cannstatt und Köngen-Grinario. — DEVRIENT, Gesch. der deutschen Schauspielkunst. — Jahrb. des Freien Deutschen Hochstifts 1905.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 10 Quarantième année. 12 mars 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, n° 81, juillet-octobre : *Partie administrative*, Assemblée générale du 11 mai 1905 : Paul Guiraud, Allocution. — Am. Hauvette, Rapport. — Rapport de la commission administrative. — Concours de typographie grecque (1903 et 1905). — *Partie littéraire :* Th. Reinach, Un fragment nouveau d'Alcée. — *Chronique :* A. Andréadès, Correspondance grecque ; S. de Ricci, Bulletin papyrologique. — *Bibliographie.*

Revue de l'histoire des religions, nov.-déc. : Ed. Naville, Origine des anciens Egyptiens. — St. Ferrand, Les migrations musulmanes et juives à Madagascar. — Ed. Montet, Les Zkara du Maroc. — *Revue des livres.* — *Chronique.*

La Revue Musicale, n° 41 : Deux lettres inédites d'Hector Berlioz à Mme Lesueur. — L. Augé de Lassus : l'Ancêtre ; genèse de l'œuvre. — Jules Combarieu : Cours du Collège de France : le mode majeur. — Ed. Perrin : William Rattcliff, de M. Xavier Leroux (livret d'H. de Gramont). — La musique à Monte-Carlo. — Correspondances et Informations. — Concerts annoncés. — Camille Saint-Saens : Scène de l'Ancêtre réduite pour piano (Imprécations de Nunciata).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 5 : A. Willems, Les Athéniennes au théâtre. — H. Grégoire, « Les Etudes byzantines » de M. Diehl. — A. Hansay, Une crise industrielle dans la draperie hasselboise au xvi[e] siècle. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. R. Asmus, K. Krumbacher, H. de la Ville de Mirmont, J. Vessereau, M. Roger, A. Roersch, H. Gœlzer, H. Dubrulle, A. Martinet, G. Perot, D. Mercier, Nemesaygues, Léchalas, Jespersen, J. Bastin, Roustan, Bernardin, Burvenich, Krumbacher — Spindler, O. Weise, Proescholdt, Conrad, Badtke, Fahrenberg. — *Chronique.*

Literarisches Zentralblatt, n° 7 : Cornill, Das Buch Jeremia. — Edmunds, Buddhist and christian gospels. — Hollitscher, Nietzsche. — Hermanns, Ludens Geschichtsauffassung. — Nagl, Die nachdavid. Königsgesch. Israels. — Göller, Die liber taxarum der päpstlichen Kammer. — Krollmann, Das Defensionswerk im Herzogtum Preussen. — Terry, The Scottish Parliament. — N. von Milde, Maria Pawlowna. — Rupprecht, Prinz von Bayern, Reise-Erinnerungen aus Ostasien. — Sandler, Die Reformation der Cartographie um 1700. — Arnold, Vedic metre in its historical development. — Reich, Der *Mimus.* — Procop., p. Haury, I-II. — Ulrich, Proben der latein. Novellistik des M. A. — Puscariu, Etym. Wörterbuch der rumän. Sprache. — Shelley, p. Hutchinson. — Beowulf, trad. P. Vogt. — Gœdeke, Grundriss, 24, p. Goetze. — Lowack, Die Mundarten im hochdeutschen Drama bis gegen das Ende des 18 Jahrh. — Monum. antichi dei Lincei, XIII, 1-2 ; XIV, 1.

Nos 8 et 9 (cf. la couverture de nos nos 8 et 9).

Zeitschrift für katholische Theologie, 1906, n° 1 : C.-A. Kneller, Die Berufung der Konzilien. — J. Ernst, Die Stellung Dionysius des Grossen von Alexandrien zur Ketzertauffrage. — E. Dorsch, Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten christl. Kirche, II. — A. Beck, Die Lehre des hl. Hilarius von Poitiers über die Leidensfähigkeit Christi. — *Rezensionen.* — *Analekten.*

Museum, nº 4, janvier 1906 : SCHRIJNEN, Inleiding tot de studie der verg. Indogerm. taalwetenschap. — Aristophanis Ecclesiazusae ed. van LEEUWEN. — AHLBERG, Studia de accentu Latino. — GARBE, Die Bhagavadgîtâ aus dem Sanskr. ubersetzt. — DERENBOURG, Opuscules d'un arabisant. — Nederlandsche volksboeken, VIII, uitg. door Lecoutere en de Vreese ; IX, uitg. door BOEKENOOGEN (de). — DANIELS, Kasussyntax zu den Predigten Wulfstans. — Du Bellay, La Deffense et illustration de la langue francoyse ; édition critique par Henri CHAMARD. — DILL, Roman Society from Nero to Marcus Aurelius. — GROTEFEND, Taschenbuch der Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit. — VELLAY, Le culte et les fêtes d'Adônis-Thammouz dans l'Orient antique. — DETMER, Bilder aus den religiösen und socialen Unruhen in Münster während des 16. Jahrh. — Benedicti de Spinoza Ethica ex editione..., quam curaverant van VLOTEN et LAND, seorsum repetita. — HASSELBACH, Nederlandsche Spraakkunst. — PIK, Leerboek der Algemeene Geschiedenis. — Der Hochschulstreit.

— nº 5 : JESPERSEN, Lehrbuch der Phonetik ; Phonetische Grundfragen. — Petronii Saturae et Liber Priapeorum, quartum ed. BÜCHELER. — THUMB, Handbuch des Sanskrit, II. — GRAF, Sprachgebrauch der ältesten christlich-arabischen Literatur. — GÜNTHER, Das Rotwelsch des deutschen Gauners. — HOOPS, Waldbäume und Kulturpflanzen im germ. Altertum. — ENDERS, Die Katastrophe in Goethes Faust. — GRANDGENT, An Outline of the Phonology and Morphology of Old Provençal. — Le Livre d'or de Sainte-Beuve — NOORDTZIJ, De Filistijnen. — DIEHL, Etudes Byzantines. — DAHLMANN-WAITZ, Quellenkunde der deutschen Geschichte ; 7te Aufl. — Holland ROSE, The Life of Napoleon I. — WAGENAAR, Het leven van Graaf Willem Lodewijk. — OTLEY, The Religion of Israel. — Von AMIRA, Die Handgebärden in den Bilderhandschriften des Sachsenspiegels. — BRINKGREVE, Vocabularium op Herodotus, Historiae. — RODE, Le théâtre gai, II. — BRANDON, Morceaux choisis des meilleurs écrivains modernes.

PUBLICATIONS RELATIVES AU MAROC

BEL (Alfred), professeur à la Médersa de Tlemcen. Les Benou Ghanya, derniers représentants de l'Empire almoravide et leur lutte contre l'empire almohade. In-8 .... 12 fr. »

CASTRIES (Comte Henry de). LES SOURCES INEDITES DE L'HISTOIRE DU MAROC, de 1530 à 1845. Recueil de lettres, documents et mémoires conservés dans les Archives européennes. — La publication comprendra environ 24 volumes in-8, avec cartes, fac-similés, etc.

— Tome I en 2 fascicules, in-8 .... 25 fr. »

— Moulay Ismaîl et Jacques II. Une apologie de l'Islam, par un sultan du Maroc. In-8, avec texte arabe, 3 portraits et 2 grandes planches de fac-similé. 5 fr. »

CAUDEL. Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. 2 parties in-8. Chaque .... 6 fr. »

COUR (Aug.). L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leurs rivalités avec les Turcs de la Régence d'Alger (1509-1830). In-8 .... 7 fr. 50

DELPHIN (G.). Fas, son Université et l'enseignement supérieur musulman. In-8, carte .... 3 fr. »

— L'astronomie au Maroc. In-8, planche .... 3 fr. 50

ELOUFRANI (Mohammed Esseghir). Nozhet-Elhadi. Histoire de la dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque .... 15 fr. »

EUDEL (Paul). Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine). In-18 illustré de nombreuses figures .... 10 »

EZZIANI (Aboulqâsem ben Ahmed). Le Maroc de 1631 à 1812. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. In-8 .... 15 fr. »

FOURNEL (Henri). Les Berbers, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 vol. in-4 .... 40 fr. »

FRISCH (Le commandant R.-J.). Le Maroc. Géographie, organisation politique. In-18, carte .... 3 fr. 50

LE CHATELIER (A.), professeur au Collège de France. L'Islam au XIX[e] siècle. In-18 .... 2 fr. 50

— Les Confréries musulmanes du Hedjaz. In-18 .... 5 fr. »

— Les Medaganat. In 8, carte .... 2 fr. 50

— Les tribus du Sud-Ouest marocain. In-8 .... 3 fr. »

LÉON L'AFRICAIN. Description de l'Afrique. Nouvelle édition publiée et annotée par Ch. Schefer de l'Institut. 3 vol. gr. in-8, avec cartes .... 75 fr. »

MERCIER (Ernest). Histoire de l'Afrique Septentrionale depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1830. 3 vol. in-8, avec cartes .... 25 fr. »

MOHAMMED BEN CHENEB. Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb, recueillis, traduits et commentés. Tomes I, II. In-8. Chaque .... 12 fr. »

MONTET (Edouard). Les confréries religieuses de l'Islam marocain, leur rôle politique, religieux et social. In-8 .... 2 fr. »

SCHNELL (Paul). L'Atlas marocain, d'après les documents originaux. Traduit par Aug. Bernard. In-8, grande carte de la chaine de l'Atlas, tirée à 2 tons .... 10 fr. »

WEISGERBER (Dr. F.). Trois mois de campagne au Maroc. Etude géographique de la région parcourue. Un beau volume in-8, avec 44 illustrations, cartes, photographies, dessins .... 5 fr. »

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 11 Quarantième année 19 mars 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, janvier-février 1906 : Maurice BRESSONNET, l'expédition d'Alger. Projets et inventions. — J. PAQUIER, Lettres familières de Jérôme Aléandre (1510-1540) (suite). — Georges DAUMET, Lettre de Mgr. de Salamon à Louis XVIII. — *Comptes rendus critiques :* P. ALLARD, Dix leçons sur le martyre. — DOM ANCEL, La question de Sienne et la politique du cardinal Carlo Carafa. — J. LEMOINE, Sous Louis le Bien-Aimé. Correspondance amoureuse et militaire d'un officier pendant la guerre de Sept Ans. — HAUMONTÉ, Plombières ancien et moderne. — STENGER, La Société française pendant le Consulat. 4e série : les écrivains et les comédiens. — BILLOT, La France et l'Italie. Histoires des années troubles (1881-99). — D'ALLEMAGNE, Les cartes à jouer du XIVe au XXe siècle.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : Die Ausländerfrage an den Universitäten und Technischen Hochschulen. IV. — LADENDORF, Historisches Schlagwörterbuch. — Vollständiges Verzeichnis der von der Firma F. A. Brockhaus in Leipzig seit dem Jahre 1873 bis zu ihrem hundertjährigen Jubiläum im Jahre 1905 verlegten Werke. — ESPENBERGER, Die Elemente der Erbsünde nach Augustin und der Frühscolastik. — Der Kleine Katechismus D. Mart. Luthers nach der Ausgabe v. J. 1536 hgb. von O. ALBRECHT. — DECHENT, Herder und die ästhetische Betrachtung der heiligen Schrift. — ROETHE, Humanistische und nationale Bildung. — TRUMAN, Maine de Biran's Philosophy of Will. — GREEN, The educational ideas of Pestalozzi. — The Naḳā'iḍ of Jarîr and Al-Farazdaḳ. Edited by BEVAN. — F. HAHN, Kurukh Folklore. — KRAUS, Über eine altüberlieferte Missdeutung der epideiktischen Redegattung bei Aristoteles. — Petronii Cena Trimalchionis. Edited with critical and explanatory notes and translated into English prose by LOWE. — MELCHIOR, Heinrich Heines Verhältnis zu Lord Byron. — Hebels sämtliche poetische Werke hgb. von E. KELLER. — EMERSON, A Middle English Reader. — BERNITT, Lat. caput und capum und ihre Wortsippen im Französischen. — A. DE MARCHI, Il culto privato di Roma antica. II. — KOESER, De captivis Romanorum. — IMBART DE LA TOUR, Les origines de la Réforme. La France moderne. — RASTOUL, Les Templiers (1118-1312). — FRIIS, Die Bernstorffs. I. — PENZLER, Jahreslexikon. — REGEL, Landeskunde der iberischen Halbinsel. — MOMMERT, Der Ritualmord bei den Talmud-Juden ; Menschenopfer bei den alten Hebräern. — NITZSCHE, Die handelspolitische Reaktion in Deutschland. — KULISCH, System des österreichischen Gewerberechtes. — WEILL, Die Aufreizung zum Klassenkampf. — Löwens Geschichte des deutschen Theaters. Hgb. von H. STÜMCKE.

Literarisches Zentralblatt, n° 10 : A. MEYER, Die Auferstehung Christi. — GŒTZ, Klerikalismus und Laizismus. — Rec. des inscr. chrét. du mont Athos p. MILLET, PARGOIRE et L. PETIT. — Abr. HOFFMANN, René Descartes. — WASZYNSKI, Die Bodenpacht. — Liv-Est-und Kurländisches Urkundenbuch, XI, 1450-1459, p. Ph. SCHWARTZ. — BACHMANN, Gesch. Böhmens. — KRAUS (V. von), Deutsche Gesch. im Ausgange des M. A. 1438-1519, I. zur Zeit Albrechts II und Friedrichs III. — MARING, Diözesansynoden und Domherrn-Generalkapitel des Stifts Hildesheim. — Acten u. Briefe zur Kirchenpolitik Herzog Georges von Sachsen. p. GESS. I. 1517-1524. — HELDMANN, Rolandsspielfiguren, Richterbilder oder Königsbilder. — Die Kirchenpolitik der Hohenzollern von einem Deutschen. — GRUBER, Wirtschaftsgeographie. — KUNOS, Janua linguae ottomanicae. — THUMB, Handbuch des Sanskrit. — Juvenal, p. HOUSMAN. — SECCOMBE and NICOLL, The Bookman illustrated history of English literature. — ENDERS, Die Katastrophe in Gœthes Faust. — Mélanges Nicole.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 12 Quarantième année. 26 mars 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mars-avril 1906 : G. MONOD, La chaire d'histoire au Collège de France. — Eugène FORGUES, Le dossier secret de Fouché. — René DE KERALLAIN, La prise de Québec et la perte du Canada, d'après des publications récentes. — Alfred STERN, La mort et les funérailles du duc d'Orléans, d'après un récit du comte d'Apponyi, du 8 août 1842. — Correspondance : Lettre de M. Paul MEYER, de l'Institut : Sur le nom d'*Aliénor*. — Lettre de M. le capitaine CARNOT : Carnot après la Révolution. — Bulletin historique : France. Nécrologie : Alfred Rambaud, Th. Funck-Brentano, Emile Boutmy, par G. MONOD, de l'Institut. — Publications relatives à l'Epoque moderne, par Henri HAUSER. — Bohême. 1899-1904, par Jaroslav GOLL ; suite et fin. — Comptes rendus critiques : VIOLLET, Hist. du droit civil français ; WEIR, The shaikhs of Marocco in the XVI century ; WITTICH, Deutsche u. franz. Kultur im Elsass ; CUGNAC, Campagne de l'armée de réserve en 1800, I ; The natives of South Africa ; GALANTE, fontes juris canonici selecti.

Deutsche Literaturzeitung, n° 10 : Der Familienberuf der Frau und die höhere Mädchenschulbildung. — MILDE, Maria Pawlowna. — Library of Congress. Report of the Librarian of Congress and Report of the Superintendent of the Library Buildings and Grounds for the fiscal year ending June 30, 1905. — HERNER, Die Anwendung des Wortes Κύριος im Neuen Testament. — Die pfarramtlichen Aufzeichnungen (Liber consuetudinum) des Florentius Diel zu St. Christoph in Mainz (1491-1518). Hgb., übers, und eingel. von Fr. Falk. — Die Einwurzelung des Christentums in der Heidenwelt. Untersuchungen über schwebende Missions-probleme hgb. von J. Richter. — CESCA, Le antinomie psicologiche e sociali della Educazione. — APPELMANS, Nécessité philosophique de l'existence de Dieu. — AMENT, Fortschritte der Kinderseelenkunde 1895-1903. — ULASZYN, Über die Entpalatalisierung der urslav. e. Laute im Polnischen. — STAEDLER, Horaz' sämtliche Gedichte im Sinne J. G. Herders erklärt. — OERI, Euripides, unter dem Druck des sizilischen und dekeleischen Krieges. — UHL, Entstehung und Entwicklung unserer Muttersprache. — HERZOG, Beobachtungen zum Sprachgebrauch in Grillparzers dramatischen Werken. — MARTINENCHE, Molière et le théâtre espagnol. — DICKENS, David Copperfield's Boyhood, hgb. von Klapperich. — OTTO, Priester und Tempel im hellenistichen Agypten. I. — HAMPE, Urban IV, und Manfred. — HASKINS, The sources for the history of the papal penitentiary. — PIRIOU, L'Inde contemporaine et le mouvement national. — Comte FLEURY, Les drames de l'histoire. — EHRENREICH, Die Mythen und Legenden der südamerikanischen Indianer in ihren Beziehungen zu denen Nordamerikas und der alten Welt. — SCHLAUCH, Sachsen im Sprichwort. — BEHRE, Geschichte der Statistik in Brandenburg-Preussen. — LOTZ, Verkehrsentwickelung in Deutschland 1800-1900. 2. Aufl. — LIPSIUS, Das attische Recht und Rechtsverfahren. — BRÜTT, Das Koalitionsrecht der Arbeiter in Deutschland und seine Reformbedürftigkeit. — STRUNZ, Schematischer Leitfaden der Kunstgeschichte.

Literarisches Zentralblatt, n° 11 : KRÜGER, Das dogma von der Dreieinigkeit und Gottmenschheit. — SELLIN. Der Ertrag der Ausgrab. im Orient für die Erkenntuis der Religion Israels. — PÉROUSE, Le cardinal Louis Aleman. — CHLEDOWSKI, Siena. — GRUELIN, Studien zur span. Verfassungsgesch. — P. MÜLLER, Zur Schlacht bei Chotusitz. — BÄSECKE, Die Einrichtung der preuss. Herrschaft auf dem Eichsfelde 1802-1806. — KORODI, Ungarische Rhapsoden. — WALLACE, Russland,

4e ed. — RENNEFAHRT, Die Allmend im Berner Jura. — The legend of the queen of Sheba; The Ethiopic version of the Octateuch. p. BOYD. — Plauti com. p. LINDSAY, II. — KALTENBACHER, Der altfr. Roman Paris et Vienne. — KRAFT, Steinhöwels Verdeutschung der Hist. Hierosol. des Robertus Monachus. — TÖNNIES, Schiller als Zeitbürger und Politiker. — EULING, Das Priamel bis Rosenplüt. — WELTRICH, Wagners Tristan und Isolde als Dichtung. — GENSEL, Constantin Meunier.

Euphorion (Vienne, Fromme), XIIIe volume, 1er et 2e fascicules : WIDMANN, Griseldis in der deutschen Literatur des XIX Jahrhunderts, I. Eigenart, Ursprung und Geschichte des Stoffs, Prosabearbeitungen, Volksbücher und Volksmärchen. — CLEMEN, Vom Namen Luther. — HAUFFEN, Fischart-Studien, VIII. Ermahnung zu christlicher Kinderzucht. — Elise ELÖSSER, Gœthes Märchen, Versuch einer Deutung. — KOZLOWSKI, Die Stellung Gleims und seines Freundeskreises zu der franz. Revolution, III. — HUG VON HUGENSTEIN, Zur Textgeschichte von Novalis Fragmenten. — STEIG, Wilhelm Müllers Uebersetzung von Marlowes Faust. — TIELO, O. Gildemeisters Anfänge. — *Miszellen* : KOPP, Deutsches Volks = und Studentenlied in vorklassischer Zeit. — STÖTZNER, Ein noch nicht bekannter Druck Geistlicher Lieder. — SCHISSEL VON FLESCHENBERG, Zu Gœdeke, Grundriss, § 259, 192 (5, 345). — BODE, Zu Hölderlins Gedichten. — Hans HOFMANN, Ein Albumblatt Chamissos. — WENDEL, Zur Bibliographie E. M. Arndts. — ECKERTZ, Heine und Börne — *Recensionen und Referate* : REICH, Der Mimus ; KAINDL, Die Volkskunde ; REUSCHEL, Volkskundliche Streifzüge ; KRAUSS, Die Volkskunde in den Jahren 1897-1902 ; MEYER, Das deutsche Volkstum ; RÜDIGER, Caroline Rudolphi ; STÖCKER, Zur Kunstanschauung des 18 Jahrh. ; Nachtwachen von Bonaventura, p. MICHEL ; KOHM, Die Ahnfrau ; KRÜGER, Pseudoromantik ; UNGER, Platen in Gœthe ; Platens dramat. Nachlass, p. PETZET ; FRIES, Platen-Forschungen ; HOLZHAUSEN, Heine und Napoleon ; BLOESCH, Das junge Deutschland u. Frankreich ; Feuerbach, Werke, p. BOLIN u. JODL, 1, 6, 7 ; Ausgew. Briefe von und an Feuerbach ; Aus Stahrs Nachlass, p. GEIGER ; Kurz, Werke. p. H. FISCHER ; Pichler, Werke, III ; KAUFMANN, Leopold Kaufmann ; Briefw. zwischen Storm und Keller, p. KÖSTER ; Bericht über die 1902 u. 1903 in America veröff. Aufsätze über deutsche Literatur ; Literaturbericht aus Tirol, IV ; Neue Gœthe Ausgaben (Jubiläumsausgabe ; Heinemann-Ausgabe ; Briefe p. STEIN, p. v. d. HELLEN. — *Bibliographie* : Zeitschriften (Rosenbaum) ; Zeitschriften für Volkskunde (Hauffen). — Anfrage. — Nachrichten. — Berichtigung.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

Nº 13 Quarantième année 2 avril 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n°s 144-145, janv.-févr. 1906 : Welvert, Les dernières années de Panis. — L. Gillet, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, bibliographie se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers salons de 1673 à nos jours. — Chronique.

Revue Musicale, n° 5 : Henri Quittard, L'orientalisme musical; Saint-Saëns orientaliste. — Fr. Aug. Gevaërt, L'exécution des œuvres de Bach et de son temps. — Monte-Carlo : *L'Ancêtre*, 1re représentation. — A. Lenoël-Zévort, Le chant et les méthodes, Lablache. — Jules Combarieu, Cours du Collège de France : le mode mineur. — Publications nouvelles. — Informations et actes officiels.

— N° 6 : Deux lettres de Charles Gounod. — J. C. : Notre supplément musical. — D.-M. Collangette, Notes sur la musique orientale. — Maris Adenis, L'orchestre et les instruments à cordes à l'époque de Haendel et de Bach (d'après l'*Oxford music history*). — Jules Combarieu, Cours du Collège de France; éléments de grammaire musicale; le mode mineur (suite). — Ad. Neumann, Quelques nouveautés de la littérature allemande sur la musique. — René Dircks, L'opéra à Berlin. — Concerts et informations.

Deutsche Literaturzeitung, n° 11 : Die neuen Ideen in der Strafrechtswissenschaft. (*Franz von Liszt*), I. — Zedler, Das Mainzer Catholicon. — Katalog einer hervorragenden Bibliothek deutscher Literatur der klassischen und romantischen Periode. — Archiv für Religionswissenschaft. 8. Bd. Beiheft, gewidmet H. Usener. — Bousset, Das Wesen der Religion. — Wrede, Die Echtheit des zweiten Thessalonicherbriefes. — Rinn und Jüngst, Kirchengeschichtliches Lesebuch. 2. Aufl. — Oppel, Das Buch der Eltern. 5. Aufl. hgb. von Ziehen. — Léonard, Education administrative. Premier essai de psychologie appliquée. — Scheller, Mentor. Ratschläge für die Jugend. — Gastrow, Tolstoj und sein Evangelium. — Rittelmeyer, Tolstois religiöse Botschaft. — Ratuszny, Tolstojs soziale Anschauungen, insbesondere seine Eigentumslehre und ihr Verhältnis zur Lehre Proudhons. — Sommer, Griechische Lautstudien. — Hussey, A Handbook of Latin homonyms. — Eckerth, Das Waltherlied. — Herbsts Hilfsbuch für die deutsche Literaturgeschichte, bearb. von E. Brenning. 8. Aufl. — Varnhagen, Über Byrons dramatisches Bruchstück Der umgestaltete Missgestaltete. — Lacomblé, Complément de l'Histoire de la Littérature française. — Mitteilungen der Altertumskommission für Westfalen. Heft IV. — Cardinali, Frumentatio. — Chavanon et Saint-Yves, Joachim Murat. — Schönach, Tirolische Turniere im 13. und 14. Jahrh. — M. von Brandt, Die englische Kolonialpolitik und Kolonialverwaltung. — Schroedter, Die englische Handelsschiffahrt. — Neuse, Die Britischen Inseln als Wirtschaftsgebiet. — Neuschler, Das englische Landheer. — Reventlow, Die englische Seemacht. — Joh. Müller, Beruf und Stellung der Frau. 3. Aufl. — Bazille und Köstlin, Unser öffentliches Fürsorgewesen (Arbeiterversicherung). — Auerbach, Merkmale und Bedeutung des Eigenbesitzes.

Literarisches Zentralblatt, n° 12 : Eusebius, IV, p. Klostermann. — Spitta, Eine feste Burg ist unser Gott. — Lindner, Geschichtsphilosophie. — Schaub, Der Kampf gegen den Zinswucher. — Hodgkin,

The history of England to the Norman conquest; ADAMS, The history of England from the Norman conquest to the death of John; TOUT, from the accession of Henry III to the death of Edward III. — ABERT, Die Wahlcapitulationem der Würzburger Bischöfe. — Die Briefe Friedrich Wilhelms I an den Fürsten zu Anhalt-Dessau, p. KRAUSKE. — LANDMANN, Prinz Eugen. — VERDY DU VERNOIS, Der Zug nach Bronzell. — HESSLER, Hessische Landeskunde, I. — KRIEGER, Topogr. Wörterbuch des Grossherzogtums Baden, 2e éd. II, 1 et 2.— LÖHR, Der vulgärarabische Dialect von Jerusalem. — STEFFENS, Latein. Paläographie, III. Entwickl. der lateinschrift vom 13 bis zum 18 Jahrh. — Die grammatica figurata des Mathias Ringmann p. WIESER. — BRIE, Gesch. und quellen der mittelengl. Prosachronik The Brute of England. — DRESCHER, The quellen zu Hauffs Lichtenstein. — ROUGE, Fr. Schlegel; Lucinde. — HOLZER, Schubart als Musiker. — PANZER, Märchen, Sage und Dichtung. — ROSCHER, Die ennead. und hebdom. Fristen und Wochen der ältesten Griechen; Die siebenund neunzahl im Kultus und Mythus der Griechen. — DE JONGH, Die holländische Landschaftsmalerei. KAULFUSS-DIESCH, Die Inscenirungen des deutschen Dramas an der Wende des 16 u. 17 Jahrh.— BUDDE, Gesch. der fremdsprachlichen schriftlichen Arbeit en an den höheren Knabenschulen von 1812 bis auf die Gegenwart. — Köthe SCHIRRMACHER, Die moderne Frauenbewegung.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 14 Quarantième année. 9 avril 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue celtique, n° 4, octobre 1905 (Paris, Champion) : D'A. de J. Les victimes immolées par les constructeurs pour assurer la solidité des édifices. — Tourneur, Le mystère de saint Crépin et de saint Crépinien (suite). — Ernault, Sur l'étymologie bretonne (suite). — D'A. de J., Les druides, notions générales. — Whitley Stokes, Three legends from Brussel manuscripts. — F. B. Robinson, Kinarfhichchit. — Loth, Mélanges. — D'A. de J. Morten, Murten, Moridunum. — D'A. de J. Un fragment grec transcrit en lettres latines par un Irlandais au VIII[e] ou IX[e] siècle. — Errata. — Bibliographie-Chronique. — Ernault, Table des principaux mots étudiés dans le tome XXVI de la Revue celtique.

— N° 1, janvier 1906 (Paris, Champion) : Salomon Reinach, Pourquoi Vercingétorix a renvoyé sa cavalerie d'Alesia. — Tourneur, Le mystère de saint Crépin et de saint Crépinien. — Ernault, Sur l'étymologie bretonne (suite). — W. J. Purton, A note on a passage in the Irish version of the Grail legend. — Whitley Stokes, Irish etymologies. — Loth, Le Comique. — Chronique. — Périodiques. Post-scriptum.

Romania, n° 136, octobre 1905 (Paris, Champion) : Jeanroy, Poésies du troubadour Gavaudan. — A. Thomas, Nouveaux documents inédits pour servir à la biographie de Pierre de Nesson. — Piaget, La belle dame sans merci et ses imitations (fin). — Delboulle, Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française. — *Comptes rendus :* Brandstetter, Raetoromanische Forschungen ; Gilliéron et Mongin, « Scier » dans la Gaule romaine du Sud et de l'Est.

Annales de l'Est et du Nord, n° 1, janvier 1906 : Davillé, Le pagus Scarponensis (à suivre). — J. Finot, La paix d'Arras, 1414-1475 (à suivre). — R. Parisot, De la cession faite à Louis d'Outremer par Otton I de quelques pagi de la Lotharingie occidentale, 940-942. — *Compte rendus critiques :* Doutriaux et Bauchond, Un hypocauste gallo-romain à Bavay ; Bernois, Etienne de Tournai ; Dubrulle, Bullaire de la province de Reims sous Pie II ; Dugardyn, Het tijdvak der Van Eycks ; De Loo, L'exposition des primitifs français au point de vue de l'influence des frères Van Eyck sur la peinture française et provençale ; Meige, Sur un retable de l'église Sainte-Dymphne à Gheel ; Marie, A propos de sainte Dymphne ; Launoy, La puissance paternelle dans les coutumes de Flandre et de Hainaut ; Saint Léger et Sagnac, Les cahiers de la Flandre maritime en 1789 ; De Pauw, Lievin Bauwens, son expédition en Angleterre et son procès à Londres ; Kerchove de Denterghem, La grève des tisserands gantois en 1859 ; Demangeon, La Picardie et les régions voisines, Artois, Cambrésis, Beauvaisis ; Vanrycke, Les bibliothèques universitaires hollandaises. — K. Rieder, Der Gottesfreund von Oberland ; Overmann, Die Abtretung des Elsass an Frankreich im westf. Frieden ; Fournier, Couquot, curé de Maron ; Boyé, Les salins et le sel au XVIII[e] siècle, Les anciennes coutumes inédites du Bassigny barrois, Les coutumes inédites du comté de Vaudémont, Les coutumes du bailliage de Saint-Mihiel. — Lehr, Les monnaies des landgraves autrichiens de la Haute Alsace, supplément. — Auerbach, Vosges, art. du Dict. de Joanne.

Annales du Midi, n° 69, janvier 1906 : Ant. Thomas et Poupardin, Le cartulaire du monastère de Paunat (Dordogne). — Vitalis, Fleury,

les origines, la jeunesse. — Mélanges et documents : DEJANNE, Les coblas de Bernart-Arnaut d'Armagnac et de dame Lombarda; VIDAL, Les comptes consulaires de Montagnac (Hérault), suite. — Comptes rendus critiques : BRISSAUD et ROGÉ, Textes additionnels aux anciens fors de Béarn; LEWENT, Das altprovenzalische Kreuzlied; ALBE, Autour de Jean XXII, Hugues Géraud, évêque de Cahors; ESCUDIER, Histoire de Fronton; J. PASSY, L'origine des Ossalois.

Bulletin hispanique, tome VIII, 1906, nº 1 : H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Cicéron et les Espagnols (suite et fin). — MOREL-FATIO, D. Bernardino de Mendoza. I. La Vie. — PÉREZ PASTOR, Nuevos datos acerca del histrionismo espanol en los siglos XVI y XVII (segunda serie). — F. STROWSKI, Un contemporain de Montaigne. Sanchez le Sceptique. — CIROT, Documents sur le faussaire Higuera. — Bibliographie : Ed. de Hinojosa, El régimen senorial y la cuestión agraria en Cataluna. — Oriol Solé Rodríguez, Leyendas guaranies. — Chronique.

Bulletin italien, tome V, 1905, nº 4 : F. STROWSKI, Une source italienne des essais de Montaigne : l'examen vanitatis doctrinae gentium de François Pic de la Mirandole. — P. DUHEM, Léonard de Vinci et Bernardino Baldi — Mélanges et documents : L. AUVRAY, Inventaire de la collection Custodi, conservée à la Bibliothèque nationale (7ᵉ et dernier article). — Questions d'enseignement : Agrégation d'italien et certificat d'aptitude. Programme de 1906. Bibliographie des auteurs. — Concours de 1905 : Sujets de compositions. — Bibliographie : Malagoli, Ortoepia e ortografia italiana moderna. — E. Levi, Lyrica italiana antica. — Passerini e Mazzi, Un decennio di bibliografia dantesca. — Spingarn, La critica letteraria nel Rinascimento, traduzione italiana del Dʳ A. Fusco. — E. Bovet, La préface de Chapelain à l'Adonis. — Stiefel, Die Nachahmung italienischer Dramen bei einigen Vorläufern Molières.

— Tome VI, 1906, nº 1 : E. BOUVY, L'Improvisation poétique en Italie, d'après un livre récent. — A. SALZA, Una Candidatura nuziale di Niccolo di Luigi Alamanni. — P. DUHEM, Bernardino Baldi, Roberval et Descartes. — GASCHET, L'Affaire de la tache d'encre sur le manuscrit de Longus à la Bibliothèque Laurentienne, d'après des documents inédits (1ʳᵉ article). — Questions d'enseignement : Rapport sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1905. — Bibliographie : Esercitazioni sulla letteratura religiosa in Italia nei secoli XIII e XIV, dirette da G. Mazzoni. — Terrade, Etudes comparées sur Dante et la Divine Comédie. — Bourrilly, Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, 1491-1543. — Fragments de la Première Ogdoade de Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, publiés avec une introduction et des notes. — Soi, Les rapports de la France avec l'Italie, du XIIᵉ siècle à la fin de l'Empire, d'après la série K des Archives nationales. — A. Lumbroso, Pagine veneziane.

Le Bibliographe moderne, mai-août 1905 : 2ᵉ assemblée générale de l'Association des archivistes français, 15 juin 1905. — CHEVREUX, Le traitement des archivistes départementaux. — BRUTAILS, De l'insuffisance des règlements sur le service des archives. — H. de CURZON, Une bibliographie de l'alpinisme pyrénéen (fin). — STEIN, Nouv. doc. sur Wolfgang Hopyl, imprimeur à Paris. — Proposition de loi sur le dépôt des minutes notariales antérieures à 1790 dans les archives départementales. — Chronique et archives, des bibliothèques, des livres. — Comptes rendus : DEMANGEON, Les sources de

la géographie de la France aux Archives nationales; De Hullu et Waller Zeper, Catalogus van de archiven van de Kleine Kapittelen en Klooster; Omont, Concordances des numéros anciens et des numéros actuels des mss latins de la Bibliothèque nationale; Passerini et Mazzi, Un decennio di bibliografia dantesca; Lachèvre, Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700, III; Brière, Caron et Maistre, Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France, 1902. — Le livre d'or de Sainte-Beuve. — Nijhoff, L'art typographique dans les Pays-Bas, 1500-1540, livr. IV à VII.

Le Puy. Imp. R. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 15 Quarantième année 16 avril 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Musicale, n° 7 : J. C., La chorale des lycées de jeunes filles de Paris ; M. Richard Strauss ; « Aphrodite », de M. Erlanger. — X., Consul de France à Zanzibar : les instruments de musique africains. — H. Derenbourg, Myrtos, ou Mauristos, musicien byzantin. — Henri Quittard, « Thamara », de M. Bourgault-Ducoudray. — Jules Combarieu, Leçon du Collège de France, le mode mineur d'après Rameau (VIII). — Correspondances et Informations. — Recettes officielles des théâtres lyriques.

Deutsche Literaturzeitung, n° 12 : Die neuen Ideen in der Strafrechtswissenschaft. Von Prof. Franz von Liszt, II. — Katalog der Handschriften der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig. VI : Die lateinischen und deutschen Handschriften. III : R. Helssig, Die juristischen Handschriften. — Das Buch Daniel nach der Septuaginta hergestellt, übers. u. kritisch erkl. von G. Jahn. — S. Hieronymi Presbyteri tractatus sive homiliae in psalmos quattuordecim. Edidit G. Morin. — Kirsten. Sorgen oder Glauben? Der Hochschulstreit über akademische Freiheit und konfessionelle Verbindungen. Von einem 70. Semester. — Jäkel, Die Freiheit des menschlichen Willens. — Kästner, Zur Aufsatzreform. — Fr. Leo, Der Saturnische Vers. — Bernoulli, Elektra. — Goethes Sämtliche Werke. Jubiläums-Ausgabe in 40 Bd. In Verbindung mit K. Burdach u. a. hgb. von Ed. v. d. Hellen. 5., 7., 9.-11., 17.-21., 25., 34., 35., 39. Bd. — Meisnest, Lessing and Shakespeare. — François, La grammaire du purisme et l'Académie française au XVIIIe siècle. — Wohlrab, Shakespeares Julius Cäsar. — Sethe, Beiträge zur ältesten Geschichte Aegyptens. Mit einem Beitrag von Ed. Meyer. — Diercks, Spanische Geschichte. — Lea, Geschichte der Inquisition im Mittelalter. Autor. Uebers. bearb. von H. Wieck u. M. Rachel Rev. u. hgb. von J. Hansen. 1. — Acsady, A Magyar Birodalom Története. I. II. — Chapot, La province romaine proconsulaire d'Asie depuis ses origines jusqu'à la fin du haut empire. — Knortz, Zur amerikanischen Volkskunde. — Manes. Versicherungswesen ; Grundzüge des Versicherungswesens. — Glotz, La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce. — Oesterreichisches Staatswörterbuch. Hgb. von E. Mischler und J. Ulhrich. 2. Aufl. 9. Lief. — C. van Mander, Das Leben der niederländischen und deutschen Maler. Uebs. von H. Floerke.

— N° 13 : Professoren und Praktiker. — Zielinski, Die Antike und wir. Autor. Uebersetzung von Schoeler. — Congress of Arts and Science, Universal Exposition, St. Louis, 1904. Ed. by Rogers. 1. I. — Edmunds, Buddhist and Christian Gospels. Edited by M. Anesaki. — Kolde, Die älteste Redaktion der Augsburger Konfession mit Melanchthons Einleitung. — Redpath, Modern Criticism and the Book of Genesis. — Brieger-Wasservogel, Plato und Aristoteles. — Foucher de Careil, Mémoire sur la philosophie de Leibniz, p. p. Fouillée. — Heyn, Geschichte Jesu. — Hayward, Drei historische Erzieher : Pestalozzi, Fröbel, Herbart. Autor. Uebersetzung von Hief. — Joma. Der Mischnatraktat « Versöhnungstag », Ins Deutsche übers. u. mit Anmerkungen vers. von Fiebig. — Adler, About Hebrew Manuscripts. — Bickel, De Joannis Stobaei excerptis Platonicis de Phaedone. — Tibulli aliorumque carminum libri tres. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Postgate. — Wilmanns, Der Untergang der Nibelungen in alter Sage und Dichtung. — Bourdeau, Poètes et humoristes de l'Allemagne. La France et les Français jugés à l'Etranger. — Seippel, Les deux Frances et leurs origines historiques. — Eichhoff, Die beiden ältesten Ausgaben von

Romeo and Juliet. — BOISSIER, La conjuration de Catilina. — CAPPELLI, Cronologia e Calendario perpetuo. — Urkundenbuch der Stadt Esslingen. 2. Bd. Bearbeitet von A. Diehl. — A. BERTRAND, Versailles. — Th. FISCHER, Mittelmeerbilder. — P. GUIRAUD, Etudes économiques sur l'antiquité. — MAMMEN, Die Waldungen des Königreichs Sachsen. — FLORACK, Die Schutzgebiete. — VENTURI, Storia dell' arte italiana. IV.

Literariches Zentralblatt, n° 13 : Feuerbach, Das Wesen des Christentums, p. QUENZEL. — KNOPF, Das nachapostol. Zeitalter bis zum Ende Hadrians. — Kölnische Konsistorial-Beschlüsse, p. SIMONS. — WILLY, Gegen die Schulweisheit. — JANKE, Auf Alexanders des Grossen Pfaden. — LEMPRECHT, Deutsche Geschichte, I, 4. 3e ed. — SAMARAN et MOLLAT, La fiscalité pontificale en France au XIVe s. — G. WOLF, Aus Kurköln im 16 Jahrh. — ROSENLEHNER, Karl Philipp von der Pfalz und die jülische Frage, 1725-1729. — ROSENTHAL, Fürst Talleyrand u. die auswärtige Politik Napoléons I. — VERDY DU VERNOIS, Im Hauptquartier der russischen Armee in Polen 1863-1865. F. WOLFF, Tausendjähriger Kalender. — GAVET, L'officier allemand. — GUMPLOWICZ, Geschichte der Staatstheorien. — SCHULTHESS, Christlich-palästinische Fragmente aus der Omajjaden-Moschee zu Damascus. — Augustini epistulae, p. GOLDBACHER. — HERZOG, Streitfragen der romanischen Philologie, I. Die Lautgesetzfrage. — HORN, Unters. zur neuengl. Lautlehre. — J. PROST, Die Sage vom ewigen Juden in der neueren deutschen Literatur; SOERGEL, Ahasverus-Dichtungen seit Gœthe. — L. GEIGER, Aus Chamissos Frühzeit. — BIELSCHOWSKY, Friederike und Lili; HEINEMANN, Goethebrevier, Auszüge aus Gœthes Briefen und Gesprächen. — GEROLD, Gesch. der Kirche St. Niklaus in Strassburg. — REGENER, Lilien. — GEISBERG, Das älteste gestochene deutsche Kartenspiel vom Meister der Spielkarten, von 1446.

— N° 14 : Liber Sirach p. PETERS. — HENNECKE, Handbuch zu den neutest. Apokryphen. — TER-MINASSIANTZ, Die armenische Kirche. — BAUMANN, Antikant. — MAHAFFY, The progress of Hellenism in Alexanders Empire. — FOLZ, Kaiser Friedrich II und Papst Innocenz IV. — Pommersches Urkundenbuch, V, 2, p. HEINEMANN. — GRASSE, Gesch. der deutschböhmischen Ansiedelungen im Banat. — Die Behördenorganisation Preussens im 18 Jahrhundert. VII, p. SCHMOLLER und HINTZE. — Grosser Generalstab, 1. aus dem südafrik. Kriege, Operationen unter Lord Roberts. — HEILIG, Die Ortsnamen des Grossherzogtums Baden. — GIBB, A history of Ottoman poetry, IV. — Waltharii poesis, p. ALTHOF II. — Th. KÜHL, Harro Harring der Friese. — NIEMANN, Die Dialogliteratur der Reformationszeit. — BENOIST-HANAPPIER, Die freien Rhythmen in der deutschen Lyrik. — Zeitschrift für Aesthetik und allgem. Kunstwissenschaft, p. DESSOIR, I. — WIZE, In der Stunde der Gedanken. — SIREN, Don Lorenzo Monaco. — KUPKA, Ueber mittelalterliche Totentänze. — REINER, Ueber Erziehung.

Altpreussische Monatsschrift, VII et VIII, octobre-décembre 1905 : G. KRAUSE, Rudolf Reicke, ein Bild seines Lebens und Schaffens. — FEYDT, Der Einfluss der ostpreussischen Eisenbahnen auf die städtischen und einige andere Siedelungen. — SCHÖNDÖRFFER, Emil Arnoldt. — SEMBRITZKI, Adel und Bürgerstand in und um Memel, II. Genealogische Nachrichten auf Grund der Kirchenbücher-Forschung. — SCHÖNDÖRFFER, Kants gesammelte Schriften, Akademieausgabe, II. — Mitteilungen und Anhang : Universitätschronik 1905 ; Lyceum Hosianum in Braunsberg 1905 und 1906; Autorenregister ; Sachregister.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 16 Quarantième année. 23 avril 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, mars : Levasseur, Boutmy et l'Ecole. — Caudel, Les élections générales anglaises (janvier 1906). — E. d'Eichthal, de l'Institut. Quelques notes d'un voyage aux États-Unis. — Waultrin, Un siècle d'union suédo-norvégienne et la fondation de Norvège (fin). — Festy, Chronique des questions ouvrières (1905). — *Analyses et comptes rendus :* E. d'Eichthal, La formation des richesses et des conditions sociales actuelles ; Goyau, L'Allemagne religieuse, le catholicisme, 1800-1848 ; J. B. Moore, American diplomacy, its spirit and achievements ; Mille, Le Congo léopoldien ; G. Weil, Le pangermanisme en Autriche ; Wampach, Les exportations françaises en présence des récentes modifications douanières.

Deutsche Literaturzeitung, n° 14 : Die Zukunft des deutschen Staatsrechts. (Paul Laband). — Henning, Eduard Grisebach in seinem Leben und Schaffen. — Bruders. Die Verfassung der Kirche von den ersten Jahrzehnten der apostolischen Wirksamkeit an bis zum Jahre n. Chr. — Luthers Werke, hgb. von Buchwald, Kawerau, Köstlin, Rade u. a. Ergänzungsbd. I u. II hgb. von Scheel. — Chamberlain, Immanuel Kant. — Becker, Methodik der geographischen Unterrichtes. — Schrader, Sprachvergleichung und Urgeschichte. 3. Aufl. I. — Feyerabend, Taschenwörterbuch der hebräischen und deutschen Sprache. — Corpus poetarum latinorum a se aliisque denvo recognitorum et brevi lectionum varietate instructorum. Edidit Postgate. — Valgimigli. Eschilo. La trilogia di Prometeo. — K. Berger, Schiller. I. — Kück, Niederdeutsche Beiträge zum Deutschen Wörterbuch. — Baeske, Oldcastle-Falstaff in der englischen Literatur bis zu Shakespeare. — Wawra, Das französische Lautsystem Rousselots verglichen mit dem Passys. — Schuchardt, Atlas vorgeschichtlicher Befestigungen in Niedersachsen. VIII. — Meininghaus, Die Grafen von Dortmund. — Sauzey, Les Allemands sous les aigles françaises : Le contingent badois. — Hessische Landes = und Volkskunde. Das ehemalige Kurhessen und das Hinterland am Ausgange des 19. Jahrhunderts. Hgb. von Hessler, 1. — E. Wagner, Taschen-Atlas der Schweiz 3. Aufl. — Chéradame, La Colonisation et les Colonies allemandes.

Literarisches Zentralblatt, n° 15 : Die vier Kanon. Evangelien, Markus u. Lukas, p. Merx. — Harnack, Mission und Ausbreitung des Christentums, 2e ed. — Bolin, Pierre Bayle. — Pascal, Pensées, trad. Herber-Rohow. — A. Cartellieri, Wesen und gliederung der Geschichtswissenschaft. — Codex diplom. Mœnofrancofurtanus, p. Lau, II, 1314-1340. — Reich, Select documents illustrating mediaeval and modern history. — Lamprecht, Deutsche Geschichte II. Neuere Zeit. I, 1 et 2, 3e ed. — Das Leben Georg Joachim Göschens von seinem Enkel Viscount Goschen, trad. Th. A. Fischer. — H. Granier, Schlesische Kriegstagebücher aus der Franzosenzeit 1806-1815. — Die Kämpfe der deutschen Truppen in Südwestafrica, I (public. des grossen Generalstabs). — Von Boehn, Spanische Reisebilder. — Chauvin, Bibliographie des ouvrages arabes ; VI, VII, VIII. — Annales de la Société J.-J. Rousseau, I. — Pletscher, Die Märchen Charles Perraults. — Wimmer, De danske runemindes, maerker ; Bugge, Norges indskrifter med de aeldreruner. — Kleinpaul Deutsches Frendwörterbuch. — Ladendorf, Historisches Schlagwörterbuch. — Hebbel, Samtl. Werke, p. Bartels. — Hartwig, Aus dem

Leben eines deutschen Bibliothekars. — BLECHER, De extispicio. — H. HOFMANN, Römische Militärgrabsteine der Donauländer. — LECHAT, La sculpture attique avant Phidias. — STEINHAUSEN, Die physiologischen Fehler u. die Umgestaltung der Klaviertechnik, — KLEINPETER, Mittelschule und Gegenwart. — IGNOTUS, Olvasas Közben.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE DE L'ORIENT LATIN

TABLE DES MATIÈRES DU TOME X

— Charles d'Adam, abbé de Notre-Dame du Mont-Sion, concernant Gérard, évêque de Valanea, et le prieuré de Saint-Samson d'Orléans (1289), publié par A. Bruel. 1
— Documents relatifs à Guillaume Adam, archevêque de Sultanieh, puis d'Antivari, et à son entourage (1318-1346), publiés par Ch. Kohler 16
— Carl Neumann, La situation mondiale de l'Empire byzantin avant les croisades, traduction française par Renauld et Kozlowski, avec une notice préliminaire de Charles Diehl. 57
— E. Gerland, Histoire de la noblesse crétoise au moyen âge, 1[re] partie. 172
— Histoire d'Egypte de Makrizi, traduction française d'après le texte arabe par E. Blochet . 248
— H. Hagenmeyer, Chronologie de l'Histoire du royaume de Jérusalem. Règne de Baudouin I 372
— Ch. Kohler, Deux projets de croisade en Terre-Sainte, composés à la fin du XIII[e] siècle et au début du XIV[e] 406
— Bibliographie. — Chronique.

REVUE SÉMITIQUE

D'Épigraphie et d'Histoire Ancienne

13[e] Année. — 1905

— J. Halévy, Recherches bibliques : Le Livre de Michée (suite et fin). — J. Halévy, Les Prétendus mots « sumériens » empruntés en Assyrien (suite et fin). — Allotte de la Fuye, Monnaies de l'Elymaïde. — J. Halévy, Encore l'inscription de Bodastart, roi de Sidon. — J. Halévy, Bibliographie.

— J. Halévy, Recherches bibliques : Le livre de Nahum. — J. Halévy, Encore l'inventeur d'un critérium sumérien. — J. Halévy, Etudes évangéliques : Luc, XIV, 1-24. — J. Halévy, Quelques noms propres inexpliqués : I Yaubi 'di. — Le nom du dieu Nin-ib. — J. Halévy, Bibliographie.

— J. Halévy, Recherches bibliques : Le Prophète Sophonie.

— J. Halévy, Antinomies d'histoire religieuse. — Le Livre récent de M. Stade. — R. Brunnow et J. Halévy, Correspondance sumerologique. — Marius Chaine, Le Livre du Coq (Matzhafa Dorho). — J. Halévy, Bibliographie.

— J. Halévy, Recherches bibliques : Le prophète Sophonie. — J. Halévy, Antinomies d'histoire religieuse. — Le Livre récent de M. Stade. — J. Halévy, Note sur la géographie de l'Atharva-Veda. — J. S. Opinions et Observations sur le sumérien. — Ch. Virolleaud, Ophiomancie babylonienne. — J. Halévy, Une inscription rupestre sabéenne du Djebel Djihaf. — J. Halévy, Bibliographie.

REVUE SÉMITIQUE

D'Épigraphie et d'Histoire Ancienne

14[e] Année.

Janvier 1906.

— J. Halévy, Recherches bibliques : Le livre de Jonas. — Antinomies de l'Histoire religieuse. — Le livre récent de M. Stade. — Alfred de Gutschmid, R. Brunnow, J. S., J. Halévy, Opinions et Observations sur le sumérien. — Jacques Faitlovitsch, Une Lettre amharique des Falachas ou Juifs d'Abyssinie. — J. Halévy, Bibliographie.

Avril 1906.

— J. Halévy, Recherches bibliques, Le Livre de Habacuc. — J. Halévy, Antinomies d'histoire religieuse. — Le Livre récent de M. Stade. — R. Brunnow, J. S., Halévy, Opinions et Observations sur le sumérien. — J. Halévy, Deux Etymologies. — Gennesaret. — J. Halévy, Bibliographie.

REVUE ÉGYPTOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. Eugène RÉVILLOUT

11[e] Année.

— Le nom hiéroglyphique de l'argile rouge d'Elephantine (H. Gauthier).
— Sermons inédits de Senouti (H. Guérin).
— Le roman-thèse d'un philosophe nihiliste (E. Revillout).
— Quelques idées sur la forme primitive de certaines religions égyptiennes à propos de l'identification de l'hiéroglyphe servant à écrire le mot Dieu (V. Loret).
— Livres et Revues (Eug. Révillout).
— Le roi Petibast II et le roman qui porte son nom (Eugène Révillout).
— Papyrus magique de Londres et de Leide, par Eugène Révillout.
— Dissertations sur quelques syllabiques démotiques.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 17 Quarantième année 30 avril 1906.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie française et de littérature, tome XIX, fascicule 4, 5[e] trimestre 1905 (Paris, Champion) : PHILIPON, Compte en dialecte lyonnais du XIV[e] siècle. — CASSE et CHAMINADE, Vieilles chansons patoises du Périgord avec musique (fin). — YVON, La grammaire française au XX[e] siècle. — Comptes rendus : SÉCHEHAYE, L'imparfait du subjonctif et ses concurrents dans des hypothétiques normales en français (Yvon); NIEDERMANN, Contribution à la critique et à l'explication des gloses latines (Vignon); GILLIÉRON et MONGIN, Etude de géographie linguistique, « Scier » dans la Gaule romane du sud et de l'est (Vignon). — Comptes rendus sommaires. — Table du tome XIX.

Revue de l'instruction publique en Belgique, 1906, n° 6 : Van HAMEL, G + A dans la langue d'oïl. — F. MALLIEUX, Le progrès des problèmes philosophiques. — P. GRAINDOR, L'Athèna au pilier. — Em. BOISACQ, La Prière antique et la guerre navale. — Comptes rendus : Ouvrages de MM. LECHAT, BURNET, Th. REINACH, GIFFORD, O. DRENCKHAHN, TEGGE, HAUPT, A. RETTORS, H. FURREAUX, P. CROUZET, A. ROEGIERS, L. VANDERKINDERE, G. HANOTAUX, A. GROTENFELT, D. MERCIER, Em. ROY, A. COUNSON, H. HULTENBERG, R. DIJKSHRA. — *Chronique. — Actes officiels. — Périodiques.*

Deutsche Literaturzeitung, n° 15 : Die Beförderungsverhältmisse der theologischen Privatdozenten in Preufsen. — RICHTER, Die Vergleichbarkeit naturwissenschaftlicher und geschichtlicher Forschungsergebnisse. — MÉZIÈRES, Au Temps passé. — BALJON, Commentaar op den brief van Paulus aan de Filippiërs; Commentaar op de Katholieke brieven. — Van DRUTEN, Geschiedenis der Nederlandsche Bijbelvertaling. — SINKO, De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione. — K. A. SCHULTZ, Vom Meisterbuch. — Bitschins Pädagogik. Hgb. von Galle. — JEREMIAS, Babylonisches im Neuen Testament. — POPE, A Tamil Prose Reader. 7[e] éd. — The speeches of Isaeus. With critical and explanatory notes by WYSE. — L. LEGRAS, Les Puniques et la Thébaïde. — PFEIFFER, Otfrid, der Dichter der Evangelienharmonie im Gewande seiner Zeit. — DUNGER, Zur Schärfung des Sprachgefübls. — EICHLER, John Hookham Frere. — SCANFERLATO, Lezioni italiane. I. 3. Aufl. — NACHOD, Geschichte von Japan. I. Bd., I. Buch, Die Urzeit. — Forum Turolli regnante in Aragonia Adefonso rege anno divinae nativitatis MCLXXVI. Transcripcion y estudio preliminar de Fr. Azuar y Navarro. — FEIERFEIL, Die Beziehungen des Papstes Innocenz III. zu Böhmen. — HASS, Die landständische Verfassung und Verwaltung in der Kurmark Brandenburg während der Regierung der Kurfürsten Johann Georg (1571 — 1598). — CARLYLE, Die französische Revolution. Hgb. von Th. Rehtwisch. Lief. I. — ECKERT, Leitfaden der Handelsgeographie. — PITRÈ, Studi di leggende popolari in Sicilia e nuova raccolta di leggende siciliane. — Fr. KRAUSS, Der Völkertod. — LIEFMANN, Kartelle und Trusts. — MÉRIGNHAC, Traité de droit public international. Première partie. I-IV. — GALANTE, La condizione giuridica delle cose sacre. I. — DRIESCH, Der Vitalismus als Geschichte und als Lehre. — GALEN, Uber die Kräfte der Nahrungsmittel. Erstes Buch. Kap. 1-13 hgb. von Helmreich. — DIGNAN, The idle actor in Aeschylus.

Literarisches Zentralblatt, n° 16 : Theolog. Jahresbericht XXIV — ERNST, Papst Stephan I und der Ketzeraufstreit. — KUBERKA, Kants Lehre von der Sinnlichkeit. — FREUD, Der Witz und seine Beziehung

zum Unbewussten — ALBERTI, Der Weg der Menschheit, I, von Osiris bis Paulus. — K. LEHMANN, Die Angriffe der drei Barkiden auf Italien. — WENCK, Philipp der Schöne von Frankreich (cf. *Revue*, n° 11). — J. SCHULTZE, Die Urkunden Lothars III. — HEYCK, Maria Stuart. — Der siebenjährige Krieg, 1576-1763, vom grossen Generalstabe. II, 5, Hastenbeck und Rossbach. — BRONSART VON SCHELLENDORF, Sechs Monate beim japanischen Feldheer. — Die Täkigkeit des Landungskorps s. M. S. « Habicht » während des Herero-Aufstandes, Jan und Februar 1904. — Das Marine-Expeditionkorps in Südwestafrika während des Herero-Aufstandes. — BÖLLENRÜCHER, Gebete und Hymnen an Nergal. — SPINGARN, La critica letteraria nel rinascimento, trad. FUSCO. — Grundriss der romanischen Philologie, p. GRÖBER, I, 2, 2e éd. — FRANZ, Orthographie, Lautgebung und Wortbildung in den Werken Shakspeares mit Ausspracheproben. — GLASS, Klassische und Romantische Satire. — STICH, Grillparzers Aesthetik. — Müllenhoff, Deutsche Altertumskunde, II, neuer Abdruck, besorgt durch ROEDIGER. — KEPPLER (von), Aus Kunst und Leben. — ROLFS, Neapel. — WEÏS, Catalogue des manuscrits du couvent de Therapnä (en grec).

Museum, mars : TROMBETTI, L'Unità d'origine del linguaggio. — ZIELINSKI, Das Clauselgesetz in Ciceros Reden. — Persian historical texts, III. — DALMAN, Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramaisch ; 2te Aufl. — DU TOIT, Afrikaansche Studies. — Deutsche Texte des Mittelalters, Bd. II en Bd. V. — Deutsche Texte des Mittelalters, Bd. I en Bd. IV. — BENNI, Beitraege zur polnischen Wortbildung. — BAUMGARTEN, POLAND, u. WAGNER, Die hellenische Kultur. — UEDING, Ludwig der Bayer und die niederrheinischen Stadte. — VOSSELMANN, Die reichsstädtische Politik König Ruprechts von der Pfalz. — MONOD, Jules Michelet. — Gijsberti HODENPÜL, Napoleon in Nederland. — DETMER u. KRUMBHOLTZ, Zwei Schriften des Münsterschen Wiedertaufers Bernhard Rothmann.

— n° 6, n° 7, avril : WECKLEIN, Studien zur Illias (van Leeuwen). — L. Annaei Senecae Dialogorum libros XII ed. HERMES. — PLESSIS, Epitaphes. — MEYER, Gesammelte Abhandlungen zur mittellateinischen Rythmik. — E. J. W. GIBB, Memorial Series, Vol. I. — Nederlandsche Volksboeken, X, uitg. door BOEKENOOGEN. — Bonner Beiträge zur Anglistik, XV. — SCHROPP, Faust, tragédie de Goethe ; traduction complète. — DÖRPFELD, Leukas. — MICHAEL, Die Heimat des Odysseus. — LANG, Untersuchungen zur Geographie der Odyssee. — GERLAND, Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel, I. — COLENBRANDER, De Belgische Omwenteling. — DE JONG, Dienstweigering bij de oude Christenen. — Clifford ALLBUTT, The historical relations of Medicine and Surgery to the end of the XVIth century. — Van der MOST, Handelsaardrijkskunde, I-II.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 18 Quarantième année. 7 mai 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, janvier-mars 1906, n° 1 : FOULET, Le voyage de Voltaire en Angleterre. — Hazard, Le spectateur du Nord. — M. MASSON, La corresp. spirituelle de Fénelon avec Mme de Maintenon. — LESANS, Une imitation d'Hérodote dans la Légende des siècles. — Paul d'ESTRÉE, Une victime inconnue de Beaumarchais, Bonnefoy de Bouyon. — DROZ, Une lettre de Faret. — *Mélanges :* Une rencontre des Muses de France et d'Italie demeurée inédite (Vianey); La mort de J.-J. Rousseau, récit fait par Thérèse Levasseur à l'architecte Paris (G. Gazier); Pascal, Condorcet et l'Encyclopédie (V. Giraud); Trois pièces attribuées à Ronsard, restituées à Amadis Jamin (Laumonier); Lettres du P. Brumoy à J.-B. Rousseau (P. B.); Un passage de Némésis et le Sommeil du Condor de Leconte de Lisle (Bury). — *Comptes rendus :* MARSAN, La pastorale dramatique en France à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle; édition critique de la Sylvie de Jean de Mairet; Alexis FRANÇOIS, La grammaire du purisme et l'Académie française au XVIIIe siècle; GODET, Mme de Charrière et ses amis; HUGUET, La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo; G. MONOD, Jules Michelet.

Romania (Paris, Champion), n° 137, janvier 1906 : PHILIPON, prov. enc. ital. iugo, engo. — P. MEYER, fragments de mss. français. — J.-A. HERBERT, An early ms. of Gui of Warwick. — A. THOMAS, Jamette de Nesson et Merlin de Cordebeuf. — *Mélanges :* G. HUET, Encore Floire et Blanchefleur; LOT, Guenelon-Ganelon; DROUHET, Franç. épaule; A. THOMAS, Girault de Borneil ou Guiraut de Bornelh; prov. albuesca, aubieco; un sens rare du mot voiture; NOVATI, Ital. jana, janara. — *Comptes rendus :* Bausteine für romanische philologie, Festgabe für Mussafia; Glossemata de Prudentio, p. BURNAM; Cartulaire de S. Vincent de Lucq, p. BARRAU-DIHIGO et POUPARDIN; Die Lieder des troveors Perrin von Angicourt, p. STEFFENS; E. LANGLOIS, Table des noms propres compris dans les chansons de geste imprimées; Le livre des comptes de Thomas du Marest, p. LE CACHEUX; CARNAHAN, The prologue in the old French and Provençal mystery; Der Huge Scheppel der Gräfin Elisabeth von Nassau-Saarbrücken.

Annales du Midi, n° 70, avril 1906 : J. CALMETTE, La famille de saint Guilhem; Gaucelme, marquis de Gothie. — V. DE BARTHOLOMAEIS, La tenson de Taurel et de Falconet. — *Mélanges et documents :* VIDAL, Les comptes consulaires de Montagnac (Hérault); DUCAMIN, A propos d'une récente édition de Guillaume Ader. — *Comptes rendus critiques :* ANGLADE, Le troubadour Guiraud Riquier; Dr FRANCUS, Notes et documents historiques sur les huguenots du Vivarais. — Revue des périodiques. — Nécrologie. — Chronique. — Livres annoncés sommairement. — Publications nouvelles.

Bulletin hispanique, n° 2 : MESQUITA DE FIGUEIREDO, Ruines d'antiques établissements à salaisons sur le littoral sud du Portugal. — SAROÏHANDY, Un saint bordelais en Aragon. — MOREL-FATIO, D. Bernardino de Mendoza. II. Les Œuvres. — PÉREZ-PASTOR, Nuevos datos acerca del histrionismo espanol en los siglos XVI y XVII (suite). — PAZ Y MÉLIA, Cartapacio de diferentes versos à diversos asuntos, compuestos o recogidos por Mateo Rosas de Oquendo. — MÉRIMÉE, Un romance de Carlos Boyl. — CIROT, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux. I. Les vestiges de l'espagnol

et du portugais dans le parler actuel des Juifs bordelais. — *Variétés :* Des noms et des prénoms (G. Cirot). — « Toujours perdrix » (C. Pitollet). — *Questions d'enseignement :* Rapport sur le concours d'agrégation d'espagnol et d'italien en 1905 (A. Morel-Fatio). — *Bibliographie :* J. Leite de Vasconcellos, Religioes da Lusitania (P. Paris). — M. Menéndez y Pelayo, Origenes de la Novela (E. Mérimée). — N. A.-A. Cortés, Noticias de una corte literaria (E. Mérimée). — A. Danvila, Fernando VI y Dona Barbara de Braganza (H. Léonardon). — J.-R. Lomba y Pedraja, Obras en verso de D. José Somoza (G. Le Gentil). — Chronique. — Gravures. Ruines d'antiques établissements à salaisons sur le littoral sud du Portugal.

La Bibliographie moderne, nos 53-54, septembre-décembre 1905 : Stein, La place de la science dans les bibliothèques françaises. — Dorveaux, Historique de la bibliothèque de l'Ecole de pharmacie de Paris. — Barroux, Analyse du premier registre des archives de l'Ecole de pharmacie. — Bourgin, Les archives pontificales de l'histoire moderne de la France. — Oursel, A propos de la réorganisation des bibliothèques et des archives. — Arnauldet, Inventaire de la librairie du Château de Blois en 1518 (suite). — Chronique (archives, bibliothèques, livres). — *Comptes rendus et livres nouveaux :* d'Hoop, Inventaire général des archives ecclésiastiques du Brabant, I; Durville, Catalogue de la bibliothèque du Musée Thomas Dobrée, manuscrits; Dewey, Library of Congress, A. L.-A. Catalog; Chauvin, Bibliographie des ouvrages arabes, VII-IX; Pazdirek, Manuel universel de la littérature musicale, lettre B; M. Pellechet, Catalogue général des incunables des bibliothèques publiques de France, 1-11; Claudin, Histoire de l'imprimerie en France, II-III.

Deutsche Literaturzeitung, n° 16 : Der naturwissenschaftliche Hochschulunterricht, seine Gegenwartsaufgaben und seine Zukunftsforderungen. I (Walter von Dyck.) — Who's Who in America. 1906 — 1807. Establ. by Marquis, ed. by Monard. — Schleiermacher, Harmonie. Hgb. u. eingel. von Mulert. — Zwinglis sämtliche Werke. Hgb. von Egli und Finsler. I. — Drews, Der Einfluss der gesellschaftlichen Zustände auf das kirchliche Leben. — Strack, Einleitung in das Alte Testament. 6. Aufl. — Spengler, Heraklit. — Kleinpeter, Mittelschule und Gegenwart. — Reuter, Lehrplan des Katharineums zu Lübeck. — Blattner, Taschenwörterbuch der russischen und deutschen Sprache. I, Russisch-Deutsch. — Boyer et Spéranski, Manuel pour l'étude de la langue russe. — Beveridge, The Haydarabad Codex of the Babar-Nama. — Oldenburger, De oraculorum Sybillinorum elocutione. — Rasi, Le satire e le epistole di Q. Orazio Flacco. I. — R.-M. Meyer, Goethe. 3. Aufl. (cf. *Revue*, 1905, II, p. 316). — Krüger-Westend, Charlotte Niese. — Gerould, The North English homily collection. — Rageot, Le Succès. — G. Pellissier, Etudes de Littérature et de Morale contemporaines. — Grundriss der Geschichtswissenschaft. Hgb. von Alois Meister, I, 1. — Strakosch-Strassmann, Das allgemeine Wahlrecht in Osterreich seit 1848. — Chevrillon, Sanctuaires et paysages d'Asie. — Waszynski, Die Bodenpacht. I. Die Privatpacht (cf. *Revue*, n° 4). — Year Books of Edward II, III. Ed. by Maitland. — Zeitschrift für Völkerrecht und Bundesstaatsrecht. Hgb. von Kohler. I, 1. — Helenius und Trygg-Helenius, Gegen den Alkohol.

PUBLICATIONS RELATIVES AU MAROC

BEL (Alfred), professeur à la Médersa de Tlemcen. Les Benou Ghanya, derniers représentants de l'Empire almoravide et leur lutte contre l'empire almohade. In-8 .... 12 fr. »

CASTRIES (Comte Henry de). LES SOURCES INEDITES DE L'HISTOIRE DU MAROC, de 1530 à 1845. Recueil de lettres, documents et mémoires conservés dans les Archives européennes. — La publication comprendra environ 24 volumes in-8, avec cartes, fac-similés, etc.

— Tome I en 2 fascicules, in-8 .... 25 fr. »

— Moulay Ismaïl et Jacques II. Une apologie de l'Islam, par un sultan du Maroc. In-8, avec texte arabe, 3 portraits et 2 grandes planches de fac-similé. 5 fr. »

CAUDEL. Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. 2 parties in-8. Chaque .... 6 fr. »

COUR (Aug.). L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leurs rivalités avec les Turcs de la Régence d'Alger (1509-1830). In-8 .... 7 fr. 50

DELPHIN (G.). Fas, son Université et l'enseignement supérieur musulman. In-8, carte .... 3 fr. »

— L'astronomie au Maroc. In-8, planche .... 3 fr. 50

ELOUFRANI (Mohammed Esseghir). Nozhet-Elhadi. Histoire de la dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque .... 15 fr. »

EUDEL (Paul). Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine). In-18 illustré de nombreuses figures .... 10 »

EZZIANI (Aboulqâsem ben Ahmed). Le Maroc de 1631 à 1812. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. In-8 .... 15 fr. »

FOURNEL (Henri). Les Berbers, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 vol, in-4 .... 40 fr. »

FRISCH (Le commandant R.-J.). Le Maroc. Géographie, organisation politique. In-18, carte .... 3 fr. 50

LE CHATELIER (A.), professeur au Collège de France. L'Islam au XIXe siècle. In-18 .... 2 fr. 50

— Les Confréries musulmanes du Hedjaz. In-18 .... 5 fr. »

— Les Medaganat. In 8, carte .... 2 fr. 50

— Les tribus du Sud-Ouest marocain. In-8 .... 3 fr. »

LÉON L'AFRICAIN. Description de l'Afrique. Nouvelle édition publiée et annotée par Ch. Schefer de l'Institut. 3 vol. gr. in-8, avec cartes .... 75 fr. »

MERCIER (Ernest). Histoire de l'Afrique Septentrionale depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1830. 3 vol. in-8, avec cartes .... 25 fr. »

MOHAMMED BEN CHENEB. Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb, recueillis, traduits et commentés. Tomes I, II. In-8. Chaque .... 12 fr. »

MONTET (Edouard). Les confréries religieuses de l'Islam marocain, leur rôle politique, religieux et social. In-8 .... 2 fr. »

SCHNELL (Paul). L'Atlas marocain, d'après les documents originaux. Traduit par Aug. Bernard. In-8, grande carte de la chaîne de l'Atlas, tirée à 2 tons .... 10 fr. »

WEISGERBER (Dr. F.). Trois mois de campagne au Maroc. Etude géographique de la région parcourue. Un beau volume in-8, avec 44 illustrations, cartes, photographies, dessins .... 5 fr. »

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 19 Quarantième année. 14 mai 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Musicale, nos 8-9 : Le Salon musical. — Notre Concours. — Chorale des Lycées de jeunes filles. — Notes sur la Musique orientale : Egypte (communication de M. MASPERO, membre de l'Institut) ; Maroc (lettre de M. Maxime ALLIER, de Tanger) ; Océanie (communication de M. TRILLES, missionnaire) ; Territoire du Tchad (M. GRENIER) ; Arabes et Byzantins, (lettre de M. DERENBOURG, membre de l'Institut).— Aphrodite, Astarté, Thamara.— Jules COMBARIEU : Cours du Collège de France ; le mode mineur. — G.-Marie ADENIS : l'orchestre à l'époque de Bach et de Hændel.— Théâtres : Hans le joueur de flûte, Manon Lescaut (PUCCINI), etc. — Concerts. — Correspondances de Monte-Carlo, Nice, Pau, Genève, Stuttgart, Berlin. — La Musique à l'Hôtel des ventes de Paris.— Recettes officielles des théâtres lyriques. — Scène orientale, par Xavier LEROUX.

Deutsche Literaturzeitung, n° 17 : Der naturwissenschaftliche Hochschulunterricht, seine Gegenwartsaufgaben und seine Zukunftsforderungen. (Walter von DYCK). — GÜNTHER, Varenius. — Ehrengabe der Latina für W. FRIES. — MAIER, Der Judasbrief. — GRASS, Die russischen Sekten.— PROMUS, Die Entstehung des Christentums. — ODAU, Quaestionum de septima et Octava Platonis epistola capita duo. — KOHLER, Jansenismus und Cartesianismus. — TRÜPER, Ein Kongress für Kinderforschung und Jugendfürsorge. — Orientalische Studien, Theodor Nöldeke gewidmet, hgb. von BEZOLD. — The Quatrains of Háli. Ed. by WARD. — VOLLMER, Die Uberlieferungsgeschichte des Horaz.— Euripide, Hécube. 3e édition, p. Weil. — DEIBEL, Dorothea Schlegel als Schriftstellerin. — SEIDEL, Georg Herwegh. — BEST, Die persönlichen Konkreta des Altenglischen. — SCHÖN, Die Bildung des Adjektivs im Altenglischen.— LAGARDE, La lutte pour la vie.— RIBERA, Lo cientifico en la Historia.— VOLLBRECHT, Uber den Wert von Xenophons Anabasis als Geschichtsquelle. — STOESSEL, Die Schlacht bei Sempach.— Atti del Congresso Internazionale di scienze storiche. III. — JANSON, Geschichte des Feldzuges 1814 in Frankreich. 2. — Rupprecht Prinz von BAYERN, Reiseerinnerungen aus Ost-Asien. — E. v. Seydlitzsche Geographie. Ausg. C. 24. Aufl. Hgb. von OEHLMANN. — Die Inventur der Firma Fugger aus dem Jahre 1527. Hgb. von STRIEDER.— Oesterreichisches Staatswörterbuch. Hgb. von E. MISCHLER u. J. Ulbrich. 10. Lief, 2. Aufl. — STIEL, Der Tatbestand der Piraterie. — KRISTELLER, Kupferstich und Holzschnitt in vier Jahrhunderten.

Literarisches Zentralblatt, nos 17-18 : HALMEL, Der zweite Korintherbrief des Apostels Paulus. — RADY, Gesch. der kathol. Kirche in Hessen, 722-1526.— RADE, Schleiermachers Glaubenslehre.— Philosophische abhandlungen Max Heinze Gewidmet. — POST, Johannes von Müllers philosophische Abhandlungen.— LIPPS, Bewusstsein und Gegenstände. — E. SCHWARTZ, Christliche und jüdische Ostertafeln. — NACHOD, Geschichte von Japan, I. — GROSSMANN, BERNER, SCHUSTER, ZINGELER, Genealogie des Gesammthauses Hohenzollern.— A. KLEIN, Die Finanzverwaltung in Preussen am Arfang des XV Jahrhunderts. — BECCARI, Rerum Aethiopicarum Scriptores Occidentales, II, III, Paez, Historia Aethiopiae. — Carlyle, Friedrich der Grosse, p. LINNEBACH. — KOWALEWSKI, Moltke als philosoph. — Max HOFFMANN, Geschichtsbilder aus Rankes Werken.— RATZEL, Kleine Schriften, II. — HIRT, Die Indogermanen. — JACOBY, Das geographische Mosaik von Madaba. — Lo Codi des Ricardus Pisanus, p. FITTING und SUCHIER. — H. E. BROCKHAUS, Die Firma Brockhaus. – Coptic und Greek texts of the Christian period from Ostraka, Steine, etc in the

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 20 Quarantième année 21 mai 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mai-juin 1906 : FRANÇOIS-CHARLES ROUX, La politique française en Égypte à la fin du XVII[e] siècle 1[er] article. — F. THÉNARD et R. GUYOT. Le conventionnel Goujon; suite. — ALFRED PEREIRE, Des premiers rapports entre Saint-Simon et Auguste Comte, d'après des documents originaux, 1816-1819. — Correspondance, Carnot et Napoléon. Réponse de M. Eugène WELVERT à la lettre de M. le capitaine Sadi CARNOT. — Bulletin historique : France. Histoire de l'art, par Louis HOURTICQ. — Belgique, 1902-1905, par Eugène HUBERT; 1[er] article. — Comptes-rendus critiques : Stanley Lane POOLE, a history of Egypt in the middle ages; EBERSTAD, Das franz. Gewerbrecht; PETRENZ, Entwickelung der Arbeitsteilung im Leipziger Gewerbe; ROEHL, Beiträge zur preuss. Handwerkerpolitik; LOHMANN, Die staatliche Regelung der englischen Wollindustrie; OMONT, Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII et XVIII siècles; LACOUR-GAYET, La marine militaire sous le règne de Louis XVI; PHILIPPSON, Der grosse Kurfürst; ARNHEIM, Der finnl. Landtag, 1899; La Société des amis des sciences de Cracovie.

Revue des Etudes historiques, mars-avril 1906 : FROMAGEOT, Les aventures des Jean-Baptiste de Monicart et comment il composa à la Bastille son Versailles immortalisé. — LACOUR-GAYET, Le voyage de Louis XVI à Cherbourg (1786). — J. PAQUIER, Lettres familières de Jérôme Aléandre (1510-1540) (suite). — Comptes rendus critiques. — GOMPERZ, Les penseurs de la Grèce, trad. REYMOND, t. II. — BOURGUET, L'administration financière du sanctuaire Pythique au IV[e] siècle. — Alice GARDNER, Theodore of Studium : His life and times. — THIRION, M[me] de Prie. — Comte FLEURY, Les dernières années du Marquis et de la Marquise de Bombelles. — BLIARD, le conventionnel Prieur de la Marne en mission dans l'Ouest. — AURIOL, La France, l'Angleterre et Naples de 1803 à 1806. — WELSCHINGER, Le Pape et l'Empereur. — MADELIN, La Rome de Napoléon. — A. BERTRAND, Versailles. Ce qu'il fut. Ce qu'il est. Ce qu'il devrait être.

Correspondance historique et archéologique, n° 147, mars 1906 : Paul d'ESTRÉE, Un neveu embarrassant. — Lucien GILLET, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, etc. se rapportant à l'histoire de Paris et exposés aux salons depuis 1673 (suite). — Chronique. — Ouvrages nouveaux. — Memento bibliographique. — Périodiques.

Deutsche Literaturzeitung, n° 18 : Nochmals die Beförderungsverhältnisse der theologischen Privatdozenten in Preussen. — WHITMAN, Prosaschriften. Übs. von. Lessing. — Katalog der Bibliothek Becher, Karlsbad. — WENDING, Ur-Marcus. — Kirchengeschichtliche Abhandlungen. Hgb. von Sdralek. III. — SEILLIÈRE, La philosophie de l'impérialisme. II. Apollôn ou Dionysos; Apollo oder Dionysos. Übs. von Theodor Schmidt. — WOLGAST, Vom Kinderbuch. — G. BUDDE, Zur Reform der fremdsprachlichen schriftlichen Arbeiten an den höheren Knabenschulen. — MEHMED TEVFIQ, Ein Jahr in Konstantinopel. 1. 2. 4. Übs. von Theodor Menzel. — KLEMPERER, Talmud-Sprüche. — KRUMBACHER, Ein vulgärgriechischer Weiberspiegel. — MUNRO, Criticisms and elucidations of Catullus, 2[e] éd. — M. DIEZ, Goethe. — FIELITZ, Festrede zu Schillers 100. Todestage. — VERSHOFEN, Charakterisierung durch Mithandelnde in Shakespeares Dramen. — CLAIRBROOK, Die Kunst, die englische Sprache durch Selbstunterricht sich anzueignen. 7. Aufl. — Max FREIHERR von

Waldberg, Der empfindsame Roman in Frankreich. 1. — Baier, Päpstliche Provisionen für niedere Pfründen bis zum J. 1304. — Fester, Franken und die Kreisverfassung. — Sundwall, Epigraphische Beiträge zur sozialpolitischen Geschichte Athens im Zeitalter des Demosthenes. — Fédor Golovkine, La cour et le règne de Paul I[er]. — Die Kämpfe der deutschen Truppen in Südwestafrika I. — L'Houet, Zur Psychologie des Bauerntums. — Lanzac de Laborie, Paris sous Napoléon, Administration. Grands Travaux. — Knecht, System des Justinianischen Kirchenvermögensrechtes. — Pagel, Grundriss eines Systems der medizinischen Kulturgeschichte. — Holwerda, und Bœser, Beschreibung der ägyptischen Sammlung des Niederländischen Reichsmuseums der Altertümer in Leiden.

Literarisches Zentralblatt, n° 19 : Preuschen, Antilegomena. — Mommert, Aus dem Leben eines Dorfpfarrers. — Epitre historique du R. Scherira Gâon trad. par L. Landau. — Carton, La civilisation romaine dans le pays de Dougga. — Hampe, Urban IV und Manfred (cf. *Revue*, n° 12). — Peters, Die Amtsverfassung im Hochstift Hildesheim. — Mathieson, Scotland and the Union. — Immanuel, Der russisch-japanische Krieg, IV. — Philippson, Europa. — Sethe, Urkunden der 18. Dynastie, II, Thutmosis 1 and 2. — The Little Clay Cart, trad. Ryder. — Die Chronik des Hippolytos p. ad. Bauer. — Genée, Shakspeare. — Elsbet Stagel, Das Leben der Schwestern zu Töss, p. Vetter. — Des Knaben Wunderhorn, p. Grisebach. — Pissin, Otto Heinrich Graf von Loeben. — Huelsen, Das Forum Romanum. — Petersen, Comitium, Rostra, Grab des Romulus.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon, Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 21 Quarantième année. 28 mai 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, 1905, nov.-déc. : *Partie administrative*. — *Partie littéraire* : W. R. Paton, Note sur l'Agamemnon d'Eschyle. — Th. Reinach, Note supplémentaire sur le papyrus d'Alcée. — J. Carcopino, Damon a-t-il été ostracisé ? — *Bibliographie* : C. E. Ruelle, Bibliographie annuelle des études grecques. — *Chronique*.

Revue de l'histoire des religions, janv.-févr. : Fr. Cumont, Les cultes d'Asie-Mineure dans le paganisme romain. — L. Massebieau et Bréhier, Essai sur la chronologie de la vie et des œuvres de Philon, I. — S. Reinach, Lettre à propos du ps. xxii, v. 17. — *Revue des livres*. — *Chronique*.

Deutsche Literaturzeitung, n° 19 : Die Beförderungsverhältnisse der theologischen Privatdozenten in Preussen (Schiele). — Hauviller, Franz Xaver Kraus. 2. Ausgabe. — Frankfurter, Unrichtige Büchertitel. — Erbt, Die Hebräer. — Baumgarten, Unsoziale Einrichtungen der evangelischen Kirche. — Krüger, Melanchthon. — Cassirer, Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit. I. — W. Schmidt, Der Kampf um die sittliche Welt. — Natorp, Pestalozzi. — Altbabylonische Urkunden aus Sippara. Bearb. von Friedrich. — Pope, A Handbook of the ordinary dialect of the Tamil Language. IV. 7th ed. — Hippolytos, Tragödie des Euripides. Übs. von Altendorf. — Methner, Der sogenannte Irrealis der Gegenwart im Lateinischen. — H. v. Kleists Werke. Hgb. von Erich Schmidt, Minde-Pouet und Steig. — Kleinpaul, Das Fremdwort im Deutschen. 3. Aufl. — Blach, Die Schriftsprache in der Londoner Paulsschule zu Anfang des XVI. Jahrhunderts. — Lamouche, Essai de grammaire Languedocienne (Dialectes de Montpellier et de Lodève). — Mélanges d'histoire littéraire p. sous la direction de G. Lanson. — Grossmann, Berner, Schuster, Zingeler, Genealogie des Gesamthauses Hohenzollern. — Werenka, Die Schlacht bei Mantinea. — Jacoby, Das geographische Mosaik von Madaba. — Gertrud Züricher, Das Ryti-Rössli-Lied. — Bonner, Evidence in Athenian Courts. — Else Conrad, Der Verein für Sozialpolitik und seine Wirksamkeit auf dem Gebiet der gewerblichen Arbeiterfrage. — Bennecke, Das Hoftheater in Kassel von 1814 bis zur Gegenwart.

Literarisches Zentralblatt, n° 20 : Soltau, Himmelfahrt und Pfingsten. Goetz, Die Quellen zur Gesch. des hlg. Franz von Assisi ; Boehmer, Anal. zur Gesch. des Franciscus von Assisi. — Schweiger-Lerchenfeld, Kulturgesch. — Bugge, Vesterland enes indflydelse paa Nord boernes. — Répert. de l'hist. mod. p. Brière, etc. 1902. — Koetschet, Aus Bosniens letzter Türkenzeit. — Eulenburg-Hertefeld, Eine Erinnerung an Graf Arthur Gobineau. — Wislicenus, Der Kalender in gemeinverständlicher Darstellung. — Russen über Russland, ein Sammelwerk, p. Melnik. — Kroker, Gesch. der Dürr-Buchhandlung. — Ibn Hatib al-Dahsa Tuhfa dawi-l-Arab, p. Mann. — Schodorf, Beitraege zur genauern Kenntnis der attischen Gerichtssprache aus den zehn Rednern. — Tiktin, Rumänisches Elementarbuch. — Risberg, Den svenska versens teori, I. — Bartels, Handbuch zur Gesch. der deutschen Literatur. — Heynacher, Gœthes Philosophie aus seinen Werken. — Monumenti antichi p. Accad. dei Lincei, XV. Hedicke, Jacques Dubroeucq von Mons. — Benndorf, Die englische Pädagogik im 16 Jahrhundert.

Zeitschrift fur katholische Theologie, XXX, nº 2 : J. LINDEN, Die bibliches Aufnahme Mariä in den Himmel. — E. DORSCH, Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten christl. Kirche, III. — Fr. SCHMID, Die verschiedenen Formen des Monophysitismus in theologischer Beleuchtung. — G. RAUSCHEN, Die Lehre des hl. Hilarius von Poitiers über die Leidensfähigkeit Christi. — A. BECK, Erwiderung. — Rezensionen. — Analekten. — Literarischer Anzeiger.

Museum, mai, nº 8 : FINCK, Die Aufgabe und Gliederung der Sprachwissenschaft. — DIELS u. SCHUBART, Anonymer Kommentar zu Platons Theaetet. — NIEDERMANN, Contributions à la critique et à l'explication des gloses latines. — GEIGER, Dipavamsa und Mahavamsa. — CANNING, History in Scott's Novels. — JORDAN, Die Sage von den vier Haymonskindern. — MEILLET, Etudes sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave, II. — DETLEFSEN, Die Entdeckung des germanischen Nordens im Altertum ; Die geographischen Bücher der Naturalis Historia des C. Plinius Secundus. — BONNEFONS, Marie Caroline, Reine des Deux-Siciles. — JOHNSTON, The Napoleonic Empire in Southern Italy. — HOUSSAYE, 1815, III. — Keur uit de werken van Sören Kierkegaard. — MEINSMA, Middeleeuwsche Bibliotheken (Schoengen). — MOLHUYSEN, Geschiedenis der Universiteits-Bibliotheek te Leiden. — BORLÉ, Trente Thèmes d'examen.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon, Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 22 Quarantième année 4 juin 1906.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Recueil d'archéologie orientale, publié par M. Clermont-Ganneau, tome VII, livraisons 13, 14 et 15 : Les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (suite et fin). — Fiches et Notules : Inscription grecque Wadd., n° 2210. — Le dieu Ethaos. — Le « prince héritier » en phénicien et en hébreu. — Ἀδδιδος. — Le memorion. — Le comte Patricius. — Gérard, de l'Ordre de l'Hôpital, évêque de Balanée de Syrie. — Histoire d'Egypte, de Maqrîzi. — Deux projets de croisade des XIIIe-XIVe siècles. — Le sirr sanctifié. — La Province d'Arabie. — Inscription grecque de Esdoûd. — L'expédition américaine dans la Syrie centrale. — Inscriptions de la Haute-Syrie et de Mésopotamie. — Fiches et Notules : Le comte Anthimos, gouverneur d'Arabie. — Inscription byzantine de Sinope. — L'édit d'Agrippa II. — Abdalgas et Olbanès. — Ostrakon araméen Cowley.

Annales des sciences politiques, mai 1906 : RIPERT, L'assistance aux vieillards infirmes et incurables et la loi du 1er juillet 1905. — MARVAUD, Douze ans de relations économiques avec l'Espagne (1893-1905). — KNIGHT, La houille blanche. — J. P. HAHN, Les nouveaux canaux prussiens. — A. DE LAVERGNE, Chronique budgétaire et législative (1905). — Analyses et comptes rendus. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques.

Annales de l'Est et du Nord, n° 2, avril 1906 : FINOT, La paix d'Arras (fin). — DAVILLÉ, Le pagus Scarponensis (fin). — POULET, Le sans-culotte Philip, président de la Société populaire de Nancy. — Comptes rendus : KÖNIG, Die Politik des Grafen Balduin V von Hennegau; ROPS, Les hommes de loy et de lignage du comté de Namur; Comte de SAINT POL, Correspondance de la famille des Essars; MUTHER, La peinture belge au XVIe siècle.

Bulletin italien, n° 2 : DUHEM, Thémon le fils du Juif et Léonard de Vinci (1er article). — NERI, Nota sulla Letteratura cortigiana del Rinascimento. — BOURRILLY, Les diplomates de François Ier : Maraviglia à Milan (1532-1533). — J. LUCHAIRE, Lettres de Vincenzo Monti à Mme de Staël pendant l'année 1805 (1er article). — Bibliographie : CHISTONI, Soluzione dell' enigma dantesco DXV; E. PROTO, L'Apocalissi nella Divina Commedia; E. G. PARODI, La data della composizione e le teorie politiche dell' Inferno e del Purgatorio di Dante; R. ORTIZ, Le imitazioni dantesche e la questione cronologica nelle opere di Francesco da Barberino. — A. LUCHAIRE, Innocent III et la croisade des Albigeois. — M. BESSO, Roma e il Papa nei proverbi e nei modi di dire. — U. FOSCOLO, Les dernières lettres de Jacques Ortis, traduction nouvelle par J. LUCHAIRE; préface d'E. FAGUET. — L. HAZARD, Les milieux littéraires en Italie de 1796 à 1799. — Brani inediti dei Promessi Sposi di A. MANZONI per cura di G. SFORZA. — B. CROCE, Lineamenti di una Logica come scienza del concetto puro.

Revue Musicale, sixième année, n° 10 : J.-C., La musique et les lycées de jeunes filles. — QUITTARD, Le concours Diémer au Conservatoire. — Le Roi Aveugle, de MM. Hugues LE ROUX et Henri FÉVRIER, à l'Opéra Comique. — Notes sur la musique orientale. I. Le chant, la musique et la danse en Egypte (d'après une communication de M. MASPÉRO), sous la XVIIIe dynastie. II. A. GUÉRIN, vice-consul de France à Tché-Fou : la trompette la-pa. — Paul MASSON, de l'Ecole

Normale supérieure : note sur Du Faur, musicien de l'Académie des Valois au XVIe siècle. — Augé de Lassus, V. Capoul ; souvenirs de l'Opéra-Comique. — Jules Combarieu, Cours du Collège de France (suite) ; les modes autres que notre « majeur » et notre « mineur » (leçon sténographiée par M. E. Dusselier). — M. Van Dyck, la langue allemande aux concerts de Paris, et M. Weingartner. — Correspondances, Concerts et Informations. — H. Bellermann, La mesure dans la musique des XVe et XVIe siècles. — Gravrand, organiste à Vannes et professeur à l'Ecole normale : la musique et les nouveaux programmes du brevet supérieur. — Encartage : I. Statuts de la Chorale des lycées de jeunes filles de Paris et programme de son premier concert. II. Nomenclature des modes diatoniques chez les Grecs et chez les modernes ; échelles de transposition ; textes de Boèce, Cassiodore, Hucbald, etc...

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : Die Beförderungsverhaltnisse der theologischen Privatdozenten in Preufsen. II. (Schiele). — Rhodokanakis, Die aethiopischen Handschriften der K. K. Hof bibliothek zu Wien. — Sabel und Feder, Zum sechzigsten Geburtstag Carl Baron Torresanis. Herausgegeben von Danzer. — Burton, Some principles of literary criticism and their application to the synoptic problem. — Leder, Die Diakonen der Bischöfe und Presbyter und ihre urchristlichen Vorlaufer. — Babylonische Hymnen und Gebete in Auswahl von H. Zimmern. — Stein, Der soziale Optimismus. — Schmidt-Jena, Die neue Frau. Grundriss einer Erziehungsreform. — An abridged translation of the history of Tabaristan. Comp. by Isfandiyar. — Jacob, Erwähnungen des Schattentheaters in der Weltliteratur. — Lohmann, Nova studia Euripidea. — Ammon, Cicero als Naturschilderer. — Thidriks Saga af Bern. Udgivet. — Bossert, Essais sur la littérature allemande. — Hirst, A grammar of the dialect of Kendal. — Von den Driesch, Die Stellung des attributiven Adjektivs im Altfranzösischen. — Montelius, Kulturgeschichte Schwedens. — Urkundenbuch des Hochstifts Hildesheim und seiner Bischöfe. Bearbeitet von Hoogeweg. IV. — Hürlimann. Beitrage zur Bestimmung des Schlachtfeldes am Morgarten. — Von Hoen, Aspern. — Schenkls Lehrbuch der Geschichte, bearb. von H. G. Schmidt. II. — Grande, La carte d'America di Giacomo Gastaldi. — Kelsen, Die Staatslehre des Dante Alighieri. — Lamennais, Das Volksbuch übs. von Paetz, mit Einleitung von Adler. — Hense, Die Modificierung der Maske in der griechischen Tragodie. 2. Aufl,

Literarisches Zentralblatt, n° 21 : A commentary on the Book of Job, p. Wright, trad. Hirsch. — Thomas de Celano, S. Francisci Assisiensis vita et miracula p. P. Eduardus Alenconiensis. — Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Heinrich IV und Heinrich V, p. Meyer von Knonau. V. 1097-1106. — Urkundenbuch des Klosters Neuenwalde, p. Rüther. — Brode, Friedrich der Grosse und der Konflikt mit seinem Vater. — V. Grueber, Erinner. eines Reiteroffiziers vor hundert Jahren. — Jany, Die alte preuss. Armee 1655-1740. — De Waal, Roma sacra. — Urk. aus der Zeit der dritten babyl. Dynastie, p. Peiser. — Merguet, Handlexikon zu Cicero. — Rand, Johannes Scottus. — Golther, Nordische Literaturgesch. I. — Deutsche Liebesbriefe, p. Zeitler. — Bennecke, Das Hoftheater in Kassel von 1814 bis zur Gegenwart. — Kirmis, Münzen und Medaillen. — Hirth, Scraps from a collector's note book.

COLLECTION

DE

STATUETTES BOUDDHIQUES

ANCIENNES

DE LA CHINE ET DU LAOS

EN BRONZE, EN PIERRE ET EN BOIS

ET D'UNE SÉRIE DE

PEINTURES ET D'ESTAMPES

JAPONAISES

ÉTUDES ET CROQUIS D'ARTISTES

LA VENTE AURA LIEU

Le Jeudi 14 Juin 1906, à 2 heures et demie

HOTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS, RUE DROUOT

Salle n° 8.

Me LOUIS NAVOIT COMMISSAIRE-PRISEUR Rue du Faubourg-Montmartre, 55	M. ERNEST LEROUX EXPERT Rue Bonaparte, 28

EXPOSITION PUBLIQUE AVANT LA VENTE

de 1 heure à 2 heures et demie.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 23 Quarantième année. 11 juin 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 21 : Josef KOHLER, Die Stellung des römischen Rechts in der heutigen Rechtswissenschaft. — E. und L. WEBER, Zur Erinnerung an Hugo Weber. — Florilegium patristicum. Digessit, vertit, adnotavit Rauschen. Fasc. IV-V. — KROKER, Katharina von Bora, Martin Luthers Frau. — P. W. SCHMIDT, Die Geschichte Jesu erzählt. Volksausgabe. — ZERBST, Zu Zarathustra. — PHILIPP, Die deutsche Auslandsschule und ihre Lehrer. — CALAND und HENRY, L'Agnistoma. Atharva-Veda-Samhita, transl. by Withney, rev. and ed. by Lanman. — Mélanges Nicole. Recueil de mémoires de philologie classique et d'archéologie offerts à J. Nicole. — Inscriptiones Graecae ad inlustrandas dialectos selectae. Iterum ed. Solmsen. — Goethes Gedichte. Textrevision, Einleitung und Erläuterungen von Pniower. — KÖRNER, Zriny. Hgb. von Schladebach. — STOSSBERG, Die Sprache des altenglischen Martyrologiums — Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors, IV. — SCHAEFER, Frühmittelalterliche Pfarrkirchen und Pfarreinteilung in römisch-fränkischen und italienischen Bischofsstädten. — GROSSMANN, Ist der Famllienname unseres Kaiserhauses Zollern oder Hohenzollern. — A. BLOCH, Le Praefectus fabrum. — MARIN, Algérie-Sahara-Soudan. Vie, travaux, voyages de Mgr. Hacquard des Pères Blancs — IRLE, Die Herero. — FREISEN, Staat und katholische Kirche in den deutschen Bundesstaaten. — BÖHME, Industrie und Handelsverträge — JACOBSTHAL, Der Blitz in der orientalischen und griechischen Kunst. — ABERT, Die Musikanschauung des Mittelalters und ihre Grundlagen.

Literarisches Zentralblatt, n° 22 : GŒTZ, Ein wort zum confessionellen Frieden. — GRÜTZMACHER, Hieronymus. — FRIES, Das philosophische Gespräch von Hiob bis Platon. — MACK, Kritik der Freiheitstheorien. — COUSIN, Kyros le jeune en Asie-Mineure. — Catal. ms. latin. Univ. Pragensis, p. TRUBLAR. — HOLTZE, Gesch. der Stadt Berlin. — MÜHLBACHER. Die liter. Leistungen des Stiftes S. Florian. — GROSSMANN, Zollern oder Hohenzollern. — ROTHERT, Die acht Grossmächte in ihrer räumlichen Entwicklung seit 1750. — HANTZSCH, Die ältesten gedruckten Karten der sächsisch-thüring. Länder. — DALMAN, Grammatik des Aramäischen. — Ars Malsachani, traité du verbe, par M. ROGER. — The Farce of Master Patelin, englished by HOLBROOK. — Syslumannaæfir, p. THORSTEINSSON. — KISCH, Vergleichendes Wörterbuch der Nösner u. moselfr. luxemb. Mundart. — Johannes von Wüzburg Wilhelm von Oesterreich, p. REGEL. — BREITHAUPT, Die natürliche Klaviertechnik. — NATORP, Pestalozzi.

GREC ANCIEN

ALLÈGRE (F.). De Ione Chio. In-8. .... 3 fr. »
Voy. Cucuel.
ANNUAIRE de l'Association pour l'encouragement des études grecques. XXe année. In-8. 8 fr. — XXIe année. In-8. .... 9 fr. 50
ANTIPHON. Voy. Cucuel.
ARBOIS DE JUBAINVILLE (Dr), de l'Institut. La source du Danube chez Hérodote. In-8. .... 1 fr. »
ARISTOTE. Traité de l'âme, traduit et commenté par G. Rodier. — I. Texte et traduction. — II. Notes. 2 volumes in-8. .... 25 fr. »
BACCHYLIDE. Poèmes choisis, traduits en vers par Eug. d'Eichtal et Théod. Reinach. Texte grec revisé et notices par Th. Reinach. Illustrations et héliogr. d'après des œuvres d'art contemporaines du poète. In-4. .... 10 fr. »
BOUCHÉ-LECLERCQ, de l'Institut. L'Astrologie grecque. In-8, fig. .... 20 fr. »
BRÉHIER (Louis). De Græcorum judiciorum origine. In-8. .... 3 fr. 50
CAMPOS-LEYZA (E. de). Analyse étymologique des racines de la langue grecque. In-8. .... 7 fr. 50
CHABOT (J.-B.). Voy. Waddington.
CHAIGNET (A.-E.), recteur honoraire. Les Problèmes et solutions touchant les premiers principes de Damascius. Traduits pour la première fois en français. 3 volumes. In-8. .... 22 fr. 50
Académie française. — Prix Janin.
— Proclus le philosophe. Commentaire sur le Parménide, suivi du commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses, traduit pour la première fois en français, avec notes et index. 3 vol. In-8. .... 22 fr. 50
— La philosophie des oracles de Porphyre. In-8. .... 1 fr. 50
— Damascius. Fragment de son Commentaire sur la troisième hypothèse du Parménide. In-8. .... 2 fr. »
CONSTANTIN LE RHODIEN. Description des œuvres d'art et de l'église des Saints-Apôtres de Constantinople, poème en vers iambiques, publié d'après le manuscrit du Mont-Athos, par Em. Legrand et suivi d'un commentaire archéologique par Th. Reinach. In-8, fig. et planches. .... 4 fr. »
CUCUEL (Ch.). Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon. In-8. .... 5 fr. »
Mention honorable de l'Association pour l'encouragement des études grecques.
— Œuvres complètes de l'orateur Antiphon. Traduction. In-8. .... 5 fr. »
— Mélanges grecs (en collaboration avec F. Allègre). In-8. .... 3 fr. »
— Quid sibi in dialogo, cui Cratylus inscribitur, proposuerit, Plato. In-8. 3 fr. »
DAMASCIUS. Voy. Chaignet.
DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH. Recueil des Inscriptions juridiques grecques. Première série. In-8, publié en 3 fascicules. .... 22 fr. 50
— Le même ouvrage. Seconde série, 3 fascicules. In-8. .... 17 fr. 50
DEMOSTHENIS Codex Σ. Fac-simile du mss. grec 2934 de la Bibliothèque Nationale, publié par Henri Omont. 2 forts volumes in-folio. .... 500 fr. »
FOUCART (Paul), de l'Institut. Traité d'alliance de l'année 362. In-8. 1 fr. 25
GIRARD (P.). L'expression des masques dans les drames d'Eschyle. In-8. .... 3 fr. 50
GRAUX (Ch.) et A. MARTIN. Notices sommaires des manuscrits grecs de Suède. In-8. .... 2 fr. 50
— Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal. In-8. .... 7 fr. 50
GUIMET (Em.). Plutarque et l'Égypte. In-8. .... 2 fr. »
HYPERIDE. Le plaidoyer A d'Hypéride contre Athénogène, publié et reproduit en héliogravure, d'après le papyrus du Louvre, avec traduction par Eug. Revillout. In-4, 15 planches en héliogravure. .... 40 fr. »
INSCRIPTIONES GRAECAE AD RES ROMANAS PERTINENTES, auctoritate et impensis Academiae collectae et editae (curante R. CAGNAT).
Tome I, fasc. 1 à 5. In-8. .... 10 fr. 50
Tome III, fasc. 1 à 4. In-8. .... 10 fr. 50
JACOB (Alfred). Sylloge vocabulorum ad conferendos demonstrandosque codices graecos utilium. In-8. .... 2 fr. »

LAPIDAIRES GRECS (Les), par F. de Mély et Ch. Ruelle.
— Tome I. Texte grec, publié par Ch.-Em. Ruelle. Un tome en 2 vol. in-4 .... 30 fr. »
— Tome II. Traduction par F. de Mély. Première partie. In-4 .... 15 fr. »
LEGRAND. Voy. Constantin.
LEUCIAS. Aphorismes sur la peste orientale, en dialecte ionien. In-8. 3 fr. 50
MICHEL (Ch.), professeur à l'Université de Liège. Recueil d'inscriptions grecques pour servir à l'étude de l'histoire et des institutions de la Grèce ancienne jusqu'à la conquête romaine. In-8 .... 20 fr. »
MILLER (E.), de l'Institut. Fragments inédits de littérature grecque (Extraits des Ποικίλη ἱστορία, histoires variées d'Elien). In-8 .... 3 fr. »
OMONT (Henri), de l'Institut. — Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale. Tome IV. In-8 .... 15 fr. »
Les Tomes I-III sont épuisés.
— Catalogue des manuscrits grecs, etc., recueillis par Emm. Miller avec fascicule. In-8 .... 5 fr. »
— Catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François I[er] et Henri II. Gr. in-4, imprimé avec les caractères de Garamond .... 25 fr. »
— Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et minuscule de la Bibl. nat. du IV[e] au XII[e] siècle. In-folio, 50 pl. .... 32 fr. »
— Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale. In-folio avec 100 planches. (Epuisé).
— Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale du VI[e] au XI[e] siècle. In-folio, 76 pl. .... 60 fr. »
— Fac-similés de manuscrits grecs des XV[e] et XVI[e] siècle. In-4, 50 pl.. 15 fr. »
— Demosthenis Codex Σ. In-folio, 1100 pl. .... 500 fr. »
— Lettre grecque sur papyrus, émanée de la Chancellerie impériale de Constantinople, conservée aux Archives nationales. In-8 .... 2 fr. »
— Lettres d'Anisson à Du Cange, relatives à l'impression du Glossaire grec (1682-1688). In-8 .... 2 fr. 50
— Inscriptions grecques de Salonique, recueillies au XVIII[e] siècle par J.-B. Germain. In-8 .... 1 fr. »
PLESSIS (J.). Propertiana. In-8 .... 1 fr. »
PLUTARQUE. De la musique. Edition critique et explicative, et traduction française, par Henri Weil, de l'Institut, et Th. Reinach. Précédé d'une introduction par Th. Reinach. In-8, illustré de nombr. clichés musicaux.... 12 fr. »
PROCLUS. Voy. Chaignet.
REINACH (Salomon), de l'Institut. Traité d'épigraphie grecque, précédé d'un essai sur les inscriptions grecques, par C.-T. Newton, conservateur du British Museum. Un fort volume in-8, avec figures et planches .... 20 fr. »
— Xerxès et l'Hellespont. In-8 .... 1 fr. »
REINACH (Théodore). Textes d'auteurs grecs et romains, relatifs au Judaïsme, réunis, traduits et annotés. In-8 .... 10 fr »
— Papyrus Th. Reinach. Papyrus grecs et démotiques recueillis en Égypte et publiés avec le concours de W. Spiegelberg et S. de Ricci. Gr. in-8, 17 pl. 16 fr. »
— De Archia poeta. In-8 .... 3 fr. »
— La musique grecque et l'hymne à Apollon. In-8 .... 2 fr. »
— Le second hymne delphique à Apollon, transcription pour chant et piano, par Th. Reinach et Léon Boëllmann. In-8 .... 3 fr. »
— Un document nouveau sur la chronologie artistique et littéraire du V[e] siècle av. J.-C. In-8 .... 1 fr. 50
Voy. Bacchylide. Constantin. Dareste, Plutarque.
RISTELHUBER (P.). Les mimes de Hérondas, trad. avec notes. In-12. 2 fr. 50
RODIER. Voy. Aristote.
STAVRIDES (J). Remarques critiques sur les « Perses » d'Eschyle. In-8. 2 fr. »
TOUBIN (A). Correction à un texte de Strabon. In-8 .... » 50 c.
TZETZAE Allegoriæ Iliadis, Pselli allegoriæ, curante J.-F. Boissonnade In-8 .... 5 fr. »
VELLAY (Ch). Etudes sur les hymnes de Synésius de Cyrène. In-8. ... 2 fr. »
VITRY (P). Etudes sur les épigrammes de l'Anthologie palatine. In-8. 1 fr. 50
WADDINGTON, de l'Institut. Inscriptions grecques et latines de la Syrie. Index alphabétique et analytique, *rédigé par J.-B. Chabot*. In-4 .... 4 fr. »
REVUE DES ÉTUDES GRECQUES. Tomes I à XVIII. In-8. Chaque volume .... 10 fr. »

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 24 Quarantième année 18 juin 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des Etudes Anciennes, n° 1 : G. Radet, Recherches sur la Géographie ancienne de l'Asie Mineure : IV. La Colonisation d'Ephèse par les Ioniens. — F. Aussaresses, L'auteur du Strategicon. — M. Bonnet, Le Dilemme de C. Gracchus. — C. Jullian, Notes gallo-romaines : XXIX. « -Briga ». — Ph. Lauzun, La prétendue statue d'Ausone au Musée d'Auch. — G. Gassies, Note sur les Déesses-Mères, à propos d'un monument inédit. — Arnaud d'Agnel, Antiquités du Musée de Sault (Vaucluse). — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — Bibliographie.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 1 : H. Suchier, Comment Tartuffe fut représenté pour la première fois. — F. Magnette, A propos d'un essai de pédagogie esthétique. — P. Thomas, Les yeux de Madame Bovary. — Comptes rendus : Ouvrages de MM. Lindsay, J.-J. Hartman, A. Counson, Le Breton, Roustan, Henschke, Sampson, B. Monod, L. von Ebengreuth, Mor Hartmann, A. Doren, H. De Peyster, G. Lenotre, A. Meynier. — Chronique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22 : Friedrich Paulsen : Zur Frage der theologischen Privatdozenten. — L. Keller, Die Tempelherrn und die Freimaurer. — Szigetvari, Ueber die Theorie der Literaturgeschichte. — Ewald, Die Briefe des Paulus an die Epheser, Kolosser und Philemon. — Gardner, Theodore of Studium. — A. H. Franckes Briefe an den Grafen Heinrich XXIV. j. L. zu Köstritz und seine Gemahlin Eleonore aus den J. 1704-1727 als Beitrag zur Geschichte des Pietismus hgb. von Berth. Schmidt und Meusel. — Höffding, Moderne Philosophen. — Kowalewski, Moltke als Philosoph. — Reiff, Praktische Kunsterziehung. — Kunz, Grundriss der allgemeinen Erziehungslehre. — Brummer, Die sumerischen Verbal-Afformative nach den ältesten Keilinschriften. — Warren, Problems still unsolved in the Indo-Aryan Cosmology. — Hatzidakis, Die Sprachfrage in Griechenland. — Rand, Johannes Scottus. I. II. — Friedrich Schlegels Fragmente und Ideen. Hgl. von Doibel. — Puscariu, Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache. I. — Tiktin, Rumänisches Elementarbuch. — Löwe, Beiträge zur Metrik Rudyard Kiplings. — Dittrich, Die Grenzen der Geschichte. — Mahaffy, The Silver Age of the Greek World. — Zech, De recuperatione Terre Sancte. Ein Traktat des Pierre Dubois (Petrus de Bosco). II. — Frhr. v. Loë, Erinnerungen aus meinem Berufsleben, 1849-1867. 2 Aufl. — John, Sitte, Brauch und Volksglaube im deutschen Westböhmen. — Outram, In the Heart of the Canadian Rockies. — R. Wilbrandt, Arbeiterinnenschutz und Heimarbeit. — Cathrein, Der Sozialismus. 9 Aufl. — Saleilles, Einführung in das Studium des deutschen bürgerlichen Rechts. Uebers. und hgb. von R. Leonhard. — Handausgabe hessischer Gesetze. I. Bd. : Hessische Verfassungsgesetze hgb. von Calker. — Pedanii Dioscuridis Anazarbei De materia medica libri quinque. Edidit Wellmann. Vol. II. — Italienische Forschungen. Hgb. vom Kunsthistorischen Institut in Florenz. I.

— N° 23 : Ecke, Die vermeintliche Bevorzugung der positiven Theologie auf den preussischen Kathedern. — Zaretzky, Der erste Kölner Zensurprozses. — Hortzschansky, Bibliographie des Bibliotheks-und Buchwesens. 2. Jahrg. : 1905. — Pirque'aboth, Der Mischnatraktat « Sprüche der Väter » ins Deustche übers. und mit Anmerkungen versehen von P. Fiebig. — Nestoriana, Die Fragmente

des Nestorius gesammelt, unters. und hgb. von O. Looss Mit Beiträgen von Cook und Kampffmeyer. — HAUSSLEITER, Die vier Evangelisten. — SCHRÖDER, Vorlesungen über die Algebra der Logik. 2 Bd. 2 Abt. Hgb. von E. Müller. — RICHERT, Kant. — Briefe eines alten Schulmannes. Aus dem Nachlasse Scheiberts hgb. von Fr. Schulze. — Ch. V. LANGLOIS, Questions d'histoire et d'enseignement. — VELTEN, Praktische Suaheli-Grammatik. 2 Aufl. — L. LEGRAS, Les légendes thébaines dans l'épopée et la tragédie grecques. — BLASS, Die Rhythmen der asianischen und römischen Kunstprosa. — CURME, A Grammar of the German Language. — RÖMER, Heiteres und Weiteres von Fritz Reuter. — HORN, Untersuchungen zur neuenglischen Lautgeschichte. — COUNSON, Petit manuel et morceaux célèbres de la littérature française. — GRAF SEGUR-CABANAC, Recueil systématique de locutions françaises ordonnées d'après les verbes. — SCHWABE, Kunst und Geschichte aus antiken Münzen. — J. KOCH, Römische Geschichte. 4. Aufl. — Petri PAEZ, Historiae Aethiopiae Liber III et IV. — KANTER, Die Ermordung König Ladislaw. — SAMASSA, Das neue Südafrika. — JAEGER, In der Gebirgswelt Tirols. — FRISCH, Die Organisationsbestrebungen der Arbeiter in der deutschen Tabakindustrie. BROOKS, Soziales Wechselfieber. Deustch von H. Hesse. — MAGIE, De Romanorum iuris publici sacrique vocabulis solemnibus in Græecum sermonem conversis. BLINKENBERG et KINCH, Exploration archéologique de Rhodes. II. III.

Literarisches Zentralblatt, n° 23 : STAERK, Die Entstehung des A. T. — STADE, Die Religion Israels u. die Entstehung des Judentums. — FARNELL, The evolution of religion. — W. FREYTAG, Die Entwickl, der griech-Erkenntnistheorie bis Aristoteles. — Monum. Germ. hist. Chronica fratris Salimbene. — HAFF, Gesch. einer ostalem. Gemeinlandsverfassung. — BLOK, Geschiedenis van het Nederlandsche volk, VI. — RIEZLER, Das glückliche Jahrhundert bayerischer Gesch. 1806-1906. — HÜBNER, Erlebn. zweier Brüder 1870-1871. — MOELLER VON DEN BRUCK, Die Zeitgenossen ; die Geister, die Menschen. — GRÜNERT, Arab. Lesestücke. — E. FRAENKEL, Griech. Denominativa. — Bokmentasaga Islendinga p. JONSSON. II. — STERN, Grundriss der Allgem. Literaturgesch. 4e éd. — BOER, Nibelungensage, I. — Heinrich von Freiberg, p. BERNT. — Der röm. Limes in Oesterreich, V u. VI; Bericht des Vereins Carnuntum. — GOLDSCHEIDER, Lesestücke u. Schriftwerke im deutschen Unterricht; GEYER, Der deustche Aufsatz.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VIe)

ARCHIVES MAROCAINES

Publication de la Mission Scientifique du Maroc.

Tome I. In-8, en 3 fascicules... 10 fr. 50

G. Salmon. L'administration marocaine à Tanger. — Le commerce indigène à Tanger. — La Qaçba de Tanger. — Les institutions berbères. — Superstitions populaires dans la région de Tanger — Les mariages musulmans à Tanger. — Les dolmens d'El-Mriés. — Michaux-Bellaire. Les impôts marocains. — Bernier. Géographie ancienne du Maroc. — Recueil des inscriptions antiques du Maroc. — Salmon. Les Chorfa Idrisides de Fès, etc.

Tome II. In-8, en 3 fascicules... 12 fr.

G. Salmon. Essai sur l'histoire politique du Nord marocain. — Confréries et Zaouyas de Tanger. — Marabouts. — Propriété foncière dans le R'arb. — Michaux-Bellaire et Salmon. El Qçar El-Kebir. Une ville de province au Maroc Septentrional (avec une carte et 7 planches). — N. Slousch. La colonie des Maghrabins en Palestine.— Salmon. L'opuscule de Chaikh Zemmoury sur les Chorfa et les tribus du Maroc. — A. Joly. L'Ouerd des Ouled Sidi Bounou. — Notes diverses.

Tome III. In-8, en 3 fascicules... 10 fr. 50

L'art musulman (Bibliographie), par Ronflard, Bouvat et Rioche. — Salmon. Les Chorfa Filala et Djilala de Fès. — Ibn Rahmoun. — Joly. Le siège de Tétouan par les tribus des Djebala (1903-1904). — Salmon. Contribution à l'étude du droit coutumier du Nord marocain. De l'association agricole. — Notes et renseignements, par Xicluna, Salmon, Joly, Bouvat.

Tome IV. In-8... 12 fr.

Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon. — Tétouan, par Joly, Xicluna et L. Mercier (6 planches et 52 illustrations). — Etude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch. — Notes et renseignements, par L. Mercier, G. Salmon, L. Bouvat.

Tome V. fasc. I. In-8... 3 fr. 50

Michaux-Bellaire et Salmon. — Les tribus de la vallée du Lekkoûs (suite). — Salmon. Catalogue des manuscrits d'une Bibliothèque privée de Tanger. — L. Mercier. Notes sur Rabat et Chella. — Bouvat. Extraits de la presse musulmane.

Tome V, fasc. 2. In-8... 3 fr. 50

Tétouan, 2e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna et L. Mercier. — Rezzoûk. Notes sur l'organisation politique et administrative du Rif. — René Leclerc. Les Salines de Tanger. — L. Bouvat. Extrait de la presse musulmane.

Tome V, fasc. 3. In-8... 3 fr. 50

Tétouan. 2e partie. Historique, par A. Joly, Xicluna, L. Mercier. — Michaux-Bellaire. La science des Ronâyâ. — Une histoire de rapt.

Tome VI. In-8... 10 fr. 50

Etude sur l'histoire des Juifs au Maroc, par N. Slousch (suite). — Les tribus arabes de la vallée du Lekkoûs, par Michaux-Bellaire et Salmon (suite). — L. R. Blanc. El Ma'âni, conte en dialecte marocain. — L. Mercier. Influence du berbère et de l'espagnol sur le dialecte marocain. — La mentalité religieuse dans la régoin de Rabat et de Salé. — Coufourier. Description géographique du Maroc d'Az-Zyany (traduction). — Salmon. Liste de villes marocaines. — Bouvat. Extraits de la presse musulmane, etc.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

Nº 25 Quarantième année. 25 juin 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie française et de littérature, 1er trimestre 1906 (Paris, Champion, 5, quai Malaquais) : Paul Passy, Deux problèmes de phonétique historique française, 1° l'évolution de l'e féminin, 2° le passage de ei à oi. — Clédat, Les vieilles locutions « mais que, ne mais que ». — Vignon, Les patois de la région lyonnaise, le pronom neutre régime direct, formes et sources. — Vey, Un mot forézien du XIIe siècle asiuraa-ad-seperata. — Baldensperger, Notes lexicologiques (suite). — 2e trimestre 1906, fascicule II du tome XX : Gilliéron et Mongin, Etudes de géographie linguistique, I. Déchéances sémantiques, oblitare ; II. Le merle dans le nord de la France ; III. Traire, mugere et molere ; IV. Echalote et cive ; V. Comment cubare a hérité de ovare. — P. Barbier fils, La racine « cap », tête, dans la nomenclature ichthyologique. — Dauzat, Les doublets dans le patois de Vinzelles (Puy-de-Dome). — Emanuelli, Le parler populaire de l'île anglo-normande d'Aurigny. — *Comptes-rendus :* L. Lambert, Chants et chansons populaires du Languedoc. — Bourdeau, Poètes et humoristes de l'Allemagne : Mélanges Brunot.

Revue Musicale, Bourgault-Ducoudray : les modes diatoniques. — E. Dusselier (d'après une leçon du Collège de France) : les suites d'octaves et de quintes, un curieux passage de l' « Armide » de Gluck. — Jules Combarieu, le mode myxolydien au point de vue mélodique et harmonique. — Notes sur la musique et la danse orientales : les danseuses de Samoa-Folklore musical : la flûte enchantée dans l'Inde. La musique religieuse au Tibet. — Lettres inédites de comédiens et chanteurs de la Révolution. — Vincent d'Indy, le quatuor à cordes ; les élèves de C. Franck. — Publications nouvelles. — M. Camille Saint-Saens à la Sorbonne. — Concerts et Informations. — H. Q., l'exercice des élèves au Conservatoire. — Recettes officielles des théâtres lyriques (du 20 avril au 20 mai). — H. Rouget, ventes d'autographes à l'hôtel Drouot. — F. Gravrand, organiste et professeur aux écoles normales : la musique et le programme du brevet supérieur. — Textes tirés des auteurs de toutes les époques pour servir à l'étude des suites d'octaves et de quintes, et à celle du mode mixolydien.

Deutsche Literaturzeitung, n° 24 : Ecke, Die vermeintliche Bevorzugung der positiven Theologie auf den preussischen Kathedern. II. — Wer ist's ? Zeitgenossenlexikon, zusammengestellt und hgb. von Degener. 2. Jahrg. : 1906. — Gesamt-Verzeichnis von Bruckmanns Pigmentdrucken nach Werken der klassischen Malerei sowie der Bruckmannschen Reproduktionen von Handzeichnungen alter Meister. — Schell, Apologie des Christentums. 2. Bd. — Thrap, Wilhelm Andreas Wexels. — Rabbath, Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient depuis le XVIe siècle. I. — Horneffer, Nietzsche als Moralist und Schriftsteller. — L'Année philosophique publiée sous la direction de Pillon, 16e année : 1905. — Gutzmer, Reformvorschläge für den mathematischen und naturwissenschaftlichen Unterricht. — Höfler, Vorschläge zu einer zeitgemässen Umgestaltung des mathematischen Unterrichtes an den österreichischen Gymnasien und Realschulen. — Brederek, Konkordanz zum Targum Onkelos. — Jeremias, Die Wiederentdeckung Ninivehs und die Bibliothek Asurbanipals. — Berg, Metapher und comparison in the dialogues of Plato. — Binder, Die Abfassungszeit von Senecas Briefen. — Holm, Henrik Ibsens politisches Vermächtnis. — Junk, Die Epigonen des höfischen Epos. — Bezard, Toponymie

communale de l'arrondissement de Mamers. — LUCE, A Handbook to the Works of William Shakespere. — Ancient Records of Egypt. Collected, edited and translated with commentary by BREASTED. I. — RAITMEL, Maturitätsfragen aus der allgemeinen Geschichte. — RITTER von Srbik, Die Beziehungen von Staat und Kirche in Osterreich während des Mittelalters. — ANDRÉ, Deux mémoires historiques de Claude Le Pelletier. — 'ΑΝΘΡΩΠΟΦΥΤΕΙΑ Jahrbücher für folkloristische Erhebungen und Forschungen zur Entwicklungsgeschichte der geschlechtlichen Moral, hgb. von KRAUFS. II. — BAEDEKER, Deutschland in einem Bande. — TUGAN-BARANOWSKY, Umrisse der neuesten Geschichte der politischen Okonomie und des Sozialismus. — MASCHKE, Zur Theorie und Geschichte der römischen Agrargesetze. — HAMANN, Rembrandts Radierungen.

Literarisches Zentralblatt, n° 25 : GERSON, der Chacham Kohelet als philosoph und politiker. — SCHAUENBURG, Hundert Jahre Oldenburgischer Kirchengeschichte, IV. — STAPPER, Die ælteste Legende des Bistums Münster. — CHAMBERLAIN, Kant. — EWALD, R. Avenarius. — G. COLIN, Rome et la Grèce de 200 à 146 avant J.-C. — MONTELIUS, Culturgesch. Schwedens bis zum 11 Jahrh. — WITTICH, Altfreiheit und Dienstbarkeit des Uradels in Niedersachsen. — G. RICHTER, Statuta maioris ecclesiæ Fuldensis; Die adeligen Kapitulare des stiftes Fulda; Der franz. Emigrant Gabriel Henry und die Entstehung der kathol. Pfarrei Iena-Weimar. — KIELLAND, Ringsum Napoleon. — Von LIGNITZ, Russlands innere Krisis. — WEALE, The re-shaping of the Far-East. — LANG, Untersuch. zur Geographie der Odyssee; CHAMPAULT, Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée. — Palæografisk Atlas, oldnorsk-islandsk afdeling. — HESSELING, Het Negerhollands der Deense Antillen. — Haberlands Unterrichtsbriefe. — WÖLFFLIN, Die Kunst Albrecht Dürers. — MESSMER, Unterrichtsmethode.

PUBLICATIONS RELATIVES AU MAROC

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 26 Quarantième année 2 juillet 1906.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue Musicale, n° 12 : Bilan musical : Concerts Lamoureux et Colonne. — H. Quittard, Musique anglaise ; le Songe de Gérontius d'Edward Elgar. — Alexandre Macédonski (Bucarest), La musique universelle. — Le Salon musical. — Michel Brenet, Quelques musiciens français du xviiie siècle, les Le Clerc. — H. Q., Le Clos, opéra comique de M. Charles Silver. — Jules Combarieu (Cours du Collège de France), Analyse rythmique de la Ve Symphonie de Beethoven. — Concerts, informations, publications nouvelles. — H. Rouget, La musique à l'hôtel Drouot. — 1° Interlude du Roi aveugle, par Henri Février; 2° Première partie de la Ve Symphonie de Beethoven.

Deutsche Literaturzeitung, n° 25 : Reich, Die völkerpsychologischen Grundlagen der Kunst und Literatur. I. — Paoli, Il concetto dell' umanesimo del Pastor. — Verzeichnis der Luther-Schriften-Sammlung. Knaakes. — Stier, Gedanken über christliche Religion. — Rendtorff, Die Taufe im Urchristentum im Lichte der neuen Forschungen. — Wolf, Verhältnis der beiden ersten Auflagen der Kritik der reinen Vernunft zueinander. — Thiaudière, La Réponse du Sphinx. — Schwartz, Die neumärkischen Schulen am Ausgang des 18. und am Anfang des 19. Jahrhunderts. — Grundscheid, Coeducation in den Vereinigten Staaten von Nord-Amerika. — Finck, Die Aufgabe und Gliederung der Sprachwissenschaft. — Krischnas Weltengang. Ein indischer Mythos übertr. von A. Paul. — Preiswerk, De inventione orationum Ciceronianarum. — Schreiber, Praktische Grammatik der altgriechischen Sprache. 2. Aufl. — Heinrich von Freiberg. Hgb. von Bernt. — Gaster, Die deutsche Lyrik in den letzten fünfzig Jahren. — Deutschbein, Studien zur Sagengeschichte Englands. I. — Cybulski, Die Kultur der Griechen und Römer dargestellt an der Hand ihrer Gebrauchsgegenstände und Bauten. — Wittneben, Das Perikleische Zeitalter in Aristoteles' Schrift vom Staate der Athener. — Davenport, The economic development of a Norfolk manor 1086-1565. — Zurbonsen, Quellenbuch zur brandenburgisch-preussischen Geschichte. 2. Aufl. — Bohner, Im Lande des Fetisches. — Supan, Die territoriale Entwicklung der europäischen Kolonien. — Adler, Die Spionage. — Osterreichisches Staatswörterbuch. Hgb. von Mischler und Ulbrich. 11. Lief. 2. Aufl. — Burgerstein, Schulhygiene. — Brunn-Bruckmanns Denkmäler griechischer und römischer Skulptur, p. Arndt.

Literarisches Zentralblatt, n° 26 : Herrmann, Die Idee der Sühne im A. T. — Leipoldt, Didymus der Blinde von Alexandria. — Kretschmayr, Gesch. von Venedig. I. — Zaretzky, Der erste Kölner Zensurprozess. — Chroniken der deutschen Städte, 29 vol. Augsburg, 6. — Salomon, William Pitt, I, 1. — Fahling, Behn, Bürgermeister der Hansestadt-Lübeck. — Beck, Amerikanische Streiflichter. — Oldenberg, Vedaforschung. — Euripides, p. Murray, I-II. — Libanii opera rec. R. Foerster, III. — Emerson, p. Sampson, 5 vol. — Kalft, Geschiedenis der nederlandsche Letterkunde, I. — Heinrichs von Neustadt Apollonius von Tyrland. — Bissing, Die mastaba des gemnikai. — Meyerheim, Adolf von Menzel ; Meier-Graefe, Der junge Menzel.

The Modern Language Review, n° 2 : Moorman, The Preshaksperian ghost. — Rennert, Notes on some comedias of Lope de Vega. — Bang, Memorandums of the Immortal Ben — Jackson, On the interpretation of Pareglio in Dante, Paradiso, XXVI, 106-108. — Swaen, Smith, Mckerrow, Notes von the Devit's charter by Barnabe Barnes. — *Reviews :* Bradley, Shaksperean tragedy (Herford). — Williams, Specimens of the Elizabethan drama ; Bang, Materialien zur Kunde des aelteren Englischen Dramas VI and IX ; Yales Studies in English, V,

XX, XXV, XXVIII, and other works (greg). — Emerson, A middle English reader (Littledale) — The poems of Cowley (Macaulay). — The poems of Keats (Waller). — Schillers Werke; Berger, Schiller (Robertson). — Melchior, Heines Verhältnis zu Byron; Ochsenbein, Die Aufnahme Lord Byrons in Deutschtand (Lees) — Das Athenaeum (R. M. Meyer). — Concordanza delle opere italiane in prosa e del Canzionere di Dante (P. Toynbee). — Tozer, Dantes Divina Commedia; Wright, The purgatorio of Dante (Ragg). — Crescini, Manualetto provenzale (Parry).

— N° 3, avril : Armstrong, Dante in relation to the sports and pastimes of his age, I. — Derocquigny, Lexicographical notes. — Moorman, Shakspeare's ghosts. — P. G. Thomas, Notes on the language of Beowulf. — Bradley, Some textual puzzles in Greene's works. — Hatfield, Newly-discovered political poems of Wilhelm Müller. — Chayton, Giraut de Bornelh, Los Apleitz. — Miscellaneous notes : Merry Greek (Onions); Seneca, Jonson, Daniel and Wordsworth (Smith); a headless bear (Littledale); Deep Pathaires (Littledale). — Reviews : Jespersen, Growth and structure of the English language (Mawer). — Smith, Pedantius (Boas). — Collins, The plays and poems of Greene (Greg) — Ben Jonson, Underwoods (Simpson) — Bright, The Gospels of St. John, St. Matthew and St. Mark in West Saxon (Chambors). — A. Thomas, Nouveaux essais de thélologie française (Brandin) — Hare, Dante the Wayfarer (Ragg). — Chiappelli, Dalla trilogia di Dante; Scartazzini, Dantologia; Fornaciari, La Divina Commedia, and other works (Ragg). — Fitzmaurice-Kelly, Cervantes in England (Oelsner). — Brückner, Gesch. der russischen Literatur (Morflll).

The American Historical Review (London, Macmillan), janvier 1906 : Munro, The Speech of Pope Urban II, at Clermont, 1095. — Lea, Molinos and the Italian Mystics. — Henry E. Bourne, Municipal Politics in Paris id 1789. — Edward G. Bourne, The Travels of Jonathan Carver. — Frederick Turner, The Colonization of the West, 1820-1837. — *Documents :* A Virginian Minister's Library, 1635; Lettres of Jokn Quincy Adams to Alexander Hamilton Everett, 1811-1839, II. — Reviews of Books. — Audollent, Defixionum Tabellao. — Healy, The Valerian Persecution. — Hill, A History of Diplomacy, I. — Reich, Select Documents illustrating Mediœval and Modern History. — Vinogradoff, The Growth of the Manor. — Luchaire Innocent III. : La Croisade des Albigeois. — Lyle, The Office of an English Bishop in the Fourteenth Century. — Imbart de la Tour, Les Origines de la Réforme. — Dunning, A History of Political Theories from Luther to Montesquieu. — Lang, John Knox and the Reformation. — Corbett, Fighting Instructions, 1530-1816. — Lavisse, Histoire de France depuis les Origines jusqu'à la Révolution, VI, 2. — Trevelyan, England under the Stuarts. — Hartshorne, Memoirs of a Royal Chaplain, 1726-1763. — Hunt, The History of England, 1760-1801. — Browning, Napoleon : the First Phase. — Huidekoper, Military Studies, by Colonel T. A. Dodge. — Temperley, Life of Canning, by Professor E. D. Adams. — Channing, A History of the United States, I. — Bourne, Spain in America, 1450-1580. — Osgood, The American Colonies in the Seventeent Century. — Mc Kinley, The Suffrage Franchise in the Thirteen English Colonies in America. — Chitwood, Justice in Colonial Virginia. — Phelps, Louisiana. — Richman, Rhode Island. — Greene, Provincial America, 1690-1740. — Thwaitès, France in America. — Casgrain, Wolfe and Montcalm. — Sonneck, Francis Hopkinson and James Lyon. — Kennedy, Journals of the House of Burgesses of Virginia, 1773-1776.

— Friedenwald, The Declaration of Independence. — Viallate, Essais d'Histoire Diplomatique Américaine. — Culter, Lynch-Law.

— Avril 1906 : The Meeting of the American Historical Association at Baltimore. — Mc Master, Old Standards of Public Morals. — Robinson, Recent Tendencies in the Study of the French Revolution. — Salley, and Ford, Dr. S. Millington Miller and the Mecklenburg Declaration. — Frederick Turner, The South, 1820-1830. — Dunning, More Light on Andrew Johnson. — *Documents :* Papers of Dr. James Mc Henry on the Federal Convention of 1787. — Wright, A History of All Nations from the Earliest Times, III, IV, V. — Wright, A History of All Nations from the Earliest Times, VI, VII, VIII. — Allar, Dix Leçons sur le Martyre. — Negri, Julian the Apostate. — Bury, The Life of St. Patrick and his Place in History. — Dudden, Gregory the Great — Garrner, Theodore of Studium. — Adams, The History of England from the Norman Conquest to the Death of John. — Aznar, y Navarro, Forum Turolii. — Armitage-Smith, John of Gaunt. — Innes, England under the Tudors. — Pollard, Henry VIII. — Van Dyke, Renascence Portraits. — Lamprecht, Deutsche Geschichte VII. — Dexter, The England and Holland of the Pilgrims. — Funck-Brentano and d'Estrée, Les Nouvellistes. — Farmer, Versailles and the Court under Louis XIV. — Wilkins, Mrs. Fitzherbert and Georges IV. — Welschinger, Le Pape et l'Empereur. — Wertheimer, The Duke of Reichstadt. — Stern, Geschichte Europas seit den Verträgen von 1815 bis zum Frankfurter Frieden von 1871, IV. — Fitzmaurice, Life of the Second Earl Granville. — La Gorce, Histoire du Second Empire, VI, VII. — Churchill, Lord Randolph Churchill. — Mc Carthy, A History of Our Own Times, IV, V. — Milyoukov, Russia and its Crisis. — Laut, Vikings of the Pacific. — Blair, and Robertson, The Philippine Islands, XXI-XXIX. — Greene, The Development of Religions Liberty in Connecticut. — Johnston-Woodburn, American Political History, 1763-1876. — Brown, The Life of Oliver Ellsworth. — Moore, American Diplomacy, and Garcia Mérou, Historia de la Diplomacia Americana. — Cotton, The Constitutional Decisions of John Marshall. — Konkle, The Life and Speches of Thomas Williams, 1806-1872. — Wood and Edmonds, A History of the Civil War. — Stanwood, James Gillespie Blaine. — Mc Laughlin, Slade, and Lewis, Writings on American History, 1903.

Archivio storico per la Sicilia orientale, 2ᵉ année, fascicule III (Catane Giannotta) : Guardione, Aspromonte, Memorie e documenti (fin). — Ciaceri, La festa di S. Agata e l'antico culto di Iside in Catania. — Cimbali, Nicola Spedalieri e le riforme ecclesiastico-civili del secolo XVIII. — Santacroce, La genesi delle istituzioni municipali e provincialia in Sicilia (suite). — Miscellanea : Ciccaglione, I contratti agrari nell'alto medio evo. — Casagrandi, La Piazza Maggiore di Catania Medioevale. — Pascal, Sui nomi Sicilia e Sicania. — Moffa, Una biblioteca dimenticata. — Marletta, Fazelliana. — Recensioni : Reina, Caronda e le sue Leggi; L'Odeo; il Castello Ursino (Casagrandi). — Savasta, Memorie Storiche della città di Paterno. (Marletta). — Finocchiaro, La Madonna di Valverde. (Guglicelino). — Bolletino Bibliografico : Buraggi, Uno statuto ignoto di Amedeo V duca di Savoia. — Brugi, Una cattedra di diritto pubblico ecclesiastico dello Studio di Padova nella seconda metà del secolo XVIII. — Papandrea, Quattro lettere inedite di M. Amari a Salvatore Vigo. — Pivano, Stato e chiesa negli statuti comunali italiani. — Il diritto di veto (ius exclusivae) nell'elezione del Pontefice. — La Corte Cailler, Per la storia dell'arte in Messina dai più antichi tempi fino al secolo XIV, Notizie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LXII

QUARANTIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXII



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VI[e]

1906

ANNÉE 1906

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

ABEKEN, Gœthe dans ma vie (A. C.) 244
ACH, Vouloir et penser (Th. Sch.) 97
ACHELIS et FLEMMING, La Didascalie syriaque (P. Lejay). . . . 464
ADIKES, Kant contre Haeckel (Th. Sch.). 98
AGOSTINI, Taiti (A. Biovès) 477
AÏTOFF, Peuples et langues de la Russie d'après le dernier recensement (Paul Boyer) 58
Américaine (la guerre), les combattants français (G. Lacour-Gayet) 510
ANDERSEN, La cène des premiers siècles (A. L.) 359
ANDRÉ, Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique (Ed. Esmonin). 187
ANDRIEUX, La Commune à Lyon, 1870-1871 (A. C.). 252
ANGINIEUR, En Asie centrale (J. L.). 519
ANGLADE, La Peregrinatio ad loca sancta (E. Bourciez) . . . 129
Atharva-Veda, I, 1 trad. LA TERZA (V. Henry) 101
AUDEBERT, L'officier de fortune sous l'ancienne monarchie (Ty). 28
AULARD, Les orateurs de la Révolution, II.
— Paris sous le Consulat, II.
— Actes du Comité du salut public XVII (A. C.) 318
AUSSARESSES, L'auteur du Strategicon (My) 504
AVENEL (d'), Lettres de Mazarin, IX (R.) 433
AZAN, Le duc d'Orléans en Algérie (R.). 76
BAEDEKER, Palestine en Syrie (Cl. G.) 41
BAENTSCH, Le monothéisme oriental préisraélite (A. L.) . . . 359
BAMANN, Le burlesque de Rabelais (J. Boulenger) 5
BANG, Les Germains au service de Rome (R, C.). 428

pages

Bardoux (J.), Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine (L. R.). 55
Basset, Le nom du chameau chez les Berbères (M. G. D.) . 315
Bastin, Les voyelles latines en français (E. Bourciez). 183
Bastin, Précis de phonétique et rôle de l'accent latin dans les verbes français, 2e éd. (A. Jeanroy). 154
Bauemker et Hertling (collection). Z. 380
Bauer (Ad), La chronique d'Hippolyte (P. Lejay) 446
Baumann, Vue du monde et de la vie (Th. Sch.) 97
Baumann, Anti-Kant (Th. Sch.) 120
Baumstark, La liturgie romaine (P. Lejay). 285
Beaumont et Fletcher, Œuvres, III, p. Waller (Ch. Bastide). 26
Benoit (Marcel), Rabelais accoucheur. (J. Boulenger) 3
Beowulf, p. Holthausen (V. Henry) 286
Berendts, Les témoignages du christianisme dans la traduction slave de Josèphe (P. L.) 447
Bissing, Monuments de sculpture égyptienne (G. Maspero).. 121
Bliard, Le conventionnel Prieur de la Marne (A. C.). . . . 246
Bloch (C.), Cahier des doléances du bailliage d'Orléans pour les États-Généraux de 1789 (A. Mathiez). 130
Bodemann, Correspondance de Catherine II et de J. G. Zimmermann (A. C.). 245
Bodley, L'Église en France (A. L) 379
Boissier, La conjuration de Catilina (P. Lejay).. 443
Boissonnade, Saint Domingue à la veille de la Révolution (P. G) 511
Boissy d'Anglas, Boissy d'Anglas et les régicides (A. C.). . 251
Bonet-Maury, L'islamisme et le christianisme en Afrique (L. R.). 118
Bonn, La colonisation anglaise en Irlande (R.). 115
Bonnal, La manœuvre de Saint-Privat (Henri Baraude) . . 94
Bonucci, Les dérogations admises au droit naturel par la scolastique (Th. Sch.) 16
Borchardt, La construction du temple d'Abusir (G. Maspero). 144
Borchardt, Le temple d'Amon (G. Maspero). 322
— Les nilomètres (G. Maspero) 324
Bordeaux, Paysages romanesques (A. C.). 495
Bossert, Calvin (R.) 408
Bossuet, Pensées chrétiennes et morales p. V. Giraud (A.) . 18
Bouchaud (P. de), Jean de Bologne. (F. de Mély). 372
Boulay de la Meurthe, Correspondance du duc d'Enghien, I, (A. C.). 248
Bourget, Études et portraits (L. R.) 278

pages
BREASTED, Anciens souvenirs de l'Égypte (G. Maspero) . . . 361
BREASTED, Histoire d'Égypte (G. Maspero) 143
BRÉMOND, Les Saints (A. L.) 360
BRÉMOND, Newman (P. Lejay) 496
— La littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui (P. Lejay) 496
BROWN, Le chevalier au lion (A. Jeanroy) 431
BRUGMANN, Morphologie, 2e éd. (V. Henry) 261
BÜCHELER, Hermann Usener (My) 25
CADET DE GASSICOURT, Histoire de l'abbaye de Cardillon (Et. Deville) 370
CADIX, La réforme à Besançon au XVIe siècle (G. G.) 18
CAIN, Anciens théâtres de Paris, le boulevard du Temple et les théâtres du boulevard (H. de C.) 199
CANONGE, Guerre de 1870-1871 (Félix-Bouvier) 457
CARNOT (Sadi), Les volontaires de la Côte d'Or, I (A. C.) . . 232
CASSIRER, Le problème de la connaissance (Th. Sch.) 120
CASSIRER, L'idéalisme critique (Th. Sch.) 80
CASTELLAR, L'art du lecteur, du diseur et de l'orateur (Ch. Dejob) 80
CAVALLERA, Le schisme d'Antioche.
— Une homélie d'Eustathe (P. Lejay) 386
CESTRE, Thelwall John (Ch. Bastide) 290
CHAMPAULT, Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée (My) 23
CHAMPION, Guillaume de Flavy (Fx Bn) 287
CHARLÉTY, Documents sur la vente des biens nationaux dans le Rhône (A. Mathiez) 130
CHÉRADAME, La colonisation et les colonies allemandes (B. A). 398
CHÉRADAME, Le monde et la guerre russo-japonaise (L. R.) . 192
CHEVILLET, La vie militaire de 1800 à 1810 (A. C.) 213
Cicéron, Correspondance II, p. TYRRELL et FURSER (Em. Thomas) 43
CITOLEUX, La poésie philosophique au XIXe siècle, Lamartine.
— Mme Ackermann d'après de nombreux documents inédits (J. Bury) 172
Clausewitz, La campagne de 1799 en Italie et en Suisse, trad. NIESSEL (A. C.) 491
CLEMEN, L'origine du Nouveau-Testament (A. Loisy) 181
Clément d'Alexandrie, Le Protreptique et le Pédagogue, p. O. STAEHLIN (P. Lejay) 405
CLERC, La bataille d'Aix (A. de Ridder) 462
COLMO, Principes sociologiques (H. Hauser) 273
Congrès international des sciences historiques, Actes, VII et VIII (H. H.) 17

pages
Corbin, Notes et souvenirs d'un officier d'état-major (A. C.). 51
Corda, Le régime de La Fère et le 1er régiment d'artillerie (A. C.) 45
Cowley, Catalogue des manuscrits hébreux de la Bodléienne, II (A. Loisy). 281
Crum, Catalogue des manuscrits coptes du British Museum (G. Maspero) 122
Cunningham, La sagesse des sages (E. d'E). 193
Cynewulf, Hélène, p. Holthausen (V. Henry) 389
Dalgado, L'abbé Faria (E.). 19
Dard, Chez les ennemis d'Israel (A. L.) 259
Dard, Hérault de Séchelles
— Œuvres littéraires de Hérault de Séchelles (Ty) 512
Davies, Les tombes de Houiya et d'Ahmosis (G. Maspero . 304
Debidour, L'Église catholique et l'État sous la troisième République I (A. Mathiez). 296
Dehérain, L'expansion des Boers (B. Auerbach). 415
Delitzsch et Haupt, Contributions à l'assyriologie, V, 4-5. (Fr. Thureau Dangin). 201
Del Lungo, La femme florentine du bon temps jadis (H. H.). 17
Demontès, Le peuple algérien (A. Biovès). 477
Denis (E.), La fondation de l'empire allemand (Ch. Dejob). 135
Deonna, Les statues de terre cuite en Grèce (A. de Ridder) . 481
Desdevises du Dezert, Souvenirs de Sprünglin (Ty) 59
Des Marez, Bruxelles au moyen-âge (R.) 15
Dessau, Inscriptions latines ; II, 2 (R. Cagnat). 124
Deville, Quelques manuscrits normands de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (L.-H. Labande). 507
De Zwaan, Le traité de Bar Salibi contre les Juifs (J. B. Ch.). 330
Diehl, Botticelli (H. de C.) 397
Djuvara, Science et foi (A. L.). 358
Doflein, En Extrême Orient (L. R.). 276
Dorbon (Répertoire Lucien). 320
Doublet, Le Keepsake d'Antoine Godeau (G. G.). 18
Doutrepont et Counson, Tables générales de la grammaire des langues romanes. (E. Bourciez) 86
Driault, Napoléon en Italie (R. Guyot) 435
Dry, Soldats ambassadeurs sous le Directoire (A. C.). 48
Duhm, Le livre d'Habacuc (A. L.). 317
Dupré (Roland), résident de France à Genève, Correspondance p. Fr. Barbey (R.). 111
Dupuis, La campagne de 1793 à l'armée du Nord, de Valenciennes à Hondschoote (A. C.). 484
Ecorcheville, De Lulli à Rameau
— Le manuscrit de Cassel (Jules Combarieu) 207

pages
ETTINGHAUSEN, Hansa Vardhana (A. Cuny) 124
Eusèbe, Histoire ecclésiastique, I-IV, trad. GRAPIN (J. B. Ch.). 328
FABRY, Histoire de l'armée d'Italie, de Loano à février 1796.
— Histoire de la campagne de 1794 en Italie.
— Mémoires sur la campagne de 1796 en Italie.
— Rapports historiques des régiments de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1796-1797 (A. C.). 486
FADDEGON, Le commentaire de Çamkara (V. Henry) 261
FARJEVEL, La morale chinoise (M. Courant) 378
FEBVRE, La Franche-Comté (B. A) 397
FÉRET, La Faculté de théologie de Paris, IV, 2 (R.) 107
FERRAND, Un texte arabo-malgache (J.) 315
FERRARA, La philologie latine (E. T.) 196
FERRERO, Grandeur et décadence de Rome III (Paul Guiraud). 205
FERRY (Edmond), Un règlement moderne (A. Biovès) 379
FIEBIG, Pirque aboth (A. L.) 259
FILOW, Les légions de Mésie (R. C.). 224
FISCHER (H.), Dictionnaire souabe, 11-13 (V. Henry). . . . 138
FOHZ, La magie chez les poètes romains (P. L.). 85
FORD, Mordre la poussière (A. Jeanroy). 431
FOUCART (Paul), Sénatus-consulte de Thisbé (My) 149
FOURNIÈRE, Le règne de Louis-Philippe (A. MATHIEZ) 454
FRANKLIN, Dictionnaire historique des arts, métiers et professions exercés dans Paris (A. C.) 25
FREDENHAGEN, L'article dans la prose française du XIIe siècle (E. Bourciez). 127
FROST, Le jugement d'après Kant (Th. Sch.) 18
FUCHS, Le bien et le mal (A. B.). 279
FUNCK-BRENTANO, Les lettres de cachet à Paris et la liste des prisonniers de la Bastille (A. C.) 12
FUNK, Les Constitutions apostoliques (P. Lejay). 464
GAASTRA (Mlle), Le Sutrâ de Jaiminiya (V. Henry) 441
GACHOT, Jourdan en Allemagne et Brune en Hollande (A.C.). 489
GAILLARD, Fès (A. Biovès) 477
GALANTE, Les sources du droit canonique (P. Lejay) 327
GARROD, La religion des braves gens (Z.). 260
GAUTHIEZ (Pierre), Luini. — H. de C. 198
GERLAND, Kant et ses travaux géographiques et anthropologiques (Th. Sch.) 27
GIRAN, Paroles de sincérité (A. B.). 279
GODARD, Le tocsin national (L. R.) 138
GOLDSCHMIDT, L'Anti-Kant de Baumann (Th. Sch.) 120
Golovkine, La cour et le règne de Paul I (F. de Crue) 356

pages

Goltz (von der), La Virginité d'Athanase ; Les prières des repas chez les Juifs (P. Lejay) 466

Gontaut-Biron, Mon ambassade en Allemagne, p. Dreux (R. Guyot) 394

Gormond et Isembart, reproduction photocollographique (A. J.) 196

Grandmaison (G. de), Correspondance de Laforest, I (A. C.). 248

Grasilier, Par qui fut livré Pichegru (A. C). 135

Grass, Les sectes russes, I, 2-3 (A. L.) 358

Greif, Poésies, p. Sahr (A. C.) 95

Grierson, Le marâthi (V. Henry). 364

Grimm (Conrad), Le Glossaire Vespasien (V. Henry). 153

Grouard, Wœrth et Forbach (A. C). 518

Gruppe, Mythologie grecque (S. Reinach). 146

Hallays, Nancy (H. de C.). 197

Halot, L'Extrême-Orient (A. Biovès). 335

Halot, L'impératrice Sy-Tay-Héou (A. Biovès). 398

Hanotaux, Histoire de la France contemporaine, I et II (L. R.). 474

Harnack, Luc le médecin (A. Loisy). 181

Hartleben (Mlle), Champollion, sa vie et son œuvre (G. Maspero). 421

Hauvette (H.), Littérature italienne. — Ch. Dejob. 467

Heinze, La technique épique de Virgile (P. Lejay). 402

Hellmann, Sedulius Scottus (P. Lejay). 367

Helsingfors, Mémoires de la Société néo-philologique, IV (E. Bourciez). 166

Hess, Jésus de Nazareth (A. Loisy). 306

Hesseling, La Koine et les dialectes palaeo-grecs (H. P.). . 396

Hesselmeyer, Annibal et le passage des Alpes (R. C.). . . . 260

Heyse, En tiers dans l'union, p. A. Brünnemann (A. C.). . . 319

Hirsch, Sous le plus misérable de tous les systèmes électoraux (C. Pitollet). 38

Hirschfeld, Les fonctionnaires impériaux jusqu'à Dioclétien (A. Merlin). 204

Holtzmann, La vie juive selon l'Ancien Testament (A. Loisy). 306

Holwerda et Boeser, Les monuments égyptiens du Musée de Leyde, I (G. Maspero). 84

Hongrie (revues de). — J. K. 19

Hoops, Les arbres et les plantes dans l'antiquité germanique (Ch. J.). 225

Horn, Recherches de phonétique anglaise (P. Doin). 151

Hugueney, Les clubs dijonnais sous la Révolution (A. C.). . 30

Idiotikon suisse, 43-45. 320

Jacoby (A.), La mosaïque de Màdeba (Clermont-Ganneau). 423

pages
JADART, Les remontrances de Rethel et de Vitry. . . . . . .
— Le bourg et l'abbaye de Chaumont-Porcien. . . . . . .
— Les édifices religieux des Ardennes (A. C.). 317
JANELL, Inscriptions grecques (A. de Ridder). 386
JARFHLAITH, Poésies lyriques (Ch. Bastide). 103
JENSEN, L'épopée de Gilgamesh, I (A. Loisy). 365
JESPERSEN, La langue anglaise (P. Doin). 67
JESSEN (Franz de), Manuel historique de la question du Slesvig (M. B. et Albert Waddington). 419
JONES, Le service consulaire des États-Unis (A. Biovès). . . 258
JORAN, Choses d'Allemagne (A. C.). 215
JURENKA, Chrestomathie d'Ovide (P. L.). 316
KAFTAN, Jésus et Paul (A. L.). 360
KEHR, Les Regestes des papes, I (Paul Lejay). 284
KELLUM (Mme M.), La glose du saint Luc (V. Henry). . . . 226
KITTEL, Bible hébraïque (A. Loisy). 281
Klio, V, 2, 3; VI, 1 (Am. Hauvette). 64
KNOBLAUCH, Les Chroniques et Rabelais (J. Boulenger). . . 7
KOEPPEL, L'action de Ben Jonson sur les dramaturges contemporains (Ch. Bastide). 331
KOVALEWSKY, La crise russe (E. d'E.). 191
KRUMBACHER, La photographie au service de l'art et de la philologie (My). 506
KÜCHLER, La politique d'Isaïe (A. L.). 317
KUNZE, Les Germains dans la littérature latine (E. T.). . . 1
LABRIOLLE (P. de) et BRUNETIÈRE, Saint Vincent de Lérins (P. Lejay). 496
LA GRASSERIE (de), De la catégorie du genre (A. Meillet). . 241
LAHOR, Le bréviaire d'un panthéiste (F. Baldensperger). . . . 93
LAMI, Dictionnaire des sculpteurs de l'École française sous Louis XIV (H. de C.). 199
LAMPE, La géographie (L. R.). 477
LAMPRECHT, Histoire de l'Allemagne, II. Temps modernes, II, 2 (L. R.). 374
LANDON, A Lhassa (A. Biovès). 36
LASSERRE, Les Cent Jours en Vendée, le général Lamarque et l'insurrection royaliste (A. C.). 492
LAURENT (Marc), Souvenirs de Bayard à Mézières (A. C.). . 390
LAVISSE, Histoire de France, IV-VI (H. Hauser). 268
LAZARD, Répertoire alphabétique du fonds des domaines, I. (A. C.). 49
LEBEY, Les trois coups d'État de Louis-Napoléon Bonaparte (R. Guyot). 31
LECHAT, Phidias et la sculpture grecque au ve siècle (A. de Ridder). 461

pages
LEFORT, Histoire du département des Forêts, I (A. C.). . . 488
LEHAUTCOURT, Histoire de la guerre de 1870-1871, tome V, Rezonville et Saint-Privat (A. C.). 34
LEICHT, Le Dispensary de Garth (L. R.). 27
LEIPOLDT et CRUM, Vie et œuvres de Chenouti (G. Maspero). 442
LEIPOLDT, Didyme, l'aveugle d'Alexandrie (P. Lejay). 407
LE JOINDRE, Le général de Bollemont (A. C.). 76
LEMM (O. von), Iberica. — G. Maspero. 81
LENOTRE, Vieilles maisons, vieux papiers, III (A. C.). 493
LEROY (Maxime), La transformation de la puissance publique (E. d'Eichthal). 417
Lessing, Lettres à —, p. MUNCKER, IV (A. C.) 244
LIDEN, Études arméniennes (A. Meillet). 21
Liège (Congrès de), pour l'extension et la culture de la langue française. — A. J. 199
LIETZMANN, L'Épitre aux Romains (A. Loisy). 306
Limes (le), XXVI. — R. C. 80
LOESETH, Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum (A. J.). 356
LOKE (Marie), Les versions néerlandaises de Renaud de Montauban (Salverda de Grave). 266
Longfellow. Evangeline, p. SIEPER (B. C.). 296
LORT DE SERIGNAN, Correspondance de Lauzun-Biron (A. C.). 209
Louvain, Séminaire historique, ses travaux (E.). 14
LUCHAIRE (A.), Innocent III, la Papauté et l'Empire (L.-H. Labande). 429
LUMBROSO, Revue napoléonienne, IV (A. C.). 214
LUNET DE LAJONQUIÈRE, Ethnographie du Tonkin septentrional (A. Biovès).
— Le Siam et les Siamois (A. Biovès). 239
Lygdamus, p. NÉMETHY (E. T.). 150
LYRIS (Joel de), Le choix d'une bibliothèque. — A. 19
MADELIN, La Rome de Napoléon (R. Guyot). 331
MAIER, L'Épitre de Jude (A. Loisy). 306
MALET, Cours d'histoire, temps modernes (N.). 90
— Lettre de M. Malet en réponse à cet article 217
MARION, Le garde des sceaux Lamoignon (R.). 73
MARTIN (F.), Le livre d'Hénoch (A. Loisy) 325
MARTINIEN, Les généraux du grand duché de Varsovie de 1812 à 1814 (A. C.). 392
MARTINO, L'Orient dans la littérature française au XVII[e] et au XVIII[e] siècle (F. Baldensperger).. 482
MASSON (Frédéric), Jadis, II. — A. C. 495
MAUGER, Les secours publics à Paris (A. C.). 77

pages

MAUGRAS, Dernières années du roi Stanislas (F. Baldensperger) 453
MEISSNER, Idéogrammes assyriens, I (Fr. Thureau-Dangin). 201
MÉREJOWSKY, Tolstoï et Dostoiewsky (J. Legras) 518
MERMEIX, Le socialisme (E. d'E.) 519
MEURET, Le chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790 (A. C.) 29
MEYER (E.), Les Israélites et leurs voisins (A. Loisy) 281
MEYER-LÜBKE, Grammaire des langues romanes. IV, tables générales par DOUTREPONT et COUNSON (A. Jeanroy) 184
MICHEL, La loi Falloux (A. Mathiez) 255
MICHELET (G.), Maine de Biran. — P. Lejay 496
Mira de Amescua, L'Esclavo del Demonio, p. BUCHANAN (H. Léonardon) 89
MITCHELL, La Perle (Ch. Bastide) 103
MOLLET, Rabelais clinicien (J. Boulanger) 3
MONOD (W.), Aux croyants et aux athées (A. B.) 279
Montaigne 470
MOREL (Léon), Antoine et Cléopâtre, drame de Shakspeare traduit en vers français (Ch. Bastide) 314
MOREL-FATIO, Études sur l'Espagne, II, 2e ed. (H. L.) 315
MORIS, Cartulaire de l'abbaye de Lérins, II (A. C.) 481
MÜLLENHOFF, Antiquités allemandes, II, 2e ed. p. ROEDIGER (E. T.) 151
MUNOZ, Monuments d'arts, I (S.) 119
MUSS-ARNOLT, Dictionnaire assyrien (Fr. Thureau-Dangin). 201
NAU, Lettres de Jacques d'Édesse (J.) 315
NAUSESTER, Penser, parler et enseigner, II (V. H.) 401
NEWBERRY, Les scarabées (G. Maspero) 82
New-York Review. (Z.) 380
Nicole (Mélanges). — P. Lejay 382
NICOLE, Un catalogue d'œuvres d'art de la Revue impériale (E. T.) 196
NIEBERGALL, La prédication, II (Z.) 380
NIOX, La guerre russo-japonaise (Ty) 35
NISSEN, L'orientation chez les anciens (G. Maspero) 381
NOAILLES (vicomte de), Le cardinal La Valette (R.) 411
NYROP, Gaston Paris (F. Baldensperger) 78
OBSER, Mémoires du margrave de Bade, I (A. C.) 249
Octateuque (L') du Sérail 80
ORTIZ, Dante et Barberino (H. H.) 16
PALLAT, L'école et l'art en Amérique (L. R.) 13
PARGOIRE, L'Église byzantine (J.-B. Ch.) 329
Pascal, Opuscules choisis p. GIRAUD (L. R.) 27
Patelin (La farce de maitre), p. HOLBROOK (A. J.) 155

pages
Péladan, La clé de Rabelais (G. Boulenger). 4
Perroud, Fourcroy en tournée d'inspection dans le Midi, 1805 (A. C.). 491
Picard (A.), Le bilan d'un siècle, I (A. C.) 215
Pillas, Le chimiste Dizé (Ch. J.). 190
Pillement, Les Ostrogots (R.). 15
Piolet et Vadot, La religion catholique en Chine (M. Courant). 378
Piquet, L'originalité de Gottfried de Strasbourg (E.-Henri-Bloch). 44
Pirkheimer (Charité), Mémoires, trad. J.-Ph. Heuzey (R.). 105
Pisacane, La guerre en Italie, 1848-1849 (Ch. Dejob) 260
Piton, Paris sous Louis XV, rapports des inspecteurs de police (L. R.). 473
Plattner, Grammaire française, II, 3, Le verbe (E. Bourciez) 87
Pöhlmann, Histoire grecque, 3e ed. (Am. H.) 64
Polack et Rohde, Pages choisies du xixe siècle (L. R.) . . . 319
Pollio, Waterloo (Reginald Kann). 293
Pottier, Catalogue des vases antiques de terre cuite du Musée du Louvre, III. L'École attique (A. de Ridder). . . 425
Poulet, Le sans-culotte Philip (A. C.). 157
Prarond, Le Livre rouge et le Livre blanc d'Abbeville (R.). 103
Pratava Chandra Roy (A. Barth). 196
Prévost, Le Recueil des présidents du parlement de Normandie, de Bigot de Monville (Et. Deville). 156
Prince, Matériaux d'un lexique sumérien (Fr. Thureau-Dangin). 201
Prins, L'esprit du gouvernement démocratique (E. d'E.) . . 275
Prunas, L'anthologie de Vieusseux (Ch. D.) 50
Rabelais (Jacques Boulenger). 2
Rapports américains sur l'industrie et le commerce de l'Allemagne (C. Pitollet). 56
Rasi, Horace (P. Lejay). 463
Rasi, Le carmen de Pascha (P. L.). 316
Recke (Von der), Les folkeviser (L. Pineau). 70
Regnault de Beaucaron, Souvenirs d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes (A. C.). 254
Reitzenstein, Poimandres (P. Lejay) 444
Reuss, Londres et l'Angleterre en 1700, décrites par un Strasbourgeois (A. C.). 231
Réville (Jean), Le prophétisme hébreu (A. L.). 317
Reymond, Verrocchio (H. de C.). 317
Ribera, La science et l'histoire (H. L.). 58
Ricaud, Les pays qui ont formé le département des Hautes-Pyrénées (A. Mathiez). 208

pages
Riotor, Carpeaux (H. de C.) 198
Robert (C.), En mémoire de Louis Ross. — My. 505
Roger, L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin (P. Lejay) 310
Rolland, Michel-Ange (H. de C.) 119
Rosenthal, Géricault (H. de C.) 119
Rossi (G.), Deux passages de Dante. — H. H. 16
Rouquerol, L'artillerie dans la bataille du 18 août (A. C.). 334
Roustan (Marius), Les philosophes et la société française au xviii[e] siècle (Albert Mathiez) 450
Sainéan, Le chat (A. Jeanroy) 206
Saint-Paul, Souvenirs de Tunisie et d'Algérie (A. C.) 79
Saint-Simon, Mémoires, XIX, p. Boislisle et Lecestre (G. Lacour-Gayet) 390
Samuelsson, Le Vaticanus 3.277 (E. T.) 14
Sarolea, Essais de littérature et de politique (N. Jorga) 158
Sarrionandia, Grammaire de la langue rifain (René Basset). 501
Sayce et Cowley, Papyrus araméens découverts à Assouan (Clermont-Ganneau) 341
Schenkl et Weigel, Exercices grecs, 11[e] ed. (My) 14
Schiemann, L'année politique 1905 (L. R.) 159
Schleich, Sir Eglamour, romance anglaise du xiv[e] siècle (D. Doin) 153
Schmidt (Waldemar), Choix de monuments, collection Jacobsen (G. Maspero) 61
Schmiedel, Les problèmes de la vie de Jésus (A. Loisy) 221
Schmitt (John). — J. P. 13
Schmoller, Principes d'économie politique, II, 3, trad. Polack (E. d'Eichthal) 160
Schober, Le Disciple du Pantagruel (J. Boulenger) 7
Schrader, Prudent, Anthoine, Atlas de géographie moderne (H. de C.) 398
Schrader et Gallouedec, Géographie générale (S.) 92
Schwartz (Ed.), Portraits antiques (My) 63
Schweitzer (A.), De Reimarus à Wrede (A. Loisy) 221
Science et religion, collection Bloud (P. L.) 448
Seeberg, Le décret apostolique (A. L.) 359
Sers, Mémoires, p. Sers et R. Guyot (A. C.) 236
Sethe, Contribution à l'ancienne histoire de l'Egypte, II (G. Maspero) 301
Sethe, Documents de la 18[e] dynastie, 6, 7 (G. Maspero) . . . 361
Sethe, Documents sur la XVIII[e] dynastie (G. Maspero) . . . 321
Sheldon et White, Concordance de Dante (H. H.) 16
Shelley, Hellas, trad. Castelain (A. C.) 252
Sigwalt, De l'enseignement des langues vivantes (L. R.) . . 376

pages
Skok, Les noms de lieux du Midi avec suffixes acum, anum, ascum, uscum (P. L.)........................ 354
Smith (W.-B.), Le Jésus préchrétien (Alfred Loisy)....... 221
Soltau, Le paganisme dans le christianisme (A. Loisy).... 306
Solvay (Institut), ses travaux, I. 7 (Th. Sch.)........... 337
Soubies, Almanach des Spectacles, 1904 (A. C.)........ 79
Soulacroix, Rabelais en français moderne (J. Boulenger). . 2
Spanier, L'art (L. R.)........................ 477
Stanislas Leczynski, correspondance avec les rois de Prusse, p. Boyé (A. Waddington)........................ 114
Stara-Tedde, Les bois sacrés de Rome (R. C.).......... 80
Stéfane-Pol, De Robespierre à Fouché, notes de police (A. C.)................................ 46
Steffens, Les poésies de Perrin d'Angicourt (A. Jeanroy). 185
Steinmüller, La littérature réformiste des langues (P. R.). 376
Stern (Alfred), Histoire d'Europe depuis 1815 jusqu'en 1848, III et IV (Ch. Seignobos) 512
Steuernagel, Grammaire hébraïque (R. D.).......... 316
Strowski (F.), Les Essais de Montaigne, I. — Les grands philosophes, Montaigne (E. Bourciez).............. 470
Suchier, Les voyelles toniques du vieux français, trad. Guerlin de Gaer (A. Jeanroy)........................ 154
Swoboda, Sur le droit grec (My)...................... 126
Tallqvist, Onomastique assyro-babylonienne (Fr. Thureau-Dangin)................................. 201
Tchernoff, Le parti républicain au coup d'État et sous le second Empire (R. Guyot).................. 393
Tertullien, Deux traités, p. Labriole (E. T.)........... 150
Thédenat, Pompéi (H. de C.)...................... 197
Thieme, L'humilité dans l'Évangile (A. Loisy)......... 281
Tholonet (du), L'incessante évolution. — Z. 260
Thuasne, Rabelais (J. Boulenger)................. 6
Thureau-Dangin (Fr.), Les inscriptions de Sumer et d'Akkad (Alfred Loisy)........................... 142
— (Paul), La Renaisssance catholique en Angleterre au XIXe siècle, III (Ch. Bastide).................. 169
Tobler, Mélanges de grammaire française, II, 2e ed. (A. J.). 197
Toqué, Le peuple et la langue banda (A. Biovès)........ 477
Trübner, Minerva, XV (A. C.)..................... 216
Ubaszyn, Le passage de *e* panslave en polonais (A. Meillet).. 21
Uzanne, Les deux Canaletto (H. de C.) 198
Uzureau, Andegaviana, IV (R.).................... 74
Vaganay, Le problème eschatologique dans Esdras (A. Loisy). 325
Van Zandt Cortelyon, Les noms anglo-saxons des insectes (V. Henry)................................ 153

pages
VENETIANER, La vision d'Ezéchiel (A. L.).............. 259
VERMALE, Les biens ecclésiastiques nationalisés du Rhône (A. Mathiez)............................ 271
VERRALL, Essais sur quatre pièces d'Euripide (My)....... 147
VIAL et DENISE, Idées et doctrines littéraires du XVIII[e] siècle (L. R.)................................ 86
VILLIERS DU TERRAGE, Rois sans couronne (A. Biovès).... 439
VITRY, Société des sciences et arts. XXII (G. G.)........ 18
VIVIANI, La Restauration (A. Mathiez)................. 454
VOGT, Le catholicisme au Japon (M. Courant).......... 378
WALDBERG (M. de), Le roman sentimental en France, I (L. R.).................................. 109
WALISZEWSKI, Ivan le Terrible (Jules Legras)......... 509
— Les origines de la Russie moderne, la crise révolutionnaire, 1585-1614 (E.)....................... 413
WARD, Sociologie pure, trad. Fernand WEIL (E. d'Eichthal). 194
WAXWEILER, Esquisse d'une sociologie (H. Hauser)..... 273
WENDLAND, Anaximène de Lampsaque (My)............ 42
WERNER, Les incendies de Rome (R. C.)............... 125
WIEDEMANN - PÖRTNER, Bas-reliefs égyptiens de Carlsruhe (G. Maspero)............................. 82
— Stèles de Bonn, Darmstadt, Francfort et Genève-Neuchâtel (G. Maspero)........................... 83
WILMANNS, Grammaire allemande. III, 1. (V. Henry).... 242
WIRTH, L'évêque Colmar (A. C.)...................... 234
WISSOWA, Dissertations sur l'histoire de la religion et de la ville de Rome (P. Lejay)........................ 161
WITTE (baron J. de), Quinze ans d'histoire d'après les Mémoires du roi de Roumanie et les témoignages contemporains (R. Guyot)......................... 52
WOLFERMIN, Haeckel et le christianisme (Th. Sch.)...... 54
WRIGHT, Morceaux choisis de Gargantua (J. Boulenger)... 2
ZAPLETAL, Le Samson biblique (A. L.)................ 259

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Juin-Décembre 1906. (Léon DOREZ).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 9 juillet. — 1906

KUNZE, Les Germains dans la littérature latine. — WRIGHT, Morceaux choisis de Gargantua. — SOULACROIX, Rabelais en français moderne. — Éditions et traductions de Rabelais. — MOLLET, Rabelais clinicien. — BENOIT, Rabelais accoucheur. — PÉLADAN, La clé de Rabelais. — BAMANN, Le burlesque de Rabelais. — THUASNE, Rabelais. — SCHOBER, Le Disciple de Pantagruel. — KNOBLAUCH, Les Chroniques et Rabelais. — L'édition de Lyon du Pantagruel. — FUNCK-BRENTANO, Les lettres de cachet à Paris et la liste des prisonniers de la Bastille. — PALLAT, L'école de l'art en Amérique. — John Schmitt. — SCHENKL et WEIGEL, Exercices grecs, 11e éd. — SAMUELSSON, Le Vaticanus 3.277. — Travaux du Séminaire historique de Louvain. — PILLEMENT, Les Ostrogots. — DES MAREZ, Bruxelles au moyen âge. — BONUCCI, Les dérogations admises au droit naturel par la scolastique. — G. ROSSI, Deux passages de Dante. — SHELDON et WHITE, Concordance de Dante. — ORTIZ, Dante et Barberino. — DEL LUNGO, La femme florentine du bon temps jadis. — Actes du Congrès international des sciences historiques, VII et VIII. — Société des sciences et arts de Vitry, XXII. — CADIX, La réforme à Besançon. — DOUBLET, Le Keepsake de Godeau. — Bossuet, Pensées chrétiennes et morales, p. GIRAUD. — FROST, Le jugement d'après Kant. — DALGADO, L'abbé de Faria. — Joel de LYRIS, Le choix d'une bibliothèque. — Revues hongroises.

Dr Richard KUNZE, Oberlehrer am Carola-Gymnasium in Leipzig. **Die Germanen in der antiken Literatur.** Leipzig, Freytag. 115 p. in-12, 1 mark.

M. Kunze a commencé un recueil classique des principaux textes qui concernent les Germains dans la littérature ancienne et il nous envoie la première partie : *Römische Literatur* (avec une carte de l'ancienne Germanie). En tout dix numéros : monument d'Ancyre, Velleius (d'après lui surtout l'histoire des Cimbres et de Varus), Valère-Maxime, Méla, Pline, Tacite (Annales et Histoires), Suétone, Florus, Ammien et Jordanès ; en têtes de quelques lignes pour chaque numéro. A la fin, en une page, table chronologique. Préface d'un peu plus de trois pages. Aucun commentaire. C'est ici uniquement un livre de lectures pour les élèves de *Secunda* et de *Prima*, des Gymnases et des Écoles réelles, et au fond, un complément à la *Germania* de Tacite et à la Guerre des Gaules de César. Il est fâcheux que les textes aient été mal ponctués et mal révisés ; il y a partout de nombreuses fautes d'impression.

E. T.

Les études sur Rabelais depuis 1903.

Il y a beaucoup à faire sur Rabelais. Bien qu'une revue se soit fondée en 1903 qui lui est exclusivement consacrée [1], bien que, depuis ce temps, les études d'histoire littéraire se soient souvent portées sur lui, c'est à peine si l'on commence à prévoir le moment où l'on pourra donner une édition scientifique du *Gargantua* et du *Pantagruel*. Actuellement, il n'existe pas même un texte critique du roman, et beaucoup des problèmes que soulèverait un pareil travail restent à résoudre. Quant au commentaire, malgré tout ce que la *Revue des Études rabelaisiennes* a apporté de nouveau, il est encore fort insuffisant : c'est que Rabelais a touché à tant de questions qu'on n'arrivera certainement que par un long effort collectif à commenter son œuvre d'une manière approfondie.

D'ailleurs les travailleurs sont mal outillés. Les grandes éditions de Marty-Laveaux, de Montaiglon, de Jannet, donnent à peine les variantes d'une façon régulière; il semble que leurs auteurs n'aient eu d'autres raisons que de sentiment pour se baser sur un texte plutôt que sur un autre. Celle de Burgaud des Marets et Rathery, la meilleure par son commentaire, est une des plus mauvaises par son texte. Et ce ne sont pas les récentes réimpressions qui peuvent servir davantage. Ainsi, en 1904, M. C. H. C. Wright a publié des morceaux choisis de *Gargantua* [2], qui ont le mérite d'être accompagnés d'une introduction bien renseignée, et de notes intéressantes au point de vue de la phonétique, que les commentateurs de Rabelais ignorent trop, d'ordinaire. Mais d'abord ce ne sont là que des morceaux choisis; ensuite M. W. a pris soin d'expurger son texte et il a taillé à même dans cette belle prose : erreur capitale, car Rabelais ne sera jamais un auteur pour les dames et l'on préférera toujours le *Gargantua* de Rabelais tout seul à celui de Wright et Rabelais. — Je ne cite que pour mémoire le *Rabelais en français moderne* de M. J. A. Soulacroix [3], vague adaptation dont l'auteur s'était proposé modestement de *récrire* l'œuvre d'un des plus admirables stylistes de la langue française [4], et j'arrive aux deux éditions parues cette année.

La première [5] a l'avantage de mettre Rabelais à la portée de toutes les bourses; malheureusement elle est déparée par une notice biographique évidemment composée d'après le *Dictionnaire* Larousse,

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, publication trimestrielle consacrée à Rabelais et à son temps. Trois vol. in-8 ont paru chez Champion, éditeur.

2. *Selections from Rabelais' Gargantua*, ed. with an introduction and notes (New York, 1904, in-16).

3. Paris, Librairie universelle [1905], in-16, 6 vol.

4. Compte-rendu dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, p. 433-437.

5. *Les meilleurs auteurs classiques français et étrangers*. Rabelais. *Œuvres*. Paris, Flammarion, [1906], in-12, 2 vol. (1 fr. 90).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

et où se retrouvent toutes les vieilles légendes. La seconde [1], au contraire, est faite pour les bibliophiles, et elle est précédée d'une bonne introduction où M. Maxime Formont résume clairement et succinctement ce que l'on sait aujourd'hui. Mais ces deux réimpressions sans notes ni variantes s'adressent au grand public, et ce ne sont pas des instruments de travail, non plus que les traductions en allemand [2], et en espagnol [3] publiées récemment [4]. A l'heure actuelle, celui qui entreprendrait d'établir un texte critique rendrait assurément le plus grand service possible aux « rabelaisants ».

Comme étude d'ensemble sur Rabelais et son œuvre, je ne vois guère à citer que l'excellent chapitre que M. Arthur Tilley lui a consacré dans son histoire de la littérature de la Renaissance française [5]. Bien qu'écrit avant les dernières découvertes de M. Abel Lefranc qui donnent un sens nouveau au roman, ce chapitre n'en est pas moins indispensable à consulter. Si l'on voulait chercher chicane à M. Tilley, peut-être pourrait-on lui reprocher d'être un peu timide dans ses conclusions. Mais ce défaut — si c'est là un défaut — ne dépare guère cette bonne étude générale, la meilleure qui ait été écrite depuis le beau livre de M. Stapfer [6].

On a publié un nombre incalculable de mémoires et d'articles sur Rabelais et la médecine. Malheureusement les auteurs de ces travaux, médecins eux-mêmes le plus souvent, se montrent trop rarement des érudits impeccables comme M. le Dr Dorveaux, et leur ignorance absolue des méthodes historiques les conduit parfois jusqu'à paraître presque un peu naïfs. C'est, par exemple, le cas de MM. Maurice Mollet [7] et Marcel Benoît [8], dans leurs thèses de doctorat. Loin de moi la pensée

---

1. *Œuvres de Rabelais* avec une notice par Maxime Formont. Paris, A. Lemerre, 1906, in-16, 4 vol.

2. *Des François Rabelais weiland Arznei-Doktors und Pfarrers zu Meudon Gargantua*, verdeutscht von Engelbert Hegaur und Dr. Owlglass. München, A. Langen, 1905, in-8°. Voy. comptes-rendus dans *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, p. 323, et dans *Revue d'histoire littéraire*, 1905, p. 317.

3. *Rabelais. Gargantua.* Prima version castellana con un estudio critico-biográfico del autor, notas y un vocabulario explicativo.... par E. Barriobero Herran. Madrid, Lopez del Arco editor, 1906, in-12. L'édition est dédiée à M. Loubet, et fait partie de la collection intitulée *Bibl. classica filosófica.*

4. Il n'en sera pas de même de celle de Gottlob Regis en allemand, dont la librairie Max Haarwitz, de Berlin, annonce une réimpression. Cette précieuse traduction de Regis était devenue fort rare.

5. *The literature of the french Renaissance.* Cambridge, at the University Press, 1904, in-8°, 2 vol. Compte-rendu dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, p. 87.

6. *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre.* Paris, A. Colin, 1896, in-12.

7. Dr Maurice Mollet, *Rabelais clinicien* (Thèse pour le doctorat en médecine). Paris, Jouve, 1904, in-8°, 55 p.

8. Dr Marcel Benoît, *Rabelais accoucheur* (Thèse pour le doctorat en médecine). Montpellier, impr. Delord-Boehm et Martial, 1904, in-8°, 56 p.

de reprocher à ces messieurs, qui sont peut-être d'excellents médecins, la candeur de leur ignorance en matière de bibliographie et de critique, puisqu'aussi bien ce n'est pas leur métier que de se montrer historiens. Cependant, puisqu'il est à la portée de chacun d'être « honnête homme », comme on disait autrefois, il faut bien que l'on fasse grief à M. Mollet d'avoir cru devoir inaugurer son travail par la « pensée » suivante : « Cette thèse est dédiée aux rabelaisiens, à ceux qui préfèrent les gauloiseries de Rabelais aux chinoiseries de La Bruyère ». Ce n'est pas montrer là un sentiment bien fin de la beauté de Rabelais, et c'est par contre montrer de celle de La Bruyère une incompréhension un peu trop forte.

Si MM. Mollet et Benoît avaient pu se reporter à l'ouvrage de M. P. P, Plan [1], leur tâche bibliographique se serait trouvée singulièrement allégée. On a maintenant un relevé complet des éditions originales du *Gargantua* et du *Pantagruel*, et les imperfections du livre de M. Plan ne l'empêchent pas de rendre les plus grands services. Nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps, puisqu'il en a paru un compte-rendu ici-même [2].

Quelques commentateurs attribuent à l'œuvre de Rabelais un sens occulte. De ce nombre est M. Péladan [3]. M. Péladan connait les « secrets corporatifs des anciennes maitrises et de la franc-maçonnerie médiévale ». Il *sait* avec certitude qu'autrefois l'art tout entier n'était qu'un vaste idéogramme, une langue symbolique et mystérieuse, claire pour les initiés, et que les cathédrales se déchiffrent comme des rébus selon la méthode ésotérique. Malheureusement il n'existe point de traité d'ésotérisme en langue vulgaire. Mais il en existe en style symbolique, comme le *Songe de Poliphile*, les *Songes drôlatiques de Pantagruel*, et le roman rabelaisien tout entier. Or M. Péladan démêle aisément le sens mystérieux de ces trois ouvrages. C'est qu'à vrai dire il a connaissance de bien des faits que l'on ignore d'ordinaire : il sait, par exemple, que Diane de Poitiers conspirait en faveur d'Henri VIII et qu'elle avait pour amant Philibert Delorme (p. 69-70) ; il sait que l'armure dite de Henri II au Louvre, « porte deux potets, ce qui suffit à la désigner comme un cadeau de Diane à son royal amant » (p. 75); il sait en dépit du Dr Cabanès, que François Ier mourut « par la vengeance de l'avocat Féron » (p. 75), — et bien d'autres choses encore. C'est pourquoi les planches des *Songes drôlatiques* n'ont que peu de mystères pour lui, et il reconnaît sans hésiter la

1. *Bibliographie rabelaisienne. Les éditions de Rabelais de 1532 à 1711.* Catalogue raisonné, descriptif et figuré, illustré de 166 fac-similés... Paris, Impr. Nationale, 1904, in-8°.

2. *Revue critique*, 1905, p. 307-311. Voy. aussi un compte-rendu par M. Polain dans la *Revue des Etudes rabelaisiennes*, 1905, p. 93 et 233.

3. PÉLADAN, *Le secret des corporations. La clé de Rabelais*. Paris, E. Sansot, 1905, in-12. Le début de cet ouvrage est un remarquable article de critique d'art.

belle Diane de Poitiers dans cette marmite agrémentée de deux bras, dont l'un porte une écumoire, tandis que l'autre tient une flèche, — François I[er] dans ce personnage « à tête d'éléphant avec une trompe à roulettes » — et la reine Eléonore dans cette « femme de qualité qui a une pantoufle au bas du visage ». Et il n'est pas embarrassé davantage pour pénétrer le sens symbolique du roman de Maître François. Voulez-vous savoir, par exemple, ce que signifie le mot *Trinch*, qui est celui de la bouteille? Songez à la phrase : « Il a trinqué », qui se dit familièrement « dans le sens d'écoper ou de participer, de payer sa part de casse et de responsabilité ». Puis séparez chaque lettre : T, R, I, N, C, H. Ne lisez-vous pas clairement, maintenant, « Tripe Regne Ire; Nul Ciel Homme », c'est-à-dire : « La Tripe règne par la colère du ventre; nul ciel pour l'homme »? — Pour ma part, je dois avouer que cette ingénieuse interprétation ne me semble pas présenter absolument tous les caractères de l'évidence. Mais c'est que je ne suis point assez au fait des doctrines ésotériques.

Voici maintenant un ouvrage bien différent de celui de M. Péladan : M. Otto Bamann s'est appliqué à démêler les éléments burlesques dans l'œuvre de Rabelais [1]. Mais d'abord qu'est-ce que le burlesque? C'est la parodie, la moquerie sans intention de satire : on tourne en dérision ce qui est beau, ce dont la perfection irrite, par besoin de rabaisser [2]; et il y a le burlesque tempéré et le burlesque violent, qui n'ont qu'une différence de degré. — Mais comment séparer dans Rabelais le burlesque du satirique? Telle de ses plaisanteries présente à la fois bien des genres de comique. Aussi est-il permis de trouver un peu arbitraire et inutile le dénombrement que fait M. Bamann des passages burlesques de Rabelais : selon lui, le l. I en renferme 47, le l. II 79, et ainsi de suite. — M. Stapfer, dans son bel ouvrage déjà cité, a très finement analysé la qualité particulière d'une partie des plaisanteries rabelaisiennes. Pour lui, Maître François est surtout un *humouriste*, et il provoque le rire par des moyens (exagération, disproportion, fantaisie paradoxale) très différents de ceux de nos classiques (satire morale, observation ironique), dont le comique est, en somme, comme souvent celui de Molière, tout près du tragique. Dans quelle mesure ce que M. Stapfer appelle l'*humour* se confond-il avec ce que M. Bamann appelle le *burlesque?* Ce serait la matière d'un article.

On s'applique beaucoup aujourd'hui à déterminer les sources livresques des ouvrages d'imagination. Beaucoup trop sans doute,

1. *Die burlesken Elemente in Rabelais' Werk* (Diss. Würzburg) Munich, Wolf, 1904, in-8°, 63 p.

2. Voy. l'introduction aux *Œuvres de Scarron* par V. Fournel (Bibliothèque gauloise) et Heinrich Schneegans *Geschichte der grotesken Satire* (Strassburg, 1894, in-8°).

car si rien n'est plus séduisant que ces recherches de littérature comparée, rien en revanche n'est plus incertain ni plus délicat. On trouve fréquemment des ressemblances entre des conteurs dont on sait qu'ils ne se sont point connus. M. Pietro Toldo a établi [1], par exemple, que quelques épisodes du *Pantagruel* présentent des similitudes remarquables avec certains contes orientaux : doit-on conclure de là que Rabelais avait lu ces contes? non assurément. Cet exemple, pris entre beaucoup d'autres, nous paraît propre à montrer combien il convient d'hésiter avant d'écrire qu'un écrivain s'est inspiré de tel ou tel passage d'un livre donné. Il ne faut conclure, en pareille matière, qu'avec restrictions, puisqu'aussi bien l'on n'a guère que des raisons de tact, de goût littéraire, de sentiment enfin.

Or M. Thuasne, dans ses recherches sur les sources livresques de Rabelais [2], n'a pas toujours fait preuve de ces qualités : constamment il a voulu voir l'origine de certains passages rabelaisiens dans des morceaux qui en diffèrent totalement par la forme et l'allure. Cependant, en dehors même des lieux communs, il existe toujours, à une époque donnée, un certain nombre d'idées générales qui sont, si l'on peut dire, « dans l'air », et que tout écrivain de talent exprime à sa manière dans son œuvre : c'est en ce sens que les génies peuvent être représentatifs de leur temps. Par conséquent ce n'est donc que dans le style ou dans la composition, l'ordonnance, l'agencement des idées que l'imitation se trahit. Mais à coup sûr on ne saurait être fondé à dire qu'un auteur en imite un autre, quand tous deux ils expriment différemment un même lieu commun.

Comment donc admettre avec M. Thuasne (p. 54-56) que, lorsque Rabelais développe (l. I, ch. VI) cette belle idée que la politique de conquêtes est mauvaise, il s'inspire d'Erasme, lequel formule des idées analogues, mais en des termes absolument différents? Si l'on retrouvait dans le texte de Rabelais des particularités de style, des images, des détails précis et *concrets* qui fussent également dans celui d'Erasme, alors sans doute on pourrait croire à une imitation. Mais il n'en est rien. — Ailleurs, au ch. I, l. I, Rabelais constate gaiement que les rois et les grands de la terre descendent souvent de quelque « gueux de l'hostiaire » ou de « quelques porteurs de rogatons et de cotretz ». C'est là une pensée banale en soi, un lieu commun. Mais M. Thuasne a lu les sermons de Pépin, il en a trouvé un intitulé : *Quod ergo origo aliquorum regum ac principum processerit a diabolo*. Aussitôt il en a inféré que Rabelais avait emprunté le fond de son idée à Pépin (p. 14). N'est-ce pas là la plus abusive des conclusions? — De même

1. *Revue des Etudes rabelaisiennes*, 1903, p. 13. Voy. encore *Ibid.*, p. 122 ; 1904, p. 40.

2. *Etude sur Rabelais* (Bibliothèque littéraire de la Renaissance). Paris, E. Bouillon, 1904 in-16 et *Revue des Bibliothèques*, 1904, p. 281-304, 1905, p. 99-139.

encore, comment considérer comme une source évidente de Maître François le morceau d'Erasme où se trouve résumée la vie d'Alexandre Stuart, archevêque de Saint-Andrews? « La mort de ce jeune homme, assure M. Thuasne, tué au côté de son père, le roi d'Écosse Jacques IV, à la bataille de Floddenfield, le 9 septembre 1513, rappelle cette recommandation de Gargantua à Pantagruel : « Car doresnavant que tu deviens homme et te fais grand, il te fauldra issir de cette « tranquillité et repos d'estude et apprendre la chevalerie et les armes « pour défendre ma maison et mes amis secourir en tous leurs affaires « contre les assaulx des malfaisans » (*Rev. des biblioth.*, loc. cit.). — En vérité, que peut-on conclure d'un tel rapprochement?

Si ses conclusions sont souvent hasardeuses, du moins M. Thuasne fait-il montre d'une érudition puisée aux sources et sans doute presque sans défaut. Ce n'est pas là toujours le cas de M. Joseph Schober [1]. Étudiant le *Disciple de Pantagruel*, c'est d'après Brunet qu'il en décrit les éditions. Voulant examiner si Rabelais n'en peut être l'auteur, il s'abstient de comparer scrupuleusement et par lui-même le *Disciple* avec le roman rabelaisien, et paraît se contenter du relevé de leurs similitudes qu'avait dressé le Bibliophile Jacob. D'ailleurs sa critique est plus psychologique que basée sur les textes. Ainsi, il choisit quelques traits qu'il considère comme caractéristiques de l'esprit de Rabelais en 1535-8, époque de la composition du *Disciple*, puis il montre qu'on ne les retrouve pas dans cet opuscule. Or, ces observations ne sauraient en réalité prouver qu'une seule chose : c'est que le *Disciple* n'est pas un ouvrage du même genre que le *Pantagruel*. Aussi aimé-je mieux les arguments que M. S. tire de l'examen du style. Il remarque très utilement que l'auteur du *Disciple* a quelques « tics » qu'ignore Rabelais, comme l'emploi de l'adjectif « merveilleux », etc.; que la plupart des mots nouveaux de *Pantagruel* ne se retrouvent point chez lui ; qu'il fait peu de ces longues énumérations où se complaît Maître François ; que, loin d'affectionner le chiffre précis, il néglige ce procédé humouristique et n'emploie guère que des chiffres ronds. Ce sont là de fines remarques et des arguments valables contre l'attribution du *Disciple* à Rabelais. Mais elles ne prouvent pas qu'il n'y ait pas collaboré. Si cette hypothèse était vraie, elle expliquerait les similitudes du roman avec l'opuscule : en reproduisant plus ou moins librement certains passages du *Disciple*, Rabelais n'aurait fait plus tard que reprendre son bien.

Il semble, d'ailleurs, qu'il ait collaboré à d'autres ouvrages que le *Disciple*. Il existe deux livrets populaires, tous deux antérieurs au *Gargantua*, mais dont ce légendaire personnage est le héros : ce

---

1. *Rabelais Verhältnis zum Disciple de Pantagruel* (Diss. Würzburg), Munich. Franz Stein, 1904, in-8°.

sont les *Croniques inestimables* (1532 et 1533) et les *Croniques admirables* (avant 1534). M. Karl Knoblauch s'est demandé quel est leur rapport avec le roman rabelaisien [1]. Pour lui, Rabelais doit avoir collaboré aux *Croniques inestimables*, mais non pas aux *Croniques admirables*, qui ne sont qu'une seconde rédaction des premières, amplifiée et interpolée grossièrement à l'aide des chap. II, III et IV du *Pantagruel*. Je ne puis entrer ici dans le dédale ingénieux des raisonnements de M. K. Mais il en faut adopter les conclusions, car elles sont basées sur un examen minutieux, méthodique et précis.

Pour le livre II, nous possédons à présent un texte dont les éditeurs s'étaient jusqu'ici très peu servis. C'est celui de l'édition publiée à Lyon, chez Juste, en 1533. Cette édition n'est plus représentée aujourd'hui que par un exemplaire unique, conservé à la Bibliothèque royale de Dresde, et la difficulté de consulter cet exemplaire avait fait qu'il était resté peu utilisé. Heureusement il vient d'être réédité deux fois de suite et presque coup sur coup par MM. P. Babeau, Jacques Boulenger et H. Patry [2] d'une part, et par MM. Léon Dorez et Pierre Paul Plan [3] de l'autre. La première de ces rééditions a probablement l'inconvénient, commun à toutes les réimpressions, d'offrir quelques inexactitudes de transcription. Mais la seconde, bien qu'elle se présente comme la reproduction *photographique* du texte original, a exactement le même défaut : le photograveur, en effet, a cru devoir retoucher ses clichés et il a « refait » à la main beaucoup de lettres, c'est-à-dire qu'il a introduit un grand nombre de fausses lectures et de leçons erronées [4]. Il a paru ici même des comptes-rendus de ces deux publications.

Une réimpression plus utile encore que celle du *Pantagruel* de Dresde est celle de l'*Isle sonante* [5]. Ce texte rarissime avait disparu depuis le commencement du XIXe siècle : seul à peu près, Le Duchat y avait pris quelques variantes, et aucun des derniers éditeurs de Rabelais ne l'avait pu rencontrer. Il est cependant d'une importance capitale : en

1. *Das Verhältnis der « Croniques admirables » zu den « Croniques inestimables » und zu Rabelais* (Diss. Würzburg). Iena, Kaempfe, 1904, in-8°, 76 p.

2. *Pantagruel, édition de Lyon, Juste, 1533*, réimprimé d'après l'exemplaire unique.... (Publication de la *Société des Études rabelaisienne*). Paris, H. Champion, 1904, in-8°. Voy. le compte-rendu de la *Revue critique*, 24 juin 1905.

3. *Pantagruel, Fac-similé de l'édition de Lyon, François Juste, 1533*, d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque royale de Dresde.... Paris, Mercure de France, 1903, in-16. Voy. les comptes-rendus de la *Revue critique*, 1904, p. 202-6, et de la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1904, p. 55-58.

4. C'est là un inconvénient que connaissent trop bien tous ceux qui ont pratiqué la série des fac-similés anciens de l'École des Chartes : de même que le *Pantagruel* de MM. Dorez et Plan, ils contiennent un grand nombre de fautes dues au zèle malheureux du photograveur.

5. *L'Isle sonante par M. Francoys Rabelais*, réimprimée pour la première fois par Abel Lefranc et Jacques Boulenger. (Publication de la *Société des Études rabelaisiennes*). Paris, H. Champion, 1905, in-8°.

effet il constitue la première rédaction (en 16 chapitres) de ce v^e livre sur l'authenticité duquel on a tant discuté. L'ayant étudié dans l'Introduction qui précède la réimpression, j'ai été amené à conclure : 1° que dans une édition critique, il faudrait écarter l'édition de 1564, toujours publiée par les éditeurs modernes (sauf Montaiglon), et reproduire pour les seize premiers chapitres l'*Isle sonante*, puis le manuscrit pour les suivants; 2° que l'*Isle sonante*, telle que nous la connaissons, est certainement un brouillon, une ébauche mal mise au point — très probablement une ébauche écrite par Rabelais et retrouvée dans ses papiers après sa mort.

Il s'ensuit que les chapitres 17 et suivants du livre V doivent être l'œuvre d'un continuateur de Maître François. Mais sans nul doute ce continuateur travaillait d'après des notes et sur un canevas ou plan composé par l'auteur de *Gargantua* lui-même. Il y a plusieurs raisons de le croire, dont la dernière a été apportée par M. Abel Lefranc lorsqu'il a montré [1] que le voyage de Pantagruel, commencé au l. IV, suit son cours normal pendant tout le l. V : certainement un continuateur aurait perdu de vue cette trame délicate et ces symboles difficiles à déchiffrer, s'il n'avait eu sous les yeux à tout le moins quelque canevas ébauché par Rabelais.

On avait déjà entrevu avant M. Lefranc que la longue navigation de Pantagruel, aux l. IV et V, n'est point si fabuleuse qu'elle le paraît, et que Rabelais devait avoir des cartes sous les yeux alors qu'il l'écrivait, enfin qu'elle correspond à un voyage réel. M. Pierre Margry [2] supposait que Pantagruel part de son royaume d'Utopie, situé en Asie, et qu'il arrive en Europe, après avoir contourné la Sibérie et la Russie. M. de la Barre Duparcq [3] à son tour pensait que le bon géant et ses compagnons traversent le nord de la Laponie suédoise et de l'Asie et tournent autour du Pôle. Enfin M. P. Ducrot [4] les faisait voyager d'Asie en Europe par l'Occident, pour parvenir à La Rochelle, pays des Lanternes, et à l'Oracle de la Dive Bouteille, situé non loin de là, au milieu des vignobles.

En réalité, aucun de ces trois itinéraires n'est vraisemblable : M. Margry lui-même ne tenait pas trop, ce semble, à son hypothèse; celle de M. de la Barre-Duparcq est presque absolument gratuite ; et enfin M. P. Ducrot, ayant travaillé sur des cartes de 1658, se trouve amené à des identifications tout à fait fantaisistes. M. Lefranc, pour échapper à ce défaut, a commencé par reconstituer du mieux possible,

---

1. *Les navigations de Pantagruel. Etude sur la géographie rabelaisienne.* (Paris, H. Leclerc, 1905, in-8°).

2. *Les navigations françaises et la révolution maritime du* XIVe *au* XVIe *siècle.* (Paris, Tross, 1896, in-8°, chap. v).

3. *Rabelais et le pôle Nord.* Paris, aux frais de l'auteur, 1877, in-12, 12 p.

4. *La géographie dans Rabelais. Voyages de Pantagruel.* (Tours, Arrault, 1894, in-8°, 32 p.)

au moyen des portulans de la première moitié du XVI[e] siècle, les connaissances géographiques que Rabelais pouvait avoir; puis il a examiné parallèlement le récit des voyages de Pantagruel, et c'est cette étude comparative qui l'a amené à des identifications nouvelles.

Au l. II, chap. XXIII, le géant apprend que les Dipsodes ont envahi le royaume d'Utopie, où règne son père. Aussitôt il s'embarque, passe en vue de Madère, du Sénégal, de la Gambie, du cap de *Sagrés* (que les cartes du temps indiquent au nord du cap Palmas), du royaume de *Melli* (au nord de la république actuelle de Libéria), du cap de Bonne Espérance, du royaume de *Melinde* (ville que l'on plaçait près de l'embouchure du Sabaki). Là, il profite du vent de la *transmontane* qui pousse ses navires devant *Meden, Uti* et *Uden* (ici Rabelais, selon son habitude, joue sur les mots : ces trois vocables signifient « rien » en grec; sans doute il pense à Medine — que les cartes du temps placent sur le littoral de la Mer Rouge — et à Aden). Enfin Pantagruel passe à *Gelasim* (pays pour rire, de γελάω, Ceylan, que les cartes d'alors nomment « Zeilam » ou « Tenarisim »), puis aux îles des Phées (Java : *insula feminarum*), et enfin il arrive dans le royaume d'Utopie, dont Rabelais a emprunté le nom et l'idée à Thomas Morus, et qu'il situe comme lui au nord de la Chine ou « Cathay ». Là, Pantagruel débarque et conquiert la Dipsodie (en grec : pays de la soif; peut-être la Scythie, par suite du jeu de mots : Scythie — *sitis*).

Toutes ces identifications sont infiniment probables. Il y faut relever pourtant une difficulté. M. Lefranc (p. 10) donne la *transmontane* comme un vent du Sud. C'est une erreur : la *transmontane* est un vent du Nord [1]. — Je ne crois pas que cela puisse suffire à jeter un doute sur l'itinéraire indiqué ci-dessus : il serait absurde de supposer que Rabelais ait voulu faire retourner au Cap de Bonne-Espérance son héros, qui en vient, d'autant plus que les identifications suivantes concordent à prouver le contraire. Sans doute Maître François a commis ici une erreur de mot.

Le livre II se termine par la promesse que Rabelais fait à ses lecteurs de leur conter prochainement : « Comment Pantagruel passa les monts Caspies, et comment il naviga par la mer Athlantique, et deffit les Cannibales, et conquesta les isles de Perlas, comment il espousa la fille du roy de l'Inde dit Prestre Jehan ». Or les îles de Cannibales et des Perles désignaient dans la nomenclature d'alors les petites Antilles méridionales. C'est donc le voyage de l'Inde que Pantagruel doit accomplir en traversant le fameux passage de l'Amérique centrale, que les navigateurs de ce temps cherchaient encore.

Mais ce ne fut qu'après quatorze ans que Rabelais reprit la plume pour nous conter la suite des aventures de son héros. Et le *Tiers-*

---

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, p. 328-9.

Livre, composé au plus fort moment de la querelle des femmes, fut, comme on l'a démontré récemment [1], un ouvrage de polémique et de circonstance, dont l'auteur prenait nettement parti contre les féministes. C'est pourquoi Rabelais y abandonna son plan primitif et ne nous narra point le mariage de Panurge et le mariage de Pantagruel. Il ne renonça pas, cependant, à leur faire exécuter le voyage de l'Inde. A la fin du l. III, en effet, le géant s'embarque avec ses compagnons à *Thalasse* (le Tallard, près de Saint-Malo, jeu de mots) ; il s'est adjoint l'hydrographe Xenomanes (Jean Alphonse le Saintongeais) et le pilote Jamet Brahier (Jacques Cartier) [2], qui lui conseillent de ne pas suivre la route habituelle aux Portugais pour gagner le Cathay, mais de tourner autour du pôle, c'est-à-dire de prendre le passage du Nord-Ouest en contournant l'Amérique. M. Lefranc établit par des identifications indiscutables [3] que c'est bien cet itinéraire que suit Pantagruel. Puis il nous montre combien Rabelais se sert habilement, pour composer le canevas de son récit, des relations de voyages de son temps. La deuxième navigation de Pantagruel — à laquelle aucun épisode vraisemblable ne manque : rencontre d'un navire, tempête, capture d'une baleine, calme plat — est bien une longue croisière dans les régions de l'Amérique du Nord, analogue à celles qui illustrèrent les Cartier et les Roberval.

En somme, la conclusion à dégager de ce livre, c'est que Rabelais est réaliste comme tous les grands romanciers. Il mélange les éléments réels, il les transforme, il les grossit, il les ordonne, enfin il en compose une œuvre d'art, mais il base toujours son récit sur des observations prises sur le vif. Récemment une nouvelle série de découvertes, dues également à M. Lefranc [4], est venue montrer que le premier livre du roman se passe dans le pays même de l'auteur et qu'en somme, jusqu'à un certain point, c'est un recueil de ses souvenirs d'enfance. En effet, toutes les localités que Rabelais y cite, on peut les identifier ; sous chacun de ses héros se cache un personnage qui a existé ; les biens de Grandgousier, qu'il énumère, sont ceux-là même qui appartenaient à son père ; la Devinière, palais du bon géant, c'est la maison familiale des Rabelais ; la Saussaie, où Gargantua vit le

---

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, 1904, p. 1-10, 78-109 ; 1905, p. 253-375.

2. Ces identifications, déjà proposées par M. Margry, sont sûres. Mais on ne voyait pas quelle pouvait être l'origine du nom de Jamet Brahier, qui n'est évidemment pas un nom forgé comme celui de Xenomanes. On la connait maintenant, grâce à un document découvert par M. Louis de Grandmaison ; le frère de Rabelais, Jamet, était, par sa femme, Marie Gaudete, l'allié du mari de Jehanne Gaudete, qui se nommait Jamet Brahier (*Revue des Études rabelaisiennes*, 1906, p. 154 et 183).

3. Voy. une note additionnelle dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1906, p. 101.

4. *Navigations de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 312, et *Revue des Études rabelaisiennes*, 1904-1905, pass.

jour, ombrage encore les environs de la Devinière; etc. De telles découvertes sont d'une importance capitale, car elles ajoutent réellement à la beauté de l'œuvre qui les motive. Et aussi elles indiquent clairement, il me semble, dans quel sens on devra désormais travailler au sujet de Rabelais : ce sera toujours avec raison que l'on cherchera à déterminer la part du réel dans le *Gargantua* et le *Pantagruel*, comme ce sera toujours à tort que l'on croira y découvrir des symboles fumeux et des métaphysiques transcendentales.

J'arrête ici cette longue analyse, après avoir signalé, je crois, tous les ouvrages importants parus depuis trois années. Mais je n'ai pu entreprendre de mentionner les articles publiés dans la *Revue des Études rabelaisiennes*. On les dépouillera facilement dans ce recueil. Beaucoup sont bons, d'autres sont mauvais. Mais mettre en valeur leurs résultats, ç'aurait été, exactement, écrire une étude critique de la vie et de l'œuvre de Rabelais. Et, pour être de quelque utilité, un pareil travail aurait dû dépasser de beaucoup le cadre d'un numéro de la *Revue critique*.

Jacques Boulenger.

Les lettres de cachet à Paris, étude suivie d'une liste des prisonniers de la Bastille, 1659-1789, par M. Frantz Funck-Brentano. Paris, Imprimerie Nationale, 1903. In-4° LIII et 482 p. (Collection des documents originaux de l'Histoire générale de Paris).

M. Funck-Brentano est de ceux qui s'adressent à la fois aux savants et au grand public. Son ouvrage sur les *Lettres de cachet à Paris* s'adresse aux érudits. C'est une des meilleures publications qui aient paru dans la collection de documents éditée sous les auspices de l'édilité parisienne. Elle renferme une attachante introduction : M. Funck-Brentano y définit la lettre de cachet ; il y décrit en traits généraux le régime auquel étaient soumis les prisonniers par lettre de cachet ; il y montre comment l'institution naquit et disparut. Mais l'important, l'essentiel du volume, c'est la liste des prisonniers de la Bastille qui suit cette introduction. M. Funck-Brentano a commencé cette liste à l'année 1659 de laquelle datent les papiers les plus anciens, et il la termine à l'année 1789. Il l'a dressée aussi complètement que possible d'après les lettres de cachet réunies en volumes, d'après les dossiers des prisonniers et les journaux d'écrou, d'après les sources imprimées. Il indique la date exacte de l'entrée et de la sortie des détenus ainsi que les motifs de leur incarcération, il établit l'orthographe de leur nom — cette orthographe que l'ancien régime entendait d'une manière si fantaisiste — et il donne sur eux tous les détails biographiques qu'il a pu trouver. Travail long, fort

difficile, parfois rebutant, travail infini qui vaudra la reconnaissance de tous les amis de l'histoire à M. Funck-Brentano. Qu'on songe seulement qu'il a recueilli 5,270 noms et qu'il accompagne cette liste d'une table onomastique et méthodique qui comprend 60 pages serrées, chacune en trois colonnes. Et quel tableau important pour l'histoire politique et sociale ! Nous jugeons ainsi les gouvernements. En comparant les motifs de détention sous Louis XIV et sous Louis XVI, nous voyons la transformation qui s'opère dans les procédés du pouvoir royal, et nous constatons, hélas ! que la tolérance n'existe nulle part puisque ceux mêmes qui avaient à souffrir des lettres de cachet, libraires et écrivains, les sollicitaient contre leurs ennemis.

A. C.

Ludwig Pallat, **Schule und Kunst in Amerika**. Leipzig et Berlin, Teubner, 1906, grand in-8°, p. 34. Mk. 0,80.

M. Pallat a résumé dans cette brochure les observations qu'il a recueillies à l'Exposition de Saint-Louis et au cours de ses visites dans plusieurs écoles américaines sur l'enseignement du dessin aux États-Unis. Ses principes, ses méthodes, sa technique, ses résultats sont analysés en détail et naturellement comparés ou opposés à ce qui se fait en Allemagne. Pour les Américains il s'agit moins d'habituer les élèves à voir la nature et à la reproduire directement ou de mémoire que de développer leur goût, en insistant sur les qualités de composition, sur l'harmonie des lignes et des couleurs d'une œuvre d'art. Aussi, l'influence du japonisme aidant, cet enseignement semble-t-il à l'auteur verser dans le schème et la convention.

L. R.

— Nous apprenons avec regret la mort de John Schmitt à Rome. Il vient de succomber à une maladie déjà ancienne, mais que l'on ne croyait pas dangereuse. John Schmitt était américain de nationalité et allemand d'origine. Il vint de bonne heure en Europe et suivit à Munich les cours de M. K. Krumbacher. Puis, nous l'avons eu à Paris où il fut mon élève à l'École des Hautes-Études dans l'hiver de 1890-91. Un travail de lui — *La Théséide de Boccace et la Théséide grecque* — parut à cette occasion dans mes *Études de philologie néo-grecque*, Paris, 1892, p. 279-345. John Schmitt s'était occupé antérieurement, avec Krumbacher, de la Chronique de Morée (*Die Chron. v. Morea. Eine Untersuchung über das Verh. ihrer Hs. u. Vers. In. Diss. München*. 1889 (v. G. Paris, Rom. XVIII, 1889, 351) et, du même, *Rom. Forsch.*, V, 519-538). Il nous laisse une édition de cette *Chronique* d'après les manuscrits de Copenhague, de Paris et de Turin, dans les *Byzantine Texts* de M. Bury (*The Chronicle of Morea.* Methuen,

1904, in-8°, xcii-640). Sans doute, il y a quelques réserves à faire sur cette édition, sur les principes qui ont servi à la constitution du texte et sur bien des détails. Mais nous voulons en ce moment oublier toutes les taches. La *Chronique* représente un travail considérable, un effort sérieux, de l'application et du soin. On y sent surtout un grand amour du grec auquel John Schmitt s'était voué tout entier. Il avait passé quelques années à Corfou; il avait vu de près les choses et les hommes (cf. *Ueber phonetische u. graph. Ersch. im vulgærgr.*, in-8°, 36 p. Teubner, 1898). Il était vulgariste convaincu, avait même quelquefois pris part aux passions locales. Le climat des belles îles ioniennes n'a pas pu lui faire un bien durable. Il s'en va à l'âge de quarante et quelques années. C'est un travailleur qui disparaît dans le domaine de nos études et nous le saluons ici d'un triste et dernier adieu. — J. P.

— Le livre d'exercices grecs de Karl Schenkl (*Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Griechische* für die Klassen des Obergymnasiums) a été revu, pour sa onzième édition, par MM. H. Schenkl et Fl. Weigel. Les deux parties dont il se compose (exercices et lexique) ont été réunies en un seul volume (Vienne, Tempsky, 1905; 144 p.). L'ouvrage a été remanié de telle sorte qu'un grand nombre de phrases ont été remplacées par d'autres soit mieux appropriées à une traduction soit correspondant plus exactement aux paragraphes de la grammaire grecque Curtius-v. Hartel-Weigel. Le nombre des morceaux pris dans les auteurs qui ne sont pas lus dans les classes a été réduit de près de moitié, et les notes destinées à aider l'élève, qui se trouvaient auparavant dans la seconde partie, sont maintenant placées au bas des pages. — My.

— Un Suédois qui a publié déjà, à Upsal, en 1899, des études sur Valérius Flaccus, M. Johan Samuelsson, a eu l'occasion de collationner à nouveau, après Thilo, le principal manuscrit de Valérius Flaccus, le Vaticanus 3277. Dans un article de l'Eranos (p. 72-100) il réunit (en 4 p.) les remarques qu'il a recueillies en faisant ce travail. Il s'agit surtout de petites omissions ou de petites divergences avec les notes de Thilo. Par elles disparaissent en partie des différences qu'on relevait entre le manuscrit de Saint-Gall et le Vaticanus. De plus, aux endroits où des feuilles sont tombées dans le Vat. 3277, et aussi, en cas de divergence avec Thilo, M. S. a examiné, pour ces parties, les six autres manuscrits que possède la bibliothèque du Vatican. Trois d'entre eux avaient déjà été décrits et employés par Thilo. M. S. nous fait connaître les trois autres. Ce sont trois copies du Vat. 3277; dont l'une (Urb. 669) très fidèle et sans corrections. Suivent 4 pages sur la question de la valeur à reconnaître aux mss. de Saint-Gall et de Carrion. M. S. revient à l'opinion de Thilo, suivant laquelle ces manuscrits, dont on a voulu de nouveau exagérer l'importance, seraient copiés du Vaticanus. Enfin, 18 pages (p. 82-100) de notes sur le texte (*Critica et Exegetica*). Quelques corrections très séduisantes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le point de départ de cette nouvelle étude est l'édition de C. Giarratano (voir la *Revue* de 1905, p. 144). — E. T.

— Le rapport général sur les travaux du Séminaire historique de l'Université catholique de Louvain, travaux poursuivis sous la présidence de M. le chanoine Cauchie, pendant l'année académique 1904-1905, vient de nous parvenir. (Louvain, typ. von Linthout, 1905, 117 p. in-18°). Il comprend, à vrai dire, trois comptes rendus; le premier, rédigé par M. l'abbé J. Lebon, nous donne l'analyse des *conférences historiques* faites par divers nombres du Séminaire : l'*Elaboration de la théorie conciliaire, son application aux conciles de Pise, de Constance et de*

Bâle, par l'abbé Coppens; la *Doctrine de Jean Gerson sur le pouvoir de l'Église*, par l'abbé Bruynseels; *Lefèvre d'Étaples et la Réforme en France*, par l'abbé Urbain; les *Polémiques dogmatiques en France au sujet du luthéranisme*, par l'abbé Buysschaert; l'*Institution chrétienne de Calvin*, par l'abbé Vonderheeren; les *Théories politico-religieuses de Théodore de Bèze*, par l'abbé Sens; le *Colloque de Poissy*, par l'abbé Lottin; *Suarez et ses idées ultramontaines* par l'abbé Meeussen; l'*Augustinus de Cornelius Jansenius*, par l'abbé Noël; la *Question biblique du Concile de Trente à Richard Simon*, par l'abbé Vermant, etc. Le deuxième rapport, présenté par M. L. Van der Essen, nous relate les *travaux pratiques sur les institutions du moyen âge*. Nous y noterons seulement l'étude du P. Martial Legrand sur les *Cathares ou Albigeois*; celles sur le *Mouvement franciscain au* XIII[e] *siècle* du P. De Smedt et de M. Fierens, dont le compte-rendu est particulièrement développé (p. 52-82); celles sur les *Origines de l'Ordre des Frères Prêcheurs* et l'*Inquisition* du P. Van Hoelst et de l'abbé Monin. Le troisième rapport enfin, du R. P. Willaert, relatif aux *exercices pratiques sur les sources, à la faculté de théologie*, s'occupe surtout du travail de M. l'abbé Delannoy sur le *Concordat de 1516*, et de ceux sur les *Assemblées générales du clergé de France*, présentés par l'abbé De Craene et le R.-P. Ders. — D'apres l'ensemble des données réunies dans notre brochure, il semble incontestable qu'on travaille très sérieusement au *Séminaire historique* de Louvain et qu'on ne craint pas d'y entrer en contact avec la science hétérodoxe ou indépendante, ne fut-ce que pour la réfuter avec d'autant plus de rigueur, ou pour tenter au moins de le faire. Les élèves de l'Université catholique de Louvain connaissent évidemment les travaux modernes relatifs a leurs sujets, parus dans les littératures étrangères; leurs professeurs leur apprennent à scruter leurs sources, à disséquer leurs textes; ils discutent, ils argumentent, ce qui est moins facile peut-être, mais infiniment plus méritoire que d'excommunier les contradicteurs. Cela n'empêche pas qu'on ne rencontre çà et là, dans notre rapport, des affirmations dont l'auteur n'a pas mesuré toute la portée (celle, par exemple, où il est dit (p. 51) que l'hérésie des Cathares « constituait un danger social très grave, par suite même de son idéal de perfection, impossible à réaliser »). — E.

— Dans une brochure d'une quarantaine de pages, un officier allemand, M. O. de PILLEMENT, a raconté, une fois de plus, les dernières luttes du peuple des Ostrogoths contre Bélisaire et Narsès (*Ostgoten, Das Ende in Italien; Ostgermanische Namensgebungen*; *Ein gotischer Canton;* Leipzig, Dieterich, 1906, 38 p.; prix : 1 fr. 25 c.). Il s'est appliqué ensuite à démontrer, par l'étude de nombreuses étymologies de noms de lieux dans la région des Alpes méridionales (Grisons, Tyrol, Valteline, etc.) que c'est là que certains débris au moins de la nation vaincue se sont retirés et ont plus ou moins longtemps perpétué le souvenir de leur race. — R.

— M. G. des MAREZ, archiviste adjoint de la ville et professeur à l'Université libre de Bruxelles, auquel nous devons déjà tant de travaux intéressants sur le mouvement économique social des Pays-Bas au moyen âge, nous a fait parvenir une nouvelle étude sur les *Luttes sociales à Bruxelles au moyen âge* (Liège, Impr. de la *Meuse*, 1906, 36 p. in-8°), luttes qui depuis 1275 environ, jusqu'en 1477 — c'est-à-dire pendant deux siècles, — n'ont cessé de se produire dans la capitale du Brabant, entre l'aristocratie des lignages et la moyenne bourgeoisie puis le menu peuple; elles cessèrent en même temps que le développement de la prospérité industrielle du pays, et quand une autorité centrale, de plus en plus

puissante, eût fait passer, aux uns comme aux autres, l'envie de se faire justice soi-même et leur eût enlevé surtout les moyens de le tenter. — R.

— Une thèse de M. Alex. Bonucci, présentée à la faculté de philosophie de Rome, étudie les dérogations au droit naturel admises par la Scolastique (*La derogabilità del diritto naturale nella Scolastica*. Pérouse, V. Bartelli, 1906, 292 p.). Après avoir jeté un coup-d'œil sur les « précédents », c'est-à-dire sur les opinions des Grecs (Aristote), des Romains (Celse, Ulpien, Gaïus) et des Pères, l'auteur suit son sujet d'abord et surtout dans la philosophie, puis aussi dans la littérature et dans la jurisprudence laïque aussi bien qu'ecclésiastique. Des 5 chapitres consacrés à la philosophie, le 1[er] s'occupe des origines de la Scolastique et discute, à leur propos, les théories de MM. Picavet, Boutroux, Hauréau, Wundt, Ziegler, Ritter, Ueberweg-Heinze, etc.; le 2[e] relève les fléchissements du droit naturel dans la période qui va d'Alex. de Hales à Albert le Grand; le 3[e] dans saint Thomas, le 4[e] dans Dun Scot, le 5[e] dans le Nominalisme. Enfin, la conclusion montre les rapports entre ces dérogations et la fameuse théorie des deux morales inférieure ou laïque et supérieure ou monastique. — Th. Sch.

— En une dissertation de trente pages, M. Giorgio Rossi publie une intéressante interprétation de deux passages de Dante, renfermant les mots *Prose di romanzi* (Purg. xxvi, 118) et *Vulgare Prosaicum* (De vulg. El. I, x, 2) (Bologne, 1906). Au mot *prosa*, il donne la valeur de « récit, même en vers, d'un caractère narratif ou didactique », par opposition à la poésie lyrique; et dans l'expression « Biblia cum troyanorum romanorumque gestibus compilata », il voit, non une allusion à la Bible, mais aux livres, aux recueils de récits historiques et épiques, relatifs aux Troyens et aux Romains; et dans cette catégorie, pour des raisons dignes de la plus grande considération, il admet que Dante faisait rentrer toute l'épopée carolingienne. — H. H.

— L'activité déployée en Angleterre et en Amérique par les fervents de Dante donne chaque jour naissance à des œuvres d'une incontestable utilité : déjà en 1888, M. Fay avait publié, pour le compte de la Société dantesque américaine, une concordance de la Divine Comédie; son travail est aujourd'hui complété par la *Concordanza di tutte le opere italiane in prosa e del Canzoniere di Dante Alighieri* de MM. E. S. Sheldon et A. C. White (Oxford, 1905; gr. in-8°, viii-749 pages); il est donc possible à présent de retrouver très vite un passage quelconque des œuvres italiennes de Dante, pourvu qu'on s'en rappelle seulement un mot. A quand la fusion des deux répertoires? Souhaitons que lorsqu'elle se fera, les compilateurs de ces utiles dépouillements aient enfin sous les yeux les textes plus corrects — sinon définitifs — que prépare la *Società dantesca italiana*, et formulons encore un double vœu ; c'est d'abord que l'on adopte une disposition typographique telle que le ou les volumes soient d'un maniement aisé, et en second lieu que l'impression en soit faite en un pays comme l'Italie, où la main-d'œuvre est relativement peu coûteuse, afin que le prix de revient de l'ouvrage ne soit pas exagéré : vendre 36 shellings — soit 45 francs — la seule concordance des *Opere minori* de Dante, à l'exclusion des œuvres latines, c'est vouloir décourager les meilleures volontés! — H. H.

— M. Ramiro Ortiz a consacré un long et solide mémoire (*Atti dell' Acc. d'Archéologia, lettere e belle arti* de Naples, 1904), à discuter certains problèmes délicats relatifs aux *Imitations dantesques* et à *la question chronologique dans les œuvres de Fr. Da Barberino*. M. R. Ortiz s'est fait une spécialité de l'œuvre si

curieuse de ce trécentiste, bien connu en France, grâce à la belle thèse de M. A. Thomas; récemment encore il étudiait dans la *Zeitschrift für rom. Philologie* (XXVIII) le *Reggimento di donna*, et donnait dans le *Fanfulla della Domenica* (XXVI, 32) un essai de comparaison entre Dante et son auteur. Il reprend dans son mémoire ci-dessus annoncé l'examen de la théorie formulée en 1896 par M. G. Melodia (*Giornale dantesco*), d'après laquelle les imitations dantesques de Fr. Da Barberino tendraient à prouver que l'*Enfer* était achevé et répandu dès 1308. Il serait long et pénible de suivre pas à pas la discussion de M. R. Ortiz; nous y renvoyons ceux qu'intéresse la question, en mentionnant simplement ses conclusions : les *Documenti d'Amore*, commencés en Italie vers 1308, auraient été continués en France de 1309 à 1313; le commentaire latin de cet ouvrage n'aurait pas été achevé avant 1324-1325. Le *Reggimento di donna* aurait été composé au plus tôt en 1319, peut-être seulement après la composition des *Documenti*. Les imitations dantesques, à supposer qu'on les accepte. — et M. Ortiz les repousse — ne pourraient donc plus servir à fixer la date où l'Enfer fut livré au public. — H. H.

— Tout n'est pas nouveau dans l'élégant volume que M. I. Del Lungo publie sous le titre alléchant de *La donna fiorentina del buon tempo antico* (Florence, Bemporad, 1906, in-16; 300 pages); nous connaissons déjà plusieurs des discours ou conférences qui le composent, notamment sur « Béatrice dans la vie et la poésie du XIIIe siècle », sur « la femme Florentine au temps de la Renaissance et pendant les dernières années de la liberté ». Mais on les retrouve avec plaisir en compagnie d'autres écrits encore inédits, ou publiés sous une forme moins accessible : « pendant les premiers siècles de la Commune, » « de Dante à Boccace » (deux discours remontant à 1887), « la femme inspiratrice » (discours de distribution de prix à l'institution de Poggio Imperiale en 1883). Sous le titre « Une mère de famille au XVIe siècle » sont réimprimées cinq curieuses lettres d'Isabella Sacchetti à son mari Luigi Guicciardini, de 1535 à 1543, accompagnées de quelques pages de commentaire; le tout formait, en 1883, une de ces élégantes plaquettes que les Italiens lettrés ont conservé la charmante habitude d'offrir à de jeunes époux. Vient ensuite une lettre inédite d'Alessandra Macinghi-Strozzi, qui avait échappé à l'éditeur de la correspondance de cette célèbre femme, C. Guasti, en 1877. — H. H.

— Deux nouveaux volumes des *Atti del Congresso internazionale di Scienze storiche* (Roma 1903) ont paru en 1905 : le tome VII, *Storia dell'arte*, et le tome VIII, *Storia dell'arte musicale è drammatica* (E. Loescher, Rome). Parmi les communications les plus importantes, ornées de nombreuses reproductions photographiques, nous citerons dans le volume VII : F. Pullè, *Riflessi indiani nell'arte romaica*, G. Gerola, *l'arte veneta a Creta*; D. Scano, *L'arte medievale in Sardegna*; M. E. Canizzaro, *l'oratorio primitivo di S. Saba*; P. D'Achiardi, *Gli affreschi di S. Piero a Grado presso Pisa, e quelli già esistenti nel portico della basilica Vaticana*; V, Leonardi, *Affreschi dimenticati del tempo di Martino V*; L. Salazar, *La patria e la famiglia della Spagnoletto*; V. Waille, *Note sur une inscription et des peintures murales de la basilique Saint-Clément à Rome*, et, du même, *Les voyages de Rabelais à Rome et l'influence que l'art italien de la Renaissance a pu exercer sur lui*. Le volume VII contient plus de 60 pages de musique; nous signalerons parmi les communications ayant un caractère plus particulièrement historique : A Cametti, *Un nuovo documento sulle origini di Giov. Pierluigi da Palestrina*; G. Radiciotti, *Teatro e musica a Roma nel secondo*

quarto del secolo XIX (1825-50) ; F. A. Salvagnini, *Francesco Caffi musicologo veneziano* (1778-1874). — H. H.

— Dans le tome XXII (1904) de la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, M. G. Hérelle publie un grand nombre de documents inédits relatifs au *protestantisme à Vitry* et dans les environs de cette ville de 1596 à 1688. Signalons également dans ce volume à côté d'intéressantes études sur les patois locaux, un travail de M. l'abbé Millard sur *l'abbé Lelevain, curé constitutionel de Vitry pendant la Révolution ;* l'auteur sait rendre hommage aux convictions et aux vertus de cet estimable prêtre assermenté. Enfin la Société de Vitry a imprimé les *Notes pour servir à la construction de l'église Notre-Dame de Vitry-le-François*, recueillies par Em. Chavance : c'est une contribution utile à l'histoire de l'architecture moderne comme à celle de la petite ville champenoise. — G. G.

— M. M. Cadix publie un *Essai historique sur la réforme à Besançon au* XVI[e] *siècle* (Montauban, Imp. coopérative, 1905, 175 pp., planches). Cette thèse de théologie complète le travail de M. J. Viénot sur Les Origines de la Réforme à Besançon, surtout à l'aide des registres des délibérations municipales de la ville de Besançon. L'auteur protestant a fait un effort méritoire pour rester impartial, et son travail précis et documenté servira à faire comprendre les raisons pour lesquelles, malgré de nombreuses tentatives, la Réforme n'a pu triompher à Besançon et dans la Franche-Comté. — G. G.

— L'analyse que vient de faire paraître M. G. Doublet sur *Le Keepsake d'Antoine Godeau* (Nice, Imp. Malvano, 1905, 32 pp.) apporte quelques renseignements littéraires inédits. On trouve en effet dans cette anthologie, à côté de diverses pièces latines, des stances et un chant royal que M. Doublet serait assez disposé à attribuer à Godeau. Le Keepsake restitue à Voiture les Stances en faveur d'un pet, publiées jusqu'à ce jour — notamment dans le Dictionnaire Larousse — comme anonymes. — G. G.

— On nous envoie : Bossuet, *Pensées chrétiennes et morales ;* édition nouvelle, revue sur les meilleurs textes, avec une introduction et des notes par Victor Giraud ; Paris, Bloud, 1906 ; 70 pp. in-18. Prix : 60 cent. Ces fragments de Bossuet, recueillis d'abord par Deforis et, en dernier lieu, publiés avec soin par l'abbé Lebarq, figurent d'ordinaire à la fin des *Sermons ;* plusieurs même ne sont que des canevas de sermons ; leur authenticité n'est pas également certaine. M. Giraud a marqué d'un astérisque celles dont on a conservé l'original autographe ; ce ne sont pas les plus nombreuses. On doit cependant être satisfait d'avoir ce recueil séparé, sous une forme maniable. Le texte reproduit est celui de l'édition Lebarq. Deux pensées nouvelles, retrouvées par M. Lévesque, ont été ajoutées. — A.

— M. Walter Frost, privatdocent à Bonn, a étudié le Jugement d'après Kant : *Der Begriff der Urteilskraft bei Kant* (Halle, Max Niemeyer, 1906, 135 p. 3 Mark). Après une introduction où il expose son plan et son point de vue, et fixe le principe du Jugement dans son rapport avec l'A priori de l'intelligence et de la raison, il développe son sujet en trois parties : 1° Le Jugement proprement dit ou vulgaire. (Vues particulières de l'auteur sur une méthode future applicable à l'histoire naturelle de la pensée, p. 35). 2° Le Jugement transcendental, schématique et symbolique (résumé de la théorie Kantienne p. 76). 3° Le principe du Jugement, et l'introduction de l'esthétique et de la téléologie dans son domaine (le procédé de Kant est éclairé p. 105), caractère philosophique transcendental de l'esthétique.

Conclusion p. 131 : ce sont l'esthétique et la téléologie qui rattachent le monde moral au monde naturel. — Th. Sch.

— M. le Dr D. G. Dalgado, de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, a fait réimprimer le livre de l'abbé de Faria, *De la cause du sommeil lucide ou étude de la nature de l'homme*, paru en 1819, qui eut quelque succès au moment où il parut et auquel les adeptes de l'Ecole de Nancy ont refait depuis une réputation posthume (Paris, Jouve, 1906, LXIII) 362 p. in-18°; prix : 3 fr. 50). Il y a joint un *Mémoire sur la vie de l'abbé de Faria*, (X, 186 p. in-18°; prix : 2 fr. 50) que ceux même qui ne s'intéressent point au magnétisme ne liront pas sans intérêt, car si les théories de Faria les laissent indifférents, le nom de l'auteur est encore si connu, grâce au *Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, qu'on voudra savoir ce que l'imagination du grand romancier empruntait à l'histoire quand il faisait rencontrer son héros, Edmond Dantès, avec l'abbé dans les cachots souterrains du château d'If et le substituait au cadavre du « brahmine », dans le plongeon effrayant mais sauveur au fond de la Méditerannée. — E.

— Nous avons reçu : Joel de Lyris, *Le choix d'une bibliothèque, Guide de la lecture;* Avignon, Aubanel; 199 pp. in-18. Conseils un peu vieillots, qui s'adressent sans doute aux mères de famille. Pourquoi écrire toujours Vallon? La condamnation des romans, de tous les romans, est bien absolue. — A.

— L'Académie hongroise a fait traduire dans la Collection qu'elle destine au grand public les trois ouvrages suivants : 1° Jules Payot : *L'éducation de la volonté*. Le traducteur, M. Weszely, est un des pédagogues le plus en vue de Budapest. Sa traduction est fidèle et aisée (Budapest, 1905, xxii-288 p. in-16); 2° Benjamin Kidd : *Social Evolution*. Traduit par Charlotte Geöcze (xii-387 p.); 3° Le premier volume de l'ouvrage d'Escott sur l'*Angleterre d'aujourd'hui* traduit par André György (xii-375 p.). Ce volume fait pendant à l'ouvrage de Bodley sur la France d'aujourd'hui dont la traduction a paru dans la même collection. — J. K.

— Le tome XV des *Irodalomtörténeti Közlemények* (Revue d'histoire littéraire; Budapest, 1905, xviii-396 p. in-8°) contient les travaux suivants : J. Váczy : *Le voyage en Transylvanie de François Kazinczy*; J. Czeizel : *Le séjour du poète Dayka à Löcse;* J. Bayer : *Les premières traductions hongroises de : « Beaucoup de bruit pour rien »*, (le premier traducteur est Joseph Benke qui a adapté l'œuvre de Shakespeare, en 1807, d'après les *Quälgeister* de l'acteur allemand Henri Beck). G. Horváth ; *Le Codex Batthyány* (le manuscrit qui contient des hymnes religieux a été écrit entre 1541 et 1563; il a été composé pour les églises protestantes). L. Katona : *Les psaumes pénitentiaires du Codex Festetics* (c'est la traduction archaïque des « Septem psalmi poenitentiales » de Pétrarque qui les avait envoyés, en 1367 ou 1368 à Sacramours di Pommiers. La première édition de ces psaumes date de 1473. Victor Develay les a traduits en français en 1880). A. Gerber : *La captivité du comte Nicolas Bethlen à Vienne* (1708-1716, avec un fragment de la traduction du « Roland furieux » d'Arioste, en prose). G. Saruby : *La légende de Dame Clément Kömives*. — J. Hegedüs : *Eloge du roi Mathias tenu à Raguse* (l'éloge est de l'humaniste Cervinus, 1463-1520, et se trouve dans un manuscrit du Vatican). *Nécrologie de Charles Szasz*, 1829-1905. La Revue contient encore de nombreux documents inédits se rapportant aux différents écrivains, notamment sur le poète Csokonai.

— Le tome XXIX de l'*Egyetemes philologiai Közlöny* (Revue de philologie générale, Budapest, 1905, VIII-928 p.) contient, outre les nombreux comptes-rendus sur les ouvrages magyars et étrangers, quelques articles de fond qui méritent d'être signalés. E. Csaszar : *La réforme de la langue en 1815* (d'après la correspondance de Kazinczy), François Toldy (le centenaire de naissance du « père de l'histoire littéraire magyare » a été fêté dans tout le pays); J. Erdös : *Le texte grec du Nouveau Testament*; A. Gedeon : *Les drames d'Anzengruber*; M. Hajnal : *Karnarutić et la Zrinyiade* (établit l'influence exercée par le poète croate sur la première épopée magyare, publiée en 1651 par le ban de Croatie, Nicolas Zrinyi); G. Haraszti : *Le centenaire de Csokonai*; G. Hornyanszky : *Sur l'histoire de la civilisation des Grecs; les Origines de la religion grecque*; K. Sebestyen : *le Timon d'Athènes de Shakespeare;* R. Vari *Le système de la philologie classique*.

— Les *Nyelvtudományi Közlemények* spécialement consacrés aux études linguistiques finno-ougriennes (tome XXXV, 1905, 480 p. in-8°) contiennent : O. Asboth : *Les éléments aryens et caucasiques de la langue magyare* (suite de la critique de l'ouvrage de Munkácsi qui porte le même titre); O. Beke : *Les adverbes vogouls*; L. Erdélyi : *Temps et modes dans le dialecte de Háromszék*; Z. Gombocz ; *Histoire des Voyelles dans les langues altaïques*; J. Melich : *Mots slaves en hongrois* (les tirés à part de ces articles forment déjà deux volumes); *Les dictionnaires hongrois*; V. Polay : *Emploi de l'infinitif en vogoul*; G. Viszota : *Révai, Verseghy et les dictionnaires à l'usage de l'administration*. — Relevons encore un compte-rendu élogieux sur l'ouvrage de A. Meillet : *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*.

— Le *Gardien de la langue* (*Magyar nyelvör*, tome XXXIV-540, pages in-8°), avec ses 134 collaborateurs, continue à veiller à la pureté de l'idiome, à exercer une critique sévère contre les néologismes outrés, à étudier les différents dialectes du pays et à recueillir des matériaux pour le folklore. Les dissertations les plus étendues sont publiées à part et forment les *Fascicules linguistiques* édités par S. Simonyi. Le dernier paru est le bienvenu, car il donne la réimpression d'un traité grammatical très difficile à trouver. C'est la « Petite grammaire hongroise » (*Magyar Gramatikatska* 32 p. 8°), que l'évêque protestant de Transylvanie, Etienne Geleji Katona, avait publiée en 1645 à la suite d'un ouvrage théologique. Il insiste sur l'unité de l'orthographe qui doit suivre les origines, les racines des mots; d'autre part, la connaissance des racines doit amener à la formation de nouveaux mots. Geleji avait des idées originales et il a sa place marquée dans l'histoire des grammairiens magyars. — J. K.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 16 juillet — 1906

D'Ulaszyn, Le passage de *e* panslave en polonais. — Liden, Études arméniennes. — Champault, Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée. — Bücheler, Hermann Usener. — Franklin, Dictionnaire des professions de Paris. — Beaumont et Fletcher, III, p. Waller. — Crabbe, Poèmes, II, p. Ward. — Pascal, Opuscules choisis, p. V. Giraud. — Leicht, Le Dispensary de Garth. — Gerland, Les travaux géographiques et anthropologiques de Kant. — Audebert, L'officier de fortune sous l'ancienne monarchie. — Meuret, Le Chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790. — Hugueney, Les clubs dijonnais. — Lebey, Les trois coups d'état de Louis-Napoléon Bonaparte. — Lehautcourt, La guerre de 1870, V, Rezonville et Saint-Privat. — Niox, La guerre russo-japonaise. — Landon, à Lhassa. — Hirsch, Sous le plus misérable de tous les systèmes électoraux. — Académie des inscriptions.

Heinrich von Ulaszyn, **Ueber die Entpalatalisierung der urslavischen e-Laute im Polnischen**, in-8°, xiv-92 p. Leipzig, 1905.

L'auteur étudie le passage de *e* et *ě* panslaves, devenus *ie* et *iě*, à *io* et *ia* polonais ; il écarte avec raison les théories proposées, définit avec une rigoureuse précision les conditions dans lesquelles se produit le phénomène et explique avec une bonne méthode les faits qui semblent contre dire la formule proposée par lui ; en ce qui concerne le polonais, la question peut passer pour vidée désormais : l'auteur a établi que le passage de *ie* et *iě* à *io* et *ia* était lié à la présence d'une dentale suivante à prononciation dure. Peut-être aurait-il été bon de marquer que cette différenciation polonaise de *e* et *ě* en *o* et *a* après une yodisation précédente n'est qu'un moment d'une tendance générale des dialectes slaves à différencier *e* et *ě* en *o* et *a* après un yod. Mais, au point de vue purement polonais, on ne peut que donner raison à l'auteur, dont la dissertation est très bien conduite.

A. Meillet.

Evald Lidén, **Armenische Studien**, in-8°, 150 p., 1906. Göteborg (fait partie des publications de l'École supérieure de Göteborg, XII).

M. Lidén est connu par des publications déjà nombreuses sur l'étymologie indo-européenne ; de tous les jeunes comparatistes, il est

sans nul doute celui qui a au plus haut degré le don de la combinaison étymologique, et, comme il y joint une vaste érudition et une méthode rigoureuse, personne n'a fait plus que lui en ces derniers temps pour enrichir les collections de rapprochements heureux.

L'arménien, où tant de mots attendent encore une explication, devait le tenter, et, du premier coup, toute une série de termes, dont l'origine était inconnue, peuvent passer pour éclaircis : des rapprochements, comme celui de arm. *bark* « aigre, colère » et de crét. φάγρος « pierre à aiguiser », de arm. *gind* « anneau » et de got. *windan*, etc. sont extrêmement séduisants. Sans doute, il y a, comme dans tout recueil de ce genre, nombre de points douteux ; les rapprochements portent sur des éléments radicaux, et non sur des mots complets : la plupart des *mots* indo-européens conservés par l'arménien ont naturellement été vus déjà ; mais il y a néanmoins beaucoup à prendre dans les ingénieuses remarques de l'auteur. La phonétique de M. Lidén est toujours rigoureuse, et aucun développement de sens n'est admis qui ne puisse être autorisé par des exemples analogues indiscutables. M. L. n'apporte pas autant d'hypothèses nouvelles sur la phonétique arménienne que M. Pedersen, mais il confirme par des faits nouveaux des hypothèses encore mal établies, et fournit des étymologies qui révèlent des lois de détail non reconnues. Indispensable à tous ceux qui s'occupent de linguistique arménienne, l'ouvrage de M. Lidén ne pourra être négligé par aucun comparatiste, car il n'est pas une langue indo-européenne pour laquelle on n'y puisse trouver quelque étymologie heureuse et quelque observation sémantique intéressante. Il est à souhaiter que M. Lidén donne bientôt au public le second cahier de ces Études.

Voici quelques menues remarques. P. 17, il semble difficile que *dhw* donne arm. *d*, si *tw* donne *kh* et si *dw* donne *rk*. — P. 31. Le rapprochement de arm. *thékn* 'dos, et de sl. *stegno* est faux, parce que l'*e* de *stegno* est slave commun, ainsi que l'indique l'*e* serbe, qui concorde avec l'*e* attesté en vieux slave ; Miklosich a eu tort de poser une forme slave à *i*. — P. 35 ; *aracem* « je fais paître » rappelle peut-être skr. *trā-* « protéger ». — P. 45 ; le mot *thar* est moderne ; il ne saurait donc avoir un autre génitif que *thari* ; plusieurs des mots expliqués par M. L. sont du reste assez récents, ce qui est toujours inquiétant. — P. 60 ; l'étymologie proposée ne rend pas compte du λ de *oλork* ; un λ doit toujours être expliqué. — P. 82 ; pour *mlukn* et *mlmlem*, le mieux est peut-être de partir d'une forme à degré zéro comme *mul-*, cf. gr. μοιμύλλω. — P. 108. Sur le sl. *tésto*, il aurait fallu citer Schrader, *Reallexikon*, sous *Brot*.

A. Meillet.

Ph. CHAMPAULT. **Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée.** Étude géographique, historique et sociale, par une méthode nouvelle. Paris, Leroux, 1906; 602 p.

Si le lecteur de l'Odyssée veut apprécier justement le poème, s'il veut se faire une idée exacte des voyages d'Ulysse, suivre le héros dans les pays qu'il visite, et comprendre le véritable sens de la narration homérique, il faut qu'il cesse de s'imaginer que l'île des Phéaciens est Corfou. « Le grand aède, Homère, a dicté à M. Champault l'histoire des Phéaciens et aussi celle de l'Odyssée » (p. 587), et la dernière terre où séjourna Ulysse, avant de rentrer dans sa patrie, est Ischia. La méthode de M. Ch., qui, s'il faut en croire le titre, est une méthode nouvelle, rappelle cependant par beaucoup de points celle de M. Bérard, dont on n'a pas oublié le récent ouvrage sur le même sujet. Comme M. Bérard, M. Ch. représente Homère comme le chantre de la civilisation phénicienne; comme lui, il étudie le commerce phénicien selon les nécessités sociales des antiques navigations; comme lui encore, il retrouve les relâches odysséennes par la configuration des lieux et par la toponymie. S'il diffère de lui, c'est d'abord en ce qu'il essaie de reconstituer une histoire des habitants de Schérie, qui n'ont rien de légendaire; et ensuite qu'il étudie leur condition sociale de commerçants et de navigateurs, ce qui explique la plupart des renseignements fournis par le poète, qui a vécu au milieu d'eux et a composé chez eux le *Nostos*. Il diffère de lui surtout en ce point important, que l'île d'Ischia est la terre des Phéaciens. M. Ch. est certainement un esprit très ingénieux, et s'il dit avoir assigné, sans fantaisie, aux indications du texte homérique leur plus juste valeur (p. 4), il fait en cela comme beaucoup d'interprètes non moins ingénieux que lui; et rien n'est plus naturel. Mais il ne suffit pas de dire. Lorsque je rencontre (p. 542) une étymologie comme Περσέφαττα = *Persé la Mouette* ou *la Palombe*, je me demande si M. Ch. parle sérieusement; et si je lis attentivement tout ce qu'il combine à propos de l'île de Circé, du môly et du vallon où habite la déesse, je m'aperçois qu'il est doué d'une imagination romanesque, que n'effraient ni les contradictions ni les hypothèses, et à laquelle les textes révèlent des choses jusqu'ici insoupçonnées. Sait-on pourquoi Homère a écrit que le palais de Circé est situé ἐν βήσσῃσι? C'est pour que son auditoire gréco-phénicien pût faire le rapprochement avec le mot βήσασα (p. 517), nom que les Syriens, selon Dioscoride, donnaient au môly. Ce dernier, signifiant l'*affaibli*, l'*alangui*, aurait été créé par Homère pour traduire βήσασα, qui exprimerait d'après Sprengel l'idée de *tarder*. La preuve, c'est que ἐν βήσσῃσι est inutile dans la phrase, paraît même en contradiction avec περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ, et n'est exigé en rien par la topographie de l'île (il s'agit de Pianosa, au sud de l'île d'Elbe), qui est très plate (p. 516, cf. note 1). Cepen-

dant M. Ch. a écrit plus haut (p. 493) : « Une pente insensible, encadrée à droite et à gauche par des plateaux qui en font un vallon... Ce vallon est également indiqué dans le texte ». Alors βῆσσα n'est pas inutile, et s'il n'est là que pour faire penser au nom syrien du môly, il est assez surprenant que ἐν βήσσῃσι se rencontre dès le vers 210 (*Od.* κ), vingt-cinq vers avant qu'il soit question d'enchantements, et près de cent vers avant qu'on entende prononcer le mot *môly*, sa prétendue traduction. En général M. Ch. n'est pas heureux dans ce qu'il appelle (p. 515) ses arguments philologiques.

Que les Phéaciens soient des Phéniciens, qu'ils soient commerçants et navigateurs, et que les Phéniciens aient exploré dès le IXᵉ siècle le bassin occidental de la Méditerranée, on ne le contestera guère; et M. Ch. a écrit là un chapitre — le deuxième — fort intéressant, où l'on trouvera ample occasion de s'instruire. La troisième partie, *les Eubéens à Schérie*, n'offre pas moins d'intérêt, quoique appelant plus de réserves. Mais là n'est pas le point capital du problème, et l'ouvrage repose, en somme, sur l'identification de Schérie; « l'identification de Schérie avec Ischia une fois admise, dit fort justement M. Ch. (p. 369), la question se trouve renouvelée et change tout-à-fait d'aspect. » C'est là précisément ce qu'il a cherché à obtenir, avec une incontestable érudition, qui toutefois n'exclut pas la fantaisie. La vivacité du style, la multitude des observations, la variété des descriptions feront certainement impression sur l'esprit du lecteur; mais pour ce qui me concerne, pour ce qu'il m'est permis de penser après une étude d'Homère déjà passablement longue, il ne m'est pas possible de me rendre à ses conclusions. Je ne veux pas dire pour cela que je croie aveuglément à l'identité Schérie-Corfou ; c'est là d'ailleurs une autre question. Mais je voudrais que le point de départ, en ce qui regarde Ischia, reposât sur des considérations mieux en accord avec les données homériques. Lorsqu'Ulysse quitte l'île de Kalypsô (admettons avec M. Ch. qu'il s'agisse de Gibraltar), il navigue dix-sept jours pour arriver en vue de Schérie ; il a pendant ce temps la Grande-Ourse à sa gauche. M. Ch., qui sent la difficulté, puisqu'on ne peut songer qu'à une navigation côtière, si l'on ne veut pas entrer dans le merveilleux, se hâte d'ajouter (p. 28) qu'il « s'agit là d'une orientation très approximative, comme toutes celles du poème ». Remarquons que pour M. Ch. les indications de temps sont au contraire toujours extrêmement précises : exactitude dans un cas, approximation dans l'autre. Mais soit ; en combinant cette donnée avec celles du périple de Scylax (encore une matière à discussion), nous sommes amenés, par les côtes d'Espagne, de Gaule et d'Italie, jusqu'au golfe de Naples. Notons qu'Ulysse, dans ce long itinéraire, n'aperçoit aucune terre, ou du moins Homère, pourtant si précis, et qui, au dire de M. Ch., a voyagé lui même dans tous ces parages, n'en parle pas, ce qui ne laisse pas que d'être assez surprenant. Laissons cela cependant; et

demandons-nous seulement si, avec la meilleure volonté du monde, et même en admettant cette « orientation très approximative », on peut dire qu'on a l'Ourse à sa gauche quand, en venant de chez les Ligures, on longe les côtes tyrrhéniennes et celles du Latium, c'est-à-dire (p. 30) pendant près de sept jours et sept nuits. De deux choses l'une, ou Homère est exact, et les déductions de M. Ch. n'ont pas de valeur; ou il ne l'est pas, et nous sommes rejetés dans le domaine purement mythique. Pour cette seule raison l'identité Schérie-Ischiá est fort compromise; et comme une bonne part des combinaisons de M. Ch. s'appuie sur ce premier postulat, sa géographie du *Nostos*, pour si attrayante qu'elle soit, reste enveloppée de toutes les brumes des Cimmériens; pour lui appliquer une phrase qu'il écrit à l'adresse de M. Bérard (p. 531), « on le trouve plus ingénieux que persuasif ». Homère, conduit jusque dans la mer tyrrhénienne par l'attrait des voyages, s'établissant à Ischia, chantant cette autre patrie dans ses découvertes géographiques, dans ses luttes contre la concurrence étrangère, ne disant rien qu'à demi-mots, pour ne pas éveiller ou pour réfréner les cupidités étrangères, tout cela (p. 583) paraîtra sans doute bien séduisant; mais le trouve-t-on vraiment dans le texte homérique? Et ne serait-ce pas plutôt le rêve d'une trop brillante imagination? N'oublions pas qu'Ulysse était passé maître dans l'art de faire des contes; M. Champault, qui l'a beaucoup fréquenté, est bien un peu, pour ne pas dire beaucoup, devenu semblable à lui.

Ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα.

My.

Franz Bücheler, **Gedächtnisrede auf Hermann Usener,** tir. à part des *N. Jahrb. f. das Klass. Altert., Gesch. und deutsche Literatur*, VIIIe année, p. 737-742; portrait. Leipzig, Teubner, 1905.

A l'occasion de l'ouverture des cours au séminaire philologique de Bonn, M. Franz Bücheler a prononcé, le 3 novembre 1905, un éloge d'Usener, récemment enlevé à la science. Il y parle d'Usener exclusivement comme professeur, dit quelques mots de sa carrière universitaire, et insiste surtout sur l'activité qu'il a déployée, sur l'action qu'il a exercée au séminaire philologique, dont il était l'un des directeurs depuis 1866, ayant succédé dans ces fonctions à Ritschl..

My.

Dictionnaire historique des arts, métiers et professions exercés dans Paris depuis le XIIIe siècle, par Alfred Franklin, avec une préface de E. Levasseur. Paris, Welter. 1906. In-8°, XXVI et 856 p. 25 fr.

En une suite d'articles tantôt longs, tantôt courts, clairs d'ailleurs et bien proportionnés, M. Franklin nous fait connaître l'organisation

professionnelle du peuple parisien, son travail et son « ménage » depuis le XIIIe siècle. L'ouvrage est une suite de tableaux des arts et métiers de la capitale présentés dans l'ordre alphabétique. Il abonde en détails curieux, et l'auteur a su grouper dans ses notices les traits divers qu'il a tirés des écrivains et des actes privés et publics. Beaucoup de ces articles — quelques-uns sont naturellement empruntés aux volumes sur *la vie privée d'autrefois* que M. Franklin a publiés de 1887 à 1902 à la librairie Plon — se lisent avec un très vif intérêt. Citons, par exemple, ceux qui traitent des questions de fabrication et de pratique commerciale, ceux qui concernent les corporations et le sort des ouvriers qui, selon M. Franklin, étaient, à tout prendre, plus heureux au XIIIe siècle qu'au XIXe. Mais nous appelons principalement l'attention du lecteur sur les articles qui se rapportent à la tenue des maisons et des rues. Ils montrent comment croissent les exigences de l'homme; comment le progrès, grâce à la vigilance de l'édilité, grâce surtout aux mœurs et à l'opinion publique, s'est accompli peu à peu; comment Paris a passé du *tout à la rue* au *tout à l'égoût*. Quiconque feuillettera ce gros livre, y trouvera, comme dit M. Levasseur dans la préface, agrément et profit; en le lisant, on voyage à travers les âges dans la vie intime de Paris, sous la conduite d'un aimable érudit qui connaît à fond l'histoire économique de la vieille France.

A. C.

The Works of Francis Beaumont and John Fletcher, the text edited by A. R. Waller. Vol. III, 1906, 4 s. 6 d.

George Crabbe, **Poems.** Edited by A. W. Ward. Vol. II, 1906, 4 s. 6 d.

Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises de la collection des classiques anglais publiée par l'Université de Cambridge, et en particulier de l'admirable édition de Beaumont et Fletcher. Le troisième volume qui vient de paraître, renferme les pièces suivantes: *The Mad Lover, the Loyal Subject, Rule a Wife and have a Wife, the Laws of Candy, the False One, the Little French Lawyer.* Rappelons que les éditeurs. MM. Glover et Waller, suivent le texte de l'édition 1679, rejettent en appendice les variantes empruntées à l'édition 1647 et à différentes éditions non autorisées du dix-septième siècle, publiées en in-quarto.

M. Ward, le savant directeur du Collège de Peterhouse, réimprime dans le second volume des œuvres de Crabbe — le seul que nous ayons reçu — les *Tales* et les *Tales of the Hall* d'après l'édition 1823, la dernière parue du vivant du poète. Les variantes sont empruntées à l'édition 1812 et aux manuscrits originaux. Il faut féliciter l'Université de Cambridge d'avoir pris l'initiative de ces publications. Par la science des éditeurs, par leur haute probité littéraire, autant que par le soin apporté à l'impression, ces ouvrages sont appelés à rendre les plus grands services.

Ch. Bastide.

Opuscules choisis de Pascal publiés par Victor Giraud. Paris, Bloud (sans date) in-12, p. 79. Fr. 0,60.

Ces *Opuscules choisis* qu'on peut avec M. Giraud appeler de spiritualité et d'apologétique, bien que réunis en vue d'une collection populaire, ont été édités sans l'appareil critique, mais avec tous les scrupules d'une édition savante. L'éditeur a revu son texte sur les manuscrits et sur les meilleures éditions, et il l'a accompagné de notes précieuses sur l'origine et la portée de chacun des morceaux dont se compose le recueil et que j'énumère dans leur ordre : *Le Mémorial, le Mystère de Jesus, Prière pour le bon usage des maladies, Sur la conversion du pécheur, Entretien avec M. de Saci sur Épictète et Montaigne, Fragments d'une conférence à Port-Royal, Sur la religion, les deux Infinis, les trois ordres, le Pari.* Avec ce nouveau volume et les Extraits des *Pensées* que leur promet M. Giraud, ses lecteurs auront un heureux complément à ses attachants travaux sur Pascal.

L. R.

Wilhelm Josef Leicht, **Garth's Dispensary, Kritische Ausgabe mit Einleitung und Anmerkungen.** Heidelberg, Winter, 1905. In-8°, 175 p. 2 mark 40.

L'œuvre bien modeste et presque oubliée de Samuel Garth, le *Dispensary* (1699), ce poème héroïcomique imité du *Lutrin* et inspiré au médecin-poète par la querelle des docteurs de Londres et des apothicaires qu'avait mis aux prises une institution philanthropique, a trouvé un consciencieux éditeur dans M. Leicht. Il a publié, dans la collection de l'*Englische Textbibliothek* que dirige M. J. Hoops, le texte du poème d'après la 7me édition de 1714, en reproduisant d'abondantes variantes des autres éditions. Une courte notice sur l'auteur et son œuvre, de copieuses notes indispensables, car les allusions fourmillent chez Garth, augmentent le mérite de cette publication qui est à signaler aux historiens du classicisme anglais (Divers passages de Boileau sont peu soigneusement cités. P. 170, il ne fallait pas donner le P. Lachaise et Le Tellier comme des « représentants du jansénisme français »).

L. R.

G. Gerland, **Immanuel Kant. seine geographischen u. anthropologischen Arbeiten.** Berlin, Reuther et Reichard, 1906, 174 p., 4 M.

M. Gerland se pose cette double question : quel rôle la géographie joue-t-elle dans l'œuvre de Kant? et quel rôle Kant dans l'histoire de la géographie? et aboutit à la réponse (p. 164) « qu'elle lui était indis-

pensable comme matière de la connaissance du monde et comme pierre de touche pour ses nouvelles idées; car ce qu'il avait à dire n'avait de valeur réelle et universellement humaine que si le monde, l'humanité était une unité. D'autre part, si la science géographique ne lui doit pas beaucoup de progrès, il a fait beaucoup pour elle par son criticisme, en purifiant et réformant la conscience scientifique et la notion de Dieu, base indispensable de toute conception scientifique du monde ». On trouvera dans ce livre une critique raisonnée et approfondie de tous les ouvrages géographiques de Kant (voir la liste, (p. 7-9), surtout de sa *Naturgeschichte des Himmels*, à laquelle sont consacrées quatre leçons, et même encore une cinquième destinée à montrer la grande valeur, non scientifique, mais philosophique, de cet opuscule et ses rapports avec *Der einzige mögliche Beweisgrund zu einer Demonstration des Daseins Gottes* paru huit ans plus tard et dont il n'est qu'une sorte d'introduction. En effet, le but de Kant était, en dehors du domaine de l'histoire naturelle, de prouver que (p. 91) « la matière se développe mécaniquement du chaos en un édifice régulier et mécanique; de cette régularité résulte l'existence de Dieu comme cause première du monde ». Intéressante est à constater ici la grande influence de Wright, dont la *Nouvelle théorie de l'univers* fut connue de Kant par les *Hamburgische freye Urteile* de 1751. La dernière leçon s'occupe de Kant anthropologiste et expose (p. 165-173) les trois grandes phases du développement de l'esprit humain.

Th. Sch.

L'officier de fortune sous l'ancienne monarchie, d'après plusieurs correspondances entièrement inédites d'officiers généraux, par Paul Audebert, Lettre préface de M. le général Pedoya. Rouen, Girieud, 1905, in-4° de 84 pages.

Cette étude ne contient pas ce que, sur la foi du titre, le lecteur s'attendrait à y trouver. Qu'était-ce en effet que l'officier de fortune sous l'ancienne monarchie ? Comme nous dirions aujourd'hui, c'était l'officier sorti du rang, l'officier parvenu à l'épaulette par l'échelon de bas-officier. Telle se trouvait être alors la signification officielle de cette appellation d'officier de fortune que les états d'inspection et autres documents de l'administration militaire réservaient toujours aux officiers sortis du rang. Par une extension arbitraire autant que vague, l'auteur attribue la même qualification aux officiers, nobles, anoblis ou roturiers qui, gravissant pas à pas tous les degrés de la hiérarchie, s'arrêtent, les uns au grade de lieutenant, les autres à celui de capitaine, major ou lieutenant-colonel, tandis qu'un petit nombre seulement vont jusqu'au grade d'officiers-généraux : tels Fabert, Catinat, Chevert, Vauban, et aussi le chevalier de Fontette, le chevalier de Pujol dont M. A. nous entretient en détail.

Le fond de son travail consiste en effet en deux monographies

consacrées, l'une au chevalier de Fontette, l'autre au chevalier de Pujol. nobles de familles de robe devenus maréchaux de camp. Ces deux officiers de fortune — puisque M. A. veut les appeler ainsi [1], — sont entrés au service dans l'infanterie, le premier comme lieutenant, le second comme cadet, et ont gravi tous les échelons jusqu'au grade de maréchal de camp. Mais leur carrière n'offre rien d'exceptionnel, et même l'on trouverait sous l'ancien régime de très nombreux lieutenants-généraux ayant également passé par la filière.

Les correspondances de Pujol et de Fontette, parfois monotones par la répétition des mêmes doléances relatives à l'avancement, ont été du moins annotées par M. A. avec soin et en détail.

La première partie de cette étude, qui consiste en généralités sur l'officier de fortune, n'est guère qu'une esquisse sans précision. Ainsi, l'assertion empruntée à Chateaubriand — « autrefois, nul ne pouvait être officier s'il n'était gentilhomme » — n'a pas été vraie en tout temps sous l'ancienne monarchie, et n'a même jamais été vraie d'une manière absolue. De Louis XIV à Louis XVI, la situation de l'officier roturier dans l'armée a beaucoup varié : ce point d'histoire mériterait à lui seul toute une étude.

TY.

J. MEURET, **Le Chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790.** Paris, Picard, 1904, in-8°, VIII et 297 p.

M. Meuret a fait un livre très intéressant, très solide, et il a su mettre habilement en œuvre les documents imprimés et inédits qu'il a consultés pour raconter les derniers jours du Chapitre de Notre-Dame de Paris. Il reconstitue d'abord la vie de l'Église de Paris dans les années qui précèdent immédiatement la Révolution, et il fait revivre le corps capitulaire, le montre agissant, remplissant ses devoirs, régissant ses biens, usant de ses privilèges, exerçant sa juridiction tant temporelle que spirituelle. Puis il raconte ce qu'il nomme l'agonie du Chapitre. Nous voyons la Révolution envahir peu à peu Notre-Dame, l'assemblée électorale du Tiers-État et celle du district de la Cité s'établir dans sa nef, un corps de garde s'y installer, la Constituante se loger après les journées d'octobre dans les locaux de l'archevêque et du Chapitre. Vainement se célèbrent à Notre-Dame des cérémonies où le Chapitre occupe la place d'honneur, vainement l'archevêque y bénit les drapeaux des soixante bataillons de la garde nationale. Le Chapitre combat la Révolution, et proteste contre la constitution civile du clergé ; il est menacé, et il sent qu'il touche à sa fin. Il fait ses dispositions testamentaires ; il compte sa fortune,

1. *Officier général de fortune* serait en tout cas plus exact, suivant la boutade d'un ministre de la guerre, rapportée par les *Mémoires du comte de Vaublanc*, et que M. A. aurait pu citer.

recense ses biens, dénombre son personnel ecclésiastique et laïque; il n'ose plus remplacer les chanoines disparus, n'ose plus recruter de gagistes ni ces enfants de chœur qu'il élevait à ses frais dans la maison dite de la Maitrise qu'on voit encore aujourd'hui rue Massillon. Le 1er novembre 1790 la foule vient crier dans l'église que le décret a passé, que les biens du clergé sont désormais à la disposition de la nation, et vingt jours plus tard, à l'issue de la messe canoniale, en sa salle capitulaire, le Chapitre entend prononcer la fatale sentence: son acte de décès est dressé, non par son secrétaire, mais par un officier municipal. L'histoire du Chapitre de Paris est encore inconnue; M. Meuret n'en a exploré, comme il dit, que la lisière; nous l'engageons à pénétrer plus avant avec le même succès.

A. C.

Louis Hugueney. **Les clubs dijonnais sous la Révolution,** 1905. Dijon, Nourry. In-8°. 260 p.

Ce travail est une thèse de doctorat ès sciences politiques et économiques, et il s'en ressent : l'auteur fait trop de réflexions inutiles et il abuse vraiment des considérations générales. Mais il a tiré grand parti des archives de Dijon et des journaux bourguignons de l'époque révolutionnaire, et son œuvre est intéressante, solide et neuve. Il montre d'abord que des clubs existaient à Dijon avant 1789. Puis il retrace la fondation du *Club patriotique* qui fut présidé par Guyton de Morveau et qui s'appela la *Société des amis de la Constitution* en 1790. Ce club rencontra des résistances. Une brochure, la *Guinguette*, fut lancée contre lui. Des clubs le combattirent : les Amis de la paix ou la *Tirelire*, et, sous l'influence de l'avocat Moreau, le club du Vieux Couvent et le club Tussat. Mais en 1791 ces clubs anticiviques n'existaient plus : les Amis de la paix disparurent lorsque le peuple les menaça, la municipalité ferma le club du Vieux Couvent ainsi que le club Tussat, et le club jacobin, fier d'avoir dissipé ces « associations ténébreuses dans leur principe et suspectes dans leurs progrès », ne tarda pas à s'accroître. Il vit même naître autour de lui, à son exemple et sous sa protection, un club de jeunes écoliers, un club de femmes, un club de jeunes filles. Avec les événements il changea de caractère : il était royaliste, pacifiste, libéral; M. Hugueney nous fait voir comment il devint républicain, guerrier, partisan de la doctrine du salut public. M. H. énumère ses actes inspirés par le patriotisme et par le désir de l'économie : les clubistes portent des bonnets au lieu de chapeaux, ils s'abstiennent de sucre et de café. Leur nom change aussi : le club s'appelle désormais la Société populaire, et l'auteur décrit sa vie quotidienne, analyse ses discussions parfois reproduites dans le journal le *Nécessaire*, expose son œuvre dominée en somme par le souci des affaires locales, surtout par la question des subsistances. A un certain moment, en 1793, en 1794, la Société réunit

tous les pouvoirs : selon le mot du représentant Calès, elle fait tout trembler, et, puisqu'elle est dirigée par le maire Sauvageot, ce Sauvageot est « le petit roi de Dijon ». Elle finit par tomber, et nous la voyons dans les dernières pages du volume tenter inutilement, sous les noms de *club Perrotte*, de *Société Paillet*, de *Cercle constitutionnel*, de ressaisir l'empire [1].

A. C.

André LEBEY, **Les trois coups d'État de Louis-Napoléon Bonaparte,** t. Ier. Paris, Perrin, 1906, petit in-8°, 519 p.

Le titre de ce livre indique mal ce qu'il est en réalité, une biographie de Napoléon III avant l'Empire. Ce premier volume porte un sous titre : *Strasbourg et Boulogne.* Or on n'arrive à l' « insurrection » de Strasbourg qu'à la page 136, et après le récit de l'affaire de Boulogne, il y a encore plus de cent pages. Le volume, qui en a 519, s'arrête à 1848. C'est donc une biographie très détaillée.

M. L. annonce « des documents et des portraits inédits ». Les portraits sont au nombre de trois : un crayon représentant Persigny, un portrait « présumé » de Louis Bonaparte, qui est très loin de valoir la belle peinture du musée de Versailles (et du reste n'y ressemble guère), et un portrait de la reine Hortense, assez mal reproduit et infiniment moins expressif que ceux, bien connus, de Prudhon et de Gérard. Quant aux documents inédits, ils se réduisent, si j'ai bien compté, à cinq : 1° et 2° deux lettres de Persigny, très peu importantes (p. 223 et 228) ; 3° une lettre du général Magnan (p. 294) qui ne dit pas ce que M. L. y a vu ; 4° une lettre de Napoléon III (p. 175) dont on ne nous indique ni la date, ni la teneur, et adressée à « un journaliste de Boston » dont le nom n'est pas mentionné ; 5° une autre lettre de Louis Napoléon au préfet de police (p. 126), celle-ci plus importante, d'où il résulte que le prince président se fit remettre en décembre 1848 les dossiers des affaires de Strasbourg et de Boulogne. M. L. fait bien remarquer lui-même que cette lettre ne prouve pas la destruction des documents. Il semble avoir pensé à les rechercher. Mais il s'est contenté d'adresser des demandes « aux ministères où ils dorment ». Il ne paraît pas avoir songé aux archives. Aucun des dossiers des nombreux officiers mêlés aux deux affaires n'a été consulté. M. L. ne semble avoir fait aucune recherche, ni aux archives du Pas-de-Calais et du Bas-Rhin, ni dans les cartons de la police générale ou de l'administration départementale aux Archives Nationales. Je ne puis croire que ce soit par principe, et à cause de son mépris violent pour « certains professeurs médiocres » qui « ne voient qu'à travers le papier noirci », et qui « perdent pied dans ce puits artificiel ». Le souci de trouver, et de prouver, est réel chez

---

1. P. 16, 17 et 30, pourquoi écrire *Yung* au lieu de Young?

l'auteur, puisqu'il proclame que « le fait est tout » et qu'il déclare : « Je veux une base solide, mais qu'elle serve à porter la statue véridique (?) que je désire y élever » (p. 171).

Les sources du travail de M. L. sont donc les documents imprimés (procès de Strasbourg et de la Chambre des Pairs) et les recueils narratifs de toute nature. Sa documentation en ce genre est très abondante ; on serait presque tenté de dire qu'elle l'est trop, car M. L. accepte de toutes mains et discute à peine. Par exemple il accueille, en n'y trouvant « rien d'incroyable », la fantastique histoire des négociations secrètes engagées, dès 1839, entre Louis-Napoléon et l'empereur Nicolas Ier, qui lui aurait promis la main de la grande-duchesse Olga et la frontière du Rhin. Comment concilier ces racontars avec ce qu'on sait des sentiments du tsar envers la France et envers Napoléon III? Voici, au surplus, un exemple typique de la façon dont M. L. critique ses sources. On lit à la p. 41, sur les francs-maçons d'Italie : « On a dit qu'en comptant les diverses loges et les diverses associations, ils étaient en tout cent mille. C'est *probablement* exagéré, mais *à coup sûr*, ils étaient bien cinquante mille, admirablement disciplinés ». Et encore (p. 286) : L'influence du tsar Nicolas [sur les préliminaires de l'affaire de Boulogne] — *vraie ou fausse*, exista également... par celle qu'exerça de son côté l'Angleterre, *alliée avec la Russie* » (*sic*, en 1839). Visiblement, M. L. a été préoccupé d'accumuler des détails, plus ou moins contrôlés, et d'en remplir son ouvrage, sauf à les commenter par de nombreuses digressions où ses opinions personnelles se traduisent en un langage qui n'a rien d'historique (v. p. ex. p. 44, 75-76, 78, n., 93, etc.). Il a eu le louable souci d'indiquer toujours où il puise, mais il ne donne presque jamais la référence précise au tome et à la page de l'ouvrage cité, ce qui empêche toute vérification.

M. L. paraît s'être d'abord uniquement proposé dans ce volume de montrer dans les affaires de Strasbourg et de Boulogne des entreprises sérieuses et qui n'ont pas été loin de réussir. A cela un ou deux articles auraient suffi. Mais de ce premier objet, très limité, l'auteur s'est laissé entraîner à un autre beaucoup plus vaste, qui est l'étude des antécédents du coup d'État de 1851. Cela aurait été beaucoup plus intéressant et plus utile à l'histoire proprement dite. Louis-Napoléon, inconnu en 1835, oublié ou ridicule après 1840, a fait en huit ans dans l'opinion française assez de progrès pour être élu en 1848 à l'Assemblée Constituante par cinq départements. Voilà un fait singulier et dont l'explication n'a pas encore été donnée d'une manière satisfaisante. M. L. l'attribue à deux causes : les fautes du gouvernement de juillet, réveillant maladroitement les souvenirs de la gloire napoléonienne, et la campagne de brochures faite par Louis-Napoléon pendant son séjour à Ham. Il est très probable que ce sont les principaux motifs. Mais comment ont-ils agi ? M. L. ne l'a

pas suffisamment montré. Au lieu d'un récit très minutieux du « retour des cendres » et d'une analyse, avec citations et commentaires trop étendus, des *Idées napoléoniennes* ou de l'*Extinction du paupérisme*, quelques rapports de préfets, de généraux ou de procureurs, quelques articles de journaux de province, quelques comptes rendus de procès de presse, feraient bien mieux notre affaire, et auraient plus d'intérêt historique que le sort réservé à la *Belle-Poule* après 1841 ou l'état des orteils de Napoléon dans son cercueil. Quelle part ont pu avoir aussi, dans le réveil du sentiment bonapartiste, des ouvrages indépendants de l'effort personnel de Louis-Napoléon, comme les *Victoires et conquêtes*, le *Mémorial*, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, les chansons de Béranger ou les vers de Victor Hugo? Y a-t-il eu entre les agents du prétendant et les chefs socialistes des rapports suivis, et quelle part l'influence de Louis Blanc, par exemple, a-t-elle pu avoir dans la rédaction de l'*Extinction du paupérisme?* Autant de questions qui se posent naturellement à la lecture du livre de M. L. et auxquelles il n'a pas essayé de répondre d'une manière objective, bien qu'il en ait entrevu par moments l'intérêt [1].

Tel qu'il est, ce livre pourra rendre des services. Dégagé des digressions et commentaires qui l'alourdissent, et notamment des dix dernières pages, qui sont du pur galimatias, c'est un recueil commode et très complet des renseignements divers que la littérature imprimée peut fournir sur le sujet et ses alentours. L'auteur n'est pas familiarisé avec la méthode critique, et ses opinions personnelles, exprimées avec plus de violence que de précision, apparaissent souvent dans son ouvrage; mais il a le désir sincère de découvrir la vérité, et il ne néglige aucun témoignage qui lui soit connu. Son ouvrage pourra donc être utilisé souvent, mais avec prudence.

Le style est en général aisé, simple et clair, sauf dans les parties de pur commentaire, où il devient recherché, pénible et quelquefois incorrect [2]. Les négligences dans l'orthographe des noms propres et les fautes d'impression ne sont pas assez rares [3].

R. GUYOT.

1. Il reconnaît lui-même, par exemple, que le chiffre du tirage des *Idées napoléoniennes* indiqué par Lamartine (500,000) serait significatif, s'il était vrai. Cela dépend de la date. En tout cas, M. L. n'a pas essayé de le contrôler.

2. P. 98 : il n'*acquiert* pas gain de cause; p. 102 : *au* dehors de la France; p. 109 : il nous semblerait plus vraisemblable qu'elle l'*ait* aimé; p. 211 : la propagande napoléonienne continue son chemin, *le défriche et l'explique;* p. 243 : panacée *universelle*; p. 434 : celui qui les *avait été* chercher; p. 470 : l'opinion française... gavée *tyranniquement* de mensonges; p. 507 : par delà *du* temps et *des* hasards; etc.

3. Par exemple : p. 15, *Guillaume* de Prusse pour Frédéric Guillaume; p. 16, n. 3, *B*outhellier pour Bouthillier; p. 39, n., la légende qui les *font* remonter; p. 40, n. 1, la *congrégation* de Jésus; p. 42, n. 4, la session de la Savoie; p. 45, n. 2, Laffi*t*e pour Laffitte; p. 45, n., pris à part*i*; ibid., Disraël*t*; p. 46, le dieu *th*erme; etc., etc.

Pierre Lehautcourt, **Histoire de la guerre de 1870-1871.** Tome V. Rezonville et Saint-Privat, avec cinq cartes. Paris, Berger-Levrault, 1905. In-8°, xi et 738 p

Ce tome cinquième témoigne des mêmes qualités que les tomes précédents. Le récit est clair, complet, appuyé sur les documents, accompagné de considérations judicieuses. Il traite des quatre journées si importantes qui s'écoulent du 15 au 18 août. Le 15 la marche de l'armée qui se retire sur Verdun est lente et confuse. Le 16 l'ennemi nous attaque de front et de flanc, et malgré ses forces inférieures, nous arrête et nous trompe à force de témérité ; au lieu de le refouler, de le jeter dans la Moselle, comme il serait possible, au lieu de prendre une offensive résolue, les Français se consument tout le jour en efforts incohérents et stériles. Le 17, ils se replient sur ce que Bazaine a nommé les lignes d'Amanvillers. Le 18, ils sont assaillis ; leur droite est, après un violent combat, repoussée sur Metz et voilà leurs communications interceptées avec le dehors. On a étudié souvent les deux grandes batailles du 16 et du 18 août, on les étudie encore. Le livre que M. Lehautcourt leur consacre, comptera parmi les meilleurs. Nous nous bornons à reproduire les conclusions qui sont de tout point acceptables. Les Français furent vaincus, non par le nombre, non par le soldat ennemi, non par les combinaisons de Moltke, mais par l'infériorité de leur propre commandement. M. Lehautcourt ne cesse pas de montrer que le commandement français était bien au-dessous du commandement allemand par l'instruction technique et par le caractère. Nul de nos officiers n'a été instruit en vue de la guerre ; pas de manœuvres ; pas de travail individuel puisqu'on le décourage de toutes façons ; l'avancement dû à la protection ou au hasard. Par suite, nulle initiative ; l'intérêt particulier est mis au-dessus de l'intérêt général ; on lâche le camarade au lieu de le secourir ; on attend passivement les ordres ; on se cramponne à la défensive qui affaiblit le moral de la troupe, et d'une troupe qui voudrait aller de l'avant, et non piétiner sur place. Les Allemands, au contraire, ont contracté l'habitude des attaques hardies auxquelles ils ont moins d'aptitude que les Français ; ils comprennent, comme l'a prouvé la brochure de Frédéric-Charles, *L'art de combattre des Français*, la cause de nos succès de Crimée et d'Italie. Aussi M. Lehautcourt n'hésite pas à affirmer que, malgré l'absence de la préparation, malgré l'infériorité du nombre, malgré l'insuffisance de l'artillerie, l'armée française, si elle avait été confiée à des mains plus expertes, aurait du moins assuré l'intégrité du territoire. Il faudrait relever encore dans le nouveau volume de M. Lehautcourt ses appréciations sur la journée du 16 : il la regarde avec raison comme un succès stratégique et tactique pour les Allemands ; il fait l'éloge d'Alvensleben qui, en dépit de la faiblesse de ses effectifs, finit à la suite d'attaques incessantes

par prendre la supériorité morale, par faire illusion aux Français sur la force dont il disposait, par refroidir leur ardeur, par les étonner et les arrêter (cf. p. 343 l'assertion du général Cardot qui vit l'attaque de la brigade Wedell, celle d'Auerswald et tous les épisodes à notre droite) ; il justifie cette « offensive à outrance » des IIIe et Xe corps prussiens, la charge de Bredow qui dégage le IIIe corps au moment le plus critique et affaiblit le centre de la ligne française (p. 218), la charge d'Auerswald qui brise l'élan de la division Cissey et sauve les débris de Wedell, même les charges tardives tentées à la nuit par la 6me division. De même, sur la journée du 18, il établit nettement les responsabilités : pas d'avant-postes qui annoncent ou gênent l'immense mouvement de flanc opéré par l'ennemi ; les troupes se déployant trop tôt, s'étalant à la vue de l'adversaire, s'exposant inutilement aux projectiles pendant des heures et incapables d'agir lorsqu'on leur demande autre chose qu' « une attente résignée sous les obus » ; les réserves souffrant du feu de l'artillerie presque autant que la première ligne ; etc. Mais c'est surtout à Bazaine que l'auteur s'en prend. Le 16, à Rezonville, le maréchal n'a rien compris : il place des batteries et des bataillons, il risque d'être enlevé par les cavaliers prussiens comme un sous-lieutenant, il témoigne pour ses communications avec Metz des inquiétudes incompréhensibles, il craint tellement pour sa gauche qu'il dédaigne entièrement sa droite où s'offrait la victoire. C'est que Bazaine est décidé à se retirer sous Metz, quoi qu'il arrive. « Il escompte à l'avance un insuccès qui justifiera cette retraite » (p. 664). Le 18 août, durant la bataille dite de Saint-Privat, il reste indifférent, loin du théâtre de l'action ; il ne montre de souci que pour ses communications avec Metz ; il ne marque pas d'émotion quand il apprend l'échec de Ladmirault et de Canrobert. Il se sait incapable de conduire une grande armée ; il redoute de se hasarder en rase campagne ; il aime mieux demeurer sous Metz, dans un abri sûr, où il attendra les événements politiques, où il commandera seul, sans être importuné par l'empereur. Et c'est pourquoi il a donné des instructions les plus vagues, pourquoi il laisse ses lieutenants agir chacun à leur guise, pourquoi il maintient ses réserves derrière sa gauche où elles n'ont que faire au lieu de les envoyer en soutien à sa droite menacée : le 18 août, dit M. Lehautcourt, dans cette journée où l'enjeu est la destinée de l'armée du Rhin, cette armée est un corps sans âme.

A. C.

Général Niox, **La guerre russo-japonaise** (chroniques), Paris, Ch. Delagrave, s. d. (1905), in-12 de 168 pages.

M. le général Niox a réuni en volume les chroniques mensuelles sur la guerre russo-japonaise qu'il avait publiées en 1904-1905 dans

la *Revue de géographie*. Il n'a pas eu « l'intention de donner un historique de cette guerre, mais il lui a semblé que les observations et les réflexions qui se développaient au cours même des événements et sous leur impression immédiate étaient intéressantes à retrouver et à fixer et qu'elles contenaient en elles-mêmes d'utiles renseignements. » (p. 5) Il serait téméraire de prononcer si toutes les réflexions de M. le général N. se trouveront confirmées ou infirmées quand l'histoire officielle de la guerre russo-japonaise aura été écrite dans les deux camps et que tous les acteurs et témoins compétents de ce drame auront été entendus. Mais dès maintenant, il est intéressant de constater quel brutal démenti les événements ont infligé aux pronostics de tant d'imprudents augures. L'exemple de M. le général N. prouve que même les militaires en situation d'être bien informés ont été surpris et déroutés par la révélation foudroyante de la puissance militaire du Japon. Du moins, l'auteur, en reproduisant fidèlement les opinions qu'il a lui-même formulées, avoue-t-il ainsi de la meilleure grâce du monde qu'il s'est trompé. Il ne croyait pas la jeune armée japonaise en état de lutter à armes égales avec l'armée russe : « Il faut, écrivait l'auteur le 1er avril 1904, avoir mûri par une longue expérience la science de la guerre et avoir acquis la mentalité qu'exigent ses applications » (p. 29). Les événements n'ont-ils pas montré que l'armée japonaise, quoique dépourvue pour ainsi dire de passé et de traditions militaires, possédait cependant cette mentalité à un degré éminent ?

Il est pourtant une opinion à laquelle M. le général N. semble n'avoir pas renoncé, celle-ci : la Russie aurait dû continuer la guerre, en retirant ses armées devant l'envahisseur aussi loin qu'il aurait fallu : « c'était l'exemple de 1812 qu'il fallait suivre et nous le disions dès le début, car la Russie par sa grande étendue ne peut être vaincue » (p. 126). Cette prétendue invincibilité de la Russie n'est-elle pas l'effet d'un mirage historique ?

Ty.

A Lhassa, par Perceval Landon, correspondant particulier du Times, introduction du colonel Younghusband. Paris, Hachette, 1906, 1 vol. in-8° jésus, 450 pages, 24 héliogravures, broché, 20 francs.

Au milieu du fracas de la guerre russo-japonaise, la pointe hardie poussée par les émissaires de lord Curzon dans le mystérieux Tibet n'est pas restée inaperçue. M. Perceval Landon, qui a eu la bonne fortune de suivre les soldats et les diplomates britanniques et d'étudier sous leur protection un sol, une flore, un peuple, une théocratie à peine soupçonnés jusqu'à ce jour, nous raconte les causes et les péripéties de l'expédition, et nous expose les résultats d'une campagne, qu'il appelle justement (p. 445) un voyage de découverte.

Il avait à faire une narration et une description, et il passe sans transition et sans raison d'un genre à l'autre, d'où des longueurs et de l'obscurité. L'histoire du Tibet, qui ouvre naturellement son livre, manque de clarté; on s'y débat péniblement au milieu d'une broussaille de noms. M. L. se montre assez sévère pour les voyageurs qui l'ont précédé; et Bogle, à peu près seul [1], trouve grâce devant lui. Après avoir retracé les habiles intrigues des Russes, il laisse là l'histoire contemporaine de la cour du Grand Lama, quitte à y revenir plus loin, et justifie ainsi (p. 277) l'intervention anglaise : « Il est d'une importance capitale pour la sécurité de l'Inde que nous écartions de Lhassa toute influence politique d'une puissance européenne quelconque ». Le récit des premières négociations du commissaire britannique, le colonel Younghusband, et des débuts de l'expédition commandée par le général Macdonald est particulièrement attachant; mais bientôt l'auteur l'abandonne, revient sur ses pas et nous décrit longuement (p. 73-92) un pays que les vaillants voyageurs ont déjà dépassé. Reprenant ensuite la narration, il nous mène jusqu'au jour où la mission, cernée par les bandes tibétaines, près de Gyang-tsé, y subit un long siège. M. L., sans doute pour donner au lecteur une idée de l'impatience qu'il éprouva alors, insère une longue digression de trois chapitres (p. 229-298) dans lesquels il présente assez confusément « la religion, les mœurs, les arts, l'histoire intérieure de Lhassa de 1902 à 1904, le lamaïsme ». Nous n'entendons point par là que ces détails fussent inutiles, mais leur place était marquée ailleurs.

La mission délivrée par des renforts, nous la suivons jusqu'à Lhassa, dont M. L. nous peint les plus célèbres sanctuaires avec beaucoup de détail et de coloris. Nous n'irons pas cependant jusqu'à dire avec le colonel Younghusband (préface p. VIII) que « l'expédition peut se féliciter d'avoir eu un témoin d'une âme aussi vibrante et d'un talent descriptif aussi puissant. »

Cet ouvrage sera précieux à tous ceux que l'art et la religion de ces contrées intéressent, précieux aussi à ceux qui ont suivi d'un œil curieux les actes du gouvernement anglais, et M. L. prédit avec sagacité les fruits prochains de cette politique : « Comment espérer devant de pareils préliminaires conserver des rapports amicaux avec le gouvernement de ce pays, même pendant l'année qui suivra le traité ? » (p. 341)? Mais, ajoute M. L. « le respect pour notre force et la confiance en notre honnêteté travailleront pour nous du haut en bas de l'échelle sociale au Tibet » (p. 424).

Nous regrettons que M. L. n'ait pas cru devoir accompagner son

1. Pourquoi M. L., qui s'étend avec raison sur le voyage de Bogle, ne dit-il pas que cette expédition fut amenée par l'intervention du Tashi Lama en faveur du souverain du Bhoutan?

texte de quelques notes explicatives [1], et d'une bonne carte à laquelle supplée très imparfaitement l'itinéraire où l'on cherche en vain la plupart des localités citées. Enfin, le traducteur anonyme de M. Landon n'est pas toujours heureux, et l'on pourrait relever nombre d'expressions impropres et de phrases incorrectes [2].

A. Biovès.

Unter dem elendesten aller Wahlsysteme, von Paul Hirsch. Berlin, 1906, Buchhandlung « Vorwärts ».

Ce ne sera pas l'un des moindres motifs d'étonnement des historiens de l'Europe dans quelques générations d'avoir à constater qu'en plein vingtième siècle, à l'apogée de son développement industriel et commercial, l'État qui a imprimé au nouvel Empire allemand son sceau indélébile — la Prusse — s'est accommodé d'une représentation nationale si ridicule qu'elle excluait de sa participation l'immense majorité de la population. Que ce fait, constaté à chaque élection nouvelle, n'ait néanmoins — malgré de véhémentes protestations — point cessé de braver à la fois la justice sociale et le bon sens, voilà qui ne laisse pas d'être quelque peu humiliant, au fond, pour les écrivains nationaux qui répètent volontiers et aimeraient à faire croire que leur pays « marche à la tête de la culture ». Si l'idéal de la civilisation se résume dans la participation de plus en plus intense de *chaque* citoyen aux avantages résultant du contrat social, il semble qu'un royaume qui s'obstine à maintenir debout la barrière des castes infranchissables se fasse de la civilisation une idée tout à fait restreinte, et, par conséquent, imparfaite. La brochure ci-dessus résume ce qui a été dit tant de fois dans les colonnes de la presse libérale et socialiste touchant les abus insupportables du vote à trois degrés et s'efforce avant tout de persuader les milieux populaires, à qui elle est destinée, de l'ostracisme intenable dont est frappée la *Sozialdemokratie* par l'actuelle organisation électorale prussienne. Sans déclamations creuses, strictement objective et appuyée comme elle est par des chiffres indéniables, elle possède une force d'éloquence qui — ou il faudrait désespérer alors du pouvoir de la logique — agira certainement sur l'esprit de ses nombreux lecteurs et contribuera à avancer l'heure, fatale, du renouvellement des conditions du vote en Prusse.

On se souviendra que, jusqu'aux élections au *Landtag* de 1903, les

---

1. Qu'est-ce que, par exemple, que le *Book of kells* et les *Lindisfarne Gospel* (p. 131)?

2. Qu'entend-il (p. 169) par une *couleur œillet?* N'est-il pas risqué de dire (p. 226) que le taureau est *la plus poudreuse* des bêtes, parce qu'il soulève beaucoup de poussière?

socialistes prussiens s'étaient abstenus de prendre part aux scrutins constitutifs de ce corps représentatif. Ce ne fut qu'à cette date qu'une décision globale du parti décréta la participation, et ce n'est, en conséquence, qu'à partir de 1903 qu'il a été possible d'établir une statistique concluante. L'enthousiasme, d'ailleurs, fut mince dans les milieux appelés à faire usage de leur bulletin de vote : tandis qu'en cette année 1903, 75,49 o/o des électeurs votèrent aux élections pour le *Reichstag*, il n'y en eut que 23,62 o/o qui prirent part à celle du *Landtag !*

Quelques constatations de l'auteur sont particulièrement intéressantes. Le parti conservateur disposait en Prusse, en 1903, de 324154 électeurs primaires, soit de 19,39 o/o de la totalité des voix disponibles légalement. Le parti socialiste en avait presque autant, exactement : 314 157, soit 18,79 o/o du chiffre total. Or, les conservateurs firent passer 143 de leurs mandataires sur une totalité de 433 députés, tandis que les socialistes n'aboutirent pas à envoyer *un seul* de leurs représentants au Parlement prussien. Si, au lieu de l'arbitraire, c'était la logique qui impérait en Prusse, les conservateurs n'auraient droit qu'à 84 mandats, tandis que les socialistes disposeraient de 81. Mais entre la logique que cultivèrent dans leurs livres les philosophes de Prusse et celle que pratiqua — et pratique — le gouvernant, il semble bien qu'il existe des différences graves de nature.

La force des conservateurs — j'entends leur force numérique — vient surtout du plat pays. Ils y disposent de 28/53 o/o des voix des électeurs primaires, tandis que les socialistes n'en réunissent que 6,05 o/o. La proportion se renverse dans les villes. Là, le socialisme acquit 29,87 o/o des bulletins. L'autre parti n'en obtint que 11,45 o/o.

Dans sa seconde partie, la brochure de M. Paul Hirsch établit un parallèle fort lumineux et convaincant entre les voix d'électeurs primaires dont disposèrent, en 85 districts électoraux, les conservateurs et les socialistes lors des élections au *Reichstag* et au *Landtag* et entre les résultats électoraux de ces voix. Cette exposition, d'une rigueur mathématique, met mieux en lumière que toute rhétorique les absurdités du système électoral prussien actuel. Que l'on considère, en particulier, que les socialistes berlinois réunirent une somme de 122,150 voix d'électeurs primaires, soit 68,3 o/o, électeurs qui, à leur tour, nommèrent 3,955 électeurs de second degré, et que, ce nonobstant, pas un seul député socialiste ne fut élu au *Landtag*, et l'on se demandera si la patience moutonnière d'un peuple ainsi joué ne confine pas, en vérité, avec l'hébétude.

Camille PITOLLET.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 juin 1906.* — M. le Ministre de l'instruction publique communique un télégramme de M. Merlin, directeur du service des antiquités et des arts de Tunisie, annonçant la découverte, près d'Aïn Tounga, par M. Carcopino, membre de l'Ecole française de Rome, d'une inscription latine complétant le texte d'Aïn Ouassel, relatant une requête des colons, et où est nommé le *Saltus Neronianus.*

M. Héron de Villefosse annonce que l'emplacement du théâtre romain d'Alise est aujourd'hui reconnu d'une manière indubitable, grâce aux fouilles de la Société des sciences de Semur. Les substructions de la façade et de la plus grande partie de l'hémicycle ont été dégagées.

M. Héron de Villefosse parle ensuite des découvertes qui viennent d'être faites à Paris, au Marché aux fleurs. On a dégagé deux murs romains à peu près parallèles à la Seine, et on a retrouvé plusieurs fragments d'architecture, des monuments funéraires avec inscriptions ou reliefs, etc. Parmi les inscriptions funéraires, M. de Villefosse signale particulièrement les épitaphes de Maiana, de Litugena, etc. Le morceau de sculpture le plus important, d'une bonne époque de l'art romain, appartient à la partie supérieure d'un pilastre d'angle et doit provenir de la décoration d'un grand édifice; comme on n'en a retrouvé que la partie supérieure, les figures sont toutes coupées à la même hauteur, et il est difficile de déterminer à première vue le sujet représenté. Les autres pierres sculptées proviennent de tombeaux et rentrent dans la série des bas-reliefs professionnels.

M. Albert Martin, correspondant de l'Académie, fait une communication sur l'ostracisme, où il s'occupe de savoir si, pour que le vote du peuple fût valable, il fallait, comme le dit Philochoros, 6,000 suffrages exprimés sur le même nom, ou si, comme l'affirme Plutarque, il suffisait qu'il y eût 6,000 votants. Il conclut que 6,000 suffrages seulement étaient exigés par la loi, mais qu'en fait, par suite de l'abstention d'une partie des citoyens athéniens, ces 6,000 suffrages ont le plus souvent été tous exprimés sur le même nom. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

M. Paul Durrieu fait une communication sur un livre d'heures peint par Jean Fouquet pour Philippe de Commynes (ms. latin 1417 de la Bibliothèque nationale). — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. A. Barth revient sur l'inscription du vase de Piprâwâ contenant des reliques du Buddha, qu'il a présentée à l'Académie lors de sa découverte sur la frontière du Népal. Il montre que la rectification récente due à M. Fleet, qui a trouvé le véritable commencement de l'inscription, ne fait en somme que confirmer l'interprétation qu'il avait d'abord lui-même proposée.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 juin 1906.* — M. Héron de Villefosse rend compte de la visite faite la veille par plusieurs membres de l'Académie dans le chantier des fouilles du Métropolitain, au Marché aux fleurs, sur l'invitation de M. le Préfet de la Seine. Parmi les reliefs découverts dans les huit derniers jours, on remarque un beau morceau décoratif représentant un lion marin se dirigeant vers la droite, un pilastre orné de feuilles d'acanthe et plusieurs fragments d'architecture intéressants. La série des bas-reliefs professionnels s'est augmentée de deux monuments.

M. Jules Toutain, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, expose les résultats des recherches qu'il a faites, sous la direction de M. Cagnat, sur des inscriptions découvertes dans le Sud Tunisien par M. le capitaine Donau. Grâce à ces inscriptions et aux chiffres gravés sur les bornes retrouvées par M. Donau, il a été possible d'établir que les Romains avaient arpenté et cadastré au premier siècle p. C. tout le pays au Sud de la Tunisie et du département de Constantine.

M. S. Reinach s'inscrit en faux contre le témoignage de Polybe, répété par tous les historiens modernes, d'après lequel les épées gauloises étaient de si mauvaise qualité qu'elles se pliaient en deux au contact des armes défensives des Romains. Or ces épées étaient excellentes; mais un rite religieux des Celtes voulait qu'on les pliât en deux, en trois et parfois en quatre, quand on les plaçait dans les tombeaux. Les tombes celtiques qui les contenaient ont été violées, dès le second siècle a. C., par les colons romains; ils ont cru, et Polybe a cru avec eux, que ces tombes contenaient les restes de guerriers morts les armes à la main et que les épées avaient été ainsi déformées dans la bataille. Il y a là un exemple d'une sorte de mythe historique né d'un rite religieux incompris.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 23 juillet. — 1906

Baedeker, Palestine et Syrie. — Wendland, Anaximène de Lampsaque. — Cicéron, Correspondance, II, p. Tyrrell et Purser. — Piquet, Gottfried de Strasbourg. — Corda, Le régiment de La Fère. — Stéfane-Pol, De Robespierre à Fouché. — Dry, Soldats ambassadeurs sous le Directoire. — Lazard, Répertoire du fond des domaines, I. — Prunas, L'Anthologie de Vieusseux. — Corbin, Notes et souvenirs d'un officier d'état-major. — J. de Witte, Quinze ans d'histoire. — Wolfermin, Haeckel et le christianisme. — J. Bardoux, L'Angleterre contemporaine. — Rapports américains sur l'industrie et le commerce d'Allemagne. — Aïtoff, Peuples et langues de la Russie. — Ribera, La science et l'histoire. — Souvenirs de Sprünglin, p. p. Desdevises du Desert. — Académie des inscriptions.

Baedeker. **Palestine et Syrie**. Leipzig, Baedeker, 1906.

La librairie Baedeker vient de publier une nouvelle édition française de son guide *Palestine et Syrie*. C'est la troisième en notre langue; elle est faite sur la sixième édition allemande (la première remonte à 1875). Ces chiffres en disent long sur le succès mérité de cet excellent manuel du voyageur. Et, cependant, le guide correspondant de la collection Hachette en reste à sa seconde édition datant de 1882. Ce n'est pas flatteur pour notre amour-propre national.

Je remarque dans le nouveau volume des additions importantes : une description des routes principales à travers la Mésopotamie et la Babylonie; des plans de Bethléem, Césarée, Haïfa, Mâdeba, des mines de Maghâra au Sinaï. Nombre d'autres plans ont été entièrement refondus. Mais le desideratum que j'avais signalé à l'occasion des éditions précédentes existe toujours : pas de carte de détail pour la Syrie septentrionale, de Tripoli à Alexandrette! C'est vraiment une lacune inexplicable dans un ouvrage aussi consciencieux, et tout à fait fâcheuse. Malgré le soin apporté à la rédaction, il s'y est encore glissé bon nombre d'erreurs. En voici quelques-unes relevées au hasard de la lecture. Sur la carte de l'Arabie Pétrée (p. 167) : *Ufrûh* et *Tell Ufrûh*, au lieu de *Udruh*; Ridjm el-*Kherak* au lieu de *Kerak*; *El-Gharanda*, au lieu de *Gharandel*; Ouâd el-*'Ashi*, forme inexistante, au lieu de *Hesa*; Ouâd el-*La'bah*, au lieu de *La'bân* ou *La'bâni*, etc. — Carte, p. 379, le chemin de fer Damas-la-Mecque ne passe pas

à Pétra, mais bien à Ma'ân, à une huitaine de lieues dans le S.-E. — Plan de Jérusalem (p. 68), *Nebi Qimer*, corr. *El-Qaimariyé;* ce n'est pas un Nebi mais une smiple turbè, tombeau d'une famille d'émirs du XIII[e] siècle qui portaient le surnom de *El-Qaimary*. — P. 140 : *Mechita*, est à corriger en *M'chatta* (cf. p. 147). — P. 204 : *Kouheiré*, corriger *Koueiré*; *Mehaimé*, corr. *Homaimé*. — On a classé à l'index les toponymes arabes en tenant compte de l'article pour l'ordre alphabétique; c'est là un système qui rend les recherches des plus incommodes; pourquoi en avoir gratifié l'édition française, tandis qu'on l'a évité, et avec raison, dans l'édition allemande ? — P. 82. Le bas-relief du Cheroub hébréo-assyrien que j'ai découvert dans les cavernes royales à Jérusalem n'a pas été transporté au Louvre, mais à Londres (collection en Palestine Exploration Fund).

Cl.-G.

P. Wendland, **Anaximenes von Lampsakos,** Studien zur ältesten Geschichte der Rhetorik. Festschrift für die XLVIII. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Hamburg. Berlin, Weidmann, 1905, 104 p.

M. Wendland a réuni dans ce volume cinq dissertations d'inégale longueur, dont les deux premières avaient été déjà publiées dans le tome XXXIX de l'*Hermes* (1904). J'en rappelle les conclusions, que l'auteur a modifiées seulement en quelques détails. Anaximène de Lampsaque doit être considéré comme l'auteur du discours pseudo-démosthénien, Πρὸς τὴν ἐπιστολὴν τὴν Φιλίππου, et il a remanié l'original de la lettre elle-même. M. W. renonce maintenant à reconstituer la préface de la *Rhétorique à Alexandre*, qui porte faussement le nom d'Aristote ; mais il croit toujours, avec Spengel, que le traité doit être attribué à Anaximène. Cela ne me paraît pas démontré ; il faudrait concilier le texte de Quintilien (III, 4), d'après lequel Anaximène ne connaît que deux genres d'éloquence, avec le texte grec, qui en indique trois. Dans les trois autres essais, M. Wendland examine un passage des *Mémorables* de Xénophon (III, 6), où il retrouve l'influence de la rhétorique contemporaine sur la langue et le style de l'écrivain; l'*Erotikos* du Ps.-Démosthène, dans lequel il voit une œuvre du IV[e] siècle intéressante au point de vue de la rhétorique; enfin le Πρὸς Δημονικόν, dont il relève les rapports avec les sentences des Sept-Sages, avec les γνῶμαι de la comédie, et avec la *Rhétorique* d'Anaximène.

My.

The Correspondence of **M. Tullius Cicero,** arranged according to its chronological order; with a revision of the text, a commentary, and introductory Essays by Robert Yelverton TYRRELL, Litt. D. Hon. Litt. D. (Cantab.) D. C. L (Oxon.), L. L. D (Edin.); senior fellow of Trinity College and sometime Regius Professor of Greek in the Univ. of Dublin; and Louis Claude PURSER Litt. D. fellow of Trinity College and sometime Professor of Latin in the Univ. of Dublin. Vol. II. Second Edition. Dublin, Hodges, Figgis et C°. London, Longmans, Green et C°. 1906, in-8°, LXXVI-305 p. in-8°.

Dans la seconde édition des lettres de Cicéron dont nous avons annoncé [1] il y a un an, le premier volume, voici le tome II, qui comprend les cinq années (57-52) qui vont du retour de l'exil au gouvernement de Cilicie. Comparé à la première édition, ce texte a une trentaine de pages en plus (268 au lieu de 237); en *Addenda*, cinq notes au lieu de deux; dans l'Introduction deux paragraphes nouveaux, l'un intitulé : « la question d'Egypte »; l'autre « Études de M Lebreton sur la langue de Cicéron ». Afin de ne pas brouiller les renvois, dans la suite des volumes, on a conservé, tout défectueux qu'il soit passim, l'ordre des lettres de la première édition. Un tableau particulier (p. 302 et s.) indique les rectifications (une douzaine) qui seraient à faire.

Comme dans le tome précédent, on sent qu'il y a eu un effort très sérieux pour mettre à profit toutes les publications récentes, notamment les articles de M. Sternkopf dans l'Hermès et le livre de M. Lebreton. Le chapitre cité de l'Introduction résume les deux articles de Bouché-Leclercq dans la *Revue historique*. Passim remaniement très important de notes avec contribution d'autres savants : Prof. Reid, Greenidge, etc. Par contre dans le texte, les astérisques ou points signalant quelque lacune et aussi les croix ne manquent pas à plus d'une page (surtout p. 206 et suiv.). Deux appendices du commentaire servent à l'étude (par Ellis) de deux passages particulièrement difficiles (Ad Quint. III, 5 et 6; Att. IV, 19, 1).

Une note importante (p. LXVI), résume clairement tout ce que les études de M. Zielinski nous ont appris de nouveau sur les clausules des discours et l'application qu'on en peut faire aux lettres. Nous ferons tous grand usage du tableau statistique qui est au bas de la page LXVII.

Le principal défaut d'un recueil comme celui-ci est vraiment qu'une fois connu, il devient pour tout lecteur indispensable. *Tu velim... odorere... et degustes* (fin lettre 118). C'est là, il est vrai, un beau défaut, et des plus enviables. Ci-dessous quelques lapsus sans importance [2].

Émile THOMAS.

---

1. Voir la *Revue* du 13 février 1905, p. 123.
2. P. 11, 3 lignes avant le bas, il manque (ici comme dans l'édition d'Oxford) entre *defendi* et *siqua* un signe de ponctuation : point et virgule ou tout au moins

L'originalité de Gottfried de Strasbourg dans son poème de *Tristan et Isolde*. Etude de littérature comparée par F. Piquet, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille. Lille, au siège de l'Université, rue Jean-Bart, 1905. Travaux et mémoires de l'Université de Lille. Nouvelle série, I. Droit. Lettres. Fascicule 5. 1 vol. in-8 de 380 pages.

La plupart des critiques allemands qui ont jusqu'à présent étudié et jugé *Tristan et Isolde* et son auteur Gottfried de Strasbourg ont passé sous silence, de parti pris ou par ignorance, le poème français dont Gottfried s'est inspiré. Quelques-uns pourtant et entre autres M. Kölbing dans l'introduction de sa *Tristan Saga ok Isondar* (Heilbronn 1878) sont allés jusqu'à soutenir que l'œuvre du poète allemand n'est qu'une traduction à peu près littérale du poème français de Thomas. La question de l'originalité de Gottfried de Strasbourg se trouve dès lors posée : A qui attribuer les mérites et les défauts du *Tristan* allemand? A l'original français ou à l'adaptateur allemand?

Un parallèle entre les deux œuvres s'imposait. Malheureusement Gottfried a arrêté son œuvre presque à l'endroit où commencent les fragments qui nous restent. Une comparaison directe est donc impossible. Mais un heureux destin nous a conservé le *Tristan* de Thomas dans une version anglaise (*Sir Tristrem*) et dans une traduction scandinave (*Tristrams Saga*).

M. F. Piquet disposait ainsi de trois éléments de comparaison. Il s'en est servi avec une rare sagacité; il a étudié et comparé vers par vers, épisode par épisode le poème de Gottfried à l'original français et aux versions anglaise et scandinave et il a déterminé avec une scrupuleuse exactitude la plupart des additions, suppressions et modifications qui sont l'œuvre propre du poète allemand.

Les trois premières parties du livre de M. F. Piquet sont consacrées à cette analyse minutieuse et délicate qui paraîtrait aride si l'on ne faisait pas, presque à chaque page, quelque trouvaille intéressante. Chemin faisant, l'auteur rectifie de nombreuses erreurs et donne la solution de problèmes agités depuis longtemps. C'est ainsi qu'il fixe le sens de la fameuse protestation de Gottfried au sujet du jugement de Dieu, qu'il montre l'originalité du poète allemand dans la descrip-

---

virgule. A cette place M. P. écrit ici *qua*; au contraire dans l'édition d'Oxford *quae;* aucune note de part et d'autre; n'aurait-il pas fallu indiquer ici à l'*Adnotatio critica* que *qua* est la leçon du Mediceus? — P. 77, l. 11, lire lau*dem*. — P. 99, l. 3, lire Mess*al*lam (la faute est déjà dans l'édition précédente). — P. 169, l. 3, lire il*lum* (la faute était déjà dans la première édition). — P. 193, l. 9. lire *prae*dicatore. — J'aurais voulu quelque part un mot de justification pour la leçon *indicia* (p. 210, au bas, avant-dernière ligne). — P. 273, l. 3, lire dejece*rint*. — Dans la liste des abréviations (p. 299) est omis ici, comme au tome I, A = ed. Ascensiana; aussi L(ewis) et S(hort) (ici p. 84, au bas, note sur *Aqua*). — Curieuse note générale sur d'étranges lapsus de mémoire commis par Cicéron : p. 64 sur *fuga redituque* et p. 70, 2e col. sur οὐκ ὅσίη.

tion allégorique de la Grotte d'amour, qu'il marque le sens psychologique que révèlent certaines peintures.

La quatrième partie est la conclusion logique des trois premières. Elle énumère, classe et synthétise les résultats obtenus ; elle trace, à l'aide des traits épars dans les chapitres précédents, grâce à des déductions judicieuses et fines, à une argumentation vigoureuse et serrée, le portrait intellectuel et moral de Gottfried. C'est une réhabilitation fondée, non pas sur d'ingénieuses hypothèses, mais sur des faits; M. F. Piquet ne cherche pas à nous séduire, à nous communiquer la sympathie très vive que lui inspire le poète allemand par une apologie éloquente mais creuse ; non, il nous a mis sous les yeux toutes les pièces du procès et il nous force à conclure avec lui et comme lui.

N'est-ce pas dire que l'œuvre de M. F. Piquet est un monument solide et qui fait honneur à l'érudition française ?

E.-Henri Bloch.

H. Corda, Capitaine d'artillerie breveté, **Le régiment de La Fère et le 1er régiment d'artillerie,** 1670-1900. Paris, Berger-Levrault, 1906. In-8°, xix et 432 p., 17 planches en couleurs, 6 en noir, 13 croquis et 1 carte : 20 fr.

Ce livre, d'une superbe exécution, est un des meilleurs historiques de régiment que nous connaissions. Comme dit le général Amourel dans sa préface, — préface très patriotique et très instructive, — l'histoire entière de l'artillerie française se trouve dans celle de son 1er régiment qui fut longtemps le seul de son arme. L'auteur met d'ailleurs en relief la part qui, dans nos annales militaires, revient en propre au 1er régiment. On sait qu'autrefois les batteries d'un même régiment étaient réparties dans les corps d'armée. Il est, par suite, très malaisé de suivre un régiment à travers une campagne, et dans les relations et les récits l'action de l'artillerie n'est jamais mentionnée avec autant de précision que celle de l'infanterie et de la cavalerie. On peut toutefois se renseigner avec quelque détail sur les batteries, et grâce aux rapports, aux lettres et aux mémoires des généraux qu'il a trouvés soit dans les imprimés, soit plutôt dans les archives du ministère de la guerre, M. le capitaine Corda a su retracer aussi complètement que possible les destins du 1er régiment d'artillerie ci-devant La Fère. La vie de ce régiment est, du reste, très intéressante, très agitée. Il a fait les campagnes les plus mémorables de notre histoire ; il a compté dans ses rangs Napoléon Bonaparte et une foule de grands artilleurs, les Du Teil, Eblé, Lariboisière, Songis, Lauriston, Sénarmont, Drouot, Pernety, d'Aboville, etc. Non que M. Corda porte uniquement son attention sur les noms

illustres. Il n'a pas manqué de citer les officiers et les sous-officiers et soldats dont les actes héroïques méritaient d'être mis en lumière. Son livre sera donc consulté avec profit, d'autant qu'on y trouve, outre la description et la peinture des uniformes et des étendards, des croquis et dessins qui représentent la position des batteries du 1er régiment dans les grandes batailles des derniers siècles, notamment dans celles du mois d'août 1870 [1].

A. C.

STÉFANE-POL. **De Robespierre à Fouché. Notes de police.** (Documents inédits). Papiers secrets. Erreurs judiciaires. Complots. Pamphlets. Choses d'église. Préface de Jules Claretie. Paris, Flammarion. 1906. In-8°, 312 p. 3 fr. 50.

Les articles qui forment ce volume — notamment ceux de la troisième partie — ont quelque valeur, parce qu'ils contiennent ou résument des pièces inédites tirées des papiers de Robespierre et de Le Bas ou des cartons des archives nationales. Aussi croyons-nous utile de les énumérer. 1re PARTIE. I. *Trois hommes à la roue.* Ces trois hommes condamnés en 1785 étaient innocents; Du Paty les défendit dans un mémoire qui parut en 1786 et que suivait une consultation de Laleu, lequel Laleu fut blâmé par le corps des avocats et lui répondit. Or, l'auteur a trouvé dans les papiers de Robespierre une copie de ce discours de Laleu avec quelques notes tracées par Robespierre; il en conclut, sans nous convaincre, que Robespierre a écrit l'éloge de Du Paty paru en 1789. II. *Un procès en révision militaire* en *1791-1792 :* l'auteur reconstitue le plaidoyer de Le Bas en faveur du maréchal des logis Berceau. III. *Idées d'un bibliothécaire corse :* mémoire parfois intéressant du bibliothécaire Tournay (mais il fallait dire que Biron, auquel il était adressé, n'alla pas en Corse bien qu'il eût reçu le commandement de l'île). IV. *Notes sur Robespierre :* l'auteur prouve que Robespierre revisait « à outrance » ses

---

1. Lire p. 59 d'Autume et non d'*Autunne,* (Hennet du) Vigneux au lieu de *Vigreux* et de La Gohyere au lieu de *Gashière;* p. 70, le *comte d'Essex* est une nouvelle, et non un drame; p. 76 et 77, lire Bidon et Villarceaux, au lieu de *Bidou* et *Willarceaux*; p. 79, *Malet* n'est pas le frère du conspirateur et ce nom s'écrit Mallet; *id.*, lire Vaizeau et Cachard au lieu de *Voizeau* et *Cochard*; p. 85, lire Seyssel et non *Seyselle;* p. 87, Luckner et non *Lückner*; p. 110, Vrégilles et non *Vrigilles*; p. 111, Laudon et non *Landon*; p. 112 et 113, wurst et non *Würtz;* p. 115, Hanicque, Dorsner et Langlez (au lieu de *Heunicque, Dorssner* et *Langlès*); p. 116, voir sur Vermot qui joua un rôle devant Toulon notre *Jeunesse de Napoléon*, III, 205 et 295; p. 133, Phélippeaux fut condisciple de Napoléon à l'École militaire de Paris, et non à *Brienne;* p. 88, il y avait plus à dire sur Valmy et il fallait noter que Kellermann avait avec lui, non seulement » une partie de l'armée du Rhin » mais toute l'armée du Centre.

manuscrits et ses épreuves et qu'il ne fut pas amoureux de Mme de Sainte-Amaranthe. V. *Saint-Just et l'éducation :* notes de Saint-Just qui voudrait que les enfants soient formés au laconisme, qu'ils vivent à la dure et surtout qu'ils sachent nager. VI. *Un sergent de l'armée morte :* le frère du conventionnel Le Bas, blessé en mer, prisonnier des Anglais et qui, à son retour au pays, n'obtient un brevet de pension qu'au bout de huit ans. VII. *Un journal en l'an XI* : l'éphémère *Indiscret* fondé par Duplay fils. VIII. *Un maire de petite ville sous le Consulat :* menus détails de l'administration de Prévost Le Bas, maire d'Etaples. — Deuxième partie. I. *Tentative d'enlèvement d'un futur roi d'Espagne en 1810 :* l'auteur semble ignorer que M. Grasilier a consacré en 1904 les deux tiers d'un gros livre à cet épisode II. *Offres de services à Napoléon et à Fouché pendant les Cent-Jours* (à noter une lettre de Montgaillard). III. *Fouché et la pacification de la Vendée :* mission de trois gentilhommes envoyés par Fouché en Vendée et lettre de Lamarque sur cette mission : IV. *Complots contre Napoléon pendant les Cent-Jours :* rapport d'un agent de Fouché sur un complot et mémoire curieux de La Sahla qui reparaît à Paris en 1815 et veut se donner pour un sincère partisan de Napoléon. V. *Avant Sainte-Hélène* : lettre d'un émissaire de Fouché chargé d'épier Napoléon à Rochefort et, au besoin, de l'arrêter. VI. *Avatars d'un policier* (du nom d'Eymard). VII. *Après les Cent-Jours :* lettre inédite du duc d'Angoulème, du 26 novembre 1815, sur le peuple de Nîmes et quelques fonctionnaires. VIII. *Agitation sous Louis XVIII :* analyse et reproduction du pamphlet d'un ultra, saisi par la police lorsqu'il quittait les presses d'un imprimeur dijonnais. IX. *Les corps francs du Jura en 1816 :* ils n'existaient que dans certaines imaginations. X. *l'affaire Villa :* conspiration qui n'est qu'une escroquerie. XI. *Un préfet étourdi :* pourquoi ne pas le nommer? XII. *Un faux dauphin* : libelle confisqué par la police et demandant pourquoi Mathurin Bruneau n'a été interrogé que dix-huit mois après son arrestation. XIII. *La Cabétise :* Autre libelle manuscrit qui veut tuer par le ridicule les théories de Cabet. Troisième partie. I. *L'abbé Beaunier ;* II. *Un prêtre dissident ;* III. *Petite église :* notes de police sur l'abbé Beaunier, résumé d'un écrit qu'il publia en 1817 contre le pape et l'« infâme » concordat de 1817, rapports de préfets et policiers sur la Petite Église[1].

A. C.

---

1. Lire p. 126-127 d'Andigné, p. 143-144 Gerpinnes et Hanzinne, p. 182 Herbouville au lieu de *Daudigné, Gerpinnen, Hansine* et *Herbonville*.

A. Dry. **Soldats ambassadeurs sous le Directoire, an IV-an VIII.** Paris, Plon, 1906. In-8°, 2 vol. v et 536, 497 p. 7 fr. 50.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Dry de réunir sous ce titre sept officiers généraux qui occupèrent à l'étranger des postes diplomatiques. Mais il a eu tort de développer sa matière en deux tomes; c'est peut-être trop pour le lecteur; il y a dans ce que nous offre M. Dry bien des longueurs. L'introduction est trop considérable et devrait être réduite des deux tiers. Dans chaque étude M. Dry retrace les débuts et la fin du personnage avec trop de détail. D'ailleurs, pourquoi revient-il sur des sujets déjà traités, et très bien traités? N'avons-nous pas sur Pérignon et sur Truguet le récit de M. de Grandmaison et sur Bernadotte celui de M. Masson? Mais M. Dry est au courant; il a infiniment de conscience et de science; il a lu et dépouillé, la plume à la main, tout ou presque tout ce qui a paru sur ses héros. Il ne s'est pas contenté de consulter ses devanciers; il a fouillé dans les archives de nos dépôts publics; il a trouvé quelques documents inédits chez des particuliers et c'est ainsi qu'il nous communique d'intéressants passages de la correspondance intime de Pérignon et des papiers politiques de Truguet. Il sait d'ailleurs peindre l'état d'âme de ces soldats de fortune qui représentent la jeune république auprès des vieilles monarchies; il les juge impartialement. Pérignon a servi utilement son pays, malgré certaines faiblesses de caractère. Truguet a été un vaillant et honnête homme, bien qu'orgueilleux, bien que vaniteux à l'excès, bien que cassant et entier. Aubert-Dubayet était un général à panache, très satisfait de lui-même, mais qui avait du mérite et de la droiture. Clarke n'avait pas l'esprit militaire, et peut-être notre auteur ne met-il pas assez en relief ce qu'il y avait de subalterne dans le duc de Feltre; dès la campagne d'Italie, Bonaparte trouve qu'il ne déploie pas de grands talents, que ce serait un bon diplomate de second ordre, un bon ministre auprès d'une cour secondaire, et qu'il a beaucoup de bonne volonté et de zèle; ce fut, ainsi que s'exprimait le prisonnier de Saint-Hélène, un homme de bureau, travailleur, exact et probe, fort ennemi des fripons. Canclaux a été, — et l'on ne peut ici que partager l'opinion de l'auteur — peu clairvoyant au point de vue politique et insuffisamment énergique dans ses revendications, lorsqu'il représentait la France à la cour de Naples (II, p. 198). Lacombe Saint-Michel a eu plus de dignité que Canclaux, et il a su exécuter la consigne qu'il avait reçue du Directoire : patienter, garder une attitude ferme sans provoquer la rupture que son gouvernement ne désirait pas. Bernadotte a tenu à Vienne une conduite agressive et maladroite. Ces appréciations de M. Dry sont justes. Toutefois, nous le répétons, il aurait mieux fait de ne publier qu'un seul volume; il n'avait qu'à retrancher impitoyablement tout ce qui n'appartenait pas à son sujet, et, s'il avait tantôt supprimé tantôt raccourci les citations, s'il s'était

borné à retracer les actes diplomatiques de ses personnages, s'il avait soigné son style — ce qui importe essentiellement dans une galerie de portraits telle que celle-là — s'il avait voulu joindre un peu d'art à son érudition, il aurait, croyons-nous, et bien que son livre soit très estimable et destiné à réussir, trouvé plus de succès et d'estime encore [1].

A. C.

Répertoire alphabétique du fonds des domaines, par Lucien LAZARD, sous-archiviste de la Seine. Première partie. Série des dossiers. Paris, Picard. 1904. In-8°, XVIII et 252 p.

M. Lazard nous apprend par cette publication l'existence d'un fonds précieux des archives départementales de la Seine. Ce fonds qui con-

---

1. Reubell est écrit toujours *Rewbell* et Larevellière, *La Révellière*, Serurier, *Serrurier*, et il faut lire I, p. 147 Urtubise, p. 227 Démeunier, p. 403 (et II, p. 134) Novate, II, p. 19 s'abonnerait, p. 259 Iung, p. 390 (l'année) 1793, p. 411 et ailleurs, Saurau, pour *Urtubize, Demeuniers, Novale, s'abonnirait, Yung, 1792, Sauran*. Tome I, p. 77 : on s'étonne que l'auteur insiste si peu sur l'éloge donné à Pérignon avant la Révolution : « en état d'être employé à tout » ; — p. 82, la légion qu'il forma, se nommait légion des Pyrénées, et non *légion du Gers* et il se piquait de l'avoir présentée chaque jour aux ennemis avec succès ; — *id.* Bouchotte le notait comme « bon militaire et patriote » ; — p. 252 tout le passage concernant Truguet en Corse est inexact; la révolte ne fut pas « suscitée par les intrigues de Paoli », Napoléon ne reçut pas le baptême du feu « sous les ordres de Truguet », et pourquoi ne pas rappeler que l'amiral parut s'amouracher d'Elisa et disait plus tard qu'il avait manqué sa fortune ? ; — p. 349 Dubayet était ami du père de Stendhal-Beyle ; — p. 353 il fut surnommé le brave Annibal, non par ses soldats, mais par Merlin ; — p. 375 et 475 le *Mario*, capitaine du génie, n'est autre que Morio, le futur général qui fut grand écuyer du roi Jérôme ; — p. 427 pourquoi n'avoir pas recherché l'article de l'*Ami des Lois* sur Verninac et Dubayet (cf. A. Chuquet, *Un prince jacobin, Charles de Hesse*, p. 313) ; — p. 501, le chargé d'affaires suédois était d'Ohsson (non *Hochson*) ; — p. 512-513 sur la nomination de Talleyrand à Constantinople et ses craintes ou calculs il fallait lire et citer Boulay de la Meurthe, *Le Directoire et l'expédition d'Égypte*, p. 38-39 ; — p. 523 on ne peut dire que Jeanbon, capitaine au long cours, ait été « officier de marine » ; — II, p. 7, ce n'est pas le jour de la défaite de Bingen, au passage de la Nahe, le 27 mars, mais le 17 mai, à l'affaire de Rülzheim, que Clarke attira l'attention des représentants ; — p. 15, il ne faut pas croire avec Chaptal qu'Aubry ait rayé Bonaparte comme *incapable* ; — p. 16 Bonaparte n'a pu crier à Paris, à la porte du Comité « Vive Robespierre » puisqu'il était alors à l'armée d'Italie ; — p. 29, l'auteur garde, ce semble, l'orthographe de Clarke, mais si Clarke a écrit *Gentilly* pour Gentili, il n'a sûrement pas écrit *Cazatta* pour Casalta ; — p. 40 Gherardini était envoyé, et non *ambassadeur* ; — p. 85 et 114 cf. sur ce Rulhière (et sur son frère qui fut un protégé de Clarke) notre *Jeunesse de Napoléon*, I, 323 et 466 ; — p. 128, 129, 131, 133, après avoir cité les *Diplomates* de M. Masson, l'auteur écrit quand même *Hugon de Basseville* au lieu de Hugou de Bassville. Les sources ne sont pas citées avec assez de détail : est-ce une indication suffisante (I, 453, II, 370) que celle-ci, « étude parue en 1904 dans la *Renaissance latine* » ou celle-ci « *Revue de Paris*, 1899, II » ?

cerne l'ancien régime et la période révolutionnaire, renferme des papiers sur la gestion des immeubles nationaux, des états de lieux, des dossiers de réparations, des deshérences, des enquêtes sur la fortune des émigrés et des condamnés, et les procès-verbaux de vente des biens nationaux des deux districts de Bourg-Egalité et de Franciade. Pour mieux faire connaître ce fonds où les documents sont si variés d'origine et d'objet, M. Lazard a usé d'une très utile et recommandable méthode. Il a dressé un État alphabétique qui donne aux chercheurs la facilité de trouver immédiatement l'indication relative au personnage, à la matière ou à l'endroit qui les intéresse. L'introduction qui précède le *Répertoire* est d'ailleurs instructive ; M. Lazard relate ce qui constitue actuellement l'ensemble des archives du fonds des domaines et rappelle sommairement ce qui a disparu. En outre, il donne l'inventaire détaillé d'une série de documents simplement indiquée dans le *Répertoire général* de M. Alex. Tuetey et qui forme une collection unique de renseignements sur la topographie de Paris à la fin de l'ancien régime (Arch. nat. Q[1] 117 à 126) puisqu'elle renferme les procès-verbaux d'estimation des biens compris dans les censives ecclésiastiques de Paris et du département de la Seine (M. L. a même soin de reproduire dans cet état sommaire le numérotage des maisons). On ne peut que remercier le savant archiviste d'avoir entrepris et publié un travail qui rendra de grands services.

A. C.

PRUNAS (Paolo). **L'Antologia di Gian Pietro Vieusseux : storia di una Rivista italiana.** Rome-Milan, Albrighi, Segati et Cie, 1906, in-8° de XIII-456 p. 4 fr.

M. P. ne s'est pas trompé en croyant qu'on pouvait revenir sur l'histoire de l'*Antologia*. Il a fait une tâche très utile en retrouvant les noms des auteurs qui avaient signé de simples initiales les articles fournis à la célèbre Revue de Vieusseux, en opérant un classement raisonné des morceaux qu'elle contient et même en racontant à nouveau ses vicissitudes. Sur le premier point en particulier il a montré combien fut active la collaboration d'hommes à qui un index précédemment publié n'attribuait que de rares articles ; il prouve que Gius. Montani, qui ne figurait même pas dans cet index, fut peut-être la colonne de l'Antologia. Les alternatives de succès et de déceptions par où Vieusseux passa étaient connues en gros ; le tableau que trace M. P. des journaux littéraires qui, au XIXe siècle, précédèrent en Italie l'Antologia est un peu court ; mais, grâce aux papiers de Vieusseux et aux archives de Florence, il a bien mis en lumière les difficultés que rencontra Vieusseux et la constance avec laquelle il y fit face. On voit d'un côté l'incroyable lenteur des imprimeurs italiens à lui envoyer

leurs publications, les frais dont le grèvent les taxes de poste, les retards décourageants imposés par la censure des divers États italiens à la distribution des fascicules, le petit nombre des souscripteurs qui ne dépassèrent jamais 530, si bien qu'il y perdait de l'argent tandis que la *Biblioteca italiana*, moins patriote, rapportait net plus de 22,000 livres ; ajoutez les difficultés que suscite le courroux des auteurs critiqués ou le caractère de certains collaborateurs, Tommaseo entre autres, sans parler de l'Autriche qui finit par arracher au Grand-Duc, en 1833, la suppression du recueil. D'autre part on voit l'habileté de Vieusseux à choisir, retenir, stimuler ses rédacteurs, la loyauté avec laquelle il s'interdit toute coupure clandestine dans les articles, se réservant de critiquer franchement ou de refuser ceux qui ne lui conviennent pas, enfin la persévérance qu'il déploie pour essayer de ressusciter sa Revue, l'abnégation qu'en attendant il met au service de ses confrères. Vieusseux méritait qu'un livre lui fût consacré.

L'ouvrage est orné de portraits de Vieusseux et de son père, enrichi de documents inédits et terminé par un index.

Ch. D.

Colonel Ch. Corbin. **Notes et souvenirs d'un officier d'état-major, 1831-1904.** Paris, Hachette. 1906. In-8°, xi et 301 p. 3 fr. 50.

Le livre débute par un avertissement de M. Henri de Noussanne qui trace le portrait du colonel Corbin et résume sa carrière. Viennent ensuite trois morceaux : *Collèges et écoles*, *Souvenirs de Crimée* et *La veille de Sedan*. Les deux premiers morceaux sont très attachants. Le colonel raconte avec beaucoup de charme et de vivacité les années qu'il passa au Collège Rollin, à l'École polytechnique et à l'École d'état-major. Son récit de l'assaut de Malakoff est saisissant, et la peinture de la vie que menaient les Français dans la plaine dénudée de Balaclava, offre un vif intérêt. Le troisième morceau, *La veille de Sedan*, gâte peut-être le volume. Le colonel Corbin avait un jour devant M. de Noussanne soutenu l'hypothèse que les Français pouvaient à Sedan gagner la victoire, et il assure que dans le conseil des généraux, devant Napoléon III, un jeune chef d'escadron, officier d'ordonnance de l'empereur, s'exprimant avec éloquence et avec feu, conseilla de porter l'armée en arc de cercle sur les hauteurs de Saint-Menges et de Fleigneux. La scène est dramatique. Est-elle vraie ? M. de Noussanne reconnaît que ce conseil de guerre n'a pas eu lieu, et que le colonel Corbin, hanté par le cauchemar de la défaite, était certainement sous l'empire d'une surexcitation cérébrale qui ne lui permettait pas de discerner ses rêves d'avec la réalité (p. vii et 300).

Et lui-même n'aurait-il pas embelli les choses ? Les personnages qu'il évoque, ont lu les ouvrages parus depuis sur la journée de Sedan — et qu'il a la bonne foi de citer au bas des pages ; — Mac-Mahon fait à l'empereur un long discours ; Ducrot s'exprime de même que dans son livre sur *Sedan ;* Lebrun, de même que dans son *Bazeilles-Sedan.* Ce troisième morceau fait donc honneur au coup d'œil stratégique du colonel Corbin — qui reproduit d'ailleurs les idées de Ducrot — ainsi qu'au talent littéraire de M. de Noussanne; il n'a aucune valeur aux yeux de l'historien [1].

A. C.

Baron Jehan de Witte. **Quinze ans d'histoire** (1866-1881), d'après les Mémoires du Roi de Roumanie et les témoignages contemporains. Paris, Plon, 1905, 8°, 456 p.

La conception de ce livre est singulière, et son titre obscur. Les dates extrêmes de ces « Quinze ans d'histoire » sont d'importance majeure pour l'histoire de la Roumanie; la source principale du volume, ce sont les mémoires publiés sous la dénomination *Aus dem Leben Königs Karl von Rumänien.* On peut donc être fondé à croire, *a priori*, que l'auteur a eu l'intention de retracer quinze années de l'histoire de Roumanie. Or, il ressort évidemment de l'Introduction que M. de W. a voulu principalement faire ressortir l'importance, méconnue à son avis, des Mémoires de Carol Ier pour *toute l'histoire européenne* de 1866 à 1881. Et voici de quelle manière il l'a entrepris : « laissant de côté ce qui touche exclusivement la politique intérieure de la Roumanie.... nous avons glané dans ces *Notes*, en y joignant des commentaires et de nombreux documents empruntés à d'autres sources, maints renseignements précieux touchant la politique générale, la question d'Orient, la question juive, enfin et surtout les affaires de France, notamment en ce qui concerne les origines de la guerre de 1870 ». Le livre apparait ainsi comme un recueil d'essais, ou d'articles, du genre de ceux qu'insèrent volontiers « à propos de récentes publications » les revues de grande vulgarisation. Voici les titres de ces essais, tels que M. de W. les a inscrits lui-même sur la couverture de son ouvrage : Les débuts d'un règne. — La question juive en Roumanie. — La candidature Hohenzollern en Espagne et les origines de la guerre franco-allemande. — La guerre d'Orient. Plevna. — Le traité de Berlin. — Le royaume de Roumanie.

Beaucoup de ces sujets ont déjà été traités bien des fois, et le texte dont l'auteur s'est principalement servi, rendu public depuis déjà près

---

1. Lire p. 297 Iges au lieu de *Iger*.

de quinze ans, a été mis à profit dans toutes les études sérieuses qui ont paru sur ces questions depuis lors. M. de W. semble croire qu'il n'a été utilisé que dans les « beaux ouvrages » de MM. de la Gorce et Em. Ollivier ; d'autres travaux cependants, beaucoup moins compactes et plus accessibles au grand public, ont fait état de ces Mémoires : par exemple les études de MM. Welschinger, Andler et Matter sur Bismarck, et le *Manuel de politique étrangère* de M. Bourgeois. L'*Aus dem Leben König Karls* a paru en volume à Stüttgart en 1894 ; auparavant, il avait été inséré dans la *Deutsche Revue* et dans l'*Indépendance roumaine*. Depuis lors ont été publiés d'autres recueils de documents émanant par exemple de Bismarck, d'Abeken, de Keudell, de l'empereur Frédéric III, de M. Em. Ollivier. Tout cela pouvait fournir des éléments pour une bonne réédition, abrégée peut-être, des Mémoires de Carol Ier ou pour une étude critique de ce document. Mais pour reprendre utilement les principales questions de l'histoire politique européenne, ou même de l'histoire extérieure de la Roumanie entre 1866 et 1881, il fallait une documentation et une information générale autrement étendues et complètes que celles de M. de W. Ainsi, par exemple, la partie de l'ouvrage où l'auteur s'est visiblement le plus efforcé de faire œuvre nouvelle est celle qui est relative à la candidature Hohenzollern en Espagne (chap. VI et VII). M. de W. n'y ajoute cependant rien aux récits déjà publiés, celui de M. de la Gorce notamment. Même l'hypothèse qu'il présente, sans preuves à l'appui et comme lui étant personnelle (p. 168), sur l'intervention de l'Impératrice en faveur de la guerre, entre le 12 et 14 juillet 1870, a déjà été indiquée par M. de la Gorce lui-même, et reprise par M. Welschinger, avec l'appui d'un témoignage précis, dans le *Journal des Débats* du 27 octobre 1903.

Dans la dernière partie de son ouvrage, qui est plus spéciale aux affaires d'Orient et à la Roumanie, M. de W. a dû également prendre pour guides deux ouvrages de seconde main, ceux de MM. Damé et Farcy : *la Roumanie d'aujourd'hui*, et la *Guerre sur le Danube*. Il lui arrive même quelquefois de citer un historien d'après un autre (p. 144, n. 1). Quant aux extraits, fort nombreux, du Journal de Carol Ier et de sa correspondance avec les princes de Hohenzollern, l'auteur les a choisis uniquement selon qu'ils lui ont paru plus ou moins « intéressants à noter » (p. 231) pour des Français d'aujourd'hui. C'est ainsi que sont reproduits et *soulignés* dans la citation tous les passages où Charles Ier témoigne de son loyalisme prussien et familial ; de même l'auteur relève et signale avec soin toutes les phrases qui peuvent prêter à allusions et comparaisons avec les événements de la politique française contemporaine (v. par ex. p. 226-227). Cela est visible surtout dans les passages relatifs à la question juive (v. par ex. p. 51-52, 79, etc.).

Tel qu'il est, ce livre risque de ne pas rendre les services qu'on

aurait pu en attendre s'il avait été conçu autrement. Le sujet qu'il embrasse est beaucoup trop vaste et mal défini. Ce n'est pas une histoire de la Roumanie contemporaine, même au point de vue extérieur, encore bien moins une histoire diplomatique de l'Europe de 1866 à 1881. On ne peut y trouver — l'auteur paraît s'en être rendu compte un moment — que « des renseignements » sur cette période, qui ne sauraient dispenser de lire les textes eux-mêmes, et que du reste il est difficile de retrouver et de contrôler, faute d'un index et de références suffisantes. Il est à craindre que M. de W., qui a dépensé à ce travail de sérieuses qualités de recherche et d'exposition, ne soit guère payé de sa peine [1].

R. Guyot.

G. Wolfermin. **Ernst Hæckel im Kampf gegen die christliche Weltanschauung.** Leipzig, Hinrichs. 1906, in-8° 30 p. 50 pf.

M. G. Wolfermin, de l'Université de Berlin, a publié la conférence qu'il a faite le 6 mars 1906 au *Berliner Zweig-Verein des Evang. Bundes*, sur « Haeckel et sa lutte contre le christianisme ». Tout en s'affirmant apologète chrétien, l'auteur sait se placer à un point de vue indépendant et réellement philosophique pour combattre Haeckel qu'il connaît à fond et auquel il doit, dit-il (p. 6), sa vocation théologique. Rappelant (p. 7) l'exclamation indignée que l'apparition des *Welträtsel* en 1899 arracha à Paulsen, et le fait significatif que la traduction anglaise de cet ouvrage ne reproduit pas les accusations frivoles contre les origines du christianisme, M. W. commence (p. 8) par dénier à son adversaire tout sens historique et même le sens critique faute duquel Haeckel confond le jugement génétique sur l'origine d'un phénomène avec le jugement de valeur sur la durée de ce phénomène (p. 10). Le fait que les théories kantiennes de la connaissance et de l'ethique n'existent pas pour Haeckel suffirait à invalider son système (p. 11) qui oublie l'essentiel, à savoir que sans sujet il n'y a pas d'objet (p. 12). La manière dont l'auteur concilie ensuite (p. 16-9) le darwinisme avec la foi en la création (d'après Luther) est fort ingénieuse et mérite l'examen. Il rappelle aussi fort à propos (p. 21) que dans le domaine téléologique Baër déjà a remplacé la *Zweckmässigkeit* par la *Zielstrebigkeit* et maintient ainsi les droits de la téléologie même devant la loi de descendance (p. 22). Enfin il nous semble surtout frapper juste (p. 27) en montrant qu'Haeckel n'a aucune raison

---

1. Il faut lire : p. 67, *Landsturm*; p. 105, Werther; p. 137, n. *Aus dem Leben*; p. 144, n. 1, *Reiches*; p. 207, *Augsburger*; p. 333, turc; p. 348, *Ion* Ghika. Il est question, p. 319, d'une *amnistie* pour enterrer les morts.

d'en appeler à Spinoza puisque la fameuse formule *deus sive natura* a reçu de Spinoza et de Gœthe une interprétation idéaliste, et non naturaliste, comme le fait Haeckel qui l'oppose ainsi à l'impératif catégorique proclamé par Gœthe lui-même en ces vers :

Von der Gewalt, die alle Wesen bindet,
Befreit der Mensch sich, der sich überwindet.

Th. Sch.

Jacques Bardoux. **Essai d'une Psychologie de l'Angleterre contemporaine.** Les crises belliqueuses. Paris, Alcan, 1906. In-8°, p. 563. Fr. 7,50.

Les études d'ordre psychologique et sociologique sur l'Angleterre se multiplient de nos jours et la *Revue* en a déjà signalé d'excellentes à ses lecteurs ; celle qu'a publiée M. J. Bardoux est digne de figurer en bonne place à côté des meilleures. Il faut voir sans doute dans la nouvelle orientation politique du pays le principal motif de ce renouvellement d'attention. Comment ce peuple qui hier encore passait pour la nation pacifique par excellence, a-t-il abouti à un impérialisme courbatif ? Tel est le problème que M. B. s'est posé et dont il a analysé les termes avec une rare pénétration. Il fallait d'abord rechercher les facteurs des crises belliqueuses dans le tempérament moral et intellectuel de l'Anglais, puis dans son organisation sociale. Cette double enquête, déjà faite si souvent, mais reprise ici à un point de vue nouveau, avec l'intention de dégager la combativité latente qui persiste au fond de la nation anglaise, renferme beaucoup d'aperçus intéressants, bien qu'elle ait été naturellement un peu accommodée aux besoins d'une thèse. En fait, ces facteurs belliqueux ont été contrariés par le mouvement libéral et démocratique, surtout par le brillant essor économique et le triomphe du libre échangisme qui caractérisent l'histoire de l'Angleterre dans la plus grande partie du XIXe siècle et lui ont imprimé une évolution pacifique. Cette période que M. B. appelle l'accalmie et qu'il a minutieusement étudiée, mais surtout pour y relever tout ce qui peut témoigner d'un amour persistant de la guerre et de la conquête dans la nation, aboutit dans les vingt dernières années du siècle à une réaction conservatrice qui est le signal d'un réveil belliqueux. L'abandon de la tradition individualiste, l'intervention croissante de l'État dans la réorganisation de l'édifice social, l'avènement d'une doctrine coloniale nouvelle et surtout la stagnation commerciale ont lentement préparé la formation du mouvement impérialiste contemporain. M. B. a fait dans son livre une place importante aux facteurs économiques ; il eût pu la leur faire plus large encore. Ce sont eux certainement qui orientent l'Angleterre vers la guerre ou l'en tiennent éloignée ; c'est le fait qui

ressort avec le plus d'autorité de son livre même, tout le reste lui demeure subordonné. Aussi eût-il été utile d'insister davantage sur la concurrence qui depuis longtemps compromet la prospérité économique de l'Angleterre. Elle a été signalée, mais elle méritait un examen plus approfondi, et c'est en somme hors de l'Angleterre qu'il faut rechercher l'explication de l'attitude nouvelle adoptée par la politique anglaise. Quelque excessive qu'ait été la préoccupation de l'auteur de vouloir constater dans tout le cours de l'évolution qu'embrasse son livre des dispositions impérialistes et agressives, son étude d'une information si riche et si variée, très perspicace dans ses analyses, toujours impartiale dans ses jugements, laissera l'impression d'un travail solide de psychologie sociale et d'une précieuse contribution à l'histoire de l'Angleterre contemporaine.

L. R.

Industrial Education and Industrial Conditions in Germany [*Department of commerce and labor. Special Consular reports*, Vol. XXXIII]. Washington, Government printing office, 1905, In-8 de 323 pp.

On sait que les trois instructives *Publications of the Bureau of statistics, Department of commerce and labor*, publiées à Washington à l'Office du gouvernement, se divisent en deux groupes, dont l'un porte le titre générique : *Foreign Commerce of the United States*, et le second celui de : *Consular Reports*. Ces derniers, publiés jusqu'en juillet 1903 par le *Bureau of Foreign Commerce* du *State Department*, le sont depuis cette date par le *Bureau of statistics* du *Department of commerce and labor*, ajouté comme « consolidation » au bureau précité. C'est en 1890 que fut commencée la publication en tirage à part et format séparé des *reports on special subjects*, dont la plupart sont extrêmement instructifs, émanant d'hommes qui sont presque toujours très minutieusement renseignés sur la thème traité, et dont celui que j'analyse forme le trente-troisième [1].

L'auteur, qui n'est pas nommé sur le titre, est M. Ernst Meyer, *Deputy Consul* des Etats-Unis à Chemnitz, en Saxe, et son rapport, intitulé *Industrial Education in Germany*, est daté : 1903 et 1904. Ce rapport occupe les 147 premières pages du très compact volume. La seconde moitié de l'ouvrage, portant le titre : *Industrial conditions in Germany*, réimprime une série d'articles publiés par les *London*

---

1. Les publications du *Bureau* mentionné ci-dessus offrent ce caractère particulièrement intéressant qu'elles sont gratuites et envoyées franco sur demande. Ce détail pourrait profiter à plus d'une parmi nos bibliothèques de France. L'adresse exacte à employer est la suivante : *Chief, Bureau of Statistics, Department of Commerce and Labor, Washington, D. C.*

Times durant l'automne 1903, avec, comme préface, un *leader* emprunté aux *Times*, où sont fort bien expliqués le but et la portée de la publication. Enfin, comme appendice, sont adjointes six courtes dissertations, qui ne rentrent pas toutes dans le cadre strict de l'ouvrage, mais se lisent cependant avec un extrême intérêt. La première, *Technical schools in Roubaix and Lille, France*, (p. 291-96) est signée par M. Atwell, consul des Etats-Unis à Roubaix. La seconde : *Commercial instruction in Germany*, émane de M. Hamm, consul des Etats-Unis à Hull (p. 297-302). La troisième : *The Basis of German industrial progress*, a pour auteur le consul général américain à Berlin, M. Mason, (p. 303-304). La quatrième : *Zittau technical Institute*, est du consul Pike, à Zittau (p. 305-306). La cinquième : *Commercial schools in Japan*, traduit un article qui parut en mai 1904 dans l'*Œsterreichische Monatsschrift für den Orient*, périodique autrichien fort compétent en matières orientales, (p. 307-311). La dernière, enfin, est dûe à l'agent commercial des Etats-Unis à Eibenstock (Saxe), M. Harris, (p. 312-314).

La valeur de ce volume est indubitable et il serait à souhaiter qu'il existât chez nous une institution semblable à celle des publications du *Bureau of statistics*, y compris la condition de la distribution gratuite. Ce n'est qu'en lisant des livres comme ceux de ces collections que l'on se persuade que les causes de l'essor immense des Etats-Unis sont fondées en raison et pleinement justifiées. Mais ils possèdent, outre cette valeur externe, leur intérêt de documentation, intérêt tout spécial, pour les causes que j'ai insinuées tout à l'heure. Dans celui-ci, l'absence d'originalité d'une partie du volume n'enlève rien à son caractère instructif. La première moitié est cependant de beaucoup la plus profitable, à mon avis. L'auteur possède sa matière et n'a rien négligé pour le rendre accessible au public d'Amérique. Il a eu soin, en outre, de donner, p. 145-147, le catalogue des sources auxquelles il a puisées, catalogue qui permettra à ceux qui voudraient approfondir certaines questions de n'avoir pas à tâtonner en des recherches d'une littérature souvent difficile à découvrir. Quatorze phototypies illustrent son exposé, écrit en une langue sobre et précise, où la tache des américanismes n'existe pas. Un excellent index (p. 315-323) rend facile le maniement de ce livre qui pourra rendre, aux ingénieurs et même aux industriels français qui lisent l'anglais et ignorent l'allemand, de très réels services.

Camille Pitollet.

D. Aitoff. **Peuples et Langues de la Russie d'après le dernier recensement russe.** In-8° de 18 pp. avec une carte en couleur hors texte (Extrait des *Annales de Géographie*, t. XV, 1906, n° 79, du 15 janvier 1906). Paris, 1906, Armand Colin. Prix : 1 franc.

Dans cette succincte brochure, toute en chiffres et en tableaux, M. D. Aïtoff résume les deux gros volumes que le Comité du Recensement russe a publiés en juillet 1905, en russe et en français sous le titre de *Premier recensement général de la population de l'Empire de Russie*, 1897. Il a de plus utilisé la plaquette que ce même Comité avait publiée quelques mois auparavant, en russe, sous le titre de *Population présente des deux sexes, par districts, avec indication de la valeur numérique des principales langues parlées*.

M. A. n'a pas prétendu à donner un compte-rendu critique des résultats du premier recensement général de la population en Russie; il se contente d'apporter l'essentiel de ces résultats, sans se dissimuler ni dissimuler au lecteur ce qu'il y a parfois d'artificiel au d'arbitraire dans les groupements adoptés par le Comité du Recensement. Son résumé, clair et précis, est complété par une carte ethnographique, en couleur, qui permet, d'un seul coup d'œil, d'en saisir l'ensemble.

Telle qu'elle est, la brochure de M. D. Aïtoff peut rendre les meilleurs services aux historiens et aux géographes auxquels le relevé général publié par le Comité du Recensemeut ne serait pas accessible.

Paul Boyer.

Julián Ribera. **Lo cientifico en la Historia.** Madrid, Apalategui, 1906, in-12, 191 p.

Le petit livre de M. J. Ribera ne manque pas d'aperçus ingénieux et son auteur est bien informé des récentes discussions sur ce sujet, telles que le livre de M. Lacombe et les dissertations de M. Xénopol. La question paraît de celles sur lesquelles il est loisible de discourir indéfiniment, dans l'un et l'autre sens. M. J. R. ne se laisse pas entraîner dans les nuages et résiste à la séduction des paradoxes. Il conclut que l'histoire « constitue un mode d'observation scientifique de faits lointains, » ce qui revient à dire qu'il faut apporter à cette obssrvation tous les meilleurs moyens de précision et de contrôle, conclusion peu révolutionnaire mais pratique, à laquelle nous nous tiendrons volontiers.

H. L.

Souvenirs d'Emmanuel-Frédéric Sprünglin, publiés par G. Desdevises du Dezert (Extrait de la *Revue hispanique*, tome XI), Paris, 1904, in-8° de 243 p.

Comme l'annonce M. Desdevises du Dezert dans l'excellente étude qu'il a placée en tête de cet ouvrage, « les Mémoires de Sprünglin sont

avant tout des mémoires militaires » (p. 37). S'ils ont parfois l'allure saccadée et la forme un peu sèche de ce genre de document qu'en langage d'état-major on appelle un « Journal de marche et d'opérations », ils en ont aussi toute l'exactitude et la précision. Et, comme ces souvenirs ont trait aux événements les plus importants des guerres d'Espagne sous le Ier Empire (1808-1812), ils acquièrent par la nature même de leur rédaction un intérêt historique qui mérite de solliciter l'attention.

E. F. Sprünglin, officier d'origine suisse au service de la France, appartenait à une famille bourgeoise de la ville de Berne. Cadet dans les troupes des Provinces-Unies, il fait ses premières armes en 1794 contre les Français. L'année suivante il prend du service en France. Démissionnaire en 1798, il reprend l'épée trois ans après pour servir la Suisse, puis la France. Capitaine à la Légion du Nord (1806), blessé et décoré au siège de Danzig, il passe avec le même grade au 45e de ligne en 1808 et se trouve peu après attaché à l'état-major du 6e corps de l'armée d'Espagne. Il fait la campagne de Galice, assiste en 1810 aux sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Le 3 octobre, il est chef de bataillon, adjoint à l'état-major de l'armée de Portugal. Il prend part à la bataille de Fuentes de Onoro (1811), il défend Zamora, puis rentre en France avec l'armée de Portugal. En 1813, Sprünglin était attaché comme major au 44e d'infanterie; il prenait part à la bataille de Dresde, mais était fait prisonnier à Culm le 31 août En demi-solde le 1er septembre 1814, il se retirait à Saint-Dié. Il servait encore pendant les Cent-jours en qualité de chef d'état-major des Gardes nationales du Haut-Rhin. Sous la Restauration, la correction de son attitude le faisait maintenir, malgré sa précédente défection, dans la position de demi-solde, et, plus tard, de retraite jusqu'à sa mort survenue en 1844.

Ces *Souvenirs* portent bien la marque du caractère de l'homme qui les a écrits. Sprünglin s'y fait connaitre comme un officier à l'esprit cultivé, à l'intelligence claire et nette, au coup d'œil militaire. Au privé, il était homme de bonne éducation; le tact et la discrétion dont il fait preuve quand il lui arrive de parler de soi contrastent agréablement avec les hableries qui choqueront trop souvent dans les mémoires de ses compagnons d'armes.

Au point de vue militaire, on ne saurait faire trop de cas des pages où Sprünglin relate les marches du 6e corps de l'armée d'Espagne, le combat de Tamames, les marches de l'armée de Portugal, les sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, les batailles de Busaco, de Fuentes de Onoro, etc.

Pour conclure, nous aimons à reproduire la conclusion même de l'étude si exacte et si précise consacrée par M. D. à Sprünglin et aux *Souvenirs* : « Écrits avec une grande simplicité, beaucoup de jugement et de méthode, ces souvenirs n'ont ni l'originalité ni le relief des

récits que nous ont laissés les grands conteurs de l'épopée impériale, mais ils l'emportent sur ces brillantes compositions en précision et en sincérité. Ils méritaient certainement d'être tirés de l'oubli [1]. »

Ty.

Académie des inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 juin 1906.* — L'Académie désigne MM. Paul Meyer et Salomon Reinach pour la représenter aux fêtes du cinquantième anniversaire de l'Université d'Aberdeen, qui sera célébré en septembre prochain.

M. Héron de Villefosse signale plusieurs monuments nouveaux découverts dans les fouilles du Marché aux fleurs. Parmi ces monuments, il signale un cippe funéraire dans l'inscription duquel le défunt est qualifié d'*exarchus*; les *exarchi* étaient, dans la milice romaine des bas temps, des officiers qui avaient le commandement d'un *numerus* ou d'une *ala*. Si donc on peut établir l'époque précise de l'apparition de l'*exarchus* dans l'armée romaine, l'inscription nouvellement découverte aura une importance spéciale pour préciser la date de la muraille romaine de la Cité. Jusqu'ici, on a considéré les textes mentionnant des exarques comme postérieurs à Dioclétien, et on ne les fait pas remonter plus haut que le ɪvᵉ siècle. Il est possible cependant que le texte trouvé à Paris appartienne au ɪɪɪᵉ siècle.

M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre adressée à M. le Secrétaire perpétuel par M. Seymour de Ricci et relatant les derniers résultats des fouilles exécutées à Alise par la Société des sciences de Semur.

M. Michel Bréal fait une communication sur l'origine du mot latin *corpus*.

M. Charles de La Roncière lit une note sur les premières explorations des pôles par les Français au xvɪᵉ siècle. L'historien La Popelinière était parti lui-même à la découverte, mais il ne put suivre jusqu'au Sud de l'Amérique son compagnon Trépagné, dont le voyage dura un an et demi. Dès 1523, un syndicat s'était formé à Lyon, sous la direction de Tommasino Guadagni et avait équipé une escadre de quatre navires normands à destination des régions arctiques : il s'agissait de trouver, par le Nord-Est, un détroit pour arriver en Chine. Ne pouvant y réussir, Verazzano vira de bord vers l'Amérique. En 1594, ce fut un émigré français, Balthasar de Moucheron, qui organisa les fameuses explorations de Barendz, puis il revint s'établir en France, où se forma en 1609 la Compagnie du Pôle Arctique pour la découverte du détroit polaire. Baptisé d'avance du nom du fondateur de la Compagnie, le détroit de Poncet serait occupé militairement et ne livrerait passage qu'aux navires sous pavillon français. Dès lors, et ce fut le résultat net des explorations de Kerckoven, les baleiniers français fréquentèrent le Spitzberg, qui s'appela un moment, en 1634, la France Arctique.

M. de Morgan rend compte des résultats obtenus dans sa dernière campagne de fouilles à Suse. Un bas-relief donne le nom d'un roi nouveau, Adda Hamiti In Shoushinak, fils de Houtran Tepti, souverain de Suse entre 1000 et 750 a. C. Une stèle fournit le nom de Peyak, femme de Shoutrouk Nakhounta, mère de Shilhak In Shoushinak, tous deux rois de Suse. Quatre belles statues représentent des rois du pays d'Ashmounak. On a trouvé en outre quelques fragments d'un second exemplaire des lois du roi Hammourabi. Enfin, tout près de Suse, on a mis au jour les ruines d'une intéressante ville sassanide, remontant au ɪvᵉ siècle environ p. C.

M. Jules Toutain, terminant la lecture de son mémoire sur le cadastre romain dans l'Afrique du Nord au début de l'Empire, montre que la grande opération cadastrale dont les traces ont été retrouvées par M. le capitaine Donau, fut effectuée entre le mois de juillet de l'an 29 et le mois de juillet de l'an 30 p. C., c'est-à-dire six ans environ après la fin de la révolte de Tacfarinas. Il semble que cette opération, véritable prise de possession définitive, ait marqué l'une des étapes les plus importantes de l'occupation romaine dans l'Afrique du Nord.

Léon Dorez.

---

1. M. D. se sert pour désigner les archives de la guerre, tant historiques qu'administratives de l'expression désuète *Dépôt de la guerre*. Cette dénomination n'a plus aujourd'hui sa raison d'être ; elle a été abolie en 1887 lors de la suppression définitive de la direction du ministère qui portait ce nom. Il a avec raison rétabli les noms propres dans leur forme correcte, mais a pourtant omis d'écrire Davout, au lieu de *Davoust* (p. 24), Maurice Mathieu (*Maurice Matthieu*, p. 33), Lefebvre Desnoëttes (*Lefèvre Desnouettes*, p. 34-35), Dessolle (*Desolles, passim*).

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 30 juillet — 1906

W. SCHMIDT, Choix de monuments, collection Jacobsen. — WIEDEMANN-PÖRTNER, Bas-reliefs égyptiens de Carlsruhe. — Ed. SCHWARTZ, Portraits antiques. — PÖHLMANN, Histoire grecque, 3e éd. — KLIO, V, 2, 3; VI, 1. — JESPERSEN, La langue anglaise. — VON DER RECKE, Les Folkeviser. — MARION, Le garde des sceaux Lamoignon. — UZUREAU, Andegaviana, IV. — LE JOINDRE, Le général de Bollemont. — AZAN, Le duc d'Orléans en Algérie. — MAUGER, Les secours publics à Paris. — NYROP, Gaston Paris. — SOUBIES, Almanach des Spectacles, 1904. — SAINT-PAUL, Souvenirs de Tunisie et d'Algérie. — L'Octateuque du Sérail. — STARA-TEDDE, Les bois sacrés de Rome. — Le Limes, XXVI. — CASTELLAR, L'art du lecteur, du diseur et de l'orateur. — CASSIRER, L'idéalisme critique.

Waldemar Schmidt, **Choix de monuments égyptiens faisant partie de la Glyptothèque Ny-Carlsberg, fondée par M. Carl Jacobsen,** Copenhague, Hœst et fils, 1906, in-4°, 2 pages de textes et 6 planches en héliogravure.

Le musée de M. Jacobsen comprend beaucoup de monuments égyptiens. M. Waldemar Schmidt, après les avoir publiés dans le grand ouvrage où l'ensemble de la collection est reproduite, a voulu mettre les principaux d'entre eux à la disposition des Égyptologues de bourse plate : grâce à la complaisance de l'éditeur Bruckmann, il a réuni sur six planches tout ce qui est de nature à les intéresser le plus. Chacune des vignettes est de très petite dimension, mais le tirage en est si soigné qu'on distingue le détail presque aussi nettement que sur les grandes planches. Il y a là quelques pièces uniques, ainsi le Set en bronze qui appartint jadis à la collection Hofmann et qui a été reproduit à l'envers, ainsi que je l'ai fait moi-même; il y a deux ou trois très belles pièces et beaucoup d'objets curieux. Le tout coûte 5 francs : il faut remercier le propriétaire de la collection, le savant qui l'a décrite, et l'éditeur d'avoir songé aux étudiants et de leur avoir fourni les moyens d'aborder sans se ruiner, l'étude de ces merveilles.

G. MASPERO.

Wiedemann-Pörtner, **Aegyptische Grabreliefs aus der Grossherzoglichen Altertümer-Sammlung zu Karlsruhe**, herausgegeben von A. Wiedemann, Universitätsprofessor in Bonn, und B. Pörtner, Divisionspfarrer in Mülhausen, 1906, Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1906, in-4°, 32 p. et 7 planches en photolithographie.

La tombe de l'Ancien Empire qui fait l'objet de cette publication, a été procurée au musée de Karlsruhe par un Dr Reinhardt, qui fut naguères attaché à l'Agence d'Allemagne en Égypte, et dont l'histoire sera curieuse à raconter. Elle se trouvait, dit-on, près de la troisième des grandes pyramides de Gizeh, et elle consistait en un mastaba de briques crues; une chambre y était pratiquée dont les murs étaient revêtus de dalles sculptées. Il serait facile de nommer le Bédouin qui détacha ces dalles avec la brutalité naturelle à ceux de son métier : ce qu'on pourrait appeler sa marque de fabrique se retrouve sur beaucoup des monuments du même genre que le Dr Reinhardt acquit en ce temps-là pour les musées de son pays. Depuis leur arrivée à Karlsruhe, les bas-reliefs n'ont plus souffert, grâce aux soins que leur a prodigués Wagner, le directeur du Musée. Wiedemann en a rédigé la notice d'après des photographies et des estampages de Pörtner, Pörtner a autographié la notice de Wiedemann, et le tout forme un petit volume de lecture facile et de grand intérêt pour les savants.

Le mastaba avait été bâti pour un certain Ainofrit, qui était Prophète et inspecteur des prêtres de Mycérinus, administrateur de la pyramide Nouterou de Mycérinus, scribe des services d'approvisionnements du château de Mycérinus, et chef du secret de son maître : sa femme Marouïtiatfous lui avait donné quatre enfants, deux fils Taniti et Qâïya, puis deux filles Nabît et Sashseshît qui sont tous représentés à côté de lui. La décoration comprend une porte, une stèle, une suite de scènes qui couvraient les parois de la chambre, le tout d'une facture molle et inégale. La table d'offrandes, le *menu* du mort y a reçu un développement considérable, mais les épisodes de vie agricole ou industrielle qui s'y rattachent ne sont pas très nombreux. Le mort n'était pas assez riche pour s'en donner la série au complet. Le choix qu'il a fait dans les carnets de son entrepreneur est du reste des plus judicieux et lui permet de s'assurer non seulement le nécessaire de la vie, mais ses superfluités et ses plaisirs. Wiedemann a très bien décrit les tableaux, et il a traduit au mieux de nos connaissances actuelles les petites inscriptions qui les accompagnent. Il a indiqué pour chacun d'eux la bibliographie du sujet avec l'abondance et l'exactitude à quoi il nous a accoutumés. Ces textes sont encore assez difficiles pour qu'on aime à trouver réunies là les opinions des savants qui les ont étudiés : on n'en voit que plus aisément combien Wiedemann a fait pour en compléter l'intelligence.

D'autres mastabas, plus détaillés et de meilleur style que celui-ci, sont épars dans les divers Musées de l'Europe et de l'Amérique :

celui du Louvre est peut-être le plus beau de tous, mais quand sera-t-il dans le domaine public? L'exemple de Wiedemann et de Pörtner est là pour montrer comment on peut publier ce genre de monuments d'une façon irréprochable au point de vue scientifique, et sans trop de frais.

G. Maspero.

Ed. Schwartz. **Charakterköpfe aus der antiken Literatur**, fünf Vorträge. 2e édition. Leipzig, Teubner, 1906, 125 p.

Ce petit livre a bien fait son chemin, je n'en connaissais pas la première édition, qui est de 1902, et je suis heureux d'avoir pu lire la seconde. Il est bien pensé et bien écrit, sobre pour le fond, élégant pour la forme, et, sans prétendre à la profondeur, il met très justement en relief les personnages antiques dont il donne un portrait. Hésiode et Pindare, Thucydide et Euripide, Socrate et Platon, Polybe et Posidonios, sont caractérisés par des traits choisis et frappants, et la série est close par Cicéron, dont le rôle politique, le goût littéraire et le talent oratoire sont sympathiquement analysés. M. Schwartz ne se contente pas de peindre avec précision les types qu'il a choisis, et ses tableaux ne consistent pas dans la représentation d'une figure unique; les hommes sont placés dans leur milieu, qui explique leurs tendances psychologiques et les diverses directions de leur pensée; et quelques mots lui suffisent pour juger les événements qui peuvent avoir influé sur leur vie et sur leurs opinions. N'a-t-il pas, par exemple, à propos de Polybe, énergiquement et justement flétri la troisième guerre punique, « un des plus effroyables abus de la force qu'ait vus l'humanité, plus effroyable encore parce qu'un des plus nobles Romains dut accomplir l'office de bourreau »? Et l'inconséquence des philosophes platoniciens, lors de l'expédition de Dion de Syracuse, n'est-elle pas spirituellement critiquée par cette conclusion : « L'Académie a donné la première preuve, qui malheureusement n'est pas la dernière, que la politique est trop lourde pour le « professeur », mais que le « professeur », est trop bon pour la politique »? Je pourrais citer bien d'autres phrases heureusement trouvées, tant sur les hommes que sur les choses; elles sont nombreuses dans le livre de M. Schwartz; mais je ne crois pas nécessaire d'en dire davantage pour en recommander la lecture. On trouvera peut-être qu'il ne donne pas beaucoup de nouveau; mais nous sommes informés qu'il ne s'adresse pas aux savants; ceux-ci d'ailleurs ne le liront pas sans plaisir, et l'apprécieront d'autant mieux qu'ils sont plus compétents.

My.

Pöhlmann (Robert), **Grundriss der griechischen Geschichte nebst Quellenkunde**, III[e] vermehrte und verbesserte Auflage (*Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, III[er] Band, 4 Abteilung), München, Beck. 1906.

Cette troisième édition du livre de Pöhlmann a été mise au courant des travaux parus depuis dix ans. En outre, l'auteur s'est appliqué à préciser les vues générales qui donnent, on le sait, à cette esquisse de l'histoire grecque un caractère particulier. Sous cette forme nouvelle, l'ouvrage rendra service à tous les hellénistes, quitte à soulever parfois des objections graves. Il nous semble que plusieurs des mémoires insérés depuis peu dans *Klio* tendent à contester sur quelques points essentiels les théories de l'auteur : sa conception de la tyrannie en Grèce, au vii[e] et au vi[e] siècle, est en désaccord avec les idées de M. R. Nordin (*Klio*, V, p. 392-409), et c'est toute l'histoire politique et sociale d'Athènes au iv[e] siècle qui apparaît sous un nouveau jour dans les recherches épigraphiques de M. Sundwall (*Klio*, IV[es] Beiheft, 1906).

Am. H.

Klio, **Beiträge zur alten Geschichte**, V[er] Band, 2 u. 3 Heft; VI[er] Band, 1 Heft; IV[es] Beiheft. Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1905-1906.

C'est décidément sous le nom de *Klio* qu'il faudra désormais citer les *Beiträge zur alten Geschichte;* et les cinq premiers volumes eux-mêmes (1901-1005) devront prendre rétrospectivement ce nom : l'éditeur a joint au dernier fascicule de la 5[e] année les titres rectifiés de chaque tome. En vain, M. J. Beloch a-t-il protesté contre l'idée de mettre sous le patronage d'une Muse les austères travaux d'érudition qui servent aujourd'hui de base aux études d'histoire ancienne (t. V, p. 291); en vain aussi a-t-il plaidé en faveur de la forme grecque *Kleio*. M. C. F. Lehmann a tenu bon (t. V, p. 417), et la chose est réglée maintenant, *ne varietur*.

Le fasc. 2 du t. V contient la seconde partie du travail de M. F. Stähelin, *Die griechischen Historikerfragmente bei Didymos :* l'auteur y rassemble d'abord toutes les citations relatives à Hermias d'Atarnée; puis, il étudie séparément les autres extraits d'Androtion, de Théopompe, d'Anaximène, de Masyas, de Duris et de Démon. — M. W.-S. Ferguson continue ses précédentes recherches sur l'histoire politique d'Athènes pendant la période hellénistique : il s'applique à définir les réformes constitutionnelles et le jeu des partis à Athènes dans les premières années du iii[e] siècle avant notre ère. — La même période historique donne lieu à deux autres études : Th. Sokoloff, *Zur Geschichte des III vorchristlichen Jahrhunderts, Das jährliche Nemeenfest*, et C.-F. Lehmann, *Hellenistische Forschungen, Seleukos König der Makedonen.* — M. L. Weniger aborde,

dans son troisième article sur la grande fête de Zeus à Olympie (*Das Hochfest des Zeus in Olympia*) la question de la trêve olympique, ἐκεχειρία. — Viennent ensuite deux mémoires d'histoire romaine : P. Groebe, *Die Obstruktion in römischen Senat*, et O. Hirschfeld, *Nochmals der Erdtermin der gallischen Statthalterschaft Cæsars* (réponse à la thèse soutenue par M. Holzapfel dans le même recueil, t. V, p. 107 et suiv.). — Enfin, M. G. Busolt soumet à une critique sévère les récentes attaques de M. E. von Stern contre Thucydide (*Hermes*, 1904, p. 543 et suiv.), au sujet de la construction du mur d'enceinte d'Athènes après la bataille de Platées (Thucyd., I, 89-93). Ces attaques, renouvelées de Müller-Strübing, ne semblent pas justifiées : la véracité de Thucydide ne reçoit encore de ce chef aucune atteinte sérieuse. — Parmi les *Communications et nouvelles* qui terminent ce fascicule, citons la note de M. A. Körte sur l'oracle de Delphes relatif à la ἱερὰ ὀργάς, d'après Philochore et Androtion, dans le commentaire de Didyme sur Démosthène.

Dans le fasc. 3 du t. V, M. E. Körnemann revient sur la question du Monument d'Ancyre; il défend contre de récentes critiques les idées qu'il a exposées lui-même (*Klio*, t. IV, p. 88-97) sur l'origine et la rédaction de ce document. — Une inscription de Cyzique, publiée jadis par Lolling, fournit à M. A. Wilhelm l'occasion d'expliquer la présence, parmi les éponymes de cette cité, d'un personnage nommé Γάϊος Ἰούλιος, fils d'Ariobarzane, Γαΐου Ἀριοβαρζάνου υἱός. — M. A. Köhler expose des vues générales sur le gouvernement et la politique d'Alexandre le Grand. — En quelques pages, M. P. Wolters répond à un article de M. S. Herrlich (*Klio*, t. IV, p. 209-226) sur la durée de l'éruption du Vésuve en 79. — Un fragment de vase crétois, reproduit par M. C. Thulin, lui sert à établir l'existence de l'appareil polygonal dans les murs de la période mycénienne. — M. R. Kiepert fixe, d'après une communication de M. W. Siehe, de Mersina, l'emplacement exact de *Poikilé Pétra* en Cilicie. — Le mémoire de M. J. Beloch sur les levées de troupes en Grèce (*Griechische Aufgebote*) replace sous nos yeux des textes bien souvent discutés déjà par lui-même (en particulier, dans son ouvrage de 1886, *Die Bevölkerung.....*) et récemment par M. Kromayer dans différents écrits. Mais M. Beloch presse de plus près qu'on ne l'avait fait encore jusqu'ici les textes relatifs aux levées athéniennes dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, et il met en lumière la contradiction des témoignages de Thucydide sur le nombre des hoplites en 431 et en 424. Sa conclusion est que le texte de Thucydide (II, 13) a subi de très bonne heure, dès le IVe siècle avant notre ère, une interpolation, et que cette interpolation s'explique par l'état où l'historien avait laissé cette partie de son manuscrit : l'absence de discours directs en cet endroit, comme dans tout le livre VIII, montre que l'historien n'y avait pas mis la dernière main. — La série des *Hellenistische*

Forschungen de M. C. F. Lehmann se continue par une étude sur la politique athénienne avant la guerre de Chrémonidès. — L'article de M. R. Nordin, *Aisymnetie und Tyrannis*, pourra donner lieu à d'intéressantes controverses : avec beaucoup de raison l'auteur montre tout ce qu'il y a d'artificiel dans les classifications et les définitions de la *Politique* d'Aristote, en ce qui concerne les différentes formes de gouvernement; il oppose à ces vues théoriques certains témoignages d'Aristote lui-même dans l' Ἀθηναίων πολιτεία, et il insiste sur le véritable caractère historique de la tyrannie en Grèce, au VII[e] et au VI[e] siècle; peut-être ne le suivra-t-on pas jusqu'au bout de sa thèse, lorsqu'il attribue à l'influence bienfaisante de la tyrannie, non seulement la victoire militaire des Grecs dans la crise des guerres médiques, mais aussi le développement de la civilisation et des arts à Athènes au V[e] siècle.

Si l'on excepte une note de M. E. Kornemann sur le juriste Salvius Julianus et l'empereur Didius Julianus, l'histoire grecque remplit à elle seule tout le fascicule 1[er] du t. VI (1906). Après avoir étudié la grande fête de Zeus à Olympie, M. L. Weniger inaugure de nouvelles recherches olympiques (*Olympische Forschungen*) par un exposé des cérémonies de purification qui avaient lieu au printemps (Pausan., V, 13, 8). — M. J. Beloch (*Griechische Aufgebote* II) poursuit sa révision rigoureuse des chiffres donnés par les historiens pour les contingents militaires des villes grecques (Béotie et Péloponnèse). — M. J. Bury attribue à la tradition odysséenne des Cimmériens une double origine historique : certains traits appartiennent aux Cimmériens de l'Est, établis sur les bords du Pont-Euxin, d'autres à des Cimmériens du Nord-Ouest de l'Europe, lesquels semblent apparentés, sinon identiques, aux Cimbres. — L'histoire de Delphes au IV[e] siècle s'enrichit, grâce à M. H. Pomtow (*Eine delphische στάσις im Jahre 363 v. Chr.*), de toute une série de faits, disséminées jusqu'ici dans des documents épars : l'auteur suit pas à pas, à travers une période de trente années environ, les conséquences d'une conspiration ourdie en 363 par une faction de Delphiens, partisans de la Phocide; exils, confiscations, fermages de terres au profit du temple, puis rentrée des bannis en possession du droit de cité, sinon en possession de leurs biens, voilà le fort curieux chapitre d'histoire que M. Pomtow a écrit, en s'appuyant, d'une part, sur un décret athénien depuis longtemps connu (CIA, II, 54), d'autre part, sur les documents épigraphiques récemment découverts à Delphes. — M. C. F. Lehmann reprend, après beaucoup d'autres critiques, la question des rapports chronologiques entre Hellanicos, Hérodote et Thucydide. Il exprime, en particulier, sur la date et la composition de telle ou telle partie de l'œuvre de Thucydide, des vues qu'il s'efforce de concilier avec celles de M. Ed. Meyer dans le t. II de ses *Forschungen*. — M. H. Lattermann consacre un savant commentaire à l'inscription d'Eleusis décou-

verte par Philios en 1894, et publiée souvent depuis (Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 578).

Il nous faut dire enfin quelques mots d'un travail intéressant, publié comme annexe aux *Beiträge* (IVe Beiheft, 1906). Sous le titre *Epigraphische Beiträge zur sozial-politischen Geschichte Athens im Zeitalter des Demosthenes*, M. G. Sundwall, d'Helsingfors, nous offre une liste méthodique des citoyens d'Athènes, classés d'après leurs fonctions dans l'État ou dans les dèmes. Successivement M. Sundwall passe en revue les membres du Conseil, les stratèges, les arbitres, les magistrats de la marine et des finances, les ambassadeurs, les orateurs même, et de cet examen il conclut que, pendant toute la durée du IVe siècle, la classe riche ou aisée d'Athènes a maintenu partout son influence, sa prépondérance dans l'administration des affaires publiques.

Am. Hauvette.

Growth and Structure of the English language, by Otto Jespersen, Ph. D., Professor in the University of Copenhagen. Leipzig, Teubner, 1905. In-8°, 260 p. 3 mark.

Ce livre est une histoire résumée du peuple anglais d'après l'histoire de sa langue, presque autant qu'une histoire de la langue même; il a le mérite de ne pas s'adresser exclusivement aux philologues, il s'adresse aussi au public éclairé, à qui il décrit clairement et agréablement, au moyen de faits précis, l'histoire de la langue anglaise, et tout ce que cette histoire nous révèle sur le développement de l'esprit anglais et de la civilisation anglaise : il y a là un effort d'interprétation historique et sociologique d'un intérêt humain très général, bien que s'adressant particulièrement aux Anglais.

Évidemment le lecteur anglais doit être assez flatté par l' « Esquisse préliminaire » contenue dans le premier chapitre, où l'auteur s'applique à démontrer, très ingénieusement du reste, que la langue anglaise a un caractère « masculin ». Quoi qu'il en soit de cette métaphore, la thèse est bien défendue, avec beaucoup de faits, présentés par un homme de science très sûre. Ce n'est pas que l'interprétation de certains de ces faits ne nous suggère quelques doutes ou questions. Ainsi, nombre de terminaisons consonantiques fréquentes en anglais (*-dz*, *-mz*, *-nz*, *-zd*, *-nd*; sans compter *-ngz*, *-ndz*, et d'autres) possèdent-elles vraiment, comme dit l'auteur, « une mâle énergie, mais non une force brutale? » Est-il bien juste de dire que « les mots anglais ne jouent pas à cache-cache, *comme ils font souvent en latin, par exemple, ou en allemand?* » — Et encore : le style télégraphique, que l'auteur approuve, n'est-il pas souvent plus vulgaire que fort et précis? — Autant de réserves d'appréciation sur lesquelles nous ne voulons pas insister, pas plus que nous ne contesterons des métaphores justifiables

dans un ouvrage de demi-vulgarisation : ni les unes ni les autres ne nous empêcheront d'accepter la conclusion du chapitre : « La langue anglaise est une langue méthodique, énergique, une langue d'affaires, une langue sobre, qui ne se soucie guère des ornements inutiles et de l'élégance, mais bien plutôt de l'enchaînement logique, et résiste à toute tentative pour rétrécir la vie par des décrets de police et par des règles strictes de grammaire et de lexique. »

Le corps même de l'ouvrage représente d'une façon frappante et juste la marche progressive de la langue anglaise. Les origines celtiques restent naturellement dans une certaine obscurité. D'où vient que l'élément celtique est si peu représenté dans l'anglais moderne? M. J. admet en grande partie sur ce point la théorie de Windisch, qui attribue la disparition du celtique à une infériorité de culture et de civilisation, en même temps qu'à l'infériorité politique de ceux qui le parlaient. En vérité, nous ne connaissons pas assez l'histoire des luttes entre Bretons et Saxons pour débrouiller le mystère. M. J. est probablement de cet avis, puisqu'il s'en remet sur ce point à Windisch « avec quelques réserves. »

Là où M. J. devient vraiment original et très intéressant, c'est quand il étudie des éléments linguistiques qui marquent un progrès dans la civilisation du peuple anglais, et se rapportent à des évènements historiques relativement connus : ce sont principalement ceux qui sont dûs au christianisme, à la domination scandinave, et à la conquête normande.

Le christianisme eut pour effet, en apportant de nouvelles idées, non seulement d'introduire de nouveaux mots (tels que *church* et *bishop*), mais aussi de développer les ressources de formation verbale de la langue même. L'auteur donne trois listes très instructives de formes du vieil-anglais : 1° mots nouveaux formés par accollement d'affixes anglais aux emprunts latins, exemple : *christendom*, *to christen*. 2° Mots antérieurs à la prédication chrétienne qui modifièrent leur sens pour exprimer les idées nouvelles, exemple : *God*, *sin*. 3° Composés ou dérivés de mots anciens servant à la traduction littérale des nouveaux termes, grecs ou latins, exemple : *godson*, *heathen*. Il montre par ces exemples, cités avec profusion, que la langue était « riche en possibilités, » et que, malgré la lourdeur fréquente dans la prose du vieil-anglais, elle possédait en elle-même des ressources suffisantes pour exprimer un monde nouveau d'idées abstraites et d'objets concrets tel que celui que le christianisme introduisait en Angleterre. Il insiste sur la richesse de la langue poétique en synonymes, et sur le caractère allittératif du vieil-anglais.

Le chapitre relatif aux Scandinaves nous montre en présence deux peuples très voisins par l'origine, par le genre de vie, par les idées, la langue et la culture ; ce qui explique une pénétration réciproque profonde, et, en même temps, des luttes acharnées entre adversaires

de force et de tactique sensiblement égales. Le grand nombre d'emprunts scandinaves se rapportant aux objets les plus familiers (*wing*, *root*, *gate* ; etc.), aux actions les plus banales (*die*, *cast*, *take*, *call*), l'introduction de pronoms et de prépositions scandinaves (*they*, *them*, *their*, *till*), des particularités de flexion scandinave (*take*, *took*, *taken* ; *-sk* de *bask*) ne sont possibles que par une fusion intime des deux races. L'auteur rappelle en effet qu'Anglais et Scandinaves se comprenaient sans grande difficulté avant la conquête normande. Il suppose même que certaines ressemblances de syntaxe (l'emploi de *that*, *will*, *shall*) sont dues à une influence scandinave. Le seul point sur lequel les emprunts scandinaves paraissent prouver une différence de culture ou de mœurs, est l'emprunt fait aux Scandinaves, peuple formaliste et juriste, d'un certain nombre de termes juridiques, du reste supplantés immédiatement après par des mots normands.

Passant ensuite à l'élément français, M. J. établit un contraste frappant entre cette fusion profonde de deux peuples frères, fusion évidente pour le linguiste malgré la pénurie de documents historiques sur le détail des invasions scandinaves, et au contraire l'influence d'une race nettement différente par la langue, par la civilisation et par la supériorité sociale que lui donnèrent les événements politiques. Ici, les emprunts sont significatifs : ils comprennent toute la langue du gouvernement et de l'administration, les termes militaires, juridiques, ecclésiastiques, ceux qui marquent la hiérarchie sociale, ceux qui se rapportent à la vie raffinée, à la cuisine, la chasse, les jeux, les modes, les arts. Autre caractère de cette influence : elle s'exerce d'une façon continue jusqu'à nos jours, surtout aux approches de la Renaissance (XIII[e], XIV[e], XV[e] siècles), mais sans jamais cesser complètement, tandis que l'influence scandinave a été brusquement interrompue par la conquête normande.

Un chapitre sur les langues classiques complète le précédent en distinguant de l'élément normand, devenu réellement anglais et vivant, une langue savante et artificielle, qui n'a jamais été adoptée par le peuple ; il constate aussi et déplore le préjugé littéraire qui a fait prendre à des auteurs comme Dryden la grammaire latine pour règle de correction en anglais.

La fin de l'ouvrage résume les ressources de la langue moderne au point de vue du vocabulaire et de la grammaire : les procédés de formation de mots qui se sont développés et restent féconds ; les flexions qui ont survécu à la simplification du système primitif, et ont cumulé les fonctions de toutes les autres ; les tournures qui, par la généralisation de leur valeur originelle, ont apporté à la syntaxe plus de rapidité et de précision. La conclusion réussit assez bien à nous présenter un bilan impartial des gains et des pertes de la langue anglaise au cours de son histoire : elle pèse les avantages d'un riche vocabulaire et les inconvénients d'éléments superflus. Somme toute, les gains

sont supérieurs aux pertes : les bons écrivains trouvent leur compte dans la richesse qui aide les mauvais à s'égarer.

Tel est, dans ses grandes lignes, le tableau que nous offre l'onvrage de M. Jespersen. Son mérite le plus original consiste, tout en nous présentant le développement de la langue anglaise comme une série d'emprunts de nature diverse, à dégager partout les ressources de mise en œuvre, d'adaptation et de création propre dont ces influences extérieures ont favorisé la manifestation. A l'occasion de chaque source d'emprunts, l'étude particulière des procédés de formation des doublets et des nuances de sens entre doublets et synonymes, et, plus généralement, l'indication caractéristique de la direction dans laquelle chaque nouvelle influence a contribué à enrichir la langue, rendent la lecture de cet ouvrage fort instructive dans le détail.

P. Doin.

Ernst von der Recke. **Nogle Folkeviseredaktioner.** Bidrag til Visekritiken. Copenhague et Christiania, Gyldendal. 1906. In-8°, 207 p.

M. E. von der Recke, qui, dans son enfance, puisa auprès de Sv. Grundtvig en personne l'amour des vieilles chansons de son pays, a entrepris, pour réaliser un projet suggéré par le maître il y a plus de quarante ans, de donner une nouvelle édition des principales « Folkeviser », non plus en toutes leurs variantes, ni même en leur version la plus intéressante, mais dans le véritable texte *original*. Ce texte, enfoui sous des excroissances de toutes sortes, voici dix ans qu'il le cherche. Partant de cette idée qu'une strophe ou qu'un vers, qui revient dans cinq, dix chansons différentes et plus, n'a pu appartenir primitivement qu'à *une* chanson donnée, il prend toutes les chansons où se trouve cette strophe ou ce vers et, les comparant entre elles, il s'agit de l'enlever à toutes celles qui se le seraient indûment approprié pour ne le laisser qu'à celle à laquelle il appartient d'origine... En attendant que l'édition annoncée soit complète, l'auteur publie aujourd'hui dix textes ainsi reconstitués, à propos desquels il explique en un savant commentaire l'idée et les moyens de sa méthode. C'est un travail considérable et minutieux, qui commande l'admiration. Mais le but que visait l'auteur a-t-il été atteint ? Franchement, je ne le crois pas.

J'ai le malheur de compter encore parmi les critiques arriérés, je ne puis tout de même m'imaginer être le seul en ce cas, qui estiment que la poésie littéraire et la poésie populaire sont deux et qu'on se trompe en appliquant à celle-ci les mêmes règles de critique qu'à celle-là. Une œuvre littéraire sort, à un moment donné, absolument finie des mains d'un auteur déterminé. Le texte pourra s'en perdre ou se détériorer : il sera toujours possible, à un moment ou à l'autre,

de le retrouver ou de le rétablir. Une chanson populaire, une *vraie*, ne se produit pas ainsi. Elle aussi, sans doute, a un auteur. Mais qui est cet auteur ? C'est là qu'il faut distinguer. Beaucoup de chansons, le plus grand nombre, je le veux bien, sont également l'œuvre d'un poète unique ; mais d'autres, les plus anciennes et non les moins belles, ont été composées par collaboration dans l'enthousiasme de la danse, sinon pour soutenir la marche ou rythmer les efforts d'un groupe d'individus attachés à un même travail. L'auteur collectif, en ce cas, c'est le peuple. Or, de quelle façon procède le peuple quand il compose ? Si tel sentiment, telle situation ont déjà trouvé leur expression adéquate dans un ou plusieurs vers, une ou plusieurs strophes d'une chanson antérieure, il n'hésite point à les prendre pour rendre ce sentiment ou cette situation dans la chanson nouvelle qu'il est en train de créer. Est-ce que ce sont là des interpolations ? Nullement, puisque ces vers « tout faits » font partie intégrante du sujet. Comment dès lors reconnaître la chanson, dans laquelle ils parurent pour la première fois ? Par des mots, par des expressions qui, dans les autres, trahissent une origine plus récente : sans doute, si l'on était toujours assuré que ces expressions et ces mots n'y eussent eux-mêmes été introduits plus tard encore. Car la tradition orale, en transmettant tout, transforme tout. La chanson ainsi composée par collaboration, ne se fixe point du premier coup. Les premiers auditeurs l'ont retenue en gros. Chaque nouveau chanteur, selon sa fantaisie, selon son esprit créateur, en pourra varier les détails. Un jour peut-être l'un d'eux, véritable poète, en fera-t-il un chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre, aurons-nous la chance qu'une mémoire fidèle l'ait justement saisi et nous le conserve intact ? Ce serait le texte idéal, mais non pas le texte original. La composition collective, sous la conduite d'un chef du chœur, a été attestée de nos jours chez les Primitifs et même chez nos paysans. Elle explique l'anonymat. Car enfin, si l'on persiste à vouloir que la chanson populaire soit l'œuvre nettement distincte et achevée d'un poète déterminé, n'est-il pas surprenant vraiment que de tant de chansons, qui sont incontestablement les chefs-d'œuvre de la poésie scandinave au moyen âge, pas un seul auteur ne soit connu, alors qu'un si grand nombre d'autres écrivains, insignifiants, nous ont laissé leurs noms ? Et n'est-il pas surprenant aussi que le même fait ait pu se produire non seulement dans les pays scandinaves, mais en Allemagne et en Angleterre, en France et en Italie, en Espagne, en Russie et partout ? Car dans tous les pays, il y a des chansons populaires et partout elles sont anonymes. Je me trompe. Il y a eu, à la fin du moyen âge, au XVIe siècle, des chansons dont les auteurs se sont nommés : mais qu'on les compare aux autres et qu'on me dise, en vérité, si elles leur ressemblent : oui, comme le clinquant à l'or pur.

Une des plus intéressantes parmi les dix études critiques de M. von

der Recke concerne la chanson qui a pour titre « Le roi Valdemar et sa sœur ». Les versions danoises, que nous en possédons, sont effectivement d'une longueur démesurée : un tissu de grossièretés et d'absurdités d'après M. v. d. R. ; mais qui cachent une perle du plus haut prix. Des absurdités vraiment ? au point de vue historique, soit. Aussi bien qui donc chercherait la vérité des faits même dans les chansons historiques ? Tout le monde sait que le peuple, encore de nos jours, n'a guère la notion exacte du temps ni de l'espace ; à plus forte raison au XII[e] siècle. Mais au point de vue humain ? Les développements du thème primitif me paraissent extrêmement logiques : ils répondent dans leur ensemble au besoin qu'éprouve le peuple de connaître le fond des choses, d'expliquer les causes et les conséquences des événements, de « trouver » une histoire à ses héros favoris, de leur donner des ascendants et des descendants, qui auront eux aussi leur histoire. Les chants de Sigurd aux îles Féroé le prouvent surabondamment. C'est ce besoin qui a donné aux anciennes cantilènes la force de devenir des épopées ; ce même besoin, qui, si les temps s'y fussent prêtés, eût pu faire des chansons du roi Valdemar et de la reine Sophie un cycle épique du premier ordre. Dans toutes ces chansons la reine a le même caractère. Ce n'est donc pas arbitrairement que dans celle du roi « Valdemar et sa sœur » on lui a donné un si vilain rôle : logiquement les poètes populaires qui, les uns après les autres, ont travaillé à ces chansons, font que petite Christine donne le jour à une fille et que la reine n'est point mise à mort pour sa cruauté, car il faut qu'elle puisse être plus tard châtiée par l'enfant de sa victime : il y a là un principe élémentaire de justice populaire. Que ces développements soient maladroits ; qu'il y ait des longueurs, des lacunes, des contradictions mêmes : rien n'est plus naturel, puisque toutes les variantes poussent indépendamment les unes des autres. Elles peuvent choquer le goût d'un artiste. Soit. Mais, toutes étant les filles de la même idée poétique, elles ont toutes droit à notre intérêt ; ce qui n'empêche pas que notre sympathie aille à celle-ci plutôt qu'à celle-là ; ce qui n'empêche pas même que M. von der Recke puisse rêver d'une plus belle encore... Et c'est son rêve qu'il cherche à réaliser.

Quant à reconstituer le texte soi-disant primitif de cette chanson, c'est, à mon avis, une tentative vaine : parce que, je le répète, la chanson populaire, aussi longtemps qu'elle vit, est en une continuelle transformation. Le travail même de M. von der Recke en est la preuve. Les anciens collecteurs de chansons avaient l'habitude de les arranger, de les corriger : tout comme la tradition orale elle-même. Les uns étaient plus heureux, les autres moins dans cette refonte. Vedel a mis les chansons populaires danoises au goût de son siècle. Aujourd'hui son œuvre nous déplaît. Déplaisent aussi, pas à tout le monde cependant, les variantes restées dans la mémoire du

peuple. A son tour, M. von der Recke les refait. Mais, comme il procède à la fois en érudit consciencieux et en poète qu'il est, son œuvre est utile et marquera certainement un moment important dans l'histoire de la poésie populaire scandinave.

Léon PINEAU.

Marcel MARION, professeur à l'Université de Bordeaux. **Le garde des sceaux Lamoignon et la réforme judiciaire de 1788.** Paris, Hachette, 1905, 269 p. in-8°.

M. Marion a ajouté à ses précédents travaux sur l'histoire administrative et économique de la France au XVIII[e] siècle le très intéressant mémoire dont nous venons de transcrire le titre, et dans lequel il nous raconte la réforme vite avortée que l'ancien régime *in extremis* tenta de réaliser par les édits de mai 1788. Le principal agent de cette réforme trop tardive fut le président François (II) de Lamoignon, devenu garde des sceaux en 1787, personnage de vertus admirables, selon les uns, simplement abominable aux yeux de ses adversaires, finalement victorieux. M. M. nous donne un tableau vigoureusement tracé et largement documenté de la justice criminelle et civile dans la France d'alors, dont les abus criants étaient depuis longtemps stigmatisés par l'opinion publique et dont il nous avait donné d'ailleurs des exemples frappants dans son étude sur la lutte entre le duc d'Aiguillon et le Parlement de Bretagne. Avec un gouvernement fort et de conscience nette, la tâche assurément difficile n'aurait pas été peut-être impossible. Une partie des tribunaux inférieurs, émancipés par les nouveaux édits, n'aurait pas mieux demandé que d'accepter leur promotion de présidiaux en grands baillages, mais ils ne trouvèrent pas l'appui nécessaire dans cette partie de l'opinion publique qu'ameutèrent les manifestations combinées de certains Parlements [1] et le déchaînement d'une littérature de pamphlets qui, dans les deux camps, se laissèrent aller aux pires violences, préludant au ton des pamphlets révolutionnaires des années suivantes. Ce qui causa surtout l'échec du projet, c'est que le gouvernement royal était trop usé, même pour renverser une ruine comme le pouvoir parlementaire. La lettre écrite par Mirabeau à son père, le 4 octobre 1788, caractérise fort bien la situation. Après avoir dit qu'il estime le caractère du garde des sceaux, qu'il révère son courage, parce qu'il « a voulu faire vraiment au profit de la Nation une révolution dont il n'avait le talent ni l'étoffe », il ajoute qu'il n'a cessé de lui dire « que les Parlements ne devaient et ne pouvaient tomber qu'en présence de la Nation ». Or le gouvernement

---

1. M. M. réduit d'ailleurs à de justes limites cette levée de boucliers qui ne fut pas aussi universelle qu'on veut bien parfois le prétendre. L'émotion populaire fut extrême à Grenoble, à Bordeaux, à Rouen; ailleurs elle fut bien moindre.

sénile de Louis XVI avait plus peur encore des futurs représentants du peuple français que des cours suprêmes et c'est pourquoi nous le voyons capituler devant les Parlements insurgés. La déclaration du 23 septembre, suivant la chute de Brienne et de Lamoignon, accentuait encore cette capitulation honteuse de la royauté. Le Parlement semblait au pinacle ; mais dès le lendemain il ruinait sa popularité très éphémère en réclamant la convocation des États-Généraux, déjà promis, « qui suivit la forme observée en 1614. » Dès lors l'opinion publique, qui réclamait tout autre chose, l'abandonne et moins d'un an plus tard les Parlements étaient condamnés à disparaître à leur tour. Lamoignon n'a plus joui de cette revanche posthume : il était mort dans son parc de Baville, le 16 mai 1789, sans qu'on puisse dire d'une façon certaine si ce fut par accident, ou s'il y eut suicide ou bien assassinat [1].

R.

F. Uzureau **Andegaviana,** quatrième série. Paris, A. Picard et fils, Angers, Giraudeau, 1906, 511 p. in-8°.

M. l'abbé Uzureau, directeur de l'*Anjou historique*, vient de faire paraître un nouveau volume de glanes et de pièces inédites relatives à l'histoire de cette province [2]. Comme les trois précédents, tomes, celui-ci renferme une soixantaine de notices et de notes, consacrées en majeure partie à l'histoire religieuse du pays, depuis le dixième siècle jusqu'à l'époque contemporaine. Mais le nombre des pièces se rapportant aux siècles du moyen âge n'atteint pas la demi-douzaine et c'est à peu près un chiffre égal que nous relevons pour tout le dix-neuvième siècle, à partir de la fin de l'Empire. Le gros du volume s'occupe de la région angevine au XVIIIe siècle et plus particulièrement durant la période révolutionnaire, le Consulat et le règne de Napoléon Ier. Nous avons trop souvent déjà caractérisé dans la Revue les travaux de ce chercheur assidu, et signalé les documents curieux qu'il a su découvrir et mettre en œuvre dans une série de brochures déjà fort longue, pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter une fois de plus, en détail. Tout en remerciant l'auteur des faits nouveaux qu'il nous révèle sur certains côtés de la persécution terroriste locale, tout en comprenant

---

1. M. Marion aurait trouvé quelques détails supplémentaires sur l'attitude du Conseil souverain d'Alsace en cette crise, dans l'*Histoire du Conseil Souverain* de Pillot et de Neyremand (Paris, 1860). Le *Journal* du conseiller Holdt, en cours de publication, sera sans doute plus explicite, mais il s'arrête pour le moment en 1769. — A la p. 46 on est un peu surpris de trouver un jugement bien trop favorable sur Calonne, que l'auteur croit capable de tirer le royaume de la situation terrible où il l'avait jeté.

2. Voy. pour les volumes précédents la *Revue critique* du 2 janvier et du 20 décembre 1905.

ses sympathies pour ceux qui en furent les victimes, nous aurions à répéter nos regrets de ce que dans toute l'histoire si variée de la Révolution, il ne parvienne à voir que le mal et ne semble trouver digne de son attention que les épisodes les plus lugubres de ce grand drame, si bien que ses lecteurs, s'ils ne sont instruits d'ailleurs, doivent s'imaginer que les dix années de notre histoire nationale qui s'étendent de 1789 à 1799 n'ont guère été remplies que par des massacres et des fusillades, et que la guillotine a été l'unique moyen employé pour convertir les populations paisibles et pieuses des bords de la Loire aux idées nouvelles qui eurent pourtant, là-bas aussi, des adhérents enthousiastes. On ne sent jamais passer dans les notes de M. U. le souffle des grandes idées libérales d'alors, et l'élan généreux qui poussait la jeunesse aux frontières, pour défendre la patrie en danger, ne semble pas avoir existé pour le narrateur, préoccupé des luttes confessionnelles et trop porté à considérer les chouans et les prêtres réfractaires uniquement comme des martyrs de la foi [1]. Néanmoins, nous nous plaisons à signaler dans ce nouveau volume bien des documents instructifs et curieux. Citons le dossier relatif à l'exécution de l'arrêté pris par le Directoire de Maine-et-Loire, le 1er février 1792, contre les ecclésiastiques non assermentés (p. 53-94); le procès de M. de Falloux (p. 120-125); l'étude sur un terroriste angevin, l'épicier Thierry (p. 189-203); les fragments des Mémoires du curé de Bécon, Joseph-Marie Delacroix, trésorier de l'armée de Stofflet (p. 256-286); la première fusillade au Champ-des-Martyrs, le 12 janvier 1794 (p. 297-310); le procès du juge Victor Body, condamné en octobre 1793, comme membre du Conseil supérieur des chouans séant à Châtillon (p. 395-404); le procès de Henri-Gaspard du Verdier de la Sorinière, l'un des chefs de l'armée catholique et royale pris et guillotiné à la même époque (p. 441-458); celui du trappiste Joseph Prudhomme, pris les armes à la main et fusillé en mars 1794, après avoir déclaré que « s'il avait pu, il aurait tué beaucoup de patriotes » (p. 486-488), etc.

Signalons encore de nombreuses notices sur les établissements d'instruction publique ecclésiastiques de la région au XVIIIe et au XIXe siècle [2].

R.

---

1. « L'œuvre capitale de la Révolution, écrit M. U. (p. 53), a été de chasser et de tuer les prêtres, de former et de profaner les églises, d'arracher de l'âme de la France la foi catholique ».

2. Nous avons reçu en même temps quelques autres brochures de M. l'abbé Uzureau : 1° sur les *Évêques d'Angers et l'Académie* (Angers, Germain et Grassin, 1906, in-8°); 2° sur l'*Abbaye de Fontevrault en 1790* (s. lieu d'impression); 3° sur le *Concordat et les presbytères* (en Maine-et-Loire), Lille, Morel, 1905. Ce dernier travail se trouve aux *Andegaviana*, tome IV, p. 204-216.

Notice sur le général de Bollemont 1749-1815, par le lieutenant-colonel Le Joindre, avec deux portraits. Paris, Berger-Levrault, 1906. In-8°, VIII et 144 p.

Jourdan a dit du général de Bollemont qu'il était du premier mérite dans la partie de l'artillerie, « capable d'être auteur et de donner les plus grands renseignements sur tout ce qui se rapporte à cet art », que d'ailleurs « il professait le patriotisme le plus pur et les mœurs les plus austères ». Bollemont méritait donc d'être mieux connu. Il était, en 1793, directeur de l'équipage de campagne de l'armée de la Belgique et ce fut lui qui, après la trahison de Dumouriez, conduisit le parc d'artillerie à Valenciennes. Il dirigea de nouveau le parc pendant l'expédition qui aboutit à la bataille de Hondschoote et au débloquement de Dunkerque. Il se signala à l'affaire de Wattignies qui lui valut le grade de général de brigade. Il joua un rôle très remarquable dans les campagnes de l'armée de Sambre-et-Meuse, et il commandait l'artillerie au siège de Charleroi et aux batailles de Fleurus et de l'Ourthe. Lorsqu'il fut mis à la retraite, il était général de division (depuis le tableau arrêté le 25 prairial an III par le Comité), inspecteur de l'arme et comptait quarante et un ans de services. Son arrière petit-fils qui, comme lui, sert dans l'artillerie, vient de lui consacrer une notice bien faite et fournie de détails. M. Le Joindre a utilisé les papiers du général et consulté sa correspondance officielle. Grâce à ces documents qu'il analyse ou qu'il reproduit en leur entier, il a, non seulement retracé la carrière de Bollemont, mais éclairé d'une vive lumière l'organisation de l'artillerie durant la période révolutionnaire. Cette organisation subit alors plusieurs remaniements de grande importance; M. Le Joindre les a soigneusement étudiés et il donne sur la répartition et le service de l'artillerie, sur ses transports, sur son ravitaillement en munitions, sur la réfection de son matériel une foule de renseignements et de détails spéciaux qu'il est utile de connaître.

A. C.

Paul Azan, **Le duc d'Orléans à Alger et à Oran en 1835.** Impressions du duc d'Elchingen. Alger, impr. Léon, 1906, 60 p. in-8° (Extrait du Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord.)

M Paul Azan a publié, d'après les archives historiques de la guerre, et d'après les papiers de famille de M. le prince de la Moskowa, deux séries de documents qui se rapportent également au voyage que le fils aîné de Louis-Philippe entreprit en Algérie, en novembre 1835. Les dépêches du maréchal Clauzel, alors gouverneur-général, adressées au maréchal Maison, ministre de la guerre, sont ce que sont d'ordinaire des pièces officielles de ce genre; elles racontent, en un style un peu compassé, les faits et gestes prescrit par le protocole à l'héritier de la couronne et l'on n'y puisera pas de renseignements bien intéressants, en dehors des indications de l'itinéraire du prince. Mais la

correspondance de son officier d'ordonnance, Michel Ney, duc d'Elchingen (le second fils du maréchal), est autrement intéressante. Aussi bien n'a-t-elle aucun caractère officiel; les lettres du jeune officier sont adressées à sa femme, fille du général Souham, qu'il avait épousée en 1833 et dont il est encore très tendrement amoureux. Artiste délicat en même temps que militaire passionné, l'Algérie le captive et le grise quelque peu et il s'efforce de faire passer son enthousiasme dans l'âme de sa correspondante. Il y a là bien des traits amusants et curieux même au point de vue de l'histoire [1], qui nous montrent les hommes et les choses de l'Afrique du nord, si différents encore de ce que nous les voyons aujourd'hui, et l'on ne peut que remercier M. Azan d'avoir exhumé pour nous ces tableaux pittoresques de la poussière des archives de la famille Ney.

R.

Albert MAUGER. **Simples notes sur l'organisation des secours publics à Paris.** Paris, Didier, 1905. In-8°, XII et 391 p. 7 fr. 50.

L'ouvrage qui porte ce titre modeste, a coûté de très longues et pénibles recherches à son auteur. Le sujet est divisé en trois parties. M. Mauger commence par retracer brièvement et d'après la publication de M. Brièle la période qui s'étend entre 1157 — date de la charte de Louis VII assurant une rente à l'Hôtel-Dieu — et la Révolution. Ensuite, il étudie l'œuvre de la Révolution, œuvre, il est vrai, imparfaite, mais intéressante, utile (puisqu'elle organisa, par exemple, de la façon la plus pratique le service des secours à domicile en créant un bureau de bienfaisance dans chaque quartier, un comité central d'arrondissement et cette agence des secours qui devint plus tard la quatrième division) et, dit M. M., les événements qui se pressaient, laissaient peu de temps aux administrateurs pour appliquer les principes qui dirigeaient leur conduite. Enfin, il expose ce que fit de 1801 à 1850 le Conseil général des hospices et il montre que ce Conseil sut, sous l'énergique impulsion de Benjamin Delessert, remplir tout son devoir envers les pauvres de Paris, et par les moyens d'instruction qu'il développa, par les cours et les leçons cliniques de ses hôpitaux, par le choix des professeurs qu'il appelait au chevet des malades, former des médecins de plus en plus habiles. Le livre se compose, selon le titre, de « simples notes » ; mais il renferme une foule de renseignements et de détails dont l'historien fera son profit. Il est d'ailleurs clairement ordonné. Dans chacune des trois parties, l'auteur suit le même plan : d'abord, les services de protection de l'enfance ; puis les

---

1. Je citerai la description du bal à la mairie d'Alger (p. 42), celle des bains maures (p. 40); l'entrevue du vieux chef de tribu Sahada Sidi avec le duc d'Orléans à Boufarik, pour ravoir une esclave fugitive que lui rachète le prince et qu'il marie à un maréchal des logis des spahis, nègre comme elle (p. 49); le portrait de Lamoricière (p. 57), etc., etc.

hôpitaux et hospices; puis les secours à domicile. Les pages que M. Mauger a consacrées au Conseil général des hospices sont les meilleures et les plus instructives. Il a lu patiemment les 15.200 pièces contenues dans les archives de cette période et, ancien archiviste de l'Assistance publique, il a tiré parti de sa profonde expérience non seulement pour résumer le passé de l'institution, mais pour expliquer les règles qui la gouvernent et analyser ses rouages délicats.

A. C.

Kristoffer Nyrop. Gaston Paris. **Studien fra Sprog-og Oldtidsforskning,** n° 68. Copenhague, Tillge, 1906; in-8° de 92 pages.

M. Nyrop a eu la bonne idée de reprendre et de développer l'article nécrologique qu'il avait consacré à Gaston Paris, au lendemain de sa mort, dans la *Nordisk Tidsskrift* : il en a fait une étude qui n'a rien perdu de sa spontanéité émue et qui s'est accrue de documents nouveaux, qu'illustrent des portraits et un autographe. L'agrément des souvenirs personnels, la bonhomie ou la ferveur de l'accent ajoutent leur prix à cet éloge d'un maître par un élève devenu un maître à son tour. La troisième et la quatrième parties étudient, d'une façon peut-être un peu systématique, l'œuvre et les facultés maîtresses de G. Paris, en l'examinant comme éditeur d'anciens textes, comme linguiste, historien de la littérature, folkloriste, en insistant sur son érudition, son sens critique, sa hardiesse d'invention, ses facultés d'assimilation, de labeur et de mémoire. L'amour de la vérité dominait ces dons si rares, donnait la vie à l'ensemble si varié de ces travaux. « L'homme qui s'est donné pour tâche de travailler à l'accroissement de nos connaissances, qui s'efforce de diminuer, sur un point ou sur un autre, la masse énorme d'inconnu qui nous entoure et d'étendre le domaine restreint du connu, et qui s'est imposé la forte et pure discipline exigée par ce noble devoir, cet homme-là est devenu du même coup un être plus haut, plus pur et moins égoïste ». Un supplément examine, à l'aide des lettres de G. Paris à A. Durande qu'a publiées M. Pio Rajna, une question dont la polémique même a jugé bon de s'emparer : M. N. fait justice de la légende suivant laquelle Diez aurait été, à Bonn, le « maître » au sens le plus strict, l'initiateur et le guide de son futur continuateur en romanisme. Et s'il avait souci de retrouver aux universités d'Allemagne la préoccupation trop négligée de la France de 1857, de la conscience philologique, il n'a pu, en revanche, devoir beaucoup à l'enseignement direct du professeur de Bonn [1].

F. Baldensperger

1. Plusieurs erreurs légères d'information ou de transcription : l'habit des académiciens est vert, non noir (p. 12); ajouter à la bibliographie l'article de L. Brandin dans *Cornhill Magazine*, septembre 1903; lire *décrivaient*, p. 54 et, probablement, *contraint* au lieu de *content*, p. 83.

Albert Soubies. **Almanach des Spectacles,** année 1904. Paris, Flammarion, 1905, petit in-12°, 138 p. (avec une eau-forte par Lalauze).

Voici un nouveau volume de cette publication qui rend de si grands services aux amateurs d'histoire théâtrale. Il est consacré à l'année 1904. On y trouve, comme d'ordinaire, dans la première partie, tout ce qui concerne les théâtres : personnel et représentations, pièces jouées pour la première fois, pièces du répertoire, et dans la seconde partie, des documents concernant le théâtre : bibliographie, concours et prix, critique théâtrale, nécrologie. La bibliographie nous paraît très complète — dommage que l'éditeur n'ajoute pas à ses indications celle du nombre de pages. — Notons qu'il fait dans cette bibliographie une place à part aux pièces jouées à la Comédie Française et à l'Odéon ainsi qu'aux pièces non représentées. Mais pourquoi, sous la rubrique « concours et prix », citer des œuvres qui n'ont aucun rapport avec l'histoire du théâtre, comme l'*Éloge* de Fontenelle ? Et, ne serait-il pas possible de mentionner à l'article nécrologie la date exacte de la mort du personnage ?

A. C.

C. Saint-Paul, médecin-major. **Souvenirs de Tunisie et d'Algérie,** préface de Th. Ribot, membre de l'Institut. Paris, Charles-Lavauzelle, 1904. In-8°, 360 p.

M. Saint-Paul ne se contente pas de retracer ses impressions d'Algérie et de Tunisie avec fraîcheur et vivacité. Il est médecin militaire, et, à ce titre, ce Roumi, égal des marabouts, a pu pénétrer partout. Il sait observer. Il décrit la vie intime des Arabes, il donne une foule de détails curieux sur leurs femmes et leurs divertissements, il étudie leur caractère et les montre polis, fins, adroits à profiter de nos fautes, menteurs du reste, et obstinément menteurs, mentant contre l'évidence même. Il fait d'ailleurs des remarques utiles et qui sont, comme il dit, « l'expression sincère de convictions profondes », sur la situation politique et économique de la Tunisie, sur l'importance et la qualité du colon, sur les essais de petite propriété, sur l'immigration sicilienne — que l'auteur considère comme un obstacle sérieux à l'action française — sur le Coran : puisqu'on ne peut supprimer le Coran, écrit M. Saint-Paul, il faut gouverner avec, pour et contre lui. Voici les conclusions qu'on ne peut qu'approuver : l'avenir colonial de la France est dans l'Afrique du nord ; il faut y renforcer le nombre insuffisant des Français par l'arrivée d'une quantité de paysans et par l'adjonction limitée des étrangers, et surtout améliorer, relever, *privilégier* leur situation par des moyens efficaces, et, par exemple, supprimer ou diminuer les impôts qui frappent leur industrie, leur commerce et leur culture.

A. C.

— Quelques sociétés scientifiques ainsi que des personnes privées se sont adressées à l'Institut Archéologique Russe de Constantinople pour savoir la date de la publication des recherches de l'Institut sur l'Octateuque du Sérail. En réponse à ces demandes l'Institut tient à faire savoir que l'Album en question, contenant 300 reproductions prises sur les miniatures du Code du Sérail, comparées et suppléées par les codes de Smyrne, du Mont-Athos et en partie sur celles du Vatican, paraîtra vers le mois d'octobre. Quant au texte, qui contient une dissertation sur les manuscrits illustrés de l'Octateuque en général et particulièrement sur celui du Sérail, il sera publié vers la fin du mois de novembre.

— Dans le dernier fascicule du *Bulletino comunale di Roma* (1905), M. G. Stara-Tedde a consacré une étude consciencieuse aux bois sacrés de l'ancienne Rome (Tirage à part, 48 pages chez Lœscher). Il essaie de marquer la situation de ceux dont nous avons gardé le souvenir par quelque texte et y réussit plus d'une fois. — R. C.

— La livraison XXVI de la belle publication : *Der Obergermanisch-Rætische Limes*, vient de paraître chez Otto Peters à Heidelberg. Elle contient la description du fortin de Weissenburg, avec celle des antiquités de toute nature qui y ont été recueillies. A signaler des bronzes avec représentations figurées (pl. VI) et un diplôme militaire (pl. XII). Prix : 8 marks. — R. C.

— M. Maurice Castellar nous envoie un traité sur *L'art du lecteur, du diseur et de l'orateur* (Paris, Poussielgue, 1906) qui peut être utile. Les conseils généraux y sont accompagnés de remarques sur la prononciation et de nombreux exercices où des commentaires et des signes conventionnels indiquent les intonations et les gestes. Des photographies offrent des exemples d'attitudes naturelles et expressives et d'attitudes maladroites. — Charles Dejob.

— MM. Cohen et Natorp, de Marbourg, ont commencé un recueil de *Philosophische Arbeiten* « sur le terrain de la méthode transcendentale », comme ils disent dans l'introduction-programme en tête du 1er fascicule, qui est l'œuvre de M. Ernst Cassirer et qui traite de *Der Kritische Idealismus und die Philosophie des gesunden Menschenverstandes* (Giessen, Töpelmann, 1906, 35 p. 80 Pf.). C'est une critique de Leonard Nelson, *Die Kritische Methode und das Verhältnis der Psychologie zur Philosophie* et *Jakob Friedrich Fries und seine jüngsten Kritiker* (*Abhandlungen der Friesschen Schule; Neue Folge, Heft 1 u. 2*, Gœttingen, 1905-4). M. C. n'attaque pas Fries et Apelt, les prophètes de la nouvelle école, mais seulement leur maladroit disciple, dont la polémique contribuerait plus à embrouiller qu'à éclairer la question. Son adversaire qui place le « criticisme dans la méthode régressive », ainsi nommée parce qu'au lieu de partir de principes pour en déduire les conséquences, elle admet l'état effectif (*Tatbestand*) de nos jugements tel qu'elle le trouve, non pour en prouver la vérité ni en expliquer l'origine, mais pour en abstraire la pure connaissance idéale et la ramener à ses principes suprêmes qu'elle pose ensuite en mystère philosophique (Voir le schéma des prémisses et conclusions fausses et vraies d'après Nelson, p. 10). Nous ne pouvons entrer dans le détail qui seul éclairerait l'argumentation de M. C. Il tend à montrer que la théorie de la connaissance de M. Nelson n'est ni kantienne ni en général propre à serrer le problème de plus près, qu'il n'a même pas compris les objections de Cohen et de Riehl, enfin qu'il interprète mal la doctrine de Fries. — Th. Sch.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 6 août. — 1906

O. de Lemm, Iberica. — Newberry, Les scarabées. — Wiedemann et Pörtner, Stèles de Bonn, Darmstadt, Francfort et Genève-Neuchâtel. — Holwerda et Boeser, Les Monuments égyptiens du Musée de Leyde, I. — Fahz, La magie chez les poètes romains. — Doutrepont et Counson, Tables générales de la Grammaire des langues romanes. — Plattner, Grammaire française, II, 3, le verbe. — Mira de Amescua, L'Esclavo del Demonio, p. Buchanan. — Vial et Denise, Idées et doctrines littéraires du XVIII[e] siècle. — Malet, Cours d'histoire, temps modernes. — Schrader et Gallouédec, Géographie générale. — Jean Lahor, Le bréviaire d'un panthéiste et le pessimisme héroïque. — Bonnal, La manœuvre de Saint-Privat. — Greif, Poésies, p. Sahr. — Adikes, Kant contre Haeckel. — Baumann, Vue du monde et de la vie. — Ach, Vouloir et penser. — Académie des inscriptions.

O. von Lemm, **Iberica** (extrait des **Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg,** 1906, t. VII, n° 6), Saint-Pétersbourg, 1906, in-8, 37 p. et 2 planches.

C'est la suite et le complément d'une note sur la *Conversion des Ibères au Christianisme* que M. de Lemm avait insérée au n° IX de ses *Petites Études Coptes.* Il y a inscrit une série de témoignages coptes nouveaux, dont le plus long est emprunté au Panégyrique de Saint-Jacques l'Intercis, puis il y a joint quelques témoignages abyssins qui confirment les coptes, et de l'ensemble, il résulte avec évidence que les chrétiens d'Egypte avaient sur l'Ibérie et sur l'histoire de sa christianisation des renseignements beaucoup plus précis qu'on ne l'imaginait jusqu'à présent. Dans un dernier paragraphe, M. de Lemm a réuni et discuté divers passages talmudiques, où les mots *Ibrim*, *Ibrith* sont expliqués d'ordinaire comme s'appliquant à une catégorie d'Hébreux : il propose d'y reconnaître des Ibères. Il s'agit d'exemplaires de la Bible écrits pour des Juifs de langue non hébraïque : la question se pose de savoir si on doit lire les livres saints aux Coptes en copte, aux *Ibrim* en *Ibri*, aux Elamites en Elamite, aux Grecs en grec. La traduction des mots soulignés serait, d'après M. de Lemm, « aux *Ibères* en langues ibérique. » Son interprétation me paraît être justifiée complètement par le contexte, mais qu'en diront les Talmudistes? Ils ne pourront pas nier qu'elle est au moins très vraisemblable.

G. Maspero.

Percy E. Newberry, **Scarabs, an Introduction to the Study of Egyptian Seals and Signet Rings,** Londres, Constable, 1906, in-8°, xvi-218 p., 44 planches et 116 illustrations dans le texte.

L'étude des scarabées a toujours exercé un attrait puissant sur les personnes qui s'intéressent à l'Égypte : il serait facile d'énumérer une vingtaine de mémoires ou même de livres qui lui ont été consacrés depuis le commencement du xix[e] siècle jusqu'à nos jours, sans épuiser la question. Celui de M. Newberry ne l'épuise pas davantage, et il en donne la raison dans sa *Préface :* il a touché très légèrement l'une des collections les plus importantes qui existent, celle du Caire dont il prépare le catalogue officiel. Il a d'ailleurs écarté systématiquement du champ de ses recherches les gros *scarabées du cœur*, et il a disserté presque exclusivement du scarabée considéré comme cachet : le sous-titre de son ouvrage marque clairement ce qu'il a voulu faire, une *Introduction à l'histoire des sceaux et cachets égyptiens.*

Il a bien traité son sujet ainsi limité, et je ne puis que me ranger à la plupart des conclusions auxquelles il aboutit. Les réserves principales que je ferai portent sur la question des origines. Il examine successivement les cachets en forme de cylindre, de demi-cylindre ou de boutons, qui sont les plus anciens, et, suivant l'ordre des temps, il arrive aux scarabées, dont l'usage en tant que sceaux ne fut pas général avant la XII[e] dynastie. Je crois qu'on pourrait remonter un peu plus haut, mais mon opinion sur ce point n'a pas ici d'importance, car j'admets comme tout le monde que les cachets-cylindres sont plus vieux que les cachets-scarabées. Toutefois n'y avait-il pas lieu de se demander en vertu de quelle idée le scarabée a été choisi comme type du cachet? M. Newberry ne s'exprime pas très clairement à cet égard et après avoir énuméré les opinions des modernes, il rejette celles qui essaient de donner une interprétation religieuse et il se borne à énoncer une fois de plus le fait que le scarabée est presque toujours un cachet. Le motif qui a déterminé les Égyptiens à adopter définitivement cette forme d'insecte ne saurait être très primitif, puisque l'usage du scarabée-cachet, loin d'être vieux, ne se répandit qu'assez tard dans l'Égypte. Pour le trancher bref, je persiste à croire qu'il y a eu là une idée religieuse, et que l'emploi comme amulette a précédé l'emploi comme sceau. Le calembourg entre *khoprirou*, le nom de l'insecte, et *khopirou*, le verbe *être*, avait fait considérer le scarabée comme un des symboles de l'existence prolongée sans cesse, et d'autre part une personne ou une chose n'était qu'à la condition de posséder un nom : écrire un nom sur l'image de l'insecte, c'était donner à ce nom l'existence indéfinie dont l'insecte portait presque le nom. Or le sceau est à l'époque où l'usage du scarabée se répand, un symbole de durée qu'on grave dans le cintre des

stèles : c'est le désir d'assurer l'être (*khopirou*) qui poussa l'homme à inscrire son nom sur l'insecte de l'être (*khoprirou*), et à transformer en un cachet d'emploi courant ce qui n'était d'abord qu'une amulette comme le *cartouche*, les *équerres*, les *niveaux* et les autres menus objets dont on surchargea plus tard les vivants et les morts.

Les planches sont très lisibles ; le texte est d'une rédaction claire et simple : j'aurais désiré que M. Newberry qui a manié tant de scarabées, traduisît, au moins avec réserves, ceux d'entre eux qui portent des souhaits. Aussi bien, la curiosité est telle sur ces petits objets que tous les livres où on les étudie s'épuisent rapidement : M. Newberry pourra exaucer mon vœu dans sa seconde édition. Plusieurs de ces légendes sont difficiles, mais aucune n'est impossible à comprendre, et avec quelques souvenirs de mythologie il interprétera la plupart d'entre elles.

G. Maspero.

A. Wiedemann et B. Pörtner, **Bonn-Darmstadt-Frankfurt a M.-Genf-Neuchâtel** (forme le troisième volume des **Aegyptische Grabsteine und Denksteine aus verschiedenen Sammlungen,** herausgegeben von W. Spiegelberg), Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1906, in-4°, 52 p. et 11 planches dont 10 en photographie.

C'est le dernier volume de la collection, et il est dû à Wiedemann pour la meilleure part. Wiedemann explique dans la *Préface* comment, pour ne pas faire disparate avec les deux premiers volumes, il a renoncé, cette fois, à son système de transcription et employé celui de l'école de Berlin : il a eu raison dans l'espèce, et quand même ce système est l'un des moins commodes qu'on ait proposés. C'est probablement aussi pour les mêmes motifs d'uniformité qu'il a accepté la chronologie nouvelle de Borchardt, malgré l'absence totale de preuves réelles. L'accord sur ces questions est si peu fait entre Egyptologues, que nous devrons longtemps encore ne pas tenir grand compte d'elles dans l'appréciation de bien des ouvrages où elles ne tiennent qu'une place secondaire.

Aucune des stèles publiées n'a une importance extraordinaire pour la connaissance de l'histoire et de la mythologie égyptiennes. On relève pourtant dans plusieurs des détails intéressants : dans la stèle D50 de Genève, l'indication d'une expédition de Sanouovrît (Ousirtasen) III contre Koush ; sur une stèle de Neuchâtel une mention du *Front Occidental* de Thèbes, la montagne funéraire adorée comme déesse ; sur une stèle de Francfort, un nom propre formé avec le nom du roi Pioupi (Papi) Ier divinisé. L'ensemble rentre dans la catégorie des épitaphes et porte l'une des formules courantes du pros-

cynème : les généalogies qu'on y rencontre en font le principal mérite. La pauvreté des matériaux n'empêche pas l'ouvrage de présenter une utilité réelle. Le commentaire qu'il y a joint renferme en effet des observations très souvent neuves et toujours suggestives. Je n'ai pas besoin de dire que la bibliographie y est d'une rare abondance comme à l'ordinaire, et que nous y lisons à propos de chaque stèle l'indication exacte des endroits où elle avait été publiée ou étudiée antérieurement.

M. Pörtner a dressé trois excellents index des noms propres de divinités, de localités et de simples particuliers, ces derniers accompagnés de leur titres. Spiegelberg a écrit la notice d'une stèle d'Elephantine, et il a revu le texte de Wiedemann. Les trois collaborateurs ont si bien mérité des Egyptologues que je terminerai ce compte rendu sommaire par une requête à leur adresse : maintenant qu'ils en ont fini avec les petites collections de l'Allemagne du Sud, pourquoi ne s'attaqueraient-ils point à celles de l'Allemagne du Nord?

G. Maspero.

A. E. J. Holwerda, P. A. A. Bœser et J. H. Holwerda, **Beschreibung der Agyptischen Sammlung des Niederlændischen Reichsmuseums der Altertümer in Leyden. Die Denkmæler des Alten Reiches,** herausgegeben in Auftrag des Ministeriums des Innern. E. J. Brill. Leiden, 1905, texte in-4°, 23 p. Atlas grand in-folio de XXX pl. en photolithogravure.

La direction du Musée égyptien de Leyde a résolu de publier en volumes séparés formant chacun un tout, les monuments les plus remarquables qu'elle possède pour l'histoire de l'art et pour l'archéologie. L'idée est d'autant plus heureuse que la collection s'en est enrichie notablement depuis le temps où Leemans commença la série des *Monuments Égyptiens :* beaucoup n'avaient pas été acquis encore, et ceux qui étaient exposés n'ont pas été toujours reproduits avec l'exactitude désirable. C'est donc un gain réel pour l'étymologie et nous en devons être reconnaissants aux savants qui ont mis l'ouvrage sur pied, MM. Holwerda et Bœser, puis à la maison Brill qui en supporte les frais.

Le texte débute par une courte notice sur l'histoire du Musée : comme la plupart des autres, il a commencé dans un cabinet d'antiquaire par un cercueil et par une momie. Il ne s'est développé pleinement qu'au xixe siècle, sous l'impulsion de trois savants qui furent également d'excellents directeurs, Reuvens (1818-1835), Leemans (1835-1891) et Pleyte (1891-1903). Il n'est pas très riche en monuments des époques archaïques, mais plusieurs de ceux qu'on y voit ont de la valeur, ainsi les deux statues d'Anoukhou (pl. III) et

d'Anoukhoutekh (? Neheh ? pl. IV), le groupe où figure une princesse qui peut être la reine Marouîtiatfous (pl. XXIV), le sarcophage de Mînounofir (pl. XXX). La pièce principale n'en est pas moins le mastaba du haut fonctionnaire Hotpouharakhouît (Akht-hetep-her), donné en 1902 par M. Gœkoop. J'aurais aimé que les éditeurs racontassent comment cette acquisition fut faite. Le mastaba en question n'a pas été démoli secrètement par les Bédouins. Il a été vendu à M. Gockoop par la Direction des Antiquités, et cela en vertu d'une idée approuvée par le gouvernement : on espère que le jour où les Musées d'Europe ou d'Amérique auront tous un mastaba complet, ils se refuseront à acheter des fragments, et que les marchands d'antiquités, n'ayant plus de clientèle pour ce genre d'article, renonceront à détruire des tombeaux entiers pour se procurer deux ou trois bas-reliefs. On ne s'étonnera plus, sachant ces faits, que l'ensemble des sculptures soit si bien conservé : les pierres ont été démontées, puis empaquetées par des gens accoutumés à ce genre de travail et grâce aux précautions prises le tout a pu arriver à Leyde, tel que Mariette l'avait connu au moment de la découverte. L'œuvre est fine, d'une belle venue et les tableaux qu'elle contient sont bien enchaînés : c'est un précieux spécimen de l'art memphite sous la IV[e] dynastie.

Les planches sont d'une exécution très soignée, et elles rendent justice aux originaux : on y étudiera sans peine les caractères de l'art égyptien archaïque. Le texte est très complet dans sa brièveté et la bibliographie qui l'accompagne énumère exactement les livres ou mémoires où les monuments ont été étudiés. Ce premier volume fait augurer très heureusement de ce que les autres seront. Il faut souhaiter que les savants et les historiens de l'art s'attachent à en répandre la connaissance autour d'eux, pour qu'il s'écoule facilement : le succès de vente encouragera les éditeurs à publier promptement la suite et à terminer promptement la collection.

G. Maspero.

De poetarum romanorum doctrina magica quaestiones selectae; scripsit Ludouicus Fahz (**Religionsgeschichtliche Versuche u. Vorarbeiten,** t. II, 3). Giessen, J. Ricker, 1904, 64 pp. pet. in-4°.

Ce travail comprend trois chapitres : la nécromantie, la magie d'amour, une conclusion. Les deux premiers chapitres ne sont pas sans se confondre sur quelques points. La même méthode est suivie dans l'un et l'autre. M. Fahz prend chaque détail dans l'ordre où le veut la succession des rites, et cite les textes. Des notes expliquent ou complètent ces indications. Le troisième chapitre est à la fois un résumé

des précédents et une étude des opérations décrites dans le sixième livre de Lucain. Partout M. Fahz rapproche des poètes les papyrus magiques et continue le travail de comparaison qu'avaient déjà commencé MM. Riess et Kuhnert.

Le dépouillement des textes est très soigné et tout le mémoire est consciencieux et au courant. Je n'attacherais pas une importance bien grande à l'accusation qu'Horace se fait adresser par Canidie : *ut ipse nosti curiosus* (Epode, 17, 77). Il est possible que le poète ait eu de la magie une connaissance personnelle. Mais le vers des Epodes ne le prouve pas, pas plus que la plaisanterie d'Horace sur son ami Aristius Fuscus, ne prouve qu'Aristius observait le sabbat (*Sat.*, I, 9, 69). La gravité d'Horace doit inspirer toujours de la défiance. C'est un terrible pince-sans-rire.

P. L.

Grammaire des langues Romanes, par W. Meyer-Lübke. — Tome IV, *Tables générales* par A. et G. Doutrepont, avec la collaboration de A. Counson. Paris, H. Welter, 1906 ; un vol. in-8° de VIII-499 pages.

Voici terminée sans trop de retard la publication de ces Tables, que j'avais annoncées ici même (voir *Revue critique* du 16-23 août 1904), lors de l'apparition du premier fascicule. C'est une œuvre considérable, et digne en tous points de la belle Grammaire de M. Meyer-Lübke : « long et pénible travail », comme le disent les auteurs dans leur courte introduction, et dont on ne saurait trop remercier ceux qui ont eu le courage de l'entreprendre, et la persévérance de le mener à fin. MM. D. avaient été frappés des lacunes de l'index que M. Meyer-Lübke fit paraître lui-même en 1901, mais dont il avait exclu de propos délibéré beaucoup de formes dialectales, et les longues séries d'exemples contenues dans le traité de la formation des mots. Encouragés par G. Paris en personne, ils sont donc partis de cette idée que des Tables de ce genre, pour avoir leur pleine utilité, devaient relever *absolument* tous les mots et toutes les formes : personne ne contredira à ce principe, et ne se plaindra que 431 pages à trois colonnes, imprimées en petits caractères, aient été consacrées à un relevé de ce genre ; les auteurs n'ont rejeté systématiquement que les types romans intermédiaires obtenus par hypothèse. Nous voilà pourvus par conséquent d'un répertoire aussi complet que possible, qui abrégera singulièrement certaines recherches, et suffirait à donner une haute idée des richesses de l'œuvre ainsi inventoriée. Y a-t-il des lacunes dans ce répertoire ? Il est assez difficile de le dire, et ce n'est qu'à l'usage qu'on pourra peut-être en découvrir. En tout cas, elles ne doivent point être nombreuses, le travail ayant été fait évidemment

avec le soin et la conscience désirables : et puis, quand on signalerait à la longue une ou deux douzaines de mots oubliés, j'estime que l'utilité des Tables n'en serait guère diminuée, et que pourraient peser les oublis de ce genre, en face des cinquante à soixante mille mots et formes ici classées alphabétiquement ? — Ce qui sera très utile aussi, c'est la seconde partie du volume, celle que MM. D. ont intitulée *Index idéologique*, et où ils ont essayé de coordonner tous les faits de phonétique, de morphologie, de syntaxe. « On sera frappé, disent-ils, de voir une multitude de petits faits éparpillés et disséminés dans les trois parties se réunir, se grouper, s'éclairer les uns les autres et constituer comme une petite grammaire comparée, complète ou à peu près, sur bien des phénomènes. » Rien de plus juste. J'ajouterai que, étant donné le plan essentiellement comparatif de la Grammaire, il était très nécessaire d'avoir un index où les faits caractéristiques qui sont relatifs à chaque langue romane fussent groupés et rapprochés. Je ne sais même pas si dans ce sens, MM. D. n'auraient pas dû pousser un peu plus loin le relevé, ne pas se contenter souvent d'une mention *etc.*, et il est évident par exemple que tout ce que la Grammaire renferme d'important sur le Provençal ne peut être signalé en huit ou neuf lignes, ce qui est ici le cas. Il est vrai que certaines langues, telles que le Roumain, ont été traitées moins parcimonieusement, et comme d'autre part les faits intéressants sont relatés sous différentes rubriques, ce second index, bien qu'ayant seulement soixante à soixante-dix pages, sera lui-même précieux à consulter. L'impression est soignée et généralement correcte, malgré quelques petits lapsus inhérents à un volume d'aussi longue haleine : ainsi, p. 439 (l. 10 du haut) il y a *surbilvain* pour *sursilvain*, ce qui n'est pas bien grave ; ce qui le serait un peu plus et pourrait dérouter quelques lecteurs, c'est à la même p. (l. 5 du bas) d'avoir laissé se glisser le signe *œ* à la place de *oè*. Telles qu'elles sont, ces Tables sont une œuvre de science et de patience, complément désormais naturel de la *Grammaire des Langues Romanes*, indispensable à tous ceux qui voudront s'orienter parmi les deux mille deux cents pages de la traduction française : comme MM. Doutrepont ont eu d'ailleurs l'heureuse idée de faire leurs renvois aux paragraphes, l'index ne sera pas moins utile aux possesseurs de l'édition allemande.

E. Bourciez.

Ph. Plattner, **Ausführliche Grammatik der franzoesischen Sprache.** II. Teil, 3. Heft : Das Verbum in syntaktischer Hinsicht. — Karlsruhe, A. Bielefeld, 1906 ; un vol. in-8°, de 155 pages.

Je ne connais que par le présent fascicule la nouvelle Grammaire française de M. Plattner. Autant que j'en puis juger, l'auteur, dans

cet exposé détaillé de notre usage moderne, semble s'être surtout proposé pour modèle celui qu'en a fait jadis Maetzner, ne cherchant point à lutter avec la concision élégante et systématique du petit ouvrage toujours si utile de Lücking. Il procède par accumulation d'exemples, ordonnés dans des subdivisions nombreuses, et reliés par de courtes indications théoriques. Ce n'est pas moi qui lui reprocherai d'avoir tenu compte dans une certaine mesure de notre usage familier ou même populaire : car il est en somme intéressant et juste de noter par exemple que le tour interrogatif *est-ce que* se remplace quelquefois par des phrases comme *c'est-il que tu crois* (p. 12). En revanche, je trouve que M. P. abuse un peu des citations empruntées à des auteurs de quatrième ou de cinquième ordre, voire même aux journaux quotidiens : il est difficile d'arriver à autre chose par ce procédé qu'à une image assez déformée de la langue française. Ainsi on s'étonne tout d'abord de voir l'adverbe *mieux* indiqué ici (p. 10) comme pouvant se joindre au verbe *préférer*; mais lorsqu'on a lu la phrase alléguée (*Si mieux ils ne préféraient être égorgés*), et qu'on sait qu'elle est d'Oscar Comettant, tout s'explique : cet emploi de *mieux* pour *plutôt* n'est ni littéraire ni populaire, c'est de la cacographie et voilà tout. Ce qui est contestable encore, c'est de placer parfois des phrases du XVII[e] siècle à côté d'exemples tout-à-fait contemporains; il en résulte une certaine bigarrure. M. P. évidemment n'a voulu sacrifier aucune des notes qu'il avait prises et qui font masse; mais est-il bien juste, quand il s'agit, je suppose, des infinitifs pouvant s'employer substantivement (p. 101), de mettre *le marcher* sur le même plan que *le rire?* N'est-ce pas fausser en un sens l'idée qu'on s'efforce de donner aux étrangers de notre langue, et ne faudrait-il pas à tout le moins indiquer que la première expression est exceptionnelle, tandis que la seconde est d'un usage courant? On pourrait enfin dire que quelques-unes des listes ici dressées — par exemple celles des verbes qui se construisent avec un infinitif précédé de *à* ou *de*, — sont plutôt du ressort du lexique. Mais cela dépend du point de vue, et il peut être commode après tout de trouver les indications de ce genre, justifiées par beaucoup d'exemples, dans une Grammaire aussi développée que celle-ci. Je ne doute donc pas que l'ouvrage de M. Plattner ne rende des services : il aurait pris une allure plus scientifique si les citations y étaient exactement identifiées, au lieu d'être accompagnées seulement d'un nom d'auteur. Ici encore, c'est la tradition de Maetzner qui l'a emporté.

E. Bourciez.

Comedia famosa del Esclavo del Demonio, compuesta por el doctor Mira de Mesqua (Barcelone, 1612). Edited, with an introduction and notes, by Milton A. Buchanan. Baltimore, J. H. Furst Cº, 1905, in-8º, 144 p.

M. Buchanan a réimprimé la Comédie de Mira de Amescua, « El Esclavo del Demonio », dont les éditions assez nombreuses au XVIIᵉ siècle, — M. B. en indique huit, — sont devenues fort rares. Il a établi son texte d'après celui qui parut en 1612, dans la troisième partie des *Comedias de Lope de Vega y otros auctores*. Enfin, il a fait précéder la pièce d'une courte étude sur les sources où a pu puiser Mira de Amescua et cite notamment un extrait de la *Flos sanctorum* de Villegas, qui nous donne les lignes essentielles de la vie du Frère Gil de Portugal, l'Esclavo del Demonio.

On a pu voir dans cette comédie certaines particularités qui auraient contribué à former le type de Don Juan. Ce n'est pas impossible. En tout cas, c'est bien à la figure de Don Gil que ce drame mal contruit doit son originalité. Mais nous sommes loin du personnage en quelque sorte symbolique qu'est devenu Don Juan. Don Gil n'a pas une psychologie d'un intérêt général et humain et s'il intéresse, c'est au contraire par ce qu'il a de difficile à comprendre pour le lecteur d'aujourd'hui, par ce qu'il nous fait sentir de fruste et de brutal dans les passions de ses contemporains. Ce personnage passe de l'excès de l'ascétisme aux extrémités de la débauche et au banditisme avec une brusquerie qui ne serait plus acceptée de nos jours. Le premier péché mortel commis, qu'importent les autres ? Les spectateurs qui applaudissaient une telle pièce avaient de la religion, de la passion et du plaisir une conception qu'il est d'autant plus curieux de pénétrer qu'elle nous est plus étrangère.

On trouve dans l' « Esclavo del Demonio », surtout au premier acte, quelques passages versifiés avec une force élégante qui ne manque pas de saveur. Le texte, à quelques légères imperfections près, paraît judicieusement établi et ponctué.

H. Léonardon.

Francisque Vial et Louis Denise. **Idées et doctrines littéraires du XVIIIᵉ siècle.** Paris, Delagrave (1906). In-16, 296 p., 3 fr.

MM. Vial et Denise ont eu l'heureuse idée de recueillir soit dans leurs traités spéciaux, soit dans leurs préfaces ou leur correspondance, ce qui peut former comme l'esthétique de nos auteurs classiques.

Ils ont fait avec raison dans leur livre une place aux poètes de la Pléiade, puis passant rapidement sur « les irréguliers et les dissidents », Régnier, François Ogier, les Précieuses et les poètes bur-

lesques, ils se sont attachés à nous donner un aperçu complet des opinions et des principes d'abord des précurseurs, puis des représentants de l'idéal classique. Ce que le siècle a pensé sur les questions de langue, sur les lois des différents genres, sur les rapports des anciens et des modernes, la conception particulière que chaque auteur s'est faite de son rôle de poète ou de moraliste, tout cela est assez fidèlement reflété dans ce recueil d'extraits, qui veut être avant tout un instrument de travail aux mains des étudiants et comme un complément aux ouvrages ordinaires où ils apprennent l'évolution de notre histoire littéraire. Quant aux choix des morceaux et à l'importance des textes cités, rien d'essentiel ne semble avoir été omis; il me paraît seulement que Descartes et même Malebranche méritaient dans ce livre une place et que Fénelon, que les éditeurs ont voulu réserver pour un des volumes qu'ils nous promettent, se laisse difficilement distraire du XVII[e] siècle par ses doctrines littéraires. Enfin, comme dans cette esthétique si peu originale de nos classiques, la plupart des principes qui la constituent ne sont qu'un écho ou de l'antiquité ou des philologues de la Renaissance, il n'eût peut-être pas été inutile de rappeler ces origines [1].

L. R.

Albert MALET, **Cours d'histoire. Temps modernes.** Classe de 4[e]. Paris, Hachette, 1905, 518 p. in-18[e], illustr.

Il n'est pas inutile de s'occuper de temps à autre, dans un recueil comme celui-ci, des simples manuels destinés à l'enseignement secondaire, lesquels d'ailleurs — il ne faut pas s'y tromper — sont parfois plus difficiles à rédiger que de gros volumes d'érudition. Nous avons déjà rendu compte dans la *Revue* d'un des tomes précédents du *Cours d'histoire* rédigé par M. A. Malet pour la librairie Hachette. Ce dernier venu, consacré aux temps modernes, se lit avec intérêt dans son ensemble; il est très intelligemment illustré, et certaines parties, comme tout ce qui touche à l'histoire de la civilisation et à celle des beaux-arts, sont traitées de façon à captiver vraiment des élèves un peu doués, tant y sont accumulés les détails topiques. L'histoire politique nous a paru çà et là un peu trop sacrifiée et nous avons cherché en vain certains noms et certaines dates que l'on devait s'attendre à trouver. Il me semble qu'il est plus important de connaître le traité de Passau ou de ne pas ignorer les batailles de Fribourg et Noerdlingen que d'apprendre, par exemple, que Louis XIV s'est baigné « une fois »

1. P. 56, un lapsus s'est glissé dans une traduction : *olus* est rendu par *huile*. La note de la p. 241 interprète mal l'allusion de Desmarets; il s'agit non de David, mais de Saül.

dans sa vie, même s'il m'était prouvé qu'on puisse affirmer catégoriquement l'exactitude de ce détail d'hygiène royale. J'ai relevé dans le cours du récit une série de très menues erreurs et quelques autres, un peu plus graves, qui devront disparaître dans une édition nouvelle. Ainsi, il est dit, p. 111, que le traité de Cateau-Cambrésis « stipule l'annexion de Metz » ; M. M. serait bien embarrassé de me citer l'article du traité, d'après le *Corps diplomatique* de Du Mont. Le fait est que Metz n'y est pas même mentionné. — P. 167, appeler les Magyars du XVII[e] siècle des « Jaunes » puisqu'ils ont eu quelques Mongols parmi leurs ascendants, me semble excessif. — P. 168, ce ne sont pas *quatre* membres du Conseil royal qui furent *défenestrés* au Hradschin, mais *deux*, plus le secrétaire Fabricius. — P. 171, ce n'est pas Chrétien de Danemark, mais Ernest de Mansfeld qui fut battu au pont de Dessau. — P. 176, il est inexact de résumer le traité de Wesphalie en disant qu'il stipulait « la cession de l'Alsace à la France ». — P. 190. Jamais Strasbourg, ville *libre*, n'a fait partie de la Décapole alsacienne, qui ne comprenait que des villes *impériales*. — P. 262, nous retrouvons l'inévitable *Salzbach*, comme lieu de la mort de Turenne, au lieu de *Sassbach*; on en fait même une rivière : *la Salzbach*. — P. 264. L'empereur Léopold I[er] ne « reconnut » nullement les conquêtes de Louis XIV, à Ratisbonne, en 1684; il y consentit à une trêve sans aucun préjudice à ses droits. — — P. 320. Descartes servit d'abord dans l'armée de la Ligue catho- lique sous Tilly, puis sous Bucquoy; il avait quitté le service impérial avant que Wallenstein fut général[1].

Il est un point particulièrement délicat que nous ne pouvons nous empêcher de relever encore, à notre grand regret, dans le nouveau volume du manuel de M. Malet. On y rencontre çà et là des assertions qui froissent notre besoin d'impartialité, surtout quand il s'agit des faits touchant aux questions religieuses du XVI[e] siècle. Quand il parle (p. 126) successivement d'Édouard VI et de Marie Tudor, c'est au premier de ces deux souverains (qui ne fit brûler personne) qu'il applique l'épithète de *tyrannique*, infiniment mieux méritée par la seconde. A la page suivante, il affirme à ses élèves que « la Réforme protestante profita non pas à la liberté, mais à l'absolutisme », alors pourtant que les gueux des Pays-Bas, les huguenots de France, les puritains d'Angleterre et d'Ecosse ont, ce me semble, assez rudement secoué l'absolutisme d'un Philippe II, d'un Henri III et d'un Charles I[er]. On a beau condamner énergiquement l'attitude de Calvin vis à vis de Servet, on ne peut s'empêcher de reprocher à l'auteur une calomnie gratuite quand il raconte que le réformateur « l'amena par

---

1. Lire p. 269 Malborough, p. 283 Turckheim, p. 391 Old Sarum, p. 414 Toleranz, p. 443 Kesselsdorf, pour *Malborough*, *Turckeim*, *Old Sarun*, *Tolerenz* et *Kisseldorf*.

de secrètes manœuvres à se réfugier à Genève » (p. 124); chacun sait que le malencontreux passage de Servet par cette ville fut fortuit et que l'imprudence seule du médecin espagnol amena son arrestation. Mais que dire surtout de la déclaration que le massacre de Vassy fut « une véritable bataille » ? (p. 140). C'est abuser de l'ignorance d'enfants de douze à treize ans. Et quand l'auteur dit qu'Élisabeth fit décapiter Marie Stuart « sous prétexte qu'elle conspirait contre elle » (p. 163), est-ce qu'il ne croirait pas, par hasard, à la réalité de ces complots? Enfin, si M. M. avait jamais ouvert le grand ouvrage si admiratif de M. Fagniez sur le Père Joseph, il ne pourrait affirmer que ce grand et ardent convertisseur des hérétiques de Saintonge, du Poitou, du Languedoc, a prêché le « respect de la conscience de ses compatriotes protestants » (p. 211).

Nous regretterions que M. Malet vît dans ces quelques remarques critiques une préoccupation confessionnelle quelconque ; c'est uniquement dans l'intérêt de la vérité historique que nous les présentons ici. Mais ce serait, à coup sûr, une besogne absurde et vaine qu'entreprendrait la représentation nationale, en restreignant et en surveillant de près l'enseignement clérical, si pendant ce temps l'esprit des manuels de cet enseignement pénétrait dans ceux de l'Université elle-même.

N.

F. Schrader et L. Gallouédec, **Géographie générale à l'usage de l'enseignement secondaire.** Classe de seconde. Paris, Hachette, 1905, 432 pages in-18°. Cartes et gravures. Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau volume du *Cours de géographie*, rédigé, conformément aux programmes du 31 mai 1902, par MM. F. Schrader et Gallouédec, mérite d'être signalé, même en dehors du monde scolaire, comme un excellent résumé des questions de géographie générale, telles qu'elles se posent actuellement. Ceux qui n'ont pas les loisirs nécessaires pour consulter les grands travaux des spécialistes, trouveront dans ce manuel de dimensions restreintes un ensemble de faits et un exposé des principes, qui leur permettront de s'orienter dans un domaine où les théories et leurs applications diverses ont été soumises à des transformations fréquentes dans le cours des trente dernières années. La première partie raconte, très en résumé, la *découverte de la terre*, depuis les Phéniciens jusqu'à l'heure présente, et définit la science géographique ; la seconde partie est consacrée à la *géographie mathématique et physique*, à l'état actuel du globe terrestre, à ses surfaces solides et liquides, à son atmosphère, aux modifications qu'il subit et qu'il subira dans la suite des temps. *La géo-*

graphie humaine remplit le troisième livre; la répartition de l'homme sur la planète, les races, les langues et les religions, les phases générales de la civilisation, l'influence de la nature sur l'activité matérielle et sur les mœurs des humains, y sont étudiées tour à tour. Enfin, la quatrième partie retrace à grands traits la *géographie économique* du globe; les auteurs y passent en revue ses produits alimentaires, les textiles d'origine végétale ou animale, les combustibles et les minéraux, les moyens de transport, etc. Elle se termine par un tableau du monde économique actuel. S'ils s'appliquent à graver dans leur mémoire, et surtout dans leur intelligence, les données coordonnées ici d'une façon si lucide, les collégiens d'aujourd'hui n'auront pas de peine à dépasser en connaissances géographiques les générations antérieures, pour lesquelles la géographie n'était guère qu'un catalogue de noms propres et de chiffres, et qui n'avaient point dans leurs manuels l'agréable surprise de près de deux cents cartes et gravures pour *illustrer* les notions abstraites qu'on s'efforçait d'implanter dans leur cerveau [1].

S.

Jean Lahor. **Le bréviaire d'un panthéiste et le pessimisme héroïque.** Paris, Fischbacher, 1906; in-18 de 325 pages.

Ce n'est pas un système philosophique, ni l'exposé d'une doctrine qu'on trouvera dans ce petit volume. Des citations empruntées aux œuvres les plus diverses et aux civilisations ou aux religions les plus variées sont réparties en un certain nombre de chapitres, et reliées entre elles, çà et là, ou commentées par les réflexions de M. Lahor. L'auteur de l'*Illusion* et de la *Gloire du néant* n'y renie point sa croyance à l'unité de la Substance et de la Force, mais il insiste — par lui-même et par les aphorismes de ses principaux « répondants » — sur « le pouvoir qui appartient à l'homme de faire, par ses énergies propres, en dépit des fatalités qui l'oppriment, sa destinée ou une partie de sa destinée. »

Comme à tous les « bréviaires » qui ne s'en tiennent pas à un seul ordre de références, on pourra reprocher à celui-ci de juxtaposer des citations où le même mot peut très bien n'avoir pas le même sens. « Dieu » ou « amour » veut-il dire la même chose dans l'*Imitation* et dans Zénon, dans Pascal et dans V. Hugo, et n'y a-t-il pas quelque violence à emprunter pour un édifice nouveau des matériaux adaptés à d'autres constructions? L'optimisme avec lequel M. L. annonce la formation d'une humanité plus haute n'est-il pas, d'autre part, une

---

1. Henri Barth (p. 27) n'était pas Anglais mais Allemand. — P. 37, au lieu de *François Kerguélen*, il faudrait mettre *le français Yves-Joseph de Kerguélen*.

transposition des croyances à l'au-delà ? Et son pessimisme ne serait-il pas plus véritablement « héroïque » si, abandonnant cette foi progressiste, il conservait cependant son goût de l'effort moral, son stoïcisme et son amour de la justice? Ce florilège panthéiste a d'ailleurs sa vivifiante beauté. On s'étonne d'y voir Shelley si faiblement représenté ; mais on est heureux d'y trouver une abondante cueillette d'antique littérature aryenne, salubre, sereine et claire.

F. BALDENSPERGER.

L'Esprit de la guerre moderne. La manœuvre de Saint-Privat (18 juillet-18 août 1870), par le général H. BONNAL. Paris, Chapelot, 1906. In-8°, vi et 500 p.

Ce nouveau volume du général Bonnal est d'une lecture facile, agréable, et l'auteur a narré les faits avec une extraordinaire intensité de vie et de vérité. D'une façon saisissante il met en relief la valeur du soldat français et la pusillanimité du haut commandement, la « paresse d'esprit » de Bazaine qui « attendant tout du hasard, était loin de vouloir donner des ordres » et « n'avait ni un but, ni un plan, ni la volonté de vaincre ». Pour être juste, il ajoute d'ailleurs que les lieutenants du maréchal, à une exception près, « n'étaient guère moins faibles que lui » : personne ne savait la guerre napoléonienne ; l'ignorance de la guerre, telle que l'armée française l'avait faite durant les campagnes de la Révolution et de l'Empire, était absolue.

Les anecdotes appuient les jugements. « Entre temps, et sans doute pour donner un aliment à son activité professionnelle qui, elle, n'était pas montée en grade, le maréchal Bazaine joua au capitaine d'artillerie en mettant lui-même en position les quelques batteries que les circonstances amenèrent à sa portée. Au combat de Montereau, Napoléon aurait pointé une pièce et répondu aux canonniers qui le suppliaient de ne pas tant s'exposer : le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. Cette répartie, vraie ou fausse, mais passée à l'état de légende, a sans doute motivé les prétentions du maréchal Bazaine comme artilleur. On ne peut que le plaindre d'avoir essayé de faire du maître des batailles une imitation qui, de sa part, ne pouvait être que pure singerie ».

Les portraits des principaux personnages sont vivants : Moltke avait la qualité maîtresse d'un général en chef d'après Napoléon, « une tête froide qui reçoit l'impression juste des objets » ; Schœning « se faisait, grâce à sa haute culture intellectuelle, une idée très élevée des devoirs qui incombent à un chef placé inopinément en face d'une circonstance grave »; Manstein « brave comme son épée, dur pour

lui-même comme pour les autres, très versé dans les détails du service de l'infanterie, était d'une intelligence ordinaire et peu instruit »; Alvensleben « doué du coup d'œil stratégique qui suppose un profond psychologue et possédant un grand caractère »; Ladmirault « ne craignait pas les responsabilités, savait se faire obéir et en toutes circonstances; on l'a vu réfléchi, actif, confiant en lui-même et dans ses troupes : c'était un chef. »

Des mots heureux viennent parfois éclairer et comme égayer le récit : « Maustein eut alors l'idée plus ingénue qu'ingénieuse de faire exécuter des feux de salve pour effrayer les Français. *Ce divertissement terminé*, la brigade fut ramenée, etc. ».

Ce qu'on remarquera surtout dans cet ouvrage, qui s'arrête au soir du 16 août, à la fin de la bataille de Rezonville, c'est la critique raisonnée des ordres donnés et des mouvements exécutés. De cette étude se dégage, à toutes les pages, un grand enseignement. En étudiant les fautes, on apprend à les éviter.

Henri Baraude.

Gedichte Martin Greifs, Auswahl für die Jugend. Leipzig, Amelang, 1905. In-8°, 75 p. 80 pfennigs.

Greif peut être rattaché à l'Ecole de Munich et à l'Ecole souabe tout ensemble. C'est un second Uhland. Comme Uhland, il a fait des drames, mais sans succès : il traite des sujets déjà maniés avant lui, il manque trop souvent d'énergie et de chaleur. Toutefois, c'est un lyrique original. Il n'a pas l'heureuse concision de Lingg et les images entraînantes de Grosse. Mais il chante la nature et l'amour, sinon avec puissance, du moins d'une façon simple et naïve, avec finesse, avec tendresse, et s'il est fréquemment trivial ou affecté — qu'on nous pardonne ce jugement sévère — il attrape parfois le ton populaire, et sa poésie a quelque chose de sain, de pur et de doux qui ravit et rafraîchit l'âme. C'est donc une heureuse idée qu'a eue M. Jules Sahr d'éditer un choix de vers de Martin Greif pour la jeunesse, ou, comme il dit, pour l'école et la maison, *für Schule und Haus*. Ce choix a été très bien fait [1], et l'éditeur s'est borné à ce choix : pas d'introduction, pas de notes. Il n'a pas négligé les pièces patriotiques : celle où le vieil habitant du Schleswig-Holstein entend avec joie la chanson allemande retentir dans les rues, celle où le poète voit sur le champ de bataille de Wœrth amis et ennemis couchés à

---

1. Il s'est attaché à aller du facile au compliqué, des poésies aisées et intelligibles à tous aux morceaux plus difficiles et d'art plus raffiné.

côté les uns des autres « comme s'ils étaient frères depuis qu'ils sont au ciel », celles où il célèbre le Seigneur qui, à Sedan, enferma si bien les ennemis qu'ils ne purent échapper, l'Allemagne qui remporte de nouvelles victoires dans la paix comme dans la guerre, Bismarck, « le héros qui grava son nom dans le tronc du chêne allemand », et l'Afrique allemande, *Deutsch-Afrika*, « achetée par du sang allemand ».

A. C.

Erich Adikes. **Kant contra Haeckel.** 2e Auflage. Berlin, Reuther et Reichardt, 1906. In-8°, 160 p. 2 mark 40.

Nons n'avons plus à faire l'éloge de ce livre, dont la première édition a déjà montré la grande valeur. Le remaniement est surtout sensible dans l'introduction, qui établit nettement la valeur philosophique de Haeckel et sa vraie situation vis-à-vis de Kant. En outre l'ouvrage entier tient compte des deux dernières publications de Haeckel parues depuis la première édition, à savoir les *Lebenswunder* (1904) et les trois discours de Berlin dits *Der Kampf um den Entwicklungs-Gedanken* (1905). On connaît la thèse qu'Adikes développe avec une verve magistrale et une clarté digne des meilleurs penseurs : Haeckel n'est pas du tout le moniste qu'il prétend être ; il est un vulgaire matérialiste qui ne se distingue de ses confrères que par ses inconséquences, ses ignorances et ses obscurités ; il est surtout un croyant de la plus belle eau, dogmaticien et métaphysicien s'il en fut. C'est Adikes qui est le vrai moniste et panthéiste, idéaliste critique qui ne se sépare de Kant que sur ce point — fort important, il est vrai — que pour lui les choses en soi ne sont pas en dehors du temps et de l'espace. Son passage capital est celui (n° 49 et suiv.) où, d'un mot, il enlève le terrain sous les pieds des matérialistes en déclarant la matière une pure œuvre de notre esprit, qui n'existe que comme état de conscience. C'est au troisième chapitre qu'il expose son monisme panthéisme comme postulat, mais non comme dogme, et ses vues sur la théorie évolutionniste, dont Haeckel tire des conséquences nullement nécessaires. Nous regrettons de ne pouvoir entrer ici dans plus de détails sur les idées de M. Adikes, dont le grand mérite est d'avoir rappelé que toute conception du monde est basée sur la foi, et qu'ainsi la science, dès qu'elle sort des faits isolés pour en déduire des conclusions génerales, use du même procédé que la religion.

Th. Sch.

— M. Baumann, de l'Université de Gœttingue, continue sa polémique antikantienne contre M. L. Goldschmidt, en publiant une *Welt-und Lebensansicht in ihren realwissenschaftlichen und philosophischen Grundzügen* (Perthes, Gotha, 1906, 81 p. M. 1,50). Il a accumulé dans cette brochure un amas de menus faits scientifiques suffisants pour fournir la matière de plusieurs volumes. Il discute, entre autres choses, pour la réfuter, la défense de Kant par J. Schultz : *Prüfung der kantischen Kritik der reinen Vernunft* (1789), défense que Goldschmidt avait trouvée victorieuse. « Il subsiste, dit M. B., que Kant, en admettant les choses en soi, comme cause objective de la sensation, leur a appliqué la notion *a priori* de cause, et que, pour les éléments à priori de l'idée d'espace, il a absolument refusé celle-ci aux choses en soi » (p. 14). Il faut noter aussi les modifications apportées par M. B. au *cogito ergo sum* (p. 24), sa définition de la matière (34) et de la vie (40), ses développements sur la théorie de la descendance (51), ses réflexions psychiques (65), celles sur Nietzsche et sur l'esprit de la littérature française actuelle (73), enfin sa manière de récuser le monisme (76). P. 74, l. 10 d'en bas : *Murgets* est sans doute à changer en *Murgers*, et p. 62, av. dern. l., *vorüher* en *vorüber*. — Th. Sch.

— *Ueber die Willenstätigkeit und das Denken* (Gœttingen, Vandenhœck et Ruprecht, 1905, 294 p., 10 M.) donne les résultats des expériences faites aux instituts psychologiques de Wurzbourg et de Gœttingue par M. N. Ach, privatdocent à Marbourg. Ces résultats ont déjà été communiqués en partie dans la thèse (*Habilitationsschrift*) de l'auteur, présentée en été 1902 devant la faculté de philosophie de Gœttingue, ainsi que dans le rapport sur le premier congrès de psychologie expérimentale (Giessen, 1904). Les expériences qui les ont amenés eurent pour point de départ une série de recherches sur les réactions et s'occupent surtout du problème de la volonté ou du moins d'une de ses deux faces : de la détermination s'accomplissant à la suite d'une intention ou d'une résolution. Le premier chapitre expose la méthode observée, le deuxième et le troisième traitent des réactions, le quatrième des effets de suggestion posthynotiques et de leurs tendances déterminantes, ainsi que de l'abstraction et de l'attention. Enfin un Appendice (p. 250) offre une série d'expériences sur le chronoscope de Hipp, décrit minutieusement par Wundt dans ses *Grundzüge der physiologischen Psychologie*. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 juillet 1906.* — Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole française de Rome, donne quelques renseignements sur les fouilles entreprises à Bologne par M. Albert Grenier, membre de l'Ecole. Ces fouilles ont pour objet de déterminer les rapports entre le développement de deux nécropoles antiques, l'une étrusque et l'autre italiote. De là peut sortir une certaine lumière sur les relations entre la civilisation étrusque et celle qui l'a précédée dans cette partie de l'Italie et dans l'Italie en général.

M. René Pichon communique une étude sur la politique de Constantin d'après le témoignage des *Panegyrici Latini*. Cette politique, dont les harangues officielles permettent de suivre pas à pas les transformations successives, peut se résumer ainsi : substitution d'une monarchie héréditaire à une monarchie fondée sur l'adoption; élargissement du paganisme en un déisme éclectique susceptible de s'accommoder avec le christianisme ; et, envers les Barbares, abandon de la politique défensive pour une politique belliqueuse. — MM. Perrot, S. Reinach, Boissier, Mgr. Duchesne, Alfred Croiset présentent quelques observations.

M. de Vogüé entretient l'Académie d'une petite église sise au village de Sauveplantade, sur les bords de l'Ardèche. Elle s'élève sur les ruines d'un temple de Jupiter : une inscription romaine y est conservée. L'église a été bâtie à la fin du XIe ou commencement du XIIe siècle : la coupole qui couvre le centre du transept a la forme d'une pyramide portée sur des trompes. C'est peut-être la seule qui existe en France. Un des grands arcs s'appuie sur un chapiteau de forme trapézoïdale, orné de rosaces sculptées en méplat, d'un faire qui rappelle l'art oriental. M. de Vogüé considère ce chapiteau comme ayant appartenu à une église bâtie vers le VIIIe ou le IXe siècle.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'un rapport de M. l'abbé Leynaud, curé de Sousse, sur les fouilles des catacombes d'Hadrumète.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 juillet 1906.* — M. S. Reinach dans une lettre adressée au Secrétaire perpétuel, rappelle qu'on lit dans Pline, XXXVI, 36 : *Venerem lavantem sese Daedalsas, stantem Polycharmus.* Les éditeurs admettent une lacune avant ou après *stantem*. La Vénus de Daedalsas a été identifiée : c'est la Vénus accroupie. Celle que Pline mentionne en même temps, comme l'œuvre de Polycharmus, d'ailleurs inconnu, devait être aussi une statue célèbre. M. Reinach propose de compléter ainsi : *Venerem lavantem sese Daedalsas, stantem [pede in uno] Polycharmus.* A elle seule, l'épithète *stantem* ne peut suffire pour caractériser une Vénus; il n'en est pas de même si elle est décrite comme debout sur un seul pied. Or on possède près de cent répliques ou imitations d'une figure de Vénus debout sur un seul pied, chaussant ou rajustant sa sandale. L'original était probablement à Aphrodisias, car on le trouve reproduit sur les monnaies de cette ville. Il devait être en marbre, la plupart des répliques en bronze étant pourvues d'un support; la collection De Clercq en possède plusieurs. Le chapitre de Pline où est mentionné Polycharmus concerne précisément les sculpteurs en marbre. M. Reinach croit donc qu'on peut attribuer à Polycharmus un charmant motif dont se sont inspirés tant d'artistes alexandrins et gréco-romains; une petite réplique en pierre de cette statue a été découverte autrefois à Alésia.

M. Delisle communique, de la part de M. Lauer, la photographie du verso d'un feuillet qui a fait partie d'un antique exemplaire de Tite Live en écriture onciale, pouvant dater du Ve siècle, à deux colonnes, avec un titre courant au haut de la page en très petites capitales. Le feuillet a été coupé en quatre morceaux, qui ont servi à envelopper des reliques, et a reçu, probablement au VIIIe siècle, une authentique, c'est-à-dire une inscription indiquant la nature de la relique enveloppée. Quand on aura la photographie du recto, on pourra lire les authentiques. Dès maintenant on peut en déchiffrer une : *De petra de presep... Domini...*

M. Schlumberger dit qu'il a reçu plusieurs fois d'excellentes nouvelles de M. G. Millet, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, chargé d'une mission du Ministère de l'instruction publique. Son voyage dans la péninsule des Balkans s'est poursuivi dans les meilleures conditions. En Serbie comme en Macédoine, il a pu visiter un nombre considérable d'églises et de couvents, entre autres les superbes édifices de Manassia et de Ravanitsa. Sa dernière lettre est datée d'Uskub, au moment de son départ pour Salonique et Athènes.

M. Homolle lit un mémoire de MM. Jouguet, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille, et Lesquier, professeur agrégé de l'enseignement secondaire, sur un papyrus de la nécropole de Ghorân, dans le Fayoum. Le document date de l'année 27 du roi Ptolémée II Philadelphe, 289 avant J.-C. C'est un devis de travaux de terrassement et de canalisation, accompagné d'un plan très clair et très bien conservé. Il donne sur l'aménagement des terres, sur les mesures agraires, sur les régions du travail et le prix de la main-d'œuvre des renseignements curieux et en partie nouveaux.

M. Homolle, rappelant les fouilles de MM. Jouguet et Lefebvre à Magdola et à Ghorân, l'importance de leurs découvertes, la valeur de leurs publications antérieures, annonce ensuite que M. Jouguet a fondé dans l'Université de Lille un petit institut papyrologique, et que, avec le concours de M. Lefebvre, son compagnon de fouilles, de M. Collinet, professeur à la Faculté de droit, et de M. Lesquier, il prépare une édition complète en deux volumes des papyrus recueillis par lui en Egypte. Un premier fascicule de Ghorân est déjà sous presse.

M. Bouché-Leclercq annonce le travail important que M. Lesquier, l'auxiliaire de M. Jouguet, prépare sur les institutions militaires de l'Egypte, sur les Lagides. Il discute le sens du terme ναύβιον.

M. Cuq fait une communication sur les khoudourrous du Musée du Louvre. — MM. Babelon, Viollet et Heuzey présentent quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 juillet 1906.* — M. Grenier, membre de l'Ecole française de Rome, rend compte des fouilles qu'il a été chargé de diriger à Bologne. Sur l'emplacement de la nécropole archaï-

que précédemment reconnue par les archéologues bolonais, il a trouvé quatre tombes de caractère relativement récent et une autre de caractère purement étrusque. Dans la nécropole étrusque, il a mis au jour une quinzaine de tombes à inhumation, contenant des vases figurés et autres objets d'importation grecque. Il doit retourner prochainement à Bologne continuer la recherche qu'il a entreprise des tombes villanoviennes les plus archaïques et des sépultures de transition entre l'époque villanovienne et l'époque étrusque.

M. Paul Monceaux annonce qu'il a reconstitué une nouvelle série d'ouvrages donatistes: les ouvrages de Gaudentius, évêque donatiste de Thamugadi (Timgad) au temps de saint Augustin. Vers 420, quand le tribun Dulcitius fut chargé d'appliquer à Thamugadi les lois contre les schismatiques, Gaudentius menaça de se brûler dans son église avec ses fidèles; à cette occasion, il soutint de vives polémiques contre Dulcitius et contre Augustin. A cette affaire se rapportent dix documents, dont trois (deux livres d'Augustin *contra Gaudentium* et une lettre du même à Dulcitius) sont dès longtemps connus. Sept autres peuvent être reconstitués en tout ou en partie : deux édits de Dulcitius, deux lettres de Dulcitius à l'évêque donatiste de Thamugadi et à l'évêque catholique d'Hippone; enfin, trois ouvrages de Gaudentius.

M. Mispoulet s'efforce de préciser la date, si controversée, des biographies des empereurs romains, contenues dans le recueil connu sous le nom d'*Historia Augusta*, à l'aide des institutions qui y sont mentionnées ou décrites. En étudiant tout particulièrement le consulat, il montre que trois auteurs, peut-être quatre, connaissent la réforme opérée sous le règne de Constantin et supposent qu'elle a été appliquée dès le IIIe siècle. Les termes dont ils se servent pour désigner les *consulares* n'ont pas été employés avant la seconde moitié du IVe siècle : c'est donc à cette époque et probablement même à la fin de ce siècle qu'ont été écrites les biographies où il en est fait usage.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 27 juillet 1906*. — M. le marquis de Vogüé communique une charte du 15 octobre 1240 donnant le nom d'un évêque de Viviers appelé Bertrand et qui ne se trouve dans aucune des listes publiées, y compris la *Gallia Christiana*. C'est un traité conclu entre l'évêque et le seigneur de La Gorce au sujet du siège qu'à l'instigation de l'évêque il avait fait du château de Sampzou et de la capture du seigneur de ce château. — M. de Boislile présente quelques observations.

M. Salomon Reinach annonce que MM. Regnault et Cartailhac ont découvert, sur les parois de la grotte de Gargas, près de Saint-Bertrand de Comminges, un grand nombre de mains humaines peintes sur fond rouge ou sur fond noir. — M. l'abbé Breuil a relevé une série très considérable de peintures et de gravures sur les parois des cavernes voisines de Santander; les plus remarquables présentent un éléphant (non un mammouth), un bouquetin et un grand singe à longue queue.

M. Lair communique, de la part de M. Héron de Villefosse, une note et un croquis de M. Brutails, correspondant de l'Académie, relatifs à une voûte en pyramide dans l'église de Saint-Orens de La Reulle, près Saint-Savin (Hautes-Pyrénées). Cette voûte présente une grande analogie avec celle de l'église de Sauveplantade signalée récemment par M. de Vogüé.

M. Cagnat annonce que l'on a découvert dans la mine de cuivre de Aljustzel (Portugal) une table de bronze portant une longue inscription latine. C'est un règlement relatif à l'exploitation de la mine. M. Cagnat en lit une traduction et insiste sur l'importance du document.

M. Salomon Reinach signale les témoignages concordants de deux humanistes, Pontanus et Cælius Rhodiginus, suivant lesquels les Gètes auraient élevé un tombeau à Ovide devant la porte de la ville de Tomes (Varna). Pontanus cite, comme autorité, le grec Georges de Trébizonde, qui disait avoir lu cela dans un « bon auteur ». M. Reinach croit que le « bon auteur » en question est le moine Planude, traducteur d'Ovide en grec vers 1300. Il entre, à ce propos, dans quelques détails sur un manuscrit perdu, autrefois possédé par Rhodiginus, et considéré à tort, au XIXe siècle, comme ayant été fabriqué par le savant. Rhodiginus a cité aussi deux vers de Plaute qui ne se rencontrent pas ailleurs, alors que rien n'autorise à croire qu'il les ait imaginés. — MM. Chatelain et Boissier présentent quelques observations.

M. Mispoulet continue la lecture de son travail sur la date de la rédaction de l'*Historia Augusta*. Partant de la réforme profonde du consulat opérée vers 315 par Constantin, il s'efforce d'établir que c'est le consulat ainsi réformé qui est mentionné par les auteurs de l'Histoire Auguste. Trois passages attribués à Lampridius et à Vopiscus supposent que les consuls suffects sont, dès le IIIe siècle, nommés par le Sénat; il en résulte que, pour ces auteurs, la réforme du consulat a été effectuée à une époque assez lointaine pour qu'ils n'en aient pas gardé le souvenir. Sept autres passages empruntés à Capitolinus, à Capitolinus ou Lampri-

dius, à Lampridius et à Vopiscus, c'est-à-dire à trois ou peut-être à quatre des auteurs du Recueil sur cinq (en négligeant Vulcatius Gallicanus, auteur d'une biographie unique), emploient, pour désigner les *consulares*, une expression nouvelle que la réforme du consulat a rendue nécessaire et qui n'est usitée dans les sources littéraires, épigraphiques ou juridiques, que dans la seconde moitié du IVe siècle. C'est donc à cette époque qu'auraient été rédigées les biographies dans lesquelles se trouvent les passages cités. M. Mispoulet se croit d'autant plus fondé à proposer cette solution que ses recherches sur les autres institutions ont abouti au même résultat.

M. Emile Bertaux présente les photographies de plusieurs panneaux anciens étudiés par lui à Valence (Espagne) : un triptyque flamand de la seconde moitié du XVe siècle ; plusieurs panneaux du grand retable léonardesque de la cathédrale de Valence, dont les volets ont été peints en 1527 par deux Espagnols, Fernando de los Llanos et Fernando de l'Almedina ; un très curieux panneau du peintre italien Paolo di Santa Leocadia, qui représente, aux pieds de la Vierge, les trois fils d'Alexandre VI. César Borgia, accusé de l'assassinat de son frère le duc de Gandia, est représenté dans l'attitude d'un vaincu ou d'un prisonnier qui rend son épée, la garde en bas : il semble donc avouer et expier son crime.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 août 1906.* — M. Collignon communique un rapport d'ensemble de M. Gaudin sur les fouilles poursuivies à Aphrodisias pendant la campagne d'été de 1905. A ce rapport sont jointes les photographies des statues et des pièces d'architecture découvertes principalement dans les Thermes d'Aphrodisias.

M. Léon Dorez fait une communication sur la collection de manuscrits de Lord Leicester à Holkham-Hall (Norfolk, Angleterre). Grâce à la libéralité du possesseur, M. Dorez a pu terminer, dans un cinquième voyage à Holkham, l'examen des 750 manuscrits dont il avait entrepris le catalogue, aujourd'hui achevé. Cette collection comprend, outre un certain nombre de traités provenant d'Edward Coke, le célèbre adversaire du chancelier Bacon, une importante série de volumes sortis des bibliothèques de Venise et de Padoue : presque tout le fonds grec — plus de 100 manuscrits — a appartenu à Giulio Giustiniani. De Florence provient un petit livre d'heures exquis aux armes de Pierre de Médicis et d'Alfonsina Orsini et un Evangéliaire exécuté pour le roi de Hongrie Mathias Corvin ; de Reggio, un beau Décaméron de Boccace, enluminé par Taddeo Crivelli, en 1471, pour Alberto d'Este ; de Rome, un cahier de dessins d'antiques attribué à Raphaël et un manuscrits autographe de Léonard de Vinci. L'Allemange est représentée à Holkham par quatre magnifiques livres liturgiques ornés de peintures, reliés en argent doré et qui faisaient autrefois l'orgueil de l'abbaye guelfe de Weingarten. Six grands volumes, ornés d'admirables miniatures, viennent de la bibliothèque des ducs de Bourgogne ; quinze autres, de celle de Raphaël de Marcatel, bâtard de Philippe le Bon. L'Angleterre a aussi fourni à cette collection d'intéressants manuscrits ; mais presque tous les plus beaux sont sortis, vers le commencement du XVIIIe siècle, du couvent des Augustins déchaussés de Lyon. M. Dorez signale, en terminant, une merveilleuse Bible à peintures du XIVe siècle, probablement exécutée à Avignon et qui était encore à Rouen en 1788. Il se propose d'ailleurs de communiquer prochainement à l'Académie une centaine d'excellentes photographies des meilleures miniatures contenues dans les manuscrits de Holkham-Hall, photographies exécutées à l'aide des subventions qui lui ont été accordées par l'Académie elle-même et par la Société des Bibliophiles français.

M. l'abbé Thédenat donne lecture du rapport qu'il a rédigé, au nom de la commission des Antiquités de la France, sur le concours de l'année 1906.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur l'état des publications de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 13 août — 1906

Atharva-Veda, I, 1, trad. La Terza. — Mitchell, La Perle. — Jarfhlaith, Poésies lyriques. — Prarond, Le Livre Rouge et le Livre Blanc d'Abbeville. — Charité Pirkheimer, Mémoires, trad. J. Ph. Heuzey. — Féret, La Faculté de théologie de Paris, IV. — M. de Waldberg, Le roman sentimental en France, I. — Correspondance de Roland Dupré, p. Barbey. — Correspondance de Stanislas avec les rois de Prusse, p. Boyé. — Bonn, La colonisation anglaise en Irlande. — Bonet-Maury, Islamisme et christianisme en Afrique. — Munoz, Monuments d'art, I. — Rolland, Michel-Ange. — Rosenthal, Géricault. — Baumann, Anti-Kant. — Goldschmidt, L'Anti-Kant de Beaumann. — Cassirer, Le problème de la connaissance.

Atharva-Veda tradotto e commentato dal Dott. Ermenegildo La Terza, libero docente di filologia sanscrita nell' Università di Napoli. I, 1. — Naples, Priore, 1906, un fascicule de 64 pp.

Depuis une dizaine d'années, les traductions de l'Atharva-Véda en allemand, anglais et français se sont à tel point multipliées, que le besoin d'une version nouvelle ne se faisait vraiment pas trop sentir, surtout au moment même où paraît enfin, grâce aux soins de M. Lanman, le monumental Atharva de Whitney. Mais il est fort naturel que l'Italie ait voulu avoir la sienne : la part importante qu'elle prend au progrès des études sanscrites et la diligente compétence apportée par M. La Terza à l'accomplissement de sa tâche légitiment entièrement cette honorable prétention.

Ce n'est pas, bien entendu, que nous trouvions chez lui beaucoup d'inédit. A cet égard, ses cinq ou six devanciers ne lui ont presque rien laissé à faire : les hymnes intéressants ont été abondamment commentés; le Kauçika-Sûtra est traduit en très grande partie, et ses prescriptions, méthodiquement classées, ont même fourni la matière d'un traité européen de magie hindoue. Le mérite du présent traducteur n'en est pas moins grand, non seulement d'avoir utilisé, avec talent, sûreté et indépendance de critique, tous ces travaux antérieurs, mais encore et surtout d'avoir recherché et soigneusement consulté, dans divers recueils périodiques, — notre *Journal Asiatique* (p. 43), les *Mededelingen* des Pays-Bas (p. 53), etc., — les essais d'explication

épars qui se rapportaient aux hymnes qu'il traduisait. Bien peu de chose a échappé à sa remarquable information.

Le fascicule qu'il nous donne contient tout le livre Ier de l'A. V., et il nous promet la prochaine apparition d'une 2e livraison, qui comprendra les livres II-III. En lui souhaitant le succès de son entreprise, on doit toutefois lui conseiller de modifier, s'il est possible, son système d'impression : elle est fort correcte assurément, et suffisante, bien que déplaisante, pour la transcription du sanscrit ; mais elle est de lecture pénible dans le commentaire, composé en longues notes à lignes trop serrées qui occupent souvent plus des trois quarts de la page et épouvantent d'avance le regard. Il y aurait, en tout cas, grand avantage, soit à reléguer le commentaire à part [1], soit au contraire à le morceler en l'intercalant dans le texte à la suite de chaque stance comme dans la traduction de Whitney.

Le caractère de la traduction de M. L. T. n'implique naturellement de ma part qu'un fort petit nombre d'observations de détail ; mais j'en ai une à faire sur la toute première stance. Quand le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg a traduit *trishaptás* par une « unbestinunte Vielheit », il était excusable, ne possédant pas la documentation qui a été depuis mise au jour ; je ne crois pas qu'il soit permis de le suivre, en traduisant arbitrairement « a dozzine » (p. 4), aujourd'hui que nous sommes pleinement édifiés sur le caractère omineux du nombre 21 et son intervention courante dans toute la magie atharvanesque [2] : les *trishaptás* sont bien « 21 « ou « 3 fois 7 », comme on voudra, mais ni plus ni moins. — P. 17 (sur 11.3), il m'étonne qu'un professeur de philologie paraisse approuver une relation supposée entre gr. ὁρμή et lat. *salvus*, qui n'ont de commun que l'initiale. — P. 21 (sur 13. 2), le sens de « fluidité » pour *pravát* est rendu extrêmement douteux par l'existence d'autres composés pareils où la préfixation est manifeste, *ud-vát*, *pará-vát*, etc. : tout au plus pourrait-on soutenir qu'il a existé un mot *prav-át* « fluidité » et un mot *pra-vát* « pente » et qu'ils se sont confondus ; mais cette conjecture en l'air ne me paraît pas nécessaire, et en traduisant partout *pravát* par « pente » on obtient un sens au moins satisfaisant [3]. — P. 36 (sur 22. 3, *rohinîdevatyás*), l'histoire de l'exégèse du mot est tant soit peu inexacte : longtemps avant M. Bloomfield, Bergaigne et moi avions proposé la correction ; M. Bloomfield l'a adoptée en l'améliorant, et je me suis immédiatement rallié à son amélioration [4].

V. HENRY.

---

1. En le composant alors, bien entendu, en un caractère plus fort et plus espacé.
2. Cf. *Magie hindoue*, index, s. v. « Vingt et un ».
3. Dans cette stance même, l'éclair peut être dit « fils de la pente » [de la voûte du ciel] toutefois avec un jeu de mots entre *pravatas* et *plavatas* « fils du fluide » ?
4. *Magie hindoue*, p. 182.

S. Weir Mitchell, **Pearl rendered into Modern English verse.** New-York, The Century Co., 1906, 57 pp.

Jarfhlaith, **White Poppies.** Oxford, Blackwell, 1905. 190 pp.

Dans la collection Cotton conservée au Musée britannique se trouve un manuscrit du XIV[e] siècle qui renferme deux poèmes probablement du même auteur, mais d'un caractère tout différent. Tandis que le premier est la merveilleuse histoire de *Gauvain et du Chevalier vert*, l'autre est un court poème allégorique que l'on a intitulé la *Perle*. Dans la *Perle* il n'est plus question d'aventures extraordinaires, de magiciens et de chevaliers, le poète puise son inspiration dans une douleur réelle ; il a perdu sa fille, sa perle ; celle-ci a roulé dans l'herbe ; il ne la retrouve plus. Dans sa détresse il a une vision : une jeune fille lui apparaît, c'est sa perle ; il la reconnaît maintenant, il sait qu'elle n'est pas perdue à jamais. C'est ce chant de deuil d'un accent si sincère et si poignant que le D[r] Mitchell a délicatement traduit en vers anglais modernes. Débarrassé de quelques longueurs, accessible à tous ceux qui parlent anglais, cet *In Memoriam* du Moyen Age a conservé sa beauté propre, celle d'un tableau de primitif où le sentiment est vrai et l'exécution, malgré l'inexpérience, exquise.

Les poésies lyriques de Jarfhlaith sont pleines de promesses. Je ne sais si je me trompe, mais je crois reconnaître dans ces vers l'accent si difficile à imiter des poètes « cavaliers ». Ce serait une note nouvelle dans le lyrisme anglais contemporain. Jarfhlaith a des défauts de jeunesse, des faiblesses, des redondances. Il y a même, et c'est là que le débutant se trahit, des fautes d'impression !

Ch. Bastide.

Introduction à quelques parties d'une Etude : Les lois et les mœurs à Abbeville 1184-1789 [1]. Tables combinées et extraits du Livre Rouge et du Livre Blanc de l'Echevinage par E. Prarond, Paris, H. Champion, 1906, VII, 286 p. in-8°.

Sous ce titre un peu confus, le doyen des historiens du Ponthieu et de la cité d'Abbeville [2], M. E. Prarond, a mis au jour un recueil d'extraits de deux manuscrits précieux de la bibliothèque de cette ville, le *Livre Rouge* et le *le Livre Blanc*. Le premier est une espèce de registre des sentences judiciaires rendues par les autorités bourgeoises, le second renferme les correspondances du magistrat avec les princes et les évêques, les arrêts du Parlement, etc. Ces extraits

1. C'est évidemment une faute d'impression, à moins que le présent volume ne soit encore suivi de plusieurs autres, car il s'arrête en 1379.

2. On trouve à la fin du volume (p. 279-286) la *Bibliographie* des volumes et des articles de M. P. que cet érudit a consacrés depuis 1849 à l'histoire locale, surtout dans les *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*.

devaient figurer à l'origine comme pièces justificatives d'une série d'études qui ne sont pas encore prêtes pour la publicité; quoi qu'il en soit, le présent volume, (tiré seulement à cent trois exemplaires), sera le bien venu auprès de tous ceux qui s'occupent du droit municipal et de l'histoire de la civilisation française au moyen âge, du xII^e au xIV^e siècle. Rangées sans distinction d'origine, uniquement d'après l'ordre chronologique, et non pas distribuées sous des rubriques spéciales, ces notes (soit simples analyses, soit copies plus textuelles)[3] leur donneront l'impression immédiate des mœurs de la population d'Abbeville et les feront pénétrer ainsi dans la mentalité de l'époque. On y trouve un peu de tout, relations d'affaires avec des combourgeois ou des gens du dehors, organisation de la propriété urbaine, même quelques rares faits touchant à l'histoire politique, mais surtout de nombreux cas d'application des lois criminelles, qui nous permettent de nous faire une idée très exacte de la barbarie des mœurs d'alors et des pénalités par lesquelles on essayait de la réfréner quelque peu sans trop y réussir. Ce qui frappe surtout, c'est la grande variété des punitions judiciaires appliquées au cours d'un siècle et demi aux mêmes actes coupables et la différence entre la manière de voir des hommes d'alors et la nôtre, sur ce qu'ils regardaient comme des crimes et sur ce qui leur semblait des peccadilles. On voit bien, par exemple combien peu valait au XIIIe et au XIVe siècle la vie humaine, en constatant que presque toujours un meurtre (une *navrure*) était simplement puni du bannissement, que ce fût un jeune homme assassinant sa fiancée ou un bourgeois égorgeant une fille publique, une servante-maîtresse coupant la gorge à son maître ou même un frère tuant un prêtre, son frère. Quelquefois on coupait encore le poing au meurtrier ou l'on abattait sa maison, mais il n'était presque jamais occis. Même mansuétude pour les viols; le bannissement était le châtiment habituel : deux clercs qui abusent d'une fillette de sept ans, un notable qui « ravit » de nuit une bourgeoise, en brisant sa porte, sont simplement chassés de la ville, et il faut descendre jusqu'à 1476 pour rencontrer une sentence de mort portée contre un vieillard qui a commis plusieurs attentats à la pudeur contre des enfants en bas âge. Par contre les voleurs sont punis avec une sévérité qui nous paraît excessive. Si parfois on se contente de leur couper les oreilles, le plus souvent ils sont pendus. Un clerc, coupable d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, est simplement remis à l'évêque, mais sa femme (?) est enterrée vive; une autre femme, qui a voulu noyer son enfant, est brûlée, et, ce qui peut sembler encore plus féroce, c'est qu'une malheureuse qui *entóla* le capitaine du château d'Abbeville, fut enfouie vive également, en 1420. Brûlée vive aussi, une femme qui

3. L'auteur a scrupuleusement indiqué les cas où il n'a pu déchiffrer entièrement les manuscrits.

avait voulu se tuer en se jetant à la rivière, mais qui fut repêchée. Un bourgeois qui s'était pendu dans sa maison, est décroché, pour être rependu au gibet; un clerc ayant également commis suicide, sa maison fut démolie et ses biens confisqués. C'est seulement en 1394 que le Conseil de ville décida que l'usage de démolir les maisons des condamnés ne serait plus suivi. Sans doute il y avait trop de mécréants pour qu'on pût continuer à faire disparaître ainsi les logements disponibles dans la cité !

On le voit, c'est une grande variété de faits de la vie quotidienne du moyen-âge qui passent ainsi sous les yeux du lecteur qui a la patience de parcourir attentivement ces extraits; souhaitons cependant qu'il soit encore donné à M. Prarond de les mettre en œuvre lui-même et de publier bientôt l'ouvrage dont ils ne doivent être que le dossier justificatif.

R.

Un couvent persécuté au temps de Luther. Mémoires de Charité Pirkheimer, abbesse du couvent de Sainte-Claire à Nuremberg, traduits de l'allemand par J. Ph. Heuzey avec une préface de G. Goyau. Paris, Perrin et Comp., 1905, XLV et 252 pages in-18° (Prix : 3 fr. 50 c.).

Ce n'est pas précisément une « révélation » pour ceux qui savent l'allemand, que ces mémoires de Charité Pirckheimer, puisqu'aussi bien voilà plus d'un demi-siècle que le professeur Constantin Hœfler en a publié le texte (en 1853). Ils étaient connus de tous ceux qui s'occupèrent depuis lors un peu sérieusement de l'histoire des mœurs et de l'histoire religieuse de l'Allemagne au seizième siècle. Mais il est certain d'autre part qu'on n'en avait guère parlé chez nous et l'on doit donc des remerciments à M. Heuzey pour les avoir mis à la portée du public français. C'est un document des plus intéressants pour l'étude de la crise religieuse dans une des grandes cités du Saint-Empire romain, et comme on y assiste à la lutte inégale de ce qu'il y a de plus auguste au monde, la liberté de conscience opprimée, contre les forces réunies de l'Eglise officielle et de l'Etat, nul esprit vraiment libéral ne lira sans une émotion sympathique les doléances et les appels de la vieille abbesse de Nuremberg. Elle essaya en vain d'obtenir des représentants de la foi nouvelle cette liberté de pratiquer ses croyances que son Eglise, à elle, n'a jamais accordée aux dissidents que quand elle y a été forcée par les circonstances. Son récit nous communique quelque chose de l'émotion qui la travaillait elle-même et nous rappelle, avec moins d'âpreté, celui de la religieuse genevoise, Sœur Jeanne de Jussie, ou bien encore, mais avec un accent plus personnel, le Mémorial des religieuses de Sainte-Marguerite et de Sainte-Agnès à Strasbourg, qui

date aussi du XVIe siècle et dont le texte fut traduit ou plutôt paraphrasé par le vicomte Théodore de Bussierre en 1860.

Femme de lettres distinguée elle-même, sœur de Willibald Pirckheimer, l'un des premiers humanistes de son temps, la nonne de Sainte-Claire déploya dans ces luttes quotidiennes qui assombrirent et désolèrent sa vieillesse, une grande force de caractère, mais en même temps une souplesse d'allures, une habileté de conduite qui nous donnent une haute opinion de ses capacités intellectuelles. D'ailleurs, dans ces âpres querelles du seizième siècle, c'est un fait, psychologiquement très explicable, que les femmes se passionnent pour les problèmes religieux autant et souvent plus que les hommes et qu'elles déploient, dans un camp comme dans l'autre, une vaillance à toute épreuve, une véritable soif du martyre. Ici la persécution, quelque dure qu'elle nous semble, s'arrêta bien avant le martyre. Si plusieurs des religieuses, réclamées par leurs parents, durent quitter, contre leur gré, le monastère, bien d'autres y restèrent et la vieille abbesse elle-même résidait toujours dans le cloître chéri, quand elle ferma les yeux en 1532, âgée de soixante-seize ans.

Il y aurait beaucoup à dire sur les considérations théoriques que M. Georges Goyau développe dans la préface qu'il a mise en tête du volume. Il ne s'étonnera pas trop, je pense, qu'on refuse d'adhérer à l'affirmation que c'est dans le cloître seulement qu'on trouvait la liberté morale et intellectuelle (p. XXIV), voire même qu'on y « jouissait du maximum de liberté ». Ce n'était pas l'avis des malheureuses que Louis XIV et ses évêques faisaient enfermer dans les couvents des Nouvelles Converties, et si nous étions encore assez naïfs pour croire que la logique gouverne vraiment le monde, nous serions presque tenté d'inviter l'éloquent écrivain a *préfacer* prochainement quelque volume analogue, où l'on nous raconterait, par exemple, la lamentable histoire de Blanche Gamond, cette autre héroïne de la liberté de conscience, dont les souffrances furent autrement cruelles que celles de la vénérable abbesse de Nuremberg. Puisque rien n'est plus beau, selon lui, que « des âmes qui veulent continuer d'aller à Dieu par les voies dont elles avaient personnellement fait choix », je ne vois vraiment pas comment et de quel droit M. Goyau refuserait à la martyre huguenote le tribut légitime de sa respectueuse administration [1].

R.

---

1 A la page 56, on fait régner l'empereur Maximilien I en 1524. Je n'ai pas en ce moment le texte allemand sous les yeux, mais il me semble impossible que la savante Charité Pirckheimer n'ait pas su le nom du souverain qui régnait alors; peut-être est-ce un simple lapsus de l'auteur du *Fils d'Abraham*, le traducteur des Mémoires.

La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret, docteur en théologie, etc. Époque moderne, tome IV. Paris, A. Picard et fils, 1906, II, 446 p. in-8°. (Prix : 7 fr. 50).

C'est le huitième volume de ce grand ouvrage qui mérite d'intéresser les amis des études sérieuses, quelles que soient les observations de détail qu'il suggère, car on ne peut qu'admirer la persévérance intrépide de l'auteur à traiter son sujet à fond, et à dépouiller une littérature des plus abondantes, mais inconnue du grand public et délaissée même par les théologiens [1]. La patience désintéressée avec laquelle M. l'abbé Féret poursuit ses investigations mérite le respect de ceux mêmes qui ne partagent en aucune manière ses sympathies et son estime pour la plupart des auteurs qu'il fait surgir pour nous de l'oubli. Ce nouveau tome est consacré à la revue littéraire du XVIIe siècle, ou plutôt il la commence seulement, car le volume tout entier est consacré à l'histoire des Ubiquistes et des Sorbonnistes.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les tendances de l'auteur; naturellement elles n'ont pas changé. Le livre consacré aux Ubiquistes s'ouvre par un chapitre consacré à Edmond Richer, « célébrité de mauvais aloi », qui « trébucha une première fois, fit ensuite une lourde chute, dont avec peine il essaya de se relever pour en définitive finir assez tristement ». L'auteur ne semble donc nullement persuadé de la sincérité des rétractations successives de l'ex-syndic (p. 19-20). Le chapitre suivant, consacré au cardinal de Richelieu, renferme des considérations assez raisonnables sur sa politique et l'on ne peut qu'en approuver la conclusion : « En résumé, Richelieu est plus grand par ce qu'il a *fait* que par ce qu'il a *écrit* » (p. 51) ; d'autant qu'il ne nous semble pas démontré du tout que le grand diplomate et terrible justicier a réellement composé lui-même les diverses élucubrations « où sa plume se complait dans la description de l'amour des souffrances, des actes de la contemplation et des ardeurs de l'extase ». Je ne croirai à son activité de théologien mystique que lorsqu'on m'aura fait voir ses manuscrits autographes. Un chapitre fort curieux est celui qui nous raconte l'activité littéraire du fameux controversiste jésuite, le P. François Véron, espèce de prestidigitateur théologique qui, pendant des années, protégé par le bras séculier, agonisa de sottises et de provocations publiques les ministres de la religion prétendue réformée, les espionnant dans leurs temples, jusqu'au moment où, nommé curé de Charenton pour mieux surveiller les hérétiques, il s'installa dans cette localité pour « y remporter de nouveaux triomphes [2]. » L'honnête Élie Benoit,

1. Voy. pour les volumes précédents la *Revue* des 12 novembre 1900, 12 mai 1902 et 2 janvier 1905.

2. M. F. déclare que, de l'autre côté du Rhin, Véron recueillit les mêmes éloges. Cependant Leibnitz a écrit que sa méthode « *merito irrisa fuit et a sociis etiam deserta* », ce qui n'est pas un compliment, et si les *Acta Eruditorum* ont dit qu'un

l'historien de l'Édit de Nantes, a trouvé le mot juste pour caractériser ce polémiste de carrefour : « Il aigrissait la populace en la divertissant » encore que, d'après notre auteur, il fut « superlativement animé du zèle évangélique » (p. 91). On aura plus de plaisir à parcourir les notices sur le cardinal de Retz, sur le Bouthillier de Rancé, sur Étienne Le Camus, l'évêque vraiment tolérant de Grenoble, qui ont une physionomie à part; ce n'est pas le cas pour la foule des théologiens qui suivent, Guillaume de Saint-Martin, Philippe Cospéan, Pierre de Besse, Pierre Sarrazin, etc., orateurs sacrés, dogmaticiens ou polémistes également obscurs, et pour les historiens et les poètes, qui leur font suite. François Dyrois, le collaborateur de Mézeray, Nicolas de Hauteville et Louis Bail [1], ne sont guère plus connus et, franchement, ne méritent pas de l'être, si nous en jugeons par les élucubrations poétiques que cite M. F.

Dans le second livre, consacré aux Sorbonnistes, nous trouvons des personnages plus marquants et dont on parle encore aujourd'hui. Voici Jean Boucher, le fougueux curé de Saint-Benoît, l'un des ligueurs les plus acharnés contre Henri III, le panégyriste de son assassin Clément, l'apologiste aussi de l'assassin Jean Chastel, qui voulut tuer Henri IV, ce qui ne l'empêcha pas de s'adresser plus tard, dans sa *Couronne mystique* (1623) aux souverains, comme aux « moutons mignons du bercail du Très-Haut » et de les appeler « nobles rameurs de la barque de Dieu. » Il est mort, presque centenaire, à Tournay, ayant survécu de trois à quatre ans à Richelieu. Voici Godefroy Hermant, « le théologien aux connaissances étendues » qui « s'est enlisé comme tant d'autres dans le jansénisme, jusqu'au point de n'en plus sortir » (p. 247). Voici Antoine Arnauld, « le célèbre mais non irréprochable docteur » auquel l'auteur n'ose pas refuser cependant son respect : « On a appelé le savant et fécond docteur le Grand Arnauld; l'histoire n'a pas à contredire » (p. 278).

Après eux, la chute est profonde, car nous tombons dans les deux Harlay; l'un, l'archevêque de Rouen, qu'un contemporain appelait « un abime de science où l'on ne voyait goutte »; l'autre, l'archevêque de Paris, après la mort duquel Mme de Coulanges écrivait à Mme de Sévigné : « Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui se charge de l'oraison funèbre... il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile : c'est la vie et la mort ». De tous les évêques auteurs énumérés à leur suite, un seul a survécu à l'oubli, Hardouin de Péréfixe, l'auteur de l'*Histoire du roy Henry-le-Grand*. Je passe une

de ses ouvrages a eu « l'approbation de toute l'Église romaine », on a peine à se figurer que l'auteur ait pu voir dans ce dire de l'organe de l'orthodoxie lathérienne de Leipzig un *éloge* à l'adresse du bruyant jésuite.

1. Ce dernier a été « jugé sévèrement et légèrement par M. Sainte-Beuve ». Il est pourtant permis de s'en rapporter de préférence au goût littéraire de l'auteur des *Causeries du lundi* et de *Port-Royal*.

longue série d'autres docteurs qui forment comme un cortège de *dii minores* à ces lumières de l'épiscopat et dont la verve théologique s'est répandue dans une foule d'écrits que M. F. a seul eu, sans doute, le courage méritoire d'aborder et de parcourir de nos jours [1]. Il semblerait pourtant que, par moments, lui-même a faibli devant la lourdeur de sa tâche; dans le tableau de ces « entremangeries » religieuses qui forment le fond de toute cette littérature, il est parfois si bref qu'on ne se rend pas suffisamment compte des questions en litige, et surtout il oublie — ce qui serait pourtant intéressant pour ses lecteurs — de nous dire ce qu'il pense lui-même sur le sujet [2].

R.

Max Freiherr von Waldberg. **Der empfindsame Roman in Frankreich.** Erster Tiel. Die Anfänge bis zum Beginne des xviii. Jahrhunderts. Strasbourg et Berlin, Trübner, 1906, in-16, p. 488. Mk. 6.

M. von Waldberg qui a entrepris l'histoire du roman moderne allemand, s'est trouvé amené en étudiant les origines de son sujet, à nous donner en même temps un chapitre neuf et intéressant de l'évolution du roman en France. La minutieuse enquête à laquelle il a soumis les productions romanesques du xvii[e] siècle lui a permis de nous faire assister à la formation lente de toute une littérature sentimentale qu'on s'était habitué à réserver presque exclusivement au siècle suivant.

Le roman d'aventures, héroïque et galant, intrigué et interminable, ne répond déjà plus au goût du temps, même avant les épigrammes de Boileau. La peinture des conflits intérieurs, l'analyse psychologique attirent de plus en plus l'attention des écrivains et obtiennent la faveur du public. Dans certaines œuvres de La Fontaine même se

---

1. Citons cependant encore Jacques de Sainte-Beuve; Jean Gerbais, célèbre pour avoir retracé « en termes enflammés les merveilleux progrès de l'élève de Bossuet », ce *raté* qu'on appela le Grand Dauphin; Claude Héméré, l'un des prédécesseurs inédits de M. l'abbé F., par son ouvrage *Sorbonae origines, disciplina et viri illustres;* Claude Morel, l'ennemi juré de Port-Royal, la terreur du Philistin, profane, plus encore que Samson.

« Puisque l'un ne portait qu'une maschoire d'asne
« Et que, pour vaincre tout, Morel en porte deux. »

2. Quelques remarques de détail en finissant. P. 13 au lieu de *Bativoglio* il faut lire *Bentivoglio*. — P. 38. M. F. ne cite pas la *troisième* édition du *Traité qui contient la méthode la plus facile, etc.*, attribué à Richelieu, publiée à Paris, chez Cramoisy, en 1663. — P. 40. Depuis Foncemagne, auquel en est resté M. F. on a encore bien souvent discuté l'authenticité du *Testament politique* du grand cardinal; en dernier lieu, M. Ernest Boehm, *Studien zum politischen Testament Richelieu's. Der Streit um die Aechtheit* (Leipzig, 1902, in-8°). — P. 262, lire *Jurieu* au lieu de *Jurien*.

trahit discrètement cette préoccupation nouvelle. Mais il y a un livre qui fait date et marque une orientation originale : ce sont les *Lettres Portugaises*, monologue passionné d'une abandonnée, histoire émue et vibrante de l'amour que le jeune Chamilly avait inspiré à sœur Marianne Alcoforado, « l'Héloïse portugaise », comme on l'a justement appelée. M. v. W. les a longuement analysées avec les nombreuses réponses, adjonctions et imitations qui les suivirent. Les *Lettres galantes* de Mᵉ la Présidente Ferrand constituent comme une réplique des *Lettres Portugaises*, seulement avec un degré de plus dans la profondeur de la peinture des tortures morales d'une âme délicate, car l'héroïne est ici une femme mariée. Mais ces œuvres et d'autres encore qu'examine M. v. W. ne donnent que l'indication du courant que suivaient maintenant les auteurs de fictions ; le roman psychologique proprement dit naît avec le livre le plus populaire de Mᵐᵉ de La Fayette, sa *Princesse de Clèves*. Il marque aussi l'avènement d'un nouveau type, le roman féminin, avec lequel s'impose au public une autre conception de l'amour qui se spiritualise de plus en plus et donne à l'amant un rôle tendre, généreux, touchant, aboutissant toujours, à travers un flot de larmes, au sacrifice et au renoncement. Les plus célèbres de ces productions aujourd'hui oubliées, les romans de Mᵐᵉ de Villedieu, de Catherine Bernard, surtout de Mˡˡᵉ de La Force, de la comtesse d'Aulnoy, de Mᵐᵉ Murat, pour ne nommer que les principales, ont été particulièrement étudiés par l'auteur, préoccupé de rechercher dans chacun les progrès que font à la fois la pénétration du psychologue et la technique du romancier. On trouvera aussi dans cette partie d'ingénieux aperçus sur certaines attaches qui relient cette littérature romanesque au mouvement intellectuel du xviiiᵉ siècle et même au romantisme allemand.

J'aurais seulement souhaité que l'étude de M. v. W. eût été présentée avec plus de méthode, en groupant sous quelques chefs principaux les gains effectifs, les éléments originaux qui marquent cette transformation du roman. Tout est presque mis sur le même plan, et l'auteur dans cette longue analyse de situations souvent bien ressemblantes se contente trop de répéter, en variant les formules, que la peinture des caractères, des passions, du monde intime des héros de fictions va de plus en plus en s'enrichissant et s'approfondissant. On ne saisit pas assez les étapes de cette évolution ; même extérieurement, pour l'œil, elle n'apparaît pas : les chapitres du livre manquent de titres. Le dernier est consacré à un romancier en qui M. v. W voit comme l'expression la plus complète des progrès que le roman a réalisés jusqu'à la fin du xviiᵉ siècle : c'est l'auteur des *Illustres françaises*, Des Challes. En l'exhumant d'un long oubli, son historien ne lui ménage pas l'admiration : c'est à côté de Balzac ou d'Ibsen que serait la place de ce profond observateur des mœurs de son temps et de l'âme humaine. En attendant la réédition que M. v. W. nous pro-

met de Des Challes, beaucoup qui ne pourront le juger que par les extraits que cette étude donne de son œuvre, trouveront l'enthousiasme excessif. En faisant les réserves nécessaires sur ce manque de mise au point et de distinction nette dans l'évolution du roman sentimental, il n'en reste pas moins que M. v. W. a exploré d'une façon attachante et avec une rare érudition un domaine de notre littérature qui n'est encore qu'imparfaitement connu [1].

L. R.

Correspondance de Roland Dupré, second résident de France à Genève (1680, 1688), par Frédéric Barbey. Genève, A. Jullien et Georg et Comp., 1906, xlix-368 p., in-8° (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, tome XXIX).

Le volume de documents inédits que publie M. F. Barbey forme comme une suite naturelle à l'ouvrage d'Albert Rilliet sur le *Rétablissement du catholicisme à Genève*, publié en 1888. Il renferme la correspondance de Roland Dupré, successeur de ce Laurent de Chavigny qui, grâce à la toute puissance de Louis XIV, eut l'honneur de faire dire la première messe dans la cité de Calvin et s'y fit si cordialement détester, pour son arrogance maladroite, que le gouvernement français lui-même jugea utile de le rappeler au bout de six mois. Il y fut remplacé par Roland Dupré, qui résida à Genève pendant huit ans, fort contre son gré d'ailleurs, comme nous le montrent les pièces tirées ici des Archives des affaires étrangères. Elles ne sont pas sans intérêt, encore qu'à la longue, la répétition incessante des mêmes idées et des mêmes faits en rende la lecture passablement monotone.

La position de la petite république de Genève était naturellement périlleuse en tout temps, au seul point de vue géographique. Elle le devint encore bien plus à l'époque de la toute-puissance de Louis XIV, Ses gouvernants vivaient toujours dans la peur du roi; ils avaient peur aussi du duc de Savoie, peur même, dans une certaine mesure, de leurs puissants voisins et alliés. M M. de Berne. Ils devaient céder bien souvent aux injonctions plus ou moins catégoriques des représentants du monarque qui, d'un seul mot, pouvait anéantir presque tout leur commerce extérieur, et pourtant ils devaient ménager aussi les convictions et les préjugés de leurs propres sujets, fort chatouilleux sur l'article de la messe et les visites en masse des paysans savoyards catholiques.

Le ministre des affaires étrangères d'alors, Colbert de Croissy, se montra généralement, en homme intelligent et habile qu'il était, très conciliant dans ses rapports avec la petite république. Louis XIV lui-

---

1. Les passages en français sont parfois cités avec des inexactitudes dont quelques-unes sont gênantes. P. 213, *Sosie* est mis par erreur pour Amphitryon.

même, sauf sur certaines questions touchant soit à la religion, soit à son prestige personnel, fit souvent preuve d'une condescendance gracieuse aux prières de ses modestes voisins [1]. Le plus gênant des trois pour Genève, c'est ce jeune résident, qui s'ennuie à mort sur les rives du Léman [2] et qui pour sortir de ce trou, veut se faire remarquer à tout prix ; pour y arriver, il pince impitoyablement la corde sensible de son souverain, je veux dire la fibre confessionnelle. Je m'étonne un peu que M. Barbey ait parlé de lui avec tant de bienveillance dans son introduction. Prétentieux et cassant, affichant, quoique d'origine très roturière, des allures de gentilhomme, hautain avec le magistrat, servile avec l'évêque de Genève, quémandant sans cesse de nouvelles gratifications à la cour [3], poussant le roi à agir pour le triomphe de l'Église [4], dénonçant avec empressements les religionnaires de France fugitifs, même sa propre belle-mère, sommant les magistrats de les expulser [5], en même temps qu'il racole des solliciteurs pour la caisse des concessions [6] tenue par Pellisson, Dupré nous apparaît comme le vrai type du fonctionnaire arriviste d'alors.

Pour se désennuyer, il n'a qu'une distraction sérieuse [7], c'est de faire célébrer avec le plus de pompe possible, les cérémonies religieuses d'un culte que la population genevoise, depuis un siècle et demi, est habituée à considérer comme une coupable idolâtrie. « Je n'ay que faire de vouloir me justifier sur l'inutilité dont je suis, écrit-il à Colbert de Croissy. Tout autre que moy n'y trouverait pas plus d'occupation ny de matière de vous entretenir. *Tout se réduit à la messe*. [8]» En effet c'est de cela qu'il entretient le plus souvent le ministre et le souverain. « La belle saison va rendre le concours plus considé-

1. Colbert de Croissy le rappelle plus d'une fois à l'ordre pour excès de zèle et le roi, dans plusieurs de ses dépêches, lui défend d'employer l'autorité du nom royal, pour arriver à tel résultat désirable en lui-même.

2. Il écrit par exemple « Je demeurerais bien icy dix années que je ne crois pas que j'y puisse trouver une occasion de rendre aucun service » (p. 100), et le 23 mars 1683, il répète : « Voici trois ans que j'y languis sans mesme avoir aucune espérance d'y trouver quelque moyen de servir » (p. 193).

3. Plus d'une fois le ministre doit lui dire qu'il vient de recevoir un cadeau de Sa Majesté et qu'il est trop tôt pour récidiver.

4. Voy. par exemple, la lettre où il suggère au roi les moyens d'extirper l'hérésie de Gex. (p. 219).

5. Il ira même jusqu'à proposer, sans aucun scrupule, l'enlèvement d'étrangers fugitifs, sur territoire suisse (p. 187).

6. Quand son propre beau-frère, M. de Fermont, se décide à se convertir, Dupré indique dans la même dépêche, où il annonce ce fait réjouissant, quels sont les biens d'Églises protestantes confisqués qui seraient à sa convenance pour le récompenser.

7. Il en chercha une autre en se mariant avec une jeune veuve d'origine lyonnaise, qui résidait à Genève, après qu'elle eut « fait abjuration des fausses créances de Calvin » comme il l'écrit à Colbert (mai 1683) mais le ministre le réprimanda vertement de ne pas avoir demandé l'autorisation royale.

8. Barbey, p. 125.

rable et les pèlerinages plus fréquents ; chacun (des moines et prêtres étrangers) se fait un mérite particulier de célébrer la messe ou d'y assister à Genève. Aussi ma maison ne désemplit pas; elle est un cabaret tout le jour et la nuit un hôpital » (p. 104). Et deux ans plus tard, il répète : « Tous les religieux mendiants, les pauvres catholiques et généralement tous les nouveaux convertis n'ont point d'autre retraite que dans ma maison » (p. 212) [1]. Le 25 septembre 1682, il pouvait écrire avec une satisfaction visible : « On a encore dix-sept messes aujourd'huy dans la chapelle » (p. 175). Son attitude vis à vis du Magistrat varie beaucoup ; tantôt il est bon prince, accepte des collations sur le lac et l'assure de sa bonne volonté, tantôt il est d'une arrogance rare vis-à-vis « de ces gens-cy », de « ces braves et fiers Genevois » comme il les appelle ironiquement. Il n'admet pas que la Seigneurie discute et affirme ses droits; il trouve une prétention pareille « ennuyeuse »; c'est « plustost à la grâce qu'il faut qu'ils aient recours » écrit-il le 19 décembre 1684 (p. 225). Et avec une attitude pareille il s'étonne encore de ce qu'on soupçonne à Genève le roi de viser à la conversion de la cité ; il signale « l'insolence » inimaginable des réfugiés de passage qui osent exprimer cette crainte (p. 285) et s'indigne de ce qu'on dise publiquement (en 1688) que l'évêque d'Annecy sera son successeur à lui, comme résident de France (p. 314). Au fond, il a perdu d'assez bonne heure tout intérêt à sa besogne officielle ; « il n'y a que les gens qui se trouvent dans le train missionnaire qui peuvent y prendre quelque plaisir », dit-il le 25 décembre 1685 (p. 266). Et, de fait, quelques-uns de ses plus vifs ennuis lui viennent des bonnes âmes qu'il a contribué à sauver [2]. Aussi peut-on croire à sa sincérité quand il demande à quitter ce « lieu de perdition » et qu'il s'écrie dans une lettre du 17 février 1688 : « J'avoue, monseigneur, que je recevray avec la dernière joie (l'ordre) de quitter un séjour qui me devient tous les jours plus insupportable » (p. 321). Il dut attendre encore neuf mois jusqu'à ce qu'il fût

1. Naturellement ces déclarations sont la préface de demandes d'indemnités nouvelles pour frais de tout genre. Colbert de Croissy est obligé de lui faire remarquer qu'il ne faudrait pas abuser du droit d'asile, surtout en faveur d'individus poursuivis par leurs créanciers (p. 246-290). Un jour il a l'audace de proposer que le magistrat soit obligé de respecter les édits royaux relatifs aux nouveaux convertis en France, qui leur accordent trois ans de répit pour payer leurs dettes. « Il ne faut que m'ordonner de déclarer ce que Sa Majesté souhaite qu'on fasse à cet égard » (p. 287).

2. Dupré s'était beaucoup intéressé à un apostat genevois, nommé Frémin et l'avait chaudement recommandé à la cour. Frémin, devenu curé dans le pays de Gex, s'avise de trouver que le résident n'était pas assez zélé et le dénonce à Versailles. Celui-ci se plaint alors avec amertume d'être attaqué par « un curé de village » et d'être « exposé à la calomnie du premier venu ». Combien de fois pourtant n'a-t-il pas calomnié lui-même, dans ses rapports officiels, le Magistrat et la bourgeoisie de Genève, ainsi que le démontre fort bien M. Barbey !

remplacé par M. d'Iberville, commis au Ministère des affaires étrangères ; sa dernière dépêche est du 16 novembre 1688.

On ne peut que remercier la *Société d'histoire et d'archéologie de Genève* d'avoir mis au jour ce curieux dosssier, soigneusement annoté. Bien que ne s'occupant que d'un point bien restreint de l'horizon politique, il donne une impression très nette de la prépotence altière que la monarchie de Louis XIV faisait peser alors sur l'Europe et en voyant le sans-gêne naïf avec lequel, trop souvent, ce monarque traitait des voisins trop faibles pour repousser ses ordres [1], on comprend mieux que l'Europe exaspérée ait fini par se coaliser pour mettre un terme à cet état de choses, qui durait depuis trente ans.

R.

P. Boyé, **Correspondance inédite de Stanislas Leszczynski, duc de Lorraine et de Bar, avec les rois de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II** (1736-66), avec une étude et des notes; in-8, 89 p., Paris-Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1906.

Sans ajouter grand chose à l'histoire du roi de Pologne, Stanislas Leszczynski, ou des deux rois de Prusse ses contemporains, la correspondance en grande partie inédite, que M. Boyé a tirée des Archives secrètes d'État à Berlin et de deux dépôts nancéens (Musée historique lorrain et bibliothèque municipale de Nancy) n'est pourtant pas sans valeur. Le sujet des 38 lettres [2] échangées entre le duc-roi et ses deux illustres correspondants est en général assez banal : on y trouve surtout des condoléances ou des félicitations, mêlées de compliments. Il s'y glisse aussi, par bonheur, quelques particularités intéressantes : telle, par exemple, l'intervention de Frédéric-Guillaume Ier en faveur des protestants lorrains, intervention bien accueillie par Stanislas, mais repoussée par l'intendant du roi de France, véritable maître de la Lorraine; telles les négociations au sujet des hommes de haute taille désirés par le roi-sergent et fournis bénévolement par le duc ; telle l'offre faite par ce dernier d'abriter à Nancy un congrès de paix au milieu de la guerre de Sept Ans (janvier 1760). Les louanges que « Federic », prince royal, puis roi, décerne au beau-père de Louis XV, paraissent parfois exagérées ; il est certain que le roi philosophe ne pensait pas tout le bien qu'il a dit du « philosophe bienfaisant »; il est néanmoins souvent sincère : il le regardait comme le

---

1. On est étonné, malgré toute l'habitude qu'on peut avoir de l'absence de logique dans les têtes royales, de l'inconscience sereine avec laquelle Louis XIV écrit à Dupré, le 22 juin 1685 : « Mon intention est que vous leur fassiez entendre (aux syndics et magistrats de Genève) *qu'ils ne peuvent avec justice retenir les enfants d'un père qui les redemande* » (p. 245). S'était-il jamais laissé arrêter lui-même par les réclamations des pères et mères auxquels il arrachait leurs enfants?

2. Il y a, en réalité, 39 lettres, mais l'une d'elles est adressée au duc Ossolinski, grand maître de la maison de Stanislas.

meilleur des hommes, sinon comme le meilleur des souverains, et a contribué à créer la légende, d'ailleurs justifiée, qui enveloppe d'une auréole de bonté la figure du roi détrôné. Stanislas, de son côté, avait voué à Fritz une affection réelle, depuis le jour où il l'avait vu à Kœnigsberg pour la première fois, en 1735, et si un jugement trop sévère, trouvé dans l'*Anti-Machiavel*, amena un refroidissement vers 1749, la fâcheuse impression ne tarda pas à se dissiper ; jusqu'en 1766, les portraits de Frédéric II restèrent à la place d'honneur au château de Lunéville.

L'édition des lettres a été faite très soigneusement, avec un souci méritoire de l'exactitude et une connaissance approfondie des choses lorraines, comme on pouvait l'attendre de M. Boyé.

Albert Waddington.

Die englische Kolonisation in Irland von Dr Moritz Julius Bonn. Stuttgart, Cotta, 1906, 397, 320 pages in-8°. Prix : 22 fr. 50).

S'il est une question controversable et controversée dans l'histoire de la Grande-Bretagne, au point de vue des procédés comme des résultats, c'est assurément celle de la colonisation de l'Irlande par ses maitres successifs. Depuis le 1er mai 1169, date à laquelle les premiers *conquistadores* normands débarquèrent sur les côtes du comté de Wexford, jusqu'à l'heure présente, il y a eu antipathie profonde et réciproque entre Celtes et Anglo-Saxons, entre catholiques et protestants, entre jacobites et orangistes, entre les partisans du *repeal* d'O' Connell ou du *home rule* de Parnell et les hommes d'État et les grands propriétaires de l'Angleterre conservatrice. L'antagonisme politique et religieux a forcément déteint sur les historiens et les économistes et quand on ouvre un livre sur cette épineuse matière, on peut presque deviner d'avance comment seront racontés les faits et comment ils seront interprétés, selon le camp auquel appartient l'auteur. Sans doute, depuis que Gladstone a commencé l'œuvre, non encore de la réconciliation, mais de la réparation pour l'Irlande, on commence, des deux côtés du canal de Saint-Georges, à mettre des oppositions un peu moins violentes dans le récit du passé. Néanmoins c'est peut-être encore trop demander à un Anglais que de lui faire reconnaître la dureté, la maladresse et, ce qui pis est, l'insuccès tout au moins relatif de ses procédés séculaires vis-à-vis des Celtes d'Erin ; c'est trop demander également à un Irlandais, de vouloir l'amener à l'aveu que les misères sans nom dont ses ancêtres ont été victimes durant des siècles, ont été amenées, pour une bonne part, par l'incapacité politique des populations elles-mêmes, leur organisation économique et sociale détestable, leurs jalousies et leurs luttes perpétuelles.

Aussi doit-on se féliciter quand un étranger, préparé par des études spéciales à manier ces problèmes économiques si embrouillés et si délicats, désireux de pénétrer au fond des choses, ne reculant pas devant les enquêtes et les vérifications personnelles, vient les étudier sur place avec patience et sympathie et essaie de départager, comme arbitre, les nationalités hostiles, en établissant exactement les faits auxquels elles furent mêlées et en fixant impartialement les torts de chacune d'elles. C'est ce que nous semble avoir fait M. Maurice Bonn dans les deux volumes du consciencieux travail que nous annonçons ici. C'est le fruit de recherches approfondies dans les archives de Dublin et à travers les *blue books* du gouvernement britannique; mais c'est aussi le fruit d'observations pénétrantes, faites à travers le pays même, pendant plusieurs années. L'auteur a vécu au milieu des Irlandais, s'intéressant à leurs doléances et à leurs aspirations, sans refuser naturellement d'écouter les arguments de la partie adverse. Il déclare lui-même (p. VII) qu'il ne peut espérer que son travail satisfasse complètement aucun des deux groupes ethniques opposés. Le critique étranger, qui n'est pas tenu de s'inféoder aux passions hostiles, en conclura volontiers que le travail de M. Bonn est aussi désintéressé, aussi exact qu'il est possible de l'être, sur un sujet aussi brûlant.

On ne trouvera pas dans l'ouvrage de M. B. une histoire générale de l'Irlande à l'époque féodale et dans les temps modernes; c'est uniquement à l'histoire de la *colonisation* de l'île que sont consacrés les cinq livres entre lesquels se partage son récit. Elle commence avec les Normands de Henri II, au XII[e] siècle; elle reprend une seconde fois sous les Tudor et semble triompher sous Elisabeth. La grande révolte d'octobre 1641 amène les représailles terribles de Cromwell et l'écrasement de Jacques Stuart sur les bords de la Boyne a pour conséquence la quatrième conquête, qui semble pour un temps définitive, et comme la suite naturelle du triomphe de Guillaume d'Orange. M. B. suit dans tous ses détails économiques et politiques les vicissitudes de cette colonisation qui doit recommencer presque à nouveaux frais, à chacune des périodes indiquées, le succès même épuisant bientôt les forces des vainqueurs du jour. La singulière organisation des clans irlandais, qui persiste jusqu'au XVI[e] siècle, facilite d'un côté, mais retarde de l'autre le triomphe des Anglo-Saxons; quand elle finit par disparaître, déjà se dresse un obstacle nouveau, l'antagonisme religieux des vainqueurs et des vaincus. C'est un chapitre particulièrement douloureux de cette histoire si lamentable à travers les siècles et qui recommence sans cesse, de l'asservissement d'une race par une autre; les mesures employées pour briser les résistances indigènes, les expropriations, les transplantations de populations entières, l'exportation plus ou moins volontaire au Nouveau Monde qui suivit les derniers soulèvements du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, n'ont même pas

abouti, puisque, diminuée de plus de moitié [1], la population autochtone de la grande île occidentale oppose encore à l'heure présente une résistance passive, mais presque unanime, aux très sincères efforts tentés depuis un âge d'homme par quelques hommes d'Etat prévoyants et humains, pour apporter un soulagement sérieux aux misères matérielles et morales de l'Irlande.

Notre auteur ne dissimule pas les conclusions qui, pour lui du moins, se dégagent de sa longue enquête historique. On ne saurait prétendre que la colonisation de l'Irlande, tant de fois tentée, ait réussi; on est en droit de douter qu'elle puisse réussir désormais. Tous les éléments vraiment actifs de la population s'expatrient; ce qui reste est une masse plutôt inerte, sans confiance en l'avenir et surtout sans argent; quant aux capitaux anglais, ils se refusent à traverser la mer d'Irlande et la plupart des grands propriétaires du sol, continuant les traditions séculaires de l'*absentéisme*, se bornent à encaisser leurs rentes sans rien sacrifier de leurs revenus pour augmenter la prospérité de leurs fermiers et de leurs domaines. Aussi la culture décline-t-elle depuis bien des années; d'immenses étendues de terrain, d'un sol relativement fertile, sont redevenues, comme au moyen-âge, des pâturages vides de demeures humaines. Jamais les envahisseurs n'ont été suffisamment nombreux pour écraser les premiers habitants et pour se substituer à eux d'une façon durable; ils ont pu les opprimer, les déplacer, mais n'ont pas créé de race nouvelle et par cela même la colonisation devait échouer. En l'absence de femmes anglaises, les Irlandaises subjuguées donnaient aux conquérants une progéniture déjà mi-celtique, qui se perdait facilement dans les populations ambiantes et au bout de chaque étape, la prise de possession était comme nulle et non avenue. Il n'y a donc jamais pu y avoir un essai sérieux de fusion des races; plutôt que de s'y soumettre, le Celte se repliait jusqu'au delà de l'Atlantique. Et maintenant que des lois plus équitables le protègent, maintenant qu'il respire et qu'il compte comme facteur politique, il éliminera vraisemblablement peu à peu le colon anglais, là où ce dernier a su prendre racine; déjà les Anglo-Saxons protestants ont perdu leurs privilèges ecclésiastiques, leur monopole du sol et des droits électoraux, et M. B. prévoit le moment où — sauf probablement dans la province d'Ulster — l'Anglais isolé, mal à l'aise et comme noyé dans les masses allogènes, sera obligé de retourner dans son pays d'origine, s'il ne peut se résigner à se plier aux mœurs et aux idées des autochthones, ce qui est une autre manière d'abdiquer sa nationalité [2].

1. En 1841, l'Irlande comptait 8,175,124 habitants; en 1901, elle n'en avait plus que 4,458,775. De 1850 à 1902 l'île a perdu, par l'émigration, plus de 3,900,000 individus (Bonn, II, p. 300). Chaque année encore, il en part, en moyenne, environ 40.000.

2. Encore en 1901 la statistique anglaise officielle ne comptait en Irlande que 106.778 Anglais.

On le voit, l'ouvrage de M. Bonn où tous ces faits et ces considérations sont présentés avec une abondance, une lucidité, un calme scientifique parfait, est de nature à attirer l'attention des historiens et à susciter aussi les réflexions des économistes et des hommes politiques.

R.

G. Bonet-Maury. **L'Islamisme et le Christianisme en Afrique**. Paris, Hachette, 1906, in-16, p. 299. Fr. 3 50.

M. Bonet-Maury a présenté dans son livre un résumé succinct et clair de l'expansion des deux religions monothéistes qui ont pris pied en Afrique et s'efforcent d'absorber avec une fortune diverse le fétichisme indigène. Il a même consacré un premier chapitre au judaïsme qui, en Égypte et dans l'Afrique romaine, fraya la voie aux apôtres du Christ, et il nous renseigne en quelques pages sur la situation actuelle du groupe israélite. De l'établissement du christianisme, dans les différentes régions du nord, des plus illustres représentants de l'église africaine, de son rôle brillant jusqu'à l'invasion arabe, et à son tour, de la conquête musulmane et du degré de civilisation qu'elle a répandu en Afrique jusqu'aux Croisades, le livre de M. B.-M. avec son cadre modeste ne pouvait donner qu'une esquisse rapide. Peut-être eût-il été sage d'écarter a priori toute cette partie historique, en abordant l'étude par le rôle des missions proprement dites, chrétiennes ou musulmanes. Les intéressants détails qu'apporte alors l'auteur sur les ordres rédempteurs, Trinitaires et Mercédaires, eussent pu être encore plus abondants, comme aussi tout ce qui touche dans l'Islam au mouvement mystique du çoufisme, aboutissant aux confréries de derviches qui vont convertir le Soudan. Nous arrivons ensuite aux temps modernes où commence le rôle des missions catholiques, Spiritains ou Lazaristes, qui, à la suite des découvertes des Portugais, essaiment sur tous les points de la côte africaine. Aux explorateurs qui parfois ont été aussi des missionnaires, succède l'évangélisation proprement dite : les origines et les progrès des diverses missions protestantes d'Europe ou d'Amérique, les résultats qu'elles ont obtenus sont énumérés en détail. D'autre part la multiplication et le caractère belliqueux des couvents musulmans, le culte de plus en plus populaire des saints, la croyance en un Messie ou Mahdi, les écoles coraniques réorganisées ont amené une recrudescence de l'Islam. Sa propagande est plus efficace que celle du christianisme ; il compte 36 millions d'Africains musulmans contre 7 millions et demi de chrétiens. M. B.-M. qui ne méconnait pas l'heureuse transformation due au prosélytisme mahométan, met en regard les bienfaits que le christianisme a déjà répandus parmi les indigènes. On lui saura gré d'avoir réuni dans son

étude des éléments si dispersés, enrichis parfois par une enquête personnelle, pour nous donner un tableau d'ensemble de cette pénétration du monde africain par les deux civilisations rivales [1].

L. R.

— Nous avons reçu le premier fascicule des *Monumenti d'arte medioevale e moderna*, publiés par les soins de M. A. Muñoz à la librairie Danesi à Rome. Le but de cette publication est de faire connaître des œuvres peu connues ou peu accessibles. La première livraison contient 4 planches en phototypie : 1° deux pages de l'évangéliaire syriaque de Paris, B. N. syr. 33 ; 2° La Vierge et l'Enfant de Melozzo da Forli, peinture des cryptes du Vatican; 3° un sarcophage du IIIe-IVe siècle de la villa Colonna ; 4° le cloître du couvent des Quatre-Couronnés (XIIe siècle). Il paraît 1 fascicule par mois, 50 pl. par an ; prix de l'abonnement : 12 francs pour l'étranger. — S.

— C'est un rapprochement assez curieux que celui qui marque l'apparition simultanée, dans l'intéressante collection des *Maîtres de l'art,* (Librairie de l'Art ancien et moderne, vol. in-8 avec 24 gravures: prix 3 fr. 50), du *Michel-Ange* de M. Romain ROLLAND et du *Géricault* de M. Léon ROSENTHAL. Sans doute il n'y a guère de proportions entre les deux artistes, mais la fougue créatrice et le besoin de vie, de vie et d'action avant tout dans l'œuvre d'art, le goût du mouvement, de a force, du nu puissant et beau, frappent chez l'un comme chez l'autre, chez le vieillard presque surhumain de génie ardent et chez le jeune homme passionné d'art et fauché avant l'âge, sans avoir donné toute sa mesure; et aussi ce goût presque outrancier, ce style presque sculptural de leur peinture (car aussi bien a-t-il tenu à peu que Géricault ne fût sculpteur comme il fut peintre). L'étude que M. Rosenthal a consacrée à cette nature si originale et sympathique de Géricault est particulièrement intéressante, parce que le peu de place dont disposaient les auteurs de ces petites monographies se trouvait ici suffire parfaitement, non seulement à nous conter la vie de l'artiste, à nous dire son caractère, à énumérer ses œuvres, mais à en analyser la genèse, à en suivre la formation, à en montrer la nouveauté originale : elles sont si peu nombreuses, en même temps que si éloquentes! Il l'a fait d'ailleurs avec une sorte d'émotion communicative des plus attachantes. M. Romain Rolland a dû être embarrassé par un autre genre de difficulté : on s'attarderait volontiers, en deux ou trois fois plus d'espace, à parler de l'œuvre de Michel-Ange, à la placer dans son milieu, dans son temps, à faire revivre le *monstre* lui-même. Sans « s'y attarder », il a réussi à donner toutes les indications nécessaires pour guider sûrement le lecteur curieux d'en savoir plus long; et il y est arrivé, il faut le dire, avec une rare éloquence. Peu de monographies artistiques, en ses proportions réduites, m'ont paru combiner aussi heureusement l'information historique et l'appréciation critique : l'une est des plus intéressantes comme choix, l'autre d'un goût excellent. — Les deux volumes, selon l'usage, sont terminés par une table des œuvres et un index alphabétique. Les reproductions photographiques sont fort bonnes. — H. de C.

---

1. Lire p. 168, Duveyrier et p. 181 Spener, au lieu de *Duveyvier* et *Spencer*.

— M. J. Baumann, professeur à Goettingue et auteur d'une série d'ouvrages de vulgarisation philosophique, a publié chez Perthes à Gotha un *Anti-Kant* (195 p. 1905, 4 m.) qui reprend les arguments formulés contre la philosophie critique par Dietrich Tiedemann dans *Theätet oder über das menschliche Wissen* (1794) *Idealistische Briefe* (1798), *Geist der spekulativen Philosophie* (1791-97) et dans son Manuel de psychologie (1804) paru peu après sa mort. L'attaque de Baumann se dirige surtout contre la *Critique de la raison pure* et les *Prolégomènes* et s'appuie sur ce fait que le xixe siècle a développé les sciences naturelles et les mathématiques non dans le sens Kantien, mais dans celui de l'empirisme raisonné, c'est-à-dire de Tiedemann. Ce dernier est déjà signalé par Ueberweg comme l'un des plus éminents adversaires de Kant, et par Dessoir (*Deutsche Psychologie*) comme l'un des principaux initiateurs de la psychologie contemporaine. Baumann attribue à l'influence spinoziste le fait que la philosophie allemande suivit Kant plutôt que Tiedemann, et s'il ne combat que la *Critique de la raison pure*, c'est qu'il estime, non sans raison, (de l'avis même de Kant) que la réfutation victorieuse de cet ouvrage entraîne et implique celle de la *Critique de la raison pratique*. — L'atttaque de M. B. vient de provoquer une riposte de M. Louis Goldschmidt : *Baumanns Anti-Kant* (Gotha, Thienemann, 1906, 115 p. 2 m. 80), qui, ne comportant ni table des matières, ni indication de plan quelconque, ni la moindre subdivision, rend encore plus pénible la lecture d'un sujet déjà suffisamment aride par lui-même et se résout d'ailleurs en une polémique méticuleuse et quelque peu pédante. Rappelant que dès 1788 Sattler lançait un *Anti-Kant* destiné à anéantir le novateur de Koenigsberg, M. G. estime que la nouvelle tentative sera aussi inoffensive, et que les arguments allégués furent déjà réfutés par Kant lui-même. — Th. Sch.

— M. Ernest Cassirer a entrepris d'écrire l'histoire du problème de la connaissance dans les temps modernes. Son t. I vient de paraître : *Das Erkentnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*. Erster Band. Berlin, Bruno Cassirer, 1906. xv-608 p. Après une introduction qui pose en 20 p. les éléments du problème et, en 22 autres p. les solutions grecques, notamment celles d'Héraclite, de Platon et d'Aristote, l'auteur nous fait voir la *renaissance* du problème avec Nicolas de Cuse, le néo-platonisme de Pléthon et de Ficin, la réforme de la psychologie péripatéticienne par Pomponace, la dissolution de la logique scolastique dans Valla, Vivès, la Ramée, Pic de la Mirandole, et le scepticisme final des Montaigne, Charron et Sanchez. Un second chapitre raconte la découverte de l'idée de nature chez Paracelse, la psychologie rationaliste de Campanella, les notions d'espace et de temps chez Cardan, Scaliger et Telesio, la naissance des sciences exactes chez Vinci, Kepler, Galilée et Gilbert (le médecin d'Elisabeth, le révélateur de l'aimant), enfin la lutte du système de Copernic contre la métaphysique dans Giordano Bruno. Le chapitre III décrit l'établissement définitif de l'idéalisme par Descartes et le développement de sa doctrine par Pascal, la logique de Port-Royal, Régis et Malebranche, développement qui aboutit au scepticisme de Bayle. Ce peu d'indications montre l'importance de la contribution fournie par M. Cassirer à l'histoire de la philosophie en général et au problème de la connaissance en particulier. — Th. Sch.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 20 août. — 1906

Bissing, Monuments de sculpture égyptienne. — Crum, Catalogue des manuscrits coptes du British Museum. — Ettinghausen, Hansa Vardhana. — Dessau, Inscriptions latines. II, 2. — Werner, Les incendies de Rome. — Swoboda, Sur le droit grec. — M. Kellum, La glose de Saint Luc. — Fredenhagen, L'article dans la prose française du XIIIe siècle. — Anglade, La Peregrinatio ad loca sancta. — C. Bloch, Cahier de doléances du bailliage d'Orléans pour les États généraux de 1789. — Charléty, Documents sur la vente des biens nationaux du Rhône. — E. Denis, La fondation de l'empire allemand. — A. Godard, Le tocsin national. — Fischer, Dictionnaire Souabe, 11-13. — Académie des inscriptions.

M. Fr W. de Bissing, **Denkmäler ægyptischer Sculptur**, heraugegeben und mit erläuternden Texten versehen, Munich, F. Bruckmann. Texte in-4° et pl. in-f. en héliogravure. — Liv. 1-3, 1905-1906.

Ceci n'est à proprement parler qu'une annonce. Trois livraisons seulement ont paru, et il s'écoulera quelques années encore avant que l'ouvrage soit complet. Il forme une série parallèle à celles que la maison Bruckmann a publiées sur l'antiquité classique: il est monté avec le même luxe, avec le même souci de l'exécution parfaite, et il rendra les mêmes services.

M. de Bissing, à qui l'honneur est revenu de mener la tâche à fin, était peut-être de tous les égyptologues vivants celui qui était le mieux préparé pour l'entreprendre. Une vocation naturelle l'avait entraîné dès son adolescence vers l'étude des arts égyptiens et classiques et ses voyages perpétuels à travers l'Europe et l'Egypte lui ont permis de rassembler à loisir sur les lieux les matériaux de son œuvre. Les cent-vingt-cinq planches dont il donne la liste à la fin de sa première livraison, sont empruntées à tous les Musées connus, et elles comprennent ce que ceux-ci renferment de mieux comme sculpture égyptienne. J'avais été étonné d'abord de ne pas y trouver plusieurs statues du Louvre qui avaient droit d'y figurer. M. de Bissing a bien voulu m'expliquer que des difficultés administratives s'étaient opposées à ce qu'il puisât dans notre grande collection aussi abondamment qu'il l'eût souhaité. Je le regrette quant à moi ; comme les *Denkmäler* seront longtemps le recueil classique pour l'étude de la sculpture égyptienne, nos monuments, que nous n'apprécions pas toujours à leur juste

valeur, ont perdu là une occasion unique de se faire connaître. Je ne parle pas du Caire et du Musée Britannique qui sont vraiment hors pairs, mais des collections relativement secondaires, telles que celles de Munier, pourront paraître égaler la nôtre. Nos principales pièces, le Scribe accroupi et l'Aménothès N par exemple, figurent à leur place dans les histoires de l'Art, mais combien seront absentes, qu'on classera plus tard au premier rang !

Les monuments qui remplissent les trois livraisons nous mènent jusqu'aux débuts de la xviii[e] dynastie : il était difficile de les mieux choisir que M. de Bissing ne l'a fait. Et non content de bien choisir, il a tenu à bien présenter son choix. Tout, bas-reliefs ou statues, a été mis dans la lumière la meilleure et pris sous le bon angle par un appareil d'une précision admirable. Le tirage est bon, avec une variété d'encres qui conserve à chaque monument son caractère propre. Çà et là, j'aurais préféré un encrage moins prodigue ou un tirage plus léger : ainsi le sphinx, soi-disant Hyksos de la planche 26, qui est saisi avec un art singulier, aurait gagné à être un peu moins empâté qu'il ne l'est, au moins dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux. Le texte, très détaillé, contient, avec une description du monument l'indication et la discussion des questions d'art ou d'archéologie que l'étude en soulève, et une bibliographie très complète : c'est, en même temps qu'une histoire de la sculpture égyptienne par articles spéciaux, la revue critique des idées émises sur la sculpture depuis un demi-siècle. Peut-être y a-t-il dans quelques endroits une rudesse d'expression qu'il conviendrait d'atténuer par la suite. M. de Bissing est de ceux qui sentent profondément et si la vivacité de ses impressions l'entraîne quelquefois à traiter un peu rudement les personnes, elle donne à ses jugements sur les œuvres une acuité et une émotion qu'on ne rencontre pas toujours chez les archéologues plus rassis.

G. Maspero.

W. E. Crum, **Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum**, printed by Order of the Trustees. Londres, Longmans, Quaritch, Asher, Kegan-Paul, 1905, in-4°, xxiii-623 p. et 15 pl. de fac-similés en phototypie.

Les manuscrits coptes du British Museum, sans former une collection aussi riche que ceux de notre Bibliothèque Nationale, représentent une masse énorme de documents sur papyrus, sur parchemin et sur papier. Ils proviennent pour la plupart d'achats ou de fouilles faites à différentes époques : quelques uns ont été donnés par leur premier possesseur. Ce n'était pas une petite besogne que de les déchiffrer, de les transcrire et de les traduire assez complètement pour rédiger de chacun d'eux une notice qui en fit connaître le contenu et qui les rattachât aux fragments de même nature épars dans les bibliothèques du monde entier. Il y en avait de toute sorte et de tout dia-

lecte, des débris des livres saints, des sermons, des histoires de martyre, des règles de couvent, des lettres missives, des pièces d'archives, des comptes de ménage, en Thébain, en Akhmimique, en Fayoumique, en Memphitique M. Crum leur a consacré plus de temps qu'il n'y avait compté au début, et l'impression, commencée en 1895, n'a été terminée qu'en 1905. Il ne faut pas s'en étonner : les difficultés de la tâche étaient telles qu'on lui aurait pardonné d'en retarder l'achèvement quelques années encore.

Il a divisé son fond par dialectes, et, dans chaque dialecte, il a employé la même classification des matières : en tête l'Ancien et le Nouveau Testament, puis les livres liturgiques, les Canons et les règles monastiques, les Sermons, les biographies, les textes magiques ou alchimiques, les documents légaux ou financiers, les lettres missives. La proportion n'est pas la même dans chaque dialecte, et le Memphitique, par exemple, manque complètement des documents légaux ou financiers qui sont la richesse du Thébain et des idiomes de la Moyenne-Égypte : en revanche, il possède quantité de manuscrits d'intérêt grammatical ou lexicographique. La division n'en est pas moins commode, et si elle présente quelques inconvénients, je ne vois pas comment on eût pu en adopter une qui fût plus pratique. Ajoutez qu'une série d'index très copieux la complète et en rend l'usage facile, index des numéros, index des passages bibliques cités ou mentionnés, index des noms de personnes, index des noms de lieux, index des mots grecs, index des mots coptes, index des mots et des noms arabes, index des matières. Les quinze planches ont pour objet de nous fournir de bons spécimens de la paléographie copte ancienne et les ornements ou les figures en sont bannis. On sait combien les développements et l'histoire de cette paléographie sont encore obscurs : les dates attribuées à beaucoup de manuscrits sont plus que contestables, mais les moyens d'établir une chronologie certaine des types d'écriture par localité nous font encore défaut. Les observations de M. Crum et les exemples qu'il apporte fournissent plusieurs points fixes : que n'a-t-il pu pousser plus loin son travail sur ce point?

Rien n'est plus amusant qu'un Catalogue bien exécuté et la diversité des matières qui y défilent sous les yeux du lecteur y rachète largement l'aridité de certaines parties, mais comment en rendre compte de façon à satisfaire l'auteur et le lecteur? Il va de soi que M. Crum a déployé là les qualités d'exactitude, de patience, d'ingéniosité, parfois même de divination, qui distinguent déjà ses catalogues précédents de manuscrits et d'ostraca. J'en aurais cité des exemples, si j'avais eu de la place à ma disposition, et si cette *Revue* avait possédé des caractères coptes pour expliquer les citations. Il me faut toutefois me borner à un éloge d'ensemble, sans particularités, ni détails. J'inviterai donc tous ceux que l'histoire de l'Egypte chrétienne intéresse à lire le catalogue de M. Crum avec attention : ils y trouveront profit, cela est

certain, mais plaisir, aussi, le plaisir qu'on ressent à voir un homme sûr de lui-même, maîtriser sa matière, la tourner, la presser jusqu'à ce qu'elle ait rendu tout ce qu'elle contenait de suc.

G. Maspero.

Harsa Vardhana empereur et poète de l'Inde septentrionale (606-648 A. D.)... Thèse pour le doctorat d'université de Paris [1]... par M. L. Ettinghausen, X 194 pages. — Londres, Luzac et Cie, Paris E. Leroux, Louvain J.-B. Istas 1906.

Cette « étude » sur la vie et le temps de Harsa Vardhana ne contient rien d'original, au dire des savants compétents. Du reste, l'auteur lui-même ne revendique pas d'autre mérite que celui d'avoir *réuni* « les documents qui nous permettent de reconstituer l'histoire de Harsa et avec elle, l'histoire de l'Inde au début du viie siècle » et qui « étaient jusqu'alors éparpillés dans les livres européens et orientaux ». (cf. la Préface. — L'ordre des chapitres est le suivant : I. *Histoire politique du règne de Harsa.* II. *La religion sous Harsa.* III. *Le monde littéraire à la cour de Harsa.* IV. *La condition sociale de l'Inde d'après les données d'un contemporain, Hiouen-Tsang.* — Viennent ensuite quatre appendices dont le premier traite des *inscriptions de Harsa.* Le second concerne « *la relation de Hiouen-Tsang de son séjour chez Harsa* », le troisième, *les vers de Harsa* et le quatrième, *l'ère de Harsa.* — Un index des noms propres complète le volume. — Rappelons que M. V. Henry et S. Lévi ont fait de sérieuses réserves, l'un sur la traduction des stances, l'autre sur différents points d'histoire. — On se heurte parfois au cours de la lecture à des fautes d'impression troublantes. Telle est par exemple celle de la p. 184 l. 11 : « quarante-et-un » au lieu de « deux cent quarante-et-un (ans) et dans la note 2 « 400 » au lieu duquel il faut sans doute lire « 600 ». — Tel qu'il est, mais utilisé avec critique, le livre peut rendre des services à celui qui, sans être spécialiste en la matière, désire se renseigner sur l'état de l'Inde au commencement du viie siècle de notre ère.

A. Cuny.

H. Dessau, **Inscriptiones latinae selectae.** Vol. II. Pars II. Berlin, 1906, in-8°, chez Weidmann.

Cette seconde partie du tome II termine — les tables restant à paraître — l'ouvrage que M. Dessau a entrepris de publier pour remplacer le recueil classique mais démodé d'Orelli. Les deux précédents volumes renfermaient un choix d'inscriptions publiques et municipales ; celui-ci est consacré aux inscriptions privées, (textes relatifs aux collèges, métiers et professions, épitaphes remarquables par quelque côté) aux

1. Soutenue le 14 mai 1906.

légendes gravées sur objets de la vie journalière, comme amphores, vases, tuiles, balances, etc. enfin à des documents qui rentraient difficilement dans les catégories adoptées par l'auteur (calendriers, tablettes magiques, inscriptions de la statue de Memnon). Un appendice fort utile contient un certain nombre d'inscriptions grecques d'époque romaine qui, à tous autres égards que la langue, sont conformes aux habitudes de l'épigraphie latine. J'ai déjà dans cette *Revue* fait l'éloge de la publication dûe à un maître de l'épigraphie et à un des auteurs les plus actifs du *Corpus inscriptionum latinarum* de Berlin. Je crois inutile de répéter qu'elle répond absolument à toutes les exigences actuelles de la science.

R. Cagnat.

P. Werner. **De incendiis Urbis Romæ aetate imperatorum**, Leipzig, 1906. in-8° 86 pages chez Em. Gräfe.

Le titre de cette dissertation inaugurale ne répond pas exactement au contenu du livre : l'auteur y donne plus qu'il ne promet. L'énumération des différents incendies qui dévastèrent Rome sous les empereurs n'occupe, en effet, que les 46 premières pages de la brochure. On y voit qu'il n'y a presque pas eu de règne où le feu n'ait pris sur quelque point de la ville et consumé souvent une grande étendue de constructions. On cite 8 incendies sous Auguste, 5 sous Tibère, 2 sous Caligula, 2 sous Claude, 2 sous Néron, dont l'un fut, on le sait, une véritable catastrophe, 2 sous Galba, 1 sous Nerva, 2 sous Hadrien, 1 sous Antonin le Pieux, 2 sous Commode, 1 sous Macrin, 2 sous Carin, 1 sous Maxence, 2 sous Julien — sans compter ceux que les auteurs n'ont pas eu l'occasion de signaler. Rarement il semble que la malveillance ait allumé le feu ; quand il n'éclatait pas au milieu de troubles civils, la foudre se chargeait de causer le mal, et cela surtout dans les grands greniers ou les boutiques de toute sorte qui encombraient les abords du Forum et des grands théâtres. La construction sommaire des maisons et leur entassement permettaient aux flammes de gagner de proche en proche avec une grande facilité. C'est ce que l'auteur a bien mis en relief ; il a indiqué aussi, détail intéressant à signaler, que les régions qui eurent le plus à souffrir sont le Champ de Mars, le Capitole, le Palatin et les environs du Forum.

La seconde partie du travail est consacrée à l'étude des moyens employés pour combattre le fléau, spécialement du corps des pompiers, sujet traité déjà bien souvent et qui méritait plus ou moins que la petite exposition de 25 pages que l'auteur lui a consacrée. Un dernier chapitre, si l'on peut donner ce nom à trois modestes pages, contient un aperçu sommaire des sacrifices et des pratiques superstitieuses auxquels on avait recours pour écarter les incendies.

R. C.

SWOBODA. **Beiträge zur greichischen Rechtsgeschichte,** Weimar, Böhlau. 1905; 136 p.

Ce volume contient deux dissertations. L'une est à la fois un complément, pour ainsi dire, à un article publié il y a déjà plus de dix ans par M. Swoboda (*Archäol. — epigr. Mitteil. aus Œsterreich-Ungarn* XVI, 1893) sous le titre *Arthmios von Zeleia*, et un examen des résultats obtenus par M. Usteri dans son ouvrage *Æchtung und Verbannung im griechischen Rechte*, 1903. Il y est question de l'atimie, de sa nature et de ses effets avant le IVe siècle. M. S. discute les formules en usage et précise le sens du mot ἄτιμος, qui primitivement signifiait « proscrit, celui que l'on pouvait tuer impunément »; ce n'est que plus tard, tout à la fin du Ve siècle, qu'il a perdu ce sens pour signifier « celui qui est privé de ses droits de citoyen ». La seconde dissertation, beaucoup plus longue, est consacrée à l'étude de plusieurs points sur lesquels les savants, historiens et juristes, ne sont pas entièrement d'accord; il s'agit d'interpréter la réforme économique de Solon, et par conséquent de déterminer exactement, au point de vue de l'ancien droit grec, quelle était la condition des débiteurs et la nature de l'esclavage pour dettes. M. S. est donc amené à examiner un certain nombre de questions très importantes, les droits des créanciers sur les insolvables, la situation spéciale de ces derniers, la vente à réméré et l'hypothèque, la propriété foncière, et en général la portée de la sisachthie. Dans cette étude rentrait nécessairement la question encore si discutée de l'hektémorie; M. S. propose une solution à laquelle il reconnaît lui-même un caractère hypothétique, et qu'il serait trop long d'exposer ici par le détail. Bien des points restent encore douteux sur l'origine et le développement du servage en Attique, et le travail de M. S. ne clôt pas le débat; l'existence de l'hypothèque avant Solon, bien que M. Swoboda la rende très vraisemblable, aurait encore besoin d'un supplément de preuves; mais nous avons cependant plus de lumière, et la comparaison avec la législation romaine, surtout l'étude spéciale qui ouvre la dissertation, sur le κατακείμενος des lois de Gortyne, ont beaucoup contribué à ce résultat.

MY.

The language of the Northumbrian Gloss to the Gospel of St. Luke, by Margaret Dutton KELLUM. (Yale Studies in English XXX.). — New York, Holt, 1906. In-8, vj-118 pp. Prix : 75 cents.

Le mot anglais (?) *Umlant* (p. 21 et passim) a décidément la vie dure : les germanistes d'outre-mer mettent la plus louable obstination à en bigarrer leur prose hybride. A part ce détail, il n'y a aucune réserve à faire sur le mémoire de Mlle Kellum, qui relève de la brillante école anglicisante dirigée par M. A. Cook. On sait que les

Évangiles dits de Lindisfarne constituent l'un des documents les plus anciens et le plus étendu de beaucoup que nous possédions du dialecte northumbrien. L'auteur a dressé, en dix-huit excellents chapitres, la très exacte statistique phonétique et morphologique de la glose du *Saint Luc*. A remarquer l'extrême fréquence de la finale *-s* pour *-th* de 3e personne du singulier, qui donne à ce texte une physionomie semi-moderne. En dépit de l'autorité de M. Bülbring [1], j'ai peine à croire que ce phénomène soit exclusivement phonétique [2].

V. HENRY.

H. FREDENHAGEN, **Ueber den Gebrauch des Artikels in der franzoesischen Prosa des XIII. Jahrhunderts.** — Halle, Max Niemeyer, 1906 ; un vol. in-8°, de XI-195 pages.

Ce volume est le troisième des fascicules complémentaires que publie maintenant de temps en temps la *Zeitschrift* de Groeber : il est consacré à une enquête sur l'article, spécialement envisagé dans le français du XIIIe siècle. Dans une des notes afférentes à la p. XI, l'auteur nous avertit que son travail était achevé depuis plusieurs mois déjà lorsqu'il eut connaissance de la dissertation de M. Humpf, roulant sur un sujet analogue, parue en 1904, et dont j'ai rendu compte ici même il n'y a pas longtemps (voir *Revue critique* du 15 janvier 1906) : nous n'en doutons nullement, quoiqu'il y ait çà et là entre les deux études certains points de contact qui se justifient pleinement par la nature de l'enquête. L'étude de M. Humpf était déjà bonne et ingénieuse dans beaucoup de ses parties : M. Fredenhagen a sur son devancier le mérite d'avoir traité la question d'une façon plus ample et plus restreinte à la fois, — ce qui s'exclut moins qu'on ne serait tenté de le croire. Sa méthode a été essentiellement de tout ramener à la diffusion progressive d'un pronom indéfini et d'un démonstratif devant les substantifs. Au point de vue historique, il n'y a rien à dire là contre ; on entrevoit dès lors le plan qui s'imposait à M. F., et qu'il a suivi en effet. Il devait examiner d'abord les cas où l'article n'apparaît pas, — et c'est en effet là ce qui occupe le plus de la moitié de son livre, — mais en pesant les causes qui ont retardé cette apparition, ou quelquefois l'ont absolument empêchée, même dans notre langue moderne. Puis une enquête inverse devait être faite avec exemples à l'appui, et dans chacune de ces deux parties il y avait à tenir compte du rôle que joue le nom dans la phrase (suivant qu'il y est sujet, attribut, complément), comme de sa nature intrinsèque (suivant qu'il s'agit d'un nom propre, concret, abstrait, etc.). De là

---

1. *Altenglisches Elementarbuch*, 569.

2. P. 2, l. 17 du bas, le texte implique qu'il faut lire *haebbend*, et non *habbend*. — La bibliographie devrait relever tous les sigles employés : on n'est pas obligé de deviner d'emblée que S. (p. 14, etc.) signifie « Sievers-Cook ».

un certain luxe de divisions et de subdivisions, où je ne dirai pas que se perde le lecteur, puisque aussi bien elles étaient utiles à la clarté, mais qui demandent du moins de sa part une attention soutenue lorsqu'il veut suivre jusqu'au bout la démonstration. De plus n'oublions pas, — car ceci encore est essentiel, — que M. F. a voulu projeter la lumière sur une époque déterminée, le XIIIe siècle, et s'il l'a choisie, c'est que c'est une époque moyenne, où *le*, *la* ne se joignent pas encore mécaniquement à tous les noms (quoique la chose soit en bon train), et par conséquent conservent un peu plus de leur valeur démonstrative initiale que dans notre français moderne où surnagent seulement quelques rares expressions de ce genre (*de la sorte, pour le coup*, etc.). En tout cela il a eu raison, et les nombreux exemples qu'il allègue m'ont semblé répartis avec justesse, quoiqu'on pût peut-être discuter sur la place assignée à quelques-uns d'entre eux : ceci n'a qu'une mince importance. Ce qui en aurait un peu plus, c'est qu'au point de vue historique, et par cela même qu'il n'est ici question que du XIIIe siècle, on serait tenté de perdre un peu de vue les antécédents lointains de certains faits. Ainsi, lorsque M. F. expose que l'emploi du démonstratif se justifie surtout devant un nom déjà connu, mais qu'on l'attend bien moins pour introduire une notion nouvelle, la remarque est juste : seulement il ne faut pas oublier que des exemples du second cas, avec *ille*, peuvent déjà se relever vers le VIIe ou le VIIIe siècle dans le latin des Lois Barbares. Ce qui est dit ici des débuts de l'emploi partitif est assez court : la fameuse phrase *monterent des chevaliers*, où les manuscrits de Villehardouin offrent des divergences considérables, est un exemple vraiment trop isolé pour avoir rien de probant ; quand aux phrases du type *or dou haster*, je ne serais guère disposé à y voir un usage partitif.

En somme, le travail de M. Fredenhagen est très méthodique et très méritoire : peut-être s'attendrait-on à y trouver quelquefois des statistiques exactes et des chiffres, car les chiffres ont leur éloquence en ces matières, bien qu'on ne puisse jamais prétendre qu'à une approximation assez grossière. Telle qu'elle est, cette étude sera désormais une des plus complètes et des mieux conduites que nous ayons sur la question. Les textes des Chroniqueurs du XIIIe siècle y ont été dépouillés avec un soin minutieux : mais, au fait, pourquoi s'être borné aux Chroniqueurs ? Si l'auteur a eu raison d'éliminer les poètes, toujours suspects de se confiner dans des formules traditionnelles, et surtout de céder aux nécessités du mètre, il n'avait pas, semble-t-il, les mêmes motifs pour se dispenser de joindre à Villehardouin et à Joinville les Nouvelles écrites en prose à leur époque.

E. Bourciez.

J. Anglade, **De latinitate libelli qui inscriptus est Peregrinatio ad loca sancta**. — Paris, A. Fontemoing, 1905; un vol. in-8° de xvi-133 pages.

M. Anglade a voulu coordonner et compléter dans cette thèse latine les études déjà faites par Wœlfflin et P. Geyer sur la langue d'un opuscule découvert il y a quelque vingt ans et qui date probablement du commencement du v[e] siècle. Mais en cours de route il lui est arrivé une aventure qu'il raconte en fort jolis termes dans la lettre à M. Bonnet, mise comme préface en tête de son livre. Il était parti de l'idée généralement admise sans discussion que cette *Peregrinatio ad loca sancta* était l'œuvre d'une grande dame d'Aquitaine nommée Silvia, œuvre où l'on devait par conséquent trouver des traces de ce qu'a été le latin dans le sud de la Gaule. Là-dessus Dom Férotin publia en 1903, dans la *Revue des Questions historiques*, un article qui fit quelque bruit, où était battue en brèche l'attribution jusque là admise, où il était démontré par des raisons assez spécieuses que la *Peregrinatio* ne pouvait être l'œuvre que d'une Espagnole du nom d'Etheria et originaire de la Galice. Cette démonstration a convaincu M. A., qui s'est résigné de bonne grâce à chercher des hispanismes là où il avait espéré tout d'abord relever des gallicismes, ou tout au moins des provençalismes. Y a-t-il réussi ? Oui, dans une certaine mesure, et cela prouve entre parenthèses que, vers 400, le latin écrit ou parlé avait encore une presque identité dans les diverses parties de la Romania, au point de vue du vocabulaire comme au point de vue de la syntaxe. Cependant, à tout prendre, je ne suis pas convaincu pour ma part que la question soit définitivement tranchée ; j'ai quelques doutes encore, et il faudrait pour les lever la découverte inespérée d'un nouveau manuscrit plus complet que le premier. J'estime que, dans la lettre alléguée de l'abbé Valerius, l'expression *occiduae plagae extremitate* peut à la rigueur désigner tout aussi bien le golfe de Gascogne que les environs immédiats du cap Finistère. Quant à la langue même de la *Peregrinatio*, j'avoue que je persiste à lui trouver une teinte plus gauloise qu'espagnole. Je sais bien qu'en faveur de la dernière hypothèse on peut alléguer l'emploi de verbes comme *plicare*, *subire* ; mais il reste en faveur de la première les termes tels que *pullus*, *mansionem*, et pas mal d'autres. L'usage assez fréquent qui est fait ici du parfait du subjonctif est une particularité intéressante, non point décisive cependant, car il se retrouve au v[e] siècle dans des textes de toute provenance. Bref, l'hésitation me semble toujours permise : mais cela n'empêche point que M. Anglade a étudié la langue de son texte avec tout le soin désirable, et en l'illustrant par une foule de rapprochements ingénieux.

E. Bourciez.

Département du Loiret. — **Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans pour les États généraux de 1789,** publiés par Camille Bloch. Tome I, Paris, Leroux, 800 pages in-8°, 7 fr. 50.

Département du Rhône. — **Documents relatifs à la vente des biens nationaux** publiés par Sébastien Charléty. Paris, Leroux, 722 pages in-8°, 7 fr. 50.

MM. Bloch et Charléty inaugurent par ces deux gros volumes la nouvelle « collection des documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française », entreprise par le Ministère de l'Instruction publique et dirigée par une commission dont le président est M. Jean Jaurès.

M. Bloch a retrouvé aux archives du Loiret, dont il a eu la garde, la presque totalité des cahiers des paroisses du bailliage d'Orléans, aux archives de la ville d'Orléans les cahiers des corporations de la ville chef-lieu. Il ne manque à sa publication, pour être complète, que les cahiers des corporations des quatre autres villes du ressort, Jargeau, Meung, Pithiviers et Sully.

M. Bloch considère surtout les cahiers de 89 au point de vue de leur intérêt pour l'histoire économique et son introduction comme ses commentaires se ressentent de cette préoccupation dominante. Il a eu l'idée heureuse de faire précéder chaque cahier d'une notice courte et précise sur la paroisse qui y a consigné ses doléances. Ces notices, empruntées à un manuscrit de Daniel Jousse rédigé en 1741 et à un état, provenant des bureaux de l'intendant de Cypierre, daté de 1768, donnent la population en feux et en communiants, le nom du seigneur, les justices, les marchés, le revenu des cures, l'état des terres et leur culture, les dîmes, le chiffre enfin de la taille et de la capitation pour 1788. Ces données statistiques sont assurément fort utiles. Elles le seraient plus encore si elles avaient été directement utilisées par l'éditeur pour le commentaire des cahiers eux-mêmes. Quand tel cahier se plaint du poids trop lourd des dîmes et de la taille, ce qui arrive souvent, il serait intéressant de savoir si ces plaintes sont plus ou moins fondées et dans quelle mesure, si les charges de toutes sortes étaient proportionnellement plus lourdes dans telle paroisse vignoble du Val de Loire que dans telle autre paroisse agricole de la Sologne ou de la Beauce. Pour répondre à de telles questions les renseignements qu'on nous donne sont à peu près inutilisables, pour le commun des lecteurs. M. Bloch, avec sa compétence étendue et sa connaissance du dépôt d'Orléans, aurait bien dû nous montrer la manière de s'en servir.

M. Bloch a eu une autre idée heureuse. Toutes les fois qu'il l'a pu, il a fait suivre les noms des comparants à l'assemblée, où fut rédigé le cahier, de la profession de chacun d'eux et du chiffre de son imposition à la taille. Ainsi nous sommes fixés du premier coup d'œil sur la composition sociale de l'assemblée, nous distinguons les riches des autres, nous voyons si c'est parmi ceux-ci ou parmi ceux-là que l'as-

semblée a choisi ses députés au bailliage [1]. Mais par ce qu'il nous apprend à ce sujet, M. Bloch nous met en goût d'en connaître davantage. Nous nous demandons jusqu'à quel point tel cahier reflète la pensée des riches et tel autre la pensée des pauvres, pourquoi dans les cahiers de la même famille telle omission ici, telle addition là? Nous voulons savoir s'il n'y a pas eu dans les assemblées des paroisses et des corporations des cabales et des partis, quelles influences générales ou locales ont agi sur elles, quelles campagnes ouvertes ou cachées les ont précédées et préparées? C'est de la réponse à ces questions — peut-être indiscrètes — que dépend la valeur même des cahiers considérés comme source historique. M. Bloch, en véritable éditeur critique, a tenté de satisfaire notre curiosité. Il a recherché aux archives du Loiret et à la bibliothèque municipale d'Orléans les écrits contemporains qui ont pu servir de modèles généraux aux rédacteurs des cahiers. Il donne la liste de ceux qu'il a retrouvés. Il résume le contenu des plus importants, notamment des célèbres instructions du duc d'Orléans attribuées à Siéyès. Mais M. B. a borné là ses investigations. Il ne nous dit pas s'il a fait dans les bibliothèques et archives des autres villes les mêmes recherches que dans celles d'Orléans. Faute d'une comparaison minutieuse et constante des cahiers eux-mêmes avec leurs modèles présumés, les influences générales, qui les ont inspirés, restent vagues et difficiles à presser d'un peu près. Quant aux influences locales, elles restent complètement dans l'ombre. Sans doute, M. B. a fait cette remarque : les cahiers des paroisses, qui se sont réunies à quelques jours d'intervalle sous la présidence du même homme de loi, ont souvent un air de famille et M. B. part même de cette constatation pour en faire une règle du groupement des cahiers [2]. Pourtant, de son propre aveu, les ressemblances ne vont pas parfois sans de profondes différences entre les cahiers du même groupe [3]. Ce qu'il faudrait expliquer, ce sont précisément ces différences, dues certainement à des causes locales. Il serait chimérique d'espérer qu'on les expliquera toutes, mais il serait peut-être possible de tenter quelque chose à cet égard. Les récents éditeurs des cahiers de la Flandre maritime, MM. Sagnac et de Saint-Léger ont réussi à saisir, parfois avec précision, l'action de ces influences locales qui ont échappé à M. Bloch.

C'est que ces éditeurs, pour commenter leur publication, ne se

1. A Lumeau, en Beauce, l'assemblée choisit comme députés un serrurier imposé à 27 livres et un tourneur imposé à 32, alors qu'elle compte des « laboureurs » imposés à 680, 495, 1083, 690, 533, 911 livres. A Mardié, dans le Val de Loire, les deux députés sont choisis l'un parmi les plus forts imposés (111 livres), l'autre parmi les plus faibles (8 livres).

2. Il range dans une même catégorie les cahiers rédigés sous un même président.

3. Le cahier de Huêtre, par exemple, est très différent des autres cahiers de la baronnie de Chevilly.

sont pas bornés aux documents les plus proches, ils ont poussé leur enquête plus loin, ils ont consulté aux archives nationales les lettres, mémoires, papiers de toute sorte qui concernent les élections, notamment les procédures judiciaires et la correspondance de l'intendant [1]. Je ne vois pas que M. B. ait fait des recherches de ce genre aux archives nationales. Peut-être, s'il l'avait essayé, aurait-il pu nous retracer la physionomie de la campagne électorale dans le bailliage d'Orléans en février et mars 1789 [2]. Mais M. B., plus préoccupé d'histoire économique que d'histoire politique, a préféré consacrer tous ses efforts à reconstituer le milieu géographique et économique dans lequel sont nés les cahiers qu'il publie. Il a négligé le milieu moral et politique. Le tableau économique du bailliage d'Orléans, qu'il trace dans son introduction, par la précision de ses renseignements statistiques et par la clarté de leur groupement, rendra les plus grands services. Il faut donc vivement remercier M. Bloch et souhaiter qu'il ait de nombreux imitateurs, qui ne le surpasseront qu'en profitant de son exemple.

Le volume de M. Charléty, dont le plan très neuf pourra servir de modèle aux publications du même genre, est une statistique très complète, très claire et très maniable, où se trouvent intelligemment groupées toutes les données importantes concernant la vente des biens nationaux dans le département du Rhône. Il comprend deux parties : les Inventaires, les Ventes.

Les Inventaires, dressés d'après les déclarations des anciens propriétaires et les procès-verbaux des municipalités, nous font connaître l'état des biens nationalisés dans le département, biens ecclésiastiques mis à la disposition de la nation dès novembre 1789, biens des émigrés séquestrés en février 1792 et mis en vente en juin 1793, biens de la commune de Lyon déclarés propriété nationale en août 1793, biens des condamnés et des rebelles après le siège de cette ville, etc. Un tableau spécial donne l'état de la propriété ecclésiastique, congrégation par congrégation, chapitre par chapitre, cure par cure, etc. A la liste détaillée des meubles, immeubles, rentes, dîmes, revenus de toute sorte possédés par les établissements ecclésiastiques, M. C. a joint, toutes les fois qu'il l'a pu, le chiffre des membres de l'établissement, de sorte qu'une simple opération d'arithmétique permet d'évaluer à la fois le revenu global de chaque établissement et le revenu proportionnel de ses membres. C'est ainsi que les 16 Chartreux de Lyon possédaient en maisons, jardins, champs, vignes, bois, rentes,

1. De Saint-Léger et Sagnac, *Les cahiers de la Flandre maritime*, introd., p. LII et suiv. — Voir le compte rendu de cette publication dans la *Revue critique* du 9 janvier 1906, p. 12.

2. MM. A. Cochin et Ch. Charpentier qui ont tenté de faire revivre la *campagne électorale de 1789 en Bourgogne* y ont échoué par leur esprit de système, mais leur tentative, en somme intéressante, peut être reprise.

des revenus nets évalués à 51,143 livres, soit une moyenne de plus de 3,000 livres par tête. Dans un autre tableau sont détaillés les biens nationalisés, district par district et, dans chaque district, commune par commune. Le nom de chaque commune est suivi 1° de son nom révolutionnaire quand il y a lieu ; 2° du chiffre de sa population tel qu'il est donné dans les procès-verbaux de 1790 et dans les recensements de l'an II ; 3° de sa superficie en hectares. La mention de chaque immeuble est généralement accompagnée de sa contenance exprimée en mesures anciennes[1] et de l'évaluation de sa valeur en capital et en revenus. Ces différentes données permettent de se rendre un compte assez précis de l'importance relative de la propriété nationalisée. M. C. devait être tenté de figurer sur une carte les principaux résultats de sa statistique. Il a dû y renoncer à cause des lacunes que présentent les documents et c'est dommage. Il aurait voulu, par exemple, indiquer sur un plan de la ville de Lyon les propriétés ecclésiastiques. Mais il lui a été impossible d'identifier leur emplacement exact parce que les actes ne donnent pas toujours les numéros des maisons et que les numéros étaient alors groupés par quartiers et non par rues. L'inventaire des biens des émigrés et des rebelles offre cet intérêt particulier de nous fournir une liste à peu près complète des contre-révolutionnaires du département avec l'état de leur fortune. Des appendices précieux terminent les Inventaires. Des tableaux indiquent l'état des biens invendus au 1er mars 1792 et au 11 thermidor an III, l'état des propriétés nationales qui furent distraites de la vente pour être affectées à des services publics, etc.

La seconde partie du recueil, les Ventes, est encore plus importante que la première. On y trouve, district par district et dans l'ordre chronologique, le détail de toutes les opérations de vente faites d'abord par les districts, puis par le département, après la suppression des districts en l'an IV. M. C. a extrait des actes officiels qui forment une série de 68 volumes aux archives du Rhône, toutes les indications essentielles : désignation et consistance du bien, situation, nom de l'ancien propriétaire, prix d'estimation ou de soumission, prix d'adjudication, nom, profession, adresse des acquéreurs. Ces indications contrôlent celles des Inventaires, et permettent de répondre aux diverses questions qu'on peut se poser à propos des biens nationaux : à quelle classe de la société ils ont profité, combien sont allés aux paysans, combien aux bourgeois des villes, quelle somme approximative ils ont rapportée à l'État, à quel moment leur vente a été le plus avantageuse et le plus rapide, si les biens des émigrés se sont aussi bien vendus que les autres, etc. ? L'interprétation de la statistique est

---

1. A ce point de vue, on peut regretter que M. Charléty n'ait pas converti les mesures anciennes en mesures nouvelles, il aurait ainsi évité aux lecteurs des calculs parfois assez longs.

facilitée par des pièces annexes bien choisies et accompagnées d'un tableau de concordance des mesures anciennes et des mesures métriques, d'un tableau de la dépréciation des assignats et d'une liste des indemnités allouées aux émigrés par la loi de 1825. Une triple table des noms des lieux, des anciens propriétaires et des acquéreurs facilite les recherches.

Obéissant sans doute à un souci fort louable d'objectivité, M. C. s'est défendu de tirer lui-même des documents qu'il a réunis, analysés et groupés, les conclusions qu'ils comportent. Il s'est borné à attirer l'attention sur deux ordres de faits qui pourraient passer inaperçus à une lecture très rapide de son recueil. Il remarque 1° que les biens des émigrés comme les biens ecclésiastiques se sont vendus en général 2 et 3 fois leur prix d'estimation; 2° qu'aucune opposition sérieuse n'a été faite par l'Église à la vente de ses domaines. « Le fondement juridique de la nationalisation, dit-il, n'est pas attaqué — au moins publiquement — par les intéressés. Si le clergé pris en masse éprouve de la surprise ou de l'indignation, je l'ignore, n'en ayant pas rencontré de trace. Plusieurs de ses membres achètent et il ne semble pas qu'on s'en soit, dans le public, étonné. La protestation ouverte du clergé contre la vente ne commence guère dans le Rhône que sous le Directoire, elle ne devient vive qu'après le Concordat et surtout sous la Restauration » (Avant-propos, XVIII). Bien d'autres conclusions d'un égal intérêt apparaîtront à l'étude du recueil. M. C. annonce qu'une thèse de doctorat en droit fera prochainement ressortir celles qui concernent la répartition sociale des biens nationalisés. Il suffit de feuilleter avec attention sa statistique pour en apercevoir de fort importantes. La très longue table des acquéreurs placée à la suite de la très courte table des anciens propriétaires met en évidence d'une façon saisissante le morcellement et la division que la vente introduisit dans la propriété. La même table permet d'embrasser d'un coup d'œil l'action de l'agiotage qui ne s'est pas exercée d'une façon notable, puisque la grande majorité des acquéreurs n'achètent qu'une fois ou deux et pour leur propre compte. D'autres conclusions, qu'on devine à la lecture, n'apparaîtront qu'au prix de calculs minutieux.

Comme on le voit, le recueil de M. C. se recommande à l'attention toute spéciale des historiens et des économistes. Il est riche en matériaux de choix et de premier ordre.

Par ces deux premières publications, qui seront suivies de beaucoup d'autres semblables, il faut l'espérer, la commission de l'histoire économique de la Révolution française a déjà largement justifié son existence et prouvé au Parlement qu'elle fera le meilleur usage des crédits assez limités qui lui sont alloués.

Albert MATHIEZ.

Par qui fut livré le général Pichegru, d'après des documents entièrement inédits, par M. Léonce Grasilier. Paris, Dorbon. 1906, in-8°, 14 p.

L'heureux chercheur, l'actif investigateur qu'est M. Grasilier, a trouvé que l'auteur responsable de l'arrestation de Pichegru est, non pas Leblanc, comme l'ont cru jusqu'ici tous les historiens, mais un personnage du nom de Joliclerc qu'on ignorait. Il s'est hâté d'annoncer sa découverte dans la brochure dont nous rendons compte, et il y donne provisoirement d'intéressants détails sur l'identité et le rôle de ces deux hommes. Leblanc était un mouchard qui avait servi toutes les polices, un agent subalterne qui, après avoir reçu, sous le nom de Montebruni, une mission à Hambourg, disparaît à partir de juillet 1804. Joliclerc, le véritable auteur de la machination qui conduisit Pichegru à sa perte et au suicide, était un policier amateur, un homme riche qui joua un rôle, qui remplit des fonctions publiques, qui occupa la pensée de Napoléon. C'est lui que Napoléon nomme dans sa correspondance le voyageur d'Husum et qu'à Leipzig il souhaitait d'avoir auprès de sa personne; il épousa la fille du général Montchoisy; il fut commissaire général de police à Gênes et, sous les Cent Jours, à Toulon. Nous comptons que M. Grasilier fera la lumière sur les actes du personnage et nous attendons avec impatience une étude complète sur Joliclerc [1].

A. C.

Denis (Ernest), **La fondation et l'empire allemand (1852-1871).** Paris, Colin, 1905. In-8 de VIII-528 p.

Ce qui frappe tout d'abord dans ce livre, ce sont les immenses lectures dont il témoigne. M. D. a supprimé après coup toute référence; le peu de notes qu'on aperçoit de loin en loin au bas des pages se réduit à quelques données biographiques; mais, de la première page à la dernière, le lecteur se rend compte que l'auteur est profondément versé, non seulement dans l'histoire diplomatique et législative de l'Allemagne, mais dans son histoire économique, philosophique et littéraire. M. D. connait jusqu'aux romans à demi oubliés de l'Allemagne et aux fluctuations de leur renommée; il discute en connaissance de cause sur ses peintres et ses musiciens. On sent l'homme qui a longtemps vécu dans le pays dont il parle; les livres tout seuls ne donnent pas une science si vaste et si variée : il y faut la conversation et la discussion. Il va sans dire que les pages relatives à la littérature ne forment pas digression; je signale en particulier celles où il montre comment Feuerbach et Schopenhauer, l'un en exaltant la vie présente, l'autre en la présentant comme mauvaise,

1 p. 8 lire Turkheim au lieu de *Turkeim*.

mais en stimulant la volonté, contribuaient tous deux, chacun à sa façon à « ouvrir l'ère de Bismarck » et de quelle manière les romans de Freytag y aidèrent aussi.

Ce qui frappe ensuite, c'est la verve spirituelle qui anime l'ouvrage. M. D. consacre plus de 500 pages à une période qui embrasse moins de vingt années ; il entre dans le détail des ministères éphémères ou impuissants, des négociations avortées ; pourtant on le suit sans fatigue parce qu'il conte bien et peint encore mieux. Il esquisse joliment ses personnages : Beust « tirait vanité de quelques solides inimitiés que lui avaient values ses impertinences », si bien affranchi, au reste, de toute entrave « qu'il ne touchait plus au sol et ne s'appuyait plus sur rien » (p. 44-5) ; Frédéric IV avait une intelligence ouverte, une noble curiosité, mais *poussait jusqu'au délire la faculté de contradiction qui est un des traits essentiels du caractère allemand ;* il avait *une aversion profonde et une irrésistible sympathie pour ceux qui ne partageaient pas ses opinions* (180-1). M. D. montre les figures aussi bien que les caractères ; tant pis pour les personnages qui ont eu leur jour de puissance s'ils nous égayent par leur extérieur ! Donc Wermuth, directeur de la police à Berlin, exhibe devant nous « son visage rubicond, sa rotondité de bourgeois satisfait, sa perruque rouge toujours de travers, ses vastes mouchoirs à carreaux » ; un ministre de l'Intérieur « maigre, chafouin, brusque, donne ses audiences avec une calotte de velours usé sur la tête et des pantoufles de feutre gris aux pieds » ; Geibel n'a « pas de morgue et presque pas de pose, bien qu'il aime à se montrer de profil et à surmonter d'un fez son visage assez caractéristique » (p. 114-5).

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que l'auteur se propose uniquement de bien présenter des faits exacts, des portraits ressemblants. Il s'élève au contraire contre cette façon de comprendre l'histoire ; il revendique pour elle le droit de chercher la loi des événements ; il fait judicieusement observer qu'on risque encore beaucoup plus d'égarer le lecteur en lui livrant des faits bruts qu'en y ajoutant une explication méditée. L'unité de l'Allemagne s'est, dit-il, opérée au XIXe siècle parce que tout la préparait et que rien ne l'a entravée ; Luther, Frédéric II, Gœthe, Schiller, Napoléon Ier y avaient travaillé avant Bismarck : ceux mêmes des Allemands qui n'osaient pas la souhaiter ou qui la contrecarraient ne laissaient pas que d'en rêver. Les Hohenzollern s'obstinaient dans l'autocratie en face des Chambres, mais donnaient à leurs sujets ce dont un peuple a surtout besoin, une bonne administration et une bonne armée ; leur Zollverein, en facilitant le commerce, rendait plus sensibles les gênes que la division politique de l'Allemagne lui opposait encore. L'Autriche jalousait ou mortifiait ses futurs vainqueurs sans prendre ses précautions, et le gouvernement français portait encore plus loin la légèreté, excitant, boudant la Russie tour à tour et diminuant ses effectifs.

Mais M. D. n'admet pas pour cela que le passé enchaîne le présent. Personne n'est moins fataliste que lui ; c'est même, entre parenthèses, parce qu'il croit que les individus ont leur grande part dans les événements qu'il les peint avec relief. Il n'admet donc pas que le sort d'une génération soit irrévocablement fixé par la conduite de celles qui l'ont précédée. Il estime que même au lendemain de Sadowa et à la veille de Froeschwiller la France, malgré l'insuffisance de ses forces militaires, aurait, avec plus de décision, arrêté les Allemands ; l'habileté, le courage, quand on les unit, peuvent, même sur le tard, réparer bien des fautes. Il sent trop le prix de la vaillance pour en méconnaître l'efficacité. Partout dans son livre on reconnaît un homme qui sait à quel prix s'obtient la victoire. Il se garde bien de blâmer Moltke et Roon d'avoir estimé qu'un peuple qui renonce à imposer sa suprématie dans le monde perd une partie de sa force morale ; le courage militaire lui paraît avec raison le fondement de la vertu d'un peuple. Où il voit l'énergie et la hardiesse jointes à la suite dans les idées, au souci du détail, il voit un gage de grandeur ; il ne préconise pas les spéculations financières, mais il reconnaît que vers 1857 elles ont trempé le Prussien ; il ne souhaite pas que tous les historiens professent à la manière de Treitschke, mais il constate qu' « on éprouvait une sorte d'épouvante à voir le respect dévotieux avec lequel un auditoire frémissant écoutait » ses déclarations contre la France ; Treitschke altérait l'histoire de la veille, mais préparait celle du lendemain en formant des croisés prêts à se ruer sur nous avec un enthousiasme que le simple sentiment du devoir ne donnera jamais.

Ainsi le vigoureux effort d'impartialité que s'est imposé M. D. n'alarme-t-il en rien le patriotisme le plus ombrageux. Çà et là, sans doute, il va trop loin : puisqu'il accorde que Bismarck donne à la dépêche d'Ems un tour plus sec, plus hautain et la rendit injurieuse, pourquoi nier qu'il l'ait faussée ? L'insistance sauvage de la presse allemande à réclamer le bombardement de Paris eût pu être plus nettement relevée, et il est dangereux de finir sur la chimérique hypothèse que l'Allemagne nous rende un jour l'Alsace-Lorraine : Bismarck eût répondu que des faits semblables ne s'accomplissent que par le fer et le sang. Mais, d'abord, ces défaillances de sévérité sont rares ; M. D. flétrit avec justice la composition de la police berlinoise vers 1850 (p. 56, 57, 58), le haineux acharnement du gouvernement prussien contre ses adversaires politiques qu'il essaie d'empêcher de gagner leur vie (p. 59), les persécutions qui vers cette époque forcèrent des centaines de milliers d'Allemands à s'expatrier, l'étonnante lésine de Guillaume I[er] (p. 209), l'introduction de l'espionnage dans son armée (p. 244), les razzias opérées par les Prussiens en 1866 et l'exaspération qui s'en suivit (p. 358). D'autre part, ce qu'il faut admirer chez eux, ce sont des qualités mâles, les plus

nécessaires de toutes, et que nous avons possédées en y joignant des qualités aimables dont ils ne se soucient guère. Par là, il nous invite à les recouvrer. Louer ses ennemis de cette manière et dans cet esprit, ce n'est pas leur faire sa cour. La France serait bien malade si dans ce livre viril et patriotique on ne voyait qu'un savant ouvrage.

Charles Dejob.

André Godard. **Le tocsin national**. Paris, Perrin, 1906. In-16, xvi et 334 p. 3 fr. 50.

Il est difficile d'analyser l'ensemble d'études, le plus souvent courtes, que M. André Godard a réunies sous ce titre. Plusieurs sont consacrées à la Révolution, en particulier au rôle de Robespierre, dont l'auteur ne sait assez louer l'effort spiritualiste, et qui, à ses yeux, était l'homme prédestiné pour restaurer la monarchie traditionnelle, si les circonstances l'eussent permis. M. G. se complaît dans ces constructions hypothétiques d'une orientation différente de la Révolution qui n'a suivi une autre direstion que parce qu'elle devait être, comme l'Empire d'ailleurs, une expiation collective. Si l'auteur la juge à la façon de Joseph de Maistre, il la raconte avec le souci du détail pittoresque de M. Lenôtre. Il a de même fait un ample récit épique d'un assez mince épisode du soulèvement vendéen : l'échec de Kléber à Corfou. M. G. ne cache pas ses préférences politiques et ses convictions religieuses; toute la dernière partie de son livre n'est guère qu'une longue déclamation contre « notre siècle crétinisé par le matérialisme », contre « les impostures du tranformisme et de la philologie renanienne » qui ont « obnubilé la foi dans les consciences ». Aussi ses préventions, ses partialités, ses réquisitoires, ses formules tranchantes, les singularités de ses théories ethniques ne surprendront pas ses lecteurs[1].

L. R.

Schwäbisches Wörterbuch..... bearbeitet von Hermann Fischer, 11-13. — Tübingen, Laupp, 1905-1906. Gr. in-4°, 480 colonnes. Prix en souscription : 3 mk. la livraison.

La publication du précieux dictionnaire de M. Fischer se poursuit avec la plus parfaite régularité[2]. Les trois livraisons présentes sont les premières du tome II : elles commencent à la lettre D et ne l'épuisent pas, tant s'en faut, puisque le dernier mot est *durchächten ;* mais, bien entendu, D et T initiaux ne font qu'une seule lettre. Il n'est presque pas une page de cet énorme recueil qui ne relève un fait instructif ou intéressant; toutefois il faut choisir. — L'article *Dalk* (39) nous apprend que, contrairement à l'indication de M. Kluge, le mot

1. P. 249, « le cynique Enrichissez-vous! » n'est pas du *second Empire*, mais, comme chacun le sait, de Guizot; p. 283, un mot de Chamfort, inexactement cité d'ailleurs, est attribué à *Rivarol*; p. 285, Lancret est un peintre, non un *pastelliste*.

2. Cf. *Revue critique*, LIX (1905), p. 238, et les tables des tomes précédents.

Talg existe en souabe et y commande même une importante dérivation; seulement il n'y signifie pas « suif ». — *Täräte* (68) « Kindertrompete » ; dans ma première enfance, en Alsace, j'ai appelé *terrette* une « crécelle », et je croyais le mot français; il m'apparaît maintenant que ce serait plutôt une onomatopée germaine. — Le mot *Täsche* « poche », disparu en alsacien, est cependant souabe (89), et ce avec la métaphonie alamane obligée devant *sch*, tant le phonétisme dialectal est toujours rigoureux. — Bien que le verbe *tauchen* ait laissé de nombreux dérivés (105), lui-même a complètement disparu, remplacé, comme en Alsace, par *tunken* (469). — *Daundler* (116) « langsamer Mensch » : l'Alsace ne connaît que *toitle* « marcher gauchement d'un pas mal assuré » et ses dérivés : si l'*n* inséré en petit caractère est authentique, ne serait-ce pas quelque contamination du fr. « dandiner »? — *Teich* (129) n'est pas accompagné de *Deich* « digue » : ce mot, semblerait-il, devrait exister en souabe, puisque *Damm* (45) n'y est pas populaire. — Sous *tief* (195), une assez jolie énigme, nouvelle pour moi : « Quelle est la profondeur de la mer? Un jet de pierre. » — Sous *Dominikus* (255), pourquoi ce prénom a-t-il pris un sens péjoratif? Il faudrait le dire : c'est par jeu de mots sur *dumm*, soit donc « sot Nicolas ». — *Topf* (265) jamais « pot », *Totenbaum* (292) « cercueil », comme en Alsace, où l'on dit toujours *Hafen* et dérivés, et où *Sarg* n'est qu'un mot savant. — En revanche, *Träne*, perdu par l'alsacien, se conserve en souabe (310), et il a pour « raisin » le doublet *Traube* et *Träubel* (327), dont l'Alsace n'a gardé que le second terme (colm. *triwel*). — Observer le maintien du *j* intervocalique dans *draje* « tourner » = *dreen* (347), et tous les similaires, toujours comme en Alsace. — Le mot *Tromme* (399), commun à toute l'Allemagne du Sud, est un exemple frappant des ravages qu'exerce une langue centrale et de convention sur les mots même les plus usuels des dialectes locaux : le lexique nous apprend qu'il disparaît devant *Trommel*. — Le verbe *drucken* (413), non plus qu'en Alsace, n'a de métaphonie dans aucun sens. — Sous *du* (434), détails pleins d'intérêt sur l'emploi courant des divers pronoms dans les rapports sociaux : le tutoiement entre égaux subsiste encore largement, à plus forte raison de vieux à jeunes; mais dans les formules de respect, *Ihr* recule de plus en plus devant le *Sie* (pl.) de la langue citadine; *Er* et *Sie* (sg.) sont en complète désuétude [1].

Comme dans les livraisons précédentes, M. Fischer a recueilli une ample moisson de dictons, proverbes, locutions et formulettes populaires, qu'on trouvera notamment sous les rubriques : *Tag*, *tanzen*, *Tape*, *Tau*, *Taube* [2], *denken*, *teuer*, *Teufel*, *dick*, *Dieb*, *Tisch*, *Tod*, *Doktor*, *Donner*, *tot*, *tragen*, *trauen*, *dreschen*, *Drescher*, *treten*,

1. En Alsace, avant 1870, la maîtresse disait *Sie* (sg.) à sa bonne, qui lui répondait *Sie* (pl.). Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui.

2. Pour domestiquer un ramier : lui enlever trois plumes de l'aile *droite* et les déposer *sous une tuile*.

trinken, *trucken* [1], *Tuch* et *Tür*. Particulièrement riches sont les articles *Dreck* et *dumm*. On se demande ce que signifie (col. 171), l. 11) *die Schwarzen hat älle der Teufel gesehen*. Cela ne se comprend bien qu'avec l'orthographe *gesäen* [2], — révérence parler, — « les calotins, c'est le diable qui les a tous semés ».

V. Henry.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 10 août 1906*. — M. Salomon Reinach communique, au nom de M. l'abbé Arnaud d'Agnel, les copies et les estampages de trois textes inédits relevés dans le territoire de Martigues (Bouches-du-Rhône). Le premier est une dédicace à l'empereur Tibère par un certain Sextus Aelanius Pisinus; le second est une épitaphe qui donne un nom celtique nouveau, *Vebrullos*; le troisième est une inscription rupestre composée de deux noms avec mélange de caractères grecs.

M. Alfred Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, fait connaître les résultats des fouilles que M. le capitaine Benet, du 3e bataillon d'Afrique, a entreprises à Bulla Regia. Des inscriptions importantes, relatives à des proconsuls d'Afrique du IVe siècle, et plusieurs statues bien conservées ont été découvertes. M. Merlin insiste particulièrement sur un collier d'esclave en plomb, qui était jadis rivé, comme en témoigne la légende qu'il porte (*Adultera meretrix tene quia fugivi de Bulla RG*), au cou d'une femme publique. C'est le premier objet de ce genre, ayant cette affectation, que l'on connaisse jusqu'ici.

M. Louis Leger lit un travail sur les relations de la France et de la Bohême au moyen âge. Des alliances de famille furent conclues entre la maison de Valois et celle de Luxembourg; des Bohémiens suivaient les cours des Universités de Paris, d'Orléans, de Montpellier. Des ambassades bohémiennes furent envoyées à la cour de France et ont laissé de curieuses relations. Un prélat français, Philibert de Coutances, fut chargé de rétablir à Prague l'unité religieuse. Plus tard, on rencontre Bassompierre à la cour de Prague et un gentilhomme bohémien, Zérotin, dans l'armée de Henri IV.

M. Léopold Delisle, après avoir indiqué l'utilité des actes des grands feudataires pour l'histoire des institutions administratives du royaume, rappelle dans quelles circonstances il a pu réunir environ 570 chartes de Henri II, roi d'Angleterre, relatives aux provinces possédées en France par le chef de la dynastie des Plantagenets. La chancellerie de ce prince était admirablement organisée: mais les actes qui en sont sortis se distinguent par une singulière particularité; ils sont systématiquement dépourvus de toute indication chronologique. On a bien essayé de suppléer à l'absence des dates à l'aide des noms des personnages qui figurent dans les actes; mais c'était là un moyen bien insuffisant. M. Delisle, frappé d'une particularité que présente la souscription des actes de Henri II, s'est demandé si on ne pouvait pas s'en servir pour éclaircir la chronologie de ces actes. Henri II, en tête des actes, s'appelle tantôt *Henricus rex Anglorum*, tantôt *Henricus Dei gratia rex Anglorum*. Cette diversité ne tient-elle pas à la différence des époques auxquelles les actes ont été expédiés? M. Delisle, en soumettant un grand nombre de pièces à un examen rigoureux, est arrivé à prouver que le protocole de la chancellerie a été changé entre le mois de mai 1172 et le printemps de 1173. Les actes expédiés jusqu'à la première de ces dates contiennent la formule *Henricus rex Anglorum*; ceux qui ont été expédiés depuis le printemps de 1173 sont au nom de *Henricus Dei gratia rex Anglorum*. Le changement a coïncidé avec l'absolution de la complicité de Henri II dans le meurtre de Thomas Becket. On ne saurait dire s'il y a là simplement coïncidence. Ce qui est certain, c'est que toutes les chartes où Henri II est appelé *Henricus rex* sont des 18 premières années du règne; celles où il est qualifié *Henricus Dei gratia rex* sont des 17 dernières. L'application de cette règle de critique, combinée avec les autres particularités que présente le corps des actes, permettra de fixer avec plus de rigueur que par le passé la date de beaucoup de chartes de Henri II, aussi précieuses pour l'histoire de France que pour celle de l'Angleterre.

Léon Dorez.

---

1. Pour *trocken*, de même que *trutzen* (430) pour *trotzen*, toujours comme en Alsace. Les dialectes méridionaux forment encore une unité imposante contre la langue du Nord qui les opprime.

2. Car *säen* est un ancien verbe fort. Il est vrai qu'il ne l'est déjà plus en moyen-haut-allemand; mais le participe a pu se conserver, comme *gesalzen*, dans une locution toute faite. L'objection, c'est qu'il faudrait *gesän* ou *gesäjen*.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — **27 août** — **1906**

Fr. Thureau-Dangin, Les inscriptions de Sumer et d'Akkad. — Breasted, Histoire d'Égypte. — Borchardt, La construction du temple d'Abusir. — Gruppe, Mythologie grecque. — Verrall, Quatre pièces d'Euripide. — P. Foucart, Le Sénatus-consulte de Thisbé. — Lygdamus et Panégyrique, p. Németiiy. — Deux traités de Tertullien, p. Labriole. — Muellenhoff, Antiquités germaniques, II, 2e éd., p. Roediger. — Horn, Recherches de phonétique anglaise. — C. Grimm, Le Glossaire Vespasien. — Van Zandt, Les noms anglo-saxons des insectes. — Sir Eglamour, p. Schleich. — Suchier, Les voyelles toniques du vieux français, trad. Guerlin de Goer. — Bastin, Précis de phonétique française. — Patelin, trad. Holbrook. — Bigot de Monville, Recueil des officiers du parlement de Normandie, p. Prévost. — Poulet, Le sans-culotte Philip. — Sarolea, Essais de littérature et de politique. — Schiemann, L'année politique 1905. — Schmoller, Principes d'économie politique, II, 3, trad. Polack. — Académie des inscriptions.

Les inscriptions de Sumer et d'Akkad, transcription et traduction par François Thureau-Dangin. Paris, Leroux, 1905, gr. in-8°, 352 pages.

Les travaux de M. F. Thureau-Dangin sont hautement appréciés par tous les assyriologues de l'étranger. Ils se recommandent en effet par une rigueur de méthode et une prudence de jugement qui en font la sûreté, en même temps que par un caractère original que relève la difficulté particulière de leur objet. Le présent volume ne pourra qu'affermir et accroître la réputation de son auteur. Publié simultanément en français et en allemand, il contient un recueil complet des plus anciennes inscriptions babyloniennes actuellement connues et dont plusieurs sont traduites pour la première fois. La plus grande place est occupée par les rois et *patésis* de Lagash (Tello), au nombre de vingt-et-un, entre lesquels Gudéa se distingue par la quantité et l'étendue de ses inscriptions. On voit défiler ensuite les rois et *patésis* de *Gish-hu*, Shuruppak, Kisurra, Kis, Akkad, etc., les plus anciens rois de Shumer et d'Akkad (rois d'Ur, d'Isin, de Larsa). La traduction de tous ces textes a été méticuleusement soignée. Pour les passages dont le sens n'est pas fixé, l'auteur s'est abstenu des conjectures faciles et il a mieux aimé laisser quelques bouts de ligne en blanc que de faire illusion au lecteur sur les ressources actuelles de la science assyriologique. En résumé, œuvre de haute science et base solidement préparée par la reconstitution de l'histoire de la Chaldée dans la période obscure des origines.

Alfred Loisy.

James Henry Breasted, **A History of Egypt, from the earliest Times to th Persian Conquest,** New-York, Charles Scribner's sons, 1905, in-8°, xxix-634 p et 200 illustrations et cartes.

Cette histoire d'Egypte présente un intérêt particulier en ce qu'elle est comme le manifeste d'une école : M. Breasted se rattache par ses origines scientifiques à l'école de Berlin, il en a épousé les doctrines et c'est elles qu'il expose avec ardeur dans ce gros volume. Nul ne rend plus que moi hommage à ses qualités et n'est plus reconnaissant des services qu'elle rend, mais l'à-priori de beaucoup de ses conceptions, et l'intransigeance avec laquelle elle les défend compromettent dès maintenant son succès et, je le crains, nuiront dans la génération prochaine à la juste appréciation de sa valeur. L'histoire de Breasted, rédigée d'après les dernières théories qu'elle a mises en circulation, est bien faite pour montrer le mélange de conceptions vraies et de partis-pris justifiés insuffisamment qui forment son bagage historique.

Il va de soi que pour la chronologie M. Breasted adopte l'échelle de dates établie par Ed. Meyer d'après l'observation du lever de Sothis découverts par Borchardt. On ne saurait trop le répéter, lors même qu'on admettrait l'authenticité des calculs élevés sur cette observation, la réduction systématique du nombre de siècles assignés aux dynasties antérieures à la xviiie n'est qu'une affaire de sentiment. M. Borchardt ayant à choisir pour l'époque de la xiie dynastie entre deux périodes sothiaques dont l'une le reportait au début du troisième millénaire avant J.-C. et l'autre au début du quatrième, a choisi la première à priori parce que l'autre ne lui convenait pas et Ed. Meyer s'est rangé à cette façon de penser sur l'autorité de Borchardt : en bonne critique ils auraient dû se borner à poser l'alternative et à indiquer leur opinion personnelle sans l'ériger en axiome *ne varietur* M. Breasted l'accepte les yeux fermés sans apporter les preuves qui manquaient aux autres ; je serai plus prudent. J'ai trop vu de dates qu'on prétendait certaines parce qu'elles étaient soi-disant déduites de documents astronomiques être remplacées par d'autres dates non moins certaines et tirées des mêmes documents, pour ne pas être devenu sceptique en pareille matière. Je continuerai donc à ne pas admettre de chiffres absolus pour les dynasties antérieures à la xviiie. Je m'efforcerai jusqu'à nouvel ordre de laisser assez de jeu dans la chronologie relative de l'Egypte pour que nous y puissions ranger les faits nouveaux sans être obligé à démolir et à reconstruire un système rigoureux à chaque découverte d'un règne inconnu. Le cadre adopté par M. Breasted est trop inflexible : il cassera bientôt s'il n'a point cassé déjà.

Les époques les plus anciennes ont été traitées avec le développement qui leur convient, mais M. Breasted insiste trop à mon gré sur les hypothèses relatives à la co-existence, après Ménés, de deux

grands royaumes à peu près indépendants et souvent en lutte l'un contre l'autre, celui du Nord et celui du Sud. Il a par suite le tort de croire que la liste de noms par laquelle la *Pierre de Palerme* débute, représente des Pharaons de la Basse-Egypte, parce que les déterminatifs y portent la couronne de la Basse-Egypte : à ce compte tous les Pharaons de la Table d'Abydos, depuis Ménés jusqu'à Ramsés Ier, n'auraient régné que sur la Haute Egypte parce que leurs déterminatifs portent la couronne de ce pays. Il fait également beaucoup d'honneur à Bouto et à El-Kab en les considérant comme les capitales très anciennes des deux royaumes : tout ce qu'on peut dire d'elles actuellement, c'est qu'elles marquaient les frontières extrêmes de l'Egypte et qu'elles avaient alors, en tant que marches, une importance qui leur échappa par la suite. De manière générale avouons que M. Breasted est plus affirmatif qu'il n'est prudent de l'être sur bien des points de cette très vieille histoire. On a beaucoup cédé à l'attrait de la conjecture pendant ces années de découverte, et on a tiré des documents plus qu'ils ne renfermaient. Sans doute l'avenir justifiera certaines de ces conjectures; encore convient-il de ne pas les présenter toutes comme autant de certitudes, dès à présent.

Les parties plus récentes sont exposées avec moins de témérité et de fait le terrain y est plus solide grâce aux efforts de trois générations d'Egyptologues. Je fais naturellement toutes mes réserves sur la manière dont la succession des premières dynasties thébaines et des dynasties Hyksôs est exposée : je ne vois pas comment il est possible de les comprimer dans un espace de deux cents ans entre 1800 et 1600 avant J.-C. De même, il me paraît difficile qu'on accepte encore après les découvertes faites à Karnak le très ingénieux et très compliqué engrenage de révolutions que Sethe a construit de toutes pièces afin d'expliquer la succession des trois premiers Thoutmôsis. Il y aurait, comme de juste, beaucoup de menues critiques à indiquer çà et là dans le récit des conquêtes thébaines et l'on ne voit pas aussi nettement qu'il se devrait comment Thèbes, la capitale guerrière des Ramsés, se transforma sous les Ethiopiens et sous les Saites en une principauté théocratique régie par des femmes. Tout cela n'empêche pas l'histoire de M. Breasted d'être un livre utile et intéressant. Utile, elle l'est parce qu'elle nous expose, ainsi que je l'ai dit en débutant, la doctrine historique d'une de nos grandes écoles égyptologiques : c'est une mise au point qui nous permet de juger l'aspect que l'histoire de l'Egypte prend ainsi reconstituée. L'intérêt résulte du grand nombre d'observations ou de découvertes personnelles que M. Breasted y a insérées généreusement et de la façon brillante dont les événements sont racontés : il y a là de quoi lui pardonner la ténacité parfois aveugle avec laquelle il a épousé toutes les idées de ses maitres.

G. Maspero.

F. W. de Bissing et L. Borchardt, **Das Re-Heiligtum des Königs Ne-woserre (Rathousés)**, herausgegeben von F. W. von Bissing. — Bd. I : der Bau, von L. Borchardt. Berlin, Duncker, 1905, petit in-f°, vi-89 p. 62 vignettes et 6 pl. dont une en couleur.

C'est au cours d'une excursion de Dörpfeld en Égypte, que M. de Bissing résolut d'entreprendre à ses frais le déblaiement de l'un des édifices dont on distinguait les restes au pied de la montagne d'Abusir. Les fouilles commencées en 1898 furent achevées en 1901, après avoir passé des mains de Schæfer à celles de Borchardt, qu'aidèrent successivement Thiersch, Lindl et Rubensohn : le site a été mis au jour complètement, et s'il demeure encore quelques points obscurs dans la reconstitution qui a été faite des constructions, des explorations nouvelles ne pourraient guère les éclaircir. De même qu'il avait payé les travaux, M. de Bissing a voulu prendre la publication des résultats à sa charge. Le premier volume est dû à Borchardt, comme il était naturel, puisqu'il contient la description des ruines et qu'il traite surtout des questions d'architecture.

Il serait difficile de le suivre dans le détail des recherches techniques auxquelles il a dû se livrer pour s'acquitter de sa tâche. Elles ont été d'autant plus ardues que le temple découvert dans ces conditions est d'un type entièrement nouveau pour nous. Nous savions par les inscriptions que les rois des dynasties memphites avaient bâti dans leur résidence favorite des chapelles consacrées à Râ le Soleil vivant. Elles jouaient dans leurs cités éphémères le même rôle que la *Ziggourat* dans les cités royales de la Babylonie ; le roi y rendait le culte à son ancêtre divin, en attendant que, promu dieu lui-même, il allât reposer dans la pyramide qu'on lui préparait à quelques kilomètres de là sur les premiers ressauts de la montagne libyque. Toutefois, l'image, telle qu'elle nous était fournie par les hiéroglyphes, ne nous aidait guère à en comprendre le plan ; c'était une pyramide tronquée, chargée d'un obélisque sur la pointe ou à côté duquel un disque solaire se tenait en équilibre, mais on ne saisissait pas bien le principe qui avait présidé à l'agencement de ces éléments disparates. Abousir nous l'a appris et il nous a permis de rétablir à coup sûr une des formes d'édifice les plus originales qu'il y ait eu dans l'ancien monde.

Ce temple s'élevait sur un terreplein en briques sèches de figure irrégulière placé à cheval sur le mur d'enceinte de la cité royale. C'est d'abord une enceinte rectangulaire orientée dans son grand axe de l'Est à l'Ouest. Dans la moitié occidentale, un massif rectangulaire s'étale, dont le grand axe coïncidait avec celui de l'ensemble, et dont les parois montaient nues jusqu'à la hauteur de vingt mètres. Un second massif, simulant la partie supérieure d'un obélisque, jaillissait de la plateforme du premier, haut d'environ trente-six mètres.

C'était, non pas à vrai dire le sanctuaire du dieu, mais le dieu lui-même sous l'image agrandie de la pierre droite où la haute antiqutié se complut longtemps à le manifester. L'intérieur de la pyramide était presque plein, et il ne renfermait d'espace vide que le couloir ou l'escalier montant qui menait au pied de l'obélisque. L'aire qui précédait ces constructions était la cour d'honneur, celle où l'on accomplissait les cérémonies religieuses et les sacrifices. Elle était bordée sur ses trois côtés de chambres fermées ou de magasins pour le matériel et les provisions du culte. Vers l'extrémité Ouest de l'espace resté libre, dans une sorte de courette rectangulaire close de murs bas, une énorme table d'offrandes était posée à terre : c'était sur elle qu'on versait les liquides et qu'on accumulait les dons solides réservés au dieu. Ceci n'est qu'une description en gros; les fouilles ont révélé pour le détail toute sorte de dispositions souvent très ingénieuses et de décors très pittoresques. A ne tenir compte que de l'ensemble, on se rendra compte que j'ai eu quelques raisons de rappeler la *Ziggourat* babylonienne, non que les deux monuments répondent à des concepts identiques ou simplement analogues, mais il y avait de la ressemblance dans l'aspect extérieur, et la silhouette d'une ville égyptienne de l'âge memphite ainsi dominée par son temple de Râ devait à distance ne pas différer beaucoup de celle d'Our ou d'une ville babylonienne de même époque.

En dehors de l'enceinte au Sud et dans le désert, les fouilles ont amené la découverte d'un objet tout à fait extraordinaire, une bâtisse en briques sèches, qui simule une barque, longue de trente mètres. C'est l'une des deux barques du Soleil, mais pourquoi n'en a-t-on trouvé qu'une ici et laquelle est-ce? Voici, je pense, la réponse à ces questions. Nous sommes ici sur la rive Ouest du Nil, près de l'endroit où le soleil terminant sa course journalière va se plonger dans la nuit, et le temple de la ville royale est le sanctuaire où le soleil d'abord, puis le roi identifié au soleil reçoit son culte en attendant qu'il disparaisse dans sa pyramide. La barque est donc la Saktît, Samaktît, la barque du Soir, et elle est unique, parce que nous sommes dans la région du soir. Si le temple s'élevait sur la rive Est, près de l'Orient, la barque unique serait de droit la barque du matin, la Mânazît. Ceci posé, avons-nous ici une fantaisie du roi Naousirrî, qui voulût donner ainsi à son dieu ou à lui-même quelque chose d'indestructible, ou une dépendance obligatoire des sanctuaires de Râ, au lieu des barques en bois qui faisaient à l'ordinaire partie du mobilier sacré? Les fouilles aux autres villes royales de la plaine memphite apporteront la solution de ce problème.

Il faudrait un long article pour rendre justice à l'ouvrage; le peu que j'ai dit suffira, je l'espère, à marquer l'importance de la découverte. L'exécution matérielle est fort bonne, le texte est clair et les illustrations s'y adaptent exactement. L'initiative généreuse de

M. de Bissing, l'habileté de son collaborateur Borchardt ont produit un ouvrage excellent.

G. Maspero.

O. Gruppe. **Griechische Mythologie (Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft**, t. V.) Munich, Beck, 1906, 2 vol. in-8, xiv p. et 1-718; viii p. et 719-1923.

« Il est impossible, pour le moment, qu'un manuel de l'histoire religieuse des Grecs apporte seulement des faits sûrs et reconnus, car ce qui est reconnu est en partie peu sûr et ce qui est sûr n'est pas généralement reconnu. » M. Gruppe a eu pleine conscience de l'immensité et des périls de sa tâche ; plusieurs savants lui ont déclaré qu'elle était prématurée. Il ne faut que le remercier davantage d'avoir donné plus de dix ans de sa vie à la publication d'un ouvrage qui, quelles qu'en soient les imperfections, quelque incertaine qu'en soit la doctrine, sera consulté et exploité pendant un demi-siècle comme un inépuisable magasin de documents et de faits. Parmi les anciens travaux consacrés à l'ensemble de la mythologie grecque, aucun n'approche de celui-ci pour l'abondance des matériaux ; tous, sauf le *Lexikon* de Roscher et les articles de la nouvelle édition de Pauly, deviennent négligeables. M. Gruppe a écrit en pleine crise d'exégèse mythologique ; l'école de Kuhn est à peu près morte, celle de Mannhardt se transforme, celle d'Usener en est presque encore à ses débuts et promet de renouveler la science. Même si son génie était égal à sa patience, l'auteur ne pouvait que subir les contre-coups de toutes ces doctrines contradictoires qui s'agitent et se combattent autour de lui. Il reconnaît très franchement (p. vii) que sur nombre de questions importantes il a dû changer d'avis au cours de sa laborieuse rédaction. Ceux qui lui reprocheront ses variations seront mal inspirés ; ceux qui lui feront un crime d'erreurs de détails, d'omissions, d'une connaissance parfois bien imparfaite des travaux anglais et français, manqueront d'équité et de bienveillance. Un usage presque continuel de ce livre, depuis que nous avons le bonheur de le posséder, de ses admirables, de ses incomparables index, m'a convaincu qu'aucune expression n'est à la hauteur de la reconnaissance que nous devons à M. Gruppe. A une époque où il ne pouvait être question de donner à la science une œuvre définitive, il a créé, au prix de difficultés affrontées avec une sorte d'héroïsme, un instrument de travail comme l'étude de la littérature byzantine était seule encore, grâce à M. Krumbacher, à en posséder.

S. R.

A. W. VERRALL. **Essays on four plays of Euripides.** Andromache, Helen, Heracles, Orestes. Cambridge, Univ. Press, 1905, XII-292 p.

Les quatre pièces d'Euripide étudiées dans ce volume par M. Verrall sont *Andromaque, Hélène, Héraklès furieux* et *Oreste;* elles forment autant de chapitres auxquels l'auteur a donné ces singuliers titres : *Un Borgia grec, Apologie d'Euripide, La tragédie d'une âme, Un feu de l'enfer.* Ceux qui connaissent les travaux et la haute compétence de M. V. en matière de littérature grecque, et spécialement de littérature dramatique, retrouveront dans ce livre les principales qualités du distingué professeur de Cambridge : l'art d'exposer un sujet, la fine appréciation des caractères, la profonde connaissance de la scène grecque. L'étude d'*Héraklès furieux* me semble la plus remarquable; M. V. y montre de la manière la plus précise que pour bien suivre le développement de la pièce il est indispensable d'en considérer le héros, ainsi que l'a voulu certainement Euripide, comme un personnage purement humain, dont l'histoire n'a rien de surnaturel; le rôle de Mégare, celui de Lykos, et mieux encore celui d'Héraklès lui-même indiquent nettement au spectateur athénien comment Euripide a compris son drame. Non moins fouillée est l'analyse d'*Oreste*, bien qu'ici M. V. fasse preuve de moins d'originalité; il faut dire aussi que le drame est l'un de ceux qui sont le plus lus et le plus étudiés. « Dans l'*Oreste* d'Euripide », dit Weil, « la mythologie s'est transformée en psychologie »; et encore : « Si la cité se croyait déjà alors le droit de connaître des meurtres et de les punir,... l'oracle d'Apollon et l'action d'Oreste ne se comprennent point... Mais Euripide ne se soucie pas de se conformer dans ses fictions aux mœurs de l'âge héroïque;... c'est aux hommes de son temps que se rapportent ses pensées ». L'essai de M. V. n'est, dans ses grandes lignes, que le développement de cette opinion, à travers l'étude des personnages et des scènes où ils paraissent. On y verra cependant une appréciation toute nouvelle à laquelle je donne volontiers mon assentiment. La scène du Phrygien, dit-on couramment, provoque le rire. Sans doute, dit aussi M. V.; mais pour le lecteur. Les spectateurs riaient-ils? Non, parce qu'ils entendaient à peine le dialogue, subjugués par l'horreur de l'action et l'attente d'une catastrophe. Les deux autres études de M. V. ne sont certes pas inférieures en intérêt; les caractères créés par le poète, par exemple Ménélas et Théonoé, sont mis en pleine lumière et appréciés avec une clairvoyante finesse, et les défauts d'Euripide, comme ses qualités, sont soulignés dans une juste mesure. Mais dans le jugement d'ensemble qu'il porte sur l'*Andromaque* et sur l'*Hélène*, je ne puis faire autrement que de trouver M. V. trop ami du paradoxe. Ces deux pièces ne peuvent être bien comprises, selon

lui, que si l'on considère *Andromaque* comme une suite, comme la seconde partie d'un ensemble dont la première aurait fait le sujet d'un drame antérieur, et *Hélène* comme une pièce composée pour une représentation privée et jouée dans une demeure particulière à l'occasion de circonstances spéciales. Je ne puis exposer dans le détail les arguments invoqués par M. V., qui semblent, dans les deux cas, reposer sur des données textuelles, mais qui au fond sont d'ordre purement subjectif; la critique littéraire me paraît ici singulièrement dépasser les limites de nos connaissances formelles. Nous pouvons tout au moins nous demander comment il se fait qu'aucun renseignement positif, qu'aucune allusion même ne nous ait été conservée sur une première représentation de l'*Hélène* dans l'île d'Hélène, à l'occasion des Thesmophories; car les parodies d'Aristophane dans les *Thesmophoriazousæ,* pour transparentes qu'elles soient, ne vont pas jusqu'à autoriser des conclusions sur l'origine de la pièce. Qu'Euripide ait voulu faire oublier, par une sorte de palinodie à la Stésichore, son attitude à l'égard des femmes, en faisant l'éloge d'Hélène, c'est possible (de là le titre ambigu de *Euripides' Apology*); mais je voudrais être sûr que les Athéniens ont ainsi compris la pièce, et je crois bien plus volontiers que, sous son air de faire une vertu de la femme de Ménélas, Euripide a voilé une nouvelle satire. Quant à l'*Andromaque*, je ne veux relever qu'un des arguments de M. V.: il interprète les mots de l'hypothésis, τὸ δὲ δρᾶμα τῶν δευτέρων, dans le sens de « cette pièce est une de celles qui sont des suites, qui ont été précédées par une première » (p. 22). Alors que ferons-nous de τὸ δὲ δρᾶμα τῶν πρώτων, dans l'argument d'*Hippolyte*? Entendrons nous « une pièce qui eut une suite, qui fut suivie d'une seconde »? On explique ordinairement « de celles qu'on met au premier rang; » mais l'expression est alors plus que vague. M. V. repousse le sens « cette pièce (Andromatique) fut la seconde dans le concours », sous prétexte que la formule doit être « Euripide fut le second avec cette pièce; » mais il ne faut pas oublier que la mention complète est « fut le premier, ou remporta le prix, avec telle, telle, telle tragédie et tel drame satirique » que par conséquent il y avait trois tragédie πρῶται, resp. δεύτεραι, et qu'à une formule générale comme δεύτερος Εὐριπίδης Κρήσσαις, Ἀλκμαίωνι τῷ διὰ Ψωφῖδος, Τηλέφῳ, Ἀλκήστιδι (argument d'*Alceste*), correspondent très exactement en parlant d'une seule des quatre pièces, quelle qu'elle soit, les mots τὸ δρᾶμα τῶν δευτέρων, « la pièce fait partie de l'ensemble qui obtint le second rang ». Mais comme dit quelque part M. Verrall, I speak for myself, et ces observations n'empêcheront pas les hellénistes de se complaire à la lecture de l'ouvrage.

My.

Paul Foucart. **Sénatus-consulte de Thisbé (170)** (Extr. des *Mém. de l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres.*, t. XXXVII (2me partie). Paris, Impr. Nationale, libr. Klincksieck, 1905 ; 42 p. in-4°.

Le texte du sénatus-consulte de Thisbé peut être considéré comme certain en toutes ses parties, après l'heureuse lecture d'un dernier passage qui restait encore indéchiffrable. M. Foucart a reconnu en effet, sur un estampage que lui a procuré M. Wilhelm, les mots certains ταύτας ἐκ τούτων πόλεων à la ligne 48. Le savant membre de l'Institut a publié dans le présent mémoire le texte du document en entier, avec la traduction ; et dans un commentaire très serré il étudie, point par point, les décisions du sénat romain relatives aux réclamations des Thisbéens. On partagera son avis lorsqu'il considère Q. Mænius, qui présidait le Sénat en cette affaire, comme le préteur pérégrin, et non urbain ; et si l'on conserve quelques doutes sur l'interprétation de certains détails, vers la fin, on reconnaîtra d'abord que la rédaction du texte est trop peu claire pour permettre autre chose que des hypothèses, et ensuite que celles de M. F. se présentent avec un grand caractère de vraisemblance. Je fais allusion aux deux paragraphes qui concernent les femmes de Thisbé et l'affaire des vases contenant de l'argent. Il est cependant un point sur lequel je ne puis me ranger à l'opinion de M. F. Dans la phrase l. 18 et svv. ἃ αὐτῶν ἐγεγόνεισαν, ταῦτα ἡμῶν μὲν ἕνεκεν ἔχειν ἐξεῖναι ἔδοξεν, il réunit ἡμῶν μὲν ἕνεκεν à ἔχειν et traduit « il a été décidé qu'il leur sera permis de posséder, en notre nom, ce qui leur avait appartenu », cf. p. 24 : « Le sénat accorde aux Thisbéens... non comme propriétaires, mais comme représentants du peuple romain ». Ce sens me paraît inadmissible et ne correspond à aucun des usages de ἕνεκα. Il n'y a pas à s'appuyer sur le latin dont la locution serait une traduction, car en admettant même un texte comme *nostri quidem causa* (p. 24), il reste à prouver que ces mots signifient bien « en notre nom » de la manière dont l'entend M. F. L'emploi de ἕνεκα dans notre texte est en réalité conforme à l'usage grec, cf. Xén. *Cyrop*. III, 2, 30 ἐξέσται ἡμῖν ἐκείνου ἕνεκα πρὸς τὸ ἡμέτερον συμφέρον πάντα τίθεσθαι ; Arr. *Anab*. VII, 9, 1 ἔστι γὰρ ὑμῖν ἀπιέναι ὅποι βούλεσθε ἐμοῦ γε ἕνεκα ; Isocr. *Antid*. 163 ἀσφαλῶς ἂν ἔζων ἕνεκά γε τῶν συκοφαντῶν, etc. On voit que les mots ἡμῶν μὲν ἕνεκεν doivent se rattacher à ἐξεῖναι ; le sénat permet aux Thisbéens, pour autant que cela dépend de lui, de posséder, etc. ; en d'autres termes, tout en leur accordant l'objet de leur réclamation, il leur donne à entendre qu'il n'interviendra pas en cas de contestation entre les partis ou avec des voisins. Le traduction du Corpus *per nos quidem* est très exacte ; et au fond M. Foucart a si bien compris que telle avait été l'attitude du sénat romain — qui avait d'ailleurs l'habitude de laisser les gens se débrouiller tout seuls, quitte à tout prendre plus tard — qu'il a voulu retrouver cette restriction dans les mots ἃ αὐτῶν ἐγεγόνεισαν.

My.

Lygdami carmina. Accedit Panegyricus in Messalam. Edidit, adnotationibus exegeticis et criticis instruxit Geyza Némethy, Academiae litterarum Hungaricae sodalis. Budapestini. Sumptibus Academiae litterarum Hungaricae MCMVI. 179 p. gr. in-8°, 3 kr.

Nous avons ici le complément du Tibulle, dont j'ai rendu compte récemment [1]; même cadre, mêmes qualités et aussi mêmes faiblesses ou lacunes. Sur celles-ci il est inutile d'insister.

L'attention se portera surtout sur le Panégyrique que M. N. veut attribuer à Properce comme une œuvre de jeunesse. L'idée peut paraître étrange, et pour nous convaincre, il faudrait d'autres arguments que ceux que propose M. Némethy. Des ressemblances d'idées et de style prouvent peu et s'expliquent aisément chez des poètes du même temps et du même groupe [2]. De même les passages « parallèles » qu'accumule M. N. pour soutenir sa thèse ou pour défendre des conjectures personnelles très risquées sont des plus contestables. Où M. N. ne voit qu'une occasion de rapprochements avec Properce (193 et s. surtout 197) tout lecteur non prévenu pensera à d'autres poètes, avant tout à Horace. Surtout M. N. n'a pu citer ni une expression, ni une idée qui fût vraiment caractéristique de Properce.

A la fin, des *Addenda* qui portent sur Virgile, Ecl. IV, 47; sur sept passages de Tibulle, six de Lygdamus, et trois du Panégyrique.

É. T.

Textes et documents pour l'étude historique du christianisme publiés sous la direction de Hippolyte Hemmer et Paul Lejay. **Tertullien**. *De paenitentia. De pudicitia.* Texte latin, traduction française, Introduction et Index par Pierre de Labriolle, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). Paris, Alph. Picard, 1906. LXVII-237 p. in-12.

Premier ouvrage latin de la collection qui fait bien augurer de la suite. La traduction est soignée (je n'y ai relevé que quelques tours équivoques); les titres courants sont commodes; l'introduction pleine, plutôt trop pleine de renseignements bibliographiques de tout genre. Par contre les « notes explicatives » seraient, à mon sens, incomplètes et trop rares; dans les notes critiques, la rédaction est équivoque et obscure et pourquoi s'appuyer toujours sur des leçons d'éditeurs, et non sur la donnée des manuscrits [3].

E. T.

---

1. Revue du 8 janvier, p. 7.

2. Cf. ici même Lygd. 3, 37-8 la rencontre de ce poète et de l'auteur du Culex 372.

3. L'impression est soignée; mais p. 32, au milieu, écrire evadend*i*. — D'une manière générale pourquoi ces renvois continuels innombrables à des livres qu'aucun lecteur n'aura sous la main, et aussi cet abus des parenthèses qui s'entassent, s'allongent sans fin, et vraiment plus d'une fois sans utilité : ainsi p. XXIII ?

Deutsche Altertumskunde von Karl MUELLENHOFF. Zweiter Band. Neuer verbesserter Abdruck besorgt durch Max RŒDIGER, mit vier Karten von Heinrich Kiepert. Berlin, Weidmann, 1906, gr. in-8°, XVIII-416 p.

Le volume de Müllenhoff dont M. d'Arbois de Jubainville a rendu compte ici au moment où il a paru d'abord [1], reparaît en réimpression plutôt qu'en nouvelle édition. Il me suffira de le signaler par quelques mots, d'une part parce que l'article cité de l'écrivain le plus compétent en France sur le sujet est très développé. M. d'Arbois y a donné l'analyse de plusieurs chapitres et il a relevé dans l'ouvrage les remarques et les théories qui peuvent particulièrement nous intéresser, surtout en tout ce qui regarde les noms de villes ou de rivières et ce qu'on en tire ; d'autre part parce que, de l'aveu de M. Max Rödiger, le nouveau livre n'est, à très peu près, que la reproduction de celui de 1887 [2] ; les changements ont été peu nombreux et n'ont porté que sur des détails. Quelques remaniements visent des polémiques dont il n'importe guère de nous préoccuper. Pour prévenir toute déception, avertissons le lecteur français que le livre, touffu et rébarbatif dans la forme, est dur à lire et que, de ce côté-ci, il ne sera lu, ou je me trompe bien, que par les personnes qui, assez peu nombreuses, pour leurs études, croiront indispensable d'en dépouiller au moins quelques chapitres [3].

É. T.

Untersuchungen zur neuenglischen Lautgeschichte, von Dr. Wilhelm HORN, ao. Professor der englischen Philologie an der Universität Giessen. (*Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der Germanischen Völker,* hggb. von A. Brandl, E. Martin, E. Schmidt. Heft 98.) Strassburg, K. J. Trübner, 1905. In-8°, 105 pp. Prix : 2 mk. 50.

Quiconque étudie l'Anglais a été arrêté maintes fois par les inconséquences de l'orthographe anglaise et par les difficultés gratuites dont elle hérisse la prononciation de cette langue ; et il s'est posé cette question : « Pourquoi avoir rendu par les mêmes signes des sons aussi différents actuellement que ceux des mots *poor* et *door*, *talk* et *calf*, *daughter* et *draught* ? » S'il a des notions d'histoire de la langue, il ne s'est pas pour cela mieux expliqué comment un même son primitif avait pu, dans deux mots aussi voisins que *but* et *put*, aboutir à

---

1. Voir la Revue du 6 août 1888, p. 102 et s.

2. P. X, au bas : « Die zweite auflage dieses bandes bietet im wesentlichen den ersten druck abermals dar...; bessern durfte ich nur mit leiser hand und in nebendingen. » Je dois avertir que je n'ai pas sous la main le volume de 1887 et que je n'ai pu personnellement comparer les deux livres.

3. Je relève (p. IX) ce détail que les papiers et livres laissés par Müllenhoff ont été achetés par l'État pour le « Germanisches Seminar » nouvellement fondé à l'Université de Berlin.

des résultats différents en anglais moderne. Bien souvent aussi il a hésité sur la prononciation, sur celle des dentales, par exemple, dans *nature*, *soldier*, et des sifflantes dans *assure*, *assume*.

Mr. Horn, dans la présente étude, s'est adressé, pour la solution d'un grand nombre de ces questions, à des sources trop négligées jusqu'ici par les phonétistes : non content d'enregistrer les prononciations établies par les grammairiens et lexicographes les plus connus, il recherche à dessein et interprète des témoignages moins autorisés, des particularités d'orthographe non normalisée empruntées à des documents privés (correspondances ou mémoires), des prononciations dialectales. A l'aide de ces données, il étudie successivement « l'influence des dialectes sur la langue littéraire », « l'influence de la langue littéraire sur les dialectes », et « l'influence de la graphie sur la prononciation ».

L'effort de son interprétation porte, dans la première partie, sur les sons ou groupes de sons qui, partis d'une origine identique, ont abouti dans la langue littéraire à des résultats différents; pour chaque forme et pour chaque prononciation, l'auteur nous soumet le témoignage des grammairiens anglais ou étrangers, de la graphie, de la rime, des dialectes actuels, et il en dégage le développement historique des sons en question : les divergences mentionnées plus haut sont expliquées par des influences dialectales et analogiques.

La seconde partie de l'étude met sous nos yeux une série de formes et de prononciations semi-dialectales, résultant de l'effort des provinciaux pour parler la langue de la capitale : d'où corruption des dialectes par la langue officielle, et répercussions analogiques subies par cette dernière.

La troisième partie étudie le cas d'un certain nombre de sons qui, après avoir cessé de se prononcer, reparaissent sous l'influence d'une orthographe conservatrice.

L'intérêt de la présente étude est donc de rendre compte des bifurcations phonétiques causées par la coexistence plus ou moins longue 1° d'une forme dialectale et d'une forme littéraire, 2° d'une prononciation populaire et d'une prononciation savante refaite sur l'orthographe. Ajoutez à cela les effets de l'analogie dans un sens ou dans l'autre, et vous ne vous étonnerez plus de trouver dans l'orthographe et la prononciation de l'anglais des particularités très capricieuses.

Nous pouvons être reconnaissants à Mr. Horn de nous avoir donné, dans ces recherches de détail patientes et méthodiques, un exemple d'utilisation judicieuse de toute une catégorie de témoignages auxquels on n'avait pas encore accordé l'attention qu'ils méritaient.

P. Doin.

Glossar zum Vespasian-Psalter und den Hymnen, von Conrad GRIMM. In-8, viij-220 pp. Prix : 4 mk. — **Die altenglischen Namen der Insekten, Spinnen-und Krustentiere,** von John VAN ZANDT CORTELYON. In-8, viij-124 pp. Prix : 3 mk. 60. (= *Anglistische Forschungen* herausgegeben von Dr. Johannes HOOPS, Heft 18-19. Heidelberg, Winter, 1906.)

Trop rares sont les documents et les travaux relatifs au dialecte de Kent pour qu'on n'accueille pas avec faveur et reconnaissance le *Glossaire Vespasien* laborieusement compilé par M. C. Grimm. Tout relativement récent qu'il est (fin du xe siècle) et contaminé de dialecte de Wessex, le texte sur lequel il a opéré n'en demeure pas moins la base presque unique de notre connaissance de la langue jute, qui fut un des trois éléments linguistiques de la colonisation de la Grande-Bretagne et se survécut jusqu'en plein moyen âge. L'auteur a eu la patience de relever, non seulement tous les mots et toutes les formes des mots, mais encore toutes les références d'un seul mot cent et cent fois répété : excès de zèle qu'on peut plaindre, mais qu'on serait mal venu à lui reprocher. Parmi les caractéristiques connues du dialecte, aucune n'est plus constante ici que la graphie *e* pour *ae* anglo-saxon : on lit partout *feder* « père », *weter* « eau » (ainsi dans toute la déclinaison), *deg* « jour » et même pl. *degas* (mais aussi *daegas*, jamais pourtant *dagas* avec l'*a* pur). Inversement, la voyelle de métaphonie de l'*ó* est restée ou devenue labiale, comme en haut-allemand actuel : *doeman* « juger », *foedan* « nourrir ». Quant à la vocalisation de *g* en *i* et de *w* en *u*, si l'écriture n'en montre pas trace, ce n'est sans doute pas à dire qu'elle ne s'effectuât point dans la prononciation.

M. van Zandt Cortelyon est professeur au Collège agronomique du Kansas. Pour analyser dignement son mémoire, qui est d'un naturaliste et d'un linguiste, il faudrait sa double compétence. Je me borne donc à constater qu'il a colligé les noms anglo-saxons de 114 insectes, arachnides et crustacés, autant que possible sous leurs diverses formes dialectales, qu'il les a classés, selon que ces noms sont attestés en indo-européen, en germanique primitif, ou seulement en germanique occidental, a cité in extenso les passages de référence et joint à chaque mot une brève notice étymologique où le discernement le plus judicieux préside au tri des certitudes et des hypothèses. On n'imaginerait pas, avant de l'avoir lu, ce que recèle de curiosités philologiques le monde des infiniment petits.

V. HENRY.

SIR EGLAMOUR, **eine englische Romanze des 14 Jahrhunderts**, herausgegeben von G. SCHLEICH. (*Palaestra*, LIII). Berlin, Mayer et Müller, 1906. In-8°, 160 pp. prix : 4 mk. 50.

Sir Eglamour est une chanson de gestes en strophes de 12 vers, dont la langue appartient par des caractères très nets aux dialectes de

l'Angleterre du nord. Comme approximation plus précise du lieu et de la date de composition de ce poème, M. Schleich croit pouvoir indiquer la région intermédiaire entre l'Angleterre septentrionale et centrale, et la deuxième moitié du xive siècle.

La présente édition paraît épuiser toute la documentation ancienne du texte et donne, dans un apparat critique très complet, toutes les leçons qu'elle n'adopte pas. Un appendice important expose et discute la généalogie des manuscrits et des premières éditions et se termine par des remarques sur la langue.

Peut-être le lecteur désirerait-il pouvoir se reporter à un lexique des formes rares, dialectales ou déformées par une graphie capricieuse; peut-être aussi trouvera-t-il excessif le scrupule d'exactitude qui a empêché M. Schleich de corriger certaines formes évidemment fautives des manuscrits par exemple : 412, *s[q]wyere*; et 974, *bayne* [1].

Nous sommes heureux, malgré ce défaut et cet excès, de posséder un texte dont l'éditeur a eu pour unique souci la reproduction fidèle et complète des originaux.

P. Doin.

H. Suchier. **Les voyelles toniques du vieux français, traduction de l'allemand, augmentée d'un Index et d'un Lexique**, par Ch. Guerlin de Gaer, Paris, Champion, 1906; in-18 de 230 pages.

J. Bastin. **Précis de phonétique et rôle de l'accent latin dans les verbes français**, 2e édition. Paris et Saint-Pétersbourg, 1905; in-8° de 228 pages.

Il est parfaitement inutile de louer le petit livre de M. Suchier, que connaissent depuis longtemps tous ceux qui s'occupent de l'enseignement scientifique du français, et qui est de reste, il faut bien le reconnaître, plutôt destiné aux maîtres qu'aux étudiants. Aussi précis, aussi clair que la partie correspondante du *Manuel* de M. Nyrop, il est moins élémentaire et a sur elle l'avantage de renvoyer plus souvent aux textes et de tenir un plus grand compte des nuances dialectales. Réjouissons-nous que, grâce à cette excellente traduction, il soit mis à la portée de tous les lecteurs français, et saisissons cette occasion d'exprimer le vœu que M. Suchier trouve bientôt le temps de le compléter et de nous donner ainsi le traité de phonétique le plus approfondi que nous ayons encore possédé.

On ne trouvera pas au même degré, tant s'en faut, ces mérites scientifiques dans l'ouvrage, ou plutôt dans les deux ouvrages juxta-

---

1. Deux manuscrits sur trois donnent ici la très claire variante *fayn*, ainsi que toutes les impressions du xvie siècle ; M. S. a sans doute ses raisons pour préférer *bayne*, que je ne comprends pas : il nous devait au moins un éclaircissement à ce sujet.

posés, de M. Bastin [1]. On sent que l'auteur n'a pas la même pratique des habitudes rigoureuses ni la même familiarité avec les textes. La « Phonétique » en particulier, pèche sur bien des points. D'abord M. B. y traite constamment des questions d'orthographe et fréquemment de morphologie et de syntaxe; ainsi, à propos de *s* finale, il parle (p. 87) de l'addition de cette lettre à certaines formes verbales et, à propos de l'*a* (p. 30) des différents emplois de l'imparfait du subjonctif dans l'ancienne langue. Les impropriétés d'expression, les énoncés inexacts, les erreurs proprement dites ne sont pas rares. Que peut bien être ce « patois belge » dont l'auteur parle à plusieurs reprises? La forme *péchon* (pour *poisson*) attribuée au dit patois, (p. 5, n.) n'est nullement due à l'influence de *pécher*, mais conforme à la phonétique wallonne. Le tableau des p. 23 ss., où l'auteur résume sa doctrine, distingue les voyelles protoniques des entravées, comme si, dans les premières, il ne fallait pas distinguer les libres des entravées. Il ne faudrait pas (p. 23) tirer *cheït* de *cadedit*, et c'est une idée tout à fait singulière (p. 11) de voir dans *Floride* une forme de participe disparue depuis le XI[e] siècle. L'explication des formes *déjeuner*, *dîner* (p. 111) est incompréhensible; etc. — Il y a du reste, à côté de ces faiblesses, une foule de remarques ingénieuses et intéressantes sur l'orthographe, la prononciation et l'emploi des mots; ces remarques sont fréquentes surtout dans la seconde partie, où sont énumérées et correctement expliquées un plus grand nombre de formes verbales que dans la plupart des traités similaires, et même que dans celui de M. Chabaneau. C'est surtout cette partie qui rendra des services, et non pas seulement aux débutants. Malgré ses défauts, cet ouvrage témoigne en somme d'une connaissance de notre langue, aux diverses périodes de son histoire, que l'on souhaiterait volontiers à tous ceux qui l'enseignent, non pas seulement à l'étranger, mais aussi, — et peut-être surtout — chez nous.

A. JEANROY.

The farce of master Pierre Patelin, ..englished by Richard HOLBROOK, illustrated with fac-similes of the woodcuts in the edition of Pierre Levet, Paris, ca. 1489. Boston and New-York, Houghton, Mifflin and C[o], 1905; in-8[o] de XXXVIII-116 pages.

Cette traduction de *Patelin*, artistement imprimée et ornée de bonnes reproductions des bois de l'éd. Levet, est écrite dans une langue vive et pittoresque qui rend bien la couleur et la saveur de

1. C'est sans doute ce qui explique quelques défauts de plan : les remarques (p[s] 10-1) sur la « tendance des consonnes fortes (médianes) à s'adoucir » (outre qu'elles sont souvent inexactes), se retrouvent ailleurs. Celles sur les hésitations dans la prononciation de *cèderai* etc., sont présentées jusqu'à trois fois (p. 20, 109 et 199, note).

l'original ; elle est précédée d'une intéressante préface, rédigée surtout pour le grand public, mais où l'on trouve néanmoins quelques renseignements de première main sur les imitations anglaises et américaines de *Patelin*. Malheureusement elle est faite sur une copie de l'éd. G. Le Roy, dont il ne reste qu'un exemplaire qui n'a jamais été reproduit : il est donc impossible d'en contrôler l'exactitude dans le détail [1]. Il est fâcheux que le traducteur n'ait pas fait connaître en quoi le texte qu'il a suivi s'écarte des éditions courantes. Il annonce la publication prochaine d'une édition critique : c'est, si je ne me trompe, la troisième qu'on nous fait prévoir. N'est-ce pas beaucoup ?

A. Jeanroy.

Recueil des présidents, conseillers et autres officiers de l'Echiquier et du Parlement de Normandie par Bigot de Monville, 1499 à 1550, publié par M. G. A. Prévost, Rouen, Lestringant, 1905, in-8 xv-355 pp.

Ce volume publié par M. Prévost pour la *Société de l'Histoire de Normandie*, n'est pas un de ceux dont puisse s'honorer la docte compagnie. Tout d'abord, le texte du *Recueil* n'offre pas le caractère définitif d'une œuvre achevée : il se présente sous l'aspect de simples notes, mises en ordre il est vrai, mais attendant toujours la dernière main, la véritable mise en œuvre. Il y a dans cette compilation beaucoup de choses intéressantes, des détails qu'on chercherait vainement ailleurs, mais encore faut-il les y chercher au prix d'un lecture quelque peu fastidieuse.

L'auteur de ce *Recueil*, le président Alexandre Bigot, baron de Monville, a fourni à M. le vicomte d'Estaintot le thème d'une savante notice placée en tête de l'édition d'un autre ouvrage de cet érudit magistrat (*Mémoires du président Bigot de Monville sur la sédition des Nu-Pieds et l'interdiction du Parlement de Normandie en 1639*. Rouen, 1876, in-8), M. Prévost s'est contenté de la résumer en trois pages (VIII-X). Le Recueil manuscrit de Bigot, conservé aujourd'hui à la bibliothèque municipale de Rouen, est divisé en dix parties, comprenant, successivement, par ordre chronologique, les premiers présidents, les présidents à mortier, les conseillers, les procureurs généraux, puis toute la série des officiers du parlement jusqu'aux receveurs des amendes et payeurs des gages. L'uniformité la plus stricte règne dans les notices du président Bigot : notice du personnage avec ses armoiries ; ce qu'il a pu recueillir sur des homonymes, parents ou non ; presque toujours la généalogie de la famille, ainsi que des notes ou observations sur diverses personnes mentionnées en la généalogie.

---

1. J'ai néanminos présenté quelques observations sur ce point dans un compte rendu que publieront prochainement les *Modern Language Notes*.

Il eût été intéressant de rechercher et de rétablir la bibliographie de l'œuvre de Bigot qu'il indique lui-même un peu sommairement dans sa préface (p. 2-4) et que M. P. résume encore plus sèchement (p. XI). On possède encore ces « *Registres du Parlement* »; mais qui sont ces « autres registres, titres et contrats » dont parle Bigot? (p. 2). Il eût été facile de les retrouver en parcourant le Recueil; ainsi on rencontre le registre d'audience du Parlement (p. 13); le livre rouge de la Tournelle et le livre noir des privilèges du Parlement (p. 23); registres de la cour des aides, 1526, (p. 26); de 1438 (p. 35); charte d'érection de l'Echiquier, en 1499 (p. 71); registre de l'Echiquier, 1497 (p 107) etc.

Pour conserver à l'œuvre de Bigot son caractère original, il eût fallu s'en tenir à une publication intégrale du manuscrit, l'accompagner de notes suivant le cas et le faire suivre d'une table détaillée. De cette façon, nous aurions possédé, non pas une « galerie complète des portraits des parlementaires normands » (p. XIV), mais des notes précieuses permettant de les reconstituer.

Malheureusement la Société de l'Histoire de Normandie en a jugé autrement. Cédant à une considération d'intérêt, « l'impression de l'ouvrage entier dépasserait peut-être quatre volumes » (p. XIV), elle a chargé M. P. d'extraire des manuscrits, dans chacune des dix parties, tout ce qui avait trait à la période la plus ancienne, 1499-1550. C'est donc ce tronçon de texte que la Société a mis au jour, condamnant pour ainsi dire le reste à l'oubli. M. P. s'est acquitté consciencieusement de cette tâche, et ce qu'il a publié fait regretter le reste qui ne verra probablement jamais le jour. Si encore ces extraits avaient été publiés intégralement! Les généalogies ont été supprimées ainsi que les notes qui les accompagnaient, « très rarement, on a donné quelques-unes de ces notes lorsqu'elles offraient un réel intérêt » (p. XIII). Voilà une singulière façon d'éditer un texte! Quant à l'annotation, elle est sobre, un peu trop peut-être, et pas suffisamment personnelle à l'auteur qui, d'ailleurs, l'avoue en toute sincérité, (p. XV).

Ce Recueil, tel que l'a compris et exécuté la Société de l'Histoire de Normandie, par l'intermédiaire de M. Prévost, « après mûr et sérieux examen de la question » (p. XII) ne se recommande donc pas par sa valeur scientifique, et la Société nous avait accoutumés à des publications bien autrement remarquables.

Etienne DEVILLE.

Henri POULET. **Le sans-culotte Philip**, président de la Société populaire de Nancy, 1793-1794. Paris, Berger-Levrault, 1906. In-8°, 116 p.

M. Poulet, dont nous avons annoncé déjà une solide étude sur la petite ville de Thiaucourt pendant la Révolution, fait revivre en ce nouveau et consciencieux travail un curieux personnage, le sans-

culotte Philip qui fit trembler Nancy. Il a pénétré dans le détail de cette existence ignorée jusqu'ici. Grâce aux brochures du temps et aux documents qu'il a trouvés aux archives nationales, il nous renseigne aussi complètement que possible sur ce jacobin de province que nous ne connaissions pas et dont le nom passionnait en 1793 et en 1794 la capitale de la ci-devant Lorraine. D'abord officier de la marine marchande et un peu pirate, franc-maçon, poète, dramatiste — M. Poulet pouvait le comparer à Ronsin — employé à la Guerre dans les bureaux de Pache, délégué à l'armée du Rhin pour l'habillement des troupes, puis pour l'organisation des magasins, luttant à Strasbourg avec une superbe audace contre le commissaire ordonnateur Prieur et contre les représentants du peuple, surtout contre Ruamps, Philip s'établit à Nancy en septembre 1793 et se signale par les violences de son langage à la Société populaire dont il devient le principal meneur. Il en fait tant que le représentant Faure, d'abord son commensal et ami, l'incarcère. Mais un autre représentant, Lacoste, rival de Faure, obtient la libération et la réintégration de Philip. Par malheur pour notre homme, qui de nouveau, est le maître du club, le maître de la ville, le dictateur de Nancy, comme dit M. Poulet (p. 61), il se rend à Paris à la fin de juin 1794 pour mieux affermir sa puissance, et là, en pleine Convention, Mallarmé, son adversaire, le fait arrêter. Philip échappe à la guillotine et au bout de quinze mois sort de prison. Il reparaît dans l'affaire Babeuf ; détenu comme babouviste, il fut acquitté par la haute cour de Vendôme ; on ne sait ce qu'il devint ensuite [1].

A. C.

Ch. Sarolea, **Essais de littérature et de politique,** Bruxelles, Londres, 1905. 391 p. in-8°.

Dans le premier volume de ces « Essais » de M. Sarolea, Belge d'origine, mais professeur à l'Université d'Édimbourg, on trouvera des articles assez disparates, — il y en a même un qui est rédigé en anglais. Ce qui en forme l'unité est un intérêt vif pour les questions les plus différentes, une grande expérience des livres, des pays et des hommes, et une sincérité d'impression absolue. Ce sont pour la

1. Lire p. 36 Renkin (et non *Renking*). — P. 37, Villemanzy émigra, non dans les premiers mois de 1794, mais dès le mois d'octobre 1793, après le désastre de Wissembourg — P. 46, il y avait plus à dire sur le rôle de Mallarmé, d'ailleurs député de la Meurthe — P. 55, au 8 avril 1794, Pflieger se garda bien d'avouer, comme prétend M. P., sa haine contre le parti montagnard. Ce jour-là même, ne conseillait-il pas au Comité d'envoyer à Nancy un « bon montagnard » ? C'est qu'il voyait dans Philip un intrigant qui voulait « gouverner Nancy. » — P. 70 Bréard n'est pas du tout « un obscur député. » — P. 107 quoi qu'en dise l'auteur, les représentants n'ont pas « tremblé devant Philip », qui, en somme, succomba parce qu'il eut contre lui et Faure et Pflieger et Mallarmé.

plupart des pages provoquées par l'apparition d'un nouvel ouvrage concernant le sujet. Ainsi Ch. S. donne d'abord un jugement sur l'effort d'énergie dont s'est montrée capable l'Écosse dans les temps modernes ; suit une étude très intéressante et vraiment nouvelle sur le grand historien anglais Froude, personnalité complexe et pleine de contrastes qui méritent d'être étudiés dans leur origine ; l'article sur Saint Simon est d'une plus grande sérénité. On s'arrêtera aussi sur les esquisses consacrées à M. Chamberlain et à son antagoniste M. Balfour. Les quelques pages qui fixent les caractères distinctifs de la presse anglaise et française contiennent maint point de vue très juste. La préface de M. Faguet, tournée avec beaucoup d'élégance et empreinte d'une ironie facile, ne renseignera pas beaucoup sur l'écrivain lui-même ou sur son ouvrage.

N. Jorga.

Th. Schiemann. **Deutschland und die grosse Politik anno 1905**. Berlin, Reimer. 1906, in-8°, p. 418, Mk. 6.

C'est le 5° volume de la série que M. Th. Schiemann publie depuis 1900 sous ce titre. Les qualités ordinaires dont l'auteur a fait preuve dans ses comptes-rendus hebdomadaires de la *Kreuzzeitung* qui forment régulièrement la matière d'un livre à la fin de l'année, se retrouvent dans le nouveau recueil. La part de beaucoup la plus large a été faite dans cette revue de 1905 à la Russie et à sa situation intérieure. Sur ce mouvement si complexe de la Révolution russe, sur les nombreux partis qui y jouent un rôle, les caractères spéciaux qu'elle a revêtus dans les différentes régions de l'Empire, en particulier dans les provinces voisines de l'Allemagne, les plus familières à l'auteur, sur l'accueil et la résistance qu'elle a trouvés dans le gouvernement et les diverses classes de la nation, le livre de M. Sch., s'il ne peut sans doute tenir lieu d'une étude complète, fournira du moins une ample information au lecteur en lui apportant un commentaire suggestif. Les autres événements politiques saillants de l'année, la paix russo-japonaise, le renouvellement du traité entre l'Angleterre et le Japon, le triomphe du parti libéral dans le Parlement anglais, l'entente anglo-française, et surtout la question marocaine, ont donné lieu à d'intéressantes discussions dont il nous est aisé de reconnaître la modération de ton pour ce qui nous concerne. Peut-être M. Sch. se laisse-t-il çà et là entraîner par le souci de citer et de confondre de trop tendancieux journalistes. Pareille préoccupation qui ne surprend pas dans le journal où collabore l'auteur, paraît dans le recueil excessive et souligne outre mesure l'importance de polémiques éphémères [1].

L. R.

---

1. P. 304, le fameux mot, « Vous avez débauché l'Italie » est inexactement interprété. P. 321 et 415, lire Sarraut et non *Sarrot*.

Principes d'économie politique, par Gustave Schmoller, 2e partie, tome III; traduit de l'allemand par Léon Polack, 1 vol. in-8°, 1 fr. Giard et Briere, éd. 1906.

Le tome III de la traduction du grand ouvrage de M. Gustave Schmoller continue le magistral exposé des principes d'économie politique dû à l'éminent professeur de l'Université de Berlin. Comme les précédents volumes, celui-ci est rempli d'une quantité prodigieuse de faits et de documents, fruits d'une érudition hors ligne, et clairement rangés dans des chapitres longuement développés. L'auteur a toujours le mérite de voir et de montrer l'histoire réelle et les hommes réels derrière les théories, et d'expliquer ainsi la genèse, le fort et le faible de ces dernières. Il n'a pas abandonné cette méthode en traitant des questions compliquées de la valeur, de la concurrence, de l'intérêt, du crédit, qui figurent parmi celles dont s'occupe son tome III. Il en résulte en général beaucoup de clarté et de vie dans son exposition, avec une certaine incertitude dans les conclusions, où le point de vue éthique est souvent mêlé au point de vue économique. Je suis surpris que le sens du réel, si prédominant chez M. S. semble l'abandonner presque constamment quand il aborde le rôle de l'État en matière économico-sociale. Au lieu d'apercevoir ce qu'est l'État dans la vérité contingente des choses, une réunion d'hommes — ou un homme — avec des intérêts, des passions, des instincts, des préjugés à satisfaire, il le pose trop souvent en arbitre nécessaire et impartial des prétentions économiques des individus ou des corporations. Tout en concédant que dans le passé l'État « a souvent été vicié par des abus fiscaux de toute sorte », il proclame « qu'il a peu à peu subordonné toutes les entreprises économiques au bien public, au véritable intérêt général ». N'est-ce pas prendre son désir pour une réalité? Si l'on admettait la prémisse posée par M. S. comme un fait accompli, on n'aurait évidemment aucune bonne raison pour repousser l'*Etatisme*. Mais c'est résoudre la question par la question. Et les faits, nous le voyons trop, sont loin de s'accorder avec l'affirmation de l'auteur des *Principes*.

Il est regrettable que l'auteur ou le traducteur n'ait pas poussé les renseignements statistiques au delà de l'année 1900 (ou exceptionnellement 1901).

Eugène d'Eichthal.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 août 1906.* — M. Léopold Delisle termine la lecture de son mémoire sur les chartes de Henri II d'Angleterre.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 3 septembre. — 1906

Wissowa, Dissertations sur l'histoire de la religion et de la ville de Rome. — Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors, IV. — P. Thureau-Dangin, La Renaissance catholique en Angleterre, III. — Citoleux, La poésie philosophique au XIXe siècle ; Madame Ackermann.

Gesammelte Abhandlungen zur römischen Religions-und Stadtgeschichte von Georg Wissowa. Munich, 1904 ; C. H. Beck (Oskar Beck), vii-329 pp, in-8°. Prix : 8 Mk.

Ce volume se présente comme un supplément du livre de M. Wissowa sur la religion romaine. Il contient quinze dissertations. J'en indique ci-dessous le sujet, plus brièvement pour celles qui sont faciles à trouver dans des recueils connus.

I. *De Veneris simulacris romanis* (1882). — Si l'on met à part Murcia, Cloacina et Libitina, identifiées sans motif sérieux avec Vénus, le premier temple dédié à cette divinité est celui du *lucus Libitinae ;* la déesse est purement italique et honorée comme protectrice des jardins. Le deuxième, de 459, fut dédié à Vénus Obsequens avec l'argent des amendes versé par les matrones convaincues d'adultère. Pour M. W., la déesse est encore ici une déesse italique. L'Aphrodite grecque apparait à Rome avec l'expédition de Sicile d'où les soldats rapportent le culte de Vénus Erycine : on lui élève successivement deux temples, au Capitole (539) et à la porte Colline (573). Ce culte va jouer un grand rôle, dans la littérature comme dans la vie; avec lui, la légende d'Enée se propage et s'établit. C'est Vénus Erycine qui est probablement la patronne des Jules et des Memmii; elle est accompagnée d'un Eros, ce qui explique les vers d'Horace, *Od.* I, ii, 33 suiv. Dès lors, l'histoire du culte de Vénus est marquée par l'intervention des grandes familles, surtout par celle des dictateurs qui se succèdent dans le gouvernement de la république. Sulla introduit Vénus Félix et traduit son surnom par ἐπαφρόδιτος. Pompée est le dévot de Vénus *Victrix*; César, de Vénus *Genetrix*. M. W. discute longuement l'aspect que présentait ces divinités, surtout celui de la Vénus *Genetrix*, exécutée par Arcésilas pour le temple dédié par César. Il est à noter, pour l'histoire religieuse, que Pompée associe à Vénus *Victrix* la déesse *Felicitas*, César à Vénus *Genetrix* la déesse *Victoria*, relevant en quelque sorte l'attribut honoré par son devancier. P. 26, Appien rapporte que César prie et fait des vœux à Vénus *Victrix*, la veille de Pharsale : n'est-ce pas une dernière survivance de

l'ancienne coutume d'appeler dans son camp les divinités de l'ennemi?

II. *Monumenta ad religionem romanam spectantia tria* (fig.). — 1° Scène bachique sur un vase de bronze de Corneto; 2° bas-relief du musée Torlonia, représentant Vesta, assise, tenant un pain et une patène, à côté un âne et une truie; 3° chapiteau avec l'image de la Terre et d'un sacrifice à la Victoire. Les deux premiers sont surtout intéressants; l'un nous montre Bacchus dans le costume et l'attitude des Lares; l'autre, Vesta avec les attributs qu'on lui voit quand elle est associée aux Lares.

III. *Silvanus und Genossen.* — Bas-relief à Florence représentant dans trois niches, Silvain, au milieu, un satyre, à sa gauche, un jeune Pan, à sa droite. On a là réunis les diverses formes sous lesquelles les Romains se représentaient les *di agrestes*, avec un costume emprunté à l'art grec. M. W. fait l'histoire, dans la littérature, des identifications de Silvain avec Pan et avec Silène, de Faunus avec Pan et avec les Satyres. Le type spécial de Silvain, dans l'art romain, paraît à M. W., comme à M. von Domaszewski, une adaptation de l'Hercule grec à la double nature, sauvage et rurale, du dieu qui vit dans la forêt et garde les limites des champs.

IV. *Die Ueberlieferung über die römischen Penaten* (*Hermes*, XXII, 1886). — Les renseignements donnés par Macrobe, Arnobe et l'interpolateur de Servius remontent à Cornelius Labeo. Partant d'une classification des sources. M. W. montre comment les Pénates romains ont pu, à l'origine, être identifiés avec les grands dieux de Samothrace, puis avec les Pénates troyens, et comment Varron a concilié les deux théories en les mélangeant. Il y eut de même deux croyances sur leur aspect : on avait d'abord pensé que c'étaient les Dioscures du temple situé sur la Velia ; plus tard on les enferma loin de tous les regards avec d'autres *sacra* dans les *doliola* du temple de Vesta : beau prétexte pour que les imaginations du peuple et des savants se donnent champ.

V. *Römische Sagen.* — Légendes nées de l'interprétation erronée de monuments (grecs) : les *Nixi di* sont des télamons ; Vénus *Calua* a pour origine une statue qui, par suite d'un accident ou pour une cause quelconque, donnait l'impression de la calvitie. Les *lares alites*, Genucius Cipus, la nymphe Canens s'expliquent de même. Il faut se défier beaucoup des récits d'Ovide ; plusieurs sont inventés de toute pièce, autour de personnages connus (Janus et Cardea); parfois, il dédouble les divinités : Tacita et Muta, Cardea, Carna et Crane; ailleurs, il en réunit plusieurs en une seule, pour corser la légende : Hora et Hersilia. La plus grande partie de ce mémoire est consacrée àOvide. La doctrine des anciens sur les *Nixi di*, deux dieux à genoux assistant une déesse accouchant à genoux, a été défendue récemment et, semble-t-il, avec succès contre M. W., par M. Basiner, *Rh.*

Museum, LX (1905), 614-623. La découverte dans le Péloponnèse d'un monument antique tout à fait semblable rend très acceptable les données de Festus. M. W. a été trompé par le masculin synthétique *di*.

VI. *Der Tempel des Quirinus in Rom* (*Hermes*, XXVI, 1891). — L'*aedes Quirini* a remplacé le vieux *sacellum Quirini*, dans le voisinage du Quirinal, au pied des jardins du palais impérial, à peu près à l'angle nord-ouest de la ville de Servius. La *porta Salutaris* doit être cherchée au débouché de la via della Dataria; la *porta Sanqualis* se trouve déterminée par le temple de Semo Sancus Dius Fidius, près du couvent de Saint-Silvestre (cf. *C. I. L.*, VI, 568). La procession des Argées venait du Viminal, non par la vallée, mais en suivant la crête qui relie les deux collines, et traversait le Quirinal du nord-est au sud-ouest, en passant par les temples de Quirinus, Salus, Dius Fidius; elle descendait par le *uicus Insteius*.

VII. *De feriis anni Romanorum uetustissimi obseruationes selectae*. — 1. Ops ne doit pas être associée à Saturne, comme on l'a cru longtemps, mais à Consus, dont la fête est séparée de celle d'Ops par un intervalle de trois jours, suivant un usage fréquent de l'ancien calendrier romain. M. W. réunit sept ou huit exemples de cet usage. Le nom des *Quinquatrus* (19 mars) n'a pas d'autre explication, car elles sont le renouvellement des *Equirria* dont M. W. fixe la date ancienne au 15 mars. Pour le dire en passant, cette explication est un nouvel exemple de la manière de compter des Romains, qui est souvent méconnue: ils comprenaient le point de départ et le point d'arrivée. Les noms en *-atrus*, d'une manière générale, désignent un quantième, non seulement par rapport aux ides (Varron, *L. L.*, VI, 14), mais par rapport à un jour fixe quelconque. — 2. Dans les anciens calendriers, une seule fête est indiquée, celle qui donne le nom du jour. — 3. L'ancien Vulcain des Romains est très différent de l'Ἥφαιστος grec. C'est le dieu qui protège les moissons et les maisons contre l'incendie; il est appelé à cause de cela *Mulciber*, c'est-à-dire *qui mulcet ignem*. L'idée d'un Mulciber qui amollit le fer est une altération due à la science grecque. De même le *Tubilustrium* de mai est une fête de Mars, comme celui du mois de mars. Ce sont des savants qui l'ont attribué à Vulcain, sous l'influence des conceptions grecques.

VIII. *De dis Romanorum indigetibus et nouensidibus disputatio*. — M. W. maintient, malgré l'article postérieur de M. Stolz (*Archiv für lat. Lexikographie*, X (1896), p. 156), la séparation de *indigitamenta* et de *indigetes*; les *indigetes* et les *nouensides* s'opposent comme les dieux nationaux et les dieux importés ou récents. Ce dernier point me paraît seul acquis. Les étymologies de *indigetes* sont aussi nombreuses qu'incertaines. Le mot a pu prendre le sens de national quand on a dû opposer les *di nouensides* aux *di indigetes*. Son usage premier remonte donc à une époque qui est au-delà, antérieure à tout

emprunt de culte étranger. On peut mesurer cette antiquité, en se rappelant que la distinction des *indigetes* et des *nouensides* disparaît elle-même bien avant le temps de Varron.

IX. *Die Saecularfeier des Augustus.* — Excellent article de vulgarisation provoqué par la découverte de l'inscription des jeux séculaires.

X. *Argei.* — Réimpression de l'article donné à la *Real-Encyclopädie*, t. II.

XI. *Septimontium und Subura.* — Dissertation insérée dans la *Satura Viadrina* dont nous avons rendu compte autrefois.

XII. *Analecta romana topographica.* — 1. Les anciens parlent de deux temples ou oratoires de la Pudicité, l'un de la Pudicité patricienne, l'autre de la Pudicité plébéienne (cf. T.-Live, X, 23, 3). En réalité, il y avait sur le forum boarium, dans le temple de la Fortune, une statue voilée, au pied de laquelle les jeunes filles, au moment du mariage, venaient déposer leurs prétextes. Les uns croyaient que cette statue était celle de Servius Tullus, fondateur du temple, les autres celle de la Pudicité. D'autre part, sur le *uicus longus* se trouvait un oratoire privé dit de la Pudicité plébéienne (Juv., 6, 308; Prop., II, 6, 25). Ce surnom, quelle qu'en soit l'origine, conduisit à donner l'épithète de *patricia* à la statue voilée. Cette statue vint aux mains de Séjan; après sa mort, Néron la reçut ou la prit et construisit pour elle un édicule dans la Maison d'or (Pl., *N. H.*. VIII, 197). — 2. En revanche, il a existé réellement deux temples d'Hercule, l'un dit *Aemiliana aedes* (Festus, 242), qui doit être le temple rond situé près de Sainte-Marie in Cosmedin; l'autre, d'un style particulier (*tuscanico more*, Vitr., III, 3, 5), restauré par Pompée (*aedes Herculis Pompeiani*), mais plus ancien, dédié à Hercule invaincu, près du grand cirque (*Herculi Inuicto ad circum maximum*, disent les calendriers). C'est ce temple dont on a retrouvé des débris sous Sainte-Marie in Cosmedin. Mais le plus ancien sanctuaire de cette religion grecque se trouvait ailleurs, comme le prouve l'indication des calendriers : *Herculi Magno Custodi in circo Flaminio.* Cet édifice a dû son origine aux livres sibyllins, tandis que le culte de l'*ara maxima* a été importé des bourgs latins voisins, Tusculum et Tibur. P. 262. La forme *Aemiliana* ne me paraît pas primitive; elle a pu être substituée à *Aemilia*, soit par Festus, soit par l'usage récent. J'en dirai autant de *Mariana*, cité en note. *Metellina* est dans un tout autre cas. — 3. M. W. défend contre Mommsen son opinion sur les deux *natales* du temple de Quirinus; celui du 29 juin se rapporte au vieil édifice, celui du 17 février, à la restauration d'Auguste.

XIII. *Römische Götterbilder.* — Les anciens Romains n'avaient pas de statues des dieux; c'est sous l'influence de la Grèce qu'ils commencèrent à en avoir. A partir de l'expulsion des rois, on taille des statues. Pour les anciennes divinités, on prend le type grec le plus voisin. Alors l'image grecque vide pour ainsi dire le dieu de son

concept romain ; au moins dans la poésie du temps d'Auguste, même dans Horace, le poète le plus romain de tous, les dieux italiques ont disparu et fait place aux dieux grecs auxquels on les avait assimilés.

XIV. *De equitum singularium titulis romanis obseruatiuncula.* — Contrairement à l'opinion de M. von Domaszewski, *Salus* et *Felicitas* sont bien des divinités romaines, non pas le nom romain de divinités germaniques.

XV. *Echte und falsche « Sondergötter » in der römischen Religion.* — Ce sont les dieux fort improprement appelés dieux des *indigitamenta*; car les *indigitamenta* présentaient une liste complète de tous les dieux alors honorés à Rome. Comme M. W. ne leur a pas consacré un chapitre particulier dans son manuel, il profite de la publication des *Abhandlungen* pour combler cette lacune. Les termes par lesquels on a désigné ces dieux, *indigetes*, *proprii*, *certi*, ou ne sont pas techniques ou ont un autre sens. Cependant l'existence de ces dieux est bien attestée, indépendamment des listes de Varron, par deux relations liturgiques, la description du *sacrum Ceriale* par Fabius Pictor (Servius, *Géorg.*, I, 21), et les procès-verbaux des Arvales pour 183 et 224 après J.-C. L'ordre et la classification sont l'œuvre de Varron et ne permettent de rien conclure pour les livres pontificaux. La collection est disparate, comprend des divinités qui ont un culte plus large, et ne peut correspondre ni à une notion précise ni à une désignation antique. Une partie de ces dieux ne sont certainement pas spécialisés; ils doivent à Varron ce caractère, comme aussi l'explication souvent invraisemblable de leur nom. Il ne faut pas oublier que Varron n'avait pas pour but d'écrire un traité d'histoire religieuse, mais un manuel pratique de « théologie civile ». La distinction entre les dieux spéciaux et les grandes divinités existe cependant; les grandes divinités sont des individualités définies, des personnes *sui iuris;* ; les dieux spéciaux ne sont que certaines formes données à l'invocation de la puissance divine, du *numen*. Il faut ajouter qu'ils apparaissent, non dans la prière du particulier, mais dans la prière liturgique du prêtre d'État; ils sont la conséquence de l'exactitude minutieuse requise dans les formules liturgiques, aussi bien que les alternatives circonspectes *siue deo siue deae*, *hic lucus locusue*, et autres bien connues. Par suite, il faut désigner l'objet de la prière par ses moments successifs (*Adolenda*, *Commolenda*, *Deferunda*), ou par ses deux termes (*Anna Perenna*, de *ut annare perannareque commode liceat*). Beaucoup de ces désignations se sont fixées comme épithètes à des divinités individuelles; d'autres sont restées des invocations impersonnelles. Mais il n'y a pas eu d'époque où le paysan latin ne connaissait que ces dieux spéciaux et invoquait Vervactor, Sarritor, etc., au lieu de Tellus et de Cérès. Les plus anciennes divinités romaines portent le nom même de leur objet : Ianus, Vesta (le foyer), Tellus, Ops, Fons, Terminus, etc. Le temps

où l'on divinise les choses est antérieur à celui où l'on abstrait des choses les forces qui agissent en elles et par elles.

Cet excellent mémoire termine dignement le recueil de M. Wissowa. On a pu voir que ce livre comble en partie une lacune volontaire du Manuel. Celui-ci n'a pour sujet que les divinités vraiment romaines; leur culte est séparé avec soin des altérations hellénisantes. Mais il faudrait un second volume pour l'étude des dieux grecs à Rome. Pour n'être pas romains, ils ont pris dans la vie et dans la littérature une place importante; ils ont modifié le culte national. Dans ces mélanges, plus d'un point de ce vaste sujet est élucidé. Nous espérons cependant que ce sont des préparations et une sorte d'acompte. Les discussions ne sont pas toujours aisées à suivre; elles ont trop l'allure de la recherche, avec ses zigzags et ses extensions inattendues. Un ouvrage complet, écrit d'après un plan logique, peut seul satisfaire notre attente et répondre aux besoins de notre outillage scientifique.

Paul Lejay.

Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors, IV. Helsingfors, Imprimerie centrale, 1906; un vol. in-8°, de 409 pages.

Ce tome IV des Mémoires de la Société d'Helsingfors renferme cinq études distinctes, toutes d'une certaine étendue, soigneusement conduites, et qui font honneur assurément à leurs divers auteurs. Les plus importantes ont trait à la philologie romane. Dans la première (p. 1-50), M. Oiva J. Tallgren a repris cette question du ʒ et du ç en ancien espagnol, dont se sont occupés déjà dans ces dernières années MM. Cuervo, Ford et Sarohïandy : je ne dirai pas qu'il ait abouti à des conclusions nouvelles et définitives, mais il a du moins apporté des matériaux précieux en dépouillant attentivement un manuscrit de la fin du xve siècle, et qui n'avait pas été utilisé jusqu'ici à cet égard, la *Gaya ó Consonantes de [Pero Guillén de] Segovia*. On sait que la *ceta* castillane actuelle représente originairement un double son qui ne s'est uniformisé que depuis la fin du xvie siècle : les manuscrits du moyen âge et les plus anciennes impressions tiennent compte de cette dualité en employant le signe ç pour rendre le phonème sourd, tandis qu'ils réservent ʒ au sonore. Mais la difficulté est d'établir comment ces règles orthographiques concordent avec les lois de la phonétique espagnole, et ce que nous savons de la transformation des sons latins dans la péninsule. Comme entre voyelles *ty* et *cy* paraissent aboutir régulièrement à ʒ, il y a certains mots évidemment populaires qui font difficulté et constituent des exceptions délicates à expliquer : tels sont par exemple *cabeça* et *coraçon* (toujours orthographiés ainsi dans les manuscrits). Je ne pense pas que la théorie, esquissée ici (p. 34) par par M. T. à propos du nom géographique étranger *Pruça*, ait une bien grande portée ni qu'elle soit très bien convaincante. Pour ma

part, je ne recule pas devant le type *capiccia* déjà proposé par M. Sarohiandy pour expliquer *cabeça*. Et j'irai plus loin. Puisqu'il est certain que *braço* représente *braccium*, pourquoi ne pas admettre aussi un type *coraccium + onem*, qui rendrait bien compte de *coraçon?* J'ajoute cependant qu'il peut y avoir eu à l'origine, dans la répartition des formes, des divergences dialectales qui nous échappent encore.

La Mémoire de M. Torsten Söderhjelm, qui a près de deux cents pages (p. 51-233), est consacré à étudier la langue de Péau Gatineau, chanoine de la basilique de Saint-Martin de Tours, qui vivait dans le premier tiers du XIIIe siècle, et qui nous a laissé en dix mille vers octosyllabiques une *Vie de Saint-Martin*, traduite et amplifiée de celle de Sulpice Sévère. L'œuvre de Gatineau est d'un mérite littéraire plutôt médiocre, mais elle est très intéressante ou point de vue linguistique : elle avait été publiée déjà il y a près d'un demi siècle par l'abbé Bourassé, d'après l'unique manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale; tout récemment (1896 et 1899), M. Wester Söderhjelm en a donné une édition infiniment plus correcte, et c'est celle-là naturellement qui a servi de base au travail de M. S. Ce travail est fait d'une façon intelligente, et minutieuse comme il convient dans les matières de ce genre. L'auteur s'est attaché à distinguer ce qui représente la véritable langue de Péau Gatineau de ce qui est un apport fait par différents copistes (il est arrivé à en discerner au moins quatre) : le résidu doit évidemment nous donner dans toute sa pureté l'usage tourangeau vers le commencement du XIIIe siècle. Ce sont des statistiques patientes qui permettent de mener à bonne fin des enquêtes de ce genre, et surtout une comparaison attentive des rimes : de là vient que des considérations sur la versification précèdent ici l'étude linguistique proprement dite. On arrive à constater alors que, vers 1220, le suffixe *-ellus* était représenté à Tours non par *-iaus* (dont il n'y a que sporadiquement de rares exemples), mais par *-eau* tendant déjà à se réduire à *-au* (comme le prouvent des rimes *chateau : metau*, etc.). Je ne cite ceci qu'à titre d'exemple, bien entendu, et ne puis entrer dans le détail : mais l'étude de M. S. m'a paru d'un bout à l'autre conduite d'après une méthode sûre. Elle est accompagnée d'un petit lexique des mots les plus intéressants du poème, et c'est en somme un utile complément aux données que nous avons déjà sur les anciens dialectes de la région de la Loire.

Je signale seulement le Mémoire de M. Hugo Pipping, intitulé *Zur Theorie der Analogiebildung* (p. 235-318), dont les exemples sont empruntés aux langues scandinaves, et qui m'a semblé d'ailleurs important. — M. Artur Langfors a publié à la suite (p. 319-362) un *Ave Maria* de Huon Le Roi de Cambrai, que Dinaux avait déjà mentionné jadis dans ses *Trouvères Cambrésiens*, mais sans le connaître. Depuis, ce petit poème de 312 vers octosyllabiques avait été signalé simultanément en 1872, d'après deux manuscrits différents,

par G. Paris et par M. P. Meyer, mais sans que l'auteur en fût identifié : G. Paris notamment ne s'était pas douté que le vers 289 du ms. B. N. f. fr. 12471 : *Li rois recorde de Cambrai*, contient le nom véritable du trouvère. Après avoir restitué l'œuvre à qui de droit, M. L. donne du texte intégral une édition critique, et la fait précéder de quelques observations sur la langue.

Enfin, dans le cinquième et dernier Mémoire, M. J. Poirot traite une question de phonétique expérimentale. J'ai déjà signalé et loué ici même (voir *Revue Critique* du 8 sept. 1902) la méthode pénétrante de l'auteur à propos d'une contribution à l'étude de l'*e* muet français. Aujourd'hui, sous le titre de *Quantité et accent dynamique*, M. P. aborde une question d'ordre général, et qui est assez discutée depuis trois ou quatre ans, surtout parmi les phonéticiens suédois : il s'agit de savoir si ce que nous appelons *accent* est dû à l'intensité expiratoire, comme on le croit généralement, ou bien à la quantité, c'est-à-dire en somme à un allongement syllabique. Contre cette dernière théorie, celle que M. Rosengren se flattait d'avoir démontrée, M. P. apporte quelques objections et le résultat de certaines expériences personnelles, qu'on ne peut guère vérifier naturellement, et dont on ne suivra même le détail qu'à la condition d'être assez versé dans les sciences exactes. Mais en fin de compte, il ne conclut point, il fait certaines concessions à l'adversaire, et termine en disant que cette question de la nature de l'accent n'est pas encore mûre. Arrivera-t-on, à force de la reprendre, à la solutionner dans un sens ou dans l'autre ? Je l'espère; mais, quoique je sois loin pour ma part de nier l'utilité de la phonétique expérimentale et les résultats auxquels elle a déjà abouti, il faut bien que je dise une fois pour toutes ce qui me paraît contestable ou même périlleux dans ses méthodes. Ce danger, c'est qu'on n'arrive pas suffisamment à opérer sur des phonèmes émis dans des conditions normales : tantôt on met le sujet parlant à la torture; tantôt, et c'est ici le cas, on se contente de prononcer devant le phonographe des syllabes artificielles, et qui n'appartiennent à aucune langue, comme *ápa*, *áppa*, etc. Mais qui me dit que l'expérimentateur ne les a pas prononcées d'une façon inconsciemment voulue, et comme suggestionné par sa propre recherche? On aura beau dépenser ensuite beaucoup de peine et de science à analyser les empreintes laissées sur le cylindre, on aura beau multiplier les calculs et les chiffres, je n'ai pas la sensation d'être en face d'un vrai mot, extrait d'une phrase vraiment vivante, et je me demande si l'on peut en somme tabler là-dessus pour arriver à déterminer la nature intime de l'accent ? — Ce tome IV des Mémoires d'Helsingfors est clôturé par une liste des « travaux sur les langues et littératures modernes publiés en 1902-1905 » : cette liste offre un ensemble de 130 études ou articles, dûs à 54 auteurs. La Finlande, en fait de linguistique, n'a rien à envier aux autres régions de l'Europe.

E. Bourciez.

Paul Thureau-Dangin. — **La Renaissance catholique en Angleterre** au XIX[e] siècle. Troisième partie 1865-1892. Paris, Plon. 1906, 543 pp.

M. Thureau-Dangin est arrivé au terme d'un long et beau travail qu'il est indispensable d'étudier si l'on veut comprendre les complications politiques provoquées en Angleterre par la crise ecclésiastique. Le troisième et dernier volume de la *Renaissance catholique* renferme deux parties distinctes : les cinq premiers chapitres comprennent le cardinalat de Manning et de Newman ; à la période de luttes a succédé enfin une période plus calme, espèce d'intervalle entre la vie et la mort, pour les deux cardinaux, et pendant laquelle ces champions que le mouvement d'Oxford a donnés au catholicisme, vont pouvoir jeter un coup d'œil en arrière et tracer pour leurs successeurs le plan des batailles futures. Toute la matière de ces premiers chapitres est connue en France au moins en gros, on ne connaît pas aussi bien l'histoire du ritualisme qui suit. On appelle « ritualisme » une attention minutieuse apportée dans l'Église anglicane à restaurer les cérémonies du culte catholique, jointe à une croyance en la divine institution de l'épiscopat. Bien qu'on trouve aux XVII[e] et XVIII[e] siècles des exemples de « ritualisme », il faut entendre par ce mot la tendance « prélatiste », nous dirions « cléricale », qui se manifeste depuis une cinquantaine d'années au sein de l'anglicanisme. Sans doute le ritualiste est le successeur des tractariens restés anglicans, des Liddon et des Pusey, mais combien ne diffère-t-il pas de ses prédécesseurs ! La sensibilité, l'imagination ont pris la place de la raison absorbée dans des spéculations dogmatiques. Les vêtements des prêtres, leurs gestes au moment de célébrer le sacrement de l'Eucharistie ont plus de signification pour lui que l'opinion d'un Père sur le divin sacrifice.

Le livre de M. T.-D. mérite de retenir l'attention non seulement par ses remarquables qualités littéraires mais par sa valeur comme œuvre d'historien. Ainsi M. T.-D. n'a pas cédé à la tentation de pallier les défauts de Manning. Grâce à l'impartialité de l'auteur, la supériorité de Newman s'affirme. Ce n'est pas en vain que Manning regrettait la carrière parlementaire à laquelle ses talents le destinaient. Quand il faisait amitié à Newman tout en le dénonçant à Rome, ne montrait-il pas l'aptitude d'un Disraeli à se dédoubler de façon à conformer sa conduite aux opinions contraires qu'il professait en même temps ? A côté de ses calculs, de sa recherche de la popularité, de ses avances au parti ouvrier — avances qui scandalisent un peu M. T.-D. — combien le caractère de Newman paraît noble et grand ! Newman, c'est le solitaire, étranger au découragement parce qu'il possède la vérité absolue, en apparence une machine à raisonner, en réalité une âme d'où l'inspiration poétique jaillit à l'occasion et donne naissance à un chef-d'œuvre comme le *Songe de Gerontius*.

La lecture du volume de M. T.-D. provoque non pas des critiques, mais des réflexions. Par exemple M. T.-D. trouve naturelle la con-

duite des tractariens dans l'affaire du Symbole (pp. 528-529). A l'examiner froidement, elle parait au moins inconséquente. Le parti « large » (broad) ou « libéral » demandait qu'on cessât de considérer le Symbole d'Athanase comme une partie de la Confession de foi ou que du moins on rendit facultative l'obligation d'y souscrire exigée de tout pasteur. C'était une vieille querelle qui avait déjà échauffé les esprits au xviiie siècle quand l'archidiacre Blackburne publia son fameux *Confessional*. Aussitôt les tractariens prennent feu, déclarent qu'ils quitteront l'Église si l'Église cesse d'exiger de ses ministres l'adhésion au Symbole. Or, vers le même temps, ils se plaignaient d'être persécutés parce que les piétistes leur déniaient le droit d'importer dans l'anglicanisme les pratiques du catholicisme. Demander pour soi, la tolérance qu'on refuse aux autres, cela serait puéril si ce n'était affligeant. Mais les « libéraux » sont assez maltraités par M. T.-D. qui n'hésite pas à accuser de restriction mentale des hommes d'un caractère aussi élevé que Stanley et Jowett (p. 391). Si c'était un crime pour eux de rester dignitaires de l'Église anglicane tout en repoussant le Symbole, c'en est un au moins aussi grave pour un ritualiste d'accepter un bénéfice, de monter en chaire le jour de son installation et de déclarer devant Dieu qu'il adhère à une confession de foi où son enseignement est formellement condamné.

En réalité les ritualistes se trouvent dans une situation fausse. On s'est moqué à bon droit en France de ceux qui prétendent ignorer tous les événements antérieurs à 1789. Les ritualistes ont fait mieux que nos Jacobins : d'un trait de plume ils rayent de l'histoire d'Angleterre la Réforme et trois siècles d'érastianisme. Les discours de Disraeli et de Sir William Harcourt, que cite M. T.-D. (pp. 419-420), définissent exactement le caractère de l'Église anglicane. Elle est une création de la loi, son chef est le roi, son législateur le Parlement; en d'autres termes l'Église n'est devenue officielle qu'à la condition d'accepter la tutelle de l'Etat. A cette argumentation qui repose sur des faits, les ritualistes répondent par des considérations d'ordre métaphysique : l'Église anglicane fait partie de l'Église universelle, l'autorité de ses évêques a été établie par Dieu, ses lois sont décrétées par des conciles dont le Saint-Esprit dicte les décisions. A la vérité il existe en Angleterre une Église qui répond à la définition des ritualistes, c'est l'Église catholique. Pourquoi donc n'en font-ils pas partie? Parce qu'en réalité ils sont restés protestants. M. T.-D. a très finement mis en relief leur caractère dominant ; qui est un individualisme extrême ; ils sont capables de se plier à la règle ; c'est leur caprice qui est l'arbitre de leur foi. Le jugement si profond de Sully sur les Anglais revient à la mémoire : « si on les en croit, l'esprit et la raison ne se trouvent que chez eux ; ils adorent toutes leurs opinions et il ne leur vient jamais en pensée ni d'écouter les autres, ni de se défier d'eux-mêmes ».

On peut se demander si le catholicisme les attirera un jour; *spero fore*; dit M. T.-D. avec Newman. En France, catholiques et protestants se méprennent peut-être sur l'avenir du mouvement; depuis longtemps les uns et les autres guettent chez les ritualistes l'abjuration imminente. Elle ne vient que pour le petit nombre, la grande masse s'accommode de « l'établissement d'Elisabeth ». Cependant leurs croyances dogmatiques, quoique reléguées au second plan, ont évolué. A propos de *Lux Mundi*, l'ouvrage édité par l'évêque Gore, M. T.-D. fait allusion à la hardiesse des chefs du parti, il n'a pas jugé bon d'aller plus loin. Cependant, si le ritualisme est devenu « latitudinaire », comme il y a apparence, si surtout il subit l'influence de la « haute critique », n'aboutira-t-il pas à un résultat bizarre, mais non pas absolument inattendu : à l'intransigeance sur la question ecclésiastique s'ajoutera une grande indépendance dogmatique; à côté des Laud modernes surgiront de nouveaux Chillingworth, et, si le malheur des temps veut, pour compléter le parallèle, qu'un Parlement non-conformiste, comme le Parlement actuel, dépossède l'Église de ses privilèges, ne faut-il pas craindre que les ritualistes « latitudinaires », à l'exemple de leurs devanciers, aillent grossir les rangs de la libre-pensée [1]?

Ch. Bastide.

---

1. On nous permettra quelques misérables remarques : M. T.-D. est bien sévère pour le malheureux Kensit, le petit libraire de Paternoster Row qui fut tué dans une bagarre au cours de sa campagne antiritualiste. Un homme qui meurt pour une cause, quelle qu'elle soit, est au moins étymologiquement un martyr. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la défaite des conservateurs aux dernières élections est surtout la défaite du « prélatisme » et que le réveil de l'anti-cléricalisme anglais date des manifestations de Kensit et de ses amis dans les Eglises ritualistes. Son action ne fut donc pas absolument inefficace. — Quelques traductions sont à relever : P. 49 : « le clerc de la paroisse » est une expression bien obscure en français : *the Parish clerk* c'est le « répondant », le « lecteur » des Eglises protestantes françaises du siècle dernier. P. 420 : « la loi commune » s'oppose mal aux « statuts », on attendrait plutôt « droit coutumier », ou, comme traduit M. Boutmy, « droit prétorien ». P. 439, à la place de « l'ignorer », il faut évidemment lire : « affecter de l'ignorer ». P. 447, la lettre de Halifax renferme quelques anglicismes : « il était justifié » pour « il était dans son droit », « provocante » pour « irritante », « le fait historique » pour « l'histoire ». — Çà et là des fautes d'impression sautent aux yeux : *adresses*, 111; *Pysey*, 96; *Norforlk*, 171; *occasionnal*, 240; *Saint-Georges in the East*, 310, 340, etc; *lawlesness*, 516; *Glastone*, 537. Les majuscules sont souvent omises, dans les titres d'ouvrages (*passim*), dans les adjectifs dérivés de noms propres (p. ex. *catholic Revival*, p. 111; p. 121; *english churchman*, p. 221, etc.), dans les mots considérés comme faisant corps avec le nom propre qui suit (*dean Church*, 91; *lord Acton*, 143; *dean Lake*, 449; etc. — A un ouvrage de ce genre un index semble le complément indispensable qu'une table des matières même développée ne remplace pas.

Marc Citoleux. **La Poésie Philosophique au XIXe siècle**, Lamartine. Paris, Plon, 1906, in-4° XI-400 p.

Id. Madame Ackermann d'après de nombreux documents inédits. Ibid. in-4° XIII, 252 p.

M. Citoleux, dans ses deux volumes, épuise ce qui restait inédit du sujet général qu'il s'était proposé d'abord : la poésie philosophique en France au XIXe siècle. Vigny, Hugo, Leconte de Lisle même, sans parler du philosophe Guyau, ont eu des exégètes de leur pensée; Sully-Prudhomme et les autres, fort heureusement, ne sont pas encore des sujets de thèse. Même, une Introduction sur la poésie philosophique avant Lamartine remonte jusqu'à Ronsard. Intéressante, elle est, à mon gré, superflue s'il s'agit de définir le genre, que l'étude de Lamartine illustre suffisamment; elle est incomplète s'il s'agit d'expliquer les antécédents du poète. C'est la poésie du XVIIIe siècle et de ses survivants, dont, jeune homme, il s'est nourri avec une naïve admiration (cf. Nouv. Confid. XXX) qui vaudrait, mérite poétique à part, d'être énumérée dans son ensemble, depuis Louis Racine (on peut faire passer, par jeu, tels de ses vers contre le matérialisme pour des vers lamartiniens) puis les didactiques (l'*Imagination*, *le Génie de l'Homme* etc.) et les odes philosophiques et morales (cf. celle de Thomas sur *le Temps* où on lit : « O Temps, suspends ton vol... » et « l'océan des âges »).

D'omissions, même si peu importantes, nous n'en relèverons pas dans l'ouvrage lui-même [1]. Avec une conscience et une sagacité louables, l'auteur a dépouillé l'amas de l'œuvre en prose et en vers pour y surprendre la trace des lectures et des variations de la pensée du poète. Surtout le *Voyage en Orient* et le volumineux *Cours familier de Littérature* — ce *Pourana* tardif de toute la vie intellectuelle de Lamartine, ressouvenirs, palinodies, érudition récente, fatras dédaigné par la pitié et la tristesse des lamartiniens — ont été scrutés avec un zèle heureux. Dans ces enquêtes, M. C. excelle à marquer le commencement, au sein de la pensée actuelle du poète, d'un mouvement de pensée encore indécis que la poésie ne sacrera que plus tard quand « l'idée aura plongé ses racines dans l'homme tout entier » (cf. aussi la conclusion du chapitre Ier de la 2e partie,

1. M. C. — ses listes bibliographiques en font foi — a également utilisé l'immense littérature que L. a inspirée et celle qui a inspiré L. Il aurait pu répartir ces livres en deux groupes. On peut regretter qu'il n'ait pas mentionné les articles de J. Lemaître (*les Contemporains, 6e série*) qui embrassent l'œuvre du poète dans son entier avec le souci d'en marquer la richesse et la puissance de renouvellement. Dans le même esprit citons une dissertation remarquable de M. Joseph Hansen : *Le Sentiment de la Nature dans la Poésie de L.* (Justin Schroell, Diekirch 1901). Cette étude qui montre ce sentiment évoluant parallèlement au sentiment religieux est une des premières qui ait tenu compte des progrès philosophiques de L. et de l'influence des voyages en Italie et en Orient, en protestant, avant M. C. contre l'habitude paresseuse « de ne chercher dans la poésie de Lamartine que l'amant d'Elvire ».

p. 261). D'où cette loi que chez Lamartine et sans doute chez tout poète philosophe, la prose précède la poésie, essaie et mûrit les idées pour elle, — loi qui confirme celle indiquée par M. Lanson (*Hist. de la litt. franç.*) que la poésie de Lamartine est plus sincère que sa prose ; par une nécessité impérieuse de sa nature, elle retient de sa vie ce à quoi vraiment il tient. Même s'il n'est pas tout à fait « l'ignorant qui ne sait que son âme » — et les recherches de M. C. le montrent bien, — il reste surtout et admirablement lyrique. Chez Lamartine, le philosophe, comme l'orateur, le sociologue et le politique, travaillent à grandir le poète. Mais le lyrisme vraiment humain est d'essence philosophique, sociologique ou métaphysique ; le lyrisme de Lamartine s'est élargi et renouvelé avec sa pensée.

Cette pensée, M. C. montre bien comment, dans son ensemble, elle forme un système complet, mais un système vivant dont l'évolution, les fluctuations plutôt, suivent l'histoire sentimentale, les expériences sociales, les déceptions de l'auteur qui, avec son tempérament d'orateur autant que de poète et dans son besoin de communion avec le public, se laisse entraîner au mouvement du siècle qu'il semble parfois diriger. Pour chaque théorie de ce système — éclectisme idéaliste et religieux, avide de résoudre, par une méthode pseudo-hégélienne au service d'une sympathie ardente, les plus difficiles antinomies — M. C. marque les bornes extrêmes entre lesquelles oscille le poète, de la « pensée toute faite », traditionnalisme et catholicisme de son enfance, jusqu'au panthéisme allemand et au pur rationalisme cartésien. Si le « Dieu de son berceau » fut à peu près « celui de sa tombe », il s'en éloigne plus d'une fois aux jours de sa maturité de pensée et d'action. La loi de ces oscillations est très bien établie mais non pas mise assez en lumière. Elle est expliquée incidemment (p. 256 n. et p. 280) : la douleur intime, personnelle, conduit chaque fois Lamartine au pessimisme et par là au scepticisme et au christianisme. Le bonheur le ramène à l'optimisme, au rationalisme de la religion naturelle, qui est sa tendance profonde, qui dissipe toutes les ombres et change son pessimisme en adoration. Il chante alors ses cantiques éperdus, tels, par exemple, que les Harmonies écrites après son mariage, entre 1822 et 1828. Les plus chrétiennes, celles qui marquent un retour à la « pensée toute faite » datent de 1828 à 1830, d'une nouvelle crise de tristesse et d'ennui. Cette élégante théorie que bien des textes et des dates confirment, pouvait ordonner et éclairer tout le développement.

En général, on souhaiterait plus d'ordre et de proportions dans cet ouvrage exact et riche. Précédant l'étude directe des œuvres, une première partie plus considérable établit l'inventaire de la lecture de Lamartine, découvre les sources non pas seulement de sa poésie philosophique, mais absolument, de sa pensée [1]. Cet inventaire n'est

1. M. C. assez souvent a procédé par élimination des lectures antérieures ou

pas biographique ; il suit l'ordre, arbitraire ici et purement didactique, de l'histoire des doctrines. La pensée de L. parfilée brin à brin, fiche à fiche, à travers tous ses ouvrages est rendue à chaque case étiquetée : Orient, antiquité gréco-latine, Renaissance, XVIIIe siècle, écoles contemporaines. Mais Lamartine ainsi scrupuleusement disséqué n'est plus assez Lamartine. L'or de la pensée ainsi séparé de la trame de la vie et de l'alliage précieux des vers prend parfois l'aspect de médiocres paillons. L'incohérence, les contradictions et l'origine étrangère de tout cela risquent de nous frapper davantage. Et tout cela, en outre, formulé abstraitement, en allusions concises à l'histoire de la philosophie, opposant les majuscules des systèmes au lieu des images du poète, est plus difficile à suivre chez son interprète que chez lui. Il eût fallu, sans doute, restituer l'ensemble, retisser l'étoffe et vous dire par exemple, puisqu'il s'agit de philosophie vécue et de poésie : « En telle année, Lamartine vivait en tel lieu, avec tels amours, tels regrets, quand il eut tels entretiens et lut tels livres ; à cette date, telles idées commencent dans son esprit à éliminer telles autres ». Ainsi eût été constituée une biographie morale et intellectuelle du poète chez qui les lectures et les conversations, dominées par ses aspirations et ses sentiments qu'elles vont modifier et préciser, forment avec eux une suite de vivantes et mouvantes synthèses où est à chaque époque — et non pas dans les lectures seules — la véritable source des poésies. Cette œuvre synthétique, M. C. a craint peut-être qu'elle ne fût touffue et confuse ou ne reproduisît en partie d'autres études biographiques. Mais l'inconvénient de sa méthode analytique est dans des redites inévitables ; quand il s'agit de doctrines analogues, anciennes ou modernes, l'attitude de Lamartine se répète et on repasse à chaque fois toute l'évolution de sa pensée. Nombreux aussi sont les renvois et les redites d'une partie à l'autre, les théories ébauchées ici et développées là [1].

---

tardives qui n'ont pas profité à l'œuvre du poète. Mais il fallait avoir plus de résolution dans le sacrifice et rayer ou écarter d'un mot, par exemple, l'article de l'inventaire qui concerne la philosophie chinoise, que L. n'a connue qu'en 1858, pour le Cours — sacrifier même, pour les mêmes raisons, l'élégante étude de textes qui montre dans les entretiens avec le baron d'Eckstein l'origine de sa connaissance de l'Inde, et beaucoup de ce qui est dit de la philosophie allemande qu'il détestera dès que Quinet lui en fera connaître la véritable portée. Pourquoi insister sur les jugements, curieux sans doute par leurs divergences, que l'*Histoire des Girondins* et le *Cours* portent sur Voltaire, s'il est vrai que Lamartine l'a lu surtout avant et après avoir fait son œuvre ? etc. — Supposé l'utilité de cette recherche, on pouvait noter que Lamartine, qui écoutait et lisait Quinet, conçoit le rôle de Voltaire, impie et religieux, comme Quinet dans une page fameuse de l'*Ultramontanisme* (œuvres, tome II, p. 256) : « Il bafoue, il accable l'Eglise infidèle par les armes de l'esprit chrétien ».

1. Par exemple, c'est surtout l'approfondissement platonicien de sa théorie de l'amour qui a rendu impossible à Lamartine la réalisation du plan des *Visions*, « le poème sans fin ». C'est très bien marqué par M. C. Mais cette explication,

La seconde partie, en effet, à côté des œuvres poétiques, fait encore une grande place à l'étude des sources, c'est-à-dire aux ouvrages en prose de L. où s'élabore et se traduit d'abord sa pensée. On ne recherche encore ici que les idées successives de L. et non vraiment le secret et le prix de sa poésie pensante, les arguments personnels, l'accent, les images dont il a soutenu, embelli, transformé ses idées, comment elles tiennent en lui à ce qui le fait poète et comment, par lui, elles deviennent poésie. L'auteur a laissé à d'autres le soin de le faire voir, le pouvant très bien lui-même. Il s'est trop défié des ressources de la critique littéraire, et ayant fort justement expliqué (p. 395) pourquoi les littérateurs, selon la remarque de M. E. Dupuy, n'ont pas su rendre justice à l'originalité des poètes philosophes tandis que les philosophes se sont montrés plus équitables, il s'est donc fait philosophe pour traiter son sujet, trop exclusivement philosophe. Il dit pourtant (p. 338), une fois dégagés les éléments de la doctrine de la VIII[e] vision de la *Chute d'un Ange* : « Quelque conforme que soit à l'électisme de Cousin la doctrine de Lamartine, elle contient des arguments ingénieux et personnels. L'originalité de la forme est surtout incontestable.. etc. ». Il dira dans son livre sur Mad. Ackermann : (p. 247) « Assurément nous ne trouvons pas dans les *Poésies Philosophiques* ni l'harmonie, ni l'abondance, ni la sensibilité des *Méditations*. Nous n'y trouvons pas non plus cette sûreté d'instinct, cette puissance créatrice qui fait que le poète des *Révolutions* et d'*Utopie* non seulement comprend son époque mais l'incarne et la transfigure ». C'est fort bien dit. Mais est-ce assez de l'affirmer? Le montrer sortait-il du sujet de ce livre qui traite de la *poésie* philosophique et non de la philosophie de Lamartine? L'étude de quelques textes, qu'il aurait pu présenter comme seconde thèse n'en eût-il pas formé un excellent complément ?[1] Risquait-elle d'être vague et d'une rhétorique justement déconsidérée, venant après un tel effort d'information et de précision ? Ainsi, bien que sa conclusion précise le prix et l'originalité de la poésie philosophique quand elle emprunte et même si, d'aventure, elle créait ses idées ; malgré les résumés fermes et clairs dont il jalonne pour la commodité de nos esprits l'aridité de ses analyses ; malgré quelques essais de jugements littéraires, très heureux mais trop généraux, M. C. n'a pas fait précisément la synthèse qu'il nous promettait dans sa seconde partie. Mais le travail qu'il s'est

nette aux pages 319-320 où il étudie la *Chute d'un Ange*, est obscure et incomplète aux p. 256 et 269 (étude sur le plan des *Visions*). Un exposé unique s'imposait.

1. On peut rappeler ici comment le regretté P. Couvreur, avec trop de dédain pour cette « métaphysique de poète » et avec ses exigences d'helléniste esquissait l'étude d'une page de la *Mort de Socrate* dans l'Intr. à son édition du *Phédon* (2[e] éd. Hachette 1896). Lamartine pouvait sortir, moins durement mais exactement défini, de quelques études de la sorte portant sur *Novissima Verba*, la VIII[e] vision, ou bien sur ces deux poèmes tardifs dont il faut grandement louer M. C. d'avoir

imposé, l'étude des sources et le bilan de la pensée lamartinienne, est aussi pénétrant que complet [1] et servira d'une base sûre aux futurs et nécessaires commentaires sur Lamartine [2].

---

fait un groupe spécial à leur date et à leur rang : *la Vigne et la Maison* et *le Désert*. Cette dernière œuvre surtout, le modèle le plus achevé, peut-être, de la poésie philosophique dans notre langue, il aurait pu l'étudier dans la perfection de ses symboles et de ses formules.

1. On pourrait cependant contester l'excès de quelques affirmations, de peu d'importance d'ailleurs. M. C. en croit trop facilement les *Commentaires* d'après lesquels L. n'aurait jamais cru qu'en un christianisme rationnel et aurait éprouvé toujours la même horreur des sacristies, du culte visible et, sans doute, des sacrements. Ce n'était pas l'avis des auteurs de *Némésis*. Mais surtout Lamartine avoue bien que la strophe suivante (et l'*Ode* tout entière, dans les *Méditations*) a été conçue dans un accès de « fanatisme » qui ne fut pas long, dit-il. Soit, mais il fut sincère :

... Lévites montez à l'autel.
Au son des harpes de Solyme,
Que la renaissante victime
S'immole sous vos chastes mains,
Et qu'avec les pleurs de la terre
Son sang éteigne le tonnerre
Qui gronde encore sur les humains.

Pareillement, quand M. C. dit de la pièce *Aux Chrétiens dans les temps d'épreuve* que c'est « presque l'hymne voltairien de la tolérance », songe-t-il que toutes les hautes pensées de cette pièce et dont doit s'accommoder tout esprit vraiment religieux, sont par L. mises sous le patronage, non pas d'un vague déisme, mais précisément du Christ et de ses exemples, et qu'il confond absolument sa cause avec celle des chrétiens fidèles :

Chrétiens, souvenons-nous que le chrétien suprême... etc?

De plus, il y parle des Juifs « ce peuple déicide » avec un véhémence suffisamment orthodoxe.

Enfin, loin de juger avec M. Doumic (Revue des D.-M. 15 mars 1906) que M. C. n'a pas assez marqué l'influence du voyage en Orient, je ne puis guère admettre que ce voyage ait suffi à détacher L. du christianisme parce qu'il vit en Syrie voisiner des cultes très divers et qu'il trouva des vertus chez les musulmans. N'avait-il de tout cela aucune idée antérieure? Mais M. C. attribue à Lamartine (p. 289) une incapacité de réfléchir ou de raisonner que je ne trouve guère dans les raisonnements très suivis des *Méditations*. Ici encore il suffirait de constater qu'une évolution anciennement commencée s'achève alors et que L. lit hors de lui ce qu'il est préparé à lire. En général, parmi des exposés excellents des doctrines, il y a parfois quelque dureté, quelque exagération, dans le résumé de certains systèmes ou de certaines attitudes philosophiques.

2. La correction matérielle laisse parfois à désirer dans l'abondance des citations et la profusion des majuscules (pp. 228 et 229 : l'homme, au lieu de l'*Homme* et pan au lieu de Pan). — Les titres des ouvrages sont assez arbitrairement imprimés tantôt en italique et tantôt en romaine. (Ex. : en trois lignes de la page 164 : la Chute d'un Ange est plus explicite..... Le poète des *Recueillements*. — Que signifient ici les italiques : Les Entretiens du Cours sont le *Commentaire* de la Mort de Socrate ? — Dans les citations en vers, des points de suspension ne marquent pas toujours la lacune qui sépare des rimes féminines d'autres rimes féminines, par exemple (p. 255 course — éperdues ; p. 263 animés — en tout lieu). D'autres vers sont défigurés : *Voir* mourir ce qui t'aime, Elvire et réponds-moi. p. 255. Lire : Vois mourir... — Et vous vous demandez *vraiment* sous quel signe... p. 283. Lire : vainement — *Un* automate trompeur de vie et de tendresse. p. 306 — Sur

L'ouvrage sur Mad. Ackermann apporte une confirmation aux lois de la poésie philosophique que l'auteur a établies dans sa première étude. Il marque le progrès accompli au cours du siècle vers une poésie qui serait originale par la pensée en même temps que par la forme et le sentiment. Plus ou moins justement, il conclut, songeant à Lamartine, que Mad. A. s'est abstenue plus que lui du vague, du convenu, et que, manquant encore à exposer des idées originales, elle n'exprime plus d'idées communes. Pour approuver ce jugement il faudrait savoir si la philosophie, même celle des systèmes les plus nouveaux, en devenant poésie, en se retrempant au cœur d'un homme, n'y reprend pas nécessairement une teinte d'humanité éternelle et ne redevient pas, au meilleur sens du mot, un lieu commun. Il faudrait aussi discerner, avec précision, ce qui était banal à une époque de ce qui l'est devenu depuis. D'ailleurs, dans ce progrès de la précision, peut-être ne faut-il voir qu'un cas de la transformation du romantisme au réalisme scientifique, que la poésie de Sully-Prudhomme exprimera encore plus complètement.

Mais ces conclusions ne sont pas ce qui nous intéresse le plus. L'étude de l'œuvre poétique, si brève de Mad. A. vaut par elle-même. Ici d'ailleurs sont étudiées, non seulement les doctrines et leur élaboration en un système personnel, mais aussi leur transformation en œuvre d'art; on nous explique les procédés d'imitation et aussi d'invention, les secrets d'un style qui « décolore pour condenser » et réalise « la force par l'abstraction » jusqu'au jour où, appauvri de plus en plus par cette concision abstraite, il réduira une pièce à son idée première et laissera « la formule tuer le développement ». Il y a un effort sérieux, — à la façon d'un commentaire perpétuel portant sur l'œuvre presque entière, reproduite par fragments, — pour définir ce poète, émouvant sans les secours des images (en dehors de quelques symboles et de quelques prosopopées d'origine traditionnelle ou exté-

---

l'herbe, autour du père assis, *soupent* ensemble. p. 314. Lire : rompent. — Je ne leur *compte* pas ce vulgaire prestige p. 431. Lire : Je ne leur conte pas. — Pour qu'une race *sacrée* sur cette terre infâme. p. 325. Lire : au moins. — Lui le maître, lui *le* Dieu, je ne le croirais pas. p. 341.

Cette phrase est incohérente : « A cause de *son* antiquité… ce sont les Védas qui attirent le plus l'attention de Lamartine » (p. 73). Ailleurs, il faut lire, je pense, *souffrance* au lieu de vertu : La Divine Comédie est l'épopée de l'âme qui traverse le vice (enfer), passe du vice à la *vertu* (purgatoire) et purifiée, s'élève jusqu'à la vertu (paradis). p. 106. — « Comme Cousin, il *se* met à la suite du Rationalisme » (p. 292). Lire : il *le* met, le mysticisme. — Au lieu de : « il arriva ce qu'il désirait » p. 139, lire : il *lui* arriva. — La pièce des *Harmonies* : *à Félix Guillemardet* est très indûment intitulée : l'*Epitre à Guillemardet* pp. 290 et 164. — Quelles sont ces références : *Ch. Gosselin*. Furne (p. 346) et *W. Schakespeare*. Les Génies (p. 31. n)? Dans l'épigraphe, lire *Destinées* et non *Destinée de la poésie*. — Corriger enfin quelques noms propres : le Manfred de Biron p. 208 n; M. de Viirelles, p. 203 n; Psychée, p. 84; M. de Brouys d'Ouilly p. 28 et 30 n; Leconte de l'Isle pp. 23 et 286; et : la demie solitude des champs p. 53.

rieure) et qui fait penser au style pareillement fort et abstrait, avec l'abondance en plus, d'un Corneille [1].

Comme dans l'ouvrage sur Lamartine, une partie de celui-ci étudie les lectures d'une femme qui a passé presque toute sa vie entre les livres, une autre partie étudie ses œuvres. Mais il y a, en tête, une brève étude de la femme. C'est pour cette étude morale et psychologique, sans commérages, très sobre, mais très pénétrante, que l'auteur a utilisé des documents inédits : le *Journal* [2] (d'où fut tiré en 1882 le bien pauvre recueil, bien trop discret et mutilé, des *Pensées d'une Solitaire*) ; deux cahiers d'extraits de lectures ; les *Vers de Pensionnaire;* des lettres de Mad. A. à sa famille et à ses amis. L'intérêt de ces documents est grand, mais je ne craindrai pas de dire qu'il est moindre pour quiconque aura relu l'article de M. d'Haussonville (*Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1891) que M. C. a cité et discuté à plusieurs reprises. La famille a communiqué aux deux critiques les mêmes papiers et ils en ont extrait, plus ou moins étendues, à peu près les mêmes citations. M. C. s'exagère peut-être même le caractère paradoxal des conclusions qu'il en tire quand il établit, contre les paradoxes de Barbey d'Aurevilly et contre une légende dont Mad. A, sur le tard, fut le premier auteur, que la femme vivait toujours en elle, sous l'apparente impersonnalité du philosophe. Non seulement à M. d'Haussonville, comme le remarque M. C. mais à d'autres encore, cela n'avait pas échappé [3]. Il en

1. Disons que le souci de M. C. d'entrer dans l'intimité de l'œuvre plus avant que les idées doit être, en partie, rapporté à une étude publiée par le père de l'auteur et l'ami de Mme A., M. Pierre Citoleux, dans la *Revue des Poètes* (10 déc. 1904) et à laquelle son fils emprunte plus d'une formule heureuse.

2. Le *Journal* est étudié deux fois, pour caractériser la femme, puis en lui-même (troisième partie, chap. 1). De même l'enquête sur les lectures touche quelquefois, par des parallèles entre le poète et ses modèles, à l'étude des œuvres et reproduit, mais moins sensible, le défaut de composition que j'ai signalé dans l'étude sur Lamartine.

3. Pour montrer que ce jugement était celui d'une bonne partie de l'opinion, je puis alléguer la notice, anonyme mais chaleureuse, parue dans un journal de pure actualité : *l'Illustration*, le 9 août 1890, lors de la mort de Mad. A. M. C. ne l'a pas relevé dans sa liste d'articles et de jugements. On y lit que ses poésies et pensées sont d'un « pessimisme bien féminin ». Puis : « on a dit assez souvent de Mad. A. qu'elle n'avait rien aimé, qu'elle n'avait aimé personne. On s'est trompé, etc... » Et l'article allègue la publication future de sa correspondance qui « la présentera un jour sous un aspect tout autre qu'on ne se le figure. » — Ces lignes encadrent la reproduction d'un des deux portraits d'elle qui figurèrent aux Salons de 1882 et de 1884. Il y avait lieu peut-être, dans l'étude de M. Citoleux, à une note iconographique puisqu'il parle du « masque énergique du poète » comme d'une cause qui a pu contribuer à former sa légende, et qu'elle même, persuadée qu'elle était laide, a pu subir l'influence pessimiste de cette pensée.

Dans la liste bibliographique mentionnée plus haut on voudrait voir citée la notice de Sully-Prudhomme sur Mad. A., publiée du vivant de la poétesse dans l'*Anthologie* Lemerre. C'est une de celles où, de son consentement, son impersonnalité est le plus nettement affirmée. Par contre, elle n'est pas l'auteur, du moins

fait seulement — et avec raison — son idée maîtresse et directrice [1].

La contribution propre de M. C. est dans les lettres et renseignements qui lui furent communiqués par M. Louis Havet et Mlle Read sur les relations de la poétesse avec Ernest Havet, son directeur spirituel. Les longs extraits des lettres d'E. Havet font estimer en lui un critique littéraire très fin et un conseiller très respectueux de la pensée d'autrui. Ces lettres éclairent la discussion autrefois soulevée à propos de la composition et des états successifs du poème de *Pascal*. M. C. rectifie, remet au point et au ton juste, mais n'infirme pas absolument les imputations de M. d'Haussonville qui faisait d'E. Havet le mauvais génie, à son gré, de la poétesse incrédule. M. C. en prend occasion pour montrer finement et dans les résistances, et dans la soumission, et dans les excès de zèle de Mad. A. à l'égard de son directeur, le même caractère bien féminin qu'il a marqué dans toute son attitude, dans sa coquetterie d'érudition sévère et même dans sa philosophie passionnée.

Il y a peu de choses à relever et moins encore à reprendre dans l'exposé des lectures, de l'évolution philosophique de Mad. A. La part qui revient aux poètes [2] et aux philosophes, les lectures antiques, étrangères, scientifiques, religieuses, sont démêlées avec précision, classées aussi avec plus de méthode que les lectures de Lamartine. On suit dans ces chapitres l'élaboration d'une philosophie dirigée par les aspirations et les regrets du cœur, par une impérieuse passion d'irréligion, par force lectures faites avec cette préoccupation dominante. Cette philosophie « aboutit au pessimisme parce qu'elle en est partie ». Au point

unique, de la notice sur Sully-Prud'homme dans la même Anthologie. Cette notice est d'André Lemoyne qui cite un jugement de Mad. A. Fut-il rédigé pour cette circonstance, ou publié antérieurement ? Et, à cette occasion, un mot sur son influence qui fut très directe, semble-t-il, surtout sur l'auteur de la *Justice*, du *Prisme*, du *Bonheur*, serait-il prématuré, indiscret ? — Enfin, et ce sont là toutes les omissions, très secondaires, qu'il faut signaler, Mad. A. figure avec une notice dans les *Morceaux choisis des Auteurs français* (classes supérieures) de M. Cahen (Hachette).

1. A l'égard des doctrines M. d'Haussonville a noté aussi que les deux inspirations panthéiste et positiviste se contrarient, avant de se réunir, chez Mad. A. et que la première, presque optimiste, est beaucoup plus sereine que l'autre. L'étrangeté de l'hypothèse du « Dieu Mauvais » est aussi un des points sur lesquels M. d'Haussonville, avant M. C., insiste le plus. Il signale aussi la rigidité de sa morale et même la timidité de sa conduite. Mais M. C. d'après le *Journal* (p. 170 sqq.) établit, autant que possible, la suite et la cohésion de cette morale déterministe.

2. A l'égard de Musset, signalons l'inadvertance qui fait écrire à M. Citoleux, après une citation d'une pièce écrite par la jeune pensionnaire en 1829 : « Elle s'inspire de *Lucile* (*sic*) et du *Souvenir* de Musset etc. (p. 192) *Lucie* est de 1835 et *Souvenir* de 1841.

. Peut-être M. C. n'a-t-il pas assez insisté sur ce que doit Mad. A. à la partie sceptique de l'*Espoir en Dieu* (Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.. etc.) dans le *Dernier mot*, ou au début de *Rolla* dans son apostrophe à la Foi « Mais ton triomphateur expiera ta défaite (*Le Positivisme*).

de vue dogmatique, elle oscille entre le panthéisme et son dogme optimiste du progrès, d'une part, et d'autre part le positivisme avec le désenchantement de l'absolu inconnaissable mais aussi les hypothèses métaphysiques que son demi-scepticisme autorise. Entre les points extrêmes de ces doctrines, par un jeu de bascule bien féminin, elle va de la thèse à l'antithèse, mais aussi, parfois, en philosophe qui unit dans ses méditations Hegel à Spinoza, elle ne néglige pas de tenter des synthèses (*les Paroles d'un Amant*, au point de vue sentimental et *l'Homme*, au point de vue de la connaissance).

En général, cette recherche des sources, cette analyse de la pensée est très concluante et il faut savoir gré à l'auteur de l'impartialité sympathique avec laquelle il l'a conduite, alors qu'il ne peut tout à fait dissimuler sa répugnance personnelle pour les violences et même les convictions impies de Mad. A. [1]. Ce livre est donc l'étude complète d'une œuvre intéressante et surtout d'une physionomie originale, tandis que l'étude sur Lamartine ne présente qu'un aspect de son génie. Pour n'être pas entièrement nouvelle, cette étude-ci tiendra pourtant lieu de tous les travaux antérieurs. Il est peu probable qu'on y puisse ajouter [2]. Cependant le premier ouvrage de M. C. est plus important et je dirai plus nécessaire. Tous deux, œuvres de patience, d'érudition philosophique et de goût, sont une contribution sérieuse à l'étude approfondie de notre poésie lyrique.

J. Bury.

1. Il y paraît à la façon dont il traite Voltaire, au passage. Il prend même, un instant, parti contre Mad. A. et trop vivement, quand il dit de ses cris qu'ils sont « forcenés et naïfs (p. 232). Où est la « naïveté » de cette doctrine qu'il montre cohérente, du moins dans chacun de ses états successifs et même quand elle reproche tout ensemble à Dieu, la mort et la réclame comme une délivrance ? C'est surtout, sans doute, à l'hypothèse du Dieu-bourreau qu'il songe et à l'inconséquence de « la femme qui veut croire au diable ». *La femme?* C'est bien plutôt *le poète* qu'il faudrait dire. Car naïf, Vigny le serait pareillement. Son recueil de blasphèmes suppose la même conception d'un Dieu existant sans être bon. M. C. nous répondrait que chez Vigny c'est là un tour de langage, que l'anathème ou mieux, le dédain, n'est qu'une forme de la négation. Mais M. C. ne nous a pas assez convaincus que chez Mad. A. il en aille autrement. Du reste, page 241, il écrit qu'elle « créa un Dieu pour le blasphémer. » — D'autre part, que les cris du poète soient « forcenés » c'est-à-dire, je pense, oratoires avec véhémence auprès de l'amertume grave de Vigny, c'est affaire de tempérament. C'est une partie de l'originalité d'un poète, concentré mais vibrant, et le sujet de ses vers justifie bien, si on y entre, de tels accents.

2. Ce livre est beaucoup plus correct matériellement que la thèse sur Lamartine. Notons seulement que le fragment célèbre de Pascal (p. 35, etc.) doit s'intituler *le Mystère* et non *les Mystères de Jésus*. Il faut souligner (pp. 36 et 39) le titre de l'*Inconnue*, mais par contre ne pas souligner (p. 27) ces noms de personnages : Amine, Anne, Guillot ; ni p. 147, Deschanel ; ni prêter des majuscules à Vigny : J'aime la Majesté des souffrances humaines (p. 42). La ponctuation rend peu lisibles des vers de *Prométhée* (p. 55) mais surtout, p. 67, un passage est complètement défiguré, qu'il faut rétablir ainsi : « Mais cette poésie ...lui aurait plu davantage si elle y avait trouvé autant d'impersonnalité que M. Aulard. Se laissa-t-elle convaincre ? »

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 10 septembre — 1906

CLEMEN, L'origine du Nouveau Testament. — HARNACK, Luc le médecin. — BASTIN, Les voyelles latines. — Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes, tables générales par DOUTREPONT. — STEFFENS, Les poésies de Perrin d'Angicourt. — ANDRÉ, Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique. — PILLAS, Le chimiste Dizé. — KOVALEWSKY, La crise russe. — CHÉRADAME, Le monde et la guerre russo-japonaise. — CUNNINGHAM, La sagesse et les sages. — WARD, Sociologie pure, trad. F. WEIL. — Pratava Chandra Roy. — NICOLE, Un catalogue d'œuvres d'art de la Rome impériale. — FERRARA, La philologie latine. — Gormond et Isembart, reproduction photocollographique. — TOBLER, Mélanges de grammaire française, II, 2ᵉ éd. — THÉDENAT, Pompéi. — HALLAYS, Nancy. — RIOTOR, Carpeaux. — P. GAUTHIEZ, Luini. — UZANNE, Les deux Canaletto. — LAMI, Dictionnaire des sculpteurs sous Louis XIV. — CAIN, Anciens théâtres de Paris. — Le Congrès de Liège pour l'extension et la culture de la langue française.

Die Entstehung des Neuen Testaments, von C. CLEMEN, Leipzig, Göschen, 1906; in-16, 167 pages.

Lukas der Arzt, der Verfasser des dritten Evangeliums und der Apostelgeschichte, von A. HARNACK, Leipzig, Hinrichs, 1906; in-8ᵉ, 160 pages.

Le petit livre de M. Clemen appartient à la collection Göschen, sorte d'encyclopédie formée de manuels élémentaires sur toutes les parties du savoir humain. L'auteur y décrit, suivant l'ordre chronologique, l'origine et le caractère des différents livres du Nouveau Testament. Exposé clair, opinions modérées. On retranche à saint Paul l'Épître aux Éphésiens, l'Épître aux Hébreux (censées écrites vers 95) et les Pastorales (vers 110-117), sauf quelques petits morceaux; sont également inauthentiques : la première de Pierre (vers 95), la seconde (vers 130-140), l'Épître de Jacques (vers 120-130), celle de Jude (vers 130); le second Évangile aurait été écrit par Marc, ancien compagnon de Paul, puis de Pierre, vers 67-68 (attribution et date contestables, les relations du rédacteur principal avec Pierre étant plutôt contredites par le livre même, et le discours apocalyptique du ch. XIII se plaçant au moins aussi bien un peu après qu'un peu avant l'an 70); le premier Évangile aurait été composé en Syrie par un judéochrétien, vers l'an 72 (date probablement trop reculée, au moins pour la rédaction définitive du livre, avec les récits de la naissance miraculeuse); le troisième Évangile et les Actes auraient vu le jour en l'an 94 ou 95, et Luc serait seulement l'auteur du document exploité dans la seconde partie

des Actes ; l'Apocalypse aurait paru sous le nom de l'apôtre Jean, après la mort de celui-ci (très contestable cependant que l'auteur se donne pour apôtre et que l'apôtre Jean ait terminé ses jours à Éphèse); l'apôtre Jean serait également le disciple bien aimé dont parle le quatrième Évangile, mais ce livre aurait été composé de même par un disciple de l'apôtre, dans les premières années du second siècle (hypothèses admises par beaucoup de critiques, mais qui, sauf en ce qui concerne la date, pourraient fort bien être purement gratuites).

M. Harnack s'est prononcé récemment, dans une étude spéciale, pour l'attribution à Luc du troisième Évangile et des Actes des apôtres. Grande joie chez les défenseurs de la tradition. On en a parlé jusque dans *la Croix*, dans les *Semaines religieuses*. Et voilà que le plaidoyer très ingénieux, très érudit, très minutieux, du savant historien ne m'a pas convaincu. Mais je ne suis pas le seul critique endurci dans l'erreur. Le même numéro de la *Theologische Literaturzeitung* (7 juillet 1906) où M. Harnack présentait son œuvre, contenait un article de M. Schürer où la thèse était combattue par d'assez bons arguments. M. H. insiste sur l'unité du style dans les passages des Actes qui sont empruntés au journal de voyage (*Wirquelle*), et dans le reste du livre. M. S. répond que le fait s'explique tant par l'analogie de formation dans les deux auteurs, que par les retouches pratiquées sur le document original, selon le procédé que l'hagiographe a suivi dans l'emploi de ses autres sources. Il est admis, en effet, par M. H. et par la plupart des critiques, que le rédacteur du troisième Évangile a incorporé dans son œuvre la majeure partie du second. Or les morceaux de Marc qui sont entrés dans le troisième Évangile ont été travaillés au point qu'ils ne sont plus dans le style de Marc mais dans celui du rédacteur, en sorte que l'influence littéraire du second Évangile sur le troisième ne pourrait plus être déterminée et pourrait même être supposée tout à fait nulle, si Marc ne nous avait pas été conservé.

Les arguments que l'on oppose à l'authenticité subsistent intégralement. Après avoir lu M. H., on ne comprend pas mieux comment un compagnon de Paul aurait pu exposer d'une façon si différente (et c'est le moins qu'on puisse dire) de ce que Paul lui-même raconte dans l'Épître aux Galates, l'espèce d'arrangement conclu avec les anciens apôtres touchant l'admission des gentils dans la nouvelle religion. M. H. admet que la lettre de l'assemblée apostolique (*Act.* xv, 23-29) a été inventée par Luc (ceci est un point dont ni *la Croix* ni les *Semaines religieuses* n'ont entretenu leurs lecteurs, non plus que de la façon dont Luc, médecin, et concevant le Christ comme un parfait guérisseur, aurait parachevé certains récits traditionnels, par exemple celui de l'oreille coupée dans le jardin de Gethsémani, que l'évangéliste de son propre chef suppose avoir été restaurée à l'instant même). Et M. Schürer de trouver la liberté bien grande et le

procédé bien surprenant chez un homme instruit par Paul lui-même de ce qui s'était réellement passé en cette occasion. L'auteur de cette lettre, dit-il, était préoccupé de ménager la fusion dans les communautés entre les chrétiens d'origine juive, libérés de la Loi mais non de tous les scrupules qui se rattachaient à ses observances, et les chrétiens issus de la gentilité ; telle n'est pas la question que Paul eut à débattre avec les apôtres galiléens. Il y aurait là un art dans la pratique du faux qui dépasserait toutes les vraisemblances et qui ne se laisserait même pas soupçonner. On conçoit qu'un homme de la génération suivante ait été dans des conditions tout autres et que le souci d'édifier les communautés n'ait pas été gêné en lui par un souvenir vivant et personnel des choses qu'il devait raconter.

En définitive, les deux écrits attribués à Luc sont bien de la même main et d'un style caractéristique ; mais l'unité en est tout extérieure, superficielle, et ce sont des compilations dont le fond est loin d'être homogène. Si le rédacteur emploie des termes propres en matière de médecine, à la différence de Marc, cela prouve en faveur de sa culture générale ; cela ne suffit pas à prouver qu'il ait été un médecin, le médecin Luc, disciple, ami et compagnon de l'Apôtre des gentils.

Alfred Loisy.

J. Bastin, **Les Voyelles latines** dans leur passage comme sons en français. — Saint-Pétersbourg, A. Zinserling, 1906 ; un vol. in-8° de 23 pages.

On ne trouvera dans ce petit opuscule ni prétentions scientifiques, ni théories nouvelles : les faits y sont exposés d'après une méthode généralement correcte ; je ne crois pas cependant que, malgré les artifices typographiques, ils soient groupés de façon à se classer facilement dans l'esprit. L'auteur, bien connu déjà par d'utiles grammaires françaises, avoue lui-même en terminant son étude que « les questions de pure phonétique » s'y trouvent « souvent mêlées aux questions de graphie et de prononciation » : c'est en faire un peu par avance la critique. En somme les lois qu'il expose ne feront jamais partie d'un « enseignement pratique » de notre langue, surtout en Russie : on peut très bien se dispenser d'en parler à la jeunesse, mais si on veut arriver à les lui faire connaître, il faut procéder d'une façon rigoureuse. Pour ne prendre qu'un exemple, il est bien plus simple d'attribuer tout d'abord à *ē* et *ĭ* la valeur d'un *e* fermé, à *ō* et *ŭ* celle d'un *o* fermé, que de répartir comme ici des transformations identiques sous des rubriques et dans des paragraphes distincts. — Il y a certains points que je ne concéderai pas non plus à M. Bastin. Ainsi, lorsqu'il croit expliquer notre ancienne forme verbale d'imparfait *chantoe* par un changement de *cantabam* en *cantauam*, on pourrait lui demander pourquoi *faba* n'est pas devenu *foe* : la question est plus complexe que cela.

E. Bourciez.

Grammaire des langues romanes par W. Meyer-Lübke, Tome quatrième : tables générales par Auguste et Georges Doutrepont, avec la collaboration de M. A. Counson. Paris et Leipzig, 1905-6 ; grand in-8° de viii-499 pages.

Voilà donc enfin terminée cette œuvre monumentale, qui témoignera éloquemment des progrès accomplis par la science des langues romanes dans l'espace d'un demi-siècle. Sans doute la *Grammaire* de Diez (qui parut, comme on le sait, de 1836 à 1843) conservera toujours le mérite d'une parfaite lucidité d'ordonnance et d'exposition et celui d'avoir ouvert, par des vues vraiment géniales, de vastes et lumineuses perspectives. Chez l'émule du maître, on admirera l'immense étendue de l'érudition et la subtilité pénétrante de la pensée. Mais ce sont ces qualités mêmes, ainsi que certains flottements dans les détails du plan, qui rendent assez laborieux l'usage du livre de M. Meyer-Lübke. Aussi peut-on dire que nul ouvrage autant que celui-là n'avait besoin d'être complété par de copieux *Index*. Ceux qui remplissent ce volume sont aussi, dans leur genre, un véritable monument, — monument d'abnégation et de conscience. La table que l'auteur lui-même avait dressée pour l'édition allemande ne comprenait que les formes « principales ». Mais l'importance de chacune ne dépend-elle pas de la nature de la recherche ? Les auteurs du présent travail, déférant à un désir de G. Paris, ont donc relevé toutes les formes alléguées, qu'elles appartiennent au latin classique, au latin populaire ou à l'un quelconque des idiomes ou dialectes romans [1]. Les renvois sont faits, non pas aux pages, mais aux paragraphes ; ce procédé n'a rien d'incommode, car le numéro des paragraphes est indiqué au haut des pages, et il a l'avantage que la présente table peut être utilisée aussi par les possesseurs de l'édition allemande. L'occasion offerte par cette publication a été saisie pour rectifier quelques erreurs et surtout pour renvoyer aux travaux parus depuis 1900. Les renvois ont été faits, je dois le dire, avec quelque parcimonie : c'est sans doute que M. M.-L. ou ses collaborateurs n'auront voulu signaler que les solutions qui leur paraissaient tout à fait sûres.

J'avoue que, à mesure que se succédaient les premiers fascicules, j'avais craint que les auteurs, justement effrayés par l'immensité de la tâche, ne se bornassent à ce relevé des formes : j'avais compté, heureusement, sans leur inlassable patience. A l'Index des formes, qualifié à tort « alphabétique », — car cette épithète le distingue mal de l'autre, — fait suite un Index « idéologique » (p. 433-499) ou des matières, analogue à ceux que M. A. Schulze a pris la méritoire habitude de dresser pour les *Vermischte Beitræge* de M. Tobler, et qui permet de se documenter en un instant sur la question même dont l'étude a été le plus éparpillée.

---

1. Pour donner une idée de la richesse de la table des formes, il suffira de dire que chaque page en contient environ 150 et que les pages sont au nombre de 431.

On ne saurait à cet excellent ouvrage adresser qu'un reproche, c'est l'élévation de son prix (32 fr. 50 pour les souscripteurs, 40 fr. pour les autres). Deux fois le prix de chacun des volumes de la *Grammaire*, c'est beaucoup. Plus cet instrument de travail est utile et commode, plus il est fâcheux qu'il ne puisse être entre toutes les mains capables de le manier.

A. JEANROY.

G. STEFFENS. **Die Lieder des troveors Perrin von Angicourt, kritisch herausgegeben und eingeleitet.** Halle, Niemeyer, 1905; petit in-8° de XII-364 p. (*Romanische Bibliothek*, tome XVIII) (Prix : 8 mark).

Comme toute édition critique vraiment soignée, celle-ci donne, outre le texte (p. 183-302), une Introduction sur la biographie du poète (p. 1-80), sa versification (p. 117-46), sa langue (p. 147-82) et les manuscrits (p. 81-116), le tout suivi de notes explicatives (p. 303-54). On peut regretter l'absence d'un petit Index des mots étudiés dans ces notes. J'ai examiné ailleurs (*Romania*, XXXV, 125-30) la constitution et l'interprétation du texte, et M. Fœrster, qui s'est livré au même travail (*Zeitsch. für franz. Sprache und Lit.*, XXVII, 291-301), a ajouté quelques remarques sur la partie grammaticale de l'Introduction. Je puis donc me borner à rendre compte ici de la partie de cette Introduction consacrée à la biographie de Perrin d'Angecourt.

Les lecteurs pressés (et il y en a beaucoup aujourd'hui) ne manqueront pas de remarquer que M. Steffens eût pu sans dommage l'abréger sensiblement en supprimant les recherches étymologiques sur les noms de lieux (p. 9-15) [1], les digressions sur des personnages ou événements historiques bien connus (p. 18-20 ; 39-43), une ou deux hypothèses hasardées et surtout en se bornant à analyser les documents d'archives (p. 44-74) dont le texte eût été avantageusement relégué en appendice [2]. Je crois rendre service à ces lecteurs en condensant ici cette dissertation fort érudite, mais un peu touffue.

Tout d'abord c'est en faveur d'Achicourt (près d'Arras) que M. St. (p. 24) tranche la question du lieu de naissance du poète. Je crois qu'il a parfaitement raison, Perrin ayant eu avec Arras des relations nombreuses et sa langue portant des traces de picardisme. Il y a une autre raison, que M. St. a oublié d'invoquer : dans un des mss. (*a*), dont l'original était artésien et auquel il faut, en conséquence, reconnaître une autorité particulière, le nom de son lieu de naissance est écrit *Auchicourt*, *Aucicourt*, *Hacecourt*, ce qui se rapproche sensi-

1. Il n'y a qu'une des localités, en tout cas, qui eût dû retenir son attention, celle où il fait naître le poète.

2. Il y a dans ces documents un assez grand nombre de leçons fautives, qui les rendent parfois inintelligibles.

blement des autres formes médiévales de ce nom (mentionnées p. 14)[1].

Si l'on s'en tient uniquement aux œuvres du poète (et nous verrons qu'il est prudent d'agir ainsi), il en résulte que Perrin eut deux chansons couronnées au puy d'Arras, qu'il séjourna en Provence et à Paris, qu'il fut en relations avec Charles d'Anjou avant que celui-ci ne devînt roi de Naples (1266), avec un duc de Brabant qui doit être Henri III (1248-61) et avec un comte de Flandres qui doit être Gui de Dampierre (1252-1305). M. St. veut que Perrin se soit rendu en Provence pour y suivre Charles d'Anjou (en 1245-6), ce qui l'amène à le faire naître vers 1220, se créant ainsi à lui-même, comme on le verra, une difficulté considérable. Mais Perrin a pu aller en Provence pour un autre motif ou y retrouver plus tard son protecteur, dans un des séjours temporaires qu'y fit celui-ci[2]. Le seul fait absolument assuré par les textes que je viens de rappeler, c'est qu'il poétisait avant 1261 (date de la mort de Henri III); rien n'empêche donc de placer sa naissance entre 1230 et 40.

Mais ne pourrait-on pas enrichir les maigres données fournies par les vers de Perrin? Les archives françaises ne fournissent absolument rien. M. St. a trouvé dans le fond angevin de celles de Naples de nombreuses mentions de deux Pierre d'Angecourt, dont l'un était mort en 1274. La tentation d'identifier l'un des deux avec le trouvère (qui aurait suivi à Naples Charles d'Anjou) était bien forte. M. St. écarte le premier (dont le nom est ordinairement écrit *Petrus de Angicuria*), qui fut « recteur » de la chapelle de Saint-André à Vairano (près Naples). En dépit de cette concession d'un bénéfice ecclésiastique, ce devait être un laïque, car il avait au moins un fils légitime (p. 48). Rien n'empêcherait en somme de voir en lui le poète. Néanmoins M. St. préfère identifier celui-ci avec un *Petrus de Angicourt*[3], qualifié *protomagister operis* (ou *operum*) *curiæ* à partir de 1271, *miles* en 1288 et qui fut chargé de nombreuses constructions militaires jusqu'en 1282; d'autres documents, datés de 1279-84, paraissent bien concerner le même personnage, que nous retrouvons gouverneur du Château de l'Œuf en 1300. On voit combien il est peu vraisemblable que notre poète ait exercé les fonctions d'ingénieur

---

1. Aussi se demande-t-on pourquoi M. St. inscrit sur son titre, au risque d'égarer le lecteur, le nom d'une localité différente (Angicourt, Oise) : le témoignage des manuscrits, qui seul pouvait être invoqué ici (cf. p. 24) devait lui faire écarter cette forme, qui ne se trouve que deux fois, l'une dans un des plus mauvais manuscrits.

2. On sait que Charles d'Anjou séjourna trois ans en Hainaut (1253-6), où il guerroya pour le compte de Marguerite de Flandre (voy. Sternfeld, *Karl von Anjou als Graf der Provence*, p. 94-111). Ses relations avec Perrin pourraient tout aussi bien se placer à ce moment.

3. On trouve aussi, mais moins souvent, la graphie *P. de Angicuria*. Les autres (*de Angiorie*, etc.) sont certainement fautives.

militaire et surtout qu'il ait été chargé, dans un âge aussi avancé (quatre-vingts ans, selon M. St.), de garder une importante forteresse. J'ajoute que s'il se fût agi de lui, le nom de son lieu de naissance n'eût sans doute pas été écrit constamment *Angicourt* ou *Angicuria*, graphie qui ne se trouve pas dans la liste dressée par M. St. lui-même, des formes anciennes du nom actuel d'Achicourt [1].

Il est impossible en somme dans l'état actuel des recherches, de rien ajouter de sûr aux renseignements fournis par les pièces mêmes, renseignements recueillis soigneusement par M. Steffens, mais qui l'avaient été déjà, à peu près complètement, il y a un demi siècle, par Tarbé [2] et P. Paris [3].

A. Jeanroy.

Louis André, **Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique.** (Thèse de doctorat ès-lettres Paris), Paris, Alcan, 1906. In-8°, 714 p. 14 fr.

Jusqu'ici, Louvois était considéré comme le grand organisateur de l'armée de Louis XIV. L'ouvrage de C. Rousset avait fondé cette opinion, et faisait autorité. M. André vient de démontrer, avec une grande abondance de preuves, que cette organisation est due en réalité au père de Louvois, Michel Le Tellier, qui fut secrétaire d'État de la guerre d'avril 1643 à 1677, avec une courte interruption pendant la Fronde (juillet-déc. 1651) [4].

La base de cette étude est formée par les papiers inédits de Michel Le Tellier, qui sont en partie à la Bibliothèque nationale, et en partie au Dépôt de la guerre. C'est un fonds extrêmement abondant, qui a été soigneusement dépouillé par M. A. [5]. Il a passé en revue méthodiquement les différentes parties de l'administration de la guerre : la hiérarchie, le recrutement, la solde, l'habillement, l'équipement, l'armement, le logement, les vivres, les hôpitaux, les armes spéciales, l'organisation du service (c'est-à-dire les fonctions des officiers et des

1. J'ai reproché plus haut à M. St. des hypothèses hasardées. J'en citerai au moins une. L'exhortation adressée à Charles d'Anjou de haïr les *jangleors* (p. 30) est un simple lieu commun de la langue courtoise et il est très aventureux d'y voir une allusion à des envieux qui auraient essayé de nuire au poète dans l'esprit de son protecteur. — Du document cité p. 73 il ne ressort nullement que le mystérieux *Petrus de Angicuria* prit part à une expédition militaire en 1291, mais qu'il fut alors chargé de percevoir l'amende sur les chevaliers réfractaires à la « semonce ».

2. *Chansonniers de Champagne*, p. x, ss.

3. *Histoire littéraire de la France*, XXIII, 664-9.

4. L'ouvrage de M. A. s'arrête à 1666, date où Le Tellier céda la survivance de sa charge à son fils; mais il est surtout riche en documents pour la période 1643-1661. M. A. annonce son intention de continuer son étude jusqu'à l'année 1677.

5. Les nombreux ouvrages existant déjà sur l'histoire militaire de la France (que M. A. cite scrupuleusement en tête de son livre) ne lui ont fourni qu'un médiocre secours : à la vérité, le sujet était presque entièrement neuf.

soldats), la justice militaire, l'administration civile de l'armée. Dans chacune de ces branches, il montre que l'activité réformatrice de Le Tellier fut considérable, au moins à partir de la fin de la Fronde. Voici quelques-unes de ces réformes. Établissement d'une discipline sévère, répression des fraudes et des passe-volants (règlement du 28 avril 1653). Fourniture des habits et équipements par le Roi (règl. du 5 déc. 1666) qui amènera nécessairement l'établissement de l'uniforme, projeté par Le Tellier dès 1647. Règlement des préséances entre régiments (ord. du 1er avril 1654), et de la hiérarchie des grades d'officiers (ord. du 28 juillet 1661). Organisation du service de ravitaillement des armées, qui est alors une grande nouveauté (Jacquier, commissaire des vivres, est employé dès 1651). Les calibres des armes sont réglés, la fabrication et la fourniture des munitions sont assurées (François Berthelot est nommé commissaire général des poudres et salpêtres en 1658). Le corps de l'artillerie se constitue à part de l'infanterie. Enfin, fait essentiel, l'armée est remise sous l'autorité directe du roi ou plutôt du secrétaire d'État de la guerre : la charge de colonel-général de l'infanterie est supprimée (juillet 1661), le grand-maître de l'artillerie, après 1648, perd toute son autorité; les gouverneurs des places fortes se voient enlever la libre disposition de leurs troupes, de leurs armes et de leurs munitions; le contrôle des civils sur les militaires est assuré par l'accroissement des pouvoirs des commissaires des guerres et des intendants d'armées.

En somme, dès 1667, avant l'intervention de Louvois, Louis XIV est en possession de l'armée hiérarchisée, bien armée, bien habillée, bien approvisionnée, que nous lui connaissons dans la suite. Cette armée est très différente de celle de la guerre de Trente Ans; les perfectionnements qu'y apportera ensuite Louvois seront minimes; et encore il est bien probable que son père n'y sera pas complètement étranger[1].

Voilà ce qu'établit la thèse de M. André. Voici maintenant quelques observations qu'elle suggère :

M. A. a utilisé surtout les documents législatifs émanant de Le Tellier. Il en a tiré un tableau qui semble un peu théorique, et ne met pas toujours le lecteur en contact avec la réalité concrète. Il donne l'impression, par la multiplicité des ordonnances et des matières qu'elles traitent, que rien n'était fait avant Le Tellier, que rien ne restait à faire — ou presque rien — après lui. Mais ceci ne peut être affirmé que si l'on prouve d'abord que les ordonnances étaient efficaces; et l'on touche ainsi à une question générale, qui se pose

1. C'est sans doute ce que montrera M. A. dans l'ouvrage qu'il annonce pour continuer celui-ci, et qu'on ne saurait trop l'engager à entreprendre. Cf. les Mémoires du jeune Brienne (II, 277) à propos des instructions et manuels remis par Le Tellier à son fils : « Il eût fallu, avec ces secours, être plus que bête pour ne pas bien faire le département de la guerre. »

pour toutes les institutions politiques du XVIIe siècle. Dans quelle mesure les ordonnances étaient-elles suivies d'effet? M. A. l'a résolue tantôt dans un sens, et tantôt dans l'autre, sans donner nettement ses raisons [1], et il est certain que souvent des prescriptions royales furent vaines : M. A. en cite des exemples copieux et indiscutables. La répétition des ordonnances en est aussi une preuve, quoi qu'on en dise (p. 250, n, 1), surtout quand, dans le préambule, le roi constate l'inexécution de ses édits antérieurs. Enfin la très abondante correspondance administrative du temps donne de multiples preuves que le gouvernement, même après 1661, était très mal obéi. Il est donc nécessaire, pour chaque ordonnance, d'examiner comment elle a été mise en pratique. A elle seule, elle fait connaître les intentions du gouvernement, mais non l'action réelle de ce gouvernement sur les sujets. Heureusement on trouve — en général — la matière de cet examen dans les notes qu'a multipliées M. A., et l'on peut, avec ses propres matériaux, mettre au point ses conclusions qui sont trop absolues [2].

Les *Mémoires de Louis XIV pour l'instruction du Dauphin* ont été largement utilisés par M. André [3]. Mais il ne faut pas perdre de vue que ces mémoires ont été composés par des secrétaires, et ne donnent pas nécessairement la pensée intime du Roi (cf. l'introduction de l'édition Dreyss). Il est même possible que Le Tellier, comme Colbert, ait fourni des notes pour la rédaction. Dès lors ils perdent beaucoup de leur valeur comme témoignage des réformes de Le Tellier. Il serait bon également que l'on cessât de citer deux mauvaises langues du temps, Guy Patin et Tallemant des Réaux, sans contrôler leurs dires.

Quoique l'étude de M. A. soit très longue, il est regrettable qu'il ait été trop bref sur deux points : tout d'abord l'exposé des circonstances politiques générales dans lesquelles Le Tellier eut à faire ses réformes. Il n'y est fait que des allusions passagères. Or elles donnent la solution de bien des problèmes : l'abondance ou le manque d'ar-

1. Ex. p. 216, M. A. traite un réglement du 24 déc. 1654 de « pure et vaine phraséologie, trop souvent employée dans les édits royaux ». P. 259 : « La répétition des ordonnances prouve que le mal sévit toujours ». P. 250, n. 1 : « D'après lui [M. Dussieux] la répétition des ordonnances sur un même sujet prouve que le roi n'était guère obéi : c'est une conclusion hasardée ».

2. Par ex. sur la discipline des soldats logés chez l'habitant : Multiples ordonnances, vaines, avant 1643, M. A. le constate (p. 28). Plusieurs réglements de Le Tellier interviennent (notamment celui du 4 nov. 1651, publié p. 667 et suiv.). Du fait qu'après 1652 les ordonnances de Le Tellier sur la matière sont rares, M. A. conclut que les abus aussi deviennent rares. En réalité les brigandages des troupes durent jusqu'au licenciement de 1659 (cf. Feillet, *La Misère au temps de la Fronde*), et reprennent pendant la guerre de 1668 et pendant la guerre de Hollande : les rapports des intendants à Colbert le prouvent.

3. M. A. même quand il renvoie à l'édit. Dreyss, cite toujours le texte de l'édit. de 1806. Ce dernier est le plus incorrect des deux.

gent, la présence de Mazarin ou du Roi au gouvernement, par ex. ont gêné, ou favorisé, ou modifié, l'action de Le Tellier. Il eût été facile à l'auteur de les mettre en relief, s'il eût adopté un plan chronologique, au lieu d'un plan méthodique, qui est fatigant, et entraine à des répétitions.

Un second point, que M. A. n'a touché qu'accidentellement, est la vénalité des grades. C'est un fait capital, qui donne à l'armée de ce temps un caractère très spécial, qui explique la difficulté de faire des réformes, et justifie bien des mesures prises par Le Tellier (ex. les pouvoirs de contrôle donnés à des civils dépendant du secrétaire d'État). Il était nécessaire d'y insister, d'étudier le prix des charges, leur mode de transmission, les droits des titulaires. Il serait à souhaiter que M. A. reprit cette question dans un prochain travail [1].

Malgré ces observations [2], il faut retenir que la thèse de M. A. est un ouvrage considérable, indispensable désormais à tous ceux qui étudieront l'histoire militaire de la France au XVII[e] siècle. Il est à souhaiter que M. A. ne s'en tienne pas là, et que son exemple amène des travailleurs à exploiter encore l'admirable collection du Dépôt de la guerre.

Ed. Esmonin.

Le chimiste Dizé. Sa vie, ses travaux, par A. Pillas et A. Balland. Paris, librairie J. B. Baillère, 1906, in-12 de 268 pages.

M. A. Pillas a été bien inspiré en publiant à nouveau l'article biographique, qu'en 1845 Saint-Maurice Cabany avait consacré à son grand père, le chimiste Dizé, et en l'enrichissant et le complétant par

1. Voici quelques autres points négligés par M. A. L'armement (données vagues; voir les ouvrages spéciaux sur l'histoire des armes à feu). Attribution des grades : beaucoup ne sont pas précisées. Question de l'uniforme; des régiments étrangers. L'autorité de Boutaric, Susane, Mention, est insuffisante en ces matières. On désirerait aussi une liste des régiments, et des tableaux des effectifs de troupes à différentes dates.

2. Voici quelques autres observations ou corrections de détail. P. 15-16. Ajouter que les manuscrits indiqués de la Bibliothèque nationale sont tous du *fonds français*. — P. 192. Le passage des *Mémoires de Louis XIV* paraît parfaitement clair. — P. 213, n. 2 et ailleurs. Pourquoi écrire, hors d'une citation, sol au lieu de sou? Au XVII[e] s. même on prononçait sou (cf. Thurot, *De la prononciation française*, à ce mot). — P. 249, dernière ligne : « qui » est pour « qu'ils », cela est conforme à la syntaxe du XVII[e] siècle (cf. La Bruyère : « depuis plus de six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent » = et qu'ils pensent). — P. 551, 552, 563, etc., écrire lieutenant de roi, ou lieutenant pour le roi, mais non lieutenant *du* roi. Écrire : Colbert de Terron et non Colbert *du* Terron; Boislisle et non *Boilisle*; Praslin et non *Praslain*; à Hesdin, non *au* Hesdin (p. 550). — P. 417 (au bas) la division du royaume en « brisées », telle qu'elle est expliquée, ne me paraît pas intelligible. — P. 340. On ne voit pas d'après la citation de l'*Etat de la France* de 1661, que les autres corps n'aient pas eu d'uniforme.

des documents retrouvés dans les papiers de sa famille ou tirés de publications contemporaines, aujourd'hui difficilement accessibles.

S'il est aujourd'hui bien oublié, Michel-Jean-Jérome Dizé (1764-1852) n'en a pas moins sa place marquée dans l'histoire de la science; élève et collaborateur de Darcet, chargé à 29 ans, en pleine Terreur, d'organiser la « Pharmacie centrale des armées », toute sa vie a été consacrée au bien de ses semblables et aux progrès de la chimie. La découverte du procédé de la fabrication de la soude brute à l'aide de la décomposition du sel marin suffirait pour le rendre à jamais célèbre; mais il a attaché son nom à bien d'autres travaux utiles: préparation de l'acide nitrique cristallisé, rectification de l'éther sulfurique, purification du muriate (chlorate) d'ammoniaque, séparation par voie humide du zinc uni au cuivre, préparation d'une encre indélébile ou de sûreté, expérience sur la coloration du pain par la graine du mélampyre, dessication et conservation des viandes, fabrique de biscuits composés de farine de blé et de poudre de viande, etc., montrent à quel point il fut un laborieux et un chercheur. M. A. Pillas a rempli un devoir filial et rendu un véritable service à l'histoire des sciences, en rappelant l'attention sur ce savant modeste, qui fut en même temps un homme de bien.

Ch. J.

La crise russe, Notes et impressions d'un témoin par Maxime Kovalewsky. 1906, 181-304 p. Giard et Brière, éd. 1906.

« Un choc violent se produit en Russie entre le passé et le présent, les idées et les intérêts d'un autre âge et la civilisation moderne. L'enfantement de la liberté a toujours été douloureux : mais nulle part il ne s'est présenté avec un caractère de crise plus aiguë, car la révolution russe est un bouleversement d'idées et de sentiments aussi bien que d'intérêts ».

Ainsi s'exprime M. Kovalewsky dans son Introduction. Il aborde de front le terrible problème qu'est la Révolution russe; il l'analyse dans ses multiples données; il montre par où elle diffère et par où elle se rapproche des révolutions d'autres pays. Il a vu lui-même un bon nombre des incidents ou des évènements qu'il raconte, ayant pris une part importante au mouvement d'où est sortie la Douma, et y ayant été nommé lui-même dans des conditions qui prouvent les défectuosités de la loi électorale actuelle. On sent à son récit combien les événements ont marché vite depuis qu'il l'a écrit. Beaucoup des symptômes qu'il indiquait comme visibles, mais qui pouvaient rester au second rang, le simplisme des masses, les cupidités agraires des paysans, l'idéologie des classes intellectuelles, paraissent actuellement jouer un rôle essentiel en Russie, et déborder singulièrement ceux qui réclamaient seulement « les libertés nécessaires » et un organisme

représentatif. Le livre de M. K. jette en tous cas un jour précieux sur les débuts des événements qui se déroulent sous nos yeux et dont l'issue n'est pas aisée à prévoir... même pour un observateur aussi sagace qu'est l'ancien directeur de la *Revue critique* russe. Quant aux observateurs d'Occident, ils ne sauraient trop étudier dans des témoignages compétents et autorisés comme celui-ci, la mentalité des compatriotes de M. K. et se rendre compte combien elle diffère de celle des Français et des autres peuples qui ont déjà fait leur révolution.

E. d'E.

André Chéradame. **Le Monde et la Guerre russo-japonaise.** Paris, Plon, 1906. In-8° p. 581. Fr. 9.

Le moment n'est certainement pas encore venu d'écrire une histoire de la guerre russo-japonaise : aussi dans celle qu'il nous donne déjà, ce sont moins les faits militaires que M. Chéradame a voulu examiner que les causes et les conséquences du conflit. Quand il était à la veille d'éclater, un voyage autour du monde et un séjour de plusieurs mois en Extrême-Orient ont permis à l'auteur de s'entourer sur place de précieux documents dont son étude a profité. Quelques pages d'introduction sur la situation intérieure, les qualités et les forces des deux adversaires préparent le lecteur à trouver moins surprenant le dénouement de la lutte. Les causes en sont ensuite abordées. M. Ch. fait l'historique de l'expansion des Russes en Asie et pour le dire de suite, la faute initiale du gouvernement de Saint-Pétersbourg a été de précipiter cette pénétration, en méconnaissant les ressources de son ennemi. Il est vrai que la Russie fut dans sa politique asiatique la dupe du cabinet de Berlin qui l'a poussée à l'occupation de la Mandchourie pour l'écarter de la politique européenne. C'est là une idée favorite du livre de présenter le conflit comme une machination de la diplomatie prussienne. Je crois que c'en est aussi l'idée faible : car malgré le rôle attribué à M. de Brandt et l'affaire de Kouldja en 1880, l'auteur n'apporte aucun argument sérieux à sa thèse, et l'explication si naturelle de l'expansion économique de la Russie suffit de reste à interpréter les derniers événements d'Extrême-Orient. D'ailleurs ce nouveau volume de M. Ch. comme tous ses précédents ouvrages est franchement hostile à l'Allemagne et à son chef qu'il ne voit que « rêvant d'une hégémonie napoléonienne ».

La seconde partie de l'étude qui traite en particulier de la guerre est la moins personnelle : elle contient surtout des documents diplomatiques, comme la correspondance échangée entre le baron Komura et M. Kurino, ambassadeur du Japon à Saint-Pétersbourg, puis un résumé succinct des faits militaires, pour lequel l'auteur a souvent emprunté le récit de M. L. Thiriaux, un officier belge qui a publié une histoire militaire de la guerre. Au reste ce n'est pas celle-là qu'a

voulu écrire M. Ch.; son intention a été avant tout d'analyser les nouvelles conditions qu'elle a créées pour la plupart des grandes puissances. Cette étude de politique extérieure fait l'objet de la dernière partie. Successivement le Japon, la Russie, la Chine, les États-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre et la France sont passés en revue; et pour chacun de ces États l'auteur envisage les conséquences nées du conflit russo-japonais. Elles se résument en un nouveau système d'alliances et un nouveau groupement des puissances, depuis qu'une des plus importantes se trouve si compromise comme État militaire et paralysée en outre par sa révolution intérieure. C'est vers une entente avec l'Angleterre et le Japon en Asie, avec l'Angleterre et la Russie en Europe que la France doit orienter et qu'elle a en fait déjà orienté sa politique. Quant aux pronostics de tout genre que l'auteur établit pour chacun des États dont il lui a plu de discuter la politique ultérieure, il faut lui en laisser la responsabilité. Si son livre doit être lu avec précaution, s'il n'est pas exempt d'un certain parti-pris, les lecteurs y trouveront beaucoup à apprendre sur la dernière phase de l'évolution qu'a suivie la politique étrangère [1].

L. R.

The Wisdom of the Wise, Three lectures on free trade imperialism by W. Cunningham. Cambridge, 1 vol. in-18, 125 p. At the University press. 1906.

Sous ce titre ironique (La sagesse des sages) M. Cunningham réunit trois conférences qu'il a faites à la suite de la campagne Chamberlain, en réponse à des économistes libre-échangistes et en même temps partisans de l'impérialisme.

Les titres de ses conférences sont : *M. Haldane et la science économique* (sur la définition de l'économie politique); *M. St. Loe Strachey* (le rédacteur économique du *Spectator*) *et le sentiment impérial* (pour essayer de prouver que le libre échange est contraire à la réalisation de l'impérialisme); *M. Roseberry et les ouvriers sans emploi* (il faut assurer par des tarifs le maintien ou le développement de certaines industries nationales, sans quoi le nombre des travailleurs en chômage ira toujours en augmentant) — : un appendice contient deux études, sur la religion et la vie politique, et sur l'Impérialisme de Cromwell. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les idées économiques de M. C. qui n'accepte pas la défaite de la *Tariff reform* aux dernières élections, et qui préconise la politique des

---

1. P. 5, l'expédition de Perry est de 1854 et non *1851*; p. 80, le bouddhisme pénétra au Japon 600 ans après et non *avant* J. Ch.; p. 94, le grand ouvrage de Richthofen (et non *Richtofen*), *China*, est antérieur à 1880 et ses premiers voyages en Extrême-Orient remontent même à 1860; p. 543, la population de l'Allemagne n'est plus de 52 millions, elle les avait déjà dépassés en 1895; p. 544, écrire les *Grenzboten* et non le *Grenzbote*.

représailles pour conserver des marchés ouverts, et des tarifs préférentiels pour resserrer les liens avec les colonies. Ses conférences sont claires et instructives ; mais elles n'ajoutent pas d'arguments nouveaux à ceux qui ont été échangés dans ce long débat. Elle ne tranchent pas surtout la question de savoir comment l'Angleterre pourrait conserver un marché universel en enchérissant ses prix de revient, ni comment elle pourrait persuader à des colonies ultra-protectionnistes d'abaisser leurs barrières douanières devant les produits anglais. En n'examinant les questions que d'un côté, on arrive trop aisément à se convaincre qu'elles sont aisées à résoudre dans le sens qu'on désire.

E. d'E.

Sociologie pure par Lester F. Ward, trad. de l'anglais par Fernand Weil. 2 vol. in-8°. I-III, 1,365 et 1,381 p. Giard et Brière, ed. 1906.

Il faudrait souvent un lexique spécial pour comprendre les ouvrages sociologiques écrits en français. Il en faudrait un encore plus complet et plus étendu pour comprendre les ouvrages étrangers traduits (?) en français. Celui que nous avons sous les yeux est de terminologie particulièrement obscure. Il est plein de mots d'étymologie grecque ou latine non expliqués, comme « faculté conative », « développement sympodial », « karyokynèse sociale », etc., etc., qu'on pourrait essayer de remplacer par des locutions plus usitées. L'auteur américain, connu par de nombreux travaux qu'il rappelle dans son livre, semble, d'après le titre, avoir revu cette traduction : je suis surpris qu'il ait donné au mot *achievement* qui joue un grand rôle dans ses premiers chapitres le sens d'*achèvement*, qui en français n'a pas la même signification. Le titre même de *Sociologie pure* ne dit pas grand'chose à l'esprit. A propos de sociologie l'auteur parle d'ailleurs de tout, de la méthodologie, de la classification des sciences, de la matière, de l'origine de la vie, du sentiment, etc., etc. Aug. Comte et Spencer ont donné l'exemple. Je ne sais s'il est bon à suivre. En tous cas M. L. W. a sur ces obscures questions des idées intéressantes. Il les groupe autour d'une hypothèse générale sur la fin de la nature, à savoir l'augmentation de la vie. C'est un simple moyen de mettre un peu d'unité dans les phénomènes biologiques : mais cela ne mène pas très loin dans l'analyse du pourquoi des choses. L'auteur n'échappe pas d'ailleurs plus que ses prédécesseurs en général à la tentation et au péril des métaphores et de la mythologie, ce grand écueil de la sociologie. Citons au hasard : La nature devient une personne comparable à une mère de famille qui nourrit d'elle-même ses enfants jusqu'à l'âge du protoplasme — puis qui les intéresse individuellement à l'économie de l'univers en les douant du sentiment. Celui-ci s'est dressé « comme un géant », ce fut un véritable « sympode (?).. l'aurore de l'esprit dans le monde, etc. Tout cela n'est pas

très précis. Quand dans sa *Métaphysique* Hamilton définissait le sentiment une « subjectivité subjective », il n'était pas plus clair. Mais est-ce bien la peine de changer d'obscurité?

La partie vraiment sociologique de l'ouvrage commence avec le chapitre sur la mécanique sociale. Là l'auteur est sur un terrain plus circonscrit et mieux défini, et sauf la difficulté de lecture, son livre abonde en points de vue originaux — bien que plusieurs discutables — sur la formation et le jeu des divers organes sociaux. Ses distinctions entre le statique et le dynamique ne sont pas toujours très claires. Mais peut-il en être autrement dans une science qui n'a de vocabulaire que celui qu'elle emprunte aux autres sciences, et pour qui ce vocabulaire n'a pas encore été consacré par l'expérience? Quand par exemple M. L. W. déclare que « le sexe est un moyen de conserver une différence de potentiel » il est — il le déclare lui-même — obligé de supposer le lecteur familiarisé avec la distinction entre l'énergie potentielle et l'énergie cinétique : il l'est peut-être ; mais quelques lignes plus loin il devra être familier avec des termes de chimie, puis de géologie, puis de botanique, puis de biologie, etc., et qui seront pris dans un sens plutôt métaphorique que précis au point de vue scientifique habituel. De là de grandes obscurités.

La sociologie sortira-t-elle de ces difficultés de vocabulaire qui la paralysent? Il faudrait peut-être qu'elle attendît que les sciences elles-mêmes aient classifié et unifié leur terminologie en élucidant ce qu'elles ont de commun et par où elles diffèrent. Jusque-là elle doit pâtir de l'incertitude de leurs conclusions générales, et de celle de la langue qui en résulte. Elle fera des essais d'unification intéressants comme l'ouvrage que nous analysons, mais où on sentira forcément l'hypothèse et le provisoire sous la puissance d'esprit et l'érudition, si considérables qu'elles soient.

Et on trouvera même de l'inexact quand, entraîné par de fausses ou incomplètes analogies, le sociologue n'analysera pas suffisamment dans leur réalité certains faits sociaux et se contentera de dangereuses assimilations. M. L. W. me paraît être tombé plus d'une fois dans cette erreur, notamment en ce qui concerne l'État, à la fin de son 2e volume. Il y voit une entité, bien plus que ce qu'il est en fait, c'est-à-dire une réunion d'hommes, ayant des intérêts et des ambitions comme les autres hommes. Tout en repoussant le rapprochement complet avec le cerveau, il semble dominé par cette assimilation biologique qui a induit en erreur tant de sociologues.

Avant ce chapitre final, l'auteur s'est livré à de longs développements sur la gynécocentrie sur laquelle il a, en l'opposant à l'androcentrie généralement acceptée, des idées originales et ingénieuses, mais encore bien paradoxales dans l'état actuel de la science. La genèse des facultés de l'esprit en partant du principe d'utilité, théorie qui remplit une portion du 2e volume, est la partie de l'ouvrage qui est

la mieux déduite et offre le plus d'intérêt par l'enchainement des idées et des faits.

E. d'EICHTHAL.

— Nous avons reçu de Calcutta une courte biographie de feu Pratava Chandra Roy, à qui l'on doit la traduction anglaise du Mahâbhârata. Ce petit volume, première œuvre de son petit-fils par alliance, donne un récit fidèle et bien documenté de la vie du généreux Hindou, de ses très humbles débuts et des longs labeurs par lesquels il réussit à vaincre la fortune. On y voit comment peu à peu germa chez lui le projet de cette œuvre vraiment colossale de la traduction de tout le Mahâbhârata, comment, seul et sans protecteurs, avec de très modestes ressources, grâce à d'ingénieuses combinaisons, au prix surtout d'une indomptable énergie, il réussit à la réaliser, en y sacrifiant, il est vrai, sa fortune et sa santé. Une juste part est faite au dévouement de ses collaborateurs à qui est dû le travail de la traduction et au désintéressement de sa veuve qui consacra ses dernières ressources à en assurer l'achèvement. La plaquette se vend au bénéfice de l'œuvre. Les demandes doivent être adressées au *Dâtavya-Bhârata-Kâryâlaya*, Râja Gooroo Dass Street, Calcutta. — A. BARTH.

— M. Jules NICOLE, professeur à l'Université de Genève, publie un Catalogue d'œuvres d'art conservées à Rome à l'époque impériale; texte du papyrus latin VII de Genève, transcrit et commenté avec un fac-similé (Genève, librairie Georg et Cie 1906, 34 p. in-8e, 5 fr.). Les papyrus latins sont rarissimes et l'on ne parle guère que du Tite-Live d'Oxyrrinchos. Aussi, la publication du papyrus nouveau dont le déchiffrement était des plus difficiles, sera bien reçue du monde savant. Le commentaire est sobre et judicieux, dans une rédaction élégante et d'une lecture agréable; le rapprochement avec Pline pour le fragment IV (p. 27) est des plus heureux; mais avouons franchement que, pour le résultat, nous restons en fin de compte plutôt déçus. M. N. place la publication du catalogue aux environs de l'an 225 ap. J.-C. De la forme *Fersefonen* (l. 21, p. 24) il conclut que l'œuvre remontait au ve ou au ive siècle avant J.-C; l'argument est certainement des plus fragiles, comme aussi l'hypothèse par laquelle l'Hercule nommé ici, suivi de la capitale G, serait l'Hercule de Glycon, donc l'Hercule Farnèse (p. 16). — E. T.

— M. Giovanni FERRARA, qui professe un cours libre de littérature latine à l'Université de Pavie, publie une conférence qu'il a donnée le 18 janvier dernier sur « La Filologia latina nel più recente movimento scientifico » (Loescher, 1906, 48 p. in-8e). L'auteur essaie de résister « alla fiera tempesta che infuria contro il classicismo »; à ceux qui affirment que notre travail est vain, notre champ épuisé, il oppose un résumé (très bien informé) de l'état présent de la philologie latine, en laissant de côté le grec et aussi l'énorme production qui s'accumule autour des grands écrivains. On trouvera dans cette brochure beaucoup de savoir, aussi beaucoup de sens et de fines remarques. Mais j'ai peur qu'aucun de « nos adversaires » ne lise pas une de ces pages. Il est trop sûr que leur siège est fait. A relever (p. 9 note) cette ligne à propos d'un article de Faguet : « un po'stucchevole per forma paradossale ». — E. T.

— Par la haute antiquité des événements auxquels il se rapporte, par sa date reculée, par les particularités de sa langue et de sa versification, par les discussions passionnées qu'il a soulevées et soulèvera sans doute encore, le fragment de *Gormond et Isembart* (ou du *Roi Louis*) est un des monuments les plus précieux de

notre ancienne littérature épique. Néanmoins, nous n'avons pas encore d'édition satisfaisante, celle même de Heiligbrodt (1878), malgré l'épithète de « critique » qu'elle s'attribue, ayant été faite sans une nouvelle collation du manuscrit. Comme ce manuscrit est unique, il était vraiment urgent de le soustraire aux chances de destruction sur lesquelles le lamentable incendie de Turin a enfin ouvert les yeux. La reproduction que nous en donnent les éditeurs Mosch et Tron, sous les auspices de la *Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique* (*Gormond et Isembart, reproduction photocollographique du ms. unique II, 181 de la Bibliothèque royale de Belgique, avec une transcription littérale, par* A. Bayot; Bruxelles, 1906; in-4° de XXIII pages et 8 planches) est excellente et elle y joint l'avantage très appréciable d'un très bas prix (4 fr.), qui peut en faire un commode instrument de travail pour les conférences de philologie romane. La transcription de M. Bayot, dont l'objet « est de lever les doutes qui pourraient se présenter à la lecture des phototypies », m'a paru parfaitement exacte. L'introduction, due au même auteur, donne tous les renseignements nécessaires sur le manuscrit et son histoire et sur les travaux dont le texte a été l'objet. Cette publication forme le premier fascicule d'une collection de *Codices belgici selecti*, où seront reproduits dans les mêmes conditions de fidélité et de bas prix, les manuscrits les plus précieux conservés en Belgique. Six autres publications sont dès à présent annoncées. (*Homélies* de saint Césaire, *Jean de Dommartin*, *Chronique* de Gille le Muisit, le *Cicéron* des ms. 5348-5362, la version latine de l'*Épître* de saint Clément aux Corinthiens et la *Chronique* de Sigebert de Gembloux). Applaudissons à l'intelligente initiative prise par nos voisins et... imitons-la. — A. J.

— M. A. Tobler vient de publier une nouvelle édition de la seconde série de ses célèbres « Mélanges de grammaire française » (*Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik;* zweite Reihe, Leipzig, Hirzel, in-8° de VIII-289 pages. La première avait paru en 1894 (voy. la *Revue Critique* du 2-9 sept. 1895). L'auteur a saisi cette occasion de faire çà et là des rectifications ou additions, de mentionner et de discuter les objections faites à ses théories. Bien qu'il se soit, selon son habitude, borné au strict nécessaire, comptant sur l'intelligence du lecteur pour tirer du texte tout ce qu'il contient, ces additions n'en ont pas moins porté le volume de 243 à 266 pages. Quant au précieux « Index » méthodique, son auteur, le Dr A. Schulze, ne s'est pas borné à le mettre au courant de la nouvelle édition, mais il l'a si complètement remanié et amplifié qu'il compte maintenant 23 pages au lieu de 7. Le livre est donc non point fort amélioré, ce qui eût été difficile, mais considérablement augmenté. Nous avons des raisons d'espérer qu'il sera bientôt, comme son aîné, mis à la portée de tous les lecteurs français par une bonne traduction. — A. J.

— Deux nouvelles monographies, en 4 vol., à ajouter à la collection des *villes d'art célèbres* : *Pompéi*, par l'abbé Henry Thédenat et *Nancy*, par André Hallays. (Paris, Henri Laurens éd. vol. pet. in-4° à 4 fr. avec une centaine de reprod. chacun). L'étude sur Pompéi, très complète, très expressive, très vécue en quelque sorte, est bien ce qu'on pouvait attendre de l'auteur de cette autre monographie du Forum Romain, non moins éloquente évocatrice de la vie et de l'art antique. Elle est divisée en deux parties et forme deux volumes, et personne n'aura la pensée que c'est trop, tant les mystères de la vie romaine révélés par ces fouilles souvent si prestigieuses gardent d'attrait pour les lecteurs. Un excellent plan, muni d'une table de renvois, permettra d'ailleurs toutes les références, soit de recherches archéologiques, soit de souvenirs visuels. La première partie, après une introduc-

tion historique (Pompéi avant, pendant et après la catastrophe) est consacrée à la *Vie privée*, telle que nous la reconstituent les restes des monuments, des maisons surtout, et de leur décoration comme des objets ou des meubles qu'on y a pu retrouver, telle que nous la content les témoins authentiques, contrôlés d'ailleurs par les inscriptions, les lettres et l'histoire. Naturellement toute une histoire spéciale de la peinture décorative, de la sculpture, de l'architecture, de l'orfèvrerie, découle de ces recherches, et celle du commerce de l'époque, et des relations privées. M. Thédenat a présenté toutes ces considérations avec autant de tact que d'érudition. La *Vie publique*, c'est-à-dire les temples, les forums, les thermes, les boutiques, les rues, interrogés pour leur construction et pour leur emploi, pour les scènes probables ou certaines qu'ils racontent, n'est pas moins intéressante à suivre ici et décrite avec moins de charme. Une abondante illustration directe et une bonne bibliographie achèvent heureusement l'ouvrage. — Avec Nancy, nous sautons de nombreux siècles et une série de civilisations, mais nous restons dans l'art. Le cachet d'art qu'a conservé Nancy, sans parler des recherches plus étranges qu'heureuses qui se manifestent dans certains travaux nouveaux, range de droit la grande ville lorraine parmi les plus nobles et les plus grandioses de France. Et, comme le fait justement remarquer M. Hallays, (qui cette fois a *flâné* un peu plus longtemps au même endroit que d'habitude et nous donne une étude très approfondie), c'est bien des hommes qui l'ont construit et orné que Nancy a reçu toute sa beauté. Il n'y a point de ville dont le plan soit mieux dessiné, « dont les édifices présentent des dehors plus harmonieux. Aujourd'hui l'on parle souvent de l'art de bâtir les villes : en voici le modèle ». Aussi a-t-il pris le soin, dont on lui saura gré, de faire reproduire un plan de 1758, avec sa légende, d'autant plus utile que d'excellentes photographies nous font apprécier aussi la plupart des monuments inscrits sur le plan. L'histoire de Nancy, la ville du moyen âge et la ville moderne, puis l'église des Cordeliers et la chapelle funéraire des ducs de Lorraine, puis les rues et les maisons, les églises et les palais, les portes et les grilles, les sculptures et les tapisseries de la ville-vieille et de la ville-neuve des ducs de Lorraine, puis les bâtiments du roi Stanislas, enfin l'actuel Musée et les actuelles tentatives d'art, telles sont les grandes divisions de cette étude, qu'on ne peut guère recommander autrement qu'en deux mots, mais qui fait honneur à la collection comme à l'écrivain. — H. de C.

— La série des *Grands artistes*, d'autre part (H. Laurens, éditeur, vol. pet. in-8° avec 24 phot. au prix de 3 fr.) s'est augmentée de trois unités : *Carpeaux* a été étudié par M. Léon Riotor, *Luini* par M. Pierre Gauthiez, et *les deux Canaletto* par M. Octave Uzanne. Antonio Canal et Bernardo Bellotto, l'oncle et le neveu, nous ont légué une véritable monographie pittoresque de la Venise du xviii° siècle ; c'est leur principal titre de gloire. Ils ont d'ailleurs erré tous deux un peu partout en Europe et travaillé considérablement. On ne sait pourtant pas grand'chose de leur vie, mais leurs œuvres parlent encore et M. Uzanne a su en évoquer l'éloquence en homme qui les connaît bien et les aime passionnément ; son livre est documenté avec soin. Plus spécialement artistique encore est l'étude que M. P. Gauthiez a consacrée à Luini, dont pour le coup on ne sait vraiment rien, que le talent si pur qu'il a répandu sur ses fresques et ses toiles. A Milan, à Brera, à Legnano, à Lugano, Luini est étudié sur place, dans ses œuvres harmonieuses et d'une grâce séduisante, et analysé avec délicatesse et goût. Le Carpeaux de M. Riotor est naturellement d'un tout autre style : c'est la même ardeur dans le travail, mais dans la fièvre moderne, dans l'angoisse de la lutte incessante. Cette

étude est des plus attachantes, comme l'artiste même, et comme son œuvre, dont il reste si peu, autrement saine, et expressive et forte, dans sa grâce libre et souple, que telle dont il est de mode aujourd'hui d'admirer la profondeur de pensée : Carpeaux, c'est la fête de la vie, comme on l'a dit, c'est l'air et la lumière ; et M. Riotor en a bien rendu l'impression. — H. de C.

— M. Stanislas Lami, statuaire et érudit, a entrepris, comme on sait, une véritable encyclopédie historique de la sculpture et déjà un premier volume a paru, un dictionnaire des sculptures de l'antiquité jusqu'au VIe siècle de notre ère, puis un second, pour les sculpteurs de l'Ecole française, du moyen âge au règne de Louis XIV. Voici un nouveau tome, *Dictionnaire des sculpteurs de l'Ecole française sous le règne de Louis XIV* (Paris, H. Champion, 1 vol. gr. in-8° de 500 p. Prix 15 fr.) qui aura lieu d'intéresser davantage encore et méritera d'autant plus de remerciements qu'il sera d'un usage plus fréquent. Chaque nom d'artiste (par ordre alphabétique) est suivi d'une courte biographie, puis de la liste chronologique de ses œuvres, avec indication des lieux où elles se trouvent, des anciennes gravures qui les reproduisent, au besoin des Musées qui contiennent leurs moulages, enfin d'une bibliographie précise et détaillée. Tel de ces articles constitue une vraie monographie, claire, sans phrases et copieusement documentée (Girardon, par exemple, ou Puget, ou bien d'autres). C'est du bon travail et des plus méritoires. Un prochain volume comprendra tout le XVIIIe siècle. — H. de C.

— Les curieux de l'histoire anecdotique littéraire de Paris feuilleteront avec plaisir et profit le volume que M. Georges Cain, peintre et écrivain, vient de publier sous ce titre : *Anciens théâtres de Paris* : le boulevard du Temple et les théâtres du boulevard (Paris, Charpentier, 1 vol, in-12 de 390 p. prix : 5 fr.). Depuis la Révolution, et même un peu plus haut, car le boulevard qui fut aménagé le long de l'Enclos du Temple remonte à 1670, jusqu'à nos jours, les aspects successifs de la rue, de la foule et des spectacles sont peints ici avec esprit et vie, avec force indications aussi, pour ceux qui voudraient pousser plus avant cette étude, d'amusants détails, et, par dessus tout, une documentation graphique des plus copieuses. Le volume ne contient pas moins de 376 reproductions de gravures, portraits, photographies, vues et scènes de toute sorte ! On lui reprochera seulement un peu de décousu dans certaines parties du récit, un peu de confusion, surtout pour la première moitié du volume, où l'on a quelque peine à retrouver le fil souvent cassé de la chronique des différentes salles. Quant à la seconde, elle semble annoncer une suite, car deux des théâtres annoncés sur le titre sont entièrement omis : espérons que nous les retrouverons dans quelque volume à venir. — H. de C.

Le Congrès de Liège pour l'extension et la culture de la langue française.

— Il s'est réuni à Liège, du 10 au 14 septembre 1905, à l'occasion de l'exposition universelle belge, un Congrès pour l'extension et la culture de la langue française, dont la préparation fut surtout l'œuvre de l'habile et inlassable organisateur qu'est M. Maurice Wilmotte. Des cinq cents adhérents inscrits, un bon nombre a suivi les séances, qui ont souvent présenté un intérêt exceptionnel. Les communications, toutes inspirées par un ardent amour de notre langue et un zèle éclairé pour sa propagation, ont donné lieu à des discussions et à des observations parfois non moins intéressantes que les communications elles-mêmes et qui ont été fidèlement résumées dans le compte-rendu des séances qui ouvre le gros volume récemment publié par la librairie Champion (*Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française* : Paris, Bruxelles et Genève, in-8° de 111 p., plus quarante mémoires paginés séparément). Le congrès, divisé en quatre sections

(littéraire, pédagogique, philologique et historique, sociale et juridique), a abordé les questions les plus variées ; je grouperai dans l'ordre où les sections viennent d'être énumérées les communications imprimées dans le volume (où elles sont rangées dans l'ordre alphabétique des auteurs) en regrettant de devoir me borner à mentionner les plus importantes.

La section littéraire s'est occupée surtout de questions pratiques et professionnelles. E. Gilbert, R. de Gourmont, G. Harry, J. E. Charles ont recherché les causes de l'avilissement de la critique dans les revues et surtout les journaux quotidiens; Van Montagu a fait une virulente critique de la façon dont sont distribuées les primes officielles aux œuvres dramatiques en Belgique ; H. Krains et H. Albert ont étudié la littérature française en Belgique et en Alsace, Dufour-Wilden le rôle du roman dans la culture française, G. Kahn et Van Hamel la question du vers libre et le parti qu'on peut tirer pour l'enseignement du français des récitations poétiques, F. de Nyon le « problème du style ».

La section pédagogique a fait naturellement une large place, dans les questions d'enseignement, à celles qui intéressent surtout la Belgique. O. Pecqueur a montré les progrès qu'a réalisés l'enseignement du français dans les athénées et collèges belges, et proposé quelques réformes ; M. Blondiau a tenté de déterminer en quoi l'enseignement primaire pouvait contribuer à la diffusion de notre langue ; S. Reinach a vivement attaqué la tradition qui met au premier rang dans l'enseignement les prosateurs du xvii[e] siècle et proposé de leur substituer ceux du xviii[e]. La question, toujours passionnante, de la réforme orthographique a été traitée, devant cette section réunie aux autres, par G. Cohen et P. Meyer.

La section historique et philologique a entendu la lecture d'intéressants travaux de J. Feller sur le français et les dialectes romans du nord-est, de G. Cohen sur les patois belges et les curieux archaïsmes qui s'y conservent, et du même auteur sur la possibilité d'une organisation rationnelle, qui serait en effet bien désirable, de la bibliographie dans le domaine historique et philologique. C'est à cette section qu'a dû, je suppose, être soumise la collection, due à H. Vaganay, de « deux mille mots français inconnus à Cotgrave » et recueillis dans deux dictionnaires flamands de la fin du xvi[e] siècle.

La section sociale et juridique a entendu des rapports de M. Ansiaux sur la pénétration allemande en Belgique, Van Montagu sur « l'association flamande pour la vulgarisation de la langue française » et M[me] Poirier sur la décroissance du français dans le Grand-Duché de Luxembourg. Plusieurs autres communications se rattachant au même ordre d'idées ont été faites à cette section ou à d'autres sur la question inscrite en tête de l'ordre du jour, du progrès ou du recul de notre langue sur les divers points du globe. Parmi les lectures, toutes intéressantes, faites sur ce sujet, il faut particulièrement signaler celle de A. Métin, très solidement documentée, sur la « langue française et l'enseignement du français hors de France ».

Ce Congrès a été en somme fort intéressant : on y a remué beaucoup d'idées et émis un grand nombre de vœux d'une réalisation souhaitable, sinon immédiatement possible. Cette expérience sera du reste renouvelée ; une commission permanente a été nommée, chargée de proposer une nouvelle réunion, dont le siège est dès à présent fixé à Genève.

A. J.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 17 septembre — 1906

Tallqvist, Onomastique assyro-babylonienne. — Prince, Matériaux d'un lexique sumérien. — Muss-Arnolt, Dictionnaire assyrien. — Meissner, Idéogrammes assyriens, I. — Delitzsch et Haupt, Contributions à l'assyriologie, V, 4-5. — Hirschfeld, Les fonctionnaires impériaux jusqu'à Dioclétien. — Ferrero, Grandeur et décadence de Rome, III. — Sainéan, Le chat. — Ecorcheville, De Lulli à Rameau; Le manuscrit de Cassel. — Ricaud, Les pays qui ont formé le département des Hautes-Pyrénées. — Lort de Sérignan, Correspondance de Lauzun-Biron. — Chevillet, La vie militaire de 1800 à 1810. — Lumbroso, Revue napoléonienne, IV. — Joran, Choses d'Allemagne. — A. Picard, Le bilan d'un siècle. — Trübner, Minerva, XV. — Lettre de M. Malet. — Académie des Inscriptions.

1) **Neubabylonisches Namenbuch** zu den Geschäftsurkunden aus der Zeit des Samaššumukin bis Xerxes von Knut L. Tallqvist. Helsingfors, 1905, xlii-338 p. in-4°.

2) **Materials for a Sumerian Lexicon,** with a grammatical introduction, by John Dyneley Prince, Part I. Leipzig, Hinrichs, 1905, xxxvi-109 p. in-4°.

3) **Assyrisch-englisch-deutsches Handwörterbuch** herausgegeben von W. Muss-Arnolt, Lieferungen XII — Schluss. Berlin, Reuther und Reichard, 1905; p. 725-1202 grand in-8.

4) **Seltene Assyrische Ideogramme** gesammelt von Bruno Meissner; Lieferung I; Leipzig, Hinrichs, 1906, 80 p. in-4.

5) **Beiträge zur Assyriologie und Semitischen Sprachwissenschaft** herausgegeben von Friedrich Delitzsch und Paul Haupt, V, 4, 5; Leipzig, Hinrichs, 1906, pp. 413-716, in-8.

1) L'onomastique assyro-babylonienne est depuis peu l'objet de travaux spéciaux. Après M. Ranke qui a publié une étude sur les noms propres de la première dynastie babylonienne, M. Tallqvist vient de réunir dans un gros volume de plus de 300 pages in-4° les noms fournis par les textes appartenant à la période s'étendant de Samassumukin à Xerxès. Les listes onomastiques dressées par M. T. sont précédées d'une introduction très complète où l'auteur examine successivement les questions relatives à la lecture des noms propres, à leur formation et à leur abréviation. M. T. insiste à bon droit sur le caractère profondément religieux de l'onomastique sémitique en général et babylonienne en particulier, et conclut que, si l'impression qui ressort de l'étude des noms propres n'est pas trompeuse, aucun peuple de l'antiquité, pas même les Israélites, n'a surpassé les Babyloniens pour la profondeur et la force du sentiment religieux. Le volume

se termine par l'énumération des noms divins, noms de lieux, de temples, de canaux, etc., figurant parmi les éléments des noms de personne et enfin par un lexique (cette partie du travail de M. T. suit trop servilement le dictionnaire, sans doute excellent, mais déjà ancien de Delitzsch et retarde peut-être un peu sur quelques points; ainsi M. T. traduit *abkallu* par « Machthaber », *ṣinu* par « gut », *talimu* par « Zwillingsbruder », etc.). Ce beau volume pourra sans doute dans la suite être complété, mais tout fait croire qu'on n'aura pas à le refaire. Il restera sur la question le travail capital et fondamental.

2) Le premier fascicule des *Materials for a sumerian lexicon* par J. Dyneley Prince énumère dans l'ordre alphabétique les valeurs sumériennes de *a* à *e*. Chaque valeur est rapprochée du signe ou groupe de signes qui l'exprime, ainsi que de son équivalent assyrien et est accompagnée d'une étude sur l'origine et le développement des sens qui y sont attachés [1]. Si j'entreprenais de suivre M. Pr. dans toutes les conjectures souvent ingénieuses qu'il propose, je serais sans doute obligé de me séparer de lui en plus d'un endroit. J'aurais surtout des réserves à faire sur certaines parties de l'introduction grammaticale qui précède son travail. Ainsi je conçois d'une façon assez différente le système des préfixes verbaux. Ces préfixes se composent, autant qu'il me semble, d'éléments en petit nombre dont les uns (*mu*, *ni*, *bi*, etc.) ont une valeur pronominale et sont les substituts du sujet ou des objets, d'autres expriment la négation (*nu*, *na*, etc.), ou le souhait (*hu*, *he*, *ga* [2], etc.), d'autres enfin (*ra* « à, pour », *šu*, *ši* « vers »; *da* « avec, dans »; *ta* « dans, hors de ») correspondent aux postpositions exprimées ou sous-entendues au cours de la phrase. Le verbe sumérien avec ses préfixes est comme un miroir où se trouvent réfléchis les divers éléments de la phrase entière.

3) Commencé en 1894 le dictionnaire assyrien de M. Muss-Arnolt vient d'être terminé en 1905. L'auteur mérite d'être cordialement félicité pour l'achèvement de ce grand travail qu'il a su mener à bien avec une louable ténacité. Que cette œuvre ne prête pas à la critique je n'oserais le soutenir : il serait aisé de signaler, même dans les derniers fascicules — les seuls qui nous occupent ici — des parties déjà caduques. Mais il serait fort injuste de ne pas tenir compte à l'auteur de l'extrême difficulté de sa tâche : la lexicographie assy-

1. M. Pr. reproduit les formes les plus anciennes et cherche à dégager l'image primitive d'où elles procèdent. Il me semble certain que *a* (p. 2) composé de deux lignes ondulées représente l'eau courante, *ub* (p. 37) une étoile à 5 branches, *dug* (p. 89) un cercle, *egir* (p. 96) un homme marchant de gauche à droite (l'image est sectionnée au dessus de la taille).

2. Pour la distinction à faire entre *ga* d'une part et *he*, *hu* de l'autre, très intéressants sont les textes votifs de Niffer, publiés OBI, II : *ga-ti(l)-la-šu* et *he-ti(l)-la-šu* y signifient « afin qu'il vive », mais la première expression est employée lorsqu'il s'agit du consacrant lui-même, c'est-à-dire du sujet de la phrase principale et la deuxième lorsqu'il s'agit d'un tiers.

rienne est une terre encore mal explorée et le voyageur qui s'y aventure risque assez souvent de s'égarer. En somme, ce dictionnaire est un très utile instrument de travail et un précieux répertoire. Le soin scrupuleux avec lequel l'auteur cite les diverses opinions même contradictoires, dont l'interprétation d'un même terme a pu être l'objet, ne saurait être trop approuvé : le lecteur a ainsi les pièces mêmes du procès sous les yeux et peut prendre parti par lui-même. Une chose est franchement critiquable, c'est l'emploi simultané des deux langues anglaise et allemande : l'ouvrage en est bien inutilement alourdi. Mais cette superfétation aurait, paraît-il, pour cause une exigence de l'éditeur On ne saurait donc en rendre l'auteur responsable.

4) Le livre de M. Meissner vient à son heure : conçu à peu près suivant le même plan que la *Classified list* de Brünnow, il est destiné à compléter ce célèbre recueil qui a rendu et rend encore de très grands services, mais est devenu à la longue manifestement insuffisant. Le premier fascicule, seul publié jusqu'ici s'étend jusqu'au signe *gi*. Je ne ferai pas l'éloge de ce travail ; il me suffira de dire qu'il répond pleinement à ce qu'on pouvait attendre d'un assyriologue aussi autorisé que M. M. Sur un petit nombre de points cette nouvelle liste d'idéogrammes pourrait être complétée : ainsi M. M. utilise le texte publié ZA X, 198 sqq. par exemple pour le nº 1505 et corrige très judicieusement la fausse lecture *hu-us-su-tum* en *hu-us-su-su* [1] ; mais par contre il omet de citer les valeurs nouvelles données par ce texte au signe *gir ;* on peut aussi regretter que l'auteur ne cite pas la « tablet of grammatical forms » publiée par Bertin dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XVIII, part. 1. — Nous souhaitons vivement le prompt achèvement de cet important et excellent travail [2].

5) Deux nouveaux fascicules des *Beiträge zur Assyriologie :* l'un (V, 4) contient une étude de M. Th. Friedrich sur des contrats de l'époque de la première dynastie babylonienne, trouvés par Scheil en 1894 à Abu-habba, mais laissés par lui de côté dans la publication de ses fouilles : travail consciencieux et, malgré le caractère secondaire des textes, d'une réelle utilité. — L'autre (V, 5) donne sous la signature de M. Macmillan un certain nombre de textes religieux du British Museum, pour la plupart inédits, quelques-uns fort intéressants. La traduction témoigne par endroits de quelque inexpérience [3].

1. J'ai pu vérifier la conjecture de Meissner sur l'original : ce texte (moins un fragment) a été en effet récemment acquis par le Louvre (il est inventorié AO 3555).

2. L'idéogramme, classé sous le nº 114 est formé comme celui du nom de pays *subartu*. On n'a pas encore remarqué que ce dernier idéogramme devait probablement être lu *su-bir* (comparer la forme *su-gir*) ; voir pour la valeur *bir* du second élément 93042 (CT XII, p. 27)

3. Ainsi nº 1[b] (K 2004) l. 13 au lieu de (*dimmer*)-*ki-a*, lire *Keš*-(*ki*)-*a* ; l. 15 *u-sa-ab* est la lecture d'*ud-nun*-(*ki*) (cf. Jensen ZA XV, p. 210, note) ; *šu-ma* indique que [*sukkal*]-*mah* se répétait sans changement ; l. 18 au lieu de *ma-rat rabitu* lire *ma-rat rubê* ; l. 25 *giš* est à supprimer, lire *kad* (premier élément du signe *akkil*).

En somme, utile contribution. — Le fascicule se termine par un court article de M. Ungnad, où l'auteur, dont les récents travaux ont renouvelé sur plus d'un point notre connaissance de la grammaire assyrienne, complète fort heureusement les vues qu'il avait précédemment émises sur le sens de la particule *ma*.

F. Th.-D.

O. Hirschfeld, **Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian,** Zweite neubearbeitete Auflage. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1905, vii-515 p.

La première publication de ce volume date de 1876 et tous ceux qui se sont occupés de l'antiquité dans ces trente dernières années ont pu apprécier les services que le livre de M. Hirschfeld a rendus. Il faut donc remercier vivement le savant auteur de nous avoir donné une seconde édition d'un ouvrage aussi utile.

C'est une édition *neubearbeitete* et ce mot a ici toute sa valeur. Les nombreuses découvertes épigraphiques et papyrologiques survenues pendant le dernier quart du xixe siècle ont notablement accru nos éléments d'information et permettent de suivre aujourd'hui avec beaucoup plus de détail et de précision qu'autrefois l'histoire des agents impériaux dans les différentes branches de l'administration; aussi chaque chapitre a-t-il dû être et a-t-il été radicalement refondu.

M. H. ne s'est point contenté de cette mise au point nécessaire; il a ajouté plusieurs exposés à ceux qu'il remaniait, entre autres une étude sur les fonctionnaires de rang équestre chargés d'administrer l'Égypte et certaines provinces (p. 343 à 409).

C'est donc dans son ensemble un livre entièrement nouveau que nous offre M. H.; il convient aussi de dire que c'est un livre excellent. Les problèmes, relatifs au personnel employé par l'empereur afin d'assurer les services qui lui incombaient, sont particulièrement délicats; on ne saurait prendre un guide meilleur, plus sûr et plus autorisé que M. H. pour connaître les titres, les attributions, les transformations successives de ces diverses charges; grâce à un bon index, il est très aisé de trouver rapidement les renseignements cherchés.

Il serait trop long, et d'ailleurs superflu, de rappeler, en indiquant les titres des articles, toutes les questions traitées : d'un mot, toutes les fonctions civiles de la carrière équestre, qu'elles soient d'ordre financier ou administratif, qu'elles s'appliquent à la chancellerie impériale ou au gouvernement des provinces, sont envisagées, définies, classées. Des chapitres généraux sur le fisc, le *patrimonium* et la *res privata*, la carrière des procuratèles considérée dans son développement et ses caractères, — avec des théories personnelles, — sont à signaler à côté de ceux qui sont réservés aux institutions alimentaires, à la poste, à tel ou tel autre rouage spécial.

Bien des idées intéressantes se dégagent du volume de M. Hirschfeld. Lui-même a pris soin de les rassembler et de les résumer dans sa conclusion (*Rückblick*, p. 466 à 486) : ce sont des pages à lire pour quiconque veut se faire une notion exacte de ce que furent l'histoire intérieure de l'empire romain et l'évolution des institutions impériales[1].

A. MERLIN.

G. FERRERO, **Grandeur et décadence de Rome.** Tome III. *La fin d'une aristocratie* (trad. franç.). — Paris, Plon-Nourrit, 1906. In-16 de 334 p.

Ce volume raconte les événements qui se sont accomplis depuis la mort de César jusqu'à la bataille de Philippes et à la guerre de Pérouse. On trouvera que c'est beaucoup pour une période aussi courte. Mais l'auteur a pensé sans doute que, pour être clair, il fallait ici entrer dans le détail. Ces deux ou trois années sont en effet très obscures. On a quelque peine à s'orienter au milieu de tant d'intrigues, où l'antagonisme des principes se complique des rivalités de personnes. Le point essentiel que M. F. s'efforce de mettre en lumière, c'est que le parti républicain était encore vivace au lendemain de la mort du dictateur. Il montre également qu'Antoine ne paraît pas avoir eu l'ambition de succéder à César, comme on est tenté de le croire. Enfin il relève tout ce qu'il a y eu souvent d'indécision dans la conduite d'Octave. D'une façon générale on peut dire qu'il a le sens de la réalité, et qu'il se rend compte de ce qu'est un parti ou un homme politique.

On lui a parfois reproché de ne pas se tenir toujours assez près des textes, d'ajouter à ce qu'ils disent et de suppléer arbitrairement à leur silence. Peut-être adressera-t-on la même critique au présent volume. Il semble qu'il ait voulu se prémunir là-contre en écrivant l'Appendice A, où il étudie d'après les documents les faits qui se passèrent à Rome les 15, 16 et 17 mars 44. Alors même qu'on n'adopterait pas toutes ses conclusions, on est obligé d'avouer que ce petit travail dénote une connaissance très précise des textes et une grande habileté dans la manière de les interpréter. Il serait à souhaiter que chacun des chapitres de l'ouvrage reposât sur un fondement aussi solide. Le malheur est que l'érudition de l'auteur se dissimule d'ordinaire au bas des pages dans des notes un peu brèves. Le récit y gagne en agrément, et on conçoit qu'il plaise au public. Mais les historiens de profession ont peut-être lieu d'être moins satisfaits. Après tout, ils peu-

---

1. Les inexactitudes de détail sont rares; tout au plus y a-t-il utilité d'en relever quelques-unes : p. 77, lig. 5 : lire A. 3 au lieu de A. 2; — p. 83, n. 4, fin : p., IX renvoie au tirage à part du *Bull. arch. du Com.*, c'est la page CLII du volume; — même page, n. 5, lig. 3 : la référence est omise; c'est le n° 12655 du *CIL* auquel il faut se reporter.

vent vérifier eux-mêmes, en se reportant aux sources, la valeur des affirmations de l'auteur, qui du reste leur en fournit à peu près les moyens.

Paul GUIRAUD.

L. SAINÉAN, **La création métaphorique en français et en roman. Images tirées du monde des animaux domestiques : le chat, avec un appendice sur la fouine, le singe et les strigiens.** Halle, Niemeyer, 1905 : in-8º de VI-148 pages (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, I*).

M. Sainéan part de cette idée juste que les dénominations des animaux domestiques et les métaphores employées pour les désigner, eux et les divers aspects de leur caractère ou de leur vie, ont fourni aux langues romanes un apport considérable. Mais cette idée, appliquée sans discernement ni mesure, le conduit à des conclusions bien faites pour inquiéter l'esprit le moins critique et le moins timoré. Ce n'est pas seulement dans les mots commençant par *ca*, *cha*, *ga* que M. S. est enclin à retrouver le nom latin du chat (*cattus*), mais, se fondant sur ces principes que les noms hypocoristiques de l'animal remontent à une onomatopée (dont la forme primitive est *miau*) et que « l'alternance vocalique » est une des lois essentielles qui gouvernent les créations populaires, il rattache encore à la notion « chat » une quantité énorme de mots commençant par *ma*, *mi*, *mo*, *mou*. Et ainsi se trouvent expliqués plus d'un millier de mots français ou patois (dont 300 environ commencent par *ca*, *cha* et autant par *ma*, *mi*, etc.). Peu lui chaut au reste que le sens de ces mots n'ait rien à voir avec la notion primitive. Que les substantifs désignent les degrés de parenté les plus divers (grand-père, grand'mère, oncle, tante), les métiers les plus variés (revendeur, chaudronnier, chiffonnier, usurier, souteneur) ou les objets les plus hétéroclites, que les adjectifs s'appliquent aux façons d'être les plus éloignées l'une de l'autre, il n'y a rien là qui l'étonne. Sur la façon dont les noms ou surnoms du chat entrent dans ces innombrables formations, M. S. ne s'embarrasse pas non plus de scrupules exagérés, ni ne juge utile de nous fournir des explications précises [1]. Il explique hardiment *marsault*, « variété de saule » par « chat-saule » [2] (*mar* étant « le nom patois (?) du chat mâle »), *margoulette* par « museau de petite chatte » (de *mar* + *gueule* probable-

---

1. Il y a çà et là des insuffisances ou des obscurités de rédaction. Que signifie (p. 41) « *chat-pard*, c'est-à-dire chat léopard, à côté de *guépard*, variante d'origine dialectale (*gaipard* pour *gapard*) répondant à l'it. *gattopardo* » et le premier élément du mot est-il rattaché à *cattus* ou à *gai*, it. *gaio*, au sens de « tacheté »? — Qu'entend M. S. par *estegne-gat*, « qui engoue les chats » (p. 43), par « it. *bugigatto*, bouge, qui répond au prov. *bousigadou*, boutoir, de *bousigà*, fouger, à l'instar du génois *burdigottu* (= *bugigatto*) de *burdigà*, fouger » (ibid., note); par « chenet, pièce de fer à tête de chat » (*sic*)?

2. Pour les passages allégués, voy. l'Index des noms.

ment), *cafiò* (prov.) par « chat de feu », *chagrin* (pour *chagrain*) par « chat grenu », *cornemuse* « par chatte (?) qui gronde », *camaïeu* par « chat qui miaule » (prov. *catamaio*), *cauchemar* par « chat (*mar*) qui foule (*cauche*) le dormeur », sans se demander comment dans les premiers exemples les deux substantifs, comment dans les derniers le substantif et le verbe se rattachent entre eux. Le fameux et hypothétique préfixe *cal., cali- cari-*, qui intéressa si vivement Darmesteter, c'est encore au chat que nous le devons [1]. L'onomatopée joue dans les explications de M. S. un très grand rôle. Soit. Mais que tant d'onomatopées, et si diverses, viennent de l'imitation du cri du chat, c'est ce qui me confond. Quand M. S. aura écrit les deux ou trois fascicules qu'il nous annonce « sur le chien, le cochon, le bétail et la volaille de basse-cour », on ne voit pas bien quelles obscurités pourront encore subsister dans le domaine de l'étymologie française. Ce sont précisément ces merveilleux résultats qui devraient le faire réfléchir et l'induire à chercher encore « le garde-fou contre les rapprochements imaginaires » (p. 27), qu'il s'imagine trop aisément avoir trouvé. Il restera de ce livre une très riche collection de mots curieux empruntés aux sources les plus diverses; je crains bien qu'il n'en reste guère autre chose.

A. JEANROY.

Jules ECORCHEVILLE. **De Lulli à Rameau (1690-1730), l'esthétique musicale**, 1 vol. 159 p. (Paris, impressions artistiques Marcel-Fortin); *Vingt suites d'orchestre du* XVII*e siècle, d'après un manuscrit de Cassel*, photographies du texte original, transcription en notation moderne, réduction pour piano et commentaire historique (2 vol., *ibid.*).

Le second de ces deux ouvrages, qui vient d'être présenté comme thèse « complémentaire » de doctorat à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, est certainement le plus considérable, le plus utile, et le plus original. Comme nous voilà loin de l'ancienne thèse écrite en latin! M. Saint-Saëns — appelé dans le jury — a déclaré « admirablement faites » les transcriptions de M. Écorcheville qui, en publiant le manuscrit de Cassel, a enrichi, d'un document très important — bien que sa valeur artistique soit plutôt médiocre — notre connaissance de la musique instrumentale française au XVIIe siècle. La « Suite », prototype de la Sonate, est un enchaînement de danses (allemande, courante, branle, gigue.....) qui s'est formé au moment où la guerre de Trente ans faisait naître une sorte de cosmopolitisme musical. M. Ecorcheville, qui a une très sérieuse compétence technique, peut heureusement contribuer à mettre notre XVIIe siècle musical dans la même lumière que notre XVIIe siècle littéraire. Son

1. Comment ce préfixe reste *ca-* au lieu de devenir *cha-*, en dehors du domaine picard, c'est ce qui n'est pas expliqué.

travail appellerait à peine, çà et là, au point de vue de la stricte exactitude, quelques observations qui trouveraient difficilement ici leur place, et qui, d'ailleurs, n'ont pas de sérieuse importance.

Le livre sur l'*esthétique musicale de Lulli à Rameau* provoque au contraire de nombreuses réserves. D'une façon générale, le point de vue dogmatique de l'auteur est bon; il dit par exemple avec beaucoup de justesse, que le mépris de l'intuition et de la métaphysique, « la crainte de tout ce qui ne s'explique pas par des mots ou ne se représente pas par des formes visuelles, est une disposition d'esprit hostile à l'étude du phénomène sonore, ainsi qu'à la *compréhension* (sic) de la musique » ; mais, ni dans la critique des idées, ni dans l'exposé des faits, M. E. n'a montré l'ampleur, la clairvoyance et la précision nécessaires. Il prend pour des systèmes et des doctrines arrêtées de simples opuscules de polémique. Il n'est pas assez historien ; dès l'« avant-propos », il déclare qu'il ne faut attendre de lui « ni documentation biographique, ni chronologie, ni description ou analyses d'ouvrages », et cette précaution ne suffit pas à justifier les graves lacunes de son livre. Sa bibliographie (dans laquelle il fait entrer un peu pêle-mêle des ouvrages dont beaucoup devaient être négligés) est peu exacte : il ne craint pas de citer une Lettre de Fénelon « sur les *opérations* (sic) de l'Académie (p. 165) ; il introduit dans certains titres des altérations qui dénaturent le sens de l'ouvrage (ainsi, p. 163 : Baillet, *Jugement des Savants*, etc., au lieu de *Jugements*, etc...); il attribue (p. 164) à un seul et unique Boissy, deux ouvrages qui sont de deux Boissy différents, etc.... Enfin, au risque d'encourir le reproche de snobisme, et sous prétexte de donner à son travail une forme « artistique », il a eu la malencontreuse idée de faire imprimer cette étude d'esthétique avec des caractères bizarres d'une lecture souvent difficile, de l'encre violette, et un papier qu'on appelait autrefois « couleur caca du roi de Rome ». Il faut souhaiter que cette innovation désagréable n'ait pas d'imitateurs!

Jules Combarieu.

L. Ricaud, **Un Régime qui finit.** *Études sur les pays qui ont composé le département des Hautes-Pyrénées.* Paris, Champion. Tarbes, Croharé, 1905. In-8° de 182 pages.

Sous un titre un peu inattendu, M. le chanoine Ricaud, déjà connu par de bonnes monographies locales, apporte une contribution très précieuse à la géographie et à l'histoire politique, administrative, financière, judiciaire des différents territoires qui ont formé en 1789 le département des Hautes-Pyrénées. Avec une précision minutieuse appuyée sur une érudition de bon aloi, il trace successivement les limites si enchevêtrées des pays d'États (Bigorre, Quatre-Vallées, Nébouzan) et des pays d'Élection (Armagnac, Astarac, Rivière-Ver-

dun, Comminges, Tarasteix), donne la liste complète des lieux et communautés qui les composaient, reconstitue les circonscriptions financières (généralités, subdélégations) et décrit le fonctionnement de la répartition et de la levée de l'impôt; — résume tout ce qu'il est nécessaire de connaître sur les diverses assemblées locales, assemblées d'États, assemblées provinciales et d'élections, assemblées municipales, donne la liste des membres des plus importantes et dénombre en même temps les fiefs nobles ; — passe enfin à la justice, à la maîtrise des eaux et forêts, à la maréchaussée, au clergé séculier et régulier, en dernier lieu aux élections aux États-Généraux de 1789, donnant toujours chemin faisant des nomenclatures exactes et complètes avec des éclaircissements nombreux sur les institutions.

On voit immédiatement l'utilité d'un pareil recueil qui est un instrument de travail indispensable pour toute recherche historique un peu approfondie dans cette région à la fin du XVIIIe siècle. Il serait à souhaiter que tous les départements aient leur chanoine Ricaud ! Que celui-ci me permette pourtant, dans le but de faciliter la tâche à ses émules, d'exprimer quelques critiques ou plutôt quelques regrets. M. R. n'a utilisé que les archives locales. Il ignore l'existence du grand répertoire de M. Armand Brette, *Documents relatifs à la convocation des États-Généraux de 1789* et ce répertoire aurait abrégé et contrôlé ses recherches patientes.

Il ignore surtout le précieux atlas des bailliages que M. Brette vient de joindre récemment à sa publication déjà ancienne. Je suis sûr que M. R., avec son érudition si étendue et si précise, aurait trouvé matière à rectifier ou à compléter sur certains points les indications de cet atlas. En tout cas, c'est à cet atlas que le lecteur doit forcément recourir pour lire un livre qui manque de cartes. M. R., qui nous promet ces cartes indispensables, ne peut manquer de tirer profit de celles de M. Brette.

Albert MATHIEZ.

Un duc et pair au service de la Révolution. **Le duc de Lauzun (général Biron)** 1791-1792. Correspondance intime, publiée par le comte de LORT DE SERIGNAN. Paris, Perrin. In-8°, 329 p., 5 francs.

M. de Serignan a bien fait de publier entièrement, d'après le manuscrit original, le cahier des archives de la guerre qui renferme la Correspondance intime et politique du général Biron, ci-devant duc de Lauzun, du 9 décembre 1791 au 10 décembre 1792. Ce cahier nous donne une année complète de la Révolution, et quoiqu'on y constate bien des lacunes et des interruptions, il traite de sujets variés et intéressants. Pour plus de clarté, M. de S. l'a divisé en deux parties, dont la première finit au 26 mai 1792. Cette première partie est de beaucoup la plus importante ; elle contient 95 lettres, et ce qui lui

donne une valeur particulière, c'est qu'on y trouve, outre les lettres de Biron, celles de ses correspondants, notamment de Dumouriez et de Talleyrand. M. de S. ne s'est pas contenté de reproduire le document. Il l'a fait précéder d'une introduction sur Biron et il commente et annote la plupart des lettres. Il est très sévère pour le personnage. Il nous montre dans Lauzun un esprit que séduisaient surtout les intrigues clandestines (p. 62). De là, les relations de Biron avec Talleyrand et Sainte-Foy, ses projets de mission en Prusse, ses négociations avec le gouvernement de Frédéric-Guillaume dont il tâche d'obtenir la neutralité, ses pourparlers avec la cour de Londres : « il songeait, dit M. de S., à attirer à nous un autre pays dans lequel il avait vécu davantage qu'en Prusse, un pays où il avait des relations qu'il croyait puissantes, un pays enfin où ses succès galants lui faisaient augurer des victoires diplomatiques » (p. 64). M. de S. a d'ailleurs bien vu que Biron était très infatué de lui-même, très plein de ses mérites : « Biron se croyait partout l'homme nécessaire, l'homme indispensable ». De Valenciennes où le retenaient ses fonctions militaires, Biron mène de front une quantité d'affaires différentes : composition et organisation des trois armées, formation des corps belges, solde des troupes, nouveau règlement sur la cavalerie, nouvelle ordonnance sur le service intérieur, projets de politique et de diplomatie étrangère. Mais ce qui le préoccupe avant tout, dans les premiers mois de 1792, c'est une mission en Angleterre; il l'obtient; il est chargé d'acheter des chevaux; il s'abouche avec des maquignons, entre autres le fameux Tattersall; par malheur, le but de son voyage a été éventé par les éleveurs anglais et la hausse sur le prix des chevaux est telle que Biron n'a pas assez d'argent. Pour comble, sa mission n'est pas officielle, l'immunité diplomatique ne le couvre pas, et ses créanciers de jadis, sourds à ses bonnes paroles, le font mettre sous les verrous : grâce à l'amitié de M. de Courchamp et de lord Hawson, il sort de prison et regagne son poste de Valenciennes. On le voit alors, comme dit M. de S., se rapprocher de la Gironde : Narbonne, ami de Biron et que Biron tutoyait, avait résisté à ses sollicitations et tout en lui témoignant une vive et réelle affection, l'avait tenu à distance. Biron est plus heureux avec Dumouriez : il fait modifier le plan d'opérations; il représente au nouveau ministre que l'armée doit envahir le Brabant, et non le pays de Liège; il lui jure que les Belges sont prêts à passer en masse la frontière pour se ranger sous nos drapeaux, que les soldats autrichiens eux-mêmes viendront se joindre à nos troupes. Dumouriez écoute Biron; il le nomme « le plus ferme appui de sa machine politique et militaire »; il lui promet « le bâton qu'ont honoré ses pères »; il change le plan de campagne après une conversation avec Beauharnais que Biron lui envoie de Valenciennes; il élabore — tels sont les mots de M. de S. — une conception nouvelle dont le seul but est de faire exécuter par Biron une opération générale, néces-

sairement victorieuse, et tout cela est fait en cachette, à l'insu du commandant en chef Rochambeau et par dessus sa tête. C'est là le point le plus remarquable de la publication, et M. de S. a très habilement montré la façon d'écrire de Biron, louvoyant sans cesse, entourant de circonlocutions sa pensée, s'exprimant surtout dans les incidentes et les post-scriptum, entre les lignes (p. 151). Mais Rochambeau comprend qu'il a été joué : il devine que le coup vient de Biron; il fait entendre à son lieutenant des paroles sévères, et pourtant, si froissé qu'il soit, en soldat obéissant et discipliné, il se prépare à exécuter loyalement les ordres qu'il a reçus. Il met sur pied au jour convenu les trois détachements dont le principal, commandé par Biron, doit se diriger sur Mons... Et Biron essuie une terrible déconvenue. Pas de déserteur autrichien, pas de Brabançon qui vienne à sa rencontre. A la vue des ennemis qui lui semblent nombreux — et qui ne l'étaient pas — il songe à la retraite. Et cette retraite s'impose bientôt. Dans la nuit, les dragons sont saisis de panique, et Biron, entraîné dans leur course affolée, apprenant qu'ailleurs, à Baisieux, les soldats ont fui également et massacré leur chef Théobald Dillon, Biron rentre à Valenciennes. Le voilà dégoûté. Rochambeau, irrité de rester, comme il dit, un être passif et de voir le ministre « jouer toutes les pièces de l'échiquier », a donné sa démission : Biron essaie de changer sa résolution et le proclame l'homme nécessaire. Dumouriez offre l'interim du commandement à Biron: Biron refuse cette « extravagante responsabilité » en disant qu'il aime mieux se faire tuer comme soldat que de se faire pendre comme général. « L'impression de sa défaite, dit M. de S., l'a ramené pour l'heure à un sentiment plus exact de la médiocrité de ses moyens » (p. 260). Quelques semaines plus tard, Biron accepte le commandement de l'armée du Rhin et après avoir assisté aux opérations de la fin du mois de juin, à cette pointe sur Courtrai que M. de S. nous a déjà contée, il se rend à Strasbourg. Ici commence la seconde partie du carnet de correspondance; elle ne contient que sept lettres, et M. de S., rappelant avec brièveté les actes de Biron en Alsace, en Italie et en Vendée, conclut que Biron a été un de ces hommes funestes qui portent malheur à tout ce qu'ils touchent. N'est-ce pas trop dire? Certes, et M. de S. l'a prouvé, lors de l'affaire de Mons, l'ingérence de Biron a compromis de la façon la plus grave les débuts militaires de la Révolution. J'admets même qu'en Vendée, Biron « essaya de jouer au plus fin avec des hommes qu'il ne pouvait manquer de mépriser profondément ». J'admets qu'il aurait mieux fait de se condamner à la retraite, qu'il eut de l'ambition, de la faiblesse, de l'aveuglement, Je ne puis pourtant m'empêcher de trouver M. de Serignan trop rigoureux. D'abord, il a tort de dire qu'en Italie les combats de Moulinet et de Sospel furent des « sanglants échecs », des « défaites » : il y a eu, sous le commandement de Biron, deux combats du Moulinet le 9 et le 12 mars; les Français

ont perdu dans le premier une vingtaine, dans le second une trentaine d'hommes; ce ne sont pas là de « sanglants échecs » et « des défaites », et le brillant combat de Sospel, livré le 14 février, ainsi que l'expédition de la Vésubie (ce que M. de S. appelle Lantosca) font honneur à Biron : c'est Biron qui, avec son lieutenant Brunet, envoie le 13 février, à Dagobert, l'ordre de marcher sur le col de Braus; c'est Biron qui organise, dans les premiers jours de mars, l'expédition de la Vésubie, et il faut reconnaître qu'à l'armée du Var ou d'Italie, il s'est très bien comporté : il a voulu, lui-même le dit, tenir les clefs du pays et il a, durant deux mois, exécuté son programme : agir offensivement tout en gardant une défensive solide; pour parler comme lui (dans une lettre du 4 mars à Beurnonville), ses succès ont été grands, mais on n'en a pas senti le prix, parce qu'ils manquaient de ces accessoires qui éblouissent, pas de drapeaux à envoyer à la Convention, pas beaucoup de prisonniers, pas beaucoup de canons capturés; mais son armée, bien que désorganisée et désordonnée, avait montré une « miraculeuse valeur ». Même en Alsace, bien qu'il n'ait pas combattu, Biron a rendu des services. N'était-ce rien que de maintenir la tranquillité dans la province, que d'envoyer à Kellermann des renforts qui décidèrent Valmy, que de préparer l'expédition de Custine, que de calmer les emportements de Hesse, et que de sagesse, que de bon sens dans certaines de ses lettres au ministre! Camille Rousset a cité avec raison le témoignage de Biron et l'a jugé « remarquablement calme et impartial » (*Les volontaires*, p. 102-108). M. de S. reproche à Biron d'avoir renié son roi, son ordre, ses croyances, mais combien d'autres ont fait comme Biron et que l'histoire ne traite pas avec cette sévérité! Biron a été sincère. Il était de très bonne foi quand, après le 10 août, il assurait aux commissaires que l'armée du Rhin était absolument dévouée à la cause de la liberté, quand il écrivait qu'il resterait inébranlable à son poste et qu'il n'abandonnerait pas la patrie à l'invasion des despotes, ses ennemis (lettres du 14 août). On ne peut oublier que Camille Desmoulins l'a nommé un excellent patriote, un preux, un loyal chevalier (*Révol. de France et de Brabant*, V, 206, XI, 487), que l'Alsace le demandait instamment « pour soutenir ses espérances » (lettre des administrateurs du Bas-Rhin à M. de Grave, 9 mai) et que Savary, l'auteur des *Guerres des Vendéens et des Chouans* (I, 375-376) a dit que Biron montra dans toute sa conduite un caractère de franchise et de dévouement à sa patrie. Son existence n'a donc pas été aussi vide, futile et inutile que dit M. de Serignan. Ce qui ne nous empêche pas de remercier le laborieux chercheur de sa publication : c'est une contribution importante à l'histoire de la Révolution, et, selon son expression, une pièce originale de valeur [1].

A. C.

---

1. P. 2, M. de S. n'a pas connu le *Curieux* de M. Nauroy où l'on trouve déjà

La vie militaire 1800-1810, par J. Chevillet, trompette au 8e régiment de chasseurs à cheval, publiée d'après le manuscrit original par Georges CHEVILLET, petit-fils de l'auteur, avec une préface par Henry HOUSSAYE, Paris, Hachette, 1906. In-8°, xv et 330 p., 3 fr. 50.

Le trompette Chevillet vit la capitulation d'Ulm, les affaires de la Piave et de Raab, la bataille de Wagram où il eut le bras brisé par un éclat d'obus, et il quitta l'armée. Ses Mémoires qu'il a rédigés sous forme de lettres, sont intéressants. Chevillet raconte l'existence du soldat dans ses garnisons, dans ses marches, dans ses cantonnements. Il nous donne de copieux détails sur l'administration des troupes, sur leur discipline ou plutôt sur leur indiscipline. Il nous dit comment les Français se conduisirent en pays ennemi, tantôt bien, tantôt mal, et plutôt mal que bien : chose inévitable. Il nous initie, de la sorte, aux moindres particularités de la vie quotidienne des « grognards » en temps de guerre et d'occupation, et il peint ses camarades au naturel dans leurs faits et gestes et, selon son mot, dans leurs espiègleries et leurs farces. Aussi ses souvenirs méritent-ils une mention spéciale parmi les mémoires militaires, et quiconque voudra connaître le soldat impérial, devra les consulter. Dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, M. Houssaye s'est attaché à faire connaître la destinée ultérieure de Chevillet qui

---

(n° 28) les lettres du 11 et du 13 mai ; — p. 28. De Lessart a été massacré à Versailles le 9 septembre, et non à Orléans, le 20 septembre ; — p. 54-57 trop long développement sur les Rose-Croix ; — p. 62, il fallait rappeler le livre de Welschinger, *La mission secrète de Mirabeau à Berlin* ; — p. 105 on lit que l'auteur de *Valmy* « a l'air de dire que Sheldon mourut en septembre » ; l'auteur de *Valmy* a écrit simplement que Sheldon fut « frappé d'apoplexie et ramené sans connaissance à Wissembourg » ; mais Sheldon (malgré la lettre p. 303, et non p. 266) ne reparut plus aux armées ; — p. 242 lire évidemment « le concert » (lettre du 18 avril) et non *le couvert* ; — p. 292 le Le Brun cité est, non pas le futur duc de Plaisance, mais le journaliste Le Brun qui fut guillotiné l'année suivante ; — p. 296, puisque Biron écrit que le Directoire est composé de trois personnes, pourquoi dire en note que ce Directoire est un « groupe » et pourquoi ne pas nommer les trois administrateurs (Bidermann, Cousin et Marx-Berr) ? ; — p. 297 Pache n'avait pas été administrateur de la marine à Toulon ; il avait eu une mission dans ce port ; — p. 300 Le Du Teil auquel écrit Biron, est, non pas l'aîné, comme croit l'éditeur, mais le cadet, et la preuve se trouve dans la lettre même ; l'aîné était alors lieutenant-général et le cadet, maréchal de camp ; or, le Du Teil dont il s'agit, craint de commander l'armée du Rhin en l'absence de Biron, et Biron lui dit de ne pas craindre « puisqu'il y a trois lieutenants-généraux dans l'armée » ; du reste, nous savons que l'aîné, nommé à l'armée du Rhin en avril 1792, ne put rejoindre pour raisons de santé, et que ce fut le cadet qui alla à Strasbourg, par décision du 25 août 1792 ; — p. 308 lire sans doute « au Layon » ou sur le Layon » au lieu de *à Trayon* (il n'y a pas de lieu ni de combat de ce nom) ; — lire p. 24, 133, 237, 261, 263, 275, 285, 289, 290, 293, 301, Carové, d'Arblay, Comeyras, Vonck, Bouvignes, Pusy, Petion, Frundeck, Coustard, et non pas *Carowe, d'Arbelay, Commeyras, Wonk, Bouvigne, Puzy, Pétion, Frunduck, Constant, Constard* ; — p. 31 la véritable orthographe du nom de l'aventurier polonais est, non *Miewskowski* ou *Miezskowski*, mais Mieszkowski.

fut garde champêtre et receveur d'octroi, mais qui se qualifiait toujours, jusque dans son épitaphe rédigée par lui-même, de « vétéran de la Grande Armée ». Toutefois, et comme M. Houssaye le remarque avec raison, Chevillet n'était pas un déclassé, un fainéant, un conspirateur ainsi que le furent quelques uns de ses compagnons d'armes ; il « porta dans la vie civile l'esprit de devoir pris au régiment » [1].

A. C.

Revue napoléonienne, dirigée par Albert Lumbroso. Quatrième année, Volume complet. Octobre 1904-septembre 1905. Rome, Palais Roccagiovine (Foro Trojano). Paris, 7, rue de Bourgogne. 1906. In-8°, 467 p. 14 francs.

Voici la quatrième année de la *Revue napoléonienne*. Comme les trois volumes précédents, le volume que nous annonçons, contient deux parties. La première renferme des documents originaux ; la seconde, des reproductions ou résumés d'articles et de conférences, des comptes rendus originaux ou empruntés à d'autres revues, des nouvelles, etc. Il y a dans la première partie quelques pièces intéressantes : des lettres du secrétaire de légation Favi sur la conspiration de Georges, un article de M. Léher sur le séjour de Napoléon à Poitiers le 31 octobre 1808, une lettre du sous-lieutenant Bevilacque sur la campagne de 1809, la relation d'une audience donnée en 1813 par l'Empereur aux magistrats de Breslau, des documents sur la spoliation du Louvre en 1815. La seconde partie, de beaucoup la plus fournie (p. 107-461) pourrait être, ce nous semble, mieux divisée, et l'éditeur devrait, dans les prochains volumes, répartir plus strictement la matière. Ne serait-il pas plus aisé et plus profitable de reproduire sous des rubriques spéciales et en des chapitres bien tranchés, comme *lectures*, *comptes rendus*, *nécrologie*, *nouvelles*, tout ce que le directeur a recueilli de divers côtés et ce qu'il ajoute de son cru à cette glane copieuse ? Quoi qu'il en soit, nous avons trouvé dans cette masse de matériaux bien des choses curieuses, bien des choses utiles qui nous auraient échappé si M. Lumbroso n'avait pris la peine de les rassembler. C'est ainsi qu'il a réuni tout le dossier de l'affaire Léonard. On le remerciera surtout de la bibliographie napoléonienne qu'il a dressée à la fin du volume ainsi que de son propre apport, notamment de ses articles sur certains livres français qu'il apprécie avec une juste sévérité [2].

A. C.

---

1. Lire p. 13, Arlon, Saint-Trond, Tirlemont ; p. 14. Turnhout ; p. 56, Ehrenbreitstein, Rheinfels, etc., etc., et non *Arloz*, *Saint-Tron*, *Tirlimont*, *Thurnout*, *Herenbreistein*, *Reinfelds*, etc., etc., etc. ; on a changé parfois des fautes d'expression, on a toujours corrigé les fautes d'orthographe, pourquoi ne pas corriger les fautes dans les noms de lieux ?

2. P. 122, M. Lumbroso aurait dû rectifier l'erreur de M. de Fourcaud qui attribue à la *Convention* un décret de la Législative, et p. 145 une autre erreur de

Choses d'Allemagne, par Théodore JORAN, directeur de l'Ecole d'Assas. Deuxième édition, Paris, Rudeval, 1906. In-8°, 260 p. 3 fr. 50.

Ce livre est l'œuvre d'un homme d'esprit, d'un observateur pénétrant, et on le lit avec un vif intérêt. L'auteur a commis quelques lapsus. Il nous dit, par exemple, (p. 49) qu'il ne veut pas nommer l'instituteur de Wildbad dont il était l'hôte et il nous donne plus loin (p. 118) le fac-similé de sa carte de baigneur où on lit, en haut, dans un coin, le nom du personnage [1]. Mais il fait sur la vie, sur le caractère, sur les mœurs des Allemands une foule de remarques piquantes, vraies, exprimées avec verve et humour. Il connaît la langue et la littérature du pays. Ses études sur Schiller historien et sur le voyage de Gœthe en Italie sont intéressantes, justes et, par endroits, originales. Il critique de façon spirituelle et amusante la méthode directe employée dans le nouveau régime scolaire et le rôle des domestiques étrangers dans l'enseignement d'une langue vivante. L'étude sur le féminisme en Allemagne qui clôt le volume, n'est que l'analyse de deux romans récents.

A. C.

Le bilan d'un siècle, par Alfred PICARD, commissaire général. Tome Ier, Paris, Imprimerie nationale, 1906. In-8°, IV et 530 p.

C'est le premier volume de la préface des rapports sur l'Exposition universelle en 1900, et M. Picard s'est cru obligé de la faire. Il y montre les faits saillants du XIX° siècle, il en fournit le bilan, et on louera sa concision, sa clarté, la belle ordonnance dans laquelle se succèdent les exposés et aperçus de l'auteur, ses vues philosophiques, son vaste savoir. Dans ce volume, il passe en revue l'éducation et l'enseignement, les lettres, les sciences et les arts, — sans oublier les instruments, imprimerie et librairie, photographie, topographie, instruments de précision, de médecine, de chirurgie, de musique — et il traite non seulement de la France, mais des pays étrangers qu'il

---

M. Rousset qui fait du Franc-Comtois Malet un gentilhomme « périgourdin ». — P. 154, le « confrère compétent » n'est ni Sorel, ni moi, mais Gabriel Monod. — P. 201 « La *Revue historique* de MM. Farges et Monod »; M. Farges ne dirige pas ce recueil. — Lire p. 214, Kalkbrenner au lieu de *Kalkebrenner* et p. 288 d'Andigné au lieu de *Daudigné* (comme p. 112 et 113 Reynier au lieu de *Regnier*). — P. 379, il nous paraît invraisemblable que Napoléon qui savait très peu de latin, ait relu à Auxonne, entre deux manœuvres, les *Géorgiques* et les *Bucoliques*. — P. 442 (et 467) l'auteur de cet article a fait une étude, et non un *livre* sur Gœthe.

1. P. 152, Schiller a sûrement (et non *peut-être*) conçu l'idée de ses *Brigands* à l'Ecole de Stuttgart; — p. 163, cette Ecole n'était pas un « orphelinat »; — p. 164, la Mme de Wolzogen qui a écrit la vie de Schiller, n'est pas la même que celle qui recueillit le poète à Bauerbach (c'est la Caroline de Beulwitz citée plus loin, p. 171); — p. 221, l'œuvre de M. Cart sur Gœthe en Italie est un livre, non une *brochure*.

énumère l'un après l'autre selon l'ordre alphabétique. Quiconque lira ou même feuillettera l'ouvrage, y trouvera plaisir et profit. L'auteur a du reste le bon goût de reconnaître que l'universalité des connaissances et des aptitudes est impossible et qu'il ne possède pas un génie encyclopédique. Aussi, en ce qui concerne les lettres, — et il avoue qu'elles ne peuvent figurer dans le programme des expositions — a-t-il évidemment pris des collaborateurs, consulté des spécialistes. Il doit, nous dit-il, à M. Edm. Picard les éléments de son étude sur la littérature belge, et, pour la Chine, il a résumé un travail de M. Henri Cordier dans la *Revue encyclopédique Larousse.* Je ne sais qui l'a aidé à composer les dix pages qu'il consacre à la littérature allemande. Elles forment un précis rapide, assez exact, mais qui tourne à l'énumération et où il y a quelques taches. On lit (p. 40) que les *Élégies romaines* de Gœthe sont nées de l'amour qu'inspirait au poète sa « modeste fiancée » et que l'idylle de *Hermann et Dorothée* « puise sa source dans l'*Odyssée* ». — On lit (p. 41) que Novalis montra une sensibilité profonde ; puis vient cette phrase : « Après avoir exalté le moyen âge, puis traduit sur la scène de vieux contes populaires, ajouté au répertoire de fines comédies, il s'adonna aux nouvelles » ; il, c'est évidemment Novalis, cité dans la phrase précédente, et, en réalité, il s'agit de Tieck qui n'est pas nommé. — On lit (p. 48) que Stifter (qui n'est que romancier et nouvelliste), a composé des chants, et que Hebbel est « Prussien d'origine ». — Les autres parties du volume échappent à notre compétence, et nous ne pouvons d'ailleurs qu'admirer cet immense travail qui nous fait connaître dans l'ensemble et les très grandes lignes toutes les branches de l'activité humaine durant le XIX[e] siècle. L'auteur est pénétré de cette idée qu'il faut reculer les bornes du domaine scientifique et grossir incessamment le legs des futures générations ; il regarde avec raison le siècle qui vient de s'écouler comme le siècle de la science, comme un de ceux qui auront le plus de titres à la reconnaissance de l'humanité.

A. C.

Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt, hrsg. von D[r] K. Trübner. 15[e] année. 1905-1906, Strasbourg, Trübner.

Ce nouveau volume de la *Minerva*, publié il y a quelques mois [1], témoigne, comme les précédents volumes, de la régularité, du zèle consciencieux et de l'ardeur chercheuse, investigatrice de M. Trubner qui fait une sorte de chasse aux professeurs et aux instituts du monde et qui s'est juré, semble-t-il, de les découvrir, de les dépister, fussent-ils au bout du monde et jusque dans l'*ultima Thule*. Le volume —

1. On nous pardonnera d'annoncer si tardivement cette publication ; notre article, rédigé il y a plus de huit mois, a été égaré.

orné du portrait d'un des plus éminents savants du Danemark, M. Sophus Müller, directeur du Musée national de Copenhague — comprend 1272 pages de texte (noms et notices) et 206 pages de tables. On y trouvera, en plus des années antérieures, l'état complet des sociétés savantes de Grande Bretagne et de Belgique. M. Trübner exprime dans sa préface sa reconnaissance pour ses collaborateurs et pour les administrateurs d'universités et instituts savants qui ont facilité son travail ; mais lui, plus que tout autre, lui, *dux facti*, mérite toute notre gratitude.

A. C.

Lettre de M. Malet.

Monsieur le Directeur,

Je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien faire à mes Manuels d'histoire en les signalant dans la *Revue Critique* (n° 31). Je remercie votre collaborateur M. N. des choses obligeantes qu'il en dit, et plus encore de la peine qu'il a prise de relever une série d'erreurs qui disparaîtront à la prochaine édition. Quelques-unes, par exemple celle relative à l'Alsace (p. 176), proviennent de la volonté de faire court dans une sorte de rapide résumé des événements, et sont rectifiées, au moins en ce qui concerne l'Alsace, dans le livre même (p. 190) quand les événements sont étudiés avec plus de détails.

Il est une partie des observations présentées par M. N. auxquelles je vous demande la permission de répondre, sans plus de préoccupation confessionnelle que M. N., et comme lui avec l'unique souci de la vérité historique. Pour être bref et clair, je citerai le texte de M. N. et je répondrai point par point.

1° « Quand il parle successivement d'Édouard VI et de Marie Tudor, c'est au premier de ces deux souverains (qui ne fit brûler personne), qu'il applique l'épithète de *tyrannique*, infiniment mieux méritée par la seconde.

J'ai terminé le paragraphe consacré à Édouard VI par ces mots : Ce fut la période de la « tyrannie protestante ». L'expression est entre guillemets, parce qu'elle est celle que les historiens anglais, le pasteur Green en particulier, emploient à propos de la politique religieuse au temps d'Édouard IV. — Quant à Marie Tudor pour laquelle M. N. me suspecte d'indulgence, j'ai dit que « ses violences lui méritèrent d'être appelée *Marie la Sanglante*. »

2° « Il affirme à ses élèves que « la Réforme protestante profita non pas à la liberté, mais à l'absolutisme. »

Cette phrase résume un paragraphe consacré aux résultats politiques de la Réforme en Allemagne, dans les États scandinaves, en Angleterre. Elle est, je crois, l'expression de la vérité. Je ne pense pas que le principe « cujus regio, hujus religio », auquel aboutit politiquement la Réforme, soit un principe de liberté. Cette opinion ne m'est pas particulière. Green, déjà cité, la professe pour l'Angleterre et M. Lavisse a écrit que « le premier effet politique de la Réforme a été d'accroître d'une force nouvelle les monarchies. »

3° « On a beau condamner énergiquement l'attitude de Calvin vis-à-vis de Servet, on ne peut s'empêcher de reprocher à l'auteur une calomnie gratuite quand il raconte que le réformateur « l'amena par de secrètes manœuvres à se réfugier à Genève »; chacun sait que le malencontreux passage de Servet par cette ville fut fortuit. »

Chacun sait aussi que Servet vivait à peu près en sûreté à Lyon quand, au commencement de 1553, Calvin le dénonça secrètement comme hérétique au cardinal de Tournon. Cette dénonciation contraignit Servet à quitter Lyon, à chercher un asile de gauche et de droite : il échoua finalement à Genève.

« 4° Que dire surtout de la déclaration que le massacre de Vassy fut « une véritable bataille ». C'est abuser de l'ignorance d'enfants de 12 ou 13 ans. »

J'ai donné sur le *Massacre de Vassy* — c'est le titre même du paragraphe — assez de détails précis pour que le lecteur, enfant de 13 ans ou autre, ne puisse se méprendre sur la nature de la « bataille » : des pierres d'un côté; des arquebuses de l'autre; 23 calvinistes tués, 100 blessés, aucune mention des rares blessés catholiques. Que M. N. trouve impropre l'expression « bataille » je l'admets volontiers. « Une rixe qui tourna au massacre » eut en effet été plus exact. Mais d'une impropriété de style, à la volonté « d'abuser de l'ignorance des enfants », il y a peut-être une certaine marge.

« Quand l'auteur dit qu'Élisabeth fit décapiter Marie Stuart, « sous prétexte qu'elle conspirait contre elle », est-ce qu'il ne croirait pas par hasard, à la réalité de ces complots? »

Je ne sais rien et je ne crois rien à propos de Marie Stuart, parce que son histoire ne m'ayant jamais attiré, je ne la connais que par des résumés de quatrième ou de cinquième main. Au tome V de l'Histoire Générale Lavisse-Rambaud, M. Filon ne paraît nullement convaincu de la culpabilité de Marie Stuart : de là ma formule. Je suis prêt à la changer si un plus récent historien est arrivé à une autre conclusion.

6° « Enfin si M. M. avait jamais ouvert le grand ouvrage si admiratif de M. Fagniez sur le Père Joseph, il ne pourrait affirmer que ce grand et ardent convertisseur des hérétiques, de Saintonge, du Poitou, du Languedoc, a prêché le « respect de la conscience de ses compatriotes protestants. »

Je n'ai rien écrit de semblable à propos du père Joseph, dont il n'est question que dans une citation, empruntée à M. Fagniez. J'ai écrit, à propos de Richelieu, au lendemain de la grâce d'Alais : « Aussi s'opposa-t-il à toute violence et força-t-il les catholiques intolérants à respecter la liberté de conscience de leurs compatriotes protestants. » Il n'y a rien là qui ne soit conforme à la vérité.

J'ai rédigé tout ce cours d'histoire sans autre souci que le *religieux* respect de la vérité et, en ce qui concerne les affaires religieuses, avec la pensée d'éveiller chez l'enfant, par l'horreur du fanatisme, le sincère amour de la tolérance. Aussi ai-je montré le fanatisme partout où il s'est rencontré, sans me préoccuper de la couleur de son chapeau, ni du costume de ses prêtres. « L'esprit des manuels de l'enseignement clérical » n'a rien à voir là-dedans, et qu'on l'ait évoqué à propos de cette petite histoire des Temps Modernes, cela ne laissera pas de surprendre qui y aura lu l'histoire des premières persécutions contre les calvinistes, et celle de l'édit de Nantes et de sa révocation.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Albert Malet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 août 1906.* — M. Cagnat, président, donne lecture de deux lettres, du 14 et du 17 août, adressées à M. le duc de Loubat par M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes. M. Holleaux annonce une série d'importantes découvertes faites au cours des fouilles de Délos : six grands lions archaïques en marbre, ornant une esplanade, dans le voisinage du Lac sacré ; quelques maisons excellemment conservées, dans

le quartier du Théâtre, avec une inscription donnant la date précise de ce quartier; une statue de la Muse Polhymnie dont la draperie est d'un travail admirable; une magnifique tête de Dionysos, dont le type rappelle l'art de Scopas; une statue de femme; des bijoux d'or, des monnaies, etc.

M. Georges Perrot présente les photographies d'une statuette de marbre qui appartient à M. le Dr Perrod, de Turin, et qui a été trouvée en 1902, en Cyrénaïque, près de Benghazi. Elle représente l'Aphrodite Anadyomène. La figure est brisée au milieu des cuisses; la partie inférieure n'a pas été retrouvée. M. Furtwaengler a publié deux figures qui reproduisent le même type et dans lesquelles il croit reconnaître, au caractère du visage et de tout le modelé, des réductions d'une statue célèbre qui aurait été exécutée par Euphranor ou par quelque autre artiste du même temps, dans un style qui se ressentirait encore des traditions de l'école péloponnésienne du ve siècle. Ce qui fait l'originalité de la jolie statuette de M. Perrod, c'est qu'elle diffère sensiblement, à certains égards, des marbres de Munich et de Rome qui ont été étudiés par M. Furtwaengler. Les formes sont ici plus amples, plus courtes et plus grasses, non sans quelque mollesse. Mais ce qui fait surtout la différence, c'est le visage. L'œil, en particulier, n'a plus le même dessin que dans les têtes modelées par les continuateurs de Polyclète et de Phidias. La paupière supérieure paraît se fondre avec une arcade sourcilière dont la saillie très marquée baigne d'ombre le globe oculaire, et cette ombre donne au regard que l'on y cherche ce je ne sais quoi d'*aphrodisien*, comme on disait, qui était pour beaucoup dans le charme du chef-d'œuvre de Praxitèle. Enfin, la partie de la chevelure qui encadre le front est traitée de la même manière que dans les figures où l'on s'accorde à reconnaître l'imitation des types praxitéliens. Ce sont, indiquées d'une façon sommaire, les mêmes ondes légères et souples. C'est dont l'influence du style de Praxitèle que l'on croit reconnaître ici.

M. Henri Dehérain communique et commente, d'après des photographies publiées par M. Bland, des inscriptions du XVIIe siècle relevées à Malacca sur des pierres tombales. Ces épitaphes donnent des détails biographiques soit sur les fonctionnaires de la Compagnie hollandaise des Indes orientales résidant à Malacca (gouverneurs en second, officiers, chapelains), soit sur leurs familles, soit sur des colons libres. Elles contribuent à éclairer l'histoire de l'occupation des Hollandais dans la presqu'île malaise. En terminant, M. Dehérain insiste sur l'utilité qu'il y aurait à recueillir les textes épigraphiques dispersés depuis la fin du XVe siècle sur les rivages des pays exotiques par les marins et par les agents des puissances européennes colonisatrices.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Audollent, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, une note sur une statuette de Mercure, en bronze, découverte au sommet du Puy-de-Dôme le 1er août 1906. Plusieurs photographies de M. Marcel Lamothe permettent d'apprécier l'intérêt de ce petit monument qui mesure 0 m. 18 c. Le dieu est debout et nu; un manteau attaché sur l'épaule droite couvre seulement la partie gauche de la poitrine et le bras du même côté; il porte une bourse dans la main gauche et tenait le caducée dans la droite. Abondante chevelure, tête jeune, physionomie pleine d'intelligence et de malice, vigueur physique très marquée, tels sont les traits caractéristiques du dieu honoré dans le célèbre temple du Puy-de-Dôme.

M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, directeur des fouilles d'Alise, annonce la découverte, sur le Mont-Auxois, d'un monument de dimensions considérables qui pourrait être un forum et qui daterait du temps d'Auguste. Il a constaté la destruction prématurée de tous les grands monuments construits à Alésia au lendemain de la conquête; il en croit en avoir trouvé les causes dans les guerres intestines qui précédèrent l'affermissement du pouvoir de Vespasien. Le nombre de ces monuments publics fait croire à M. Espérandieu qu'Alise a été de tout temps un centre religieux et un marché et que les Romains, au lieu de la faire évacuer comme Bibracte et Gergovie, préférèrent y accumuler les édifices religieux et profanes, afin d'y attirer périodiquement, dans un but de surveillance plus facile, les indigènes du pays et des cités voisines. M. Espérandieu signale ensuite la trouvaille, parmi les ruines du grand monument, d'un bas-relief représentant un Dioscure. Il montre enfin les photographies d'un très grand nombre d'objets provenant des fouilles.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 31 août 1906*. — M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre de M. le commandant Espérandieu, annonçant que l'on a commencé le déblaiement d'un petit temple, entre le théâtre et l'édifice qui pourrait être un forum. Parmi les trouvailles il faut signaler de nombreux fragments d'une inscription celtique en lettres grecques, un bas-relief représentant Jupiter entre Minerve et Junon, un Jupiter gaulois *à la roue*, un torse d'Amazone, et surtout une applique en bronze, d'un admirable travail, représentant un Gaulois mort.

M. S. Reinach lit ensuite un mémoire d'Edhem-bey sur la seconde campagne de fouilles poursuivie par ce savant à Alabanda en Carie, aux frais du gouvernement

ottoman. Edhem-Bey a découvert un grand temple ionique qu'il identifie à celui que Vitruve signale à Alabanda. Les fouilles ont encore donné des fragment d'un autel ionique de beau style et trois plaques d'une frise représentant une bataille d'Amazones et de Grecs.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre sur la découverte d'un cimetière chrétien au point nommé Mcidfa, à Carthage. Parmi les épitaphes mises au jour, on remarque celle de *M. Val(erius) Petao* qualifié *i(mmuni)s alae Gemellianae*. L'*ala Gemelliana* est connue par un diplôme militaire. Il est assez rare de rencontrer des *immunes* appartenant à des troupes auxiliaires. — Un sarcophage orné de six Amours est aussi très digne d'attention. On sait combien les artistes de l'antiquité aimaient à représenter les Amours se livrant aux besognes les plus diverses, tantôt imitant les travaux multiples des hommes, tantôt s'adonnant à des jeux enfantins. Sur le nouveau sarcophage de Carthage, l'un des enfants a recouvert sa tête d'un énorme masque de Silène; les attributs que portent les autres Amours sont, comme le masque, des attributs bachiques.

M. Salomon Reinach aborde l'explication du mythe d'Hippolyte. Le nom de ce héros signifie « déchiré par les chevaux »; la légende primitive comportait donc un dépècement rituel, comme ceux dont Actéon, Adonis, Orphée, Penthée, etc., auraient été les victimes. L'analogie de ces mythes autorise à croire que le prototype d'Hippolyte est un cheval sacré, victime d'un sacrifice annuel de communion. Les fidèles qui déchirent le cheval et le dévorent cru se revêtent de peaux de cheval et s'appellent eux-même des *chevaux*, pour mieux marquer l'assimilation au dieu qui est le but même du sacrifice; c'est pourquoi le nom d'Hippolyte signifie « déchiré par des chevaux ». Ainsi s'expliquent aussi, dans la tradition littéraire, la résurrection d'Hippolyte, le culte dont il est l'objet, et les manifestations annuelles de deuil que lui prodiguent les filles de Trézène, pareilles aux femmes de Byblos pleurant Adonis.

M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'un mémoire sur le notariat dans l'Egypte ptolémaïque.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 septembre 1906*. — M. Cagnat, président, donne lecture de deux lettres adressées à M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, par M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes. A ces lettres, qui contiennent de nouveaux renseignements sur les récentes découvertes faites à Délos, sont jointes quelques photographies. M. Holleaux se propose d'ailleurs de lire prochainement devant l'Académie un rapport sommaire sur les résultats obtenus dans l'année au cours de ces fouilles.

M. Chavannes signale dans le soutra bouddhique des rêves du roi Prasenajit, tel qu'il existe en pâli et en chinois, un récit étroitement apparenté à la légende grecque relative à Oknos : un homme assis tresse une corde pendant qu'un animal qui est derrière lui dévore la corde à mesure qu'il la tresse. C'est l'image d'un homme laborieux qui a une femme dépensière. M. Chavannes croit retrouver là une de ces devinettes qui sont parmi les plus anciennes inventions de l'esprit humain.

M. Merlin, directeur du service des antiquités de la Tunisie, étudie un sénatus-consulte relatif aux marchés du *saltus Beguensis*, découvert il y a plus de 45 ans en Tunisie par V. Guérin. Des lectures nouvelles de plusieurs passages de ce document fournissent les noms de quelques-uns des sénateurs romains qui vivaient en l'an 138 p. C., lors de l'avènement de l'empereur Antonin le Pieux.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture d'une étude sur le notariat dans l'Egypte ptolémaïque. Entre autres particularités, il relève le fait que, d'après les papyrus actuellement connus, on ne rencontre de notaires officiels ou « agoranomes » qu'en Thébaïde, c'est-à-dire dans une région où, le clergé étant puissant et hostile, le gouvernement des Lagides avait intérêt à faire concurrence au monopole effectif des notaires ou « monographes » sacerdotaux. Il s'occupe ensuite de l'enregistrement des contrats, constitué dans un but fiscal et effectué d'abord dans les banques royales et plus tard dans des bureaux spéciaux.

M. Cagnat présente une observation au sujet d'une inscription récemment trouvée à Carthage et commençant ainsi : *D. M. S.* ‖ *IS. M. Val. Petao. IS. alae*, etc. Il n'y a pas de grade ni d'office militaire qui corresponde au groupe *IS*, à moins de supposer quelque chose comme *i(mmuni)s*; mais ce genre d'abréviation appartient à l'épigraphie des bas temps, surtout à l'épigraphie chrétienne. M. Cagnat croit que l'on doit voir là non pas un groupe de lettres, mais des chiffres. Dès lors, il faudrait traduire *IS* par « un et demi ». Or il y avait, parmi les cavaliers des ailes, des soldats d'élite appelés *sesquiplares* ou *sesquiplarii*, parce que, dit Végèce, *sesquiplares unam semis consequuntur annonam*. On aurait abrégé *sesquiplaris* en *IS* pour indiquer que la solde du personnage valait une fois et demi celle de ses compagnons d'armes moins favorisés. — MM. Perrot, Lair et Viollet présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 24 septembre — 1906

W. B. Smith, Le Jésus préchrétien. — A. Schweitzer, De Reimarus à Wrede. — Schmiedel, Les problèmes de la vie de Jésus. — Filow, Les légions de Mésie. — Hoops, Les arbres et plantes dans l'antiquité germanique. — Reuss, Londres et l'Angleterre en 1700, décrites par un Strasbourgeois. — Sadi Carnot, Les volontaires de la Côte-d'Or. — Wirth, L'évêque Colmar. — Mémoires du baron Sers, p. Sers et Guyot. — Lunet de Lajonquière, Ethnographie du Tonkin; Siam et les Siamois. — Académie des inscriptions.

Der vorchristliche Jesus, von W. B. Smith. Giessen, Töpelmann, 1906, in-8, xix-243 pages.

Von Reimarus zu Wrede, eine Geschichte der Leben-Jesu-Forschung, von A. Schweitzer. Tübingen, Mohr, 1906; in-8, xii-418 pages.

Die Hauptprobleme der Leben-Jesu-Forschung, von O. Schmiedel. Zweite Auflage. Tübingen, Mohr, 1906; in-8, viii-124 pages.

Après avoir essayé de reconnaître presque tous les éléments du christianisme dans les autres religions de l'antiquité, tentative raisonnable en soi, pourvu que l'on procède avec méthode et qu'on n'oublie pas de remarquer la transformation que le christianisme a fait subir à ces éléments préexistants, l'on devait trouver que le culte même de Jésus est antérieur à l'apparition historique de son personnage. C'est la découverte qu'a faite M. Smith : au siècle qui a précédé l'ère chrétienne, il y avait, chez les Juifs et surtout dans le monde grec, une religion, secrète mais très répandue, du dieu Jésus le Nazaréen, c'est-à-dire « le protecteur » ou « le sauveur », Nazareth n'ayant jamais existé..... On peut regretter que cette thèse, plus que paradoxale, sur les origines du christianisme n'ait pas été régulièrement développée. L'auteur donne cinq études séparées (sur le Jésus préchrétien, sur le sens du mot « nazaréen », sur celui du mot *anastasis*, sur la parabole du Semeur, qui serait une allégorie concernant le Logos, sur l'authenticité et la date relativement récente de l'Epître aux Romains) qui ne laissent pas au lecteur une idée bien nette de ce que devient, en l'hypothèse, le rôle historique de Jésus, dont on ne va pas jusqu'à contester l'existence, celui de Paul et des premiers disciples. Tant s'en faut, d'ailleurs, que l'argumentation de M. S. soit un défi au sens commun; elle est plus ingénieuse que capricieuse et plus subtile qu'arbitraire, mais elle se fonde sur un petit nombre d'indices et de faits secondaires, plus ou moins obscurs, pour en déduire toute une histoire

nouvelle en contradiction avec le gros des témoignages et la masse des vraisemblances. C'est surtout le livre des Actes qui est exploité en faveur du Jésus préchrétien, et il faut avouer, par exemple, que le cas d'Apollos (*Act.*, xviii, 24-28), qui était « instruit dans la voie du Seigneur » et « enseignait exactement les choses de Jésus », tout en « ne connaissant que le baptême de Jean », est au moins singulier. Les explications des commentateurs sont peu satisfaisantes. L'hypothèse d'une altération dans le texte est trop commode et peut paraître invraisemblable. Reste à supposer que les conditions et les formes de l'évangélisation primitive ont été plus complexes et plus variées qu'on ne l'admet communément. Mais inférer de là que le Jésus dont il s'agit n'est pas celui de l'histoire doit être plus que hardi. Les autres particularités que l'on signale sont encore moins probantes. M. P. W. Schmidel, qui a écrit pour ce livre un avant-propos, dit que de telles publications, même quand la science n'en ratifie pas les conclusions générales, obligent du moins à contrôler sévèrement les opinions reçues, à justifier et à rectifier les positions que l'on regarde comme acquises. En ce sens, M. S. n'aura sans doute pas travaillé inutilement.

Rien de plus instructif, je dirais volontiers de plus attachant que le travail de M. Schweitzer, si l'on fait abstraction des idées personnelles que l'auteur a cru devoir émettre pour clore son analyse critique en esquissant une vie de Jésus qui soit conforme à l'histoire. L'analyse est excellente en général, à la fois suffisamment développée et minutieuse, complète, exacte, menée avec ordre, intelligence et finesse. Reimarus est, à le bien prendre, le premier qui ait essayé d'écrire l'histoire de Jésus. M. Wrede est l'auteur d'une tentative récente (voir *Revue* du 28 décembre 1902, pp. 502-504) et qui a fait assez de bruit, pour démontrer le caractère artificiel du second Évangile, que les critiques inclinaient à regarder comme l'expression suffisamment sûre de la primitive tradition apostolique. Entre ces deux termes on voit défiler Paulus. Schleiermacher, Strauss, Renan, etc. M. S. montre fort bien ce qu'il y avait de remarquablement entrevu dans l'œuvre de Reimarus, et aussi tout ce que la critique contemporaine doit à Strauss, un peu oublié pendant qu'une bonne partie de ses conclusions se vulgarise; il fait ressortir ce qu'il y avait de vérité dans l'extrême radicalisme de Bruno Bauer. Peut-être est-il moins heureux dans son jugement sur Renan : celui-ci aurait été déjà presque oublié quand il mourut, en 1892; cependant sa *Vie de Jésus* ferait encore obstacle à toute intelligence profonde de la religion en France. Certes, la *Vie de Jésus* est très loin d'être un monument définitif, et M. P. en a bien relevé les défauts, que nombre de gens connaissent, même chez nous; mais je ne sais si on la lit encore beaucoup; ce qui subsiste de son influence n'est pas dans les conclusions particulières ni dans l'esprit de sceptique religiosité qui la caractérise, mais dans l'impulsion

donnée à la recherche scientifique en une matière où il était presque admis, même par notre monde savant, qu'elle n'avait pas à s'exercer. A la plupart des Vies de Jésus écrites par des protestants libéraux, M. P. reproche, et je crois avec raison, une tendance à moderniser le Christ en considérant comme accessoire, dans sa doctrine et son action, ce qui n'agrée pas à notre culture, et en retenant seulement, sauf à en changer plus ou moins la forme historique, ce qui peut convenir à notre temps. Il loue beaucoup M. J. Weiss d'avoir fait valoir la nature essentiellement eschatologique de l'Evangile. Là serait le vrai point de vue de l'histoire. Mais on n'aurait pas tiré de ce principe les conséquences qu'il doit légitimement comporter. Et c'est ici qu'intervient le système particulier de l'auteur, comme un moyen d'échapper aux conclusions négatives de M. Wrede.

On a le droit d'être surpris que M. S., après la patiente étude qu'il a faite des critiques anciens et nouveaux, écarte ou essaie d'expliquer les incohérences du récit de Marc par les circonstances réelles de la carrière de Jésus et par le caractère de sa conscience messianique, sans tenir compte du travail de la pensée chrétienne sur les données primitives ni de l'élaboration rédactionnelle, qui n'est pourtant pas plus difficile à discerner dans le second Evangile que dans les deux autres Synoptiques. L'eschatologie conséquente devrait admettre que Jésus, au moment où il envoya les Douze prêcher l'avènement du royaume, pensait que cet avènement se produirait avant la fin de la tournée apostolique (cf. *Matth.*, x, 23); trompé dans cette espérance, il se serait soustrait à l'empressement de la foule pour entreprendre ce voyage vers le nord que les critiques ont voulu expliquer par le déchet qu'avait déjà subi sa popularité. Mais il faut trop de bonne volonté pour interpréter le discours de mission qu'on trouve *in extenso* dans *Matth.*, x, comme une allocution réellement tenue par Jésus, non comme la paraphrase de quelques sentences authentiques, en vue des conditions de l'apostolat au temps de la première génération chrétienne. Wellhausen a été beaucoup mieux inspiré en supposant que le récit de la mort de Jean-Baptiste, véritable hors-d'œuvre, recouvre maintenant dans Marc une simple indication sur l'attitude d'Hérode à l'égard de Jésus : averti du mouvement, le tétrarque songeait à l'arrêter ; Jésus aurait pris alors le parti de s'éloigner, mais les évangélistes ont voulu trouver un autre motif à sa retraite. Jésus, nous dit-on, croyait être le Fils de l'homme qui devait venir : rien de mieux. Il pensait entrer dans sa fonction par un changement subit de son être, et, au besoin, s'il devait mourir, par une prompte résurrection : cela encore est vraisemblable. Mais cela n'explique pas suffisamment, cela ne prouve pas réellement l'authenticité rigoureuse des paroles sur la nécessité de porter sa croix après Jésus (*Matth.*, x, 32), sur la passion et la résurrection au troisième jour ; cela ne prouve pas que Jean-Baptiste ait supposé que Jésus pouvait être Élie, ni que la parole de Jésus identi-

fiant Jean lui-même au prophète du grand avènement soit authentique dans *Matth.*, xi, 14; cela ne prouve pas que le récit de la multiplication des pains corresponde à une circonstance où Jésus aurait rompu le pain à la foule comme en gage et en sacrement du festin messianique, bien qu'il en soit ainsi, dans une certaine mesure, pour la dernière cène; cela n'oblige pas à recevoir le tableau de la transfiguration au même titre que la confession de Pierre, et cela n'autorise pas à transposer celle-ci après celle-là, pour expliquer l'une par l'autre. Que Jésus, ne voyant pas venir les tribulations annoncées par lui dans le discours de mission apostolique (*Matth.*, x), ait compris que lui seul devrait mourir pour assurer promptement le royaume aux prédestinés, c'est une idée tout artificielle et sans fondement réel dans les textes. Le soir de son arrestation, le Christ gardait encore une espérance d'échapper à la mort, et ce n'était pas précisément pour mourir qu'il était venu à Jérusalem. La perspective de la mort était une éventualité; le prochain avènement du royaume, une assurance de foi. Puisqu'il voulait être le critique des critiques, M. S. aurait peut-être mieux fait de s'enfermer dans son rôle.

La brochure de M. O. Schmidel paraît, dans sa seconde édition, avec quelques retouches et suppléments en rapport avec les travaux qui ont été publiés en Allemagne au cours des dernières années (voir *Revue* du 22 septembre 1902, pp. 224-226). L'auteur n'a rien trouvé en français qui fût digne de citation; mais on peut douter qu'il ait cherché. Il a connu l'ouvrage de M. Schweitzer et il reproche à celui-ci l'exclusivisme (pour ma part, je lui reprocherais seulement la forme spéciale) de son point de vue eschatologique.

Alfred Loisy.

Bogdan Filow, **Die Legionen der Provinz Mœsia, von Augustus bis auf Diokletian,** Leipzig, 1906, in-8° x-96 pages et une carte; chez Dietrich.

L'étude de l'occupation militaire d'une province romaine a un double intérêt pour l'histoire locale de cette province et pour l'histoire générale de l'Empire : la quantité et la composition des troupes appelées à la défendre sont la conséquence des événements qui s'y passent et permettent, d'autre part, d'en comprendre la portée. A ce double point de vue, le livre de M. Filow mérite d'être signalé. Il est divisé par périodes : la Mésie jusqu'à la bataille de Crémone, période de conquête et d'organisation; — la Mésie de la bataille de Crémone à la division en deux parties de la province, période de trouble, par suite des événements qui agitent l'Italie et dont le contre-coup se ressent dans toutes les armées — règne de Domitien où la guerre contre les Daces nécessite un grand mouvement de troupes de ce côté — règne de Trajan où les expéditions contre les Daces agitent de nou-

veau la contrée — période s'étendant entre Hadrien et Dioclétien, où les guerres du IIe siècle et, au IIIe l'abandon de la Dacie nécessitent, des changements dans les garnisons de Mésie. Pour chacune de ces périodes, l'auteur examine quelles furent les légions qui séjournèrent dans le pays ou qui y vinrent en expédition. Il est impossible de le suivre dans les détails d'une étude toute technique, toute de détail; qu'il suffise de dire que M. F. est parfaitement au courant des documents, comme aussi des écrits modernes relatifs aux légions de l'époque impériale, et qu'il fait un usage excellent des inscriptions; les notes sont pleines de remarques épigraphiques intéressantes.

La portée historique du travail est indiquée dans la conclusion. On remarque dans les effectifs de l'armée d'occupation un accroissement continu. Il y avait sur le Bas-Danube deux légions au temps d'Auguste; on en trouve quatre à partir de Domitien et huit sous Dioclétien. Les Romains furent donc obligés de multiplier leurs efforts militaires, de ce côté, au lieu de les ralentir comme cela se passait ailleurs. La cause en est, suivant l'auteur, dans la nature des habitants, assez réfractaires à la domination romaine et dans l'état d'insécurité des frontières toujours exposées à de nouvelles poussées des Barbares voisins du Danube. Il est encore un autre motif que M. F. a signalé. Le royaume des Parthes a toujours été, on le sait, une menace pour l'Empire romain et la guerre n'a presque jamais cessé sur cette frontière. Or les légions de l'Asie n'étaient ni assez nombreuses ni surtout assez disciplinées pour être employées avec sécurité contre ces redoutables ennemis. Les légions de Mésie, placées au centre des possessions romaines et composées de soldats éprouvés, furent très souvent appelées à soutenir leurs collègues asiatiques, ce qui nécessitait de les maintenir nombreuses et fortes. Leur fidélité à l'empereur et leur esprit guerrier les faisait envoyer sur l'Euphrate comme il fit choisir dans leur sein, au IIIe siècle, les recrues destinées à garnir les rangs de la garde prétorienne.

R. C.

Johannes Hoops, **Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum.** Strassburg, K. J. Trübner, 1905, XVI, 689 pages. Prix : 15 m.

L'ouvrage que M. J. Hoops vient de publier offre un intérêt que le titre fait déjà pressentir ; sans se laisser arrêter par l'immensité et les difficultés de la tâche, le savant professeur de Heidelberg a entrepris de faire l'histoire des plantes dans les pays habités par les diverses peuplades germaniques, depuis les temps les plus reculés jusqu'au milieu du moyen âge ; et grâce à une information toujours sûre, à l'érudition la plus variée et la plus étendue, il est parvenu à mener à bien ce travail, devant lequel un chercheur moins courageux et

moins bien préparé eût vite reculé. C'est un tableau complet de la flore industrielle et alimentaire de l'Europe septentrionale et centrale, en même temps que de la vie économique — ou au moins d'un des côtés de la vie économique — des habitants de cette région depuis l'époque la plus reculée qu'il nous offre. Ce tableau n'avait pas encore été fait d'une manière aussi complète [1]; on ne saurait aussi être trop reconnaissant à M. J. H. d'avoir essayé de le retracer.

Son livre se compose de deux parties; la première qui comprend cinq chapitres, est consacrée aux arbres sauvages; la seconde, avec neuf chapitres, traite des plantes cultivées. Quelles transformations se sont produites dans la flore arborescente de l'Europe septentrionale — il s'agit ici des pays scandinaves — et de l'Europe centrale — l'Allemagne actuelle, — depuis la fin de l'époque glaciaire ? Telle est la première question, et on en sent l'importance, que M. J. H. examine. Les travaux des savants scandinaves [2] ont permis d'y répondre sans peine pour la région septentrionale. Sur le sol dévasté par les glaces apparait, après leur retrait, d'abord une flore arctique, caractérisée par le bouleau nain et le saule herbacé, puis vient le pin, accompagné du bouleau ordinaire et du tremble; le chêne leur succède, et lui-même est supplanté ou refoulé par le hêtre et le sapin élevé ou épicéa. Le problème est plus compliqué pour l'Allemagne; dans la partie septentrionale, recouverte jadis par les glaces, les choses se sont passées à peu près — plus tôt seulement — comme dans la Scandinavie; mais dans l'Allemagne méridionale et la Bohême, dont toutes les parties ne furent pas couvertes de glaciers, la végétation arborescente ne s'est pas succédée dans un ordre aussi régulier, et l'on trouve dans les tourbières les plus anciennes des débris d'arbres à feuilles les plus divers et même du hêtre.

Dans un second chapitre, M. J. H. étudie la flore arborescente de l'âge de pierre, et ici se présente la question de l'existence de l'homme et de sa première apparition dans la région qu'il examine; postérieur de milliers d'années à l'époque glaciaire dans les pays scandinaves, l'homme n'y est point non plus contemporain de l'époque du pin, comme l'avait prétendu J. Steenstrup; il n'y apparaît que pendant celle du chêne, au temps des Kjökkemöddings, ce qui nous reporte à l'âge paléolithique de l'Europe septentrionale, séparé de la culture paléolithique de l'Allemagne méridionale et de la France par de longs siècles. A cette époque, le hêtre n'existait pas encore en Scandinavie; le chêne dominait dans ses forêts, en compagnie de l'aune, du saule, du bouleau, du tilleul à petites feuilles. Ce n'est qu'à la fin de cette période que le hêtre fait son apparition dans la région de la Baltique, avec le charme, le mérisier et peut-être même l'épicéa. Ces arbres, au

1. En 1895, M. Georg Buschan l'avait essayé dans sa *Vorgeschichtliche Botanik*.

2. Il faut citer d'abord les études de Japetus Steenstrup sur les tourbières de l'île de Seeland, qui remontent à 1841.

contraire, et presque tous ceux de la flore actuelle, à l'exception du mélèze, existaient déjà à l'époque, plus récente il est vrai, — c'est l'âge néolithique — des habitations lacustres de la Suisse, de la Hongrie et de la Bosnie.

Après un court, mais utile chapitre — le troisième —, où M. J. H. examine dans quels rapports la forêt et les steppes sont avec les établissements préhistoriques, et montre fort bien que ces établissements n'ont pu se faire que dans les espaces libres laissés entre elles par les anciennes forêts, il aborde la question aussi séduisante qu'insoluble du séjour primitif des Indogermains [1]. C'est à la comparaison des noms d'arbres — bouleau, saule, chêne, conifères, frêne et tremble, surtout hêtre et if — dans leurs différents idiomes qu'il en demande la solution. Avant leur séparation, les Indogermains ont habité, dit-il, une contrée où se rencontraient ces diverses espèces d'arbres ; mais le hêtre et l'if, dont les noms n'existent pas d'ailleurs dans les langues slaves et hindoues, sinon iraniennes, ne croissent pas, en Europe, à l'est d'une ligne qui va des environs de Kœnigsberg à Odessa; donc la résidence primitive des Indogermains se trouve à l'ouest de cette ligne, et comme les tribus du rameau baltique ont dû émigrer d'une région couverte de chênes, la région du nord-ouest, dans une contrée où abondaient surtout les conifères, celle même des provinces baltiques, c'est dans cette région du nord-ouest de l'Allemagne actuelle qu'ont dû par suite résider les Indogermains avant leur séparation en Européens et Asiatiques. C'est ainsi que M. J. H. a ajouté une nouvelle hypothèse à celles déjà si nombreuses qu'on nous a offertes en ces dernières années sur la patrie primitive des Indogermains, hypothèse ingénieuse sans doute, mais qu'il est permis de trouver aussi peu acceptable que les précédentes.

Avec les deux chapitres suivants — les V et VI —, nous abordons un terrain plus solide et plus sûr. Dans le sixième, M. J. H. traite de la flore arborescente de l'Angleterre à l'époque anglo-saxonne, sujet qui lui est familier depuis longtemps [2]; dans le cinquième, il passe en revue, à l'aide des textes et des documents contemporains, les divers arbres de l'Allemagne à l'époque romaine et pendant les premiers temps du moyen âge; il en étudie avec soin la distribution géographique d'après les noms divers qui en sont tirés, leur prédominance relative ou variable dans la composition des forêts des différentes provinces, enfin les changements que le climat ou la main de l'homme a pu amener dans leur répartition sur le sol germanique. Il y a là un résumé excellent de l'histoire forestière de l'Allemagne. Le

1. Il faut dire que M. J. H. n'a eu en vue que la résidence des Indogermains au moment de leur séparation, et qu'il s'est gardé d'examiner la question de leurs séjours antérieurs, encore moins de leur origine véritable.

2. Vers 1883, M. J. H. a publié une dissertation curieuse *Sur les noms de plantes en ancien anglais*.

tableau de la flore arborescente de la Grande-Bretagne après l'invasion anglo-saxonne n'offre pas un moindre attrait. Avec lui se termine la première partie du bel ouvrage de M. J. H.; le résumé que je viens d'en faire montre quel intérêt elle présente; la seconde partie, pour l'importance et la nature des questions qui y sont traitées, en offre un plus grand encore.

Le chapitre VII, par lequel s'ouvre cette seconde partie, traite des plantes cultivées dans l'Europe centrale et septentrionale durant l'âge de pierre. Une question se pose tout d'abord : à quelle époque remonte la culture du sol, en particulier celle des céréales? Les découvertes, bien faites pour déconcerter, de MM. Piette et Nelli dans la région pyrénéenne, sembleraient la reporter à l'époque paléolithique, ou du moins à la période de transition entre les époques paléolithique et néolithique. Mais d'où venaient les céréales dont ils ont cru retrouver les débris ou les représentations? M. J. H. n'hésite pas à admettre, quelque incertaine qu'elle soit, l'hypothèse de M. de Solms-Laubach, d'après laquelle nos céréales seraient originaires de l'Asie centrale, et auraient de là pénétré, à travers la Perse, jusque dans la région méditerranéenne. Mais l'orge est indigène dans l'Asie antérieure; on trouve, dans la même région et le Sud-Est de l'Europe, à l'état spontané, le *Triticum ægilopodioides*, qui paraît être le type de notre froment, pourquoi faire venir cette céréale et l'orge d'une contrée si éloignée et où on ne les a pas rencontrées d'ailleurs à l'état sauvage? Quoi qu'il en soit de cette hypothèse et de l'ancienneté prétendue de l'agriculture dans la France méridionale, à l'époque néolithique, les céréales étaient déjà cultivées dans l'Europe centrale et même septentrionale; M. J. H. en suit les traces, en Bosnie, dans la Hongrie et la Haute-Italie, le versant septentrional des Alpes, la Bohème, l'Allemagne tout entière et les pays scandinaves; il énumère les diverses espèces retrouvées: blé, amidonnier, locular, orge et millet, et se demande naturellement, toutefois sans pouvoir y répondre, puisqu'on les rencontre toutes également, laquelle de ces céréales fut le plus anciennement cultivée; mais il rejette avec raison l'hypothèse de M. Hahn que le millet l'aurait été avant l'orge et le froment [1].

Les premiers habitants ariens des pays scandinaves paraissent n'avoir cultivé que les céréales; ceux de l'Allemagne, au contraire, cultivèrent aussi les lentilles et les petits pois, ainsi vraisemblablement que les panais et les carottes. M. J. H. incline à y joindre les diverses espèces d'aulx, encore qu'on en ait trouvé ni débris, ni graines

1. La présence de graines de Bluet et de *Silene cretica*, mêlées aux grains de froment et d'orge, dans les stations de l'Allemagne méridionale, fait supposer à M. J. H. que les céréales y avaient vraisemblement été importées de la région méditerranéenne, pays d'origine du Bluet et peut-être aussi du *S. Cretica*.

dans les tombes explorées [1]. Enfin ces mêmes populations connurent le lin et peut-être le pavot sétigère; mais ils ignorèrent la culture des arbres fruitiers; M. J. H. toutefois voudrait faire une exception pour une espèce de pommier dont on a trouvé des fruits dans la station lacustre de Robenhausen; mais rien ne prouve que ces pommes étaient indigènes ou même qu'elles appartiennent à une espèce incontestablement cultivée.

Après avoir ainsi essayé de refaire l'histoire de l'agriculture de l'Europe centrale et septentrionale aux temps préhistoriques, M. J. H. recherche — c'est l'objet du huitième chapitre — quelles furent les plantes cultivées par les Indogermains avant leur séparation. Réunis jusqu'à l'âge du cuivre, tandis que les commencements de la culture du sol remontent aux premiers temps de l'âge de pierre, ces peuples se sont, pendant la dernière période de leur vie commune, livrés à l'agriculture, comme à l'élevage du bétail; ils connurent aussi la charrue; mais à l'époque de leur réunion, ils ne paraissent avoir cultivé que les céréales — orge, froment, millet —, celles mêmes que connurent les premiers habitants des pays scandinaves et du nord-ouest de l'Allemagne, les seules aussi dont les noms se retrouvent dans tous les idiomes ariens [2]. Enfin, du rôle considérable qu'il a joué dans la vie et les usages des divers peuples ariens aux temps historiques, M. J. H. en conclut, et cela paraît assez légitime, que l'orge fut la céréale la plus importante des Indo-européens à l'époque de leur réunion, et il a cru trouver dans ce fait une indication sur la patrie commune de ces peuples. L'orge n'a besoin que d'un petit nombre de mois pour se développer et mûrir, donc le pays où elle fut la principale culture des Indo-germains réunis, était une contrée à étés de courte durée, comme c'est le cas pour l'Allemagne septentrionale et la Scandinavie; mais celle-ci, étant encore couverte de glaces à l'époque de la première apparition des Indo-européens, est par là même hors de cause; il en résulte que la patrie primitive de ces peuples ne peut se trouver que dans l'Allemagne septentrionale. L'argument est spécieux, mais il ne saurait convaincre, puisque de tout temps l'orge a été cultivée dans des pays à étés de longue, aussi bien que de courte durée.

Après ce retour sur la question de la patrie commune des Indo-germains, M. J. H. poursuit, dans le chapitre X, l'histoire des plantes cultivées dans l'Allemagne centrale et septentrionale, à l'époque du bronze et dans les premiers temps de l'âge du fer. Outre les anciennes

1. M. J. H. explique l'absence de graines par le fait que les aulx se reproduisent uniquement par des boutures ou des bulbilles; cela est vrai de l'ail, de la ciboule et de la rocambole; mais l'oignon et le poireau se reproduisent uniquement par semis.

2. Il est à peine besoin de faire remarquer qu'on ne peut rien conclure d'absolu de l'absence d'un nom, puisque nous ignorons quels changements ou quelles confusions ont pu se faire dans l'appellation des diverses plantes.

plantes qui persistent, à l'exception du millet qui disparaît dans le Nord, de nouvelles espèces végétales sont maintenant cultivées, telles que la fève, l'avoine, l'épeautre et le seigle. M. J. H. a consacré à ces dernières des monographies excellentes, où l'on trouve résumé et discuté tout ce que l'on sait sur chacune d'elles; le paragraphe de l'épeautre — *spelta* — en particulier, cette céréale dont le nom paraît germanique, si la plante est exotique, est un modèle d'exposition scientifique. On ne peut aussi que souscrire à ce qui est dit de l'avoine et du seigle, originaires sans doute de la région caspienne, mais ces céréales n'étaient pas les seules plantes que lés Germains connussent et cultivassent avant d'entrer en rapport avec les Romains; dans le onzième chapitre, M. J. H., en comparant les noms qu'elles portent dans les différents dialectes, — procédé linguitisque que complètent les données fournies par les recherches archéologiques, — a essayé de déterminer quelles espèces de légumes, de plantes industrielles ou médicinales, ces peuples connaissaient et employaient alors. Il trouvait là un domaine qui lui est familier, et il a déployé dans ses recherches une grande perspicacité; mais elles ne pouvaient, il l'avoue lui-même, le conduire qu'à des résultats incomplets et parfois même incertains [1].

L'incertitude disparaît presque en entier, au contraire, dans les deux chapitres suivants, où M. J. H. aborde les temps historiques; le douzième, dans lequel il recherche la place que l'agriculture occupait dans la vie économique des Germains, et le treizième, où il traite de l'introduction de l'arboriculture par les Romains au nord des Alpes. L'examen et la discussion des témoignages des auteurs, en particulier de César et de Tacite, lui permet d'affirmer à nouveau que les anciens Germains n'étaient rien moins qu'un peuple nomade, qu'ils se livraient à l'agriculture, en même temps qu'à l'élevage du bétail, qu'ils se servaient déjà de la charrue, comme le montrent plusieurs représentations scandinaves, et qu'ils connaissaient dès longtemps la vie sédentaire. Dans le chapitre XIII, à l'aide de renseignements fournis par les fouilles pratiquées dans la région occupée ou colonisée par les Romains, et les documents de l'époque mérovingienne, M. J. H. nous fait connaître les divers arbres fruitiers qui furent successivement introduits ou cultivés au delà des Alpes et du Rhin, depuis la première apparition des cohortes romaines dans ces contrées : poirier, prunier, mérisier, cerisier, dont les noms indigènes ont été l'occasion d'une savante dissertation, pêcher, abricotier [2], coignassier, néflier,

1. Il est de tout évidence, par exemple, que les anciens Germains connaissaient d'autres plantes médicinales que la jusquiame et le vermouth, les seules dont la comparaison des noms constate l'existence. J'ajouterai que si on lit avec grand intérêt tout ce que M. J. H. dit du pommier, il n'est pas parvenu ici plus que dans le chapitre VII à prouver que cet arbre fruitier était cultivé dans l'ancienne Germanie.

2. L'abricotier n'est pas originaire de la Chine, comme le dit M. J. H., mais du Turkestan.

sorbier, chataignier, noyer, espèces exotiques de noisetier, amandier, murier et vigne. Le sujet n'était pas nouveau; il a été traité, il y a plus de vingt-cinq ans, par A. de Candolle et V. Hahn, puis revu en partie, dans les savantes notes ajoutées par Engler et Schrader aux dernières éditions des *Culturpflanzen;* M. J. H. a su, après G. Buschan, le renouveler grâce à la richesse de son information.

On trouve encore plus à apprendre, car le sujet a été moins étudié, dans les chapitres XV et XVI, où, après avoir cherché — c'est l'objet du chapitre XIV — à déterminer quelle partie de l'Allemagne habitaient les Anglo-saxons et à quel point ils avaient subi l'influence de la culture romaine, avant de coloniser la Grande-Bretagne, M. J. H. passe en revue, pp. 590-616, les plantes cultivées dans ce pays à l'époque de la royauté anglo-saxonne, et pp. 617-651, celles qui le furent dans les pays scandinaves durant les premiers siècles du moyen âge. Ce sont les derniers traits du tableau aussi instructif que complet que M. J. H. nous a donné de l'agriculture des peuples germaniques depuis l'époque paléolithique jusqu'au XIII[e] siècle de notre ère, tableau dont on ne saurait exagérer les difficultés et dont il faut oublier quelques erreurs de détail [1], pour ne se souvenir que de la haute valeur de l'ensemble [2].

Ch. J.

Londres et l'Angleterre en 1700, décrites par un commis-négociant strasbourgeois (extraits des mémoires inédits de Jean-Everard Zetzner), par Rodolphe Reuss. Strasbourg, Noiriel (Staat), 1905. In-8°, 33 p.

On se souvient peut-être que M. Reuss avait raconté il y a deux ans l'idylle amoureuse d'un Strasbourgeois, Everard Zetzner, jeté par la tempête sur les côtes de Norvège et gagnant à Arendal le cœur d'une jeune fille (cf. *Revue critique*, 1905, n° 40). Ce Zetzner, désespérant d'obtenir et le consentement de ses parents au mariage et le petit capital qui lui aurait permis de s'établir en Norvège, se rendit à Londres en 1700, et ce sont ses impressions de voyage que M. Reuss nous traduit ou nous analyse dans la présente brochure. Zetzner décrit le parc de Saint-James et la plupart des établissements de Londres, la *Folie*, bateau ancré sur la Tamise où des femmes donnent au visiteur l'adresse du logis où il pourra les retrouver le soir, les *Jardins de Cupidon* où se rencontrent pareilles donzelles, Lambeth Wells où, de même, les filles « discutent le prix de leur peau », les tavernes, les gargotes, les cafés, les théâtres, les foires et un curieux assaut d'armes entre deux artistes féminins qui se battent nues et le sabre en main. Il assiste à des exécutions (par exemple à celle de Kidd) et visite Bedlam. Il voit au Parlement Guil-

---

1. On s'étonne que M. J. H. accorde tant de crédit à Fraas, si souvent inexact, et qu'il ne cite guère pour l'Inde que Lassen, autorité bien vieillie aujourd'hui.

2. Un index alphabétique de 33 pages permet de se retrouver au milieu de la foule des renseignements, qui nous sont si libéralement offerts.

laume III, revêtu de tous les atours royaux. Ses jugements sur le caractère anglais sont intéressants : « Ils ont un esprit pénétrant... ils sont agiles, musculeux, aptes à tous les exercices corporels. Ils peuvent être aimables, et s'ils veulent faire honneur à quelqu'un, ils n'épargnent aucuns frais. Au fond de l'âme, ils sont fiers, outrecuidants et se considèrent comme supérieurs aux autres nations. » Zetzner aime les Anglaises, et en faisant un jeu de mots, il les nomme « angéliques » (on sait qu'*englisch* signifie à la fois « anglais » et « angélique ») ; il les met au-dessus de toutes les autres femmes d'Europe ; elles lui semblent parfaites et « le chef-d'œuvre de la création ». Pourtant, quelques lignes plus loin, il avoue qu'elles ont des vices, qu'elles sont coquettes, sensuelles, joueuses, paresseuses. Il ne se contente pas de décrire Londres ; il a vu Exeter, Bath, Bristol, York, Newcastle, Edimbourg ; il assure qu'on trouve en Angleterre « les paturages les plus riches et les plus attrayants », des moutons gros comme des veaux allemands, et les plus beaux chevaux du monde. Zetzner regagna le continent en 1702 ; mais peut-être le suivrons-nous une fois encore, avec M. Reuss, dans de nouveaux voyages qui le menèrent, à travers la France et l'Espagne, jusque sur les côtes de l'Afrique musulmane.

A. C.

SADI CARNOT, **Les volontaires de la Côte-d'Or. Origines historiques. Formations de 1789 et 1791. Veillée des armes.** Paris, Hachette, 1906, in-4°, x et 232 p.

Ce superbe volume, orné de planches et d'estampes, est le premier d'une publication que M. Sadi Carnot consacre aux volontaires de son département, aux volontaires de la Côte-d'Or, et, dès le début, il indique l'idée qu'il mettra d'un bout à l'autre de son ouvrage en une vive lumière, cette idée qu'un lien étroit rattache les gardes nationales aux anciennes gardes bourgeoises, les volontaires de 1789 aux anciennes Compagnies de Garçons, les procédés de recrutement de 1792 à ceux du XVII[e] siècle, la levée en masse de 1793 aux anciennes levées en masse des provinces envahies. M. Sadi Carnot, d'ailleurs, n'a pas ménagé son temps et sa peine. Il a consulté tout ce qu'il a pu consulter, archives du ministère de la guerre, archives nationales, archives départementales et communales, bibliothèques de Dijon et de Beaune, archives de familles — et c'est surtout dans celles-ci, particulièrement dans les archives Pille, qu'il a fait le plus de recherches et de trouvailles [1]. L'auteur commence par exposer ce qu'étaient

1. Aussi faut-il mentionner les pièces annexes et parmi elles, tout ce qui se rapporte aux milices bourgeoises, les notes sur les gardes nationales de la Côte-d'Or à la fédération provinciale de Dijon, à la fédération martiale de Dijon, à la fédération nationale de Paris, la notice sur le Père Eugène, les cadres des deux bataillons, la biographie de Pille, le mémoire de Cazotte sur les emplois vacants dans les bataillons de volontaires, etc.

avant 1789 les milices communales et les gardes bourgeoises en Bourgogne, et il y a dans ce premier chapitre une foule de détails peu connus ou inédits sur les compagnies des Paroisses, des Nobles Jeux et des Garçons ou Enfants de la ville, sur les circonstances où cette force militaire intervint pour maintenir l'ordre et faire respecter dans Dijon la loi et le roi, sur la vitalité persistante des traditions militaires dans les communes, sur la rentrée en scène des gardes bourgeoises en 1789. Nous abordons alors l'époque révolutionnaire et nous voyons se former et à Dijon et dans les villes de la Bourgogne une garde citoyenne qui sous l'énergique impulsion des comités locaux supplée à la faiblesse du pouvoir central ; nous voyons s'organiser les fédérations. Mais en même temps que les gardes nationales, s'étaient montrées en 1789 les anciennes Compagnies de Garçons qu'une occasion faisait jadis naître et disparaître ; elles avaient reparu à Dijon sous le nom de « volontaires » ; il y avait des volontaires chasseurs à cheval et des volontaires artilleurs ; leur existence était illégale, mais le Directoire départemental les maintint provisoirement, et ils eurent pour commandant, après le Père Eugène (son vrai nom était Desmurs et après avoir été sous-officier, il était devenu capucin), Louis-Antoine Pille, le futur général, homme intelligent, remuant, qui saisit toutes les occasions de mettre sa troupe en évidence et de la « poser en soutien de l'ordre public et en rempart de la Constitution, par opposition aux bataillons des Paroisses dont l'aristocratie était suspecte aux exaltés » (p. 96). Aussi, à la voix de Pille, les volontaires dijonnais étaient-ils, selon l'expression de notre auteur, en activité permanente, et le 27 mai 1791 Pille offrait à l'assemblée constituante de partir pour le Haut-Rhin : démarche éclatante qui entraîna le Directoire départemental à prier l'Assemblée de lui laisser désigner au sort parmi les volontaires de la Côte-d'Or 200 hommes destinés à se rendre sur les bords du Rhin, et ainsi « le département de la Côte-d'Or peut revendiquer l'honneur d'avoir créé la première troupe de volontaires nationaux prêts à partir pour défendre les frontières de France. » (p. 106). Mais le roi fuit, la loi supprime les corps spéciaux pour mobiliser toutes les gardes nationales, puis pour créer les gardes nationaux volontaires des départements. Ici, M. Sadi Carnot, en des pages intéressantes, nous montre quelles furent, selon leur origine, les différences entre les volontaires des districts, jeunes pour la plupart, ardents, ouvriers des champs ou de la ville : dans les districts de Saint-Jean-de-Losne, de Dijon, de Chatillon, d'Is-sur-Tille, de Semur, se manifeste l'enthousiasme de la jeunesse, mais le pays de vigne et le Morvan, les districts de Beaune et d'Arnay-le-Duc, ne font pas preuve du même zèle. Quoi qu'il en soit, la Côte-d'Or forme en 1791 deux bataillons de volontaires, le premier commandé par Pille, le deuxième, par Cazotte, et sur leur moral, leur instruction, leur habillement, leur armement et leurs der-

niers préparatifs l'auteur nous donne de précieux détails : nos Bourguignons se conduisent très paisiblement — c'est le procureur-syndic de la commune de Dijon qui en témoigne — ils s'instruisent lentement et ils font de leur mieux, ils sont à peu près habillés, ils sont armés... de bonne volonté, et ils partent, après avoir entendu au club le récit de Marathon et reçu d'un maître de rhétorique le nom de modernes Cynégyres, et — un trait qu'il ne faut pas oublier — Guyton de Morveau avec ses canonniers accompagne le 2e bataillon jusqu'à la ferme de Pouilly où il embrasse pour la dernière fois son ami Cazotte (p. 130). Voici la *veillée des armes* (c'est ainsi que M. Sadi Carnot intitule son cinquième chapitre). Les volontaires sont en route; ils commettent quelques désordres, et le ministre et leurs députés les leur reprochent sévèrement, tout en convenant qu'il faut excuser des jeunes gens « qu'un mouvement d'ardeur emporte »; ils complètent et leurs cadres et leur matériel ; ils tiennent à Reims, durant trois jours d'insurrection, une très bonne conduite, et, cette fois, le ministre loue leur courage et leur sagesse ; ils reçoivent en récompense des cartouches et la poudre qu'on leur refusait jusque-là ; ils méritent les éloges de M. de Boissieux qui déclare, après avoir passé en revue le 1er bataillon, qu'il n'a pas encore vu de bataillon si beau et si bien tenu ; ils organisent leur conseil d'administration ; ils s'instruisent de plus en plus ; ils changent de garnison ; ils se rapprochent de la frontière du Nord ; ils vont à Mézières où ils sont casernés; enfin, ils entrent en campagne, ils campent à Rancennes, près de Givet ; « c'est un nouveau chapitre de leur histoire qui s'ouvre » [2].

A. C.

Joseph Wirth, **Monseigneur Colmar, évêque de Mayence, 1760-1818.** Paris, Perrin, 1906. In-8°. 269 p. 3 fr. 50.

Le public français, quelles que soient ses opinions religieuses, remerciera M. Wirth de lui faire connaître, d'après les publications de Sausen, de Selbst et du chanoine Guerber, Mgr Colmar, cet enfant de l'Alsace, qui fut évêque de Mayence sous le premier Empire et de lui révéler l'influence exercée alors en Allemagne, sur les bords du Rhin, par les prêtres alsaciens. Il est curieux que dans cette région et à cette époque les trois représentants les plus remarquables de l'Église aient été trois Alsaciens, l'évêque Colmar, son ami Liebermann qui dirigeait le grand séminaire, et son secrétaire particulier et parent l'abbé Humann. M. Wirth raconte d'abord ce qu'il nomme un peu pompeusement la genèse d'un grand évêque : études de Colmar, son dévouement pendant la Terreur, son héroïque courage, les travestis-

2. Lire, p. 105, le margraviat, et non le *duché* de Bade; p. 160, Vietinghoff et non *Wietinghoff*; p. 160, Launoy et non *Lannoy*; que l'auteur se défie de Grille qu'il cite p. 132 et 159.

sements qu'il adoptait pour visiter les malades et administrer les sacrements. Puis il retrace la fin de la persécution religieuse et la nomination de Colmar à l'évêché de Mayence; ce fut l'abbé d'Astros qui le recommanda à son oncle Portalis, et le premier consul dit à Colmar : « La patrie et l'Église vous appellent. » M. W. expose ensuite la situation du diocèse et les efforts que fit Colmar pour relever ses ruines : restauration de la cathédrale, fondation du grand séminaire et sa direction confiée à Liebermann, que Colmar fait sortir de prison, tournées pastorales, correspondance avec les curés, sermons — car l'évêque prêchait fréquemment et avec un égal succès dans les deux langues — œuvres de charité, visites aux malades et aux prisonniers, sollicitude pour l'enseignement populaire et l'éducation des jeunes filles, création de l' « Institut de Joséphine », instructions sur la manière de donner l'enseignement religieux et de faire le catéchisme. Enfin M. W. nous fait voir avec quel dévouement, quelle abnégation Colmar soigna les soldats français pendant le terrible typhus qui sévit sur Mayence durant plusieurs mois, de 1813 à 1814; il montre quelles furent les préoccupations de l'évêque après la paix qui donna Mayence à Hesse-Darmstadt et lorsque les deux tiers du diocèse furent réunis à celui de Spire. Colmar mourut le 15 décembre 1818, au milieu des regrets universels, d'une maladie contractée près du lit d'un mourant. Mais M. Wirth ne termine pas son livre à la mort de celui qu'il appelle un homme vraiment apostolique et le modèle d'un évêque, d'un saint pasteur (p. 206). Il nous présente ses deux collaborateurs Liebermann et Humann (qui fut, lui aussi, évêque de Mayence), ainsi que Mlle Louise Humann, la fille spirituelle de Colmar, qui le secondait à Strasbourg pendant la Terreur et qui dirigeait l'Institut de Joséphine. En somme, — malgré des gaucheries, des lacunes, des erreurs, et bien que l'auteur ne semble pas très bien connaître l'époque à laquelle vécut son héros — le livre de M. Wirth est intéressant et instructif non seulement pour les fervents catholiques et pour les Alsaciens, mais pour ceux qui veulent connaître d'un peu près l'histoire de la domination française dans la vallée du Rhin [1].

A. C.

---

1. P. 21, l'auteur cite parmi les Allemands que Schneider aurait décidés à venir « un prince de Hesse, Stamm et Dorsch » ; mais ce « prince de Hesse » n'est autre que Charles de Hesse, général au service de France, qui vint commander à Lauterbourg, Stamm était fils d'un tonnelier d'Epfig, et Dorsch avait quitté Mayence, non à la voix de Schneider, mais à cause des hardiesses de son enseignement et parce qu'il prêchait la philosophie de Kant avec trop de zèle et de succès. — *Id.*, M. W. cite parmi ces mêmes Allemands *Hammerer;* il veut parler sans doute de Kämmerer, professeur à Heidelberg, lequel, du reste, paraissait le 6 juin 1791 au club de Strasbourg lorsque les journaux n'annonçaient que le 30 juin l'arrivée de Schneider. — P. 39, l'armée du Rhin n'était plus alors (au mois d'octobre) « l'armée de Custine », lequel était guillotiné depuis le 28 août. — *Id.*, pourquoi

Souvenirs d'un préfet de la monarchie. Mémoires du baron Sers, 1786-1822, publiés d'après le manuscrit original avec une introduction et des notes par le baron Henri Sers et Raymond Guyot. Paris. Fontemoing, 1906. in-8° xv et 337 p. 7 fr. 50.

L'auteur de ces mémoires naquit en 1786 à Bordeaux dans la religion protestante. Il n'a pas vu la Révolution et il ne se souvient que de la proscription de son père. Ce père était ami de Jeanbon Saint-André, et grâce à l'ancien membre du comité de salut public, devenu préfet du Mont-Tonnerre, le jeune Sers fut employé à Mayence en 1805 et c'est là sous un homme qu'il juge « un administrateur consommé » qu'il prit le goût de l'autorité et l'amour de l'ordre. En 1810, il fut nommé auditeur au conseil d'Etat après un examen facile : il eut simplement une conversation avec Defermon, et à la fin de l'année il était sous-préfet de Spire. Il trace un saisissant tableau de la retraite de l'armée en 1813 et du typhus qui fit alors de si terribles ravages. Sous-préfet de Wissembourg à la première Restauration, de Saverne et de Lille sous les Cent Jours, de Nancy et de Wissembourg sous la seconde Restauration, il eut durant l'occupation étrangère à subir d'incessantes exigences et, comme il dit, plus d'une aventure désagréable, plus d'une tribulation. En 1819, il obtint la préfecture du Haut-Rhin, mais il avoue qu'il manquait d'expérience et qu'il fut accablé d'affaires arriérées, que la tradition des faits lui manquait, qu'il se trouva dans des embarras inextricables (p. 177). Du reste, il était libéral : il fit entrer dans le conseil général du département des industriels protestants et il défendit ouvertement contre le fanatisme des

---

dire la bataille de Lembach au lieu de bataille du Geisberg qui d'ailleurs se livra, non pas *deux* jours, mais quatre jours après celle de Frœschwiller ? — *Id.*, on lit « c'était la fin de la dictature de Saint-Just et de Le Bas. En janvier 1794 ils étaient de retour à Paris. Leur mission avait donc duré trois mois. » Mais l'auteur n'a pas parlé plus haut de cette mission, ni écrit qu'elle avait commencé en octobre 1793, ni cité le nom de Le Bas; il dit simplement, p. 29, qu'espions et propagandistes étaient « tous aux ordres du dictateur Saint-Just ».— P. 63, lire, au lieu de l'archevêque de *Mecheln*, l'archevêque de Malines. — P. 74 on lit : « Lorsque les alliés entrèrent en 1793, la cité (de Mayence) n'offrait plus que des ruines. Il en fut de même à Worms et à Spire.. »; cela est bien exagéré, même pour Mayence, et ni Worms ni Spire n'avaient été bombardés. — *Id.*, « Les derniers princes-électeurs s'étaient laissés séduire par la doctrine des illuminés » : assertion vague et inexacte. — P. 81 et 82 nous lisons par deux fois que Jeanbon Saint-André était pasteur et conventionnel. — P. 106, il fallait citer le *Duc d'Enghien* de Welschinger (p. 378) qui n'a trouvé aucun grief, aucune charge grave contre Mme de Reich et Liebermann. — P. 184, l'auteur cite des *Études sur le préfet Jeanbon Saint-André* par Lévy-Schneider; l'indication est peu précise. — On s'étonnera qu'il n'ait pas connu l'ouvrage de Bockenheimer, la *Geschichte der Stadt Mainz während der französischen Herrschaft 1798-1814* où il aurait trouvé un précieux jugement sur son héros, et des indications sur le rôle de Colmar au concile national de Paris (p. 255-256 et 267). — Lire p. 21, Dereser, Schwind, p. 77, Erthal, p. 89 (au bas), 1797, p. 171, Boucly au lieu de *Deresser*, *Schwend*, *Erbtahl*, *1794* et *Boekly*.

paysans et du bas clergé les communautés juives du Sundgau. Il eut contre lui les catholiques qui avaient pour eux le ministre, M. de Serre, et l'intime ami de M. de Serre, M. Millet de Chevers, procureur général et l'homme important de la Cour royale [1]. Au bout de vingt mois, Sers fut envoyé à Aurillac, il perça des routes, il acquit l'affection des habitants du Cantal, et en 1828, huit ans après, les députés du Puy-de-Dôme, cherchant un administrateur, le demandèrent au ministre. Les éditeurs des *Mémoires* nous communiquent la lettre d'un député qui écrit à Sers qu'il connaît sa paternelle administration, que la réputation du préfet a franchi les bornes du Cantal, que « les vertus et l'amabilité de Mme Sers sont venues retentir aux oreilles et plus encore aux cœurs ». A Clermont-Ferrand, Sers connut maints personnages, Montlosier, Barante, Chabrol, Castellane; il gagna la confiance du Conseil général et mérita celle du pays; il ménageait d'ailleurs tous les partis et il allait à Vichy saluer la Dauphine et à Randan faire visite à la famille du duc d'Orléans. Lorsque parurent les ordonnances de juillet, il envoya sa démission; mais il resta en fonctions dans l'intérêt de son département pour empêcher les troubles inséparables de l'absence d'autorité [2]. Il fut alors appelé à la préfecture de Metz, et les pages qu'il consacre à son séjour dans la Moselle sont les plus curieuses et les plus instructives de ses Mémoires : elles mettent en relief l'anarchie qui suivit la révolution de 1830 dans certains départements. Les généraux pactisent avec les hommes du *mouvement;* les soldats sont, selon l'expression de Sers, en complète orgie; le secrétaire général Dornès, plein d'une froide violence et ne rêvant d'autre rôle que celui de représentant en mission, contrecarre son préfet; un comité constitutionnel qui comprend le maire, le procureur général, l'avocat général, prétend dominer la ville; ce n'est qu'à force de prudence et de patience, après avoir laissé le *mouvement* s'user en manifestations désordonnées, que Sers parvient à remonter les ressorts détendus de l'autorité. Mais lorsque Louis-Philippe passe en revue la garde nationale de Metz, certains officiers et notamment Bouchotte, le neveu du Bouchotte de 1793, ne saluent pas le roi de leur épée, et le 5 juin 1832, lorsqu'éclate une émeute, deux maisons de marchands grainetiers sont pillées devant la troupe qui reste l'arme au bras. A partir de cet endroit des Mémoires, le récit de Sers ne se compose plus que de fragments. Les plus intéressants sont relatifs au duc

1. On eût aimé à lire le témoignage de Puymaigre, son successeur (*Souvenirs*, p. 220) : « Sers, posé, grave, méthodique, connaissant bien tous les rouages d'une administration dont il avait monté tous les degrés, me laissait des bureaux bien composés auxquels je dus mon salut ».

2. A propos du suicide du général Sainte-Suzanne, (p. 240) on lit dans les *Souvenirs intimes et notes du baron Mounier*, p. 267, que Sers croyait inutile de tirer, que les meneurs avaient promis de ne rien faire d'hostile, mais que les fleurs de lys ayant été arrachées, « le général se crut déshonoré, s'effraya de l'idée d'être jugé lâche ou traître, et pour se tirer d'embarras, eut recours à ses pistolets ».

d'Orléans : le prince raconte à Sers, alors préfet de Bordeaux, comment a manqué son mariage avec la fille de l'archiduc Charles et il lui avoue qu'il ne peut parler religion avec sa femme (Hélène de Mecklenbourg), qu'il perd alors son sang-froid, que le vieux levain catholique se réveille en lui lorsqu'elle discute à ce sujet (p. 322). Tels quels, et bien qu'inachevés, ces *Mémoires* comptent parmi les plus attachants souvenirs que nous aient laissés des administrateurs ; ils prennent place à côté de ceux de Puymaigre et de d'Haussez. Sers a vu bien des choses, et il faudra lire, il faudra consulter ce qu'il dit de la vie des fonctionnaires français à Mayence sous l'Empire, de l'invasion de 1814, de l'entrée des alliés dans Paris et du gouvernement provisoire, des journées de 1830 à Clermont-Ferrand et des émeutes républicaines à Metz. Tous les gouvernements l'ont employé parce qu'il était loyal et exempt d'intrigue. Au fond, il n'aime pas les Bourbons et les « revenants de Coblenz » : il n'a pas servi impunément sur les bords du Rhin. Il est orléaniste, et comme le remarquent les éditeurs, il reste toujours protestant; il a toujours, disent MM. Sers et Guyot, « une espèce de fierté secrète d'être né dans une religion qu'il tient au fond du cœur pour supérieure aux autres ». Cette introduction, si courte soit-elle, se lit avec beaucoup de profit et d'agrément : on y trouve des vues justes et fines, notamment celle-ci qu'un préfet de ce temps-là était un administrateur bien plus qu'un agent politique, qu'il pouvait s'élever au-dessus des coteries, qu'il survivait aisément aux destins d'un ministère. Les notes, mises au bas des pages, seront utiles : ce sont, pour la plupart, des indications biographiques, tirées parfois de documents d'archives, et on remarquera particulièrement les notes empruntées au dossier de Sers, celles qui concernent Bouthillier, Salamon, Sainte-Suzanne, Onslow, Barante, celles qui reproduisent une lettre de M. de Panat sur la politique de Charles X (p. 225) et deux lettres de Barante des 7 et 9 août 1830 (p. 242), celles que M. Guyot a prises dans le recueil manuscrit de Kühlmann[1].

A. C.

---

1. Il y a toutefois des notes sur des personnages comme Lefebvre, Kellermann, Victor, Marmont, Savary, de Serre, Gourgaud, qui nous semblent inutiles ou trop longues, et, en revanche, on aurait aimé à trouver une note sur Daigrefeuille, sur Colmar, sur Lorge, Schulmeister, Rumigny, Atthalin, Picquet, etc. etc. — P. 8-9 il fallait signaler une erreur de Sers qui a écrit *Treilhard* au lieu de Tallien. — P. 40 ce Boyer dit Pierre le cruel, était, non *Jean-Baptiste* Boyer, mais Pierre Boyer. — P. 48 Rapp était alors général, et non colonel. — P. 50 on pouvait citer sur le vieux Petersen notre *Mayence*, 50, et notre *Hoche*, 81. — P. 70 pourquoi mettre l'initiale V... lorsqu'on voit p. 127 que ce nom est celui de Verny (voir du reste sur ce Verny notre *Alsace en 1814*, p. 301 et 463). — P. 118 le Lambert ici cité était de Lauterbourg et avait été député à la Legislative. — P. 122, On est intrigué par ces mots « le général Gérard (Jacobi) » ; ce *Jacobi*, ne serait-ce pas Joseph, car il y avait deux Gérard, Joseph ou le baron Gérard, et Maurice ou le comte Gérard, et il s'agit p. 122 et 127 de Joseph Gérard qui commandait à Landau et la note de la p. 127 sur Maurice Gérard est, par suite, à supprimer. — P. 137 et 142 Bou-

Commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE : **Ethnographie du Tonkin septentrional,** Paris, Leroux, 1906. 1 vol. in-4°, 384 p., 20 planches, 1 carte.
— **Le Siam et les Siamois,** Paris, Colin, 1906, 1 vol. in-18 jésus, 358 p., 3 fr. 50.

M. Lunet de Lajonquière, connu pour ses estimables ouvrages sur l'Indo-Chine, nous donne aujourd'hui dans l'*Ethnographie du Tonkin septentrional*, rédigée sur l'ordre du gouverneur général, M. Beau, une nouvelle édition remaniée et très augmentée d'un livre qu'il publia à Hanoï en 1904. Il ne parlait dans ce livre que des territoires militaires; il étend maintenant son sujet à toute « la région hors delta du Tonkin septentrional » (p. 7), c'est-à-dire au bassin du Fleuve Rouge et de quelques cours d'eau côtiers, et à la partie française de la vallée du Tso-Kiang, affluent de droite du Si-Kiang, soit environ 54,700 kilomètres carrés peuplés par 374,538 âmes. A côté des documents qu'il a recueillis lui-même, M. de L. a utilisé ceux que lui ont fournis les administrateurs civils et militaires. Malheureusement ces fonctionnaires, novices dans l'ethnographie, n'ont pu réunir de données exactes sur l'anthropologie, et beaucoup d'entre eux ont employé dans la rédaction des vocabulaires annexés aux notices des méthodes de transcription inconnues ou erronées. Une étude ethnographique, privée de ces deux bases primordiales, perd beaucoup de sa valeur, et on ne peut accepter que comme hypothèses les conclusions de l'auteur, qui d'ailleurs reconnaît très loyalement ces lacunes et est le premier à faire des réserves (p. 37-38). Il croit pouvoir ranger les habitants du Tonkin septentrional en cinq groupes principaux, dont trois, les « Thai », les « Man » et les « Méo », constituant les 83,4 o/o de la population totale, se rattacheraient aux races originaires du sud-ouest chinois, tandis que les « Muong » seraient apparentés aux Annamites, et les « Lolo », présentant certaines analogies avec les « Gurka », viendraient de la vallée du Brahmapoutre. La science confirmera peut-être un jour ces théories présentées d'une façon claire et logique. L'ouvrage contient, en outre, des détails très précis sur les mœurs, les coutumes, les croyances des indigènes, ce qui le rendra curieux pour tous, et utile à ceux qui voyageront dans ces contrées ou qui seront appelés à les administrer.

Dans *le Siam et les Siamois* le commandant de L. nous narre un voyage qu'il entreprit, en octobre 1904, avec M. Finot, ancien directeur de l'école française d'Extrême-Orient, pour aller visiter les anciennes

---

thillier a deux notes biographiques, c'est une de trop. — P. 154 cet évêque se nommait La Fare et non *La Force*. — P. 251 et ailleurs, le général *Duchaud* est le général Duchand, un des amants de Pauline. — Lire p. 50 Petersen, p. 68 Verny, p. 120 Tirant, p. 157-159 Woellwarth, p. 177 Patocki et Catoire, p. 214 et ailleurs Beker, au lieu de *Pettersen*, *Vernes*, *Lyrant*, *Wæhlwarth*, *Patocky*, *Cattoire* et *Becker*. — P. XII, ces quatre membres étaient-ils *calvinistes* ? Ou luthériens ? Mieux vaut dire, comme Sers (p. 189), « protestants ». — Enfin, pourquoi écrire toujours Lezay avec un accent aigu ?

capitales des « Thai ». Chemin faisant, il nous peint les Siamois sous des couleurs flatteuses, et nous les montre s'élançant dans la voie de la civilisation européenne sous la direction intelligente de leurs princes, comme naguère les Japonais. D'après lui, l'influence anglaise ne serait pas aussi prépondérante qu'on l'a dit, mais en revanche l'influence française serait absolument nulle, et notre langue presque universellement ignorée. On retrouve (p. 202), comme dans le précédent ouvrage, l'hypothèse relative à la parenté des « Lolo » avec les « Gurka » et on fait plus ample connaissance avec la race « thai », dominante au Siam comme dans le Tonkin septentrional. Les voyageurs franchirent la frontière birmane et poussèrent jusqu'à Rangoon; il y aurait donc lieu de critiquer le titre trop restrictif de l'ouvrage, comme de déplorer l'absence de cartes. Toutefois, comme le récit est simple et sans prétention, on le lit avec facilité et agrément. En racontant « cette tournée de 1800 kilomètres accomplie en deux mois », M. Lunet de Lajonquière a fait plus et mieux « qu'aplanir la route aux touristes en quête de chemins nouveaux ».

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 septembre 1906.* — La séance publique annuelle est fixée au vendredi 16 novembre.

M. Ernest Babelon commente deux passages de l'historien Polybe, dans lesquels il est parlé du prix des voyages dans la haute Italie au IIe siècle avant J.-C. et de la solde des légionnaires romains. M. Babelon s'attache à démontrer que dans Polybe comme dans Plutarque le terme *obole* a le sens d'*as libral* ou as pesant une livre de 327 grammes. De là il résulte que le voyageur séjournant dans une hôtellerie de la haute Italie payait une somme équivalant à 25 ou 30 centimes pour sa nourriture et son logement. Quant à la paie des soldats, M. Babelon l'évalue à 2 deniers et demi environ pour le fantassin, à 4 deniers et demi pour le centurion, à 7 deniers et demi environ pour le cavalier. Mais le soldat était tenu de payer sur cette solde sa nourriture, son entretien et son équipement : le questeur en retenait l'évaluation.

M. Cagnat commente une inscription de Carthage relative à un personnage nommé Sex. Appuleius; il admet que ce personnage est le mari d'Octavie, sœur aînée d'Auguste, qui aurait succédé à son beau-frère Antoine comme *sacerdos* ou *flamen Julialis*; ce dernier mot se trouve pour la première fois dans l'inscription en question. Les Carthaginois avaient élevé à Appuleius, peut-être dans le Capitole, une statue qui portait sur son piédestal l'*elogium* étudié par M. Cagnat et récemment signalé par le R. P. Delattre.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une notice sur l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

A la fin de la séance du 7 septembre, M. Clermont-Ganneau a présenté quelques observations au sujet d'une inscription néopunique récemment découverte, dans la région d'El-Kef (Tunisie), par le capitaine Benet et publiée par M. Ph. Berger dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques* 16 juillet 1906).

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 1er octobre. — 1906

De La Grasserie, De la catégorie du genre. — Wilmanns, Grammaire allemande, III, 1. — Lettres à Lessing, p. Muncker. — Abeken, Gœthe dans ma vie. — Correspondance de Catherine II et de Zimmermann, p. Bodemann. — Bliard, Prieur de la Marne. — Correspondance du duc d'Enghien, I, p. Boulay de la Meurthe. — Correspondance de La Forest, I, p. G. de Grandmaison. — Guillaume de Bade, Mémoires, I, p. Obser. — Boissy d'Anglas, Boissy d'Anglas et les régicides. — Shelley, Hellas, trad. Castelain. — Andrieux, La Commune à Lyon. — Regnault de Beaucaron, Souvenirs d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes. — Michel, La loi Falloux. — Jones, Le service consulaire des États-Unis. — Pirquè Aboth, trad. Fiebig. — Zapletal, Samson. — Venetianer, La vision d'Ezéchiel. — Dard, Chez les ennemis d'Israel. — Du Tholonet, L'incessante évolution. — Garrod, La religion des braves gens. — Hesselmeyer, Annibal et le passage des Alpes. — Pisacane, Le guerre italienne de 1848-49.

Raoul de la Grasserie, **De la catégorie du genre.** Paris, Leroux, 1906. in-12, 256-v p.

Un livre aussi court où la catégorie du genre est étudiée à tous les points de vue et dans toutes les langues ne peut être évidemment qu'une esquisse sommaire. Toutefois il pourrait faciliter l'étude des diverses parties de la question s'il résumait les travaux antérieurs et orientait sur les sources. Mais, à part un ou deux cas où il cite, on ne sait pourquoi, des auteurs français, M. de la G. omet toute bibliographie; et il parle de toutes les langues sans jamais citer ses sources, comme s'il les avait toutes observées par lui-même. Si l'auteur avait beaucoup de soin et de sûreté, le procédé serait encore inquiétant; mais il est trop facile de voir que le soin et la sûreté manquent également; p. 178, M. de la G. parle des langues slaves en général, et cite du russe, sans avertir; p. 188 et suiv., on trouve des déclinaisons sanskrites très fautives; p. 190, une opposition russe de masc. *liobil* (sic), fém. *liobila*, n. *liubilo*, qui pourrait faire croire que c'est par le radical que le neutre se distingue en russe des autres genres; p. 213, on apprend que l'adjectif prédicat est invariable en slave, etc. L'ouvrage ne pourra donc guère servir qu'aux personnes désireuses d'avoir un aperçu très général de la question du genre. Encore l'auteur a-t-il eu le tort de mélanger les faits de vocabulaire et ceux de grammaire; autre chose est d'avoir des formes grammaticales pour des genres divers, autre chose d'avoir des mots distincts

pour le *père* et la *mère*, le *taureau* et la *vache*, pour *qui* et *quoi*. Quant aux causes réelles, on ne devra pas les chercher; M. de la G. n'en signale que d'idéologiques (ce qui ne veut pas dire psychologiques), et, là même où les causes sont le plus apparentes, il ne veut pas les apercevoir : si les noms des animaux domestiques comportent une distinction de genre, par opposition à ceux d'animaux sauvages, c'est que « les premiers seuls sont assimilés à l'homme » (p. 95)! La question générale du genre mériterait assurément d'être traitée à fond; mais il y faudrait un examen attentif et minutieux de chaque type de langues; une classification abstraite fondée sur l'examen superficiel d'un certain nombre de grammaires ne suffit même pas à poser les problèmes.

A. Meillet.

Deutsche Grammatik, Gotisch, Alt-Mittel- und Neuhochdeutsch, von W. Wilmanns, III, 1. — Strasbourg, Trübner, 1906. In-8, x-315 pp. Prix : 6 mk.

Les deux livraisons du tome II de la *Grammaire* de M. Wilmanns s'étaient suivies de très près; mais il ne s'est pas écoulé moins de dix ans entre la dernière du tome II [1] et la première du tome III. Celle-ci est entièrement consacrée à la grammaire et à la syntaxe historiques du verbe allemand, extrêmement développées, poussées même jusque dans le dernier détail, et souvent entremêlées de remarques très délicates, confinant à la psychologie du langage (p. 107, 129, 179, 189, etc.), dont seul était capable un linguiste doublé d'un éminent praticien. On ne saurait donc trop recommander la lecture assidue de ce livre, non seulement aux germanistes de profession ou aux étudiants qui aspirent à le devenir, mais encore et surtout aux professeurs d'allemand de nos lycées et collèges, qui y trouveront tout ce qu'il faut pour mettre au point leur enseignement et le vivifier par les considérations historiques sans lesquelles une grammaire, aussi exacte qu'on la suppose, n'est que vulgaire et rebutant empirisme.

J'ai déjà exprimé le regret que M. W. ait cru devoir (p. 25) substituer un classement de son crû à la classification des verbes forts, telle qu'on la trouve dans la plupart des grammaires scientifiques : non que je réprouve la sienne, et au contraire je serais tout disposé à la juger meilleure en principe; mais, en matière de pédagogie, rien ne déconcerte un débutant, comme de voir les formes, qu'il a déjà quelque peine à retenir, classées sous des rubriques et des numéros différents dans les divers ouvrages auxquels on le renvoie [2]. — P. 5, l. 6, la proposition que « le parfait prend au duel et au pluriel les

---

1. Cf. *Revue critique*, XLII (1896), p. 122, et les références y indiquées.

2. Dans mes cours, je me vois constamment obligé de dire que tel verbe fort est de la classe I Streitberg et de la classe II Wilmanns, etc.

désinences secondaires » est vraie du germanique, mais non de l'indo-européen, et c'est de l'indo-européen qu'il est question dans cet alinéa. — P. 32 Anm., j'imagine que *Pura* est une faute d'impression pour *Präsentia*. — P. 40, l. 13 du bas, *gibet*, lire *gibst*. — P. 45, la vraie raison de l'abandon de la forme *ich gibe* pour *ich gebe* me paraît être la conjugaison parallèle *ich fare*, etc. : là, la 1re personne du sg. était indemne de l'apophonie, contrastait avec la 2e et la 3e, et avait le même vocalisme que la 1re du pluriel; *gebe* a été refait sur *geben* d'après *fare* et *faren*. — P. 81, ne fût-ce que pour l'illustration même de la règle formulée, l'auteur aurait dû ajouter aux types de parfaits et participes faibles *ratta giretit*, etc., le type de participe fléchi *girattêr*. — P. 88, l'identité séduisante, mais douteuse, du latin *habēre* et de l'allemand *habên* devrait être présentée avec plus de réserve. — P. 96, l. 4, étant donnée la racine *skel*, base supposée du prétérito-présent *skal sal soll*, ce n'est pas quand l'*l* était voyelle, comme le suppose la graphie, que le *k* a pu disparaître; mais au contraire c'est quand l'*l* était consonne que le *k* a été comme écrasé dans un groupe consonnantique difficilement prononçable. — P. 139, le passage d'Isidore aurait gagné à être accompagné d'une traduction plus littérale que l'original latin : le novice croira que le datif *chiscribe* est traduit par *tempus*, qu'il prendra pour un accusatif.

Si complète et touffue même que soit cette excellente grammaire, il y avait moyen, je crois, de la faire plus complète encore, et cela sans la grossir beaucoup. A voir et admirer le soin minutieux avec lequel M. Wilmanns collige les thèmes de comparaison dans tous les auteurs du moyen âge allemand, on se demande pourquoi il est si chiche d'exemples tirés des dialectes contemporains qui lui auraient fourni tant et de si précieuses survivances de formes et de constructions tombées en désuétude dans la langue classique. Du moment que l'on constate le maintien en allemand de l'antique distinction des verbes en *-ô* et en *-mi*, il n'est pas indifférent de constater aussi que nombre de patois du sud disent encore *ich hân* « j'ai ». En ce qui concerne l'emploi de l'infinitif en fonction de participe passé (p. 161) et la curieuse interversion syntaxique à laquelle cet emploi donne lieu (p. 163), une phrase telle que *t' müeter hèt mi lére stréke* (alsacien, au lieu de *stréke klêrt*), « ma mère m'a appris à tricoter », est d'une singularité instructive et frappante. Et n'y a-t-il pas toute la théorie de la distinction du verbe imperfectif et du verbe perfectif, dans le contraste des deux locutions alsaciennes : *er sêt* (= er sihet) *nét haiter*, « il ne voit pas clair = il a mauvaise vue »; mais *i ksê* (= ich gesihe) *ti wôl*, « je te vois bien » (en ce moment-ci, à quelqu'un qui se cache, qui ne veut pas être aperçu, etc.)? C'est par ces minuties qu'un humble parler local se rattache à ses origines cinquante fois séculaires et s'en éclaire pour les éclairer à leur tour.

V. HENRY.

Briefe von und an Gotthold Ephraim Lessing in fünf Bänden, hrsg. von Franz Muncker. Vierter Band. Briefe an Lessing aus den Jahren 1771-1773. Leipzig, Göschen, 1905. In-8°, vi et 296 p.

C'est le quatrième volume des *Lettres de et à Lessing*. Il renferme des lettres adressées à l'écrivain, de 1770 à 1773, surtout par Gleim, Nicolai, Charles Lessing et Eva König. (n[os] 356-554). Comme dans les précédents volumes, l'éditeur, M. Muncker, a publié ces documents, autant que possible, d'après les originaux, et, à leur défaut, d'après les plus anciens imprimés. On remarquera quelques inédits, peu importants d'ailleurs, (indications de Lessing relatives à une demande du duc Charles de Brunswick qui désirait de son bibliothécaire l'*Alsatia* de Schöpflin, deux billets du même personnage priant Lessing de faire remettre certains manuscrits à un professeur Schmid, deux lettres du conseiller Höfer et une lettre du recteur Richter). L'impression est toujours très nette, très soignée, très agréable à l'œil. Les notes ne contiennent que l'indispensable. Encore deux volumes, et cette belle publication sera terminée.

A. C.

Gœthe in meinem Leben, Erinnerungen und Betrachtungen, von Bernhard Rudolph Abeken, nebst weiteren Mitteilungen über Gœthe, Schiller, Wieland und ihre Zeit aus Abekens Nachlass hrsg. von Adolfe Heuermann. Weimar, Böhlau, 1904, in-8°, vii et 278 p. 5 fr.

L'ouvrage comprend trois parties 1° *Gœthe dans ma vie*, ce que Gœthe a été dans la vie d'Abeken. C'est une autobiographie d'Abeken. Il nous raconte les années qu'il passa dans l'Osnabruck d'autrefois, semblable aux villes des vieilles chroniques et où vivait Möser : les émigrés le frappèrent par leur adresse et leur activité (« sehr anstellig und industriös », p. 20) et il vit l'un d'eux charger du fumier pour un petit bourgeois [1] : il lut alors Bürger et le recueil de Percy, Thomson, don Quichotte, *Werther* que son père regardait comme un livre dangereux, *Götz*, *Wilhelm Meister*. A l'université d'Iena, il fut, comme tous les jeunes gens, « entraîné » par Schelling, il se passionna pour Tieck et Frédéric Schlegel, il applaudit les drames de Schiller; mais Gœthe régnait sur lui; il savait le *Faust* par cœur, et lorsqu'il rencontrait Gœthe, il ne pouvait se lasser de regarder « ce superbe visage et ces yeux puissants ». A Berlin où il fut précepteur, il fréquenta des cercles où Gœthe était souvent « le thème de l'entretien ». Enfin à Weimar, sur le sol sacré (p. 73) il s'entretint avec Gœthe et sa passion pour le grand écrivain ne fit que croître (p. 78); il rapporte

---

1. Un autre émigré, un prêtre, qu'il voit à Wernigerode en 1804 (p. 252) lui raconte qu'il est d'Arras, qu'il a été condisciple de Robespierre, qu'il était assis sur le même banc, que Robespierre était un garçon méchant et perfide (*böse und tückisch*).

plusieurs des conversations et des propos de Gœthe ; il décrit Christiane qui aimait surtout à se trouver avec des acteurs et des étudiants, mais qui avait quelque chose de la Thérèse de *Meister* ; il juge que Mme de Stein ne fut pas « grande dans sa douleur » (p. 89) ; il voit Gœthe au théâtre de Weimar le 6 octobre 1808 au milieu des souverains, des maréchaux, des ministres, et Gœthe lui semble « le plus grand de tous » (p. 101). Une autre fois il l'entend crier à la jeunesse qui demande à grand cris le lever du rideau : *Wird's bald still* et tout se tait, comme devant le lion de la ballade (p. 105). 2° *Entretiens de Schiller avec Christiane de Wurmb* (dans le texte original) et *particularités sur Schiller et sa famille.* 3° *Communications sur Gœthe, Wieland, Voss* (tirées du journal que tenait Abeken et de sa correspondance). L'ouvrage est, en somme, intéressant ; il renferme nombre d'anecdotes, de détails curieux, d'appréciations parfois dignes d'un philistin, parfois aussi débordantes d'enthousiame, souvent justes et attachantes (cf. sur les *Affinités électives* p. 167 et 131) ; les amis et admirateurs de Gœthe trouveront plaisir et profit à le lire.

A. C.

Der Briefwechsel zwischen der Kaiserin Katharina II von Russland und J. G. Zimmermann, hrsg. von Dr. Ed. BODEMANN. Hannover u. Leipzig, Hahn., 1906. In-8° xxv et 157 p. 5 fr.

Cette correspondance entre Catherine et le médecin Zimmermann est fort intéressante et instructive. Elle était connue ; Marcard avait publié en 1803 les lettres de l'impératrice, mais très inexactement et en omettant d'importants passages. M. Bodemann nous donne aujourd'hui ces lettres de la tsarine, au nombre de 35, en leur entier, et il y joint 44 lettres de Zimmermann. Il a reproduit les textes d'après les originaux qui sont à la bibliothèque royale de Hanovre dans les papiers du célèbre docteur, et il nous dit qu'il les reproduit avec exactitude, qu'il n'a fait de corrections que là où le sens l'exigeait, qu'il a rectifié l'orthographe de la tsarine et ajouté les accents et signes de ponctuation qui manquaient. A notre avis, il n'a pas procédé assez radicalement ; de deux choses l'une, ou bien il fallait reproduire tels quels les originaux, — mais que nous importe l'orthographe de ces deux étrangers et quel intérêt ont pour nous leurs fantaisies graphiques qui ne font que retarder, gêner et agacer le lecteur ? — ou bien il fallait les publier comme voulait, ce semble, M. Bodemann, en faisant les corrections qu'exigeait le sens, en « changeant l'écriture très souvent phonétique », en ajoutant signes et accents. Il a suivi les deux méthodes, tantôt l'une, tantôt l'autre, et il a laissé ou commis des fautes et rendu la lecture des lettres parfois malaisée [1]. Mais trêve de

1. J'admets que l'éditeur ait reproduit scrupuleusement les manuscrits et je ne corrige que des fautes évidentes — pas celles de ponctuation, d'accent, et celles d'im-

critiques, et remercions ce glorieux vétéran, l'éditeur de tant d'attachantes correspondances, de cette nouvelle publication. Il a, du reste, dans une introduction solide et soignée, analysé les lettres qu'il édite et mis en lumière leur valeur et importance. Peut-être n'a-t-il pas assez insisté sur le ton flatteur et vraiment servile de Zimmermann (il dit à la Voltaire que « des bords de la Neva nous arrive la lumière » et il « adore » Catherine, il lui voue « un enthousiasme qui surpasse tous les enthousiasmes », il tombe « enchanté et stupéfait » aux pieds de son portrait, il baise sa main « si divinement bonne », il admire ses charmes et ce qu'ils ont de majestueux). Aussi préférons nous de beaucoup les lettres de la tsarine à celles du médecin. Elle décrit son voyage en Tauride; elle se glorifie de ses victoires sur la Turquie et la Suède et des ressources immenses de la Russie; elle assure qu'elle ne fera rien contre l'intérêt de son empire et la dignité de sa couronne; elle dit déjà quelle sera sa politique durant la Révolution, penser à ses propres affaires et puisque, par métier, elle est royaliste (p. 115), laisser le roi de Prusse, l'empereur et autres rétablir en France le gouvernement monarchique. Elle aime d'ailleurs les lettres et les arts: tout ce que demande Zimmermann en faveur des médecins engagés par le gouvernement russe, en faveur de Forster et de Kotzebue, il l'obtient. Toutefois elle refuse absolument de prendre Lucchesini à son service.

A. C.

Pierre Bliard, Le conventionnel Prieur de la Marne en mission dans l'Ouest (1793-1794). D'après des documents inédits. Paris, Emile-Paul, 1906. In-8°, 450 p., 5 fr.

Ce livre sera utile. Il est comme on dit aujourd'hui, très documenté. L'auteur n'a rien négligé comme source d'information; il ne s'est pas

---

pression, il y en a trop (p. 7, *aver*; p. 11, ligne 2, *que*, p. 17 *d'ate*, p. 35 *aidc*, p. 56, ligne 2 *el*, p. 61 *enloyé*, p. 83 *récu*, p. 135 *be Sischtoura*, p. 137 *aocorde*, p. 138 *faire*, p. 146 *sanguinaise*, p. 149 *dont*, p. 154 *fairot fairc*, p. 155 *compratiote*, p. 157 *faisois*, etc. pour « avec, qui, date, aide, et, employé, vécu, de Sischtowa (cf. p. 139) accorde, faira, sanguinaire, donc, fairoit faire, compatriote, fairois », etc.; mais des fautes réelles: P. 14 m'anime (*s'anime*) — p. 45 osé (*usé*), — p. 49 modérément (*modernement*) — *Id.* manque un mot après *assez* (*si Nicolai sera assez pour réimprimer*). — P. 65 la chérissent (*les* chérissent) — p. 66 parce qu'il ne serait pas juste, vous en conviendrez, de déplacer (*parce qu'il ne serait pas juste. Vous en conviendrés de déplacer*) — p. 68 très égale (*très légale*) — p. 71 ces procédés (*les procédés*) — p. 74 des bateliers de cette nation, enragés contre leur maître, (*De bateliers de cette nation enragée contre leurs maitre*) — p. 82 capitaine du corps du génie (*capitaine de corps de génie*) — p. 98 c'est une mer à boire (*c'est une mer à brise*) — p. 132 n'ont fait autre chose qu'aguerrir nos troupes (*qu'à guérir nos troupes*) — p. 137 me pénètre pour V. M. de reconnaissance, (*me pénètre par V. M.*) — p. 147 passé le Sund (*parti le Sund*), etc. Morale: ces publications de textes historiques en notre langue faites par un étranger, devraient être revues par un Français instruit, ou du moins, être modernisées, imprimées dans notre français d'aujourd'hui, ce qui éviterait bien des fautes d'impression et de sens.

contenté de fouiller dans les cartons des archives nationales et des archives de la guerre; il est allé dans les villes où a séjourné Prieur de la Marne et il a cherché et longuement étudié les pièces qui y sont conservées. Il nous raconte donc dans le plus grand détail la mission de Prieur dans le Morbihan, et il montre que le représentant recourut à la violence plutôt qu'à l'adresse. Nous ne pouvons insister sur les détails amassés par l'auteur ; tout ce qu'il dit est étayé de preuves, et le tableau qu'il trace est, comme il s'exprime, bien sombre, parfois même taché de larges traînées de sang. En dix mois, trois mille citoyens au moins furent incarcérés dans le Morbihan (p. 167). M. Bliard a d'ailleurs fait revivre notre proconsul ; il le représente justement comme un homme d'une infatigable faconde, qui prodigue les mots sonores et vides, les discours déclamatoires et boursouflés (p. 44). Lorsque Prieur félicite le club de Rostrenen, ne dit-il pas qu'il ne peut « se défendre d'un mouvement de sensibilité bien délicieuse », et qu'il n'était jusqu'alors qu' « environné de la fange fédéraliste et fanatique » ? « Vous verrez, conclut-il, par mon arrêté que je suis un enfant de la Montagne et je ferai l'impossible pour me rendre digne de ma mère » (p. 227). Ce qu'il y a de plus intéressant dans le volume, c'est la partie consacrée à la Vendée. Le représentant se bat bien ; il gourmande les lâches ; il prend d'utiles arrêtés pour réorganiser les troupes; mais il s'est entiché de Rossignol ; il le sait incapable, mais Rossignol est à ses yeux l'honneur de l'égalité, l'enfant chéri de la Révolution, le fils aîné du Comité de salut public ; peu importe que Rossignol perde encore des batailles; Rossignol restera général en chef, et les généraux qui l'entourent, seront responsables ! (p. 275). En revanche, Prieur dira qu'il y a peu à compter sur Kléber, que c'est un Allemand, qu'il a des talents militaires, mais que sa conduite n'inspire pas la confiance (p. 278) ; il menace même de traduire Kléber devant un tribunal qui le fera guillotiner (p. 289). D'ailleurs, implacable envers les Vendéens vaincus : « ce ne sont plus, dit-il, des ennemis à combattre, mais des gredins à assommer « (p. 307). M. Bliard a essayé d'être impartial, il y a très souvent réussi, et bien qu'il nomme le Comité une « néfaste réunion », on le remerciera d'avoir établi les responsabilités de Prieur, d'avoir exposé d'après les pièces authentiques les actes du fougueux montagnard [1].

A. C.

---

1. P. 1-2, il eût fallu montrer que Prieur avait déjà, au camp de la Lune, exercé sa faconde et d'une voix stentorienne proclamé la République — p. 42 il y avait alors presque partout des « bataillons scolaires » — p. 69 le chapitre est inexactement intitulé « la levée des 300,000 hommes » ; il ne s'agit plus de cette levée décidée le 24 février, nous sommes en novembre, et il s'agit de la levée des citoyens de la première réquisition — p. 93, « les députés du Morbihan, Gillet et Merlin » ; il n'y a pas de Merlin, député du Morbihan.

Correspondance du duc d'Enghien (1801-1804), et documents sur son enlèvement et sa mort par le comte Boulay de la Meurthe. Tome I. Portrait en héliogravure. Paris, Picard, 1904. In-8°, LXVII et 521 p.

Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1803-1813, publiée pour la Société d'histoire contemporaine par M. Geoffroy de Grandmaison. Tome I, avril 1808-janvier 1809. Paris, Picard, 1905. In-8°, XLV et 456 p.

Voici deux volumes publiés par la Société d'Histoire contemporaine avec le soin admirable qu'on lui connait.

L'un est le premier tome de la *Correspondance du duc d'Enghien* de 1801 à 1804. Il est édité par M. Boulay de la Meurthe ; ce nom suffit. L'introduction, écrite en excellent style, est une étude de soixante pages sur Georges Cadoudal et le duc d'Enghien. L'auteur montre comment la conspiration de Georges a causé la mort du jeune duc. Le dernier des Condé fut saisi en territoire neutre, jugé de nuit et fusillé sur l'heure dans les fossés de Vincennes parce qu'on le regardait comme l'auxiliaire de Georges, comme le prince qui devait autoriser Georges et l'assister de sa présence. Mais, ainsi que le prouve M. Boulay de la Meurthe dans son magistral exposé, le duc d'Enghien est demeuré étranger au complot, et il n'aurait pu y trouver place sans manquer à son caractère, à l'opinion qu'on avait de lui, et « sans sortir des cadres et de l'organisation du parti royaliste ». Après ce bon et beau morceau d'histoire, viennent les documents, tirés de diverses archives, des archives nationales, des archives étrangères, des archives de Chantilly, des State Papers, etc. Ce ne sont pas seulement des lettres du duc d'Enghien, ce sont toutes les pièces qui se rapportent au sujet, qui est, dans ce livre, le licenciement de l'armée de Condé et la conspiration de Georges. Les notes que l'éditeur a mises au bas des pages, sont instructives, pas une n'est inutile, et beaucoup renferment sur des personnages du temps des renseignements qu'on aurait de la peine à trouver ailleurs. Bref, on retrouve d'un bout à l'autre du volume, dans l'annotation comme dans l'introduction, le savoir, l'exactitude, le scrupule que M. Boulay de la Meurthe met dans tout ce qu'il publie [1].

Le tome premier de la *Correspondance* de La Forest est précédé d'une très solide et utile introduction. La Forest, comme disait Napoléon, était un homme de mérite et propre à tout. M. de Grandmaison voit en lui très justement un de ces diplomates dont Talleyrand a tracé le portrait dans l'éloge funèbre de Reinhard, un de ceux qui traversèrent la Révolution en gardant des traditions de l'ancien régime dont l'Empire bénéficia. Il raconte comment l'expérience technique de La Forest aida Joseph Bonaparte, homme d'État improvisé, dans les négociations avec les États-Unis et à Lunéville. Puis nous suivons

1. P. 365, Miranda fut dénoncé, mais non arrêté par Dumouriez; p. 371, lire Lostie de Kerhor au lieu de *L'hostis Khor*.

La Forest à Munich, à la diète de Ratisbonne, à Berlin. Enfin, nous voici en Espagne, « point culminant de la carrière de La Forest »; il y a séjourné cinq années consécutives comme porte-paroles de Napoléon et conseiller de Joseph, et, s'il fallait l'accompagner pas à pas durant ces cinq ans, on devrait narrer par le détail tout le règne de Joseph. Il s'est d'ailleurs acquitté de sa mission avec adresse, composant, comme il disait, son maintien et ses discours en raison des vues de son souverain, se munissant, selon le mot de son biographe, d'un optimisme inaltérable, convaincu qu'on arrive à tout concilier avec beaucoup de zèle et un peu de sagesse. M. de Grandmaison a très joliment montré sa position entre les « injonctions impérieuses » de l'empereur et les « résistances énervées » du roi. A-t-il raison de le comparer à ces proconsuls qui transmettaient aux rois d'Asie les ordres de Rome ? Les proconsuls avaient-ils la tenue et l'impeccable urbanité de La Forest ? Quoi qu'il en soit, cette notice, répétons-le, est excellente, et elle nous conduit jusqu'aux derniers jours du diplomate, qui fut, comme on sait, ministre des affaires étrangères sous le gouvernement provisoire et pair de France. La correspondance de La Forest à Madrid va du 22 avril 1808 au 2 mai 1813 et comprend, en dépêches et bulletins, plus de neuf cents numéros adressés à Champagny et à Maret. Le volume que nous annonçons va jusqu'au mois de février 1809 et comprend trois divisions précédées chacune d'un sommaire : I. La nomination du roi Joseph. II. La retraite du roi Joseph. III. La campagne de Napoléon en Espagne. M. de Grandmaison reproduit intégralement les textes (sauf quelques dépêches de peu d'intérêt qu'il analyse). Il a rédigé sur chaque personnage cité une notice biographique, et ses notices sur les Espagnols seront d'autant mieux accueillies qu'il n'a pu les composer qu'après des recherches très longues dans des ouvrages rares, dans les almanachs de la cour, dans les livres généalogiques. Il complète du reste la correspondance de La Forest en reproduisant les passages des lettres et journaux auxquels le diplomate fait allusion. Tout dans ce volume, introduction et annotation, mérite donc les plus grands éloges.

A. C.

Denkwürdigkeiten des Markgrafen Wilhelm von Baden, hrsg. von der Badischen Historischen Kommission, bearbeitet von Karl Obser. Erster Band. 1792-1818 (avec un portrait et deux cartes). Heidelberg. Winter. 1906. In-8°, xv et 560 p.

L'auteur de ces *Mémoires* dont nous annonçons le premier volume, est le prince et margrave Guillaume de Bade, fils cadet du margrave et plus tard grand-duc Frédéric Guillaume et de la comtesse d'Empire Louise-Caroline de Hochberg. Il porta dans sa jeunesse le nom de comte de Hochberg et c'est sous ce nom qu'il est désigné dans notre *Alsace en 1814*. Ce fut, dès sa jeunesse, un homme intelligent, éner-

gique, résolu. En 1809, à dix-sept ans (il est né en 1792), il est aide-de-camp de Masséna ; en 1812, à vingt ans il commande les troupes badoises dans la campagne de Russie ; en 1813 il couvre la retraite de Leipzig et il est fait prisonnier ; en 1814 il est à la tête du corps de la Confédération qui bloque les forteresses d'Alsace ; en 1815 il mène une division sous les ordres de l'archiduc Jean et il assiste aux sièges de Neufbrisach, de Schlettstadt et de Huningue. C'est tout cela que nous trouvons dans le premier volume de ses *Mémoires*, et l'éditeur, M. Obser, nous raconte en son introduction comment l'ouvrage fut composé. Hochberg ne s'est pas contenté de tenir un journal. Il a composé de 1847 à 1854 des « contributions » ou *Beiträge* à l'histoire de sa maison. Puis, et dès 1851 jusqu'à 1859, il a écrit ses *Mémoires*, ses *Denkwürdigkeiten* qui vont de 1792 à 1847 et, pour les écrire, il s'est servi de son journal et de toutes les sources imprimées et manuscrites dont il disposait. Mais ce texte de ses *Mémoires*, il l'a vu et revu, — au moins en ce qui concerne les années 1792-1814 — et il remania complètement en 1855 la partie relative à la campagne de Russie, parce qu'il voulait la publier à part ; on a trois textes différents de ce travail sur l'expédition de 1812. Il avait même l'intention de publier ses *Mémoires* en leur intégralité, mais l'âge et les maladies l'en empêchèrent. Ce fut le général Roeder de Diersburg qui après la mort du prince, publia ses souvenirs. Ils parurent en 1864. Mais Roeder ne donna que les chapitres où Hochberg traitait des campagnes de 1809 à 1815 ; il laissa de côté beaucoup de passages importants sur certains personnages et événements ; il modifia plusieurs endroits où l'auteur critiquait l'armée badoise ; il fit de très longs « raccords » et inséra des pages entières de son cru. Aujourd'hui, avec l'autorisation de la maison de Bade, et au nom de la Commission de l'histoire de Bade, M. Charles Obser dont on connaît toute l' « acribie » et l' « accuratesse », publie le texte complet des *Mémoires* de 1792 à 1818. Il a toujours, nous dit-il, préféré la deuxième ou troisième rédaction à la première. Il a fait de légers changements qui s'imposaient, supprimant les détails insignifiants, effaçant les répétitions, corrigeant les fautes de style, donnant à l'œuvre une forme lisible, et se croyant d'autant plus obligé à ce remaniement que Hochberg aurait, s'il avait vécu plus longtemps, soumis son manuel à une dernière revision. Un point arrêtait toutefois l'éditeur. Dans le chapitre sur le congrès de Vienne, Hochberg s'était borné à retracer les fêtes et il parlait à peine de sa mission politique qu'il avait exposée déjà dans les *Beiträge*. Pour ne pas omettre un des épisodes les plus intéressants de le vie du margrave et ne pas laisser une lacune dans le récit, M. Obser a intercalé un extrait des *Beiträge* qui renferme tout l'essentiel. Il a d'ailleurs contrôlé avec le plus grand soin, non seulement d'après les imprimés, mais d'après le journal de Hochberg et les documents des archives

de Karlsruhe, bulletins, rapports, journaux et historiques des régiments, le texte des *Mémoires*, et il a constaté que le récit est partout « sûr et objectif ». Quand il y a de légères erreurs, il les rectifie dans les notes, et il a eu soin de donner au bas des pages une foule d'informations qui, sous une forme très brève, nous renseignent sur les personnages cités dans le texte ou nous indiquent les livres et articles à consulter [1]. Citons enfin des appendices contenant des pièces justificatives (lettres à et sur Hochberg) ainsi qu'un index des noms de personnes, rédigé par M. Sapp.

A. C.

Boissy d'Anglas et les régicides, par Boissy d'Anglas, sénateur, ancien ministre plénipotentiaire, son petit-fils. Paris, Champion, 1905, gr. in-8°, 58 p.

Cette plaquette, très bien éditée, précédée d'un beau portrait commenté par Jouy et d'une chaude préface du regretté Albert Le Roy, a été composée, comme l'indique le titre, d'après des documents officiels et des papiers de famille. On y trouvera la preuve des généreux efforts que fit Boissy d'Anglas sous la Restauration en faveur des « régicides », et son petit-fils a le droit d'être fier de l'énergie, de la persévérance (p. 51) que Boissy déploya pour arriver au succès. Boissy, écrit l'auteur, « suivait le penchant de sa nature qui le portait à s'intéresser à toutes les causes où l'humanité était en jeu et il avait la pitié et le besoin de venir toujours au secours de l'infortune ». La catégorie des 46, dont la mort réduisait peu à peu le nombre — les 46 étaient, comme on sait, ceux qui avaient prononcé le mot de mort dans leur vote bien que ce vote eût compté contre la mort — durent leur retour à Boissy, et il rendit le même service à d'autres encore, dont les lettres de remerciement se trouvent dans les archives de l'auteur. M. Boissy d'Anglas

1. On le félicitera surtout d'avoir identifié la plupart des noms russes, et, pour notre part, nous le remercions d'avoir cité si souvent notre *Alsace en 1814*. P. 6, lire sans doute « le vidame de Vassé » au lieu de *Le Vidame, de Vassé* et « chevalier du Cheyron » au lieu de *Chevalier Duchegron*. — P. 96, Lazowski pour *Lazousky*. — P. 105, Paars et non *Paar*. — P. 129, Morio et non *Mario*. — P. 131, au service et non *en service*. — P. 245, il y a *Desfolle* dans le texte, et l'éditeur conjecture *Lefol*; il a raison, mais l'auteur avait écrit « Dessolle » (il avait sûrement vu ce général en 1812 à Smolensk) — P. 411, Abbatucci est tombé, non à la tête de pont de *Kehl*, mais à celle d'Huningue, et c'est pourquoi il a son monument près d'Huningue. — P. 438, le nom de ce *Bétancourt*, né à Ténériffe, doit s'écrire plutôt Béthencourt. — P. 488 (lettre de Victor qui signe Bellune et non *Belluno*, lire « ainsi que » et non « *ainsi, que* »; (lettre de Daendels) « distinguées » et non *distingués*. — P. 560, index, lire Yorck von Wartenburg pour *York von Wartenberg* et à la page précédente, rectifier l'indication relative à Wimpfen qui, en tout cas, n'est pas général français. Dans ce même index, le général Schramm est qualifié de chef de bataillon et Vandamme renvoie à *Hüneburg;* mais c'est Clarke qui était comte d'Hunebourg et Vandamme était comte d'Unsebourg.

nous donne encore dans son travail d'autres détails et témoignages intéressants — par exemple, une lettre de Barnave (p. 56) et la virile réponse de la citoyenne Boissy (p. 57) — et on le remerciera d'avoir mis en son vrai jour, comme il dit, une figure trop oubliée [1].

A. C.

Shelley, **Hellas,** drame lyrique traduit en prose française avec le texte anglais en regard et des notes par Maurice Castelain, maître de conférences à l'Université de Poitiers. Paris, Hachette, 1906. In-8°, xxii et 186 p.

M. Castelain nous renseigne dans l'introduction de cet excellent travail sur la composition de *Hellas* — qui, dit-il avec raison, ne compte pas parmi les meilleures œuvres de Shelley — et il nous montre comment Shelley emprunta aux *Perses* d'Eschyle les principaux éléments de son petit drame. Il a reproduit le texte de l'édition de 1822, de l'édition princeps qui fut la dernière publication de Shelley, mais il rétablit et imprime entre parenthèses certains passages que l'éditeur avait supprimés avec l'autorisation du poète, et il a corrigé les erreurs que Shelley signale dans une lettre à Ollier. La traduction de M. Castelain est très exacte, bien supérieure à celle de Rabbe, et elle est toujours claire. Les notes qui se trouvent à la fin du volume seront utiles. Les unes éclaircissent le texte. Les autres ont un caractère purement historique : Shelley a dit qu'il puisait ses renseignements dans les journaux; M. Castelain a consulté le *Journal des Débats*, et il y a trouvé les faits et les bruits auxquels Shelley fait allusion [2].

A. C.

Louis Andrieux, **La Commune à Lyon en 1870 et 1871.** Paris, Perrin, 1906. In-8°, 297 p. 3 fr. 50.

Le livre est plein d'esprit et de verve, et on devait s'y attendre, puisqu'il a pour auteur l'ancien préfet de police Andrieux; mais il est, en outre, très clair, très intéressant, et fort bien informé. Un des personnages cités dans l'ouvrage et qui jouèrent alors un rôle à Lyon, nous affirme l'exactitude du récit, et d'ailleurs, M. Andrieux, procureur de la République à cette époque, ne se borne pas à

---

1. Lire p. 55 Voulland au lieu de Vouland. — P. 54 Legendre n'alla pas à Lyon, avec Boissy et Vitet; il refusa et fut remplacé par Alquier; on trouve du reste la correspondance des trois commissaires dans le premier volume du Recueil Aulard.

2. P. 18, pourquoi traduire *without a breath* par « pâmée? » ; — v. 336, lire « short » au lieu de *sbort* et v. 1027 « freedom » au lieu de *freedon;* — v. 990 « à travers bien des anarchies hostiles » est obscur, et le traducteur aurait dû, comme ailleurs (cf. sa note de la p. 151), rendre *anarchy* par « despotes » ; — p. 169, le mot « l'ordre règne à Varsovie » est, non de Souvorov, mais du ministre Sebastiani dans la séance de la Chambre du 16 septembre 1831.

fouiller dans sa mémoire qui est excellente ; il indique ses sources, il reproduit et analyse des documents ; il a voulu faire œuvre d'historien et il a joint à son texte un index des noms cités. On approuvera la plupart de ses jugements. Il blâme sans hésitation, sans circonstances atténuantes, les arrestations et les détentions arbitraires des premiers jours, l'envahissement et le pillage des couvents et des séminaires, la gestion des finances municipales — qu'il qualifie de folle — les émeutes en face de l'invasion allemande, l'assassinat du commandant Arnaud qui lui semble horrible et qu'il raconte de la plus saisissante façon (p. 147-157). Mais, s'il ne cache pas l'indignation que doivent soulever ces crimes et ces attentats, il remarque que Lyon échappa néanmoins à des périls plus graves, que Lyon ne connut pas les massacres et les incendies de Paris. Que Challemel-Lacour ait commis des fautes; qu'il ait été, à certains moments, comme énervé, comme exaspéré ; qu'il ait eu tort d'arrêter le général Mazure et de l'exposer aux excès de la foule; qu'il ait eu « d'étranges façons pour ordonner une enquête [1] » ; sa politique de temporisation ne fut pas stérile; il louvoya avec habileté (p. 112) ; il sut fortifier peu à peu son autorité ; il put, tout en maintenant l'ordre tant bien que mal, contracter des marchés pour armer et équiper les troupes qui se formaient à Lyon ; il créa les légions du Rhône et celles d'Alsace-Lorraine. Même le Conseil municipal, même le Comité de salut public eurent, en somme, leur heure, leur raison d'être. Le Conseil municipal put, grâce à la confiance qu'il inspirait par les écarts de son intransigeance autonomiste, « remplir l'utile office de tampon » et « amortir le choc de l'insurrection contre l'autorité régulière. » Quant au Comité de salut public, ne peut-on dire qu' « au lendemain d'une révolution, il y a quelque chose de pire qu'un mauvais gouvernement, l'absence de toute direction, l'anarchie »? C'est, en somme, un tableau complet du Lyon de 1870-1871 qu'a tracé l'auteur. Il n'oublie personne, ni le Polonais Malicki qui créa un *Corps de vengeurs* pour fuir ensuite avec la caisse, ni Mierolawski et son fameux « camp roulant », ni le citoyen Paul, inventeur d'une « fusée-satan » capable de consumer toute une armée. Remercions-le de l'hommage qu'il rend, en passant, à M. Bérenger, le sénateur et académicien actuel, qui, pendant que d'autres cherchaient dans les fonctions publiques un refuge contre le devoir militaire, quitta sa robe de magistrat pour s'engager dans la 1re légion du Rhône, reçut une blessure à Nuits, et « modestement, sans grade ni galons, pendant cette dure campagne d'hiver, donna l'exemple du patriotisme et de l'honneur ». Remercions-le aussi des lignes qu'il a consacrées à Valentin, le successeur de Challemel-Lacour, et à Hénon, maire de la ville. « Valentin, dit M. Andrieux, était intrépide avec

1. Il s'agit du fameux mot *fusillez-moi ces gens-là* qui était d'ailleurs, comme le fait observer l'auteur, une annotation, et non un ordre.

simplicité, il n'avait ni la haute culture ni la supériorité intellectuelle de son prédécesseur; mais sa nature bonne et loyale, sa figure ouverte, son regard ferme, sa rude et sincère poignée de main lui conciliaient les sympathies ». Pour Hénon, il « montra pendant toute la durée de sa magistrature beaucoup de courage et de sang-froid. » M. Andrieux mérite le même éloge que Hénon : il a relâché les victimes des arrestations arbitraires ou aidé à leur évasion; il a forcé Malicki à quitter Lyon; il a présidé le Comité qui pourvut aux besoins de l'armée des Vosges; il a pris la part la plus active aux mesures qui rétablirent l'ordre après le 22 mars pendant que Valentin était prisonnier de la Commune; il a fait arrêter les émissaires venus de Paris à Lyon pour soulever les départements contre Versailles; il a, le 30 avril, à la tête des troupes sommé les insurgés qui le saisirent et faillirent l'écharper [1].

A. C.

Regnault de Beaucaron, **Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes.** 1175-1906, par un de leurs descendants. Paris, Plon. 1906. In-8°, 619 p. 7 fr. 50.

M. Regnault de Beaucaron possède dix-huit volumes manuscrits, avec pièces, autographes et portraits, qui relatent les principaux événements de sa famille, et il sait par de nombreux arbres généalogiques toutes ses parentés ascendantes, descendantes, collatérales. C'est ce qu'il a voulu faire connaître à ses enfants. Non qu'il entre dans l'aride détail des multiples filiations. Mais il a une belle mémoire et une vaste lecture, il raconte des anecdotes, il accumule les citations, et, si gros qu'il soit, son volume se laisse feuilleter et lire. Il l'a du reste divisé, pour plus de clarté, en quatre parties : avant la Révolution, de 1789 à 1800, de 1800 en 1850, depuis 1850. Il suffira de dire, pour donner une idée de l'intérêt que présentent certaines pages, que les Regnault sont apparentés au chevalier d'Eon, à Buffon, à Alfred de Musset, à nombre de maisons tonnerroises, aux Azéma dont un était gouverneur de l'île Bourbon au moment du naufrage du *Saint-Géran*. C'est surtout lorsqu'il traite des années 1789-1900 que l'auteur sème les témoignages à pleine poignée. Un Regnault de Beaucaron était membre de la Législative et François Hue, valet de chambre de Louis XVI, ainsi que l'avocat Chauveau-Lagarde, lui étaient alliés. On trouvera même que l'auteur a trop souvent puisé dans les *Souvenirs* de Hue. Mais on parcourt avec intérêt les pages qui terminent le volume et qui ont trait aux Meurville et à leur vie au Mexique, à certains épisodes de la révolution de 1848 dans le département de l'Yonne, à l'occupation de Blois pendant la guerre de 1870 (le journal des enfants Meurville est assez curieux), au siège

1. P. 163, lire Seré et non *Serré*.

de Paris où le père de l'auteur était intendant militaire de la garde nationale, à l'assassinat du capitaine Roze au Tonkin. Un index utile est consacré aux noms de familles cités dans le volume [1].

A. C.

Henry MICHEL, **La Loi Falloux**. Paris, Hachette, 1906. In-8 de 524 p.

Une histoire complète de la loi Falloux embrasserait toute l'histoire de l'enseignement public et privé en France dans la seconde moitié du XIXe siècle. Disons tout de suite que tel n'est pas l'objet de ce livre posthume auquel M. Charléty a mis la dernière main. Le regretté H. Michel ne s'est proposé — et la tâche était déjà suffisante — que de retracer, avec une précision minutieuse, l'histoire assez compliquée de l'élaboration et du vote de cette loi fameuse. Nous assistons à la conception du projet par de M. de Falloux sous la Constituante, nous en suivons la discussion dans la commission extraparlementaire instituée par le ministre, dans les diverses commissions parlementaires nommées par la Législative, devant le Conseil d'Etat qui réclama son droit d'être consulté et qui obtint satisfaction, en dépit du ministre, devant l'opinion et la presse, à l'Assemblée elle-même enfin qui vota la loi, quand M. de Falloux n'était déjà plus au pouvoir.

Bien composée, écrite d'un style clair et sobre, vivante parce que de nombreuses figures la traversent, cette étude pourrait bien être définitive. M. M. n'a négligé aucune source d'information et il en a découvert de nouvelles et d'importantes. On ne connaissait les débats de la commission extraparlementaire que par les comptes rendus d'un des secrétaires, Hausset, partiellement publiés par M. de Lacombe en 1879, à la veille du dépôt des lois Ferry, dans un but de parti. Les notes inédites de Paul-François Dubois, qui fut, au sein de la commission, un des rares défenseurs de l'Université, ont permis à M. M. de compléter et de rectifier la publication de M. de Lacombe. On ignorait complètement ce qui s'était passé au Conseil d'Etat M. M. a retrouvé aux archives de la Chambre des députés le procès-verbal officiel des séances que le Conseil a consacrées à la loi Falloux. Les archives nationales enfin lui ont fourni de nombreuses lettres intéressantes émanées d'évêques et de consistoires. Aussi sur bien des points importants son livre apporte-t-il de vives lumières.

Il apparait d'une façon indiscutable que le véritable père de la loi Falloux, c'est beaucoup moins M. de Falloux lui-même que M. Thiers. Dès le premier jour, M. de Falloux s'assura le concours de M. Thiers. Il le lui demanda avant d'être ministre et Thiers le lui promit tout

---

1. Lire p. 181 Henry, p. 178 et 188 Becquey, p. 190 Froudière, p. 258 Sorèze, p. 275 Blankenbourg, p. 304 Hotelans au lieu de *Henrys*, *Becquet*, *Frondière*, *Sorrèze*, *Blenkembourg*, *Hotland*; il fallait dire p. 154 que Dampierre est le futur général et p. 184 que Huguenin était secrétaire du district d'Ervy, ce qui explique l'intérêt que prend à lui Beaucaron (juge, comme on sait, au tribunal d'Ervy).

entier, en confessant qu'il « avait fait fausse route sur le terrain religieux ». Avec une franchise méritoire, Thiers écrivait déjà, en mai 1848, à Madier de Montjau dans une lettre rendue publique : « Quant à la liberté d'enseignement, je suis changé, je le suis, non par une révolution dans mes convictions, mais par une révolution dans l'état social » (p. 99). S'il pensait ainsi avant les journées de juin, on devine avec quels sentiments il présida la commission extraparlementaire instituée par Falloux! Il s'y montra plus clérical (c'est le seul mot qui convienne) que les ecclésiastiques qui y siégeaient, au point qu'à plusieurs reprises Dupanloup dut le ramener à la modération. Contre la gratuité de l'enseignement, il invoqua cet argument qu'elle était une application du communisme. L'instruction, disait-il, est un commencement d'aisance, l'aisance n'est pas réservée à tous. Dans sa fureur de réaction, il dénonçait les instituteurs, tous les instituteurs comme des socialistes, des « anticurés ». Il réclamait la suppression absolue des écoles normales et voulait remplacer partout les instituteurs par des congréganistes. « Je suis prêt à donner au clergé tout l'enseignement primaire » (p. 108). Bref, Thiers ne vit dans la loi qu'une mesure de police, un acte de défense sociale. Il le disait brutalement à la commission extraparlementaire, où il semble avoir singé le langage et l'attitude de Napoléon au Conseil d'Etat, il le répéta avec plus de formes, mais avec une égale netteté, à la commission parlementaire qu'il présida également et à la Législative enfin où son intervention fut décisive. Si le projet primitif de M. de Falloux fut aggravé, c'est en grande partie à Thiers qu'on le doit. Si les congrégations non autorisées furent intentionnellement oubliées dans la loi, ce fut encore son œuvre. Il alla jusqu'à se faire longuement à la tribune le défenseur de ces mêmes jésuites qu'il avait ardemment combattus sous Louis-Philippe !

Il est donc hors de doute que Thiers est l'auteur responsable de de la loi Falloux, mais il n'est pas moins évident aussi que cette loi exprime bien toute la pensée des gouvernants d'alors. Thiers n'a été que l'organe approprié de tout un parti ou mieux de toute une classe. Si j'avais une critique à formuler contre ce livre si riche et d'ailleurs inachevé, je reprocherais à l'auteur de n'avoir pas suffisamment dégagé et mis en relief ce caractère de mesure de classe qui est le caractère essentiel de la loi Falloux. M. M. s'étonne que le côté gauche ne lui ait fait qu'une opposition timide, indécise, incohérente, maladroite. Il s'étonne que les orateurs et les journaux républicains n'aient même pas signalé le péril, tant de fois dénoncé depuis, que la loi allait faire courir à l'unité morale de la nation, qu'ils n'aient pour ainsi dire pas prévu la coupure prochaine des deux jeunesses. Il s'étonne plus encore que cette loi, qui devait être si profitable à l'Eglise, ait rencontré à droite, chez L. Veuillot, chez la plupart des évêques une hostilité violente et irréductible.

Étonnement quelque peu naïf qui disparaît dès qu'on se replace dans la pensée des contemporains, ce qui est le devoir de l'historien. La loi Falloux ne fut pas en effet pour ses auteurs une loi de principe, mais une loi de classe. Elle ne fut pas faite par des catholiques — Thiers n'avait pas cessé d'être sceptique [1] — mais par des cléricaux, ce qui n'est pas la même chose. Quoi de surprenant alors que les catholiques purs l'aient trouvée insuffisante ? Rendait-elle à l'Église le droit exclusif d'enseigner dont elle était en possession avant 1789 et qu'elle considère comme une fonction primordiale ? Œuvre des cléricaux, la loi n'a pas été combattue surtout par des incrédules, par des laïques, comme nous dirions aujourd'hui. L'opposition d'un journal comme la *Liberté de penser* est négligeable. Le plus résolu des adversaires de Thiers et de la loi fut M. Wallon, un catholique très sincère, qui était en même temps un universitaire convaincu. Des républicains, qui composaient la gauche de la Législative, la grande majorité ne pensaient pas autrement que M. Wallon. Il y avait à leur tête ce même général Cavaignac, dont le P. de Ravignan, S. J., dirigeait la conscience et à qui M. de Falloux lui-même avait donné sa voix pour la Présidence de la République. Les républicains de 48 étaient à cent lieues de l'idée de laïcité. Si M. H. Michel leur avait prédit que l'Université deviendrait un jour neutre en matière religieuse, absolument neutre, d'horreur ils se seraient voilé la face et certains, qui survécurent, se la voilèrent en effet, comme plus tard Jules Simon, lors du vote des lois Ferry. Comment auraient-ils prévu le conflit des deux jeunesses et comment s'en seraient-ils affligés ? En 1850 l'opposition n'était pas entre des laïques d'une part, des catholiques de l'autre, mais entre des partisans et des adversaires du monopole de l'Université. Voilà la vérité ! Les partisans de l'Université n'étaient pas plus des laïques à notre sens que l'Université elle-même n'était alors laïque. Une des lacunes de ce livre, c'est justement qu'il ne nous dit pas nettement jusqu'à quel point les craintes de Thiers et des réactionnaires étaient fondées, jusqu'à quel point le personnel des instituteurs était socialiste et « anti-curé ». Sans doute, M. M. cite les dépositions que firent devant la commission extra-parlementaire quelques universitaires et ecclésiastiques de marque et ces dépositions s'accordent pour traiter d'exagérations manifestes les reproches d'athéisme et de socialisme formulés contre le corps enseignant, mais il y avait peut-être moyen d'en savoir plus long ! Ce que disent en termes généraux et vagues les dépositions citées pouvait être précisé et éclairé par les rapports ordinaires des inspecteurs et des

1. Le même Thiers qui voulait confier tout l'enseignement primaire au clergé, se refusait au contraire avec la dernière énergie à étendre la surveillance du clergé dans l'enseignement secondaire, parce que l'enseignement secondaire, c'est l'enseignement de la bourgeoisie et que « les classes moyennes veulent comme un droit la libre discussion philosophique » (cf. p. 144-145).

recteurs, rapports qui existent quelque part, soit au ministère de l'instruction publique, soit aux archives nationales. C'est seulement au prix d'une pareille recherche qu'on pourra déterminer exactement les effets de la loi de 1850 et la comparer avec la loi de 1833 qu'elle a remplacée.

Quoi qu'il en soit, il ressort dès maintenant de l'étude de M. M. cette conclusion très nette, encore qu'implicite, c'est que la préoccupation essentielle d'où est née la loi Falloux, c'est-à-dire la pensée de soumettre l'enseignement à la direction de l'Église dans un but de sauvegarde sociale, cette préoccupation était à peu de chose près partagée également par les adversaires comme par les partisans de la loi. Le seul désaccord irréductible entre les uns et les autres, entre M. Wallon et M. Thiers, entre M. de Falloux et M. Barthélemy Saint-Hilaire, c'est que ceux-là faisaient crédit à l'Université et lui maintenaient leur confiance, tandis que ceux-ci au contraire la rendaient responsable de la propagande des idées subversives et entendaient la faire surveiller de près par l'Église et lui enlever son monopole. Ce n'est pas la loi Falloux qui a fait les deux jeunesses, ainsi que le répète M. M. après tout le monde. La coupure a des causes plus profondes et plus générales, des causes sociales. Une simple loi n'est pas capable à elle seule de produire de telles conséquences sur la vie d'un grand pays ! Si Cavaignac avait gouverné à la place de Louis-Napoléon, je ne crois pas que le cours des choses aurait beaucoup changé. Nous n'aurions pas eu la loi Falloux, soit ! mais nous aurions eu une loi Wallon ou une loi Barthélemy Saint-Hilaire qui aurait sans doute maintenu une Université plus forte, mais une Université toute imprégnée de catholicisme. Ce n'est pas l'Université, c'est le Parlement qui a fait l'enseignement laïque. M. M. me paraît l'avoir trop oublié. C'est l'écueil des travaux de détail que la perspective leur fait facilement défaut.

Albert Mathiez.

The Consular Service of the United States, by Chester Lloyd Jones (Publications of the University of Pennsylvania, Series in political economy and public law n° 18), Philadelphia, John C. Winston C°, 1906, 1 vol. in-8°, 126 p.

« L'objet de la présente monographie, dit M. Jones (p. v), est d'esquisser l'histoire du service consulaire des États Unis et de signaler spécialement le développement de ses rapports avec le commerce ». Il se fait surtout l'écho d'un mouvement datant de 1897, et qui s'est traduit par de nombreuses pétitions demandant au Parlement la réorganisation du corps consulaire (p. 30). Après un historique abrégé, M. J. insiste sur la transformation du commerce américain qui, sous l'influence de l'augmentation de la production industrielle, se tourne de plus en plus vers l'extérieur en quête de marchés à conquérir, et qui a

besoin en conséquence des conseils et de l'aide des consuls. Il passe en revue les services consulaires européens pour y trouver des enseignements, et ce serait un exemple à suivre en tout pays. Ce rapide examen n'est pas défavorable aux agents français; pourtant on pourrait dire d'eux, comme de la majorité de leurs collègues étrangers, que leur utilité, au point de vue commercial, est « grandement limitée par leur instruction première et l'organisation défectueuse du service » (p. 107). Dans un appendice, on lit une loi, votée par le Sénat américain le 30 janvier 1906, qui accorde satisfaction à l'auteur sur quelques points. L'ouvrage est très documenté et M. Jones termine chaque chapitre par une bibliographie qui pourra être précieuse à ceux qui voudront approfondir le sujet.

A. Biovès.

— Le traité *Pirqué 'aboth*, de la Mischna, offre un intérêt particulier à raison des rapprochements que l'on peut faire, soit pour ce qui regarde le fond, soit pour ce qui regarde la forme, entre certaines sentences des anciens docteurs juifs et divers passages du Nouveau Testament, spécialement des Évangiles. C'est ce qui a déterminé M. P. Fiebig à en donner une traduction accompagnée de notes critiques (*Pirque 'aboth, Der Mischnatractat, « Sprüche der Väter », ins Deutsche übersetzt*, Tübingen, Mohr, 1906; in-8° 43 pages). Très utile publication. — A. L.

— Nouvelle et intéressante étude du P. V. Zapletal sur l'histoire de Samson (*Der biblische Samson;* Fribourg, Gschwend, 1906; in-8°, 80 pages). Bonne traduction; remarques originales sur le caractère métrique des discours; scepticisme assez justifié à l'égard des interprétations mythologiques tentées jusqu'à ce jour sur cette curieuse légende. — A. L.

— M. L. Venetianer propose une nouvelle explication de la fameuse vision d'Ézéchiel (*Ezechiels Vision und die salomonischen Wasserbecken*; Budapest, Kilian, 1906; in-8°, 40 pages). Il entreprend d'abord de rectifier le sens du mot *ofan* dans la description des récipients qui étaient adjoints à la mer d'airain dans le temple de Salomon. On croyait ces récipients montés sur roues; mais *ofan* signifierait « rigole »; les récipients auraient été rattachés au grand réservoir et entre eux par des rigoles. Par suite, il n'y aurait pas non plus de roues dans la vision d'Ezéchiel, mais un seul être à quatre têtes, entouré à mi-hauteur d'une rigole en demi cercle figurant l'eau vive du temple, et surmonté d'un autre demi-cercle figurant le firmament. Comme tout cela ne va pas sans d'assez nombreuses corrections dans les textes et ne donne pas, pour finir, une représentation bien satisfaisante, on peut craindre que l'hypothèse de M. V., nonobstant certains rapprochements ingénieux, ne trouve pas beaucoup de crédit. — A. L.

— Dans son livre : « *Chez les ennemis d'Israël* (Paris, Lecoffre, 1906; in-12, 331 pages), p. 242, M. A. Dard vante « la savoureuse amertume du frais breuvage que les fils de la blonde Germanie fabriquent à la perfection ». Souvenirs de voyage écrits dans le même style que cet éloge de la bière. Défiance insuffisante à l'égard des traditions légendaires. Détails archéologiques intéressants. L'auteur aurait dû se borner à dire, sans affectation littéraire, les remarques et impressions qu'il a recueillies « dans la terre de Huss » et « au pays des Philistins ». — A. L.

— Il faudrait une compétence à peu près universelle pour critiquer l'ouvrage de M. *Victor du* Tholonet sur *L'incessante évolution* (Paris, Revue *les idées et les livres*, 1905; in-12, vii-344 pages). Mais il aurait fallu sans doute, et à plus forte raison, une telle compétence pour l'écrire. M. du T. n'a pas du reste pris le sujet dans toute sa largeur; il entend surtout par évolution le progrès matériel et l'influence plutôt fâcheuse qu'il lui attribue sur les mœurs; il touche un peu à toutes les questions d'ordre pratique, mais non au mouvement des idées, au progrès scientifique; sans qu'il le dise expressément, on voit qu'il admet que certaines choses, la religion par exemple, ne doivent jamais changer; il voudrait qu'on rajeunît « quelque peu l'enseignement »..., en accordant « plus de place au romantisme »; il est partisan de l'expansion coloniale et met son espoir dans la sociologie. Plus de bonnes intentions que de profondeur. — Z.

— Le livre de M. H. W. Garrod sur la religion des braves gens (*The religion of all good men*; London, Constable, 1906; in-8°, xi-229 pages) est une collection d'articles sur divers sujets d'histoire religieuse et de philosophie morale, qui sont dominés par la même idée d'une religion naturelle. Le principal a pour objet la mission de Jésus, qui ne se serait pas présenté comme le Messie d'Israël, mais seulement comme le précurseur du Messie. Thèse déjà soutenue en ces derniers temps, mais qui ne s'appuie guère que sur des présomptions indémontrées ou des inductions hâtives. M. G. allègue l'emploi impersonnel de la formule « Fils de l'homme », sans avoir peut-être examiné d'assez près la question de son authenticité dans les divers passages où elle se rencontre. — Z.

— La librairie Mohr (P. Siebeck) de Tübingen vient de publier une dissertation de M. E. Hesselmeyer intitulée *Hannibals Alpenübergang im Lichte der neueren Kriegsgeschichte*. La théorie de l'auteur est une conciliation entre les partisans du Mont Cenis et ceux du Petit Saint-Bernard. Le gros de l'armée avec Hannibal aurait traversé le premier, Magon avec la cavalerie, le second. Il est des questions qui feront couler encore beaucoup d'encre. — R. C.

— La très active *Biblioteca storica del risorgimento italiano* de MM. Cusini et Fiorini donne une nouvelle édition de la *Guerra combattuta in Italia negli anni 1848-9* (Rome-Milan. Albrighi, Segati et Cie; 3 fr. 50). Cet ouvrage de Carlo Pisacane est curieux par la discussion des opérations militaires, par l'esprit dans lequel il est écrit; l'auteur y soutient que l'affranchissement de l'Italie avait pour condition nécessaire la conversion préalable de la nation à la république et au socialisme. Mais la nouvelle édition n'est qu'une reproduction du texte auquel on s'est borné à joindre le testament politique écrit par Carlo Pisacane au moment d'entreprendre la malheureuse expédition de Sapri en 1857. Mais on cherchera en vain une note sur les faits et les jugements énoncés par Pisacane ou simplement un résumé de sa biographie. — Charles Dejob.

— Notre collaborateur M. Charles Joret, préparant depuis plusieurs années une biographie du botaniste et traducteur *Auguste Duvau*, prie les érudits, qui connaîtraient quelques documents relatifs à cet écrivain ou à sa famille, de vouloir bien les lui signaler.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 8 octobre — 1906

FADDEGON, Le commentaire de Çamkara. — BRUGMANN, Morphologie, 2ᵉ éd. — Marie LOKE, Les versions néerlandaises de Renaud de Montauban. — Lavisse, Histoire de France, IV-VI, p. COVILLE, PETIT-DUTAILLIS, LEMONNIER, MARIÉJOL. — VERMALE, Les biens ecclésiastiques nationalisés du Rhône. — COLMO, Principes sociologiques. — WAXWEILER, Esquisse d'une sociologie. — PRINS, L'esprit du gouvernement démocratique. — DOFLEIN, En Extrême-Orient. — BOURGET, Études et portraits. — FUCHS, Le bien et le mal. — W. MONOD, Aux croyants et aux athées. — GIRAN, Paroles de sincérité.

Çamkara's Gitâbhâshya toegelicht en beoordeeld..... door Barend FADDEGON. — Amsterdam, Faddegon, 1906. In-8, 116 pp.

Cet estimable ouvrage est une thèse de doctorat de l'Université d'Amsterdam. En vue de préciser le caractère et la méthode du commentaire que Ça*m*kara, le grand maître du théisme hindou, a superposé au vague et splendide panthéisme de la Bhagavad-Gîtâ, l'auteur collationne avec une analyse rapide du texte les points qu'il envisage comme essentiels dans l'exposé philosophique du commentateur. En somme, l'impression qui se dégage de ce travail est bien celle qu'on éprouve dès la première lecture de l'œuvre elle-même, à savoir que la Bhagavad-Gîtâ est un admirable poème, — qui gagnerait à être écourté de moitié, — mais enfin un poème et non pas un traité technique, et que, en le commentant comme un traité technique, en s'efforçant de pallier les antinomies échappées à l'inspiration poétique, qu'aurait exclues un sévère exposé doctrinal, Ça*m*kara a nécessairement donné dans les subtilités et les interprétations forcées dont est coutumier l'esprit hindou et dont un esprit occidental même n'aurait pu se garder dans l'accomplissement d'une tâche aussi désespérée.

V. HENRY.

Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen, von K. BRUGMANN und B. DELBRÜCK. Zweiter Band : Lehre von den Wortformen und ihrem Gebrauch, von K. BRUGMANN. Erster Teil : Allgemeines, Zusammensetzung (Komposita), Nominalstämme. Zweite Bearbeitung. — Strasbourg, Trübner, 1906. In-8, xvj-688 pp. Prix : 17 mk. 50.

Comme la seconde édition de la *Phonétique* de M. Brugmann, l'édition refondue de sa *Morphologie* est à tous égards un livre nouveau : non pas seulement en ce que l'ordre des matières y est entièrement changé, et en ce que — cela va sans dire — tous les progrès

accomplis depuis quinze ans par la linguistique indo-européenne y sont consignés et appréciés avec la haute compétence d'un savant auquel en revient d'ailleurs la plus large part; mais nouveau vraiment par l'esprit de synthèse qui le domine tout entier et y apparaît comme la récompense de trente ans de patiente analyse. Cet esprit s'accuse dès le début par une magistrale introduction de 50 pages, où les principes généraux de l'étude de la dérivation, tels qu'ils se déduisent des faits observés en morphologie indo-européenne, et tels aussi qu'ils peuvent s'appliquer à celle de toute langue humaine, sont exposés et justifiés avec une précision et une lucidité auxquelles aucun linguiste n'était encore parvenu. L'idée dominante, qui n'appartient pas en propre à l'auteur, mais qu'il a le mérite de poursuivre avec une impeccable logique d'un bout à l'autre de son exposition, c'est que les mêmes forces productives que nous voyons aujourd'hui à l'œuvre dans le langage y ont été, identiques à elles-mêmes, de tout temps, et que, par ainsi, des formations qui nous apparaissent primaires, — suffixes [1] *-o-*, *-â*, *-yo-*, etc., — furent en indo-européen, pour la plupart, aussi nettement secondaires que le sont en français ou en allemand des mots tels que *vendable* [2] ou *lesbar*. Dès lors, si le nom du « thème » (*Stamm*) continue à subsister, la notion abstraite que ce nom représente, — et dont, il y a près de vingt ans déjà, avec une prescience singulière, M. Havet réclamait la disparition [3], — s'efface dans le flottement de la limite indistincte où s'agglutinent et se confondent des éléments à la fois thématiques et suffixaux : ce n'est plus sur un « thème » que se construisent les dérivations même les plus primitives, mais souvent sur une forme casuelle ou adverbiale, sur un mot tout fait; et ainsi, sans le moins du monde verser dans la « glottogonie », M. B. nous fait pénétrer la genèse des atomes crochus du langage beaucoup plus loin que nul autre avant lui.

Soit, par exemple, un rapport aussi simple que celui de sk. *svápnas*, gr. ὕπνος, lat. *somnus*. Depuis qu'il existe une linguistique méthodique, il a déjà passé par quatre étapes successives. Au temps de Bopp et même encore de Schleicher, on ne se serait pas fait trop de scrupule

---

1. On sait que M. B. proscrit ce terme et le remplace par le mot « Formans » que M. Meillet a heureusement traduit par « morphème ». Le suffixe, en effet, en tant qu'opposé à la racine, est comme elle une abstraction pure; le morphème, une réalité concrète et saisissable, un *conglutinat* d'éléments d'origine diverse, dont seule l'analogie créatrice a fait un tout en les transportant en bloc, arbitrairement, d'une formation à une autre : dans l'anglais *read-a-ble*, *-ble* est, si l'on veut, suffixe, en tant que nous envisageons comme tel le latin *-bili-*, mais *-a-* est un élément emprunté au type *amia-ble*, et l'ensemble constitue le morphème *-able*.

2. Il est regrettable que les exemples que M. B. tire du français ne soient pas tous aussi sûrs que ceux que sa vaste érudition demande à d'autres langues : le mot *finable*, qu'il semble reproduire avec quelque complaisance (p. 123, etc.), n'a jamais eu beaucoup de vie et n'en a plus du tout aujourd'hui, et « *envoi* de *envoyer* » aurait avec avantage remplacé « *renvi* de *renvier* » (p. 18).

3. Cf. *Revue critique*, XXVII (1889), p. 48.

d'insérer le signe = entre ces trois quantités. Plus tard, on y sut distinguer deux ou peut-être trois états de la racine; mais lequel, en l'espèce, était indo-européen? Car enfin il n'était pas vraisemblable que nos premiers parents, pour dire « sommeil », eussent trois mots presque pareils : **swépnos*, **súpnos*, **swópnos*. Et, s'ils n'en avaient qu'un, comment deux langues issues de la leur avaient-elles créé les deux autres? La théorie des apophonies de déclinaison et de conjugaison a surgi à point pour niveler ces dualités raboteuses. Et maintenant, voici que la théorie des « bases » radicales, beaucoup moins élastique et aventureuse — je m'empresse de le dire — chez M. Brugmann qu'elle n'apparaît chez M. Hirt, concilie en une synthèse supérieure nombre d'antinomies superficielles notablement plus choquantes que celle de la triade ci-dessus. Ce qu'y gagne la vue d'ensemble du domaine indo-européen, le lecteur le pressentira mieux que je ne saurais le définir. Quelles clartés nonvelles en rejaillissent sur chaque détail, il le constatera avec admiration presque à chaque page, et surtout lorsqu'auront paru les index alphabétiques, qui feront de ce livre — tant les exemples y sont multipliés — une sorte de lexique d'étymologie indo-européenne [1].

Mais l'étymologie comporte, parallèlement à la filière des formes, celle des significations, et l'auteur ne l'oublie jamais : non seulement, dans tout le cours de sa morphologie, il prend soin de subordonner la fonction à la forme; il consacre en outre les cent dernières pages de son livre à une sorte de revision en sens inverse, où il reprend chacun des morphèmes au point de vue de sa signification, subordonnant ici les formes à la fonction [2], et jette les premières assises d'une sémantique vraiment scientifique, dont les principes pourront avec les progrès de la linguistique générale s'étendre à d'autres domaines moins explorés [3].

La correction matérielle est, comme toujours, irréprochable : à peine pourrait-on çà et là relever quelques lapsus insignifiants, qui eussent échappé à la chasse aux *errata* [4].

L'adultère du mari ne comptant pas dans les sociétés primitives, il n'y a pas lieu de croire que ce soit au masculin (p. 18 et 74) que l'adjec-

---

1. Obligé de me borner, je cite cependant, à titre d'illustration typique (p. 526), la double énigme du lat. *anser* — absence d'*h* initial et syllabe *er* finale — qui se résout avec une élégante aisance.

2. On s'étonne de ne pas rencontrer dans cette section un paragraphe qui traite de la numération; les numéraux sont pourtant bien des thèmes nominaux. M. B. a eu sans doute ses raisons pour les rejeter ailleurs, mais il nous les devait.

3. Je signale notamment : à titre de généralité, les pages 582 à 598; à titre d'application à un cas donné, la p. 657, dont toutefois la délicate psychologie ne me paraît pas exempte de quelque subtilité.

4. Il manque parfois un trait d'union que le lecteur suppléera sans peine : p. 34, l. 16; p. 66, l. 2 du bas; p. 84, l. 14 du bas, etc. P. 127, l. 12 du bas, lire « rauschend ». P. 221, l. 1, lire *séd-ium*. P. 333, l. 4, lire * *swésor*. P. 334, l. 7, lire

tif *adulter* ait fait sa première apparition [1]. — L'acception locale de *ob* n'a pas « disparu à l'époque classique » (p. 39) : il signifie encore « devant » dans Cicéron. — Un *ultra*, en français, n'est pas « un ultra-libéral », mais tout le contraire (p. 41). — P. 66 ou 78, on attendrait, sinon une explication, au moins une mention du type gr. ἀργι-. — P. 88, l'explication de *ciniflô* par *qui cinerem flat* me semble trop accorder à l'étymologie populaire : je ne doute pas que les Romains ne l'entendissent ainsi ; mais en réalité *ciniflô* « coiffeur » est une corruption d'un emprunt grec dont le premier terme était κίκιννο-. — P. 123 (et cf. p. 273), la contre-partie du lat. *pôpulneus* à double suffixe méritait d'être citée : c'est *fraxinus*, adjectif de matière sans suffixe (*fraxina virga* Ov. Her. XI. 76). — A propos du passage de la déclinaison consonnantique à la déclinaison vocalique (p. 130), conjecturé en arménien, germanique et balto-slave, il y avait lieu de montrer le procédé en œuvre dans les prâcrits, et notamment en pâli, où il se laisse saisir à vue d'œil. — P. 158 et ailleurs, l'auteur ramène assez fréquemment le lat. *triduom* sans nous éclairer sur la cause de la longueur de l'*i*. — P. 206, πρῶτος et πρᾶτος, contractés de * *prowatos*, tandis que dans sa *Phonétique* (p. 843) M. B. pose * πρωατος : il faudrait concilier cette contradiction. — Il n'y a aucun argument à tirer de l'adjectif *mahishvant* (p. 218) : dans toute la littérature sanscrite, il ne se présente qu'une seule fois, au masculin en épithète à un substantif neutre, dans de telles conditions, dès lors, qu'une correction, d'ailleurs très simple, semble irrésistiblement s'imposer [2]. — Le substantif féminin *krmi* (p. 219) existe autrement que comme nom de rivière [3]. — On regrette de voir abandonner (p. 237) la séduisante équation lat. *flâmen* = sk. *brahman-*. — Les noms du fer diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre, mais il y en a un qui est commun au celtique et au germanique, et l'on demeure d'accord que les Germains ont appris des Celtes à forger le fer (p. 281); néanmoins M. B. n'estime pas que le nom du métal ait passé de ceux-ci à ceux-là. On conviendra que c'est du moins le plus probable. — P. 321, sk. *atharyûs* « flamboyant » sens purement hypothétique [4]. — Même observation pour *bharîtram* « bras » (p. 341), qui, dans l'unique passage védique où il figure (R. V. III. 36.7), doit bien plutôt, vu l'antithèse qu'il fait à *pavîtram*, désigner un instrument quelconque [5]. — P. 371, en dépit de l'étymologie, la seule forme attestée est lat. *curûlis*. — P. 393, φέριστος rattaché à la racine de φέρω ?? — Si l'on restitue δροτῆτα « virilité » (p. 418), que je

φρήτηρ. P. 394, l. 3 du bas du texte, « adjektivischer ». P. 621, l. 5 du bas, je suppose que le mot « wieder » ne devrait pas être en italiques.

1. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 448.

2. R. V. VII, 68. 5, et cf. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 90.

3. Sous la graphie *krimi* (oxyton) « ver femelle », opposé à *krimi* « ver mâle », A. V. V. 23, 13 a-b.

4. Cf. P. W. et p. w. s. v.

5. Le mot revient encore p. 590.

juge, comme l'auteur, être la forme phonétiquement correcte, les deux vers de l'Iliade (Π 857 = Χ 363) offrent une coupe tout à fait insolite qui offense l'oreille : je croirais volontiers que dès le temps d'Homère le mot correct était devenu * ἀδροτῆτα par semi-contamination de ἀνδρός. — De propos délibéré (p. 440), M. B. place sous une seule et même rubrique les thèmes grecs en -τυ- (υ long et féminins) et les latins en *-tu-* (*u* bref et masculins). On ne saurait pourtant se défendre du soupçon qu'ils relèvent de deux catégories phonétiques et morphologiques sensiblement différentes, et que les thèmes latins en *-tût-* (cf. p. 453) offriraient une corrélation plus approchée. — Un *yájus* (sk. véd.) n'est pas « une oblation » (p. 534), mais exclusivement « une formule sacrificatoire ». — La forme μᾶλιον, au moins la première fois qu'elle se rencontre (p. 557), ne devrait-elle pas être notée comme dialectale (laconienne)? — Si les noms indo-européens du « père » et de la « mère » avaient été tirés des vocables enfantins *pa* et *mâ* par addition du suffixe de * *bhráter* (p. 588), ne devraient-ils pas être paroxytons comme ce dernier mot? — P. 618, σπενδόνη « fronde » est sans doute une faute d'impression. — P. 639, l'on nous avertit qu'on néglige l'infinitif gaélique, parce qu'il n'a point dépouillé sa nature nominale; mais je ne pense pas qu'il en soit de même de l'infinitif brittonique, auquel on eût pu consacrer un bref alinéa. — Bien avant M. Pischel (p. 646), Bergaigne avait revendiqué pour le védique *vrá* le sens de « femelle » [1]; et, du moment que ce sens est admis, il n'y a vraiment aucune raison, sous prétexte qu'il existe un mot *vrâtam* « troupe », de supposer que *vrá*, lui aussi, a désigné une collection avant de se restreindre à une acception d'individualité : *vrá* peut fort bien relever de la même racine que son masculin *varás* « épouseur » [2]. — Le *tablinum* romain (p. 649) n'est pas « une galerie de tableaux », mais « un hangar en planches » [3] disposé à l'arrière de l'atrium. — P. 669, à propos de παχυλός, etc., on attendrait un rappel du comparatif atténuatif. — La discordance grammaticale par accord logique (allemand *die Fräulein*, p. 672) est courante chez les comiques latins pour les noms de courtisanes : *mea Planesium*.

Les lecteurs de ma génération, témoins jadis de la levée de boucliers qui salua les premiers essais de l'école soi-disant néo-grammaticale, ne fermeront pas ce livre, avidement parcouru, sans une impression de soulagement, et presque de fierté : quand la linguistique, désormais consciente de sa méthode, déclara vouloir s'attacher rigoureusement au principe de la constance des lois phonétiques, de bonnes âmes la plaignirent de s'être coupé les ailes ; on peut voir aujourd'hui

1. Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 306, et *Quarante Hymnes du R. V.*, p. 14 i. n. (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 14).
2. Quoique le *Lexique* de M. Uhlenbeck soit muet sur cette étymologie.
3. Mau, *Privatleben der Römer*, p. 220.

que, si elle s'est interdit les volètements papillonnants, c'était pour s'enlever d'un essor plus puissant et plus sûr.

V. Henry..

Les Versions néerlandaises de Renaud de Montauban, étudiées dans leurs rapports avec le poème français, par Marie Loke, professeur à l'école secondaire de jeunes filles de La Haye. Thèse de doctorat d'Université présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse. Toulouse, Privat, 1906.

Mademoiselle Marie Loke, qui a déjà rendu service aux études françaises en Hollande par une traduction, excellente sous tous les rapports, du beau livre de M. Bédier sur *Tristan et Iseut*, aborde dans sa thèse un problème qui intéresse la littérature hollandaise autant que la littérature française. Quelle est la place qui revient au *Renaud de Montauban* hollandais dans l'histoire de la légende de Renaud ? Jusqu'à présent les versions néerlandaises de *Renaud* avaient été étudiées en elles-mêmes, on avait fait quelques rapprochements plutôt timides et isolés entre les textes néerlandais et le texte français, mais les rapports entre les différentes versions néerlandaises n'avaient pas encore été solidement établis, et on n'avait pas même essayé de les comparer point par point avec le poème français. Voilà ce que Mlle Loke a entrepris de faire avec une précision et une sûreté de méthode qui méritent des éloges.

La première partie, qui s'occupe de la filiation des versions néerlandaises, a sans doute demandé beaucoup de travail. En effet, il a fallu une attention soutenue pour découvrir les fils ténus qui relient entre eux ces différents textes. Ce qui augmentait la difficulté des recherches, c'était l'état fragmentaire du texte néerlandais en vers ; le terrain de la comparaison était par là devenu très restreint. Aussi les rapports qui existeraient entre ce texte et le poème allemand sont-ils moins assurés que ceux que Mlle Loke a établis entre les livres populaires. Ainsi, elle est obligée d'admettre que le texte en vers « a utilisé un texte français antérieur à celui qui nous a été conservé, mais qu'il a fait aussi des emprunts à celui-ci » ; ce qui en soi n'est pas impossible, mais cependant ne laisse pas de surprendre un peu. Pourtant on reconnaîtra que l'auteur a su rendre très probable la généalogie qu'elle propose pour les versions néerlandaises. Grâce à elle, nous savons avec une quasi-certitude que les fragments en vers et la traduction allemande du poème néerlandais remontent à une source commune (x), que d'autre part les livres populaires néerlandais et allemand ont également une même origine (y), et que x et y proviennent d'un même texte primitif, qui a dû être traduit du français. Tout en rendant hommage aux travaux de ses prédécesseurs, MM. Matthes et Pfaff, Mlle Loke les complète et quelquefois les corrige. Je signale ses recherches sur les différents poèmes français que

l'auteur de la traduction allemande a dû connaître, qui sont intéressantes pour connaître l'expansion de la littérature épique française à l'étranger. Elle a, en outre, relevé avec soin les formes, parfois assez bizarres, sous lesquelles le texte allemand cite des noms propres. (Il me semble que *Bolloys* pour *Blois*, p. 48, est simplement une orthographe phonétique). Enfin, elle a établi que la traduction qui est à la source des versions néerlandaises, a dû être écrite en picard.

C'est cette traduction hypothétique qu'elle compare avec le texte français publié par Michelant, et la partie de son livre qu'elle y consacre a donc une portée plus grande que la première. Nous retrouvons ici le soin du détail significatif et la sûreté d'information qui caractérisent cette première partie. L'auteur commence par une comparaison détaillée des épisodes, qu'elle fait suivre d'une comparaison générale, et voici comment elle résume les résultats auxquels elle aboutit : « En résumé, je crois avoir démontré que, si la comparaison détaillée des différents épisodes des deux versions rend probable l'antériorité de la rédaction néerlandaise, l'analyse littéraire conduit au même résultat ». Ce résultat, je crois qu'on peut le considérer comme définitif, en le restreignant un peu ; d'ailleurs, M[lle] L. reconnaît elle-même que certaines parties du récit néerlandais sont jeunes. Indiquons brièvement les arguments sur lesquels l'auteur s'appuie : 1. Le récit néerlandais est plus voisin de la donnée historique découverte dans le temps par M. Longnon, et, à moins de révoquer en doute le bien fondé des rapprochements faits par ce savant, on sera d'avis que cette ressemblance plus grande entre l'histoire et le récit, est une présomption en faveur du caractère plus primitif de celui-ci. Ce qui distingue surtout la version néerlandaise du poème français, c'est l'absence de l'épisode des Ardennes ; or justement il n'y a, dans le récit historique, pas de place pour le séjour que les héros auraient fait dans les grandes forêts légendaires des Ardennes. 2. Le début néerlandais, contrairement au début français, présente une unité fondamentale avec la suite du roman ; comme, en outre, il contient des traits qu'on retrouve dans la traduction italienne, on peut supposer que la rédaction néerlandaise est la traduction d'un texte français qui traitait aussi les Enfances de Renaud. Enfin, les traits de folklore qu'on trouve dans les rédactions néerlandaise et italienne corroborent l'hypothèse d'après laquelle elles ont été traduites d'un texte français antérieur à celui publié par Michelant. 3. L'épisode de Saforet que connaissent seules les versions néerlandaises, ne saurait être considéré comme une interpolation du traducteur néerlandais, d'autant moins que le texte français ne l'ignore pas tout à fait.

M[lle] Loke m'a fait l'honneur de mettre mon nom en tête de son livre ensemble avec celui de l'éminent savant qui a été son président

de thèse. Je suis sûr que, comme moi, M. Jeanroy suivra avec grand intérêt la carrière scientifique de M[lle] Loke, qui a si bien débuté.

J.-J. Salverda de Grave.

Ernest Lavisse, Histoire de France (Hachette et C[ie]). T. IV, i, **Les premiers Valois et la guerre de Cent ans (1328-1422)**, par A. Coville, 1902, 448 p. — IV, ii : **Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492)**, par Petit-Dutaillis, 1902. — V, i : **Les guerres d'Italie, la France sous Charles VIII, Louis XII et François I[er] (1492-1519)**, par H. Lemonnier, 1903, 394 p. — V, ii : **La lutte contre la maison d'Autriche. La France sous Henri II (1519-1559)**, 1904, 380 p. par le même. — VI, i : **La Réforme et la Ligue. L'Édit de Nantes (1598-1559)**, par J.-H. Mariéjol, 1904, 429 p. — VI, ii : **Henri IV et Louis XIII (1598-1643)**, par le même, 1905, 493 p.

Ces trois tomes (divisés en six demi-tomes) embrassent trois siècles, les plus importants de notre histoire. Ils s'ouvrent avec l'avènement d'une dynastie féodale, chevaleresque et batailleuse, qui faillit compromettre, à plusieurs reprises, les résultats politiques obtenus par la sagesse avisée, par l'âpreté quasi-bourgeoise et l'économie mesquine des Capétiens ; ils se ferment à l'heure où le premier roi Bourbon et le ministre de son fils ont enfin réparé les fautes de leurs prédécesseurs, pansé les plaies, plié la nation à l'unité et à l'obéissance. Entre ces deux dates s'intercalent les épisodes d'un des drames les plus angoissants que jamais peuple ait vécu : l'invasion anglaise, avec ce terrible problème de savoir si la France, ou une partie de la France, ne deviendra pas une dépendance d'une île perdue dans les brumes du Nord ; contre une royauté incapable, gaspilleuse et parfois démente, le soulèvement des masses populaires qui tâchent, mais sans assez de suite dans leurs velléités fébriles, de se gouverner elles-mêmes ; le déchirement en deux camps d'une noblesse trop nombreuse ; contre l'étranger et contre les partis, l'admirable floraison du patriotisme ; le lent travail de reconstitution de l'institution monarchique, mené de pair avec une extension démesurée de la puissance française au dehors ; la découverte de l'Italie, l'émerveillement éprouvé par nos barbares d'outre-monts devant les palais de Venise et les ruines augustes de la Ville Éternelle ; cet admirable renouveau de l'humanité qu'on a si bien baptisé du nom de Renaissance ; puis l'universel ébranlement des consciences et, au milieu des luttes pour les saintes libertés de l'âme, le subit et sauvage réveil des passions féodales ; enfin le retour de l'ordre : la lassitude et la misère engendrant le loyalisme, une royauté absolue qui fonde sur la fidélité laborieuse de ses sujets une puissance sans précédent, les débuts de l'hégémonie française sur le continent européen. Au milieu de tout cela, ou plutôt sous la chatoyante broderie où se dessinent les évènements et les personnages, la trame serrée d'une évolution sociale qui de la France féodale fait lentement sortir un peuple de robins et de bourgeois, qui commence l'émancipation

du paysan et l'enracine à la terre, qui ruine les institutions industrielles médiévales et prépare l'avènement du capitalisme.

Quatre auteurs seulement se sont partagé cet immense sujet, d'un intérêt aussi européen que français. Ce nombre relativement restreint de collaborateurs permet à l'*Histoire de France* de M. Lavisse d'unir deux mérites en apparence inconciliables : la spécialité des compétences, l'unité de composition et de ton. Ce livre « à consulter » est en même temps un « livre de lecture ». D'autant plus que, malgré les diversités inévitables, on sent circuler à travers ces volumes le souffle d'une même volonté maîtresse. Le choix des larges divisions ; le soin apporté aux indications bibliographiques, sommaires, mais suffisantes et parfois même critiques ; une place égale toujours réservée à l'exposé narratif des faits et à la description des états sociaux ; tout, jusqu'à la façon dont sont conçus et rédigés les titres marginaux, montre que les auteurs ont dû obéir aux lois d'une unité supérieure. Là est le principal mérite de cette collection, ce qui la distingue heureusement de plusieurs entreprises similaires.

La tâche qui s'imposait à M. Coville était des plus délicates : dans un livre destiné au grand public et d'où est banni tout appareil de références, aider le lecteur à se retrouver au milieu des intrigues dynastiques et diplomatiques, des expéditions et des batailles, de la guerre de Cent ans. L'auteur n'a pu éviter tout à fait ni les longueurs ni les sécheresses. On ne trouvera ni les unes ni les autres dans sa description de l'état économique de la France au début du XIVe siècle. Son petit diptyque de la vie rurale normande alors et aujourd'hui (p. 21), sa description de Paris, sont d'excellents morceaux. Tout au plus leur reprochera-t-on leur nuance un peu optimiste. Si la France de 1328 était à ce point prospère, comment comprendre (p. 131) que « la guerre, bientôt, avait tout changé »? Comment expliquer la Jacquerie? Comment rendre compte des efforts de ce Marcel sur lequel M. Coville porte un jugement modéré, net et ferme, et qu'on peut croire définitif : « Pour condamner Étienne Marcel, il faudrait approuver tout ce régime de gouvernement, toutes ces mauvaises mœurs contre lesquelles il s'est révolté »[1].

Le demi-tome de M. Petit-Dutaillis s'ouvre par une description du gouvernement anglais dans la France du Nord de la Loire : la plupart des historiens qui l'ont précédé s'en tenaient presque exclusivement au « roi de Bourges ». On verra chez celui-ci comment la sagesse de Bedford (était-ce vraiment sagesse, n'était-ce pas plutôt simple incapacité d'une âme féodale de s'élever au dessus du concept de transfert de suzeraineté?) laisse intacts les organes administratifs, abandonne

1. L'extrême correction des volumes de cette collection nous autorise à signaler, p. 186, un lapsus qui s'explique par une imprudente modification sur épreuves : « il apportait en ces matières un esprit... et comme *par* un instinct... », et p. 365 : un « tâche-t-il » qui n'est pas français. En 400 pages, c'est peu.

les fonctions civiles à des Français, d'ailleurs « Bourguignons » ; ce n'en est peut-être pas assez pour ruiner (p. 6, n. 1) l'hypothèse de Stubbs, à savoir que la victoire définitive des Anglais aurait changé le sort de la France.

« Ce que pensaient les Français de la domination anglaise », M. Petit-Dutaillis le demande au *Bourgeois*, à Robert Blondel, à Alain Chartier, à des opuscules anonymes. Sur la radieuse apparition de Jeanne, il dit excellement ce qu'il y avait dire, démêle avec soin l'histoire et la légende, quoique son parti-pris d'impassibilité le défende mal contre toute émotion.

Mais ce qu'il y a encore de meilleur dans l'œuvre, c'est, en 100 pages, le tableau de la société après la guerre de Cent ans : « la misère et le travail » ; les gueux et les étudiants ; les paysans, la constitution des petits domaines et des parcelles, les friches qui ont besoin de bras, la hausse des salaires et des fermages, les affranchissements ; les métiers libres et corporatifs, l'extension de la jurande ; le commerce et la formation de la bourgeoisie ; ce que deviennent la noblesse, l'Église ; le mouvement intellectuel ; et comment la royauté canalise toutes ces forces vives : cette synthèse est un morceau de tout premier ordre, après lequel le « Louis XI » paraît un peu rapide. Le sujet y est comme étriqué et même morcelé par la réapparition des mêmes rubriques, « politique économique, lettres et arts à la veille des guerres d'Italie ». Il semble que cette fois on ait voulu décidément faire tenir trop de matière en un seul volume, et que l'auteur en ait été gêné.

Je serais plus à l'aise pour parler des deux tomes confiés à MM. Lemonnier et Mariéjol si je ne l'avais fait ailleurs. Je ne pourrais que me répéter, louer l'harmonieux équilibre qu'établit M. Lemonnier entre ses récits et ses tableaux. Il résume fort bien l'état actuel de nos connaissances sur les débuts de la Réforme, encore qu'il indique insuffisamment le rôle qui revient aux influences du dehors. Il nous donne de multiples raisons de ne pas croire, avec de Luynes, Muntz, Delaborde et L.-G. Pélissier, que les guerres d'Italie étaient dans la vraie tradition française, et de juger, avec Courajod, qu'il y a dans la Renaissance française autre chose qu'une importation italienne. Spécialiste de l'histoire de l'art, M. Lemonnier semble avoir été comme écrasé sous le poids de ses richesses : ici, et dans ses chapitres d'histoire littéraire, plus de noms, de titres et de dates que de ces idées qui illuminent une évolution intellectuelle.

Comme celle de M. Petit-Dutaillis, l'œuvre de M. Mariéjol se détache, sur l'ensemble, avec un vif éclat. Ce n'est pas que M. Mariéjol se dépouille de ses préoccupations d'homme du XX[e] siècle et s'installe dans l'âme même de ses personnages : sa verve quelque peu ironique l'entraîne plutôt à les regarder du dehors. Mais comme il les fait bien comprendre, comme il nous en donne la pleine et claire intelligence ! C'est avec des phrases des pamphlets, des mémoires, des correspon-

dances, des documents officiels qu'il les peint et qu'il les juge; et ces extraits, choisis avec bonheur, soulignés d'un sourire qui est à lui seul un commencement de critique, donnent à son récit une saveur piquante. Il nous conduit d'une main sûre à travers le dédale des guerres civiles et l'on s'étonne, après l'avoir suivi, de trouver le chemin si facile. Son impartialité, qui n'est peut-être pas absolument exempte d'un certain mépris gouailleur pour les théologastres de tout acabit, lui a valu les attaques des catholiques et des protestants. Son Henri IV est dessiné d'une main fine, sympathique et pourtant sévère. De Richelieu il nous donne, non un de ces portraits en pied qui ne sont fidèles pour aucune date, mais une série d'esquisses où l'on voit « l'évêque le plus crotté de France » s'acheminer à la vraie grandeur. Son goût pour l'histoire politique, plus exactement pour la psychologie politique, ne l'empêche pas de nous exposer congrûment l'histoire économique, commerciale, coloniale, industrielle — si féconde en ces temps qui préparent et annoncent Colbert — et l'histoire intellectuelle.

Tels quels, ces trois tomes forment un tout excellent qui ne fait pas moins d'honneur au directeur de l'entreprise qu'aux quatre bons ouvriers auxquels il a confié cette part du travail. On remarquera que, sur eux quatre, il y a trois professeurs de nos Universités provinciales : cela n'empêchera pas le bon public de continuer à croire et à dire toute science et tout talent exclusivement et à toujours enfermés entre les murailles d'une seule ville de France.

Henri HAUSER.

François VERMALE. **Essai sur la répartition sociale des biens ecclésiastiques nationalisés (département du Rhône).** Paris, F. Alcan, 1906. In-8 de 146 pages.

Cette thèse de doctorat en droit, annoncée dans le recueil Charléty, dont il a été rendu compte ici même, ne remplit qu'imparfaitement l'attente du lecteur. Ce qu'une étude de ce genre doit se proposer avant tout de mettre en lumière, c'est 1° quelle était, avant la vente, l'importance territoriale et la valeur approximative (capital, revenus) de la propriété ecclésiastique, par rapport aux autres propriétés, seigneuriales, roturières, domaniales, etc. ; 2° quelle fut, après la vente, la répartition sociale des biens d'Église, dans quelle mesure ils augmentèrent la grande, la moyenne, la petite propriété, la propriété paysanne, la propriété bourgeoise, quelles classes et même quelles professions bénéficièrent de l'opération et à quel prix ?

Le recueil de M. Charléty permettait de répondre à la plupart de ces questions, mais pas à toutes et bien souvent, il ne fournissait que des réponses indirectes qui demandaient à être interprétées.

Pour connaître l'étendue territoriale de la propriété ecclésiastique, il suffisait de convertir les chiffres des mesures anciennes donnés dans le recueil en chiffres des mesures modernes. Le travail sans

doute fastidieux mais nécessaire, devait être fait d'abord pour chaque commune, ensuite pour chaque district, enfin pour tout le département. Il y avait lieu ensuite, pour connaître l'étendue de la propriété roturière, de consulter les rôles des tailles. M. V. avait un modèle à suivre, l'étude de M. G. Lecarpentier parue dans la *Revue historique* de mars 1898 (*la propriété foncière du clergé et la vente des biens nationaux d'origine ecclésiastique dans la Seine-Inférieure et spécialement dans le district de Caudebec*). Mais M. V., ignorant l'existence de ce travail, ne s'est pas posé une des questions capitales de son sujet.

M. V. a essayé de répondre aux autres questions. Il a recherché comment la propriété ecclésiastique avait été allottie pour la vente par les administrations de district ou de département et par les municipalités, si elle avait été partout partagée en petits lots, conformément aux intentions du législateur et dans quelle mesure. Il a montré facilement que si dans la ville de Lyon et dans le district de la campagne de Lyon, le morcellement aurait pu être poussé plus loin, en revanche dans le district tout rural de Villefranche, la division en parcelles fut intensive. Il aurait été intéressant de savoir par qui les petits lots furent achetés de préférence. M. V. a dressé pour chaque district deux tableaux, d'une part celui des acquéreurs, profession par profession, d'autre part celui des lots vendus rangés par catégories de valeurs (tant de lots de 1000 à 2000 livres, tant de 2000 à 3000, de 3000 à 4000 etc.). Par malheur, ces deux tableaux ne correspondent pas et par conséquent ne servent pas à grand'chose. Il nous importe peu d'apprendre que dans tel district il y eut 9 lots vendus de 0 à 100 l. 73 de 100 à 500 l., 93 de 500 à 1000, etc., si on ne nous dit pas immédiatement dans quelles classes de la société, dans quelles professions, ils sont passés en totalité ou en partie.

Il était indiqué de rechercher quelle fut l'étendue territoriale en même temps que la valeur globale des acquisitions de chaque catégorie d'acheteurs (paysans, citadins, commerçants, industriels, hommes de loi, etc.). Il y avait pour cette statistique des calculs assez nombreux mais assez simples à faire. M. V., qui ne doit pas aimer beaucoup l'arithmétique, se borne la plupart du temps à compter le nombre des lots acquis *grosso modo* par les ruraux ou par les citadins. Il n'entre dans aucune précision. Il constate par exemple que dans le district de Villefranche « les acquéreurs habitant Lyon deviennent propriétaires de 277 lots, les acquéreurs habitant le district deviennent propriétaires de 662 lots » (p. 102), et c'est tout. Il n'a pas eu la curiosité de calculer la superficie globale de ces lots, et de détailler leur composition en forêts, vignes, prés, etc., ni la valeur respective de chaque groupe d'acquisitions. L'unité de comparaison est pour lui le *lot*, ce n'est pas le franc ou le mètre. Veut-on savoir si les 277 lots acquis par les Lyonnais ont été payés plus cher ou moins cher que les 662 lots achetés par les indigènes du district, il faudra se reporter au

recueil Charléty et faire soi-même tous les calculs. M. V. recule devant les additions.

S'il lui arrive de se demander combien la vente des biens ecclésiastiques a produit dans le département, il se borne à additionner tels quels les chiffres des adjudications, sans les corriger chaque fois par le calcul de la dépréciation des assignats, si bien que ses totaux globaux ne représentent rien de réel.

Il était impossible d'apprécier les effets de l'agiotage sur l'opération en s'en tenant aux seuls actes de vente. Il fallait, de toute évidence, se reporter aux journaux du temps, aux papiers des administrations, aux dossiers judiciaires, etc. M. V. n'y a pas songé. Aussi a-t-il laissé dans l'ombre tout cet aspect de la question.

On conçoit mal enfin qu'une semblable étude ne se réfère pas de temps en temps aux études analogues dont d'autres régions ont été l'objet (Legeay pour la Sarthe, Rouvière pour le Gard, Forot pour Tulle, etc.). Il y avait là, semble-t-il, matière à des comparaisons instructives. Ces comparaisons ne sont même pas amorcées.

Est-ce à dire que M. V. ait perdu complètement son temps et sa peine? Ce serait injuste de le laisser croire. M. V. a établi avec plus ou moins de précision que, dans le département du Rhône, les biens ecclésiastiques se sont vendus très vite (l'opération était presque terterminée avant le 1er janvier 1792); — que les enchères furent très fréquentées et animées; — que dans le district de Lyon-ville et de Lyon-campagne, la classe ouvrière n'acheta qu'un nombre de lots infime; — qu'ici la plus grosse part des biens ecclésiastiques fut acquise non pas, comme on aurait pu s'y attendre, par la « Fabrique » lyonnaise, mais par le moyen commerce; — que dans le district de Villefranche les acquéreurs furent presque tous des gens du lieu et en grande majorité des ruraux. C'en est assez pour que cet « essai », malgré ses lacunes et ses insuffisances, émerge du fatras ordinaire des thèses de droit.

Albert MATHIEZ.

Alfredo COLMO. **Principios sociologicos**. Buenos Aires, Biedma é hijo, 1905. In-8°, 379 p.

E. WAXWEILER. **Esquisse d'une sociologie**, Bruxelles et Leipzig, Misch et Thron (Notes et mémoires de l'Institut de sociologie, fasc. 2), 1906. In-4°, 306 p.

Professeur à l'Université de Buenos Aires, M. Colmo a voulu mettre ses concitoyens au courant des progrès de la sociologie. Dans un exposé clair, et que même un lecteur étranger peut lire agréablement, il étudie le contenu de la sociologie, la définition de la société, les relations entre la sociologie et les sciences sociales. Puis il passe en revue les diverses écoles sociologiques et termine en nous faisant connaitre ses tendances personnelles.

C'est surtout à la science française que M. Colmo a demandé des

inspirations; comme son livre est vraisemblablement destiné à un légitime succès non seulement dans sa patrie, mais dans tous les pays de langue castillanne, nous ne pouvons que nous en féliciter. C'est surtout l'influence de M. Durkheim qu'il a subie, encore qu'il conserve, à l'égard de ce profond et impérieux penseur, une certaine indépendance. Non seulement il fait état des atténuations que, sous l'aiguillon de la dialectique de Gabriel Tarde, le chef de l'école objective a apportées à la rigueur de sa conception primitive, mais encore n'est-il pas loin de dire que la définition durkheimienne du *social* est un cercle vicieux.

Si le livre de M. C. est, par nature, quelque peu éclectique, celui de M. Waxweiler est, au contraire, une tentative violemment originale. Le savant directeur de l'Institut de sociologie de Bruxelles est aussi éloigné qu'on peut l'être de la conception durkheimienne. Tandis que le sociologue français (qu'on s'étonne de ne pas voir même mentionné dans la bibliographie de l'*Esquisse* [1]) semble avant tout préoccupé d'affirmer l'autonomie de sa science, de lui découvrir non seulement un objet propre et une méthode propre, mais un système propre et fermé de causalités spécifiques, M. W. fait effort pour rattacher la sociologie à la biologie, pour en faire une branche, non seulement de l'anthropologie, mais de la biologie animale, et même de l'énergétique générale. Les faits sociaux lui apparaissent comme un ensemble de phénomènes « d'adaptation des êtres à leur milieu »; la sociologie, c'est, en dernière analyse, une éthologie. Prenant à la fois aux *Colonies animales* de M. Perrier et aux *Sociétés animales* de M. Espinas, à Groos et à Brehm, à Delage et à Frazer, à Tarde comme à M. Giard, M. W. met dans sa bibliographie autant de naturalistes que de sociologues. Il étudie « le social » chez l'animal avant de l'étudier chez l'homme. Chez l'homme même, c'est surtout l'animal-homme qu'il envisage, ses réactions à l'égard du milieu, en tant que ce milieu est constitué, non seulement par les choses, mais par les autres hommes. C'est une physiologie et une pathologie, c'est aussi une embryogénie des sociétés qu'il a tenté d'écrire, en un style dur, hérissé de mots barbares [2], plus belge que français, mais d'une main singulièrement puissante.

Ce n'est pas un de ces livres qui séduisent par l'harmonieuse rigueur de la composition, mais c'est un livre qui fait penser. C'est, comme dit l'auteur, un « recueil de problèmes sociologiques, accompagnés de quelques indications pour leurs solutions, en vue de les ramener à un point de vue commun ». De ce point de vue, qui est celui des

---

1. Malgré la précaution prise (p. 12) contre toute accusation d'omission : le nom et la doctrine de M. Durkheim ne sont pas de ceux dont on puisse se dispenser de parler.

2. Je cueille : actualiste; synéthie; polymorphisme social; potentialité sociale; activités conjonctives, compétitrices, divulgatrices; idiotropisme, allophilie; impulsion catéthique, palinéthique, etc. Tout ce jargon est-il indispensable?

sciences physiques et naturelles, M. W. s'exerce à démolir les « grandioses constructions sociologiques », à enlever aux mots « leur valeur de symbole magique », à bannir de la science « toute téléologie », à ne voir que des « choses banales », c'est-à-dire de simples manifestations de la vie, là où des philosophes, qui étaient en même temps des poètes, ont vu des entités mystérieuses. A la sociologie objective, il oppose la « sociologie positive » [1].

Henri HAUSER.

De l'esprit du gouvernement démocratique. Essai de science politique par Adolphe PRINS, professeur à l'Université de Bruxelles. Collection de l'Institut Solvay. 1 vol. in-8°, 1-294 p. Bruxelles, 1905.

M. Prins a trouvé une belle définition de la démocratie moderne, ou plutôt de ce qu'elle devrait être : « De nos jours la démocratie n'est pas et ne peut pas être un état social. Elle est une pensée de justice. Elle est, dans une société d'inégaux, la protection des petits contre les grands ; elle représente, sous le contrôle de tous, la garantie des droits, des libertés et des intérêts de chacun, et la participation du maximum possible de citoyens à la réalité de la vie publique. Elle doit aussi répondre à cette idée qu'il y a dans les couches inférieures de la société des trésors de vertus, de talents et de supériorités qu'il faut attirer vers la chose publique. »

Belle définition, mais qui est singulièrement peu d'accord, tout le monde le sent, avec ce qu'est devenue la démocratie niveleuse, égalitaire, incohérente ou corrompue dans les deux mondes. M. P. emploie à démontrer et à analyser dans ses causes ce désaccord, quatre grands chapitres qui semblent être le résumé d'éloquentes leçons, chapitres où l'histoire moderne et même l'histoire antique est sommairement passée en revue et rappelée dans ses principaux faits d'organisation politique plus ou moins populaire. L'auteur en tire de sages avertissements pour nos sociétés contemporaines : il ne dissimule aucune de leurs erreurs ou de leurs défectuosités, tout en proclamant que le XIX[e] siècle est un des grands siècles de l'histoire, mais à côté ou en dépit de la démocratie « classique », conforme aux idées de Rousseau.

Si je suis généralement d'accord avec M. P. sur la critique, je le serais peut-être moins, ou moins constamment, sur les remèdes qu'il propose. Pour lui la décentralisation est le véritable frein nécessaire à l'omnipotence des majorités parlementaires ou des referendum plébiscitaires qui tendent à tout envahir. Il distingue avec raison dans

---

1. J'avoue ne pas très bien apercevoir l'intérêt que présente le *Lexique sociologique* qui occupe les p. 279-295 : l'auteur (M. Chr. Beck) a dépouillé le dictionnaire en retenant les « mots susceptibles de suggérer directement un phénomène sociologique ». Je ne vois pas trop ce qu'on gagne à aligner en colonnes les mots « s'abandonner, apôtre, cacochyme, pique-nique, sbire, tutoyer », etc. — Comme dans tout recueil de faits sociaux, il y a chez M. Waxweiler quelques « histoires de sauvages » qui auraient besoin d'être soumises à une plus sévère critique.

cette décentralisation trois catégories : gouvernement local, associations, individus ; mais il enferme l'étude du développement contemporain de chacune de ces formes de l'activité sociale en un seul chapitre, et il y faudrait des volumes. Le seul sujet du gouvernement local soulève des problèmes multiples et complexes qu'un coup d'œil sommaire sur l'Angleterre, les États-Unis et la Suisse ne suffit pas à résoudre. Les généralisations d'un Tocqueville ne sont plus aujourd'hui de mise. Nous sommes plus exigeants sur le détail des faits et des points de vue. De même l'auteur fournit des indications bien insuffisantes sur les réformes désirables ou possibles du suffrage universel « inorganisé ». Sa conclusion se ressent du vague des derniers chapitres : « Essayons d'obtenir une société raisonnable, humaine et généreuse, qui trouve des conditions de pondération, d'harmonie et de justice dans l'accord, la coopération et l'équilibre des forces dont elle dispose ». On voudrait un peu plus de précision dans un « Essai de science politique ».

E. d'E.

Franz Doflein. **Ostasienfahrt.** Erlebnisse und Beobachtungen eines Naturforschers in China, Japan und Ceylon. Leipzig et Berlin, Teubner, 1906, gr. 8°, pp. xiii, 511. Mk. 13.

Des notes et des souvenirs recueillis au cours d'une exploration en Extrême-Orient, dont le principal but était d'étudier les couches profondes des eaux japonaises avec leur faune et la distribution géographique des différentes espèces sous-marines, M. Doflein, maître de conférences à l'Université de Munich, a fait un très attachant volume. Les résultats proprement scientifiques de son voyage ont trouvé ou trouveront place dans des monographies spéciales, et si les observations et les expériences du naturaliste ont rempli, même dans le présent ouvrage, d'abondantes pages qui ne relèvent guère du cadre de la *Revue*, l'ensemble du livre, par le mérite et la variété de sa documentation, intéresse un public plus vaste que celui des zoologistes de profession. D'ailleurs les profanes eux-mêmes auront plaisir à lire et suivront sans peine ces détails d'ordre surtout biologique, très agréablement présentés, avec beaucoup d'heureuses formules.

Parti en juillet 1904, M. D., après une traversée non exempte d'incidents, a touché quelques points de l'Indo-Chine et de la Chine : Saïgon, plus occupée de plaisirs que d'affaires, station élégante de fonctionnaires et de militaires oisifs ; Hong-Kong, le joyau d'une Riviera asiatique ; Macao, où les Chinois même se sont romanisés ; Canton qui évoque le souvenir des cités des contes arabes ; Shanghaï, demi-européenne et demi-américaine. Son rare talent de coloriste a su nous donner l'impression du décor tropical et mieux encore nous faire sentir le prodigieux affairement des grouillantes villes chinoises. Il a regardé avec une vive curiosité et beaucoup de finesse ces civilisations

étrangères; il les rapproche de certaines phases de la culture occidentale et cherche toujours à les pénétrer par une clairvoyante sympathie. C'est le Japon naturellement, but de son expédition, qui occupe dans le volume de ses souvenirs la place la plus considérable. Il l'a vu autrement que la plupart des touristes, ses travaux scientifiques l'ayant amené sur des points reculés, au milieu de pêcheurs et de paysans. Au bord de la baie de Sendaï et de celle de Sagami, dans la station zoologique d'Aburatsubo, il a eu l'occasion d'étudier un Japon qui n'est pas encore le Japon d'emprunt des grandes villes, déguisé sous un vernis européen. C'est cet ancien Japon, encore tout pénétré de culture chinoise, qu'il a en très haute estime, pour son labeur, son génie industrieux et son spartianisme, plus peut-être que l'autre, le Japon moderne et belliqueux, qui est plus généralement admiré et qu'il lui a été donné d'ailleurs d'observer aussi, son séjour ayant coïncidé avec la première année de la guerre contre la Russie. En dehors de l'information scientifique, le lecteur trouvera dans ce volume sur l'organisation de l'enseignement, l'Université, les écoles, l'éducation, les enfants, dont l'auteur a toujours aimé s'entourer en leur qualité de « naturalistes nés », sur l'art ancien et contemporain, sur le sentiment de la nature des Japonais, sur leurs méthodes agricoles, etc., d'excellentes pages où le biologiste qu'est avant tout M. D. a semé plus d'un curieux aperçu. Dans sa conclusion, il ne pouvait éviter de parler du péril jaune; mais s'il le fait, c'est pour dire qu'il n'y croit pas. Il attend au contraire de ce réveil du Japon, dont les destinées ne sont pas sans analogie avec celles de l'Allemagne, un précieux bienfait pour l'Occident : « la dure et saine concurrence » qui empêche les peuples de s'énerver dans une activité trop facile.

Au retour, M. D. s'est arrêté à Ceylan dont il a exploré le nord et le centre. Son itinéraire l'a conduit à travers la ville ruinée d'Anuradhapura, près de laquelle s'élève le figuier sacré, vénéré des bouddhistes. Pendant de longues journées il a parcouru la jungle, dont la flore, les oiseaux et les papillons sont abondamment et pittoresquement décrits. Des observations de caractère très spécial mais curieuses sur certaines variétés de termites et de fourmis terminent le volume. L'auteur dans sa préface déclare s'estimer satisfait, s'il parvient à faire éprouver à ses lecteurs un peu de cette joie dont un voyage dans les tropiques remplit le savant. Il y aura, je crois, réussi : son admiration si sincère et si chaude, sa perspicacité si éveillée à découvrir les liens qui unissent par tout pays un peuple et une civilisation au monde où ils se développent, son inlassable et joyeuse ardeur au travail font que le lecteur le suit partout avec intérêt, depuis la traversée du canal de Suez jusqu'aux dernières heures qu'il passe, quelques moments avant de s'embarquer, sur la cime d'un arbre pour y observer le manège de *fourmis-tisserands*. Quatre cartes et une illustration abondante et très soignée, dûe en grande partie à des clichés ou des dessins originaux,

augmentent l'attrait du livre dont l'exécution matérielle fait le plus grand honneur à l'éditeur.

L. R.

Paul Bourget. **Etudes et Portraits.** Sociologie et Littérature. Paris, Plon, sans date (1906), in-16, p. 382. Fr. 3,50.

Une moitié des morceaux de cette troisième série des *Études et Portraits* sont des *Notes sociales*, l'autre moitié de brefs articles, consacrés à des romanciers et à des poètes, les uns et les autres écrits à des dates et à des occasions diverses. Les premiers, malgré la variété des titres et des circonstances qui les ont provoqués, sont étroitement reliés entre eux; et non pas seulement par des redites et des reprises de développements et de formules, mais parce qu'ils offrent dans l'ensemble une doctrine chère à l'auteur et pour laquelle il a trouvé d'illustres représentants avant lui ou autour de lui. Bonald, Balzac, Taine, M. Maurice Barrès lui ont tour à tour donné prétexte à exposer divers aspects de sa thèse du « traditionalisme par positivisme ». Ce n'est pas ici le lieu de la discuter, non plus que d'ouvrir un débat sur certaines interprétations un peu trop absolues des idées ou des faits qui forment la matière intéressante de ces neuf chapitres.

L'accord sera plus facile sur les morceaux d'ordre exclusivement littéraire, bien que, dans chaque groupe, littérature et politique se pénètrent souvent. Je leur trouve d'ailleurs plus de variété et même plus de vérité, plus de souplesse aussi et de profondeur dans l'analyse. Quelques-uns, ceux sur Barbey d'Aurevilly et Guy de Maupassant, ont en outre le mérite d'apporter des souvenirs personnels et des remarques où la pénétration du psychologue s'est trouvée encore servie par l'intimité de la fréquentation. Les autres, sans offrir l'attrait de cette observation directe, n'en présentent pas moins beaucoup d'intérêt. L'évolution du talent poétique de Sainte-Beuve; la technique des nouvelles et des romans de Balzac; la facture des *Misérables* de Victor Hugo et leur influence sur la mentalité de certains milieux sociaux contemporains; la passion de George Sand et de Musset, qu'il faut juger comme un cas littéraire et qui ne pouvait être que malheureuse entre « cette sœur cadette de Goethe et ce petit-cousin de Byron »; la qualité de la vision chez Pierre Loti, la manière sobre dont elle s'exprime, et à propos de ses voyages en Terre-Sainte, son scepticisme religieux — pour m'en tenir aux chapitres essentiels — ont fourni à M. Bourget l'occasion de courtes études, volontairement limitées, mais néanmoins poussées, riches en rapprochements et en souvenirs, d'un dessin net et d'une forme limpide [1].

L. R.

---

1. Les articles sur *Heine et Musset* et sur la *Maison de Goethe* renferment de légères inexactitudes : l'auteur connaît, il semble, mieux les œuvres des poètes allemands que les circonstances de leur vie; encore conviendrait-il, en citant des vers de Heine, de laisser de côté sa propre traduction si peu fidèle. P. 30, Bonald est né au Monna et non à *Millau*; p. 380, un mot de Pascal est mal cité.

Gut und Böse, Wesen und Werden der Sittlichkeit, von E. Fuchs. Tübingen, Mohr, 1906, in-8, vi-308 pages.

Aux croyants et aux athées, par W. Monod. Paris. Fischbacher 1906 ; in-12. 320 pages.

Paroles de sincérité, par E. Giran. Paris, Fischbacher, 1906 ; in-8, 260 pages.

L'ouvrage de M. Fuchs mériterait une discussion plus étendue et plus approfondie que ne le permettent les conditions du présent compte-rendu. Analyse méthodique et fine du sens moral dans ses diverses manifestations; effort pour donner à la morale une base inébranlable en l'appuyant sur la conscience individuelle ; synthèse de la morale et de la religion dans une interprétation de l'Évangile censé contenu essentiellement en la foi au Dieu-Père ; remarquable construction philosophique où l'on a peut-être envisagé trop exclusivement la psychologie de l'homme moderne, du chrétien éclairé, sans avoir suffisamment égard à l'histoire même de la moralité, à ce que l'on peut savoir de ses origines, à l'importance essentielle du facteur social, de la raison collective dans l'évolution de la morale et dans la formation de l'individu moral : telle est l'impression que donne ce livre à un lecteur arrivant de l'histoire ou de la vie commune. La morale, pas plus que la religion, ne repose uniquement sur le sentiment individuel ; elle ne se fonde pas seulement sur le désir de communion spirituelle avec les autres hommes, mais aussi sur les nécessités de la vie sociale telles que les perçoit la raison plus ou moins cultivée des individus et des groupes humains.

M. F., qui traite de l'essence et du développement de la vie morale dans l'humanité, puis de la formation de la vie morale dans l'individu, a surtout exposé ce qu'on pourrait appeler la psychologie de la morale et esquissé une théorie particulière de la morale chrétienne dans le sens du protestantisme libéral.

Le livre de M. W. Monod est moins didactique ; peut-être est-il plus original en son fond, et, si ce n'est pas une œuvre de science, c'est un document de premier ordre sur la crise religieuse du temps présent. Nombre de croyants voient tous les problèmes, sentent les embarras, souffrent le travail que l'évolution de la science et de la société contemporaine suscite à la foi traditionnelle ; mais beaucoup ne savent, ou ne veulent, ou ne peuvent dire ce qu'ils éprouvent et dans quelle direction ils se trouvent emportés. La question fondamentale est évidemment celle de Dieu. M. M. la traite ex professo dans une des cinq études ou conférences (*Que faire ? — Comment lire l'Évangile? — L'athéisme moderne est il irréligieux ? — Un athée. — Le problème de Dieu*) qu'il a réunies en ce volume, mais il y revient volontiers ailleurs et elle est sous-entendue partout. La solution qu'il propose n'est pas au-dessus de toute objection. L'idée d'un Dieu qui ne serait pas tout-puissant, indépendamment des difficultés qu'elle pourrait soulever dans l'ordre métaphysique, semble en contradiction

avec le postulat de la prière ; « l'autonomie relative » du monde introduit dans la conception générale de l'univers un dualisme qui paraît difficile à justifier rationnellement ; enfin, vouloir démontrer ce Dieu par la seule affirmation de la conscience morale, c'est-à-dire, au fond, renoncer à le démontrer, est un procédé que beaucoup refuseront d'adopter, une foi qui se met elle-même en dehors de la raison courant grand risque d'être de l'illuminisme ou une sorte d'attitude héréditaire qu'un peu plus de culture ferait disparaître ; et s'il est vrai, d'une certaine manière, que l'on n'a pas besoin, pour prier, de savoir « dans quel sens Dieu est un être personnel et dans quelle mesure il est omnipotent », il est sans doute plus vrai encore que l'idée commune de la personnalité divine, sans laquelle on ne conçoit pas la prière, dans l'acception propre du mot, paraît de plus en plus n'être qu'un anthropomorphisme traditionnel sans aucun rapport, et c'est le moins qu'on puisse dire, avec l'expérience scientifique, avec la théorie générale de l'univers qui tend à résulter de celle-ci, et avec l'évolution de l'histoire humaine, même dans l'ordre religieux.

Les « paroles » de M. Giran sont des sermons presque laïques. Théorie de la foi libre; interprétation bienveillante du scepticisme et de l'incrédulité. Tendances analogues à celles de M. Monod ; style plus soigné ; originalité peut-être moindre dans la pensée. « La Religion, nous dit-on, ne voit la vérité qu'à travers l'intuition morale, la Science ne la saisit qu'au moyen de la raison ». Je veux bien que l'intuition morale se distingue du raisonnement pur ; mais qui dit intuition dit exercice de l'intelligence. Appliquée aux matières morales, l'intelligence est soutenue par une sorte de tact, par un sentiment plus ou moins affiné. Mais jusqu'à quel point doit-on admettre la certitude d'une intuition morale que la raison n'a point contrôlée ? Cette intuition morale est en somme la foi, la vieille foi, dont on essaierait vainement de contester le rôle nécessaire dans le développement humain, mais qu'il serait pareillement vain et dangereux de considérer comme une source de connaissances indépendante de la raison. M. G. est, d'ailleurs, loin de le contester : « C'est, dit-il, dans la relativité en la connaissance que doit se faire l'accord... Les églises... seront des associatious fraternelles de libres chercheurs et de libres croyants groupés selon leurs affinités ». Reste à savoir si ces « affinités » donneraient aux groupemenis dont il s'agit une cohésion suffisante pour qu'on puisse encore parler d'églises, et si le maintien de la tradition, considérée comme un moyen pédagogique, non comme une autorité absolue, c'est-à-dire d'une tradition toujours critiquée et améliorée, n'est pas une condition indispensable du progrès.

A. B.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 15 octobre. — 1906

Kittel, Bible hébraïque. — Cowley, Catalogue des manuscrits hébreux de la Bodleienne, II. — E. Meyer, Les Israélites et leurs voisins. — Thieme, L'humilité dans l'Évangile. — Les Regestes des papes, I, p. Kehr. — Baumstark, La liturgie romaine. — Beowulf, p. Holthausen. — Pierre Champion, Guillaume de Flavy. — Cestre, John Thelwall. — Pollio, Waterloo. — Longfellow, Evangeline, p. Sieper. — Debidour, L'église catholique de l'État sous la troisième République. — Académie des inscriptions.

Biblia hebraica edidit R. Kittel. Pars. II, Leipzig, Hinrichs, 1906, in-8, pp. 553-1320.

Catalogue of the Hebrew Manuscripts in the Bodleian Library. Vol. II by A. Neubauer and A. E. Cowley. Oxford, Clarendon Press, 1906; in-4, xvi-544 pages.

Die Israeliten und ihre Nachbarstämme, von E. Meyer. Halle, Niemeyer, 1906; in-8, xvi-576 pages.

Die christliche Demut, von H. Thieme. 1 Hälfte : Wortgeschichte und die Demut bei Jesus. Giessen, Töpelmann, 1906; in-8, xvi-258 pages.

L'excellente édition de la Bible hébraïque publiée sous la direction de M. Kittel est maintenant complète (voir *Revue* du 26 août 1905, p. 141). La seconde partie contient les derniers Prophètes et les Hagiographes. Bonne distribution du texte dans les livres prophétiques et poétiques; annotation soignée ; très utile publication.

Le premier volume du catalogue des manuscrits hébreux de la Bodléienne mentionnait les acquisitions faites par la Bibliothèque jusqu'en 1886. Depuis ce temps, le trésor s'est accru dans des proportions considérables, spécialement depuis 1890, par de nombreux fragments provenant de la *geniza* d'une ancienne synagogue, au Caire. Parmi ces fragments, il n'est pas superflu de le rappeler, s'est retrouvée la majeure partie du texte hébreu de l'Ecclésiastique. D'où opportunité de compléter le catalogue en dressant l'inventaire de ces richesses. M. Neubauer s'appliqua d'abord à ce travail, mais il fut empêché par sa santé de le continuer. M. Cowley lui fut adjoint comme auxiliaire, en 1895, et le remplaça définitivement au terme de l'année 1899. C'est par les soins de ce savant que paraît le nouveau catalogue, qui, par ses notices succinctes mais complètes et détaillées, avec son copieux index général et son index hébreu-arabe, fournit aux travailleurs une mine de renseignements et un précieux instrument de recherches.

Nouvel examen des sources de l'histoire israélite pour la période des origines; critique très pénétrante de leurs données; conclusions très probables en un grand nombre de points particuliers; remarques très satisfaisantes sur les conditions et le développement de la conquête de Canaan : tel est, semble-t-il, le jugement qu'il convient de porter sur l'important ouvrage que M. E. Meyer vient de publier, avec le concours de M. B. Luther. Les deux auteurs réagissent, non sans quelque raison, contre la tendance, assez commune en ces derniers temps, à interpréter les légendes patriarcales comme de purs mythes ethnographiques; mais ce n'est pas pour y faire plus grande la part de l'histoire, c'est pour faire plus large la part des principaux rédacteurs (J, E) dans la façon de traiter et de combiner les anciennes traditions. Grande réserve sur la question de l'exode et sur le rôle historique de Moïse; le souvenir de ce personnage se rattache originairement à l'oracle et au culte de Iahvé à Cadès ou Meribat-Cadès. Interprétation originale du curieux passage : *Ex*. IV, 24-26, où Iahvé apparaît se battant avec Moïse, comme il s'est battu avec Jacob, pendant la nuit : circonstance à noter pour le caractère primitif du dieu. On sait que Sippora sauve son mari de l'agresseur en *lui* jetant aux jambes (euphémisme) le prépuce qu'elle vient d'enlever à son fils et en disant : « Tu es mon fiancé sanglant ». Il est admis généralement que le geste et les paroles s'adressent à Moïse; selon M. M., ils concerneraient Iahvé, et le texte ne répugne nullement à cette explication; en tout cas, la circoncision est considérée comme un moyen magique d'écarter la colère de Iahvé; c'est Sippora qui est censée l'avoir inventé, et il n'est pas autrement certain que l'anecdote ait pour objet de légitimer la circoncision des enfants en tant que substituée à celle des adolescents pubères. Moïse était-il, d'après J., fils d'Éphraïm et petit-fils de Joseph, comme le croit M. M., en s'autorisant de l'intérêt que J. porte à Éphraïm? Il est permis d'en douter. La légende de l'enfant abandonné suggèrerait une autre hypothèse : comme les héros sur la naissance desquels on fait de semblables récits, Moïse pouvait fort bien être censé issu d'un être céleste, « un fils de Dieu », et d'une fille de Lévi; le récit de *Gen*. VI, 1-2, 4 *b*, favorise cette supposition, et l'on peut conjecturer qu'une origine semblable était attribuée à Noé, inventeur de la vigne, qui se rattachait sans doute à la lignée de Lamek (caïnite) par Naama, sœur de Iabal, Iubal et Tubal. Les tribus du désert auraient eu pour centre de culte la tente de Iahvé : l'arche, originaire de Canaan, n'aurait été réunie à la tente que par David : hypothèse vraisemblable. La légende de Joseph doit beaucoup à J., son premier rédacteur; l'élément historique y est en faible quantité; ce n'est pas à dire que l'interprétation mythologique de M. Winckler soit acceptable; M. M. trouve même risquée l'identification de Joseph à El-berith, dieu de Sichem : cette identification a néanmoins quelque probabilité, le sanctuaire d'El-berith comprenant une caverne qui a

toute chance d'être le tombeau de Joseph, et « l'arche » qui avait, disait-on, rapporté d'Égypte les ornements du patriarche, pouvant être devenue, à la faveur du temps et des circonstances, l'arche de Iahvé (voir *Revue* du 7 mai 1906, p. 295). Les *Habiri*, mentionnés dans les documents cunéiformes de Tell-el-Amarna, seraient les Hébreux, et les débuts de l'invasion israélite en Canaan remonteraient aux environs l'an 1400; la tradition réellement historique d'Israël ne commence qu'à la fin du XIIe siècle, avec les exploits de Débora et de Gédéon. Il faudrait citer presque toutes les pages de ce livre, qui est moins un essai d'histoire qu'un recueil de matériaux concernant les origines d'Israël et des peuples palestiniens, une série de discussions érudites, sans beaucoup d'unité ni de vues d'ensemble. On pourrait assez aisément résumer en quelques pages les conclusions de M. M. sur l'histoire primitive d'Israël; mais l'auteur lui-même aurait accru la valeur et l'utilité de son ouvrage en le complétant par ce résumé.

C'est une question bien délicate que celle qui est traitée par M. Thieme : analyser la nature de l'humilité dans l'Évangile, et, à ce propos, tout naturellement, essayer d'entrer dans les sentiments les plus intimes de Jésus, analyser sa conscience. La matière fait un peu défaut pour une telle entreprise ; on a des textes, mais peu considérables par l'étendue et d'une authenticité relative, quand elle n'est pas douteuse ou tout à fait contestable. M. T. a fait œuvre méritoire en scrutant les sentences évangéliques qui se rapportaient à son sujet; et, de manière ou d'autre, elles s'y rapportent à peu près toutes. Sa critique est très prudente, disons même conservatrice —, mais peut être conduite involontairement, en certaines occasions, par l'idée qu'il s'est faite de Jésus serviteur de Dieu et impeccable représentant du Père céleste. S'il a des doutes, au fond très justifiés, sur la discussion concernant la rémission des péchés dans l'histoire du paralytique (*Marc*, II, 1-12, où tout ce qui est inséré entre la formule : « Il dit au paralytique », dans le v. 5, et la même formule répétée à la fin du v. 12 est comme superposé au simple récit du miracle), on peut se demander si ce n'est point parce que l'attitude de Jésus en cette circonstance ne lui paraît pas exempte d'une certaine ostentation peu compatible avec l'humilité du serviteur de Dieu; et quand on le voit faire grand état de la prière d'action de grâce contenue dans *Matth.*, XI, 25-30, on est tenté de penser que les efforts qu'il fait pour interpréter *humblement*, je veux dire en un sens purement moral et sans aucune idée de relation transcendante, les paroles : « Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, ni le Père si ce n'est le Fils », tendent à sauvegarder l'authenticité de la déclaration, pour lui capitale, puisqu'elle lui fournit le thème de son livre : « Instruisez-vous près de moi, parce que je suis doux et humble de cœur. » Il est telles de ces conclusions sur lesquelles un historien ne peut pas se prononcer, par exemple, celle qui concerne le sentiment que Jésus avait de son impeccabilité, senti-

ment auquel M. T. n'attribue pas d'ailleurs un caractère absolu. Exposition bien ordonnée, mais un peu touffue. Travail utile.

Alfred Loisy.

Regesta pontificum Romanorum; Italia pontificia, siue Repertorium priuilegiorum et litterarum a Romanis pontificibus ante annum MCLXXXXVIII Italiae ecclesiis, monasteriis, ciuitatibus singulisque personis concessorum. Iubente regia societate Gottingensi congessit Paulus Fridolinus Kehr. Vol. I, *Roma*. Berolini, apud Weidmannos, MDCCCCVI. xxvi-201 pp. in-4°. Prix : 6 Mk.

En 1898, la Société royale des sciences de Gœttingue chargeait M. Kehr de préparer une édition critique des privilèges et lettres pontificaux jusqu'à Innocent III. Ceux qui ont suivi les recherches de M. Kehr depuis ce temps savent avec quelle conscience et quel bonheur il accomplit cette tâche. On n'a qu'à parcourir les *Nachrichten* de Gœttingue pour y retrouver, tantôt la preuve de falsifications, tantôt le texte de documents inédits découverts dans les bibliothèques et les archives.

Mais M. K. n'a pas tardé à se convaincre qu'un travail préliminaire s'imposait, la refonte complète de Jaffé. Même sous sa dernière forme, ce recueil ne répondait plus aux exigences et aux acquisitions de la science. Un grand nombre de pièces avaient été analysées d'après des éditions plus ou moins exactes et plus ou moins sincères, sans recours aux originaux. M. K. essaie de remonter aussi haut que possible dans la tradition et de faire un départ plus sévère des pièces authentiques et des pièces fausses.

Jaffé suivait l'ordre chronologique. On avait ainsi une vue générale de l'activité dispersée de chaque pape. M. K. suit l'ordre des destinataires; on a donc les documents de chaque institution. Il est intéressant pour l'histoire des méthodes de constater que l'ordre géographique s'impose aussi dans ce domaine. Une table chronologique par pontificats sert à la fois de guide historique et de concordance avec Jaffé.

Le premier volume paru a pour unique objet Rome. En voici les grandes divisions : I. Église romaine (cardinaux, clergé); II. Patriarcat du Latran (primicier et notaires, défenseurs, *schola cantorum*, vestiaire, *praepositus coquinae dominicae*, portier); III. Églises et monastères de Rome par régions; IV. *Vrbs Roma* (sénat et peuple, cité Léonine, cité Johannine, *schola piscatorum stagni*, familles patriciennes, particuliers). En tête de chaque paragraphe, une notice précise et nourrie résume les faits acquis; elle est précédée d'une bibliographie parfois fort longue (plus d'une page de petit texte pour l'histoire du cardinalat) et suivie d'une liste des manuscrits connus. Chaque pièce vient ensuite, représentée par un numéro d'ordre, sa date, un résumé, l'*incipit*, les indications chronologiques reproduites textuellement, la référence aux manuscrits, aux éditions et à Jaffé. Quelquefois une note soulève ou résoud une difficulté particulière.

L'utilité du recueil de M. K. ressort de ces indications. Il fournit la documentation de l'histoire ancienne de l'Église romaine. Il se range à côté du *Liber pontificalis*, annoté et en quelque sorte complété par M. Duchesne, à côté aussi de l'ouvrage excellent d'Armellini sur les églises de Rome. M. Kehr cite d'ailleurs souvent les livres de M. Duchesne et d'Armellini. Comme eux, ses regestes seront constamment consultés par tous ceux qui s'intéressent au passé ecclésiastique de la ville de Rome.

Paul Lejay.

Liturgia romana e liturgia dell' esarcato; il rito detto in seguito patriarchino et le origini del « Canon Missae » romano; richerche storiche del Dott. Antonio Baumstark. Roma, Pustet, MDCCCCIV; vi-192 pp. et 4 pl. in-8°.

M. Baumstark veut surtout expliquer la formation du canon romain de la messe. Il suppose qu'il a été d'abord réduit, puis étendu. Cette question a été soulevée par M. Drews en Allemagne et a déjà provoqué d'autres travaux. On ne peut faire que des hypothèses, bien fragiles dans notre pénurie de documents. Voy. l'article de M. Funk, *Theologische Quartalschrift*, t. LXXXVI (1904), p. 600.

La liturgie qui aurait prêté une partie de son texte à celle de Rome, serait celle de Ravenne. Nous n'avons aucun renseignement étendu sur cette liturgie. Mais M. B. essaie d'en savoir plus long, principalement par l'étude de trois sources : l'écrit faussement attribué à saint Ambroise *De sacramentis*, les mosaïques de Ravenne, un missel de Brescia. Or le missel de Brescia et le *De sacramentis* représentent l'usage milanais plus ou moins modifié, non pas, comme le veut M. B., je ne sais quel rit indépendant importé d'Orient. Les mosaïques révèlent un fait intéressant. Le canon romain, tel que nous le connaissons, mentionne les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech comme les figures de celui du Christ. A Rome, ces sacrifices sont employés dans les monuments surtout avec une signification funéraire. A Ravenne, les mosaïques semblent bien en faire des symboles du sacrifice eucharistique. Mais nous n'avons pas l'équivalent romain des basiliques ravennates. Les mosaïques sont déjà du vi° siècle, d'un temps où bien des mélanges ont été produits. D'autre part, la liturgie ambrosienne connaissait aussi ce symbolisme. Je crois qu'il n'y a rien à conclure. L'hypothèse la plus vraisemblable est que les Églises du nord de l'Italie, Milan, Aquilée, Ravenne avaient des rits étroitement apparentés, de bonne heure altérés par la contagion du rit romain. C'est l'inverse de la thèse de M. Baumstark.

En tout cas, il me semble risqué d'exposer l'histoire du canon romain, que nous ignorons, d'après le rit de Ravenne, que nous ne connaissons pas. L'ouvrage contient, ainsi qu'on l'a vu, quelques indications accessoires qui peuvent être utiles.

Paul Lejay.

Beowulf nebst dem Finnsburg-Bruchstück, mit Einleitung, Glossar und Anmerkungen herausgegeben, von F. Holthausen. I-II. (Alt- und Mittelenglische Texte herausgegeben von L. Morsbach und F. Holthausen, Bd. 3.) — Heidelberg, C. Winter, 1905-06. In-8, 2 vol., l'un de viij-112 pp. à 2 mk. 40 (relié 2. 80), l'autre de xx-160 pp. (cotées 113-272) à 2 mk. 80 (relié 3. 20).

Le *Beowulf*[1], à coup sûr, n'est point un chef-d'œuvre; mais enfin il vaut la lecture, et surtout il est un spécimen unique de cette antique poésie anglo-saxonne que jadis on a très fort admirée sur parole. Maintenant donc que le diplôme d'études supérieures laisse à nos candidats à l'agrégation une certaine latitude de se tracer à eux-mêmes leur programme, il se peut — mais je n'y compte guère — que l'un d'eux ait la curiosité d'aborder ce domaine plus célèbre que connu. A ce vaillant je ne souhaite pas de meilleur guide que M. Holthausen, de meilleure initiation que le texte critique auquel il a apporté tous ses soins.

Du texte même, il n'y a, naturellement rien à dire, sinon qu'il repose sur les principes grammaticaux et métriques mis en lumière par les travaux de M. Sievers. L'éditeur l'a même fait suivre (p. 104-105) d'un essai de restitution des 52 premiers vers de l'archétype, qui suffira à donner aux débutants une idée sommaire de l'effrayant arbitraire de l'orthographe du vieil-anglais. Un résumé du poème et une ample notice bibliographique précèdent le glossaire, aussi complet que possible dans sa brièveté relative : toutes les formes n'y sont pas relevées, mais tous les mots, bien entendu, et sous chaque mot tous les numéros des vers où il revient sous une forme quelconque. Soixante pages de notes en petit texte éclaircissent les difficultés d'histoire, de syntaxe et de style, ou renvoient aux ouvrages spéciaux; et, si un lecteur désire, par exemple, être renseigné rapidement sur les divers types d'ellipse parsemés dans le poème, l'article « Ellipse » d'un répertoire alphabétique spécial le renverra à onze passages, parmi lesquels il remarquera notamment la fréquence de l'omission du verbe « être ». Rien enfin n'est oublié de ce qui peut orienter l'étudiant même autodidacte, pourvu que la pratique d'un ouvrage plus varié et plus élémentaire, tel que l'excellent *Reader* de M. Bright, l'ait rompu aux premières exigences d'une entreprise beaucoup moins malaisée qu'elle ne semble au premier abord.

V. Henry.

---

1. On sait que MM. Bülbring et Holthausen préconisent une graphie, qui consiste à laisser sans signe la diphtongue longue et à marquer de brévité la diphtongue brève : amélioration théorique, c'est possible, mais enfin simple affaire de convention.

Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne, contribution à l'histoire de Jeanne d'Arc et à l'étude de la vie militaire et privée au XV[e] siècle, par Pierre CHAMPION, archiviste-paléographe. Paris, Honoré Champion éditeur, un vol. de XIX-304 p.

Le nom de Guillaume de Flavy n'est pas inconnu, même du grand public. Deux circonstances, fâcheuses toutes deux, mais à des titres différents, lui ont acquis une notoriété au moins relative. Il n'est guère de manuel d'histoire où il ne figure, mêlé au récit du dernier exploit militaire de Jeanne d'Arc : tout le monde sait que Flavy était « capitaine » de Compiègne lorsque la Pucelle y fut prise, dans une sortie, pendant le siège de 1430; on a même voulu parfois le rendre responsable de ce funeste événement. D'autre part sa mort fut tout un abominable drame de famille : mari brutal et infidèle, odieux tyran domestique, il périt assassiné par sa femme, Blanche d'Overbreuc, au château de Nesles en Tardenois, et ce meurtre, accompli en des conditions toutes romanesques, donna lieu à un procès qu'on cite parmi les causes célèbres de l'époque. Mais si l'on connaissait communément l'épisode de Compiègne grâce à l'illustration de celle qui en fut la victime, il restait encore quelque obscurité à dissiper touchant le rôle qu'y avait joué Guillaume, et si l'on savait à peu près comment ce dernier était mort, on était moins fixé sur ses débuts et sur l'ensemble de sa carrière. Le personnage valait la peine qu'on l'envisageât de tout près, qu'on le reprît de toutes pièces, qu'on le remît tout entier sur pied. Telle est l'entreprise qui tenta la jeune érudition de M. Pierre Champion, alors élève de l'École des Chartes, lorsqu'il eut à choisir son sujet de thèse ; il l'a exécutée le plus heureusement du monde, avec un succès consacré déjà deux fois officiellement : à l'École par le diplôme d'archiviste-paléographe, à l'Institut par une part à la dernière répartition du prix Bordin. Nous savons maintenant tout ce qu'on peut savoir et tout ce qu'on doit penser de Guillaume de Flavy.

L'homme de guerre, en Flavy, ne fut pas sans valeur, à condition, bien entendu, que l'on commence, pour le juger, par se reporter au XV[e] siècle. Quoique ayant pris des grades dans l'Université, quoique attaché à la personne de Regnault de Chartres, son parent, lors des missions diplomatiques de ce prélat en Savoie, à Rome et en Écosse, il fut avant tout un soldat. Son grand mérite aux yeux de la postérité, c'est d'avoir toujours gardé son épée au service de la cause nationale alors que tant de ses compagnons d'armes ne se faisaient faute de passer d'un parti à l'autre selon leur intérêt du moment. Avant de devenir capitaine de Compiègne, il l'avait été de Beaumont en Argonne et, en cette qualité, avait pris une part active à la campagne de 1427-1428 dont le sens spécial, pense M. Ch. après Siméon Luce, fut de déterminer « le milieu d'exaltation naturelle qui décida de la

mission de Jeanne d'Arc ». Capitaine de Compiègne, son intelligence et sa vigueur comptent pour beaucoup dans l'insuccès final des Bourguignons devant la place en 1430; quant à l'accusation qu'on a fait peser sur lui, plus ou moins vaguement, à l'occasion de la prise de l'héroïne, son biographe la combat point par point dans un long appendice et il semble bien qu'elle doive être décidément écartée. Dans le corps de son livre, M. Ch. donne un récit très détaillé, très précis et sans doute définitif, de la malheureuse affaire du pont de Compiègne; mais telle n'est pas, à beaucoup près, la seule « contribution » apportée par lui à l'histoire de Jeanne : nous citerons, entre autres, de curieux renseignements sur les partisans qui composaient la petite troupe de la Pucelle à Compiègne et, plus particulièrement encore, l'identification, jusqu'alors incertaine, de l'un d'eux, l'italien Barthélémi Baretta. Non moins habilement que M. G. Lefèvre-Pontalis dans son commentaire de Morosini, M. Ch. a mis aussi en lumière tout ce qu'eut de déplorable cette « politique des trêves » tant prônée par les conseillers de Charles VII et dont s'irritait si fort la clairvoyance de Jeanne d'Arc.

Pour tout le reste, Flavy fut un personnage fort peu sympathique, fort peu estimable. Pillard sans pitié, la Picardie et l'Ile-de-France ressentirent douloureusement les effets de sa tyrannie. Ambitieux sans vergogne, d'esprit processif et de conscience nulle, sa fourberie ne le cédait pas à sa cruauté. L'une et l'autre apparaissent à peu près égales au cours de son existence mouvementée et surtout de la sinistre aventure qui commença avec son mariage, voire avec ses fiançailles, et dont on ne peut pas même dire qu'elle prit fin avec sa mort, celle-ci ayant été suivie de représailles tardives. Nos auteurs de mélodrames n'ont jamais rien imaginé de pire que les péripéties de cette histoire et la légendaire tour de Nesle de Paris n'a guère à envier, en fait d'horreurs, à son homonyme du Tardenois. M. Ch. consacre à ces lugubres tragédies presque toute la seconde moitié de son travail et l'on peut dire, sans faire tort à l'autre moitié, que c'est celle-là qui se lit avec le plus d'intérêt. Non que l'auteur ait essayé de dramatiser les faits à l'aide d'artifices littéraires : nullement; il s'est contenté de les exposer tels qu'ils lui apparurent à mesure qu'il dépouillait les longues et innombrables pièces d'archives judiciaires qui les lui fournissaient et il a pu avec raison, dans sa préface, promettre à ses lecteurs qu'ils éprouveraient « combien toute littérature est vaine auprès de la terrible concision et de l'inimitable couleur d'un simple procès-verbal ». La documentation de M. Champion, aussi judicieuse qu'abondante, constitue d'ailleurs un des mérites les plus saillants de son ouvrage; outre une infinité de notes, de citations, de références, de discussions critiques au bas du texte, les deux cents dernières pages sont remplies de pièces justificatives très étendues et généralement importantes, nouvelle et précieuse mine où viendront certainement puiser désor-

mais les historiens de la fin de la guerre de Cent ans et ceux de la société française au xve siècle.

Que M. Ch. nous permette toutefois trois modestes remarques — 1° Pure inadvertance sans doute s'il nous montre (p. 42, n. 4) Jeanne gagnant directement, de Soissons, « Crépy-en-Valois, puis Compiègne », contrairement au récit de Berri, non controuvé que nous sachions, d'après lequel elle retourna tout droit de Soissons à Compiègne. C'est deux ou trois jours plus tard qu'elle est allée à Crépy. — 2° La plupart de ses historiens racontent qu'un certain matin, très peu de temps avant sa prise, le jour même peut-être, et dans l'église Saint-Jacques de Compiègne où elle venait de communier, Jeanne fit part au peuple et à une centaine d'enfants qui l'entouraient, des pressentiments de trahison dont elle se sentait envahie ; Flavy serait le traître qu'elle avait en vue. M. Ch., qui discute longuement l'origine de ce récit (p. 283-286), le regarde comme « fort inexact » et, en admettant que la scène ait eu lieu, il ne croit pas possible de la placer au jour de la prise de Jeanne (23 mai), ni que Jeanne ait suspecté les sentiments du capitaine. L'anecdote en elle-même nous paraît au moins vraisemblable et nous ne voyons pas pourquoi elle ne serait pas du 23 mai : Jeanne, qui partit de Crépy-en-Valois dans la nuit, pouvait fort bien être à Compiègne assez tôt pour assister à la messe, l'affaire du pont ne s'engagea que vers le soir. L'affluence des enfants autour de la Pucelle en prières s'accorde d'une façon frappante avec ce que nous savons de ses pieuses et naïves habitudes (v. la déposition de son aumônier Pasquerel au procès de réhabilitation) et la petite allocution à elle attribuée sur la foi de deux vieillards qui disaient l'avoir entendue de leurs oreilles en leur jeune temps rentre assez, si nous pouvons ainsi parler, dans sa manière. Quant à Flavy, il nous semble bien qu'il faut le mettre hors de cause, les paroles de Jeanne ne l'incriminent point ; mais n'avait-elle pas rencontré, et tout récemment encore, tel ou tel autre personnage dont la conduite était de nature à justifier ses appréhensions ? Par exemple : cinq ou six jours auparavant, exactement le 18 si nous adoptons une conjecture très plausible de M. Ch. (p. 168, n. 2), cherchant à faire une diversion sur les derrières des troupes bourguignonnes, elle avait vu l'entrée de Soissons refusée à ses troupes par le picard Guichard Bournel qui commandait cette place au nom de Charles VII et par les bourgeois soissonnais que ce « capitaine » avait induits en erreur sur les véritables intentions de l'héroïne, en sorte qu'elle avait dû rebrousser chemin, bien malgré elle. Le ressentiment de cet échec et ce qu'elle savait probablement des accointances de Bournel, plus bourguignon que français comme la suite allait le prouver, pouvait bien, même sans compter d'autres indices inquiétants, lui avoir inspiré les angoisses qu'elle manifesta de façon si touchante au petit peuple de Compiègne. A la rigueur, si l'on tient à écarter le 23, on peut mettre

la scène de Saint-Jacques au lendemain du retour de Soissons, c'est-à-dire le 20. — 3° Un peu plus tard ce Bournel vendit au duc de Bourgogne la place qui lui avait été confiée par le roi de France. M. Ch. a eu la bonne fortune, méritée par ses scrupuleuses recherches, de découvrir dans les archives de la Chambre des Comptes de Lille le montant (4.000 saluts d'or) du honteux marché. Mais il nous semble qu'il a eu tort (p. 168, n. 2), parlant incidemment de la reddition de Soissons, de la dater du mois de mai : le passage de la chronique anonyme sur lequel il se base (Bibl. Nat., fr. 23018, f° 499, r°) vise seulement un armistice expirant le 24 juin. D'autre part il résulte d'un autre fragment des mêmes comptes (Arch. du Nord, B 1942) qu'un certain Jean de Ternant, envoyé par Philippe-le-Bon pour « requerre l'obéissance de ladite ville », ne s'acquitta de cette mission qu'à partir du 5 juillet. C'est donc postérieurement à cette date que la reddition, vraisemblablement déjà négociée sous main entre Bournel et les gens du duc de Bourgogne, aurait été réellement conclue et cela concorderait avec les dires de Le Fèvre de Saint-Remi et de Chastellain qui la placent après celle de Crépy-en-Laonnois. Sans doute Berri dit que Bournel vendit Soissons « incontinent » après l'infructueuse tentative de Jeanne : on concilierait ce texte avec les autres en observant qu'il doit s'agir seulement, dans Berri, des pourparlers de Bournel avec les Bourguignons, non de la reddition officielle acceptée par les bourgeois soissonnais. La distinction présente quelque intérêt quant à ces derniers : ne pouvant exposer ici les diverses circonstances, plus ou moins atténuantes, de leur reddition, nous leur devons au moins de constater qu'ils eurent la pudeur de la faire attendre. Reconnaissons en même temps que le biographe de Flavy est très excusable de n'avoir pas traité tout à fait à fond un épisode qui ne se rattachait qu'indirectement à son sujet et sur lequel, d'ailleurs, son livre nous fournit, nous venons de le dire, une importante donnée.

Fx. Bn.

Charles Cestre. — **John Thelwall, a Pioneer of Democracy and Social Reform in England during the French Revolution.** London, Sonnenschein, 1906. 204 pp.

Fils d'un petit boutiquier de Londres, Thelwall appartenait par ses origines à cette race turbulente des « apprentis » où le Long Parlement avait autrefois recruté ses premières troupes; à la fin du xvii[e] siècle, il se serait enrôlé dans les bandes de « brisk boys » soudoyées par le Comte de Shaftesbury; on l'aurait retrouvé peut-être dans la plaine de Sedgemoor combattant aux côtés du duc de Monmouth. Mais sous le règne de George III, un Thelwall trouvait difficilement à satisfaire son besoin d'agitation; loin d'être d'humeur

frondeuse, l'Angleterre paraissait fière de son gouvernement ; les classes populaires elles-mêmes, bien que tenues en tutelle par l'oligarchie, ne souhaitaient point de changement ; elles avaient montré pendant la guerre d'Amérique de quel côté exagérément conservateur penchaient leurs préjugés.

Lorsque vers 1790 Thelwall commença à se faire connaître comme agitateur, il n'aurait pas fallu être très perspicace pour lui prédire l'insuccès. Et Thelwall n'était pas du tout perspicace. Il était plus impulsif que réfléchi. Son enthousiasme, sa foi dans la valeur de ses théories faisaient de lui un meneur ; son manque de souplesse d'esprit et les lacunes de son instruction le rendaient impropre au rôle plus complexe d'homme politique. On se le figure en d'autres temps composant un roman à thèse, quelque chose dans le genre de la *Case de l'oncle Tom* ; car il cultivait les lettres et a laissé d'abondants écrits. Son style correspond bien à l'idée que nous nous faisons de son caractère. On y trouve du trait, de la force, mais ces qualités sont gâtées par l'enflure et l'obscurité.

Vers 1790 donc, sous l'influence des grands événements qui se passaient en France, nombre de jeunes Anglais songeaient à émanciper le genre humain, et, en attendant de réaliser leur rêve, attaquaient le ministère. M. Pitt était naturellement leur adversaire. Les orateurs de clubs ne l'épargnaient pas, pas plus qu'ils n'épargnaient l'aristocratie, la Chambre des Communes réactionnaire et le clergé anglican. Thelwall et ses compagnons organisèrent bientôt une campagne de conférences et de réunions publiques dont la violence alarma les autorités. A la réflexion on comprend la nervosité excessive du gouvernement. Burke avait appelé le jacobinisme « la révolte du talent contre la propriété ». La propriété eut peur de ces journalistes audacieux, de ces pamphlétaires en communication constante avec les révolutionnaires de France ; elle se tourna vers ses protecteurs naturels, les gens de la police et les juges. Conspirateur un peu malgré lui, Thelwall se trouva impliqué dans un procès de haute trahison qui faillit le conduire à la potence. L'éloquence du grand avocat Erskine et le bon sens d'un jury le sauvèrent.

Sa carrière politique était terminée. Le mouvement de réformes auquel il s'était mêlé, échouait devant de nouvelles lois répressives. Tout rentrait dans l'ordre. Abandonné de ses amis, Thelwall dut mener la vie obscure et inquiète d'un suspect. Il se retira à la campagne, y végéta durant les guerre du Premier Empire. En 1818 il reparut un moment à Londres, mais ce fut pour ne rien comprendre aux changements qui s'étaient produits. Sa prédication sur la fraternité universelle ne trouvait plus d'écho. Un journal qu'il fonda disparut faute d'abonnés. Personne ne venait écouter ses conférences. Il était définitivement oublié même de la police. Nul ne remarqua sa mort qui survint en 1834.

Ce n'est pas une biographie de cet agitateur que M. Cestre a voulu écrire, c'est une étude de l'influence de la Révolution française sur un Anglais de talent et de condition moyens. Grâce à des documents inédits, M. C. a accompli sa tâche avec une précision qui ne laisse rien à désirer. D'une façon générale la Révolution inspira à chacun le désir d'assurer plus de justice et de bonheur à ses semblables. Thelwall était naïvement convaincu que l'application intégrale du programme contenu dans la Déclaration des Droits de l'Homme amènerait l'âge d'or. Ces aspirations sentimentales devaient, et ceci est plus intéressant, prendre corps et provoquer différentes manifestations dans le domaine pratique. Elles auraient dû renforcer le courant philanthropique et humanitaire que l'Angleterre connaissait depuis le méthodisme. Mais, comme elles ne correspondaient à aucune idée religieuse, elles ne reçurent de la majorité qu'un accueil hostile. D'accord sur le terrain de la sensibilité, Thelwall et les philanthropes piétistes restaient des adversaires intellectuels. Peut-être M. C. aurait-il dû insister sur ce point. Les réformes que réclamaient les révolutionnaires anglais effrayaient moins que les principes au nom desquels ils les réclamaient. Ce qui faisait le plus de tort à Thelwall, c'était sa « philosophie ». Elle venait de France, elle était « laïque », l'idéalisme démocratique qu'elle inspirait, en parut d'autant plus menaçante pour la sécurité nationale. Ainsi l'un des articles du programme révolutionnaire anglais, c'était la réforme parlementaire ; or les conservateurs s'y intéressaient avant 1789, et leur théoricien Blackstone la justifiait en invoquant l'esprit même de l'antique constitution du pays. La réforme parut séditieuse quand Thelwall voulut la motiver par des raisonnements empruntés au « Contrat social » de Rousseau.

C'est dans ses projets de réformes sociales que Thelwall se montre le plus original. M. C. donne des détails curieux sur les enquêtes auxquelles l'agitateur se livra dans les manufactures. Thelwall avait beau se proclamer disciple de Rousseau, il garda les qualités pratiques de sa race et chercha plus d'une fois à trouver dans la réalité où faire atterrir ses théories absolues. Par là il mérite le nom de « précurseur » que lui a donné son biographe.

Cette analyse, nous l'espérons, a permis d'entrevoir les solides mérites du livre. Félicitons M. C. d'avoir su, en tirant de l'oubli une figure curieuse, dominer son sujet par des considérations générales d'une haute portée. Sachons-lui gré aussi de la sympathie qu'il a montrée pour son infortuné héros. Des préjugés de toute sorte ont empêché jusqu'à présent les Anglais de rendre justice à leurs révolutionnaires de 1790. Un Français est mieux placé pour mesurer la part d'un Paine ou d'un Thelwall au développement de la civilisation anglaise. Il y a plus d'un demi-siècle que l'Angleterre a réhabilité ses Cromwell et ses Ireton ; il est temps qu'elle révise l'arrêt de condamnation dont elle frappa autrefois des révolutionnaires moins illustres et moins heureux.

Grâce à des travaux comme celui dont nous rendons compte aujourd'hui, ces précurseurs méconnus du xx[e] siècle devront trouver même dans leur pays des juges éclairés et équitables [1].

Ch. Bastide.

Général Alberto Pollio. **Waterloo (1815), Con nuovi documenti.** Roma, Casa editrice italiana, 1906. In-4°, vii-571 p. avec 5 cartes.

Cet ouvrage se signale d'abord à l'attention par son étendue, par la nationalité de son auteur — il n'appartient à aucune de celles qui furent représentées sur le champ de bataille de Waterloo — enfin par le sous-titre qui annonce des documents nouveaux. A la lecture le volume du général P. réserve quelque désillusion. On n'y relève, en effet, comme documents non encore utilisés dans des travaux antérieurs, que les pièces suivantes :

1° (p. 40 et 41). Quelques renseignements empruntés aux Archives de la Guerre permettant de constater que les vivres et le matériel sont insuffisants ou de mauvaise qualité dans un certain nombre de corps français au moment de l'entrée en campagne;

2° (p. 130). Un rapport de Lefebvre-Desnoëttes, daté de Gosselies le 15 juin à 9 heures du soir, donnant la composition (connue par ailleurs) du détachement ennemi qui occupait les Quatre-Bras et annonçant l'intention de s'y porter le lendemain à l'aube;

3° (p. 226). Une lettre envoyée par le maréchal Ney au major-général le 16 juin à 10 heures du soir [2]. Dans ce compte-rendu assez incolore de la bataille des Quatre-Bras, le prince de la Moskowa attribue le faux mouvement du comte d'Erlon à un malentendu et ne fait pas mention de l'ordre donné au général Delcambre de rappeler le 1[er] corps à Frasnes. C'est ce rapport qui a provoqué l'objection que M. Houssaye se fait à lui-même dans l'appendice de la 51[me] édition.

A ces quelques documents se réduisent les nouveautés promises par l'auteur : assez mince bagage, fort insuffisant, semble-t-il, pour justifier le sous-titre du volume. Mais si le général P. ne nous fournit que peu de renseignements inédits, en revanche il fait de larges emprunts à

---

1. M. C. nous pardonnera les quelques remarques qui suivent : P. 16, la phrase est construite de telle façon qu'on croit à l'existence de deux collections séparées de *State Trials*. P. 72 : A propos de la gallophobie de la populace anglaise, l'expression a trahi la pensée de l'auteur. On trouve au cours du xviii[e] siècle de nombreuses preuves de gallophobie dans l'attitude et le langage de la canaille de Londres. Faut-il rappeler le fameux « French dog » ? P. 155, lisez : Thelwall could draw (up) the following table, et p. 158 n.: leaped up to, au lieu de : jumped to P. 181, par suite de faute d'impression sans doute : he battered *down* the *deep*-rooted prejudice.

2. Cette lettre est également reproduite in-extenso — avec quelques inexactitudes d'ailleurs — dans la 51[me] édition du Waterloo de M. Houssaye, contemporaine de l'ouvrage du général Pollio.

des ouvrages déjà connus, particulièrement à celui de M. Houssaye. Il le suit presque pas à pas, le citant quelquefois, le traduisant plus souvent encore sans en aviser le lecteur. Les deux plus beaux chapitres de M. Houssaye, celui qui dépeint l'esprit de l'armée française et celui qui raconte la poursuite des Anglais dans l'après-midi du 17 juin, sont presque textuellement reproduits. Fréquemment, dans le cours du récit, on retrouve des épithètes, des membres de phrase, des paragraphes même de M. Houssaye. En voici quelques exemples : P. 517, l'infatigable division Teste ; p. 39, jamais Napoléon n'avait eu dans ses guerres un instrument plus redoutable et plus fragile à la fois ; p. 235, ce « très peu de temps » fut au moins une heure et demie, etc. On ne s'étonnera pas, après avoir vu le général P. utiliser si souvent le livre de M. Houssaye, de trouver dans son ouvrage des opinions très voisines de celles de l'auteur français et des jugements presque toujours identiques. Ardent panégyriste de l'Empereur, il fait retomber sur ses lieutenants la responsabilité de toutes les fautes commises et ne lui reproche que son inaction de la matinée du 17, pendant laquelle il aurait dû se rendre à Frasnes au lieu de perdre un temps précieux sur le champ de bataille de Ligny. Les opérations des armées alliées sont également appréciées de la même manière que dans l'ouvrage de M. Houssaye. On ne peut guère relever que deux divergences de vues entre les auteurs : l'une porte sur la position prise par le comte de Lobau pour faire face à Bülow le 18 juin, l'autre sur l'ordre de retraite donné par Gneisenau le soir de Ligny.

Le général P. n'admet pas le blâme infligé par M. Houssaye à Lobau pour ne s'être pas établi au delà du bois de Paris afin de disputer au 4me corps prussien le débouché du défilé de Lasne. Il soutient son opinion par des raisons qui nous paraissent indiscutables. Appuyée à gauche à la division Durutte, dominant à sa droite la vallée de la Lasne, renforcée par les constructions de Frichermont et de Hanotelet, la position choisie par le commandant du 6me corps est la seule qui garantît les ailes d'un mouvement enveloppant et permît d'exécuter sans danger les contre-attaques dont le résultat fut de retarder le plus qu'il était possible la marche de Bülow.

En ce qui concerne l'ordre donné par Gneisenau près de Bussy le 16 juin à la tombée de la nuit, le général P. l'admire sans réserve, tandis que M. Houssaye prétend qu' « il faut en rabattre ». L'opinion du général P. est ici d'autant plus surprenante qu'il reproduit dans son ouvrage l'aveu du général Lettow-Vorbeck, lequel constate, d'après l'examen des documents officiels, que la retraite fut ordonnée, le 16, non sur Tilly et Wavre, mais simplement sur Tilly : « L'essentiel, dit l'auteur italien, est que le général Gneisenau n'a pas ordonné la retraite vers la base d'opérations des Prussiens, c'est-à-dire vers le nord-est et l'est, mais vers le nord, certainement avec l'idée de reprendre les opérations et de les reprendre de concert avec les

Anglais ». Il parait pourtant impossible de prêter, le 16, au comte de Gneisenau la vaste conception qui lui a toujours été attribuée. Il suffit, en effet, d'avoir été mêlé une fois à la déroute d'une armée — et j'ai été soumis plusieurs fois à cette triste épreuve — pour savoir que les hommes saisis de panique se dirigent toujours instinctivement à l'opposé de l'attaque ennemie et ne peuvent plus en être écartés, — autrement dit, ils tournent le dos à l'adversaire et courent droit devant eux. C'est précisément ce qui s'est passé au centre de la ligne de Blücher après l' « effet de théâtre » produit par la manœuvre de l'Empereur sur Ligny. L'infanterie en désarroi, protégée par les contre-attaques de la cavalerie, s'est précipitée perpendiculairement à la direction Bussy-Sombreffe ; le maréchal Blücher a été emporté par les fuyards d'une traite jusqu'à Mellery, bien au delà de Tilly. L'ordre donné par Gneisenau, posté près du moulin de Bussy, ne pouvait concerner que les corps de la droite qui tenaient encore entre Saint-Amand et Wagnelée, menacés d'être enveloppés par leur gauche s'ils ne se retiraient immédiatement. Or, ces corps ne pouvaient être dirigés que sur Tilly 1° parce que, en se dirigeant vers l'est, ils abandonnaient à l'ennemi les troupes qui s'étaient enfuies vers Tilly ; 2° parce que le flot des fuyards leur barrait la route de l'est ; 3° parce que, en s'engageant soit sur la route de Namur, soit sur la voie Romaine, ils s'exposaient à une marche de flanc devant un adversaire victorieux. La même observation s'applique au 3me corps qui formait la gauche de la ligne de bataille prussienne. Le général Thielmann qui le commandait s'est retiré sur Gembloux, non par ordre, car il était hors de portée de Gneisenau à la suite de la déroute du centre, mais parce que la route de Namur était oblique à sont front de défense et qu'elle était menacée par les cavaliers du général Burthe qui avaient dépassé Tongrinne. Il faut donc, non seulement *en rabattre*, comme dit M. Houssaye, mais bien constater que rien n'explique les grands éloges donnés depuis 1815 à Gneisenau et que le général P. exprime à son tour en termes enthousiastes.

Ces réserves faites sur le livre du général P., il convient de louer la clarté de l'exposition et la justesse de presque toutes les considérations dont il fait suivre chaque chapitre. On doit citer particulièrement les observations qui concernent la défectuosité du service d'exploration des trois armées, la mauvaise qualité des attelages de l'artillerie française, le peu d'empressement de Gneisenau à secourir les Anglais, l'invraisemblance du fameux ordre de Wellington « *Up Guards and at theme* », etc.

Ecrit par un militaire et pour des militaires, le récit des opérations est présenté dans un style simple et précis, qui en rend la lecture facile. S'il n'apporte guère d'éclaircissements aux divers problèmes qui demeurent non résolus, il n'en constitue pas moins le meilleur ouvrage que puissent consulter sur cette campagne les officiers italiens, à l'intention desquels il parait avoir été écrit.

Il convient d'ajouter que le volume du général Pollio est accompagné de plusieurs cartes excellentes et maniables, tandis que le plus important des ouvrages français sur la matière en est arrivé à la 52me édition sans que l'auteur ait jugé utile d'y joindre les plans des batailles de Ligny et des Quatre-Bras ; d'autre part, les trois cartes du *Waterloo* de M. Houssaye n'ont pas de talon, ce qui oblige le lecteur à imprimer au livre un mouvement de rotation fort désagréable chaque fois qu'il a besoin d'y recourir.

Réginald Kann.

Longfellow's Evangeline, Kritische Ausgabe mit Einleitung, etc., von Ernst Sieper. Heidelberg, Winter, 1905. In-8°, vii et 177 p. 2 mark 60.

M. Ernest Sieper, professeur à l'Université de Munich, publie dans ce volume une édition fort bien faite du poème d'*Evangéline* de Longfellow. Le texte est donné d'après la dernière édition revue par le poète. Les variantes données au bas des pages montrent combien Longfellow a changé de vers pour mieux attraper le rhythme. Les notes, à la fin du volume, sont utiles. La dissertation sur l'hexamètre anglais — c'est le mètre d'*Évangéline* — rendra des services, et on lit avec intérêt le chapitre sur l'accueil que l'œuvre reçut de la critique contemporaine. Quelques fautes d'impression ont échappé à la vigilance de l'éditeur (par exemple *aux* pour *eaux*, p. 154, l. 8.).

B. C.

A. Debidour, **L'Église catholique et l'État sous la troisième République (1870-1889).** 1er vol. Alcan, 1906. xi et 468 pages in-8°.

En donnant à son grand ouvrage aujourd'hui classique sur les *Rapports de l'Église et de l'État en France au* xixe *siècle* ce complément attendu, M. Debidour n'a pas seulement rendu à la cause qu'il a toujours défendue un grand service, il a mieux mérité encore de la science historique, de la science qui dit la vérité aux hommes de tous les partis. La séparation, qui vient de s'accomplir, donnera sans doute à ces pages presque contemporaines un brûlant intérêt d'actualité, les républicains, à qui elles sont plus spécialement destinées, y trouveront matière à d'utiles réflexions, mais l'actualité aura passé depuis longtemps que le livre continuera de s'imposer à l'attention des historiens, parce que la documentation en est aussi solide que neuve, la méthode irréprochable, le récit d'un mouvement entraînant, les jugements enfin d'une impartialité entière, d'une indépendance souvent courageuse.

L'histoire des temps contemporains n'est difficile à écrire que pour deux raisons, l'une d'ordre matériel, l'autre d'ordre moral. Les

sources d'information les plus précieuses sont d'ordinaire inaccessibles. Ensuite les acteurs vivants occupent encore de hautes situations et leur passé, leurs services rendus les entourent d'une auréole et d'une sorte de légende qu'entretiennent les partis. M. D. a réussi à triompher, dans la mesure où la chose était possible, des difficultés inhérentes à sa tâche. La République n'a pas eu pour lui de secrets d'État. Elle lui a ouvert toutes grandes les portes de ses archives. Il y a puisé à pleines mains dans la correspondance de Rome, dans les dossiers de la direction des cultes. Ses relations personnelles avec beaucoup d'hommes qui ont marqué au Parlement lui ont permis de compléter, de rectifier des documents inédits dont il est inutile de souligner l'importance. Son livre a par endroits la valeur de mémoires ou de témoignages directs. Sans doute, les archives du Vatican lui sont restées inconnues, il n'a pas eu la naïveté de chercher à y pénétrer. Mais, si on songe que les ambassadeurs que la République accrédita au Vatican étaient tous des catholiques très fervents, en possession de la confiance du Saint-Père, très bien placés par conséquent pour recevoir ses confidences, on s'accordera peut-être à admettre que leurs dépêches suffisent à nous renseigner, au moins provisoirement, sur les intentions de la Cour romaine.

Il n'est pas besoin de dire d'ailleurs que M. D. n'a négligé aucune des autres sources qui s'offraient à lui pour combler les lacunes des documents officiels. Journaux, pamphlets, mémoires, sa lecture est immense. S'il met en scène les catholiques, c'est le plus souvent leurs propres témoignages, leurs propres paroles qu'il reproduit ou qu'il invoque. Quant à l'autre difficulté de sa tâche qui consistait à apprécier des personnages vivants, dont plusieurs étaient des amis politiques, M. D. l'a regardée en face et résolue avec une fermeté tranquille. « Pour juger les hommes, dit-il, je n'ai pris d'autre règle que la loi morale ordinaire... Je leur ai distribué l'éloge ou le blâme sans m'inquiéter du drapeau qu'ils servaient. Et l'on me rendra, j'espère, cette justice que je n'ai pas été moins sévère pour mon parti que pour les autres... Je ne me dissimule pas que la liberté de mes jugements peut m'attirer de redoutables inimitiés ou m'aliéner des bienveillances auxquelles j'attache le plus grand prix. Mais cette considération ne m'a pas arrêté quand j'étais jeune ; au déclin de ma vie elle ne me fera pas reculer... » (x-xi). Ces nobles déclarations ne sont pas des précautions oratoires. M. D. a tenu parole. Il a jugé avec une sévérité justifiée les faiblesses, les capitulations trop nombreuses des dirigeants de la République.

Mais ce livre n'est pas seulement un livre de science et de bonne foi. C'est aussi une œuvre littéraire. Le récit vivant et complexe comme la réalité vient cependant s'organiser sans effort autour d'une idée centrale qui l'éclaire : « La France a rompu le Concordat à son corps défendant et parce qu'elle n'a pas pu faire autrement ». Cette

idée sort des faits comme une conclusion naturelle. Les gens prévenus, il n'en manque pas, pourront la contester, mais ils devront fermer les yeux devant l'évidence des preuves que M. D. accumule. Je considère pour ma part qu'il a pleinement démontré que les différents gouvernements, républicains ou conservateurs, qui se sont succédés de 1870 à 1889 se sont tous efforcés, à des degrés divers, de contenter ou de ménager l'Église, sans jamais réussir soit à la satisfaire, soit à prévenir ses attaques. Dès qu'ils furent au pouvoir, les hommes du 4 septembre, anticléricaux à tous crins sous l'Empire, « s'attachèrent scrupuleusement à bien mériter de l'Église ». Ils mirent à la tête de leur gouvernement Trochu « catholique et breton », ils offrirent au pape de lui donner la Corse comme refuge, ils mirent l'*Orénoque* à sa disposition, ils montrèrent de la mauvaise grâce à recevoir le secours de Garibaldi que le pape haïssait, ils comblèrent en revanche de récompenses et de médailles les Charette et les Cathelineau et ainsi préparèrent sottement les élections cléricales de 1871. L'un d'eux, le juif Crémieux faisait de l'archevêque Guibert son confident et son ami et confiait la direction des cultes au clérical Silvy. — La Commune elle-même ne fut pas aussi irreligieuse qu'on le dit. Plusieurs de ses membres, comme Régère, faisaient profession de catholicisme. Le culte ne fut supprimé que dans 12 églises sur 70 environ. Si les otages ont péri, le vrai coupable fut Thiers. S'il est vrai que le fanatisme a joué un rôle dans la guerre civile, c'est plutôt du côté de la répression qui fut horrible. On ne lira pas sans émotion les souvenirs personnels que rapporte ici M. D. — Le gouvernement de M. Thiers fut rempli de tendresse pour l'Église romaine. Il ne songea à réprimer la violente campagne des évêques pour le rétablissement du pouvoir temporel que sur les représentations de l'Allemagne et de l'Italie. Malgré la loi, il interdit aux officiers de l'état civil de procéder au mariage de l'ex-père Hyacinthe. Ses magistrats condamnèrent à six mois de prison l'abbé Junqua qui avait continué à porter l'habit ecclésiastique contrairement aux ordres de son évêque. Jules Simon, commençant ses palinodies, frappait à tour de bras sur les instituteurs qui déplaisaient à leurs curés. — Puis ce fut l'Ordre Moral. L'évêque Lavigerie conseillait alors au comte de Chambord de tenter un coup d'État et de ne pas reculer devant la guerre civile... Les republicains vainqueurs au 16 Mai auraient été dans leur droit en usant de représailles contre l'Église qui les avait partout combattus. Gambetta, Ferry, Grévy, Freycinet, Paul Bert lui-même, reculèrent cependant devant une lutte ouverte. Ils s'ingénièrent à porter au clergé des coups indirects par les lois scolaires et du divorce. Ils n'appliquèrent leur programme de laïcité qu'en détail, avec d'infinis ménagements. Ils crurent possible de rallier l'Église à la République. Répudiant la séparation qu'ils avaient autrefois prônée, ils s'efforcèrent de maintenir le Concordat et firent le rêve de reconstruire une église gallicane à l'abri des articles organiques !

Volontairement ou involontairement, je n'oserais me prononcer, ils se laissent jouer par le pape adroit qui a succédé au brutal Pie IX. Ils permettent à Léon XIII de peser sur leur politique intérieure au moyen du protectorat des catholiques d'Orient et d'Extrême-Orient qu'il menace d'enlever à la France. A la suite de Spuller ils se réconcilient peu à peu avec l'Église. Ils inaugurent la politique de « l'esprit nouveau » et dans leur trompeuse sécurité germe l'antisémitisme et grandit bientôt l'aventure boulangiste. Le clergé a récompensé les opportunistes de leurs ménagements en continuant à miner la République. M. D. arrête ici son premier volume.

En fermant ce livre si attachant, on peut se poser certaines questions auxquelles il ne donne pas de réponse directe. On peut se demander pourquoi en définitive la droite comme la gauche, qui se sont succédées au pouvoir pendant ces vingt années, n'ont pas réussi à appliquer leur programme religieux. La droite n'a pu restaurer « la monarchie chrétienne », la gauche établir « la République laïque ». A quoi cela tient-il? Il n'en faut pas seulement chercher les raisons dans les circonstances et dans le caractère des gouvernants. Au-dessus des hommes et même des partis, il y a en histoire des forces inéluctables qui les dominent, ce sont les conditions sociales. A notre époque de moins en moins croyante, au sens vrai du mot, les raisons d'agir sont rarement de l'ordre de la foi. Ce sont les intérêts qui gouvernent. L'histoire religieuse ne peut donc pas être séparée de l'histoire sociale. Si les opportunistes renièrent en grande partie leur programme laïque, si, au lendemain de leur victoire, ils ménagèrent tant l'Église, la cause en est que, représentant les intérêts de la grande industrie et du haut commerce, leur potitique sociale ne s'accommodait pas d'une politique religieuse logique et intransigeante. La bourgeoisie républicaine d'alors sentait plus ou moins consciemment que sa puissance était liée au maintien d'une religion officielle. Elle ne demandait au fond qu'une chose au clergé, ne pas intervenir contre elle dans la mêlée électorale. Pour atteindre ce but, le Concordat semblait un meilleur instrument que la Séparation. Inversement, si les conservateurs de l'Assemblée de 1871 ne restaurèrent pas, pendant les cinq ans qu'ils gouvernèrent, « la monarchie chrétienne », c'est qu'ils étaient plus conservateurs encore que catholiques. Ils voulaient moins servir l'Église que s'en servir. Ils n'étaient pas plus résolûment *théocrates* que les opportunistes n'étaient résolûment *laïques*. Les uns et les autres considéraient l'Église, la Religion comme des moyens. Et voilà pourquoi l'histoire religieuse de notre époque est aussi et surtout celle de l'histoire politique et de l'histoire sociale.

Albert Mathiez.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 septembre 1906*. — M. G. Perrot continue la lecture de sa notice sur l'histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. Cagnat annonce qu'il a reçu de M. le commandant Guénin, commandant le cercle de Souk-Ahras, trois inscriptions que cet officier a trouvées aux environs de Tébessa. Les deux premières proviennent d'une localité appelée Aïn-Kamellel située à une cinquantaine de kilomètres de Tébessa, vers l'Ouest-Sud-Ouest et dans l'une d'elles est nommé le légat L. Minicius Natalis qui était à la tête de la Numidie en 104-105. La troisième a été trouvée à Ksar-el-Boum (Tasbent), à une quinzaine de kilomètres de Tébessa. Ces pierres marquaient la limite fixée au temps de Trajan entre le territoire abandonné à la tribu des Musulanes au Nord; au Sud, d'une part, une propriété de l'empereur (pierre 1 et 2); de l'autre une peuplade ou une municipalité encore inconnue, les *Tisibenenses ou Tisibennenses*.

A l'aide d'une subvention de l'Académie, M. l'abbé Breuil a étudié six cavernes ornées de peintures et de gravures, de la province de Santander, sous la conduite de M. Alcade del Rio et du R. P. Sierra, leur inventeurs. Ces cavernes sont : 1° Hornos de la Peña, qui présente exclusivement des gravures où se reconnaissent chevaux, bisons, bouquetins et une extraordinaire figure anthropoïde munie d'une queue, peut-être un singe; 2° San Isabel, où se trouvent quelques grossières images, d'une antiquité peut-être moins reculée, faites avec le doigt sur le plafond argileux; 3° Covalanas, à Ramalès, ornée de fresques rouges ponctuées, figurant un cheval, un bœuf, de nombreuses biches; 4° La Haza, toute voisine de la précédente, et contenant des peintures, de la même technique, où l'on reconnaît des chevaux et des canidés; 5° La Venta de la Perra à Molinar (Biscaïe), mais à quelques mètres de la province de Santander, avec des gravures très archaïques de bison et d'ours des cavernes; 6° La grande grotte de Castillo à Puente Viergo, qui est remplie de nombreux dessins gravés ou peints. Les gravures, les unes légères, les autres plus creusées, figurent des chevaux, des cerfs, des biches, des bisons, des bouquetins. Les peintures se subdivisent en : *a*) mains cernées de rouge, comme à Gargas (découverte de MM. Cartailhac et Regnault); *b*) dessins linéaires primitifs noirs ou rouge, des chevaux, bisons, cerfs; *c*) dessins du même genre, mais plus modelés; *d*) fresques polychromes semblables à celles d'Altamira, et figurant exclusivement des bisons; *e*) des figures rouges diverses; disques, figures tectiformes, scaliformes ou scutiformes. La figure la plus remarquable est celle d'un éléphant dessiné en rouge, et qui semble différer du mammouth.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 septembre 1906*. — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. le commandant Espérandieu, datée des Laumes, 27 septembre, où sont annoncées de nouvelles découvertes. Parmi les sculptures, il signale une statue qui paraît être celle d'un chef gaulois; les images de trois têtes coupées, aux yeux clos, qui rappellent d'assez loin celles d'Entremont; la tête d'une statue de femme; une figure de cavalier, etc.

M. Perrot continue la lecture de sa notice sur l'Académie.

M. Héron de Villefosse annonce qu'il a reçu du Dr Carron une lettre l'informant d'une découverte faite, il y a quelques jours, à Sousse, par le lieutenant Mellier, chargé de la direction des fouilles en l'absence de l'abbé Leynaud. Au cours de sondages exécutés non loin des galeries déjà déblayées, les tirailleurs ont rencontré une galerie plus large que les autres et dans un excellent état de conservation. On a pu dresser un plan approximatif de huit galeries qui s'étendent sur un espace de 200 mètres environ. Il est possible que ces galeries se relient aux premières; il est possible aussi que l'on se trouve en présence d'un groupe tout à fait différent et offrant d'autres caractères.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une série de commentaires sur quelques passages de la chronique samaritaine publiée par M. Neubauer et de différentes autres chroniques orientales.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 22 octobre — 1906

Sethe, Contributions à l'ancienne histoire de l'Égypte, II.— Davies, Les tombes de Houîya et d'Ahmôsis. — Holtzmann, La vie juive selon le nouveau Testament. — Soltau, Le paganisme dans le christianisme. — Hess, Jésus de Nazareth. — Lietzmann, L'Épitre aux Romains. — Maier, L'Épitre de Jude. — Roger, L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin. — Morel, Antoine et Cléopâtre, drame de Shakspeare traduit en vers français. — Morel-Fatio, Études sur l'Espagne, II, 2e édition. — Ferrand, Un texte arabo-malgache. — Nau, Lettres de Jacques d'Edesse. — Basset, Le nom du chameau chez les Berbères. — Steuernagel, Grammaire hébraïque. — Jurenka, Chrestomathie d'Ovide. — Rasi, Le carmen de Pascha. — J. Réville, Le prophétisme hébreu. — Küchler, La politique d'Isaïe. — Duhm, Le livre d'Habacuc. — M. Reymond, Verrocchio. — Jadart, Les Remontrances de Rethel et de Vitry; Le bourg et l'abbaye de Chaumont-Porcien; Les édifices religieux des Ardennes. — Aulard, Les orateurs de la Révolution, II; Paris sous le Consulat, II; Actes du Comité, XVII. — Polack et Rohde, Pages choisies du XIXe siècle. — Heyse, En tiers dans l'union, p. A. Brunnemann. — Idiotikon Suisse, 43-45. — Répertoire Lucien Dorbon. — Académie des inscriptions.

Kurt Sethe, **Beiträge zur ältesten Geschichte Ægyptens**, 2te Hälfte, 1905, Leipzig. J.-C. Hinrichssche Buchhandlung, in-4°, p. 65-147.

L'an dernier j'ai rendu compte du premier fascicule. Il y a dans le second, trois mémoires sur : 1° *le développement de la façon de dater par années chez les anciens Égyptiens*, avec une *Note additionnelle* d'Edouard Meyer ; 2° *la Chronologie de l'histoire la plus ancienne de l'Égypte contrôlée par les données résultant de l'état des eaux et par d'autres renseignements sur les événements qui dépendent des saisons de l'année ;* 3° *Menès et la fondation de Memphis.*

1° La première de ces études contient un relevé minutieux de toutes les expressions graphiques dont les Égyptiens se sont servis pour dater les événements. La discussion est menée très vigoureusement, avec une logique serrée, et il faudrait écrire un véritable mémoire pour en indiquer la marche : je me bornerai à en fournir brièvement les résultats. D'après M. Sethe donc, A, à l'époque thinite on désignait les années par la mention de certains événements qui s'étaient accomplis au commencement ou dans le courant de chacune d'elles ; toutefois chaque deuxième année dans un règne était indiquée par le nom d'une cérémonie spéciale, *le Service d'Horus* de Hiérakônpolis. Au début, aucun des termes employés pour noter l'idée

d'année n'accompagnait la mention de l'événement, mais à partir d'Ousaphais, le cinquième roi de la I[re] dynastie, on plaça devant cette mention le mot *haît* « commencement », qu'on exprima dans l'écriture par l'idéogramme de la *pousse*. — B. Pour distinguer l'une de l'autre les années du *Service d'Horus*, il avait fallu ajouter à la mention de ce *service* celle d'un autre événement accompli dans l'année : sous la II[e] dynastie, cet événement fut régulièrement un recensement du bétail et de la fortune du Pharaon. Comme ces recensements, se renouvelant de deux ans en deux ans, ne constituaient pas un point de repère suffisant, on les numérota en inscrivant derrière le mot *haît*, le mot *sapou* « fois » et le nombre ordinal correspondant : *année de la seconde fois du cens des bœufs*, *année de la troisième fois du cens du bétail* et ainsi de suite, en égyptien HAÎT SAPOU-*san-nou tonouit ahaou*, etc. Sous Sanofrouî, à la fin de la III[e] dynastie, la mention du *Service d'Horus* disparaît et celle du *recensement* reste seule, mais celui-ci s'opère parfois durant deux années consécutives. — C. A partir de ce moment, sous les IV[e], V[e] et VI[e] dynasties, toutes les années à l'exception de la première qui garde son vieux nom de *haît samtaouî* « année de la réunion des deux terres », sont appelées les années où le recensement a lieu *haît sapou N tonouit*... « année de la fois N du cens... » les années où le recensement n'a pas lieu *haît ma-khaît sapou N tonouit* « année après la fois N du cens... », ou bien en supprimant l'expression *tonouit* « cens », *haît ma-khaît sapou N*. « l'an d'après la fois N... ». Pendant longtemps les recensements se reproduisirent tous les deux ans régulièrement et de façon à coïncider avec les années réelles du règne : sous Métésouphis I[er], ils devinrent annuels, si bien que « l'année de la fois N... » *haît sapou N*... couvrit forcément « l'année N » du règne. — D. Il en découla naturellement que la vieille façon de désigner l'année par un événement se transforma en une formule qui désigna l'année de règne. On conserva l'expression *haît sapou N* de la XI[e] dynastie à l'époque gréco-romaine en lui adjoignant le numéro d'ordre de l'année du Pharaon régnant, mais, comme le sens primitif s'en était perdu de bonne heure, on fit de *haît-sapou* un seul mot *hasapouî[t]*, auquel on attacha les nombres cardinaux avec le genre féminin, et qu'on fixa dans une orthographe spéciale pour le distinguer de *ranpouit*, en copte *rompe-rompi* que marque l'année non chronologique. — E. Sous les Ptolémées, le terme *hasap-oui[t]* fut écrit phonétiquement, et l'on inventa pour l'expliquer une dérivation du mot *haspou* « le quart » qu'Horapollon recueillit dans ses *Hiéroglyphes* (I § 5). Il sortit d'ailleurs de l'usage courant, et le copte ne le connut plus que pour désigner la première année, *asph-oui*.

Quelques signes hiéroglyphiques n'auraient pas été de trop pour éclaircir entièrement ces aphorismes : j'espère pourtant les avoir exposés de façon suffisamment intelligible. Ils marqueraient s'ils

sont exacts une révolution complète dans nos habitudes d'envisager la notation des dates égyptiennes. Certains points me paraissent acquis au débat. D'autres me semblent au contraire devoir soulever des objections graves, sans que pourtant je me croie le droit de les rejeter dès maintenant : il me faudrait pour arriver à des conclusions fermes plus de loisir que je n'en ai eu jusqu'à présent.

2° Dans le second mémoire, M. Sethe cherche à tirer parti pour son système chronologique des renseignements que la *Pierre de Palerme* fournit sur les hauteurs du Nil pendant les cinq premières dynasties et des saisons pendant lesquelles certains travaux étaient exécutés sous des règnes donnés, ainsi le transport des granits de l'Ouady Hammamat sous le premier empire thébain. Exemple : le roi Métésouphis Ier se trouvait à la cataracte, le 28 Payni dans la cinquième année de son règne, et l'on peut supposer avec toute vraisemblance qu'il choisit pour voyager en ces parages les mois les moins chauds de l'année. Or en l'an 2400 avant J.-C. auquel l'an V de ce Métésouphis correspond selon le système de M. Sethe, le 28 Payni tombait le 6 février julien, soit vers le 19 janvier grégorien. Donc la date du système est de celles qui conviennent le mieux aux conditions matérielles de l'événement. Ici, M. Sethe raisonne comme un touriste européen vivant dans un temps de bateaux à vapeur, plutôt que comme un indigène égyptien vivant dans un temps de navigation à voile. Le vent jouait un rôle prépondérant dans les questions de voyage sur le Nil, le vent est assez régulier en Égypte et les Égyptiens ne craignent pas la chaleur : un bon moment pour remonter est le temps de la pleine inondation, août et septembre, pendant lequel le vent souffle régulièrement du nord et tout en favorisant la traversée vers le sud tempère de manière fort agréable les ardeurs de l'été. Le mouvement était très actif pendant ces mois il y a vingt-cinq ans, avant que le chemin de fer eût ruiné à moitié la batellerie, et il est relativement considérable encore aujourd'hui. Il serait donc possible que Métésouphis eût choisi pour visiter Éléphantine les mois où l'inondation bat son plein, et alors le fait invoqué par M. Sethe se retournerait contre son système. Je me hâte d'ajouter que M. Sethe n'insiste pas beaucoup sur ce genre d'arguments, et je ferai comme lui : l'hypothèse contre n'a pas ici plus d'évidence que l'hypothèse pour, et c'est d'un autre côté que viendra la preuve décisive.

3° La thèse du troisième mémoire n'est pas nouvelle, mais M. Sethe l'a corroborée et développée d'une façon très personnelle. Il en reprend tous les points l'un après l'autre, et il montre successivement que Ménès, ayant réuni les deux royaumes d'Égypte, fonda, sur le territoire qui servait de marche au Delta contre le Saïd, une forteresse qu'il appela « le Mur Blanc » *anbouît ouazît* ou au pluriel « les Murs Blancs » : elle fut l'une des résidences des souverains thinites, avant

de devenir sous l'un des souverains memphites, le centre principal de l'administration. La ville qui se forma alors au sud du « Mur Blanc » autour du temple de Phtah, prit pendant la VI[e] dynastie le nom de Mannofir-Memphis sous lequel elle est connue. Les faits groupés par M. Sethe autour de cette donnée première nous prouvent que Memphis ou plutôt « le Mur Blanc » et par abréviation « le Mur » ou « les Murs » jouissaient déjà d'une véritable notoriété sous les premières dynasties : c'est par elle que les rois thinites maintenaient leur domination sur la Basse-Égypte. Mais la partie vraiment originale du mémoire est celle où M. Sethe prouve que la fondation de Memphis marque le moment où l'Égypte se constitua telle que nous la voyons à l'époque historique, et que l'opération par laquelle on fondait une ville en en délimitant l'enceinte, « la marche autour du mur », resta toujours unie à celle par laquelle « les deux états furent réunis » *samtaouî*, la ligature du lotus et du papyrus. Jusqu'à l'époque Ptolémaïque, le couronnement de Pharaon comprit, entre autres rites, le *samtaouî* et « la marche autour des murs ». Je ne puis qu'indiquer les conclusions en gros ; le détail comprend nombre de notions nouvelles qui auraient mérité un examen sérieux.

Tel est ce très important ouvrage, court mais plein de faits et d'idées. On a vu que je ne suis pas d'accord avec M. Sethe sur beaucoup de points ; ses systèmes chronologiques me paraissent trop étroits et ses conjectures souvent trop hardies. Il faudra peut-être modifier plusieurs des résultats qui y sont présentés comme certains : beaucoup demeureront acquis à la science.

G. Maspero.

N. de G. Davies, **The Rock Tombs of el-Amarna**, *Part III*. — **The tombs of Huya and Ahmes** (*XV[th] Memoir of the Archæological Survey of Égypt, edited by* F.-Ll. Griffith), 1905, Londres, in-4°, xi-41 p. et 40 planches.

M. Davies continue avec la même patience et avec le même succès la publication des tombes d'El-Amarna : il nous en donne encore deux cette année, celles de Houîya et d'Ahmôsis.

Houîya, — car c'est bien ainsi ou Haouîya qu'il faut vocaliser ce nom, — était attaché à la maison de la reine Tîyi, mère d'Amenôthès IV, en qualité d'intendant du harem, de trésorier et de majordome. Il vint s'établir à Khouîtatonou avec sa maîtresse, il y mourut et il y fut enterré. Son tombeau, dont les représentations sont d'assez bonne facture, contient deux séries de scènes. Dans la première, qui est la plus développée, les moments principaux de sa vie publique sont figurés, ceux qui, après lui avoir valu la faveur du roi sur cette terre, justifiaient ses prétentions à une position correspondante dans l'autre monde. La seconde nous montre en abrégé ses funérailles et

les scènes d'agriculture et d'industrie domestique qui devaient assurer une existence large à sa survivance. Les tableaux les plus importants pour nous sont ceux de la première série. On y voit en effet comment la reine Tîyi, qui était demeurée à Thèbes probablement après la fondation de Khouîtatonou, vint rendre visite à son fils et se fixa dans la capitale nouvelle, puis comment en l'an XII Houîya présenta au souverain et à sa femme Nofrîteîti, un convoi de prisonniers asiatiques, européens et éthiopiens. La réception de la reine douairière est curieuse, et le détail des scènes où elle est représentée est instructif pour les savants qui voudront étudier l'étiquette de la cour d'Égypte. La famille royale est à table (pl. IV), la vieille Tîyi à la droite et son fils en face d'elle à gauche avec sa bru : le roi est assis sur un fauteuil un peu plus haut que ceux des deux femmes ; mais ils ont tous devant eux un guéridon chargé de fleurs et de victuailles. Khouniatonou, dévore du *kébab* à même un immense tibia de bœuf, Nofrîteîti attaque une volaille entière à belles dents, et Tîyi leur tient tête résolument, mais on ne voit pas ce qu'elle mange. Les enfants sont assis à côté des femmes, sur des sièges bas, la petite Bakîtatonou près de sa mère Tîyi, qui lui passe un bon morceau, Marouîtatonou et Nofirnofviouatonou près de leur mère Nofrîteîti. Un peu plus loin le repas est terminé, les tables ont été enlevées et on s'est mis à boire : Tîyi, son fils et sa bru vident des coupes plus ou moins profondes, tandis que les petites filles mangent des fruits et des gâteaux. Le service est fait dans les deux cas par Houîya qui prend les mets à mesure qu'on les apporte de l'office, les goûte selon l'usage et les présente aux souverains ou les pose sur leurs guéridons. C'est Houîya également qui marche en avant de Tîyi lorsque celle-ci est introduite par Khouniatonou dans le temple d'Atonou. C'est lui encore qui amène les prisonniers étrangers au Pharaon en l'an XII et qui reçoit à cette occasion des colliers d'or et des bracelets. Ce fut le grand événement de sa vie et il dut mourir peu après.

Ahmôsis était scribe royal, porte-flabellum à la droite, surintendant du logis, majordome, et les épithètes qui accompagnent son nom montrent qu'il était fort avant dans l'amitié de son maître : il lui survécut probablement, car son tombeau est inachevé et la décoration n'en a pas été poussée très loin. Elle n'a rien d'original et elle reproduit les thèmes ordinaires aux hypogées d'el-Amarna, la visite au temple de Khouniatonou, et la famille royale dînant avec autant d'appétit que chez Houîya : ici toutefois, c'est la reine qui mange le *kébab* et le roi qui saisit la volaille. Les scènes sont assez fragmentaires, mais on peut les compléter au moyen des scènes figurées aux tombeaux voisins, et elles fournissent quelques détails nouveaux : ainsi, la présence en avant de la montagne céleste de l'un des « sycomores de malachite » mentionnés aux chapitres CIX et CXLIX *b* du *Livre des Morts*. Les hymnes au soleil renferment éga-

lement des expressions assez originales, et ils mériteraient d'être étudiés de très près.

Comme toujours, M. Davies a essayé de reproduire d'abord l'état actuel des murailles, et ses dessins sont aussi exacts qu'on était en droit de l'attendre d'un copiste très habile. Il y a joint, autant qu'il l'a pu, les portions de textes ou de figures copiées, estampées ou photographiées par Nestor Lhôte, par Lepsius et par d'autres et qui ont été détruites vers la fin du XIX[e] siècle. Le tout forme un ensemble très satisfaisant : donné l'état des originaux, des collations nouvelles n'ajouteront ou ne corrigeront pas grand chose aux reproductions qu'il nous a données.

G. Maspero.

Neutestamentliche Zeitgeschichte, von O. Holtzmann. Zweite Auflage, Tübingen, Mohr, 1906; in-8°, XII-431 pages.

Das Fortleben des Heidentums in der altchristlichen Kirche, von W. Soltau. Berlin, Reimer, 1906; in-8°, XVI-307 pages.

Jesus von Nazareth, von W. Hess. Tübingen, Mohr, 1906; deux in-8°, XV-77 et VI-126 pages.

Handbuch zum Neuen Testament, herausgegeben von H. Lietzmann. Band III: die Briefe des Apostels Paulus. Lief. 1 : Der Brief an die Römer, Tübingen, Mohr, 1906; gr. in-8°, IV-80 pages.

Der Judasbrief, von F. Maier (*Biblische Studien*, XI, 1-2). Freiburg. i. B., Herder, 1906; in-8°, XVI-188 pages.

La seconde édition du livre de M. O. Holtzmann peut être considérée comme une œuvre nouvelle. Cadre soigneusement préparé pour l'histoire des origines chrétiennes : ce n'est que le cadre, ainsi que le titre l'indique suffisamment. L'auteur décrit successivement, avec force renseignements bibliographiques et une minutieuse érudition, mais aussi avec ordre et clarté, le terrain historique (aperçu de l'histoire de la Palestine depuis Alexandre jusqu'à l'an 70, géographie politique, expansion du judaïsme, monnaies et mesures, chronologie), la vie juive (service du temple, les synagogues et les docteurs de la Loi, les partis religieux, le sanhédrin, le judaïsme de la dispersion), la religion (la littérature religieuse, la piété, Dieu et les esprits, l'au-delà et le monde à venir). L'ouvrage a son utilité comme manuel à côté de la classique *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, de M. E. Schürer. M. H. croit pouvoir placer le baptême de Jésus en l'an 28, l'arrestation et la mort de Jean Baptiste, la prédication galiléenne de Jésus en l'an 29, la passion le vendredi 7 avril de l'an 30. Trop de précision peut-être, et pas assez de défiance à l'égard du quatrième Évangile. Qu'il y ait eu des rapports suivis entre Jean et Jésus, c'est ce qui paraît contredit par la tradition primitive de l'Évangile. Le séjour du Christ en terre païenne, entre la prédication aux alentours au lac de Gennesareth et le départ pour

Jérusalem, a-t-il duré plusieurs mois? On ne sait, mais M. H. a raison d'en tenir compte, et un intermède assez long avant la démarche finale permet de résoudre certaines difficultés. Seulement, il ne faut pas oublier que la tradition, voyant dans le Baptiste le précurseur de Jésus, a voulu de plus en plus le rapprocher de lui. Peut-être est-il téméraire de fixer la date du baptême. On part toujours des synchronismes indiqués dans *Luc*, III, 1-2, et l'on ne remarque pas assez que l'hagiographe s'est proposé, avant tout, de dater l'Évangile. L'indication qu'il donne est censée valoir pour le Christ comme pour Jean, et l'on peut dire pour le Christ plus que pour Jean; on peut ajouter qu'elle concerne même plutôt la fin que le commencement de la prédication évangélique, la consommation bien connue que les débuts obscurs du ministère de Jésus. Les anciens auteurs qui rapportaient la passion à la pâque de l'an 29 interprétaient sans doute fidèlement la donnée de Luc. Resterait à savoir, et on ne peut pas le savoir, jusqu'à quel point cette donnée est vraiment traditionnelle, et si elle ne résulterait pas de réflexions et de calculs plus ou moins sûrs. Mais comme elle s'accorde bien avec la chronologie de Paul, il est prudent de s'y tenir.

Ce n'est pas uniquement ni même principalement en historien que M. Soltau expose et résout la question des influences païennes sur le christianisme, c'est en croyant qui a une conviction arrêtée sur la valeur absolue de la religion chrétienne et sur la différence essentielle qu'il suppose exister entre cette religion et les autres. On ne discute pas avec la foi, et la valeur absolue du christianisme est un postulat de la foi, non une conclusion philosophique ou une donnée de l'histoire. Le christianisme a une valeur absolue pour celui qui y croit; mais il en va de même pour les autres religions, en sorte que l'on peut dire de toutes qu'elles ont une valeur absolue pour la conscience de leurs fidèles respectifs, et une valeur relative pour l'intelligence du philosophe et du critique. L'idée d'une religion absolument parfaite semble aussi incompatible avec la condition de l'humanité que celle d'une science parfaite. Il ne faut donc pas s'attendre à ce que le christianisme de l'Évangile réalise la perfection absolue. Pour la lui attribuer, on est obligé toujours de manipuler son essence, à seule fin d'y trouver l'idéal qu'on y cherche, et qu'on ne saurait imposer à l'avenir ni même au présent. Après bien d'autres, M. S. remonte à l'enseignement personnel de Jésus et explique la notion du règne de Dieu; il en fait valoir le caractère purement religieux et moral, mais il en néglige la partie apocalyptique, et, en subordonnant à la conversion des hommes l'avènement définitif du royaume, avènement qui impliquait un renouvellement total des conditions d'existence du monde et de l'humanité, non seulement une rénovation morale de celle-ci, il introduit dans l'Évangile, sans s'en apercevoir, une idée étrangère à la pensée du Christ. Jésus demande la conversion, parce

que l'avènement du royaume est imminent ; mais, qu'on se convertisse ou qu'on ne se convertisse pas, le Juge va venir ; ceux qui ne seront pas sauvés seront condamnés. Cette remarque suffit pour montrer le côté faible du système adopté par M. S. et qui est, au fond, celui de tous les théologiens protestants depuis le xvi[e] siècle. Pour le critiquer dans les détails, il me faudrait écrire ici de nouveau *l'Évangile et l'Église* : travail aussi encombrant que superflu. Que M. S. veuille bien relâcher quelque chose de l'opposition qu'il institue entre le paganisme et le christianisme, de la distinction qu'il fait entre les éléments venus du paganisme, qui auraient été susceptibles d'adaptation chrétienne, et d'autres qui ne l'auraient pas été, je lui accorderai que toutes les confessions chrétiennes ont des progrès à faire pour accomplir l'idéal que l'esprit de l'Évangile, plutôt que l'Évangile même, encore maintenant, nous aide à concevoir.

Les deux fascicules de M. Hess se complètent l'un l'autre. Le premier est une sorte de concordance des Évangiles synoptiques (en omettant les récits de l'enfance), avec deux ou trois morceaux seulement de Jean (on aurait dû s'en tenir à la péricope de l'Adultère), le tout arrangé de façon à former un récit suivi, sauf pour la résurrection, où les apparitions ne sont pas racontées, mais remplacées par un exposé de la foi apostolique pris dans Luc (récit d'Emmaüs), les Actes, les Épîtres de Paul et la finale de Mathieu. Le second est calqué sur le premier dont il garde les divisions ; mais l'auteur y interprète et commente historiquement les textes qu'il a traduits dans le précédent volume. Là il se montre plus instruit que les évangélistes sur beaucoup de points : Jésus aurait toujours joui d'une excellente « santé corporelle et spirituelle » (c'est possible, mais nous n'en savons rien) ; il aurait longuement étudié la Loi, fait des séjours à Jérusalem, où il avait appris à connaître la doctrine des pharisiens (cela encore est assez conjectural) ; il aurait moins insisté que Jean-Baptiste sur l'imminence du grand avènement (assertion gratuite) ; il se serait avoué Messie devant Caïphe et ne se serait pas avoué roi des Juifs devant Pilate (le témoignage concernant l'aveu devant Pilate, aveu qui explique la condamnation, est beaucoup plus solide que celui qui regarde la mise en scène du jugement par Caïphe, conçu pour montrer le « Fils de Dieu » dans le « roi des Juifs », et pour transporter de Pilate sur les autorités juives la responsabilité de la condamnation). Dans cet exposé historique pas un mot de la résurrection, mais épilogue sur l'éminente personnalité de Jésus et sur la révélation du seul dogme vivifiant, la foi au Dieu Père. Vie de Jésus rationalisée, adaptation du Christ historique à un idéal tout moderne de la religion.

A en juger par les fragments qu'offre le prospectus et par le commentaire de l'Épître aux Romains, le manuel du Nouveau Testament dont la librairie Mohr entreprend la publication, contribuera sérieuse-

ment au progrès de la science biblique. Il contiendra une grammaire du grec néotestamentaire, une esquisse de la littérature chrétienne primitive et une autre de la civilisation gréco-romaine, la traduction avec commentaire de tous les écrits du Nouveau Testament, et, comme dernière partie nullement inutile, une explication pratique de ces écrits pour les besoins de l'enseignement chrétien dans le temps présent. La direction générale des travaux appartient à M. H. Lietzmann, qui s'est réservé le commentaire des quatre grandes Épîtres de saint Paul et qui nous donne maintenant la première. La traduction de celle-ci est remarquablement soignée ; sans dégénérer en paraphrase, elle contient entre parenthèses les menues additions qui sont souvent nécessaires pour rendre facilement intelligible le langage de Paul. Le commentaire est à la fois concis et abondant ; très clair, avec toutes les références utiles. Pas d'autre introduction qu'une analyse de l'Épître.

L'auteur de la seconde Épître de Pierre a utilisé l'Épître de Jude. Les critiques regardent ces deux Épîtres comme apocryphes, et déjà l'ancienne Église ne les avait pas acceptées sans hésitation dans le canon biblique. Mais comme elles ont fini par y être reçues, les exégètes catholiques en ont jusqu'à présent défendu l'authenticité. Tâche difficile, mais pas au point de déconcerter une bonne volonté que soutient une forte théologie. Comme dans la plupart des cas semblables, l'inauthenticité se démontre aisément ; ce que les critiques ne peuvent expliquer avec la même clarté, ce sont les conditions dans lesquelles les documents apocryphes ont réellement vu le jour. L'apologiste de la tradition peut discuter leurs hypothèses, et de l'insuffisance de celles-ci ou de leur incertitude conclure à la nécessité logique de sa propre thèse. M. F. Maier applique ce procédé à la défense de l'Épître de Jude et subsidiairement de la seconde de Pierre. Érudition abondante, presque aveuglante ; argumentation un peu confuse et pas du tout convaincante. On apprend, par exemple, que, si elle eût été apocryphe, l'Épître de Jude n'aurait pas été exploitée dans la seconde de Pierre (?). A ce compte, le livre d'Hénoch, cité dans Jude, serait pareillement authentique. Il est vrai que, selon M. M., Jude, en citant Hénoch, ne se refère pas au livre, mais à la « tradition » (!) Le prétendu Jude écrit (v. 17) : « Quant à vous, très chers, souvenez-vous des choses qui ont été annoncées par les apôtres de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ils vous disaient que, dans les derniers temps, il y aurait des hommes moqueurs », etc. Et cela aurait été publié avant la mort des apôtres Pierre et Paul, par un « frère » de Jésus ! Et ce serait Pierre en personne qui, paraphrasant dévotement ce passage, aurait dit (II *Pier.* III, 1-3) : « Voici, très chers, la seconde lettre que je vous écris, pour éveiller dans votre mémoire le souvenir des choses prédites par les saints prophètes et les prescriptions du Seigneur et Sauveur enseignées par vos apôtres ; rappelez-

vous d'abord, que dans les derniers temps, il doit venir des moqueurs », etc. ! Vénérable tradition, quelles singulières choses on est obligé d'imprimer pour te défendre !

Alfred LOISY.

L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin. Introduction à l'histoire des écoles carolingiennes par M. ROGER. Paris, Picard et fils, 1905 ; xviii-359 pp. Prix : 10 fr.

Le problème de la transmission des lettres classiques se pose surtout pour la période qu'a étudiée M. Roger. Limité à la Gaule, il ne peut guère trouver de solution ; car les maîtres et les livres des écoles carolingiennes sont venus du dehors. M. Roger s'est donc vu forcé de le traiter dans son ensemble.

La méthode adoptée est rigoureuse et précise. Rejetant toute idée préconçue, M. R. saisit l'enseignement des lettres au IVe siècle ; puis, de siècle en siècle, de demi-siècle en demi-siècle, il en poursuit la fortune, d'abord en Gaule hors de l'Eglise et dans l'Eglise, puis en Bretagne et en Irlande ; enfin de nouveau en Gaule, quand les moines insulaires viennent s'y établir. Chaque texte, chaque nom propre est classé exactement à sa place. L'auteur se garde de donner à ses conclusions plus d'étendue que ne le comportent les renseignements. Cette rigueur aboutit à des résultats assez neufs.

Les écoles publiques ne se sont maintenues en Gaule que jusque vers 420 ou 430, et encore seulement dans la province romaine et dans quelques grandes villes, Narbonne, Bordeaux, Lyon. Ensuite l'enseignement devient privé ; les maîtres, comme les élèves, se font rares. Sidoine Apollinaire doit son éducation littéraire à des maîtres particuliers. Au VIe siècle il n'y a plus d'enseignement littéraire, bien que peut-être l'enseignement élémentaire n'ait pas été aussi atteint. On savait lire et écrire autant qu'avant, grâce aux écoles cléricales. Mais, dans ces écoles mêmes, les lectures théologiques ont remplacé l'étude des auteurs. Jusqu'au VIe siècle en effet, l'Eglise avait eu vis à vis des lettres profanes une attitude hésitante ; elles étaient dangereuses par tout ce qu'elles recelaient de paganisme et de critique, elles étaient utiles pour soutenir les intérêts intellectuels de la religion dans une société cultivée. Le danger frappait surtout les moines, placés hors du contact avec la vie, en réaction avec elle. Quand la culture disparut de la société, l'utilité qui avait maintenu les études profanes dans les milieux ecclésiastiques cessait d'exister. Dès le IVe siècle, un ascète comme Martin de Tours trouve qu'il y a mieux à faire que d'étudier. A Lérins, vivent des moines lettrés, mais qui doivent leurs connaissances à leur éducation première, antérieure à la profession monastique. La Bible et la théologie sont les seuls objets dont on paraît s'être occupé à Lérins. La règle de saint Benoît prescrit la lec-

ture : ce ne peut être que la « lecture sacrée ». Grégoire le Grand condamne l'étude des lettres chez les évêques. Isidore de Séville réduit toute la culture antique en quelques données positives, desséchées dans son herbier des *Origines* et destinées à empêcher toute recherche ultérieure dans les sources. Seul, Cassiodore dépasse ces vues étroites et laisse ouverte la possibilité d'études plus approfondies et plus libres. Mais il n'est pas suivi.

A ce moment même, c'est-à-dire vers le milieu du VIe siècle, les premiers indices de la culture classique apparaissent en Bretagne ; un peu plus tard, à la fin du siècle, on les saisit en Irlande. Dès lors un mouvement de plus en plus intense se manifeste dans les îles. Les Irlandais, d'abord élèves, deviennent maîtres et élaborent une culture que développent les Anglo-Saxons : culture qui met les lettres et les sciences profanes au service de la théologie et de l'exégèse. Dans trois chapitres, M. R. analyse avec précision l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique et de la dialectique chez les Anglo-Saxons.

C'est cette culture et cet enseignement que nous retrouvons dans les écoles carolingiennes. Ici encore M. Roger contredit une croyance longtemps acceptée. En passant sur le continent au VIe et au VIIe s., les Irlandais ont eu pour principal but de développer et de conserver la vie religieuse. Ils n'ont rien fait pour les lettres. Si on prend une à une les indications incertaines que nous fournissent surtout les vies de saints, leur portée est singulièrement réduite quand on les serre de près et dans leurs termes. Très ordinairement, s'il est question d'un enseignement, il s'agit de l'Ecriture et de la théologie. Même Columban ne paraît pas avoir organisé les études littéraires dans ses monastères. Les moines irlandais avaient une culture personnelle qu'ils ne cherchaient pas à répandre. Il y a de ce phénomène deux raisons générales. La barbarie était alors trop grande, l'Eglise de Gaule avait trop de chemin à faire pour rejoindre l'Eglise d'Irlande. De plus, les disciples des Irlandais étaient des âmes éprises de rigueur ascétique, qui fuyaient un monde corrompu et cherchaient une vie religieuse et pénitente. La beauté du langage et les cadences des syllabes étaient des attraits frivoles pour de tels esprits. Il faut ajouter que les conditions matérielles des établissements religieux ne permettaient guère une autre étude que celle de l'Ecriture. Nous nous représentons souvent les monastères sous l'aspect des vastes contructions bénédictines du XVIIe et du XVIIIe siècle ou des luxueuses bâtisses des trente dernières années. Alors ce n'étaient guère que de sgroupes de huttes autour d'une petite chapelle.

Ainsi, jusqu'à Charlemagne et Alcuin, il n'y eut pas de rénovation intellectuelle en Gaule. Boniface prépara leur œuvre, surtout, semble-t-il, par l'organisation et la réforme de l'Eglise. Il fallait d'abord sortir du chaos.

Dans cet exposé, il y a maints problèmes particuliers qui ne sont pas

encore résolus. Mais il en est deux d'une portée générale et dont la solution peut modifier les conclusions. D'où les moines irlandais ont-ils pris leur culture profane? N'y avait-il pas, en Gaule et en Italie, des lieux où se conservaient l'étude du latin et la tradition des manuscrits? La première question a été posée par M. R. (p. 236) et il répond loyalement qu'il n'a pas de solution certaine à lui donner. Il hésite entre deux hypothèses, dont il écarte lui-même la première et dont la seconde n'est pas très satisfaisante : « Les Eglises bretonne et irlandaise auraient bien reçu le germe de la culture classique au IVe siècle, mais ne l'auraient pas développé <tout> de suite, pour des raisons qui nous échappent, peut-être sous l'influence du monachisme occidental, hostile aux lettres ». L'hypothèse plaît d'abord. Cependant, à la réflexion, elle paraît singulière. La culture n'est pas comme ces graines qui se sont conservées dans les tombeaux d'Egypte et que nous pouvons semer après trente siècles. M. R. ajoute : « Au cours de cette période, les deux Eglises ont pu recevoir des appuis étrangers. Des moines pressés par le désir de l'apostolat, des maîtres chassés du continent, ont pu apporter en Bretagne et en Irlande, soit des manuscrits, soit le secours de leurs connaissances. Mais ce sont là des faits accessoires ». Est-il bien sûr que ces faits soient accessoires? Et alors on sent le lien des deux questions que je posais tout à l'heure : toute culture avait-elle disparu du continent? Un ensemble de renseignements me paraît donné sur ce sujet par le recueil de M. Chatelain, *Vncialis scriptura*. Je ne crois pas que M. R. l'ait consulté, ou, en tout cas, l'a-t-il cité très rapidement, sans y attacher d'importance. Or ce recueil concerne précisément l'époque obscure du VIe et du VIIe siècle, à laquelle appartiennent beaucoup de manuscrits décrits. Les manuscrits profanes sont peu nombreux, mais il y en a. La copie des manuscrits ecclésiastiques prouve qu'une certaine tradition intellectuelle se maintenait. Car s'il faut avec M. R. distinguer soigneusement la culture profane et les études ecclésiastiques, cependant pour la possibilité d'une renaissance des lettres la persistance des études sacrées était une condition indispensable et suffisante. C'est encore un point sur lequel M. R. ne paraît pas avoir assez insisté. En d'autres termes pour que la renaissance carolingienne se produisît, il était nécessaire que, pendant cent cinquante ans, l'on continuât à copier, lire et gloser l'Ecriture. Qu'on l'ait fait, que l'on ait étendu cette préoccupation à certains Pères et même à des grammairiens, c'est ce qu'il semble que prouve l'*Vncialis scriptura*.

Au surplus, l'apport du continent aux origines de la renaissance carolingienne est maintenant un problème qui préoccupe les historiens de la littérature médiévale. M. R. a pu le voir en lisant le *Sedulius Scottus* de M. Hellmann (voy. surtout p. 103).

Ce sont là des obscurités profondes, qui ne seront peut-être jamais entièrement dissipées. Comme M. R. l'a remarqué, il faudrait d'abord

mieux connaître les textes qui procèdent de l'enseignement insulaire. A défaut de publications intégrales, un catalogue descriptif et analytique, une sorte de regestes de tous les manuscrits et de toutes les œuvres qui ont cette provenance, est une tâche indispensable et tôt ou tard inévitable. Dans l'état de la science, le livre de M. Roger est le meilleur qu'il puisse être. Lui aussi, il prépare l'avenir par une mise au point rigoureuse des faits connus.

Voici quelques observations pour finir. P. 28, et n. 5, sur l'éternité de Rome, voy. Cumont, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, I (1896), p. 435. — P. 35, M. R. est bien sévère pour Ausone ; il ne paraît pas s'être rendu compte que c'était un vieux professeur. Ses œuvres n'ont pas d'autre importance. — P. 101, une hymne composée par Chilpéric, a été publiée par M. Krusch, *Vitae sanctorum aeui merowingici*, t. IV, p. 38 ; cf. P. von Winterfeld, *Zeitschrift für deutsches Altertum*, t. XLVII (1903), p. 74. — P. 138 : « L'édit de Julien, qui n'interdisait pas aux fidèles de s'instruire, mais de s'instruire auprès des maîtres chrétiens ». Cf. cependant Bidez et Cumont, *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de Julien*, p. 16, n. 5. — P. 144 et 145, M. R. allègue le mépris des lettres dont font étalage Sulpice Sévère et Paulin de Nole. Il eût pu citer le début de l'opuscule de Vincent de Lérins et d'autres passages où les écrivains ecclésiastiques annoncent qu'ils useront d'un style simple et sans ornement. Ces déclarations n'étaient-elles pas de tradition ? sont-elles bien sincères, chez un poète, comme Paulin, chez un écrivain, comme Vincent qui s'astreint aux règles des cadences finales ? ne sont-elles pas encore de la rhétorique ? — P. 180-181. A propos de la critique biblique enseignée par Cassiodore : « Le respect du texte saint impose à la grammaire d'autres sacrifices. Les irrégularités y deviennent sacrées. C'est seulement quand elles sont dues à de fausses corrections que le copiste est autorisé à les faire disparaître. Il doit respecter des constructions comme *uiri sanguinum et dolosi*, *radetur caput suum*, etc. Soulignons ce conflit de la grammaire avec le texte de l'Ecriture, et remarquons surtout comment il est résolu... Même dans la grammaire, nous voyons apparaître le redoutable principe d'une autorité divine, infaillible non dans la pensée, mais dans la lettre », etc. Je veux bien. Mais ces prescriptions de Cassiodore et la distinction entre les fautes du copiste et les particularités du texte sont aujourd'hui l'abc de la critique verbale. Un philologue qui édite la Vulgate n'a qu'à s'y tenir. — P. 187. Le rôle de Grégoire le grand est exactement indiqué et justement apprécié. On pourrait ajouter que ce pape se conforme à une des traditions les plus anciennes de l'Eglise romaine plus préoccupée de gouvernement et de discipline que de culture, laissant à d'autres, mêmes aux laïques, le soin d'exposer, de commenter, d'éclaircir la doctrine, intervenant par des décisions, non par des spéculations. — P. 195 suiv. et ailleurs, M. R. rattache à une

arrière-pensée religieuse la méthode abréviatrice d'un Isidore : « L'on en vient à se demander si, en compilant les auteurs profanes, Isidore n'a pas voulu permettre aux chrétiens de ne pas les lire » (p. 200). Il faudrait cependant ajouter que c'est un trait caractéristique de toutes les décadences, trait bien plus ancien dans l'Empire romain que l'influence chrétienne. Festus abrège Verrius Flaccus, avant que Paul diacre n'abrège Festus. Dès le Ier siècle, Tite-Live est réduit à une *Epitoma*. L'école a besoin de recueils d'extraits et d'abrégés. Elle est la proie du « primarisme », quand on n'éprouve plus le besoin et que l'on cesse de remonter aux originaux. — P. 238 suiv., excellente étude des *Hisperica famina* : p. 244, *eructo* pour *praedico* est du latin biblique (*Ps.*, XVIII, 3; XLIV, 2; CXLIII, 13; etc.); *boetes*, glosé par *stella* : ne serait-ce pas *Bootes*, le Bouvier? *pernas*, au sens de *membra*, est le mot latin : un des caractères de ce jargon est de donner un sens général à des termes particuliers; *conis*, *oculis*, est probablement le produit d'une étymologie fantaisiste de *coniueo*. Les dilettantes de cette littérature artificielle n'ont fait que pousser à l'extrême des tendances qui étaient déjà très marquées dans les œuvres d'une époque plus ancienne. L'habitude de répéter plusieurs fois la même image par des adjectifs et des verbes est prise depuis longtemps dans les écoles. Sidoine ne laisse rien à désirer sous ce rapport. On peut se demander si cette description des ponts est de lui ou de quelque Irlandais : « Peruii pontes quos antiquitas a fundamentis usque aggerem calcabili silice crustatum crypticis arcubus fornicauit » (Sid., *Epist.*, I, v). — P. 256, sur la latinité d'Aldhelm, voir maintenant le programme d'Ewald, *Aldhelms Gedicht de uirginitate* (Gotha, 1904; progr. nr. 819). Il y a des fautes d'impression : p. 240, l. 2 du bas, texte, lire : *pas*; p. 251, l. 9, lire *les théories*; partout écrire *Nole*, non pas *Noles*; etc.

Paul Lejay.

Léon Morel, — **Antoine et Cléopâtre, drame de Shakespeare traduit en vers français.** Hachette, Paris, 1905, 121 pp. 2 fr. 50.

C'est une entreprise hardie que de s'attaquer à une pièce de Shakespeare, et il semble que ce soit une témérité de choisir entre toutes une pièce difficile comme *Antoine et Cléopâtre*. Mais M. Morel aime les tours de force : témoin ses traductions en vers d'*In Memoriam* et des *Sonnets du Portugais*. Sa nouvelle traduction rendra un double service : si le lecteur prend la peine de la comparer à l'original, il saura qu'accuser notre alexandrin de manquer de souplesse, c'est le calomnier. Non seulement la version française est exacte, mais à la lire on se sent emporté par le souffle qui anime l'original Ensuite si l'on n'a qu'une connaissance imparfaite de l'anglais, on aura de

Shakespeare une idée différente de celle que l'on peut puiser dans des traductions inexactes et surtout des adaptations infidèles. Avant de représenter Shakespeare sur une scène française, il faudrait demander à des mains pieuses une traduction telle que celle-ci et non se contenter de contrefaçons que rendent tolérables le talent des acteurs, l'art des machinistes et l'ignorance du public.

Ch. BASTIDE.

Etudes sur l'Espagne, par A. MOREL-FATIO. Deuxième série, Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIIIe siècle d'après la correspondance inédite du comte de Fernan Nunez avec le prince de Salm-Salm et la duchesse de Bejar. — Deuxième édition revue et corrigée. — Paris (H. Champion) 1906. in-8° XVI-429 p.

Il a été déjà rendu compte dans cette revue (1891, nouv. série, t. XXI, p. 151) de la première édition de ce livre. C'est avec plaisir que nous voyons paraître la seconde. En l'absence si regrettable de mémoires et d'autobiographies espagnols, cette correspondance de Fernan Nunez, encadrée d'un large et solide commentaire, nous est particulièrement précieuse : elle nous fait connaître la partie éclairée de la Grandesse du XVIIIe siècle, petit groupe singulièrement restreint de la société espagnole d'alors, mais très intéressant dans son effort vers l'air plus libre du dehors, vers l'émancipation de la pensée, vers les idées nouvelles qui passionnaient le reste de l'Europe. Le chapitre sur la Colonie espagnole à Paris reste toujours à lire et à retenir, même après la brillante étude sur les amours du marquis de Mora et de mademoiselle de Lespinasse, dûe à M. de Ségur et à laquelle ces pages de M. Morel-Fatio ont fourni d'utiles indications.

Nous constatons que l'observation faite à M. M.-F., en 1891, sur l'absence de divisions dans son ouvrage, a perdu sa raison d'être. Il a divisé cette fois son livre en chapitres, avec sommaires en tête : le lecteur y trouvera d'autant plus de facilité et d'agrément.

H. L.

— M. Gabriel FERRAND a consacré une étude philologique très approfondie à *Un texte arabico-malgache du* XVIe *siècle*, transcrit, traduit et annoté d'après les mss. 7 et 8 de la Bibliothèque Nationale, dans le tome XXXVIII des *Notices et Extraits des manuscrits* (Tirage à part, in-4°, pp. 128). — J.

— M. F. NAU a fait tirer à part, sous le titre de *Lettres choisies de Jacques d'Édesse* (Paris, Leroux, 1906, in-8°, pp. 90), des articles publiés dans la *Revue de l'Orient Chrétien*, et contenant : 1° le texte syriaque et la traduction d'une lettre de Jacques à Jean le stylite et de deux lettres au diacre Georges; 2° la traduction de deux lettres publiées par Wright en 1876 dans le *Journ. of sacred literature*. Toutes ces lettres ont pour objet des questions d'exégèse biblique. — J.

— Dans une brochure intitulée *Le nom du Chameau chez les Berbères* (Paris, Leroux, 1906), M. René BASSET montre que le terme général dans les dialectes berbères pour désigner le chameau paraît être d'origine arabe et signifier « celui

qui écume de la bouche » : le chameau aurait donc été introduit par les Arabes au Maghreb. L'auteur discute les textes historiques, que divers écrivains, notamment M. Flamand dans un récent et intéressant mémoire, ont invoqués à l'appui de la thèse contraire, et il semble bien qu'il en repousse victorieusement l'autorité. Sur le terrain purement linguistique, il reste à étudier l'origine de tous les mots spéciaux que divers dialectes donnent au chameau, selon les divers moments de sa vie, et aussi à étendre, encore plus que ne l'a pu faire actuellement R. B., et à préciser l'aire géographique du nom panberbère du chameau; on peut, je crois, ajouter aux nombreuses indications de M. B. le nom du petit chameau en Teda *erremi* (Barth). — M. G. D.

— La *Porta linguarum orientalium*, éditée à Berlin par MM. Reuther et Reichard, s'est enrichie d'une seconde édition de la grammaire hébraïque de M. Carl Steuernagel (*Hebraïsche Grammatik mit Paradigmen, Litteratur, Uebungstücke und Wörterverzeichniss*). Ce manuel, concis, mais clair et complet, marque un réel progrès sur les anciennes grammaires hébraïques à l'usage des commençants. L'auteur indique les formes primitives des mots, auxquelles conduit la grammaire comparée sémitique, basée principalement sur l'arabe. C'est une excellente innovation qui met sous les yeux des étudiants les modifications qu'a subies l'hébreu biblique, et qui permet d'expliquer logiquement les règles de la grammaire. Ces règles se fixent facilement dans la mémoire au moyen des nombreux exercices que l'auteur a ajoutés. Dans un appendice séparé (*Methodische Anleitung zum hebräischen Sprachunterricht*), les exercices ont été, en outre, analysés et expliqués à l'usage des professeurs. Le livre a eu un succès mérité; la première édition a été épuisée deux ans après la mise en vente. La seconde édition a reçu de notables améliorations. Sorti des presses de Drugulin à Leipzig, le texte est très correct et bien imprimé. Le prix est modéré : 3 M. 60 pour la grammaire, et 1 M. pour l'appendice. — R. D.

— Nous avons reçu de la librairie Tempsky à Vienne (G. Freytag à Leipzig) : 1° A. Scheindlers Lateinische *Schulgrammatik*, herausgegeben von R. Kauer, 6e éd., 1906; 240 pp. in-8°; 2° *Schulwörterbuch zu Heinrich Stephan Sedlmayers ausgewählten Gedichten des P. Ovidius Naso* von Hugo Jurenka; 3e éd.; 1906; VI-178 pp. in-8° et 52 fig. M. Jurenka a publié en 1898 un lexique scolaire des *Métamorphoses*. Celui que nous annonçons est adapté à une chrestomathie d'Ovide qui comprend aussi des morceaux élégiaques. Les articles sont un peu plus développés et un peu plus élémentaires; ils comportent de nombreux renseignements d'antiquités et de mythologie; ils sont illustrés de bonnes gravures. Peut-être était-il superflu de reproduire la même figure à *caducifer* et à *Mercurius* : à ce dernier mot, le lexique des *Métamorphoses* présente l'Hermès de Praxitèle. L'exécution matérielle est très soignée. — P. L.

— M. P. Rasi nous envoie : *De codice quodam Ticinensi quo incerti scriptoris Carmen « De pascha » continetur; accedunt ad carmen ipsum adnotationes criticae et appendix metrica* (Estratto della *Rivista di Filologia* XXXIV, 1906, n° 3; 34 pp. in-8°). Le *carmen de Pascha* est une œuvre du IVe ou du Ve siècle publiée en dernier lieu dans le Cyprien de Hartel, III, 305-308. Après une collation de ce manuscrit du XVe s., M. U. fait valoir dans ses notes critiques l'importance des leçons qu'il nous fait connaître. L'étude métrique montre que l'auteur est un versificateur correct et de bonne école. Le texte du manuscrit de Paire se rapproche beaucoup de celui de l'Aldine (Venise, MDII), en même temps qu'il s'écarte des manuscrits connus jusqu'ici. L'article de M. Rasi sera utile. Il prouve, après

d'autres travaux, la nécessité d'une nouvelle édition critique des textes réunis par Hartel dans ses trois volumes. — P. L.

— Les conférences de vulgarisation qui sont faites au Musée Guimet donnent lieu à des publications intéressantes : telle la brochure de M. J. Réville sur *le prophétisme hébreu* (Paris, Leroux, 1906 : in-16, 36 pages). Tout au plus pourrait-on, au point de vue d'une philosophie morale indépendante, baisser d'un cran l'admiration que l'auteur professe pour l'idée de l'expiation par les souffrances du juste, dans le second Isaïe, Reconnaître dans cette idée celle de la solidarité morale est une transposition plutôt qu'une interprétation. — A. L.

— Travail très critique et très soigné de M. F. Küchler sur l'attitude politique d'Isaïe (*Die Stellung des Propheten Jesaia zur Politik seiner Zeit;* Tübingen, Mohr, 1906 : in-8, xii-57 pages). Ce prophète n'a jamais été en aucune façon un agent de l'Assyrie, comme l'a soutenu M. H. Winckler. Ses principes étaient purement religieux, et ses conseils n'étaient pas plus faciles à suivre pour le gouvernement de son pays que ne le seraient les préceptes du pur Évangile pour les hommes politique de notre temps. — A. L.

— Édition critique, traduction et commentaire du texte d'Habacuc, par M. B. Duhm (*Das Buch Habakuk*; Tübingen, Mohr, 1906 ; gr. in-8, 101 pages). Ingénieux essai, plus ingénieux peut-être que convaincant, pour sauvegarder l'unité du livret traditionnel et en rattacher l'origine à la conquête d'Alexandre. Le malheur est que les Grecs n'y sont pas mentionnés, et que M. Duhm est obligé de les substituer aux Chaldéens. Il reste, semble-t-il, plus probable qu'un ancien oracle a été encadré entre deux psaumes, pour lui donner corps, dans le recueil des Douze prophètes. — A. L.

— Le *Verrocchio* de M. Marcel Reymond est le 9e volume de la collection des *Maitres de l'Art* publiée par la Librairie de l'Art ancien et moderne (in-8° carré, avec 24 reproductions ; prix : 3 fr. 50). Peu de critiques eussent été aussi bien préparés à en parler avec compétence et autorité que l'historien de *la Sculpture florentine* et d'autres si attachantes monographies inspirées du même art. Mais d'ailleurs peu d'études devaient être aussi utiles à publier dans cette collection de vulgarisation documentée : on sait combien peu d'œuvres de Verrocchio possède la France, parmi le si petit nombre de celles qu'a exécutées le sculpteur et le peintre, l'un des plus grands du xve siècle. M. R. n'en a mis que plus de soin à décrire et à étudier ces quelques chefs d'œuvre, à en caractériser l'esprit, à en évoquer l'éloquence ; relativement facile pour les statues ou bas-reliefs que nous connaissons de l'artiste, la tâche était beaucoup plus délicate pour ses peintures et ses dessins, dont l'histoire est assez obscure, dont si peu défient toute discussion d'authenticité. On appréciera très vivement le goût avec lequel toutes ces questions ont été étudiées, ainsi que l'originalité essentielle du talent de Verrocchio, où l'on retrouve toute l'ancienne tradition florentine, affinée par un « spiritualisme » des plus délicats. Verrocchio, manifestement, créait pour le plaisir de créer, pour la beauté, pour l'expression de l'âme, non pas pour quelque raison religieuse on sociale. Moins énergique que Donatello, il est plus tendre ; surtout il veut la perfection absolue de la facture dans celle de la composition, et s'il met au jour si peu d'œuvres, c'est pour en raffiner l'admirable exécution. C'est un réaliste à sa façon, un réaliste de la beauté. Les reproductions photographiques sont, comme d'habitude, très réussies. — H. d. C.

— Voici trois brochures de M. Jadart, secrétaire-général de l'Académie de Reims, qui sont des tirages à part de la « Revue historique ardennaise » et qui

méritent une mention : 1° *Les remontrances des habitants de Rethel et du baillage de Vitry-le-François aux États-Généraux de Blois en 1588* (43 p. 1). On trouve dans le texte de ces *Remontrances*, en leur expression naïve, originale les aspirations et les vœux du peuple de Rethel et du bailliage de Vitry-le-François. Le cahier des Rethelois insiste sur les dangers de la religion, sur les moyens de ramener les dissidents, sur la nécessité d'appliquer les édits de rigueur contre les huguenots; mais il réclame aussi la « liberté de l'Église gallicane ». Ces bourgeois de petite ville veulent la résidence des membres du clergé, la réforme de la justice et des finances, la diminution des juridictions dans les ressorts judiciaires. Ils veulent l'intégrité des juges. Ils veulent que leur pays ne soit plus « déserté et ruiné par les camps », que l'homme de guerre reçoive une solde et que s'il dérobe, pille ou massacre ou « fait autres méchant cas », il soit puni de mort sans rémission. Ils veulent que les tailles soient « réduites ». Le cahier du bailliage de Vitry est conforme au cahier particulier de Rethel. On y remarquera qu'il impose aux députés de ne rien accepter du roi ou des princes pendant les États ni trois ans après. Il demande « que tous poids et mesures soient réduits aux poids et mesures de Paris » et que le roi ne puisse faire aucune guerre sans le consentement des États. — 2° *Le bourg et l'ancienne abbaye de Chaumont-Porcien* (54 p.) M. Jadart décrit l'ancienne église démolie en 1889 et donne la liste des curiosités et œuvres d'art transférées dans le nouvel édifice; il analyse une histoire manuscrite de l'abbaye écrite au XVIII° siècle et résume d'anciennes déclarations des biens des religieux; enfin il dresse une bibliographie des sources et des ouvrages à consulter sur le bourg et l'abbaye. — 3° *Les édifices religieux du département des Ardennes* (40 p.). La brochure comprend trois parties : statistique de ces édifices religieux au point de vue du classement des monuments historiques; statistique au point de vue des dates et des styles; bibliographie et iconographie. « Nous parlons volontiers, dit M. Jadart, de ces édifices que nous aimons et que nous fréquentons, non seulement sous le coup des nécessités du moment, mais sous l'impression de visites faites jadis en beaucoup d'endroits et de recherches déjà longues entamées depuis trente ans ». Et il propose de garder, d'entretenir les églises et les chapelles. Il y a dans les Ardennes cinq édifices religieux classés comme monuments historiques : Mouzon, Rethel, Sainte-Vaubourg, Verpel et Vouziers. M. Jadart voudrait qu'il y ait, en outre, des édifices de second ordre, pour lesquels le département ouvrirait un chapitre de subsides, et des édifices de troisième ordre que les budgets communaux subventionneraient régulièrement. Il fait un éloquent appel aux particuliers : que l'homme ne « néglige pas le vieil édifice qu'il a vu dès l'enfance et que ses aïeux ont bâti; qu'il se rende compte que l'église est l'ornement historique et comme le musée du village;... nous irions volontiers de village en village redire aux habitants que cette église est leur propriété séculaire, leur titre d'honneur, parfois de profit et d'attraction locale ». — A. C.

— Nous n'avons qu'à annoncer en louant, comme toujours, le zèle de l'auteur et en le remerciant du grand et inoubliable service qu'il rend aux études révolutionnaires, trois publications de M. A. Aulard : 1° la réédition du deuxième volume de son remarquable ouvrage sur les *Orateurs de la Révolution* (Paris, Cornély, 1906. In-8, 565 p., 7 fr. 50). Nous disons le deuxième volume; en réalité, c'est le premier des deux tomes consacrés à la Législative et à la Convention; M. Aulard y étudie la Législative, les royalistes constitutionnels, les indépendants, et les Girondins, Girondins de la Législative et de la Convention, Brissot et Condorcet, les

théoriciens du parti, Vergniaud et les Girondins proprement dits (Guadet, Gensonné, Ducos, Boyer-Fonfrède, Grangeneuve) et les amis de Mme Roland, Barbaroux et Buzot — 2° le deuxième tome de *Paris sous le Consulat, recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris* (Paris, Cerf, Noblet, Quantin. In-8°, 849 p.); ce volume a rapport à la période qui s'étend entre le 22 novembre 1800 et le 20 avril 1802; on y trouve, comme on sait, des extraits des journaux, ainsi que les rapports de la préfecture de police et les tableaux de la situation de Paris dressés par le ministère de la police. — 3° le tome XVII du *Recueil des Actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission* (Paris, Leroux, 1906. In-8°, 853 p.) : ce tome va du 21 septembre au 6 novembre 1794. — A. C.

— A l'usage des étudiants et des élèves des lycées, MM. C. Polack et E. Rodhe ont publié des *Pages choisies des Grands écrivains du* XIX*e siècle* (Prose, 1re partie. Le Romantisme. 2e partie. Le Naturalisme et l'Époque contemporaine. Lund, Lindstet, 1906, in-8° pp. 112 et 213. Prix : 1 kr. 25 öre et 2 kr.), destinées à leur servir de livre d'étude et de guide dans le choix de leurs lectures. Ces extraits sont bien faits et intéressants; ils se prêteront, comme l'ont voulu les auteurs, à d'utiles rapprochements et ils sont capables de donner à leurs lecteurs une idée assez précise de l'évolution de notre littérature. Il est difficile dans ce genre de publication d'être complet. J'ai été cependant surpris de ne pas y trouver certains noms, comme de Maistre, Lamennais, Thiers, Vigny, Th. Gautier, les deux Dumas, About, etc., pour ne rien dire des vivants; ils avaient à être admis dans un recueil de *Grands écrivains* au moins autant de titres que Fustel de Coulanges. Les *Pages choisies* seront accompagnées de notices biographiques et littéraires et de notes grammaticales qui paraîtront dans un volume séparé. Cette disposition ne me paraît guère pratique; en tout cas pour beaucoup de ces morceaux quelques lignes d'introduction sont indispensables pour les replacer dans l'ensemble d'où ils sont tirés, et pourquoi ne pas mettre directement en tête de chacun cette brève explication? Le texte, là où j'ai pu le contrôler, est en général exact; j'ai relevé seulement quelques erreurs, les plus graves aux pages 11, 49, 53, 54, 58, 60, 61, 91 de la 1re partie et 26, 134, 169 de la seconde. — L. R.

— La « bibliothèque d'exercices français » (*Französische Uebungsbibliothek*) a publié une pièce en un acte de Paul Heyse, *Im Bunde der Dritte*. Le texte a été édité par Mlle Anna Brunnemann qui l'a fait précéder d'une courte notice biographique (Paris, Boyveau et Chevillet; Dresde, Ehlermann, 1906. In-8°, VII et 61 p.). Il est destiné à des Allemands qui le traduiront en français, un très grand nombre d'expressions sont traduites au bas des pages, et un lexique se trouve à la fin du volume. P. 20, note 11 écrire « proposait » et « dévorait » au lieu de *proposa* et *dévora*. P. 28 *helle* traduire par « pure » plutôt que par *vraie*. P. 29 traduire « le repousse vivement » plutôt que *se défend violemment*. P. 59 « gâter avec qn » (*es mit jem. verschütten*) n'est pas français. L'introduction est d'ailleurs agréable, bien qu'elle loue un peu trop ce « lever de rideau », et les notes de l'éditrice témoignent de son savoir. — A. C.

— Nous avons à annoncer trois fascicules nouveaux du *Schweizerisches Idiotikon*, les fascicules 43, 44 et 45, comprenant les feuilles 9-38 du VIe volume de cet important ouvrage (Frauenfeld, Huber). Ils vont de *rechling* à *rodel* et comprennent, entre autres articles importants, *reichen*, *Rich* (Reich), *riechen*, *ruch* (rauh), *ruechen*, *Recht*, *Richt*, *richten*, *richtig*, *Rad*, *grad* (gerade), *Red* (Rede), *redlich*, *Rod*, *Rodel* et leurs composés.

— Signalons en passant un important catalogue, le *Répertoire des livres d'histoire en vente à la librairie Lucien Dorbon* (Paris, rue de Seine, 6). Il comprend, en 422 pages, plus de 8,000 numéros répartis en cinq périodes : 1° jusqu'à 1589 ; 2° de Henri IV à Louis XV ; 3° Louis XVI et Révolution ; 4° 1800-1830 ; 5° 1830 à 1900. Tous les amateurs de l'histoire de France auront profit à consulter cette liste ; elle est dressée avec soin, avec netteté, avec intelligence, et par le nombre et la variété des indications, elle facilitera sûrement bien des recherches. Le volume cartonné coûte 2 fr. 50 lesquels seront remboursés à qui achètera pour 25 francs de livres.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 octobre 1906*. — M. le Secrétaire perpétuel communique une lettre de M. Holleaux, qui transmet à l'Académie un rapport de M. W. Vollgraff, professeur à l'Université d'Utrecht, ancien membre étranger de l'Ecole française d'Athènes, sur les fouilles d'Argos qu'il a pu continuer l'été dernier du 10 juin au 1er septembre. M. Vollgraff a déblayé et exploré un bâtiment romain en briques, qui contenait les abreuvoirs où aboutissait l'aqueduc venant du village du Belissi. On a retrouvé la statue du fondateur de l'aqueduc, en marbre de Paros ; cette statue ressemble beaucoup à celle de C. Ofelius Ferus, découverte à Délos par M. Homolle ; manquent la tête, les jambes, le bras droit, l'avant-bras gauche. Quelques fouilles pratiquées dans la grande cour du château vénitien, sur la Larissa, ont amené la découverte de nombreux fragments architectoniques provenant d'une ou de plusieurs églises byzantines. Dans un champ situé au centre de la ville moderne, on a trouvé et déblayé en partie le soubassement d'un temple prostyle en calcaire, de l'époque classique. Les murs de l'époque byzantine qui doublent les murs antiques contenaient plusieurs stèles à inscriptions placées autrefois auprès du temple d'Apollon Lyceios ; parmi elles, un fragment d'un traité conclu à Argos, au ve siècle, entre les villes de Knossos et de Tylissos, et un décret du IIIe siècle en l'honneur des Rhodiens, qui avaient prêté aux Argiens cent talents pour leur permettre de réparer les murs de la ville et de réorganiser leur cavalerie.

M. le marquis de Vogüé signale une publication récemment parue en Angleterre : *Aramaic Papyri*, par MM. Sayce et Cowley. Elle contient une importante collection de papyrus araméens découverts à Assouan en 1904 et donnés au musée du Caire par Lady William Cecil et M. Robert Mond. Ces pièces proviennent des archives privées d'une famille et constituent une partie de ses titres de propriété. Elles éclairent la vie privée d'une colonie juive établie dans l'île d'Eléphantine (Yeb) et dans la forteresse de Souan située en face sur la rive gauche du Nil, sous la protection du gouvernement perse.

M. Maspero annonce que le service des antiquités de l'Egypte continue à concentrer ses efforts sur la consolidation et sur le déblaiement des grandes ruines de l'Egypte. En continuant le déblaiement de la cour située entre les VIIe et VIIIe pylones et des régions qui l'avoisinent du mur Est jusqu'au Lac sacré, M. Legrain a mis au jour une poterne avec une rangée de cynocéphales. M. Maspero a dû reprendre en sous-œuvre le grand portique attenant au mur ouest du temple d'Edfou, qui menaçait de s'effondrer et dont la restauration a été confiée à M. Barsanti. M. Maspero a continué les fouilles de Sakkara ; il en a entrepris de nouvelles à Toukh el Garamous, où M. Edgar a recueilli le complément du trésor d'orfèvrerie découvert en 1905, et à Kom-Tchgaou, où M. G. Lefebvre a découvert d'importants documents : textes coptes du VIIe, testament en grec d'un habitant d'Antinooupolis sous Justin II, et environ 1,200 vers inédits de Ménandre.

M. Senart donne des bonnes nouvelles de la mission de M. Pelliot au Turkestan.

M. Salomon Reinach établit que, dans un passage de Juvénal (XI. 177-180), il n'est pas question d'un parallèle entre Homère et Virgile, comme on l'a cru jusqu'ici, mais entre Virgile et Stace, que Juvénal incline à préférer au poète de l'Enéide. Il qualifie Virgile d'*altisonus*, « pompeux », et se fait ainsi l'écho des critiques qui, dès l'époque de Caligula, reprochaient à Virgile de « manquer d'esprit ». — M. Boissier présente quelques observations.

M. Emile Rivière, directeur de laboratoire au Collège de France, présente une série de reproductions des principales gravures préhistoriques qu'il a découvertes sur les parois de la grotte de La Mouthe (Dordogne). A l'exception d'une seule, ces gravures représentent des animaux : bison, antilope, bouquetin, renne, cheval barbu, hémione, mammouth, etc.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 29 octobre. — 1906

Sethe, Documents sur la XVIIIe dynastie. — Borchardt, Le temple d'Amon; Les nilomètres. — F. Martin, Le livre d'Hénoch. — Vaganay, Le problème eschatologique dans Esdras. — Galante, Les sources du droit canonique. — Eusèbe, Histoire ecclésiastique, I-IV, trad. Grapin. — Pargoire, L'Église byzantine 527-847. — De Zwaan, Le traité de Bar Salibi contre les Juifs. — Koeppel, L'action de Ben Jonson sur les dramaturges contemporains. — Madelin, La Rome de Napoléon. — Rouquerol, L'artillerie dans la bataille du 18 août. — Halot, L'Extrême-Orient. — Travaux de l'Institut Solvay, 1-7. — Académie des inscriptions.

Kurt Sethe, **Urkunden der 18 Dynastie,** livr. 1-5, 1905-1906, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, in-4°, 391 p. autog.

La publication des *Documents pour servir à l'histoire de la XVIIIe dynastie* a marché rapidement : cinq fascicules ont paru en un an, qui forment un gros volume de quatre cents pages et le commencement d'un second volume. La célérité n'a pas nui à la perfection matérielle; l'écriture hiéroglyphique est toujours d'une netteté remarquable, et les morceaux sont disposés avec la même clarté d'un bout à l'autre. L'ouvrage répond bien au but que l'auteur s'en proposait : il fournit aux commençants une véritable chrestomathie peu coûteuse et de lecture facile, il donne aux Égyptologues de tout âge de bonnes éditions des textes principaux dont ils peuvent avoir besoin pour l'histoire des premiers règnes de la XVIIIe dynastie.

La méthode est identique à celle que Sethe a suivie pour ses documents de l'Ancien Empire. Chaque morceau est précédé d'un titre, d'une indication de provenance et d'une bibliographie courte, qui contient les titres des principaux ouvrages où il a été publié antérieurement. Dans la plupart des cas, il a été collationné sur l'original, sur un estampage ou sur une photographie, par Sethe lui-même ou par un des membres de l'école de Berlin : l'examen de toutes les copies a produit un texte qui n'est pas toujours complet, mais qui du moins est presque toujours correct dans ses parties conservées. Ce texte est divisé en paragraphes d'après l'ordre des matières que le rédacteur de l'inscription y avait traitées, et chaque paragraphe est partagé lui-même en autant d'alinéas qu'il contient de phrases ou de membres de phrase. Quelques notes, reléguées au bas des pages, rappellent les

variantes des copies anciennes qui n'ont pas été incorporées dans le texte ; plus rarement, elles renferment une conjecture grammaticale. Plusieurs des morceaux sont suivis d'observations critiques ; mais le cas n'est pas fréquent, et presque partout M. Sethe s'est borné à livrer le texte sans commentaires. Tout cela est présenté si simplement que l'effort nécessaire pour achever promptement une œuvre aussi complète ne paraît nulle part. Il a été considérable pourtant, et les résultats visibles qu'il a produits supposent une série d'études préliminaires, dont la plupart ont été forcément longues et laborieuses. Un certain nombre des inscriptions éditées ne présentaient plus que des fragments disjoints : M. Sethe a classé ces débris et les a reliés assez souvent par des suppléments qui permettent d'en déterminer le sens et la valeur. Ce n'est là heureusement qu'un fait assez peu fréquent, mais les inscriptions complètes ou à peu près n'ont pas offert moins de difficultés. Il a fallu les analyser de très près et souvent même les traduire longuement, avant de pouvoir choisir, entre les leçons diverses des copistes précédents ou les lectures contradictoires que suggérait un original en mauvais état, celles qui répondaient le mieux à la signification générale du passage. Si la publication a fait des progrès si rapides, c'est qu'elle a été patiemment et minutieusement préparée pendant des années.

Il était impossible qu'au milieu de tant de lignes d'hiéroglyphes, il ne se glissât pas çà et là des fautes. L'œil de M. Sethe et ceux de ses aides l'ont trahi parfois tandis qu'ils collationnaient les textes sur la pierre même, et tout ne m'a point paru également heureux dans la manière dont il a comblé les lacunes. Ce sont là des accidents inévitables dans l'état de nos connaissances, et ici d'ailleurs, l'erreur est réduite à son minimum, au moins dans les quelques morceaux dont j'ai vérifié la transcription. Il est probable qu'un Égyptologue, reprenant chaque pièce et l'étudiant séparément, trouvera çà et là des fautes à corriger : il y a chance pour que ces fautes ne soient jamais graves, sauf peut-être dans les passages où l'auteur se sera laissé entraîner à combiner certains fragments selon les idées particulières qu'il entretient sur la succession des Thoutmôsis.

G. MASPERO.

L. BORCHARDT, **Zur Baugeschichte des Amonstempels von Karnak**, (fasc. 1 du t. V des *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ægyptens*, herausgegeben von KURT SETHE), Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1905, in-4°, 47 p., 20 vignettes et 1 planche en couleurs.

Les déblaiements méthodiques que le Service des Antiquités a entrepris à Karnak depuis 1900 n'ont pas seulement amené de grosses

découvertes de monuments et produit la consolidation de plusieurs parties ruinées, elles nous ont permis de reprendre les recherches de Rougé et de Mariette sur l'histoire du temple d'Amon. En attendant que Legrain publie le résultat des travaux qu'il a été chargé d'exécuter, Borchardt a étudié les restes des édifices les plus anciens et il a essayé de déterminer l'ordre dans lequel ils ont été construits et les surcharges successives de leurs plans plus exactement qu'il n'avait été fait jusqu'à ce jour.

Il est difficile de rendre compte par une simple description sans figures des conclusions auxquelles il est parvenu. Il admet, comme Mariette et Rougé, que le premier Temple, celui de la XII[e] dynastie, occupait l'espace aujourd'hui vide situé derrière le sanctuaire restauré par Alexandre. C'était un carré presque régulier entouré de murs que Borchardt suppose avoir été bâtis en briques, et il n'en subsiste plus que trois seuils de granit échelonnés de l'Ouest à l'Est sur le grand axe, ainsi qu'un socle en granit sur lequel le naos du dieu pourrait avoir été posé. Au commencement de la XVIII[e] Dynastie Aménôthès I[er] ne modifia rien à l'arrangement du sanctuaire de la XII[e], mais il bâtit un peu en avant au Sud Ouest de l'angle Ouest de l'enceinte un temple nouveau, dont l'entrée était tournée vers le Sud et se trouvait dans l'axe des septième et huitième pylones actuels : ce serait le temple détruit par Thoutmôsis III et dont nous avons retrouvé les débris presque complets dans la cour qui sépare les deux pylones. Thoutmôsis I[er] n'aurait pas touché au sanctuaire primitif mais il l'aurait enfermé dans une longue enceinte rectangulaire, bordée de portiques et précédée de deux pylones, le quatrième et le cinquième de ceux qui subsistent encore. Hashopsoûitou diminua de moitié l'aire de la cour en construisant contre la muraille en briques Ouest de la XII[e] Dynastie, un ensemble de chambres en grès dont les deux ailes seules sont conservées aujourd'hui. Elle transforma aussi les deux extrêmités de la cour étroite en salles couvertes dont le plafond était soutenu par des colonnes, puis elle érigea dans l'espace demeuré ouvert deux grands obélisques dont un seul est debout actuellement. Thoutmôsis III n'élargit pas l'ensemble que son grand-père Thoutmôsis I[er] avait établi, mais il altéra gravement les dispositions intérieures. Je renonce à indiquer ici les changements qu'il fit subir à l'œuvre de ses prédécesseurs : un plan seul permet de le constater, et nous le rencontrons en deux fois aux vignettes 15 et 19 du mémoire de Borchardt.

Cette exposition très sèche ne donne pas une idée suffisante de la richesse d'information que Borchardt apporte à l'appui des différentes parties de sa thèse : je crois qu'elle présente exactement l'idée qu'il se fait du développement de Karnak pendant les premiers règnes de la XVIII[e] Dynastie. Chemin faisant, il examine diverses questions accessoires. C'est ainsi qu'il propose une solution fort élégante au problème que soulève la présence de rainures à la surface supérieure

des bases d'obélisques : elles auraient servi comme de cran d'arrêt et de pivot au moment de l'érection. Je ne puis pas traiter ici les divers points douteux qui subsistent après sa démonstration ni les objections qu'elle appelle à l'esprit : elle complète et elle corrige heureusement en bien des endroits celle de Mariette. Le programme que je me suis tracé pour le déblaiement et pour la consolidation des édifices de Karnak nous conduira bientôt, je l'espère, dans les régions étudiées par Borchardt et les fouilles nous fourniront au moins partiellement la solution des difficultés présentes. Pour le moment, je répondrai à une question qu'il pose au sujet du pyramidion d'obélisque que j'ai apporté en 1884 au musée de Boulak et qu'on voit aujourd'hui au Musée du Caire. Il était à l'Est du temple, dans le couloir compris entre le grand mur d'enceinte et la muraille qui enferme les édifices secondaires de Thoutmôsis III. J'ai l'impression que l'obélisque auquel il appartenait se dressait au-dehors du grand temple, probablement en avant du portique qui fait face à la porte de Nectanébo. Le mouvement de la chûte porta le fragment à la place où il se trouvait quand je résolus de le prendre. Il semble que l'un des grands marchands d'antiquités qui travaillaient au début du XIXe siècle pour Salt ou pour Drovetti avait eu l'idée de s'en emparer : il avait été taillé par le bas de manière à offrir l'aspect d'une petite pyramide établie carrément sur sa base, et de menus éclats provenant de cette opération étaient épars sur le sol à côté de lui.

G. Maspero.

L. Borchardt, **Nilmesser und Nilstandsmarken** (extrait de l'*Anhang zu den Abhandlungen der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften* vom Jahre 1906), Berlin, 1906, in-4°, 55 p. et 5 planches.

Le Nil régit si complètement la constitution agricole de l'Égypte que les souverains ont dû se préoccuper dès les temps les plus anciens de noter ses mouvements, depuis le point le plus bas où il descend à l'étiage jusqu'au point le plus haut auquel la crue puisse atteindre. Les échelles dont ils se servaient pour les mesurer, et les constructions de nature diverse, quais, puits, escaliers, sur lesquelles ces échelles se trouvent, ont été appelés *nilomètres*. Le nilomètre de Rodah en face du vieux Caire donne aujourd'hui la cote officielle des crues, et il a succédé à un nilomètre très ancien que les prêtres d'Héliopolis avaient établi au même endroit pour le même usage. Borchardt a relevé dans les inscriptions les mentions relatives à des nilomètres antiques détruits, et il a étudié sur les lieux ceux qui subsistent encore. Il en a noté quatorze qui s'échelonnent de la Nubie au Delta, à Koubosh, à Tafah, à Philæ — où il en compte deux, — à Éléphantine, à Assouân, à Kom-Ombo, à el-Hôsh, à Edfou, à Esnèh,

à Louxor, à Karnak, à Tehnéh, à Kom-Gizéh. Les uns ont une échelle continue, d'autres portent une ou plusieurs échelles disjointes : plusieurs enfin sont accompagnés d'inscriptions démotiques ou grecques qui commémorent certaines crues.

Je ne suivrai par Borchardt dans la description qu'il en donne, ni dans les calculs auxquels il se livre pour relier l'une à l'autre les données fournies par chacun d'eux : c'est affaire aux ingénieurs de les vérifier. Je ne retiendrai qu'un point de son exposition, celui où il déclare que les Égyptiens opérèrent, dès les temps archaïques, le nivellement de la vallée entière entre la première cataracte et le Delta. C'est en effet la conclusion qu'il tire des passages de *la Pierre de Palerme* où les hauteurs du Nil sont notées pour chaque année, sous des souverains qui appartiennent aux deux premières dynasties. Je n'ai pas les connaissances techniques qui me seraient nécessaires pour décider si Borchardt a raison, mais je signale le fait aux gens du métier : ils trouveront dans Borchardt un guide sûr et auquel ils pourront avoir foi en ce qui concerne les données du problème. Toutes celles que nous possédons jusqu'à présent sont réunies avec soin, exposées clairement, et les vignettes ou les planches permetten de contrôler les descriptions du texte.

G. Maspero.

Le livre d'Hénoch, traduit sur le texte éthiopien par F. Martin. Paris, Letouzey, 1906, in-8, ci-319 pages.

Le problème eschatologique dans le IVe livre d'Esdras, par L. Vaganay. Paris, Picard, 1906; in-8, xii-121 pages.

Sous ce titre général : *Documents pour l'étude de la Bible*, M. l'abbé F. Martin, professeur de langues sémitiques à l'Institut catholique de Paris, entreprend de vulgariser par des traductions françaises accompagnées d'introductions et de notes les textes anciens, epigraphiques et autres, qui peuvent éclairer l'interprétation historique de la Bible. Il commence par les apocryphes de l'Ancien Testament (ceux que l'exégèse protestante appelle communément pseudépigraphes). Les collaborateurs de M. M. offrent toutes les garanties de compétence. Pour la traduction d'Hénoch, il s'est associé ses élèves éthiopisants et il s'est donné la satisfaction paternelle d'imprimer leurs noms sur la couverture du volume qui vient de paraître. Ce volume fait très bien augurer d'une publication qui a son utilité. A l'heure présente, les catholiques ne peuvent plus ou ne peuvent pas encore aborder de front et scientifiquement les principales questions bibliques. Mais des travaux d'approche restent possibles et ne compromettent pas leurs auteurs. En disant beaucoup de choses à côté de la Bible, on finira par mettre les lecteurs en état de comprendre ce qui est

dedans. Le livre d'Hénoch, en particulier, est précieux pour l'intelligence du mouvement messianique et des idées courantes dans le judaïsme palestinien un peu avant l'apparition du christianisme. L'introduction de M. M. contient une bonne étude sur les doctrines et une analyse très attentive de la composition. L'auteur est parfaitement instruit de la littérature, assez abondante, qui concerne son sujet; il discute fort critiquement l'origine de la compilation hénochite, plaçant la rédaction des diverses parties entre l'an 170 environ et l'an 64 avant Jésus-Christ, et il donne un tableau très complet des passages d'Hénoch et du Nouveau-Testament qui présentent une affinité indiscutable. Je ne sais si la traduction n'accuse pas en quelques menus détails un peu d'inexpérience littéraire; peut-être aurait-on pu la rendre plus correcte sans rien sacrifier de son exactitude. On a d'ailleurs eu soin d'y joindre non seulement des notes exégétiques mais un véritable apparat critique : traduction des variantes des manuscrits éthiopiens et du fragment grec de Bouriant. Très utile et très louable publication.

L'étude de M. Vaganay sur le IV[e] livre d'Esdras est une thèse de doctorat en théologie, présentée à la Faculté catholique de Lyon. Plan régulier, forme soignée. Excellente et pénétrante analyse de la doctrine eschatologique, l'on peut dire de la psychologie du prétendu Esdras; effort méritoire et suffisamment réussi pour dépasser les résultats d'une critique purement littéraire, en entrant dans la réalité de l'histoire et dans la vie des croyances; conclusions personnelles sur l'interprétation du morceau principal, la vision de l'aigle, où l'on peut chercher la date du livre. M. V. s'arrête à l'hypothèse d'une interpolation et considère comme surajoutés IV *Esdr.* XI, 3, 10-11, 22-32, XII, 1-3, 17-21, 29-31*a*, paraphrase d'un rédacteur chrétien, vers l'an 218. Il est fâcheux que cette conjecture ne se puisse autoriser d'aucun témoignage dans la tradition du texte, comme il arrive pour les deux premiers et les deux derniers chapitres de la version latine, dont le caractère adventice ressort à la fois de leur contenu et de leur absence dans les versions orientales. Toutefois l'addition de ces chapitres, qu'on rapporte à la seconde moitié du III[e] siècle, permet de supposer, à une époque antérieure, des remaniements dont on ne peut fournir la preuve extrinsèque. La combinaison de traditions plus ou moins divergentes sur l'eschatologie, l'association d'un messianisme national avec un esprit de religion universaliste, dans un écrit à peu près contemporain des Évangiles, aide grandement à comprendre et le syncrétisme analogue de ceux-ci et l'enseignement de Jésus. M. V. s'est abstenu de toute comparaison et il s'est borné même à un tout petit nombre de références au Nouveau-Testament, mais son œuvre de début ne laisse pas d'être pleine de promesses.

Alfred Loisy.

Fontes iuris canonici selecti. Collegit Andreas Galante. Œniponte, libraria academica Wagneriana. MCMVI. XVI-677 pp. in-8°. Prix : 17 Mk.

Ce recueil comprend 274 documents ou extraits de documents, répartis sous les rubriques suivantes : I. *Ecclesia antiquissima ;* II. *Potestas ecclesiastica et imperium ciuile ;* III. *Ordinatio*; IV. *Hierarchia ordinis et hierarchia iurisdictionis;* V. *Pontifex romanus ;* VI. *Cardinales ;* VII. *Curia romana ;* VIII. *Legati pontificii ;* IX. *Metropolitae ;* X. *Episcopi*; XI. *Capituli* (sic) ; XII. *Vicarii et coadiutores episcoporum ;* XIII. *Parochi ;* XIV. *Ordines et congregationes*. Suivent deux appendices : une liste chronologique des papes et un tableau des titres de la seconde partie du *Corpus iuris canonici*, avec référence des Décrétales de Grégoire IX aux collections subséquentes.

Le but poursuivi par M. Galante est de faciliter l'accès de nombreux documents dispersés aux ecclésiastiques qui étudient pratiquement le droit de l'Église catholique. On aurait donc tort de lui reprocher des omissions qui sont justifiées par son dessein ou le développement donné à certaines rubriques, par exemple à celles de irrégularités en matière d'ordination. D'autre part, il paraît se limiter aux questions de droit public ecclésiastique et à la constitution de l'Église. Il ne donne pas un texte sur le mariage, pas un sur la police des idées : la constitution de Sixte V, *Immensa aeterni Dei*, est publiée en son entier, et avec son chapitre sur l'*Index ;* mais le document rentre dans le cadre que j'indique, puisqu'il est comme la charte constitutive de la curie romaine. Même dans le cadre adopté, on chercherait en vain certains documents importants. Nous n'avons ici que deux concordats, le concordat français (avec les articles organiques) et le concordat autrichien. Sans parler des autres conventions et concordats allemands, la convention de 1904 conclue entre le Saint-Siège et l'Espagne au sujet des ordres religieux eût présenté un certain intérêt. Pour la période ancienne, Galante ne peut suppléer le vieux Bruns, qui donne les conciles en entier.

Ces lacunes étaient inévitables. Malgré tout, le recueil de M. G. réunit des textes fort importants, non seulement pour la pratique du droit canon, mais aussi pour l'histoire. La première section, *Ecclesia antiquissima*, reproduit la *Didachè* (d'après Funk), des extraits de Clément de Rome, Ignace, Polycarpe, Justin, Irénée, des canons apostoliques, de Tertullien et de Cyprien, de la *Didascalie* (d'après Hauler), les conciles d'Elvire, d'Arles I, de Nicée I. Parmi les pièces postérieures, je cite au hasard l'édit de Constantin et de Licinius, la donation de Constantin, le privilège d'Otton (962), les *Dictatus papae* de Deusdedit, la Paix de Worms, des extraits de Marsile de Padoue, la bulle *In cena Domini ;* les constitutions de Pie IV, Grégoire XV, Clément XII et Pie IX sur l'élection du pape, la règle des frères

mineurs (constitution d'Honorius III), l'approbation de la Compagnie de Jésus par Paul III.

Chaque article est précédé d'une bibliographie assez complète et impartiale. L'édition reproduite est distinguée par une étoile. Il est regrettable que le numéro des textes ne soit pas indiqué dans le titre courant, puisque l'index ne renvoie pas à la page. Le mot *Syllabus* manque à l'index [1].

Paul Lejay.

Eusèbe. Histoire Ecclésiastique. Livres I-IV. Texte grec, et trad. française par Emile Grapin. Paris, Picard; 1905; in-12; pp. viii-524. (4 fr.)

Le second volume des *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme* de MM. Hemmer et Lejay est consacré aux premiers livres de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*; l'ouvrage complet formera trois volumes. Nous avons eu déjà l'occasion d'exposer le but, les avantages et la méthode de cette collection, et nous n'y reviendrons pas. Le texte donné ici reproduit l'édition de M. Schwartz (1903) dans la série publiée par l'Académie des Sciences de Berlin. Quelques lectures contestables sont signalées, et quelquefois discutées, dans l'Appendice, où l'on a réuni nombre d'observations fort utiles pour l'intelligence des passages difficiles d'Eusèbe, et surtout pour diriger le lecteur dans la voie de recherches plus approfondies. L'éditeur y fait montre d'une érudition de très bon aloi, et il est facile de deviner que les directeurs de la collection ne sont pas étrangers à cette partie de la publication. La traduction est simple, claire, uniforme et, semble-t-il, supérieure à celle des *Apologies de Justin* donnée dans le premier volume. Le sujet, il est vrai, se prêtait mieux à faire valoir ces qualités, qui pourtant ne sont pas celles du style d'Eusèbe. Elle est fidèle sans être servile, et sans s'astreindre à ces tournures quasi barbares que l'usage moderne impose de plus en plus aux traducteurs. Au reste, les nombreux secours externes : version syriaque, version de Ruffin, versions modernes, ne permettent guère à un traducteur attentif de se méprendre sur le sens d'un passage d'Eusèbe : ce qui ne lui enlève pas le mérite de le bien rendre, après l'avoir bien compris. Il y a de légères fautes d'impression. Excusables dans le grec, elles le sont moins dans le français; le prote s'est montré quelque peu négligent. Une meilleure disposition matérielle aurait

1. Les titres d'ouvrages français ne sont pas toujours correctement donnés. Lire p. 27, l. 38 : civile; p. 50, l. 10 : chrétiens; p. 59, l. xx : XVI; p. 77, l. 28 : Freppel; p. 274, l. 18 : adresseront; p. 275, l. 20 : collationnée; p. 277, l. 22 : actes; l. 24 : annulé; l. 34 : étendue; p. 409, 5 : son organisation.

facilement permis de réduire le volume d'une cinquantaine de pages[1].

J.-B. Ch.

L'Eglise Byzantine de 527 à 847, par le R. P. J. Pargoire. Paris, Lecoffre; in-12, 1905; pp. xx-404 (3 fr. 50).

L'Eglise byzantine telle que la conçoit l'auteur « c'est, dit-il, l'empire byzantin considéré au point de vue religieux » (p. 7). Ce n'est donc pas une histoire proprement dite de l'Eglise de Constantinople qui nous est présentée dans ce volume, mais plutôt un tableau ou, pour mieux dire, une série de trois tableaux de l'état religieux du Bas-Empire, correspondant à trois grandes périodes historiques : de Justinien à l'écrasement de la Perse[2] (527-628) ; de l'écrasement de la Perse à l'apparition de l'iconoclasme (628-725) ; de l'iconoclasme à la mort de S. Méthode (725-847). Pour chacune de ces périodes, d'un siècle environ, l'auteur expose rapidement les rapports de l'Eglise byzantine avec le pouvoir civil et avec les autres communautés chrétiennes, principalement avec l'Eglise Romaine; il passe en revue les détails de son organisation intérieure : hiérarchie, liturgie, législation canonique, institutions monastiques, manifestations du culte public et privé, etc. Ce cadre si vaste a été rempli par le P. Pargoire d'une façon assez heureuse. L'auteur possède fort bien son sujet. Il a puisé aux sources, et il a mis en œuvre quantité de documents, d'une manière qui fait honneur à son érudition. On peut lui reprocher d'avoir voulu faire rentrer trop de choses dans un espace trop res-

---

1. Quelques observations, pour ne pas déroger aux usages : I, xi, 8. Sur le passage de Joseph concernant le Christ, voir un art. de Th. Reinach dans la *Rev. des Études juives*, 1897. — I, xiii, 5. La traduction de τοπάρχης par « souverain » est trop vague; 6. « Abgar fils d'Oukamas » est un contre-sens (déjà commis, si je ne me trompe, par Ruffin); les deux mots sont simplement en apposition et il faut traduire « Abgar Oukama » (=*Abgarus Niger*). II, xii, 3 : « Il y est dit qu'elle (Hélène) a régné sur la nation des Adiabéniens ». Le « *y* » est de trop, car il semble indiquer que cela est dit sur les « stèles » dont on vient de parler; il fallait traduire « on dit qu'elle a régné... » La note qui concerne ces « stèles » (p. 501) manque de précision; elles ne servaient pas de tombeau à Hélène, mais surmontaient l'hypogée (encore existant et vulgairement appelé *Tombeau des Rois*) où la reine était ensevelie. — II, xxiii, 4; les mots ὑπὸ πάντων, qui ne sont pas rendus dans la traduction, me paraissent avoir le sens de κατ᾽ἐξοχήν. 5 : Je préférerais « fermentée » à « enivrante » pour traduire σίκερα. 8 et 12 : je doute fort que ἡ θύρα τοῦ Ἰησοῦ soit une allusion à Jean, x, 9. — IV, xxx. A propos de Bardésane, une courte note sur l'état des dernières controverses n'eût pas été inutile. Cf. Rub. Duval, *la Littér. syr.*, 3e éd. § XIV.

2. A vrai dire, ce titre parait mal choisi; la campagne d'Héraclius ne fut pas l'écrasement définitif du royaume Sassanide, détruit en réalité par les dissensions intestines et l'invasion musulmane. L'apparition de l'islamisme semblait mieux indiquée pour marquer une date mémorable dans l'histoire byzantine.

treint; par suite, dans les chapitres consacrés à l'hagiographie, la biographie de personnages importants se réduit à quelques dates, et les chapitres consacrés à la littérature religieuse ne sont guère que de simples énumérations d'ouvrages. La littérature chrétienne de l'époque byzantine est assez importante pour qu'on lui consacre un volume dans la collection à laquelle appartient l'ouvrage du P. P. L'auteur s'efforce visiblement d'être impartial dans son exposé des rapports de Byzance avec ses adversaires religieux; mais on sent qu'il est naturellement porté à la sévérité pour les empereurs et à l'indulgence pour les papes. On peut encore lui reprocher son style, qui manque de simplicité. Il abuse à chaque page de l'interrogation et de l'inversion, ce qui ajoute à l'aridité engendrée par l'extrême concision et la multiplicité des sujets abordés. Mais ces critiques et quelques petites inexactitudes, inévitables dans un détail si minutieux, ne doivent pas nous empêcher de reconnaître que le P. Pargoire nous a donné un bon livre, et sans aucun doute les deux volumes qui doivent compléter ce travail, ne seront pas inférieurs au premier.

J. B. Ch.

The Treatise of Dionysius Bar Salibhi against the Jews. The syriac text edited by J. De Zwaan. Leide; J. Brill; in-8°.; pp. iv-56 (5 fr.).

Denys Bar Salibi, syrien monophysite, mort évêque d'Amid en 1171, a laissé de volumineux ouvrages qui nous sont pour la plupart parvenus. Parmi eux se trouve un traité contre les hérésies, qui renferme des polémiques contre les Musulmans, les Juifs, les Nestoriens, les Chalcédoniens (Diophysites) et les Arméniens. Dans le traité contre les Juifs, qui fait l'objet de la publication de M. De Zwaan, l'auteur repasse, en neuf courts chapitres, les lieux communs qui forment le fond de toutes ces polémiques. Tantôt il pose des objections, tantôt il répond à celles de ses adversaires; objections et solutions étant, comme de juste, toujours tirées de l'Ancien Testament. Les principaux sujets abordés sont : la nécessité du Temple pour le culte judaïque, le Messie, la venue du Messie, la Trinité, l'accomplissement des prophéties en Jésus qui est le Messie. — L'éditeur n'avait à sa disposition qu'un seul ms. (appartenant à M. Rendel-Harris), et ce ms. est loin d'être correct; il a bien suggéré quelques rectifications, mais il a laissé subsister des formes étranges, qui sont évidemment des fautes de copie ou de lecture, auxquelles il a ajouté un grand nombre de fautes d'impression; de sorte que son travail constitue une assez médiocre publication. Espérons que la traduction que nous promet M. De Zwaan sera telle que nous puissions sincèrement encourager par quelques éloges ses débuts dans la littérature syriaque.

J.-B. Ch.

E. Koeppel. **Ben Jonson's Wirkung auf zeitgenössische Dramatiker und andere Studien zur inneren Geschichte des englischen Dramas.** Heidelberg, Winter, 1906, In-8°, 238 pp.

M. Koeppel s'est déjà fait connaître par deux volumes de *Quellen-Studien*. Dans son nouvel ouvrage ce sont des questions d'influences qui le préoccupent. La première partie de son travail est une étude des emprunts, des parodies, et même des simples mentions dont Marlorwe, Kyd, Greene, Peele, Lyly, Spenser, Sidney ont été l'objet dans la littérature dramatique de leur temps. Dans la deuxième partie, M. K. passe en revue chacune des pièces de Ben Jonson afin de rechercher quelle a été l'action du grand comique sur les dramaturges contemporains. Deux études plus courtes, l'une sur les romans de chevalerie, l'autre sur Rabelais dans le théâtre anglais du XVIe siècle, complètent l'ouvrage. Chose rare dans un travail de ce genre où l'auteur cherche souvent à trop prouver, les exemples cités sont généralement convaincants. Les notes ont beaucoup d'intérêt, j'en signalerai une en particulier sur l'influence de Chaucer dans Jonson.

Ch. Bastide.

L. Madelin. **La Rome de Napoléon**, Paris, Plon. 1906, in-8° 727 p. 8 fr.

Du 10 juin 1809 au 19 février 1814 l'Etat Romain fut partie intégrante du territoire français. C'est l'histoire de cette *Rome de Napoléon*, le « tête-à-tête de Napoléon et de Rome » comme il l'écrit après Norvins, que M. M a entrepris de retracer. Le choix du sujet se justifie par l'absence d'une étude complète et documentée sur la question. L'auteur en donne d'autres motifs. « J'ai, dit-il, depuis quelques années fait de Napoléon le principal objet de mon étude... Cette physionomie et cette époque m'intéressent passionnément. J'aime plus passionnément Rome et l'Italie... Il était naturel que ce chapitre inédit de l'histoire et de Napoléon et de Rome tentât ma curiosité... » (p. 1).

Ni les raisons militaires, ni l'intérêt économique, ni même la politique proprement dite ne justifient l'annexion de Rome. L'Etat de l'Eglise était à peu près indéfendable, improductif et très difficile à gouverner. De mauvaises frontières, aisément ouvertes aux Napolitains et aux Anglais, peu ou point d'agriculture, industrie nulle, gouvernement anarchique, population paresseuse, indifférente ou hostile, tel est le bilan. Pourtant Napoléon réserve à ce pays une prédilection marquée et des ménagements exceptionnels. C'est que Rome est pour lui la capitale de l'Empire d'Occident qu'il a rêvé de restaurer. On voit qu'ici M. M. est d'accord avec les plus récents his-

toriens de la politique impériale, M. Driault, notamment, que pourtant il ne nomme pas.

Napoléon a sur Rome et les Romains les illusions d'un Français du xviiie siècle, nourri de Tite-Live et de Montesquieu : il croit pouvoir ressusciter, en l'affranchissant du « joug des prêtres », le Romain classique qu'il imagine d'après Plutarque. Il est en même temps occupé de se faire aimer de ce peuple dont il se croit et veut se montrer le vrai souverain. De là ses ménagements envers lui. L'Etat Romain n'est d'abord qu'occupé (2 février 1808-9 juin 1809) et on y laisse le pape, avec l'espoir de le gagner. Il faut, pour précipiter l'annexion, le danger d'une conquête napolitaine, méditée et préparée par Murat, qui prélude ainsi, dès 1809, à sa trahison de 1814 (p. 197-99. C'est un des points les plus neufs de l'étude de M. M.). Pour gouverner Rome, Napoléon fait choix d'hommes propres à la séduire plus qu'à la soumettre : le général Miollis, le préfet Tournon, le conseiller d'Etat Norvins. Il y envoie même un « idéologue », Degérando. (V. leurs « portraits », tracés selon le procédé de Taine et de Sorel, p. 210 et suiv.) Une *Consulta* de Gouvernement, qu'ils dirigent, supprime l'inquisition, réforme, réglemente et introduit partout les « lumières ». Mais le clergé romain résiste ; alors Napoléon, poussé par Murat, fait enlever le pape et « déprêtrise » Rome. (Liv. II, ch. ii. M. M. attribue dans cet épisode les principales responsabilités à Murat, Saliceti et Radet, non à Miollis).

La bonne organisation donnée au pays, surtout le fonctionnement régulier d'une justice impartiale, gagnent un moment aux Français les sympathies du patriciat et de la population. Neveux et nièces du pape déporté vont danser chez le gouverneur et le préfet. Mais l'établissement de la conscription vient tout gâter. Le brigandage augmente, alimenté par les réfractaires, le clergé refuse le serment, les fonctionnaires démissionnent, le peuple s'agite sans oser s'insurger, l'opposition passive grandit chaque jour. Napoléon s'en irrite. Il en veut aux Romains de répondre si mal à ses attentions. « Je ne leur dois rien que la mort », dit-il au préfet de Rome venu à Compiègne au printemps de 1811, et pour les réduire il emploie la confiscation et la déportation. En même temps Miollis cherche à endormir le mécontentement par le spectacle des grands travaux publics, les faveurs aux artistes, la magnificence des fêtes et des représentations théâtrales (livre III, ch. vi et vii). Au moment où ses efforts vont peut-être produire leur effet, la débâcle de l'Empire commence. Murat profite de la faiblesse des garnisons françaises pour s'emparer de Rome le 19 janvier 1814. Miollis résiste jusqu'au 10 mars dans le Château Saint-Ange, et le 24 mai le Quirinal ouvre ses portes à Pie VII, remis en liberté par Napoléon qui aime mieux lui rendre Rome que de la donner à Murat. La réaction, favorisée par l'enthousiasme qui accueille le retour du pape, n'est cependant pas très violente, et laisse

à peu près intacte une partie importante de l'œuvre des Français. Les cinq ans de la domination napoléonienne à Rome ont eu du moins ce bon effet de faire apprécier à sa valeur le génie organisateur et administratif que l'Empereur communiquait à ses agents, eux-mêmes énergiques, capables et honnêtes.

La documentation du livre de M. M. est de tout premier ordre, surtout en fait de pièces manuscrites inédites. Outre les dépôts publics de la Guerre, des Affaires étrangères, des Archives nationales et vaticanes, de la Bibliothèque Victor-Emmanuel, etc., l'auteur a pu consulter d'importantes archives privées. Il a eu à sa disposition les *Mémoires* inédits de Miollis, ceux de Tournon (publiés depuis), ainsi que leurs papiers personnels, les *Mémoires* de Patrizzi et une note autobiographique du procureur général Le Gonidec. La base de l'ouvrage est donc excellente.

La mise en œuvre sera plus discutée. M. M., il faut lui rendre cette justice, n'y a pas apporté de préjugé, ni de système. Son livre ne tend à rien démontrer — pas assez même — mais seulement à dépeindre. Pas un mot n'est dit de l'influence que l'annexion de Rome a pu avoir sur la politique extérieure de l'Empire. Rien non plus — et ceci était de l'essence même du sujet, — sur l'état économique du pays après 1809 (il y a au contraire, au ch. 1er, un intéressant paragraphe sur la situation de l'Etat de l'Eglise à ce point de vue avant l'occupation française). Rien sur l'application du blocus continental et sur ses effets. On sait, par de récents travaux, ce que l'étude de ces questions peut apporter de lumière dans l'histoire de l'époque impériale. Peut-être au reste sont-ce des lacunes volontaires, car l'histoire diplomatique et l'histoire économique intéressent rarement le grand public, et ce livre est écrit pour lui, dans la forme qui est faite pour lui plaire. Il y a un « prologue » et un « épilogue », des chapitres nombreux et dont les titres piquent la curiosité (*Conscrits et brigands; On « déblaye » les couvents; la Guerre des prêtres; la Rome qui s'amuse*, etc.).

Les sommaires sont établis dans la même intention. Ainsi au livre III, ch. IV : « Des phrases ! — Le baronnage est mal rallié; motifs qu'il a de se gendarmer en secret. — La « conscription dorée »... Ch. VII : « Propos de bivouacs; souvenirs enivrants rapportés de Rome. — Premières déceptions; Cythère boude »... etc. Les descriptions abondent dès les premières pages. L'auteur dit lui-même (p. 7) : « le décor m'intéresse ici presque autant que le drame », et c'est en effet la forme pittoresque qu'il choisit le plus volontiers, avec la forme dramatique, mise en scène et dialogue. (V. p. ex. pp. 20-21, 199-200, 234-42, 302, 307, 510, 552 et tout le chapitre, 602, 640 etc). Le style aussi vise toujours à l'effet, par des procédés de pure rhétorique : la période oratoire (p. ex. p. 179 et 570, phrases de 36 et de 33 lignes) et plus souvent encore l'abondance des épithètes colo-

rées, des périphrases et des métaphores [1] — où parfois une erreur se glisse [2].

Ce livre plaira sûrement à ceux qui cherchent dans l'histoire un divertissement. Les lecteurs sérieux seront mis en défiance par des artifices de composition et de langage qu'ils connaissent trop bien. Qu'ils passent outre à une impression d'agacement inévitable. L'ouvrage de M. M. a un fond très solide et vaut infiniment mieux que tant d'autres, auxquels il a le tort de vouloir ressembler.

R. Guyot.

L'artillerie dans la bataille du 18 août, essai critique, considérations sur l'artillerie de campagne à tir rapide par Gabriel Rouquerol, lieutenant-colonel d'artillerie, sous-chef d'état-major du 6e corps d'armée. Paris, Berger-Levrault, 1906. In-8°, iv et 7 p. avec croquis panoramiques et 7 plans avec 18 transparents, 12 fr.

C'est une des meilleures études sur le sujet, et elle est indispensable à qui veut connaître à fond la bataille du 18 août 1870. Elle est pleine de détails techniques et l'auteur a pour but d'apprécier les modifications qu'avec le canon à tir rapide l'emploi de l'artillerie subirait aujourd'hui dans une grande bataille. Mais les historiens et amis de l'histoire tireront grand profit de ce travail très solide, très consciencieux, appuyé sur les documents français et allemands. M. Rouquerol montre, par exemple, que notre artillerie ne sut pas profiter dans sa lutte contre l'artillerie prussienne des avantages que lui donnaient sa supériorité numérique et sa position. Il caractérise les diverses attitudes, selon les divers corps, de l'artillerie allemande, ici (au ixe corps) se bornant à rétablir l'affaire mal ordonnée et ne voulant pas s'engager à fond, là (à la garde) coopérant tardivement mais avec énergie à une attaque générale, ailleurs (au xiie corps) accompagnant dans sa marche l'infanterie qui pouvait cheminer seule avec ses propres forces, tout ou moins dans le mouvement sur Roncourt, et participant ensuite à l'attaque de Saint-Privat. Il expose, au passage, l'importance du rôle que notre infanterie, grâce à la supériorité de son fusil, aurait pu jouer dans le combat contre l'artillerie, si elle avait eu l'esprit d'offensive et

---

1. Napoléon est « le Robespierre à cheval » (p. 261); le prince Gabrielli « un *strugforlifeur* » (*sic*, p. 262); Murat « un Roland, en passe de devenir Ganelon »; le maire et les adjoints de Rome sont « le quatuor municipal ». V. aussi p. 401, par exemple, la métaphore finale du chapitre, et cette phrase, p. 130 : « Sur les ruines fumantes de la Tolfa, c'est le drapeau français qui a été arboré, — dès lors abhorré ».

2. P. ex. p. 172 : « Cacault, encore que conventionnel et régicide, oppose un front de bronze aux démarches des révolutionnaires ». Cacault ne fut nullement régicide. Il appartint, non à la Convention, mais au Conseil des Cinq Cents, et seulement en l'an VI.

si les deux armes s'étaient mises d'accord pour agir ensemble. Il fait voir enfin que si notre artillerie était inférieure à celle de l'adversaire en matériel et en tactique, si elle était sûre d'être plus ou moins rapidement annihilée, elle avait du moins l'habileté manœuvrière et la bravoure; qu'elle ne fut pas à la hauteur de sa tâche, mais qu'elle ne mérite pas les reproches dont on l'accable ; que son intrépidité, son dévouement parfois héroïque au Point du Jour, à Amanvillers et à Saint-Privat ne sont pas du tout des choses négligeables et que sans ce sentiment moral l'armement même le plus perfectionné, la science même la plus consommée ne servirait de rien.

A. C.

L'Extrême-Orient. Études d'hier, événements d'aujourd'hui par Alexandre Halot, consul impérial du Japon, avec une préface de M. Michel Revon. Bruxelles, Falk fils, 1905. 1 vol. in-16, 1 carte, 212 p.

M. Halot, que la plume autorisée de M. Revon nous présente comme un esprit ouvert, connaissant à merveille le Japon qu'il a étudié sans préjugé et qui l'a récompensé en lui confiant le soin de le représenter à Bruxelles, a réuni en un volume quatre articles, parus de 1900 à 1904 dans différentes revues. Il y a ajouté un cinquième chapitre intitulé « Péril jaune » dans lequel il examine les dangers réservés à la race blanche par l'avènement d'une grande puissance en Extrême Orient.

Les quatre articles ont perdu, avec leur actualité, beaucoup de leur intérêt. Le lecteur n'y trouve même pas quelques prévisions sagaces, réalisées par les événements de ces dernières années. Certes, moins que personne nous ne songeons à reprocher à M. H. de ne s'être pas montré prophète ; pourtant, dans certains cas, il l'eût été à peu de risques. Ainsi, lorsqu'à la fin de son premier article (sur la guerre sino-japonaise de 1894-1895), il assurait (p. 111) « qu'il y aura désormais, en Corée, une sorte de condominium russo-japonais », pourquoi ne rappelait-il pas les paroles prêtées à Bismarck vers 1882 : le chancelier allemand, faisant allusion au Sleswig-Holstein, disait qu'il connaissait trop l'issue invariable de pareille situation. D'ailleurs, l'exemple des condominia austro-prussien en Danemark et franco-anglais en Égypte, permettait d'affirmer qu'il en serait de même dans la péninsule coréenne, et que l'une des deux puissances chercherait inévitablement à évincer l'autre. De là à prédire la lutte entre le tsar et le mikado, il n'y avait qu'un pas.

Ceci ôte beaucoup de poids aux conclusions de M. H. Pourtant, son dernier chapitre ne saurait passer inaperçu. L'auteur s'y montre très optimiste. Il ne croit pas au péril jaune à cause du peu d'aptitudes militaires des Chinois (p. 206-207) et des différences essentielles qui ont toujours séparé et sépareront toujours les deux grands

peuples jaunes (p. 207). Sur le premier point, M. H. nous paraît beaucoup trop absolu : des juges plus compétents que lui, par exemple Gordon pacha et M. le général Frey, ont assuré à plusieurs reprises que le troupier chinois, loin d'être méprisable, possède des qualités qui en peuvent faire un excellent soldat. Ce sont l'ignorance, l'incapacité, la lâcheté des mandarins qui ont sans cesse produit les faciles défaites des armées célestes; l'instruction donnera un jour à l'empire du Milieu des officiers, des généraux qui sauront mener leurs hommes, et alors les troupes chinoises, sans égaler celles de leurs voisins dont les qualités guerrières sont aujourd'hui reconnues et admirées de tous, ne seront point dépourvues de valeur. D'après M. H (p. 208) pour éviter le péril jaune, il suffit de faire des Japonais « en quelque sorte les agents de l'Europe » dans l'œuvre de la civilisation en Chine. Passant enfin à la concurrence indigène qui, a-t-on dit, fermera bientôt les marchés de l'Orient à nos produits, M. H. admet que la Chine fabriquera de nombreux articles qu'elle achète aujourd'hui aux occidentaux, « mais son développement même créera chez elle des besoins nouveaux, générateurs de nouveaux débouchés pour les industries d'Europe et de nouveaux échanges commerciaux ». Cet argument est au moins spécieux et digne de remarque.

L'ouvrage a les défauts de forme inhérents à la façon dont il a été composé : M. Halot n'a pas pris la précaution de relire ses articles les uns à la suite des autres et on y trouve de fréquentes répétitions [1]. Nous regrettons aussi d'y relever quelques erreurs matérielles [2] et de nombreuses défaillances de style [3].

A. Biovès.

1 : p. 14, 124 et 155 l'idée romaine de « barbarie ». P. 25 et 199 les Japonais comparés à des chevaliers du moyen âge munis d'armes perfectionnées. P. 53 et 159 les premières relations du Japon et de la Corée, en l'an 32 av. J.-C. P. 54 et 160 l'unification de la Corée au VIIe siècle. P. 56, 57 et 160 la conquête de la Corée par les Japonais sous le gouvernement d'Hideyoshi. P. 54 et 165 « les états tampons » constitués par la Chine contre ses voisins, etc.

2. Est-il exact de dire (p. 14) : « Il y a *à peine quelques années* le Bosphore était pour ainsi dire l'extrême limite de l'activité européenne ». P. 20 Ce n'est pas le Sultan qui porte le titre de *Sublime Porte*. P. 22 Les rois de France ont-ils *inspiré* la trêve de Dieu ? P. 28 le shogun Yieiasum est-il le même que le Yieiasu de la page suivante ? Pourquoi rejeter à la page 56 la note sur Hideyoshi dont il est déjà question p. 26 et 27 ? Est-il vrai qu'après 1860 les Russes seuls soupçonnaient la faiblesse de l'empire chinois ? L'auteur se contredit ailleurs (p. 120) : « Toutes les puissances étaient pleines de hardiesse depuis que la guerre de 1894-1895 leur avait appris la faiblesse militaire du céleste empire dont les Japonais étaient auparavant seuls à se douter ». P. 139 il parle des convictions patriotiques des Chinois », alors qu'à plusieurs reprises il s'est efforcé d'établir que les Célestes étaient dépourvus de patriotisme. Pourquoi écrire p. 146 *Li-Hung-Tchang* quand dans tout le reste du livre on orthographie Li-Hung-Chang ?

3. « P. 39, « *renforcer* l'adoption d'une sage politique ». P. 42 : « la *conser-*

Institut Solvay, Travaux de l'Institut de Sociologie, Notes et Mémoires, Fascicule 1-7.

L'Institut Solvay de Sociologie, établi en 1902 au Parc Léopold, à Bruxelles, constitue un laboratoire de recherches permanentes conduites par le directeur, M. Emile Waxweiler, et ses collaborateurs scientifiques (Ansiaux, De Leener, Des Marez, Houzé, Prins, Pétrucci, Wodon, presque tous professeurs à l'Université), et accessibles à toute personne désireuse d'y entreprendre des recherches indépendantes dans un des cabinets scientifiques de Statistique, d'Anthropologie, de Technologie et d'Histoire. Les travaux de l'Institut comprennent, outre un Bulletin mensuel, trois séries : 1° Actualités sociales ayant pour objet la vulgarisation des questions courantes sur l'accroissement de la productivité humaine (11 nos parus au 1er juin 1906, le dernier est *ce qui manque au commerce belge d'exportation*). 2° Etudes sociales, 3 parues sur *Les syndicats industriels en Belgique ; L'esprit du gouvernement démocratique* ; *Concessions et régies communales en Belgique*. 3° Notes et Mémoires, études sociologiques originales sans périodicité régulière, grand in-4°, chez Misch et Thron, Bruxelles et Leipzig, sur les sujets suivants :

M. E. Solvay, *Note sur des formules d'introduction à l'Energétique physio-et-psycho-sociologique* (26 p. 2 fr.), donnant les conclusions essentielles du fondateur de l'Institut et montrant les liens étroits entre les phénomènes sociologiques et biologiques, qui émanent également de l'énergie universelle : « édifier une sociologie positive revient ainsi à rattacher l'étude des groupements sociaux à l'Energétique, qui domine aujourd'hui toutes les sciences de la nature ».

M. Emile Waxweiler, *Esquisse d'une Sociologie* (306 p. 12 fr.), destinée non à « engager une controverse nouvelle sur les diverses théories », mais à « donner aux recherches une base... expérimentale », et aboutissant à cette conclusion que le moment est venu de dresser une science nouvelle de la vie, qui étudiera les phénomènes de réactions réciproques des individus, et qui sera une Ethologie sociale cf. *Revue critique*, numéro 40, p. 273).

---

vation d'un pays ». P. 50 « des révoltes provoquées par *l'une ou l'autre* exaction ». P. 65 « ..les Japonais aussi suspects que des Européens, *ceux-ci* (?) avaient ». P. 69 « Le traité de 1876 fut le point de départ de l'établissement de négociants japonais dans tous les ports de Corée ; par *elle* (?) le Japon remplissait à l'égard de la Corée le rôle d'initiateur qu'il avait *subi* lui-même de la part des États-Unis d'Amérique ». P. 87 « la *terminaison* de la ligne ». P. 127 « Si au lieu de contrecarrer les projets des Japonais, les Européens leur avaient permis de profiter il y a cinq ans (en 1895) de la défaite infligée par *eux* (?) aux Chinois. P. 170 « Ce n'est pas cet emploi continuel de la force, qui *puisse* les faire estimer des Chinois ». P. 172 « Elle *songea* depuis quelques années ». Je ne note pas de choquantes répétitions de mots p. 22, 23, 67, 138, 159, 162.

M. R. Petrucci, *Les origines naturelles de la propriété, essai de Sociologie comparée*, qui, considérant la Propriété au point de vue abstrait, la trouve caractérisée par l'exploitation des matériaux du monde extérieur par un individu ou un groupe qui leur confère une productivité durable. Le phénomène de Propriété naît de l'activité même de la vie et se manifeste dès qu'elle apparaît. Passant en revue le monde animal, l'auteur trouve, entre autres faits intéressants, que chez les Insectes, l'évolution sociale supérieure amène la prédominance écrasante du caractère collectif qui pèse jusque sur la structure de l'individu, tandis que la même évolution des vertébrés subordonne les formes individuelles et familiales de la Propriété à la forme collective sans aller toutefois jusqu'à les effacer entièrement. Le chapitre consacré aux hommes ne s'occupe que des primitifs chasseurs et pasteurs sans pousser jusqu'aux formations juridiques de la Propriété, mais en éclairant des points de comparaison précieux pour la Sociologie comparée. Les 6 principes essentiels du phénomène de propriété sont formulés p. 223, puis un paragraphe final montre que la famille n'est pas toujours à la base des formations sociales et qu'on ne peut lier le phénomène social à l'évolution animale ni même intellectuelle, le milieu social retentissant au contraire sur la formation intellectuelle.

M. L. Wodon, *Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif, notes critiques* (37 p. 2 fr. 50) dirigées contre K. Bücher, de Leipzig, qui vient d'éditer la *Sociologie* de Schaeffle, et qui ne veut pas rattacher l'activité productrice primitive de l'homme au mobile économique, prétendant que, dans le principe, le travail se confondait avec le jeu et l'activité esthétique. M. Wodon affirme que cete confusion originaire du jeu, du travail et de l'art n'est nullement établie par les observations ethnographiques. Les livres combattus ici sont surtout *Die Entstehung der Volkswirtschaft* (traduit par Hansay sous le titre d'*Etudes d'histoire et d'économie politique*) et *Arbeit und Rhythmus* de Bücher, puis aussi *Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft* et *Les débuts de l'art* (traduit par E. Dirr), de Grosse.

M. E. Houzé, *L'Aryen et l'Anthropo-Sociologie* (177 p. 6 fr.), triple étude critique sur *L'Aryen*, qui, comme type morphologique, n'existerait pas, n'aurait jamais existé et ne pourrait jamais être retrouvé dans le fouillis des types dont le mélange remonte aux temps préhistoriques; sur L'*Anthropologie*, qui veut montrer l'évolution, aidée de la sélection, concentrant sur le système nerveux toute son activité transformatrice et progressive. (L'examen du crâne ne peut servir à déceler la valeur de l'intelligence, et toutes les théories crâniométriques aboutissant à des déductions psycho physiologiques sont fausses); sur L'*Anthropo-Sociologie* ou plutôt contre l'Ecole d'Anthroposociologie, dont les prétendues lois ne reposeraient que

sur des erreurs statistiques, anatomiques, physiologiques, psychologiques, historiques. On sait que les principaux représentants de cette Ecole sont M. M. de Lapouge, Ammon, Collignon, Chalumeau etc., sans oublier Gobineau et, peut-être, Gall le phrénologue, que l'Ecole récuse, mais que ses adversaires persistent à lui attribuer comme ancêtre.

M. Charles Henry, *La mesure des capacités intellectuelles et énergétiques* (75 p. 4 fr.), comprenant trois mémoires mathématiques : 1° *Critérium d'irréductibilité des ensembles statistiques;* 2° *Décomposition des courbes pseudo-binomiales en courbes binomiales;* 3° *Cotes et mesures*; plus une *Remarque additionnelle* de M. E. Waxweiler, faite à propos d'une statistique dressée par lui et utilisée par M. Henry (3e mémoire) dans l'étude de la distribution des salaires chez les ouvriers industriels de Belgique. M. Waxweiler analyse quelques faits importants relatifs à l'évolution contemporaine du salariat industriel et recherche dans quelle mesure les salaires obéissent à des déterminations énergétiques. A noter encore la conclusion de M. Henry : « Les propriétés considérées dans les ensembles binomiaux sont proportionnelles à des quantités élémentaires, temps ou espaces, précisables immédiatement ou non ».

M. R. Petrucci, *Origine polyphylétique, homotypie et non comparabilité directe des sociétés animales* (126 p. 5 fr.), en 3 parties : 1re Etat actuel de la théorie de l'évolution; points de bifurcation de ses grandes lignes, susceptibles de fournir la base de toute détermination de comparabilité; 2e Position des caractères sociaux dans la série animale; le caractère hérité, reculant de plus en plus vers d'obscures origines, finit par se résoudre en négation; 3e Sujet proprement dit, tel qu'il est formulé dans le titre ci-dessus : La vie en bandes comme terme initial; caractère homotypique et polyphylétique des formes familiales et dans la formation des catégories, constitutives du groupe social; isolement des femelles pleines et rôle des vieilles; lieux de rendez-vous, le phénomène esthétique (pas social dans ses origines); conditions du développement social chez l'homme, pratique du langage et utilisation de l'outil; causes consécutives du groupement; origine de la tendance associative. Conclusion : il est *absurde de considérer l'activité animale comme présociologique* relativement à l'homme, et même d'attendre quoi que ce soit de la Sociologie génétique.

Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 octobre 1906.* — M. Glotz, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, commente une inscription récemment découverte dans les fouilles allemandes de Milet. Cette inscrip-

tion est la suite d'une autre qui figurait sur une stèle perdue. Elle porte un décret de proscription qui met à prix la tête de plusieurs personnages et qui montre avec quelle facilité les cités et les partis ordonnaient de courir sus aux traitres et aux révolutionnaires. Elle révèle en outre la détresse de Milet au milieu du vᵉ siècle, une lutte à mort, où vers l'an 449, les factions ensanglantaient la Grèce asiatique au profit de la domination athénienne. — MM. Haussoullier, Perrot et Babelon présentent quelques observations.

M. Antoine Thomas analyse des documents inédits découverts par lui aux Archives nationales et qui jettent un jour tout nouveau sur la biographie du poète français Henri Baude, sous le règne de Louis XI. Le poète avait obtenu de Charles VIII, en 1458, l'office d'élu sur le fait des aides en Bas-Limousin; ses administrés incriminèrent sa conduite, le poursuivirent d'abord devant le Grand Conseil, puis devant la Cour des aides, et obtinrent finalement, après un long emprisonnement, sa révocation et sa condamnation à une amende de 800 livres parisis, pour « faultes, delictz et abus », par jugement du 5 août 1468. Le jugement fut rigoureusement exécuté, et les biens du condamné mis en décret. Baude semble toutefois avoir profité de la réaction qui se produisit à la mort de Louis XI, si tant est qu'il faille ajouter foi à une pièce publiée par J. Quicherat et qui lui donne de nouveau, à la date du 6 janvier 1487, le titre de « eleu du Bas Pays de Limosin ».

M. Léon Dorez présente les photographies de reliures et de miniatures qu'il a fait exécuter, à l'aide de subvention de l'Académie et de la Société des Bibliophiles français, d'après les manuscrits de la collection de Lord Leicester, à Holkham Hall (Norfolk). Ces 120 photographies, une fois publiées, constitueront de nouveaux et précieux documents pour l'histoire de l'art pendant le moyen âge et les premiers temps de la Renaissance en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie et en Flandre.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 octobre 1906.* — M. Homolle communique une lettre de M. Replat, architecte de l'Ecole française d'Athènes, annonçant l'achèvement des travaux du Trésor des Athéniens à Délos. On a employé, pour les très discrètes restaurations, des matériaux qui permettent de les distinguer sans difficulté des parties antiques.

M. S. Reinach communique une lettre où M. Emile Cartailhac, correspondant de l'Académie, signale une nouvelle caverne ornée de figures dans les Pyrénées ariégeoises. Les dessins principaux se trouvent au cœur d'une montagne, à 800 mètres de l'entrée. Ils furent d'abord aperçus par M. le commandant Malard et ses fils. On y trouve une trentaine de bisons, de chevaux, de cervidés, de bouquetins, tous dessinés en noir avec talent, du style de l'époque paléolithique. On remarque surtout les flèches noires ou rouges indiquées sur les flancs de sept bisons; il semble difficile de ne pas les expliquer par la pratique de l'envoûtement.

M. Chavannes annonce, au nom de la commission du prix ordinaire ou du budget et de celle du prix extraordinaire Bordin, que ces prix seront attribués aux études orientales en 1909. Pour le premier de ces prix, le sujet proposé pour 1906 sera maintenu. Pour le second, le prix sera décerné au meilleur ouvrage imprimé ou manuscrit relatif aux études orientales; si l'ouvrage est imprimé, il devra avoir été publié depuis le 1ᵉʳ janvier 1906.

M. Léon Dorez continue la lecture de sa communication sur les manuscrits à peintures de la collection de Lord Leicester, à Holkham Hall. Il avait présenté, dans la dernière séance, les photographies de peintures empruntées à des manuscrits datant des xiᵉ, xiiᵉ et xiiiᵉ siècles. Il montre, cette fois, des peintures des xivᵉ et xvᵉ siècles, décorant des volumes qui proviennent de divers couvents italiens, d'Alberto d'Este, du roi de Hongrie Mathias Corvin, de Laurent de Médicis, de Charles le Téméraire, de Raphaël de Marcatel, bâtard du duc Philippe le Bon, abbé de Saint-Bavon de Gand, etc. Ces peintures seront très prochainement publiées, ainsi que le catalogue de toute la collection de manuscrits de Holkham Hall.

M. Joulin commence la lecture d'une étude sur les établissements antiques du bassin supérieur de la Garonne.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Sʳˢ

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 5 novembre — 1906

Sayce et Cowley, Papyrus araméens découverts à Assouan. — Skok, Les noms de lieux du Midi avec suffixes acum, anum, ascum, uscum. — Loeseth, Tristan et Palamède. — Golovkine, La cour et le règne de Paul I. — Djuvara, Science et foi. — Grass, Les sectes russes, I, 2-3. — Baentsch, Le monothéisme oriental préisraélite. — Andersen, La cène aux premiers siècles. — Seeberg, Le décret apostolique. — Kaftan, Jésus et Paul. — Brémond, La vie des saints.

Aramaic papyri discovered at Assuan, edited by A. H. Sayce with the assistance of A. E. Cowley and with appendices by W. Spiegelberg and Seymour de Ricci, Text, pp. 1-79; 27 plates. In-f°, London, 1906, Alexander Moring.

La terre des Pharaons, qui nous livre à foison papyrus égyptiens, grecs, latins, coptes, arabes, etc., s'est montrée jusqu'ici singulièrement avare de ce genre de documents pour les vieilles langues sémitiques. Elle ne nous avait guère gâtés sous ce rapport. Tout au plus une dizaine de lambeaux informes de papyrus écrits en caractères araméens, telle était la portion congrue à laquelle nous nous trouvions réduits, il y a encore une trentaine d'années. L'étude de ces débris de textes a exercé en son temps la sagacité de nombre de savants. Tout en différant d'avis, parfois étrangement, sur la lecture et l'interprétation des quelques mots qu'on pouvait y déchiffrer tant bien que mal, ils s'accordaient tous sur un point : c'est que ces papyrus devaient être classés à l'époque ptolémaïque, aussi bien, d'ailleurs, que les quelques ostraca ou inscriptions lapidaires, de langue et écriture similaires, recueillis jusque là en Égypte.

Ayant eu à aborder à mon tour, en 1876 et 1877, à l'occasion du cours de Renan, l'examen de la question, j'aboutis à une conclusion tout autre, à savoir que tous ces documents devaient être reportés à la période perse Achéménide. S'il en était bien ainsi, ils prenaient du coup une signification historique d'un rare intérêt, car ce n'était pas seulement un simple changement de date, mais un changement complet de milieu politique [1]. Le point de départ de cette conclusion,

1. *Origine perse des monuments araméens d'Égypte*, dans *Rev. Arch.*, 1878 pp. 95-107, et 1879, pp. 21-39.

qui allait à l'encontre de l'opinion reçue et pouvait sembler alors bien risquée, me fut fourni par l'interprétation rationnelle du fragment dit papyrus de Turin (*C. I. S.*, II, n° 144), où je proposai de reconnaître le début d'une requête officielle adressée par un certain Pakhîm à un satrape d'Égypte, ou sous-satrape, portant le nom révélateur de Mithrawahicht. Je montrai, d'autre part, que les formules y employées présentaient un rapport saisissant avec celles de la requête adressée au roi Artaxerxès par les autorités du pays de Samarie à l'effet d'arrêter la réédification du temple de Jérusalem entreprise par les Juifs, requête dont le texte araméen nous a été conservé dans le livre d'Esdras (IV, 11-17). Je fis ressortir, à l'appui de cette façon de voir, tous les faits historiques, archéologiques ou numismatiques tendant à établir que l'araméen était la langue officielle de la chancellerie de l'empire achéménide, en particulier dans les satrapies occidentales. Par conséquent, il était tout naturel d'en induire que l'Égypte ne devait pas faire exception à la règle. De là le diagnostic général que je fus amené à poser pour le groupe entier, formant bloc, des documents araméens d'Égypte, tant papyrus qu'ostraca, inscriptions lapidaires, et simples graffiti.

Un commencement de preuve ne tarda pas à se produire, sous la forme d'une stèle funéraire araméenne découverte à Saqqara [1] et datée en toutes lettres de l'an IV de Xerxès. Mais on pouvait encore objecter que cette preuve n'était valable, après tout, que pour les textes lapidaires et que, malgré les analogies étroites de langue et d'écriture, les papyrus constituaient un groupe à part susceptible d'être maintenu à l'époque ptolémaïque conformément à la doctrine reçue.

Ce n'est que beaucoup plus tard que la première preuve directe, en ce qui concerne les papyrus, nous fut enfin apportée par le papyrus Euting [2], où il est question incidemment de l'an XIV du roi Darius. C'est avec une satisfaction bien légitime que j'ai salué l'apparition de ce document qui venait justifier définitivement la solution du problème telle que je l'avais proposée. Peu après, j'eus moi-même la bonne fortune de confirmer la chose en réussissant à déchiffrer, sur un petit fragment de papyrus araméen tout récemment découvert à Saqqara, la date : « an XIX du roi Artaxerxès » [3].

Non seulement le papyrus Euting était explicite sur le fait matériel de la date, mais, par maint détail de son contenu, il nous reporte en

1. *C. I. S.*, II, n° 122. Nous pouvons aujourd'hui enregistrer à côté, grâce à une récente trouvaille, la stèle araméenne d'Assouân, dédicace religieuse mentionnant le commandant supérieur de la garnison perse et datée avec la plus grande précision, « du mois de Siouan (calendrier araméen) correspondant au mois de Mekhir cal. égypt.) de l'an 7 d'Artaxerxès » (Vogüé, *Rép. d'ép. sém.*, n° 438).

2. Euting, *Notice sur un papyrus égypto-araméen de la Bibliothèque impériale de Strasbourg*, dans les *Mém. prés. par divers savants à l'Acad. des Inscr.*, 1re série t. XI, pp. 297-311, pl. (1904). — Cf. *Rép. d'ép. sém.*, nos 361, 498.

3. *Rec. d'arch. Orient.*, VI, p. 257.

plein milieu perse : nom du satrape ou gouverneur Archam (Arsamès), titres et qualités de divers fonctionnaires conformes à la hiérarchie perse, mots iraniens transcrits en araméen, etc., autant de rayons convergents qui viennent éclairer le document d'un jour franchement achéménide. Plus d'un point, pourtant, et non des moindres, était resté encore obscur malgré les efforts consciencieux du premier éditeur. C'est ce que j'ai essayé d'établir en reprenant après lui l'étude du document[1] et en rectifiant la lecture et l'interprétation de certains passages qui, entendus comme je l'ai fait, en précisent singulièrement la nature et l'origine. Je soutins alors que nous avions affaire à une plainte adressée au satrape d'Égypte par un groupe collectif non égyptien — peut-être même bien juif, ce que les faits nouveaux dont je vais parler tendent à confirmer — pour protester contre les agissements et les empiétements du collège des prêtres égyptiens desservant le sanctuaire du dieu Khnoum, dans l'île d'Eléphantine. La lecture et l'identification du nom de la localité qui, sous la transcription araméenne de la forme égyptienne *Yeb*, avait complètement dérouté M. Euting[2], étaient un trait de lumière. La provenance, jusque là inconnue, du papyrus acquis de seconde main, se trouvait dès lors fixée avec certitude et, du même coup, le lieu de résidence du groupe collectif de qui émanait la requête : ce ne pouvait être qu'Eléphantine, ou ce qui est pour ainsi dire tout un, l'antique ville de Syène, aujourd'hui Assouân, située à moins de deux cents mètres de l'île, sur la rive orientale du Nil, aux abords de la première cataracte, à la frontière de la Nubie. Cette conclusion, que j'émettais sur la base de ma nouvelle lecture, était bien d'accord avec la provenance avérée de plusieurs ostraca araméens déjà recueillis à Eléphantine même, de la stèle araméenne d'Assouân, datée de l'an VII d'Artaxerxès, dont j'ai parlé plus haut et du fragment de pap. *R. É. S.*, n° 246.

Eléphantine et Syène s'annonçaient donc ainsi comme un centre araméen très important de l'époque achéménide, où il y avait les plus grandes chances de découvrir des documents congénères. Je réitérai alors un vœu, que j'avais déjà autrefois émis sans succès, à savoir que notre pays, qui dispose de tant de moyens d'action en Égypte et qui y fait chaque année, dans l'intérêt de l'archéologie, des sacrifices considérables qu'on souhaiterait moins ostentateurs et plus fructueux, procédât à des recherches et excavations méthodiques dans cette mine pleine de promesses. Malheureusement, je prêchai dans le désert.

L'événement, cependant, allait bientôt montrer que je n'étais pas trop mauvais prophète. Cet événement c'est la trouvaille, je ne dirai pas inespérée, car les considérations exposées plus haut autorisaient tous les espoirs, mais la trouvaille vraiment merveilleuse que nous

---

1. *Id.*, pp. 221-246.
2. Il y voyait seulement un mot qui aurait signifié « aqueduc ».

fait connaître aujourd'hui la publication dont j'ai à rendre compte, après ce préambule peut-être un peu long mais non sans quelque utilité pour la position de la question. Voici les faits. Au printemps de 1904, un riche amateur anglais, M. Robert Mond, occupé à faire des fouilles à Thèbes, fut informé qu'on venait de trouver auprès d'Assouân tout un lot de papyrus « hébreux ». Il se rendit aussitôt dans cette dernière ville et réussit à acquérir la majeure partie du lot. Le reste passa entre les mains de Lady William Cecil. Grâce à une heureuse entente entre leurs détenteurs, les papyrus furent réunis à nouveau et généreusement offerts par eux au Musée du Caire. Ils étaient au nombre de neuf [1] tous à peu près intacts, encore roulés et pliés [2]; deux d'entre eux avaient même conservé les empreintes des cachets qui les scellaient. Ils contenaient des textes d'une étendue considérable, en magnifiques caractères araméens de tout point semblables à ceux des fragments connus jusqu'ici. Avec une munificence qu'on ne saurait trop louer, M. R. Mond décida d'entreprendre à ses frais la publication de ce trésor incomparable auquel son nom restera ainsi, à juste titre, doublement attaché.

La tâche de déchiffrer, transcrire, traduire et commenter ces textes qui forment une masse imposante, fut confiée à M. A. E. Cowley, du Magdalen College d'Oxford. On ne pouvait faire un meilleur choix, comme le prouve la publication magistrale que j'ai sous les yeux et qui fera époque dans l'épigraphie sémitique. M. Cowley y a déployé toutes les qualités qu'on était en droit d'attendre de lui après les beaux travaux dont nous lui sommes déjà redevables. Il y a eu d'autant plus de mérite qu'il avait à frayer une voie nouvelle sur un terrain à peu près vierge, hérissé de difficultés de tout genre. Il a donné de la plupart de celles-ci des solutions aussi satisfaisantes que possible [3]. Sans doute, et M. Cowley est le premier à le reconnaître,

---

1. A ces neufs papyrus (B-K) achetés sur place, il faut en ajouter un dixième, le papyrus A, faisant partie du même ensemble et provenant certainement de la même trouvaille, lequel a été acquis plus tard par la Bodleian Library. Si mes renseignements sont exacts, l'acquisition en aurait été faite à Paris même, où ce papyrus, distrait du lot, était venu s'échouer chez un marchand d'antiquités.

2. Voir la double vignette du frontispice montrant le papyrus A dans son état primitif, avant le déroulement. Le sceau y est encore adhérent ; il est regrettable qu'on ne nous en ait pas donné la description comme on l'a fait pour les sceaux des papyrus H et J.

3. Je ne vois guère à lui reprocher que de n'avoir pas tenu assez compte des éléments de comparaison très importants qu'auraient pu lui fournir les documents égyptiens contemporains. Il a fait bon usage des rapprochements babyloniens, mais un usage trop exclusif. Il ne faut pas oublier que nous sommes en plein milieu égyptien, et c'est de ce côté qu'il aurait dû souvent chercher la lumière Je le montrerai, chemin faisant, dans plus d'un cas. Pour le moment, je me bornerai à un exemple. La formule si fréquente « tu as satisfait mon cœur », est de style dans les actes démotiques. Il en est de même de plusieurs autres qui reviennent à diverses reprises dans nos actes araméens.

nombre de points, quelques-uns très importants, restent encore à discuter et à élucider. Mais le gros du travail est fait, et très bien fait, et la route est singulièrement déblayée pour ceux qui voudront s'y engager après M. Cowley, soit pour le suivre, soit même, à l'occasion, pour s'écarter de lui.

L'ouvrage publié par les soins de M. Mond se compose de deux parties bien distinctes. D'abord un album de 27 grandes planches in-folio, donnant de bonnes reproductions des originaux en gravures simili. Puis le texte explicatif qui contient : 1° une courte note introductoire de M. Sayce, en sa qualité de « editor » de la publication ; 2° un bref avertissement de M. Mond, où il parle avec trop de modestie du service signalé qu'il a rendu à la science ; 3° une introduction étendue dans laquelle M. Sayce indique à grands traits les résultats généraux qui ressortent du contenu des documents ; 4° une excellente étude technique de M. Cowley sur l'écriture, la langue, l'orthographe, la phonétique, la morphologie et la syntaxe de nos nouveaux textes araméens [1], ainsi que sur les précieuses données chronologiques [2] et numismatiques [3] qu'ils nous apportent ; 5° l'explication des noms

---

1. A signaler entr'autres faits saillants : 1° l'échange de certaines lettres : *U = P = B*, *ʿ = Q* (= *Ç*) ; *A = H* ; *Z = D* (= *dh* ; phénomène très important pour l'histoire de l'évolution de l'araméen à haute époque) ; 2° les formes féminines du pronom démonstr. *DKY*, *ALKY*, quand on s'adresse à une femme, nous révélant que dans la forme *ZK*, le *K* est proprement le suffixe du pronom 2e pers. masc., ajouté au démonstratif primitif *Z* (conséquence qui s'étend à toute la famille sémitique pour cette catégorie de mots similaires).

2. Les 10 papyrus sont tous datés, avec la plus rigoureuse précision, du règne des rois perses Xerxès, Artaxerxès et Darius, par jour, mois et année. La concordance des calendriers égyptien et araméen est toujours marquée avec l'équivalence des quantièmes. Il y a là des données chronologiques d'un prix inestimable, qui devront être calculées par des mathématiciens. Autant que je puis m'en rendre compte à première vue, ce calendrier araméen est lunaire, ce qui était à prévoir, et fondé, à ce qu'il semble, sur une année lunaire vague, sans artifice de mois intercalaire ou complémentaire (cf. cependant l'observation que je ferai plus loin à propos du pap. G) ; d'où un retard croissant sur la marche de l'année solaire égyptienne de 365 jours, retard qui ressort nettement de la rotation tangentielle des deux calendriers sur la période qu'embrassent nos documents : soit une soixantaine d'années (de 470 à 410 av. J.-C.). Il faudra, bien entendu, faire intervenir maintenant dans cet ensemble, l'indication de la stèle d'Assouân, où le mois égyptien de Mekhir coïncide avec le mois araméen de Siouan, en 458 av. J.-C.

3. Les monnaies de compte employées sont le *KBŠ* (que M. Cowley, par un ingénieux rapprochement sémantique, compare à la *qesiṭah* biblique) ; le *sicle*, le *khallour*, et une autre monnaie divisionnaire désignée seulement par la sigle *d* ou *r*. M. Cowley y ajoute la *ʿŚRTA* ; mais je doute que ce mot désigne une espèce monétaire définie, car il n'apparait que dans l'expression : 2 *d*. (ou *r*.) *pour ʿŚRTA*, laquelle semble n'indiquer qu'un certain taux : 2 *d*. *pour dix*. Cette proportion 2/10 est souvent spécifiée sur les papyrus démotiques de l'époque perse et aussi sur les papyrus grecs ptolémaïques. La valeur intrinsèque et relative de ces diverses monnaies reste encore à déterminer. Nos papyrus araméens contiennent certainement tous les éléments de la solution ; mais ils devront faire l'objet de calculs spéciaux. Il faudra, je crois, tenir grand compte des données égyptiennes

propres égyptiens qui y figurent, travail dû à M. Spiegelberg, spécialement compétent en cette matière [1] ; 6° une bibliographie, dressée avec beaucoup de soin par M. Seymour de Ricci, énumérant tous les monuments araméens d'Égypte connus ou signalés jusqu'ici [2] : papyrus, inscriptions lapidaires et ostraca. Puis vient le travail propre de M. Cowley : traduction des documents, accompagnée de nombreux et savants commentaires ; index des noms propres ; glossaire [3] extrêmement détaillé, avec renvois à tous les passages où les mots apparaissent ; enfin transcription des documents en caractères hébreux carrés.

Je ne saurais mieux faire, pour donner une idée de l'intérêt extraordinaire offert par cet ensemble que d'analyser en de brefs sommaires les diverses pièces qui le composent. Chemin faisant, j'indiquerai çà et là quelques observations qui se sont présentées à moi au cours d'une première et rapide lecture, forcément très insuffisante. Je me réserve d'y revenir ailleurs plus en détail, après l'étude approfondie que demande une pareille collection de textes qui, à elle seule, est tout un *Corpus*.

— A. Qonyah, fils de Çadoq, Araméen de Syène, obtient de son voisin Mahseyah, fils de Yedonyah, Araméen de Syène, du quartier de Ouarîzat [4], l'autorisation de construire un mur en briques (?) adja-

---

dont M. Cowley me semble avoir trop négligé la comparaison, notamment du *deben* et de sa subdivision bien connue en sicles et en *qati* ou *qita*. Je ferai remarquer, à l'appui, que plusieurs de nos expressions araméennes : « Monnaie du poids du roi », « du poids de Ptah », « monnaie d'argent fondu » etc., ne sont que la reproduction textuelle de locutions qui apparaissent à chaque instant sur les papyrus démotiques contemporains et même ptolémaïques ; cf. par exemple, « tant de *deben*, de sicles ou de *qati* d'argent fondu de la double maison de Ptah ».

1. Y ajouter le nom de femme *Tetosiri* (Ostracon M, *b*.) dont M. Spiegelberg a donné entre temps (*Mélanges Noeldeke*) une excellente explication.

Il serait bien désirable qu'un iraniste qualifié entreprît le même travail pour les éléments perses, noms propres et mots, contenus dans nos documents.

2. Y ajouter trois ostraca araméens d'Éléphantine récemment entrés dans le Musée de Berlin et publiés par M. Lidzbarski (*Ephem.*, II, pp. 229 sq., H, J et Q). H et J. correspondent peut-être aux n°s 16, 17 de M. S. de Ricci qui dit avoir vu ceux-ci en 1905, au Caire, entre les mains du Dr. Rubensohn.

3. On fera bien de toujours s'y reporter, car M. Cowley y a souvent consigné d'importantes observations qui n'avaient pas trouvé place dans le commentaire, notamment des rapprochements avec les autres documents déjà connus.

4. Le mot lu *RGL* et traduit par « quartier », revient nombre de fois dans ces documents, suivi de divers noms propres d'hommes : *RGL* de Ouarîzat, d'Artabanou, d'Atrôpadan, de Haûmadat, d'Iddin-nabou, dont les quatre premiers sont manifestement perses, et le dernier babylonien. M. Cowley incline à croire qu'il désigne la « clientèle », à laquelle appartiennent les divers habitants tant d'Éléphantine que de Syène, distribués en circonscriptions régionales sous le commandement de certains chefs analogues au *cheikh el-hâra* de nos jours. Vaudrait-il pas mieux opter pour la lecture, également possible, *DGL*, en s'appuyant sur le même mot biblique qui semble répondre à une classification analogue ? (le τάγμα des Septante ; cf. le τάγμα et les *hégémonies* des papyrus ptolémaïques, et la *'wjt* des Égyptiens). Il peut s'agir ici d'une répartition, d'ordre fiscal, de la population indigène entre divers bureaux.

cent à la porte de sa maison. Tenants et aboutissants de celle-ci [1]. L'an 15 de Xerxès = 470 av. J.-C. — 20 lignes (y compris la suscription).

— B. Dargman, fils de Harŝîn, Khorazmien, du temple du feu (?) à Éléphantine, ouvrier (?), [2] se désiste de ses prétentions sur un certain terrain revendiqué par Mahseyah fils de Yedonyah, juif (*Yahoûdî*) d'Éléphantine, celui-ci ayant, avec sa femme et son fils, affirmé son droit devant le tribunal présidé par Damîdatâ, serment décisoire [3] au nom « *du dieu Yahoû* (Jehovah) d'Éléphantine ». L'an 21 (de Xerxès), « qui est la première année de l'intronisation du roi Artaxerxès » [4] = 465 av. J.-C. — 22 lignes.

— C. Mahseyah fils de Yedonyah, juif d'Éléphantine, confirme à son gendre Yezanyah fils de Oûryah la donation d'un terrain [5] et d'une maison, donation par lui faite à sa fille Mibtahyah, femme de ce dernier. L'an 6 d'Artaxerxès = 459 av. J.-C. — 22 lignes.

— D. Le même donne à sa fille susnommée la propriété susdite, en lui transmettant l'acte de désistement de Dargman (papyrus B) concernant celle-ci. Même date (jour, mois, année) que celle de l'acte C. — 36 lignes [6].

---

1. Cf. les délimitations décrites dans des conditions analogues par divers contrats démotiques de l'époque perse (voir, par exemple, Révillout, *La propriété en droit égyptien*, pp. 321-323).

2. *ZY ATRH BYB*. Ne vaudrait-il pas mieux comprendre tout simplement : « dont le lieu (de résidence) est à Éléphantine », ou peut-être même, en rattachant à l'expression le mot *'BYD* (traduit par « workman ») : « dont la résidence, la propriété a été fixée à Éléphantine » ? Cf. les κάτοικοι, κληροῦχοι de l'époque ptolémaïque.

3. C'est le *'ankh* (*sankh*) si important dans le droit égyptien et fréquemment mentionné par les actes démotiques.

4. Inutile d'insister sur l'importance historique de ce synchronisme si explicite.

5. La superficie est évaluée à 12 coudées + 1 palme × 11 coudées. Ce dernier chiffre est suivi d'un mot embarrassant, *BŠTA*, que M. Cowley traduit par conjecture : « with the measuring-rod ». Ce serait une verge de métal. Mais il paraît assez difficile de tirer ce sens du mot hébreu rapproché (*'ését*, « lingot, plaque de métal »). Notre mot aurait-il, par hasard, quelque rapport avec l'hébreu *'achtei* qui, combiné avec *'asar*, forme le nom de nombre « onze » ? Nous aurions alors simplement la répétition en toutes lettres du nombre exprimé d'abord en chiffres : « sur 11, sur onze », selon une habitude dont ces papyrus nous offrent plus d'un exemple (entr'autres, pap. B. l. 14 : « la somme de 20 *kebech*, qui sont vingt » ; cf. pap. D. l. 14, et autres). Je dois avouer toutefois que la variante du pap. D l. 5, n'est pas favorable à cette hypothèse dont je ne me dissimule pas le caractère précaire. C'est dommage que la présence de la sifflante emphatique ne nous permette pas de rapprocher l'arabe *'aṣât* « canne ». Phonétiquement, l'arabe *'asî* « branche de palmier », conviendrait mieux, mais le mot en lui-même ne me plaît guère.

6. Le mot *MRḤQ*, et ses congénères, au sens de « cession, aliénation » est à rapprocher du verbe palmyrénien *RḤQ* qui, méconnu pendant longtemps, a, comme je l'ai montré autrefois, la même signification. Ce verbe coexiste peut-être en palmyrénien avec le verbe *RḤM* qui est facile à confondre graphiquement avec lui, et auquel j'avais prêté le sens de « donner à titre gracieux » (cf. le même sens attribuable à *RḤMT* et *RḤMN* sur nos nouveaux papyrus C l. 7 et J l. 11, 14).

— E. Le même, « Araméen de Syène », donne à la même une autre maison, acquise autrefois par lui de Mechoullam fils de Zakkour, « Araméen de Syène », et lui transmet en conséquence l'acte de vente souscrit par ce dernier. Cette donation a pour objet de dédommager sa fille de diverses choses qu'elle lui avait données alors qu'il était *HNDZ* [1] dans la citadelle et qu'il n'avait pu lui rendre en nature ou en argent. Cette maison confine d'un côté au sanctuaire (*egôra*) du dieu Jehovah (*YHH*). L'an 19 d'Artaxerxès = 446 av. J.-C. — 21 lignes.

— F. Pi' fils de Pahî, architecte (?) de la citadelle de Syène, transige avec Mibtahyah fille de Mahseyah fils de Yedonyah (cf. les papyrus précédents), Araméens de Syène, à la cour des Hébreux [2] (??) à Syène, au sujet d'espèces, grain, vêtements, bronze, fer etc., qui avaient fait l'objet d'une contestation entre eux. Il s'incline devant le serment décisoire déféré à la dite Mibtahyah qui a juré au nom de la déesse Sati [3]. L'an 25 d'Artaxerxès = 440 av. J.-C. — 14 lignes.

---

1. *HNDZ*. Mot d'origine évidemment perse. M. Cowley incline à y voir une certaine charge (peut-être « contrôleur du service des eaux ») occupée autrefois par Yedonyah. Le mot avait déjà apparu dans le pap. Euting, avec une légère variante orthographique (*HNDYZ*), et il a été, en son temps, l'objet d'hypothèses très diverses qui se trouvent ainsi remises en question. J'ai peine à me rallier à l'explication de M. Cowley. Il semblerait résulter du nouveau document, qu'en étant *HNDZ*, Yedonyah se trouvait plutôt en mauvaise posture, puisqu'il recevait de sa fille certaines choses qu'il était ensuite hors d'état de lui rendre. Ce n'est guère le fait d'un fonctionnaire plus ou moins grassement rétribué. S'agirait-il, en l'espèce, de quelque chose comme un emprisonnement, une détention à titre d'ôtage? ou encore de la corvée, cette institution si égyptienne dont sûrement les Perses n'ont pas manqué d'user? Dans le pap. Euting, le contexte semble impliquer pour *HNDYZ* l'existence d'une agglomération d'hommes réunis sur un même point pour une raison indéterminée (il s'agit là d'un puits servant aux besoins : 1° de la garnison de la forteresse d'Éléphantine; 2° de ceux qui y sont *HNDYZ*). Cela pourrait se concilier avec l'ordre d'idées que j'indique, bien entendu, avec les réserves voulues. On pourrait aussi penser à une foire, avec la grande affluence qu'elle entraîne? Aux divers mots iraniens déjà mis en ligne pour l'étymologie (entre autres le rapprochement avec le perse *endâz*, *hendâz* sur lequel insiste M. Cowley et que j'avais suggéré) on pourrait peut-être ajouter, en ce qui concerne le second élément du mot, si c'est bien un composé, le persan *dîz*, « forteresse ». Le troisième caractère étant susceptible d'être lu *D* ou *R ad libitum*, on pourrait peut-être aussi penser au perse *rîz*, de *rikhten*, « fluere, affluere »; cela nous ramènerait encore, bien que par une autre voie, à l'idée d'une affluence, d'un *concursus* tel que celui que pouvait amener une panégyrie. Tout compte fait, il est sage, jusqu'à plus ample informé, de conclure par un *non liquet*.

2. « Au tribunal des Hébreux », lecture et traduction bien sujettes à caution. Il n'est jamais question d' « Hébreux » dans nos documents, mais de Juifs et d'Araméens. Ne faudrait-il pas lire et comprendre tout simplement : *'al dinâ zi 'aba(d)na be-Souan*, « au sujet du jugement que *nous avons fait* à Syène »?

3. Ne pas oublier que notre Mibtahyah, qui ne se fait aucun scrupule de prêter serment au nom de la déesse Sati, est une Juive, fille de Juif! Voilà bien de quoi faire hurler encore Jérémie, qui n'a pas assez d'invectives contre ses compatriotes d'Égypte faisant des infidélités à Jehovah. Voir entr'autres les chapitre XLIV, où ce sont surtout les femmes juives qui sont prises à partie par le prophète indigné.

— G. As-hor fils de Çeho (Teôs), architecte (?) du roi, déclare prendre comme femme légitime Mibtahyah fille de Mahseyah, Araméen de Syène (devenue veuve, ou divorcée dans l'intervalle), lequel, sur sa demande, lui a accordé la main de celle-ci. Le mari verse à son beau-père 5 sicles à titre de *mohar* et constitue à sa femme une dot en espèces et un trousseau (longue et minutieuse énumération des objets). Clauses diverses en cas de décès de l'un ou l'autre des conjoints, ou de divorce à la requête soit du mari, soit de la femme (restitution du trousseau) ; droits des enfants éventuels etc. [1]. L'an 25 de d'Artaxerxès = 440 av. J.-C. — 39 lignes.

— H. Menahem et 'Ananyah, tous deux fils de Mechoullam fils de Chelomim, juifs d'Éléphantine, ayant obtenu satisfaction, se désistent d'une plainte qu'ils avaient introduite à la cour de Nephâ (?) [2] devant le........ gouverneur Ouîdrang (?), commandant de la garnison, contre Yedonyah et Mahseyah, tous deux fils de As-hor fils de Çeho (Teôs) et de Mibtahyah fille de Mahseyah, Juifs du même quartier, au sujet de divers objets mobiliers, effets de laine et de lin, ustensiles de bronze, fer, bois, ivoire, grains, etc., que As-hor avait reçus en dépôt de Chelomim fils de 'Azaryah et ensuite refusé de rendre. L'an 4 de

---

1. A propos du mot *LANTU* la sagacité philologique de M. Cowley semble avoir été en défaut. Ne pouvant en expliquer la forme grammaticale, il suppose que ce doit être une faute du scribe pour *LANTTI* ou *LANTTH*, « pour ma femme » ou « pour femme ». La forme est parfaitement régulière et encore connue de la langue talmudique ; c'est *le-intoû*, à l'état absolu araméen (état construit : *intoût* = hébr. *ichoût*), « en mariage ».

L'expression *BKP HDH* « at one time » pourrait être à certains égards rapprochée de l'arabe *kâffeten* « en totalité ».

Si le nom du mois de Tichrî est bien suivi d'un déterminatif exceptionnel, d'ailleurs très mutilé (*ZY MLA* ?), cela pourrait faire penser à un mois complémentaire (cf. Tichrin I et Tichrin II). Mais le calendrier de ce groupe d'Araméens semble reposer sur une année lunaire vague, sans correction intercalaire.

Il faut comparer les contrats de mariage démotiques de l'époque perse (voir, par exemple, ceux cités par Revillout, *Journ. Asiat.*, 1906, mars-mai, pp. 351 et suiv.). Ils présentent avec celui-ci les plus étroites analogies, tant au point de vue des formules que des diverses stipulations elles-mêmes. Voir notamment (pp. 360-361) la description du trousseau de la mariée, description tout à fait dans le goût de celle-ci.

2. J'hésite à croire qu'il faille comprendre comme le fait M. Cowley (*glossary*, s. v.) : « au tribunal de *Memphis* ». Je serais plutôt tenté de voir dans *NPA* quelque mot définissant la nature de l'action judiciaire engagée, à Syène même ou à Éléphantine. Peut-être une sorte d'appel ? Je n'ose penser à l'arabe *nefî* « déni », et *istinâf* « appel » au sens juridique. Peut-être la suite est-elle à entendre à peu près ainsi : « devant le tribunal (x + *din* ?) du *prtrk* (gouverneur ? mot perse) Ouidrang (ou *Ouidarnag*) commandant des troupes » ? ou bien : « devant sa seigneurie (ou quelque titre ayant cette valeur) le *prtrk* Ouidarnag etc. », ou encore : « devant le juge gouverneur Ouidarnag, etc. » ?

Nous savions déjà par le pap. Euting, où j'ai réussi à éclaircir ce passage désespéré, que ce même Ouidarnag résidait, en qualité de *prtrk*, à Syène-Éléphantine. La chose est confirmée expressément par le papyrus suivant (J, l. 4). Raison de plus pour écarter la conjecture de Memphis.

Darius = 421 av. J.-C. — 20 lignes. (Le papyrus roulé et plié, était encore entouré de sa cordelette scellée d'un sceau au nom du dieu Amon-Ra [1]).

— J. Yedonyah fils de Hocha'yah fils de Oûryah, Araméen d'Eléphantine, par devant Ouîdrang commandant de la garnison de Syène, déclare se désister de l'action judiciaire engagée par lui contre Yedonyah et Mahseyah, tous deux fils de Natan et de Mibtahyah fille de Mahseyah fils de Yedonyah, au sujet de la possession de la maison de Yezaniah fils de Ouryah. Tenants et aboutissants de l'immeuble décrits en détail (à noter : à l'est, le sanctuaire de Jehovah et la route royale) [2]. An VIII de Darius = 417 av. J.-C. — 21 lignes (ce papyrus était encore roulé, plié et scellé comme le précédent. Le sceau représente cette fois simplement un lion à la queue en trompette).

— K. Mahseyah et Yedonyah, tous deux fils de Natan, Araméens de Syène, procèdent d'un commun accord au partage à l'amiable des esclaves ayant appartenu à leur mère (défunte) Mibtahyah. L'an XIV de Darius = 411 av. J.-C. — 17 lignes [3].

---

1. Remarquer que les quatre parties en présence, le rédacteur lui-même de l'acte, et les quatre témoins sont tous des Juifs avérés. Donc, encore un joli coup de canif dans le contrat d'alliance entre Jehovah et son peuple.

2. Cf. « la rue du roi » dans des contrats égyptiens de l'époque perse (Révillout, *op. c.*, pp. 168, 322, etc.).

3. Je demanderai la permission de m'étendre un peu plus longuement sur cet acte qui clôt la série proprement dite des papyrus nouvellement découverts. Les esclaves à partager entre les deux frères, certainement juifs comme l'indique suffisamment leurs noms caractéristiques, sont une certaine Tebo et ses trois fils : Petosiris, Belo et Lilo (?). Petosiris est adjugé à Mahseyah, Belo à Yedonyah. Le partage de la mère et du troisième enfant, Lilo, est renvoyé à plus tard. La raison en est, je suppose, que Lilo était encore en bas-âge et allaité par sa mère ; on sait qu'en Égypte, encore aujourd'hui, l'allaitement des enfants se prolonge très longtemps.

Ce document offre des particularités à la fois très intéressantes et fort obscures. D'abord, au début (l. 2), le nom de chacune des deux parties en présence est suivi d'une barre oblique sur la signification de laquelle M. Cowley n'a pas d'idée bien arrêtée. Il inclinerait à y voir une sorte de signe d'interponctuation. Je croirais plutôt qu'ici et ailleurs (notamment dans le passage du papyrus I., l. 4, rapproché par M. Cowley), il faut conserver à cette barre sa valeur ordinaire qui est celle du chiffre *1*. C'est pour plus de précision et afin de bien marquer le nombre des parties en présence que le rédacteur s'est servi de cette notation :

Mahseyah fils de Natan 1
Yedonyah fils de Natan 1

Ce qui le prouve c'est que, d'une part, il supprime la conjonction « et » entre les deux noms et, d'autre part, qu'il les fait suivre, aussitôt de la totalisation, également chiffrée :

en tout.................. 2

Mahseyah s'adressant à son frère cohéritier dit ensuite :

Voici la part qui te revient, à toi Yedonyah : le nommé Petosiris, ayant pour mère Tebo, esclave ; j'ai tatoué un *yod* sur sa main droite, l'inscription (« writing ») étant tatouée en araméen comme celle de Mibtahyah. Et voici la part qui me revient à moi Mahseyah : le nommé Belo,

— L. Grand fragment d'un papyrus de même provenance, appartenant évidemment au même ensemble. M. Cowley l'avait déjà fait antérieurement connaître. Il le reproduit à nouveau, en l'éclairant par la comparaison des documents précédents. *X*... fils de Yatmâ reconnaît avoir reçu de *Y* une certaine somme d'argent qu'il s'engage à rembourser à date fixe, en servant des intérêts mensuels à un taux déterminé. La date manque, le début ayant été détruit. Mais l'époque doit être sensiblement la même, à en juger par la mention, parmi les témoins, d'un Mahseyah fils de Yedonyah, homonyme du personnage figurant à maintes reprises dans les actes analysés ci-dessus et apparemment identique avec lui. — 16 lignes (dans l'état actuel).

---

ayant pour mère Tebo, esclave; et j'ai tatoué un *yod* sur sa main droite, l'écriture étant tatouée en araméen comme celle de Mibtahyah.

Telle est, du moins la façon dont M. Cowley entend ce passage qui présente plus d'une difficulté. Il n'est pas douteux qu'il s'agit, l'auteur l'a bien vu, de l'usage barbare, si répandu dans l'antiquité, de marquer l'esclave au nom de son maître. C'est ce que confirme l'ostracon araméen M, où il est question d'une femme esclave, Tetosiris, à marquer sur le bras, au-dessus d'une marque antérieure. Mais je diffère d'avis avec lui sur plusieurs points importants. La barre oblique qui, à deux reprises, suit le nom de la lettre *yod*, n'a pas, je pense la valeur du *pesiq* massorétique « calling attention to something unusal ». Ici encore, c'est le chiffre *1*, indiquant qu'il est question d'un seul caractère isolé. Les mots *ŠNYT* et *ŠNYTT* ne me paraissent pas devoir être rattachés à une racine *ŠNY*, à laquelle il est difficile de prêter la signification de « tatouer », signification attendue sans doute, mais non justifiée étymologiquement; je les rapprocherais plutôt du mot talmudique *ŠNTUT*, « entailles, encoches, traits » qui marquaient les divisions des mesures de capacité telles que le *hin*. Le *T*, par conséquent, serait radical; cela change du tout au tout les états grammaticaux que M. Cowley attribue à ces deux mots et dont le second, de son aveu même est « very strange ». Le premier, *ŠNYT*, devient ainsi un participe *pe'il* « marqué » se rapportant à l'esclave; le second, *ŠNYTT*, un nom verbal féminin (peut-être au pluriel), à l'état construit, se rapportant à *MQRA* : « la marque de la légende ». L'expression *'L YDH BYMN* ne signifie pas « on his right hand »; cette façon de dire serait, en effet, « very strange », comme le reconnaît encore ici M. Cowley lui-même. Je comprends : « sur sa main, à droite de » (cf. l'arabe *béyaman*, *béyâmén*, même sens); la main n'est pas spécifiée, pas plus que ne l'est le bras sur l'ostracon précité. *KZNH* ne doit pas être combiné grammaticalement avec *MBṬHYH* « like that of Mibhtahyah », mais traité à part; c'est l'équivalent de l'arabe *kédhâ*, *keẓâlèk*, « comme ceci, ainsi, de la manière que voici »; l'expression annonce que le mot suivant est une citation textuelle. Sous le bénéfice de ces diverses observations, je traduirais la partie controversée du passage, traduction applicable aux deux phrases littéralement parallèles :

1 *yod* est marqué sur sa main, à droite de la marque (consistant en) une légende en araméen ainsi conçue : « *à MIBTAHYAH* ».

On voit par là la différence. Il ne s'agit plus d'une opération pratiquée par les nouveaux maîtres sur leurs deux esclaves respectifs. Cette opération, ils pourront la faire plus tard, à loisir, s'ils le jugent bon. L'acte de partage n'a pas à s'en préoccuper, et il ne s'en préoccupe pas. Il se borne à donner la description signalétique des deux esclaves *dans leur état actuel*, c'est-à-dire portant déjà marqués

A cette série M. Cowley ajoute de nouvelles reproductions et transcriptions, améliorées sur quelques points, des ostraca araméens d'Éléphantine déjà publiés par lui (M, N, O, P, Q)[1]. Bien que d'un autre ordre, il ne sont pas moins intéressants que les papyrus, car ces billets privés nous font pénétrer encore plus avant peut-être dans la vie intime et journalière de cette communauté juive, de la langue araméenne, fixée au v[e] siècle avant notre ère à Éléphantine et à Syène. Les noms de ces deux villes y reviennent plusieurs fois ainsi que les noms de personnages homonymes de ceux de nos papyrus.

M. Cowley termine en reproduisant, comme éléments de comparaison, le texte d'un autre fragment de papyrus déjà publié (= (*Rép. d'ép. Sém.*, n° 246) et du papyrus Euting (= id. n[os] 361, 498). Dans ce dernier, grâce aux nouveaux documents, il peut introduire, à la l. 5 de la colonne C, une bonne et importante lecture donnant le nom de Jehovah, écrit sous la forme *YHU* comme dans les nouveaux

---

sur une main — peu importe laquelle — le caractère *yod*, suivi (« à droite de ») du nom en toutes lettres, de leur maîtresse défunte, nom précédé du *lamed* d'appartenance. Quant à ce qui est de ce *yod* isolé, il peut représenter l'abréviation de quelque mot qu'il serait téméraire de prétendre deviner (*YHUH*, « il est », ou autre expression analogue? *YB* « Eléphantine »? etc.); mais il peut aussi tout simplement faire fonction de numéro d'ordre ou matricule.

Comme tous les précédents, le document se termine par une sanction matérielle. Celle des parties qui violerait l'engagement souscrit sera tenue de verser à l'autre une somme de tant à titre de *ABYGDNA* ou *ABYGRNA*. M. Cowley, avec toute apparence de raison, soupçonne dans ce mot (qui se retrouve également sur les papyrus H et J) la transcription de quelque terme perse. J'inclinerais à adopter la seconde lecture et à voir dans l'élément *GRNA* le perse et persan *garân*, *gerân* « pesant, poids ». Peut-être est-ce un mot formé un peu comme l'est le latin « *compensatio* » et rentrant dans le même ordre idées? Ce sens répondrait bien à la nature de la stipulation qui faite ici, comme dans tous les autres documents, au profit de la partie lésée, jamais à celui d'une autorité judiciaire ou administrative, a proprement le caractère d'une indemnité, de dommage-intérêts plutôt que d'une véritable amende au sens légal, ainsi que l'admet M. Cowley en traduisant par « fine ». Resterait à trouver le sens du premier élément *ABY*, qui, phonétiquement, peut équivaloir à *AUY*, voire *APY*. La préposition iranienne *api*, *ave*, *abi*, *bi* « sans » fournirait un composé assez bon matériellement : *abi garân* « sans poids » (cf. le persan *bî-gerân* « sans prix, précieux »). Mais cela conduirait à une signification qui n'est guère en situation. D'autre part, je n'ose penser sérieusement à *âvi* (*apik*), *âbi* « canard », malgré l'existence bien connue de toute une série de poids babyloniens qui affectent justement la forme de cet oiseau.

1. Pour compléter cet ensemble il convient d'y rattacher les ostraca araméens d'Éléphantine qui figuraient déjà au *Corpus Inscr. Semit.*, et qui s'éclairent maintenant d'un jour nouveau tant pour la lecture que pour l'interprétation. Cf. en outre les deux ostraca de même provenance, publiés tout récemment par M. Lidzbarski (*Ephem.*, II, 229 H, et 234 J; un troisième (*id.*, p 243, Q) semble appartenir à un groupe différent, géographiquement et, aussi, chronologiquement, si, comme le croit M. Lidzbarski, il contient deux noms grecs — chose possible mais qui ne me paraît pas encore démontrée.

papyrus [1]. C'est un argument de plus, et bien topique, à ajouter à ceux que j'avais déjà fait valoir en proposant de voir dans les auteurs inconnus de cette requête adressée aux autorités perses d'Éléphantine, un groupe de Juifs araméens en conflit avec les tenanciers de « la maison du coin du quai », les prêtres du dieu Khnoum.

Inutile d'insister sur l'intérêt hors ligne de cet ensemble d'actes authentiques dont je viens de donner un faible aperçu et qui, sortis intacts de quelque archive de famille, revêtus des signatures autographes des témoins, nous révèlent l'existence d'un groupe de Juifs araméens fixés à Eléphantine et à Syène, pendant une période continue d'une soixantaine d'années, de l'an 470 à l'an 410 av. J.-C. Ils résolvent de grands problèmes et ils en posent de nouveaux. Celui de l'époque des monuments araméens d'Égypte est définitivement résolu dans le sens que j'avais indiqué, il y a quelque vingt-cinq ans.

La question capitale, devant laquelle pâlissent toutes les autres, c'est celle du rôle joué dans ces documents par le dieu d'Israël. Son nom y est prononcé, sans ce scrupule qui devait plus tard en faire un tétragramme ineffable. On jure par Jehovah, comme on jure par une divinité égyptienne (la déesse Sati). Bien plus, on n'a pas craint de faire concurrence au Temple en ruines de Jérusalem en fondant dans ce lieu d'exil ou de colonisation, un sanctuaire de Jehovah. Où s'élevait cet *egôra*, dont l'existence hétérodoxe était bien faite pour provoquer les fureurs d'un Jérémie? Etait-ce dans l'île même d'Eléphantine, ou bien dans la ville de Syène qui n'en est séparée que par un bras du Nil? Les documents permettent d'hésiter sur ce point. Sans doute, la mention de la « route royale » adjacente au sanctuaire pourrait faire pencher la balance du côté de Syène. Cependant, il ne faudrait pas trop presser cet argument. La « route royale » ne nous reporte pas fatalement sur la terre ferme. Ce pouvait être aussi bien une voie publique sillonnant l'île d'Eléphantine (longue de 1,500 m. environ). La provenance exacte de la trouvaille, si on la connaissait, aiderait à trancher la question. Malheureusement on n'a à cet égard que des renseignements vagues et contradictoires, l'intérêt des auteurs indigènes de la trouvaille étant, comme toujours, pour des motifs faciles à comprendre, d'échapper au contrôle et de dépister les recherches. Les uns disent Eléphantine, les autres Syène. Les uns prétendent que le lot de papyrus était renfermé dans un coffret de bois; les autres, dans un vieux vase de terre cuite [2]. Seule, une enquête

1. Cette partie de la phrase pourrait dès lors être rétablie ainsi : *LM'BD TMH LYHU A*[*LHN* ?]; à comprendre : « afin de faire là, pour Jéhovah notre dieu... ». S'agirait-il par hasard de la construction du sanctuaire (*egôra*) mentionné dans les papyrus *E* et *J*, ou bien de quelque cérémonie religieuse à y accomplir ? Qui sait même si le fragment *R. É. S*, n° 249 (espèce de mémoire d'entrepreneur) ne se rapporte pas à cette construction ?

2. Je serais assez tenté de croire à cette seconde version. Elle serait en parfait accord avec ce que nous lisons dans Jérémie, XXXII, 7-14, lorsque le prophète après

approfondie, faite sur place avec les précautions voulues, permettrait de savoir la vérité. Cette enquête devrait être menée concurremment avec une exploration méthodique des lieux et avec des fouilles intensives. Il y a certainement, soit à Eléphantine, soit à Syène, un nid à découvrir. Nous n'avons qu'une faible partie de ce qui doit s'y cacher encore. Espérons qu'on se décidera enfin de notre côté à faire le nécessaire à cet effet. Ce ne sera pas trop tôt ; ce sera même facilement trop tard si, ici encore, nous laissons prendre les devants à d'autres mieux inspirés et plus dégourdis. Qui sait si, dans quelque *genizah* secrète de l'antique *egôra* du Jehovah d'Eléphantine, ne dort pas, attendant quelque coup de pioche heureux, une *torah* du ve siècle avant notre ère, un Pentateuque en caractères araméens qui viendra bouleverser l'exégèse classique, tout en la consolant un peu de l'amère déception qu'elle doit à la Bible Schapira, de falote mémoire ?

CLERMONT-GANNEAU.

Die Mit den Suffixen -acum -anum, -ascum, und -uscum gebildeten südfranzösischen Ortsnamen, von Peter SKOK (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, herausgegeben von G. GRÖBER, 2 Heft). Halle, Niemeyer, 1906. XI-265 pp. in-8°. Prix : 10 Mk.

Le livre de M. Skok embrasse les départements de l'Ain, des Alpes-Maritimes, de l'Ardèche, de l'Ariège, de l'Aveyron, de l'Aude, des Basses-Alpes, des Basses-Pyrénées, des Bouches-du-Rhône, du Cantal, de la Charente, de la Charente-Inférieure, de la Corrèze, de la Creuse, de la Dordogne, de la Drôme, du Gard, du Gers, de la Gironde, des Hautes-Alpes, de la Haute-Garonne, de la Haute-Loire, des Hautes-Pyrénées, de la Haute-Savoie, de la Haute-Vienne, de l'Hérault, de l'Isère, des Landes, du Lot, du Lot-et-Garonne, de la Lozère, du Puy-de-Dôme, des Pyrénées-Orientales, du Rhône, de la Savoie, du Tarn, du Tarn-et-Garonne, du Var, de Vaucluse, de la Vienne.

M. S. s'est préoccupé d'établir avec précision le sort des suffixes *-acum*, *-anum*, *-ascum*, *-uscum* dans les noms de lieux du Midi. Les conclusions intéresseront les romanistes et seront un apport à la constitution de notre carte linguistique. Mais bien qu'un tel travail n'ait pu être accompli que par un romaniste, ses résultats auront peut-être encore plus de portée pour l'historien, pour le géographe et pour le latiniste. Une des principales difficultés que présente l'onomastique

---

avoir rédigé, dans une forme qui devait singulièrement ressembler à celles de nos papyrus, le contrat d'acquisition d'un champ appartenant à son cousin Hanaméel, enferme les pièces originales « dans un pot de terre (*bi-klei-kharès*), afin qu'elles puissent se conserver longtemps ».

topographique est le choix entre plusieurs formes anciennes possibles ou attestées. Les documents du moyen âge portent des noms latins de lieux qui sont seulement des latinisations de noms romans; on se tromperait en les prenant pour les noms anciens authentiques. D'autre part, des noms latins très voisins ont pu, en diverses régions, aboutir à un même résultat. Inversement, un même nom latin a donné naissance à des formes différentes. Chaque cas doit donc être étudié séparément et cependant l'on n'a de solution sûre que par l'examen des noms répartis sur une aire étendue. M. S. cite quelques exemples de ces méprises inévitables. *Chélieu* ne vient ni de *Calliacum*, ni de *Caduliacum*, ni de *Catulliacum* (Holder), mais de *Catulacum* (*Catlacu*).

Une autre question est celle du cas où s'est fixé le nom de lieu. Pour le suffixe *-acus*, les seuls cas à considérer dans le Midi sont l'ablatif, l'accusatif et le neutre du singulier. Les exemples du pluriel, ablatif ou nominatif, ne se trouvent que dans le nord. Il y a quelques exemples de l'accusatif et de l'ablatif du pluriel pour les dérivés avec *-anus*. Le féminin de ce suffixe est fréquent et s'explique par l'emploi primitif de *uilla*, *colonia*, *terra*. Mais le masculin (*fundus*, *ager*) ou le neutre ne sont pas rares.

La première partie du livre de M. S. traite de ces généralités La deuxième et la plus considérable étudie les noms de lieux ramenés à leur origine : 1° noms propres latins ; 2° noms propres celtiques ; 3° noms propres germaniques ; 4° noms propres chrétiens ; 5° noms communs (de plantes, d'animaux, de produits et de propriétés du sol); 6° adjectifs. Cette partie comprend 764 numéros. Chaque numéro traite d'un mot souche et de ses dérivés latins. Ainsi *Curtinius*, * *Curtenus*, * *Curtellius* (*Curtelia*), *Curtilius* sont rattachés à *Curtius*; à *Gauius*, *Gaïus*, sont rattachés *Gauillius*, *Gauinius*; à *Gaulius*, les dérivés *Gaulinianus*, *Gaulanus*, *Gaulotus*, *Gaulenus*, *Gaulonius*; à *Priscius*, *Priscinius*, *Priscinus*, * *Priscillius*, *Priscillus*. Par ces exemples, on voit que l'étude des noms de lieux en roman peut servir à compléter notre connaissance de l'onomastique latine. Plus d'un nom d'homme, jusqu'ici non documenté, se trouve postulé nécessairement par les noms de lieux usités aujourd'hui. Il y a là une source de renseignement que les latinistes ne sauraient plus négliger, depuis le livre de M. S. Nous désirons vivement que l'on nous donne bientôt un recueil analogue pour le Nord de la France.

Quand on aura un inventaire assez complet, on pourra l'étendre par une étude des noms de personnes. On sait qu'un grand nombre de familles françaises portent des noms qui sont ou des noms de lieux ou des dérivés de noms de lieux. Il suffit de parcourir les listes de M. S. pour s'en convaincre : *Chevillard*, *Landouzy*, *Maillard*, *Magny*, *Julian*, *Messimy*, *Nadal*, *Launoy*, *Loisy*, *Lintilhac*, *Meilhac*, sont des exemples qui se présentent d'eux-mêmes. On trouvera certainement dans cette catégorie des formes nouvelles.

L'ouvrage de M. Skok se termine par un index des noms modernes, classé par département et, pour chaque département, par suffixes. Cette disposition est fort incommode. Il faut de longues recherches pour trouver un mot. Une liste alphabétique unique était moins savante, à coup sûr; mais elle offrait précisément ce que l'on demande à un index. Au lieu de cela, nous avons une centaine de listes alphabétiques (40 départements comportant chacun deux, et souvent trois listes); plus une liste des noms de lieux dont le département est inconnu (?), et une autre de ceux qui sont employés comme termes de comparaison. Cet inconvénient est grave dans un livre de référence, où se trouvent accumulés tant de renseignements précis et sûrs.

P. L.

E. Lœseth. **Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum** (Videnskabs-Selskabets Skrifter; II Hist. filos. klass., 1905, n° 4, Christiania, 1905; in-4° de 38 p.)

M. Lœseth étudie les six manuscrits de *Tristan* et les deux du *Palamède* conservés à Londres et y relève quelques variantes caractéristiques, qui lui permettent de les classer. La conclusion de ce pénible et consciencieux dépouillement est presque entièrement négative : les manuscrits étudiés se rattachent étroitement aux anciens ou accusent « de très forts croisements »; les traits qui leur sont propres paraissent dus à des remanieurs récents. M. L. combat en terminant la théorie de Parodi, d'après laquelle le *Tristan* italien remonterait à une version française antérieure à celles qui nous sont parvenues. Cette dissertation forme un utile complément au grand ouvrage de l'auteur sur les romans en prose de Tristan.

A. J.

Comte Fédor Golovkine. **La cour et le règne de Paul I.** Portraits, souvenirs et anecdotes, avec introduction et notes, par S. Bonnet. Avec cinq portraits. Paris, Plon, 1905, in-8, 448 pages, 7 fr. 50.

C'est une lecture amusante que celle de ces souvenirs du comte Fédor Golovkine, dont le nom n'est point nouveau dans la table de la littérature historique du XIXe siècle. Un éditeur bien renseigné (on aime à dire de nos jours « averti »), et plein de goût, les a publiés d'après les archives conservées, en un château du canton de Vaud, par une famille apparentée au comte. Une notice biographique précède les souvenirs mêmes. Tout au plus pourrait-on lui reprocher trop de développements sur les autres membres de la famille Golovkine, dont l'histoire fait oublier ou se confond avec celle du principal intéressé. Qu'on nous permette de relever aussi certaines négligences de style qui donnent parfois aux phrases un sens peu clair; et, à côté d'anec-

dotes bien connues, celles de la margrave de Bayreuth ou de la grande duchesse Marie, certaines affirmations hasardées qui proviennent d'une grande confiance dans l'œuvre d'ailleurs si considérable de M. Waliszewski. Si nous notons quelques légères erreurs, c'est pour montrer que nous avons tout lu, mot à mot, avec un vif intérêt (ce qui est rare aujourd'hui), c'est encore pour nous mettre en règle avec les exigences de la *Revue critique*.

Fédor Golovkine lui-même est un homme d'infiniment d'esprit, mordant et imprudent, dont la verve sarcastique a mis bientôt fin à une double carrière de diplomate et de courtisan. Il a montré une singulière fantaisie dans sa courte ambassade de Naples, à la fin du règne de Catherine II, et pas mal d'insolence ensuite à la cour de Paul I. La mère le mit aux arrêts, le fils l'exila de Pétersbourg après lui avoir fait inutilement défense d'y dire de bons mots. Aussi Golovkine déploie-t-il une grande sévérité dans ses jugements sur ce Paul I, que Catherine sans doute avait intérêt à faire passer pour son fils naturel, tandis qu'en réalité il ressemblait par le caractère à son légitime père l'empereur Pierre III. Rien à la fois de plus puéril et de plus despotique; nous sommes en Asie et non point en Europe.

D'autres portraits, d'autres scènes sont admirables. Golovkine, devenu une sorte de grand seigneur cosmopolite à la façon de beaucoup de ses compatriotes, observe et juge, une fois ou deux, à la façon de Saint-Simon. Il n'écrit pas bien, et il intéresse. Malgré toute son ironie, il ne laisse pas d'être crédule. Il ne doute pas de l'authenticité des fameuses « Lettres de Sainte Hélène ». Il a grande opinion de lui-même et de ses jugements. Erreurs et vantardises, tel est le lot commun des mémoires historiques. Notre comte prétend avoir fait la fortune de Nesselrode et de Metternich; il assure que c'est lui, Golovkine, qui fit livrer la bataille de Waterloo, en rendant ainsi à l'Europe « un service impayable » (p. 221). Mais il ne vous force pas à le croire. Il abonde en jugements préconçus, en commérages de cour. Si, d'après lui, Paul I n'est pas le fils de Pierre III, le duc de Reichstadt n'est pas non plus celui de Marie-Louise, tandis que le comte de Narbonne est bien celui de Mme Adélaïde. Ce sont là propos d'antichambre sur les secrets de l'alcove royale. Il attribue au prince Henri les calomnies répandues sur la mémoire de la première femme de Paul I. Le partage définitif de la Pologne n'a pas d'autre cause que la nécessité de distribuer quelques terres vacantes à Zoubov et à Markov (p. 240). Voilà bien les jugements sommaires d'un homme du monde.

Très répandu dans la société européenne, à Berlin et à Pétersbourg, puis à Paris et à Florence, pour ne pas parler de Lausanne, qu'il jugeait « bien petite ville » pour lui, Golovkine se trouvait en relations avec nombre de personnages célèbres sur le compte desquels il a recueilli des anecdotes ou avec qui il a été en correspondance :

Mme de Staël, Joseph de Maistre, la comtesse d'Albany, Capodistria, groupe charmant de la société si intelligente du début du XIXe siècle. Anecdotes et correspondance figurent à la fin de ces souvenirs, qu'il eût été grand dommage de laisser enfouis dans un castel vaudois. Et c'est avec reconnaissance envers les propriétaires de ces papiers de famille et envers l'éditeur que l'on ferme le volume qui, tout gros qu'il est, fait bien vite passer le temps [1].

De Crue.

— Si je l'ai bien compris, M. M. Djuvara, dans sa conférence sur la connaissance scientifique et la connaissance religieuse (*Wissenschaftliche und religiöse Weltansicht*; Gœttingen, Vandenhoek, 1906; gr. in-8°, 40 pages), distingue nettement l'objet de la science de celui de la foi, rattache plus ou moins la connaissance religieuse au sentiment esthétique et attribue à toutes les croyances positives un caractère symbolique. Ces conclusions auraient pu se démontrer en termes plus clairs. — A. L.

— M. K.-K. Grass a publié deux nouveaux fascicules de son travail sur les sectes russes (*Die russischen Sekten*, I Band, Lief. 2 : Geschichte und Lehre der Gottesleute oder Chlüsten ; Lief. 3 : Kultus und Organisation der Gottesleute oder Chlüsten. Leipzig, Hinrichs, 1906 ; in-8°, pp. 113-352, 353-496). Cf. *Revue* du 30 décembre 1905, p. 520. Étude minutieuse et très documentée. Détails curieux, dans le dernier fascicule, sur des faits de meurtre rituel, immolation d'enfants, juridiquement établis par une sorte de procès inquisitorial en 1748, et qui semblent dépourvus de réalité. — A. L.

---

1. Quelques exemples de phrases peu claires : p. 14, « l'avènement au trône de Pierre II et de l'impératrice Anne » ; p. 37, « l'érudition nécessaire à un chatelain ne comptait guères » ; p. 46, « une position onéreuse » ; p. 65, n. 1, « Curieusement, le savant écrivain russe donne l'ambassade de Naples », etc. — P. 9, n. 2, Pierre le Grand mourut-il réellement de « la complication d'une gravelle avec le mal qui emporta François I » ? P. 26, les « cadeaux d'hommes » sont-ils vraiment la cause des relations russo-prussiennes ? P. 24, n. 2, « Espérance du Puy de Ferrassières, marquise de Montbrun », femme du comte de Dohna, porte une série de noms et de titres un peu en désordre ; le nom glorieux du Puy-Montbrun est devenu un nom de famille. P. 20, « fille d'un Saltikov » pour fille d'une Saltikov. Je ne crois pas exact d'écrire, p. 39, « Uttins » ; p. 46, « Le Catt » (voir, même page, un alexandrin de quatorze syllabes) ; p. 379, « d'Escars » pour des Cars. Ce ne fut pas seulement à Lausanne que les Suisses reconnaissants firent Capodistria bourgeois d'honneur (p. 414, n. 2). En quoi, p. 77, Rostopchine fut-il plus « vil courtisan » qu'un autre ? « Vil courtisan » est un terme banal ; en revanche, p. 165, « faire des caravanes » est une expression exacte pour un chevalier de Malte. P. 112, n. 1, « Joseph II, empereur d'Autriche », et p. 257, François II, empereur d'Autriche » sont nommés ainsi bien à tort pour Joseph II, François II, empereurs des Romains ou, si l'on veut, d'Allemagne. Il serait moins grave de les appeler « l'empereur Joseph II, l'empereur François II d'Autriche », comme l'empereur Frédéric II de Souabe ou l'empereur Henri VII de Luxembourg. Pour François II, ce n'est plus une faute de l'appeler « François I, empereur d'Autriche ». Qu'on me pardonne tous ces pédantismes !

— La thèse d'un monothéisme oriental préisraélite a retrouvé quelques défenseurs en ces derniers temps. M. B. BAENTSCH (*Altorientalischer und israelitischer Monotheismus;* Tübingen, Mohr, 1906; in-8°, XII-120 pages) l'expose de nouveau, en s'autorisant des données de l'archéologie. Il ne paraît pas que ces données appuient fortement la thèse. L'auteur lit « entre les lignes » de l'astrologie chaldéenne que les différents dieux sont, au fond, les manifestations d'une puissance unique qui se révèle dans tout l'univers. Mais en attendant que cette doctrine se rencontre exprimée dans les textes, l'on n'a pas à la déduire ni à la supposer; et si elle se montre plus ou moins définie dans un texte récent, on n'en peut conclure qu'elle soit primitive, surtout si ce texte accuse un travail de réflexion sans rapport avec la religion vivante et le culte traditionnel. C'est aller un peu vite en besogne que d'alléguer comme témoins du monothéisme sémitique l'*El-'élion* de Byblos et celui qui aurait été adoré à Jérusalem 2000 av. J.-C. (l'*El-'élion* de Melkisédek!), l'Astarté *shem-Baal* et la Tanit *pené-Baal* de Carthage. A Carthage, la déesse éclipsait le dieu et il est bien difficile d'admettre que sa dénomination la présente comme une simple forme du Seigneur suprême. Conclusions hâtives sur des indications insuffisantes et de sens discutable. Ce qui ferait la différence entre l'ancien monothéisme oriental et le monothéisme israélite, c'est que le premier impliquait (!) le polythéisme et que le second l'a d'abord exclu (?), la divinité, puissance morale, étant détachée du système astral. Que les anciens patriarches aient connu le monothéisme oriental et que Moïse y ait rattaché la religion qu'il fondait, ce sont des hypothèses gratuites; que le caractère de la religion israélite réclame pour celle-ci un fondateur qui ne peut être que Moïse, c'est un raisonnement apporté là où il faudrait un bon témoignage. Inutile de spéculer sur le rapport qu'a pu avoir la foi d'Abraham avec le culte de Sin à Ur et à Harran. En ces matières, il est prudent, pour le moment et sans doute pour longtemps encore, d'ignorer quelque chose. — A. L.

— L'important travail de M. A. ANDERSEN sur la cène dans les deux premiers siècles (*Das Abendmal in den zwei ersten Jahrhunderten nach Christus;* Giessen, Töpelmann, 1906; in-8°, 111 pages) paraît en seconde édition avec quelques compléments, notamment en ce qui regarde la cène dans Justin (sur la première édition, voir *Revue* du 17 octobre 1904, pp. 266-267). Argumentation très subtile pour établir que le récit de la cène dans les Synoptiques n'avait pas encore acquis sa forme actuelle vers l'an 150. Justin cite librement les paroles de l'institution, et il n'est pas trop difficile d'admettre qu'il a volontairement supprimé dans son exposé ce qui concerne l'idée de la rédemption. — A. L.

— Remarquable travail de M. A. SEEBERG sur l'espèce de catéchisme qui se trouve au commencement de la *Didaché*, ainsi que dans l'Épître de Barnabé, et sur le rapport du décret apostolique reproduit dans *Act.* XV, 22-29, avec cette catéchèse, dont l'existence traditionnelle et l'origine juive paraissent bien établies (*Die beiden Wege und das Aposteldekret;* Leipzig, Deichert, 1906; in-8°, 105 pages). Mais, si les rapprochements que fait M. S. sont infiniment instructifs, ce n'est pas à dire que toutes ses conclusions s'imposent. Ainsi, le rapport de certains passages des Synoptiques avec la catéchèse en question est très vraisemblable, mais il paraît concerner beaucoup plus la rédaction des Évangiles que l'enseignement même de Jésus. Quant au décret apostolique, dont l'authenticité serait incontestable, sauf pour la prohibition « du sang et des (animaux) étouffés », qui aurait été ajoutée dans une source judéo-chrétienne, il semble que l'on dérange seulement par une hypothèse violente l'équilibre d'un récit artificiellement conçu. On

pourrait supposer qu'il a été conçu tel quel dans un milieu judéo-chrétien où se pratiquait ce que l'on fait ordonner par les apôtres. Ce qui paraît digne de toute considération, c'est l'idée de cette instruction catéchétique, fixée dans ses lignes principales, que Jésus a pu viser quelquefois, que les premiers missionnaires chrétiens auraient adoptée, en la modifiant, et qui aurait laissé des traces dans les écrits du Nouveau Testament, à commencer par les Évangiles synoptiques. — A. L.

— Rien de plus instructif que la critique à laquelle M. J. Kaftan soumet les livres de vulgarisation écrits par M. Bousset sur Jésus, par M. Wrede sur saint Paul (*Jesus und Paulus*. Eine freundschaftliche Streitschrift gegen die religionsgeschichtlichen Volksbücher von D. Bousset und D. Wrede. Tübingen, Mohr, 1906; in-8°, 77 pages), M. K. n'a pas trop de peine à montrer que les livres en question ne sont pas historiques autant qu'ils le prétendent, mais que les auteurs, en présentant comme la vérité de l'histoire ce qui leur paraît essentiel dans l'enseignement de Jésus et dans celui de Paul, ont tout simplement confondu avec la réalité historique ce qu'ils croient pouvoir retenir de l'Evangile et de Paul lui-même. Impossible de considérer le messianisme comme un accessoire gênant dans la carrière de Jésus, n'en déplaise à M. Bousset; et n'en déplaise à M. Wrede, Paul n'est pas le théologien dont les conceptions dogmatiques ont d'abord altéré l'Évangile du Christ, mais un véritable apôtre et un fidèle interprète de cet Évangile. Jusque-là tout va bien. Seulement M. K. expose ensuite avec beaucoup de gravité que l'existence du pur christianisme se termine avec l'Évangile de Jean; ce qui vient ensuite est la paganisation catholique. Mais, juste ciel! est-ce que le paganisme n'a pas exercé à toutes les époques une influence plus ou moins profonde sur le monothéisme juif et chrétien? Et à qui fera t-on croire que le messianisme et l'eschatalogie, éléments essentiels de l'Évangile primitif, sont l'expression adéquate de la vérité religieuse; que la notion du Logos est sans portée dans l'Évangile johannique; que le mysticisme de Jean, même déjà celui de Paul sont un pur produit de l'Évangile prêché par Jésus? Évidemment, ce n'est pas chose facile à un croyant que d'étudier sa propre religion comme une autre matière d'histoire, en faisant abstraction de sa foi personnelle. Le mieux serait, quand on veut prêcher sa croyance, de ne pas afficher la qualité d'historien; et quand on veut être historien, de ne pas voir autre chose que les témoignages, leur valeur critique et leur signification originelle. — A. L.

— La *Méditation sur la sainteté et la vie des Saints*, de M. H. Brémond (Paris, Poussielgue, 1906; in-16, 52 pages) n'est pas une effusion mystique, mais une série de fines réflexions sur la littérature hagiographique et sur la meilleure façon de raconter la vie des Saints. Avis trop sages peut-être pour être bien suivis. — A. L.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 12 novembre — 1906

SETHE, Documents de la 18e dynastie, 6-7. — BREASTED, Anciens souvenirs de l'Égypte. — GRIERSON, Le marâthi. — JENSEN, L'épopée de Gilgamesh, I. — HELLMANN, Sedulius Scottus. — CADET DE GASSICOURT, L'abbaye de Cordillon. — P. DE BOUCHAUD, Jean de Bologne. — LAMPRECHT, Histoire de l'Allemagne, II, Temps modernes, III, 2. — SIGWALT, L'enseignement des langues vivantes. — STEINMÜLLER, La littérature réformiste des langues. — FARJENEL, La morale chinoise. — VOGT, Le catholicisme au Japon. — PIOLET et VADOT, La religion catholique en Chine. — E. FERRY, Le réglement de l'infanterie. — BODLEY, L'Église de France. — NIEBERGALL, La prédication, II. — La New-York Review. — Collection Baeumker et Hertling (WITTMANN, HAHN, MINGES, KREBS, OSTLER).

Kurt SETHE, **Urkunden der 18 Dynastie** 6e-7e fascicules, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1906, in-4°, p. 393-548.

J'ai rendu compte récemment des cinq premières livraisons de cet ouvrage important : les deux que voici présentent les mêmes qualités et le même intérêt. Les documents qu'elles renferment appartiennent aux règnes communs de la reine Hatshopsouitou, de son mari Thoutmôsis II, de son neveu Thoutmôsis III, et quelques uns d'entre eux sont très mutilés : M. Sethe les a rétablis avec beaucoup de hardiesse parfois et avec beaucoup d'habileté toujours. La collection en est d'autant plus précieuse que beaucoup de fragments ou de monuments complets provenant de mêmes personnages étaient dispersés dans les musées divers des trois continents et par suite peu accessibles aux savants. Il en ressortira des détails nouveaux pour l'histoire des souverains et une connaissance plus exacte du rôle joué par les principaux hommes d'État et fonctionnaires de l'époque.

G. MASPERO.

J.-H. BREASTED, **Ancient Records of Egypt, historical documents from the earliest times to the Persian conquest, collected, edited and translated with Commentary,** Chicago, the University of Chicago Press, 1906, 4 vol., in-8°, t. I, XLIII-344, t. II, XXVIII-417, t. III, XXVIII-279, t. IV, XXVIII-520 p. — Prix de chaque volume 15 fr. 75.

C'est une œuvre considérable et qui rendra des services aux Egyptologues comme aux savants qui n'ont pas étudié les écritures et les

langues de l'Egypte. Rien n'était plus difficile jusqu'à présent pour les historiens non déchiffrants que de savoir où trouver des traductions suffisamment claires des documents dont nous nous sommes servis pour établir nos Annales : ils devaient les aller chercher dans des centaines de mémoires isolés, recueils d'inscriptions, revues, journaux qu'il ne leur était pas toujours possible de se procurer, surtout lorsqu'ils travaillaient en province. Les *Records* de M. Breasted les leur donnent pour la plupart, traduits en anglais, annotés et rangés par ordre chronologique depuis les premières dynasties jusqu'à la conquête persane.

Le premier étonnement qu'on éprouve en parcourant cette immense collection, c'est de voir combien peu des textes qu'elle renferme sont traduits pour la première fois. Presque tous, même les moins importants, l'ont été au moins deux fois, et beaucoup quatre ou cinq, en anglais, en français ou en allemand, en latin, en italien. C'est ce dont on ne se douterait pas toujours en lisant les notices que M. Breasted a consacrées à chacun d'eux. Pour ne citer qu'un exemple, il n'indique à propos des inscriptions de Matonou (Amten) que les textes reproduits dans Lepsius, Schæfer et Sethe, tous Allemands [1], sans ajouter qu'il en existe une traduction française avec commentaire qui contient plus de 200 pages : il ne paraît pas en soupçonner l'existence, et c'est fâcheux, car il y aurait trouvé peut-être l'indication du sens de plusieurs passages qu'il n'a pas essayé de rendre. Il semble que, dans bien des cas, lorsqu'il s'agissait d'œuvres déjà anciennes, surtout de celles qui étaient décrites en langue française, il ne se soit pas donné la peine de les ouvrir et d'en examiner autre chose que le titre et les planches. Serait-ce qu'il est moins familier avec le français qu'avec l'allemand? En tout cas, cette négligence l'a exposé à de curieuses méprises. En voici une des plus bizarres. A propos de la grande stèle de Sheshonk, prince des Mashaouàsha [2], il raconte que cette stèle trouvée par Mariette à Abydos a été laissée par lui à sa place antique : Wiedemann dit bien qu'elle a été transportée à Boulak et il mentionne même la Salle, où elle serait exposée, *Salle hypostyle de l'Est, n° 93*; mais M. Breasted, qui a visité l'Egypte et le musée de Gizèh, déclare, malgré le témoignage de Wiedemann, que l'endroit où elle est actuellement est inconnu; il lui a été par conséquent impossible d'en établir un texte meilleur que ne l'est celui de Mariette. Or le monument qui n'est pas facile à dissimuler, puisqu'il est en granit rose et qu'il mesure 1 m. 20 de haut sur 1 m. 50 de large dans son état actuel, a été décrit, après Mariette, dans tous les catalogues de langue française, dans le *Guide au Musée de Boulaq* de 1883, sous le n° 491 p. 419, dans la *Notice* de Virey-Morgan éd. de 1897, p. 54, dans le

1. T. I, p. 76, c.
2. T. IV, p. 325, d.

Guide au Musée du Caire de 1902. Si M. Breasted avait consulté les sources françaises avec le même soin qu'il consulte les sources allemandes, il se serait évité cette erreur de bibliographie, et il aurait pu constituer son texte d'après l'original. J'ajoute que si je signale ce genre de fautes et si j'y insiste, c'est que M. Breasted en négligeant toute une partie, — la plus considérable peut-être — de la littérature égyptologique, enlève à des savants qui ont travaillé, et bien travaillé fort souvent, la seule récompense qui puisse leur rester aujourd'hui de leurs peines, la satisfaction de voir reconnus par les générations nouvelles les services qu'ils ont rendus. Si éminents que soient les Egyptologues d'aujourd'hui, j'ai quelque idée que leur bagage scientifique serait réduit fortement si on en retranchait tout ce qu'ils doivent à leurs prédécesseurs.

Je n'ai pas pu encore étudier mot par mot toutes les traductions de M. Breasted : j'en ai examiné assez pour constater qu'elles donnent bien le sens du document dans la plupart des cas, et que les non égyptologues auront le droit de les utiliser sans courir le risque d'être trompés. Il faudra naturellement qu'ils se méfient des tendances par trop *Séthé*-ennes que l'auteur manifeste : ni sa chronologie, ni sa façon de réduire la durée de l'empire égyptien ne me paraissent plus vraisemblables aujourd'hui qu'il y a un an. Si j'avais de l'espace pour un compte-rendu détaillé, j'aurais mille observations de détail à faire : je n'en introduirai ici qu'une seule parce que le point sur lequel elle porte est de nature à intéresser la critique biblique. J'avais transcrit par *Abîlim*, pluriel de *Abel* « prairie » la seconde partie d'un des noms géographiques de la liste de Sheshonk à Karnak : M. Breasted déclare cette interprétation impossible parce que, dit-il, le pluriel de *Abel* n'existe pas, et il propose de reconnaître dans le groupe la forme Abram du nom d'Abraham. J'aurai plus tard l'occasion de revenir sur la transcription *Abilim* : pour le moment, je me bornerai à dire que si l'on veut avoir un nom d'homme en cet endroit, — ce que rien dans l'orthographe égyptienne n'oblige à supposer, — Abiram ferait l'affaire aussi bien qu'Abram. Je ne m'oppose pas à la transcription Abram : mais je tiens à dire qu'elle n'est pas certaine et que les hébraisants seront prudents s'ils ne l'admettent qu'avec toute réserve que de droit.

Il serait injuste de laisser le lecteur sous une impression mauvaise ou simplement douteuse : malgré les défauts que j'ai notés, le livre est très bon et il satisfait à l'un des desiderata de notre science. Je suis sûr qu'il aura du succès et qu'il s'épuisera vite : je souhaite que dans la prochaine édition, M. Breasted comble les lacunes que je lui ai signalées. Ce lui sera peut-être un gros travail, mais il ne craint pas sa peine, et il n'épargnera rien pour rendre son œuvre aussi complète que possible.

G. Maspero.

Linguistic Survey of India. Vol. VII : Indo-Aryan Family, Southern Group, Specimens of the Marâ*th*i Language, compiled and edited by G. A. Grierson. Calcutta, Government Printing, 1905. Gr. in-4°, xij-409 pp. et une carte.

La marâ*th*î est la langue d'un agrégat politique qui eut son heure de brillante célébrité dans les fastes de l'Inde. Elle est aussi, semble-t-il, la continuation de celui de tous les prâcrits dont la littérature du moyen âge hindou fit le plus d'usage, au moins comme langue de la poésie lyrique, parler d'infinie et presque puérile douceur : la mâhârâsh*t*rî. C'est ce qu'implique, en tout cas, la continuité du nom à travers les âges, et ce qu'enseignent unanimement les grammairiens indigènes. Aux raisons d'en douter, qu'on a induites de diverses considérations dialectologiques, M. Grierson, avec la haute compétence qui lui appartient, oppose une argumentation serrée et convaincante, dont la conclusion (p. 12) plaira surtout aux linguistes qui préfèrent à la théorie de l'arbre généalogique la délicate doctrine des ondulations dialectales.

A tous ces titres, la marâ*th*î méritait une étude approfondie, que justifie d'ailleurs amplement son importance pratique actuelle : elle est parlée par plus de 18 millions de sujets sur un espace de 100,000 milles carrés anglais. Cette aire vue sur la carte offre grossièrement l'aspect d'un triangle rectangle très allongé dans le sens de l'ouest à l'est : le petit côté de l'angle droit, c'est la côte, depuis Daman jusqu'un peu par delà Goa, englobant par conséquent Bombay et ses dépendances ; le grand côté atteint et dépasse Nagpur, dont le dialecte subsiste sporadiquement encore beaucoup plus à l'est; l'hypoténuse rejoint le littoral en coupant à travers le Bérar. A cette jonction, donc à l'extrême S.-O., une aire beaucoup plus réduite, aux alentours de Goa, enferme la kônkanî, la seule variété dialectale de la marâ*th*î qui présente des particularités notablement divergentes et bien à elle. Plus au sud, le monde âryen finit : c'est le domaine des langues dravidiennes.

De tous les sous-dialectes de la marâ*th*î, M. G. nous donne, entremêlés de notices grammaticales et de renseignements statistiques, 94 spécimens, chacun d'eux superbement imprimé en dêvanâgarî et suivi d'une transcription avec traduction interlinéaire; suit, s'il y a lieu, une « free translation », inutile pour la plupart des morceaux, parce que le texte général de comparaison adopté est la Parabole de l'enfant prodigue [1]. Le livre se termine par un tableau comparatif où 214 mots ou phrases usuelles sont traduits en huit dialectes marâ*th*iques mis en regard les uns des autres.

Les linguistes trouveront à glaner dans les notices mainte observa-

1. Mais il ne manque pas, néanmoins, de morceaux moins conventionnels, types de conversation courante ou de littérature populaire. Les deux contes des pages 90 et 210 débutent assez joliment pour qu'on regrette de n'en pas savoir la fin.

tion intéressante et curieuse. Je n'en veux ici signaler qu'une, parce que, d'une part, elle ne s'applique qu'à la variété konkanaise de la langue, et que pourtant, de l'autre, elle est susceptible d'une portée fort étendue. La marâ*th*ì construit sa négation (*nâ*) à la suite du verbe. De cette construction la kônkani a fait sortir un infixe négatif dont la genèse est visible à l'œil nu, soit : *nida-nâ* « il ne dort pas » ; puis *nida-nâ-nt* « ils ne dorment pas », etc. ; et de même, opposé à *nida-tâlô* « je dormais », *nida-nâ-talô* [1] « je ne dormais pas ». Voilà de quoi nous éclairer, s'il en était besoin, sur les origines premières de l'infixation. C'est ainsi, n'en doutons pas, que l'indo-européen a tiré de son apparente racine *yeug* sa flexion **yu-né-g-mi *yu-n-g-més*. Et ce n'est pas autrement, — bien que les germanistes allemands n'en veuillent pas convenir, — que l'alsacien, sur la locution du moyen-allemand *er müeste iht* « il devrait éventuellement », a créé une conjugaison infixante de conditionnel, soit pl. *si müest-it-e* « ils devraient ».

L'ouvrage est établi sur le plan de rigoureuse méthode et édité avec toute la sobre élégance auxquelles nous ont habitués le *Linguistic Survey* et son éminent directeur. De plus, M. Grierson s'est adjoint pour ce volume la collaboration de M. Sten Konow. Je pense que c'est tout dire.

V. Henry.

Das Gilgamesh-Epos in der Weltliteratur, von P. Jensen. Erster Band : Die Ursprünge der alttestamentlichen Patriarchen-, Propheten-und Befreier-Sage und der neutestamentlichen Jesus-Sage, Strassburg, Trübner, 1906, gr. in-8, xv-1030 pages.

Le titre nous avertit que ce gros volume est à thèse. La préface nous fait connaître que, la thèse ayant déjà reçu dans le monde savant, principalement auprès des exégètes, un accueil plus que froid, l'auteur, sans en être autrement flatté ni satisfait, n'en est pas du tout déconcerté ni ébranlé dans sa conviction. Il a fait ses preuves comme assyriologue, et ses travaux lui ont acquis en cette qualité une réputation aussi considérable que méritée. Mais il aborde maintenant l'histoire des religions et l'histoire de la Bible. A mon grand regret, je vais être obligé de me joindre à la foule qui ne sait pas comprendre la thèse et qui ne peut pas l'admettre.

Si M. Jensen s'était contenté de nous dire : « L'épopée de Gilgamesh a été pendant des siècles l'épopée nationale de l'empire chaldéen; elle remonte aux âges les plus reculés, ainsi qu'en font foi les monuments figurés ; elle a donc pu et dû pénétrer partout où sont parvenus les armes et l'influence de Babylone, conséquemment en Palestine,

1. P. 171. Observer les variations de quantité qui résultent de l'agglutination et qui sont les amorces d'une apophonie future et indéfiniment possible.

chez les peuples de Canaan, et aussi en Israël; elle devait être encore populaire au temps de la captivité; rien donc d'étonnant à ce qu'on en retrouve des traces dans la littérature biblique; tout le monde sait qu'on en retrouve d'abord un gros morceau, le déluge, qui se rencontre à la fois dans l'épopée chaldéenne et dans le livre de la Genèse; mais d'autres débris moins considérables peuvent être signalés, avec quelque probabilité; de même certaines analogies, où n'apparaît pas suffisamment un indice de dépendance, pourraient s'expliquer encore par une influence plus ou moins lointaine de l'épopée sur la tradition légendaire d'Israël », — personne n'aurait eu lieu de s'étonner, et le savant orientaliste n'aurait été exposé à la contradiction qu'à propos de tel ou tel rapprochement particulier. Mais il ne nous dit pas cela, et il nous dit bien autre chose. A peu près tous les grands personnages de la Bible, y compris le Christ, sont des Gilgamesh, ou des Éabani, à moins que ce ne soient des Xisuthros, ou bien les trois en même temps. Et la base de ces rapprochements échappe à l'esprit le plus bienveillant et le mieux exercé aux comparaisons de ce genre.

Prenons d'abord en exemple la légende de Moïse :

Gilgamesh obligeait les habitants d'Érek à construire les murs de leur ville : Pharaon condamnait les Israélites à faire des briques pour la construction de ses villes. L'oppression des gens d'Érek cesse par la création du pasteur Éabani, qu'une hiérodule va chercher dans la campagne et qui contracte amitié avec Gilgamesh : la servitude des Israélites cesse par l'intervention du pasteur Moïse, qui se rend, avec sa femme, du désert en Égypte, et qui rencontre en chemin son frère Aaron, dont il fait son auxiliaire. Gilgamesh et Éabani s'en vont à la montagne des dieux combattre le roi des Élamites, Humbaba, et, très probablement, ramènent d'Élam la déesse Irnina-Ishtar : Moïse et Aaron viennent avec les Israélites à la montagne de Dieu, Sinaï-Horeb; ils battent non loin de là les Amalécites; après quoi le prêtre Jethro ramène à son gendre Moïse Sippora, femme de celui-ci, qu'il avait renvoyée. Quand Gilgamesh et Éabani sont rentrés à Érek, Gilgamesh rejette l'amour d'Ishtar : peu après que les Israélites se sont éloignés du Sinaï, Miriam et Aaron reprochent à Moïse d'avoir pris une femme couschite (*Nombr.* XII). Après avoir dédaigné Ishtar, Gilgamesh tue le taureau céleste : après l'incident de la femme couschite, le livre des Nombres raconte l'immolation de la vache rousse (*Nombr.* XIX)....

Les rapprochements continuent pendant des pages et des pages, sans être plus concluants. On en trouverait tout autant dans n'importe quelle histoire, et les faits divers des journaux en fourniraient des milliers. Qu'est-ce que cela peut prouver? Absolument rien, et M. J. aurait pu aussi bien rattacher à son Gilgamesh toute la Bible, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Puisqu'il est allé jusqu'aux Évangiles, donnons encore quelque idée de ses explications :

Éabani était dans la campagne, vêtu de peaux, mangeant de l'herbe avec les bêtes : ainsi Jean-Baptiste. Les dieux avaient prescrit à la déesse Aruru la manière de créer Éabani : l'ange Gabriel avait prescrit à Zacharie le régime que devait suivre son fils Jean. Amitié de Gilgamesh et d'Éabani : baptême de Jésus par Jean. Éabani est retourné à sa campagne après s'être lié avec Gilgamesh : Jésus va au désert après son baptême. Le dieu soleil a parlé à Éabani : le diable a parlé à Jésus. Éabani revient à Érek : Jésus retourne en Galilée. Xisuthros a échappé au déluge : Jésus a calmé la tempête. Gilgamesh a reproché à Isthar ses amants : Jean-Baptiste a blâmé Antipas et Hérodiade. Gilgamesh a marché contre Humbaba : Jésus est venu à Jérusalem. Ishtar, devant son père Anu, a accusé Gilgamesh de l'avoir insultée : Jésus, devant le grand prêtre, a été accusé de blasphème. On pouvait imaginer Gilgamesh tué par Humbaba : Jésus a été condamné à mort par Pilate. Après le déluge, Xsuthros a été enlevé par les dieux : après sa mort, Jésus ressuscite et monte au ciel... ...

Ici encore il est inutile d'insister. Le lecteur jugera.

Alfred Loisy.

Sedulius Scottus, von S. Hellmann (*Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mitelalters*, herausgegeben von Ludwig Traube, Bd. I, H. 1); München. C. H. Beck, 1906; xv-203 pp. in-8°. Prix : 8 Mk. 50 (le vol. complet, 15 Mk.).

Nous avons annoncé l'entreprise de M. Traube. Son recueil sera pour l'étude du moyen âge ce que sont les *Texte und Untersuchungen* pour celle du christianisme ancien. Le caractère littéraire du moyen âge est la conservation de la tradition antique et la transformation de cette tradition par les peuples nouveaux. La littérature, le style, les pratiques et la théorie de la métrique, du rythme et de la rhétorique, l'histoire de la philologie et de la transmission des œuvres classiques, l'histoire de l'écriture, voilà autant de points que contient la formule générale de l'époque. Le besoin de monographies développées et d'éditions critiques était vivement ressenti. La collection de M. Traube va lui donner satisfaction et aider à éclaircir un chapitre important de l'histoire de la civilisation occidentale.

L'action des lettrés insulaires est une des obscurités de cette histoire ; on l'a vu, à propos du livre de M. Roger. M. Hellmann a donc choisi heureusement le sujet du premier mémoire. Le sous-titre en indique les trois parties : *Liber de rectoribus christianis ; Das Kollektaneum des Sedulius Scottus im dem Kodex Cusanus C 14 nunc 37 ; Sedulius und Pelagius.*

I. Le *De rectoribus* appartient à un genre qui est la transformation chrétienne du panégyrique. Le changement est complet : à l'éloge officiel s'est substituée la monition. On voit déjà poindre à l'époque mérovingienne cette évolution dans des écrits de circonstance. Mais

on doit aux lettrés de l'époque suivante d'avoir fait de l' « Institution du prince » un genre littéraire bien défini. Outre le *De rectoribus*, nous avons la *Via regia* de Smaragde, le *De Institutione regia* de Jonas d'Orléans, le *De regis persona et regio ministerio* d'Hincmar. Avec les essais d'Agobard et de Florus de Lyon, ce sont les débuts de la littérature politique au moyen âge. La forme est celle qu'imposait la culture contemporaine, un mélange de souvenirs classiques, de pathos ecclésiastique et de définitions pédantes, tirées d'Isidore, le tout uni par un style indigent et barbare.

Sedulius a écrit son livre entre 855 et 859 pour Lothaire II. Dans le problème capital qui agitait les esprits, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, il prend une position intermédiaire. La manière dont il traite le sujet révèle la connaissance étendue qu'il possédait de la littérature classique. Chaque chapitre comprend deux parties, l'une en prose, l'autre en vers de mètres variés.

L'ouvrage avait été publié par Freher (1619) et Mai (1842; d'où Migne, *P. L.*, CIII, 291). M. H. a eu à sa disposition plus de secours que ses devanciers et nous apporte un texte tout à fait sûr. Il a complété sa tâche en déterminant avec soin, dans un second apparat, les sources nombreuses de Sedulius.

II. Le *Collectaneum* de Sedulius a été étudié par divers savants, surtout par J. Klein (1866). C'est une copie de la fin du XII[e] siècle, que l'on peut rattacher au monastère de Saint-Jacques à Liège, où séjourna Sedulius. L'original était un recueil d'extraits, qui ne nous a pas été transmis complet ni dans l'ordre primitif. Il n'en est pas moins précieux par le témoignage qu'il fournit des lectures de Sedulius et par les fragments d'ouvrages perdus qu'il a conservés. A côté d'auteurs irlandais ou d'ouvrages vulgarisés en Irlande, comme Priscien et Charisius, nous trouvons Végèce, Valère Maxime, Macrobe et surtout Cicéron (*De inu.*, *Pro Flacco*, *Pro Fonteio*, *Phil.*, *In Pis.*, *Parad.*, *Tusc.*; plus la *Rhét. à Hérennius*).

D'où viennent les textes lus par Sedulius? Ceux de la première catégorie sont d'origine irlandaise, même ceux qui se trouvaient aussi sur le continent, comme Ambroise. Cependant il se sert souvent de l'*Historia tripartita*, de Cassiodore; d'après cet ouvrage, il cite déjà la scène de l'église entre Ambroise et Théodose; ce récit sera fort exploité lors de la querelle des investitures. Or, l'*Historia* était inconnue des sources irlandaises de Sedulius. De plus Sedulius paraît tirer du continent la plupart de ses citations profanes, certainement celles de Valère Maxime et des *Tusculanes*, et aussi celles de Lactance.

Sedulius se proposait de recueillir des pensées morales et des traits brillants. Mais il ne s'astreint nullement à une exactitude rigoureuse. Par une série de textes parallèles, M. H. montre comment il abrège ou modifie son modèle. Cela est de conséquence pour les fragments de Cicéron qu'il a sauvés.

Parmi les livres irlandais de sa bibliothèque se trouvait un recueil, *Prouerbia Graecorum*, qu'il cite aussi dans le *De rectoribus* et qui est utilisé par les collections canoniques irlandaises. M. H. le publie d'après les différentes sources. Il explique le titre par l'hypothèse d'un original grec ou d'une traduction grecque prise pour l'original et incline à attribuer la paternité du recueil aux Irlandais. L'origine celtique est, en effet, très probable. La langue a quelques analogies avec celle des *Hisperica Famina*. La forme de ces sentences me paraît être surtout empruntée à la Bible. Les livres sapientiaux contiennent des accumulations, comme celles de A 36, 62, 74. Les énumérations caractéristiques d'objets ou de personnes qui ont les mêmes qualités se retrouvent dans les *Proverbes de Salomon*. Cf. *Prou Graec.*, A 54 : « Septem sunt ora in quibus nusquam genus misericordiae repertum est : os inferni..., os cupiditatis..., etc. » ; et *Prov. Sal.*, xxx, 15 : « Tria sunt insaturabilia et quartum quod nunquam dicit : Sufficit : infernus et os uuluae et terra... ; ignis uero numquam dicit : « Sufficit » ; on peut comparer tout ce chapitre avec les passages auxquels renvoie M. H., p. 135. On peut aussi comparer A 53 avec *Ps.*, CLXV, 2 ; *Prov.*, XII, 5 ; *Ps.*, CXXXIX, 6 ; CXL, 9. J'inclinerais à croire que le moraliste irlandais a voulu donner une sorte de pendant aux proverbes bibliques. Le titre n'indiquerait pas, dès lors, une origine vraiment grecque, mais seulement une composition profane ; l'épithète de « grec » englobe et oppose toute la littérature séculière à la « vérité hébraïque ».

Un autre appendice traite de la collection canonique irlandaise publiée en 1874 par Wasserschleben. Bradshaw y avait déjà distingué deux recensions. M. H. prouve que la plus ancienne est celle que Bradshaw avait cru la plus récente, celle du Vallicellianus A 18 (xe s.). Une étude de la collection canonique irlandaise au point de vue des principes et des idées serait désirable. M. H. remarque qu'elle servirait à préciser le rapport établi au moyen âge entre le droit et la morale. Cette observation est très juste. L'union des préoccupations morales et juridiques se retrouve dans un personnage qui me paraît avoir eu une certaine influence sur les conceptions ecclésiastiques des Irlandais, Césaire d'Arles ; voy. mon étude sur *Le rôle théologique de Césaire d'Arles*, surtout p. 131 suiv. (*Rev. d'hist. et de littér. religieuses*, X (1905), 468 suiv.).

Un dernier appendice de cette partie complète les renseignements et les textes publiés par Klein relevant de la philologie classique (*Tusculanes*, Valère Maxime, Macrobe).

III. La troisième partie est un supplément et une correction importante aux recherches de M. Zimmer, *Pelagius in Irland*. Le commentaire de Pélage sur saint Paul ne peut être reconstitué que d'une manière approximative et indirecte. M. H. fait entrer en ligne toutes les sources dont quelques-unes ont été signalées après le livre de M. Zimmer. Il faut distinguer deux groupes, Θ et Δ. Au premier appartient Θ

et le Pseudo-Primasius (*P. L.*, XVIII, 413); θ se subdivise lui-même en deux familles, le ms. de Würzbourg M. th. f. 12 (voy. Zimmer) et θ', c'est-à-dire Smaragde (*P. L.*, CII, 13), Sedulius (*P. L.*, CIII, 9; cité par M. H. d'après les ms.) et le mss, de Vienne Palat. 1247 (voy. Zimmer). Δ est représenté par le ms. de Saint-Gall 73, dont M. Zimmer a révélé l'importance, et le Pseudo-Jérôme (*P. L.*, XXX, 645). Le ms. de Saint-Gall est contaminé par des corrections prises à θ. Le groupe θ doit jouer un grand rôle, car il décide, en cas de désaccord, entre Δ et le Pseudo-Primasius. Mais la reconstruction du commentaire lui-même reste une tâche impossible; nos sources ne sont que des abrégés ou des gloses extraits de l'ouvrage.

Quatre appendices terminent cette partie : gloses tirées de Pélage, dans le ms. de Munich 9545 (xᵉ s.); Mss. de Sedulius sur saint Paul; Remarques sur les prologues et les arguments de Pélage; La division des Épîtres en chapitres dans Sedulius.

Le livre de M. Hellmann inaugure de la manière la plus heureuse la collection entreprise par M. Traube.

Paul Lejay.

Histoire de l'abbaye de Cordillon, par M. F. Cadet de Gassicourt, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. Caen, 1906 (Paris, Champion) in-4 de xxxv-260 pages, illustré de 13 planches hors texte. Tome Iᵉʳ histoire.

L'histoire de l'abbaye de Bénédictines de Saint-Laurent de Cordillon, au diocèse de Bayeux, est une œuvre consciencieuse, fruit de longues et patientes recherches, apportant de curieux détails sur l'histoire ecclésiastique du Bessin normand. Cordillon ne joua pas un rôle aussi important que la fameuse abbaye de la Trinité de Caen, sa voisine, mais son histoire n'en est pas pour cela moins intéressante à cause des documents qui ont permis à l'auteur d'en reconstituer tout le passé.

L'origine de cette abbaye est très incertaine et a donné lieu à bon nombre de légendes que l'auteur a fort judicieusement exposées (p. 1-12) et que nous avons trouvées aussi ingénieuses que pittoresques, surtout celle rapportée à la page 3, et qui permettent d'en faire remonter la fondation dès le xiiᵉ siècle. Il est regrettable que le cartulaire, dont M. de G. prépare l'édition, n'ait pas conservé les chartes primitives qui auraient permis à l'auteur d'être un peu plus affirmatif; mais ceci n'ôte rien au mérite de l'œuvre, conçue et réalisée, nous dirions presque avec élégance de style si la sécheresse du sujet n'était venue parfois jeter une note d'ennui dans ces pages qui sont pourtant le tableau fidèle d'une abbaye bénédictine pendant le cours de son existence.

L'histoire de Cordillon pendant le moyen âge est presque impossible à reconstituer ; elle est à peu près tout entière dans les chartes que l'auteur a analysées, et elles ne sont pas nombreuses, ayant été perdues ou transcrites en petit nombre dans le Cartulaire que conserve actuellement la Bibliothèque du chapitre de Bayeux (p. 16). Le fameux *Regestrum visitationum* d'Eudes Rigaud ne fait aucune mention de Cordillon, nous sommes ainsi privés de renseignements sur l'état temporel et moral de l'abbaye à une période, relativement peu éloignée de la fondation.

Ce n'est guère qu'à partir du XVIe siècle, au moment de la diminution progressive de Cordillon, qu'on peut suivre, d'une manière à peu près certaine, l'histoire particulière de l'abbaye. C'est alors toute une suite de noms de la noblesse normande que nous rencontrons dans les derniers chapitres de cette histoire. Bonne de Harcourt, Jeanne de Bures, Jacqueline de Cornet de Briquessart, Thomine Pigache, que l'auteur semble confondre avec les Pigace (p. 61) ; Guillemette de La Ferrière, Jeanne de Savonnières, Marie de Matignon qui commença la rédaction d'un *Journal* tenu par les dernières abbesses, actuellement conservé dans la bibliothèque du Grand séminaire de Bayeux, et continué, par celles qui lui succédèrent, jusqu'en 1772. Ce manuscrit nous initie, année par année, à tous les travaux, à tous les événements qui se passèrent à Cordillon pendant cette période de cent douze ans (p. XI) ; l'auteur y fait de nombreux emprunts (p. 98 et suiv.)

Dans la liste des dernières abbesses, on trouve les noms de Marie de Matignon de Gacé, Marie de Froullay de Tessé, Marie Le Berceur de Fontenay, Bonne-Eulalie d'Anneville de Chiffrevast. L'auteur a entremêlé les chapitres consacrés au gouvernement de chaque abbesse, de renseignements biographiques sur les religieuses, ce qui a donné à son livre une physionomie particulière, véritable galerie de portraits monastiques, un peu frustes, mais combien réels !

Les amateurs d'anecdotes et de minuties intérieures auront beaucoup à glaner dans ce livre ; mais, par contre, peu de faits saillants relatifs à l'histoire générale de Normandie : l'histoire de Cordillon ne sort pas de l'enceinte claustrale.

La Révolution vint et l'abbaye disparut comme tant d'autres. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'une grande maison modernisée dans laquelle l'auteur eut la première pensée de composer son livre (p. V).

M. de G. a, dans une assez longue introduction, (V-XXXIV) examiné et présenté les sources de l'histoire de Cordillon ; il en a tiré tout le parti possible, on doit lui en savoir gré.

Etienne DEVILLE.

BOUCHAUD (P. DE). **Jean de Bologne** (1542-1608). Paris, Lemerre, 1906, in-8°.

M. P. de Bouchaud est un poète et un humaniste. Cette dualité nous explique et la forme et le fond du nouveau volume d'art que nous devons à sa plume érudite. Son *Jean de Bologne* comprend en effet trois parties: d'abord, un chapitre de courtes biographies d'artistes, sans lien entre elles, tels des sonnets, de 116 pages; puis la notice sur Jean de Bologne; enfin, pour terminer, d'autres biographies, brèves et indépendantes. Pour un poète, c'est l'aube, le jour, le crépuscule de l'art italien du xvie siècle. En résumé, il a voulu, je pense, faire œuvre de vulgarisation, mettant à la portée de tous, des documents, un peu longs et trop disséminés dans la *Fin de la Renaissance* d'Eug. Müntz, trop concis, trop rapides dans la biographie de Jean de Bologne de M. Leprieur; ce dernier d'ailleurs fournissant un cadre parfait. Nous ignorons si M. P. de B. l'a connue.

Les neuf premières pages du volume résument le tableau de la sculpture italienne au xvie siècle. Ce serait là, vraiment, un tour de force, non sans mérite, si on ne s'y trouvait en présence d'idées, que leur âge, leur respectabilité ont fait pendant longtemps considérer comme de tout repos, mais qui, malheureusement, commencent aujourd'hui à se terriblement démoder. Eug. Müntz ne semble pas avoir écrit : on en parle ici très peu; pour Courajod, suivant la tradition, M. P de B. fait bonne et prompte justice, en quelques lignes sévères, de cet insurgé (p. 118); quant à l'Exposition des Primitifs français de 1904, on ne sait vraiment si elle a été ouverte, car nulle part, ses premières conséquences ne sont signalées. Seul, l'art italien demeure, seule, l'Italie a instruit le monde. C'est là que les Flamands ont appris ce qu'ils savent: « dire le contraire, c'est s'insurger contre un fait », — « c'est ne voir qu'un des côtés de la question et ne pas vouloir comprendre que la vitalité de l'art italien était trop forte pour ne pas s'étendre en dehors de l'Italie. » Le fait, mais où est-il? M. P. de B. l'affirme, c'est parfaitement vrai; mais si d'autres allaient avoir l'audace de prétendre le contraire, en apportant aussi des faits? Car tout est possible. Il ne suffit pas de dire en effet qu'une chose n'est pas, pour qu'elle ne puisse pas être. Voyez la question d'Alesia, sur qui « tout a été dit »: — c'est imprimé, et par un critique historique, non des moindres —; pourtant aujourd'hui, M. Espérandieu ne vient-il pas lui donner une vie toute nouvelle et insoupçonnée hier?

S'il est excellent d'appartenir à une école, décent de s'incliner devant des maîtres expérimentés, facile de suivre des chemins depuis longtemps frayés, il ne faut pas, comme l'écrivait hier le général Libermann, « que l'habitude de ne penser que par autrui, rendit incapable d'idées personnelles », — « il ne faudrait pas non plus que la mémoire fut développée au détriment du jugement ». Le travail de M. P. de B. me semble alors arriver au moment opportun.

Pour lui, en réalité comme pour beaucoup d'autres d'ailleurs, la Renaissance, me semble demeurer, tout comme une toile de Carrière, dans un brouillard, un peu dangereux.

A propos de mes *Origines françaises de la Renaissance*, le comte de Lasteyrie n'a pas hésité à se prononcer. « C'est bien simple, a-t il dit, toute l'histoire de l'art est à refaire » [1]. Mais en même temps il m'écrivait, et je me garde bien de ne pas répéter ses lignes, car nous ne ferons jamais trop de lumière : « Vous aurez de la peine à vous entendre avec vos contradicteurs, puisque vous ne parlez pas le même langage. »

C'est parfaitement vrai, mais pourquoi ? Parce que jamais on n'a positivement défini ce qu'était la Renaissance artistique — je dis *artistique*. Le *Jean de Bologne* de M. P. de Bouchaud permet de préciser la chose.

Là, en effet, à chaque page, il est question de l'*humanisme* : « son influence sur l'art », — « le subjectivisme qu'il engendre ». Pour M. P. de B. la Renaissance est « l'amour de l'Antique, le culte des belles formes, l'amour des nudités » (p. 115). Et, ajoute-t-il, « il ne s'agit pas de savoir si la concurrence méridionale doit céder le pas à la mentalité septentrionale, mais de constater simplement qu'au XVIe siècle, le monde entier a les yeux tournés vers l'Italie ». D'accord, mais avant le XVIe siècle, avant le XVe, n'y avait-il donc rien ? C'est là où précisément gît l'erreur. Tous ceux qui parlent de la Renaissance, la tiennent pour une, indivisible. Tous unissent dans une pensée unique la Renaissance *artistique* et la Renaissance *littéraire*. M. P. de B. suit la discipline de l'École, dont la formule se résume ainsi : « La Renaissance est le mouvement *intellectuel* et *artistique*, qui, en Europe, substitue aux *idées* et aux *formes* du Moyen Age, des *idées* et des *formes* nouvelles. On attribue son origine et ses caractères essentiels à l'influence des chefs-d'œuvre de la *pensée* et de l'*art* antique, à peu près oubliés pendant le Moyen Age. » (A. M. Berthelot). Or, humanistes et artistes sont-ils donc aussi dépendants l'un de l'autre qu'on prétend le dire, marchèrent-ils donc toujours forcément la main dans la main, les artistes à la remorque des humanistes ? Jusqu'à hier cela ne faisait aucun doute ; mais aujourd'hui ? Si, en effet, nous voyons tous en Pétrarque le premier des humanistes, si son couronnement au Capitole (1431) annonce la venue d'un âge intellectuel nouveau, si même on peut admettre que Dante a préparé le culte de l'Antiquité littéraire, (1321), que pouvions-nous dire de l'histoire de l'art pur ? Rien, puisque « dans leur humilité, les Primitifs n'avaient pas voulu livrer leur nom à la postérité ». Alors, c'était fort simple : l'art et l'humanisme *devaient* avoir une commune origine et, comme nul ne pouvait contredire, la cause était entendue. Mais voilà que tout à coup des

1. *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1906, t. II, p. 62.

signatures indiscutables viennent au jour, que dès 1145, des artistes, comme le peintre *français* Johannes Gallicus, signe à Brunswick, en grosses lettres, une page d'un talent absolument personnel, qu'en 1160, le chartrain Rogerus sculpte et signe les statues du portail royal de la cathédrale de Chartres, que vers 1170, Brunus sculpte et signe le portail de Saint-Gilles du Gard, dont les statues sont aussi belles que les plus belles du XIVe siècle, qu'une foule d'artistes enfin — du XIe au XIVe siècle, on en pourrait citer dès à présent deux cent cinq, qui ont ainsi tracé, souvent orgueilleusement, sur la pierre ou sur le bois leur nom qu'ils voulaient transmettre aux générations futures —, jettent sur la nature « ce regard heureux » qui est la bonne fortune du génie, où trouvons-nous à cette époque l'influence de cet humanisme, dont tous sont d'accord pour constater l'apparition seulement au commencement du XIVe siècle?

Voilà ce que M. P. de B. n'a pas soupçonné, ou plutôt ce qu'il n'a pas encore admis. Pourtant peut-il nier « un fait » contre lequel, il paraît difficile de « s'insurger » ? Son *Jean de Bologne* n'était donc pas inutile : car il permet d'attaquer de front une légende qui a fait son temps. Pour finir, en admettant même que sur quelques points nous acceptions ses théories, saurions-nous vraiment partager ses enthousiasmes pour la fin du *Rinascimento*, quand Courajod, dans sa prophétique envolée, qui mit pourtant plus de vingt ans à se faire simplement discuter, montrait déjà, et non sans raison, que l'art d'un Donatello et d'un Ghiberti n'était pas un point de départ, mais au contraire un point d'arrivée?

F. de Mély.

Karl Lamprecht, **Deutsche Geschichte.** Zweite Abteilung : Neuere Zeit. Dritter Band, zweite Hälfte. 1. und 2. Auflage. Freiburg i. B., Heyfelder, 1906. In-8°, pp. XIV, 399-873.

La première partie de ce nouveau volume de la *Deutsche Geschichte* de M. Lamprecht a paru l'année dernière et je l'ai annoncée ici même (*Revue* du 3 juin 1905). Elle nous donnait pour la fin de la « période de l'individualisme » un tableau de l'évolution sociale, intellectuelle et artistique de l'Allemagne; la seconde partie est consacrée à son histoire politique, de 1650 à 1750 environ. Par sa matière même l'auteur se trouvait donc ramené davantage dans les voies ordinaires des vastes synthèses historiques et il avait plutôt à utiliser les recherches des autres savants qu'à mettre en œuvre une documentation personnelle. Mais s'il ne pouvait y avoir autant de nouveauté dans les résultats, cette seconde partie n'en conserve pas moins sa valeur propre.

Le premier souci de M. L. a été de ne pas tomber dans une confusion difficile à éviter et de donner au lecteur une vue claire de l'évo-

lution politique de l'Allemagne, en négligeant volontairement tout ce qui s'est accompli en dehors des grands faits qui gouvernent le développement historique de la nation et lui ont imprimé une direction essentielle dans les périodes suivantes. Pour celle qui forme en ce moment l'étude de l'auteur, l'histoire politique de l'Allemagne tient dans l'avènement de l'Autriche et de la Prusse au rang de grandes puissances. Ce rang, elles l'ont conquis à la fois par une extension territoriale et par la transformation de la monarchie en un État absolu ; de plus, en même temps qu'elles s'accroissent, elles deviennent rivales. Les grandes puissances occidentales comme les États du Nord et de l'Est ont été intimement mêlés à ces progrès qu'ils ont tantôt favorisés et tantôt contrariés, et l'histoire de l'Allemagne se confond alors presque avec l'histoire de l'Europe ; quant aux petits États allemands, leur médiocrité leur a imposé un rôle de satellites très varié, mais accessoire. C'est ce jeu d'intérêts politiques si changeant et si complexe que M. L. s'est appliqué à suivre et à démêler, en ne perdant jamais de vue les ambitions des différents États, le programme qu'ils se sont tracé, les succès et les échecs qu'ils ont rencontrés et la nouvelle orientation résultant pour eux des uns et des autres. Son livre a le mérite de coordonner avec beaucoup de lucidité et d'une façon vivante toutes les démarches, tortueuses ou brutales, de la diplomatie allemande et étrangère, d'en expliquer en détail les conflits, mais en se bornant à un résumé succinct, quand le moment est venu d'en suivre les phases militaires. En effet sur les guerres mêmes qui se sont presque succédé sans interruption dans cette période, l'auteur a voulu passer rapidement. Il s'est au contraire attaché à bien marquer l'évolution de la politique intérieure des deux États principaux, l'Autriche et la Prusse. Dans cet effort incessant qu'elles font l'une et l'autre pour devenir grandes puissances européennes, deux facteurs, d'ailleurs connexes, tiennent la première place : le régime financier et l'organisation militaire. M. L. a étudié par le menu les transformations de la politique financière en Prusse et en Autriche, depuis le Grand Électeur jusqu'à Frédéric II, depuis Léopold Ier jusqu'à Marie-Thérèse, en insistant sur la lutte que ces fondateurs d'un État absolu ont dû engager contre la résistance des diètes provinciales. Le nouveau régime militaire qui jette les fondements d'une armée permanente, presque d'une armée nationale, a été, lui aussi, examiné dans le détail, et pour lui, comme pour l'organisation financière et les progrès de la centralisation administrative, un constant rapprochement est établi entre la Prusse et l'Autriche, qui nous permet de saisir à combien d'égards l'État de Frédéric II était en avance sur la monarchie des Habsbourgs et comment l'application ou le génie des Hohenzollern ont lentement préparé une supériorité que les événements devaient consacrer. Ce souci d'une explication interne des progrès extérieurs d'un État n'est pas un des moindres mérites

du volume. Cependant le désir d'insister sur l'organisation intérieure n'a pas fait négliger à l'auteur l'œuvre personnelle des acteurs de cette période historique. La part qui revient au Grand Électeur, à Frédéric Ier, à Frédéric-Guillaume et à son fils a été pesée avec précision : jugeant le premier plus froidement qu'on ne fait d'ordinaire, M. L. a tenu au contraire à souligner les mérites du second et du troisième surtout, auxquels jusqu'à présent on n'avait pas rendu entière justice. Mais par dessus tout il a su donner un vif relief à la physionomie de ses grands premiers rôles : la sympathique figure de Marie-Thérèse se détache nettement dans son récit, et la belle caractéristique de Frédéric II qui le termine se lira avec intérêt, même après tant d'autres.

Ce nouveau volume prend dignement rang dans la série de ses aînés, non pas, à vrai dire, par l'originalité de ses conclusions, mais parce que, conformément au plan général de l'historien, il nous fait bien saisir la relation intime que l'auteur a voulu établir entre l'évolution de la nation pendant la période individualiste, telle qu'il l'a exposée dans ses livres antérieurs, et son développement politique [1].

L. R.

Ch. Sigwalt. **De l'Enseignement des langues vivantes.** Paris, Hachette, 1906, in-16, pp. xiii, 288. Fr. 3,50.

Steinmüller, **Hermann Breymann's Neusprachliche Reform-Literatur**, (Drittes Heft). Leipzig, Deichert, 1905, 8° p. 152. Mk. 4.

I. Un des maîtres les plus autorisés parmi les professeurs de langues vivantes a réuni en volume une série d'articles écrits au cours des vingt dernières années et dont l'ensemble reflète assez fidèlement l'évolution de cet enseignement. Mais le livre n'a pas seulement une valeur documentaire intéressant les historiens de la pédagogie. Les « jeunes », auxquels sont dédiées ces « idées d'un vieux professeur », et aussi leurs aînés, en même temps que le public soucieux d'une information sûre, trouveront profit à lire ces réflexions, fruit d'une longue expérience qui ne s'est fermée à aucune nouveauté, mais ne se paie d'aucune illusion. Les conclusions principales de ces articles — elles reviennent avec une insistance qu'excuse la forme du livre — c'est que le but de l'enseignement des langues étrangères doit être avant tout défini et qu'il faut s'accorder à le trouver dans l'acquisition de la langue usuelle, qui pour l'auteur représente tout le langage commun, à l'exception de toute terminologie spéciale. Quant aux moyens d'atteindre ce but, on est aujourd'hui unanime à reconnaître qu'on n'y réussira qu'avec les procédés inductifs ; mais entre eux M. Sigwalt ne veut pas faire de choix absolu, il reste éclectique et réclame avec insis-

1. P. 465, pourquoi ne pas laisser à *Kortrijk* son nom français, puisqu'à côté Lille et Tournai ne s'appellent ni Ryssel ni Doornick ; p. 566, lire le comté de Valengin, au lieu de *Valengis*.

tance la liberté pour le maître. Les dernières réformes ont prôné et imposé une forme de ces procédés, « la méthode directe ». M. S., qui sait la mesure des résultats scolaires, se défie de ses brillantes promesses; il paraîtrait même qu'elle ne les aurait pas toutes tenues et que la traduction chassée à coup de fourche ne serait pas éloignée de rentrer en grâce. Quoi qu'il advienne, un fait est certain, c'est que l'enseignement des langues vivantes se transforme, progresse et évolue franchement dans un sens utilitaire. Telle est du moins l'impression que laissera aux profanes le livre de M. S., écrit avec une réelle liberté d'esprit et plein d'un bon sens aiguisé parfois de beaucoup de malice.

II. La publication de M. Steinmüller est faite pour plaire à M. Sigwalt (son nom p. 100 s'y est déformé en *Siegwart*) : il y trouvera une confirmation de beaucoup de ses prévisions et aussi une orientation de l'enseignement des langues vivantes en Allemagne telle qu'il la souhaite chez nous : l'éclectisme dans la méthode au lieu du dogme. M. Breymann avait fait paraître une bibliographie critique de tout ce que le mouvement réformiste dans l'étude des langues étrangères avait suscité; deux volumes embrassant la période de 1876 à 1899 ont été publiés. Il a laissé le soin d'éditer le troisième à un de ses élèves, M. St., qui s'est acquitté de sa tâche avec la plus grande conscience, en conservant le plan et les divisions de son maître. On pourrait sans doute lui signaler l'oubli de quelques brochures parues chez nous, mais ces lacunes sont de peu d'importance et sa bibliographie reste suffisamment copieuse. Avec les ouvrages de discussions théoriques et les livres destinés à servir dans la classe pour l'enseignement du français, M. St. nous renseigne aussi sur les règlements officiels, programmes, congrès et conférences intéressant la discipline des langues vivantes. Tout ce répertoire sera très précieux à qui voudra en étudier l'évolution. L'auteur l'a déjà esquissée dans un aperçu général à la fin de son volume (p. 103-142) pour la période dont il s'est occupé. Pour résumer d'un mot à mon tour ses conclusions, on peut constater que le mouvement réformiste est en Allemagne en décroissance; un compromis s'est établi entre radicaux et conservateurs : on est convenu de la nécessité de garder dans la classe l'usage de la langue maternelle, de conserver la traduction, version et thème, enfin de ne pas se borner à laisser les élèves *faire leur grammaire*. Les partisans les plus déclarés de la méthode directe ont accordé qu'à l'école on ne pouvait pas apprendre à parler. Il est curieux de comparer l'ardeur présente des réformistes français avec cette prudente retraite de leurs collègues d'Outre-Vosges. Mais pour avouer ses impuissances ou ses erreurs, la réforme n'en a pas été moins utile à l'enseignement des langues étrangères qu'elle a vivifié et mieux armé. M. St., qui comme son maître appartient à ce parti de la conciliation, a eu raison d'en signaler tous les heureux bien-

faits, et l'on peut en espérer d'analogues pour nos propres écoles, lorsque les théories, chez nous comme en Allemagne, se seront mises d'accord avec l'expérience.

L. R.

F. Farjenel. **La morale chinoise, fondement des sociétés d'Extrême-Orient** (Études économiques et sociales publiées avec le concours du Collège libre des sciences sociales). 1 vol. in-8°, Giard et Brière, 1906.

Dans cette « œuvre de vulgarisation », l'auteur expose les principes de la société chinoise; avec raison, il y trouve comme idée dominante la piété filiale dont le culte des ancêtres est l'expression tangible. L'exposé est clair et, n'ayant pas de caractère technique, reste un peu superficiel; il est toutefois de nature à donner en somme quelques idées justes au lecteur. On y rencontre malheureusement diverses erreurs, dont les unes sont, je le veux bien, de simples inadvertances, par exemple Confucius vivant de 551 jusqu'après 452 a. C. (p. 58), et aussi l'état de « Tsin qui couvrait le sol du Chen-Si « et du Tchéli » (p. 44) : or Tsin ne comprenait pas le Chen-si ou Chàn-si, mais le Chân-si, et d'autre part Tshin (que M. F. appelle aussi Tsin) était à l'extrême ouest de la confédération, non pas dans la région de l'est. D'autres erreurs, plus graves, tiennent peut-être à la méthode même : c'est ainsi que dans le chapitre X, *la morale moderne* M. F. ignore les travaux de M. De Groot, et spécialement son *Sectarianism*; par contre il fait dans *la société primitive* une place bien large et bien nette à l'Assyrie; de même le rapprochement θεός, *tao* (p. 117, note 2) ne relève que de l'imagination.

Maurice Courant.

Science et religion. Études pour le temps présent. Paris, Bloud et Cie.
I. Albert Vogt. **Le catholicisme au Japon.** 1 vol. in-12.
II. J. B. Piolet et Ch. Vadot. **La religion catholique en Chine.** 1 vol. in-12.

I. Ce résumé qui montre une véritable intelligence des choses japonaises, met bien en relief les points principaux de l'histoire du catholicisme au Japon, tant aux xvie et xviie siècles que depuis 1844. Quelques pages, celles par exemple où sont contées la découverte, puis la persécution des vieux chrétiens de Nagasaki, sont émouvantes en leur brièveté.

II. Tableau précis des vicariats apostoliques de Chine : la partie historique est par trop rapidement traitée et par trop sèche. Quelques fautes d'impression sont à signaler : p. 12 *Plichon* pour *Pichon*, p. 26 *Nyan-king* pour *Nganking*. Les notions sur les religions chinoises (p. 5) sont peu exactes.

Maurice Courant.

Commandant Edmond Ferry, **Un règlement moderne.** Essai sur le règlement de l'infanterie du 3 décembre 1904. Paris, Chapelot, 1905, 1 broch. in-18, 84 p.

Aux yeux de M. Ferry le nouveau règlement marque un progrès très sensible sur les précédents. A l'en croire, si le règlement de 1875, inspiré par l'expérience de la guerre de 1870, en particulier par les enseignements tirés de la bataille de Saint-Privat, se trouvait près de la vérité, les règlements suivants commirent la faute de tracer un cadre unique et étroit dans lequel devaient entrer toutes les formes de combat. On en était là quand les campagnes des Anglais contre les Boers vinrent prouver l'inanité de la fiction qu'on voulait prendre pour la réalité. On reconnut alors « que la bataille n'est pas une chose rigide et précise, mais la lutte de deux volontés opposées et également libres » (p. 5). En conséquence, le règlement de 1904 « se borne à faire un exposé de procédés de combat en faisant des énoncés de principes » (p. 23), et il accorde la part la plus grande à l'initiative individuelle, surtout à celle des officiers subalternes qui seuls auront sous leurs ordres des groupes suffisamment restreints pour pouvoir les guider au milieu des projectiles de l'ennemi. M. F. ne formule pas la moindre critique, ne soulève pas la plus petite objection. Il est manifeste qu'à son avis on ne pouvait faire plus et mieux que les rédacteurs du règlement actuel, et il parvient presque à en convaincre le lecteur impartial. Est-ce à dire que nous avons désormais l'Évangile des combats à venir, Évangile dont le colonel Ardant du Picq serait le précurseur, et notre auteur l'exégète ? Pour partager cette foi il faudrait oublier qu'à chaque nouveau fascicule on crut toujours toucher à la vérité. D'ailleurs les perfectionnements de l'armement, les découvertes de la science modifient annuellement les procédés de combat, et ce qui est exact aujourd'hui ne le sera plus demain, Cependant le règlement actuel marque évidemment un retour dans la voie du bon sens. Nous regrettons que M. Ferry n'ait pas accordé plus de place dans son ouvrage à la partie la plus importante pour ses camarades : l'instruction et l'éducation du soldat. Nombre d'entre eux eussent aimé à mieux connaître les idées d'un juge aussi compétent sur les méthodes nouvelles à employer. Néanmoins tous les officiers pourront tirer grand profit de ce petit livre.

A. Biovès.

— M. J. E. C. Bodley publie deux conférences qu'il a données à Londres sur l'Église de France, depuis qu'a été votée la loi de séparation (*The Church in France;* London, Constable, 1906; in-8°, 182 pages); il reproduit en appendice le texte du concordat de 1801, les articles organiques, la loi de 1901 sur les associations, et la loi de 1905 sur la séparation. « Deux choses semblent certaines, écrit l'auteur dans sa préface : la première est que l'abrogation du concordat est la pre-

mière brèche sérieuse faite à la citadelle administrative construite par Napoléon et qui pendant un siècle a préservé la France de l'anarchie, à travers trois révolutions et sept changements de régime ; la seconde est que la loi de séparation, bien qu'elle soit l'œuvre d'anticléricaux est un acte d'ultramontanisme, car c'est la première fois, depuis qu'il existe une nation française, que le pape est maître absolu des évêques et du clergé de France ». Cela est vrai, mais peut-être n'est-ce pas toute la vérité. L'auteur lui-même déclare avoir été frappé du caractère tout positif qu'a pris la discussion de la loi devant le parlement et il se propose de revenir sur ce sujet. Dans ses deux conférences, il se montre bien informé de la situation du clergé catholique en France depuis le concordat de 1801, et ses jugements sont d'un observateur aussi clairvoyant qu'impartial. — A. L.

— Nous avons reçu : *Wie predigen wir dem modernen Menschen*, de M. F. Niebergall (Tubingen, Mohr 1906 ; gr. in-7°, viii-202 pages). Seconde partie d'un traité de prédication à l'usage des jeunes pasteurs, dont la première partie a paru en 1905. — Z.

— Reçu également le premier numéro d'une revue catholique, *The New York Review*, fondée l'an dernier aux Etats-Unis (Saint-Joseph's Seminary, Yokers, N. Y.). On pourra se faire une idée de son caractère et de son objet par le sommaire de ce premier fascicule : W. Ward, The spirit of Newman's Apologetics ; — G. Fonsegrive, Catholicity and free thought ; — J. J. Fox, Scotus redivivus ; — C. Clifford, Holtzmann's Life of Jesus ; — J. M. Sorley, The Church and the Soul ; — F. P. Duffy, Man versus the Cosmos ; — J. F. Driscoll, Recent views on Biblical Inspiration ; — F. E. Gigot, Studies in the Synoptics. — Notes. — Book Reviews. — Z.

— Nous ne pouvons que signaler ici plusieurs travaux importants publiés dans le recueil de MM. C. Baeumker et G. von Hertling ; *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters : Texte und Untersuchungen* (Münster, Aschendorff) ; Band V, Heft i, M. Wittmann, *Zum Stellung Avencebrol's (Ibn Gebirol's) im Entwickelungsgang der arabischen Philosophie* (1905 gr.. in-8°, viii-77 pages), très fine analyse de la doctrine d'Ibn Gebirol, explique avec précision le rapport de celle-ci avec la philosophie grecque, spécialement avec Plotin ; — B. V, H. ii, S. Hahn, *Thomas Bradwardinus und seine Lehre von der menschlichen Willensfreiheit*, (1 1905, 56 pages) substantiel et documenté ; — B. V, H. iv, P. P. Minges, *Ist Duns Scotus Indeterminist?* (1905 ; xii-138 pages), ressemble un peu à un plaidoyer, tend à rectifier l'interprétation commune de la doctrine de Scot sur la volonté et le rapport de celle-ci avec l'intelligence ; — B. V, H. v-vi, E. Krebs, *Meister Dietrich (Theodoricus Teutonicus de Vriberg), sein Leben, seine Werke, seine Wissenschaft* (1906 ; xii-230 pages), étude très complète de la doctrine et des écrits avec publication de textes ; — B. VI, H. i, H. Ostler, *Die Psychologie des Hugo von St. Victor, ein Beitrag zur Geschichte der Psychologie in der Frühscholastik* (1906 ; viii-183 pages), exposé solide, avec référence constante aux sources.— Très recommandable publication. — Z.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^rs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 19 novembre — 1906

Nissen, L'orientation chez les anciens. — Mélanges Nicole. — Janell, Inscriptions grecques. — Cavallera, Le schisme d'Antioche ; Une homélie d'Eustathe. Cynewulf, Hélène, p. Holthausen. — Paul Laurent, Souvenirs de Bayard à Mézières. — Saint-Simon, Mémoires, p. Boislisle et Lecestre, XIX. — Martinien, Les généraux du grand-duché de Varsovie. — Tchernoff, Le parti républicain au Coup d'État et sous le Second Empire. — Gontaut-Biron, Mon ambassade en Allemagne, p. Dreux. — Hesseling, La Koiné et les dialectes paléo-grecs. — Diehl, Botticelli. — Febvre, La Franche-Comté. — Chéradame, La colonisation et les colonies allemandes. — Halot, L'impératrice Sy-Tay-Héou. — Schrader, Prudent, Anthoine, Atlas de géographie moderne. — Académie des inscriptions.

H. Nissen, **Orientation, Studien zur Geschichte der Religion,** Erstes Heft, Berlin, Weidmann, 1906, in-8° iv-107 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un vœu exprimé à Strasbourg, en 1899, par le Congrès des Sociétés allemandes d'histoire et d'archéologie a servi de point de départ, non pas aux recherches de l'auteur, mais à la rédaction du livre dont il nous présente aujourd'hui le premier fascicule. L'orientation des édifices sacrés et même de certains édifices profanes d'usage public ne s'est pas faite au hasard, chez les peuples de l'antiquité, ni chez les modernes, mais elle était soumise à des règles étroitement liées à la connaissance de l'astronomie. Ce sont ces règles que M. Nissen s'efforce de déduire des auteurs et surtout des monuments encore existants. Son premier fascicule est consacré à des considérations générales, puis à l'étude de l'Orientation chez les Égyptiens et chez les Sémites, puis chez les peuples classiques lors de la fondation des villes.

C'est naturellement le chapitre relatif à l'Égypte qui a attiré mon attention plus particulièrement. Norman Lockyer avait déjà traité complément le sujet, il y a une dizaine d'années, mais son livre qui renferme une masse d'observations et d'informations précieuses, était plus d'un astronome que d'un archéologue : il tirait des faits constatés des conclusions trop rigoureuses qui, transportées dans le domaine de l'histoire, y transformaient la physionomie de certaines

époques, sans que rien les justifiât du côté de l'archéologie. M. Nissen ne tombe pas dans ce défaut, et ses déductions sont presque toujours très modérées : je regrette pourtant qu'il se soit borné à examiner et à discuter les données de quelques temples, sans faire entrer en ligne de compte celles que d'autres lui fournissaient. A Thèbes, par exemple, le groupe de Karnak attire son attention, mais ni Louxor, ni les temples de la rive gauche ne sont pris en considération, et pourtant, tout en étant dédiés à Amon, ils s'étendent dans des directions différentes de celui de Karnak. En fait, lorsque l'on considère la position des temples sans autre souci que de déterminer le rapport dans lequel ils se trouvent avec le Nil, on remarque qu'ils ont tous l'axe principal ou parallèle ou perpendiculaire au courant local, bien entendu par à peu près, car l'exactitude matérielle était impossible aux Égyptiens en pareil cas. Je me suis demandé s'il n'y avait pas là une indication dont il conviendrait de tenir compte pour établir les règles. En théorie, les temples auraient été orientés de deux manières différentes, de Sud en Nord et d'Est en Ouest ou d'Ouest en Est, pour des motifs astronomiques. En pratique, et sans doute pour des besoins de culte, tels que la sortie des barques sacrées par exemple, on régla leur position sur le Nil, les temples du premier groupe étant toujours sensiblement parallèles au fleuve, ceux du second lui restant sensiblement perpendiculaires. Ce n'est là qu'une conjecture, qu'il sera facile à des savants compétents en ces matières de vérifier ou de rejeter.

La brochure de M. Nissen est, on le voit, très suggestive pour les Égyptologues. Elle m'a paru être aussi intéressante en ce qui concerne les Sémites, et les indications qu'elle fournit pour l'orientation des villes des pays grecs ou romains pourraient s'appliquer presque toutes à celle des villes égyptiennes : ici toutefois, je n'ai pas l'autorité nécessaire pour me prononcer, et c'est aux archéologues classiques de rendre le jugement.

G. Maspero.

Mélanges Nicole; Recueil de mémoires de philologie classique et d'archéologie offerts à Jules Nicole, professeur à l'Université de Genève, à l'occasion du XXX[e] anniversaire de son professorat. Avec un portrait, 19 vignettes et 20 planches. Genève, rue du Vieux-Collège, W. Kündig et fils; 1905, 2 ff. et 672 pp. grand in-8°. Prix : 30 fr.

Ce beau volume s'ouvre sur le portrait du dédicataire. Deux pièces de vers grecs sont signées R. Y. Tyrrell et J. P. Mahaffy. Suivent cinquante-cinq mémoires dont voici brièvement le sujet.

Bauer (Adolf), *Die Chronik des Hippolytos*, étudie le tableau

mosaïque des peuples dans cette chronique (cf. *Genèse* x, et I *Paralip.*, I, 4-24). Hippolyte ajoute à la liste des peuples, des catalogues de leurs prétendues colonies (ἀποικίαι), des douze grandes montagnes et des quarante fleuves, une sorte d'itinéraire de la Méditerranée. C'est une compilation puisée à des sources très modestes, comme des livres de classe (voir les *Laterculi Alexandrini*, publiés par M. Diels, *Abhandlungen der Berl. Akad.*, 1904). — Blass (Fr.), *De personarum distributione in loco Choephororum Aeschyli*, discute principalement les vers 479-509. — Bluemner (H.), *Textkritisches zu Apuleius Metamorphosen* : nombreuses corrections, la plupart très simples et voisines du texte des mss. — Bréal (M.), Αἰσυμνήτης (*Od.*, VIII, 258) : composé de ἀεί (ἀειναῦται, magistrats chez les Milésiens), σύν et un dérivé de μνάομαι ; cf. le participe αἰσυμνῶντες à Téos (*CIG.*, 3044). — Cagnat (R.), *La maison des Antistius à Thibilis* : laraire dressé dans l'*atrium*, en 164, et inscriptions relatives à Q. Antistius Adventus. M. Cagnat rectifie les données de la *Prosopographia imperii romani* sur ce personnage et sa famille. — Comparetti (D.), *Epistolaire d'un commandant de l'armée romaine en Égypte*, fragment d'un copie de lettres sur papyrus ; les lettres sont relatives à une réquisition de chameaux en vue d'une expédition ; fragments en latin concernant les gladiateurs attachés à la légion. — Conybeare, *Pseudo-Hieronymus de christianitate* : exposition du rit baptismal, dans un ms. de Florence du XIIe ou du XIIIe siècle. L'ouvrage est ancien et contient un curieux morceau sur la consécration de Jésus par l'Esprit. — Doerpfeld (W.), *Verbrennung und Bestattung der Toten im alten Griechenland.* Dans Cic., *De leg.*, II, 63, M. D. croit qu'il est question non de l'incinération et de l'enterrement, mais de la coutume de déposer les restes du bûcher dans des *columbaria* opposée à celle de les enterrer. D'après M. D., les Grecs ont toujours brûlé les morts, puis enterré les restes. Les petits enfants étaient enterrés sans être brûlés; c'était aussi l'usage des Pythagoriciens. — Duchesne (L.), *L'Arménie chrétienne dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe* : VI, 46 et IX, 8. — Erman (H.), *La falsification des actes dans l'antiquité* : étude très intéressante sur les facilités de falsification que présentaient les actes et les mesures prises pour y remédier — Francotte (H.), *Le pain à bon marché et le pain gratuit dans les cités grecques.* — Furtwaengler (A.), *Ein Wirtshaus auf einem Italischen Vasenbilde* : vase messapien du IVe siècle, représentant la cour d'une auberge (ξενών) et la servante occupée à harnacher un cheval. Le mot ξενών est emprunté au grec par le messapien, comme « Hotel » par l'allemand au français. — Girard (Paul), *Thucydide et le siège de Troie.* Dans Thuc., I, 11, 1, lire : ἐκρατήθησαν. L'article contient beaucoup d'observations intéressantes sur l'épopée troyenne. — Goodspeed (E.-J.), *Greek documents in the museum of the New-York historical society* : inscriptions, ostraca, papyrus. — Gradenwitz, Schubart,

Vitelli, *Eine neue διαγραφή aus Hermopolis*. M. Gradenwitz compare ce document avec ceux du même type qui sont connus. — Grenfell (B.-P.), *Some classical fragments from Hermopolis :* Aristophane, *Chevaliers*, 37-46 et 86-95, avec scolies ; *Lysistrata*, 433-447, 469-484 ; fragment de comédie grecque ; Homère, *Il.*, XVIII, 574-579, 615-618. — Havet (Louis), *La mise en relief par disjonction dans le style latin*. Exemples tirés de Cicéron, Sénèque, des comiques, de Virgile, Horace, Minucius Félix (5, 3, lire : *crispis torosisque undae horroribus*). — Helbig (W.), *Der Streitwagen in den jüngeren Schichten der Ilias*, d'après les vases du Dipylon. — Herwerden (H. van), *Noua addenda ad Lexicon meum graecum suppletorium et dialecticum* (*Leidae 1900*) *eiusque appendicem* (*ibidem 1902*). — Hitzig (Herm.), *Zur Wertung des Pausanias-codex 1399* (*Pa*) *der Bibliothèque nationale in Paris :* le ms. vaut mieux que sa réputation. — Holleaux (M.), *La première expédition d'Antiochos-le-Grand en Koilé-Syrie :* la bataille de Sellasie est de 222. — Jouguet (P.) et Lefebvre (G.), *Papyrus de Magdola*, pétition relative à une rixe de femmes aux bains. — Koerte (A.), *Die Entstehungzeit der Hiketiden des Aischylos :* 481. — Latyschew (B.), *Inscriptions métriques de Panticapée*. — Le Coultre (J.), *La prononciation du latin sous Charlemagne*, d'après le *De orthographia* d'Alcuin. — Ludwich (A.), *Bemerkungen zu Xenophanes*. Corrections. — Maspero, *Le début du second conte de Satni-Khâmoïs*. Il faut supposer que la femme obtient du dieu par l'incubation une recette de fécondité. L'incubation était souvent employée dans ce cas. — Milliet (J.-P.), *Les yeux hagards, note sur une mode artistique de l'époque alexandrine*. — Mitteis (L.), *Zur Statthalterliste der Thebais*, surtout pour le ɪᴠᵉ siècle après J.-C. — Muret (E.), *Glaucus, études d'étymologie romane*. Le héros de l'*Iliade* est devenu le type du fou, de l'homme égaré (cf. Z, 234-236), et son nom a passé avec ce sens en castillan, en portugais, en provençal. Quant aux formes italiennes analogues, *alocco*, *locco*, *oloch*, etc., elles se rattachent à un autre mot, *ulŭcus*, *uluccus*, qui vraisemblablement doit prendre dans les dictionnaires la place de *alucus*, invention de Vossius (Servius, *Buc.*, ᴠɪɪɪ, 55). — Naville (Ed.), *Un temple de la* xɪᵉ *dynastie à Thèbes*, temple de Deir el bahari, en terrasses, édifié par Mentouhotep, avec un cimetière de princesses royales. — Nicole (G.), *Remarques sur une statue inachevée de marbre pentélique*, ébauche d'un Apollon de type archaïque, trouvée à Dionyso, comparable à l'Apollon de Naxos publié par M. Gardner ; *Sur une hydrie à figures rouges du musée d'Athènes*, restitution fragmentaire d'un vase de Meidias. — Oltramare (P.), *L'Epitre d'Horace à Auguste, son objet et sa disposition*. M. Oltramare me paraît faire trop bon marché de l'ordre réel, suivi par le poète. — Pottier (E.), *Sur le bronze du musée de Naples dit « Alexandre à cheval »*. Ce n'est pas un portrait d'Alexandre. — Reinach (S.), *Un Ganymède de l'école de*

Praxitèle, statuette d'albâtre qui a appartenu à M. de Sartiges, qui prouve que la statue des Uffizi n'est pas devenue un Ganymède par l'unique caprice de Benvenuto Cellini. — REINACH (Th.), *Les Juifs d'Alexandronèse*, d'après le papyrus XXV (*B.C.H.*, XXVII, 199) de Magdola : pétition d'une femme contre un Juif qui lui a volé son manteau et l'a recelé à la synagogue avec la complicité du sacristain (mai 217 avant J.-C.). — ROBERT (C.). *Zu Hesiods Theogonie*. La *Théogonie* n'est pas une épopée, mais un prélude, un hymne, que le rhapsode pouvait faire suivre d'un autre poème. La très remarquable explication de la *Théogonie* par M. R. ne peut être résumée en quelques lignes. — RZACH (A.), *Zu A. von Gutschmid's Sibyllenstudien ;* corrections inédites de Gutschmid. — SAUSSURE (F. de), *D'* ὠμήλυσις *à* Τριπτόλεμος, *remarques étymologiques*. Un cataplasme de farine d'orge s'appelle ὠμήλυσις, décomposé par l'étymologie populaire en ὠμὴ λύσις, mais contenant un radical représentant l'idée de moudre (ὠμ-ήλυσις, ἄλυσις, ἄλευρον). A ce radical, on peut rattacher ὄλυρα, ἔλυμος, οὐλαί, peut-être Ἐλευ-σίς qui cacherait un nom perdu de la meule, enfin le deuxième élément de Τριπτ-όλεμος, modification par l'étymologie populaire d'un primitif * τριβ-όλεμος ou * τριψ-όλεμος. — SMYLY (J.-G.), *The employment of the alphabet in Greek logistic :* défense du système de numération grecque et exemples de diverses opérations. — TSOUNTAS (Chr.). Περὶ τῶν ἐν Ἐλευσῖνι θησαυρῶν. — WALTZING (J.-P.), *Un glossaire latin inédit*, Bruxelles, ms. 10615-10729, XIIe s.; c'est le manuscrit du *Laterculus* de Polemius Siluius. — WEIL (H.), *Observations sur deux odes d'Horace*. Dans I, I les deux premiers vers et les deux derniers doivent être détachés, et le reste peut se diviser en strophes de quatre vers (voy. Plessis, *Métrique grecque et latine*, p. 301). IV, IV, 10-22 (*quibus... sed*) ont été interpolés par Horace lui-même. Tibère posait aux érudits des questions embarrassantes. Quand il reçut l'ode, il « demanda au poète de rechercher l'origine de l'armement des Vindélices et d'en toucher un mot dans ses vers : la parenthèse citée contient la réponse d'Horace ». — WESSELY (C.), *Instrumentum census anni p. Chr. n. 245*. — WIEDEMANN (A.), *Die Anfänge dramatischer Poesie im alten Aegypten*, danses figurées, pantomimes, danses funéraires, mascarades, fêtes religieuses, mystères. — WILCKEN (U.), *Der Traum des Königs Nectanebos*, d'après le papyrus U de Leyde; nouvelle édition avec discussion. — WILHELM (Ad.), *Ein Beschluss der Athener*, restitution de *I. G.*, I, *Suppl.*, p. 14, 46 *a*. — ZENGHELIS (C.), *Sur le bronze préhistorique :* analyse chimique et détermination de l'étain. — CAVVADIAS (P.), *La tholos d'Épidaure et le peintre Pausias*. Pline, *N. H.*, XXXV, 124, vise la décoration de la tholos. — GERHARD (G.-A.) et CRUSIUS (O.), *Mythologische Epigramme in einem Heidelberger Papyrus :* exercices poétiques d'école; les *Héroïdes* d'Ovide appartiennent à la même catégorie. — HOMOLLE (Th.), *Une inscription liturgique de*

Delphes. — Lambros (Sp. P.), Ἀνέκδοτα ἀπανθίσματα Διογένους τοῦ Λαερτίου, d'après un manuscrit de l'Athos. — Loewy (E.), *Zum Repertorium der spaeteren Kunst :* les représentations du jugement de Paris sur les deux sarcophages de la villa Medici et de la villa Pamphili remontent à un original peint. — Mahaffy (J.-P.), *The Jews in Egypt.*

L'exécution du volume fait honneur aux presses de l'imprimerie Kündig.

P. L.

Walther Janell, **Ausgewæhlte Inschriften griechisch u. deutsch herausgegeben.** Berlin, Weidmann, 1906, un vol. in-8°, p. V-VII, 1-148, avec une vignette et trois figures dans le texte.

Le livre de J. est un ouvrage de vulgarisation, mais qui est très propre à donner aux étudiants le goût de l'épigraphie grecque. Les inscriptions y sont entièrement traduites à la française et l'auteur les a reliées entre elles par un commentaire perpétuel, qui en fait comprendre l'intérêt et qui en rend la lecture à la fois agréable et aisée. Il y manque un choix d'inscriptions juridiques, comme des fragments de la loi de Gortyne, quelques formules hypothécaires et un exemple ou deux de traités d'arbitrage : une vingtaine de textes auraient suffi à compléter le tableau de la vie grecque. La traduction est généralement exacte, mais tend trop à la paraphrase : l'archégète Rexanor y est qualifié d'Herzog, p. 127 ; ailleurs, il est question du Landtag hellénique (p. 81). Dans le commentaire, qui est de seconde main, quoique puisé à de bonnes sources, J., de même, n'a pas craint les allusions modernes : on ne s'étonnera pas d'y rencontrer les noms de Pierre Loti et de Bismarck. Les trois figures représentent trois inscriptions célèbres, un décret d'Athènes, une rhétra en bronze d'Olympie et la stèle peinte de Lyseas.

A. De Ridder.

Le schisme d'Antioche (ɪvᵉ-vᵉ **siècle),** par Ferdinand Cavallera. Paris, Picard, 1905 ; xix-342 pp. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

S. Eustathii episcopi Antiocheni in Lazarum, Mariam et Martham homilia christologica, nunc primum e codice Gronouiano edita cum commentario de fragmentis eustathianis ; accesserunt fragmenta Flauiani I Antiocheni ; opera et studio F. Cavallera ; Parisiis, Picard, 1905 ; xiv-132 pp. in-8°. Prix : 4 fr.

En 330, Eusèbe de Nicomédie profitait du revirement de Constantin pour faire déposer par un synode Eustathe, l'évêque nicéen d'An-

tioche. Dès lors, Eustathe disparait à peu près complètement de l'histoire. M. Cavallera le croit mort avant 337 (p. 65). Les évêques suivants sont eusébiens; mais ils avaient été élus régulièrement et ostensiblement admettaient le symbole de Nicée. Quant à Eustathe, il avait été déposé non comme nicéen, mais comme sabellisant, c'est-à-dire comme favorisant une des hérésies trinitaires que condamnaient les catholiques eux-mêmes. L'accusation pouvait être fausse, mais le débat n'avait officiellement qu'un caractère juridique et disciplinaire. Cependant, dès l'origine une fraction de nicéens se sépara de la grande Eglise sous la conduite d'un prêtre, Paulin d'Antioche. Le reste de la communauté orthodoxe continua de fréquenter les églises, restées en possession de l'évêque. Ses véritables chefs étaient deux laïcs, Flavien d'Antioche et Diodore de Tarse. Ils surent opposer, jusque dans l'église, à la vieille doxologie la doxologie nouvelle qui exprimait la doctrine de Nicée et firent retentir le chant alterné des psaumes sous les voûtes de la basilique, bâtie par Constantin. L'évêque Léonce dut subir ces innovations; il dut même renoncer à maintenir le diacre Aétios, un arien pur, dans ses fonctions. La situation se gâta après l'élection de Mélèce, au commencement de 361. Évêque démissionnaire de Sébaste, ami d'Acace, il fut choisi comme favorable à l'arianisme. Mais devant l'empereur Constance, il soutint la doctrine de Nicée. On l'exila. La mort de Constance rendit à l'orthodoxie la liberté. Un concile se tint à Alexandrie qui recommanda aux Pauliniens l'union avec Mélèce. Malheureusement un évêque exilé, Lucifer de Cagliari, emporté et brouillon, vint à Antioche avant que les décisions d'Alexandrie ne fussent connues et ordonna évêque Paulin. Antioche avait deux évêques : Mélèce et Paulin. Le schisme était consommé.

C'est ce schisme dont M. Cavallera raconte l'histoire. Il est très important, parce que, pendant plus d'un siècle, il complique toutes les querelles ecclésiastiques. Il tient une place considérable dans les œuvres des grands écrivains contemporains, Athanase, Basile, Chrysostome, Grégoire de Nazianze. Il est impossible d'approfondir un point de l'histoire du IVe siècle sans se heurter à cette affaire.

Elle présente deux difficultés principales que M. C. résoud ainsi : 1° le schisme d'Antioche n'a pas eu un caractère dogmatique; seules, des questions de personnes et de discipline ecclésiastique étaient engagées, car l'ordination de Paulin était canoniquement irrégulière; plus tard, et à la faveur du schisme, une discussion sur la terminologie dogmatique (la querelle des hypostases) s'est greffée sur le différend disciplinaire; 2° jamais l'Église de Rome n'a rejeté positivement la communion de Mélèce. L'étude de M. C. parait convaincante sur le premier point. La seconde conclusion est moins certaine. La lettre de Damase à Paulin, relative à l'apollinariste Vital (p. 164) reconnait formellement la juridiction de Paulin comme évêque. Les

deux partis ne s'y sont pas trompés; le désarroi des méléciens et la joie des pauliniens montrent la portée de l'acte pontifical. Il n'est pas tout à fait exact de dire que « l'acte est isolé » (p. 229). Il vient à la suite de toute une série de négociations où Rome se tient sur la réserve. Il est le terme des hésitations du pape; il les commente et en indique le sens. Que Damase ait été, au surplus, fort mal renseigné, il n'y a pas à en douter. Mais là n'est pas la question. Si l'on remonte plus haut, « Mélèce, d'après saint Basile [lettre 67], est reconnu comme évêque dès 366 par le pape Libère dans une lettre que rapporte Sylvain de Tarse » (p. 229). Mais M. C. a pris soin lui-même de ramener à sa véritable valeur l'affirmation de Basile (p. 143, note 1).

Le travail de M. C. est clair et bien composé. Les discussions particulières sont rejetées dans des appendices. Les sources sont consultées et citées. Il est fâcheux que la typographie ne mette pas plus de clarté dans les références. On est un peu choqué par des phrases comme celle-ci : « M. Loofs va même jusqu'à la qualifier de wertlos » (p. 19, sans guillemets ni italiques).

P. 40. M. C. est étonné de la facilité avec laquelle, trois ans après Nicée, on peut déposer les évêques orthodoxes. Il n'y a qu'une explication possible : c'est que la foi proclamée à Nicée n'exprimait pas la croyance générale. Sans parler des ariens purs, bien des gens devaient être au même point que Mélèce, avant son élection à Antioche. Ils s'en tenaient aux expressions de l'Écriture et des anciennes professions de foi (p. 97) et restaient indifférents à une discussion qui leur paraissait métaphysique. Cependant, au moment même de cette élection, trente ans après l'exil d'Eustathe, Acace se trouve obligé d'établir comme évêques les défenseurs du consubstantiel (p. 72). On avait fait du chemin, et il en restait encore à faire. — P. 46, la scission de Paulin soulève un petit problème que ne mentionne pas M. C. Comment sans évêque, les Eustathiens pouvaient-ils célébrer la liturgie? Ils se mettaient certainement hors de l'usage ordinaire des Églises. — P. 53, n. 1 : compléter les indications sur l'antiphone par un renvoi à A. Naegele, dans les *Berichte* de l'académie de Saxe, t. LVII (1905), p. 1. — P. 55 : Eudoxe de Germanicie « ne fut guère présent » à Antioche. Cependant Hilaire de Poitiers se plaint des blasphèmes qu'il profère dans son église (*Contra Const.*, 13; *P. L.*, X, 591-592).

M. C. ne pouvait citer tous ses nombreux devanciers. Cependant il a omis le plus récent et le plus détaillé, le Rev. F. W. Puller, qui donne au schisme d'Antioche une partie importante (pp. 227-376) de son livre, *The primitive saints and the see of Rome* (Londres, 1900). M. Puller est un religieux de l'Église établie. Son thème est que la communion avec Rome n'est pas une condition nécessaire pour faire partie de l'Église véritable. Malgré ce dessein apologétique, son travail

est très consciencieux et vraiment historique. Il est presque aussi détaillé que celui de M. C. On y retrouve un grand nombre d'idées exposées par M. C. M. Puller comme M. C. soutient que Théodoret est très bien renseigné sur l'histoire d'Antioche, beaucoup mieux que Socrate; que Mélèce n'a pas eu à se prononcer à Rimini parce qu'il était encore sans titre épiscopal; que Mélèce a été repoussé par les Eustathiens, non pour des raisons dogmatiques, mais parce qu'il a été baptisé, élu et introduit dans l'épiscopat par des évêques ariens; que Basile, dans la lettre 67 fait « une application particulière des principes généraux » posés par le pape Libère; etc. L'accord des deux auteurs sur quantité de points rend encore plus sûres les conclusions de M. Cavallera. Outre cet avantage, il est utile que, dans notre langue, un livre spécial existe sur cette question.

La thèse latine est un supplément de la thèse française, comme l'indique le titre. M. Cavallera y publie, pour la première fois, une homélie qu'il attribue à Eustathe d'Antioche. Il en donne une édition soignée avec traduction latine. Suivent les fragments d'Eustathe et de Flavien, dont un recueil nouveau était très désirable. Des tables terminent le volume.

Paul LEJAY.

Cynewulf's Elene, mit Einleitung, Glossar, Anmerkungen und der lateinischen Quelle, herausgegeben von F. HOLTHAUSEN (Alt = und Mittelenglische Texte, 4). — Heidelberg, Winter, 1905. In-8, xvj-100 pp. Prix : 2 mk. 20 (cart. 2 mk. 60).

L'esprit et le plan de cette édition de l'*Hélène* de Cynewulf sont exactement ceux de l'édition du *Beowulf* due aux soins du même auteur et publiée dans la même collection [1] : il serait donc superflu d'y insister, et plus encore d'en faire l'éloge. Les débutants qui voudront s'exercer sur ce texte intéressant, qui a été scrupuleusement revisé et césuré, le trouveront sans aucun doute plus aisé que le *Beowulf*, ne fût-ce qu'à raison du texte latin qui lui a servi de canevas et qui l'accompagne au bas de chaque page. Ils auront aussi la ressource de s'aider de la récente traduction de M. Holt [2], et, en la combinant avec le glossaire de M. Holthausen, ils se fortifieront en anglais et allemand en même temps qu'ils apprendront l'anglo-saxon.

V. HENRY.

---

1. Cf. *Revue critique*, LXII (1906), p. 286.
2. Cf. *Revue critique*, LVII (1904), p. 286.

Souvenirs de Bayard à Mézières, par Paul Laurent, archiviste des Ardennes. Paris, Picard, 1906, in-8°, 20 p.

M. Paul Laurent examine dans cette plaquette les œuvres artistiques, anciennes et modernes, qui témoignent de la reconnaissance et du culte des habitants de Mézières pour le chevalier Bayard, leur défenseur de 1521. Ce sont : la coupe dite de Bayard, remise en 1626 à un échevin de Mézières par les exécuteurs testamentaires du chanoine Payon ; le portrait de Bayard, exécuté en cette même année 1626 par Laurent Lévesque à la demande des échevins de Mézières moyennant la somme de vingt-sept livres ; l'inscription commémorative du siège en lettres gothiques qui se trouvait autrefois dans l'église de Mézières ; les deux tableaux du siège, exécutés par Dépinois en 1759, et par Hucher vers 1830 ; les deux drapeaux de la garde nationale, dits drapeaux de Bayard (1814 et 1818) ; le portrait en pied du chevalier, fait en 1819, par Couvelet ; la statue due à Croisy (1893), etc. Tous ces renseignements, patiemment recueillis par M. Paul Laurent, et accompagnés de détails curieux qu'il a tirés des archives communales de Mézières, ainsi que de reproductions intéressantes (la coupe, le portrait de Lévesque, le tableau de Dépinois et de Hucher, car Hucher n'a fait que copier Dépinois) complètent notre travail sur Bayard à Mézières en 1521 (*Études d'histoire*, 1re série) et en forment comme un dernier chapitre, le chapitre iconographique.

A. C.

Saint-Simon. **Mémoires.** Nouvelle édition par A. de Boislisle, avec la collaboration de L. Lecestre. Tome XIXe. Paris, Hachette, 1906, 609 p. in-8. De la collection : Les Grands Écrivains de la France.

Le tome XIX des *Mémoires* de Saint-Simon qui vient de paraître renferme seulement l'année 1710 ; encore ne la comprend-il pas tout entière : car le début de l'année 1710 se trouve dans le tome précédent et la fin ne figurera que dans le tome vingtième. La fraction des *Mémoires* qui forme le tome XIX (p. 1-416) ne contient pas des questions d'un intérêt général, mais beaucoup de ces affaires de détail, où excelle le génie observateur et descriptif de Saint-Simon, et qui sont d'ailleurs si précieuses pour la connaissance vraie de la cour et de l'époque de Louis XIV. Les rapports personnels de Boufflers, de d'Harcourt et de Villars, l'« imposture des Chavignards, dits Chavigny, et ce qu'ils sont devenus », la mort de Fléchier, la mort de l'archevêque Le Tellier, la mort de Monsieur le Duc, les prétentions de la duchesse d'Orléans et de la duchesse du Maine pour des affaires de préséance, la « mécanique des après-soupers du Roi », la mort du duc de Coislin,

la mort de la maréchale de La Meilleraye, le très curieux « Discours sur Mgr le duc de Bourgogne, 25 mai 1710, adressé à M. le duc de Beauvillier, qui me l'avait demandé », les cabales à propos du mariage de Mademoiselle et du duc de Berry, la question épineuse et racontée par le menu de la nomination de madame de Saint-Simon comme dame d'honneur de la duchesse de Berry, la mort de la duchesse de La Vallière, divers épisodes de la guerre de la Succession : tels sont quelques-uns des sujets traités dans cette partie des *Mémoires*.

Le texte des *Mémoires* se continue (p. 417-444) par trente-trois Additions de Saint-Simon au *Journal* de Dangeau. Enfin, les savants éditeurs ont ajouté (p. 445-548) quatorze Appendices, documents inédits ou éclaircissements : Les lettres de pairie du maréchal de Villars; Chauvigny, Chavigny et Chevignard : fragments inédits de Saint-Simon; Le diplomate Chavigny ; Mort et succession de l'archevêque de Reims; La maison d'Orléans et les princesses; Règlement du rang des princesses du sang; Survivances des charges du duc du Maine et rang pour ses enfants; Projet de mariage pour le duc de Vendôme; L'origine des Cossé; Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois; Les Coskaer de La Vieuville, fragment inédit de Saint-Simon; Mariage du duc de Berry avec Mademoiselle; Le duché de Fitz-James, fragment inédit de Saint-Simon; Villars et Heudicourt. L'appendice III sur le diplomate Chavigny (p. 456-493) forme une dissertation particulièrement importante; on y voit que l'accusation portée par Saint-Simon contre ce célèbre diplomate, qui mourut seulement en 1771, d'avoir transformé son nom de Chevignard en Chavigny pour se rattacher à une illustre famille alors éteinte, s'appuie sur des documents authentiques; l'histoire de cette imposture peu banale, à laquelle Louis XIV fut pris pendant quelque temps, est des plus singulières.

Après les Appendices viennent (p. 549-567) les Additions et Corrections, où, comme toujours, il y a beaucoup à glaner. On se borne à signaler une notice sur les gendarmes de la garde du Roi et des documents sur le mariage du duc de Berry et de Mademoiselle.

Les mérites de cette édition sont trop connus et ont été trop souvent rappelés ici même pour qu'il y ait encore à les signaler; mais c'est une vraie joie pour le lecteur de les retrouver à l'apparition de chaque nouveau volume. Pour la pureté du texte, l'abondance et la précision du commentaire, c'est vraiment le modèle des éditions savantes. Saint-Simon méritait un commentaire de cette envergure et de cette richesse ; il a le bonheur posthume de l'avoir trouvé.

G. Lacour-Gayet.

A. Martinien. **Les généraux du grand-duché de Varsovie de 1812 à 1814.** Paris, Leroy, 55, rue du Faubourg-Poissonnière, 1906. In-8°, 34 p.

Ce travail du modeste et consciencieux érudit à qui nous devons les importantes listes des officiers tués et blessés dans la guerre de 1870 et dans les guerres de l'Empire, sera très utile aux chercheurs et amateurs de la période napoléonienne. On sait la part grande et souvent glorieuse que les troupes polonaises prirent aux campagnes de 1812, 1813 et 1814 [1]. M. Martinien nous donne une suite complète de notices sur les généraux qui commandèrent ces troupes : Poniatowski (avec un magnifique portrait reproduit d'après une estampe en couleurs qui parut à Dresde en 1813, et un extrait intéressant de Soltik sur la mort du prince), Fiszer, Zayonschek et Dombrowski (avec leurs portraits, tirés de la Bibliothèque polonaise de Paris), Kamieniecki, Wielhorski, Kniaziewicz, Rozniecki, Woyczynski, Kozinski, Hauké, Sokolnicki, Pelletier (qui commandait l'artillerie et le génie), Kamienski, Mielzinski, Potocki, Axamitowski, Paszkowski, Isidore Krasinski, Michel Grabowski, Piotrowski, Zoltowski, Tyszkiewicz, prince Michel Radziwill, Bieganski, prince Antoine Sulkowski, Dziewanowski, Turno, Niemojewski, Pakosz, Kossecki, Laczynski, Pac (avec son portrait et celui de Sokolnicki et de Kniaziewicz), Krukowiecki, Malachowski, Sierawski, Weyssenhoff, Rautenstrauch, Uminski, Tolinski, Kwasniewski, Stephan Grabowski, Vincent Krasinski, Konopka, Kropinski, D'Estko, Klicki, Bronikowski, Chlopicki, Louis et Jean Dembowski (voir sur ce dernier, mari de la belle Mathilde, amie de Stendhal, notre *Stendhal-Beyle*, p. 157 et 528), Lubienski, Kurnatowski, Kossakowski, prince de Giedroyc, Niesiotowski, Stabicki, Martuschewitz, Wasilewski, Grabinski, Jezewski, Hebdowski, prince Sanguszko-Lubartowicz. Il est à souhaiter que M. Martinien continue ses travaux sur ce domaine, et nous l'engageons vivement à composer le livre qu'il projette sur les généraux alliés de 1812 à 1814 et à réunir dans un même volume, avec les Polonais dont il vient d'exposer les services, les Italiens, les Westphaliens du roi Jérôme, les Espagnols du roi Joseph, les généraux des troupes de Berg et les Allemands, Bavarois, Saxons, Wurtembergeois, Hessois, Badois, etc. Cet ouvrage, accompagné d'une table des noms, serait d'autant mieux accueilli que nous n'avons pas, dans nos dépôts d'archives, de contrôles exacts et complets pour les généraux étrangers du premier Empire.

A. C.

---

1. Cf. les Mém. de Mme de Chastenay, II, 167 : « L'espérance de leur indépendance avait précipité en foule les Polonais dans l'armée de Napoléon. Leur bravoure était admirable. Aventuriers dans leurs exploits, citoyens dans leur but final, ils périssaient pour s'assurer de revivre, et recevaient, en attendant, des grades et des dignités. »

I. Tchernoff. **Le parti républicain au coup d'État et sous le second Empire.** Paris, Pedone, 1906, in-8°, XI-676 p.

Le précédent travail de M. T., *Associations et sociétés secrètes sous la deuxième République*, était surtout un recueil de documents, d'un très grand intérêt assurément, mais trop copieux pour ne pas contenir quelque fatras et des redites assez nombreuses. Il faut louer l'auteur d'avoir, cette fois, entrepris lui-même un travail de mise en œuvre que la nature des sources utilisées rendait indispensable.

Pour écrire cet important volume, M. T. s'est adressé d'abord aux pièces d'archives. Le fonds de la police générale aux Archives nationales ne donne à peu près rien sur la période 1848-1870, mais les archives du ministère de la Justice récemment transportées à l'hôtel Soubise, ont conservé tous les rapports des procureurs généraux près les cours impériales, source de premier ordre pour l'histoire du coup d'État et de l'activité des partis d'opposition après 1851. De même la série départementale F1cIII (et non FIII comme l'écrit plusieurs fois M. T.) contient des renseignements importants sur le mouvement républicain, vu du côté du gouvernement. Mais ces documents ne sauraient à eux seuls fournir les matériaux d'une étude aussi développée que celle-ci. Pour les compléter M. T. a fait appel aux souvenirs oraux ou écrits des républicains de toute nuance qui ont pris part à la lutte politique sous l'Empire, par exemple MM. Ranc, Deroisin, F. Buisson, H. Brisson, Ad. Carnot, Adrien Hébrard, Casimir Perier, etc.

Il a eu entre les mains quelques Mémoires inédits et surtout des correspondances émanées de témoins comme E. Picard, Ferry, Laurier, Hérold, Henri Lefort, etc. L'examen de ces différents documents lui a permis de réviser bien des opinions jusqu'ici admises sans discussion sur l'histoire politique intérieure du second Empire. Il s'efforce ainsi d'établir que la résistance au coup d'État de 1851 fut beaucoup plus sérieuse qu'on ne le croit ordinairement, et que la fameuse « opération de police » du 2 décembre « ne réussit que grâce à une surprise et ne se maintint qu'à la faveur d'une véritable terreur. » Il fait remarquer en particulier, à l'encontre de la légende reçue, suivant laquelle les ouvriers auraient accepté la dictature napoléonienne dans l'espoir de voir réaliser plus tôt les réformes sociales, que ce sont les hommes du peuple qui furent de beaucoup les plus nombreux parmi les victimes du coup d'État. Mais les ouvriers républicains n'étaient pas organisés pour une résistance efficace, et c'est après coup, pour justifier et faire accepter l'œuvre des commissions mixtes, que le gouvernement la représenta comme une mesure contre les sociétés secrètes révolutionnaires.

M. T. étudie aussi de très près les résultats des élections et l'organisation de l'action politique parmi les républicains. Il faut signaler

à ce titre les chapitres sur l'influence des proscrits, sur le « réveil du quartier latin », et surtout le chapitre sur « l'Internationale », dont l'auteur a très bien dégagé les origines et l'inspiration primitive, uniquement « solidariste », au début, puis déviée brusquement par l'intervention des communistes et de Bakounine. La dernière partie montre les progrès de l'opposition républicaine et son rôle depuis les élections de 1869 jusqu'à la chute de l'Empire (A signaler un très intéressant passage sur le 4 septembre, p. 600 et suiv.)

On voit l'importance et la nouveauté du travail de M. T. La forme n'est malheureusement pas toujours en rapport avec l'excellence du fond. Elle porte la trace de la hâte avec laquelle le volume paraît avoir été écrit. Il y a des solutions de continuité, des répétitions, des obscurités dans le développement et même dans le style, des fautes d'impression nombreuses. Certains passages tout à fait réussis (ex. : le portrait de Gambetta, p. 380 et suiv.) montrent au contraire ce qu'un peu plus d'application aurait pu ôter d'imperfections à cet utile et important ouvrage [1].

R. GUYOT.

Vicomte de GONTAUT-BIRON, **Mon ambassade en Allemagne** (1872-73), publié par A. DREUX, archiviste-paléographe. Paris, Plon, 1906, in-8°, XI-444 p.

Au mois de novembre 1871, le vicomte de G.-B., membre de l'Assemblée nationale, mais n'ayant rempli jusque-là aucune fonction diplomatique, était désigné par M. Thiers pour représenter la France à Berlin. Le Président de la République avait, pour le choix de son ambassadeur, cru devoir préférer les qualités de sang-froid, de dignité et de tact à la préparation professionnelle. Les circonstances et la personne de M. de G.-B. justifiaient cette manière de voir, puisque le nouvel ambassadeur réussit dans sa mission et ne quitta son poste qu'en 1877, lors de la retraite du maréchal de Mac-Mahon. L'auteur avait commencé, vers la fin de sa vie, d'écrire le récit de cette ambassade. Il ne l'avait poussé que jusqu'à la date de novembre 1873, et c'est ce fragment qui est publié par les soins de M. Dreux. De plusieurs passages il résulte évidemment que l'époque de la rédaction doit être placée aux environs de 1888. (M. de G.-B. était né en 1818 et

1. Lire : p. 45. Tenot : p. 60, Lamaigue : p. 43, *le mouvement* fut étouffé ; p. 64, ressort*issait* ; p. 71, mal *leur* en prenait ; p. 278, Go*d*efroy ; p. 290, s'écroule ; p. 359, Mass*in* ; p. 377, *im*popularité ; p. 419, inter*pella*tion ; p. 441, fon*der* ; p. 498, Bar*b*ès ; p. 581, *il*légales ; p. 595, *Pfä*lz*is*cher ; p. 587, Rei*chsh*offen, etc. La lettre de Karl Marx en anglais, p. 456-57 est remplie de fautes.

mourut en 1890). Une part notable du récit consiste d'ailleurs dans la reproduction de documents diplomatiques ou de notes prises à mesure des événements. Ces notes, et les mémoires eux-mêmes, avaient été communiqués au duc de Broglie, ami de l'auteur, qui en a tiré la matière d'une petite étude parue en 1896 sous le titre : *La mission de M. de G.-B. à Berlin*. Depuis lors la presque totalité des lettres ou dépêches échangées entre G.-B., Thiers et Rémusat et reproduites dans la première partie du volume a été mise au jour par les soins de Mlle Dosne. Ce fait a motivé de la part de l'éditeur des retranchements importants dans le texte du manuscrit.

Il y a néanmoins des renseignements intéressants à glaner dans le récit des négociations relatives à la libération du territoire. Aux pp. 93 et suiv., notamment, l'auteur se défend, avec raison, semble-t-il, du reproche à lui adressé par Saint-Vallier et Manteuffel d'avoir failli compromettre la libération anticipée par une fausse démarche auprès du comte d'Arnim. Il y a là, en tout cas, des éléments d'appréciation qui ne sont pas à négliger. Voir également, p. 310 et suiv., la discussion du témoignage de Thiers sur les péripéties qui ont précédé la signature de la convention du 15 mars 1873. A signaler encore, au chapitre V, les conversations de G.-B. avec Gortschakof lors de l'entrevue des trois Empereurs. Elle sont le prélude de l'intervention russe dans la crise franco-allemande de 1875.

La seconde partie du livre est plus nouvelle, surtout en ce qui concerne la politique intérieure, qui y tient beaucoup de place. Le témoignage de G.-B. est important surtout en ce qu'il nous apprend de l'état d'esprit des monarchistes à l'endroit de Thiers et de sa politique en 1872-73. L'auteur appartient à l'opinion légitimiste, et à ce titre, il hésite longtemps à accepter le poste que lui offre Thiers. (Voy. à l'appendice un récit curieux, mais non daté, des pourparlers qui précédèrent la nomination). Il a moins de préjugés que la plupart de ses collègues de la droite, et infiniment plus de modération et d'esprit politique. Il n'en est pas moins persuadé que si Thiers a penché vers la gauche et « violé le pacte de Bordeaux », c'est « dans la crainte de ne pas trouver de la part des conservateurs la complaisance exigée par ses vues personnelles et ambitieuses » (p. 231). Il insinue assez clairement (p. 412) que Thiers et les Allemands étaient d'accord pour faire échouer la restauration monarchique, et il tient pour « très peu douteux » que Bismarck ait « participé aux intrigues de l'opposition contre le gouvernement conservateur à l'époque du 16 mai 1877. » Il est convaincu, et répète souvent, que l'Allemagne « considérant la République comme le régime le plus capable de satisfaire ses vues », préférerait « la France affaiblie par la République à la France restaurée par la monarchie « (p. 401), ce qui ne l'empêche pas de constater à plusieurs reprises combien le roi de Prusse et Bismarck ont peur de voir Gambetta arriver au pouvoir (p. 215, 271, etc.). Il est convaincu

que la France avait retrouvé, grâce aux conservateurs, avant « les mauvaises élections du 14 octobre 1877 » une considération « qu'elle n'a peut-être pas conservée au même degré depuis que le pouvoir et les destinées du pays sont tombés entre les mains des républicains. » Le volume contient aussi plusieurs lettres du duc de Broglie (très remarquables du reste quant à la forme), qui témoignent curieusement de l'état d'esprit du chef des monarchistes à la veille d'une tentative de restauration. Le duc s'y déclare « entraîné à jouer la grosse partie » et ajoute : « j'y ai été incrédule et même résistant jusqu'à la dernière heure, ne croyant pas qu'on obtînt ce qui pouvait calmer les préventions très vives du pays » (p. 403). Il estime que pour communiquer « aux bas-fonds conservateurs du suffrage universel » un peu de « l'entrain des classes intelligentes et éclairées », il aurait suffi que le comte de Chambord « eût dit un mot, un seul qui eût paru démentir ceux qu'il a dits de trop depuis deux ans », (p. 401), et il recommande à G.-B. de venir prendre part au « grand vote » parce que, dit-il, « nous ne serons pas assez sûrs de notre fait pour ne pas avoir besoin de tout le monde » (p. 405).

Ces mémoires ont été édités par M. Dreux avec autant de soin que de compétence. Les notes sont claires, exactes et suffisamment complètes, et il n'y a presque pas une faute d'impression [1]. On regrettera l'absence d'une notice biographique sur l'auteur.

R. Guyot.

— M. D. C. Hesseling a fait, à l'Académie royale d'Amsterdam, sur la κοινή et les dialectes paléo-grecs, une communication qui nous parvient sous forme d'un tirage à part des Compte-rendus de cette Académie (Amsterdam, Johannes Müller, 1906, 37 pages). Voici un extrait du sommaire français mis par l'auteur en tête de cette brochure. « L'origine des dialectes et des langues communes. La Koine écrite et la Koine orale. Observations sur la théorie de M. Kretschmer... Développement des deux κοιναί; l'un a ses origines ἐν ἄστει, l'autre se prépara au Pirée et se développa dans les autres grands centres commerciaux. Opinion de M. Witkowsky sur l'influence de la conquête macédonienne. — Partout dans les grandes villes la langue commune fit disparaître les anciens dialectes; même à Athènes l'attique pur céda la place à la Koine. Discussion de quelques passages de Philostrate. Les anciens dialectes se maintiennent encore pendant plusieurs siècles dans les villages isolés, ce n'est que par le témoignage de la langue moderne qu'on peut constater qu'ils ont fini par disparaître partout. — Le tsaconien, exception généralement admise à la règle de la disparition des anciens dialectes. Opinions sur le caractère et les origines de ce dialecte; particularités qui le distinguent de

---

1. P. 363, *lire :* Debains, et p. 397, Vénétie.

tous les autres parlers grecs et dont quelques-unes attestent son origine dorienne, tandis que d'autres nous forcent à rejeter l'hypothèse d'une continuité ininterrompue entre le laconien et le tsaconien. Solution proposée. Le tsaconien est une langue mélangée, produite par la nécessité de communication entre des Grecs parlant dorien et des étrangers d'origine ouro-altaïque. Témoignage de l'histoire et de la linguistique en faveur de cette hypothèse. — La Koine orale ne réussit à triompher définitivement des dialectes anciens qu'à l'époque où, à cause de la stagnation dans la vie littéraire des Grecs, la Koine écrite cessa pour un certain temps d'être le lien intellectuel entre tous les Hellènes. C'est de cette époque (période qui suit la mort de l'empereur Héraclius) que date le grec moderne ». Cette brochure est intéressante. L'hypothèse relative au tsaconien s'appuie sur de sérieuses données et mérite d'être prise en considération. — H. P.

— Quel peintre, quel artiste a plus profité du *snobisme* de notre époque (le mot est de mise, puisque l'élan est parti de Ruskin) que ce *Botticelli* dont M. Charles Diehl nous apporte la première monographie française? (Collection des Maîtres de l'art, librairie de l'Art ancien et moderne, 1 vol. in-8°, av. 24 phot. Prix : 3 fr. 50). Le moment est venu où l'on s'en doute, et l'érudit critique va tout de suite au devant de l'objection. Il est certain que, comme il arrive souvent, et pas seulement en peinture, ce n'est pas toujours par ce qu'il a eu de plus remarquable que le célèbre Florentin a conquis l'admiration des préraphaélites, anglais et autres, et la vogue du public. La fantaisie morbide, l'élégance gracile de certaines scènes et de certains types de femme ont paru séduisantes et originales au possible. La fermeté des types d'hommes, la sincérité des portraits, l'ampleur des compositions de ce « peintre excellent dont les créations ont un air viril » (comme le proclamaient ses contemporains), intéressent davantage tout en donnant d'ailleurs une base plus solide à l'examen des œuvres en vogue. M. Diehl a compris l'importance qu'il y avait à étudier à la fois l'homme dans son cadre historique, ami à la fois des Médicis et des humanistes païens, de Savonarole et des idéalistes, et l'œuvre partagée entre la mythologie symbolique et les mystères du christianisme, sans compter le réalisme actuel : l'artiste comme son talent étaient la souplesse même, la passion aussi. Les inégalités profondes de ce talent ne le rendent pas moins sympathique. Un tableau chronologique des œuvres, et un autre de leur répartition dans les Musées, complètent heureusement le livre, du reste fort bien illustré. — H. de C.

— La quatrième monographie régionale publiée sous les auspices de la *Revue de synthèse historique*, la Franche-Comté, par M. Lucien Febvre (Paris, Cerf, 1905, 76 p.) fera honneur à la collection. Comme ses devanciers, M. Febvre incrimine le manque de méthode, l'étroitesse et la timidité de conception des travailleurs locaux et il trace un programme digne de tenter leur curiosité. Avec un sens géographique très sûr, il décrit les limites quelque peu floues de cette contrée composite, puis il rappelle l'histoire qui s'est déroulée dans ce cadre : les épisodes décisifs sont signalés par l'occupation burgonde, puis par l'occupation française; or sur la francisation, sur les conditions sociales de la province, sur les conséquences de la Révolution, tout est à faire. M. F. n'exclut pas des recherches l'époque contemporaine : il demande qu'avec les « survivances » soient étudiées les « transformations » p. ex. le régime coopératif des fruitières du Jura et l'emploi de la houille verte, et le courant commercial que doit ranimer l'ouverture du Simplon. Ainsi s'annonce le renouveau de l'histoire régionale. — B. A.

— Le gros volume de M. Chéradame (*La colonisation et les colonies allemandes*. Plon, 1905, II et 480 p., 8 cartes en couleurs) n'apportera rien de nouveau ni de suggestif au public français. Tout a été dit en France comme en Allemagne sur les mécomptes des entreprises et des établissements d'outre-mer de l'Empire ; mais M. Ch. oublie de signaler l'importance nouvelle qu'ont value aux colonies du Pacifique les derniers événements en Extrême-Orient. L'auteur s'est principalement attaché à la condition juridique et administrative des *Schutzgebiete* ; il avait été devancé dans cette voie par M. Pierre Decharme (*Rev. crit.*, 1903, I, p. 497). Les notices relatives à chaque pays de protectorat transcrites ou traduites d'après les publications officielles, et qui ont déjà vieilli, pèchent par un excès de sécheresse et souvent par une insuffisance de critique ou d'information ; la construction de tentacules ferrés, la plantation du coton et du cacao méritaient mieux que de simples mentions et chiffres. Pourquoi M. Ch. au lieu de ressasser et de compiler, ne s'est-il pas inquiété, en publiciste averti qu'il est des idées et des choses allemandes, des tendances qui, en matière coloniale, se partagent les esprits à l'heure présente ? Les discussions des Congrès coloniaux dont le premier s'est tenu à Berlin en 1902, les efforts du *Kolonial-Wirtschaftliches Komitee*, les ambitions de l'Union pangermanique dont M. Ch. connaît tous les secrets, auraient amplement fourni de quoi intéresser le lecteur — et l'auteur. La meilleure partie de l'ouvrage, c'en sont les cartes. M. Ch. inscrit sur la couverture qu'elles sont de Dietrich Reimer, semblant identifier ainsi l'éditeur et le cartographe. — Une coquille, p. 36, note : guerre *austro*-boer. — B. A.

— M. Alexandre Halot, consul impérial du Japon, publie (Bruxelles, Falk fils, 1905, in-8°, 47 p.) une conférence faite au cercle artistique de Bruxelles en 1902 et parue depuis dans la Revue de l'Université de cette ville. Il nous y retrace les grandes lignes de la vie de *l'Impératrice Sy-Tay-Héou* ; c'est le nom ou plutôt l'un des surnoms officiels de la femme qui gouverne la Chine presque sans interruption depuis la mort de l'empereur Hien Foug, son époux, survenue en 1861. Il est difficile de percer les mystères qui entourent l'existence des maîtres du céleste Empire, et le plus consciencieux des historiens aurait à se contenter de documents sans grande valeur. M. H. a sans doute dû se faire souvent l'écho des bruits qui ont circulé dans la capitale du Fils du Ciel, mais on ne saurait lui reprocher de n'avoir pas plus approfondi le règne mouvementé d'une femme qu'il compare à Élisabeth d'Angleterre et à la grande Catherine ; s'il eût évité d'inutiles digressions et quelques petites erreurs de détail, on ne pourrait que lui être reconnaissant du portrait équitable, selon toute apparence, qu'il nous peint. — A. Biovès.

— L'*Atlas de Géographie moderne* de MM. Schrader, Prudent et Anthoine, chez Hachette (1 vol. in-folio de 64 cartes ; prix, relié : 25 francs) dont nous avons signalé ici avec éloges la première édition en 1890, vient de reparaître, soigneusement revu et mis au jour, soit dans les cartes mêmes, soit dans le texte imprimé au recto et au verso de chacune d'elles. Ces remaniements, cette revision, portent naturellement surtout sur les renseignements économiques et statistiques que comporte ce texte ; sur le développement des voies commerciales, des chemins de fer, indiqué sur les cartes. De même, sur les découvertes polaires ou les reconnaissances sur les régions désertes d'Asie ou d'Afrique. Enfin, les changements politiques survenus à la suite de guerres ou de conventions. Pour le texte, les

nouveautés les plus intéressantes ont trait aux colonies françaises, à l'Afrique, à l'Amérique du Sud. Pour les cartes, il faut noter, relativement à nos colonies justement, deux planches toutes remaniées, avec cartes nouvelles pour Madagascar, le Congo et la Nouvelle-Calédonie. La carte de l'Inde anglaise est refaite aussi, et mieux agencée, et bien entendu les trois cartes de l'Afrique. Les corrections les plus importantes portent encore dans les cartes de l'Amérique du Sud et de la Chine. Cependant, d'une façon générale, il n'y a aucun changement dans la disposition et le choix des cartes de cet atlas, et je ne puis m'empêcher d'exprimer à nouveau un regret déjà formulé il y a seize ans. Admettons que certaines cartes, qui paraissent peu utiles, aient néanmoins leur prix; il n'en reste pas moins qu'une *seule* carte pour la Grande-Bretagne est vraiment insuffisante dans un atlas pratique. Il semble qu'on se soit dit que les *guides* et les atlas de nos voisins sont d'une consultation trop commode pour qu'il valût la peine d'insister dans un atlas français : la raison serait insuffisante, comme la carte. Même observation du reste pour l'unique carte d'Italie, cependant comme elle reparaît agrandie, par fragments, dans d'autres cartes, il n'y a pas autant à dire. — H. de C.

Académie des Inscriptions en Belles-Lettres. — *Séance du 26 octobre 1906.* — M. Barbier de Meynard donne des nouvelles de la mission de M. de Motilinsky, auquel l'Académie a accordé 3,000 fr. sur la fondation Benoît Garnier pour recueillir à In-Salah et dans le Hoggar un ensemble de données nouvelles sur la linguistique, l'ethnographie et l'histoire de cette région peuplée par les tribus touareg.

M. Heuzey étudie les origines chaldéennes du monstre à tête de serpent dont une mission allemande a retrouvé les grandes figures, modelées en couleur sur les briques émaillées des murs de Babylone. Cet animal, vraiment apocalyptique, est beaucoup plus ancien que les murailles de Nabuchodonosor. M. Heuzey en avait déjà signalé le prototype, figuré plus de 20 siècles auparavant, sur un vase en pierre et sur un cachet rapportés par M. de Sarzec et portant le nom de Goudéa. Sur ces monuments, le dragon chaldéen est consacré au dieu Nin-ghis-zida, qui était le patron personnel de Goudéa. Le cachet, en particulier, représente ce dieu avec deux serpents qui lui sortent des épaules. M. Heuzey suit les transformations du même type à travers l'époque babylonienne, surtout sur la série des galets de bornage découverts par M. de Morgan. A Babylone, les dragons sacrés formaient une paire d'animaux fantastiques consacrés aux deux grands dieux de la cité, Mardouk et Nébo. Le commandant Cros a retrouvé aussi, dans sa mission en Chaldée, un cachet babylonien, où l'on voit un seul dragon adoré sur un autel et portant à la fois les symboles réunis des deux divinités.

M. J. Carcopino, membre de l'Ecole française de Rome, fait une communication sur nne inscription qu'il a découverte en juin dernier à 6 kil. au S. d'Aïn Tounga, dans le lit de l'oued Kralled, affluent de droite de la Medjerdah, et qui intéresse à la fois l'histoire de la colonisation romaine en Afrique et celle du colonat partiaire dans toute l'étendue du monde romain. Cette inscription, qui date du règne d'Hadrien, débute par une pétition de cultivateurs demandant des terres sur le domaine impérial, et contient la réponse à cette pétition ou *sermo procuratorum imp(eratoris) Caes(aris) Hadriani*, dont l'inscription d'Aïn Ouassel avait révélé un exemplaire postérieur que celle-ci éclaire et complète. Elle se termine par une lettre procuratorienne transmise par un certain nombre de fonctionnaires dont les titres permettent de mieux connaître la hiérarchie procuratorienne en Afrique.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 novembre 1906.* — M. Cagnat, président, lit une note de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, qui annonce la fin des fouilles de M. le capitaine Benet à Bulla Regia et résume les découvertes dues à cet officier. Dans un angle de ce qui

paraît être le forum de la ville a été déblayé un édifice composé d'une cour dallée, entourée de portiques, et terminé par trois chambres juxtaposées. Dans celle du milieu, on a trouvé trois statues, une d'Apollon, une de Cérès et une d'Esculape; d'autres statues ont été recueillies dans la cour. La chambre de droite contenait de nombreux fragments d'inscriptions; d'où il faut conclure qu'Apollon et les autres dieux étaient adorés en cet endroit comme génies protecteurs de la cité. Ces inscriptions mentionnent un certain nombre d'autres monuments, entre autres les rostres, le tabularium et un temple de Diane.

M. Maurice Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, communique un résumé des découvertes faites à Délos par les membres de l'École, grâce à la libéralité de M. le duc de Loubat. Ces découvertes ont été, cette année, particulièrement importantes : déblaiement du grand portique nord du sanctuaire, édifié, comme paraît l'attester une inscription de l'architrave, par le roi de Macédoine, Antigone Gonatas; — découverte, dans la même région, d'un tombeau mycénien et de très nombreux débris de vases, appartenant à toutes les séries connues de la céramique archaïque; — dégagement de deux nouveaux îlots du quartier du Théâtre : une inscription monumentale, encore en place, fixe la date de la construction de ce quartier (milieu IIe s. a. C.); plusieurs statues trouvées dans les maisons (notamment celle de la Muse Polhymnie) offrent un grand intérêt archéologique; — mise au jour, au S. du sanctuaire, d'un monument circulaire, consacré, semble-t-il, au culte d'un héros archégète d'une famille athénienne; — découverte, au S. du sanctuaire, d'une esplanade rocheuse où se dressaient cinq lions colossaux, en marbre de Naxos, monuments importants de la statuaire archaïque des îles, des VIIe VIe siècles. — Parmi les inscriptions nouvellement trouvées, il faut signaler une stèle où sont énumérés tous les sacerdoces de Délos à l'époque de la seconde domination athénienne. Des dépôts de monnaies ont été rencontrés en plusieurs points : monnaies attiques en argent du nouveau style dans le voisinage du Portique de Philippe; monnaies de bronze dans le quartier du Théâtre.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 novembre 1906*. — M. B. Haussoullier donne lecture de sa notice sur la vie et les ouvrages de M. Jules Oppert, son prédécesseur à l'Académie.

M. Philippe Berger annonce que M. Slouschz, auxiliaire du *Corpus* des inscriptions sémitiques, arrivé à Tanger après une mission épigraphique très périlleuse et très fructueuse en Tripolitaine et en Tunisie, a été atteint de la variole, et qu'il est à craindre que les documents par lui rapportés n'aient péri dans le grand incendie récemment éteint par les marins français. On a d'ailleurs de meilleures nouvelles de la santé de M. Slouschz.

M. Clermont-Ganneau étudie un groupe de légendes antiques relatives à l'alouette huppée, légendes d'origine orientale dont on suit la trace chez Esope, Aristophane, Théocrite, et, plus tard, dans des documents syriaques. L'une des plus étranges est celle d'après laquelle l'alouette aurait été le premier être créé et aurait enseveli son père dans sa propre tête. M. Clermont-Ganneau montre qu'elle a pour point de départ la huppe caractéristique qui se dresse sur la tête de l'oiseau.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 26 novembre. — 1906

Nausester, Penser, parler et enseigner, II. — Heinze, La technique épique de Virgile. — Leipoldt, Didyme l'aveugle d'Alexandrie. — Clément d'Alexandrie, I, Le Protreptique et le Pédagogue, p. O. Stählin. — Bossert, Calvin. — Vicomte de Noailles, Le cardinal de La Valette. — Waliszewski, Les origines de la Russie moderne, 1585-1614. — Dehérain, L'expansion des Boers. — M. Leroy, La transformation de la puissance publique. — Jessen, Manuel historique de la question du Slesvig.

Denken Sprechen, und Lehren. II : das Kind und das Sprachideal, von Dr. W. Nausester. — Berlin, Weidmann, 1906. In-8 (viij-) 246 pp. Prix : 5 mk.

Je me suis expliqué en temps et lieu[1] sur les doctrines pédagogiques de M. Nausester, suivant lesquelles, notamment (p. 243), le thème serait un exercice sans utilité, et sur le dissentiment profond, absolu, irréductible, qui me sépare de lui dans l'appréciation de la valeur psychologique des catégories grammaticales. Bien qu'il ait consacré quelques pages de son nouveau livre (p. 195-202) à la discussion des objections qui lui ont été opposées, et qui, à mon avis, auraient pu être plus topiques, il n'a point visé les miennes et par là m'a dispensé d'y insister davantage. Il a sans doute sagement pensé que, là où les premiers principes sont à ce point différents, il ne saurait y avoir aucun terrain d'entente commun, ni par conséquent de controverse utile. Je ferai donc comme lui, et me bornerai à lui faire observer que l'unique exemple qu'il ait tiré du français (p. 194) est assez malheureusement choisi : il n'est certes pas un Français tant soit peu instruit qui, en lisant le titre bizarre « Religions et Religion », ne fasse sonner l'*s* de liaison, et il n'est donc nullement vrai de dire que la catégorie du pluriel ne soit ici marquée par aucun signe audible. Le fond de l'argumentation de M. N., c'est une collection de proverbes et dictons allemands, qu'il a établie avec le soin le plus scrupuleux et classée avec un rare esprit critique, et d'où il prétend inférer que la langue des proverbes est rebelle à la dérivation, aux formes de déclinaison et de conjugaison, à tout ce qui enfin constitue l'attirail de la grammaire, et que tel est aussi l'esprit de l'enfant et l'esprit

1. *Revue critique*, LII (1901), p. 445.

du langage idéal. Cela est possible, et je ne conteste pas à ce point de vue la supériorité de l'anglais, si aisé à apprendre en tant que langue écrite. Il demeure toutefois que la plupart des langues qui, à un point de vue moral, intellectuel ou esthétique, valent la peine d'être enseignées et apprises, sont des langues à grammaire plus ou moins compliquée, et que dès lors le seul moyen pédagogique de s'en rendre réellement maître est d'acquérir le sens grammatical.

V. H.

Vergils epische Technik. Von Richard Heinze. Leipzig, Teubner, 1903. VIII-488 pp. in-8°. Prix : 12 Mk.

Il n'est pas inutile d'indiquer le sujet de M. Heinze en procédant par élimination. M. H. distingue dans l'œuvre de Virgile *ars* et *ingenium*. Il ne s'occupe de rien de ce qui procède de l'*ingenium*. Il nous dira de quels éléments tel épisode est constitué, mais il néglige volontairement l'esprit qui anime la construction de Virgile. De plus, il laisse entièrement de côté tout ce qui relève de l'élocution, aussi bien le style et la phrase que la versification.

Dans le sujet ainsi délimité, M. H. paraît avoir recherché principalement la réponse aux questions suivantes : Quels ont été les calculs et les intentions de Virgile ? dans quelles conditions Virgile a-t-il dû travailler ? Quels procédés ont servi ces intentions et se sont pliés à ces conditions ?

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première est une analyse détaillée des principaux récits de l'*Énéide* : la chute d'Ilion, les erreurs d'Énée, Didon, les jeux, Enée dans le Latium.

Voici un exemple de la méthode suivie par M. H. Virgile place en Sicile la mort d'Anchise. C'était un point sur lequel la tradition n'était pas d'accord : on trouvait le tombeau d'Anchise à Ænéia, en Arcadie, en Epire. Le poète s'est cru libre d'innover. Il a été amené à une solution inédite par sa conception de l'épopée. Des jeux étaient une pièce indispensable d'un tel poème ; ils s'imposaient même à un Romain, car les *ludi funebres* étaient un usage important de la vie nationale. Or, des jeux ne pouvaient être célébrés en l'honneur d'un mort secondaire ; il fallait un personnage lié intimement avec le héros. Dans l'*Enéide*, Anchise seul répondait à ces conditions. Anchise devait disparaître avant le séjour d'Enée à Carthage ; en sa présence, Enée ne pouvait se laisser entraîner par l'amour de Didon et oublier sa mission divine. Mais les jeux ne pouvaient pas être célébrés avant le séjour à Carthage. Ils auraient fait le début du poème, un début beaucoup trop tranquille, et qui aurait concentré l'attention toute fraîche du lecteur sur un simple compagnon du héros. Les jeux devaient donc

être une cérémonie commémorative. Les Troyens, par suite, étaient forcés de passer deux fois par le même lieu, la première pour permettre à Anchise d'y mourir, la seconde pour donner occasion à des jeux funèbres. Entre les deux escales, se rangeait l'épisode de Didon. Or, un point quelconque de la côte, en Calabre ou en Lucanie, n'eût pas répondu à l'intérêt de l'action Il fallait quelque endroit célèbre. La Sicile convenait admirablement avec son temple d'Ἀφροδίτη Αἰνειάς. Du même coup l'incendie des vaisseaux par les femmes était rattaché à la trame du poème de la manière la plus naturelle. Les hommes étaient tous allés voir les jeux. Les femmes, comme il était convenable, étaient restées seules. Ainsi Virgile trouvait une solution très élégante au problème complexe que posait l'insertion des jeux dans son poème.

La deuxième partie de l'ouvrage est la mise en œuvre des analyses de la première. M. H. étudie, dans l'*Enéide*, l'invention (méthode de création, personnages, merveilleux, action); l'exposition, « Die Darstellung », considérée dans le récit, dans les descriptions et dans les discours; la composition, dans l'ensemble, dans les scènes particulières, dans les chants du poème; les buts visés par Virgile.

A l'égard de son sujet, Virgile se trouvait dans la situation d'un historien. Outre que les faits les plus importants étaient considérés comme certains, les détails eux-mêmes étaient fixés par la tradition. Virgile n'avait de liberté que dans leur choix et leur combinaison. Il réduisait la tradition; il en comblait les lacunes. Nous venons de le voir fixant la mort d'Anchise en Sicile. Il a aussi inventé des personnages épisodiques, Nisus et Euryale, Androgée, si nos sources nous permettent de l'affirmer. M. H. a parfaitement raison de remarquer que cette dépendance de la tradition n'a rien à voir avec l'originalité ou son contraire (p. 244). L'imitation était considérée par les Romains comme une conquête. La véritable originalité se marquait à l'esprit et au style, c'est-à-dire aux éléments que M. H. a exclus de son enquête.

D'autres éléments du poème sont régis par une tradition littéraire. Les caractères sont plus généraux qu'individuels, comme dans la dernière période de l'épopée grecque, dans Apollonius de Rhodes ou Callimaque. Une réflexion intéressante de M. H. est que le caractère d'Enée se développe sous nos yeux. Lors de la prise de Troie, Enée est un jeune homme bouillant qui court à l'ennemi sans mettre les siens en sûreté. Il manque de confiance dans les promesses des dieux. Il oublie sa mission auprès de Didon comme naguère César auprès de Cléopâtre. Peu à peu sa volonté et son esprit prennent de la fermeté. L'avertissement de Tiberinus (VIII, 532) le laisse plus assuré de la parole des dieux que son entretien avec Vénus au premier livre. La mort de Pallas ne l'affecte pas au point de lui faire oublier ses devoirs. Il est devenu le digne héros de sa destinée.

Le dernier chapitre, sur les buts visés par Virgile, est important. L'*Enéide*, par l'unité d'intérêt, le pathétique des scènes, la soudaineté des péripéties, la profondeur des ressorts psychologiques, se rapproche plus du genre historique que de l'épopée alexandrine. Certains récits de Tite-Live, la guerre de Véies, l'histoire de Camille, celle de Coriolan, ont une allure et un caractère virgiliens. Ces rapprochements conduisent M. H. à mettre l'épopée virgilienne sous la dépendance de certaines théories grecques sur l'histoire, telles qu'on les trouve exprimées dans le jugement de Thucydide par Denys d'Halicarnasse. C'est l'usage maintenant de montrer que les écrivains ont été les écoliers des théoriciens. Mais l'explication est peut-être plus simple. Il y a beau temps que l'on a remarqué le caractère « épique » de la première décade de Tite-Live. Le style et la langue mêmes sont plus poétiques que dans les décades suivantes. La ressemblance de Virgile à Tite-Live n'a donc rien de surprenant. Il reste à expliquer pourquoi tous deux s'opposent aux Grecs. J'y verrais l'effet de l'esprit romain, qui s'intéresse aux belles histoires morales, à la psychologie des individus, aux traits particuliers, à l'émotion et au pathétique.

Je ferais donc commencer dès ce paragraphe la thèse qui remplit la suite du chapitre. M. H. y étudie en effet les qualités qui font de Virgile un Romain et un Romain de l'époque d'Auguste : la haute conception de sa mission, son rôle d'éducateur et de moraliste, sa religion à recueillir les traditions de sa race, la tenue très élevée de sa narration. Ces pages sont les mieux venues de tout l'ouvrage.

M. H., qui a su rendre justice ailleurs à Sainte-Beuve et à M. Boissier, eût pu mentionner Eugène Benoît à propos des origines des cités italiennes dont Virgile se fait l'historien. Je contesterais peut-être l'explication donnée p. 475. M. H. est en train de montrer quelle noblesse est imposée aux personnages de l'*Enéide*. Il le fait avec exactitude et finesse. Il oppose, par exemple, l'Héphaistos d'Homère, forgeron noirci et sali par le travail, au Vulcain de Virgile, qui ne met pas la main à la pâte et se contente de surveiller et de donner ses ordres. Le séjour d'Enée chez Evandre semble faire exception. Nous sommes ici chez de très petites gens. M. H. dit : « Tous ces traits de simplicité sont le contraire de l'élévation ; mais ils la suggèrent indirectement par le contraste entre les humbles débuts du *Romanae conditor arcis* et l'éclat brillant de la Rome impériale ». Cela me paraît un peu subtil. D'abord aucun des traits de la description n'est choquant. Evandre est un pauvre homme, mais sa vie patriarcale n'est pas exempte de dignité. C'est un prince de Monténégro. De plus, si quelques détails sont naïfs, la tradition les embellit, la légende les relève. Sur ce dernier chapitre, j'ajoute encore une observation. Il nous fait sortir de la technique et nous aide à pénétrer l'esprit même de Virgile. Ne sommes-nous pas tout près

de l'*ingenium* exclu par M. H. de son programme? C'est qu'il paraît difficile d'étudier Virgile un peu à fond sans toucher à ce qui fait de lui Virgile et non La Calprenède.

Le livre de M. Heinze, encore qu'un peu trop systématique par endroits, est une excellente contribution à l'exégèse de l'*Eneide*.

Paul Lejay.

Clemens Alexandrinus. Erster Band. **Protrepticus und Paedagogus** (*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, herausgegeben von der Kirchenväter-Commission der k. preussischen Akademie der Wissenschaften, XII). Herausgegeben von Otto Stählin, Leipzig, Hinrichs, 1905. LXXXIII-351 pp. in-8°. Prix : 13 mk. 50.

Les conditions du texte de ces deux ouvrages sont simples : un manuscrit unique, quatre copies faites sur ce manuscrit, tous les manuscrits dérivés de ces quatre copies; nous possédons l'archétype et ses copies. Le manuscrit unique est le manuscrit de Paris Gr. 451, copié en 914 par Baanès, pour Aréthas, archevêque de Césarée de Cappadoce. C'est un manuscrit célèbre, souvent décrit, sur lequel M. Stählin donne encore des détails plus précis concernant surtout sa composition et les feuillets perdus, les corrections et les scolies, la distinction des mains. Il résulte de son étude que le manuscrit a perdu 83 feuillets, dont cinq quaternions complets de la fin, et que l'évêque Aréthas s'est servi d'un manuscrit, probablement l'original du manuscrit, pour faire certaines corrections. Cet original paraît avoir été disposé par un grammairien chrétien, peut-être au ve siècle, en vue de l'enseignement; cette intention explique les gloses de mots rares et les notes mythologiques. Du manuscrit de Paris sont dérivées quatre copies : 1° Modène III D 7, x^e^-xie s.; 2° Laurentianus V 24, du xiie s.; 3° Gênes Miss. urb. 28; 4° Paris, sup. gr. 254, en partie, du xvie s. Ses deux premiers manuscrits seuls peuvent entrer en ligne, parce qu'ils ont été copiés avant la perte des cinq quaternions de la fin et avant de nombreuses corrections apportées au texte du 451 par une main du xve siècle. Le manuscrit de Modène a passé par la bibliothèque d'Alberto Pio de Carpi et de Rodolfo Pio; il a été consulté par Vettori. Le manuscrit de Florence n'est pas une copie directe du 451. Il repose sur un intermédiaire qui a été corrigé sur un manuscrit indépendant du 451 pour le premier livre du *Pédagogue*; ce texte était souvent meilleur. Cette copie avait, de plus, reçu des changements arbitraires, portant sur l'orthographe, la grammaire et le style. A ces manuscrits, il faut ajouter quelques citations dans les chaînes et les florilèges et d'assez nombreux extraits dans divers auteurs, avant tout dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe.

Les principales éditions précédentes sont celles de Vettori (Florence, 1550), édition *princeps* hâtive et peu correcte; de Sylburg

(Heidelberg, 1592), très améliorée, avec de bonnes observations, des références aux auteurs cités et d'excellents index; de Potter (Oxford, 1715), qui a complété l'œuvre de Sylburg. La dernière édition, publiée par G. Dindorf à Oxford en 1869, ne donne pas ce qu'elle semblait promettre. Mais Clément a été surtout connu par la mauvaise traduction latine de Gentien Hervet (Florence, 1551), souvent réimprimée. Celle de l'édition Potter est bien meilleure, bien que, pour le *Pédagogue* et les *Stromates*, elle repose sur Hervet.

M. S. a eu à sa disposition les corrections et les remarques inédites de savants et d'amis, notamment celles de Theodor Heyse, qui préparait une édition, de Eduard Hiller, de J. Bernays, de M. Joseph B. Mayor. Tous ces secours donnent à la nouvelle édition une valeur durable. La découverte d'un manuscrit indépendant du Paris. 451 pourrait seule modifier un peu profondément l'état du texte. On peut le considérer comme fixé pour longtemps. Un double apparat présente les citations et allusions de Clément et les variantes des manuscrits. Il n'est pas de philologue qui ne sache combien de fragments d'auteurs perdus nous a conservés Clément. L'identification des citations et leur référence aux éditions modernes n'ont pas dû être la tâche la moins longue de M. S. A ce seul titre, son œuvre marque un progrès au moins aussi grand que celle de Potter sur celle de Sylburg. Les variantes orthographiques ont été omises, pour la plupart, dans l'apparat critique; une étude sur l'orthographe des manuscrits, placée dans l'introduction, les remplace avec avantage.

Les scolies sont éditées à la fin et accompagnées de tables particulières. Jusqu'ici elles n'étaient connues que par les éditions insuffisantes de Klotz et de Dindorf. Pour la première fois, se trouvent distinguées celles qu'a copiées Baanès et celles d'Arétas.

L'introduction de ce volume traite de toutes les œuvres de Clément et s'ouvre par une longue liste de *testimonia*. Je n'en ai fait connaître que la partie relative au *Protreptique* et au *Pédagogue*. Puisque M. Stählin a pu écrire une introduction générale, la suite de l'édition doit être en bonne voie; on annonce les *Stromates* comme à l'impression. Nous souhaitons vivement que les occupations du savant éditeur lui laissent assez de loisir pour terminer sa tâche sans trop tarder [1].

Paul Lejay.

---

1. M. Stählin a fait effort pour rendre l'usage de son édition commode et rapide. Ses indications sont généralement exactes et complètes. Cependant la liste des pp. xxiv-xxv n'indique pas la date des manuscrits, sauf pour un. La cote « Mut. III D 7 » pourra embarrasser; il faut chercher dans une incidente le nom de Modène, p. xxvii. Le lecteur doit aussi savoir que Jérôme Commelin est un imprimeur d'Heidelberg (lieu de l'édition Sylburg). Enfin les dates des manuscrits eussent dû être répétées sur la liste de la p. 2. Ce sont des vétilles. Mais il faut penser que le philologue qui consulte Clément n'a pas tous les détails présents à l'esprit, s'il les a jamais eus.

Didymus der Blinde von Alexandria. Von Johannes Leipoldt (*Texte u. Untersuchungen*, N. F. XIV, 3). Leipzig, J. C. Hinrichs, 1905. 148 pp. in-8°. Prix : 5 Mk.

Didyme, né vers 313, mort en 398, perdit la vue à quatre ans. Fermé désormais à toute une partie du monde extérieur, il se livra avec d'autant plus d'ardeur à l'étude et devint, peut-être sous l'épiscopat d'Athanase, le chef de l'école catéchétique d'Alexandrie. Ascète, il eut surtout des ascètes pour disciples, Ammonius, Palladius, Jérôme, Rufin. Son rôle et ses écrits, jugés d'abord favorablement, furent ensuite condamnés comme entachés d'origénisme.

M. Leipoldt passe en revue ses œuvres. Voici les conclusions de cette enquête qui peuvent modifier les données courantes. A la suite de M. Holl, M. L. lui attribue le traité contre Arius et Sabellius mis sous le nom de Grégoire de Nysse (*P. G.*, XLV, 1281). Cette attribution est importante ; le traité devient un des plus anciens ouvrages de Didyme et il contient pour la première fois la formule : μία οὐσία, τρεῖς ὑποστάσεις. Le *De spiritu sancto* est connu par une traduction de saint Jérôme, généralement fidèle, sauf pour la terminologie trinitaire. Les deux livres du Pseudo-Athanase contre Apollinaire ne sont pas de Didyme, comme l'a cru Dräseke, ni d'Ambroise d'Alexandrie. Leur rhétorique diffère trop du langage simple et négligé de Didyme. Les livres IV et V contre Eunomius, mis au compte de Basile, ne sont ni d'Apollinaire (Dräseke) ni de Didyme (Funk). C'est une macédoine où peuvent se trouver des morceaux, plus ou moins intacts, de Didyme et même d'Athanase.

M. L. attribue beaucoup d'influence à l'infirmité de Didyme sur son caractère et sa théologie. Didyme est placide et circonspect. Ses discussions ont un ton académique et, à le lire, on ne se douterait guère que le sang coule dans les rues d'Alexandrie à propos de la Trinité. Pas de personnalités déplaisantes, à peine quelque petite injure, bien pâle en regard de ce que les théologiens échangent journellement. Il écrit mal et méprise la rhétorique, en bon moine. Dans un passage, il s'échappe et condamne le mariage ; péché tout à fait certain avant le Christ, le mariage, même après le Christ, est un péché en comparaison de la virginité, qui est divine. Il n'est sorti de sa réserve habituelle que sous l'influence de sa conception morale. Il est tout prêt de condamner la matière et le corps.

Les deux traits distinctifs de sa physionomie, d'après M. L., sont l'origénisme et le néonicénisme. Didyme est platonicien surtout à travers Origène. Il accepte quelques-unes des idées les plus risquées de son maître. Cependant il les prend comme au hasard, sans logique et sans suite. Les contradictions ne l'embarrassent pas. A ces vues

décousues, il manque la concentration et la systématisation. Seules, la fermeté de l'esprit et la ténacité de la volonté pourraient les donner. Mais Didyme manque de consistance. Didyme est aveugle.

La nouvelle orthodoxie nicéenne comporte certaines retouches et une terminologie que l'on trouve chez les Cappadociens. La formule citée plus haut, μία οὐσία, τρεῖς ὑποστάσεις, est caractéristique de cette évolution. Didyme a subi l'influence des Cappadociens. Mais il est le premier à énoncer cet aphorisme. Il n'a probablement fait que réduire en théorème les idées nouvelles qui flottaient dans l'air ambiant.

La théologie de Didyme n'est pas exempte d'influences païennes. Il est monothéiste, mais à un moindre degré que plusieurs de ses contemporains. Il est favorable aux dévotions populaires, au culte des anges, dont il nous dit que les chapelles sont parsemées dans la ville et la campagne ; au culte de Marie, qu'il appelle souvent θεοτόκος, ἀειπαρθένος, avec Athanase d'ailleurs.

Didyme est un théologien de transition : transition entre les deux orthodoxies nicéennes, transition entre la christologie anti-apollinariste et la christologie de Cyrille d'Alexandrie. Il n'est donc pas toujours aisé de déterminer sa pensée, qui passe d'un terme à l'autre. Son infirmité semblait l'avoir prédestiné à ce rôle crépusculaire.

Telle est l'idée que M. L. nous donne de son héros. Elle est certainement cohérente et précise dans son incertitude. Peut-être est-il bien hardi de vouloir attribuer définitivement certaines œuvres à un penseur et à un écrivain aussi intermédiaire, et toute la thèse croule si on ne le fait pas. Parmi les discussions du livre, il faut surtout signaler celle de la doctrine trinitaire et des formules de cette doctrine. C'est un travail remarquable et que personne ne devra négliger. Mais la dissertation de M. Bethune-Baker sur l'homoousios et les discussions qui ont suivi sont entièrement ignorées [1].

Il n'y a pas d'index.

Paul Lejay.

Les grands écrivains français. Calvin, par A. Bossert. Paris, Hachette, 1906, 222 p. in-18. Portrait. (Prix : 2 fr.).

Dans ce volume de deux cents pages, M. Bossert nous offre une biographie, un peu résumée, mais suffisante en somme, d'un homme qui, par ses actes et par ses écrits, exerça l'influence la plus marquée

---

1. P. 98, M. L. cite Alexandre d'Alexandrie (dans Théodoret, *Hist. eccl.*, I, 4, 15) et insiste sur le « son polythéiste » de l'expression πράγματα δύο appliquée au Père et au Fils. Cf. Tertullien, *Adu. Prax.*, vii, viii, xiii.

sur les esprits de son temps, et dont la mentalité s'est imposée aux générations suivantes, longtemps encore après sa mort. Ceux-là même qui le combattent avec le plus de vigueur, sont obligés de reconnaître aujourd'hui sa haute valeur intellectuelle et morale ; d'ailleurs l'étude de la vie et des œuvres de Calvin se recommande, en dehors de toute controverse théologique, à tous ceux qui s'intéressent au développement de la langue et de la littérature française vers le milieu du XVI[e] siècle.

Ce qui nous a particulièrement plu dans ce nouveau volume de la série des *Grands écrivains*, c'est la prudence avec laquelle M. Bossert, surtout en racontant la première partie de l'existence du futur réformateur, a su se dégager de mainte tradition ancienne ou nouvelle [1], ne donnant que des faits certains — et nous n'en connaissons pas beaucoup de tels — sans se laisser aller à des développements, plausibles peut-être, mais nullement établis, sur la jeunesse de l'humaniste picard, sur ses études à Bourges et Orléans, etc. Une quarantaine de pages lui ont suffi pour retracer tout le développement de Calvin jusqu'à la publication de l'*Institution chrestienne* en 1535. C'est bien peu de chose, quand on compare ces quelques feuillets au monumental in-quarto consacré par M. E. Doumergue [2] à ces premières phases, obscures ou à peu près inconnues de la vie de Calvin. Et cependant il ne manque dans ce résumé rien d'essentiel ; tout ce qu'on sait de positif sur le futur chef de la Réforme à Genève, avant son arrivée dans cette ville, s'y rencontre en un tableau raccourci, mais suffisant pour juger l'homme et son œuvre.

On sera également frappé de la façon lucide et généralement équitable dont M. B. a posé et traité les questions, souvent délicates, qui surgissent naturellement dans la seconde partie de cette esquisse biographique, soit qu'il nous offre le tableau de la vie publique de Calvin, soit qu'il raconte les nombreux procès politico-religieux qui ensanglantèrent alors la cité du Léman, les affaires de Gruet, de Bolsec, de Perrin, de Gentilis, et de Michel Servet. M. B. a gardé de ses premières études la connaissance des problèmes théologiques, tout en se dépouillant — s'il en fut atteint jamais — de la terrible *rabies theologica* (ou *antitheologica*) qui distinguait éminemment les grands controversistes du XVI[e] siècle, et qui se retrouve encore de nos jours chez bon nombre de leurs disciples de tous les camps, orthodoxes, hétérodoxes ou libres-penseurs. Aussi comprend-il les polémiques du temps et sait-il les exposer — très en résumé, bien entendu —

1. Signalons en particulier la façon dont il s'exprime (p. 21) sur l'influence, trop exagérée de nos jours, que Lefebvre d'Etaples aurait exercée sur Calvin.

2. Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps, par E. Doumergue, professeur à la Faculté de Montauban, Lausanne, Georg, 1899-1905, in-4°. Les tomes I-III de ce grand ouvrage, magnifiquement illustré, ont paru. L'auteur n'en est encore arrivé qu'au second retour de Calvin à Genève, en 1542.

d'une manière impartiale, sans s'y mêler lui-même. Il a d'ailleurs suivi partout les meilleurs guides, Amédée Roget, Abel Lefranc, Kampschulte, Cornelius, M. Doumergue; il a tout au moins feuilleté les cinquante-neuf volumes des *Opera Calvini*, édités de 1860 à 1900, par les professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg, s'il ne les a lus d'un bout à l'autre [1], et il donne en tout cas une idée très suffisante des principaux écrits du réformateur au public non théologique auquel la collection des *Grands écrivains* est destinée. On ne peut que l'approuver, par exemple, quand il affirme contre M. Doumergue, que le *Commentaire sur le traité de la clémence* de Sénèque, pure œuvre d'humanisme, ne montre encore en rien la *régénération* religieuse du futur dogmaticien. Pour ce qui est du style, M. B. d'accord d'ailleurs avec la plupart des critiques autorisés contemporains, assigne à Calvin, « le moins latinisant des grands prosateurs de la Renaissance », un rang très élevé dans notre littérature; « au point de vue du développement de la langue, il sort de la suite chronologique et se place immédiatement avant Pascal » (p. 213). L'appréciation générale de l'homme et de son œuvre est historiquement impartiale; M. B. a bien fait voir que c'est par la force des choses, par l'ascendant naturel de son génie, que Calvin se trouva, entre 1550 et 1560, « investi d'une sorte d'apostolat universel dans les contrées de l'Occident » (p. 185) et non pas par un effort d'ambition égoïste et démesurée, comme certains le répètent encore aujourd'hui. Si sur certaines questions de détail nous différons d'avis, ce n'est que sur des points très secondaires [2] et nous ne croyons pouvoir mieux montrer, en terminant, dans quel esprit de largeur est écrit ce petit volume qu'en citant ce que dit l'auteur à propos du procès de Servet : « aux yeux de l'humanité, ce qui distingue le martyr, quel que soit la cause pour laquelle il se dévoue, c'est l'héroïsme d'une conviction qui va jusqu'au sacrifice de la vie. L'erreur a ses martyrs comme la vérité, l'une et l'autre ont aussi leurs persécuteurs » (p. 172 [3]).

R.

---

1. Nous regrettons que le nom du dernier des éditeurs de Strasbourg, de celui-là même qui a compilé avec tant de zèle et de patience la *Bibliographia Calviniana*, mentionnée à la page 222, M. Alfred Erichson, soit resté dans le casier du compositeur.

2. Ainsi c'est trop peu de consacrer *trois lignes* au rôle que joua Calvin aux diètes et aux conférences de Haguenau, Worms et Ratisbonne, puisque ces voyages lui valurent l'amitié de Mélanchthon et une connaissance assez approfondie de l'Allemagne protestante d'alors.

3. P. 176, lire *Picheral* pour *Picherat*.

Episodes de la Guerre de Trente Ans. Le cardinal de La Valette, lieutenant général des armées du Roi, 1635-1639, par le vicomte de Noailles. Paris, Perrin et Comp. 1906, III, 618 p. in-8°, avec cartes et plans. Prix : 7 fr. 50.

On ne peut qu'approuver le projet de M. de Noailles de nous donner une biographie quelque peu détaillée de ce cardinal de la Valette, que la faveur de Louis XIII et la protection de Richelieu mirent à la tête des armées royales, pendant une série d'années de la guerre de Trente Ans. Louis de Nogaret, troisième fils du duc d'Epernon, le fameux mignon de Henri III, fut, il est vrai, un assez singulier archevêque et prince de l'Église, et certainement il a plus fréquenté les camps et les boudoirs que les cathédrales; mais c'était une personnalité intelligente et agissante, qui avait eu de bonne heure le goût des questions militaires [1], et qui ne fit pas trop mauvaise figure sur les champs de bataille, d'où le sort le fit disparaître d'ailleurs avant le moment où se révèlent Turenne et Condé. L'auteur a fait des recherches consciencieuses sur la matière choisie, soit aux Archives étrangères, soit à la Bibliothèque nationale, il a dépouillé soigneusement les mémoires du temps [2]; il est moins bien au courant de la littérature étrangère afférente à son sujet. Ainsi, sur Bernard de Weimar il ne connaît en allemand que l'ouvrage de Roese, (qu'il appelle toujours *Rose*) et semble ignorer les deux volumes bien plus récents de M. Gustave Droysen.

Ce qui manque surtout à l'auteur, c'est une orientation plus précise sur *l'histoire générale* de l'époque; dès qu'il quitte les traces directes de son héros, on voit qu'il n'est plus très documenté; rien que dans les vingt premières pages de son récit, on relève toute une série de ces petites erreurs de détail qui trahissent, pour des yeux exercés, l'absence de connaissances exactes sur les hommes et les choses du temps [3]. Une autre remarque, d'ordre plus général, qu'on ne peut

1. C'est d'ailleurs une question très délicate à trancher, que celle des talents militaires de La Valette et je ne me sens pas assez compétent pour le faire. Aussi longtemps qu'il est associé à Bernard de Weimar, il passe à la cour pour un bon général; une fois séparé de lui, à l'armée de Flandre, « son étoile pâlissait réellement », de l'aveu de son biographe (p. 352), et comme cette éclipse continue en Italie, qu'il ne peut y sauver ni Verceil, ni Turin, il est permis de croire que son entrain très réel n'avait pu paraître du génie stratégique que grâce à l'appui du prince saxon, qui fut, sans conteste, un manœuvrier habile.

2. On aurait désiré rencontrer, à ce propos, un paragraphe spécial d'appréciation raisonnée sur la valeur des *Mémoires du cardinal de la Valette*, publiés, dès 1772, à Paris, chez Gobet et rédigés par J. Talon, son secrétaire, plus tard conseiller d'État, et finalement prêtre de l'Oratoire, en 2 vol., petit in-8°.

3. Ainsi, dès la p. 1., à propos de la petite armée de Gustave-Adolphe, débarquant en Poméranie on nous parle d'une « colossale invasion ». — P. 3, l'auteur nous donne une singulière caractéristique de l'Électeur palatin Frédéric V, qu'il appelle « un bon homme État » et un « ardent conjuré », épithètes bizarres pour

s'empêcher de formuler, c'est celle que provoque une note de la page III : « Les noms propres du corps de l'ouvrage ont été inscrits *tels qu'ils ont été trouvés aux Archives et dans les ouvrages du temps.* » Assurément on fait bien de respecter, en général, les textes documentaires (sauf bien entendu, à corriger en note les fautes commises par l'ignorance ou la légéreté des siècles antérieurs) ; mais on risquerait de perpétuer indéfiniment les bêtises de ses devanciers en adhérant sans restriction à des principes pareils, et il est absurde d'écrire par exemple de propos délibéré, *Freysingne* pour *Freysingen* (p. 125) ou *Vittersein* pour *Wittersheim* (p. 159), ou *Weteranie* pour *Wetteravie* (p. 232), ou *Mulheim* pour *Mullenheim* (p. 263) [1] ? Ce qui est surtout regrettable, c'est que l'auteur, pour une foule de noms de localités d'Alsace et de Lorraine, qui ont des formes françaises parfaitement connues, et qu'on trouve dans tout dictionnaire topographique spécial, voire même dans les dictionnaires de géographie universelle, ait adopté les formes et terminaisons allemandes, remises officiellement en usage depuis l'annexion. On ne s'explique absolument pas pourquoi M. de Noailles écrit *Moehringen* pour *Morhange*, *Freimingen* pour *Freyming*, *Tetingen* pour *Teting*, *Gebweiler et Ruffach* pour *Guebwiller* et *Rouffach*, le *Hohbar* au lieu de *Haut-Barr*, *Obernheim* et *Niedernheim* au lieu d'*Obernai* et de *Nidernai*, *Steinburg* pour *Steinbourg*, etc., etc. [2].

Après avoir signalé en toute franchise certaines défectuosités de l'ouvrage, nous tenons cependant à répéter en terminant, que c'est une contribution utile à l'histoire de la participation de notre pays à la guerre de Trente Ans. L'auteur s'est bien gardé de trop exalter son héros ; il nous le montre « hautain, avide, ambitieux, de mœurs trop

---

ce prince médiocre et phlegmatique. On nous apprend « qu'il avait embrassé la Réforme », alors que sa maison professait les doctrines nouvelles depuis plusieurs générations. — P. 9, on confond *Halle* et *Hall* en Souabe. Au lieu *d'Erfurt*, on écrit *Etford*. — P. 11 il est dit que le roi de Suède fit célébrer le « culte réformé » à Augsbourg, et qu'il le professait lui-même, alors que tout le monde sait que Gustave-Adolphe était luthérien. — P. 12, l'auteur se pose la question : « savait-il (G. A.) au juste lui-même ce qu'il voulait ? » Cela est bien probable, car le roi était un prince ambitieux, opiniâtre et qui voyait les choses de loin ; seulement il n'a pas jugé à propos de nous faire la confidence de ses pensées de derrière la tête, masquant son jeu jusqu'à ce que la partie lui semblât gagnée. — P. 20. On ne peut pas dire que Wallenstein « envahit » la Bohême, après Lützen, puisqu'il s'y retira, et que, d'ailleurs, c'était une possession héréditaire de la maison d'Autriche. — P. 32, on voit figurer, au lieu de la *Bergstrasse, le Bergstraat*, comme si l'on parlait hollandais au cœur de l'Allemagne. — etc.

1. Le « sieur de *Ponica* » (p. 228) est l'agent de Bernard de Weimar, M. de *Ponikau*.

2. D'autres *cacographies* proviennent d'erreurs géographiques ; ainsi p. 239, on a confondu le château du *Honack* avec le *Honeck*, qui est une haute montagne. P. 212. *Haubondange* (aujourd'hui officiellement *Habudingen*) devrait se lire *Haboudange*.

légères [1] » (p. 107) ; il ne le surfait pas aux dépens de Bernard de Weimar, dont il apprécie assez équitablement la situation vis-à-vis de la France (p. 169), encore qu'il l'appelle à l'occasion un prince « ennuyeux ». Il ne semble revendiquer en définitive pour le cardinal de la Valette que l'éloge, très conditionnel, accordé déjà par le duc d'Aumale, qui l'appelait « l'un des moins malheureux, un des moins médiocres généraux de l'époque [2] », et malgré l'insuccès de ses dernières campagnes, on ne le refusera pas sans doute au prélat qui mourait à Rivoli, en septembre 1639, à peine âgé de quarante-cinq ans, assez à temps à temps pour éviter la disgrâce royale, mais non pas celle du pape Urbain VIII, qui, pour des motifs politiques, bien entendu, refusa de dire pour lui la messe habituellement célébrée pour chaque défunt du Sacré Collège, et marqua de la sorte sa rancune jusqu'au delà de la tombe [3].

R.

Les origines de la Russie moderne. La crise révolutionnaire, 1585-1614; par K. Waliszewski. Paris, Plon-Nourrit et Comp., 1906, IV, 501 p. in-8°. Prix : 8 fr.

M. Waliszewski a rédigé son *Histoire de Russie* d'une façon quelque peu extraordinaire. Il a débuté par Catherine II, a remonté d'un bond jusqu'à Pierre-le-Grand, redescendant à ses successeurs, dans l'*Héritage de Pierre-le-Grand;* puis, dans la *Dernière des Romanow*, nous avons eu l'histoire du règne d'Elisabeth, après quoi l'auteur nous a ramenés aux origines même de la Russie moderne, par sa monographie sur Ivan le Terrible. C'est la suite de ce dernier ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui, dans le tableau de la crise révolutionnaire qui vit sombrer, vers la fin du XVIe siècle, la dynastie de Rurik. Les précédents volumes de M. W. ont tous eu du succès; quelques-uns sont arrivés déjà à une quinzième édition, ce qui est fort beau pour des ouvrages historiques assez volumineux. Le talent très réel du narrateur, le piquant des anecdotes dont il sait entremêler les parties plus sévères de son récit, expliquent d'ailleurs un résultat aussi satisfaisant pour l'auteur. De plus, les sujets russes jouissent de la vogue, à l'heure présente, plus que jamais, et le grand public français n'a pas un choix si considérable d'ouvrages bien faits et

---

3. Le *trop* est d'un joli euphémisme quand on se remémore les galanteries du personnage. Il est vrai qu'on était alors d'une indulgence étonnante pour les grands !

1. Histoire des princes de Condé, III, p. 401.

2. On ne s'explique pas très bien, dans ce livre écrit avec un louable effort d'impartialité, certains échos des luttes brûlantes d'aujourd'hui, comme par exemple à la page 131, la sortie contre « la persécution haineuse qui consiste à chasser le prêtre de partout ».

récents sur la Russie à sa disposition qu'il ne saisisse avec une curiosité empressée l'occasion d'étudier, sous la conduite d'un guide aussi amène, ces *temps des troubles*. C'est ainsi qu'on appelle la période trentenaire, qui s'étend de 1584 à 1614, et qui rappelle singulièrement la tempête révolutionnaire déchaînée dans un pays qui, hier, encore, semblait à jamais rivé dans les chaînes de l'autocratie. On voudra comparer les émeutes et les massacres du XVII[e] siècle avec ceux du XX[e], et l'on constatera sans peine que la férocité des adversaires d'alors et d'aujourd'hui est à peu près la même, ce qui n'a rien d'étonnant, l'éducation politique et morale des populations n'ayant guère fait de progrès dans les trois siècles les plus récents du passé de l'Europe orientale.

Le livre de M. W. s'occupe surtout de l'extinction de la dynastie de Rurik, quand après Ivan, son fils Féodor occupe le trône, dirigé par son favori tout-puissant, Boris Godounow, devenu son beau-frère. Un frère cadet du malencontreux souverain, un enfant de sept ans, Dmitri, disparaît alors à Ouglitsch, où on l'élevait, le 15 mai 1591, assassiné, selon les uns, se blessant mortellement lui-même, en jouant maladroitement avec un couteau, selon la légende officielle, qui l'a promu bientôt après au rang des saints nationaux. Selon d'autres enfin, Godounow n'est pas coupable d'un assassinat, mais ses adversaires, le craignant, ont profité d'une histoire de blessure, plus ou moins authentique, pour faire disparaître eux-mêmes l'enfant et mettre ainsi l'espoir de la dynastie à l'abri de tentatives de meurtre futures; c'est un cadavre d'enfant quelconque, et non celui de Dmitri, qui fut après la canonisation solennelle, présenté à la vénération des fidèles. Quoiqu'il en soit, ce fut Boris Godounow qui profita de cette disparition quand Féodor eut fermé les yeux, sans désigner son successeur, en janvier 1598. Acclamé, sinon par le peuple, du moins par le *Sobor*, réunion des hauts fonctionnaires sous la présidence du patriarche, il réussit d'abord à faire accepter son autorité; mais, dès 1603, des insurrections éclatent en Ukraine et c'est alors qu'on voit surgir aussi un jeune moine inconnu, le revenant d'Ouglitch. Le roi Sigismond de Pologne l'appuie, pour s'en faire un « instrument de règne »; il le fiance avec Marie Mniszech, la fille d'un riche magnat, et l'envoie à Moscou (juin 1605), où Boris vient de mourir d'une hémorrhagie, qui peut-être fut un assassinat. Dmitri entre en vainqueur dans la Ville Sainte, se débarrasse par le meurtre de Fédor, fils de Boris, qui avait été proclamé son successeur, fait violence à la sœur de son rival qu'il oblige à devenir sa maîtresse, puis célèbre avec pompe son mariage avec Maryna Mniszech, à Cracovie, en novembre 1605. Son règne est fort court; une réaction nationale et spécialement anticatholique se poursuit dans les rangs des boyards et du peuple; dès mai 1606, le jeune souverain (M. W. penche à croire que ce *premier* Démétrius fut le prince disparu authentique, encore qu'on ne puisse

le démontrer absolument) est assommé par la foule en délire, et Vasili Chouiski est élu tsar par les boyards assemblés. Mais le peuple des campagnes n'admet pas cette disparition subite; sous l'attraction du merveilleux, avec le concours intéressé de la Pologne, Dmitri ressuscite une fois de plus; sa veuve Maryna finit par reconnaître le *revenant*, après bien des hésitations et des repentirs pourtant; Chouiski se voit obligé de prendre le froc pour sauver sa tête; les escadrons polonais apparaissent, une fois de plus, à Moscou. Mais ce second prétendant, quel qu'ait été son vrai nom, disparaît à son tour, expulsé de sa capitale, puis assassiné par les Tartares, en décembre 1610; et le grand soulèvement national et religieux de 1611 chasse la garnison étrangère du Kremlin, puis, après de nouvelles agitations, le Sobor de février 1613 appelle à régner Michel Romanow, qui est couronné à la cathédrale de l'Assomption, le 11 juillet de la même année. Ce fut la fin de l' « ère des troubles » et le point de départ d'une époque nouvelle pour la Russie qui avait vécu absolument en dehors de l'Europe civilisée d'alors.

Tel est le résumé sommaire de ce vaste chapitre d'histoire, très brillamment traité par M. W. Inutile de louer le talent de l'écrivain, la vivacité du coloris de ses tableaux, la finesse des portraits de ses principaux personnages, etc. Ses mérites sont connus; ses défauts aussi. Comme toujours, c'est moins l'histoire du peuple dans son ensemble, les grands mouvements généraux, mais plutôt l'histoire de la classe dirigeante, qu'il nous met sous les yeux. Nous aurions aussi voulu qu'il mît un peu plus de netteté et de fermeté dans ses conclusions relatives aux vrais ou aux faux Démétrius [1]. Après avoir étudié si longuement un sujet, délicat et difficile, je l'accorde, il semble qu'on pourrait arriver à des conclusions plus précises sur les destinées du petit prince qui disparut d'Ouglitsch en 1591 ou qui y mourut [2].

E.

Henri Dehérain, **L'expansion des Boërs au XIXe siècle.** Paris, Hachette, 1905, 420 p, 8 cartes.

M. D. s'est proposé d'étudier, non seulement l'expansion des Boers dans leur habitat, mais surtout l'origine de la « nationalité boer ».

---

1. En somme, il ne se prononce *catégoriquement* que contre une des nombreuses hypothèses de l'histoire des Démétrius, celle qui identifie le premier d'entre eux avec le moine Grischka Otrépiew. Pour le second, massacré en 1610, on peut, je crois, le qualifier d'imposteur, avec une certitude presque complète.

2. Ceux qui seraient désireux d'examiner par eux-mêmes, plus en détail, les arguments, pour et contre, sur ce problème historique, trouveront dans le livre de M. D. une *bibliographie* très complète de la matière.

C'est en effet un curieux problème. Cette nationalité aurait-elle pris corps et âme si ceux qui la représentent n'avaient été refoulés sur un territoire vierge de toute occupation européenne, et dotés — en une certaine mesure malgré eux — de l'indépendance politique? En tous cas, le phénomène aura été de courte apparition : les États boërs ont cessé d'exister, et la nationalité sera fatalement absorbée dans un groupe ethnique plus jeune, plus vivace, plus noble, l'afrikander.

Ce bref épisode de la colonisation de l'Afrique australe, — il embrasse de 20 à 30 ans, — ce drame, M. D. l'a raconté avec une impartialité méritoire. Il a puisé aux sources originales et les plus sûres, tout en remarquant que les Boërs n'ont pas laissé de documents sur leurs affaires, ni archives, ni écrits polémiques. N'ont-il point trouvé d'avocats parmi leurs congénères d'Europe?

En réalité, au moment où s'ouvre cette histoire, le lien moral des Boers avec l'Europe est rompu. En 1806, les Anglais se rendent maîtres du Cap, pour rester maîtres de la route des Indes. Au bout de 30 ans, les fermiers d'origine hollandaise avec quelques mélanges de sang huguenot, s'ébranlent hors du territoire britannique. Assurément la domination anglaise les avait exclus de la vie publique en brisant leurs institutions libres et leurs cadres, les *hemraden*, le *burghersenat*, le *landroste*; ces froissements provoquèrent quelques échauffourées comme celle de Slachters Nek, mais non point un exode en masse. Ce n'est point à l'administration, à l'autorité temporelle que les Boërs en eurent; c'est aux autorités spirituelles, aux Missionnaires. La querelle ne fut pas d'ordre religieux; rien qui rappelle les controverses de secte. Les Missionnaires — ceux de la Société de Londres notamment — protégeaient les indigènes et prêchaient l'abolition de l'esclavage. Cette mesure, édictée en 1833, lésa les intérêts des fermiers; et, conséquence plus grave, les laissa en proie aux brigandages des Cafres, clients des Missions. L'irruption des Cafres en 1834-5 fut, selon M. D., la principale cause de l'émigration. Bien que le gouvernement colonial ait envoyé des troupes au secours des colons, l'opinion anglaise, travaillée par les Missionnaires, applaudissait aux infortunes des Boërs, et le chef du *Colonial office* justifiait les attentats des Cafres comme des représailles méritées. Les Anglais jouaient un jeu dangereux pour eux-mêmes à surexciter les noirs, à les lancer contre les blancs. Les longues et âpres campagnes qu'ils eurent à mener contre les Zoulous et autres tribus furent la rançon de cette erreur. M. D. montre — et c'est une des parties les plus neuves de son récit — comment se fortifia l'organisation militaire, comment se développèrent les ambitions de ces noirs, soutenus et flattés tant par les agents anglais que par les Missionnaires.

Les Boërs se dispersèrent en plusieurs bandes : l'une, sous Pieter Retief, descendit par les Drakensbergen sur le Natal; elle s'éparpilla dans des fermes tout en créant un lien fédératif sous le nom d'Asso-

ciation Sud Africaine (1838). Les Anglais ne tolérèrent pas ce qu'ils considéraient comme une usurpation : Sir G. Napier vint débusquer les Boërs qui remontèrent sur leurs chariots, à la recherche de terres libres. Le Natal fut annexé au Cap ; bienfait pour ce beau pays, que les éleveurs boërs auraient stérilisé.

D'autres bandes, s'étant répandues entre les fleuves Orange, Vaal et Limpopo, conquirent le sol sur les Griquas ou Bastards et se groupèrent en minuscules républiques de familles ou de clans, Lydenburg, Utrecht, Zutpansberg. Les Anglais les pourchassèrent, et Pretorius eut à défendre contre eux les centres les plus importants, Winburg et Bloemfontein (1848). Mais plus que ces démonstrations militaires, les tendances alors régnantes en Angleterre favorisèrent l'autonomie des Boërs : Cobden, John Bright, Rogers s'élevaient contre l'expansion coloniale indéfinie, contre les idées impérialistes. Ajoutez que le Cap était tombé en discrédit : déjà s'annonçait la fortune de la voie de Suez. On résolut donc d'abandonner les fermiers émigrants à leur sort, de les laisser se débrouiller avec les pillards et vagabonds noirs. La Convention de la Sud River (17 janvier 1852) les affranchit de la souveraineté britannique, incident qui passa inaperçu dans les fastes coloniaux et que l'*Annual Register* de 1852 ne mentionna même point. La République Sud-Africaine ne se constitua pourtant qu'au bout de 8 années, tant l'union fut laborieuse entre les petites individualités. Les Boërs de l'Orange reçurent aussi licence de s'organiser à leur gré.

En somme l'Angleterre se désintéressa de ces rustres, grossiers, sales, voleurs de bestiaux, voleurs d'enfants, bourreaux des noirs, exemplaires d'Européens assauvagis. Sans partager ces préjugés de *gentlemen*, on doit se demander si les Boërs ont été dans l'Afrique australe des agents de civilisation. La réponse ne pourra être affirmative. A tout prendre, ces éleveurs du *veld* rappellent les pasteurs nomades de l'Afrique du Nord, vivant comme eux dans des *gourbis*, hostiles à tout progrès, avec une vie intellectuelle et morale tout entière figée dans le Livre, ici la Bible, là-bas le Coran. Et quand les Boërs s'européanisèrent plus récemment au contact des *uitlander*, ce ne fut pas tout profit pour eux.

B. AUERBACH.

La transformation de la puissance publique, Les syndicats de fonctionnaires, par Maxime LEROY, 1 vol. in-8°. 1-287 p. Giard et Brière, éd. 1906.

On pouvait penser que la philosophie politique avait épuisé toutes les conceptions ou définitions de l'État : en voici une nouvelle qui a germé dans un certain nombre d'esprits, et qu'il est intéressant de

signaler. Presque toujours en France les mouvements politiques, qui sont des mouvements de puissance, s'abritent sous des formules de caractère métaphysique qui leur donnent un aspect de profondeur rénovatrice. Il en a été ainsi par exemple du « contrat social » et de la souveraineté du peuple. Le mouvement syndical, qui devrait être un pur groupement d'intérêts économiques, est en train de se bâtir à lui-même une façade philosophique de grande allure, avec la prétention de loger derrière cette façade toute l'activité de l'État. Non seulement la « Confédération du travail » s'y emploie, ce qui serait naturel : mais des publicistes qui n'ont pas de rôle actif dans cette organisation ouvrière cherchent à répandre l'idée nouvelle : et cette idée c'est que l'État doit être tout, mais que l'État sera transformé par le syndicalisme, que l'État sera une confédération du travail agrandie, ce qui conservera les avantages de l'action de l'État, tout en supprimant les inconvénients de l'action de l'État. Voilà une merveilleuse panacée.

« En se développant contre l'État, puissance régalienne, écrit M. Maxime Leroy, le fédéralisme autarchique substituera à ses méthodes des méthodes de liberté et de compétence, fermement maintenues par l'égalité économique. A un moment de cette évolution, la tradition cèdera : alors il n'y aura plus d'État au sens où nous l'entendons, adossé à une tradition plusieurs fois séculaire de monarchie : il y aura un *gouvernement* professionnel du type de celui qu'a prévu Proudhon à la fin de la carrière, pour la plus grande liberté des hommes, enfin égaux en qualité de producteurs, ne dépendant les uns des autres que par les seuls liens de la technique. « C'est ce que l'auteur appelle « l'ordre fédéraliste ». « La classe ouvrière est organisée en fédération. Désormais on peut dire que celle-ci est aussi naturelle à la classe ouvrière que la centralisation l'est à la classe bourgeoise... Son maximum de puissance, la classe ouvrière l'a dans sa Confédération générale du travail, qui vit surtout pendant quelques heures de Congrès tous les deux ans... Rien n'est moins arbitraire que cette organisation fédéraliste : toute l'impulsion est donnée, non par des comités directeurs, des délégués, mais par le bas, par l'assemblée générale de chaque syndicat dont les délibérations sont transmises par mandataires à des congrès fédéraux et confédéraux dont les décisions ne sont, en principe, prises qu'*ad referendum*... Ce fédéralisme c'est dans un certain sens une démocratie; mais à la différence de nos démocraties politiques, la liberté y est attentivement maintenue par l'action directe de chaque individu... »

Jusqu'à quel point ces affirmations de l'auteur sont d'accord avec les faits syndicaux réels, ni s'il y a une direction possible des collectivités humaines dans ces conditions, ce n'est pas ici le lieu de le rechercher ni de le discuter. J'ai voulu seulement signaler son point de vue. Il serait injuste de laisser croire que son livre est tout entier consacré

a l'exposition de cette conception nouvelle et paradoxale de l'État. A côté du sociologue quelque peu nuageux, il y a chez lui un juriste hardi, mais aiguisé qui examine avec soin les rapports de subordination réciproque des fonctionnaires et du gouvernement et qui en tire des vues ingénieuses sur le fonctionnement réel de la machine politique : dépendance de situation des fonctionnaires, dépendance effective du Parlement, qui, comme le dit bien M. L., retire la monnaie de sa pièce, c'est-à-dire recueille les fruits de sa perpétuelle ingérence dans les nominations et l'avancement. Pour résister aux passe droits et aux autres abus qui en résultent, M. L. ne voit pas d'autres remèdes, dans l'état actuel, que les syndicats de fonctionnaires — qu'il s'efforce d'ailleurs de montrer autorisés par la présente législation (lois de 1884 et de 1901 combinées), — mais il sent bien que les menaces de grève ou les grèves de fonctionnaires c'est la décomposition de l'État ; et il arrive ainsi à changer l'essence même de l'État en le supposant transformé par le syndicalisme : conception dont il ne se dissimule pas d'ailleurs le caractère hypothétique. On voit en présence de quel mouvement de faits et d'idées nous place le livre de M. L., mal composé et parfois mal écrit, mais où l'observateur politique peut puiser beaucoup de notions positives, et le philosophe beaucoup de matière à penser.

Eugène d'Eichthal.

Franz de Jessen. **Manuel historique de la Question du Slesvig**. Copenhague, 1906, gr. 8°. 473 p. avec cartes. Picard et fils.

I

Ce volume, édité avec luxe, est l'œuvre de plusieurs historiens et savants, qui se sont réunis pour donner un exposé complet de la question tant controversée du Slesvig. L'exposé nous paraît fait avec autant de savoir que d'impartialité. Quand cette question non encore définitivement résolue du Slesvig reviendra en discussion, les hommes politiques trouveront là des renseignements statistiques, historiques, démographiques pris aux sources. Ce qui intéressera plus particulièrement les philologues, c'est une première partie, due à la compétence bien connue de M. Wimmer. La question de l'origine et de l'interprétation des runes y est traitée avec une parfaite clarté. Elle est suivie d'un travail de M. J. Steenstrup sur les noms de lieux du Slesvig considérés comme témoignages de l'histoire et de la nationalité du peuple.

M. B.

II

Le présent volume n'est que la traduction d'un manuel publié en 1901, sous le coup des expulsions en masse de sujets danois, aux-

quelles venait de procéder le gouvernement prussien en Slesvig. Le livre n'est donc pas nouveau, mais, la langue danoise étant difficile et peu connue à l'étranger, il n'avait guère été lu qu'en Danemark. M. de Jessen a été heureusement inspiré en le mettant à la portée d'un plus grand public, et il faut l'en féliciter d'autant plus que le manuel n'est pas seulement une œuvre de patriotisme éminemment respectable, mais aussi un monument de science impartiale, dû à la collaboration de professeurs et de savants particulièrement compétents.

Il nous renseigne exactement, et, en beaucoup de points complètement, sur l'histoire du Slesvig depuis les temps les plus reculés, et sur la situation actuelle de sa population, surtout de la population danoise des districts septentrionaux. Après avoir étudié dans les monuments runiques et dans les noms de lieux les premiers vestiges de la nationalité danoise, il raconte les relations du duché de Slesvig avec la couronne danoise ou l'Empire germanique jusqu'à « l'année terrible » (1864). Il insiste avec raison sur le fait que jamais le Slesvig n'a fait partie, comme le Holstein, de l'ancien empire allemand, dont la limite au nord était l'Eider. Les conditions de la paix de Prague de 1866, et, en particulier, l'article V, qui réservait la faculté pour le Slesvig du nord de redevenir danois par un vote librement émis, sont exposés en détail, ainsi que la convention de Vienne du 11 octobre 1878 où l'Autriche releva l'Empereur Guillaume de l'obligation d'exécuter cette clause libérale. La discussion approfondie de la nature du droit d'indigénat et de l'option pour les Slesvigois est fort intéressante, ainsi que l'étude de leur résistance à la politique de germanisation, dans les églises, les écoles et les journaux. Parmi les instruments de lutte les plus efficaces, je mentionne la ligue pour la défense danoise dans le Nord-Slesvig, fondée en 1880. Les nombreuses cartes et les tableaux qui accompagnent le texte, mettent en évidence l'importance au Slesvig de l'élément danois qui souffre depuis quarante ans sous la rude discipline du vainqueur.

Le manuel historique de la question du Slesvig, luxueusement imprimé, orné de gravures instructives et de poétiques vignettes, agréable à regarder en même temps qu'utile à lire, est un des livres les mieux faits pour attirer l'attention sur le sort misérable des Danois du Slesvig, et réveiller les sympathies qui ne leur ont jamais manqué.

Albert Waddington

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 3 décembre — 1906

Mlle Hartleben, Champollion, sa vie et son œuvre. — Jacoby, La mosaïque de Mâdeba. — Pottier, Catalogue des vases du Musée du Louvre, III. — Bang, Les Germains au service de Rome. — A. Luchaire, Innocent III, la papauté et l'Empire. — Brown, Le chevalier au lion. — Ford, Mordre la poussière. — Lettres de Mazarin, p. d'Avenel, IX. — Driault, Napoléon en Italie. — Villiers du Terrage, Rois sans couronne. — Académie des inscriptions.

H. Hartleben, **Champollion, sein Leben und sein Werk, mit einem Titelbild, einer Tafel und 19 in den Text gedruckten Abbildungen.** Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1906, in-8°, 2 vol., xlii-593 et 636 p. — Prix : 37 fr. 50.

Champollion est le premier qui déchiffra les hiéroglyphes avec succès : les Égyptologues le disent et le public les croit sur parole, mais ils ignorent les uns et les autres ce que fut la vie de l'homme et dans quelles conditions il fit sa découverte. Les notices publiées sur lui de son vivant ou après sa mort, par ses amis directs ou par des membres de sa famille, sont très incomplètes : si elles nous renseignent sur les principales manifestations de son activité scientifique, elles ne nous apprennent rien de son caractère ni des épisodes de son existence tourmentée. Il y avait là pourtant une matière admirable, tant pour l'abondance des sources connues que pour l'originalité et pour la certitude des résultats obtenus. Peut-être l'étendue du sujet effraya-t-elle les savants qui furent tentés de le traiter; toujours est-il qu'il fut négligé pendant plus de soixante ans. Une Allemande, Mademoiselle Herminie Hartleben, l'attaqua enfin il y a une douzaine d'années, et elle en a tiré deux gros volumes d'une science très sûre et d'un intérêt soutenu.

En recueillir les éléments n'a pas été mince affaire. Ils étaient dispersés dans vingt lieux différents de France ou d'Italie, et le dépôt qui en contenait le plus, la bibliothèque des Champollions à Vif, était peu accessible à d'autres qu'aux personnes de la famille. Mademoiselle Hartleben a réussi à ouvrir les portes les plus rebelles, et partout où elle est passée, à Figeac, à Grenoble, à Paris, à Turin, à Pise, à Florence, à Rome, lorsque les renseignements écrits lui manquaient, elle s'ingéniait à trouver quelque vieillard qui, dans son enfance, eût aperçu son héros ou qui eût entendu parler de lui par

des personnes qui l'avaient vu et fréquenté. Elle a pu réunir ainsi, à côté des lettres et des mémoires inédits ou imprimés, les restes d'une tradition orale qui était sur le point de disparaître. Que bien des documents lui aient échappé, cela était inévitable et nous en avons la preuve dès à présent, au moins en ce qui concerne les rapports entre Champollion et la poétesse italienne Angelica Palli. Il est probable que l'œuvre de Mademoiselle Hartleben, à mesure qu'elle se répandra, en fera sortir d'autres des archives publiques et privés où ils se cachent. L'attention une fois éveillée ne s'assoupira plus, mais Mademoiselle Hartleben aura le droit de se dire que si beaucoup de faits remontent au jour qu'elle n'avait pas soupçonnés, c'est elle qui en aura suscité l'apparition. Je crois d'ailleurs qu'ils ne changeront rien aux grandes données de son ouvrage. Ils préciseront certains traits anciens d'un tableau qu'elle a tracé ; ils auront de la peine à y ajouter des traits nouveaux.

Jean-François Champollion y est naturellement toujours au premier plan, mais le milieu scientifique et politique dans lequel il se mouvait est rétabli très adroitement autour de lui. C'est d'abord la société littéraire de Grenoble sous le préfet de Napoléon, le célèbre Fourier, et par contraste le Paris scientifique du premier empire, avec ses coryphées Français ou Orientaux, Silvestre de Sacy, Étienne Quatremère, Agoub, Saint-Martin, les uns déjà maîtres de longue date, les autres des élèves qui promettaient des maîtres. A Grenoble, sous la Restauration, Champollion s'affilie aux complots bonapartistes ; il est destitué, relégué, se réfugie en fin de compte à Paris, et, à travers mille obstacles, il poursuit sans relâche la solution du problème qu'il s'est posé, la lecture des inscriptions hiéroglyphiques. Ce sont les années d'apprentissage, années de pauvreté et d'inquiétude, où toujours à la veille de découvrir, il ne découvre rien, mais où il se forge des armes si solides et si efficaces que, le premier obstacle forcé, il peut aller d'un seul élan jusqu'au bout de son idée sans risquer d'échouer au but faute de préparation suffisante. Mademoiselle Hartleben résume les épreuves qu'il subit avant d'en arriver à la *Lettre à Monsieur Dacier*, puis elle raconte très finement comment, la gloire et l'intérêt de la religion aidant, le bonapartiste de 1816 devint sans se rétracter le protégé de Louis XVIII et de Charles X, ses querelles avec des compétiteurs attardés, ses courses à travers l'Europe, sa création du Musée Égyptien au Louvre, son voyage d'exploration en Égypte, enfin, sous Louis-Philippe, sa nomination au Collège de France et sa mort soudaine dans l'instant même que sa fortune était enfin fermement établie. C'est de l'histoire scientifique, exacte dans la forme comme dans le fond, mais sans aridité ni sécheresse : Mademoiselle Hartleben aime son héros, pas assez pour se montrer partiale envers lui, suffisamment pour que la chaleur de son affection pénètre et anime son récit.

J'imagine que, maintenant que Mademoiselle Hartleben nous a donné ses deux volumes, les journées doivent lui paraître longues. Elle aurait un moyen de les remplir sans changer de sujet : ce serait d'entreprendre la publication de la correspondance que Champollion adressait à son frère, de ces lettres interminables qu'on se plaisait à écrire dans le temps que la poste coûtait cher : beaucoup sont d'intérêt médiocre pour nous et peuvent attendre patiemment un éditeur, mais il n'en est pas de même de celles qui datent de ses longs séjours en Italie et en Égypte. Les lettres d'Italie sont presque inconnues, car Champollion-Figeac n'en a inséré que quelques fragments au *Bulletin Férussac* : elles forment pourtant un ensemble à la fois instructif et amusant par la masse de renseignements qu'on y lit sur les monuments égyptiens et sur les personnages avec lesquels Champollion entra en relation. Les lettres d'Égypte sont plus célèbres; mais Champollion-Figeac les a coupées et retouchées à outrance et le volume qu'il en a extrait n'offre qu'une petite partie de ce qu'elles contenaient : les raisons qui l'obligèrent à en agir de la sorte n'ont plus de valeur après trois quarts de siècle, et rien n'empêcherait plus qu'on en donnât une édition définitive. Elles sont conservées en petit nombre à la Bibliothèque Nationale, pour la plupart aux archives de Vif. La famille de Champollion-Figeac qui a autorisé Mademoiselle Hartleben à les consulter, lui permettrait sans doute de les imprimer *in-extenso*. Ce serait une tâche agréable autant qu'utile, et je souhaite de voir bientôt les volumes de la correspondance suivre et compléter les deux volumes de la vie.

G. Maspero.

A. Jacoby, **Das geographische Mosaik von Madaba, die ælteste Karte des Heiligen Landes, mit einem Plan u. 4 Abbildungen.** — 109 op. in-8°. Leipzig, Dietrich ; 1905 (forme le fasc. III des *Studien über christliche Denkmäler*, publ. par J. Ficker).

La grande mosaïque découverte il y a quelques années à Mâdeba, en plein pays moabite, constitue, on le sait, un document géographique unique en son genre. Elle consiste en une immense carte de la Terre Sainte, carte extrêmement détaillée, historiée et surchargée de légendes grecques rappelant les principaux souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cette carte, malheureusement très mutilée, qui formait le pavement d'une église byzantine, paraît remonter au vi[e] siècle. Sa nomenclature présente d'étroites affinités avec celle de l'*Onomasticon* d'Eusèbe et de saint Jérôme. Elle a déjà été l'objet de nombreuses dissertations, à la suite desquelles vient prendre place celle que nous offre aujourd'hui M. Jacoby. Son travail, fait avec beaucoup de soin et de conscience, n'ajoute, somme toute, pas grand'chose à ce que nous savions sur cette question. Il vaut surtout

par la diligence avec laquelle l'auteur a colligé et reproduit les divers textes anciens, déjà utilisés d'ailleurs, qui peuvent éclairer le document. Cela nous permettra d'attendre la publication définitive qu'on nous annonce depuis des années en Allemagne et qui, confiée je crois à M. Guthe, doit accompagner la reproduction chromolithographique à grande échelle parue il y a quelques mois. M. J. se contente modestement d'une petite planche en noir, dessinée au trait, avec beaucoup de précision par le lieutenant Brix, d'après les phototypies du P. Germer-Durand. Sans doute, ce n'est pas encore l'idéal, mais c'est suffisant pour suivre les copieux commentaires de M. J.

L'auteur est, en général, au courant des travaux de ses devanciers. Il en use largement et il néglige rarement de le reconnaître par de loyales citations. Mais, il aurait bien dû, pour la commodité des lecteurs, grouper dans une liste d'ensemble toute cette « Literatur », aussi abondante que disséminée. Dans une étude préliminaire, il dresse celle des diverses mosaïques connues jusqu'ici en Palestine et en Syrie. Il en compte cinquante. Comme le fait remarquer avec raison l'auteur anonyme d'une bonne notice sur l'ouvrage de M. J., notice publiée dans le dernier numéro de la *Revue Biblique* (oct. 1906, p. 659), ce chiffre pourrait être considérablement accru.

Il y aurait bien des petites observations de détail à faire au sujet des commentaires de M. J. Je me bornerai à quelques-unes. Le nom de la localité énigmatique lu ΜΩΔ (p. 44) doit l'être en réalité ΜΩΛ; nous en avons maintenant la certitude, grâce au fragment du grand édit byzantin de Bersabée que j'ai fait connaître tout dernièrement (*Rec. d'Arch. Orient.*, t. VII, p. 279). Le rapprochement du *Salton* Geraritikon avec le *Salton* des Plérophories de Jean Rufus avait déjà été indiqué par moi, il y a longtemps. L'introuvable *Sôbila* ne serait-elle pas à reconnaître dans le toponyme moderne *Choûbâni*, région de Gaza? *Edrain* me semble bien être soit *'Adâr*, soit Oumm *'Adrè*, même région. Même région encore, *Sykomazôn* est incontestablement le *Soûq Mâzên*, retrouvé par Musil. M. J. aurait pu rappeler (p. 87) que la lecture de la légende *Alôn Atath* etc. et l'identité de ce site biblique avaient été établis par moi dès l'origine. Ce n'était vraiment pas la peine de faire état du rapprochement bien précaire de D. H. Müller entre *Karak Môba* et je ne sais quel nom de dieu (?) d'une inscription sabéenne. C'est à tort qu'est attribuée (p. 59) au P. Lagrange la restitution erronée [Z]ΑΡΕΔ.

Un mot pour terminer. Pas plus que ses devanciers, M. J. ne s'est demandé quelle pouvait être la raison d'être de cette carte de la Terre-Sainte, figurée sur le pavement d'une église perdue au fin fond du pays de Moab. Me sera-t-il permis de rappeler ici une hypothèse que j'ai timidement émise? C'est à deux pas de là que Moïse a contemplé, du sommet du Nebo, cette Terre Promise dont Jehovah lui-même déroulait le tableau à ses yeux et sous ses pieds, et dans laquelle il ne

devait jamais entrer (Deutér., XXXIV, 1-5). Ne serait-ce pas, par hasard, ce souvenir biblique que la tradition du christianisme local aurait voulu consacrer en fixant pour ainsi dire sur le sol même où l'on croyait qu'elle avait eu lieu, l'image de cette vision grandiose, en y mêlant étroitement la Palestine du passé et celle du présent, avec leurs souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament?

CLERMONT-GANNEAU.

C. POTTIER, **Musée du Louvre. Catalogue des vases antiques de terre cuite.** Troisième partie. L'École Attique. Paris, Motteroz, 1906. Un vol. in-16. p. 601-1133.

L'excellent catalogue de M. P. est en voie d'achèvement. La troisième partie, qui vient de paraître, ne rendra pas moins de services que les précédentes. Le grand public la lira peu, mais tous les curieux d'art pourront beaucoup apprendre d'un guide aussi clair, aussi bien informé et aussi consciencieux : étudiant la plus belle époque de la céramique grecque, P. a le rare mérite de ne négliger aucun problème essentiel, de n'esquiver ou de ne pallier aucune difficulté ; là où il ne peut apporter de solution précise, il donne en toute franchise les raisons de son doute. Les opinions n'y sont pas aventureuses, mais personnelles et raisonnées, et l'auteur n'émet une conjecture, qu'après l'avoir longuement méditée et comme mûrie devant les originaux. Aussi les érudits et les spécialistes, même lorsqu'ils seront en désaccord avec P., trouveront grand profit à le lire et à discuter ses arguments, toujours mesurés et précis. Résumer ce catalogue serait inutile et impossible. Je me contenterai d'insister sur les points essentiels.

La première partie (p. 601-816) est consacrée aux vases à figures noires. P. 607, P. croit, à peu près comme Lœschcke, que les Étrusques portaient le bronze en Grèce et particulièrement en Attique. Les vases peints qu'ils en rapportaient auraient servi surtout à transporter l'huile et le vin, d'où (?) la grande quantité d'amphores attiques trouvées en Italie et la préférence que les potiers du Céramique montrent pour cette forme de vase. P. 617, P. insiste, avec plus de raison, sur le caractère industriel des vases anciens : les fabricants ne connaissaient directement ni les auteurs, ni les grandes œuvres d'art ; ils travaillaient, pour la plupart, de deuxième ou de troisième main. Rien de plus vrai et, semble-t-il, rien de plus évident, mais beaucoup d'archéologues ont méconnu ce point et sont tombés par là en d'étranges erreurs. P. 620, l'art ionien ne recherche pas nécessairement la minceur et l'élégance des figures : ce seraient là, au contraire (?), des tendances attiques et que les Athéniens auraient héritées des Mycéniens. L'action des Doriens aurait été surtout morale et leur influence aurait

porté sur la composition, et non sur la technique de l'art. P. 630, P. constate l'avance que la peinture prend sur la sculpture, non sans toutefois profiter de ses progrès. P. 642, remarques ingénieuses sur la naissance du procédé à figures rouges : l'invention était en l'air à la fin du VIe siècle. Les peintures noires ne disparaissent pas d'ailleurs au Ve siècle et on employa en même temps les deux techniques. P. 653, observations sur la fabrication ; les formes (p. 657) n'ont pas été encore scientifiquement étudiées ; pas de poncifs (p. 661), mais un modèle donné par le chef d'atelier, et qui est copié librement. P. 663, les peintres à figures noires faisaient un premier tracé au pinceau et leurs croquis ont disparu, tandis que les esquisses gravées à la pointe se sont conservées dans les vases à figures réservées. P. 668, le noir attique est à base minérale ; les instruments dont on se servait pour l'étude sont, quoi qu'on ait dit, encore mal connus, mais les Grecs, comme les Japonais, prenaient parfois leurs pinceaux à pleine main. P. 673, le décor est antérieur au sujet. P. 677, cuisson et accidents divers, comme les coups de flamme oxydante. P. 688, glaçure et vernis. P. 685, marques de potiers, dont beaucoup restent inexpliquées. P. 690, les fabricants sont surtout des étrangers et des métèques. Théorie de P. sur les signatures d'artistes : ἐποίησεν, au début, désigne indifféremment le travail du potier et celui du peintre ; plus tard, c'est la marque du chef d'atelier, attentif surtout au tournassage et à l'exécution matérielle, mais qui ne laisse pas de surveiller et de diriger ses décorateurs. P. 708, chronologie et concordance des noms d'artistes. P. 725, Amasis. P. 734, Exekias. P. 743, ouvriers étrangers, corinthiens et béotiens, installés et travaillant en Attique. P. 751, Nicosthènes : s'il n'invente pas la peinture à figures rouges, c'est un fécond producteur qui aborde tous les genres, essaie de toutes les techniques, emprunte aux Ioniens et à la métallurgie, connaît le trait en relief et use d'une polychromie subtile et variée. P. voit en lui le type le plus complet et le plus intéressant du céramiste grec au temps des Pisistratides. P. 764, les fonds rouge orange. P. 768, coupes ioniennes avec leurs yeux prophylactiques et leur vasque moins profonde. P. 776, cratères à anses en volute (d'origine ionienne). P. 778, Andokidès ; c'est un excellent exécutant, mais il est douteux qu'il ait rien inventé. P. 790, amphores panathénaïques ; à côté des grands vases, série secondaire, dont la destination reste conjecturale. P. 801, on aurait peint en noir l'intérieur des cratères à colonnettes, parce que ce récipient, où l'on ne conservait pas le vin, n'aurait pas eu besoin (?) de garder une certaine porosité. P. 806, il me semble douteux que Lysias puisse être rapproché de Lysiadès.

Les vases à figures rouges (p. 817-1130) sont divisés par P. en deux parties seulement, les peintures de style sévère (520-470 av. J.-C.) et les peintures de beau style (470-404 av. J.-C.). P. 813, importance croissante des palestres et changement du goût public, qui devient

plus simple. L'homme est étudié pour lui-même et en lui-même, sans recherche des personnalités. Le dessin est, plus que jamais, le tout de l'art. P. 828, forme nouvelle de la coupe, dont les dimensions deviennent parfois exceptionnelles. Les représentations de la vie réelle prennent l'avance sur les sujets mythiques qui ne se développeront que plus tard, et lorsque la peinture de style sévère sera près de son apogée. P. 330, l'influence du théâtre est à la fois réelle et limitée : la composition devient plus logique, plus serrée, plus liée, parfois plus expressive. Les groupements par deux et par trois (p. 839). Timide apparition du paysage, p. 842. Les raccourcis et l'invention (?) de Cimon de Cléones. Les peintres savent au besoin être des réalistes, p. 851. Un tableau, p. 855, indique les formes successives qu'a prises le dessin de l'œil ; P. y voit, non seulement un indice chronologique, mais une certaine recherche de l'expression. P. 859, même tableau pour l'oreille. P. 867, les formes nouvelles de vases : P. insiste, avec raison, sur le peu que nous savons sur ce point. P. 870, ornementation ; dans certains cas, assez rares, la disposition des palmettes permet de reconnaitre un atelier déterminé. P. 880, Andokidès. P. 881, Panphaios. P. 886, Epictetos. P. 888, légitimes réserves sur les conclusions abusives qu'on a tirées de certains noms historiques. P. 891, Epilycos ; quelques additions de P. à son article des *Monuments Piot* (IX, p. 156). P. 904, Euxitheos. P. 906, Chachylion. P. 911, Euthymidès. Ce serait un admirateur intransigeant des formules anciennes. Il n'est nullement sûr qu'il soit mort jeune et le défi qu'il porte à Euphronios s'expliquerait par le heurt de deux écoles contrairés. P. 916, curieuse faute de dessin. P. 921, amphore à peinture rouge sur fond noir et qui serait italiote. P. 927, la question d'Euphronios. Les trois peintures qu'il a signées sont d'une telle qualité d'art qu'il a dû faire ou inspirer les autres, celles dont sont décorés les vases qu'il a simplement fabriqués. On pourrait objecter que le style de ces derniers tableaux est non seulement plus récent, mais tout à fait dissemblable ; les deux célèbres coupes de Douris, que l'auteur a dessinées et signées, diffèrent moins entre elles que, par exemple, le cratère d'Antée et la Dolonie du Cabinet des Médailles. P. fait d'ailleurs admirablement ressortir (p. 931) la rare beauté du cratère. P. 935, la coupe de Thésée : analyse minutieuse et réserves sur l'imitation prétendue de Micon. P. 953, P. se félicite et s'inquiète en même temps du succès qu'a rencontré sa conjecture d'Onesimos. P. 945, Smikros et ses rapports avec Euphronios ; c'en est peut-être le camarade plus âgé. P. 952, Douris, sur lequel P. vient d'écrire un excellent ouvrage de vulgarisation et qu'il tend à réhabiliter. De fait, Douris a signé de son nom des chefs-d'œuvre comme la coupe de Memnon. P. 952, le porte-étendard Perse (?). P. 975, Hiéron, que P. place assez haut, bien qu'il y ait sans doute à distinguer parmi les décorateurs qu'il a employés. Sa fabrique est très éclectique. P. 986,

Brygos, que P. admire autant que personne, mais qui, lui aussi, ne nous est connu que comme fabricant. P. 990, la célèbre Ilioupersis, où il y a moins d'erreurs qu'on ne l'a dit. P. 1003, hypothèse intéressante, d'après laquelle le décorateur de Brygos ne serait autre que le conjectural Onesimos. P. 1021, l'amphore de Crésus. P. 1027, Heraklès et Geras.

Après les guerres Médiques (p. 1040-1130), P. constate le rajeunissement du genre familier et une tendance à montrer la vie de la femme et de l'enfant. Les sujets allégoriques, p. 1045. Polygnote, p. 1047. Symétrie plus raffinée, mais subsistante. La question du théâtre, p. 1053 ; le sujet de quelques vases est emprunté à l'art scénique, mais l'imitation n'est pas servile, quoique rien ne s'oppose à ce que Polygnote ait subi l'influence des dramaturges. Eschyle aussi bien avait eu comme collaborateur Agatharchos. Le costume scénique diffère au ve siècle de ce qu'il sera plus tard et se rapproche plus de la vie courante. P. 1058, les dithyrambes et les trépieds qui décorent le champ. P. 1064, rapports avec la sculpture et influence réciproque. L'expression, p. 1068. La polychromie et le modelé par les hachures, p. 1071. Chronologie, p. 1074. Les noms d'auteurs ne diminuent pas autant qu'on l'a dit, p. 1076. Le cratère d'Orvieto, p. 1082. Les figures deviennent parfois trop grandes pour le cadre. Les vases portant le nom d'Euaion, p. 1098. P. 1114, Ajax et Cassandre. P. 1116, prolongation du style libre, aboutissant à la décadence. P. 1120, graffite intéressant. P. 1126, lecture nouvelle d'une inscription discutée.

P., qui a beaucoup fait pour l'étude des vases peints, nous doit de donner bientôt son troisième album et de terminer à bref délai son œuvre. Il aura, dans son prochain volume, à passer en revue les vases figurés, les peintures sur couverte blanche et surtout les séries italiotes, qui attendent encore leur historien. Ainsi complété, le catalogue sera digne de l'auteur et digne de nos collections nationales.

A. de Ridder.

Martin Bang, **Die Germanen im Römischen Dienst.** Berlin, 1906, in-8°, 104 pages, chez Weidmann. 4 Mks 80.

Dans cette dissertation l'auteur s'est proposé d'étudier la part faite dans les différents corps de troupes romains aux habitants de la Germanie. On voit apparaître des soldats germains pour la première fois dans César ; ils formaient des corps de cavalerie spéciaux que le général employa plus d'une fois en Gaule, notamment lors de la prise d'Alésia. On en trouve également dans les armées de ses lieutenants, par exemple avec Curion, en Afrique.

Lors de la réorganisation de la milice par Auguste, les Germains furent groupés naturellement en cohortes et en aides auxiliaires, l'entrée des légions étant encore réservée à des Italiens ou à des citoyens

romains originaires des pays voisins de l'Italie. Ce n'est que peu à peu, à mesure que les cadres légionnaires se dilataient et que le droit de cité s'étendait que les Germains furent admis dans les légions; ce qui ne les empêchait pas de peupler encore les corps auxiliaires et même de constituer des groupes hors cadre, nommés *numeri* ou *vexillationes*, ceci surtout au IIIe siècle.

D'autre part, à cause précisément de leur demi-barbarie qui les tenait à part des intrigues romaines, les empereurs les enrôlèrent volontiers dans la garde impériale, sous le nom de *Corporis custodes* à l'époque de la dynastie julo-claudienne, parmi les prétoriens et les *equites singulares* après Septime Sévère. Enfin on en trouve, mais en petit nombre, parmi les matelots de la flotte. Tel est le résultat du travail consciencieux de M. B. Les documents littéraires ou épigraphiques ont été relevés avec soin. Un tableau où est relatée la mention de tous les soldats germains connus, répartis par nationalité, par corps de troupes et par siècles, termine et résume la dissertation.

R. C.

Achille LUCHAIRE, membre de l'Institut. **Innocent III. La Papauté et l'Empire.** Paris, Hachette et Cie, 1906. In-16 de 306 pages.

La publication d'un livre de M. Luchaire est toujours une bonne fortune pour les érudits. Ce troisième volume consacré à Innocent III, après l'intérêt qui s'était attaché aux précédents, était d'ailleurs attendu avec impatience. On était curieux de voir exposés par la science profonde de l'éminent membre de l'Institut les rapports qui existèrent sous ce glorieux pontificat entre la Papauté et l'Empire. L'attente n'a pas été déçue, au contraire.

On connaît les deux conceptions « impérialistes » rivales qui divisèrent le monde du moyen âge et amenèrent les guerres si acharnées du Sacerdoce et de l'Empire. Pour les uns, c'était au Pape qu'appartenaient non seulement la suprématie spirituelle, mais encore la domination sur les peuples et la suzeraineté sur les rois. Pour les autres, l'Empereur était à la tête de la hiérarchie sociale; au-dessus des rois, il devait posséder le centre et la capitale de l'Empire romain, l'Italie et Rome; le Pape n'était qu'un prélat de l'Empire et devait lui être soumis. On conçoit combien le heurt de ces deux politiques radicales entraînait de conséquences redoutables. Après plus d'un siècle de luttes, après les règnes éblouissants d'un Frédéric Barberousse et d'un Henri VI, on en était toujours au même point et la Papauté, malgré les revers subis par elle, n'avait pas abandonné ses prétentions de commander au monde des âmes et des corps.

Innocent III, sinon toujours en théorie, au moins en fait, adopta une politique de conciliation : « il y a place pour le Pape et l'Empereur, pensait-il, l'Empire est adjoint au Sacerdoce pour l'aider et non

pour le dominer. Que l'Empereur assure l'indépendance du Pape, en lui laissant Rome et une partie de l'Italie. » Cependant il ne pouvait s'empêcher de proclamer la supériorité au moins morale dont il jouissait : n'est-ce pas Dieu lui-même qui avait institué l'Église et son chef, n'est-ce pas le souverain pontife qui avait seul le droit de donner en la basilique de Saint-Pierre l'onction sainte à l'Empereur et de poser sur sa tête la couronne de Charlemagne? En poussant un peu cette doctrine, on finissait par tomber dans la théorie cléricale et par déclarer que le Pape seul créait l'Empereur, puisque l'élu des princes allemands ne quittait son titre de roi des Romains que lorsqu'il avait été sacré par lui. Mais, si au fond de sa conscience, tel était le sentiment d'Innocent III, il se garda bien de le proclamer en face de ses rivaux.

Les circonstances le favorisèrent. A la mort prématurée d'Henri VI, le collège électoral se divisa, faute de pouvoir porter ses suffrages sur le fils du défunt, alors âgé de trois ans, le futur Frédéric II. Le parti le plus nombreux et le plus attaché aux précédents empereurs, élut le frère d'Henri VI, Philippe de Souabe, qui fut couronné à Mayence le 8 septembre 1198; mais l'archevêque de Cologne et quelques autres prélats et seigneurs laïques choisirent Otton de Brunswick, qu'ils intronisèrent à Aix-la-Chapelle le 12 juillet de la même année. Il est incontestable que l'adhésion donnée par Innocent III à celui-ci ou à celui-là avait une haute importance et pouvait avoir de graves conséquences, non seulement pour l'Empire, mais aussi pour la fortune de la Papauté. Si le prince reconnu par lui triomphait, rien de mieux ; mais dans quelles aventures se précipitait-on, s'il succombait! Il est facile de concevoir que la prudence et la sagesse d'Innocent III furent alors mis à une rude épreuve. Fidèle à une tactique qui a souvent réussi, il entreprit de traîner les choses en longueur et se résolut à déclarer d'abord sa neutralité, en attendant que le bon droit de l'un ou l'autre des concurrents apparût clairement. Mais il ne put se maintenir longtemps dans cette ligne de conduite et son inclination le porta bientôt à réserver, au moins secrètement, sa faveur au guelfe, à Otton de Brunswick. Il ne se prononça pourtant pas ouvertement contre Philippe de Souabe. C'est ce qui lui permit, lorsque les armes et la diplomatie (ou plutôt les intrigues diplomatiques et la corruption) amenèrent le succès de ce dernier, de préparer une volte-face complète. Il n'eut pas le loisir de la faire et là encore il fut favorisé : le 21 juin 1208, Philippe de Souabe était assassiné par le comte palatin de Bavière.

Il semblait, après cela, qu'Otton de Brunswick, reconnu par l'unanimité des princes et prélats allemands, allait inaugurer une ère de paix et d'entente cordiale avec la Papauté. Mais il ne put se trouver sans rival et se garder d'oublier immédiatement les services qu'il avait reçus d'Innocent III ; il essaya donc de faire revivre les prétentions de ses prédécesseurs si opposées aux conceptions de l'Église.

A peine eut-il ceint la couronne impériale qu'il commença les hostilités contre son bienfaiteur : il fut immédiatement excommunié, et le même pape qui l'avait soutenu dans ses difficiles débuts, proclama sa déchéance.

La fortune, décidément, était acquise à la politique du pontife : Innocent III réussit à faire choisir par une partie du collège électoral le jeune Frédéric, roi de Sicile, comme roi des Romains et à susciter ainsi à l'empereur créé en grande partie par lui, un rival d'autant plus redoutable qu'il était le fils d'Henri VI. Puis Otton eut la malheureuse idée de se jeter dans une coalition contre la France et il eut le tort de se faire battre honteusement par Philippe-Auguste à Bouvines. C'en était fait de sa puissance. Frédéric II inaugurait son règne sous les auspices de la Papauté. Ah! si Innocent III avait prévu les amertumes dont il abreuverait ses successeurs !

Lorsqu'il suscita la candidature du nouvel empereur, il semblait bien avoir pris ses précautions ; en se réservant Rome, une partie notable de l'Italie et la Sicile, il avait bien exigé l'abandon par Frédéric du programme de son père ; mais l'expérience que lui avait donnée Otton de Brunswick aurait dû l'avertir que l'appétit du pouvoir et de la domination ne se rassasie jamais. Il ne vécut pas assez longtemps pour voir son protégé franchir les limites qu'il lui avait imposées, et en mourant il put croire que sa politique transactionnelle avait assuré pour longtemps la paix au monde.

Tel est le récit captivant que nous a donné M. Luchaire dans un large et beau style d'historien, avec une connaissance exacte des textes, avec une impartialité digne de lui.

L.-H. LABANDE.

A. C. L. BROWN. **The Knight of the Lion.** [Baltimore] 1905. (Extrait des *Publications of the Modern Language Association of America*, XX, p. 673-706).

J. D. M. FORD. **« To bite the dust » and symbolical lay communion** [Baltimore] 1905. (Extrait de la même revue, XX, p. 197-230.)

I. Cette dissertation fait suite à une étude du même auteur sur le *Chevalier au lion*, qui était presque tout entière consacrée à l'examen de la première partie du poème de Chrétien (voy. *Revue critique*, LIX, p. 4-5). M. B. y démontrait que ce poème était fondé sur un vieux conte celtique bien connu, dont le héros, après avoir conquis une maîtresse dans le pays de féerie, la perdait pour avoir désobéi à ses ordres. La seconde partie du poème, composée d'épisodes assez incohérents, était restée jusqu'à présent fort énigmatique. C'est d'elle que s'occupe spécialement M. B. dans ce nouveau travail, où il essaie de montrer (et à mon avis il y réussit) que dans cette seconde partie, le héros refait vers le pays de féerie le chemin qui l'y a conduit une première fois et arrive à reconquérir l'amante surnaturelle qu'il avait

perdue par sa faute. Si la correspondance entre les divers épisodes des deux parties n'avait pas été aperçue jusqu'ici, c'est que Chrétien en a, vers la fin, intercalé de superflus, sans doute parce que cette correspondance lui échappait à lui-même ; mais elle est encore très sensible dans le *Mabinogi*, plus fidèle, selon M. B., au modèle commun. Cette théorie me paraît juste et solide dans son ensemble, mais je crois que M. B. a tort d'essayer d'établir entre les deux parties du roman un parallélisme absolu. Il admet lui-même, sans aucun doute, que ce ne sont pas rigoureusement les mêmes personnages qu'Ivain rencontre au retour et les mêmes obstacles qu'il surmonte : il peut donc y avoir entre les deux récits de légères divergences. Ainsi on n'arrive pas, avec la meilleure volonté du monde, à saisir la moindre ressemblance entre le farouche berger qui, dans la première partie, indique sa route à Ivain et le lion qui, dans la seconde, lui prête un concours si précieux [1].

Selon M. B., ce lion aurait été d'abord pour Ivain non seulement un auxiliaire, mais un guide, chargé de le ramener au pays de féerie : cela me paraît très probable, le thème de l'animal servant de guide à un héros étant très fréquent dans le folk-lore celtique, mais quand M. B. suppose que l'animal en question était déjà un lion dans le conte directement imité par Chrétien, il me paraît sortir de la vraisemblance ; c'est une hypothèse, en tout cas, qu'il n'a pas réussi à démontrer.

Je crains aussi que M. B. ne fasse tort à la méthode qu'il affectionne — et qui a déjà provoqué, en Allemagne, bien des critiques, par des rapprochements forcés ou hors de propos. Qu'il s'appuie sur des contes, même modernes, dont la dépendance vis-à-vis des romans français serait bien invraisemblable, rien de mieux ; mais je ne vois pas ce qu'il peut tirer, dans cette étude des sources de Chrétien, d'œuvres toutes littéraires, comme la *Mule sans frein* ou *Méliador*, qui n'ont peut-être pas de sources celtiques directes et pourraient bien remonter aux romans de Chrétien ou de quelqu'un de ses imitateurs.

II. Dans ce mémoire, où une érudition abondante est mise au service d'une critique fort éclairée, M. Ford prouve par de nombreux exemples que la communion par la terre, le gazon ou des feuilles a été fréquente au moyen âge en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, et que cette coutume a subsisté çà et là jusqu'au XVIe siècle. Il exprime l'opinion, conforme à celle des théologiens les plus autorisés, que cette forme de communion a toujours été considérée comme purement symbolique. Il rappelle que Wackernagel avait voulu voir dans les locutions *mordre la poussière*, *ins Grass beissen*, etc., des

1. Parmi les animaux que garde ce singulier pasteur, les serpents ne figurent pas (au moins dans Chrétien) et ce n'est pas pour frayer un chemin à Ivain que le lion combat un serpent : il ne peut donc s'agir dans les deux parties de la même « vallée des serpents ».

sortes de survivances de cette coutume ; cette théorie, ajoute-t-il, est insoutenable, puisque des locutions analogues sont déjà fréquentes en grec et en latin ; c'est de celles-ci, pense-t-il, que seraient venues, à une époque assez récente, les locutions modernes.

A. JEANROY.

Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère, recueillies et publiées par M. le vicomte G. d'AVENEL. Tome IX, Paris, Imprimerie Nationale, 1906, 1004 pages in-4°.

Cette importante publication, commencée par le regretté Chéruel en 1872, est enfin arrivée à sa fin. Le dernier tome, le huitième, avait paru en 1894 ; après un intervalle de près de douze ans, M. le vicomte d'Avenel nous donne aujourd'hui ce qui reste de la correspondance officielle du cardinal Mazarin du mois d'août 1658 au mois de mars 1661. L'historien de la première période du règne de Louis XIV y trouvera bien des pièces curieuses inédites ; il y en a moins pour la politique générale proprement dite, (beaucoup d'entre les documents de cette catégorie nous étant déjà connus par des travaux antérieurs, et principalement par ceux de M. A. Chéruel lui-même [1]) que pour l'étude de la personnalité si complexe du successeur de Richelieu dont la nature « ondoyante et diverse » et les attitudes plus ou moins félines frappent davantage quand on parcourt ainsi d'affilée des centaines de lettres et de billets contresignés et le plus souvent dictés par lui. Il en est, où l'on se demande si le rusé prélat italien se moque de ses correspondants ou de lui-même, comme lorsqu'il écrit en septembre 1659, à Mme de Venel, la gouvernante de ses nièces, de conseiller à Marie Mancini de *lire les philosophes*, « particulièrement Sénèque, dans lequel elle trouvera de quoy se consoler et se confirmer avec joye dans la résolution qu'elle a prise » (p. 282). Attentif à ne heurter personne, même ses ennemis, prodigue en belles paroles, il est plutôt avare de manifestations palpables de sa reconnaissance [2]. Les pièces les plus intéressantes dans ce dernier volume sont les dépêches échangées avec Gravel sur la politique à suivre en

1. Outre sa *France sous le ministère de Mazarin* et son histoire de la *Minorité de Louis XIV*, il faut rappeler surtout ici, les publications sur la paix des Pyrénées, l'histoire de la *Révolution d'Angleterre* de Guizot, l'*Histoire des princes de Condé*, du duc d'Aumale, etc.

2. Ainsi pour Turenne ; en annotant, p. 468, la lettre excessivement flatteuse de Mazarin pour Turenne, du 13 janvier 1660, M. d'A. y voit la preuve « combien se sont trompés les historiens qui ont prétendu que M. s'était montré malveillant envers Turenne ». Mais les compliments de cette épître ne *prouvent* rien du tout, puisque le cardinal se refuse absolument à donner au vainqueur de Condé le titre de maréchal-général qu'il sollicitait ; c'est de l'eau bénite de cour, et rien de plus !

Allemagne et sur la Ligue du Rhin [1]. En dehors des 363 pièces données *in extenso*, notre volume comprend encore l'analyse de plusieurs centaines d'autres lettres de moindre importance [2]; il se termine par une bonne table des matières. Certaines notes de l'éditeur auraient pu être un peu plus explicites [3]; d'autres, en très petit nombre, comportent quelques rectifications [4], mais, dans leur ensemble, elles répondent à ce qu'on était en droit d'attendre de l'érudition de M. d'Avenel et ce n'est pas faire un médiocre éloge, à notre avis, de son travail, que de dire que les volumes de la collection des *Lettres de Mazarin*, dûs à ses soins personnels, sont dignes de ceux publiés jadis par le savant recteur de Strasbourg et de Poitiers.

R.

---

1. C'est ainsi qu'on dit dans la lettre du 15 juin 1660, adressée au résident français Gravel, que le but de la politique française en Allemagne doit être « d'affermir tellement et à jamais la liberté et les privilèges des princes et Estats de l'Empire... qu'on n'aura plus occasion à Vienne *de qualifier sujets* les dits princes et Estats » (p. 617). On comprend que les principicules du Saint-Empire-romain aient accueilli avec reconnaissance les promesses de cet Evangile nouveau... aussi longtemps qu'il leur fut possible d'y croire. Il explique les succès primitifs, puis, quand la foi s'évanouit, la disparition de la Ligue du Rhin.

2. La dernière lettre, adressée de Vincennes au pape Alexandre VII, est du 6 mars 1661; le cardinal mourait le 9 mars suivant.

3. Ainsi, p. 249, si le « président Morel » est vraiment identique avec Jean Morel, abbé de Saint-Arnoul, M. d'A. aurait trouvé sur lui quelques renseignements supplémentaires dans le livre de M. Max Immich, *Zur Vorgeschichte des Orléans'schen Krieges* (Heidelberg, 1898).

4. Pourquoi le nom de *Boyneburg* est-il partout (p. 305, 434, etc., pas seulement dans les textes, mais aussi dans les notes de l'éditeur, changé en *Berneburg* ! — P. 311. « Cette dépêche a été imprimée »; on a oublié d'ajouter *où*. — P. 290. Il n'est pas exact de dire que les biographes de Wicquefort n'ont rien su de la captivité de l'ex-envoyé brandebourgeois à la Bastille, en 1659; le fait est si peu ignoré qu'on le trouve mentionné même dans le nouveau Larousse. — P. 464, pourquoi l'éditeur appelle-t-il l'évêque de Münster, Christophe-Bernard *van* Galen ? Prince allemand, il a droit au *von* allemand; il serait plus correct encore de l'appeler Ch. Bernard *de* Galen. — P. 465, il y a confusion entre les deux familles de *Hohenlohe*, en Franconie et Souabe, et de *Hollach*, en Westphalie; ce dernier nom n'est nullement « une transformation à la française du nom de Hohenloe ». — P. 567, une *coquille* malencontreuse fait régner (note 5) Ferdinand II, de 1619 à *1635*. — P. 602, il n'est pas question du tout du Congrès de la *Ligue du Rhin*, mais du *Deputationstag* ou *députation* (c'est-à-dire *commission permanente*) *de la Diète impériale*, que l'empereur Léopold désirait avoir plus près de lui, à Ratisbonne. Cela est d'ailleurs expressément dit, p. 618, dans la dépêche à Gravel, du 15 juin 1660, où on lui enjoint « de ne point donner la main autrement à la translation de la *députation de l'Empire* ». — P. 655, Il faut lire en tout cas *Smising*; le nom de la famille existe encore aujourd'hui. — P. 659. Pourquoi écrire tantôt *Ragosky* et *Ragotski*, au lieu de la forme aujourd'hui généralement admise *Racoczy* ? — P. 677. La forme *Snoilsky* est la seule légitime pour le nom de ce diplomate. — P. 793, lire *Firmenich* au lieu de *Firmenisch*.

J. E. DRIAULT, **Napoléon en Italie (1800-1812).** Paris, Alcan, 1906, in-8°, IV-687 p.

Les rapports de Napoléon I[er] avec l'Italie tentent beaucoup en ce moment la curiosité des historiens. Il y a peu de temps, M. Madelin étudiait, dans un gros volume dont nous avons rendu compte ici-même, la *Rome de Napoléon* ; le travail de M. D. pourrait s'intituler *le Napoléon de Rome*. Il formule, avec plus de développement et selon un plan plus démonstratif, à peu près la même théorie : « Napoléon fut un empereur romain ... l'Italie, terre classique de l'Empire, devait être une des assises essentielles, l'assise centrale de l'Empire de Napoléon » (p. 30).

On sait quelles ont été les principales interprétations successivement admises de la pensée politique de l'Empereur. La plus ancienne, celle que lui-même avait présentée au public et espéré imposer à l'histoire dans les entretiens de Sainte-Hélène, a encore des partisans. C'est le Napoléon libéral et pacifique, contraint par les coalitions contre-révolutionnaires et la jalousie opiniâtre de l'Angleterre à des guerres sans cesse renouvelées. Les travaux critiques entrepris après 1870, en France et ailleurs, et les publications de textes inédits ont modifié cette idée, combattue seulement jusque-là pour et par des raisons politiques. Alors est apparue la thèse entrevue par les historiens allemands et par Taine, précisée, développée, illustrée comme on sait par Sorel. Elle est rapidement devenue célèbre. Elle a joui jusqu'à ces derniers temps, dans l'opinion générale, du même crédit qui avait été fait d'abord à la précédente. D'après Sorel, dès l'instant où la Convention, reprenant à son compte la tradition monarchique française, a réclamé et conquis la frontière du Rhin, elle entre avec toute l'Europe dans une lutte opiniâtre de vingt-trois ans, dont l'Angleterre est l'âme, et qui ne souffrira jamais que de rares et courtes trêves. « La France, pour compléter, assurer, garantir la conquête des limites, est obligée de conquérir sans fin [1] ». Ces limites, qu'il a reçues de la Révolution avec la charge de les conserver, Napoléon n'a jamais fait que les défendre contre l'effort constant de l'Angleterre, si loin qu'il ait dû aller pour cela, même à Moscou.

Formulée d'abord seulement pour la période antérieure à l'Empire, cette thèse séduisit par sa nouveauté, l'abondance des textes invoqués en sa faveur, le talent de l'écrivain et l'apparente rigueur de sa démonstration. Quand plus tard elle se développa et s'étendit, les études de détail s'étaient multipliées et les différences d'opinion se firent jour. Les historiens anglais soutinrent que leur pays n'avait pas été l'obstacle infranchissable et constant aux extensions de la

1. *L'Europe et la Révolution française*, VII, 324.

puissance française. D'autres s'aperçurent que certains faits, comme la campagne de Russie et la guerre d'Espagne, ne pouvaient s'expliquer par le seul désir d'étendre le blocus continental et de réduire l'Angleterre. De nouveaux essais furent tentés pour mettre au jour la pensée intime de l'Empereur. Au Napoléon de la défensive succéda le Napoléon rêveur, toujours hanté par l'idée de la conquête de Constantinople et du partage de l'Empire turc avec les Russes ; c'est la thèse de M. Émile Bourgeois [1]. M. D. semble y avoir d'abord adhéré, ou à peu près. Peu à peu il la modifia, en vint à penser, après examen des textes, d'abord que Napoléon avait voulu, non partager l'Empire turc, mais l'accaparer pour lui-même, ensuite qu'il n'en avait voulu faire qu'un élément, presque accessoire, du grand empire méditerranéen, à la fois gaulois, germanique et italien, mais romain avant tout, qu'il avait rêvé de restaurer. Le présent volume expose et justifie cette dernière conception. L'ouvrage de M. D. sur la *Politique orientale de Napoléon* tendait, si je l'ai bien compris, à démontrer la précédente [2].

Cette conception romaine de l'Empire, M. D. en observe la formation et le développement progressif à mesure des progrès de la domination napoléonienne, depuis Marengo jusqu'à Moscou. En 1800, Bonaparte ne songe encore qu'à « garder le Milanais, à écarter l'Autriche, à préparer quelque nouvelle entreprise sur l'Orient, sur l'Égypte ». En 1805, « il se contente d'être un nouveau Charlemagne », fondant partout des royaumes vassaux, « organisant son empire en un système fédéral, d'apparence équivoque, romain et féodal à la fois ». Mais de 1810 à 1812, « par son mariage autrichien, par la naissance du roi de Rome, ses idées politiques s'éclairaient de la plus vive lumière. Il renonçait à une fédération où ses frères n'étaient pas suffisamment dociles ; il leur reprenait peu à peu le pouvoir, il concentrait toutes ses affections et ses ambitions sur son fils unique, il concevait l'unité impériale, l'unité romaine ; il était vraiment l'Empereur. » (P. 672-673). Telle est la thèse. J'ai tenu, pour ne pas risquer de l'altérer par l'expression, à en prendre la formule chez M. D. lui-même. L'auteur en a essayé la vérification dans le pays où les traces d'une conception pareille, si elle a existé, ont dû se marquer le plus fortement : l'Italie. Il montre Bonaparte imposant au Directoire, qui n'y est pas enclin, la conservation de l'Italie, la fondation de la Cisalpine, germe des annexions futures ; puis restaurant cette république après son retour d'Égypte, et réservant, pour ses desseins futurs, indécis encore à cette date, la solution du problème italien posé lors du traité de Lunéville. Puis il étudie les rapports de Napoléon avec le nouvel état italien, le rôle de la consulte de Lyon, celui, si

1. *Manuel historique de politique étrangère*, t. II (1900).
2. Voir la *Revue critique*, numéro du 27 juin 1904.

curieux, de ce Francesco Melzi dont l'Empereur ne voulut jamais faire qu'un factotum de sa toute puissance, la réunion du Piémont, les tentatives et les projets sur Gênes, Parme, la Toscane, Naples. De toutes parts, l'Empereur semble assiéger l'État romain, préparer la sujétion morale et matérielle du pape en tant que souverain temporel. La négociation du Concordat, très clairement exposée d'après les sources les plus récemment connues, puis le voyage du pape et le sacre montrent l'usage que Napoléon entend faire de l'Église dans son empire étendu. Il veut être, comme Charlemagne, le protecteur et l'égal du pape, et bientôt le maître de l'Église. Mais, par ambition et par ignorance de l'histoire, Napoléon a fait la faute de relever la papauté en décadence. Il a donné au pape dans l'Église de France, et par contre-coup dans toutes les Églises, un pouvoir énorme, revendiqué inutilement au temps des plus grandes prétentions du Saint-Siège : la domination sur les évêques. Il le comprend après coup, essaie de reprendre par les articles organiques ce qu'il a cédé par le Concordat, mais sans y réussir. L'application du Concordat à l'Italie et la prise de Naples amènent les premières luttes avec le pape, dans lesquelles se formulent les deux doctrines antagonistes : Napoléon se déclare « Empereur de Rome » et Pie VII renouvelle les affirmations théocratiques du Saint-Siège, dans un langage que n'eût pas désavoué Grégoire VII. A ce moment, l'Empereur en est encore à la conception carolingienne de l'Empire. De 1806 à 1810 il passe peu à peu à la conception purement romaine, celle de Dioclétien, ou mieux de Constantin. Les étapes de cette transformation se marquent en Italie. C'est l'occupation du royaume de Naples, le transfert de Joseph en Espagne, l'occupation des Marches, l'entrée de Miollis à Rome, enfin le Sénatus-Consulte du 17 février 1810, établissant le titre de Roi de Rome et le couronnement de la capitale italienne, — acte dont M. D. a raison de faire ressortir l'importante signification.

L'établissement personnel de Napoléon et de son fils à Rome se prépare alors. Le pape écarté, il reste à éloigner ceux à qui l'Italie a été ou a paru promise : Eugène, transféré à Francfort, Murat, tenu pour suspect et emmené, malgré lui, en Russie. Il entrait sans doute dans les plans de Napoléon qu'il y demeurât, comme roi de Pologne. Sans la catastrophe de Moscou, le grand empire romain d'Orient et d'Occident allait se faire.

On ne saurait méconnaître ni l'intérêt de la thèse, ni ce qu'elle a de séduisant. La plupart des grands faits de la politique napoléonienne entrent mieux, semble-t-il, et tiennent plus à l'aise dans ce cadre agrandi que dans celui où Sorel voulait l'enfermer. La partie mystérieuse, difficilement explicable du « secret de l'Empereur », ce sont les entreprises d'après 1808, l'affaire d'Espagne, la guerre d'Autriche, la campagne de Russie. C'est par la nécessité de les expliquer

d'une façon satisfaisante que M. Bourgeois avait été amené à son hypothèse du rêve oriental. M. D., lui, voit dans la guerre de 1812 l'effort dernier de Napoléon pour s'assurer toutes les voies d'accès à la Méditerranée, pour exclure du *Mare nostrum* le seul rival, qu'il eût lieu d'y craindre, le tsar. La campagne de 1809 n'entrait pas dans ses vues. Elle lui fut imposée : « c'est la seule qu'il n'ait pas voulue, où il ait été véritablement provoqué » (p. 577). Cela peut être admis, en effet. Toutefois y faudrait-il une démonstration de détail, que M. D. ne pouvait certes pas entreprendre, mais qui reste à faire, d'autant plus qu'en 1809, c'est M. D. lui-même qui le dit, « l'Autriche avait peut-être raison en se considérant comme menacée dans son indépendance » (p. 579). Restent l'Espagne et aussi l'Allemagne. Que la conquête de la péninsule jadis romaine importe au nouvel empereur romain, cela se conçoit à la rigueur (bien que l'on n'aperçoive guère de projets pour retirer l'Espagne à Joseph). Mais quel intérêt spécialement *romain* trouve-t-il à l'occupation directe de la Hollande et des villes hanséatiques, alors que l'Italie n'est pas encore tout entière en sa main, qu'il y manque la Sardaigne et la Sicile, et, à certains égards aussi, Naples même? Il semble que M. D. ait senti la difficulté, car il ne parle guère de l'Espagne, et pas du tout, si je ne me trompe, des conquêtes sur la mer du Nord et la Baltique. J'entends bien que M. D. n'a écrit son livre que sur *Napoléon et l'Italie*. Mais c'est à la politique impériale tout entière que s'applique son hypothèse, et pour qu'on la préfère à telles autres, il faut qu'elle rende compte des faits plus complètement et mieux qu'elles.

A vrai dire, elle est dans ce cas, et si l'on peut y noter des points faibles, c'est sans doute parce qu'elle est précisément une hypothèse très générale. La vraie réserve à faire ici est une réserve de principe. Si profondément latin et classique qu'ait été le génie de l'Empereur, n'est-ce pas lui demander de l'être à l'excès que de chercher dans sa politique un système parfaitement organique et cohérent de toutes pièces? N'est-il pas admissible qu'il ait eu des hésitations, des variations, des retours, qu'il ait subi des entraînements, cessé quelquefois de faire violence aux événements et aux circonstances? Et encore à certaines époques spécialement fiévreuses de la carrière de Napoléon, ne peut-on pas dire de sa pensée, et de sa correspondance où elle s'exprime, ce que Talleyrand disait de la Bible et de la constitution de l'an III : « on peut y trouver tout ce qu'on veut, il suffit de savoir chercher? »

M. D. entend bien que je ne suspecte ni la sincérité, ni la justesse de son jugement, dont les preuves sont faites. Sa documentation est de premier ordre, et il n'avance rien qu'il n'appuie d'un texte, non de Mémoires, mais d'archives. Au reste, sa façon de travailler est connue, et se passe d'éloges. J'indique seulement, parce qu'il me semble qu'elle sera partagée par d'autres, l'impression que m'a laissé le livre. A la

dernière page de *Napoléon en Italie*, le dicton italien, modifié un peu, vient naturellement à l'esprit : *è bene trovato, ma chi sa s'è vero*[1] ?

R. Guyot.

Conquistadores et Roitelets, **Rois sans couronne**, du roi des Canaries à l'empereur du Sahara, par le baron Marc Villiers du Terrage, Paris, 1906, Perrin et Cie, 1 vol. in-8° jésus illustré de cartes et portraits, 474 pages, 5 fr.

Le titre de cet ouvrage, bien qu'un peu long, ne manquera pas d'allécher quelques lecteurs désireux de partager les émotions des aventuriers dont M. du Terrage conte l'histoire, et il est à craindre que parmi ces amateurs de grands coups d'épée beaucoup ne soient déçus. En effet, l'auteur a résumé la vie de *quarante* roitelets et n'a pu consacrer plus de onze pages en moyenne à chacun d'eux. C'est dire qu'on ne trouvera sur la plupart que les renseignements faciles à découvrir dans toute encyclopédie.

Ajoutons que certains sujets nous semblent mal choisis. Qu'ont de commun par exemple les grands conquistadores espagnols, comme Cortez et Pizarre qui ont donné le Mexique et le Pérou à l'Espagne, avec le roi des Ecréhous, contrebandier alcoolique dont les prétentions se sont bornées à un rocher stérile et inhabité entre Jersey et le Cotentin ? Qu'à à faire le royaume d'Yvetot, auquel M. du T. attribue d'ailleurs l'origine la plus romanesque sans dire un mot de l'hypothèse plus vraisemblable de la survivance d'un franc-alleu, avec l'empire fantasmagorique du Sahara? Est-il juste de placer à côté de Victor Considérant et de Brigham Young des hommes comme Jules Gros, président de l'état libre de Counani, ou Orélie I, roi d'Araucanie? Enfin pourquoi s'arrêter à Yakoob Beg, « souverain du Turkestan oriental », si on veut passer sous silence beaucoup d'autres aventuriers orientaux plus connus, comme par exemple Hong-siu-tsuen, le chef des Taïpings, le Mahdi, mort souverain du Soudan, Rabah, marchand d'esclaves devenu monarque du Baguirmi, et tant d'autres[2] ? M. V. du T. semble n'avoir été guidé que par sa fantaisie

---

1. Quelques rares inexactitudes de détail ou fautes d'impression à relever. Il n'est guère exact de dire que le Directoire « ignore la puissance spirituelle du pape » (p. 9), ses tentatives pour obtenir en juillet 1797 un bref de pacification le prouvent assez. — La république napolitaine ne s'est jamais appelée officiellement *parthénopéenne*, et le livre très médiocre consacré par M. Faure aux *Mémoires* de Championnet n'est pas le dernier mot sur la question. — Le résumé donné p. 36 des actes du Directoire en Cisalpine n'est exact qu'à peu près. — Il faut lire : p. 40 Arétins et p. 131 Arezzo, p. 200 année; il y a p. 223 une phrase inachevée et on regrette de ne pas trouver de référence au curieux propos de Lafayette rapporté p. 197.

2. On pourrait encore citer dans le chapitre « les soldats de fortune aux Indes » l'omission du célèbre capitaine Fanthome, et de la dynastie des Bourbons

dans le choix des roitelets dont il se fait le chroniqueur. Peut-être aussi a-t-il été incité par la découverte de documents, mais sur ce point nous sommes réduits à des hypothèses, car il a absolument négligé de nous indiquer les sources qu'il a consultées, et quand, par hasard, il lui arrive de citer un auteur, le renseignement est toujours incomplet. On alléguera sans doute en sa faveur que, pour des biographies qui ne sont en somme que des articles de dictionnaire, tant de soin était inutile. Mais alors on ne s'étonnera pas que nous ne nous arrêtions pas plus longtemps à l'ouvrage de M. de Villiers du Terrage, d'autant plus que le style a quelques défauts et le récit, des longueurs et des redites.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance publique annuelle du 16 novembre 1906.* — Ordre des lettres : 1° Discours de M. R. Cagnat, président, annonçant les prix décernés en 1906, et les sujets de prix proposés ; 2° Notice sur la vie et les travaux de Raoul Rochette, membre de l'Académie, par M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel ; 3° Les aventures de la reine Aliénor; histoire et légende, par M. Elie Berger, membre de l'Académie.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 novembre 1906.* — M. René Pichon, professeur au lycée Henri IV, lit une note sur la légende des origines troyennes dans Virgile. Il montre que Virgile a modifié légèrement la tradition relative aux ancêtres d'Enée, dans le dessein de les rattacher plus étroitement à l'histoire de l'Italie et de donner à son poème un caractère plus national. — MM. S. Reinach et G. Boissier présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach montre la photographie d'un médaillon en mosaïque découvert en Mésopotamie et récemment acquis par le Musée de Berlin, où figure un buste de la Gaule personnifiée, avec l'inscription *Gallia* en lettres grecques. C'est la première et, jusqu'à présent, la seule image certaine de la Gaule que nous ait léguée l'art antique. La Gaule est représentée sous les traits d'une femme robuste, au regard assuré, la tête couronnée de tours. La mosaïque date d'environ 200 p. C. — MM. Babelon, Cagnat, Héron de Villefosse et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

---

de l'Inde descendant de Jean de Bourbon devenu le favori d'Akbar. Ajoutons que dans l'article sur le comte de Boigne, M. du T. n'a pas utilisé les détails intéressants, que l'on trouve dans les mémoires du général Thiébault sur la vieillesse de cet aventurier.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^rs

1

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 10 décembre. — 1906

Mlle Gaastra, Le Sûtra de Jaiminîya. — Leipoldt et Crum, Vie et œuvres de Chenouti. — Boissier, La conjuration de Catilina. — Reitzenstein, Poimandres. — Chronique d'Hippolyte, p. Ad. Bauer. — Berendts, Les témoignages de la traduction slave de Josèphe. — Collection Bloud, Science et religion. — Marius Roustan, Les philosophes et la société française au XVIIIe siècle. — Maugras, Dernières années du roi Stanislas. — Histoire socialiste, VII-VIII : Viviani, La Restauration ; Fournière, Louis-Philippe. — Canonge, Guerre de 1870-1871. — Académie des inscriptions.

Bijdrage tot te Kennis van het Vedische Ritueel. **Jaiminîyaçrautasûtra.** Door Dieuke Gaastra. — Leyde, Brill, 1906. Gr. in-8, xxxij-88-60 pp.

Il ne sert de rien, malheureusement, de déplorer l'étrange discrédit où semblent plongées en France les études védiques. Mieux vaut s'en consoler, si toutefois consolation il y a, en constatant les brillants succès qu'elles remportent à l'étranger : ce n'est pas seulement l'Allemagne et les États-Unis, c'est même la petite Hollande, qui laisse bien loin en arrière le pays qu'honorèrent les travaux de Burnouf et de Bergaigne. Le présent livre est une thèse de doctorat de l'Université d'Utrecht et l'œuvre d'une jeune fille qui n'a nul besoin d'indulgence.

Le Sûtra de Jaiminîya est un manuel liturgique qui se rattache à l'Audgâtra, c'est-à-dire à la portion du rituel védique qui est du ressort des officiants chantres. De ces manuels, on en connaît déjà essentiellement deux : celui de Lâṭyâyana, depuis longtemps publié, et celui de Drâhyâyaṇa, en cours de publication. Quelques indications assez vagues du *Catalogus* de M. Th. Aufrecht ayant attiré la pénétrante attention de M. Caland, ont procuré la découverte des manuscrits du Jaiminîya, dont il a signalé l'intérêt à son intelligente élève. Elle l'a parfaitement compris, et s'est fort bien acquittée de sa tâche, d'autant plus difficile, par endroits, que le texte n'était accompagné d'aucun commentaire. Tel quel, et malgré sa brièveté et certaines obscurités, ce document, absolument neuf et resté tout à fait inconnu jusqu'à ce jour, sera certainement d'un sérieux secours à tous les védisants qui s'occupent du Sâma-Véda, et plus particulière-

ment à l'école américaine qui explore le monumental fouillis du Jaiminîya-Brâhma*n*a.

Au point de vue de la rédaction, ainsi que le remarque avec justesse Mlle Gaastra (p. xiij), ce Sûtra ne ressemble point à ses devanciers connus, ni en général à ce que l'on sait de la littérature soûtrique, où la brièveté érigée en système est poussée jusqu'à l'outrance : c'est un texte suivi, concis, mais sans ellipses trop artificielles, où l'on rencontre même des aphorismes développés dans le style des Brâhma*n*as, et où l'on peut suivre sans fatigue les opérations principales qui incombent au chœur des chantres durant les diverses phases des trois pressurages de l'Agni*s*toma. Bien entendu, le parallélisme entre ses prescriptions et celles des autres manuels du même chœur a été partout relevé et soigneusement signalé en note par la traductrice.

L'ouvrage de Mlle G. comprend les divisions suivantes : — 1° Introduction (description des manuscrits, authenticité du Sûtra et ses relations avec les textes qui procèdent d'autres écoles, particularités grammaticales et lexiques, sommaire des 26 chapitres du Sûtra) ; — 2° Traduction commentée ; — 3° Liste, par pratîkas, des stances et formules visées dans le Sûtra, avec référence aux livres védiques et brâhma*n*iques qui les donnent *in extenso* ou les prescrivent pour la même phase de la cérémonie ; — 4° Liste des noms des *sâmâni* (chants liturgiques) visés au texte ; — 5° Répertoire complet de tous les mots, sauf les pronoms et les copules insignifiantes ; — 6° Texte sanscrit, composé avec la netteté et la correction auxquelles nous a habitués depuis longtemps l'excellente imprimerie de Leyde, et accompagné d'un apparat critique.

Il est à souhaiter que Mlle Gaastra continue un genre d'études pour lequel son tout premier essai témoigne d'une si réelle aptitude [1].

V. Henry.

Sinuthii archimandritae vita et opera omnia, ed. J. Leipoldt, adjuvante, W. Crum (*Corpus Script. Christ. Orient.*, Scriptores Coptici, Ser. II, t. II fasc. 1 : *Sinuthii vita Bohairica*), Paris, Poussielgue, 1906, in-8°, 82 p. — Prix : 5 fr. 50.

L'archimandrite Shenoudah est encore aujourd'hui presque populaire chez les Coptes, mais son nom seul est resté : son œuvre est perdue pour eux, et elle le serait encore pour nous, si le hasard ne

---

1. P. 27, au commencement du chapitre xix (ll. 3-4), au lieu de *maken zij.... spaandervuren gereed*, il faut lire *maakt hij*, etc., conformément au texte sanscrit de la p. 23, où le verbe est au singulier (*upakalpayaté*). Cet apprêt d'un feu de copeaux n'est prescrit ici qu'à un seul des officiants, probablement à l'udgâtar lui-même.

nous en avait conservé des parties considérables parmi les débris de livres et les feuillets épars qui sont sortis, depuis près d'un demi-siècle, du couvent de la Haute-Égypte qui est placé sous son vocable. M. Leipoldt a déjà publié un ouvrage important sur la vie du personnage, et M. Crum les inscriptions de son monastère : ils étaient donc mieux préparés que personne pour établir l'édition de ses œuvres.

Le premier fascicule est une sorte de préface qui contient divers documents relatifs à sa biographie. Le plus considérable est la vie de Shenouti écrite en dialecte memphitique par son disciple Bésa. La bibliothèque du Vatican la possède en entier, et c'est d'après le manuscrit déjà signalé par Zoëga qu'Amélineau en a donné le texte au t. IV des *Mémoires publiés par les Membres de la Mission française ;* trois courts fragments existent à la bibliothèque de l'Université de Leipzig. C'est la pièce de résistance du volume. M. Leipoldt y a joint quelques textes conçus dans le même dialecte et où il est question de Chenouti : 1° un fragment de Synaxare, déjà publié par Amélineau ; 2° deux passages de l'Histoire de l'eunuque Sisinnius au second desquels sont mentionnés l'apa Victor et l'apa Chenouti ; 3° un fragment incertain, extrait du manuscrit XXV de Tischendorff, déposé à la Bibliothèque de Leipzig ; 4° les *Vers alphabétiques* en l'honneur de Chenouti que Crum avait insérés dans son *Catalogue des manuscrits coptes du Musée Britannique*; 5° un poème en memphitique et en arabe à la louange de Chenouti, que Crum découvrit naguère au Musée Britannique.

Le texte a été constitué avec le soin que M. Leipoldt porte à tout ce qu'il fait. Les variantes et l'indication des corrections sont inscrites en note au bas des pages, avec le relevé des différences entre l'édition d'Amélineau et l'édition présente. Le commentaire et les traductions viendront plus tard. Ce premier fascicule donne une idée excellente de ce que sera l'ouvrage même. M. Leipoldt a la libre disposition et des manuscrits qui sont entrés dans les bibliothèques publiques, et de ceux qui figurent dans les collections privées : il est actuellement le seul savant qui puisse mettre sur pied une édition complète, je ne dirai pas des œuvres de Chenouti, du moins de la partie de ces œuvres qui a échappé au naufrage de la littérature copte.

G. Maspero.

La conjuration de Catilina, par Gaston Boissier. Paris, Hachette, 1905. 261 pp. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Il y a deux manières de traiter un sujet comme la conjuration de Catilina. On peut grouper tous les renseignements, les discuter, les classer chronologiquement, extraire des textes tout ce qu'ils contien-

nent de données positives. Cette méthode, proprement philologique, donne la carcasse de l'histoire. Mais, après avoir fait ce travail, on peut essayer d'entrer dans l'âme des acteurs, d'y démêler leurs calculs, d'en saisir les passions; on peut remettre les événements dans leur cadre. Il s'agit d'élection consulaire : l'écrivain en décrira le mécanisme. L'action se passe au sénat : il exposera la marche d'une séance. Ces questions n'ont pas de secret pour le philologue. Mais le lecteur profane n'est pas fâché qu'on les tire au clair pour lui. Sans ces explications, superflues pour l'homme docte, il risquerait fort de ne rien comprendre ni à l'enchaînement des événements ni à l'attitude des personnes. C'est là proprement l'histoire. Pour l'écrire, il faut avoir fait tout le travail du philologue. Il suffit d'y ajouter du talent. Le *Catilina* de M. Boissier a le mérite d'être comparable et supérieur à celui de Salluste. Il est classique par la composition, par le mouvement du récit, par la psychologie, par le soin du style. Il est moderne aussi et doublement : par l'information exacte et rigoureuse qui lui donne ses fondations ; par la pénétration des âmes des acteurs où l'expérience de la vie contemporaine et de notre ochlocratie permet d'aller plus loin que le président de Brosses. C'est donc une œuvre de science et une œuvre d'art. M. Boissier n'ignore pas les problèmes, dont quelques-uns sont insolubles. Il ne les dissimule pas. Il cherche seulement à combiner avec les données certaines les solutions les plus vraisemblables et à fondre le tout dans l'unité propre aux travaux littéraires. Les savants supérieurs à la littérature peuvent lire le mémoire de John dans le huitième volume du supplément des *Neue Jahrbücher*.

Paul Lejay.

Poimandres, Studien zur griechisch-ägyptischen und frühchristlichen Litteratur. Von R. Reitzenstein. Leipzig, Teubner, 1904; VIII-382 pp. in-8°.

Poimandres est le premier des écrits hermétiques et le nom du dieu à qui est attribué la révélation qu'il contient. M. Reitzenstein analyse l'opuscule et montre qu'il unit deux éléments, d'une part, un fragment de théologie égyptienne, qui, à première vue, parait néoplatonicien et qui cependant trouve un parallèle dans une inscription du VIIIe siècle avant notre ère ; d'autre part, un mythe hellénisé d'origine orientale. Le document est antérieur au IIe siècle de l'ère chrétienne, bien que le recueil hermétique ait été probablement compilé sous Dioclétien.

L'ouvrage a une grande importance pour l'histoire des idées religieuses et de la littérature chrétienne. Il n'est pas douteux que l'auteur

du *Pasteur* d'Hermas n'ait imité les visions de l'auteur païen. La ressemblance de ton et de formule est plus grande entre eux qu'entre le *Pasteur* et le quatrième livre d'Esdras. Le personnage même du *Pasteur* appartient à la tradition hermétique. Dans *Poimandres*, on trouve sur l'origine du monde et le rôle du Logos le germe des conceptions philoniennes.

Poimandrès est apparenté à toute une littérature développée en Égypte et qui est d'esprit hellénistique. M. R. en marque les points de contact et en indique l'influence. Parmi les rapprochements qui peuvent intéresser le théologien, je signalerai les πράξεις de l'alchimiste Zozime (IIIe-IVe s. après J.-C.), qui rappellent les visions d'Hermas (p. 9); les paroles de saint Paul aux Ephésiens (III, 17-19), qui sont une allusion à une formule magique (p. 25); la discussion sur l'ἐξουσία du Christ (Marc, I, 22), autre terme technique (p. 49, n. 3); les phénomènes de glossolalie (p. 57), la langue de la mystique hellénique dans le quatrième évangile (p. 244 suiv.), l'influence des conceptions égyptiennes sur les *Logia* (p. 239); etc. La littérature profane a également subi plus ou moins directement l'action de la littérature hermétique; M. R. explique de cette manière la conception développée par Horace, *Odes*, I, II, 41-52, un certain dieu qui descend sur la terre, prend la forme d'un certain homme, purifie la terre de ses souillures et retourne au ciel.

A la fin du volume, M. R. donne une édition critique d'une partie des livres hermétiques, I, XIII (XIV), XVI, XVII, XVIII. L'édition antérieure de Parthey (1854) est mauvaise. La meilleure était jusqu'ici celle de Candalle (1574).

Les indications précédentes ne donnent qu'une très faible idée de la richesse inattendue de ce volume, des textes publiés et commentés, des conceptions analysées et rapportées à leur origine. Il est une mine pour le philologue et le théologien. Le temps n'est plus où ils pouvaient travailler isolés, chacun dans son domaine, où ils se rencontraient tout au plus dans les parties les plus élevées de leurs études, le platonisme d'un Origène ou d'un Augustin. A côté de ces hautes spéculations, des formes plus humbles de pensée s'imposaient à des milliers de convertis; ils avaient été nourris par une littérature populaire, par ce que M. R. appelle « die hellenistische Kleinlitteratur ». Le christianisme a dû satisfaire ces esprits comme les philosophes. Le livre de M. Reitzenstein aide à mieux comprendre les aspirations religieuses de ces petites gens et à démêler quelques emprunts ignorés de la religion nouvelle aux anciennes manières de dire et de concevoir.

Paul Lejay.

Die Chronik des Hippolytos im Matritensis Graecus 121. Von Adolf Bauer. Nebst einer Abhandlung über den Stadiasmus Maris Magni von Otto Cuntz. Mit 1 Abbildung im Text und 5 Tafeln. Leipzig, Hinrichs (*Texte u. Untersuchungen*, N. F., XIV, 1). 1905; 3 ff. et 288 pp. in-8°. Prix : 8 Mk. 50.

M. Bauer a retrouvé le commencement de la chronique d'Hippolyte dans le ms. 121 de la bibliothèque nationale de Madrid. Ce manuscrit a été étudié surtout par M. Albert Martin pour Nicéphore Calliste, et pour un *Stadiasmus* de la Méditerranée, par divers savants. Le *Stadiasmus* a été publié plusieurs fois, notamment par C. Müller dans les *Geographi graeci minores;* on le considérait comme un ouvrage séparé, à la suite d'une erreur d'Iriarte. Le manuscrit est du xe s., du xie au plus tard.

En réalité, le *Stadiasmus* est la dernière partie de ce que le manuscrit a conservé de la chronique d'Hippolyte. Ce manuscrit est en effet incomplet et en assez mauvais état. Il a appartenu à C. Lascaris à qui il a dû venir sous forme d'une liasse de feuillets détachés et sans ordre. Lascaris les a rangés et cotés. Le manuscrit a été relié postérieurement.

La partie centrale, qui est le commencement de la chronique, n'a jamais été étudiée. En voici le contenu : en tête, une table des principaux chapitres, due à l'auteur lui-même et une préface; ensuite, un βίβλος γενεσέως ἀνθρώπων, la succession des patriarches d'après la Bible ; enfin, la dispersion des peuples, διαμερισμός, catalogue géographique très développé, comprenant : 1° les 72 peuples primitifs ; 2° leurs colonies ; 3° les montagnes et les fleuves les plus considérables ; 4° le *Stadiasmos*, instruction nautique comportant l'indication des points de la côte et leur distance ; 5° la liste des villes célèbres d'après Ptolémée. C'est au milieu du *Stadiasmos* que nous laisse le manuscrit. D'après les ouvrages dérivés, on voit que les chapitres suivants donnaient d'autres listes de patriarches, rois et prophètes juifs, les rois d'Assyrie, de Perse et de Macédoine, les olympiades et les empereurs. Le manuscrit de Madrid a sauvé environ la moitié de l'ouvrage.

M. B. publie la partie inédite du texte grec et, sur trois colonnes parallèles, les dérivés les plus immédiats d'Hippolyte, le *Barbarus* de Scaliger (rédaction latine du viie-viiie siècle d'une chronique alexandrine du ve), et les deux chroniques qui ont le même titre, *Liber generationis*. De la comparaison, il résulte que Mommsen avait raison contre Frick et que ces documents ont pour noyau la chronique d'Hippolyte.

Contrairement à l'opinion généralement admise, M. B. ne pense pas qu'Hippolyte ait eu un catalogue des papes. Un seul manuscrit du *Liber generationis I* annonce le chapitre : *Nomina episcoporum Romae et quis quot annis praefuit*. Aucun manuscrit n'a en réalité ce

chapitre. Le catalogue conservé dans la première partie du chronographe de 354 vient d'ailleurs.

La chronique d'Hippolyte est une œuvre médiocre, inférieure à celle de Jules Africain, à plus forte raison hautement surpassée par le travail savant d'Eusèbe. Hippolyte a combiné des listes tirées de la Bible avec des livrets pratiques et des abrégés scolaires. C'est un manuel de chronologie à l'usage des petites gens.

Le succès n'en a pas été moins grand. M. B. suit, chez les imitateurs d'Hippolyte, la fortune du *Diamerismos*. ce catalogue issu d'un chapitre de la *Genèse*. C'est surtout par les chroniques alexandrines, dont le *Barbarus Scaligeri* est une dérivation, que l'œuvre d'Hippolyte a eu une grande diffusion. L'Occident a été plus réservé et ne compte que les deux recensions du *Liber generationis*. M. B. suppose que cette attitude est due au mauvais renom d'Hippolyte, schismatique et antipape. Je ne sais ; car son culte s'est développé ; Damase a réconcilié le personnage avec l'Église romaine. Si l'on jette un coup d'œil sur le tableau qui résume les recherches de M. B., on voit que l'influence de la chronique s'est exercée sur un grand nombre de Byzantins qui dépendent les uns des autres et, tous, des chroniques alexandrines. L'historiographie occidentale a suivi d'autres voies parce qu'elle avait d'autres sources. Il ne faut pas non plus oublier que cinquante ans après Hippolyte, l'Église romaine parle latin.

La découverte de M. Bauer est importante. L'étude qui en a été la suite l'est aussi. Tout fait bien augurer d'une prochaine édition de la chronique.

M. Cuntz ajoute un appendice sur le *Stadiasmus*. Müller avait eu tort de le placer entre 250 et 300 : ses arguments n'ont pas de valeur. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il est postérieur à 194, date de la création de la province de Cœlé-Syrie. Mais rien n'oblige à descendre beaucoup plus bas. Comme M. Bauer place la fin de la chronique en 234-235, dernière année d'Alexandre Sévère, rien ne s'oppose à l'attribution du *Stadiasmus*, qui est un peu antérieur. Car Hippolyte s'est contenté d'incorporer à peu près textuellement un document préexistant et dont il n'a pas même modifié les particularités de langue populaire. A ces observations, M. Cuntz joint un grand nombre de corrections.

Paul Lejay.

Die Zeugnisse vom Christentum im Slavischen « De bello iudaico » des Josephus. Von A. Berendts (*Texte u. Untersuchungen*, N. F., XIV, 4). Leipzig, Hinrichs, 1906 ; 79 pp. in-8°. Prix : 2 Mk. 50.

La traduction slave de Josèphe contient huit passages relatifs à Jean-Baptiste, à Jésus et aux apôtres qui ne se trouvent pas dans notre

texte grec. Les manuscrits ne sont pas antérieurs au xve siècle; mais la version est plus ancienne, du xiiie siècle au moins. Les additions diffèrent du récit des évangiles canoniques et parfois le contredisent. Le traducteur slave ne saurait en être rendu responsable. Ces additions ne sont pas comparables aux interpolations sûrement chrétiennes des manuscrits de Josèphe. Un juif seul peut en être l'auteur. Le Pseudo-Hégésippe s'accorde avec elles sur des phrases typiques, mais sans portée spéciale : ce qui exclut l'hypothèse d'un emprunt. Bien plus, cet accord s'étend à Tacite, de sorte qu'il faut supposer une source antérieure à la fin du 1er siècle. Le passage le plus important, n° 4, sur le Christ, donne certains détails que l'on retrouve dans l'apocryphe *Rescriptum Tiberii*, dans un fragment de Jean d'Antioche, dans une vie rythmique de la Vierge (*Bibl. hag. lat.*, 5347). Bien plus, le morceau connu et d'ailleurs interpolé, *Antiqu.*, XVIII, 3, 3, est un résumé du n° 4, sauf pour ce qu'il emprunte aux évangiles. Il y a donc un courant d'histoire dont le Josèphe traduit en slave est le représentant, sinon la source.

M. Berendts, qui publie en allemand les huit morceaux et nous apporte ces renseignements, conclut que Josèphe seul peut être l'auteur de ces textes, après 73, avant la séparation définitive des Juifs et des chrétiens. Josèphe avait d'abord écrit sa *Guerre judaïque* dans sa langue maternelle. Cette première rédaction, substantiellement identique à celle que nous possédons, devait être très différente de forme et de point de vue. Justement les morceaux slaves montrent des préoccupations propres aux Juifs. M. Berendts suppose que cette rédaction, traduite en grec, est devenue l'original de la version slave. En tout cas, la brochure curieuse de M. Berendts nous fait désirer une publication intégrale dans une langue de l'Occident, ou, du moins, une collation soignée avec notre texte de Josèphe.

P. L.

Science et religion, Etudes pour le temps présent. Paris, Bloud. Volumes in-12 de 64 pp. Prix : 0,60 le vol.

La librairie Bloud nous a envoyé depuis l'an dernier un certain nombre de ses petites brochures.

D'abord un lot de brochures sociales : P. Drillon, *Le rôle social de la charité*; G. de Pascal, *Vogelsang, Extraits de ses œuvres traduits de l'allemand*, I, *Morale et économie sociales;* et : II, *Politique sociale;* L. Garriguet, *Production et profit;* ajoutons quatre brochures d'apologétique : G. Fonssegrives, *Catholicisme et libre pensée;* A. Leroy-Beaulieu, *Christianisme et démocratie*, *Christianisme et socialisme;* H. Appelmans, *Nécessité philosophique de l'existence de*

Dieu; R. DE MONTESSUS DE BALLORE, *Le Radium*, brochure qui soulève d'importantes questions de méthode et résume l'attitude des laboratoires scientifiques de la génération actuelle par la formule : « Toute hypothèse, non directement contredite par des faits d'expérience, peut représenter une part de vérité. »

Les brochures qui peuvent être rattachées à l'histoire sont les suivantes : L. LAGUIER, *La méthode apologétique des Pères dans les trois premiers siècles :* il serait intéressant de faire le classement, l'histoire et les sources des arguments mis en ligne par les Pères; mais ce n'est pas un travail que l'on peut même esquisser en 60 pages. — G. KURTH, *Qu'est-ce que le moyen-âge?* Cette brochure contient quelques données sur l'histoire du terme, avec plus d'un raisonnement équivoque (voy. p. 20, sur les fausses décrétales); M. K. allègue comme preuve de l'ignorance des hommes du XVIIe et du XVIIIe s., qu'ils ne distinguaient pas le roman et le gothique : « Le croirait-on? » Mais le mot « gothique » avait-il le même sens qu'aujourd'hui? n'était-il pas synonyme de médiéval? est-il d'ailleurs si bien choisi dans l'usage actuel? Le *Dictionnaire de Trévoux*, cité à l'appui, par sa distinction de *deux* styles gothiques n'enseigne-t-il pas une doctrine très voisine de la nôtre? — G. SORTAIS, *Le procès de Galilée, étude historique et doctrine* : « Le Saint-Office n'avait aucune compétence spéciale pour trancher la question de savoir si la terre tourne ou ne tourne pas autour du soleil, tandis qu'il a qualité pour juger si M. Loisy a erré dans la façon de traiter les questions fondamentales du dogme catholique. » Heureusement. — H. MAILFAIT, *La déportation et l'exil du clergé français pendant la Révolution.* — J. AUBÈS, *Le protectorat religieux en Orient.* — L. DE GRANDMAISON, *Le lotus bleu.*

Cinq brochures sur l'histoire de l'art : G. GUILLOT, *Les moines précurseurs de Gutenberg, Étude sur l'invention de la gravure sur bois et de l'illustration du livre :* en grande partie fondé sur le livre du regretté Bouchot. — Quatre brochures sont signées L. BRÉHIER, *Les basiliques chrétiennes* : La basilique gréco-romaine; la basilique orientale; les constructions à plan central; la décoration; le mobilier. — *Les églises byzantines*, aux trois époques caractéristiques, VIe siècle (Sainte-Sophie, Ravenne), XIe siècle (Saint-Luc, Daphni), XIVe siècle (Mont Athos, Mistra, Trébizonde). — *Les églises romanes*, étudiées par régions dans leurs types les plus caractéristiques, abbayes de Caen, Cluny, N.-D. du Port, Saint-Savin, etc. — *Les églises gothiques* : au XIIe siècle, au XIIIe siècle, dans la période de transformation. Les brochures de M. Bréhier donnent, outre les notions générales, une description précise de certains monuments particulièrement représentatifs. Elles sont accompagnées d'une bibliographie.

Lot philosophique : *Pascal, Opuscules choisis*, édition très soignée avec notes par M. V. GIRAUD, des textes suivants : *Le Mémorial*

(*L'amulette* de Condorcet), *Le Mystère de Jésus*, *Prière pour le bon usage des maladies*, *Sur la conversion du pécheur*, *Entretien avec M. de Saci*, *Fragments d'une conférence à Port-Royal*, *Sur la Religion*, *Les deux infinis*, *Les trois ordres*, *Le pari*. — E. Thouverez, *Stuart Mill* : excellente monographie, dont la partie biographique contient plus d'un détail nouveau dû à l'obligeance de M. le pasteur Rey. — J. Laminne, *L'Univers d'après Haeckel*; *L'homme d'après Haeckel* : pure polémique.

P. L.

Marius Roustan, **Les philosophes et la société française au xviiie siècle.** Lyon, Rey. Paris, Picard, in-8, 455 pages.

Dans une série de chapitres, juxtaposés mais non fondus, M. Marius Roustan a entrepris de rechercher quel accueil ont reçu les philosophes et leurs doctrines de la part du Roi, des favorites, de la noblesse, des financiers, des salons, de la bourgeoisie et du peuple. Il a laissé de côté l'Académie française, les cafés et l'Église, l'Académie parce que M. Brunel a déjà traité le sujet, les cafés et l'Église parce qu'il se réserve de leur consacrer des études particulières.

M. R. ne semble pas s'être douté des difficultés très grandes du sujet qu'il a choisi. Un seul des chapitres de son livre exigerait de longues années d'investigations patientes dans les archives publiques et privées et non pas seulement dans les bibliothèques où M. R. n'est entré que pour consulter surtout les écrits littéraires, des mémoires et des correspondances.

Pour déterminer, par exemple, avec quelque précision jusqu'à quel point Louis XV et son gouvernement se laissèrent entraîner par le courant philosophique, il faudrait connaître à fond l'histoire du conseil du roi, des ministres et des intendants. Or cette histoire n'est pas faite et M. R. ignore les quelques ouvrages récents qui ont déblayé le terrain, entre autres le livre de M. Marion sur Machault.

Comment étudier l'action des idées nouvelles sur la société si on ne prend pas la précaution de définir au préalable ces idées nouvelles ? Un gros livre serait à écrire, même après celui de M. Ducros, sur la conception que se faisaient les philosophes de l'État idéal qu'ils appelaient du nom de *Patrie*. Or M. R. n'a pas même tenté d'esquisser dans une introduction et à grands traits le système politique des philosophes. Peut-être pense-t-il qu'ils n'en avaient pas. Encore aurait-il fallu qu'il le dît nettement et qu'il donnât ses raisons.

M. R. passe parfois à côté des questions sans les voir et il ne traite pas toujours avec une critique suffisante celles qu'il retient. Quels étaient les sentiments des philosophes à l'égard du roi et de la

royauté? Question délicate à résoudre! La simple prudence commanderait de ne demander la réponse qu'aux confidences les plus intimes et les plus authentiques des philosophes et non pas à leurs écrits publics et encore moins à leurs productions officielles. M. R. interroge à ce sujet le discours de réception de Voltaire à l'Académie, une lettre du même Voltaire au roi de Prusse, la dédicace que Duclos fit à Louis XV de ses *Considérations*, etc.! Sous prétexte que les vers fameux de Diderot

> Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre
> A défaut d'un cordon pour étrangler les rois

se trouvent dans un poème intitulé les *Éleuthéromanes ou les Furieux de la liberté* et qu'ils y sont entourés de couplets bachiques ou galants, M. R. n'y attache aucune importance et accuse de mauvaise foi ceux qui en relèvent la brutale hardiesse. Il lui est facile dans ces conditions de conclure que les philosophes étaient tous de fidèles sujets très respectueux du monarque et de la monarchie. Si Raynal proteste contre le despotisme éclairé, Raynal se met par là en dehors des encyclopédistes (p. 86 note). Quant à Naigeon, Silvain Maréchal, le curé Meslier, etc.; M. R. les considère après Taine comme des enfants perdus dont il n'a pas à s'occuper.

Je ne vois aucun inconvénient à l'emploi des mémoires quand on y met des précautions et quand on les contrôle. C'est ce que ne fait pas assez M. R. Si Duclos raconte que par un article secret du traité de Rastadt, l'Empereur avait pris l'engagement de ne susciter aucune difficulté à la France pendant la minorité de Louis XV, M. R. croit Duclos, sans se reporter au traité lui-même, aux etudes dont il a été l'objet, ou à défaut aux archives des affaires-étrangères (p. 31).

Le chapitre sur les favorites est une sorte d'histoire anecdotique de la Pompadour et de la Du Barry où les philosophes n'apparaissent qu'au second plan et même incidemment.

Le chapitre sur la noblesse reproduit, avec beaucoup d'anecdotes aussi, les généralités courantes sur les deux noblesses (de cour et de province) sans distinguer nettement entre les époques et encore moins entre les régions. En face des nobles philosophes il y aurait eu lieu cependant de placer les nobles rétrogrades (il y en avait beaucoup plus que ne croit M. R.), ceux qui reconstituaient leurs terriers sous Louis XVI. M. R. n'y a pas songé.

Aussi général et aussi imprécis est le chapitre sur la magistrature. Il aurait été intéressant de joindre au tableau de la noblesse de robe, un tableau de cette classe si remuante et si avide des « hommes de loi » qui fourniront à la Révolution ses principaux chefs. M. R. n'y a pas songé non plus.

Le chapitre sur les financiers est une défense, d'ailleurs habile, des fermiers généraux. Il aurait peut-être été utile de se demander si les

capitalistes, qui applaudissaient aux idées nouvelles, étaient absolument désintéressés, ou si par hasard leur intérêt bien entendu ne leur commandait pas cette tactique. M. R. ignore sans doute que les rentiers ont contribué plus que quiconque au mouvement de 89.

Le chapitre sur la bourgeoisie est une analyse du journal de l'avocat Barbier. L'avocat Barbier est considéré comme un bon type de toute une classe, à laquelle il n'appartient presque pas puisqu'il est homme de loi. Il ne saurait d'ailleurs représenter que le bourgeois parisien. Les commerçants, les industriels, ceux des grandes villes aussi bien que ceux de la capitale, n'apparaissent pas.

La bourgeoisie lettrée et éclairée se rencontrait, avec l'élite du clergé et de la noblesse, d'une part dans les loges maçonniques, très florissantes et très nombreuses à la fin du siècle, et d'autre part dans les sociétés littéraires et les académies, alors très vivantes. M. R. a négligé d'étudier les unes comme les autres.

Le chapitre sur les paysans et les artisans est tout entier fait de seconde main. Ainsi M. R. ne connaît les cahiers de 89 que par le résumé forcément incomplet et parfois contestable qu'en a fait M. Champion. Sur la vie matérielle des ouvriers, sur l'organisation de l'industrie, sur les corporations, M. R. n'a pas lu les livres spéciaux.

Son enquête à travers la société est donc très rapide et très superficielle. Il n'hésite pas cependant à en tirer une conclusion qui la dépasse singulièrement, c'est que les philosophes furent les véritables auteurs de la Révolution française. Pas un instant, M. R. ne s'est demandé si les philosophes n'étaient pas en quelque manière l'expression, les interprètes de la société de leur temps, si le succès de leurs œuvres ne tient pas par hasard, avant toute autre considération, à la structure interne de cette société, aux besoins économiques et sociaux qui la travaillaient et si les conditions sociales ne suffisent pas à expliquer à la fois et la Révolution et les philosophes.

Je ne voudrais pas cependant exagérer mes critiques. Ce livre, avec tous ses défauts et toutes ses lacunes, n'est pas plus mauvais que bien d'autres thèses *littéraires*. Je trouve ses conclusions relativement aussi fondées que celles de MM. Faguet et Brunetière qui en sont le contre-pied. M. Marius Roustan raisonne aussi bien que ces Messieurs; comme eux, il ne voit guère la société qu'à travers la littérature et il veut résoudre avec la littérature seule des problèmes qui ne sont pas uniquement littéraires.

Il serait grand temps cependant de traiter l'histoire des lettres et des idées avec les mêmes méthodes et dans le même esprit que l'histoire tout court.

Albert Mathiez.

Gaston Maugras. **Dernières années du roi Stanislas.** Paris, Plon-Nourrit, 1906; in-8° de 461 pages, avec un portrait en héliogravure.

Avec son agrément ordinaire et son habituelle indifférence critique, M. Maugras, donnant une suite à sa *Cour de Lunéville*, retrace, de 1750 à 1766, la chronique amusante plutôt que l'histoire du règne finissant de Stanislas. Le comte de Tressan, Mme de Boufflers et ses enfants, Panpan et Mme de Graffigny ont les honneurs de ce volume; et c'est tout au plus si quelques interventions de La Galaizière, quelques manifestations de bourgeois ou de parlementaires lorrains nous rappellent çà et là que le véritable intérêt, et peut-être le vrai pathétique, de cette époque est ailleurs que dans ces gentillesses ou ces gaillardises dont M. M. excelle d'ailleurs à détailler les drôleries ou les élégances. Les rêves impénitents de restauration en Pologne auxquels le roi retraité n'arrivait pas à renoncer, la bienfaisance systématique à laquelle il a dû une tenace réputation, la persistance de ce qu'on a appelé la « légende léopoldienne » dans toutes les classes de la population lorraine, — tout cela donnerait aux « dernières années du roi Stanislas » un autre accent que les aventures du sémillant chevalier de Boufflers ou que les grandes colères du nain Bébé.

Ce n'est pas que M. M., qui voit les choses uniquement du dehors et par leur surface amusante [1] ait dédaigné d'utiliser les nombreux travaux qui ont approfondi sur tant de points l'histoire de ce règne et de cette société. Sans méconnaître tout ce qu'il peut devoir à l'obligeance de l'honorable M. Favier, qu'il remercie dans une note, il est permis de trouver que M. M. pousse jusqu'à la désinvolture la crainte des guillemets et des renvois. Des « stanislaïstes » antérieurs, MM. Boyé, Druon, Pfister, etc., ne sont pas nommés dans un livre dont la documentation leur est due pour une bonne part, ou se rencontre sur tant de points avec leurs propres travaux. Et, pour ne parler que du passé, le rapprochement suivant aidera à montrer quelle fidélité M. Maugras témoigne à ses sources (même lorsqu'il y a, comme ici, deux *états* différents d'une même information) :

---

1. P. 29, Toul capitale du Barrois; est-ce Nancy ou Lunéville, p. 65, qui se trouve situé « aux rives de la Moselle »? L'édit royal qui crée la « Bibliothèque » est de *décembre* 1750 (p. 53); rectifier le rébarbatif *Ober-ker-Ghein* de la p. 121; p. 130 Héré est, sans doute pour l'agrément des contrastes, appelé « apprenti maçon » alors qu'il était depuis longtemps premier architecte de Sa Majesté; c'est à propos de son discours du 8 mai 1752 que les doctrines de Tressan sont signalées à la reine de France par le P. de Menoux (p. 271); quelle est (p. 344) cette première représentation du *Mariage de Figaro* donnée à Plombières, en 1762, par Beaumarchais? La princesse Christine est *élue* le 8 juin 1763 par les dames de Remiremont, *admise* le 29 septembre 1764 (p. 359), etc., etc.

Dernières années, p. 140 :

Le monarque entra à Nancy à deux heures après-midi : une partie du régiment du Roi faisait la haie depuis la porte Saint-Nicolas ; l'autre partie était sur la place Royale. Sa Majesté Polonaise, en arrivant à l'Hôtel de Ville, que gardait un détachement des gardes lorrains, fut complimentée par M. Thibault à la tête des magistrats...

Pendant que le Roi était dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, au premier étage, quelques morceaux de plâtre se détachèrent d'une corniche du vestibule du rez-de-chaussée. Un garde du corps, qui s'en aperçut, s'écria que la salle où se trouvait Sa Majesté allait s'écrouler : la panique fut terrible. On se précipita sur le Roi pour le sauver, mais l'affluence de ceux qui se pressaient aux portes était telle qu'il était impossible d'avancer. Alors le prince de Chimay, capitaine des gardes, mit l'épée à la main pour faire faire place ; les personnes plus éloignées, voyant des épées en l'air et entendant grand bruit, crurent qu'on en voulait au Roi et mirent aussi l'épée à la main. Ce n'était que trouble et confusion ; plusieurs personnes, entre autres le marquis de Lenoncourt et Mlle d'Endreselle, faillirent être précipités du haut du grand escalier. On se remit enfin de cette terreur folle et que rien ne motivait, et la cérémonie s'acheva sans nouvel incident.

Durival, *Description*, t. I, p. 226 :

Le roi de Pologne entra à Nancy à deux heures après midi (26 novembre) ; une partie du régiment du roi bordait la haie depuis la porte Saint-Nicolas ; l'autre était sur la place où est la statue, un détachement des Gardes lorraines sous les fenêtres de l'Hôtel de Ville. S. M. Polonaise en y entrant fut complimenté par M. Thibault à la tête du magistrat...

Durival, *Journal manuscrit*, t. IV, f° 21 :

Pendant que le roi de Pologne était dans la grande salle, il tomba, des corniches de dessous, dans le vestibule, du plâtre posé tout fraichement, et un garde du corps qui pensa en être blessé, crut que la salle où était S. M. R. enfonçait. Le bruit en devint grand, et on prit le Roi pour le sauver : ce qui aurait été impossible à cause de l'affluence de ceux qui se présentaient aux portes. Le capitaine des gardes-du-corps, M. le prince de Chimay, ayant pris l'épée à la main pour faire faire place, les personnes plus éloignées qui virent des épées en l'air et entendaient grand bruit crurent qu'on en voulait au roi et mirent aussi l'épée à la main. Ce n'était que trouble et confusion et plusieurs personnes, entre autres le marquis de Lenoncourt et Mlle d'Endreselle, faillirent être précipitées du haut du grand escalier. On se remit enfin de cette terreur folle et que rien ne motivait, et la cérémonie s'acheva sans nouvel incident.

F. Baldensperger.

René Viviani, **La Restauration (1814-1830).**

Eugène Fournière, **Le règne de Louis-Philippe (1830-1848).** Collection de l'Histoire socialiste, publications Jules Rouff. 268 et 583 pages gr. in-8.

L'Histoire socialiste manque d'unité. Ces deux volumes, qui forment les tomes VII et VIII, en sont une preuve. Le premier n'est qu'un ouvrage de vulgarisation. Le second au contraire est une œuvre originale, très digne d'attention, parce qu'elle est le résultat de recherches et d'études approfondies.

M. Viviani n'a pas eu l'ambition de renouveler l'histoire de la Restauration. Il s'est seulement proposé de la mettre à la portée du peuple. Il accepte donc à peu près tel quel le récit traditionnel. Il s'aventure peu en province, il concentre tous ses efforts sur Paris et dans Paris sur le parlement. Il fait défiler devant nous les personnages de premier plan et se plaît à esquisser, d'ailleurs assez joliment, leur portrait physique et moral. En homme politique exercé, il relève les fautes de leur politique et nous dit longuement ce que Decazes aurait dû faire pour se maintenir au ministère. Sa vue ne dépasse guère les murailles des Chambres et du palais du Roi. Il ne pénètre pas dans l'organisation et dans la vie intime des partis. Il connaît mal la charbonnerie et ne dit pour ainsi dire rien de la maçonnerie. Le livre de M. de Grandmaison sur la Congrégation lui a échappé ou, s'il l'a connu, il n'en a pas tiré un parti suffisant [1]. Il n'analyse pas les pamphlets libéraux, même ceux de P. L. Courier. Je ne crois pas qu'il les cite. Il n'a pas l'air d'avoir feuilleté, même rapidement, la presse et les écrits du temps. Son récit des journées de 1830 est particulièrement superficiel. Il en est encore à attribuer la révolution à la seule action du Peuple, qu'il dresse sur « un piédestal immortel ». Il passe sous silence les intrigues orléanistes antérieures et la campagne du *National*. Il ne connaît pas la manœuvre décisive des patrons libéraux qui fermèrent leurs usines pour jeter leurs ouvriers sur les barricades [2].

J'ajoute que le style est continuellement oratoire : on dirait que les phrases ont été écrites pour la tribune.

Remarquons enfin, pour être complet, que les épreuves n'ont pas été relues tant les fautes d'impression abondent [3].

Tout autre est le livre de M. Fournière. On s'aperçoit dès les premières pages que l'auteur est maître de son sujet, qu'il l'a étudié de longue date avec amour. Les brochures, les journaux, particulièrement les journaux socialistes, jusqu'à ceux qui n'eurent qu'une durée éphémère, ont été dépouillés très consciencieusement. M. F. s'est reporté aux mémoires et aux correspondances des contemporains. Il a fait un heureux usage des lettres de Proudhon et de V. Hugo. En général, il cite ses sources et les discute. La documentation cependant n'est pas complète, car elle ne comprend pas de pièces d'archives et c'est là une grosse lacune, surtout pour la politique étrangère.

---

1. Le livre de M. Debidour sur le colonel Fabvier lui aurait fourni des renseignements précis sur les complots militaires.

2. Cf. P. Mantoux, *Patrons et ouvriers en juillet 1830* dans la Revue d'histoire moderne, t. III, p. 294.

3. P. 112, Toutlier pour Toullier, Gruger pour Gruyer, p. 131, Beausset pour *Bausset*, p. 186, le congrès de Vérone devient le congrès de Vienne, Bordesoulle est écrit tantôt Dudesoulle (p. 191), Boudesoulle (p. 193), etc., etc.

La partie neuve du livre est l'étude des débuts de la grande industrie et le tableau de la condition des classes ouvrières.

Avec beaucoup de précision et une grande justesse de ton, M. F. analyse l'état économique de la France depuis 1815. Les statistiques lui fournissent des chiffres éloquents qu'il cite avec raison. Il nous apprend que dans l'imprimerie de 1814 à 1827 le nombre des feuilles d'impression monta de 45 à 144 millions, que de 1812 à 1825 le nombre des kilogrammes de laine ouvrées dans la draperie passa de 35 à 50 millions, etc. Sur la condition des ouvriers il apporte la même précision. Il sait qu'en 1830 il n'y avait encore que 12 millions de Français sachant lire, qu'à Mulhouse la moitié des enfants travaillant dans les usines n'avait pas 10 ans et que dans cette ville la moyenne de la vie humaine descendait à 22 ans. D'après les enquêtes officielles et privées qu'il contrôle les unes par les autres, surtout d'après Villermé et Villeneuve Bargemont, contemporains bien informés et dignes de foi, il calcule le taux des salaires. Les journées sont de 15 heures en moyenne pour un salaire de 1 franc. Lille compte un indigent inscrit pour 4 habitants, Lyon 100.000 pauvres sur 150,000 habitants. A la veille de 1830 le statisticien Balbi croit pouvoir établir que 7 millions et demi de Français n'ont à dépenser que 0 fr. 25 centimes par jour, 7 millions et demi, 0,33 c., 7 millions et demi 0,41 c. et 3 millions 0,55 c. M. Fournière ne se borne pas à nous donner des chiffres bien choisis. Il ne néglige rien pour nous représenter d'une façon complète et précise la vie matérielle et intellectuelle des ouvriers. Il nous les montre asservis par le livret, logés dans des taudis infects, exposés sans protection à des travaux dangereux, ne buvant de vin et ne mangeant de viande que les jours de paie. Aussi comprenons-nous mieux leurs brusques révoltes et leur héroïsme farouche dans le combat. De nombreuses pages exemptes de déclamation sont consacrées aux sociétés secrètes, aux compagnonages, aux grèves, aux insurrections, enfin aux théoriciens petits et grands du socialisme et à leurs doctrines qui sont minutieusement analysées.

M. F. a particulièrement soigné le côté social de son sujet, mais il n'a pas négligé ses autres aspects. Il trace fidèlement l'histoire des ministères, il peint au naturel les chefs parlementaires et sa psychologie se trouve rarement en défaut. Je signalerai comme les mieux réussis les portraits de Louis-Philippe, de Casimir Périer, de Thiers. Celui-ci est féroce. Derrière les partis, il montre les classes, la haute bourgeoisie qui spécule sur les chemins de fer et se rallie en masse à l'Église et la boutique qui reste encore voltairienne et applaudit envieusement aux pamphlets de Cormenin sur le luxe de la Cour.

Ce livre est donc très sérieux, très utile. Et cependant peut-être n'aura-t-il pas, faute d'un art suffisant, tout le succès qu'il mérite. La composition en est lâche. L'ordre chronologique, qui est suivi

d'un bout à l'autre, disperse l'intérêt en le morcelant sur une foule de matières diverses n'ayant entre elles d'autre lien que le temps. Par endroits le style traîne. J'ajoute que M. Fournière aurait pu s'épargner les fréquentes allusions directes ou indirectes aux événements actuels. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage fait grand honneur à la collection où il figure.

Albert MATHIEZ.

Histoire et **Art militaires**. **Guerre de 1870-1871**, par le général Frédéric Canonge, ancien professeur à l'école supérieure de Guerre, ancien commandant de la 58e brigade d'infanterie [1]. Un vol. grand in-8° : chez Georges Fanchon éditeur, 25, rue de Grenelle, accompagné de 81 cartes, plans ou croquis et dessins de l'auteur, mise au net par A. Léjéaux.

La logique voudrait sans doute que les récits des événements de guerre eussent pour auteurs ceux qui furent acteurs et témoins. Le plus souvent, il faut l'avouer, les mains qui savent si bien manier l'épée sont moins expertes à se servir de la plume, et nous en avons eu récemment de lamentables exemples. Aussi lorqu'on rencontre un officier qui soit non seulement capable d'écrire l'histoire (il y en a une foule), mais de façon à se faire lire, tels par exemple que le général Bonnal, le général Canonge et le colonel Palat, pour ne citer que ces trois protagonistes de l'histoire militaire, on éprouve à lire leurs ouvrages un plaisir particulier ; on en tire un profit plus complet. Cette réflexion s'applique, dans toute son étendue, à la nouvelle publication de l'éminent général Canonge, consacrée à un résumé de la guerre de 1870-1871. Bien que faisant partie d'un vaste « traité d'histoire et art militaire », cet ouvrage forme un tout indépendant que l'on peut classer à part. A vrai dire, il semble que l'heure ne soit pas encore sonnée où l'on pourra tracer un tableau d'ensemble de la formidable guerre dont nous subissons, dont nous subirons peut-être longtemps encore, les inévitables conséquences. Trop de questions restent encore en suspens que l'avenir seul pourra résoudre; trop de points attendent encore d'être élucidés. On peut se former pourtant une idée générale exacte des événements de la campagne, en en tirant les leçons stratégiques et pratiques qu'ils comportent.

Le savant général ne s'est pas proposé un autre but et il a su ne point s'astreindre à des discussions ou considérations purement techniques qui eussent rebuté le lecteur. Il n'a pas pu toutefois éviter l'écueil d'entrer parfois dans de trop longs détails sur les faits de guerre qu'il avait à conter, entraîné qu'il était par leur saisissant intérêt ou par ses propres souvenirs. Et c'est bien ce qui prouve que le recul n'est pas encore suffisant pour qu'on puisse se borner à un simple résumé et que l'on est tenté d'accorder trop d'importance à tel ou tel détail qui

ne devrait trouver place que dans des écrits spéciaux. L'auteur s'est également laissé aller, et l'on ne saurait cependant l'en trop blâmer, à s'étendre sur de menus faits pour qui eut suffi une brève mention, tel par exemple que le fait d'armes du capitaine Coumès au pont de Fontenoy, si honorable et digne de remarque qu'il fût. Mais ce défaut de proportion n'est pas sensible, tant le récit est clair, captivant, et se lit sans fatigue d'un bout à l'autre. C'est à peine si l'on s'aperçoit de quelque hors d'œuvre en quelque sorte ou plutôt des quelques parties trop développées pour une étude d'ensemble, et que nous venons de signaler.

On retrouvera dans ce grand volume de 700 pages, qu'illustrent de nombreux plans et croquis, non seulement la science bien connue du général Canonge, mais cette qualité remarquable entre toutes, si rare chez beaucoup et qu'il possède au plus haut degré : une sereine, pleine et entière impartialité, qui lui fait distribuer le blâme à certains, quelque inconvénient qu'il put en résulter pour sa propre carrière, comme aussi oublier certaines injustices, ou certaines polémiques excessives de ton dont il ne tient point rigueur à ses contradicteurs.

On ne s'attend pas à ce que nous refassions ici, quelque excellent que soit le guide, l'examen minutieux des divers faits de la campagne. Le général, qui a visité plusieurs fois les champs de bataille, qui a combattu sur onze d'entre eux, qui pendant trente années, a fait de ces événements sa constante étude, vivant uniquement de nos revers pour ainsi dire, qui a professé dans la plus haute de nos écoles militaires, était mieux placé que personne pour faire un exposé précis et vivant de cette émouvante autant qu'instructive époque.

Il l'a fait sans passion autre que son amour de la France. Il a encouru le danger de froisser des survivants ou leurs partisans. Il n'a pas craint, quoi qu'il lui en coutât, de constater que les généraux français de 1870, quelque bons soldats que fussent plusieurs d'entre eux, n'étaient pas préparés à entreprendre et soutenir une lutte contre une armée, dont le machinisme était porté à un haut point de perfection. Ils n'avaient guère remporté que des victoires à bon marché, « contre de la racaille » dit von der Goltz, faisant allusion à l'Algérie et à la Kabylie, à la Chine, au Mexique et à Mentana. Au camp de Chalons, ils n'avaient appris la guerre qu'entre deux repas. On ne saurait donc leur en vouloir de leur insuffisance, et il convient, dans le jugement à porter sur eux et leurs actes, de tenir compte du manque initial de préparation dont on ne saurait équitablement les rendre responsables. Si d'aucuns parmi eux, Ducrot au premier rang, qui fut en effet le mieux doué et qui eut souvent d'heureuses inspirations; Chanzy, ce « chiendent » de Faidherbe et aussi le jeune général Cremer, auquel l'auteur rend une tardive justice, ont fait preuve de réflexion, d'initiative, de vigueur, de science, vertus peu en honneur alors dans notre armée, il est juste de les en louer davantage, car cela

prouve que bien dirigés, les officiers de 1870 eussent attesté autre chose que leur bravoure. Ce n'est pas l'étoffe qui manquait, c'est l'ouvrier chargé de la façonner.

Se trouvèrent-ils donc, pour avoir été ainsi battus, aux prises avec des hommes de génie? Voyons ce que pense là-dessus le général Canonge. Moltke, le grand Moltke, le *deus ex machinâ* des incomparables victoires allemandes, est-il donc un autre Napoléon? Certains écrivains prussiens l'affirment et vont même jusqu'à prétendre qu'il a encore perfectionné les procédés napoléoniens. Mais, « cet industriel militaire », comme l'a si bien surnommé le général Lewal, n'a été qu'un étroit et servile copiste, et son plus grand bonheur est de n'avoir jamais rencontré que des adversaires au dessous de la plus triste médiocrité. Moltke n'a été qu'un « fort en thème » à l'école de Napoléon, sans lueur, sans génie, mais bien pénétré de sa doctrine, il en a restauré, avec sagesse et prévoyance, la tradition si fâcheusement abandonnée alors par la France. Mettant en mouvement une Allemagne, formée par Iéna, qui avait eu sa revanche en 1814 et 1815, haineuse sans motif contre une France sans rancune, en présence de chefs dont la passivité, voulue ou non, fut invraisemblable, d'un Mac-Mahon « manifestement au dessous de sa tâche », ou d'un Bazaine, ahuri des responsabilités qui pesaient soudain sur son cerveau de caporal arrivé, Moltke, appliquant son système avec une inflexible et mathématique rigueur, ne pouvait que vaincre. Par la suite, Moltke se trouva en face des armées de province, ces armées que leur patriote créateur Gambetta (auxquelles le général Canonge sait rendre une pleine justice) appellait lui-même un « mécanisme trop hâtivement fabriqué », instrument à rouages défectueux et qu'il faut remonter d'une façon chronique. Moltke eut un moment d'hésitation, car après Sedan il croyait bien la guerre finie, et soudain il se trouvait devant de vrais chefs trainant derrière eux une foule de soldats. Mais c'était « une foule » plutôt qu'une armée, si bien que l'on a pu dire qu'au début les Français avaient opposé à l'Allemagne une armée sans généraux et qu'ensuite ils ne leur opposèrent que des généraux sans armées. Et encore parmi ces généraux, que dire de certains, de Bourbaki par exemple, que l'on peut plaindre, puisqu'il fut, dit le général Canonge, « le souffre-douleur » de la Défense-Nationale, mais sans vigueur, sans foi dans le succès et qui n'aurait dû dès lors, assumer une telle tâche, surtout contrecarré comme il le fut par la délégation ou mal servi par un aide-de-camp trop zélé! Et quant aux chefs subalternes, on y vit souvent des « porte-galons » plutôt que des officiers!

Aussi, peut-on affirmer, et c'est la conclusion motivée du livre du général Canonge, que ce n'est à proprement parler ni Moltke, ni l'Allemagne qui vainquirent la France en 1870; mais que ce fut la « supériorité du calcul sur le hasard; de la prévoyance sur l'improvisation; de l'esprit de suite sur la légèreté; de la foi sur le scepticisme

ou l'indifférence ; de la science et de la réflexion sur l'ignorance et la présomption ». Ce fut « la victoire logique d'un organisme supérieur manié par des hommes de talent ».

La faiblesse dont nous fîmes preuve en ces tristes temps n'est donc point la marque d'une irrémédiable déchéance de notre race et les fautes commises sont de celles qui se réparent[1].

FÉLIX-BOUVIER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 30 novembre 1906.* — M. Joulin continue la lecture de son mémoire sur les établissements antiques du bassin supérieur de la Garonne. Ces recherches comprennent, outre la description des différentes stations, l'étude des principaux vestiges : ruines, sépultures, céramique, médailles, etc. Elles apportent des renseignements intéressants sur l'histoire de la région étudiée et des contrées voisines, depuis les temps préceltiques jusqu'à la fin de la domination romaine.

M. Alexandre Bérard, député de l'Ain, fait une communication sur l'emplacement d'Alésia. Il reprend la thèse oubliée de Jacques Maissiat, selon laquelle Alésia se serait élevée sur l'emplacement actuel de la petite ville d'Izernore. M. Bérard suis le récit des *Commentaires* et prétend que la marche de César ne pouvait le conduire que dans la région du haut Rhône, alors qu'il allait porter secours à la Province. Le plateau d'Izernore, sa situation topographique répondent parfaitement aux indications données par César. D'autre part, les peuples gaulois de cette région sont précisément ceux que César signale comme habitant dans le voisinage d'Alésia. M. Bérard termine en disant qu'au nord d'Izernore subsistent encore partiellement les travaux d'art décrits par les *Commentaires*. — MM. Boissier, S. Reinach, Longnon, Babelon et Joret présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

---

1. Quelques légères imperfections de détail que nous signalons entre autres : le Michelet de l'Armée du Nord était capitaine de frégate et colonel auxiliaire et non colonel du génie; le général de l'armée de l'Est s'appelait Bonet (lieutenant colonel du 78e en retraite) et non *Bonnet*, à ce moment général dans Paris assiégé; il faut lire l'amiral Penhoat et non du *Penhoët* (p. 500); Auxon-Dessus et non *Auxerre* (p. 493), Chagey au lieu de *Chagny* (p. 517, et 520), etc., etc. En outre l'auteur n'est-il pas quelque peu injuste pour Garibaldi ? Si lourde que fut sa faute lors de la bataille de Dijon et quelque mal involontaire qu'il causât, surtout par le fait de son mauvais entourage, ne doit-on pas lui tenir compte du mouvement généreux qui lui fit apporter au secours de la France vaincue, dont il avait eu naguère à souffrir personnellement, une épée légendaire, une réputation universelle, qui au début impressionna même les Allemands ?

Le Puy, Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 17 décembre — 1906

Lechat, Phidias et la sculpture grecque au Ve siècle. — Clerc, La bataille d'Aix. — Horace, p. Rasi. — La Didascalie, p. Achelis et Flemming. — Les Constitutions apostoliques, p. Funk. — Athanase, La virginité p. von der Goltz. — Von der Goltz, Les prières des repas. — Henri Hauvette, Littérature italienne. — F. Strowski, Les essais de Montaigne, I; Les grands philosophes, Montaigne. — Piton, Les rapports de police à Louis XV. — Hanotaux, Histoire de la France contemporaine, I-II. — Lampe, La géographie. — Spanier, L'art. — Demontès, Le peuple algérien. — Gaillard, Fès. — Agostini, Taiti. — Toqué, Les Bandas. — Académie des Inscriptions.

Lechat, **Phidias et la sculpture grecque au ve siècle.** Paris, 1906, Librairie de l'Art ancien et moderne. Un vol. in-8°, p. 1, 176 avec 27 fig. hors texte.

Résumer pour le grand public l'histoire de la sculpture grecque au ve siècle, la tâche était à la fois séduisante et redoutable. Sur ce thème difficile, L. vient d'écrire un livre brillant, parfois éloquent et où rien d'essentiel n'est omis. Si certaines opinions étaient moins contestables et si la langue était plus simple, ce petit volume vaudrait presque le *Douris* de M. Pottier. — P. 12 et suiv., variations sur la sculpture sobre et sévère des Doriens, qui se plaît à représenter l'homme nu et dont le bronze est la matière favorite, les Ioniens préférant le marbre, recherchant les complications de la draperie et étant surtout des décorateurs. Ces antithèses n'ont qu'un défaut, c'est d'être entièrement ou presque entièrement inexactes. Pour ce qui regarde en particulier la technique du bronze, les Ioniens, qui l'ont inventée ou tout au moins enseignée les premiers ne peuvent l'avoir oubliée aussitôt qu'apprise et il ne semble pas douteux qu'avant 480 de grandes statues de métal se dressaient sur l'Acropole, à côtés des Korés. P. 19, la découverte récente de Milet prouve que l'Apollon de Piombino ne reproduit pas la statue de Canachos. P. 23, la stèle de Pharsale serait (?) d'une autre famille et d'un autre style que les reliefs de Thasos. P. 31, L. date trop haut (vers 460 ?) l'Athena au pilier. P. 32, il ne faut pas oublier que le fourreau rigide que porte l'aurige de Delphes était en grande partie masqué par la caisse du char. P. 39, le lecteur non prévenu saura-t-il ce qu'est une figure « antifrontale » ? P. 59, bel éloge de Périclès; il n'est pourtant pas sûr, p. 67, que les paroles qui lui sont prêtées par Thucydide aient été réellement prononcées par lui. P. 69, nous ne

savons pas l'âge qu'avait Phidias en 450. P. 470, les renseignements donnés par Pausanias sont un peu trop cavalièrement jetés par dessus bord. P. 75, on ne voyait pas de la mer le cimier et la lance de la Promachos. P. 88, nous ignorons si la décoration extérieure du Parthénon était terminée en 438. P. 117, réserves légitimes sur le blessé défaillant de Crésilas. P. 126, les danseuses de Delphes sont-elles bien de Callimaque ? — De bonnes tables terminent le volume, une table chronologique, p. 149-152, une bibliographie, p. 153-161, une note sur les sculptures décoratives du v[e] siècle, p. 162-6, enfin un index alphabétique, p. 167-174.

A. de Ridder.

M. Clerc. **La Bataille d'Aix.** Études critiques sur la campagne de Marius en Provence. Paris, Fontemoing, 1906. Un vol. in-8°, pp. 1-284, avec quatre cartes.

Beaucoup d'auteurs ont traité le sujet avant C., mais parmi eux, bien peu étaient en état d'en aborder l'étude. Les historiens connaissent mal la région, les érudits locaux manquent de critique et de préparation scientifique : l'esprit de clocher leur fait accepter toutes les légendes, même les plus absurdes. C. procède tout autrement : il part de la topographie, passe en revue les sources anciennes et contrôle de près toutes les hypothèses et les conjectures des modernes. Suivant sa méthode, aussi prudente que rigoureuse, la solution cherchée devra : 1° tenir compte de l'état des lieux ; 2° s'accorder avec les textes; 3° se concilier avec les conditions de la guerre chez les Romains, à la date même où nous sommes, en 102 avant notre ère. — — Au début des opérations, Marius est à la Montagnette, près du confluent du Rhône et de la Durance. Les hordes ennemies, qu'elles viennent du Nord ou de l'Ouest, ce qu'on ne sait encore, passeront forcément devant son camp d'observation. En les attendant, Marius étudie le pays et plie son armée à la discipline ; le canal qu'il creuse pour ravitailler ses troupes part de Fos et va droit vers l'Ouest, en inclinant légèrement vers le Nord. Lorsque les Teutons passent la Durance et défilent devant le camp romain, Marius refuse la bataille, qu'il entend n'accepter qu'à son heure. En revanche, dès qu'il voit les Barbares continuer leur route et s'avancer vers le Sud-Est, il part à son tour, gardant le contact, mais ne s'exposant pas et restant sur la hauteur. Avant la passe de Lamanon, il est au Sud de l'armée d'invasion ; après ce défilé, il change de direction et passe au Nord, où les collines sont plus hautes et de meilleure défense. Il veut arriver le premier à l'endroit où il se propose d'arrêter l'ennemi, au seuil qui sépare les vallées de l'Arc et de l'Argens, entre Pourrières et Pourcieux. Là, placé au centre d'un cirque sans issue, que barre à l'Ouest le petit castellum d'Aix, il essaiera, non de vaincre seulement, mais de détruire l'armée barbare. En fait, il arrive un peu tard. L'avant-

garde ennemie, formée des Ambrons, est déjà là et un combat s'engage autour d'une aiguade, avant même que le camp romain ne soit installé. Ce premier engagement est favorable à Marius et lui permet, le lendemain, de se fortifier sur la hauteur. Pendant ce temps, le gros des ennemis est arrivé. Le jour suivant, Marius fait ranger ses troupes devant les retranchements et accepte la bataille dont on sait les différents épisodes, les Barbares escaladant les pentes et se ruant à l'attaque du camp, la contre-attaque des Romains qui descendent dans la plaine, enfin la défaite des Teutons qui se change en déroute quand vient les attaquer par derrière le détachement commandé par Marcellus. Cent mille hommes, peut-être davantage, périssent et la Provence, sinon l'Italie encore, est à l'abri de l'invasion.

Un dernier chapitre, qui n'est pas le moins curieux, est consacré à la légende de Marius. C. montre, avec précision et minutie, les origines de ces croyances populaires, fondées sur des souvenirs lointains, sur des étymologies incertaines, sur des monuments mal interprétés, parfois même sur de véritables faux. On admire la patience avec laquelle l'auteur discute, en cet endroit et au cours de son livre, bien des opinions qui sembleraient ne valoir pas la peine d'être réfutées : s'il l'a fait un peu longuement parfois, il ne faut pas oublier quelles préventions ont pour elles les légendes, en Provence plus que partout ailleurs, et combien elles sont malaisées à détruire. S'il ne convaincra sans doute pas tous les adversaires de sa cause, C. emportera l'assentiment des lecteurs impartiaux et de bonne foi. Son livre, solidement composé, clairement distribué, très au courant de la question, est facile et agréable à lire : on n'en pouvait souhaiter un meilleur sur cette bataille d'Aix, qui intéresse non seulement l'histoire de la Provence, mais celle même de la France.

A. de Ridder.

Le odi e gli epodi di Q. Orazio Flacco commento ad uso delle scuole del P. Rasi. Milan, Sandron, 1902. xxxviii-323 pp. in-8°. Prix : 3 l.

Le satire e le epistole di Q. Orazio Flacco commento ad uso delle scuole del P. Rasi. Parte I. Le satire. Milan, Sandron, 1906. v-245 pp. in-8°. Prix : 2 l. 50.

Voilà une excellente édition de classe qui dépasse singulièrement le niveau de ce genre de livres. Plus d'un commentaire « savant » n'est pas plus développé ni plus sûr. M. Pietro Rasi, professeur à l'université de Pavie, est un des maîtres les plus actifs de l'Italie et son nom revient souvent dans cette revue. Non seulement M. R. a dans cette édition combiné les ressources de ses devanciers, mais il a su choisir et rejeter, ce qui est embarrassant quand il s'agit d'un auteur aussi difficile et aussi discuté qu'Horace. La part personnelle de M. R. à l'interprétation paraît être l'étude de certaines habitudes d'Horace, de la place de certains mots, de certains tours plus fréquents. Ce n'est pas que

çà et là on ne puisse exprimer un avis différent. Mais l'avis de M. Rasi mérite toujours d'être examiné. Son édition comporte, malheureusement, les mêmes suppressions que nos éditions de classe. Sans cela, son œuvre pourrait être recommandée dans l'enseignement supérieur et remplacer avec avantages l'*editio minor* d'Orelli. Le troisième volume, non encore paru, contiendra sans doute un index, qui manque jusqu'ici.

Paul Lejay.

Die syrische Didaskalia. Uebersetzt und erklärt von Hans Achelis u. Johs. Flemming (*Texte und Untersuchungen*, N. F., X, 2; *Die ältesten Quellen des orientalischen Kirchenrechts*, zweites Buch). Leipzig, Hinrichs, 1904, vi-387 pp. in-8°. Prix : 12 Mk. 50.

Didascalia et Constitutiones apostolorum. Edidit F. X. Funk. Paderbornae, F. Schoeningh, mdcccevi. 2 vol. in-8°, lvi-704 et xliv-208 pp. in-8°. Prix : 34 Mk.

La *Didascalie* est une œuvre, à demi-morale, à demi-juridique, où un évêque définit son idéal de la communauté chrétienne, les éléments qui la composent, les relations qui doivent exister entre eux, leurs devoirs, les pratiques du culte et notamment de la synaxe liturgique, les jeûnes, etc. Cette œuvre très remarquable est un joyau de l'antiquité chrétienne. Elle est connue depuis 1852; Lagarde l'a publiée en 1854 en syriaque et a essayé une traduction grecque. Cependant il a fallu attendre jusqu'à ces dernières années pour en avoir une traduction dans une langue moderne. Simultanément ou presque, nous en recevons une traduction anglaise par Mme Gibson, une française par M. Nau (d'après Mme Gibson), une allemande par M. Flemming, enfin une traduction latine dans M. Funk. Dans l'intervalle, M. Hauler découvrait en 1896 et publiait en 1900 les restes étendus d'une ancienne traduction latine.

L'ouvrage a été écrit dans une vallée écartée de la Cœlé-Syrie, où pénétraient tardivement les bruits du monde. La date ne peut être déterminée exactement. C'est un moment du iiie siècle où il n'y avait pas de persécution générale. Lequel ? Personne ne saurait le dire. On hésite entre la première et la seconde moitié du siècle. Plusieurs savants ont même soutenu successivement les deux hypothèses. M. Achelis pense aujourd'hui que plus on abaissera la date plus on sera près de la vérité. L'auteur est un évêque, très préoccupé de son autorité, mais qui ne connaît pas encore l'origine apostolique de l'épiscopat. Il est très ennuyé par l'action des veuves, au sens ecclésiastique du mot veuves, et très préoccupé d'abattre leurs prétentions, de subordonner leur agitation brouillonne et de réfréner leur bavardage. Sa conception de la vie chrétienne est sérieuse et saine. Le chrétien doit vivre dans le monde où Dieu l'a placé, remplissant ses devoirs, et satisfaisant à la loi divine du travail. Les pratiques suré-

rogatoires de l'ascétisme n'ont pas de valeur en comparaison et l'auteur n'en parle que par acquit de conscience et pour les limiter. Sa communauté ne connait pas les vierges de l'un et de l'autre sexe. Quand il y a des orphelins, il faut en prendre soin et les marier, l'âge venu. Les pénitents doivent être réconciliés : l''auteur proteste probablement contre un parti de purs qui voudrait transformer la pénitence en exclusion définitive. Cette morale humaine et prudente n'a d'excès que pour les lectures ; l'auteur condamne toutes les lectures profanes. Il est pénétré de l'Écriture et sa théologie est un modalisme naïf où les formules scripturaires servent de véhicule à une pensée peu préoccupée d'abstraction. Il ne paraît pas très fixé sur les rapports du Père et du Fils. Pour lui, le Saint-Esprit pourrait bien être un principe féminin. Il connait cinq évangiles, nos quatre canoniques et l'évangile de Pierre ; Marc est d'ailleurs peu cité et on pourrait contester qu'il l'ait connu. Il cite peut-être un sixième évangile. D'ailleurs, l'Écriture, si elle tient une grande place, n'est pas pour lui une vérité mathématique. Non seulement il use amplement de l'allégorie et de l'interprétation ; mais il ne se gêne pas pour refondre la chronologie de la passion du Christ et de placer en quatre jours les événements de deux pour justifier un jeûne qui lui tient à cœur. L'excellent homme est animé de l'esprit apostolique. Son œuvre est une prédication. Il la met sans façon et sans remords sous le couvert des Apôtres. Un bon livre mérite bien cette recommandation.

M. Flemming a établi le texte syriaque d'après les divers manuscrits. Il ne donne ici que la traduction allemande, avec une double annotation, critique et explicative. M. Achelis a surtout étudié le contenu de l'écrit et son travail est une des plus belles monographies qu'on puisse lire sur l'ancien christianisme. On y puisera la notion de ce que pouvaient être de nombreuses communautés, modestes et saintes, à la veille de la grande persécution et de l'arianisme. On comprendra mieux la personnalité de tant d'évêques qui parurent indécis au IVe siècle et dont l'orthodoxie ne se fixa qu'à la longue, un Mélèce d'Antioche par exemple.

Voilà vingt ans que M. Funk prépare son édition des *Constitutions apostoliques*. Ce recueil est une *Didascalie* plus développée et plus méthodique. Il a été compilé également en Syrie, et, d'après M. F., pas avant les environs de l'an 400. Dans une série de publications, M. F. a discuté les questions qui le concernent et qui touchent les nombreux écrits apparentés. La *Didascalie* est une source des six premiers livres, la *Didaché* une source du livre VII. M. F. a publié les textes en regard, avec l'indication des parties communes. Onze manuscrits ont servi à établir le texte des *Constitutions*. Le livre VIII a une histoire séparée, car il a été inséré comme « canons des apôtres » dans les collections canoniques ; treize manuscrits appartiennent à ce

groupe. Le texte est accompagné d'un apparat et de notes explicatives qui seront les bienvenues.

Le deuxième volume contient les *testimonia* et une série de documents apparentés. Les *testimonia* permettent de suivre l'histoire de la *Didaché*, de la *Didascalie*, des *Constitutions* et des *Canons* dans la littérature ecclésiastique. Les textes apparentés sont : 1° les *fragmenta Anastasiana*, extraits des *Constitutions* allégués vers 700 par un certain Anastase; 2° un abrégé du livre VIII des *Constitutions*; 3° les *Constitutions ecclésiastiques égyptiennes*, document apparenté à l'*Épitome*; 4° la *Didascalie* arabe, qui reproduit plutôt une édition des *Constitutions* que la *Didascalie;* 5° les *Capitula XXX* extraits des *Constitutions;* 6° les *Canons des apôtres* joints au concile d'Antioche; 7° la *Lex canonica* des apôtres; 8° *Sanctorum apostolorum poenae pro lapsis;* 9° le sacramentaire de Sérapion. Les textes grecs, sauf l'*Épitome*, sont accompagnés d'une traduction latine. Les textes orientaux ne sont pas publiés, mais représentés par une traduction latine. D'abondants index accompagnent les deux volumes. Il est très désagréable que le premier volume ne soit pas cousu.

L'édition est très soignée et restera dans la science [1].

Paul Lejay.

Λόγος σωτηρίας πρὸς τὴν παρθένον. **De uirginitate.** Eine echte Schrift des Athanasius (*Texte u. Untersuchungen*, N. F., XIV, 2 a). Von Ed. von der Goltz. Leipzig, Hinrichs 1905, II-144 pp. in-8°, Prix : 5 Mk.

Tischgebete und Abendmahlsgebete in der altchristlichen und in der griechischen Kirche von Ed. von der Goltz (*Ib.*, XIV, 2 b). Leipzig, Hinrichs, 1905, 67 pp. in-8°, Prix : 2 Mk.

Un traité de la virginité et de l'ascèse existe dans les recueils manuscrits d'Athanase depuis le xe siècle au moins et sous son nom. Cependant l'authenticité en a été généralement rejetée par les modernes, à la suite d'Erasme. Eichhorn, le savant qui a rendu la vie de saint Antoine à saint Athanase, en a soutenu l'authenticité. M. von der Goltz reprend la question à nouveaux frais. On avait un mauvais texte et on le tirait de quelques manuscrits. M. von der G. augmente le nombre des manuscrits d'une manière notable et renouvelle le texte. Chemin faisant, il pose des jalons pour la critique générale des œuvres d'Athanase. Avec ces secours, il donne une édition auprès de

1. M. Funk a publié à nouveau des textes qu'avait autrefois fait connaître Pitra. Pitra était un éditeur actif et hâtif. M. F. n'a pas de peine à le surpasser en exactitude. Mais ce n'est peut-être pas une bonne occasion de parler de la profondeur allemande, comme je vois qu'on le fait de l'autre côté des Vosges. Outre que ces comparaisons sont arbitraires, ce n'est pas avec M. Funk qu'il faudrait mettre en parallèle Pitra, mais avec quelque contemporain du bénédictin français, par exemple Œhler !

laquelle les anciennes ne peuvent soutenir la comparaison. Puis il aborde la question d'authenticité et réfute les objections. Elles sont beaucoup moins fortes depuis que l'on a restitué à leur auteur les écrits ascétiques d'Athanase. La profession de foi pourrait faire difficulté. Mais le texte semble avoir été interpolé. D'ailleurs une série de témoins semble appuyer la conclusion de M. von der G. Grégoire, de Nazianze, Jérôme, Ephraim d'Antioche. Photius, le pape Hadrien. Nous recouvrons ainsi un précieux document pour l'histoire de l'ascétisme égyptien dans la première moitié du IV[e] siècle. Il a de multiples points de contact avec la *Vita Syncleticae* imprimée parmi les œuvres d'Athanase (MIGNE, *P. G.*, XXVIII, 1487), avec les homélies de Macaire et avec Evagrius.

La deuxième brochure traite des prières des repas chez les Juifs, chez les chrétiens au temps des apôtres, dans les liturgies grecques. M. von der Goltz met ces prières en relation avec l'eucharistie. Il y a là, en tout cas, un supplément intéressant à son livre sur la prière chrétienne.

Paul LEJAY.

HAUVETTE (Henri.) **Littérature italienne.** Paris, A. Colin, 1906. In-8 et 518 p. 5 fr.

M. H. H. dit dans sa préface : « Le seul élément personnel que l'on puisse introduire dans un livre très général, comme celui-ci, n'est-il pas la façon d'en concevoir le plan? » C'est oublier l'étendue des connaissances nécessaires pour écrire sérieusement l'histoire d'une littérature qui embrasse sept siècles : l'érudition est déjà une sorte d'originalité. Il n'en est pas moins vrai que la principale difficulté de l'ouvrage résidait dans le plan. Pour les travaux de ce genre, la difficulté s'est doublée de nos jours. D'abord il faut songer à une catégorie de lecteurs qui n'embarrassait guère chez nous les très estimables prédécesseurs de M. H. H., savoir les étudiants qui ont entre les mains des manuels italiens pleins de noms et qui se plaindraient si un de leurs maîtres ne leur faisait pas une aussi bonne mesure ; puis le grand public, plus exigeant qu'autrefois, connaît pour la période contemporaine, un assez grand nombre de romanciers, de dramaturges, et veut savoir ce que pensent d'eux les juges compétents. M. H. a très nettement mesuré le sacrifice à faire à une curiosité un peu expéditive. S'il marque sur sa carte littéraire quelques noms que l'échelle des proportions rigoureusement appliquée n'y souffrirait pas, il ne laisse point les écrivains médiocres se prévaloir de sa complaisance au détriment des grands hommes; ils se tiennent chez lui dans la posture modeste de membres subalternes d'un cortège officiel; il montre leur physionomie, mais aussi leur air de famille.

Le souci de subordonner le détail à l'ensemble se reconnaît encore dans le choix sagace que l'auteur fait entre les discussions qu'il résume et celles qu'il écarte. Ainsi il ne s'amuse pas à peser le mince et monotone talent des premiers imitateurs de nos Provençaux : il cherche à côté d'eux les traces d'une poésie plus naïve, plus vivante, qui a bien davantage profité à Dante. Il élimine absolument tout joli problème dont la discussion prendrait un temps dont il ne dispose pas et n'aboutirait peut-être qu'à des conjectures : on voit bien qu'il pense au récent débat sur le point de savoir si c'est bien Laure qui a inspiré tout le *Canzoniere*, mais il s'en tient sagement à dire que Pétrarque, tout en avouant dans ses lettres qu'il a aimé ailleurs et autrement, n'a voulu ici peindre qu'une seule et même sorte d'amour. Il faut encore le louer de dire tout ce que son lecteur a besoin de savoir et de la façon la plus propre à le lui faire retenir ; il explique le nom de Comédie, donné par Dante à son chef-d'œuvre ; il avertit que chacune des trois *cantiche* finit par le mot *stelle* ; il ne craint pas les citations connues quand elles sont les plus typiques et il a bien raison.

Sa division des phases de la littérature italienne est judicieuse. Il n'accepte pas le mot de moyen-âge pour la première ; l'expression *Origines jusqu'à la mort de Dante*, qu'il préfère est plus juste ; le terme de moyen âge implique en effet des institutions et un état intellectuel qu'on ne rencontre pas dans l'Italie du XIVe ni même du XIIIe siècle. Il accepte pour la troisième période le mot de Renaissance, mais après avoir expliqué sous quelles conditions. Les deux autres périodes sont également bien dénommées par lui. J'aurais cependant une remarque à émettre sur le point d'où il fait partir la troisième. Une des plus graves difficultés pour l'historien de la littérature italienne est de fixer l'époque où commence le relèvement, étant d'ailleurs entendu que, quelle que soit la date choisie, la décadence continuera à certains égards, et que, à d'autres égards, le renouveau avait déjà fait son apparition. Il semble que M. H. date le relèvement de l'Italie du jour où l'esprit scientifique y rentra avec Galilée et les explorateurs d'archives. Je le ferais plutôt dater du Tasse avec qui sans doute, quelque chose finit mais avec qui aussi quelque chose recommence et de tout à fait capital. C'est le Tasse qui réintroduisit dans la littérature italienne l'idée qu'il y a quelque chose de supérieur au talent, assertion qui aurait confondu Arioste honnête homme pourtant. Il ne serait pas difficile de montrer que le principe rappelé par Torquato ne s'oubliera plus jamais tout à fait ; les satiriques du XVIIe siècle pourront manquer souvent de sincérité ; ils savent mieux pourtant que les burlesques ce qui mérite d'être ridiculisé.

Peut-être aussi, et c'est bien naturel quand on parle de ce qu'on aime, M. H. est-il un peu indulgent pour ses auteurs, pour Machiavel par exemple. Il explique fort bien comment Machiavel a été

amené à écrire le Prince ; mais le grand malheur n'est pas qu'il l'ait écrit, c'est qu'il l'ait écrit pour un Médicis, qu'il se soit tenu dès le lendemain du rétablissement des Médicis aux genoux de la famille abâtardie qu'il avait combattue de toutes ses forces ; qu'il ait contribué par son aversion dédaigneuse pour Savonarole et par son manque de tenue à discréditer près de ses contemporains et sa propre personne et quelques-unes des qualités les plus nécessaires à une nation. La Galilée de M. H., on pouvait en être certain d'avance, n'est pas la Galilée des politiciens, qui défie le Vatican ; il aurait été bon toutefois d'indiquer d'un mot tout ce qu'il se mêle de calcul au courage réel de l'illustre physicien et aussi comment c'est l'amour des sinécures qui le conduisit à quitter, malgré ses amis, *la liberté padouane* pour se mettre sous les griffes dorées des Médicis. L'épithète de *robuste* me paraitrait plus juste appliquée à la plume de Baretti qu'à son esprit. Pour les humanistes italiens du xv[e] siècle, il aurait pu être utile de rappeler que ce furent en général des esprits étroits. Enfin, dans l'ordre de l'histoire et de la politique, il ne me paraît pas exact de dire (p. 63) qu'à Florence l'individu cherchait à s'assurer son libre développement : chaque groupe voulait là étouffer les autres.

Mais ces restrictions, à les supposer fondées, se réduisent à peu de chose. Le livre atteste la qualité que précisément il requérait davantage, une grande solidité de jugement. Par exemple à propos des allégories que les commentateurs signalent à foison chez Dante, M. H. dit très sagement que Dante a sans doute voulu cacher dans son poème une foule de beautés à découvrir progressivement, mais que le sûr et l'essentiel est qu'il incarne admirablement ses obscures allégories. Il écrit une très bonne page sur la variété des scènes de l'Enfer et l'exacte appropriation, dans chacune d'elles, de la couleur au sujet (p. 115). Il interprète, avec raison selon moi, par une recherche un peu lourde du grotesque ce que d'autres appellent le scepticisme de Luigi Pulci (p. 184). Il analyse très bien le talent d'Ugo Foscolo ; il accorde que la mythologie grecque lui fournit tous les éléments de son lyrisme, le fond comme la partie décorative ; mais, dit-il « la transposition s'opère sans effort en ces strophes agiles et lumineuses, et c'est dans la conception même du lyrisme qu'il faut chercher ici l'artifice, non dans l'exécution..... Le mythe était pour lui quelque chose de vivant et de réel, et la plasticité parfaite de son style s'adaptait excellemment à cette forme très noble de la poésie... Les *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, par leur sentimentalité sombre, par la fougue un peu désordonnée de l'imagination et du style, formaient un parfait contraste avec les Odes. Dans les unes il n'avait mis que son art, dans les autres il se mettait lui-même avec toutes ses passions. » (p. 401-2). Il laisse discrètement percer le regret que les Œuvres morales de Leopardi ne soient pas plus variées pour le fond, plus simples dans la forme, et sa revue des auteurs contemporains ménage heureusement la courtoisie et la vérité.

M. H. avait d'abord songé à finir par une bibliographie ; il y a renoncé : ce nouveau travail aurait fait double emploi avec quelques autres, ce qu'on ne dira certainement pas de celui que je viens d'analyser.

Le volume est très joliment imprimé et d'une impeccable correction typographipue.

Charles Dejob.

Les Essais de Michel de Montaigne, publiés d'après l'exemplaire de Bordeaux, avec les variantes manuscrites et les leçons des plus anciennes impressions, par F. Strowski sous les auspices de la Commission des Archives Municipales. Tome I, in-4° de XXII-475 pages ; Bordeaux, F. Pech, 1906.

Voici une édition des *Essais* qui peut en un sens être considérée comme définitive, et je vais dire pourquoi. Quiconque s'est occupé même superficiellement des questions de bibliographie relatives à Montaigne, sait ce qu'on entend par « l'exemplaire de Bordeaux ». Les *Essais* furent publiés pour la première fois en 1580, puis réimprimés sans changements notables en 1582 et 1587 ; en 1588 au contraire, Montaigne donna à Paris chez Abel l'Angelier une quatrième édition, grossie du 3e livre et de retouches de toutes sortes. Il ne se tenait pas encore pour satisfait cependant, et il en prépara une cinquième pendant quatre ans, couvrant de ratures et d'additions les bonnes feuilles de 1588 : la mort seule vint l'interrompre et l'empêcha d'envoyer à l'imprimeur ces pages précieuses ; sa veuve en fit don aux Feuillants, et c'est de là qu'elles passèrent ensuite à la Révolution dans le fonds de la bibliothèque municipale de Bordeaux, après avoir été légèrement mutilées par un relieur maladroit. Il paraît démontré aujourd'hui que l'édition des *Essais* donnée en 1595 par Mlle de Gournay fut faite d'après une simple copie de cet exemplaire, et d'après des brouillons de la main de Montaigne, mais qui sont perdus depuis longtemps : d'ailleurs Mlle de Gournay s'était permis certaines omissions, des transpositions, des changements de toutes sortes, ce qui n'empêche pas son édition d'être restée la base de toutes celles qu'on a faites depuis. En somme, c'est bien l'exemplaire de Bordeaux qui nous a seul conservé l'état dernier de la pensée de Montaigne et la forme définitive qu'il entendait donner à son livre. Au début du siècle passé, Naigeon avait entrevu la vérité : mais il la mit mal en lumière, et se servit lui-même d'une copie très défectueuse. Son travail était à reprendre, et c'est ce qu'on a fait enfin.

L'édition dont M. Strowski vient de publier le premier volume (Livre I des Essais), ne nous donne pas seulement l'état dernier de la pensée de Montaigne ; elle nous le donne avec toutes les garanties d'authenticité désirables, d'une façon scientifique, et dans de bonnes

conditions de « lisibilité ». On trouvera ici le texte de 1588 reproduit en caractères romains, avec des signes marginaux indiquant ce qui existait déjà dans celui de 1580 ; les additions manuscrites faites par Montaigne ont été au contraire imprimées en italiques, de sorte que par ce simple artifice typographique il est facile de suivre en quelque sorte l'histoire du livre et ses états successifs. Quant aux notes placées au bas des pages, elles reproduisent les parties du texte barrées par Montaigne, ou les remaniements de rédaction qu'il avait faits à la main. Rien n'a été omis, non pas même les caractères isolés, d'abord biffés, puis récrits à plusieurs reprises quelquefois, et qui trahissent les hésitations de l'auteur. De sorte qu'à la ponctuation près (qui aurait vraiment trop dérangé nos habitudes modernes, et dont les variations ont été rejetées dans un appendice) nous avons constamment sous les yeux une reproduction complète et méthodique de l'exemplaire de Bordeaux. On pourra peut-être un jour ou l'autre le reproduire directement par la photographie : on n'en tirera pas d'autres renseignements que ceux qui sont fournis par cette édition. Car il faut ajouter que le déchiffrement des parties manuscrites se présente ici dans des conditions qui laissent bien peu de chance à l'erreur : il n'a pas été fait par un seul, mais à plusieurs reprises et avec un soin minutieux. M. Strowski, comme il le dit dans la préface, a contrôlé sa propre transcription sur une copie figurée établie au préalable par un archiviste-paléographe expert, M. Cagnieul. Enfin les épreuves ont été revues simultanément par plusieurs membres de la Commission des Archives Municipales, et tout cela ne peut qu'offrir un surcroît de garantie au lecteur. Il n'en reste pas moins que, si M. Strowski a trouvé des concours précieux, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir déterminé le plan définitif de cette publication, et que c'est lui aussi qui en a assumé la très lourde charge. Nous ne pouvons que l'en remercier, tout en souhaitant que les volumes suivants, ceux qui contiendront le second et le troisième livre des *Essais*, ne se fassent pas trop attendre : car alors nous aurons bien cette édition *ne varietur* de l'œuvre de Montaigne, dont je parlais au début.

E. Bourciez.

Les grands philosophes : Montaigne, par F. Strowski. — Paris, F. Alcan, 1906; 1 vol. in-8° de VIII-356 pages.

Ayant assumé la tâche de publier, d'après l'exemplaire dit de Bordeaux, cette grande édition de Montaigne dont le tome premier vient de paraître, — c'est-à-dire forcé par métier de regarder les choses de près, — M. Strowski a constaté que les *Essais* ne formaient pas un bloc, comme on est parfois tenté de le croire ; offraient au moins

trois couches successives qui se superposent et s'enchevêtrent, mais sans se confondre. De cette constatation riche en conséquences est née la présente étude, que tant d'autres déjà ont précédée et que beaucoup suivront encore, roulant sur le même sujet, mais qui n'en a pas moins son originalité propre : c'est la première fois, comme le dit l'auteur, qu'on applique strictement à la pensée de Montaigne une « méthode historique et génétique ». Je serais tenté de dire que cette méthode est la bonne, sinon la seule, en voyant à quels brillants résultats elle aboutit. Il est vrai que, pour l'appliquer, M. S. était mieux qualifié que pas un, non seulement par son étude patiente du texte des *Essais*, mais aussi par les connaissances étendues qu'il a sur le mouvement de la pensée française dans le domaine moral à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Il a donc démêlé, sans effort apparent, les phases successives de cet esprit si ondoyant et si divers : d'abord, dans l'édition de 1580, un Montaigne à la fois stoïque et pyrrhonien; stoïque par amour contagieux de l'antiquité et par réaction voulue contre les désordres politiques de son temps; pyrrhonien, dès que se pose à lui le problème de la certitude, par une pente naturelle, et peut-être par de lointaines influences d'atavisme (dues à sa mère qui était issue d'une famille de Juifs portugais). Vient ensuite une période d'activité pratique, de voyages, de charges publiques : c'est celle qui se reflète dans les remaniements de l'édition de 1588, puisque aussi bien « le sage vit avec les hommes ». Quant à la dernière étape, celle qui va de 1588 à 1592, et s'est traduite par les additions manuscrites, qu'y pourrions-nous bien voir si ce n'est une curiosité universelle et presque sénile, une sorte de dilettantisme qui n'est pas sans analogie avec celui de Renan? Tout cela M. S. l'a analysé avec une rare souplesse, beaucoup de virtuosité, suivant son auteur dans les replis et les sinuosités, nous faisant à chaque instant pénétrer dans la « boutique » et dans « l'arrière-boutique ». Mais c'est dans l'étude elle-même qu'il faut suivre ces discussions toujours captivantes et subtiles : on y sera aidé par le style du critique, qui est simple, fluide, et auquel je ne vois guère à reprocher qu'un abus de certains néologismes abstraits (*scientisme* et autres), dont l'utilité ne me paraît pas absolument démontrée. Encore est-ce là, de la part de M. S., coquetterie peut-être, pour mieux distinguer sa propre « écriture » de celle de Montaigne, dont il était amené par la force des choses à donner de larges extraits.

Maintenant, quand on a fermé ce livre, on connaît mieux Montaigne, — cela va de soi, — on le voit sous un certain biais, auquel on n'avait pas toujours songé, et où il est bon de se placer : mais, dirons-nous qu'on l'en aime davantage? Je ne le pense pas. M. S. s'est demandé quelque part s'il y a eu, dans cette personnalité si « fluente », un point permanent; quelle a été la pente en somme se révélant au milieu de tant d'étapes successives? Je crois bien que

c'est l'égoïsme, un égoïsme incurable, fertile en métamorphoses, mais auquel rien n'a jamais pu faire contre-poids. Montaigne n'a jamais pu se détacher de lui-même, ni de sa crainte de la mort, ni de l'éternel souci de sa tranquillité : et puisque aussi bien on veut voir en lui un exemplaire d'humanité, c'est à coup sûr celui d'une humanité fort « moyenne », pour ne pas dire médiocre. Ce merveilleux esprit n'est point un grand cœur : en lui l'artiste est prestigieux, mais que penser du moraliste, si de la morale à vrai dire il n'a jamais voulu retenir ou pratiquer que les préceptes les plus négatifs ? Rien de cet élan, de cette chaude sympathie envers l'humanité qu'on trouve chez beaucoup des hommes de la Renaissance, chez Rabelais, ou même plus tard chez un Henri Estienne, qui est de second plan, et qui a vécu dans les mêmes temps troublés : Montaigne calcule et subtilise, s'arrange une vie aussi commode que possible, se livre à toutes les suggestions d'une intelligence qui se joue autour des choses par crainte d'en être dupe. Aussi, il devait aboutir au dilettantisme pur, et c'était là en quelque sorte une nécessité, étant donnée l'attitude antérieure : M. S. l'a bien dit, mais peut-être aurait-il pu insister davantage encore sur ce point. Montaigne — et c'est là le côté faible de ce grand esprit — a été amené peu à peu à faire de la spéculation et de la pratique deux mondes absolument distincts, séparés par une barrière, une cloison étanche, que certains cherchent à faire tomber, que lui a élevée aussi infranchissable que possible. Dès lors, formant un monde à part et qui ne saurait avoir d'action sur l'autre, n'étant pas appelées à se réaliser, les idées se meuvent dans une sorte de sphère enchantée, kaléidoscopique ; et c'est de ces apparences mobiles que nous pouvons nous donner le spectacle et l'amusement. Voilà, je crois bien, le dernier mot de la philosophie des *Essais*, et c'en est également la morale. Aussi que tout cela nous conduise à admirer Montaigne, je n'en disconviens pas; mais à l'aimer, c'est autre chose. Et à vrai dire ce n'est pas là sans doute que voulait nous faire aboutir M. Strowski ; il a seulement cherché à nous faire comprendre plus pleinement son auteur, et il y est arrivé grâce aux analyses très poussées de cette étude, une des plus pénétrantes à coup sûr, une des plus suggestives qui se soient produites pendant ces dernières années.

E. Bourciez.

Camille Piton. **Paris sous Louis XV.** Rapports des Inspecteurs de police au roi. Paris, 1906, Société du Mercure de France, in-16, p. 389. Fr. 3,50.

Les rapports de police du xviii[e] siècle étaient en partie connus. La publication la plus considérable en avait été faite par Lorédan Larchey et Mabille: *Journal des Inspecteurs de M. de Sartine*. Bruxelles, 1863. M. C. Piton a jugé utile de la compléter et de publier ces rap-

ports intégralement. Ils embrassent les années 1759 à 1761, avec quelques notes pour 1772 (sept.-nov.). Mais pourquoi l'éditeur a-t-il bouleversé l'ordre chronologique qu'il était si simple de suivre, puisque les rapports sont datés ? Dans son introduction, M. P. attribue ces documents à deux inspecteurs, Meusnier et Marais, et il compare même leurs mérites littéraires : mais Meusnier d'après lui meurt en 1757 et le premier rapport en date dans le volume est d'avril 1759. Quant à l'intérêt que présente la publication, il convient de le ramener à sa juste valeur. Le Paris galant de Louis XV, le monde des jeunes viveurs, des petites maisons et des demoiselles de l'Opéra peut bien occuper dans notre histoire sociale une petite place, mais il ne faudrait pas que la curiosité des chercheurs ou celle du public en exagérât l'importance, et on ne peut pas dire que nous souffrions dans ce domaine d'une pénurie d'information. Sans doute, les documents édités par M. P. inspireront par leur origine plus de confiance en la matière, et à ce titre sa publication était justifiée. L'éditeur s'est donné beaucoup de peine pour identifier la foule des noms propres qui remplissent ces pages [1], et l'index ajouté au volume, mais qui aurait pu être fait avec plus de soin, en rendra la consultation facile. Quant à la lecture même, elle est assez monotone. Parfois, les renseignements communiqués par les policiers à leur supérieur ne sont que de sèches notes de service ; le plus souvent, il est vrai, de véritables rapports, mais dont chacun ressemble, ou peu s'en faut, au suivant : le passé de la courtisane, un signalement banal, son état de fortune et son installation, les demandes et les offres, l'intrigue à nouer ou déjà nouée, tel est le thème ordinaire, presque invariable, des inspecteurs. Les lecteurs modernes ne s'en amuseront pas autant que Louis XV, mais les érudits pourront y trouver indirectement quelque renseignement inattendu sur le vieux Paris et l'histoire de notre théâtre.

L. R.

G. Hanotaux, **Histoire de la France contemporaine (1871-1900).** I. Le gouvernement de M. Thiers, 3e édition. II. La Présidence du maréchal de Mac-Mahon. Paris, Combet, 1904, gr. in-8°, pp. xi, 639 et VIII, 707. Prix : 7 fr. 50 le vol.

J'ignore les raisons qui ont retardé l'annonce dans la *Revue* de l'ouvrage de M. Hanotaux, mais ce retard m'autorisera à être plus bref et me dispensera de répéter les éloges qui ont accueilli ces volumes à leur apparition : solidité de la documentation, impartialité

1. P. 21, Ségur fut fait maréchal en 1783, et non en *1787*; p. 55, Bougainville est mort en 1811, et non en *1814;* p. 57, le frère du roi de Suède ne peut être *Gustave d'Holstein-Eutin* (lire Gottorp) qui était en 1772 roi sous le nom de Gustave III; p. 206, Albemarle n'était plus ambassadeur à Paris en *1755*, il mourut en 1754.

de l'historien, style nerveux et brillant, ce sont des qualités qu'on s'est plu unanimement à reconnaître dans cette nouvelle œuvre du savant biographe de Richelieu.

M. H. qui d'ailleurs n'oublie pas son héros, même en parlant de la France contemporaine, s'est proposé de raconter l'histoire des trente dernières années, depuis février 1871 jusqu'à la fin de 1900. Quatre volumes lui ont paru d'abord suffire pour embrasser cette longue période, mais dès le second, le cadre primitif s'est élargi, et la *Présidence de Mac-Mahon* nécessitera deux tomes au lieu d'un seul. Le premier volume est consacré au *Gouvernement de Thiers.* Il traite des conséquences de la guerre, négociations de la paix et libération du territoire, des événements de la Commune et des débats de l'Assemblée nationale. C'est avant tout l'activité inlassable de Thiers qui remplit le livre : à l'historien-homme d'État un autre historien qui prit aussi sa part du gouvernement a élevé un monument vivant et solide ; sans rien déguiser de ses faiblesses, il a rendu un juste hommage à son bon sens politique, à la prudence de sa diplomatie, à sa patriotique activité. A côté de Thiers, ses collaborateurs et cette Assemblée, image de la génération d'alors, où, « s'il y avait le cœur et l'intelligence, le génie manquait » ; des ministres et des parlementaires de Bordeaux et de Versailles M. H. a tracé un portrait singulièrement animé, procédant par touches brèves et nettes. Les débats souvent émouvants de la Chambre, son activité législative qui fut œuvre de relèvement et de reconstitution, les agitations des partis de plus en plus accusées, à mesure que la crise qui leur avait imposé une trêve nécessaire perd de son acuité, tout est analysé avec un soin scrupuleux du détail ou ramassé en de saisissants raccourcis. La figure et le geste des acteurs, les formules qui connurent leur moment de vogue, des fragments des discours les plus retentissants, cent traits de mœurs donnent au récit un attrait toujours nouveau.

Le deuxième volume expose l'histoire des tentatives de restauration monarchique jusqu'à la chute du second ministère Broglie. La matière était moins intéressante et peut-être ne méritait-elle pas un si ample développement. Il semble que l'auteur n'ait pu résister au désir de tirer parti d'un assez grand nombre de documents inédits dont pour le premier volume il avait été moins abondamment pourvu. Ceux-ci — souvenirs du comte de Vanssay, correspondance d'Adrien Léon, confident du comte de Paris, mémoires de Maurice Aubray, lettres du duc Decazes, etc. — sont pour la plupart de source monarchiste, et avec la littérature abondante qu'a produite le parti, ils nous initient aux dessous de la campagne de restauration. Cette tragi-comédie jouée par un parti dont les chefs se dérobent sans cesse, si curieuse qu'elle soit, n'aboutit qu'à une trépidation vaine ; c'est le mot favori et juste de l'auteur pour la caractériser : pourquoi alors y tant insister ? Il nous manque d'ailleurs encore pour connaître à fond tous ces

faits les documents essentiels : le journal du comte de Chambord et les Mémoires de Mac-Mahon que l'auteur n'a pu qu' « entrouvrir ». Sur les relations alors assez tendues de la France et de l'Allemagne l'historien me semble s'exagérer la nervosité de Bismarck ; il eût convenu de rappeler d'une façon plus précise les difficultés de sa politique intérieure qui expliquent souvent l'aigreur feinte de sa diplomatie à notre égard. Le livre de Lenz sur le chancelier, un des plus solides pourtant, n'est jamais cité.

Les quatre derniers chapitres opposent à l'échec des représentants du traditionalisme l'avènement d'une France démocratique, en même temps qu'ils donnent un aperçu du relèvement matériel et de la nouvelle activité intellectuelle de la nation depuis la guerre jusque vers 1880. Il y a d'une part beaucoup de statistiques, de l'autre de brefs résumés, parfois trop secs, mais parfois très heureux dans leur concision, sur l'évolution des lettres, des arts, des sciences, sur l'opinion et la crise morale après 1871. Mais n'eût-il pas été plus juste de rattacher dans cette étude de psychologie nationale tout ce qui intéresse les manifestations de « l'âge d'angoisse » au premier volume dont la crise de 1871 fait la douloureuse unité ? L'auteur eût alors repris plus tard l'expansion de l'activité nationale dans ses divers domaines, en l'étendant jusqu'à telle période qui lui aurait convenu. Le volume ainsi allégé lui eût permis de traiter sans arrêt l'histoire de la Présidence de Mac-Mahon.

Malgré ces quelques réserves, l'œuvre de M. H. mérite pleinement les éloges et le succès qu'elle a déjà rencontrés. Nous souhaitons à l'auteur de mener à bonne fin une entreprise difficile dont il s'est, dans sa première partie, si brillamment acquitté. Il a écrit cette histoire pour une démocratie, avec la préoccupation d'en tirer des enseignements, d'en faire une *magistra vitæ*, suivant la conception antique. Mais si elle s'adresse au grand public, elle a aussi toutes les qualités nécessaires pour être lue de l'étranger, et la publication simultanée d'éditions en anglais et en allemand était de tout point légitime. Il n'est pas enfin inutile d'ajouter que l'abondance des indications marginales la rendront d'un maniement commode et que l'exécution matérielle des volumes est fort satisfaisante [1].

L. R.

---

1. Je relève quelques minuties. I, p. 260, « assesseur de régence » est une traduction peu heureuse de *Regierungsassessor* ; p. 495, 549, écrire Schweninger, Eulenburg, et non *Schwenninger*, *Eulembourg*. II, p. 346, Bazaine François-Achille est appelé p. 334, *Henri*-Achille ; p. 546, Mazzini est mort en 1872 et non en *1874* ; p. 618, Karl Hillebrand était au moment de la guerre professeur à la Faculté des Lettres de Douai ; p. 618, Schulze-Delitzsch pour *Schulze-Delitzsche*.

Félix Lampe. **Zur Erdkunde** (Leipzig et Berlin, Teubner, 1905, in-8°, p. 151, mk. 1,20).

M. Spanier **Zur Kunst** (même éditeur, 1905, in-8°, pp. x, 148, mk. 1,20).

Le petit recueil de M. Lampe est destiné à servir d'introduction à l'étude de la géographie et de complément à l'enseignement scientifique du gymnase. Ces extraits, tirés des œuvres de Humboldt, Karl Ritter, Peschel, Barth, Richthofen, E. von Drygalski, Kirchhoff, Ratzel, Partsch et K. von den Steinen, sont en général intéressants et variés. Ils offriront une idée suffisante de l'évolution de cette discipline en Allemagne. Peut-être n'eût il pas été inutile de moins sacrifier au point de vue national et de montrer aux élèves ce que la géographie doit aussi aux savants étrangers. L'éditeur a accompagné ces pages choisies de notes parfois un peu sobres et les a fait suivre d'un court aperçu de l'histoire des études géographiques en Allemagne, en fournissant ainsi un cadre naturel à ses extraits.

Il y a moins de méthode dans le volume de M. Spanier qui appartient à la même collection *Aus deutscher Wissenschaft und Kunst* et a été composé en vue d'un but analogue. L'éditeur a réuni pêle-mêle des extraits de différents critiques d'art, historiens, archéologues ou même peintres, Avenarius, Springer, Furtwängler, Urlichs, Bayersdorfer, Justi, Gurlitt, Hirth, etc. et parmi les artistes, Floercke et Thoma. Ces morceaux, assez courts le plus souvent, sont d'un intérêt inégal et l'on pourra regretter que l'art allemand y soit si peu représenté, comme aussi que des noms, tels que ceux de Knackfuss, Lübke, R. Muther, Rée, n'aient trouvé aucune place dans ces pages. M. S. à la fin de son recueil a ajouté pour chacun des extraits un commentaire assez superflu et des notes utiles avec de précieux renvois aux ouvrages essentiels pour les lecteurs soucieux d'une plus ample information. Quelques reproductions des œuvres d'art traitées dans le texte fournissent à l'interprétation un complément indispensable ; on le souhaiterait plus abondant, mais il ne faut pas oublier le but modeste visé par la collection.

L. R.

Le peuple Algérien, essai de démographie algérienne par V. Demontès, professeur au Lycée d'Alger, 1906, 1 vol. in-8°, 619 pages.

Une ville de l'Islam, Fès, par Henri Gaillard, 1905, 1 vol. in-12, 5 plans, 42 photogravures, 191 p., 3 fr. 50.

Tahiti, par Jules Agostini, 1905, 1 vol. in-8° de 128 p., 4 fr.

Essai sur le peuple et la langue banda, par Georges Toqué, administrateur adjoint des colonies. 1904, in-12, 132 p., 3 fr. 50.

Librairie Africaine et coloniale, René Roger éditeur.

L'essai de démographie algérienne, écrit par M. Demontès sous les auspices du gouvernement général, compte certainement parmi les

plus intéressantes publications dont l'exposition coloniale de Marseille a été l'occasion.

Par peuple algérien, M. D. entend celui que la conquête a implanté dans le pays et qui forme actuellement les 12, 9 0/0 de la population totale. La moitié environ des Européens installés en Algérie sont d'origine étrangère et presque tous viennent des contrées riveraines de la Méditerranée occidentale. La question est de savoir si les Français d'Algérie seront absorbés par les Espagnols et les Italiens, ou si, au contraire, ils les assimileront. M. D. croit, avec raison, que seule l'étude démographique de la population algérienne dans son état actuel permet d'émettre quelques hypothèses pour l'avenir.

Après avoir constaté que l'émigration française ne l'emporte que quand règne le régime de la colonisation officielle, après avoir signalé les erreurs que l'on pourrait commettre si on ne tenait compte du grand nombre des naturalisés, M. D. conclut (p. 242) qu'un peuple nouveau, mieux adapté au climat, naîtra du croisement des trois grandes races latines. Malheureusement ce peuple sera assez loin de nous, car, à un jour plus ou moins rapproché, les deux tiers des enfants algériens auront des mères de sang étranger (p. 304), et la prédominance de l'élément ethnique ibérien sera assurée par la fécondité de la femme espagnole, fécondité qu'elle conserve même dans ses unions avec d'autres que ses compatriotes (p. 288). M. D. compte surtout pour franciser ce peuple nouveau sur l'éducation, et il conseille même (p. 478) d'adopter le monopole de l'enseignement comme moyen particulièrement efficace. C'eût été le moment d'étudier les résultats de la laïcisation des écoles en Algérie, mais l'auteur effleure à peine cette question importante. Faut-il croire qu'il est gêné par le caractère quasi officiel de son ouvrage? Plus loin, pourtant, il ne cache pas les craintes que lui inspire la séparation de l'église et de l'état, et les précautions qu'il y aura lieu de prendre pour que la religion ne devienne pas une arme contre nos institutions et nos mœurs (p. 535).

M. D. devait naturellement examiner à la fin de son ouvrage la fidélité des Algériens à la France. Il nous a dit en commençant (p. 22-23) que les Européens, assez nombreux pour contenir pendant quelque temps une révolte subite, sont cependant trop peu pour se passer du secours de la métropole et par conséquent pour manquer de loyalisme; il nous assure maintenant (p. 529) que le séparatisme algérien est vraiment impossible. Il reconnaît néanmoins l'existence d'un péril étranger, créé par la loi du 26 juin 1889 qui naturalise automatiquement chaque année 5,000 individus (p. 577), et « que pèse l'octroi d'une naturalisation qui n'est même pas sollicitée, au regard d'affinités de race et de coutumes sociales séculaires » ? — On est donc exposé à avoir bientôt en Algérie une majorité d'électeurs d'origine étrangère et très insuffisamment assimilés (p. 582-583). M. Demontès voudrait qu'on suspendit au moins l'application de cette loi de 1889 dans la

colonie. C'est un enseignement que nos législateurs pourraient tirer, entre bien d'autres, de cet ouvrage, abondamment documenté, d'une bonne foi évidente et d'une lecture agréable.

La ville de Fès, protégée contre l'influence européenne par l'immuable barbarie du Maroc, est restée à peu près ce qu'elle était sous les sultans Mérinides, successeurs des Almoravides et des Almohodes. On y vit comme on vivait dans les cités maures du moyen âge; M. Gaillard insiste justement sur ce caractère. Mais avant de nous décrire les monuments et les mœurs des habitants, il nous retrace rapidement l'histoire de la ville depuis sa création par Mouley Idris. Cette narration est un peu difficile à suivre à cause de nombreux renvois à l'histoire générale du Maroc que M. G. suppose parfaitement connue du lecteur. Au reste, la monographie qu'il nous présente est intéressante et fournira des renseignements précieux à ceux qu'attire le Maroc ou qui auront la bonne fortune de visiter Fès.

Après un séjour de plus de trois années à Tahiti, pendant lesquelles il cumula les fonctions de directeur des travaux avec d'autres non moins importantes, M. Agostini veut nous faire profiter de son expérience et aussi nous conter ses impressions de voyage. Son récit confirme la plupart des critiques qu'on relève dans l'ouvrage de M. P. Deschanel (*La politique française en Océanie*); c'est dire que les ombres ne manquent pas au tableau : d'un côté les colons se disputent avec un acharnement ridicule les mandats électifs qui leur permettent de briguer les premières places dans les cérémonies et les réceptions, et aussi de trafiquer de leur autorité; de l'autre, les indigènes, décimés par les maladies d'importation européenne, restent obstinément fidèles à leur vie de paresse et de plaisir. Le peu de commerce existant est en entier aux mains des étrangers (p. 60); quant à l'agriculture, qui devrait enrichir la colonie, comment prospérerait-elle dans une région où le travailleur maori exige un salaire de 4 francs par jour (p. 65)? On a fait de ces sauvages des Français et pourtant beaucoup ignorent notre langue et n'utilisent leur qualité d'électeur que pour vendre leur voix au plus offrant. L'ouvrage se termine par un exposé des négociations et de la petite campagne qui, en 1896-1897, ont donné à la France les îles sous le vent de Tahiti.

M. Agostini évidemment sous le charme du pays, a cru devoir adopter pour le décrire un style orné de toutes les fleurs de la rhétorique[1]. Peut être a-t-il voulu marcher sur les traces de Loti qu'il cite

1. En voici quelques échantillons : p. 2 « je quittais la France sur le Léviathan des transatlantiques, la *Touraine*, qui en quelques tours d'hélices, laissait derrière nous la côte normande, pour gagner, atôme perdu dans l'immensité, la plaine mouvante que l'Océan développe devant lui », p. 6. « Encore la mer! Encore des sauts périlleux sur les flots, encore l'abîme au pied des montagnes liquides, au bord du noir ravin que la brise a creusé; encore une côte à gravir

souvent, mais c'est là un exemple dangereux qu'il eût mieux fait de ne pas suivre.

M. Toqué est trop modeste en nous présentant son ouvrage comme un simple essai destiné à aider ceux qui voudront étudier les peuplades bandas; son livre a une utilité immédiate et intrinsèque. Dans la première partie, l'auteur, après avoir cherché à débrouiller les traits principaux de l'histoire des tribus bandas pendant les cinquante dernières années, nous peint leurs mœurs et leurs coutumes; tandis que dans la seconde, il nous donne une étude complète de la langue et termine même par un vocabulaire qui rendra les plus grands services aux explorateurs et aux administrateurs coloniaux. De plus, après avoir constaté avec M. Toqué (p. 57) l'origine bantoue de la langue banda, on peut en déduire la consanguinité des tribus bandas avec les nombreuses populations qui parlent les dialectes bantous au sud de l'Équateur, entre le golfe de Guinée et l'Océan Indien.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 novembre 1906.* — M. Théodore Reinach communique une étude sur la chronologie de l'église du Bourget du Lac (Savoie). A l'aide d'une pièce notariée de sa collection et d'une pierre tombale de l'église, il montre que la restauration de cette église dans le style flamboyant a été l'œuvre, non du prieur Oddon de Luyrieu, comme on le répète depuis cinquante ans, mais de son oncle Aymard de Luyrieu, mort en 1458. — M. Paul Meyer présente quelques observations.

M. Albert Martin, correspondant de l'Académie, fait une communication sur le bouclier mycénien dans l'Iliade. Il étudie l'ordre dans lequel sont énumérées les diverses pièces de l'armure quand un guerrier s'arme pour le combat. M. Martin examine surtout la critique faite par Zénodote des vers 334-335 du chant III, dans lesquels il est question de l'épée et du bouclier de Paris se préparant à combattre Ménélas. Zénodote supprimait ces deux vers et ajoutait un vers de sa façon après le vers 338. M. Carl Robert approuve cette correction. M. Martin combat l'explication de M. Robert. Paris, aux vers 330 et suiv., s'arme à nouveau; il prend, en particulier, une seule lance, et dans le combat, qui suit, Paris et Ménélas ne lancent l'un contre l'autre que le seul ἔγχος. Au vers 18, au contraire, Paris avait deux javelots; Homère ne tient plus compte de ce fait. La correction de Zénodote est donc inacceptable. Aristarque l'avait déjà combattue, et pour deux raisons excellentes. Il suppose d'abord qu'il y avait pour les héros d'Homère une façon particulière de mettre leurs armes; il conclut à l'existence d'un ὁπλισμὸς ὁμηρικός. Il va plus loin; à la scholie du vers 32 du chant XI, il dit que les héros portaient le bouclier suspendu au cou διὰ ἀναφορέων; il avait vraiment deviné le bouclier mycénien; un passage d'Hérodote avait d'ailleurs pu le mettre sur la voie. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

---

pendant que la vague neigeuse fuit avec un bruit rageur devant la voile qui la suit dans une course échevelée »; p. 40. « Sur une gorge d'une blancheur liliale ruisselle en fauves reflets l'or des séquins vénitiens »; p. 84. « On ne trouve point dans le pays d'individus voulant accepter un emploi qu'un grand capitaine de l'antiquité semblait rechercher au lendemain de ses victoires ». (C'est de cantonnier qu'il s'agit!).

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 24 décembre — 1906

Deonna, Les statues de terre cuite en Grèce. — Moris, Cartulaire de l'abbaye de Lérins, II. — Martino, L'Orient dans la littérature française au XVII° et au XVIII° siècle. — Dupuis, De Valenciennes à Hondschoote. — Fabry, De Loano à février 1796; Campagne de 1794 en Italie avec documents annexes; Mémoires sur la campagne de 1796; Rapports historiques des régiments de l'armée d'Italie. — Lefort, Histoire du département des Forêts, I. — Gachot, Jourdan en Allemagne et Brune en Hollande. — Clausewitz, La campagne de 1799, trad. Niessel. — Perroud, Fourcroy en tournée dans le Midi. — Lasserre, Lamarque en Vendée. — Lenotre, Vieilles maisons, vieux papiers, III. — Fr. Masson, Jadis, II. — Bordeaux, Paysages romanesques. — Labriolle et Brunetière, Vincent de Lérins. — G. Michelet, Maine de Biran. — Brémond, Newman, II et III; La littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui. — Académie des inscriptions.

W. Deonna, **Les statues de terre cuite en Grèce.** Athènes, Sakellarios, 1906. Un vol. in-8°, p. 7-73.

Le sujet étudié par D. est à la fois limité et peu précis. Il est certain que les coroplastres grecs ont fait de grandes statues en terre cuite, mais, s'ils empruntaient certains procédés aux fabricants de vases, leur technique était au fond la même que quand ils modelaient des figurines. De plus il est très difficile de dire où finit la statuette et où commence la statue proprement dite. Enfin, comme D. s'est interdit de parler de Chypre, la matière est très bornée et il est douteux qu'elle doive s'accroitre par la suite. Ces réserves faites, D. a bien montré que les bronziers marchaient forcément à la suite des coroplastes et que ceux-ci étaient peut-être les premiers « artistes » que le monde ait connus. Les exemples sont rassemblés avec diligence et je ne crois pas que l'auteur ait rien oublié d'essentiel (p. 32, l'Hermès Hoffmann est certainement moderne). Nous devons lui savoir gré de donner (p. 37-39 et p. 40-43) la liste complète des fragments d'acrotères trouvés sur l'Acropole d'Athènes et dans les fouilles de Delphes.

A. de Ridder.

Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes. **Cartulaire de l'abbaye de Lérins,** par Henri Moris. Deuxième partie. Paris, Champion, 1905. In-4° CX et 295 p.

Le premier volume du *Cartulaire de Lérins* publié par M. H. Moris contenait des documents du xi et du xii siècle transcrits dans un recueil spécial par les religieux. Le second volume renferme des

pièces qui se rapportent aux siècles suivants, du XIII au XVIII : 1° bulles et lettres patentes relatives aux privilèges de l'abbaye 2° documents classés par ordre alphabétique de diocèse et dans chaque diocèse par ordre alphabétique de fief et de prieuré. M. M. avait étudié dans le premier tome les éléments des chartes, langue, style, chronologie, les noms de personnes et de lieux, les poids, mesures et monnaies, la valeur des animaux et des denrées, la condition des personnes et des terres, les localités, etc. Il a consacré l'introduction du second volume à des notes historiques sur l'abbaye, aux privilèges que les papes et les princes lui avaient accordés, à ses statuts et à ses possessions; tout cela est intéressant, et M. M. ferait bien de reprendre le sujet et de le traiter à nouveau dans un livre destiné au grand public. Qui sait, par exemple, que l'île Saint-Honorat s'appela sous la Révolution île Peletier et sa voisine, île Marat; que Saint-Honorat, ayant été acheté par Alziary de Saint-Paul, servit de retraite à deux pensionnaires du Théâtre Français, aux sœurs Sainval, filles d'Alziary ? M. M. a remplacé dans tous les documents le vieux style par le nouveau. Il a donné des listes d'évêques, les premiers mots des chartes, un index chronologique des pièces, un index des noms, un dictionnaire géographique. Il a revisé la liste des abbés de Lérins donnée par le *Gallia christiana* et établi avec autant d'exactitude que possible leur chronologie. Il a dressé une carte des possessions de l'abbaye dans les diocèses du midi. Sa publication, faite avec grand soin et une scrupuleuse minutie, mérite donc de grands éloges, et elle sera consultée avec profit par tous ceux qui voudront connaître de plus près la destinée de ces îles que Mistral a nommées la verte aigrette des flots et de ce monastère de Lérins qui fut un des plus ardents foyers de la vie cénobitique et qui joua un si grand rôle dans l'histoire religieuse de la France.

A. C.

Pierre MARTINO, **L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle.** Paris, Hachette, 1906 ; in-8° de 378 pages.

« Puisque chaque chose a sa mode, et chaque mode son temps, pourquoi ne verrions-nous pas s'élever une secte d'*orientalistes?* Certes, je ne pense point que l'école d'Ossian pût s'égaler à elle ». Le collaborateur du *Magasin encyclopédique* qui pressentait ainsi à sa manière, dès 1807 [1], la féconde influence que l'Orient devait avoir sur plus d'une manifestation littéraire du XIXe siècle, ne songeait pas que des « modes » orientales avaient eu déjà plusieurs fois leur temps au cours de la période antérieure de la littérature. Ce sont les vicissitudes de cet orientalisme que M. Martino retrace pour les cent vingt ans environ qui vont des alentours de 1660 — où se manifeste un goût tout nouveau pour l'Orient — à 1780 — où se constitue une

1. Tome I, p. 220.

connaissance plus scientifique et plus philosophique des antiquités orientales. Si l'on songe que, de *Bajazet* aux *Trois Sultanes*, des *Lettres persanes* à *Zadig* et à l'*Orphelin de la Chine* [1], toute une série d'œuvres se rattache à cette variété d'un exotisme encore balbutiant, on suivra avec intérêt la ligne, parfois interrompue, que marquent dans l'histoire des idées les dispositions successives du public français en matière d'orientalisme littéraire. Mais quel dommage que M. M. n'ait pas voulu ou n'ait pas su donner plus de cohésion aux deux parties qui constituent son livre, *la connaissance de l'Orient* et *l'Orient dans la littérature*, s'exposant ainsi à des redites et à des renvois, et laissant surtout à son lecteur une impression de fâcheux morcellement! L'étrange, c'est qu'il indique lui-même (p. 170 et suivantes) le plan qui lui eût permis, je crois, de dominer l'ensemble de son sujet et de ramener son exposé à une sorte d'unité, qui n'était pas l' « ingénieux ordonnancement » dont il a raison de redouter la construction factice. mais qui disciplinait l'abondance de son information selon les nécessités mêmes de son sujet. « Il y eut... toujours une *nation dominante*, ou, pour mieux dire, un peuple qui l'emporta en faveur sur les autres, et qui, par suite, donna sa physionomie et son caractère à la conception de tous les peuples de l'Orient en général ». Il est permis de penser qu'en organisant autour de chacune de ces prédilections successives les indications fournies par l'histoire de la civilisation et l'histoire littéraire, M. M. aurait évité la dispersion dont souffre son ouvrage.

Peut-être aurait-il été amené, du même coup, à prendre davantage en considération la part qui peut revenir, dans l'initiation de la France à certaines choses d'Orient, à des intermédiaires qui pouvaient très bien n'être pas français. L'Angleterre et la Hollande méritent certainement une place qui ne leur est pas faite ici ; elles la méritent à la fois pour le rôle matériel qui leur est souvent échu et pour l'interprétation un peu différente que pouvaient donner, de tel pays oriental, des voyageurs appartenant à des contrées diverses de l'Europe. Un témoin aussi écouté que lady Wortley Montagu n'est même pas nommé [2] ; un homme tel que Falkener, l'ami de Voltaire, ambassadeur à Constantinople, méritait peut-être, lui aussi, une mention [3]. Et M. M., qui donne d'incidentes indications (p. 55, 261, 284, 290, 358, etc.) touchant des intermédiaires interposés entre les choses

1. La « tragédie chinoise » qui servit de point de départ à Voltaire pour cette pièce avait été analysée, dès février 1734, dans le *Mercure de France* (page 351, *Lettre écrite de Brest, concernant l'extrait d'une tragédie chinoise*).

2. Cf. les longs extraits que l'*Année littéraire* donne de la traduction de ses lettres en 1763 (VII, 73) en s'indignant de ses « indécences contre la religion romaine ».

3. Dans le même ordre d'idées, il faut noter que Fréron accusait Voltaire d'avoir emprunté le chapitre de l'*Ermite*, dans *Zadig*, à une œuvre de Th. Parnell (*Année litt.*, 1767, I, 30).

d'Orient et le public français, néglige d'interpréter pour nous ces données.

La conclusion du livre n'est pas non plus tout à fait celle qu'on voudrait voir à la fin d'un ouvrage aussi documenté et parfois aussi ingénieux que celui-ci [1] : car elle annonce brièvement les destinées de l'orientalisme au delà de 1780 plutôt qu'elle ne résume et ne synthétise les constatations faites pour l'époque parcourue. On voudrait savoir, en fin de compte, si l'action, assez superficielle malgré tout, exercée par l'Orient sur la littérature française, portait la peine de l' « invraisemblance » même de son merveilleux, ou de son immobilité sociale, ou bien du peu de considération que les fictions orientales semblaient témoigner à la femme : ces raisons ont été alléguées par des publicistes du XVIIIe siècle, et il appartenait à M. M. de nous éclairer là-dessus après nous avoir apporté tant d'utiles renseignements et d'agréables observations.

F. BALDENSPERGER.

Section historique de l'Etat-major de l'armée. **La campagne de 1793 à l'armée du Nord et des Ardennes, de Valenciennes à Hondtschoote,** par V. DUPUIS, capitaine breveté. Paris, Chapelot, 1906. In-8e, 508 p., avec cartes.

Cet ouvrage est un des meilleurs qu'ait publiés la section historique. M. Dupuis traite à nouveau le sujet que nous avons traité dans notre *Hondschoote* — qu'il cite avec une bienveillance dont nous le remercions — et il épuise le sujet. Il a vu le pays encore couvert de boqueteaux, le terrain de Hondschoote déjà un peu modifié, la maison du potier de Rexpoède. Il a connu tous les documents consultés et indiqués par son devancier, et il en a utilisé d'autres : les *Mémoires* du général Leclaire, parus depuis, et les pièces du War Office et du Foreign Office qui montrent clairement les vues de l'Angleterre sur Dunkerque et font voir pourquoi l'escadre ne put venir à temps participer au blocus de la place. Son livre est d'ailleurs tout militaire. Il

1. C'est par erreur que le roman d'*Astérie et Tamerlan* (p, 28, note) est attribué à Mme de Villedieu, et non à Mlle de la Roche-Guilhem. Lire *Lemierre*, p. 223 et 224, Delisle de la Drévetière, p. 302. Il semble qu'il y ait contradiction pour le titre et la date assignés, p. 33, note, et p. 34, à la tragédie de *Tamerlan*. Ne faut-il pas plutôt (p. 240) rattacher la « tête de Turc » des champs de foire à l'ancienne course de têtes ? La théorie des climats (p. 326) avait déjà été assez explicitement formulée par Fontenelle et par Hume pour qu'on ne doive pas sans réserve la considérer comme issue principalement du sentiment de la diversité enseigné par le spectacle de l'Asie. Je n'ai pas trouvé l'indication d'un précédent aussi curieux que « des imitations en vers » de Saadi, publiées dans le *Mercure de France*, en juillet 1762.

reproduit en entier nombre de documents, états de situation, lettres, arrêtés, proclamations, et (p. 315-337) la longue instruction de Houchard pour l'armée du Nord. Il décrit dans le plus minutieux détail les mouvements des belligérants, leurs procédés tactiques, souvent « analogues à ceux qui sont préconisés de nos jours », et il apprécie avec une remarquable compétence la retraite de Kilmaine, l'affaire de Linselles, celle d'Oost-Capelle et celle de la forêt de Mormal, le combat de Tourcoing. Mais le point capital, c'est la manœuvre et la bataille de Hondschoote. M. Dupuis expose nettement la genèse du plan d'opérations et il dit très bien que le dispositif disséminait les efforts au lieu de les concentrer sur un des endroits faibles de la ligne ennemie, que Houchard a le 6 septembre conduit la division Jourdan au lieu de conduire l'armée entière, qu'il a le 7 détourné du but véritable la moitié de son effectif, qu'il a le 8 mal choisi le point d'attaque et négligé la poursuite de l'adversaire, et pourtant, que ce chef timoré et timide, dépourvu de talent, qui n'a vaincu que par la bravoure et l'endurance de ses troupes, que par la décision de Delbrel, a tous les droits à l'indulgence et à la pitié, tandis que les généraux des alliés qui n'avaient pas l' « insuffisance technique » de ce malheureux Houchard, pratiquaient une stratégie puérile [1].

A. C.

---

1 Quelques menues observations : p. 88 Garat fut remplacé par Paré, et non par *Barère*. — P. 105 Deschamps et Bécard sont, non des représentants, non des conventionnels, mais des agents du Comité de salut public. — P. 116, il ne faut pas croire à l'influence d'un comité où étaient d'Arçon et Lafitte-Clavé; ce dernier est à la fin de 1793 aux Pyrénées-Orientales et il meurt bientôt en prison. — P. 132, 155, 187, le Gay-Vernon qui parle là n'est pas le Gay-Vernon de 1793, mais son fils, et les *Mémoires* cités ne sont pas en réalité de l'adjudant-général, ils ont été rédigés, arrangés par le fils d'après des notes et papiers du père. — P. 155 « les commissaires de la Convention Marin et Celliez »; cela est pris à Gay-Vernon fils, l'auteur des *Mémoires*, qui ignore que Varin (et non Marin) et Celliez sont commissaires du pouvoir exécutif, et non de la Convention. — P. 188, encore une citation des *Mém.* de Gay-Vernon fils, et encore une erreur (cf. notre *Hondschoote*, 113, note); Billaud a envoyé à Paris des mémoires et des cartes, mais non les registres d'ordre et de correspondance de l'état-major. — P. 248, écrire l'empereur d'Allemagne, et non d'*Autriche*. — P. 276-280, le nom de cet adjudant-général est Damas, et non *Dumas*. — Lire p. 31 Aulnoy, Willems, p. 88 Deforgues, p. 151 Awoingt et Niergnies, p. 152 et 153 Rieux, p. 153 Estourmel, p. 157 Aubencheul, p. 167 Boros, p. 251 O'Donell, p. 339 Esquelbecq, p. 343 Quaëdypre, etc. et non *Aulnoit*, *Villem*, *Defforgues*, *Awoin*, *Niergny*, *Riew*, *Estournelles*, *Aubancheuil*, *Borow*, *Odonnel*, *Eckelsbecque*, *Quaetipre*, etc.; le nom de Bollemont l'artilleur et du commissaire Viger est partout écrit *Bellemont* (p, 43, 425) et *Viget* (p. 45, 252). Sichart (p. 34) devient *Cichart* (p. 132, 343, 437, 455) dans le reste de l'ouvrage; Ditfurth est presque toujours orthographié *Ditfürth* et Ducasse, *Ducassé*; p. 435 le lieutenant hessois *Leutullus* est évidemment Lentulus. — J'ai vainement cherché les documents annexes annoncés p. 246, note.

G. Fabry, capitaine au 101e régiment d'infanterie.

Histoire de l'armée d'Italie. De Loano à février 1796, Paris, Champion, 1900. Deux vol. xxiii et 503 p. 443 p.

Histoire de la campagne de 1794 en Italie. Texte. Paris, Chapelot, 1905, in-8° dlxxxviii p.

— id. Documents annexes. Paris, Chapelot, 1905, in-8°, 800 p.

— **Mémoires sur la campagne de 1796 en Italie.** Paris, Chapelot, 1905, in-8°, 181 p.

— **Rapports historiques des régiments de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1796-1797.** Paris, Chapelot, 1905. In-8° 591 p.

Nous avons déjà parlé assez souvent ici-même du capitaine Fabry et nous ne ferons pas de nouveau son éloge. C'est un travailleur acharné; il est à la chasse des documents; il les cherche, les trouve, les copie avec joie; il a la passion de l'histoire militaire et il s'efforce avec une noble et fébrile ardeur de publier toutes les pièces qu'il découvre dans les différents archives. Il sait que d'autres mettront en œuvre ce qu'il a ramassé; mais sa tâche lui suffit; il est heureux d'assembler des matériaux, d'apporter, comme il dit, son humble pierre au monument futur.

Voici d'abord deux volumes consacrés à l'armée d'Italie, de Loano à février 1796. On n'y trouve, sauf en de très rares passages, que les pièces mêmes. Mais ces pièces, tirées pour la plupart des archives du prince d'Essling, (à l'exception du registre d'ordre de Dommartin communiqué par M. Desoffy de Cserneck), éclairent d'un singulier jour la période qui s'écoule entre Loano et l'arrivée de Bonaparte, période de repos où ne se livre aucun combat, où l'armée vit au jour le jour, peine et souffre. Grâce à M. Fabry, on connaîtra désormais l'état moral de cette armée, son existence intime, le profond découragement où l'avaient jetée d'inouïes privations subies depuis trois ans; on verra qu'elle ne subsistait, pour ainsi dire, que par ses généraux, non par ses officiers à qui la misère ôtait tout empire sur les hommes, mais par Augereau et par Masséna, qui se dévouèrent vraiment à leurs troupes et qui étaient, selon le mot de l'un d'eux, commissaires, directeurs, infirmiers, gardes-magasins, tout enfin. Ces deux hommes ne parlent jamais du soldat sans compatir à ses souffrances, et, dit M. Fabry, « leur situation est d'autant plus difficile qu'ils s'adressent à des hommes affamés, à peine habillés; pourtant ils réussissent toujours à les maintenir, en faisant appel à leur bon esprit, en usant de l'influence qu'ils ont su acquérir sur eux; lorsqu'on lit leur correspondance, on comprend la vérité du vieil adage militaire, *tel chef telle troupe* »[1].

L'*Histoire de la campagne de 1794 en Italie* est une œuvre d'un autre genre; ce n'est plus un recueil de textes; c'est un récit continu et

1. Lire p. xiv « vorliegend » et « erheben » au lieu de *worliegend* et *erhaben*; p. xvii « muss » et « Umstände » au lieu de *müss* et *Umsfläude*; p. xix « le cor » et non la *corne* d'Huon.

suivi, clair d'ailleurs et fait avec conscience. L'auteur regrette de n'avoir pas eu assez de documents à sa disposition et il déplore la perte des registres d'ordres et archives de l'état-major français et de l'état-major piémontais; il n'a pu suivre qu'avec difficulté les actes du commandement. Mais il a consulté assez de pièces et en France et à l'étranger, à Turin et à Vienne comme à Breil et à Paris, pour composer un livre minutieux, détaillé et, sur la plupart des points, définitif. Il décrit avec la compétence de l'homme du métier les opérations militaires, et il ne hasarde aucune hypothèse; il s'en tient aux textes. En outre, il expose les négociations, par exemple, les pourparlers perpétuels des Génois avec les alliés et avec la France, les dispositions des armées, les idées qui règnent dans l'un et l'autre camp sur l'attaque et la défense des Alpes, etc. A noter aussi une description de l'Authion et des contreforts qui s'y rattachent. Bref, on a là une narration complète de la campagne de 1794, du 1 janvier à la fin de juin, enlèvement d'Oneille, combat de Nava, ocupation d'Ormea et de Garessio, prise du col de Tende, opération dans la vallée de la Stura, etc. L'auteur fait le plus grand éloge de Masséna « sur qui toute la responsabilité a pesé ». Il montre que Masséna avait déjà la grande et féconde idée que Bonaparte exécuta en 1796, celle d'enlever Ceva et Mondovi pour séparer les deux armés alliées; il prouve que Masséna ne cessait de demander une énergique offensive, que les troupes, voyant la plaine du Piémont, gagnaient d'elles-mêmes du terrain en avant, et qu'elles ne furent arrêtées que par les ordres précis de Du Merbion. Le dernier chapitre a trait au service intérieur de la division Masséna: M. Fabry traite cette question à fond pour faire voir les difficultés que le commandement eut à vaincre; les généraux d'alors agissaient constamment sur le soldat; ils donnaient directement les ordres, ils surveillaient tout.

Cet ouvrage sur le commencement de la campagne de 1794 est accompagné d'un volume qui renferme des *documents annexes*. M. Fabry se pique de reproduire toutes les pièces qu'il a trouvées pour mettre les lecteurs — et il s'adresse uniquement aux militaires — à même de contrôler ses conclusions. On ne peut, ici encore, que le féliciter de la peine qu'il a prise pour copier et imprimer tous ces documents, tirés en grande partie, des archives du prince d'Essling.

Dans un autre volume M. Fabry a réuni une série de mémoires relatifs aux combats de la première partie de la campagne de 1796. Il y en a huit. Les cinq premiers (sur Montenotte et Monte-Negino, sur Dego, sur Ceva, sur le camp de Saint-Michel, sur Mondovi) sont l'œuvre des ingénieurs géographes; ils étaient destinés à accompagner la carte des champs de bataille du Piémont, levée par eux, et à lui servir d'explication; ils se trouvent aux archives historiques du ministère de la guerre. Le sixième a pour auteur Malaussena; il provient des archives de Breil. Le septième, conservé à Paris aux archives de la guerre, est une conférence faite en 1798 par Costa aux officiers de

l'état-major piémontais. Le huitième, tiré des archives du génie, est une reconnaissance du col de Cadibone.

Signalons enfin une publication fort utile de M. Fabry, celle des *Rapports historiques* des régiments de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1796-1797. Les rapports, fournis en exécution de l'ordre de Bonaparte, n'existent pas tous; quelques-uns manquent; M. Fabry a reproduit ceux qui sont conservés aux archives du ministère de la guerre. Certains offrent un grand intérêt. On lit, par exemple, dans l'historique de la 32e que si les Français qui ont servi sous Bonaparte, disent avec orgueil « j'étais de l'armée d'Italie », il y aura peut-être quelque honneur d'ajouter à cette phrase ce nouveau titre : « j'étais de la 32e » (p. 124). Le chef de la 57e, Bruno, écrit superbement qu'il peut rendre compte de l'expédition de la Romagne en quatre mots : *veni et nihil vidi* (p. 210). Presque tous ces historiques prônent naturellement Bonaparte, et Eberlé, de la 85e, le nomme « le jeune héros qui a étonné le globe » (p. 261)[1].

A. C.

Alfred Lefort, **Histoire du département des Forêts** (le duché de Luxembourg de 1795 à 1814). Paris, Picard, 1905. Tome I. In-8°, VIII et 350 p. avec cartes.

L'auteur nous dit qu'il n'a pas eu la prétention de faire une œuvre littéraire. Il a voulu réunir des documents, les coordonner, les résumer aussi exactement et clairement que possible, et préciser en un tableau d'ensemble l'histoire du duché de Luxembourg de 1794 à 1814 ou du département des Forêts. Le premier volume qu'il nous offre aujourd'hui, est consacré à la période de la Convention et du Directoire. Après avoir retracé brièvement la conquête du Luxembourg et le blocus de la forteresse, M. Lefort expose l'état du pays et son organisation en 1794. Puis il montre ce que fut la première administration française, installée d'abord à Saint-Hubert, et ensuite, lorsque la forteresse eut capitulé, à Luxembourg. La partie la plus importante du livre est celle qui concerne le département des Forêts créé le 1 octobre 1795 ; dans une suite de chapitres intéressants, l'auteur passe en revue l'administration financière (contributions, réquisitions, assignats), l'application des lois contre les émigrés et les prêtres, la garnison de Luxembourg, l'assistance publique, l'instruction publique et les arts, l'esprit public, les mesures de police, les troubles et émeutes (affaire de Bastogne, révolte de Virton, effervescence de la région), la presse et les fêtes nationales. Son travail a été considérable et on peut le regarder, ainsi que s'exprime M. Go-

---

1. L'auteur orthographie les noms d'après la carte de Bacler d'Albe; il aurait mieux fait de les orthographier sous leur forme actuelle; qu'est-ce, par exemple, que *Visaom* (p. 92)? Pour les noms propres, même observation : l'adjudant-général Wendling est appelé p. 70 et 88 *Werdeling*, p. 139 *Wendeling*.

defroid Kurth dans la préface, comme définitif. Il enregistre, comme il ne manque pas de le dire, des actes de violence, d'exaction, de spoliation et des procédés « par lesquels la Révolution déshonorait ses victoires », des faits regrettables qui « doivent être imputés moins à la France qu'aux hommes du Directoire » : il sait que le souci de la vérité est le premier devoir de l'historien. M. Lefort aurait dû mettre en tête du livre son chapitre deuxième qui traite du Luxembourg en 1794, et placer à la suite de cette introduction le chapitre premier et le chapitre cinquième, conquête du Luxembourg et capitulation de la forteresse, qu'il fallait fondre ensemble. Mais il a dépouillé les archives luxembourgeoises et il a extrait des nôtres tout ce qui se rapportait à son sujet. On ne pouvait sur la période de la Convention et du Directoire dans l'ancien duché du Luxembourg amasser plus de détails, et les amateurs d'histoire révolutionnaire — tout en attendant avec confiance la publication du deuxième et du troisième volume — féliciteront M. Lefort de sa consciencieuse étude qui lui a coûté de longues et pénibles recherches [1].

A. C.

Les campagnes de 1799. **Jourdan en Allemagne et Brune en Hollande,** par Edouard Gachot, ouvrage accompagné de portraits, gravures et cartes. Paris, Perrin, 1906. In-8°, 410 p. 7 fr. 50.

Le style et la manière de M. Gachot n'agréent pas toujours. Il abuse terriblement de l'imparfait, et l'emploi continuel qu'il fait de ce temps, finit par agacer. Il a parfois des tournures gauches, maladroites, et des expressions un peu étranges et qui détonnent (les guerres *épiques et ravageuses* des Hollandais contre l'Espagne, p. 184 ; on ne voit pour la Hollande dans son traité avec la France qu'*une lésion énorme*, p. 197). Il interrompt son récit par de très longues citations (huit pages de Gleichen, p. 15-22 ; huit pages de Blaw, p. 187-194). Il croit que l'inédit vaut mieux que l'imprimé — encore n'a-t-il pas consulté les papiers de Decaen — et nous ne voyons pas qu'il ait beaucoup profité des *Mémoires* de Gouvion-Saint-Cyr et de Soult, des *Campagnes* de l'archiduc Charles, des études de Clausewitz, du *Vandamme* de Du Casse, des travaux de Hüffer — lequel, soit dit en passant, a mieux que lui, résolu l'énigme de Rastatt, — et

---

1. Lire p. 10, Ligniville, p. 19 (régiment) d'Auxerrois, p. 21. Dieudé, p. 204, Garrau, p. 241, Usingen et non *Ligneville*, *des* Auxerrois, *Dieudel*, *Garreau*, *Udingen*. — P. 13-15 à propos de l'abbaye d'Orval, sur laquelle on trouve si peu, il est curieux de remarquer que le 5 septembre 1793, Carnot envoie le commissaire national Viger avec une lettre qui charge le général en chef des Ardennes « d'enlever une quantité immense de fer forgé ou coulé qu'on assure être dans les mines de l'abbaye ». — P. 27 et 63, le même personnage est nommé *Roskop* et *Moscop*. — P. 155, Legier avait été commissaire de la section des Postes et commissaire du Conseil exécutif en Belgique. — P. 175, Dorsch, Blau (non *Blaeuw*), et Boehmer méritaient une courte notice ; cf. notre *Mayence*, p. 7, 10, 21.

tous ces imprimés pouvaient lui fournir, non pas d'arides détails, mais d'instructifs aperçus, des considérations intéressantes. Enfin, il commet de menues erreurs [1], surtout dans ses exposés généraux et, par exemple, dans les tableaux un peu vagues et imprécis de l'Allemagne et de la Hollande qu'il a voulu tracer. Mais M. G. est en progrès. Tout en remarquant dans la première partie du livre que le récit n'offre pas une absolue netteté, que la retraite des Français n'est pas expliquée d'une façon claire et qui saute aux yeux, que les fautes de leurs généraux ne sont pas mises suffisamment en relief, que le rôle de Jourdan — qui, décidément, n'eut rien d'un général en chef — devait être marqué plus vigoureusement encore, nous avons noté de bonnes pages dans les chapitres relatifs à Ostrach et au commandement de Masséna qui vint rétablir l'ordre et la discipline parmi les troupes de Jourdan. La seconde partie du volume a été composée d'après Graham et les documents des archives hollandaises et françaises ; comme la première, elle manque d'air et de lumière; elle est, par instant, difficile à lire, un peu dure, comme on dit, et on reprochera à M. G. de n'avoir pas discuté et tranché la question souvent posée : le véritable vainqueur, est-ce Vandamme ou Brune ? Mais cette seconde partie est consciencieusement faite. Tout le livre témoigne d'un grand labeur, d'un labeur qui mérite l'éloge et la sympathie. M. Gachot fouille patiemment les archives ; il dispose de celles du prince d'Essling ; il a pris la peine de visiter les champs de bataille ; il glane, là encore, quelques petits détails ; il décrit les lieux *de visu*. Mais ce labeur, si considérable, si estimable qu'il soit, ne suffit pas ; il faut peiner encore, et puisque l'auteur a, Dieu merci, des qualités qui compensent ses défauts, qu'il se hâte moins ; qu'il s'attache à tout lire ; qu'il pratique le fameux précepte : mûrir son œuvre, la polir, la remettre mainte fois sur le métier, pour la rendre claire, vivante, attachante.

A. C. [2].

---

1. En voici quelques-unes, relevées au hasard : p. 2, la distribution des partis en Allemagne. 1° noblesse, 2° professeurs, 3° paysans, déserteurs, flétris est-elle bien exacte? — p. 3, *landgrave* serait « composé de *landes*, pays, et *grau*, gris ou vieillard ». — P. 6, « des clubs s'ouvraient à Mayence », lisez *un* club. — P. 7, lire Sieveking (et non *Sievekind*). — P. 38, Vallendar (et non *Vallander*). — P. 140, Kostheim (et non *Koltheim*). — P. 146, Roberjot représentait le département de Saône-et-Loire, et non la ville de Macon ; p. 147 de même, Jean de Bry représentait le département de l'Aisne, et non un collège de ce département. — P. 217, « à l'actif du duc d'York on portait le bombardement de Valenciennes, la défaite d'Hondschoote, l'abandon de la Hollande » ; mais le bombardement de Valenciennes est un succès, puisque la ville fut prise ; etc., etc.

2. M. Gachot s'est plaint de mes collaborateurs et je dois dire à ce propos que celui d'entre eux qui signait B était, non pas M. Bouvier, mais le capitaine Rauch, attaché à la section historique du ministère de la guerre et mort depuis. Rauch signait B. parce qu'il craignait le blâme de ses chefs et que B. était l'initiale de son ami le plus cher qui, lui aussi, écrit dans notre *Revue*.

Clausewitz, **La campagne de 1799 en Italie et en Suisse,** traduit de l'allemand par le capitaine breveté A. Niessel. Paris, Chapelot, 1906. In-8°. 477 et 351 p.

La librairie Chapelot a déjà fait paraître plusieurs traductions de Clausewitz : campagnes de 1796, de 1806, de 1812, de 1813, de 1814, de 1815. Elle nous donne aujourd'hui une traduction de la campagne de 1799, entreprise par l'officier qui traduisit la campagne de 1806 et celle de 1815. Cette traduction nous paraît bien faite, et nous ne reprocherons au capitaine Niessel que d'avoir oublié de dire en quelques mots d'introduction quand, et sous quel titre cette œuvre posthume du célèbre écrivain a paru dans le texte original. Mais le public français accueillera sûrement avec gratitude cet ouvrage où Clausewitz a raconté et commenté deux campagnes qu'il regarde à juste titre comme des plus importantes et des plus instructives, puisqu'elles offrent sept grandes batailles, trois passages de rivière, une offensive résolue et une opiniâtre défense se produisant dans les régions les plus élevées des Alpes, et une armée qui veut pénétrer par le Gothard, obligée de se chercher un autre chemin à travers des gorges escarpées (cf. l'introduction de Clausewitz). Les réflexions ingénieuses, suggestives, utiles abondent dans ces deux tomes. C'est ainsi que Clausewitz compare les Français et les Autrichiens dans la guerre de montagne, et conclut que l'avantage devait rester aux Français puisque leurs généraux étaient jeunes, épris de leur métier, pleins d'une ardeur qui suppléait au talent ou à l'expérience, et que leurs soldats avaient une « exaltation de la volonté qui allait jusqu'à l'enthousiasme et au fanatisme ».

A C.

Cl. Perroud, **Fourcroy en tournée d'inspection dans le Midi, 1805** (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, XVIII). Toulouse, Privat, 1906. In-8°, 30 p.

M. Perroud ne nous donne dans cette plaquette que trois lettres de Fourcroy. Mais il les encadre dans un très bon commentaire, à la fois instructif et piquant ; il fait à leur propos des réflexions utiles et il met en vive lumière les renseignements qu'elles fournissent. Fourcroy inspecte les lycées de Limoges, de Périgueux, de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier, et, dans sa correspondance il se montre, comme dit M. Perroud, un vrai bourgeois de Paris, économe de son argent, aimant son intérieur, grand travailleur, exécuteur des idées de Napoléon. Chemin faisant, l'éditeur nous présente quelques personnages, Alluaud, le neveu de Vergniaud, l'abbé Jaubert, Trouvé, et il les présente avec esprit et savoir. Toutefois, il a tort de dire que Carrion (non *Carion*) de Nisas (p. 19) a été camarade de Napoléon à l'École militaire — puisque Napoléon a été élève de cet établissement de 1784 à 1785 et Carrion-Nisas, de 1782 à 1783 — et il se trompe à propos du proviseur Champeaux. Ce n'était pas Joseph-Nicolas

Champeaux, ancien curé, ancien Constituant, qui dirigeait le lycée de Bordeaux; c'était l'abbé Edme-Georges Champeaux de Vauxdimes, aumônier de l'avant-garde de l'armée de Condé, rentré à Paris en 1800, proviseur du lycée de Bordeaux en 1803 — grâce au souvenir du Champeaux tué à Marengo — et plus tard recteur de l'Académie d'Orléans.

A. C.

Bertrand Lasserre, **Les Cent-Jours en Vendée, le général Lamarque et l'insurrection royaliste.** Paris, Plon, 1906. In-8°, 417 p. 3 fr. 50.

Grâce aux papiers inédits du général Lamarque, M. Lasserre a pu retracer complètement l'insurrection royaliste de la Vendée pendant les Cent Jours. Après avoir décrit la contrée et le caractère des habitants, il trace un vigoureux portrait des chefs, Saint-Hubert, Dupérat, Duchaffault, Suzannet, Sapinaud, d'Autichamp, La Rochejacquelein et le général Canuel, ce « louveteau égaré parmi les blanches brebis ». Puis il raconte l'explosion de l'insurrection, ce qu'il nomme le tocsin du 15 mai; car, le 15 mai, au sortir de la messe, le tocsin a sonné dans le Bocage, la Plaine, le Marais, et ce jour-là et les jours suivants les rassemblements se sont formés à la grande surprise des troupes du gouvernement; bientôt a lieu, à Croix-de-Vic, le premier débarquement d'armes, et les Vendéens savent désormais qu'ils peuvent communiquer avec la mer et recevoir les secours des Anglais; le soulèvement se propage; d'Autichamp cède le commandement en chef au marquis de La Rochejacquelein; Napoléon remplace le faible et malade Delaborde par Lamarque qui devra, avec peu d'argent et peu de soldats, tenir en respect toute la presqu'île ouest de la France. Notre auteur insiste ici, non sans raison, sur la prodigieuse activité qu'a déployée Lamarque; mais il montre que le général ne fut pas, comme on l'aurait voulu, un pourvoyeur d'otages et de suspects. Il loue son plan de campagne; ne pas marcher contre les bandes de Bretagne, ne pas se laisser distraire de la Vendée. Et, malgré les obstacles, Lamarque obtient en effet de grands succès : le marquis de La Rochejacquelein est battu et tué au combat des Mattes; Saint-Hubert, Suzannet — qui tombe mortellement blessé — et d'Autichamp sont vaincus à La Roche-Servière; sur un autre point, les Vendéens évacuent Thouars qu'ils ont occupé : en quelques jours Lamarque réprime l'insurrection, et le 24 juin, après une conférence des principaux officiers à La Tessouale, le nouveau commandant en chef, Sapinaud, consent à la paix. Même après Waterloo, ainsi que d'Autichamp, Sapinaud signe le traité : les chefs vendéens, pense M. Lasserre, croient négocier avec Napoléon II [1]. Bien plus, lorsqu'ils

---

1. Cette raison nous paraît bien subtile. Les chefs vendéens avaient traité parce qu'ils se trouvaient dans une situation critique (cf. d'Autichamp, *La Campagne de*

apprennent que les alliés projettent de démembrer la France, Sapinaud et La Rochejacquelein font savoir à Lamarque qu'ils s'uniront à lui et se battront sous ses ordres comme Français, contre les puissances étrangères. On lit avec un vif intérêt dans le livre de M. Lasserre le récit de cette insurrection vendéenne. qui fut, en somme, un coup de tête, mais qui obligea l'empereur de laisser 20,000 hommes dans l'ouest. Ces 20,000 hommes auraient-ils, comme le croit l'auteur, « écarté le spectre du désastre » ? Ne faut-il pas croire que Napoléon, s'il n'eût pas été battu à Waterloo, l'eût été ailleurs ? Quoi qu'il en soit, l'ouvrage éclaire d'une vive lumière un épisode mal connu, et on y remarquera, entre autres chapitres, ceux qui concernent la mission Malartic.

A. C.

Paris révolutionnaire. **Vieilles maisons, vieux papiers,** par G. LENOTRE. Troisième série. Paris, Perrin, 1906. In-8,° 399 p.

Les études de cette 3e série sont, comme les précédentes, plutôt d'un anecdotier que d'un historien. M. Lenotre ne fait le plus souvent que reproduire et enjoliver autrui. Pour qui a lu le *Le Bon* de Paris, le *Fouché* de Martel et de Madelin, le *Robespierre* et le *Saint-Just* de Hamel, le *Le Bas* de Stéfane-Pol, la *Corday* de Vatel, les *Mémoires* de Billaud-Varenne publiés par Bégis, les études sur Mimie (femme de Fouché), Babet (femme de Le Bas), sur les deux femmes de Billaud-Varenne, sur Mme Bouquey, n'apprendront rien de bien nouveau. Tout ce que M. L. nous dit sur la *fin de Santerre* et la *mort de Roland* est déjà dans Carro, dans Perroud et ailleurs. Les articles sur Belhomme et la citoyenne Villirouët sont tirés, l'un des *Portraits de famille* de Sainte-Aulaire, l'autre, des *Mémoires* de Mme de La Villirouët. L'étude sur Limoëlan — qui mourut aux États-Unis en 1826 sous l'habit religieux et le nom de Clorivière — est la plus originale du volume: elle a été faite d'après les documents des archives nationales et la traduction d'un recueil américain, les Annales manuscrites de la Visitation de Georgetown. De même, les études sur Boisé-Lucas et sur Bruslart nous semblent plus personnelles que le reste. Mais le drame de La Houlette reste obscur, et il y avait plus à dire sur Hanriot ; M. L. aurait dû consulter sur ce personnage le *Nouveau Paris* de Mercier (I, 254) et faire passer dans son texte la longue note qu'il extrait du rapport de Courtois. En général, M. L. ne cherche pas assez à approfondir ses sujets ; il se contente de les trouver, et d'exploiter la source principale. C'est ainsi qu'il aurait pu

---

1815 dans la Vendée, 149) et qu'ils voulaient gagner du temps; ces motifs subsistaient après la nouvelle de Waterloo ; d'ailleurs ils étaient hommes d'honneur, désireux de tenir leur parole, et ils savaient bien que la défaite de l' « usurpateur » entraînait inévitablement et sans combat le retour des « princes légitimes ».

citer sur Bruslart les *Mém. d'outre tombe* V, 462 et surtout le mémoire du général Simon publié dans la *Nouvelle revue rétrospective* de 1900 : s'il avait connu ces pages de Simon, il aurait su comment Bruslart et son état-major s'échappèrent de Corse ; ce fut Simon qui les sauva et les fit embarquer. Pareillement, il aurait pu citer sur Mme de La Villirouët les *Mém. d'une Inconnue*, 153 et ceux de Mme de Chastenay, I, 302 (et quelques mots sur le conventionnel Bollet n'auraient pas été inutiles). Il aurait pu rappeler le mot de Mme de Rémusat (*Mém.* II, 189) sur Fouché « bon mari d'une femme laide et assez ennuyeuse, et même très faible père ». Il fait des esquisses, des feuilletons, non de vraies études, et il commet des erreurs. Il prétend (p. 72) que la seule approche des représentants Saint-Just et Le Bas « faisait se replier les armées ennemies » ! Il assure qu'à Saumur (p. 98), les bleus ont été surpris, bien que nous sachions que le conseil de guerre avait décidé d'attendre le choc des chouans en avant de la ville, et lorsqu'il narre la fuite de Santerre dans cette journée du 9 juin 1793, il ne cite pas les fameux vers qui paraissaient dès le 16 dans un journal de Paris

Ci gît le général Santerre
Qui de Mars n'eut que la bière.

et qu'il cite plus loin (p. 106) inexactement sous la forme suivante :

Qui n'eut rien de Mars que la bière.

Il croit que la légion de Rosenthal esr une légion allemande (p. 315). Mais M. L. sait découvrir les brochures rares, dénicher les Mémoires peu connus, et mettre en œuvre ce qu'ils contiennent ; c'est un habile et dramatique conteur ; il évoque dans tout leur charme ou leur horreur les lieux où se passent les scènes de ses études, et durant ces vacances, autant qu'il m'en souvienne, un journaliste, sur la foi de M. Lenotre, est allé voir la maison de Boisé-Lucas ; c'est un succès [1].

A. C.

---

1. Lire p. 12, Magniez, p. 110, Torigni, p. 125, Estadens p. 179 et 188 Creuzé, p. 372 et ailleurs Salle au lieu de *Maniez*, *Torigny*, *Estadeux*, *Creusé*, *Salles*. — P. 13-14. Le Bon n'était pas entouré seulement d'anciens oratoriens ; notre auteur ne nomme parmi ses affidés, ni Galand, ni Demory, ni Carlier, ni Duponchel, ni Dejouy, ni Daillet (cf. la note de Guffroy, p. 17, note) : or, Galand avait été procureur ; Demory était cultivateur et administrateur du département : Carlier, Duponchel et Caubrières (p. 14) avaient été laquais, et Dejouy était l'oncle de Le Bon. — P. 72, on s'étonne que M. L. n'ait pas rappelé dans l'étude sur Babet, d'après Stéfane-Pol, 210, qu'elle demanda à Le Bas, en Alsace, la grâce d'un malheureux. — P. 96 en note, M. L. revient sur la fameuse question : qui a ordonné le roulement de tambour qui empêcha Louis XVI d'être entendu de la foule ? Et il dit qu' « il est à peu près établi aujourd'hui que Berruyer donna l'ordre à Santerre de commander le roulement ». Là dessus il cite un article de la *Quotidienne* du 27 janvier 1827. Il ignore que cet article est de Lombard de Langres qui l'a reproduit dans ses *Mémoires* (I, 122) et il eût bien fait de citer à ce propos les *Souvenirs* de Choudieu (278).

Frédéric Masson. **Jadis.** Deuxième série. Paris, Ollendorff, 1906. In-8°, VIII et 346 p. 3 fr. 50.

Nous avons lu la deuxième série de *Jadis* avec le même plaisir et profit que la première. L'auteur, un des maîtres de l'histoire, fait bien de publier les articles échappés à sa plume dans ses loisirs, pendant qu'il s'éloigne — pas trop — et qu'il se distrait de ses *Études napoléoniennes* si solides, si pleines, si justes. Nous parlerons brièvement de ce recueil : la place nous manque, et on nous pardonnera de ne pas énumérer ni analyser les vingt-quatre études que renferme le livre ; quiconque s'intéresse à l'histoire de l'Empereur et de l'Empire, doit les lire ; on y trouve une foule de choses et de personnages qui, de loin ou de près, touchent à la grande époque. Citons seulement le portrait de Flahaut qui fut un vrai soldat, non un soldat de salon, et l'éloge du comte de Martel que nous avons connu à une table d'archives et que nous avons, nous aussi, loué dans cette *Revue*. Mentionnons encore les pages inédites, si ingénieuses et si profondes, sur *Napoléon et les femmes* et les morceaux si curieux, si piquants sur Napoléon à cheval, sur les décorations napoléoniennes, sur les dotations et majorats, l'Élysée, l'étiquette. Disons enfin que M. Masson déploie dans ce volume toute son érudition, tout son esprit et que crânement, résolument — de même qu'il combat la « tyrannie prochaine » (p. 136) — il déclare que Bonaparte fut l'homme de la nation (p. 96). M. Masson va, pour parler comme lui, chantant toujours la même chanson ; mais on l'écoute volontiers ; cette chanson, il la chante si bien et avec tant d'amour et de passion, avec une si belle sincérité, avec tant de fidélité et tant de franchise ! [1].

A. C.

Henry Bordeaux, **Paysages romanesques.** Paris, Plon, 1906. In-8°, 358 p. 3 fr. 50.

Ce sont des feuilletons que M. Bordeaux a réunis, et qui renferment des impressions de voyage. L'auteur a parcouru l'Allemagne et la Suisse ; à propos de Francfort, il nous parle de Mme d'Agoult et analyse joliment *Nélida ;* à propos de Heidelberg, il esquisse le caractère d'Amiel ; à propos de Zurich, il raconte l'amour de Richard Wagner et de Mathilde Wesendonk ; il décrit la maison de Heine et celle de Boetheven, le Drachenfels, la Lurlei, le cimetière français de Coblence où il n'a plus retrouvé la tombe de Marceau : « Pourquoi ce transfert, dit-il. Quel Panthéon peut se comparer à une terre con-

1. P. 1, lire Briars et non *Bryars*. — P. 33, lire 1793 (l'année où Letizia fait face aux périls) et non 1792. — P. 137, n'eût-il pas fallu citer, à propos de l'armée d'Austerlitz, le tome premier de la *Campagne de 1805* d'Alombert et Colin ? — P. 151, lire Pinet et non *Pinette*. — P. 287, Beker et non *Becker*.

quise ? Les monuments de Marceau à Coblence, de Hoche à Weissenthurm, de Kléber à Strasbourg [1], ce sont nos châteaux du Rhin ». A la série intitulée *Sur le Rhin* succède la série *En montagne :* l'auteur nous retrace les fêtes de Vevey, la destinée de Jacques Balmat et la découverte de la montagne, — c'est Rousseau, dit-il justement, qui fit la mode —. Puis viennent les *Paysages romanesques*, paysages qui, selon la définition de l'auteur, deviennent romanesques en se chargeant d'expliquer et de répandre les passions humaines : M. Bordeaux nous mène avec Stendhal au Saint-Bernard et à la Malmaison, il nous promène dans la vallée d'Aix, il nous conduit à l'Abbaye-au-Bois, au château de Vizille, au château de Racconigi, à la maison paternelle de Pasteur. Il y a dans cette suite de causeries rapides quelques légères erreurs. Par exemple, lorsque M. B. nous raconte le séjour de Gœthe à Mayence en 1792, comment peut-il croire que le poète ait « fleurté » avec la princesse de Monaco ? Gœthe s'est contenté de regarder, d'admirer la noble dame. Plus loin, M. B. nous dit qu'en 1793 Gœthe, devant Mayence, est intervenu en faveur d'un pillard » ; non, en faveur d'un clubiste, de Metternich, plus détesté des Mayençais qu'un pillard [2]. Le volume de M. Bordeaux où de gracieuses descriptions, de spirituels aperçus, d'ingénieuses réflex ions se mêlent à des souvenirs historiques et littéraires, heureusement évoqués, offre d'ailleurs une lecture très agréable.

A. C.

La Pensée chrétienne, textes et études; Paris, Bloud, in-12 :
Saint Vincent de Lérins par F. Brunetière et P. de Labriolle; xcviii-141 pp.; 1906; prix : 3 fr.
Maine de Biran par G. Michelet; lix-204 pp.; 1906; prix : 3 fr.
Newman, par H. Brémond; t. II, *Psychologie de la foi*; 364 pp.; 1905; prix : 3 fr. 50; t. III, *La vie chrétienne*; ix-428 pp.; 1906; prix : 3 fr. 50.
Collection *Science et Religion* : H. Brémond, **La littérature religieuse d'avant-hier et d'aujourd'hui;** Paris, Bloud, 1906; 128 pp. in-12.

M. de Labriolle nous donne sur Vincent de Lérins une étude complète dans sa brièveté. Il a su réunir une connaissance étendue

---

1. Il pouvait ajouter : de Beaupuy à Neuf-Brisach et d'Abbatucci à Huningue.

2. P. 94, Gœthe est venu en France en 1792 non pas « en qualité de représentant du duc de Weimar », mais comme ami du duc; — lire, p. 96, Rietz et non *Bietz* ; p. 98, Igel et non *Yzel* ; p. 99, Châlons et non *Chalon*, Reuss XIV et non *Reuss XI*; p. 232, Bigillion, p. 240, Laffrey, p. 262, Beker au lieu de *Bigillon*, *Laffray*, *Becker*. P. 234, M. B. rapporte que Beyle a fait à Lausanne une déclaration à Mme de Montolieu. Il a reproduit une erreur de Pierre Brun (cf. *Revue crit.*, 1900, n° 40) ; Brun a lu dans une étude de Bougy que le corps de Beyle était difficile à mouvoir, comme celui de Gibbon qui, à Lausanne, se jeta aux pieds de Mme de Montolieu sans pouvoir se relever, et Brun a attribué à Beyle ce que Bougy racontait de Gibbon. Et voilà comment se font les légendes : Brun a mal copié Bougy, Bordeaux copie Brun, et d'autres copieront Bordeaux !

de l'immense bibliographie de son sujet et une intelligence pénétrante qui la domine. La traduction est élégante et exacte. En y joignant le texte de Rauschen, on aura, pour 4 fr. 50, tout l'essentiel du sujet.

M. Brunetière a écrit, sous forme de préface au volume, une homélie d'une véhémente dialectique. Toutes les données précises qu'elle renferme paraissent tirées de l'introduction de M. de Labriolle. Il est même regrettable que M. B. n'ait pas pris plus de peine à la lire, ou plutôt ne l'ait lue avec un préjugé moins arrêté. Un grand nombre d'historiens du dogme et de la littérature chrétienne voient dans le *Commonitorium* une pièce de la querelle semi-pélagienne. Vincent se serait inspiré de saint Augustin pour le combattre. M. B. ne veut pas du tout entendre parler de cette hypothèse. « C'est Gérard Vossius, le savant Vossius, qui s'en est avisé le premier, en 1618 » (p. XII) ; « nous faisons vraiment trop de confiance aux dires souvent arbitraires de ces grands pédants de la Renaissance ». Cependant « le savant P. Petau » est « un de ces hommes admirables, comme nous en avons beaucoup en France, et que nous ne connaissons pas assez » (p. XXXIII). Quand ce grand pédant de Vossius écrivait en 1618 son histoire du pélagianisme, le savant P. Petau, né en 1583, avait trente-cinq ans; il avait édité Synésius (1611), Thémistius (1613), trois discours de Julien (1614), le *Bréviaire* de Nicéphore (1616); déjà, sans doute, il préparait son grand ouvrage de chronologie. Bon philologue d'abord, plus tard un des premiers historiens catholiques du dogme, Petau semble, à la distance où nous sommes, n'être pas si différent de Vossius.

Venons à la discussion même de la thèse énoncée par Vossius, que Vincent de Lérins est au moins suspect de semi-pélagianisme. « Les raisons qu'on en donne sont assez faibles, étant tirées des liaisons que l'on veut, mais qu'on ne démontre pas du tout qu'il ait eues, avec Cassien ou Fauste de Riez ». Nous n'avons aucune preuve de ces liaisons que de malheureuses concordances de date. Vincent écrit à Lérins en 434 (p. V, voy. p. LV). Or Cassien meurt dans son monastère de Marseille après 430 et avant 435 (PETSCHENIG, prolegomènes de l'édition, p. XIII). Si l'on songe à tout ce que Cassien représente pour un moine d'Occident, la longue expérience de l'ascétisme oriental, la théorie de la vie du cloître, la défense de l'orthodoxie contre Nestorius, on considérera comme d'une haute invraisemblance qu'en 434, à Lérins, Vincent ait ignoré sa personne et ses œuvres ou leur ait été indifférent. Quant à Fauste, il devient l'abbé de Vincent à Lérins en 433. Dira-t-on qu'il n'y a pas eu de liaison entre eux?

« On conviendra que ce serait à Vincent de Lérins un assez joli tour de force que d'avoir surpris depuis plus de mille ans l'approbation de l'Eglise, en se servant des armes de l'évêque d'Hippone pour mener sourdement la lutte contre saint Augustin » (p. XIII). Ce

« depuis plus de mille ans » revient deux pages plus loin (p. xv). Mais M. B. sait cependant qu'il faut en retrancher un bon millier d'années; le moyen âge a copié (rarement) le texte de Vincent, mais ne paraît pas s'en être servi. L'œuvre n'a retrouvé de fortune, et une fortune brillante, qu'avec les controverses de la Réforme. M. B. s'étonne de l' « assez joli tour de force » de Vincent. Quand il connaîtra mieux la littérature théologique, il saura que ceux qui y font la moisson ne sont pas toujours ceux qui ont semé. Sans aller si loin, nous surprenons saint Augustin empruntant ses règles d'exégèse au donatiste Tychonius.

« Son *Commonitorium* est son unique ouvrage; et comme, d'ailleurs, il n'y a pas mis son nom, mais le pseudonyme de *Peregrinus*, on pourrait même examiner la question de savoir s'il en est bien l'auteur » (p. xiii-xiv). C'est faire bon marché du témoignage de Gennadius, marseillais, semi-pélagien, qui écrivait une trentaine d'années plus tard (vers 467/469, p. li, n. 1) et qui avait tant de motifs d'être bien informé. M. B. ne paraît pas vivre dans les milieux théologiques de la Province au ve siècle.

« L'ouvrage ne contient aucune allusion de fond aux controverses sur la grâce et la prédestination, qui faisaient la matière du débat entre Augustiniens et Pélagiens » (p. xiv). Lisons « semi-pélagiens » et relisons, dans l'introduction, les pages lxxxi-lxxxiii, et aussi la n. 4 de la p. lxxxiv. Nous y trouverons des textes de Vincent qu'il faudrait au moins discuter.

« La discussion du nestorianisme en remplit à peu près un bon tiers. C'est par Nestorius que Vincent de Lérins commence et par Nestorius qu'il finit. Quelle singulière idée, dans ces conditions, que de vouloir que les « nouveautés » contre lesquelles il s'élève, au lieu d'être celles qu'il attaque franchement, en soient d'autres, dont il ne parle pas. » (p. xiv). Admettons. Si, cependant, Vincent a voulu établir contre les idées augustiniennes une règle de foi, il était naturel d'en faire la démonstration et l'épreuve, non sur ces idées, matière du procès, mais sur quelque hérésie nouvelle, admise comme telle par les deux partis. Telle me paraît être l'intention principale de Vincent. Accessoirement, il désirait sans doute mettre en garde les fidèles contre le nestorianisme, dont on se préoccupait alors dans la Province et que Cassien venait de réfuter en sept livres. La règle de Vincent était excellente pour retenir les esprits ébranlés ou mal instruits. Mais si les augustiniens en admettaient l'application dans ce cas particulier, ils s'exposaient à la voir dressée contre eux-mêmes. En parlant si longuement du nestorianisme, Vincent usait d'une habileté nécessaire. Il dénonce, au surplus, d'autres hérétiques, Apollinaire, Origène, Tertullien.

Toute l'âpre discussion de M. B. aboutit à une éloquente apologie des écrits de circonstance. Par une volte-face soudaine, il reprend

comme hypothèse la thèse qu'il vient de combattre pour montrer la valeur de ces écrits. M. B. ne songe pas à deux difficultés. Dans un écrit de circonstance, disons plus exactement dans un écrit de polémique, les arguments n'ont pas coutume d'être de même nature que dans des œuvres plus reposées ; on dit souvent qu'ils ont été inventés pour les besoins de la cause. De plus, si le *Commonitorium* est sorti d'un milieu suspect et pour en servir les idées particulières, un croyant, un théologien catholique, ne peuvent en user qu'avec précaution. La question soulevée par Vossius n'est nullement oiseuse, comme M. B. finit par l'insinuer.

Toute cette discussion manque donc de rigueur et de précision. M. B. n'est pas toujours heureux quand il affiche son mépris pour les philologues : il va si loin dans le sens opposé qu'il ne sait pas exactement le nom de son collaborateur (« M. de la Briolle », p. VIII n. 1). Ici cependant, il a été conduit plutôt par son admiration pour Bossuet et peut-être par une hostilité de bossuétiste contre Richard Simon (p. XII-XIII). Pour certains universitaires, Bossuet est devenu ce qu'était saint Augustin pour les gens du XVIIe siècle.

Il y aurait aussi bien à dire sur les difficultés pratiques que présente la règle de Vincent dans son application, difficultés qu'avait vues Newman, que M. B. trouve « infiniment moindres que ne l'a pensé » le théologien anglais. Au contraire, la conciliation tentée par M. B. entre cette règle et l'idée du développement dogmatique, et la manière dont, par suite, il restitue à la pensée de Vincent son unité, méritent de retenir toute notre attention.

J'ai un peu insisté sur quelques pages de cette préface. L'autorité de M. Brunetière et la redoutable éloquence qui l'établit m'ont paru des motifs nécessaires pour que je glisse quelques soupçons dans l'esprit d'un lecteur facile à subjuguer.

Le *Maine de Biran* de M. Michelet est divisé en trois parties. La première, *Le psychologue*, est l'introduction nécessaire aux idées de philosophe. La seconde, *Le moraliste*, le montre en marche vers le terme, objet de la troisième, *Le chrétien*. Les extraits sont encadrés d'un commentaire et précédés d'une étude générale.

Le deuxième volume d'extraits de Newman est surtout emprunté à *An essay in and of a grammar of assent*, pas exclusivement d'ailleurs. Dans une matière aussi ardue l'intervention de M. Brémond a été constante. Au contraire, le troisième volume, sur la vie chrétienne, n'est qu'un recueil de morceaux choisis. Ils ont été tirés des *Parochial and plain sermons*, c'est-à-dire des sermons de la période anglicane. Ces deux volumes sont excellents.

L'opuscule de M. Brémond a pour but d'expliquer et de faire valoir les publications de la librairie Bloud et nous ne pouvons que la féliciter d'avoir mis la main sur une cicerone aussi distingué. Un catalogue suit, avec pagination et titre continués, et nous apporte l'écho

des recensions flatteuses. On y a joint des éloges « éditoriaux ». La plume de M. B. ne s'y reconnaît plus; car on y découvre, p. 72, que Tertullien appelait le *Commonitorium* de Vincent de Lérins un *libellus plane aureus*. La dissertation de M. Brémond tend à faire voir dans les publications de la librairie Bloud, et notamment dans la *Pensée chrétienne*, le terme du développement intellectuel du catholicisme français depuis la Révolution : c'est un peu exagéré. Il y a quelques traces de hâte : « Je me demande si, parus vingt ans plus tôt, les *Analecta bollandiana* auraient été accueillis avec la même avidité qu'aujourd'hui » (p. 23); mais le volume de 1906 est le t. XXV et la vingt-cinquième année. P. 27, on nous parle de « savants authentiques et de membres de l'Institut » qui collaborent à la collection *Science et Religion*; et l'on cite Mgr Batiffol, MM. Vacandard, Bréhier, Giraud, « savants authentiques », mais « membres de l'Institut » futurs (p. 27). M. Brémond, ou son éditeur, paraît surtout s'être ému de l'article paru ici, le 30 décembre 1905, et l'on dirait que la brochure a été écrite pour lui répondre. Je suis heureux d'avoir trouvé un contradicteur aussi courtois et aussi spirituel et d'être d'accord avec lui sur le fond : « Notre collection est, avant tout, vulgarisatrice ».

Paul Lejay.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 décembre 1906*. — M. Salomon Reinach fait une communication sur le mot sycophante, dont l'étymologie est claire : il signifie « révélateur de figues ». Pour expliquer cette appellation donnée aux accusateurs frivoles par les Athéniens, M. Reinach propose de rapprocher le *sycophante* du *hiérophante*. Ce dernier révèle, dans les mystères, des objets sacrés, en particulier, à Eleusis, un épi de blé; il a existé, en Attique même, à côté du culte du blé, un culte de la figue. A une époque où rien n'annonçait encore l'institution du ministère public, le hiérophante et le sycophante excluaient des mystères ceux dont les mains ou les pensées étaient impures; la foule les dénonçait et les chassait avant le commencement des cérémonies. Le hiérophante d'Eleusis était un grand personnage que l'on respectait; le sycophante, chef d'un petit culte obscur de bourgade, disparut avant l'époque historique, laissant son nom à ceux qui accusaient à la légère et qui dénonçaient à tort et à travers leurs concitoyens.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 31 décembre. — 1906

Sarrionandia, Grammaire du rifain. — Aussaresses, L'auteur du Stratégicon. — Robert, L. Ross. — Krumbacher, La photographie au service de l'art et de la philologie. — Deville, Quelques manuscrits normands de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Waliszewski, Ivan le Terrible. — Les combattants français de la guerre américaine. — Boissonnade, Saint-Domingue à la veille de la Révolution. — Dard, Hérault de Séchelles et ses œuvres littéraires. — A. Stern, Histoire de l'Europe, III-IV. — Grouard, Wœrth et Forbach. — Merejkowsky, Tolstoï et Dostoiewsky. — Anginieur, En Asie centrale. — Mermeix, Le socialisme. — Académie des inscriptions.

Le P. Fr. Pedro-Sarrionandia, **Gramática de la lengua rifeña**, Tánger Imprenta hispano-arábiga de la Misión católica, 1905, xx-458 p. in-4 15 pesetas.

Il y a quatre ans, l'orientaliste espagnol Juan Ribera regrettait (*no es envidia, Dios lo sabe, sino amargura*) dans la *Revista de Aragon* [1], qu'aucun nom espagnol ne se rencontrât parmi ceux des linguistes qui se sont occupés des dialectes berbères du Maroc. Le P. S. répond aujourd'hui à cet appel qu'il n'a sûrement pas entendu, car, s'il avait lu l'article en question, il se serait épargné un certain nombre d'erreurs dont je ne signalerai que les principales et qui proviennent surtout de son ignorance absolue des travaux antérieurs relatifs non seulement aux dialectes berbères, mais même au rifain [2].

Le titre même de son livre est inexact. On donne le nom de *rifain* à un groupe de dialectes qui sont parlés dans le nord du Maroc et qui se distinguent nettement des autres et surtout de leurs voisins dans la même région, par certains caractères phonétiques bien déterminés dont quelques-uns leur sont communs avec le zénaga du Sénégal (p. ex. changement de l'*l* en *r*, ou en *d* ou en *dj*, etc.). Le P. S. a confondu le domaine de la géographie et celui de la linguistique et sa grammaire rifaine comprend non seulement les véritables dialectes rifains, dans le sens linguistique du mot, mais aussi d'autres qui, comme ceux des B. Iznacen et des B. Bou Said, en sont aussi éloignés que le Zouaoua ou la Zenatia des B. Menacer. Que dirait-on d'un romaniste, qui mélangerait les formes de la langue d'oil et de la langue d'oc sous prétexte de donner une grammaire française? Si encore le P. S. avait

1. Julio-Setiembre, 1902, p. 660.
2. Voir p. xvii et surtout p. xix où il déclare ingénument que son livre est le « *primer ensayo sobre el dialecto bereber que se habla alrededor de nuestras plazas fuertes de Melilla y Menores* ».

soigneusement noté les particularités propres à chaque dialecte ou chaque groupe de dialectes [1], mais il les a toutes confondues en général : cette confusion ne jette pas peu d'obscurité sur la rédaction de son livre.

Comme il voulait faire une grammaire pratique à l'usage des Espagnols, il est tout naturel que le P. S. ait choisi la transcription qui se rapprochait le plus de la langue maternelle[2]. Toutefois, là où il a recours à des groupements de convention, il aurait pu se conformer à l'usage généralement adopté dans les manuels berbères du même genre [3]. Mais l'auteur n'est pas resté fidèle à son système : si le *q* berbère est rendu par *k* et le *k* berbère par *q* : un seul signe, l'*x*, sert à représenter le *kh* et le *ch* qui est confondu avec le *χ*. Le *j* (français et berbère) est rendu par un *y*, lettre qui existe en espagnol, mais avec un son différent. Le *ç*, réservé dans les autres manuels pour le *s'ad* a la valeur du *ẓ* (p. ex. *Ziçiçua* = *thiẓiẓoua*) [4]. La différence entre le *tch* et le *ch* n'est pas indiquée : c'est le même groupe (*ch* qui en espagnol sonne *tch*) qui sert à rendre les deux sons (p. 3) [5]. De même l'*l* transcrit à la fois ce son et celui de l'*r* dans les mots rifains où a lieu ce changement, et on lit p. 5 cet exemple qui ne laissera pas que de troubler les étudiants : « Corazón se escribe *ul*, léase *ul* ó *ur* » et en note « según las kabilas ó localidades «. Voilà qui est précis ! — On lit plus loin (ibid.) « Hay quienes pronuncian la *ll* como nuestros andaluces ó como la *j* francesa ». Ceci est destiné à justifier la forme *idja* (et non *ijja*) pour *illa* : le P. S. n'ayant rien compris au changement normal qui substitue en rifain l'*r* à l'*l* simple et le *dd*, ou parfois le *dj* (comme en Zénaga) à l'*l* double des autres dialectes [6].

Une autre cause d'erreur est la dissemblance non justifiée entre l'écriture et la prononciation. Ainsi on lit (p. 10) que l'*e* auxiliaire (?) suivi de *r*, se prononce *a* et, comme exemple de cette règle qui est loin d'être absolue [7] ; on trouve (p. 11) « niño se escribe *ajhérmuch*, léase

1. Il est inexact de limiter à *trois* les principaux dialectes berbères parlés au Maroc (p. VIII) : celui des B. Iznacen, compté inexactement parmi ceux du Rif (p. IX) appartient à un quatrième groupe, qui comprend aussi au Maroc, celui des Zeggou et des B. Bou Saïd.

2. A côté de cette transcription qui diffère de celles adoptées jusqu'à ce jour, il eût été utile, pour éviter toute ambiguité, de faire figurer une transcription en caractères arabes.

3. Ainsi le *k'* est rendu *jh*.

4. En conséquence, les sons emphatiques sont négligés dans la transcription comme l'auteur l'avoue ingénument (p. 7).

5. « La *ch* se pronuncia generalmente como en francés, aunque que en algunos casos excepcionales, que enseñara la práctica, suena tambien como en castellano ». Voilà une indication assez confuse !

6. Cf. sur ce phénomène mon *Etude sur les dialectes berbères du Rif marocaine*, Paris, 1899, in-8, p. 13-14.

7. Ainsi le P. S. cite *erçem* qui, suivant lui, doit se prononcer *arçem* (= *arẓem*). Or j'ai entendu *arẓem* chez les Bot'ioua et les Guélâia et *erẓem* chez les Temsaman.

ajhármuch » — alors pourquoi ne pas écrire simplement *ajhármuch* ? On ne peut ici faire état de la question d'étymologie pour justifier la différence entre l'écriture et la prononciation.

Le P. S. ignore évidemment les autres dialectes berbères, et cette ignorance l'a conduit à formuler des règles confuses et inexactes. Ainsi on lit (p. 60) que l'*a* suffixe démonstratif se change en *u* chez les Kibdana et les B. Iznacen (*se cambia en* u). L'auteur ne semble pas se douter que *a* et *ou* (*u*) sont deux particules bien distinctes, qui existent simultanément dans plusieurs dialectes, p. ex. le zouaoua [1]. On trouve un autre exemple de cette ignorance dans la façon dont est formulée la règle 161 (p. 126). « Quelques féminins prennent avant le ʒ (= *th*) final un *u* (= *ou*), *i* qui ne figure pas au masculin et il cite, entre autres exemples, *áçegça* (= *aʒegʒa*), vert, fém. *ʒáçegçauʒ* (= *thaʒegʒaouth*). Mais en réalité, il s'agit d'un *i* ou d'un *ou* qui existait au masculin et qui est tombé dans quelques dialectes excepté quand il était soutenu par la consonne finale du féminin. Ce n'est pas un *i* ou un *ou* ajouté au hasard comme semble le dire le P. S. C'est ainsi que dans le Rif même, en Bot'ioua, on trouve *agigʒaou* ; en Guélâia, chez les Kibdana et les B. Iznacen (que l'auteur compte à tort parmi les dialectes rifains) *aʒiʒaou*, usité également au Dj. Nefousa, au Gourara, au Chaouia, au Touat, au Mzab, à Ouargla, à l'O. Rir', chez les B. Bou Said, les B. Snous, comme *aʒigʒaou* en Zouaoua et chez les A. Khalfoun ; *aʒegʒaou* à Bougie, au Tazeroualt, en Chelh'a, au Djerid, à l'O. Marsa, à côté des formes abrégées *aʒegʒa* à l'O. Marsa et à Bougie ; *aʒiʒa*, chez les B. Menacer, les B. Halima, les K'çour, les Haraoua, les B. Bou Said, les B. Snous, les Chaouia, l'Ouarsenis et les Bot'ioua du Vieil Arzeu. On a pu remarquer que plusieurs dialectes ont simultanément les deux formes. L'auteur est tombé dans la même erreur à propos de la formation du pluriel en *ouin* dans une catégorie de substantifs (p. 133).

Le chapitre des verbes renferme encore une erreur du même genre. En plus d'une grande confusion dans l'exposé des règles de formation des temps et des formes du verbe (p. 166 et suiv.), le P. S. a pris, comme on le faisait il y a plus de soixante ans, la forme habituelle (p. 168) pour l'indicatif présent qu'il distingue à tort du futur. Dans un autre passage (p. 171), il ne s'est pas rendu compte de la valeur de la particule *dh* (= *d'*) qui précède l'aoriste employé avec particule [2], quoiqu'il ait exposé la règle un peu plus loin (p. 207). Naturellement le chapitre concernant les formes verbales est incomplet. Même observations pour les noms verbaux ou noms d'actions où la forme identique à celle de l'impératif (p. ex. *irar*) est oubliée. La division des noms verbaux en noms de qualités abstraites ou noms abstraits

1. *Ibid.*, la différence signalée entre *en* et *in* est purement imaginaire.

1. Même erreur p. 74 en ce qui concerne l'analyse de la phrase *uar dhai içri* (= *ouar d'ai iʒri*) à comparer avec le passage analogue, mais exact, p. 76.

d'action (p. 308 et suiv.) est purement factice, et elle est encore compliquée par une subdivision en noms d'action masculins et noms d'action féminins.

La confusion est un des défauts principaux de cette grammaire et il apparait dans la classification des pluriels des substantifs. L'auteur l'aurait simplifiée s'il avait adopté le classement proposé il y a près d'un demi siècle par Hanoteau : pluriels externes, pluriels internes, pluriels internes et externes.

Quant aux pluriels arabes pour les mots passés en rifains[1] (p. 191-192) le chapitre qui leur est consacré est aussi inutile qu'incomplet : l'auteur ne signale que cinq formes de pluriels !

Enfin, je signalerai comme preuve du plan défectueux, le fait de rejeter dans une huitième partie, après les prépositions, adverbes, ce que l'auteur appelle les verbes qualificatifs (p. 379) confondant les verbes ordinaires avec les verbes d'état ; puis les comparatifs et les superlatifs (p. 384) qu'il aurait fallu joindre aux adjectifs et aux substantifs, enfin les pronoms personnels à qui un chapitre avait déjà été consacré. Sous le titre de syntaxe, ce n'est qu'un supplément aux parties précédentes dans lesquelles il avait déjà donné des règles de syntaxe : il aurait été plus logique d'y reporter celles-ci, surtout dans un manuel qui doit viser à la clarté et à la concision[2].

J'aurais eu nombre d'autres critiques à ajouter, mais je crois en avoir assez dit pour montrer que ce livre aura besoin, pour atteindre le but que se propose l'auteur, d'être entièrement modifié. Il est certain que le P. S. a consacré à son œuvre une somme considérable de temps et de travail : mais, faute de connaissances préliminaires, sa peine n'a pas porté les fruits qu'il attendait. Une grammaire du dialecte rifain (le vrai), comme celle que M. Stumme a donnée de celui du Tazeroualt, reste encore à faire.

René BASSET.

F. AUSSARESSES. **L'auteur du Strategicon** (extr. de la *Revue des Études anciennes*, janvier-mars 1906. Bordeaux, Féret et fils ; Paris, Fontemoing, 19 p.).

Cet article intéressant est dû à un jeune étudiant de la Faculté des Lettres de Bordeaux ; il s'agit du *Strategicon*, traité de science militaire de la fin du VIe siècle, dont l'auteur serait l'empereur byzantin Maurice, mais qu'une opinion plus accréditée attribue à un autre personnage, Urbicius ou Rufus. M. Aussaresses conclut son étude par

1. Dans sa préface, le P. Sarrionandia n'a pas su distinguer les époques des emprunts faits par les Berbères à la langue arabe (p. VIII). Des mots comme *ljemâ* appartiennent à une autre période que *tameʒgida* et pourtant c'est le même mot arabe qui a fourni l'un et l'autre.

2. Tout au plus le chapitre X, relatif à la construction de la phrase en rifain, pouvait être mis à part.

ces mots pleins d'une sage prudence : « L'auteur du *Strategikon* est-il Maurice généralissime et futur empereur? Rien ne permet de le nier, rien ne le laisse affirmer catégoriquement, tout donne à le croire. » De fait, le portrait que nous donne M. A. de l'auteur inconnu, d'après les renseignements du texte lui-même, n'est pas sans analogie avec celui que fait Simocatta de l'empereur Maurice; l'époque de la composition est fort bien déduite des données ethnographiques de l'ouvrage, et même de sa langue, quoique ces dernières considérations soient bien superficielles. M. A. ne pourrait-il étudier ce point de plus près, puisqu'il compte, nous dit-il, reprendre ce travail en vue d'une thèse? Les manuscrits connus n'indiquent pas l'auteur; un seul porte l'attribution suivante : Μαυρικίου τακτικὰ τοῦ ἐπὶ τοῦ βασιλέως Μαυρικίου γεγονότος. La conjecture ἔπειτα pour ἐπὶ τοῦ se présente immédiatement à l'esprit; et M. Aussaresses a eu le tort de supprimer, dans le tirage à part, la note finale de son article dans la *Revue des Etudes anciennes*, où il informe le lecteur que M. Fournier, l'un de ses maîtres, a déjà attiré son attention sur ce point. En tout cas, la lecture serait à vérifier.

My.

C. Robert, **Zum Gedächtnis von Ludwig Ross** (portrait). Berlin, Weidmann, 1906, 28 p.

Le discours prononcé par M. C. Robert en inaugurant ses fonctions de recteur à l'Université de Halle, le 12 juillet 1906, est consacré à la mémoire de L. Ross. Il est peu de voyageurs en Grèce et dans les îles grecques de la Méditerranée qui n'aient eu recours aux ouvrages de cet infatigable explorateur; les *Archæologische Aufsätze* et les *Inselreisen* font toujours partie du bagage de ceux qui vont à la recherche des antiquités grecques, et M. R. insiste justement sur ce point. La carrière de Ross est retracée dans ses moindres détails, et son caractère, son activité, son amour pour la science sont proposés en exemple aux étudiants, que toutefois l'orateur met soigneusement en garde contre les utopies et les défauts de méthode que Ross ne sut pas toujours éviter. « Vous apprendrez de Ross, leur dit-il en terminant, comment l'on consacre sa vie au service de la science, comment l'on reste fidèle à sa conviction; vous apprendrez, ajoute-t-il non sans quelque mélancolie, l'art pénible de renoncer à l'approbation et à la reconnaissance de vos contemporains; mais le vrai savant trouve toujours son heure, ne fût-ce qu'après sa mort. »

My.

Die Photographie im Dienste der Geisteswissenschaften von Karl Krumbacher (Sonderabdruck aus dem XVII. Bande der *Neuen Jahrbücher für klassische Philologie*, pp. 601-660). Leipzig, Teubner, 1906 ; iv-60 pp. et 15 pl. in-8. Prix : 3 Mk. 60.

M. Krumbacher voudrait que le philologue, l'archéologue, l'historien de l'art sût photographier et connût toutes les ressources que la reproduction mécanique peut offrir à l'étude et à l'enseignement. Il met à cet apostolat l'ardeur, l'activité et l'esprit qu'on lui connaît. Il appelle aussi l'attention des gouvernements, des académies, des bibliothèques et des dépôts d'archives, soit sur la nécessité d'ententes internationales, soit sur l'incommodité de certains règlements et de certaines pratiques.

L'article étudie l'usage de la photographie dans la recherche et l'enseignement, les méthodes de photographie et leur prix de revient, les variétés de reproduction, les relations avec les bibliothèques, les archives et les musées. Quinze planches montrent les appareils en fonction ou les résultats des divers procédés. Nous avons là des reproductions des manuscrits de Munich : grec 3 (xiᵉ s. ; recueil de légendes de saints) ; lat. 22501 (viᵉ s. ; bréviaire d'Alaric) ; lat. 4660 a (xiiᵉ-xiiiᵉ s. ; *Carmina burana*) ; lat. 22053 (vers 800 ; *Wessobrunner Gebet*, le plus ancien manuscrit allemand) ; germ. 25 (*Heliand*, ixᵉ s.) ; or. mixtus 72 (sentences du Pandjàb, écrites à l'encre blanche sur fonds noir) ; gr. 430 (Thucydide du xiiᵉ s.).

On ne doit pas faire un reproche à M. K. de donner plus de détails sur l'Allemagne et les manuscrits grecs que sur les entreprises faites dans d'autres pays ou sur les manuscrits latins. Il ne vise pas à être complet. Cependant il eut été bon de mentionner la *Paléographie des classiques latins* de M. Chatelain. Cette collection est au moins aussi riche que celles qui sont citées. De plus, elle se prête à merveille à cet enseignement pratique, sur documents, que M. K. recommande justement. Il y a vingt ans et plus, M. Louis Havet, pour l'introduction à la philologie latine, se servait des planches de la *Paléographie* ; maintenant que les élèves de M. Havet sont dispersés dans toute la France, la méthode est bien connue chez nous, et sans doute pratiquée dans la limite des crédits et des programmes. — M. K. a aussi raison de ne pas répéter sur la carte postale des critiques dédaigneux ; il la recommande. Il pourra citer, dans une prochaine édition, les cartes postales de *Pro Alesia*, qui sont une tentative fort intéressante de diffusion archéologique. — Parmi les entreprises de publications de manuscrits complets, il eût fallu mentionner une des plus anciennes, celle que dirigeait M. Clédat et qu'exécutaient MM. Lumière de Lyon, où ont paru le psautier vaudois, le *Sangermanensis* de Catulle et quelques autres. L'exécution laissait à désirer : ces reproductions remontent à plus de quinze ans, *grande aeui spa-*

tium, surtout pour la photographie. Mais la tentative a sa place dans l'histoire des arts de reproduction. — P. 610, M. K. loue les couleurs de la nouvelle publication du Bréviaire Grimani : y met-il une grande confiance? En tout cas, une publication antérieure, de prix très modéré et de format maniable, suffit pour l'usage courant et aurait pu être rappelée. — P. 614, M. K. approuve l'idée de reproductions réduites, recommandée au congrès de Liège par M. F. Chambon et M. S. Reinach. Il ne sait pas que bien avant, elle a été mise en pratique par M. Omont, avec le concours de la maison Berthaud (Paris, 31, rue de Bellefond et à la librairie Leroux). J'ai annoncé dans cette revue le manuscrit de l'Anthologie latine (*Salmasianus*) et le manuscrit de Beauvais de Grégoire de Tours. D'autres manuscrits ont paru dans la même collection.

Si la brochure de M. Krumbacher est susceptible d'additions, elle apporte aussi des enseignements. Elle fait bien connaître en particulier le procédé Spitzer, encore tout récent, qui spécialement pour les manuscrits rendra peut-être de meilleurs services que l'autotypie ou similigravure. Parmi les planches, nous avons la même page de Thucydide en héliogravure, en photozincographie, en similigravure et en gravure Spitzer. La grandeur est réduite de moitié. Il semble que, avec cette échelle, tout le manuscrit pourrait, à peu de frais et dans de bonnes conditions pour la lecture, être reproduit par le procédé Spitzer. Au contraire, pour une peinture de vase comme celle de la pl. 10, l'autotypie ou simili paraît préférable.

P. L.

Notices sur quelques manuscrits normands conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, par Étienne Deville. — Évreux, imp. de l'Eure; Paris, H. Champion, 1904-1906, 10 fasc. in-8° de 18, 22, 32, 58, 12, 10, 31, 12, 10 et 9 pages.

M. Étienne Deville a entrepris de signaler à l'attention des érudits normands l'ensemble des manuscrits qui intéressent leur province ou qui en proviennent, conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Le plan qu'il s'était proposé dès le début a varié pendant l'exécution : ce n'est plus 17 paragraphes ou fascicules qui lui ont été nécessaires pour la présentation des volumes en question, mais seulement 10. Cinquante-huit manuscrits théologiques ou historiques, de textes sacrés ou liturgiques, juridiques ou littéraires, ont été étudiés par lui.

Le premier fascicule est consacré aux quatorze volumes qui proviennent du prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge (Calvados). A côté de livres purement liturgiques écrits pour l'usage des chanoines Augustins qui y ont vécu, je ne vois guère à signaler ici que les constitutions de l'ordre de ces religieux. — Les manuscrits qui

sont venus du prieuré de Saint-Lô de Rouen (deuxième fascicule) sont aussi des Bibles, missels, antiphonaires, livres d'heures, etc., mais parmi eux se trouve décrit un volume du XVIe siècle contenant les coutumes de Normandie. — Sous la dénomination synthétique de manuscrits rouennais, nous avons ensuite, à côté d'ouvrages liturgiques que je ne mentionnerai plus désormais, un recueil des coutumes de Rouen, un armorial de Normandie, une compilation sur l'histoire de cette province depuis les temps mérovingiens jusqu'en 1652, un recueil de titres intéressant plusieurs familles normandes et enfin, décorée du titre de *Selecti Normaniae flores*, une collection d'éloges en vers latins, rédigés en 1789 par le chanoine M.-H. de Chaligny, sur les hommes célèbres et quelques villes de la province. — L'analyse d'un ancien cartulaire de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, qui paraît aujourd'hui perdu, a été reproduite textuellement dans son quatrième fascicule par M. Ét. D. d'après le manuscrit 1656 de Sainte-Geneviève et rendra plus de services à l'histoire. Les actes les plus importants ont donné lieu en effet à une notice assez développée et les noms des témoins paraissent avoir été relevés avec assez d'attention. Malheureusement, les dates, en général, n'ont pas été conservées et c'est ce qui rendra parfois difficile l'utilisation des textes. L'éditeur les a annotés, en identifiant les noms de personnes et de lieux, mais souvent trop brièvement ; il s'en faut encore qu'il ait réussi à piquer une note sous chaque nom. — Les manuscrits lexoviens sont seulement au nombre de deux : ce sont un des multiples exemplaires de la Légende dorée et un livre d'heures à l'usage de Lisieux, dont la description signale des miniatures intéressantes (XVe siècle). — M. Ét. D. a imprimé ensuite la notice d'une histoire du prieuré du Plessis-Grimould, composée en 1703 par le prieur Ange Le Bachelier. Elle est divisée en deux parties, la seconde en latin ayant seulement servi à la rédaction de la première. — Ont été classés dans un septième fascicule, sous la rubrique de manuscrits ébroiciens, huit manuscrits ayant d'une façon directe ou indirecte quelque rapport avec Évreux et le département de l'Eure. A côté d'un recueil de droit canon, qui contient les Clémentines et qui par conséquent ne peut être que du XIVe siècle et non du XIIIe, comme l'a imprimé M. Ét. D., j'y relève les remarques de Le Nain de Tillemont sur le Bréviaire d'Évreux, une lettre écrite de cette ville, le 6 janvier 1726, sur les cérémonies de la fête de saint Vital et les abus auxquels elles avaient donné lieu (elle est ici publiée en entier ; bien qu'elle ait paru, à sa date, dans le *Mercure de France*, M. Deville a eu raison de rééditer cette curieuse notice), une Vie de Claude de Sainctes, évêque d'Évreux, par le P. Nicolas Lagoille et une Vie d'H.-M. Boudon, grand-archidiacre d'Évreux et l'un des instituteurs du Séminaire des Missions étrangères à Paris. — Cinq manuscrits sont présentés comme provenant du département de la Manche : je ne

signalerai que le Nobiliaire-armorial de la vicomté de Valognes et le rouleau du bienheureux Vital, premier abbé de Savigny au diocèse d'Avranches, copie de l'original des Archives nationales publié par M. L. Delisle (*Rouleaux des morts*, p. 281). — Deux seulement concernent les pays qui forment aujourd'hui le département de l'Orne : l'état des sièges royaux dans la généralité d'Alençon avec les noms, parenté et alliances des juges (1667) ; les constitutions du chapitre régulier de la cathédrale de Séez, rédigées en 1519 et 1521. — En dernier lieu, M. Deville analyse très sommairement un manuscrit des Chroniques de Normandie, le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel du Tréport, déjà connu et utilisé ; un recueil touchant les possédées de Louviers, et un dernier volume renfermant, à côté de la règle de saint Augustin, du *de Miseria hominis* de Lotario de' Segni, l'histoire de la fondation de l'abbaye de Sainte-Barbe-en-Auge en 1127-28.

En général, les notices de M. Ét. D. sont assez complètes et suffisent à donner un compte exact des manuscrits étudiés ; elles comportent l'indication de toutes les miniatures, elles donnent la nomenclature des différents possesseurs; quelques pages mêmes, d'une importance particulière, ont été reproduites intégralement. Je ferai cependant un reproche à l'auteur : c'est de n'avoir pas rempli les abréviations dans ses éditions de textes. Rien n'est fatigant comme de lire par exemple le mémoire rédigé par le neveu de Claude de Sainctes (p. 21 du 7e fascicule), avec « boe » pour « bonne », « nre sct » pour « nostre sainct », « sestant recoadé » pour « s'estant recommandé », etc. Outre que cela facilite les coquilles d'imprimerie : « virou » pour « viron » ou « environ », etc. Mais, somme toute, l'entreprise de M. Deville est très méritoire et son exécution louable.

L.-H. Labande.

K. Waliszewski. **Ivan le Terrible**, in-8e de vi + 563 pp. avec index des noms propres et carte. Paris, Plon-Nourrit. 8 fr.

M. Waliszewski fait de l'histoire russe non pas certes en amateur, mais en flâneur. Il aime les grands sujets et les sujets piquants : la figure assez mystérieuse d'Ivan le Terrible l'a tenté et il lui a consacré un très captivant volume. Il cherche à expliquer les raisons de son choix : à quoi bon? Ce choix se justifie de lui-même, d'abord par le peu de choses précises que notre public connaît sur ce célèbre tsar, et ensuite, par le livre si vivant que M. W. lui a consacré.

Chaque fois qu'il s'agit de traiter, comme ici, devant le grand public, un sujet russe, des explications préalables sont nécessaires. M. W. n'a pas jugé à propos de s'en dispenser : il a, tout au contraire, et nous sommes loin de lui donner tort, présenté en manière d'introduction un long préambule de 125 pages sur le xvie siècle russe. Cette

partie de son livre sera certes accueillie avec reconnaissance par plus d'un lecteur. M. W. excelle d'ailleurs dans ces tableaux brossés à grands traits d'un système ou d'une époque.

Dès que M. W. aborde la personne d'Ivan, on retrouve chez lui la même tendance à se tenir un peu loin des petits détails, tout en s'amusant çà et là aux bagatelles de la route. Il n'entrait point, apparemment, dans l'intention de l'écrivain de nous initier par le menu à la politique du grand tsar : il s'est contenté de nous montrer, en quelques chapitres adroitement composés, les principales étapes du règne : la prise de Kazan, la conquête et la perte de la Livonie, la conquête de la Sibérie. Puis, après nous avoir montré les réformes d'Ivan IV et conté les bizarreries de sa vie intime, M. W. s'est attaché à expliquer la psychologie de ce prince décevant et mystérieux. C'est là que nous l'attendions. Il repousse d'abord l'explication par la folie, vraiment par trop simple, et qui n'explique rien du tout. Au contraire, M. W. fait un effort très intéressant pour replacer Ivan IV dans son siècle, et pour nous faire voir que telles actions qui nous paraissent aujourd'hui révéler une maladive inconséquence, sont au contraire parfaitement justifiées par les habitudes et la morale du temps.

Çà et là, on rencontre des tableaux joliment dessinés, comme celui de la prise de Kazan, et des portraits en traits vifs, comme ceux de Bathory, de Kourbski et de plusieurs autres contemporains [1]. En résumé, un livre charmant à lire et qui donnera du XVI[e] siècle d'Ivan IV une idée un peu embellie, peut-être, et un peu intellectualisée, mais présentée avec beaucoup d'adresse et d'agrément.

Jules LEGRAS.

Les Combattants français de la guerre américaine, 1778-1783. Listes établies d'après les documents authentiques déposés aux Archives nationales et aux Archives du ministère de la Guerre, publiées par les soins du ministère des Affaires étrangères. Washington, Imprimerie nationale, 1905. In-4°, 453 pages.

En 1903, notre ministère des Affaires étrangères a fait publier (Paris, ancienne maison Quantin) les listes des *Combattants français* qui avaient pris part à la guerre de l'Indépendance américaine ; elles

1. M. W., qui écrit le français comme bien peu d'étrangers le pourraient faire, nous permettra de lui signaler quelques expressions qui, n'étant pas tout à fait justes, font tache dans sa phrase coulante et volontiers colorée. Exemple : p. 205 et passim. *De la* Troïtsa ; *à la* Troïtsa, pour : *du* ou *au* monastère de Troïtsa. — p. 289 : *fouetter jusqu'à mort*, pour : jusqu'à *la* mort. — id. 40 vierges *violentées*, pour *violées*. — De plus, les transcriptions russes ne paraissent pas faites selon un plan, mais livrées au hasard. Ainsi, le mot *igoumène* est imprimé tantôt avec le g russe, qui est entré dans notre langue, tantôt avec une aspiration : (cf. p. 205, 493, 495). Ou bien le nom patronymique Sémionovitch est transcrit : *Siémiénovitch*. M. W. sait trop bien le russe pour ne pas supprimer des taches de ce genre.

avaient été dressées par une commission franco-américaine, dont le président était M. H. Mérou, consul de France à Chicago. Cette publication fut accueillie avec beaucoup de faveur aux États-Unis, où l'on a conservé le souvenir reconnaissant de l'action diplomatique et militaire du gouvernement de Louis XVI Aussi le Sénat de Washington décida, en décembre 1903, qu'une nouvelle édition de la publication du gouvernement français serait faite à son propre usage. Le colonel Chaillé-Long, dont le nom jouit en France comme aux États-Unis d une sympathie justement méritée et qui avait été membre de la première commission, fut chargé de ce soin. L'édition américaine vient de paraître, avec le même titre que l'édition française, dans le même format et avec les mêmes gravures.

L'introduction historique de M. Mérou a été reproduite dans son texte français et traduite en anglais. Le colonel Chaillé-Long l'a fait suivre de quelques documents sur la *Society in France of the Sons of the american revolution*. A la suite des listes des officiers et soldats de terre et de mer, l'éditeur américain a publié un index, qui ne comprend pas moins de quarante-six mille noms environ. Ce gigantesque répertoire alphabétique est pour l'édition de Washington un enrichissement précieux. Il permettra de retrouver tout de suite les noms de tous les combattants qui composèrent les escadres de d'Estaing, de Grasse, de Guichen, de Ternay, et les régiments de l'armée de Rochambeau [1]; il peut fournir aussi de curieux renseignements sur l'onomastique française vers la fin du XVIII[e] siècle.

G. LACOUR-GAYET.

BOISSONNADE, **Saint-Domingue à la veille de la Révolution et la question de la représentation coloniale aux États-Généraux.** Paris, Geuthner, 1906, 1906. In-8, de 300 pages.

L'auteur raconte dans cet ouvrage un événement peu connu, qui, en lui-même, a une médiocre importance, mais qui entraîna des conséquences assez graves. Quand les États-Généraux eurent été convoqués, les grands propriétaires de l'île, tant ceux qui résidaient en France que ceux qui étaient fixés dans la colonie, réclamèrent le droit d'élire des députés. Ils espéraient que leurs mandataires réussiraient

---

1. P. 131. Au lieu de *l'Ivelly*, lire la *Lively*; c'est le nom d'une prise anglaise, qui continua à figurer avec son ancien nom dans la liste des bâtiments français. — On pourra comparer les états des escadres et des états-majors dressés par M. Mérou et reproduits par le colonel Chaillé-Long avec ceux que j'ai donnés dans la *Marine militaire de la France sous Louis XVI*; ils présentent quelques différences. L'édition américaine des *Combattants français* n'a pu en tenir compte; elle paraissait à Washington à peu près en même temps que la *Marine sous Louis XVI* paraissait à Paris.

à obtenir la liberté commerciale par l'abolition du pacte colonial et qu'ils empêcheraient la propagande anti-esclavagiste de produire des effets légaux. Mais leurs démarches furent vaines et la cour repoussa leur requête. Ils décidèrent alors de passer outre, et en janviers-mars 1789 une petite minorité d'électeurs nomma 31 députés. L'assemblée nationale hésita beaucoup à les admettre ; mais leur adroite ténacité finit par triompher de sa répugnance et, le 4 juillet, elle les accueillit en réduisant leur nombre à 6. M. Boissonnade estime que ce succès fut fâcheux pour les planteurs ; car la présence de leurs députés eut pour résultat d'appeler l'attention de l'Assemblée sur les problèmes coloniaux, et les planteurs n'avaient rien à y gagner. Le pacte colonial, si gênant pour eux, subsista parce qu'il servait les intérêts de la métropole. Par contre, la question de l'égalité des races et de l'esclavage se trouva désormais posée, et il était aisé de deviner dans quel sens la Constituante la trancherait. Aussi un contemporain voit-il dans cet épisode « la source des malheurs qui ont perdu les habitants de Saint-Domingue ». M. Boissonnade a montré dans le récit de ces faits ses qualités habituelles d'exactitude, de justesse et de clarté. Il a eu surtout le mérite de saisir le motif réel de cette agitation électorale et de comprendre que la raison principale de la campagne menée par les planteurs était d'ordre économique. Il s'agissait, pour eux, non pas de revendiquer et d'exercer un droit politique, mais de défendre leurs intérêts de propriétaires et de négociants.

P. G.

Un épicurien sous la Terreur. **Hérault de Séchelles** (1759-1794), d'après des documents inédits par Emile Dard. Paris, Perrin, 1906, in-8° écu de 388 pages. Prix : 5 francs.

Hérault de Séchelles. — **Œuvres littéraires**, publiées avec une préface et des notes, par Emile Dard. Ouvrage orné d'un portrait. Paris, Perrin, in-16 de XIII-262 pages. Prix : 3 fr. 50.

La destinée de Hérault de Séchelles est un exemple peu commun des changements déconcertants que la Révolution produisit dans le cours de certaines existences. Ne semblerait-il pas que Séchelles aurait eu, au moins par sa naissance et sa situation sociale, de bien légitimes motifs pour rester attaché à l'ancien régime? Il était proche parent de la duchesse de Polignac et du maréchal de Contades. Son père, tué à l'ennemi pendant la guerre de Sept Ans, alors qu'il était colonel du régiment de Rouergue, lui avait laissé un nom accrédité et lui avait ouvert la carrière. Mais la tournure de son esprit ne l'attirait pas vers l'armée. Les idées captivaient son intelligence, les théories nouvelles sa curiosité ; il était l'admirateur déclaré de Buffon ; il s'était lié avec l'écrivain suisse Lavater, avec Lassalle, ce philosophe parfois un peu saugrenu. Sa situation de fortune, bonne, sinon brillante, un phy-

sique séduisant, une certaine réputation littéraire et oratoire inclinaient cependant Séchelles vers une existence d'épicurien où il partageait son temps entre les divertissements de l'esprit et les plaisirs.

En 1789, il assiste à la prise de la Bastille : tel est son premier contact avec la Révolution. Le 6 décembre 1790, il est nommé juge aux nouveaux tribunaux du département de Paris : cette circonstance, qui est un acte d'adhésion au régime nouveau, le brouille avec sa famille. Les raisons qui ont déterminé l'évolution définitive de son esprit vers la Révolution ne nous sont malheureusement pas connues, vu le manque de toute autobiographie ou confession quelconque. Quoi qu'il en soit, Hérault de Séchelles se lance dans le monde politique ; de rapides et brillantes étapes le conduisent à l'Assemblée législative, à la présidence du club des Jacobins, et à la présidence de l'Assemblée elle-même (9 septembre 1792). Un moment avec les Girondins, comme eux il pousse à la guerre ; toutefois, l'enthousiasme sentimental, mais parfois chimérique, contraire à son caractère froidement matérialiste et positif, l'éloigne d'eux et le rapproche de Danton qui va exercer sur lui un irrésistible ascendant. Séchelles apparaît bientôt nettement terroriste : il s'est prononcé pour la condamnation, sinon pour la mort du Roi, il préside le 2 juin 1793 à la proscription des Girondins, et il se montre — et M. D. a bien établi le fait — promoteur résolu de la mort de la reine. Il a sa part de responsabilité aussi dans la féroce conduite de Carrier à Nantes. N'a-t-il pas écrit à ce personnage : « nous pourrons être humains quand nous serons assurés d'être vainqueurs ? » Formule du terrorisme par système, pensée qui avait quelque chose de grand dans son horreur même, mais dont il était dangereux d'abandonner l'application à un exécuteur sanguinaire comme Carrier. Quant à lui, Séchelles, il n'était pas cruel ; il était, au contraire, humain, modéré, sans compter ses autres qualités de caractère : son affabilité, son dévouement à ses amis, etc., sur lesquelles le témoignage de ses contemporains est à peu près unanime.

Sa conduite politique, qui semblait violenter son caractère, a pu ainsi le faire suspecter de charlatanisme ; et il est possible que sous la dictature de Robespierre, emporté par les événements bien au delà de ses convictions, Hérault de Séchelles ait forcé son rôle de terroriste. M. D. ne nous le montre-t-il pas d'un côté « partisan déterminé de la mort de la Reine » (p. 276), réclamant tout haut la mort des aristocrates, traitant les modérés de scélérats, et de l'autre, comme Danton, dérobant « en secret à la faux révolutionnaire le plus de victimes qu'il pouvait » ? (p. 287-288).

A la fête de la Constitution, du 10 août 1793, qu'il conduisit comme président de la Convention, Hérault de Séchelles avait fait l'admiration de la foule par sa belle prestance et sa grandiloquence. Cette cérémonie, où une invocation toute matérialiste était adressée à la Nature, annonçait le culte consacré peu après par Chaumette et Cloots

à la déesse Raison; mais elle marquait aussi un des différends les plus profonds qui devaient brouiller les matérialistes avec les déistes, les dantonistes avec les partisans de Robespierre. Dénoncé comme aristocrate, Hérault de Séchelles, le principal auteur de la Constitution de 1793, était englobé dans le procès des Dantonistes et exécuté le 5 avril 1794.

L'écrivain en Séchelles surpassait l'orateur trop souvent pompeux et théâtral : la publication de ses œuvres littéraires l'atteste encore aujourd'hui. La charmante *Visite à Buffon* n'a pas du tout vieilli ; on se plaît à y retrouver les mêmes qualités de style et d'esprit qui en avaient fait jadis le succès : cette aisance et cette élégante simplicité de la forme, cette finesse d'observation; le portrait de Buffon est vivant, inoubliable. Les *Détails sur la société d'Olten* offrent des traits de mœurs saisis avec esprit, malgré quelque parti pris caricatural. Les autres morceaux, qui achèvent de composer le volume, se lisent encore, quoique parfois obscurs ou maniérés. Peut-être M. D. aurait-il été bien inspiré de citer à titre de comparaison quelques fragments de l'*Eloge de Suger*, ouvrage de la jeunesse de Séchelles.

Ty.

Alfred Stern, **Geschichte Europas seit den Verträgen von 1815 bis zum Frankfurter Frieden** von 1871. 3er Band. Berlin. Hertz, 1901, xii-419 p. in-8°. 4er Band II Abteilung. **Geschichte Europas von 1830 bis 1848.** Ier Band. Stuttgart et Berlin. 1905. Cotta, xviii-617 p. in-8°.

M. Stern continue avec courage la gigantesque entreprise d'une Histoire de l'Europe de 1815 à 1871, — si gigantesque qu'après le tome III, arrivé à 1830, l'éditeur (un nouvel éditeur) a eu la prudence de couper l'ouvrage en sections. La partie déjà parue devient la section I ; le reste sera encore divisé en plusieurs sections, car la section II (dont le tome Ier forme le 4e de l'ensemble) ne comprendra que la période 1830-48.

L'œuvre est énorme : M. St. ne s'est pas borné à une vue générale

1. Page 20 : lire Cloots, au lieu de *Clootz*; p. 80, Epremesnil (*Espremesnil*) ; p. 185, La Tour d'Auvergne Corret (*La Tour d'Auvergne Carret*) ; p. 188, Jeanbon (*Jean Bon*); p. 287, Lubomirska (*Lubomiska*), Thianges (*Thyanges*). — A propos de la mission de Séchelles dans le Haut Rhin, M. D. ne parle pas d'une lettre intéressante de Scherer à ce représentant, datée de Blotzheim, 12 décembre 1793, qui se trouve aux archives de la guerre. Il y est dit notamment : « Nous avons aussi célébré hier la fête de la Raison à Huningue, et, ne t'en déplaise, notre fête a été plus gaie que la tienne. Soixante vierges ou supposées telles ornaient la cérémonie; on a dansé la carmagnole autour de l'arbre de la Liberté; après avoir chanté les hymnes patriotiques de ta composition au temple de la Raison, le curé a prêché comme un sot, quoique bon patriote; j'ai dit quatre mots aux soldats qui ont fait un assez bon effet... »

de l'évolution politique de l'Europe ; il entre dans le détail de l'histoire intérieure de chacun des États, il suit le détail des négociations et des guerres. Il ne se contente pas de rassembler les renseignements contenus dans les documents imprimés, il essaie de les contrôler par des recherches dans les documents inédits des archives de toute l'Europe. Il a fait porter ce travail d'érudition (autant qu'on en peut juger en l'absence de toute bibliographie d'ensemble) sur les archives de Paris (affaires étrangères), de Vienne, de Berlin, de Londres (Record Office), de Berne, de plusieurs petits États allemands (Hanovre, Carlsruhe, Francfort) ; sans compter le Musée polonais de Rappers-chwyl.

J'ai déjà eu l'occasion de dire combien est solide l'érudition de M. St. Il sait tout ce qui a été publié dans tous les pays d'Europe ; il a lu les documents et les travaux historiques en toutes langues ; il les a analysés avec exactitude, jamais on ne relève d'erreur grave dans ses exposés ; il en a extrait avec intelligence des renseignements sûrs et instructifs. Il a presque toujours bien vu l'essentiel, bien compris le caractère des événements et des sociétés.

L'exposition est agencée suivant la tradition de Gervinus qui lui-même, je pense, imitait les Histoires universelles de l'antiquité. L'histoire intérieure de chaque État est intercalée au milieu de l'histoire extérieure des négociations et des guerres, sous la forme d'une revue des événements politiques de ce pays pendant une période de quelques années, placée (d'ordinaire en un chapitre distinct) à l'endroit où cet État a l'occasion de jouer un rôle important dans le concert des diplomates, ou du moins d'attirer sur lui leur attention. Voici cet ordre pour la période traitée dans ces deux volumes [1].

Tome I. 1. La Russie. 2. Débuts de Nicolas I (au dedans, puis au dehors). 3. Intervention de Canning en Portugal. 4. « Navarin » (histoire de la Grèce depuis 1826). 5. Guerre russo-turque. 6. Indépendance de la Grèce (depuis 1828). 7. Allemagne (Zollverein). 8. Péninsule ibérique. 9. Angleterre. Émancipation des catholiques. 10. France. Charles X (depuis 1824 jusqu'aux ordonnances de 1830).

Tome II. 1. France jusqu'en 1831. 2. Pays-Bas depuis 1815 et Révolution de 1830. 3. Révolution de Pologne (1830-32). 4. Révolution en Italie jusqu'à 1832. 5. Fondation du royaume de Belgique (jusqu'à 1830). 6. Influence de la Révolution en Allemagne (petits États du Nord, Prusse, Allemagne du Sud) et réaction jusqu'en 1834. 7. Suisse (depuis 1815 jusqu'à 1833). 8. Les grandes puissances et la Jeune Europe (Mazzini, relations entre les grandes puissances, essais

---

1. T. III, p. 399, ligne 17, lire *à* M. de Villèle. — p. 330, à propos du sacre de Charles X, il s'agit des écrouelles. — IV, p. 447, la Navarre ne peut pas être comptée au nombre des provinces basques (ailleurs, p. 458, il est dit correctement « Navarre *et* provinces basques ».)

d'intervention en Suisse jusqu'à 1835. 9. Espagne et Portugal (1831-35). 10. Grèce et Turquie jusqu'à 1835. 11. Angleterre; la réforme et ses conséquences directes (jusqu'à 1836). 12. France. Gouvernement de Louis-Philippe (conflits avec les partis jusqu'aux lois de septembre 1835).

Il serait oiseux de discuter un plan où chaque coupure chronologique et l'ordre de chaque chapitre pourrait donner lieu à un long débat, sans qu'on puisse apporter ni pour ni contre autre chose que des impressions et des préférences personnelles.

Plusieurs de ces chapitres contiennent des parties originales fondées sur les documents inédits trouvés par M. St. dans les archives. J'ai essayé de dresser la liste de ces contributions de détail à l'histoire contemporaine, je renonce à la publier, elle serait trop longue. Je me borne à signaler les rectifications ou les additions les plus importantes à nos connaissances :

Tome III, p. 21-25, sur les entreprises d'Arakcheief en Russie; (sur le soulèvement décabriste les inédits n'ont pas donné de résultat nouveau). P. 101 et p. 281-296, sur les intrigues en Portugal. P. 177-183, les préliminaires de la paix d'Andrinople. P. 352-3, l'ordonnance de Charles X sur les petits séminaires. P. 376, l'expédition d'Alger (lettres confidentielles entre Polignac et Rayneval).

Tome IV. p. 44 et suiv., la reconnaissance de Louis-Philippe par les gouvernements d'Europe. P. 96 et suiv., la révolution belge. P. 113, la mission du prince d'Orange. P. 228, l'expédition d'Ancône. P. 320 et s., les tentatives d'intervention contre le mouvement libéral des petits États allemands en 1832. P. 413 et s., l'intervention contre les réfugiés en Suisse en 1835. P. 457-59, l'intervention anglaise et française dans la guerre carliste.

Les documents inédits utilisés par M. St. étant presque tous œuvre de diplomates, les nouveautés sont surtout des détails d'histoire diplomatique ou, quand il s'agit d'histoire intérieure, des anecdotes ou des paroles de gens haut placés rapportées par des diplomates. On ne peut s'attendre que des renseignements de ce genre renouvellent la conception des événements ni qu'ils ouvrent des jours nouveaux sur le caractère des sociétés. Dans l'ensemble, l'histoire contemporaine de M. St. ne s'écarte donc pas beaucoup de la vulgate telle qu'elle apparaît dans les histoires de Bulle, de la collection Oncken ou de la Staatengeschichte; mais certaines parties paraîtront nouvelles au public, en particulier les chapitres sur la Russie sous Alexandre I, et sur la Suisse. Le ton est toujours pleinement scientifique. M. St. garde en présence de la démocratie, même révolutionnaire, une liberté d'esprit qui est devenue très rare dans les livres écrits en allemand.

Une connaissance si complète des publications antérieures, une

intelligence si juste des faits historiques, un travail si énergique dans les dépôts de documents inédits, tout cela aurait donné à M. St. le droit d'adopter librement des formes nouvelles en harmonie avec sa méthode de travail. Mais on dirait que par excès de modestie il se soit assujetti à toutes les traditions. J'ai déjà indiqué, à propos des premiers volumes, l'incommodité du plan général qui, entremêlant l'histoire intérieure à l'histoire extérieure, oblige à courir sans cesse d'un pays à l'autre et à hacher l'exposé de l'évolution intérieure des sociétés.

Le même respect de la tradition paraît avoir inspiré le système de références. M. St. en est resté aux notes isolées au bas des pages, qui rend impossible de se faire une idée d'ensemble de la nature et de la valeur des sources employées pour chaque question — sans compter l'impossibilité de retrouver un document indiqué par un simple renvoi à un dépôt d'archives (III, p. 353, n. 2 « Arch. Paris » (*sic*) IV, p. 309, n. 2 « Notenwechsel... aus dem Sommer 1831. Arch. Berlin) [1]. Pourquoi M. St. n'a-t il pas adopté la forme claire et commode de la Bibliographie classée et critique suivie maintenant dans la plupart des travaux d'histoire moderne et que nous exigeons même à Paris dans nos thèses de doctorat?

C'est encore la vieille tradition allemande qu'on retrouve dans le style, plein d'expressions proverbiales et de métaphores conventionnelles qui empêchent de décrire les réalités par des termes propres et précis.

Je crois même sentir l'influence de la tradition dans la place énorme faite aux menus faits traditionnels de diplomatie, de guerres, de procès, de débats parlementaires, bref aux faits superficiels qui absorbent l'attention des contemporains. On souhaiterait, chez un historien si bien informé, plus de lumière sur les faits profonds de la vie des peuples contemporains, les antagonisme sociaux, religieux et économiques.

M. Stern, avec plus de hardiesse, aurait pu rendre son ouvrage plus commode et plus agréable à lire, peut-être même plus instructif. Mais ce regret ne m'empêche pas de reconnaître dans son *Histoire de l'Europe* l'exposé le plus solide et le plus exact que nous possédions, un de ces livres de fond que doit avoir dans sa bibliothèque quiconque s'occupe d'histoire contemporaine.

Ch. Seignobos.

---

1. D'ordinaire il s'agit de rapports datés ; la date (donnée en note) peut suffire, avec quelques recherches, à retrouver le document.

* *

Grouard, **Woerth et Forbach.** Paris, Chapelot, 1905. In-8°, 95 p.

L'auteur envisage les deux batailles du point de vue stratégique. Il montre que sur la Sauer comme sur la Sarre les chefs de l'armée allemande n'avaient pas l'intention d'engager le 6 août une action sérieuse et que les subordonnés ont précipité les événements et amené des résultats décisifs plus tôt qu'on ne l'avait pensé; que, si les Français avaient eu de meilleurs chefs, la journée aurait pu tourner autrement; que, si Failly était venu avec deux divisions au secours de Mac-Mahon, la bataille aurait été indécise; que, si Bazaine avait de même soutenu Frossard, les Allemands auraient dû repasser la Sarre; que, toutefois, les Français seraient restés impuissants à cause de leurs dispositions et positions, parce qu'ils n'avaient pas compris l'importance des Vosges dont ils devaient rester absolument maîtres pour que leurs deux armées pussent mutuellement s'appuyer. Mais, dit-il, au moment du combat de Wissembourg, rien n'était encore perdu, et, à la fin de son ouvrage, il expose « ce que l'on pouvait faire » : ne pas livrer deux batailles à la fois, prescrire la défensive sur la Sarre, réunir le plus de forces possible sur la Sauer — et on pouvait le 6 avoir 100,000, et le 7, 120,000 hommes —. Tout cela est intéressant, ingénieux, convaincant en nombre d'endroits, et on remarquera le curieux parallèle entre Mac-Mahon et Bazaine (p. 89). En somme, conclut M. Grouard, les chefs de l'armée française étaient au dessous de leur tâche; Mac-Mahon et Bazaine ne savaient diriger ni de grandes armées ni même de petites armées; Forbach annonçait Metz et Wœrth annonçait Sedan ; « c'est là, bien plus que dans l'insuffisance de la préparation, que se trouve la vraie cause de la défaite. »

A. C.

D. Mérejkowsky. **Tolstoï et Dostoiewsky.** Traduit du russe par le comte Prozor et M. Perski. In-12° de xvi+326 pp. Perrin, 3 fr. 50.

Le nouveau livre de l'auteur de la *Résurrection des Dieux* est extrêmement curieux à lire, non pas tant peut-être à cause de ses conclusions, vagues et grandiloquentes, qu'à cause de l'analyse vraiment remarquable des deux grands écrivains russes. C'est par le détail, par la préparation, si l'on préfère, que vaut ce livre, et cette préparation de 300 pages est captivante au plus haut point. M. M. oppose Tolstoï à Dostoievski, l'homme à l'homme et l'œuvre à l'œuvre. Pour lui, cette opposition est flagrante et se révèle jusque dans les détails : « Dostoievski aimait l'argent, au plutôt, il se figurait qu'il l'aimait,

mais l'argent ne l'aimait pas. L. Tolstoï hait l'argent, ou pense qu'il le hait, mais l'argent l'aime et va à lui. L'un, rêvant de richesse... vécut en pauvre, et serait mort dans une misère profonde, n'eût été l'activité de sa femme. L'autre, rêvant de pauvreté..., non seulement n'a pas distribué ses biens, mais les a encore accrus (p. 87). »

M. M. fait voir ainsi, dans une implacable analyse qu'il se défend d'ailleurs (p. 101) de faire partiale, toutes les contradictions que révèlent non pas seulement la vie de Tolstoï, mais encore ses aspirations, sa pensée, son œuvre. Pareille contradiction se manifeste chez Dostoievski ; seulement, tandis que Tolstoï, le peintre « de la bête humaine », ne voit, malgré ses confessions spiritualistes, l'âme qu'au travers des accidents réels du corps, Dostoievski, au contraire, procède, dans des peintures extrêmement réalistes, d'une conception éminemment spiritualiste, et profondément religieuse. L'un des deux romanciers évoque merveilleusement le *corps*, l'autre nous révèle l'*âme* avec une intensité d'expression presque maladive...

N'ayant pas eu le texte en mains, nous ne pouvons dire si la traduction de ce curieux livre est bonne : du moins le style en est-il fort agréable en français.

J. Legras.

En Asie centrale (Turkestan, Thibet, Cachemir) par le capitaine Anginieur. Paris, Leroux, in-12, 121 pp. avec 28 phot.

Cet excellent petit livre, qui se présente si modestement, contient le récit malheureusement trop bref d'un voyage qui fit passer le capitaine A. du Fergana dans l'Inde. Partis d'Andijan le 24.vii 1903, M. A. et son compagnon M. Crosby, arrivaient le 11.xi à Srinagar. On doit au voyageur le récit de la première traversée du désert Aktsaï-Tchin et la découverte des sources du Kara-Kach. C'est plus qu'il ne faut pour justifier cette très attachante publication.

J. L.

Mermeix. **Le socialisme.** Définitions, Explications, Objections. Le pour et le contre. 1 vol. in-18, 1-363 p. Société d'éditions littéraires et artistiques, 1906.

La partie la plus intéressante du livre de M. Mermeix est celle qui concerne le parti socialiste, ou plutôt les partis socialistes français, contemporains : car, sous une apparence d'unité due au mot socia-

lisme, rien n'est plus divers, ondoyant et à frontières mobiles que le groupe politique qui actuellement se réclame de ce nom, et sous ce nom, se déchire et se recoud perpétuellement. M. M. parle des chefs de file en homme qui les a vus de près dans les combinaisons de Parlement, d'élections ou de Congrès. De là, dans son livre, quand il traite du présent quelque chose de vivant et de réel qui manque trop souvent aux écrivains qui, s'attachant exclusivement aux systèmes, les analysent laborieusement comme s'il s'agissait de textes classiques. Dans le reste de son volume M. M. ne fait guère que résumer d'autres auteurs qui ont soit exposé, soit critiqué les systèmes socialistes. Il procède à ce résumé avec impartialité et clarté, souvent avec verve. La conclusion en ce qui concerne le collectivisme est que si la fameuse « accoucheuse » de K. Marx, la force, intervenait, comme il est possible, en tant que dernière solution de la question sociale, elle pourrait bien mettre au monde un enfant mort.

E. D'E.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 21 décembre 1906.* — L'Académie a nommé correspondant étranger M. Nœldeke, professeur honoraire à l'Université de Strasbourg, et correspondant français M. Lechat, professeur à l'Université de Lyon.

M. Salomon Reinach termine sa communication sur l'étymologie du mot « sycophante ». — MM. Viollet, Maurice Croiset, Dieulafoy, Babelon, Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^rs

N° 27 Quarantième année. 9 juillet 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 2, avril 1906 : SEYMOUR DE RICCI, La marine de Marseille en l'an 217. — ERNAULT, Sur l'étymologie bretonne, suite. — H. D'A. DE J. Mots bretons connus par un auteur français du commencement du IXe siècle. — GAROFALO, Taurini et Taurisci. — H. D'A. DE J. Les Taurini et les Taurisci. — LOTH, Archû aer-gi. — DELAPORTE, Lez-Breiz et Peredur. — Chronique. — Périodiques. — Post-scriptum. — Corrigenda. — Table méthodique des matières contenues dans les tomes XIX-XXIV de la *Revue celtique*.

Deutsche Literaturzeitung, n° 26 : REICH, Die völkerpsychologischen Grundlagen der Kunst und Literatur. II. — STEFFENS, Lateinische Paläographie I-III. — KESSLER. Vergleichende Religionswissenschaft und Inspiration der Heiligen Schrift. — LOESCHE, Monumenta Austriae Evangelica. 2. Aufl. — Handbuch zum Neuen Testament, hgb. von Lietzmann. — Dominicus Gundissalinus, De divisione philosophiae. Hgb. und philosophiegeschichtlich untersucht von L. Baur. — C. CONRAD, Die Ethik Wilhelm Wundts in ihrem Verhältnis zum Eudämonismus. — CAUER, Von deutscher Spracherziehung. — MELTZER, Zum evangelischen Religionsunterricht. — VODEL, Die konsonantischen Varianten in den doppelt überlieferten poetischen Stücken des massoretischen Textes. — M. Tulli Ciceronis Orationes pro Sex. Roscio, de imperio Cn. Pompei, pro Cluentio, in Catilinam, pro Murena, pro Caelio. Recognovit brevique adnotation-critica instruxit Clark. — Thucydides, VI, p. SPRATT. — JOHANSON, Phonetics of the New High German Language. — ZAUNER, Romanische Sprachwissenschaft. I-II. 2 Aufl. — BROWNING, Pippa passes With an introduction by Symons. — Geschichtsbilder aus Leopold von Rankes Werken. Zusammengestellt von M. Hoffmann. — KLEINCLAUZ, La Bourgogne. — UNGERMANN, Der russisch-türkische Krieg 1768-1774. — WIMMER, Geschichte des deutschen Bodens mit seinem Pflanzen = und Tierleben. — LORENTZ, Eenige Maanden onder de Papoea's — HATSCHEK, Englisches Staatsrecht. I. — ZEITLIN, Der Staat als Schuldner. — HIORTDAHL, Fremstilling af Kemiens Historie. I. — ABELS, Die Giganten der Vorwelt. — BINSWANGER, Ueber den moralischen Schwachsinn, mit besonderer Berücksichtigung der kindlichen Altersstufe.

Literarisches Zentralblatt, n° 27 : FROMMEL, Die Poesie des Evangeliums Jesu. — WENDT, Die Technik als Culturnacht. — BAPPERT, Richard von Cornwall 1257-1272. — STROBL VON RAVELSBERG, Metternich und seine Zeit. — A. SABATIER, A propos de la séparation des Eglises et de l'Etat. — STENZEL, Madeira. — Orientalische Studien, Noeldeke gewidmet. — Choephoren, p. BLASS. — CAPPSTEIN, Ahasver in der Weltpoesie. — MENNE, Werther in der niederl. Literatur. — Methode Schliemann zur Erlernung der englischen Sprache, 3e ed. — STIEHL, Das deutsche Rathaus im Mittelalter. — THORÉ, Jan Vermeer van Delft, deutsch von PRINA. — SCHEIBERT, Briefe eines alten Schulmannes. — BAUMGARTEN. Ueber Kindererziehung.

Gœthe-Jahrbuch, herausgegeben von Ludwig GEIGER. XXVII Band. (Francfort, Rütten et Loening) I. *Neue Mitteilungen* : 1. Mitteilungen aus dem Gœthe = und Schillerarchiv. Friedrich August Wolfs Briefe an Goethe (nebst zwei Briefen Mine Wolfs an Christiane von Goethe) Anmerkungen des Herausgebers, herausgegeben von Siegfried REITER. — II. *Verschiedenes.* Briefe Gœthes. 1. Zwei Briefe

Gœthes an Mannlich und Leonhard, mitg. von Erich PETZET; 2. An J. A. Ludecus, mitg. von Albert PICK. — Neues zur Biographie der Schönen Seele, Susanna Katharina von Klettenberg (SEMBRITZKI). — Johann Heinrich Merck an Wieland (KALBEK). — Tagebuch-aufzeichnungen des dänischen Archäologen J. H. C. Koës, 8-23 october 1807, Weimar (BOBE). — Bernhard von Beskows Erinnerungen an Goethe, 1819 (BOBÉ). — Aus Sesenheim (Erich SCHMIDT). — II. *Abhandlungen :* MORRIS, Gœthes Fragment, die Geheimnisse.— WITKOWSKI, Ueber den Plan einer wissenschaftlichen Ausgabe von Gœthes Faust. — GRÄF, Die Zeit der Entstehung von Künstlers Erdenwallen und Künstlers Vergötterung. — WALZEL, Gœthes Wahlverwandtschaften im Rahmen ihrer Zeit. — HANSEN, Goethes Metamorphosen der Pflanzen. — BRIX FÖRSTER, Methode und Ziel in Gœthes naturphilosophischer Forschung. — III. *Miscellen. Chronik, Bibliographie* : S. FRAENKEL, Zu einem Briefe an Frau von Stein. — BIRNBAUM, Zum Briefwechsel zwischen Gœthe und Zelter. — KRÜGER-WESTEND, Zu Gœthes Clavigo. — STÜMCKE, Zu Faust « Hinten weit in der Türkei ». — L. GEIGER, Der erste Vorschlag Gœthesche Gedichte mit Kommentar herauszugeben. — O. v. LIPPMANN, Zu « Baukunst, erstarrte Musik ». — BIRNBAUM, Zu Gœthes Sprachgebrauch. — L. GEIGER, Zeitgenössische Urteile über die Wahlverwandtschaften. — L. GEIGER, Boie über Gœthe. — L. GEIGER, Zu Gœthe und Napoleon; Zwei Gœthe-Anekdoten; Zu Gœthe und Müllner; Gœthe und Brockhaus; Gœthe und Staegemann. — HERZFELD, Ein englischer Faustroman und ein englisches Faustdrama. — SIEHE, Notizen über Gœthe aus der Spenerschen Zeitung. — DISTEL, Pencers Tafellied zun 74 sten Geburtstage Gœthes. — WUNDERLICH, Der Gœthestein bei Haslau im Deutschböhmerlande. — GRÄF, Zu dem Gedicht Amor, 30 januar 1782. — MORRIS, Ein philologisch verunstaltetes Divangedicht. — PETSCH, Fausts Selbstmoral in den älteren Phasen der Faustdichtung. — Nachträge und Berichtigungen. — *Bibliographie :* Weimarer Gœthe-Ausgabe; Englisch-amerikanische Bibliographie (TOMBO). — Register. — THODE, Gœthe der Bildner, Festvortrag gehalten in der 21 Generalversammlung der Gœthe-Gesellschaft in Weimar am 9 jnin 1906. — Einundzwanzigster Jahresbericht der Gœthe-Gesellschaft. — Mitglieder-Verzeichnis.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : H. Reich, Die völkerpsychologischen Grundlagen der Kunst und Literatur. III. — Mariano, Uomini e idee. — Verzeichnis der Lesesaal-und Handbibliothek der Kgl. Universitäts-Bibliothek zu Berlin. 5. Ausgabe. — Dibelius, Die Lade Jahves. — Schmidlin, Geschichte der deutschen Nationalkirche in Rom S. Maria dell' Anima. — Kögel, Probleme der Geschichte Jesu und die moderne Kritik. — Ach, Über die Willenstätigkeit und das Denken. — Gumlich, Grundriss der Sittenlehre. — Grafenmüller, Gymnasium oder Zuchthaus? — Weniger, Ratschläge auf den Lebensweg. — Meillet, Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave. — Seidel, Praktische Grammatik der Suaheli-Sprache. 2. Aufl. — Bretschneider, Quo ordine ediderit Tacitus singulas Annalium partes. — De sublimitate libellus, tertium edidit Vahlen. — Zellweker, Prolog und Epilog im deutschen Drama. — Strzemcha, Kleine Poetik. 3. Aufl. — Comedia Famosa del esclavo del demonio compuesta por el doctor M. de Mesqua. Edited by Buchanan. — Tennyson, Maud p. Stibbe. — Mayr, Aus den phönikischen Nekropolen von Malta. — Grupp, Kultur der alten Kelten und Germanen. — König, Kardinal Giordano Orsini. — Lanzac de Laborie, Paris sous Napoléon. Consulat Provisoire et consulat à temps. — Granier, Patriotische Schlesier in der Franzosenzeit von 1806/07. — Mazzarella, Il prestito nell' India antica, L'origine del prestito nel diritto indiano, La genealogia del prestito nell' antico diritto indiano. — Crome, System des deutschen bürgerlichen Rechts. 3. Bd. — Kaufmann, Die Lohn-und Arbeitsverhältnisse genossenschaftlicher Angegestellter und Arbeiter. — Degering, Die Orgel, ihre Erfindung und ihre Geschichte bis zur Karolingerzeit. — A. Pichler, Gesammelte Werke. Bd. X.

Literarisches Zentralblatt, n° 28 : Brederek, Konkordanz zum Targum Onkelos. — Wellhausen, Einleit. in die drei ersten Evangelien. — Brieger, Plato und Aristoteles. — Horneffer, Nietzsche als Moralist und Schriftsteller. — Michael, Gesch. des deutschen Volkes, IV. Dichtung u. Musik im 13 Jahrh. — Geschichtl. Untersuchungen hrsg. von Lamprecht, II, III. — Busch, Das deutsche grosse Hauptquartier u. die Belagerung von Paris 1870-1871. — Ruge, Krit. Betracht. u. Darst. des deutschen Studentenlebens. — An. Grün, Polit. Reden u. Schriften, p. Hock. — Fischer, Mittelmeerbilder. — Finck, Die Aufg. u. Gliederung der Sprachwiss. — Festschrift Ad. Tobler dargebracht. — Moorman, The interpretation of nature in English poetry. — F. Meyer, Verzeichnis einer Heine Bibliothek. — Ditthey, Das Erlebnis und d e Dichtung. — Bacher, Die deutsche Sprachinsel Lusern. — Italien. Forschungen, I. — Bruck, Die Malereien in den Hs. des Königreichs Sachsen.

MISSION PAVIE

INDO-CHINE (1879-1895)

Publiée sous la direction de **M. AUGUSTE PAVIE**

10 volumes in-4, nomb. figures, planches et cartes.

COURONNÉ PAR L'INSTITUT. — GRANDE MÉDAILLE D'OR DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

I. — GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

I. Exposé des travaux de la Mission. Introduction, première et deuxième périodes, par Aug. Pavie. In-4, 18 cartes et 140 illustrations. . . . . 10 fr. »

II. Exposé des travaux. Troisième et quatrième périodes et conclusion, par Aug. Pavie. In-4, cartes et nombreuses illustrations . . . . 10 fr. »

III. Voyages au Laos et dans les régions sauvages du sud-est de l'Indo-Chine, par le capitaine Cupet. In-4, 15 cartes, 50 illustrations. . . . . 10 fr. »

IV. Voyages au Laos et dans les régions sauvages de l'est de l'Indo-Chine, par le capitaine de Malglaive. In-4, cartes et illustrations . . . . 10 fr. »

V. Voyage dans le Haut-Laos et sur les frontières de Chine et de Birmanie, par P. Lefèvre Pontalis. In-4, 8 cartes, 137 illustrations. . . . . 10 fr. »

VI. VII. Récits de voyage, par A. Pavie, 2 vol. (*En préparation*).

II. — ÉTUDES DIVERSES

I. Recherches sur la littérature du Cambodge, du Laos et du Siam, par A. Pavie. In-4, fig., carte et 20 planches en couleur (*Épuisé*) . . . . 15 fr. »

II. Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam, par A. Pavie. In-4, fig., carte et planches (*Épuisé*). 15 fr. »

III. Recherches sur l'histoire naturelle de l'Indo-Chine, par A. Pavie, avec le concours de professeurs, de naturalistes et de collaborateurs du Museum. In-4, nombr. planches en couleurs . . . . 25 fr. »

C. PARIS

VOYAGE D'EXPLORATION DE HUÉ EN COCHINCHINE

PAR LA ROUTE MANDARINE

In-8, avec 6 cartes et 12 gravures inédites. . . . . 7 fr. 50

Médaille d'argent de la Société de Géographie.

OUVRAGES RELATIFS AU CAMBODGE

Et. Aymonier

Résident supérieur honoraire, membre du Conseil supérieur des Colonies.

LE CAMBODGE. 3 vol. gr. in-8, illustrés de nombreuses gravures, planches et cartes........ 65 »
I. Le royaume actuel........ 20 »
II. Les provinces siamoises........ 20 »
III. Le groupe d'Angkor et l'histoire........ 25 »
GÉOGRAPHIE DU CAMBODGE. In-8, carte........ 5 »
NOTICE SUR LE CAMBODGE, In-8........ 3 »
LE CAMBODGE ET SES MONUMENTS, In-8........ 2 50
DICTIONNAIRE KHMÈR-FRANÇAIS. In-4........ 40 »

A. Bergaigne, de l'Institut.

CHRONOLOGIE DE L'ANCIEN ROYAUME KHMÈR, d'après les inscriptions. In-8........ 1 50
L'ANCIEN ROYAUME DE CAMPA dans l'Indo-Chine. In-8........ 4 »

C. Bouillevaux

VISITE AUX RUINES CAMBODGIENNES (1850). In-4........ 1 50

A. Cabaton

NOUVELLES RECHERCHES SUR LES CHAMS. In-8, fig. et planches........ 10 »

Lucien Fournereau

LES RUINES D'ANGKOR. In-4, carte et 101 planches........ 50 »
LES RUINES KHMÈRES. Cambodge et Siam. In-4, 110 planches........ 50 »
LE SIAM ANCIEN. Archéologie, épigraphie, etc. In-4, 84 planches........ 50 »

Le commandant **E. Lunet de Lajonquière**

INVENTAIRE DESCRIPTIF DES MONUMENTS DU CAMBODGE. In-8, illustré........ 15 »
ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDO-CHINE. Monuments du Champa et du Cambodge. In-folio, cartes........ 12 »

Adhémard Leclère, Résident de France.

LES CODES CAMBODGIENS. 2 vol. in-8........ 30 »
LE BUDDHISME AU CAMBODGE. In-8, fig. et planches........ 12 »
LES LIVRES SACRÉS DU CAMBODGE. Première partie. In-8........ 7 50
CONTES CAMBODGIENS ET LAOTIENS. In-18........ 5 »
CAMBODGE. Le Roi, la famille royale et les femmes du palais. In-8........ 2 »

J. Moura, ancien représentant de la France au Cambodge.

LE ROYAUME DU CAMBODGE. 2 vol. gr. in-8, fig., planches et cartes........ 30 »

Aug. Pavie

MISSION PAVIE EN INDO-CHINE (1879-1895), 8 volumes, in-4, richement illustrés........ 105 »
CONTES POPULAIRES DU CAMBODGE, du Laos et du Siam. In-18........ 5 »

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 29 Quarantième année. 23 juillet 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue Musicale, n° 14 : J. C., Peintres et musiciens. — Notes sur la musique orientale : l'aède antique et le griot africain. — Les lois de la modulation ; le cycle des quintes et des quartes. — Jules Combarieu (cours du collège de France, suite) : le mode dorien, aux points de vue mélodique et harmonique. — Paul Masson, de l'École normale supérieure, les odes d'Horace en musique, au XVI[e] siècle. — A. Sabathié, le « Prométhée, drame lyrique » de M. Emmanuel. — Actes officiels et informations. — Hébert Rouget, la musique à l'Hôtel des ventes.

OUVRAGES RELATIFS AU CAMBODGE

Et. Aymonier
Résident supérieur honoraire, membre du Conseil supérieur des Colonies.

LE CAMBODGE. 3 vol. gr. in-8, illustrés de nombreuses gravures, planches et cartes........ 65 »
I. Le royaume actuel........ 20 »
II. Les provinces siamoises........ 20 »
III. Le groupe d'Angkor et l'histoire........ 25 »
GÉOGRAPHIE DU CAMBODGE. In-8, carte........ 5 »
NOTICE SUR LE CAMBODGE, In-8........ 3 »
LE CAMBODGE ET SES MONUMENTS. In-8........ 2 50
DICTIONNAIRE KHMÈR-FRANÇAIS. In-4........ 40 »

A. Bergaigne, de l'Institut.

CHRONOLOGIE DE L'ANCIEN ROYAUME KHMÈR, d'après les inscriptions. In-8........ 1 50
L'ANCIEN ROYAUME DE CAMPA dans l'Indo-Chine. In-8........ 4 »

C. Bouillevaux

VISITE AUX RUINES CAMBODGIENNES (1850). In-4........ 1 50

A. Cabaton

NOUVELLES RECHERCHES SUR LES CHAMS. In-8, fig. et planches........ 10 »

Lucien Fournereau

LES RUINES D'ANGKOR. In-4, carte et 101 planches........ 50 »
LES RUINES KHMÈRES. Cambodge et Siam. In-4, 110 planches........ 50 »
LE SIAM ANCIEN. Archéologie, épigraphie, etc. In-4, 84 planches........ 50 »

Le commandant **E. Lunet de Lajonquière**

INVENTAIRE DESCRIPTIF DES MONUMENTS DU CAMBODGE. In-8, illustré........ 15 »
ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDO-CHINE. Monuments du Champa et du Cambodge. In-folio, cartes........ 12 »

Adhémard Leclère, Résident de France.

LES CODES CAMBODGIENS. 2 vol. in-8........ 30 »
LE BUDDHISME AU CAMBODGE. In-8, fig. et planches........ 12 »
LES LIVRES SACRÉS DU CAMBODGE. Première partie. In-8........ 7 50
CONTES CAMBODGIENS ET LAOTIENS, In-18........ 5 »
CAMBODGE. Le Roi, la famille royale et les femmes du palais. In-8........ 2 »

J. Moura, ancien représentant de la France au Cambodge.

LE ROYAUME DU CAMBODGE. 2 vol. gr. in-8, fig., planches et cartes........ 30 »

Aug. Pavie

MISSION PAVIE EN INDO-CHINE (1879-1895), 8 volumes, in-4, richement illustrés........ 105 »
CONTES POPULAIRES DU CAMBODGE, du Laos et du Siam. In-18........ 5 »

Le Puy, Imp. R. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 30 Quarantième année 30 juillet 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, mars-avril : Ed. MONTET, Un rituel d'abjuration des musulmans dans l'Eglise grecque. — L. MASSEBIEAU et E. BRÉHIER, Essai sur la chronologie de la vie et des œuvres de Philon. II. — G. FOUCART, Une tombe d'Amarna. *Revue des livres.* — *Chronique.*

Revue des études historiques, mai-juin 1906 : Marc CHASSAIGNE, Essai sur l'ancienne police de Paris : l'approvisionnement. — Albert SCHUERMANS, Itinéraire général de Napoléon Ier. — *Comptes rendus critiques :* BOUTRY, Autour de Marie-Antoinette. — PIONNIER, I. Le collège de Verdun et l'école centrale de la Meuse, 1762-1803; II. Essai sur l'histoire de la Révolution à Verdun. — CESTRE, John Thelvall. A pioneer of democracy and social reform in England during the French Revolution. — LANZAC DE LABORIE, Paris sous Napoléon. — FORGUES, Le dossier secret de Fouché. — AZAN, Récits d'Afrique : Sidi-Brahim. — AMIRAL DUPONT, Le vice-amiral Bergasse du Petit-Thouars. — DENIS, La fondation de l'Empire allemand (1852-1871). — PEYRON, Le cas de Bazaine. — LACOMBE, La psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures.

Correspondance historique et archéologique, nos 148-149 : renseignements administratifs. — *Mélanges et recherches critiques :* L. MARCHEIX, Les éruptions du Vésuve. — Lucien GILLET, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers Salons depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours (dressée d'après les livrets officiels). Suite. — Daniel GRAND, Association des archivistes français, assemblée générale du 21 avril. — Chronique : ouvrages nouveaux; memento bibliographique; périodiques.

Deutsche Literaturzeitung, n° 29 : H. GUNKEL, Die Grundprobleme der Israelitischen Literaturgeschichte. I. POPPER, Voltaire.. — DAY, Alte und neue Alphabete für den praktischen Gebrauch. 2. Aufl. — LANGHEINRICH. Der zweite Brief Sankt Pauli an die Korinther. 2. Aufl. — JÜNGST, Der Methodismus in Deutschland 3. Aufl. — KLUGE, Die Idee des Priestertums in Israel-Juda und im Urchristentum. — KEUSSEN, Bewusstsein und Erkenntniss bei Descartes. — BRIDEL, Renouvier et sa philosophie. — SCHUBERT-SOLDERN, Die menschliche Erziehung. — Beiträge zur hessischen Schul und Universitätsgeschichte. Hgb. von Diehl und Messer. I, 1. — RIESS, Allerlei aus Japan. I. II. — BARNETT, Some sayings from the Upanishads. — KAYSER, De veterum arte poetica. — BOAS, De epigrammatis Simonideis. — CURCIN, Das serbische Volkslied in der deutschen Literatur. JIRICZEK, Die deutsche Heldensage. 3 Aufl. — MÜLLER, Untersuchung der Reime des altfranzösischen Artusromans von Durmart le Galois. — Englische Parlamentsreden. Hgb. von Aronstein. — GERLAND, Geschichte der Frankenherrschaft in Griechenland. II. — PILLEMONT, Die Ostgoten. — LORENZ, Die kirchlich-politische Parteibildung in Deutschland vor Beginn des dreissigjährigen Krieges im Spiegel der konfessionellen Polemik. — SPIELMANN, Aufgang aus Niedergang. — BERNHARD, Die Holzindustrie in der Grafschaft Glatz. — Deutsches Reich und Volk. Hgb. von Gelser. — ALBRECHT, Grundriss des osmanischen Staatsrechts. — SCHINDLER, Präparationen zu den Institutiones Justiniani. Buch II. — Sieben Bücher Anatomie des Galen. Zum ersten Male veröffentlicht, ins Deutsche übertragen und kom-

mentiert von M. Simon. — DEHIO, Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler. I.

Litterarisches Zentralblatt, nº 29 : CORNILL, Einl. in die Kan. Bücher des A. T. — Verzeichnis der von A. Hilgenfeld verfassten Schriften, p. H. HILGENFELD. — Pico della Mirandola, Ausgew. Schriften, p. LIEBERT. — RAICH, Fichte. — BONOLIS, I titoli di nobilita nell' Italia bizantina. — THUDICHUM, Die Stadtrechte von Tübingen; Die Diözesen Konstans, Augsburg, Basel, Speier, Worms. — SERAPHIM, Gesch. von Livland, I. — Acta publica, Schlesien, 1628, p. KREBS. — SALOMON, William Pitt, I. — O. HOFFMANN, Die Macedonen, ihre Sprache und ihr Volkstum. — MAHLER, Die amharische Sprache. — WILHELM, Urkunden dramat. Aufführ. in Athen. — SCHRÖER, Grundzüge und Haupttypen der engl. Literaturgesch. — Briefw. zwischen Storm u. Keller, p. KÖSTER. — Grunows gramm. Nachschlagebuch. — Die Bau und Kunstdenkmäler der stadt Lübeck, II. — VESME, Le peintre-graveur italien. — ALTMANN, Die röm. Grabaltäre der Kaiserzeit. — CAUER, Von deutscher Spracherziehung.

Nº 30 : DE LOOSTEN, Jesus vom Standpunkt des Psychiaters. — Flugschriften aus den ersten Zeiten der Reformation, I, 1. — J. M. REINKENS, Joseph Hubert Reinkens. — Flodoard, p. LAUER. — JURITSCH, Die Deutschen und ihre Rechte in Böhmen u. Mähren im XIII u. XIV Jahrhundert. — JORGA, Gesch. des rumän. Volkes. — FESTER, Franken und die Kreisverfassung. — Biogr. Jahrbuch und deutscher Necrolog, p. BETTELHEIM, IX, 1904. — LAMPRECHT, Americana. — FRIEDRICH, Studien über Gobineau. — VOLLERS, Die Gedichte des Mutalammis. — FICK, Vorgriech. Ortsnamen. — LEO, Der Saturnische Vers. — STREITBERG, Gotisches Elementarbuch. 2ᵉ éd. — CUREIN, Das serbische Volkslied in der deutschen Literatur. — LEIEJEVSKI, Slavische Runen und Runendenkmäler. — LUSCHIN VON EBENGREUTH, Die Münze als histor. Denkmal sowie ihre Bedeutung im Rechts = und Wirtschafstleben.

Museum, nº 9 : Van HERWERDEN, Vindiciae Aristophaneae (van Leeuwen). — SCHODORF, Beiträge zur Kenntnis der attischen Gerichtssprache aus den zehn Rednern (Boekmeijer). — HARTMAN, De Ovidio poeta commentatio (van IJsendijk). — SCHMIEDEBERG, De Asconi codicibus et de Ciceronis scholiis Sangallensibus (Brakman). — ULRICH, Proben der lateinischen Novellistik des Mittelalters (Slijper). — Orientalische Studien, Theodor Nöldeke gewidmet (de Goeje). — ADLER, About Hebrew Manuscripts (Wildeboer). — GIBB, A history of Ottoman Poetry, IV (Houtsma). — PFEIFFER, Otfrid der Dichter der Evangelienharmonie (Borgeld). — POUTSMA, A Grammar of Late Modern English, I, 2 (Fijn van Draat). — BRANDSTETTER, Rätoromanische Forschungen, I (Salverda de Grave). — MIRA DE AMESCUA. El Esclavo del Demonio, ed. by Buchanan (Salverda de Grave). — GASPAR, Olympia (C. W. Vollgraff). — SCHERMANN, Der erste punische Krieg (Burger). — WITTICHEN, Preussen und die Revolutionen in Belgien und Lüttich (Colenbrander). — DIFEREE, Geschiedenis van den Nederland schen handel (Brugmans). — PARGOIRE, L'église byzantine de 527 à 847 (Hesseling). — WUMKES, De Gereformeerde Kerk in de Ommelanden tusschen Eems en Lauwers (Knappert). — MEINSMA, Middeleeuwsche Bibliotheken (Schoengen) (2ᵉ ged.).

LES

VILLES D'ART CÉLÈBRES

Collection de volumes petit in-4 illustrés

VIENNENT DE PARAITRE :

POMPÉI

Par HENRY THÉDENAT
DE L'INSTITUT

I

HISTOIRE — VIE PRIVEE

Un volume avec 123 gravures et 1 plan
Broché, **4** fr. — Relié, **5** fr.

II

VIE PUBLIQUE

Un volume avec 77 gravures et 1 plan
Broché, **4** fr. — Relié **5** fr.

Les deux volumes réunis forment un magnifique ouvrage illustré de 200 gravures et 1 plan.
Broché......... **8** fr. — Relié.......... **10** fr.

NANCY

Par ANDRÉ HALLAYS

Un volume avec 118 gravures. Broché... **4** fr. — Relié................. **5** fr.

DÉJA PARUS:

Série à 3 fr. 50 broché; 4 fr. 50 relié.

BRUGES ET YPRES, par Henri Hymans. Un volume avec 116 gravures.
MILAN, par Pierre Gauthiez. Un volume avec 109 gravures.
MOSCOU, par Louis Léger, de l'Institut. Un volume avec 86 gravures.
RAVENNE, par Ch. Diehl. Un volume avec 130 gravures.

Série à 4 fr. broché; 5 fr. relié.

LE CAIRE, par Gaston Migeon. Un volume avec 133 gravures.
CONSTANTINOPLE, par H. Barth. Un volume avec 103 gravures.
CORDOUE ET GRENADE, par Ch.-Eugène Schmidt. Un volume avec 97 gravures.
FLORENCE, par Emile Gebhart, de l'Académie française. Un volume avec 176 gravures.
GAND ET TOURNAI, par Henri Hymans. Un volume avec 120 gravures.
NIMES, ARLES et ORANGE, par Roger Peyre. Un volume avec 85 gravures.
NUREMBERG, par P.-J. Rée. Un volume avec 107 gravures.
ROME (*Antiquité*), par Emile Bertaux. Un vol. avec 135 gravures.
ROME (*Des Catacombes à Jules II*), par Emile Bertaux. Un volume avec 110 gravures.
ROME (*De Jules II à nos jours*), par Emile Berteaux. Un volume avec 100 gravures.

Les trois volumes de Rome réunis forment un magnifique ouvrage, illustré de 345 gravures. Broché, 12 fr. Relié, 15 fr. *Ouvrage couronné par l'Académie Française (Prix Charles Blanc).*

ROUEN, par Camille Enlart. Un volume avec 108 gravures.
SEVILLE, par Ch.-Eugène Schmidt. Un volume avec 111 gravures.
STRASBOURG, par H. Welschinger. Un volume avec 80 grrvures.
TOURS, et les châteaux de Touraine, par Paul Vitry. Un volume avec 107 gravures.
VENISE, par Pierre Gusman. Un volume avec 130 gravures.
VERSAILLES, par André Pératé. Un volume avec 146 gravures.

Série à 5 fr. broché; 6 fr. relié.

PARIS, par Georges Riat. Un volume avec 144 gravures.

Envoi franco contre mandat-poste.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 31 Quarantième année. 6 août 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28 : Reich, Berlin : Die völkerpsychologischen Grundlagen der Kunst und Literatur (fin). — Michaut, Etudes sûr Sainte-Beuve ; Grojean, Sainte-Beuve à Liège ; G. Simon, Le Roman de Sainte-Beuve. — Pfleiderer, Religion und Religionen. — Lœschcke, Das Syntagma des Gelasius Cycicenus. — Bœtticher, Zur Kenntnis antiker Gottesverehrung. — Mack, Kritik der Freiheitstheorien. — de Broglie, Preuves psychologiques de l'existence de Dieu. — Paulsen, Das deutsche Bildungswesen in seiner geschichtlichen Entwicklung. — Hendrickson, I. The Peripatetic Mean of Style and the Three Stylistic Characters. II. The Origin and Meaning of the Ancient Characters of Style. — Némethy, A romai elegia. — Benoist-Hanappier, Die freien Rhythmen in der deutschen Lyrik. — Nowack, Liebe und Ehe im deutschen Roman zu Rousseaus Zeiten 1747-1774. — Nyrop, Grammaire historique de la langue française. T. I. 2. Aufl. — Hawthorne, Transformation or The Romance of Monte Beni. — Ancient Records of Egypt. Collected, edited and translated with commentary by Breasted. II-III. — Fiedler, Historisches Hilfsbuch für die Maturitäts-Prüfung. — Thopdschian, Politische und Kirchengeschichte Armeniens unter Asot I und Smbat I. — Korrespondenz zwischen Arnold Otto Aepli und Karl Anton von Hohenzollern 1864-1884. Hgb von Dierauer. — Jahrbuch des Geschichtsvereins für das Herzogtum Braunschweig, hgb. von Zimmermann. — Heilborn, Die deutschen Kolonien. — Müller, Wegweiser für die Hohe Tatra. — Schulz, Sabinus Fragmente in Ulpians Sabinus-Kommentar. — Boden, Die isländische Regierungsgewalt in der freistaatlichen Zeit.

— N° 29 (cf. la couverture du n° 30.

— n° 30 :, Hermann Gunkel : Die Grundprobleme der israelitischen Literaturgeschichte. — Reichel, Gottlieb August Spangenberg, Bischof der Brüderkirche. — Verzeichnis der Schausammlung der Kgl. und Universitäts Bibliothek zu Breslau. — Die Bekenntnisse des heiligen Augustinus. Buch I-X. Ins Deutsche übersetzt und mit einer Einleitung versehen von Hertling. — Hettinger, Apologie des Christentums. I. Bd. I. Abt. 9. Aufl. hgb. von E. Müller. — Frank, Geschichte der protestantischen Theologie. 4. — Küchler, Die Stellung des Propheten Jesaja zur Politik seiner Zeit. — Cassirer, Der kritische Idealismus und die Philosophie des gesunden Menschenverstandes. — Ziertmann, Die Philosophie im höheren Schulunterricht. — Helm. Handbuch der allgemeinen Pädagogik. 3. Aufl. — Pradels, Emanuel Geibel und die französische Lyrik. — Oldenberg, Indien und die Religionswissenschaft. — Brandes, Des Auspicius von Toul rhythmische Epistel an Arbogastes von Trier. — Demoulin, La tradition manuscrite du Banquet des Sept Sages de Plutarque. — Lind, Norsk-islandska dopnamn ock fingerade namm fran medeltiden. I. — Kauffmann, Deutsche Grammatik. 4. Aufl. — Marius-Ary Leblond, Leconte de Lisle d'après des documents nouveaux. — Fliedner, Die ronkalischen Felder in der deutschen Kaiserzeit. — Profumo, Le fonti ed i empi dello incendio Neroniano. — Wittichen, Preussen und die Revolutionen in Belgien und Lüttich 1780-90. — Paulig, Friedrich Wilhelm III., König von Preussen. 2 Aufl. — Bugge, Die Wikinger. Autor. Übertragung aus dem Norwegischen von Hungerland. — Grund, Landeskunde von Osterreich-Ungarn. — Sieveking, Auswärtige Handelspolitik. — Classen, Grossstadtheimat. — Ruemelin, Zur Lehre von den Schuldversprechen und Schuldanerkenntnissen. — Aschaffenburg, Das Verbrechen une seine Bekämpfung. 2. Aufl. — Weisbach, Der

junge Dürer. — HINTZE, Die Breslauer Goldschmiede. — Liebesgedichte aus der Griechischen Anthologie. Mit Benutzung älterer Übersetzungen hgb. und eingel. von O. Kiefer.

Literarisches zentralblatt, n° 31 : Corpus doc. inq. haeret. pravitatis neerl. p. FREDERICQ. III. — GASTROW, Tolstoi in sein Evangelium. — VEITH., Gesch. der Feldzüge Julius Cäsars. — DAHLMANN-WAITZ, Grundriss der deutschen Gesch. 7e 1 d. II. — Mon. germ. hist. Constitutiones et acta publica imperatorum et regum. III, 1-2; IV, 1. — RHAMM, Die Grosshufen der Nordgermanen. — HEYCK, Deutsche Gesch. 1-7. — E. v. SCHMID, Das franz. Generalstabswerk über den Krieg 1870-1871, Wahres und Falsches, 1-6. — FINCKH, Biskra. — L'HOUET, Zur Psychologie des Bauerntums. — The Hibeh Papiri, I, p. GRENFELL and HUNT. — HUGUET, Couleur, lumière, ombre dans les métaphores de V. Hugo. — Garth, Dispensary, p. LEICHT. — O. FREITAG, Dis Chronik von Weihenstephan. — HATZIDAKIS, Die Sprachfrage in Griechenland. — EHRENREICH, Die Mythen u. Legenden der südamerik. Urvölker. — THODE, Böcklin u. Thoma. — GRABOWSKI, Der Kampf um Böcklin. — MAUSKOPF, Böcklins Kunst und die Religion.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S[rs]

N° 32 Quarantième année 13 août 1906.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique : Roux, La politique française en Égypte à la fin du XVIII[e] siècle (suite). — Thénard et Guyot, Le conventionnel Goujon (suite). — Yakschitch, La Russie et la Porte, 1812-1826, I. — Bulletin historique : France, La situation de l'enseignement supérieur (Monod) ; Empire byzantin (Bréhier) ; Belgique (Hubert), II. — Correspondance : Carnot et Napoléon. — Comptes rendus : Joret, Les plantes, II ; Adler, Grundbesitz in Œsterreich ; Blok et Muller, Fruin's geschriften ; Meschinet de Richemond, Les marins rochelais ; Maulvault, Répertoire de Port-Royal ; La Mazelière, Quelques mots sur l'hist. de Chine ; Schlitter, Corresp. Josefs II mit Trauttmansdorf ; Eisenmann, Le compromis austro-hongrois ; Gontaut-Biron, Mon ambassade en Allemagne.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2, avril-juin : Maigron, L'influence de Fontenelle. — Pick, Quelques sources ignorées du Voyage en Amérique de Chateaubriand. — Schluz, Le manuscrit de la première ébauche des Confessions de J.-J. Rousseau. — Joret, Un épisode inconnu de la vie de Courier. — Delafarge, Une lettre inédite de Diderot à Grimm. — Monin, Note et doc. sur le travail du style chez Edgar Quinet. — Mélanges : Dorat et Ronsard (Foulet) ; Du Vair, notes bibl. (Giraud) ; Une lettre inédite sur la mort de Saint-Evremond (P. B.) ; Une lettre de la présidente Ferrand sur M[me] Dacier (P. B.) ; Les surprises d'une perquisition, lettres inédites de Voltaire (Paul d'Estrée) ; El amante liberal et la belle Provençale (Toldo) ; Historique des mots aristocrate, démocrate, monarchiste (Delboulle) ; Autographes et documents, Bernis, Sénancour, M[me] Le Prince de Baumont, le citoyen Saint-Ange. — Comptes rendus : Waldberg, Der empfindsame Roman in Frankreich I ; Annales de la Soc. J.-J. Rousseau ; Viénot, Un ouvrage inédit de M[me] de Staël ; Séché, Lamartine de 1816 à 1830.

Annales des sciences politiques, juillet 1906 : A. Vandal, Albert Sorel. — Imbart de la Tour, L'Allemagne en Asie-Mineure. — Laboulaye, Le travail des enfants dans l'Industrie aux Etats-Unis. — L.-P. Henry et Rousselier, Le Simplon et les intérêts français (avec une carte). — R. Léger, La législation du travail en Espagne. — Mourey, Chronique coloniale (1905). — Analyses et comptes rendus.

Deutsche Literaturzeitung, n° 31 : Hugo Spitzer, Der Begriff des Aesthetischen. I. — Katalog der Handschriften der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig. VI : Die Lateinischen und Deutschen Handschriften. 3. Bd. : Helssig, Die juristischen Handschriften. — Henne am Rhyn, Die Freimauerei. 6. Aufl. — Scheel, Die dogmatische Behandlung der Tauflehre in der modernen positiven Theologie. — Frankfurth, Augustin und die Synode zu Diospolis. — Quellen zur Geschichte des Pelagianischen Streites. Hgb. von Bruckner. — Klaveness, Zwanzig Predigten. — Raich, Fichte, seine Ethik und seine Stellung zum Problem des Individualismus. — Fauth, Der fremdsprachliche Unterricht auf unseren höheren Schulen vom Standpunkt der Physiologie und Psychologie beleuchtet. — Stemplinger, Ueber Schulprogramme und Jahresberichte. — Caland, De Literatur van den Sâmaveda en het Jaiminigrhasûtra. — Skesaburo Nagao, Der Weg zu Buddha. Deutsche Ausgabe von Seidenstücker. — Hephaestionis Enchiridion cum commentariis veteribus edidit Consbruch. — Thulin, Italische sakrale Poesie und Prosa. — Trautmann, Germa-

nische Lautgesetze in ihrem sprachgeschichtlichen Verhältnis. — Viëtor, Wie ist die Aussprache des Deutschen zu lehren? 4. Aufl. — Marsan, La pastorale dramatique en France. — The Dream of the Rood. Edited by Cook. — Gaspar, Olympia. — W. Wägner, Rom. 8. Aufl. bearb. von O. E. Schmidt. — Caro, Beiträge zur älteren deutschen Wirtschafts und Verfassungsgeschichte. — Jahrbuch für Deutschlands Seeinteressen. Hgb. von Nauticus. 8. Jahrg. : 1906. — Bonn, Die englische Kolonisation in Irland. — Adler, Leitfaden der Volkswirtschaftslehre. 5. Aufl. — Künstle, Die deutsche Pfarrei und ihr Recht zu Ausgang des Mittelalters. — Dungern, Das Problem der Ebenbürtigkeit. — Grabowsky, Der Kampf um Böcklin.

— N° 32 : Hugo Spitzer, Der Begriff des Aesthetischen (fin). — Ludwig, Weihbischof Zirkel von Würzburg in seiner Stellung zur theologischen Aufklärung und zur kirchlichen Restauration. 2. Bd. — Cim, Le Livre. I. II. — Loisy, Morceaux d'exégèse. — Kirchenrechtliche und kulturgeschichtliche Denkmäler Altrusslands nebst Geschichte des russischen Kirchenrechts. Eingel., übers. u. erkl. ven Gœtz. — Fischer, Die christliche Religion als Religion des Dualismus. — Guastella, Filosofia della Metafisica. — Wundt, Essays. 2. Aufl. — Kukula, Martinak und Schenkl, Der Kanon der altsprachlichen Lektüre am österreichischen Gymnasium. — Führer durch die Strömungen auf dem Gebiete der Pädagogik und ihrer Hilfswissenschaften. H. 1-4. — Ibn Hatîb Al Dahša, Tuḥfa Dawî-l-arab. Hgb. von Mann. — Cordier, Bibliotheca sinica. Vol. II, p. II. — Kleinguenther, Quaestiones ad astronomicon libros qui sub Manilii nomine feruntur pertinentes. — Köhm, Altlateinische Forschungen. — Müller-Ems, Otto Ludwigs Erzählungskunst. — Blatz, Neuhochdeutsche Schulgrammatik für höhere Schulen. 7. Aufl., neubearb. von Stulz. — Bresciano, Il vero Edgardo Poe. — Ricken, Einige Perlen französischer Poesie von Corneille bis Coppée. — Chronicles of London. Edited with introduction and notes by Kingsford. — Camau, La domination romaine en Provence. — Briefe des Generals der Infanterie von Voigts-Rhetz aus den Kriegsjahren 1866 und 1870-71. — Carlyle, Die französische Revolution. Neue illustr. Ausgabe von Th. Rehtwisch. Lief. 6-13. — Mazedonien. — Buley, Australian Life in Town and Country. — Ingram, Geschichte der Volkswirtschaftslehre. Autor. Uebersetzung von Roschlau. 2. Aufl. — Oesterreichisches Staatswörterbuch. Hgb. von Mischler und Ulbrich. 2. Aufl. 12. Lief. — Wolzendorff, Die Grenzen der Polizeigewalt. – Camerer und Landauer, Geistesschwäche als Entmündigungsgrund. — Hertz, Studier over Parthenons Kvindefigurer.

Literarisches Zentralblatt, n° 32 : Meinertz, Der Jakobusbrief. — Lindemann, Des Hilarius von Poitiers liber mysteriorum. — Kinkel, Gesch. der Philosophie, I. — Erbt, Die Hebräer. — Diehl, Figures byzantines. — Schwemer, Die Reaction und die neue Aera; Vom Bund zum Reich. — Briefe von Voigts-Rhetz. — Supan, Die territ. Entwickl. der europ. Kolonien. — Die Mu'allaka des Zuhair p. Hausheer. — Appian. II, p. Viereck. — Schultz-Gora. Altprov. Elementarbuch. — Smart, Macpherson. — J. A. Eberhards syn. Handw. der deutschen Sprache, 16e ed., p. Lyon. — Premerstein, Wessely, Mantuani, De codicis Dioscuridei historia, forma. — Lichtwark, Der Deutsche der Zukunft. — Wotke, Das österr. Gymn. in Zeitalter Maria Theresias.

— N° 33 : Realencycl. für prot. Theologie, XVII. — Heilborn,

Das Tier Jehovahs. — Didaskalia et Constit. Apost. p. FUNK. — VERWORN, Die archäolitische Kultur. — SCHMIDLIN, Otto von Freising. — KROKER, Katharina von Bora. — ANGYAL, Siebenbürgen und England. — DÜHREN, Rétif; CAPON et YVE-PLESSIS, Fille d'opéra, vendeuse d'amour; E. MEYER, Die Gräfin von Lafayette; Emma ADLER, Die berühmten Frauen der franz. Rev. — VON DER GOLTZ, Von Rossbach bis Iena, 2e ed. — GRUND, Landeskunde von Oesterreich-Ungarn. — STIEBER, Das öst. Landrecht u. die böhm. Einwirk. auf die Reformen Ottokars. — Die öst. Universitätsgesetze. — Fontes juris canonici p. GALANTE. — JACOB, Erwähnungen des Schatten-Theaters in der Weltlit. 3e ed. — WETZSTEIN, Die Liebenden von Amasia. — EBELING, Probleme der roman. Syntax. — LEFRANC, Les navig. de Pantagruel. — HEUSLER, Lied und Epos. — Ilberg, Aus Galens Praxis.

N° 33 Quarantième année. 20 août 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue Musicale, n° 13 : Jules COMBARIEU, Leçons de musique à 30 francs l'heure et au-dessus. — A. GASTOUÉ, Sur l'enseignement musical au moyen âge. — P. LE FLEM, Relativité de la conception harmonique. — P. ROUGNON, Note sur les différentes espèces de mesures. — Blanche SELVA, Notes sur les études de piano. — Pierre AUBRY, A propos de dictée musicale. — Les examens de fin d'année de la Schola Cantorum, avec les morceaux de lecture de RENÉ DE CASTÉRA et de VINCENT D'INDY. — ALBERICH, Que faut-il penser de l'enseignement actuel de la théorie musicale? — Bilan musical? — Informations.

Romania, n° 138, avril : A. THOMAS, Le Laterculus de Polemius Silvius et le vocabulaire zoologique roman. — SALVIONI, La declinazione imparisillaba in -a -ane nelle carte medievali d' Italia. — LOT, Vivien et Larchamp. — *Mélanges :* VALOIS, Nouveaux témoignages sur Pierre de Nesson. — PHILIPON, Esp. anco, fr. ape. — M. L. WAGNER, Les noms sardes du mouflon. — BRANDIN, Le plus ancien exemple du fr. abrier. — DEROCQUIGNY et A. THOMAS, Français dialectal téguer, téquer. — A. THOMAS, anoil, bretzel, guiteau, machet, oisdif, rojuel, tenoil. — *Comptes rendus :* Aliscans, p. WIENBECK, HARTNACKE, RESCH. — DOTTIN, Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique. — Cartul. du prieuré de Saint-Mont, p. DE JAURGAIN et MAUMUS. — Cartul. de l'abbaye de Gimont, p. CLERGEAC. — Douze comptes consulaires d'Albi, p. VIDAL.

Annales du Midi, n° 71, juillet : FESTA, Le Savi ou Libre de Seneque. — DAUZAT, Claude Barbarat, un paysan d'Auvergne pendant la Révolution. — JEANROY, Deux strophes de Giraut de Borneil ; BERTONI, Glanures provençales; GERIG, Lettre de Guill. de Catel à Peiresc ; DUCAMIN, A propos d'une récente édition de Guillaume Ader (suite) ; DEGERT, Encore le nom de lieu Tramesaigues. — Comptes rendus : SCHULTZ-GORA, Altprov. Elementarbuch ; A. RICHARD, Hist. des comtes de Poitou, 778-1204 ; FOURGOUS, L'arbitrage dans le droit français aux XIIIe et XIVe s. ; SAMARAN et MOLLAT, La fiscalité pontificale en France au XIVe s.

Bulletin hispanique, n° 3 : P. PARIS, Antiquités ibériques du Salobral (Albacete). — MÉRIMÉE, Zamora (Notes de voyage au pays des épopées). — MOREL-FATIO, Cervantes et les cardinaux Acquaviva et Colonna. — PAZ Y MÉLIA, Satira hecha por Mateo Rosas de Oquendo. — G. CIROT, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite). — SAROÏHANDY, Les limites du valencien. — Bibliographie : J. RAMON MÉLIDA, Las esculturas del Cerro de los Santos. — DOM H. LECLERCQ, L'Espagne chrétienne. — I. GIL, El castillo de Loarre y el Alcazar de Segovia. — J. HUMBERT, I. L'occupation allemande du Vénézuéla au XVIe siècle; II. Les origines vénézuéliennes. — F. RODRIGUEZ MARIN, Rinconete y Cortadillo, edicion critica. — I. LAMEIRE, Les occupations militaires en Espagne pendant les guerres de l'ancien droit. — G. DE GRANDMAISON, Correspondance du comte de La Forest. — C. DE ECHEGARAY, Los archivos municipales como fuentes de la historia de Guipuzcoa (J.-A. BRUTAILS). — P. JOANNE, Espagne et Portugal (G. RADET). — Chronique. — Planches, I. Acrotère du Salobral (Albacete). II. Graffito ibérique du Salobral.

Bulletin italien. n° 3 : DUHEM, Thémon le fils du Juif et Léonard de

Vinci (2e article). — PROCACCI, Un Romanzo francese del Seicento e una sua traduzione italiana : Vital d'Audiguier e Maiolino Bisaccioni. — J. LUCHAIRE, Lettres de Vincenzo Monti à Mme de Staël pendant l'année 1805 (2e article). — GASCHET, L'affaire de la tache d'encre sur le manuscrit de Longus à la Bibliothèque Laurentienne, d'après des documents inédits (2e et dernier article). — Bibliographie : L. CIACCIO, Il cardinale legato Bertrando del Poggetto in Bologna. — La Favola di Orfeo e Aristeo, edita da G. MAZZONI. — A. CESANO, Hans Sachs ed i suoi rapporti con la letteratura italiana. — A. LORENZONI, Frammenti inediti del Lasca, Varchi, ecc., contro Jacopo Corbinelli. — V. RICCA, Emilio Zola e il romanzo sperimentale. — G. DEL VECCHIO, I Presupposti filosofici della nozione di diritto. — G. SPENCER KENNARD, Romanzi e romanzieri italiani, 2e édition. — S. FERRARI, Versi raccolti e ordinati ; S. FERRARI, Il Mago. — Chronique.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, no 8, oct. 1905 : GUMOWSKI, Les monnaies polonaises des xe et xie s. — GRABOWSKI, Une page de l'hist. de la litt. calviniste en Pologne, I. — Comptes rendus de la Revue historique de Varsovie.

— No 9, nov. 1905 : TOKARZ, Les dernières années de l'abbé Hugo Kollontay. — ROSTWOROWSKI, Les budgets du royaume de Pologne au point de vue constitutionnel, 1816-1830.

— No 10 : Séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne. — BALZER, Hist. de l'organ. polit. et social. de la Pologne, sommaire des leçons faites à l'Univ. de Leopol.

— Nos 1 et 2, janv.-février 1906 : Comm. de l'hist. de l'art. — KIELSKI, L'Influence du théâtre de Molière sur le développement de la comédie en Pologne. — KLINGER, L'ambroisie et le Styx des anciens et l'eau de vie et la mort des modernes. — ROSTWOROWSKI, Les budgets de la Pologne (suite).

— No 3 : SINKO, Studia Nazianzenica, I. De collationis apud Gregorium Naz. usu et De terrae et maris contentione quadam pseudogregoriana. — KRZYZANOWSKI, Contrib. à l'hist. de la litt. polit. du xve s. — PAPÉE, Les métriques de la couronne aux archives centrales de Varsovie et leur importance pour l'hist. du xve s. — SICMENSKI, Organisation des Etats particuliers de Dobryzn. — CZUBEK, La littérature politique du premier interrègne en Pologne (1572).

American Historical Review, no 4, juillet 1906 : SHOTWELL, The Ecole des Chartes. — P. CHEYNEY, The England of Our Forefathers. — TEMPERLEY, The Later American Policy of George Canning. — PHILLIPS, The Origin and Growth of the Southern Black Belts. — JAMESON, Gaps in the Published Records of United States History. — Documents : Letters of Gideon J. Pillow to James K. Polk, 1844; Apolinario Mabini on the Failure of the Filipino Revolution. — ROGERS, Congress of Arts and Science, II. — FRAZER, Lectures on the Early History of the Kingship. — BREASTED, A History of Egypt. — STEINDORFF, The Religion of the Ancient Egyptians. — SHUCKBURGH, Greece from the Coming of the Hellenes to A. D. 14. — PAIS, Ancient Legends of Roman History. — COOK, Old Provence. — MACKINNON, A History of Modern Liberty, I., II. — SEDGWICK, A Short History of Italy. — RHAMM, Ethnographische Beiträge zur germanisch-slavischen Altertumskunde. — MARGOLIOUTH, Mohammed and the Rise of Islam. — DAVIS, England under the Normans and

Angevins. — KINGSFORD, Chronicles of London. — LINDNER, Weltgeschichte seit der Völkerwanderung, IV. — LEA, A History of the Inquisition of Spain, I. — HENDERSON, Mary Queen of Scots. — MATHIESON, Scotland and the Union. — HERTZ, The Old Colonial System. — ROSE, The Development of the European Nations, 1870-1900. — PAUL, A History of Modern England, IV. — PAUL, The Life of Froude. — MERRIAM, The Negro and the Nation. — DOUGLAS, Old France in the New World. — RODEN, The Cambridge Press, 1638-1692. — HOWARD, Preliminaries of the Revolution, and Van Tyne, The American Revolution. — CUSHING, The Writings of Samuel Adams, II. — HAZELTON, The Declaration of Independence. — HALL, Life and Letters of Samuel Holden Parsons. — Mc LAUGHLIN, The Confederation and the Constitution. — HALL, Immigration and its Effects upon the United States. — HANNAY, History of the War of 1812. — MAHAN, Sea Power in its Relations to the War of 1812. — QUISENBERRY, Lopez's Expeditions to Cuba. — REED, The Brothers' War. — ROBINS, William T. Sherman. — Text-Books : MONROE, A Text-Book in the History of Education. — CARROLL, Political History of Europe, 1815-1848. — COMAN, The Industrial History of the United States. — SCHAFER, A History of the Pacific Northwest.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 34 Quarantième année 27 août 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est et du Nord, n° 3, juillet 1906 : POULET, Le Sans-Culotte Philip, président de la Société populaire de Nancy (1793-1794) (*à suivre*). — A. DE SAINT-LÉGER, La Rivalité industrielle entre la ville de Lille et le plat pays et l'arrêt du conseil de 1762, relatif au droit de fabriquer dans les campagnes. — *Comptes rendus critiques* : 1° région nord, GAILLIARD, De Keure van Hazebroek van 1336. — VERRIEST, Institutions judiciaires de Tournai au XIIIe siècle. — DE GHELDERE, De oude thorhoutsche Kamer van rhetorica. — DE PANGE, Charnacé et l'Alliance franco-hollandaise (1633-1637). — LENNEL, Calais par l'image, 2e fascicule. — CROMBÉ, L'Organisation du travail à Roubaix avant la Révolution. — LECLAIR, L'Ecole centrale de Lille (1795-1803). — CRUYPLANTS, La Belgique sous la domination française (1772-1814). — BLANCHARD, La Densité de population du département du Nord au XIXe siècle. — Chambre de commerce russe de Paris. Enquêtes industrielles et commerciales. — 2° Région Est, DUPREEL, Histoire critique de Godefroid le Barbu, duc de Lotharingie. — BOSSU, La pierre tombale de Gillette de Dugny. — BULTINGAIRE, Le Club des Jacobins de Metz. — PIERROT, L'arrondissement de Montmédy sous la Révolution. — SERS (baron), Souvenirs d'un préfet de la monarchie (1786-1862). — MOUGIN, Le Palais abbatial de Remiremont. — DE MAHUET (comte) et E. DES ROBERT, Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles lorrains. — BETHUNE (baron), Le Lorrain, 1899-1901. — VANSON (général), Crimée, Italie, Mexique. — MULLER, La Bataille de Turckheim (5 janvier 1675).

Le Bibliographe moderne, janvier-avril 1906 : MORTET, La 1re édition de Virgile imprimée à Paris, 1470-1472. — LECOMTE, P. C. Le Moine et son fils, archivistes au XVIIIe siècle. — H. DE CURZON, Bibliographie Mozartine, 3e assemblée générale de l'Association des archivistes français, 21 avril 1906. — DUVERNOY, Le recrutement des archivistes départementaux. — BRUTAILS, Traitement des fonds d'archives par le sulfure de carbone. — Association des bibliothécaires français, 22 avril 1906. — Chronique (archives, bibliothèques, livres). — *Comptes rendus* : GRÉBAN, La science hist. et les archives notariales. — BUSSEMAKER, Onderzoek te Lissabon, Sevilla, Madrid, Escorial, Simancas en Brussel. — ALMQUIST, Sveriges bibliografiska litteratur. — PETIT, Repert. der Verh. en Bijdragen betreffende de Geschiedenis des Vaderlands. — WRONG and LAUGHTON, Review of histor. public. relating to Canada, 1904-1905. — HÜBL, Die Incunabeln der Bibliothek des Stiftes Schotten in Wien. — HAEBLER, Typenrepertorium der Wiegendrucke, I.

Deutsche Literaturzeitung, n° 33 : XENOPOL, Der Wertbegriff in der Geschichte. I. — LASSON, Das Kulturideal und der Krieg. 2 Aufl. — BERGHOEFFER, Bericht der Freiherrlich Carl von Rothschildschen öffentlichen Bibliothek für die J. 1901-1905. — E. Fr. FISCHER, Melanchthons Lehre von der Bekehrung. — FRIEDRICH, Die Entstehung der Reformatio ecclesiarum Hassiae von 1526. — SCHNEDERMANN, Das Wort vom Kreuze. — MACH, Erkenntnis und Irrtum. — E. L. FISCHER, Friedrich Nietzsche. Der « Antichrist in der neuesten Philosophie ». 2. Aufl. — SALTEN, Deutsche Erziehung. — JOHANESSON, Schulreden. — DUTOIT, Das Leben des Buddha. — HARTLEBEN, Champollion. — ZWICKER, De vocabulis et rebus Gallicis sive Transpadanis apud Vergilium. — LINDE, De Epicuri vocabulis ab optima Atthide alienis. — KEGEL, Die Verbreitung der mittelhochdeutschen erzählenden Litera-

tur in Mittel- und Niederdeutschland nachgewiesen auf Grund von Personennamen. — NORDMANN, Gustav Freytag. — GONCOURT, Die Liebe im 18. Jahrhundert. — HOWITT, Visits to remarkable places. Für den Schulgebrauch hgb. von H. Hoffmann. — HÖHNE, Kaiser Heinrich IV. — KNUDTZON, Hvem er Sesostris. — BONACCI, Saggio sulla istoria civile del Giannone. — HUNT, The history of England from the accession of George III. to the close of Pitt's first administration 1760-1801. — KIRCHHOFF, Zur Verständigung über die Begriffe Nation und Nationalität. — SCHLEMMER, Geographische Namen. — HOCHSTETTER, Die wirschaftlichen und politischen Motive für die Abschaffung des britischen Sklavenhandels im Jahre 1806-07. — WITTE, Unser Invalidenversicherungsgesetz. — CONRAT (Cohn), Die Entstehung des westgotischen Gaius. — HAACK, Hans Schüchlin, der Schöpfer des Tiefenbronner Hochaltars. — KERN, Die Jahrhundert-Ausstellung.

Literarisches Zentralblatt, n° 34 : WALTER, Der relig. Gehalt des Galaterbriefes. — BERNHARDT, Berthold von Regensburg. — Urk. des Hochstifts Hildesheim p. HOOGEWEG, IV. — CAGGESE, Prato in Toscana. — C. DE CASTRIES, Les sources inédites de l'histoire du Maroc. I. — SCHUSTER u. WAGNER, Die Jugend u. Erziehung der Kurfürsten von Brandenburg. — RIEZLER, Gesch. Baierns, V u. VI. — KIRCHEISEN, Die Königin Luise in der Gesch. u. Literatur. — REGELL, Das Riesen = und Isergebirge. — HARPF, Morgen = und Abendland. — WÜNSCHE, Die Pflanzfabel in der Weltliteratur. — Augustini De civitate Dei p. DOMBART. II, 14-22. — G. PARIS, Hist. poét. de Charlemagne, 2e éd., La litt. franç. au M. A. 3e éd. — JORDAN, Die Sage von den vier Haimonskindern. — HOLZMANN et BOHATTA, Deutsches Pseudonymen-Lexicon. — K. A. SCHULTZ, Vom Meisterbuch. — Mitteil. der Altertums-Kommission für Westfalen, IV. — WEESE, Renaissance-probleme. — BODE, Rembrandt u. seine Zeitgenossen. — KOHUT, Der Meister von Bayreuth. — STRAKOSCH-GRASSMANN, Gesch. des österr. Unterrichtswesens.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES

I. — ÉTUDES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE, par les Membres de la Section des sciences religieuses, avec une introduction par Albert Réville, professeur au Collège de France, président de la Section. In-8°.................... 7 fr. 50

II et III. — DU PRÉTENDU POLYTHÉISME DES HÉBREUX. Essai critique sur la religion du peuple d'Israël, suivi de l'examen de l'authenticité des écrits prophétiques, par Maurice Vernes, directeur-adjoint, 2 volumes in-8°. 15 fr. »

IV. — LA MORALE ÉGYPTIENNE QUINZE SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE. Étude sur le papyrus de Boulaq n° 4, par E. Amélineau. In-8....... 10 fr. »

V. — LES ORIGINES DE L'EPISCOPAT. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Eglise chrétienne dans l'Empire romain, par Jean Réville, maître de conférences. In-8°.......................... 12 fr. »

VI. — ESSAI SUR L'ÉVOLUTION HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE DES IDÉES MORALES DANS L'EGYPTE ANCIENNE, par E. Amélineau, maître de conférences. In-8°.. 8 fr. »

VII. — ÉTUDES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE, par les Membres de la Section des sciences religieuses. Deuxième série, publiée à l'occasion du X° anniversaire de la fondation de la Section. In-8°.......................... 7 fr. 50

Albert Réville. Avant-propos. — E. Amélineau. Les coutumes funéraires de l'Egypte ancienne comparées avec celles de la Chine. — L. Marillier. Caractère religieux du *tabou* mélanésien. — Sylvain Lévi. Les donations religieuses des rois de Valabhi. — A. Foucher. Les scènes figurées de la légende du Bouddha. — H. Derenbourg. Le poète anté-islamique Imrou' ou'l-Kaïs et le dieu arabe al-Kaïs. — M. Vernes. Les sources des livres historiques de la Bible. — A. Sabatier. Note sur un vers de Virgile. — Eug. de Faye. De l'influence du Timée de Platon sur la théologie de Justin Martyr. — A. Réville. La christologie de Paul de Samosate. — F. Picavet. Abélard et Alexandre de Hales, créateurs de la méthode scolastique. — A. Esmein. Le serment des inculpés en droit canonique. — J. Réville. L'instruction religieuse dans les premières communautés chrétiennes. — Léon de Rosny. Une grande lutte d'idées dans la Chine antérieure à notre ère. — André Berthelot. L'idée de la Μοῖρα dans les épopées homériques. — J. Deramey. Étude d'eschatologie. Vision de Gorgorios. Texte éthiopien inédit. — A. Quentin. La religion d'Assurbanipal (667-647 av. J.-C.). — G. Raynaud. Quelques mots sur les Panthéons de l'Amérique Centrale et sur leurs rapports avec les Panthéons mexicains.

VIII. — SAINT-AUGUSTIN ET LE NÉOPLATONISME, par L. Grandgeorge, élève diplômé de l'Ecole des Hautes-Etudes. In-8°.......................... 4 fr. »

IX. — GERBERT, UN PAPE PHILOSOPHE, d'après l'histoire et d'après la légende, par F. Picavet, maître de conférences à l'École des Hautes-Études, Section des sciences religieuses. In-8°.. 6 fr. »

X. — L'ECCLÉSIASTIQUE, ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira. Texte original hébreu, édité, traduit et commenté par Israël Lévi. Première partie. In-8°.. 7 fr. »

— Seconde partie. In-8°.. 7 fr. 50

XI. — LA DOCTRINE DU SACRIFICE DANS LES BRAHMANAS, par Sylvain Lévy. In-8°.. 6 fr. »

XII. — CLÉMENT D'ALEXANDRIE, étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au II° siècle, par Eugène de Faye........... 7 fr. 50

XIII. — ÉTUDE SUR L'ICONOGRAPHIE BOUDDHIQUE DE L'INDE, d'après des documents nouveaux, par A. Foucher. In-8°, 30 fig. et 10 planches.. 12 fr. »

— Deuxième partie. In-8, 7 fig.. 4 fr. »

XIV. — LE QUATRIÈME ÉVANGILE, SON ORIGINE ET SA VALEUR HISTORIQUE, par Jean Réville. Seconde édition. In-8°.................. 7 fr. 50

XV. — LA MAGIE ASSYRIENNE, étude suivie de textes magiques transcrits, traduits et commentés, par C. Fossey. In-8°.......................... 16 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Saintour.

XVI, 1. — LES IDÉES MORALES chez les Hétérodoxes latins au début du XIII° siècle, par P. Alphandéry. In-8.................................. 7 fr. 50

— 2. — ARISTOTE ET L'UNIVERSITÉ DE PARIS pendant le XIII° siècle, par G.-H. Luquet. In-8.. 2 fr. »

XVII. — TABOU ET TOTÉMISME à Madagascar, étude descriptive et théorique, par Arnold van Gennep. In-8°...................................... 10 fr. »

XVIII. — HISTOIRE DE LA LÉGITIMATION DES ENFANTS NATURELS EN DROIT CANONIQUE, par R. Génestal. In-8°........................ 5 fr. »

XIX. — LE DROIT DE PROPRIÉTÉ DES LAIQUES SUR LES ÉGLISES ET LE PATRONAGE LAIQUE AU MOYEN AGE, par Paul Thomas. In-8°... 5 fr. »

XX. — LES CULTES PAIENS dans l'empire romain. I. Les Provinces latines, par J. Toutain, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Études. In-8°.. 5 fr. »

LE PUY-EN-VELAY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 35 Quarantième année. 3 septembre 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The modern language review, n° IV, juillet; Some Old French Poems on the Antichrist. I. By L. E. Kastner. — Provençal Words in English. By Skeat. — A Pamphlet by Bishop Berkeley (hitherto undescribed). By E. Dowden. — Thomas Moore et A. de Vigny. By F. Baldensperger. — Dante in Relation to the Sports and Pastimes of his Age. II. By E. Armstromg. — The Knowledge of Shakespeare on the Continent at the Beginning of the Eighteenth Century. By J. G. Robertson. — Shelley and M. G. Lewis. By A. B. Young. — *Miscellaneous Notes :* To set spell on end. By Logeman. — Deep Pathaires. By P. Simpson. — Jonson's Staple of News. By W. W. Greg. — Fielding and Goldsmith in Leyden. By B. E. H. Swaen. — Gotisch Bijandzūb than. By G. Schaaffs. — *Reviews :* Wilson, John Lyly (Feuillerat). — S. A. Brooke, On Ten Plays of Shakespeare (Moore Smith). — J. M. Robertson, Did Shakespeare write Titus Andronicus? (Greg). — W. Franz, Orthographie, Lautgebung und Wortbildung in den Werken Shakespeares (Mawer). — A. R. Waller, The Writings of M. Prior, I. (Gregory Smith). — J. Sampson, The Poetical Works of William Blake; J. Sampson, The Lyrical Poems of William Blake (Smith). — Johannson, Phonetics of the New High German Language (Williams). — Heller, Studies in Modern German Literature (R. M. Meyer). — W. Scherer, History of German Literature; F. Max Müller, The German Classics (J. G. Robertson). Noyes, The Casentino and ith Story (Ragg). — M. Hume, Spanish Influence on English Literature (Oelsner). — A. F. Calvert, The life of Cervantes (Oelsner). — C. H. Grandgent, Phonology and Morphology of Old Provençal (Chaytor). — G. Paris, Histoire poétique de Charlemagne (R. Weeks) — *Minor Notices :* E. Oswald, The Legend of Fair Helen. — M. Koch, Geschichte der deutschen Literatur. — F. D'Ovidio, Il Purgatorio.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiozese Koln, 79e Heft : Hermann Hüffer (nov. nécr). — Schnörs, Der hist. Verein für den Niederrhein. — Schöningh, Der Einfluss der Gerichtsbarkeit auf die Gestaltung der läntlichen Verhältnisse in den niederr. Territ. Jülich u. Köln im XIV u. XV Jaharh. — Loersch, Sechs. Urkunden aus der Bonner Kreisbibliothek. — Brück, Die Mondorfer Rheinfahre. — Miscellen : Füssenich, Was bedeutet im Liber valoris der Ausdruck vicarius: E. von Oidtman, Die ehem. Burg Griepekoven im Kreise Erkelenz; Unkel, Ein Beitrag zur Gesch. der Kirchl. Wirren in der Erzdiözese Köln während des grossen päpstlichen Schismas. — Literatur : Averdunk, Die Duisburger Börtschifffahrt (Schulte). — Berichte und Notizen : Jubelvers. des hist. Vereins für den Niederrhein in Jülich 12 oct. 1904; Berichtigung.

— 80e Heft : A. Hermann, H. Hüffer. — Brück. Die ehem. Burg Müllekoven an der Sieg und zwei andere adlige Güter daselbst. — Schlager, Zur Gesch. des Franziskanerklosters Adenau in der Eifel. — Loersch, Noch drei Urkunden aus der Bonner Kreisbibliothek. — Misceller : Eubel, Tagebuchartige Aufzeichn. des Minoriten Tilmann Thelen über die Besetzung Kölns durch die Franzosen, 1794-1796; Oidtmann, Zur Familiengesch. Johanns von Werth; Macio, Erwiderung; Schaefer, Zur polit. Stellung des niederr. Adels gegenüber Ludwig dem Baiern; Füssenich, Das Siechenhaus zu Honrath; Berichte über die Hauptversammlungen zu Xanten u. Köln 7 juni, 11 oct. 1905; Satzungen des Vereins; Verzeichnis der Mitglieder; Berichtigungen.

Le Puy, Imp. R. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 36 Quarantième année 10 septembre 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, nos 150-151, juin-juillet : Lelong, Loi ou décret? L'art. 45 de la loi du 10 août 1871 et les droits des archivistes-paléographes. — Lambeau, L'iconographie de la Place-Royale. — Marcheix, Les éruptions du Vésuve (fin). — Gillet, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers Salons depuis 1763 jusqu'à nos jours (suite). — Chronique. — Ouvrages nouveaux. — Périodiques.

Revue Musicale, no 15 : Les Concours du Conservatoire. — Publications nouvelles. — Jules Ecorcheville, Suites d'orchestre du XVIIe siècle. — André Pirro, J.-S. Bach. — J.-G. Prod'homme, Les symphonies de Beethoven. — Adolphe Boschot, Hector Berlioz, la jeunesse d'un romantique (1803-1831). — Emile Baumann, Les grandes formes de la musique. — Jules Combarieu, Cours du Collège de musique (suite); le mode hypodorien. — P.-J. Thibault, Le rythme et la mesure dans la musique orientale. — A. Sichel, du ministère des colonies, en service en Madagascar : la musique chez les Malgaches. — Actes officiels et Informations. — Mme A. Lenoël-Zévort, Notre supplément musical. — Chant pour piano et violon, par M. Wallerstein, ancien Directeur de Covent-Garden. — Textes musicaux pour l'étude du mode hypodorien. — Chanson de Jeanne d'Albret, notée par Fr. Rivarès. — Le Testament du Sr de Belleville, à 4 (XVIIe siècle), composition transcrite par Jules Ecorcheville.

Deutsche Literaturzeitung, no 34 : Xenopol, Der Wertbegriff in der Geschichte. II. — Ernst Constantin Ranke, Professor der Theologie zu Marburg. Ein Lebensbild gezeichnet von seiner Tochter Etta Hitzig.— Schriftstellerbibliothek. Nr. 1-3. — Staerk, Die Entstehung des Alten Testamentes. — Kösters, Studien zu Mabillons römischen Ordines. — Köhler, Katholizismus und Reformation — Torres, Il libero arbitrio della vera libertà dell' uomo. — Prümers, Spinozas Religionsbegriff. — Hinterberger, Zur Frage des Unterrichts der Hygiene an Mittelschulen. — Urkunden aus der Zeit der dritten babylonischen Dynastie. In Urschrift, Umschrift und Übersetzung hgb. von Peiser. Dazu Rechtsausführungen von Jos. Kohler. — Coellen, Neuromantik. — C. Plini Secundi Naturalis historiae libri XXXVII. Edidit Mayhoff. — Ed. Schwartz, Charakterköpfe aus der antiken Literatur. 2. Aufl. — F. Jos. Schneider, Jean Pauls Jugend und erstes Auftreten in der Literatur. — R. Lehmann, Übersicht über die Entwicklung der deutschen Sprache und Literatur. 5. Aufl. — Cl. Schuldt, Die Bildung der schwachen Verba im Altenglischen. — Chamfort, Aphorismen und Anekdoten. Mit einem Essay von Esswein. — Bourrilly, Guillaume du Bellay, seigneur du Langey. — Barstad, Norges Landforsvar 1604-1643. — Holtze, Geschichte der Stadt Berlin. — Callewaert, Questions de droit concernant le procès du martyr Apollonius. — Gobineau, Deux études sur la Grèce moderne. — Sarasin, Über religiöse Vorstellungen bei niedrigsten Menschenformen. — Vanutelli, In Anatolia. — Glotz, Etudes sociales et juridiques sur l'antiquité grecque. — Michelangelo, Mit einer biographischen Einleitung von Knapp. — Sternfeld, Richard Wagner und die Bayreuther Bühnenfestspiele.

— No 35 : Xenopol, Der Wertbegriff in der Geschichte. III. — F. Müller, Karl Schellbach. — Schur, Johanne Heinrich Lambert

als Geometer. — KIRN, Grundriss der theologischen Ethik. — P. SABATIER, A propos de la Séparation des Eglises et de l'Etat. 3e éd. — RÖMHELD, Der Wandel in der Wahrheit. 5. Aufl. — ECKERT, Bauernpredigten. I. — ROCHOLL, Friede auf Erden! — SCHNEDERMANN, Religionswissedschaft und Glaubenslehre. — KUBERKA, Kants Lehre von der Sinnlichkeit. — WASMANN, Die moderne Biologie und die Entwicklungstheorie. 2. Aufl. — MARTENS, Die Platolektüre im Gymnasium. — Ehrengabe der Latina — ALLEN, Studies in popular poetry. — WÜNSCHE, Salomos Thron und Hippodrom. — BOLLE, Die Bühne des Aeschylus. — JOACHIM, Römische Literaturgeschichte. 3. Aufl. — WENGER, Historische Romane deutscher Romantiker. — HALLEN, Jeremias Gotthelf. — KRÜGER-WESTEND, Goethe und seine Eltern. — MARTINO, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle. — SWAEN, A short history of English Literature. 2e édition — HILL, Historical Greek Coins. — KOCH, Römische Geschichte. 4. Aufl. — Die Chronik des Laurencius Bosshart von Winterthur 1185-1532. Herausgegeben von K. Hauser. — BLUM, Volkstümliche geschichtliche Vorträge. — Deutschland in seiner tiefen Erniedrigung. 2. Neuabdruck zum hundertsten Todestage Palms. Eingeleitet von Graf Du Moulin Eckart. — BARZINI, Das Schlachtfeld von Mukden. Deutsch von Krebs. — NASMYTH und CARPENTER, Der Mond als Planet, Welt und Trabant. 4. Aufl. 2. Umarbeitung des englischen Originaltextes von H. J. Klein. — NEUMANNS Orts- und Verkehrs-Lexikon des Deutschen Reiches. 4. Aufl. hgb. von Broesike und Keil. — WALTZ, Vom Reinertrag in der Landwirtschaft. — FRIEDRICH, Das politische Wahlrecht der Geistlichen. — POULSON, Die Dipylongräber und die Dipylonvasen. — Friedrich Preller der Jüngere. Tagebuchblätter des Künstlers. Hgb. von Jordan.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

PUBLICATIONS DE M. SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'INSTITUT
CONSERVATEUR DES MUSÉES NATIONAUX

RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

3 tomes en 4 volumes in-12 carré................ 20 fr. »

— Tome I. — Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index. In-12 carré, illustré de 617 planches, contenant 3,500 figures................................ 5 fr. »

— Tome II (en 2 volumes). — Sept mille statues antiques, réunies pour la première fois, avec des notices et des index. Publié en 2 vol, in-12 carré. Chaque............ 5 fr. »

— Tome III. — — (4ᵉ volume) contenant environ 3.000 statues et statuettes inédites. Avec un index général de l'ouvrage.................................. 5 fr. »

RÉPERTOIRE DES VASES PEINTS GRECS ET ÉTRUSQUES

— Tome I. — Peintures de vases gravées dans l'Atlas et le compte rendu de Saint-Pétersbourg, les *Monumenti*, *Annali* et *Memorie* de l'Institut de Rome, l'*Archaeologische Zeitung*, le *Bollettino Napoletano*, le *Bulletino Italiano*, l'*Ephemeris* (1883-1894), le *Museo Italiano*.

— Tome II. — Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen (*Coghill*), Gerhard (*Auserl. Vasenbilder*), Laborde, Luynes, Roulez, Schulz (*Amazonenvase*), Tischbein, avec notices explicatives et bibliographiques. 2 volumes in-12 carré. Chaque volume.............................. 5 fr. »

RÉPERTOIRE DE PEINTURES

DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE (1280-1580)

Tome premier, contenant 1,046 gravures, avec texte et index topographique et muséographique, in-12 carré.... 10 fr. »

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 37 Quarantième année 17 septembre 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, n° 139, juillet : P. Meyer, L'Evangile de l'Enfance en provençal, ms. de Cambis-Velléron et de Raynouard. — Jeanroy, Sur quelques sources des Mystères de la Passion. — Bédier, Sur deux chansons de croisade. — Delboulle, Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française (suite). — P. Meyer et Guigue, Fragments du Grand livre d'un drapier de Lyon, 1320-1323. — Lavergne, Fragment d'un nouveau ms. de la Chanson de Roland (version rimée). — *Mélanges :* A. Thomas, L'identité du médecin Aldebrandin de Sienne ; anc. fr. baucent (blaireau) ; anc. fr. bousacle (pastèque) ; anc. fr. troïne (trompette) ; Nedelcou, Sur la date de la naissance de Pierre. Alphonse. — *Comptes rendus :* Kalff, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde, I ; Marie Loke, Les versions néerlandaises de Renaud de Montauban ; Jordan, Die Sage von den vier Haimonskindern ; Le petit et le grand testament de Villon, reprod. du ms. de Stockholm, p. Schwob ; Sainéan, La création métaphorique en français et en roman, le chat.

Revue historique, septembre-octobre : Ch. V. Langlois, Doléances recueillies par les enquêteurs de saint Louis et des derniers Capétiens directs. — Thénard et Guyot, Le conventionnel Goujon (suite). — G. Weill, Les lettres d'Achille Murat. — *Bulletin historique :* France, nécr. Albert Sorel (G. Monod) ; Publications relatives à la révolution et à l'Empire (G. Reuss) ; Belgique, 1902-1905, III (Hubert). — *Comptes rendus :* Brewer, Klagen nach attischem Recht ; Vigener, Bezeichn. zum Volk und Land der Deutschen ; Pétel, La commanderie de Payns ; Salvemini, Studi storici ; Marengo, Genova e Tunisi ; Podesta, Il colle di S. Andrea in Genova ; Doren, Die Florentiner Wollenindustrie ; Deutsche Handwerker im M. A. Italien ; Augeard, La traite des noirs avant 1790 ; Cugnac, Marengo ; Menge, Aspern ; Rachfahl, Deutschland, Friedrich Wilhelm IV u. die Berliner Märzrevolution ; Friedjung, Benedeks nachgel. Papiere ; Bonnal, Sadova ; Sievers-Hahn, Afrika.

Revue Musicale, n° 16 : Mme Pauline Viardot. — L'Opéra Comique et M. Massenet. — L. Augé de Lassus, La Vestale de Spontini. — H. Quittard, Spontini compositeur. — Jules Combarieu, Le mode phrygien, au point de vue mélodique et harmonique (suite des cours du Collège de France). — P.-J. Thibaut, Notes sur la musique orientale. — H. Hantich, Le compositeur tchèque Fœrster et sa symphonie sur *Cyrano de Bergerac*. — Recettes de l'Opéra du 20 juillet au 26 août. — Actes officiels et informations. — Les chanteuses du Laos à Marseille. Toccata, de Diruta ; Esquisses pour piano, de Fœrster ; Canon, pour voix égales, de J. Haydn : textes pour l'étude du mode phrygien.

Literarisches Zentralblatt, n° 35 : Peters, Der Papyrus Nash. — Pfleiderer, Die Entstehung des Christentums. — Tertullien, De poenit. De pudic. p. Labriolle. — Chudzinski, Staatseinricht. des röm. Kaiserreichs. — Ibn Isfandiyar, History of Tabaristan, p. Brown. — Pastor, Gesch. der Päpste seit dem Ausgang des M. A. IV, 1. Leo X. — Canisii epist. et acta, p. Braunsberger, IV. — Briefe der Königin Sophie Charlotte von Preussen, p. Doebner. — Stern, Gesch. Europas, 1830-1848, I. — Tiedemann, Aus sieben Jahrzehnten. I. — Hearn, Lotos. — Delbrück, Einl. in das Stud. der indog. Sprachen. — Gross, Die Stichomythie in der griech. Trag. —

WILDHAGEN, Der Psalter des Eadwine von Canterbury. — BOURDEAU, Poètes et humoristes de l'Allemagne. — SCHMARSOW, Grundbegriffe der Kunstwiss. — K. E. SCHMIDT, Franz. Skulptur u. Architektur des 19 Jahr.; NORDENSVAN, Schwedische Kunst des 19 Jahrh. — A. von HOFMANN, Grundlagen bewusster Empfindung. — VOLBACH, Beethoven. — HAYWARD, Drei hist. Erzieher, Pestalozzi, Fröbel, Herbart; A. von PORTUGALL, Fröbel.

Nº 36 : PEABODY, Jesus Christus u. der christliche Charakter. — ORDING, Den religiose erkjendelse. — BOJAN, Les Bulgares et le patriarche œcuménique ou comment le patriarche traite les Bulgares. — CARO, Beitr. zur älteren deutschen Wirschaftsgeschichte. — MINOCCHI, La leggenda antica, nuova fonte biografica di S. Francesco d'Assisi; SCHNÜRER, Franz von Assisi. — WITTICHEN, Preussen und die Revolutionen in Belgien u. Lültich. — MAX LENZ, Napoleon. — BARK, Repertorium der Aufsätze und Mitteil. schweiz. Inhalts 1891-1900. — Plato, Euthydemus, p. GIFFORD. — Vegetius, p LOMMATZSCH. — WOHLRAB, Shakspeares Julius Cäsar. — PIQUET, Gottfried de Strasbourg. — BAYER, Literarisches Skizzenbuch. — AFANASSJEW, Russische Volksmärchen. — CALAND et HENRY, L'Agnistoma. — KRÜCKE, Der Nimbus u. verwandte Attribute in der frühchristl. Kunst. — KULLAK, Die Aesthetik des Klavierspiels. — ABERT, Die Musikanschauung des M. A. — THOREAU, Walden oder Leben in den Wäldern, trad. Robbe. — J. B. SEMMIG, Die Stadt der Erinnerung (Orléans).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 38 Quarantième année 24 septembre 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Deutsche Literaturzeitung, n° 36 : XENOPOL, Der Wertbegriff in der Geschichte. (Schl). — GEROLD, Redslob. — DIELS, Internationale Aufgaben der Universität. — Florilegium patristicum digessit, vertit, adnotavit Rauschen. — NEY, Die Reformation in Trier 1558 und ihre Unterdrückung. — KELLNER, Heortologie. 2. Aufl. — DÖWARLD, Aus der Praxis des griechischen Unterrichts in Obersekunda. — KROMPHARDT, Die Welt als Widerspruch. — KARASEK, Slavische Literaturgeschichte. I. u. 2. — RIEGLER, Ueber den metaphorischen Gebrauch von Vogelnamen in den modernen Kultursprachen. — KNAUER, De Luciano Menippeo. — KRAEMER, Ort und Zeit der Abfassung der Astronomica des Manilius. — HEMME, Das lateinische Sprachmaterial im Wortschatz der deutschen, französischen und englischen Sprache. — Annette von Droste-Hülshoff, Gesammelte Werke. 2. Bd. p. Kreiten. 2. Aufl., besorgt von Gietmann. — KOEPPEL, Studien über Shakespeares Wirkung auf zeitgenössische Dramatiker. — Pr. MÉRIMÉE, Ausgewählte Novellen. Deutsch von Schultz-Gora. — PASTOR, Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters. IV. I. — DAHN und FREYTAG, Zur Kunde deutscher Vorzeit. — NIESSEN, Panagia-Kapuli bei Ephesus. — KRAUS, Versuch einer Geschichte der Handels- uud Wirtschaftsgeographie. — OETTABOM, Der Suezkanal. — BILLER, Der Rückgang der Hand-Leinwandindustrie des Münsterlandes. — KRUKENBERG, Ueber das Eindringen der Frauen in männliche Berufe. — MANSKOPF, Böcklins Kunst und die Religion. — THODE, Ein letztes Wort vor der Entscheidung über das Heidelberger Schloss.

Literarisches Zentralblatt, n° 37 : Tertulliani opera, rec. KREYMAN, III. — KNUTTEL, Balthasar Becker. — KRAUSS, Ribots Psychologie, I. — HOMMEL, Grundriss der Geographie u. Gesch. des alten Orients, 2e ed. — SCHWALM, Die Appellation König Ludwigs des Baiern 1324. — J. MÜLLER, Osterode in Ostpreussen, — SCHÖNACH, Zur Jugendgesch. Karls IV; HALLWICH, Friedland vor 500 Jabren ; STENER, Flugschriften über Wallenstein ; GANTZER, Torstensons Feldzug 1645. — JANSEN, Kaiser Maximilian I. — RAUCHBERG, Der nationale Besitzstand in Böhmen. — W. GEIGER, Dipavamsa und Mahavamsa. — Xenophon, Resp. Laced. p. PIERLEONI. — HERZOG, Neufranz. Dialekttexte. — DEUSTCHBEIN, Studien zur Sagengesch. Englands. — SOKOWSKY, Der Minnesang im Zeitalter der deutschen Klassiker und Romantiker. — FRANKEL, Zacharias Werners Weihe der Kraft.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs

N° 39 Quarantième année. 1er octobre 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des Études Anciennes, nº 3 : H. Michon, Bas-reliefs votifs d'Asie-Mineure. — G. Bloch, Observations sur le Procès des Scipions : III. L'accusation contre Lucius ; IV. La juridiction. L'amende et l'infamie. — R. Pichon, L'origine du recueil des « Panegyrici latini ». — C. Jullian, Notes gallo-romaines : XXXI. Survivances géographiques. G. Chauvet, Deux statuettes gallo-romaines inédites. — C. Jullian, La chute du ciel sur les Gaulois. — Ch. Dangibeaud, Monuments gallo-romains inédits. — C. Jullian, Stèles du pays cantabrique. — J.-A. Brutails, Autel représentant un arbre. — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — *Chronique et bibliohraphie.*

Revue des Études grecques, nº 83 : A. d'Alès, Les livres II et III des Philosophumena. — H. Pernot, La métathèse dans les dialectes de Chio. — T. R., Inscription de Rhodes. — E. Bourguet, Bulletin épigraphique. — A. Andréadès. Correspondance grecque. — *Bibliographie.*

Revue de l'histoire des religions, juillet-août : S. Reinach, Une prédiction accomplie. — J. Capart, Bulletin des religions de l'Egypte, 1905, fin. — L. J. Delaporte, Noms théophores en Assyrie à l'époque des Sargonides. — H. Noerro, L'expérience religieuse d'après William James. — *Revue des livres.* — *Chronique.*

Revue de l'Instruction publique en Belgique, nº 4 : Th. Gollier, L'évolution politique du Japon. — J. De Decker, A propos d'un livre récent. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. K. Woermann, F. Wodsak, J. Fourgous, A. Doren, H. Sage, L. Gockler, V. Delbos, E. Picard. — *Chronique.*

Société pour le progrès des études philologiques et historiques (s'est réunie le 13 mai 1906 à Bruxelles) *Bulletin de la Société*, 46 pp. in-12 : Principales communications : Monseur, Phonétique des composés du type καλλίθριξ et ἀρχέπολις ; De Decker, Discussion du *Catilina* de M. Boissier ; A. Hansay, L'observation du principe de causalité chez les historiens belges ; G. Des Marez, L'apprentissage à Yves à la fin du XIIIe s. ; P. Hoffmann, Les idées pédagogiques de Marnix de Sainte-Aldegonde ; De Decker, L'île d'Ithaque.

Deutsche Literaturzeitung, nº 37 : Friedrich Paulsen. Siebzehn Jahre im Kampf um die Schulreform. — Thumm-Kintzel, Der psychologische und pathologische Wert der Handschrift. — Junk, Internationales Adressbuch der Antiquar-Buchhändler. — Staerk, Religion und Politik im alten Israel. — Grützmacher, Studien zur systematischen Theologie. I. und 2. — Negelein, Germanische Mythologie. — Gastrow, Tolstoj und sein Evangelium. — Richert, Kant. — Hilty, Neue Briefe. — Gilow, Das Berliner Handelsschulwesen des 18. Jahrhunderts. — Rapp, Pädagogisches. — Blochet, Catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque Nationale, I. — Ungnad, Babylonisch-assyrische Grammatik. — Comptes rendus du Congrès international d'archéologie. 1re Session, Athènes. — Schiche, Zu Ciceros Briefen. — Gebhardt, Ein ästhetischer Kommentar zu den lyrischen Dichtungen des Horaz. 2. Aufl. bes. von A. Scheffler. — Meier, Kunstlieder im Volksmunde. — Lienhard, Wege nach Weimar. — Dante Alighieri, La divina commedia. Ediz. minuscola del Fornaciari. — Jahrbuch der Deutschen Shakespeare-Gesellschaft. Hgb. von Brandl u. Keller. 42. — H. Schneider, Das kausale Denken in deutschen Quellen zur Geschichte und Literatur des zehnten, elften und zwölften Jahrhunderts. — State trials of the reign of Edward the

First, 1289-93, edited by Tout and Johnstone. —Die Schlacht bei Jena. Katalog der Hundertjahr-Austellung im Städtischen Museum zu Jena. — BEYER, Förster und März, Die Oberlausitz. — HÜBNERS, Geographisch-statistiche Tabellen aller Länder besorgt von Fr. von Juraschek. — HÖLDER, Natürliche und juristische Personen. — KARO, Sozialismus und Landwirtschaft. — BOHNEMANN, Grundriss der Kunstgeschichte. 2. Aufl.

Literarisches Zentralblatt, n° 38 : PROMUS, Die Entstehung des Christentums. — HEUSSE, Mosheim. — DENK und WEISS, Unser Bayerland. — Die Zürcher Stadtbücher des 14 und 15 Jahrhunderts, p. NABHOLZ. — JOSTES, Roland in Schimpf und Ernst. — HOTTENROTH, Die nassauischen Volkstrachten. — BOTHE, Beiträge zur Wirtschaftsund Socialgesch. der Reichsstadt Frankfurt. — KATSCHER, Weibliche Geheimbündel. — S. LÉVI, Le Népal, I. — TALLQVIST, Neubabylonisches Namenbuch. — PHILLIMORE, Index verborum Propertianus. — URTEL, Der Hugo Scheppel der Gräfin Elisabeth von Nassau-Saarbrück. — Longfellow's Evangelina, p. SIEPER. — Gedichte von O. H. von Loeben, p. PISSIN. — WARNCKE, Fritz Reuter. — Jahresber. für neuere deutsche Literaturgesch. XIII. — LUCKENBACH, Die Akropolis von Athen. Codex Escurialensis, p. EGGER. — SINGER, Rembrandt. — W. A. THOMAS, Brahms. — GILOW, Das Berliner Handelsschulwesen des 18 Jahrh. — HORNEFFER, Das klassische Ideal.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 3 : I. STUFLER, Die Erlösungstat Christi in ihrer Beziehung zu Gott. — C. A. KNELLER, Die Berufung der Konzilien. — E. DORSCH, Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten christl. Kirche, IV. — M. BIEHL, Zur Disputation des Joh. Duns Skotus über die Unbefleckte Empfängnis. — H. SIEBERT, Die Heiligenpedigt des ausgehenden Mittelalters. — Fr. KRUS, Sittengesetz und « Tatsachen ». — *Rezensionen*. — *Analekten*. — *Kleinere Mitteilungen*.

Museum, n°s 11-12 : PRELLWITZ, Etymologisches Wörterbuch der Griechischen Sprache, zweite Aufl. (Speyer). — FRAENKEL, Griechische Denominativa (Hesseling). — CHAMPAULT, Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée (van Leeuwen). — Aristophanis Pax, ed. van LEEUWEN (Kuiper). — BACHA, Le génie de Tacite (Hartman). — HARTMAN, Analecta Tacitea (van Wageningen). — CALAND, Uber das rituelle Sūtra des Baudhāyana (Speyer). — Baudhāyana Srautra Sūtram, ed. by W. CALAND (Speyer). — CALAND, De literatuur van den Sāmaveda en het Jaiminighryasūtra (Speyer). — CALAND et HENRY. L'Agniṣṭoma, I (Speyer). — BARTHOLOMAE, Die Gathas des Awesta (Caland). — ROORDA, Javaansche Grammatica, 5e dr. (H. H. Juynboll). — KALFF. Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde, I (de Vooys). — FREITAG, Die sogenannte Chronik von Weihenstephan (Boer). — SUCHIER, Les voyelles toniques du vieux français (Salverda de Grave). — COUNSON, Dante en France (Salverda de Grave). — SCHULTEN, Numantia (Kan). — VIGNAUD, Etudes critiques sur la vie de Colomb (vander Linden). — STÄHLIN, Die Walsinghams bis zur Mitte des 16. Jahrh. (Brugmans). — FREDERICQ, Thorbecke vóór 1830 (Colenbrander). — ENGERT, Ehe- und Familienrecht der Hebräer (Wildeboer). — SELLIN, Spuren griechischer Philosophie im Alten Testament (J. J. P. Valeton Jr.). — Theodosiani libri XVI, edd. MOMMSEN et MEYER (Conrat). — SCHRÖRS, Die Bonner Universitätsaula und ihre Wandgemälde (de Vries). — VANDER GULDEN und ROMP, Vom Bild zum Aufsatz (Verwer). — BERENS, Die Macht des Guten (Verwer). — WILDE, Leerboek der Algemeene Geschiedenis III (M. C. Valeton).

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES

I. — ÉTUDES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE, par les Membres de la Section des sciences religieuses, avec une introduction par Albert Réville, professeur au Collège de France, président de la Section. In-8° .... 7 fr. 50

II et III. — DU PRÉTENDU POLYTHÉISME DES HÉBREUX. Essai critique sur la religion du peuple d'Israël, suivi de l'examen de l'authenticité des écrits prophétiques, par Maurice Vernes, directeur-adjoint, 2 volumes in-8°. 15 fr. »

IV. — LA MORALE ÉGYPTIENNE QUINZE SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE. Étude sur le papyrus de Boulaq n° 4, par E. Amélineau. In-8 .... 10 fr. »

V. — LES ORIGINES DE L'ÉPISCOPAT. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'Empire romain, par Jean Réville, maître de conférences. In-8° .... 12 fr. »

VI. — ESSAI SUR L'ÉVOLUTION HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE DES IDÉES MORALES DANS L'ÉGYPTE ANCIENNE, par E. Amélineau, maître de conférences. In-8° .... 8 fr. »

VII. — ÉTUDES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE, par les Membres de la Section des sciences religieuses. Deuxième série, publiée à l'occasion du X° anniversaire de la fondation de la Section. In-8° .... 7 fr. 50

Albert Réville. Avant-propos. — E. Amélineau. Les coutumes funéraires de l'Égypte ancienne comparées avec celles de la Chine. — L. Marillier. Caractère religieux du *tabou* mélanésien. — Sylvain Lévi. Les donations religieuses des rois de Valabhi. — A. Foucher. Les scènes figurées de la légende du Bouddha. — H. Derenbourg. Le poète anté-islamique Imrou' ou'l-Kais et le dieu arabe al-Kaïs. — M. Vernes. Les sources des livres historiques de la Bible. — A. Sabatier. Note sur un vers de Virgile. — Eug. de Faye. De l'influence du Timée de Platon sur la théologie de Justin Martyr. — A. Réville. La christologie de Paul de Samosate. — F. Picavet. Abélard et Alexandre de Hales, créateurs de la méthode scolastique. — A. Esmein. Le serment des inculpés en droit canonique. — J. Réville. L'instruction religieuse dans les premières communautés chrétiennes. — Léon de Rosny. Une grande lutte d'idées dans la Chine antérieure à notre ère. — André Berthelot. L'idée de la Μοῖρα dans les épopées homériques. — J. Deramey. Étude d'eschatologie. Vision de Gorgorios. Texte éthiopien inédit. — A. Quentin. La religion d'Assurbanipal (667-647 av. J.-C.). — G. Raynaud. Quelques mots sur les Panthéons de l'Amérique Centrale et sur leurs rapports avec les Panthéons mexicains.

VIII. — SAINT-AUGUSTIN ET LE NÉOPLATONISME, par L. Grandgeorge, élève diplômé de l'École des Hautes-Études. In-8° .... 4 fr. »

IX. — GERBERT, UN PAPE PHILOSOPHE, d'après l'histoire et d'après la légende, par F. Picavet, maître de conférences à l'École des Hautes-Études, Section des sciences religieuses. In-8° .... 6 fr. »

X. — L'ECCLÉSIASTIQUE, ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira. Texte original hébreu, édité, traduit et commenté par Israël Lévi. Première partie. In-8° .... 7 fr. »

— Seconde partie. In-8° .... 7 fr. 50

XI. — LA DOCTRINE DU SACRIFICE DANS LES BRAHMANAS, par Sylvain Lévy. In-8° .... 6 fr. »

XII. — CLÉMENT D'ALEXANDRIE, étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au II° siècle, par Eugène de Faye. In-8. Seconde édition .... 7 fr. 50

XIII. — ÉTUDE SUR L'ICONOGRAPHIE BOUDDHIQUE DE L'INDE, d'après des documents nouveaux, par A. Foucher. In-8°, 30 fig. et 10 planches .. 12 fr. »

— Deuxième partie. In-8, 7 fig. .... 4 fr. »

XIV. — LE QUATRIÈME ÉVANGILE, SON ORIGINE ET SA VALEUR HISTORIQUE, par Jean Réville. Seconde édition. In-8° .... 7 fr. 50

XV. — LA MAGIE ASSYRIENNE, étude suivie de textes magiques transcrits, traduits et commentés, par C. Fossey. In-8° .... 16 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Saintour.

XVI, 1. — LES IDÉES MORALES chez les Hétérodoxes latins au début du XIII° siècle, par P. Alphandéry. In-8 .... 7 fr. 50

— 2. — ARISTOTE ET L'UNIVERSITÉ DE PARIS pendant le XIII° siècle, par G.-H. Luquet. In-8 .... 2 fr. »

XVII. — TABOU ET TOTÉMISME à Madagascar, étude descriptive et théorique, par Arnold van Gennep. In-8° .... 10 fr. »

XVIII. — HISTOIRE DE LA LÉGITIMATION DES ENFANTS NATURELS EN DROIT CANONIQUE, par R. Génestal. In-8° .... 5 fr. »

XIX. — LE DROIT DE PROPRIÉTÉ DES LAIQUES SUR LES ÉGLISES ET LE PATRONAGE LAIQUE AU MOYEN AGE, par Paul Thomas. In-8° ... 5 fr. »

LE PUY-EN-VELAY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 40 Quarantième année 8 octobre 1906.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, septembre 1906. — W. Beaumont, Au pays de l'obstruction : la chute de M. de Koerber et la défaite du comte Tisza (nov. 1903-fév. 1905). — L. Dupriez, L'évolution des partis politiques en Belgique et les élections de mai 1906. — M. Lair, Frédéric Le Play. — M. Caudel, L'enregistrement des électeurs en Angleterre. — Ch. Dupuis, Chronique internationale (1905). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Revue des études historiques, juillet-août : M. Chassaigne, Essai sur l'ancienne police de Paris : l'approvisionnement (fin). — J. Paquier, Lettres familières de Jérôme Aléandre 1510-1540 (suite). — A. Schuermans, Itinéraire général de Napoléon Ier (suite). — *Comptes rendus critiques :* Meistermann, La ville de David. — Suau, Saint-François Borgia ; H. Cochin, Le bienheureux Frà Giovanni Angelico de Fiesola ; Abbé Marin, Saint Théodore. — Coquelle, Monographie de l'église de Maule. — Mirot, Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI. — Horn, François Rakoczi II, prince de Transylvanie. — Driault, Napoléon en Italie. — Pavie, Mgr Freppel. — Freycinet, La question d'Egypte. — Kamel-Pacha, Egyptiens et Anglais.

Revue de philologie française et de littérature, 3e trimestre : Gilliéron et Mongin, Études de géographie linguistique, VI, pièce et nièce. — Désormaux, L'augmentation de l'article dans les parlers savoyards. — Paul Barbier fils, Sur un groupe de mots de la famille de « caput » (à suivre). — J. Merlant, Notes sur un premier ouvrage attribué à l'auteur d'Oberman. — *Comptes rendus :* Counson, Dante en France; Aubert, Le latin, langue internationale; Berthoud et Matruchot, Etude hist. et étym. des noms de lieux habités de la Côte-d'Or; Huguet, La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo ; L. Lefebvre, Les origines du théâtre à Lille aux xve et xvie siècles.

Deutsche Literaturzeitung, n° 38 : Holtzmann : Der gegenwärtige Stand der Leben-Jesu-Forschung, I. — Vogl, Die Physik Roger Bacos. — A. B. Meyer, Amerikanische Bibliotheken und ihre Bestrebungen. — Whittaker, Apollonius of Tyana and other Essays. — Bertheau, Die alttestamentliche Auferziehungshoffnung. — Medicus, Fichte. — Van Biervliet, Causeries psychologiques, 2e série. — Petrus Mosellanus, Paedologia. Hgb. von Michel. — Zillig, Plan zur Reform der Lehrerbildung. — Wesselovsky, Westliche Einflüsse auf die neue russische Literatur. 3. Aufl. — Ettinghausen, Harsa Vardhana empereur et poète de l'Inde septentrionale. — E. Fraenkel, Griechische Denominativa in ihrer geschichtlichen Entwicklung und Verbreitung. — M. Schuster, De Apollinaris Sidonii imitationibus studiisque Horatianis. — Erkes, Kurzer deutsch-neuisländischer Sprachführer. — H. v. Gilm, Gedichte. Zusammengestellt von A. v. d. Passer. — J. de Zangroniz, Montaigne, Amyot et Saliat.— Neuschler, Militär-Wörterbuch Deutsch-Englisch und Englisch-Deutsch. — Steinhausen, Germanische Kultur in der Urzeit. — L. Bloch, Römische Altertumskunde. 3. Aufl. — Kisky, Die Domkapitel der geistlichen Kurfürsten im 14. und 15. Jahrh. — Noti, Das Fürstentum Sardhana. — Vignaud, Etudes critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes. — Faïtlovitch, Notes d'un voyage chez les Falachas. — Raffel, Englische Freihändler vor Adam Smith. —

Retzbach, Leitfaden für soziale Praxis. — Richter and Taylor, The golden age of classic christian art.

Literarisches Zentralblatt, nº 39 : Girgensohn, 12 Reden über die christliche Religion. — Reichel, Spangenberg, Bischof der Brüderkirche. — Mahaffy, The silver age of the greek world. — Krummer, Wahl und Einsetzung des deutschen Königs. — Vogt, Erzbischof Mathias von Mainz. — Wolff, Venezianer Politik Maximilians. — Spahn, Leo XIII. — Hirsch, Bibliographie der franz. Truppengeschichten. — Pichler, Wanderbilder. — Descriptio imperii moslemici auct. Shams ad-din, p. De Goeje. — Thebais et Achilleis, p. Garrod. — Gilliéron et Mongin, Scier dans la Gaule romane du s. et de l'E. — Eichler, J.-H. Frere. — Ploch, Grabbes Stellung in der deutschen Literatur. — Michaelis, Die archäol. Entdeck. des 19 Jahrh. — Nordau, Von Kunst u. Künstlern. — Rembrandt-Almanach, 1906-1907.

OUVRAGES RELATIFS AU CAMBODGE

Et. Aymonier
Résident supérieur honoraire, membre du Conseil supérieur des Colonies.

LE CAMBODGE. 3 vol. gr. in-8, illustrés de nombreuses gravures, planches et cartes........ 65 »
I. Le royaume actuel........ 20 »
II. Les provinces siamoises........ 20 »
III. Le groupe d'Angkor et l'histoire........ 25 »
GÉOGRAPHIE DU CAMBODGE. In-8, carte........ 5 »
NOTICE SUR LE CAMBODGE, In-8........ 3 »
LE CAMBODGE ET SES MONUMENTS. In-8........ 2 50
DICTIONNAIRE KHMÈR-FRANÇAIS. In-4........ 40 »

A. Bergaigne, de l'Institut.

CHRONOLOGIE DE L'ANCIEN ROYAUME KHMÈR, d'après les inscriptions. In-8........ 1 50
L'ANCIEN ROYAUME DE CAMPA dans l'Indo-Chine. In-8..... 4 »

C. Bouillevaux

VISITE AUX RUINES CAMBODGIENNES (1850). In-4..... 1 50

A. Cabaton

NOUVELLES RECHERCHES SUR LES CHAMS. In-8, fig. et planches........ 10 »

Lucien Fournereau

LES RUINES D'ANGKOR. In-4, carte et 101 planches........ 50 »
LES RUINES KHMÈRES. Cambodge et Siam. In-4, 110 planches........ 50 »
LE SIAM ANCIEN. Archéologie, épigraphie, etc. In-4, 84 planches........ 50 »

Le commandant **E. Lunet de Lajonquière**

INVENTAIRE DESCRIPTIF DES MONUMENTS DU CAMBODGE. In-8, illustré........ 15 »
ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDO-CHINE. Monuments du Champa et du Cambodge. In-folio, cartes........ 12 »

Adhémard Leclère, Résident de France.

LES CODES CAMBODGIENS. 2 vol. in-8........ 30 »
LE BUDDHISME AU CAMBODGE. In-8, fig. et planches..... 12 »
LES LIVRES SACRÉS DU CAMBODGE. Première partie. In-8........ 7 50
CONTES CAMBODGIENS ET LAOTIENS. In-18........ 5 »
CAMBODGE. Le Roi, la famille royale et les femmes du palais. In-8........ 2 »

J. Moura, ancien représentant de la France au Cambodge.

LE ROYAUME DU CAMBODGE. 2 vol. gr. in-8, fig., planches et cartes........ 30 »

Aug. Pavie

MISSION PAVIE EN INDO-CHINE (1879-1895), 8 volumes, in-4, richement illustrés........ 105 »
CONTES POPULAIRES DU CAMBODGE, du Laos et du Siam. In-18........ 5 »

Le Puy, Imp. R. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 41 Quarantième année. 15 octobre 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Recueil d'archéologie orientale, par Ch. Clermont-Ganneau, tome VII, livraisons 16e à 25e. — § 31. Les stratèges nabatéens de Madeba. — § 32. La chiliarchie d'Héphaestion et les Nabatéens. — § 33. Ancien rituel grec pour l'abjuration des Musulmans. — §§ 34-35. L'Edit byzantin de Bersabée. — § 36. La marche de Saladin du Caire à Damas avec démonstration sur Kerak. — § 37. Deux alabastra israélites archaïques découverts à Suse. — § 38. Un épitrope nabatéen à Milet. — § 38 *bis*. Localités antiques de la Palæstina IIIe. — § 39. Le scarabée sigillaire chez les Arabes. — § 40. Epigraphie palmyrénienne. — § 41. *Fiches et notules :* Saint Tarabô et la rage. — La piscine Probatique et la Béthesda. — Chebîn « parrain ». — Saint Georges. — Le roi Dacianus. — Jezabel. — Le mont 'Aûf et le prophète Elie. — Les poissons et la violation du sabbat. — Itinéraire de Gaza au Caire. — Modestus et l'histoire de l'orgue. — Augustus, fils de Julius. — Le 12e mois copte. — Béthanie, — La semoule. — Cierges de Noël. — 'Ali, le *mazkir* de Mahomet. — Le stratège nabatéen Elthemos. — L'aétos sémitique. — Dauphins et poissons volants. — Noms puniques nouveaux ou inexpliqués. — Le Mon Syna de Césarée. — Jésus dans la tradition samaritaine. — § 42. Sur une inscription grecque du Haurân. — Additions et rectifications. — Tables. — (*Planches*, III, IV, V).

Deutsche Literaturzeitung, n° 39 : Holtzmann : Der gegenwärtige Stand der Leben-Jesu-Forschung. II. — Bossert, Calvin. — Jaeschke, Bericht über das vierte Betriebsjahr 1905/06 der Stadtbücherei Elberfeld. — Joh. von Walter, Die ersten Wanderprediger Frankreichs. Neue Folge. — Lülmann, Predigten über Zeitfragen. — Fillion, Saint Pierre. — Segal, Ueber die Wohlgefälligkeit einfacher räumlicher Formen. — Deter, Abriss der Geschichte der Philosophie, 8 Aufl., überarbeitet von G. Runze. — Dettweiler, Didaktik und Methodik des lateinischen Unterrichts. 2. Aufl. — Jahn, Psychologie als Grundwissenchaft der Pädagogik. 4. Aufl. — The Baudhâyana Srauta Sûtra belonging to the Taittiriya Samhitâ, Edited by Caland. — Kâreikhâl ammeiyâr purânam. Histoire de la dame de Karikal publ. par T. Pourouchottamapoullé. — Kapelle, De epistulis a M. Tullio Cicerone anno a. Chr. n. LIV scriptis. — Pasquali, Prolegomena ad Procli commentarium in Cratylum. — Rea, Schiller's Dramas and Poems in England. — Kozlowski, Gleim und die Klassiker Gœthe, Schiller, Herder. — Mac Farlan, The Ruthwell Cross. 2nd edition. — Suchier, Les voyelles toniqnes du vieux français. Traduction de l'allemand augmentée d'un index et d'un lexique par Ch. Guerin de Guer. — E. Bernheim, Einleitung in die Geschichtswissenschaft. — Healy, The Valerian Persecution. — Hartung, Hardenberg und die preussische Verwaltung in Ansbach-Bayreuth von 1792-1806. — H. Barth, Johann Cicero. Joachim I. Nestor. — Hantzsch, Die ältesten gedruckten Karten der sächsisch-thüringischen Länder (1550-1593). — E. J. Hardy, John Chinaman at Home. — E. Leher, Die Zucker-Industrie. — A. Adler, Leitfaden für den Unterrichtinder Handelswissenschaft. 6. Aufl. — M. Bloch, Die Vormundschaft nach mosaisch-talmudischem Recht. — Weyl, Berlins Gesundheit in den letzten 30 Jahren. — Brünnow und Domaszewski, Die Provincia Arabia. I, II.

Literarisches Zentralblatt, n° 40 : Duhm, Das Buch Habakuk. — Rituale Armenorum, p. Conybeare, trad. Maclean. — Medicus, Fichte. — Marquart, Unters. zur Gesch. von Eran. — Schermann, Der erste punische Krieg. — Sprenger und Institoris, Der Hexenhammer, trad. J. W. R. Schmidt. — Corr. de La Forest, I, p. Grandmaison. —

Meneval, Nopoleon und Marie-Louise, I. — Küchler, Island. — D. H. Müller, Semitica. — Blaydes, Analecta comica græca. — Brani inediti dei Promessi Sposi p. Sforza. — Vershofen, Charakterisirung durch Mithandelnde in Shakspeares Dramen. — Hans, Schicksal und Wille, Ibesens Weltanschauung. — Dunger, Zur Schärfung des Sprachgefühls. — Poulsen, Die Dipylongräber u. die Dipylonvasen. — Catal. gen. des antiq. egypt. du Musée du Caire; Edgar, Greek sculpture, Greek bronzes, Greek moulds. — Brinkmann, Baumstilisirungen in der m.-a. Malerei. — Denkm. deutscher Tonkunst, I, 19. Arien von Adam Krieger, p. Heuss. — Bitschins Pädagogik, De vita coniugali, p. Galle.

Euphorion, (Viertes Schiller-Heft). — Vienne, Fromme. — XII, 4: Bischoff, Schiller-Literatur in Belgien. — Kraus, Schillerbriefe in Neuhaus. — J. Hartmann, Ungedruckte Briefe an Schiller. — Anmerk, zu den Briefen an Schiller oben p. 282-364 vom Seminar für deutsche Philologie in Wien. — Rubensohn, Zu Schwans Brief an Körner über Schillers Leben bis 1785. — Leitzmann, Acht Briefe Schillers an W. von Humboldt. — Miszellen : Gessler, Die Lengefeldschen in Basel ; Rubensohn, Schiller und Minelli; J. Hartmann, Zu Schillers Tugendfreunde. — (Stuttgart, Cotta, 1904). — Bibliographie, Bücher, Neue Schillerliteratur. — Rosenbaum, Register.

— XIII, 3 : Baesecke, Zur Metrik des 16 und 17 Jahrhunderts. — Wenderoth, Die poet, Theorien der franz. Pleiade in Opitz' deutscher Poeterei. — Seuffert, Der älteste deutsche Versuch von Sophie Gutermann-Laroche. — Stemplinger, Wielands Verhältnis zu Horaz. — A. Wagner, Ein Brief Lichtenbergs an Marie Tietermann. — Warda, Ein rasendes und blutiges Billet von Hamann an Kant. — Hans, Kant und die Romantik. — Antonie Hug von Hugenstein, Zur Textgesch. von Novalis' Fragmenten (fin). — Maria von Bredow, Ein Brief Hebbels an Gustav zu Putlitz. — Widmann, Griselidis in der deutschen Liter. des 19 Jahrh. II Verserzählungen, Balladen u. Romanzen. — Miszellen : K. Schröder, Zu Liscows Leben ; Steig, Bronner bei Wieland; H. Hofmann, Zu Pilgers Morgenlied von Gœthe; Leitzmann, zu Gœthes Divangedicht, Lied und Gebilde; Minde-pouet, Ein neuer Brief Heinrich von Kleists; Behrens, Kleists Jugendfreund Ludwig von Brockes; Petsch, Zu Kleists Penthiselea; J. Hartmann, Theodor Körner und Wilhelm Faber du Faur; J. Hartmann, Zu Uhlands Tagebuch. — Recensionen und Referate: Spitzer, Rückblicke auf die neuere deutsche Literatur; Vischer, Shakspeare-Vorträge, IV; Maurus, Die Wielandsage in der Literatur; Scheel, Johann Freiherr zu Schwarzenberg; G. Forster Frische Teutsche Liedlein in fünf Teilen, p. Marriage; Bergmeier, Dedekinds Grobianus in England; Rühl, Grobianus in England; Berliner geschriebene Zeitungen aus den Jahren 1713-1717 und 1735, hrsg. v. Friedländer: Badstüber, Hagedorns Jugendgedichte; Vogt, Der Goldne Spiegel und Wielands polit. Ansichten; Heinse, Briefe, p. Schüddekopf; Neue Faustchriften, 1901-1905 (Fischer, Petsch, Litzmann, Harnack, Heynacher, Foa, Baumgart, Laué, Gorter, Enders, Valentin, Gerber, Woerner, Eckermann-Tewes); Fridell, Novalis als Philosoph; Frey, Waiblinger; Joesten, Kinkel; Briefwechsel zwischen Stüve und Detmold 1848-1850, p. Stüve; Leo, aus der Zeit, gegen die Zeit. — Rosenbaum, Bibliographie (Grisebach, Weltliteratur Catalog; Betz, La litt. comparée, 2e éd.; Gruber, Zeitgen. Dichtung des Elsasses; Deutsche Märchen des 19 Jahrh. p. Berg; Festschrift zu der 1905 zu Duisburg abgehaltenen 14 Hauptvers. des Allg. deutschen Sprachvereins; Fulda, Aus der Werkstatt;

Briefe einer Braut, 1804-1813, p. Freiin von CRAMM; MÜHLBACHER, Die liter. Leist. des Stiftes S. Florian; Luthers Werke, 29; SCHMIDT, Deutsche Volkskunde im Zeitalter der Reformation; Gœthes Werke, Weimarer-Ausgabe; Meine Geschichte ehe ich geboren wurde, p. RAHMER; WEILHEIM, Katalog einer Wiener Grillparzer-Sammlung; Gutzkow, Wally, p. 2. WOLFF; BRUKNER, Raimund; FROST, Johanna Schopenhauer; Varnhagen, Tagebücher, XV, Reg. p. HOUBEN. — W. Storck, art. necr. (Reinhardstoettner). — Nachrichten. — Nachträge und Berichtizungen.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S[rs]

N° 42 Quarantième année 22 octobre 1906.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 5 : H. Grégoire, La vie de saint Abraamios par Cynke de Skythopolis. — Paul Lejay, La troisième satire d'Horace. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Meillet, De Decker, Bacha, V. Crouzet, Dreyfus-Brisac, Dresch, Vignaud, F. Wolters, Bertrand, Jacquemin, Dehio, Gevelle, Léonard, de Coubertin, Mosso. — *Ates officiels.*

Literarisches Zentralblatt, n° 41 : K. Meyer, Johannes. — Rhoïdis, Päpstin Johanna. — Bonn, Die englische Kolonisation in Irland. — Hauser, Münzen u. Medaillen der Stadt München. — Aktstyker, 1660-1676, I. — Nef, Meister Arnold Rot. — Meurer, Weltreisebilder. — Calvi, Bibliografia generale di Roma. — Chotzner, Hebrew humour and other essays. — Pascal, Seneca. — Sainéan, Le chat. — Minor poets of the Caroline period, I, p. Saintsbury. — Baumgarten, Carlyle and Gœthe. — Julie Adam, Der Natursinn in der deutschen Dichtung. — Boyer, Un vocab. français-russe au xvie s. — Kern, Gœthe, Böcklin, Mommsen. — Roth, Gesch. der deutschen Kunst in Siebenbürgen. — Graul, Rembrandt. — Jenner, Brahms.

Deutsche Literaturzeitung, n° 40 : Holtzmann : Der gegenwärtige Stand der Leben-Jesu-Forschung. III. — Meister, Die Geheimschrift im Dienste der päpstlichen Kurie. — Sammlung von hervorragenden Seltenheiten, vornehmlich aus Literatur und Kunst. Bibliothek Dr. Kurt von Mutzenbecher-Wiesbaden in Verbindung mit Beständen der Bibliothek von Biedermann-Dresden. — Leipoldt, Didymus der Blinde von Alexandrien. — Eubel, Geschichte der Kölnischen Minoriten-Ordensprovinz. — Haack, Religion und Kunst. — Adickes, Kant contra Haeckel. 2 Aufl. — Marshall, Aristotele's Theory of Conduct. — Loria, Vergangene und künftige Lehrpläne. Autor. Uebersetzung von Wieleitner. — Pedersen, Experimentelle Untersuchungen der visuellen und akustischen Erinnerungsbilder, angestellt an Schulkindern. — J. A. Gheorgov, Die ersten Anfänge des sprachlichen Ausdrucks für das Selbstbewusstsein bei Kindern. — Hartleben, Champollion, sein Leben und sein Werk. — Olcott, Der buddhistische Katechismus. 36. (3. deutsche) Ausgabe. Autor. Uebersetzung von Bischoff. — Die Mülheimer Bruchstücke von Flors und Blanzeflors Hgb. von Schafstaedt. — Menne, Gœthes « Werther » in der niederländischen Literatur. — Becker, Die Aufnahme des Don Quijote in die englische Literatur. — Ave Maria de Huon Le Roi de Cambrai publié par Langfors. — Burckhardt, Weltgeschichtliche Betrachtungen. Hgb. von Oeri. — Mommsen, Gesammelte Schriften, IV. — Kaiser Wilhelms des Grofsen Briefe, Reden und Schriften, ausgewählt und erläutert von Berner. — Bliard, Deux épisodes de la vie de Louis XV, d'après un journal inédit. — Maurel, Petites villes d'Italie. — Wilda, Amerika-Wanderungen eines Deutschen. — Adler, Karl Arnd und seine Stellung in der Geschichte der Nationalökonomie. — Die gebräuchlichsten Sterblichkeitstafeln der im Deutschen Reiche arbeitenden Lebensversicherungsunternehmungen. Dem V. Internation. Kongress für Versicherungswissenschaft gewidmet vom Kaiserl. Aufsichtamt für Privatversicherung. — Thudichum, Die Diözesen Konstanz, Augsburg, Basel, Speier, Worms. — Verworn, Die archäolithische Kultur in den Hipparionschichten von Aurillac. — Rembrandts Staalmeesters, hgb. von der Gesellschaft zur Verbreitung klassischer Kunst.

Museum, oct. 1906, n° 1 : FICK, Vorgriechische Ortsnamen (Uhlenbeck). — SUETONI De Vita Caesarum libri VIII rec. PREUD'HOMME (Damsté). — SLIJPER, De Formularum Andecavensium latinitate (Sneijders de Vogel). — JACOB, Türkische Bibliothek, II-V (Houtsma). — FLORENZ, Geschichte der Japanischen Litteratur, I (J. M. de Groot). — PRICK VAN WELY, Neerlands taal in 't verre Oosten (H. Kern). — NOREEN, Vårt Språk, II-VII (Boer). — COHEN, Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge (van Hamel). — DRUON, Fénelon (Mettrop). — BOYER et SPÉRANSKI, Manuel pour l'étude de la langue russe (van Wijk). — KORNEMANN, Kaiser Hadrian (Strootman). — BAPPERT, Richard von Cornwall (Bussemaker). — ROSENTHAL, Fürst Talleyrand und die auswärtige Politik Napoleons I. (Bussemaker). — MULLER, Geschiedenis van onzen tijd sedert 1848. IV, I (Brugmans). — DE KLERCK, De Java oorlog van 1825-30, IV (Kielstra). — LAUNAY, Histoire de l'église gauloise (Kurth). — KROGH-TONNING, Hugo de Groot, vert door de Bruyn (Knappert). — VAN WIJK, De Nederlandsche taal (Fehr). — TROMP, Oefeningen bij Altna's Duitsche Grammatica en Hochdeutsche Sprach lehre (Breuning).

GRANDES MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES ET SCIENTIFIQUES

PUBLIÉES SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

L'ASIE CENTRALE

TIBET ET RÉGIONS LIMITROPHES

Par DUTREUIL DE RHINS

Texte, un volume in-4 de 636 pages et atlas in-folio, cartonné........... 60 fr.

L'ILE FORMOSE

HISTOIRE ET DESCRIPTION

Par C. IMBAULT-HUART, consul de France.

In-4, illustré de nombreux dessins, de cartes, vues, plans, etc........... 30 fr.

LA SCULPTURE SUR PIERRE EN CHINE

AU TEMPS DES DEUX DYNASTIES HAN

Par Édouard CHAVANNES, professeur au Collège de France.

Un volume in-4. accompagné de 66 pl. gravées d'après les estampages... 30 fr.

LES SÉRICIGÈNES SAUVAGES DE LA CHINE

Par Albert FAUVEL

Un volume in-4, avec planches.. 10 fr.

MISSION SCIENTIFIQUE DANS LA HAUTE-ASIE

Par J. DUTREUIL DE RHINS

Publiée par M. GRENARD

3 volumes in-4, illustrés de cartes, dessins et planches. Chaque volume.. 30 fr.

I. Récit du voyage (19 février 1891 — 22 février 1895). — II. Le Turkestan et le Tibet. Étude ethnographique et sociologique. — III. Histoire, linguistique, archéologie, géographie. Appendices scientifiques.

Atlas des cartes. In-folio, en un carton.................................. 20 fr.
L'ouvrage complet.. 100 fr.

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE

Par J. DE MORGAN

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES

Tome I. — Les premiers âges des métaux dans l'Arménie Russe.
Tome II. — Recherches sur les origines des peuples du Caucase.

2 volumes grand in-8, nombreuse cartes, planches et dessins........... 25 fr.

MISSION A CARTHAGE

Par E. DE SAINTE-MARIE

Grand in-8, illustré de 490 dessins inédits................................ 15 fr.

MISSION SCIENTIFIQUE EN CAPADOCE

(1893-1894)

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES DANS L'ASIE OCCIDENTALE

Par Ernest CHANTRE, Sous-Directeur du Muséum à Lyon.

Grand in-4, illustré de 40 planches en noir et en couleurs, une carte et 200 dessins dans le texte... 50 fr.

Le Puy, Imp. R. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 43 Quarantième année. 29 octobre 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Pro Alesia. — Nous avons reçu le premier numéro d'une revue nouvelle « *Pro Alesia* » (Revue mensuelle des fouilles d'Alise et des questions relatives à Alesia. Juillet 1906. Paris, Colin. gr. in-8, p. 16. Abonnement : un an, 6 francs) que publie M. Louis Matruchot, sous le patronage de la Société des sciences de Semur qui a pris l'initiative des fouilles du Mont-Auxois. La Revue, sans prétentions savantes, se propose d'être un organe de vulgarisation et d'établir un lien entre le grand public et les érudits qui s'occcupent d'Alesia. Un bulletin mensuel des fouilles sera fourni par M. le commandant Esperandieu qui dirige les recherches. La Revue s'est assuré le concours des collaborateurs les plus autorisés dans le monde savant pour tout ce qui intéresse l'histoire, la topographie, l'archéologie, etc., d'Alesia. On ne peut que lui souhaiter le meilleur accueil de la part du public, d'autant plus que son succès n'est destiné qu'à accroître les ressources de l'œuvre des explorateurs d'Alise.

Revue musicale, nos 19-20 : Encore le vandalisme musical. La « Ballade » de Zabel, pour harpe à pédales. — Un canon de Haydn. Choral et prélude de A.-B. Marx. — A. Hervé, La chasse et la musique. Le cor. — La Musique et la Magie (suite). Le Moine d'Afflighem. L'art de siffler. L'orgue merveilleux. — Notes sur la musique orientale : la musique chinoise ; bibliographie. — Jules Combarieu, Cours du collège de France (suite) ; organisation des études d'histoire musicale en France au xixe siècle. — Henri Quittard, Les airs de danse dans les œuvres des clavecinistes français. — Publications nouvelles. — Actes officiels, Concerts et Informations. — Canon de J. Haydn, pour voix égales, sur le commandement *Tu ne mentiras point.* — Choral harmonisé et prélude de A.-B. Marx.

Deutsche Literaturzeitung, n° 41 : Holtzmann, Der gegenwärtige Stand der Leben-Jesu-Forschung. IV. — C.H. Becker, Papyri Schott-Reinhardt, I. — Mahuet et des Robert, Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles lorrains. — Ernst, Papst Stephan I. und der Ketzertaufstreit. — Jaeger, Zur Uberwindung des Zweifels. — Erdmann, Uber Inhalt und Geltung des Kausalgesetzes. — Dickinson, The Meaning of Good. — W. Schrader, Erziehungs- und Unterrichtslehre. 6. Aufl. — D. H. Müller, Die Mehri- und Soqotri-Sprache. I. II. — Mumford, The Japanese Book of the ancient sword. — P. Foucart, Sénatus-Consulte de Thisbé. — Pistner, und Stapfer, Kurzgefasste griechische Grammatik. II. — R. M. Meyer, Deutsche Stilistik. — Poestion, Lehrbuch der schwedischen Sprache für den Selbstunterricht. 3. Aufl. — Thürnau, Die Geister in der englischen Literatur des 18. Jahrhunderts. — Molière, Précieuses. Erklärt von Fritsche. 2. Aufl. hgb. von Hengesbach. — Helbig, Sur les attributs des Saliens. — Festgabe zur 60. Jahresversammlung der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz, dargeboten vom Histor. Verein des Kantons Bern. — Bappert, Richard von Cornwall seit seiner Wahl zum deutschen König 1257-1272. — Kern, Deutsche Hofordnungen des 16. und 17. Jahrhunderts. I. — Klein-Hattingen, Napoleon I. — Hottenroth, Die Nassauischen Volkstrachten auf Grund des vom Amtsgerichtsrat Düssell gesammelten Materials bearbeitet. Hgb. vom Verein für nass. Altertumskde und Geschichtsforschung. — Finot, Das Rassenvorurteil. — Sello, Oldenburgs Seeschiffahrt in alter und in neuer Zeit. — Wörterbuch der Volkswirtschaft, hgb. von Elster. 2. Aufl. Lief. 1-5. — Pont, Les

réquisitions militaires du temps de guerre. — Von Groote, Die Entstehung des ionischen Kapitels und seine Bedeutung für die griechische Baukunst. — Das älteste deutsche Kartenspiel vom Meister der Spielkarten (vor 1446)). Hgb. von Geisberg.

Literarisches Zentralblatt, n° 42 : Wilke, Jesaia und Assur. — Völter, Paulus und seine Briefe. — Weingartens Zeittafeln zur Kirchengesch. 6e ed. — Schaube, Handelsgesch. der roman. Völker bis zum Ende der Kreuzzüge. — Urk. des Klarissinnenklosters in Krummau p. Klimesck. — Abbot Gasquet, Henry VIII and the English monasteries. — Freysoldt, Die fränkischen Wälder im 16 u. 17 Jahrh. —, Zabel, Im muhamed. Abendlande. — Urk. der 18 Dynastie, p. Sethe, IV u. V. — Polystrati Epicurei lib. p. Wilke, — Wilamowitz, Krumbacher, Wackernagel, Leo, Norden u. Skutsch, Die griech. u. lat. Lit. u. Sprache. — Hartman, Analecta Tacitea. — Nagl et Zeidler, Deutsch-öst. Literaturgesch. I, II, 1-10. — Baberadt, Hans Sachs im Andenken der Nachwelt. — Ulaszin, Die Entpalatisirung der urslav. e-Laute im Polnischen. — Burger, Gesch. des florent. Grabmals. — Siebert, Georg Cornilecius. — Frimmel, Beethovens äussere Erscheinung. — Degering, Die Orgel.

American historical Review, vol. XXII, n° 1, octobre 1906 : Baldwin, The Privy Council of the Time of Richard II. — Munro, The Office of Intendant in New France. — Rose, Canning and the Spanish Patriots in 1808. — Paxson, The Territory of Colorado. — Mccaleb, The Organization of the Post-Office Department of the Confederacy. — Documents : Letters of Jefferson to Marbois, 1781-1783; Journal of John Mair, 1791 ; Project of Latin-American Confederation, 1856; Letter of Stephen R. Mallory, 1861 ; Letter of Grant to his Father, on the Capture of Vicksburg, 1863. — Woods, Mental and Moral Heredity in Royalty. — Glotz, Études sur l'Antiquité grecque (Ferguson). — Guiraud, Questions d'histoire et d'archéologie chrétienne (Muzzey). — Hodgkin, History of England to the Norman Conquest (Larson). — Smith, Irish History and the Irish Question (Fay). — Hudson and Tingey, Records of the City of Norwich (Gross). — Luchaire, Innocent III (Thatcher). — Bonn, Die Englische Kolonisation in Irland (Cheyney). — Pigafetta, Magellan's Voyage around the World (Le Roy). — Doumergue, Jean Calvin, III (Borgeaud). — Terry, The Scottish Parliament (Warren). — Lavisse, Histoire de France : Louis XIV (Thompson). — Seippel, Les Deux Frances (Borgeaud). — Ward, Prothero and Leathes, Cambridge Modern History, IX, Napoléon. — Brodrick and Fotheringham, History of England, 1801-1837 (Catterall). — Hobhouse and Hammond, Lord Hobhouse (Wrong). — Blair and Robertson, The Philippine Islands, XXVIII-XXXVIII (Le Roy). — Duniway, Freedom of the Press in Massachusetts (Davis). — Sharpless, Quakerism and Politics (Ames). — Pittman, European Settlements on the Mississipi; Fordham, Personal Narrative of Travels, and Audubon, Western Journal (Sparks). — Alexander, Political History of the State of New York. — Dougherty, The Electoral System of the United States (MacDonald). — Bassett, The Federalist System (Ford). — Channing, The Jeffersonian System, and Babcock, The Rise of American Nationality (Brown). — Turner, Rise of the New West (Moore). — Mac Donald, Jacksonian Democracy (Levermore). — Rothschild, Lincoln, Master of Men (Johnson).

OUVRAGES
POUR
L'ÉTUDE DU BERBÈRE ET DU KABYLE

BASSET (René), directeur de l'École supérieure des Lettres d'Alger. Études sur les dialectes berbères. In-8. . . . . 6 fr. »

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Bordin.

— Notes de lexicographie berbère. I. Dialectes du Rif, de Djerbah, de Ghat, de Kel-Oui. In-8 (*Epuisé*).

II. Dialecte des K'çours oranais et de Figuig. In-8 . . . . . . 3 fr. 50

III. Le dialecte des Beni-Menacer. In-8. . . . . 4 fr. »

IV. Vocabulaire du Touat et du Gourara. Argot du Mzab, dialectes des Touareg Aouelimmiden. In-8. . . . . 3 fr. 50

— Loqman berbère. Les fables de Loqman, version berbère. Texte berbère en caractères arabes, transcription française, avec quatre glossaires et une étude sur la légende de Loqman. Un fort volume in-18. 10 fr. »

— Le dialecte de Syouah. In-8. . . . . 4 fr. »

— Étude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla, de l'Oued-Rir'. In-8. . . . . 10 fr. »

— Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central. In-8. . . . . 7 fr. 50

— Contes populaires berbères, recueillis, trad. et annotés. In-18. 5 fr. »

— Nouveaux contes berbères, recueillis, traduits et annotés. In-18. . . . . 5 fr. »

— Relation de Sidi Brahim de Massat, trad. sur le texte chelha. In-8. . . . . 2 fr. »

CALASSANTI-MOTYLINSKI (A. de). Le Djebel Nefousa, transcription, traduction française et notes, avec une étude grammaticale. In-8. Fasc. I, II, III. Chaque. . . . . 2 fr. 50

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Volney.

— Le dialecte berbère de R'edamès. In-8. . . . . 15 fr. »

CID KAOUI, interprète militaire. Dictionnaire français-tachelh'it et tamazir't. Dialectes berbères du Maroc. In-18 (*Sous presse*).

MERCIER (Gustave), interprète militaire. Le Chaouia de l'Aurès (dialecte de l'Ahmar Khaddou). Étude grammaticale. Texte en dialecte Chaouia. In-8. . . . . 3 fr. 50

MOULIÉRAS (A.). Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie. Texte kabyle. Fasc. I à VIII. In-8. Chaque. . . . . 3 fr. »

— Les Fourberies de Si Djeha, contes kabyles recueillis et traduits, avec notes. Notice sur Si Djeha, par René Basset. In-18. . . . . . 3 fr. 50

RIVIÈRE (Le P. J.). Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura, recueillis et traduits. In-18. . . . . 5 fr. »

SEDIRA (Bel Kassem Ben). Cours de langue kabyle (dialecte zouaoua), grammaire, versions, contes, fables. In-18, perc. . . . . 8 fr. »

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 44 Quarantième année. 5 novembre 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 42 : Erich Bethe : Griechische Mythologie. I. — Jahrbuch der jüdisch-literarischen Gesellschaft II. III. — Bibliothek Knaake. Abt. II : Hervorragende Humanisten und Reformatoren. — Seeberg, Die beiden Wege und das Aposteldekret. — Assmann, Ideen zu einer Neu-Reformation. — Rost, Das Gewissen und das sittliche Grundgesetz, der Trieb zum geistigen Leben und die Gerechtigkeit. — Baldwin, Dictionary of Philosophy and Psychology. Vol. III : Bibliography. Compiled by Rand. — W. Schmidt, Wie gewinnen wir für die Behandlung des Funktionsbegriffs Platz im mathematischen Unterricht? — Atharva-Veda-Samhita translated with a critical and exegetical commentary by Whitney, edited by Lanman. — Touzard, Grammaire hébraïque abrégée. — Mélanges Perrot. — Hartman, Analecta Tacitea. — Faust. Translated by Swanwich. With an introduction and bibliography by K. Breul. — Stunden mit Goethe. III, 1. — Quiehl, Französische Aussprache und Sprachfertigkeit. 4. Aufl. — Leonard, Byron and Byronism in America. — Bolkestein, De Colonatu romano eiusque origine. — Bernheim, Das Wormser Konkordat und seine Vorurkunden hinsichtlich Entstehung, Formulierung, Rechtsgültigkeit. — Smolle, Prinz Eugen von Savoyen. — Doffein, Ostasienfahrt. — Baedeker, Spanien und Portugal. 3. Aufl. — Skalweit, Die ostpreussische Domänenverwaltung unter Friedrich Wilhelm I. und das Retablissement Litauens. — Dorner und Seng, Badisches Landesprivatrecht. — Neuburger, Geschichte der Medizin. I. — Waldmann, Lanzen, Stangen und Fahnen als Hilfsmittel der Komposition in den graphischen Frühwerken des Albrecht Dürer.

Literarisches Zentralblatt, n° 43 : Jülicher, Einl. in das N. T. 6ᵉ ed. — Seeberg, Aus Religion u. Gesch. I. — Rheinische Urbare, I, II. S. Pantaleon in Köln, p. Hilliger; 9-13 Jahr. p. Kötzschke. — Comptes de Louise de Savoie et de Marguerite d'Angoulême. — Borkowsky, Aus der Zeit des Humanismus. — Schornbaum, Die Politik des Markgrafen Georg von Brandenburg. — Ringhoffer, Im Kampfe für Preussens Ehre, Aus dem Nachlass des Grafen Albrecht von Bernstorff un, seiner Gemahlin. — Goldhann, Wald und Welt. — L. D. Jeffreys und Ancient Hebrew nomes. — Gartner, Darst. der rumän. Sprache. — Reinhardstoettner, Portug. Literaturgesch. — Dahlerup, Gesch. der dän. Sprache. — M. Henschke, Deutsche Prosa, Ausgew. Reden u. Essays, 2ᵉ ed. — Gerold, Redslob. — Karasek, Slavische Literaturgesch. — Rosenthal, La peinture romantique. — Floerke, Carel van Mander. — Suida, Florentin. Maler um die Wende des XIV Jahrh. — Heyck, Anselm Feuerbach. — Münch, Eltern, Lehrer u. Schüler in der Gegenwart.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 4 : J. Kern, Zur Kontroverse der katholischen u. der griechisch-orthodoxen Theologen über das Subjekt der pl. Oelung. — J. Stufler, Die Erlösungstat Christi in ihrer Beziehung zu Gott, II. — J. Ernst, Die dogmatische Geltung der Beschlüsse des zweiten Konzils von Orange. — E. Dorsch, Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten christl. Kirche, V. — Fr. Maier, Die Echtheit des Judas = u. 2. Petrusbriefes. — *Rezensioen.* — *Analekten.* — *Register.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VI[e])

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S[rs]

N° 45 Quarantième année. 12 novembre 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 43 : Bethe, Griechische Mythologie, II. — Voretzsch, Wachsmuth und Blanc, die Begründer der romanistischen Professur an der Universität Halle. — Solberg, Copyright in Congress, 1788-1904. Bibliography and Chronological Records. — Sulze, Die Reform der evangelischen Landeskirchen. — Ausgewählte Texte zur allgemeinen Moral aus den Werken des hl. Thomas von Aquin. Zusammengestellt von Mausbach. — Rauschen, Grundriss der Patrologie. 2. Aufl. — Th. Lessing, Schopenhauer, Wagner, Nietzsche. — Hantzsch, Dresdener auf Universitäten von 14. bis zum 17. Jahrhundert. — Seltene assyrische Ideogramme gesammelt von Br. Meifsner. Lief. I. II. — Scheftelowitz, Die Apokryphen des Rgveda. — Ausgewählte Inschriften griechisch und deutsch. Hgb. von Janell. — Giardelli, Note di critica Plautina. — Ed. Engel, Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis in die Gegenwart. — Probst, Deutsche Redelehre. 3. Aufl. — Wildhagen, Der Psalter des Eadwine von Canterbury. — Maddalena, Mussafia. — Profumo, Le fonti ed i tempi dello incendio Neroniano. — Loserth, Genealogische Studien zur Geschichte des steirischen Uradels. Das Haus Stubenberg bis zur Begründung der habsburgischen Herrschaft in Steiermark. — Krabbo, Die ostdeutschen Bistümer, besonders ihre Besetzung unter Kaiser Friedrich II. 2. — Erfahrungen aussereuropäischer Kriege neuester Zeit. II. Aus dem russisch-japanischen Kriege 1904-1905. I. Port Arthur. — Chr. Gruber, Wirtschaftsgeographie mit eingehender Berücksichtigung Deutschlands. — Seidel, Deutsch-Kamerun. — Espinas et Pirenne, Recueil de documents relatifs à l'Industrie drapière en Flandre. I. — G. de Leener, Ce qui manque au commerce belge d'exportation. — Freisen, Staat und katholische Kirche in den deutschen Bundesstaaten : Lippe, Waldeck-Pyrmont, Anhalt usw. — Richard Wagner-Jahrbuch hgb. von Frankenstein. I.

Literarisches Zentralblatt, n° 44 : Schell, Apologie des Christentums, II. — Steinführer, Der Prolog des Johannesevangeliums. — Reu, Quellen zur Gesch. des bibl. Unterrichts. — Th. v. Bernhardi, In Spanien u. Portugal. — W. Richter, Preussen u. die Paderborner Klöster 1802-1806. — Hohenzollern-Jahrbuch, IX. — Grande, Le carte d'America die Giacomo Gastaldi. — Altbab. Urk. aus Sippara, p. Th. Friedrich. — Hendrickson, The peripatetic mean of style. — Mennung, Sarasin, II. — Snell, The age of transition, 1400-1580. — Meisinger, Wörterbuch der Rappenauer Mundart. — Sevenig, Schiller als dramat. Dichter im Urteil von Otto Ludwig. — Gruppe, Griech. Mythologie und Religionsgeschichte, I u. II. — Happel, Die Burgen im oberen Hessen. — Fontaine, Conférences inédites de l'Acad. roy. de peinture et de sculpture. — Heinrich, Studien über deutsche Gesangaussprache.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 46 Quarantième année 19 novembre 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Le 38e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, publié par Daremberg, Saglio et Pottier (Paries-pistor; Paris, Hachette, 1906; t. IV, 2e partie, pp. 337-496; 184 gravures, prix : 5 fr.) contient les articles suivants : paries, pavimentum (Fougères); paro, parunculus, phaselus (Gauckler); parochos, parricidium, patricii, patrimonium principis, patronus, pelatai, perduellio, phasis, phratria, phylé, pignus (Ch. Lécrivain); paropsis, partheneia, pataikeia, patella, patena, patera, patina, Peitho, pellinion, pelluvia, pelvis, petachnon, phiala (Pottier); parthenias, phonikoi nomoi, phonos (Caillemer); pasceolus, passophorium, passophorus, pausarii, pecten, pectinarius, penna, pente grammai, pente litha, pera, pergula, perpendiculum, petaurum, petorritum, petteia, phalanga, phalangarii, phryginda, pila, pilarius, pilentum, piscatio (G. Lafaye); passus, pertica (Sorlin-Derigny); passus, peculatus, persona (Cuq); patagium, pedica, pedum, pegasus, perfectissimus, phalerae, pinna, piscina (Saglio); patria potestas (Beauchet); patrimi matrimi (Fabia); patronomoi, pedianomoi (Foucart); Pax, piaculum (Toutain); peculium castrense, peregrini (Cagnat); pecunia (F. Lenormant); pelles, pharus, phrygio, phrygium opus, piper, pistor (Besnier); Pelops (Gaspar); Peloria, Pherephattia, Philadelpheia (Em. Cahen); Penates, Picus (Hild); peplos, phaecasium (G. Leroux); per conditionem actio, per judicis postulationem actio, peregrinus (G. Humbert et Lécrivain); perioikoi, Perseus (G. Glotz); persona, pervigilium, phlyakes (Navarre); periscelis, petasus, pileus (P. Paris); peristiarchos, phaidryntes, Phobos (Ch. Michel); pes (Héron de Villefosse); phalanx (A. Martin); pictura (Girard); Pietas (A. Blanchet); pilum (A. J. Reinach); piratae (A. Lécrivain). — S.

Revue des études grecques, n° 84 : Partie littéraire : Assemblée générale du 3 mai : R. Guiraud, Allocution; Am. Hauvette, Rapport. — *Partie littéraire :* Th. Reinach, Inscriptions d'Aphrodisias, I. — *Chronique. Bibliographie.*

Revue historique, nov.-déc. 1906 : J. Calmette, La politique espagnole dans la guerre de Ferrare, 1482-1484. — Thénard et R. Guyot, Le conventionnel Goujon, suite. — Em. Bourgeois, Comment M. de Broglie écrivait l'histoire. — Bulletin historique : France, public. sur la Grèce de 1892 à 1902 (J. Fougères). — Époque contemporaine (A. Lichtenberger). — Allemagne, public. sur l'histoire de la Réforme (A. Stern). — Comptes rendus : Drumann, Gesch. Roms, nouv. ed. p. Grœbe; E. Mueller, Der Itinerar Kaiser Heinrichs III; Fehling, Kaiser Friedrich II u. die römischen Kardinäle. — E. Pariset, Hist. de la fabrique lyonnaise; L. Dechesne, L'industrie de la laine en Angleterre; Sanders, Fénelon; P. Marcel, La peinture française au début du xviiie siècle; Mantoux, La révolution industrielle au xviiie siècle.

Deutsche Literaturzeitung, n° 44 : Münsterberg : Bildungsbestrebungen und Bildungsmittel in den Vereinigten Staaten. — E. Schwartz, Rede auf Usener. — Marti, Die Religion des Alten Testaments unter den Religionen des vorderen Orients. — Bullingers Gegensatz der evangelischen und der römischen Lehre. Nach dem Heidelberger Druck vom Jahre 1571 neu hgb. von Kügelgen. — Hess, Die Bibel. 2. Aufl. — Gordon, Die Bezeichnungen der pentateuchischen Gesetze. — Harder, Werden und Wandern unserer Wörter. 3. Aufl. — Kraemer, De locis quibusdam, qui in astronomicon, quae Manilii feruntur esse, libro primo exestant, ab Housmano, Britannorum viro doctissimo,

nuperrime corruptis. — WALTZING, Studia Minuciana. — BLASER, Konrad Ferdinand Meyers Renaissancenovellen. — VORGOETHESCHE LYRIKER, ausgew. von Brandenburg. — Van Zandt CORTELYOU, Die alt-englischen Namen der Insekten, Spinnen- und Krustentiere. — MOLIÈRE, L'avare, p. Juncker et Bornecque. — SPRANGER, Die Grundlagen der Geschichtswissenschaft. — VENTURINI, Caligola. — Wilh. Assmanns Geschichte des Mittelalters von 1375-1517. 3. Aufl. hgb. von L. Viereck. 3. Abt. : Die letzten beiden Jahrhunderte des Mittelalters : Deutschland, die Schweiz und Italien von R. Fischer, Scheppig u. Viereck. 2. Lief. — SCHRECKENBACH, Der Zusammenbruch Preussens im Jahre 1806. — Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf Reisen. Hgb. von G. v. Neumayer. 3. Aufl. — Jul. WOLF, Der deutsch-amerikanische Handelsvertrag. Die kubanische Zuckerproduktion und die Zukunft der Zuckerindustrie. — GRAMM, Spätmittelalterliche Wandgemälde im Konstanzer Münster. — W. WOLFF, Die Denkmäler in Elsafs-Lothringen.

Literarisches Zentralblatt, n° 45 : CLEMEN, Die Entstehung des N. T. — NÖSGEN, Der heilige Geist. — REINHARD, Die Prinzipienlehre der lutherischen Dogmatik. — L. M. HARTMANN, Ueber histor. Entwickelung. — KLEIN-SCHMIDT, Amalie von Oranien. — MEINECKE, Das Zeitalter der deutschen Erhebung ; SPIELMANN, Aufgang und Niedergang ; Die Schlacht bei Iena. — K. v. LANDMANN, Napoleon. — DOFLEIN, Ostasienfahrt. — SETHE, Urk. der 18 Dynastie. — Griech. Papyri, p. KALBFLEISCH u. SCHÖNE. — Carducci, Rede auf Petrarca, p. SANDVOSS. — PERRETT, The story of King Lear. — PICHLER, Marksteine. — Max BURCKHARD, Theater, Kritiken, Vorträge und Essays. — Griech. Urk. der Papyrussammlung zu Leipzig, I. — SUIDA, Genua. HAMANN, Rembrandts Radierungen. — MARCUS, Musikästhetische Probleme. — LEHMANN, Deutsches Lesebuch, 6.

Museum, nov., n° 2 : Von VELICS, Versuch eines natürlichen Systems in der Etymologie (Kluyver). — DE PREMERSTEIN, WESSELY, MANTUANI, De codicis Dioscuridei... Vindobonensis... historia, forma, scriptura, picturis (van Leeuwen). — LEGRAND, Bibliographie hellénique, IV (Hesseling). — NICOLE, Un catalogue d'œuvres d'art conservées à Rome à l'époque impériale (Brakman). — BURGERSDIJK, De treurspelen van Aeschylos en Sophokles vertaald (Koster). — BOUTENS, Het treurspel van Agamemnoon, naar Aischylos (Koster). — Van der GAAF, The Transition from the Impersonal to the Personal Construction in Middle English (Barnouw). — DOUTREPONT, et BETHUNE, Bulletin d'histoire linguistique et littéraire française des Pays-Bas, 1902-03 (Salverda de Grave). — SAVJ-LOPEZ und BARTOLI, Altitalienische Chrestomathie (van Hamel). — WIESE, Altitalienisches Elementarbuch (van Hamel). — LEEMAN, Practische handleiding ter beoefening van de Spaansche taal, II (Salverda de Grave). — BRÜCKNER, Geschichte der russischen Litteratur (Kluyver). — A. E. J. HOLWERDA, BOESER und J. H. HOLWERDA, Beschreibung der aegyptischen Sammlung des ndl. Reichsmuseums in Leiden (Kristensen). — PEISKER, Die älteren Beziehungen der Slawen zu Turkotataren und Germanen (Uhlenbeck). — DAHLMANN-WAITZ, Quellenkunde der deutschen Geschichte, 7te Aufl., I, 2 (Blok). — DE PEYSTER, Les troubles de Hollande à la veille de la Révolution française (W. W. van der Meulen). — HEALY, The Valerian Persecution (K. H. E. de Jong. — FREDERICQ, Corpus documentorum cet. (van Slee). — PLETSCHER, Die Märchen Charles Perrault's (Borgeld). — LEOPOLD, Kleine deutsche Sprachschule, 5de druk (Kapteijn). — PIK, Leerboek der Algemeene Geschiedenis, III (Stavenisse de Brauw).

ANNUAIRE
DU COLLÈGE DE FRANCE

1901. Première Année. — Petit in-8°.................... 1 fr. 25

1902. Deuxième Année. — Petit in-8°.................... 1 fr. 25

1903. Troisième Année. — Petit in-8°.................... 2 fr. »

Précédé d'un Mémoire de M. Abel Lefranc, secrétaire du Collège : *La Pléiade au Collège de France en 1567*. Procès verbal d'examen signé de Ronsard, Baïf, Rémy Belleau, Dorat, etc., et des discours prononcés aux obsèques de MM. Pierre Laffite et Gaston Paris, par M. E. Levasseur.

1904. Quatrième Année. — Petit in-8°.................... 1 fr. 25

Précédé de « Souvenirs » par M. Marcelin Berthelot ; des discours prononcés par M. E. Levasseur aux obsèques de MM. Émile Deschanel et Fouqué ; — d'une notice de M. François Frank sur E. J. Marey et d'une notice de François Picavet sur Gabriel Tarde.

1905. Cinquième Année. — Petit in-8° .... 2 fr. »

Précédé d'un Mémoire de M. G. Maspero ; La chaire d'égyptologie au Collège de France, et des discours de M. Levasseur aux obsèques de MM. E. Guillaume et J. Oppert.

CONFÉRENCES
AU COLLÈGE DE FRANCE
EN 1905

CONFÉRENCES DE M. ÉDOUARD NAVILLE
LA RELIGION DES ANCIENS ÉGYPTIENS

Un volume in-18.................................... 3 fr. 50

L'origine des Égyptiens. — Les modes de sépulture. — La Cosmogonie. — Le livre des Morts et le pessimisme égyptien. — Les mythes et les statues vocales. — Le rituel.

CONFÉRENCES DE M. FRANZ CUMONT
LES RELIGIONS ORIENTALES DANS LE PAGANISME ROMAIN

Un volume in-18.................................... 3 fr. 50

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 47 Quarantième année. 26 novembre 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3, juillet-septembre : MERLANT, L'évolution religieuse de Sénancour. — BREUILLAC, Hoffmann en France. — POTER, Deux années de la Renaissance. — *Mélanges :* Victor Hugo mennaisien (C. Maréchal); Un livre ignoré de l'époque romantique, Le fruit défendu (C. Chollet); Le La Bruyère de Sainte-Beuve (Michaut). — *Comptes rendus :* ouvrages de MM. Martino, Streblow, W. Neumann, Giese, Wolkenhauer, Heinze, Cohen, Massis, Leblond, Mlle Sakellaridès, Citoleux et Druon.

Annales de l'Est et du Nord, n° 4, octobre 1906 : A. DE SAINT-LÉGER, La Rivalité industrielle entre la ville de Lille et le plat pays, et l'arrêt du conseil de 1762 relatif au droit de fabriquer dans les campagnes. — H. POULET, Le Sans-culotte Philipp, président de la Société populaire de Nancy (1793-1794) (suite et fin). — F. LENNEL, Le Prétendu siège de Calais de 1213. — L. LEFEBVRE, Note sur l'enseignement du latin et les jeux en langue latine dans les écoles de Lille au XVIe siècle. — Tableau de comparaison des anciennes mesures en usage dans le département du Nord avec celles du système métrique. — *Comptes-rendus critiques :* 1° Région Nord : FAYEN, Notice sur les manuscrits de la Bibliothèque vaticane concernant la Belgique; *Liber traditionum sancti Petri Blandiniensis.* — VERRIEST, La Preuve du servage dans le droit coutumier de Tournai. — BEHAULT DE DORNON, La Commune de Mons a-t-elle été acquise au prix du sang de ses bourgeois? — COHEN, Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge. — NÉLIS, Le Commencement de l'année au vendredi saint à Tournai au XIVe siècle. — G. ESPINAS et H. PIRENNE, Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre. — DE PELSMAEKER, Le Courtage à Ypres aux XIIIe et XIVe siècles. — GOSSART, L'Etablissement du régime espagnol dans les Pays-Bas. — HAMY, Collection de documents historiques publiés par ordre de S. A. S. Albert Ier, prince de Monaco. — DRUON, Fénelon, archevêque de Cambrai. — PASTOORS, Histoire de la ville de Douai pendant la Révolution. — FAUCHILLE, Une Chouannerie flamande au temps de l'Empire (1813-1814). — DELANGRE, Le Théâtre et l'art dramatique à Tournai. — Exposition de Liège. Bassin houllier du Nord et du Pas-de-Calais. — 2° Région Est : MAUGRAS, La Cour de Lunéville au XVIIIe siècle; Dernières années du roi Stanislas (Dernières années de la cour de Lunéville). — HAUMONTÉ et PARISOT, Plombières ancien et moderne. — PILLEMENT, Histoire de la médecine légale en Lorraine.

Deutsche Literaturzeitung, n° 45. NICOLE, Un catalogue d'œuvres d'art conservées à Rome à l'époque impériale. — KLEINERT, Die Profeten Israels in sozialer Beziehung. — WAUER, Entstehung und Ausbreitung des Klarissenordens, besonders in den deutschen Minoritenprovinzen. — WITTMANN, Zur Stellung Avencebrol's (Ibn Gebirol's) im Entwicklungsgange der arabischen Philosophie. — HERMELINK, Die theologische Fakultät in Tübingen vor der Reformation 1477-1534. — The KASHMIRIAN ATHARVA-VEDA. Book I. Edited by L. C. Barret. — DURHAM, The subjunctive substantive clauses in Plautus. — AHLBERG, De correptione iambica Plautina quaestiones. — GNERICH, Andreas Gryphius und seine Herodes-Epen. — KRÖGER, Die Sage von Macbeth bis zu Shakspere. — VORETZSCH, Einführung in das Studium der altfranzösischen Literatur. — MAHAFFY, The Silver Age of the Greek World. — WENCK, Philipp der Schöne von Frankreich, seine Persönlichkeit und das Urteil der Zeitgenossen. — LEONI, STADERINI, Sull'

Appia antica. — Spann, Untersuchungen über den Begriff der Gesellschaft. — Kohler, Urheberrecht an Schriftwerken und Verlagsrecht. Lief. I. 2. — Schröder, Die Anfangsgründe der Differentialrechnung und Integralrechnung. — Luther, Die Aufgaben der Photochemie. — Edgar, Greek moulds. — Derselbe, Greek sculpture; Greek bronzes; Graeco-egyptian coffins, masks and portraits. — Fr. W. von Bissing, Metallgefässe. — Derselbe, Fayencegefässe; Steingefässe.

Literarisches Zentralblatt, n° 46 : Schweitzer, Von Reimarus zu Wrede. — Bossert, Calvin. — Mirbt, Die theol. Facultät zu Marburg. — Torelli, L'arte e la morale. — Steinhausen, Germanische Kultur in der Urzeit. — Kresschmar, Die Entstehung von Stadt u. Stadtrecht zwischen der Saale und der Neisse. — Hohenlohe-Schillingsfürst, Denkwürdigkeiten, 1 et 2. — Nausicus, Jahrbuch für Deutschlands Seeinteressen, VIII. — Manno, Il Regolamento tecnico-araldico. — Hodel, Mittelmeer und Adria. — Hartleben, Champollion. — Musonii Rufi reliq. p. Hense. — Lygdami carmina, p. Nemethy. — Lindner, Die poetische Personification in Calderons Jugendschauspielen. — Erbe, Die Loerinesage; Bode, Die Learsage von Shakspeare; Schomburg, The taming of the shrew. — Rossler, Die Fassungen der Alexiuslegende. — Kutscher, Das Naturgefühl in Gœthes Lyrik. — Uslar-Gleichen, Bürger als Justizamtmann. — Lipsius, Das attische Recht und Rechtsverfahren I. — Nissen, Orientation, 1. — A. G. Meyer, Gesamm. Reden und Aufsatze.

ANNUAIRE
DU COLLÈGE DE FRANCE

1901. PREMIÈRE ANNÉE. — Petit in-8°.................... 1 fr. 25

1902. DEUXIÈME ANNÉE. — Petit in-8°.................... 1 fr. 25

1903. TROISIÈME ANNÉE. — Petit in-8°.................... 2 fr. »

Précédé d'un Mémoire de M. Abel Lefranc, secrétaire du Collège : *La Pléiade au Collège de France en 1567*. Procès verbal d'examen signé de Ronsard, Baïf, Rémy Belleau, Dorat, etc., et des discours prononcés aux obsèques de MM. Pierre Laffite et Gaston Paris, par M. E. Levasseur.

1904. QUATRIÈME ANNÉE. — Petit in-8°.................... 1 fr. 25

Précédé de « Souvenirs » par M. Marcelin Berthelot ; des discours prononcés par M. E. Levasseur aux obsèques de MM. Émile Deschanel et Fouqué ; — d'une notice de M. François Franck sur E. J. Marey et d'une notice de François Picavet sur Gabriel Tarde.

1905. CINQUIÈME ANNÉE. — Petit in-8°.................... 2 fr. »

Précédé d'un Mémoire de M. G. Maspero ; La chaire d'égyptologie au Collège de France, et des discours de M. Levasseur aux obsèques de MM. E. Guillaume et J. Oppert.

CONFÉRENCES
AU COLLÈGE DE FRANCE
EN 1905

CONFÉRENCES DE M. ÉDOUARD NAVILLE

LA RELIGION DES ANCIENS ÉGYPTIENS

Un volume in-18.................................... 3 fr. 50

L'origine des Égyptiens. — Les modes de sépulture. — La Cosmogonie. — Le livre des Morts et le pessimisme égyptien. — Les mythes et les statues vocales. — Le rituel.

CONFÉRENCES DE M. FRANZ CUMONT

LES RELIGIONS ORIENTALES DANS LE PAGANISME ROMAIN

Un volume in-18.................................... 3 fr. 50

Le Puy, imp. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, Scrs.

N° 48 Quarantième année. 3 décembre 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Celtique (Paris, Champion), nos 3 et 4, juillet-octobre : Loth, Mélanges celtiques. — Ernault, L'Etym. bretonne, suite. — W. Stokes, The birth and life of St. Moling. — D'A de J. Le culte des menhir dans le monde celtique; Lug et Cuchullain son fils en Gaule; Bebriacum, Betriacum, Bedriacum praedium. — Nutt, Tochmarc Etaine. — Loth, Deux nouveaux documents pour l'étude du Barzaz Breiz. — Ernault, Table des principaux mots étudiés dans le t. XXVII de la Revue celtique.

Bulletin hispanique, n° 4 : Albertini, Fouilles d'Elche. — Pérez Pastor, Nuevos datos acerca del histrionismo espanol en los siglos xvi y xvii (suite). — H. Mérimée, « El Ayo de su hijo », comedia de Don Guillén de Castro. — Cirot, Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite). — *Variétés :* Un écho oublié du « romance » de Quevedo : « Orfeo » (C. Pitollet). — Sur la biographie de Gaspar Aguilar (H. Mérimée). — Le catalan occidental. — Articles des revues françaises ou étrangères concernant les pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique. — *Gravures :* Plan des fouilles de l'Alcudia (Elche); constructions dans la partie sud-ouest de l'Alcudia; constructions de la tranchée II de l'Alcudia. — *Planches :* III-VIII. Céramiques de style ibérique provenant des fouilles d'Elche.

Annales du Midi, n° 72, octobre : Boissonnade, La restauration et le développement de l'industrie en Languedoc au temps de Colbert. — Stronski, Recherches historiques sur quelques protecteurs des troubadours. — Caillemer, Le Codi et le droit provençal au xiie siècle. — A. Thomas, La Bible de Fressac (Gard). — *Comptes rendus :* Wahrmund, Quellen zur Gesch. des rœm. kanon. Processes im M. A.; F. Roustan, Le Major et le premier baptistère de Marseille; Macary et Arnauné, Inventaire des archives de la Bourse des marchands de Toulouse.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46 : Ulrich v. Wilamowitz-Möllendorff, Das älteste Denkmal antiker Buchillustration. — Hertwig, Das Bildungsbedürfnis und seine Befriedigung durch deutsche Universitäten. Graf Baudissin, Die abgekürzte Kurrentschrift. — Albr. Dieterich, Mutter Erde. — Wetzel, Grundlinien der Versöhnungslehre. 2. Aufl.; Die Zukunft des Protestantismus. Von einem Laien. — Schambach, Vergil, ein Faust des Mittelalters. — Wilkinson, Malay Beliefs. — Lygdami Carmina. Edidit Némethy. — Henke, Vademekum für die Homerlektüre. — Uslar-Gleichen, Bürger als Justizamtmann. — Mensch, Das Tier in der Dichtung Marots. — J. de Perott, The probable source of the plot of Shakespeare's Tempest. — Herzberg-Frankel, Moderne Geschichtsauffassung. — Fr. Reuss, Die Schlacht am Trasimenersee. — Die Selbstbiographie des Burggrafen Fabian zu Dohna (* 1550-1621). Hgb. von Krollmann. — De la Brière, La conversion de Henri IV. — Knortz, Deutsch in Amerika. — Lunet de Lajonquière, Ethnographie du Tonkin septentrional. — Mandel, Die Verfassung und Verwaltung von Elsass-Lothringen. Neubearbeitet von O. Grünewald. — Bosenick, Der Steinkohlenbergbau in Preussen und das Gesetz des abnehmenden Ertrages. — Hitzig, Die Bedeutung des altgriechischen Rechts für die vergleichende Rechtswissenschaft. — Hoffmann, Das Deutsche Kolonial-Gewerberecht. — M. C. P. Schmidt, Kulturhistorische Beiträge zur Kenntnis des griechischen und römischen Altertums. — Bilancioni, Dizionario di botanica generale. — Mueller de la Fuente, Die Vorgeschichte

der Menschheit. — PILO, Psychologie der Musik. — Griechische Tragödien. Übers. von Ulr. v. Wilamowitz-Moellendorff. 3. Bd. VIII-XI.

Literarisches Zentralblatt, nº 47 : MARTENSEN, Den christelige Dogmatik. — E. FOERSTER, Die Entstehung der preuss. Landeskirche, I. — Mon. germ. hist. Necrologia Germaniae. III. Dioeceses Brixiuensis, Frisingensis, Ratisbonensis, p. BAUMANN. — BUSCH. Die Kämpfe um Reichsverf. und Kaisertum, 1870-71. — Franckes Briefe an den Grafen Heinrich XXIV, p. SCHMIDT u. MENSEL. — SCHKOPP, Kameruner Brananen. — KNOKE, Begriff der Tragödie nach Aristoteles. — SCHUCHARDT, Baskisch und Romanisch, I. — HOLZER, Bacon-Shakspeare, der Verfasser des Sturms. — Lichtenbergs Aphorismen, p. LEITZMANN, III. — C.-F. MÜLLER, Zur Textkritik in Reuters Schriften. — Gœthes Werke, Cotta, 2, 10, 14, 16. — SWOBODA, Beiträge zur griech. Rechtsgeschichte. — GREMM, Spätmittelalt. Wandgem. im Konstanzer Münster. — WALDSCHMIDT, Dante-Gabriel Rossetti, der Maler und Dichter; JESSEN, Rossetti. — BÖTTIGER, Amerikanisches Hochschulwesen. — CAUER, Zur freieren Gestaltung des Unterrichts. — FROMER, Vom Ghetto zur modernen Kultur. — Minerva, 16 Jahrgang.

Le Puy, Imp. R. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 49 Quarantième année 10 décembre 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 47 : GROSSE, Die psychologischen Grundlagen der Erkenntnis. I. — MEUSEL, Enea Silvio als Publizist. — Library of Congress. Classification. Class Q : Science. — STADE, Biblische Theologie des Alten Testaments. I. — GIRGENSOHN, Zwölf Reden über die christliche Religion. — PESCH, De Inspiratione Sacrae Scripturae. — KRONENBERG, Ethische Präludien. — MILHAUD, Etudes sur la pensée scientifique chez les Grecs et les modernes. — Dem Andenken der Universität Frankfurt. — KROMAYER, Zwei Schulschriften von 1629 und 1640. — UNGNAD, Babylonisch-assyrische Grammatik. — DELITZSCH, Assyrische Grammatik. 2. Aufl. — WISEN, De scholiis rhetorices ad Herennium codice Holmiensi traditis. — BRANDT, Sappho. — BRUCKNER, Der Helianddichter ein Laie. — TESCH, Deutsche Grammatik. I. 3. Aufl. — The Works of Ralph Waldo Emerson. Ed. by SAMPSON. I-IV. — AVALOS, Die Kunst, die spanische Sprache schnell zu lernen. 5. Aufl. — A. DE BEATIS, Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona. Hgb. von L. Pastor. — Der Briefwechsel zwischen Katharina II. und ZIMMERMANN. Hgb. von BODEMANN. — OPPEL, Das alte Wunderland der Pyramiden. 5. Aufl. — KÜCK, Das alte Bauernleben der Lüneburger Heide. — GÜNTHER, Physische Geographie. 3. Aufl. — JENTSCH, Adam Smith. — MOLLAT, Volkswirtschaftliches Lesebuch für Kaufleute. — PASSOW, Das Wesen der Ministerverantwortlichkeit in Deutschland. — Œsterreichisches Staatswörterbuch. Hgb. von MISCHLER und ULBRICH. 13. Lief. 2. Aufl. — STRUNZ, Johann Baptist van Helmont (1577-1644). — BÜCHTING, Martin Rinckart.

Literarisches Zentralblatt, n° 48 : HARNACK, Lukas der Arzt. — SOLTAU, Das Fortleben des Heidentums in der altchr. Kirche. — OTTOLENGHI, Voci d'oriente. — M. RASCH, Die heil. Elisabeth. — Briefw. zwischen Katharina u. Zimmermann, p. BODEMANN. — WITTNER, Oesterr. Portraits u. Charaktere. — Loë, Erinner. — Port Arthur (public. de l'état-major allemand), — MÜLDER, Homer u. die altjon. Elegie. — Lieder des Angicourt, p. STEFFENS. — SHEARIN, The expression of purpose in old English prose. — Aus Lichtenbergs Correspondenz, p. EBSTEIN. — ERNST, Der Weg zur Form. — PESSTER, Das alts. Bauernhaus. — COLIN, Le culte d'Apollon Pythien à Athènes. — Die Kunstdenkm. des Kreises Heinsberg ; der Stadt u. des Kreises Bonn.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 50 Quarantième Année. 17 décembre 1906

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, sept.-oct. ; M. Revon, Le shinntoïsme (suite). — A. Lods, Le panbabylonisme de M. Jeremias. — J. Ebersolt, Un nouveau ms. du rituel d'abjuration des musulmans dans l'Église grecque. — *Revue des livres*. — *Chronique*.

Annales des sciences politiques, VI, 15 nov. 1906 : Baillaud, La politique indigène de l'Angleterre en Afrique occidentale. — A. Hahn, Les nouveaux impôts allemands. — Lecarpentier, Les hautes écoles du peuple danoises. — Caudel, Isambert, Viallatte, Courant, Beaumont, La vie politique en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Extrême-Orient, en Hongrie. — Analyses et comptes-rendus (ouvrages de MM. Siegfried, G. Piat, Alex. Halot, Wagner). — Ouvrages envoyés à la rédaction; Mouvement des périodiques; Table des matières du tome XXI.

Deutsche Literaturzeitung, n° 48 : W. Grosse : Die psychologischen Grundlagen der Erkenntnis. (fin). — Hægstad, Vestnorske Maalfore fyre 1350. — Wolfstieg, Exempla titulorum. — Hettinger, Apologie des Christentums. 1. Bd. 2. Abt. 9. Aufl. hgb. von E. Müller. — Baljon, De vruchten die de beoefening van de geschiedenis der godsdiensten oplevert voor de studie van het Nieuwe testament. — Chamberlain, Worte Christi. — H. Guyot, Les réminiscences de Philon le Juif chez Plotin; L'infinité divine depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin. — Ewald, Kants Methodologie in ihren Grundzügen. — Schmidt-Jena, Deutsche Erziehungspolitik. — Lorenz, Die Lehrmittel und Handarbeiten des Basedowschen Philanthropins. — Prezzolini, L'arte di persuadere. — Somâlitexte gesammelt und übersetzt von A. Jahn. — Klotz, Quaestiones Plinianae geographicae. — Bünger, Auswahl aus Xenophons Hellenika. 2. Aufl. — Schmieder, Natur und Sprache. — Borinski, Deutsche Poetik. 3. Aufl. — Viëtor, Shakespeare's Pronunciation. — Küffner, Das unveränderliche Eigenschaftswort im Französischen. — Hasenclever, Johann von Naves aus Luxemburg, Reichsvizekanzler unter Kaiser Karl V. — Anton Auerspergs (Anastasius Grüns) politische Reden und Schriften. Hgb. und eingel. von Hock. — Ferrero, Grandeur et décadence de Rome. T. III. — Rodocanachi, Le Capitole Romain ancien et moderne. — Justus Perthes' Taschenatlas vom Deutschen Reich bearb. von H. Habenicht. — Thiele, Über wirtschaftliche Verwertung ethnologischer Forschungen. — Voigt, Soziale Utopien. — Günther, Ein Hexenprosefs. — A. G. Meyer, Gesammelte Reden und Aufsätze,

Literarisches Zentralblatt, n° 49 : Die christliche Religion. — Völter, Der erste Petrusbrief. — Schmidlin, Gesch. der deutschen Nationalkirche in Rom. S. Maria dell'Anima. — Bacher, Die Bibel und traditionsexeg. Terminologie der Amoräer. — Quast, Der Begriff des Belief bei Hume. — A. Schneider, Die Psychologie Alberts des Grossen. — Taddei, L'archivista. — Cappelli, Cronologia e calendario perpetuo. — Doeberl, Entwickelungsgesch. Bayerns, I. — Frey, Die theol. Fakultät der Univ. Dorpat-Jurjew. — Carl Schurz, Lebenserinnerungen. — Gerland, Kant, seine geogr. u. anthr. Arbeiten. — Urk. der 18 Dynastie, VII, p. Sethe. — Paepcke, De Pergamenorum litteratura. — Weston, The legend of Sir Perceval. — W. Müller, Gedichte, p. Hatfield. — Scheffels Briefe an Schwanitz. — M. Krauske, Grillparzer als Epigrammatiker. — Pfaff, Volkskunde im Breisgau. — H. W. Singer, Der Kupferstich. — Möbius, R. Schumanns Krankheit.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VIe)

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Par CLERMONT-GANNEAU

MEMBRE DE L'INSTITUT

Tome VII. In-8, fig. et planches. . . . . 25 fr.
Souscription au tome VIII *(en cours)*. . . . . 20 fr.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

TOME XXIII

LA RELIGION DES ANCIENS ÉGYPTIENS

Par ÉDOUARD NAVILLE

SIX CONFÉRENCES FAITES AU COLLÈGE DE FRANCE EN 1905

Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Collections d'Inventaires publiés par le Comité des travaux historiques du Ministère de l'Instruction Publique.

INVENTAIRE DE L'ORFÈVRERIE DES JOYAUX DE LOUIS Ier, DUC D'ANJOU

Publié par H. MORANVILLÉ

Quatrième et dernier fascicule. Introduction. In-8. . . . . . . 4 fr.
L'ouvrage complet. . . . . 16 fr.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE

ÉTUDE SUR LES RAPPORTS DU CHRISTIANISME et de la PHILOSOPHIE GRECQUE AU IIe SIÈCLE

Pur EUGÈNE DE FAYE

Seconde édition revue et augmentée. In-8. . . . . 7 fr. 50

HISTOIRE SOMMAIRE DES ÉTUDES D'ÉPIGRAPHIE GRECQUE

Par S. CHABERT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Un volume in-8. . . . . 5 fr.

Le Puy, imp. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 51 Quarantième année 24 décembre 1906.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 49 : R. M. WERNER, Neueste Hebbel-Literatur. — BREUER, Die politische Gesinnung und Wirksamkeit des Kriminalisten Anselm von Feuerbach. — Inventaire de la Librairie de Philippe-le-Bon, p. Doutrepont. — LIPPERT, Bibelstunden eines modernen Laien. — SEEBERG, Aus Religion und Geschichte. I. Dr. — Van VEEN, Historische Studiën en Schetsen. — DORNER, Individuelle und soziale Ethik. — WIENER, Fichtes Lehre vom Wesen und Inhalt der Geschichte. — REUKAUF, Didaktik des evangelischen Religionsunterrichts in der Volksschule. — REIN, Pädagogik in systematischer Darstellung. II. — LIDZBARSKI, Ephemeris für semitische Epigraphik. I. Bd., 3. H. II. Bd., I u. 2. H. — Un vocabulaire français-russe de la fin du XVIe siècle. Publié et annoté par P. Boyer. — EITREM, Notes on some Greek Literary Papyri. — ENDT, Studien zum Commentator Cruquianus. — SPENLÉ, Novalis. — HENRI HEINE. Collection des plus belles pages. — DELLIT, Über lateinische Elemente im Mittelenglischen. — Die Lieder des Troveors Perrin von Angicourt kritisch hgb. u. eingel. von Steffens. — König Friedrich Wilhelms IV. Briefwechsel mit Ludolf Camphausen. Hgb. und erl. von Brandenburg. — A. TARDIEU, Questions diplomatiques de l'année 1904. — P. WERNER, De incendiis urbis Romae aetate imperatorum. — PETERS, Die Gründung von Deutsch-Ostafrika. — LYDE and Mockeler-Ferryman, A military geography of the Balkan Peninsula. — CRAMER, Kleinbesitz und ländliche Arbeiter in Marsch und Geest des Regierungsbezirks Stade. — Von SCALA, Friedrich List. — HAERLE, Der Heuervertrag der Schiffsmannschaft und der Schiffsoffiziere nach seiner privatrechtlichen Seite. — Die Steuergesetzgebung der deutschen Bundesstaaten über das Versicherungswesen. — OPITZ, Die Medizin im Koran.

Literarisches Zentralblatt, n° 50 : MAIER, Der Judasbrief. — IWAAN, The treatise of Dionysius Bar Salibhi against the Jews, I. — RABAUD, Altheidn. Wurzeln im kathol. Kultus. — DÜRINGEN, Nietzsches Philosophie. — C. GEBHARDT, Spinozas Abhandl. über Verbess. des Verstandes. — BANG, Die Germanen im röm. Dienst — ESBACH, Don Juan d'Austria. — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, Maria Theresia. — LEHMANN, Stein, III. — Togo und Kamerun, von einem Abgeordneten. — JENSEN, Das Gilgamesch-Epos. — WUNDERER, Die psych. Anschauungen des Polybios. — STRONSKI, Elias de Barjols. — VAN DER GAAF, The transition from the impersonal to the personnal construction in Middle Englisch. — Louise MEYER, Die Entwickl. des Naturgefühls bei Gœthe bis zur italien. Reise. — KAUTZSCH, Die bildende Kunst u. das Jenseits. — P. HERTZ, Parthenons Kvinderfigurer, I. — RICCI, Kinderkunst. — WOLZOGEN, Musikalisch-dramatische Parallelen.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon. Sʳˢ.

N° 52 Quarantième année. 31 décembre 1906

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 50 : Richard Garbe, Eine neue Buddha-Biographie. — L. Delisle, Notice sur les manuscrits du « Liber floridus » de Lambert, chanoine de Saint-Omer. — Bittner, Systematisch geordnetes Verzeichnis der Programmarbeiten österr. Mittelschulen. III. Teil. — Hoberg, Moses und der Pentateuch. — Rauschen, Die wichtigeren neuen Funde aus dem Gebiete der ältesten Kirchengeschichte. — Vaganay, Le problème eschatologique dans le IVe livre d'Esdras. — Calkins, Der doppelte Standpunkt in der Psychologie. — K. Fischer, Kants Leben und die Grundlagen seiner Lehre. 2. Aufl. — Höck, Sind Tiere und Pflanzen beseelt? — Schleichert, Beiträge zur Methodik des botanischen Unterrichts. — Böttger, Beiträge zur Geschichte und Methode des chemischen Unterrichts in der Volksschule. — Seidenberger, O. Willmann und seine Bildungslehre. — The Little Clay Cart (Mrcchakatika). A Hindu drama attributed to King Shudraka,translated from the original Sanskrit and Präkrits into English prose and verse by Ryder. — Mélanges de la Faculté orientale de l'université Saint-Joseph, Beyrouth (Syrie). I. — Knabe, Aus der antiken Geisteswelt. — Suetoni, De vita Caesarum p. Preudhomme. — Rudolf von Ems, Willehalm von Orlens. Hgb. von Junk. — Hungerland, Das wissenschaftliche Studium der deutschen Sprache und Literatur. — Rühl, Grobianus in England. — Corneille, Cid. Ed. by. Eve. — Wilke, Jesaja und Assur. — E. de Bacha, Le génie de Tacite. La création des Annales. — Lettow-Vorbeck und. v. Voss, Napoleons Untergang 1815. 2 Bd. — Kurth, Qu'est-ce que le moyen âge. — Wodon, Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif. — Houzé, L'Aryen et l'anthroposociologie. — Heinze, Physische Geographie. 3. Aufl. — Heynen, Zur Entstehung des Kapitalismus in Venedig. — K. Maurer, Vorlesungen über altnordische Rechtsgeschichte. — Binding, Der Zweikampf und das Gesetz. — Die Pestschrift des Jean à la Barbe (1370) zum ersten Male hgb., übers. u. erkl. von Guttmann. — Wölfflin, Die Kunst Albrecht Dürers.

Literarisches Zentralblatt, n° 51 : Kleinert, Die Profeten Israels in sozialer Beziehung. — O. Holtzmann, Neut. Zeitgesch. 2e ed. — Drews, Die Reform des Strafrechts und Ethik des Christentums. — Clemen, Predigt u. biblischer Text. — Hirschfeld, Die Kais. Werwaltungsbeamten, 2e ed. — Hubrich, Deutsches Fürstentum u. Verfassungsrecht. — Bullingers Corresp. mit dem Graubündnern, II, 1557-1566, p. Schiess. — Sturmhoefel, Kurfürstin Anna von Sachsen. — Kuemmel, Materialien zur Topographie des alten Jerusalem. — Jecht, Die in Görlitz vorhandenen Hss. des Sachsenspiegels. — Wintterlin, Gesch. der Behördenorganisation in Württemberg, II. — Den Gulzigaard in het Tontemboansch, p. Schwarz en Adriani. — Isocratis opera omnia, p. Drerup, I. — Tibulli aliorumque carminum libri tres. p. Postgate. — The Queen or the Excellence of her sex, p. Bang; Fraunce, Victoria, a latin comedy, p. Smith ; Crawford, A concordance tho the works of Kyd. — Benson, Walter Pater. — Schwabe, Erinn. eines alten Weimaraners an die Gœthezeit. — Studien zur Palaeographie u. Papyruskunde, p. Wessely, II-V. — Charlotte Broicher, Ruskin u. sein Werk. — Meyers Konversations-Lexikon.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.


ERNEST L
RUE BO

